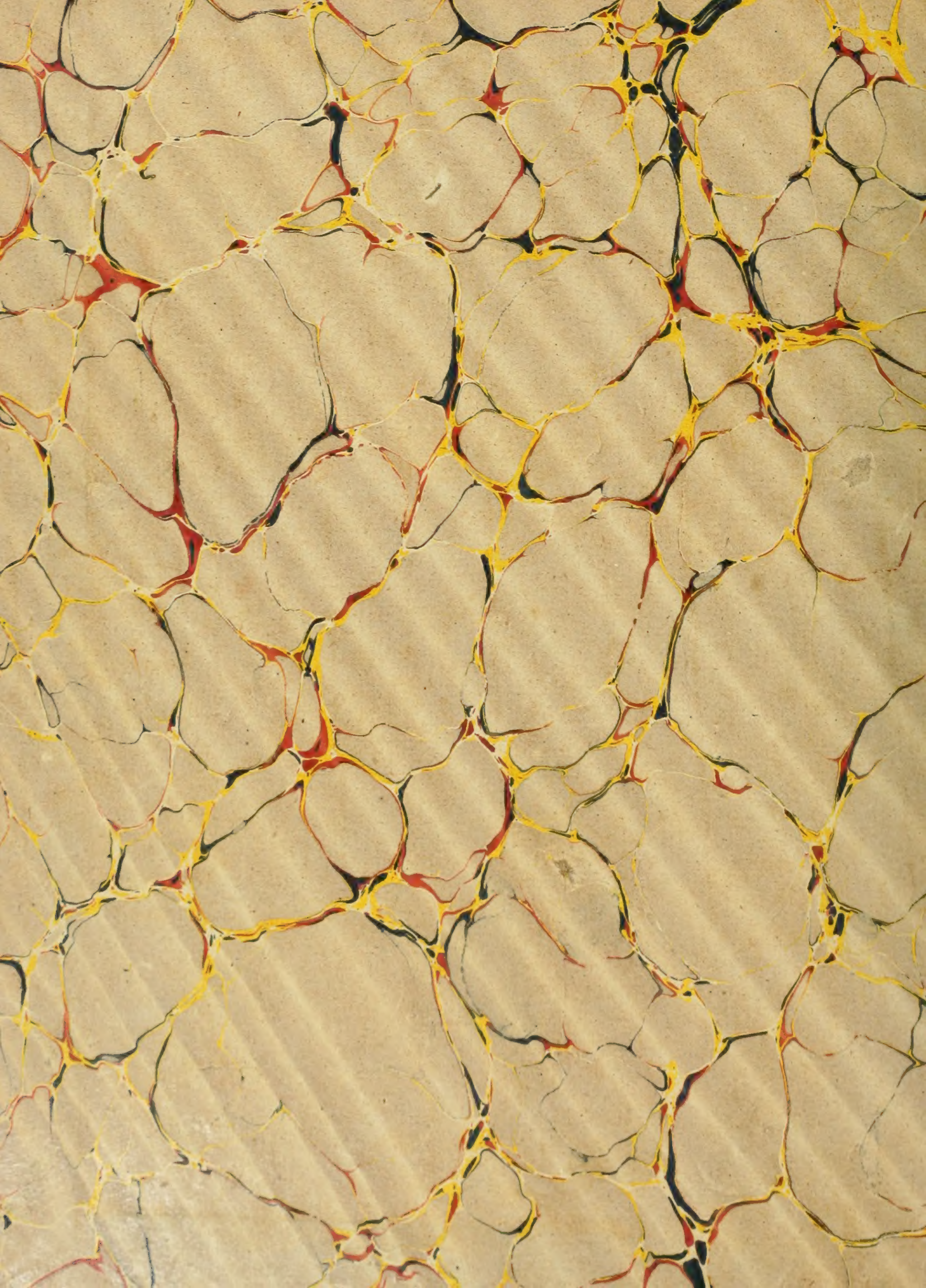




REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XIII

37[e] ANNÉE — 1[er] SEMESTRE

1[er] JANVIER AU 30 JUIN 1900

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1900

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 6 JANVIER 1900.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Georges Leygues.

Non, jamais je ne parviendrai à exprimer aussi énergiquement qu'il serait convenable le peu d'admiration que m'inspire la vie de M. Georges Leygues dit l'Aimable.

Il a fait d'abord des vers plus médiocres que les plus médiocres vers que le plus médiocre poète ait jamais faits. Cela est si vrai que ceux qui ont l'insolente hardiesse de louer en M. Leygues dit l'Aimable le « délicat poète » qu'il aurait été, ne sont point assez téméraires pour citer une seule de ses pauvres élucubrations versifiées. Et si, d'aventure, ils se laissent aller à commettre une citation quelconque, que personne ne leur demande, à l'appui de leurs flatteuses appréciations, on les soupçonne de vouloir ainsi détruire, par une ironique traîtrise, l'effet de leur coupable éloge. Vers malencontreux! Résidus de sentimentalités amoureuses et raclures de patriotisme! *Le Coffret brisé. La Lyre d'airain!* Barcarolles; Madrigaux; Amour, quand tu nous tiens! Matins d'avril; Revanches; Tais-toi, mon cœur; Enthousiasmes; Rengaines; Amour, voilà bien de tes coups! Drapeaux; Étendards; Amour; Printemps; Cigales, Petites bêtes symboliques; amour, fanfares, bataillons, compagnies; régiments; plates sublimités, lyrismes de province; strophes qui se suivent en boitant : proses et rimes; vers de douze pieds, rimes et proses, — proses! Sans doute, tous ces sentiments, même en vers, demeurent excellents. Du moins les poésies de M. Leygues valent par leurs dédicaces, car celles-ci témoignent un respect très recommandable des poètes célèbres et de ceux qui sont académiciens. Ainsi M. Leygues, en sa jeunesse, avocat dans Lot-et-Garonne, se sentait apte à être inutile. Il écrivit donc les plus méchants vers du monde et demanda, par trois fois, les palmes académiques. Mais n'ayant pu devenir poète et se sentant toujours inutile, M. Georges Leygues est devenu politicien.

Il parle mal et facilement. Nulle parole n'est plus vulgaire en sa prolixité. Jamais le moindre relief : une morne loquacité. M. Georges Leygues, dit l'Aimable, est capable de tout le bavardage où les Méridionaux excellent par je ne sais quel don funeste de la nature moqueuse; mais sa parole n'est jamais ornée de ces pittoresques couleurs qui éclairent parfois et animent les verbiages communs aux enfants tumultueux de la Gascogne. Puis M. Georges Leygues est laid, — ce qui n'est point criminel, — chauve sans élégance, avec des traits irréguliers et lourds et merveilleusement inexpressifs, pourvu de grands bras lamentables que terminent des mains monumentales qui sont d'un prodigieux effet comique en ses gesticulations oratoires... Ce né-natif de Villeneuve-sur-Lot veut passer pour Parisien. Innocente ambition et qui prouve la simplicité de son âme! Mais M. Leygues porte aussi gauchement que possible les vêtements du bon faiseur. Et il a justement ce je ne sais quoi qui révèle à jamais le lourdaud de sous-préfecture. Ce ministre de l'Instruction publique ne réussit même pas à être le petit-maître de l'Université.

Et son obséquiosité puérile (que je lui pardonne parce que je m'amusai maintes fois à en considérer

le risible spectacle) est tout de même un peu bien agaçante. Il faut le voir à la Chambre, traversant comme par hasard — oh! tout à fait par hasard! — la salle des Pas-Perdus où stationnent les journalistes qui cherchent pâture; il faut le voir quêtant des mains à serrer, dardant des sourires utilitaires, entouré aussitôt de gens qui demandèrent, demandent ou demanderont quelque chose, et conservant lui-même, parmi cette minuscule popularité factice, l'attitude excessivement polie d'un solliciteur qui craint d'être éconduit.

M. Georges Leygues dit l'Aimable est peut-être un sage. Il savait l'instabilité des conditions humaines et que le vaincu d'aujourd'hui est le triomphateur de demain. Il entreprit alors de n'offenser personne et de respecter le reste de l'humanité. Aucun politicien ne fut, en sa carrière, plus respectueux. Sa capacité de respect est colossale, admirable surtout à notre époque d'universelle irrévérence. Et c'est, sans doute, sa conception philosophique de l'univers qui lui inspira cette politesse infatigable qu'il manifeste à tout venant. M. Georges Leygues est le plus poli des hommes. Député inconnu et digne de l'être, il suivit des enterrements, assista à des banquets, en présida d'autres, d'un estomac vaillant, fit exposer son portrait à beaucoup de Salons, fut enclin à décorer tous les vivants, à dresser des statues pour tous les morts, témoigna avec application un goût naturel pour les œuvres littéraires ou artistiques et particulièrement pour leurs auteurs, voulut être l'ami de tout le monde et se fit justement surnommer l'Aimable! Ah! magnifique constance d'amabilité! quelle sérénité d'âme elle suppose et quelle charmante tolérance elle révèle, ou bien quel patient labeur d'ambition! M. Leygues est ambitieux. Et parce qu'il est raisonnable, il est moins soucieux de travailler à justifier son ambition que de dépenser toutes sortes d'habiletés pour la satisfaire. Pauvres petites habiletés pénibles et attendrissantes! De quelle multitude de renoncements individuels sont faits ces efforts pour grandir sa personnalité! Menus artifices opiniâtres et ingénus, ruses naïves, enfantines roueries. Oh! ces manèges inoffensifs du rimeur d'autrefois que ses compatriotes de là-bas ont élu député et qui veut être ministre! Les habiletés de M. Leygues sont les plus propres à dissuader de l'habileté quiconque les observe...

Et il est ministre. — Sans doute, c'est une preuve que, pour être ministre, il faut moins d'efforts que pour être poète. Mais M. Leygues pratique avec soin un métier pour lequel il a du goût. Les écrivains lui trouvent l'âme artiste; les artistes en lui admirent un lettré! Parmi eux M. Leygues se joue avec aisance, car il est bon politicien.

Et il est fréquemment ministre. — En effet, les présidents du Conseil le savent prompt à obéir, et ils connaissent sa précieuse versatilité. M. Leygues, respectueux des idées autant que des hommes, voulut les accueillir toutes tour à tour et bien marquer ainsi l'estime qu'il avait pour chacune d'elles. Il évita donc avec soin de se constituer la moindre compétence spéciale qui contraint un homme d'avoir sur un sujet restreint des opinions catégoriques et, peut-être, définitives. Pour les opinions à avoir il s'en remit toujours au chef du gouvernement. Il était, quant à lui, toujours disposé à être très libéral à moins qu'on ne lui demandât d'être très sectaire C'est ainsi qu'il soutient contre la liberté de l'enseignement un projet identique à celui qu'il combattait jadis... Notez qu'il ne fut réélu naguère que grâce aux subventions qu'il fit prodiguer pour la reconstruction des églises, et aux tempéraments, judicieux peut-être mais profitables certainement, qu'il fit apporter dans l'application des lois scolaires. Car il est malin, M. Leygues!

Excellent politicien, si docile aux mouvements incertains de l'opinion publique, si flexible, si désireux de plaire, si poli, si amoureux des petites glorioles ministérielles, si impersonnel! Ai-je besoin de dire que je ne puis éprouver aucun sentiment de malveillance à l'endroit de l'aimable M. Leygues! Même je n'oublie pas que s'il est, par hasard, un adversaire aujourd'hui, c'est une grande raison pour qu'il soit un ami demain.

ZADIG.

ALFRED DE VIGNY
ET MARIE DORVAL

Post-scriptum à l'article du 15 octobre 1899.

A M. le directeur de la Revue Bleue.

Nous vivons dans un temps où la vie privée des hommes en vue n'est séparée de leur vie publique que par un mur de carton plein d'yeux et d'oreilles. En vain s'efforcent-ils de la cacher, suivant le précepte du sage, il suffit qu'une femme y soit entrée par la petite porte et qu'ils aient commis la faute de confier leurs épanchements à la poste aux lettres pour que le public, toujours friand des histoires d'amour, pénètre un jour, à la faveur de leurs confidences, jusqu'au fond de leur alcôve. Car les écrits ont encore bien plus de chance de rester, depuis qu'on fait le commerce des autographes.

I

Vous savez avec quelle discrétion j'ai parlé ici même des relations d'Alfred de Vigny avec Marie

Dorval. Pour raconter cette histoire douloureuse, je ne m'étais guère servi que du *Journal* du poète, de ses poésies et de courts fragments de sa correspondance. J'avais bien entendu parler d'une lettre de Vigny, d'une seule, qui, après avoir couru sous le manteau des cheminées littéraires, avait fini par être jetée au feu qui purifie tout, mais jusqu'à plus ample informé je ne croyais pas plus à l'existence de cette lettre qu'à sa suppression, et, de peur de diminuer le poète d'*Eloa* dans le culte de ses dévots, je m'étais abstenu de la mentionner au cours de mon article. Je connaissais également le nom de l'homme qui l'avait supplanté dans le cœur de Dorval, je le désignai tout bonnement sous le prénom d'Antony, que la comédienne donnait volontiers à ses adorateurs... de théâtre.

Cependant la curiosité du lecteur une fois mise en éveil ne se contenta pas de si peu. Elle voulut aller jusqu'au fond des choses, et mon article était à peine paru, que de tous les côtés on me demanda si, par Antony, j'avais voulu désigner Alexandre Dumas ou Jules Sandeau.

La vérité, je le dis bien vite, c'est qu'il ne s'agissait dans mon esprit ni de l'un ni de l'autre. J'ignore si Alexandre Dumas qui, de 1831 à 1833, brûla d'un si beau feu pour Dorval et qui reçut d'elle un jour la petite douche d'eau froide dont j'ai parlé; j'ignore, dis-je, si Dumas finit par obtenir ses faveurs. Elle lui avait bien promis de lui faire signe avant tout autre, le jour où elle aurait assez des *élévations* de M. de Vigny (1), mais c'était une promesse en l'air, et Dumas avait trop d'esprit pour l'avoir prise au sérieux. Quant à Jules Sandeau, ce n'est que bien plus tard, vers 1841, qu'il devint l'ami de Marie Dorval. Encore cette liaison n'eut-elle jamais le caractère violent et jaloux de celle de Vigny. Et cela s'explique sans peine. En 1841, Marie Dorval avait quarante-trois ans, et Jules Sandeau n'en avait que trente. J'ajouterai que Jules Sandeau, quand il devint l'ami de Dorval, portait encore le deuil de l'amour de George Sand. On n'a qu'à lire les *Confessions* d'Arsène Houssaye (2) pour être certain qu'il y pensait toujours. C'est même ce qui faisait enrager Mme Dorval.

« Elle était si affolée de Jules, qu'elle venait souvent dans sa chambre quand il n'y était pas. Elle me disait : « J'y trouve autant de plaisir qu'à côté de lui. « J'y respire sa vie et ses pensées. » Elle remuait tous les papiers du romancier d'une main jalouse et les regardait d'un œil inquiet.

« Quand je demeurais avec Jules, le plus charmant des compagnons, elle vint un jour en son absence. Comme nous causions, elle aperçut le commencement d'un portrait à la plume que Jules écrivait pour les *Belles Femmes de Paris*. J'ai conservé ces vingt premières lignes : le nom de George Sand n'y est pas, mais Mme Dorval le reconnut et s'écria : « Elle, tou-« jours elle ! cette femme me tuera ! »

« Pendant que je parlais, l'amoureuse exaspérée, qui avait saisi un couteau à papier, — il n'y avait pas là d'autre poignard, — s'en donna un violent coup dans la poitrine, tout en relisant la feuille autographe de Jules, et elle s'évanouit dans mes bras. La pauvre égarée avait frappé ferme, car le sang jaillit. Je dégrafai son corsage et je vis une entaille très sérieuse. Je pris le rôle d'un médecin improvisé pour la rappeler à la vie. Son premier mouvement fut de ressaisir la feuille de papier et de la baigner dans son sang, non pas que le sang eût jailli à flots, mais enfin le sein était tout déchiré.

« Cette scène peint la femme. Quand Jules revint, il n'en voulut rien croire, car il jouait toujours au sceptique, quoiqu'il eût beaucoup de cœur. Il me dit même un mot que je ne puis rappeler ici. Je lui demandai à garder le papier dans mes autographes. « Oui, me dit-il, mais vous le montrerez à George « Sand ! »

Cela prouve une fois de plus que l'on revient toujours à ses premières amours. George Sand avait été le premier *amour* de Jules Sandeau ; Marie Dorval fut sa dernière *affection* avant son mariage. J'emploie ces deux termes à dessein, pour bien marquer la différence des sentiments que Sandeau eut pour l'une et pour l'autre. Je feuilletais ces jours derniers, dans le cabinet d'un riche collectionneur, les lettres inédites de Jules Sandeau ; ce sont les lettres d'un camarade. Peu ou point de cris, encore moins de scènes, mais de la bonne causerie littéraire ; et si les lettres de Dorval n'étaient là tout près des siennes pour leur donner du ton, on aurait presque le droit d'émettre un doute sur la nature de leur liaison. Elle ne fut pas de longue durée, d'ailleurs. Il y a dans le précieux dossier qui contient leur correspondance, une lettre de 1843 où Sandeau fait part à Dorval de la naissance de son fils. A cette époque-là il n'y avait plus entre eux que le souvenir très doux d'une amitié qui avait été très tendre. Singulière destinée que la leur ! Tous deux devaient mourir de chagrin. Dorval mourut de la perte de son petit-fils. C'est également la perte de son fils qui entraîna la mort de Jules Sandeau.

Et noluit consolari quia non sunt.

II

Mais revenons à Alfred de Vigny.

Je disais que ce ne fut ni Dumas ni Sandeau qui le dépossédèrent des bonnes grâces de Dorval. A présent que j'ai déblayé le terrain il me reste à dire

(1) *Mémoires d'Alexandre Dumas*, t. VII.

(2) *Les Confessions. — Les larmes de Dorval.*

comment et au profit de qui cette dépossession eut lieu. *Post-scriptum* plus triste encore que l'histoire même, et que je n'aurais certainement pas écrit si le hasard des circonstances, avec qui il faut toujours compter, n'avait mis entre mes mains les lettres de Vigny qui ont précédé sa rupture avec Dorval, et si M. Philibert Audebrand n'avait presque en même temps soulevé le rideau qui nous cachait ce drame intime (1). Le premier devoir, en effet, de tout historien consciencieux est de tenir son œuvre à jour. Mais que le lecteur se rassure, je dirai tout ce que je sais sans faire de scandale.

M. Paul Foucher raconte en ses souvenirs de théâtre que Mme Dorval demandait une fois « si M. de Vigny serait capable d'*aimer naturellement* (2) ». Nous savons maintenant par les lettres inédites du poète qu'il *aima naturellement* tout autant qu'un autre et que, loin de suivre le conseil de cet homme d'esprit qui ne comprenait pas qu'on mît sa tête aux pieds d'une jolie femme, il mit tout ce qu'il avait aux pieds de Dorval : ses sens, son cœur et sa tête ; car il fallait vraiment qu'il eût perdu la raison pour avoir écrit la lettre qui commence par ces mots : *Pour lire au lit*, et que j'ai lue et relue à deux ou trois reprises, n'en pouvant croire mes yeux.

D'aucuns regretteront sans doute, si jamais elle est publiée, — et elle ne pourra l'être qu'à Genève ou à Bruxelles ; — d'aucuns regretteront que Dorval n'ait pas brûlé, aussitôt reçue, cette lettre écrite avec la flèche d'Éros. Moi, pas. Elle a beau constituer l'acte d'un fou ou d'un malade, elle m'explique une foule de choses qui, sans elle, demeureraient pour moi à l'état d'énigme. Et d'ailleurs, si Dorval avait jeté cette lettre au feu, il est probable qu'elle en eût fait autant de deux ou trois autres qui l'accompagnent, car si la première trahit un peu trop vertement la passion violente qu'elle avait inspirée à de Vigny, les autres l'accusent en termes irréprochables d'ingratitude et d'infidélité. Mais Dorval recevait tant de lettres d'amour, que n'ayant pas le temps d'y répondre, elle avait encore moins le temps de les brûler. Il n'y a vraiment qu'une chose qu'elle brûlait, sans y prendre garde, c'était la vie et les planches !... Cela n'empêche que depuis que j'ai lu ces lettres de Vigny, je me demande par qui elles ont bien pu être mises dans le commerce... des autographes (3).

Des huit lettres que possède M. Alfred Bégis, il n'y en a qu'une seule de datée, mais après quelques recherches dans les journaux du temps, j'ai pu les ranger par ordre chronologique et établir d'une manière certaine qu'elles embrassent la période qui s'étend du 3 juillet 1833 au 16 septembre 1835. A l'encontre de celles de Jules Sandeau qui sont toutes écrites d'une plume égale et reposée, quelquefois sur du papier au chiffre de Dorval (un M et un D gothiques surmontés d'une couronne de laurier), les lettres d'Alfred de Vigny sont écrites d'une main fiévreuse et rapide sur la première feuille de papier venue. On sent qu'elles ont jailli de son cœur, comme des flots de sang, sous le coup d'une émotion trop vive, de noirs pressentiments ou de cruels chagrins, et les taches qu'on y relève par endroits pourraient bien être des traces de larmes.

Mes lecteurs se souviennent qu'au début de ses relations avec Dorval, la comédienne habitait sur le boulevard Saint-Martin. A l'époque où s'ouvre la correspondance de Vigny que j'ai sous les yeux, elle avait changé de domicile et demeurait au n° 44 de la rue Saint-Lazare. Or, de même qu'il y a des maisons qui vous portent bonheur, il y en a d'autres où rien ne vous réussit, où chaque marche de l'escalier vous semble la montée d'un calvaire. La maison de la rue Saint-Lazare devait faire cette impression à de Vigny, car voici ce qu'il écrivait à sa maîtresse au mois de juillet 1833.

«... Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier ; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière, et après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant ; je te confie à la garde *de ton amour, de ton honneur et de ta bonté !* N'oublie jamais cela. Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux ! »

Et il ajoutait en *post-scriptum*, au haut de sa lettre :

(1) Cf. *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* du 30 novembre 1899.

(2) *Entre Cour et Jardin.*

(3) Je ne veux accuser personne, mais il y a apparence qu'elles proviennent du fonds de Jules Sandeau, d'abord M. Alfred Bégis, l'érudit collectionneur qui a bien voulu me permettre de les feuilleter à loisir dans son cabinet, les a trouvées il y a quelque vingt ans dans le même paquet que la correspondance de Sandeau et de Mme Dorval, ensuite Mme Dorval, en mourant, remit à sa fille les lettres d'amour d'Alfred de Vigny, et ce précieux dépôt, d'après le témoignage de M. René Luguet, est toujours entre les mains de la famille. De toute façon Jules Sandeau devait les connaître, et je m'étonne alors qu'il ait osé dire, en recevant le successeur de Vigny à l'Académie française, que personne n'avait vécu dans son intimité. Mais il convient de ne pas trop appuyer sur ce sujet.

« A ce soir, réponds-moi, un mot de bonjour, attends-moi chez toi. »

Que s'était-il donc passé entre eux? J'avais fait cette remarque que le refroidissement de Dorval pour Vigny avait suivi de près le triomphe de *Chatterton;* mais je n'aurais jamais cru qu'elle l'avait déjà trompé la veille ou le lendemain du jour où il avait écrit pour elle le délicieux proverbe de *Quitte pour la peur* (1). Car il n'y a pas à dire, les mots sont là qui laissent percer la trahison à travers leur sous-entendu. Un homme d'honneur comme Vigny et qui sait ce que parler veut dire n'aurait pas écrit : « *Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie*, si Dorval ne lui avait pas donné un sujet de honte. Pour qu'il se réjouisse de l'avoir *retrouvée*, il fallait au moins qu'il l'eût crue *perdue !*... Et ce n'est point la lettre suivante qui va nous enlever cette impression.

Comme il l'en avait prévenue, il est allé chez elle le soir; ils sont restés trois ou quatre heures en tête à tête, et en rentrant chez lui, à une heure du matin, il a pris une plume et s'est mis à lui écrire.

« *Jeudi, 4 juillet.* (En rentrant de chez toi, à une heure.)

« Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô ma chère ange! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles! Mais quoi? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois? Songe que si tu veux me faire mourir de chagrin, tu n'as pas d'autre chemin... Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle !...

« Ah! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi! de ne pas t'avoir assez servie dans ton théâtre! Tu sais ma vie, le pouvais-je? Tu vas voir à présent, si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi... »

Pour bien comprendre cette lettre, il importe qu'on sache exactement quelle était la situation de Dorval au mois de juillet 1833. Sa dernière création (car je ne compte pas le rôle d'Adèle Évrard dans *Dix Ans de la Vie d'une Femme*, ni celui de Beatrix Cenci dans la pièce de ce nom, qu'elle avait joués à la Porte-Saint-Martin et qui n'avaient été que des feux de paille); sa dernière création, dis-je, avait été cette *Jeanne Vaubernier* qui lui avait permis de parcourir en une soirée (2) toutes les gammes de son génie dramatique. Elle y avait même déployé une pointe de gaîté qu'on ne lui soupçonnait pas. C'était trop de bonheur et de gloire à la fois. Réduite bientôt par une jalousie absurde à ne jouer que des rôles insignifiants, elle avait commencé de prendre la scène en dégoût (1) et parlait de quitter le théâtre, quand elle se décida brusquement à entreprendre une tournée en province.

Et voilà justement de quoi se lamentait Vigny, qui ne pouvait se faire à l'idée de ne pas la voir pendant de longs mois, encore moins de ne recevoir de ses nouvelles que de la main d'une étrangère. Mais quoi! lui répliquait Dorval, n'était-ce pas de sa faute si elle se voyait obligée à trente-cinq ans, après tant de succès inutiles, de recommencer à courir le monde! Que n'avait-il usé, comme il le devait, de ses relations, de son influence pour la faire entrer dans un théâtre de tout repos, à la Comédie-Française, par exemple, qu'administrait M. Taylor, son ancien camarade de régiment! — Et c'est sur ce reproche qu'ils s'étaient quittés le jeudi à une heure du matin, et c'est pour y répondre qu'il lui avait écrit en rentrant chez lui : « Tu vas voir à présent, si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi! » et qu'il lui avait adressé, pour finir, cette prière :

« Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi. »

Là-dessus il s'était couché et endormi, mais la nuit avait été mauvaise, comme toutes celles qui s'ouvrent sur une trop grande appréhension, et le lendemain matin, en se levant, il avait ajouté ces mots au bas de sa lettre :

« *Vendredi matin.* — Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trouver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange, c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle! »

III

Cependant Mme Dorval était partie. La première ville où elle s'arrêta fut Rouen. Elle donna au

(1) Ce proverbe fut joué le 30 mai 1833.

(2) *Jeanne Vaubernier*, de Rougemont, Laffitte, etc., fut représentée à l'Odéon le 17 janvier 1832.

(1) C'est peut-être à ce moment-là qu'elle écrivit les lignes suivantes, que je détache de sa correspondance inédite : « J'ai toujours trouvé très juste cette opinion de Gui Patin sur les réjouissances et les cérémonies publics (*sic*) où la populace se porte en foule, et ce qu'il dit résume mon opinion sur ces sortes de cohues.

« Les spectacles publics ne me touchent guère, ils me rendent mélancolique, au lieu qu'ils réjouissent les autres: quand je vois cette mondanité, j'ai pitié de la vanité de ceux qui les font, et en vérité, si le roi Salomon avec la reine de Saba faisaient ici leur entrée avec toute leur gloire, je ne sais si je me donnerais la peine d'y aller. »

MARIE DORVAL.

théâtre des Arts une douzaine de représentations, dont *Antony*, le 21 août, puis *Clotilde*, *Trente Ans ou la Vie d'un Joueur*, et les *Enfants d'Édouard*. Le docteur Bouteiller, dans l'*Histoire complète et méthodique du Théâtre de Rouen*, à laquelle j'emprunte ces détails, dit que dès le premier soir la grande actrice réconcilia le public rouennais avec le drame romantique, et le *Journal de Rouen* constate que son succès fut très vif. Elle-même s'empressa d'en informer Alfred de Vigny, qui, le 29 août, lui répondit par la lettre suivante :

« *Jeudi 29.* — J'aime bien ta bonne petite lettre écrite au moment d'aller jouer, mon cher ange, mais en vérité j'aime bien aussi mes petits Rouennais qui ont un sens exquis ; ce sont presque des Athéniens à mes yeux, à présent. Ils ont mieux compris que la masse toujours renouvelée des Parisiens, qu'un homme illustre, qu'une femme inspirée ont un caractère unique important à ne pas altérer. La France a un grand bon sens en cela. Jamais elle n'a voulu adopter Chateaubriand comme poète. Lamartine serait toujours poète, dût-il faire cent volumes de prose. Tu seras toujours tragédienne, quand tu jouerais cent comédies aussi parfaitement que tu joues *Jeanne Vaubernier* et la *Jeune Femme colère*. Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pied et des coups de poing.

« C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne, ne pense plus qu'à cela.

« Qui peut le plus, peut le moins. Tu as pris d'en haut la comédie comme Talma avait pris l'*École des Vieillards*, mais il n'en faut pas rester là, et à ta place je ne créerais jamais de rôle comique. Tu vois quel trône tu as dans la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant.

. . . .

« Travaille à ne pas travailler ta belle nature pour la changer et reste dans le tendre repos d'âme de ton amie Mme Duchambge (1)... Tes deux ennemies sont la gaieté bruyante et la colère... »

Le conseil était excellent et les observations fort justes ; Dorval s'en aperçut un peu tard, lors de son grand succès dans *Chatterton ;* mais comme elle excellait dans la comédie aussi bien que dans le drame, elle n'en continua pas moins à jouer *Antony* et *Jeanne Vaubernier*.

Alfred de Vigny lui demandait ensuite comment elle était mise dans les *Enfants d'Édouard*, ce qu'elle avait fait de la scène des enfants, et si le public l'attendait à la porte du théâtre comme à l'Odéon (1). Il finissait ainsi sa lettre :

« Tu vas lire ces questions-là et tu m'écriras debout sur la cheminée sans répondre à aucune. Songe que je suis seul, que je t'aime, que je souffre encore de mes douleurs de tête, que j'ai bien des afflictions toujours et que tu es *ma chère Marie.* »

Et se reprenant, moitié souriant, moitié sévère, il ajoutait :

« Non, tu ne l'es plus, car tu ne m'écris pas, tu te plains toujours et c'est moi qui suis seul à plaindre. Tu vis au milieu des fêtes, et moi-même dans une sorte d'hôpital. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. Je n'aurai pas un mot aujourd'hui. »

Et c'était vrai : chaque fois que Dorval « faisait de la jalousie », elle en profitait pour le laisser quelques jours sans nouvelles, — ce qui le rendait plus triste encore. Toutefois, il n'eut pas trop à se plaindre d'elle pendant cette tournée, qui ne dura pas moins de huit mois, et, malgré la menace qu'elle lui avait faite en partant, toutes les lettres qu'elle lui adressa de Rouen, du Havre ou de Bordeaux avaient été écrites de sa main. Il faut dire aussi que pour lui donner du cœur en voyage, il avait soin de la tenir au courant des démarches qu'il avait commencées auprès de MM. Taylor et Buloz, en vue de la faire entrer à la Comédie-Française. On sait qu'elles furent couronnées de succès et que Mme Dorval fut engagée dans les premiers jours de l'année 1834 au théâtre de la rue Richelieu. Elle apprit cette bonne nouvelle à Rouen (2), où elle s'était arrêtée de nouveau en rentrant à Paris, et naturellement elle en manifesta une grande joie.

« N'est-ce pas que tu vas être bien douce quand tu reviendras? lui écrivait Alfred de Vigny. Ne t'effraies-tu pas en songeant à tant de soirées que tu as perdues dans des humeurs noires et capricieuses? Hélas! que ne donnerais-je pas pour en avoir? L'autre jour quand j'allai voir Volnys aux Français, je sentis une frayeur véritable d'être là sans te voir, et je fus obligé de sortir de ma loge en ce moment. Je ne veux plus retourner aux Français. Que fais-tu ce soir? Qui

---

(1) Pauline Duchambge était l'amie intime de Marceline Desbordes-Valmore, dont elle avait mis un certain nombre de romances en musique.

(1) Elle était descendue à Rouen à l'hôtel du Midi, situé rue des Charrettes, 58, près du théâtre des Arts : Cet hôtel a cessé d'exister dans l'*Annuaire* de Rouen à partir de l'année 1860. La maison est occupée actuellement par un carrossier, et une partie sert encore de maison meublée. (Note du conservateur de la Bibliothèque de Rouen.)

(2) Elle donna dans son second séjour à Rouen onze représentations qui commencèrent le 26 décembre, par *Clotilde* et se terminèrent le 15 janvier 1834, par *Antony*. Dans l'intervalle elle joua la *Tour de Nesle*, *Henri III*, l'*Incendiaire* et le rôle d'Elmire dans *Tartuffe*. (Note du conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen.)

sait si tu n'es pas en conversation de coquette avec quelque nouvel amoureux ? Prends garde ! je le saurai, prends garde ! non, ce n'est pas vrai, je le sais bien, va !... »

Et il terminait par ce cri du cœur qui fait pleurer quand on connaît la fin du roman :

« Une maîtresse ! une maîtresse ! quel mot charmante on a fait là ! ne vas-tu pas m'apporter la mienne, dis-moi ? »

Elle la lui rapporta vers la fin de janvier 1834, mais pour peu de temps, hélas ! car les pressentiments de Vigny ne l'avaient pas trompé, son âme s'était prise en voyage aux charmes d'une nouvelle figure, et rien dorénavant, ni les caresses amoureuses du poète, ni la gloire dont il allait bientôt la couvrir dans le rôle de Kitty Bell, ne sera capable de l'arrêter sur le chemin du parjure et de la trahison.

Le 3 avril 1835, Alfred de Vigny lui écrivait :

« Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses méchamment calculées que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat.

. . . .

« Toutes les heures de mes jours et de mes nuits se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heureuse et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

« Je savais bien, l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'effrayaient.

« J'étais sérieusement malade et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je sourirais encore en te voyant et ne parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite.

« Que faisais-je donc pour moi ? Était-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres ? c'était pour toi, tu l'as oublié...

« Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté ? Je les sens toujours en moi veillant sur toi, mais en vérité, je commence à ne plus savoir comment les employer tant tu me reproches et tant je suis las de cette lutte continuelle !

« Réponds-moi par écrit. Ce soir je n'aurai pas le temps de t'entendre, ni toi aussi de me parler. »

C'était la première fois qu'il lui écrivait sur ce ton. Elle dut se dire en recevant cette lettre qu'elle avait cessé de lui donner le change et qu'il n'était plus dupe de son manège. Mais elle le dominait de si haut encore, et au fond elle lui était si attachée, si reconnaissante, qu'elle le ressaisit en s'efforçant de se ressaisir elle-même. Efforts inutiles ! Quand le vase est fêlé, l'eau qu'il contenait fuit goutte à goutte ; ainsi l'amour, quand le cœur se détache !...

Quelques mois plus tard Dorval entreprenait une nouvelle tournée. Le fil n'était pas encore rompu, mais il ne tenait plus guère, si j'en juge par le billet suivant que Vigny lui adressait le 16 septembre :

« *Mercredi 16.* — J'apprends par le *Vert-Vert* que tu es à Douai (1). Pourquoi n'ai-je pas de lettre ? Je ne t'écrirai plus à Bruxelles que je ne sache où tu es !... Que tes zigzags sont difficiles à suivre ! Tu ne me reconnaîtras plus en revenant. Sais-tu bien de quelle couleur sont mes yeux ?... »

C'est qu'en effet rien ne s'oublie aussi vite que la couleur des yeux de l'homme ou de la femme que l'on n'aime plus !

Lorsqu'elle revint, ce fut pour recevoir l'éternel adieu d'Alfred de Vigny (2). Certes, il avait été long,

(1) Mme Dorval donna quatre représentations à Douai : *Antony*, le 4 octobre 1835 ; *Clotilde* le 5 ; *Angelo* le 9, et *Clotilde* le 11.

(2) Il n'en continua pas moins de lui écrire de loin en loin, chaque fois qu'elle eut besoin de ses conseils, voire de son appui au théâtre. C'est ainsi qu'en 1841, l'année même où elle se lia avec Sandeau, Mme Dorval ayant conçu le dessein de rentrer à la Comédie-Française (où elle avait créé, le 29 avril 1840, le rôle de Crosima dans la pièce de George Sand) et lui ayant demandé son appui auprès de M. Buloz, il lui adressa la lettre suivante, qui nous donnera le ton de leur correspondance à dater de leur rupture :

« En vérité, Madame, jusqu'à trois heures j'ai cru pouvoir me rendre chez vous avant-hier. Voyant que je n'en avais pas le temps, je vous ai écrit à la hâte un billet très innocent, que je ne me rappelle plus, mais où j'ai peine à comprendre que vous ayez trouvé la moindre ironie : elle était loin de mes idées, très graves en ce moment. Lorsque je parle de représentations où vous pourriez paraître, je suis accoutumé à me figurer toujours cet éclat si vrai, si sérieux, qui vous accompagne partout.

« Vous avez bien raison, en effet, lorsque l'année dernière vous avez désiré jouer deux de mes ouvrages, je ne les regardais pas comme autre chose que deux costumes de votre toilette et j'ai mis tous mes soins à ce qu'il n'y manquât rien. Vous me trouverez toujours aussi prompt à vous être utile. Mais j'ai voulu seulement, en vous parlant de ma répugnance pour le théâtre, vous empêcher de compter trop immédiatement sur une pièce nouvelle de moi. Je me serais trouvé coupable si je vous avais laissée dans une fausse attente qui pouvait changer vos calculs et vos plans. Je pensais être mieux compris de vous. Je ne me souviens pas que M. Buloz m'ait dit un seul mot à votre sujet depuis bien longtemps, et vous me connaissez assez pour bien savoir que jamais je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets, et si par hasard j'étais consulté, ce qui arrive rarement, je conseillerais tout ce qui serait dans vos intérêts. Il serait bon seulement de me les faire connaître, car je vous le répète, je ne sais rien de ce qui se passe à la Comédie-Française, mais personne ne désire plus que moi d'apprendre que vous vous y trouvez établie d'une façon durable et qui vous rend heureuse.

« 14 février 1841.

ALFRED DE VIGNY.

Extrait de l'*Amateur d'Autographes* du [illegible] mars [illegible]

très long à s'apercevoir de ses infidélités quasi publiques, mais enfin il s'en était aperçu, et comme il n'avait pas encore bu toute « la honte secrète » dont elle l'avait couvert en lui avouant sa première faute, elle le trouva cette fois sans miséricorde.

IV

Quel était donc celui qui venait de faire la conquête de Mme Dorval? M. Philibert Audebrand prétend qu'elle avait été distinguée, au cours d'une assez longue tournée dans l'Ouest, par un jeune et beau romantique de ces pays-là, qui montait à cheval, faisait des vers, avait des moustaches en croc, l'allure d'un gentilhomme des Espagnes, de l'emportement, et que l'actrice avait surnommé *Don Paez,* à cause de la ressemblance qu'elle lui trouvait avec le héros d'Alfred de Musset.

Mes renseignements confirment les siens, à cette différence près qu'au lieu d'être *distinguée par lui,* c'est lui qui fut distingué par elle, voici dans quelles circonstances.

Quand Dorval arriva à Rouen pour y donner ses représentations, il y avait alors au théâtre des Arts un jeune homme de vingt-cinq ans qui, sous le nom de M. Gustave et moyennant le prix de 2000 francs par an, jouait tous les rôles qu'il plaisait à l'administration de lui distribuer.

Le premier soir, il joua avec elle le rôle du mari d'*Antony :* il fut excellent; le second jour il joua Raphaël Bazas dans *Clotilde :* il fut magnifique; le troisième jour il joua Buridan dans la *Tour de Nesle :* il fut superbe. Mme Dorval ne pouvait faire moins que de le remarquer, et un soir qu'il était venu dans sa loge pour lui adresser ses compliments, elle lui dit, après l'avoir regardé pendant quelque temps avec ses beaux yeux doux et clairs :

— Voulez-vous que je vous donne un conseil!

— Je crois bien.

— Le suivrez-vous?

— Je tâcherai.

— Croyez-moi, allez à Paris.

— Je ne demande pas mieux.

— En province, on est classé dans un emploi; une fois classé dans cet emploi-là, on n'en sort plus.

— Je m'en aperçois bien.

— Vous jouez les pères nobles.

— Ce n'est pas ma vocation, croyez-le bien.

— Votre emploi, ce sont les grands premiers rôles.

— C'est mon avis aussi, mais...

— Oui, mais il faut connaître quelqu'un, voulez-vous dire?

— Oui.

— Et vous ne connaissez personne.

— Je connais Mlle Duchessois.

— Eh bien?

— Elle m'a envoyé à Soumet.

— Et Soumet?

— Il m'a envoyé à Seveste.

— Et Seveste?

— Il m'a classé dans les basses-tailles et dans les pères nobles.

— Vous ne connaissez pas Dumas?

— Non.

— C'est votre homme.

— Mais puisque je ne le connais pas.

— Je le connais, moi.

— Ah!

— Et je vais vous donner un mot pour lui.

— Mais je suis engagé pour six mois encore.

— Bon! vous arrangerez cela avec Valter.

— Et s'il ne veut pas?

— N'avez-vous jamais joué le *Déserteur?*

M. Gustave se mit à rire.

— C'est un de mes meilleurs rôles, dit-il.

— Eh bien! voilà tout. Venez prendre votre lettre chez moi demain.

Le surlendemain M. Gustave partait pour Paris et remettait à Alexandre Dumas la lettre que voici :

« Mon cher Dumas,

« Je t'adresse M. Gustave, qui vient de jouer la comédie avec moi à Rouen.

« C'est, comme tu vois, un beau premier rôle, plein d'inexpérience et de bonne volonté, et qui a sa place marquée à la Porte-Saint-Martin.

« Quelque chose que tu fasses pour lui, il est homme à te le rendre en te jouant un jour tes rôles comme personne ne te les jouera.

« D'ailleurs cause avec lui, dis-lui de te raconter sa vie, et tu verras que tu as affaire à un véritable artiste.

« Ta bien bonne amie,

« MARIE DORVAL.

« *P.-S.* — S'il n'y avait point place pour lui en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin, tâche de lui être utile en lui faisant avoir un travail quelconque comme sculpteur ou comme peintre. »

Comme sculpteur ou comme peintre! Ah çà! se dit Dumas, ce M. Gustave est donc un artiste à tout faire! et après l'avoir toisé des pieds à la tête et constaté qu'avec ses longs cheveux, ses yeux magnifiques, son nez droit d'une belle proportion et son teint d'une belle pâleur, ce comédien faisait un magnifique cavalier dans le sens qu'on donnait à ce mot sous Louis XIII, il le retint à déjeuner.

Une heure après il savait toute son histoire, et quelle histoire! une extraordinaire vie d'aventures

qu'il venait de couronner à Rouen en faisant au pied levé la statue du grand Corneille pour son anniversaire au théâtre des Arts!

— Vous êtes mon homme, lui dit Dumas.

Quelques jours après, le régisseur de la Porte-Saint-Martin faisait cette annonce au public :

« M. Delaistre s'étant trouvé subitement indisposé M. Gustave, non, M. Mélingue, arrivant de Rouen et se trouvant par hasard dans les coulisses, s'offre pour jouer le rôle de Buridan. Il réclame l'indulgence du public (1). »

Le successeur immédiat de M. de Vigny dans le cœur de Mme Dorval pourrait bien avoir été Mélingue.

J'ai fini, mon cher directeur, et vous prie d'agréer l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

LÉON SÉCHÉ.

LES ÉTUDES DANS LA DÉMOCRATIE (2)

Qu'enseigne-t-on aujourd'hui dans nos lycées? Des langues et des sciences. Qu'y enseignera-t-on demain? Des sciences et des langues. Simple redistribution méthodique des matières enseignées : si je disais que c'est peu de chose, je mentirais et vous ne me croiriez pas. Qu'un coup de baguette magique accomplisse pendant les futures vacances la métamorphose du lycée et, à une prochaine distribution des prix, je retrouverai sur l'estrade les mêmes professeurs : on n'aura congédié aucun des maîtres anciens ni fait appel à aucun maître nouveau. Peut-être un orateur se rencontrera-t-il pour exalter et magnifier la réforme. Parents et élèves se douteront à peine du changement, tant il sera, non pas superficiel, mais profond. Alors direz-vous, quel est l'avantage? D'avoir fait de l'ordre avec du désordre; de tirer meilleur parti du talent des maîtres et du travail des élèves; d'avoir réconcilié, en les adaptant étroitement l'une à l'autre, l'école avec la vie.

Quand la Chambre et le Sénat auront enfin résolu les deux questions qui leur sont actuellement soumises, liberté ou monopole, maintien ou suppression du baccalauréat, le Parlement s'apercevra que le grave problème de la réforme de l'enseignement secondaire subsistera intégralement et qu'il n'aura donné que des douzièmes provisoires de réformes. Les deux premières questions sont politiques, pédagogiques et je n'en conteste pas l'importance : celle-ci est sociologique et vraiment nationale. On feint parfois de l'oublier, mais des symptômes significatifs montrent que de bons esprits s'en doutent ou plutôt n'en doutent pas : certaines dépositions de l'enquête parlementaire débordaient même singulièrement le questionnaire et surtout les préoccupations qui semblent accaparer l'opinion publique et, en réalité, ne font que l'abuser et l'égarer. La langue politique nous fournit un mot dont elle altère souvent le sens : pour être durable, sinon définitive, la réforme doit être « radicale », c'est-à-dire extirper la racine même du mal dont nous souffrons et dont nous mourons.

Trente années d'enseignement, soit dans les lycées soit dans les universités, me donnent bien le droit d'avoir mon opinion et de l'exposer librement. « On me demandera, disait J.-J. Rousseau, si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique. Je réponds que non, et que c'est pour cela que j'écris sur la politique. Si j'étais prince ou législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire; je le ferais, ou je me tairais (1). » Au lieu de prince et législateur, écrivez recteur ou inspecteur, directeur ou ministre, et la réflexion ne cesse pas d'être juste, ni l'excuse d'être valable.

« Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. » Ainsi parlait Paul-Louis Courier. Il ajoutait que ce n'est pas un droit, mais un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée de la produire et mettre au jour pour le bien commun. Et il en donnait une excellente raison : si votre pensée est bonne, on en profite; mauvaise, on la corrige et on profite encore. On ne court plus le risque d'être condamné ou pendu, mais on est presque sûr d'être blâmé et raillé : si l'on défend les idées courantes, lieux communs; si l'on s'en écarte, paradoxes. Mais quand le malin pamphlétaire assure que parler est bien, qu'écrire est mieux, qu'imprimer est chose excellente, il sous-entend un petit conseil qui n'est pas à la portée de tout le monde : n'écrivez qu'un court pamphlet et mettez y beaucoup d'esprit. Je ne puis. Que ne puis-je du moins, à défaut de l'esprit de Courier, essayer de l'éloquence de Fichte, m'adresser au peuple français comme il s'adressait au peuple allemand dans ses véhémentes harangues : « Esprit, viens des quatre points de l'horizon et souffle sur ceux qui sont morts afin qu'ils redeviennent vivants. Non, le souffle vivifiant de l'esprit n'a pas encore cessé. Il ranimera les ossements de notre corps national et lui insufflera une nouvelle et majestueuse existence! » Je ne puis pas davantage. Il ne suffit pas de prendre ce ton de prophète, il faut le soutenir et ce n'est pas assez d'avoir du cœur et des idées, il faut à leur service une forte poitrine et de vigoureux poumons. Alors on opère dans sa nation une révolu-

(1) Alexandre Dumas, *Une Vie d'Artiste*.

(2) Extrait d'un livre de M. Alexis Bertrand, professeur à l'Université de Lyon, qui paraîtra incessamment à la librairie Félix Alcan.

1 p.

tion pacifique dont les conséquences sont incalculables.

La question de l'enseignement secondaire se pose en France avec une insistance si obsédante qu'il faut vraiment se crever les yeux pour ne pas voir qu'elle exige une prompte solution et qu'à l'heure actuelle l'abstention est désertion. Tel sceptique dirait : L'hésitation est plus qu'un crime, c'est une faute. Il ne s'agit pas de savoir si l'on réformera ou si l'on ne réformera pas. Il est visible que nos lycées et nos collèges menacent ruine et que la question se pose ainsi : faut-il étayer, faut-il reconstruire? J'estime que, de la cave au grenier, il faut tout reconstruire, mais on utilisera les matériaux que nous avons sous la main, tout préparés. On me citait récemment un mot de Jules Ferry; à quelqu'un qui le félicitait, peu de temps avant sa mort, du retour de son influence et de sa popularité, il disait que son rêve était de mourir ministre de l'Instruction publique. Il sentait donc que son œuvre était inachevée ; il aspirait sans doute, après avoir assuré l'avenir de l'enseignement primaire, à donner à l'enseignement secondaire la même impulsion décisive. Et puisque le souvenir de Carthage n'est pas ici déplacé, notre formule n'est pas négative ; ce n'est pas le farouche *delenda Carthago* du vieux Caton, c'est plutôt le mot mélancolique du poète : *pendent opera interrupta*. Il ne s'agit pas de détruire mais d'édifier; d'autres construiront l'édifice, essayons d'en tracer le plan. Bien habile a été la tactique de ceux qui s'appellent eux-mêmes « les rivaux de l'État ». Ils ont feint devant la commission parlementaire de l'enseignement d'être persuadés que les lycées et les collèges de l'État sont seuls en décadence. « Venez chez nous, semblaient-ils dire, vous y verrez réalisé l'idéal que vous cherchez ; notre enseignement secondaire est un modèle inimitable que vous pouvez toutefois vous efforcer d'imiter. » Et ils décrivaient avec complaisance leurs plans d'études et le régime de leurs internats. Manœuvre d'une merveilleuse adresse qui ne réussit pas pourtant à donner le change : le baccalauréat, qui a du moins le mérite d'une enquête permanente, prouve que c'est bien l'enseignement secondaire, non le seul enseignement universitaire, qui est en état de crise et de désarroi. La rivalité de l'Université et des Congrégations aggrave le mal et rend les remèdes plus difficiles à appliquer. Mais la question est plus haute et plus générale. Il faudra bien qu'on opte finalement entre les recettes des empiriques qui emporteraient non le mal mais le malade, et les ordonnances des médecins qui se préoccupent moins des symptômes plus ou moins passagers et durables que de la maladie elle-même, non pas incurable mais certainement constitutionnelle.

* * *

Feuilletez le livre de M. Gebhart sur *Le baccalauréat et les études classiques*, réquisitoire dont la violence est tempérée par l'esprit, vous y trouverez sous forme humoristique la note juste, la ferme conclusion du bon sens. Je le cite d'autant plus volontiers que l'auteur n'est pas tendre pour ceux qui, dit-il, « nous rebattent les oreilles de leur extravagante instruction intégrale ». Il déclare sans ambages que « c'est bien une crise et fort grave, que traverse à cette heure l'enseignement secondaire classique et, par conséquent l'Université ». Son expérience d'examinateur lui permet d'affirmer que la décadence est générale, et ce n'est, ajoute-t-il, qu'un commencement. Que sera-ce à la fin? Ses griefs ne sont pas de vaines accusations ; ils sont précis, nettement formulés, fortement motivés. J'en résume quelques-uns : toutes les études organisées uniformément ou plutôt méthodiquement désorganisées en vue d'un examen qui en est le fléau, le baccalauréat, dont il signale les méfaits et les crimes ; les classes partout encombrées par la multitude lamentable des élèves médiocres, cohorte de traînards qui peuvent aussi bien que les meilleurs espérer le succès, quand le succès n'est que l'obtention d'un parchemin discrédité, mais qui permet d'orner son habit du premier bouton de cristal du mandarin ; la course effrénée aux carrières libérales ; les programmes déformés, surchargés, compliqués, incessamment remaniés, programmes, si j'ose dire, gonflés, essoufflés, affolés, suivant d'un pas incertain et haletant la marche rapide de toutes les sciences ; les études proprement littéraires gâtées à plaisir soit par des méthodes surannées, soit par l'appareil pédantesque où les modernes Trissotins les ont enfermées ; le marché inondé, j'emprunte cette expression industrielle au rapport d'un président de Chambre de commerce, *des sous-produits d'Universités allemandes* ; les collèges communaux et jusqu'aux petits séminaires, s'évertuant à courir d'un même élan, « s'épuisant à livrer au pays, bon an mal an, trois ou quatre bacheliers de hasard » ; l'opinion émue, inquiète, démontée, cherchant avec effarement ses guides et ne sachant à qui entendre ; un « désarroi profond, un réel découragement » chez beaucoup de professeurs et, pour corollaire, « une indifférence ironique, une mauvaise humeur enfantine » chez beaucoup d'élèves. Je ne fais guère que résumer deux pages sur deux cents de ce virulent pamphlet. J'ajoute que l'auteur n'est pas un esprit chagrin, un mécontent de système, un pessimiste de parti pris ; il a plutôt l'invective gaie et se hâte de rire des abus et des aberrations pour n'être pas obligé d'en pleurer. L'épigramme est finement aiguisée et ce n'est pas sa faute si elle s'achève en épitaphe : Ci-gisent les

études classiques, mortes de leur belle mort, après quatre cents ans d'une vie prospère et glorieuse. Au tableau satirique de M. Gebhart « qui a pesé dans sa balance plus de quinze mille bacheliers », le doyen honoraire de la Faculté des lettres de Paris, M. Himly, ajoute un trait expressif : « Mon expérience du baccalauréat, plus longue encore que la sienne, elle est plus que demi-séculaire, m'oblige à lui donner raison au fond. »

Certains symptômes obligent les moins clairvoyants à redouter un prochain avenir plus sombre encore que le présent. C'est une comparaison bien triviale mais bien juste que celle que l'on attribue à Luther : nous ressemblons au paysan ivre à califourchon sur son âne ; relevez-le d'un côté, il chavire de l'autre. L'enseignement purement professionnel et utilitaire réclame énergiquement, par-devant notaire, la succession ouverte. On va se ruer à l'utilité immédiate, en haine des études dites désintéressées, dont presque tout le monde se désintéresse. Il n'est pas besoin d'être très versé dans les sciences naturelles et dans l'histoire pour savoir, de science certaine, que les fleuves n'ont pas coutume de remonter vers leur source ou que les restaurations du passé, même les mieux combinées, sont rarement autre chose qu'un stade passager d'illusion, une courte halte de voyageurs las ou découragés. Faire remonter les études gréco-latines de leur décadence actuelle à leur splendeur première, qui accomplira ce miracle? Pour rebâtir le temple en trois jours ou en trois ans, pour l'espérer seulement, il faudrait être un dieu ou un fou. On le sent vaguement. On va donc prêtant l'oreille aux cris de la rue qui réclament impérieusement un enseignement qui soit un apprentissage et des écoles qui soient des ateliers. Ce serait la consommation de notre ruine mentale et la fin de toute vraie culture. On ne détruit que ce qu'on remplace ; il faut savoir si ceci remplacera cela. Au premier moment, et c'est ce qui rend l'alternative effrayante, le gain serait patent et indéniable. Mais attendons la fin ; les stoïciens disaient du destin qu'il dirige qui le suit, qu'il entraîne qui lui résiste ; les uns suivront, d'autres se laisseront entraîner après une molle résistance, et la révolution s'accomplira ; le professionnel supplantera le classique. En d'autres termes, l'enseignement secondaire aura vécu. Cette révolution est à nos portes et nous délibérons !

Je ne crois pas, je l'avoue sans honte, aux études désintéressées : ce sont larmes de crocodile bien souvent que les pleurs qu'elles font verser. La science elle-même doit son origine et ses progrès beaucoup moins à la curiosité spéculative qu'à des mobiles très intéressés : l'arithmétique est née des nécessités des échanges commerciaux ; la géométrie et la mécanique, des exigences de la vie en commun, champs à délimiter, maisons, palais et temples à construire ; l'alchimie, aïeule de la chimie, c'est la recherche de l'or ; l'astrologie, mère de l'astronomie, c'est l'espérance de lire nos destinées dans les astres. Ce n'est pas la physiologie qui a donné naissance à la médecine ni la sociologie qui a créé la politique : c'est le contraire qui est vrai. Partout la nécessité, mère d'invention ; partout l'intérêt, besoin profond, stimulation permanente, âme très matérielle des plus hautes recherches et des plus abstruses découvertes. Les noms mêmes des sciences en témoignent : géométrie, mesure de la terre ; mécanique, construction des machines ; économie politique, règles d'administration publique. Aussi quelle pitié de voir des professeurs condamnés à ce travail honorable mais décourageant qui fut, dit-on, celui de certains solitaires de la Thébaïde, arroser des bâtons de bois mort fichés en terre. Obéissance méritoire à la règle, expressif symbole, je n'en doute pas, de l'inanité de tout effort humain, mais contradiction flagrante avec tout ce que fait notre raison, à nous qui ne sommes pas des anachorètes, de vivre, de lutter et d'espérer.

Voyez, disent les partisans des études classiques traditionnelles, comme l'écorce est verte encore : ce n'est pas du bois mort, c'est un plant vivace et de belle venue. L'écorce est verte puisque vous la voyez verte, mais elle ne recouvre qu'un bois desséché qui ne poussera désormais ni de racines dans le sol, ni de rameaux vers le ciel.

Et pourtant il faut sauver les études secondaires parce que le premier métier à apprendre à l'homme, c'est le métier d'homme. Élargissez votre dieu, dirons-nous aux utilitaires. Industrie, commerce, agriculture, colonisation, ce sont des buts : le seul moyen efficace, l'intérêt suprême, c'est le plus haut développement possible de l'intelligence, l'outil des outils. Il est élémentaire de distinguer l'école de l'atelier, la théorie de la pratique, la tête de la main, demain d'aujourd'hui. Si je vous demande pourquoi les oliviers croissent en Bretagne, et les magnolias fleurissent à Angers, vous répondrez que c'est par l'influence du Gulf-Stream qui pousse devant lui la chaleur et la fécondité : telles les études secondaires. Entre l'école et l'atelier il y a d'invisibles courroies de transmission ; coupez ces courroies, le mouvement s'arrête et l'atelier cesse de produire. Comprenez donc que la réforme proposée dans ce livre ne va pas à la destruction mais à la réorganisation de véritables études secondaires, et que je suis pourtant d'accord avec vous pour préconiser un utilitarisme intelligent. Entre le classicisme vieilli et le professionnel inquiétant et envahissant, je ne choisis pas : je n'accepte ni l'un ni l'autre. Je ne veux pas davantage imiter les sauvages de la Louisiane qui coupent l'arbre pour avoir le fruit.

Il y a quelques mois, la ville de Lyon se débarrassait à vil des vieux fusils de ses jeunes bataillons scolaires, et les expédiait, je crois, au Mexique. Petite opération commerciale et simple fait-divers qui renferme une utile leçon pédagogique. L'initiation prématurée au métier n'est pas une initiation, mais une puérilité et une parodie. Au régiment, les instructeurs, loin d'être allégés d'une partie de leur tâche, se plaignaient d'être condamnés à une double besogne : il fallait faire oublier d'abord aux recrues des habitudes récentes et déjà invétérées. Je redoute des déceptions du même genre : avec un enseignement prématurément professionnel, technique et, comme on dit, anglo-saxon, nous aurions, dans un avenir prochain, les bataillons scolaires du commerce et de l'industrie, les bataillons scolaires de l'agriculture et de la colonisation. C'est le mal qu'il faut prévenir ; l'expérience viendrait trop tard et serait un désastre.

Il est urgent d'organiser les humanités scientifiques parce que les sociétés modernes vivent de science et non pas de beau langage grec ou latin. Le moyen âge règne encore et respire parmi nous dans un peuple d'attardés. Et le moyen âge avait sa *Somme théologique* dont il sut tirer pour l'éducation un merveilleux parti. Nous avons notre *Somme scientifique* et nous ignorons l'art de l'utiliser au profit de l'éducation. De toutes nos sciences, nous paraissons encore plus surchargés et accablés qu'enorgueillis. Nous ne savons pas en extraire la « substantifique moelle », les élaborer par trituration, distillation, sublimation et leur faire produire toute la vertu éducatrice qu'elles recèlent. Vertu éducatrice, est-ce influence mystique, qualité occulte qui, par droit d'aînesse, n'appartient qu'aux lettres grecques et latines? Autrefois on prenait le quinquina en rongeant le bois et l'écorce ; aujourd'hui on en extrait la quinine et l'on se garde bien d'avaler de l'écorce et du bois : peut-être est-il possible de faire dans l'enseignement des sciences, par une sorte de chimie pédagogique, une opération et un progrès analogues.

Voici d'abord deux avantages incontestables des humanités scientifiques. Les éléments des sciences font partie intégrante de la science même. Celui qui les possède a, si j'ose dire, commencé sa fortune intellectuelle : il a un livret de caisse d'épargne, capital réel, non imaginaire et de même nature que celui du capitaliste qui détient en portefeuille des milliers d'actions ou d'obligations. Comparez avec l'étude des langues anciennes : ici les moyens sont distincts de la fin ; c'est la grammaire, ce sont les racines grecques, sous une forme ou sous une autre, capital improductif, initiation plutôt fâcheuse et désagréable. Souvenez-vous des racines grecques. On les a supprimées, direz-vous : oui et peut-être du même coup la connaissance de la langue grecque. A-t-on supprimé les grammaires prétendues savantes, hérissées d'épines, « bouquets de ronces », dit avec raison M. Gebhart? On a plutôt aggravé le mal : nos grammaires ont même la prétention non plus simplement de régenter jusqu'aux rois, mais d'exister comme Dieu même qui existe, disent les métaphysiciens, « en soi et par soi ». Au lieu de simplifier on a compliqué. Je sais qu'il est possible de revenir en arrière et que ce serait un vrai progrès, aussi je n'abuse pas de cet argument. Ceux que Jupiter veut perdre, il leur ôte premièrement la prudence : nos grammairiens ont semé l'abord des langues d'embûches et de chausse-trapes, posté des règles et des exceptions menaçantes au carrefour de toutes les routes, au coin des bois. Ils ne sont plus simplement classiques mais archaïques et décadents. Écartez ces abus, il reste que l'étude des grammaires est un moyen, non un but, mais un moyen dont il est impossible de se passer et qui exige de la part du jeune esprit une dépense, en grande partie improductive, de nerf et de moelle. Qui se livre à l'étude de l'arithmétique en sait promptement sur les quatres règles autant que Descartes ou Newton : le moyen se confond ici avec la fin ; la gymnastique est déjà un travail utile et, si l'on peut parler ainsi, rémunérateur.

N'attacher aucune importance à cet avantage en quelque sorte préjudiciel, c'est montrer qu'on ne sait pas combien sont précieuses les années de la jeunesse. En voici un autre du même genre. Admettons par hypothèse la supériorité éducative des langues anciennes sur les sciences qui ne sont ni anciennes ni modernes et constituent, chacune en son genre, des fragments d'éternité. Toujours est-il que les sciences au XXe siècle sont plus intimement mêlées à la vie que le grec et le latin. Un des plus fins lettrés de France, M. J. Lemaître, déclare qu'il ne sait plus un mot de grec, et qu'il ne lit pas du latin trois fois par an. L'éducation par les langues anciennes donne donc tout son effet en quelques années : passé le temps des études elle n'agit plus. On ne trouve pas d'Homère ni de Virgile dans nos bibliothèques des chemins de fer. Notre vie si rapide, si haletante, ne nous permet guère, arrivés à l'âge mûr, de savourer ces grands poètes, de les déguster à petits coups « comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens ». Si faible esthétiquement et moralement que l'on suppose, au contraire, l'action éducatrice des sciences, elle a ce grand avantage de se produire avec continuité, à la façon d'un ressort tendu, et de donner par là même toute sa puissance. Impossible de nos jours, tant la science nous pénètre et se renouvelle, de ne pas, comme Solon, vieillir en apprenant toujours. Avec le latin et le grec, j'ai

grande chance de vieillir en désapprenant sans cesse; à moins d'être comme Sainte-Beuve un professionnel des lettres qui se fait relire par son secrétaire un beau passage d'Homère presque au moment de mourir. Les professeurs seuls peuvent avoir cet espoir : mais nous souffrons précisément de cette conception du « professeur en soi », qui est censé préparer d'autres professeurs, selon la maxime antique que le semblable engendre le semblable.

Qui refuserait toute portée à cet argument n'entendrait rien à la théorie des actions lentes et répétées : la goutte d'eau qui perce le rocher, le doigt d'un enfant qui déplace un bloc énorme, le pas du cavalier qui ébranle le pont par son action rythmée, continue, qui rompt les poutres de fer. Le mot de saint Paul, cher à Spinoza, exprime une vérité scientifique et contemporaine : c'est dans la science que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons. C'est un dieu impersonnel, immanent : on le blasphème et c'est encore une façon d'en affirmer l'existence. Ce que la science recèle de beau et de bon, ce qu'elle contient d'esthétique et de moral, par ce seul fait que la science est souverainement vivante et agissante, possède une puissance irrésistible par la continuité même de son action. Cette puissance, il faut la reconnaître et l'utiliser. La science est comme les fleuves dont parle Pascal : c'est un chemin qui marche et qui conduit l'humanité où elle veut aller.

***

Réussirons-nous à fonder les humanités scientifiques et à dégager l'esprit des sciences ? C'est une autre question : si nous n'arrivons pas à la résoudre, cela ne prouvera pas qu'elle soit insoluble. Assurément, il sera facile de nous jeter à la face des injures, par exemple les épithètes de sacrilège et d'iconoclaste. Quand un musée s'enrichit et que le conservateur, obligé de trouver de la place, opère un remaniement nécessaire, s'il met parfois au plafond le tableau qui était à la cimaise et à la cimaise celui qui était au plafond, il n'est pas iconoclaste, il ne commet pas un sacrilège, il obéit à d'urgentes nécessités; s'il est habile, après le changement, qui déroute un peu les habitués, tous se déclarent satisfaits. Il ne suffira donc pas de rééditer, pour nous réfuter, l'éloge cicéronien des belles-lettres et de lancer, en brillant ténor de vieil opéra, cet air de bravoure. Je répondrais très froidement par ces deux mots de Descartes : « J'estime fort l'éloquence et je suis amoureux de la poésie. » J'espère bien ne pas sacrifier les lettres. Si l'on me trouve béotien, je m'en consolerai : on est toujours le béotien de quelqu'un. Après tout, les Béotiens n'ont pas acquis plus de gloire dans la culture des sciences que dans celle des lettres.

Voici donc brièvement indiqué l'esprit de la réforme. Je le désigne pour abréger, par une expression fort ambitieuse, c'est un copernicisme pédagogique. L'idée de placer le soleil au centre du monde et de faire tourner autour de ce centre la terre et les planètes, n'était pas nouvelle : elle était au contraire d'une grande antiquité. Au IIe siècle, l'hypothèse contraire, celle de Ptolémée, prévalait encore et expliquait tant bien que mal, plus mal que bien, les phénomènes astronomiques alors connus. Mais on observa d'autres phénomènes qu'elle était impuissante à expliquer, par exemple les stations et rétrogradations des planètes. C'est alors que Copernic, soudainement éclairé, refusa de s'en rapporter plus longtemps à la tradition. Au lieu d'entasser orbes sur orbes, épicycles sur épicycles pour défendre, en dépit des exigences de la raison, une théorie consacrée, il crut plus sûr de s'en rapporter à la raison plutôt qu'aux sens et de substituer enfin la réalité aux trompeuses apparences. Son hypothèse ne changeait rien aux apparences; elle ne constituait pas non plus une découverte nouvelle; elle n'introduisait pas dans la science un élément nouveau; mais c'était une sorte de renversement des éléments de la science ; il attribuait à la terre le mouvement attribué de tout temps au soleil; il affirmait que c'est le bateau qui avance, non les arbres et les rives du fleuve. Sur la nature de ces mouvements, il ne nous apprenait non plus rien de nouveau : il fallait un Képler pour découvrir les lois de ces mouvements, un Galilée pour confirmer la découverte, un Newton pour en trouver la formule générale, un Laplace pour étendre et perfectionner les calculs de Newton. Mais l'hypothèse de Copernic est la cause initiale de ces mémorables découvertes.

En songeant un jour à cet enchaînement de causes et d'effets, Kant conçut l'idée d'opérer dans la philosophie une révolution à la Copernic. « Il en est en philosophie, dit-il, comme de l'idée que conçut Copernic; voyant qu'il ne pouvait venir à bout d'expliquer les mouvements du ciel en admettant que toute la multitude des astres tournait autour du spectateur, il chercha s'il ne serait pas mieux de supposer que c'est le spectateur qui tourne et que les astres demeurent immobiles. » A quoi tendent, direz-vous, ces ambitieuses comparaisons? Vous croyez-vous un Copernic ou un Kant? Prenez garde de n'être que le Médecin malgré lui qui met le cœur à gauche.

Je demande grâce pour cette astronomie : il n'est pas besoin d'être un Copernic ou un Kant pour comprendre qu'une révolution très analogue peut être tentée en pédagogie. Depuis bien des siècles, les

lettres sont au centre des études, les sciences gravitent autour comme elles peuvent et tout ne va pas pour le mieux dans la meilleure des pédagogies. Essayons du système contraire : plaçons au centre des études non plus les lettres grecques et latines, mais les sciences ; réglons sur la série des sciences la série des classes ; nous n'inventerons rien assurément ; nous n'ajouterons rien, nous ne retrancherons rien aux choses enseignées ; mais ce déplacement ou ce renversement sera peut-être un trait de lumière ; toutes choses rentreront à leur vraie place et nous serrerons de plus près les réalités et les apparences. Ce n'est qu'une hypothèse : traitons-la scientifiquement, c'est-à-dire en déduisant les conséquences qui l'infirmeront ou la confirmeront. L'entreprise est légitime ; la méthode est scientifique ; pourquoi d'avance trembler devant les conséquences ?

Alexis Bertrand.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

VI. — CATHERINE SE LASSE

Les préparatifs furent vite faits : le temps de rassembler quelques hardes. Et ils partirent le lendemain matin, après leurs adieux à la ferme.

Tous les hôtes d'Ambel, debout sur le seuil, un sourire de pitié un peu railleuse aux lèvres, les regardaient s'éloigner par les prairies. Catherine et Martin, chacun son petit paquet sur le dos, et Martin II à la chaîne suivant par derrière, — tous trois s'en allaient allégrement dans les lueurs roses de l'aurore.

« Laisse-les rire et se moquer, disait Martin à Catherine qu'il sentait le besoin de réconforter à cette heure triste de la séparation. Quand nous reviendrons chargés d'or, ils nous feront une autre figure. Ils n'auront pas assez de compliments, et de poignées de main, d'embrassades. Ils tireront des feux d'artifice !... Pauvres gens ! il faut plaindre leur ignorance. Ils ne savent pas qu'en un seul rond de jambe, une danseuse de l'opéra gagne plus que l'ami Frédéric depuis vingt ans qu'il se démène.

— Tu ne vas pas me faire danser en public ? dit Catherine avec émoi. Cela, je m'y refuse absolument.

— Ne t'inquiète donc pas ! C'est Martin II qui dansera. Et nous n'aurons, nous, que la peine de ramasser les sous qu'il nous gagnera... Holà, Martin II ! Prépare-toi, mon bel ami ! Tu vas faire ton entrée dans le monde. De la modestie, mais pas de timidité. Cela paralyserait tes moyens. Aie conscience de ta valeur ! »

Et leur vie errante commença. Mais ces commencements furent difficiles. Les espérances de notre homme ne se réalisaient pas.

Comme tous les artistes à leur début, il songeait plus à l'honneur qu'au profit. Ses boniments manquaient d'adresse. Il ne savait pas pousser jusqu'au bout la patience du spectateur et s'arrêter juste au point où elle se lasse, promettre et faire attendre jusqu'à ce que la recette eût atteint le taux désiré. Il avait hâte de montrer les talents de Martin II et comment il avait su transformer cet animal sauvage.

Il avait pourtant des imaginations heureuses et d'un art consommé. La petite Claudine leur était née. Il avait donc inventé tout un drame, — une pantomime —, où chaque membre de la famille avait son rôle. Catherine, avec ce sérieux qu'elle apportait à tout ce qu'elle faisait, quand il y avait quelque chose à gagner, se prêtait de bonne grâce à la comédie.

Au milieu de la place où se donnait la représentation, lorsque le cercle des badauds s'étaient suffisamment grossi autour d'elle, elle s'asseyait, — censé en rase campagne, — et elle filait sa quenouille en gardant ses moutons. La petite Claudine, dans son berceau, reposait auprès d'elle. Elle lui chantait, pour l'endormir, une berceuse du pays :

Do do
L'enfant dort,
L'enfant dormira tantôt...

Pendant ce temps, Martin II descendait de la montagne. Doucement et sournoisement il s'approchait du berceau, saisissait l'enfant dans ses bras et s'enfuyait vers sa tanière. A cette vue, la mère affolée jetait de grands cris et poursuivait le ravisseur. C'était une longue lutte pour lui arracher sa proie, pendant que la petite Claudine, serrée entre les pattes velues du monstre, jouait la terreur au naturel, criant, pleurant, agitant ses petits bras. Mais enfin, à tout ce tapage, le père, sa hache de bucheron à la main, accourait. Il faisait lâcher prise à la bête, qu'il domptait et asservissait.

Et les exercices de Martin II se déroulaient, cette merveille de la brute devenue subtile et adroite par la patience du génie humain et le miracle de l'éducation. Tout cela au son d'un orgue de Barbarie qu'on louait pour la circonstance.

Et tout cela, encore une fois, ne rapportait pas grand'chose, par suite de l'inexpérience du montreur d'ours, de son talent encore novice dans l'art de préparer son public et de lui faire mettre la main à la poche.

Le soir, au bord des routes, assis sur les talus,

[1] Voyez la *Revue* des 16, 23 et 30 décembre.

après un souper assez maigre, — pendant que la petite Claudine, accroupie à leurs pieds, s'amusait à pétrir le sable, et que Martin II, abandonné à lui-même, quêtait çà et là quelque supplément à son dîner, — Catherine se plaignait amèrement.

« Est-ce là ces pluies de sous, ces monceaux d'or que tu m'avais promis? La vérité est que nous crevons de faim et que cette petite souffre. Y a-t-il du bon sens à mener une telle vie! Nous étions mieux à Ambel, bien que l'existence n'y fût pas large. Nous ferions mieux d'y retourner. »

L'homme répondait tristement :

« Il est vrai, ce n'est pas aussi brillant que je l'aurais cru. Mais il ne faut pas nous décourager, les commencements de l'art sont difficiles. On est obligé à des sacrifices. Interroge la vie des plus grands artistes... Encore un peu de patience, Catherine! Les beaux jours viendront, qui nous récompenseront de cette longue attente. Et plus nous aurons souffert aujourd'hui, plus nous serons heureux alors. Je sens que cela va venir. Je sens la réussite proche, et la fortune, et la gloire. N'oublions pas la gloire!... Veux-tu donc qu'en pure perte, nous ayons gaspillé tant de temps et d'argent? Car nous y sommes de notre poche, j'en dois convenir. Non, non! ne nous laissons pas abattre quand nous touchons au but. Du courage, ma femme! travaillons. Travaillons comme de vrais artistes, sans songer au gain. Le gain viendra de lui-même. Il viendra magnifique, extraordinaire, un beau jour, sans que nous nous en doutions. Et donc, ne nous en occupons pas. Travaillons! »

Catherine ne se laissait plus prendre à ces fantastiques mirages dont on avait trop abusé. Elle répliquait aigrement :

« Tu appelles cela travailler?... Aller par les chemins, se promener, courir les foires et les marchés, et amuser le monde! J'appelle cela, moi, ne rien faire, et perdre son temps et sa jeunesse. On travaille quand on fait quelque chose qui se vend, qui est nécessaire au voisin et qu'il achète. Les farces que tu inventes, les tours de Martin II, à qui veux-tu que cela serve? Les gens rient et ils applaudissent, mais ils ne donnent pas leur argent. Ils ont bien raison... Non, non, encore une fois, ce n'est pas là travailler. Et je veux, moi, travailler... travailler comme tout le monde, à quelque chose qui rapporte. Je m'ennuie à ne rien faire. Il n'y a que le marquis de la Planède qui ne fasse rien, par l'heureuse chance d'être né riche. »

Alors, dans la nécessité de relever le moral de sa femme, Martin plaisantait et philosophait.

« La bizarre idée que tu te fais des choses! Crois-tu vraiment que nous soyons créés et mis au monde pour travailler? Moi, je n'en pense pas un mot. On travaille parce qu'on y est forcé. Et la preuve, c'est que ceux qui n'y sont pas contraints, s'en dispensent. Ce fol instinct qui nous pousse à nous agiter, et qui nous fait sentir du remords dans le repos et la paresse, est certainement une corruption de notre nature. Vois-tu que les animaux travaillent? Ils ne s'en nourrissent pas moins. Et pourquoi tant de gens, s'il te plaît, se donnent-ils toute cette peine? N'est-ce pas pour avoir des loisirs un jour, jouir pleinement de la vie et se reposer? Ils le croient, les malheureux! Mais la mauvaise habitude est prise, et ils triment jusqu'à leur dernier soupir. Or, ne sommes-nous pas plus sages de commencer par où ils voudraient finir? Et ne sommes-nous pas bien ici, assis tous deux au bord de la route, causant gentiment devant cette belle campagne, pendant que les oiseaux chantent dans les arbres, et que le soleil qui se couche nous envoie ses plus beaux rayons?...

— En attendant, nos poches se vident, dit-elle.

— Elles se rempliront, Catherine, elles se rempliront un jour. Encore un peu de patience, encore quelques petits sacrifices! Dans quelques semaines, quelques mois au plus, je suis sûr de réussir... Goûtons, en attendant, la douceur de vivre et les petites joies à notre portée. La poésie, vois-tu, ma chère femme, quand on la porte en soi, est encore la meilleure des richesses. C'est un don inestimable. Il nous prodigue mille plaisirs, mille délices, qui échappent au commun des mortels.

— Ah! j'en ai assez de tes belles phrases, s'écria Catherine en colère, et j'en ai assez de tes promesses! Elles ne te coûtent rien et cette monnaie ne te manque jamais. Mais j'en ai assez, je ne m'en paye plus. Un mois! je t'accorde un mois. Si, dans un mois, cela ne va pas mieux, je te plante là. Je retournerai à Ambel. Tu me suivras, si tu veux. J'en ai assez! »

Sous ces trop justes reproches, sous ces menaces, Martin ne pouvait que baisser la tête. Il était bon, il aimait sa femme, il adorait sa petite Claudine, et il les aurait voulues toutes deux heureuses. Mais il était bien obligé de convenir que, pour le moment, il ne faisait rien pour leur bonheur.

Aussi se demandait-il parfois amèrement si Catherine n'avait pas raison; s'il ne s'était pas trop à l'étourdie engagé dans la voie périlleuse, et si, comme beaucoup d'imprudents, il n'avait pas pris pour une vocation ce qui n'était peut-être qu'un simple goût des belles choses et la faculté de les sentir. Certes, oui, il les aimait! Mais créer, inventer à son tour, faire œuvre d'art, en était-il bien capable? Ne se faisait-il pas illusion? Et attendrait-il que la noire misère vînt lui révéler qu'il s'était trompé?

Ces minutes de découragement ne l'effleuraient que par éclair. Il se redressait, le cœur vaillant, plus que jamais confiant dans l'avenir. Il avait son idée qui le menait, qui chaque matin se levait et dansait

devant lui plus radieuse et plus séduisante, et qui l'entraînait, qu'il suivait follement, — sa chimère de gloire et de fortune. En sorte qu'en dépit de la bonté de son âme, avec le monstrueux et tragique égoïsme des hommes de pensée et de rêve, il aurait tout sacrifié à cette chimère : sa femme, sa fille, parents et amis, et son dernier sou, et lui-même!

Le sacrifice était commencé depuis longtemps, ses ressources baissaient. La petite somme qu'il avait emportée d'Ambel, insuffisamment renouvelée par les minimes recettes, tarissait de jour en jour. Ce beau résultat excitait la rage de Catherine.

Voilà donc les fabuleuses richesses tant vantées! C'est au dénuement, au plus absolu dépouillement qu'elle et son mari marchaient. D'un autre côté, même avec toute la conscience et le sérieux qu'elle apportait aux gesticulations de la pantomime, elle était loin de trouver là un suffisant dérivatif à ses forces inemployées : elle s'énervait, elle mourait d'activité rentrée. Enfin — la pire des misères! — la petite Claudine dépérissait.

Un mois passa, puis un autre encore. Elle y mit de la longanimité. Les démêlés, pendant ce temps, se poursuivaient, les soirs de halte, au bord de la route. Enfin, un jour, voyant que les choses continuaient à empirer, elle se lassa.

« Adieu! je pars. Je t'ai averti. Et, encore une fois, pour peu que tu en aies envie et que tu sois las de cette vie de misère, libre à toi de me suivre. Nous ferons route ensemble. Seulement, je t'en préviens, je ne veux que toi! Je te défends de nous encombrer de cette bête de malheur. Je te le défends, entends-tu bien! Je ne peux plus la voir, tu t'en déferas. Entre elle et moi, c'est à choisir : choisis donc! Et décide vite. »

Minute solennelle! C'était l'éternel, l'inéluctable conflit entre l'idéal auguste et le devoir, les obligations familiales, conjugales, le respectable mais un peu étroit souci des convenances sociales.

Le pauvre homme, échoué au bord du chemin, ne savait que répondre ni à quoi se résoudre. Un drame épouvantable se déchaînait en lui. La situation était horrible : il lui fallait, d'un côté, abandonner sa femme, sa petite fille, tout ce qu'il aimait, ou bien les suivre, et alors renoncer du même coup à son rêve, à sa chimère, à tout ce qui faisait pour lui le prix de la vie!

Le débat fut long, il fut terrible. Martin II était là, debout entre eux, dressé sur ses pattes de devant, les observant, les écoutant à tour de rôle, comprenant à la vivacité des propos de Catherine que la crise était décisive, et peut-être se doutant (il vivait depuis si longtemps en leur compagnie!) que c'était de son sort qu'il retournait.

A la fin, d'un élan irrésistible, Martin se tourna de son côté; ses bras, d'un ineffable mouvement de tendresse, enlacèrent le cou de la bête, il y pencha doucement la tête, et pleura...

Catherine n'en demanda pas davantage. Brusquement elle saisit la petite Claudine dans ses bras, et, le front barré de son idée fixe qu'elle ne pouvait pas plus longtemps perdre sa jeunesse à ne rien faire, à grandes enjambées elle reprit le chemin de la ferme.

« Eh! au diable l'art, les ours, la pantomime et la gloire! si c'est là tout le profit... Qu'on me donne de l'ouvrage! du véritable ouvrage! Je veux travailler, gagner quelque chose pour cette petite. C'est assez paresser comme cela! à l'ouvrage! »

On lui fit bon accueil à la ferme. On l'y attendait. On les attendait tous les deux; car on pensait bien que cette singulière lubie de Martin de courir par les routes avec son ours, ne durerait pas. Jusqu'à ce que celui-ci revînt, on ne fit nulle difficulté de procurer de l'ouvrage à sa femme. Une personne n'est jamais de trop dans une grande exploitation.

Frédéric et sa femme, tout en l'employant, comptaient, en sa qualité de belle-sœur et de parente, lui garder son rang et ne l'occuper qu'à un service de luxe en quelque sorte. Mais elle ne l'entendit pas ainsi; elle tint absolument à être engagée comme servante, comme simple servante. Elle ne voulait pas être seulement une aide de parade et d'occasion, mais gagner sa vie, la gagner durement, et remplir tous les devoirs de son état. Et, dès que cette faveur lui eut été concédée, rendue à son élément, elle fut heureuse, entièrement heureuse.

Debout à l'aube, avant tout le monde, elle descendait préparer la soupe des bergers, le déjeuner des maîtres et des enfants; balayait, récurait, nettoyait, faisait les chambres. Dès qu'elle voyait un balai dans les mains de la mère Frédéric : « Ça n'est pas votre affaire, disait-elle en s'en emparant, lâchez-moi ça... » En sorte que, réduite à l'impuissance et condamnée à tourner ses pouces, la bonne maman Frédéric engraissait. Après, c'était le tour des poules, des lapins, des cochons : elle volait à l'herbe, au potager, entrait et sortait, revenait pour le dîner, épluchait, hachait, cassait le bois, le poussait sous la marmite, et dressait le couvert, l'enlevait, vaquait à mille soins; et, jusque fort avant dans la nuit où, la dernière couchée, elle tombait sur son lit, brisée de fatigue, elle ne s'accordait aucun répit. Enfin donc, elle pouvait travailler! Elle s'en donnait à cœur joie.

Elle s'en donna trop. Elle prit une fluxion de poitrine, s'entêta à ne pas se soigner. Est-ce qu'elle avait le temps? Ça passerait comme ça était venu. Et ainsi, à la fleur de l'âge, terrassée sur sa tâche, cette héroïque et simple femme dut laisser la petite Claudine, pour laquelle elle se démenait tant, à peu près aussi dépourvue qu'auparavant. L'injuste sort fut

cruel pour elle; car, du train dont elle y allait, et ne dépensant jamais inutilement un seul centime de ses gages, il est certain qu'à la longue, elle eût fini par ramasser à son enfant ce petit avoir qu'elle lui souhaitait. Elle s'en allait avant que la mémoire de celle-ci fût assez développée pour conserver de la mère qui s'était ainsi dévouée autre chose qu'un bien éphémère et bien vague souvenir.

Tout ce qui suit est connu, et ne demande que peu d'explications.

La petite Claudine, après ce deuil, ne quitta pas la ferme d'Ambel. Elle y vécut, nous l'avons vu, côte à côte avec son cousin François, pendant que les deux frères de celui-ci, Pierre et Humbert, passaient par le collège et en revenaient.

On n'avait plus eu de nouvelles de Martin, jusqu'au jour où, dans une de ses tournées, s'étant rapproché de ces parages, l'ours avait brisé sa chaîne et s'était évadé dans la montagne. Le brave homme en prit occasion pour rentrer du même coup en possession de Claudine, qui, grandie à souhait et robuste, et mieux disposée que sa mère à courir les aventures, allait pouvoir lui venir en aide, maintenant que son art prospérait, mais qu'hélas! Catherine n'était plus là pour en recueillir les bénéfices.

Dès qu'il l'eut emmenée, Frédéric, justement inquiet de cette existence vagabonde dans un âge aussi tendre, s'était empressé d'écrire à son frère Hippolyte. Celui-ci, à Paris, par sa belle situation, disposait de hautes influences. Tous deux s'en servirent pour qu'au plus grand avantage moral de l'enfant, leur frère Martin fût déchu de ses droits paternels,

Mais cette procédure fut longue. Les assignations, sans jamais l'atteindre, couraient après le montreur d'ours, qui chaque jour se déplaçait et gagnait de vitesse. Enfin, il fut condamné par défaut.

Et c'est alors que les messieurs se présentèrent pour enlever Claudine à son père et la conduire chez son oncle de Paris. C'est alors aussi que, pour la débarbouiller de toutes les taches et impuretés de son enfance errante, il fut décidé qu'elle serait placée auprès de sa cousine Henriette, dans l'illustre pensionnat de M[lle] Dansalombre.

VII. — LA DYNASTIE DES BÉCHARD ET DES MARQUIS DE LA PLANÈDE

L'espoir des deux oncles de Claudine ne fut pas déçu. Sous l'autorité douce à la fois et ferme de M[lle] Dansalombre, dans la fréquentation d'Henriette et des autres élèves distinguées qui faisaient la gloire de cette maison, la fille du père Martin perdit peu à peu ce que sa nature avait de sauvage et d'indiscipliné.

Elle se fondit dans ce petit monde élégant. Et, à part les souvenirs qu'avec un secret sentiment de tendresse, elle conservait de son ancienne vie de bohème (cela était indéracinable), — mais qu'elle ne confiait plus à personne, — rien ne la distinguait plus de ses jeunes compagnes. Sa vive intelligence, secondée par un ardent désir de s'instruire, l'avait mise à la tête de sa classe. Elle ne quitta plus le premier rang.

Et les années passèrent, sans autre incident que les visites régulières de la mère d'Henriette, apportant ses cadeaux aux deux enfants et les distribuant d'une main impartiale; puis, les sorties, les congés, les vacances.

Claudine et Henriette les passaient dans l'appartement qu'occupait M. Hippolyte Béchard dans une dépendance des Grands Magasins de la Place Royale. A la belle saison, elles s'installaient dans la luxueuse maison de campagne qu'il s'était fait bâtir aux environs de Paris.

Durant ces jours de liberté, avec les cinq ou six années qu'il y avait entre elles, on pouvait voir combien leurs goûts et leur pensées, leurs préoccupations se séparaient : l'une restait la petite fille dont les regards et les songeries ne dépassaient guère encore l'horizon du pensionnat; tandis que M[lle] Henriette Béchard, qui n'avait plus qu'une année à vivre sous la férule de M[lle] Dansalombre, Henriette commençait à égarer ses regards sur le monde et à y chercher sa place et son rang.

Elle était plus près de la délivrance qu'elle ne pensait. En effet, à peine rentrée à Auteuil, — après quelque semaines où les visites de M[me] Béchard s'étaient brusquement interrompues, — elle dut revenir en hâte chez son père.

Le pauvre homme était seul. La présence de cet enfant, — l'être unique qui lui restât à aimer, — n'était que trop nécessaire pour le consoler un peu de celle qui venait de lui être ravie.

Douce et mystérieuse figure, — qui n'aura fait que traverser ce récit, y touchant à peine, — elle eût mérité mieux que d'être connue par la seule annonce de sa fin... Quand Hippolyte Béchard vint à Paris, et qu'il entra comme petit commis dans les Grands Magasins de la Place Royale, elle-même y était employée au rayon de la confection. C'était une vaillante petite ouvrière, pauvre, jolie, sérieuse et sage. Tout de suite il l'avait remarquée.

Pendant qu'à la porte des Grands Magasins, — l'hiver, par les jours de gel et de neige, coiffé d'une petite calotte et l'oreille rouge au vent, — il débitait les articles à treize sous (car c'est par là qu'il débuta), Hélène, au premier étage, toute la journée debout, prenant mesure et essayant, pinçant ici, épinglant là, et se baissant et se relevant, et toujours

souriant à la pratique, accomplissait la plus fatigante des besognes.

Il s'intéressa plus encore à elle quand il sut que, de ses minces appointements, elle trouvait moyen de soutenir ses vieux parents, un père aveugle, une mère infirme. Et elle était, par devoir professionnel, tenue à une certaine élégance, devant donner elle-même l'exemple du luxe et du bon goût. Tout cela représentait des prodiges d'économie qui, rencontrant chez le jeune Hippolyte les mêmes dispositions natives, allèrent à son cœur et l'émurent.

Il monta en grade, passa de rayons en rayons, et, remarqué par ses chefs, — donnant, quelles que fussent les affaires où on l'employait, des preuves de rare capacité et d'un zèle inlassable, — il atteignit rapidement les plus hautes fonctions. Toutes ses épargnes avaient été placées dans les Grands Magasins. Elles y fructifiaient. Il se trouva ainsi un des plus gros actionnaires. Et le jour où la direction changea, le choix unanime se porta sur lui. La maison fut mise en son nom. Cela représentait des millions. C'est alors aussi que la petite Hélène devint Mme Hippolyte Béchard.

Le moment était venu pour elle de se reposer, de jouir de toutes les aises de cette immense fortune inespérée. Hélas! il était trop tard. Ces longues fatigues, cette vie fiévreuse, surmenée, insuffisamment réparée, poursuivie dans l'abattement et la souffrance, tout cela se paie. Dès que la nécessité ne fut plus là, l'énergique ressort se détendit, ses forces défaillirent. Elle déclinait.

Elle ne se plaignit pas. Tout ce qui lui restait d'activité, elle l'employait au profit des malheureux, pour les faire participer à ces richesses fabuleuses qui lui étaient subitement échues. L'or ruissela de ses mains. Son coupé ne roulait plus qu'encombré de paquets. Elle fut la Fée bienfaisante qui, partout où elle apparaît, change les larmes en sourires, la détresse et la désespérance en bonheur. Et, parmi ces heureux qu'elle faisait, elle passait, douce et triste, condamnée, blessée aux sources de la vie, et le sachant, et dès lors se hâtant, pour accroître autant qu'il se pourrait, avant la fin prochaine, la mesure de toutes ces bonnes œuvres où elle se prodiguait.

Elle ne se dépensa pas qu'en cadeaux pour Henriette. Elle lui donna tout son cœur.

Elle le lui donna trop aveuglément. Car, par suite de cette faiblesse assez excusable chez une mère qui ne voulait pas que son enfant connût les privations qu'elle-même avait endurées, elle ne sut rien lui refuser. Aux caprices les plus singuliers et aux fantaisies les plus folles elle cédait sans hésiter, de peur de causer la moindre peine, d'amener l'ombre d'un chagrin dans les beaux yeux d'Henriette.

Celle-ci était ainsi devenue, — on a pu s'en apercevoir, — une petite personne assez exigeante, et entêtée, et volontaire, vaine avec cela et gonflée d'elle-même, mettant un naïf orgueil à se croire au-dessus des autres. Et ces défauts, avec l'âge, — avec l'indulgence et la tendresse d'un père qui, lui non plus, ne savait rien lui refuser, — ne pouvaient qu'aller s'exagérant.

Il faut dire à sa louange qu'elle eut un vrai chagrin de la perte de celle qui, tout en la gâtant, lui avait fait la vie si douce. Et la douleur que cette perte avait laissée dans le cœur de son père, elle s'efforça de l'adoucir. L'homme qui avait reporté sur elle toutes ses affections, l'en aimait plus encore, s'il est possible.

Une année passa sur ce deuil, puis une autre encore. Et, — puisqu'il est dans l'ordre de la nature que les parents disparaissent les premiers, — on ne saurait s'étonner qu'à cette date, Henriette eût repris toute la vivacité de son humeur, ainsi que ses allures triomphantes et dominatrices de naguère.

C'est elle maintenant qui allait voir Claudine au pensionnat; elle qui roulait carrosse, — cocher devant, laquais derrière, — et qui, en ce bel équipage, les mains chargées de gentils cornets ficelés de faveurs, apparaissait au grand portail.

Son arrivée, dans cette maison où elle avait encore des amies, faisait toujours sensation. Les portes roulaient sur leurs gonds; le valet de pied dégringolait du siège, ouvrait la portière. Elle entrait. Tout le monde s'empressait à sa rencontre. Elle savourait là, dans une sorte de royauté, une minute de satisfaction orgueilleuse et grisante. Puis, vivement, elle entraînait Claudine avec elle, dans le cabinet de la Directrice qui, à chaque visite, laissait cette pièce à sa disposition.

Henriette faisait part de tous les grands événements de sa vie nouvelle, les visites, les courses, les fatigantes obligations mondaines. Claudine écoutait émerveillée.

Puis, après l'avoir suffisamment éblouie de cet étalage, elle songeait à l'entretenir de choses plus à la portée des treize à quatorze ans de sa cousine, et l'on passait aux petites nouvelles du pensionnat.

« Qui est ton amie à présent? A qui racontes-tu tes histoires?

— Mais je n'en ai plus! dit Claudine. C'est toi mon amie, la seule... Je suis bien avec tout le monde et je ne raconte plus rien.

— Comment fais-tu alors? cela doit te peser joliment, toutes ces histoires que tu ravales! Tu finiras par éclater... Ah! ma chère, m'en as-tu fait passer de belles heures! C'est au point que j'en étais jalouse. Oui, ma foi, je te jalousais... Cette petite dompteuse m'humiliait avec son jupon de gaze, l'étoile scintil-

lante au front et tous les regards qu'elle attirait sur elle. Étais-je bête! »

Elle éclata de rire. Puis, après une minute de rêverie :

« Qui sait, à cette heure, où se promène Martin II? Et qui sait quelles inventions nouvelles, quels tours a imaginés le père Martin? A force de s'emplir d'or et de billon, les pochettes de la peau de bique doivent crever... Je ris parfois toute seule en songeant à ces vieilles connaissances. »

Claudine leva sur elle des regards fins :

« J'ai rêvé tout cela, tu le sais bien. Cela n'a jamais existé que dans mon imagination. Demande à Mlle Dansalombre.

— Bon! bon!... Tu te tais, tu fais bien. C'est la consigne. Mais, moi, on ne m'en fait pas accroire. J'ai su, en questionnant mon père, tout ce qui m'intriguait sur ton compte. Et j'ai reconnu que tu n'inventais rien; que les promenades à travers le monde, les représentations sur la place publique, la quête, les gros sous et le reste, tout cela était la vérité. Je ne t'en méprise pas pour cela, ma petite Claudine. Cela ne t'empêche pas d'être ma cousine. Et l'on n'est pas responsable d'être né de pauvres gens, qui font ce qu'ils peuvent pour vivre, quand d'ailleurs, le métier est honnête, s'il est un peu extravagant, et, au surplus, amusant... Oh! amusant, pour cela, oui. Avoue! avoue-le, Claudinette! Tu regrettes parfois ce temps?... Tu n'en parles jamais, mais tu y penses toujours, comme dit l'autre. Bien certainement tu y penses?... »

Claudine sourit.

« Si tu veux », dit-elle.

Henriette la regarda, amusée.

« C'est que tu as beau faire, vois-tu? Il t'en reste quelque chose. Avec ces yeux noirs, ces cheveux noirs et cet air de figure, il y a toujours en toi de la bohémienne, ma chère. Et tout cela, pour être franche, ne te va pas trop mal.

— Chut!... Parlons d'autre chose, veux-tu? »

Claudine levait un doigt jusqu'à sa bouche et faisait un geste circulaire comme pour signifier qu'on pouvait être aux écoutes.

Après une pause, Henriette reprit :

« Et que dirais-tu, ma petite Claudine, si, l'été et les vacances approchant, nous allions faire un tour à Ambel? voir Frédéric, la mère Frédéric, l'ami François... et Fondurle, les gorges d'Omblèze, la serre de Malatrat, et le berceau de Martin II, où tu me conduiras?

— Ambel! s'écria Claudine en joignant les mains. Ce serait possible!

— Tellement possible, ma petite, que j'en ai parlé à mon père. Cette idée lui sourit aussi. Il y a si longtemps qu'il n'a pas revu son pays! Il ne serait pas fâché de prendre un peu de repos, quelques semaines de vacances... Nous partirions tous! »

Claudine sentait son cœur fondre de délices.

« Oh! que tu es bonne, Henriette, d'avoir eu cette idée! Jamais je n'aurais espéré une telle joie, Ambel, la mère Frédéric... Mais c'est le paradis! »

Le bonheur l'exaltait.

« Calme-toi! dit Henriette. Nous ne partons pas encore. Il faut d'abord que je m'entende avec Mlle Dansalombre. Elle aussi prend des vacances quand toutes ses pensionnaires s'en sont allées. Si elle veut, nous l'emmènerons. Elle sera du voyage.

— Je voudrais que ce fût demain! s'écria Claudine.

— Mais calmez-vous donc, petite fille!... Es-tu enfant! »

Elle se leva et la laissa dans l'enivrement de cette perspective enchantée.

LÉON BARRACAND.

(*A suivre.*)

SUR GLUCK ET WAGNER

A propos de la reprise d' « Iphigénie en Tauride ».

« Le goût du public? » nous disait un ingénieur fort bon musicien; « voici ce qu'il est : c'est une boussole affolée!... »

Et en effet, à entendre les conversations, et même à lire les articles de critique musicale, on croit voir, tant chacun saute d'un extrême à l'autre, une aiguille vacillante qui titube sur toutes les divisions du cadran : aucune aimantation ne la ramène dans son angle normal. — On s'exalte à un des drames les plus wagnériens qui soient : *Tristan et Iseult* : et le lendemain on s'attendrit à une des tragédies les plus gluckistes, *Iphigénie en Tauride*. Mais il y a plus : à tout hasard, on rapproche ces deux chefs-d'œuvre, sans s'apercevoir qu'ils relèvent de deux systèmes opposés. Pourtant, que penserions-nous d'un amateur de tableaux, qui, au retour de l'exposition de Van Dyck, allant au Panthéon revoir les Puvis de Chavannes, ne résisterait pas à la manie contemporaine de découvrir des filiations artistiques?... A vrai dire, en ce qui concerne *Iphigénie* et *Tristan*, c'est s'abandonner à un impressionnisme trop capricieux et inconsidéré, que de nous présenter Gluck comme un Wagner du XVIIIe siècle. Les points de contact entre ces deux hommes n'existent guère que dans l'esprit de leurs admirateurs communs; et si tous deux néanmoins ont eu à combattre contre « l'italianisme » dans la musique, c'est à peu près comme deux voyageurs qui rencontrent, à un moment de leur route, la même chaîne de montagnes, bien

que leurs chemins doivent diverger aussitôt après.

Une des idées auxquelles Wagner tenait le plus était « la création du drame dans la musique ». Il est difficile, en quelques mots, de faire sentir la profondeur infinie de cette idée ; à elle seule, elle ferait de Wagner une sorte de Messie qui apporte la Loi Nouvelle. Mais si Wagner, dans ses écrits théoriques, est peut-être le premier à avoir donné cette formule précise, d'autres maîtres avant lui (Mozart, par exemple) avaient créé des œuvres à qui elle s'applique parfaitement. Essayons d'exposer l'idée de Wagner, et l'on verra qu'elle est l'opposé de celle de Gluck.

* *

Wagner, qui avait assez de génie pour savoir utiliser tout ce qu'on avait fait avant lui, pense ainsi : Sébastien Bach et les contrapontistes ont rendu l'harmonie d'un chant aussi expressive que possible, parce qu'ils traitent d'une façon indépendante les différentes « voix » qui constituent cette harmonie. Bien plus, une même mélodie, au lieu de n'être exposée qu'une fois au-dessus d'un accompagnement qui n'a pas de vie propre, va désormais pouvoir se développer et engendrer les combinaisons les plus riches, parce qu'elle va chanter tour à tour dans les diverses « voix » : c'est le monde illimité des combinaisons musicales et expressives que fait découvrir la fugue. Ce n'est pas tout. On peut combiner diverses mélodies, les faire chanter ensemble, les faire alterner ; bien plus, on peut les confier à des instruments divers et varier à l'infini le timbre des voix chantantes et des voix concertantes, ainsi que le peintre fait jouer les couleurs et les reflets autour d'une ligne onduleuse... Et voici venir les chefs-d'œuvre symphoniques de Mozart, d'Haydn, de Beethoven ; et c'est la symphonie dont Wagner va se servir pour animer ses personnages.

Ainsi Wagner, frappé des ressources inépuisables que la symphonie des maîtres allemands met à la disposition du musicien écrivant pour le théâtre, Wagner se sert de l'orchestre symphonique pour exprimer les sentiments les plus profonds des héros qu'il fait vivre. Ce qui échappe à l'analyse, ce que la parole et l'intelligence ne peuvent ni traduire ni concevoir ; ce qui n'est pas, comme dirait Pascal, de « l'ordre de l'esprit » ; le subconscient, ou, pour parler comme Wagner, le « purement humain », — voilà ce qui est du domaine de la musique, voilà ce que vont exprimer les voix multiples de l'orchestre ; c'est dans cette région mystérieuse, où le sentiment et non la raison peut pénétrer, que le drame musical trouvera sa véritable source, c'est-à-dire la musique.

* * *

Le système de Gluck est tout l'opposé. Pour Gluck la musique dramatique doit « seconder la poésie, et fortifier l'expression des sentiments ». Ainsi, le sujet de la pièce, le livret, voilà ce qui donne naissance à la musique de Gluck ; ses pièces, comme on peut le lire sur les couvertures des partitions originales, sont des « tragédies mises en musique ». Les récitatifs, les airs, les chœurs, l'orchestre, ne sont que des moyens de dramatiser le livret. Gluck dit lui-même qu'il a ajouté sa musique aux paroles comme la couleur à un dessin correct et bien composé ; et par ces mots il veut surtout faire entendre que le jeu des couleurs, l'opposition des ombres et des lumières, rendent un dessin, pour la plupart des yeux, plus animé et plus saisissant. Ce que les amis de Gluck, — et qui étaient des musiciens érudits, comme l'abbé Arnaud, et fort au courant des intentions du maître, — ce que ses amis admirent le plus dans sa musique, c'est qu'elle a su créer des « ensembles de grands effets » ; à leur goût, son principal mérite est de donner à une tragédie une expression aussi pathétique que possible, sans toutefois heurter la conception de la beauté, telle que Gluck se l'était formée dans son désir d'imiter la tragédie grecque.

Dès lors on voit bien que dans le système de Wagner et dans celui de Gluck, il y a, entre le livret et la musique, des rapports exactement contraires : dans le pur système wagnérien, dans *Tristan*, ce qui est essentiel et primordial c'est d'exprimer par la musique ce qu'il y a de plus profond et de plus mystérieux dans un sentiment, — dans l'amour, dans l'amour et la volupté absolus, qui sont une vie si magnifique et si pleine que déjà ils sont de la mort ; — aussi, les personnages et l'action n'interviennent-ils que pour donner un support visible et précis à cette expression musicale et intérieure : le livret est une sommaire indication pour aider à comprendre tout ce que révèle la musique ; le livret est fait pour la musique. Au contraire, dans le pur système gluckiste, dans *Iphigénie en Tauride*, ce que se propose avant tout le musicien, c'est de nous émouvoir avec Iphigénie, Oreste, et leurs malheurs ; ici, la musique est un moyen d'animer la tragédie que nous avons sous les yeux et d'y intéresser toute notre sensibilité : la musique est subordonnée au livret, elle est faite pour lui.

Donc, l'on peut dire que dans les deux systèmes il y a, entre l'action représentée et la musique, les rapports de moyen à fin, mais que les termes y sont intervertis : dans *Tristan*, le livret n'est qu'un moyen de faire comprendre la musique ; dans *Iphigénie en Tauride*, la musique n'est qu'un moyen de dramatiser le livret.

* * *

L'examen musical de l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, le montrera bien. Parlons d'abord du livret.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride* a souvent attiré l'attention des poètes. On sait que Racine, s'inspirant encore d'Euripide, s'était proposé un moment d'écrire une seconde *Iphigénie*, et l'on peut lire dans ses œuvres le début d'un plan en prose. Gœthe, en avril 1779, un mois avant que parût la tragédie lyrique de Gluck, tenait lui-même à Weimar le rôle d'Oreste dans une *Iphigénie* en prose poétique, qu'il venait de composer en quelques semaines. Mais, pendant huit années, il allait méditer, sur le sol classique de l'Italie, les vers d'une nouvelle *Iphigénie en Tauride* qui ne devait pas le contenter encore.

D'ailleurs, à propos du livret mis en musique par Gluck, il ne convient pas de citer ces grands noms, et les contemporains de la « première », parmi lesquels il y avait des critiques fort avisés, surent très bien voir que le librettiste Guillard avait tout bonnement démarqué l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche. — Nous avouons que nous ne la connaissons pas.

Iphigénie, sauvée par Diane, n'a pas été immolée, quand les Grecs voulaient l'offrir en sacrifice afin d'obtenir des dieux un vent favorable. En Tauride, où règne le sanguinaire Thoas, elle est prêtresse de Diane. — D'autre part, lorsque les Grecs, ramenant Hélène, sont revenus de la Troade, Oreste a tué sa mère Clytemnestre, afin de venger le meurtre de son père Agamemnon. Oreste, poursuivi par le remords, aborde avec Pylade en Tauride ; Thoas ordonne à Iphigénie de tuer cet étranger mystérieux et farouche : la sœur reconnaîtra-t-elle son frère, le sacrifiera-t-elle ? Voilà le sujet de la tragédie.

Voyons comment Gluck a disposé sa musique afin de faire produire par un tel sujet toute l'émotion qu'il comporte.

Au début, pendant quelques mesures, le quatuor des cordes et deux flûtes, dans un mouvement lent, expriment le calme de la nature. Tout à coup les timbales grondent, les trémolos sinistres des violoncelles et des basses font entendre les roulements d'un orage encore lointain ; les traits rapides des violons dépeignent le frémissement des feuillages sous le vent irrité ; bientôt vont éclater les appels des cors et le fracas des trompettes ; bientôt les petites flûtes et les hautbois vont siffler, dans les notes hautes, leurs gammes lugubres... Iphigénie paraît, vierge éplorée sous la tempête, prêtresse frémissante sous la colère des dieux. Le chœur des prêtresses, d'abord invisible, répond à sa prière comme un écho du temple ; puis, Iphigénie, entourée de ses compagnes, leur confie ses tragiques pressentiments. En vain la tempête s'éloigne-t-elle peu à peu ; les angoisses de cette vierge fatale n'en sont que plus terribles, au milieu du calme des choses.

Thoas accourt : il faut des sacrifices humains pour apaiser les dieux... A peine a-t-il parlé, que les Scythes amènent deux étrangers prisonniers : c'est Oreste et Pylade, qu'Iphigénie et les prêtresses devront immoler. Tel est le premier acte.

L'orchestration des dernières scènes mérite qu'on s'y arrête. On trouve ici un coloris qui enchantait Berlioz. A chaque temps du *Chœur des Scythes*, par exemple, il y a un battement de cymbale, de cymbale seule, sans la caisse. Berlioz, dans son *Traité d'instrumentation*, parle de ces cymbales avec un ravissement lyrique, sans cesser toutefois d'être exact et clairvoyant : « leurs sons frémissants et grêles, dit-il, dont le bruit domine tous les autres bruits de l'orchestre, s'associent on ne peut mieux dans certains cas, soit aux sentiments d'une férocité excessive, (unis alors aux sifflements aigus des petites flûtes et à des coups de timbales ou de tambour), soit à l'exaltation fiévreuse d'une bacchanale où la joie tourne à la fureur. On n'a jamais encore produit un effet de cymbales comparable à celui du *Chœur des Scythes*. »

Toutefois, au Théâtre-Lyrique de la Renaissance, notre joie n'est pas complète pendant ce chœur : pourquoi ne pas confier cette partie de cymbales, non pas à une cymbale vulgaire, mais à l'instrument appelé « cymbale antique ». Les danseuses, dans leurs mains, tiennent ces cymbales antiques ; certes, nous savons tous que, malgré le papier doré qui les couvre, ces cymbales ne sont que des rondelles de bois blanc... N'importe : les danseuses font le geste de choquer ces cymbales antiques, et c'est le son d'une autre cymbale que nous entendons...

La cymbale antique est à peine plus large que la main, elle est fort épaisse ; le bruit de deux ou trois paires peut être suffisamment perçu à travers tout un orchestre : quelle belle occasion il y avait là de collaborer avec Gluck, sans lui faire violence, et de mettre dans sa partition un peu de couleur antique, selon notre goût moderne ! Peut-être, après tout, M. Danbé a-t-il eu raison d'éviter le piège !...

Au deuxième acte, le théâtre représente « un appartement intérieur du temple, destiné aux victimes. Sur un des côtés est un autel. » Oreste et Pylade sont enchaînés. Ils chantent deux airs admirables, qui se font opposition, et que tout le monde connaît ; l'un est : *Dieux qui me poursuivez*, l'autre : *Unis dès la plus tendre enfance*. Jamais peut-être l'amitié tendre et passionnée d'Oreste et Pylade n'a trouvé une expression plus dramatique et plus touchante que dans l'aria chanté par Pylade.

Bientôt on sépare les deux amis, et la douleur d'Oreste est si grande que pour un moment il échappe,

lui parricide, à ses remords. Il s'étonne, il s'effraie de ce calme, ou plutôt de cette torpeur, tandis que les altos, par un accompagnement sinistre, nous montrent le fond même de l'âme d'Oreste, dont Oreste, à ce moment, *n'a plus conscience :* c'est là une des plus belles inventions de Gluck, et, naturellement, il nous faut encore citer Berlioz : « On sait l'impression profonde (1) que l'alto produit toujours dans le morceau d'*Iphigénie en Tauride,* où Oreste, abîmé de fatigue, haletant, s'assoupit en répétant : *Le calme rentre dans mon cœur*, pendant que l'orchestre, sourdement agité, fait entendre des sanglots, des plaintes convulsives, dominés incessamment par l'affreux et obstiné grondement des altos... Il faut reconnaître que la fascination exercée sur les auditeurs, que la sensation d'horreur qui fait les yeux de quelques-uns s'ouvrir plus grands en s'emplissant de larmes, sont dues principalement à la partie d'alto, au timbre de sa troisième corde, à son rythme syncopé et à l'étrange effet d'unisson résultant de sa syncope du *la* brusquement coupée par le milieu par un autre *la* des basses marquant un ryhme différent. »

Enfin Oreste s'endort d'accablement ; tout s'assombrit autour de lui, et il devient aussitôt la proie des Euménides. Près de lui, rôdent, comme un essaim voletant de chauves-souris, les fantômes couleur de cendre des déesses vengeresses. Les sons des cuivres montent lugubrement : trois trombones (deux à l'unisson, l'autre à l'octave) font gronder sous le chœur des Euménides la gamme de *ré mineur;* les hautbois et les clarinettes renforcent le crescendo ; mais soudain, pianissimo et rallentendo, on entend ces mots tragiques, parlés plus que chantés : *Il a tué sa mère.* — Puis une clarinette seule, une flûte seule, au-dessus du quatuor en notes tremblées et appuyées, accompagnent les gémissements d'Oreste : aussitôt tout l'orchestre et le chœur reprennent, et l'on entend encore monter la gamme menaçante des trombones, doublés cette fois par les bassons et les altos terrifiants...

Mais Iphigénie paraît : la douceur et la lumière reviennent avec elle. Elle interroge Oreste, elle apprend les meurtres d'Agamemnon et de Clytemnestre. — « Et Oreste ? demande-t-elle.

— Il a trouvé la mort qu'il a longtemps cherchée...

— Éloignez-vous, je suis assez instruite... »

Alors commence la lamentation d'Iphigénie et du chœur des prêtresses ; Iphigénie répand l'eau lustrale et fleurit l'autel de Diane, pour rendre aux [illegible] dus ».

Au troisième acte, l'orchestre est presque toujours composé du quatuor seul. A part quelques tenues des cors, à part quelques rentrées des hautbois doublant les premiers violons, on n'entend guère que les instruments à archet. D'ailleurs la situation dramatique ne demandait pas plus : Iphigénie offre à un des prisonniers de fuir le supplice ; les deux amis luttent de générosité. Mais Oreste, pour échapper à ses remords, décide Pylade à le laisser mourir.

L'heure du sacrifice est venue. Iphigénie défaillante implore Diane ; déjà les prêtresses conduisent Oreste près de l'autel et purifient la victime : elles chantent des chœurs recueillis et purs en l'honneur de la déesse toujours vierge ; et vraiment, avec la suavité de ces voix de femmes, avec ces prêtresses blanches qui vont faire aux dieux un sacrifice humain, Gluck a retrouvé et exprimé un sentiment antique : l'horreur de tuer, qui se fond, chez ces femmes consacrées, dans la douceur d'immoler un homme à la déesse qui méprise l'amour. — Mais Gluck sans doute n'a pas pensé à cette haine voluptueuse, « sadique », des prêtresses de Diane à l'égard des hommes ; il a vu un effet dramatique dans le contraste des voix douces et tranquilles autour de cette victime humaine.

Cependant Iphigénie s'approche d'Oreste : déjà elle lève le couteau fatal, quand le nom même d'Iphigénie, sortant des lèvres d'Oreste, amène la reconnaissance du frère et de la sœur. Thoas survient : mais il est bientôt tué par Pylade et les soldats grecs. Enfin Diane apparaît et annonce aux malheureux héros le terme de leurs souffrances. Un chœur final célèbre l'apaisement des dieux, le calme de la nature, et fait ainsi opposition à la tempête qui ouvre *Iphigénie en Tauride*.

***

Au Théâtre-Lyrique de la Renaissance, *Iphigénie* a remporté un véritable triomphe, à tel point que M. Catulle Mendès craint déjà les imitateurs du style de Gluck. Et en effet, il n'y a pas de doute possible : l'excès du wagnérisme amène et va continuer d'amener un retour à Gluck ; le public va entendre derechef les tragédies lyriques de Gluck avec un plaisir si frais et si spontané qu'il croira découvrir un musicien nouveau ; mais nous ne croyons pas qu'il soit possible pour les compositeurs de revenir au style musical de Gluck ni à son système dramatique. [illegible] forme vide.

[illegible]

(1) [illegible]

d'*Iphigénie en Tauride*, si nous avons dû étendre nos développements à propos de quelques passages, et parler plus vite de quelques autres, ce n'est pas seulement parce que certains morceaux, connus de tous, sont d'une beauté si simple et si haute qu'il n'y a rien à dire à leur sujet : on les entend, on les admire et on les aime... Mais aussi, hélas! force nous est de l'avouer, d'autres passages n'offrent rien à l'analyse musicale, car vraiment, *il n'y a pas là de musique*.

Et nous ne parlons pas des récitatifs, si ingénieux et si habilement écrits dans le style même des airs que le plus souvent, — malgré la cadence qui clôt le récitatif, malgré la ritournelle qui introduit l'air, — on ne sent pas de trou, pas de solution de continuité, entre le récitatif et l'air chanté : l'air et le récitatif sont, en quelque sorte, taillés dans la même étoffe. C'était d'ailleurs une des innovations de Gluck dont il était le plus fier, que ces formes plus musicales du récitatif auxquelles ses amis donnaient les noms de récitatifs « chantés », « obligés », ou encore « récitatifs pathétiques ».

Mais cette parenté du récitatif et de l'air peut nous donner des doutes sur la valeur musicale de certains morceaux. Nous ne disons pas, comme le faisaient les détracteurs contemporains, « qu'il n'y a pas de mélodie » ; ils voulaient dire par là qu'il n'y a pas de cantabilés à l'italienne, pour le succès des chanteurs. On a vu combien nous admirions, à la suite de Berlioz, le passage : *Le calme rentre dans mon cœur*, où il n'y a *aucun chant* ni pour la voix, ni pour l'orchestre, mais qui est éminemment « musical » parce que les sonorités et le rythme expriment les sentiments les plus profonds d'Oreste.

Combien d'autres passages, par contre, sont à peine musicaux ; et comme on le sentirait nettement si on lisait la partition d'*Iphigénie en Tauride* après celle d'*Écho et Narcisse*. Toutes deux sont de la même année 1779, et dans ces œuvres, nous voyons Gluck à la fin de sa carrière.

Or, dans quel sens travaillait-il, surtout depuis la transformation de son *Orphée et Eurydice* de Vienne en l'*Orphée* qu'il fit jouer à Paris? — Il visait surtout à enlever de sa partition tous les agréments, tous les développements purement musicaux ; ainsi que nous l'avons dit en le citant lui-même, il voulait faire de la musique « un renforcement de la poésie ». Réduite à ce rôle, qui n'est évidemment pas le sien, la musique parfois cesse d'être de la musique ; le chant n'est plus qu'une déclamation notée ; et, sous la voix, l'orchestre ou le quatuor n'est plus qu'un soutien sonore et inexpressif.

C'est pourquoi, après Wagner, une imitation du pur système de Gluck est impossible. Comme nous l'avons rappelé au début de cet article, Wagner, par sa théorie « de la création du drame dans la musique », et surtout par les applications géniales qu'il en a faites, Wagner a su mettre toute la symphonie des maîtres allemands au service du compositeur dramatique. Cette idée, comme presque toutes les idées de génie, était aussi une idée de bon sens : « Quand il s'agit de musique, pense à peu près Wagner, le principal c'est la musique ; donc, il faut profiter de toute la musique de nos devanciers : servons-nous de leur symphonie pour notre drame... » L'erreur de Gluck a été de mettre la musique au service du livret ; et il fallait être Gluck lui-même pour faire des chefs-d'œuvre malgré cette erreur ; Gluck, et les théoriciens ses amis, avaient beau faire, ils ne pouvaient pas toujours tuer en lui le musicien.

Du moins, les tragédies de Gluck, que le Théâtre-Lyrique va sans doute reprendre pour profiter de cette renaissance gluckiste, auront d'heureux effets pour le public et le compositeur. D'abord elles les détacheront de l'admiration hypnotique d'un seul homme. Mais surtout elles leur réapprendront à aimer et à honorer des qualités qu'ils méprisent aujourd'hui : ce sont, par exemple, les développements ramenés à de justes proportions ; la convenance entre la nature ou la grandeur des moyens employés et les effets à obtenir ; le choix des sonorités en vue de l'expression ou de la beauté pure, et non pas en vue d'une polyphonie luxuriante et inutile... Or ce sont de telles qualités, dites moyennes ou médiocres, qu'on trouve dans les œuvres classiques et qu'on ne trouve pas dans les œuvres hors nature ou romantiques, si géniales soient-elles ; et il est peu d'ouvrages assez vivifiés par le génie pour qu'ils puissent être dépourvus de ces qualités, sans mourir à bref délai, car ces qualités diverses se confondent avec l'Harmonie, règle suprême et suprême beauté de tout ce qui est vivant.

ADOLPHE BOSCHOT.

LES ÉVÉNEMENTS DU SIÈCLE

ET LES REVUES DE FIN D'ANNÉE

Avec la révolution politique, littéraire et artistique de 1830, une autre révolution s'opérait, d'ordre beaucoup moins grave, semble-t-il, mais qui fait date aussi : l'apparition des omnibus.

L'entreprise des omnibus date de 1828 ; mais ces grands carrosses publics occupèrent tant l'attention qu'il en est encore parlé dans des revues de 1831, de 1836, de 1837! Cependant, avant d'en venir à ces « actualités », il ne sera pas sans intérêt de dire quelques mots d'un essai de transport en commun dans Paris, qui précéda de deux siècles celui de 1828.

Cela même ne nous fait pas sortir de notre cadre ; car les *omnibus* de 1662 trouvèrent des historiens au théâtre, tout comme les nôtres. J'emprunte, au reste, tous les détails que je vais donner au très curieux ouvrage de Victor Fournel, les *Contemporains de Molière* (1), et à la notice que l'érudit regretté y consacre à un *revuiste* avant la lettre, Chevalier, auteur de l'*Intrigue des Carrosses à cinq sols*.

On a voulu trouver Pascal, le grand Pascal, dans « l'affaire » des omnibus du XVIIe siècle : quelques-uns prétendent même qu'il en aurait été le promoteur. Le fait n'est pas prouvé ; mais le grand penseur semble s'être intéressé à l'entreprise. D'abord, on possède une lettre de Mme Périer, sœur de Blaise Pascal, à Arnaud de Pomponne, racontant le succès de cette innovation auprès du public parisien ; enfin, des trois associés qui *lancèrent* les carrosses à cinq sous, le duc de Roanès, le marquis de Sourches et le marquis de Crenan, le premier était ami de l'auteur des *Pensées*.

Trois lignes furent établies en 1662, avec un nombre de voitures suffisant pour que les départs ne fussent pas trop espacés. L'une allait de la porte Saint-Antoine au Luxembourg, et *vice versa ;* la seconde, de la rue Saint-Antoine, vis-à-vis de la place Royale, à la rue Saint-Honoré, près de Saint-Roch ; la troisième, enfin, depuis la rue Montmartre, au coin de la rue Neuve-Saint-Eustache, jusqu'au Luxembourg encore.

La vogue fut telle que les grands seigneurs ne dédaignaient pas de monter dans ces carrosses, et que, prétend-on, Louis XIV lui-même voulut en user un jour : on ne voit pourtant pas bien le Roi-Soleil en omnibus ! Ceux qui les pratiquaient surtout, à en croire la pièce des *Carrosses à cinq sols*, c'étaient les petits-maîtres, les « demoiselles » et les filous, qui y exerçaient volontiers leurs diverses industries. Les intrigues s'y nouaient d'une façon d'autant plus piquante que les femmes gardaient généralement le masque pour y monter.

Malgré cette vogue, attestée par le théâtre, l'entreprise, mal administrée peut-être, cessa au bout de quelques années, sans que la chronique nous dise au juste pourquoi, et Paris dut se priver d'*omnibus* (pour ce mot, il serait, dit-on, bien de Pascal) depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'en 1828, où les gros véhicules firent leur réapparition.

Grand succès au début, et prompt abandon, telle fut l'histoire des omnibus au XVIIe siècle ; au XIXe, c'est exactement l'inverse.

Il faut noter, cependant, sur un point, une très curieuse similitude entre l'essai infructueux de 1662 et la création féconde de 1828. Les directeurs de l'entreprise des carrosses à cinq sous, s'apercevant que le prix n'était pas tout à fait assez rémunérateur, durent le porter, peu après, à six sous. Or, en 1828, pareil fait identiquement arriva : le prix, fixé d'abord à cinq sous, dut être porté définitivement à ces immuables six sous, dont, malgré bien des réclamations et de nombreux exemples donnés par la province, personne n'a pu le faire encore déloger. On a bien raison de dire que l'histoire se recommence éternellement.

C'est Victor Fournel, je l'ai dit, qui, dans sa notice sur Chevalier, l'un des *Contemporains de Molière*, nous fournit les détails que je viens de présenter ; mais il ne cite aucune scène de la pièce d'actualité, l'*Intrigue des carrosses à cinq sols*, car, dit-il, « nous avouons avoir été rebuté par la longueur, l'insignifiance et la niaiserie extraordinaire de cette pièce ». Cette niaiserie est chose commune, on le voit, dans presque toutes ces « actualités » dramatiques. Ainsi en est-il de nos revues sur la question des omnibus. En dehors de la valeur documentaire et du renseignement précis et daté, il ne faut pas leur demander grand'chose.

En ce temps-là, — comme c'est loin de nous ! — les diverses lignes étaient appelées de noms parfois singuliers, que les revuistes nous ont conservés, et qui pourront éveiller des souvenirs lointains chez ceux de nos lecteurs qui comptent les dizaines d'années par sept. Il y avait l'Hirondelle, l'Écossaise, la Batignollaise, l'Orléanaise, la Béarnaise, la Dame française, la Dame Blanche, la Diligente, la Favorite, la Lutécienne, la Zéphirine, l'Atalante ! Après tout, cela ne vaut-il pas les Æ, les P, les R, par lesquels aujourd'hui on prétend distinguer les lignes d'omnibus, et par lesquels, d'ailleurs, personne ne les désigne jamais ?

Mais un événement capital vient de s'accomplir : la conquête de l'Algérie. Le débarquement des Français à Sidi Ferruch eut lieu le 14 juin 1830, ainsi que le nom d'une rue d'Alger en perpétue le souvenir ; et une bonne revue de l'année 1831, le *Fossé des Tuileries*, de MM. Philippe D... (1), Lucien de M... (2) et Lhérie, présente, d'une façon très piquante la Conférence de Londres, qui entremêle le règlement du sort de la Belgique et de la Hollande avec notre expédition africaine, que la jalouse Angleterre ne pouvait voir sans dépit.

Il faut, cette fois, nous arrêter un moment, et même citer un peu. Ne nous effarouchons pas trop de ce que le style a d'un peu « lâché » : nous avons affaire à des vaudevillistes, demi-improvisateurs, qui sont à l'écrivain châtié ce que le caricaturiste est au

(1) Trois volumes, chez Firmin Didot, 1875.

(1) Dumanoir.
(2) De Mallian.

dessinateur classique. Mais qu'on s'attache à l'observation, à la justesse de la portée satirique, et l'on avouera que cette « pochade » n'est pas sans valeur; car on retrouve là des traits comiques qui n'ont pas vieilli et dont l'application à l'interminable règlement des affaires d'Afrique entre l'Angleterre et la France se ferait aussi justement aujourd'hui qu'en 1831.

La conférence de Londres est représentée par un Anglais tenant en laisse, par des rubans, un Russe, un Prussien, un Autrichien. Un quatrième ruban pend sans emploi : « C'est, nous dit notre homme, que ce diable de Français ne se laisse pas toujours conduire... Il n'a pas voulu de cette *faveur*. »

On voit que c'est le procédé ordinaire, qui aime à jouer sur les mots. Mais ce mot est drôle, il est surtout bien dans le caractère mielleux de notre Anglais, qui ne saurait dépouiller les gens sans appuyer sur la faveur qu'il leur fait.

— Que venez-vous faire ici? demande à l'homme un des personnages de la pièce.

— Des protocoles... un tas de protocoles!

On va, cependant, pour entrer en séance, quand quelqu'un fait remarquer qu'on ne peut passer outre en l'absence du Français. Le Parisien, un des personnages de la *revue*, s'offre à remplacer ce délégué.

L'Anglais. — Avec plaisir, Français. Assieds-toi là, grand peuple! peuple généreux! grand combattant!... toi qui as donné des coups de sabre dans la figure de tous les peuples de l'Europe!... Veux-tu un tabouret sous tes pieds, nation héroïque?

Le Parisien. — Allons, voyons.... pas tant de politesses!... ça ne prend plus.

L'Anglais. — Mes enfants, nous ne sommes pas ici pour rire, ni pour faire des farces, mais pour faire des protocoles. Il faut que chacun mette la main à l'œuvre. Russe, prends le grattoir et les pains à cacheter. Prussien, tiens l'encrier. Autrichien, la sandaraque. Toi, Français, prends le canif... Non! pas de fer dans tes mains! à toi la plume, peuple frivole et léger. Moi, je me réserve la pensée, et ceci. (*Il prend la poudrière.*) Le premier point, en politique, est de jeter de la poudre aux yeux.

C'est l'Angleterre
Qui termine tous les différends :
Pour un pays on s'fait la guerre;
J'arrang' l'affaire, et je le prends
Pour l'Angleterre.

Le Parisien s'est endormi pendant le discours du diplomate britannique. Les autres puissances vont pour l'éveiller; mais l'orateur n'est pas d'avis qu'on le fasse.

L'Anglais. — Ne l'éveillez pas! Que ce caprice ne change rien à nos délibérations... il fait acte de présence, tout est dans les règles. — Il s'agit donc, mes enfants, de la Belgique et de la Hollande... il s'agit de cimenter l'amitié de deux peuples qui se haïssent cordialement. La Conférence déclare d'abord que la Belgique est située au sud de la Hollande... Bien! très bien!... De plus, que la Hollande est située au nord de la Belgique : parfait! Y a-t-il une objection? Non. Adopté à l'unanimité! Si, au contraire, la Hollande était au sud de la Belgique, ce serait bien différent, et vous auriez raison. Mais remarquez qu'elle pourrait être à l'ouest... Eh! bien! et le Rhin? car vous n'y pensez pas, au Rhin... il coulerait donc à contresens, le Rhin? Nous tomberions dans l'absurde, et toute l'Europe dirait : « Voilà cinq imbéciles! » Comment sortir de là?... Il y a un moyen infaillible, un moyen charmant : que la France cède Alger à l'Angleterre... Adopté!... Signons. (*Le Parisien, toujours endormi, commence à s'agiter.*) Un instant!... Entre peuples civilisés, il faut être honnête. Je vais lui en toucher deux mots... Il dort, mais ça ne fait rien. (*Il se penche vers le Parisien endormi.*) Vous devriez bien nous céder Alger, voisin? Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. C'est un bien vilain pays que votre Alger! un pays où les couleuvres viennent manger votre soupe, et où les Bédouins prennent votre montre pour aller au café! Ils sont bien embêtants, les Bédouins, bien désagréables en société!... *Peuple charmant, qu'as-tu besoin de commerce et de colonies? Fais des vaudevilles,* troubadour de peuple!... Alors, c'est convenu, vous nous cédez Alger?

Mais ce n'est nullement convenu, comme vous pensez. Le Parisien s'éveille à temps. Céder Alger? s'écrie-t-il indigné; et il entonne un bon couplet chauvin, qui se termine par ce trait typique :

A l'étranger ne livrons pas la terre
Qui fume encor du sang de nos soldats!

Les commentaires seraient ici superflus : chacun, surtout après de douloureux événements que je n'ai pas besoin de rappeler, fera l'application, toujours opportune, de cette scène, bien fine sous son gros comique de charge. A part peut-être, hélas! la crânerie du trait final, comme c'est bien toujours la même chose!

L'édition du *Fossé des Tuileries* que j'ai entre les mains (Barba, 1832) dut offrir une certaine saveur aux acheteurs de la brochure; car elle contient une scène supprimée par ordre du ministre de l'Intérieur, d'Argout, à la demande du préfet de police d'alors, nommé Gisquet. Il y est question d'une certaine fourniture de fusils anglais ou fusils-Gisquet, dans laquelle nos bons voisins avaient sans doute *roulé* notre fonctionnaire, en lui écoulant, pour ses agents, quelques vieux fusils hors d'usage; témoin ce trait de début. Mayeux, le bossu à la mode en ce temps-là, voulait entrer en scène un fusil sur l'épaule, et un factionnaire s'y opposait.

Le factionnaire. — On n'entre pas avec des armes.

Mayeux. — Je n'en ai pas.

Le factionnaire. — Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il montre le fusil.*)

MANFEUX. — Ça? c'est un fusil anglais.

LE FACTIONNAIRE. — Un fusil anglais!... c'est différent : passez!

La scène, qui débutait ainsi, était plutôt bonne; mais M. Gisquet l'avait trouvée mauvaise, et l'avait fait interdire. Les auteurs s'étaient vengés non seulement en la maintenant dans la brochure, mais dès la première page de cette brochure même. On y lit: « Avec les scènes supprimées par ordonnance de la censure de 1831 », et au-dessous, en épigraphe: « Art. 7 de la charte de 1830 : « La censure ne pourra « jamais être rétablie. »

Ne quittons pas cette revue de 1831 sans signaler un de ses personnages. C'est *M. Budget*, qui se porte à merveille: « Ça ne fait, dit-il, que croître et embellir. » Et il nous parle de « ses douzièmes provisoires ». Déjà!! « Rien de nouveau sous le soleil », pourrait, devrait être le titre de toutes les revues de fin d'année.

C'est, en effet, ce qui nous étonne le plus, quand nous parcourons ces revues de fin d'année, de reconnaître que ce que nous croyons de récentes innovations remonte, le plus souvent, bien plus haut que nous ne pensons. « Déjà! » est le mot dont nous avons, dont nous aurons le plus à nous servir. Déjà, par exemple, en 1834, on accusait la jeunesse de ne plus savoir goûter les plaisirs de son âge; et, en cette année, une revue des Variétés, *la Tour de Babel* (auteurs anonymes), nous parle de « danseurs et danseuses pour bals, engagés à prix fixe ».

Les auteurs de cette revue, — est-ce pour cela qu'ils ne veulent pas trahir leur *incognito?* — n'avaient pas eu toujours, semble-t-il, à se louer de la critique dramatique. Cela paraît bien ressortir de la définition, assez piquante, qu'ils donnent des feuilletonistes: « Garçons de beaucoup d'esprit toute la semaine, qui s'imposent le devoir de dire des bêtises tous les lundis. »

En 1835, revue, au Vaudeville, de MM. de Rougemont, Dupeuty et Étienne Arago, assez amusante: *Paris dans la Comète*. Il y est parlé d'une innovation qui a laissé peu de traces. Les omnibus avaient donné à un marquis (?) l'idée de créer un restaurateur-omnibus. De nombreuses voitures, larges laboratoires culinaires, traversaient les rues de Paris, apportant les aliments chauds à domicile.

Et comme un des personnages de la revue s'étonne de voir l'entreprise dirigée par un homme de naissance aristocratique: « Un marquis, successeur de Vatel! — Pourquoi pas? réplique celui-ci: le ventre anoblit. » Mais l'idée n'était guère pratique : elle n'eut pas de succès, partant pas de suites.

Le vieux vaudeville est représenté dans cette revue par un personnage appelé *Né malin*, qui chante des couplets agréables et caractéristiques sur les différentes transformations de ce genre de théâtre de fabrication légère. Voici le couplet du vaudeville-chauvin, resté populaire, trop populaire peut-être :

. . . . La victoire,
. . . . Les guerriers,
. . . . La gloire,
. . . . Ses foyers,
. . . . Ses lauriers.
La lâcheté ne vaut pas la vaillance,
Mille revers ne font pas un succès...
Oui, mais la France sera toujours la France,
Et les Français seront toujours Français!

Cette rodomontade à la Jocrisse est drôle assurément; mais, il faut bien le dire, elle le semblerait davantage si l'on ne pensait qu'à force de *blaguer* le caractère français, nous sommes arrivés à le détruire, et qu'aujourd'hui les gens de cœur nous voudraient un peu plus de fierté, dût cette fierté être teintée de quelque chauvinisme.

Les revues, en ce temps-là, ne connaissaient pas l'« acte des théâtres, » qui en forme aujourd'hui la grosse attraction. Cependant, on peut croire que les théâtres, pour ne pas être présentés à part et avec cette solennité réglée qui tourne, chez nous, à la formule sacramentelle, ne pouvaient être oubliés devant un public parisien.

Paris dans la Comète ne les omet pas non plus, depuis le Théâtre-Italien, le plus aristocratique, jusqu'au petit théâtre Saint-Antoine, « le premier de Paris, quand on arrive de Charenton ».

Parlons des Italiens, pour signaler, en matière musicale, non plus cette assimilation avec notre époque qui nous fait dire et répéter qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, mais, au contraire, une dissemblance telle que les hommes de 1835 nous semblent, quand nous lisons cela, à deux siècles de nous pour le moins.

M. Perruque, amateur de musique, se plaint des compositeurs italiens et de leur tapage : Rossini représente pour lui le radicalisme en musique. Que dirait-il, — le pauvre homme! — s'il connaissait Wagner ou Vincent d'Indy, s'il entendait les cuivres du *Crépuscule des Dieux* ou ceux de *Fervaal ?*

Mais c'était la mode alors, — et c'était peut-être vrai, relativement : on accusait l'auteur de *Guillaume Tell* de faire un bruit infernal. Témoin l'anecdote suivante. On contait qu'un médecin, désespérant de guérir un client de sa surdité, avait eu l'idée, comme dernier expédient, de le conduire, à l'Opéra, entendre l'ouvrage de Rossini : il espérait qu'une grande commotion pourrait avoir pour résultat de réveiller en lui le sens de l'ouïe. Après le finale, de la conjuration, un double effet foudroyant s'était produit. « J'entends! j'entends! » s'écriait le malade tout joyeux. Mais le médecin ne répondait rien : il était devenu sourd!

Cependant, écoutons M. Perruque parler le langage d'un autre temps.

Oh! ne me parlez pas de votre enragée musique moderne, de vos Rubini, Donizetti, Tamburini, Grisi, Lablachi, ni même de Rossini. Dans mon temps, dans le bon temps, nous avions de la musique, de la véritable, de la musique de Lully, de Duni, de Grétry, de Monsigny, de Spontini; au moins, ce n'étaient pas vos noms en i... et quelle musique! on n'en fait plus comme ça!

Vous me direz que ces doléances ne ressemblent pas mal aux nôtres; mais songez que cette « enragée musique moderne », dont parle ce M. Perruque de 1835, c'est celle des Italiens, c'est cette *musiquette rococo*, qui nous fait aujourd'hui l'effet d'une maigre chanson traduite par une maigre flûte. En 1835, on était « perruque » pour ne pas comprendre Rossini; en 1898, on est « perruque » pour le comprendre. La musique marche à pas de géant, cela est incontestable; mais est-ce en avançant ou en reculant? Toute la question est là.

Il y a quelque temps que nous n'avions vu les plaisanteries sur l'Odéon; mais, en cette matière, le dernier mot n'est jamais dit. L'occasion en est donnée, dans la revue de 1835, par la « scène des deux serruriers ». Il y eut, en effet, cette année-là, une querelle célèbre, ou plutôt un défi entre deux des premiers serruriers de Paris : l'un, comme disent nos trois auteurs, « inventeur des serrures que personne ne peut ouvrir », et l'autre, « inventeur des clefs qui ouvrent toutes les serrures ». A ces invincibles manieurs de fer, on propose d'ouvrir l'Odéon, alors fermé. Sans hésiter, ils se mettent à l'œuvre, essayent, essayent bravement; mais force leur est d'y renoncer.

Dans la revue de 1836, *le Diable à Paris* (Gaîté; auteurs : Brazier et Gabriel, la trinité a disparu), nous voyons apparaître l'homéopathie, qui donne lieu à des plaisanteries assez anodines.

— Tu as un enrouement qui te fait tousser.

— Eh bien! je me tiens bien chaudement.

— Non : tu tâches d'attraper un gros rhume, et ton enrouement disparaît.

C'est aussi l'année de l'obélisque de Luxor. Sans se mettre en frais d'esprit, les auteurs célèbrent cet événement par un décor à sensation. « Le théâtre change, nous dit la brochure, et laisse apercevoir la place de la Concorde. Le rideau du fond représente l'obélisque de Luxor, entouré de la foule, et la « belle » avenue des Champs-Élysées avec le « grand » arc de triomphe qui domine à l'horizon. » Et, ne pouvant plus contenir son enthousiasme, la même brochure ajoute naïvement, et pour que la postérité n'en ignore : « Cette décoration est du plus bel effet. » Puis, le chœur, un peu oublieux de l'ancienne Égypte, s'écrie... sur l'air du *Hussard* de Felsheim :

France, en merveilles si féconde,
Pour voir un jour, dans ton sein réunis.
Les plus beaux monuments du monde,
Il fallait venir à Paris.

C'est le 29 août 1837 qu'eut lieu l'inauguration du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, le premier, après quelques essais peu importants, qui ait fonctionné en France. Nous touchons là au fait capital du XIXe siècle, celui qui a modifié le plus profondément nos habitudes, notre manière de vivre, et, par suite, nos mœurs. La facilité donnée aux filles compromises de se réfugier à Paris, d'y cacher leur faute et de grossir l'armée galante, a-t-elle été sans influence sur les mœurs publiques? N'est-elle pas cause, au contraire, avec l'accroissement de cette armée, de l'audace qui lui a fait briser la barrière posée entre elle et le monde régulier et occuper la place que le roman et le théâtre lui ont donnée depuis cinquante ans? A l'inverse, le rapprochement de la frontière, qu'on atteint aujourd'hui en trois ou quatre heures, n'est-il pas un encouragement aux escrocs et aux caissiers infidèles, et n'explique-t-il pas le naufrage de tant de consciences, tentées chaque jour par l'occasion?

Enfin, d'une façon générale, les chemins de fer n'ont-ils pas créé, ou plutôt, aidé puissamment à se développer cette centralisation excessive, désastreuse à tant d'égards, et qu'aucune puissance, ni législative ni autre, n'est en mesure d'entraver? Je n'insiste pas sur les bienfaits des chemins de fer, qu'on pourrait mettre en regard des maux dont ils sont cause. Ce que j'ai voulu montrer, c'est l'immense évolution morale et sociale qui résulte de cette facilité des communications jusqu'alors inconnue. On peut discuter, on a discuté même l'application des principes politiques de la grande Révolution. Le bouleversement de toute notre vie par la traction mécanique est un fait brutal, qui se subit et ne se discute pas. Des deux révolutions, donc, dites-moi laquelle sera la plus durable?

Quand les chemins de fer se sont établis en France, ils marchaient depuis quelque temps déjà en Angleterre et en Belgique. Aussi, dans l'*Année sur la Sellette*, de janvier 1837 (auteurs : Bayard et de Courcy : théâtre du Palais-Royal), reproche-t-on à l'année 1836 de n'avoir produit que « un musée qui n'ouvre pas, des *chemins de fer qui ne marchent pas*, des députés qui ne parlent pas, des académiciens qui ne produisent pas, des vaudevillistes qui ne chantent pas, des romans qu'on ne lit pas, et du vin qu'on ne boit pas ». Le chemin de fer, toujours annoncé, ne parvenait pas à se mettre en mouvement. Il est vrai que les bateaux à vapeur commençaient à fonctionner; mais comment, à en croire notre revue? Le compère s'y plaint d'avoir mis « douze jours sur la Seine, pour venir de Rouen »! J'aime à croire qu'il exagère.

La locomotion à vapeur ne paraît pas avoir troublé profondément les auteurs de revues, qui ne se doutaient évidemment pas qu'ils assistaient à un grand fait de l'histoire sociale, une véritable évolution, pour ne pas dire une transformation du monde. Cette innovation, comme nous allons le voir, ne donne lieu, chez eux, qu'à quelques plaisanteries banales jetées en passant. Pour un moment donc, laissons nos revues de côté; et cherchons, dans sa fraîcheur, la première impression jetée, en l'un des plus puissants cerveaux du siècle, par l'apparition des chemins de fer. Nous la trouvons dans des pages posthumes de Victor Hugo, publiées sous le titre : *En voyage. — France et Belgique.*

Le poète voyageait au delà de la frontière et, en bon époux, entretenait avec sa femme une correspondance suivie. C'était en 1837 : les Français ignoraient encore l'usage du nouveau mode de locomotion. Hugo rencontre, une première fois, des wagons de charbon traînés par des chevaux : il s'imagine avoir affaire à l'invention récente, et écrit à Mme Hugo :

A quelques lieues de Mons, aujourd'hui, j'ai vu pour la première fois un chemin de fer. Cela passait sur la route. Deux chevaux, qui en remplaçaient ainsi trente, traînaient cinq gros wagons à quatre roues chargés de charbon de terre. C'est fort laid.

A quelques jours de là (22 août, Anvers), il annonce à sa femme qu'il a fait le voyage d'Anvers à Bruxelles, et retour; et cette fois, c'est à l'aide de la vapeur et dans un train qu'emportait une locomotive. Seulement, peu fait encore au langage des chemins de fer, Victor Hugo appelle cette locomotive « le remorqueur ».

Les revuistes n'ont pas l'air, je l'ai dit, d'apercevoir la révolution sociale que la locomotive emporte dans son mouvement. Je trouve bien, dans une revue de Clairville et Delatour (*1837 aux Enfers*, Th. du Luxembourg), Durail, une façon de charlatan-banquiste qui s'écrie : « La vapeur, le chemin de fer, c'est la gloire de l'époque et l'espoir des siècles à venir », et qui ne croit peut-être pas dire si juste. Mais le même Clairville (*Mathieu Laensberg est un Menteur, — de lui seul!*) attache si peu d'importance à l'invention nouvelle, qu'il fait tenir à Mathieu Laensberg, à la fin de l'année même qui vit inaugurer la ligne de Saint-Germain, la « petite doyenne » de nos voies ferrées, l'étonnant langage qui suit à l'adresse de cette année 1837 :

Elles sont gentilles, vos productions nouvelles! 1834 avait inventé le ballon-monstre, le navire aérien, les voitures à voiles; il est vrai que rien de tout cela n'a pu bouger de place, mais ce n'est pas sa faute. 1835 avait imaginé les concerts monstres. 1836 avait découvert des hommes dans la lune. Mais vous, 1837, que pouvez-vous citer, qu'avez-vous fait qui puisse mériter quelque éloge?

Il y a bien toute une pièce créée pour tirer parti de cette grande actualité : *le Chemin de fer de Saint-Germain*, à-propos-vaudeville (MM. Salvat et Ch. Henri, théâtre Saint-Antoine); mais elle est pitoyable et ne donne lieu à aucune remarque intéressante. Au reste, elle avait été *brochée* avec tant de hâte que la première représentation en fut donnée trois semaines seulement après l'inauguration de la voie. C'est ce qu'on appelle battre le fer quand il est chaud, — maxime excellente en affaires, détestable en art. Il est vrai qu'une revue est plus ordinairement une affaire qu'une œuvre d'art.

A cela près, la vapeur et les chemins de fer ne dictent à nos revuistes que quelques répliques et d'assez banales plaisanteries. On fait remarquer comme il sera commode de pouvoir « déjeuner en France, dîner à Saint-Pétersbourg et souper à Constantinople ». Nous assistons à l'arrivée du « train de Pékin », — qui sera demain une réalité; et comme le vaudeville en gaieté peut tout se permettre, même d'outrer les plus étonnantes inventions, le train est venu de Chine en une demi-journée, — ce que, sans doute, nous ne verrons jamais.

Jules Guillemot.

VOLTAIRE PROFESSEUR DE MENSONGE

Je ne sais pas s'il y a encore des voltairiens, mais je vois qu'il y a toujours des calomniateurs de Voltaire.

Il y en a dans la société laïque. Mais c'est surtout dans l'Église qu'il s'en rencontre, aujourd'hui comme au XVIIIe siècle, de plus particulièrement acharnés, de plus particulièrement ingénieux.

Si l'on veut s'en rendre compte, il faut lire le récent ouvrage de M. l'abbé Georges Bertrin, professeur à l'Institut catholique de Paris, sur *la Sincérité religieuse de Chateaubriand.* On n'y apprendra pas grand'-chose de nouveau sur Chateaubriand, mais on y verra combien les rancunes ecclésiastiques contre Voltaire sont persistantes.

M. Bertrin s'indigne qu'au moment de la conversion de Chateaubriand, les adeptes du parti philosophique aient élevé des doutes sur la sincérité de cette conversion. « Les survivants du parti, dit-il, virent bien le danger qui les menaçait. Quoi! un écrivain devenait à la mode, qui n'était pas l'un d'eux, qui battait en brèche leurs idées, loin de les défendre, et se posait effrontément en avocat d'une doctrine dont ils avaient débarrassé le monde... avec l'aide

du bourreau! C'était dans la bataille une phase nouvelle et inattendue; il fallait au plus vite accabler l'ennemi. On attaqua donc la sincérité de Chateaubriand. On sema adroitement contre lui, pour contredire sa parole, quelques-unes de ces anecdotes calomnieuses, que personne ne signe ni ne patronne mais que tout le monde répète. « Mentez, mes amis, mentez », disait Voltaire en poussant à cette honteuse industrie tout le parti des philosophes, « il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et pour toujours. »

Et M. l'abbé renvoie en note aux lettres à Berger et à Thieriot des 10, 18 et 21 octobre 1736.

Ce n'est pas lui qui ne citerait pas ses sources. Il est honnête homme; il a horreur de Basile, dont il reproduit tout au long la tirade contre la calomnie; il voit dans Basile (qu'en eût dit Beaumarchais?) le type du libre penseur industrieux à salir les chrétiens de ses calomnies; il y voit l'ancêtre et le modèle de Sainte-Beuve, qui, comme on sait, analysa sans respect, et en tous ses éléments, la sincérité religieuse de Chateaubriand.

Je laisse de côté la question de savoir si Chateaubriand fut vraiment chrétien. Je crois qu'il le fut, comme il fut vraiment monarchiste. Il mit très loyalement son honneur de gentilhomme à soutenir ces deux fois héritées, la foi monarchique et la foi chrétienne, à les soutenir toute sa vie, — mais librement, selon son humeur, et d'une manière si fantaisiste qu'il se trouva, en définitive, avoir ouvert et tenu école de républicanisme et de rationalisme.

Ce que je voudrais chercher, c'est si Voltaire poussa réellement, comme le dit M. l'abbé, « tout le parti des philosophes à la honteuse industrie du mensonge ».

Je n'ai qu'à ouvrir la *Correspondance*. Je l'ouvre. Les paroles y sont. Voltaire a bien écrit ces mots.

Mais il en a écrit d'autres, aussitôt avant et aussitôt après, et qui sont si clairs que... Vous allez voir.

Voltaire avait fait accepter, par le Théâtre-Français, sa comédie de l'*Enfant prodigue*. Elle fut jouée le 10 octobre 1736. Mlle Quinault, qui l'avait fait recevoir et y avait le rôle de la baronne de Croupillac, était d'avis, ainsi que le comte d'Argental, ami et conseiller littéraire de Voltaire, que la pièce fût et restât anonyme. Voltaire était encore plus de cet avis. Il craignait ses rivaux, leurs cabales, leurs sifflets. Bref c'était une sorte d'engagement d'honneur entre ces trois personnes que le nom du véritable auteur serait tenu secret.

D'autres amis de Voltaire percent ce secret. Il les adjure, par lettres, de ne point le trahir.

Il écrit à Berger, le jour même de la première représentation : « A l'égard de *l'Enfant prodigue*, il faut soutenir à tout le monde que je n'en suis point l'auteur. C'est un secret uniquement entre M. d'Argental, Mlle Quinault et moi. M. Thieriot ne l'a su que par hasard... »

A Thieriot, le 18 octobre, il demande un « secret inviolable ».

A Thieriot, le 21 octobre, il écrit ce que M. l'abbé Bertrin a cité, mais M. Bertrin n'a pas tout cité.

Évidemment Thieriot avait fait des objections plaisantes au mensonge demandé. Vous, Voltaire! vous conseillez de mentir! A quoi Voltaire, abondant dans le sens de cette plaisanterie, avec sa verve ordinaire, et s'amusant à singer, en homme qui a lu Pascal, les véritables et célèbres professeurs de mensonge; Voltaire, dis-je, répond ceci : « Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal; c'est une très grande vertu quand il fait du bien... Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une Croupillac? Qu'il la siffle, si elle ne vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré, je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. »

Voilà les faits. Voltaire, voulant garder l'anonymat, a demandé à ses amis de dire qu'il n'était pas l'auteur de la comédie de l'*Enfant prodigue*.

M. l'abbé Bertrin dit, et je ne me lasse pas de répéter ses expressions, que Voltaire a poussé tout le parti des philosophes à la honteuse industrie du mensonge.

Y avait-il donc un parti des philosophes en 1736?

Et si ce parti existait, Thieriot, Berger, le constituaient-ils à eux seuls?

Mais M. l'abbé se moquerait de moi, si je poussais plus loin ma démonstration. Il sait très bien que Voltaire n'a pas fait sérieusement l'apologie du mensonge. M. l'abbé est un avocat qui plaide sa cause, et fait argument de tout. Cette cause, ce n'est pas seulement celle de Chateaubriand, c'en est une autre, plus grande, plus impersonnelle, que Voltaire attaqua. S'amuser en passant à accuser de profession de mensonge celui qui fut tant haï pour avoir justement passé sa vie à pourfendre le mensonge, voilà le plaisir que M. l'abbé s'est donné.

Je ne suis pas le premier, dira-t-il; Mme de Genlis, en ses Mémoires, Dupan, en sa *Vie politique de Voltaire*, mes confrères dans leurs chaires d'église ou de séminaire, ont déjà pris au sérieux cette apologie voltairienne du mensonge.

Oui, mais avait-on déjà dit que Voltaire avait poussé tout le parti philosophique à la honteuse industrie du mensonge?

C'est en cela que M. Bertrin a été original et que,

dans son école, il s'est distingué. Voltaire professeur de mensonge ! Vieille thèse, si l'on veut, mais avec quelle ingéniosité l'honorable professeur de l'Institut catholique de Paris vient de la rajeunir ! Il parle d'*industrie :* la sienne va jusqu'à la virtuosité. Elle méritait, n'est-ce pas ? que le public n'en ignorât pas l'étonnant résultat.

A. Aulard.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Au cœur frais de la forêt par Camille Lemonnier, (Ollendorff).

Plutôt qu'un roman, c'est un évangile, — l'évangile de ceux que tourmente la souffrance des villes, l'horreur de la société présente et qui, voyant le mal auquel aboutit l'effort progressif des âges, rêvent d'un retour aux forêts primordiales de l'humanité naissante, et, si le définitif arrêt aux époques farouches de préhistoire ne se peut, imaginent au moins une autre évolution de la caverne à la cité. Deux enfants, deux pauvres parmi les pauvres, ont quitté la ville, las des bouges où on les battait. Ils sont allés vers la forêt ; ils se rencontrent, elle et lui, sous le frémissement des branches. L'immense forêt leur est hospitalière ; dans ses profondeurs vertes ils recommencent l'histoire humaine. Suscitée par les passions essentielles, la faim, l'amour, leur ingéniosité s'éveille. Leur vie s'unit étroitement au cœur frais des végétations. Ils se font une cabane de branches qui leur devient, infiniment douce, la maison. Ils rencontrent des briquetiers, une autre fois des bûcherons ; ils vont vers la mer dont le flux les inquiète, dont la houle tumultueuse les épouvante. Ils rencontrent des hommes sinistres, sortes d'écumeurs des grèves, qui les menacent puis les vénèrent. Ils fonderont avec eux un peuple nouveau, car le temps de la solitude est passé, l'heure est venue de grouper des hommes. Que sera la cité nouvelle ? Qu'ont appris ses fondateurs au creux de la forêt ? L'amour de l'universelle vie qui unit tous les êtres entre eux et les êtres aux choses, qui frissonne dans les ramures infinies et dans la profondeur des âmes... L'humanité s'était aperçue qu'elle était dans la mauvaise voie : son erreur s'accroissait à chaque pas qu'elle faisait. Alors, pour recommencer toute la route, elle a repris son point de départ à la forêt originelle, elle a demandé conseil au cœur maternel de la forêt !... Un évangile, un admirable poème de la Nature ardente et passionnée. Il faut compter Camille Lemonnier parmi les plus puissants et originaux artistes de ce temps.

Le Char de l'État, par Abel Hermant (Ollendorff.)

Voici revenus, pour notre plus grande joie, les personnages de *la Carrière*. L'empereur Paul VII conduit le char, de son mieux, sans user du fouet, car il est bon. Il est bon et tout irait bien. Mais on lui met des bâtons dans les roues. Tout le monde : l'archiduchesse Théodora, dont les frasques sont parfois impolitiques ; le petit archiduc Sylvère qui fraye avec les anarchistes ; l'impératrice Anna, qui s'avise de lui préparer, mal à propos, une héritière ; la marquise de Castelli Romani qui, bien à tort, est juive en dépit des faveurs impériales. Certes la comtesse d'Eschenbach, la vieille dame d'honneur à tout faire, est dévouée, et le général comte de Lutzbourg est fidèle. Mais ces bons serviteurs ne peuvent pas empêcher, hélas ! une affaire. Quelle affaire ? L'Affaire !... Arrestations, conseils de guerre ; Phili est condamné : « A bas les juifs ! Vive l'armée ! » crient ses adversaires en délire. Il est vrai qu'il est catholique et officier ; mais il n'importe. Il est en outre innocent ; mais il importe encore moins. Paul, qui souhaite l'apaisement, signe la grâce. Alors un jour, aux courses, on lui fait une petite manifestation caractéristique... Et puis enfin Paul est assassiné par un anarchiste qui vint d'Italie tout exprès : la police internationale le fila de ville en ville ; elle pourrait dire heure par heure l'itinéraire qu'il suivit, — jusqu'à ce qu'elle perdît sa trace ; et c'est justement alors qu'il tua l'Empereur !... Anarchistes et policiers, ministres et dames d'honneur, grands-ducs, grandes-duchesses et grandes cocotes, ambassadeurs, chambellans et faussaires, les voilà tous, grimpés sur le char de l'État, char de mi-carême : ils font leur grimace, leur pitrerie, trois petits tours et puis s'en vont, clowns et marionnettes politiques, tristes ou gais, sinistres !

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit, traduction du Dr. J. C. Mardrus, t. III (Éditions de la *Revue Blanche*).

Lorsque fut la quarante-quatrième nuit, Schahrazade qui, discrètement, à l'approche du matin, s'était tue, commença l'histoire du roi Omar Al-Néman et de ses deux fils merveilleux Sharkan et Daoul'Makan. Ah ! le roi Omar Al-Néman possédait trois cent soixante concubines de races diverses. Et chacune d'elles avait un appartement spécial et trente appartements formaient un palais. Il y avait donc pour les nuits du roi douze palais de jubilation, autant que de mois dans l'année. Et toutes ces concubines, « semblables à des lunes, tout à fait », étaient également belles, mais la plus belle de toutes était Safia. Et de Safia naquit Nôzhatou, qui sut dire les maximes de sagesse : « Sache donc que la vie a un but et que le but de la vie est le développement de la ferveur. Or la ferveur

principale est la passion belle dans la foi. Mais nul n'atteint à la ferveur que par une vie ardente et passionnée. » Autant que la savoureuse volupté des corps, le roi Omar Al-Néman appréciait la beauté des paroles. Et quelques jours avant le terme de sa vie, cinq jeunes filles, analogues à cinq joyaux incomparables, lui furent présentées. Il les examina « car la beauté n'apparaît qu'à celui qui la cherche avec amour ». En outre elles savaient les choses délicieuses du temps passé et les paroles qui dulcifient. Elles embellirent les derniers jours du roi. Puis il mourut, victime de la hideuse vieille, la Mère des Calamités, dont Allah vous protège! Et qu'il récompense de mille jubilations le Dr. Mardrus. (Sur lui la prière et la paix!)

Lettres de Jean Arthur Rimbaud, publiées par PATERNE BERRICHON (Société du *Mercure de France*).

Le pieux Paterne Berrichon organise consciencieusement la légende de l'étrange et pauvre Rimbaud. *La vie de Jean Arthur Rimbaud*, publiée l'an passé, respectueux et touchant récit, est complétée maintenant par le recueil de ces lettres datées d'Égypte, d'Arabie, d'Éthiopie, et par une introduction où le poète explorateur, comparé d'abord à Nietzsche, est ensuite clairement démontré supérieur au commandant Marchand. Et comme rien n'est négligeable de tout ce que toucha le Saint, une lettre à lui adressée par Ménélick, empereur d'Éthiopie, est, au début du volume, reproduite en fac-similé. Elles sont très simples, ces lettres de Rimbaud, dénuées de descriptions, d'anecdotes et des habituels ornements des notes de voyage. C'est exempt de littérature, excessivement. Et si nous ne savions qu'elles sont de Rimbaud, elles pourraient être de n'importe qui, notamment, — ces lettres d'affaires, d'une sécheresse, d'une correction parfaites, où le sentiment n'apparaît pas, soit qu'il se contienne, ou qu'il n'éprouve pas le besoin de s'exprimer, soit qu'il n'existe pas. Mais si nous les savons du poète des *Illuminations* et du *Bateau Ivre*, quelle étrangeté leur vient de ce fait et comme elles complètent la singulière figure, peut-être géniale en somme, inquiétante en tout cas. Et les dernières lettres, datées de l'hôpital de Marseille, après la jambe coupée, sont lamentables, imprégnées d'une insupportable odeur de souffrance physique.

Nouvelles esquisses de Philosophie critique, par A. SPIR (Alcan).

Ces essais, qui complètent les premières *Esquisses* publiées en 1887, ont paru déjà dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Ils achèvent de révéler au public français une admirable existence d'homme tout entière passée dans la méditation. Mme Hélène Claparède-Spir a donné, comme introduction à cette dernière œuvre de son père, une « Vie de A. Spir », qui devra prendre place dans cette hagiographie des esprits libres où sont la vie de Spinoza par Colerus et la vie d'Ernest Renan par Mme James Darmesteter. Cet homme fut modeste et simple, sa destinée sans aventures. Il lut un jour la Critique de la Raison Pure et prit conscience de ses aspirations philosophiques. Il quitta la Russie natale et s'établit en Occident. Il médita. La maladie vint. Il médita jusqu'à sa mort. Il dit alors : « Il est doux de mourir quand on a accompli sa tâche. » Quand l'agonie le terrassait, il fit un suprême effort pour prononcer ces derniers mots : « *Fiat lux!* » Il fut à la fois extrêmement timide pour sa personne même, et plein de confiance dans sa doctrine. Il écrivait à un ami : « Il n'y a jamais eu une telle disproportion entre l'homme et son œuvre, et ce qui est le plus triste, c'est que l'une doit pâtir pour l'incapacité et la faiblesse de l'autre. Un homme plus capable, en possession de cette doctrine, aurait déjà remué le monde. » Il sut, dans son humilité sincère, détacher sa doctrine de lui-même, et sans prendre d'orgueil de l'avoir conçue, il se crut responsable vis-à-vis d'elle du peu de succès qu'elle eut quand il vivait. Et c'était là son regret, presque son remords, mais sa consolation aussi puisque, en réclamant pour lui la faute, il lavait même d'un soupçon la doctrine, intacte donc dans son éclatante évidence!

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Dans la collection des « Grands Romans étrangers (Ollendorff), Ed. Rod publie une édition nouvelle de sa belle traduction des *Malavoglia*, de Verga, avec une intéressante préface sur cette école des Véristes dont Verga est le chef. Tolstoï traduit par Wyzewa, d'Annunzio par Hérelle, Verga par Rod, — les écrivains étrangers ont de la chance chez nous! — Dans la même collection, l'admirable *Conquête de R[illegible]* de Mat[illegible], traduite par Mme Ch. Laurent. — Chez Ollendorff, *Baiser*, par Nonce Casanova, roman algérien, voluptueux et d'une assez belle sensualité. C'est l'histoire d'un vieux thaleb qui vécut toute sa vie du souvenir d'un baiser d'enfance. Mais il y a du fatras dans ce récit et le style manque de sûreté; il a de l'éclat par des procédés trop faciles. — Chez Lemerre, *le Pont d'Amour*, par P. Vigné d'Octon, très agréable petit roman méridional, où de pauvres ramasseurs de châtaignes tournent aux pastorales de Racan, mais non sans grâce. — A l'Imprimerie des Beaux-Arts, *Parties du Cœur!* poésies par Gabriel Limare. — Au Mercure de France, les *Portes de Corne et d'Ivoire*, sonnets, par Lucien Legouis.

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Les « Pacifiques » d'outre-Rhin ont la foi robuste. L'issue de la Conférence de la Haye n'a pas découragé leur rêve, que n'ébranle pas même la brutale ironie des événements qui ont succédé. De Munich, — point de concentration en Allemagne des forces du parti — on annonce la ferme intention de poursuivre avec plus de vigueur que jamais « la guerre à la guerre »; mardi dernier, 2 janvier, les Amis de la paix ont eu une réunion préparatoire au cours de laquelle ils ont examiné les moyens de susciter par tout l'Empire un mouvement populaire tendant à imposer au gouvernement un essai d'intervention dans le conflit anglo-transvaalien; on attend, le 20 courant, la baronne Berthe de Suttner; puis, carnaval enterré, — les Munichois le fêtent d'ordinaire très bruyamment — on reprendra la campagne. *Herr Doctor Quidde*, un des chefs du parti *sozial demokrat* en Bavière et orateur d'envergure, est à la tête du mouvement.

On parle beaucoup en ce moment de la création chez nous d'un « théâtre populaire ». A l'heure où cette création paraît à certains s'imposer comme un puissant auxiliaire dans l'œuvre d'éducation démocratique qui passionne aujourd'hui tant de généreuses volontés, il y aurait peut-être lieu de considérer les tentatives faites à l'étranger et les résultats obtenus dans cette voie, — car la « démocratie » française, là non plus, n'aura pas innové. En attendant mieux, je signale ici un trop sommaire article paru dans le numéro du 10 novembre de la *Revue franco-allemande* sous la signature de M. Jean Vignaud : l'auteur nous y donne quelques intéressants détails sur le *Schiller-Theater*, « le théâtre populaire de Berlin ».

Remarquons en passant que plusieurs feuilles d'outre-Rhin ont ces jours-ci souligné avec empressement l'accueil plutôt flatteur fait par le public parisien à « leur » grande actrice Agnès Sorma, jouant à la Renaissance — avec tant de victorieuse simplicité — la Nora d'Ibsen. Aussi bien, ces dames vont finir par aider au fameux rapprochement dont il fut si fort question l'an dernier : c'est Mme Réjane nous revenant de Berlin, c'est Mme Melba sur le point de partir pour l'Allemagne... Décidément, les temps sont changés.

Angleterre.

Un comité vient de se fonder à Londres dans le but de doter la Grande-Bretagne d'une « Ecole de hautes études artistiques, archéologiques et historiques » ayant son siège à Rome. Sous la présidence d'honneur de lord Currie of Hawley, ambassadeur de la reine Victoria près le Quirinal, ce comité réunit les noms les plus connus du haut professorat britanique. La liste des souscriptions circule en ce moment chez nos voisins; l'appel qui l'accompagne remarque, non peut-être sans quelque amertume, que la France, l'Allemagne, l'Autriche et les Etats-Unis facilitent le séjour dans la Ville éternelle à plusieurs savants et à nombre d'étudiants, tandis que l'Angleterre, elle, s'est jusqu'ici désintéressée de la question.

Les Anglais commémoraient ces temps derniers l'anniversaire trois fois centenaire de la naissance du Protecteur. L'historien et critique Arthur Paterson publie un important travail sur *Cromwell, sa vie et son caractère*; ce sont essentiellement des pages de vigoureuse admiration.

Depuis que le voilà célèbre, Rudyard Kipling a la plume singulièrement facile; de lui, ce nouveau livre: *Stalky and C°*, un roman fort réjouissant qui semble fait de souvenirs personnels, souvenirs de la vie de collège. Pour les curieux aperçus qu'il nous livre sur les méthodes pédagogiques en honneur par delà la Manche, *Stalky and C°* est à recommander à nos fanatiques d'éducation anglaise.

A ces deux ouvrages, nos voisins font, au milieu des événements qui ajoutent à leur histoire une page si sombre, un succès considérable. Ah! le flegme britannique!... admirable, une fois de plus!

Italie.

La Mafia, sa puissance mystérieuse et terrible, ses méfaits occupent et préoccupent toute la Péninsule, — et la vieille animosité se ravive, s'aigrit, entre le Nord et le Sud. On est aujourd'hui, il faut être « sudiste » ou « nordiste, » pour Naples contre Milan, ou pour Milan contre Naples. Tout gonflés de leur importance, les banquiers de Turin et les marchands de Gênes reprochent à Naples sa paresse, sa saleté, l'inquiétante beauté de ses femmes et de ses lazzaroni, ses marbres inutiles, son soleil et ses roses. « Teutons », riposte d'une lèvre dédaigneuse le Midi qui se souvient de ses origines grecques. La dispute passionne l'opinion, le mot: « guerre de race » a été écrit, l'économiste Nitti annonce la toute prochaine apparition d'un livre intéressant le débat.

M. Guillaume Gambarotta enrichit d'une longue enquête sur « la Femme » la collection des ouvrages féministes. Savants, sociologues, philosophes, romanciers avaient été par lui invités à émettre leur avis dans le problème de l'émancipation des femmes. Du suggestif questionnaire dressé par l'auteur, je détache ces deux points d'interrogation: Au point de vue moral, le droit d'aimer est-il égal pour l'homme et pour la femme? Si votre femme avait des droits égaux aux vôtres, serait-elle à vos yeux moins séduisante? Parmi les « bons esprits » ayant répondu à l'invitation de M. Gambarotta : MM. Brunetière, Rod, Yves Guyot, Lombroso, etc.

G. C.

A propos de l'article de M. Giacometti publié dans la Revue (23 déc., p. 823 en note), M. Giuriati, de Vittorio, nous fait obligeamment remarquer que le pape Clément XIV était un Ganganelli et non un Cappellari : Cappellari della Colomba a été pape de 1820 à 1846 sous le nom de Grégoire XVI.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 38716. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 13 JANVIER 1900.

EN ÉGYPTE

Ce ne sont ici que des « notes » rédigées au hasard du souvenir... Invité à prendre passage sur l'*Indus*, que la compagnie de Suez avait frété pour l'inauguration de la statue de Ferdinand de Lesseps, j'ai tenté de retracer quelques moments de ce beau voyage, — pour moi, d'abord, et pour ceux qui l'ont fait avec moi.

La Sicile.

Depuis le matin, l'*Indus* range les îles Lipari. Les amateurs du pittoresque « précis » ont pu entrevoir le Stromboli et son calumet pacifique, sans se douter peut-être que nos grands-pères y plaçaient l'entrée du purgatoire. Car le purgatoire, tout comme l'enfer, avait son entrée spéciale; excellent moyen, quoique ingénu, pour éviter les encombrements; exemple qu'il sera bon, peut-être, de se rappeler plus tard, si le culte des Apis nous semble empreint de quelque puérilité.

... Et à mesure que nous avançons, la côte de Sicile apparaît plus nette, à travers la brume que le soleil teinte de rose et de lilas. Des plateaux étagent leurs nobles lignes, et, par terrasses, s'abaissent jusqu'à la mer, avec... on serait tenté de dire : avec « de beaux gestes ». A gauche, et encore dans l'ombre, Scilla, dont les maisons, accrochées au flanc de la côte italienne, dominent le classique et inoffensif écueil. Nous doublons le Faro, cherchant la place où fut Charybde. Et Messine apparaît, toute blanche, au pied des montagnes de Sicile : des montagnes modestes, mais d'une surprenante beauté. Au lieu des plateaux qui, sur la côte nord, venaient en gradins jusqu'à la mer, des sommets s'érigent, et se profilent avec netteté sur le bleu matinal du ciel. De chacun de ces sommets, des pentes dévalent avec une grâce noble. Parfois, la ligne descendante s'interrompt; une colline plus basse la relève pour un instant; des terres boisées s'y accrochent, retombent mollement vers le rivage, et leurs plis étagés, par leur élégance tranquille, font songer, aux plis du péplos antique... Et l'on dirait qu'un souple voile, drapé « à la grecque », recouvre pieusement cette terre où frémit encore la race abolie de ses hôtes divins. Car ce mont aperçu que couronne un nuage, c'est l'Etna, où les Cyclopes continuent de souffler leurs forges inutiles : ces lourdes montagnes vont s'animer et les géants qu'elles figurent s'apprêtent à sortir de leur long sommeil; les fabuleux Lestrygons s'abritent dans ces grottes; ces gorges boisées, où des ombrages plus verts annoncent une source, c'est là où Pan garde ses chèvres : de toutes parts s'agitent les forces et les beautés naturelles, divinités de jadis; et cette mer qui nous porte est le témoin inconsolable des âges disparus...

La mer qui se lamente en pleurant les sirènes...

... Mais, tout en subissant le charme, un scrupule nous prend, scrupule assez vain, mais qui s'impose. On a peur de n'être point sincère. D'où vient notre impression ? Est-elle « directe », ou fâcheusement mélangée de littérature ? Est-ce bien la seule beauté de ces rives qui les peuplait de dieux tout à l'heure, ou au contraire, cette beauté ne nous a-t-elle frappés que parce que nous savions son histoire et ses

fables ?... Qu'importe, au surplus. Il est difficile, d'ordinaire, de se dégager complètement de la littérature; cela est impossible pour un pays qui, depuis l'origine des choses, fut chanté par les poètes. Si, aujourd'hui, le souvenir des mythes nous fait sentir plus vivement la beauté de cette terre, comprenons que ces mythes eurent pour origine cette même beauté. Si l'image du chèvre-pied surgit pour nous de ces vallées ombreuses et nous en fait sentir la douceur divine, c'est qu'elles parurent trop belles aux poètes de jadis pour ne par abriter des dieux. Ainsi la Littérature nous rend ce que lui avait prêté la Nature. Jouissons de cet échange avec simplicité. Vous connaissez le mot célèbre : « Un paysage est un état d'âme ». Sachons gré aux poètes de nous avoir fourni des « états d'âme » plus distingués que n'eussent été les nôtres. L'essentiel est d'avoir des raisons nouvelles d'admirer la beauté. Que ces raisons soient spontanées ou héritées, ou acquises, il suffit que nous admirions. Et ce serait être exigeant que de ne pas se satisfaire de raisons qui suffisaient jadis à Théocrite et hier à M. de Hérédia.

C'est là, en vérité, qu'il faut lire ou entendre les admirables sonnets du poète; c'est ici que ses vers prennent toute leur valeur, ici que l'on comprend le nombre d'impression et d'idées qui peuvent être renfermées dans un sonnet qui semble d'abord n'être que descriptif. Jadis, lors de la publication des *Trophées*, M. de Vogüé montrait que pour écrire ces tableaux définitifs, il fallait avoir pénétré l'essence même des choses : des sonnets comme le *Cydnus*, *Antoine et Cléopâtre*, la *Vision de Khem...*, ne se peuvent concevoir que si l'auteur a « vu » jusqu'au fond les êtres et les choses dont il veut nous montrer seulement l'aspect extérieur : ainsi, attitudes, jeux de lumière, détails du paysage, rejoignent l'âme qui les a inspirés ou ressentis, et acquièrent une signification infiniment générale. Rappelez-vous la *Médaille antique :*

L'Etna mûrit toujours la pourpre et l'or du vin,
Dont l'Erigone antique enivra Théocrite.
Mais celles dont la grâce en ses vers fut écrite,
Le poète aujourd'hui les chercherait en vain.

Perdant la pureté de son profil divin,
Tour à tour Aréthuse esclave et favorite,
A mêlé dans sa veine, où le sang grec s'irrite,
La fureur sarrasine à l'orgueil angevin.

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent.

Et seul le dur métal que l'amour fit docile,
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

Comme M. de Hérédia a fortement exprimé le charme singulier de ce pays où la beauté s'attriste du souvenir d'une beauté plus grande, charme mystérieux de la grandeur et du passé !... En somme, tourner en littérature des « impressions de voyage », c'est simplement chercher chez les grands écrivains l'expression définitive des sentiments incertains qu'on éprouve.

... Cependant le soleil s'est élevé. Plus chaud, et plus lumineux, il fouille et éclaire les replis de la côte; et, aux montagnes où l'on n'apercevait tout à l'heure que des verdures harmonieusement confuses, des lignes plus fermes se dessinent; des villages surgissent, accrochés, comme cramponnés aux rochers ; d'autres gitent dans des coins d'ombre, et un rayon, reflété tout à coup par une façade blanche, en trahit seul la présence. Sur les pentes gazonnées, une ligne horizontale, piquée de points noirs, retient le regard : c'est une batterie, et les gueules des canons reposent sur l'herbe. Négligeons, comme dit Giboyer, ce contraste « si philosophique », et admirons seulement cette surprenante preuve de mégalomanie. Sur les coteaux italiens comme sur ceux de Sicile, ces redoutes sont nombreuses; elles croiseraient leurs feux de façon redoutable, assurément. Mais que d'affaires pour défendre un passage que quelques heures suffiraient à tourner ! Peut-être, au contraire, les forts italiens menacent-ils la Sicile, et les siciliens l'Italie ? Mais c'est de la politique, et mieux vaut encore la littérature.

La côte italienne, si elle est jolie, n'est que cela. Le Pezzo, Reggio, sont bien situés, au bord de la mer, que longe un tranquille chemin de fer. De place en place, des sortes de larges canaux, entourés de murs, viennent aboutir à la plage, et des ponts les traversent. Ils servent, assez rarement j'imagine, à canaliser les neiges fondues qui descendent des montagnes. Elles sont assez belles, ces montagnes ; elles n'ont pas l'élégance suprême et « classique » de leurs voisines; mais dressés presque à pic, leurs rochers arides et rouges ne sont pas sans grandeur. Là aussi, pendant que les villes modernes se sont assises sur le rivage, des villages sont suspendus à des sommets inaccessibles; chaque tour d'hélice nous en fait découvrir de nouveaux, dissimulés dans des gorges, et leurs maisons rousses, bâties de pierres sèches, se confondent presque avec le rocher. On sent ici la crainte constante des incursions barbaresques. Aussitôt les voiles apparues, les habitants remontaient dans leurs forteresses; et si leurs champs pillés leur offraient un spectacle mélancolique, hommes et femmes, du moins, gardaient la vie sauve... La côte italienne fuit au loin, vers le nord. Un regard encore sur la Sicile; nous quittons, hélas ! « le golfe aux belles lignes »; Messine a disparu, reconnaissable seulement à la blancheur de son môle. Voici Taormine; plus loin, nichée dans la verdure, Catane; et plus loin encore, perdue dans

la brume et presque invisible, c'est la pointe où repose Syracuse... La Sicile s'enfonce lentement dans la mer; la ligne de l'horizon monte et la submerge peu à peu. C'est bien ainsi qu'il faut la quitter (je prévois l'objection facile, et judicieuse d'ailleurs, qu'il est malaisé de la quitter autrement!) en la voyant se fondre insensiblement dans la mer clémente; elle meurt en beauté et en douceur. Et c'est comme un résumé de son histoire qu'elle nous offre avant de disparaître. Les poètes, jadis, la choisissaient pour le séjour des dieux. Ils y plaçaient, avec leurs plus belles légendes, les charmantes divinités inférieures qui, dans une religion tout « humaine », diminuaient la distance entre les hommes et les dieux... Mais elle était riche et puissante. Et de là vint son malheur. Sa puissance irrita la jalousie de ses voisins, sa richesse, leur convoitise. Pendant des siècles elle fut la victime de tyrannies successives et, si l'on peut dire, contradictoires. Des invasions sans cesse renouvelées détruisirent la pureté de sa race, désormais méconnaissable. La misère vint, qui acheva de l'abaisser. Cette terre, demeure des dieux, où naquit Théocrite, où vint Platon, qu'Eschyle et Pindare visitèrent, et que Sapho voulut connaître, cette terre est aujourd'hui le dernier refuge du brigandage romantique; des bandes armées la sillonnent, arrêtent et rançonnent les voyageurs au nom de sociétés secrètes comme cette *Maffia*, dont les exploits sont d'hier... Et pourtant, il suffit qu'elle ait été belle, habitée par les dieux et chantée par les poètes, pour qu'on lui garde un souvenir reconnaissant et doux. Réellement, elle n'est plus, elle s'est dissoute. Mais elle vit éternellement dans la mémoire des hommes. Qu'est-ce donc que la vraie grandeur, et à quoi tient-elle? Et qu'est-ce que la « vie » d'une nation ou d'un pays? Ne vaudrait-elle que par ce qu'elle a apporté de beauté à la terne humanité?...

Port-Saïd et le canal de Suez.

La journée d'hier a été dure; de la « jolie brise », — ainsi s'exprime le livre de lord, — qui mit à mal tant d'estomacs, il reste ce que les pauvres terriens appellent un grand vent. A sept heures et demie du matin, le pilote accostait l'*Indus*, non sans peine; et à huit heures nous étions amarrés au bout de la jetée de Port-Saïd.

Grosse déception. Le « ciel d'Orient » est maussade et chargé de nuages; point de soleil; sous la lumière grise, la terre basse et plate, plate jusqu'à l'horizon, fait songer à la Hollande. De loin, les quais s'estompent dans le brouillard; dans le port les cuirassés français, italiens, anglais et danois dorment sur l'eau terne; à gauche, au delà des ports, l'entrée du canal s'ouvre sans grandeur; et en face, sur la jetée même, la statue paraît gauche et fruste sous son voile ruisselant de pluie. Cela est plat et morne. On a beau se monter l'imagination, se dire que « c'est le Canal », et que là-bas « c'est le Désert »..., la première impression est fâcheuse. La seule chose qui « sente » l'Orient, c'est les innombrables barques qui nous assiègent, comme une nuée de frelons. Il y en a tout autour de l'*Indus*, se pressant pour atteindre l'escalier de la coupée, et, là dedans, au milieu de tas d'oranges, de citrons et de cigarettes, une légion de diables, hurlant, gesticulant, s'accablant d'injures gutturales qui semblent des menaces de mort, et causant et riant quand le passager qu'ils convoitent a fait son choix parmi eux. Les uns mangent, croquant une sorte de galette creuse que nous retrouverons dans toute l'Égypte; d'autres fument, et, fraternellement, la cigarette passe de bouche en bouche jusqu'à la dernière bouffée. Mais galette et cigarette n'interrompent pas les vociférations; elles reprennent, plus furieuses, dès qu'un passager fait mine de descendre. Et les prix qu'on demande pour nous mener à terre varient avec une rapidité vertigineuse, du shilling au franc, et du franc à la piastre. — Une éclaircie; profitons-en bien vite. Une « mouche » à vapeur vient nous prendre, et nous laisse devant les bureaux de la Compagnie. Nous descendons, et nous voici dans Port-Saïd. Des rues plantées d'arbres, des maisons en bois, entourées de balcons couverts, des fiacres, des tramways, et une animation ultra-méridionale. Les rues, perpendiculaires ou parallèles à la plage, donnent quelque monotonie à la ville; mais on y sent la richesse commençante et encore confuse, si l'on peut dire; des magasins occupent le rez-de-chaussée de chaque maison, et des produits contradictoires y cohabitent dans une promiscuité singulière; peu ou point d'objets « du pays »; en revanche des soies brodées de toute beauté, et des bronzes remarquables, laissés au passage par quelque bateau de Chine; des boutiques remplies de cigarettes du haut en bas; et des magasins où les *latest fashions* en tous genres (maroquinerie, parfumerie, chapeaux, robes et chaussures) voisinent avec des conserves anglaises et françaises, des bouteilles de champagne ou de bordeaux... Tout cela ressemble un peu à ce qu'on imagine de ces villes provisoires de l'Alaska ou de pays analogues : construites en hâte, avec les premiers matériaux venus, elles s'enrichissent si vite que le temps manque pour les rebâtir : le contenu a centuplé, le contenant reste encore le même, jusqu'au jour où son insuffisance devient un obstacle au développement du reste. Il semble, d'ailleurs, que ce moment soit tout proche pour Port-Saïd. Le jour où le petit tramway à vapeur qui le relie à Ismaïliah, et qui n'a pas le droit de transporter les marchandises

sera remplacé par une vraie ligne de chemin de fer, Port-Saïd prendra un développement considérable, et deviendra l'un des ports les plus importants de la Méditerranée. — Une rapide visite au village arabe, construit, comme partout en Orient, aux portes de la ville européenne, et nettement séparé d'elle. L'Orient commence; le grouillement des innombrables gamins demi-nus, les hommes en longue robe bleue, les femmes voilées avec la curieuse tige de cuivre qui rejoint le voile à la coiffure, les cafés maures, les boutiques où le marchand paisible attend l'acheteur en fumant; et, à l'extrémité, — ô joie!... — entre la plage et le lac Menzaleh, nous rencontrons, majestueux et résignés, nos premiers chameaux!...

...Je reviens, émerveillé, d'une longue visite aux ateliers, à l'usine d'eau douce, aux bassins... que sais-je! Pendant quatre heures nous avons écouté, regardé, regardé encore. Et c'est maintenant seulement qu'on commence à se rendre compte de ce qui a été fait ici! Je ne veux pas, et pour cause, refaire l'histoire du Canal; elle vient d'être récrite, et par quelqu'un qui me touche de trop près pour que j'ose la plus discrète « réclame » (1). Tout ce que je puis tenter, c'est de résumer l'extraordinaire impression d'activité, de travail, de force tranquille et assurée, dont le souvenir m'est encore présent.

Voici cinquante ans, là où nous sommes, il n'y avait rien; et ceci n'est ni une formule ni une image: ce rien était vraiment *rien*, du sable, et la mer; lors des études préparatoires, les travailleurs demeuraient sous la tente. Les premières maisons que l'on bâtit, on les bâtit sans presque savoir si elles tiendraient debout; les courants bouleversaient le rivage: la maison où habita Ferdinand de Lesseps, alors sur la plage, en est maintenant éloignée de deux ou trois cents mètres. Et, s'il n'y avait pas de quoi se loger, il n'y avait ni de quoi boire, ni de quoi manger; les moindres « provisions » venaient de Damiette ou même d'Alexandrie! Il a fallu abriter, abreuver, nourrir des centaines d'employés de tout genre. Le canal d'eau douce, d'abord creusé de Zagazig à Ismaïliah, détacha un embranchement vers Port-Saïd, longeant le canal maritime: mais une mince conduite de fonte, et il fallut quarante ans pour être autorisé à en faire le canal d'eau douce; toutefois, l'on put boire; on peut, maintenant, arroser; des arbres ombragent les rues, des jardins se cultivent, des légumes poussent, en assez grand nombre pour que les navires, en passant, puissent rafraîchir leurs garde-manger. Et, pareillement, le chemin de fer à voie étroite met la ville à l'abri du besoin. Cette ville construite en hâte, il a fallu la rendre habitable pour les milliers de passagers qui, au temps où l'on ne passait le canal qu'en plein jour, désiraient oublier pour une nuit les délices de la « couchette », — et aussi pour ceux qui viennent y attendre les paquebots à destination d'Europe ou de l'Extrême-Orient; des hôtels se sont bâtis, et quelques-uns sont d'un confort achevé. — Mais cette ville commerciale par sa situation même, il fallait aussi qu'elle fût « industrielle ». Si les puissantes dragues qui ont tant contribué à l'achèvement du canal ont été construites en Europe, il a fallu créer à Port-Saïd des ateliers pour les réparer; et ces ateliers, forcément, devaient être capables, d'abord, de fournir eux-mêmes les « pièces » manquantes, et, ensuite, de pourvoir aux avaries que les paquebots auraient pu éprouver pendant leurs traversées. Aujourd'hui les ateliers fabriquent eux-mêmes presque tout ce dont ils ont besoin: on nous a montré des pièces d'acier d'un fini admirable, le temps n'est pas loin où, sauf pour les « morceaux » spéciaux, les forges de Port-Saïd se suffiront à elles-mêmes. — Commerciale, agricole et industrielle, cette ville devait être surtout « maritime »: ces dragues gigantesques, ces nombreux remorqueurs, ces grands navires qui relâchent à Port-Saïd, il fallait les loger, surtout il fallait loger, à l'abri des courants et du vent, les chalands chargés de charbon, indispensables aux paquebots en transit. Des bassins ont été créés: à Port-Saïd même, puis en face, sur la « rive Asie ». Et des brise-lames, des digues, des « épis »! Songez que Port-Saïd, c'est du sable, et rien que du sable, et jugez de l'ingéniosité opiniâtre qu'il a fallu mettre en œuvre! Ajoutez que ce sable est constamment en mouvement: on a dû « calculer les fantaisies » des courants; bien entendu, on est arrivé à une solution: quand un mathématicien calcule, il en trouve toujours une; mais, chose incroyable, cette solution était la bonne! On sait d'où vient le sable, on sait comment le chasser (on y est arrivé grâce à une méthode singulièrement « élégante »). Bref, Port-Saïd est aujourd'hui à l'abri des envahissements qui le menaçaient. — Là où il n'y avait rien s'élève et prospère une ville maritime, industrielle et commerciale, créée, on peut le dire, créée tout entière par la main des hommes.

On comprend la stupeur de ceux à qui Ferdinand de Lesseps exposa son plan pour la première fois: fonder, sur cette lagune déserte, une ville, point de départ d'un ouvrage sans précédent! On comprend ce qu'il a fallu d'obstination géniale à ce « grand entrepreneur » pour surmonter d'aussi insurmontables difficultés. Et lorsqu'on se rappelle que ces obstacles physiques n'étaient rien auprès des incessants obs-

(1) Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre et 1er novembre 1898.

tacles politiques et moraux suscités par l'Angleterre, on est, en vérité, pénétré d'admiration! On conte qu'en 1869, les souverains qui faisaient cortège à Sa Majesté l'Impératrice Eugénie télégraphièrent à leurs gouvernements pour leur affirmer que « c'était vrai », qu'ils avaient réellement passé, en bateau, de la Méditerranée dans la mer Rouge... Après avoir vu Port-Saïd, on excuse presque leur stupeur. — Et « ceci » explique « cela »... Nulle entreprise ne devait paraître impossible à l'homme qui avait achevé celle-ci et triomphé des hommes en même temps que de la nature.

Mais ce n'est pas seulement l'admiration qu'inspire la vue de Port-Saïd. Le spectacle est plein d'enseignements. Si l'on veut bien y réfléchir, on voit que, ce qui s'est créé là, c'est plus qu'une ville : c'est une manière de microcosme; un véritable « État » est né et s'est formé pendant et depuis les travaux de l'isthme. Sa croissance a été d'une rapidité surprenante (surtout pour nous autres, Européens), si rapide qu'on peut en discerner les étapes successives, à peu près comme, sur les rives du haut Nil, on voit les couches successives de terre nourricière apportées par le fleuve bienfaisant. Je tentais tout à l'heure de vous montrer ce qu'était devenu Port-Saïd et pourquoi il l'était devenu. Et, sans doute, la « nécessité » a été pour quelque chose dans ses progrès. Encore fallait-il qu'elle fût aidée ; et elle l'a été, avec un zèle et une intelligence dignes d'admiration... (Si c'est là de la « colonisation » assez particulière, c'en est tout de même ; et l'on est heureux de constater une fois de plus ce que nous pouvons faire, quand on consent à nous laisser tranquilles). — Mais ce n'est pas tout. Reprenons la comparaison avec un « État ». Tout État suppose un gouvernement : en l'espèce, le conseil d'administration de la Compagnie du Canal. Si distingués que puissent être ceux qui le composent, je ne veux pas..., non, je ne veux pas les croire supérieurs aux hommes d'État qui nous gouvernent depuis vingt-cinq ans. Mais *leur intérêt se confond avec l'intérêt de leurs gouvernés...* Réfléchissez un instant à ceci. Vous verrez, hélas ! que c'est à peu près le contraire de ce qui se passe chez nous, où le gouvernement n'a d'autre souci que de favoriser son parti, ou même la coterie qui le soutient au pouvoir, parti ou coterie dont les intérêts sont trop souvent en contradiction avec les intérêts généraux du pays. Et si cela vous aide à comprendre la prospérité de Port-Saïd, cela vous expliquera peut-être aussi pourquoi tant de bonnes volontés et tant d'énergies restent si souvent impuissantes!...

... La nuit est venue. Les nuages se sont dissipés, le ciel, un vrai ciel d'Orient, enfin! est d'un incomparable éclat ; la lune inonde les terres et la mer de sa clarté tranquille ; de la tempête d'hier seule reste une forte brise qui pousse vers la plage de petites lames courtes et mousseuses. Et c'est une inoubliable et tragique vision. En face de nous, sur la jetée, la statue se dresse, toujours voilée, et sa grande ombre s'étend au loin sur la mer, et sur le sable argenté de la plage. Sous la poussée du vent, le voile claque sur le bronze ; ses plis, raides de la pluie récente, se tendent avec des plis rêches : une main s'est découverte, celle qui montre la route vers Suez et, sous sa forme gourde et noire que le vent fait changeante, la statue semble frémir toute : on sent, on croit voir en elle un effort éperdu pour se débarrasser de ce noir qui l'enserre. On dirait que la tête va paraître à son tour, et l'on devine, on attend le premier regard, le regard plein d'angoisse qui cherchera à reconnaître la côte qui s'étend là-bas, si c'est la Méditerranée, ou la côte lointaine, si lointaine, du Pacifique...

Et l'admirable prolongement de notre émotion que devait nous donner le lendemain M. de Vogüé ! Comme nous l'avons reconnue, cette « vigie anxieuse » attendant le navire qui passera « après avoir fait le tour abrégé du monde en franchissant, dans les deux hémisphères, les deux canaux interocéaniques »... Mais c'est jour de fête, aujourd'hui. Un soleil qui met partout la joie et la lumière ; une brise tiède, qui fait claquer les drapeaux et les oriflammes ; des uniformes, des croix, des toilettes claires ; et sur tous les visages, une émotion heureuse et comme reconnaissante. La statue, dévoilée maintenant, apparaît, un peu gauchement solennelle, mais cordiale toutefois. Des musiques éclatent. Les pompiers de Port-Saïd battent aux champs ; et cette sonnerie française est douce à nos oreilles ; puis c'est la Marche khédiviale. Son Altesse Abbas Himlys apparaît au bout de la jetée. Le Conseil de Suez vient à sa rencontre, et l'amène jusqu'au trône préparé pour lui. Il se lève et, en quelques mots pleins de dignité courtoise, inaugure la série des discours. Après lui, parle M. le prince d'Arenberg, qui, avec un tact suprême et la plus spirituelle bonne grâce, résume à grands traits la vie et l'œuvre de Ferdinand de Lesseps. Puis c'est M. de Vogüé, parlant au nom de l'Institut de France, et j'ai dit, et je redis avec quelle inoubliable éloquence, il a commémoré son illustre confrère. Enfin M. Charles de Lesseps adresse au Khédive, au Conseil de Suez, et à tous quelques remercîments délicatement émus...

Et voici achevée la première journée des fêtes. Journée réconfortante à plusieurs titres. Elle répare une injustice... ; soyons plus exact : elle met fin à un malentendu dont, il faut le dire, la vraie opinion publique n'avait jamais été complice. Elle fête dignement l'un de nous, et c'est de la gloire française qui

vient rayonner sur cette terre dont nous fûmes chassés. Elle est réconfortante encore, parce qu'elle montre de quoi sont capables les meilleurs d'entre nous, quand on les laisse manifester en paix leur énergie et leur volonté. Et elle montre, avec un éclat inaccoutumé ce que c'est que l'énergie et la volonté. Elle nous fait voir enfin, — et, pour cela, je vous renvoie une fois de plus au discours de M. de Vogüé, — que la volonté et l'énergie n'excluent pas la poésie. Le rêve de Lesseps fut celui d'un poète : et nul poète n'en fit jamais de plus beau : *aperire terram gentibus!*... Son œuvre fut celle d'un « grand entrepreneur ». Il la réalisa avec une ténacité souple et cordiale, si l'on peut dire, avec une adresse opiniâtre, qui étaient bien de sa race, et qui étaient bien de son temps.

JACQUES DU TILLET.

(*A suivre.*)

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Jean Richepin.

Ce bourgeois mérite d'être étudié précisément, parce qu'étant dépourvu de qualités originales, il représente le bourgeois à merveille, je dis le bourgeois de France et le bourgeois de tous pays. En effet, si les peuples sont différents suivant les contrées, les bourgeois parmi toutes les régions du monde sont les êtres les plus semblables entre eux. Et Jean Richepin est le bourgeois qui ressemble le plus à tous les autres bourgeois. Il figurait leur âme dans l'impétuosité désordonnée de ses œuvres juvéniles; il la figure encore dans les œuvres languissantes de sa maturité.

C'est pourquoi, encore que Richepin, — à mesure qu'il élabore, avec hâte et négligence, de nombreuses fictions pour les spectacles publics — cesse progressivement d'être tenu pour un écrivain, on considère tout de même ses ouvrages fâcheux avec attention. Dès le début de sa carrière, on attribua à toutes ses œuvres une importance hors de proportion avec leur valeur, et on exalta par erreur l'écrivain lui-même. On disait alors que le jeune poète ne manquait pas, en chacun de ses poèmes, de donner des espérances splendides. Depuis lors, ayant cessé d'être jeune, il ne donne plus d'espérances. Mais l'admiration originaire prolongeant son cours, les termes admiratifs s'amplifient d'eux-mêmes et, alors que Jean Richepin produit au théâtre *la Martyre* ou bien *les Truands*, et, par ailleurs, de regrettables *Lagibasse*, quelques personnes assurent qu'il y a lieu d'attendre un chef-d'œuvre de lui. Il est vrai que l'ignominie pédantesque des critiques s'est si monstrueusement accrue de nos jours et qu'elle a si étrangement mésusé du mot chef-d'œuvre que ce mot ne signifie plus rien, on ne signifie rien que d'insignifiant. Au reste, qu'un écrivain écrive par hasard un chef-d'œuvre, cette aventure serait, à la vérité, de peu d'intérêt pour le salut de la République qui surtout importe, ou même pour la gloire de la France dans l'univers. On pourrait sans dommage n'y point prendre garde. Pourtant, il me plairait que Jean Richepin confectionnât vraiment le magnifique ouvrage dont on proclame la possible venue. Quel étonnement profond j'en aurais et combien joyeux ! Du moins, — il sied de le reconnaître — Jean Richepin a eu jusqu'aujourd'hui l'art admirable de prolonger son renom brusquement usurpé et de l'accroître peut-être, en le justifiant de moins en moins.

Injustice bien légitime. Il est convenable que les écrivains les plus glorieux soient les plus impersonnels. Et qui donc l'est plus que Richepin, synthèse complète et fidèle du bourgeois? Son âme révèle toute l'âme bourgeoise simple, et grossière, et candide, et si intensément poétique. Et tous les sujets que Richepin chante sont ceux par quoi l'esprit et le cœur des bourgeois sont émus davantage. — C'est Dieu dont le mystère les opprime, mystère qu'ils subissent ou mystère contre lequel ils se révoltent. Et Richepin lance, en effet, contre Dieu une foule monotone de blasphèmes ingénus et vulgaires et violents : tels les pauvres sarcasmes dont le bourgeois « qui croit en Dieu, mais qui le méprise » accompagne les manifestations de la piété instinctive de sa femme. — Or les bourgeois, resserrés en leur étroit milieu, sont bouleversés dans leur âme par le spectacle de la mer et de sa majesté furieuse ou calme; et, au fond de leurs boutiques, ils ou elles rêvent éperdument au gain qui leur permettra d'aller vers une plage devant laquelle se développe la mer d'où l'on a vue sur l'infini. Et cette impression profonde et confuse que la mer leur communique est si élémentaire et si vaste qu'elle se peut indifféremment exprimer en dix vers eu bien en dix mille. C'est en dix mille vers que la déploya Richepin, écho interminable des rêves qui hantent les bourgeois dans leur pacifique sommeil ! Mais, dans leur vie réglée qui donc leur inspire le plus d'admiration terrifiée si ce n'est ces hommes qui vivent hors les lois, courent libres, parmi l'air pur, dans l'incommensurable étendue des campagnes, ou se cachent, indépendants, à travers les bas-fonds des villes. Gueux qu'ils redoutent, gueux qui les impressionnent, gueux qui les enthousiasment, si différents d'eux, dans les romans ou dans les mélodrames; gueux dont Richepin ob-

serve passionnément, à l'instar des bourgeois, les généreuses violences, les infamies énormes ou les attendrissantes sentimentalités, et qu'il chante, et qu'il chante encore, bourgeois incessamment lyrique! Certes, ils sont chastes, les bourgeois, et de paroles décentes. Mais l'union sexuelle et ses gestes ne sont-ils pas le sujet le plus inépuisable de plaisanteries entre les joueurs de manille. Et tous les bourgeois contemporains jouent à la manille. Que dis-je! l'aptitude génératrice est celle dont — mâles vaniteux — se glorifient le plus naïvevement les bourgeois entre eux, même lorsqu'ils ne sont pas ivres. Cette vanité simpliste, Richepin la répand dans *les Caresses*, et dans ce poème il ne met rien que cette vanité.

Richepin exprime donc les sentiments éternels et universels des bourgeois en leur extrême simplicité. Et il les pousse, en outre, jusqu'à leur plus extravagante grossièreté, car il cède à un autre sentiment des bourgeois, le sentiment qui les incline à vouloir étonner qui les écoute, les regarde, ou les lit. On ne doit donc pas être surpris que le bourgeois apaisé qui écrivit *le Chemineau*, ait d'abord écrit, bourgeois délirant, *les Caresses*, *les Blasphèmes*... Notez qu'il a mis toutes ces simplicités en vers, et n'est-ce point l'idée la plus bourgeoise que le vers ajoute à la poésie recélée dans les choses!...

Mais Richepin est un bourgeois bien portant. Il s'enorgueillit de sa constitution robuste et de son corps proportionné. Le bourgeois n'est pas toujours élégant et valide, car la vie le déforme. Mais il admire les beaux hommes et leur voudrait ressembler. Et la bourgeoisie sent invinciblement s'éveiller en elle un respect religieux, mêlé de tendresse, pour l'acrobate harmonieux dans son maillot. Richepin, pour entretenir sa beauté académique, se livre à nombre d'exercices qu'il ne nous laisse pas suffisamment ignorer, et ils nous instruit complaisamment de son culte pour l'hygiène, dont tous les bourgeois révèrent le nom et prônent les bienfaits, encore qu'ils ne s'en procurent guère les avantages. Ainsi Richepin, épris de sa forme physique et de tout ce qui la perpétue, fait voir, en ses ouvrages, que son esprit est dominé par son excellent tempérament, et préoccupé avant tout des circonstances matérielles de la vie. Cela est essentiel à tous les bourgeois.

Ce n'est pas impunément qu'un écrivain, qu'un poète, jouit du privilège singulier d'avoir un bon estomac. La conduite de la vie ne dépend que de l'estomac. Celui que la destinée contraint au régime de l'eau de Vichy a forcément une conception du monde plus compliquée, plus raffinée et plus précise que l'homme qui digère tout ce qu'il ingurgite. Il voit mieux les rapports des choses et, parce qu'il doit surveiller la vie de ses organes, il gagne là une aptitude à mieux observer la vie de l'univers. Il devient psychologue. Son esprit se fait, de la sorte, prudent et pénétrant. Au contraire, l'écrivain, en qui toutes les fonctions corporelles s'accomplissent avec une normale aisance, a fatalement l'esprit simple et superficiel. C'est ainsi que Richepin traduit en vers l'optimisme grossier du bourgeois inaccessible à la maladie, un imperturbable contentement de soi-même. Il est, en sa force naturelle, le primitif, vulgaire d'allures, de sentiments, de pensées. Et parce qu'il a cette première supériorité incontestable que donne la solidité de la structure physique, il rapporte tout à cet avantage et en fait tout sortir. Ce poète est un bourgeois matérialiste qui se glorifie, avec une naïveté infatigable, de pouvoir manger et boire, et marcher et braver l'atmosphère, les terres et les mers, aimer, aimer brutalement et sans fin, toujours à sa guise, et dominer ainsi le monde, ayant la force physique! O vulgarité candide et comme la délicatesse est absente de l'âme d'un poète bien portant! Shakespeare, qui avait, affirme-t-on, du génie, mais qui néanmoins disait fréquemment des choses raisonnables, déclare je ne sais où : « Le sort d'un savetier robuste est plus enviable que celui d'un roi malade. » Que cela est donc vrai et douloureux en sa vérité! Mais il est également vrai qu'un poète, pourvu d'un estomac trop docile, est infailliblement voué, encore que les circonstances lui infligent, comme à Richepin, une âme bourgeoise — à penser et à écrire comme un robuste savetier.

Condamné par son riche tempérament à n'avoir que des idées simples et en très petit nombre, Richepin les exprime à perpétuité, comme font les bourgeois dont les idées générales sur le monde extérieur sont toujours les mêmes. Ses livres sont le continuel recommencement de la même besogne. Il est, jusque dans ses drames, le fonctionnaire du lyrisme. Sans doute, sa formation rhétoricienne lui facilite l'accomplissement de cette tâche identique qui se renouvelle indéfiniment, et lui aide à expliquer en développements prolixes des simplicités toujours pareilles. Mais dirait-on pas aussi l'effort d'un fonctionnaire qui effectue, par entraînement machinal, les copies, les rapports, toutes les besognes accoutumées qui lui agréaient au début de sa carrière. Ainsi Richepin prolonge son lyrisme sans complication et sans variété. Mais l'ampleur de la forme se rétrécit, la couleur s'atténue, s'affaiblit le relief, la fantaisie s'aggrave et où donc s'en sont-ils allés le rythme et la cadence des vers inspirés! Le poète fécond d'autrefois n'est plus qu'un versificateur abondant. Et si Richepin est un fonctionnaire

du lyrisme, sa poésie est bien un lyrisme de fonctionnaire.

Il est sage cependant, de ne point disparaître en une retraite prématurée. En effet, sa maturité est si saine et si laborieuse! Fonctionnaire, disais-je; trop bourgeois pour produire des idées neuves et des formes nouvelles, et timide en ses initiatives, quoique, durant sa jeunesse vigoureuse à l'excès, il fut adroit à racoler la gloire par des hardiesses apparentes, écrivant trop et trop longuement! Mais l'exubérance juvénile de sa santé se transforme actuellement en une vigueur placide. On peut espérer que Richepin, délivré de cette exubérance qui l'avait fait méconnaître des bourgeois par lui synthétisés, pourra produire une œuvre réfléchie, très simple, oh! très simple, mais harmonieuse en sa pondération, où l'âme bourgeoise s'épanouirait tout entière, où vraiment les bourgeois se sentiraient vivre...

ZADIG.

LA CIVILISATION JAPONAISE [1]

Messieurs,

Mon premier devoir, en inaugurant le cours nouveau dont j'ai eu l'honneur d'être chargé, est d'exprimer ici mes sentiments de profonde gratitude pour les hommes d'élite qui ont bien voulu s'intéresser à son établissement : en particulier pour notre éminent doyen, M. Alfred Croiset, et pour les autres membres de la Faculté qui, par un vote unanime, ont proposé au Conseil de l'Université cette fondation; pour le Conseil lui-même, et pour son vénéré président, M. Gréard, qui l'ont décidée; pour le ministère, enfin, qui l'a bienveillamment approuvée. La haute autorité intellectuelle des maîtres que je viens de nommer suffit à vous faire toucher du doigt, dès le début, l'intérêt des études que nous allons entreprendre. Permettez-moi pourtant d'y insister quelque peu.

*
* *

A mesure que l'histoire prenait, au cours du XIXe siècle, les caractères d'une véritable science et qu'elle gagnait en profondeur, elle ne se développait pas moins en étendue et, chaque jour, élargissait son domaine. Non contents de rajeunir à nos yeux tout le passé de l'Occident, depuis les âges classiques jusqu'aux temps modernes, les historiens nous dévoilaient peu à peu des civilisations plus antiques et plus lointaines. Ils s'attaquaient d'abord à la vieille Égypte; puis, aux anciens empires de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Perse, de la Médie; tandis qu'ils renouvelaient l'étude de la Phénicie, de la Judée, de la Syrie, de l'Arabie, de tous les pays sémitiques, et qu'ils nous ouvraient enfin les mystères de l'Inde. Mais ce n'était pas assez : car, plus loin encore, un monde immense s'agite, un monde vivant, plus vaste et plus peuplé que l'Europe, un monde prodigieux par l'antiquité de ses races et par la richesse de ses civilisations. C'est tout un univers, une région merveilleuse qui, de plus en plus, appelle nos recherches. Après l'Occident, l'histoire a embrassé l'Orient; après l'Orient, elle doit s'emparer de l'Extrême-Orient lui-même. Elle doit fouiller à fond cette large province jaune, qui occupe tant de place à la surface du globe comme dans les annales de l'humanité, mais qui en a tenu si peu, jusqu'à ces derniers temps, dans l'esprit des hommes de race blanche; elle doit exploiter cette mine de faits et d'idées : elle en tirera des trésors. Par là, d'ailleurs, à travers la Chine, la Corée et l'archipel du Japon, elle pourra rejoindre l'Amérique; en quittant cette fourmilière de l'Extrême-Asie, si elle continue son chemin, elle retrouvera, au delà de l'Océan, le Mexique, le Pérou et leurs ruines glorieuses; elle aura parcouru le cercle de ses voyages intellectuels, compris et comparé toutes les grandes civilisations de l'univers, et lorsqu'elle reviendra enfin à notre Occident, elle aura fait son tour du monde.

Mais dans cet Extrême-Orient, si vaste, il faut choisir : entre tous ces empires qui se présentent à nous, il faut étudier d'abord celui qui offre le plus d'intérêt pour l'histoire; il faut aller au plus pressé. Or (pour ne parler que des trois pays qui ont joué les rôles principaux sur ce grand théâtre), si la Chine s'impose à notre attention par sa haute antiquité, par sa formidable masse, par son influence séculaire sur toutes les contrées voisines qu'elle initia à la civilisation; et si la Corée, longtemps enveloppée de mystère, fermée, ignorée, inabordable à l'Europe, exerce sur notre curiosité un singulier attrait; malgré tout, ce n'en est pas moins le Japon qu'il importe le plus de connaître. En effet, l'objet essentiel de la science historique n'est pas de décrire des peuples puissants ou des peuples étranges : c'est de chercher les lois de la vie sociale par l'étude d'un peuple en évolution. La Chine dresse devant nous une civilisation colossale : mais, depuis trois mille ans, elle n'a presque pas changé. La Corée nous séduit par son apparence originale : mais, faute de renseignements précis, le secret de son développement intime nous échappe. Seule, l'histoire du Japon nous montre un grand peuple en marche, une nation qu'on peut suivre dans son progrès normal, depuis ses premiers

(1) Sorbonne. Cours d'Histoire de la civilisation des peuples d'Extrême-Orient. Leçon d'ouverture faite le 19 décembre 1899.

pas jusqu'à ses dernières conquêtes, à travers toutes les phases d'un avancement continu. Elle déroule à nos yeux toute une sociologie en action, où se peut vérifier, dans un domaine restreint, l'application des lois les plus générales. Surtout, elle livre à l'analyste patient une matière vraiment admirable, la plus heureuse qu'il pût rêver, puisqu'elle étale devant lui, d'abord l'accroissement régulier d'une société toute spontanée, puis, au VIe siècle de notre ère, la transformation de ce premier état sous les influences coréenne, chinoise et même hindoue, enfin, au XIXe siècle, la transformation de ce second état sous l'influence européenne, et la constitution d'un troisième ordre de choses que chacun peut voir s'élaborer, à cette heure même, sur les lieux. Le Japon nous apparaît donc comme un organisme extraordinaire, qui tour à tour s'est enrichi de la civilisation orientale, puis de la civilisation occidentale, sans perdre pour cela sa culture native : car c'est précisément la marque du génie japonais de s'être toujours assimilé pleinement ce qu'il tirait du dehors, d'avoir su rendre sienne toute importation étrangère ; et dans ce microcosme, nous retrouvons ainsi, outre notre Europe, la Chine, la Corée, tout cet Extrême-Orient qu'il semble presque inutile d'aller étudier ailleurs, puisqu'il est là, par fortune, en raccourci, vivant, palpitant au sein de la race la plus souple qui fût jamais.

Pour mieux se persuader de l'intérêt que présente cette étonnante civilisation du Japon, il pourrait être bon de l'envisager, tour à tour, à trois points de vue : au point de vue scientifique, au point de vue pratique, au point de vue philosophique. On verrait alors que nulle étude peut-être, à cette heure, ne saurait avoir plus de prix pour l'historien qui aime à sonder les lois sociales, à en peser les conséquences positives et à en méditer les suprêmes leçons. Mais, pour le présent, mieux vaut nous borner que de nous en tenir à des vérités trop générales. Un rapide coup d'œil jeté seulement sur le côté scientifique de la question suffira d'ailleurs à faire pressentir ce que son côté pratique réserve aux réflexions du politique ou de l'économiste, son côte philosophique à celles du penseur.

Plaçons-nous donc au point de vue scientifique pur, c'est-à-dire au point de vue de l'homme d'études qui, dans l'histoire, ne poursuit que la vérité. Que va-t-il pouvoir tirer de l'histoire japonaise ? Au premier regard, il semblerait que cette civilisation lointaine ne doit offrir qu'un intérêt secondaire, et que si on la rapproche, par exemple, de la civilisation grecque ou de la civilisation romaine, elle ne pourra soutenir la comparaison. Mais il n'en est rien ; et précisément, une telle objection ne saurait venir que de l'éducation toute classique que nous avons reçue : elle disparaît dès qu'on pénètre un peu plus avant dans ce domaine asiatique si longtemps fermé. On s'aperçoit alors que non seulement les civilisations d'Extrême-Asie, considérées en elles-mêmes, ont valu à peu près nos civilisations occidentales, mais encore que, confrontées à ces dernières, elles peuvent servir, dans une large mesure, à nous les faire mieux connaître, en nous montrant sans cesse dans leurs états présents nos états passés. — Que la civilisation des Chinois, des Japonais ait été aussi brillante que celle des Grecs, que celle des Romains surtout, c'est ce qu'on ne saurait nier après avoir fait une étude quelque peu sérieuse des unes et des autres. Si, en certaines choses, ces peuples asiatiques ont été inférieurs à nos anciens, en d'autres choses ils leur ont été supérieurs ; à tout prendre, ils représentaient un degré de culture aussi remarquable ; et, en somme, nous ne les avons distancés, comme nous n'avons dépassé les anciens eux-mêmes, que par le grand effort spéculatif qui a produit nos sciences modernes et leurs merveilleuses applications. La Grèce, avec ses arts et ses lettres, a bien mérité du genre humain ; Rome pareillement, avec son droit immortel ; mais il ne faut pas oublier que l'histoire romaine, que l'histoire grecque n'ont été que des épisodes dans l'histoire universelle, et que la Chine, avec sa formidable organisation sociale et intellectuelle, a tenu au moins autant de place que Rome dans le monde, tandis que le vieux Japon, avec sa vie si prodigieusement raffinée, a longtemps brillé dans ses îles lointaines comme une Grèce de l'Extrême-Orient. Ce sont des faits certains, que nos habitudes d'esprit nous inclinent à méconnaître, parce que toujours, fatalement, un lettré de Paris, même le plus large d'idées, apercevra les choses un peu de la manière dont les regarde son confrère de Pékin ; mais pour un spectateur impartial, placé à égale distance entre ces deux centres, la vue changerait, et à côté de l'Occident, l'Orient reprendrait sa grandeur. Ces deux moitiés du monde sont faites pour se compléter : l'histoire de l'antiquité en est la meilleure preuve ; et plus nous élargirons le cercle de nos recherches, plus nous reconnaîtrons que l'étude de ces grandes civilisations asiatiques, même les plus lointaines, mérite d'attirer tous nos efforts. — D'autant plus que cet éclat de l'Orient, à son tour, peut jeter sur l'histoire de notre Occident de vives lumières. D'un côté, en effet, nous rencontrons sans cesse, dans l'abondance des richesses que ces empires font ruisseler sous nos regards, mille phénomènes pareils à ceux que nous connaissions, que nous observions chez nous, sans toujours les bien comprendre ; et ces ressemblances peuvent évidemment donner lieu aux plus précieuses comparaisons. Par exemple, au Japon, l'art rappelle souvent le génie grec, le droit

était presque romain, la féodalité semblait tout européenne ; qui ne voit les indices que l'histoire pourrait tirer de ces faits, pour l'éclaircissement de certains problèmes obscurs? D'un autre côté, et au rebours, nous trouvons là-bas des choses qui paraissent étranges, parce qu'elles sont le renversement de toutes nos notions. Telle idée que nous considérions comme un axiome, parce que l'éducation et surtout l'hérédité l'avaient inscrite au plus profond de nos cerveaux, apparaîtra à tout penseur d'Extrême-Orient comme une absurdité manifeste ; et à l'inverse, telle conception qui choque notre esprit lui semblera un principe inné de la raison. Je suppose que vous discutez avec l'un d'eux sur la question de l'immortalité de l'âme : après quelques instants, vous vous apercevez que votre interlocuteur croit que l'homme a plusieurs âmes, tandis qu'il ne s'étonne pas moins de constater que vous pensez n'avoir qu'une âme unique ; cela vous donne à réfléchir... Transportez ce contraste à mille autres détails, dans tous les domaines de la culture, de la vie : que d'oppositions fécondes en enseignements ! En définitive, ce n'est qu'en voyant les choses dans ce qu'elles ont de différent qu'on apprend à les distinguer. Nous ne devons pas nous considérer, mais nous comparer, pour nous bien connaître. Étudiez les Japonais, et vous comprendrez mieux les Français ; analysez leur civilisation, et vous jugerez mieux la nôtre ; regardez l'étranger, l'Oriental, dans ses types les plus caractéristiques, et vous saisirez mieux tout ce qui constitue notre type européen, notre type national. — C'est ainsi que, par leurs oppositions comme par leurs similitudes, les civilisations d'Extrême-Orient, en particulier la civilisation japonaise qui les résume toutes, peuvent nous éclairer sur notre propre génie, sur notre propre histoire, et que ces civilisations, déjà si importantes par elles-mêmes, le deviennent plus encore, contre toute attente, lorsque nous les étudions par rapport à nous.

Ces vérités apparaissent dès qu'on considère, à vol d'oiseau, l'histoire externe du Japon, le cadre où sa civilisation s'est déroulée. Quelle suite d'événements, quelle épopée brillante, depuis les origines jusqu'à ce XIXe siècle qui a vu la seconde des deux grandes révolutions du pays ! — C'est d'abord le Japon primitif, si attachant par ses obscurités mêmes : c'est, sur cette « terre des dieux », comme l'appelait la tribu descendue du ciel, sur ce sol choisi où la géographie se montre si bien la base vivante de l'histoire, l'immense mêlée des races, la fuite des aborigènes devant les conquérants mystérieux dont l'anthropologie, la philologie, la science comparée des mythes et des sociétés recherchent de concert l'origine inconnue ; et ce sont les mille premières années de la chronologie japonaise, la fondation de l'empire, les règnes de l'antiquité sacrée, toute cette longue période où la critique historique commence à peine à jeter quelques clartés. — Puis, c'est le vieux Japon, la période de treize ou quatorze siècles inaugurée par l'adoption de la civilisation chinoise : et c'est, pour ne citer que quelques points curieux, le VIIIe siècle après Jésus-Christ, où la civilisation atteignit, à la cour de Nara, une grandeur et un raffinement si extraordinaires ; le IXe et le Xe siècle, où la cour de Kiôto brilla aussi d'un si vif éclat, facile à évoquer lorsqu'on lit les romans, les mémoires et les journaux intimes de l'époque ; le XIe et le XIIe siècle, où l'on peut suivre, au bruit de la lutte épique des Taïras et des Minamotos qui ont supplanté les Foujiwaras, le remplacement d'un gouvernement civil par des dominations militaires et la lente formation de la société féodale que vont essayer de diriger les shôgouns ; le XIIIe siècle, époque d'anarchie guerrière, intéressante pourtant au point de vue intérieur par l'établissement de la régence des Hôjôs, au point de vue extérieur par la formidable tentative d'invasion de Koublaï Khan ; le XIVe siècle, âge non moins troublé, mais où, par bonheur, s'élèvent bientôt les Ashikaghas, qui, pendant le XVe siècle surtout, font refleurir une civilisation éclatante ; le XVIe siècle, où s'inaugure la série des rapports avec l'Europe : arrivée de Mendez Pinto, apostolat de saint François-Xavier, luttes des Portugais et des Espagnols, des Jésuites et des Franciscains, ambassades à Rome, persécutions contre les chrétiens, commerce des Hollandais, voyages des aventuriers japonais en Occident et des aventuriers occidentaux au Japon, bref tout un monde de faits trop peu connu chez nous, et qui cependant mériterait des études sérieuses ; en même temps qu'apparaissent les grandes figures de ce puissant XVIe siècle et du début du XVIIe : Nobounagha, le rude centralisateur ; Hidéyoshi, le Napoléon de là-bas, qui fit la conquête de la Corée et rêva celle de la Chine ; Iyéyas enfin, le politique et l'administrateur de génie, le dompteur de la féodalité, le fondateur de cette brillante lignée des Tokougawas qui, après avoir fermé les portes du Japon, le maintint pendant plus de deux cents ans dans cette longue paix, féconde en œuvres exquises, qui ne devait être interrompue qu'au milieu de ce siècle par l'arrivée soudaine et les menaces brutales des Américains. — C'est alors le Japon moderne qui se révèle et qui, subitement, grandit sous nos yeux, depuis la révolution de 1867 jusqu'à l'heure présente : c'est la restauration du pouvoir à l'empereur, dès longtemps préparée par les écrivains du XVIIIe siècle, et que le danger extérieur ne fit que précipiter ; l'abolition de la féodalité, que remplace aussitôt une centralisation énergique ; la décision si sage, prise par le gouverne-

ment d'alors, d'adopter sans retard la civilisation de l'Occident pour se protéger contre l'Occident lui-même, et, puisqu'il le fallait, de s'armer à l'européenne, d'acquérir tous les secrets, toutes les ressources utiles qui faisaient la force de l'étranger ; enfin, c'est le mouvement spontané, l'élan général de la nation qui, après quelques années de défiance et d'attente, prend goût comme ses chefs eux-mêmes à la civilisation occidentale, la juge supérieure et bienfaisante, au moins dans ses formes matérielles et dans certaines parties de sa vie sociale ou de son trésor intellectuel : le vieux Japon s'empare de toutes ces choses d'Occident comme le Japon primitif s'était saisi des richesses chinoises, avec la même avidité et la même souplesse, et, pour la seconde fois, une civilisation étrangère s'incorpore à la civilisation nationale, qu'elle vient compléter sans l'abolir.

Mais après cette rapide esquisse des événements les plus apparents, allons un peu plus au fond des choses, entrons dans l'histoire interne, et nous verrons que si la destinée du pays fut féconde en accidents pittoresques, les profondeurs de sa vie sont une mine autrement précieuse encore pour l'historien des civilisations. Ici, comme tout à l'heure, il faut se limiter et choisir. Qu'il nous suffise donc d'indiquer quelques traits épars, quelques faits pris tour à tour, çà et là, dans les divers domaines dont une civilisation se compose. La seule mention de ces points isolés évoquera dans l'esprit assez d'idées pour laisser deviner ce que nous n'aurons pas dit.

Pour commencer par la partie la plus terre à terre, mais la plus nécessaire aussi, de toute civilisation humaine, il faudrait d'abord jeter un coup d'œil sur la vie matérielle du pays. Contentons-nous de remarquer que, sous ce rapport, l'ancien Japon réserve plus d'une surprise à l'économiste. — S'il considère, d'abord, le système de production, il se trouvera en face d'une agriculture, d'une industrie, d'un commerce étrangement développés. L'agriculture ayant toujours été, pour les Japonais, le métier utile et noble par excellence, rien d'étonnant s'ils s'y livrèrent avec amour et succès ; il n'en est pas moins bizarre de voir les résultats obtenus, avec des charrues semblables à celles du temps des Pharaons, mais aussi grâce à un art merveilleux dans la pratique de l'ensemencement, de l'amendement, de l'irrigation de chaque parcelle de terre, par ces patients laboureurs dont la culture est bien plutôt de l'horticulture et dont les champs sont tenus comme des jardins. Que dire de l'industrie, de l'industrie d'art surtout, dont les chefs-d'œuvre, orgueil des collections européennes, laissent assez présumer l'organisation intime ? Mais c'est surtout dans le domaine du commerce qu'on peut saisir sur le vif l'activité et l'intelligence de ce peuple, parce que précisément, en cet ordre de choses qu'il méprisait, et privé du secours précieux que les rapports internationaux offraient à l'ingéniosité de ses frères d'Europe, il est arrivé d'instinct aux mêmes inventions. Au milieu du XVIIe siècle, alors que nous n'avions guère de banques sérieuses que dans quelques villes italiennes et hollandaises, les banques japonaises, unies en un syndicat puissant, recevaient des dépôts, payaient des chèques, émettaient des billets, négociaient des lettres de change, faisaient l'escompte, opéraient enfin à peu près comme des banques modernes ; entre ces modes de crédit, plusieurs dataient de loin, la lettre de change par exemple, qui, au XIIIe siècle, à peine connue en Europe, était là-bas l'objet de règlements minutieux ; tandis que d'autres, comme le chèque, ne devaient entrer que cinquante ans plus tard, au commencement du XVIIIe siècle, dans la pratique de l'Occident. Peut-être peut-on conclure de là que les Japonais ne furent pas seulement une race d'artistes. — On s'en convaincra mieux encore si l'on étudie leur ancien système de répartition des richesses ainsi créées. Là, sous le couvert d'un despotisme apparent, vous observez une véritable démocratie, sage et heureuse. Un socialisme paternel protège des millions de travailleurs, presque toujours producteurs autonomes, indépendants et fiers. Pour ne citer que la classe la plus nombreuse, celle des agriculteurs, quelle harmonie dans leur organisation laborieuse ! Ils étaient réunis en groupes patriarcaux, qui formaient des communautés de village : nul n'était asservi, car tout se faisait par le consentement général ; nul n'était écrasé d'impôts, car aucune taxe locale n'eût pu être levée sans le sceau de chaque contribuable ; nul n'était privé de secours, car un esprit d'aide mutuelle, qui pénétrait tout, tenait lieu à la fois de caisses d'épargne, de compagnies d'assurances, d'hôpitaux, d'hospices pour les enfants trouvés, de tribunaux, de tout ce qu'ont dû imaginer notre prévoyance, notre charité et notre justice officielles ; par-dessus tout, enfin, nul n'était exploité : car pas un créancier n'eût osé tenter l'expropriation d'un petit propriétaire malheureux, et, à son tour, pas un propriétaire n'eût refusé au fermier, en cas de mauvaise récolte, le produit entier de son travail. Ainsi, tous vivaient en paix, en bons voisins, chacun s'occupant de ses affaires sans négliger celles de la communauté générale ; ces pauvres paysans étaient de bons philosophes, et si, parmi eux, on trouvait peu d'hommes riches, du moins on n'y voyait jamais d'indigents. — Quant au système de consommation, enfin, et pour ne parler encore que de la grande classe agricole, quelle prudence dans les lois somptuaires que lui imposait le gouverne-

ment! Tout était réglé avec sollicitude, d'après les fortunes : la grandeur des maisons, l'étoffe des vêtements, les menus des repas; et tous se soumettaient, reconnaissants, à ces dispositions bienveillantes qui les préservaient des sottises du luxe, des excès de boisson, des folles rivalités, de toutes les causes de misère. — Cette économie sociale n'était peut-être pas si mauvaise, puisqu'elle a fonctionné, harmonieusement, pendant les deux siècles et demi d'isolement de l'empire; et si elle n'a pas fait du Japon le pays d'active culture, d'industrie fiévreuse, de commerce extérieur intense qu'il tend à devenir aujourd'hui, du moins peut-on dire que, pendant cette longue période, elle a donné au paysan, à l'ouvrier, au commerçant lui-même un bonheur qu'ils ne connaîtront plus désormais.

Mais de l'économie politique, passons au droit, qui, par ses attaches pratiques comme par ses élans vers un plus haut idéal, sert pour ainsi dire de transition entre la vie matérielle et la vie spirituelle d'un peuple. Dans cette nouvelle région, on pourra voir comment l'esprit japonais a poursuivi l'ordre et la justice; et plus on fouillera l'énorme littérature où se sont entassées les lois et les coutumes du pays, depuis l'antiquité jusqu'à l'ère présente, plus on s'apercevra que l'histoire du droit japonais est digne d'obtenir une place d'honneur dans l'histoire générale des législations comparées. — Cette jurisprudence, en effet, nous montre aux prises toutes les doctrines sociales possibles, sous toutes les formes positives qu'elles peuvent revêtir : vieilles idées indigènes, autant religieuses que civiles, marquées à la fois dans les annales primitives et dans les anciens rituels; nouvelles idées chinoises, bientôt mêlées aux premières, et reconnaissables dans toute la série des grands codes rédigés depuis le VIIIe siècle, en même temps que dans une multitude de lois impériales ou shôgounales, d'arrêts des magistrats, d'études critiques des commentateurs; idées occidentales enfin, qu'une évolution savante fait peu à peu entrer dans la vie pratique, après les avoir inscrites dans la constitution et dans les codes actuels. Étudiez le droit public : vous y trouvez le secret de l'unité et de l'activité nationales dans le groupement patriarcal d'une nation entière autour de son plus ancien chef de famille, dans le culte enthousiaste de quarante millions d'âmes pour cette prodigieuse lignée d'empereurs qui se nomme elle-même « la dynastie ininterrompue dans l'éternité des âges », qui est à tout le moins la plus vieille maison régnante du monde, et en qui réside aujourd'hui même pour les Japonais, comme aux premiers temps de leur histoire, l'âme de la patrie, vivante aux yeux de ses fils. Étudiez le droit pénal : vous y découvrez une évolution assurément peu commune, la transformation graduelle d'un droit indulgent en un droit sévère, qui ne s'adoucit enfin lui-même que grâce à l'introduction de notre droit criminel. Étudiez le droit civil : en observant l'organisation de la famille, depuis les cérémonies initiales du mariage jusqu'aux règles les plus artificielles de l'adoption, vous penseriez relire les textes du droit romain; tandis qu'en observant l'organisation de la propriété, sous l'ancien régime, vous croiriez voir revivre tout notre vieux système féodal; en attendant que vous constatiez, non sans surprise, dans le nouveau code civil de l'empire, une œuvre législative égale, sinon supérieure, aux derniers projets européens (1). Et si, du droit interne, vous étendiez vos regards au droit international lui-même, quelle série d'événements et d'idées, depuis les conceptions du Japon primitif, si hospitalier à l'étranger, en passant par celles de l'ancien régime, si ouvert et si fermé tour à tour, jusqu'à la période moderne, à l'exterritorialité, aux traités récents! — Quelle étrange destinée que celle de ce peuple, et quel étonnant spectacle que celui de son aptitude à évoluer! Il y a trente-trois ans, son édifice politique était un impérialisme idéal, à l'ombre duquel régnait le chef d'une aristocratie féodale : aujourd'hui, c'est un impérialisme réel, qui depuis dix ans s'est adjoint un système constitutionnel, et depuis l'an dernier un esprit parlementaire. Il y a trente-trois ans, son édifice domestique était une maison romaine : aujourd'hui, c'est presque une maison française, tant l'individualisme y a fait de progrès. Il y a trente-trois ans, son édifice national était une demeure close depuis des siècles : aujourd'hui, c'est un lieu public où se coudoie tout l'univers. Le Japon s'est renouvelé; et cependant il garde son vieux génie : il a eu l'art de faire avec l'Europe, comme avec la Chine jadis, un échange où il gagnait tout sans rien perdre, où il s'enrichissait sans s'appauvrir. N'est-ce pas dire assez que son droit, plus que celui de toute autre nation peut-être, est un objet de choix pour l'historien qui aime à chercher, sous l'apparence factice des transformations légales, les plus intimes ressorts du progrès des sociétés.

MICHEL REVON.

(*A suivre.*

(1) Nous sommes heureux de faire remarquer ici que, des trois principaux rédacteurs du nouveau Code, MM. Nobushige Hodzoumi, Masaakira Tomii et Kenjiro Oumé, tous trois professeurs à la Faculté de droit de Tokio, les deux derniers sont de brillants docteurs de notre Université de Lyon.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

Quelques semaines restaient à courir avant le jour du départ. Et, pendant que Claudine se morfondait d'impatience et en oubliait devoirs et leçons, Henriette mettait ce temps à profit pour les préparatifs du voyage.

La chose était d'importance et valait qu'on y réfléchît. Une Henriette Béchard ne s'embarque pas à la légère. En sorte que robes et manteaux, cache-poussière, toilettes du matin, toilettes du soir, poudres, parfums, boîtes à gants, l'innombrable collection des chapeaux, et les brosses et la lingerie, tout l'outillage infini indispensable à une femme élégante, tout cela emplit une demi-douzaine d'immenses caisses et un régiment de cartons, qui allaient voyager en sa compagnie jusque sur les hauteurs d'Ambel. Le trousseau de Claudine tenait dans une petite valise, et celui de Mlle Dansalombre n'était guère plus encombrant.

M. Hippolyte avait d'autant plus tenu à ce que la Directrice fût de la partie, que provisoirement il ne pouvait accompagner sa fille. Les affaires!... Et comme Henriette, à qui Claudine avait passé sa fièvre, n'aurait consenti pour un empire à reculer l'heure du départ, il avait été enchanté de lui pouvoir donner, en la personne de la vieille fille, une sorte de gouvernante et de porte-respect. Avec Zoé, — la femme de chambre d'Henriette, — dont l'office était indispensable, — cela faisait un quatuor qui, dans l'exaltation de la joie et l'ivresse du déplacement, emplit tout un compartiment de wagon.

Elles roulèrent toute la nuit. Et, au matin, le dernier petit tronçon de chemin de fer qu'elles prirent, les déposa au pied de la montagne. Une voiture les attendait, où elles s'installèrent, colis, sacs et bagages amoncelés autour d'elles, au-dessus de leur tête. Et, conduit par un domestique de la ferme, le break se mit en marche.

On traversa quelques villages, — Saint-Jean-en-Royans, Léoncel, Bouvante, — qui, au creux des vallons, près des ruisseaux où trempaient les aunes, les peupliers et les saules, éparpillaient leurs maisons blanches, coiffées de toits rouges. Puis, par un chemin en lacet, on gravit les premières rampes. Les Alpes dauphinoises, depuis de longues heures, étaient apparues au loin, déchirant l'horizon de leurs cimes bleuâtres. Maintenant on en touchait la base. Tout était vert et riant, et feuillu, touffu. De larges prairies s'étalaient. Les chênes, les hêtres, rejoignant leurs branches au-dessus de la route, s'élançaient de gauche et de droite, puis, après des éclaircies, recommençaient à escalader les versants.

Tous les visages s'étaient épanouis. L'aimable aspect des lieux, la fraîcheur, l'abondance heureuse, la paix, le silence qui planait, tout impressionnait vivement. En descendant de ce train qui gardait dans son fracas et sa rapidité quelque chose de la fièvre parisienne, c'était une délicieuse sensation de nouveauté et de dépaysement, l'entrée dans un monde de féerie et de surprise.

Mlle Dansalombre trônait sur le petit monde qui l'entourait. Elle trônait modestement, — obséquieuse pour Henriette, pleine d'égards même pour Zoé, — comme une reine un peu diminuée et qui a perdu son sceptre. Elle parlait beaucoup, avec élégance, en une langue toujours châtiée, prenant prétexte des objets qui frappaient sa vue, rochers, cours d'eau, essences d'arbres, pour continuer sa classe. Mais Henriette et Claudine ne l'écoutaient guère. Elle se rabattait sur Zoé.

« Des noyers, mademoiselle Zoé! Voyez s'ils sont beaux! comme ils étendent leurs branches! Ils sont deux ou trois fois centenaires. Cet arbre aime les régions tempérées. Cette partie de la terre française, ce coin du Dauphiné est surtout fertile en noyers. Ils couvrent la plaine, au pied de ces monts qui les abritent. Tout à l'heure nous n'en verrons plus... Mais vous ne regardez pas! »

Zoé ne regardait rien. Elle était toute concentrée en elle et dans ses préoccupations professionnelles. De temps à autre, elle s'adressait à Henriette.

« Pourvu que les robes de mademoiselle ne se froissent pas! Avec ces cahots, cet affreux chemin, elles dansent terriblement sur nos têtes. Ne pourrait-on aller plus doucement?... Et, j'y pense! Je crains d'avoir oublié les fers à tuyauter. En trouverons-nous dans ces déserts où nous allons? Ce pays me paraît sauvage... Trouverons-nous seulement de l'empois?

— Ne vous inquiétez pas, Zoé, disait Henriette, ne vous inquiétez pas. La mère Frédéric pourvoira à tout. On trouve tout ce qu'on veut à Ambel, n'est-ce pas, Claudine? Au pis aller, nous nous passerons de tuyautage. »

Elle parlait dans la joie, sans rien regarder, elle non plus. Ses yeux ne quittaient pas Claudine, l'enveloppant d'un sourire heureux, et comme tirant tout son plaisir du bonheur qu'elle voyait briller dans les regards de sa cousine.

« Tu es contente, dis? Quand je te disais que ce voyage se ferait! Eh bien! le voilà, tu y es. Avoue que tu es contente!

— Oh! oui », disait Claudine.

---

(1) Voyez la *Revue* des 16, 23, 30 décembre 1899 et 6 janvier 1900.

Tapie dans un coin, Claudine ne bougeait pas. Elle souriait dans l'immense bien-être où elle se sentait noyée, comme flottant dans de molles et radieuses nuées. Elle eût craint de tout dissiper par un geste. Ses yeux, noirs et vifs, seuls vivaient en elle, furetant d'ici, de là, reconnaissant les lieux, les contours du chemin, les bois, le torrent bondissant en cascade, et le pont, les fermes éparses, tout ce qui s'était gravé dans sa mémoire, depuis le jour lointain où elle avait quitté Ambel et parcouru cette route à la suite du père Martin et de Martin II.

« Ce qui manque ici, dit Henriette, ce sont des ours. Je ne vois pas d'ours. Ambel sans ours, ce n'est plus Ambel... Eh! mais si! En voilà un... ou quelque chose qui y ressemble. »

On entrait dans une clairière. Sur un rocher, au bord de la route, un personnage était assis, en train de croquer sur un album la jolie perspective qui s'ouvrait à la bifurcation des chemins. Sous un petit feutre mou, planté sur l'oreille, une épaisse crinière noire ruisselait sur son dos. Un complet de velours gris à côtes, passé au fauve par l'usure, l'habillait de pied en cap; de hautes guêtres serraient le bas du pantalon et les fortes chaussures. Notre homme, ainsi équipé, pouvait aller à travers champs, bravant les ronces et les épines.

Au bruit de la voiture, il tourna la tête. Et l'on vit un jeune visage, aux traits aquilins, expressifs et bruns, s'estompant, au bout du menton, au bord des lèvres, de légers poils follets qui marquaient son adolescence.

« François! » s'écria Claudine.

Vivement il ferma son album et se leva, et vint saluer les voyageuses, s'inclinant avec respect devant Mlle Henriette Béchard.

Celle-ci dit :

« Vous nous attendiez, mon cousin?

— Je vous attendais, ma cousine, tout le monde vous attend... »

Et, se tournant vers Claudine :

« Ah! Claudine, depuis le temps... cela fait plaisir de se revoir (il lui serrait cordialement la main). Tu n'as pas changé, je te reconnais, mais comme tu as grandi, ma fille!

— Toi aussi, François! »

Elle sourit et rougit, un peu effarée de ce tutoiement qu'elle avait oublié et où elle se lançait à son exemple.

Il avait sauté sur le siège, à côté du conducteur.

« Dépêchons, l'ami! Le déjeuner attend, et ces demoiselles doivent avoir faim... »

Et la voiture roula, le bavardage continua. Il se retournait sur son siège pour causer avec les jeunes filles. Henriette s'était emparée de l'album qu'il avait posé à coté de lui, elle le feuilletait.

« Ne regardez pas ces horreurs, ma cousine. Ce sont des gribouillages d'écolier.

— Mais non! mais non! dit-elle. C'est très bien. Cela me prépare aux beautés que je vais voir.

— Ce pays, dit Mlle Dansalombre, est essentiellement pittoresque. On comprend que le goût des arts s'y développe et que le talent, — le vôtre, Monsieur, — y éclose naturellement.

— Bien obligé, Mademoiselle. Je n'ai pas tant de talent que ça! »

Il rit gaiement. A un moment, il dit :

« Voici où les propriétés du marquis de la Planède commencent. Elles couvrent toute la montagne, — Tuleau, Costebelle, Malatrat, — les versants et les cimes, aussi loin qu'on peut voir là-bas.

— Le marquis de Carabas, quoi! s'écria Henriette. Il est riche M. de la Planède?

— Il n'a pas le sou, dit François.

— Ah! alors... »

D'un mouvement brusque elle ferma l'album et le remit en place, comme se désintéressant des dessins du même coup que du seigneur et propriétaire d'Ambel.

Le jeune et distingué marquis de la Planède, unique et dernier héritier du nom, n'avait pas le sou. Ce n'était que trop vrai. Ces belles terres qui n'en finissaient pas, les rochers, les prairies et les bois, tout cela était écrasé d'hypothèques. Et le prix du fermage suffisait à peine à payer l'intérêt des dettes.

La débâcle remontait haut. Nombreux et puissants naguère, ces la Planède, par leur fortune et les hautes charges qu'ils remplissaient, tenaient tout le pays. Les enfants pouvaient pulluler : on avait de quoi pourvoir à tous. Et chaque alliance accroissait leurs richesses, étendait leur domaine. Les plus beaux châteaux, les plus grosses fermes, leur appartenaient. Ils étaient les rois de la contrée. Au dernier siècle, à la vie de cour, ils commencèrent à se ruiner élégamment et à décliner. La Révolution les acheva. Alors la sève tarit brusquement. De cette famille si envahissante et si florissante on ne vit plus que quelques rejetons qui, maigrement, végétaient sur le patrimoine réduit à chaque génération et de plus en plus obéré. Vint enfin le dernier représentant de l'antique race, à qui avaient été dévolus les derniers débris de l'immense héritage, le jeune Anatole de la Planède. Celui-là, lancé à Paris dans la vie joyeuse, et qui ne paraissait en Dauphiné que pour y toucher ses fermages, n'en fit qu'une bouchée.

Or, pendant que la dynastie des marquis de la Planède allait ainsi dégringolant et s'épuisant, la tribu des Béchard, — leurs fermiers, qui l'étaient de père en fils, — par un jeu de bascule admirable, montait au contraire, et prospérait, croissait et multipliait à merveille. C'était un Béchard, — il y a cent

cinquante ans, — qui, seul avec sa femme, sans un sou vaillant, n'ayant pour tout bien que ses bras, était venu prendre la ferme d'Ambel. Et depuis, de ce tronc unique, de nombreux rameaux s'étaient détachés. Il y avait des Béchard dans toute la montagne et les fermes de la montagne, tous riches plus ou moins, vivant largement et pouvus de nombreux enfants. Ces Béchard avaient envahi tout le pays et peu à peu s'étaient substitués aux anciens maîtres et possesseurs du sol. Ainsi va la vie, le roulement et les changements, les surprenants chassés-croisés de la vie.

Le break avait atteint la dernière côte, dont le ruban s'infléchit sur l'autre versant. Quel spectacle! quelle émotion, quand, de ces hauteurs, le val d'Ambel découvrit tout à coup ses grandes ondes de verdure! Les prés, d'un vert cru, au gazon serré, sans la moindre petite place dénudée et grise, moutonnaient à l'infini, entre la double cime des monts. Des bœufs paissaient çà et là, en liberté, tout petits dans l'immense espace. Perdus dans les bois qui se pressaient à mi-côte, décelés par le grelottement lointain et presque indistinct de leurs sonnettes, d'innombrables moutons erraient sous les frondaisons et broutaient l'herbe. Au-dessus des bois, les serres de Tuleau, de Malatrat, dégageaient leur tête chauve. Enfin, en un creux du vallon, sur la dernière pente, la ferme d'Ambel apparut, avec ses grands toits chargés de bardeaux, les larges visières de ses auvents, sa cour, son jardin, ses dépendances, et l'entassement de ses étables.

Les chiens bondirent à la rencontre de la voiture et aboyèrent férocement. Puis, en reconnaissant François, ils se calmèrent. L'attelage, tournant entre les palissades du potager et la façade, s'arrêta près du seuil. Tous les hôtes d'Ambel étaient sortis audevant des voyageurs.

Claudine s'élança dans les bras de maman Frédéric, dont la vaste personne encombrait l'entrée. La brave femme la pressait contre elle, les yeux en larmes, bégayant d'émotion.

« C'est toi, Claudine, ma Claudine!... Tu t'es fait attendre. Mais je savais bien que tu reviendrais... et grande, et belle, ma Claudine!... »

En même temps, elle regardait la belle demoiselle qui s'avançait.

« Laissez-moi aussi vous embrasser, ma tante, dit Henriette.

— Ah! si vous m'appelez ma tante... Je n'aurais jamais osé... »

Et elle lui ouvrit ses bras.

Le père Frédéric était là, et le grand Pierre, et les valets et les servantes, tous souriants et heureux, et s'aidant au transport des bagages.

On se mit à table. Le reste de la journée fut employé à l'installation des voyageuses. Henriette eut la plus belle chambre, dont les fenêtres s'ouvraient sur la cour. Celle de Claudine fut sa chambrette d'enfant : elle n'en avait pas voulu d'autre.

Elle ne l'avait pas revue depuis qu'un matin, le père Martin était venu la réveiller pour commencer leur long circuit de pérégrinations et d'aventures.

VIII. LA NÉCESSITÉ S'IMPOSE, POUR LE MARQUIS DE LA PLANÈDE, DE REDORER SON BLASON

Le lendemain, à peine habillée, Claudine se glissa dans la Chambre d'Henriette. Il était intéressant de savoir si cette jeune Parisienne n'avait pas trop souffert de la rusticité de l'installation.

Elle s'approcha du lit sur la pointe des pieds.

« Je trouble ton repos?

— Eh! non, je suis éveillée depuis qu'il fait jour. C'est amusant ici! D'abord c'a été un vacarme terrible au-dessous de moi : des voix, des bruits de cuillers frappant les assiettes...

— Le déjeuner des bergers, dit Claudine.

— Puis, des piétinements sous mes fenêtres, des mugissements qui se sont perdus dans le lointain... Et le silence est revenu. Il n'y a plus eu que quelques montées et descentes dans l'escalier, le tic tac de l'horloge à travers le plancher. Pendant que je restais là à me dorloter, je suivais le va-et-vient des sabots, qui balayaient, enlevaient le couvert, cassaient le bois, soufflaient le feu, relavaient la vaisselle... J'ai parfaitement dormi, ma petite. Et voilà. »

En ce moment les chiens aboyèrent. Le roulement d'une voiture se rapprocha, pénétra dans la cour, et, après avoir décrit une courbe, s'arrêta net devant le seuil, d'où monta aussitôt, avec le piaffement des chevaux, le saut léger d'un voyageur touchant le sol.

Claudine s'était précipitée.

« Qu'est-ce que c'est? demanda Henriette.

— C'est le marquis de la Planède. Il vient toucher son fermage.

— Le marquis! »

Elle fit un bond hors de sa couchette, s'enveloppa de son peignoir et courut à la fenêtre.

Mais lorsqu'elle écarta doucement le rideau pour glisser un œil au dehors, le marquis avait disparu dans l'intérieur de la ferme. Elle ne vit que le groom, haut perché sur son siège et les guides en mains, dirigeant la charrette anglaise vers la remise, où il disparut à son tour.

« Vite! appelle Zoé! Qu'elle m'habille! Et vite, et vite! toi-même, tu l'aideras... Le marquis de la Planède! eh bien! je ne m'attendais pas à celle-là... »

En dépit de son impatience, elle s'attarda au choix de la robe. Ce furent des délibérations avec Claudine,

avec Zoé. Les grandes malles bâillaient autour d'elle, on en tirait tour à tour chaque toilette. Quelle était celle qui convenait le mieux à cette matinée d'été et dont la simplicité s'harmoniserait avec ce décor champêtre? Pas d'impair, grands Dieux! devant cet arbitre des élégances, ce juge attitré des corrections mondaines, que devait être le marquis de la Planède!

Enfin, elle se décida. Et tout de suite les mains de Claudine, de Zoé, s'activèrent, boutonnant ici, agrafant là, nouant la ceinture, faisant bouffer les plis.

Pendant ce temps, dans la cour, à quelques pas du seuil, la servante dressait le couvert sur une petite table. Et quand, sur la nappe blanche, elle eut apporté le jambon, les œufs frétillant dans le beurre, le jeune Anatole de la Planède parut.

C'était un petit homme maigre, qui n'avait guère plus de trente ans, mais dont les traits portaient la marque d'une vie laborieuse et surmenée. La tête, posée sur un long cou mince, — où se dessinait en forte saillie, dans l'évasement de la chemise, cette espèce d'os roulant que l'on appelle la pomme d'Adam, — la tête jaillissait hors des épaules. Ce qui frappait dans cette figure, parmi les joues tirées, le regard morne, la grêle moustache en barbe de chat bizarrement retroussée et frisottant aux pointes, c'était le prodige d'un nez tendant la peau, busqué en rostre d'oiseau de proie. Ce nez commandait tout le visage. Anatole le portait avec orgueil, comme un signe de race. Sous le petit melon posé sur l'oreille, les mèches courtes et un peu rares faisaient courir leurs petites vagues, encadrant d'une bordure soignée cette physionomie rigide et osseuse. Les pans du veston flottaient; le gilet se creusait sur le buste et zigzaguait, comme s'il n'enfermait que le vide. Élégamment relevés d'un pan de main, les pantalons découvraient de longs pieds étroits et cambrés: encore un signe de race! Et toute cette petite personne fluette, gringalette, perdue dans son habillement, qu'une chiquenaude eût renversée, qui se fût abîmée d'un souffle, n'en avait pas moins, dressée sur ses ergots et promenant un tranquille regard à la ronde, un certain air et prestige d'aristocratie. De fait, c'était le dernier descendant des puissants seigneurs de la Planède.

Il s'assit, déplia lentement sa serviette, eut un geste en avant des deux bras pour ramener les manchettes sur le poignet à la distance convenable. Puis, de ses doigts aux longues phalanges saisissant la fourchette, il se mit en devoir d'expédier les œufs. Quelques tranches de jambon suivirent.

« Est-il laid! s'écria Henriette, est-il grotesque! Et cette gloutonnerie...

— Tais-toi, dit Claudine, s'il entendait! »

Anatole, sans penser à mal, dans l'honnête besoin d'une réfection que la course matinale avait développé, dévorait avec entrain.

« Encore une tranche, là... Mange, mon petit, mange! Tout cela ne t'engraissera pas... »

En dépit des gestes délicats et de la tenue irréprochable, il était saisissant de voir ce qu'il engloutissait. A peine tordues, les bouchées coulaient; la pomme d'Adam fonctionnait comme une machine en travail. On se demandait ce que cela devenait, comment un tel appétit ne profitait pas mieux à ce corps grêle. Phénomène inexplicable et absolument semblable à ce qui s'était passé pour l'héritage. De ces mêmes dents avides, sans plus de profit, cette fortune avait été engloutie. Ce gosier terrible, cet estomac insatiable, l'avait fait disparaître jusqu'aux dernières miettes. L'homme semblait né exprès pour ce monstrueux office de destruction, triturant, ensevelissant tout ce qui était à sa portée, et content de lui, souriant, comme tout être qui remplit sa mission.

« Il me dégoûte, allons-nous-en! dit Henriette en s'écartant de la fenêtre. Allons faire un tour au jardin.

— Il faudra passer devant lui, dit Claudine.

— Eh bien! Crois-tu qu'il me fasse peur? Ne sommes-nous pas chez nous? »

Elles descendirent. Sur le seuil, Henriette eut un joli mouvement de recul, comme si elle ne s'attendait pas à voir là le marquis de la Planède.

A cette gracieuse apparition surgissant des profondeurs sombres de la ferme, Anatole se dressa aussitôt, la serviette flottant sur les genoux, et fit un salut profond qui lui courba l'échine et distendit comme des anneaux les vertèbres du cou. La jeune fille, avec une petite inclination de tête, fila avec Claudine vers le jardin.

Mais elles ne s'enfoncèrent pas loin, et, tout près de l'entrée, sous un bosquet de lilas qui joignait la claire-voie, à peu de distance de la table, pouvant tout voir sans être vues, elles s'assirent.

Le marquis était au dessert. Maintenant, une grosse poire embrochée au bout de sa fourchette, avec beaucoup d'art et de dextérité il la pelait.

« Va-t-il déjeuner jusqu'à demain? Il n'en finira pas... Tiens! suis-je sotte? j'ai oublié mon chapeau de jardin. Ce boléro préserve mal...

— Je vais le chercher, dit vivement Claudine en se levant.

— Ne bouge pas, ma petite! merci... Attends là. »

Et de nouveau Henriette regagna la ferme. De nouveau le marquis de la Planède se leva et s'inclina sur son passage.

Elle revint avec le frêle chef-d'œuvre galamment posé sur le front. Un parterre s'y épanouissait, mêlé de pompons et de panaches. Et parmi les gazes qui flottaient, les légers rubans qui s'envolaient, sa

petite figure blanche et rose, les grands yeux bleus, les lèvres vermeilles souriaient comme une fleur fraîche éclose. Pour la troisième fois, le marquis se souleva, fit le plongeon et se rassit.

« Tu comprends, je me moque de lui! Mais, en somme, il est poli. Dans ce monde-là, ma chère, ils sont tous polis. Ça, on ne peut pas le leur enlever... Ah ! voici le café. »

Le marquis tira son étui et alluma un gros cigare. Puis, se détournant à demi de la table, les jambes croisées et le coude sur la nappe, il se mit à chasser d'énormes bouffées. De temps à autre, il secouait une miette, tirait sa manchette, détachait du petit doigt la cendre de son cigare. Et il restait là, l'œil vague et brillant, un peu de chaleur aux joues, enfoncé dans une profonde sensation de bien-être.

C'est alors que le père Frédéric se présenta. Le marquis l'invita à s'asseoir et lui versa un petit verre d'eau-de-vie.

« Vous avez ici des étrangers, père Béchard? Je viens de voir une jeune dame...

— C'est ma nièce... Une jeune fille, monsieur le marquis, la fille de mon frère Béchard le Parisien, le directeur de la Place Royale.

— Ah! » fit Anatole distraitement.

En même temps, d'un geste noble, il ramassait les billets de banque étalés sur la table, et, sans les compter, les froissant en paquet, les fourra dans la poche de son veston. Disparus! fondus à jamais! évanouis en fumée! comme tant d'autres qui avaient pris le même chemin.

Puis il dit, le sourire aux lèvres, d'un ton assez philosophique :

« Mon pauvre père Béchard, c'est la dernière fois, j'en ai peur, que nous nous voyons. Ce n'est plus moi, la prochaine fois, qui viendrai toucher le semestre... Tout cela pour vous apprendre que cette ferme va décidément se vendre.

— Monsieur le marquis m'a déjà dit cela si souvent!... Et la ferme est toujours à lui.

— Oui, dit Anatole, mes créanciers sont gens assez accommodants. Je n'ai pas trop à m'en plaindre. Ils y ont mis de la patience, de la complaisance. Mais tant va la cruche à l'eau... Cette fois, c'est fini, ils n'attendront plus. Les poursuites sont commencées... Je m'étonne de ne pas voir ici (il promenait un œil riant sur la façade de la ferme) les affiches de la vente. Elles couvrent tout le canton.

— L'afficheur est venu, dit le père Richard, je ne l'ai pas toléré... Je ne le tolérerai pas ! »

Le marquis regarda le paysan avec une admiration ravie.

« Voilà qui est d'un brave homme, d'un bon serviteur! »

Il ajouta doucement :

« Par malheur, cela n'empêchera rien.

— Bah! Monsieur le marquis trouvera bien encore le moyen de s'arranger. Quand on est un la Planède!

— Je suis un la Planède, c'est vrai. Et tout ce qu'un la Planède pouvait faire, je l'ai fait. Vaillamment, héroïquement, avec tout le zèle et toute l'ardeur dont j'étais capable, ne me suis-je pas démené, frappant à toutes les portes, faisant valoir mon nom, mon titre, harcelant amis, inconnus, et surchargeant mes biens d'hypothèques, pour plus qu'ils ne valent peut-être? Ce n'est pas rien, cela, je pense! Mais, au bout du fossé la culbute... En pouvait-il être autrement? Je vous le demande, mon vieux Béchard, en pouvait-il être autrement, aux tristes jours où nous vivons, avec cette politique qui va si mal, toutes choses qui enchérissent, les impôts qui nous écrasent?... »

L'entretien se poursuivit. A un moment, le marquis cria :

« John! »

Aussitôt, des profondeurs de la remise, l'attelage roula, vint se ranger devant le seuil.

Le marquis serra la main du père Béchard, et, s'élançant sur le siège, prit les guides en repoussant le groom à côté de lui, puis toucha. Comme il passait devant la porte du jardin, Henriette en sortait. Il souleva une dernière fois son petit melon, fit une dernière révérence. Et, légère comme une flèche, la charrette anglaise glissa par les prairies, s'enfonça dans la vallée, un rayon de soleil tournoyant dans les roues, et toujours la silhouette d'Anatole se détachant sur le haut siège, à côté de John écrasé sous lui, le buste raide et les bras croisés. A un coude, elle disparut.

« Tu viens trop tard, dit Henriette au jeune François qui, son album sous le bras et revenant d'une de ses courses, descendait la rampe boisée en arrière de la ferme. Tu n'auras pas vu le marquis de la Planède.

— Bon! dit-il, je l'ai vu d'autres fois.

— Comment le trouves-tu ?

— Pour ce que j'en veux faire, je ne le trouve ni bien ni mal.

— Il est ridicule, déclara-t-elle, voilà mon opinion. »

LÉON BARRACAND.

(*A suivre.*)

CHAMBERLAIN, CECIL RHODES AND C°

Il n'était pas besoin, pour justifier cette rubrique, des dessous que vient de révéler l'*Indépendance Belge* en publiant une série de dépêches échangées entre M. Fairfield, chef de section du Sud africain au Colonial Office, et M. Hawkesley, conseil judiciaire de la *Chartered* et avocat de M. Cecil Rhodes.

Après avoir conclu de ces relations, connues et encouragées par le chef du Colonial Office, que M. Chamberlain, possesseur d'intérêts considérables dans la Chartered et autres compagnies du même genre, a dû être complice de M. Rhodes, le journal belge ajoute que M. Chamberlain a tout fait pour tirer d'affaire M. Rhodes et le docteur Jameson et qu'il n'est plus permis d'ignorer les motifs qui ont fait déclarer la guerre au Transvaal.

C'est cependant un fait ressassé par la discussion que M. Chamberlain était et est encore l'ami personnel de M. Rhodes. C'est au milieu de 1895 que M. Chamberlain est entré dans le Ministère de lord Salisbury avec le portefeuille des Colonies. C'est quelques mois après qu'a eu lieu la tentative dirigée par le docteur Jameson contre le Transvaal.

Il suffit de connaître l'histoire de la *Chartered* depuis sa fondation et, en particulier, depuis la guerre du Matébéleland, pour en conclure que M. Cecil Rhodes avait le projet bien arrêté de s'emparer du Transvaal.

Qu'il ait voulu tenter l'aventure à ses risques et périls et que le gouvernement anglais l'ait laissé agir dans ces conditions, ce n'est pas douteux; pas plus qu'il n'est contestable que le haut commissaire du Cap, ainsi que M. Chamberlain à Londres et, vraisemblablement, les personnages considérables qui sont à la tête de la *Chartered*, ont parfaitement connu à son heure le rôle que M. Rhodes voulait faire jouer à cette Compagnie.

Épiloguer sur cette évidence flagrante pour aboutir à cette conclusion, dont quelques-uns prétendent tirer aujourd'hui une justification, que MM. Rhodes, Chamberlain et leurs associés ont voulu accaparer par pur patriotisme toute l'Afrique australe, y compris un pays indépendant et accrédité auprès de toutes les puissances comme le Transvaal, c'est jongler avec l'euphémisme.

La cause de la guerre actuelle entre Anglais et Boers a son origine dans le plan infernal de M. Cecil Rhodes, dont la première manifestation a été la tentative criminelle de Jameson. Il n'y en a point d'autre. C'est la conception d'une affaire malhonnête greffée sur un rêve d'extension géographique et politique. Si le Transvaal n'eût pas été ce qu'il est, un foyer de richesses, MM. Rhodes et Chamberlain n'y eussent pas songé. En vérité, il faut ramener à ses proportions dépourvues de grandeur la combinaison de ces deux hommes. Qu'elle ait été ignorée d'abord de la plupart des Anglais, nous le croyons; qu'elle ait été le secret de quelques rêveurs, c'est possible. N'empêche qu'elle leur a été suggérée comme une affaire par une Compagnie d'affaires, et que les tortueux débats auxquels a donné lieu l'incident Jameson, comme la campagne politique poursuivie depuis par M. Chamberlain avec le Transvaal, achèvent de le démontrer.

Tant qu'il s'était agi de s'étendre en pays nouveau et barbare, les apparences étaient demeurées sauves. La *Chartered* avait accompli une évolution prévue. Mais, après l'occupation des territoires désormais désignés sous le nom de Rhodesia, et alors que la *Chartered* en vint à se demander comment elle allait, pour compléter son programme d'accaparement et de fédération économiques, résoudre la destinée qu'elle prétendait imposer au Transvaal, il lui fallut imaginer des moyens de tendance et des prétextes à intervention. Elle pensa les trouver en insinuant à quelques groupes de l'élément étranger de Johannesburg l'idée de certaines revendications. Cet élément, qui exploite les mines d'or et représente de gros intérêts européens, devait partiellement prêter l'oreille à des insinuations qui le représentaient comme lésé dans son importance économique par une législation locale exclusive.

Mais, comme la *Chartered* n'attendait pas des résultats suffisants de l'action isolée de cet élément étranger, elle s'avisa de l'aider par une action directe. On sait la suite.

Le docteur Jameson et son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Villoughby, des horse-guards, qui dirigeaient l'expédition contre les Boers, furent faits prisonniers. Ils sont aujourd'hui quelque part, sur le grand tapis vert de l'Afrique australe, à Ladysmith, croyons-nous, avec le frère de M. Rhodes; comme le colonel Baden-Powell, cet officier que le très honorable sir Henry Loch, haut commissaire de l'Afrique du Sud, fit arrêter pour ses cruautés pendant la guerre du Matébéleland, est aussi à Mafeking; comme M. Cecil Rhodes, enfin, l'initiateur de mauvais augure de cette lamentable guerre, est à Kimberley. Tous les virtuoses de cette aventure que l'Angleterre n'eût jamais dû sanctionner sont sur la brèche.

Déjà, le 13 février 1895, à la Chambre des communes, M. Labouchère, dans un amendement relatif aux affaires du Matébéleland, disait : « Aucune investigation sur les récents événements en Afrique australe ne sera complète si elle ne porte aussi sur l'action financière et politique de la Compagnie à charte du sud-africain. » Et il ajoutait : « Tous les procédés de la *Chartered* ont eu un caractère d'agio-

tage : on a cherché à augmenter la valeur des actions. »

On peut croire, cependant, que le rôle de la Compagnie du sud-africain, considéré comme une manifestation excessive de cette liberté anglaise qui, lorsqu'elle exulte, devient parfois un fléau pour les autres, n'a pas été compris par tous les Anglais comme par ses initiateurs. Ceux-ci n'en ont, d'ailleurs, appelé à l'opinion que sur le tard, alors que l'incident des *Uitlanders* de Johannesburg leur a permis de brouiller le jugement des profanes.

Seuls, quelques hommes audacieux, âpres au gain, grisés d'espérances féeriques et peut-être étourdis par des succès que la destinée n'avait pas encore contrariés, ont conçu, caressé, poursuivi le plan formidable d'une absorption de toute l'Afrique australe, de ce foyer de richesses que des capitaux étrangers sont admis à exploiter, c'est vrai; mais qui n'appartient pas tout entier à l'Angleterre et qui représente une enclave et une lacune, comme une anomalie gênante dans l'ensemble des opérations dont l'Angleterre avait rêvé d'avoir le monopole.

Devant cette combinaison de chiffres dont la *Chartered* a évidemment dressé le tableau, l'idée grandiose d'une unité britannique s'affaiblit, et fait place à un sentiment de moindre allure et infiniment moins digne de respect.

L. SEVIN-DESPLACES.

L'AFFAIBLISSEMENT DE LA NATALITÉ EN FRANCE [1]

La population française reste à peu près stationnaire. L'excédent des naissances sur les décès devient chaque année de plus en plus faible et si, pour l'année 1896, il s'est relevé au chiffre inespéré de 93 700, on ne doit pas se hâter de chanter victoire, car cet excédent est dû beaucoup plus à une diminution de mortalité qu'à une augmentation du nombre de naissances.

Il ne faut pas toutefois se borner à constater cet arrêt dans le mouvement de la population, il est nécessaire de l'expliquer. En France, les familles nombreuses sont rares, parce que beaucoup de parents craignent de ne pouvoir assurer à leurs enfants des moyens d'existence suffisants, parce que les débouchés sont trop étroits, parce que les places de fonctionnaires, si recherchées pourtant, rapportent très peu. Si les Français avaient, comme les Anglais, des colonies florissantes où leurs cadets iraient s'établir, s'ils avaient le génie commercial et industriel des Allemands, leurs enfants se créeraient plus facilement une situation rémunératrice, et l'on verrait dans notre pays la natalité s'accroître...

Les naissances sont peu nombreuses chez nous, parce que nous n'avons pas d'aptitudes économiques, parce que la France est en décadence; mais il est également vrai de dire que la décadence de la France résulte en partie du petit nombre des naissances. C'est ce que nous allons essayer de démontrer.

Non seulement il n'est pas du tout évident qu'il soit avantageux pour un pays d'avoir une population peu nombreuse, mais on pourrait, semble-t-il, très bien soutenir, quoique cela ne soit pas notre avis, qu'une population peu nombreuse est préférable.

Éclairons cette idée par une comparaison.

Une famille de deux membres possède une fortune de 200 000 francs; cette fortune se partage également entre ces deux membres, dont chacun, par conséquent, aura 100 000 francs. Ils placent leur argent à 4 p. 100, et dépensent chacun 3 000 francs par an, il leur restera donc à la fin de l'année 2 000 francs qu'ils pourront employer à faire des placements. Supposons maintenant que la famille ait dix membres au lieu de deux; non seulement ils ne mettront plus rien de côté, mais ils auront à peine de quoi vivre. Il en est de même pour un peuple : la fortune de la France se compose de quelques milliards sur lesquels vivent les Français. Si ceux-ci sont trop nombreux, la part de chacun d'eux deviendra insuffisante et les sommes épargnées se réduiront presque à rien, de sorte que le capital national, loin de s'accroître, s'émiettera et s'épuisera peu à peu. La force de la France réside donc dans ses capitaux beaucoup plus que dans sa population. « La France, dit M. de Molinari, comme la Hollande et la Suisse, exporte plus de capitaux qu'elle n'en importe, et en acquérant ainsi des propriétés au dehors avec l'influence qui est naturellement attachée à la propriété, en participant à l'administration des chemins de fer, des mines et des autres entreprises industrielles qu'elle contribue à fonder dans les pays étrangers, elle y acquiert certainement plus d'influence et s'y crée des relations plus avantageuses que si elle se bornait, comme l'Allemagne, à leur envoyer le surcroît de sa population. »

On objectera qu'un peuple à population très dense pourra, quand viendra la guerre, mettre sur pied une armée supérieure à celle de ses ennemis. Mais l'argument ne perd-il pas, à l'heure actuelle, beaucoup de sa force ? Selon toute probabilité, les guerres deviendront de moins en moins fréquentes, et ce ne sera plus à coups de canon dans les vallées ou dans les plaines, mais sur les champs de bataille de l'in-

[1] Ce chapitre est extrait d'un ouvrage de M. le baron Ch. Mourre : *D'où vient la décadence économique de la France*, qui paraîtra prochainement à la librairie Plon.

dustrie et du commerce que se gagneront les grandes victoires de l'avenir!

En outre, comme le fait observer M. de Molinari, la victoire ne reste pas toujours aux troupes les plus nombreuses. « Napoléon, dit-il, possédait de plus gros bataillons que les Anglais, le czar Nicolas disposait de plus d'hommes que la France et l'Angleterre, les sécessionistes des États du Sud avaient, au début, des armées plus nombreuses que les États du Nord. Cela n'a pas empêché Napoléon, le czar Nicolas et les États du Sud d'être vaincus, ils l'ont été par le capital. »

Soutenir que l'affaiblissement de la natalité n'est pas un mal est donc une affirmation qui n'a rien de paradoxal. Pourtant l'opinion contraire nous paraît la vraie. Nous disions tout à l'heure que si une fortune de 200 000 francs se divise en dix parts, les héritiers ne pourront rien épargner à la fin de l'année, tandis qu'ils le feront si la fortune a été divisée en deux parts seulement. Cela n'est aucunement prouvé. Les phénomènes économiques n'obéissent pas à des lois mathématiques et, malgré les apparences, il n'est pas du tout évident qu'un homme soit dix fois moins riche parce qu'il héritera d'une part dix fois moins considérable. Habitué dans la maison paternelle à une certaine aisance, il voudra la conserver, et la situation un peu gênée où il se trouve sera un stimulant efficace pour le pousser à augmenter sa fortune. Son énergie sera décuplée.

Veut-on un exemple qui confirme cette hypothèse? On n'a qu'à lire, dans le *Lombart Street* de l'écrivain anglais Bagehot, comment de jeunes maisons de banque hardies et entreprenantes arrivent peu à peu à terrasser les anciennes, trop circonspectes et moins agiles, et comment les petits commerçants expulsent parfois, comme cela eut lieu à Gênes et à Venise, « les princes marchands » dont le commerce tend à devenir chaque jour plus routinier.

M. Paul Leroy-Beaulieu constate le même fait. « Parmi les grandes maisons de commerce et de banque qui sont écloses dans le courant du XVIIIe siècle..., on ne peut guère en citer qu'une » qui ait conservé sa situation, « la maison Rothschild; encore est-elle devenue plutôt une maison s'enrichissant par l'économie persévérante que par la direction imprimée aux entreprises... Sous le second Empire, l'impulsion financière fut donnée, tant dans notre pays que dans l'Europe occidentale et centrale, par des hommes nouveaux, les frères Pereire; de même en Allemagne, les noms principaux de la finance contemporaine n'ont qu'une notoriété récente. » Et M. Leroy-Beaulieu cite à ce propos le mot d'un romancier: « J'entends un bruit de bottes vernies qui descendent et de sabots qui montent. »

Je ne prétends pas cependant qu'il faille, pour amasser une grosse fortune, commencer d'abord par être pauvre, cela serait le plus ridicule des paradoxes. Je dis simplement ceci : considérez une fortune d'un million appartenant à un seul héritier. Considérez une autre fortune également d'un million appartenant à dix héritiers de même intelligence et de même énergie que l'héritier précédent, et voyez, après vingt ans écoulés, si le million partagé ne se sera pas plus accru que l'autre.

On ne doit pas, en effet, oublier que tout individu soit par les placements qu'il fait, soit par son travail, est producteur tout aussi bien que consommateur, et que si le désir de parvenir le stimule, il produira plus qu'il ne consomme. La fortune d'un pays n'est pas un fromage, et ses habitants ne sont pas les rats destinés à le manger. Elle est plutôt une citadelle, dont les citoyens sont les gardes; plus ils sont nombreux, mieux ils sauront la fortifier et la défendre au jour de l'assaut.

On pourrait peut-être me répondre : « Essayer de faire fortune? Se lancer dans les affaires? Quoi de plus dangereux? N'est-il pas plus raisonnable de placer, comme font les Français, ses capitaux en bonnes valeurs? Ne vaut-il pas mieux se contenter d'une aisance modeste, mais assurée? » — Sans doute, cela est préférable au point de vue de chaque individu pris en particulier. Celui qui place son argent en rente sur l'État, ou en obligations de chemins de fer, marche, il est vrai, par suite de la diminution du taux de l'intérêt et des conversions, à l'appauvrissement certain; il agit toutefois prudemment, car il est sûr au moins de conserver son capital. Mais si tous les individus d'une nation font de même, il est évident que la nation s'appauvrit.

Dans les pays, au contraire, où règne une grande activité économique, aux États-Unis, par exemple, les ruines sont certainement plus fréquentes qu'en Europe; toutefois, tout compte fait, non seulement les gains des uns annulent les ruines des autres, mais ils se chiffrent par un fort excédent qui augmente la fortune nationale.

Aucun doute n'est plus permis. L'accroissement du nombre des naissances est avantageux, à un certain point de vue tout au moins, à la prospérité du pays.

M. de Molinari objecte que l'affaiblissement de la natalité n'est ni un bien, ni un mal, que c'est là un fait qu'on ne peut ni empêcher, ni produire, que la population augmente ou diminue mécaniquement, selon que les subsistances sont plus ou moins abondantes, selon que le taux des salaires est plus ou moins élevé.

Nous reconnaissons qu'il existe une très grande part de vérité dans cette argumentation. Mais affirmer que « la natalité est un effet et non une cause »,

c'est, nous semble-t-il, aller bien loin. Une pareille proposition ne peut pas être rigoureusement exacte. Il n'existe pas de fait qui ne soit à la fois effet et cause. La natalité ne peut pas être un simple résultat. Elle réagit avec une force plus ou moins vive, mais toujours avec une force quelconque, sur tout l'ordre des phénomènes économiques, c'est-à-dire qu'elle contribue, si son taux est élevé, à créer de nouveaux débouchés. En France, par exemple, si la natalité augmentait, les carrières libérales et gouvernementales, déjà trop encombrées, ne suffiraient plus à occuper les jeunes gens, et on les verrait probablement se porter soit vers l'industrie ou l'agriculture, soit vers les entreprises coloniales.

Je prévois une objection : Vous soutenez que *si* la natalité augmente, les débouchés augmenteront. Tout repose sur ce *si*, c'est-à-dire sur une hypothèse, et c'est précisément cette hypothèse que je n'accepte pas. En France, on a peu d'enfants parce qu'ils coûtent plus qu'ils ne rapportent, et ils coûtent plus qu'ils ne rapportent parce qu'il existe peu de débouchés. Je veux bien admettre qu'une augmentation de population créerait de nouveaux débouchés, mais je ne comprends pas comment cette augmentation se produirait si les débouchés n'augmentaient pas les premiers.

Je réponds : les débouchés ne règlent pas seuls la population. D'autres causes, dont il ne faut pas méconnaître l'influence, agissent sur elle. Telle est, pour n'en citer qu'une, l'esprit religieux. Supposons un retour vers les idées religieuses, il s'ensuivra pour le moins un léger accroissement de population. Alors un certain nombre de jeunes gens, au lieu de devenir fonctionnaires, iront aux colonies, s'adonneront à l'agriculture ou au commerce; s'ils réussissent, ils attireront sur eux l'attention du public ; d'autres se diront, en les voyant, qu'il vaut mieux, après tout, travailler pour son compte que de végéter dans un bureau pour le compte de l'État, et, l'exemple se répandant de proche en proche, ils trouveront chaque jour de nombreux imitateurs. Bref, il se produira un mouvement économique assez sensible, qui aura eu pour point de départ non pas la perspective de débouchés nouveaux, mais un accroissement de population.

Le seul cas où la proposition de M. de Molinari paraît être d'une exactitude presque complète est celui d'un peuple aux mœurs primitives et à l'esprit peu entreprenant, le peuple irlandais par exemple, ou le peuple chinois. Avant l'émigration en Amérique, l'étendue des débouchés déterminait presque seule le taux de la natalité chez ces deux peuples. Si les Irlandais mettaient au monde plus d'enfants qu'ils n'en pouvaient nourrir, comme ils étaient trop peu ingénieux et trop routiniers pour se créer de nouveaux moyens de subsistance, l'excédent mourait de faim, et la population revenait à la quantité normale. Mais pour des races énergiques et actives comme la race anglo-saxonne, la race française et la race allemande, il est certain qu'un accroissement de population stimulerait au plus haut degré l'esprit d'entreprise et contribuerait à la prospérité du pays.

* * *

Nous avons essayé de montrer que l'accroissement de la natalité est un bien. Faisons toutefois une remarque capitale : cet accroissement produit des effets très inégaux selon que la natalité augmente dans les classes *riches*, ou dans les classes *ignorantes*.

Examinons d'abord ce qui se produirait si les classes ouvrières avaient seules une forte natalité.

Les salaires se sont accrus depuis le commencement du siècle, les ouvriers peuvent, avec le prix de leur travail, se procurer une somme d'objets plus considérable qu'autrefois. La raison en est que les découvertes modernes, les progrès de l'agriculture et de l'industrie, permettent de produire en plus grande quantité, de fabriquer à meilleur marché. Mais quels ont été les auteurs de ces progrès? Qui a inventé de nouvelles machines, de nouveaux engrais, des perfectionnements de toute nature? Presque uniquement des gens appartenant aux classes intellectuelles. On doit bien quelques découvertes à de simples ouvriers dépourvus de toute éducation, mais le nombre de ces découvertes est si faible et leur importance si minime, par rapport au nombre des ouvriers, qu'on peut les considérer comme négligeables.

Ceci posé, imaginons un instant que la natalité s'arrête brusquement d'une manière totale dans les classes intellectuelles et continue à croître dans les classes ouvrières. Les découvertes qui sont presque uniquement l'œuvre des classes intellectuelles cesseront; de savants agronomes, par exemple, ne pourront plus doubler les rendements de la terre; le travail seul devra fertiliser un sol insuffisant pour la population qui augmente; la population croîtra plus vite que les subsistances : la loi de Malthus se vérifiera, l'humanité marchera à la famine.

Sans doute, cette hypothèse, sous la forme où nous l'avons présentée, ne se réalisera jamais : les naissances ne peuvent cesser complètement dans les classes intellectuelles. Il peut arriver toutefois qu'elles y soient très peu nombreuses. Alors les inconvénients que nous venons de signaler commenceront à se produire. Les classes intellectuelles, dont le service de l'État et les professions libérales absorbent déjà une partie des membres, ne pourront plus fournir des directeurs d'entreprises commerciales

ou industrielles en nombre suffisant; la production diminuera, et beaucoup de prolétaires resteront sans travail. C'est ce qui a lieu actuellement en Italie.

Faisons maintenant une autre hypothèse. Supposons que le taux de la natalité soit un peu plus élevé dans les classes intellectuelles que dans les classes ouvrières. Ce phénomène social ne semble pas devoir entraîner de conséquences fâcheuses. La seule crainte qu'on puisse avoir, c'est que la main-d'œuvre vienne à manquer, de manière que les ouvriers n'étant plus en assez grand nombre pour fournir les personnes qui ne travaillent pas manuellement des denrées et des objets dont elles ont besoin, celles-ci se trouvent dans une situation précaire. Mais ce grave inconvénient se produirait-il qu'il ne suffirait pas à annuler les avantages d'une natalité élevée dans les classes intellectuelles. Plus en effet les membres de ces classes seront nombreux, plus les découvertes seront fréquentes, plus la quantité de subsistances augmentera, plus le bien-être général deviendra grand. Du reste, le péril que créerait le manque de main-d'œuvre est imaginaire, car alors un certain nombre de jeunes gens de famille se verraient contraints par la nécessité d'embrasser les professions manuelles, et la proportion entre les classes se rétablirait immédiatement. Ainsi le taux de la natalité ne peut jamais être trop élevé dans la portion la plus instruite de la société. On doit redouter, au contraire, qu'il ne le soit pas assez, qu'il reste un excédent d'ouvriers sinon sans travail, du moins insuffisamment dirigés, parce qu'ils n'ont pas à leur tête des hommes ayant reçu l'instruction nécessaire. Tel est, par exemple, le cas des paysans qui auraient grand besoin des conseils d'agronomes expérimentés.

En outre, avec une natalité très forte dans les hautes classes, l'État n'a pas à redouter les maux du fonctionnarisme. L'État ne peut plus alors pourvoir aux besoins de tous ceux qui lui demandent des places, un grand nombre de jeunes gens sont forcés d'aller chercher fortune ailleurs, beaucoup d'entre eux s'enrichissent; leur exemple décide les autres à les imiter et les détourne du fonctionnarisme.

Malheureusement, il n'est guère de nation où les hautes classes soient plus malthusiennes qu'en France. C'est ce fait, dont nous venons de signaler la portée économique, qu'on n'a pas assez remarqué. On dit : « Le taux de la natalité est très faible dans notre pays », mais on ne fait pas attention que ce n'est pas seulement ce taux pris dans son total qui est alarmant, mais surtout l'écart entre le taux de la natalité de la population riche et celui de la population pauvre.

Ainsi, à Paris, si l'on prend le taux moyen de la natalité pour les six quartiers les plus riches (Saint-Thomas-d'Aquin, Chaussée-d'Antin, Place-Vendôme, Invalides, Madeleine, Porte-Dauphine) et le taux de la natalité pour les six quartiers les plus pauvres (Père-Lachaise, Pont-de-Flandre, Gare-d'Orléans, Javel, Maison-Blanche, la Chapelle), on voit que le premier est au second dans le rapport de $\frac{4,9}{13}$, ce qui revient à dire qu'à Paris les riches ont presque trois fois moins d'enfants que les pauvres.

A Berlin, ce rapport de natalité entre les quartiers riches et les pauvres se relève au contraire à $\frac{9}{13}$ et à Londres à $\frac{9,3}{13}$.

Une des causes de l'affaiblissement de la natalité est l'âge tardif des mariages.

Les jeunes gens, avant de se marier, veulent se créer une position. Mais en France, par suite du manque d'aptitudes économiques de la race, ils n'entrevoient d'autre perspective que de devenir fonctionnaires, avocats ou médecins, et comme les candidats sont nombreux, les examens difficiles, les professions libérales encombrées, il est très difficile à un jeune homme d'arriver à gagner quelque argent avant vingt-cinq ou trente ans. De là, nécessité pour lui d'ajourner son mariage à une époque lointaine.

L'armée seule devrait faire exception ; on peut être sous-lieutenant à vingt et un ans. Cependant je ne crois pas que l'ensemble des officiers se marie plus jeune que les civils. C'est que le métier militaire ne conduit pas à la fortune ; beaucoup d'officiers qui, avec leur paye et une modeste fortune personnelle vivent avec aisance, se trouveraient fort gênés s'ils étaient chargés d'une famille. Aussi un grand nombre attendent le grade de capitaine avant de songer au mariage.

Faute d'amour légitime, les jeunes gens se livrent à l'amour illégitime. Mais ce qu'il est important de constater au point de vue social, c'est qu'en France cette vie de garçon se prolonge pour eux pendant de longues années. Aussi notre pays est-il un de ceux où s'étale la corruption la plus grande. On n'y trouve que romans obscènes, que chansons grivoises, que spectacles immoraux. On est frappé, quand on va au théâtre dans une ville allemande, de l'honnêteté des comédies qui contraste puissamment avec les pièces françaises, où l'adultère est presque toujours déifié. En Angleterre également, la vie de famille est plus développée qu'en France et la décence est beaucoup plus grande.

C'est qu'en Angleterre, en Allemagne, le fonctionnarisme étant moins en honneur, les mariages se font à un âge beaucoup moins tardif. Quel grand avantage un jeune Anglais trouve-t-il à se marier à trente ans? Son père l'occupe dans son usine, ou dans sa maison de commerce, lui donne les fonds

nécessaires pour qu'il s'établisse aux colonies. Il a parfois dès vingt et un ans une position assurée.

Nous n'aurions pas du reste à nous occuper de la corruption qui règne en France, si cette question ne touchait pas directement à notre sujet. La débauche en effet prépare mal aux qualités sérieuses qu'exige l'administration d'une fortune. Ce qui est plus grave encore, c'est que les habitudes d'immoralité contractées avant le mariage se conservent souvent après, et conduisent aux pratiques condamnables du malthusianisme, qui lui-même mène un pays à l'appauvrissement.

Ainsi nous sommes arrivés à ce résultat que le malthusianisme venait du manque d'aptitudes économiques de la race, dont nous avons expliqué plus haut en partie les causes, que le malthusianisme amenait un retard dans l'âge des mariages, que le retard dans l'âge des mariages conduisait à l'immoralité, que l'immoralité réagissait à son tour comme une cause nouvelle, qui augmentait le malthusianisme. C'est là un de ces jeux singuliers de causes et d'effets qu'on a souvent l'occasion de rencontrer en sociologie.

Y a-t-il un remède à cette situation? Doit-on réprimer la licence? L'intervention de l'État en cette matière serait très difficile et inutile. Le seul remède efficace est de supprimer la cause du mal, c'est-à-dire le célibat des jeunes gens. Il faudrait pour cela pouvoir les dégoûter du fonctionnarisme.

La Question juive. — Les Français n'ayant pas d'aptitudes économiques, il s'ensuit que les Juifs, plus habiles qu'eux, accaparent une partie assez importante de la richesse française. Or à quelque parti qu'on appartienne, et en se plaçant sur le terrain exclusivement scientifique, il est certain que c'est un danger pour un peuple d'avoir dans son sein une race étrangère, opulente, puissante, ne s'assimilant pas. Le reste de la nation la prend en haine. Un antagonisme se produit; des désordres sont inévitables.

En Angleterre, la situation des Juifs n'est pas la même. Ils étaient au moyen âge plus riches que les Anglais, mais à mesure que ceux-ci ont appris à travailler par eux-mêmes ils ont égalé les Juifs en richesse. Les Juifs étant, de l'autre côté du détroit, des rivaux moins redoutables qu'en France, sont donc moins détestés. En Allemagne également, si la richesse continue à s'accroître, l'antagonisme des races tendra à disparaître.

* *

L'Enseignement. — Le manque d'esprit pratique des Français se traduit encore par l'éducation défectueuse qu'on donne à la jeunesse.

Comme l'a montré M. Demolins, au lieu d'apprendre aux élèves à se tirer d'affaires eux-mêmes, de développer leur initiative individuelle, d'en faire des hommes en un mot, on ne songe qu'à leur inculquer de force des connaissances indigestes. Ce genre d'enseignement est la conséquence du fonctionnarisme (1). Il faut en effet subir avec succès les épreuves d'un concours pour avoir accès aux charges de l'État. Mais quel sera le candidat reçu? Celui qui aura acquis le plus de connaissances, qui aura appris le plus de choses par cœur. Et, pour réussir, il faut se préparer de longues années à l'avance. Par là s'explique le surmenage qu'on impose aux jeunes élèves de nos lycées.

Quant aux programmes, ils sont, pour la plupart, d'une absurdité évidente. Veut-on former des philosophes? On demande aux candidats à la licence de philosophie du grec qu'ils oublient aussitôt l'examen passé. Veut-on former des officiers? On part de ce principe excellent que les candidats doivent connaître la géographie. Mais on leur pose les questions les plus inutiles et les plus fastidieuses. Veut-on former des agriculteurs? A Grignon, on enseigne aux élèves l'économie politique, la géologie, le génie rural. Sans doute, il peut leur être profitable de posséder certaines notions de ces sciences, mais il vaudrait encore beaucoup mieux qu'ils apprissent à fond l'agriculture. Or la science agricole, ainsi que celle de l'élevage, se divise en branches très nombreuses. Il ne serait donc pas exagéré de lui consacrer presque exclusivement les deux ans et demi qu'on passe à Grignon. En outre à Grignon, l'enseignement agricole est beaucoup plus scientifique que pratique, c'est-à-dire qu'on envisage bien plus le produit brut que le produit net. Ainsi l'on dira aux élèves quels sont les meilleurs procédés pour faire pousser les asperges, mais on leur donnera les renseignements les plus vagues sur ce que peut rapporter une aspergerie. Aussi l'élève qui sortira de Grignon se trouvera très embarrassé. Quelle branche de culture va-t-il choisir? Cultivera-t-il le blé, la vigne, ou les betteraves? Fera-t-il de l'élevage? Élèvera-t-il des bœufs ou des moutons? La seule considération qui doit le guider, c'est le bénéfice probable, mais à Grignon, on ne lui a jamais parlé de bénéfice (1).

Si l'on passait successivement en revue tous les programmes, si l'on examinait ce qu'on enseigne dans toutes les écoles supérieures, on constaterait partout les mêmes errements.

(1) [illegible] contre les honorables professeurs de Grignon. [illegible] bien que des savants [illegible] vue scientifique. — Mais ne [illegible] un cours spécial [illegible] vent rapporter les différentes branches de culture ?

Au point de vue de notre sujet, la décadence économique de la France, c'est surtout la mauvaise direction des écoles professionnelles, telles que Grignon, qu'il faut déplorer. Elles doivent avoir un but exclusivement pratique : enrichir les jeunes gens qui les fréquentent. On les fait sans cesse dévier de ce but.

Si nos méthodes défectueuses d'enseignement découlent du caractère français, tel que l'a formé l'histoire, elles réagissent à leur tour sur notre caractère et contribuent à lui enlever ses qualités pratiques. En un mot l'enseignement moderne est à la fois un effet et une cause.

CH. MOURRE.

NOTES D'ART

L'image de la femme [1].

Ce fut une charmante idée, toute de grâce et d'art, qui inspira à M. Armand Dayot cette revue de la beauté à travers les âges, qu'il intitule l'*Image de la Femme* : idée de grâce — nul besoin d'y insister ; idée d'art en outre, s'il est vrai, comme l'écrit Gœthe, que « le naturel de la femme est proche parent de l'art ». Voilà un mot qui va loin et qui appelle des commentaires, car il risquerait autrement d'être interprété juste à l'encontre du sens que lui prêtait son auteur. Il ne peut s'agir en effet d'un rapport intellectuel quelconque entre l'esprit féminin et la compréhension supérieure du beau. Bien trop clairvoyant était le poète de Weimar, trop au fait surtout de la fonction et de la destinée de chaque être, pour attendre de ces créatures de grâce autre chose que des perceptions proportionnées au volume de leur cerveau. Mais en revanche quelle admirable matière d'art, quel souverain excitant à la production, toujours nouveau et se renouvelant sans cesse à travers les siècles, Gœthe ne voyait-il pas dans la femme ? Et c'est ce que tous les grands artistes ont senti en elle : une créature dont la fonction idéale sur terre est de susciter, de vivifier le désir de peindre, non pas seulement avec des lignes et des couleurs, mais avec des paroles et des sons. S'il en était besoin, le livre de M. Dayot serait la démonstration de cette vérité, car il n'est pas uniquement un historique de la beauté ; il est bien mieux, et bien plus que cela : une confidence du rêve que cette beauté fit naître chez les plus impressionnables, chez les plus sensibles des hommes.

Ce rêve, nous l'aimons pour lui-même, et pour les prolongements qu'il trouve en nous. Il nous est précieux, infiniment, parce qu'il est à nos yeux comme un symbole, variant avec chaque époque, d'autant de façons de sentir qui furent celles de ces disparues, et dont nous ne possédons plus d'autres traces que des confidences écrites ou peintes. Autant d'âmes évanouies qui animèrent ces beaux visages et leur donnèrent un sens : voilà bien ce que, de tous nos efforts, nous nous appliquons à reconstituer ! Et quel abîme de songerie, si l'on admet que « la corrélation perpétuelle de ce qu'on appelle l'âme avec ce qu'on appelle le corps explique comment tout ce qui est matériel ou effluve du spirituel représente et représentera toujours le spirituel d'où il dérive » ! D'un tel point de vue, qui est à proprement parler celui du psychologue, bien plus que de l'artiste, cette collection d'images expressives nous devient comme un magnifique répertoire des sentiments et des nuances d'émotion qui imprimèrent leur trace sur tant de visages. J'y vois à ce titre le plus précieux commentaire du document écrit, qui, rapproché de la lettre imprimée, éclaire d'une lumière soudaine les détails restés dans l'ombre. Comment en effet restituer dans son intégralité l'existence abondante et voluptueuse du XVIe siècle vénitien, si l'on ne joint aux sensuelles descriptions de l'Arétin quelque image de ces resplendissantes créatures fixées sur la toile par Paris Bordone et Titien ! Et si maintenant nous voulons prendre conscience de ces tournois de grâce piquante et d'esprit qui firent l'éclat de maint salon du XVIIIe siècle français, tout un volume de mémoires peut-être ne parlera pas si éloquemment à notre esprit que ces pastels inégalés de La Tour, où les Goncourt voyaient justement le *Panthéon* du siècle de Louis XV.

Il est un autre point de vue, moins spécial, et proprement artistique, que cette publication nous impose, et où il convient de s'arrêter, — car il s'en dégage une loi d'art qui serait la plus lumineuse démonstration de l'inanité des doctrines réalistes si, depuis longtemps, une telle démonstration n'avait été faite. De toutes ces figures de grâce rapprochées les unes des autres et groupées par époque, il ressort avec quelle énergie les artistes qui s'y complurent surent plier le modèle à leurs exigences, lui imprimer le caractère qui répondait à leur idéal, et, pour tout dire, l'illuminer du reflet de leur cerveau : d'où la belle et saisissante unité qui marque, non pas seulement chaque école, mais chaque grande période d'art.

Je néglige volontairement l'art grec qui, dans sa préoccupation continue de l'eurythmie des formes, manifeste un souci absorbant d'exclusive plasticité, et subordonne tout son idéal à la beauté visible ; ici la démonstration serait trop aisée. Mais n'est-elle pas pareillement facile avec la représentation de la

(1) Armand Dayot. *L'Image de la Femme*. Hachette.

femme au moyen âge, contraste vivant de l'idéal antique? Feuilletez vivement, les unes après les autres, ces images édifiantes, puis, d'un brusque coup d'œil, embrassez-les en leur ensemble, comme si vous les teniez dans le champ d'un kaléidoscope: vous aurez vite pénétré la loi d'esthétique qui les régit, et la parfaite unité d'inspiration d'où elles sont issues. Qu'il s'agisse de ces dévotes figures de *reines*, enchâssées au portail des cathédrales, ou de ces innombrables *vierges folles* en qui la statuaire du moyen âge symbolisait l'esprit malin, l'acuité physionomique du personnage est toujours la porte ouverte sur l'infini de l'âme qu'elle voudrait exprimer, et si manifeste apparaît la subordination du corps au visage qu'il n'y a pas à douter des intentions de l'artiste. Dans cette suite d'œuvres appartenant à la statuaire gothique qui va du XIIIe ou XVe siècle, je n'en vois qu'une qui fasse exception à la règle, cette obsédante *Barbe de Hottenheim*, de la cathédrale de Strasbourg, dont le buste, modelé avec amour par Nicolas von Leyen, présente ces voluptueuses rondeurs n'ayant d'analogues dans l'histoire de l'art que celles d'un Léonard ou d'un Giorgione deux siècles plus tard. A cette époque précisément, pour continuer notre démonstration, l'école vénitienne du XVIe siècle fixait sur la toile les magnificences de la vie extérieure et décorative: comme décor à ses fêtes somptueuses, elle disposait l'éclat de ses architectures et de ses ors. Voyez ici, en parcourant la suite des images qui animaient et vivifiaient de telles fêtes, la parfaite unité du type qui inspire les artistes, et comment c'est un même idéal de beauté qui préside à leur invention. Grandes dames de Véronèse, courtisanes de Pâris Bordone et de Titien, maîtresses de patriciens ou d'artistes, qu'elles soient parées de leurs longues simarres de soie ou qu'elles offrent l'étincelante nudité de leur corps dévêtu, toutes symbolisent magnifiquement le retour à la beauté païenne, et cette conception, restreinte mais audacieuse, d'une vie qui se limite aux joies terrestres.

C'est justement pour n'avoir pas su trouver son unité, pour s'être montrée impuissante à dégager la poésie propre à notre temps — car toute époque enferme sa signification et la mission de l'artiste est de s'appliquer à la découvrir — c'est pour ces raisons que l'école du portrait contemporain fait, dans ce livre, si pauvre figure à côté des magnificences d'autrefois. Serai-je désagréable à l'auteur en notant cette constatation? Je ne le pense pas, car il n'a fait ici que tenir son rôle de collectionneur et d'interprète. Peut-être eût-il été prudent de s'arrêter à la première moitié du XIXe siècle pour maintenir à l'ouvrage le caractère de beauté qui est sa raison d'être. Et vraiment, pour les mêmes motifs que nous déduisions plus haut à l'honneur des vieux maîtres, rien ne met plus en lumière la douloureuse impuissance de nos portraitistes modernes que le dernier chapitre de cet ouvrage. M. Dayot aurait voulu, de parti pris, leur jouer un mauvais tour qu'il n'eût pas procédé autrement, car l'idée qui s'impose en feuilletant les dernières images, suite de tant de magnificences, est nécessairement celle-ci : Autour de nous la vie s'agite. Que de figures expressives, rencontrées en maint endroit, dans les lieux publics, théâtres, salons, et jusque dans la rue! *expressives*, c'est-à-dire enfermant dans les plis sinueux de la bouche, dans l'acuité ou la mélancolie du regard, cette signification de l'âme qui est la marque d'un temps ou d'une individualité! Il n'est, pour le peintre, que de la sentir et de la traduire en poète. Quelle gloire pour un artiste moderne de l'avoir trouvée et fixée. Mais, hélas! où sont nos peintres de la femme moderne? N'insistons pas, et pour charmer nos yeux, remontons à cinquante années plus haut!

PAUL FLAT.

THÉATRES

THÉATRE-ANTOINE: *En paix...*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. L. Bruyerre.

Les lecteurs de cette *Revue* ont été renseignés sur les nouveautés théâtrales avec une intelligence si attentive que rien, en vérité, ne mérite d'être ajouté à ce qui leur a été dit. Je remercie, en leur nom et au mien, M. Paul Souday, — et je reprends ma besogne.

La pièce du Théâtre-Antoine, vous le savez déjà, est une pièce sur « les fous »; et je ne cacherai pas que l'idée d'écrire cinq actes sur un tel sujet me paraît assez singulière. Il m'est jadis tombé sous la main un volume, — dépareillé, grâce au ciel! — dont l'auteur avait, paraît-il, le projet de « romancer » les divers articles du code civil. J'ose espérer que l'auteur de *En paix* ne nourrit pas d'intentions aussi terrifiantes. Il s'attaque, aujourd'hui, à la loi de 1834, sur l'internement des aliénés... Encore une fois, c'est une idée qui me semble assez surprenante. Voyons, du moins, comment il a su la mettre en œuvre.

Varambaut, commerçant, revient après quelques semaines d'absence. Il trouve sa maison en désordre, les lettres d'affaires pas même ouvertes, les écritures mal en règle, les employés négligents ou absents, Et, chose plus grave, il découvre que son gendre Raoul Mériel, dont il a fait son directeur, lui a bel et bien flibusté une trentaine de mille francs. De tout cela il ressent une irritation justifiée. Il jette à la

porte, — avec son pied, — un garçon de bureau voleur, et rentre chez lui furieux, après avoir traité comme ils le méritent sa fille Mathilde Mériel, son gendre, et les parents de celui-ci.

Ce n'est pas tout, Varambaut a une autre fille, Lucie. Il s'était jadis brouillé avec elle, et, poussé par Mathilde et Raoul, l'avait même déshéritée. Elle revient; et, après une scène un peu grosse, et qui rappelle fâcheusement le genre Théâtre-Libre d'il y a dix ans, obtient la promesse que, dès le lendemain, le testament sera déchiré ; et nous avons le pressentiment qu'on n'aura guère qu'à y remplacer le nom de Mathilde par celui de Lucie, et réciproquement.

Les parents Mériel, — des gredins un peu dépourvus de nuances, — sont dans une assez fâcheuse posture. Varambaut leur réclame les trente mille francs, et il va déshériter leur fils. Il faut l'en empêcher à tout prix. Ils s'implantent chez lui, ce qui est surprenant après la scène de la veille, et le chambrent. Leur seule ressource est de faire enfermer Varambaut. Et, pour cela, ils ont mandé le docteur Collas, le célèbre aliéniste, qui nous apparaît aussitôt comme le dernier des chenapans. Il est, d'ailleurs, « professeur », ce qui, tout de même, est un peu roide!... Avec un pareil homme, les choses sont vite conclues. Reste le plus difficile : obtenir, sinon le consentement de Varambaut, du moins la signature de Lucie, au bas d'une demande d'internement; et Lucie la donne, après quelques hésitations... Ici, je ne comprends plus. Si Lucie est la personne uniquement avide qu'on nous a montrée, comment laisse-t-elle enfermer son père le jour même où il va révoquer le testament qui la dépouille? Elle sait que son père n'est pas fou. Alors?

Ceci, comme vous l'avez vu, est une traditionnelle exposition de mélodrame. Captation d'héritage, internement d'un homme qui n'est pas fou... etc. Et, conformément à la poétique du genre, les personnages de l'exposition ne reparaîtront plus au courant de la pièce. Varambaut et Collas en deviennent les seuls protagonistes, et nous prévoyons, — non sans quelque ennui et quelque gêne, — les scènes successives que nous allons voir : c'est-à-dire les progrès de la folie dans l'esprit faible de Varambaut... Il est juste de reconnaître que dans cette exposition de mélodrame, tout n'est pas complètement mauvais. Le premier acte, un peu bruyant, donne assez bien l'illusion du mouvement. Et le second acte contient, entre Collas et le médecin de Varambaut, une scène dont le comique, un peu « voyant », n'est pas dénué de tout mérite.

Mais, l'exposition finie, la pièce se développe, comme nous l'avions prévu, et d'une façon qui, pour être pénible, n'en est pas moins monotone. L'erreur de M. Bruyerre est d'avoir cru que l'espèce de crispation nerveuse que nous donne le spectacle de la folie était de l'intérêt. C'est tout juste le contraire. Devant le musée des horreurs qu'on étale sous nos yeux, nous avons précisément le même émoi que nous donne la vue d'un homme écrasé par une voiture. C'est-à-dire que l'art y est aussi étranger que possible. Une tache, même de sang, n'est pas de la peinture... La seule chose que nous ayons envie de savoir, c'est si Varambaut sera relâché ou non, — intérêt de « fait », donc intérêt de mélodrame; encore cet intérêt ne dure-t-il guère, tant le dénouement est certain, à partir du second acte.

...Voici donc Varambaut enfermé dans la maison de santé du docteur Collas. Là s'agitent une quantité de corps sans âme, aliénés ou maniaques. Et, déjà, une objection se présente. Si le Collas a chez lui tant de vrais fous, comment risque-t-il ce qu'il risque, — c'est-à-dire « tout », y compris la prison, — pour le bénéfice assez mince que doit lui rapporter Varambaut? Car il ne faut pas oublier qu'une perte de trente mille francs a suffi à le ruiner, ou tout au moins à ébranler son crédit; et, de plus, la vie des Mériel, qui vivent « sur » Varambaut, est celle de fort modestes bourgeois... Nous sentons la préoccupation de l'auteur, et son intervention dans les événements; il nous semble qu'il sacrifie la vérité à l'effet. Et c'est déjà pour nous détacher de son ouvrage.

Parmi les pensionnaires du docteur, il en est un, qui, lui non plus, n'est pas fou. Il a été enfermé à la suite d'une aventure fâcheuse; et sur sa personnalité je ne dirai qu'une chose, c'est que M. Bruyerre ne paraît pas difficile sur la manière de solliciter les applaudissements... Celui-là n'est pas fou; et il explique à Varambaut, en des couplets fâcheusement « écrits », comment il a pu, malgré Collas, échapper à la contagion de la folie ; ce qui, du reste, ne sert aucunement à Varambaut. En somme, sur dix ou quinze pensionnaires, deux faux aliénés, dont l'un a tout bonnement préféré l'internement au bagne. Collas serait-il un bienfaiteur de l'humanité...?

Il serait oiseux de conter par le menu les épisodes successifs de ce drame volontairement noir. Pendant quatre tableaux, nous assistons à la lutte entre Varambaut et Collas. Le premier veut s'en aller, aidé de son frère Pierre, à qui l'ancienne tendresse a fait oublier une longue brouille. Le second veut garder son pensionnaire, en dépit de tout. L'un après l'autre, nous voyons les extraordinaires procédés dont il use, procédés tantôt « ténébreux », tantôt vaudevillesques, et dont le moindre défaut est d'être parfaitement saugrenus... Citons-en quelques uns.

Il s'agit, naturellement, de rendre fou l'infortuné

Germeuil... je veux dire l'infortuné Varambaut. Et, comme la folie peut tarder, il faut obtenir de lui des manifestations qui pourront être données comme des preuves d'aliénation. Par exemple, un des signes de folie est l'illusion de l'ouïe. Collas fait cacher un interne dans la cheminée (je vous jure que je n'invente rien!) avec mission de cogner toute la nuit; Varambaut se plaint d'entendre « des bruits »... Donc, il est fou ! — Le même interne (qui ne dort guère, paraît-il) réveille Varambaut pendant la nuit, et lui faire croire qu'il l'hypnotise. Et Collas, qui écoute derrière une porte la conversation de Pierre Varambaut avec son frère, rentre et terrifie son « malade » en lui faisant croire qu'il lit dans ses pensées!... Entre temps, — il me faut encore affirmer que je n'invente pas ! — Collas engage un infirmier. Et ce médecin célèbre, ce « professeur », dont la maison doit forcément être soumise aux règlements ordinaires, le « professeur Collas » engage, *comme infirmier* (!!) un forçat en rupture de ban, qui lui a été indiqué par la préfecture de police !!... Alors, ce n'est plus Collas seul, dont il s'agit? Il a déjà donné à entendre qu'il a des amis au Palais... Et imaginez-vous cette formidable association, comprenant l'École de Médecine, la Magistrature (le Clergé aussi, sans doute), et la Police..., tout cela pour se partager les dépouilles de Varambaut, lequel doit payer, au maximum, une dizaine de mille francs par an?... En vérité, la puérilité de ces inventions vous déconcerte. Ou M. Bruyerre, par une ironie dont il ne semble pourtant pas coutumier, a-t-il voulu nous faire entendre que Collas est, à la longue, devenu plus fou que ses pensionnaires?...

Enfin, voici le dénouement. Pierre Varambaut, au bout de trois ans, découvre subitement qu'on peut demander une enquête au tribunal sur l'état d'un aliéné. Il vient chez Collas, et demande à voir son frère, afin de le préparer à la visite des magistrats. Varambaut (l'interné) fait répondre qu'il ne veut ni voir son frère, ni même répondre à un mot qu'on lui a remis. Vous entendez bien que Collas n'a rien fait dire à Varambaut, qu'il ne lui a rien fait remettre, et que les réponses apportées à Pierre étaient concertées à l'avance entre ledit Collas et le suave infirmier dont je vous ai parlé.

Notez, en outre, que Pierre sait désormais à quoi s'en tenir sur la moralité du « professeur », et qu'il a la ferme conviction que Collas est un gredin capable de tout. Que va-t-il faire? Que feriez-vous à sa place? Vous cacheriez sans doute à Collas votre irritation; au moins vous attendriez, fût-ce dans la rue, les magistrats dont la venue est imminente : vous pénétreriez avec eux auprès de votre frère, vous sauriez si les réponses de tout à l'heure sont bien de lui, et si vous obteniez la preuve qu'il n'a ni su votre visite ni reçu votre lettre, ce serait la preuve, aussi, de l'infamie de Collas... Naturellement, Pierre fait le contraire; il injurie Collas, le menace, et sort par une porte, pendant que les magistrats entrent par l'autre!... Ainsi l'a voulu l'auteur. La raison, tout de même, peut ne pas paraître suffisante.

La fin est plus belle encore! Collas reçoit les magistrats. Ses allures louches, ses mensonges manifestes, l'insistance qu'il met à cacher son malade, tout cela suffirait à édifier tout autre qu'un juge de mélodrame, idiot par définition... Mais savourez ceci : dans la conversation, Collas donne à entendre que Varambaut, « érotomane avéré », éprouve pour sa fille Lucie des sentiments que nous appellerons, si vous le voulez bien, extra-paternels. Et il termine par ces mots dont je garantis le sens : « Dans le cas où Varambaut refuserait de vous répondre, parlez-lui d'elle : il répondra. » Et le doux juge n'y manque pas; après une scène, assez curieuse, mais qui n'a été rendue possible que par des invraisemblances accumulées (c'est trois mois et non trois ans après l'internement qu'elle aurait dû avoir lieu)... donc, à la fin de cette scène, le juge dit à Varambaut : « N'auriez-vous pas envie de voir votre fille? Cette jeune femme vous plaît beaucoup, paraît-il... » Et il ajoute d'un air significatif : « Quand vous la voyez, quand elle est près de vous, n'éprouvez-vous pas certains sentiments?... » Naturellement, Varambaut, indigné, enragé, car Collas, qui a tout préparé, a fait déjà devant lui des allusions abominables, lui saute à la gorge; le forçat-infirmier surgit, terrasse « le fou » et lui passe la camisole de force... Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel esprit sera rédigé le rapport des magistrats. Vous aurez remarqué, du reste, que, pour savoir si Varambaut est fou, ils lui posent une question à laquelle il ne peut répondre (autrement qu'il ne l'a fait) que s'il est vraiment et complètement fou...

Ce qui m'a rendu non pas injuste mais sévère, pour la pièce de M. Bruyerre, c'est qu'elle a un défaut qui me paraît impardonnable : elle se donne pour ce qu'elle n'est pas. Ce noir mélodrame, pas plus mal fait, mais aussi invraisemblable que ceux qu'on joue au Château-d'Eau, est déduit avec un sérieux imperturbable, et affecte des allures réformatrices dont la vanité est un peu agaçante. Que veut dire M. Bruyerre? Que la loi de 1834 est mauvaise? Il est possible, quoiqu'elle ait subi, si je ne me trompe, quelques atténuations, au moins dans la pratique. Soit; la question se posera toujours de savoir si l'on a le droit d'interner, — pour d'autres raisons que des raisons politiques, car pour celles-là on n'hésite pas, — d'interner, dis-je, un homme dont la liberté peut être dangereuse? Seulement, le cas

choisi par M. Bruyerre est si particulier qu'il ne saurait compter pour un argument. Que des Collas existent, je l'admets : au moins ne sont-ils pas ce qu'est le Collas du Théâtre-Antoine; et, déjà, une partie de la thèse s'effondre; car elle se résumerait alors en ceci qu'il y a des escrocs chez les aliénistes comme ailleurs, et qu'il est bon de s'en garer. Pareillement, il y a des gredins dans la basoche; ce n'est pourtant pas une raison pour qu'on renonce à hériter, à tester ou à contracter! Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que, même en admettant la donnée de M. Bruyerre, ses déductions ne sauraient être acceptées sans objections. Les vrais coupables ici sont ceux qui, par une maladresse opiniâtre et sans cesse renouvelée, ont rendu le dénouement obligé. Alors il faudrait à la fois des parents infâmes, d'autres idiots et un vulgaire escroc disposant des corps constitués... Est-ce exagérer de beaucoup en hasardant que pareil concours ne se rencontre guère que dans l'imagination échauffée des faiseurs de mélodrame?...

Comme toutes les pièces médiocres, celle-ci est excellemment jouée. Il faut citer surtout MM. Antoine et Gémier, tous deux remarquables dans les rôles de Varambaut et du « professeur » Collas.

J. T.

VOLTAIRE PROFESSEUR DE MENSONGE

Lettre de M. l'abbé Bertrin

ET NOTES DE M. AULARD

A M. le Directeur de la Revue Bleue.

Je suis pris gravement à partie par M. Aulard dans le dernier numéro de la *Revue Bleue*. M. Aulard me range, au début de son article, parmi les « calomniateurs de Voltaire... les plus particulièrement acharnés, les plus particulièrement ingénieux », et il m'accuse, à la fin, de « savoir très bien » que ce que j'ai avancé contre le philosophe n'est pas vrai, d'apporter même, dans le mensonge (1), de l'« industrie », une industrie qui va « jusqu'à la virtuosité ». Chemin faisant, il ajoute, avec une ironie charmante : M. Bertrin « est honnête homme, il a horreur de Basile ».

Voici mon crime. Dans le livre sur *La sincérité religieuse de Chateaubriand*, dont je viens de soutenir les conclusions devant la Faculté des lettres de Paris, j'ai écrit incidemment : « Mentez, mes amis, mentez, disait Voltaire en poussant à cette honteuse industrie tout le parti des philosophes, il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. »

Ni la citation, ni la référence, qui l'accompagne dans mon ouvrage, ne sont de moi (1). Quand je les ai reproduites, — sans y insister, — je n'avais pas les lettres de Voltaire sous la main. Mon livre imprimé, en relisant ce passage, je me suis souvenu que je ne l'avais pas contrôlé, et j'ai tenu à réparer mon oubli (2). Je me suis aperçu alors que le texte était exact, la théorie générale (3), mais qu'il s'agissait pourtant, dans les lettres visées, d'un fait particulier, à savoir de la pièce intitulée *l'Enfant prodigue*, dont Voltaire ne voulait pas s'avouer l'auteur.

Ma thèse était déjà remise à la Sorbonne. Il était trop tard pour y rien modifier. Mais je me promis de faire la retouche nécessaire, si j'avais la bonne fortune de publier une seconde édition.

Car je ne vois aucun déshonneur, pour un écrivain, à corriger une inexactitude, dès qu'il la découvre, ou qu'un adversaire même la signale au public et à lui.

Chez un homme, qui se donne un auditoire en se donnant des lecteurs, la première vertu est, à mes yeux, le respect de la vérité, surtout en ce qui regarde la réputation d'autrui. C'est lui rendre service que de l'aider à remplir ce devoir, en lui montrant ses erreurs.

Je ne pourrais donc qu'adresser des remerciements empressés à M. Aulard, pour la pensée qu'il a eue d'éclairer mes lecteurs et moi-même, si, en me prêtant gratuitement des intentions perfides (4) que je n'eus jamais, il ne m'avait enlevé le plaisir de le remercier sans réserves.

***

J'ajoute une observation : ce n'est un secret pour personne, — pas même, je l'espère, pour M. Aulard, — que Voltaire a menti avec impudence, toute sa vie, chaque fois qu'il a cru y trouver du profit. Sa conduite commente, à cet égard, ses maximes, et

(1) Mais non, j'ai parlé d'industrie; je n'ai pas parlé de mensonge. (*Note de M. Aulard.*)

(1) Qu'est-ce que cela veut dire? M. Bertrin cite et la citation n'est pas de M. Bertrin? Je ne comprends pas. (*N. de M. A.*)

(2) C'est très joli d'avouer son erreur et j'en fais mon compliment à M. l'Abbé; mais pourquoi prend-il la peine d'aggraver sa responsabilité en nous apprenant qu'il ne contrôle ses citations qu'après les avoir imprimées! Singulière confidence littéraire! Singulière méthode de travail! (*N. de M. A.*)

(3) M. l'Abbé veut dire « particulière », à moins qu'il n'admette pas que Voltaire plaisante. (*N. de M. A.*)

(4) Non pas perfides mais ingénues. M. Bertrin dit très ingénument que Voltaire a poussé tout le parti des philosophes à la honteuse industrie du mensonge, c'est cette assertion dont je conteste l'exactitude. (*N. de M. A.*)

leur donne leur vrai sens. Au plus fort de sa guerre contre le christianisme, il a joué la comédie, et par deux fois au moins, en 1768 et en 1769, de se confesser et de communier à Pâques : ce qui révolta même ses amis.

Quant à l'*Enfant prodigue*, non seulement il demande à ses intimes de « jurer » qu'il n'en est pas l'auteur, pour s'épargner les sifflets qu'il redoute, mais il insinue à M[lle] Quinault qu'on pourrait attribuer la pièce à Gresset (1).

Il était d'ailleurs coutumier de cette tactique : il mettait volontiers ses ouvrages anonymes sur le compte d'un autre écrivain, dès qu'il les supposait de nature à lui donner des embarras. Par où l'on voit qu'il dépassait sa théorie et pratiquait le mensonge, même « quand il fait du mal ».

M. Aulard paraît ignorer ou avoir oublié quelques pages de Sainte-Beuve, dont je lui demande la permission de lui citer ici des extraits. Sainte-Beuve rappelle le texte que j'ai moi-même donné et il ajoute : « Voltaire ne songeait, en écrivant ainsi, qu'à désavouer son *Enfant prodigue*... (Mais) quand on joue ainsi de bonne heure et si gaiement avec le mensonge, il nous devient un instrument trop facile *dans toutes nos passions*, la calomnie n'est qu'un mensonge de plus, c'est une arme qui tente ; tout menteur l'a dans le fourreau, et on ne résiste pas à s'en servir, surtout quand l'ennemi n'en saura rien (2). »

Et en effet, Sainte-Beuve montre que Voltaire usa facilement de la calomnie : « Le Président de Brosses, pour n'avoir pas voulu faire cadeau à Voltaire de quatorze moules de bois livrées par Charlot Baudy, ne put jamais être de l'Académie française, et (ce qui est plus grave) sa mémoire, à l'heure qu'il est, resterait encore entachée de ces odieuses imputations de dol, insinuées avec tant d'impudence par Voltaire, si la Correspondance mise au jour ne montrait nettement de quel côté est l'honnête homme, de quel côté le calomniateur et le menteur. »

Autre exemple de bonne foi : c'est à propos du contrat entre le président de Brosses et lui : « Il sait à merveille pourquoi il fait tous ces maniements et remaniements au contrat ; il a l'air de citer comme textuels des articles *qu'il sait ne pas exister et que de parti pris il altère.* »

Dans sa correspondance avec d'Alembert, en ce qui regarde sa guerre contre ses ennemis — et le christianisme, le premier de tous, il ne se montre pas, toujours d'après Sainte-Beuve, sous de plus favorables couleurs : « La vie de Voltaire est une comédie : la correspondance avec d'Alembert nous en fait voir les coulisses et le fond... Toute cette correspondance est laide ; elle sent la secte et le complot, la confrérie et la société secrète ; de quelque point de vue qu'on l'envisage, elle ne fait point d'honneur à des hommes qui *érigent le mensonge en principe* (1). »

Un écrivain, qui enseigne dans la même maison que M. Aulard et qui y est entré par la grande porte (2), a dit à son tour de Voltaire, après l'avoir beaucoup étudié : « C'est l'incarnation même de l'imposture dans l'incrédulité. »

Je pense n'en avoir pas dit davantage, ni peut-être autant. Je n'en ai pas moins cru devoir modifier, dans l'édition destinée au public, au moyen d'un *errata*, les deux lignes qui ont révolté l'impartialité vigilante de M. Aulard. Le voilà, je l'espère, satisfait, comme je le suis moi-même !

***

Voudrait-il seulement me permettre de lui faire remarquer quelques oublis, échappés par hasard à la sévérité de sa conscience (3) ?

Ainsi il traite de « véritables professeurs de mensonge » ceux des théologiens à qui Pascal a fait si spirituellement la guerre. Il a sans doute consacré ses loisirs à méditer Escobar et les autres (4). Autrement, le voilà coupable à son tour de croire un auteur sur le compte d'un autre, sans contrôler ses dires. Je sais qu'on est souvent obligé de s'y résoudre ; mais alors, pourquoi faire le rodomont ?

J'ai écrit dans mon Introduction (p. 20), qu'en supposant même une entière bonne foi chez celui qui la répète, la médisance, quand elle a passé par plusieurs bouches, n'est plus exactement ce qu'elle était à l'origine. Elle ressemble, dis-je, à la calomnie, qui

(1) Voici le passage : « Vous ne me mandez rien du père Gresset : il y a pourtant grande apparence que c'est lui qui a fait cet enfant ; il me semble que le titre est tout jésuitique. De plus, ce Gresset est un *enfant prodigue*, revenu au monde qu'il avait abandonné. Enfin, c'est Gresset ; je n'en démords point. » (*Lettre à M[lle] Quinault*, 13 octobre 1736.) Voyons, Monsieur, est-ce que Voltaire insinue ? veut-il réellement faire passer Gresset pour le père de l'*Enfant prodigue* ? N'est-il pas évident qu'il plaisante et s'amuse ? (*N. de M. A.*)

(2) *Voltaire et le président de Brosses, Causeries du lundi*, 3[e] édition, t. VII, p. 125. Les citations qui vont suivre sont tirées du même article. (*Note de M. Bertrin.*)

(1) Il faut noter que cet article de Sainte-Beuve est de novembre 1852. C'est l'époque où il met sa plume au service des idées conservatrices. Plus tard il parlera de Voltaire sur un autre ton. (*N. de M. A.*)

(2) Il doit y avoir là-dessous quelque ingénieuse malice. (*N. de M. A.*)

(3) M. Aulard parle d'une *Vie politique de Voltaire* par *Dupan*. J'avoue ne pas connaître cet auteur. Il existe peut-être à côté de *Lepan*, qui a écrit en effet une Vie de Voltaire. Que si par hasard il n'existait pas, ce petit accident serait une preuve que notre savant historien fait des confusions singulières et ne se donne pas toujours le temps, lui non plus, de remonter aux sources. (*Note de M. Bertrin.*) — Non, c'est une preuve que les typographes de la *Revue Bleue* ne sont pas impeccables. (*N. de M. A.*)

(4) Je réponds *oui*, et je ne comprends pas la portée de la phrase suivante. (*N. de M. A.*)

n'étant d'abord qu'« un bruit léger, rampe, chemine s'élance », comme dit Beaumarchais, dont je rappelle à ce propos la page célèbre.

Le sens est clair, il est absolument impossible de s'y tromper. Or M. Aulard écrit de moi, à propos de ce passage : « il voit dans Basile (qu'en eût dit Beaumarchais?) le type du libre penseur industrieux à salir les chrétiens de ses calomnies ».

Je n'ai pas dit un mot de cela, non plus d'ailleurs que de ceci : « il y voit (toujours dans Basile) l'ancêtre et le modèle de Sainte-Beuve ». Si M. Aulard interprète avec la même exactitude, et le même esprit de justice, les textes historiques qu'il analyse, ses lecteurs feront bien de se tenir en défiance et d'y aller voir.

Je ne dirai pas de M. Aulard, comme il l'a dit de moi, qu'il est un virtuose de la calomnie ; car, de ces deux mots, je n'emploie pas le second et il ne mérite pas le premier.

Georges Bertrin.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Cinquante ans d'amitié. Michelet, Quinet, par Mme Edgar Quinet (Colin).

Paul Desjardins écrivait naguère, quand il n'était encore que le plus charmant des essayists : « Durée d'une amitié médiocre : trente ans. Durée d'une amitié passionnée : trois mois. Choisissez. » L'amitié qui unit Michelet et Quinet dura cinquante ans ; la mort seule la brisa. Pourtant elle ne fut pas médiocre, mais forte et vaillante et digne de ces hommes admirables. Mme Edgar Quinet en a pieusement écrit l'histoire ; en attendant la publication intégrale de la Correspondance de Michelet et de Quinet, elle nous donne des fragments de lettres étendus et nombreux. Cette lecture est belle et réconfortante. Jamais un sentiment mesquin n'apparaît dans ces lettres intimes où tous deux s'épanchaient simplement ; même quand ils parlent d'affaires et des inévitables questions d'argent, on les sent généreux et nobles. Dès le début de leur liaison, ils se sentent « unis d'esprit et de cœur par le but et le plan de leur vie ». Malgré les différences de leurs natures, ils s'étaient fait de l'existence une conception semblable, également sérieuse et grave. Ils envisagèrent de même le rôle social qu'ils devaient jouer. En 1827, Quinet écrivait à Michelet, — et Michelet comme Quinet pouvait adopter cette pensée comme la maxime de son activité intellectuelle : « C'est par l'histoire que notre pays doit se calmer, se fortifier ; c'est elle qui doit ramener l'espérance dans ceux qui la perdent et contribuer à rassurer les caractères chancelants. » On sait tous les événements qui troublèrent l'existence de Quinet ; l'exubérance même de son esprit lui rendait difficile la méthodique application au plan tracé. Michelet fut pour lui le conseiller le plus sûr, le plus clairvoyant, le plus affectueux. « Calmez-vous, modérez-vous, lui écrit-il. Dans l'intérêt même de la science, il est à souhaiter que vous ne soyez pas seulement un écrivain éloquent... » Il l'engage à la prudence, il tempère autant qu'il le peut cet enthousiasme génial et débordant... On trouvera aussi dans ces lettres des renseignements curieux sur des contemporains, sur Cousin, sur Villemain, sur Guizot, et sur Victor Hugo notamment, à la date de 1833 ces lignes amusantes : « J'ai vu Victor Hugo avant-hier. C'est une adoration de soi-même qui est à envier. Au moins, lui, il a son culte, et son église, et son Dieu. »

Une nouvelle douleur, par Jules Bois (Ollendorff).

Ce roman est un peu touffu, embarrassé de complications, chargé d'épisodes inutiles. Sans doute la vie est ainsi, diverse et confuse, complexe, et ce n'est pas la représenter, c'est en donner une image abstraite et fausse que de la simplifier à l'excès. Mais enfin faut-il songer à toujours l'évoquer tout entière ? et puisque Jules Bois voulait en étudier un des aspects, en analyser une douleur particulière, à son sujet exposer une thèse, ne devait-il pas, avec tact sans doute, en dégager les entours ? Il importe peu, du reste... Cette œuvre est une des plus profondes, une des plus sérieuses, une des plus douloureuses que le problème féministe ait inspirées. La « nouvelle douleur » c'est le tourment que doit apporter à l'égoïste amour masculin l'éveil dans l'âme féminine d'une égale personnalité qui s'affirme. C'était le charme délicieux et criminel de l'ancienne volupté que l'asservissemment de l'être aimé ; l'union des deux êtres se faisait par le renoncement, l'abandon facile du plus faible. A présent, fortifié, le plus faible se dresse, avec son individualité volontaire, et deux étrangers sont en face l'un de l'autre, entre lesquels la fusion n'est plus possible, deux étrangers, deux ennemis. Jacques Réval, le vieil Adam, souffrira toutes les tortures morales de ne plus trouver en Hélène, l'Ève nouvelle, la câlineuse, l'amante asservie à ses désirs, à ses fantaisies, et qui se pare de ses chimères à lui pour les lui faire voir frissonner dans une autre âme et qui prend la couleur de son rêve pour le prolonger et l'exalter dans l'espace et le temps. Hélène, émancipée par le féminisme, est désormais une âme en face de la sienne. Cet amour était doux, auquel il faut renoncer. Il était immoral

et scandaleux comme l'asservissement des femmes dans les harems d'Orient. L'infériorité des femmes, condition de ces voluptés, était voulue, non par la justice et la nature, mais par notre égoïsme et notre sensualité. Un amour nouveau naîtra plus tard de la femme libre et de l'homme libre. Seulement une « nouvelle douleur » est venue à ceux qui, dans l'attente des jours prochains, assistent seulement, avec leur vieux cœur voluptueux, à la mort de l'ancien amour.

Poupée japonaise, par Félicien Champsaur (Fasquelle).

Son père était dans les affaires ; il fit un krach et, du jour au lendemain, la somptueuse famille fut ruinée. Or elle était fiancée. Son fiancé, très épris, l'aurait bien épousée sans dot. Mais elle, bonne fille avant tout, songeait à son père, à sa mère, à ses petits frères réduits à la pauvreté. Pour tirer d'affaire cette parenté nombreuse, elle eut vite fait de renoncer au mariage et de s'établir courtisane. Elle fut récompensée de sa piété filiale. Un premier amant lui donna toutes les joies de l'amour et une confortable installation dans ses meubles. Son second amant sérieux l'épousa ; or, il était premier ministre. Son troisième amant sérieux combla toutes ses ambitions, car il était chef de l'État. Telle est cette petite histoire, banale et rosse, genre « théâtre libre » attardé. Mais Félicien Champsaur l'a toute ravigotée en la situant à Yeddo. Ainsi elle devient charmante ; on n'en voit presque plus la banalité, la rosserie en est pleine de grâce. Tout est sauvé par la joliesse exotique de Sameyama, petite mousmé japonaise qui d'abord, à la maison des Soleils d'Or, fut professionnellement indulgente à la fantaisie des vieux samouraï et des riches daïmios, et puis devint impératrice du Japon. Le décor est charmant, de toutes les couleurs, avec des processions de lanternes gaies, des cerfs-volants et du soleil. Laques ornées de nacre et de métaux précieux, bronzes ciselés, treillis de bambous, et, dans la torpeur voluptueuse du Yoshiwara, les petites chansons plaintives, un peu moqueuses, un peu joyeuses, un peu tristes avec l'accompagnement grêle du shamysen ! Et les robes de Sameyama, bleues, vertes, orangées, blanches, violettes ou roses, sont brodées de jasmins en fleurs, de corolles de syringas, d'oiseaux d'argent, de scarabées d'or, de cigognes blanches au bec de soie rouge ou de lotus roses, et parfois elles ont la nuance de la neige bleutée ou celle de la fleur d'amandier. Et quant au cœur de Sameyama, tout petit, il ressemble à celui de ses sœurs d'Europe, — puisque c'est partout la même chose sur la terre si étroite que le goût de l'exotisme y est futile et décevant !

L'Allée des Demoiselles (Lettres à ma cousine, 2e série), par Gabriel Aubray (Plon).

M. Gabriel Aubray est spirituel. Dieu qu'il l'est! Avec quelle continuité, quel acharnement! Avec quelle minutie, quelle application, quel zèle !... Il est aussi « paradoxal », — pense-t-il, mais il exagère. Il prend contre le temps présent la défense du bon vieux temps, des bonnes vieilles idées et de ce bon vieil Ancien régime. Il est amer, parfois ému, ironique aussi, conservateur !... *L'Allée des Demoiselles* est un titre allégorique : cette petite allée grimpe au penchant d'une colline, et les petites filles sont en bas, les jeunes filles au milieu, les vieilles filles au sommet. Ce sont les âges de la vie ! La cousine a fait atteler son petit âne qui s'appelle Bob : « Hop ! hop !... » pour aller à la chasse de ce titre-là... « Hop ! hop !... » Ça n'a pas été facile : la chasse n'a pas duré moins de vingt pages... « Hop ! hop ! » Enfin, ça y est! Hip! hip! hurrah!... M. Gabriel Aubray étudie les principales questions qui touchent au féminisme. Au fond il le fait avec quelque sérieux. Il n'est pas invraisemblable qu'il attache quelque importance à ces problèmes. Mais son perpétuel badinage déroute : on ne sait plus ! Lisez le chapitre des « doctoresses » ; il est construit avec méthode, les idées y sont groupées avec soin. Précautions inutiles : sous le babillage ininterrompu, lassant à la fin, nous ne savons plus s'il y a des idées. Il y en a pourtant — comme cette solution de la question féministe : Vous voulez, Mademoiselle, être avocat? Mauvaise carrière ! très encombrée déjà par les hommes. Mais au lieu d'encombrer les carrières viriles, prenez donc celles que les hommes délaissent, les œuvres de dévouement, de charité. Par exemple, entrez au noviciat de Saint-Joseph-de-Cluny, vous serez envoyée au Tonkin, à Madagascar, au Soudan, et vous rendrez là de très grands services !...

André Beaunier.

Mémento. — Chez Alcan, *Correspondance politique de Guillaume Pellicier*, ambassadeur de France à Venise (1540-1542), publiée sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques, par Alexandre Tausserat-Radel. — *Les Colonies françaises*, par Paul Gaffarel, nouvelle édition, revue et augmentée. — *L'Éducation rationnelle de la Volonté*, par le Dr Paul Émile Lévy, préface de M. Bernheim. — Chez Giard et Brière, *L'Histoire de la Ville de Paris à travers les Siècles*, par Louis d'Haucour. — *Guide pratique du* [illegible], par [illegible]. — *Le* [illegible] *d'un égoïste*, essai de morale sociale, par H. [illegible]. — A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Les prophètes de malheur et autres « empêcheurs de danser en rond » auront tort, une fois de plus. L'approche de la grande foire qui doit marquer la fin du siècle échauffe les têtes, un peu partout.

Quelques curieuses indications :

Encore que nombreux, les professeurs de français fixés dans la capitale de Guillaume II suffisent à peine aux besoins de l'heure. Les Berlinois qui s'apprêtent à visiter l'Exposition entendent admirer dans notre langue et ne rien perdre — ou du moins ne perdre que le moins possible — des manifestations de notre vie... A quand donc l'apparition en librairie d'une bonne « grammaire de l'argot du boulevard, à l'usage des badauds de tout âge et de toute nationalité »?

Dresde est une ville essentiellement cosmopolite, — cosmopolitisme peu tapageur, du reste, plutôt si gentiment studieux; sur une population de 180 000 âmes, on compte, d'un bout de l'année à l'autre, près de 20 000 étrangers, — des étrangères surtout, et le spectacle est fort amusant, de toutes ces jupes courant à une leçon de grammaire, de littérature ou d'histoire, s'empressant à l'ouverture d'un musée ou d'une bibliothèque. Or, de Dresde, on m'écrit : « Ici, on attend avec impatience l'inauguration de votre Exposition. Depuis dix-huit mois, le français a toutes les faveurs. »

Enfin, dans plusieurs villes universitaires d'Allemagne, des étudiants, dès l'an dernier, se sont groupés pour associer les économies qu'ils réalisent sur leur bière en vue du voyage de Paris.

Voilà peut-être qui ne manque pas de piquant, après les sombres menaces de mise en quarantaine que, des quatre points cardinaux, nous apportèrent les bises de l'automne défunt.

Angleterre.

Dans son avant-dernier numéro, la revue *The Fortnightly* consacrait quelques pages d'un haut intérêt à la question qui, chez un peuple moins maître de ses impressions que ne le sont en général les Anglais, primerait ostensiblement tous autres soucis. D'un haut intérêt,... car, à y regarder de près, elles nous livrent peut-être bien un peu de l'arrière-pensée de John Bull sur les événements du Transvaal. L'auteur de l'article s'efforce de pénétrer et prétend avoir trouvé « *the secret of Boer success.* » Pour l'expliquer, ce succès, il exécute d'abord deux variations psychologiques, — dont l'une au moins, outre que de goût discutable après la conduite si délicatement généreuse des vainqueurs à l'égard des blessés et des prisonniers anglais, pourra paraître quelque peu risquée : les Boers, estime-t-il, sont des lourdauds, « *sturdy farmers* », dont l'esprit grossièrement inculte, dont l'âme primitive échappe aux déprimantes influences du sentiment... que connaissent bien les troupes britanniques; les Boers, poursuit notre homme, sont des fanatiques, des piétistes farouches, soutenus dans la lutte par l'exaltation de leurs croyances religieuses. A ces deux premiers avantages, dit-il, les armes républicaines joignent celui, d'ordre moins abstrait, qui leur vient d'une secrète préparation aux hostilités, préparation de longtemps préalable à la déclaration de la guerre; les Boers se seraient souvenus fort à propos du mot des Romains : *si vis pacem, para bellum.* Enfin, d'autres notables facteurs encore militent en faveur des Boers: leur connaissance instinctive, et comme animale, des lieux théâtre des hostilités, leur traditionnelle adresse au tir, le goût, inné chez eux, pour « l'embûche, le stratagème, le subterfuge ». « Ce n'est certes pas avec tout cela, conclut *à l'anglaise* l'auteur de l'article en question, qu'on gagne les victoires qui fondent ou ruinent les grands empires, cependant les Boers ont pour eux des avantages sans équivalents » — et les chefs de l'armée britannique devront s'armer de persévérance.

A lire encore — dans le numéro de décembre du *Nineteenth Century* — l'article, rédigé d'ailleurs sur un ton sensiblement différent, tout au long duquel sir Sidney Schippart disserte sur « l'avenir de l'Afrique du Sud » et se pose cette troublante question : après la guerre?

Belgique.

Le mouvement d'opinion dont je signalais dernièrement la naissance en Allemagne et qui tend à susciter une intervention entre l'Angleterre et la République du Transvaal se généralise et semble vouloir s'affirmer avec quelque énergie. A Bruxelles, un comité vient de se former, qui s'est donné pour mission d'organiser à travers la Belgique un pétitionnement en faveur de cette intervention. Une première réunion a eu lieu le vendredi 5 courant sous la présidence de M. Lejeune, ministre d'État; une adresse au Président de la République Américaine a été votée par l'assemblée pour prier M. Mac Kinley d'offrir aux belligérants sa médiation.

En Belgique, on estime en effet que, des chefs d'État, M. Mac Kinley est le mieux placé pour « accomplir ce devoir sacré de fraternité humaine ». Venue de l'Allemagne ou de la France, l'offre d'une médiation pourrait paraître signifier de perfides intentions et les vrais amis de la Paix entendent avant tout ménager les susceptibilités de l'Angleterre.

A ce propos, constatons que, déjà, l'opinion à l'étranger s'étonne un peu de l'indifférence, chez nous, des « libres esprits ». Mais le pétitionnement est peu dans nos mœurs, d'accord; et puis, nous voilà tout aux préparatifs de l'Exposition....

On sait la démission du bourgmestre de Bruxelles, M. Buls. Ses administrés ont entouré son départ des manifestations de la plus vive sympathie : c'est à M. Buls que la Belgique est redevable de cette admirable restauration des maisons historiques qui font de la Grande Place de Bruxelles une des plus belles choses du monde.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 38776. *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 20 JANVIER 1900.

LA CRISE DE LA RÉPUBLIQUE
ET L'ÉDUCATION DU PEUPLE (1)

Messieurs,

J'ai été doublement heureux de répondre ce soir à l'appel de l'*Union démocratique*. D'abord cette séance est présidée par un homme qui est un grand citoyen en même temps qu'un grand professeur, et qui a réalisé le difficile problème de la mutualité intellectuelle en restant aussi jeune que les élèves dont il a fait ses camarades. Ensuite, l'œuvre à laquelle vous m'associez me paraît la plus importante dans notre démocratie, la seule vraiment capable de sauver la troisième république, de la fonder sur des consciences vivantes, non sur des équivoques mortelles !

La crise dans laquelle notre République se débat est trop évidente pour que je n'entre pas immédiatement dans le vif du problème.

Qui nous a ménagé cette crise ? Et par quels moyens en sortir ? Telles sont les deux questions auxquelles nous voulons répondre.

Nous devons tout d'abord lutter contre ce préjugé familier à bien des partisans comme à bien des adversaires du régime républicain, et qui consiste à le rendre responsable de sa propre crise. « C'est la faute de la République, nous dit-on de toutes parts, si elle n'a pas su se diriger vers le but rêvé par ses fondateurs. Elle a mal profité de la confiance que la nation avait mise en elle. »

Pour apprécier la valeur d'un pareil sophisme, il vous suffit de reporter vos souvenirs à la naissance de la troisième république.

Dernière enfant d'une patricienne déjà vieillissante, elle fut accouchée parmi le sang et les larmes. Dès sa gestation, et dans son apparition à la vie, elle porta les stigmates du glorieux épuisement maternel. Peu s'en fallut que l'opération césarienne de l'invasion, suivie des troubles puerpéraux de la Commune, ne coûtassent la vie à la mère et à l'enfant ! Au prix de quels sacrifices, de quelles amputations toutes deux furent sauvées, nous ne l'oublions pas. Le voile que nous avons jeté sur ces souvenirs n'est pas le linceul de l'oubli ; c'est le lange protecteur des enfances tragiques.

La République pourtant vécut, et par elle la France. La mère nourrit la fille avec son sang, à défaut de son lait, et ce don de soi-même la sauva d'une mort qu'un sevrage égoïste ne lui eût peut-être pas épargnée ! Appuyée à l'antique flanc de sa mère blessée, la petite révolutionnaire grandit parmi le cercle de

(1) L'*Union démocratique paur l'Éducation sociale*, 19, rue de Savoie, Paris, a été fondée en 18[illegible] par un groupe d'étudiants, de professeurs et de médecins, sous l'inspiration d'hommes tels que MM. Berthelot, membre de l'Académie des sciences ; Ferdinand Buisson, professeur en Sorbonne ; Léon Bourgeois, ancien président du Conseil des ministres ; Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, etc. Son but, nettement défini par l'article 7 de ses statuts, est de « travailler incessamment à réaliser en France les mœurs républicaines, c'est-à-dire à faire disparaitre totalement l'esprit de classe et de caste » et à créer un contact effectif et fraternel entre toutes les catégories de citoyens. L'Union comprend aujourd'hui plus de 1000 membres. Elle a organisé des *Unions scolaires*, qui associent directement tous les citoyens à l'école primaire, des lectures dans les hôpitaux qui assurent aux malades le réconfort de la vie intellectuelle, des causeries dans les faubourgs industriels et les campagnes ouvrières, etc.

Cette année, l'*Union démocratique pour l'Éducation sociale* a tenu le 22 décembre une séance de réouverture sous la présidence de M. Ferdinand Buisson. Dans cette séance, notre collaborateur Henry Bérenger a prononcé, au nom de l'Union, le discours que nous reproduisons.

haine que lui formaient ses parâtres et ses voisins. De constitution si faible en apparence (le manque d'un suffrage faillit la tuer), elle grandit pourtant, elle devint fille, puis femme, elle étonna le monde. Ses arts, son travail, son génie, sa politique portèrent à nouveau son prestige aux rivages des deux mers, si bien qu'à vingt ans elle contractait une alliance avec le plus grand empire de la terre...

Mais cette vitalité de surface ne pouvait pas cacher aux vrais patriotes les tares profondes révélées par des accidents inattendus ! Le Seize mai, le Boulangisme, les bombes de l'anarchie, les chèques du Panama, les faux de l'état-major, tant de scandales successifs prouvaient que la République était grevée de l'héritage des morts, qu'elle était la proie des « Revenants », que ses pires ennemis survivaient en elle malgré elle !

Parce qu'elle n'était pas seulement un gouvernement rationnel, mais aussi une création de vie, la République de 1870 subissait la loi de tout vivant : elle portait la peine de ses hérédités. Elle ne pouvait pas faire qu'elle ne fût la sœur cadette des régimes précédents, la fille de la vieille France, l'héritière physique et morale d'ancêtres qui lui léguaient des fatalités redoutables. Ainsi chaque génération apporte avec elle, sous les fraîches couleurs d'une virginité illusoire, tout un monde de fantômes déjà prêts à lui disputer une vie jadis communiquée ! A méconnaître ces fantômes, on risque d'être étouffé par eux ; à les reconnaître, on apprend à les combattre, on peut rendre inoffensives les antiques menaces d'infection qu'ils charrient dans notre sang et nos organes.

La troisième République a eu ces fantômes à son berceau ; que dis-je, elle les a eus dans son sang, au plus intime de sa gestation dans les entrailles de la France. Ils ont repris vie et force avec elle, ils ont entamé contre elle, en elle-même, une lutte assassine dont la crise présente n'est qu'un symptôme. Ces fantômes, vous les connaissez mieux que moi, vous les nommez avec moi, vous les maudissez comme moi ! La Révolution, qui a guillotiné un roi, n'a pu les exorciser : ils l'ont empoisonnée, ils lui ont survécu, ils menacent d'empoisonner à nouveau son héritière, qui est aussi la leur. Elle ne se sauvera d'eux qu'en les combattant méthodiquement et sans relâche.

Esprit clérical, esprit césarien, esprit nobiliaire, revenants trop réels dans notre démocratie, furies qui la déchirent incessamment ! Telles des Erynnies maternelles autour du malheureux Oreste, justicier de son père...

Qui l'emportera, des Erynnies ou d'Apollon, de l'hérédité ou de la justice ? Montons, comme le jeune homme antique, jusqu'à la colline martiale où se trouve sans doute l'Aréopage des peuples ! Demandons aux dieux de la lumière asile et protection contre la Némésis ancestrale !

Regardons bien en face les spectres qui prétendent nous terrifier.

L'esprit clérical, c'est la négation de la liberté intellectuelle. Il nous vient de la Rome des papes, de la Sorbonne théologique, de l'inquisition espagnole, du jésuitisme cosmopolite. Il a frappé Abailard, il a emprisonné Galilée, il a sonné la Saint-Barthélémy, il a tenu le poignard de Ravaillac, il a inspiré les maîtresses de Louis XIV, il a siégé dans les conseils de Charles X et de Napoléon III. Il a mis le patriotisme sur le bûcher avec Jeanne d'Arc ; il a écartelé la France une première fois en « croisant » le Nord contre le Midi, une seconde fois en signant la révocation de l'Édit de Nantes, une troisième fois en organisant la chouannerie vendéenne.

L'esprit césarien, c'est la négation de l'égalité civique. Il nous vient de la Rome impériale, de Charlemagne et des Bourbons. C'est lui qui a imposé le militarisme et la bureaucratie à la France. C'est lui qui a empreint le servilisme fonctionnariste à des profondeurs inouïes dans la conscience nationale. C'est lui qui a mis un cachet de servitude sur l'âme généreuse de la patrie. C'est lui qui a domestiqué toutes nos révolutions populaires, glaive qui brille et qui décapite, pourpre qui enivre et qui ensanglante, idole qui exalte et qui écrase !

L'esprit nobiliaire, c'est la négation de la fraternité sociale. Il nous vient des deux Romes, de l'impériale et de la papale, des fonctionnaires de Byzance et des courtisans d'Italie. Dès le XVIIe siècle, il entassait les plus fiers noms féodaux dans les mansardes de Versailles, il mettait la pudeur des châtelaines dans les alcôves du Louvre. Il a fourni des courtisanes et des valets au monarque ; il a domestiqué la noblesse au profit des rois, la bourgeoisie et la finance au profit des nobles, le prolétariat ouvrier et intellectuel au profit des bourgeois et des financiers. Il a exaspéré le servilisme avec la vanité, et multiplié dans la nation un préjugé des « classes » que nulle Révolution n'a encore pu détruire. C'est lui qui a inspiré ses *Mémoires* à Saint-Simon, son *Bourgeois Gentilhomme* à Molière, son *Figaro* à Beaumarchais, son Julien Sorel à Stendhal, ses Rastignac et ses Rubempré à Balzac. C'est lui qui a domestiqué les régicides de la Convention, les grognards de Bonaparte, les constitutionnels de Juillet, les fonctionnaires du second Empire, les parlementaires et les ploutocrates de la troisième République.

Esprit clérical, esprit césarien, esprit nobiliaire, voilà les hérédités que la France a léguées à la République. Voilà les morts qui revivent en elle ! Ils troublent sa croissance, ils paralysent son effort, ils

contredisent son idéal. Ils provoquent dans sa jeunesse des crises d'atavisme dont elle n'est pas personnellement responsable.

Elle s'est développée contre eux, mais elle a dû vivre avec eux. Ils ont nié par les mœurs ce qu'elle affirmait par les lois; ils ont défait dans la pratique ce qu'elle créait par les institutions. Ils ont corrompu dans les personnes le respect des principes.

Ils étaient la contre-révolution survivante. Elle était la révolution agissante. Entre eux et elle, la lutte était fatale. Pourquoi faut-il qu'elle soit encore incertaine?

* * *

Ah! Messieurs, c'est ici que la plupart de nos prédécesseurs, et nous-mêmes, nous devons faire un *mea culpa* solennel. Nos prédécesseurs ont cru, et notre jeunesse a cru après eux que les vieux fantômes étaient morts, ou tout au moins inoffensifs, et que l'imagination de M. Homais seule pouvait leur prêter de l'épouvante.

Pendant ce temps, l'Église, un moment atteinte par l'énergie de Jules Ferry et de M. Ferdinand Buisson, reprenait vie et force, multipliait ses congrégations sur tous les points du territoire, étendait ses tentacules dans tous les organes de la société française. Elle servait d'entremetteuse entre la vieille noblesse et la ploutocratie; elle s'emparait de la bourgeoisie par les écoles, les mariages et les places; elle reconquérait le peuple par les *Croix* et les pèlerinages. Elle reconstituait en France les biens de mainmorte. Elle emplissait de ses créatures la haute armée et la haute administration. Elle gardait son empire sur la femme par le confessionnal et sur l'enfant par l'école. Elle y ajoutait l'empire sur le suffrage universel par une presse d'intimidation, de calomnies et de chantage qui s'incarnait dans l'antisémitisme à un sou.

L'armée nationale, que la République adorait comme sa sauvegarde et son honneur, livrée à l'Église et dépourvue de tout contrôle parlementaire, devenait insensiblement une congrégation césarienne. Les officiers supérieurs, presque tous recrutés dans la noblesse cléricale, formaient une caste d'autant plus redoutable à la République que la République les avait enveloppés de plus d'amour et de plus de prestige. Le corps des hauts militaires professionnels rétablissait au-dessus du service obligatoire une féodalité d'un nouveau genre, encouragée par les salons et les femmes, favorisée par l'aveuglement des parlementaires et le dilettantisme des intellectuels.

Mais surtout, et plus encore, l'esprit nobiliaire, l'esprit de classe, si profondément enraciné dans la vanité française par trois siècles de courtisanerie monarchique, l'esprit nobiliaire corrompait et dissolvait jusque dans leur sève les pouvoirs nouveaux de la République. Un vertige de snobisme s'emparait des parvenus de l'argent et du suffrage. La banque juive s'honorait de « fumer les terres » d'une noblesse fainéante. Des femmes de ministres prétendaient constituer la « noblesse républicaine ». Un président de république prenait au sérieux son cousinage comique avec des empereurs, et voulait imposer autour de lui un cérémonial de basse-cour. L' « arrivisme » florissait à tous les degrés de la démocratie. Le monde parlementaire en était infecté. La jeunesse elle-même se modelait sur tant de fâcheux exemples!

La France et la République en arrivèrent à vivre ainsi sur le plus formidable des mensonges sociaux. Les mœurs souffletèrent à chaque minute les principes. Un régime basé légalement sur la liberté, sur l'égalité et sur la fraternité devint chaque jour davantage un régime d'asservissement d'égoïsme, de caste. Une contradiction mortelle s'insinua dans tous les organes de la vie nationale, paralysa toutes les réformes, perpétua tous les abus, multiplia tous les malaises, jusqu'à ce qu'éclata enfin dans toute la République l'effroyable crise que tant d'hérédités malsaines et mal combattues lui avaient préparée!

Ce fut « l'Affaire », et vous savez le reste. Je ne vous referai pas la psychologie, vivante en toutes vos âmes, de ce drame unique dans l'histoire des siècles. Le mensonge sur lequel vivait depuis trente ans la société française apparut enfin à toutes les consciences. Chacun fut contraint de se confronter avec les apparitions impérieuses de la justice. Les grands principes révolutionnaires, clichés jusqu'alors fructueux aux seuls politiciens, reprirent subitement vie et force dans l'élite comme dans la foule. Le divorce de la pensée et de l'action cessa. Les « intellectuels » fraternisèrent avec le peuple. La volonté réelle d'« accomplir » la Révolution s'empara d'âmes qui la croyaient déjà faite, et que leur surprise rendit d'autant plus agissantes.

Vous le voyez, il serait parfaitement injuste de reprocher à notre jeune République la crise dont elle souffre. Cette crise lui vient des morts que, comme tout être vivant, elle a fait revivre avec sa propre naissance. Etait-il en son pouvoir de se débarrasser en vingt ans, ou en trente, de cette oppression séculaire? Je ne le crois pas. C'est donc qu'elle est condamnée, me direz-vous? Car enfin si elle n'a pu enrayer hier le mal héréditaire, s'il apparaît aujourd'hui plus destructif que jamais, comment pourrait-elle demain résister à ses suprêmes attaques? Si elle n'a pu trouver ni dans son principe ni dans ses organes la force d'annuler les tares ataviques, c'est qu'elle est vouée à la fatalité des dégénéres-

cences rapides, c'est qu'elle doit disparaître bientôt dans une épilepsie ou une ataxie finales?

Je ne le crois pas non plus, et je vais vous dire pourquoi. Dans la crise actuelle, les républicains n'ont pas toute la responsabilité, mais ils ont une part de responsabilité et c'est ce qui sauvera la République.

Si pour lutter contre l'esprit césarien, l'esprit clérical et l'esprit nobiliaire nous n'avions que les armes et les âmes de nos aînés, la situation serait en effet désespérée. Nous ne pourrions prétendre aboutir où ils ont échoué. Mais nous croyons fermement que nos anciens n'ont pas fait tout ce qu'il fallait faire, nous pensons que nous-mêmes, après les hésitations peut-être excusables de la jeunesse, nous ne faisons que naître à la vraie vie politique, sociale, morale de notre patrie.

Notre rôle sera de faire passer la Révolution des principes dans la vie, et la République des institutions dans les mœurs.

Nos aînés ont cru au suffrage universel, à la presse, au parlement, comme à des remèdes infaillibles contre l'esprit clérical, l'esprit césarien et l'esprit nobiliaire. Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut penser d'un pareil fétichisme. Le suffrage universel est apparu aussi corrupteur que corrompu; l'école, sans lendemain et sans idéal, a tracé des signes éphémères sur le sable des grèves; la presse, libre mais irresponsable, a déshonoré tout ce qui était connu et rendu suspect tout ce qui était inconnu; le parlementarisme, réduit à une bourse de courtiers d'arrondissement, a donné le spectacle de tous les appétits personnels dans la plus impersonnelle médiocrité.

L'inégalité croissante des fortunes, contraire à l'esprit de la Révolution, a créé un pouvoir occulte et un esprit de caste contre lequel les pouvoirs républicains n'ont ni su ni voulu agir. Et d'autre part l'enseignement secondaire, à base cléricale d'internat et de baccalauréat, a maintenu dans la démocratie un fâcheux parchemin, dont les moindres effets ont été l'esprit « bachelier » et le prolétariat intellectuel.

Enfin les congrégations et la haute armée, couvertes par la tolérance coupable des parlementaires, n'ont jamais été soumises au contrôle nécessaire des lois, à la mesure commune des institutions républicaines.

La troisième République n'a donc pas fait tout ce qu'elle devait faire. Elle n'a ni creusé assez profond ni frappé assez ferme. Ce qu'elle n'a pas fait, nous devons le faire; ce qu'elle n'a pas vu, nous devons le voir. Tant que nous n'aurons pas tenté ce suprême effort, nous n'avons aucun droit de dire que la crise de la République est mortelle.

Nous devons, avant tout et partout, lutter contre l'esprit de classe et de caste, aussi bien dans le militaire que dans le civil, aussi bien dans le prolétaire que dans le bourgeois. Nous devons répudier à tous les points de vue cette organisation en *partis de classes* que préconisent les ploutocrates comme les collectivistes, et qui est la négation même de l'idéal républicain. Tant que les classes sociales existeront dans les mœurs, la liberté, l'égalité et la fraternité inscrites sur nos monuments publics ne seront que les enseignes menteuses d'une société réactionnaire.

Nous ne pensons pas qu'il y ait de différence à établir entre les hommes, mais nous ne pensons pas non plus qu'il y ait d'identité à leur imposer. Nous estimons avec Descartes que la raison est « la chose du monde la mieux partagée » et que l'idéal, comme le soleil, resplendit pour tous les cerveaux et tous les cœurs. Nous voulons qu'un jour la connaissance du vrai, l'amour du beau, la pratique du bien soient dans notre démocratie des attributs aussi universels, plus universels même que le suffrage électoral ou le service obligatoire.

C'est pourquoi nous réclamerons avec une incessante énergie la juste limitation des héritages et des heures de travail, qui fera disparaître le scandale du milliardaire et du meurt-de-faim, qui rapprochera l'homme de l'homme, et permettra à chacun l'accession croissante à la vie supérieure du cerveau.

Nous poursuivrons avec la même énergie l'unification de l'enseignement national. L'enseignement secondaire actuel, héritage de la société aristocratique et cléricale d'avant 1789, n'a servi qu'à la faire survivre dans notre démocratie. Une seule éducation pour tous les citoyens fera tomber les barrières stupides qui opposent la bourgeoisie au peuple.

Nous réclamons une éducation populaire qui fasse de chaque homme, de chaque femme, un *individu libre et responsable*. Et pour cela nous réclamons la montée croissante des foules vers le bien-être, vers la santé, vers la science, vers l'art, vers la morale.

La suppression totale de l'esprit de classe dans la République, c'est la partie négative de notre idéal; la formation de l'individu conscient dans la société juste, voilà sa partie positive!

Nous n'atteindrons ce double résultat qu'en brisant obstinément toutes les cloisons artificielles d'institutions ou de mœurs qui séparent encore les citoyens français. Seule, une *éducation sociale mutuelle* établira entre des êtres différents cette égalité des âmes, cette liberté des consciences, cette fraternité des intelligences sans lesquelles la République ne pourrait se guérir!

Nous opposerons à la religion des esclaves la religion des hommes libres.

Car nous aussi, Messieurs, nous sommes des esprits religieux.

Quand les cléricaux prétendent le contraire, ils ne trompent que les faibles d'esprit. Notre religion, c'est celle de l'humanité libre et solidaire. Elle n'est pas basée sur l'aplatissement des énergies humaines, mais sur leur harmonieuse exaltation. Elle n'a pas pour moyens la terreur de l'enfer ni la soumission à l'absurde, mais l'enthousiasme de la beauté, l'adhésion à la vérité, le culte de la justice.

Là où le jésuite dit : « Tu seras *comme un cadavre* dans les mains du laveur des morts », l'intellectuel répond : « Tu seras une personnalité libre et vivante, tu ne relèveras avant tout *que de toi-même.* » En face de l'automate clérical et mondain, nous voulons dresser la statue de l'homme libre, libre de sa pensée, libre de son action, libre surtout de sa religion intérieure.

Nous n'allons pas, nous ne voulons pas aller plus loin. Nous ne nous reconnaissons le droit d'imposer à personne un *Credo* uniforme. Nous cherchons à développer l'esprit critique par la science, l'enthousiasme esthétique par l'art, la foi pratique par la morale. Mais, respectueux du mystère de la vie en l'homme et hors de l'homme, nous laissons à chacun le soin de sculpter à son gré l'image du dieu inconnu. Nous n'ignorons pas que la vie est supérieure à toutes les formules et que le divin est plus ineffable que tous les catéchismes. Notre religion est celle de l'idéal, mais elle ne comporte pas de *Syllabus*. Nous combattons tous les Syllabus en respectant tous les idéaux.

Les hommes généreux de 1848 et de 1870, lorsqu'ils fondèrent la République, manifestèrent une confiance illimitée dans le suffrage universel et le parlementarisme. J'appartiens à une génération plus désabusée, quoique infiniment plus jeune. Trop de scandales, de turpitudes, d'impuissances nous ont appris que tant valent les individus, tant valent les institutions. Nous restons énergiquement partisans du suffrage universel et de la république parlementaire, parce que nous les savons la condition non pas suffisante mais nécessaire de tout progrès social. Nous les défendrions au besoin, jusqu'au bout, contre les entrepreneurs de césarisme et les restaurateurs de théocratie ; mais nous pensons que ces institutions élémentaires de la République ont besoin d'être vivifiées par la religion de l'individualisme social.

Le suffrage universel peut être le plus honorable instrument de liberté, s'il est manié par des hommes libres et responsables. Mais il peut être le plus odieux instrument de tyrannie s'il est manié par des hommes ignorants et sans caractère. La loi du nombre n'est pas forcément une loi de l'esprit. Le suffrage universel non éclairé peut aboutir à l'écrasement de l'élite par les masses. Oui, la démocratie solidaire est la vérité, oui, elle est la justice, oui, elle est l'idéal, mais à condition qu'elle dégage incessamment de ses sources profondes l'élite qui est son sel et son levain, l'élite qui est son âme, l'élite des intelligences et des caractères! Autrement la démocratie est un fétiche qui dévore ses adorateurs par la bouche de ses charlatans.

* * *

L'éducation sociale mutuelle pourra seule réaliser la grande œuvre qui consiste à faire du suffrage universel non plus un bêlement d'esclaves, mais la voix de citoyens justes et libres.

Voilà l'œuvre de notre génération, celle où le véritable individualisme rejoint le véritable socialisme. Les meilleurs d'entre nos aînés, enfin désabusés de formules vaines et de législations inefficaces, nous l'indiquent par la noblesse de leur exemple.

Ne nous hypnotisons pas uniquement sur un parlementarisme de façade ni sur une apparente « conquête des pouvoirs publics ». Inaugurons une politique plus profonde. Pénétrons jusqu'au cœur du peuple, rafraîchissons-nous à sa jeunesse éternelle, versons-lui le vin nouveau de toutes les vérités et de toutes les beautés!

Nous savons bien que nous ne supprimerons pas la souffrance physique ni la souffrance morale, car la douleur est la loi du progrès humain. Mais on peut ennoblir la douleur et embellir la souffrance. Et le peuple a droit aux douleurs nobles, aux souffrances belles, non pas seulement à celles qui abrutissent et qui dégradent.

Continuez donc d'aller dans les hôpitaux porter aux malades la joie et la lumière de l'esprit! Continuez d'aller dans les faubourgs et les campagnes partager avec vos auditoires ouvriers et paysans la religion des choses vraies et belles !

Soyez individualistes dans votre méthode comme dans votre idéal! Mêlez-vous au peuple à votre façon, suivant votre goût, car il n'y a d'utile et de fécond que les actions aimables.

Universités populaires, théâtres populaires, cercles populaires, voilà le véritable Évangile politique et social d'aujourd'hui et de demain. Soyez-en les apôtres et les missionnaires. Éducateurs du peuple, il sera votre éducateur !

Souvenons-nous, mes chers amis, que la première affirmation vitale de notre jeunesse fut, il y a dix ans déjà, de proclamer que *si les choses ont jadis créé l'âme, l'âme doit à son tour recréer les choses*. Souvenons-nous que la génération de 1890 prit l'engagement d'associer l'aristocratie intellectuelle à la démocratie sociale au point qu'elles seraient la tête et

le cœur d'un même corps. Mesurons le chemin parcouru depuis cette aube indécise. Réconfortons-nous au spectacle de tant d'œuvres où nous communions avec le peuple dans l'Esprit pur!

Voici que s'annonce la religion nouvelle de l'humanité, — art, science, justice, — non plus celle qui s'imposait par des dogmes et des codes, mais celle qui se réalisera dans des individus solidaires. Notre paradis ne peut plus être un rêve de béatitude au sein de l'Éternité, aux pieds d'un Dieu justicier après avoir été assassin. Notre paradis à nous, c'est l'enfer social! Là, des larmes imméritées, des angoisses sans horizon, l'irresponsabilité des vices... Vous y goûterez la joie d'éteindre vos souffrances personnelles dans l'universelle misère. Vous vous consolerez en consolant les hommes. Vous leur montrerez du doigt, avec des sourires, les plages orientales de l'art, le haut Liban neigeux de la science, et, plus haut, dans le soir de l'Infini, les constellations en marche de la Justice! Alors, à chaque pas de la marche commune, le cercle infernal s'emparadisera. Tous proclameront au ciel la Résurrection humaine, parce que chacun l'aura accomplie dans son cœur...

Henry Bérenger.

EN ÉGYPTE [1]

II. — Le Canal; Ismaïliah; Suez.

... Il est midi. Partis de Port-Saïd vers huit heures, nous venons de passer à El Kantara, et la chaleur est « orientale ». Quarante-deux kilomètres en ligne droite! Sur la rive Est, — la « rive Afrique, — le lac Menzaleh s'étend à perte de vue; quelques barques le sillonnent, élégantes avec leur vergue fine, leur grande voile, et leur proue relevée; parfois un vol de flamants vient s'abattre sur un banc de sable. Sur la rive Ouest, c'est, aussitôt après Port-Saïd, le désert qui commence: du sable, encore du sable et toujours du sable, recouvert par quelques herbes lépreuses, rases et grises; à l'horizon, des dunes s'élèvent, pas bien haut: on cherche à les reconnaître, elles ont disparu... Le « mirage »...

L'*Indus* continue sa route, lentement, au milieu de cette plaine infinie et uniforme, où l'eau et le sable prennent la même teinte d'un jaune terne. Nous sommes dépassés par un train: et aussitôt notre âme de suburbains se manifeste par les signes cordiaux que nous échangeons avec les voyageurs...

Le sable, réunit ces deux « qualités » contradictoires d'être terne et éblouissant. Quarante-deux kilomètres (soit quatre heures et demie) en ligne droite!... Quelqu'un disait, — et que cet esprit « parisien » paraissait déplacé ici — ! « Ce que j'admire le plus chez Lesseps, c'est d'avoir continué après le vingt et unième kilomètre; les vingt premiers m'auraient tellement ennuyé que je me serais arrêté!... » Manière exagérée, à coup sûr, d'exprimer que cette traversée du désert n'est pas très variée.

El Kantara. — Quelques palmiers, un peu « godiches » sous la lumière trop crue, plumeaux mélancoliques qui tentent d'épousseter l'horizon poudreux; une manière de village, où éclatent deux bâtiments aux façades blanches, administration et caserne; quelques soldats égyptiens; sur la rive un grouillement confus d'hommes et d'animaux; quelques gamins s'en détachent et suivent l'*Indus* en courant, hurlant après le bakchich, en monnaie ou en nature. Les petits sont comiques avec leur ventre qui, comme couleur et comme forme, fait penser à une orange; les grands, plus foncés, semblent d'admirables statues de bronze animées; et grands et petits se bousculent, jettent successivement leurs vêtements et courent, lestes et inlassables, nus et luisants, avec d'amusantes vociférations. Au delà du village, on aperçoit quelques campements arabes, dont les tentes se confondent presque avec le sol, et que dominent de placides silhouettes de chameaux. El Kantara est situé sur une sorte d'isthme, qui sépare le lac Menzaleh du lac Ballâh; c'est presque le seul passage pour les caravanes qui vont d'Asie en Afrique, et réciproquement; et là-bas, nous dit-on, au pied de ces dunes qu'on aperçoit au loin, campent les Bédouins pillards dont les pèlerins de la Mecque ont souvent à souffrir... Le Canal forme un léger coude; El Kantara disparaît. Et, de nouveau, c'est un campement arabe sur le bord même du canal; en hâte, les femmes ramènent sur leurs visages le long voile qui les enveloppe; les hommes nous regardent, sans se déranger; les enfants, innombrables, profèrent des injures mystérieuses. Comment peut-il y avoir tant de déserts dans un pays où la « repopulation » est si consciencieusement pratiquée?... Et hommes, femmes, enfants, ânes et chameaux se confondent dans une promiscuité éminemment patriarcale. Les braves chameaux! A mesure que nous nous familiarisons avec eux, le trait distinctif de leur physionomie se dégage, et c'est, si j'ose dire, « l'interrogation »; leur tête avancée semble solliciter une réponse; et l'on se demande quelle curiosité millénaire et toujours insatisfaite a allongé leur cou flexible et souple? La dignité résignée de leurs attitudes, comme aussi leur sobriété proverbiale, défend de leur prêter des préoccupations matérielles. Placides, lents et obstinés, ils feraient plutôt songer à quelque sage contemplatif. Pourquoi

1. Voyez la *Revue* du 1[illegible] janvier

une « conception de l'univers » ne se serait-elle pas ébauchée sous leur crâne desséché par le soleil ? Pourquoi, eux aussi, ne se demanderaient-ils pas pourquoi ils vivent, et de quelle utilité sera, pour les fins du monde, leur marche éternelle à travers les sables ? Et leur tête se tend vers nous, parce que malgré leurs spéculations ils sont restés proches de la nature, parce qu'ils sont confiants et humbles, et parce qu'ils nous supposent, avec simplicité, plus intelligents qu'eux, puisque nous les forçons à travailler ! Nous ne leur répondons pas, et ils interrogent toujours, patiemment. C'est qu'ils comprennent, croyez-le, qu'il est difficile de leur répondre. Ils se résignent sans se décourager. Et ils nous donnent ainsi un grand exemple de sagesse...

Et, de nouveau, le sable, le sable sans fin et sans merci. La monotonie n'est rompue que par les gares du canal, que nous rencontrons environ toutes les heures. Elles valent d'ailleurs qu'on les regarde. Elles montrent, d'abord, ce que peut produire ce sable stérile dès qu'un peu d'eau vient le fertiliser. Déjà, à Port-Saïd, l'usine des eaux était entourée d'une sorte de petit bois que traversait la ligne du chemin de fer. Ici, en plein désert, l'exemple est plus topique encore. Chacune de ces gares est une manière d'oasis artificielle, une touffe de verdure dans l'immensité grise ; des arbres s'élèvent, filaos, palmiers, ou acacias-lebecks ; leur ombre donne une fraîcheur relative, grâce à laquelle les légumes poussent. Au-dessus du ponton d'amarrage et sous les arbres, les bâtiments de la gare : un réservoir pour l'eau douce, une construction basse, entourée d'une vérandah, qui sert de logement et de bureau télégraphique. Et dans le « jardin », à côté de hangars, deux petits pavillons qui méritent une mention spéciale : l'école et le dispensaire. Nous retrouvons ici une preuve nouvelle de cet « esprit de gouvernement » que nous avions noté à Port-Saïd. La femme de chaque chef de gare est à la fois maîtresse d'école et médecin. Elle surveille les enfants des employés, leur apprend à lire, à écrire, à compter ; si quelque village arabe est à proximité, les enfants indigènes sont également admis, et y viennent déjà en grand nombre. Qu'une maladie se déclare, le malade trouvera dans la pharmacie de la gare de quoi recevoir les premiers soins, en attendant (au cas où son mal s'aggraverait) qu'on le transporte à l'hôpital de Port-Saïd ou d'Ismaïliah ; dans ces parages, les indispositions sont presque toujours les mêmes : insolation, fièvre, dysenterie ; au bout de quelques mois d'exercice, la « doctoresse » a acquis une véritable expérience. Surtout le dispensaire combat avec succès la maladie qui est la « plaie d'Égypte » : l'ophtalmie ; il faut avoir vu, dans les villages arabes, les innombrables enfants aux yeux rongés par les mouches pour se rendre compte des ravages qu'elle exerce ; elle a presque disparu des bords du Canal. C'est un bienfait physique. Et c'est, à notre point de vue, un bienfait moral, puisque ces soins, intellectuels et matériels, se résolvent, en fin de compte, par un progrès de l'influence française. — Et notez que ces résultats inappréciables ont été obtenus de la manière la plus simple et la plus efficace ; on a donné à des centaines d'enfants la santé et l'instruction et l'on a centuplé notre influence *sans nommer un nouveau fonctionnaire !...* Imaginez un instant le Canal devenu institution de l'État, et calculez le nombre d'employés, d'instituteurs, de télégraphistes, d'agents et de sous-agents qu'on aurait, avant toute chose, nommés et appointés !

Les employés aussi y trouvent leur compte. Dans ces climats, la dépression morale est tout autant à craindre que la dépression physique ; et contre celle-là, quel ressort plus efficace, — au moins pour nos compatriotes, — que la conscience des services rendus, et aussi les petites satisfactions d'amour-propre (car la doctoresse-institutrice est une manière de petite reine pour le petit État qui vit autour d'elle) ?... Ces services supplémentaires sont rémunérés, du reste, par une augmentation de traitement ; même légère, elle devient importante dans un lieu où la dépense nécessaire est forcément réduite au strict minimum, et où les dépenses « de poche » n'existent pour ainsi dire pas.

Ce n'est pas tout. L'autre jour, pour expliquer les progrès de Port-Saïd et du Canal, je disais que, dans cet État paradoxal, « l'intérêt des gouvernants était le même que l'intérêt des gouvernés ». Or il se trouve que l'intérêt des gouvernés, à son tour, se confond avec celui des gouvernants. Et ici, malgré ma résolution de m'abstenir de tout détail technique, il me faut donner quelques renseignements sur l'administration du Canal.

Les employés de la Compagnie sont directement et immédiatement intéressés à ses bénéfices ; leur « droit » prend date du jour où ils commencent à lui donner leur travail. Une somme s'élevant à 2 p. 100 des bénéfices annuels leur est attribuée. Elle est consacrée tout d'abord au service des retraites : ensuite aux secours ou indemnités pour maladie ou toute autre cause : et le solde est réparti entre les employés d'après l'ancienneté de leurs services et l'importance de ceux-ci. Mais il est à remarquer que cette » retraite » est, en soi, une véritable participation aux bénéfices, puisqu'elle est obtenue sans aucune retenue de traitement. En d'autres termes, l'employé touche son traitement « plein » pendant tout le temps qu'il est en activité ; de plus, à son départ, il touche une somme variable dont une partie lui est remise en argent, et dont l'autre sert à lui constituer

une retraite qui est fixe, ou, pour mieux dire, qui dépend uniquement de son temps de service et de ses appointements. L'employé a droit à sa retraite au bout de trente ans en France et de vingt ans en Égypte; et cette retraite est fixée à 60 p. 100 du traitement moyen des trois dernières années. Donc, pour avoir droit à 6 000 francs (maximum de retraite payé par l'État), il suffit d'avoir « servi » trente ans en France avec un traitement moyen (pendant les trois dernières années) de 10 000 francs, ou vingt ans en Égypte avec un traitement moyen de 15 000 francs (les appointements d'Égypte sont, naturellement, supérieurs à ceux de France, de là la différence de 10 000 à 15 000 francs).

Jusqu'ici, si ces conditions sont plus favorables que les conditions faites par l'État, elles leur ressemblent un peu. Voici par où elles s'en distinguent fort heureusement.

Les employés n'ont pas besoin d'attendre trente ou vingt ans pour avoir une retraite; leur droit existe, quel que soit leur nombre d'années de service (leur retraite n'est alors calculée qu'au taux de 2 p. 100), — et aussi leur droit de participation aux bénéfices... En un mot, du jour où un employé a commencé à donner son travail, il fait réellement « partie de la Compagnie » : et quel que soit le temps qu'il y passe, ses droits subsistent : droit à la retraite, droit à une part des bénéfices.

Ce n'est pas tout. Et ici l'œuvre sociale mérite une sérieuse attention. Quand un employé meurt, la moitié de la retraite à laquelle il aurait droit est attribuée à sa veuve, ou à ses enfants mineurs, ou « à telles personnes dont l'employé décédé était le soutien ». — Mais sa part de bénéfices, en aucun cas, ne disparaît avec lui. Ses descendants en héritent, comme ils héritent de ses biens, « meubles ou immeubles. » C'est véritablement un « titre » à revenu variable, une « action », qui lui est attribuée en paiement des services rendus à la Compagnie; il en devient actionnaire, par cela même qu'il l'a servie, ne fût-ce que quelques années (1)...

On excusera cette incursion sur un domaine qui n'est guère le mien. Il m'a semblé intéressant de rappeler l'ingénieuse sagesse qui préside au fonctionnement de la Compagnie de Suez. Et c'est « audacieuse sagesse « qu'il faudrait dire, en songeant que ces dispositions, — adoptées partiellement depuis lors par d'autres compagnies, — datent d'une époque où les idées qu'elles mettent en pratique étaient à peu près inconnues, et tout à fait inappliquées.

(1) Je renvoie ceux de mes lecteurs que ces questions intéressent et qui voudraient les étudier avec plus de détails aux articles [illegible] de la *Revue de Paris*.

*
* *

... Mais l'aspect du canal a changé. De hautes falaises s'élèvent sur chaque rive; de rapides tournants ferment la vue. Nous diminuons notre vitesse : la chaîne de la barre roule sans relâche; un échouage ici serait fâcheux. C'est le « Seuil d'El Girs », le passage le plus difficile du canal, celui dont le percement a coûté le plus de temps et de travail... A droite, sur le haut de la falaise, un vaste bâtiment apparaît, entouré de ses dépendances, ombragé par de grands arbres : c'est l'hôpital d'Ismaïliah, ragoûtant, presque « tentant », avec ses balcons treillagés, ses vérandas circulaires, la propreté blanche de ses fenêtres; plus loin, assez loin pour qu'aucun danger de contagion ne soit à craindre, le Sanatorium où les convalescents vont reprendre des forces. Nous tournons encore : l'hôpital disparaît, reparaît bientôt; les religieuses qui le desservent sont descendues jusqu'au ponton pour saluer l'*Indus*. Et après ces longues heures de désert, quelle jolie sensation de « chez nous » nous donnent ces grandes coiffes blanches qui s'agitent éperdument pour nous souhaiter la bienvenue!...

Nous avançons toujours; et après un dernier tournant, c'est le lac Timsah. Le premier aspect est féerique; à l'est, le désert, mais plus mouvementé, avec des chaînes de collines plus proches; plus loin, la tranchée du canal, dont le chenal est marqué par de grosses bouées; au sud, les montagnes rocheuses qui bordent les « lacs Amers »; et à l'ouest, étalées sur la rive, et encapuchonnées de verdure, les maisons d'Ismaïliah.

Vite, à peine l'*Indus* a-t-il stoppé, nous sautons dans une des « vedettes », et nous voici bientôt à l'entrée de la ville. C'est un enchantement!... Du lac part une magnifique avenue de lebecks d'une hauteur surprenante, et qui forment au-dessus de la route une voûte de verdure large et impénétrable; d'autres avenues pareilles se détachent de celle-ci; un joli pont enjambe le canal d'eau douce, qui s'étend encadré de verdure : à droite des talus gazonnés le bordent, qui vont rejoindre les lebecks; à gauche c'est le quai Mehemet-Ali, avec ses trois rangées d'arbres, et les jolies villas entourées de jardins. Ismaïliah reste encore le centre administratif du canal; ses ateliers sont installés à Port-Saïd; le personnel supérieur réside ici. Voici la maison de l'ingénieur en chef, celle du chef du transit; plus loin, un imposant « jardin des plantes » entoure la villa du chef des services auxiliaires. Et, aussitôt après le pont, le « chalet Lesseps »... Nous y entrons, je vous assure, avec une émotion respectueuse... Quelques marches mènent à la véranda, indispensable ici; un salon, de dimensions modestes, tient toute

la largeur du chalet; à droite, un escalier étroit mène à l'étage supérieur, et, dans un retrait, la chambre de Ferdinand de Lesseps... Elle est toute petite, petite incroyablement; la porte, en s'ouvrant, vient presque heurter le lit placé en face : c'est un lit étroit et mince, pareil à une couchette de paquebot; contre la fenêtre un petit bureau surmonté d'une armoire : une table de toilette-lavabo très sommaire; en face, une commode surmontée d'une glace... Et c'est à peine si l'on peut remuer, entre ces meubles si petits mais si pressés... — C'est un jeu assez puéril que celui qui consiste à déduire d'un « milieu » le caractère d'un personnage qui nous est parfaitement connu par ailleurs. Ce qu'on peut dire seulement, c'est qu'une installation pareille ne se peut concevoir, que d'un homme pour qui la vie extérieure n'existe pas; pour Lesseps, cette chambre, grande comme une malle, contenait le monde, le monde « corrigé ».

Visite à l'hôpital et au Sanatorium. Ici, comme à Port-Saïd, installation parfaite; le maximum de rendement pour le minimum de peine. Hospice et dépendances sont tenus avec une propreté méticuleuse, une propreté « de religieuse »; les salles sont claires et aérées; une modeste chapelle, qu'une allée d'arbres relie au bâtiment principal; buanderie, blanchisserie, dispensaire. L'air, ici, en dépit des sables tout proches, est frais et léger; le lac Timsah est une petite mer, et la brise « du large » est saine et réconfortante. C'est un des endroits du monde où l'on aimerait le mieux être malade!... — Le Sanatorium était une villa que le vice-roi Ismaïl s'était fait construire au débouché même du canal, juste au-dessus du lac; elle a été transformée de la manière la plus pratique : quelques appartements, un salon, un fumoir, le tout confortablement aménagé. Rien n'y manque, et il n'y a rien d'inutile... Le Sanatorium, d'ailleurs, est vide; et l'hôpital ne contient que deux malades; l'un souffre d'une ophtalmie, l'autre soigne un accès de dysenterie.

Un tramway conduit d'Ismaïliah jusqu'à la porte même de l'hôpital. En vingt minutes nous sommes « en ville »; et nous reprenons notre promenade. A mesure que nous regardons, notre première impression se modifie; une tristesse se dégage de ces verdures trop sombres. Nous sentons obscurément une sorte de contradiction entre ces ombrages humides et le sable qui les entoure; nos regards d'Européens sont habitués à des transitions plus douces : nos antiques verdures rejoignent, par molles gradations, nos Crau ou nos Sologne. Ici, au bout d'une route en charmille où le soleil ne pénètre jamais, brusquement, presque brutalement, c'est le désert; cet arbre magnifique est « le dernier »; au delà, c'est le sable, à l'infini... Ismaïliah a la tristesse des choses artificielles. Si l'homme se retirait, ce sable, en quelques semaines, aurait tout rongé. On a, en vérité, l'impression d'une « menace » : le sable, qui guette partout. Et, sans doute, Port-Saïd aussi a été créé ; mais, si l'on peut dire, la « parodie » de la nature y est moins inquiétante. Puis, l'activité qui y règne est en quelque sorte une activité artificielle aussi; j'entends que les forges, les usines, toute la machinerie industrielle s'amalgament convenablement avec une ville conquise sur la nature. Si l'on y sent aussi la menace du désert, l'activité matérielle qu'on y déploie donne une rassurante impression de vigueur. Dans la lutte constante qu'il faut soutenir contre les puissances naturelles, on sent que la force humaine est capable de triompher de l'autre; il y a harmonie entre la ville même et sa fonction... — A Ismaïliah, au contraire, l'activité est tout intellectuelle; plus de machines, des bureaux. Il faut y pénétrer pour savoir qu'on y travaille, et avec quelle sûre et méthodique intelligence! Cette ville, où l'on fait tant et de si excellente besogne, a l'air d'une ville de plaisance; elle semble ne valoir que par sa beauté naturelle. Et cette beauté naturelle et paisible est trop proche de l'aridité voisine. La contradiction est visible, manifeste; elle vous inquiète et vous oppresse.

Port-Tewfick ne donne pas la même impression. Construit sur les lagunes de Suez, et sur une étroite langue de terre qui longe le chenal, c'est une manière de campement élégant (les bureaux de la Compagnie, les maisons roses et bleues des consuls sont charmants), où l'on sent l'activité; les entrepôts de marchandises, les réservoirs de pétrole mettent en mouvement une foule affairée. Puis, Suez est là, tout près, et son ancienneté est, pour son nouveau faubourg, comme un gage de durée... Le golfe de Suez est d'une belle ampleur. Au sud c'est la mer Rouge, qui conduit nos imaginations jusqu'aux Indes. A l'ouest, les « montagnes roses » terminent par leurs belles falaises la côte d'Afrique; la côte d'Asie s'étend, à l'est, plate et sablonneuse; cette tache de verdure, proche de la mer, c'est les « Fontaines de Moïse »...; car nous ne sommes pas loin du lieu où les Hébreux traversèrent la mer Rouge... Les avoir tenus ici et les avoir laissés passer !...

La première partie de notre voyage se termine ici. Tâchons d'être tout à fait sincères avec nous-mêmes, et d'en résumer l'impression... Faut-il dire que, jusqu'ici, l'« Orient » ne nous a pas apporté toute la beauté originale que nous en attendions ? Les villages arabes de Port-Saïd et d'Ismaïliah, Suez même, ne nous ont guère surpris. Tout cela ressemble un peu trop à ce que nous comptions voir. D'avance, nous « reconnaissions » les cafés maures, les bou-

langers, les étals des bouchers, les magasins de poteries, et les fumeurs de narguilhés... C'est, toujours, des « rue du Caire » plus naturellement sales, et moins pittoresques. Notre arrivée à Port-Saïd nous faisait songer à la Hollande; la traversée du Canal, surtout vers le lac Menzaleh, nous rappelait la Camargue; Ismaïliah, c'est Enghien, si j'ose m'exprimer ainsi, un Enghien artificiel et fiévreux. Le grand intérêt du voyage, c'est le canal qui nous l'a donné.

Pourtant, le pittoresque ne manque pas : mais il est fourni presque tout entier par les habitants. Pendant des siècles, l'Égypte a été le centre d'échanges entre l'Asie et l'Afrique; et pendant longtemps la marchandise principale était l'homme. Des races se sont perpétuées, avec leurs costumes et leurs mœurs : antiques fellahs, tout pareils aux contemporains de Sésostris, nègres du Darfour, Abyssins, Soudanais, toutes les variétés se retrouvent ici, et toute la gamme des couleurs, depuis le soldat « turc » à la face blanche, jusqu'au nègre d'Afrique « ciré » et luisant. Tristes races, en somme, et mystérieuses aussi. Rien ne semble les attacher à ce pays. Leur habitation, c'est un cube de terre grise; leur mobilier, c'est une natte; le nomade antique se perpétue en eux : qu'on les transporte demain à l'autre extrémité du monde, et pourvu qu'ils retrouvent le même soleil, leur vie continuera toute pareille. Ils sont toujours prêts à partir... Des nomades ils ont encore les superstitions : c'était, jadis, un « danger » que de demeurer sous une tente qui avait abrité un mort; les tentes ont disparu, mais les « maisons » n'en diffèrent guère, et elles ne sont guère plus difficiles à dresser. On ne les abandonne plus quand le père est mort. Mais dès qu'elles commencent à s'écrouler, on les quitte : ce serait un sacrilège que de les réparer. Ce pays, en effet, n'est que ruines; dans les villages arabes, la moitié des maisons montre des façades éventrées et des murs croulants. Et comme, dans ces races primitives, un même sentiment se prolonge à l'infini, c'est cette superstition-là, aussi, qui a laissé ruiner tous les monuments de l'Égypte, depuis les temples de Thèbes, jusqu'aux mosquées de l'occupation arabe.

Et, pourtant, ce peuple, — ces peuples restent ici. Depuis des siècles, ils sont prêts à partir, attendant le signal d'un nouvel exode, sans l'espérer peut-être; mais ils le verraient sans surprise, et obéiraient sur l'heure. C'est là l'éternel et constant danger; c'est là ce qui explique ces soulèvements subits, ces pays entiers qui partent en guerre et sont « mobilisés » en vingt-quatre heures. L'organisation militaire du mahométisme s'est merveilleusement adaptée aux mœurs nomades héritées des lointains ancêtres. Ce sont des soldats, et des soldats toujours prêts à partir...

Autre contraste. Nul peuple n'est plus avili que celui-ci; qu'ils soient blancs, bruns ou noirs, le bâton est le seul moyen de se faire comprendre et obéir; la police est faite à la courbache, et il faut avoir vu la lanière de cuir s'abattre sur des épaules pour savoir ce que c'est qu'un coup de fouet! La mendicité est une institution; les mains n'apparaissent que tendues, et le mot bakchich est le mot essentiel de la langue arabe. Ces gens semblent des êtres intermédiaires entre l'homme et le singe, et plus proches assurément de celui-ci que de celui-là... A Assouan, une dizaine de rameurs conduisaient notre barque; l'un d'eux se mit à chanter une mélopée singulière de sa voix grêle et aiguë; et voilà les rameurs pris d'une sorte de folie, criant, hurlant, tendant éperdument leurs biceps et leurs jarrets, tirant sur les rames avec une véritable rage, affolés de bruit et de mouvement, criant pour crier, dépensant leurs forces avec une sorte d'ivresse furieuse... comme des animaux qui se mettent brusquement à crier et à courir, sans qu'on puisse savoir ce qui les pousse. Et cela aussi nous aide à comprendre les fureurs guerrières dont les campagnes du Soudan ont fourni de mémorables exemples. — En même temps, ce peuple avili est, je pense, l'un des plus beaux qui soient au monde. La noblesse de leurs attitudes est sans égale : ils mendient avec une obséquieuse majesté. Ils ont l'air de petits animaux, et ils sont remarquablement intelligents; les jeunes Arabes qu'on instruit dans les gares du Canal font des progrès extraordinairement rapides, surtout en calcul; et si vous vous rappelez les intéressants articles publiés jadis par Arvède Barine sur les écoles d'Algérie, vous verrez que partout l'enseignement des Arabes donne les mêmes résultats.

... Nous avons, non sans regret, quitté l'*Indus*. D'Ismaïliah, où il nous a déposés au retour, nous avons pris le train, et nous roulons vers le Caire.

C'est d'abord le désert. Nous longeons le canal d'eau douce au milieu des sables. Peu à peu la végétation commence : les broussailles grises deviennent vertes. Des villages surgissent, des maisons construites en briques séchées au soleil : carrées et basses, percées seulement d'une porte, leurs toits servent de séchoir aux feuilles de maïs et de sorgo; elles sont étroitement serrées l'une contre l'autre : et le mot « serrées » est insuffisant pour rendre l'impression de « bloc » qu'elles donnent. Des bouquets de palmiers les ombragent. Et, sur les toits et dans les ruelles, c'est un grouillement formidable d'hommes, de femmes et d'enfants... Des champs, maintenant; les sillons viennent jusqu'au bord même du canal d'eau douce; et voici des puits, où l'on puise de l'eau comme on la puisait il y a trois mille ans, avec

les mêmes poches de cuir, les mêmes fléaux de bois brut. Sur l'étroit sentier qui borde les cultures, des hommes passent, en coiffe blanche, vêtus d'une longue robe bleue ou noire à qui la marche donne de nobles plis; les uns sont à pied, tenant à la main un long bâton recourbé; d'autres vont à âne, assis à cru sur la croupe, un sac ou une botte de maïs posés devant eux : les petits ânes blancs, sans bât ni bride, trottinent doucement, mais sans relâche, leur amble si uni qu'ils semblent glisser, et les jambes du « cavalier » frôlent la terre, laissant passer sous la longue robe les pieds nus qui se balancent.

Des femmes vont, par groupes; des bijoux grossiers, bracelets d'argent ou de cuivre, brillent à leurs poignets et à leurs chevilles. Des voiles noirs les enveloppent, couvrant la tête et descendant jusqu'à terre, dans un dessin d'une noblesse infinie; les unes sont voilées, et les yeux seuls apparaissent, séparés par une rondelle de cuivre; les autres, quand nous passons, ramènent sur leur visage, d'un geste ample, le voile qui les suit en flottant; quelques-unes s'approchent des puits ou descendent les berges du canal : une cruche de terre repose horizontalement sur leur tête; elles marchent sur leurs pieds nus d'un pas souple et assuré, et c'est avec une grâce inexprimable qu'elles penchent leurs tailles flexibles jusqu'à la surface du canal... Elles se redressent, et les voiles retombent en courbes molles et caressantes... Elles replacent sur leur tête la cruche, droite maintenant, et tout étincelante de gouttelettes : leurs bras se lèvent pour la maintenir, et de l'épaule nue et dorée de soleil, c'est de nouveaux plis noirs qui retombent noblement... Car c'est le seul mot qui puisse servir ici, noblesse de démarche, noblesse d'attitudes, noblesse aussi de paysage. Le ciel est d'une pureté presque excessive, l'air limpide et vibrant; les lignes vertes des champs de maïs s'allongent sans que le vent les agite. Immobilité, sérénité. Nous regardons de toutes nos forces. Une joie nous pénètre, la joie émue que donnent les parfaits chefs-d'œuvre. Ici tout est harmonieux; la nature et les êtres sont faits l'un pour l'autre. Voici des milliers d'années qu'ils se sont trouvés, si l'on peut dire, et qu'ils se sont pénétrés; ils se complètent : à cette nature il faut ces hommes, et ces hommes ne sauraient se concevoir ailleurs qu'ici.

... Et insensiblement ces choses, si belles, il semble que nous les reconnaissions : une impression du « déjà vu » émane d'elles; ces terres plates, ces hommes long-vêtus, ces femmes voilées, ces travaux champêtres, ces formes et ces beautés immuables, nous les connaissons, et l'admiration qu'elles nous donnent est faite de souvenirs... Brusquement, tout s'éclaire. C'est la Bible, c'est l'Histoire sainte... Voici Jacob, Éliézer, et Booz, et Abraham et Isaac; et voici Sarah, voici Lia... Et cet homme à demi nu, dont les membres sont desséchés par le soleil, c'est Jean le Précurseur; et voici Madeleine, et voici Marie : voici enfin, descendant vers la rive, la Samaritaine, et les beaux vers de M. Edmond Rostand, si exacts et si purs, me reviennent à la mémoire :

Voici bien, ô Jacob, le geste dont tes filles
Savent, en avançant d'un pas jamais trop prompt
Soutenir noblement l'amphore sur leur front.
Elles vont, avec un sourire taciturne,
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne,
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte, auquel
Le bras levé dessine une anse sur le ciel !...

Car cette terre est celle-là même que foulèrent les Hébreux avant l'Exode; de Suez, nous voyions Gessen, où vécurent les fils de Jacob; et Joseph et Marie se reposèrent sur ces rives... Surtout, les vies semblables font les hommes pareils; ici, la vie patriarcale s'est prolongée : les travaux sont les mêmes, et les outils qui servent à les accomplir; la même charrue, au joug mince et long, laboure les mêmes champs d'une marche pareille. Abraham, ressuscité, y retrouverait sa vie de jadis.

Maintenant, c'est la vallée du Nil qui commence, un pays fabuleusement riche, trop riche pour le plaisir des yeux : des plantations de coton alignent à perte de vue leurs petites houppes blanches; c'est riche et monotone. Dans les gares, les ballots s'entassent, en masses énormes : les chameaux que nous croisons disparaissent sous leurs charges... Des fabriques, des entrepôt, des usines... Les Pyramides, que nous apercevons de loin, semblent gênées et honteuses de ce cadre si peu fait pour elles. Les villages deviennent plus fréquents. Les maisons, moins rustiques, se pressent et se rejoignent. Du soleil, des couleurs, du bruit. Voici le Caire...

JACQUES DU TILLET.

(*A suivre.*)

LA MORALE SOCIALE

D'AUGUSTE COMTE [1]

« Vivre pour autrui » : telle est la formule suprême de la morale positive. Le sentiment en atteste la justesse; la science en dévoile la portée lointaine et les conséquences profondes. Mais cette formule ne s'applique pas seulement, d'une manière générale, à la société où Comte fait même entrer les animaux

1. Ce chapitre est extrait d'un ouvrage que notre éminent collaborateur M. Lévy-Bruhl va faire paraître à la librairie Alcan sous ce titre : *La philosophie d'Auguste Comte.*

capables d'affection et de dévouement, dont les services méritent notre reconnaissance. Elle doit trouver une application précise dans les rapports définis que la société civile établit entre les hommes, c'est-à-dire dans les droits et les devoirs réciproques des individus. S'il est vrai que la morale et la politique sont distinctes, la politique n'en est pas moins étroitement subordonnée à la morale. Elle doit y trouver ses principes directeurs. Le pouvoir spirituel ne gouverne pas : il dirige cependant les gouvernants comme les gouvernés. C'est lui qui leur donne à tous l'ensemble de croyances et de sentiments communs qui fait vivre la société. Il appartient donc à la morale de déterminer les principes d'après lesquels la politique positive réglera les rapports des hommes.

Or, en fait, ces rapports sont aujourd'hui très troublés. L'ordre public est instable, les révolutions fréquentes, les souffrances extrêmes. Faut-il en accuser les institutions politiques? Mais elles sont plutôt un effet qu'une cause. Pour comprendre l'état présent, il faut saisir dans sa loi l'évolution générale de l'humanité, et en particulier celle de la société européenne. Il apparaît alors que les troubles actuels proviennent du grand conflit qui a éclaté à tous les yeux lors de la Révolution française. Ce conflit dure encore. L'ancien régime n'a pas achevé de disparaître, et le régime qui prendra sa place n'est pas encore organisé. La lutte se prolonge entre l'esprit théologico-métaphysique et l'esprit positif, entre la foi révélée qui s'affaiblit et la foi démontrée qui s'annonce, et enfin, entre les vieux cadres économiques et une activité industrielle qui n'a pas encore trouvé sa forme.

Les relations entre les entrepreneurs et les travailleurs sont présentement « anarchiques ». La marche de l'industrie, en voie de croissance, est oppressive pour la majorité de ceux dont le concours y est indispensable. Et la scission toujours plus marquée entre « les têtes et les bras » est due beaucoup plus à l'incapacité politique, à l'incurie sociale et surtout à l'aveugle égoïsme des entrepreneurs, qu'aux exigences démesurées des travailleurs. Les entrepreneurs n'ont pas songé à organiser une large éducation du peuple pour le défendre contre les séductions de la propagande révolutionnaire. Ils semblent craindre que le peuple ne s'instruise. Ils se substituent tant qu'ils peuvent aux anciens chefs dont ils convoitaient le rang social. Mais ils n'héritent pas de leur générosité. Ils ne comprennent pas que « noblesse oblige ». Ainsi, les grands industriels tendent trop souvent à utiliser leur influence politique pour s'attribuer, au détriment du public, d'importants monopoles, et à abuser de la puissance des capitaux pour faire presque toujours dominer les prétentions des entrepreneurs sur celles des travailleurs, sans respecter même l'équité, puisque le droit de coalition qui est accordé aux uns est refusé aux autres.

Comte a vu la bourgeoisie à l'œuvre pendant le règne de Louis-Philippe. Il la juge sévèrement. Ses conceptions politiques, dit-il, se rapportent surtout à la possession du pouvoir, non à sa destination et à son exercice. Elle regarde la Révolution comme terminée par l'établissement du régime parlementaire, qui n'est pourtant qu'une « halte équivoque ». Une réorganisation sociale complète n'est guère moins redoutée de cette bourgeoisie que des anciennes classes supérieures. Quoique pénétrée de l'esprit critique du XVIIIe siècle, elle voudrait prolonger, sous des formes même républicaines, un système d'hypocrisie théologique qui assurerait la respectueuse soumission des masses, sans prescrire aux chefs aucun devoir rigoureux. Elle est dure aux prolétaires, dont la condition est loin de s'améliorer. Elle « institue des cachots pour ceux qui demandent du pain ». Elle croit que ces millions d'hommes pourront demeurer indéfiniment « campés » dans la société moderne, sans y être installés avec des droits définis et respectés. Le capital, qui est entre ses mains, après avoir été un instrument d'émancipation, est devenu un instrument d'oppression. C'est ainsi que, par un paradoxe difficile à supporter, l'invention des machines, dont on aurait cru, *a priori*, qu'elle adoucirait la condition des prolétaires, a été, au contraire, une cause nouvelle de souffrances pour eux, et a redoublé la rigueur de leur état.

Il y a là, en raccourci, tout un réquisitoire contre la bourgeoisie, et en particulier contre l'économie politique dont elle était nourrie. Les économistes que Comte a en vue sont tantôt ceux de la fin du XVIIIe siècle, tantôt leurs successeurs orthodoxes du XIXe. Ceux du XVIIIe, il les regarde comme des collaborateurs de la grande œuvre révolutionnaire. Ils ont participé à la diffusion des doctrines critiques et de la philosophie négative. En cette qualité, ils ont rendu des services. Ils ont contribué à la décomposition de l'ancien régime. Ils étaient parvenus à persuader les gouvernements eux-mêmes de leur inaptitude à diriger le mouvement commercial et industriel.

Les affinités des philosophes et des économistes du XVIIIe siècle sont assez évidentes : est-il nécessaire de rappeler l'esprit d'« individualisme » des économistes, et leur tendance caractéristique à restreindre le plus possible les fonctions du gouvernement? Malgré les efforts d'un grand nombre d'entre eux, conservateurs par tempérament ou par politique, les conséquences logiques de leurs principes ont dû se faire jour. Ainsi, « la superfluité de tout enseignement moral régulier, la suppression de tout encouragement officiel aux sciences et aux beaux-arts, et même les

attaques récentes contre l'institution fondamentale de la propriété ont pris leur source dans la métaphysique économique ». Il en a été de cette doctrine comme des autres branches de la philosophie négative. Après avoir accompli son œuvre de destruction, elle a cherché à transformer ses principes critiques en principes organiques, sans s'apercevoir que cela revenait à nier d'avance toute organisation positive.

La fameuse formule : « Laissez faire, laissez passer », n'est pas plus un principe réel en économie politique que la liberté même n'en est un dans la politique proprement dite. Comte combat avec vivacité ce dogme de la non-intervention. Pour avoir constaté dans quelques cas particuliers et secondaires la tendance naturelle des sociétés à un certain ordre nécessaire, l'économie politique en a conclu à l'inutilité de toute institution spéciale. Mais cet ordre spontané est très imparfait. La connaissance des lois des phénomènes sociaux nous permet de l'améliorer, comme nous faisons déjà pour les phénomènes de la nature vivante. N'admettre que le degré d'ordre qui s'établit spontanément équivaut dans la pratique à une sorte « de démission solennelle à l'égard de chaque difficulté qui apparaît ». Voyez la crise sociale qu'a amenée le développement des machines. Aux justes et urgentes réclamations des ouvriers, brusquement privés de leur gagne-pain, et hors d'état d'en trouver un autre du jour au lendemain, nos économistes ne savent que répéter, « avec une impitoyable pédanterie », leur stérile aphorisme de liberté industrielle absolue. Ils osent répondre à toutes les plaintes que c'est une question de temps. Cette réponse à des gens qui ont besoin de manger aujourd'hui est dérisoire. Une telle théorie « proclame sa propre impuissance sociale ».

Aussi bien, ni l'économie politique n'est encore une science, ni les économistes ne sont, jusqu'ici, des savants. Presque tous avocats ou littérateurs d'origine, ils sont étrangers à toute idée d'observation scientifique, à toute notion précise de loi naturelle, à tout sentiment de ce qu'est une démonstration. Exception faite pour Adam Smith et quelques autres, comment auraient-ils appliqué aux analyses les plus difficiles la méthode positive qu'ils ne connaissaient pas! Destutt de Tracy plaçait l'économie politique entre la logique et la morale. Non sans raison : car elle est plus près de la métaphysique que de la science positive. Les travaux y gardent un caractère personnel, les écoles s'y combattent, les discussions sur les notions élémentaires de valeur, d'utilité, etc., y rappellent la scolastique. L'idée même d'étudier à part les phénomènes économiques n'est pas scientifique, puisque les diverses « séries sociales » sont solidaires, et que les lois sociologiques particulières dépendent des lois plus générales. Il n'y a d'étude scientifique des faits économiques que du point de vue sociologique. On ne peut pas plus isoler les lois qui régissent l'existence matérielle des sociétés qu'on ne peut représenter l'homme comme un être essentiellement calculateur, poussé par le seul mobile de l'intérêt personnel.

Les mêmes objections portent, naturellement, contre les adversaires des économistes, puisque les socialistes et les communistes s'en sont tenus, en général, à une conception analogue de leur science. Cependant, tout en les critiquant, Comte reconnaît qu'ils ont établi quelques vérités. Tout n'est pas faux dans ce qu'ils disent. Ainsi, c'est à juste titre qu'ils réclament pour le gouvernement le droit d'intervenir dans les relations économiques. Et s'il est absurde de vouloir abolir la propriété privée, comme certaines sectes le réclament, il est très vrai que la propriété est de nature sociale et qu'il est nécessaire de la régler. Lui attribuer un caractère absolu, c'est, dit Comte, une théorie « antisociale ». Aucune propriété ne peut être créée, ni même transmise par son seul possesseur, sans le concours de la société. Aussi, toujours et partout, la communauté est-elle intervenue dans l'exercice de ce droit. L'impôt associe le public à chaque fortune particulière.

En discutant ce problème essentiel de la propriété, les communistes (que Comte confond avec les socialistes) rendent aujourd'hui un service important. Les dangers mêmes évoqués par la solution qu'ils proposent concourent à fixer l'attention générale sur ce grand sujet, que l'empirisme métaphysique et l'égoïsme aristocratique des classes dirigeantes ferait écarter ou dédaigner sans cela. Énoncer simplement le problème ne suffirait pas, sans la solution dont les communistes l'accompagnent. Notre faible intelligence ne s'attache pas longtemps à une question, s'il ne se présente pas en même temps une réponse, vraie ou fausse, que nous devions accepter ou rejeter. Au reste, les « aberrations » communistes sont-elles plus vaines, et, au fond, plus dangereuses que l'illusion courante, selon laquelle la Révolution est terminée par l'établissement du régime parlementaire ?

Mais, cela admis, toutes les écoles novatrices sont tombées dans de graves erreurs. Elles méconnaissent les lois nécessaires du progrès. Dépourvues en général de sens historique, et d'autre part ignorant les principes de la statistique sociale, elles ne voient pas que l'action de l'homme sur les phénomènes sociaux ne s'exerce utilement que dans certaines limites. L'idée qu'une révolution peut transformer en un instant le régime de la propriété et toutes les conditions sociales qui en dépendent est destinée à disparaître, quand le « mode de penser positif » se sera étendu aux phénomènes sociaux comme aux autres.

Alors les « projets extravagants » des socialistes ne trouveront plus de partisans. Personne n'exigera plus ce qui sera reconnu impossible.

Comte enfin reproche au communisme sa tendance à comprimer l'individualité. Cette objection est remarquable dans sa bouche, car on la lui a faite à lui-même bien souvent. Stuart Mill l'a comparé, comme organisateur du despotisme, à Ignace de Loyoda. Mais Comte rappelle que, selon lui, l'organisme collectif, ou société, diffère des organismes individuels ou êtres vivants, en ce que les éléments y vivent d'une vie indépendante. Le problème consiste à concilier, autant que possible, cette libre division avec la convergence des activités. Aucune des deux ne doit être sacrifiée à l'autre. Comprimer les individualités tendrait à détruire la dignité de l'homme, en supprimant sa responsabilité. Et le défaut d'indépendance, l'asservissement à une communauté indifférente, rendraient la vie intolérable. « Tel est l'immense danger de toutes les utopies qui sacrifient la vraie liberté à une égalité anarchique, ou même à une fraternité exagérée. » Sur ce point, la philosophie positive reprend à son compte la « critique décisive » que nos économistes ont faite du communisme.

La philosophie positive ne se borne pas à réfuter les uns par les autres les économistes orthodoxes et les socialistes. Elle reprend à son tour les questions qu'ils ont soulevées. Elle se fonde pour cela sur les résultats déjà obtenus par la sociologie.

Tout d'abord, elle pose le problème de la « réorganisation sociale « dans sa généralité. Les socialistes, ainsi que leurs adversaires, ne s'occupent que des richesses, comme si c'étaient les seules forces sociales mal réparties et mal administrées. Mais il y en a d'autres. La réforme des conditions économiques dépend en dernière analyse de celle des mœurs. Il faut donc, avant tout, « réorganiser » les mœurs. Il faut déterminer les droits et les devoirs réciproques des citoyens, et inspirer à chacun le sentiment de son devoir et le respect du droit d'autrui.

Ces deux idées de droit et de devoir ne sont pas traitées par Comte de la même façon. Il accepte la seconde sans la soumettre à une critique spéciale. Le devoir est la règle d'action prescrite à chacun à la fois par le sentiment et par la raison. Nous avons le devoir de faire ce que nous reconnaissons le plus convenable à notre nature individuelle et sociale. L'idée de droit, au contraire, « disparaît » dans l'état positif. Le mot « droit » doit être écarté du langage politique, comme le mot « cause » du langage philosophique. Ce sont deux notions métaphysiques. Chacun a des devoirs, et envers tous : nul n'a de droit proprement dit. « L'idée de droit est fausse autant qu'immorale, parce qu'elle suppose l'individualité absolue. »

Ces formules ont provoqué de vives protestations, en particulier de la part de M. Renouvier et de ses disciples. Elles semblent en effet, dans la constitution de la société civile, négliger entièrement la justice, pour ne fonder les rapports des hommes que sur la charité et sur le sentiment. Mais, à y regarder de près, l'expression, comme il arrive souvent, a forcé et faussé la pensée de Comte. La comparaison qu'il suggère lui-même entre les idées de droit et de cause éclaircit heureusement ce qu'il a voulu dire.

La science positive a renoncé à la recherche des causes, pour se borner à établir les rapports invariables des phénomènes. Mais ces rapports correspondent à ce que l'on appelait autrefois action causale. Ils représentent ce qu'il y avait de réel dans cette action prétendue. La seule différence, — mais elle est importante, — consiste en ce que l'esprit humain, ayant quitté le point de vue de l'absolu pour celui du relatif, se contente désormais de constater les liaisons des phénomènes, sans imaginer des « entités liantes », selon la forte expression de Malebranche.

L'idée de droit a subi une transformation analogue. Comme l'idée de cause, elle a été longtemps théologique, puis métaphysique. Dans l'antiquité, elle était étroitement liée à la religion. Chez les modernes, les droits des peuples, et aussi les droits des individus, sont conçus d'après le droit des princes et des maîtres. Conquis sur lui, ils reposent comme lui, au fond, sur une base surnaturelle et mystique. Les droits que chaque citoyen revendique sont la monnaie du droit absolu que possédait autrefois le souverain, représentant la nation entière. Devenue métaphysique au XVIIIe siècle, cette idée du droit absolu, intangible, imprescriptible, de chaque personne humaine a été fort utile pour la décomposition de l'ancien ordre social. Mais, ce travail une fois fait, elle ne saurait servir, pas plus que les autres principes métaphysiques, à l'œuvre de réorganisation. La philosophie positive n'admet rien d'absolu. Tout, dans la société, est à la fois conditionné et conditionnant. Rien n'est inconditionnel. Et la sociologie enseigne qu'il faut aller non pas de l'individu à la société, mais de la société à l'individu.

Par conséquent, ici encore, on renoncera à transformer un principe organique. Sans doute, les droits subsisteront, comme subsistent les liaisons constantes des phénomènes. Mais on cessera de les fonder sur une conception métaphysique de la nature humaine, comme on a cessé de rapporter les liaisons de phénomènes à des entités métaphysiques appelées causes. Au lieu de faire consister politiquement les devoirs particuliers dans le respect des droits universels, on concevra, en sens inverse, les droits de chacun comme résultant des devoirs des autres

envers lui. Le devoir est posé avant le droit. Ce point est de la plus haute importance aux yeux de Comte. Il y voit une expression et une preuve de la prépondérance de l'esprit positif sur l'esprit métaphysique, et de la subordination de la politique à la morale. Il aime à dire que « la considération du devoir est liée à l'esprit d'ensemble ». La considération du droit, au contraire, s'il est conçu comme absolu, conduit à nier tout gouvernement et toute organisation sociale.

La nouvelle philosophie tendra donc de plus en plus à remplacer « la discussion vague et orageuse des droits par la détermination calme et rigoureuse des devoirs respectifs ». Dès lors, le problème soulevé par les communistes prend un aspect nouveau. Qu'il y ait des chefs industriels puissants, ce n'est un mal qne si leur force leur sert à opprimer ceux qui dépendent d'eux. C'est un bien, au contraire, si ces chefs connaissent et remplissent leurs devoirs. Peu importe aux intérêts populaires en quelles mains se trouvent les capitaux accumulés, pourvu que l'emploi en soit utile à la masse sociale. Or cette condition essentielle « dépend bien plus de moyens moraux que de mesures politiques ». Celles-ci pourront sans doute s'opposer à l'accumulation des richesses en un petit nombre de mains, au risque de paralyser l'activité industrielle. Mais ces procédés « tyranniques » auraient moins d'efficacité que la réprobation universelle infligée par la morale positive à tout usage trop égoïste des richesses possédées. Cette réprobation serait d'autant plus irrésistible, que ceux-là mêmes qui devraient la subir n'en pourraient récuser le principe, inculqué à tous par l'éducation morale commune. C'est ainsi qu'au moyen âge l'excommunication était aussi redoutée des princes qui l'encouraient, que respectée des peuples qui en étaient témoins.

Une fois cette éducation commune établie, sous la direction du pouvoir spirituel, la tyrannie de la classe capitaliste n'est plus à craindre. Les riches se considéreront moralement comme les dépositaires des capitaux publics. Il ne s'agit pas ici d'aumône. Ceux qui possèdent auront le « devoir » d'assurer à tous d'abord l'éducation, et ensuite le travail.

Ces idées paraissent sans doute paradoxales et chimériques. Mais, dit Comte, c'est parce que la société moderne n'a pas encore sa morale. Les relations industrielles, qui s'y sont prodigieusement développées, sont livrées à un dangereux empirisme, au lieu d'être systématisées suivant des lois *morales*. La guerre, plus ou moins déclarée, règle seule les rapports du capital et du travail. Dans un état normal de l'humanité ces rapports, au contraire, sont « organisés ». La force n'engendre pas l'oppression. Chaque citoyen est un « fonctionnaire public », dont les attributions définies déterminent à la fois les obligations et les prétentions (c'est-à-dire les droits). La propriété est une fonction comme les autres, non un privilège. Elle sert à former et à administrer les capitaux par lesquels chaque génération prépare les travaux de la suivante. Ceux qui la détiennent ne doivent point la détourner de son usage public pour leur avantage particulier.

Comme les capitalistes, les ouvriers sont aussi des fonctionnaires publics. Ils remplissent un office non moins indispensable. Indépendamment de leur salaire, ils méritent la gratitude sociale. Nos mœurs comportent déjà ce sentiment quand il s'agit des carrières libérales, où le salaire ne dispense point de la reconnaissance. Ce sentiment devra s'étendre à tous les travaux qui contribuent à la prospérité commune. Le service de l'humanité est gratuit, dit Comte. Le salaire, quel qu'il soit, ne paye que la partie matérielle de chaque office, en réparant la consommation qu'exigent l'organe et la fonction. Quant à l'essence même du service, elle ne comporte d'autre récompense que la satisfaction même de l'accomplir, et la gratitude qu'il éveille.

Par conséquent, dans une société « vraiment constituée » (remarquez cette expression que M. de Bonald emploie souvent), la distinction vulgaire entre les fonctions publiques et privées est destinée à s'effacer. De même que, dans une armée, le plus obscur soldat a sa dignité propre, qui vient de la solidarité étroite de l'organisme militaire, et de ce que tous y participent au même honneur ; de même, quand l'éducation positive aura rendu sensible à tous la participation de chacun à l'œuvre sociale, les plus humbles professions actuelles seront ennoblies. Le régime industriel d'aujourd'hui, qui ne nous montre guère que la lutte des égoïsmes, est un régime anarchique ou, pour mieux dire, une « absence de régime ».

La société moderne n'a pas encore ses mœurs. Elle les formera peu à peu, comme la société militaire s'était formé les siennes. La vie guerrière est, plus que toute autre, dominée par l'ensemble des penchants égoïstes. Néanmoins, comme elle ne pouvait se développer que par l'esprit d'union, cette seule condition a suffi pour qu'elle déterminât d'admirables dévouements. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la vie industrielle, qui repose sur l'instinct pacifique et constructeur ? Autrement, si l' « anarchie » actuelle des mœurs devait durer, la société moderne resterait au-dessous du moyen âge, qui était vraiment organisé par son pouvoir spirituel et même au-dessous des sociétés militaires. A quoi bon substituer le monopole à la conquête, et le despotisme fondé sur le droit du plus fort ?

Tout dépend donc de l'éducation morale commune, qui dépend elle-même de l'établissement

d'un pouvoir spirituel. La supériorité de la doctrine positive est d'avoir restauré ce pouvoir. Toutes les écoles novatrices veulent assurer aux prolétaires l'éducation normale et le travail régulier. Mais elles veulent les deux à la fois, ou le travail avant l'éducation. Le positivisme veut organiser l'éducation *d'abord*.

Naturellement, dans cette éducation, les devoirs seront tous présentés sous leur aspect social. Ainsi les vertus élémentaires de la tempérance, de la chasteté, etc., sont recommandées par la morale positive, mais non pas au point de vue de leur utilité individuelle. Quand même une nature exceptionnelle préserverait l'individu des suites de l'intempérance ou du libertinage, la sobriété et la continence lui seraient prescrites avec autant de rigueur, comme indispensables à l'accomplissement de ses devoirs sociaux. La morale domestique de même a pour objet, non pas de former un « égoïsme à plusieurs », mais de développer les affections sympathiques qui, de la famille, s'étendront peu à peu au groupe social, puis à l'humanité. Le principe est d'habituer l'homme à se subordonner à l'humanité, jusque dans ses moindres actes et dans toutes ses pensées. Ce point gagné, la société moderne s'organiserait spontanément, et le régime positif s'établirait de lui-même.

LEVY-BRUHL.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Rien n'est plus digne d'admiration que la patience toute romaine avec laquelle l'Angleterre a assisté au revers de ses armes; mais nous pouvons, sans injustice, réserver toutes nos sympathies pour les Boers : ils luttent pour la liberté, et les Anglais pour la domination. Le triomphe de ces derniers serait le spectacle, toujours répugnant, d'un colosse écrasant un myrmidon; les victoires des Boers rouvrent au contraire la série des siècles héroïques, qui paraissait close à jamais.

Ce mot superbement antique, la liberté, qui tendait à devenir un de ces thèmes sonores et vides dont on joue à la tribune ou dans les réunions publiques, se révèle plus vivant que jamais, dans la bouche de tout un peuple qui lutte pour son existence. Ici à voix haute, là à voix basse, mais avec une égale ardeur, toute l'Afrique australe répète en ce moment le cri de Jeanne d'Arc : *Il faut que les Anglais soient chassés de notre pays!* C'est le mot qui revient sans cesse, dans les lettres, les discours, les interviews, les proclamations. Je choisis, entre tant d'autres témoignages, la lettre d'un jeune Boer qui faisait ses études dans une de nos villes universitaires, et que la guerre sainte rappelle au pays.

«... Nous venons de quitter Aden, où nous avons recueilli quelques nouvelles de la guerre; demain, nous arriverons à Tanja : je tremble à la pensée d'y apprendre une défaite des nôtres... Oh! ces longues, longues journées sur le bateau, et ces nuits surtout : quelle torture sans fin! Je suis là à ne rien faire, tandis que mon peuple, mon frère, et sans doute aussi mon vieux et vénéré père se battent en ce moment... Ce n'est ni par haine ni par ambition que je cours les rejoindre : c'est une guerre nationale, c'est *ma* guerre; mon honneur, mon idéal même sont intéressés dans cette lutte... Je serai le 4 (novembre) à Prétoria, et deux jours après sur le champ de bataille, d'où nous reviendrons vainqueurs, je le jure! »

A Prétoria, où vole ainsi le cœur de tous les fils de l'Afrique hollandaise dispersés dans le monde, il ne reste plus un homme valide, à part les autorités, les prisonniers anglais et un petit nombre de volontaires hollandais ou allemands chargés de surveiller ces derniers. Mais les femmes boers, pour ne pas prendre une part directe à la guerre, ce qui arrivera d'ailleurs si l'Anglais réussit à mettre le pied sur le sol de leur patrie, n'en sont que plus ardentes à détester l'envahisseur (1). « Ici, on hait les Anglais plus que nous ne haïssons les Turcs », écrit le 2 décembre un volontaire bulgare. Assurément, cette haine ne va pas jusqu'à l'inhumanité : les dames de Prétoria, dans les diverses ambulances de la *Croix Rouge*, où Mlle Aubert, fille du consul général de France, exerce aussi son infatigable charité, soignent avec un égal dévouement toutes les victimes mutilées, pantelantes, de la guerre qui sévit à leurs portes, sans se demander si elles soulagent des frères ou des ennemis : tous ces malheureux, fussent-ils cent fois Anglais, sont également leurs frères! Mais en dehors de ces spectacles de souffrance et de la mort, où tout se pardonne, ces sœurs de charité occasionnelles ne peuvent oublier que leur patrie aussi est en danger de mort; ou plutôt, car elles ont la conviction que

(1) Comme exemple de l'énergie des femmes boers, on peut citer l'épisode suivant de l'exode de 1838. Les Boers, pendant leur traversée des monts Drakenberg, sont attaqués par les Zoulous : « L'alarme donnée, Gert. Maritz, Joubert, Jacobus Uys, Potgieter et leurs compagnons se portent à la rencontre des Zoulous et donnent ainsi le temps à quelques hommes et à leurs femmes de former les chariots en carré; les roues ayant été solidement attachées les unes aux autres, les armes ayant été chargées, les Boers ferment les issues juste à temps pour recevoir le choc de 10 000 Zoulous. Derrière ces remparts improvisés, avec leurs fusils à éléphants, les Boers firent un grand carnage dans les rangs ennemis; les femmes se montrèrent non moins vaillantes, excitant leurs maris, rechargeant leurs armes et tuant à coups de hache ceux des Zoulous qui cherchaient à pénétrer en rampant sous les chariots. Devant cette résistance, les Zoulous durent se retirer laissant 600 des leurs sur le terrain. » [illegible]

tous les Anglais jusqu'au dernier seront rejetés dans la mer, elles tiennent à honneur de participer à la défense de la République. N'ont-elles pas l'arme la plus acérée comme aussi la plus délicate? *Chassons les Anglais!* disent leurs frères et leurs époux. *Chassons l'Anglais!* s'écrient-elles de leur côté; et elles mettent l'ardeur la plus patriotique à ne plus se servir de l'idiome de leurs oppresseurs.

« Tous mes enfants jusqu'ici ont appris l'anglais, écrivait, au commencement de novembre 1899, une dame de Prétoria; mais je vous promets bien que ma fille cadette n'en saura jamais un traître mot. Ce n'est pas quand les Anglais nous donnent la chasse que nous nous servirons de leur langage. Ou bien les Anglais nous vaincront, et proscriront notre langue, ou bien en les chassant, nous chasserons aussi jusqu'au dernier tous les mots anglais et de nos lèvres et des lèvres de nos enfants. »

Elles font mieux encore : elles poussent leurs fils dans le rang, dès qu'ils peuvent porter une arme. La mère spartiate n'immolait pas plus froidement dans son cœur un fils unique en lui tendant la lance et le bouclier. A la gare de Prétoria, un commando partait, acclamé par la foule. Une femme aperçoit, au milieu des soldats qui montaient en wagon, son fils âgé de 17 ans, qui la quittait sans l'avoir avertie :

— J'aurais dû partir tôt ou tard; mieux vaut partir plus tôt, dit-il à sa mère, comme pour s'excuser.

La mère lui répondit simplement : — Va, tu fais bien.

A ceux qui seraient tentés de trouver cette fermeté d'âme par trop surhumaine, nous nous bornerons à montrer du doigt, non les cadavres des héros jetés dans la fosse commune, sur tant de champs de bataille, et qui crient vengeance, mais dans le cimetière même de Prétoria, le modeste monument qui s'élève sur les restes du général Kock. Ce fut, lui aussi, un homme vaillant, qui avait conquis son haut grade à la pointe de l'épée, dans la guerre de 1880-81 ; mais c'était surtout la droiture, la bonté, la cordialité mêmes. Malgré son grand âge et ses infirmités, il avait accepté, dans la guerre actuelle, le commandement d'un corps d'uitlanders. On le voyait aller d'une tente à l'autre, causer avec ses soldats, s'intéressant à leur vie, à leurs souffrances, à leurs blessures. Grièvement blessé lui-même à la malheureuse surprise d'Elandslaagte, les Anglais avaient fait prisonnier, et brutalement jeté sous une tente, par une chaleur torride, pêle-mêle avec des soldats, un vieillard mourant, à qui ils refusèrent un médecin et presque la nourriture : le neveu du général, fait prisonnier avec son oncle, leur demandant une tasse de lait pour le blessé, qui ne pouvait supporter la nourriture grossière qu'on lui offrait, ils répondirent qu'ils n'avaient pas de lait, et c'était faux...

Nous ne garantissons pas la vérité de ce récit, non plus que de tant d'autres, sur la cruauté des Anglais : on ne doit jamais croire sur parole un témoin passionné, Mais tous ces bruits, au moins exagérés, nous l'espérons, sont accueillis avidement à Prétoria, et la tombe de la victime, qu'on a toujours sous les yeux, semble se dresser comme un accusateur : ce vieillard ce héros, ce saint, les Anglais l'ont tué par leurs mauvais traitements!

* * *

Les femmes boers ne se contentent pas de pousser à Prétoria de stériles cris de vengeance : on les voit dans la plupart des commandos en marche; si elles ne demeurent pas toujours dans les camps, partageant la tente de leur fils ou de leur époux, elles y font de fréquentes apparitions. Nombreuses sont les lettres de volontaires qui nous sont passées sous les yeux, et qui semblent des idylles assez imprévues, on l'avouera, au milieu de toutes ces horreurs. Un jeune Hollandais, télégraphiste à Johannesburg, faisait partie d'une commando en marche pour Colesberg. Il écrit le 3 novembre à sa famille que leur trajet à travers l'État libre d'Orange a été une succession de fêtes et de triomphes : à chaque station du chemin de fer, la population accourue acclamait les défenseurs de la patrie sud-africaine. A Bloemfontein, en particulier, les dames s'arrachèrent les soldats, leur offrirent du thé, du vin, bourrèrent leurs sacs de friandises. Le jeune homme reconnut là, dans la personne d'une jeune dame, une compatriote venue de Delft, comme lui, et ils passèrent la soirée à causer de la patrie absente... Le lendemain... fut un lendemain de fête : on avait devant soi le pays ennemi; déjà on entendait les premières bombes anglaises qui, mal pointées, éclataient trop tôt; mais le tir ne tarderait pas à se rectifier... Au lieu de tasses de thé offertes par de blanches mains de femmes, on n'avait que du biscuit et l'eau des marais. « Ah ! comme tout a changé », soupire naïvement notre Hollandais, qui regrettait sans doute moins les bombances de la veille que sa jolie compatriote.

Qu'on me permette de citer encore, entre bien d'autres lettres, quelques lignes écrites par un soldat de Bloemfontein, campé devant Kimberley.

« Hier, écrit-il à sa famille, nous reçûmes dans la tranchée la visite de quelques jeunes dames. Elles sont venues dans un wagon à bœufs et ont passé quelques heures avec nous. Leur wagon était encore loin, et déjà mes camarades avaient aperçu celles qui arrivaient. Ils se sont élancés vers elles... J'ai pu, moi aussi, causer un moment avec elles; mais mes imbéciles de camarades (*Kereltjes*) m'ont vite poussé de côté... »

Il nous serait impossible de suivre dans leur marche tous ces commandos qui se dirigent au nord, à l'ouest, au sud, à l'est, pour défendre leur pays. L'Anglais menace partout à la fois; et le Cafre s'agite sourdement, armé et excité, à en croire les accusations passionnées des Boers, par des officiers anglais; et la haine contre l'ennemi héréditaire, l'*erbvijand*, — c'est des Anglais que je parle et non des sauvages — n'en devient que plus ardente. Entendons-nous : tandis que les femmes et les soldats qui n'ont pas encore pris contact avec l'ennemi s'emportent en paroles enflammées, les survivants d'Elandslaagte, de Colenso, de Modder river se contentent de taper ferme et dur dans la mêlée, quand ils ont entendu le signal du combat; mais soit que leur soif de vengeance se soit assouvie en tuant beaucoup d'Anglais avec leur bonne carabine, soit qu'un long contact avec l'ennemi, dans n'importe quelle guerre, émousse les haines plutôt que de les exaspérer, nombre de fois, l'Anglais ou le Boer a été le bon Samaritain d'un ennemi blessé. Ces traits sont trop connus pour que je les raconte; mais en voici un, moins touchant qu'humoristique, et qui est encore à peu près inédit.

Dans une ambulance où des blessés boers et anglais étaient étendus côte à côte, un Boer, qui pouvait encore se traîner, s'avance vers un Anglais qui avait deux bouteilles à côté de son lit.

— Je meurs de soif, lui dit-il. Donnez-moi à boire.

— Volontiers, dit l'Anglais. Voici de l'eau, et voilà du wiskey. Si vous voulez de celui-ci, il faut crier : Vive la Reine!

— La pauvre vieille dame! fit l'administré de « Heer Krüger ». Mais je n'ai rien contre elle. Eh bien, oui, vive la Reine!

On voit que si ces braves gardeurs de bestiaux, arrachés à leurs débonnaires occupations, tuent le plus d'ennemis possible, ils ne posent pas pour des Romains de Corneille. Ils ont leurs heures de détente, où ils échangent avec l'ennemi des plaisanteries à l'aide du télégraphe héliographique; ils trompent l'ennui des longues journées d'attente ou de siège par des jeux, des calembours, la chasse ou la pêche : un commando dirigé au nord du Transvaal, en attendant d'assiéger Tuli, annonce triomphalement la capture... d'un lion et d'un crocodile!

Ces nuances étaient nécessaires pour mettre sous son véritable jour la physionomie d'un des belligérants, que les journaux anglais de l'Afrique australe dépeignent comme un brigand ou comme un ogre. Mais si les Boers se montrent de belle humeur, et même d'humeur chevaleresque à l'égard de l'ennemi désarmé, ils n'en sont que plus terribles quand ils tiennent l'Anglais au bout de leur carabine. Mais, même dans la mêlée ardente où leur plomb fait rage, ils savent s'inspirer d'autres passions encore, et plus humaines, que la soif de tuer. A la bataille de Belmont, un père se jette devant son fils, atteint à la nuque et tombé à ses côtés; il se laisse faire prisonnier pour sauver le blessé, qui ne tarde pas à expirer entre ses bras! et c'était un enfant, il avait seize ans à peine!

* * *

Nous avons suivi dans son odyssée un de ces jeunes Boers dispersés dans le monde, et qui sont accourus pour défendre leur patrie; nous avons, en passant à Prétoria, respiré l'âcre atmosphère de vengeance et de deuil des non-combattants dont les mains s'élèvent au ciel, avec toute l'ardeur d'une foi digne de celle des patriarches, pour le succès des armes boers: nous aurions voulu suivre tous ces commandos courant à toutes les frontières pour faire face à toutes les attaques à la fois; dépeindre leur costume, montrer leurs nationalités diverses, car tous les peuples d'Europe et d'ailleurs ont de leurs enfants au Transvaal; montrer tous ces commandos comme autant de républiques en marche, arborant chacun ses propres couleurs, élisant ses officiers, son *lagers commandant*, son *Veldkornet*, son *Kerporal*. Les longues files de wagons attelés de six ou huit paires de bœufs les suivent à travers les plateaux arides du Transvaal, passent les rivières à gué, se frayent un chemin comme ils peuvent, à travers les brousses épineuses.

Voici maintenant ces hommes au visage hâlé, ombragé des larges ailes de leur feutre, en face de l'ennemi.

Leur tactique a été signalée par tous nos journaux. Le volontaire bulgare que nous avons déjà cité la résume en un mot : *se retrancher et tenir jusqu'à la mort dans des retranchements*. Les batailles qui ont marqué les péripéties de cette guerre, et où l'avantage est, en général, demeuré aux Boers, sont aussi trop souvent racontées pour que nous nous y arrêtions. Mais on ne pourra jamais faire assez connaître, assez aimer et admirer les héros de cette guerre, qui, avec le général Kock, sont tombés sous les coups des lanciers anglais, dans cette hécatombe d'Elandslaagte.

Les Boers avaient été surpris par l'ennemi : ils étaient 300, contre 7 000 Anglais. Huit d'entre eux, les « huit », comme on les appelle déjà au Transvaal, couvrirent la retraite des leurs en tenant tête à eux seuls, sur un kopje, à toute l'armée anglaise. Ils succombèrent, mais deux cents des leurs furent sauvés!

Leurs noms? j'en retrouve six : le docteur Coster, de Yonge, van den Brock, J. Moora, Van Cittert, Martinus Schaink. La *Volkstem*, journal du Transvaal que j'ai sous les yeux, ne cite pas les deux autres :

peut-être ne sont-ils pas connus ; car ces huit braves étaient si défigurés par les coups de baïonnette, dans l'attaque furieuse de leurs adversaires, qu'on a eu de la peine à établir leur identité. Il n'importe ces martyrs ne cherchaient pas la gloire ; ils dorment tranquilles, car ils ont sauvé leur pays.

Trois d'entre ceux que j'ai nommés étaient des individualités remarquables. Il convient d'y joindre une autre victime, tombée dans le premier choc de la bataille : le comte Zeppelin, un Allemand, neveu de l'officier qui, en 1870, avant la déclaration de guerre, fit tout seul une hardie reconnaissance sur le territoire français. Armé d'un « sjambok », simple houssine, car, dans la surprise, il n'avait pas retrouvé ses armes, le digne parent de notre ancien et brave ennemi se jette sur les Gordon Highlanders, et plutôt que de se rendre, frappe avec furie jusqu'au moment où il tombe, percé par les baïonnettes.

Nous avons déjà rencontré le docteur Coster, dans un précédent article. Hollandais de naissance, il était avant la guerre procureur de la république à Prétoria. Indigné de la mauvaise foi des négociateurs anglais, il pressait le président Krüger, dans une de ces audiences que chaque citoyen peut obtenir du magistrat suprême, de rompre les pourparlers et de déclarer la guerre. Krüger fumait sa pipe avec un sourire silencieux. Enfin, son bouilllant interlocuteur n'y tint plus : « Alors, vous avez peur des Anglais, Président ! » (*Gij zijt bang, President, voor oorlog met Engeland!*) L'oncle Paul ôta lentement sa pipe, cracha dans les cendres, cligna de l'œil et répondit tranquillement :

— Eh ! eh ! mon petit Hollandais, quand la guerre sera déclarée, vous filerez bien vite dans votre Hollande, en nous laissant les Anglais sur les bras.

Coster, blessé au cœur, donna sa démission de procureur de la république. Achille se retirait sous sa tente. Il n'en sortit que pour sauver par sa mort la petite armée boer sur le point de succomber.

De Yonge était un savant de premier ordre. Le professeur Mansvelt, ministre de l'instruction publique, dont il fut le secrétaire, a salué sa dépouille mortelle de ces paroles, qui valent toute une oraison funèbre :

— De Yonge, tu étais toujours au premier rang dans les batailles, lors du *raid* de Jameson comme à Elandslaagte. La liberté de ton pays te fut plus chère que la vie. Ta mort elle-même a servi de rempart à des centaines de tes frères. Tu fus un homme !

Et, se tournant vers les assistants, toujours en armes, qui avaient suivi jusqu'au tombeau, une dernière fois, celui qu'ils aimaient à suivre sur le chemin de la guerre, il ajouta :

— Nous plaignons sa veuve et ses enfants, sans ressources ; mais ils sont nôtres, comme il fut nôtre, à nous qui croyons au bon droit du Transvaal et à son triomphe, auquel il a contribué autant que personne.

Martinus Schaink, Hollandais de naissance, est le Théodore Korner de cette autre guerre de l'Indépendance contre un autre Napoléon, le « Napoléon du Cap ». Comme son généreux aîné, il a combattu « avec la lyre et avec l'épée », et comme lui il est mort tout jeune, à vingt-quatre ans, sur les champs de bataille. Le rapprochement est d'autant plus légitime que Schaink n'a pas seulement partagé la mort des « huit » d'Elandslaagte : ses vers, dans l'original, ont une beauté et une force d'expression que notre traduction désespère de rendre :

« Entendez-vous rugir les lions britanniques ? Toute l'Afrique australe en est ébranlée comme d'un coup de tonnerre. Mais notre peuple, trop longtemps écrasé sous le joug de ceux qui veulent asservir le monde entier, se révolte.

« Au galop de leurs chevaux rapides, des villes et des villages, de la montagne et du *Veld*, accourent les fils de l'Afrique australe.

« Ils sont robustes et inébranlables comme des chênes ; au cœur de ces héros la peur jamais ne se glissa. Ce ne sont pourtant que des pâtres ; ils ne sont point habitués à faire la guerre. Mais qui se confie en Dieu est fort dans sa faiblesse même. »

On le voit, c'est à la fois un *Choral de Luther* et une *Marseillaise*. Nous ne serions pas étonné que ces vers, écrits peut-être dans les longues veillées des camps, et retrouvés dans les papiers maculés de sang que Schaink avait laissés sur le champ de bataille, devinssent en effet la nouvelle *Marseillaise* d'une nouvelle république.

* * *

Elandslaagte, le champ des héros, est maintenant le champ des vautours. Le lieutenant Nijenes, qui a visité cet endroit un mois après la bataille, décrit dans la *Volkstem* l'aspect de ce sanglant cimetière, qui n'est même pas un champ de repos. Un autre témoin dépeint dans les *Nieuws van den Dag* les mêmes scènes d'horreur : nous emprunterons à l'un et à l'autre.

« Non loin de la station du chemin de fer d'Elandslaagte, un ou deux tumulus frappent le regard : ce sont les tombes du docteur Coster et du comte Zeppelin.

« La distance entre la station et les kopjes où les « huit » ont si glorieusement tenu tête à toute une armée, est d'environ 2 milles. Ces collines s'élèvent au sud, à la gauche du voyageur qui est descendu à la station ; à main droite, se dessine la crête rocheuse d'où l'artillerie anglaise a surpris le matin, par un

froid cuisant et une pluie cinglante, les 300 soldats occupés à déjeuner. A l'arrière-plan, derrière toutes ces hauteurs, s'élèvent de hautes montagnes.

A peine a-t-on fait quelques pas dans le chemin qui conduit de la station au champ de bataille qu'une insupportable puanteur vous prend à la gorge. Le *Veld* est semé de débris de toute espèce : caisses, selles, capotes, armes, musettes d'avoine, livres, papiers épars, lettres particulières ; un wagon à bœufs brisé, des chariots écossais sont renversés les uns sur les autres.

Des monceaux de charognes marquent la place où éclatèrent les bombes et les grenades anglaises. Des croix plantées çà et là, des *cairns*, simples tas de pierres, surmontent la tombe des officiers tués ; quant aux soldats, anglais et boers, on les a jetés pêle-mêle dans une fosse commune, un long fossé creusé et comblé à la hâte. Mais les cadavres des chevaux, laissés sur le champ de bataille, empestent l'air et semblent le lieu de rendez-vous de tous les vautours de l'Afrique. Notre approche fait fuir ces immondes oiseaux de proie, qui vont se poser sur un kopje du voisinage ; mais leur faim l'emporte sur la frayeur ; au bout de quelques minutes, un grand bruit d'ailes nous fait nous retourner : derrière nous, à deux pas, tout un vol de rapaces s'est de nouveau abattu sur les tas de squelettes et de chair corrompue, dont ils se disputent les lambeaux.

Depuis six semaines, les champs de bataille de l'Afrique australe sont ainsi occupés par les vautours, qui n'attendent même pas que les armées aient disparu à l'horizon : ils s'abattent sur le *Veld* encore tout fumant et pantelant de mutilés, et, avant que la *Croix Rouge* ait fini de recueillir tous les blessés, plus d'un de ces malheureux a dû être achevé à grands coups de bec...

SAMUEL CORNUT.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

Les jours suivants, les excursions commencèrent. On s'en allait sous la conduite de François. On n'eût pu trouver un meilleur guide, le brave garçon, dans ses longues heures désœuvrées, ayant battu et rebattu tant de fois les environs. Mlle Dansalombre était de toutes les parties, bien que ses jambes fussent un peu vieilles pour ces juvéniles expéditions. Mais l'amour du pittoresque lui donnait des forces.

Zoé suivait, le panier des provisions passé au bras, un peu écrasée sous la charge. Elle marchait la tête basse, s'en remémorant le contenu, toujours tremblant qu'on eût oublié quelque chose. Elle était ainsi mal disposée à écouter les dissertations de la Directrice qui s'acharnait à lui faire admirer les beautés naturelles.

A la halte, prenant Henriette et Claudine à part, Mlle Dansalombre disait avec indignation :

« Cette Zoé est bouchée. Elle ne sent pas, elle ne comprend pas la nature. En vain ces monts dressent leur tête fière, ces forêts inclinent leurs vertes ramures, les sources chantent, les gazons s'émaillent des fleurs les plus tendres. Elle ne voit rien, ne regarde rien. Elle reste l'esprit enfermé dans son panier.

— Eh bien ! dit Henriette en riant, qu'elle nous montre ce qu'il y a dedans. »

On déballait les provisions, on déjeunait sur l'herbe. Et c'était, chaque jour et du matin au soir, une vie d'enchantement.

Ils parcoururent toute la vallée et les versants qui l'enserrent, poussèrent jusqu'à la mare de Fondurle : les libellules y jouaient toujours sur l'eau, y décrivant leurs grands cercles magiques ; les nymphéas s'y entr'ouvraient au soleil, puis, à la chute du jour, se replongeaient dans le mystère de l'onde. Tout le monde grimpa à la serre de Malatrat et put contempler le berceau de Martin II : l'antre était vide, les vieux sapins ébranchés s'érigeaient encore devant l'entrée. Puis les gorges d'Omblèze laissèrent pendre sur eux leurs lianes et leurs frondaisons délicates. Engagés entre la double et haute paroi, au bord du clair ruisseau roulant sur les cailloux, un ruban du ciel bleu découpé au-dessus, ils en suivirent tous les détours.

A la sortie, la plaine se déroula à l'infini. La lumière flottait dans l'espace immense qui se creusait jusqu'aux bords lointains de la Drôme. Collines et bois, les champs, les fermes, tachaient l'étendue de points brillants et multicolores. Tout près, un gros manoir se dressait, accroché sur une crête et laissant ruisseler sur la pente ses cours, ses enclos, ses dépendances ; les vieilles tours, au faîte rasé, se coiffaient de toits plats ; et le tout semblait opulent, quoiqu'un peu à l'abandon.

« Qu'est cela ? demanda Henriette.

— C'est le château du marquis de la Planède, dit François... Il doit y être, les volets de sa chambre sont ouverts. »

D'un air de profonde attention, elle contempla la grande bâtisse.

« Son château est aussi stupide que lui, finit-elle par dire... Voyez-moi ces ouvertures dont pas une n'est symétrique, ces corps de logis qui dansent la gigue ! Les balustres de la terrasse s'écroulent et l'escalier n'a plus de rampe.

1. Voyez la *Re*[illegible] [illegible] décembre 1899 et 13 janvier 1900.

— Ma chère, tu es injuste, dit Claudine... Injuste pour le marquis et pour son château. En dépit du délabrement, cela a bonne mine et fort grand air. »

Alors Henriette s'emporta :

« Entendez-vous cette petite? De quoi se mêle-t-elle?... Et s'il me plaît, à moi, de le trouver stupide! Qu'as-tu à rire, toi? »

Elle s'adressait à François qui, assis sur un tertre, à quelque distance, l'air placide et souriant, s'amusait de cette querelle.

Il dit :

« Je ris en pensant à quelque chose de drôle.

— Et pourrait-on savoir, monsieur mon cousin, quelle est cette drôlerie?

— Vous le saurez, mademoiselle ma cousine, quand le moment sera venu de vous le dire... dans quelques mois. »

M[lle] Dansalombre intervint pour calmer ce grand échauffement. Évidemment chacun était libre de ses opinions, bien que pourtant il fût charitable de ne pas trop dauber sur le prochain, et quoique M. de la Planède, plus évidemment encore, prêtât le flanc à la critique.

Mieux que ces raisonnements qu'on n'écoutait pas, le déjeuner vint faire diversion. Il y eut encore un petit débat pour le choix de l'emplacement. Claudine trouvait qu'on était trop près des limites et de la vue du château; on serait bien plus à l'aise en s'éloignant.

« Nous sommes ici chez nous, dit Henriette. Le chemin ne lui appartient pas, je pense? Le chemin est à tout le monde. Si nous le gênons, M. le marquis viendra nous le dire... Ma pauvre Claudine, que tu es enfant! Tu as peur de tout. »

On passa par ce qu'elle voulait, et la gaîté du déjeuner la lança en des dispositions plus heureuses et moins querelleuses. Elle rit, s'ébattit, cria, fit la folle... Mais le marquis ne vint pas, il ne se montra même pas à la fenêtre.

Le lendemain M. Hippolyte Béchard, qu'on attendait depuis des semaines, arriva enfin. Toujours harcelé par les affaires, à grand'peine avait-il pu s'échapper de Paris, et il ne pourrait, à son grand regret, accorder que quelques jours à ses amis d'Ambel.

Cela ne faisait pas le compte d'Henriette qui, le soir même de l'arrivée, entraînait son père hors de la ferme. Ils ne firent que quelques pas pour être seuls, et s'assirent, à l'entrée du chalet, — l'ancien logis du père Martin, — sur un vieux banc qui y pourrissait.

« Ce pauvre marquis de la Planède est à plaindre, commença Henriette. Tous ses biens vont être vendus, — ses fermes d'Ambel, son château de Plan-de-Baix, ses chevaux, ses voitures, — tout ce qu'il possède. Ne pourriez-vous pas, mon cher petit père, vous entremettre, désintéresser les créanciers, tout acheter?

— Voilà, dit M. Béchard en souriant, un bien subit et tendre intérêt pour le marquis de la Planède... Voudriez-vous être marquise, petite fille?

— Où serait le mal?

— Il n'y a pas de mal, en effet. Seulement on pourrait te trouver un marquis moins dédoré.

— Tel qu'il est, déclara-t-elle, avec tous ses ridicules, — qui sont nombreux, que je connais, et que je maintiens être les plus ridicules des ridicules, — il me plaît et je n'en épouserai pas d'autre.

— Bien! dit M. Béchard. Mais cela, je pense, ne presse pas.

— Cela presse, au contraire, puisqu'on va le vendre! C'est le moment. Sait-on ce qu'il deviendra après? Il quittera le pays, n'y reviendra plus, se perdra dans Paris, à l'étranger peut-être? Et sera-t-il libre encore? n'aura-t-il pas disposé de lui par un autre mariage?

— Je ne puis pourtant pas te jeter à sa tête! Cela ne se fait pas, cela n'est pas convenable.

— Vous ne me jetterez pas à sa tête. Vous irez le voir simplement, lui rendre visite en son château. On suit les gorges d'Omblèze, c'est une promenade charmante, vous verrez...

— Eh! je la connais mieux que toi, fillette! Je m'y suis cent fois égaré dans mon enfance...

— Et vous lui direz tout uniment : « Monsieur le » marquis, de quelle somme avez-vous besoin pour « vous débarrasser de toutes vos dettes, pour que « toutes vos propriétés soient nettes? A ce prix-là, « — beaucoup plus considérable que ne le peut pro- « duire la vente, — je vous les achète. J'achète « Ambel, Plan-de-Baix, *et cætera*... » Et vous ajouterez, petit papa, négligemment, sans en avoir l'air : « Tout cela, monsieur le marquis, avec quelques « rentes que j'y joindrai, sera la dot de ma fille « Henriette... » Vous verrez ce qu'il répondra. »

M. Béchard aimait tendrement sa fille, d'une tendresse qui n'était pas loin de la faiblesse. N'était-ce pas tout ce qui lui restait d'une femme uniquement adorée? On comprend la lutte qui s'éleva en lui entre le désir de ne pas contrarier les goûts d'Henriette et le souci de ne pas faire son malheur en les satisfaisant. La vie prodigue et dissipée du jeune Anatole lui était connue, elle était connue de tout le monde. Il tremblait.

Dans les entretiens qui suivirent, il essaya d'ouvrir les yeux de son enfant, de lui faire partager ses craintes pour l'avenir. Mais Henriette était têtue, on ne lui avait jamais rien refusé. Et elle ne s'effrayait de rien, répondait de tout. Anatole, une fois marié, ferait ce qu'elle voudrait; elle le plierait à son ca-

price, comme tout le monde avait toujours plié jusque-là... Et voulait-on donc la pousser à bout? qu'elle tombât malade et qu'elle en mourût? Puisqu'elle avait décidé qu'elle l'épouserait, et qu'elle serait marquise, elle le serait! Elle le serait ou elle en mourrait. Voilà.

Que faire? M. Béchard ne voulait pas la mort de sa fille. Il alla donc faire ses ouvertures au marquis de la Planède, dans les propres termes que lui avait dictés Henriette.

Aux paroles du père, le morne visage d'Anatole s'éclaira. Il leva un œil vif, un nez qui prend le vent.

« Si je vous entends, mon cher monsieur Béchard, dans le cas où j'aurais l'honneur de solliciter la main de Mlle Henriette, vous auriez l'extrême amabilité de m'agréer pour gendre? »

M. Béchard fit un petit mouvement de tête affirmatif.

« Bon cela! s'écria le gentilhomme. J'aime la franchise et la rondeur en affaires. Mais, dans la circonstance, cela se complique d'actes de vente, de radiations d'hypothèques... Et il y aura encore la rédaction du contrat de mariage, toutes choses où je ne suis pas grand clerc. Je vous enverrai mon notaire. Vous vous entendrez avec lui. Tout ce que vous déciderez ensemble sera bien fait, j'y souscris d'avance... Faites-moi donc l'amitié de rester à déjeuner, cher monsieur. »

M. Béchard accepta. Le marquis, dans la causerie qui suivit, se montra sous le jour le plus favorable : esprit noble, chevaleresque, cœur vraiment désintéressé, sans l'ombre de bas calculs. Sans doute, il avait été un peu prodigue, et il avait un peu trop aimé les plaisirs; mais à qui la faute? N'avait-on pas eu tort de lui laisser trop tôt la bride sur le cou? A présent, l'âge de la raison venu, il ne demandait qu'à être sérieux. Tout cela résultait des propos qui s'échangèrent durant le repas.

M. Béchard revint un peu rasséréné. Eh oui! il avait fait quelques frasques, ce jeune homme; mais ce n'était pas un si mauvais diable. Il avait jeté sa gourme, voilà tout. Et c'était une garantie pour qu'Henriette fût heureuse.

Tout de suite il alla lui porter la bonne nouvelle. Elle fut ravie, s'exalta... Marquise! c'est donc vrai, elle serait marquise! Elle sauta au cou de son père qui s'attendrit au spectacle de cette joie.

Il était aussi ému qu'elle, aussi heureux. Oui, heureux! car, en dépit de la fortune exceptionnelle qu'il s'était acquise par son labeur et son intelligence, qui peut dire si, à l'idée du mariage de sa fille avec un la Planède, il ne sentait pas s'élever en lui quelque bouffée d'orgueil? Il avait, tout petit, été nourri dans le respect de ce grand nom. Et quel triomphe qu'une alliance qui, aujourd'hui, — chose admirable! — mettait de plain-pied la double descendance des anciens seigneurs d'Ambel et de ceux qui, au cours des âges, en subissaient la vassalité! Le fond pratique du grand commerçant ne le sauvait pas d'un peu de gloriole.

Cependant tout marchait rapidement. Déjà le notaire avait eu plusieurs entrevues avec M. Béchard pour les actes de vente et leurs signatures. Il était censé venir pour autre chose, dans l'intérêt des Grands Magasins. Car toute cette affaire du mariage se menait secrètement, à l'insu des hôtes d'Ambel. Les pourparlers, le plus souvent, avaient lieu en dehors de la ferme, le notaire et M. Béchard se promenant côte à côte, en rase campagne. Mais quand on en vint au contrat, cela se gâta.

« Ce contrat est inacceptable, dit M. Béchard. Il nous dépouille, il nous livre, pieds et poings liés, à M. de la Planède... Tout à fait inacceptable!

— Voyons, monsieur Béchard! dit le notaire. Le vieux, l'illustre blason des la Planède, cela a du prix, cela demande quelques petites concessions, quelques sacrifices.

— Petites concessions! Mais, par cet acte, tout ce que je donne en dot à ma fille, tout ce dont elle héritera à ma mort, tout cela tombe dans le fonds commun. M. de la Planède en peut disposer comme il voudra, le dissiper, le dévorer!

— Vous songez encore à des erreurs, à des folies de jeunesse. Que nous sommes loin de ces temps! M. le marquis a atteint l'âge où l'on s'assagit, où c'est la raison qui gouverne. Cette fortune, c'est celle de sa femme, de ses enfants, elle lui sera sacrée!

— Je vous crois, je veux bien vous croire, et je l'espère pour ma chère Henriette. Mais rien ne me répond...

— Mon cher monsieur, j'en suis fâché, mais c'est à prendre ou à laisser. Je ne fais ici que vous transmettre les ordres formels de M. le marquis. »

M. Béchard dit d'un ton furieux :

« Je l'irai trouver, votre marquis! »

Il alla le trouver. Il y alla même plusieurs fois, faisant la navette entre le notaire et M. de la Planède.

Celui-ci le recevait avec une grâce parfaite, la plus noble désinvolture. Eh quoi! des arguties, de la chicane, des finasseries de procureur, des questions de dot, de régime! de quoi diable venait-on l'entretenir? C'était la bouteille à l'encre! Cela regardait son notaire, en qui il avait toute confiance. Ce qu'il ferait serait bien fait.

« Restez donc à déjeuner, et revoyez ce tabellion indécrottable... « Ordres formels? » il ne m'a pas compris. J'ai dit simplement : « Au mieux des intérêts communs. » Revoyez-le, mon cher beau-père. »

Il était évident que tous deux s'entendaient comme larrons en foire, qu'ils se le passaient de l'un à l'autre

et avaient résolu de le lasser, de le pousser, par toutes ces lenteurs, à quelque coup de tête... Et là-bas, à Paris, les Grands Magasins qui réclamaient impérieusement sa présence, pendant qu'il perdait son temps à ces démarches ! La colère commençait à le prendre.

Il parla gravement à Henriette, lui fit sentir l'indélicatesse de son futur mari, la rapacité qui se cachait sous ces faux airs de désintéressement, et lui démontra péremptoirement, de toute évidence, que si elle signait ce contrat, — s'il le signait avec elle, — c'est à la ruine qu'ils s'exposaient, c'est au dénuement le plus complet qu'ils couraient follement l'un et l'autre.

L'enfant gâtée eut une crise, elle pleura.

« Alors, l'on veut ma mort?... Eh oui ! je signerai, je signerai des deux mains! Que m'importe cet argent, cet absurde argent?... »

M. Béchard était un homme très avisé et très clairvoyant en affaires. Il ne serait pas arrivé sans cela à sa belle situation à Paris. Mais, quand son cœur et ses affections se mettaient de la partie, que ce qu'il avait de plus cher au monde venait s'opposer à ses plus sages résolutions, sa vue se troublait, il perdait la tête.

Il voyait sa fille en larmes, dans un état de surexcitation, d'exaspération à faire craindre, en effet, si on lui résistait, qu'elle n'en fît une grave maladie, qu'il ne la perdît...

Tout tombait devant une telle considération. Non, non, il ne fallait pas la contrarier! Puisqu'elle le voulait, c'était fait. Et le contrat fut signé.

Il était entendu que toutes les autres formalités et la cérémonie du mariage auraient lieu à Paris, où le marquis de la Planède allait se rendre, où M. Béchard était pressé de rentrer.

Les vacances touchaient à leur fin. Et Henriette et son père, ainsi que Claudine et Mlle Dansalombre, — et l'indispensable Zoé, — en allaient profiter pour regagner de compagnie leurs pénates.

La veille du départ, toute la famille étant réunie à table, Mlle Henriette Béchard en prit occasion pour faire part solennellement de son mariage avec M. le marquis Anatole de la Planède.

« Eh bien! dit Claudine ébahie, je ne m'attendais pas à cela.

— Ma chère Henriette, dit Mlle Dansalombre, je vous félicite. M. le marquis de la Planède, — que d'ailleurs je n'ai jamais vu, — est tout à fait digne de vous, si j'en crois le renom de ses vertus, qui sont bien connues et sont venues jusqu'à moi. Et vous êtes, ma chère, tout à fait digne de lui, vous que j'ai suivie dès votre enfance, que mes mains ont formée à ces mêmes vertus, dont j'ai pétri l'âme, en quelque sorte, et qui fûtes ma plus belle œuvre, la gloire du pensionnat d'Auteuil. Permettez que, d'un cœur maternel, je me réjouisse de cette union illustre et si parfaitement assortie. »

La grosse maman Frédéric larmoyait d'attendrissement.

« Je le savais bien, je l'avais prévu, quand cette belle demoiselle est entrée ici, qu'elle venait pour quelque chose de glorieux, d'extraordinaire... Mon Dieu! la fille de mon cher beau-frère, la cousine de Claudine et de François, ma propre nièce, marquise de la Planède! C'est à tomber à la renverse. »

Le père Frédéric hochait la tête. Quant à M. Hippolyte Béchard, il semblait soucieux et réfléchissait...

Le jour où le grand break de la ferme, avec l'innombrable monceau des bagages juchés sur sa plateforme, vint se ranger devant le seuil pour emporter tout ce monde, François sentit un petit serrement de cœur et un peu de tristesse en pressant la main de Claudine.

« Quand nous reverrons-nous, Claudine? La première séparation a duré six à sept ans!

— Celle-ci, espérons-le, sera moins longue.

— Espérons-le! » dit-il.

Et pour secouer son chagrin, se tournant vers Henriette :

« Faut-il vous dire à présent, ma cousine, pourquoi je souriais à Plan-de-Baix quand, en face du château de M. de la Planède...

— Non, mon cousin, vous êtes trop malin... Au revoir! »

Et le grand break partit.

IX. — UNE VOCATION CONTRARIÉE

Le passage et le séjour dans le val d'Ambel de la colonie parisienne avait dû semer dans l'air quelque influence maligne, car, depuis qu'elle était partie, François s'inquiétait, s'agitait.

Plus que jamais son humeur vagabonde l'entraînait hors de la ferme. Il partait, son album sous le bras, s'enfonçait au plus profond des bois, et se fatiguait, ne rentrait qu'à la nuit. Cette impossibilité de rester en place venait évidemment de ce qu'il ne se sentait pas bien où il était. Un vague instinct l'avertissait qu'il perdait son temps et que, pour la carrière artistique où sa vocation l'appelait, sa présence était indispensable à Paris.

Le goût des arts lui était venu de bonne heure. Tout jeune, au collège, — à l'imitation de tous les maîtres dont il allait suivre la trace, — il festonnait de bonshommes et de fantaisies pittoresques les marges de ses livres. Il avait ainsi acquis une notoriété originale qui le classait au-dessus de ses camarades et le sacrait artiste. Et le suffrage du professeur de dessin, qui reconnut tout de suite en lui les dis-

positions les plus heureuses, confirma cette gloire naissante.

Ce qui, mieux que tout, le marquait comme un élu, était la façon dont il employait les jours de sortie : son plus grand bonheur était de se rendre au musée de la ville, qui, par grand hasard, se trouvait être riche en chefs-d'œuvre. Il s'oubliait de longues heures dans la contemplation des Rubens et des Jordaëns, s'exaltait à la fougue d'un Ribera, se pénétrait des grâces de l'Albane. Il frémissait devant les délicates interprétations de la nature d'un Claude Lorrain, où il retrouvait les beautés secrètes, toutes les féeries enchanteresses et fugitives qu'il avait, lui aussi, surprises dans ses longs vagabondages de la montagne.

Il n'en avait pas moins, tant bien que mal, terminé ses études, pressé de s'en débarrasser pour atteindre plus vite son rêve et s'y absorber. Et quand il était revenu à Ambel et que son père lui avait demandé ce qu'il allait faire, ce qu'il voulait être, il avait répondu sans hésiter :

« Peintre, mon père ! il n'y a que cela de beau. Il n'y a que cela de beau au monde. »

Le père Frédéric fut un peu étonné et n'avait pas été content.

Les difficultés, les tiraillements commencèrent. Mon Dieu ! le fermier n'était pas un méchant homme ; il savait bien que, dans la vie, tout le monde n'a pas les mêmes goûts et ne peut s'occuper des mêmes choses. Mais pourtant, peintre ?... Le singulier choix ! Ce métier ne lui disait rien de bon. La vérité est qu'il n'y comprenait rien. Il fallait donc mettre François à l'épreuve, voir si cette folie persisterait.

Mais les semaines, les mois s'enfuirent, et François ne démordait pas de ses projets. Cette obstination soulevait d'incessantes querelles dans la famille. Et les choses en étaient là, quand l'arrivée de Claudine et d'Henriette vint y apporter quelque diversion. Avec quel regret le jeune homme avait vu s'éloigner ses deux cousines ! Et que ne pouvait-il les suivre !

Timidement il s'en était ouvert à son père. Et celui-ci, d'un ton moins violent qu'on ne s'y serait attendu, lui avait répliqué :

« Non, mon garçon, pas encore... Quand tu auras vingt ans ! Peut-être que d'ici là tu seras guéri, la petite bête se sera envolée. »

Du bout du doigt il se frappait le front.

Vingt ans ! C'était plus d'une année encore à courir. François s'était soumis avec résignation.

Il avait repris son album et ses courses dans les environs, élargissant le cercle de ses expéditions, escaladant les plus hautes cimes pour tourner de là ses regards vers Paris, au lointain horizon où ses jeunes désirs se précipitaient. Il ne goûtait pas à cela un grand plaisir ni un grand repos d'esprit, car sa pensée se lassait à supputer le temps qui le séparait de la délivrance.

Et à mesure que cette date se rapprochait et qu'une immense joie lui en venait, l'irritation, les mauvaises dispositions du père Frédéric semblaient augmenter. Mon Dieu ! si, au dernier moment, celui-ci allait reprendre sa parole ! l'empêcher de partir ! Il y avait tout à craindre de cet homme, bon sans doute, mais d'esprit pratique, et qui ne cédait qu'à contre-cœur aux fantaisies de son enfant.

LEON BARRACAND.

A suivre.

LA CIVILISATION JAPONAISE [1]

Arrivons à la partie la plus élevée de la civilisation, à cette vie proprement spirituelle qui se trouve déjà sans doute à la racine de l'arbre social, mais qui en apparaît surtout comme la fleur et l'épanouissement suprême. Le fond essentiel de cette psychologie nationale, c'est la religion. — Or, quel plus beau sujet d'étude, pour l'historien des religions comparées, que celui de la religion japonaise, sous les formes multiples qu'elle a revêtues tour à tour ? Au début, vous êtes en présence du vieux Shinnto, c'est-à-dire en face d'un culte des ancêtres et de la nature où semble revivre l'âme antique. A mesure que vous analysez cette religion lointaine, dans les précieux documents écrits qui, par fortune, nous en sont restés ; à mesure que vous pénétrez les rituels des pontifes et les annales des anciens règnes, pour extraire de tout cela les idées élémentaires de la race sur la vie et la mort, sur le sommeil et les rêves, sur les esprits, sur les dieux, sur le monde futur, puis la mythologie où ces idées ont pris corps, les cérémonies enfin, publiques ou privées, au moyen desquelles elles s'expriment ; et à mesure que vous rapprochez cette « voie des dieux », comme l'appellent ses propres fidèles, du chemin sacré qu'ont suivi les autres peuples, vous constatez une fois de plus que ces routes sont parallèles et que l'évolution religieuse fut partout la même dans l'humanité. Mais bientôt survient le Bouddhisme qui, en se mêlant à cette doctrine nationale, s'éloigne de plus en plus du bouddhisme chinois, comme celui-ci avait fait du bouddhisme hindou ; et vous voyez se dérouler toutes les sectes, avec leurs systèmes et leurs controverses : les six sectes chinoises des VIIe et VIIIe siècles ; les deux grandes sectes originales du IXe, je veux dire la secte ésotérique de Tenndaï et la secte symbolique de Shinngonn ; les quatre sectes

(1) Voir la *Revue* du 15 janvier.

des XII[e] et XIII[e] siècles, la secte pessimiste de Djôdô, la secte contemplative de Shinn, la secte quiétiste de Dzèn, la secte militante et bien japonaise de Nitchirèn; et ainsi de suite, jusqu'au XVIII[e] siècle, où le Shinntoïsme ancien, soudain réveillé, secoue son manteau bouddhique et prépare, d'une manière aussi efficace qu'inattendue, la restauration politique de 1867. Pendant ce temps, depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, depuis ses premières victoires jusqu'à ses dernières défaites, le christianisme japonais nous offre une histoire d'autant plus curieuse que, mettant en présence, et par suite en conflit, toutes les notions héréditaires de l'Europe et celles de l'Extrême-Asie, elle nous fait toucher du doigt quelques-uns des caractères les plus essentiels, les plus profonds de la psychologie japonaise. Ce développement des religions se trouve encore compliqué à chaque étape, par la marche simultanée des idées philosophiques et morales qui, peu à peu, remplacent les dogmes abolis; et vous assistez enfin, sous cette ère actuelle que les Japonais nomment « l'ère lumineuse », à la mêlée suprême de la douzaine de sectes shinntoïstes, de la centaine de sectes bouddhistes et de la dizaine de sectes chrétiennes qui se disputent furieusement l'âme du peuple, tandis que l'aristocratie intellectuelle, partie de Confucius pour aboutir à Herbert Spencer, ne veut plus avoir d'autre religion désormais que la religion de la science, d'autre morale que la morale naturelle, d'autre philosophie que celle de l'évolution.

Si maintenant, de ce côté religieux de la pensée japonaise, le psychologue passe à l'étude de ses aspects profanes, et si, quittant ces graves problèmes, il s'attache à l'analyse de conceptions plus légères et de sentiments plus vraiment humains, une immense littérature, trop peu connue, va lui ouvrir des perspectives toutes nouvelles sur le génie de la race. Cette littérature japonaise, si riche d'idées, a été assez discutée au point de vue des mots pour qu'on puisse maintenant, sur les bases acquises par les philologues, commencer le travail proprement littéraire; et plus on avancera dans cette œuvre, plus on s'apercevra que non seulement les écrivains japonais nous offrent les plus précieux indices pour la connaissance de leur esprit national, mais que par surcroît, rapprochés de nos écrivains occidentaux, anciens ou modernes, ils peuvent donner matière à mille comparaisons aussi curieuses qu'inattendues. C'est d'abord la poésie, toujours enfermée en de petites pièces qui rappellent l'épigramme antique. Était-ce manque de souffle? Était-ce sentiment profond de cette vérité qu'on ne peut écrire dix beaux vers de suite, et que par conséquent il vaut peut-être mieux noter au jour le jour, sous une forme parfaite, chaque élan, chaque impression lyrique de l'esprit? Toujours est-il que les Japonais n'ont presque jamais connu les longues déclamations épiques ou tragiques, les larges envolées des Hindous ou des Grecs. Mais, dans le cadre étroit qu'ils avaient choisi, que de choses exquises! Soit qu'ils expriment, avec un enthousiasme ignoré chez nous, leur sentiment de la nature, leur adoration devant la fleur ou l'oiseau, devant les brouillards de la montagne ou devant le clair de lune sur la mer, devant tous les enchantements de leur terre divine, soit qu'ils modulent leurs plaintes sur les mélancolies de la vie humaine, sur les tourments de l'amour, sur les regrets de l'ambition, sur l'approche de la mort rapide, toujours ils nous suggèrent, dans un espace qui le plus souvent n'est que de trente et une syllabes coupées en cinq vers, tout un monde illimité de pensées. Mais de ces poésies, qui ont à tout le moins le grand mérite d'être courtes, venons-en à la prose, où l'écrivain japonais se rattrape par d'interminables développements. Sans parler ici de la littérature historique, depuis les premiers recueils d'annales officielles et les premières chroniques privées jusqu'aux travaux critiques récents; de la littérature religieuse, depuis les textes sacrés des temps anciens jusqu'au dernier recueil de sermons modernes; et en laissant de côté, à plus forte raison, les livres didactiques relatifs au droit, aux sciences, aux arts, les traités et les encyclopédies de toute espèce, il reste encore, dans les genres littéraires où l'imagination surtout domine, un prodigieux amoncellement d'ouvrages à étudier. Le roman, par exemple, est un des genres qui ont été le plus cultivés par les Japonais : les romans de cour, les romans de chevalerie, les romans historiques, les romans de mœurs se succèdent, par centaines, depuis le X[e] siècle jusqu'à nos jours, et, à chaque époque, nous révèlent, bien mieux que les livres d'histoire proprement dits, l'état de la civilisation contemporaine. Ouvrez le roman de Ghennji, composé vers l'an 1000 par une grande dame du palais de Kiôto : vous avez sous les yeux toute la vie de l'élégante capitale, vous assistez à toutes les occupations familières de la société d'alors, aux fêtes religieuses ou profanes, aux concours de poésie, aux expositions de peinture, aux concerts, aux promenades sous la lune, aux intrigues des courtisans, aux aventures amoureuses des filles d'honneur; et en somme, le livre fermé, vous en savez autant sur cette cour du vieux Japon que sur le siècle de Louis XIV. Mais un genre plus intéressant encore, sinon pour l'historien, du moins pour le lettré, c'est le théâtre. Vous voyez d'abord le drame se dégager peu à peu de la danse et du chœur antiques; puis, au XV[e] siècle, et surtout au XVIII[e], se doubler d'un nouveau système, romantique et populaire, où dominent surtout les pièces historiques

et les comédies de mœurs. Or, si vous allez aujourd'hui à une des vieilles représentations classiques qui font encore les délices de l'aristocratie japonaise qu'y voyez-vous? Le théâtre grec ressuscité : la même scène en plein air, le même chœur, la même attitude des acteurs masqués, la règle des trois unités exactement observée, très souvent aussi les mêmes passions, les mêmes nuances de sentiment issues d'une religion et d'une morale analogues. Ne vaudrait-il pas la peine de continuer la comparaison, textes en mains, et cette étude ne pourrait-elle pas nous aider à mieux comprendre le théâtre grec lui-même? Mais il y a plus, et après le roman, après le théâtre, la littérature japonaise possède des genres mineurs qui, pour le psychologue, ont peut-être encore plus de prix, parce qu'ils le font entrer plus familièrement dans l'intimité de l'âme indigène. Je fais allusion surtout au genre des pensées et à celui du journal intime, qui tous deux ont été de très bonne heure pratiqués là-bas. Comme recueils de pensées, rien de plus charmant que le cahier de notes de Sé Shônagon, une femme d'esprit du XIe siècle, dame d'honneur de l'impératrice et terreur des courtisans qui, dit-on, pâlissaient à sa seule approche, tant ils redoutaient ses plaisanteries sans réplique; une vraie femme française, du vieux temps, bonne et tendre au fond, mais garçonnière, audacieuse, s'amusant de tout sans penser à mal, n'épargnant jamais un fat qui l'a agacée ou un prédicateur qui l'a ennuyée, nous livrant de prime-saut, avec une parfaite franchise, son opinion personnelle sur tout ce qu'elle voit, sur tout ce qu'elle entend, sur tout ce qu'elle adore ou ce qu'elle déteste, et nous laissant ainsi un petit chef-d'œuvre étincelant de verve malicieuse, d'observation sincère et d'aimable enjouement. A côté de cette Sévigné, voici un La Bruyère : le révérend Kennkô, un moine du XIVe siècle, d'abord homme du monde brillant, puis religieux philosophe, qui, après avoir traversé la vie en moraliste averti, pénétré la cour et la ville et bien pesé le fond de tout, a quitté le palais pour un ermitage bouddhique où il nous livre toute sa provision d'expérience; à chaque page, vous êtes ravi de l'empreinte originale, ingénieuse, dont il sait marquer toute vérité générale, et en parcourant ses fines esquisses, ses anecdotes sceptiques, ses piquantes réflexions sur les caractères humains, sur les usages sociaux, sur les diverses passions, sur tous les hauts et les bas de notre pauvre nature, vous êtes volontiers tenté de conclure, comme lui, que le suprême bonheur est peut-être bien une heure d'étude tranquille, sous la lampe, en conversation avec quelque vieil auteur. Même intérêt dans le genre du journal intime, qui d'ailleurs touche de près au genre précédent, l'un empiétant souvent sur l'autre. Soit que vous lisiez l'élégant journal de Mouraçaki et ses délicates peintures de la cour, soit que vous retrouviez, dans le journal de Tchômé, l'impression laissée par les famines, les incendies, les tempêtes, les tremblements de terre, les fléaux de toute espèce qui désolèrent le peuple au moyen âge, et l'état d'âme d'un homme du XIIIe siècle jeté à la solitude par le dégoût du triste monde féodal, sans cesse vous obtenez, à travers ces écrits, une vue immédiate de l'ancienne société, sous toutes ses faces, avec toutes ses misères et toutes ses splendeurs. Et si, de ces chefs-d'œuvre classiques, chers à tout lettré japonais, on en arrive enfin, de périodes en périodes, jusqu'à la littérature contemporaine, quel sujet d'études pour l'Européen! Car cette fois, c'est son propre génie qui se trouve aux prises avec le génie du pays; c'est l'ardente mêlée des idées occidentales et des idées orientales qu'il contemple; et dans les milliers d'essais philosophiques ou moraux, de livres historiques, de mémoires, de romans, d'œuvres de critique ou de fantaisie qui chaque année sortent des presses, dans les polémiques littéraires des grandes revues et des journaux, dans les traductions mêmes qui, le plus souvent, sont de très curieuses adaptations d'une conception anglaise, française ou allemande au goût indigène, c'est l'âme du vieux Japon qu'il voit se transformer sous ses yeux, par une évolution lente et sûre, comme tout à l'heure, en étudiant le droit ou l'économie modernes, il voyait se renouveler et se rajeunir son corps social.

Resterait à parler des arts, qui ont tenu une si large place dans la civilisation japonaise : de la peinture, depuis les grands artistes bouddhiques du IXe siècle et depuis les classiques contemporains de notre renaissance italienne, jusqu'à l'école vulgaire du siècle présent; de l'architecture, avec ses monuments d'une forme si simple, d'une si prodigieuse décoration; de la sculpture, avec ses dieux et ses monstres; du travail des métaux, depuis les colossaux bouddhas de bronze de jadis jusqu'aux admirables petits objets que fouille l'argentier moderne; de l'art du laqueur, avec ses productions merveilleuses, ses paysages de rêve aux chatoiements d'or; de la céramique, avec ses vases aux formes exquises, aux tons discrets ou flamboyants; de la tapisserie, avec ses envolées de dragons et ses épanouissements de fleurs éclatantes; de la gravure sur bois, avec ces vieilles estampes en couleurs dont personne chez nous n'a pu imiter les douces nuances. Puis, dans un domaine moins connu, il faudrait étudier la musique japonaise : la musique shinntoïste, avec ses flûtes antiques, la musique bouddhiste, avec ses grands chœurs, la musique profane, avec ses lyres aux sons purs; il faudrait comparer ce système har-

monique avec les anciens systèmes de l'Occident; il faudrait surtout suivre cet art dans ses diverses fonctions sociales, au temple et au théâtre aussi bien que dans la vie privée et dans la pratique de l'éducation. Enfin, ne suffit-il pas de faire allusion à l'art de la danse pour laisser prévoir tout ce qu'on pourrait dire sur ce sujet à propos d'un peuple qui, comme les Grecs, lui a donné un si haut rang dans sa vie esthétique, tant religieuse que profane? Mais on sait assez que les Japonais furent une race d'artistes pour qu'il soit inutile d'insister davantage sur ce côté brillant de leur civilisation.

Parvenus à ce point, un seul regard jeté en arrière suffit à nous convaincre que, depuis sa base économique et sociale jusqu'à ses sommets les plus élevés, la civilisation japonaise est un objet digne d'étude. A tous les degrés de sa longue histoire, comme dans toutes les parties diverses de son développement général, elle offre au chercheur les plus riches matières. C'est une civilisation complète qu'il a sous les yeux, un vaste ensemble où tout se tient et dont chaque détail a sa valeur propre. En même temps, à mesure qu'il comprend mieux les rapports du tout et des parties, à mesure qu'il devine les communications invisibles qui relient toutes ces provinces différentes sous l'empire d'un même esprit national, il voit peu à peu se dégager le génie particulier de la race. Les transformations politiques, sociales, économiques du pays se ramènent à des transformations plus intimes; les formes extérieures révèlent leur fond caché : une psychologie latente a tout produit, comme la sève d'un arbre son écorce. Cette psychologie, à son tour, analysée dans ses manifestations religieuses, littéraires, artistiques, poursuivie sans cesse à travers toutes les apparences brillantes qu'elle peut revêtir, finit par livrer son dernier secret. Un certain esprit se distingue, permanent malgré tous les changements de la société, tenace en dépit de toutes les importations étrangères, éternellement présent au cœur de la pensée japonaise qu'il inspire, modère et conduit. — Comment le définir, cet esprit japonais, qui pénètre ainsi toute la vie du peuple? De quoi se compose-t-il? Quelle en est l'essence? C'est ce qu'il est plus facile de faire comprendre par des exemples que par des abstractions. Ainsi, lorsque vous êtes en face d'un pur shinntoïste, d'un fidèle de cette vieille religion nationale dont l'unique précepte est d'honorer les dieux en suivant les instincts spontanés du cœur, vous n'avez pas de peine à vous expliquer pourquoi tout dogme étranger lui semble une superstition grossière : cet homme, qui suit en paix la voix de sa conscience, ne peut avoir que du mépris pour les Barbares dont l'honnêteté douteuse exige d'autres commandements et d'autres sanctions; pour lui, toute religion est chose inutile, à moins qu'on ne l'emploie, en désespoir de cause, pour diriger au bien un peuple de scélérats. De même, si vous causez avec un philosophe du pays, dont le jeu intellectuel normal consiste à procéder toujours par synthèses prudentes plutôt que par analyses hardies, vous sentez bientôt pourquoi il sourit de nos abstractions métaphysiques : cet homme, qui pense dans le réel, ne comprend pas plus un raisonnement construit dans le vide que le shinntoïste n'entendait un cri d'angoisse poussé vers l'infini. Pareillement encore, en ce qui touche la morale, vous ne voyez guère prêcher là-bas de théories ambitieuses : mais observez, dans la pratique, la conduite actuelle de ces Japonais en apparence si légers, ou bien lisez les impressions des premiers voyageurs d'Europe qui les étudièrent : un homme de sentiment, saint François-Xavier, vous déclare que « ce peuple est les délices de son âme », et un homme de science, le vieux Kaempfer, vous affirme que « pour la pratique des vertus, pour la pureté de la vie, les Japonais surpassent de beaucoup les chrétiens »; ce qui vous amène à la conception d'une morale indépendante qui a peut-être bien son prix et sa force. Vous apercevez alors que la religion, la philosophie ou la morale japonaises se rapprochent beaucoup plus de celles d'un sage ancien que de celles d'un Occidental moderne. C'est la vie spirituelle d'un peuple équilibré et discret, qui ne raisonne pas trop sur la nature des dieux, qui ne prétend pas mettre tout mystère en formules, et qui se contente de faire son devoir, sans presque y penser. Cette modération se révèle encore mieux dans la littérature, où les idées et les sentiments de la nation ont pu s'exprimer de mille manières, et où, grâce à la peinture vivante des passions, à la description animée des mœurs, à la reproduction fidèle et fine de la vie, vous pouvez surprendre à tout moment les plus délicates nuances de cet esprit simple et tempéré. Dans un récit d'amour, dans une scène de vengeance, dans toutes les situations extrêmes où d'ordinaire l'homme est le plus prompt à s'exalter, l'auteur japonais ne vous montrera jamais ni les effusions d'une sensibilité qui ne sait se contenir, ni les transports furieux d'une colère aveugle : tout se passera raisonnablement, sans grands gestes et sans éclats, avec une noble aisance et une parfaite politesse. Le même esprit enfin apparaît dans les arts, et c'est là surtout, gravée sur des objets matériels, que l'empreinte en devient visible. Lorsque vous avez une fois saisi ce principe de sobriété qui possède pour ainsi dire l'âme du peuple, et lorsque vous avez remarqué les applications qu'en firent ses artistes dans tous les domaines où ils se sont exercés, vous comprenez pourquoi, au premier abord, tout œil japonais considère une cathédrale gothique comme un monument ambitieux

qui manque de proportions, un appartement européen comme une espèce de bazar où nul objet n'est à sa place, un tableau de nos maîtres comme une photographie brutalement coloriée, tandis que le meilleur concert blesse son oreille par la complexité de ses sonorités éclatantes et que le ballet le plus éblouissant, produisant sur lui l'effet que ferait sur nous un divertissement de sauvages, excite au plus haut degré son hilarité. Demandez-vous maintenant, sans faux orgueil, ce qu'un ancien Grec, revenant au monde, penserait de notre religion, ou de notre littérature, ou de nos beaux-arts, et vous aurez la clef de ces critiques japonaises. C'est que les Japonais, comme ces lointains Hellènes que nous célébrons si fort, que nous imitons si peu, eurent une rare qualité qu'ignorent de plus en plus, à tort ou à raison, les peuples de l'Occident moderne. Le sens de la mesure, voilà le suprême secret de la psychologie japonaise, depuis le règlement de la vie morale jusqu'à l'arrangement intérieur d'une maison; voilà ce qui rapproche si curieusement le génie japonais du génie hellénique, peut-être même un peu du génie français; et voilà aussi ce qui fait pour nous le charme de cette civilisation si humaine, si complète en son genre, si belle dans sa simplicité. Les Japonais n'auraient sans doute rien eu à nous envier si, comme les Grecs encore, ils ne s'en étaient à peu près tenus à l'étude des mathématiques, dans le domaine des sciences, et s'ils n'avaient négligé ces recherches physiques auxquelles nous devons tant de prodiges; par malheur pour eux, ces grands amoureux de la nature ne songèrent pas à la dompter. Mais, ce point excepté, leur culture vaut la nôtre, et tout historien doit maintenant la connaître, s'il veut reculer les bornes de sa science jusqu'aux limites du monde civilisé.

Michel Revon.

NOTES D'ART

L'Exposition et les artistes.

Les journaux de ces derniers temps nous ont abondamment renseignés sur les graves dissentiments qui sont nés parmi les peintres français, désireux de savoir quelle figure ils allaient faire en face de l'univers civilisé venu pour les admirer. Et de fait il se comprend que la question en vaille la peine, car ce n'est point une médiocre occasion pour se produire. Des noms mis en avant, des chiffres, et l'inévitable interview du peintre à réclame, le boniment de l'*arriviste* à tout prix, c'est l'habituel menu dont ils nous gratifient. Mais qu'y aurait-il là de plus qu'une collection de petits faits négligeables, s'il ne nous était permis, en les groupant, d'atteindre à quelque vue générale, et de réjouir notre esprit par la contemplation de quelques *intérieurs d'âmes :* c'est à cette volupté toute psychologique que je vous convie avec moi.

Assurément elles ne sont pas belles en leur ensemble, les âmes de nos peintres arrivés! Pris isolément peut-être... mais groupés et rapprochés les uns des autres, ils se comportent avec la même bassesse, le même incurable égoïsme qu'une réunion analogue de financiers ou de politiciens. Encore ceux-ci n'ont-ils pas comme but avoué l'idéal, et le jeu de coudes qu'ils emploient pour se faire place apparaît en tous points conforme à leur vraie vocation. Mais de gens qui font profession de cultiver le beau, on pouvait attendre autre chose : un peu plus de détachement sans doute, moins d'impudeur surtout dans le geste qui met à nu l'intérieur de leur être. Que penseriez-vous d'un mandataire qui, ayant entrepris de mener à bien une opération que vous lui avez confiée, commencerait par prélever un bénéfice personnel absorbant la presque-totalité des bénéfices de l'affaire? Voilà pourtant, sans ambages ni circonlocutions, ce qui est advenu. Des *artistes*, — puisque c'est ainsi qu'on les désigne, — ayant reçu mission, à raison de leur âge et de leur notoriété, d'organiser la collaboration des plus dignes au mieux des intérêts communs et pour le plus grand prestige de notre école aux yeux de l'étranger, ont commencé par se servir eux-mêmes et par se jeter sur le gâteau avec une telle voracité que les autres ont dû se contenter des miettes qu'ils voulaient bien leur abandonner. Voilà façons qui ne sont point de gens du monde... Mais comme il est intéressant de voir reparaître, sous la mince enveloppe et le vernis des bonnes manières, l'égoïsme féroce toujours latent qui rappelle les premières démarches de nos ancêtres!

Après nous, s'il en reste!... Telle est donc, réduite à ses justes proportions, la moralité de l'incident. Sans trop insister sur des faits précis, il en faut pourtant tenir compte, quand ils sont à ce degré significatifs. Une famille, j'allais dire une raison sociale, bien connue pour ses articles d'exportation, a su pratiquer le cumul avec une rigueur mathématique. Trois industriels : Vingt-quatre tableaux... c'est ainsi qu'on calcule dans les affaires. Cas unique, direz-vous! Il est vrai, et cela est heureux, sinon l'américanisme du procédé n'eût point laissé une seule place à ceux qui, n'appartenant ni à l'Institut ni au jury, sont bien obligés de confier aux autres le soin de leurs intérêts. En voyant comme ceux-ci en usent, vous imaginez leurs doléances, et franchement il y a matière à mécontentement. Peut-être s'attendaient-ils à autre chose, naïfs qui se représentent mal l'unité

foncière et la parfaite similitude des tendances égoïstes chez les hommes pris en masse.

Vous confiez à un groupe, à une catégorie d'individus reliés entre eux par des intérêts communs, par un même et identique tour d'esprit, le soin de choisir parmi les œuvres qui devront le mieux représenter le mouvement de l'art français dans ces dix dernières années, et vous avez l'innocence de croire qu'ils s'appliqueront à cette besogne, avec bienveillance et impartialité! Bienveillants... oui, sans doute, pour eux-mêmes, car vous suivez d'ici le petit raisonnement intérieur qui se déroule en leur cervelle : « L'Art français... mais c'est nous qui le représentons, puisque aussi bien c'est nous qui avons mission d'y veiller. Le mouvement de ces dix dernières années... mais c'est nous qui l'avons fait, et pour que nul n'en ignore, nul de ceux-là surtout qui viendront nous voir de si loin, il est un procédé simple que nous aurions tort de nous interdire : nous allons écarter les jeunes et nous exhiber seuls. De cette façon il ne peut y avoir de doutes et nous sommes sûrs de triompher.

Que cela est humain, réjouissant et savoureux pour l'observateur! Et qu'il eût été regrettable pour la belle unité, pour la parfaite harmonie de l'âme humaine à travers les âges, que ces messieurs eussent procédé d'autre façon! On n'imagine jamais, — et peut-être aurai-je quelque prochain jour l'occasion d'y revenir? — tout ce qui peut entrer de ruse, d'habileté, de diplomatie soudaine et imprévue dans le cerveau d'un honnête homme de peintre jusqu'alors confiné dans sa spécialité, lorsque, mis au courant des intrigues qui, bien plus sûrement que le mérite, créent les situations, il a revêtu enfin l'habit aux palmes vertes! — « On attache beaucoup trop d'importance pour l'ordinaire aux circonstances de la vie. Que nous passions notre existence dans telle ou telle occupation, cela est peu caractéristique. Chacun suit la route qui passe par son village... Sur ces allures extérieures n'allez pas juger les hommes! Observez plutôt la façon dont ils sont émus, leur manière de prendre des résolutions, ces secousses décisives qu'ils ressentent, chacun dans leur sentier. » — L'incident symptomatique des artistes à l'Exposition nous apparaît comme une confirmation nouvelle au dire du plus aigu des observateurs. Parmi tous ceux qui seront censés représenter l'art français et feront figure devant l'étranger, combien avaient l'âme d'excellents fonctionnaires, de rusés politiciens ou d'habiles diplomates!... mais d'artistes... au sens profond du mot? c'est une autre affaire.

Paul Flat.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Politiques et Moralistes du XIXe siècle, 3e série, par Émile Faguet (Lecène et Oudin).

Ce troisième volume termine la série des *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, où se révèle plus manifestement encore que dans ses autres œuvres l'admirable puissance intellectuelle d'Émile Faguet. Il était impossible de démêler plus vigoureusement, dans le trouble de ce siècle, les idées essentielles, d'en mieux montrer l'origine, d'indiquer plus nettement les causes de leur développement ou de leur dépérissement, d'expliquer avec plus de clarté leur enchaînement, leur génération successive ou d'analyser les circonstances qui en ont pu modifier la simple évolution logique. Elle est sombre d'ailleurs et inquiétante, cette histoire intellectuelle du siècle. La tristesse que laisse le spectacle d'un si grand effort de pensée qui finalement ne fonde rien, qui souleva de l'agitation, créa même de l'activité, mais ne sut pas l'organiser pour une fin salutaire, donne à l'ouvrage d'Émile Faguet une réelle beauté de contemplation douloureuse. Après les penseurs qui avaient vu la Révolution et qui en ressentirent le contre-coup, de Maistre, de Bonald, de Staël, Benjamin Constant, des philosophes politiques s'emploient à la restauration ou à la création d'un pouvoir spirituel : cette préoccupation commune caractérise l'action de Saint-Simon, de Fourier, de Lamennais, de Quinet, de Comte. Or les moralistes de la troisième période, Stendhal, Sainte-Beuve, Taine, Renan abandonnent cette entreprise. Ils manifestent la faillite des ambitions sociales de leurs prédécesseurs, et cet âge se clôt sur une œuvre négative... Les portraits de Stendhal, de Proudhon, de Renan, de Taine, de Tocqueville sont tracés avec une singulière vigueur. Les traits essentiels de leur caractère sont fortement mis en relief, coordonnés avec rigueur; leur œuvre et leur influence ne sont pas seulement exposées et expliquées, mais jugées par un critique qui, de plus en plus, doit apparaître, lui aussi, comme un moraliste.

La Réforme de l'Enseignement secondaire, par Alexandre Ribot (Colin).

Ce volume contient le rapport rédigé par M. Ribot au nom de la Commission de l'Enseignement; il indique et motive les résolutions adoptées par elle à la suite de la grande enquête parlementaire. Il y a de bonnes choses dans les projets de la Commission; il est utile de donner aux divers établissements plus d'indépendance, aux proviseurs (surtout si désormais on les choisit avec plus de soin) plus d'au-

torité, aux programmes moins de rigueur et plus de souplesse ; il est salutaire de développer l'enseignement physique ; il serait excellent de rendre aux professeurs une partie des attributions des répétiteurs et de les intéresser à l'*éducation* de leurs élèves... Mais les réformes essentielles ont effrayé la Commission. Comme toujours on n'a pas osé. On s'est arrêté à des demi-mesures qui ne scandaliseront probablement personne, mais qui ne résolvent rien. La question capitale, la question du latin n'est pas tranchée avec netteté. Le vieil enseignement classique demeure. Il fallait le supprimer, — ou, si l'on ne voulait pas le supprimer, le renforcer. On n'a pris ni le premier parti ni le second. Nos enfants continueront à apprendre le latin et à ne pas le savoir. L'enseignement moderne reste dans une situation inférieure qui le rend inutile et absurde : les langues anciennes continuent à être exigées pour le droit et la médecine ; pourquoi, mon Dieu?... Le baccalauréat est remplacé par des examens de fin d'études, — qui sont des espèces de baccalauréats, etc. La Chambre adoucira encore, amoindrira, exténuera ces timides réformes. Et nous allons avoir un nouveau replâtrage lamentable du vieux bâtiment classique qui tombe en ruine. Qui donc criera suffisamment haut, une bonne fois, que notre jeunesse aurait le droit de ne pas être élevée dans des démolitions?

La Liberté de l'Enseignement, par H. de Lacombe (Perrin).

A propos de la liberté de l'enseignement, M. Ribot dit dans son rapport : « Nous voulons maintenir à l'Enseignement public sa prééminence. Mais, pour y parvenir, il n'est pas besoin de recourir à des mesures d'exception. Il suffit de nous rendre compte des maux dont souffre l'Université, d'écouter ses plaintes et de lui donner les moyens qu'elle réclame pour soutenir la concurrence de ses rivaux. » Voilà la vérité. C'est par la concurrence, c'est par la manifestation de sa supériorité que l'enseignement public doit vaincre l'enseignement libre. Et ce ne serait pas très difficile, étant donné la faiblesse lamentable, honteuse, de l'enseignement libre, si l'enseignement public n'était lui-même lamentablement et honteusement faible. C'est par une réforme complète de l'Université qu'il faut procéder. Pour le moment, dans l'état actuel de notre enseignement universitaire, il est ridicule de vouloir instituer un monopole universitaire. Et certes, je n'ai donc pas de goût pour la loi de M. Leygues. Mais j'en ai moins encore pour la plupart des arguments que formule contre lui M. de Lacombe, et pour l'esprit qui les inspire, et pour le style dans lequel il s'exprime. Car il ne sert à rien de comparer M. Waldeck-Rousseau à Julien l'Apostat, et il est, je crois, aussi grotesque qu'éloquent de vilipender comme suit ses adversaires : « Êtres de néant, ils n'ont produit que l'avorton et le monstre. Ils avaient prononcé la déchéance de Dieu et c'est la nôtre qu'ils ont consommée. Ils se jugent d'ailleurs eux-mêmes, ils ont épuisé l'invective pour se rouler les uns les autres dans le mépris, etc., etc. » Si c'est l'enseignement public qui donne de telles leçons de style, il faut fermer l'Université ; si c'est l'enseignement libre, il faut voter le monopole universitaire.

Bossuet, par Alfred Rébelliau (Hachette).

C'est une jolie chose que d'avoir écrit sur Bossuet un livre charmant. Nous ne sommes pas habitués à ce qu'on nous amuse avec ce grand homme ; les critiques qu'il inspire manquent souvent de grâce et d'agrément. M. Alfred Rébelliau n'est pas seulement un érudit de premier ordre, il est encore un esprit délicat et fin, un psychologue habile à pénétrer « dans cet endroit le plus retiré de l'être, où se tient le conseil du cœur ». Au somptueux Bossuet traditionnel que ses admirateurs habituels nous représentent comme une sorte de Louis XIV pour le spirituel, il substitue le Bossuet vrai dont le génie n'avait pas fait un être d'exception, tombé du ciel par miracle, mais qui subit l'influence de son temps, la pression des circonstances et des faits, — et fut un homme, après tout. Tout en restant respectueux comme il convenait, M. Rébelliau n'a pas craint de s'approcher de son héros, et de le regarder à loisir, et de l'examiner avec une familière clairvoyance, et d'en voir aussi les petits côtés peut-être, et de le juger sans idolâtrie. Il nous le peint dans ses grands déploiements d'énergie, dans ses jours de lutte et de magnificence, avec sa dureté, son intransigeance et l'orgueil de sa certitude. Mais il nous le montre aussi dans l'intimité de son existence quotidienne et dans ces frivoles circonstances où l'âme ingénue d'un homme se révèle. Donc il fut simple et doux, bien que sa douceur n'apparaisse pas tout d'abord : il était dur et mal accommodant quand l'intérêt de la religion lui commandait cette attitude, mais dans le commerce ordinaire de la vie, il ne demandait qu'à être indulgent, à « prendre le bon de tout le monde ». Il aimait la mansuétude et la bonhomie ; même, — et ce trait nous enchante, n'est-ce pas? — « il s'exprimait souvent, dans ses entretiens domestiques, avec un laisser aller quelque peu trivial ». Il était cordial, enjoué, plein de bonne humeur. Saint-Simon assure qu'il fut gai... A la bonne heure, nous l'aimons mieux ainsi!

L'Inquiet, par Samuel Cornut (Perrin).

Ce livre est bien imparfait ; il y a dans la composition de la gaucherie, de la monotonie, des tâtonne-

ments, des incertitudes qui, certes, en rendent un peu pénible la lecture. Des scènes semblables se renouvellent à plusieurs reprises sans qu'aucune d'elles caractérise une bonne fois, avec netteté, la situation. Les romanciers contemporains nous ont habitués à quelque chose de plus rapide, de plus vivement expressif. Le style aussi manque de sûreté... Pourtant on aime cette œuvre très sincère, très loyale, émouvante par sa noble et franche simplicité. On la sent inspirée par un sentiment profond; elle est tout imprégnée de vie intense, animée d'intelligente et clairvoyante pitié. C'est l'histoire, lamentable et vraie, d'un raté. Fils de paysans, on l'a mis au lycée, on l'a jeté dans la carrière universitaire, — il échoue. Il lui manque « la méthode », le savoir-faire; il est un autodidacte indépendant : à concourir avec ceux qu'une lente et régulière préparation a formés, il se lasse vainement. Une sorte de découragement, et d'inquiétude plutôt, le prend. Son pauvre cœur tourmenté devient inhabile à vivre simplement; un doute amer le torture, une douloureuse impression de déchéance et d'orgueil pantelant. L'amour survient. L'âme souffrante ne l'accueille pas avec joie comme la résurrection et la vie; elle est trop ingénieuse à se martyriser sans cesse... Il faut qu'il épuise toutes les douleurs, toutes les misères, jusqu'à sympathiser à la fin avec toutes les misères et les douleurs de la vie, jusqu'à ce que son être communie avec toute la tristesse humaine. Il se relève alors dans un sublime sentiment de fraternité sociale. Il prend conscience de lui-même dans l'amour compatissant de l'humanité pitoyable... Avec un peu plus d'art, ce livre serait très beau; tel qu'il est, nous l'aimerions sans doute tout à fait, si nous n'étions pas des mandarins. (La dernière partie d'ailleurs, plus ardente, plus passionnée, plus emportée dans la violence de la crise est, au point de vue même de l'exécution, très supérieure aux précédentes.)

Le Vœu de Phanette, par Marcel Dhanys (Ollendorff).

Un petit roman par lettres. Correspondants : une vieille douairière, un peu genre Pailleron; — un vieux comte qui l'aima, un peu genre Sandeau; un jeune neveu, fêtard et qui ne veut pas se marier, un peu genre Musset; — et puis des petites pensionnaires, assez gentilles, et celle-ci est vaniteuse, celle-là douce, sensible et résignée, celle-là gaie et spirituelle. Et toutes ont éperdument le désir de se marier. Les petites mêmes s'intéressent passionnément à l'avenir matrimonial de leurs grandes amies. Or Phanette a fait un vœu : pour que sainte Radegonde trouve à Simonne de Tourzel un fiancé, Phanette s'engage à donner quotidiennement une bonne tape à sa petite camarade Bichon. C'est difficile, car il y a des jours où Bichon n'est malheureusement pas assez insupportable pour donner un prétexte commode à ces pieuses taloches, etc., etc. Et puis on joue la comédie. Et puis le comte ravissant de Bauffremont n'épousera pas Françoise de Montmorin, hautaine petite personne, mais la douce et charmante Simonne de Tourzel. Et Phanette est bien contente, et nous sommes tous bien contents! Et ce livre gracieux est évidemment un chef-d'œuvre dans le genre *Roman pour jeunes filles*. Oui, c'est avec de telles puérilités, fadaises et joliesses qu'on forme l'imagination de nos compagnes. Aussi se jettent-elles avidement, dès le lendemain de leur mariage, sur les livres de pornographie.

André Beaunier

Memento. — La *Société nouvelle de librairie et d'édition* (librairie Georges Bellais) entreprend, sous le titre de *Notes critiques* (*Sciences sociales*), la publication d'un bulletin bibliographique bimensuel qui rendra les plus grands services. M. Fr. Simiand est secrétaire de la rédaction de ce recueil et parmi les collaborateurs citons MM. Ch. Andler, Léon Blum, E. Durkheim, L. Herr. Il est aisé de voir déjà dans ce premier numéro la probité scientifique, l'esprit positif et précis, la méthode sûre et juste, grâce auxquels ce recueil sera pour les sociologues un excellent instrument de travail. — Chez Nony, *A travers l'électricité*, par Georges Dary, ouvrage de vulgarisation très savant et qui met sans fatigue le lecteur au courant des applications diverses de l'électricité : téléphonie, éclairage, traction, navigation électrique, etc. — Chez Feret et fils, à Bordeaux, M. H. de la Ville de Mirmont commence la publication d'une *Histoire du Musée de Bordeaux*. Ce premier volume, illustré de photogravures et de plans, contient l'étude des origines et l'histoire du musée pendant le Consulat, l'Empire et la Restauration. — Chez Stock, *Le Congrès général du parti socialiste français* (3-8 décembre 1899), précédé d'une *Lettre aux anarchistes*, par Fernand Pelloutier. — Chez Fischbacher, *Coupons le câble*, par André Léo.

A. B.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Berlin possède depuis peu un « théâtre libre » — *Berliner Sezessions-Buhne* — dont les fondateurs, l'acteur Paul Martin et le Dr Zickel, se sont franchement inspirés de la création parisienne d'Antoine. Ce théâtre, qui promet d'accueillir avec bienveillance les jeunes dont le talent ne trouve où s'exprimer, ouvrait ses portes le mois dernier et les esthètes allemands applaudissaient alors deux des leurs : Wilhelm von Scholz et Frank Wedekind. J'ai sous les yeux un compte rendu de cette première représentation; le critique y formule le regret que Berlin n'ait pas ce que Paris, dit-il, a depuis longtemps : un pu-

blic demandant au théâtre d'être autre chose que l'auxiliaire d'une laborieuse digestion et susceptible de goûter l'art dramatique dans ses plus hautes manifestations.

Quoi qu'on en ait cru longtemps chez nous, — et contrairement à ce que certains s'obstinent à penser — c'est peut-être bien encore du patriotisme, et du meilleur, que de s'intéresser aux choses d'Allemagne.

La *Neue Deutsche Rundschau* publie dans son numéro de janvier un article qui mérite de ne pas passer inaperçu en France et qui est pour nous suggérer d'abondantes réflexions : *Herr Professor Doctor* Théobald Ziegler nous y propose une vue synthétique du XIXe siècle en Allemagne. Ce sont là, dans cette langue un peu froide et sur le ton détaché que semble affectionner le célèbre professeur, vingt pages de haute histoire dont je regrette de ne pouvoir essayer ici une analyse même sommaire. Cependant, je veux souligner au moins cette recommandation de M. Ziegler à ses compatriotes : qu'ils aient à veiller à la pratique d'un « robuste égoïsme » national. Quelle leçon ! — qu'il conviendrait du reste de ne pas interpréter trop lourdement.

Au surplus, personne d'un peu informé chez nous qui ne sache que l'auteur du *Sentiment, essai de psychologie*, aujourd'hui professeur à l'Université de Strasbourg, fut et demeure un « bismarckien » de la bonne école, — un pur parmi les purs. Mais, j'y songe, une telle admiration pour le Chancelier de fer marque peut-être bien quelque léger retard, détonne déjà quelque peu... même en Allemagne ; les philosophes, il est vrai, tiennent le plus souvent pour négligeable le lent, le mystérieux travail qui s'accomplit dans le cerveau des femmes et des jeunes hommes, — encore que, par-dessus la tête des philosophes, les jeunes hommes et les femmes fassent l'histoire, la vraie, celle qui, lasse du sang et des larmes, juge en dernier ressort.

Parce que demeuré étroitement fidèle au culte du rigide Bismarck, M. Ziegler n'en est pas moins, d'ailleurs, un homme d'une rare amabilité : j'en parle sciemment, ayant eu un jour l'occasion — et l'honneur — d'aborder avec lui ce sujet délicat entre tous, des rapports franco-allemands.

Les Allemands fêteront le 27 courant l'anniversaire de la naissance de leur empereur. Guillaume II a lui-même voulu qu'un opéra français fût, à cette occasion, représenté *en français* au Grand-Opéra-Royal de Berlin, et c'est sur la *Manon* de Massenet que s'est arrêté le choix du souverain.

États-Unis.

Les Boers sont bien à plaindre. A défendre leur indépendance avec tant de bravoure, ils avaient conquis les sympathies de l'univers entier et voici que, dix pages durant de la *North American Review*, un certain M. Georges Lacie les arrange de la belle façon.

D'abord, c'est une erreur très répandue, pense-t-il, de les croire d'origine hollandaise ; il faut voir en eux, la plupart du temps, de purs huguenots français : le général Joubert est Français, non pas seulement par ses ascendants, mais jusque « dans son physique et dans sa conduite » (?) ; de Villiers, du Toit, Viljoën, tels sont les noms les plus communs dans le Sud-Africain. Au reste, la propreté la plus scrupuleuse est la caractéristique de la vie hollandaise ; or, mise à part la population de certaines provinces reculées de la Russie, les Boers sont bien le peuple le plus sale de la terre, — ici, de copieux détails pour établir que ces « huguenots français » sont d'une malpropreté répugnante, tant sur leurs personnes que dans leurs habitations et qu'ils ne soupçonnent, même pas les principes les plus élémentaires de l'hygiène.

Les Boers, poursuit M. G. Lacie, ont des mœurs absoment déplorables. Les relations intimes entre le maître et ses servantes constituent une pratique courante. D'ailleurs, l'épouse accepte sans révolte sa situation d'être inférieur, en tout aveuglément soumise aux brutales volontés du mari. Les enfants sont livrés à eux-mêmes, les parents ne s'apercevant de l'existence de leur progéniture que du jour où celle-ci peut rendre service, soit aux champs, soit dans la maison.

Mais il y a mieux encore... ou pis. Querelleurs, « mauvais coucheurs » au suprême degré, les Boers sont, de plus, profondément malhonnêtes. La duplicité est un des traits saillants de leur caractère.

Enfin, la religion des Boers est quelque chose d'affreusement lugubre et qui ne saurait impliquer ni joie intérieure, ni respect, ni dévotion ; ils ont une façon de prier qui n'est qu'à eux, faite de lamentations et de sombres mélancolies ; le cœur n'est pour rien dans les exercices d'un culte simplement ridicule.

Quant au « patriotisme » des Boers, M. G. Lacie en rit comme d'une bonne plaisanterie qui aurait surpris les sympathies de la sentimentale Europe.

Et voilà !... C'est noir, très noir, noir à souhait — et ça nous change de ces pastorales inondées de clair soleil où s'éprit l'admiration de ceux, parmi nous, qui rêvent parfois d'un impossible retour à la saine et douce vie des champs. Mais nous nous consolerons : « Qui veut trop prouver ne prouve rien », disent ces naïfs Français qui... aidèrent les Américains quand les Américains défendaient, eux aussi, leur indépendance. Et puis, j'ai comme une vague idée qu'en tout ceci le tort initial des Boers c'est... d'être Français (puisque Français il y a) et de battre les Anglais.

Russie.

Sait-on que l'auteur de *La Terre* est un des écrivains les plus lus et les plus goûtés en Russie ? A propos de *Fécondité*, le critique Baulgakoff examine dans la *Novoye Vremya* l'œuvre de Zola, considérée dans ses tendances philosophiques et sociales. Il dit qu'en glorifiant avec tant d'éloquence le culte de la maternité et des familles nombreuses, Emile Zola a rendu un « signalé service » à la France et au monde civilisé.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 3886. Le Directeur Gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XIII. **27 JANVIER 1900.**

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

Cette guerre africaine, au point de vue purement militaire, est des plus curieuses à étudier. On y voit en présence deux peuples également civilisés, c'est-à-dire ayant profité dans l'art de la guerre de toutes les inventions plus ou moins ingénieuses des industries modernes pour se procurer un matériel aussi parfait que possible, tous deux imbus de sentiments patriotiques très élevés et, par conséquent, décidés à succomber plutôt que de voir leur drapeau disparaître des contrées qu'ils défendent. Si de ce côté ils peuvent être en tous points comparables, d'un autre, ils offrent les dissemblances les plus marquées. Certes, dans l'une comme dans l'autre des deux nations actuellement en conflit, le soldat est brave, dévoué, prêt à l'abnégation absolue, mais quelle différence entre les deux organisations militaires! En Angleterre une armée de métier, bien encadrée, pourvue de tous les services que peut réclamer la conduite d'une guerre européenne. Au Transvaal, de simples citoyens, n'ayant qu'une instruction militaire des plus rudimentaires, des cadres en quelque sorte négatifs et rien que des hommes et des armes. A première vue, on aurait pu assurer que les Anglais, quand ils voudraient s'en donner la peine, ne feraient qu'une bouchée des Boers, et pourtant voilà des mois que la lutte est entamée, et, malgré l'augmentation successive de l'armée anglaise qui atteint en ce moment 120 000 hommes, les Boers qui n'en ont guère plus de 100 000 à leur opposer sont toujours dans la même situation, défensive il est vrai, sur le territoire ennemi. Cela donnerait à entendre qu'une armée de soldats citoyens a la même valeur militaire, peut obtenir les mêmes résultats, qu'une armée régulière permanente. Cette conclusion qui vient toute seule, pour ainsi dire, est cependant loin de pouvoir être admise *a priori*, et les faits eux-mêmes vont le démontrer.

La guerre sud-africaine peut se diviser en trois phases :

1° Les Boers, qui, par le fait, ont entamé les hostilités, sont supérieurs en nombre ;

2° L'égalité des forces existe entre les deux belligérants ;

3° Les Anglais reprennent la supériorité numérique.

Actuellement les deux première périodes se trouvent écoulées et leur étude offre un intérêt assez puissant pour que l'on soit tenté de les analyser dès maintenant.

*
* *

1re PHASE DE LA SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE DES BOERS

Certes, le fameux raid Jameson ouvrit les yeux au gouvernement du Transvaal, de même que la prise de Kimberley les avait ouverts à la république d'Orange. Le Transvaal comprit tout de suite qu'il devait s'attendre dans un avenir plus ou moins rapproché à soutenir une guerre avec l'Angleterre. Il s'y prépara donc très sérieusement et les sommes considérables que lui avait rapportées l'exploitation des mines par les uitlanders lui permit de s'approvisionner amplement en pièces d'artillerie de dernier modèle, en munitions de toute sorte... Quand les exigences de plus en plus pressantes du gouvernement anglais

rendirent la crise inévitable, les deux républiques, qu'un traité d'alliance offensive et défensive unissait déjà depuis plusieurs années, étaient prêtes à entrer en campagne. Elles prirent alors l'initiative des hostilités, sans doute pour profiter du laps de temps relativement assez long pendant lequel l'Angleterre ne pouvait avoir que des forces tout à fait inférieures.

En effet, les Anglais, au moment où ils acculaient les Boers à la guerre, avaient à peine 12 000 hommes dans leurs possessions de l'Afrique du Sud, et ce petit corps ne pouvait être renforcé tout de suite que par quelques milliers d'hommes venant de l'armée des Indes. Ce léger renfort portait leur nombre à une vingtaine de mille, nombre qui ne pouvait plus être dépassé avant la venue des troupes de la métropole, c'est-à-dire pendant six ou sept semaines. Donc, les Boers, en entrant en campagne, étaient assurés de n'avoir devant eux que 20 000 hommes au plus et cela pendant un temps assez long pour qu'un résultat définitif pût être obtenu.

Le plan offensif était donc tout tracé : étant donné que, dès le début, les deux républiques pouvaient mettre sur pied 60 000 hommes pour le moins, il était nettement indiqué qu'il fallait réunir tout ce monde en une armée, la porter sur le groupement le plus important de l'ennemi et l'anéantir grâce à la supériorité numérique écrasante. Or, ce groupement de 15 000 hommes environ existait dans les régions nord du Natal, c'était donc de ce côté qu'il était nécessaire de diriger toutes les forces, car l'adversaire une fois détruit, c'était la possession du Natal entier assurée, de Dundee à Durban, avant qu'un soldat anglais venant de la mère patrie eût pu mettre le pied en Afrique.

Certainement la conquête du Natal était chose séduisante et relativement facile, mais le résultat final n'offrait pas d'avantage réellement décisif. Tout autre eut été l'adoption d'un autre plan plus grandiose peut-être, mais susceptible de rapporter des profits en quelque sorte incalculables et d'exécution encore plus facile puisque l'ennemi ne pouvait s'y opposer : réunir toute l'armée sur l'Orange, aux frontières mêmes de la colonie du Cap et marcher droit sur la capitale dont l'occupation eût été un coup accablant pour l'Angleterre, car, au fur et à mesure de la marche en avant, des populations hollandaises, des afrikanders, encouragées par le succès de leurs compatriotes se seraient soulevées et auraient grossi leurs rangs de très sérieuse manière. Le seul danger était la menace vers l'est de la petite armée anglaise du Natal, mais un simple flanc-garde de quelques milliers d'hommes opérant dans cette contrée montagneuse et y faisant une guerre de partisans à laquelle excellent les Boers, eût suffi pour la maintenir et l'annihiler. Quel désarroi pour l'état-major anglais de voir occupés par l'ennemi ses points de débarquement : Capetown, Port-Élisabeth, East-London. Il aurait dû faire converger tous ses renforts vers Durban et concentrer son armée dans une région où les opérations d'une troupe très nombreuse sont rendues très difficiles par la nature accidentée du terrain et l'insuffisance des ressources de tout genre.

Soit qu'il n'existe pas d'état-major réel dans la rudimentaire organisation militaire des Boërs, c'est-à-dire d'état-major qui soit un véritable corps de commandement, connaissant les principes primordiaux de l'art de la guerre et sachant les appliquer, soit que dans ces républiques où l'individualité joue le rôle principal, il ait été impossible de demander à certains chefs d'accepter l'autorité d'un généralissime ou d'une direction supérieure, la réunion en une seule armée des contingents boers n'a pas été effectuée. Il en est résulté la pire des conceptions stratégiques : l'adoption de plusieurs théâtres d'opérations complètement différents, puisque séparés les uns des autres par des centaines de kilomètres. C'est ainsi que, pour courir au plus pressé sans doute, pour prendre tout de suite quelque chose qui paye de mine, on a immédiatement entrepris le siège des places de Mafeking et de Kimberley. Grave erreur, car 10 000 hommes ont été immobilisés là pour un but qui eût été infailliblement atteint après le succès définitif. Puis on a envahi la colonie du Cap par Colesberg, sans doute pour faciliter le soulèvement des habitants. Mais ce soulèvement se serait bien plus sûrement produit si la grande armée boer avait traversé en conquérante toute la colonie du Nord au Sud. Ce fut encore une dizaine de mille hommes inutilisés. Avec le reste on songe alors à entrer dans le Natal pour attaquer le corps anglais qui l'occupait. Mais, au lieu de marcher en un groupe compact de 2 500 hommes environ, on se livre à des combinaisons stratégiques inadmissibles avec un si faible effectif et l'envahissement du Natal s'opère partie par le Nord, partie par l'Ouest, et encore le corps du Nord débouchant du Transvaal s'avance-t-il sur plusieurs colonnes devant agir concentriquement, c'est-à-dire ne jamais se réunir au moment et sur le point voulus. N'y avait-il pas aussi un détachement chargé d'opérer dans le Zoulouland ?

Le résultat d'une disposition aussi défectueuse dans l'emploi des troupes n'a pas tardé à se produire. Partout arrêt de l'offensive, immobilité, donc impuissance. Depuis des mois que la lutte est commencée, nous voyons toujours les mêmes contingents boers, renforcés toutefois à la longue, devant Mafeking-Kimberley avec couverture sur Modder-River, aux environs de Colesberg, de Stromberg, sur les routes de la colonie du Cap, autour de Ladysmith avec

couverture sur la Tugela. Pourquoi cet arrêt dans la marche en avant? Évidemment parce que nulle part l'assaillant ne s'est senti assez fort pour continuer son mouvement offensif dans tant de directions divergentes, séparées par des intervalles de plusieurs centaines de kilomètres, ce qui pouvait mettre chaque colonne à la merci d'un adversaire actif et concentré opportunément. Tout le bénéfice de l'entrée en campagne dans des conditions exceptionnelles de supériorité numérique a donc été perdu par une dissémination de forces, d'autant plus inutile et inexplicable que l'adversaire, en dehors du groupement du Natal, ne pouvait offrir nulle part aucun semblant de résistance.

Voilà qui indique déjà chez l'état-major Boer une absence complète de conception stratégique rationnelle. Mais, ce qui surprend encore plus, c'est de voir combien peu leur tactique, c'est-à-dire la façon de combattre, a été en rapport avec l'idée primordiale d'offensive générale.

Les Boers, décidés à prendre une offensive vigoureuse, envahissent donc le territoire ennemi sur nombre de points.

A Mafeking ils rencontrent une place forte, ils l'investissent; à Kimberley, même opération. Du côté de Colesberg ils ne rencontrent ni troupes ni place forte, et cependant ils restent immobiles sans même essayer quelques pointes hardiment poussées afin de soulever les habitants de la colonie.

Autre chose plus inexplicable encore : dans le Natal, ils s'avancent débouchant de l'extrême Nord, théâtre de leurs exploits de 1881, et se heurtent à un fort parti de troupes anglaises dans les environs de Dundee; leur supériorité numérique était considérable : au lieu d'attaquer vigoureusement et de bousculer l'ennemi, de l'anéantir même, grâce à leur fameuse combinaison de plusieurs colonnes convergentes ou tournantes, ne se sentant pas assez forts, ils s'installent sur une position défensive et attendent l'attaque de l'adversaire. L'occasion était unique d'écraser ou de prendre quelques milliers d'Anglais, leur émiettement a été cause que les Anglais n'ont éprouvé là qu'un simple échec et qu'ils ont pu se retirer, péniblement il est vrai, sur Ladysmith. Alors, si leur dessein n'était pas d'attaquer sans relâche l'ennemi partout où ils le trouveraient, surtout en nombre sensiblement inférieur, pourquoi prendre l'offensive? Que dirait-on d'un homme qui, sachant son ennemi seul chez lui, a le soin de s'assurer toutes les chances de succès en s'adjoignant trois ou quatre compagnons décidés comme lui, pénètre chez son adversaire, et le trouvant seul dans une pièce, s'empresse, au lieu de l'accabler immédiatement, de se retirer dans la pièce voisine, de s'y barricader avec sa troupe et d'y attendre l'attaque de celui qu'il est venu attaquer? Tel est pourtant exactement le cas des Boers.

Je sais bien que pour agir autrement, c'est-à-dire pour faire la grande guerre avec une armée de 60 000 hommes, il faut connaître les règles de la stratégie et de la tactique et les appliquer judicieusement; pour cela il faut posséder un corps de commandement exercé et expérimenté; tandis que pour faire la guerre par petits paquets, on s'en tire toujours, à peu près; mais alors il faut constamment adopter la défensive passive qui ne conduit à aucun résultat et qui risque fort d'aboutir à la défaite.

Les Boers dans leur envahissement du Natal avaient rencontré une seconde occasion d'infliger aux Anglais un véritable désastre s'ils avaient su profiter de leur grande supériorité numérique. Après la retraite des Anglais devant Dundee, n'ayant plus rien devant eux, les Boers continuent leur marche en avant. Le général anglais White commandant le petit corps de 15 000 hommes réuni autour de Ladysmith sort de son camp et va au Nord-Ouest de cette place leur offrir la bataille ; naturellement les Boers arrêtent immédiatement leur marche offensive, et s'empressent d'occuper fortement une position défensive où ils attendent l'attaque de l'adversaire. Celui-ci en effet les attaque, échoue devant leur résistance opiniâtre et se replie dans son camp retranché ; n'était-ce pas le cas où jamais pour les Boers de profiter du désarroi qui règne toujours chez une troupe repoussée dans une attaque, pour la poursuivre, la harceler, lui couper la retraite sur Ladysmith, l'entourer et peut-être lui faire mettre bas les armes? Rien de cela pourtant n'a été même ébauché. Le général White a pu, après son échec, se retirer sans difficulté sur son camp, s'y enfermer, s'y fortifier solidement, et il y est encore, maintenant devant lui les forces ennemies qui auraient pu et dû l'écraser.

Les Boers pendant cette première phase de la guerre ont eu la partie belle, ils n'ont point su en profiter; ils savent déjà ce que leur a coûté leur indécision, puisque depuis deux mois ils n'ont plus fait un pas en avant.

* * *

Les Anglais, au début de la guerre, étaient fort peu nombreux, une douzaine de mille environ; ils ont été en très peu de temps renforcés par des troupes venant des Indes qui ont porté leur effectif à 18 ou 20 000 hommes munis de peu d'artillerie. Les petites garnisons de Mafeking (500 hommes), de Kimberley (1 000 à 1 200 environ) ont été de suite immobilisées par un strict investissement. Depuis plus de deux mois ces faibles troupes luttent héroïquement contre les bombardements, les tentatives diverses d'un assiégeant bien supérieur en nombre. Certes la résistance

acharnée de ces deux places est un fait d'armes qui aura sa place dans les annales glorieuses de l'armée anglaise. Larmée du Natal commandée par le général White, forte de 15000 hommes à peu près, reçut le choc des Boers en rase campagne. Par une erreur commune à presque tous les généraux qui ont un commandement en chef, et qui sont toujours enclins à voir grand, le général White, au lieu de tenir bien dans la main tout son petit monde, de l'établir sur un point stratégique central, d'où il pourrait observer le déploiement de l'envahisseur et profiter d'une faute toujours possible dans l'exécution de ses mouvements, étendit sa ligne de Ladysmith à Dundee.

Averti de l'arrivée en force des Boers sur ce dernier point, il laisse passer l'occasion fournie par l'inaction de l'adversaire de concentrer toute sa troupe, et il laisse son détachement de Dundee attaquer l'ennemi supérieur en nombre ; la défaite, le désastre pouvait s'ensuivre ; heureusement pour lui, ce ne fut qu'un simple échec et il put voir revenir auprès de lui ces troupes si aventurées. Ne croirait-on pas, en analysant ces événements, que l'on est en Alsace, en août 1870 ; Simons, à Dundee, ne rappelle-t-il pas Douay à Wissembourg, et White à Ladysmith, Mac-Mahon à Frœschwiller? A quoi servent donc les leçons pourtant si instructives de l'histoire, si personne ne doit en tenir compte?

Le général White se retrouvait à la tête de tout son monde, grâce à la passivité de l'ennemi et à l'agilité des siens.

Son devoir consistait désormais à surveiller de près la marche très confuse des diverses colonnes ennemies sur Ladysmith, et cela sans courir grand risque, puisqu'il avait dans cette place un solide point d'appui pour manœuvrer, en même temps qu'un refuge assuré en cas d'échec. Mais, cédant encore une fois, malgré lui, sans doute, à une idée de mégalomanie, il va offrir la bataille en morcelant son petit corps en plusieurs colonnes séparées par de telles distances que l'une d'elles fût à peu près complètement prise par l'ennemi sans que les autres aient pu lui porter secours. Heureusement pour lui, après l'insuccès de son attaque, les Boers lui laissèrent la commodité de rentrer sans encombre dans son camp retranché. Depuis plus de deux mois qu'il se trouve enfermé dans Ladysmith avec une douzaine de mille hommes, sa conduite est des plus remarquables. Il a su tout d'abord obliger l'ennemi à établir ses lignes à une grande distance de la place par une occupation très judicieuse de positions extérieures, puis, par des actions partielles et répétées sur divers points de la ligne d'investissement, empêcher l'ennemi tenu en éveil de la dégarnir. Je ne sais si cette brave petite troupe sera obligée de rendre le poste qu'elle aura si honorablement défendu, mais, en tout cas, elle aura largement fait son devoir.

*
* *

2e PHASE DE LA GUERRE

Pendant que les Boers arrêtaient ainsi leur marche offensive et semblaient s'assigner comme but final la prise de trois places fortes dont la possession n'était certainement pas susceptible d'avoir grande influence sur l'issue de la campagne, les Anglais envoyaient, coup sur coup, de la métropole de nombreux renforts qui débarquaient sans être inquiétés dans les divers ports de la colonie, de Capetown à Durban. C'était le moment psychologique pour l'armée anglaise. Deux partis s'offraient, bien inégaux en conséquences. L'un, dicté par des considérations peut-être plus politiques que militaires : répartir les nouvelles forces en autant de groupes que de points attaqués pour obtenir de suite un résultat, soit la levée du siège de Kimberley, soit celle du siège de Ladysmith, soit le refoulement dans le territoire de la république d'Orange des troupes ennemies qui avaient envahi le Nord de la colonie du Cap ; — l'autre, tout indiqué par les règles les plus formelles de l'art de la guerre : concentrer tous les renforts au fur et à mesure de leur arrivée autour d'un même point, Port-Élisabeth, par exemple, ou Durban, suivant que le théâtre d'opérations aurait été la colonie du Cap ou le Natal, et, avec une bonne et solide armée de 80 000 hommes, marcher carrément en avant, et, par des manœuvres inspirées par la conformation du territoire, forcer l'adversaire à rentrer chez lui, non sans avoir reçu de terribles leçons. Supposons que le théâtre d'opérations choisi eût été le Natal, — c'est le cas le moins favorable à mon avis, — quelle menace sur ses flancs ou sur ses derrières une armée de cette importance, partant de Durban avec Ladysmith pour objectif, pouvait-elle redouter? Aucune. Les contingents boers réunis autour de Molteno, de Colesberg, sur la Modder au sud de Kimberley, se trouvaient à des centaines et des centaines de kilomètres de la ligne d'opérations Durban-Ladysmith. D'ailleurs, fussent-ils parvenus à lancer quelques partis sur le flanc gauche de l'attaque anglaise, il était facile de les maintenir dans ces contrées très montagneuses avec quelques corps de partisans empruntés aux troupes natives bien soutenues par quelques régiments réguliers. Si au contraire l'état-major anglais s'était décidé à opérer dans la colonie du Cap en prenant pour ligne d'opérations Port-Élisabeth Colesberg, la tâche était plus facile, l'absence de menaces la même, et l'armée anglaise fatalement conduite à attaquer l'ennemi sur son point faible et à forcer à une retraite immédiate les gros contin-

gents boers massés sur la rive droite de la Modder. De ce côté également était le grand avantage de pénétrer après un succès au cœur même de l'une des deux républiques.

Malheureusement pour l'armée anglaise c'est le premier de ces deux partis qui a été adopté, et, à mesure que les renforts sont arrivés dans l'Afrique du Sud, on les a envoyés les uns vers Kimberley, les autres vers Colesberg, d'autres vers Molteno, et enfin vers Ladysmith. Résultat : impuissance sur tous les points; car, pendant que les Anglais voyaient leurs forces augmenter de jour en jour, de leur côté les Boërs se renforçaient sur tout leur front par l'entrée en ligne de nombreux contingents, ce qui a fini par égaliser les forces en présence. A plusieurs reprises, sur la Modder, vers Colesberg, vers Molteno, sur la Tugela, les corps anglais ont vigoureusement et vaillamment attaqué leurs adversaires, qui avec une grande habileté avaient rendu en quelque sorte imprenables leurs positions défensives très bien choisies et qui ont opposé une résistance héroïque dont les Anglais n'ont pu triompher. Mais nulle part, pas plus sur la Modder que sur la Tugela, ces luttes n'ont affecté un caractère décisif, puisque les Boers vainqueurs n'ont jamais cherché à pousser leur succès plus loin que le maintien de leurs positions, et qu'ils ont laissé l'ennemi après son échec se retirer tranquillement et prendre position lui-même en face d'eux; et cette situation, qui dure depuis longtemps déjà, menace de s'éterniser si l'un des deux adversaires, renonçant enfin au pernicieux système de l'action par petits paquets, ne prend enfin le parti rationnel de se concentrer sur un point quelconque de son front et d'attaquer, l'un après l'autre, les groupes disséminés de l'adversaire. Là seulement est la véritable chance d'un succès prompt et complet.

Actuellement une action sérieuse paraît engagée au nord de la Tugela. Le général Buller, à la tête de 70 000 hommes environ, cherche à déborder l'aile droite de son adversaire qui couvre l'investissement de Ladysmith. Un résultat décisif est-il à attendre de cette entreprise? C'est douteux, car les Boers opposent à l'assaillant des forces égales sinon supérieures. D'ailleurs ce mouvement en avant des Anglais n'a que peu de chances de réussir, car le général en chef a morcelé ses forces, et si les Boers, sortant enfin de leur inertie habituelle, prenaient une vigoureuse offensive et manœuvraient habilement, ils pourraient infliger à chacun des groupes anglais successivement une défaite signalée. S'ils se contentent de résister sur place, la situation ne sera guère modifiée, quelques centaines d'hommes de plus auront été tués inutilement.

Lt-Colonel Patry.

EN ÉGYPTE [1]

III. — Le Caire.

Sur la route du Caire aux Pyramides, presque à l'ombre de celles-ci, se dresse une échoppe, modeste par ses dimensions, mais considérable par le titre qu'elle affiche sur sa porte basse : *Khéops-Bar*...

Avec l'exagération nécessaire, cette enseigne résume d'une manière frappante l'aspect du Caire. A chaque pas, c'est un contraste pareil, aussi surprenant, et presque aussi risible; l'antiquité la plus vénérable est heurtée par la dernière modernité; pour aller aux Pyramides, on prend un tramway électrique; dans l'île de Gizeh, des joueurs de polo s'agitent sur leurs poneys lestes, et la piste est bordée par le Nil, dont les eaux limoneuses ont reflété les traits augustes de Rhamsès II... Ce contraste, il est vrai, on le retrouve partout où les usages extérieurs de la civilisation se sont ajoutés à l'antiquité, et trop brusquement pour avoir pu s'y confondre. Ici, il apparaît plus surprenant et, si j'ose dire, plus burlesque.

L'antiquité proprement égyptienne est trop éloignée et trop différente de nous pour que nous puissions discerner d'abord en quoi nous procédons d'elle; aucun lien ne nous apparaît, entre elle et nous; de plus, les êtres qui nous entourent, bêtes et gens, sont tout pareils à ceux dont les silhouettes sont gravées aux pylones des temples; ce bœuf aux cornes retournées et au mufle horizontal, c'est celui que l'on vénérait il y a six mille ans : cet ânier qui trotte infatigable est le portrait vivant des Pharaons de la XIIe dynastie. De là une sensation plus violente d'anachronisme; ce ne sont plus seulement les choses qui s'étonnent d'être côte à côte, ce sont les êtres qui s'appliquent, dirait-on, à rendre le contraste plus choquant : le bœuf Apis s'enfuit devant le tramway électrique, où vient de monter Amenemhët III!... La domination musulmane, sur les ruines de cette civilisation « immobile », a construit une civilisation nouvelle, aussi immobile que l'autre; musulmans et fellahs vivent côte à côte, sans confondre leurs races : et, comme la physionomie de ceux-ci est restée immuable, de même les habitudes de ceux-là sont restées identiques. Des pachas passent, d'une élégance suprême, un bouquet à la boutonnière de leurs redingotes « dernier cri » : et le tarbouch, — le tarbouch rigide, invention, dit-on, de Son Altesse Abbas-Hilmy, — termine paradoxalement leur silhouette; jusqu'au front, ce sont des raffinés de Paris ou de Londres; à partir du front, ce sont des Turcs... Des

[1] Voyez la *Revue* du 13 et 20 janvier.

Saïs courent, faisant écarter les passants à coups de gaule, et nous sommes en plein Orient; la voiture qu'ils précèdent est attelée avec la plus sobre élégance, les cochers ont la livrée sombre, la culotte blanche et les bottes à revers .. Mais, eux aussi sont coiffés de l'inévitable tarbouch; et, dans le coupé qu'ils conduisent, des femmes voilées apparaissent, beautés d'une opulence tout orientale. — Ainsi le contraste est double, car le fellah est aussi différent du Turc, que celui-ci de l'Européen.

Il est plus apparent, parce que le Caire étant une ville de « curiosités », les étrangers sont nombreux dans les quartiers populaires. La ville arabe, les mosquées, les tombeaux, la citadelle, sont constamment visités par les touristes en caravane. L'ânier qui les suit est un pur fellah, le « drogoman » qui les guide est arabe... Joignez, notamment à la citadelle, quelques uniformes anglais, — moins nombreux, j'imagine, aujourd'hui qu'il y a trois mois, — et vous aurez une idée de la petite Babel qu'offre aux regards chaque coin de rue.

Ce contraste constant est l'un des charmes du Caire; il apparaît dans les quartiers, comme chez les humains, sans transition. Au sortir du Mousky, vous tombez dans le jardin de l'Esbékiyé, entouré par des bâtiments à l'européenne, les palais de la Dette, de l'Opéra, du club khédivial, des ministères; et, jusqu'au Nil, c'est le quartier Ismailiya, aux villas spacieuses entourées de jardins, parmi lesquelles brille, joyau inestimable, la légation de France.

De la terrasse de notre hôtel, voisin de l'Esbékiyé, regardons quelques instants. Une foule passe, sans cesse renouvelée. Des voitures, chaque minute, viennent prendre ou déposer des voyageurs; des victorias, bien entendu; ici l'idée qu'il peut pleuvoir est insultante : les omnibus du chemin de fer sont de grands breaks découverts; ces victorias, attelées de deux chevaux grêles, partent à fond de train, évoluant avec une souplesse surprenante parmi la foule enchevêtrée. Des ânes de toutes tailles et de toutes robes, depuis le blanc jusqu'au gris foncé, allant leur amble inlassable, et encouragés par les âniers qui criblent de coups de trique leurs croupes indifférentes; et, sur leurs selles hautes et voyantes, à peu près tous les spécimens de l'humanité : des Arabes en longues robes et en turban, des Égyptiens en veston et en fez : des soldats anglais, imperturbables, la badine à la main, et la toque posée presque horizontalement sur le côté de la tête, propres, nets, jolis... Puis, le troupeau des touristes, les mains cramponnées aux rênes inutiles, inquiets avant tout de leur équilibre... Parfois, c'est une belle mule blanche, que « chevauche » un riche marchand : sa robe est somptueuse, les pieds aux sandales brodées reposent sur les étriers; et le pas de la mule, paisible et lent, s'harmonise singulièrement avec la tournure placide et digne du cavalier... Au loin, et bien au-dessus du fourmillement des voitures et des ânes, des Arabes ou des Bédouins, par files espacées, semblent secoués par quelque invisible et obstinée balançoire; ils approchent : c'est un « train » de chameaux qui s'avancent lentement, le cou tendu, avec leurs « réactions » implacables... Et voici, maintenant, l'une des curiosités du Caire : une sorte de chariot, des planches montées sur quatre roues, et traînées par un cheval étique; et, sur ces planches, dix ou quinze femmes, empilées les unes contre les autres, hermétiquement enfermées sous le voile noir, — le yaschmak, — qui découvre seulement leurs yeux : et au mystère de ces formes voilées s'ajoute un instant un autre mystère : où vont-elles? Pourquoi toutes ensemble? Qui les conduit, et où, et pourquoi? Car rien ne vous donne autant l'impression du « dépaysement » que de ne pas savoir ce que fait ou va faire un passant... Au milieu de la rue, parmi cette foule ondoyante, des agents de police immobiles sous leur tunique noire au collet brodé d'un croissant blanc : de temps à autre, leur bras s'allonge, un coup de courbache tombe sur le dos d'un ânier, et ils rentrent dans l'immobilité.

Sur les trottoirs, la foule des piétons est compacte et mouvante. Des Européens, naturellement, et en assez grand nombre. Ensuite, des marchands, des marchands de tout, — et je vous prie de donner à ce « tout » toute l'ampleur dont il est susceptible... Marchands de fleurs, marchands de roses, si nombreuses et si parfumées qu'elles embaument la rue entière : marchands de limonade, semblables à nos marchands de coco, mais dont le « tonneau », avec son long goulot où fond un morceau de glace, est d'un pittoresque achevé. Ici des gamins sortent d'un sac de cuir quelques serpents qu'ils étalent sur le trottoir et qu'ils agacent jusqu'à ce que, dressés sur leur queue et le cou gonflé, ils reproduisent l'image traditionnelle de l'Uræus, le serpent héraldique... Et ce sont d'autres marchands encore, de scarabées, de turquoises, d'armes qui toutes ont appartenu au Mahdi, d'étoffes, de cigarettes et de bonbons. Les costumes sont simples : généralement une longue robe d'un bleu cru, et passé, et sur la tête une sorte de petite calotte blanche ou même un simple linge blanc enroulé autour du front : cela, c'est le petit monde, les quémandeurs indécourageables. D'autres portent le fez : et, par élégance sans doute, passent par-dessus leurs robes (blanches ou jaunes) une jaquette à l'européenne!... Au milieu de tout cela, quelques kawas ruisselant de dorures, des bédouins en guenilles sombres et hautaines; et, devant le perron même de l'hôtel, un magnifique Monténégrin, au costume splendide, aux moustaches

féroces, chaussé de grandes bottes, et portant à la ceinture une demi-douzaine de poignards et de pistolets; sa fonction, toute pacifique, est d'empêcher les chiens de... comment dirai-je?... Mais vous m'avez compris.

Ce qui est inexprimable, c'est le vacarme qui se dégage de cette foule. Vous avez vu de quels innombrables éléments elle est composée. Tâchez d'imaginer ceci : *tout le monde crie!* Et ce ne sont pas seulement des exclamations, ce sont de véritables phrases qu'on vocifère! Colères, ou parfois même politesses tout orientales. Un cri suffirait à signaler l'approche d'une voiture; mais un cri manquerait de courtoisie; les cochers préviennent le passant et l'avertissent du danger qu'il court : « Prends garde à ta jambe!... Ton bras va être heurté... Il me paraît probable que ta hanche gauche va être frappée... »

Décuplez, centuplez le grouillement que j'ai tenté de vous décrire, vous aurez le Mousky et le Bazar. Ici l'aspect change. Ce n'est plus les rues larges, bordées de magasins à la moderne, et amusantes surtout par l'exotisme des promeneurs. Tout le long du Mousky, et je crois bien, à chaque étage de chaque maison, d'énormes enseignes accrochent le regard; d'autres traversent la rue, que le moindre vent fait flotter, en anglais, en français, en grec et en arabe. De grands magasins de « confections », tenus par un Meyer ou un Lévy quelconque, s'ouvrent à côté de petites boutiques indigènes de plus en plus rares. Des marchands de fruits, oranges, citrons et bananes, montrent leurs riants éventaires; des boucheries juives, avec leur enseigne en hébreu, laissent voir d'inquiétants profils; des boulangeries et des poteries, des cafés turcs, et aussi quelques cafés à la française; des étoffes, des voiles pour les femmes, des robes d'hommes, des sandales, des babouches... et, tout à coup, une pharmacie européenne, avec ses bocaux traditionnels. Et toutes ces boutiques débordent sur le trottoir. Des acheteurs discutent, s'asseyent, encombrent le magasin et vocifèrent, pendant que le marchand leur verse avec calme des « dés » de café. Tout à l'heure, vers l'Esbékiyé, on pouvait remuer : maintenant, on est porté par la foule; les costumes européens disparaissent dans cette multitude bruyante et chatoyante. Des femmes passent, portant leur enfant à califourchon sur l'épaule; des porteurs d'eau plient sous la lourde peau de bouc. Des rues et des ruelles traversent le Mousky, et à chaque croisement, c'est des tempêtes de cris, un enchevêtrement formidable. Et les voitures passent, les cochers, les âniers s'interpellent et se bousculent. C'est une mer, une vraie mer, avec ses remous et son ressac.

Nous voici au coin d'une ruelle; nous descendons; et, brusquement, l'ombre, la fraîcheur, presque le silence, à côté du fantastique brouhaha de tout à l'heure. C'est l'une des entrées du bazar. Les boutiques sont plus petites encore, plus pressées que dans le Mousky, et ouvertes du côté de la ruelle; mais on n'y crie pas : on travaille; chaque boutique est en même temps un atelier. Cette partie du bazar est consacrée à ces plats ou à ces vases de cuivre et d'argent repoussé qui sont connus de tout le monde. Les ouvriers, placés en dehors de l'atelier pour avoir un peu de jour, font leur besogne avec une adresse et une prestesse infinies; une main tient le fil d'argent qui doit rehausser les dessins du cuivre : en deux coups de marteau, le fil s'adapte dans la ciselure, un troisième coup le tranche net; et le travail continue, sans que l'ouvrier lève le nez... Nous reprenons notre route. Les ruelles sombres s'entrecroisent comme les mailles d'un filet : les unes plus larges, les autres plus étroites; et les plus larges rappellent la légendaire *Rue pour une personne* dont s'honore Bruxelles.

Certaines sont coupées par des arcades. Une lumière crue tombe sur le « sentier », laissant les boutiques dans l'ombre. Et pas une de ces ruelles n'est droite; elles tournent, retournent, s'allongent en inextricables sinuosités. Ce n'est plus le formidable amoncellement du Mousky. Les marchandises sont de qualité supérieure, des « objets d'art », et les acheteurs sont presque tous européens... Des armes, des bijoux, des étoffes, des tapis. Derrière l'étalage, tout étroit, s'ouvre parfois une arrière-boutique vaste et haute, au toit vitré, et pleine de marchandises jusqu'au faîte. Ici, des voiles d'Assouan, tissés d'or ou d'argent : là, de lumineuses étoffes de Brousse : ailleurs des soies brochées, des broderies d'or, des étoffes souples et brillantes, de mousseuses mousselines, des crêpes rèches... et partout et toujours des scarabées, des grands, des petits, des rouges, des gris, des noirs, — tous anciens, authentiquement. Dans cette boutique, des armes et des fers, d'un « toc » évident dorment sous la poussière; et le marchand tire des profondeurs de sa robe quelques turquoises vraiment belles (si elles sont vraies), jure qu'elles ne « passeront » pas, prend à témoin la barbe du Prophète, vous verse du café, et enfin proteste qu'il ne veut être payé que dans dix ans!

Les acheteurs, les passants surtout, sont assez nombreux, et les ruelles vite encombrées. Dès qu'on passe devant une boutique, deux ou trois « commis » vous conjurent d'entrer. D'autres, qui tiennent le milieu entre le guide et le courtier, guettent l'acheteur à l'entrée du Bazar : quoi que vous désiriez, ils savent où le trouver, et « boun marché, tu sais, Mousié!... » Même pas de bakchich à leur donner!... Soyez assurés, d'ailleurs, qu'ils n'y perdront rien. La

complaisance des vendeurs est sans égale. Ils déballent leurs caisses, bouleversent leurs boutiques pour vous montrer ce qu'ils ont, pour le plaisir... Mais, chose curieuse pour nous, leur avidité ne les empêche pas de faire passer avant tout leurs devoirs religieux; le vendredi, les trois quarts des boutiques sont vides; et vers midi la plupart des marchands sont à la Mosquée. Je ne garantis pas que leur piété soit élevée; elle est au moins sincère, et sans aucun mélange de « respect humain ». Aux heures prescrites, on voit des ouvriers laisser leurs outils, se jeter à genoux vers la Mecque, se prosterner quatre ou cinq fois, et reprendre ensuite leur tâche; à Zagazig, entre Ismaïliah et le Caire, un tapis est étendu selon les rites dans un coin de la gare, et, pendant l'arrêt du train, des voyageurs y font leurs prières...

Si l'on excepte quelques bibelots assez beaux, notamment des jades sertis de pierreries, et quelques étoffes d'or ou d'argent, les tapis seuls sont dignes d'admiration; quelques-uns sont d'une richesse de tons merveilleuse, mais d'un prix plus merveilleux encore; on nous montre un tapis de prières, de dimensions modestes : cent cinquante mille francs!... Les facilités de communications ont mis l'exotisme à notre portée; nous trouvons à Paris presque tout ce que nous trouvons au Bazar, et à peu près au même prix. Ce que nous n'avons pas, c'est ou les choses médiocres, ou les choses très belles; mais l' « orient » médiocre est affreux : et les tapis de cent cinquante mille francs ne sont pas à la portée de tout le monde...

Nous marchons toujours... Nous avons traversé une rue, et nous voici dans une nouvelle partie du Bazar. Les boutiques y sont deux fois plus petites et plus serrées que tout à l'heure : ce sont, à proprement parler, des armoires plus profondes que larges et placées sur des tréteaux bas; plus de travail, ici, ou presque pas : de temps à autre, un ouvrier répare une monture; partout ailleurs, on vend, ou on revend, argent, or, diamants, perles, pierreries de toutes espèces. C'est le coin du Bazar où sont relégués les marchands juifs. L'aspect en est inoubliable. Sous le tarbouch, les cheveux sortent, crépus et durs : le visage olivâtre est tacheté de quelques touffes de poils rares et espacés : le nez, fortement enchâssé dans les bajoues, et rabattu vers le sol, semble avoir, comme une trompe, la faculté prenante : une piastre serait à terre, qu'il l'aspirerait! Et quel inquiétant contraste entre les yeux et la bouche! Celle-ci, lippue et crispée sous les crins de la moustache pauvre, encadre des dents douteuses : et les lèvres, aux coins baissés, ont une incroyable expression de bassesse quémandeuse et figée; les yeux, noirs et relevés vers les tempes, sont d'une mobilité gênante : leur regard fuit sans cesse : quand on le joint, on y découvre un mélange singulier de crainte et de dureté, et je ne sais quoi de lointain; ils donnent une impression, non pas de remords, mais de crainte du châtiment. J'ai vu de ces yeux, jadis, au Château-Rouge et chez le père Lunette... Et des fortunes commencent ici, faites de rognures d'or qui montent et s'amassent... Avec quel soulagement nous nous retrouvons à l'air, au soleil, parmi ces Arabes et ces fellahs qui, maintenant, nous semblent vraiment nos frères!...

Comme le charme de ce pays vous pénètre, et quel contresens que d'y mener la vie opiniâtre du « touriste »! Au lieu de courir après les sensations, d'emmagasiner images sur images dans un cerveau vite lassé, il faudrait vivre mollement, se promener en promeneur, et laisser les choses venir à vous. Ah! l'horrible crainte de « manquer » une mosquée ou une représentation de Derviches!... Et cela est horrible ici surtout, où deux choses sont également passionnantes : la nature et les hommes. Les mosquées ont leur prix, et nous en parlerons. Mais que leur intérêt faiblit devant un coucher de soleil sur le Nil, ou devant la subite révélation d'une âme différente de la nôtre!...

L'un de mes souvenirs les plus précieux, c'est ma visite à El Azhar.

On sait qu'El Azhar est, sinon la seule, du moins la plus célèbre des universités musulmanes. Des élèves y viennent par milliers de tous les coins du monde mahométan : de Turquie, du Maroc, d'Algérie et de Tunisie, du Soudan, de Tombouctou, de l'Inde même, de la Mecque et de Bagdad...; ils se groupent par nationalités, reconnaissables du reste à leurs costumes. Le nombre des étudiants y est considérable. Les uns disent de dix-huit à vingt mille, d'autres vont jusqu'à trente; cela paraît fort exagéré; dix mille, douze mille peut-être, et pas davantage : ce qui est déjà respectable. Songez qu'El Azhar a près de mille ans d'existence, et jugez du prestige qu'exerce un pareil passé dans un pays où la tradition est tout. La plupart des élèves sont logés à l'Université; ils dorment sur des nattes qu'on étend le soir dans les vastes salles d'études, et qu'on roule le matin; des armoires sont accrochées aux parois, destinées à la garde-robe de rechange des étudiants, laquelle se compose en général d'une robe et d'une paire de sandales; quelques provisions remplissent le reste; et des cuisines sommaires, — petites marmites chauffant sur des brindilles de bois, — s'installent au hasard des groupes. Les étudiants n'ont rien à payer, ni pour le logement, ni pour les leçons : au contraire, ils reçoivent une pension prise sur les revenus considérables de l'Université; naturellement, les étudiants riches viennent grossir ces revenus par

des dons, mais la gratuité est égale et obligatoire pour tous. Chose plus singulière, les professeurs ne sont pas payés; la plupart, d'ailleurs, appartiennent au clergé musulman : et j'imagine que quelques cadeaux particuliers passent directement de la poche de l'élève dans celle du bon maître.

On entre, après avoir passé les sandales obligatoires... Une vaste cour carrée, bordée d'arcades, comme dans toutes les mosquées. Dans cette cour, accroupis sur les dalles et sous le soleil qui brûle, des centaines d'étudiants : ils lisent, écrivent, récitent, et tous, ceux que nous frôlons dans la cour, ceux aussi que nous apercevons dans l'ombre des arcades, tous se balancent d'avant en arrière sur leurs hanches, perpétuellement. Voici un professeur; lui aussi est accroupi et se balance ; une vingtaine d'étudiants, de quinze à seize ans, sont accroupis en cercle autour de lui ; il récite une phrase, et tous la répètent ; l'un cesse-t-il de se balancer, un bon coup de baguette sur la tête a vite fait de le remettre en mouvement ; un autre est interrogé : à la moindre hésitation, nouveau coup de baguette... A côté de ce professeur, et si près que les groupes ne se distinguent que par la direction des regards, un autre professeur, puis un autre encore... et ainsi de suite dans toute la cour, et dans les grandes salles qui lui font suite. C'est un brouhaha extraordinaire. En passant près d'un groupe. nous entendons les récitations des groupes qui le voisinent ; nous pourrions à peine nous entendre, et eux ne semblent aucunement distraits ni troublés... Et toujours la baguette qui s'abat sur les têtes, toujours cet éternel mouvement de balancier !...

Le premier effet produit par ce spectacle est une forte envie de rire. Entendre, dans ce vacarme, passe encore. Mais comprendre ?... Comment ne pas sourire de cet enseignement, automatique comme le balancement qui l'accompagne ? — Un peu de réflexion nous incline à l'indulgence. Si puérile que nous paraisse cette méthode d'instruction, est-elle si différente de celle qu'on employait dans l'Université de l'an 1200 ? El Azhar est-il si différent de la rue du Fouarre ? Là aussi, les leçons se donnaient en plein air, ou sous le porche d'une maison : le professeur, sur sa botte de foin, était entouré d'élèves assis sur le sol : la férule jouait son rôle ; et là aussi la lettre était préférée à l'esprit...

Ce qu'il y a de curieux, ce n'est donc pas les procédés en eux-mêmes, puisque nous aussi nous les avons appliqués ; c'est que ces procédés, justement abandonnés chez nous, aient persisté ici dans toute leur pureté. En l'an mil, — c'est-à-dire environ deux siècles avant que notre Université se soit fondée et organisée — El Azhar existait, ordonnée telle qu'elle est aujourd'hui : elle s'est agrandie, elle n'a pas changé. On y professe les mêmes choses, et de la même manière, que du temps de son fondateur, le bienheureux Gôhar... Les siècles ont passé, des révolutions ont agité ce pays, révolutions non seulement politiques, mais économiques, et même sociales ; toutes les conditions de l'existence ont été bouleversées : et El Azhar reste la même, sans se soucier du temps qui s'écoule et de la vie qui change.

Pourtant, regardons de plus près. Il est possible, il est vraisemblable que la rue du Fouarre ressemblât d'assez près à El Azhar. Mais d'où vient, alors, que les « produits » de deux enseignements pareils aient pu être si différents ? Car rien n'est plus éloigné sans doute des étudiants du Caire qu'un « escholier » du XIII[e] siècle. C'est ici, en vérité, le mystère des races. Sans chercher à le percer, examinons avec attention ces jeunes gens qui se balancent puérilement, et songeons à ce qu'ils deviennent, ou à ce qu'ils peuvent devenir.

Voici, dans le coin d'une des salles, un professeur dont le turban large et clair annonce un « uléma » d'importance. Son torse s'agite, suivant le rite, mais sans acharnement : sa physionomie est intelligente, ses yeux brillent sous les sourcils grisonnants : cinq élèves seulement l'écoutent, et il discute, il commente : son visage s'anime, le geste est persuasif : il écoute attentivement les objections des élèves, et y répond avec patience. Un seul d'entre eux ne dit rien : pâle, hâve, desséché, comme vidé, il reste figé, et pas un de ses muscles ne bouge ; on le croirait endormi sans son regard profond, brûlant, plein d'une ardeur infinie ; son œil est fixé vers le Maître, mais sa pensée est absente ; au delà des murs d'El Azhar, elle vole vers le pays lointain, Fez, Tombouctou ou Bagdad, le pays abandonné, le pays dont cet enfant sera chef un jour... Jamais l'image du fanatisme ne m'était apparue avec tant de troublante évidence.

Devant ces têtes rases nous ressentons l'attrait anxieux du mystère. Quelles pensées s'agitent sous ces fronts bronzés ou noirs ? Par quel miracle, ou plutôt par quelle inexplicable association de pensées, cette religion, matérielle jusque dans son paradis, se tourne-t-elle si facilement en mysticisme ? Comment le monothéisme de l'Islam, absolu et intransigeant, souffre-t-il tant d'adorations particulières ? Comment, puisque « Dieu seul est Dieu », chaque *Soufi* mort attire-t-il sur sa tombe des centaines de pèlerins ?... Comment, enfin, ce matérialisme et ce mysticisme se confondent-ils dans les mêmes âmes, car l'état de sainteté — acquis par le renoncement, — donne droit à la domination matérielle, à la victoire effective sur les ennemis de l'Islam ?... Pour nous, le sentiment patriotique et le sentiment religieux sont tellement distants l'un de l'autre que nous avons peine à com-

prendre qu'ils puissent ne faire qu'un. Ou, plutôt, nous donnons le nom de patriotisme au sentiment qui se manifeste comme notre patriotisme à nous, et qui est seulement le sentiment religieux : et celui-ci, entendu et pratiqué de la sorte, nous cause une sorte de stupeur. C'est que nous ne nous rendons pas assez compte de ce qu'est la religion pour les musulmans. Vaincus et dominés presque partout par les infidèles, leur foi reste le seul lien qui les rattache les uns aux autres ; et les apparitions successives d'un Mahdi montrent quelle est l'unité et la pérennité de leur confiance dans la victoire finale. Ils ont concentré dans cette foi tout ce qu'ils ont d'énergie incompressible. Faibles, soumis, et un peu vils, pour tout ce qui n'est pas leur foi, ils redeviennent, pour elle, intraitables et farouches. Leur opiniâtreté a obtenu de nous ce que nous n'aurions pas même songé à leur demander. Ce pays est comme un prolongement de l'Europe ; les Européens depuis cent ans en ont toujours été les maîtres ; depuis dix ans ils l'occupent et le gouvernent ; de plus, la population, habituée aux coups, vit l'échine courbée : le symbole de l'autorité est la courbache. Or n'est-ce pas une chose incroyable que, dans ce même pays, — dominé, tyrannisé, asservi, avili, — pas un Européen n'ose fouler de son pied les dalles d'une mosquée ? Et ce n'est pas, croyez-le, une concession bénévole et sans portée. C'est la reconnaissance, par nous, de ce fait matériel que notre contact est une souillure... Et notre condescendance n'a qu'un motif : la peur, la peur d'exciter un mouvement, dont nous ne serions pas les maîtres !... Les musulmans ne s'y trompent pas. Ils voient que nous les craignons, et ils pensent que nous reconnaissons leur foi pour la seule vraie. Ils ne se révoltent pas tous les jours, parce qu'ils sont les éternels fatigués, et que leur mysticisme est un salutaire dérivatif. Mais quelle force cette conviction de notre crainte et de leur droit ne doit-elle pas leur donner, quand ils se décident à combattre ?... Ajoutez que ce mépris de l'Européen, s'il est instinctif chez le vulgaire, est raisonné dans les classes supérieures ; notre appareil de civilisation et de progrès ne les a pas étonnés longtemps ; ils en ont discerné la vanité, surtout depuis qu'ils le voient de près ; et du reste, leur conception mystique de la patrie ne leur permet guère d'attacher une grande importance aux progrès politiques dont on les accable. Aussi intelligents que nous, quoique d'une façon différente, ils ont été frappés de ce que nos procédés de domination avaient d'injuste. Ceux mêmes qui nous soutenaient tout d'abord se sont éloignés de nous. Le fanatisme, atténué et comme usé dans les basses classes, est remonté jusqu'à l'élite intellectuelle. Le véritable foyer de révolte ce n'est pas le Bazar ou les ruelles du Vieux Caire, c'est ses universités et ses temples...

Et nous sommes ici dans le plus illustre de tous. Regardons avec attention ce qui nous entoure. C'est à El Azhar que sont formés les prêcheurs des innombrables confréries auxquelles tout musulman est affilié, et qui sont maîtresses de l'Islam. D'ici rayonne une propagande incessante et formidable ; elle s'étend jusqu'en Chine ; elle est souveraine des trois quarts de l'Afrique ; elle gagne prodigieusement aux Indes, où les conversions à l'Islam atteignent des chiffres fabuleux ; elle gagne, sans arrêt et sans relâche, dans les pays nouvellement conquis par l'Europe : chaque contrée sauvage ouverte à la civilisation est une proie pour le musulman ; plus près de la nature que le christianisme, plus à la portée des peuplades fétichistes de l'Afrique centrale, l'Islam leur plaît par son côté « démocratique », et par sa sanctification de la guerre... Aujourd'hui les musulmans représentent près de 16 p. 100 de l'humanité (1). Qui saura mettre en marche ces hordes innombrables ? Personne n'y réussira sans doute pour le moment. Mais certains le tenteront. Et celui qui l'essaiera le premier, c'est d'El Azhar, peut-être, qu'il sortira. Peut-être sera-ce ce grand garçon pâle et absorbé que je vous montrais tout à l'heure ? Peut-être sera-ce ce gamin qui pleurniche pour un coup de baguette ?... Et si ce n'est pas lui, ce sera cet autre, ou cet autre encore. Tout, ici, sue la haine et le mépris du chrétien. Chaque jour qui passe avive cette haine et ce mépris. Ces gens sont « le contraire » de nous. Un éternel malentendu nous sépare. Pour qu'il disparût, il faudrait que nous cessions d'être, nous, ce que nous sommes : eux, ce qu'ils sont...

Nous voici aux Pyramides... Médiocre matière à développements ! On a tout dit sur elles, et ce qu'on a dit n'était pas toujours la vérité... Elles inspirent cette sorte de gêne qu'on a devant les « curiosités » trop célèbres ; l'admiration, ni les raisons d'admiration ne sont plus libres : on sait trop, et trop d'avance, ce qu'il faut penser... De près, l'impression est meilleure. Tout de même, ces blocs éternels s'effritent : leurs revêtements de granit ont presque disparu ; chaque année elles perdent un peu de leur hauteur ; et leur misère les fait plus proches de nous...

Nous passons devant Khéops, et nous allons faire nos dévotions au Sphinx. Celui-ci, malgré tout le fatras littéraire dont il est encombré, reste imposant par sa mystérieuse beauté. Et une partie de sa beauté vient de sa ruine. Le nez et la joue gauche ont été brisés : le visage incomplet semble sourire d'un sourire tourmenté, tandis que le torse roidi se dresse, sûr de soi. Rien d'inquiétant n'émane de lui : rien,

1. Voir *Panislamisme et Propagande islamique*, Revue de Paris du 1 novembre 1899.

au moins, de l'éternelle interrogation du Sphinx grec. Aucun doute ne trouble celui-ci; l'impression qu'il donne est une impression d'assurance tranquille. Il est trop au-dessus de la terre pour se soucier des réponses d'un mortel... Nous remontons. Nous longeons la face Sud de Khephrèn, nous dépassons Menkhérès et les petites pyramides en ruines, et nous gravissons la basse falaise qui s'élève à l'Ouest. Les sabots de nos ânes, ouatés tout à l'heure par l'épaisseur du sable, résonnent sur un sol rocheux où roulent des cailloux polis. Nous avançons jusqu'à l'extrémité du plateau, et notre vue s'étend sur le Désert.

Des dunes allongent leurs courbes molles et sans fin, et pas une aspérité ne vient en rompre le trait pur. Elles se croisent, se succèdent, se quittent et se rejoignent à travers l'immensité. A nos pieds, des vallons ouvrent leurs creux sombres, et le sable dont ils sont revêtus est uni et miroitant comme une étoffe de soie. Des sentiers s'indiquent, tracés par les pieds lourds des chameaux, et leur ligne droite s'affine jusqu'à l'horizon... Le soleil baisse. Les ombres grandissent, s'étalent, se couchent. A l'Ouest, le ciel flambe, tout rouge. Vers l'Est, le Caire est inondé de lumière. Des Pyramides jusqu'au Mokattam, un immense voile rose semble étendu. Les Pyramides sont roses, le Nil débordé roule ses flots roses jusqu'au pied de la falaise où nous sommes. Des eaux tranquilles émergent des villages aux maisons basses, qui se reflètent dans le fleuve avec une incroyable netteté; la digue qui les relie à la terre est marquée d'un trait mince. A droite et à gauche de la route du Caire, — ruban vert sur la plaine rose. — des palmiers élèvent leurs troncs grêles, et leurs palmes vertes retombent mollement dans l'air limpide. En face, la citadelle, toute rose, dresse ses minarets élancés; roses, les maisons du vieux Caire, Gézireh, Boulak, et l'île de Rhôdah... Vers la droite, le fleuve immense brille d'une clarté rose : voici Hélouan, Bédrachein, et plus loin les pyramides de Saqqarah, et celles de Dachour... Une sérénité légère descend avec le crépuscule; l'air est d'une pureté insoupçonnable, d'une immobilité prodigieuse; ni les feuilles, ni les palmes ne bougent; au-dessus de nous, pas un souffle : au-dessous de nous, pas un bruit; la marche éternelle de la nature semble interrompue.

Rapidement, le jour baisse. Et alors, c'est, pendant cinq minutes... dix minutes... que sais-je... on perd la notion du temps... — c'est la plus merveilleuse vision qui soit au monde!... Un voile d'ombre descend sur la vallée du Nil, non pas l'ombre pesante et noire de nos pays du Nord, mais une ombre douce, transparente. Le fleuve, ses forêts, ses villages, ses lacs sont teintés de mille nuances infiniment tendres. On dirait que la lumière veut les envelopper d'une dernière caresse. Les palmes les plus élevées, les plus hautes maisons des villages brillent, comme dorées; plus bas, le Nil est mauve, violet, gris perle... Une petite barque passe au loin, et son sillage plus foncé ride seul l'immobilité des eaux. C'est une paix, une sérénité qu'aucune parole humaine ne saurait traduire... Et le rose brille encore là-haut sur les minarets de la citadelle, il monte lentement le long de leurs pointes effilées; une minute encore, et il s'est éteint... Derrière nous, brusquement, le soleil tombe et disparaît dans la splendeur vide... Et, aussitôt, presque sans transition, c'est la nuit. Le ciel est bleu clair, presque blanc. Les étoiles s'allument, leur scintillement se reflète dans les eaux calmes, et c'est la Lune, maintenant, qui argente, de sa lueur nacrée, l'inexprimable sérénité des choses...

JACQUES DU TILLET.

(A suivre.)

LA POLITIQUE A L'ACADÉMIE

Paul Deschanel.

Comme on félicitait Berryer sur le succès de sa candidature académique : « Oh! mon Dieu, répondit-il, ces messieurs n'ont pas été exigeants. Je n'ai eu qu'à *parler* (1). »

Il dut en être ainsi, croyons-nous, pour M. Paul Deschanel. Le résultat de son élection n'a surpris personne. On en avait escompté les chances presque à coup sûr; et les félicitations étaient prêtes à sortir des lèvres avant qu'on sût au juste le chiffre des suffrages.

L'Académie française, qui, de tout temps, laissa voir un certain faible pour les gens galonnés de titres et pour les titulaires du pouvoir, a donc reçu parmi les siens le président actuel de la Chambre des députés. M. Deschanel a recueilli la succession d'Édouard Hervé, le leader étincelant de la presse orléaniste. Il va prendre place au XXVI[e] fauteuil, dont, à dire vrai, les héritiers successifs, — sauf un Marie-Joseph Chénier et un Chateaubriand, — ont joui de plus de considération que de gloire.

A ce propos même, on aurait le champ large pour se répandre en des réflexions peu flatteuses, — si l'on n'avait à se souvenir qu'elle a toujours considéré comme son privilège de recevoir, aussi bien que des gens de lettres qualifiés, des hommes en place et les mieux désignés à son choix pour servir de trait d'union entre la littérature et la société polie.

(1) Il eut vingt-cinq voix, en remplacement de [illegible] briand, et Balzac en avait recueilli quatre. Le [illegible] teur de la *Comédie humaine* a, maintenant, [illegible] vanche d'outre-tombe : le Panthéon.

Or donc, en quelle considération particulière doit être tenue la personnalité académique de M. Paul Deschanel? Ceux qui l'appelèrent sous la coupole ont-ils pensé faire droit à des qualités reconnues d'écrivain et d'orateur? Ou bien ont-ils estimé surtout que le récipiendaire ferait belle figure parmi ces privilégiés d'une autre sorte, qui, sans position littéraire très déterminée, ont leur place marquée au sénat de l'intelligence parce qu'ils y apportent une illustration extérieure et une force de plus?... Beaucoup pencheraient à croire que la politique a été la raison prépondérante et la cause presque unique de son élection. Jusqu'à quel point le cadre aura-t-il fait la fortune du portrait? Il nous paraît équitable de le rechercher. Outre que l'Académie semble avoir voulu consacrer, en un seul nom, les travaux du père et ceux du fils, il n'est pas indifférent de connaître au juste quelle a été la part, la vraie part de celui-ci, quelle dose d'influence morale il lui a été donné d'exercer, quelle somme d'idées personnelles enfin il a pu mettre en valeur dans les différents domaines de la critique, de la science politique ou de l'économie sociale... Et cela, pour l'édification du public, en général, qui, de toutes les œuvres de l'esprit, ne connaît guère que le roman et le théâtre.

Les leçons et l'amour de son père, jeté par le coup d'État en Belgique, éveillèrent en lui les premières émotions de la pensée. Mais avant les heures d'adolescence réfléchie, il avait goûté de plein cœur les incomparables joies enfantines. Ses yeux s'étaient ouverts au spectacle du monde, brillants de gaieté. Je me suis laissé dire qu'étant écolier, Paul Deschanel, avec ses airs mutins et ses inclinations espiègles, ne donnait guère à prévoir l'homme grave qu'il devait être, et qu'au petit collège Sainte-Barbe, il partageait avec un autre enfant (plus tard le sérieux psychologue Jules Case) la défaveur d'être souvent, mais très souvent noté pour une extrême dissipation. La franche gaieté ne retarda jamais le développement des facultés essentielles à l'esprit. On en eut la preuve avec d'autres, quand, à vingt ans, Paul Deschanel s'essaya au métier de politicien comme secrétaire de M. de Marcère, ministre de l'Intérieur, puis de Jules Simon, président du Conseil. Dès le début, il jouait de bonheur. Il ne faisait que d'embarquer. Son esquif déjà le portait en plein vent.

Il posséda tôt l'adresse ou la prévoyance de l'homme politique qui sait gouverner les relations de sa vie. Tout en concédant à l'étude les meilleures heures du jour, il en distrayait une suffisante part pour les fréquentations mondaines, et c'était à double titre du temps bien employé. On remarquait en lui et dans sa mise une fleur de dandysme qui n'était point pour déplaire. Élégant et de belle mine, il se voyait fort en cour auprès des salons de haute compagnie où l'on avance sa fortune en causant. Outre qu'une taille mince, un œil clair, doux et caressant, une moustache pimpante et un fin sourire furent toujours de recommandation excellente dans le royaume des femmes, il est certain que, dans le cercle brûlant des ambitions, ce n'est pas un médiocre avantage non plus que d'être un homme très extérieur. Combien même sont arrivés au faîte des honneurs, qui n'avaient que les attitudes à défaut des aptitudes!

Cette urbanité, cette distinction de manières tranchaient trop sur la vulgarité ambiante des milieux démocratiques pour ne pas accroître sensiblement ses chances. Quoique sa manière d'être et de paraître eût, à de certains yeux, quelque chose d'artificiel et semblât décorative à l'excès, Paul Deschanel ne tarda point à montrer qu'il était autre chose qu'un dilettante ou un esthète. Après avoir parcouru en trois bonds la carrière administrative, il fut envoyé à la Chambre comme député d'Eure-et-Loir. Il y arriva muni de connaissances solides, armé de textes sur toutes les questions auxquelles il se promettait de participer directement. Sérieux et digne à la tribune, apte à traiter des matières les plus spéciales, il acquit promptement des titres à l'attention de ses collègues.

Cependant, les séductions de la littérature ne l'avaient pas trouvé insensible.

Amateur des salons et des élégantes compagnies ses propres goûts devaient le tirer naturellement vers le XVIIIe siècle, le siècle par excellence de l'esprit de société. Il fut une époque, en effet, où les salons littéraires s'imposaient comme les vrais régulateurs de l'opinion publique. Quelques femmes spirituelles, maîtresses un peu capricieuses de la vogue, devenues par état marraines de grands hommes, se voyaient reconnaître assez d'ascendant pour disposer à leur guise de la faveur et du succès; transmises aussitôt à des plumes zélées, leurs louanges prenaient une extrême importance, consacraient les noms, assuraient la fidélité du public et menaient droit à l'Académie. Tel était alors le pouvoir de la conversation. C'est à cette période si captivante, mélange d'éclat et d'ombre, de vices et d'élégances, c'est à celles aussi qui en furent le meilleur ornement que Paul Deschanel voulut dédier la série d'esquisses intitulées : *Figures de Femmes* (1).

En dépit des atteintes profondes dont il a souffert dans son organisme moral, le XVIIIe siècle nous apparaît enveloppé d'un tel prestige de délicatesse intellectuelle et de spiritualité mondaine qu'il exerce

(1) Un vol. in-18, 2e édit., 1889, Calmann Lévy, éditeur.

encore sur les imaginations un attrait irrésistible. M. Paul Deschanel s'est attardé là avec une évidente satisfaction. C'est d'un crayon plein d'indulgence et d'amour qu'il a pastellisé les traits des femmes philosophes d'autrefois, parant à plaisir leurs mérites et leurs talents, voilant à demi leurs travers et leurs faiblesses, laissant dans la pénombre, autant qu'il était possible, la sécheresse de cœur et le manque de générosité de Mme du Deffant (1), les intempérances de Mme d'Épinay, les airs gourmés de la vertueuse et bienfaisante, mais sèche, froide, compassée, prétentieuse baronne Necker (2), ou les froideurs de cette illustre Récamier, qui fut le charme de tout le monde et ne causa le bonheur de personne. Il accuserait même, en divers endroits, une réelle propension féministe, comme on dit à présent dans le jargon à la mode. Témoin cette phrase qu'on peut aller chercher dans sa préface :

Mieux vaut lire un homme que dix livres ; mieux vaut lire une femme que dix hommes.

Apophthegme contestable en plus d'un cas, s'il est vrai qu'il y eut toujours meilleur profit à recueillir, dans la fréquentation d'une intelligence supérieure et virile, gouvernant librement son esprit et sa volonté, que dans le commerce éphémère de vingt, de cent caillettes, toutes façonnées sur un modèle uniforme, jasant, minaudant, frivolisant à l'envi, sans cesse occupées des moindres mouvements de la société, mais ne connaissant rien de la raison simple ni de leur propre nature. M. Paul Deschanel ne s'est pas laissé prendre, cependant, à toutes les attirances de ses héroïnes. Par exemple, il ne s'est fait aucune illusion sur la légèreté d'âme et le vide de cervelle d'une Joséphine de Beauharnais. Il a noté ailleurs, avec franchise et mesure tout à la fois, les côtés faibles du jugement des femmes, en général, plus sensibles à l'honneur apparent qu'à la vérité, à la générosité qu'à la justice, au bruit qu'à l'éclat discret du mérite, et qui, de tout temps, préférèrent une image brillante à une idée juste.

M. Paul Deschanel a finement interrogé l'âme de ses personnages, leur manière d'être et le secret de leurs destinées. On se plaît à le suivre, par les détours sinueux de ses analyses, pleines de goût et tempérées d'une grande réserve. On serait même porté à remarquer que l'écrivain pécherait plutôt par trop de scrupule, en un sujet où les habitudes de galanterie alors régnantes, la facilité des mœurs et des propos auraient leur mot à dire parfois, sous la forme de réflexions enjouées ou de piquants détails. Le style gagne à cette circonspection une valeur de ton plus soutenue ; mais il y perd en agrément et en vivacité. M. Deschanel a parsemé son livre de traits heureux sur l'influence littéraire et sociale des femmes au XVIIIe siècle, et développé d'ingénieuses considérations sur les réunions du temps de Louis XVI ou des premières années du XIXe siècle, pendant une courte période où se produisit, comme dans le salon de Mme de Vintimille, un regain de pur Louis XIV. On sent, en le lisant, qu'il a contentement d'esprit et de cœur aux matières dont il s'entretient, qu'il voudrait s'y arrêter davantage, qu'il aimerait à en déduire des conséquences plus variées et plus étendues. Il exprime quelque part le regret qu'on n'ait point donné encore, tout d'une suite, l'histoire de la société cultivée, c'est-à-dire déroulée comme une sorte de galerie continue de nos salons français. Peut-être a-t-il rêvé de reprendre, en personne, l'œuvre de Rœderer, de la poursuivre jusqu'à nos jours et de remplir le vœu qu'avait exprimé Gœthe sur cet intéressant chapitre. On en a l'impression nette, il ne déplairait pas à M. Paul Deschanel de trouver prétexte à prolonger son séjour en ces sphères rayonnantes où les femmes les plus distinguées par l'esprit, par la naissance ou par la position sociale, ont la bonne grâce de retenir près d'elles les hommes de la meilleure compagnie... Sans doute. Mais, ailleurs, sont des spéculations d'ordre moins idéal, qui l'empêcheront bien de se livrer à ces douces réminiscences. De temps en temps, pour apaiser de vagues regrets ou satisfaire à des velléités intermittentes de littérature, il tracera encore des portraits détachés de poètes, de romanciers, de penseurs tels que Renan, Paul Bourget, Sainte-Beuve, Edgar Quinet, Mignet, Diderot, Rabelais lui-même (1). Toutefois ces pages volantes s'espaceront de plus en plus. La politique envahira de ses rumeurs toutes les cases de sa pensée, et ne l'y laissera plus au repos. L'orateur va prendre le dessus complètement sur l'écrivain. Les circonstances le poussent. On discute, on bataille à la Chambre. Comment resterait-il enchaîné à son banc, quand on vient de porter à l'ordre du jour des projets d'intérêt vital et national, tels que la cause de l'agriculture française ?

C'est pour soutenir l'application du droit sur les céréales qu'il avait débuté à la tribune. L'année suivante, il était revenu sur la même question avec un surcroît de force et d'argumentation serrée.

En 1890, il se sent appelé à prendre la défense de

(1) « Mme du Deffant paraît égoïste et le devient *presque parce qu'elle ne trouva personne digne de son dévouement*. » *Ibid.*, p. 13.

(2) A force d'intérêt pour son modèle, M. Deschanel est arrivé à reconnaître en Mme Necker une imagination exaltée, une âme passionnée et orageuse. « C'est par son âme naturellement passionnée, dit-il, sensible et même sentimentale, que Mme Necker est bien moderne et déjà nôtre, comme sa fille. »

(1) La plupart des études critiques de M. Deschanel [illegible] publiées dans la *Revue Bleue*.

la liberté de la presse, en tant que principe, et tout en répudiant, comme indignes de cette liberté, les délits d'injure et de diffamation. Deux ans plus tard, l'orage gronde à la Chambre : les députés socialistes ont interpellé violemment le ministère, pour les atteintes portées, disent-ils, aux droits de l'ouvrier des mines en n'autorisant pas le droit à la licence. Deschanel réclame l'application des lois, flétrit en des termes vigoureux les agissements de ceux qui travaillent à entretenir, dans les fermentations des grèves, les chances de leur mandat électif, et lance alors ce mot resté célèbre : « La grève est le bouillon de culture du politicien ».

Il a pris nettement position en se séparant du groupe radical, qu'il accuse d'avoir, par une équivoque funeste pendant une longue période de désorganisation systématique, altéré, faussé, vicié la politique générale de la France. Il a touché du doigt le défaut capital du parlementarisme actuel : l'anémie du pouvoir exécutif et cette perpétuelle instabilité des ministères incompatible avec le gouvernement d'une grande nation comme la France et surtout avec la direction de ses affaires extérieures. Il cherchera plus d'une fois à en faire ressortir les maux et les périls.

Cependant sa personnalité d'orateur s'affirme de jour en jour. Sous des formes de langage plutôt mesurées et conciliatrices, il a percé à jour les sophismes des disciples de Karl Marx et d'Engel. Théoricien social déterminé, ses succès trop rapides ont inquiété plus d'un de ses collègues. On voudrait ralentir sa marche, le tenir momentanément à l'écart. Mais il a la flamme de la jeunesse. Il continue d'aller à travers les épines et les broussailles de la politique, et s'en tire si heureusement qu'il se réveille, un beau jour, vice-président de la Chambre.

Quand la faveur est en route, on avance d'une manière autrement sûre et rapide à manier les passions des hommes qu'à écrire les plus beaux livres du monde pour former l'esprit et le cœur de ses contemporains. Paul Deschanel continua de s'instruire, dans le silence du cabinet, de toutes les nouvelles formules imaginées pour la rénovation ou pour le bouleversement du monde, et d'en débattre les illusions, à travers le bruit des assemblées. Alors que beaucoup de politiciens, fort dédaigneux des spécialistes, croient savoir tout sans avoir rien appris, il avait jugé plus efficace de connaître les questions avant d'en parler, d'appuyer sur des concordances de faits les opinions ou les principes et de demander à l'expérience du passé des leçons pour le présent. Il s'en trouva bien lorsqu'il eut à réfuter pertinemment les théories de M. Jules Guesde, et mieux encore lorsqu'il entreprit de ruiner à la base l'échafaudage des idées collectivistes de M. Jaurès.

Deschanel et Jaurès! On se souvient encore à la Chambre de cette rencontre, qui mit aux prises deux politiques très opposées : le libéralisme progressif et le socialisme révolutionnaire ; d'une part celle qui entrevoit, par des moyens normaux tels que l'association et la coopération libres, l'accès de plus en plus large, de plus en plus facile de tous à la propriété et au capital (1) ; de l'autre part, au contraire, celle qui, prenant pour fondement les principes transformés de certains docteurs ès révolution sociale, réclame, pour une refonte complète des conditions de la vie humaine, la mise en commun et le partage de tous les biens par l'État. Jaurès attache à celle-ci le prestige d'une éloquence superbe ; mais c'est en vain que la puissance de ses poumons et la magnifique ampleur de sa phrase harmonieuse lui permettront de parler, durant plusieurs heures, sans fatigue apparente et sans fatiguer les autres. Le terrain lui est trop défavorable et son adversaire a le beau rôle. Inutilement s'efforcera-t-il de déguiser, sous une logomachie captieuse, la brutalité des solutions qu'il préconise. Deschanel n'aura qu'à se dire le théoricien de l'ordre uni à la liberté pour gagner d'abord la majorité des suffrages. Jaurès déploiera une immense habileté à recouvrir des plus nobles prétextes d'humanité et de solidarité les chimères d'un système qui, désarticulé de son appareil scientifique, remonte tout droit aux théories égalitaires d'un Babeuf. Deschanel ne devra pas se donner tant de peine ; il n'aura qu'à déchirer le voile dont s'enveloppent les doctrines collectivistes pour en faire éclater aussitôt les contradictions, les violences et les illégalités (2). L'issue d'une telle passe d'armes ne pouvait être douteuse.

Étrange effet de l'incohérence des partis bataillant sans fin ni trêve sur des formules ! L'Assemblée tout entière fut plongée dans une sorte d'étonnement admiratif, parce qu'un orateur dûment informé et par hasard logique était venu lui dire des choses très simples et très raisonnables. Elle vota d'enthousiasme, le 10 juillet 1897, l'affichage dans toutes les communes de France, du discours de Paul Deschanel. Moins d'une année plus tard, il était président de la Chambre.

Il n'a plus, maintenant, à prononcer de ces grands discours parlementaires, mais à régir, de la voix et

(1) « Le problème de notre âge consiste à concilier le principe de la liberté individuelle, — car la propriété n'est qu'une des formes de la liberté, c'est la liberté concrète visible, — avec le principe de la solidarité et de la justice sociales. » (20 novembre 1894.) Voir le volume intitulé : *La Question sociale*, 1898, Calmann Lévy édit. Voir dans le même volume la réplique de M. P. Deschanel à MM. Millerand et Jaurès, p. [illegible] à 141, et le discours prononcé à la Chambre des députés, le 10 juillet 1897, sur le Socialisme agraire.

(2) Discours de la loi sur les accidents du travail, 1899.

du geste, une Assemblée tumultueuse, pleine de caprices en ses votes, travaillée de cent passions contraires, mouvante à tous les souffles, une Chambre hétérogène, dont les fractions hostiles semblent continuellement prêtes à s'enflammer. Il ne lui reste guère d'autres occasions de se faire entendre que d'exposer l'ordre du jour, ou d'entrecouper de phrases brèves les interruptions des obstructionnistes impénitents.

La sonnette présidentielle parle souvent en son lieu et place, si souvent même et si nerveusement qu'elle s'est brisée deux fois entre ses mains, dit-on. M. Paul Deschanel se repose, néanmoins. Il a les honneurs du titre et les avantages d'un palais. Quand il sort de son cabinet officiel, accompagné des membres du bureau, en passant par la salle des Fêtes, la compagnie de garde fait la haie, présente les armes, tandis que les tambours battent aux champs. Il jouit d'une situation enviée, prépondérante. Dans ces conditions, il peut attendre sans trop d'impatience le moment opportun de rentrer en scène. Il a eu la sagesse, naguère, de décliner l'offre d'un portefeuille et de ne pas aventurer, en quelques semaines, le fruit de vingt années heureuses. Prudemment il attend l'heure où la revision d'une constitution boiteuse aura pour premier résultat de rendre moins éphémère l'exercice du pouvoir et d'asseoir plus solidement ceux qui l'occupent (1).

Jusqu'à présent au moins, il n'aura pas eu à se plaindre des suites et des effets de sa destinée. Sans avoir prétendu se donner pour l'un de ces politiques aux vues divinatoires et profondes, dont les idées ensemencent l'avenir, ce n'est pas en pure perte qu'il aura constitué, à l'encontre de la poussée socialiste, un barrage de règles positives et rationnelles. Qu'il ait été, si jeune, très amplement récompensé à la mesure de ses efforts, qu'il ait été comblé pour n'avoir fait qu'établir une distinction bien précise entre les sentiments politiques et les principes sociaux, entre l'empirisme et la réalité, il n'en est pas moins incontestable que M. Paul Deschanel a servi fermement et avec succès la grande cause du progrès et de la liberté publique.

Nous avons résumé assez clairement, pensons-nous, son œuvre faite et son action. Il a donné plusieurs intéressants ouvrages de littérature, écrits avec cette bonne grâce délicate et mesurée, qui est le cachet de son style. Il a prononcé de remarquables discours en homme qui sait, à la fois, dire hautement son opinion et ménager ses adversaires. Il a su, en de grandes circonstances, tenir captive sur ses bancs une Assemblée tapageuse, et la convaincre par la modération de ses vues, la netteté de ses démonstrations et l'habileté élégante de sa parole. L'Académie, donc, avait assez de raisons pour justifier son choix. Et nous en sommes revenus à notre point de départ. L'Académie française, disait, je crois, Jules Simon, a trois sortes d'académiciens : ceux qu'elle crée, ceux qu'elle consacre et ceux dont elle se couronne. On ne saurait sans injustice restreindre à la première de ces catégories la personnalité de M. Paul Deschanel. Entre les deux autres, le présent hésite et l'avenir en décidera.

Frédéric Loliée.

(1) « Depuis le vote de la constitution, en quatorze ans, nous avons eu vingt ministères, plus de deux cents ministres, voilà la plaie qu'il faut guérir. » *La République nouvelle*, p. 2. Calmann Lévy, édit., 1 vol., 1898.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

C'est au retour de ces promenades, le soir, quand valets et servantes s'étaient retirés et que toute la famille était encore réunie dans la salle basse, que le père Frédéric entreprenait son fils.

« Alors, c'est décidé, tu ne veux rien faire ? Tout le monde ici, tous tes frères travaillent. Notre grand Pierre est un vaillant. En voilà un pour abattre la besogne ! Humbert, lui, quand il sortira de l'École, — cela ne va pas tarder, — conservera les forêts de l'État, gardera les arbres du gouvernement ; il les marquera, numérotera, les mettra en coupes réglées, et cætera... C'est un métier comme un autre. Toi, les arbres, tu les regardes, tu les admires, tu les caresses de l'œil et tu leur souris, tu les copies sur ton papier. Bon sens de bon sens ! à quoi cela sert-il ? A qui cela est-il utile ?... Tiens ! veux-tu que je te dise ? Tu me rappelles ton oncle Martin, — un autre fêlé ! Il passait son temps comme toi à courir dans les bois. Tu lui ressembles, mon pauvre garçon, et tu seras Martin III ! »

François sourit.

« Va pour Martin III ! La comparaison n'est pas pour me déplaire, et je l'accepte en compliment. Je n'ai jamais vu l'oncle Martin : la nuit qu'il a passée ici, j'avais la fièvre. Mais avec ce que m'a raconté Claudine, et avec ce que m'en a dit la chère maman (il se tournait vers la mère Frédéric qui l'écoutait avec complaisance), j'en sais assez pour deviner que c'était un homme fort habile, des plus malins et des plus fins. Sans doute, il n'employait pas son esprit aux mêmes choses que les autres...

— Il l'employait à dresser son ours, dit Frédéric.

1 Voyez la *Revue* des 16, 23, 30 décembre 1899, 20 janvier 1900.

— Et en cela je lui ressemble. J'ai mon ours aussi, ma marotte, c'est la peinture! Mais, mon cher père, chacun son idée. Il avait la sienne, qui était de courir le monde, de voir du pays, de voyager... De vivre un rêve magnifique, contemplant les choses de haut, regardant défiler devant lui l'innombrable mascarade humaine, et s'y mêlant, y jouant un rôle, le choisissant burlesque à dessein, peut-être pour mieux avoir le droit de se moquer. Tout cela ne fait pas qu'il soit un fainéant ni un imbécile.

— Tout cela fait qu'à cette heure il crève de faim dans un coin.

— *Chi lo sa*, mon père? Ce n'est pas ce que disait Claudine. Dans les derniers temps, les recettes étaient belles, l'argent pleuvait à le remuer à la pelle... Mais l'argent n'est pas tout au monde, il faut mépriser l'argent.

— Voilà une laide parole, dit le fermier, un vrai blasphème. Si tu méprises l'argent, mon enfant, comment feras-tu pour vivre à Paris?... Comment feras-tu pour y vivre, si tu y vas?

— Je ne mépriserai pas, dit François, la petite mensualité que vous me ferez, vous et la chère maman... »

Avec beaucoup de câlinerie dans le sourire et de cajolerie dans l'accent, il se tournait encore vers la mère Frédéric. C'est d'elle, qu'en ces débats, il attendait son meilleur appui, et il savait bien qu'elle ne le lui refuserait pas. Bonne pour tous, elle l'était surtout pour lui, sa tendresse maternelle allant de préférence à ce plus jeune et dernier né de ses fils, qui était aussi son Benjamin.

« Oh! je n'aurai pas besoin de grand'chose, continuait le jeune homme. La moindre petite somme suffira. Mais encore il me la faut, jusqu'à ce que mon art me fasse vivre. Car, un jour, il me fera vivre, n'en doutez point. Un jour je serai riche et illustre. »

D'un air comme ébranlé, en fronçant ses gros sourcils sur ses petits yeux malicieux, le père Frédéric se tourna vers sa femme.

« Eh bien! qu'en dis-tu, la mère?... Parle donc, toi! Tu ne dis rien. »

De sa petite voix douce et flûtée, et toujours gaie, qui avait du charme dans sa grasse personne, la maman Frédéric prononça:

« Oh! moi, tout le monde le sait, j'en ai toujours été pour qu'on laisse chacun agir à sa guise et faire ce qui lui plaît, — quand, dans ce qui plaît, bien entendu, il n'y a rien de contraire au devoir et à l'honnêteté. S'il veut peindre, eh bien, qu'il peigne! Et s'il gagne de l'argent, tant mieux pour lui! S'il n'en gagne pas, il faudra bien qu'il trouve autre chose. Nous ne pourrons toujours lui fournir tout ce dont il aura besoin. Nous ne lui donnerons que ce que nous avons donné à son frère Humbert, jusqu'à ce qu'il se fasse comme lui une position, et ce que nous réservons à notre grand Pierre. Il aura autant qu'eux, pas plus qu'eux... Mais, lui, je l'ai toujours dit, il n'est pas comme les autres. Lui, mon François, je ne sais pourquoi, est d'une pâte particulière, — je ne dis pas d'une pâte plus fine, je ne veux rabaisser personne, — mais enfin il tranche sur la couvée. J'ai toujours senti cela, les mères sentent cela... J'aurai sans doute beaucoup de chagrin qu'il nous quitte et qu'il s'en aille si loin. Nous serons tristes. Mais je sais aussi que nous ne pouvons garder nos enfants toujours accrochés à nos jupes. Il faut qu'ils se débrouillent, qu'ils se fassent une situation. Puisque mon François ne voit rien ici qui lui convienne, qu'il parte donc, qu'il cherche ailleurs, et que la chance le favorise! Tous nos vœux le suivront. Et si la chance ne le favorisait pas, qu'il n'en prenne aucune peine! Nous attendrons qu'un bon veut le ramène. Il sera toujours le bienvenu. »

Ainsi parla l'excellente femme avec un grand fond de raison et une bonté parfaite.

Frédéric frappa un grand coup de poing sur la table.

« Ah! c'est comme ça! C'est comme ça qu'on me soutient! Quand j'attends qu'on vienne à mon secours, on passe au parti de mon fils... Je m'en lave les mains, dit-il à sa femme, je t'en laisse la responsabilité.

— Je l'accepte, dit-elle doucement.

— Et je te laisse le soin de lui envoyer de l'argent. Le mien m'est trop précieux, il m'a coûté trop de peine à gagner pour que je le gaspille à de telles chimères... Il partira, c'est décidé! Là-dessus, allons nous coucher. »

Il se leva. François lui sauta au cou.

Sous ces faux airs de rudesse, celui-ci sentait bien toute la sensibilité et la générosité de son père, plus méritante et plus admirable, puisqu'elle se manifestait à propos d'une résolution et d'une profession que le brave homme ne pouvait s'empêcher de désapprouver. Plus longtemps et plus étroitement encore il tint embrassée la bonne maman Frédéric.

X. « L'HOMME DES CAVERNES »

Il partit la semaine d'après. Et dès qu'il eut touché barres; que, d'un pied léger, débarrassé de toute entrave, il put fouler le pavé parisien, sa joie fut complète.

Heureux privilège de l'âge! il allait vivre d'une vie assez modique et précaire, mal logé, vêtu à la diable, le gousset trop léger pour s'offrir le moindre plaisir et le plus petit agrément. Et dans cette pauvreté insoucieuse, ses vingt ans défiaient de leur bonheur les plus favorisés de la fortune.

C'est au fond de Vaugirard, en d'humbles parages réservés à l'activité industrielle, tout bourdonnants du flot populaire à la sortie des ateliers, mais tranquilles d'ordinaire, aux rues bordées de maisons basses et entassées, qu'il était allé s'installer. De chaque côté d'une cour profonde, une rangée de bâtisses s'alignaient, qui ressemblaient assez à des remises. La première fois que, sous le haut vitrage, il franchit le seuil de sa future demeure, il ne vit que des murs plâtreux, un espace cubique et vide, meublé d'un grand poète dont le tuyau crevait le plafond. C'était tout.

Mais l'industrie montagnarde sut accommoder ce désert à toutes les aises et nécessités professionnelles. Un grand rideau coupa le fond. Dans un des coins, à mi-hauteur, sur un plancher engagé dans la muraille et dont un pilier soutenait l'angle, se suspendait sa couchette, comme un nid posé sur une branche. On y grimpait par une échelle. Malles, chevilliers, débarras, les ustensiles et menus objets qui eussent pu blesser la vue, étaient relégués dans l'autre encognure.

Et de même fut transformée la pièce d'entrée, la seule accessible aux visiteurs. Les tentures en firent la richesse et le principal ornement. Un divan, moins moelleux et capitonné qu'il n'eût fallu peut-être, avec son rembourrage de varech, se développa le long de la muraille. Aux lambris, — en attendant les chefs-d'œuvre qui n'allaient pas tarder d'y pendre, — courait tout un assortiment varié des plus flamboyantes et mirobolantes affiches de réclame. Cela valait toutes les tapisseries. Et table, sièges, — le chevalet, — s'espaçaient de-ci, de-là. C'était chaud, étoffé et gai, artistique et confortable. Lui-même avait charpenté, menuisé, paré, habillé tout cela. Rien n'y manquait, il était comme dans un palais.

Il s'y promenait de long en large, jetant un regard de satisfaction sur ce luxe, plantant un dernier clou, arrangeant un dernier pli, et projetant, la fortune aidant, de plus ambitieuses métamorphoses. Pour le moment, content de lui, maître de lui, — son maître enfin ! — le roi n'était pas son cousin.

Ses repas étaient fort succincts, et c'était la chose du monde dont il se souciait le moins. Il y avait en lui un vieux fond solide et rustique, une réserve en quelque sorte de l'ancienne vie plantureuse de famille, qui, sans que le corps en souffrît trop, lui permettait ces médiocres dînettes. L'art, la gloire prochaine, les fumées dans lesquelles il vivait, le nourrissaient pour le quart d'heure.

Il suivait les cours de l'École. A heures régulières, on le voyait passer dans un costume qui, à l'imitation de ses camarades des Beaux-Arts, le désignait pour artiste au premier coup d'œil. Feutre noir à la Rembrandt, petite moustache retroussée, les longs cheveux encadrant le visage et ruisselant sur le collet. La cravate flottait à la Colin, s'épanouissant sur le veston ; les larges pantalons à la hussarde se rétrécissaient sur le cou-de-pied. Et ainsi, un grand carton sous le bras, il allait.

De semaine en semaine, le dimanche, il se rendait chez l'oncle Hippolyte, où il était invité à passer la soirée. Il s'y rencontrait avec Claudine, les jours de sortie du pensionnat ; et, le plus souvent, Mlle Dansalombre avait accompagné son élève.

Claudine avait grandi. Elle touchait presque à ses quinze ans et à la fin de ses études. Toujours douce et d'humeur accommodante, assouplie en quelque sorte par la diversité des événements où sa jeune vie avait été mêlée, elle inspirait l'intérêt et la sympathie de tout ce qui l'approchait. Chacun de ses sourires, de ses regards, les moindres mots qui lui échappaient, disaient sa bonté et sa grâce.

Dès qu'un bruit de sonnerie retentissait dans le vestibule :

« Ah ! voilà François ! s'écriait-elle.

— *Franciscus*, ma chère, si cela ne vous fait rien, disait le peintre en entrant au salon. Je ne m'appelle plus François.

— Pourquoi Franciscus ?

— Parce que je signe mes toiles Franciscus Béchard. François est prosaïque et bourgeois.

— J'aimais François », dit Claudine.

Mlle Dansalombre qui, sur chaque sujet, avait son mot à dire, ne manquait pas d'intervenir.

« De tout temps les artistes ont eu le droit de changer, de modifier leur nom. Ils corrigent les erreurs de la destinée, le tort qu'elle leur fait en les affublant d'un nom ridicule. Je ne dis pas cela pour vous, monsieur Franciscus Béchard. François n'a rien de ridicule. Mais Franciscus me plaît, j'approuve Franciscus, je vois dans Franciscus quelque chose de noble, de relevé, des aspirations raffinées, une tendance vers les sommets éthérés de l'art...

— Mademoiselle, ne nous emballons pas. En peinture, je suis franchement réaliste.

— Il faut l'être ! disait Mlle Dansalombre peu portée à la contradiction et disposée plutôt à entrer dans les idées de tout le monde. Le réalisme est la base de tout, le fondement où l'œuvre s'édifie, d'où elle grandit, se hausse... »

A table où l'on se rendait, au salon où l'on revenait, la discussion se poursuivait.

« Et que nous prépares-tu, mon neveu ? demandait M. Hippolyte Béchard. Tu as bien quelque chose sur le chantier ?... As-tu l'intention d'exposer au prochain Salon ?

— Certes ! s'écria François, nous voulons dire Franciscus.

— Sans te blâmer, ni encore moins te décourager,

peut-être y a-t-il de ta part, tu en conviendras, un peu d'impatience, pour ne pas dire de suffisance, de prétendre expédier au Salon quelque chose de présentable, d'acceptable, après quelques mois d'apprentissage, quand tu entres à peine à l'École.

— *Pour les âmes bien nées...* commença Mlle Dansalombre.

— *Le Salon n'attend pas le nombre des années* », acheva le peintre.

M. Béchard reprit :

« Et as-tu trouvé un joli sujet? un sujet intéressant et aimable? Le sujet est tout dans un tableau. Je connais ça, j'en ai tant vu! La foule ne s'occupe que du sujet. Qu'il soit plaisant ou sentimental, ou dramatique ou comique, peu importe, pourvu qu'elle comprenne. Mais il faut qu'elle comprenne... Pas trop de mythologie, cela la dépasse ; ni d'événements historiques trop compliqués, trop reculés, on les ignore. Une petite historiette attachante, attendrissante ou réjouissante, dont on devine tout de suite le sens, voilà ce qui fait de l'effet, voilà ce qui se vend. Encore une fois, je m'y connais. Et puis, choisis tes figures! fais-les aussi belles, aussi jolies que possible. Il y a des peintres, ma parole, qui vont droit à ce qu'il y a de plus laid dans la nature. Une jolie figure attire, une laide repousse. Et un dernier conseil encore : peins-moi les choses comme on les voit. Le ciel est bleu, les arbres sont verts, le visage humain est couleur de chair, un peu plus coloré, un peu plus brun ou mat ici ou là, mais qu'on reconnaisse une figure humaine. Et point de ces mines citronnées, vert-de-grisées, barbouillées au bitume, au jus de pipe, à la garance, qui font penser à des déterrés, à des noyés sur les dalles de la Morgue! de ces paysages bizarres aux ombres violacées, framboisées, qui semblent une salade de fruits au champagne!... Soigne la facture, la touche. Rien que de belles lignes, des teintes délicates, fines, lustrées, qui flattent l'œil... A ce prix, tu es sûr du succès. »

Franciscus, le sourire aux lèvres, laissait aller M. Hippolyte Béchard.

Quand celui-ci eut achevé, il dit :

« Je vois ce que vous voudriez, mon oncle. Des sucreries, des suifferies comme M. Bouguereau; de petites anecdotes imbéciles qui amusent le badaud, qui à peine méritaient les honneurs de quatre coups de crayon, comme en fabriquent MM. Tels et Tels... Mon cher oncle, j'en suis fâché, ce n'est pas mon genre.

— Tant pis! dit M. Béchard.

— Tenez, mon oncle! j'ai jeté un coup d'œil dans votre galerie des Grands Magasins... Car vous vendez de la peinture, des tableaux, comme de la flanelle et du calicot. Eh bien! de tout votre musée je ne donnerais pas quatre sous. Ce sont des croûtes abominables.

— Mon cher neveu, je ne te les vendrai pas. Les tableaux qui sont là plaisent à mes clients, cela me suffit.

— Cela ne peut me suffire, à moi. »

Il se redressa, posa son poing fermé sur la table comme pour y prendre un appui, s'y soutenir dans ce qu'il allait dire, et prononça fièrement :

« Mon sujet, le sujet que je traite, — puisque mon sujet vous intéresse, — c'est *l'Homme des Cavernes...* »

Il promena autour de lui un regard qui domptait la révolte et la surprise et commandait l'approbation.

« Oui, l'Homme des Cavernes... Dans un décor fruste et sauvage, parmi les rochers, les arbres centenaires, la luxuriance végétale d'une nature vierge, vous verrez des êtres farouches, hirsutes, vêtus de peaux de bêtes, des femelles terribles... Pieux durcis au feu, haches de silex, colliers de coquillages, des cercles de bronze aux chevilles, des anneaux pendant au cartilage du nez, voilà l'armement et la parure. Et ces êtres violents, horribles, à peine dégagés du limon terrestre, plongés encore dans l'animalité, moitié hommes moitié bêtes, sont beaux, ils sont pittoresques, poétiques, parce qu'ils n'ont pas été diminués, élimés, racornis, dégradés par le frottement d'une civilisation bourgeoise et stupide. Et de même qu'ils sont sauvages, tout est sauvage autour d'eux. Rien qui sente la profanation de l'homme, les mille changements et prétendus embellissements par où il se plaît à déshonorer la création. La montagne se dresse abrupte, effrayante. L'antre bâille, noir, profond, cyclopéen, démesuré, avec les blocs dispersés à l'entrée, les grands os des animaux dévorés amoncelés en tas sur le sol, et les vieux sapins ébranchés qui défendent le seuil...

— Je vois ce que c'est! s'écria Claudine, c'est la serre de Malatrat.

— Ah! petite cousine, dit Franciscus en riant, tu as deviné ça?... Eh bien! oui, c'est la serre de Malatrat. Mais un Malatrat plus terrible, plus tragique que nature... Les vapeurs primitives s'élèvent, les nuées pendent échevelées au-dessus de l'abîme... L'orage éclate, l'éclair sillonne la nue. La lance au poing, hérissés, formidables, nos gens se battent et joutent avec la foudre... Les femmes, les bras tordus, les ongles ouverts, la bouche hurlante, la crinière au vent, clament et se démènent dans la tempête; les enfants jettent des pierres... Je veux que devant cette toile, le public, — votre public de snobs, mon oncle, — fuie éperdu, épouvanté...

— Fort bien, dit M. Béchard. Mais les acheteurs?

— Je ne m'occupe pas des acheteurs, dit Franciscus, je cherche à me satisfaire moi-même. »

Mlle Dansalombre déclara doctement :

« C'est la règle des vrais artistes. L'art avant tout. En dernier lieu, au dernier rang, la question d'argent.

— Encore en faut-il pour vivre », dit M. Béchard, répétant l'axiome de son frère Frédéric.

Un peu de tristesse et de malaise pesait sur ces soirées. On attendait Henriette et son mari. Mais ils apparaissaient rarement, seulement quand les fonds du marquis de la Planède étaient en baisse. Il chargeait alors sa jeune femme de présenter requête à la cassette paternelle qui toujours lui était largement ouverte. M. Béchard, on le sait, avait pour habitude de ne rien refuser à sa fille.

Henriette était heureuse, sa vanité était satisfaite. Cela suffisait à M. Béchard pour le rendre heureux lui-même, et aveugle et imprévoyant. Il voyait la jeune marquise de la Planède grandement installée, lancée par son mari dans les plus hautes relations, menant un train où les millions s'engloutissaient. Mais il n'y pouvait rien. Anatole, en dépit de ses belles promesses, suivait sa nature. Au lieu de se mettre au régime, il avait, — aidé par les facilités que lui donnait son mariage et secondé par l'esprit insouciant et gaspilleur de sa femme, — laissé se développer ses instincts dévorateurs. Cet appétit formidable, cet estomac insatiable, — où tout passait, disparaissait, — continuait son office de destruction, de mastication et d'ensevelissement, de vaine et prodigieuse métamorphose. Et c'était cela sans doute qui, au milieu des discussions esthétiques où il essayait d'oublier et de se distraire, amenait un pli d'inquiétude au front de M. Hippolyte Béchard.

Vers minuit, Franciscus prenait congé et regagnait à pied les parages de Plaisance, tandis que la voiture de M. Béchard reconduisait au pensionnat d'Auteuil Mlle Dansalombre et son élève Claudine. Ils en avaient pour une semaine, quinze jours parfois, avant de se revoir.

Au printemps, — le tableau étant achevé et prêt à partir pour l'Exposition, — Franciscus engagea son oncle, ainsi que sa cousine et la Directrice, à visiter son atelier.

Ils atteignirent la rue du Moulin-de-Beurre. Solennellement le peintre ouvrit la porte, et ils entrèrent.

Dans son cadre tout battant neuf, la toile, dressée sur son chevalet, emplissait le fond de la pièce. Elle tirait l'œil, on ne voyait qu'elle. Sous la belle lumière papillotante qui tombait du vitrage, et que la blancheur crue du plafond et celle des murs se renvoyaient, la scène, les personnages vivaient, s'animaient.

L'œuvre cependant n'eut pas le succès que l'artiste attendait, — non pas même ce succès de terreur, d'instinctif et répulsif mouvement d'horreur qu'il s'était promis. M. Hippolyte Béchard ne savait que dire. Mlle Dansalombre admirait, comme il était dans sa nature d'admirer toujours.

Ce n'était pas d'eux, au surplus, que Franciscus espérait la parole d'approbation, mais bien de sa cousine Claudine. Celle-ci connaissait les lieux pour les avoir parcourus avec lui dans leur enfance, et en avoir subi comme lui l'impressionnante sensation de solitude et de vie sauvage. Elle seule, par conséquent, avec une compétence exceptionnelle, devant cette vision des temps préhistoriques, pouvait certifier tout cela véritable, d'une réalité exacte, indiscutable. Là était le précieux témoignage. Il la chercha des yeux.

Elle ne regardait pas le tableau. Elle s'était arrêtée dès l'entrée, considérant dans un angle de l'atelier un mannequin habillé d'une peau d'ours.

La large fourrure enroulait le corps, et la tête du monstre, en forme de casque, s'avançait sur le front. Les petits yeux d'un émail brun et lustré brillaient entre les paupières mi-closes. Un étrange sourire retroussait les babines, découvrant les dents blanches et les gencives roses. Et, dans le geste de l'automate figé dans sa pose, il semblait un animal vivant.

Claudine, le cœur battant, pâle et la bouche entr'ouverte, subitement pétrifiée dans un sentiment de douleur profonde et d'horrible surprise, ne pouvait détacher ses yeux des yeux de la bête. Leurs regards s'épanchaient de l'un à l'autre, et s'interrogeaient, se parlaient...

Tremblante, elle s'approcha, tourna autour de l'ours; d'un doigt craintif, d'un geste pieux et respectueux, elle toucha les poils, en écarta la masse; puis, comme foudroyée de l'évidence du malheur, brisée et se soutenant à peine, elle vint s'échouer sur le divan, et là, le visage enfoui dans ses mains, laissa ruisseler ses larmes.

« Tu pleures, Claudine ! qu'as-tu ? » demanda François étonné.

Elle fut longue à pouvoir répondre, ses sanglots l'étouffaient. Enfin, levant un visage baigné de larmes, avec un geste vers l'automate :

« C'est Martin II ! s'écria-t-elle... Martin II est mort ! et voilà... voilà son fantôme ! »

Franciscus dit en riant :

« Tu es folle, ma fille ! la singulière idée ! Tous les ours à peu près se ressemblent, et cette ressemblance t'abuse. Quel enfantillage de croire que ce soit là Martin II ! »

Elle balbutiait :

« C'est lui ! je le reconnais bien... Le trou à la narine, le trou où l'on passait la chaîne... Et ces yeux, ces tristes yeux qui me regardent d'un air si tendre ! c'est lui ! ah ! c'est lui ! C'est mon pauvre ami, mon ami Martin II... Et qu'est devenu mon

père? Martin II, le père Martin, n'allaient jamais l'un sans l'autre. Si l'un est mort, l'autre... »

Une crise de larmes l'interrompit. Tout le monde s'était approché avec empressement; on l'entourait, on s'efforçait de la consoler, de la détromper.

« Par le fait, disait François examinant de près la dépouille, il y a bien là, à la narine, un trou... On a cherché, tant bien que mal, à réparer le dommage, à boucher le cartilage; mais le trou y est, c'est certain. Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? Martin II n'est pas le seul ours qu'on promenait de foire en foire. Tu te trompes, Claudine! tu te trompes certainement.

— Et la plaie à la patte droite! s'écria-t-elle... La plaie quand il se jeta comme un fou sur l'automobile! Regarde, François, regarde bien! sous la fourrure, à la jambe droite, une plaie en forme d'étoile. Les poils ont repoussé; mais, sur la peau, la cicatrice demeure : cinq rayons, deux petits, deux grands, et le cinquième qui légèrement se recourbe... Ah! je la reconnais bien, je l'ai assez lavée et pansée! Il me léchait les mains de reconnaissance. Pauvre, pauvre Martin II... Pauvre père! »

Elle s'abîma dans sa douleur.

M. Hippolyte Béchard demanda à Franciscus :

« Où t'es-tu procuré cette fourrure?

— Chez un fourreur, rue Vivienne.

En dépit de la gravité des circonstances, M. Béchard, blessé dans son amour-propre de grand marchand, ne put s'empêcher de dire :

« Ne pouvais-tu me la demander? Les Grands Magasins en ont d'aussi belles et qui t'auraient coûté moins cher. Je me serais fait un plaisir de te l'offrir, mon cher neveu. »

Franciscus leva une tête fière.

« Je vous remercie, mon cher oncle. Mais je ne veux rien devoir qu'à moi-même! C'est un principe. »

D'un mouvement énergique du menton, M[lle] Dansalombre approuva.

Pendant ce temps, M. Béchard se tournait vers Claudine :

« Ne pleure plus, ma petite Claudine, ne pleure plus! Martin II est mort, c'est une perte... Mais il va nous mettre sur les traces de ton père. Ton père vit! il vit, tu peux m'en croire. Si quelque malheur était arrivé, nous le saurions... Et, grâce au décès de cette pauvre bête (il eut vers le mannequin un geste attendri et pathétique), nous allons donc retrouver ton père, mon cher frère Martin. »

Léon Barracand.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

La jeunesse de Marguerite Albana

Née à Corfou en 1831, d'une famille patricienne de l'île, nièce par alliance et fille adoptive de sir Frédéric Adam, alors lord commissaire des îles Ioniennes et ensuite gouverneur de Madras, M[me] Marguerite Albana Mignaty fut célèbre en Italie, entre 1860 et 1887, par le salon cosmopolite qu'elle tenait à Florence. On y rencontrait des personnalités politiques et littéraires de toutes nations, telles que le poète dall'Ongaro, l'indianiste voyageur de Gubernatis, l'historien Pasquale Villari, Aurelio Saffi, l'ancien triumvir de la république romaine et le plus fidèle ami de Mazzini, M[lle] Malvida de Meysenbug, l'illustre romancière anglaise George Elliot avec son ami Lews, Élisabeth Browning, lord Lytton, Hawthorne, Longfellow, etc. En 1881, Marguerite Albana, qui avait fait de la peinture italienne une étude passionnée, publia en français un livre intitulé *le Corrège, sa Vie et son Œuvre* (1). M. Henry Jouin, l'éminent critique, aujourd'hui secrétaire de l'École des Beaux-Arts de Paris, consacrait à ce livre un remarquable feuilleton dans le *Journal de Rome* (12 mars 1882) et saluait en lui le premier ouvrage classique sur le grand peintre de Parme. M. Henry Jouin s'exprimait ainsi : « M[me] Marguerite Albana Mignaty, qui unit dans son style la profondeur de M[me] de Staël à la finesse de Winckelmann, vient de publier un livre définitif, un maître livre sur Corrège... De race grecque, elle était en mesure de saisir le souffle hellénique que Corrège a laissé passer en paix sur ses toiles sans que l'épiderme de ses nymphes ou de ses éphèbes frissonne à cette caresse invisible... Philosophe, habituée aux discussions élevées que suggère l'esthétique, M[me] Mignaty a su dégager de l'œuvre de Corrège et du milieu dans lequel le peintre a vécu la pensée maîtresse qui résume sa vie et lui assure l'immortalité. »

Ami intime de l'auteur pendant quinze ans, en possession de sa vaste correspondance et de ses mémoires, M. Schuré était mieux à même que personne d'écrire la vie de cette femme extraordinaire, aussi intéressante par son côté sentimental que par la rare élévation de son esprit et par les événements auxquels elle fut mêlée.

De cette vie mouvementée nous détachons un épisode d'adolescence qui nous montre le curieux développement psychologique d'une jeune Grecque

(1) M. Édouard Schuré va publier une nouvelle édition de ce livre précédée d'une étude biographique d'une centaine de pages, sous ce titre : *Essai sur la vie et l'œuvre de Marguerite Albana* (librairie Perrin).

d'éducation anglaise, sous le soleil ardent des tropiques, dans le cadre somptueux de l'Inde méridionale.

I

A dix ans, Marghérita Albana quitta Corfou pour toujours. La destinée, qui l'arrachait de si bonne heure au séjour enchanté de son île natale, devait la jeter brusquement sur la terre lointaine d'Asie avant de la ramener en Europe. Ce fut sous le ciel brûlant de l'Inde que son âme s'ouvrit à la conscience de la vie réelle et que la femme s'épanouit dans la jeune fille précoce, comme une fleur de serre chaude transplantée sous le soleil des tropiques.

Sir Frédéric Adam avait dépensé une partie de sa fortune en prodigalités princières et songeait à en réparer les brèches. Il avait sollicité et obtenu la place de gouverneur de Madras. Sa femme et sa fille adoptive durent le suivre. Il fut décidé qu'on s'embarquerait sur un navire, qui, après avoir traversé le détroit de Gibraltar, doublerait le cap de Bonne-Espérance et transporterait la famille en Inde. Le départ de Corfou fut la première grande douleur dans la vie de Marghérita. Le charme d'une nature édénique et les liens des plus tendres affections l'y retenaient... Elle se rendait compte que c'était l'adieu éternel au paradis de l'enfance, au rêve tranquille, au bonheur sans nuage. « Dans ce séjour d'élection, rien ne choquait les yeux. Le cœur pouvait souffrir ou languir. Mais le dehors de la vie était aussi lisse qu'une glace. » Ces adieux ont laissé dans ses souvenirs comme un sentier mouillé de larmes. On n'imagine guère autrement le déchirement d'une âme forcée de quitter un séjour céleste pour s'incarner sur la terre.

Les dernières semaines se passèrent à revoir les beautés de l'île aimée. « L'air, les sons, les fleurs avaient une voix caressante, une musique intime. » Enfin vint le jour du départ. « Je m'étais assise triste dans le crépuscule, à côté de mon jeune frère, regardant dans ses yeux, ses larges yeux profonds pleins de pensée et d'amour, — d'amour pour moi. Je regardais le ciel qu'on voyait obliquement depuis la chambre, et puis toutes les choses autour de moi, — et j'aurais voulu baiser la terre dans une agonie de tendresse en quittant le foyer de mes pères. L'heure approchait. « Il faut que je parte, mère, — oh, ma mère! Le Dieu tout-puissant t'assiste et me donne la force. » J'ouvris mes bras, je tombai dans les siens, je la couvris de baisers à travers nos larmes et je m'enfuis. Quand je repris possession de moi-même, je me vis sur la rive. Il faisait sombre, il était tard. Je marchais en trébuchant, refoulant mes larmes, silencieuse. Un tintement de cloches lointaines me semblait sonner mes funérailles, un catafalque s'étendait sur toute mon âme. J'entendis des sanglots; je sentis ma main pressée doucement. Les vœux, les bénédictions, les adieux tombèrent sur moi comme la motte de terre sur le cercueil. Une idée me possédait, me subjuguait, — le visage de ma mère me disant adieu avec un inexprimable chagrin. Un moment après, la barque rejoignait le navire. »

Le voyage se fit dans les meilleures conditions, sur un navire à voiles spécialement frété et aménagé par le général Adam pour lui et sa famille. Cette traversée de l'Atlantique et de l'océan Indien fut pour l'âme intuitive et ardente de la jeune fille un prodigieux élargissement de l'intelligence, une communion vivante avec l'univers, une sorte de prise de possession du globe et de l'espace. Quand, plus tard, elle parlait de ce voyage et de son séjour en Inde, ses larges prunelles s'agrandissaient encore pour s'illuminer des splendeurs du ciel austral et de la clarté profonde des nuits indiennes. Ces grandes impressions ont laissé leurs reflets dans ses mémoires.

« Quatre mois à bord!... cela me semblait effrayant, et pourtant je trouvai que le temps passa rapidement et que chaque heure fut remplie. Pour des personnes d'un intellect sain, sachant employer leur temps, un long voyage en mer offre de plus grands avantages qu'une courte traversée. Flotter sur l'Océan, dans ses calmes et ses tempêtes, dans les orages noirs qui s'élèvent de ses profondeurs ou dans l'immobilité de sa surface sans souffle, — cela vous met en face de vous-même et de la vaste création, de l'espace sans borne comme rien au monde ne peut le faire. Les vents apaisés vous parlent en soupirs capricieux. L'orage menaçant se lève tout à coup et le navire paraît son unique objectif; le tonnerre roule sans obstacle et n'a d'autre écho que sa propre et grande voix; la pluie et la grêle sont les bienvenues comme des voix de la terre perdue. Subitement un nuage qui s'élève change le jour en nuit et s'étend comme un catafalque sur le monde. Bientôt le pauvre bateau craque, se couche sur le flanc et se relève au gré du vent qui le soufflette avec fureur. Il plonge, il se dresse, il se cabre contre les vagues comme un être vivant qui lutte avec les éléments et fait sentir à toutes les fourmis humaines, qui rampent dans sa frêle carcasse, le pouvoir de Dieu... Pour plusieurs jours, notre bateau à voiles resta immobile sous la ligne, et rien ne donne une sensation plus terrible d'écrasement sous l'infini que ce calme plat sous l'équateur. Dans la tempête il y a de la vie parce qu'il y a la lutte folle des éléments entre eux et de l'homme avec les éléments, mais la stupeur qui nous prend devant ce lac sans rives, que ne ride aucun souffle et au milieu duquel sommeille un navire immobile et mort, a quelque chose de plus effrayant. Combien nous nous sentons petits et abandonnés dans cette immensité brûlante et morne. Au premier, au plus

imperceptible souffle du vent, il semble qu'on s'éveille avec l'âme de la terre. »

Les couchers du soleil sous l'équateur sont décrits dans leur splendeur terrible.

« La « scenery » du midi de l'Europe est froide comme cire en comparaison de cet éther équatorial, embrasé et cramoisi, de cet or rouge incandescent de l'horizon en flammes. — Derrière vous, du côté de la nuit, l'Océan prend la couleur d'une cité noire, frappée du choléra, d'une Sodome et d'une Gomorrhe. Il y a dans l'ensemble de cet océan et de ce ciel du sud d'un rouge stérile, d'une chaleur sans espoir, d'un repos éternel, quelque chose du destin inexorable. »

Dans l'océan Indien, tout change d'aspect et tout devient énorme, les vagues, les monstres marins, les étoiles et le firmament. Les jours s'enflamment, les nuits s'approfondissent. Il semble tantôt qu'on a changé de planète, tantôt qu'on traverse les époques de la terre, où la nature, gorgée de sève créatrice, enfantait les espèces par centaines et les êtres par millions.

« Souvent des baleines suivaient notre navire et lançaient par leurs naseaux des jets d'eau retombant comme de grandes fontaines. Quelquefois aussi des requins gigantesques plongeaient de la crête d'une vague dans le gouffre pendant que de joyeux poissons volants les observaient de haut. D'autres fois, par les nuits tranquilles, une lumière phosphorescente s'allumait dans le sillage du navire, lumière aussi brillante, aussi magnifique que celle des étoiles au-dessus. Celles-ci semblaient croître et la lune enfler son volume à mesure que nous avancions vers les tropiques. La pureté de l'atmosphère insondable et sans nuages est cause de cette apparence. On croit apercevoir pour la première fois la gloire des cieux. En changeant d'hémisphère, on change d'étoiles, et cela frappe l'esprit. La splendide Croix du Sud surpasse de son éclat toutes les autres constellations. Comme la plus aimée de l'Esprit universel, elle veille sur les myriades d'étoiles et semble écouter leurs voix se répondre dans le silence de la nuit. »

On le voit, l'inoubliable traversée fut pour la jeune fille une sorte de communion intense et constante avec l'âme de l'univers, et, à travers celle-ci, un pressentiment du Dieu inconnu. Elle avait pleuré en quittant sa Grèce adorée ; maintenant il lui semblait que les flots étaient sa vraie patrie. Dans son ivresse juvénile des horizons sans borne et des ciels marins, elle avait presque perdu l'envie de revoir la terre, tant elle avait retrouvé sur l'Océan sa propre mesure et comme sa respiration naturelle. « Je lisais beaucoup, dit-elle, mais toutes les lectures me semblaient pauvres à côté de cette nature. La Bible seule résistait à la comparaison. Il n'y avait plus pour moi qu'un seul livre, la Bible, et qu'un seul poème, l'Océan. » Un soir, au crépuscule, les voyageurs aperçurent la côte de l'Inde. « Une terre plate, à perte de vue, précédée de larges sables ; une vieille forteresse avec, autour, des maisons éparses ; la ville basse, semée de quelques palmiers, brûlée, désolée, sans espérance. C'était Madras. »

II

Corfou avait été pour Marghérita Albana le songe d'une âme heureuse en dehors du réel. Son séjour en Inde fut le moment décisif de sa cristallisation intellectuelle et morale. Tous les courants de pensée et d'émotion qui devaient agiter son existence affluèrent vers la jeune fille pendant les deux années qu'elle passa à Madras. — Le pressentiment d'un monde suprahumain devant la beauté transcendante de la nature indienne ; la compréhension douloureuse de la misère humaine au spectacle du peuple hindou ; la contradiction effrayante qui résulte de ce contraste et le gouffre qui se creuse entre l'âme et le monde par sa découverte ; l'enthousiasme débordant pour la poésie ; la ferveur religieuse née de la contemplation et le doute philosophique né du raisonnement ; une échappée sur le monde occulte ; enfin le bouleversement de tout l'être à la première étincelle de l'amour aussitôt suivie d'une séparation cruelle ; — tels furent les événements compliqués qui mirent cette jeune âme en ébullition, mais au milieu desquels elle sut trouver néanmoins sa boussole intérieure.

Le palais du gouverneur était une large maison isolée, sans architecture, à persiennes nombreuses, entourée de vérandas. Du haut du belvédère on dominait un vaste gazon planté d'arbres tropicaux. A l'horizon, la ligne sombre de la mer avec ses brisans réguliers. De l'autre côté, la plaine infinie. A distance, un assemblage de baraques brunes et noires, avec de rouges bungalows entourés d'arbres, représentait la ville de Madras. Dans la maison, une centaine de serviteurs obséquieux, vêtus de blanc, à peau noire ou jaune, glissaient silencieusement comme des ombres.

Après une secousse d'étonnement et quelques jours de nostalgie, le premier désir de la jeune fille fut de pénétrer dans le cœur de cette race et de ce monde nouveau qui l'environnaient. Elle s'y était préparée par des lectures. Mais elle dut y renoncer bientôt en constatant qu'une barrière infranchissable sépare l'Européen de l'Oriental et particulièrement de l'Hindou. Ames profondes et fermées, ce qu'on en voit chez le peuple est un abîme de souffrance, de fanatisme et d'abjection. « Il y a dans l'œil sombre

du paria hindou quelque chose qui demande justice et vengeance et qui obtiendra tôt ou tard l'un et l'autre. » Marghérita se fit porter en palanquin dans « la ville noire » où grouillent les Indiennes peintes de safran au milieu d'une population sordide.

Elle aperçut de loin, avec un frémissement d'horreur, une femme brûlée vive sur un bûcher avec le cadavre de son époux. Reçue avec les dames du palais dans le harem somptueux d'un nabab mahométan, elle y admira « la jeune sœur du régent, âgée de treize ans, développée comme une femme de vingt-cinq ans, d'une beauté merveilleuse, ruisselante de gemmes et de diamants, avec des yeux d'un noir velouté, le regard savoureux et liquide ». La Grecque et l'Orientale, attirées l'une vers l'autre, se saluèrent du sourire et se firent des compliments par l'interprète. Par contre, Marghérita eut une impression redoutable d'une danse de bayadères, impression qui reflète sa double puissance de sensitive et de voyante. C'était dans la maison extérieure d'une pagode, à la lueur de lampes d'huile de noix de coco. Très gracieuses, enveloppées d'écharpes roses mais comme nues, les seins lourds, clochettes aux chevilles et pendeloques de métal aux oreilles, les bayadères commencèrent par des balancements légers leurs danses lascives qui vont jusqu'à des mouvements convulsifs. « Oh ! s'écrie plus tard la femme consciente, les regards de ces filles hindoues sont des abîmes de perdition et cela presque littéralement. Il y a dans leur regard une volupté sérieuse et ardente entièrement dépourvue de tendresse ; car elle brûle comme un fléau de destruction et de mort. Je ne me rendais pas un compte exact de ces impressions à cet âge, mais j'étais fascinée, forcée de regarder. Après des années, ce regard perce encore les ténèbres de ma mémoire. » Elle observa aussi les charmeurs de serpents qui se font mordre par les cobras sans en ressentir aucun mal. Elle vit un magicien découvrir le voleur parmi les domestiques par la seule pénétration du regard et le forcer à l'aveu. Elle vit des fakirs faire pousser et verdir en une minute, sous ses yeux, une branche de mango plantée en terre. A cette époque, les brahmanes ne prêchaient pas encore comme aujourd'hui pour les Européens la théosophie et la religion universelle. Marghérita s'étonna cependant de ce peuple subtil et profond, servile en apparence, indomptable au fond, plein d'arrière-pensées, de savoir caché et de pouvoirs miraculeux, de ce peuple héritier déchu de la plus antique religion de la terre, qui végète dans l'éternité, en dehors du temps, et passe de la vie à la mort comme d'un rêve à un autre rêve.

Une circonstance particulière vint mettre le sceau à la sensation angoissante que la population hindoue causait à l'étrangère. Dans « la ville noire » on avait l'habitude d'annoncer tous les cas de choléra par les sons d'une trompe sinistre. Or de sa véranda aérienne, la jeune fille, veillant tard, entendait chaque nuit, à plusieurs reprises, le son lugubre de la trompe de mort qui la faisait frissonner comme la trompette du jugement dernier. « Je n'oublierai jamais, dit-elle, que je me réveillai un matin au son de la trompe du choléra se mêlant au tam-tam d'une noce indienne. »

Sous le contre-coup de ses impressions, sa vie intérieure se développait avec une rapidité foudroyante. Ce fut un temps d'études et de lectures, de contemplation et de méditation ardente. La magnificence du paysage hindou devint le temple naturel de ses premières exaltations poétiques et religieuses. Ce qu'elle dit de la magie des nuits indiennes est extrêmement suggestif et dénote le pouvoir intuitif de son imagination. Ces vibrations éoliennes d'une nature vierge et passionnée, sous le ciel des tropiques, nous font mieux sentir ce qui distingue la poésie orientale de notre poésie du Nord et de l'Occident : la communion plus directe avec l'infini.

« Nous allions passer quelquefois plusieurs semaines à une maison de campagne appelée *Djoundi*, entourée de beaux jardins et d'une végétation luxuriante de palmiers. L'immense plaine s'étendait en cercle, avec, çà et là, un figuier, une hutte ou une pagode en ruine. C'était la solitude parfaite dans un calme profond. On n'y entendait que le balancement des palmiers et le gazouillement d'oiseaux amoureux. Le soir, les essences fragrantes des arbres voguaient sur les ailes de la brise.

« La nuit, en Inde, est inimaginablement grande ! Le ciel y prend une expansion immense. Ses myriades d'étoiles brillent en nuances diverses comme des gemmes de toutes couleurs, et ces fleuves de diamants, semés de saphirs, de rubis et de topazes, couvrent le firmament de nimbes enflammés. Le large disque de la lune monte dans le pur éther et verse un éclat liquide. On est tenté de s'élever au-dessus de la terre, d'oublier tous ses fardeaux, dans la seule pensée de rencontrer des esprits heureux et aimés qui vous feraient part de leur lumière.

« J'observais ces effets transcendants très avant dans la nuit, pendant que les autres dormaient, et je n'étais ramenée au sentiment de la réalité que par la voix du chacal cherchant sa nourriture hideuse dans la nuit.

« Ceux qui ont été en Inde peuvent seuls se représenter la magie d'un tel spectacle. Il donne un sentiment de légèreté dans l'infini et d'infini repos, de grandeur sans limite qui remplit et assouvit l'imagination. — Dans le nord de l'Europe, l'air est chargé de vapeurs ; en Grèce, en Italie, l'azur du ciel est plus foncé, sa voûte moins transparente. Dans les climats tempérés, le ciel se confond avec la terre ; sa réalité est plus saisissable ; il semble encore appar-

tenir à notre sphère. En Inde, c'est autre chose. Le ciel étoilé parle d'un autre monde, d'un monde spirituel. On devine les espaces incommensurables qui le séparent de la terre. L'âme seule peut franchir ces abîmes, atteindre ce ciel de son essor et l'embrasser de son vol. Ceux qui ne se prosternent pas devant ces merveilles sont les athées véritables. Dans ces nuits indiennes, l'âme reconnaît *son jour*, où le siège du pouvoir et de la beauté sont éternellement unis ! »

De grand matin, les dames et les jeunes filles du palais allaient faire de longues promenades à cheval, accompagnées des secrétaires et des officiers du gouverneur. Et c'étaient de libres galops dans la plaine illimitée, sur laquelle l'aurore pâle tendait son arc rose. Mais avant que le soleil meurtrier des tropiques n'eût lancé sa première flèche par-dessus l'horizon, il fallait être rentré sous l'ombre protectrice de la villa. L'excitation de cette vie nouvelle réagit sur la santé de Mlle Albana, tandis que son cerveau devenait le centre d'une vie tourbillonnante.

« Maintenant le livre du monde déroulait pour moi ses pages et le passé devint la nourriture de mon présent. Un Sicilien, médecin dans la famille du général, s'offrit à me donner des leçons. Une ère de délices commença pour moi. Sous la lumière torrentielle de l'Inde, tamisée par l'ombreuse véranda, je prenais mes leçons dans une petite chambre où il n'y avait que des livres, des fleurs et des instruments de musique. Mon désir d'apprendre n'était pas moindre que son désir d'enseigner et de satisfaire mes curiosités. On discutait la philosophie et les sciences naturelles. Les poètes étaient lus et commentés. La chimie ouvrait ses secrets. Les nations déployaient leurs richesses. Mon oncle me laissait pénétrer dans sa bibliothèque, se fiant à mon goût. Je dédaignai tous les romans en bloc, trouvant la réalité plus intéressante, mais j'aimais les poètes qui réveillent nos plus hautes énergies et soulèvent le lac des pensées profondes. Je lisais le Dante et le Tasse avec mon maître sicilien. Dans mes veilles prolongées, je dévorais Byron et Shakespeare. »

Une grande exaltation religieuse accompagnait cette ivresse poétique. Religion tout intérieure, indépendante de tout rite et cachée aux autres.

« Une grande religiosité de caractère pénétrait toutes mes pensées. Je ne sais ni d'où ni comment elle me venait; elle était en moi. Je comprenais peu ce qu'on entendait par l'état de péché de notre nature, la faiblesse de notre race. J'étais plus disposée à espérer qu'à craindre, à aimer toute chose. L'amour me semblait baigner le monde autour de moi de ses purs rayons. Il me semblait le ressort de toute pulsation, le nimbe de tout berceau, annihilant la distance, ennoblissant toute chose et unissant tous les hommes. Pas de souffrance qui n'eût ma sympathie, pas de mal que je n'eusse voulu défendre. Quelquefois je tombais à genoux, remerciant Dieu pour l'ineffable bénédiction qui me venait de ces pensées. Des larmes d'une joie submergeante m'inondaient. Elles jaillissaient d'un fleuve d'images qui devenaient angoisse dans mon cœur trop étroit pour les contenir. Ces émotions profondes n'apparaissaient pas aux autres. Je leur souriais ; j'étais pour eux un livre ouvert, mais seulement à la première page. »

Elle ajoute plus loin : « Mon impulsion naturelle était un enthousiasme sans frein. De là sont venues toutes les erreurs de ma vie, mais de l'enthousiasme aussi me sont venues toutes les vérités. »

III

Dès cette époque cependant, l'Amour et la Mort, ces deux divinités redoutables, vinrent effleurer en même temps le cœur de la jeune fille et lui montrer le fond tragique de la vie.

Marghérita avait pour compagne habituelle sa cousine Émily, fille de la première femme du général. C'était une nature positive, bonne et familière, *homely*, comme on dit en anglais. Quoique très différentes, les deux cousines s'aimaient tendrement, et Mlle Albana exerçait sur l'aînée l'ascendant naturel de son caractère et de son intelligence. Émily parlait souvent de l'Écosse, où elle avait été élevée, et racontait des histoires d'apparitions, de seconde vue et de pressentiments. Elle-même prédit sa mort d'une façon saisissante. Elle venait de se fiancer à un officier anglais. Le soir, causant avec sa cousine sur la véranda, elle lui dit : « Maggy, pense à moi quand je n'y serai plus. Je mourrai en couches, comme ma mère. — Si tu crains cela, pourquoi te marier ? — Je suis la fille de mon père, il faut que je tienne ma parole. » Et elle mourut après un an de mariage, pendant ses couches, à Bombay. Par une singulière coïncidence, les deux chiens favoris d'Émily, restés à Madras, se livrèrent, pendant la nuit de son agonie, qui advenait à plus de cent lieues de distance, à des hurlements lamentables en grattant la terre avec frénésie. La nouvelle de la mort arriva huit jours après. Ces faits frappèrent l'esprit de Mlle Albana, qui devait s'occuper plus tard activement de seconde vue avec un sujet hypnotique remarquable.

Une autre tristesse bouleversa la jeune fille à la même époque. Un sentiment tendre s'était développé entre elle et le Sicilien beaucoup plus âgé qui lui donnait des leçons. Aucun aveu, aucune promesse ne furent échangés, mais la découverte involontaire d'une attraction réciproque produisit entre eux une sorte de choc électrique. La tante de Mlle Albana, lady Adam, personne altière, méthodique et dure, qui traitait sa nièce de cerveau romantique, s'en

aperçut et la soumit à un interrogatoire sévère. Celle-ci avoua sa préférence avec une entière candeur, ajoutant qu'elle n'avait jamais songé au mariage et qu'elle ne voyait aucun mal à une affection noble qu'elle saurait toujours maintenir dans les bornes voulues. Aimer et être aimée dans une atmosphère de beaux livres et de belles idées lui semblait chose si naturelle. Après avoir dûment grondé sa nièce sur son imprudence et pris acte de sa résolution, la tante promit solennellement de n'en rien dire au général. Celui-ci n'en fut pas moins averti le soir même. Les leçons cessèrent dès le lendemain, et l'ancien ami de la maison fut congédié. Peu après Marghérita en tomba malade de chagrin.

A toutes ces mélancolies vint s'ajouter une nouvelle séparation. Le climat de feu avait ébranlé la santé de la jeune fille en hâtant son développement. Le général décida que sa femme et sa nièce retourneraient en Europe pour l'attendre à Rome. M[lle] Albana se trouvait avec son père adoptif dans les rapports les plus exquis et les plus touchants. Jamais rien ne troubla son harmonie avec le plus distingué et le plus chevaleresque des oncles. Tous les soirs, ils causaient intimement et lisaient à haute voix les classiques français. La confiance du général dans le jugement de sa nièce était telle qu'il la consulta sur les mesures à prendre dans une révolte des indigènes de Madras causée par la famine. Maggy fit vider les greniers de riz du gouvernement. Lady Adam était naturellement jalouse d'une telle influence et s'entendait mal avec sa nièce, qui, depuis l'affaire du Sicilien, avait perdu toute confiance en sa tante, mais dont la supériorité s'imposait malgré tout. Quitter son oncle pour vivre plusieurs années sous l'autorité de sa tante acariâtre, après les jours lumineux de l'Inde, était dur. Elle s'y résigna pourtant sans protestation. Quand le général lui eut dit adieu dans la cabine du navire qui devait l'emporter, elle ressentit le plus grand vide qu'elle eût jamais éprouvé et ne s'en consola que par cette réflexion bien conforme à son jeune idéalisme : « L'amour est éternel et surpasse tout. »

Remise en face de l'Océan, pendant la longue traversée, la jeune fille, devenue femme avant l'âge, put se livrer à de graves réflexions. Que de merveilles entrevues pendant son séjour en Inde! Quel élargissement de l'univers et d'elle-même! Mais aussi que d'amertume dans cette première expérience de la vie! Le simoun n'avait pas seulement brûlé la côte de Madras, *le vent rouge* avait aussi soufflé dans son âme, menaçant de la dessécher. « Mes espérances hautaines avaient été abattues, mon élan vers la perfection avait reçu un choc. Tout semblait un sombre mystère de souffrance et de mal moral. » La foi aveugle était morte, la phase du doute commençait. Elle se demandait : « Sur quoi est fondée la nature des choses d'où nous dépendons? Pouvons-nous avoir confiance dans la loi qui gouverne ce monde? Cela vaut-il la peine de nous battre pour notre prochain? Pouvons-nous croire à notre bonheur éternel? » Plus tard seulement elle devait se rendre compte que le mal et la douleur sont les creusets nécessaires de l'âme, où elle doit éprouver sa foi et fondre d'elle-même cette image divine qui démontre son identité, son origine et son but. Pour le moment, elle ne sentait que le gouffre entre l'idéal et la réalité, entre le ciel intérieur et l'enfer terrestre. C'est la crise fatale où la plupart des hommes renoncent à leur *moi* supérieur. Mais au lieu d'abandonner son idéal conçu aux heures sacrées de la solitude et de la jeunesse, Marghérita se jura à elle-même de le poursuivre toute sa vie envers et contre tout.

Pendant ce temps, le choléra se déclarait à bord. Des bandes de requins suivaient le bateau, flairant la mort et guettant les cadavres qu'on lançait à la mer, cousus en des sacs de toile, un boulet au pied, au son lugubre des cantiques. Et le navire filait ses nœuds interminables, entre les brumes de Sainte-Hélène et le sombre pic de Ténériffe.

ÉDOUARD SCHURÉ.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Victorien Sardou.

Si on me donnait à choisir entre la gloire et l'argent, je choisirais l'argent. Certes, l'argent mérite tous les mépris. Il est la plus vulgaire des choses parce qu'il est la plus utile. Mais quand on a l'argent, on a bientôt fait d'obtenir la gloire. La gloire, au contraire, ne procure pas toujours l'argent. Heureux les hommes qui sont riches et célèbres : ils ont atteint le but de la vie. Il était donc superflu que M. Sardou, s'étant glorieusement enrichi dans les entreprises théâtrales, devînt, en outre, académicien. Toutefois, les industriels n'en usent pas autrement, qui, ayant conquis la fortune, sont enclins à devenir sénateurs.

Au demeurant, le théâtre de M. Sardou peut suggérer à qui y consacre toute son application quelques idées littéraires, mais il suggère surtout des idées économiques et des considérations sociales. En effet, depuis quarante ans, M. Sardou a collaboré plus que personne au mouvement des affaires théâtrales. On ne peut contester qu'il tienne le premier rang dans la statistique des théâtres. M. Sardou est le plus grand dramaturge contemporain, du point de vue de la Société des auteurs dramatiques.

* *

Admirons sa production énorme et variée. La consommation des produits dramatiques s'accroît tous les ans, car les débouchés s'étendent et la clientèle met de plus en plus sa complaisance à ces sortes de travaux littéraires. M. Sardou fut apte à livrer rapidement sur le marché théâtral tous les articles de toutes les catégories.

Cette aptitude est, je n'hésite pas à le dire, pour toute entreprise particulière, une condition essentielle de prospérité. Sans doute, on voit des maisons cotées sur la place — par celle qu'elles y tiennent — fabriquer un article unique. Elles le fabriquent à la perfection. La marque de fabrique est avantageusement connue dans tout l'univers. Mais un jour, le marché se resserre, car la mode change. Alors! Alors la maison périclite : la notoriété s'éloigne avec l'argent. Tel est bien le vice des industriels français. Leurs initiatives sont ordonnées, mais limitées. Ils sont timides devant la concurrence ; ils sont faibles. M. Sardou, heureusement, a vaincu la concurrence universelle en lui livrant bataille pour tous les articles courants. Vaudevilles, drames, comédies, mélodrames, féeries, thèses, satires politiques, opérettes, pièces historiques ou judiciaires à grand ou à petit spectacle : il a tout confectionné. Puis ayant le don admirable de la diversité, il a su prendre des sujets dans tous les temps, dans tous les pays. Et, sans doute parmi tant de produits si variés on reconnaît au fond l'identique origine. Mais quelle adresse singulière à faire jaillir le pittoresque apparent de l'uniformité réelle! Et de même que dans les grands magasins où l'on vend toutes sortes d'objets, on peut, les voyant, reconstituer les mœurs d'une époque ; de même le théâtre de Sardou permet de rétablir l'histoire superficielle de la moitié d'un siècle. Son œuvre est un bazar immense et bien pourvu d'impressions, d'idées, de sentiments, d'événements contemporains.

* *

Quelles ressources d'esprit il faut aux grands industriels, aux grands commerçants! Ils doivent posséder l'art d'interpréter l'actualité. Ils doivent pénétrer les inclinations fugitives d'où naîtront les modes éphémères qui surgissent et qui dominent, et que d'autres modes chassent. Sardou possède, comme eux, cette rare pénétration. Il fut toujours expert à discerner les modes, à figurer, sur la scène, les tendances d'un moment. Certes, ayant beaucoup observé les mouvements de la société, on peut devenir assez puissant pour les créer. Et des écrivains s'y emploient, lesquels mettent leur honneur à susciter dans Paris, d'où ils se répandent à la manière des épidémies sur la province et sur le monde, des snobismes futiles et violents. Sardou ne le voulut point. Dédaigneux de créer, il lui suffit toujours d'interpréter. Mais son effort ne fut jamais tardif. Il accompagnait si bien les mouvements sociaux qu'il semblait parfois les prévenir. Hâte admirable! Cette promptitude, maîtresse d'elle-même, à traduire au théâtre les tendances d'un jour suppose une claire prévision. Ah! l'industrie, le commerce exigent une prévision plus sûre que la politique. Cette prévision chez Sardou ne fut jamais défaillante. Et c'est pourquoi ses pièces ont toujours de l'attrait. Il est donc normal qu'elles triomphent encore durant les Expositions universelles des produits du commerce et de l'industrie.

* *

D'autant plus que Sardou a d'excellents procédés de fabrication.

J'ai dit où il prend la matière première et que, pour la diversifier, il l'emprunte parfois au passé, ou bien il la fait venir de Russie, d'Italie, de Hollande, de Constantinople. Puis, il s'entoure de contremaîtres expérimentés, d'artisans habiles qui sont, à la vérité, des artistes. Son outillage perfectionné, sa longue pratique, sa méthode patiente lui permettent d'apporter un soin particulier à la combinaison essentielle des intrigues. Il ne néglige non plus aucun ressort du drame. Les quiproquos, les complications, les malentendus, d'où surgissent les incidents qui passionnent, s'emboîtent et tournent, rouages bien graissés... Et il n'entre jamais de paille dans la fonte des péripéties.

Même, M. Sardou s'abstint d'imaginer des ressorts nouveaux. Il se contenta d'organiser de nouveaux arrangements. Surtout, il emploie adroitement les procédés antiques toujours goûtés de la clientèle (erreurs sur les personnes, lettres égarées, enfants retrouvés...). Il parvient ainsi, sans innovations onéreuses et dangereuses, à offrir au public des ouvrages solides et brillants où rien n'est omis de ce qui peut les rendre meilleurs pour l'usage à quoi ils sont destinés.

* *

Produire en vue de la clientèle : c'est le principe du succès. Sans doute, on en conçoit un autre très différent, celui qui consiste à ne pas se soucier de la clientèle, et à composer librement de beaux ouvrages, dont la beauté attirera par la seule vertu de sa force. Mais ce procédé est plus lent, plus aléatoire, peu compatible avec les exigences du théâtre où les préoccupations pécuniaires sont nécessairement prépondérantes. Ce procédé incertain n'est point celui de Sardou. Au contraire, il se préoccupe ardem-

ment de la clientèle, étudie les débouchés, envisage l'exportation : cela convient, en somme, pour les grandes entreprises.

Il cherche donc perpétuellement ce qui peut plaire au plus grand nombre. Il vulgarisa une combinaison théâtrale où se mêlent la comédie, le drame, le vaudeville, sources unies d'émotions diverses qui se multiplient en s'additionnant. Il supprima délibérément les inutilités coûteuses : point de psychologie. Il écarta décidément les attraits dont le prix de revient est hors de proportion avec les bénéfices qu'on en peut attendre : point de style. Il n'exprima que les idées morales les plus élémentaires, donc les plus répandues ; et il leur donna l'expression la plus conventionnelle, donc la plus saisissable pour tous les auditeurs de chaque théâtre, de chaque pays. Bref, réduisant le théâtre aux heurts des hommes et des événements, à l'action dramatique, il simplifia le plus possible et les idées et les personnages. Ah ! les êtres bizarres du théâtre de Sardou, qu'on est bien contraint d'appeler des personnages, puisqu'en effet, ils ne sont rien autre, n'étant ni des hommes, ni des femmes, ni des jeunes filles... Ils sont tous impersonnels, et on voit trop nettement qu'ils n'ont qu'un but dans l'existence, celui-ci : concourir de tout leur pouvoir à faire sortir du drame des émotions tragiques ou gaies. Ils sont des mannequins. Mais on sait que les mécanismes les plus harmonieux sont, en vérité, les plus simples. Et ces êtres s'agitent et se déploient avec ordre dans un mouvement stupéfiant qui simule la vie, parmi les plus claires complications, qui enchevêtrent les plus amusantes fantaisies et les plus terrifiantes réalités, et entretiennent, accroissent, avec une sorte de progression mathématique, la plus intense curiosité et la plus haletante émotion. Et les foules s'empressent, surprises et charmées, foules de l'Europe, de l'Amérique septentrionale et de la méridionale, foules d'Asie, d'Afrique et foules d'Australie, mais on peut dire foules de l'univers — clientèle mondiale !

Clientèle appelée de toutes parts, car, quel que soit le degré de civilisation où ont atteint les hommes, ils sont tous des enfants encore, et tous, en la jeunesse durable de leur imagination, sont, avant tout, fascinés par le mystère des événements imprévus et des aventureuses destinées.

Et Sardou sait retenir la clientèle parce qu'il sait « présenter » ses ouvrages. Qui donc est plus habile que lui au choix des décors, des costumes, des effets scéniques, au choix même des artistes lesquels, pour n'avoir pas l'importance des précédents détails, ne sont pourtant pas complètement négligeables ! La direction, la méthode, M. Sardou veut qu'elle exerce jusqu'au bout son empire. Et nul dramaturge n'est plus efficacement ordonné depuis l'instant où il réunit les matières premières jusqu'à l'heure où il passe à la caisse. Ainsi, M. Sardou, pour l'enseignement des auteurs dramatiques futurs, résout le problème capital de la suppression des intermédiaires, ce problème qui intéresse toute la vie économique et qui a été si bien étudié par M. Paul Leroy-Beaulieu...

* * *

Il est célèbre et il est riche. Il plaît à tous et quelquefois aux lettrés. Il a prouvé, longuement, la supériorité incontestable des produits d'origine et de fabrication françaises. M. Sardou a servi la France. Et nous devons considérer très respectueusement, avec une sorte d'admiration jalouse et une patriotique reconnaissance, cet industriel glorieux, cet illustre commerçant des lettres.

ZADIG.

LES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La symphonie en ut mineur, de Brahms
L'ode à Sainte Cécile et Melle Ackté.

La Société du Conservatoire de musique a donné trois concerts — six, si l'on compte par le nombre des séances, mais on sait que chaque concert est répété deux fois ; le premier est censé la répétition générale.

En dehors des morceaux ordinaires du répertoire, que le public privilégié du Conservatoire sait par cœur, mais entend toujours avec un nouveau plaisir et un recueillement traditionnel, trois œuvres ont surtout attiré son attention : *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœurs, de César Franck, que nous n'avons pas entendu, mais que de bons juges nous ont déclaré ne pas leur avoir donné pleine satisfaction ; la *symphonie en ut mineur* de Brahms et l'*Ode à Sainte Cécile* de Hændel. Nous dirons quelques mots de ces deux œuvres.

« En 1854, Schumann écrivait au grand violoniste Joachim :

« Que fait maintenant Johannès (Brahms)? Qu'il se souvienne toujours des commencements de la symphonie beethovenienne ; il doit chercher à faire quelque chose de semblable. »

« Ce ne fut que vingt-trois ans plus tard, en 1877, que Brahms répondit à cet appel en donnant sa première symphonie, en *ut mineur*. » Ainsi nous renseigne le petit « argument » mis en tête du programme.

Nous ne croyons pas que le conseil fût bon. Sans

doute, c'est par l'étude et la connaissance des maîtres que le talent s'affermit, que l'éducation technique s'achève et se couronne, c'est au contact du génie en pleine sève et en pleine force que se révèle le mieux, s'éclaire et s'illumine le génie naissant, comme le silex emprunte au choc du fer le jaillissement de l'étincelle en puissance. Mais lorsque l'artiste devient un maitre, il doit oublier tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a entendu, selon qu'il est peintre, poète ou musicien. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'il fait à son tour une grande œuvre, une œuvre viable, durable, précisément parce qu'elle se distingue, se diversifie et se détache du fond commun par la somme de nouveauté d'originalité qu'elle apporte.

Or, il nous semble bien que même sans les informations de notre programme, nous ne nous fussions que trop aperçus, dans l'œuvre de Brahms, des réminiscences « beethoveniennes », principalement dans la première et dans la dernière partie de la symphonie. Ce furent des rythmes, des sonorités, et jusqu'à des tronçons de mélodie, qui firent, à plusieurs reprises, passer une image étrangère dans notre esprit. Quelques dessins mélodiques ne nous parurent pas non plus d'une forme assez neuve, assez « inaudite », si nous osons forger ce mot. Et la remarque est intéressante à faire, chez un compositeur dont l'originalité est pour ainsi dire la qualité par excellence. Hâtons-nous d'ajouter que l'*andante* et le *scherzo* nous ont plu infiniment, et que nous avons ainsi partagé le sentiment du public du Conservatoire, qui a témoigné sa satisfaction par des applaudissements nourris : de très jolies parties de violons, des échos plusieurs fois répétés entre flûtes, cors et bassons, du plus gracieux effet, certains motifs alternativement repris par les cordes et par les bois, procédé cher à Beethoven, mais cette fois traité en toute indépendance et en maître. En résumé, une œuvre des plus intéressantes, et que nous sommes reconnaissants à la Société des concerts de nous avoir fait entendre. Et puis, on ne peut guère avoir la prétention de porter un jugement définitif à la première audition d'une œuvre d'une architecture aussi compliquée, aussi fouillée, aussi ornée, et souvent d'une signification aussi profonde, qu'une symphonie dans la pensée de l'artiste. Au Conservatoire, surtout, dont la petite salle n'est composée que d'amis, pour ainsi parler, et n'est pleine que de vieux et de chers souvenirs. L'on n'y prend guère ses grades qu'à l'ancienneté!

Vous est-il arrivé, au printemps, de vous trouver seul au fond d'un parc, après le coucher du soleil? Pendant que vous regardiez les ombres du soir envelopper la verdure encore frêle et pâle des grands arbres, un trille s'est fait enttendre, bientôt suivi d'un second, puis des roulades les ont accompagnés, emplissant la campagne de leur chant, comme pour bercer son sommeil amoureux sous la veilleuse d'un croissant de lune. C'est le rossignol, Ainsi chante Mlle Ackté.

De tout temps, les compositeurs se sont plaints de la pauvreté des choses qu'on leur donnait à mettre en musique. Lisez les vies de Mozart, de Beethoven dont tout le génie n'a pu faire un chef-d'œuvre de *Fidelio*. Hændel fut plus heureux. Dans l'*Ode à Sainte Cécile* du poète anglais Dryden, il trouva une belle « matière », comme nous disions au collège, à développer en musique.

A la fin de sa vie, « après avoir erré dans les débauches et les pompes de la Restauration, Dryden entrait dans les graves émotions de la vie intérieure ; quoique catholique, il sentait en protestant les misères de l'homme ». Alors « il est vraiment poète ; il est troublé, soulevé par les beaux sons et les belles formes ; il écrit hardiment sous la pression d'idées véhémentes ; il s'entoure volontiers d'images magnifiques; il s'émeut au bruissement de leurs essaims, au chatoiement de leurs splendeurs; il est au besoin musicien et peintre ; il écrit des airs de bravoure qui ébranlent tous les sens, s'ils ne descendent pas jusqu'au cœur. Telle est cette ode pour la fête de Sainte Cécile, admirable fanfare où le mètre et le son impriment dans les nerfs les émotions de l'esprit, chef d'œuvre d'entrainement et d'art que Victor Hugo seul a renouvelé ».

Telle encore éclate en fanfare l'admirable musique que le majestueux, le pompeux Hændel écrivit sur l'ode du poète Dryden, et c'est merveille de voir quelle belle besogne font deux génies ensemble, en se prêtant un mutuel appui et s'entr'aidant de toutes les ressources de leur art.

Hændel entendait l'anglais, puisqu'il vécut longtemps en Angleterre où ses restes reposent à Westminster, ce n'est donc pas sur la traduction que nous avons entendue qu'il a travaillé, mais directement sur le texte; ou plutôt, retranchons ce vilain mot, et disons : aux sources mêmes de la poésie, c'est la Muse elle-même de la poésie, dans son langage imagé et magnifique, qui fit alliance avec sa divine sœur, et ce que la poésie elle-même est impuissante à dire avec des mots, la musique a pris à tâche de nous le faire entendre par sa toute-puissante et suggestive harmonie. Le sujet de l'*Ode à Sainte Cécile* convenait à merveille au grand musicien qui, justement parce qu'il était très grand et très profond, devait médiocrement réussir dans l'art inférieur du théâtre, de l'opéra, pour donner toute sa mesure dans l'oratorio.

L'*Ode à Sainte Cécile* a pour sujet l'éloge de l'harmonie considérée comme la force créatrice qui préside à l'ordre universel, comme la force attractive

qui lie les hommes dans l'amour, et comme force destructive, au jour du jugement dernier, avec la trompette de l'ange exterminateur.

Elle débute par une courte ouverture suivie d'un récit et d'un chœur :

La nature sommeillait encore
Dans un morne néant,
La nature. . . . . .
N'osait sur le chaos
Lever son pont géant.

Puis :

Douce harmonie
Du ciel fille bénie,
De toi naît l'ordre universel.

Dès les premières notes, nous sommes conquis, subjugués par l'autorité, par la mesure solide, massive, carrée, qui est la marque distinctive du maître, son allure ordinaire et souveraine. Il nous prend, il nous saisit, et ne nous lâchera plus jusqu'à la fin. Et voilà que s'avance Mlle Ackté, blonde et fluette dans sa robe blanche.

Sa voix est d'une fraîcheur délicieuse, d'une justesse parfaite, et elle se joue des difficultés les plus épineuses avec une aisance surprenante. Mais cette jeune femme n'est pas seulement une virtuose; elle est beaucoup plus. Rien n'était mieux fait que l'*Ode à Sainte Céeile*, pour lui permettre de mettre en valeur la souplesse de son talent et la variété de son jeu, bien qu'elle n'ait point fait un seul geste, gardant sa partition à la main. C'est que ce ne sont pas les bras en l'air qui nous touchent et nous émeuvent, c'est la sincérité de l'artiste, son émotion intime qui passe de son âme sur son visage, qui transparaît dans l'altération de sa physionomie, l'éclat de ses yeux, la chaleur de sa voix, et se communique à nous par les liens mystérieux et presque surnaturels de la sympathie. Si la facilité, le velouté, le don naturel, nous ont séduits dans les vocalises du duo avec la flûte, nous avons été secoués par la grande allure tragique du dernier morceau, *le Jugement dernier*.

Dans tout ce finale, d'une émotion si poignante, la voix et les moyens de Mlle Ackté n'ont pas faibli une minute; le cristal s'était changé en diamant. Il nous semblait encore entendre Mme Rose Caron, lorsqu'elle lançait, à la même place, les strophes fameuses : *Divinités du Styx*, en enveloppant toute la salle de ses yeux étranges et magnétiques, et nous ne pouvons pas faire de meilleur compliment à Mlle Ackté que de la comparer à la Brunedilde de *Sigurd*. Pour en revenir à l'œuvre de Hændel, et pour terminer, répétons donc que l'*Ode à Sainte Cécile* est d'une magistrale beauté, marquée d'un bout à l'autre au coin du génie et du sentiment religieux le plus intense et le plus pur. Elle a été interprétée en perfection par l'orchestre, les chœurs et Mlle Ackté.

ÉMILE PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Légende ailée de Wieland le forgeron,
par FRANCIS-VIELÉ GRIFFIN (Société du *Mercure de France*).

Wieland forgeait des épées. Il était plus fort que nul forgeron, plus habile aussi. Il forgeait en chantant. Mais un jour, il se lassa de l'épée, naïve et courte, vaine et brutale. Avec ses frères les chasseurs, il partit dans la forêt. Il aperçut Ervare l'Alvitte, la femme-cygne, plus blanche que les cygnes; il l'aima, la prit, l'emporta dans sa demeure. Et de son amour, il conçut un art ; le forgeron devint orfèvre : il cisela dans l'or une couronne. Mais l'Alvitte s'en fut; — c'est fini la saison des baisers. Les serviteurs du roi surprirent Wieland qui ne forgeait plus d'épées ; le roi le jeta dans une île solitaire où Wieland, pour avoir la vie sauve, devait forger des armes. Il forgea l'œuvre de haine, en haine du roi. Un jour la fille du roi vint dans l'île; curieuse et puérile, elle avait pris dans l'écrin du roi la couronne de Wieland et, l'ayant laissée tomber, brisée; elle la rapportait à Wieland pour qu'il la refît. Or Wieland tenait donc sa vengeance; la haine grondait en lui. Mais il mit le beau diadème sur le front de la fille du roi et la laissa s'en retourner. Wieland avait vaincu la haine. Il s'était élevé plus haut même que n'élève l'amour, que n'emporte l'art. Il conçut la vie comme l'incessant amour de la vie, comme le désir inassouvi que n'apaisent ni la victoire sur le fer dur, ni la volupté délicieuse, ni l'art enivrant, mais qu'une intensité nouvelle éveille sans cesse à d'autres rêves, à d'autres ardeurs... Ce poème de Vielé-Griffin est un de ses plus beaux, de ses plus puissants, de ses plus profonds. La composition, si simple, suivant le développement harmonieux de l'idée, nous entraîne, de degrés en degrés, à l'apothéose finale. La merveilleuse variété du rythme s'adapte aux épisodes divers du poème, délicats, joyeux, émouvants et sublimes : c'est d'abord la brise matinale, légère et chantante; puis elle se transforme en vent puissant, en vent farouche, l'immense tourbillon emporte la pensée ardente, puis, pacifique, l'installe aux calmes régions de l'éther.

Les Idees égalitaires, par C. BOUGLÉ (Alcan).

En même temps qu'il étudie les idées égalitaires, cet ouvrage cherche à préciser la méthode des sciences sociologiques et à montrer l'application de cette méthode sur un exemple précis. On ne manquera pas de discuter la thèse de M. Bouglé, mais on rendra certainement hommage à la vigueur et à l'originalité de sa pensée. Dans la suite des efforts divers tentés par la sociologie pour se constituer

comme une science, le travail de M. Bouglé marque une étape importante. Qu'est-ce que la sociologie? Tout, notamment. Comme toutes les sciences en formation, la sociologie a quelque peine à définir précisément l'objet même de ses recherches. Les questions sociales sont intimement liées aux questions morales; l'explication des faits sociaux peut être demandée aux circonstances historiques ou à des théories métaphysiques. Séparer la sociologie de ces alliages divers, la différencier de la morale, de l'histoire et de la métaphysique, c'est ce qu'il importait tout d'abord de faire. Les problèmes égalitaires, au point de vue moral, posent la question de savoir *s'il faut* traiter les hommes en égaux : le sociologue écarte cette question. Il étudie les idées égalitaires comme un fait positif que l'on constate, dont on recherche l'origine, dont on décrit le développement, et qu'en somme on *explique*. Cette explication, M. Bouglé prétend la trouver exclusivement dans les effets propres aux *formes sociales*: les idées égalitaires se développent au milieu des sociétés qui, dans un même temps, se montrent à la fois les plus denses et les plus mobiles, les plus homogènes et les plus hétérogènes, les plus compliquées et les plus unifiées. De telles conditions sociales se sont réalisées à deux reprises dans la civilisation occidentale, à la fin de la société gréco-romaine et dans les sociétés modernes : c'est pour cela que s'y sont manifestées avec une grande force d'expansion les idées égalitaires. Il est possible que M. Bouglé s'exagère le caractère positif de sa méthode; la métaphysique n'en est peut-être pas aussi absente qu'il le voudrait. Il est possible aussi que pour se différencier des historiens il ait réduit à l'état d'excessives abstractions les idées sociales, dont la liaison avec la réalité semble essentielle. Mais sa tentative, vraiment intéressante, est celle d'un esprit puissant et remarquablement conscient de ce qu'il veut faire.

La Passion de maître François Villon,
par Pierre d'Alheim (Ollendorff).

Comme la *Vie véridique de William Shakespeare*, de M. Georges Duval, récemment publiée par la même librairie, l'ouvrage de M. Pierre d'Alheim est une sorte de biographie romanesque. Biographie assez vivante, habile, ingénieuse, un peu trop même, peut-être, pour ne pas du tout donner l'impression du truqué. Vraiment, malgré tout son talent, très délicat, très sûr, M. Pierre d'Alheim semble se livrer, au cours de ces 350 pages, à un curieux et difficile exercice, qui lui réussit sans doute, mais où se trahit un effort un peu puéril. L'ouvrage est bien documenté, sérieusement préparé, très au courant. Tout ce qu'on sait de François Villon, M. d'Alheim le sait; il tient compte des plus menus faits et les utilise soigneusement: des œuvres mêmes de Villon, il sait tirer des renseignements nombreux. Tout cela se juxtapose, s'arrange et se complète : l'imagination du biographe supplée aux lacunes de l'histoire. Le décor dans lequel se déroule la triste vie du pauvre poète, juste dans l'ensemble, pourrait être critiqué dans le détail; mais c'est, en somme, assez vivant pour sembler vrai. M. d'Alheim s'est fait, pour raconter cette passion de maître François, un style archaïque aussi quinzième siècle que possible. Certes, on ne saurait trop déconseiller ces pastiches, toujours imparfaits, et si insupportables, je crois, pour tout le monde : car les ignorants ne comprennent pas les mots anciens et les savants aperçoivent trop aisément les bévues. M. d'Alheim a échappé aux plus gros défauts de ce genre en ne prétendant pas à une complète restitution du vieux langage; il a voulu donner seulement un air « du temps » à son récit en contournant un peu sa syntaxe, en semant de quelques vieilles expressions son vocabulaire : il l'a fait avec goût souvent.

André Beaunier.

Memento. — Il convient de signaler l'apparition d'une revue nouvelle, *la Grande France* (38, rue des Ecoles), dont J.-H. Rosny donne le programme dans un bel article que publie le premier numéro de la revue. La « grande France » s'oppose à la « plus grande Angleterre ». La publication que j'annonce affirmera les principes moraux, intellectuels, désintéressés qui font, dans le monde, la grandeur du rôle de la France. — Chez Plon, le second volume du *Tour d'Asie* de M. Marcel Monnier, contenant le voyage dans *l'Empire du Milieu*. Cet excellent ouvrage, un peu confus, d'un style un peu terne, est plein de renseignements intéressants sur l'état actuel de la Chine et du Japon, sur le rôle qu'y jouent les différents pays d'Occident; il documentera utilement les personnes que préoccupe la question de la prépondérance européenne en extrême Orient. — Chez Pedone, *l'Égalité*, par Ch. Bertheau. L'auteur examine l'égalité dans l'ordre civil, fiscal, politique et économique, combat le collectivisme et résout la question sociale en donnant de généreux conseils aux chefs d'industries et aux riches. Il n'est pas évident que ces conseils seront entendus. — Chez Plon, *Magyars et Roumains devant l'histoire*, par A. de Bertha, étude intéressante et consciencieuse faite, d'ailleurs, du point de vue hongrois. — Chez Fayard, *la France noire*, par Paul Desachy, excellent manuel d'anticléricalisme. — Chez Alcan, *Idéologie*, pas M. Douhéret, recueil de petits discours un peu philosophiques qui, finalement, aboutissent, au pur et simple christianisme. — A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'étude de l'allemand a fait en France de considérables progrès depuis quelque dix ans et les jeunes hommes ne sont plus si rares parmi nous, qui entendent sinon parlent couramment la langue allemande. Que n'a-t-on tenté d'ailleurs pour rendre cette étude moins aride? Parmi les procédés les moins fastidieux — je dirais presque les plus attrayants — imaginés en faveur des petits Français désireux de lire un jour Gœthe et Heine sans trop de mal, vous connaissez sans doute celui qui consiste dans un échange de lettres avec un correspondant allemand : l'écolier français écrit en allemand à un écolier allemand qui lui répond en français ; sous l'œil du professeur, ils se corrigent mutuellement et se renvoient leurs missives. Or, si j'en crois les chiffres que vient de publier le bureau qui centralise à Leipzig les demandes de correspondants, — *Centralstelle für internationalen Briefwechsel* — nos élèves goûtent fort ce moyen de se familiariser avec une langue de prime abord singulièrement rébarbative et qui ne livre qu'aux vrais laborieux ses mystérieuses beautés : 158 écoles françaises, en effet, sont inscrites à Leipzig, dont 149 lycées de garçons, 18 lycées de jeunes filles, 7 établissements d'enseignement libre, 5 écoles normales d'instituteurs, 2 écoles primaires supérieures, 4 séminaires. Le bureau central de Leipzig fonctionne sous la haute direction d'un homme de rare valeur, M. le Dr Martin Hartmann.

Angleterre.

Décidément, il se pourrait bien que l'idée de la coéducation des sexes fût autre chose qu'une pure suggestion de l'enfer en mal de perdition humaine. C'est du moins ce que tend à prouver un sérieux article paru dans le dernier numéro de la *Westminster Review*.

Mr John Ablett y rappelle, en les développant, les arguments qui militent pour le régime de la coéducation. Son article est, en dernière analyse, un nouveau plaidoyer en faveur du système qui, en général, effarouche si fort les mamans, que préconisent avec ardeur les féministes et dont un très maladroit essai d'application aboutit chez nous, voici quelques années, à un scandale que l'on n'a peut-être pas oublié. Ce plaidoyer, d'ailleurs, ne manque point d'originalité. Outre qu'il nous offre un amusant exemple de ce curieux mélange de hardiesse et de sens pratique où se distingue couramment l'esprit anglais, il ne craint pas de donner au problème qu'il agite toute l'ampleur qu'il comporte, ses véritables proportions. Mr Ablett relève la finale absurdité d'un système d'éducation qui sépare les sexes au moment où, encore qu'inconsciemment, l'œil est le plus clairvoyant et où les sexes précisément s'observeraient avec le plus de profit, apprendraient le mieux à se connaître. Cette séparation, pense Mr Ablett, est l'origine d'un vaste malentendu — « le duel des sexes » — qui lui-même engendre toutes les misères de l'ordre passionnel. Au surplus, la Nature n'a point entendu les choses ainsi, qui réunit, quand bon lui semble, deux enfants de sexes différents dans le sein de la même mère, qui donne aux deux sexes le même lait, qui leur prescrit des devoirs et leur assure des droits identiques, qui veut enfin qu'ils se connaissent, pour s'aimer selon la Beauté.

Du reste, qu'attendre, se demande encore Mr Ablett, qu'attendre d'un mode d'éducation qui, sous prétexte le plus souvent de sauvegarder la morale dans le peuple des enfants et des adolescents, souligne brutalement et entoure d'un irritant mystère les différences intersexuelles?

Un philosophe dont le nom m'échappe — et c'est une femme je crois, — a dit que : pour réformer notre société, il conviendrait d'abord de réformer parmi nous la notion de l'amour. Le mot ouvre de vastes aperçus — et ceux qui reconnaissent qu'il y a du bon dans cette façon de voir comprendront la portée du problème qu'agite Mr Ablett... quelles que soient d'ailleurs les réserves que commande une matière aussi délicate. Mais j'espère avoir l'occasion de revenir sur la question,... car après tout l'absurde expérience de Cempuis ne fut peut-être rien moins que probante.

John Ruskin vient de mourir. L'auteur des *Lois de Fiesole* posa les principes d'une « religion de la Beauté ». Un sens profond de la nature et un immense amour de la pureté resteront les deux traits les plus saillants de cette grande figure, à première vue un peu étrange. Ces esprits rares, aigus et précieux que sont les « esthètes anglais » communièrent avec ferveur, cinquante années durant, dans l'admiration de Ruskin. C'est à Ruskin que le *Préraphaélisme* doit d'avoir triomphé devant les plus aveugles comme une des plus nobles manifestations de la pensée artistique.

Il est d'ailleurs permis d'estimer que Tolstoï oublia par trop l'écrivain de *la Paix et la Guerre* lorsqu'il proclama Ruskin le plus haut génie de son temps.

La *Review of reviews* du 15 janvier est particulièrement intéressante. M. Stead, il faut le reconnaître, avait fait tout ce qui dépendait de lui pour empêcher la guerre du Transvaal. Il avait prévu et prédit, il y a deux ans au moins, que, pour soutenir le rôle de *plus grande Bretagne* (greater Britain), l'Angleterre devrait réorganiser son armée sous peine de s'exposer aux pires désastres. Il rappelle cette prédiction et énumère avec une impitoyable exactitude les fautes du ministère, de l'état-major et des généraux.

Mais ce n'est pas tout.

Dans un second article intitulé : l'*Angleterre dans la vallée de l'humiliation*, avec un singulier mélange de sens pratique, de religiosité et d'*humour* il expose de nouveau la situation du côté le plus noir, le plus effrayant et le plus pénible pour ses compatriotes, mais c'est le péril *français* qui l'épouvante le plus. L'humiliation est profonde, mais, dit-il, il faut bien avouer que tous les sermons, tous les raisonnements, toutes les prières du monde auraient été bien moins efficaces que les balles des Boers pour abattre l'orgueil et la vantardise des Anglais. Le Goliath britannique a été vaincu par le David boer; heureusement qu'à la différence du petit héros juif qui avait immédiatement coupé la tête à son ennemi ter-

rassé, les Boers n'ont pas su poursuivre leurs avantages. Mais, après trois mois de guerre, les Anglais ont perdu 7000 hommes et les Boers 1000 seulement, et M. Winston Churchill déclare, d'après une expérience personnelle, qu'un soldat boer vaut trois soldats de la Reine et qu'il faudra 250 000 hommes pour s'en tirer. Et ce n'est pas tout; ce « ramassis de paysans » qui devaient fondre sous le regard de l'armée anglaise comme la neige au soleil ont l'impertinence de se montrer beaucoup plus chevaleresques que leurs adversaires auxquels ils donnent des leçons d'humanité et de vrai christianisme.

L'humiliation est bien réelle et universelle. L'évêque de Londres a adressé à son clergé pour le 1er janvier une lettre admirable, où il proclame « que l'Église a fermé ses oreilles à la voix de Dieu, qu'elle a fait de la politique, qu'elle a méconnu son rôle. A elle de s'humilier aujourd'hui, de reconnaître qu'elle a failli à sa mission. Il faut que l'Angleterre ait moins de confiance dans sa propre sagesse, plus de sympathies pour les autres nations, plus de charité pour tous les hommes. »

Très bien! dit M. Stead, mais parions que si Buller, Methuen, Gatacre, avaient remporté trois brillantes victoires, la lettre de l'évêque n'aurait pas paru. — Ce n'est pas impossible.

M. Stead examine ensuite les mauvais desseins de l'*Ennemi du genre humain* à l'égard de l'Angleterre. L'esprit malin (!) prépare le coup de grâce, une atteinte mortelle au cœur de l'Empire. C'est simplement l'invasion de ce pays par une armée de 100 000 Français débarquant sur la côte du sud, ne trouvant devant eux ni soldats, ni canons, allant prendre Londres et brûler Woolwich, l'unique arsenal de l'Angleterre! M. Stead a l'air de croire absolument à ce danger; il donne un plan des positions défensives autour de Londres; il voit, presque de ses yeux, ses voisins s'engager dans un *predatory raid*. Et pourquoi cette guerre entre la France et l'Angleterre, en paix depuis plus de quatre-vingts ans? en raison de l'irritation provoquée par les mauvais procédés de Fashoda; au moindre incident, le feu prendra aux poudres et l'Angleterre ira tout droit à un nouveau Sedan. Parallèle entre M. Chamberlain et Émile Ollivier.

Voici la conclusion de M. Stead:

« Il peut arriver que, dans sa miséricorde, la Providence nous inflige, dans l'Afrique du Sud, un désastre suffisant pour nous obliger à regarder les choses sérieusement et bien en face; mais si les leçons écrites en lettres de flamme sur les frontières de l'Afrique méridionale venaient à s'oublier dans le joie d'une marche victorieuse sur Prétoria, nous pourrions craindre de trouver notre Sedan beaucoup plus près de chez nous et de dire adieu à notre situation de grande puissance parmi les nations de la terre! »

États-Unis.

Ici même, j'ai rapporté, il y a huit jours, le jugement formulé par un critique russe d'une certaine notoriété sur le dernier livre de M. Zola. M. Baulgakoff estime qu'en exaltant « le culte de la maternité et des familles nombreuses », l'auteur de *Fécondité* a rendu à la France un « signalé service ». Ce jugement implique de toute évidence une appréciation plutôt sévère des mœurs françaises. Or, voici un autre son, qui nous vient, celui-là, d'Outre-Mer. Un journal américain rapproche — savoureux paradoxe! — ces deux noms: Léon Tolstoï, Émile Zola, ces deux œuvres: *Fécondité*, *la Sonate à Kreutzer*, et l'auteur de l'article, qu'un long séjour en France, dit-il, a renseigné sur nous, écrit: « Les familles françaises sont les plus heureuses qu'il y ait sur terre et cela tient précisément à ce fait qu'elles sont peu nombreuses: les parents ont le temps de se soucier de leurs enfants et le loisir de leur témoigner leur affection. Les filles se savent tendrement aimées et se résignent à la gêne, on ne les jette pas sur le pavé en les réduisant à gagner leur pain comme elles pourront. La mère, telle que les mœurs françaises l'ont faite en France n'a sa pareille nulle part et je ne sais pas de meilleure épouse. »

Italie.

Parmi les innombrables essais de synthèse que nous vaut dès maintenant la fin du siècle, il faut signaler cette sorte d'*encyclopédie parlée* qu'un professeur italien, M. Fradeletto, a imaginée. M. Fradeletto organise une série de conférences qui auront lieu au théâtre de Venise et qui plus tard seront réunies en un volume sous ce titre: *Il testamento del secolo*. Le promoteur de l'idée a convié des spécialistes, parfois éminents, à exposer le travail accompli et les progrès réalisés au cours de ces cent dernières années dans les divers ordres de la pensée humaine: le député Émilio Pinchia étudiera *le mouvement social*, le député Galimberti, *le mouvement religieux*, le marquis Filippo Crispolti parlera sur *la papauté au XIXe siècle jugée par un catholique*, Ugo Ojetti, sur *les arts et les lettres* et Gilberto Secrétant sur *la vie publique*, Pietro Mascagni dissertera sur *l'évolution de la musique* tandis que le Dr Morasso examinera cette curieuse question: *le bonheur individuel dans notre siècle...* etc.

Russie.

Tandis que les amis de la Paix cherchent à se concerter par-dessus les frontières en vue de susciter une médiation entre l'Angleterre et les Républiques sud-africaines, le *Novoye Vremya* proclame sans ambages que le gouvernement russe ne commettra certainement pas cette bévue d'aider John Bull à sortir d'une situation de jour en jour plus critique. On ne saurait confesser ses ambitions avec plus de franchise. Après cette déclaration du grand journal russe, il semble bien que ce soit aux Anglais à venir d'eux-mêmes à résipiscence... et les démarches des pacifiques ne signifient peut-être plus grand'chose.

Au reste, la joie qui a accueilli en Allemagne le récent et si ferme discours de M. de Bülow au Reichstag est pour prouver aux pacifiques d'outre-Rhin — les plus ardents en l'occurrence — le peu d'écho que leur voix éveille dans l'opinion publique.

G. C.

Paris — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 38831. *Le Directeur-Gérant:* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME XIII. **3 FÉVRIER 1900.**

LES JÉSUITES ET L'ENSEIGNEMENT LAIQUE [1]

Le Père Joseph Burnichon est un rédacteur ordinaire des *Études publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus*, cette revue que devraient lire assidûment tous ceux qui, voulant défendre l'idéal social dont la Révolution française et l'esprit scientifique fournissent les principes, auraient intérêt à se tenir au courant des dispositions des adversaires. Et si, parmi ces adversaires, il en est de plus bruyants, il n'y en a pas de plus irréconciliables ni de plus actifs que la Compagnie qui rédige les *Études*.

Les articles qui composent le volume intitulé *Du lycée au couvent* ont paru dans les *Études;* c'est dire, s'il en était besoin, que ce n'est pas une pensée individuelle qui s'y exprime; et ainsi, il y a un double intérêt pour nous à le feuilleter.

Le Père Joseph Burnichon, S. J., est un homme de talent, de savoir, d'esprit, de goût même, quand la malveillance n'abolit pas ce sens en lui. Il s'exprime avec politesse, avec modération ; et l'on pourra trouver des calomnies dans son livre, on n'y trouvera point d'injures. Il entre-bâille pour nous les portes des établissements ecclésiastiques : il nous fait visiter l'école des missionnaires du Valentin, les collèges secondaires de sa Compagnie. Il ne nous en montre que ce qu'il veut nous montrer; mais un visiteur intelligent et attentif devine plus qu'on ne lui montre, et tire instruction de sa visite. Le Père Joseph Burnichon m'intéresse aussi quand il parle du chant liturgique et des cantiques populaires, faisant écho parfois à M. Huysmans, qui est décidément en voie de passer au rang d'auteur pieux, ou quand il dispute avec M. Demolins sur la supériorité des Anglo-Saxons ou sur l'école des Roches. Mais l'intérêt essentiel et le profit du livre sont, naturellement, pour nous dans la guerre menée contre l'enseignement laïque. Guerre sans ménagement, ni pitié, ni respect, malgré la réserve du langage; il s'agit de démolir l'Université, les lycées de jeunes filles, les écoles primaires laïques de garçons et de filles : aucun moyen d'attaque ne sera épargné, et la critique des méthodes et des programmes se fera souvent par la diffamation des maîtres et des élèves. Sans doute la sainteté du but justifie tout.

Je voudrais, dans le livre du Père Burnichon, rechercher deux choses : la méthode, d'abord, par laquelle il cherche à jeter le discrédit sur tous les établissements laïques d'instruction; cette méthode découverte nous découvrira la valeur des arguments. En second lieu, les aveux de l'auteur sur l'esprit et le but de son parti ; quelques phrases, semées çà et là, naïvement et sans dessein, sont d'une singulière édification, et jettent une vive lumière sur le sens de la campagne si vigoureusement menée par les cléricaux d'aujourd'hui.

* *
*

La méthode du Père Burnichon apparaîtra bien dans un passage où il n'est pas question de l'enseignement. Notre auteur prend occasion du jubilé de la reine Victoria pour faire ressortir le contraste du jacobinisme français avec le libéralisme anglais, et

(1) *Du lycée au couvent*, par le Père Joseph Burnichon, S. J. Paris, Victor Retaux, 1900, in-18.

apitoyer le lecteur sur le catholicisme, si persécuté en France, tandis qu'il est si libre en Angleterre.

Nous avons, nous religieux français, dit-il, des raisons spéciales de nous associer cordialement aux joies du peuple anglais. Nous avons trouvé chez lui une liberté que notre pays, tombé aux mains des sectaires, nous refusait. Quand des hommes néfastes infligeaient au gouvernement de la France la honte de crocheter les portes des couvents, déclarant ainsi que la République ne pouvait supporter la liberté de la prière et de la charité, nous avons reçu en Angleterre une large et sympathique hospitalité. Nous y avons vu les institutions et les œuvres catholiques s'épanouir sans entraves, jouissant du respect que cette nation sait rendre à tout ce qui est respectable.

Dans toutes les parties du monde régies par les institutions anglo-saxonnes, nos frères catholiques jouissent paisiblement des franchises communes; nos prêtres et nos missionnaires sont unanimes à se féliciter de vivre sous le drapeau de la Grande-Bretagne et de la libre Amérique (1).

Voilà un argument qui se présente bien, et qui d'abord déconcerte. Il semble que le fait soit là, sous nos yeux, indéniable. Pourtant, à la réflexion, on trouve que cet argument saisissant n'est, à tout prendre, qu'un sophisme. Les circonstances, dans le cas des Anglo-Saxons et dans le cas de la France, sont absolument différentes: et l'on n'a pas le droit, en bonne logique, de les négliger. Le Père Burnichon, qui humilie la république française devant les nations anglo-saxonnes, devrait bien dire ce qui fait celles-ci si libérales. La liberté du catholicisme, en ces pays, a pour base le principe protestant du libre examen : là se fonde le droit égal des sectes. Si la France ne connaît pas aussi nettement ce principe, c'est qu'elle est encore trop catholique d'éducation : elle a peine à tolérer les dissidences. Est-ce là ce que le Révérend Père voulait nous faire comprendre ?

N'est-il pas clair aussi que, dans ces pays protestants, les catholiques, qui sont en minorité, ne pouvant prétendre à la domination, se contentent de l'égalité ? Voilà la condition de leur liberté. Le Père Burnichon oserait-il dire que les catholiques américains ou anglais, que les jésuites français en Angleterre, se comportent à l'égard des institutions américaines et anglaises comme se comporte le parti catholique français à l'égard de nos institutions républicaines ?

Enfin il n'ignore pas sans doute que ce parti a chez nous un passé politique que n'a pas le catholicisme américain : aux États-Unis, le groupe religieux qui relève de Rome n'éveille dans la conscience nationale aucun souvenir inquiétant. Quant à l'Angleterre, qui ne sait par quelle voie elle s'est acheminée à ce régime qu'on nous vante ? Notre auteur est trop lettré pour ne pas connaître le cri *No popery*, et la puissance qu'il peut avoir, même à l'heure présente, sur le peuple anglais, et les effets qui suivraient aussitôt s'il était poussé dans les rues de Londres. Que ne nous dit-il, ce qui est vrai, que la liberté donnée aux catholiques est la conséquence de la défaite du catholicisme, et de la conviction populaire que cette défaite est irréparable ? Le jour où cette conviction serait ébranlée, est-il bien assuré de ce qui se passerait dans cette libre et tolérante Angleterre ? Qu'il se rappelle Henri VIII, Édouard VI, Élisabeth, l'échafaud, le feu, la corde, la prison, les couvents spoliés, les abjurations forcées, la loi définissant la croyance, le spirituel asservi au temporel ; Jacques Ier, et les catholiques exclus de Londres et de la cour, astreints à ne pas s'éloigner de leurs domiciles sans une permission signée du magistrat, incapables d'être médecins, avocats, juges, astreints à faire leurs enfants protestants, obligés à prêter serment de rejeter la suprématie temporelle du pape ; la reine Henriette suspecte et haïe de son peuple pour deux douzaines d'oratoriens et de capucins qu'elle a amenés de France et qu'il lui faut y renvoyer ; Charles II et le bill du *Test*, obligeant tous les fonctionnaires à nier par serment la transsubstantiation et le pouvoir de Rome, et l'Angleterre interdite à tout prêtre catholique *sous peine de mort;* puis, sur une dénonciation suspecte, 2000 catholiques en prison, 8 jésuites, plusieurs seigneurs pendus et coupés en quatre, et les catholiques exclus du Parlement, si bien que jusqu'en 1829 il n'y aura plus un lord catholique ; Jacques II chassé du trône pour son orthodoxie romaine, et l'acte de tolérance, après la révolution de 1688, excluant les catholiques de la liberté assurée aux autres sectes, même les plus bizarres.

Voilà, mon Révérend Père, les fondements de la liberté dont vous jouissez en Angleterre. La voudriez-vous en France au même prix ? Trois cents ans de persécutions furieuses ou de servitudes humiliantes, pour obtenir ensuite un traitement égal ? Cela ne vous paraîtrait-il pas un peu chèrement payé ? Nous-mêmes, vos adversaires, nous ne voudrions pas vous offrir le marché. Nous préférons des voies plus douces, plus conformes à nos principes, au risque de ne vous fournir que des raisons de crier sans vous ôter la force d'agir. Mais voudriez-vous seulement subir la loi qui émancipa les catholiques anglais en 1829 ? Ils devaient, pour être admis à siéger au Parlement, s'engager par serment à ne rien faire contre l'église anglicane, la religion protestante, ou le gouvernement protestant. Si notre république imposait à un candidat une condition pareille, que

(1) [illegible]

ne diriez-vous pas ? Loi de liberté en Angleterre, loi de tyrannie chez nous : parce qu'en Angleterre elle abolissait un régime plus dur, et que chez nous elle serait une aggravation de régime : preuve qu'après tout la république ne vous a point tant maltraités. Il ne sert donc de rien de comparer l'état présent de la France à l'état présent de l'Angleterre : il n'y a pas d'analogie entre les deux états. Pour faire des comparaisons exactes, il faut comparer la France du XIX[e] siècle à l'Angleterre du XVI[e] ou du XVII[e] siècle. Nous nous débattons aujourd'hui, comme elle alors, contre la domination de Rome ; et ce qu'il faut admirer, ce n'est pas le libéralisme anglais, préparé de si rude façon, c'est la douceur du génie français, la tolérance de la philosophie française, la justice de la république française, qui nous inspirent une invincible répugnance contre les moyens violents et efficaces devant lesquels l'Angleterre n'a jamais reculé, tant qu'elle a cru avoir à craindre le papisme. Nous, nous avons fait cette gageure de nous défendre sans manquer à nos principes, rendant par ce respect la lutte plus longue et plus difficile, compromettant même notre victoire pour ne pas la mal gagner. L'Église serait imprudente de nous trop offrir la leçon de l'Angleterre : si elle nous la faisait jamais recevoir, ses agents auraient sans doute plus de raisons qu'ils n'en ont de maudire la France libérale.

Dans cette argumentation, on voit un trait de la méthode du Révérend Père : il consiste à jeter de la poudre aux yeux par un rapprochement spécieux, à s'autoriser d'une analogie apparente pour tirer arbitrairement une conclusion qui paraît évidente et qui est fausse. En voici un autre trait : insinuer ce qui ne peut se prouver, et sans dire qu'une chose est, parce qu'on serait trop aisément contredit, laisser l'impression, impossible à effacer, qu'elle est.

Le Père Burnichon parle de la mère Marie du Sacré-Cœur et de son livre, qui a fait du bruit, sur *les Religieuses enseignantes et les Nécessités de l'Apostolat*. On sait que quelques membres du clergé et des laïques se sont émus de cette franche déclaration de l'infériorité de l'instruction donnée dans les couvents, et de la pauvreté intellectuelle de ces maisons, et qu'ils sont entrés hardiment dans les vues de l'auteur qui voulait réformer les établissements ecclésiastiques où l'on élève les jeunes filles, et former un personnel de maîtresses éclairées, intelligemment chrétiennes, à la hauteur enfin de nos maîtresses laïques, de nos *agrégées* tant diffamées. On sait aussi que la majeure partie du clergé s'est effrayée, que Rome a condamné : dans l'œuvre de la Mère Marie du Sacré-Cœur, on a aperçu non l'utilité d'une réforme, mais le danger de l'aveu ; on a craint cet hommage rendu à la concurrence laïque ; on a eu peur, en reconnaissant les vices de l'éducation des couvents, d'inquiéter la clientèle. Pour des intérêts de boutique, la Mère Marie du Sacré-Cœur a été blâmée. Le Père Burnichon ne manque pas de protester contre ce livre : il résume ainsi l'impression dominante dans les milieux catholiques : « Si l'on s'était proposé de faire beaucoup de tort aux communautés religieuses vouées à l'enseignement, on n'aurait pu mieux s'y prendre. » De là à soupçonner que ce livre n'était qu'une manœuvre des adversaires de l'Église, il n'y a qu'un pas. « On s'est demandé çà et là si le nom de la signataire n'était pas un masque sous lequel se cachait un ennemi des religieuses enseignantes ? » Ne serait-ce pas l'Université qui aurait dicté ce fâcheux écrit ? N'est-elle pas bien capable de cette perfidie ? « Pareil doute était bien permis », assure le Père Burnichon. Il avoue que l'enquête a détruit ce doute. « L'auteur appartenait bien au monastère d'Issoire, en Auvergne... Les intentions étaient excellentes. Là-dessus tout le monde est d'accord. »

Ainsi donc la Mère Marie du Sacré-Cœur est justifiée. Attendez : j'ai omis tout à l'heure une phrase, la voici : « Bien qu'elle ait des rapports avec les universitaires, ajoutait-on, il n'est pas possible de leur attribuer la composition de l'ouvrage. » *Il n'est pas possible* : voilà qui est net, et l'on n'accusera pas le Père Burnichon de ne pas se rendre à l'évidence. Sa responsabilité est dégagée ; il n'affirme rien : il énonce même la certitude de l'inanité de l'imputation. Mais attendez encore. La même phrase, qui détruit l'attribution de l'écrit aux universitaires, constate les rapports de l'auteur avec les universitaires : et tout ce qui a été nié positivement va être rétabli par insinuation.

Toutefois, continue le Père jésuite, l'apparition des universitaires à l'horizon méritait d'être remarquée. On a fait en ces derniers temps une campagne déplorable qui n'allait à rien moins qu'à décourager les catholiques de la lutte sur le terrain scolaire... Il y a quelques mois, la *Revue de l'Enseignement chrétien*... montrait... qu'elle était conduite par des universitaires et quelques abbés en contact un peu trop immédiat avec l'Université. *Voici maintenant que le tour des couvents est venu.*

Une autre raison qui autorisait les doutes sur la véritable origine du livre, c'est qu'il contient une quantité de pages qui sonnent faux. Quand on nous parle, à nous religieux, de nos affaires..., il ne nous est pas bien difficile de reconnaître si l'on est de la maison, ou du dehors. *L'accent du livre nous a paru*, en bien des endroits du moins, *dénoter une personne du dehors* (1).

Que reste-t-il, après cette addition, de l'absolution donnée à la Mère Marie du Sacré-Cœur ? de la déclaration qu'*il n'était pas possible* d'attribuer la com-

(1) P. 332.

position de l'ouvrage aux universitaires? La tactique est celle des universitaires; l'esprit n'est pas d'une religieuse : quel lecteur n'en gardera l'impression que le fait, qui ne paraît pas possible, est vrai? Sans nier ce qu'il sait être vrai, le Père Burnichon s'arrange pour que le lecteur soit invinciblement disposé à croire le contraire de la vérité.

Adresses de raisonnement, qui font valoir les apparences favorables et masquent les faits contraires à la thèse, insinuations couvertes qui font l'impression d'une affirmation sur le lecteur sans faire peser la responsabilité d'une affirmation sur l'auteur, voilà les deux traits de la méthode qu'il faut bien saisir pour comprendre l'habileté et le danger de l'ouvrage. Voyons maintenant comment le Père Burnichon l'emploie à la déconsidération de l'enseignement laïque.

Deux parties de cet enseignement ont l'honneur d'exciter chez nos adversaires une hostilité particulière : les écoles primaires et les collèges de jeunes filles.

A l'école primaire, le P. Burnichon consacre un article qui vaut la peine d'être lu. Il l'intitule : *Vacances de Pâques; Souvenirs et Impressions d'un Missionnaire*. Le Père a été prêcher le carême dans une paroisse de campagne. Il a regardé les écoles. L'école des garçons n'est pas ménagée, bien entendu ; il faut voir notre jésuite louvoyer entre deux affirmations, l'une vraie, dont la proclamation est dangereuse : que le paysan est aujourd'hui irréligieux; l'autre fausse, dont l'insinuation sera utile : que le paysan est irréligieux par peur, sous la terreur républicaine. Il s'efforce, en constatant le fait, de faire entrer dans les esprits l'explication. L'école neutre est l'école athée, l'école athée est l'école corruptrice : par elle la moralité s'en va, le patriotisme s'en va. Le Père Burnichon n'affirme pas, mais il suppose que le catholicisme est seul capable d'enseigner le patriotisme : il se demande « dans quelle forme et dans quelle langue les nouveaux apôtres pourront bien annoncer à nos ruraux cet évangile destiné à remplacer l'ancien..., et leur traduire de façon à être entendu le *Dulce et decorum est pro patria mori* (1) ! » Mais qui donc a dit cela? On croirait vraiment que ces mots sont de l'Évangile, et non d'un de ces païens qui ont su réaliser « la morale séparée de la religion ». Il ne faut pas que les cris de ralliement et une tactique d'un moment fassent illusion : s'il plaît au catholicisme français d'aujourd'hui de se faire un monopole de l'exploitation du patriotisme, nous ne pouvons oublier que le catholicisme est par essence, par le sens même du mot qui le nomme, cosmopolite, et que si des catholiques, en tout pays, en tout temps, ont été des patriotes, ils ne l'étaient pas par la force de leur catholicisme, mais en vertu de quelque chose qui était en eux, quelque chose d'extérieur au catholicisme, et qui, s'il n'en était pas la contradiction, en était du moins la limitation. Enseigner le patriotisme, j'admets que l'école catholique le fasse comme l'école laïque : seulement elle ne le fait pas en vertu de son principe, mais du nôtre, qu'elle nous emprunte ici.

(1) P. [illegible]

Pour la moralité, le Père Burnichon lance à nos écoles une accusation grave : « On a beaucoup parlé des lamentables conséquences de l'éducation organisée en dehors de toute religion. Le progrès de la criminalité, surtout dans le jeune âge, n'a pas tardé à s'ajouter à la liste de tous les autres progrès ; c'est le moins contestable peut-être, mais il n'est pas de ceux dont on se vante (1). » Ainsi le progrès de la criminalité est imputé à l'école laïque. Mais d'abord ce progrès est-il réel? Justement, le jour où je lisais l'article du Père jésuite, un rapport officiel, qui me tombait sous les yeux, me fournissait cette constatation :

Les résultats favorables signalés dans nos statistiques annuelles depuis 1894 continuent à s'accentuer. *Cette baisse persistante des courbes graphiques de la criminalité donne lieu de penser qu'il ne s'agit pas d'une oscillation passagère, mais d'une tendance durable,* qui accuse une réelle amélioration, bien insuffisante encore, il est vrai, de notre état social au point de vue criminel (2).

Il y a là un progrès social qui paraît incontestable. Le Père Burnichon m'autorisera-t-il à le porter au compte de l'école laïque? Je le devrais, en raisonnant comme lui. Je ne le ferai pourtant point sans examen, parce que j'ai moins souci de prendre des avantages sur lui que de raisonner exactement. Je sais trop combien de causes influent sur la criminalité, et peuvent en déterminer l'accroissement ou la diminution. Aussi, quand je n'aurais pas la statistique de 1897 pour me faire douter de l'affirmation de l'auteur, quand le progrès de la criminalité serait un fait certain, je nierais la conséquence si légèrement tirée par le Père Burnichon. Je lui dirais : « Vous accusez l'école laïque. Mais favorise-t-elle la démoralisation? ou bien est-elle impuissante à l'empêcher? ou bien la retarde-t-elle seulement sans l'arrêter? Avez-vous fait, dans le total des crimes, la part de l'école laïque et la part de l'école catholique? Prouvez que les régions catholiques de la France ont une moralité meilleure? prouvez que la Bretagne fournit moins

(1) P. 39.
(2) Compte général de la criminalité en France pendant l'année 1897 paru au *Journal Officiel* (le *Matin* du 2 janvier 1900). Les homicides, viols, vols de grand chemin à main armée, coups et blessures, tous les actes de sauvagerie et brutalité sont en forte baisse.

de filles-mères ou de filles publiques qu'une province, comme vous dites, déchristianisée. Prouvez qu'on y boit moins. Il y a tant d'influences qui agissent hors de l'école, contre l'école! Le paysan se gâte d'abord et surtout par le cabaret; l'obstacle à une diminution plus sensible de la criminalité, c'est l'alcoolisme, et non pas la désertion de vos églises. Et quelle école laïque n'est pas aujourd'hui une chaire élevée contre l'alcoolisme? Ensuite le paysan se démoralise, — c'est vous qui le dites, et je vous laisse la responsabilité de l'affirmation, — par la caserne :

> Malheureusement le service militaire ne tarde pas à jeter les pauvres jeunes gens à la caserne. Là ils ont vite fait de se déniaiser. Si, par rapport à la pratique religieuse, ils n'ont plus rien à perdre, trop souvent ils y laissent ce qui leur restait encore de simplicité et de moralité (1)!

Est-ce vrai? J'espère que ceux qui connaissent les choses de l'armée pourront réfuter les graves accusations du Père Burnichon. Si c'est vrai, c'est là, de son aveu, une cause de démoralisation dont l'action peut s'exercer puissamment, longuement, et où l'école laïque, certes, n'a rien à voir.

Voilà par quel tissu d'affirmations téméraires et de raisonnements arbitraires on jette sur l'école laïque toute la responsabilité de faits mal prouvés, et dont en tout cas il est bien sûr qu'elle n'est pas la seule cause : il n'est pas même sûr qu'elle en soit du tout cause, pour quelque part que ce soit.

Mais ce procès de l'école des garçons n'est qu'un jeu. L'Église s'irrite surtout qu'on lui dispute la conscience féminine : tout l'effort de notre écrivain se porte sur l'école des filles. « Madame l'Institutrice », nous dit-il, a trois enfants. « Elle a voulu remplir tous ses devoirs de mère, et tandis qu'elle distribuait aux petites filles de sa classe le lait de la science, elle abreuvait, sans métaphore aucune, ses propres enfants (2). » Et voilà un spectacle ridicule et choquant — pour nos délicatesses mondaines. Le Père Burnichon a vu la campagne : il ne peut ignorer qu'il n'y a pas dans l'école une petite fille qui n'ait vu cent fois ce spectacle au village, qui n'ait vu à l'étable les agneaux et les veaux sous leurs mères : pour une imagination paysanne, ces choses-là n'emportent ni ridicule ni dégoût. Et si l'institutrice remplit en toute simplicité ses devoirs de mère, en toute simplicité les petites filles n'y feront aucune attention; elles ont assez vu leurs mamans ou leurs voisines donner le sein à leurs enfants. Le Père Burnichon sait bien cela. Mais voici le but de ce propos : il faut faire valoir le célibat ecclésiastique. Il faut montrer l'institutrice, mère de famille, occupée de ses devoirs personnels, et de ses intérêts personnels, et négligeant ses devoirs professionnels, mesurant son dévouement à ses élèves. C'est le grand argument catholique, il sert à battre en brèche l'école laïque comme l'église protestante. Comme si toutes les adresses d'argumentation pouvaient prévaloir contre cette vérité sensible : que ce ne sont pas les femmes sans enfant qui aiment le mieux les enfants; que les mères seront toujours plus vraiment et délicatement maternelles que les femmes qui, par volonté ou par accident, n'ont pas été mères; que les meilleures leçons sont les leçons de l'exemple, et que pour préparer les enfants à la vie de famille, rien ne vaut le spectacle honnête et sain de la vie familiale chez les maîtres. Il est faux et il est *antisocial* de prétendre que les liens de famille rendent l'homme moins apte aux dévouements professionnels et civiques. L'homme utile à la cité, c'est le père de famille. Celui qui a renoncé à la famille, celui-là pourra être l'instrument docile et souple d'une puissance despotique; il pourra travailler plus aveuglément qu'un autre à pétrir les âmes et asservir les consciences au profit d'un dogme : mais l'État et la famille n'ont pas besoin de ces dévouements-là; le zèle et la conscience d'un bon père de famille, d'une bonne mère de famille, suffisent à cette tâche d'instruire les enfants, comme à bien d'autres.

Mais contre l'école des filles, il faut faire valoir aussi la démoralisation des campagnes. Pour cela le Père Burnichon choisit deux faits concrets : les salles de bal des villages, et la fureur de plaisir et de coquetterie; puis le dégoût de la vie des champs et la désertion des campagnes. Mais comment porter cela au compte de l'école laïque? Au temps où il n'y avait pas d'écoles laïques, Bossuet fulminait contre les *danses dangereuses* et les *fréquentes ivrogneries* de ses diocésains ruraux. Il y a beau temps que tous nos villages du centre ont leurs salles de bal, et je dirai au Père Burnichon, s'il veut, le nom du curé qui, il y a quelque cinquante ans, était propriétaire d'une salle de bal de village, dont il tirait un honnête revenu. Mais il faut établir une liaison entre écoles laïques et salles de bal, le Père Burnichon fera une longue description du goût des paysannes pour le bal, des progrès fâcheux de la coquetterie et du luxe. Il ne dira nulle part que c'est la faute de l'école laïque : mais, à défaut de lien logique, son insistance à parler du bal dans un article consacré à l'enseignement laïque établira une association de fait entre l'école laïque et la salle de bal (1).

De même pour « le fléau de l'émigration qui ruine les campagnes ». L'école laïque n'y est pour rien; le phénomène est antérieur à la laïcisation. J.-J. Rous-

(1) P. 38.
(2) P. 44.

(1) P. 49-53.

seau le constatait déjà et s'en plaignait. Aussi le Père Burnichon n'ira-t-il pas dire contre la vérité que l'école laïque fait déserter les campagnes, envoie les jeunes gens aux villes où ils se corrompent. Il ne le dira pas, mais il dira *qu'on le dit*.

On en vient à rendre les écoles elles-mêmes responsables de cette calamité. « Elles contribuent à dégoûter de la vie des champs les générations nouvelles, qu'elles rendent d'ailleurs plus ou moins incapables du travail de la terre. Les enfants s'y étiolent à faire peu de chose, au lieu de se fortifier au grand air, et d'apprendre, à côté de leurs parents, à manier les outils pesants des cultivateurs (1). » Peut-être la note est-elle forcée ; mais qui saurait dire que l'imputation soit sans fondement?

L'artifice est admirable : en rejetant ce qu'il estime excessif dans l'accusation, le Père Burnichon se ménage le moyen de se dispenser de prouver ce qu'il retient. Ainsi par association, par suggestion, deux *plaies* de nos campagnes sont imputées à l'enseignement laïque. Rien ne sert de dire que l'auteur n'affirme pas. Quiconque a enseigné, — et écrire, c'est enseigner, — sait fort bien que les réserves, les atténuations dont par politique ou par exactitude on entoure une affirmation, sont en général rejetées par l'auditeur ; il retient les faits bruts, les idées brutes, et réduit en assertions positives et systématiques ce qu'on n'a présenté que par hypothèse ou avec restriction. Les jésuites sont de trop bons professeurs pour ignorer cette vérité d'expérience scolaire.

Un autre article est consacré à l'*enseignement secondaire des jeunes filles*. Le Père Burnichon constate que les lycées et collèges de jeunes filles n'ont pas réussi comme le voulaient les auteurs de la loi qui les a institués : mais il s'acharne si bien contre cette œuvre à demi manquée que j'en puis conclure qu'elle n'est pas manquée autant qu'il le désire et qu'il veut le faire croire. Et j'en trouve les preuves çà et là en le lisant. Je ne m'arrêterai pas — quoi que ce soit un spectacle amusant — à montrer le Père Burnichon, à propos de M. Camille Sée, soufflant l'antisémitisme en se défendant d'être antisémite, et tâchant de lier le nationalisme à l'antisémitisme.

Je ne relèverai pas ce compliment sur l'organisation de l'enseignement secondaire des jeunes filles, que « le diable en personne n'aurait pas trouvé mieux ». Mais j'appellerai seulement l'attention sur la façon dont notre jésuite dispose son lecteur à mal penser des lycées de jeunes filles et de leur population d'élèves. Il se défend d'abord de vouloir juger légèrement.

Si nous jugions de l'ensemble par les spécimens qu'il nous a été donné de rencontrer, le jugement serait sévère, mais peut-être serait-il injuste. En tout cas, il ne serait pas autorisé par les règles de la logique, qui défendent de conclure du particulier au général (1).

Le Père Burnichon ne veut même pas croire aux paroles de certains pères de famille qui lui ont dit : « J'y voulais envoyer mes filles, mais celles que j'en vois sortir m'ont fait changer d'avis. » Il ne veut même pas « exploiter quelques vilaines histoires », qu'il daigne reconnaître être des *accidents* et des *exceptions*. Voilà qui est d'un honnête homme, et l'on peut se fier à lui.

Seulement pourquoi donc, après cela, cite-t-il les 7 043 institutrices brevetées en attente d'emploi dans le seul département de la Seine ? Dans ces déclassées, combien y en a-t-il que l'enseignement *secondaire* des jeunes filles ait faites ? C'est là ce qui importe, puisqu'il s'agit ici des lycées et collèges. Le Père Burnichon ne sait-il pas, ou ne veut-il pas dire que la fin des études secondaires, pour les jeunes filles, est un *diplôme* qui, à la différence des baccalauréats et des brevets d'instituteurs et institutrices, ne donne droit à rien, et n'est qu'une reconnaissance des études faites ? Ne sait-il pas que l'Université a toujours résisté aux efforts faits pour obtenir qu'on attachât certains droits ou privilèges à ce diplôme ? Ne sait-il pas que c'est à ce diplôme désintéressé que tendent la majeure partie des élèves de nos lycées et collèges, que celles qui poursuivent les brevets ne constituent qu'une faible minorité ? La grande majorité de nos *lycéennes* rentrent dans leurs familles leurs études achevées, et ne postulent rien, que le mariage à son heure, et la vie de famille.

Et pourquoi ajouter à ce passage sur les déclassées une citation de M. Hugues Le Roux :

« Les trois quarts des filles qui roulent dans la galanterie sont perdues par une instruction qui les déclasse. La préfecture de police sait seule combien il y a d'institutrices parmi les malheureuses dont les noms sont inscrits sur ses registres (2). »

En vérité, le procédé est vilain. Si le Père Burnichon veut dire que l'enseignement secondaire des jeunes filles a fait des prostituées, qu'il le dise : il aura à le prouver. Mais se dispenser de le dire pour se dispenser de le prouver, et néanmoins le donner à

(1) [illegible]
Ainsi quand il s'agit de montrer que l'instruction est insuffisante, l'école est vide ; quand il s'agit de montrer que l'in- [illegible] l'école est pleine. Il faut choisir pourtant : si l'école se vide dès le printemps, les enfants ne s'étiolent pas ; ou s'ils s'étiolent, c'est qu'ils sont là, recevant les leçons du maître.

(1) [illegible]

(2) [illegible]

entendre en plaçant cette citation de M. Hugues Le Roux dans une étude des effets de l'institution des lycées et collèges de jeunes filles, de quel nom appeler cette habileté oratoire? Il n'y a qu'un Pascal qui pût la qualifier comme il convient.

Et que pensera-t-on de ce passage?

Non, l'Etat n'a pas lieu d'être bien fier... Il a créé un type nouveau, la lycéenne. Elle est bien connue dans les villes de province où fonctionne l'institution. On la voit plusieurs fois le jour passer dans la rue, sa serviette d'avocat sous le bras; elle n'est généralement pas accompagnée, c'est plus moderne et plus américain; elle a une allure un peu trop dégagée, l'œil un peu trop ouvert, et le regard un peu trop assuré; *on dit* qu'elle a le verbe un peu trop facile, qu'elle parle trop librement de ce qu'elle sait ou croit savoir; *on dit* encore qu'à seize ans elle n'a plus guère de préjugés. On n'attaque pas la religion au lycée, nous le voulons bien, mais on apprend à s'en passer; l'air qu'on y respire est saturé de rationalisme orgueilleux. A la place de la religion, on a mis au programme l'enseignement de la morale indépendante à la mode de Kant. *Mais si nous en croyons d'Alembert, un sage qui s'y connaissait*, quand la jeunesse n'est pas retenue par la religion, *elle envoie la morale à tous les diables.* Un universitaire éminent, plein d'excellentes intentions, emploie volontiers, en parlant des élèves de nos couvents, la gracieuse appellation de petites oies blanches. La lycéenne est-elle aussi oie? Elle ne l'est sans doute pas du tout, pas plus d'ailleurs que sa jeune camarade du couvent, mais *il est grandement à craindre qu'elle ne soit guère blanche* (1).

Ce morceau est le chef-d'œuvre du Père Burnichon. Voilà d'un coup toutes les jeunes filles de nos lycées dénoncées, flétries : des regards trop assurés, des paroles trop libres, plus de candeur et d'ignorance; elles ont envoyé la morale à tous les diables; elles ont perdu leur blancheur, c'est-à-dire leur pureté! Et pour affirmer cela, quels faits, quelles preuves le Père jésuite produit-il? Rien. Pour se dispenser d'appuyer ses accusations, il a récusé les faits particuliers : cela lui permet d'avancer des généralités sans preuve. Il se dérobe derrière des *on dit* anonymes ou fictifs, derrière une réflexion de d'Alembert, qui ne parlait pas pour les lycées de filles, derrière des présomptions hypothétiques : *il est grandement à craindre...* Et c'est sur ces *preuves* qu'il diffame des jeunes filles!

Et sous l'impression de cette page, de quelle lumière s'éclairera, pour le lecteur, la citation qu'il vient de rencontrer sur la prostitution recrutée dans les déclassées de l'enseignement laïque. Cette image de la lycéenne rend croyable l'insinuation précédente. Tout cela n'est pas joli.

J'ai loué le sang-froid et la modération du Père Burnichon, mais, en vérité, on se prend à regretter pour lui qu'il n'ait pas plus d'emportement et de violence. On serait soulagé de penser qu'on a affaire à un furieux qui voit trouble et ne se contient pas, plutôt qu'à un habile homme qui calomnie à tête reposée, par politique. Et comme on ne peut pas songer à refaire les *Provinciales*, on éprouve le besoin d'en relire quelques pages pour se calmer l'esprit. Rien n'a changé dans l'illustre compagnie : c'est le Père Burnichon, et non plus les Pères Pinthereau, Nouet, ou Annat; mais c'est toujours le même esprit et ce sont les mêmes armes.

* *

Je me suis attardé à la première partie de ma tâche : il était utile d'analyser, de dévoiler la méthode de diffamation si largement employée contre les établissements d'enseignement laïque. Des bureaux des *Études*, des pages polies d'un doux Père jésuite, ces propos se répandent dans les *Semaines ecclésiastiques* et les *Croix*, il en passe même parfois quelque chose dans des *Revues* académiques; cela se propage dans les salons bien pensants, dans les cercles bourgeois où il est de bon ton de bien penser; et c'est ainsi qu'on fait un semblant d'opinion publique. Plus que jamais, à l'heure actuelle, il faut dénoncer la manœuvre, découvrir la source de la malveillance. Nous avons cet avantage au moins, que pour réfuter nos adversaires il nous suffit de remarquer leur méthode : jamais une preuve, et souvent pas d'accusations formelles. Des insinuations, des sous-entendus, des associations et rapprochements, tout un art de suggérer sans énoncer, et de supposer sans démontrer.

Je voudrais maintenant relever les indices que fournit le Père Burnichon sur l'esprit et les intentions de son parti. Ce sera vite fait, et, je pense, suffisamment clair.

A ces républicains modérés, et modérés sans doute plus que républicains, qui ne croient pas au péril et s'étonnent de ce qu'ils appellent un réveil de l'esprit jacobin, je proposerai la méditation de la page suivante :

Que les espérances fondées sur la liberté de l'enseignement secondaire aient été en partie déçues, cela est évident. Voilà cinquante ans que nous sommes en possession de notre conquête; nous en avons très largement profité; nos établissements libres se sont multipliés d'année en année, leur prospérité est allée croissant, comme leur nombre même; si bien que, en dépit de tous les avantages que lui vaut la protection toute-puissante de l'État, l'Université n'a pas pu retenir dans ses lycées et collèges la moitié de l'effectif de l'enseignement secondaire. Nous élevons donc dans nos maisons presque la moitié des jeunes gens appartenant à ce qu'on appelle les classes dirigeantes; ils viennent de familles aisées pour la plupart, souvent même riches; ils occupent des

(1) P. 428.

positions sociales élevées, et quelquefois même très influentes. Dans ces conditions, il semble que les catholiques de France devraient avoir dans le pays une autre situation que celle qu'ils ont en effet. Ils devraient obliger leurs adversaires à compter davantage avec eux; ils ne devraient plus être des *vaincus*.

Pourquoi le sont-ils, ayant pour eux ce qui fait la force, c'est-à-dire la culture de l'esprit, le talent, l'argent et, dans une certaine mesure, le nombre lui-même? Voilà le fait, douloureux et humiliant, qu'il serait vain de contester (1).

Quel sentiment de leur force dans cette page! quelle impatience de la mesure longtemps gardée! quelle exhortation à l'offensive décidée, aux revanches qu'on croit nécessaires et possibles! Entendons ce coup de clairon et profitons de l'avis qu'il nous donne.

Mais que veulent-ils, en matière d'éducation, la seule qui nous regarde? On sait les clameurs qu'a soulevées le projet du présent ministère : ces défenseurs du régime actuel en sont-ils donc satisfaits? ne veulent-ils rien de plus que le *statu quo?* Voici comment le Père juge la situation présente :

Nous avons dans l'enseignement secondaire une demi-liberté; dans l'enseignement supérieur, nous n'avons de la liberté que le nom (2).

Mais quelle liberté entière et réelle voudrait-on? Écoutons encore notre auteur.

L'État, maître des programmes et des examens, est par là même le vrai maître de l'enseignement. C'est surtout quand il s'agit de donner l'instruction religieuse que nous sentons la pesanteur de ce joug. Pour préparer des chrétiens tels que le demande le temps présent, le catéchisme ne suffit pas : *la piété même n'est pas une garantie sur quoi on puisse faire fond.* Il faudrait une étude sérieuse de la religion, au point de vue dogmatique et apologétique; il faudrait y ajouter l'histoire de l'Église. C'est dans les hautes classes à partir des humanités que ces cours devraient être faits, mais c'est à ce moment que les élèves commencent à se préoccuper du baccalauréat...

Nous avons beau faire. *Tant qu'il n'y aura pas une sanction officielle pour l'étude de la religion, elle sera toujours plus ou moins négligée. Si nous avions clairement la liberté d'enseignement*, c'est-à-dire la liberté, non pas d'enseigner les programmes de l'État, mais de dresser les nôtres, d'après lesquels nos élèves seraient examinés, *nous y donnerions à la science religieuse la place qui lui convient, c'est-à-dire la première* (3).

Est-ce clair? Et j'ai bien envie de faire plaisir au Père Burnichon en demandant avec lui ce qu'il appelle la vraie liberté : ce serait la liberté pour l'Église d'ignorer le siècle, d'élever des hommes ignorants du siècle, et qui ne sauraient s'y adapter. Ce serait peut-être la tactique la plus habile, pour combattre l'enseignement clérical, que de ne pas lui imposer malgré lui des concessions à l'esprit moderne et aux besoins contemporains, de ne pas lui inoculer malgré lui, par nos programmes et nos examens, la vertu qui fait réussir souvent ses élèves. Mais que le Père Burnichon me permette ce doute : on aurait beau leur donner la liberté qu'il réclame, peut-être changeraient-ils moins de choses qu'il ne dit à leurs programmes ; ce n'est pas, j'imagine, de science religieuse, mais de mathématiques et d'histoire qu'ils bourreraient toujours leurs candidats à Saint-Cyr ou à Polytechnique. A moins qu'ils ne veuillent aussi que pour l'entrée aux écoles on examine leurs élèves sur leurs programmes, et qu'on peuple ces pépinières d'officiers de forts en science religieuse.

Sera-ce tout, au moins? cette liberté qu'il vient de définir le contentera-t-elle? Non, pas encore. Il faudra, pour que la religion ne soit pas persécutée, que l'école primaire, que le lycée de jeunes filles ne soient pas neutres. Quand la religion n'est pas imposée, elle est méprisée, et négligée; le Père Burnichon nous le dit en divers endroits (1). Laisser aux parents le soin de donner ou seulement de réclamer l'enseignement religieux, ouvrir le collège aux prêtres pour y instruire à certaines heures les jeunes filles qui le désirent ou dont les familles l'ont demandé, c'est tenir école d'athéisme, c'est persécuter Dieu, c'est rendre la religion impossible. Il faut qu'elle s'implante par l'obligation, par une autre culture elle meurt. Et ainsi la religion n'est pas libre, si elle n'est obligatoire. La pleine liberté, c'est quand tous les enfants, sans que le vœu des familles puisse même les en dispenser, seront livrés aux leçons du clergé catholique.

Mais on n'en est pas à obtenir cela. En attendant, on défend les avantages qu'on a; on se pose en champions de la liberté. Ce n'est pas sans scrupule, car la liberté est un mauvais mot et une mauvaise chose. Cependant on emploie les armes qu'on peut, et on s'excuse de défendre la liberté, sur ce qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour se rendre capable de la supprimer un jour.

« Montalembert, lui, avait une foi sans borne dans la vertu de la liberté... Étant donné les principes des sociétés modernes, on ne peut dire qu'il avait tort. *Quand l'erreur est libre et qu'il est impossible de l'enchaîner, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de réclamer la liberté pour tous, même pour la vérité* (2). »

Soyons donc bien avertis : on réclame la liberté

(1) P. [illegible].
(2) P. [illegible]. — Pour l'enseignement supérieur, est-il exact que les étudiants des Instituts catholiques sont affranchis de tous les droits d'inscription dans les Universités de l'État? Ce serait là plus que la liberté : un privilège.
(3) P. 276 et 277.

(1) P. 37, 306, 307.
(2) P. 268.

jusqu'à ce qu'on soit assez fort pour ôter à l'ennemi sa liberté, pour enchaîner ce qu'on appelle l'erreur, J'ai toujours défendu la liberté, et en particulier la liberté de l'enseignement; les lecteurs de la *Revue* s'en souviennent peut-être. Mais cette phrase de notre jésuite m'oblige à faire cette remarque, qu'en droit, on ne peut assurer les avantages d'un contrat qu'à celui qui en accepte les charges. Ici l'avantage, c'est la jouissance de la liberté pour soi; la charge, c'est la concession de la liberté aux autres. Quiconque n'est pas, de bonne foi et du fond du cœur, décidé à laisser aux doctrines diverses qu'il estimerait erronées la liberté de se produire, quand même il disposerait jamais d'assez de force pour les en empêcher, quiconque veut user de l'avantage et n'accepte pas sincèrement la charge, peut être en bonne justice exclu du bénéfice du contrat: il ne devra s'en prendre qu'à lui. L'État aurait le droit, pour faire participer un établissement à l'usage de la liberté de l'enseignement, de s'assurer par un contrôle sérieux que la base de l'éducation qui s'y donne est le respect de toutes les croyances, la proclamation formelle et sincère du droit égal de toutes les doctrines à se produire, sans être combattues que par les armes de la pensée; que dans la liberté dont on jouit, c'est la liberté essentielle de l'homme, de tous les hommes, qu'on aime, et non une voie pour arriver à la domination qui supprimerait la liberté des dissidents. Le jour où l'État demanderait aux établissements ecclésiastiques des garanties, mais de bonnes et réelles garanties sur ce point, il ne ferait qu'exercer le plus simple et le plus évident des droits. Quelques-uns des nôtres l'avaient un peu oublié: le Père Burnichon nous le rappelle bien à propos.

On voit combien la lecture de son livre est instructive. Et l'on n'imagine pas ce qu'on profiterait à lire plus que nous ne faisons à l'ordinaire tous ces ouvrages qui naissent dans les librairies catholiques de Paris et de la province. En connaissant mieux les gens à qui nous avons affaire, nous verrions plus nettement ce que nous devons faire.

GUSTAVE LANSON.

EN ÉGYPTE[1]

IV. — Le Caire (suite).

Le Caire est uniquement « arabe ». C'est sur la rive gauche du Nil que s'étendait Memphis. L'invasion musulmane a détruit ce que l'Édit de Théodose avait laissé debout; de la cité antique et merveilleuse, il reste quelques colosses en morceaux, et l'immense nécropole qui va de Dachour à Gizeh. Les pierres des sanctuaires d'Amon ou de Phtâh ont édifié des mosquées; et l'on pourrait philosopher sur l' « état d'âme » de ces blocs de granit, ayant servi à glorifier successivement deux formes rivales de la Divinité. Regrettent-ils les splendeurs du culte aboli, et les sveltes obélisques autour desquels se déroulait la longue théorie des prêtres escortant l'Apis vénéré? Ont-ils, au contraire, oublié leurs dieux anciens : et, comme les fanatiques que je vous montrais à El Azhar, attendent-ils la suprême victoire de l'Islam pour fleurir de leurs fines arabesques le cortège d'un chef triomphant? Contemporains des premiers âges du monde, ont-ils enfin conquis la paix : gardent-ils la même indulgence aux tentatives de l'humanité pour se rapprocher du Dieu espéré, et n'ont-ils plus de haine que pour les iconoclastes, d'où qu'ils viennent, qui ne savent convaincre qu'en détruisant?... Songez que, sur ces pierres qui s'élèvent en coupoles élégantes ou se dressent en minarets effilés, un ciseau anonyme et patient avait reproduit les images sacrées des Dieux et des Rois, et que pendant quatre mille ans un culte, dont la splendeur nous effare et dont le sens nous échappe, a été célébré à l'ombre des pylônes qu'elles ornaient! Dans ce royaume de la métempsycose, dans ce pays où la lumière met des vibrations infinies, on ne doute point que les choses aient une âme; ces pierres profanées nous remplissent d'horreur et de pitié, comme une âme violentée... Et leur destinée semble si cruelle qu'on se demande si elle n'est pas méritée. Sous ces voûtes et dans ces piliers, n'est-ce pas un prêtre prévaricateur ou un mauvais roi, condamné à subir pendant les siècles le spectacle de ses autels remplacés ou de son royaume avili? Et c'est peut-être l'âme d'un sage, contemplant avec sérénité les décombres accumulés des siècles, et content de son sort, puisque deux fois il a aidé à faire de la Beauté?... C'est sur cette terre que naquit la légende de Memnon. Et, si les pierres chantaient pour célébrer la gloire du soleil levant, pourquoi n'auraient-elles pas des larmes pour pleurer la ruine de ce qu'elles glorifiaient autrefois; pourquoi, vivantes comme nous et plus près de la paix suprême, ne seraient-elles pas satisfaites d'avoir donné aux pauvres hommes quelques motifs de joie, c'est-à-dire quelques prétextes à rêveries?...

Deux fois vénérables, elles sont belles aussi, d'une beauté un peu hautaine. Nulle part on ne trouve ici cette teinte grise qui donne à nos monuments je ne sais quoi d'intime et de doux. Les murailles des mosquées se dressent, toutes planes, roussies par le soleil, presque desséchées : pas une mousse ne les protège; elles s'effritent et laissent tomber une pous-

(1) Voyez la *Revue* du 13 et du 20 janvier

sière impalpable qui vient s'ajouter à la poudre des siècles ; le sol lui-même est plein de souvenirs. Aux murs unis sont percées des fenêtres ; étroites, tantôt simples et tantôt doubles, ici fleuries de sculptures en grappes, et là s'ouvrant à cru dans la pierre, elles sont placées sans symétrie. Les Arabes, si soucieux de décoration intérieure, négligent l'extérieur de leurs temples ; les fenêtres servent, non à parer le revêtement, mais simplement à éclairer les chapelles et les tombeaux placés à l'intérieur. Le porche, de belles dimensions, haut et large, offre un portail richement sculpté ; les portes, d'ordinaire en bronze ciselé, sont couvertes de dessins d'une variété extrême : et, sous la voûte, deux bancs de pierre, polis par le temps, allongent leurs surfaces brillantes. Une sorte de vestibule, puis une « chapelle » qui sert le plus souvent d'école, une autre, parfois d'autres encore, et l'on pénètre dans la cour centrale de la mosquée, le *Sahn-el-Ghâmi* (1).

Ses proportions sont admirables. Rectangulaire, entourée de hautes murailles au-dessus desquelles on n'aperçoit que la pointe du minaret dressé vers le ciel, elle est à la fois majestueuse et recueillie : même à midi, le soleil y allonge de larges pans d'ombre : les pas résonnent longuement dans l'espace vide. — Au milieu de la cour, un bassin couvert par un kiosque que soutiennent de fines colonnettes ; et, à côté, une fontaine de dimensions plus modestes. — Des chapelles encadrent, des quatre côtés, le *Sahn-el-Ghâmi ;* elles renferment des tombeaux surmontés de coupoles, des trônes de pierre, des espèces de « lutrins » également en pierre, où l'on posait le livre saint... Ces chapelles communiquent avec la cour par de larges arcades, barrées seulement d'une grille de fer. Une chapelle plus grande que les autres s'ouvre sur l'une des façades de la cour, et la tient tout entière. C'est le sanctuaire. La voûte s'élève, plus haute, sur une frise où courent des versets du Coran. A la coupole, des moucharabiehs s'accrochent, pareils à des nids d'abeilles, d'une légèreté et d'une grâce infinies ; et, juste au sommet de la voûte, une sorte de clocheton se dresse, long et mince, éclairé par des vitraux et des moucharabiehs en bois ou en pierre. La décoration murale est d'une surprenante richesse. On sait que les Arabes n'employaient, comme motifs d'ornementation, que des dessins géométriques ; des lignes se croisent, inscrivent des rectangles, des losanges, des triangles, toutes les figures planes de la géométrie ; et, entre ces lignes, viennent s'incruster des pierres ou des marbres de couleurs, formant une décoration étonnamment harmonieuse. Quatre couleurs seulement y figurent : le jaune (ou or), le blanc (ou argent), le rouge, et le bleu ; joignez-y le noir qui, sans faire précisément partie de la décoration, entoure les mosaïques d'un trait plus foncé, et en adoucit l'éclat. Dans le mur du fond, une niche est creusée, pareille à celles où s'abritent les saints de nos églises : elle part du sol et s'élève à hauteur d'homme. Elle est orientée vers la Mecque. Ici s'accumulent les merveilles de l'art décoratif ; les dessins, qu'on dirait seulement esquissés sur les murailles, apparaissent avec une richesse plus éclatante, tracés d'un trait plus net et plus appuyé ; les lignes se resserrent, les couleurs se rapprochent, sans un heurt, dans la plus complète harmonie. La mosquée semble, en quelque sorte, résumée ici ; de petites corniches en bas-reliefs reproduisent la corniche qui soutient la grande voûte ; souvent, le marbre est remplacé par des pierres précieuses, et de fines colonnettes de turquoise sont à demi incrustées dans le mur...

Malheureusement, ces décorations disparaissent : les pierreries ont été volées, les marbres cassés, et les pierres réduites en poussière. Des fragments subsistent seuls, qui permettent de reconstituer l'ensemble, et qui font maudire l'incroyable incurie des maîtres successifs de ce pays. Aussi n'est-ce pas dans les mosquées qu'on peut se rendre exactement compte de la beauté décorative du style arabe. La légation de France en offre des spécimens infiniment plus complets, et d'une beauté achevée. Ici dessin et couleur paraissent dans toute leur pureté ; leur variété est prodigieuse, presque incroyable quand on songe par quels procédés uniformes elle est obtenue ; des plaques de marbre, des bois sculptés d'une légèreté arachnéenne, des lampes de mosquée, admirables de formes et de tons, d'une valeur inestimable, font de ce palais une maison de rêve. Et celui qui en a la garde l'ouvre avec une bonne grâce inépuisable et renseignée, qui fait que ses hôtes deviennent — et restent — ses obligés.

Rien dans les mosquées n'éveille, pour nous, l'idée d'un temple. Cela pourrait être une école, une salle de conférences. En dehors de la chaire et d'une sorte de lutrin, pas un « objet du culte ». Les décorations mêmes, si elles sont divines, le sont par leur seule beauté et par la magnificence de ce qui les encadre ; on sait que le mahométisme a interdit la reproduction, picturale ou sculpturale, des choses animées ; pas même une plante, pas même une feuille sur les mosaïques : les chapiteaux eux-mêmes sont géométriques.

Le temple, peut-être, nous aiderait à comprendre la religion.

Le temple est vide ; pas un de ces autels où nos

(1) Dans l'impossibilité où l'on est de donner une description de toutes les mosquées du Caire (on en compte près d'un millier), on a dû se borner aux dispositions le plus généralement répandues. Pour composer ce type, l'admirable mosquée du sultan Hassan a principalement servi de modèle.

prêtres, en montant, semblent se rapprocher de Dieu; pas une de ces statues par quoi les Saints et la Vierge montrent leur intercession toujours prête, et qui, — représentant le Père, le Fils, la Mère et les serviteurs, — nous donnent l'illusion rassurante d'une famille idéale, modèle des nôtres. Tout l'effort du Christianisme a été de diminuer la distance entre l'Homme et Dieu; de la supprimer même, puisque le Juste, au Paradis, devient en quelque sorte partie de la Divinité... L'effort de l'Islamisme a été opposé. Voulant combattre le polythéisme, il a tout fait pour séparer l'Homme de Dieu. Nulle religion ne fut moins entachée d'anthropomorphisme. Elle ne comporte même pas de sacrifice, car le sacrifice implique au moins un « rapport » de l'Homme à Dieu. Et Allah est si haut qu'il est presque aussi loin du Paradis que de la Terre.

Entre lui et l'humanité, pas d'intermédiaire; les Anges sont exclusivement les messagers de Dieu; on vénère le Prophète parce qu'il a révélé la Loi : il est le guide ou le modèle; il n'est pas l'avocat. Dans nos églises, les fidèles sont séparés du prêtre, qui est « avec Dieu ». Dans les mosquées, prêtres et fidèles sont confondus, pareillement éloignés d'Allah. Le culte se borne à ceci : une fois purifié, écouter la Parole; la « prière » n'est qu'une adoration. Le temple n'est en aucune façon la « demeure de Dieu » ; il n'y a même pas de prescriptions rituelles pour sa construction : quatre murs suffisent, s'ils sont orientés vers la Mecque. A notre Dieu fait homme, nous prêtons des goûts humains; nous voulons que sa maison soit belle et bien ordonnée. Allah est si haut qu'il ne voit même pas son temple... Joignez le fatalisme, si profondément entré dans les mœurs musulmanes : Allah sait tout, et rien n'arrive que ce qu'il veut. Cette mosquée s'écroule, c'est donc qu'il l'a voulu. La réparer serait le contraire d'un acte de piété...

Et voilà expliqué, non sans quelque confusion j'en ai peur, le paradoxe de temples en ruines et d'une religion toujours vivace... Si l'on ne répare pas, on construit. Juste en face de la mosquée du Sultan Hassan, une autre mosquée gigantesque a été commencée, où est enseveli Ismaïl-Pacha; elle a dû être interrompue, faute d'argent; mais la moitié des sommes déjà dépensées aurait suffi à remettre en état l'admirable mausolée d'Hassan!... Soyons musulmans, pour un instant. « Rien n'arrive que ce qu'Allah a voulu. » Il n'a pas voulu qu'on lui dédiât un temple pareil à celui qui existe déjà à la Citadelle. La « mosquée d'Albâtre » est d'une abominable richesse: tout y étincelle, tout y brille : l'or, l'ivoire, l'argent, les pierres; les grilles, les coupoles les murs sont dorés; cela crie, cela hurle, cela est d'une laideur offensante. Chose assez curieuse, — moins curieuse qu'il ne semble, puisque nos architectes ont adopté le « style byzantin », — cela ressemble un peu à nos églises modernes. Et l'on se prend à songer à une réconciliation de toutes les religions du monde, dans l'universel mauvais goût...

*
* *

...Proche de la mosquée *El Hâkim* s'ouvre la *Bâb en Nasr;* toutes deux sont célèbres par les combats qu'y livrèrent les soldats de Bonaparte lors de la révolte des Mamelucks. Nous sortons de la ville, et aussitôt commencent ces dunes qui entourent le Caire à l'est et au sud, et s'élèvent même, dans la ville, au-dessous de la Citadelle.

Le sable qui les forme est fait de décombres. Poussière de temples, poussière de palais, poussière de tombeaux. Le soleil a mordu les pierres ; chaque jour, pendant des siècles, le temps a accompli son œuvre patiente et sûre... Au delà d'une certaine limite, la chronologie ne représente plus rien; le temps, comme l'espace, a besoin de repères : et, de même que le désert nous est proprement incommensurable, de même les milliers et les milliers d'années nous représentent un « ensemble » si lointain qu'il a presque cessé d'être humain. Il faut un effort pour comprendre que ce temps se divisait comme le nôtre, et que des années passaient, ou des mois, ou des jours, apportant de la joie ou de la misère à des êtres dont les désirs ne devaient guère différer des nôtres... Ici le Passé n'est plus une « expression philosophique »; c'est une réalité dont nous voyons la trace matérielle. Il se fait, non pas plus proche, mais plus vivant. C'est un repère qui nous montre, — à peu près, — où nous sommes, dans la suite infinie du temps...

Et ces décombres amassés ont formé de vraies collines! Nous gravissons une pente assez raide. C'est une rue étroite et tortueuse; et, dans le sol friable, les roues de la voiture entrent jusqu'au moyeu. Les maisons sont basses, bâties de briques crues ; une poussière opaque monte comme une fumée, enveloppant les choses d'un voile gris et terne. Les fenêtres sont rares; une porte basse s'ouvre au ras du sol, grise aussi. De temps à autre, une maison plus haute, construite en pierres, mais que la même poussière a couverte de la même teinte uniforme. Parfois, les maisons serrées s'écartent, le « bloc » se disjoint, et l'on aperçoit une sorte de petite cour close de murs, où s'élèvent, pressés l'un contre l'autre, de nombreux monticules surmontés d'un dôme étroit, en forme de fez ou de turban. C'est un cimetière, ou plutôt une suite de cimetières musulmans. Les tombes sont si rapprochées qu'elles donnent en vérité une impression de foule. Dans ce pays tout de lumière et de chaleur, la mort même

est « vivante ». Nous traversons le quartier des morts. Les maisons sont des sortes de maisons de deuil, où les familles viennent se recueillir à des époques fixes, pour pleurer ceux qu'elles ont perdus.

Ainsi les passés se rejoignent. Ces hommes d'hier viennent dormir dans une terre faite de la gloire de leurs ancêtres; et peut-être, dans le sol où ils reposent, reconnaissent-ils les débris des demeures élevées par les conquérants de jadis, fondateurs de leur famille ou de leur race?...

Nous redescendons, maintenant, par la route toujours sablonneuse, et dans le même nuage de poussière. Les maisons deviennent plus rares. Nous sommes dans un vallon aux parois abruptes, formé d'un côté par les collines que nous venons de traverser, et de l'autre par le revers du Mokattam et de la Citadelle. Et au long du vallon s'étendent les « Tombeaux des Khalifes ». — L'aspect des maisons a changé. Ce sont des manières de huttes, cubes de terre où l'on ne peut entrer qu'en se baissant. Un village fellah s'est installé dans la nécropole; des cabanes s'arc-boutent aux murailles des mosquées et des tombeaux, et parfois une pierre sculptée forme le seuil, arrachée, on ne sait quand, aux ruines voisines. Notre voiture s'arrête à une sorte de large carrefour. Et aussitôt, de chaque ruelle, de chaque sente, de chaque maison, de chaque repli du sable, une foule hurlante se précipite sur nous, et des centaines d'enfants tendent la main en réclamant le traditionnel bakschich. Il en arrive, il en arrive encore. Des grands, qui sautent du toit où ils faisaient la sieste, ou qui bondissent par-dessus les monticules de sable; des petits, qui crient de leurs voix perçantes, et qui roulent sur leurs jambes grêles leur ventre rondelet... Le même cri nous enserre, et, où que nous tournions, ce n'est que mains suppliantes. Notre dragoman et notre cocher s'escriment à coups de fouet; la mèche siffle et s'abat; le frappé hurle plus fort; les autres ne bougent pas... Ils sont superbes, du reste. Nus comme des vers pour la plupart, ils ont une souplesse et une élégance incroyables. Les filles, pas plus timides, mais un peu plus vêtues, sont admirables. Une surtout, d'une douzaine d'années, offre le plus pur type de la race. Le nez droit continue la ligne du front : les lèvres larges et égales encadrent des dents merveilleuses, un diamant noir brille sous l'arc accentué du sourcil. Deux masses de cheveux noirs se gonflent de chaque côté du front bombé; la peau, d'une belle couleur café au lait, est unie, lisse, et laisse transparaître le sang jeune. Des bracelets grossiers dansent à ses poignets et à ses chevilles, d'une finesse extrême. Elle est vêtue d'une longue robe bleue, — ce « bleu égyptien », si joli sous la claire lumière, — et ses larges manches flottantes sont semblables à deux ailes. Ses mouvements ont une souplesse et une grâce animales; elle court et marche avec l'élégance élastique d'un jeune chat; elle semble rebondir sur la terre. Un seul mot résumerait l'impression qu'elle donne : la race.

Et songez à travers quelles vicissitudes et quels croisements s'est prolongée la pureté de type de cette enfant, toute pareille aujourd'hui aux figurines graciles qu'on voit au tombeau de Tî, — lequel date de près de cinq mille ans!... Ces réflexions, du reste, n'ont pas l'air de troubler la jeune prêtresse, qui reçoit et allonge des taloches avec simplicité, parmi l'essaim toujours hurlant de ses camarades. Des piastres sont jetées en l'air; ils s'éparpillent comme une volée de moineaux, et, après quelques bourrades reviennent autour de nous. Je les regarde. Leur tête tendue, leurs yeux suppliants, l'espèce de tremblement qui agite leurs lèvres, leur donnent une expression d'envie bestiale : l'expression d'un chien à qui l'on montre un os. Et j'ai le regret de la retrouver, cette expression, sur le visage si pur de notre petite prêtresse. En somme, ressemble-t-elle tant aux courtisanes sacrées qui dansaient devant Tî?...

... L'heure s'avance, et nous voici maintenant à mi-hauteur de la colline qui porte la Citadelle. Nous dominons le vallon où dorment les tombeaux des khalifes. Nous venons de les visiter. Si beaux que soient encore quelques-uns d'entre eux, leur description serait fastidieuse. De plus, dans ce pays de lumière, rien ne vaut une vue d'ensemble. Les mosquées et les tombeaux se confondent dans ma mémoire. J'ai sous le regard, encore, l'inoubliable tableau que nous avons vu. A nos pieds, des ruines, toujours. Vu d'en haut, le village fellah apparaît comme une suite de dés dont la face supérieure aurait été enlevée. Là-bas, à l'extrême droite, le tombeau de Kaït-Bey, le plus beau peut-être, avec son élégante coupole, et son minaret svelte. A gauche, le tombeau de Yoûsouf. En face, celui du sultan Barkoûk... Mais à quoi bon énumérer?... Les coupoles et les minarets s'étendent presque à l'infini. On dirait une ville, grande et populeuse, riche et puissante. De quelle grandeur, en effet, et de quelle confiance témoignent ces tombes grandioses? Et pourtant, parmi celles que nous avons visitées tout à l'heure, il en est qui restent anonymes. On ignore jusqu'au nom de celui qui les a construites!

* * *

... De nouveau, c'est l'heure incomparable, l'heure unique, celle à quoi rien ne ressemble dans nos pays à longs crépuscules. Le voile rose est plus épais, doublé pour ainsi dire, par la poussière millénaire. Il dissimule les ruines, ferme les brèches, ne laisse

voir que la forêt de coupoles et de minarets, beaux de la même beauté solennelle. Cette vaste nécropole, tout à l'heure, nous paraissait trop éclatante et trop sonore; on veut plus de repos au séjour des morts. La nuit paisible descend doucement sur les tombes. Le Mokattam et la Citadelle étendent leurs grandes ailes d'ombre sur la vallée; elles s'étendent, elles la couvrent toute. C'est l'ange Asrâfîl, sans doute, qui vient bercer le songe éternel de ceux qui dorment là-bas, et qui agite de ses ailes le vent glacial qui nous fait frissonner...

* * *

On ne peut quitter le Caire sans parler du musée de Gizeh. Mais ce n'est pas sans quelque embarras que je m'y décide. Au surplus, mon opinion est celle d'un ignorant qui cherche seulement à être sincère, et qui traduit ses impressions comme elles lui viennent.

Écartons, si vous le voulez bien, les « objets d'art », statues et bijoux. Les premières sont intéressantes malgré leur raideur : et les physionomies en sont assez expressives. Malheureusement, elles sont presque toutes réparées; et une joue en bois, un nez en stuc ou un pied en plâtre gênent un peu mon admiration. Je crois, — ceci est dit avec toutes les réserves d'usage, — je crois que ce qu'il y a de plus curieux en elles, c'est leur ancienneté et leur conservation relative. M. Perrichon dirait : « Que c'est vieux! » et : « Que c'est bien conservé! » Je confesse, avec quelque honte, que je ne puis guère en penser davantage. — Les bijoux, au moins les bagues et les colliers, sont assez jolis, sans plus... Cela, j'ose l'affirmer, et je le fais avec d'autant plus d'énergie que je prévois avec effroi le moment où l'art égyptien va remplacer pour nos snobs tous les autres « arts » déjà gâchés par eux. Les agrafes et les peignes, les objets en or et argent ciselés sont supérieurs; le dessin, toujours un peu raide, en est délicat; et les sertissures des pierreries font songer un peu à ces joyaux de la Renaissance qu'on a remis à la mode depuis quelques années (1).

Cela dit, — et je ne crois pas, en conscience, qu'on puisse rien ajouter, — arrivons à ce qui fait le principal intérêt du musée, aux monuments et aux momies. Une fois encore, et ce sera la dernière, je m'excuse de ma sincérité.

Il y a, dans l'histoire de l'Égyptologie, un moment d'émotion en quelque sorte classique. Celui où Mariette, ouvrant le Sérapéum de Saqqârah, trouva sur la porte l'empreinte de la main du dernier homme qui y était passé, trois mille ans auparavant... Et je ne nie point qu'une telle émotion ait dû être rare. Pareillement, je crois concevoir assez bien ce qu' « il faut penser » devant la momie de Ramsès II : de cette bouche tordue sortaient des ordres obéis par ce qui était le Monde : un geste de ce bras aujourd'hui desséché faisait trembler l'univers civilisé d'alors... Précisément, ce qui me gêne un peu, c'est d'être obligé de penser tout cela; l'émotion qui n'est pas libre devient du snobisme : et nulle n'est moins libre que celle-ci; il *faut* penser ces choses et non d'autres; on ne peut, en vérité, penser que cela.

Ce n'est pas tout. L'émotion que j'ai devant Sésostris, il faudra l'avoir aussi pour Séthos, pour Aménophis, pour Thoutmosis... pour tous les rois des trente dynasties! C'est, si l'on peut dire, une émotion « passe-partout ». Le même développement servirait pour tous; il suffit de changer le nom, et quelques détails géographiques.

Remarquez, en outre, que ces momies et ces tombeaux ne nous donnent que des renseignements « matériels »; et c'est un peu cela qui m'empêche de goûter l'Égyptologie autant que je le souhaiterais.

En effet, l'histoire dont on nous montre ici les traces est ancienne et illustre entre toutes. Cette terre a porté un monde qui nous est connu, et qui nous reste impénétrable. Nous savons très exactement à quoi servaient les Sérapéums; et il nous est à peu près impossible de repenser les idées qui les ont fait construire. Connaissons-nous, d'une façon précise, le vrai rôle de l'Apis dans la religion égyptienne? Cela a son importance, car un pareil culte ne s'accorde guère avec l'état de civilisation avancée où étaient arrivés les Égyptiens... L'Égypte est une étape essentielle de l'histoire de l'humanité. Nous savons, nous croyons qu'ils sont nos ancêtres, et nous ne voyons pas ce qui nous relie à eux. Plus tard, nos aïeux directs y vécurent. Des légendes pareilles ont été découvertes, des dogmes presque semblables, des symboles reconnaissables à travers les formes différentes, des idées communes... Et nous ignorons, très complètement, par qui furent inventés ces légendes et ces symboles; s'ils sont nés sur les bords du Nil, ou si c'est nos pères qui les ont enseignés à l'ancienne Égypte. Un large espace vide entoure l'Égypte sur la carte historique de l'humanité. On ne sait d'où elle vient : on ignore où elle va. Sa civilisation a quelque chose des momies qu'elle garde en son sol desséché. Isolée et indes

(1) On peut également voir au Caire, dans un magasin connu de tous les amateurs, des crédences qu'on dirait venues de la Florence du XVIe siècle. On donne, de ceci, l'explication suivante, que je n'ai pu contrôler : les moines de la Chartreuse de Pavie, ayant accompagné les Croisades, auraient rapporté des modèles de meubles arabes et de bijoux égyptiens (ceci serait plus discutable); ils les auraient jalousement et longtemps gardés, les copiant pour ornementer leurs églises et leurs vases sacrés; du cloître, ces modèles auraient fini par se répandre au dehors, et auraient été l'une des sources où se seraient inspirés les ciseleurs italiens.

tructible, elle apparaît un jour telle qu'elle était il y a quatre mille ans, alors que tout s'est transformé depuis elle. On voudrait savoir, ce qu'étaient ces hommes, comment ils pensaient, comment ils souffraient, ce qui les rapproche ou les différencie de nous... Et l'on nous montre leurs squelettes, leurs étoffes, leurs bijoux et leurs tombes! Et l'on nous dit aussi que leurs engins de pêche et de chasse ressemblaient aux nôtres, et leurs fourchettes à celles dont nous nous servons!...

Tout de même, c'est peu, en comparaison de ce que nous voudrions connaître. L'Égyptologie est trop uniquement physique. J'entends bien que, de ces reproductions de la vie matérielle, on prétend déduire les façons de penser et de sentir. Mais ici la part de l'hypothèse est vraiment trop grande.

Je ne crois pas exagérer. Au surplus, imaginez les pensées qu'« on doit avoir » devant la momie de Sésostris. Vous le pourrez sans difficulté. Et elles seront toutes pareilles, que vous ayez vu ou non la momie... Ce raisonnement, sans doute, n'est pas irréfutable. Peut-être montre-t-il, toutefois, ce qu'il y a d'un peu artificiel dans l'enthousiasme égyptologique? Je veux surtout dire l'enthousiasme pour les momies, les bandelettes et les fourchettes. Pour les palais, pour les temples, c'est autre chose. On ne peut, sans les avoir vus, imaginer l'impression qu'ils donnent. Excitez-vous d'avance sur Karnak ou sur Philæ; toute cette excitation tombera dès que vous vous trouverez devant leurs Pylônes. Ici le cadre si grandiose nous contraint à reconstituer tant bien que mal les fêtes qui s'y déroulaient... Car c'est mon dernier grief contre l'Égyptologie : avoir arraché ces momies à leurs tombeaux. L'intérêt même qu'elles inspirent aux fervents est contradictoire avec les injures que ces mêmes fervents leur ont fait subir. Si, vraiment, le squelette desséché de Ramsès II est digne de vénération, il fallait le vénérer là même où il avait voulu reposer. Jamais la superstition du « musée » ne m'était apparue plus choquante. Si Sésostris en poussière « signifie » quelque chose, ce ne peut être qu'au milieu des tombeaux pompeux qu'il s'est fait construire... Et si vous voyiez le musée lui-même!... Sa décoration, bleue, rose et blanche passe toute idée; on dirait d'interminables rangées de boîtes de baptêmes. Sésostris couche chez Boissier!...

Ce n'est pas de la faute des égyptologues. Mais c'était une raison de plus pour laisser ces restes augustes où ils étaient.

JACQUES DU TILLET.

(*A suivre.*)

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Sully Prudhomme.

Tous, qui que nous soyons, nous respectons Sully Prudhomme. Nous éprouvons à son endroit une sorte de respect attendri. Même nous lui avons de la reconnaissance pour ce qu'il nous permet de le respecter avec une pleine sécurité. Aujourd'hui, dit-on, le respect s'en va du monde; et on accuse « les jeunes » de l'en chasser brutalement. Eh! ils ne sont pas si coupables! il faut plutôt les plaindre de ce qu'ils ne trouvent plus guère parmi la vie contemporaine d'occasion pour être judicieusement respectueux. Quant à moi, je me sens un peu inhabile à apprécier et plus simplement à goûter dans toute son étendue le génie poétique de Sully Prudhomme; je me sens condamné, par la misère de ma nature et de ma vie, à ne point prendre dans ses vers si beaux tout le plaisir charmant qu'ils procurent à des âmes plus délicates que mon âme, à des esprits plus raffinés que mon esprit; mais je ne m'irrite point contre lui de ce qu'il me fait cruellement connaître mon infériorité intellectuelle et sentimentale et, pour ainsi dire, la vulgarité de mes aspirations intimes par l'inaptitude consciente que j'éprouve parfois à me laisser séduire pas l'attrait infiniment subtil de sa poésie, et quand même il m'humilie, je l'aime pourtant. Je l'aime et toujours je le respecte. Et il ne faut pas croire que l'admiration soit moindre parce que la somme de respect qui se combine avec elle est plus considérable.

Heureux les hommes que le respect entoure : ils sont vraiment au-dessus de l'humanité. Heureux, donc, Sully Prudhomme et gloire à lui! Tous les êtres simples, qui me ressemblent, éprouvent pour ce poète qui, toute sa vie fut poète et qui ne fut rien autre, une profonde vénération comme pour un être rare, mystérieux, un homme qui vit en dehors des hommes, dont la vie s'écoule en dehors de la vie. Cette vénération est si naturelle que ceux mêmes qui ignorent presque totalement ses poèmes l'éprouvent davantage parce qu'ils sont moins près de lui, plus enclins à le juger supérieur au monde; — d'autres, au contraire, n'ont pas lu tous ses poèmes, mais seulement ses courtes poésies si parfaites qu'on voit partout citées : ceux-ci ou celles-ci ressentent alors je ne sais quelle admiration craintive pour l'auteur de ces grands poèmes majestueux qui supposent un esprit si lointain... Mais les prévilégiés qui, ayant lu toutes ses œuvres, relisent souvent avec un infatigable amour quelques-unes d'entre elles, sont emplis de déférence pour cet homme qui, ayant conquis la gloire par de brèves poésies pénétrantes et mélan-

coliques, consacra ensuite ses jours glorieux à élaborer en vers des philosophies subtiles et cependant précises, et austères, et longues...

Ah! il sied d'entretenir en soi la plus révérente estime pour le noble, pour le sublime effort de Sully Prudhomme, effort toujours splendide auquel son talent ne fut jamais inégal. L'homme et l'œuvre inspirent, commandent, avec beaucoup d'admiration, un respect souverain.

***

Il appartient aux hommes de génie, comme aussi à des hommes médiocres, de signifier toute une époque, de marquer l'évolution accomplie dans un temps. Qu'elle est donc caractéristique la vie respectable de Sully Prudhomme, sa vie morale en sa sereine régularité!

Les conditions sociales et poétiques se transforment. Le romantisme est disparu de la poésie, il est disparu aussi de la vie des poètes. Les poètes d'aujourd'hui sont bourgeois et sages. Ils ont des rentes ou des sinécures. Ils sont modérés dans leurs sentiments. Ils sont attachés aux institutions républicaines. Leur vie est exemplaire à tous les points de vue.

Sully Prudhomme, dont la vie ne fut point romantique et se garda des aventures excessives, composa l'œuvre la plus convenable à sa vie. Elle est donc admirable d'abord pour sa sincérité.

Son œuvre, c'est toute son âme candide qui s'épanche sans charlatanisme, tout son esprit et tout son caractère qui s'expriment simplement avec une constante et franche application reposée.

Ame douce et triste, tendre et plaintive que révèle sa figure dolente, âme qui se lamente délicieusement et profondément pour des souffrances médiocres! Oui, Sully Prudhomme eut des amours ordinaires, des chagrins modiques, des angoisses menues, des incertitudes ou des inquiétudes mesurées et, peut-être, monotones, mais toutes accentuées et diversifiées, non certes par l'imagination, mais par une sensibilité vraiment poétique. Et ce sont des impressions nuancées, des rêveries ingénues et d'ailleurs ingénieuses, des sentimentalités intenses et bien déduites, d'exquises méditations pénétrantes. Le poète s'attarde à des douleurs, à des doutes qui nous effleurent et que nous négligeons, nous autres qui sommes sans délicatesse et qui avons notre vie à gagner : ce qui exige beaucoup de soin, de peine et de persévérance, et nous absorbe, et nous contraint d'être vulgaires : il s'appesantit sur eux, sur elles et il en expose l'effet dans son âme avec tant de sincérité fine et forte qu'il parvient, de-ci, de-là, à nous faire ressentir une parcelle des mélancolies un peu superflues qui, perpétuellement, oppriment son cœur sensible. Et nous sommes, à coup sûr, émerveillés par ce poète excellant à exprimer nettement des impressions vagues.

Surtout, les femmes l'admirent, le chérissent. — D'abord, les femmes (c'est une idée très répandue et, toutefois, je ne nie pas qu'elle ne puisse être soutenue par de bons arguments), les femmes ont une sensibilité particulièrement raffinée. D'autre part, elles doivent à notre organisation sociale de posséder plus de loisir que les hommes pour cultiver en leurs petites âmes des impressions inutiles, non pas futiles, je pense, ni peut-être puériles, mais qui ne sont pas proportionnées eux événements d'où elles jaillissent. Elles ont le temps de se laisser imprégner par la poésie. Et comment n'aimeraient-elles pas les poèmes délicieux et rapides de Sully Prudhomme, faits si bien à la mesure de leur esprit et de leur cœur!

Mais si, dans ses vers, Sully Prudhomme étale avec la plus séduisante sincérité toute son âme sympathiquement naïve, il y déploie, en outre, les penchants de son intelligence. Sully Prudhomme avait étudié la philosophie et la science assez pour qu'elles accentuassent en lui son inaptitude native pour l'action grossière des hommes dans la vie sociale, non pas assez pour qu'elles lui suggérassent, sur le monde, des idées nouvelles, mais assez pour qu'elles précisassent en lui les sentiments traditionnels de tout poète et de toute poésie lyriques : l'infini, l'éphémère et l'éternel, l'immensité de l'univers, la petitesse des hommes, le mystère identique et varié des êtres et des choses. Mais sa culture individuelle l'incline à réfléchir sur ces impressions héréditaires. Parce que son tempérament est placide, il réfléchit avec ordre. Il raisonne et il systématise. Ses poèmes sont philosophiques et ils sont de longs raisonnements!...

C'est ainsi que Sully Prudhomme obéit avec une sincérité patiente aux commandements de son intelligence et de son âme. Et il démontre, par son grand exemple, que, suivant une évolution normale, la poésie, dans la société actuelle, devient de plus en plus inutile

***

Que Sully Prudhomme soit un grand poète, elles le proclament les admirations ravies qui vers lui se sont empressées. Il est un grand poète, c'est incontestable; mais il sera certainement le dernier des grands poètes français. Hélas! ne faut-il point pleurer une race qui meurt!

Pour qu'un genre littéraire se développe, il faut essentiellement qu'il soit harmonique à la vie so-

ciale. Au contraire, tout dissocie inéluctablement la poésie de la vie contemporaine. Vous voyez Sully Prudhomme, le seul poète qui, depuis trente ans, se soit intégralement épanoui parmi nous, vous voyez l'homme et vous voyez l'œuvre. Ah ! qu'ils sont, l'un et l'autre, en dehors de la vie ! Il faut autant de durable sécurité matérielle à qui veut lire et savourer complètement ces vers qu'il lui en fallut à lui-même pour les penser et pour les écrire. Il faut de plus en plus à tous ce que la société arrache progressivement à tous. Et les femmes aussi, les femmes, conduites, condamnées à la vie active, perdent le temps des rêves. Ils se dissipent, ils s'en vont, les âges heureux où les âmes des poètes et des femmes pouvaient entre elles communier à loisir !

Et Sully Prudhomme pensa suivre le mouvement moderne de la science, et, par elle, élargir la poésie. Et j'ai peur qu'il n'ait affaibli et qu'il n'ait restreint son empire. Peu de gens aujourd'hui peuvent entièrement goûter Sully Prudhomme, car il y faut trop de soin pour notre époque de hâte universelle, Il est trop fin, j'allais dire trop ténu, et trop nuancé. Il est trop le spécialiste, adorable il est vrai, mais parfois inaccessible, des analyses logiques jusqu'à l'excès et des argumentations trop étroitement tissées dans la trame des vers. Et souvent il enlève de la poésie le vague qui est sa raison d'être; et souvent il etc de la forme poétique la sonorité qui est toute sa vertu. Ce poète a le génie redoutable de la précision qui n'est point du tout une qualité poétique, celle qu'on est le moins avide de rencontrer dans des vers, celle que goûtent en eux ceux qui sont le moins poètes, celle qui écarte les âmes élémentaires pour qui la poésie est faite. Que nous faut-il à nous, pauvres gens ! Il nous faut de la poésie simple et vague dont la lecture aisée nous soit comme un répit bienfaisant parmi notre labeur, comme la trêve d'une heure dans la bataille quotidienne, une poésie vide et mélodieuse qui nous apaise et qui nous enchante et nous aide à reprendre, plus braves, notre tâche utilitaire. Il nous faut des poètes qu'on puisse feuilleter sans avoir à les lire. Si la poésie raisonne, elle nous est une fatigue comme la vie même où l'esprit s'efforce et peine incessamment, Qu'elle nous donne les rythmes, les rimes, les cadences qui bercent, qui reposent ou qui animent, qui exaltent, et toutes les harmonies superficielles qui manquent à la vie ! Puissent revenir les Lamartine dont chantent dans nos cœurs les beaux vers de douze pieds si magnifiquement dépourvus d'idées.

Mais si, en vérité, c'est l'évolution du siècle et non pas seulement le penchant de l'esprit qui entraîna Sully Prudhomme à sa poésie méthodique et savante, il est vain de souhaiter que naissent après lui de grands poètes comme lui. Certes le respect est universel pour l'illustre poète encore si près, déjà si loin de nous ; mais les hommes et les femmes délaisseraient ceux qui le suivraient et leurs œuvres ne pourraient plus être qu'un divertissement ignoré pour un tout petit nombre de rentiers d'élite...

Zadig.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

XI. — PÉRÉGRINATIONS D'UN PEINTRE A LA RECHERCHE D'UN FOURREUR

Quand il se présenta rue Vivienne, Franciscus s'aperçut que, depuis l'achat qu'il y avait fait de la dépouille de Martin II, le magasin avait changé de destination. Le fourreur s'était retiré, fortune faite, et ce fut sur un chocolatier qu'il tomba. Celui-ci ne put lui fournir aucun renseignement sur l'ancien occupant des lieux.

Le peintre, assez mécontent, alla raconter sa déconvenue à son oncle.

« Ceci est d'autant plus regrettable, dit M. Hippolyte Béchard, que, de plus en plus, il va être nécessaire de savoir ce qu'est devenu mon frère Martin, le père de Claudine et ton oncle. Claudine entre dans sa seizième année. Au sortir du pensionnat elle viendra habiter auprès de moi, y remplacer en quelque sorte ma chère Henriette, la marquise de la Planède, trop absorbée dans ses devoirs de maîtresse de maison pour pouvoir me donner beaucoup de temps... »

Il dit cela avec un peu de tristesse, comme si l'excuse invoquée en faveur d'Henriette dissimulait un secret reproche.

Puis, il se redressa et poursuivit :

« Claudine sera donc ma fille, je l'adopte. Jusque-là, pas de difficulté. Mais les difficultés ne tarderont pas à se présenter. Claudine se mariera un jour, et il y faudra le consentement de son père. Que ferons-nous si nous ne savons où le prendre ?... Car il est bien certain qu'elle se mariera. »

Les deux interlocuteurs se regardèrent une minute en silence, d'un air de profonde réflexion.

Franciscus à son tour prit la parole :

« Voici, mon cher oncle, ce que je me propose de faire, et je ne doute pas que vous ne m'approuviez. J'irai jusqu'à cette ville de la frontière d'Espagne où, il y a huit à neuf ans, on alla chercher ma cousine Claudine pour la ramener ici. Depuis cette séparation elle n'a pas revu son père, elle n'en a plus entendu

[1] Voyez la *Revue* des 16, 23, 30 décembre 1899, 6, 13, 20 et 27 janvier 1900.

parler. Mais, en m'informant, je pourrai savoir sans doute de quel côté le père Martin s'est dirigé, et une fois sur sa piste, je ne la quitte plus, je le suis pas à pas. Si loin qu'il soit, il faudra bien qu'à la fin je le retrouve.

— Tu veux partir, voyager? s'écria M. Béchard, et quitter Paris ?... Paris, que tu aimes tant, que tu appelais de tous tes vœux dans ton exil d'Ambel !... Et ton tableau? l'Exposition? tu n'y songes pas!

— Paris, dit le peintre, est une ville de snobs, de gâteux et de philistins, de crétins. Paris m'est exécrable et odieux. Je secouerai la poussière de mes pieds, et je partirai. Je n'y reviendrai que pour l'écraser, le dompter... Quant à mon tableau, il m'est revenu, le jury du Salon l'a refusé. C'est incroyable, mais c'est ainsi.

— Ah?... » fit M. Béchard.

Il n'était pas très étonné, et même il triomphait secrètement. Mais il n'en fit rien paraître. Il dit à son neveu :

« Il aura produit sur ces messieurs l'effet que tu comptais produire sur la foule : ce mouvement de recul, d'épouvante...

— C'est possible, dit Franciscus. Laissons cela. Ainsi donc, je pars. Et j'emporte avec moi, bien entendu, ce qui reste de ce pauvre Martin II. Il s'agit, vous le comprenez, de découvrir le fourreur qui a préparé cette peau, et, par ce fourreur, ce qu'a pu devenir l'homme qui la lui a vendue, c'est-à-dire mon oncle Martin. D'ailleurs, je vous tiendrai au courant de mes recherches et de mes découvertes. Vous aurez l'obligeance de communiquer mes lettres à Claudine. Et, dès que j'aurai mis la main sur le père Martin, je vous le ramène dare dare. Vous avez mille fois raison, mon oncle, il faut qu'il soit là quand Claudine se mariera. »

M. Béchard, un peu surpris de la brusquerie de cette décision, demeurait sans voix. Il avait une inquiétude dont, connaissant la susceptibilité de son neveu, il hésitait à s'ouvrir.

« Tu pars! tu pars! c'est bientôt dit. Et tu vas au diable, en Espagne ! On ne voyage pas comme cela. Il faut, pour voyager, avoir le gousset plein. Tu n'as pas l'air de t'en douter! As-tu songé à la dépense? as-tu le moyen d'y pourvoir?... Ce n'est pas avec la petite subvention de la maman Frédéric...

— La chère maman Frédéric m'a envoyé ma dernière mensualité, et elle ne m'enverra plus rien, dit Franciscus. J'ai dépensé, pour le moment, ce qui me revient. Et, comme elle est juste autant que bonne, elle coupe les frais. Elle a raison, la chère maman. C'est fort bien.

— Alors, mon cher neveu, dit M. Béchard d'un air satisfait, c'est moi que cela regarde. C'est dans un but qui m'intéresse, en somme, et qui m'est avantageux, que tu te mets en route. Il est donc de toute justice que je contribue à la dépense. »

Franciscus eut un noble geste.

« Arrêtez, mon oncle. Plus un mot là-dessus. Je saurai me tirer d'affaire, ne vous inquiétez pas. Encore une fois, je ne veux rien devoir qu'à moi-même. »

M. Béchard vit qu'il serait inutile d'insister. Il ne laissait pas d'ailleurs, en lui-même, de se sentir fier de ce neveu dont le désintéressement et le délicat orgueil en toutes les choses d'argent faisaient honneur à la famille.

Ils allèrent faire une dernière visite à Claudine, dans le pensionnat de M[lle] Dansalombre. Et là, Franciscus nota très exactement les renseignements que sa cousine put retrouver dans l'arrière-fond de ses souvenirs, l'itinéraire que le père Martin se proposait de suivre quand ils s'étaient quittés... Puis il lui tendit la main.

« Adieu, Claudine. Aie confiance! je te ramènerai ton père. »

Claudine était très émue. Des larmes perlaient au bord de ses cils. Elle avait une trop grande envie de revoir son père et elle admirait trop l'héroïque résolution que son cousin venait de prendre afin de contenter ce désir, pour qu'elle eût la moindre velléité de le retenir. Il lui était pénible cependant de le voir s'éloigner.

« Tu pars, François, tu pars! s'écriait-elle. Qui sait quand tu reviendras?

— Je reviendrai quand j'aurai trouvé ton père. La terre est grande, ma fille, mais, si grande soit-elle, on en fait aujourd'hui assez facilement le tour. Je ne pense pas que la poursuite du père Martin me mène si loin. Quoi qu'il en soit, ne pleure pas! Réserve-toi de pleurer de joie quand tu nous reverras, ton père et moi! »

Et Claudine et François se quittèrent.

« Alors, c'est décidé, dit M. Béchard en s'éloignant avec son neveu, tu ne veux rien accepter? Tu t'en vas, la bourse légère, insouciant, imprévoyant...

— Mon oncle, vous me faites de la peine, dit Franciscus en fronçant les sourcils. Cette insistance est désobligeante. »

Ils se jetèrent aux bras l'un de l'autre et se séparèrent.

Franciscus partit le lendemain. Il ferma son atelier de la rue du Moulin-de-Beurre et glissa la clef sous la porte. Il avait réglé le loyer et acquitté quelques termes d'avance...

Un grand sac de cuir, que des bretelles assujettissaient à l'épaule, chargeait son dos; la boite de couleurs, le petit chevalet démontable des peintres paysagistes, s'y ajustaient; et même, pliée en quatre et dûment ficelée, la lourde fourrure de Martin II domi-

nait le tout. Rien de changé dans son costume : large pantalon bouffant aux genoux et se pinçant à la cheville, le sombrero sur l'oreille... Mais la chaussure était solide, résistante. Et sa marche s'aidait d'une forte canne à bec recourbé et à bout ferré. Il sortit par la barrière du Maine...

Il traversa toute la France. De temps à autre, il s'arrêtait dans quelque ville importante. C'était quand les fonds baissaient. Il fallait songer à remplir de nouveau l'escarcelle. C'était très simple. Il peignait, faisant gracieusement le portrait de quelqu'une des personnes notables de la localité, — l'hôtelier chez lequel il était descendu le plus ordinairement, — et il l'exposait à quelque vitrine. Cela ne manquait jamais de lui attirer force clients. Et, sa bourse remise à flot, il poursuivait sa route.

Il trouva sans difficulté l'endroit où avait eu lieu la séparation de Claudine et du père Martin, et des gens qui se souvenaient du désespoir du pauvre homme quand on lui avait ravi sa fille.

« Et qu'a-t-il fait ? qu'est-il devenu? de quel côté s'est-il dirigé ? »

Tous lui indiquaient l'Espagne. Il franchit donc les Pyrénées.

Il eut du plaisir à leur voir, par endroits, un grand air de ressemblance avec ses Alpes dauphinoises. De l'autre côté des monts, il ressaisit la trace du père Martin. Et de ville en ville, de hameaux en villages, les renseignements le menèrent jusqu'à Madrid.

Là, il se laissa un peu distraire par la vue des Velasquez. Le jeune homme à la recherche du montreur d'ours se doublait en lui d'un peintre, il ne faut pas l'oublier, et il pouvait, semble-t-il, sans nuire à l'un, satisfaire les goûts de l'autre.

En quelle extase, quel enthousiasme et fièvre jalouse d'émulation, le plongea ce prince de la palette ! Et quelle admiration pour ses émules, le terrible Zurbaran, le sombre Ribera, Murillo d'une grâce céleste, sans compter le plus moderne et romantique Goya ! De tous il fit quelques copies, dont il se défit avec un honnête bénéfice.

En quittant la reine des deux Castilles, il entra dans la Manche et foula la patrie du Chevalier à la triste figure. Les sierras étendaient sans fin leurs croupes stériles et dénudées. Les villages étaient pauvres. L'art de Franciscus lui fut de peu de ressources. Sa misère commença. Pauvre don Quichotte lui-même, qu'un rêve de chevaleresque dévouement avait lancé dans les aventures! il eut des jours de désespoir où il souffrit de la faim.

Dans ces moments-là, il fut bien des fois sur le point de recourir aux offres généreuses de son oncle. Il lui écrivait régulièrement, le tenant au fait de son itinéraire et de la bonne piste qu'il suivait. M. Béchard répondait exactement, lui envoyant par la même occasion les tendres remerciements de Claudine. Dans chaque ville où Franciscus entrait, il trouvait une lettre qui l'attendait à la poste. Quoi de plus simple que de lui faire part de son dénuement? La bourse de l'oncle s'ouvrirait promptement. Mais un farouche et légitime point d'honneur lui faisait repousser ce moyen, il se fût senti humilié. Enfin, tout de même il s'en tira. Il laissa derrière lui ces tristes parages.

Il vit l'abondance renaître en Andalousie. Les indications, toujours les mêmes, continuaient à entraîner sa marche vers le Midi. Et tant il marcha qu'il vint se buter à la mer. Plus d'une année s'était écoulée depuis son départ. Il touchait à Gibraltar.

Là, les renseignements manquèrent tout à coup. Ni à droite ni à gauche on ne sut rien lui dire sur le montreur d'ours. Et il n'y avait que la mer en face. Avait-il donc franchi la mer, lui et Martin II?

Pourquoi pas?... Franciscus hésita un moment, puis se décida, préférant, — dans l'incertitude de la bonne voie, — courir ce hasard à la honte de reculer et de revenir à Paris bredouille.

A Oran, un Arabe, qu'il questionnait, redressa fièrement la taille ; d'un geste élégant il saisit le pan de son burnous et le rejeta sur l'épaule gauche, puis il répondit :

« Un ours? des ours?... Ici, Monsieur, nous ne connaissons que des lions. Le lion seul nous intéresse. Nous ne savons pas ce que c'est qu'un ours. Cet animal, au portrait que vous en faites, manque un peu de sveltesse et de noblesse... Mais, pour l'homme, certainement je l'ai vu. D'après le signalement que vous m'en donnez, il est impossible de se tromper. Seulement, au lieu d'un ours, ce sont des serpents, de délicieux crotales, qu'il faisait travailler. Au son d'une flûte de roseau, dont il les charmait, on voyait ces intelligentes bêtes danser sur le bout de la queue ; elles s'enroulaient autour d'une baguette, grimpaient sur son bras, se glissaient le long du cou, et, descendant de la même manière par l'autre bras, revenaient se rouler sur le sol en paillasson. C'était un fort joli spectacle, et qui attirait beaucoup de curieux... En quittant la ville, il a dû suivre le littoral, par Mostaganem, Arzeu, Alger, jusqu'à Tunis, jusqu'au Caire. Allez par là! je ne doute pas que vous ne le rattrapiez. »

Que croire ? Cet homme paraissait convaincu. Et il était assez naturel que le père Martin, ayant eu la douleur de perdre Martin II, se fût ingénié à une autre industrie et eût choisi pour nouvel élève quelque animal plus en harmonie avec les pays qu'il abordait.

C'est sans doute en Espagne que ce grand malheur de la perte de Martin II lui était arrivé, et c'est quelque part là-bas, — à Cordoue probablement,

ville célèbre par la préparation de ses cuirs, — que se trouvait le fourreur à la recherche duquel Franciscus courait. Y retourner était fort inutile. Cet industriel ne lui eût rien appris qu'il ne pût supposer lui-même, c'est-à-dire qu'après avoir pleuré son ours et confié au fourreur le soin de son embaumement, le père Martin avait dû continuer sa route.

Franciscus fit un paquet, enveloppé d'une toile solide, des reliques de Martin II, — qui, durant tout ce voyage et, maintenant, sous le soleil torride, n'avaient pas laissé de lui charger lourdement l'épaule, — et il expédia le tout en France, à son domicile de la rue du Moulin-de-Beurre.

Ainsi allégé, il se remit allégrement en marche par Mostaganem, Arzeu, s'arrêtant çà et là pour croquer un site, dessinant quelques figures mauresques dont les plus beaux types abondaient sur son passage, et se saturant de cette surprenante lumière d'Afrique où, êtres et choses, tout nage dans une atmosphère vibrante, et fluide et lustrée. Les yeux de l'artiste s'en imprégnèrent pour jamais.

Alger dressa son blanc fantôme, l'entassement de ses petits cubes roses s'étageant pas mille degrés jusqu'au sommet de la Casbah. Il en parcourut les ruelles montueuses, obscurcies de voûtes et de moucharabis surplombants, et toutes empuanties des fades parfums qui brûlaient au fond de ces retraits mystérieux. Les rues Bab-Azzoun et Bab-El-Oued, — la place du Gouvernement large et découverte, ombragée de palmiers et qui domine au loin la rade, — lui rendaient l'odeur saine, le parfum salé de la mer. Là était son séjour de prédilection.

Et c'est là qu'un Arabe de haute mine, auquel il adressait ses questions habituelles, lui répondit gravement :

« Parfaitement, j'ai vu votre homme. Je l'ai vu cent fois, c'est bien lui. Seulement... seulement, vous vous trompez, il ne charmait pas, ou du moins il ne charmait plus de serpents. Il montrait un singe, un gentil petit ouistiti, qui était bien la créature la plus réjouissante qui fût au monde. Il l'avait costumé à la française : pantalon, jaquette, la cravate et le col, et le petit haut de forme sur l'oreille. Et il l'avait fort bien dressé. Notre ouistiti saluait, grimaçait, se livrait à mille contorsions, gambades et polissonneries : on aurait dit tout à fait un homme, un Français ! La foule pouffait. J'ai passé des heures délicieuses à l'admirer. Tous deux, un jour, le singe et l'homme, ont descendu, l'un portant l'autre, les rampes du port, et ils ont pris place sur un navire en partance. Ils se sont éloignés là-bas, par là-bas... C'est là-bas qu'il vous faut aller si vous voulez les rencontrer. »

D'un geste qui développa noblement les plis du burnous, il indiquait un point au Nord-Est, à l'horizon de la mer.

Franciscus, renonçant à Tunis et au Caire, cingla vers l'Italie et débarqua à Naples. Il remonta la péninsule jusqu'à Rome.

La fièvre artistique le reprit dans la contemplation de Raphaël et de Michel-Ange. Il avait retrouvé à la Villa Médicis quelques-uns de ses camarades de l'École des Beaux-Arts. Et, en leur compagnie, ce furent mille parties de campagne et visites aux sites les plus célèbres des environs. Le temps passait agréablement.

Il n'oubliait pas, au milieu de tout cela, les raisons qui l'avaient décidé à cette longue pérégrination. Et, en toute occasion, même auprès de ses jeunes amis, il poursuivait son enquête.

« Ton montreur d'ours, ton montreur de singe, lui dit l'un d'eux, mais nous l'avons connu ! Tous ici, nous le connaissons. Seulement l'ours était mort, tu le sais toi-même. Et les singes ne vivent pas longtemps : la phtisie ne tarde pas à les emporter. Il n'avait plus ni ours ni singe. Il s'était fait modèle. Il posait les saint Joseph, ce qui lui seyait parfaitement avec sa douce figure barbue, son front chenu, auréolé de mèches grises. Nous l'avons cent fois copié. Et même cette sempiternelle figure finissait par devenir ennuyeuse, fastidieuse... Il s'en est aperçu, il nous a quittés. Il s'en est allé par Florence, Bologne, Venise, en quête d'ateliers, où sa binette fût moins ressassée. Cherche par là, mon ami. C'est là que tu as chance de le trouver. »

Franciscus dit adieu à la Ville éternelle. La noble cité des lis, les merveilles du palais Pitti, le retinrent longuement. Puis, par petites journées, il chemina par l'Ombrie, au hasard, sans plan préconçu, tendant de-ci et de-là, vers chaque bourgade où le sollicitait une surprise d'art, quelque chef-d'œuvre inconnu. Il découvrit ainsi la fleur des Primitifs, des Botticelli ignorés. Et il atteignit Venise.

La reine des lagunes épandit sur lui ses charmes amollissants. Les prodigieuses pages du Titien, de Véronèse, tout l'or, les richesses de la palette, si fastueusement prodigués, décourageaient son effort. Quelle folie de toucher encore à un pinceau, de s'épuiser sur une toile, quand la volonté la plus tenace et les plus heureuses aptitudes ne pouvaient vous donner l'espoir d'atteindre à la cheville de tels maîtres !

Indolemment bercé au fond d'une gondole, il se faisait conduire au Lido, promener çà et là dans le pittoresque entre-croisement des canaux ; puis, débarqué sur la place Saint-Marc et installé au café Florian, tout en dégustant un « granito », il s'amusait à regarder les blanches nuées de pigeons s'ébattre autour de lui... Et les semaines, les mois coulaient.

La piste du père Martin, qu'il avait cru un moment

tenir, était décidément brouillée et perdue. N'ayant plus de nouvelles importantes ni d'espérauces à communiquer, il avait cessé d'écrire à Paris. Et M. Béchard, de son côté, qui n'eût su où adresser ses lettres, gardait le silence. En sorte que, depuis près de deux ans, entre l'oncle et son neveu, entre Claudine et son cousin, le fil était coupé.

Est-ce le désir d'étudier, après les deux écoles espagnole et italienne, une troisième et éclatante éclosion d'art, — celle des maitres flamands, — qui le fit s'arracher brusquement aux délices vénitiennes, traverser la Suisse et la Forêt-Noire, descendre le Rhin et aborder la Hollande? Ou bien quelques faibles indices sur l'homme qui semblait fuir fantastiquement devant lui et jouer à lui échapper, l'avaient-ils précipité dans cette direction? Il n'eût su le dire.

Les personnes qu'il ne se rebutait pas d'interroger, n'avaient vu ni ours ni singe. Elles lui parlèrent vaguement d'un montreur de marmotte qui répondait assez au signalement du père Martin. Et c'est dans cette pénurie de renseignements qu'il atteignit la Haye, puis visita Amsterdam, Anvers, et Harlem, et Hambourg.

Rubens, Rembrandt, furent l'occasion de nouveaux éblouissements. Ceux-ci avaient saisi, serré la vie dans son réalisme le plus précis, en même temps qu'ils la déployaient, qu'ils la magnifiaient d'une fougue incomparable. Elle jaillissait surabondante, et heureuse, plantureuse, de toutes ces chairs tendres et roses, gonflées de joie et de bonne santé. Et l'admirable virtuosité de cet art ne nuisait pas à la consciencieuse exécution de l'œuvre : tous étaient de bons ouvriers, de laborieux artistes, attentifs et dociles à l'enseignement de la nature. Ce lui fut la meilleure leçon. De tant de chefs-d'œuvre contemplés, ses propres tendances se dégageaient. Sa personnalité lui était révélée.

Cependant, plus de trois années s'étaient enfuies depuis que, le sac au dos et la canne ferrée en main, il avait quitté la rue du Moulin-de-Beurre et était sorti par la porte du Maine. Il aurait bien voulu savoir ce qui se passait à Paris. Il avait quelque honte d'y rentrer, après tant de belles promesses, sans rapporter le moindre détail rassurant sur le père de Claudine. Toutefois sa curiosité fut la plus forte. Et, abandonnant l'idée d'une tournée en Angleterre, — où, d'après ce qu'il entendait dire, une nouvelle école de peinture venait de naître, — il se décida au retour.

Cette fois, harcelé par le désir qui s'était emparé de lui, il renonça aux courses pédestres qui avaient fait l'enchantement et tout l'agrément de son long voyage. Il se fit conduire à la gare, prit un billet, et le train roula...

XII. — CATASTROPHES

Or, sans qu'il s'en doutât, pendant qu'il errait ainsi à l'aventure, de grands changements, de terribles événements s'étaient succédé en son absence. Le malheur avait frappé quelques-uns de ceux qui lui étaient le plus chers, et auxquels il n'avait pas cessé de penser souvent, si sa paresse et sa nonchalance lui avaient interdit de leur écrire.

M. le marquis de la Planède, — pour commencer par celui du malheur duquel il se fût le plus aisément consolé, — avait continué ses insouciantes et aristocratiques prodigalités. Sa femme l'y aidait, plus insouciante que lui encore et, au lieu de mettre un frein à cette fureur dépensière, s'employant de tout cœur à en accélérer l'activité. Peut-être croyait-elle ainsi se hausser aux nobles façons du marquis.

De plus en plus, ils avaient eu recours à la bourse de M. Béchard. Et celui-ci, pris dans le terrible engrenage du contrat où l'ingéniosité du notaire lui avait fait mettre le doigt, y allait passer tout entier. Les millions, les uns après les autres, s'envolaient de la caisse et s'évanouissaient en fumée. Il en était triste, — il courait à la ruine, il le sentait, — et il n'y pouvait rien. Comment oser faire un reproche et rien refuser à cette chère Henriette, qu'il voyait si joyeuse quand elle le quittait avec le bienheureux chèque qu'elle était venue lui extorquer?

Avec ces facilités déplorables, la boulimie du jeune Anatole n'avait fait qu'augmenter. Tout disparaissait, les morceaux coulaient doubles et triples, dévorés, à peine mâchés. Il n'en était pas plus gras : toujours étique et distingué, le long cou érigeant la tête osseuse et faisant fonctionner sa pomme d'Adam. De tous ces morceaux, il en est un pourtant, plus gros que les autres, qui ne put passer, qu'il ne put digérer. C'était le dernier du reste, la caisse de M. Béchard était vidée à fond. Et Anatole trépassa.

Il était venu, nous l'avons dit, accomplir en ce monde une œuvre de destruction et de mort, en même temps que de réviviscence et de renouvellement. Grâce à lui, ces immenses richesses qu'un coup de fortune avait édifiées, et qu'une avare prévoyance menaçait d'accroître sans fin, au lieu de croupir dans les mêmes mains, étaient rentrées dans la circulation générale, tombant un peu au hasard, il est vrai, ne payant pas le labeur à son prix et secourant mal la misère, mais enfin se désagrégeant et s'éparpillant, et faisant des heureux. Et, sur sa tâche achevée, Anatole s'était couché. Paix à sa cendre!

De tout cela M. Béchard restait totalement ruiné. Sa ruine n'était pas ce qui l'épouvantait le plus. Il était homme, en dépit de l'âge, à refaire une autre fortune. Mais Henriette, jusqu'à ce que cette fortune

fût reconstituée, — Henriette, veuve aujourd'hui et habituée au luxe et à la dépense, — comment supporterait-elle cette misère ?

La misère était grande en effet. Non seulement la grosse dot fournie était partie, mais la fortune personnelle de M. Béchard, la riche part pour laquelle il commanditait les Grands Magasins, le château de Plan-de-Baix, la ferme d'Ambel, tout, jusqu'au dernier sou, avait été englouti. Il se trouva même, au décès d'Anatole, que celui-ci laissait d'énormes dettes, dont sa femme Henriette, et par contre-coup M. Béchard, répondaient. La situation était inextricable.

Le pauvre homme se sentit profondément atteint. Malgré tout son courage, il dépérissait chaque jour. C'est par une sorte de pitié qu'on le maintenait à la tête des Grands Magasins. Celui qui avait si mal géré ses affaires personnelles, n'inspirait plus de confiance. Il le sentait. Il languit quelque temps et mourut. Il partait avec le désespoir de laisser sa fille, la marquise de la Planède, dans le plus affreux dénuement. Il n'avait jamais agi dans sa vie que pour le bonheur de cette enfant, et il se trouvait en définitive que c'était au malheur d'Henriette, en cédant à ses caprices, qu'il avait uniquement travaillé. Terrible leçon pour les parents !

Quand Franciscus poussa la porte de son atelier fermée depuis de si longs mois, le premier objet qui frappa sa vue fut le tableau de *l'Homme des Cavernes*, dressé sur son chevalet, au fond de la pièce, et où la lumière du vitrage faisait pleuvoir ses plus beaux rayons.

Il s'arrêta, béant, devant son œuvre. Il la regarda longuement. Une sueur perlait à ses tempes, ses traits s'assombrissaient. Le sac glissa de ses épaules...

Puis, tout à coup, la canne haute, il se précipita sur sa toile. De la pointe acérée, il la transperçait çà et là, crevait un œil, coupait un membre, faisait voler une tête ou un tronc. Les coups pleuvaient drus. Rochers et sapins, les nuages, les personnages s'éparpillaient en lambeaux sur le sol. Ce ne fut bientôt plus qu'une loque pendant déchiquetée à travers le châssis et qui jonchait le plancher.

Il criait, furieux :

« Croûte abominable, que me veux-tu? M'attendais-tu là pour me narguer, pour me faire mourir de honte ? Est-ce la bienvenue dont tu voulais saluer mon retour ?... Disparaissez, monstres barbares, pantins infâmes, exécrables fantoches, produits d'une imagination en délire ! Que l'ombre des maîtres me pardonne ! Par une autre œuvre digne d'eux, je jure d'expier la mémoire de celle-ci. »

Il balaya les débris dans un coin de l'atelier. Il étendit au pied de son lit la fourrure de Martin II, retrouvée chez le concierge et qui l'y attendait. Puis il procéda à sa toilette, se débarrassa de la poussière de tant de chemins parcourus, et, vêtu de frais, content de lui, d'un pied léger, se dirigea vers les Grands Magasins de la Place-Royale.

Léon Barracand.

(*A suivre.*)

LA « TYRANNIE SYNDICALE » [1]

C'est un fait malheureusement trop connu que, nulle part, l'avènement à la liberté des associations ouvrières, des groupements ouvriers, syndicats, trade-unions, etc., n'a pu produire de suite tous les bienfaisants effets qu'on en avait attendus. Longtemps, et encore actuellement, les violences et les atteintes au droit ont continué de ternir les pages de leur histoire et risqué de faire mal augurer de leurs véritables tendances et de leur politique ultérieure. C'est ainsi qu'en France, depuis 1884, les assemblées législatives et les tribunaux ont retenti des violences commises par les syndicats pour contraindre les ouvriers a en faire partie. Et il est inutile d'ajouter qu'il n'y a pas là une situation particulière à notre pays. En Angleterre, où pourtant l'heure de la liberté a sonné plus tôt, il s'en faut qu'elle ait aussi marqué la fin des violences, et des délits nombreux peuvent être relevés à la charge de ses trade-unions comme de nos syndicats. Dans certains pays neufs même les associations ouvrières ont manifesté leur action par des grèves formidables, dégénérant en de véritables insurrections économiques qui ne sont plus chez nous qu'à l'état de souvenir depuis les insurrections de Lyon; ainsi, aux États-Unis, la grève de Homestead et l'intervention de la fameuse « Pinkerton's National Detective Agency », la grève des employés de chemin de fer et l'émeute de Buffalo, la grève de « l'American Railway Union » et les insurrections de Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, Cleveland, Washington et du Montana; ainsi encore en Australie, la grève des tondeurs de l'État de Queensland, en 1891, dans laquelle furent livrés de véritables combats, Ce sont là des faits dont se sont bien souvent emparés le reportage et les polémiques de presse, et sur lesquels il est inutile d'insister.

Mais alors une question se pose, question décisive pour l'avenir des associations ouvrières, et dont plus d'un de leurs véritables amis a senti quelquefois la redoutable angoisse; et l'on se demande si vraiment la violence est inséparable de l'organisation ouvrière, si la « tyrannie syndicale », si ce mot com-

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage qui va paraître à la librairie Alcan sous ce titre : *le Fédéralisme économique*.

mode pour le vocabulaire de la tribune aux harangues, et par lequel on est parvenu à jeter dans une foule d'esprits généreux les défiances les plus injustifiées vis-à-vis de cette organisation, si ce mot dangereux doit être en effet et pour toujours exact.

Ce que nous venons de dire tendrait à le faire croire : partout, avons-nous dit, les associations ouvrières ont usé de violence pour contraindre les ouvriers restés en dehors du groupement à se soumettre à ses décisions; partout, avons-nous dit, les associations ouvrières devenues libres ont continué des errements, qui s'expliquaient seulement sous l'empire des lois prohibitives et des répressions dont elles étaient l'objet. Ne doit-on pas penser qu'il en sera toujours ainsi?

Cependant cette conclusion pessimiste ne nous paraît pas fondée, et nous voudrions essayer de montrer en quelques mots que ce sont les faits eux-mêmes qui nous imposent déjà la conclusion contraire, et qui rejetteront bientôt le spectre de la « tyrannie syndicale » dans l'arsenal vieilli des armes douteuses.

* * *

Et d'abord nous devons négliger délibérément certains actes qui constituent seulement des exceptions, relevant de la criminologie et non d'une étude sur le groupement professionnel. On ne peut répéter à ce propos, qu'il s'agisse de la France ou de l'Angleterre, que ce que disait le comte de Paris des plus retentissants parmi ces soi-disant « crimes syndicaux », la série d'attentats commis à Sheffield sur des ouvriers non affiliés à la trade-union (voir Comte de Paris, *les Associations ouvrières en Angleterre*, p. 260) : « Un examen impartial a suffi pour dissiper les cruels et injustes soupçons que les crimes de Sheffield avaient fait peser sur la totalité des unions. Quelques scélérats se sont rencontrés qui ont prétendu servir par ces actes abominables les associations auxquelles ils appartenaient; mais leurs attentats ne sauraient retomber sur les unions en général. Celles-ci n'en sont pas plus responsables que les anciens chefs de la Ligue ne le furent autrefois du meurtre de Henri IV, ni récemment les généraux confédérés de l'assassinat de M. Lincoln. » De même, il est très évident que le meurtre de l'ingénieur Watrin, dans la grève de Decazeville, intéresse la criminalité des foules et non pas le droit public corporatif ou la sociologie professionnelle.

Il est donc bien entendu que nous ne nous occupons ici que de faits qui peuvent être considérés comme des manifestations propres aux groupements ouvriers, et dans ces conditions nous pouvons affirmer qu'il ne manque pas de raisons pour expliquer les modes répréhensibles et tyranniques suivant lesquels les associations ouvrières ont tendu à imposer leur souveraineté au lendemain de leur avènement à la liberté.

* * *

Il faut en effet remarquer que la plupart des faits dont nous venons de parler se placent au début du groupement professionnel libre, dans la période de son histoire qui suit immédiatement son avènement à la liberté.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les groupements ouvriers ne rompent pas de suite avec les errements suivis durant toute la prohibition, dont ils avaient été jusqu'alors l'objet. Suivant la belle et mélancolique parole d'Auguste Comte « le présent est fait de plus de morts que de vivants », et trop souvent, dans les institutions comme chez les individus, il existe de mystérieuses hérédités qui les courbent, hésitantes de leurs destinées propres, sous le poids d'un passé qui n'a plus de raison d'être, et des habitudes que contracta jadis l'ancêtre misérable poursuivi par les lois. Les ouvriers, inconscients encore de la force pacifique et de la souveraineté légale à laquelle peut atteindre leur union féconde, restent les « serfs batailleurs à demi émancipés » qu'ils étaient la veille, usant exclusivement des armes guerrières que, seules jusqu'alors, ils avaient pu connaître, et n'ayant pas encore fait l'apprentissage des armes délicates que met la liberté aux mains des citoyens.

Et si l'on croyait que ces raisons de psychologie individuelle et sociale ne suffisent pas, ajoutons qu'il n'en manque pas d'autres qui peuvent être plus directement vérifiées. Telle est l'opposition que rencontrent de la part des patrons les groupements ouvriers dès leurs premières manifestations libres; c'est elle qui explique en grande partie comment les violences des groupements ouvriers ne sont souvent que des représailles et une réponse aux provocations patronales.

Elle est une preuve de la difficulté avec laquelle la liberté légalement reconnue parvient à être admise par tous, sans arrière-pensée, même par ceux qui sont chargés de faire appliquer et d'appliquer la loi, pouvoir exécutif et pouvoir judiciaire; difficulté qui vient de ce que patrons, magistrats, public, tout le monde a vécu jusqu'alors sous l'empire de la prohibition : on a considéré comme un dogme que le groupement ouvrier est chose dangereuse : la prohibition légale disparue, il subsiste comme une prohibition naturelle, le dogme n'est plus, mais l'état d'esprit reste. Ainsi nous retombons dans des raisons de psychologie, de mentalité, mais elles se traduisent ici par des actes trop clairs pour qu'on songe à nier leur signification, qu'il s'agisse de l'opposition

des patrons, de la défiance du public ou de la sévérité de magistrats, qui ne s'inspirent pas du tout du régime nouveau créé par la liberté, et traduisent souvent cet état d'esprit indéniable par des jurisprudences qui compromettent les effets mêmes de la loi. Rien d'étonnant, dès lors, que les groupements ouvriers gardent des habitudes contractées sous le régime de la prohibition, puisque cette prohibition subsiste par certains côtés.

Enfin, quand bien même toutes ces raisons n'existeraient pas, et supposant un pays chimérique, où la force seule des lois transformerait immédiatement les mœurs et les esprits, il y a toujours une chose que la meilleure des lois ne peut donner : c'est le temps, le temps nécessaire pour qu'à l'abri des libertés conquises, loin des inquiétudes et des hasards de toute prohibition et de toute hostilité, s'élève lentement l'édifice patient d'une organisation intérieure, permanente, solide et forte, indispensable pour que le groupement ouvrier garde de toute violence ses manifestations extérieures et ses coalitions passagères.

Rien donc au début du groupement libre ne nous permet de voir dans les manifestations violentes de ses tendances à la souveraineté des conséquences forcées du groupement libre et qui dureront autant que lui. Tout, au contraire, doit nous faire considérer ces violences comme des phénomènes passagers, et les explications que nous venons d'en trouver suffisent déjà à nous donner l'espoir qu'elles sont du passé et non pas de l'avenir.

*
* *

Mais, bien plus, nous le répétons, ce sont les faits eux-mêmes qui nous amènent à cette conclusion et viennent justier notre optimisme.

Les pays comme la France, où la liberté d'association professionnelle est de date récente, ne peuvent nous apporter en cela un grand enseignement; et cependant, depuis quelques années l'allure pacifique des groupements ouvriers et des grèves commence à s'imposer au respect de tous. De plus en plus, la grève évolue vers ce qu'on a appelé « la grève des bras croisés »; et, remarque très intéressante, il semble bien que ceux-là mêmes qui, dans les congrès ouvriers, assignent à la grève les réalisations les plus ambitieuses, fondent sur elle les rêves les plus aventureux, et préconisent une grève générale dont ils attendent l'émancipation brusque et définitive du prolétariat; il semble que ceux-là même n'entendent parler que de cette grève passive et sans violences. Enfin tout le monde sait combien les arbitrages se multiplient.

Mais ce sont surtout les pays comme l'Angleterre, où la liberté du groupement ouvrier existe depuis longtemps, qui nous fournissent la preuve décisive que, peu à peu, les groupements ouvriers dépouillent les habitudes contractées sous l'empire des lois prohibitives.

On ne peut pas dire qu'il y ait seulement là l'effet du tempérament national, des qualités de la race, etc., puisque au début du groupement libre, nous avons relevé en Angleterre des faits de violence analogues à ceux de tous les autres pays. S'ils ont disparu, c'est que cette disparition — que le tempérament national a pu hâter d'ailleurs — est due surtout à la date plus ancienne de l'avènement à la liberté ; c'est cela qui a permis aux groupements de se développer plus complètement, et, en se développant, de faire disparaître les raisons explicatives des violences du début. L'exemple de l'Angleterre peut donc être légitimement invoqué comme l'aboutissant probable de l'évolution des groupements ouvriers dans les autres pays.

Or il n'est pas possible de contester qu'en Angleterre (1) les groupements ouvriers ne manifestent plus guère leur souveraineté par les modes violents que nous venons d'étudier. Et les seules exceptions qu'on pourrait apporter à cette affirmation sont bien de celles qui confirment la règle.

Ces exceptions proviennent, en effet, de groupements nouvellement formés. Tels sont les faits de violence exercés coutre ceux qui refusaient de faire partie de l'union durant les grèves des ouvriers des docks (grèves des dockers de Londres, Liverpool, Cardiff, Southampton, etc.), dans les grèves de l'Union des marins et chauffeurs, — et dans les grèves des ouvriers gaziers de Londres et de Manchester. Il s'agit là de métiers dans lesquels les Unions n'ont été organisées que récemment et qu'on désigne pour cela sous le nom de « Nouvel Unionisme ». Ces groupements se trouvent donc exactement dans la situation où se trouvaient tous les groupements dans la période qui suivit immédiatement leur formation : nous avons montré comment dans cette période s'expliquaient les violences, nous les retrouvons ici, et cela vérifie l'exactitude de nos explications.

C'est ainsi que les faits de violence qui peuvent encore être relevés en Angleterre n'ont bien que la signification d'exceptions qui confirment la règle. Et la règle, c'est que les tendances à la souveraineté

(1) Ajoutons qu'il en est de même en Allemagne, ainsi que le prouve la statistique suivante :

Années	Grèves	[illegible]	[illegible]	[illegible] de [illegible]
1892. . . .	73	3 022	74	[illegible]
1893. . . .	116	[illegible]	30	[illegible]
1894. . . .	131	7 329	47	[illegible]
1895. . . .	204	14 032	93	[illegible]
1896. . . .	483	128 808	202	[illegible]
1897. . . .	578	63 119	249	4,0
1898. . . .	631	48 335	168	3,5

des groupements ouvriers dépouillent leur caractère de violence, en raison même du développement des groupements ouvriers.

***

Dans ces conditions, une seconde question se pose, question non moins décisive que la première pour l'étude que nous faisons, c'est celle de savoir si, en se développant, les groupements ouvriers perdent leurs tendances à la souveraineté, en même temps qu'ils perdent certaines des formes par lesquelles elles se manifestaient, ou si, au contraire, survivant à ces formes, qui tenaient à des situations passagères, les tendances elles-mêmes subsistent et évoluent, à la faveur de la liberté qui leur est donnée vers des formes définitives, qui seront bien alors inhérentes à la nature même du groupement ouvrier.

Pour diriger nos recherches dans la réponse à cette seconde question, il faut tenir compte de cette loi de la science, qu'on doit observer les phénomènes là où ils sont le plus caractérisés. A ce point de vue, c'est l'Angleterre qui nous offre le meilleur champ d'observations, c'est là où l'évolution des tendances que nous étudions est la plus caractérisée et la plus avancée ; cela, pour bien des raisons : tempérament national, longue habitude des institutions libérales, plus grand développement industriel que partout ailleurs, évolution économique commencée plus tôt et qui devait hâter, en la rendant plus nécessaire, l'évolution du groupement professionnel lui-même, et enfin la raison que nous avons déjà indiquée, à savoir que la liberté du groupement ouvrier y est plus ancienne que dans la plupart des autres pays ; qu'en France notamment, où elle ne date que de 1884, tandis qu'en Angleterre elle date de 1824 ; le groupement ouvrier y est parti plus tôt, il est tout simple qu'il soit allé plus loin. C'est donc l'Angleterre qui pourra le mieux nous donner la réponse à la question posée.

La réponse est formelle. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces grandes trade-unions qui ont, à bon droit, soulevé l'admiration de tous ceux qui les ont étudiées, et qui sont en train, comme le dit S. Webb, de créer spontanément les organes essentiels d'une démocratie industrielle. Elles nous offrent le spectacle de véritables souverainetés économiques et professionnelles : dans la branche de métier, et pour la région qu'elles représentent, elles régissent d'une façon souveraine, pacifique et légale, les conditions du travail.

Loin donc d'être appelées à disparaître avec certaines de leurs manifestations, les tendances à la souveraineté des groupements ouvriers libres se caractérisent de plus en plus ; seulement elles se revêtent de formes différentes.

Quelles sont ces formes ? Par quels moyens, en dehors des moyens violents et frauduleux, le groupement, né d'un libre contrat, peut-il donc avoir avec les individus des rapports autres que des rapports essentiellement contractuels, et comment peut-il exercer sur des individus étrangers au groupe une souveraineté quelconque, même de fait ?

Les moyens par lesquels s'établit cette souveraineté pacifique ont reçu des noms bien divers (mises à l'index, mises en interdit, damnations, boycottages). Ils revêtent eux-mêmes des aspects variés, mais se résument en ceci : le refus collectif de travailler avec l'ouvrier qui ne se soumet pas à la volonté du groupe.

En effet, avec le groupement ouvrier moderne, Trade-Union ou Syndicat, nous sommes en présence d'un groupe qui, ne comprenant qu'une classe, celle des vendeurs de travail, et ne possédant pas les instruments de production, ne se suffit pas à lui-même, et doit, pour exercer une action extérieure sur la vie économique, recourir au marché collectif. La seule chose dont dispose le groupe, c'est du travail de ses membres ; la seule chose qu'il puisse faire légalement, depuis qu'il est libre sous sa double forme temporaire et permanente, c'est d'accorder ou de refuser collectivement le travail. C'est par le marché collectif qu'il peut manifester sa volonté à l'extérieur, par le marché collectif qu'il peut arriver à imposer cette volonté, soit à la suite d'une grève victorieuse, soit à la suite d'une simple menace de grève, soit même par des moyens diplomatiques, qui, peu à peu, se substituent aux grèves à mesure que les ouvriers sont mieux organisés et leurs groupements plus forts, moyens diplomatiques dont l'aboutissant semble devoir être les chambres permanentes de conciliation et d'arbitrage. Mais, quel que soit le mécanisme perfectionné, qui permette au groupement ouvrier de faire valoir ses droits et d'éviter les inconvénients de la grève et des menaces, ce n'est jamais qu'une organisation plus parfaite du marché collectif, c'est-à-dire de la grève elle-même, puisque pour les ouvriers le seul moyen de soutenir leurs prétentions dans ce marché c'est la possibilité de refuser collectivement leur travail, de faire grève.

C'est donc à l'aide du marché collectif, plus ou moins perfectionné, que le groupement ouvrier parvient à exercer sa souveraineté en dehors des moyens violents. Un ouvrier refuse-t-il de se soumettre à la volonté du groupe, à ses décisions, aux règles qu'il impose, on le met en interdit, ainsi que le patron qui l'emploie, c'est-à-dire que des délégués du groupe font savoir au patron que tous les membres de ce groupe quitteront le travail, s'il embauche ou s'il garde l'ouvrier ainsi interdit ; et la grève est en effet déclarée si le patron ne défère pas à la volonté du

groupe. Or, on conçoit que, quand le groupe comprend la majorité des ouvriers, et que celle-ci est bien disciplinée, le patron, ne voulant pas s'exposer à une grève trop dangereuse pour lui dans ces conditions, préfère renoncer à embaucher l'ouvrier mis en interdit, ou le renvoyer.

C'est donc une véritable *interdiction de travail* que le groupe fait peser sur l'ouvrier qui refuse de se soumettre à ses décisions, quand, par ailleurs, le groupe est assez fort pour imposer au patron l'observation de cette interdiction.

Et c'est ainsi, qu'usant seulement des droits que lui confère la loi dans le marché collectif, le groupement ouvrier peut exercer une souveraineté de fait dont l'interdiction de travail est la sanction.

Et c'est vers cette manifestation légitime qu'évolue nécessairement cette fameuse « tyrannie syndicale ».

* * *

Sans doute de pareilles constatations nous entraînent loin de la conception ordinaire de l'association libre, et il y a là de quoi surprendre ceux qui, ne voulant pas convenir de la nature spéciale du droit d'association professionnelle, se refusent à voir que son exercice amène la formation d'un organisme, ayant en lui des possibilités et des tendances qui l'entraînent fatalement hors de la sphère du droit privé et du contrat, et le font bien plutôt remplir une fonction sociale que satisfaire seulement des intérêts privés.

Sans doute les appréciations les plus diverses, les plus contradictoires ont été portées sur de pareilles tendances et de pareils résultats.

Mais quelles que puissent être ces appréciations, favorables ou sévères, optimistes ou tragiques, nous ne devons pas nous en occuper; cris d'espérance ou clameurs d'effroi devant la souveraineté révélée par les faits, nous ne devons pas les entendre. C'est cette révélation des faits qui, seule, nous importe.

Elle a du moins l'avantage de n'être pas douteuse.

J. Paul-Boncour.

LA MORT DE GASTON DE FOIX [1]

La fortune avait réservé à Gaston de Foix, pour son triomphe et pour sa mort, un théâtre incomparable par la grandeur et la tristesse des souvenirs qui y demeurent attachés. Cette vieille Ravenne, perdue dans les marécages, au fond de son immense forêt de pins où glisse, avec une plainte monotone, le vent de l'Adriatique, semblait en ce recoin de l'Italie comme la figure d'un passé très lointain et très austère, une ruine plus émouvante que Rome elle-même. Elle avait été la dernière capitale de l'empire romain et avait vu régner le dernier empereur, Romulus Augustulus. Théodoric, le grand roi barbare, était mort dans ses murs. Elle fut la capitale de l'empire byzantin dans la péninsule. Pépin la prit aux Lombards et la donna au Saint-Siège. Elle était restée et elle paraît encore aujourd'hui telle que l'avait faite Byzance, immobile, avec ses églises sépulcrales ornées de mosaïques farouches, ses rues sonores et vides, la solennité de ses solitudes. A l'extrémité de son horizon, dans le désert, vous rencontrez, dressée sur un sol fangeux, l'étonnante basilique de Saint-Apollinaire-in-Classe, la cathédrale du vieux port de Ravenne, aujourd'hui comblé par les sables, un sanctuaire où l'on n'entend plus la psalmodie des prêtres. Au XIe siècle, elle opposa son archevêque, comme antipape, à Grégoire VII. Au XVIe, Dante vint s'y reposer de ses longs exils et y mourir, désespérant de l'Église et de l'Italie. Et près de cette nécropole, au bord du Ronco, on rencontre, ombragée par de grêles cyprès, la *Colonna dei Francesi*, la *Colonne des Français*, élevée sur le champ de bataille de 1512.

Le matin du vendredi saint, 9 avril, le canon français attaqua « bien asprement » les vénérables murailles. 200 hommes d'armes et 3 000 piétons s'approchèrent de la brèche pour l'assaut. Colonna et sa garnison s'y tinrent très vaillamment. Après cinq ou six tentatives, les capitaines français firent sonner la retraite. L'armée de la Ligue n'était plus qu'à deux milles (5 kilom. 400 m.) et le succès même de l'entreprise pouvait tourner à mal. L'armée de Nemours, à peine entrée dans Ravenne, était en danger de s'y trouver assiégée à son tour, en danger plus grand encore de s'y perdre dans l'ivresse du pillage.

Le samedi saint, il y eut escarmouche entre Français et Espagnols, sous les enseignes du duc de Lorraine, et Bayard y fit merveille. Le récit de cette reconnaissance hardie, l'alarme mise au camp ennemi, quelques coups du canon d'Espagne, une vive chevauchée sortant des retranchements de la Ligue, une retraite joyeuse des assaillants, contents de cette sorte de jeu de barres chevaleresque, ce récit, tel que le donne le *Loyal Serviteur*, fait bien apercevoir la topographie du champ de bataille réservé au lendemain. Ravenne est comme enclose entre deux rivières, le Montone, qui coule le long de ses murs, au nord, le Ronco, qui les arrose au sud. Ces deux rivières se rejoignent à quelque distance en aval de

1 Extrait d'une conférence faite à Saint Cyr en [illegible], sous la direction de M. Albert Sorel. Cette conférence fait partie d'un ouvrage qui va paraître à la librairie Chapelot sous ce titre : *l'Armée à travers les âges*, 2e série, chefs d'armée.

la ville et descendent dans le même lit jusqu'à la mer. L'armée française avait franchi le Montone, en amont, pour sa tentative d'assaut et campa, le 10 avril, toujours en amont de la ville, entre les deux cours d'eau. L'armée de la Ligue campait en face, au delà du Ronco, sur la rive droite de cette rivière. Gaston, résolu à l'offensive, devait donc franchir le Ronco pour prendre contact avec l'ennemi.

Il avait de 18000 à 19000 hommes, à savoir : 8000 fantassins français et ferrarais, 5000 Gascons, 5000 mercenaires allemands. Autour de lui se tenaient le duc de Ferrare, qui lui apportait la meilleure artillerie de l'Europe, Frédéric Gonzague, Lautrec, Yves d'Allègre, Bayard, la Palisse, Jacob d'Ems. La sainte Ligue comptait un plus grand nombre de combattants, malgré la récente et inexpliquée défection du duc d'Urbin : les vétérans espagnols de Gonzalve de Cordoue, les chevau-légers de Venise, l'artillerie du grand ingénieur Pedro Navarro. Près du généralissime Raymond de Cardona, vice-roi de Naples, on voyait les plus illustres capitaines de Naples, de Rome, de Sicile, de Castille et d'Aragon, le marquis de Pescara, Fernand d'Avalos, Fabricio Colonna, Prospero Colonna, le marquis de Bitonto, Carvajal, Antonio de Leyra, Alarcon. Chaque armée possédait son cardinal, Jean de Médicis du côté de la Ligue; Sanseverino, envoyé par le concile schismatique de Milan, avec la France. Sanseverino, un géant, couvert d'acier, montait un cheval de guerre; Médicis, en robe cramoisie, montait un palefroi blanc.

Le soleil de Pâques se leva sur les deux camps. Nemours parut, armé de toutes pièces, et son armure recouverte d'un riche surtout brodé aux armes de France et de Navarre. Il avait le bras droit nu jusqu'au coude. « C'est pour l'amour de ma mie, dit-il en riant, je lui ai promis de le teindre de sang espagnol. » Il dit encore à ses chevaliers : « Regardez, Messeigneurs, comme le soleil est rouge ». Un jeune cavalier répondit : « Il mourra aujourd'hui quelque prince ou grand capitaine; il faut que ce soit vous ou le vice-roi. » Gaston se mit à rire et piqua des deux pour surveiller le passage de ses canons et de ses fantassins sur un pont de bateaux. Déjà la cavalerie se jetait à l'eau. Les fantassins du capitaine Du Molard, jugeant que les lansquenets allemands allaient bien lentement pour traverser le pont, descendirent allégrement au Ronco, qui montait plus haut que leurs ceintures.

Tandis que l'armée française achevait son défilé, il y eut un incident singulier. Gaston, Lautrec et quelques autres seigneurs chevauchaient sur la rive gauche de la rivière. Les Espagnols prenaient leurs dispositions de bataille. Tout à coup, un groupe de gentilshommes espagnols, à cheval avec Pedro de Paz, capitaine des chevau-légers, parut sur la rive droite. On se salua courtoisement de part et d'autre, et Bayard, s'avançant jusqu'au bord de l'eau, cria : « Messeigneurs, vous vous esbatez comme nous, en attendant que le beau jeu commence. Je vous prie qu'on ne tire point de coups de hacquebuse (arquebuse) de vostre côté, et on ne vous en tirera point du nostre. » Quand Pedro sut quel fameux chevalier lui parlait ainsi, il répondit : « Plaise à Dieu qu'il y eust bonne paix entre vostre maistre et le mien, à ce que peussions deviser quelque peu ensemble, car tout le temps de ma vie vous ay aymé par vostre grande prouesse. » Mais quand ils entendirent Bayard nommer le prince à qui lui et ses compagnons faisaient escorte, tous les Espagnols mirent pied à terre par respect pour Nemours et dirent : « Seigneur, sauf l'honneur et le service du roy nostre maistre, nous déclairons que nous sommes et voulons estre et demourer à jamais vos serviteurs ».

Gaston franchit enfin le Ronco et commanda de marcher en avant. Les deux armées s'appuyaient, ou plutôt s'accoudaient au Ronco, dont la direction d'amont, jusqu'à Ravenne, est du sud-ouest au nord-est. Déjà les boulets de Navarro faisaient des trouées dans les rangs de notre infanterie, avant que la bataille fût engagée. L'infanterie espagnole, qui formait le centre de l'armée de la Ligue, était couchée à plat ventre derrière un fossé et une levée de terre, à l'abri de notre feu, et couverte encore par l'artillerie de Navarro, 20 pièces, canons et coulevrines, 200 arquebuses à croc, et, entre ces arquebuses, de longues pièces de fer, véritables faux destinées à couper les jambes des fantassins de Gaston. A leur aile gauche étaient les hommes d'armes de Fabrizio Colonna; à l'aile droite, 2000 piétons italiens. Raymond de Cardona, avec 400 hommes d'armes, joignait l'avant-garde de Colonna. Notre infanterie, lansquenets et Gascons, soutenue par de l'artillerie, formait le centre et la gauche de nos opérations; le duc de Ferrare et ses canons s'opposaient à la gauche de l'ennemi et, du même côté, Gaston de Foix, la Palisse, Lautrec et toute la chevalerie française complétaient notre aile droite.

La bataille devint sur-le-champ furieuse et très meurtrière. Songez qu'ici se livra le premier grand combat à la fois d'artillerie et d'infanterie. N'oubliez pas non plus que la tradition des guerres féodales, l'impétuosité chevaleresque, la mêlée corps à corps n'ont point encore cédé devant l'emploi des armes à feu, surtout du canon. Quand le chevalier et son cheval pouvaient, sous leur carapace de fer, affronter de près les flèches et les masses d'armes, la mêlée très étroite était à peu près le seul moyen de décider du sort de la bataille. Or, à Ravenne, on se battit poitrine contre poitrine, mais avec le canon et la

mitraille. Le feu du duc de Ferrare prit en écharpe la cavalerie de la Ligue et la décima. La chevalerie de Colonna, à qui une seule salve d'artillerie enleva 33 hommes d'armes, se rua sur la chevalerie française en criant : « Aux chevaux! aux chevaux ! » afin d'appliquer le proverbe castillan : *Mort le cheval, mort le cavalier*. Le choc, sans cesse repris, des deux corps de cavalerie, dura plus d'une demi-heure avec un avantage marqué pour les Français, bien que l'ennemi fût plus nombreux. La défaite de cette aile gauche fut achevée par le duc de Ferrare et la Palisse. L'aile droite de la Ligue plia enfin et s'enfuit en désordre. Cependant, au centre, l'infanterie, lansquenets, Picards et Gascons, parvenait à faire lever l'infanterie espagnole hors de son retranchement. Le choc fut terrible. La mitraille de l'ennemi fit tomber un grand nombre de nos officiers et Jacob d'Ems. Les petits hommes d'Espagne rampaient entre les jambes des grands lansquenets et les poignardaient au ventre. Déjà nos fantassins se repliaient, quand survint Yves d'Allègre, dont la cavalerie était désormais libre par la retraite des gens d'armes de Colonna. Yves, qui venait de voir tomber mort son fils, fut abattu par un boulet. Mais cette évolution de notre chevalerie rompait en flanc les rangs des Espagnols. Gascons, Picards et lansquenets reprirent vivement l'offensive et ce fut, dans le camp retranché des vieux soldats de Gonzalve de Cordoue, un affreux carnage.

La bataille était gagnée par Gaston de Foix. Raymond de Cordona, dès qu'il eut vu le désastre des gens de Colonna, s'était enfui à cheval, sans regarder derrière lui, jusqu'à Cesena. Colonna blessé s'était rendu à Alphonse de Ferrare. « Il me sauva, dit-il, avec un tel amour, que je serai toujours son fidèle. » Le brave Carvajal, témoin de la panique de ses troupes, courut à bride abattue, presque fou, le jour, la nuit, sans s'arrêter, jusqu'à Rome, « tel qu'un lièvre devant la meute », écrit Pierre Martyr. Le cardinal de Médicis, qui était myope et que sa robe rouge désignait de loin, fut remis, très déconfit, entre les mains de son confrère et ami le cardinal Sanseverino. L'année d'après, Médicis était pape. Un autre Médicis, Jules, chevalier de Rhodes, put s'enfuir avec Antoine de Leyva. Onze ans plus tard, il était, à son tour, pape sous le nom de Clément VII.

Les chariots, les canons, les chevaux, les arquebuses roulantes de la Sainte-Ligue encombraient, dans une confusion inouïe, le champ de bataille, le long du Ronco. Au milieu de ce désordre, on aperçut deux corps d'infanterie espagnole qui se retiraient au pas de parade, le long d'une digue du Ronco, afin de chercher le gué de la rivière et de se replier dans Ravenne. Gaston, suivi de sa chevalerie, courut à la poursuite de ces vaincus, qui marchaient insolemment en si bel ordre avec un sang-froid de Spartiates. Une balle d'arquebuse et un coup de faux dans les jarrets arrêtèrent son cheval. Le prince tomba à terre et les Espagnols le criblèrent de coups de pique, malgré les cris de Lautrec : « Ne le tuez pas, c'est nostre vis-roy, le frère à vostre royne. » L'infortuné capitaine ne reçut pas moins de quinze blessures au visage, et « par là, dit le *Loyal Serviteur*, montroit bien le gentil prince qu'il n'avoit pas tourné le dos ». La plupart des chevaliers français engagés dans cette fatale escarmouche furent blessés mortellement et jetés à la rivière.

Il y avait près de 20 000 morts ou blessés couchés sur le champ de bataille, dont 12 000 Espagnols ou combattants de la Sainte-Ligue. Le désarroi qui suivit la mort de Gaston permit à l'armée vaincue de battre en retraite sur Cesena. Les Français rentrèrent dans leur campement, entre les deux rivières. Ravenne se rendit. Marc-Antoine Colonna se renferma, pour quelques jours, dans la citadelle, La Palisse prit le commandement de l'armée. Et le soleil de Pâques qui, le matin, avait semblé si rouge au duc de Nemours, descendit sur la plaine sanglante.

Toutes les villes de Romagne, jusqu'à Rimini, ouvrirent leurs portes. Ravenne subit un sac effroyable, La Palisse eut grand'peine à mettre fin au massacre. Une partie de l'armée retourna à Milan et fit au neveu de son roi des funérailles dignes de lui. Il entra dans la cathédrale de marbre des Sforza, précédé de tous les étendards qui avaient été à l'honneur en cette journée tragique du 11 avril 1512.

Deux mois plus tard, la France ne possédait plus un pouce de terre en Italie. Une ligue formidable, l'Angleterre, l'Espagne, l'Empire et les Suisses, s'était reformée contre Louis XII, sous l'inspiration de l'implacable Jules II. A Marignan, en 1515, François Ier reprit, pour quelques années, le Milanais. En 1525, après Pavie, la question italienne fut résolue pour plus de trois siècles, au détriment de l'Italie et contre l'intérêt politique de notre pays, jusqu'aux journées de Magenta et de Solférino.

Il peut être téméraire, pour un historien d'imaginer toute une suite d'événements dans l'hypothèse où un chef d'armée, un ministre, un prince ne fût pas mort d'une façon prématurée. Ici, d'après le témoignage même des Italiens, Gaston, au soir de Ravenne, était assurément le maître de l'Italie. La route de Rome, et même celle de Naples, s'ouvrait à lui. « Il pouvait, dit Guichardin, prendre la couronne de Naples. » Par le désastre infligé à la Sainte-Ligue il fixait, pour de longues années, l'histoire de la péninsule, à l'heure même où celle-ci devenait le théâtre de l'histoire européenne. Mais, demeurons sur le point solide de la réalité historique. Ce jeune homme

emporté en plein triomphe, eût-il été Condé, eût-il été Bonaparte? « Il mourut une grande énigme. » (Michelet.) Certes, il eut le temps de montrer avec éclat plusieurs des qualités qui sont le propre des grands capitaines : la sagesse dans la préparation à la guerre, le courage d'attendre patiemment l'heure propice à l'action, la promptitude de la résolution, la rapidité foudroyante de l'exécution. Il força l'admiration de ses adversaires; il éblouit véritablement l'Italie; les historiens italiens eurent des paroles de respect pour ce général de vingt-trois ans, dont la bonne grâce différait si fort de la brutalité hautaine des vieux condottieri, de l'austérité orgueilleuse de Gonzalve de Cordoue. L'amour de ses soldats et de ses chevaliers fut pour Gaston de Foix, comme il le sera pour Napoléon, une force vive du commandement et un gage de victoire. « Ses soldats dit Guichardin, les yeux baignés de larmes, appelaient tristement Gaston de Foix, protestant qu'ils l'auraient suivi partout sans que rien eût été capable de les arrêter. » Ajoutez des traits de caractère tout à fait français, la clarté et l'allégresse de l'esprit, le goût des joyeux et familiers propos et cette constante belle humeur, dont l'entrain s'allie si bien, en face de l'ennemi, au mépris chevaleresque du danger. Ce petit Gascon, d'avance, fait penser à Henri IV. Il n'y eut point, dans l'histoire militaire de la vieille monarchie, de gloire plus pure ni plus aimable, et je vous prie de conserver le souvenir de ce fils de France.

ÉMILE GEBHART.

THÉATRES

THÉATRE-ANTOINE : *la Gitane*, drame en quatre actes, de M. Jean Richepin.

Quand il m'arrivait, — pas très souvent, je le reconnais, — de penser au théâtre de M. Richepin, j'étais surpris qu'il ne nous eût pas donné encore quelque drame « de Bohème ». C'était si bien dans la suite logique de ses ouvrages! La pseudo-originalité des bohémiens, leur soi-disant révolte contre les lois, le décor en toc... tout cela ne pouvait manquer de séduire l'auteur de *Miarka* et des *Blasphèmes*. Je n'ai plus rien à désirer aujourd'hui. Nous avons eu la *Gitane*. Et elle fut telle, complètement telle qu'il fallait qu'elle fût. — Jugez-en!

M. de Frondrilles, riche propriétaire et ethnographe par-dessus le marché, consacre ses veilles à étudier les mœurs des gitanos. C'est d'ailleurs un simple idiot, pâle et insignifiant reflet du mari de la *Petite Marquise*, fantoche de vaudeville destiné sans doute à égayer la pièce ; et si vous prenez le mot « égayer » dans le sens qu'on lui donne en argot de théâtre, l'espoir de l'auteur a été surpassé.

Par un hasard que je n'ose qualifier de providentiel, étant donné la pièce qui en est résultée, une famille de gitanos vient précisément camper près de chez M. de Frondrilles; il les installe aussitôt dans son parc, les nourrit, les entretient, et note avec délices les « traits de mœurs » qu'ils lui fournissent. Ceux-ci se résument du reste en une série de rapines ingénues, accompagnés de quelques mots d'auteur. Un des gitanos a chapardé une poule; Frondrilles le Magnifique lui en fait cadeau, et le gitano la repousse alors avec mépris : « Du moment qu'elle n'est plus volée, elle n'a plus de saveur... » Ces gitanos sont éminemment littéraires, comme vous le voyez. Oserai-je dire que M. Richepin, — semblable en ceci, en ceci seulement à son Frondrilles, — me paraît avoir donné une importance fort excessive à la « philosophie » des gitanos?...

La famille étudiée par Frondrilles se compose de : Hourgna, l'aïeule de ces chapardeurs philosophiques; Hourgno, le petit-fils, qui possède le droit envié de battre tous les autres, vu qu'il est le chef de la famille : et Rita qui, je crois, est la nièce et la cousine des deux précédents. Je néglige trois gitanos en bas âge, dont l'un est l'auteur du « mot » cité plus haut. Vous surprendrai-je en vous disant que Hourgno brûle pour Rita? Et je croirais vous blesser si j'insistais sur la nature de cet amour... Ce qu'il y a de bon avec M. Richepin, c'est que dès qu'on a vu le costume d'un personnage, on connaît d'avance ses actions et la manière dont il les accomplira. — Vous attendez le rival de Hourgno? Le voici : Jacques de Moreuse, neveu de Frondrilles, qui est en villégiature chez son oncle, pendant que Mme de Moreuse (sa femme) est absente. Je ne vous ai rien dit de Rita : vous la connaissez tout de même; et, pareillement, vous devinez que la passion de Moreuse pour elle ne peut être que frénétique. Jusqu'ici, il n'a d'ailleurs rien obtenu que la faveur de couvrir de bagues les petites mains de Rita, — ce qui, je le crains, va donner à Frondrilles quelques opinions erronées sur la fortune des gitanos... Scène avec Hourgno : il paraît qu'il a tort d'être jaloux; Rita l'adore et ne songe qu'à arriver avec lui à Grenade, où les tarots lui ont prédit qu'elle serait « capitane »; elle le câline, l'embrasse, le caresse; Hourgno est convaincu; on le serait à moins. — Scène avec Moreuse; Rita joue la jalousie : elle n'aimera jamais un homme qui est le mari d'une autre femme; ah! si Jacques était libre!!... Car elle l'adore... Elle le câline, l'embrasse, le caresse; Moreuse est convaincu; on le serait à moins... Mais Hourgno survient et, fou de jalousie,

comme il convient, lance son couteau dans la hanche de Rita qui tombe ; après quoi il gagne la montagne. Rita, remise, se soulève, se suspend derechef aux lèvres de Jacques; et le rideau tombe sur leur étreinte passionnée.

Un premier acte passe toujours. En dépit de quelque gaucheries et d'implacables métaphores, celui-ci a passé.

Mme de Moreuse est revenue ; et les gitanos sont de plus en plus installés au château. Jacques a l'idée singulière de mettre sur le dos de Rita quelques vieux rideaux, et, dans ses cheveux, des bijoux de famille que Mme de Moreuse, « par respect, n'avait jamais osé mettre!... » Indignation de celle-ci; réplique de Rita... « Tu ne connais pas la chanson qui dit?... » Non, Jacques ne la connaît pas. Mais, gagné par la folie ambiante, il déclare galamment à sa femme qu'en effet il adore Rita, d'une de ces passions invincibles que les gitanes seules peuvent inspirer. Il ajoute d'ailleurs qu'il ne la reverra pas, cependant que l'excellent Frondrilles note quelques observations nouvelles sur les mœurs des gitanos. Rita sort en disant sa dix-neuvième chanson, d'où il appert qu'elle n'appartiendra à Jacques que lorsqu'il aura empoisonné sa femme.

Nous retrouvons cette intéressante famille sur un pic. Rita a envoyé chercher Jacques, c'est Frondrilles qui arrive. Et alors s'engage une scène incroyable. Rita reproche à Frondrilles le « sang de courge » de son neveu : « qu'est-ce que c'est qu'un gaillard pareil, qui prétendait l'aimer et qui n'a pas même su empoisonner sa femme ?... » Et Frondrilles le défend : « Mais si, je vous assure qu'il vous aime... » Tout de même, c'est un drôle d'oncle!... Pendant cette scène, je regardais l'excellente Mme Marie Laurent qui joue Hourgna. Dieu sait qu'elle en a vu, et de toutes couleurs, dans sa longue carrière! Elle paraissait stupéfaite.

Bref, Rita ne veut plus de « sang de courge ». Décidément, c'est Hourgno qu'elle adore. Celui-là est un homme, un vrai. Et, toujours en présence de Frondrilles, elle lui ordonne d'aller massacrer Jacques et de lui apporter son cœur saignant. Hourgno refuse. Encore un « sang de courge » !... Malheureuse Rita! Ce n'est pas la peine d'être gitane! N'y a-t-il donc pas un homme au monde dont le sang ne soit pas « de courge »?... Peut-être José, l'un des gitanos en bas âge?... Nous verrons. En attendant, en route pour Grenade, car il faut que la prophétie s'accomplisse, et que Rita soit capitane. « Tu ne connais pas la chanson qui dit... ? » — Fort heureusement, le rideau tombe.

Grenade!... Rita est une danseuse célèbre ; les fleurs, les bijoux tombent à ses pieds : son partenaire de danse est José, qu'elle accable de câlineries. Hourgno, toujours frénétique, adore toujours, et rugit toujours; et, à chaque explosion de rage, Rita le dompte rien qu'en le regardant... « Sang de courge », décidément.

Et voici qu'on annonce Moreuse. Encore un cucurbitacé!... Il a tout quitté, femme et enfant, pour rejoindre Rita, et s'excuse de n'avoir pas fait mieux : « Va, j'avais compris la chanson qui dit... J'aurais dû empoisonner ma femme ; mais il ne faut pas m'en vouloir, je n'ai pas encore l'habitude ; au moins vais-je divorcer pour être à toi tout entier... » Et vous devinez à quels développements Rita, inspirée par M. Richepin, se livre sur le respect de la légalité!... Mais assez de phrases : « Ton sang est-il de courge? — Non! — Alors, va trouver Hourgno ; tu le rencontreras dans cette petite cour à droite au bas de l'escalier; on vous y enfermera... et celui qui en sortira vivant me possédera... » Jacques s'élance : on entend un coup de pistolet. Jacques, tué d'un coup de couteau, a cependant eu le temps de tirer, et Hourgno vient mourir en scène : « Courge! » crie Rita. Alors, — suprêmement gitane, — elle embrasse José et, pour aller danser devant le public qui l'acclame, marche sur le corps d'Hourgno.

Il ne me paraît pas utile de discuter longuement le nouvel ouvrage de M. Richepin. Il n'est, — j'insiste là-dessus, — ni meilleur ni pire que les précédents. C'est le même procédé de théâtre, la même fausse originalité, presque la même pièce. Seulement, cette fois M. Richepin a choisi un sujet où pouvaient se développer à l'aise ce qu'on appelle ses qualités; ce qui fait que la *Gitane* est proprement insupportable. Elle est, de plus, assez complètement incompréhensible. Rita, par définition, est « énigmatique » ; malheureusement, elle l'est à la façon d'une girouette que l'on voit tourner de loin sans savoir ce qui la pousse ; on se dit : « Le vent change » ; et l'intérêt s'arrête là. Successivement, Rita semble préférer l'argent à sa race, et sa race à l'argent... La vérité, c'est qu'elle n'est qu'un fantoche qui s'agite dans le vide.

Ajoutez que, cette fois, le style de M. Richepin se montre, si je puis dire, dans sa nudité. Dans ses pièces en vers, quand une métaphore apparaissait, nous pliions le dos sous l'averse, résignés à l'inévitable développement. En prose, malgré tout, « on a la surprise » ; et cette surprise est cruelle. Je ne parle pas de cet éternel « sang de courge » qui revient sans cesse et qui vous obsède. Mais il y a, au premier acte, une phrase sur le regard de Rita « dans lequel il y a du miel et une guêpe... » Cela va, vient, tourne, retourne, « se recourbe en replis tortueux... » On en crierait! — On n'a pas crié ; on a peu *chuté*, ce qui était excessif. Pourtant « chuté » vient de « chute »...

Si la pièce est mauvaise, les rôles ne sont pas bons. Rita et Hourgno hurlent sans interruption pendant quatre actes; ils sont frénétiques à jet continu; Mlle Mellot et M. de Max ont congrûment vociféré et trépigné. Mme Marie Laurent (Hourgna) distille, d'une diction implacable, les chapelets métaphoriques de M. Richepin... Les décors sont infiniment pittoresques. J'espère que nous les reverrons; il ne semble pas qu'ils doivent servir longtemps pour la *Gitane*...

J. T.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Humour et humoristes, par Paul Acker Simonis Empis).

A ce petit livre sur les humoristes, il manque un chapitre, et qui serait consacré précisément à Paul Acker, humoriste lui aussi parmi les humoristes, l'un des plus fins et des plus avisés. Sa critique n'est pas pédante, elle n'est pas superficielle non plus : il a bien caractérisé le talent des Alphonse Allais, des Courteline, des Tristan Bernard, il a bien décrit le génie, pour ainsi dire, de M. Gazier, cet humoriste-né, par conséquent involontaire. Sa critique est sympathique, puisqu'elle est intelligente; elle est clairvoyante pourtant et distingue Armand Silvestre des Auriol et des Capus. Elle est amusante, et c'est une qualité rare. Oui, ce récit prophétique de l'enterrement d'Armand Silvestre est gai, comme il convient, et le discours que prononce sur la joyeuse tombe Philippe Crozier adoucit nos regrets. J'aime aussi le docte mémoire que lira en 2203, à l'Académie internationale des sciences, un membre de l'Institut pour célébrer la gloire scientifique d'Alphonse Allais, « admirable logicien qui déduisait d'un phénomène très naturel, d'un sentiment très simple, des conséquences rigoureuses bien que tout à fait imprévues ». Mais entre tous peut-être, le chapitre des clowns est délicieux : « O clowns, clowns fardés et peints... tout en gambadant, tout en cabriolant, vous déchirez le voile qui couvre nos manies, nos défauts, nos ridicules. D'un mot, d'un geste, vous faites jaillir tout le grotesque qui se cache en nous : vous nous montrez la presque parfaite petite image de ce que nous sommes, et j'aime mieux le toupet railleur qui se dresse sur votre tête que les grandes perruques des vieux docteurs. »

L'Espionne impériale, par Hugues Rebell (Borel).

C'est une nouvelle édition, allégée, de *La femme qui a connu l'Empereur*. De son œuvre primitive, Hugues Rebell a retranché presque la moitié; elle n'a pas souffert de ces coupures, — et cela ne prouve pas qu'elle ait été d'abord très bien composée. Sous sa forme nouvelle, on la trouvera, je crois, confuse encore et embrouillée. C'est décidément par la composition que pèche le plus souvent l'auteur, charmant, d'ailleurs, ingénieux et délicat, de *la Nichina* et de *la Câlineuse*. Certes, *l'Espionne impériale* est assez loin de valoir ces deux chefs-d'œuvre. Elle a moins d'éclat, moins d'agrément et moins de sens. La narration n'y est pas dirigée par l'évolution d'un sentiment ou le développement d'une idée, mais elle est purement anecdotique et parfois presque insignifiante. Le style, alerte et juste, n'a pas, comme dans *la Câlineuse*, l'occasion d'y déployer ses multiples habiletés, tantôt incisif et brutal, tantôt insinuant et subtil, tantôt troublant, caressant et voluptueux. Mais cette œuvre pourtant est digne d'intérêt. Elle permet déjà de constater chez cet écrivain une imagination vive et brillante, la recherche des sujets variés à la place des insupportables aventures matrimoniales, un singulier don de la vie grâce auquel il peut créer des personnages réels sans recourir aux artifices des psychologues, subtilités et minauderies, et surtout, qualité rare aujourd'hui, un véritable talent de narration. Par tous ces mérites et par d'autres encore, Hugues Rebell nous apparaît comme un de nos plus remarquables écrivains nouveaux; — et quant aux défauts de *l'Espionne impériale*, ils n'ont plus d'importance puisque Rebell a depuis écrit *la Câlineuse*.

La Mère du duc d'Enghien, par le Comte Ducos (Plon).

En un style pompeux, puérilement oratoire et somptueusement prétentieux qui le conduira sans doute à l'Académie, mais avec un soin scrupuleux et une bonne érudition, le comte Ducos a écrit l'histoire de Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon, qui fut la mère du duc d'Enghien. Étrange figure, et qui méritait d'être tirée de l'oubli. A vingt ans elle épousa le duc de Bourbon qui n'en avait pas quinze; les détails de ce mariage sont gais. Le petit mari se montra vite inconstant et le demeura. Délaissée, la duchesse dut trouver, pour son esprit chimérique, d'autres occupations. Elle s'éprit de magnétisme et de mysticisme religieux. Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, lui tourna la tête, très purement, comme il convient à des esprits que sublimise le chaste amour du surnaturel. La captivité, l'exil, mille malheurs divers l'accablèrent pendant la Révolution. Elle avait pourtant quelque goût pour les idées révolutionnaires; plus tard elle s'enticha de Bonaparte, — au moment même où son fils était tué dans les fossés de Vincennes. Elle était alors en Espagne. Quelle impression reçut-elle de cette catastrophe? Une lettre qu'elle écrit au duc

de Bourbon, son mari, nous renseigne à ce sujet. Eh bien! elle la supporta patiemment, et même avec une résignation mystique assez choquante : « Comment voudriez-vous, Monsieur, conclut-elle, qu'avec de telles pensées je puisse pleurer comme les autres ?.. » Une simple larme pourtant, sans accompagnement de théologie, aurait bien fait. Elle fut, d'ailleurs, douce et détachée de toute bassesse, infiniment charitable, — seulement, toquée.

Prométhée, par Iwan Gilkin (Fischbacher).

Ce volume fait partie d'une *Collection des Poètes français de l'étranger* dont l'idée est ingénieuse et qui doit être encouragée. Mais le « poème dramatique » de M. Iwan Gilkin, malgré d'assez belles choses, — et comment non, avec un tel sujet? — n'est malheureusement qu'une œuvre médiocre. C'est une sorte de traduction d'Eschyle combinée avec des passages de Gœthe et compliquée vainement de quelques petites trouvailles nouvelles. La beauté primitive de la légende disparaît presque, tant est pauvre la langue de ce poème. Ce *Prométhée* serait négligeable s'il ne posait une importante question de métrique. M. Gilkin n'adopte pas les règles de la versification romantique et parnassienne; mais il n'est pas non plus véritablement « vers-libriste ». Entre ces deux conceptions diverses du vers français, il cherche une conciliation. Il emploie le vers libre tel (ou peu s'en faut) qu'on le trouve dans les fables de la Fontaine ou l'*Amphitryon* de Plaute, différenciant seulement les vers, suivant la doctrine classique, par *le nombre des syllabes*. Mais à cette forme ancienne il ajoute quelques nouveautés, pense-t-il : rimes des singuliers et des pluriels, rimes des féminins et des masculins, assonances, vers sans rimes. Ces nouveautés n'ont de raison d'être que dans une conception métrique toute nouvelle, celle des véritables « vers-libristes » modernes ; mais, introduites dans la métrique classique, elles apparaissent seulement comme des négligences. Une métrique nouvelle est autre chose qu'une combinaison commode de règles disparates.

Contre la justice, par Georges Clemenceau (Stock).

C'est la troisième série des admirables articles publiés au jour le jour par Georges Clemenceau, suivant les circonstances multiples et diversement effroyables de l'Affaire. On a déjà fait, dans le parti dreyfusard, un assez grand nombre de publications de ce genre. Le parti opposé s'est abstenu de réunir en volumes ce qu'il publiait dans ses journaux, — et ce n'est pas seulement à sa modestie que j'attribuerais cet abandon de sa prose quotidienne. Georges Clemenceau s'est révélé le premier de nos polémistes. Il a la vigueur, l'entrain, la passion clairvoyante, l'enthousiasme, la clarté merveilleuse de l'exposition, l'éloquence. On le sait de reste. Et son œuvre mérite de survivre à l'occasion qui l'a suscitée ; on peut relire ces articles, ils n'ont pas vieilli. Non seulement ils restent comme un remarquable document, comme l'histoire même d'une Affaire où s'est révélée, avec ingénuité, avec cynisme, notre âme nationale dans un moment de crise ; mais il y a, dans ces écrits de combat, autre chose que de la polémique, un enseignement. L'auteur a su dégager de cette tumultueuse aventure une philosophie politique, et dans sa préface il met en relief cette vérité saisissante qui ressort de tous ses articles : il faut, c'est la besogne essentielle à laquelle chaque citoyen conscient de ses devoirs doit consacrer ses efforts, il faut travailler à l'éducation populaire. Les crimes de l'ancienne histoire, il est facile de les attribuer aux rois absolus ; les crimes nouveaux des sociétés libres viennent du peuple, et s'ils sont commis par ses représentants avec son consentement, c'est lui qui les commet. L'immense bienfait de l'affaire Dreyfus est celui-ci : elle nous a clairement démontré l'impérieuse urgence des œuvres d'éducation populaire. On voit déjà, depuis quelques mois, quel prodigieux effort est fait dans ce sens.

André Beaunier.

Memento. — Un peu de sociologie: chez Stock, *Temps futurs* (*socialisme*, *anarchie*), par A. Naquet. L'auteur, hostile naguère au collectivisme, y adhère à présent. Il donne dans cet ouvrage, avec une grande bonne foi, les raisons réfléchies de son évolution ; — M. R. L. Reclaire publie une traduction du principal ouvrage de Max Stirner, *l'Unique et sa propriété*, avec une bonne préface où est clairement résumée la doctrine du précurseur anarchiste. — M. A. Cohen publie une traduction du *Socialisme théorique et socialdémocratie pratique* de Ed. Bernstein. — Chez Schleicher, M. Léon Rémy donne une traduction de *La lutte des classes en France* (1848-1850) et *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, par Karl Marx. — A la même librairie, *État actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme*, mémoire, par Ernest Hæckel, traduction et préface par le Dr L. Laloy. — *Le Pouvoir et le droit* (philosophie du droit objectif), par Ladislas Zaleski, traduction par Mlle A. Balabanoff, préface de M. Léon Hennebicq. — Chez Lawrence, *Essays on the foundation of education*, par Rev. J. Godrycz, plan d'une organisation de l'éducation conforme à la science actuelle et aux exigences des sociétés.

Le premier numéro du *Journal de l'École des Roches* (trimestriel), en partie rédigé par les élèves de l'école, permet de constater le plein succès de l'excellente entreprise de M. Demolins. M. Demolins, par cette création d'un type nouveau d'école, a plus fait pour le relèvement de notre éducation nationale que toutes les commissions universitaires ou parlementaires. — La *Revue naturiste* recommence à paraître (5, rue Frochot). — Et célébrons *Paris-Hachette*, l'annuaire unique ! — A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'entourage de l'empereur devait célébrer en grande pompe samedi dernier, 27 janvier, l'anniversaire de la naissance de Guillaume II. Mais, dès la veille, les fêtes projetées étaient contremandées et la cour prenait le deuil : la mère de l'impératrice d'Allemagne vient en effet de mourir.

La duchesse douairière Frédéric de Slesvig-Holstein-Sonderburg-Augustenburg avait peu de goût pour le monde et vivait à Dresde, loin du bruit et des splendeurs de la cour de Berlin.

Le périodique *Bühne und Welt*, passant en revue l'année théâtrale en Allemagne, établissait récemment quelques chiffres dont certains sont pour fixer un instant notre attention. Le nombre des représentations a été en 1898-99 de 43 458 ; or, on a donné 3 162 représentations de pièces françaises ; de plus, on a joué 45 fois en langue française. C'est à notre théâtre que les Allemands, fidèles à une tradition déjà ancienne du reste, ont fait l'emprunt le plus considérable.

Ceci posé, savez-vous quel est de nos... chefs-d'œuvre celui dont l'exploitation valut aux impresarios d'outre-Rhin les plus belles recettes? Je vous le donne en mille... Mais vous ne trouveriez pas. Le *Contrôleur des wagons-lits* fixa, douze mois durant, la faveur publique chez nos voisins... Si le temps n'est plus où la France imposait à l'Europe ses mœurs, ses arts, sa littérature et ses idées, c'est peut-être bien, d'abord, que l'Europe d'aujourd'hui a l'admiration singulièrement plus facile.

On sait combien vertement M. de Bülow releva, il y a une quinzaine de jours, l'extraordinaire sans-gêne avec lequel les autorités anglaises avaient arrêté en cours de route certains navires allemands ; commentant les paroles si énergiques du ministre de Guillaume II, la presse d'outre-Manche prétendit n'y voir qu'une grosse habileté de M. de Bülow impatient de forcer la main aux représentants de la nation et d'en obtenir le vote des crédits indispensables au développement de la puissance maritime de l'Allemagne. L'opposition du Reichstag aux projets de l'empereur semblait, il faut en convenir, autoriser cette façon de penser. Le gouvernement vient d'ailleurs de déclarer qu'il entendait laisser au parlement le soin de déterminer les moyens de réunir les sommes qui permettront de doter l'Allemagne de quelques nouveaux cuirassés, de quelques beaux croiseurs tout neufs. Le Reichstag aura à se prononcer entre une augmentation des contributions indirectes et un emprunt. Quant à une augmentation des contributions directes, on n'y saurait penser, — tant est vive l'hostilité que soulève dans les masses l'idée qu'on pourrait avoir recours à ce procédé.

A ce propos, faut-il rappeler l'énorme progression des charges militaires en Allemagne? De 1880 à 1888, date de la mort de Guillaume Ier, les dépenses inscrites au budget de la guerre s'élevèrent au total de 4,114 millions de marks ; dans le même laps de temps, c'est-à-dire en l'espace de huit années, — de 1888 à 1897 — les mêmes dépenses se sont élevées à 5,926 millions de marks : c'est donc au chapitre des débours une augmentation de 1,812 millions de marks. La marine en a absorbé 26 : on a dépensé pour elle 40 millions au lieu de 14. En fin de compte, la dette allemande a triplé depuis l'avènement au trône de Guillaume II : de 720 millions, elle s'est élevée à 2 130 millions. Mon Dieu, on comprend après tout que le Reichstag se montre aujourd'hui si fort récalcitrant. « Les petits » — et même les grands — « bateaux qui vont sur l'eau », c'est bien joli, mais... ça coûte cher.

La *Neue deutsche Rundschau* contient un article intéressant d'Ellen Key sur la convention dans le féminisme. L'auteur s'exprime ainsi : « Ce qui manque le plus à la femme, c'est le courage et la véracité. Et ces qualités doivent se développer avec la personnalité de la femme. Cela ne pourra se faire par l'étude, ni par la société, mais seulement par l'impulsion intérieure. La grande question du féminisme, c'est d'arriver à dégager la femme du conventionnalisme. »

Angleterre.

Dans la revue *Windsor*, M. G. Wade s'occupe des grandes bibliothèques du monde. Le British Museum a un million et demi de livres ; la Bibliothèque nationale de Paris, trois millions de volumes, la Bodlean, Oxford, 400 000, ainsi que l'Advocate's Library, la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, 1 155 000, l'Harvard Library, 300 000.

La *Fortnightly Review* contient un article de M. James Sully, lu à l'ouverture de la session 1898-1899 de l'*University College*. C'est une apologie de la philosophie comme moyen d'éducation. « Nous devons insister, dit-il, sur la nécessité des études philosophiques, bien que nous sachions que, dans un grand nombre de cas, elle ne fait qu'ajouter des notions superficielles à celles que nous possédons déjà. Mais il est désirable de donner aux étudiants, même avant l'âge de la maturité, l'occasion d'acquérir le goût de la philosophie, de façon que les plus sérieux d'entre eux puissent en faire plus tard leur principale nourriture. Comme on l'a très bien dit, le but principal de l'éducation c'est de préparer la jeunesse à s'instruire elle-même. Et c'est particulièrement vrai de l'enseignement de la philosophie. »

Erratum. — Dans l'article que nous avons publié la semaine dernière sur *La guerre dans le sud de l'Afrique*, quelques chiffres ont été inexactement reproduits.

Page 98 : dans cette phrase : « Les Boers au lieu de marcher en un groupe compact de 2 500, *lire 25 000*.

Page 101 : Le général Buller à la tête de 70000 hommes, *lire 30 000*.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 38[illegible]. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 10 FÉVRIER 1900.

LES AMITIÉS LITTÉRAIRES
D'ALFRED DE VIGNY [1].

Delphine et Marceline

I

Il y a dans la littérature française deux ou trois prénoms d'auteurs qui sont à eux seuls des noms illustres et qui, dès qu'on les prononce, évoquent le souvenir et l'image des plus belles Muses des temps anciens.

De ceux-là sont les prénoms de Delphine et de Marceline. Le premier pourrait être synonyme de Thalie et l'autre d'Érato. La Comédie à côté de l'Élégie ; le rire éclatant à côté des larmes !...

Or, dans la vie d'Alfred de Vigny, à l'heure matinale où son âme pensive s'ouvrait à la poésie, Delphine joua le rôle d'amoureuse ingénue, et Marceline le rôle de confidente.

C'est ce roman de la vingtième année du poète que je voudrais conter aujourd'hui. Ce faisant, je ne sortirai pas du cadre de ces articles, puisque l'intrigue de ce petit roman se noua dans le Cénacle de la *Muse française*.

Ce Cénacle, il faut bien le dire, était à l'origine passablement mêlé. Il y avait de tout : des vieux et des jeunes, des amis de la tradition et de la nouveauté, mais, en somme, presque autant de pompiers que d'incendiaires.

Soumet, Guiraud, Baour-Lormian y coudoyaient Victor Hugo, Émile Deschamps et Charles Nodier. Alfred de Vigny s'y rencontrait avec Jules de Rességuier, Pichald, Lefèvre et Ulric Guttinguer.

Et pour éviter le reproche de manquer de femmes, le Cénacle avait ouvert sa porte à double battant à toutes les joueuses de harpe, de guitare et de mandoline, depuis Mmes Tastu, Dufrénoy et Desbordes-Valmore jusqu'à Sophie Gay dont la belle jeune fille, alors dans la fleur de ses grâces naissantes, reçut bientôt tous les hommages.

On ne savait pas encore ce que c'était que le genre classique et le genre romantique. Victor Hugo n'était encore que l'Enfant sublime et, même après le coup de soleil des *Méditations*, cherchait sa voie dans les ténèbres. Mais entre tous les poètes des deux sexes que l'amour de l'art avait réunis il y avait une émulation cordiale, une admiration mutuelle et de bon aloi qui, du côté des hommes, se doublait d'un véritable charme. Et le charme, je le dis tout de suite, c'était la jeunesse et la beauté triomphante de Delphine. Comment le Cénacle ne l'aurait-il pas subi, quand tous les salons de Paris le subissaient, voire un prince du sang qui, pour les beaux yeux de Delphine, faillit devenir parjure au serment qu'il avait fait, au lit de mort de Mme de Polastron, sa dernière maîtresse, de ne jamais la remplacer dans son cœur.

Delphine ignora toute sa vie le sentiment d'admiration qu'elle avait inspiré au comte d'Artois, mais l'eût-elle connu dans le moment, qu'elle n'en aurait pas été troublée, car elle avait le cœur plein d'une autre image. Elle aimait en ce temps-là un beau militaire, un lieutenant de la garde royale, et je ne surprendrai personne en disant que ce n'était point le

1. Voir la *Revue Bleue* des 14 octobre, 25 novembre, 23 décembre 1899 et 6 janvier 1900.

costume qui l'avait séduite, mais que son cœur était allé tout droit au poète qui, sous l'épaulette d'or, l'avait émue avec ses vers. Elle s'était même éprise de lui d'autant plus vite que, tout d'abord, il n'avait pas eu l'air d'y prendre garde. Cependant, soit timidité, soit coquetterie, à dater du jour où il s'aperçut qu'elle rougissait devant lui, les apparitions de Vigny au Cénacle devinrent plus rares. Mais la mère de Delphine, qui se connaissait en amoureux, ayant fréquenté la société la plus débauchée de la Révolution, Sophie n'était pas plus dupe de son manège que de la réserve de sa fille. On a beau s'observer, on se trahit toujours quand on aime. Or Sophie avait remarqué que dans les vers de Delphine la même image revenait sans cesse, et que lorsque la conversation tombait sur M. de Vigny, une petite flamme lui montait subitement à la joue. Ses pressentiments se changèrent en certitude le jour où sa fille refusa nettement tel parti avantageux qu'on lui proposait. Ce jour-là, elle lui prit les deux mains et la regardant dans le blanc des yeux :

— Alors, tu aimes M. de Vigny?

— Oui, ma mère.

Et Sophie et Delphine tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Il ne leur restait plus qu'à faire la conquête du bel officier de la garde royale.

II

A vrai dire, elle était déjà aux trois quarts faite, et si Vigny n'avait écouté que la voix de son admiration, il n'eût pas attendu plus longtemps pour demander la main de Delphine. Mais la voix de l'admiration n'était pas la seule qui lui parlât alors; il y avait aussi la voix de la raison, et celle-ci était d'autant plus forte qu'elle lui parlait par la bouche de sa mère, — de sa mère qui était veuve et qui n'avait plus que lui au monde.

Elle lui fit comprendre qu'un officier d'avenir mais qui n'avait d'autre fortune que son titre nobiliaire ne pouvait pas décemment épouser une jeune fille sans dot, fût-elle belle comme le jour. Sophie Gay dit que Mme de Vigny était vaine de son titre et qu'elle avait promis son fils à une parente riche. Elle était, je crois, mal renseignée sur ce dernier point, et elle s'abusait certainement sur le premier. On sait le peu de cas qu'Alfred de Vigny faisait de sa noblesse et les admirables vers qu'elle lui a inspirés :

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe! il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi (1).

C'est son père qui lui avait donné, tout enfant, l'idée la plus vraie de la noblesse et qui, en lui contant l'anecdote suivante, avait détruit à jamais en lui le faux orgueil de la naissance. Un soir qu'il demandait à son père ce que c'était que la noblesse, le comte de Vigny s'était pris à sourire et, l'ayant assis sur ses genoux, avait prié sa femme de lui donner un volume de Mme de Sévigné. « Voici, lui dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille. Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue. L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. Voilà toute la différence (2). »

Mme de Vigny, quoique plus fière que son mari, était à peu près dans les mêmes sentiments sur cet article, mais elle avait trop souffert de leur manque de fortune pour ne pas savoir le prix de l'argent. Or, sans vouloir tout subordonner à la question d'intérêt dans le mariage de son fils, elle ne lui aurait pas permis de faire un mariage d'amour qui ne fût pas argenté.

C'est pour cela sans doute qu'Alfred de Vigny ne déclarait pas sa flamme à la belle Delphine. Je crois, d'ailleurs, que Mme Sophie Gay voyait juste quand elle disait que l'admiration du jeune poète était plus vive que tendre. C'est le sort commun des déesses d'inspirer plus d'admiration que d'amour. Or, si l'on s'en rapporte à la légende, Delphine fut véritablement une déesse de beauté. Lamartine qui, lui aussi, fut un de ses admirateurs, mais qui s'est défendu un jour de l'avoir aimée, nous a tracé d'elle le royal portrait que voici :

« Son profil légèrement aquilin était semblable à celui des femmes des Abruzzes; elle les rappelait aussi par l'énergie de sa structure et par la gracieuse cambrure du cou. Le profil se dessinait en lumière sur le bleu du ciel et sur le vert des eaux; la fierté y luttait dans un admirable équilibre avec la sensibilité; le front était mâle, la bouche féminine : cette bouche portait, sur ses lèvres très mobiles, l'impression de la mélancolie. Des joues pâlies par l'émotion du spectacle, et un peu déprimées par la précocité de la pensée, avaient la jeunesse, mais non la plénitude du printemps; c'est le caractère de cette figure, qui attachait le plus le regard en attendrissant l'intérêt pour elle. Plus fraîche, elle aurait été trop

(1) *L'Esprit pur.*
(2) *Journal d'un Poète.*

éblouissante. La teinte du marbre sied seule aux belles statues vivantes comme aux statues mortes. Il faut sentir l'âme, la passion ou la douleur à travers la peau. L'âme, la passion, la piété, l'enthousiasme sont pâles...

« Le son de sa voix complétait son charme : c'était le timbre de l'inspiration. Son entretien avait la soudaineté, l'émotion, l'accent des poètes, avec la bienséance de la jeune fille ; elle n'avait, à mon goût, qu'une imperfection, elle riait trop : hélas !... beau défaut de la jeunesse qui ignore la destinée ; à cela près, elle était accomplie. La tête et le port de la tête rappelaient trait pour trait, en femme, celle de l'Apollon du Belvédère en homme : on voyait que sa mère, en la portant dans ses flancs, avait trop regardé les dieux de marbre (1). »

III

Elle riait trop !... Qui sait ? Vigny, qui était un triste, comme Lamartine, aura peut-être trouvé, lui aussi, que Delphine riait trop (2). Les vrais poètes, qui sont ceux du cœur, ont toujours eu plus de goût pour les larmes que pour le rire, et l'on sait que l'école de 1820 engendra plutôt la mélancolie que la gaieté. Lamartine disait qu'il y a plus de génie dans une larme que dans toutes les bibliothèques de l'Univers. C'est probablement pour cela que les romances sentimentales de Mme Desbordes-Valmore plaisaient tant aux âmes de sa génération. Quoi qu'il en soit, que ce fût la faute ou non du rire éclatant de Delphine, il est certain que le cœur de Vigny ne fut jamais pris à ses charmes.

Cependant Mme Sophie Gay ne désespérait pas de le marier avec sa fille. Elle avait beau lui répéter, chaque fois qu'elle la voyait songeuse, que M. de Vigny n'était point pour elle, au fond elle croyait à son rêve, et ce qu'elle en disait à Delphine, c'était uniquement pour faire la part du feu et lui épargner, le cas échéant, une déception par trop cruelle.

Une fois, pourtant, elle perdit confiance, ce fut quand M. de Vigny fut envoyé en garnison à Strasbourg, car elle savait la force du proverbe : Loin des yeux, loin du cœur. Mais quand on lui eut appris que de Strasbourg il venait de passer à Bordeaux, elle vit là un de ces coups du hasard qu'on a raison de nommer providentiels. Mme Desbordes-Valmore n'était-elle pas à Bordeaux depuis quelque temps, et ce brave Émile Deschamps, qui décidément était le trait d'union de toutes les connaissances de Vigny, ne lui avait-il pas parlé d'un sien cousin, Édouard Delprat, qui voyait souvent notre jeune poète et Marceline ? A qui mieux qu'à elle pourrait-elle s'ouvrir du beau rêve qu'elle caressait dans son orgueil de mère ? Qui pourrait mieux la servir dans cette situation tout particulièrement délicate ? Et la voilà qui prend la plume et qui fait part de son tourment à Mme Desbordes-Valmore.

Elles sont exquises ces lettres de Sophie à Marceline ; je ne regrette qu'une chose, c'est que Sainte-Beuve, qui aurait pu en tirer un si joli parti, s'il l'avait voulu, se soit contenté de les publier sèchement au bas d'une page (1) en les faisant suivre de deux ou trois lignes désobligeantes. La première est datée du mois d'août 1823. Mme Gay y raconte comment sa chère Delphine s'est éprise de M. de Vigny :

« Je vous le dis bien bas, c'est le plus aimable de tous, et, malheureusement, un jeune cœur qui vous aime tendrement et que vous protégez beaucoup s'est aperçu de cette amabilité parfaite. Tant de talents, de grâce et de coquetterie dut enchanter cette âme si pure, et la poésie est venue déifier tout cela. La pauvre enfant était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes ; mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et après m'être assuré que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai hâté le réveil. »

Elle n'ose pas dire qu'elle a pris ce rêve à son compte, mais elle le laisse entendre :

« Comment un homme comme Vigny ne serait-il pas ravi d'animer, de troubler une personne comme Delphine ? »

Elle ne peut y croire et c'est pour cela qu'elle s'adresse à Marceline.

« Voilà une confidence, continue-t-elle, qui prouve tout ce que vous êtes pour moi, chère amie, et je n'ai pas besoin de vous recommander le secret. Mais je dois à ce malentendu de la société un chagrin de tous les jours et que vous seule pouvez bien comprendre. Si vous voyez cet Alfred, parlez-lui de nous et regardez-le : il me semble impossible qu'un certain nom ne flatte pas son oreille. Il a de l'amitié pour moi, et je lui en conserve de mon côté, à travers mon ressentiment caché. Je suis sûre que vous le partagerez et que vous ne lui pardonnerez pas de ne point l'adorer. Leurs goûts, leurs talents s'accordaient si bien ! »

Mme Sophie Gay ne savait pas si bien s'adresser en prenant Mme Desbordes-Valmore pour confidente. Non seulement, en effet, elle était femme à la comprendre, mais son talent, la réputation qui l'avait précédée à Bordeaux lui avaient ouvert toutes les portes de la société bordelaise.

(1) *Souvenirs et Portraits*, par Lamartine, t. I.

(2) Se rappeler ce qu'il écrivait à Mme Dorval : « Tu vois quel trône tu as dans la pensée des hommes qui s'imaginent trouver en toi un être toujours rêveur, mélancolique, tendre et souffrant. Travaille à ne pas travailler ta belle nature... Tes deux ennemies sont la *gaieté bruyante* et la colère. » (Voir la *Revue Bleue* du 6 janvier 1900.

(1) *Nouveaux Lundis*, t. VI.

IV

J'ai déjà dit un mot (1) du petit groupe littéraire à la tête duquel était Édouard Géraud. J'en parlerai plus longuement aujourd'hui pour bien dépeindre le milieu où le hasard des circonstances allait se faire rencontrer ces deux exilés du Cénacle de la *Muse française* : Mme Desbordes-Valmore et Alfred de Vigny.

Édouard Géraud avait débuté dans la littérature par des romances qui étaient devenues presque aussi célèbres que celles de Marceline et dont le recueil fut salué à son apparition (1818) par Charles Nodier dans le *Journal des Débats*.

« A cette date de 1818, dit M. Maurice Albert, éditeur du *Journal intime* de Géraud, les romances du poète bordelais apportaient quelque chose de très neuf, révélaient des mérites bien personnels et une curieuse originalité. C'est une œuvre de transition. S'ils rappelaient par leur grâce légère et leur audace libertine les poésies de Parny, fort à la mode alors, comme le témoigne l'éloge que précisément à cette époque Lamartine composait pour l'Académie de Mâcon, ces vers offraient aussi un double caractère très nouveau, celui-là même qu'on retrouvera tout à l'heure, avec le génie en plus, chez le poète du *Lac* et chez Victor Hugo. Ils étaient, les uns très intimes, parfois même mélancoliques, comme les *Méditations*, les autres, comme les ballades, inspirés par le moyen âge, dont E. Géraud fut le premier en France à comprendre l'intérêt poétique, et vers lequel il essayait, deux ans avant la naissance de Victor Hugo, de tourner la curiosité de ses contemporains (2). »

L'année d'avant, Géraud avait fondé à Bordeaux, pour expliquer publiquement ses idées, car il en avait beaucoup et de très neuves, une revue littéraire dans le genre du *Globe* et qu'il baptisa la *Ruche d'Aquitaine*. A cette *Ruche*, ouverte à tous les talents, accoururent une foule d'abeilles de l'Hélicon romantique et même quelques frelons de l'autre bord, car Géraud n'avait point de préférences. Il professait *avec politesse et mesure* des doctrines que le goût et la raison pouvaient avouer.

« Je n'entends rien, disait-il, absolument rien à la distinction qu'on s'efforce d'établir depuis quelque temps entre l'école classique et l'école romantique. Je ne sais ce que peut signifier ce dernier mot, qui n'est pas français. Mais la fureur de classer les ouvrages et de les proscrire à l'aide de certaines expressions mal comprises et mal définies, ne m'a jamais beaucoup intimidé. Il faudrait laisser aux botanistes cette manie de la classification. Qu'un livre m'intéresse ou m'amuse, voilà le point essentiel, le *principium et fons;* peu m'importe après cela de savoir à quelle école on veut qu'il appartienne. *Roland furieux*, *le Petit Jehan de Saintré*, *Obéron*, *René* ne sont peut-être pas de ces ouvrages qu'on est convenu de nommer classiques; je ne les regarde pas moins cependant comme des productions charmantes, dont je voudrais bien être l'auteur. C'est dans cet esprit exempt de tout préjugé littéraire que je rédige mes articles de la *Ruche*, car le *fari quæ sentiam* fut toujours ma suprême loi. »

Il semble, après cette déclaration qui rappelle un peu celle de Victor Hugo dans la seconde préface des *Odes et Ballades*, il semble que Mme Desbordes-Valmore aurait dû recevoir à la *Ruche* un accueil enthousiaste. N'avait-elle pas été la première hirondelle du nouveau printemps littéraire? Cet accueil ne fut pourtant que sympathique. Ses élégies et ses romances troublèrent l'esthétique de Géraud, qui, comme Baour-Lormian, aimait assez la nouveauté des formes du romantisme, mais qui ne voyait point de salut en dehors du style classique.

« Ces élégies de Marceline-Desbordes, écrivait-il dans son *Journal* à la date du 18 juillet 1823, sont toujours des épanchements, des effusions d'une âme tendre et rêveuse, mais où rien n'est assez arrêté pour satisfaire le *bon sens*. Il semble qu'elle commence toujours sans s'être bien rendu compte de ce qu'elle veut dire et faire : ses sujets ne sont jamais ni assez déterminés, ni assez encadrés; et quand elle finit, on n'en voit pas non plus la raison. Les paysagistes se servent d'une expression remarquable : ils disent que c'est un grand talent que de bien *choisir sa place*, ou de *savoir s'asseoir* en présence de l'objet qu'on veut peindre. Eh bien, Mme Desbordes, à mon avis, ne sait point s'asseoir. Après avoir parcouru ses élégies, il ne me reste presque rien dans l'imagination ou dans la mémoire; ses grâces ont quelque chose de si fugitif et de si vaporeux qu'elles ne laissent que bien peu de traces après elles. Comment retenir d'ailleurs ce qu'on a souvent tant de peine à comprendre? »

Ce n'était pas trop mal vu pour un éclectique. Le *bon sens*, en effet, n'a pas grand'chose à recueillir dans les élégies de Marceline; le sujet et l'expression sont toujours plus ou moins vaporeux, mais le *mal du siècle*, cette tristesse indéfinissable qui devait s'étendre à toute la littérature à partir de *René*, y jeta un de ses premiers cris. Et c'est ce qui fit leur nouveauté, leur charme et leur succès.

Cependant les réserves que formulait Géraud sur l'œuvre poétique de Marceline ne l'empêchaient pas d'avoir pour elle une admiration profonde. Cela se sent à la façon méticuleuse dont il note dans son *Journal* ses moindres faits et gestes et jusqu'à ses propos de salon.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 23 décembre 1899.
(2) Introduction au *Journal intime* d'Édouard Géraud.

C'est ainsi que j'y relève les anecdotes suivantes :

Mars.

« Mme Desbordes-Valmore nous racontait l'autre joua que Mlle Bourgoin, artiste du Théâtre-Français, vivait avec M. Chaptal, célèbre chimiste, et un des grands dignitaires de la cour de Bonaparte. Elle en avait même un enfant. Un jour qu'elle entendait plusieurs personnes de sa société s'entretenir de ce qu'elles voulaient demander à l'Empereur, et préparer d'avance leur discours : « Et toi, mon fils, dit-elle à son petit bambin, comment parleras-tu au grand Napoléon? Tiens, voici ce que tu auras de mieux à lui dire :

« Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire. »

Juillet.

« Mme Desbordes-Valmore écrivait dernièrement à Montano, son amie, une lettre charmante qui finissait par ces mots : *farewell nightingale;* et comme Montano ne sait pas un mot d'anglais, Mme Desbordes avait ajouté au-dessous : *Écoute-toi et devine.* Gergères trouve avec raison beaucoup de finesse et d'esprit dans ce petit rien. »

24 juillet.

« Soirée passée chez Mme Nairac, où se trouvaient Garat, Mme Desbordes-Valmore, son beau-père, Mme Vendure, etc. On y conte des histoires de fantômes, de pressentiments et de rêves étranges, Mme Marceline surtout, qui raconte fort bien. On lui a fait lire mes poésies et ma nouvelle du *Gabeur;* elle trouve, dit Mlle Nairac, que *cela est désespérant de clarté.* Pauline, qui était avec moi, s'amusa ce soir-là, au point d'oublier sa fille jusqu'à onze heures.

« M. Garat nous raconta ce mot de Mme de Staël, à propos de sa rivale, Mme de Genlis, qui avait traité Fénelon avec une certaine sévérité, dans un de ses derniers ouvrages : « A la manière dont Mme de « Genlis a parlé de Fénelon, je croyais que c'était « tout récemment qu'il avait été disgracié. »

Octobre.

« Voici un couplet que Mme Desbordes-Valmore chante très plaisamment sur l'air de *Femmes, voulez-vous éprouver...?* Il est, dit-on, de M. de Jouy, lequel a voulu imiter le genre de versification propre aux commis marchands de la bonne ville de Paris :

Adèle, je t'ai vue hier;
Tu avais ton chapeau aurore;
Avec ce hussard qui te perd,
Tu allais au bale de Flore.
O Adèle! ô objet charmant!
Méfie-toi de ces bons apôtres.
Fille qui a eu un amant
Peut peu à peu en avoir d'autres.

V

C'est dans ce milieu littéraire et mondain tout ensemble qu'Alfred de Vigny fut introduit par Édouard Delprat, à son arrivée à Bordeaux. Il s'y montra si aimable, si plein des usages du monde et, malgré tout son talent, d'une modestie si sincère, qu'il fit tourner toutes les têtes, à commencer par Mme Desbordes-Valmore. Aussi, quand elle reçut les premières confidences de son amie Sophie Gay, se promit-elle immédiatement de la servir dans ses desseins. Comment ! ce beau chérubin n'aurait enflammé le cœur de Delphine que pour le voir se consumer de chagrin ! Cela n'était pas possible : il y avait certainement un malentendu, ces deux jeunes gens étaient vraiment faits l'un pour l'autre. Mais à la réflexion le sujet lui parut plus délicat à aborder qu'elle n'avait cru tout d'abord. L'amour tient à si peu de chose, et les hommes sont si volages !

Tout en examinant les moyens d'éprouver les vrais sentiments de Vigny pour Delphine, les strophes de sa pièce des *Deux Amitiés* lui revinrent machinalement à la mémoire :

Il est deux Amitiés comme il est deux Amours.
L'une ressemble à l'imprudence;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve, légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde, indocile, étrangère,
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,
Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr :
Elle ignore qu'on peut trahir.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère.
Elle observe en silence et craint de s'avancer;
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser,
Choisissant la raison pour conseil et pour guide.
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide;
Elle attend, et ne prévient pas (1).

Sa mémoire l'avait bien servie, car ces deux amitiés ressemblaient à s'y méprendre à celle que Delphine et Vigny ressentaient l'un pour l'autre. Comment donc pourrait-elle établir entre ce charbon ardent et ce morceau de glace le courant magnétique qui change l'amitié en amour? Marceline essaya tout de même. Nous n'avons par malheur aucune de ses lettres, mais on les devine à travers les lignes de celles de Sophie. Et l'intrigue y gagne au lieu d'y perdre. A cette époque on ne parlait à Bordeaux que du poème de *Dolorida* (2), que Vigny lisait dans les salons et qui circulait en copies de main en main, en attendant qu'il parût dans la *Muse française.*

La lecture de ces vers de passion fut-elle pour Marceline l'occasion qu'elle cherchait de mettre, en

(1) *Poésies de Mme Des*[illegible] Charpentier, éditeur, 1842.

(2) « J'ai pris le parti d'analyser franchement [illegible] ainsi qu'il me [illegible] demandait lui-même [illegible] d'Edouard Géraud, p. 22).

présence de Vigny, la conversation sur le sujet de Delphine et de rappeler au poète qu'il avait laissé à Paris une petite Dolorida qui ne cessait de l'aimer et de penser à lui ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle le chapitra de son mieux et que son éloquence ne fut pas sans effet, car, à la date du 14 octobre 1823, elle reçut de Sophie la lettre qu'on va lire :

« Que j'ai pensé à vous, chère amie, en lisant *Dolorida !* C'est divin ! n'est-ce pas ? Il nous l'avait déjà dite et redite même. Eh bien ! j'ai trouvé encore plus de plaisir à la lire. C'est une composition, un tableau admirable. Le moyen de se distraire d'un démon qui se rappelle à vous par de tels souvenirs ? Delphine attend avec impatience votre avis sur cette *Dolorida;* elle espère se dédommager, en citant votre suffrage, de la contrainte qu'elle éprouve en n'osant donner hautement le sien. J'ai reçu une lettre charmante de l'auteur ; mais comme il met les numéros de travers, elle ne m'est parvenue qu'après des courses sans fin. J'aurais été désolée de la perdre, car elle contient des choses ravissantes pour vous. J'avais bien prévu qu'il vous sentirait comme moi, c'est la personne du monde la plus sensible à la grâce et à l'esprit. Aussi plus j'y pense et plus je dis : « C'est dommage ! » Le voilà en Catalogne, dit-on. La paix ne le ramènera-t-elle pas ? Je vais lui répondre au hasard, sans savoir où le trouver. Si vous en savez quelque chose, vous me le direz. N'est-il pas bien ridicule de courir ainsi, encore malade ? »

VI

On sait que Vigny n'alla pas en Espagne et que, à peine arrivé à Pau où fut envoyé son régiment, il obtint un congé pour venir à Paris. En apprenant cette bonne nouvelle, Sophie Gay ne put contenir sa joie, et voici en quels termes elle en fit part à son amie de Bordeaux :

« Vous connaissez sans doute le *Satan* de M. de Vigny. On dit que c'est ravissant de grâce et de scélératesse. L'auteur vient à Paris. S'il ne m'apporte ni lettres ni vers de vous, nous l'étranglerons. Ainsi conservez au monde un homme aimable et un talent divin. »

Comme Vigny ne fut pas étranglé, j'en conclus que Marceline lui confia, lors de son passage à Bordeaux, le message si impatiemment attendu. Mais le voyage du poète n'eut pas les suites heureuses qu'en avait espérées Mme Sophie Gay. Le beau capitaine s'en retourna comme il était venu, avec le cœur de Delphine, mais sans lui laisser le sien, et quelques mois après il épousait à Pau la jeune Anglaise que le sort lui destinait.

Ainsi finit ce petit roman qui méritait une autre fin.

Il semble, d'ailleurs, que Delphine ait fait assez vite son deuil de ce mariage manqué, car nous savons par Lamartine qu'au printemps de 1825, — pendant que Vigny et sa jeune femme voyageaient en Angleterre, — elle visitait l'Italie avec sa mère, et que, lorsque le poète des *Méditations* les rencontra à Terni, près des cascades du Vélino, elle le scandalisa presque de son rire éclatant.

Quant à Alfred de Vigny, j'ignore s'il regretta jamais de n'avoir pas pris la main que Delphine lui avait tendue avec tant de chaleur d'âme, mais un jour, quand la mort l'avait déjà marquée de son signe, il fit sur elle ces vers qui en disent long à qui sait les comprendre :

PALEUR

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu :

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur ;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur ;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

15 avril 1848.

Évidemment elle riait trop, étant jeune, pour un poète qui, comme Alfred de Vigny, ne connut guère que les larmes.

LÉON SÉCHÉ.

(*A suivre.*)

QU'EST-CE QUE LA THÉOSOPHIE?

C'était dans la nuit du 24 décembre dernier. La neige tourbillonnait au-dessus des toits tout blancs : il soufflait un vent à décorner le taureau qui enleva la belle Europe. Ses rafales faisaient vibrer les tôles de ma cheminée, et dans mon cabinet bien clos, bien chaud et bien éclairé je me réjouissais d'être à l'abri des intempéries... comme si l'on était jamais à l'abri des intempéries qui accablent les autres !

En train de prolonger une veillée savoureuse, j'avais été à l'autre bout de mon cabinet prendre dans ma bibliothèque un volume des dialogues de Platon.

Quand je revins, je n'étais plus seul. Sur le fauteuil placé à côté de ma table de travail quelqu'un était assis. Un homme de taille moyenne, plutôt petite, un front large entouré de cheveux blancs, le teint clair, la figure rosée, la bouche très petite et des yeux marron foncé, presque noirs.

Il était vêtu d'une longue redingote brune et

portait des souliers vernis très découverts sur des chaussettes de soie écossaise.

— Alors, me dit-il, au moment où je reprenais ma place habituelle, alors vous n'êtes pas théosophe?

Personne ne me l'avait annoncé, je ne l'avais pas vu entrer, je ne le connaissais pas,.. et ce qui me surprit tout d'abord, c'est que je n'éprouvai aucune surprise.

J'eus la sensation que puisqu'il était là il ne pouvait point ne pas y être et comme si une force intérieure mais irrésistible me poussait à continuer la conversation avec cet étrange interlocuteur, je la continuai le plus naturellement du monde sans étonnement et presque sans curiosité du personnage et de sa singulière présence.

— Non, lui dis-je, je ne suis pas théosophe et je ne sais même pas exactement ce qu'on entend par « la théosophie ». Vous le savez, vous ?

— Oui. Puisque je suis venu pour vous l'apprendre.

— Alors, dites-le-moi.

— Vous savez assez de grec pour savoir que « Théosophie » veut dire : « Sagesse divine. »

— Oui.

— Eh bien! la « Théosophie » c'est la *science* et non pas telle ou telle science ou un certain nombre plus ou moins grand de sciences; c'est la *science* certaine, absolue et universelle; la science du passé, du présent et de l'avenir : la science de l'origine et de la fin des mondes, de leur évolution à travers le temps et à travers l'espace. C'est la science de l'homme depuis sa création et après sa mort, la connaissance de ses relations avec Dieu, de son rôle individuel et collectif, et non seulement de l'homme, mais de tous les êtres au milieu desquels il vit, sans en voir ou sans en connaître la plupart, sans soupçonner les liens étroits qui le rattachent à chacun d'eux et qui le soudent à eux dans une solidarité dont les deux termes, le commencement et la fin, plongent dans le *temps* qui n'a pas de limite et dans « l'espace » qui n'a pas de borne.

« De plus : la « Théosophie » c'est la lumière. C'est à sa clarté que se dissipent les doutes, que s'évanouissent les incertitudes, que se résolvent les problèmes les plus compliqués et les plus insolubles. Un de vos plus grands poètes a fait dire à l'Homme :

> Je suis le conquérant, je tiens l'épée ardente
> Et j'entre, épouvantant l'ombre que je poursuis
> Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits...

« Or, la lame de cette épée, c'est la Théosophie. C'est elle qui pénètre dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits et qui en chasse l'ombre qu'elle remplace par la lumière, et le doute qu'elle remplace par la certitude.

— Mais pour la conquête d'une pareille science, il semble qu'il faille bien des vies humaines. Quel âge avez-vous donc ?

— Je n'ai pas d'âge. Pas plus que vous d'ailleurs... qui vous croyez soixante ans et qui en avez plusieurs millions... ou qui n'en avez pas qui se puissent compter avec la chronologie humaine, car vous êtes éternel.

— Ce qui veut dire?

— Ce qui veut dire que votre âme est un reflet de la divinité qui, divisé par un prisme formidable en une multitude infinie de rayons, a formé toutes les âmes humaines qui ne sont pas autre chose que chacun de ces rayons. Il est bien entendu que ceci n'est qu'une comparaison destinée à donner une forme à peu près sensible à une réalité absolument intangible aux sens de votre corps grossier.

— Pourquoi traitez-vous ainsi mon corps dont, en définitive, je n'ai pas trop à me plaindre? L'épithète est sans grâce, et si je l'acceptais sans protester je ferais preuve d'ingratitude envers une enveloppe qui m'a rendu pas mal de petits services.

Il sourit doucement.

— Mettons *physique*, si vous voulez. Mais le mot ne vous choquerait pas si vous saviez que ce corps-là n'est que le moindre de vos corps et le moins estimable, car dans le poème dont je vous parlais tout à l'heure Victor Hugo le traite avec une rigueur légitime mais assez impitoyable :

> Le sommeil lourd besoin, la fièvre, feu subtil,
> Le ventre abject, la faim, la soif, l'estomac vil
> T'accablent, noir passant, d'infirmités sans nombre
> Et, vieux, tu n'es qu'un spectre, et mort, tu n'es qu'une ombre!

« Heureusement vous en avez d'autres. Le double éthérique auquel le corps physique sert d'enveloppe immédiate et qui, exactement moulé sur lui, mais composé d'une matière infiniment plus subtile, échappe au regard et prend ce nom de double éthérique, parce que la matière dont il est formé paraît empruntée à une substance aussi légère et aussi impondérable que l'éther lui-même dont la science moderne a découvert et constaté l'existence.

— Et il y en a d'autres?

— Et il y en a d'autres.

— Mais alors qu'est-ce que c'est que le phénomène de la mort, ce problème qui reste une occasion de crainte pour les uns, d'horreur pour les autres, de trouble et d'inquiétude pour tous?

— Rien de plus simple. Avez-vous vu quelquefois un acteur se déshabiller après le rideau baissé et laisser dans sa loge le costume avec lequel il vient de jouer son rôle?

— Oui.

— Eh bien! la mort n'est pas autre chose. Vous

avez joué votre rôle, et la pièce finie, vous vous déshabillez : c'est-à-dire que vous quittez votre corps qui ne vous sert plus à rien, et qui, pareil au costume usé du comédien, s'en va à la grande friperie où pièce à pièce, fil à fil, il retourne aux éléments qui l'absorbent après avoir aidé à le détruire.

— Et le double éthérique?

— Le double éthérique, qui a survécu quelque temps se désagrège à son tour, se dissipe et disparaît en rendant au milieu éthérique les éléments éthériques dont il était formé.

— Alors il ne reste rien?

— Est-ce que, pour reprendre la comparaison de tout à l'heure, il ne reste rien de l'acteur qui a quitté son costume? Il reste précisément l'acteur, c'est-à-dire l'essentiel, c'est-à-dire l'homme, celui qui vient de jouer le rôle et qui demain, costumé différemment, recommencera à jouer un autre rôle dans un autre décor et sous un costume différent.

« Seulement après la mort, et immédiatement après elle, vous n'avez quitté que deux pièces de votre costume ou, pour mieux dire, vous n'avez abandonné que deux des corps qui composent le vêtement intégral et la personnalité humaine. Mais ce n'est pas fini.

« De même que l'éther et le double éthérique échappent à vos regards, vous pouvez admettre facilement qu'il y a des plans de l'univers qui échappent à votre perception et qui n'en existent pas moins. Si l'air, le gaz, l'éther nous demeurent cachés bien que leur existence soit certaine, il ne faut pas un grand effort de l'intelligence pour admettre toute une zone ou plan de l'univers où la vie se continuerait dans des conditions particulières avec des organes différents et des manifestations tout autres que sur le plan visible.

« C'est la réalité. Et c'est pour évoluer dans cette autre partie de notre univers que, le corps physique et le double éthérique une fois abandonnés, vous apparaissez avec le corps astral, c'est-à-dire avec une enveloppe tissée d'éléments encore plus subtils, plus délicats et plus impondérables que la matière qui avait servi à tisser le double éthérique.

« Et sur ce plan *astral*, au moyen de ce corps *astral*, commence précisément une évolution toute différente de celle qu'au moyen du corps matériel vous avez accomplie sur le plan physique.

— Mais à quoi sert ce « corps astral »?

— Il sert d'intermédiaire entre l'intelligence dont le siège se trouve dans le « corps mental » et le corps physique. C'est lui qui emmagasine toutes les vibrations de la sensation et les transmet au moyen du réseau nerveux au corps physique qui les reçoit, et les utilise.

— Mais qu'est-ce que le « corps mental », car voici encore un autre corps?

— Le « corps mental » tissé d'une matière encore plus subtile et plus délicate que le « corps astral » est le dépositaire de la volonté et de l'intelligence. C'est par lui que ces deux facultés maîtresses se forment et agissent. Selon que la volonté est plus ferme, que l'intelligence est plus élevée et plus hautement évoluée les vibrations qu'il engendre et qu'il communique aux autres corps sont plus nettes, plus puissantes et plus élevées.

« Vous admettrez bien que les vibrations intellectuelles d'un Platon ou d'un Moïse ne sont pas celles du commun des hommes, pas plus que l'intensité de volonté manifestée par un César ou un Napoléon ne ressemble à celle produite par un paysan de la Beauce? C'est que chez les uns et chez les autres le « corps mental », ou l'intelligence, comme on dit ordinairement, sont à des degrés différents sur le plan intellectuel. Seulement, tandis que, dans le langage courant, vous dites « l'intelligence » sans savoir bien exactement à quoi ce mot répond, nous savons, nous, que « l'intelligence » a son siège dans le « corps mental » et nous savons exactement quelle est sa fonction et quelle est sa destinée.

— Sa destinée?

— Oui. Après l'évolution plus ou moins prolongée sur le plan astral, « le corps astral » meurt aussi comme meurent le corps physique et la double éthérique sur le plan matériel. Et le « corps mental » mis en liberté par la mort du « corps astral » commence son évolution sur le « plan mental » comme le corps physique a accompli son évolution sur le plan matériel et comme le « corps astral » a accompli son évolution sur le plan astral.

— Et puis?

— Et puis, le même phénomène se reproduit pour le « corps mental ».

— Qui meurt aussi?

— Qui meurt aussi pour mettre en liberté le « corps causal ».

— Et qu'est-ce que le « corps causal »?

— C'est en quelque sorte le tabernacle de ce que vous appelez « l'âme », si ce n'est l'âme elle-même et que nous appelons l'« Ego » ou la « soi-conscience». Mais ne vous perdez pas dans des subtilités qui vous embarrasseraient et vous mèneraient trop loin, et bornez-vous à savoir, pour le moment, que ce « corps causal » est le seul qui survit à la destruction successive des autres corps, le seul qui dure éternellement et au profit de qui s'accomplit le travail de tous les autres à travers les divers plans de l'univers parcourus par les différents agents qui sont les différents corps de l'homme.

— Bien. C'est un peu la constitution de l'olive de Louis XVIII. Vous savez que Louis XVIII était un rare gourmet. On prétend qu'un cuisinier ingénieux

avait trouvé la combinaison suivante. Il prenait une olive farcie qu'il enfermait dans le corps d'un becfigue, celui-ci dans le corps d'un ortolan, l'ortolan dans un perdreau et le perdreau dans un poulet. Il faisait rôtir le tout, et parvenu au point de cuisson rationnel on débarrassait l'olive de ses différentes et successives enveloppes et le roi mangeait l'olive.

« Ici l'olive représenterait assez bien votre « Ego », sauf ce que la comparaison présente de matériel et quelque peu grossier.

— *Grossier* est le mot.

— Je ne suis pas un Platon.

— Je le vois bien. Mais il faut y arriver. Quand je dis qu'il faut y arriver, j'entends qu'il faut vous en rapprocher dans la mesure de vos efforts et de vos facultés.

— Comment cela?

— Par la volonté et par l'observation de la loi.

— Mais qu'y peut la volonté?

« Il est évident qu'en admettant votre théorie des différents corps nous les recevons avec leur constitution particulière, en vertu d'un ordre supérieur et que nous n'y pouvons rien.

— Vous y pouvez tout, car vous êtes le souverain maître de la dégradation ou de l'amélioration de chacun des éléments constitutifs de votre personnalité.

« Et comment en pourriez-vous douter après un examen un peu attentif? Prenons, par exemple et pour commencer, le corps physique.

« L'expérience de chaque jour ne vous démontre-t-elle pas que vous pouvez construire votre corps physique à votre guise, sauf, bien entendu, l'architecture originelle, sur laquelle nous nous expliquerons?

« A structure et à disposition égales, prenez deux hommes dont l'un se soumet aux règles les plus rigoureuses de l'hygiène et de la sobriété et dont l'autre s'adonne à tous les écarts de l'intempérance, croyez-vous que chez l'un et chez l'autre la santé, la vigueur et la force de résistance seront les mêmes?

— Non.

— Croyez-vous que celui qui s'abstient de toute espèce d'alcool, qui n'abuse pas des boissons fermentées, qui ne mange que pour satisfaire un appétit sagement réglé, qui ne s'échauffe pas dans des veilles prolongées, qui ne s'engourdit pas dans un sommeil excessif, qui entretient la vigueur de ses muscles par un exercice continuel dans un air pur, qui n'obéit pas aux suggestions de la débauche qui énervent son corps en amoindrissant son esprit et en abaissant sa moralité, croyez-vous que celui-là ne constituera pas une personne physique très supérieure? Ne parlons que de l'alcool. Sans vous en douter, vous vivez dans une société d'alcooliques et vous êtes le représentant d'une race en train de s'abolir par l'alcool, tout juste comme les nègres de la Guinée.

— Allons donc! Je ne dis pas que chez nous les couches populaires ne soient pas malheureusement un peu trop inclinées vers ce vice. Mais les autres...

— Les autres? Mais vous ne voyez donc rien de ce qui se passe autour de vous? Rien qu'à deux apéritifs et à deux petits verres après le café, ce qui représente la dose commune et journalière de la plupart des classes bourgeoises et autres, vous avez à la fin de l'année un total de 1 460 doses d'alcool... c'est-à-dire de poison.

« Supprimez ces excès qui vous surexcitent et vous abrutissent tout à la fois, et dites-moi si, par un simple effort de la volonté, vous n'aurez pas rendu à ce peuple une partie de ses qualités originaires : la gaieté, la douceur, la bienveillance et la politesse qui se sont changées en violence, en tristesse, en égoïsme et en brutalité?

« Mais cet effort ne sera tenté que par des gens pénétrés de cette loi qu'ils ignorent, que le corps physique n'est et ne doit être que leur instrument et même leur esclave, et qu'au lieu de subir ses caprices, il faut lui imposer une règle et une discipline qui sont sa santé et son salut.

« Et ne croyez pas que le choix des matériaux qui entrent dans la constitution du corps physique soit indifférent. Consultez les témoignages laissés par les grands anciens, les sages de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, vous verrez que tous ont eu la préoccupation de ce régime auquel ils attachaient une importance qui vous paraît puérile, parce que *vous ne savez pas et qu'eux savaient.*

— Mais en vous accordant ce point, aurions-nous fait un pas en ce qui concerne le reste?

— En ce qui concerne le corps astral... Oui; parce qu'il se construit par des règles qui sont à peu près les mêmes que celles qui gouvernent le corps physique. Ce qui veut dire que la substance astrale qui le compose s'emprunte à deux éléments : une substance astrale plus *matérielle*, si l'on peut parler ainsi, en un cas où tout ce qui est *matière* échappe à la perception de vos sens et doit s'entendre d'une façon particulière; et une autre matière astrale plus délicate, plus subtile et plus fine que l'autre.

« Or le corps astral, vivant dans une solidarité absolument étroite avec le corps physique, profite directement des acquisitions de celui-ci, au point de vue de la santé et surtout de la pureté. En construisant votre corps physique d'éléments très purs, vous affinez et vous purifiez votre corps astral et vous le rendez ainsi plus sensible aux vibrations magnétiques émanées du plan astral et dont l'effet est d'autant plus intense qu'elles rencontrent un instrument plus sensible, mieux accordé, et capable par

conséquent de répondre par des ondes sonores plus harmonieuses à l'appel qui lui est adressé par ceux qui disposent de ces vibrations.

— Si bien donc que vous admettez la participation et l'influence de la volonté sur la construction et le perfectionnement du corps physique et du corps astral ?

— Absolument. Et ce n'est pas tout. Le rôle de la volonté ne s'exerce pas que dans ce domaine.

« De même que vous pouvez construire à votre guise votre corps physique et votre corps astral, de même vous pouvez construire votre « corps mental ».

— Et comment ?

— Par l'application, par la réflexion, par la pensée.

— Vous croyez donc que je ne pense pas ?

— Absolument pas. Ce que vous prenez pour la pensée n'en est que la vaine image ; et l'immense majorité de vos contemporains est logée à la même enseigne. Examinez ce qu'ils prennent pour leur vie intellectuelle.

« En dehors de ce qui constitue l'affaire proprement dite de la vie de chacun : commerce, industrie, finance, barreau, art, médecine, etc., et dont, en définitive, le champ est assez borné, quelle part de leur vie est donnée à la pensée proprement dite ?

« Comme lecture habituelle : les journaux, c'est-à-dire les faits divers : faits divers de la politique, de l'étranger, du pays et de la ville ; faits divers écrits pour la curiosité passagère qui n'a le temps de rien approfondir, de rien examiner, de rien creuser ; et qui, parce qu'elle n'a *le temps de rien*..., exige qu'on lui serve son opinion en science, en art, en politique, en finance, en instruction publique, et surtout qu'on l'amuse... Qu'on l'amuse surtout parce que le plaisir est devenu la loi universelle, l'appétit de tous et la justification de tout. Aussi, comme le langage des peuples s'approprie presque toujours assez exactement à leurs besoins, la plupart des formules de critique ou d'examen ont été remplacées dans la vie courante par cette formule unique : « C'est amusant ! »

« Votre littérature s'est modelée sur cet appétit. Elle est « amusante » à moins qu'elle ne soit féroce, obscène ou macabre, ce qui est encore une façon de « s'amuser » pour des gens qui ont placé le centre de leurs émotions dans les vibrations excessives qui seules sont capables de secouer leurs sens d'alcooliques.

« Où voyez-vous la « pensée » dans tout cela ? Vos cerveaux sont des miroirs plus ou moins sensibles et souvent déformants qui reflètent le fait divers, l'accident qui passe, le potin qui flotte, la calomnie ou la méchanceté qui flatte et dont l'image passagère se dissipe sans même avoir terni, tant son souffle est léger, le miroir à peine effleuré.

« Si vous voulez apprendre à penser, prenez un beau livre et assimilez-en la substance par une étude approfondie. Lisez-le lentement, peu à peu, goutte à goutte pour ainsi dire ; réfléchissez sur chacun de ses chapitres et chacun de ses alinéas. Dégagez la pensée apparente et la pensée profonde de l'auteur, et à sa pensée ajoutez la vôtre propre : développez en vous les réflexions que cette lecture aura fait naître. Faites-vous des muscles, en un mot, des muscles intellectuels, comme on se fait des muscles physiques : créez des biceps à votre cerveau et par l'habitude d'une réflexion de plus en plus sûre, de plus en plus ferme, de plus en plus élevée, vous aurez construit votre « corps mental » et vous aurez remplacé par un organe très solide et tout à fait supérieur cette sorte de toupie qui tourne en votre cerveau et que vous appelez votre pensée, par irrévérence pour la pensée.

— Ça n'a pas l'air facile, ce que vous proposez là ?

— Non. Rien n'est facile, parce que tout doit être le résultat d'un effort ; mais indépendamment de la joie particulière que donne l'effort, vous y trouverez la joie du succès, car peu à peu vous sentirez votre pensée se développer, s'affermir, s'élever, et vous y trouverez la satisfaction successive mais infiniment plus noble de l'athlète qui, par un exercice assidu, voit ses muscles se fortifier et se développer jusqu'au point de définitive extension où il peut les amener.

— Et le « corps causal » ?

— Le « corps causal » est le tabernacle des bonnes pensées, des courageuses résolutions, des aspirations les plus élevées vers le beau, le juste, le bon, le vrai ; c'est lui qui conserve les nobles désirs, l'amour sous ses formes les plus pures et ses expériences bonnes et mauvaises qui, dans une autre existence, serviront à le guider et à le préserver des erreurs qu'il y pourrait commettre.

— Comment ! dans une autre existence ? Ce n'est donc pas fini ?

— Rien n'est jamais fini... car tout recommence ou plutôt tout continue. Après la perte successive de chacun des corps qui composent votre personnalité, l'« Ego » ou « Soi-conscience » entre en un état de repos que le sanscrit nomme le « Devakan ».

« Est-ce un lieu qu'on pourrait assimiler aux Champs Élysées des Grecs ou au Paradis des Chrétiens ? Est-ce plutôt un état particulier où se présentent sous la forme d'un rêve animé les aspirations nobles et hautes que vous avez émises ? Toujours est-il que, « séjour » ou « état », c'est une période de repos d'une béatitude infinie.

« Tout le mal que vous avez fait, toutes les pensées mauvaises, ont été peu à peu rejetés avec les différents corps que vous avez successivement abandonnés, et c'est dans un état de pureté relative que vous entrez

en « Devakan » pour y goûter le repos qui vous est dû et y prendre les forces qui vous sont nécessaires pour de nouveaux combats.

— Alors me voici délivré du mal passé et commis?

— Certes non. Ce serait en vérité trop commode; et ce que vous appelez ici la « justice distributive » n'y trouverait guère son compte!

— Comment! Elle existe donc?

— Absolument, minutieusement et rigoureusement. Pesez ces trois mots.

— Ainsi, selon vous, chacune de nos actions bonne ou mauvaise entraîne son châtiment ou sa récompense?

— Et non seulement chacune de vos actions, mais chacune de vos pensées.

— Alors, la formule de la confession catholique dans laquelle on s'accuse d'avoir péché par *pensée*, par parole, par action ou par omission répondrait donc à une réalité?

— A une réalité absolue; mais, dépouillée de son sens ésotérique, elle n'est comprise par personne, pas plus par ceux qui l'enseignent que par ceux qui la reçoivent.

— Et quel est son sens ésotérique?

— Le voici. Dans la philosophie ésotérique hindoue, la loi dont je vais vous donner la formule porte le nom de « Karma ». En sanscrit « Karma » veut dire: « force ou activité ».

« En langage tout à fait vulgaire et pour que vous puissiez le comprendre d'un seul coup, le « Karma » c'est le *compte courant* de chacun porté, sur le grand livre de la Justice éternelle. Pas une de vos actions, pas une de vos paroles, pas une de vos pensées bonne ou mauvaise qui ne s'enregistre à l'instant même d'une façon irrésistible et indestructible dans ce compte courant qui constitue le Karma de chacun.

« Et de même que la comptabilité d'un commerçant avisé, prudent et loyal ne reflétera que des opérations correctes, intelligentes et habiles, il vous appartient de n'enregistrer à la vôtre que des actions et des pensées nobles, pures et élevées.

— Et vous croyez au libre arbitre?

— Absolument. Écoutez-moi encore un peu et vous y croirez vous-même.

« Je vous ai laissé au seuil du « Devakan », allégé momentanément du poids de tout votre mauvais bagage, car vous n'y pouvez entrer qu'avec les éléments les meilleurs de votre personnalité. Après un séjour plus ou moins long, vous refaites en sens inverse le chemin que vous avez parcouru avant d'entrer.

« L' « Ego » repasse sur le plan mental où il se reforme un « corps mental », puis sur le plan astral où il se constitue un nouveau « corps astral », et enfin sur le plan physique où par le moyen de la conception humaine il retrouve le nouveau corps physique qui doit habiller matériellement sa nouvelle personnalité.

— Mais qui va décider de la formation de ces nouveaux corps?

— Précisément, son Karma qu'il retrouve intact à la sortie du Devakan et qui va déterminer sa nouvelle incarnation et les conditions dans lesquelles elle va s'accomplir.

« Si bien que votre vie nouvelle ne sera que la suite de votre vie précédente avec la somme des acquisitions ou des pertes que vous aurez faites dans la vie précédente. Si votre vie a été noble, pure, intelligente, si vous vous êtes consacré au bien, au juste, à l'amour de vos semblables, à leur progrès intellectuel et moral, si vous vous êtes voué au soulagement de leurs misères matérielles et morales, si en un mot vous avez accompli « la loi », votre existence nouvelle sera servie par un corps sain, robuste et beau, votre intelligence sera ferme et puissante. Votre cœur sera noble et bon, et de mieux en mieux armé pour la lutte de la vie. Vous monterez pas à pas, et de siècle en siècle, les échelons pénibles, mais devenus glorieux, qui vous conduiront au sommet.

— Qui est?

— Qui est la conquête de votre immortalité et l'éveil du Dieu qui est en vous et que vous y laissez dormir, parce que vous ne savez pas et que vous ne voulez pas le réveiller pour vous unir à lui dans sa divinité reconquise!

— Mais, selon vous, il n'y aurait donc pas d'injustice ici-bas! Et cette inégale distribution des biens de toute nature entre les malheureux humains? La beauté, la santé, l'intelligence, la richesse aux uns, tandis que les autres reçoivent en partage la laideur et la difformité, la maladie, la sottise et la pauvreté, tout cela serait alors la répartition équitable, faite à chacun selon ses mérites?

— Oui. En ajoutant que cette rétribution est réglée pour chacun de nous par lui-même et par lui seul dans ses existences précédentes, et qu'il dépend de chacun de nous qu'elle soit avantageuse ou funeste. car jamais le proverbe n'a été plus juste qui dit que l'on ne récolte que ce que l'on a semé.

— Alors ce que les hommes ont appelé de tout temps « la fatalité » ou « la providence » n'existe pas?

— Non: dans le sens où l'on a coutume de l'entendre d'une divinité capricieuse, méchante, rancunière ou trop débonnaire, qui distribue au hasard et à sa fantaisie le bien et le mal, les joies ou les souffrances, et dont l'action serait réglée sur celle des despotes dont la faveur ou la malice s'exercent au gré de leur bon plaisir ou de leurs passions.

« La loi suprême, c'est la justice, et le jour où les

hommes seront pénétrés de cette vérité, ils ne s'en remettront plus de leur destinée à une divinité aveugle et fantasque qu'ils sont toujours prêts à flatter ou à maudire, comme en agissent les Napolitains avec la statue de saint Janvier, qu'ils encensent ou qu'ils traînent à la mer, selon qu'il leur a accordé ou refusé ce qu'ils lui demandaient. N'attendant rien que d'eux-mêmes dans le présent et dans l'avenir, sachant qu'ils sont les maîtres et les maîtres uniques de leur sort, ils s'efforceront par la pureté de leur vie, par la noblesse de leurs actes, par l'élévation de leurs pensées, de se préparer une série d'existences de plus en plus pures, et de plus en plus heureuses.

Sa voix bien timbrée, très douce et très grave, avait un accent d'autorité presque éloquente. Ses yeux très profonds, légèrement voilés par de longs cils, rayonnaient d'un charme pénétrant, et il y avait dans son maintien tant de sérénité et de conviction que je me sentais peu à peu envahir par une émotion dont il m'eût été difficile de définir le caractère.

Il ne pouvait pas s'agir d'ironie en présence d'un tel personnage.

Et tout ce qu'il me disait était si étrange, si nouveau, si en dehors des conventions philosophiques et métaphysiques admises jusqu'à ce jour, que ma pensée flottait entre une résistance intérieure assez vague et le désir inconscient de trouver dans cette doctrine imprévue la solution des problèmes qui s'imposent, en la tourmentant, à la conscience humaine, quand elle s'interroge sur l'inconnu.

— Mais, lui dis-je, vous n'attendez pas que je me rende du premier coup à une hypothèse aussi hardie et que ce soit pour moi autre chose qu'une hypothèse? D'où vient cette science nouvelle et qui a créé cette hypothèse en continuant à la traiter ainsi?

— J'aurais une bien médiocre idée de vous si vous ne m'aviez pas fait cette question.

— Et vous pouvez y répondre?

— Je peux toujours essayer.

« Il ne s'agit pas ici d'une révélation, au sens habituel du mot. Personne ne doit croire sur parole, et votre premier devoir est de rejeter absolument toute doctrine qui ne vous apparaît que sous l'autorité d'une autre personne.

— Alors, comment faire?

— Vérifier par vous-même.

— Et c'est possible?

— Très possible. Tous ceux qui l'ont voulu sérieusement ont pu atteindre ce résultat.

— Qui est?

— Qui est de vous mettre en relation avec les êtres qui vous entourent et qui vous demeurent invisibles tant que vous n'avez pas acquis le pouvoir de franchir la zone matérielle en vous délivrant des entraves où elle vous retient, et d'évoluer, vous vivant, parmi les êtres des autres plans.

— Et on y arrive?

— On y arrive : par un entraînement successif, fort long et assez rigoureux et qui comprend, à côté des sacrifices physiques, des études spirituelles et morales très développées.

— Et le résultat?

— Le résultat consiste à connaître toutes les lois de la nature dont vous n'avez encore pénétré que la plus infime partie, à s'emparer et à diriger des forces qui vous sont inconnues, mais qui existent et qui vous obéissent quand vous avez trouvé la formule du commandement.

— Mais c'est de l'occultisme?

— C'est de l'occultisme en effet.

— Alors cela existe en réalité, et les pratiques que nous révèlent l'antiquité et le moyen âge n'étaient pas le fruit unique de superstitions grossières et enfantines?

— Comment avez-vous pu le croire? Et comment admettez-vous ce concert puérile ou frauduleux pour signaler chez des peuples divers et à des époques différentes des phénomènes qui seraient exclusivement du domaine de la fable?

« Vous me demandiez d'où vient cette science que vous appeliez « nouvelle »? Elle vient de l'antiquité la plus reculée. Elle a passé par l'Inde, par l'Égypte, par la Judée, par la Grèce. Enseignée mystérieusement par les Brahmes indiens, par les prêtres des temples de l'Égypte et de la Grèce à un petit nombre de disciples choisis, elle s'est déformée dans la plupart des religions enseignées aux peuples sous leur vêtement exotérique tandis que la doctrine ésotérique restait au fond du sanctuaire, divulguée dans les mystères d'Isis et par de rares hommes qui s'appelaient Khrisna, Boudha, Orphée, Hermès, Moïse, Pythagore et Jésus, et dont l'apparition très brève et très rare sur la terre vient au secours de l'humanité qui s'attarde dans les voies qu'elle doit parcourir.

— Mais a-t-elle encore aujourd'hui un centre connu?

— Connu de quelques uns... oui.

« Si vous retournez dans l'Inde allez jusqu'à l'Hymalaya, franchissez-le, et au Thibet vous rencontrerez peut-être, s'ils veulent que vous la rencontriez, une réunion de sages ou de maîtres qui ayant franchi toutes les épreuves sont en possession de toute la vérité. Ces problèmes qui tourmentent la conscience humaine ils les ont résolus ; ces affirmations qui vous troublent ils les ont vérifiées... en un mot: *ils savent*.

— Et ils font des miracles?

— Ils ne font pas de miracles parce qu'il n'y a pas de miracles. Il y a, comme je vous l'ai dit, des forces qui vous sont inconnues, des lois qui se dérobent à

vous. Si, au moyen âge, un homme ayant découvert les applications électriques, et ayant construit une lampe à arc, avait tout à coup fait jaillir la lumière, cet homme eût été brûlé dans les vingt-quatre heures.

« Appliquez ceci à toutes les découvertes qui ont été faites successivement et dites-vous simplement que, relativement à ceux qui se sont emparés de forces que vous ne connaissez pas, vous êtes dans la situation où se serait trouvé Philippe-Auguste vis-à-vis d'un électricien.

Pour ce soir restons-en là. Vous avez voulu savoir ce que c'était que la Théosophie. J'ai essayé de vous en donner une idée.

« Songez-y sérieusement : la chose en vaut la peine.

« Approfondissez les quelques éléments que je viens de vous livrer de la plus grande chose qui soit au monde ; et si vous le faites avec bonne foi et gravité nous n'aurons perdu notre soirée ni l'un ni l'autre.

— Vous me quittez ?

— Oui.

— Vous reverrai-je ?

— Peut-être. En tout cas, si vous tenez à votre vie actuelle ne souhaitez pas, que ce soit bientôt, car il est probable que notre prochaine entrevue précédera votre mort de peu d'instants.

— Et vous allez ?

— Dans l'Hymalaya où je suis attendu ce matin.

— Je vais vous faire reconduire car tout est éteint chez moi.

— C'est inutile.

C'était inutile, en effet, car à peine achevait-il ces mots qu'il avait disparu...

Léon Cléry.

CE QUE DEVIENT L'ALLIANCE FRANÇAISE

Son programme, son budget, ses bienfaiteurs. — Ses récentes manifestations : l'œuvre scolaire du général Galliéni a Madagascar ; la conférence de Mlle Diamantopoulo. — Ses missionnaires : M. L. Herbette et les Canadiens des États-Unis ; M. de Boscq de Beaumont et les Acadiens. — Ses projets pour l'Exposition.

On me demande de divers côtés ce que devient l'*Alliance française*. Merci à l'hospitalière *Revue Bleue* qui nous permet de répondre à cette question. Merci à tous ceux qui nous interrogent, amis ou inconnus.

L'Alliance française se porte à merveille, elle ne s'est jamais mieux portée.

C'est une sage et discrète personne ; elle fait modestement son devoir, elle n'a aucun goût pour le bruit, elle ne hait rien tant que le scandale. Au cours de cette malheureuse année qui vient de finir, tandis que les partis se déchiraient à cruelles dents, que les milices adverses s'entre-choquaient prêtes à en venir aux armes, que les beaux noms de « justice » ou de « patrie », pieusement invoqués par les uns ou les autres, n'étaient, pour beaucoup, qu'une imprécation ou un cri de guerre, l'Alliance française recueillie, attristée, a gardé le silence tout en continuant obstinément son œuvre. Fidèle à son programme de concorde, ferme en sa loyauté, elle est restée l'asile inviolable pacifiquement ouvert à tous les amis éclairés de la France, de sa grandeur morale, de sa puissance extérieure, de son rayonnement sur le monde.

Aujourd'hui que l'orage s'éloigne, que les nuées se dissipent peu à peu, qu'un coin de ciel bleu s'éclaire, l'Alliance française, quelque temps inaperçue, reparaît. Elle se retrouve aujourd'hui ce qu'elle était hier. Ce qui fait sa force, c'est la précision, la simplicité, en même temps que l'ampleur de son programme : *Propager la langue et la littérature françaises dans les colonies et à l'étranger*. Un point. C'est tout. Elle tient tout entière en ces quelques mots. Mais aussi quel immense horizon ces quelques mots n'ouvrent-ils pas ?

L'Alliance française a déjà quinze ans d'existence ; tant qu'il y aura une France, elle pourra vivre, son œuvre ne sera jamais entièrement achevée. Elle compte 35 000 adhérents répartis de tous côtés, jusqu'en Angleterre, jusqu'aux antipodes : — en conquît-elle 35 millions que l'universalité de la langue nationale serait encore loin d'être un fait accompli. Elle dépense chaque année soit directement, soit par l'organe du siège central, soit par ses comités, en subventions et en dons de toute nature, près de 250 000 francs ; son budget actuel dépasse 300 000 francs : — qu'est-ce que cette faible somme pour encourager les écoles, les bibliothèques françaises du monde entier ? Elle a fondé 145 comités de propagande en France, 126 comités d'action hors de France ; elle a institué, en outre, 224 délégués : — petite armée pour investir toute la rondeur du globe ! En résumé, si elle a beaucoup fait en quinze ans, l'Alliance française, il lui reste incommensurablement plus à faire. Elle a (passez-moi l'expression) du pain sur la planche. Entendons-nous : une multitude de bouches à nourrir.

Que les riches donateurs se le disent ! Qu'une sainte émulation s'empare d'eux ! Qu'ils se disputent à qui mieux mieux l'honneur d'inscrire leur nom et le chiffre de leurs largesses au livre d'or toujours ouvert de l'Alliance française ! Certes, ils s'y trouveront en bonne compagnie, à côté de M. et Mme d'Audiffred, de Mme Herbet-Fournet, de MM. Meurand, Bischoffsheim, Cernuschi, Édouard Dumont, David Mennet, de la Martinière, de Mme Lemonnier, de Mmes de

Rothschild et de Hirsch, de MM. de Royon, Menneton, Berstène (et de plusieurs autres dont on trouve la liste complète en tête de notre Bulletin)! Ou, s'ils préfèrent fonder des prix « avec affectation spéciale » pour certaines écoles de leur choix, qu'ils imitent l'exemple de MM. de Barrère, Audiffred, E. de Rothschild, Colonna Ceccaldi, du général Parmentier, de MM. Le Myre de Vilers, Armand Colin, Alfred Mayrargues, Doudart de Lagrée, de lady Clarke, etc. Ou, s'ils pensent à l'avenir et s'ils se rappellent que l'avenir n'appartient guère à de simples mortels comme nous tous, qu'ils se hâtent de mander leur notaire et qu'en rédigeant leurs dernières volontés, ils n'oublient pas plus l'Alliance française que ne l'ont omise en leur mémoire fidèle Mlle Pône, MM. Monthérot, Saison, Pierson, Boutroue, Berendsen, Bortoli, Grimaud qui, dans le paradis de nos cœurs, occupent une place d'élite. Ainsi faisaient les preux chevaliers avant de partir pour la Terre sainte : ils se recommandaient par des fondations pieuses aux prières des fidèles. Or l'Alliance française est une association de fidèles aussi, dont le culte, pour être moderne, n'en est pas moins beau et ne fait tort à aucun autre : c'est le culte de la grande patrie française, dans ce qu'elle a de meilleur peut-être et de plus pur, « son doux parler et son génie littéraire ».

Il est plusieurs façons de servir l'Alliance française. Les Crésus peuvent beaucoup pour elle ; les hommes d'action, davantage, l'or étant un moyen, l'énergie active, une cause. Parmi les plus éminents collaborateurs de notre œuvre, aucun n'avait droit à une plus large part de notre gratitude que le gouverneur général de Madagascar. Le 30 novembre dernier, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'Alliance française a fêté le général Galliéni et, dans une manifestation imposante, sous le tonnerre redoublé de longs applaudissements, elle lui a dit qu'il avait « bien mérité de la patrie ». Elle l'a dit comme elle le pense, et les faits justifient amplement sa conviction.

Vous connaissez, n'est-ce pas, le général? Qu'il soit brave, inutile à dire, il l'a prouvé maintes fois, mais il ne tient pas à le faire savoir. Braves, tous nos officiers le sont. Il était venu à pied, en habit, sans aucun sabre ; il a présidé la conférence de son brillant collaborateur, M. Gautier, sur l'*œuvre scolaire à Madagascar*, comme le plus pacifique et le plus civil des présidents. Il a parlé de tout ce qu'il a fait là-bas pour les écoles avec la modestie et la précision d'un chroniqueur. Il ne cherchait pas ses mots, ne cherchait pas davantage des mots à effet. En sortant, il s'est prestement dérobé à toute ovation de la rue. Il est grand, droit, blond, calme, avec des sourcils en broussailles, un lorgnon, une moustache exempte de tout cosmétique. Il se pique d'être avant toute chose un administrateur, et il s'efforce de prouver que pour être un militaire on n'en peut pas moins aimer et favoriser la colonisation. Il y a dans sa manière d'être ou d'agir autant de sang-froid, de réflexion, de fermeté que de simplicité sereine.

Quand M. Galliéni est arrivé à Madagascar le 28 septembre 1896, l'insurrection des indigènes était compliquée d'une sorte de guerre civile entre les missions catholique et protestante, entre les écoles de langue française et de langue britannique. Il semble qu'on dût nécessairement choisir entre l'ordre des jésuites et la « London missionary Society ». Le général n'a voulu sacrifier personne, encore moins se prononcer en matière confessionnelle. S'est-il souvenu qu'il avait été au Soudan et au Tonkin un des adeptes les plus fervents de l'Alliance française? S'est-il inspiré de son esprit? Toujours est-il que son bon sens et son patriotisme, en dénouant le problème, ont trouvé la solution juste, la seule qui fût conforme à la fois à l'intérêt public et à l'équité. D'un mot, d'un geste, il a mis la paix entre les adversaires en élevant comme un drapeau au-dessus de leurs querelles l'obligation pure et simple d'enseigner la langue française dans toutes les écoles, quelle que fût la religion des élèves et des maîtres. Il a aussi fondé un enseignement laïque officiel dont les méthodes et les programmes servent de modèle aux autres enseignements. Il a orienté l'éducation des Malgaches vers les carrières pratiques et libres, afin de les détourner de la manie des fonctions publiques. Il s'efforce de faire d'eux des contremaîtres, des ouvriers habiles, des mécaniciens, des forgerons, des menuisiers, des potiers, des briquetiers, des tisserands, des agriculteurs, des commis, en un mot des auxiliaires de nos colons. Et maintenant, rien qu'en Émyrne, il y a près de 2000 écoles françaises. La mission protestante française en compte 800 ; la mission catholique, 700 ; la mission norvégienne et la mission anglicane, 250 ; l'enseignement officiel en possède 150. « Le temps n'est pas éloigné où presque tous les Hovas parleront français ». Comprend-on maintenant comment et pourquoi le général Galliéni a été acclamé par l'Alliance française?

Notre association a fait un accueil plus discret mais non moins cordial à une jeune conférencière d'origine athénienne. L'Alliance a prouvé ainsi, une fois de plus, qu'elle ne distingue pas entre les amis de notre langue, qu'elle ouvre largement ses portes aux étrangers et, quand ils lui font l'honneur de parler chez elle et sous ses auspices, qu'elle les traite en compatriotes. Le 20 décembre dernier, dans la grande salle de la Société de géographie, Mlle Diamantopoulo a parlé, devant une brillante assemblée, de « M. Bikélas et de la littérature hellénique au XIXe siècle ». Elle l'a fait avec grâce et simplicité.

C'est une ancienne élève de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, de l'école que dirigeait naguère M. Pécaut. Dans une causerie que son léger accent rendait plus originale, elle a rappelé ce que les auteurs français doivent aux poètes de l'ancienne Grèce, ce que l'indépendance hellénique a dû à la France moderne; elle a dit les qualités, elle a bravement avoué les défauts des Grecs d'aujourd'hui; elle a expliqué la grande influence des poètes romantiques sur la littérature hellénique contemporaine; elle a enfin très finement analysé l'œuvre de M. Bikélas, le rénovateur des lettres grecques au XIX[e] siècle. Plusieurs artistes de talent, désireux de contribuer au succès de cette fête franco-hellénique, ont bien voulu interpréter divers chants populaires de la Hellade. Et le président de la séance? Quel était-il? Vous l'avez nommé : M. Croiset, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, l'homme du monde qui aime le plus et sait le mieux le grec, le plus athénien des professeurs de France. C'était la première conférence publique de M[lle] Diamantopoulo. Mais l'arrière-petite-fille des orateurs de l'antique agora est aussi courageuse que bien disante; elle est déjà partie pour le Levant où elle se propose de faire entendre la bonne parole française à ses compatriotes de Smyrne et des rivages de la vieille Asie. Elle a reçu chez nous le baptême; c'est une néophyte à qui M. Croiset aura porté bonheur.

Un des signes les plus certains de la prospérité de notre œuvre, c'est que maintenant les femmes « s'en mêlent ». A Dieu ne plaise, toutefois, que les hommes nous abandonnent! Nous sommes très ambitieux : nous voulons avoir les deux sexes. Parmi nos plus récents et nos plus distingués *missionnaires* du sexe fort, je citerai M. Maurice Bordeaux pour la Russie, M. Bonet-Maury pour les Pays-Bas, M. Ed. Rod pour les États-Unis. M. Ed. Rod a bien voulu venir, le 18 novembre, rendre compte à notre Conseil de son récent voyage. On sait que M. Ed. Rod avait été désigné en 1899 par l'Université Harvard pour faire des conférences françaises dans les villes les plus importantes de l'Union. Il avait reçu en même temps une délégation de l'Alliance française. Il s'est vivement intéressé à l'avenir de nos entreprises dans cette partie du monde. Il pense que nous pourrions organiser des conférences simples, instructives, populaires en un mot (et non pas savantes ou raffinées comme celles que réclame l'élite yankee) dans les centres français anciens du Canada et dans les agglomérations nouvelles que les Canadiens français ont créées depuis quelques années dans le Nord-Est américain, dans le Rhode-Island, le Vermont, etc.

Tel est aussi l'avis de M. le conseiller d'État Louis Herbette, revenu depuis peu d'une excursion à New-York et au Canada, où il était chargé de mission à la fois par l'Alliance française et par le ministère de l'Instruction publique. Il était accompagné d'un de nos jeunes amis canadiens, M. le D[r] Gérin-Lajoie. Dans deux séances récentes de notre bureau et de notre section canadienne, M. Herbette a bien voulu nous conter son voyage, avec sa verve ordinaire. « Les Français de France, nous a-t-il dit en substance, ne s'intéressent pas assez à l'événement capital qui s'accomplit en ce moment dans le nord-est des États-Unis. L'ancienne « Nouvelle-Angleterre » s'y transforme rapidement en une nouvelle France. Les populations canadiennes-françaises, grâce à leur natalité (très supérieure à celle des Anglo-Saxons) et à la puissance du courant d'émigration partant de la province de Québec, sont en train de conquérir la majorité. Leur nombre approche d'un million. Ainsi, à Woonsocket le français est usité dans tous les magasins et placé sur le même pied que l'anglais. Dans les gares, les inscriptions sont bilingues. Mais il faut soutenir une lutte opiniâtre contre l'opposition des Irlandais, qui se sont constitués, on ne sait trop pourquoi, les champions de l'unité linguistique et les adversaires de toutes les nationalités. Le clergé canadien-français est au contraire, là comme sur les bords du Saint-Laurent, le vivant rempart de la nationalité canadienne. Les œuvres françaises grandissent à l'ombre du clocher qui est partout un centre de ralliement pour nos frères d'outre-mer.

« Très dévoués et très courageux, les Canadiens français ont ouvert des écoles, des gymnases, ils font des conférences. Leur journaux, qu'ils sont souvent obligés d'imprimer eux-mêmes, servent utilement la cause nationale. On leur rendrait grand service en leur envoyant de Paris de la copie toute faite et signée de noms illustres. Le poète Fréchette (lauréat de l'Académie française) publie dans ces journaux des instructions grammaticales pour signaler les incorrections usuelles et faire la chasse aux anglicismes. Le langage employé est d'ailleurs le vieux français : les locutions bas-normandes dominent. »

Cette rapide analyse ne donne qu'une faible idée de l'intérêt et de l'attrait d'une causerie qui nous a tous émus et charmés. Il y avait là, mêlés fraternellement aux membres du bureau de l'Alliance française, des Canadiens français de Paris; le D[r] Dion, qui, à soixante ans, est venu s'inscrire comme étudiant à la Faculté de médecine; des professeurs comme M. Ab-der-Halden, des écrivains comme M. de Nevers. Il y avait aussi des Acadiens ou de leurs amis comme M. l'abbé Biron et M. de Boscq de Beaumont. En entendant le récit de cette revanche pacifique du Canada français qui, après avoir remporté la victoire chez lui, déborde aujourd'hui chez ses voisins et, des deux côtés, triomphe de son mi-

lieu anglo-saxon par sa ténacité et le nombre de ses enfants, nous ne pouvions nous empêcher de faire un retour sur la France du XVIII[e] siècle qui a signé le funeste traité de 1763 et sur la France du XIX[e] qui... Espérons et sachons vouloir un siècle meilleur : il sera ce que nous le ferons.

Mais, à son tour, M. de Boscq de Beaumont a pris la parole, et nous a rendu compte de sa mission en Acadie, au pays d'*Évangéline*. « Il y a là, tout près de la grande nation canadienne-française, une petite nation sœur qui s'efforce de renaître et de se ressaisir elle aussi. On sait comment l'Angleterre jadis essaya de l'anéantir par des procédés d'une sauvagerie raffinée. Cette tentative de meurtre avec préméditation a piteusement échoué. Cependant les Acadiens auront encore fort à faire pour réorganiser et constituer leur nationalité. Ils sont environ 130 000 répartis par petits groupes assez éloignés les uns des autres dans les provinces maritimes et les îles voisines dont tous les noms ont été débaptisés : Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Écosse (ancienne Acadie), île du Cap-Breton (ancienne île Royale), île du Prince-Édouard (ancienne île Saint-Jean). A Bathurst, sur la baie des Chaleurs, la moitié de la population est acadienne, mais l'enseignement du français est encore fort négligé. A la grande anse, l'élément français domine, et les Pères Eudistes viennent de fonder à Caroquet un collège de grand avenir. Shédiac (l'ancienne Gédaïque) est la résidence de M. le sénateur Poirier, le chef, le défenseur, l'apôtre de la nation acadienne, le délégué général de l'Alliance française pour l'Acadie. A Memramcook a été fondé en 1864 le collège de Saint-Joseph, auquel une université a été annexée en 1868, et qui peut être considéré comme le phare intellectuel de toute l'Acadie. Dans les îles, la situation des écoles est satisfaisante. Parmi les journaux qui, de leur côté, travaillent à la renaissance acadienne, le plus vaillant peut-être est le *Moniteur acadien*. Dirigé par M. Robidoux, il est l'organe des revendications nationales de ce courageux petit peuple, que ni les persécutions ni l'exil n'ont pu parvenir à détacher de ce qu'il considère à juste titre comme un patrimoine intangible et inaliénable légué par des ancêtres : sa religion, sa langue, ses coutumes ». Ainsi s'exprimait M. de Boscq de Beaumont, avec une émotion communicative. Inutile d'ajouter que nous partagions tous son sentiment.

L'Alliance française, on le voit, s'efforce de n'oublier aucune des parties du monde, et si elle tourne ses regards avec une sollicitude toute particulière vers l'Égypte et le Levant, elle ne perd de vue cependant ni les colonies françaises, ni ces autres petites Frances politiquement séparées de la mère patrie qui, comme l'Acadie, lui restent attachées de cœur. En même temps elle s'efforce de nouer des liens de plus en plus étroits avec les étrangers qui ont conservé le culte de notre langue et de notre littérature. Déjà nos *cours de vacances*, dont le succès va grandissant sous l'habile et ferme direction de M. le professeur Brunot, ont établi un courant fécond d'étudiants, de maîtres, de visiteurs étrangers vers Paris. L'Exposition universelle nous permettra de fortifier, d'accélérer ce mouvement qui ramène vers la France toute une clientèle, noble et précieuse entre toutes, que, depuis ses revers, elle ne connaissait plus guère.

L'Exposition universelle ! Nous comptons y participer largement et, s'il se peut, glorieusement. Notre zélé secrétaire général, M. Dufourmantelle, ne dissimule plus ses projets qui méritent d'être connus et sont bien près de devenir une réalité.

L'Alliance française aura son pavillon particulier dans les jardins du Trocadéro. Ce pavillon comprend une vaste salle pour l'Exposition proprement dite et une autre salle qui sera une *école*. La classe y sera faite aux indigènes de nos colonies et spécialement à un groupe de jeunes Malgaches. Dans la grande salle seront réunis les documents de toute nature concernant l'œuvre : notices de nos comités et écoles, travaux scolaires et professionnels, dessins, cartes et photographies envoyés par les établissements que subventionne l'Association. Des cartes à grande échelle sont dressées pour montrer la situation de l'Alliance française dans le monde ; une collection d'aquarelles représente des types et des scènes de nos écoles. Un ouvrage composé de monographies dues à la plume d'écrivains compétents montrera l'état et le rôle de notre langue dans les colonies et à l'étranger ; nos visiteurs trouveront au pavillon de l'Alliance française les journaux et les publications françaises de l'étranger. Les membres du Conseil d'administration et ceux de nos comités seront heureux de recevoir, à des heures déterminées, leurs correspondants et amis qui viendront les voir et les consulter. Enfin nous nous efforcerons, tant au pavillon de l'Exposition qu'au siège central, de rendre plus cordiales encore nos relations avec nos adhérents étrangers, de les renseigner, de leur faciliter la visite de l'Exposition, des musées et grands établissements de Paris, de provoquer des réunions où seront amicalement discutées les questions intéressant notre œuvre.

Le grand mal dont a souffert notre pays en ces trente dernières années a été son isolement dans le monde. Trop longtemps il a ignoré les autres et il en a été méconnu. Il faut rouvrir portes et fenêtres entre les nations et nous. Un mur de carton nous cache à leurs yeux, mur factice, vilainement bariolé d'obscénités et d'insanités contraires au bon goût et au bon sens de notre race. Il est temps de montrer à l'étranger nos vrais écrivains et nos vrais artistes,

nos savants, nos producteurs de toute sorte, depuis le chimiste du Collège de France ou l'astronome de l'Observatoire jusqu'à l'obstiné travailleur de nos champs et à l'humble ménagère de nos faubourgs. Il est temps qu'on sache que les familles françaises ne le cèdent à aucune au monde en dignité courageuse ou en richesse de cœur, et nos chères femmes françaises, en vertueuse abnégation, en amour vrai, en obscur héroïsme. Ce sont là des découvertes à faire pour l'étranger. Il les fera s'il lit nos livres, ceux qui sont dignes de ce nom, s'il entend notre langue, si nous savons l'accueillir, si nous nous montrons à lui sans déguisement, tels que nous sommes. Tel est le meilleur peut-être du programme de l'Alliance française.

Pierre Foncin.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

Quand il eut sonné à l'appartement qu'il connaissait bien, et qu'introduit au salon il se trouva en face du successeur de M. Béchard, François reçut d'un seul coup sur la tête l'avalanche de tous les événements qui s'étaient passés en son absence.

« Mais Claudine, balbutia-t-il... Mlle Claudine Béchard ?...

— Vous la trouverez au rayon de la confection, où elle est employée, dit le nouveau directeur des Grands Magasins. Vous l'y trouverez avec sa cousine Henriette, que nous y avons attachée de même. Nous ne pouvions, vous le comprenez, laisser dans le dernier abandon ces deux intéressantes et infortunées créatures. Pour la mémoire de M. Hippolyte Béchard, mon regretté prédécesseur, — leur père et oncle, — nous nous devions de les occuper. Elles ont là un petit emploi qui les sauve de la misère. C'est tout ce que nous pouvions, nous nous sommes empressés de le faire. Mieux vaut cela, vous en conviendrez, que d'errer sans pain dans la rue. Mlle Claudine Béchard est d'ailleurs fort intelligente, nous sommes très contents de ses services. »

Franciscus redescendit abasourdi, anéanti. Qui eût pu prévoir de si extraordinaires, de si terribles catastrophes ? Il fut quelque temps à reprendre ses esprits. Il restait debout, au ras du trottoir, absorbé dans sa rêverie, parmi le flot des clients qui entraient et sortaient par les portes bâillantes...

Enfin il se décida, il monta au rayon de la confection.

1. Voyez la *Revue* des 16, 23, 30 décembre 1899, 6, 13, 20 et 27 janvier et 3 février 1900.

Dès que Claudine l'aperçut, ses larmes jaillirent.

« Le pauvre oncle est mort, dit-elle...

— Je le sais, dit-il tristement... Et je ne vous ramène pas votre père, Claudine !

— Hélas ! le malheur est sur nous ! »

Henriette vint mêler ses larmes à celles de Claudine et de François. Tous trois étaient passés dans le petit salon d'essayage qui, pour le quart d'heure, était inoccupé. Ils y échangèrent longuement leurs tristes confidences. François dit tout ce qu'il avait tenté, depuis l'interruption de la correspondance, et qui n'avait abouti à rien. Henriette, au milieu de ses sanglots, avec le profond sentiment du repentir, s'accusa de la mort de son père.

« J'ai abusé de sa faiblesse. C'est moi, avec mon mariage, mes exigences, mes folles dépenses, qui suis cause de sa ruine. Je l'ai tué ! »

Claudine la consolait.

« Il t'a pardonné, Henriette ! Il ne t'en a jamais voulu.

— Il était si bon !

— Il était bon et comptait sur la bonté des autres », dit Claudine.

Et, se tournant vers son cousin :

« Sa dernière pensée, ses dernières paroles ont été pour vous, François. Son plus grand désespoir était de nous laisser toutes deux, Henriette et moi, orphelines et dans la misère, seules dans Paris. Mais il espérait en vous : « Si loin qu'il soit, dès que la « nouvelle de ma mort lui sera parvenue, il accourra, « j'en suis sûr. Vous aurez en lui un frère, un guide, « un soutien. Je me repose de tout sur lui... Ah ! « mes pauvres enfants, qu'allez-vous devenir ? Quel « affreux malheur !... » Heureusement, ces messieurs des Grands Magasins ont été excellents pour nous.

— Ils n'ont fait que ce qu'ils devaient, dit Henriette brusquement agressive et séchant ses larmes... un peu moins qu'ils ne devaient, peut-être, — pour moi du moins ! »

Sous sa douleur sincère, l'orgueil reprenait le dessus et n'acceptait pas sans frémissement la situation inférieure où elle se trouvait rejetée. Rien n'avait pu briser ce caractère indompté...

Claudine et François échangèrent un regard silencieux.

Il alla le soir même à Auteuil, rendre visite à Mlle Dansalombre.

« Ah ! monsieur Béchard, s'écria-t-elle, il est temps que vous veniez ! Moi, j'y renonce. Chacun ses affaires, n'est-ce pas ? et mon pensionnat avant tout ! Je ne puis perdre mon temps à courir après ces messieurs des Grands Magasins, à intervenir, à les supplier...

— Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe qu'Henriette n'en fait qu'à sa tête et

mécontente ces messieurs. Là comme partout, vous le supposez bien, elle veut tout mener, tout dominer. Ce rôle ne lui convient plus. Elle s'est mise plusieurs fois dans le cas d'être renvoyée. Sans moi, c'était fait.

— Et Claudine? demanda François.

— Claudine est parfaite, Claudine est laborieuse et sage. Elle s'est fait tout de suite bien venir de tout le monde, et tout de suite on l'a mise à la tête de la confection. Et c'est bien ce dont Henriette enrage, qui se trouve ainsi sous sa dépendance. Claudine pourtant n'use de son autorité que pour intercéder en faveur de sa cousine, quand celle-ci est en faute. On ne lui en sait aucun gré... Et quand on pense que c'est pour elle, pour cette incorrigible Henriette, que Claudine a refusé la situation la plus belle, une situation magnifique, inespérée...

— Comment cela? » dit François.

L'institutrice prit du temps, puis se décida.

« Voici. Lorsque tous ces malheurs sont arrivés, Claudine achevait ses études, — de fortes études, des études complètes, comme celles qu'on fait ici. Je songeai tout de suite à la secourir. Je lui offris spontanément, généreusement, de la garder comme sous-maîtresse. Celle que j'ai ne me convient pas. Mais elle refusa nettement : « Que deviendrait Hen« riette sans moi? Ma cousine n'a pas été élevée avec « l'idée de travailler pour vivre. Si personne n'est là « pour la soutenir par l'exemple, elle se découra« gera. Son père, je l'ai bien compris, comptait un « peu sur moi... Je me dois à sa fille... » Telle est la raison qu'elle a alléguée pour repousser des offres si avantageuses. Mais elle en avait d'autres peut-être, d'autres raisons qu'elle ne disait pas... »

Mlle Dansalombre jeta à François un regard inquisiteur et pénétrant.

« La situation que je lui offrais, poursuivit-elle, la vouait en quelque sorte au célibat. Vous ne voyez pas un jeune ménage installé dans le pensionnat Dansalombre? Non, n'est-ce pas, vous ne le voyez pas?... Et peut-être Mlle Claudine Béchard n'a-t-elle pas renoncé à toute idée de mariage?... »

Gêné sous l'examen de la vieille fille, François détournait la tête.

« Il se pourrait, murmura-t-il, il se pourrait... C'est une ambition, en somme, fort légitime, fort naturelle... Claudine aura bientôt vingt ans?

— Elle les a, dit-elle... Mais laissons cela. Pour en revenir à ma proposition, remarquez, mon cher monsieur Béchard, que je me fais vieille, qu'il faudra que je songe dans peu de temps à la retraite. C'est une chance unique pour Claudine et qui se présente rarement dans d'aussi belles conditions. A bon compte, avec grand plaisir, je lui aurais cédé ma clientèle, mon fonds. Et c'est une fortune assurée, où il n'y a qu'à se laisser faire... Sans compter l'honneur de la profession! Façonner des esprits, modeler des âmes, cela vous a une autre allure que de tailler des vestes et des jupons! »

François se leva en souriant.

« Merci pour Claudine, dit-il. Peut-être manque-t-elle en effet l'occasion de saisir la fortune au vol. L'enseignement, la carrière de l'enseignement est, certes, une belle chose, la plus belle qui soit. Mais cela n'entre pas dans les goûts de tout le monde. Et sur ce point, Mademoiselle, je suis assez de l'avis de la bonne maman Frédéric : il ne faut contrarier les goûts de personne, il faut laisser chacun employer ses forces et son activité comme il l'entend. C'est le plus sûr moyen pour que les choses soient bien faites.

— Artiste! s'écria-t-elle en se levant à son tour, artiste! Que voilà bien les artistes! La proie pour l'ombre... le rêve, les folles chimères, à la place des bonnes et solides réalités... A propos, monsieur Franciscus Béchard, quand verrons-nous de vos œuvres? Ce tableau de l'*Homme des Cavernes* était une pure merveille. Je l'ai toujours dans les yeux.

— Gardez-le bien dans vos yeux, Mademoiselle! C'est la seule chance que vous ayez de le voir encore. »

Sans s'arrêter à cette réponse, elle demanda :

« A quand un autre?

— Bientôt, je l'espère... Je vais m'y mettre. »

Et il prit congé.

XIII. — LES PETITES SOURIS BLANCHES

Il s'y mit d'une belle ardeur. Il s'agissait de réparer le dommage de ces trois dernières années de paresse et de vagabondage.

Tout n'avait pas été perdu, nous l'avons dit, dans cette nonchalante promenade à travers l'innombrable amas des chefs-d'œuvre où, comme dans un musée immense, l'universel génie pictural avait défilé sous ses yeux. Il s'était, en les comparant et en les copiant, rendu compte de ce qui rentrait le plus dans ses moyens. La maîtrise lui était venue.

Il s'agissait aussi, maintenant que le sort courbait ses deux cousines sur une tâche ingrate, d'affronter la destinée avec la même vaillance et de se montrer capable comme elles de gagner sa vie.

Il allait les voir fréquemment.

Elles le recevaient dans le petit salon d'essayage, quand les clientes étaient absentes. Et il pouvait constater que la bonne harmonie la plus parfaite était loin de régner entre ces deux natures si opposées. Le ton exaspéré, les allures arrogantes d'Henriette l'étonnaient toujours. Mais avec un plaisir qui ne se lassait pas, il admirait la douceur de Claudine, le tact

délicat et généreux avec lequel elle manœuvrait vis-à-vis de sa cousine dans la préoccupation perpétuelle de ne pas la froisser, ainsi que la haute confiance que ces messieurs des Grands Magasins mettaient visiblement dans son adresse, dans sa bonne grâce et dans ses talents.

Un jour qu'il était seul avec elle, — Henriette s'était éloignée pour un instant, — il tira de sa poche une lettre, — un brouillon de lettre, — et la communiqua à Claudine.

« Avant de l'envoyer, dit-il, je suis bien aise que vous la lisiez et que vous me disiez ce que vous en pensez... Le père Frédéric va être étonné! Mais je ne doute pas qu'il consente. »

Claudine prit la lettre, commença à la lire, et elle rougit. Cela l'embellit encore. A mesure qu'elle lisait, ses mains tremblaient. Et quand elle rendit le papier à François, une larme perlait à ses cils.

« Eh bien! qu'en pensez-vous? Je puis l'envoyer? »

Elle sourit, d'un sourire qui fit briller sa joie à travers ses larmes; elle eut, en même temps, un petit mouvement de tête affirmatif.

« Ah! Claudine! Claudine! s'écria François, que vous me rendez heureux! »

Mais l'arrivée d'Henriette coupa ces élans. Il avait remis la lettre dans sa poche, et l'on parla d'autre chose.

Il revint dans l'exaltation du bonheur, ne touchant pas terre. L'avenir s'ouvrait devant lui en une perspective enchantée, toute sa vie réglée, organisée, ses devoirs tracés, la voie facile. Il jeta la lettre à la poste, et il attendit la réponse.

La réponse du père Frédéric ne se fit pas attendre. Elle était ainsi conçue :

« Tu es fou, mon pauvre François, tu es complètement fou. Épouser ta cousine Claudine quand elle n'a rien et que tu n'as rien, voilà une fameuse idée! Se marie-t-on pour associer deux misères? Cela arrangerait bien nos affaires, — les siennes, les tiennes et les miennes!

« Mais, malheureux garçon, songe donc où nous en sommes. A la mort du pauvre oncle Hippolyte, — après la ruine où l'a entraîné cet absurde contrat de mariage (je savais bien qu'il s'en repentirait!), — la ferme d'Ambel a été à vendre, et, pour ne pas la voir passer en des mains étrangères, j'ai été obligé de me porter acquéreur... La moitié du prix de cet achat n'est pas encore soldée. Nous voilà donc plus pauvres qu'avant, forcés, pour nous acquitter, de nous démener et d'économiser. Arriverons-nous jamais à payer?

« Toi, tu ne gagnes rien ou à peu près rien. A peine as-tu de quoi te suffire! Et Claudine, que je sache, n'est pas dans une situation plus prospère. Voilà une belle entrée en ménage! Mon cher enfant, sois sérieux. Le mariage est chose grave. On ne s'établit pas dans ces conditions. Je manquerais à tous mes devoirs de père en donnant les mains à cette folie. Et la maman Frédéric, — qui ne sut jamais rien refuser et dont le cœur, pour l'ordinaire, entraîne la tête, — cette fois-ci (elle me charge de te l'écrire) est absolument de mon avis. Tous deux nous refusons notre autorisation à ce mariage. Nous ne voulons pas ton malheur, ni celui de Claudine, voilà qui est dit.

« Et puis, tu ne songes pas que tu n'as pas acquitté ta dette envers la patrie. Un de ces jours, il te faudra partir pour le régiment comme ont fait tes frères, y passer de longs mois. Que ferait ta femme pendant ce temps?

« Enfin, quand bien même nous donnerions notre consentement, cela ne suffirait pas : il faut aussi celui du père de Claudine. Sais-tu où le prendre? As-tu là-dessus le plus petit indice? Non, sans doute, puisque tu viens de courir le monde pendant trois ans sans rapporter de lui aucune nouvelle.

« Je sais bien qu'on pourrait passer outre en faisant simplement constater son absence. Mais ce serait en quelque sorte renoncer à l'espoir de le revoir et prendre son parti de sa mort. Or, je ne puis me faire à l'idée que mon cher frère Martin n'est plus de ce monde. Toute ma tendresse proteste et se révolte. Il vit! il doit vivre! je suis sûr qu'il vit! Trouve-le donc, mon cher enfant, et n'y épargne pas ta peine. Nous verrons après. »

François alla, triste et déçu, faire part de cette lettre à Claudine.

Elle dit, après l'avoir lue :

« Le père Frédéric a raison. Nous ne pouvons rien faire sans que mon père soit là. Je ne me sens pas libre. Je ne saurais me décider sans les conseils, sans l'autorisation du père Martin.

— Alors, quoi? s'écria-t-il, va-t-il donc falloir me remettre en route? recommencer cet interminable voyage?

— Non, non, dit-elle vivement, ne nous quittez pas! Ne nous quittez plus jamais! Quand vous nous quittez, François, les choses vont trop mal... Attendons. Rien ne presse. Peut-être, sans que nous y soyons pour rien, cela s'arrangera. Quand nous y songerons le moins, le père Martin nous reviendra!

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer? Sur quoi fondez-vous cette espérance?

— Sur sa bonté, sur son bon cœur... Il m'aime, il voudra me revoir. Il ne peut pas m'avoir oubliée, pas plus que je ne l'ai oublié moi-même.

— Il se peut qu'il ne vous oublie pas, Claudine, mais qu'il soit si loin, si loin... Il se peut aussi que le sort ait mal tourné pour lui et qu'il se trouve réduit à une telle misère...

— Mais non, il est riche! s'écria-t-elle avec con-

viction, très riche! Vous savez bien, quand je l'ai quitté, qu'il entassait des monceaux d'or. A cette heure, cela doit faire une jolie fortune. »

Il sourit.

« Cette confiance est belle! Je l'admire et je vous en loue, vous êtes digne de louanges, Claudine, pour cette foi inébranlable dans la bienveillance de la destinée. Cela vous soutient et vous encourage... Mais moi, je connais mieux la vie : il ne faut compter sur rien, ma fille, et mettre toujours les choses au pis... Ah! Claudine, que nous sommes malheureux!

— Nous ne sommes pas malheureux, dit-elle. Pourquoi serions-nous malheureux? Nous travaillons, nous gagnons de quoi vivre, et nous avons le plaisir de nous voir... Bien des gens sont plus à plaindre et envieraient notre sort.

— Voilà! vous vous faites de la joie avec les plus petites choses. C'est de la sagesse. Et au lieu de regarder au-dessus de vous ceux qui sont plus favorisés et de les jalouser, vous vous inclinez vers de plus misérables et, à contempler leur misère, vous trouvez votre sort préférable. Philosophie vraiment sublime et moyen sûr d'être toujours satisfait! Moi, par malheur, je suis moins philosophe, je ne puis me contenter de si peu. »

Il la quitta, désolé, découragé. Lentement il revint chez lui. Quel changement avec l'allégresse qui le soulevait quelques jours auparavant! Alors, tout lui semblait riant et aisé. Point d'obstacles, pas même la peine d'un effort, et le bonheur était là, il le tenait dans sa main! Aujourd'hui la belle chimère s'était envolée, elle avait disparu loin de son atteinte... Toute sa vaillance l'abandonnait.

En traversant la place de l'Observatoire, il se heurta à un rassemblement.

Des badauds en grand nombre, quelques femmes et beaucoup d'enfants, formaient un immense cercle. Et au centre de ce cercle, un vieil homme se tenait debout auprès d'une petite table dont les pieds se croisaient en forme d'X, et où reposait une minuscule caisse grillagée, dont François ne put d'abord distinguer le contenu. Dans sa détresse et son désœuvrement, il s'arrêta et se mêla à la foule.

L'homme était lamentable à voir. Un bonnet de loutre miteux lui couvrait le chef. Ses cheveux en longues mèches et sa barbe grise en toison épaisse lui mangeaient la face. A travers cette broussaille, ses yeux noirs, vifs et intelligents, brillaient d'un éclat terrible. Mais, par un contraste ironique avec la dureté de ces regards, à la hauteur de la bouche dont la mâchoire édentée rapprochait les plis, sa vieille et rude moustache, en se retroussant des deux côtés, mettait un rictus perpétuel qui illuminait étrangement cette physionomie farouche. La peau de bique qui le couvrait, — pelée par endroits, ravaudée à d'autres, — faisait un singulier accoutrement dont n'eût pas voulu le plus misérable. Ses bottes, où s'engageait le bas du pantalon, avaient dû voir du chemin : ce n'est que par un miracle que, sur les talons éculés, se maintenait l'antique union des tiges et de la semelle. D'un long bâton qu'il avait à la main, il effrayait les enfants dont la curiosité excitée rétrécissait sans cesse le cercle.

« En arrière, les enfants! »

Le bâton se levait, les yeux roulaient, la voix se faisait caverneuse. Et le jeune public, en riant et se bousculant, se repoussait pour une minute à l'alignement.

L'homme reprenait son boniment.

« Tel que vous me voyez, j'ai dompté des fauves... les plus grands fauves, les plus féroces. Ils m'obéissaient, venaient, humbles et soumis, me lécher les pieds. J'en faisais ce que je voulais... Triomphe de l'homme sur la force brute, de l'intelligence sur le pur instinct! »

Il redressait la taille; c'était l'œil, le geste, le front impérieux d'un dompteur.

« Et maintenant je suis dompté des ans... »

Le corps fléchissait, la tête tombait de côté; les deux mains posées sur son bâton, il secouait tristement les épaules...

« En arrière, les enfants! »

Il se portait violemment en avant, avec un terrible moulinet du bâton.

D'un ton radouci et amusé :

« Mes petites élèves vont avoir l'honneur de travailler devant vous, (il frappait de petits coups sur la caisse, où l'on voyait, à travers le grillage, tourbillonner on ne sait quelle masse blanche sans cesse en mouvement). Vous verrez comme elles sont gentilles. Mais elles sont capricieuses, ces demoiselles, elles n'en font qu'à leur tête. Elles ne se montrent bien disposées que lorsque la recette est bonne. »

Les sous commençaient à pleuvoir.

« Je vous dirai quand il faudra vous arrêter... »

Il tirait un petit pain de sa poche, en émiettait la mie au bord de la table. Puis, sans ouvrir la cage, regardant à travers le grillage :

« Non, ça ne leur dit pas encore... Tant qu'il n'y aura pas la somme convenable, vous verrez qu'elles ne sortiront pas! »

Le public ne se faisait pas trop prier. Et, tout à coup, d'un accent terrible :

« Assez!... »

C'était le beau moment. La grêle des sous redoublait. L'homme entrait en fureur; le bâton levé, la face colérique, il se portait de gauche et de droite, pour repousser cette tempête qui l'assaillait; et, plus il se débattait, au milieu des rires de l'assistance, plus, en flots vifs et pressés, la mitraille s'acharnait sur lui et le criblait de toutes parts.

Enfin, il ouvrait la cage. Une à une, trottant menu, le museau fin, l'oreille délicate, faisant scintiller parmi leur hermine leurs petits yeux sanglants, transparents comme des perles roses, et courant à la file en laissant traîner leur queue fluette, les jolies petites souris blanches s'aventuraient au dehors. Elles se rassemblaient en rond autour des miettes.

Les exercices commençaient. Il appuyait sur la table l'extrémité de son bâton, et il criait :

« Montez ! »

Les bonnes petites élèves, toutes occupées à leur dînette, ne bronchaient pas. Il criait d'une voix forte :

« Montez ! Allez-vous monter tout de suite ! Je vous ordonne de monter ! »

Aucune ne bougeait. Alors, les prenant dans la main l'une après l'autre, il les posait sur le bâton.

« Voyez comme elles montent ! »

Il criait du même ton :

« Descendez ! »

Elles ne descendaient pas. D'un geste de la main, glissant le long du bâton, il les rabattait sur la tablette.

« Voyez comme elles descendent ! »

François prenait grand plaisir à ce spectacle. Mais, plus encore que l'invention du forain pour amuser et retenir son public, c'est la physionomie de l'homme qui l'intéressait. Il retrouvait là un de ces types de mendiants picaresques chers à l'école espagnole.

Quand la séance fut terminée, et qu'au milieu de la dispersion de la foule le bonhomme rassemblait son bagage, Franciscus s'approcha.

« Pourriez-vous, l'ami, m'accorder quelques séances de pose ? Vous avez un type qu'il me plairait de peindre. »

L'homme aux souris blanches, sans trop s'étonner, toisa François d'un regard de fierté qu'on n'eût guère attendu d'un si pauvre sire. L'impression fut favorable, car ses traits prirent aussitôt un air de bienveillance et de bonté.

« Vous êtes artiste, vous aussi ! (Il pliait les pieds de la table, la passait à son bras...) Soit ! Laissez-moi votre adresse. J'irai chez vous bien volontiers. Votre figure me convient. »

François lui donna sa carte. L'homme la prit, y jeta les yeux et, tout aussitôt, son regard, vif et étonné, se porta vers le peintre...

Ce ne fut qu'un éclair. Sans faire de réflexion, il avait glissé le carton dans sa poche, et, la cage aux souris pressée sous un bras, serrant son bâton de l'autre main, il s'éloignait, bizarre et mystérieux.

Léon Barracand.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE MUSICALE

Que l'année 1899 ait été la dernière du XIXe siècle, comme certains le prétendent, ou seulement l'avant-dernière, ainsi que d'autres, qui nous paraissent mieux informés, le disent, quoi qu'il en soit, l'année musicale 1899 s'est brillamment terminée, et rarement l'on vit à Paris une si grande activité théâtrale et concertante. Dans le seul mois de décembre, on a pu applaudir à la fois *Tristan et Yseult*, *Iphigénie en Tauride* et *Orphée*, la *Prise de Troie* et *Fidelio*; nous disons bien « applaudir », car chacune de ces œuvres a été montée avec un soin particulier, dont *Orphée*, à l'Opéra-Comique, a été la plus complète et la plus parfaite réussite. Mais cette année, décidément bienfaisante, malgré la perte énorme et si vivement sentie de M. Lamoureux, a fait plus encore que de nous donner une récolte abondante, elle nous a laissé une bonne semence qui promet beaucoup pour nos plaisirs artistiques futurs ; nous voulons parler des débuts. Ils ont été particulièrement heureux, et certains ont été déjà signalés ici. Le dernier l'emporte assurément sur tous les autres : c'est celui de Mlle Hatto dans *Sigurd*. Mlle Hatto avait obtenu deux premiers prix aux derniers concours du Conservatoire, avec un air d'*Obéron* et un air d'*Alceste*. Il est évident que les rôles tragiques seront à la taille de cette jeune fille. Nous dirions que ses débuts dans le rôle de Brunehild ont été éclatants, si cette épithète ne sonnait mal avec les qualités de voix et de jeu scénique de la « débutante ». Mlle Hatto est grande, mince, brune, d'une physionomie fort agréable, sans aller jusqu'à la beauté, d'aspect plutôt sévère ; elle prendra facilement le masque tragique. Elle a déjà de la prestance, de l'autorité dans le geste, et si l'on songe qu'elle n'est encore qu'une enfant de dix-neuf ans, on est émerveillé de l'intelligence et de l'art déjà très grand qu'elle a montrés dans un rôle des plus difficiles, et où Mme Rose Caron a laissé de si glorieux souvenirs. La voix est très pure et d'une qualité fort rare, car elle n'est pas douée seulement des belles notes sonores qui satisfont l'oreille, mais de la chaleur communicative, du charme qui s'insinue et ajoute son mystère à celui qui est toujours pour nous le langage inarticulé, supérieur et divin, qui s'appelle la musique. Il y a donc beaucoup à attendre de Mlle Hatto. Son nom est déjà en faveur auprès du public, et nous avons confiance qu'elle ne faillira pas aux promesses de Brunehild.

Parmi les bons symptômes que nous nous plaisons encore à noter, au début de cette année, ce sont des tentatives intéressantes de décentralisation artistique. Nous reviendrons sur ce sujet. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de rappeler le

récentes « premières » de province : *Thi-Theu* de M. Frédéric Le Rey, à Rouen, et *Mérowig*, de M. Samuel Rousseau, à Nancy. Nancy, grâce au zèle de M. Guy Ropartz, le directeur de son Conservatoire, est devenu un centre musical important, il n'en restera pas là. Quant à Rouen, on annonce déjà pour ce mois-ci la première représentation (en France) du *Siegfried* de Richard Wagner.

Désormais, lorsqu'on écrira le nom de Wagner, il ne faudra pas omettre de spécifier qu'on entend parler de Richard, car voilà que son fils commence à faire des siennes, nous voulons dire des opéras. « Se trouvant à Munich, il y a quelques jours, annonce le *Ménestrel*, M. Siegfried Wagner a déclaré que la partition de son nouvel opéra serait prête en septembre prochain pour être jouée avant la fin de 1900. » Nous avions raison de dire que 1900 s'annonçait bien. Musicalement parlant, ce sera en quelque sorte l'année de la comète. Toutes les œuvres de Wagner (Richard) n'ont pas encore été représentées en France, ni ailleurs, croyons-nous, en dehors de Bayreuth ; il nous manque *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux* et *Parsifal*, et déjà le *fils* nous promet une suite. C'est trop. Admirons cependant la confiance de ce jeune homme qui pense avoir mieux à faire que de garder jalousement l'entrée du temple magnifique construit par son père, et d'entretenir sur ses autels le feu sacré, ainsi qu'une pieuse vestale. Il ne sait donc pas combien la nature est avare de ses dons, qu'on n'hérite pas le génie avec le nom, et qu'il n'est permis au nom de Wagner que d'accomplir des chefs-d'œuvre !

Aussi bien, Bayreuth va bientôt connaître une concurrence. On annonce la création d'une « salle Perosi », spécialement affectée à l'exécution et à l'audition des œuvres du pétulant et prolifique abbé qui écrit un oratorio par saison. Cette salle sera édifiée à Milan. Disons mieux, elle existe déjà, et c'est l'ancienne église de Santa Maria della Pace ; elle sera transformée en salle de concert. Une société anonyme s'est constituée au capital social de 250 000 francs, formé par 2 500 actions de 100 francs chacune. Avis aux amateurs de musique qui regrettent aujourd'hui de n'avoir pas été assez bien avisés jadis pour offrir le secours de leurs souscriptions à l'infortuné et misérable Wagner, et d'avoir ainsi manqué l'occasion de faire passer à la postérité leur nom de bienfaiteur. Nous savions bien que le clergé italien prenait volontiers des licences, mais cet abbé désaffectant une église pour y jouer les œuvres qu'il compose à la louange du Seigneur nous paraît véritablement « pas banal », comme on dit de ce côté des Alpes.

Émile Pierret.

L'ÉVOLUTION ET LE PROGRÈS

La lutte pour la vie.

Notre siècle, épris de la connaissance scientifique et pénétré de la coordination et de la dépendance mutuelle des sciences entre elles, s'est efforcé de rattacher la théorie du progrès, dans les sociétés humaines, à celle du progrès dans les sciences de la vie. Une opinion très répandue, depuis un certain nombre d'années, parmi ceux qui se piquent d'apporter le plus de cette certitude et de cette rigueur dans les études sociales, proclame comme la cause déterminante du progrès des sociétés, la lutte pour la vie, qui a été signalée, et surtout mise en lumière, avec tant de puissance, par Darwin, comme la cause et le véhicule du progrès dans le monde des plantes et des animaux, avec la sélection naturelle et la survivance des plus aptes, qui en sont, dans ce domaine, la conséquence nécessaire.

La concurrence vitale, dans cette théorie, n'est pas seulement l'un des modes d'adaptation des hommes entre eux et avec leur milieu ; c'est le mode rationnel et parfait selon lequel cette adaptation doit se faire. Elle n'est pas seulement l'une des causes déterminantes, dans le temps, du progrès social ; elle est la cause unique et permanente de ce progrès dans tous les temps.

On célèbre cette lutte. On ne l'accepte pas seulement comme une nécessité qui nous est imposée par la nature des choses, dans une mesure variable selon les temps et les lieux, et à laquelle on pourrait être tenté de se soustraire. On en fait la loi par excellence du développement des sociétés ; et on proclame qu'il faut lui laisser ou lui procurer, en toutes circonstances, son libre cours, et surtout se garder de lui apporter les plus légers obstacles. On en exalte la beauté et les bienfaits, et c'est d'elle qu'on fait sortir, par une vertu miraculeuse, l'harmonie finale et naturelle de tout le monde économique et social.

La pauvreté des incapables, a dit Spencer, dans son livre de *l'Individu contre l'État*, la détresse des imprudents, le dénûment des paresseux, et cet écrasement des faibles par les forts qui laisse un si grand nombre dans les bas-fonds et la misère, sont le résultat d'une loi éclairée, bienfaisante.

Cette doctrine a un nom, déjà ancien, dans l'économie politique, c'est celle de la concurrence illimitée et sans frein du *laisser passer* et du *laisser*

1. Extrait d'un ouvrage intitulé : *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, que M. L. Tanon, président de Chambre à la Cour de cassation, va faire paraître à la librairie Alcan.

faire. Appliquée à l'ensemble de la vie sociale, elle fait revivre, en la transformant, et sous une forme scientifique nouvelle, la vieille théorie de Hobbes, de la lutte de tous contre tous.

On peut citer, parmi les auteurs récents qui ont fait, sous des points de vue divers, la plus grande part à la lutte, dans l'étude de la sociologie et du droit : M. Gumplowicz; M. Novikow; M. Vaccaro; M. Eleutheropoulos.

C'est le principe même de la sélection et de la survie des plus aptes, combiné avec la vieille maxime de l'égale liberté, que Spencer donne comme fondement de toute sa théorie du droit.

Il a développé ses idées sur ce sujet, dans son livre de *Justice* qui, quoique publié depuis plusieurs années, paraît avoir moins attiré l'attention que ses œuvres précédentes.

La conservation de l'espèce, chez l'homme comme chez les animaux, est, d'après Spencer, dans la loi de la survie des plus aptes, et dans la relation que cette loi implique entre la conduite et les résultats qui en découlent. Elle exige que tout individu puisse recueillir librement tous les avantages et les inconvénients inhérents à sa nature. C'est cette loi qui, dans toute l'étendue du règne animal, assure la prospérité et l'expansion des individus et des espèces les mieux adaptés à leurs conditions d'existence. Elle s'applique aux êtres solitaires, sans aucune autre limite que celle qui résulte de la subordination et de l'assistance qu'entraînent nécessairement la faiblesse du jeune âge et l'éducation de la progéniture.

Elle implique une autre restriction pour les êtres vivant en commun. Elle veut que les actes par lesquels chacun recherche des avantages, ou s'efforce d'éviter des dommages, conformément à sa nature, soient restreints par la nécessité de ne pas mettre obstacle aux actes analogues de ceux qui vivent avec lui en commun. C'est la condition indispensable de l'existence et de la durée de l'association; elle est impérative pour tous ceux qui veulent s'en procurer les bienfaits.

Ces deux lois qui s'appliquent, la première à tous les êtres quelconques, la seconde à tous les êtres sociaux, s'affirme de plus en plus à mesure que l'évolution s'élève, et trouvent dans la société humaine leur suprême et plus haute manifestation. Chaque homme doit, d'après la première de ces lois, recueillir librement les résultats, favorables ou défavorables, de sa nature, et de la conduite qui en découle, de manière à ne pouvoir ni être privé des efforts avantageux de ses actions, ni se décharger sur autrui de leurs conséquences fâcheuses. La seconde exige qu'en accomplissant ainsi les actions par lesquelles il assure et développe sa vie, et en en retirant les fruits bons ou mauvais, chacun s'assujettisse aux restrictions qu'impose l'accomplissement d'actes semblables de la part des autres qui, comme lui, ont droit à recueillir les résultats de leur conduite.

Cette seconde loi, qui n'est qu'une forme spéciale de la première, dans son application à l'état de société, contient et résume toute l'idée de justice.

Cette formule de la justice, énoncée déjà par Spencer, dans sa *Statique sociale*, se résout, en définitive, dans la reconnaissance de la liberté de chacun limitée par la liberté de tous, dans la loi d'égale liberté. C'est la loi de Kant, c'est la maxime de la coexistence du droit naturel, retrouvée par Spencer dans une autre voie. Kant l'énonce comme une exigence *a priori*, en faisant abstraction de toute fin utile. Spencer la déduit des conditions de la vie en général et de l'existence et de la conservation de la vie sociale.

Spencer traite successivement, dans une série de chapitres, de l'intégrité et de la liberté physiques, du droit à l'usage des milieux naturels et du droit de propriété, des dons et legs et du droit héréditaire, du contrat, de la liberté du travail, de la liberté des croyances et des cultes, de la liberté de la pensée, et de ses divers modes de manifestation, du droit des femmes et des enfants, et enfin de l'État et de ses rapports avec l'individu. Il s'écarte peu, dans la détermination de ces droits, des doctrines courantes sur les principales institutions juridiques. Son originalité consiste dans les inductions par lesquelles il les rattache toutes à l'exception du droit de famille et des rapports des parents avec les enfants, à son unique principe. Ce lien est relativement facile à établir, lorsqu'il s'agit des droits de la personne. Mais où sa fragilité apparaît, c'est dans la discussion des autres droits, et notamment de la propriété et du droit héréditaire. Il faut lire les chapitres relatifs à l'usage des milieux naturels et du droit de propriété pour voir avec quelles difficultés il parvient à les établir, et combien est timide sa conclusion que le droit de propriété, par son origine, « est susceptible de se rattacher à la loi d'égale liberté ». Et encore n'arrive-t-il à ce résultat qu'à l'aide de la fiction d'un domaine éminent qui appartiendrait à la communauté sur la totalité du sol. Mais c'est là une base bien fragile pour une telle institution.

La propriété et l'hérédité, comme toutes les autres institutions nécessaires, ne se ramènent pas à la seule loi de la concordance entre la conduite et les résultats et de l'égale liberté; elles trouvent leurs indestructibles fondements dans l'ensemble des conditions économiques et morales de la vie sociale.

La conception de Spencer, des rapports de l'individu et de l'État, déjà développée par lui dans un précédent ouvrage, diffère peu, au fond, de celle à laquelle la maxime de la coexistence a conduit Hum-

boldt. L'État n'a que des fonctions de police et de justice : il n'a d'autre mission que de garantir les citoyens contre toute agression, intérieure ou extérieure. Il n'a qu'à protéger le libre exercice des activités individuelles, sans exercer aucune autre intervention que celle qui peut résulter de l'emploi des divers modes d'action nécessaires pour assurer cette protection, parce que son ingérence, étendue au delà de ces limites, détruirait la loi d'égale liberté et le rapport normal qui doit toujours exister entre la conduite et les résultats.

Prise en elle-même, la loi d'égale liberté n'a pas d'autre valeur que la maxime de la coexistence de Kant, que nous avons discutée au début de cette étude. C'est une formule qui prête aux mêmes critiques ; elle est, comme elle, toute formelle, et vide de contenu. Elle dérive, il est vrai, chez Spencer, de la loi de la survie des plus aptes, qui la domine, et dont elle n'est qu'un corollaire. Mais il s'agit précisément de savoir si cette loi, qui régit l'animalité, s'applique à l'homme vivant en société, et dans quelle mesure.

Elle règne, sans conteste, et agit sans obstacle dans le monde animal. On peut admettre encore qu'elle a eu une action, quoique moindre, dans les populations primitives, chez les sauvages et les barbares. Mais son influence diminue et devient de moins en moins sensible avec le progrès de la civilisation dont les œuvres sont autant d'obstacles à son plein développement.

La sélection et la lutte pour la vie sont le jeu de la force brutale ; et le but de la civilisation est précisément d'en corriger les effets. En entendant préconiser leur application aux sociétés humaines, on ne peut s'empêcher de songer à ces docteurs du vieux droit naturel, qui imaginaient un âge primitif dans lequel l'homme, à l'état de nature, avait formé une société parfaite et idéale, âge d'or, dont un funeste aveuglement aurait seul éloigné l'humanité dans les temps passés.

C'est à une illusion du même genre, quoique toute contraire et assurément beaucoup moins grossière, que nous paraissent s'abandonner Spencer, et plus encore, les récents adeptes, plus intransigeants, de la sélection et de la lutte pour la vie, lorsqu'ils s'efforcent d'appliquer à la société humaine les lois de la force brutale qui régissent l'animalité, et qu'ils considèrent le progrès comme résultant du jeu rigoureux de ces lois, alors que l'avancement des lumières et le développement de la civilisation doivent précisément avoir pour but et pour effet de restreindre, dans la plus large mesure, le champ de leur application.

L'erreur fondamentale du système qui applique la loi de la concurrrence vitale et de la survivance des plus aptes aux sociétés humaines, a dit M. de Laveleye, est dans l'idée superficielle et fausse que, si l'on proclamait le régime du laisser passer et du laisser faire, les prétendues lois naturelles gouverneraient l'ordre social. On oublie que les individus agissent tous sous l'empire d'institutions politiques et administratives, et des lois qui règlent la propriété, l'hérédité, la prescription, et tous les rapports sociaux de quelque nature qu'ils soient.

Pour que les lois naturelles, et surtout celle de la survie des plus aptes, règnent dans les sociétés humaines, il faudrait détruire d'abord cet immense édifice de législation, et retourner à l'état sauvage où vivaient probablement les hommes primitifs, à la façon des animaux. Ceux qui, comme Spencer, Hœckel, veulent que la loi de la sélection naturelle soit appliquée à de telles sociétés, ne voient pas que le règne animal et l'organisation sociale sont des milieux complètement dissemblables, et où, par conséquent, la même loi ne peut avoir que des effets différents. Parmi les animaux, chaque individu se fait sa destinée à raison de ses aptitudes. Parmi les hommes, la destinée de chacun est déterminée en partie par les avantages qu'il obtient ou qu'il hérite de ses parents. Le principe que l'on veut appliquer est que la société est régie par des lois naturelles auxquelles il suffit de donner un libre cours, pour amener la plus grande somme possible de prospérité et de bonheur. Certes, la société humaine étant comprise dans ce que nous appelons la nature, obéit aux forces naturelles. Mais les institutions et les lois qui régissent l'acquisition et la transmission des biens, sous leurs formes diverses, et toutes les lois civiles et pénales, émanent de la volonté de l'homme et des décrets du législateur, qui peut les abolir ou les modifier, si l'expérience ou une notion plus élevée de justice lui montrent qu'elles doivent être changées. Quant à la loi darwinienne du plus apte, il est impossible de la faire régner parmi les hommes, sans anéantir toutes ces institutions, d'une façon plus radicale que ne le rêvent les plus extrêmes nihilistes.

La sélection produite par la lutte, soit des animaux, soit des hommes, n'est, en définitive, qu'un des modes de l'adaptation de l'individu à son milieu. Mais cette adaptation, qui n'est chez l'homme que le résultat d'une sélection, non naturelle mais artificielle, peut être une cause de rétrogradation, aussi bien que de progrès, suivant la nature du milieu. Elle sera une cause de progrès, si ce milieu est favorable ; elle sera une cause de rétrogradation, si le milieu est hostile.

Il en serait ainsi, même pour les animaux, si on suppose que des individus d'une certaine espèce, moins bien pourvus d'avantages que leurs rivaux,

au lieu de succomber dans la lutte qu'ils soutiennent avec eux, sont amenés à émigrer dans un milieu naturel moins favorable. Ces animaux, ainsi transportés dans une autre aire, s'adapteront à leur milieu nouveau. Mais cette adaptation même pourra les réduire à un type inférieur à celui qui leur appartenait dans le milieu d'où ils ont été chassés, et sera devenu ainsi, pour eux, une cause de rétrogradation, non de progrès.

Ce n'est donc pas la lutte, qui est seule, et par elle-même, une cause de progrès : elle n'en est qu'un des facteurs, dont l'influence est subordonnée à l'influence du milieu.

La lutte, en tant qu'elle exprime le conflit des intérêts privés et des activités personnelles concurrentes, ne pourra jamais être supprimée. Elle est une conséquence inévitable de l'exercice même de ces activités, et de la vie individuelle qui aura toujours une part prépondérante dans l'ensemble de la vie sociale. Mais cette lutte n'est pas la lutte *naturelle* du monde animal. C'est une lutte *artificielle*, qui n'est pas seulement conditionnée par tout le milieu social, mais qui peut être encore réglée, d'une manière plus directe, par la loi ou la coutume. Elle l'est, quoique d'une manière très imparfaite, même dans nos sociétés actuelles, par certaines dispositions légales, et notamment par celles qui prohibent, par exemple, la violence, la tromperie, la fraude.

On ne peut prétendre que ce règlement soit le dernier mot de la sagesse humaine, et que rien ne peut y être ajouté. Cette lutte doit souffrir, au contraire, toutes les limitations qui, sans porter atteinte aux sources des énergies individuelles, sont de nature à les faire tourner au plus grand profit de la communauté, à la plus grande coopération sociale.

Les sociétés les plus parfaites ne sont pas celles dans lesquelles la lutte intestine entre les individus, est la plus intense et la plus rude. Ce sont celles où le milieu social, les lois, loin d'exaspérer la lutte, la limitent, la règlent et en tempèrent les effets, où les membres de la communauté, loin d'être opposés les uns aux autres, dans un conflit universel et permanent, sont le mieux associés entre eux pour le plus grand nombre de leurs buts communs, et le mieux conciliés dans le libre exercice de leurs activités propres.

* * *

Si on considère l'ensemble de l'évolution de la vie sociale, à laquelle l'évolution du droit est intimement liée, on doit reconnaître que l'indice le plus général du progrès humain consiste dans le plus large et libre développement de la vie individuelle et collective qui résulte, à la fois, de sa croissante hétérogénéité, et de la substitution des formes de la liberté à celles de la contrainte, dans l'exercice des activités individuelles et la coopération sociale.

L'histoire de la civilisation est l'histoire de l'affranchissement de l'individu des servitudes du passé, et du passage graduel de la coopération imposée par la voie de l'autorité ou par la force, à la coopération volontaire, accompagné d'un état croissant d'hétérogénéité dans la vie individuelle et sociale.

Cette coopération, qui est le phénomène le plus saillant de l'évolution économique et politique, revêt des formes différentes, et passe par des phases diverses, selon les temps.

Les formes diverses qu'elle prend correspondent aux modes multiples de l'exercice des activités individuelles, isolées, combinées ou associées. Tous ces modes de l'action s'exercent simultanément, dans des proportions variables, aux divers stades de l'évolution. Ils ont une valeur et une efficacité plus ou moins grandes, selon les buts à réaliser, mais ils sont tous également nécessaires, et ne peuvent être suppléés les uns par les autres, parce que chacun d'eux est et demeure le mieux approprié à l'accomplissement de certaines tâches sociales.

L'exercice des activités individuelles concurrentes, auquel la lutte, telle que nous l'avons définie, est inévitablement liée à des degrés divers, est souvent, aussi bien que l'association et le travail combiné, une des formes de la coopération sociale, quoique avec des caractères différents.

Les activités individuelles qui s'exercent librement dans des fins d'intérêt privé, ne soutiennent pas seulement entre elles une lutte qui ne peut être évitée; elles engendrent en même temps, par leur exercice même, une production et un échange incessants de richesses ou de services de toute nature, et constituent ainsi, dans leur ensemble et leurs résultats, par rapport à la société tout entière, une sorte de coopération qui, pour n'être pas concertée, n'en est pas moins réelle que la coopération directe résultant de la poursuite de buts communs, dans des fins d'intérêt public. Cette coopération indirecte et spontanée joue un grand rôle, dans les sociétés organisées, et son action, loin de s'affaiblir, s'étend et s'accroît avec le développement de la civilisation, en même temps que les formes de la coopération résultant de l'association ou du travail combiné. Elle se manifeste principalement, avec son double caractère de la concurrence privée entre les individus, et du concours, simultané, quoique non délibéré, à des fins d'intérêt public, dans le domaine de l'activité industrielle et commerciale. Les travailleurs concurrents poursuivent chacun directement, dans la lutte, leurs avantages propres; mais ils coopèrent, en même temps, indirectement au bien de la com-

munauté, en procurant le plus grand développement du commerce et de l'industrie.

L'erreur de l'ancienne économie politique a été d'exagérer, dans ce double phénomène, les effets et les bienfaits de la lutte, et de ne pas considérer assez la part finale de coopération sociale qui doit en résulter; ou plutôt, c'est de voir la plus parfaite coopération, dans le laisser faire absolu, dans la lutte, sans règle et sans frein, et de faire sortir, de ce conflit anarchique des intérêts privés, toute l'organisation du travail, par une sorte d'harmonie préétablie, que le législateur doit se garder de troubler par aucune intervention.

La lutte qui procure une coopération vraie n'est pas la lutte brutale pour l'existence, qui arme les forts contre les faibles et supprime impitoyablement les seconds au profit des premiers. C'est la lutte pacifique, qui entretient l'émulation nécessaire à l'homme dans l'accomplissement de ses œuvres; c'est la concurrence loyale, instituée dans les conditions d'égalité les plus grandes possible, et contenue dans de justes limites par la coutume et par la loi.

Une autre erreur de cette école, qui a la même source, et procède de la même et excessive défiance de l'action régulatrice de la loi, est de ne pas apprécier à sa juste valeur le rôle de la coopération directe, légalement instituée pour des fins d'intérêt public, de ne la reconnaître que dans les institutions politiques, et de l'exclure entièrement, pour la réalisation des autres buts communs que le libre exercice des initiatives individuelles ne suffit pas à remplir.

L. Tanon.

CORRESPONDANCE

Bossuet à Rome.

Nous nous demandions comment M. Brunetière sortirait de l'espèce de gageure qu'il avait faite en allant prononcer en pleine Rome papale, c'est-à-dire ultramontaine, le panégyrique du plus illustre, mais du plus gallican des prélats de France, Bossuet. Nombre d'évêques, d'archevêques, de cardinaux français, plus ou moins connus — ou obscurs — ont leurs monuments dans nos cathédrales. Bossuet, de tous le plus grand, n'a pas encore le sien. M. Brunetière s'en indigne, mais ne paraît pas se rendre compte des causes du fait. Ne voyant Bossuet qu'au travers des préoccupations du moment actuel, il ne voit pas que le grand évêque de Meaux, s'il fut un puissant génie, est pour le catholicisme de nos jours un quasi-hérétique. N'a-t-il pas rédigé les fameuses propositions qui furent la charte du gallicanisme, et l'une d'elles ne dit-elle point que « dans les questions de foi le jugement du Pape n'est pas irréformable, à moins que le consentement de l'Église n'intervienne » ? Ainsi le Pape, même dans les questions de foi, peut errer; son opinion est réformable, si l'Église ne la partage point; elle n'est vérité certaine, incontestable, obligatoire que lorsque le consentement de l'Église est intervenu.

Mais le Concile de 1870 a dit tout autre chose et tout le contraire. Il a établi que le Pape, lorsqu'il traite *ex cathedra* une question de foi, est infaillible c'est-à-dire que son opinion fait loi pour l'Église et n'est pas « réformable » par elle. Cette infaillibilité, le concile n'a pas prétendu la décréter, la créer pour le présent et l'avenir; il a fait bien plus, il l'a constatée, reconnue; il a dit qu'elle avait été toujours et de tout temps l'apanage de la papauté; que tous les papes, depuis saint Pierre, réputé — si faussement — le premier, avaient été infaillibles dans les questions de foi. Bossuet se trompait donc quand il affirmait que l'opinion du Pape en ces matières peut être erronée et réformable. Il niait cette infaillibilité qui, au dire de la doctrine actuelle, a toujours existé. Une telle négation frise de bien près l'hérésie, et si Bossuet n'a pas en France son monument, c'est parce que de longue date l'Église catholique en France a proscrit, détesté son gallicanisme et tenu son orthodoxie pour plus que suspecte.

S'en aller chez le Pape infaillible faire l'éloge du grand évêque qui jadis refusait au Pape le suprême privilège de ne jamais se tromper, c'était plus qu'osé et encore une fois on se demandait comment M. Brunetière s'en tirerait. Il s'en est tiré de la façon la plus simple, tout uniment par un évident paradoxe que le titre qu'il a donné à sa conférence : « la modernité de Bossuet » suffit à caractériser. En Bossuet M. Brunetière distingue ce qui est ancien, dépassé, caduc, inutile, et de cela il ne parle pas. Ainsi, le gallicanisme. Le considérant comme chose passée, M. Brunetière s'est cru en droit de n'en pas dire un seul mot. En revanche il a fait ressortir ce qu'il y a en Bossuet de « moderne », par quoi il faut entendre ce qui paraît à M. Brunetière applicable au monde moderne, compatible avec la pensée actuelle, bon, utile pour nos contemporains.

Ce qu'il y a de moderne en Bossuet, c'est d'abord « la nature même de son style et l'accent poétique de son éloquence... rien n'en a fléchi, ni vieilli, ni ne s'en est seulement, comme on dit, démodé ». Oh! combien nous voudrions qu'ici M. Brunetière eût raison; mais nous croyons bien qu'il a tort. On raconte qu'un jour, — il y a longtemps de cela, — l'Académie travaillait à son Dictionnaire. Admettrait-

on certain mot, assez peu usuel? D'aucuns étaient contre. Victor Hugo était pour, déclarant que le terme était authentiquement français, ayant été d'usage fréquent au XVIIe siècle. Villemain trancha le différend : « M. Victor Hugo, dit-il, a parfaitement raison; personne ne connaît mieux que lui la belle langue du XVIIe siècle; c'est dommage qu'il ne veuille pas s'en servir. » Nous ne savons si nos contemporains ne veulent pas — ou ne peuvent pas — se servir de la langue que parlait Bossuet, mais nous constatons, à grand regret, qu'ils ne s'en servent pas, pas même M. Brunetière. Il écrit, par exemple : « L'œuvre de Bossuet est là pour répondre. Car, en terminant, Messeigneurs, si nous ramassions sous un seul point de vue tout ce que j'ai tâché de vous en dire, c'est alors, et de là, qu'il nous apparaîtrait, mêlé de toute sa pensée aux controverses de l'heure présente. » Ceci nous paraît être du français moderne, très moderne, mais n'avoir que des rapports bien éloignés avec celui qu'écrivait Bossuet.

S'il n'est pas — heureusement pour lui — moderne par le style, l'est-il par la pensée? M. Brunetière le croit et essaye de le prouver. Il a été développer cette thèse à Rome; serait-ce parce qu'il a compris qu'il avait peu de chances de la faire admettre à Paris? Bossuet a pour principe suprême le principe d'autorité. Sa *Politique tirée de l'Écriture sainte* n'est qu'une glorification de la puissance royale, une théorie du droit divin. En religion le critère de la vérité est pour lui : Ce qui a été cru partout, toujours et par tous. Nous ne nous arrêterons pas à démontrer qu'il n'est pas de base plus fragile, plus fausse, plus trompeuse, pour édifier une dogmatique. Il n'y a rien qui ait été toujours cru, partout et par tout le monde; mais il y a des erreurs qui ont été tenues pour vérité par l'humanité presque entière pendant de longues séries de siècles.

Mais nous n'allons pas tenter de discuter les idées de Bossuet; constatons seulement qu'il conçoit la vérité comme fixe, immuable, acquise une fois pour toutes. Depuis lui Hegel a introduit dans la philosophie la notion du devenir et l'a ainsi révolutionnée: Darwin a révolutionné toutes les sciences en y introduisant le principe de l'évolution et la critique historique a si bien reconstruit les annales du passé, qu'il n'est pas aujourd'hui un professeur de collège qui puisse avoir la pensée de prendre pour thème de son enseignement le *Discours sur l'histoire universelle*. En un mot, dans toutes les sphères de la pensée le monde moderne suit une direction radicalement opposée à tout ce que Bossuet a cru, pensé et dit. Entre lui et nous il y a un abîme.

Si M. Brunetière nous disait : « Franchissons cet abîme; Bossuet avait raison; oublions tout ce qui a été découvert et fait depuis lui, revenons à deux siècles en arrière, le salut est là », nous dirions qu'il est conséquent avec lui-même et que ce qu'il demande est impossible; mais nous dire que Bossuet est un moderne, que sa façon de voir les choses est compatible avec l'organisation de notre société et les exigences, les données fondamentales de la pensée contemporaine, voilà ce que nous ne pouvons considérer que comme un pur paradoxe.

M. Brunetière a fort loué Bossuet d'avoir travaillé toute sa vie à la « Réunion des Églises ». Est-ce bien vrai? Bossuet a travaillé toute sa vie à la conversion des huguenots, mais la réunion dont on parle il ne l'a jamais conçue autrement que comme la rentrée pure et simple des brebis égarées dans le bercail de Rome; jamais comme un rapprochement entre des églises qui s'uniraient, sans se confondre, et en ce point encore il n'est nullement moderne et ne saurait, quoi qu'en dise M. Brunetière, passer pour un prédécesseur de Léon XIII.

S'il est — bien à son insu — moderne en quelque chose et quelque peu, c'est précisément par le côté de sa pensée et de sa vie dont M. Brunetière a eu grand soin de ne rien dire, par son gallicanisme. Nous avons l'air ici d'opposer un paradoxe à un autre. Expliquons-nous. Sans doute le gallicanisme partout honni est mort en France, et nous constations au début de cet article que sa conception de l'autorité dogmatique du Saint-Siège, formellement condamnée aujourd'hui, peut être tenue pour hérétique. Mais sa conception de l'Église n'a pas péri tout entière. Hors de France quelque chose qui y ressemble un peu flotte en bien des esprits. L'église gallicane que Bossuet a rêvée avait ses libertés, mais n'avait rien de schismatique : l'espèce d'indépendance ou d'autonomie qu'il revendiquait pour elle n'était aucunement une séparation. Les anglicans qui ont essayé naguère de négocier une union de leur église avec l'orthodoxie russe entendaient s'unir à elle, tout en lui laissant, et en gardant eux-mêmes, leur autonomie. Quand Léon XIII, à un certain moment, a espéré le retour de l'église anglicane dans le giron catholique, quand il a mis à l'étude la question de la validité des ordinations anglicanes, il n'entendait pas supprimer l'église anglicane, pas davantage la soumettre à toutes les règles romaines, mais simplement l'unir à l'église catholique, en lui laissant une indépendance, une autonomie bien plus étendue que celle que Bossuet réclamait pour l'Église de France. Faut-il enfin rappeler qu'en Russie, en Turquie, en Syrie, les grecs-unis, les maronites et d'autres encore constituent des églises qui, pour reconnaître l'autorité du Pape, n'en ont pas moins leur constitution particulière et un certain degré d'indépendance. Sauf le mot, qui fait horreur à tout bon catholique, le gallicanisme de Bossuet, son idée des libertés

particulières de l'église d'une certaine nation, au sein de la grande Église catholique, trouve donc dans le monde moderne quelque chose qui lui ressemble par divers côtés et il est certain que la Papauté — telle au moins que l'a conçue Léon XIII — loin d'y répugner serait heureuse de voir se multiplier, en dehors des vieilles nations catholiques, de telles créations.

On raconte que M. Brunetière a eu une longue audience du Pape et lui a résumé la conférence qu'il venait de faire. Ce qu'ils se sont dit ensuite, nous n'avons pas la prétention de le savoir, mais il nous semble qu'après avoir pris note et de ce que M. Brunetière avait affirmé et de ce qu'il avait passé sous silence, Léon XIII aurait pu lui dire : Je suis plus gallican que vous.

ÉTIENNE COQUEREL.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *Louise*, roman musical en quatre actes et cinq tableaux, de M. Gustave Charpentier.

J'aurai à faire, à propos de *Louise*, quelques objections qui me paraissent assez sérieuses. Mais je voudrais qu'on ne s'y méprît pas. Ces objections n'ôtent rien à l'estime très particulière que m'inspire cet ouvrage. Malgré tous ses défauts, M. Charpentier est « un musicien » ; il a le don, — c'est le plus rare qui soit, — de trouver la traduction « musicale » d'un sentiment, et la forme musicale qui convient à ses personnages. A cet égard le premier et le dernier acte de *Louise* (celui-ci trop traînant par ailleurs) sont excellents. Les sentiments sont justes, et l'expression est précisément celle qui convenait à un ménage d'ouvriers. De son menuisier, M. Charpentier n'a pas tâché à faire un Wotan... Je ne puis dire combien je lui en sais gré. Les excès que j'aurai à relever sont plus littéraires que musicaux ; j'entends que si certaines pages musicales sont, à mon gré, démesurément enflées, cela tient à l'importance exagérée que M. Charpentier attribue aux sentiments qu'elles expriment, et non à une erreur de traduction musicale. La phrase musicale, bien construite, est claire et suffisamment personnelle, la déclamation expressive ; l'orchestre, infiniment varié, ne cesse jamais d'être limpide : et, quand la situation l'exige, M. Charpentier consent à soutenir la mélodie par une simple batterie, ainsi du reste que faisait Wagner, cet arriéré... Voilà, j'imagine, de quoi justifier l'estime que j'ai pour *Louise*. Sans autre préambule, examinons l'ouvrage.

Le sujet peut se résumer en deux mots : Louise s'éprend d'un jeune poète, Jullien ; elle voudrait l'épouser, mais ses parents (à elle) refusent ; indignée de leur tyrannie, désespérée de la douleur de Jullien, elle quitte la maison paternelle et va vivre avec lui ; ils s'adorent, — et s'amusent : car les camarades de Jullien, par une attention qui n'a pas dû froisser M. Charpentier, choisissent Louise pour leur Muse, et viennent la couronner... Une sombre apparition interrompt la fête ; c'est la Mère qui supplie Louise de revenir ; le Père est malade et voudrait embrasser sa fille ; on laissera d'ailleurs toute liberté à Louise... Celle-ci consent. Mais, une fois rentrée dans sa famille, on l'empêche de sortir (ce qui ne se comprend guère). Enfin, après une scène violente, le Père qui venait de jurer que jamais Louise ne le quitterait, la met brusquement à la porte ; après quoi il tombe sur une chaise en montrant le poing à la Ville, et en murmurant avec rage : « Paris !... Paris !... »

« Roman » musical dit l'affiche. Ceci est un petit enfantillage qui ne signifie pas grand'chose. S'il plaît à M. Charpentier de qualifier *roman* un ouvrage de théâtre, c'est affaire à lui ; pareillement, il peut appeler *Tête* ce sur quoi il marche ; le principal est qu'il marche d'aplomb, comme aussi que son roman ait les caractères et les qualités d'une pièce de théâtre. N'insistons pas... — *Louise* est une pièce populaire contemporaine, dont le texte est écrit en prose. J'avoue que les costumes contemporains me gênent ; ils rendent plus visible la gaucherie des interprètes, et ce que leurs gestes de chanteurs ont de cruellement artificiel ; de plus la phraséologie du livret (moins fréquente ici que dans les poèmes ordinaires) apparaît plus choquante avec des costumes « vrais ».

Pour le reste, je n'ai aucune objection sérieuse. Rien n'empêche d'écrire un excellent drame musical contemporain : ce sera un peu plus difficile, voilà tout ; car, de personnages pareils à ceux que nous voyons tous les jours, nous exigerons des actions réelles qui ne seront probablement pas musicales ; et ces personnages si près de nous atteindront difficilement cette « généralité » indispensable à la musique. Cela est si vrai que, presque toujours, les auteurs de livrets modernes ont cru devoir ajouter à leur sujet un élément plus général, c'est-à-dire moins réel. On se rappelle le symbolisme saugrenu du « collier » dans *Messidor*. Tout comme M. Zola, quoique avec moins de puérilité, M. Charpentier a introduit un peu de symbole dans son ouvrage. L'un de ses personnages représente « le Plaisir de Paris », c'est-à-dire l'attrait qu'exerce la grande ville sur l'âme excitée des petites montmartroises ; d'autre part, Paris lui-même a dans le drame un rôle assez important : c'est lui que les amants invoquent, adorent, glorifient... Et ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage de M. Charpentier. Quand Louise et

Jullien échangent des phrases de ce genre : « La Ville m'a donné la Fille !... L'amour de la Fille te donnera la Ville !... » Ces propos alternés témoignent plus de leur exaltation que de leur judiciaire ; et quand Jullien s'écrie : « Hors Paris, Louise ne serait pas Louise ! Paris sans toi ne serait pas Paris !... » nous avons la conscience très nette qu'ils exagèrent... pour faire plaisir à M. Charpentier.

Paris étant le milieu essentiel du drame, on ne peut que louer M. Charpentier d'avoir choisi comme thèmes principaux des thèmes « parisiens ». C'est ainsi que le « cri » célèbre : *Régalez-vous, Mesdam's, voilà l' plaisir !* est ramené et développé, avec autant d'à-propos que de variété, créant ainsi un « milieu » musical en rapport avec le milieu dramatique. C'est une application nouvelle et ingénieuse de la théorie des chants populaires. Peut-être, toutefois, y a-t-il entre les deux quelque différence. Presque toujours la chanson populaire exprime un sentiment : elle l'exprime avec une sincérité spontanée et ingénue qui lui donne sa rare valeur. Il se pourrait bien que la signification morale attribuée par M. Charpentier au cri ci-dessus ait été ajoutée après coup ; en d'autres termes, il est probable que le cri choisi signifiait tout juste autant qne celui par lequel on annonce que les artichauts sont « verts et tendres... » Il est vrai, d'ailleurs, qu'aujourd'hui le cri en question a acquis un sens supplémentaire. Dès lors M. Charpentier avait droit de s'en servir.

Seulement, s'il faut admettre et même louer l'emploi symphonique d'un cri de Paris suffisamment significatif, on reste hésitant devant la répétition fragmentaire d'autres cris. Le second acte est coupé à chaque instant par les cris des marchands et des marchandes ; de tous les coins de la scène on entend annoncer le mouron, la carotte, la rempailleuse, les vieux habits..., et cela forme aux discours des personnages une sorte de fond pittoresque et peut-être ironique ; mais d'une ironie qui n'est ni très claire, ni très significative. Je comprends bien que M. Charpentier a voulu donner ici un tableau de Paris qui s'éveille ; et ce tableau, je le répète, est pittoresque. Il n'est que cela. Et, si vraiment M. Charpentier a cherché à nous faire voir Louise envoûtée par Paris, un seul thème (*le plasir, Mesdam's*) aurait suffi, développé comme il l'est plus loin, enveloppant Louise, l'imprégnant pour ainsi dire de l'attrait de Paris. L'impression, ici, est fragmentaire et par suite incertaine. On ne voit pas bien, même on ne voit pas, comment ces cris quelconques peuvent, d'une façon quelconque, influencer les personnages. A un moment, Jullien saisi d'un saint délire, s'écrie : « Voix de Paris où vibre et palpite mon âme..., êtes-vous le chant de victoire de notre amour triomphant ?... » Il semble bien qu'il y ait ici quelque chose de volontaire et de concerté. Positivement, le lien manque, qui devrait relier l'amour de Louise à la grand'ville. Déjà, à la fin du premier acte, nous avions eu une impression presque pareille de surprise un peu gênée. Louise, en larmes, lit le journal à son père : « La saison printanière est des plus brillantes. Paris tout en fête... » Elle s'interrompt, et, sanglotant : « Paris !... »

Ici encore, le lien manque. Comment le nom de Paris s'est-il substitué à celui de Jullien, que nous attendions ? Parce que, pour M. Charpentier, Paris représente et résume toutes les joies et toutes les libertés. Mais pour Louise ? Dira-t-on que, pour une fillette de Montmartre, ces choses sont instinctives ? Je le veux bien ; en faisant remarquer, toutefois, que jusqu'ici l'idéal de Louise, — et de Jullien aussi, — était un idéal éminemment bourgeois, le simple mariage. Très sincèrement, en entendant ce « Paris ! » nous avons cru que Louise allait « se mettre cocotte », et mener la grande vie !... La vérité, et c'est là le défaut capital de l'ouvrage, c'est qu'il contient deux pièces insuffisamment reliées l'une à l'autre. Pour mieux dire, il y a une pièce, aimable et touchante, qui pourrait se passer à Autun ou à Guéret ; et, à côté de cette pièce, une sorte de Paris symbolique dont l'action sur les personnages est à peu près nulle. Considérez les actions de Louise : son départ de chez elle, sa vie avec Jullien, sa rentrée en famille, et sa fuite ; elles dépendent uniquement de son amour ; tout au plus pourrait-on dire qu'une Montmartroise accepterait plus facilement qu'une autre l'idée de vivre en ménage sans l'intervention du maire et du curé. Mais ce n'était pas la peine de faire intervenir Paris tout-puissant.

Le contraste est plus apparent encore au troisième acte. La grande scène entre Jullien et Louise est, pendant la première moitié, une scène d'amour, gentille et gracieuse, à peine déparée par certaines professions de foi que je n'ose vraiment pas appeler « philosophiques ». Brusquement, tout change : « Louise !... Tu regrettes d'être venue ?... De Paris tout en fête entends monter la joyeuse chanson... » Et, jusqu'à la fin de la scène, les voilà qui s'exaltent, qui s'excitent :

Nous sommes *tous les amants*
Fidèles à leurs serments...

et qui, finalement, se jettent à genoux implorant la protection, la bénédiction de la grande ville... Et des baisers, et des baisers encore, et des pâmoisons tristanesques, et des rugissements de passion !... Sans la musique, qui entraîne tout, et qui fort heureusement étouffe souvent les paroles, on ne pourrait s'empêcher de sourire. Car enfin, tout l'effort de Paris a été de permettre à Louise de vivre avec

le greluchon de son cœur; et ces choses arrivent aussi, je suppose, à Vienne ou à Berlin.

Oserai-je dire que ce culte pour Paris me paraît un peu puéril, et même un tantinet naïf?

D'abord, si Paris est vraiment tel que le voient ses dévots, — tout force et tout lumière, — il est curieux que la seule manifestation de sa puissance et de son génie soit de favoriser un petit collage. Il n'y a tout de même pas de quoi s'effarer. Faut-il ajouter que le tableau tracé par M. Charpentier est un peu incomplet, et que, si l'on ne connaissait Paris que par *Louise*, on risquerait de s'en faire une idée bien singulière?...

Ce n'est pas tout, M. Charpentier est un terrible sceptique. Point de Dieu, point de maître, point de lois... Liberté! Liberté!... Il a des diatribes fort éloquentes contre le mariage, contre l'égoïsme des parents, contre tout ce qui ressemble à une obligation... Mais, tout d'un coup, ce sceptique se prosterne et adore : il croit à Paris, il croit à Montmartre!... Revanche inattendue du sentiment religieux!... Inattendu et un peu comique aussi. — Je ne prétends point convertir M. Charpentier : les dévots sont incurables. Me permettra-t-il toutefois de lui demander pourquoi le mariage, en particulier, lui inspire une telle répulsion? Pauvre mariage! Le jour où il aura disparu, deux êtres qui s'aimeront auront vite fait de trouver quelque chose qui le remplace, et qui lui ressemble. Quel est le mot qui clôt la grande scène d'amour entre Louise et Julien : « Toujours! » Avec ou sans témoin, le serment existe; et c'est le mariage...

Mais à quoi bon insister. Ce sont des naïvetés « philosophiques » dont M. Charpentier se débarrassera bien vite. La partie intime de *Louise* est excellente; je sais peu de musiciens capables de la rendre comme l'a fait M. Charpentier. Cela suffit à faire aimer son « roman ». Et cela nous donne pleine confiance en son prochain drame, — qui, j'espère, ne se passera plus à Paris.

Louise est montée supérieurement. M. Fugère est admirable de bonhomie et de simplicité, dans le rôle du Père. M[lle] Riotton est d'une grâce exquise, et d'une vraie jeunesse... Je ne puis même énumérer les nombreux personnages... Quant à la mise en scène, elle est d'une intelligence et d'une habileté prodigieuses. Rien n'égale la beauté et le pittoresque du second et du troisième acte. Ce sont des merveilles.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Résurrection (tome II), par LE COMTE LÉON TOLSTOI, traduction de TÉODOR DE WYZEWA (Perrin).

... C'est le départ pour la Sibérie, l'interminable voyage douloureux, coupé d'étapes dans des prisons puantes, sinistre route de douleur, de misère, d'agonie. La peinture que Tolstoï a faite de ces horreurs atteint en intensité les *Souvenirs de la Maison des Morts* de Dostoïevsky. Et dans ce décor lugubre se termine l'aventure de Nekhludov et de la Maslova. La Maslova est aimée par un déporté politique, Simonson, un homme extraordinaire « qui ne prenait jamais conseil que de sa propre pensée; et ce qu'il avait décidé qu'il devait faire, il le faisait ». La Maslova est touchée de cet amour. Elle s'étonne d'avoir pu l'inspirer à un homme « si extraordinaire »; elle se demande quelles qualités singulières Simonson peut bien apprécier en elle, et, ne les trouvant pas, elle tâche, avec une touchante simplicité, de les créer dans son âme. Pourtant, c'est Nekhludov qu'elle aime et que de tout son cœur elle aime encore comme le soir où il l'avait embrassée au sortir de l'église. Seulement, elle ne veut pas épouser Nekhludov parce qu'elle sait que ce mariage serait un sacrifice pour le bien-aimé. Voilà le sublime renoncement auquel elle s'est élevée, de souffrance en souffrance! Quant à Nekhludov, toujours incertain et hésitant, même dans ses plus énergiques déterminations, son avenir moral est moins assuré. Cependant, il a cessé de penser tout à fait à lui-même, il est dans un tel état d'esprit que la lecture du *Sermon sur la Montagne* lui révèle des vérités vitales...

Les Chansons de Bilitis (Fasquelle) et les **Mimes des Courtisanes**, de **Lucien** (Société du Mercure de France), par PIERRE LOUYS.

Ce sont deux réimpressions, mais d'œuvres exquises. La nouvelle édition des *Chansons de Bilitis* est ornée d'un grand nombre de gravures d'après des documents habilement choisis dans tous les musées d'Europe. Les traductions de Pierre Louys sont délicieuses, on le sait; elles ont vraiment la grâce qu'il faut, la netteté, la précision des choses grecques. La biographie de Lucien, qui précède les *Mimes*, charme par son élégante justesse. Or, Lucien passa ses premières années à modeler de petites statuettes de terre cuite. Son oncle le sculpteur voulut d'abord le mettre aux dieux. Mais un jour l'apprenti distrait brisa le bloc de marbre et fut battu pour sa maladresse. Il renonça aux dieux et ne s'intéressa plus qu'aux jeunes filles : il les représenta debout portant l'amphore, accroupies pour jouer aux osselets, ou galantes, prêtes à des étreintes. Elles lui furent aussi

douces que lui avait été funeste le dieu de marbre. Et plus tard, quand il écrivit, il railla les dieux, mais raconta avec une indulgence amusée la vie des petites courtisanes qui sont bavardes, libertines et délicieusement voluptueuses. Et Bilitis, elle, fut une admirable courtisane puisque, belle plus que les autres, ardente et folle autant qu'elles, elle sut encore mettre de la poésie autour des épisodes très simples de sa vie facile.

Femmes d'Amérique, par Th. Bentzon (Colin).

Voici vraiment un charmant ouvrage, écrit avec une gracieuse simplicité, très vivant, très vrai. Th. Bentzon évoque les femmes les plus illustres du Nouveau-Monde, depuis la période coloniale jusqu'aux temps modernes, en passant par la guerre de l'Indépendance, les guerres religieuses et tout le trouble d'une nation qui se constitue. Figures nombreuses et variées, — celles-ci très douces, résignées, et qui moururent, transplantées sur ce sol ingrat, comme cette délicate lady Arbella, peu faite pour les grands déploiements d'énergie ; — et d'autres, énergiques au contraire, auxiliaires des hommes dans la grande œuvre de l'indépendance à conquérir ; — et celles-là, des poétesses, — une autre, institutrice, — une autre, comédienne, — et cette bienfaisante Margaret Haughery qui fut « la mère des orphelins », — et l'exquise Dolly Madison. Mais, entre toutes, il faut distinguer Harriet Beecher Stowe, à laquelle Th. Bentzon consacre une précieuse monographie. « Cette petite femme, qui déchaîna une si grande guerre », comme disait d'elle le président Lincoln, était frêle et délicate, un peu voûtée. Quand on la complimentait d'avoir écrit la *Case de l'Oncle Tom*, elle répondait : « Ce n'est pas moi qui l'ai écrit. — Qui donc, alors? — C'est Dieu ; je n'ai fait qu'obéir à sa dictée. » Son existence fut très simple. Quand sa mère mourut, elle eut à s'occuper maternellement de huit petits frères. Plus tard, elle se maria. Elle eut sept enfants. La plus grande partie de son existence s'est passée à des soins de ménage. Entre temps, elle accomplit un des plus prodigieux mouvements sociaux de l'histoire. A la fin de sa vie, quand le monde entier l'acclamait, elle disait, se sentant chétive auprès d'une si grande œuvre : « Que doit-on penser en me voyant, sinon que Dieu choisit pour instrument les faibles. »

Vénus ennemie, par Jacques de Nittis (Éditions de la *Revue Blanche*).

« Du même auteur (lisons-nous) : *Les deux Cid*, à-propos en vers, Comédie-Française : — *Au déclin*, un acte en vers, Odéon. » Et donc, le doux passé littéraire de M. Jacques de Nittis ne faisait pas prévoir le livre d'aujourd'hui qui est d'un tout autre genre. Mais à côté de M. de Nittis rimeur d'à-propos pour anniversaires, il y a le docteur de Nittis qui, dans les salles d'hôpitaux, cherche des sujets curieux d'observation. *Vénus ennemie* est un roman où se trouve étudiée la psychologie d'un impuissant. Voilà qui devait tenter un médecin et ce serait sans doute une jolie matière pour un docte mémoire que des Académies couronneraient. Mais le roman qu'on peut faire là-dessus, même avec du talent, est bien une des plus désagréables choses qu'il y ait. En outre, comme cette question médicale est traitée ici sous la forme romanesque, l'auteur est toujours incertain entre le document scientifique et l'arrangement littéraire. La tare dont souffre son héros est-elle physiologique? psychologique aussi? organique ou purement imaginative?... Cela reste obscur, et sans doute la complexité de l'être humain justifie l'obscurité de cette description, mais la cause essentielle de tant d'incertitude, c'est que l'auteur hésite sans cesse entre le traité médical et le roman. Il faut reconnaitre d'ailleurs que cet ouvrage n'est pas insignifiant et que M. de Nittis a des qualités distinguées d'écrivain et de psychologue. Il faudra les étudier une autre fois, quand il les aura manifestées dans une œuvre plus plaisante et plus spécialement littéraire.

André Beaunier.

Memento. — La librairie Lemerre continue la réimpression, dans la *Collection elzévirienne*, des œuvres de Paul Hervieu. Le premier volume du *Théâtre* contient *la Loi de l'homme*, *les Tenailles*, *les Paroles restent*. Chez Perrin, *Notre père qui êtes aux cieux...*, par Isabelle Kaiser : chaque chapitre de ce roman a pour titre un verset du *Pater*, Dieu sait pourquoi! — Chez Alcan, *le Sphinx*, par Félix Henneguy. Ce volume contient trois drames philosophiques : *Pantheïa*, *Miriam*, *Tenella*, qui évoquent la civilisation grecque, la judaïque et la romaine. La conception de cette trilogie n'est pas sans intérêt, mais l'exécution en est médiocre : c'est écrit en vers alexandrins d'une extrême insignifiance. — Chez E. Dumont, *Charles II roi de Navarre, comte d'Évreux*, par Edmond Meyer. Cet ouvrage consciencieux et documenté tend à réhabiliter Charles le Mauvais contre Michelet, H. Martin, Siméon Luce, qui tous tirent leurs renseignements des mensongers mémoires de Secousse. — Chez Colin, le tome III de l'*Album historique*, XVIe et XVIIe siècles, publié sous la direction de M. E. Lavisse, par M. A. Parmentier : précieuse et attrayante publication. — La Société du *M[illegible] de France* continue la publication des œuvres de Nietzsche : *Humain, trop humain* (première partie), trad. par A.-M. Desrousseaux, et *le Crépuscule des Idoles*, *le Cas Wagner*, *Nietzsche contre Wagner* [illegible], trad. par Henri Albert. — Chez Berger-Levrault, *Images de France*, par Émile Hinzelin, agréables croquis de Champagne, d'Alsace et de Lorraine. — Chez Enrico Voghera, à [illegible], *Notte di passione*, par Thérésah.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Vingt-neuf ans après la signature du Traité de Francfort, il s'est trouvé de ce côté-ci du Rhin des précurseurs assez audacieux pour émettre l'idée d'un rapprochement, mieux: d'une entente entre la France et l'Allemagne. C'était au lendemain de Fachoda, vous vous rappelez. Aussi bien, ces choses sont de celles qui ne s'oublient point si aisément, tant elles forcent l'attention, tant elles signifient clairement l'invincible puissance du temps.

Aujourd'hui, en face des événements où l'amour-propre britannique se voit si avant engagé et qui semblent ne devoir suggérer à l'Angleterre que l'ambition de reconquérir à tout prix le prestige perdu sur les champs de bataille du Sud-Africain, voici qu'en Allemagne on agite à nouveau cette idée d'une entente franco-allemande.

A ce propos, le journal berlinois *Die Post*, revenant sur une des solutions proposées comme susceptibles de concilier les intérêts germaniques et notre légitime fierté, déclare que le peuple allemand ne saurait se résigner à l'échange de l'Alsace-Lorraine contre une colonie française : la conquête des deux provinces, dit en substance la feuille de Berlin, a coûté à la nation trop de sacrifices.

Le respect du sentiment national... A la vérité, cette objection n'est pas la seule que les Allemands aient à leur disposition quand vous leur parlez de la rétrocession de l'Alsace-Lorraine moyennant l'abandon par la France d'un territoire équivalent qu'elle distrairait de son empire colonial. Il en est une autre, moins courante.

A un grand professeur allemand, M. le Dr Theobald Ziegler, — dont précisément j'ai eu l'occasion déjà de parler ici à propos d'un récent article de la *Neue Deutsche Rundschau* — je posais l'an dernier cette question : « Que penseriez-vous de l'échange d'une grande colonie française, de Madagascar, par exemple, contre l'Alsace-Lorraine ? » « *Metz*, me répondit-il, *est pour nous un point stratégique de première importance;* du moins, je m'en rapporte au jugement de nos autorités militaires. »

Die Mystik, die Künstler und das Leben (*Le Mysticisme, les Artistes et la Vie*) : c'est le titre ample et prometteur, bellement présomptueux, d'un livre plein d'envolées, puéril et profond, obscur et lumineux, étrangement inégal, qui plaira à tous les curieux de culture générale.

Rudolph Kassner, un des robustes talents de la jeune pléiade d'outre-Rhin, a voulu dégager ici la philosophie qui inspira le mouvement artistique et poétique en Angleterre, au cours de ces cent dernières années. Il nous parle peinture et peintres en écrivain soucieux avant tout des idées, « en littérateur », comme on dirait à Montmartre, — et ceci déjà est une joie. Entre ces puissantes individualités : William Blake, Shelley, John Keats, Dante Gabriel Rossetti, Charles Swinburne, William Morris et Edvard Burne-Jones, son œuvre tend à déterminer la filiation logique et nécessaire, une mystérieuse parenté — et c'est de toute évidence par cette intention que cette œuvre vaut réellement.

D'ailleurs, ces pages de fière abstraction demeurent en dernière analyse suffisamment substantielles et vivantes : elles sacrifient autant qu'il convient au document, au fait précis, au détail biographique.

Le livre de Rudolph Kassner n'est certes pas définitif, mais il mérite d'être lu. J'ajoute qu'il y aurait quelque profit à relire au préalable le savant ouvrage de M. Robert de la Sizeranne sur *La Peinture anglaise contemporaine.*

Angleterre.

Dimanches anglais... Savez-vous comment M. Chamberlain occupait les siens, jadis, avant de parvenir à la Chambre des communes et de déchaîner la guerre? Il enseignait dans ces fameuses *Sunday schools* que nous n'envions pas à nos voisins, — et le Révérend Charles Fellows rappelle dans le *Sunday Strand* ce que fut M. Chamberlain comme pédagogue.

« Sa méthode, dit-il, semble avoir visé à la culture de l'esprit bien plus qu'à la formation de l'âme, elle cherchait à instruire plutôt qu'à moraliser. Le professeur réussissait à fixer l'attention et à tenir en éveil l'intérêt de ses élèves ; il n'était jamais ni lourd, ni fastidieux, il inspira à plusieurs de ses jeunes auditeurs l'amour du savoir et les encouragea dans cette voie. Mais la ferveur religieuse manifestement lui faisait défaut : le charbon ardent de l'autel n'avait pas touché les lèvres du professeur... » La Bible, paraît-il, n'était pas le livre de M. Chamberlain, il lui préférait les ouvrages traitant de philosophie, d'histoire ou de science. M. Chamberlain exigeait beaucoup de ses élèves; sévère, très soucieux de la discipline, il se fâchait parfois tout rouge ; cependant, on ne sache pas, écrit le Révérend Fellows, qu'il ait jamais eu recours aux châtiments corporels.

Pour finir, cette amusante remarque du mystique pasteur : « Il (M. Chamberlain) débuta comme professeur à l'école du dimanche en 1866, après la mort de sa première femme. Dans ce temps-là, il n'était pas absolument aussi « smart » qu'aujourd'hui ; dans son deuil, il manifestait une lamentable insouciance et une peu ordinaire négligence quant à la manière de s'habiller. »

Professeur à « l'école du dimanche »,... quelle drôle de préparation à la vie politique, tout de même! « L'homme qu'il faut », disent les Anglais... Pour une fois...

Hollande.

Le projet, élaboré par les délégués à la Conférence de la Haye, d'une convention internationale d'arbitrage vient d'être soumis par le gouvernement hollandais à l'approbation du pouvoir législatif. Le gouvernement a également signalé le vœu exprimé par tous les États de voir fonctionner dans la capitale même des Pays-Bas le bureau de la cour permanente d'arbitrage.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 38893. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XIII. **17 FÉVRIER 1900.**

L'OPINION EN ANGLETERRE

Les sentiments.

C'est un drame, certes, passionnant qui se joue dans l'Afrique du Sud. Et les lecteurs de la *Revue* ont été spécialement favorisés de révélations sur ce drame. Il n'est peut-être pas d'un moindre intérêt de suivre des yeux un autre drame qui se joue en Angleterre. C'est un drame psychologique. La lutte des sentiments et des idées est aussi terrible et plus belle que la lutte des canons et des épées, et davantage laissée dans l'ombre. Tournons-nous un instant vers ce spectacle : c'est le duel, dans l'âme anglaise, de l'instinct national et de la conscience humaine.

* * *

Esquissons d'abord un rapide tableau des sentiments qui se partagent, très inégalement, les cœurs en Angleterre. Nous dirons ensuite un mot, dans un prochain article, des arguments qui se disputent les esprits. Il peut sembler illogique, mais il est naturel et conforme à la vie de procéder selon cet ordre : Les idées sont les raisons des passions à moins qu'elles n'en soient les prétextes. Les passions sont les conséquences des idées à moins qu'elles n'en soient les origines. Trop souvent on a l'occasion de reconnaître, à la présence d'un signe fatal, que les arguments commandent aux sentiments : étant les chefs, ils suivent.

I

Le sentiment qui semble occuper le fond de l'âme anglaise, c'est l'orgueil. Ce sentiment se manifeste par la morgue dite britannique, par une activité à la fois insatiable et tranquille, et aussi par une certaine imprévoyance dont nous constatons les effets. Dans la présente guerre l'orgueil anglais semble avoir pris d'abord la forme de l'enthousiasme, puis avoir affecté les allures de l'obstination. Ce peuple crie ou frappe quand il est content, et se tait quand il est triste.

La guerre a provoqué dans les premières semaines un enthousiasme délirant. Il ne s'agissait de rien moins, — qui le croirait en France ? — que de « sauver l'Angleterre ». Tous les sentiments nobles étaient exaltés par cette guerre. Honneur, patriotisme, droit, civilisation, humanité, vérité, dévouement, tous les arguments — on le verra — s'élevaient, s'unissaient, se fortifiaient les uns les autres. L'Angleterre se félicitait, s'encourageait, criait, riait. Quelques petits faits marqueront cet enthousiasme :

Non seulement dans tous les théâtres on chante le chant national, on fait passer dans toute la salle, pour la « caisse de la guerre », le tambourin, où chacun doit jeter quelque argent, — et il n'est pas possible, aux places élégantes, de jeter moins qu'une pièce blanche ; non seulement les meetings populaires, à Londres et partout, font monter les vivats, et, dans les bourses quêteuses, tomber la monnaie, (et un seul meeting, à Londres, a de la sorte produit 1 700 francs), mais encore il n'y a pas de réunion de famille ou de réunion d'amis sans que la maîtresse ou le maître de la maison délibérément fasse une quête. Les toutous anglais mêmes sentent naître en eux, à côté de l'instinct de leur espèce, un nouvel instinct national ; et il fut élégant cet hiver d'avoir dans ses salons un petit chien quêteur et patriote, dont une

sébile, installée dans la gueule, faisait l'éloquence. Un peu plus, et deux sujets anglais n'auraient pu se rencontrer dans la rue sans s'emprunter réciproquement à l'intention du fonds de guerre. Les femmes anglaises, quand elles ne s'occupaient point à monnayer le patriotisme de leurs hôtes, emballaient des caisses pour les soldats, ou leur fabriquaient contre le froid de la nuit des bérets de laine d'un modèle uniforme, que nous nommerions « bonnets de coton ». Certains journaux en reproduisaient chaque jour, pour l'instruction de leurs lectrices, les dessins. Faut-il ajouter que les commerçants avaient volontiers joint à l'esprit de patriotisme l'esprit de réclame, et que telle maison de savon (on n'ignore pas à quel point le savon est bruyant et réclamier en Angleterre) s'est engagée à verser, sur le montant de chaque achat, un sou à la caisse de la guerre, — j'allais dire de la croisade...?

L'enthousiasme national s'accompagne, comme il est normal, de la haine ardente de l'ennemi. Il y a l'enthousiasme de la haine. Le vieux Krüger en concentre les effets. Son nom est devenu l'insulte en soi. On s'est lassé d'accoler des injures à ce nom détesté, et il est devenu l'injure même. Et on en est arrivé à cette conséquence, qui paraîtra étrange : un tribunal anglais, ratifiant le sentiment populaire, a condamné à un mois d'emprisonnement un individu coupable d'avoir appelé un autre individu « Krüger »... Que les mœurs fassent de ce nom un outrage, on peut s'en indigner; mais que la justice y souscrive, on doit au moins s'en étonner.

Il y a plus. L'opinion de la presque-unanimité des Anglais n'accepte pas de critique, n'admet pas d'opposition. Elle n'est pas seulement l'enthousiasme, elle est l'intransigeance. Les journalistes qui ont tenté de s'opposer à la guerre au nom de l'intérêt britannique ou des droits des peuples ont été successivement congédiés par les directeurs, contraints eux-mêmes de céder à l'opinion. M. Massingham et M. Crooke en savent quelque chose, le premier expulsé du *Daily Chronicle*, le second remercié par l'*Écho*... l'Écho de Londres.

Après quatre mois passés de revers, l'enthousiasme semble faire place à l'obstination dans les sentiments anglais. L'opinion a accueilli (toute l'Europe l'a constaté) la série des désastres avec un remarquable sang-froid. L'Angleterre guerroie comme elle boxe : elle reçoit et supporte massivement. Et pourtant quels coups terribles! Ce ne sont pas seulement les vies humaines qu'il faut pleurer, dix mille environ à cette heure; ce n'est pas seulement l'or qu'il faut laisser s'écouler, un milliard environ à cette heure; ce sont tous les maux, petits et grands, dérivés et inévitables, auxquels on ne pense que quand on les sent. La guerre, comme toute diathèse pathologique, a ses accidents secondaires et la longue suite multiforme de ses phénomènes tertiaires. Petits maux, depuis la crise du charbon, par suite de l'affectation aux transports de troupes et de matériel de guerre d'une partie du matériel et du personnel des voies ferrées, jusqu'à la crise du beefsteak, par suite de l'affectation aux transports de troupes et de matériel de guerre d'une partie des vaisseaux employés à l'importation des viandes. Grands maux, depuis le service militaire obligatoire dont on envisageait l'établissement, ces jours derniers, au Parlement même, jusqu'à la diminution du prestige et de la puissance de l'Empire, dont on n'ose envisager l'ébranlement.

Pourtant cette obstination pourrait être combattue par un sentiment nouveau qui apparaît : la résignation. Ce sentiment a une origine religieuse. Devant ces échecs répétés, un certain nombre d'Anglais se sont dit qu'ils devaient avoir tort. Boers et Anglais ont le même Dieu, et lisent la Bible. Si le Dieu de la Bible réserve régulièrement la victoire aux uns, la défaite aux autres, sans doute agit-il en connaissance de cause et sait-il choisir entre ses serviteurs. Aussi bien, à la guerre, les Boers chantent-ils des psaumes. Et quel est l'air militaire le plus répandu parmi les soldats anglais? Une chanson nommée *les Soldats de la Reine*, dont l'allure semble évoquer le café-concert. Et, vite, un révérend a écrit les paroles, et l'organiste de Westminster la musique d'un hymne « *A chanter en guerre* » : « Seigneur, Dieu des Armées, qui trônes dans la lumière, que ta puissance soit confessée par tous, que ta majesté soit adorée... » etc. Une troisième strophe dit : « Est-ce la défaite? Si notre cause est mauvaise, *amen* (1). » Ce jugement de Dieu aurait du bon, en temps de guerre, pour mettre fin aux hostilités, mais demeurerait un assez mauvais moyen, en temps de paix, pour mettre fin aux différends. Et il est assez regrettable qu'il faille mettre ainsi, dans la balance du juste et de l'injuste, des vies humaines...

*
* *

En face de cette presque-unanimité de l'opinion, il y a, en Angleterre même, quelques hommes qui se réclament de ce qu'ils nomment la justice, la vérité, la paix, l'humanité. On les traite d'étrangers, cela va sans dire, et ils sont les agents d'un syndicat de trahison. Ils sont peu nombreux; et la clameur de leurs concitoyens étouffe leur voix. Les Anglais, entre eux, leur lancent l'anathème, et, devant les étrangers, feignent de les ignorer. Allez demander

(1) *Hymn to be sung in time of war, the words by the rev. Canon [illegible]; the music by sir Frederick Bridge, mus. doc., organist of Westminster Abbey.*

leurs quelques journaux ou revues dans une librairie anglaise à Paris même, et vous serez éconduit. J'emprunte donc quelques-uns des renseignements qui suivent à une journaliste de grand talent, Mlle Claire de Pratz, qui s'est employée tant dans la presse anglaise que dans la presse française, où elle tient une double place importante, à calmer les rancunes et les colères, adoucir les irritations des esprits des deux côtés de la Manche. Et d'ailleurs, quand on a cité la *Westminster Gazette* dirigée par M. Spender, le *Morning Leader* et le *Star*, dirigés par M. Parke, et jusqu'à *Boer et Breton*, petite feuille éditée à Manchester par M. Edward Carpenter, on a dénombré ce qui compte le plus dans la presse pacifique anglaise... Pourtant, un nom mérite d'être rappelé encore — et mis hors de pair. C'est le nom de M. Stead...

Peut-être consentira-t-on à retrouver ici un portrait, que j'avais déjà tracé ailleurs, de cette curieuse et énergique figure. Rien ne saurait, mieux qu'une comparaison, montrer l'importance du rôle joué en Angleterre par M. Stead, — qu'on l'approuve ou qu'on le blâme : on a comparé son rôle au rôle récemment joué par Zola.

Voici l'homme :

« Au physique, figurez-vous des yeux bleu-clair, extraordinaires, dans de la barbe. Au moral, imaginez quelque chose comme le carrefour du passé et de l'avenir; de vieux principes et de nouvelles applications; l'homme d'autrefois et l'homme de demain; conservation intacte et innovation hardie; la vieille morale prenant en main la jeune industrie; quelque chose comme l'Évangile répandu à bicyclette. Le titre d'un livre — écrit après l'Exposition de Chicago — symbolise cette âme : « *Si le Christ venait à Chicago...* » Stead est puritain et occultiste, familial et féministe, très Anglo-Saxon et très pacifique. Puritain, il demeure attaché au culte anglican le plus sévère; il se vante de n'avoir jamais franchi le seuil d'un théâtre. Occultiste, il se passionne pour la nouvelle exploration de l'au-delà; il publie pendant deux ans une revue occultiste, *the Borderland* (la Frontière), — frontière de la vie terrestre et de la vie supra-terrestre. Familial, il élève six enfants. Féministe, il espère, annonce, instruit, soutient « l'Ève nouvelle ». Anglo-Saxon, il s'enorgueillit de sa race. Pacifique, il se consacre tout entier : temps, efforts, argent, intelligence, crédit, talent, au développement de l'idée et de la passion de la paix parmi ses compatriotes. »

Au risque de se compromettre complètement aux yeux du public anglais, lui et l'importante *Revue des Revues* qu'il dirige, M. Stead a publié et publie chaque semaine, et publiera évidemment jusqu'à la fin de la guerre, un journal spécial, d'assez petit format, mais de seize pages, intitulé : *Guerre à la guerre nsad 'Afrique du Sud.* La première page de chaque numéro reproduit ce programme courageusement sensationnel :

« 1° Que faut-il faire ? — Arrêter cette guerre.

« 2° Quand? — Immédiatement.

« 3° Pourquoi? — Parce que nous sommes dans notre tort.

« 4° Comment? — En confessant nos péchés et agissant bien.

« 5° Quels péchés? — Le mensonge pour couvrir un complot. La fraude, en formulant de fausses revendications. La mauvaise foi, en revenant sur notre parole. Un massacre général.

« 6° Et pour bien agir? — Montrer les criminels et les punir. Donner compensation à leurs victimes. Et faire la paix. »

D'autres brochures du même auteur s'intitulent : « *Avons-nous raison? — Un appel aux honnêtes gens.* » « *Dois-je tuer mon frère Boer? — Un appel à la conscience de l'Angleterre.* » — « *La Vérité sur la guerre* », etc.

A la chapelle de Westminster, le même M. Stead prononçait publiquement ces paroles : « Il faudrait expédier un honnête homme à Paul Krüger, afin de lui dire : « Nous avons été poussés à la guerre par une « conspiration infernale de fraude et de mensonge. « Nous confessons notre faute. Retirez-vous sur votre « territoire. Estimons le dommage que vous avez « subi, et nous vous donnerons la juste indemnité. »

Plus librement et plus hautement que dans la presse, à tout prendre, des voix se faisaient entendre au Parlement lui-même, protestant contre la guerre. Il est bon de le rappeler, pour qu'en France on juge plus équitablement l'Angleterre. C'étaient l'amendement de M. Dillon, le discours de M. Labouchère, l'amendement de M. Stanhope, après les votes de l'Union libérale et radicale de Londres. C'étaient les discours de sir W. Harcourt, et plus récemment de M. John Morley. C'était l'intervention d'un vieux conservateur, sir Edward Clarke. Ce sont aujourd'hui encore les mêmes paroles, atténuées seulement devant les malheurs du pays. Quant aux Irlandais, ils sont trop heureux de plaider pour eux, à l'occasion des Boers, et de pouvoir faire montre, pour une fois, d'un égoïsme altruiste. « Les mains de M. Chamberlain, disait M. Patrick O'Brien, sont aussi rouges de sang que celles du pire criminel qui ait jamais monté sur l'échafaud. » Et M. Davitt représentait cette guerre comme le plus grand crime du XIXe siècle, s'écriait que « même si on offrait à l'Irlande le *Home rule* et un gouvernement républicain, elle ne consentirait pas en échange à voter en faveur de la guerre », et, pour protester, donnait sa démission... Se dépouiller parce que d'autres volent est un modèle assez rare et assez louable.

Enfin, il ne sera pas superflu de signaler, pour compléter cette énumération brève, les sentiments et les efforts humanitaires et pacifiques des Sociétés de paix, ces petites églises d'une humanité nouvelle, de l'*International Arbitration and Peace Association*, de la *Peace union*, etc., ou du *Comité de conciliation*, qui vient de se constituer à Londres, pour hâter par tous les moyens la conclusion de la paix, et dont le manifeste a été signé par MM. Léonard Courtney, membre du Parlement; l'évêque de Hereford, le Tr. R. Dean de Durham ; le Tr. R. Dean de Winchester, la comtesse de Carlisle, lord Coleridge, l'illustre philosophe Herbert Spencer, le poète William Watson, Arthur Sidgwick, professeur à l'Université d'Oxford ; l'éditeur Fisher Unwin, etc. (1). Il sera moins superflu encore de signaler les sentiments et les efforts humanitaires et pacifiques des Églises, ces sociétés de paix, qui, pour trop estimer la paix divine, semblent parfois mésestimer la paix humaine, et mêlent, aux lendemains de batailles, les *Te Deum* aux *Miserere*. Une partie du clergé anglican s'est souvenu qu'il était chrétien. De nombreux évêques ont signé cette protestation contre la guerre qui recueillit, en peu de semaines, 54 000 signatures. A Westminster, le doyen faisait une prière pour les Boers tombés victimes de leur devoir sur le champ de bataille. A Durban, le doyen de la cathédrale refusait publiquement d'adresser des prières pour le succès des armées anglaises, « la cause qu'elles défendent étant injuste ».

* *

Tels sont les deux sentiments qui se partagent l'Angleterre, inégaux, sinon en ardeur, du moins en rayonnement. Cette inégalité est telle que l'un des deux facteurs, s'il pèse beaucoup dans la balance morale de l'Angleterre, pèse fort peu, pour l'heure présente, à vrai dire, dans la balance des faits matériels, et qu'il faut conclure ainsi :

L'Angleterre passe par une phase de nationalisme, cette « hypertrophie du *moi* national », comme écrivait ici même M. A. Leroy-Beaulieu. Il arrive à ces grands organismes nommés nations de souffrir de congestion et d'avoir la fièvre. L'Angleterre est en proie à une *nationalite* aiguë. Le culte du moi, considéré dans ses rapports avec les autres, produit le désir de domination; le nationalisme appliqué s'appelle impérialisme. Le nationalisme, qui pouvait adopter l'allure de la vanité (comme en France), ou de l'indolence, ou toute autre, prend en Angleterre le caractère de l'orgueil. On l'a compris, et ce chanoine, prêchant à Saint-Paul, comparait la Grande-Bretagne à Nabuchodonosor, dont l'orgueil fit la folie. L'impérialisme, qui pouvait affecter plus particulièrement l'apparence du despotisme, ou de l'inquisition, ou toute autre, semble présenter en Angleterre les caractères de l'avidité, mêlée d'obstination et d'aveuglement. C'est la marque anglaise.

On ne se doute guère encore de ce qu'est la pathologie sociale. On devrait se rendre compte que l'exaspération du « moi » national est naturelle comme la fatuité, l'amour-propre, la colère, l'égarement, l'envie de tuer, mais n'est pas normale. C'est là une passion, c'est-à-dire quelque chose d'inconscient et d'aveugle. Les peuples qui subissent un accès de ce mal ne sont que de grandes brutes terribles. L'instinct national est fait d'un amour et d'une haine, l'amour de soi, la haine des autres. L'amour est aveugle, la haine aussi; et l'instinct national est deux fois aveugle.

Précisons. Tous les caractères de l'impérialisme se retrouvent chez certains individus qu'on place d'ordinaire assez bas dans l'échelle humaine. Les peuples coupables d'impérialisme (et ils le sont presque tous, ou le furent) semblent avoir tout ce qu'il faut pour échouer en cour d'assises. Comparons. Ils pratiquent le vol sous le nom de conquête. Ils s'en vantent; ils s'en enivrent: la manie conquérante est l'alcoolisme des peuples. Exploiter les autres, c'est accomplir des exploits. Ils sont vaniteux. La vanité des peuples se nomme la gloire. Ils sont joueurs ; ils jouent leur vie, celle des autres, avec légèreté; le duel leur est une escrime, la bataille leur est un sport. Ils sont susceptibles. Ils sont colères. Ils sont oublieux : la paix faite, ils s'embrassent. Ils aiment le clinquant, l'uniforme, ce qui assimile et ce qui distingue, et ils vont de la règle à l'exception. Ils habillent leurs soldats d'étoffes voyantes et d'ornements, de numéros et d'insignes. Et ils se tatouent, sinon la peau, du moins les vêtements. Ils ont le goût du mensonge. Ils mentent par écrit au lieu de mentir en paroles, et ils ont le maquillage de documents au lieu de la restriction mentale, ce qui fait peu de différence. Cette affaire du Transvaal, si l'on en croit M. Stead (1), a présenté aussi sa falsification de pièces, comme il sied en toute entreprise nationaliste. Certaine falsification par amputation d'une dépêche du président de l'Etat libre d'Orange par le Commissaire du Cap rappellerait, pour ne pas chercher plus près, la falsification de la dépêche d'Ems par Bismarck... — Enfin ils voient rouge, les peuples en proie au nationalisme, enfin ils ont le goût du sang. Ils tuent et dépouillent les morts... — Ajouterai-je, pour achever le tableau, qu'ils ont l'amour des fleurs, des étoiles et des petits oiseaux, qu'ils sont sentimentaux et rêveurs et

(1) V. la Revue *la Paix par le Droit* de janvier.

(1) *War against war in South-Africa*, n. 3, p. 36.

volontiers bucoliques, qu'ils font un tour à la campagne dans l'après-midi qui précède le crime, qu'ils ont un bouquet de violettes fanées à côté du couteau à virole, que c'est aux heures mêmes de leurs avides démences et de leurs ruts sanglants qu'ils ont des minutes d'attendrissement, des visions de béatitude et des désirs d'extase? Au moment du crime ils se sentent meilleurs. Ainsi l'impérialisme anglais, on le verra par la suite, comme il se ruait sur le Transvaal, eut, sincères, innocents et sinistres, ses enthousiasmes de générosité, ses paroles de justice et des illusions d'humanité...

Et l'on devrait se représenter l'Impérialisme sous la forme vivante d'un Empereur-criminel, d'un Empereur romain, Héliogabale ou Néron. Jadis le monstre incarnait la nation ; maintenant c'est la nation qui est le monstre. Jadis les hommes étaient sacrifiés à cette réalité : l'Empereur. Maintenant ils sont sacrifiés à cette abstraction : l'Impérialisme. Et la nation ne sait même pas, souvent, que ce qu'elle prend pour son instinct de conservation, c'est la cupidité de quelques capitalistes en quête de captures. Et les soldats défilent devant l'Or-Empereur. *Ave, Cresus, morituri te salutant.*

LUCIEN LE FOYER.

(*A suivre.*)

CHATEAUBRIAND ET SAINTE-BEUVE [1]

Il n'était peut-être pas très nécessaire de faire tout un livre sur cette question : Chateaubriand était-il sincère en ses sentiments religieux? Je dirai même que la question n'intéresse qu'un directeur de conscience. De l'homme, quel qu'il soit, le public n'a à connaître, je ne dirai pas que l'homme extérieur, sur quoi on pourrait chicaner, mais que l'homme intellectuel. Un orateur vous dit toujours la même chose pendant exactement cinquante ans. Il ne varie aucunement sur les idées qu'il exprime et en sa propagande intellectuelle. Le public n'a rien à voir de plus. Quand il serait vrai que l'homme en question ne dit au public exactement que ce qu'il ne croit pas, il resterait toujours ceci : l'auteur qui s'appelle X... n'a jamais dit à ses semblables que ceci; et l'auteur X..., en tant qu'auteur, est un chrétien, ou il est un mécréant, ou il est un boudhiste, ou il est un pythagoricien. Et un point, c'est tout. Et ce qu'il peut être comme homme ne nous regarde aucunement, par cette raison qu'il nous échappe, et cela ne regarde que son confesseur.

Mais précisément ce livre de l'abbé Bertrin est une querelle de confesseurs. C'est une querelle de directeurs de conscience. Sainte-Beuve l'était, comme vous savez, jusqu'au fond de l'âme, et M. l'abbé Bertrin l'est aussi. D'où querelle. *Inde iræ*, ou au moins *Inde lis.*

Sainte-Beuve s'est avisé, en tout un livre, qui a bien ses deux gros volumes, de se demander, encore que Chateaubriand fût chrétien dans tous ses ouvrages, sauf le premier, et l'on sait assez que le premier livre qu'un auteur écrit n'est jamais de lui, si, cependant, tout au fond, Chateaubriand était bien chrétien. Il a sondé le cœur et les reins; il a interprété, il a discuté, il a poussé aux dernières limites son métier de casuiste. Comme Vinet le félicitait de confesser tous ceux qu'il examinait, il a confessé Chateaubriand; et quand on confesse quelqu'un avec habileté, on le convainc toujours de tous les péchés qu'il n'a pas commis.

Il lui a dit : « Voyons, mon enfant, entre nous, est-ce que, tout au fond des choses, vous n'êtes pas le prisonnier d'un livre et le prisonnier d'un succès? Vous avez écrit le *Génie du Christianisme*, sans en croire un mot — ne m'interrompez pas, — sans en croire un mot; vous l'écriviez en vivant à la campagne avec une femme charmante qui n'était pas la vôtre; dans ces conditions, on écrit un très beau livre chrétien, mais on n'en croit pas un mot — et puis ce livre a eu un succès de tous les... de tous les anges. A partir de ce moment-là, vous en étiez le captif. Vous ne pouviez pas ne pas vous y tenir. Vous ne pouviez pas le démentir. Vous ne pouviez pas ne point le récrire cent fois. Vous l'avez récrit dans les *Martyrs;* vous l'avez récrit dans l'*Itinéraire;* vous l'avez récrit dans la *Vie de Rancé;* vous l'avez récrit dans les *Outre-Tombe*. Mais, n'est-ce pas, mon cher enfant, que c'est parce que vous ne pouviez pas faire autrement? Vous ne vous êtes jamais douté de cela. Eh! je le sais bien! C'est inconscient, ces choses-là. Mais scrutez-vous! Vous verrez qu'il y a tout au fond quelque chose de cela! Faites votre examen de conscience. Oh! mais faites-le bien, faites-le tout à fait. Le vrai examen de conscience, c'est de pénétrer dans l'inconscient. Y êtes-vous? Si vous me répondez : » J'ai été sincère », c'est que vous n'y êtes pas. Si vous me répondez : « Vous avez raison », c'est que vous y êtes. Et vous voyez bien, cher enfant, que vous ne savez que me répondre, et le silence est un aveu. Convenez sincèrement que vous n'avez jamais été sincère. »

Sur quoi l'abbé Bertrin, autre confesseur, survient et dit :

« Ne voyez-vous pas que Chateaubriand a été beaucoup plus sincère qu'il ne paraît et qu'il ne croyait lui-même! Il n'a été, comme apologiste,

1) *La Sincérité religieuse de Chateaubriand*, par l'abbé Georges Bertrin.

qu'un artiste au service de l'Église. C'est cela qui est superficiel. Mais toute sa vie morale montre un homme qui, non seulement a trouvé la religion belle, mais l'a trouvée bonne et l'a jugée vraie. C'est sa vie qui fait rougir son œuvre et non son œuvre qui fait honte à sa vie. Comme auteur, chrétien élégant; comme homme, chrétien docile, humble, soumis, je ne dis pas parfait chrétien; mais chrétien vrai, selon la foi et par les œuvres. D'où il suit que, non seulement il n'a pas été le prisonnier de son ouvrage, mais il s'en est évadé; il a été beaucoup plus loin et beaucoup plus haut. Il le domine et il pourrait se permettre de le mépriser. Il n'a pas été jusque-là, non; rien, du moins, ne tend à le prouver; mais il aurait pu y aller. Il y était pleinement autorisé par sa conscience. — Et vous, Sainte-Beuve, qui l'accusez, savez-vous bien pourquoi? Faites votre examen de conscience. Descendez dans votre inconscient. Est-ce que vous ne seriez pas un ennemi de toute religion et qui a intérêt à ne voir dans les apologistes d'une religion que des hypocrites? Est-ce que vous ne seriez pas un jaloux à qui toute gloire est importune et surtout celle des gens qui ont été beaux dans leur jeunesse et qui ont plu aux femmes? Est-ce que vous ne seriez pas l'auteur de *Volupté*, qui n'a jamais pu pardonner à Balzac d'avoir écrit *Eugénie Grandet*, à Stendhal d'avoir écrit *le Rouge et le Noir* et à Chateaubriand d'avoir écrit *Atala;* comme vous êtes l'auteur des *Pensées d'août*, qui n'a jamais pardonné à Lamartine d'avoir écrit les *Méditations*, à Hugo d'avoir écrit les *Feuilles d'Automne* et à Musset d'avoir écrit les *Nuits?* Vous ne vous en doutez pas? Oh! sans doute! Mais scrutez-vous! Rien de tout cela? Rien? Défiez-vous du respect humain qui vous empêche de vous reconnaître et qui vous voile à vous-même. Croyez-m'en, moi qui sais voir. Allez, mon enfant, il y avait de la jalousie dans votre affaire. »

Et ainsi les deux directeurs de conscience, à qui mieux mieux, font leur office avec une singulière pénétration et une habileté consommée et à qui mieux mieux aussi se renvoient l'éteuf. Certes leur jeu est beau et n'est pas, après tout, sans quelque profit pour la science psychologique; mais est-il vraiment bien utile? De la sincérité de derrière la tête de Chateaubriand et de la sincérité de dessous le cœur de Sainte-Beuve que pouvons-nous bien savoir et qu'est-ce qu'il nous est très utile de savoir? Discuter la sincérité *intellectuelle* d'un auteur, le prendre en flagrant délit de contradiction ou de tergiversation, voilà qui est intéressant pour juger de la solidité de ses idées, de son système. Mais d'un homme qui a toujours dit la même chose, se demander si dans le fond obscur et dans les pénombres incertaines de son être le plus intense et dans les abîmes intérieurs ou lui-même ne peut pas descendre, il la pensait en effet absolument, je ne vois pas trop à quoi cela peut bien servir; et de Sainte-Beuve confessant Chateaubriand et de M. Bertrin confessant Sainte-Beuve je me disais, tantôt :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

et tantôt :

Aut videt aut vidisse putat per nubila culpam.

Ce qui veut dire en français familier qu'ils cherchent dans tout la petite bête et qu'ils la trouvent par l'effet de leur grand désir de la trouver.

Pour moi, bonhomme, je crois très fort à la sincérité de Chateaubriand, parce qu'il ne s'est jamais démenti, parce qu'à partir du *Génie* il a été absolument fidèle à la façon de penser qu'il a eue dans le *Génie*, parce qu'il est assez difficile à un homme qui écrit quarante volumes de dire toujours la même chose sans que ce soit pour cette raison qu'il pense toujours la même chose ; parce que le seul ouvrage mécréant de Chateaubriand est l'*Essai sur les révolutions*, qui n'est pas si mécréant, du reste, que cela; parce qu'on ne peut guère mettre en balance quarante volumes avec un seul et croire que c'est plutôt le volume unique qui révèle la pensée de l'auteur que non pas les quarante; parce que l'*Essai* est un ouvrage de jeunesse; parce que l'*Essai* est le premier ouvrage de Chateaubriand: parce que, comme je le disais en commençant, le premier ouvrage d'un homme, en général, n'est pas de lui, mais des influences qui l'entourent et du monde qu'il fréquente et des écrivains en vogue qu'il admire.

Et je n'en cherche pas plus long et je ne me crois pas tout à fait en droit d'en chercher plus long.

Aussi n'aurais-je point fait un article sur le livre de M. Bertrin, et me serais-je, sans doute, borné à le signaler, avec estime, du reste, si M. Bertrin n'avait fait la découverte la plus curieuse du monde, qui est telle que rien que pour elle il valait d'écrire le volume et qui est peut-être la raison initiale pourquoi le volume a été écrit. Non, il ne m'étonnerait pas que M. Bertrin se fût dit : « Oh! quelle trouvaille! Il ne suffit pas de l'envoyer à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Elle serait vite oubliée. Il faut l'enchâsser en un volume pour que la question qu'elle soulève subsiste et sollicite longtemps la curiosité des chercheurs, ce qui fera peut-être qu'un jour elle sera résolue. »

Cette trouvaille, c'est ce que j'appellerai *la page introuvable*. Il y a une page de Chateaubriand, qui est de Chateaubriand, assurément; que Sainte-Beuve a citée trois ou quatre fois et rappelée une dizaine de fois comme étant de Chateaubriand et qui n'est nulle part, mais *nulle part*, dans les œuvres de Chateaubriand.

Vous la connaissez. Elle est dans les *Causeries du*

Lundi, tome II. p. 146; elle est dans *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, tome II, p. 71-72; et la voici :

*Mais ai-je dit tout dans l'*Itinéraire *sur ce voyage commencé au port de Desdémona et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait, Je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais du vent pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère. Le soleil les éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire.*

La page est de Chateaubriand, n'est-ce pas? Vous n'en doutez point. Elle ne peut pas être d'un autre. La marque de Chateaubriand est là à chaque ligne. Personne au XIXe siècle n'a pu écrire cette-page là, sauf Chateaubriand. Sainte-Beuve a pu écrire une page qui s'est trouvée attribuée à Mme Swetchine ; je le défie bien d'avoir pu écrire la page précédente. La page est de Chateaubriand.

Eh bien, elle n'est nulle part dans ses œuvres. Cherchez. M. Bertrin l'a cherchée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Elle n'y est point, bien que ce soit aux *Mémoires d'Outre-Tombe* que Sainte-Beuve renvoie pour qu'on la trouve. Il l'a cherchée dans la première édition des *Mémoires*, c'est-à-dire aux feuilletons de la *Presse* en 1850. Elle n'y est pas. Il l'a cherchée dans un manuscrit encore inédit, parfaitement authentique, portant la signature de Chateaubriand au bas de chaque page, et que possède M. Champion, l'éditeur. Elle n'y est pas. Elle n'est nulle part.

Quel est donc ce mystère? Cette page, il est évident qu'elle a existé, et puis qu'elle a été supprimée dans les manuscrits de Chateaubriand destinés décidément à l'impression. Oui, c'est évident, ou très probable. Mais cette page, qu'il faut supposer copiée par Sainte-Beuve sur un manuscrit avant l'impression et gardée par lui dans ses archives, comment l'a-t-il eue? Comment? Il semble démontré que de la partie des manuscrits où cette page pouvait se trouver (Voyage à Venise) Sainte-Beuve n'a jamais eu communication. Cette partie était gardée par Chateaubriand très secrètement, avec un soin jaloux; il ne la communiquait à personne, absolument à personne. Comment Sainte-Beuve a-t-il pu la copier du temps qu'il existait? Comment? C'est précisément l'impossible.

Il reste qu'il l'ait *entendue*. Cela, c'est possible Cette partie des *Mémoires*, Chateaubriand ne la communiquait à personne; mais il la lisait, avec cent mille précautions; mais enfin il la lisait, chez Mme Récamier. Sainte-Beuve a pu l'entendre. Mais quoi? Il ne l'a pas sténographiée, en écrivant dans son chapeau. Cela n'aurait pas été souffert, et Sainte-Beuve aurait été certain d'être reconduit avec diligence s'il s'était permis pareille trahison.

Quoi donc? Il l'a retenue de mémoire. C'est possible; mais elle est longue; On ne connaissait pas pareille mémoire à Sainte-Beuve. Il n'en a donné aucun exemple.

Il faut plutôt croire à une indiscrétion, à une infiltration par indiscrétion, des manuscrits de Chateaubriand au portefeuille de Sainte-Beuve. Du manuscrit de Chateaubriand au tiroir de Sainte-Beuve, il y a eu un tuyau. Voilà ce que je crois.

Oui, Chateaubriand a gardé avec un soin jaloux la partie du manuscrit à laquelle appartenait ce passage; oui, il est certain qu'il ne l'a pas communiquée à Sainte-Beuve; mais il est certain aussi que Sainte-Beuve l'a eue tout de même. Des manuscrits, — car vous venez de voir qu'il y en a eu plusieurs, — divers manuscrits des *Mémoires d'Outre-Tombe*, copiés par un secrétaire, par deux peut-être ou par trois secrétaires, ne peuvent pas être copiés tant que cela sans filtrer un peu. D'un secrétaire on peut presque toujours dire :

Plenus rimarum est : ubique perfluit.

Et Sainte-Beuve était diablement à l'affût et aux aguets des fissures des secrétaires.

Voilà mon explication, ou plutôt mon hypothèse.

Maintenant il y a encore quelque chose. Cette page, qu'il a citée trois fois *après* la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il a bien dû s'apercevoir qu'elle n'était pas dans les *Mémoires d'Outre-Tombe!* Pourquoi n'a-t-il pas dit qu'elle n'y était pas et profité de cette occasion pour s'expliquer sur la manière dont, lui, il la possédait? N'y a-t-il pas là quelque chose de suspect, quelque chose d'obscur, ou, qui pis serait, quelque chose de noir?

A mon avis, non. Certainement Sainte-Beuve a lu les *Mémoires* imprimés; mais s'apercevoir que quelque chose n'*est pas* dans un très long ouvrage, ce n'est pas si facile que cela! La découverte que M. Bertrin a faite, Sainte-Beuve a très bien pu ne pas la faire. Il avait cette page dans ses fiches; il la recopiait quand il en avait besoin et il croyait de très bonne foi qu'elle était restée dans les *Mémoires*. Ce n'est pas à les lire une fois, ou même trois, que cette absence, que cette lacune devait nécessairement lui sauter aux yeux. Elle ne pouvait le frapper que s'il avait lu tout entiers les *Mémoires* expressément *pour* y chercher cette page. Or il n'avait

rien qui le conduisît à faire cette recherche. Il trouvait la page très digne des *Mémoires*, n'y faisant aucune tache au point de vue littéraire (je le crois bien!), n'y faisant aucune tache même au point de vue religieux (et, ma foi, c'est mon avis), et il la tenait pour y étant restée et il n'en a pas cherché plus long.

M. Bertrin, lui, a eu cette curiosité; mais de sa part, c'est tout naturel. Voici, — je ne le sais pas, mais j'en suis sûr — comment cela lui est arrivé. Il lit la page dans Sainte-Beuve. Il ne doute pas qu'elle ne soit de Chateaubriand. Personne ne peut en douter. Mais, comme, à son point de vue, elle gâte un peu Chateaubriand, comme elle le montre plutôt « pèlerin passionné » que pèlerin mystique, il songe à l'expliquer pour l'excuser; *il se promet de voir le contexte*. Dès qu'il a cette idée, sa découverte est faite. Pour trouver le contexte, il cherche la page. Il ne la trouve pas. Il est bien surpris. Il relit ligne par ligne tous les *Mémoires* pour trouver la page et en ne songeant qu'à elle. Il lit le manuscrit de M. Champion de la même façon. Elle n'est nulle part.

Il est tout naturel que M. Bertrin ait fait cette découverte négative; mais Sainte-Beuve n'avait aucune raison de la faire; parce qu'il n'avait aucune raison de commencer l'enquête. Il ne pouvait faire cette découverte que par hasard. Or le hasard sert souvent; mais non pas toujours, c'est un bienfaiteur essentiellement intermittent.

Il reste que voilà un problème qui va irriter les chercheurs pendant un temps indéfini. Qui trouvera la page introuvable? Elle a existé. Il est possible qu'elle existe encore. Je donne la plus grande publicité possible à cette question pour que des centaines de curieux sachent que la question existe et ne cessent plus d'y songer. Peut-être demain, peut-être dans cent ans la page introuvable sera la page retrouvée; peut-être jamais. Cherchons toujours.

En attendant, voici l'ouvrage de M. Bertrin. Quoique écrit avec trop de parti pris, il est sincère lui aussi; il est bien documenté et la lecture en est agréable.

Émile Faguet.

LE SIÈGE DE LADYSMITH

L'attention universelle, jusqu'ici dispersée sur tout le théâtre de la guerre, c'est-à-dire sur une notable portion de l'Afrique australe, s'est concentrée depuis le commencement de janvier sur la petite ville du Natal où l'armée du général Joubert bloque étroitement une armée anglaise, et doit parer elle-même au danger d'être tournée par une autre armée anglaise. Sans être découragé par l'échec de Spion-kop, suivi de près par celui de Vaal Krantz, sir Redvers Buller s'obstine à vouloir passer la Tugela pour assiéger des assiégeants dont il n'a pu jusqu'ici entamer les positions.

La place qui sert d'enjeu à toutes ces opérations en vaut-elle la peine? Bien qu'elle se soit développée dans ces quinze dernières années, Ladysmith ne comptait pas, avant le siège, quinze cents habitants de race blanche. Pour l'armée de White, ce fut moins un refuge qu'une souricière. « Si le moindre de nos généraux, a déclaré un officier allemand qui assiste au siège dans les tranchées boers, avait commis la sottise de se laisser enfermer dans ce trou, il aurait été déshonoré pour la vie. » Imaginez des rangées de collines formant deux cercles concentriques; le centre occupé par le camp et les collines intérieures par les retranchements des assiégés; les maisons de Ladysmith alignées à droite et à gauche de la grande route de Pieter-Maritzburg à Newcastle et Pretoria, un peu en dehors du cercle intérieur; et toutes les collines extérieures occupées par les Boers, qui ne laisseraient pas s'échapper, comme ils disent, *un rat de la ville assiégée :* on conviendra que jamais place ne se trouva dans une position naturelle plus défavorable; et si la tactique des Boers n'était pas si imparfaite dans l'offensive, si Joubert ne tenait pas à ménager ses hommes; s'il ne lui importait avant tout d'immobiliser l'armée de White, et de détourner celle de Buller du seul côté vulnérable des deux républiques, plutôt que de se rendre maître d'une bourgade qui n'est pas la clef du Natal, il y a longtemps que Ladysmith aurait succombé.

Elle n'en est pas moins fort malade, à en juger d'après les documents que nous avons pu consulter. Pour assister à son agonie, nous ne saurions, il est vrai, l'aborder par le sud : toute la rive gauche de la Tugela est si fortement retranchée par les Boers qui font face à Buller, dos à dos avec leurs frères qui bloquent l'armée de White, que nous ne pouvons pénétrer dans la place que par le nord, en partant de la plaine d'Elandslaagte, ce cimetière des héros, dont les Boers ont juré de venger la mort.

Elandslaagte est la base d'opération des assiégeants. C'est là que se rejoignent, avant de pénétrer à Ladysmith, à quelque dix kilomètres plus loin, la grande route de Bloemfontein, la grande route et la voie ferrée de Pretoria. C'est à ce nœud stratégique, dont la possession, beaucoup plus que la délivrance même de Ladysmith, rendrait Buller maître du Natal, que Joubert a dès le commencement de novembre établi son camp général.

Rien d'original comme l'aspect de ce camp, tel qu'il apparut à des volontaires hollandais dont nous résumons les lettres, datées de novembre dernier.

A la station de chemin de fer d'Elandslaagte, où ils

étaient descendus, régnait une activité que je ne qualifierai pas de fébrile, car ces braves Boers font avec le plus grand flegme la plus prodigieuse besogne : des commandos descendus de wagon se mettaient en route pour Modderspruit, à six kilomètres de là, du côté de Ladysmith ; des escadrons d'infanterie montée allaient, venaient, se croisaient ; des wagons remplis de bœufs arrivaient de Pretoria, pour ravitailler l'armée.

Il est sept heures du matin ; un mouvement général d'attention fait accourir tout le monde sur le quai ; on s'émerveille : c'est un gros canon du Creusot qui fait son entrée dans la gare, et qu'on destine aux tranchées devant Ladysmith. Il paraît aussi formidable que le fameux Long Tom, dont nous allons faire la connaissance ; et plus d'un assistant détourne un moment son regard vers les collines voisines, au sud, où les Boers furent surpris et massacrés dans la journée du 21 octobre : oui, ces braves seront vengés !

En prenant la direction de Modderspruit, à la suite des commandos arrivés par le chemin de fer, nous voyons au bout d'une demi-heure se dessiner des rangées de tentes que le soleil levant fait paraître d'un blanc éclatant sur un fond de collines sombres : c'est le camp de Joubert, et ce sont les collines de Ladysmith.

Les chariots sont rangés en dehors du camp : ce sont de lourds wagons à attelages de six ou huit paires de bœufs, qui, à cette heure, cherchent dans les environs une maigre nourriture. La longue sécheresse a brûlé le gazon tout autour de Ladysmith ; il faut faire venir du fourrage du Transvaal. Cependant, nous nous approchons de la tente du général : à l'entrée, au milieu du branle-bas des commandos qui s'en vont à la tranchée, du va-et-vient des soldats qui reçoivent chevaux, vivres et munitions, et au grondement lointain des canons braqués sur la ville, une femme coiffée d'un gigantesque *Klapmuts*, (bonnet plat) distribue du grain à ses poules, au milieu de quelques jeunes filles cafres : c'est « Mevrouw » Joubert, la femme du général.

Ce dernier, la figure ravagée par la maladie, toute plissée de souffrance, mais la tête haute, est assis au milieu de ses aides de camp et de ses *Veld-Kornetten*, auxquels il donne des ordres, dans une tente que rien ne distingue de celles qui l'entourent. Cette simplicité, l'accueil sans grandes démonstrations extérieures, mais plein de bonhomie que nous fait ce grand vieillard à la barbe blanche en éventail sur la poitrine, fait le contraste le plus éloquent avec la morgue et le luxe déployé par sir George White, par exemple, dont la tente doublée de soie, à Dundee, perdit les Anglais en servant de but aux bons tireurs du Transvaal.

Près de la tente de Joubert, d'autres tentes servent de bureau pour le télégraphe de campagne, relié à Pretoria par un fil spécial, pour le commissariat des vivres, l'administration, l'intendance... A quelques pas de là est le bureau du journal officiel boer, la *Volksstem*. Tout autour des tentes de l'état-major, celles des soldats, groupées par commandos, comme les différents quartiers d'une ville. Des centaines de chevaux paissent aux environs. La nuit, on les attache, ainsi que les bœufs, à des piquets au milieu des tentes.

Le camp est dominé, au sud, par une longue colline plate aux pentes abruptes, qui le sépare de Ladysmith : c'est là-haut que les Boers ont hissé le Long Tom. Pour gagner le pied de la colline, nous suivons la voie ferrée d'Elandslaagte à Ladysmith, dont les rails sont enlevés çà et là. Une sentinelle se dresse tout à coup devant nous ; mais en nous entendant parler hollandais, elle nous laisse passer en nous recommandant de ne pas aller trop loin :

— Si les *habits rouges* vous voient, ils vous tireront dessus, nous dit-il.

Nous touchons à la colline : nous escaladons une pente raide. Du sommet, un superbe spectacle se déroule à nos yeux : sur l'amphithéâtre de collines ouvert devant nous, des centaines de points blancs nous indiquent la position des assiégeants, dont les divers commandos ont dressé leurs tentes chacun sur un kopje distinct. A notre gauche, à quelques kilomètres, sur deux hauts *kops* sont campés les commandos de Wakkerstroem, de Middelburg, de Heidelberg et de Bloemfontein, ces trois derniers invisibles ; à droite, sur une série de collines qui se confondent dans la perspective, se dressent les tentes des commandos de Van Dam, de Pretoria et de la république d'Orange, auxquels est destiné le gros canon que nous avons vu, ce matin même, à la gare d'Elandslaagte.

Devant nous, dans la profondeur bleuâtre du précipice, à trois kilomètres vers le sud, on entrevoit les premières maisons de Ladysmith, blanches et coquettes aux rayons du soleil, qui pénètrent dans la gorge où elles sont cachées entre deux collines occupées par les Anglais. A droite de ces maisons, dont nous comptons une dizaine, on découvre les écuries de la cavalerie anglaise, sur la pente de la colline. C'est tout ce qu'on devine de la ville assiégée.

Mais à quelques pas, un bruit de voix, la paisible conversation, semble-t-il, de promeneurs étendus dans l'herbe pour un pique-nique, attire notre attention : nous apercevons, derrière un parapet formé de sacs de sable, des artilleurs qui font leur café, auprès du Long Tom !

La monstrueuse bouche à feu, qui mesure deux mètres de haut, plus de quinze mètres de long, et

qui crache sur la ville des bombes à mitraille de quarante kilogrammes, est muette à cette heure-là. Les artilleurs, des Boers formidablement râblés, et qui n'ont pas froid aux yeux, répondent par un regard de défiance au *Goude Morgen* dont nous les saluons. Mais ils se dérident à la vue des cigares qui leur sont offerts; car le tabac manque aux assiégeants, et c'est l'épreuve dont ils souffrent avec le plus d'impatience.

Assis sur le parapet, les jambes pendantes dans le précipice, nous fumons et causons comme de vieux camarades. Tout le terrain autour de nous est effroyablement labouré par les éclats de grenades anglaises, qui, le 30 octobre surtout, ont fait rage sur le Long Tom. Les Boers, toujours calmes sous le feu, chargeaient, pointaient, tiraient sans qu'une bombe éclatant à dix pas leur fît accélérer leurs mouvements.

Mais aujourd'hui, tout est tranquille : le temps est superbe, il ferait même une chaleur insupportable si un souffle frais, qui nous vient du côté de Ladysmith, ne rendait notre sieste des plus agréables. Impossible de s'imaginer que la guerre sévit, que la mort plane dans cette nature en fête. Le lieutenant De Jager, une bonne figure de Transvaalien à peau bronzée, s'approche de nous. Il n'a pas reçu l'ordre de tirer :

— Et, quand nous ne tirons pas, *ils* ne tirent pas non plus, dit-il en désignant la ville.

Il nous passe sa lorgnette et nous renseigne sur les opérations. Au loin, sur les collines qui bordent l'horizon, par delà Ladysmith, les batteries de la république d'Orange sont en pleine activité : soudain, on voit s'élever là-bas un petit nuage de fumée; aussitôt, un nuage de fumée pareil s'échappe des positions anglaises; une demi-minute se passe, puis un double coup de tonnerre roule tout le long des collines : c'est le duel d'artillerie qui se poursuit.

* * *

Cette guerre est pour les Boers autre chose qu'une lutte brutale : c'est un culte à coups de canon, mais un culte expiatoire. Même les jeunes gens qui ont fait de longs séjours dans les villes universitaires de l'Europe et qui, sans être appelés, sont rentrés précipitamment dans leur pays pour prendre part à la guerre sainte, n'ont point poussé des cris de joie, bien que la joie et l'impatience fissent bondir leur cœur : ils sont allés la tête basse, à la pensée que c'était Dieu qui déchaînait cette épreuve sur leur peuple afin de le châtier de ses fautes. Tous ces hommes forts qui, devant Ladysmith, ne craignent ni boulets ni baïonnettes, ont ainsi le cœur meurtri de pénitents à genoux au seuil du sanctuaire. Mais s'il y a des craintes débilitantes, *les craintes selon Dieu*, pour employer leur langage, les rendent intrépides devant les hommes, et il ne faut pas chercher ailleurs le secret de leurs victoires, dans une lutte si inégale pour eux. Leur pasteur, qui ne quitte pas la tranchée, leur lit matin et soir les psaumes de la Pénitence avec un accent qui leur met la poitrine en feu; les cantiques des Boers, qui étonnèrent les Anglais franchissant la Tugela, les assiégés, dans leurs pointes hardies hors de Ladysmith, peuvent les entendre chaque soir s'élever de tous les commandos campant autour de la ville. Presque tous les ecclésiastiques ont quitté le Transvaal pour les champs de bataille; ils y sont aussi nécessaires, plus nécessaires même que les officiers. Ceux-ci ne dirigent, s'ils le dirigent, que le côté extérieur, le décor, l'ombre trompeuse du drame, dont le prêtre saisit et interprète le côté mystique, et entrevoit la main de Dieu sous la trame transparente des événements.

« Aujourd'hui, s'écrie un assiégeant, dans une lettre datée du 29 novembre, nous avons avec nous tous nos pasteurs. L'arche a quitté Jérusalem; elle est au milieu des enfants d'Israël en marche contre les Philistins. »

Du reste, il semble que tout le monde ait quitté « Jérusalem » pour courir à la tranchée. Non seulement les pasteurs, mais les magistrats, les femmes, les enfants, demandent une place au premier rang sous les bombes et les balles dum-dum. « Nos conseillers, écrit le même correspondant, combattent avec nous, et couchent auprès de nous sur la terre nue. » Les femmes : nous les avons rencontrées à chaque instant, dans ces rapides esquisses. Les enfants, à partir de la quinzième année, se rendent à la guerre comme les nôtres courent à leurs jeux; s'il n'y a point de fusils pour eux, ils chargent ceux des soldats, font sans cesse la navette entre la tranchée et le dépôt des munitions, distribuant aux hommes les cartouches et les bombes. On cite, entre autres, un jeune garçon en culotte courte, neveu du commandant de Villiers, et que les Boers eux-mêmes, peu prodigues cependant d'éloges pareils, qualifient de héros : Cet enfant ne connaît ni peur ni danger, le premier au combat, le dernier à la retraite.

* * *

Ce siège, qui s'éternise, lasserait une patience moins flegmatique que celle des Boers. Ils n'ont rien à faire, et doivent rester sans cesse sur le qui-vive ; oisifs toute la journée, ils ne dorment que d'un œil. A chaque instant une bombe éclate au milieu d'un commando, ou une sortie des Anglais prendrait à l'improviste des assiégeants moins sur leurs gardes. « Le jour, raconte l'un d'eux dans une lettre particulière datée de décembre dernier, nous fabriquons des bombes et creusons des retranchements ; la nuit, nous combattons. Dans ces quatre-vingts dernières heures

nous avons dormi neuf heures à peine. » Ajoutez-y la chaleur étouffante, les orages qui, la nuit, emportent les tentes, les pluies diluviennes, l'eau de mauvaise qualité, le tabac qui manque... On prend son mal en patience, on tue le temps comme on peut ; on s'invite, on se fait visite, d'un commando à l'autre ; et, après une soirée passée entre amis, à boire et à fumer, on reconduit ses invités dans leurs camps respectifs, une lanterne à la main, au milieu du dédale de rocs et de buissons qui hérissent les collines. Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, le journal hollandais le mieux informé des choses de la guerre, et auquel nous faisons souvent des emprunts, fait le plus joli récit d'une soirée de Saint-Nicolas, fêtée sous la tente du commandant Van Dam, de Johannesburg, en présence de 200 hommes : on but du wiskey, on porta des toasts, on chanta les vieux airs du pays, officiers et soldats confondus et communiant dans la même joie, le même amour, la même foi...

Heures charmantes, mais brèves et clairsemées, à en juger d'après le journal du siège que nous avons sous les yeux, et qui en note jour par jour, heure par heure, les diverses péripéties. A chaque instant, la nuit, tout le camp est réveillé en sursaut, parfois sous une grêle de balles : on entend dans les ténèbres une rumeur qui grossit, grossit, comme une marée montante : ce sont les assiégés qui s'élancent à l'assaut de la colline. Impossible de rien voir ; les coups de feu se croisent au hasard, se perdent dans le vide. Parfois, ce n'est qu'une fausse alerte, et, quand l'aube paraît, les assiégeants n'ont criblé de balles que des rochers ou des buissons ! Une nuit, un grondement sourd met en alerte le *hoofdlager*, le camp de Joubert : en quelques secondes, les hommes ont sellé leurs chevaux, sauté sur la selle, piqué droit devant eux dans la nuit profonde, en déchargeant tous leurs fusils : malgré les feux de salve, le grondement continue, grossit toujours, pour cesser subitement. Le retour de l'aube éclaircit ce mystère : les Anglais avaient essayé, à l'aide d'une locomotive blindée, de surprendre le camp général. La locomotive était toujours là, criblée de balles, mais les hommes qui la montaient avaient prudemment battu en retraite.

*
* *

On n'en finirait pas de raconter toutes les surprises, méprises, alarmes, aventures merveilleuses, sauvetages miraculeux ou lamentables catastrophes qui tiennent constamment tout le monde en haleine. Des Anglais isolés tombent au milieu des Boers, des Boers frôlent des Anglais sans s'en douter ; parfois, dans un furieux corps à corps nocturne, l'ami égorge son ami, sans le reconnaître ; tout un détachement anglais passe à deux pas d'un Boer, tapi dans l'herbe, et qui entend leurs conversations ; des Boers surpris répondent en bon anglais qu'ils sont des fusiliers de Dublin ou du Gloucestershire, et arrêtent par ce seul nom la lance ou la baïonnette déjà levée sur eux...

Mais leur vaillance tranquille, plus souvent que la ruse, les tire du péril qu'ils ont affronté de sang-froid. Un jour, le 20 décembre, ce sont quarante braves, un autre jour, vingt-sept seulement, le 1er décembre, qui demandent à leur commandant la permission de donner l'assaut à un kopje occupé par les Anglais. Ils s'en emparent, reculent devant le retour offensif d'ennemis dix fois plus nombreux, le reprennent, doivent battre de nouveau en retraite... Le 8 novembre, 20 Afrikanders et Hollandais, en cherchant à prendre à revers une redoute anglaise, se voient assaillis eux-mêmes par la plus épouvantable fusillade :

« Nous ne pouvions ni avancer ni reculer, écrit l'un de ces braves. Tapis derrière des plis de terrain hauts comme des taupinières, nous étions suffoqués, sous la pluie des dum-dum, par la chaleur effroyable ; la soif nous dévorait. Nous nous appelions les uns les autres par notre nom, pour bien nous assurer que nous étions encore de ce monde. Les *burghers* de Bloemfontein, qui voyaient de loin la grêle de plomb et de feu qui tombait sur nous, cherchaient en vain à la détourner... Quand, à force de ramper sur le plateau qui domine le kopje, en nous dissimulant derrière des broussailles, nous avons pu regagner le camp, nous étions blêmes comme des cadavres. Et pourtant, nous nous trouvions au complet : un seul d'entre nous fit rouler de son pourpoint une balle morte, qui ne l'avait pas même égratigné. »

Mais le plus effroyable épisode du siège, que Boers et Anglais ne se racontent qu'à demi-voix, sur lequel, par une sorte d'accord tacite, l'un et l'autre adversaire cherchent à faire silence pour des raisons qu'il est aisé de deviner, et que le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* du 25 janvier ne révèle qu'en donnant ses garants, tant la nouvelle en paraît incroyable, c'est le massacre des *lanciers d'Elandslaagte*. Tel est le nom que donnent les Boers au 5e régiment de lanciers qui, dans la malheureuse journée d'Elandslaagte, avaient percé de leurs lances et achevé de sang-froid des blessés allemands et hollandais qui s'étaient rendus et qu'ils avaient désarmés. Alors les survivants, de concert avec une division de Boers, avaient juré, au siège de Ladysmith, de ne faire quartier à aucun lancier qui leur tomberait entre les mains.

Or, le 18 novembre, en pleine nuit, une garde (*brandwacht*) de Boers de 25 hommes, veillant auprès d'un canon, était subitement alarmée par une sortie des assiégés : c'était ce même régiment de lanciers, composé de 600 hommes, qui s'élançait à l'assaut du

kopje. Les 25 reculèrent, en défendant le terrain pas à pas; et, tandis que leur résistance absorbait l'attention de l'ennemi, une division de Vrijstaters (hommes de la république d'Orange) se glissait derrière les lanciers; en outre, 200 hommes du général Lucas Meyer venaient renforcer les 25 : les lanciers se trouvèrent cernés, et... de 600 qu'ils étaient, 5 seulement furent épargnés. On les renvoya à Ladysmith en leur disant :

— Allez annoncer aux vôtres le sort des égorgeurs d'Elandslaagte.

***

Que se passe-t-il à Ladysmith? Nous n'avons en fait de renseignements que des télégrammes officiels et des lettres privées dont les journaux anglais ont fait part au grand public : elles sont trop connues, et les assurances optimistes du War-Office sont trop suspectes pour que nous nous y arrêtions. Assurément, la longue résistance de la ville est digne d'admiration; mais si l'échec de Vaal Krantz ne lui a pas donné le coup de grâce, l'armée de secours ne saurait subir une seconde défaite qui ne se traduisît immédiatement par la reddition de Ladysmith.

En attendant, le blocus se fait toujours plus étroit; assiégeants et assiégés s'observent avec la même vigilance, se mesurent de l'œil, règlent l'un sur l'autre leur attitude et leurs moindres mouvements : le Long Tom déplacé d'une colline à l'autre, de Rietfontein Heuwel à Lombardskop, provoque tout un remue-ménage dans l'artillerie anglaise; aux nouveaux retranchements des Boers répondent des retranchements parallèles dans les lignes des assiégés. Cela devient de la fièvre, un cauchemar; il semble que la nervosité provoquée par un siège interminable ait eu raison même de l'imperturbable flegme des assiégeants : la nuit, chaque buisson est pour eux un Anglais; on dirait qu'ils lancent leur plomb aux étoiles.

Chez les Anglais, c'est pire que de la fièvre : des miasmes pestilentiels s'exhalent de la ville, qui semble transformée en charnier. Au commencement du siège, cependant, on était tout à la joie et à l'espérance : l'armée de secours accourait, et romprait sans effort le cercle de fer qui se resserrait peu à peu autour de la ville. Les bombes et grenades des Boers, mal dirigées, étaient presque inoffensives; on allait les voir éclater comme au Quatorze Juillet les badauds courent à un feu d'artifice. Ainsi une jeune dame de Ladysmith écrivait à sa sœur, au commencement de novembre :

« Quelques uns d'entre nous allèrent sur une colline hors de la ville pour voir tirer... Après déjeuner, une bombe du Long Tom tombe dans le voisinage. Quelques soldats courent voir où elle est tombée; je me joins à eux pour recueillir un fragment de bombe comme souvenir; mais elle éclata trop vite pour que je pusse la voir. Un soldat me dit : « Venez avec moi; une autre ne peut tarder, et vous serez bien à portée pour la voir. » Un autre soldat crie : « La voici! » Et, avant que nous ayons eu le temps de lever les yeux, elle tombe avec un fracas épouvantable. Oh! que je regrette que vous n'ayez pas été là! Je fermai les yeux; je dus m'appuyer à une roue de canon, en murmurant : « Mon Dieu! » La bombe éclata à vingt pas de moi; la terre trembla sous mes pieds et il me sembla que mes jambes étaient rompues. Quand je rouvris les yeux, la première chose que je vis fut un homme roulant sur le sol et d'autres prenant la fuite... »

Mais le bombardement devient de jour en jour plus meurtrier : le 18 novembre, une bombe fracasse le toit du Royal Hotel; une autre tombe sur la gare du chemin de fer, où elle fait des morts et des blessés. Une bombe du Long Tom troue la porte de l'église. Une grenade éclate dans la chambre d'une dame malade. Ailleurs, un jeune Écossais, qui préparait son déjeuner, a la poitrine enfoncée d'un éclat de bombe.

Le 22 novembre, une grenade tue quatre officiers du 5e lanciers irlandais et blesse un colonel.

Le 25 novembre, les Boers, en déplaçant le Long-Tom, qu'ils parviennent à hisser sur le Lombards-Heuvel, à bonne portée de la ville, s'en promettent « les meilleurs résultats ». Ces heureux résultats ne se font pas attendre : morts et blessés se multiplient dans Ladysmith; ainsi, le 11 décembre, une grenade tombe dans la salle des officiers du régiment de Devonshire, tue un lieutenant et en blesse dix. Le 18 décembre, une grenade tue cinq carabiniers nataliens et un prisonnier, et blesse trois hommes, sans compter les chevaux. Le 19, une grenade fracasse les portes de l'église... Mais, à feuilleter ainsi le journal du siège, je courrais le risque d'être monotone : la liste des morts s'allonge... et n'est jamais close.

La chaleur est intense : le 20 décembre, le thermomètre marque 104 degrés Fahrenheit (= 40° C.); la dysenterie, la petite vérole, la fièvre entérique, déciment encore plus les assiégés que le bombardement. Des nouvelles alarmantes, qui transpirent du dehors, les échecs répétés subis par Methuen, Gatacre, Buller lui-même, ne sont pas faits pour remonter le moral des survivants, qui se multiplient cependant, avec une admirable endurance, pour combler les vides laissés par tant de morts, et faire face aux assiégeants de tous les côtés à la fois.

Quoi qu'en disent les transfuges passés aux Boers, et qui trouvent sans doute leur intérêt à noircir les

choses, Ladysmith ne paraît pas encore manquer de vivres; mais ce sont des vivres très grossiers : de la viande de chèvre fumée, du veau et du bœuf provenant de bêtes malsaines. Tous les mets un peu délicats sont rares et très chers. La veille de Noël, au marché public ouvert en vue des fêtes, on ne trouvait ni dindes, ni truffes, ni aucune de ces friandises dont les Anglais font, à leur *Christmas*, une si large consommation; mais on s'y procurait des œufs pour 10 shellings 7 *stuivers* (environ 13 francs) la douzaine; des pommes de terre pour 24 shellings (30 francs) les 25 livres. Les fruits, le lait atteignaient des prix fantastiques. Le wiskey se vendait 60 francs la bouteille. Chose plus grave encore, les remèdes les plus nécessaires commençaient à manquer.

Ce jour de fête fut cependant un jour de soleil. Tout, dans la nature, ne respirait que paix, douceur, harmonie. Mais, au lieu des cloches de Noël, on n'entendit que le grondement des bombes. Malgré le danger qu'ils couraient à sortir de leurs cachettes ou de leurs casemates, les assiégés se rendirent les uns à l'église, où l'archidiacre Barker leur annonça le joyeux message de l'Évangile : *Paix sur la terre...;* les autres à un culte célébré en plein air, dans le camp, où un prédicateur « fit pleurer les soldats en leur parlant du *home*, et de la famille qu'ils avaient laissée là-bas, en Angleterre »...

Malgré ces heures de détente, et quelques petits succès, comme celui du Camp de César, le 6 janvier, qui fit chanter le *Te Deum* dans l'église de Ladysmith, l'angoisse de l'attente, d'une attente toujours déçue, transpire même dans les documents tronqués portant l'estampille officielle. Nous nous contentons de renvoyer, entre autres, aux correspondances du *Times* du 12 et du 28 décembre, reçues d'un assiégé par voie héliographique : isolés du monde, dont ils ne savent plus rien, sauf par l'intermédiaire de l'héliographe, intermittent comme un cadran solaire, ces milliers d'emprisonnés épient les moindres mouvements des assiégeants, qui trahiront peut-être l'approche et, qui sait? une victoire décisive de Buller. Ils entendent tirer du côté de la Tugela : ils reconnaissent, ou croient reconnaître, l'explosion des bombes anglaises; les gardes du Camp de César ont vu au loin s'élever une grande fumée : plus de doute, c'est l'armée de secours qui approche! C'est Buller qui a passé la Tugela, culbuté les Boers, pris Spionkop!...

Les malheureux n'avaient oublié qu'une chose : c'est que Spionkop pouvait être repris!

Samuel Cornut.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

XIV. — SÉANCES DE POSE

Le lendemain, le vieux forain fut exact au rendez-vous.

Dès qu'il l'eut installé dans son atelier, François se mit au travail, et tout de suite il s'émerveilla comme notre homme tenait bien la pose. On eût dit qu'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Et, tout en peignant, comme font les peintres pour conserver à leur modèle une physionomie expressive, il causait avec lui à bâtons rompus, l'interrogeait.

« Avec votre gourdin et votre ratière, vous avez dû faire du chemin, voir du pays?...

— Tous les pays, dit le bonhomme.

— L'Espagne?

— L'Espagne, et le reste.

— Vous n'auriez pas rencontré dans vos voyages un homme qui montrait un ours? un ours dressé, domestiqué, pourvu des plus brillantes qualités?... Il devait être à peu près fait comme vous. Je parle de l'homme, non de l'ours. Voici quelque dix ou douze ans qu'il franchit la frontière d'Espagne, traversa toute la péninsule et atteignit Gibraltar. Mais là... Le visage un peu plus de face (d'un geste de la main, il rectifiait la pose...); là, on perd sa trace. Vous voyez ce que je veux dire. Vous ne l'auriez pas rencontré? »

L'homme ne se pressa pas de répondre. Il semblait réfléchir.

« Que diable voulez-vous que je vous dise? J'en ai vu de toutes sortes, des montreurs de toute espèce de bêtes! Et des phénomènes... Par exemple, le veau à deux têtes : on s'imagine qu'il est vivant, et quand on entre, on se trouve en face d'un animal empaillé! Moi, je n'aime pas ça. Même dans notre profession, une certaine honnêteté n'est pas superflue... Et le phoque qui dit *papa* et *maman*... La femme sauvage qui dévore un poulet tout cru... Le mangeur d'étoupes... Il en avale! il en avale! et l'étoupe prend feu, il rend du feu par la bouche... Et des naines, des géantes, — des géantes de trois cents kilos! Des lutteurs, des hercules, danseurs de corde et jongleurs... ceux qui jonglent avec des poignards! Des sauteurs! ceux qui crèvent des cerceaux de papier... Et l'homme-caoutchouc! l'homme-chien! l'homme-squelette!... Encore une fois, j'en ai vu de toutes

(1) Voyez la *Revue* des 16, 23, 30 décembre 1899, 6, 13, 20 et 27 janvier et 3 et 10 février 1900.

sortes. En quoi ce montreur d'ours vous intéresse-t-il?

— Je vais vous dire... »

Mais le peintre se tut. Il s'éloignait de la toile, comparant alternativement la peinture et le modèle.

« Peut-être aurais-je dû vous prendre de trois quarts? La silhouette se détacherait mieux... Pourtant, de face, j'entre mieux en vous, je vous tiens mieux. Car il y a en vous, je ne sais pourquoi, quelque chose qui intrigue, d'énigmatique, de mystérieux...

— Quel diantre de mystère voyez-vous en moi? dit l'homme en riant... Vous disiez donc que ce montreur d'ours?...

— Ce montreur d'ours, reprit François, saisissant du bout du pinceau un peu de couleur sur la palette et la déposant sur la toile, ce montreur d'ours, on est à sa recherche, on voudrait savoir où il est, ce qu'il fait.

— Bah! qu'on le laisse donc tranquille! Il ne demande rien à personne, je suppose?... Les siens, — s'il reste quelqu'un des siens, — ne le portent pas dans leur cœur, ils ont dû plus d'une fois le maudire. Il fit leur honte et leur déshonneur... Que lui veut-on aujourd'hui?

— Et c'est ce qui vous trompe! s'écria François. Tout le monde l'aime et le vénère. Il y en a même, — je suis du nombre, — qui ont une sorte de culte pour lui. En somme, dans notre famille de montagnards, tous gens pratiques et positifs, qui ne songeons qu'au gain, lui, avec son humeur vagabonde et son goût des aventures, représente la fantaisie et le rêve. Il est le bon cœur désintéressé qui sacrifie tout à la chimère. Cet homme me plaît et je l'admire. Je me sens de sa race. »

L'homme regarda François avec une sorte de tendresse émue.

« Ah bien! s'écria-t-il d'un ton joyeux, voilà qui est doux à entendre! voilà des choses auxquelles on ne s'attendait pas! Ainsi donc vous ne méprisez pas trop ce montreur d'ours?... Bah! c'est votre opinion, à vous. Est-ce bien celle des autres?

— Les autres? Qu'appelez-vous les autres? dit François. Les autres ce sont ses deux frères... Eh bien! l'un, Hippolyte Béchard, est mort. Il est mort ruiné, le pauvre homme, à la suite d'un mariage ridicule qu'il avait consenti pour sa fille avec le marquis de la Planède. L'autre, Frédéric, — c'est mon père, — n'est pas dans une situation plus fortunée. N'a-t-il pas eu la malheureuse idée, sans avoir de quoi payer, d'acheter la ferme d'Ambel! Il sue, il s'exténue, il se tue à cette heure pour s'acquitter de sa dette... Ainsi donc, vous le voyez! si misérable qu'il soit, le montreur d'ours peut lever la tête. Personne n'a le droit de le mépriser, et il est l'égal de tous! »

Là-dessus, l'homme tomba dans une longue rêverie. Il cessa de questionner François, qui cessa de l'interroger. Et la séance prit fin.

Le lendemain, il demanda :

« Alors, Claudine n'a besoin de rien?

—Je vous ai donc parlé de Claudine? dit François.

— Sans doute. Comment saurais-je?...

— Je ne me souvenais pas... La tête haute! Toujours les yeux dans mes yeux; regardez-moi bien... Je ne me souvenais pas. Eh bien! Claudine a une petite situation modeste, mais qui lui permet de vivre. Elle ne souhaite rien autre chose que de revoir son père.

— Elle l'aime donc?

— Si elle l'aime? Mais elle ne parle que de lui! Elle n'a jamais cessé de parler de lui depuis qu'ils sont séparés. Ces quelques mois qu'elle a vécu, courant le monde en compagnie de l'ours, restent l'enchantement de son enfance. Même lorsqu'elle partageait le luxe de son oncle Hippolyte, elle regrettait ce temps de misère, elle en sentait la poésie. Elle n'est pas pour rien la fille du père Martin. Si, de sa mère, — la brave Catherine, femme vaillante s'il en fut, — elle tient un fond de sagesse et de raison, et l'ardeur à l'ouvrage, elle a hérité aussi de son père quelque chose de son désintéressement. Elle a de ses envolées, de son insouciance. Cela fait son charme et sa grâce.

— Cette Claudine est une gentille enfant, dit le brave homme. Et vous aussi, vous êtes un gentil garçon! Tous deux vous méritez d'être heureux. Et vous le serez, c'est moi qui vous le dis... M'est avis que le père Martin vous ménage quelque surprise,— une surprise agréable s'entend. S'il ne se montre pas encore, c'est qu'il a peur sans doute, une fois revenu auprès des siens, qu'on ne le laisse pas libre; qu'il ne puisse plus comme avant, et comme il l'aime tant, rouler les foires, les fêtes foraines, débiter ses boniments et récolter son mignon argent. C'est sa vie, à cet homme, vous comprenez, puisque c'est son art! Et nous autres artistes, vous le savez aussi, nous ne sommes pas comme les bourgeois, nous ne prenons jamais notre retraite, nous ne renonçons jamais au métier. Nous travaillons, nous luttons jusqu'au bout, nous mourons sur la brèche. C'est sur la dernière œuvre entamée que la mort vient nous prendre et nous imposer le repos. »

Ainsi, en causant, les séances de pose se poursuivaient. François, à l'issue de chacune d'elles, s'acquittait scrupuleusement de la petite somme due. Le modèle, à en juger à sa maigreur et au délabrement de son costume, ne semblait pas homme à faire fi de l'aubaine. Avec un soin religieux, et tout en remerciant, il glissait la pièce blanche dans la doublure de sa peau de bique. Et il partait jusqu'au lendemain.

L'une des dernières fois qu'il vint rue du Moulin-de-Beurre, il dit avant de se retirer :

« Montrez-moi donc, mon cher garçon, la dépouille de Martin II, si vous l'avez encore sous la main.

— Je vous ai donc?... Au fait, nous avons tant bavardé! C'était le nom de l'ours en effet. »

Il l'alla tirer de l'alcôve et la traîna sous les yeux du modèle, qui la considéra d'un air de profonde émotion.

« Cela vous dit-il quelque chose? Cela pourrait-il vous mettre sur la trace de l'homme que nous cherchons? »

Il se taisait. Il murmura :

« Comment voulez-vous?... Toutes ces bêtes se ressemblent, un peu plus grandes, un peu plus petites...

— C'est bien ce que j'ai dit à Claudine. Mais Claudine le reconnaissait à un autre signe : la cicatrice à la patte droite, qui marque encore sur la peau. C'est Claudine qui avait soigné la plaie, elle ne pouvait s'y tromper. »

Il écarta doucement les poils en soufflant dessus, et mit à jour le stigmate étoilé.

Un pleur glissa le long du nez du modèle et s'écrasa sur le plancher. François s'en aperçut.

« Qu'avez-vous?

— Je pense à cette gentille enfant... Brave petite Claudine! »

Et il s'éloigna.

Franciscus était content de son œuvre. Il lui semblait qu'en ce portrait il avait réalisé tout ce qu'il pouvait se promettre. La manière était souple et large, et hardie, puissante. Des couleurs vives et fraîches, la riche gamme des jaunes, les tons de vieil or, cette coloration chaude, opulente, qu'on dirait dérobée au soleil et qui fait le prix des belles toiles. Au premier coup d'œil, on était séduit. Cela soutenait la comparaison avec les plus somptueux maîtres espagnols ou vénitiens. Sur cette pittoresque figure il avait répandu la poésie de la vie fantaisiste, errante, le charme des longues routes, des hasards et de l'aventure. L'imagination légère et rêveuse, et heureuse en son libre essor, s'y personnifiait en quelque sorte.

Il attendait impatiemment l'ouverture du Salon. Car, cette fois, pas d'hésitation : le jury l'avait admis d'enthousiasme.

Franciscus avait décidé que ce jour-là serait un jour de fête. Il avait convié toutes les personnes qui lui étaient chères. Escorté de Mlle Dansalombre qu'il était allé cueillir en son pensionnat d'Auteuil, il alla prendre Claudine et Henriette place Royale. Et maintenant la voiture roulait, les emportant tous les quatre aux Champs-Élysées.

Ils se mêlèrent à la foule qui se pressait sous l'immense porche. L'indépendante Henriette, qui avait accaparé l'institutrice, marchait en avant, d'une allure fière et qui faisait comprendre à ceux qui pouvaient l'ignorer, que, toute déchue de son haut rang et ruinée qu'elle était, elle n'en restait pas moins la marquise de la Planède. François, ayant Claudine à ses côtés, suivait.

« Quelque chose de singulier, Claudine, qu'il faut que je vous dise! Pendant que je peignais ce bonhomme, nous n'avons cessé de parler de vous, de la famille. Il m'inspirait confiance, je ne sais pourquoi, et tous mes secrets partaient... Il me semblait que si quelqu'un pouvait nous renseigner sur le père Martin, ce serait lui.

— Et il n'a rien dit?

— Absolument rien. Et maintenant que j'y pense... Il est même curieux que je n'y pense que maintenant. Mais voici : j'étais tellement absorbé dans ma tâche, j'avais si bonne envie de bien faire, que toute idée qui venait à la traverse était comme un vol que je me faisais, je la repoussais aussitôt... Oui, maintenant que j'y songe, cela est singulier : mes questions le gênaient, il détournait la tête et les yeux, j'avais toutes les peines du monde à le forcer à me regarder! Il se dérobait par toutes sortes d'histoires... des réflexions qui n'avaient aucun rapport avec ce que je lui demandais...

— Quelles histoires?

— Est-ce que je sais? les phénomènes de la foire, le mangeur d'étoupes, la femme sauvage... Ah! nous approchons... Prépare-toi, ma petite Claudine! Tout le monde aura beau m'admirer, si, toi, tu n'es pas contente, c'est que je n'aurai rien fait de bon. Nous y voici. »

Ils atteignaient le haut du grand escalier, ils tournaient dans l'immense salon carré. Juste en face de l'entrée, à la place d'honneur, une grande toile posée sur la cimaise rassemblait la foule autour d'elle. L'extase, l'admiration planaient sur ce groupe. Mlle Dansalombre, à ce moment, s'en détachait et accourait vers François.

« Ce n'est qu'un cri, monsieur Franciscus Béchard la médaille d'or vous est due! C'est le chef-d'œuvre du Salon, un chef-d'œuvre comme il ne s'en est pas vu depuis des années... »

Henriette lui saisit la main et dit, cria à voix haute, de façon à faire retourner toutes les têtes :

« Mon cousin, mon cher cousin, c'est bien, c'est très bien! Recevez les compliments de la marquise de la Planède...

— Je vous remercie, dit le peintre, mais je voudrais bien que Claudine pût voir et qu'elle me donnât son avis. »

Tous ensemble, ils fendirent la presse, rejetant les curieux de gauche et de droite et poussant Claudine en avant...

A peine eut-elle jeté les yeux sur la toile, la jeune fille pâlit, ses regards dilatés se fixèrent, un mouvement nerveux fit trembler ses lèvres sans qu'elle pût articuler aucun son; et ses genoux pliaient sous elle, tout son corps défaillait... Elle s'affaissa dans les bras des amis qui l'entouraient.

« Mon père... » murmura-t-elle.

Même après qu'on l'eût tirée de la foule et réinstallée dans la voiture, l'évanouissement persista. François, la laissant aux soins d'Henriette et de l'institutrice, avait grimpé sur le siège, à côté du cocher. Et le fiacre reprit en hâte le chemin de la place Royale, où l'on ne tarda pas à arriver.

Claudine était revenue à elle. A présent ses sanglots éclataient, les larmes lui coupaient la parole. Il y avait en elle un égal mélange de joie et de douleur; car, au plaisir de retrouver son père, se joignait le chagrin de le voir si changé, l'air si triste et si malheureux.

« Je veux le voir, s'écriait-elle, le voir tout de suite, l'embrasser... Ah! pauvre père, qu'il a souffert! Amène-le-moi, François, ou mène-nous chez lui, tout de suite!

— Vous le verrez, Claudine, vous le verrez! Mais calmez-vous, de grâce, ne pleurez plus! Puisque le père Martin nous est rendu, les mauvais jours sont passés. Je vous l'amènerai dès ce soir..., Demain matin au plus tard! Car, encore faut-il que je le retrouve, je n'ai pas son adresse. »

XV. — LA CITÉ DES CHIFFONNIERS

Ni le soir, ni le lendemain, ni même les jours qui suivirent, François ne put mettre la main sur le père Martin.

Comment ne s'était-il pas informé de sa demeure quand il en avait eu si souvent l'occasion, alors que notre homme venait poser à son atelier du Moulin-de-Beurre? C'est une précaution que les artistes ne négligent pas. Cela s'inscrit au crayon sur le mur blanc de l'atelier.

L'exactitude du modèle, il faut croire, à se trouver aux rendez-vous qui lui étaient fixés, avait dispensé le peintre de ce soin superflu. Il ne s'en faisait pas moins à cette heure un reproche de cet oubli.

Sa première démarche avait été de retourner place de l'Observatoire. Mais, depuis longtemps, on n'avait plus vu l'homme aux souris blanches. La marchande de journaux, — du fond de son kiosque où on ne la voyait qu'à mi-corps comme une marionnette du théâtre de Guignol, — les garçons de brasserie, vaguant autour des tables dressées en plein air, ne lui fournirent que de vagues informations.

Tous d'ailleurs s'accordaient à dire qu'aux dernières séances qu'il avait données, le brave homme paraissait souffrant et que son bel entrain l'avait quitté. Il serait tombé malade, il gémirait en ce moment sur un lit d'hôpital, — ou pis encore, — qu'il n'y aurait pas lieu de s'étonner.

De la barrière du Trône au fond de Neuilly, et des hauteurs de Montsouris aux Buttes-Chaumont, François erra de quartier en quartier, de place en place, partout où banquistes, baladins et camelots ont accoutumé d'exercer leur industrie. Nulle part il ne put découvrir aucune trace du père Martin.

Fallait-il croire qu'il avait repris ses voyages, recommencé son tour du monde? Il avait prévu sans doute que, le jour où Claudine verrait la peinture de François, tous deux n'auraient rien de plus pressé que de venir le relancer, et qu'il lui faudrait abandonner sa vie d'aventures. Or, c'était, nous l'avons vu, ce qu'il redoutait surtout. Pour plus de précaution, il avait pris la fuite, élargissant l'espace entre eux et lui et brouillant de nouveau sa voie pour se dérober à leurs recherches.

Cela se pouvait; cela n'était pas sûr; et François doutait. N'était-il pas plus probable qu'en quelque coin ignoré de Paris, déjouant toutes leurs ruses et se riant de leur impatience, le brave homme se tenait caché, attendant pour sortir de sa retraite que l'insuccès des premières poursuites eût fait renoncer à le trouver?

Et, pendant ce temps, la pauvre Claudine, à qui François ne manquait pas chaque soir de rapporter le résultat infructueux de ses courses, Claudine se lamentait, Claudine accusait la destinée. N'était-ce pas une fatalité? Comment! elle l'avait tenu pour ainsi dire! François l'avait reçu chez lui! Durant des semaines, durant des mois, — sans le reconnaître, — il l'avait vu, ils avaient causé! Et voilà que, tout à coup, il leur glissait dans les doigts! Il s'évanouissait sans laisser de trace!

Un homme pourtant devant lequel des milliers de badauds s'arrêtaient chaque jour, s'amusant de ses inventions et de sa faconde, un type aussi célèbre que le charmeur de souris blanches, ne pouvait disparaître de la circulation sans qu'on sût ce qu'il était devenu; cet homme devait avoir un gîte quelque part, et il ne se pouvait pas que ce gîte ne fût pas connu.

François finit par s'aviser qu'à la Préfecture de Police on le renseignerait peut-être sur le père Martin. Il était probable qu'aux hommes de sa profession une autorisation est nécessaire. Il y courut. Et là, tout de suite en effet, il eut ce qu'il désirait.

« Le père Martin? l'homme aux souris blanches? Ah! le drôle de bonhomme!... Vous voulez savoir où il demeure? Voyez à la Cité des Chiffonniers! Tout le monde vous indiquera son hôtel. Car le père Martin est propriétaire, il habite chez lui (l'employé

souriait). Et si, par hasard, il était sorti... en tournée de représentation, eh bien! vous vous assiérez, vous prendrez le frais à l'ombre... à l'ombre de l'hôtel. Il ne tardera pas à rentrer.

— Vous êtes sûr? vous ne vous trompez pas?... Vous dites bien le père Martin? s'écria le jeune homme anxieux de joie et d'espérance. Et il n'y a pas d'erreur? c'est bien à la Cité des Chiffonniers? Il y est! je l'y trouverai! »

L'employé parut offensé.

« A quoi servirions-nous, je vous prie, si nous n'avions l'œil ouvert sur tout ce joli monde, et si nous ne savions exactement et à chaque instant où le prendre? Je vous dis que vous n'avez qu'à aller à la Cité des Chiffonniers. »

Et il lui tourna le dos.

François rejoignit Claudine à la hâte, lui annonça la bonne nouvelle, et tous deux partirent pour la Cité des Chiffonniers.

Est-ce ce nom, sonnant à leur oreille comme un glas de misère, qui les influençait tristement? ou, comme il arrive au moment de toucher au bonheur, se défiaient-ils encore de la destinée, sachant combien elle se plaît à nous faire payer par quelque rançon nos joies les plus belles, à mêler d'amertume ses meilleures faveurs? Ils se sentaient moins heureux qu'ils n'auraient cru; ils allaient silencieux, agités de sombres pressentiments, qu'ils n'osaient se communiquer.

Sur un terrain vague, au de là des faubourgs et à la lisière des fortifications, ils arrivèrent devant un entassement de cahutes. C'est avec des débris de démolitions, — vieilles portes, vieilles cloisons, vieux châssis et vieux étançons, — que la plupart étaient fabriquées; et basses, au ras du sol, déjetées et cahotantes, dansant et valsant, s'éparpillant au hasard, elles semblaient comme sous le coup d'une rafale perpétuelle. Des plaques de zinc, découpées dans des boîtes de sardines, en habillaient quelques-unes, bouchant les trous, les interstices des planches et des poutrelles, leur faisant une sorte d'armure rapiécée et couvrant les toits de leurs écailles rouillées.

De vagues ruelles se contournaient à travers ces taudis, parmi des rebuts de toute espèce et des monceaux d'immondices. Quelques petits êtres blafards, échevelés, déguenillés, vagabondaient çà et là. A l'approche de Claudine et de François, ils s'enfuirent comme une volée de moineaux pillards. L'un d'eux pourtant, aux assurances d'intention pacifique qu'on lui manifestait du geste et de la voix, consentit à s'avancer, et il indiqua la demeure du père Martin.

C'était la plus misérable. Elle s'élevait un peu à l'écart, penchée et ruineuse, présentant un cube informe de planches pourries et mal jointes, qu'un toit crevassé recouvrait. La porte sans serrure battait au vent.

Claudine, avec un indicible serrement de cœur, la poussa. Ils entrèrent.

Point de meubles. Quelques caisses défoncées encombraient le sol. Sous la lumière trouble, tombant d'un petit jour de souffrance ouvert sur la pente du toit, on voyait, au fond du réduit, un grabat, une grande paillasse étendue à même la terre nue.

Le père Martin y gisait tout habillé. Il sortit de sa torpeur, et, en reconnaissant les visiteurs, il se dressa sur son séant. Sur ces traits décharnés, pâlis des premières ombres de la mort, un sourire erra. Ses yeux s'illuminèrent de bonheur.

LÉON BARRACAND.

(*A suivre.*)

SILHOUETTES PARISIENNES

M. J.-K. Huysmans.

Joris-Karl Huysmans est un grand écrivain parce qu'il eut des embarras d'argent et des embarras gastriques.

Ces deux considérations me suffisent presque pour expliquer la nature de son génie. Et je ne prétends pas que l'explication soit entièrement nouvelle. Je sais, au surplus, que cette explication n'est pas noble. Elle ne suppose pas en moi un sens littéraire très fin. Mais il n'est pas nécessaire, pour être honnête homme et parler censément d'avoir un esprit raffiné.

On m'attribuerait sans doute une âme artiste si je disais : Huysmans est né en Hollande ; en tous cas, son nom est un nom hollandais. Enfin pour si Hollandais que soit son nom, ses prénoms sont hollandais bien davantage. Son âme est donc fatalement hollandaise. Issu d'un pays plat, Huysmans était désigné plus que personne pour décrire la platitude de la vie. D'ailleurs, Rembrandt est Hollandais, lui aussi. Et cela aide à comprendre les inclinations artistiques de Huysmans de même que les clairs-obscurs de son style. D'autre part, il y eut des mystiques dans ces régions. Il ne faut donc pas s'étonner si Huysmans s'est épris du catholicisme mystique et du mysticisme catholique de son vieux compatriote Ruysbrœck l'Admirable. Je dirais cela si j'avais l'âme artiste. Mais avant moi, plusieurs critiques ont remarqué, avec une perspicacité très pénétrante, que Huysmans est Hollandais, et que son talent prouve son origine aussi nettement que son acte de naissance. Même, l'un d'eux, plus pénétrant que les autres et plus fin, a démontré que Huysmans est, à la fois, « un Hollandais anémique et nerveux, et un Parisien curieux du pit-

toresque ». S'il est Parisien, c'est, sans doute, par sa mère ; et je n'insiste pas.

Mais il me semble bien que la constitution physique de Huysmans et les circonstances matérielles de sa vie, amusante en sa douloureuse médiocrité, expliquent suffisamment le caractère de ses œuvres. Au reste, c'est un principe très raisonnable que l'on est particulièrement apte à comprendre les écrivains que l'on aime profondément. Or, j'aime Huysmans d'un amour exceptionnel et rare. Il n'est peut-être pas, j'ose le dire, d'écrivain contemporain qui soit plus près de mon cœur. En effet, la sympathie spéciale que j'éprouve pour Huysmans vient de mon estomac.

* * *

En vain l'esprit et le cœur dominent à certains moments l'estomac, c'est l'estomac qui détermine, en tout écrivain, sa conception du monde. Quand on a l'estomac invalide, on est contraint de surveiller ses moindres mouvements dans la vie. On est donc engagé à une observation précise de l'univers. Observation maussade, il est vrai, et morose, mais exacte et méticuleuse, avec, par instants, quand la souffrance s'atténue, se dissipe, une fugitive gaieté véhémente et défiante. Telle est bien la psychologie de Huysmans; telle est bien la loi de toute sa psychologie. Et c'est pourquoi ses héros se ressemblent prodigieusement. Folantin, des Esseintes, Durtal, ont un estomac identique : ils sont le même homme. Et leurs âmes, qui sont une seule âme, subissent des modifications apparentes, car elles passent à travers les phases distinctes d'une même maladie d'estomac. O la langueur des jours écoulés dans la mélancolie des digestions difficiles ! lourdeurs, pesanteurs, amertumes, tristesses, douleurs !

Souffrance d'estomac et pénurie d'argent : c'est plus qu'il n'en faut pour être naturaliste : cela oblige à l'être. En effet, cette double oppression engendre dans les âmes la prédominance constante des soucis de la vie physique et de la vie matérielle. On veut s'élancer dans l'espace infini des rêves, on veut planer dans l'idéal et dans le bleu; mais on est violemment ramené sur la terre par la misère de sa destinée, alors on perd bien vite son goût pour ces ascensions sublimes qui seraient charmantes si l'on n'en dégringolait si brusquement. Huysmans subit la rudesse du sort jusqu'à être forcé de diriger un atelier de brochage, hélas! de devenir fonctionnaire, holà! et de rester célibataire. Son estomac se détériora parmi les restaurants. Oui, les parois de son estomac, dirai-je suivant ses façons, furent brûlées par le badigeon des graisses, mordues par le vernis des margarines, et son cœur lui-même se décrépit sous les bourrasques de sa pluvieuse existence. Il fut enclin à ne considérer que les vicissitudes brutales de la vie terre à terre, à tout ramener à elles. Le monde lui parut une gargote immense et nauséeuse; et les ingrédients infâmes des cuisines malpropres, empoisonnant sa vie, s'infiltrèrent jusque dans son style.

* * *

Et nul ne fut plus apte que Huysmans à peindre l'universelle vie médiocre.

Médiocrité des repas, d'abord, — essentielle médiocrité qui rend les autres plus intolérables; médiocrité des maisons et des rues, médiocrité des hommes et des femmes, médiocrité des intelligences, des cœurs, médiocrité des amours! Et les corps sont vilains et les âmes sont laides. Et l'horrible civilisation enlaidit encore l'affreuse nature. N'essayez pas d'avoir des aspirations, des désirs ambitieux ou timides, ils ne seront satisfaits ni les uns ni les autres. Toutes les forces de l'univers sont conjurées contre la pauvre créature humaine. Désirée Vatard voudrait épouser Auguste qu'elle aime et qu'elle embrasse avec candeur le soir dans l'obscurité déserte des rues ! L'impérieux destin l'en empêche. Des Esseintes cherche partout des plaisirs factices et, nulle part, ne les peut trouver. Folantin, qui est philosophe, souhaite seulement de pouvoir manger un bifteck appétissant. Mais il heurte ainsi toutes les réalités du monde, et bientôt il reconnaît qu'il n'y a pas, sur cette terre, de bifteck mangeable. Durtal, lui, demande à la religion un réconfort, mais les hommes ont ôté d'elle tout charme consolant. Que faire ?

Huysmans, des Esseintes, Folantin, Durtal sont frères. Estomacs malades, âmes délabrées, la vie leur paraît répugnante, car elle est imprégnée, tout entière, d'une ignominieuse odeur de vieilles pommes frites !

C'est ainsi que Huysmans étale son dégoût de vivre. Avec soin il enlève du naturalisme toute poésie. Et d'abord il semble attendre tout son plaisir de l'analyse de son dégoût.

Mais cette distraction ne le peut longuement contenter. La réalité lui est, de plus en plus, insupportable. Il se réfugie dans les bizarreries, les étrangetés. Il pense renouveler les odeurs, les saveurs, les senteurs, les nourritures, les sentiments, les idées, et voici Des Esseintes ! Mais il ne réussit pas dans son élaboration pénible d'un naturalisme nouveau en sa lourde fantaisie, et, blessé davantage par les aliments malsains et les hommes grossiers, il s'évade furieusement de la vie réelle, hésite follement entre les messes noires et les autres, s'élance et s'égare dans le mysticisme religieux qui, si nous en jugeons par *la Cathédrale*, ne peut être autre chose qu'une source d'ennui...

*
* *

Heureusement, Huysmans peut tromper son ennui, car il est célibataire. S'il souffre dans la vie, il souffre, solitaire. Il s'habitue à sa souffrance. Il s'en fait une compagne. Il s'amuse avec elle, se rit d'elle. Cette souffrance est constitutionnelle, elle devient méthodique, régulière, monotone. Mais la monotonie émousse les douleurs.

Certes, Huysmans déteste la vie, mais ce vieux garçon se dit qu'au fond il ne doit rien à personne, et qu'il est des hommes plus malheureux que lui. Et, tout réjoui par cette égoïste constatation, il permet à son ironie native de se déployer. Huysmans est le plus ironique des naturalistes, le plus joyeux des pessimistes.

L'ironie est nécessaire à l'homme. Seule, elle lui donne l'indépendance à l'égard des sots qui règnent sur le monde et des fripons qui le gouvernent. Par l'ironie seule, on en vient à un détachement profond des ambitions et des vanités humaines. L'ironie seule aide à supporter la vie, en enseignant à la mépriser convenablement. Huysmans fut toujours un ironiste; il l'est de plus en plus. Autrefois il contait, avec un pittoresque énorme, des aventures effroyablement tristes; c'était à mourir de rire. Maintenant, il nous affirme qu'il est devenu pieux parce que les cathédrales gothiques sont infiniment belles et parce que la religion s'impose irrésistiblement à l'esprit et au cœur, qui a produit Ruysbrœck l'Admirable et la bienheureuse Lidwine... En vérité, Huysmans sait unir la mysticité la plus effarante avec la plus rassurante mystification.

Mais il est inévitable que son prodigieux talent se transforme. Sa pension de retraite est liquidée. Il peut lire dans la bibliothèque des moines de Ligugé des livres propres. Il se nourrit sainement. Il est guéri de sa maladie d'estomac. Il est propriétaire d'une maison de campagne. Son ironie est maîtresse d'elle-même... Sans doute, il se crée une nouvelle conception du monde.

ZADIG.

LA CONQUÊTE DE MADAGASCAR

PAR LA COLONISATION

Tous ceux qui s'intéressent à la colonisation, c'est-à-dire à l'avenir des races, ont lu le rapport du général Gallieni sur la pacification, l'organisation et la colonisation de Madagascar; rapport publié et commenté par la presse, sorte de procès-verbal de l'œuvre accomplie par le représentant de la France, avec l'exposé des idées qu'il juge applicables à la continuation de la tâche qu'il a commencée.

Ce rapport est formé de deux parties principales. La première indique la situation de Madagascar au moment où le général Gallieni en a pris le gouvernement. La seconde fait connaître les dispositions prises pour obtenir la pacification et les moyens à prévoir pour en assurer le maintien.

Ces dispositions et ces moyens constituent l'organisation et la colonisation de Madagascar.

*
* *

Quelles qu'aient été les bonnes volontés antérieures, il est certain qu'au mois de septembre 1896 la situation de la grande île était lamentable.

Ceux qu'on est convenu d'appeler les « rebelles » formaient sept groupes principaux investissant Tananarive et disposant de 10000 armes à feu de divers modèles. Ces rebelles s'étaient aguerris et luttaient contre nos colonnes en véritables guérillas, attaquant et cernant nos postes à l'improviste, incendiant les villages et mettant nos soldats littéralement sur les dents.

« L'insurrection, localisée en mars et avril 1896 dans quelques régions du nord et du sud, était devenue générale et comprenait toutes les classes de la population. »

Quelles étaient les causes de cette insurrection? « La rébellion de 1896, dit le général Gallieni, a été la suite de la guerre de 1895, une deuxième phase de celle-ci. Il faut en chercher la cause générale dans l'esprit de résistance dont était animée une population plus ou moins consciente de sa nationalité contre un envahisseur dont l'autorité n'avait pas été assez solidement établie et dont les forces paraissaient insuffisantes. »

On doit prendre acte de l'impartialité de ce jugement.

En effet, « les événements dont Madagascar avait été le théâtre depuis un siècle étaient de nature à donner à la tribu hova la conscience de sa supériorité sur les autres races de l'île et même à lui inculquer cette idée qu'elle pourrait lutter avec avantage contre celle des puissances européennes qui viendrait s'installer en maîtresse dans l'île. »

Depuis le roi Andrianampoinimerina, mort en 1810, et qui, le premier, sut réaliser l'unité politique de l'Imerina; depuis l'intrusion des Anglais en 1815; depuis les guerres de conquête entreprises par Radama Ier et Ranavalo Ire, morte en 1862, et jusqu'aux traités de commerce avec la France et les autres puissances européennes, à partir de 1865, jusqu'aux conflits avec la France, en 1883-85, à la suite du refus par la cour d'Imerina d'exécuter les clauses de notre traité de 1868, les Hovas, malgré qu'ils fussent solli-

cités simultanément par l'influence française et l'influence anglaise, crurent à la possibilité d'accroître leur domination et de glorifier leur indépendance tout en bénéficiant du contact de la civilisation européenne.

On sait ce qu'il advint du traité de 1885, transaction incomplète qui laissait, d'ailleurs, l'influence concurrente de l'Angleterre s'exercer comme par le passé.

Il en fut de même du traité de 1895, qui, sous la forme du protectorat, devait nous donner toutes garanties d'influence et nous plaçait pourtant en face des Hovas dans des conditions à peu près identiques à celles de la Convention de 1885, puisque, indépendamment de l'influence anglaise qui subsistait, encourageant l'orgueil de la Cour d'Émyrne et de ses dignitaires, nous voyions se dresser contre nous des éléments jugés jusqu'alors indifférents, c'est-à-dire les populations plus ou moins assujetties aux Hovas avant le traité de 1885 ; populations qui avaient cru être libérées par ce traité, en retour des sympathies qu'elles nous avaient témoignées, et que nous avions néanmoins laissées à la discrétion de leurs dominateurs.

Ainsi, les causes de l'insurrection se résumaient dans la croyance du peuple hova en sa force, dans la présomption qu'il avait de notre faiblesse, dans les encouragements de source anglaise et dans le malentendu qu'avait suscité entre nous et des populations Sakalaves le traité de 1885.

Nous n'insisterons pas sur les prétextes.

Madagascar ayant été déclarée colonie française à la date du 6 août 1896, aucune considération traditionnelle ne nous forçait plus de subordonner à une mauvaise interprétation du protectorat certaines dispositions reconnues indispensables.

L'article 15 du traité de 1885, en signalant à la reine, pour exiger d'elle qu'elle les traitât avec bienveillance, les Sakalaves et les Antakares, impliquait de notre part l'abandon du mutuel concours qui avait jusqu'alors existé entre nous et ces populations. Celles-ci s'étaient considérées comme abandonnées par nous ; et il sembla que c'était un coup de maître de proclamer leur indépendance du pouvoir Hova en leur donnant des chefs autochtones, contrôlés par des administrateurs français.

La mesure fut, d'une manière générale, un coup d'épée dans l'eau. Les vieux réfractaires à la domination des Hovas allaient oublier leurs hostilités séculaires pour répondre à l'appel de leurs anciens persécuteurs contre l'étranger. Il est certain que l'influence des dignitaires hovas, soutenue par celle des agents anglais, eut raison des scrupules de la plupart des chefs sakalaves, qui crurent vraiment à la possibilité de chasser l'ennemi commun.

Le nouveau gouverneur général voyait, d'ailleurs, autre chose dans cette suppression de l'hégémonie hova. Son but était surtout d'essayer d'appliquer à Madagascar la politique de races, comme on l'avait appliquée avec succès au Tonkin.

Entendons-nous. Cette politique de races peut avoir une valeur momentanée. Elle n'est pas celle de l'avenir, car elle serait en contradiction avec la solution d'unité que poursuit la puissance dominante. Mais, elle peut s'appliquer temporairement à plusieurs groupes de peuples, d'origines et de mœurs différentes, groupes destinés à vivre en contact sur un sol commun. Le nivellement est l'œuvre du temps.

Donc, il fallait innover un système particulier pour les régions habitées par les Hovas et un autre système pour les territoires des peuples de races différentes.

Cette double application fut mise en pratique méthodiquement et progressivement au fur et à mesure de l'extension de nos moyens et de notre influence,

La combinaison, fort simple, consistait, en prenant Tananarive pour pivot, à transformer l'Imérina en territoire militaire, divisé tout d'abord en sept cercles, dont les commandants reçurent tous les pouvoirs administratifs, politiques et militaires.

Cette concentration des responsabilités dans les mêmes mains, sous l'autorité suprême du gouverneur général, a été la base du système de colonisation. Il est, par conséquent, facile de comprendre qu'il s'agit bien de colonisation militaire, puisque l'élément militaire avait tout à prévoir, depuis la pacification dont il prenait la responsabilité, jusqu'à l'organisation économique.

Nous ne nous occuperons que du régime des cercles au point de vue de cette organisation économique.

Le commandant d'un cercle utilise « dans la mesure du possible » l'ancienne administration indigène. En Imerina, on a respecté à cet égard l'ancienne division administrative du protectorat, c'est-à-dire qu'on a conservé la hiérarchie de la vieille administration indigène : gouverneurs principaux (anciens gouverneurs généraux), après lesquels viennent des sous-gouverneurs, ayant sous leurs ordres des gouverneurs *madinikas* (petits gouverneurs), chefs de cantons, ceux-ci divisés en quartiers ou villages qu'administrent les *supiadidys*. Mais, à côté du cercle et de son administration indigène, il y a un élément de décentralisation : c'est le secteur. « Le secteur est, par rapport au cercle, ce que celui-ci est par rapport à l'autorité centrale. Un officier de choix doit être placé à sa tête ; il est désigné par le commandant du cercle vis-à-vis duquel il est responsable de la bonne marche des affaires. Il a sous sa direction

un ou plusieurs sous-gouvernements indigènes et doit jouir de la plus large initiative. C'est un commandant de cercle au petit pied. Le secteur peut être de même divisé en sous-secteurs. »

Le général Gallieni n'hésite pas à dire que cette organisation en cercles et secteurs, dont il avait déjà pris l'initiative au Soudan (1887-88) et au Tonkin (1893 à 95), où elle avait donné les meilleurs résultats, a décidé de la pacification du plateau central.

Plus tard, et toujours dans le but de décentraliser l'action du pouvoir central, plusieurs cercles furent groupés sous un même commandement et réunis en territoires militaires.

« Cette création, dit le général, non seulement facilitait la tâche du commandant en chef et de ses auxiliaires, en diminuant le nombre des subordonnés auxquels il fallait envoyer des ordres et des instructions, mais encore elle avait le grand avantage de mieux coordonner vers le but à atteindre les efforts de plusieurs cercles. »

Il ajoute : «... Elle ne diminue pas les attributions du commandant de cercle, et le commandant de territoire doit s'astreindre à ne pas affaiblir l'initiative de ses subordonnés ; c'est une question de tact et de doigté. »

Voilà pourtant une question qui peut très bien échapper un jour aux hommes les plus intelligents. Il suffira qu'il y ait divergences d'opinions ; et ces divergences sont à prévoir dès l'instant où le commandant du cercle conserve son initiative à côté de celle du commandant du territoire militaire. Or, l'initiative des uns et des autres repose, en somme, sur des instructions données par le général Gallieni et à l'exécution desquelles il tenait, comme le fait sans doute son successeur. Mais rien ne permet d'affirmer que ces instructions seront indéfiniment sanctionnées par tous les gouverneurs.

Tant qu'il s'est agi surtout de prévoir la pacification, et tel a été le but de l'organisation en cercles et en territoires militaires, le système devait, en effet, être excellent ; d'autant plus qu'il créait, en les subordonnant les unes aux autres, des responsabilités passives et incapables de se troubler réciproquement, maintenues qu'elles étaient et qu'elles sont encore par l'obéissance à une responsabilité militaire.

Mais, lorsqu'il n'y aura plus à craindre les résistances et lorsque les expériences économiques se feront et devront se faire à l'exclusion de l'autorité militaire, à quel rôle seront réduites les responsabilités d'hier et d'aujourd'hui ? Évidemment, elles incomberont à des fonctionnaires civils. Laissera-t-on subsister la division en cercles ? Ce sera peut-être toujours la même chose sous une dénomination différente. Mais de qui relèveront ces fonctionnaires ? Ce ne sera pas de commandants militaires. Ce sera directement du gouvernement central.

Il faut donc considérer dès à présent que le système innové par le général Gallieni, susceptible d'être conservé dans une certaine partie de Madagascar, devra fatalement disparaître dans l'Imerina, où il sera remplacé par un autre système, dont les facteurs ne seront plus des militaires et ne seront pas assujettis à l'esprit professionnel qui fait des initiateurs d'aujourd'hui des interprètes rigoureux de la pensée du chef, des manœuvriers scrupuleux inspirés par ses ordres.

Au nombre des instructions données par le général Gallieni, il en est de particulièrement saisissantes, si l'on observe qu'un militaire, disposant du pouvoir central absolu, était seul en état d'en assurer l'exécution.

« L'emploi des colonnes, dit le général Gallieni (1), a été trop souvent synonyme de destruction systématique des villages et des ressources de l'ennemi, parce qu'on assimile la guerre coloniale à la guerre d'Europe, dans laquelle le but à atteindre réside dans la ruine des forces principales de l'adversaire (2). Aux colonies, il faut ménager le pays et ses habitants puisque celui-là est destiné à recevoir nos entreprises de colonisation future et que ceux-ci seront nos principaux agents et collaborateurs pour mener à bien ces entreprises. Chaque fois que les incidents de guerre obligent l'un de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin, la soumission des habitants obtenue, sera de reconstruire le village, d'y créer immédiatement un marché et d'y établir une école. Il doit donc éviter avec le plus grand soin toute destruction inutile. »

Voilà le plus bel axiome de morale colonisatrice qui ait été formulé par un soldat depuis que les peuples font de la colonisation. Il s'inspire des maximes de Bugeaud ; plus encore du Saint-Simonien Enfantin qui, en 1845, déclarant que la colonisation de l'Algérie devait différer de toutes les colonisations précédentes, écrivait : « Il faut que nos actes inévitables de destruction soient accompagnés de puissantes tentatives de production. » Et il recommandait l'organisation de la population indigène, sans préjudice, d'ailleurs, de l'émigration.

Le général Gallieni insiste sur la question de l'incendie des villages. Il a évidemment présent à la mémoire l'effroyable tableau des ruines accumulées au Soudan Nigérien par ce procédé.

(1) Instructions d'ordre militaire aux commandants de cercles.

(2) Les vœux exprimés et accueillis au Congrès de la Haye permettent de faire des réserves pour l'avenir, tout au moins quant à cette « destruction systématique des villages » dans les guerres d'Europe (L. S. D.).

« Il résulte, dit-il (1), de l'examen des rapports établis par les commandants de cercle, de poste ou de reconnaissance, qu'il a été fait un usage souvent excessif et injustifié des incendies de villages comme moyen de répression à l'égard de leurs habitants.

« Le général commandant supérieur des troupes et des territoires militaires invite MM. les commandants de cercle à donner des ordres formels pour mettre fin à de tels procédés qui ruinent inutilement le pays et ne peuvent qu'accroître le nombre de ceux qui vont rejoindre les bandes rebelles. »

En ce qui concerne l'application des deux politiques différentes aux deux groupes de populations, l'expérience en fut tentée immédiatement. Il était juste de pressentir que le malentendu suscité entre nous et les Sakalaves et entretenu par l'influence hova serait dissipé au fur et à mesure de la pacification. Il fut donc recommandé aux commandants de cercles de se laisser toujours guider par deux principes : la politique de races et la destruction de l'hégémonie hova.

Rompre l'hégémonie du vieux parti national hova, c'était détruire l'influence sourde et néfaste que les classes dirigeantes continuaient à exercer contre nous parmi les Sakalaves autant que parmi les Hovas.

On ne peut pas dire que les mesures prises à l'égard des grands personnages de l'Émyrne aient affecté un caractère de hâte et de brutalité. C'est, au contraire, avec le plus absolu abandon qu'on essaya d'abord d'obtenir leur concours et de s'en faire des alliés.

Ce n'est que devant l'hostilité flagrante et combinée des nobles et de la reine qu'on prit les décisions radicales qui supprimèrent à la fois la royauté (26 février 1896) et la féodalité hova (2).

L'affranchissement des esclaves amena un changement considérable dans l'état économique et social de Madagascar. Des dispositions, fermement arrêtées par le gouvernement de la métropole, avaient déjà été appliquées par M. Laroche. Elles avaient entamé l'esclavage, mais ne l'avaient pas supprimé. La décision du 27 septembre 1896 porta un coup définitif aux propriétaires. « La fortune mobilière malgache, surtout en pays hova, et l'organisation du travail agricole reposaient en grande partie sur l'institution de l'esclavage. On comptait au moins 300 000 esclaves en Imerina, 100 000 dans le Betsileo, 100 000 dans les autres provinces soumises aux Hovas. Évalués au taux légal, ils représentaient un capital de 75 millions de francs. On comptait parmi eux à peu près 125 000 travailleurs valides. »

L'ordre du 20 mai 1896, supprimant la perception des taxes à laquelle donnaient lieu officiellement jusqu'alors les transactions portant sur les esclaves, avait été la mesure initiale contre l'esclavage. En même temps, on interdisait la vente sur les principaux marchés de l'Imerina.

Un autre ordre, du 20 août, inspiré de la loi malgache du 6 juillet 1878, avait défendu de séparer de leurs parents les enfants de moins de 15 ans, sous peine de confiscation des biens.

Ces dispositions, nous le répétons, n'avaient fait qu'entamer la question. L'insurrection, d'ailleurs, en déclarait l'inanité. Et, puisque cette insurrection entraînait un changement radical des choses, c'était un acte de logique autant que de courage de proclamer la libération en bloc des esclaves, sauf à prévoir pour y remédier les conséquences peut-être redoutables de cette mesure.

Or, les esclaves furent, sur l'heure même de leur affranchissement, classés par groupes de mille, cinq cents et cent, sous des chefs de leur caste. On organisa leur état civil « en permettant l'inscription rétroactive des mariages et naissances que, jusque-là, les esclaves ne pouvaient faire enregistrer (1).

« On les exhorta, pour prévenir l'abandon des travaux agricoles, à rester autant que possible au service de leurs anciens maîtres, si ceux-ci consentaient à les engager dans des conditions convenables. En fait, c'est à ce dernier parti que s'arrêtèrent presque tous les affranchis, qui continuèrent à vivre comme par le passé sur les petites exploitations que presque tous les maîtres leur avaient permis de se constituer sur leurs propres domaines. Ils se bornèrent à réclamer une rémunération des services qu'ils rendaient autrefois gratuitement en échange de cette tolérance. D'un autre côté, devenus hommes libres, ils avaient droit comme ceux-ci à la jouissance des terrains de culture communaux dont chaque village de l'Imerina est abondamment pourvu. Ils y trouvaient facilement les emplacements nécessaires à la création de champs, de nouvelles rizières ou de cultures secondaires. En résumé, par une évolution paisible, les esclaves agriculteurs prirent place sans secousse dans la catégorie des salariés, des métayers ou des petits propriétaires journaliers. Ceux d'entre eux qui se livraient aux transports et au commerce continuèrent leur genre d'existence. Les engagements dans la milice, dans les régiments de tirailleurs en formation fournirent aussi à bon nombre d'affranchis une occasion de s'employer.

« Enfin, on aurait pu redouter qu'une certaine partie des libérés, les vieillards et infirmes, les enfants en bas âge, ne fussent brusquement privés des res-

(1) Circulaire du 22 octobre 1896.

(2) Arrêté du 17 avril 1897, supprimant les droits et privilèges des seigneurs féodaux.

(1) Arrêté du 5 août 1896.

sources que leur constituait la libéralité de leurs anciens maîtres. Mais, de tout temps, les familles hovas aisées avaient mis une sorte de point d'honneur à ne pas délaisser leurs serviteurs impotents.

« Ce sentiment subsista après l'abolition de l'esclavage. Si, sur le premier moment, quelques maîtres renièrent les obligations que leur imposait la tradition, ces exceptions furent rares. »

Ce tableau, emprunté au rapport du général Gallieni, méritait d'être cité en entier. Il restera une des plus belles pages de l'histoire de Madagascar.

Il résume, en tout cas, une curieuse leçon de choses.

Cela vaut-il la peine de répondre à ceux qui ont prétendu que l'affranchissement des esclaves à Madagascar a eu pour mobile le désir de les voir se soulever contre les Hovas? L'allégation est absurde.

Les esclaves ont simplement compris qu'on leur donnait l'égalité devant la justice. L'application progressive de la loi française a sanctionné cette interprétation. Les anciens esclaves ont désormais conscience de leur valeur économique et sociale.

A cette mise en actions d'intelligences jusqu'alors asservies sont venues s'ajouter des créations intéressantes et suggestives, comme la fondation de l'École Le Myre de Vilers (2 janvier 1897), où sont pris les candidats aux fonctions officielles; comme la création de l'École professionnelle (17 déc. 1896), où sont formés des ouvriers d'art; comme la fondation de l'École de médecine indigène (11 déc. 1896), avec son annexe, l'hôpital malgache, où, sous la direction de professeurs français, de jeunes indigènes s'initient à la science médicale et se préparent peut-être à fournir des contingents curieux à une thérapeutique coloniale en enfance.

Depuis que la justice criminelle (15 oct. 96) et la justice civile (9 nov.) ont été organisées dans les territoires militaires, l'arbitraire a fait place à l'impartialité ; les chefs sont frappés comme les administrés.

Des comices agricoles, où sont données des récompenses, ont été institués pour l'encouragement de l'agriculture. Le respect des droits de propriété des indigènes est garanti par une loi foncière du 9 mars 1896, qui stipule qu'ils conservent à titre définitif la propriété des terrains cultivés ou couverts de constructions par leurs soins.

Toutes ces dispositions, prises antérieurement à l'arrivée du général Gallieni ou celles introduites par lui-même, ont été autant de moyens féconds à l'appui de la pacification.

Mais, à côté de ces bienfaits, appréciés par une grande partie de la population intelligente et orgueilleuse des Hovas, subsistait une influence dont les effets ne sont pas encore dissipés, qui est celle exercée de longue date par les missions protestantes anglaises.

On est suffisamment édifié dans le monde colonial sur le rôle de ces missions pour qu'il soit inutile d'y insister. On doit se borner à rappeler qu'elles doivent être considérées beaucoup moins au point de vue religieux qu'à celui de la politique.

Le Malgache est profondément indifférent aux questions religieuses, et, s'il pratique, à la longue, et par habitude, c'est à la condition de mêler au culte auquel on l'a initié des manifestations absolument étrangères, empruntées à ses vieilles croyances. Il a cela de commun avec les noirs d'Afrique.

Aussi le rôle des missions protestantes anglaises a-t-il consisté à ne pratiquer l'enseignement religieux que comme un moyen de propagande politique. A défaut de succès d'église bien authentiques, le missionnaire anglais, courtier national, a du moins anglomanisé bien des individus et des choses.

Sevin-Desplaces.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

La légende de Roland en France.

L'ENFANT, L'ADOLESCENT, LE FIANCÉ

Après avoir goûté la traduction très réussie de notre épopée nationale par M. Joseph Fabre, le lecteur de la *Revue Bleue* aura été charmé une seconde fois par le travail que M. V. Dufauret y a consacré aux destinées de Roland dans la poésie légendaire de l'Allemagne (1).

Et la France? elle n'est pas restée stérile. Il eût été tout à fait contraire à la nature de l'imagination populaire pendant le moyen âge que la contrée d'origine pût limiter son champ à raconter quelques semaines décisives dans la vie du héros. D'où venait ce héros national? Comment s'est-il formé et révélé? Comment a-t-il connu Olivier? Où a-t-il rencontré et aimé Alde? Plusieurs chansons de geste vont nous le révéler. Dans l'impossibilité de rappeler ici tout ce qui a été écrit ou chanté sur ce qu'on appelait au moyen âge les « Enfances Roland » avec une signification très étendue, nous en présenterons les principaux traits, qui seront empruntés spécialement à la légende d'*Aspremont* et à celle de *Girart de Viane*, ainsi qu'à la *Nouvelle Bibliothèque bleue* (2).

L'Enfant. — Charlemagne entra dans une grande

(1) Livraison du 23 septembre 1899.

(2) Neuf fascicules in-12, avec illustrations. Petithenry, éditeur. Paris, 1893-1894.

colère en apprenant que sa sœur Gillie avait épousé secrètement un seigneur de sa suite, appelé Milon. Pour échapper à l'empereur, qui était parfois très violent, Milon et Gillie prirent la fuite. Réfugiés en Italie, ils y vécurent misérablement pendant une année entière et au delà. Milon y faisait le métier de bûcheron. Il leur naquit un garçon qui reçut au baptême le nom de Roland, qui fut élevé en grande pauvreté et n'en prospéra pas moins : il était si fort qu'il ne voulait pas se laisser emmailloter. Or sa mère eut une vision : « Par cet enfant, dit la sœur de Charlemagne à Milon, nous retournerons dans notre pays : plus que tout autre, il sera brave. »

Or, quelques années après, il arriva que Charlemagne, retournant en France après une expédition contre les Sarrasins, s'arrêta une quinzaine de jours dans la contrée où sa sœur aînée vivait si misérablement. Là, le grand empereur fit publier par un ban que tous les gens qui viendraient visiter sa cour, y trouveraient bon accueil et table ouverte. Rolandin, comme on l'appelait familièrement, y accourt avec une trentaine de garçons de son âge. Il entre le premier : nul n'eût osé passer devant lui. Il voit une grande table servie : il s'y installe sans façon et se met à manger. Il n'avait jamais été à pareille fête chez ses pauvres parents. Aussi, dit le rhapsode, jamais lévrier ni braque n'avait absorbé autant. L'empereur s'en amusait beaucoup.

Après qu'il fut bien repu, Rolandin entasse une provision de pain et de viande dans le pan de son vêtement. — « Est-ce que tu n'as pas assez bu et mangé ? » lui dit Charlemagne. — « Je prends tout cela, dit l'enfant, pour le porter à mon père et à ma mère. » L'empereur fait apporter un grand sac que le maître de l'hôtel remplit de nourriture. « Beau fils, lui dit Charlemagne, portez cela à vos parents et je vous invite encore à venir demain. » Puis, il ordonne à ses gens de le suivre.

Roland part ; il se met à courir. Il bouscule grands et petits : il n'avait pas parcouru deux arpents que ceux qui le suivaient l'ont perdu de vue. « Hélas ! dit l'empereur, je ne verrai pas demain le petit garçon boire et manger peu ou beaucoup. »

A l'arrivée de l'enfant, sa mère devint pensive. « Le seigneur si grand, si beau, si noble, c'est mon frère : Rolandin, n'y allez plus. » — « Je ferai votre commandement », dit Roland ; mais il y retourne le lendemain. Son apparition met la cour en joie : on l'avait attendu pour commencer le repas. Alors le duc Nayme dit à l'empereur : « Voyez donc comme il est beau ! A le regarder, on devine que, si Dieu lui prête vie, il aura, avant de prendre fin, désolé le pays des payens et des Sarrasins. Ne voyez-vous pas comme il tient les yeux fixés ! Et, quand il lève la tête, il semble un lion, ou un dragon marin, ou un faucon sauvage. » — « Assez parlé, dit Charlemagne. Nous allons le faire suivre à cheval et, cette fois, il ne nous échappera pas. »

« Ne pleurez pas, ma mère, dit Roland en arrivant dans la pauvre chaumière. Voici un bon chapon et du pain blanc, non de celui que nous mangeons, qui est bien noir comme du charbon. » Sur ce, arrive le duc Nayme, qui a suivi au galop. Il reconnaît les parents et les amène à l'empereur qui, après un accès d'étonnement et de colère, leur pardonne. « Roland, dit-il, sera le faucon de la chrétienté. »

Et Rolandin ? pendant ces effusions, il regardait du côté de la salle à manger pour voir si la table était déjà servie.

L'Adolescent. — Agolant a défié Charlemagne, qui réunit une armée pour répondre au défi de l'insolent Sarrasin.

Roland était devenu haut de taille et très vigoureux : il était alors âgé de seize ans. Connaissant l'humeur batailleuse de son neveu, l'empereur le fit enfermer dans la forteresse de Laon avec quatre garçons de son âge. Un jour, les jeunes gars entendent le hennissement des chevaux, l'éclat des clairons : ils n'y tiennent plus. « Gentil portier, disent-ils à leur gardien, laisse-nous aller voir défiler nos gens. » — « Finissez, enjôleurs, leur répond-il ; vous ne sortirez pas ; allez vous ébattre sous le verger. » — « Voilà de quoi devenir enragés, dit Roland, Charlemagne va faire la guerre aux mécréants. Faut-il que nous restions à faire le pied de grue dans cette forteresse ? » Et ils se concertent pour en sortir bientôt ; ils s'arment de bâtons. Le lendemain, sur un nouveau refus du gardien, ils se jettent sur lui à coups de poing et de bâton. Le pauvre gardien reste sur place, étendu, tout vermoulu. Et les jeunes gars s'échappent par la porte.

Les voilà en pleine campagne, mais à pied. « Irons-nous donc à pied comme des valets d'armée ? » dit Roland. Or, voici que cinq gros Bretons passent par là, montés sur de bons chevaux. Roland, d'un coup de bâton sur la tête, étourdit un des bretons qui roule à terre. Chacun de ses compagnons en fait autant : les voilà montés.

L'armée française était en marche ; elle se heurte aux Sarrasins en Aspremont. Le fils d'Agolant, armé de Durandal et monté sur Vaillantif, attaque Charlemagne qui était déjà vieux, et le fait rouler à terre ; mais Roland survient ; il tue le Sarrasin ; il s'empare de Durandal et de Vaillantif. Son oncle l'arme chevalier.

Le Fiancé. — A quelque temps de là, le puissant seigneur Girart de Vienne s'est révolté contre l'empereur : il s'enferme dans sa bonne forteresse sur le

Rhône, emmenant son neveu Olivier et sa nièce Alde. Charlemagne vient l'y assiéger avec son neveu Roland.

Or, à un certain jour, une jeune fille apparaît sur le rempart des assiégés. Ses yeux sont d'un bleu clair; elle a la peau blanche, comme fleur en été. Pendant l'assaut, elle saisit une pierre; elle la jette sur le casque d'un Gascon qui roule à terre. Roland l'a vue ; il s'écrie à haute voix : « De ce côté-ci, la ville ne sera jamais prise. Contre les dames, moi, je ne ferai pas l'assaut. Qui êtes-vous, noble demoiselle ? Je ne le demande pas par mauvaise intention. » — « Les gens qui m'ont nourrie m'appellent Alde, nièce de Girart de Vienne et sœur d'Olivier. Je n'ai pas eu de maître et seigneur en toute ma vie. » Roland reprend plus bas : « Il me pèse que vous ne m'apparteniez pas; mais cela arrivera, si Dieu m'y aide. » Alde reprend : « Dites-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes et de quelle parenté? Cette épée vous sied bien. Vous avez aujourd'hui fait bien du mal à nos gens. Vous semblez fier par-dessus tous les autres. Or, je crois bien que votre fiancée doit être de très grande beauté. » Roland a ri : « Il n'y en a pas d'aussi belle dans la chrétienté. Mes pairs et mes amis m'appellent Roland. »

Charlemagne les a vus. Par plaisanterie, il dit à son neveu : « Quelle discussion aviez-vous donc avec cette jeune fille ? Si vous avez quelque grief contre elle, pardonnez-lui par égard pour moi. » Roland l'a entendu ; tout le sang lui frémit par honte de son oncle.

Le siège, cependant, traînait. Il fut convenu de le terminer par un combat singulier dans une île du Rhône. Les champions étaient Roland et Olivier.

Roland et Olivier se rencontrent seuls dans l'île. Suivant l'usage en vigueur au moyen âge, chacun affirme d'abord son bon droit. Ils se contredisent. Alors, chacun, toujours suivant la coutume, avertit l'autre de se tenir en garde et qu'il va l'attaquer.

Je renonce à analyser les péripéties du combat. C'est assurément l'un des plus grandioses morceaux de notre épopée, moins encore par l'intérêt du récit que par l'éclat des sentiments chevaleresques. Mentionnons seulement quelques détails caractéristiques (1).

Pendant la lutte, l'épée d'Olivier se brise, jusqu'à la garde. La nouvelle en arrive dans Vienne. Alde est bien désolée. « Olivier, frère, quelle pesante destinée ! Si je vous perds, c'est que Dieu m'aura oubliée. Sainte Marie, ma Dame, lequel meurt, je serai affolée. Je ne serai jamais la femme de Roland. Séparez-les, ô Reine couronnée ! » Les Français mêmes sont affligés pour Olivier. Charlemagne aussi pleure en cachette sous ses fourrures de martre.

Olivier a telle douleur que, pour peu, il deviendrait fou; mais il ne veut pas reculer. Sans arme, il se précipite pour saisir son adversaire. Roland l'arrête : « Sire Olivier, je suis neveu du roi du royaume de France. Si j'allais te frapper, il me serait reproché à jamais que j'aie occis un homme désarmé. Fais chercher une autre épée tôt et à ta volonté et en même temps une bouteille de vin, car j'ai grand'-soif. » Le marinier part et apporte la célèbre épée Hauteclaire.

Roland s'était étendu sur l'herbe. Olivier se met sur un genou devant lui et lui présente la coupe. L'écuyer, qui avait apporté l'épée, veut profiter de cette position pour couper la tête de Roland. Olivier, d'un coup de poing, fait rouler à terre le malencontreux écuyer.

Le combat est repris : il n'eût pas fini avant que l'un des chevaliers pérît, si Dieu n'y eût mis fin. Une nuée les sépare ; un ange apparaît. « L'honneur est assuré, leur dit-il; gardez que le combat soit repris, car le Seigneur Dieu le défend. Que votre force aille se signaler en Espagne contre les mécréants. » Aussitôt, les deux chevaliers s'entre-baisent de bon cœur; assis côte à côte sur l'herbe verte, ils se jurent leur foi qu'ils seront compagnons pendant toute leur vie. Et ainsi furent-ils; mais, hélas! pour bien peu de temps!

Alde est alors fiancée à Roland en présence de Charlemagne ; mais aussitôt arrivent des messagers qui annoncent que les Sarrasins de Marsile ont envahi le midi de la France, qu'ils le mettent à feu et à sang. Roland confie son anneau à Alde, qui lui a donné une bannière blanche. Les Français partent pour l'Espagne... mais nous voici arrivés à la « chanson de Roland », dont la chanson de *Girart de Viane* est le magnifique prélude :

> Lui est venue Alde, une belle dame,
> Et dit : « Où est Roland, le capitaine,
> « Qui me jura de prendre pour sa paire? »
> Charles en a et douleur et pesance,
> Pleure des yeux, tire sa barbe blanche :
> « Sœur, chère amie, d'homme mort me demandes.
> « T'en donnerai un bien meilleur échange :
> « Et c'est Louis ; mieux dire je ne sais :
> « Il est mon fils et il tiendra mes marches. »
> Alde répond : « Ces mots me sont étranges !
> « Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges,
> « Après Roland que je reste vivante. »
> Perd la couleur, tombe aux pieds du roi Charles.
> Soudain est morte (1) ...

A. D'AVRIL.

(1) Un poète illustre a chanté le combat de l'île du Rhône dans la *Légende des Siècles*. Malheureusement ne connaissait-il la chanson de Girart de Viane que par une traduction plus que médiocre. Dans le fascicule intitulé *Les Enfances Roland* (*de la Nouvelle Bibliothèque bleue*) le texte de Victor Hugo a été inséré en entier et comparé au récit du vieux trouvère.

(1) *Classiques pour tous* : La Chanson de Roland, avec un Essai sur les chansons de geste, petit in-12, 5e édition ; Sanard et Derangeon, 1895.

THÉATRES

Opéra : *Lancelot*, drame lyrique en quatre actes et six tableaux, de MM. L. Gallet et Ed. Blau, musique de M. Victorin Joncières.

Je souhaiterais qu'un amateur éclairé et généreux fît réunir en volume les « scènes d'amour » perpétrées depuis vingt-cinq ans par les librettistes professionnels. Comme ils ont entendu raconter, ces hommes, que la musique est du sentiment, c'est à ces scènes qu'ils se sont principalement appliqués : c'est là, si l'on peut dire, que leur manière a donné son maximum de rendement. Et j'espère, et je crois qu'à cette lecture les musiciens seraient saisis d'effroi et d'horreur : d'horreur en considérant, d'ensemble, tout ce que leurs devanciers ou eux-mêmes ont dû illustrer de musique ; d'effroi en songeant aux chutes sans nombre de leurs ouvrages futurs, si ces messieurs du livret ne changent pas leurs procédés. Et, comme *Lancelot* contient naturellement une scène d'amour, commençons par elle. Je résume la situation en quelques mots.

Deux chevaliers postulent l'honneur de s'asseoir à la « Table Ronde », aux côtés du roi Arthus : Alain comte de Dinan, et Markoël. Lancelot, fleur de la chevalerie, après avoir entendu les candidats, doit désigner le plus digne. Mais Lancelot est l'amant de la reine Guinèvre, femme d'Artus ; Markoël les a surpris tous deux dans la forêt de Brocélyande, et il menace Lancelot de les dénoncer s'il n'est pas choisi comme chevalier de la Table Ronde.

Lancelot hésite une minute, mais sa loyauté l'emporte : Alain est le plus digne, c'est lui qu'il choisit... Peut-être penserez-vous que Lancelot se donne ici une posture avantageuse aux dépens de Guinèvre, qui, en définitive, risque plus que lui ; c'est qu'il se pourrait que la chevalerie, inventée par les hommes, n'ait été chevaleresque qu'en ce qui touchait les « chevaliers », et que Lancelot, placé entre deux devoirs, ait choisi le plus « masculin », si l'on peut ainsi dire. Au surplus, n'analysons pas plus avant les sentiments de ce ténor : et reprenons. — Pendant que Lancelot apprend que son secret est découvert par Markoël, Guinèvre, de son côté, croit savoir que Lancelot doit épouser Élaine, fille du comte Alain. De sorte que lorsque Lancelot s'approche de la reine pour lui demander une entrevue, celle-ci s'apprêtait à en exiger une de son « chevalier ». Et cette complication, parfaitement inutile en soi, est mauvaise au point de vue musical, car elle a pour effet d'introduire des éléments faux dans un sentiment vrai ; en d'autres termes : ou la jalousie de Guinèvre sera apaisée d'un mot, et c'était inutile de l'introduire : ou elle sera développée, et la fausseté nous choquera, d'une situation qu'un seul mot aurait éclaircie. Quoi qu'il en soit, connaissant les sentiments mis en jeu, vous pouvez en déduire logiquement le schéma de la scène entre Guinèvre et Lancelot.

La Reine éclatera d'abord en reproches. D'un mot Lancelot l'apaisera. Puis il dira ses craintes, que Markoël a surpris leur secret, qu'il menace de tout dire au Roi, et que jusqu'au jour où le misérable aura été mis dans l'impossibilité de nuire, il ne faut se voir qu'avec mille précautions. La scène, du reste devra forcément être très rapide, toute en explications ; car Lancelot a laissé Markoël près d'Artus, et le traître aura sans doute parlé. — Considérez maintenant la scène écrite par Gallet et M. Blau. Elle est précisément le contraire de celle-ci. Les premières répliques sont tellement obligées qu'on n'a pu les supprimer ; mais les librettistes se sont arrangés pour qu'elles perdissent toute importance.

Lancelot entre : « Nous sommes trahis : il ne faut plus nous voir de quelques jours... » — Guinèvre : « Jusqu'au jour où vous aurez épousé Élaine?... » Protestations de Lancelot. La reine est convaincue. Et alors, alors seulement, commence la scène, scène dont la fausseté et la maladresse sont véritablement offensantes. Guinèvre se livre à des effusions lyriques ; elle chante l'amour, l'amour tendre, l'amour passionné, et la douce nature, complice des amants... Toutes les banalités amoureuses passent ici, choses excellentes en elles-mêmes, mais qui n'ont rien qui s'applique particulièrement aux personnages, et qui sont contradictoires avec la situation. Écrasé sous ce flot de lyrisme, Lancelot ose à peine l'interrompre ; une seule fois il se hasarde à reparler des précautions nécessaires. Mais Guinèvre lui fait cette réponse : « La précaution la meilleure est la forêt de Brocélyande... » (précisément le lieu où Markoël les a surpris !). Et Lancelot, converti, finit par joindre sa voix à celle de Guinèvre : « Aimons-nous !... Aimons-nous !... »

Que cette scène soit maladroite et mauvaise, nous en prendrions notre parti. Nous en avons vu, et nous en verrons, hélas ! bien d'autres ! Elle est pire, malheureusement : et, placée comme elle l'est, au début de l'ouvrage, elle a pour effet de nous renseigner une fois pour toutes sur l'inanité des personnages. Ils peuvent, désormais, faire ce qu'ils voudront ; nous ne leur prêterons plus qu'une attention distraite. Et, sans doute, nous ne nous intéressons guère davantage à ce que font Pamina, Euryanthe ou Obéron. Mais, sans que je veuille comparer M. Joncières à Weber et à Mozart, les temps sont changés. M. Bruneau disait très justement qu'il faut aujourd'hui, bon gré mal gré, *faire la musique de la*

pièce. Et comment faire la musique d'une pièce qui n'existe pas ? La scène que je viens de raconter est l'une de celles où M. Joncières a été le plus heureusement inspiré ; certaine phrase de Guinèvre (*Aimez-vous!...*) est d'une grâce achevée. Mais pouvons-nous l'écouter avec plaisir, si, pendant que Guinèvre chante, nous pensons qu'elle est d'une sottise qui dépasse la permission, si nous sentons qu'Artus est là qui la guette, si nous ne pouvons pas ne pas nous dire qu'elle fait tout juste le contraire de ce qu'elle devrait faire.

Mais voilà! les librettistes, après avoir pâli sur Wagner, en ont retiré ceci que la musique est le sentiment. Alors ils donnent du sentiment, comme une corneille abat des noix. Du moment que la musique a de quoi se développer, c'est tout ce qu'il faut ; elle fera d'ailleurs passer le reste!... Eh bien, c'est là l'erreur fondamentale contre laquelle, au risque de rabâcher, il ne faut pas cesser de protester. La musique, — la musique de théâtre, — ne fait plus rien passer du tout. Jamais un ouvrage, un ouvrage nouveau, quelle que soit d'ailleurs sa valeur musicale, ne pourra réussir si le livret n'est pas bon. On ne demande pas qu'il soit un miracle de poésie et de profondeur; on demande seulement qu'il soit musical, et qu'il n'offense pas trop le sens commun... Ce qui complique cette question si simple, c'est qu'en même temps que l'incapacité des librettistes, nous rencontrons l'amour-propre du musicien. Lui aussi, lui surtout, est convaincu que la musique fait tout passer. Cela pouvait être vrai jadis, et encore quand il s'agissait de Beethoven, de Mozart, ou de Weber. Cela n'est plus vrai aujourd'hui. Répétons-le encore. Répétons-le toujours!

Voulez-vous, maintenant, examiner la forme même d'une scène comme celle que nous venons d'analyser? Ce sera encore plus surprenant!... La qualité essentielle d'un livret est la concision et la plénitude. Il faut dire le plus de choses possible avec le moins de mots; la musique est là, précisément, pour augmenter la force de ces mots et pour en développer la signification. Or, les librettistes, naturellement, en sont encore au « style noble » ; ils rougiraient de dire simplement une chose simple ; on est littérateur, grâce au ciel ! Par exemple, Guinèvre, s'adressant à Lancelot, veut exprimer ceci : « Que ce soit par un charme ou autrement, je t'aime passionnément ; plutôt que de te perdre, j'accepterais la honte et la mort. » Écoutez maintenant les poètes. C'est Guinèvre qui parle :

... Chevalier au cœur loyal et pur,
A votre tour écoutez votre Reine:
On prétend qu'une fée en son palais d'azur,
A bercé doucement ton enfance captive.
Protectrice invisible et toujours attentive,
C'est elle, sûrement, qui d'un philtre d'amour
Égarant ma raison t'a livré mon cœur !
C'est elle, sûrement, qui t'a livré mon cœur !
Mais, magique pouvoir ou mortelle faiblesse,
L'amour qui me tient est plus fort que l'honneur,
Oui, que l'honneur et que le remords.
Et plutôt que te voir renier ma tendresse,
J'accepterais la honte et braverais la mort !

Sans doute, il est toujours fâcheux d'employer tant de mots pour dire si peu de choses. Mais combien cela est plus lamentable encore quand il faut que la musique traduise tous ces mots ! Imaginez un musicien, fût-il débordant de génie, devant ces phrases amoncelées. Ou bien il négligera le sens vague de ce verbiage, et il écrira sur ces phrases une belle mélodie tout indépendante de ce qu'elles expriment ; et de cela, le public ne veut plus au théâtre. Ou bien il cherchera, comme l'a fait M. Joncières, à donner quelque accent aux mots essentiels, et le reste ne pourra être que du remplissage ; or ce reste c'est les neuf dixièmes, et c'est beaucoup. Voudra-t-il, au contraire, rendre à peu près tout ce qui est évoqué par les mots, c'est-à-dire, fée, philtre, amour magie, remords, honneur, mort..., il produira une chose informe, dont l'incohérence sera le moindre défaut, et qui, par-dessus le marché, ne traduira nullement la pensée de Guinèvre !

...Mais à quoi bon prolonger une critique déjà inutile, j'en ai peur ? Qu'importent, hélas ! les qualités d'un enfant qui n'est pas viable ? La jument de Roland les avait toutes, sauf une ; et je crois bien que c'est la même qui manque à *Lancelot*. On ne peut, en pareil cas, que faire ce que j'ai tenté : constater la chute et en chercher les causes. Elles sont trop visibles. Ce qui ne veut pas dire qu'on se décidera à les voir. — *Lancelot* est, du reste, convenablement monté. M[lle] Delna continue à manquer de ce je ne sais quoi qui lui fait défaut pour être parfaite. M. Renaud parvient, à force de talent, à donner quelque apparence de vie au personnage incertain d'Artus.

***

Je ne puis, malheureusement, que signaler l'aimable succès de *Martin et Martine* au Théâtre-Lyrique. — Je veux au moins annoncer le *Théâtre* de M. Paul Hervieu. Vous y relirez les pièces dont je continue à penser tout le bien que j'en ai dit ici même. — Je signale, et c'est assez, le troisième volume de l'*Art au Théâtre*, de M. Catulle Mendès. Et, pour finir, je recommande à nos lecteurs une fort charmante pièce en vers de MM. Louis Fouché et Horace de Châtillon, *Liddy*, qui eut un joli succès le printemps dernier à la Bodinière.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'Ennemie des rêves, par Camille Mauclair (Ollendorff).

Dans la foule des livres qui paraissent, il faut distinguer précieusement ceux qui contiennent une idée et ne sont pas seulement de vaine écriture en pure perte. Camille Mauclair est du petit nombre des écrivains intelligents. Il a, depuis longtemps déjà, entrepris une campagne hardie et généreuse contre les excès de l'intellectualité. Son *Soleil des Morts* peignait déjà le monde haïssable des décadents-anarchistes, pauvres êtres déséquilibrés en qui l'imagination surchauffée a tué également le cœur et la raison. C'est la lutte du cœur, du simple amour, de l'apaisante passion contre le rêve mauvais, qu'il représente tragiquement dans son œuvre nouvelle. Maxime Hersent, imbu de littérature, a fait vœu de sortir de l'analyse stérile et des mortelles théories égotistes. Une femme adorable, Marthe Eyriès, est là pour le guérir de sa dangereuse maladie d'imaginer. Elle lui sera le refuge, le bon amour où l'on arrive comme au havre de calme. Mais la pauvre âme lasse est harcelée encore de tempêtes; le mauvais rêve n'a pas fini de la tourmenter... L'exquis Sénèque qui, décrivant la maladie des décadents romains, semble avoir deviné les tourments de notre âge, écrivait dans son traité de la *Tranquillité de l'âme :* « Nous mourons, Sérénus, d'un excès de littérature. » L'âme malade qui se torture, torture aussi l'âme saine qui la voudrait guérir, et de cette souffrance partagée, enfin comprise, naît la tardive guérison. Œuvre charmante et délicate, profonde aussi, qu'embellissent les mélancolies de Bruges, puis les fêtes lumineuses des plages méridionales...

Mémoires d'un vétéran (J.-C. Vaxelaire), publiés et annotés par Henri Gauthier-Villars (Delagrave).

J.-C. Vaxelaire fut un bon rustre, plein de courage et de patriotisme, — et c'est le dernier raffinement de notre dilettantisme de se plaire à ces bons rustres-là. Les mémoires de ce vétéran sont dénués de littérature, — c'est encore là leur agrément; le jargon qu'il parle est savoureux, il nous repose du prétendu beau langage qui des livres de nos gens de lettres est passé dans la conversation du monde. Il est merveilleusement incorrect, superbement négligé, en somme sincère et expressif. Vaxelaire a cette qualité rare chez un mémorialiste de n'être pas hâbleur, cette qualité prodigieuse chez un ancien militaire de ne pas exagérer ses prouesses, ses souffrances et ses mots sublimes. Très sincèrement, avec une ingénuité touchante, il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait. Cela suffit, d'ailleurs, à remplir un livre : l'armée du Rhin, le siège de Mayence, la Vendée, Coblentz, Malte, l'Égypte, la Syrie, voilà ses principales campagnes. Et puis le retour au pays, avec une jambe de bois. Le vétéran ressent alors les *premières atteintes de l'amour*, se marie et devient père. Vaxelaire raconte ses actions d'éclat sans fausse modestie, mais il ne dissimule pas non plus ses faiblesses. Son désir, en écrivant cette histoire de sa vie, était d'instruire ses enfants, car, dit-il, « si nous savions à dix ans ce que nous savons à soixante, combien ne faisons-nous pas d'excès qui nous conduisent au tombeau et que nous pourrions cependant éviter par les efforts continuels de notre raison ». H. Gauthier-Villars a très bien publié ces mémoires, très vivants et amusants, et par ses notes très précises il en a rendu la lecture aussi instructive qu'attrayante.

L'Amour et l'Art, par Lucien Villeneuve (Lemerre).

Ce recueil de « poèmes évolutionnistes » se compose de trois parties de valeur inégale : l'Amour, Poésies diverses, l'Art. L'auteur aurait donné plus d'unité à son œuvre en sacrifiant bravement les *Poésies diverses*, plutôt gracieuses que philosophiques. La manière de M. Villeneuve est grave, réfléchie; il réussit peu dans la poésie badine. Mais dans « l'Amour », « l'Art », il y a d'assez belles choses; un souffle généreux, une certaine habileté à manier la grande strophe lyrique, une sincérité sympathique. La philosophie qui l'inspire n'est pas nouvelle, mais, puisqu'elle a jadis inspiré Lucrèce, elle a donc fait ses preuves. L'atomisme ancien se combine, d'ailleurs, avec l'évolutionnisme nouveau dans les poèmes de M. Villeneuve. Rien ne commence, tout se transforme suivant une loi d'éternel devenir. Au fond de toutes choses, il y a la vie, une essentiellement, mais diversifiée à l'infini dans la variété des apparences; c'est elle qui donne à l'atome la force initiale et continue, au pollen des fleurs sa fécondité, aux bêtes éparses sur la terre le désir qui prolonge et multiplie l'espèce, aux hommes l'amour, force primitive, mais qui s'est parée, au cours des âges, de tous les charmes de la pensée, de tous les agréments de l'imagination. Le sentiment de cette universelle fraternité des êtres et des choses et la confiance dans une perpétuelle amélioration évolutive communiquent aux poèmes de M. Villeneuve un généreux optimisme.

Maître Lardent, notaire, par Leroux-Cesbron (Plon).

François Lardent, fils d'un paysan, a fait ses études au collège avec les petits bourgeois parce que le vieux vigneron avait mis toute son ambition acharnée à faire de lui un notaire. Assez intelligent, mais de caractère mou, sans résistance, François sera la victime d'un intrigant sans scrupule, son ami d'enfance

André Dumélier. Celui-ci, s'ennuyant dans la petite ville, rêve d'y lancer une grande industrie; il manque de fonds, il emprunte ce dont il a besoin à François. François, amoureux de la sœur de Dumélier, prête sans garantie les fonds déposés à l'étude par ses clients. L'affaire rate. François est ruiné, déshonoré. De faiblesse en faiblesse, il arrive à se mêler d'intrigues louches. Puis il se suicide, et se rate, — car tout rate dans sa pauvre existence lamentable. Ce petit roman, très simple, n'est pas mauvais; les personnages sont assez vrais, l'aventure donne une émouvante impression de réalité. Mais c'est fait sans art, raconté lentement, mollement; le dialogue est médiocre, la description banale, terne. Et le style est impersonnel, extrêmement. Certes il faut encourager le roman simple; reposons-nous de l'écriture artiste, oui, sans doute. Mais enfin, l'art d'écrire est pourtant un art!

Ninette, par Louis de Robert (Ollendorff).

« Le grand-duc héritier Louis contraria fort, à dix-huit ans, la famille impériale par un penchant à l'isolement que rien ne semblait expliquer... » Pour le dégourdir, on lui donna des maîtresses, une danseuse d'abord, puis une comtesse, celle-là choisie par le conseil de l'Empire... Ensuite, en voyageant, il prit l'habitude de choisir lui-même. A Biarritz où il séjournait incognito sous le nom de Louis Servin, il aima Ninette, une petite ouvrière. Il l'aima pendant deux mois, très gentiment; elle l'aima. Puis il dut repartir pour l'Empire. Son père était mort; il lui succédait. Il dut se marier suivant les exigences de la diplomatie... Installée dans la villa où ils s'aimèrent, gratifiée d'une pension de 6 000 francs, Ninette reste fidèle au souvenir de son grand-ducal et impérial amant. Et l'Empereur, parfois, « rêve *peut-être* à la joie d'être pâtre »... Telle est cette petite histoire, aimable et parfaitement insignifiante, racontée avec aisance et de ce même style flou qui, pour n'être pas le secret de M. Louis de Robert, ne lui en devient pas moins une fâcheuse habitude.

Au pays des nuits blanches, par Émile Berr (Ollendorff).

Ce pays-là n'est pas Paris, comme on pourrait le croire, mais, sans allégorie, la Norvège. Ce petit volume contient les notes de voyage d'un Parisien très averti et spirituel qui s'est un jour embarqué à Dunkerque pour le Cap Nord, visita Christiania, vit Ibsen, et qui maintenant nous raconte sa petite tournée de vacances avec une bonne humeur vive et charmante. Les paysages de Tromsoë, d'Hammerfest, d'Harstad, de Svartisen sont notés, avec beaucoup d'art, d'une touche rapide et délicate. Et c'est fait très simplement, sans emphase et sans lyrisme; — or, si la simplicité est toujours agréable, elle devient une prodigieuse vertu chez un homme qui a vu les fjords!... La vie à bord, les silhouettes des passagers sont indiquées très comiquement, — témoin ce petit portrait du voyageur consciencieux, riche, célibataire et un peu fou, qui est très fort en géographie, sait par cœur les guides et les indicateurs de chemins de fer et voyage « pour s'assurer que les continents, les îles, les fleuves et les mers sont bien à la place que son atlas indique, pour goûter la joie baroque de retrouver, réelles et vivantes sur son chemin, ces personnes qui sont les montagnes et les villes, et dont l'évocation remplit ses rêves ». Et M. Berr a vu Ibsen. C'est un bourgeois de Christiania; il habite un premier au-dessus de l'entresol dans une maison neuve. Il est très régulier dans sa vie quotidienne, prend ses repas à heure fixe, sort deux fois par jour à heure fixe pour aller lire les journaux au café, se promène toujours en haut de forme, avec un parapluie, des lunettes d'or sur le nez. Il fait aussi des drames.

Fleurs de Corail, par Maurice Olivaint (Lemerre).

Si Leconte de Lisle, ni José-Maria de Heredia, ni Jean Lahor n'avaient existé, ni Pierre Loti non plus, nous trouverions sans doute au recueil de vers de M. Maurice Olivaint un plus grand charme de nouveauté. Seulement alors, peut-être, lui aussi, le recueil de vers de M. Maurice Olivaint n'aurait pas existé... Mais cela n'intéresse que les historiens de la littérature. Et, tel qu'il est, le poème des *Fleurs de Corail* est une œuvre de prix. La délicieuse Tahiti, l'île de volupté, est évoquée avec une réelle intensité, avec la nostalgie de sa beauté lointaine, de ses plantes inconnues, de ses bassins clairs et toute la douceur de sa vie facile sous la belle lumière du soleil tiède. L'île heureuse y devient, par un poétique symbole, l'île des bonheurs lointains où n'aborderont pas nos âmes, l'île des félicités possibles où ne s'attacheront pas nos âmes, l'île du regret, l'île du vain rêve... M. Maurice Olivaint emploie avec sûreté le vers parnassien; il l'écrit avec éclat, avec habileté. Mais cet excellent instrument a donné tout ce qu'il pouvait; je crois vraiment qu'il serait temps de ne plus s'en servir...

André Beaunier.

Memento. — Chez Alcan, *l'Allemagne nouvelle et ses historiens*, par Ant. Guilland. L'auteur de cette très intéressante étude s'attache à montrer la très grande influence qu'ont eue des historiens comme Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Henri de Treitschke sur la formation nationale du nouvel empire allemand. L'histoire politique est ici très heureusement mêlée à celle des lettres et cet ouvrage constitue une importante contribution à l'histoire

des idées; on y trouve aussi l'indication d'une méthode excellente et dont l'application dans bien des cas sera féconde. — Chez Fasquelle, *la Magistrature en France*, par F.-L. Malepeyre, histoire très bien faite, et souvent piquante, de notre organisation judiciaire; l'auteur en montre les défauts et indique les réformes qui l'adapteraient plus exactement aux exigences d'un état démocratique. — Chez Flammarion, *Devant l'échafaud*, par A. Henri Massoneau, plaidoyer très complet et documenté contre la peine de mort. L'auteur rapporte l'opinion sur ce sujet d'un procureur et de vingt-six magistrats du parquet de la Seine : un assez grand nombre d'entre eux sont nettement opposés à la peine de mort, — et cette conviction doit singulièrement les gêner dans l'exercice de leurs fonctions. — Chez Stock, *le Sabre et la Loi*, par G. Lhermitte (préface de Fr. de Pressensé), répertoire de faits curieux et sinistres relatifs au *Code rouge* et à ses terribles applications. — Chez Stock aussi, *l'Officier et la Crise française*, par ***, capitaine de l'armée active, ouvrage un peu confus, un peu oratoire, mais plein de renseignements intéressants, tristes d'ailleurs et inquiétants. — Chez Ollendorff, *la Lumière qui s'éteint...*, roman de Rudyard Kipling, trad. par Mme Ch. Laurent. — Chez Plon, *Drôleries du Palais*, par Eug. Coltin, album humoristique, vraiment spirituel et amusant. — Chez Bouillon, *Virgilo Limouzi*, poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques, publié et traduit par M. Hubert Texier. — Chez G. Février à Genève, *Une Faute*, roman par Louis Avennier.

A. B.

BULLETIN

Les Dessins de Puvis de Chavannes.

En présence de certaines signatures célèbres, il faut bien reconnaître qu'elle est embarrassante l'attitude du critique avant tout désireux de garder son indépendance — d'autant plus embarrassante qu'il s'agit d'un nom parvenu plus soudainement à la faveur, avec un caractère plus accentué de protestation ou de revanche. Inscrire ce nom de Puvis de Chavannes, n'est-ce pas évoquer du même coup deux phases, tout en contraste, d'une carrière d'artiste?... l'une, singulièrement ardue et difficile, où les productions du peintre étaient, sauf exception, accueillies par d'ironiques sourires; la seconde, où brusquement, sans transition, sous l'influence d'une réaction contre le mouvement naturaliste, et parce qu'elles venaient juste à point pour illustrer des tendances nouvelles, elles furent saluées d'un enthousiasme presque unanime comme la plus haute expression d'une renaissance idéaliste. Chose curieuse — tant il est vrai que le succès emporte tout! — elles trouvèrent grâce devant ceux-là mêmes, ou quelques-uns du moins parmi ceux qui s'attachaient obstinément aux doctrines adverses, et l'on put voir cet intéressant spectacle : les plus farouches défenseurs de l'Impressionnisme reposant avec complaisance leurs yeux habitués à des scènes plus *consistantes* sur ces visions d'idéalité!

Nous en sommes toujours à la période d'aveugle enthousiasme et sans doute il faudra du temps encore pour remettre les choses au point. Des années se passeront, j'imagine, avant qu'on reconnaisse le grossissement dont les circonstances firent bénéficier cette renommée. Et c'est à la faveur d'un tel grossissement qu'a pu être organisée l'exposition de ses dessins (1). Qu'on me comprenne bien : je ne prétends pas contester en principe l'intérêt d'une exhibition de cette nature. J'ai moi-même, à plusieurs reprises et dans cette *Revue*, donné mon sentiment sur certaines sanguines du peintre. C'est sur la façon dont ses dessins se présentent aujourd'hui que je voudrais appuyer, car il me paraît que la question va plus loin que ce cas particulier.

Depuis longtemps déjà l'habitude de *tout montrer* a pris les proportions d'une manie pour ce qui touche aux noms illustres. Qu'il s'agisse d'un peintre ou d'un écrivain, du moment qu'il fut visité par la renommée, il semble qu'il doive compte au public de la plus mince production échappée à sa plume ou à son crayon : la moindre esquisse, un *repentir*, un trait trouvé dans ses cartons, est encadré pompeusement, comme le moindre billet, la plus insignifiante littérature, réunie en volume, pour faire nombre et grossir les œuvres complètes. D'où les plus regrettables malentendus et quelque chose comme une aberration forcée du goût. S'il ne s'agissait en effet, pour un peintre ou un littérateur, que d'être jugé par ses pairs, il n'y aurait pas grand dommage, et ceux-ci auraient vite fait justice : ils y pourraient même goûter la saveur de l'imprévu et des indications techniques qui parfois ne sont pas à dédaigner. Mais si l'on admet au contraire que l'œuvre d'art est autre chose qu'un pur divertissement de mandarin, on voit aussitôt le danger : pour un public qui très justement, très légitimement, vient chercher dans un musée l'expression de sentiments ou d'idées plastiquement traduits, une indication graphique jetée au hasard par un dessinateur qui lui-même le plus souvent n'y attache aucune importance devient une exhibition sans intérêt et il apparaît aussi vain de l'exposer qu'il le serait de publier les notes, — scénario ou esquisse, si vous voulez, — qui furent le point de départ d'une composition littéraire.

Tel est le reproche qu'on peut adresser à cette exposition du Luxembourg. Trop de notes, trop de raclures d'atelier, trop de traits insignifiants ou mau-

(1) Au musée du Luxembourg, dans la salle aménagée par M. Léonce Bénédite pour les expositions provisoires.

vais, auxquels, j'en suis convaincu, l'artiste lui-même n'attribuait nulle valeur, et qu'il eût soigneusement distrait de ses cartons, s'il avait pu prévoir l'usage qu'on en ferait après lui. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y a là comme une trahison, ou tout au moins une indiscrétion du caractère le plus accusé. Nous nous trouvons en présence d'un peintre dont l'idéal constant, ininterrompu durant cinquante années, — je n'examine pas ici dans quelle mesure il sut y atteindre, — fut de nous laisser la traduction d'un rêve de vie aussi distant de la réalité qu'une interprétation plastique peut le donner; pour y arriver il s'est appliqué de toute son énergie à la *synthèse* de la vie: il a sciemment et délibérément *simplifié, condensé, unifié*... et voici qu'aujourd'hui, sous prétexte de l'expliquer, vous déballez sur le devant de la scène tout l'artifice des procédés! Vous ne nous faites pas grâce d'une ligne. Vous nous les montrez, ces irritants gestes de modèles, ces attitudes voulues et prises sur le vif, ces esquisses brutales où nulle invention du peintre n'est venue corriger une réalité par trop déplaisante. Ajoutez donc : « C'est avec ces données que l'artiste a su faire de l'idéal. » — Mais en nous-mêmes il nous est impossible de ne pas songer : — « Quelle distance entre le point de départ et le point d'arrivée! » — et malgré nous revient à notre mémoire l'appellation discourtoise, mais qui va si loin quand on y pense : *rusé poncif*, dont le salua, dans un jour de verve, un écrivain qui d'habitude pourtant ne brille pas dans l'art des nuances.

Je ne voudrais pas aller au delà de ma pensée, ni surtout que l'on tirât quelque conclusion absolue des lignes qui précèdent. Il va sans dire qu'un tel jugement ne saurait s'appliquer qu'aux dessins hâtifs, aux notes jetées d'un trait cursif, le plus souvent à titre de simple indication, et qui sont en vérité trop nombreuses ici. Il laisse complètement en dehors les dessins de groupes, ceux notamment exécutés à la sanguine qui précédèrent l'exécution des vastes ensembles de Rouen, de Lyon, d'Amiens et de Paris. Je me suis expliqué déjà à leur sujet, et je ne crains pas de répéter qu'à mon sens de tels dessins constituent la part la plus durable dans l'œuvre de Puvis de Chavannes : on en trouvera quelques exemplaires, trop peu nombreux pour mon goût, dans la salle du Luxembourg. Je voudrais seulement conclure sur cette idée qu'une telle exhibition, dans son ensemble, est plutôt défavorable au renom de l'artiste, et qu'il eût été sage, à ceux qui l'organisèrent dans l'intérêt de sa mémoire, de s'abstenir ou d'y grouper des éléments de qualité plus rare.

PAUL FLAT.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Le bruit va se confirmant que l'empereur Guillaume a pris l'initiative d'une démarche tendant à imposer à l'Angleterre la cessation des hostilités dans l'Afrique du Sud. Si l'Angleterre se refusait à signer la paix, une intervention de l'Europe, dit-on, saurait l'y contraindre. Enfin!

Guillaume II aura sa flotte, — n'en doutons pas, — non sans mal toutefois, et quand la volonté du maître aura enfin triomphé, il y aura lieu de dégager des faits plus d'une précieuse indication.

C'est le jeudi 8 courant que l'amiral Tirpitz, secrétaire d'État à la Marine et en l'occurrence porte-parole de l'empereur, a ouvert le feu de la discussion générale devant le Reichstag. Le projet présenté par le gouvernement fixe à 800 millions la dépense nécessitée par l'augmentation de la flotte, et d'après ce projet, cette dépense devrait intéresser l'exercice de vingt années consécutives, y compris l'exercice 1900-1901.

Répondant à l'amiral Tirpitz, le député Schœdler a déclaré, au nom de ses amis politiques, que le Centre ne voterait pas les crédits demandés. Aussi nette est l'attitude et aussi résolue sera l'opposition des socialistes : Bebel en a prévenu le gouvernement à la tribune du Reichstag.

Au surplus, les petits contribuables, dont les socialistes et les catholiques défendent ici les intérêts, ne sont vraisemblablement pas seuls à ne goûter que médiocrement la mégalomanie qui sévit en haut lieu. On a beaucoup remarqué chez nos voisins le petit fait que voici. Il y a six semaines, les professeurs et les étudiants berlinois fêtaient solennellement la naissance du XXe siècle, — l'empereur ayant, comme vous savez, décrété que le XIXe expirait le 31 décembre 1899; à cette occasion, un des maîtres de la pensée allemande, le successeur d'Ernst Curtius dans la chaire d'éloquence à l'Université de Berlin, M. von Willamowitz-Möllendorf, prononça un important discours; avec, d'ailleurs, beaucoup de mesure et de tact, il glorifia l'Allemagne du XIXe siècle; puis, envisageant l'avenir, l'orateur parla en poète-philosophe du développement possible de la puissance germanique,... sans toutefois trouver un mot, un seul mot, pour les grandioses projets dont la réalisation, dans l'esprit du souverain, doit valoir à Guillaume II le surnom de « restaurateur de la marine allemande ».

Entre les cours qu'ils suivent... ou ne suivent pas, les *escholiers* d'outre-Rhin manifestent-ils des goûts plus sérieux que les *escholiers* français? Pour être fixé, pas n'est besoin d'avoir hanté bien longtemps le « Léopold » de Munich ou le « Bauer » de Leipzig, mais ce sont des renseignements précis que nous fournit une petite brochure récemment parue, intitulée *Was die Berliner Studenten lesen* (*Ce que lisent les étudiants de Berlin*).

La jeunesse universitaire des bords de la Sprée a à sa disposition une bibliothèque et une salle de lecture que

je connais assez pour en parler sciemment. C'est là que l'auteur s'est enquis. On ne pouvait mieux. La bibliothèque en question est riche en effet, la salle de lecture offre tout le confort désirable, le versement de quelques *pfennigs* par mois y donne accès, et les étudiants n'étant millionnaires nulle part, il est probable que ceux de Berlin qui n'y viennent pas lire ne lisent pas du tout.

Or, sur plus de 5000 jeunes gens inscrits à l'Université de Berlin, 335 seulement, constate M. Kantorowicz, profitent de ces avantages. Et quels sont les livres les plus demandés de ces 335 lecteurs à peu près assidus? Ils donnent toutes leurs préférences au roman d'abord, au théâtre ensuite, — et parmi les dramaturges à Ibsen, à Hauptmann, à Sudermann, à Halbe et à Maeterlinck. Leur goût pour le roman est d'un éclectisme extraordinaire, parfois presque décevant : il va de Tolstoï à Zola, de Marcel Prévost à Flaubert, en passant par les Goncourt... et Eugène Sue ! Ah! ces *Mystères de Paris*..., on se les arrache, paraît-il; reconnaissons que voilà du reste une admiration bien placée et qui atteste une singulière distinction d'esprit. Les conteurs nationaux sont plutôt négligés, mais, dès qu'il s'agit de romans, ne sommes-nous pas les grands fournisseurs?... Au nombre des volumes les plus fatigués, il faut noter *Nana* et *Les Demi-Vierges*..., et si le chef-d'œuvre de Tolstoï, *Guerre et Paix*, est à peu près dédaigné, la *Sonate à Kreuzer* jouit d'une rare faveur : libre à vous, d'ailleurs, d'en tirer telles conclusions qu'il vous plaira. Ni la philosophie ni la haute critique littéraire ne tentent cette studieuse jeunesse. Et dans l'histoire, c'est l'anecdote et le détail piquant qu'elle semble rechercher; ainsi les *lettres* et les *discours* de Bismarck dorment ensevelis sous la poussière, tandis que les indiscrétions publiées il y a deux ans sur le Chancelier de Fer sont très goûtées. Quant aux classiques, on les a sans doute trop pratiqués au « gymnase ».

Angleterre.

Le général Gatacre n'avait pas été précisément bien heureux jusqu'ici dans le Sud-Africain. « Général de cour, disait-on en souriant, et les irascibles, les injustes Athéniens eussent certainement puni de l'ostracisme tant de notoire impéritie. » Le général Gatacre vient enfin de remporter un léger succès. A ce propos, voici comment le colonel Lonsdale Hale apprécie, dans le dernier numéro de la revue *Nineteenth Century*, son compatriote : « Le général Gatacre a passé par le *Staff College* et il a été professeur au *Royal Military College*. Mais le général Gatacre est quelque chose de plus qu'un remarquable officier instructeur, c'est un soldat d'une grande expérience sur le terrain. Avec des chefs tels que celui-ci, l'expérience et la connaissance pratique des choses de la guerre sont les ressorts de l'action. » Et le colonel Lonsdale Hale rapporte que sir William Gatacre donna plus d'une fois l'exemple d'une grande décision et d'une rare audace... sur le champ de manœuvres.

A signaler l'apparition d'une nouvelle revue anglo-américaine: *the International Monthly* (Macmillan, New-York and London). Le premier numéro de ce périodique contient une solide étude, signée Édouard Rod, sur *Les plus récentes évolutions de la Critique en France*.

Belgique.

On sait trop les violentes laideurs et, plus antipathiques encore, ces écœurantes mignardises que fabrique en gros l'art (?) religieux de nos jours. Une réaction fut tentée, qui permit même aux RR. PP. Jésuites de nous prouver une fois de plus leur vaste mauvais goût et leur définitive incompétence en matière d'esthétique: rappelez-vous seulement les essais et le fiasco final de la Société de Saint-Jean. Cependant, l'École de Saint-Luc nous naquit, mais l'École de Saint-Luc s'en tient obstinément à la très fidèle reproduction du dessin et des formes archaïques.

La société belge *Durendal* veut « apprendre à la foule et au clergé qu'il existe des peintres, des sculpteurs, des imagiers capables de réagir, pour peu que l'occasion leur en soit fournie, contre une décadence que chacun constate et déplore ». Dans ce but, elle organise des expositions d'art chrétien. Le salon de cette année-ci groupe, autour d'une toile des débuts de Puvis de Chavannes, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, des œuvres dont quelques-unes, paraît-il, ne sont point dépourvues d'intérêt. Au nombre des exposants: le maître coloriste Walter Crane et Frédéric von Uhde, un des plus nobles talents de la jeune école allemande.

Mais le mal est profond, que prétend combattre la société *Durendal*. Il intéresse les sources mêmes de l'inspiration. Le peu de sens artistique du clergé en général et l'absence de vraie foi chez la plupart des artistes expliquent d'abondance les simples horreurs que le plus souvent on propose à l'admiration des fidèles.

Italie.

L'ambassadeur d'Angleterre à Paris, sir Edmund Monson, voyage dans « le midi de la France »: aussi bien, tous les chemins, n'est-ce pas? mènent à Rome. Bruyamment, on annonce le prochain départ de Sa Gracieuse Majesté pour San-Remo : c'est toujours la côte d'Azur.

Ces faits donnent peut-être quelque portée à un article publié dernièrement par la *Nuova Antologia* sous ce titre : *Le moment d'oser*. On y développe de longs et point très nouveaux sophismes pour démontrer qu'il serait sage à l'Italie de détacher de son armée quelques solides bataillons et de les offrir à M. Chamberlain.

Suisse.

Toutes les puissances ont aujourd'hui notifié au gouvernement hollandais leur désir de voir fonctionner dans la capitale des Pays-Bas le bureau de la Cour permanente d'arbitrage. Au moment où les travaux de la Conférence de la Haye reçoivent en quelque sorte la consécration officielle, je rappelle à ceux qu'intéresse la question le *Précis historique du mouvement en faveur de la Paix*, publié l'an dernier par M. Elie Ducommun.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 38918. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 24 FÉVRIER 1900.

LE BUDGET DE LA GUERRE

I. — Les cadres inutiles.

Chaque année, au moment de la discussion du budget on entend de vagues propos sur les économies à réaliser. Ils sont du reste immédiatement étouffés sous l'avalanche de demandes nouvelles, et ces dépenses sont finalement acceptées avec satisfaction et par les ministres désireux de ne pas s'aliéner leur majorité parlementaire et par les députés qui ont à contenter leurs électeurs, surtout les agents de leurs comités. Je ne sais si la France aura jamais un gouvernement assez soucieux de ses intérêts réels pour entrer franchement dans la voie épineuse des économies budgétaires, mais si jamais ce jour devait venir, le ministre de la Guerre du bienfaisant cabinet qui arborerait crânement un tel programme pourrait offrir en holocauste toutes les inutilités qui encombrent notre organisation militaire et qui nous dévorent sans aucun profit pour la solidité de notre armée.

Comme il ne faut rien brusquer en ce monde, et comme au moment de se lancer dans une voie nouvelle il faut bien connaître le point où elle conduira, avant de supprimer, — ce qui est peut-être trop radical, — le mieux serait d'essayer de supprimer sur une échelle restreinte, puis, l'expérience ayant démontré le bénéfice obtenu par la nouvelle méthode, de l'adopter alors résolument.

Le ministre de la Guerre de notre cabinet idéal pourrait donc demander à ses collègues d'être autorisé à supprimer, pendant deux ans par exemple, dans trois ou quatre corps d'armée éloignés des frontières et faisant partie de la même inspection d'armée, — tous les rouages qui non seulement sont absolument inutiles au bon fonctionnement de notre organisation militaire, mais encore qui l'alourdissent et surtout la rendent remarquablement onéreuse. On aurait alors pour marcher de l'avant des données empiriques contre lesquelles aucune objection ne pourrait tenir.

DIVISIONS D'INFANTERIE

Tout le monde sait que le *corps d'armée* forme la base de notre organisation tant en temps de paix au point de vue administratif, hiérarchique, qu'en temps de guerre au point de vue tactique. Tout le monde sait également que, considéré comme unité de combat, il se compose de deux divisions d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et d'une brigade d'artillerie. Mais pour constituer les deux divisions d'infanterie il faut démolir la brigade d'artillerie qui doit fournir six batteries à chacune de ses divisions; et le plus souvent la brigade de cavalerie qui donne ses deux régiments, l'un à la première, l'autre à la deuxième division. Alors le corps d'armée disparaît comme unité puisqu'il ne lui reste plus qu'un régiment d'artillerie dit l'artillerie de corps, mais il réapparaît en deux moitiés égales formées chacune d'une division d'infanterie composée de quatre régiments de cette arme, de six batteries d'artillerie, d'un régiment de cavalerie et de tous les services accessoires, ambulances, génie, sections de munitions, convois, etc. Le général de corps d'armée n'est plus le commandant d'un corps d'armée, mais bien de deux divisions d'infanterie, au même titre qu'un général de brigade est le comman-

dant de deux régiments. Le corps d'armée ainsi disloqué marche à l'ennemi : la division qui se trouve en avant et qui a fourni l'avant-garde s'engage, et le corps d'armée qui marche avec elle, s'il voit l'action sérieuse, fait immédiatement rappel à l'artillerie de corps (au régiment de la brigade qui n'a pas été réparti dans les deux divisions), puis il prescrit aux six batteries de la division qui marche la dernière d'accourir au galop. Pendant ce temps-là les deux régiments de cavalerie qui effectuaient le service de sûreté de la colonne se sont également séparés de leurs divisions respectives. Le commandant de corps d'armée reprend donc au moment du combat la complète direction de sa brigade d'artillerie, de sa brigade de cavalerie, il continue à avoir une action directe sur les huit régiments d'infanterie des deux divisions. Mais que devient la division d'infanterie constituée au départ? un simple groupe de quatre régiments de l'arme et voilà tout; et comme, dans le dispositif de bataille du corps d'armée, toute l'action s'effectue par brigade sinon par régiment de cette même infanterie, à quoi sert le général de division d'infanterie? Évidemment à rien.

Est-il plus utile en temps de paix? Certainement non, encore moins même. En temps de paix le général commandant une division d'infanterie a une action incontestable sur ses quatre régiments d'infanterie de même que le général de brigade sur ses deux régiments, mais sur les autres éléments de sa division, il n'en a aucune.

Nul droit d'inspection, de constatation sur les batteries qui lui sont affectées en temps de guerre, ni sur sa cavalerie, ni sur ses divers services. On ne peut même pas dire qu'il prend peu à peu pendant le temps qu'il passe à la tête de sa division une connaissance même sommaire de groupes d'armes dont il ignore le maniement. Il sert d'intermédiaire entre le commandant du corps d'armée et les commandants des brigades; il copie pour les uns ce qu'il reçoit de l'autre et pour l'autre ce qu'il reçoit des uns. Il signe et c'est tout. C'est une simple boîte aux lettres qui a le grand inconvénient, si elle est totalement inutile, de coûter fort cher : Un général de division — un chef d'état-major lieutenant-colonel ou commandant — deux capitaines d'état-major — un officier d'ordonnance — cinq secrétaires d'état-major. Et quand cet état-major se met sur pied de guerre il ne comprend pas moins de 20 officiers, 105 hommes de troupe, 87 chevaux et 10 voitures.

Donc dans les trois ou quatre corps d'armée choisis pour notre expérience la division sera supprimée et le corps d'armée comprendra quatre brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie, une brigade d'artillerie avec lesquelles il correspondra sans intermédiaire, qu'il commandera directement. On verra comment cela marchera; et je ne doute pas que ce ne soit à la satisfaction générale. Au moment des grandes manœuvres, on constatera, par comparaison avec les corps d'armée ayant conservé l'ancienne formation, l'immense soulagement apporté au commandement en chef par la suppression de ce rouage inutile, constamment en état de dislocation et de reformation et par cela même fort gênant pour la direction supérieure.

LIEUTENANTS-COLONELS ET ADJUDANTS-MAJORS DES RÉGIMENTS D'INFANTERIE

Demandez à n'importe quel officier d'infanterie à quoi sert un lieutenant-colonel, il vous répondra sans aucune hésitation : A rien du tout. Si vous vous adressez au lieutenant-colonel lui-même, la réponse sera identique. Seul le colonel ne sera pas de cet avis parce que le fait d'avoir sous ses ordres un *presque-colonel* rehausse son prestige. Comme un lieutenant-colonel est complètement inutile dans un régiment, un ministre de la guerre plus malin que les autres et qui sans doute s'était fatigué autrefois dans cette sinécure, a fait voter une loi qui en attribue deux à chaque régiment. C'est phénoménal, mais c'est ainsi.

Voyez cet officier à l'aspect encore jeune, à la tenue élégante, bien campé sur son beau cheval qui n'est ni une vache ni une chèvre; il se dirige vers le quartier, franchit la grille, saute lestement à terre et remet son cheval à son ordonnance. Son arrivée n'a produit aucun émoi appréciable. Du pas d'un homme tant soit peu désintéressé de ce qui l'amène dans cet établissement militaire, il flâne vaguement pendant quelques instants dans les écuries, les cuisines, l'infirmerie, voire même les cantines. Il finit par pénétrer dans le temple sacré où se prépare l'office divin du jour, *le rapport*. Là il trouve un commandant, un major, un adjudant-major qui l'accueillent respectueusement mais froidement, comme un personnage sans grande importance. Se sentant inutile et peut-être un peu gêneur, il sort vite et fait les cent pas dans la cour, en ayant toujours, comme malgré lui, l'œil fixé sur la porte du quartier. Tout à coup il constate une rumeur à la grille d'entrée; le poste sort, l'atmosphère ambiante se sature de respect et de solennité. Le Dieu apparaît sous la forme d'un homme pressé parce que presque toujours sur le point d'être en retard, suivi d'un soldat qui porte un paquet de paperasses. C'est le colonel! *le patron!* Le Lieutenant-Colonel s'incline, serre la main qui lui est tendue dans la marche précipitée, marmotte quelques paroles écoutées d'un air distrait. On arrive à la salle du rapport. Notre officier se plante comme un piquet à la position strictement militaire à la tête d'une file nombreuse d'autres officiers. Le

colonel s'égare dans d'infructueuses recherches au milieu de liasses de papiers, il donne des ordres, les contremande, les rétablit, cherche ses mots pour faire des phrases correctes, court après sans les attraper. Notre homme est toujours là, droit comme un i, impassible, seul au milieu de tout ce monde, n'ayant aucune part à ce qui se passe dans le sanctuaire. Ses pensées s'envolent au loin, il pense à ce qui serait arrivé si Ney, à Waterloo, n'avait pas si bêtement engagé toute la cavalerie de l'armée; ou son œil indifférent se fixe involontairement sur les pieds d'un sergent-major ou d'un adjudant qui porte des souliers non à l'ordonnance. Tout à coup il est tiré de sa somnolente rêverie par le colonel qui lui dit à brûle-pourpoint: « Avez-vous quelque chose à dire? »

Invariablement il répond: Non; et son labeur quotidien est terminé. Cet homme qui la plupart du temps est breveté d'état-major, dont toutes les pensées sont tournées vers les plus hautes spéculations de l'art militaire, c'est le lieutenant-colonel; et voilà à quoi sont utilisées ses facultés.

Dans la journée, s'il y a exercice, il remonte à cheval, car il est passionné pour l'équitation, et va faire un tour sur le champ de manœuvres. Il contemple les évolutions de la troupe d'un œil où luit de temps à autre un éclair d'indignation ou de souffrance, car il se sait impuissant à redresser les erreurs qu'il constate, puisque le chef veut qu'il en soit ainsi.

Quand le colonel s'absente, ce qui arrive rarement, les colonels sont vieux, ils n'ont donc plus de parents, ils sont presque tous mariés et pères de famille, et n'ont que peu d'occasions de quitter leur foyer. Donc, quand le colonel s'absente, le lieutenant-colonel prend le commandement du régiment; mais il est toujours relié au colonel par un fil conducteur qui le tient en arrêt, au cas où il voudrait se laisser aller un seul instant à son esprit d'initiative.

Le lieutenant-colonel tient le registre du personnel de tous les officiers; il inscrit sur ce registre deux fois par an les notes qu'il croit devoir donner à tous ces hommes qu'il ne connaît pas et ne peut pas connaître puisque ses fonctions ne lui en fournissent pas l'occasion. Du reste, ces notes sont toutes platoniques, seules les notes données par le colonel au moment de l'inspection générale sont valables pour les propositions de toute sorte.

En campagne ou dans les grandes manœuvres, le lieutenant-colonel ne sait ni que faire ni où se mettre. Veut-il se mêler des opérations effectuées par un bataillon, le commandant, craignant de voir échapper une parcelle de son autorité, le reçoit avec une figure de bouledogue. Il en est réduit à se faire l'ombre du colonel. Au feu, il se place derrière une compagnie quelconque et là, sans intérêt, sans participation au drame qui se joue autour de lui, il attend patiemment la fin de la bataille, à moins qu'une balle ne le jette sur le carreau; il disparaît alors, mais personne ne s'en aperçoit parce que personne n'a senti le besoin de sa présence.

Mais, dira-t-on, le lieutenant-colonel décharge le colonel d'une grande partie de la lourde besogne qui l'accable, et c'est en cela que consiste son utilité. Erreur profonde. D'abord le colonel n'est nullement accablé de besogne, il ne succombe pas sous le fardeau des paperasses, comme beaucoup aiment à le faire croire pour excuser leur absence à la plupart des exercices extérieurs qui peuvent exiger de longues chevauchées. Sauf aux approches de l'inspection générale, la tâche d'un colonel se solde par deux heures au plus de travail de bureau et deux ou trois heures de surveillance des exercices. Songez donc au nombre infini d'aides qui lui préparent sa besogne! Pour la mobilisation, le major; pour la comptabilité, le trésorier; pour le matériel, le capitaine d'habillement et le lieutenant d'armement; pour ses rapports avec le génie, le porte-drapeau; enfin, il possède, attachés exclusivement à sa personne, un capitaine-adjudant et un secrétaire. Et de quoi se déchargerait-il sur le lieutenant-colonel puisqu'il ne lui reste presque rien à porter? Pour se faire remplacer quelque part il peut aussi bien désigner le plus ancien chef de bataillon. Non, à la tête d'un régiment il n'y a pas de place pour deux. D'ailleurs, n'avons-nous pas vu pendant la guerre de 1870 tous les régiments commandés par un seul chef! Les choses n'en allaient pas plus mal. Pourquoi admettre dans le régiment, qui après tout n'est qu'une faible unité de guerre, un doublement dans le commandement, alors qu'il n'est pas admis pour le bataillon ni pour la compagnie? Un chef de bataillon qui a sept ou huit ans de grade est tout aussi apte à commander un régiment de trois bataillons, mieux même qu'un lieutenant-colonel qui, pendant les cinq ou six ans qu'il a croupi dans ce grade, a plutôt oublié qu'appris et s'est déshabitué du maniement direct de la troupe.

Autre objection qui peut paraître plus sérieuse. Les lieutenants-colonels des régiments d'infanterie, au moment de la guerre, prennent le commandement des régiments de réserve. Il y a un intérêt de premier ordre à ce que les régiments de notre armée de seconde ligne soient menés vigoureusement en campagne. Eh bien, cette considération, malgré son caractère d'importance, ne me semble pourtant pas prévaloir. Je trouve que les régiments de réserve seront tout aussi bien commandés par les chefs de bataillon retraités.

Ne jetez pas les hauts cris. Un chef de bataillon ne

peut pas rester en activité passé cinquante-six ans. Puisque, d'après la dernière loi des retraites, il doit rester cinq ans encore à la disposition du ministre, il demeurerait à la tête de son régiment de réserve jusqu'à soixante et un ans accomplis. Mais, dira-t-on, il sera trop vieux, comment voulez-vous qu'il entraîne un régiment? Mon Dieu, comme l'entraînera un colonel de l'armée active de première ligne qui conserve légalement son commandement jusqu'à soixante ans accomplis.

Je crois avoir suffisamment démontré que le grade de lieutenant-colonel peut être supprimé, sans dommage pour les régiments ou pour la valeur de celui qui l'occupe. On trouverait à cette suppression l'avantage d'une notable économie et la disparition d'un rouage inutile et encombrant.

Toutefois si les fortes têtes du Parlement trouvaient indispensable de conserver entre le chef de bataillon qui porte quatre galons d'or et le colonel qui en porte cinq en or également, un officier, qui doit en porter trois en or et deux en argent, je m'inclinerais devant cette exigence, à la condition que ce porteur d'insignes bariolés fût conservé à la tête d'un bataillon. La proportion entre les commandants et les lieutenants-colonels étant de un à cinq, le cinquième des chefs de bataillon serait donc désigné pour panacher ses manches et ses képis, et même pour toucher une solde égale à celle des lieutenants-colonels actuels. De la sorte l'avancement resterait ce qu'il est maintenant et l'économie s'effectuerait sans à-coup.

* * *

Dans chaque régiment d'infanterie, il existe un capitaine-adjudant attaché à la personne du colonel qui n'en a nul besoin, puisqu'il est déjà pourvu d'un secrétaire et entouré d'une foule de chefs de service, et un capitaine ou lieutenant adjudant-major auprès de chaque chef de bataillon qui, n'ayant d'autre commandement à exercer qu'un commandement purement tactique, n'a besoin d'être assisté par personne dans l'exercice de ses fonctions. D'un trait de plume on peut faire disparaître tous ces adjudants et personne ne s'apercevra qu'ils ne sont plus là, car tout marchera dans le régiment comme par le passé. Du coup on économisera la solde de 8 à 900 capitaines ou lieutenants, et avec les chevaux qu'ils laisseront disponibles, on pourra créer cinq ou six escadrons qui rendront infiniment plus de services. Mais alors qui fera la semaine dans les quartiers? Car c'est la fonction principale, la seule fonction des adjudants-majors de faire, à tour de rôle, le service de semaine. C'est sous leur haute surveillance que s'accomplissent toutes les phases de la vie militaire intérieure. Les appels, les parades, la réunion pour les prises d'armes, l'entretien des quartiers, l'ordre dans les catinnes, postes, salles de punition, etc., de tout cela ils sont responsables devant l'autorité supérieure. Qui donc les remplacera? Mais tout simplement les capitaines de compagnie. Quand le régiment se trouve tout entier dans la même garnison, il compte 16 capitaines. Je crois que ce n'est pas les mener à la mort par surmenage que de leur faire donner le service des adjudants-majors, une semaine tous les quatre mois. Quand le régiment est scindé en deux : portion principale, trois bataillons, douze capitaines, portion centrale, un bataillon et le dépôt, quatre ou six capitaines, le tour reviendrait plus fréquemment, c'est vrai, mais les capitaines ne sont pas écrasés de besogne par le commandement de leur compagnie et ils peuvent bien, sans que le service en souffre le moins du monde, mener de front ces deux occupations.

LIEUTENANTS-COLONELS, CHEFS D'ESCADRONS
ET CAPITAINES EN SECOND DE CAVALERIE

Tout ce qui a été dit de la nullité du rôle et par suite de l'inutilité du personnage au sujet du lieutenant-colonel d'infanterie, est applicable au lieutenant-colonel des régiments de cavalerie et même avec plus de raison encore, si c'est possible, puisque le régiment de cavalerie sur pied de guerre compte six cents combattants répartis en quatre escadrons, tandis que l'effectif du régiment d'infanterie est de trois mille hommes formant douze compagnies groupées quatre par quatre en trois bataillons.

L'unité tactique de la cavalerie, soit pour la guerre, soit pour l'instruction, c'est l'escadron. Cette unité est en tout temps prête à entrer en campagne; elle est solidement encadrée par quatre officiers commandant chacun un peloton, par dix sous-officiers; elle a à sa tête un capitaine dont le commandement peut s'exercer dans les meilleures conditions. Quatre escadrons forment un régiment qui se trouve être l'unité immédiatement supérieure à l'escadron, — de même le bataillon par rapport à la compagnie d'infanterie. On ne voit donc pas à quoi peut servir une autorité intermédiaire entre le commandant de l'escadron et celui du régiment, pas plus qu'elle ne servirait entre le capitaine de compagnie et le chef de bataillon. Cependant cette autorité existe et elle est représentée par le grade de chef d'escadron qui, dans la hiérarchie, correspond à celui de commandant, le premier grade d'officier supérieur.

Quant à l'unité formée de deux escadrons groupés, elle n'existe ni ne peut exister à aucun point de vue pas plus qu'on ne songerait du reste à en constituer une avec deux compagnies. Alors entre le ca-

pitaine qui commande l'unité type, l'escadron, et le chef du régiment qui commande les quatre escadrons, on se demande où peut être la place, le rôle, le pourquoi du commandant de deux escadrons. Et cependant on trouve deux de ces phénomènes d'inutilité par régiment. N'est-il pas absolument raisonnable de laisser à la tête du régiment un seul officier supérieur, colonel ou lieutenant-colonel ou commandant qui pourrait être doublé par le major comme commandant en second? Outre l'économie très notable qui serait réalisée par la suppression de ces officiers sans emploi, un précieux avantage serait obtenu dans le commandement du régiment ainsi dégagé de rouages sans valeur qui l'alourdissent.

Il en est de même des capitaines en second. Un escadron n'est pas une unité tellement considérable (152 sabres) qu'il nécessite l'adjonction à son commandant d'un aide de même grade. Aussi le rôle du capitaine en second est-il très effacé, mal défini même. Dans la manœuvre, il n'a aucune action. Entre les lieutenants chefs de peloton et le capitaine commandant il flotte indécis, ne sachant trop à quoi s'intéresser. C'est un lieutenant-colonel au petit pied. Signe distinctif, il est presque constamment absent de son escadron, à la plus grande satisfaction de tout le monde. Il disparaîtrait demain, que certainement personne ne s'aviserait de penser après-demain qu'il manque quelque chose au régiment.

LES LIEUTENANTS-COLONELS D'ARTILLERIE

Les régiments d'artillerie n'ont pas plus besoin de lieutenants-colonels que les régiments d'infanterie et de cavalerie. Car dans un régiment sur deux dont se compose chaque brigade, le lieutenant-colonel est détaché pour la direction de l'école. S'il est admissible qu'un régiment puisse se passer de lieutenant-colonel, pourquoi l'autre n'en ferait-il pas autant? En temps de guerre, l'un des lieutenants-colonels de la brigade est attaché à l'état-major de l'une des deux divisions du corps d'armée où il ne fait qu'encombrer sans rendre aucun service, l'autre commande le parc du corps d'armée; mais ce parc sera tout aussi bien dirigé par un commandant ou par un colonel de réserve.

On pourrait se demander pourquoi nous ne demandons pas la suppression des capitaines en second dans l'artillerie comme dans la cavalerie. C'est qu'au moment de la mise sur pied de guerre de l'armée, l'artillerie se trouve dans l'obligation de pourvoir à de nombreuses formations, secondaires si l'on veut, mais qui cependant présentent un caractère d'importance très sérieux : les colonnes de munitions pour l'infanterie et l'artillerie, les colonnes de parcs, les batteries de l'armée de réserve ou de l'armée territoriale. D'ailleurs, en temps de paix, ils ne sont pas gênants puisqu'ils sont toujours employés dans les diverses manufactures où se fabrique le matériel de guerre de tout genre de l'armée. La suppression des lieutenants-colonels paraît donc suffisante. La hiérarchie des grades affectés aux fonctions de commandement serait donc la suivante : capitaine, commandant de batterie; commandant, à la tête d'un groupe de batteries; colonel, commandant plusieurs groupes de batteries; général de brigade, commandant les deux régiments du corps d'armée.

* * *

Quelle économie peut-on réaliser avec toutes ces suppressions? Certainement peu importante, quelques millions à peine. Vaudra-t-elle l'affaiblissement qu'elles peuvent causer aux cadres de l'armée? Il y a lieu de constater d'abord ce fait qu'aucune de ces suppressions ne peut amener un affaiblissement quelconque dans les rouages du commandement des troupes. Tout au contraire, en les allégeant, en les débarrassant de ce qui peut en ralentir le fonctionnement, elles deviennent un élément de force.

Cependant, en tout temps il y a eu des lieutenants-colonels dans les régiments; si on les a soigneusement conservés, c'est qu'ils avaient une raison d'être qui s'imposait. En apparence, cette assertion peut être mise en avant; mais en réalité elle ne repose que sur la base la plus défectueuse : la routine. La fonction et par suite le grade de lieutenant-colonel (de remplaçant du colonel) a eu sa raison d'être indiscutable au temps où les régiments étaient donnés comme prébende ou comme situation honorifique à des favoris de cour, souvent à des enfants à la mamelle, quelquefois à des femmes.

Il fallait pourtant que le régiment fût réellement commandé, car les guerres alors étaient fréquentes. D'où la nécessité de mettre à la tête des régiments des officiers de métier qui remplaçaient le chef de fantaisie et, lorsqu'il fallait aller au feu, lui remettaient entre les mains un corps instruit, discipliné, à la tête duquel il n'avait plus qu'à marcher au combat quand il avait l'âge et le cœur voulus. Maintenant chez nous, comme dans les États les plus monarchiques, les régiments sont commandés en paix comme en guerre par de véritables colonels, soldats de carrière qui, au moment de la bataille, ne cèdent leur place à personne. Le lieutenant-colonel, vieux reste d'anciennes mœurs, a subsisté quand même, sans que personne ait jamais songé à le supprimer, bien que tout le monde ait constaté sa parfaite inutilité. Que les craintifs se rassurent donc, la disparition de cet officier aussi galonné qu'improductif n'ébranlera en rien l'édifice solidement organisé du commandement des corps de troupe. D'ailleurs l'expérience est

là pour nous apporter une preuve convaincante et ci je mettrai en avant la mienne propre. En 1870, mon régiment, le 6e d'infanterie, est parti en guerre avec un colonel doublé d'un lieutenant-colonel. Au mois d'août, il s'est trouvé engagé dans quatre grandes batailles autour de Metz. Le 14 août à Borny, le 16 à Rezonville, personne n'a subi l'influence du lieutenant-colonel qui pourtant était un officier fort distingué, mais qui pendant le combat, ne sachant où se mettre, se tenait à cheval derrière un bataillon quelconque. Le 18 août, à Saint-Privat, il tomba grièvement blessé et disparut du champ de bataille. Personne ne ressentit un effet quelconque de son absence; et le 31 août, à Servigny, le régiment dépourvu de lieutenant-colonel n'en marcha pas moins carrément à l'assaut des positions prussiennes. Plus tard, ayant repris du service dans l'armée du Nord, j'ai fait toute la campagne dans un régiment de marche commandé par un simple lieutenant-colonel. Dans cette petite armée qui ne comportait pas de cavalerie, l'infanterie de ligne était chargée de tout le service journalier de guerre, elle commençait et terminait les batailles, et je ne me suis jamais aperçu que le commandement du régiment fût incomplet : pourtant, au départ, nous étions trois mille hommes (1).

Pour les adjudants-majors, il en est de même. Autrefois leurs fonctions étaient des plus importantes. Ils étaient chargés de l'instruction des cadres de leur bataillon, et dans les évolutions qui formaient alors la base de nos manœuvres, ils avaient un rôle prépondérant. Maintenant les capitaines commandant les compagnies, escadrons, batteries, ont la direction de l'instruction de leurs cadres, d'autre part, les évolutions n'existent plus même sur le papier. Alors, à quoi bon un adjudant-major qui ne sert plus à rien? Nos régiments de Metz étaient bien pourvus d'adjudants-majors qui n'ont fait qu'assister, ennuyés et impassibles, aux batailles ou que remplacer leur commandant blessé ou tué quand ils se trouvaient le plus ancien capitaine du bataillon. Dans l'armée du Nord, les bataillons n'avaient pas d'adjudants-majors. Personne, que je sache, n'en a jamais réclamé.

(1) La Convention avait supprimé le grade de lieutenant-colonel. Lorsque, sous le Consulat, il fut question de le rétablir, Bonaparte s'opposa formellement à ce que l'officier chargé du grade prît ce titre de lieutenant-colonel, qu'il avait été juste d'attribuer, sous l'ancien régime, à des officiers remplaçant le colonel, grand seigneur et qui passait sa vie à la Cour; mais, le jour où les colonels étaient devenus les commandants réels de leurs corps, il ne fallait pas créer une rivalité entre eux et l'officier dont on voulait rétablir le grade; « en lui parlant, les inférieurs les nommeraient par abréviation : *mon colonel*. Or, il n'était pas convenable que lorsqu'un soldat dirait qu'il va chez son colonel on pût lui demander *chez lequel?* » On donna au second officier de chaque régiment le titre de *major*. (Voyez Marbot, *Mémoires*, t. II, p. 221.)

Ce n'est donc pas tant au point de vue économie qu'au point de vue simplification que je voudrais voir disparaître ces dépositaires d'une parcelle tellement infinitésimale de l'autorité qu'elle est imperceptible aux regards les plus exercés. Les grosses économies qui se chiffreront par des dizaines de millions c'est par une réforme radicale dans notre système administratif qu'on les trouvera.

L. Patry.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Émile Faguet.

M. Émile Faguet est apparemment un homme singulier.

Certes, il vit au milieu des autres hommes et ne s'applique pas à les fuir. Mais il vit parmi eux d'une façon accessoire, et, pour tout dire, secondaire. Il ne leur abandonne aucune prise sur sa personnalité. Nul contemporain, je pense, ne permet moins à la vie sociale d'embarrasser sa vie individuelle. Et à ce point de vue, l'exemple de M. Émile Faguet est un exemple rare.

Même il possède une aptitude admirable à supprimer de la vie tout ce qui peut affaiblir — l'entravant — l'effort intellectuel pour quoi, si je ne me trompe, l'homme fut créé. Il évite donc avec soin la fréquentation pernicieuse — peut-être — de ces endroits clos, gracieusement ornés et qu'on nomme salons, où des hommes bien vêtus se rencontrent avec des femmes élégantes et qui sourient et échangent sur tous les sujets des propos agréables et superficiels et prétentieux et futiles. Non, M. Faguet redoute l'action déprimante de ces milieux cultivés à demi. Et, tout occupé de réfléchir avec force et avec pénétration, on dirait qu'après le noble effort des jours laborieux, il aime fréquenter, préférablement à tous autres, les restaurants, les cafés et tous ces lieux grossiers où l'homme supérieur reste anonyme parmi le vulgaire anonyme, s'isole dans la foule, prolongeant avec intensité son labeur intellectuel dont ne se peut distraire sa pensée ardente.

C'est ainsi que l'exemple de M. Émile Faguet laisse supposer la formation possible d'une cité d'élite où, dédaigneux des élégances et des parades mondaines, se réuniraient, l'esprit tout plein des préoccupations dont la foule est incapable, les hommes supérieurs. Après tout, une telle cité serait peut-être ennuyeuse et peut-être la discorde y régnerait-elle.

Mais, à vivre seul et libre, parmi les idées,

M. Faguet témoigne une surprenante puissance pour vaincre la coalition des préjugés sociaux, se libérer de la contrainte des tyranniques conventions sociales. Et déjà, il est indispensable qu'existent, en l'esprit de cet homme, des tendances exceptionnelles. » « Toute supériorité est un exil », a-t-on écrit. M. Faguet s'efforça perpétuellement vers la supériorité parfaite de l'intelligence ; il accomplit pour cela, dans la solitude d'immenses travaux, et, cohérent, il refusa d'imiter ceux qui, ayant agité des idées hautes et neuves, consacrent leurs loisirs à se répandre parmi le monde, où d'elles-mêmes se dépriment et se déprécient leurs idées ; il s'obligea, au milieu de la société, à une sorte d'exil, non pas seulement intellectuel mais encore matériel, qui est, au surplus, ou doit être tout son bonheur.

Et il fallait bien qu'il effectuât selon cette méthode, simplement logique et, par conséquent, audacieusement originale, des œuvres exceptionnelles, pour qu'il pût, en dehors des règles, conquérir l'autorité, la gloire, vaincre la société et se ranger parmi ses dominateurs intellectuels. D'autant plus que quelques-uns s'irritent contre lui, non pas de ce qu'il ait obtenu la gloire, car cela, en somme, est facile à tous et ne réclame qu'un ensemble harmonieux de médiocrités disciplinées et persévérantes, mais de ce qu'il l'ait gagnée par des procédés si spéciaux, étant normaux, et si choquants, pour tout dire, en la hardiesse tranquille de leur régularité.

*
* *

M. Émile Faguet choisit les idées pour ses compagnes. Il vit au milieux d'elles, car il les aime. M. Faguet est profondément intelligent On peut affirmer qu'il est tout intelligence. Il ne subit point l'empire, l'oppression du sentiment, qui avilit l'homme. Il est pourtant sensible, mais comme il faut l'être. Il n'a de sentiment que par les idées et pour les idées. Et, par suite, dans l'histoire de la pensée humaine, il n'aime que les hommes qui ont eu des idées, beaucoup d'idées. Avoir des idées : n'est-ce pas, pour les hommes, la seule raison de vivre, et, plus sûrement encore, l'unique raison d'écrire ?

Qui donc a dit : « Je ne suis pas artiste, mais je suis intelligent ? » Émile Faguet l'aurait pu dire. Et, cependant, il est artiste lui aussi. Mais j'entends qu'il est artiste de la meilleure façon qui n'est point la façon commune. Il est artiste intellectuellement. En somme, qu'est-ce qu'un artiste, au sens que la multitude prête à ce mot ? C'est un homme qui reçoit du spectacle de la vie extérieure de la nature, des êtres et des choses, des impressions vives et exprime vivement ces impressions. Mais on n'a une impression, on ne s'arrête à elle que par incapacité de faire l'effort plus complexe de l'élaboration d'une idée. Et il n'y a tant d'artistes ou soi-disant tels que parce qu'il y a tant de gens ineptes à penser, et les artistes ne sont si goûtés que parce que l'humanité persiste encore dans je ne sais quel état d'enfance intellectuelle. L'homme véritablement intelligent, au contraire, est artiste dans la mesure où il développe en lui l'émotion intellectuelle produite par les idées, c'est-à-dire par la découverte de nouveaux rapports entre les choses, plus précis, plus profonds.

Et, en vérité, je ne sais pas s'il se trouve, parmi les penseurs contemporains, un artiste intellectuel plus complet que M. Émile Faguet. Et, aussi bien, toute son œuvre, réfléchie et grave, est comme la glorification de l'action des intelligences, pendant trois siècles, sur le développement de la civilisation française.

*
* *

M. Émile Faguet a donc toute la force d'une intelligence étendue s'employant à être toujours maîtresse d'elle-même. Et c'est pourquoi, je pense, il n'a guère de personnalité.

Sans doute, il s'est constitué tout de même une personnalité, par les contours extérieurs. On reconnaît M. Faguet à ses procédés de composition. Mais ceux-ci ne valent nulle part qu'autant qu'ils contribuent à faire la pensée plus claire, et le reste importe peu. Et M. Faguet se distingue par le style qu'il a ou, plus exactement, parce qu'il n'a pas de style. Et, tant mieux ! Le style et l'application au style sont une preuve de médiocrité intellectuelle des écrivains. Preuve de médiocrité intellectuelle des hommes, le prix que ceux-ci attachent encore au style. Ils s'attardent à la forme par inaptitude à pénétrer jusqu'à la réalité. Et, voyez-le, les écrivains, qui voulurent être des stylistes, furent presque toujours, — et je ne veux rien dire que de modéré, — de petites intelligences. Ainsi Flaubert, ainsi, plus bas, les Goncourt, si tant est que les Goncourt aient été des écrivains, et, particulièrement, des écrivains français... Oui, le temps viendra peut-être où, pour l'humanité plus intelligente, les œuvres vaudront indépendamment du style et dureront sans lui.

Alors le style ne sera point l'élément principal par quoi peut se constituer pour la foule la personnalité d'un écrivain. Et même, on peut espérer que les écrivains perdront toute personnalité... Un critique, à nos yeux, est « personnel » autant qu'il combine, par des moyens spéciaux, une conception spéciale des œuvres et des hommes, fait ainsi un travail d'imagination plus ou moins loyal sur les réalités. Une personnalité, nette et caractérisée, provient souvent de l'inaptitude à circuler avec une égale indépendance, parmi tous les domaines de la pensée, laquelle se voile sous la capacité de former puissamment

quelques conceptions systématiques dont on peut dire qu'elles sont généralement fausses dans la mesure où elles excluent les autres conceptions... Un système est un paradoxe qui dure. Lorsque les paradoxes ne sont pas seulement l'expression originale d'idées justes et méconnues, ils sont comme les autres plaisanteries, les meilleurs sont les plus courts... D'ailleurs, quel homme, s'appliquant à considérer dans leur suite les œuvres littéraires n'a pas conçu, pour sa part, deux ou trois systèmes sur l'évolution des genres? M. Faguet, j'imagine, en a conçu plusieurs. Il ne consentit pas à les exprimer jusqu'aujourd'hui; il n'est pas indispensable qu'il les expose plus tard.

Mais il a fréquenté tous les cerveaux puissants des temps modernes; depuis Calvin jusqu'à Renan, en passant par Voltaire et Auguste Comte. Il a compris intimement toutes les intelligences si variées et si riches; et quelle intelligence étonnamment variée et riche devait-il avoir lui aussi pour entrer à ce point dans leur familiarité intellectuelle, et pour entretenir, comme il l'a fait, d'intelligence à intelligences, une conversation admirable où, souvent, il apporta lui-même des lumières ou des précisions!

* * *

Flaubert méprisait les critiques; Balzac les exaltait ainsi que leur tâche. Il écrivait : « La véritable critique est toute une science. Elle exige une compréhension complète des œuvres, une vue lucide sur les tendances de l'époque, l'adoption d'un système (!), une foi dans certains principes. Le critique devient alors le magistrat des idées, le censeur de son temps il exerce un sacerdoce. » M. Émile Faguet est un de ces critiques. Il nous étonne par son intelligence prodigieusement souple et qui peut se mouvoir à l'aise dans les mondes les plus différents : littérature, théâtre, philosophie, mœurs, politique, sociologie : il nous ravit par son indépendance fière.

Il est possible que la critique soit le genre le plus utilement créateur et cela peut se démontrer. Mais, en revanche, c'est celui vers lequel se pressent davantage les êtres grotesques et serviles dont le style est flasque comme le caractère et la pensée vide comme le cerveau. Et il faut bien quelques esprits robustes, pénétrants, fermes et clairs et nobles comme M. Faguet pour nous consoler de tous les pédants, les sots, les valets qui accaparent la critique, la dénaturent, l'avilissent, ah! malheur!...

ZADIG.

UNE PAGE CONTESTÉE

DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

L'esprit de chicane s'exerce beaucoup, depuis quelque temps, autour d'une page de Chateaubriand, que Sainte-Beuve a citée plusieurs fois, et à laquelle il a donné ainsi du retentissement, et qui ne se retrouve pas, comme il l'avait indiqué, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. On reproche, en un mot, à l'auteur de *Chateaubriand et son groupe* d'avoir accrédité une page apocryphe, et les insinuations vont leur train. C'est fausser en sa personne l'esprit de critique lui-même, que de supposer qu'il ait pu s'amuser à de petits jeux, qui auraient répugné à son esprit et à son caractère; — encore moins qu'il aurait pu céder à un mouvement de passion, en publiant un document, dont il n'aurait pas eu le texte authentique sous les yeux. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'il aura eu maille à partir avec les dévots de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*. Il nous montra un jour une lettre injurieuse de l'infortuné abbé Deguerry, curé de la Madeleine, — qui ne méritait pas son sort pour cela, — mais qui n'avait pas assez dépouillé ses habitudes d'ancien officier de cavalerie, quand il s'adressait de la sorte à un écrivain, honnête homme et poli, qui venait de publier ce livre si intéressant et si vrai de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*.

Je n'ai pas le goût de réfuter toutes les attaques, dans lesquelles l'esprit de parti, animé du même sentiment « chateaubrianesque », a cherché sa revanche depuis la mort du critique. J'aime mieux renvoyer au livre si étudié, si grave, si pondéré, si sérieux, de Jules Levallois sur *Senancour*, dont un chapitre confirme les appréciations de Sainte-Beuve sur Chateaubriand; et j'en viens au point en litige, la page contestée qui a mis en rumeur la presse et le quartier des Écoles... libres.

Notre première pensée a été de demander à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui possède à Bruxelles les papiers de Sainte-Beuve, s'il ne s'y retrouverait pas trace du passage contesté. M. de Spoelberch nous a répondu, avec son obligeance habituelle, par la communication d'un dossier manuscrit de 24 pages, entièrement de la main de Sainte-Beuve, qui a écrit sur la feuille de garde : *Notes sur les Mémoires de Chateaubriand*. La page 21 contient justement le passage que Sainte-Beuve a cité deux fois dans ses Leçons de Liège, reproduites dans son livre capital en deux volumes sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, et une troisième fois dans l'article intitulé *Chateaubriand romanesque et amoureux*, du tome II des *Causeries du*

Lundi. Ce passage est bien celui qu'on n'a pas retrouvé dans les *Mémoires* imprimés :

Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemone et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'Étoile du soir (*comme Léandre*), je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de désir.

Nous donnons plus loin le texte et la photographie de cette page du dossier de Sainte-Beuve. C'est du Chateaubriand transcrit par l'auteur des *Causeries*.

Qu'est-ce que cela prouve? que Sainte-Beuve avait eu communication du manuscrit de Chateaubriand, en 1834, lorsqu'il publia son premier article sur les *Mémoires*, dans la *Revue des Deux Mondes ;* cet article a été recueilli depuis par lui en tête du tome premier des *Portraits contemporains*, ce qui témoigne de l'importance qu'il lui attribuait (1).

Il nous semble que le problème est résolu. Sainte-Beuve emporta ses *Notes* à Liège en octobre 1848, avant la publication des *Mémoires* en volume ; il s'en servit pour faire son Cours. Il ne vérifia pas plus tard si la page, conservée et rendue par lui à Chateaubriand, avait été maintenue dans le feuilleton de la *Presse* ou dans les éditions en librairie. Il en aurait fait l'objet d'une note dans les *Causeries*, s'il avait été informé de la disparition de ce passage. Elle aurait confirmé celle qu'il a mise au bas d'un autre passage des *Mémoires*, où l'éternel amoureux que fut Chateaubriand se retrouve : « *Je donne le texte tel que je l'ai transcrit en 1834, avant les dernières corrections de l'auteur* (1). » Il préférait le premier jet en tout. Ayant puisé à la source, il n'allait pas boire à l'embouchure.

Les lettrés, tous ceux qui n'apportent dans ces questions d'autre passion que l'amour des Lettres, sauront plutôt gré au critique des *Lundis* d'avoir arraché au naufrage et à l'oubli, sans le vouloir et sans le savoir, une page authentique de Chateaubriand, qui est bien dans le ton général des *Mémoires d'Outre-Tombe*, même après les corrections et caprices que l'auteur eut le temps de leur faire subir depuis 1834. Elle ne dépare rien de la grande figure, restituée au naturel par Sainte-Beuve, du rêveur, du décorateur, du poète en prose, du barde resté Celte, précurseur de notre romantisme français, et qui en projeta les premiers rayons sur le siècle.

Une page de plus comme celle-là, dans l'œuvre de Chateaubriand, compense d'autres mutilations qu'on a pu y faire. Quand les *Mémoires d'Outre-Tombe* paraissaient en feuilletons dans la *Presse*, un article du *Corsaire*, qui retardait de quelques mois sur l'actualité, puisqu'il était daté du 10 mars 1849, signalait au monde politique, dans la *Presse* du 21 novembre 1848, des changements et des coupures opérés sur un fragment non inédit des *Mémoires* qui avait fait événement en son temps, quand il avait paru dans le *Globe* de 1827, — le parallèle entre Washington et Bonaparte, « beau morceau d'éloquence et de haute raison historique digne de devenir classique... » Il l'était resté dans les mémoires républicaines. Ce morceau célèbre par son début : « La République de Washington subsiste, l'Empire de Bonaparte est détruit... », tel que la *Presse* le reproduisait, semblait dénaturé dans son esprit et dans sa lettre. Le mot de *République* était adouci et remplacé par celui de *démocratie* dans cette phrase : « Washington et Bonaparte sortirent du sein d'une *république :* nés tous deux de la liberté, le premier lui a été fidèle, le second l'a trahie. » La suite avait disparu : « Leur sort, d'après leur choix, sera différent dans l'avenir. Le nom de Washington se répandra avec la liberté d'âge en âge ; il marquera le commencement d'une nouvelle ère pour le genre humain. Le nom de Bonaparte sera redit aussi par les générations futures ; mais il ne se rattachera à aucune bénédiction, et servira d'autorité aux oppresseurs, grands ou petits. » — C'était prophétique.

Le *Corsaire* insinuait (comme on insinue toujours, en pareil cas) que ces remaniements avaient été faits dans un intérêt facile à saisir, auquel ne se serait pas prêté Chateaubriand. On était en novembre 1848 dans la période *plébiscitaire* (comme on dirait aujour-

(1) Sainte-Beuve a cité la page contestée une fois de plus en reproduisant son article dans les *Portraits contemporains*. Il l'a tout naturellement amenée et greffée à la suite du « parfum d'*oranger voilé* », auquel il compare l'impression que lui produisait la lecture de « ces obscurs et murmurants passages » (celui-là entre autres) des *Mémoires*, et il en donne un commentaire net et précis, qui ne laisse aucun doute sur sa propre bonne foi : « Se retrouvant à Venise en 1833, M. de Chateaubriand, qui se promène au Lido, se rappelle son ancien départ de cette ville pour l'Orient, et une tempête essuyée au rivage d'Afrique, durant laquelle il jetait à la mer une bouteille scellée avec son nom, puis il s'écrie : « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémone et d'Othello ?... etc. » (La *bouteille scellée* se déchiffre dans le texte photographié ci-dessus). — On n'invente pas ces choses-là, surtout quand on s'appelle Sainte-Beuve. L'esprit de critique prévaut ici contre tout autre esprit.

(1) *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 307, édition Garnier. Le texte est identique à celui de l'édition Lévy.

Notes sur les Mémoires de Chateaubriand,

Venise au Lido — [illegible] cette patrie qui [illegible]

Souvenir de l'Occitanienne — j'ai écrit des paroles d'amour

[illegible] j'ai [illegible] ma main dans

[illegible] [illegible] laissé [illegible]

[illegible] « Il écrit [illegible] [illegible]

[illegible] qu'elles l'ont emporté [illegible]

lettre à lettre, [illegible] effaçaient [illegible] »

Sur un autre bord, la tempête aux côtes d'Afrique le 26 Xbre 1806 [illegible]

[illegible] sur le sable [illegible].

« Mais ai-je tout dit dans l'Itinéraire sur ce voyage commencé

au port de Desdemona et d'Othello ? allais-je au tombeau

du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule

pensée m'absorbait ; je comptais avec impatience les

moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur

l'étoile du soir (comme Sainte-Beuve), je lui demandais des vents pour cingler

plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en

trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et

l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en

abordant les côtes d'Espagne. Aurait-on gardé mon souvenir

ainsi que j'avais traversé mes épreuves ? Que de malheurs

ont suivi ce mystère ! le soleil les éclaire encore ; la lumière

que je [illegible] me les rappelle. Si je [illegible] à la dérobée

[illegible] [illegible], il est [illegible] par la mémoire

[illegible] [illegible] —

[illegible] [illegible] vieillir, [illegible]

[illegible] [illegible]

qui [illegible] [illegible], a le faire couler dans

mon [illegible] ! —

J'ignore [illegible] admirable peinture du [illegible]

des [illegible] et de l'inquiétude du magnanime Alphonse —

Il y a de l'art dans ces mémoires, de l'amour, du [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] (Sainte-Beuve)

Fac-simile des pages 21 et 22 des notes prises par Sainte-Beuve sur le manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe* en 1834.
Nous devons cette communication à l'obligeance de M. de Spoelberch de Lovenjoul.

[illegible]

d'hui) qui mena à l'élection présidentielle du 10 décembre.

Girardin dégagea sa responsabilité en ces termes, dans une lettre adressée au *Corsaire*.

13 mars 1849.

« Monsieur,

« J'espérais trouver ce matin dans le *Corsaire* une lettre des exécuteurs testamentaires de M. de Chateaubriand, en réponse à votre article d'hier, intitulé : *Une altération des Mémoires d'Outre-Tombe*.

« A défaut de cette lettre, je vous prie d'annoncer dans votre numéro de demain lundi que le passage dans lequel vous signalez des retranchements a été publié dans la *Presse*, TEL QU'IL LUI A ÉTÉ REMIS PAR LES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES. »

Il serait difficile d'accuser personne. L'original manque, à moins que M. Edmond Biré ne le retrouve. Chateaubriand tirait à l'aigle, quand il brûlait sa poudre; à défaut d'aigle, il tirait à blanc sur « Philippe », comme on disait alors et comme il l'appelle lui-même dans ses *Mémoires*. La tradition dément la légende, qui transforme l'Abbaye-au-Bois en confessionnal, les jours que Chateaubriand y faisait des lectures. Il ne demandait pas mieux qu'on en parlât et qu'elles circulassent. On disait même, vers la fin, qu'il ne devenait sourd que depuis qu'il n'entendait plus parler de lui.

On ne saurait, sans y avoir vécu, retrouver le ton de cette société et de ce salon, et en parler avec le tact exquis et la politesse raffinée qui y régnaient. Sainte-Beuve s'est attaché à en rendre les nuances, et l'on sait avec quelle supériorité de main il traitait ces pastels délicats des temps et des milieux disparus. Il a fait de l'étude des salons et de leur influence une des conditions de la critique historique (1).

(1) Relire ce qu'il en a dit dans les [illegible]

On ne s'entendait pas alors comme aujourd'hui sur la propriété littéraire. On n'avait là-dessus que des idées vagues dans le salon de l'Abbaye-au-Bois. Chateaubriand se montre même socialiste à un endroit de ses *Mémoires*. Ce grand esprit pensait comme Courbet, qui me dit un jour à moi-même, dans un moment où la propriété artistique était fort débattue : « Je laisse ma clef sur ma porte, pour qu'on me vole mes tableaux. » La critique littéraire, et particulièrement M. Edmond Scherer, dans un article magnifique du *Temps*, s'occupa beaucoup, lors de la vente de la bibliothèque de Sainte-Beuve, d'un exemplaire de l'*Essai sur les Révolutions*, le premier livre de Chateaubriand, couvert à certaines pages de notes marginales de la main de l'auteur. Un ami, qui furetait dans la bibliothèque de Chateaubriand, lui avait demandé un jour la permission de l'emporter comme souvenir. Chateaubriand, dominé par cet immense ennui, qu'on a appelé le mal de René, et qui n'excluait pas le scepticisme, laissa prendre le volume, sans se soucier des notes qu'il y avait mises et qui donnaient parfois le démenti au texte imprimé. Le libraire Potier, acquéreur de ce livre, qui passa des mains d'Augustin Soulié en celles d'Aimé Martin et de M. Tripier, le revendit mille francs à Sainte-Beuve, qui utilisa les notes, à la suite d'une préface de lui, dans la réimpression de l'ouvrage, en tête des Œuvres complètes de Chateaubriand, de la grande édition Garnier frères. On peut s'y reporter, on les retrouvera sous la rubrique : *Notes de l'exemplaire confidentiel*. Les unes sont anecdotiques, les plus caractéristiques se ressentent beaucoup du XVIIIe siècle, ce qui ne saurait étonner ni scandaliser personne, à une époque scientifique, comme celle de Renan, où la négation sans preuves n'est plus de mise.

L'exemplaire *confidentiel* fut adjugé au prix de quatre mille francs à la vente de la bibliothèque de Sainte-Beuve et rentra, dit-on, dans la famille de Chateaubriand. — Il ne serait pas étonnant qu'un de ces jours on contestât l'authenticité de ces Notes.

JULES TROUBAT.

[illegible] suite [illegible] deux articles sur *Chateaubriand*, réimprimés en 1869. « J'ai souvent pensé combien, malgré tous les soins qu'on prend pour peindre la société de son temps et pour en donner l'idée aux générations survenantes, on y réussit peu et quelles étranges images s'en font ceux qui se mêlent ensuite d'en écrire... Figurons-nous, dit-il encore, un monde charmant, une société d'élite, un vieillard illustre et glorieux qui se sentait heureux d'être compris et goûté par des hommes plus jeunes et qui n'étaient pas tout à fait ses disciples. » (*Portraits contemporains*, tome Ier, pages 77 et 80, édition Michel Lévy frères, 1869.)

LA CONQUÊTE DE MADAGASCAR

PAR LA COLONISATION [1]

Le fait seul de notre prise de possession absolue mettait fin à tout système d'éducation et d'influences hostiles. Dans l'état d'âme du Malgache, ce n'est pas son culte que nous avons heurté mais ses illusions politiques. Ce sont ces dernières, seules, qu'il s'agissait de modifier.

Le moyen le plus simple était donc, comme c'était notre droit, d'exiger une forme d'enseignement compatible avec notre dignité, nos intérêts et la nécessité d'une nationalisation française. On trouvait un système établi. C'était un avantage, surtout sur le plateau central, foyer hova. Mais cet enseignement ne répondait pas au but politique et même économique de la France. Il avait, à côté de son caractère religieux, un caractère politique contradictoire.

En affirmant la neutralité religieuse comme la moindre des concessions libérales, et en laissant, d'autre part, la liberté d'enseignement, on a bien fait de définir cette dernière, en exigeant que l'école ne fût plus étrangère et devînt française.

En 1828, dix ans après l'arrivée des missionnaires anglais, plus de quinze mille Hovas savaient, grâce à eux, lire et écrire. On peut, d'après ce chiffre, juger de la proportion atteinte en 1896, et conclure, d'après cela, dans quelles conditions la France a entrepris de conquérir le peuple hova.

« Madagascar est devenue aujourd'hui une terre française. La langue française doit donc devenir la base de l'enseignement dans les écoles de l'île, dit le rapport du général Gallieni. De plus, nous devons tenir la main à ce que l'ensemble des programmes d'enseignement soient remaniés de manière à se rapprocher autant que possible de ceux de nos écoles similaires. Ces programmes devront naturellement être établis d'une manière très simple, à la portée des maitres et des élèves, et surtout revêtir un caractère professionnel permettant de fournir aussitôt que possible des auxiliaires à nos colons pour leurs entreprises industrielles et agricoles.

« Nous devons avant tout faire connaître la France à nos nouveaux sujets et la leur faire aimer. Nous avons enfin à exercer notre action sur les maîtres qui dirigent les diverses écoles, et qui, en majeure partie, sont indigènes. Il faut, en un mot, que les maitres des écoles de tous degrés se conforment à un programme émanant de nous et qui soit compris de manière à développer, dans l'esprit des professeurs, et par suite des élèves, le culte de la France. »

Organiser fortement l'enseignement neutre et

1. Voir la *Revue* du 17 février.

laïque, tout en favorisant les missions françaises exclusivement vouées à l'enseignement, qu'elles fussent catholiques ou protestantes, telle a été la mesure qui a paru la meilleure au général Gallieni pour remédier à la situation anormale amenée par les luttes religieuses; en même temps, répétons-le, que cette mesure remet chacun à sa place et rend à l'enseignement l'efficacité que nous devons attendre de sa nouvelle méthode.

Quant à l'influence des missionnaires anglais, elle est encore incontestable, malgré la réserve avec laquelle le général y fait allusion dans son rapport. Par son ancienneté autant que par les racines profondes qu'elle a fixées dans le monde malgache, elle est restée redoutable et troublante, et la déclaration solennelle de loyalisme de la Société des Missions de Londres (1), pas plus que l'apparent désarroi jeté par notre substitution dans son organisation matérielle et morale, ne doivent nous faire oublier qu'elle est un danger pour notre domination.

Peut-on dire maintenant que, malgré tout ce qui a été fait depuis 1896, la pacification est un fait accompli ?

Oui, en ce qui concerne l'Imerina et la région de l'Est. Non, quant aux autres parties de Madagascar.

Celles-ci sont restées des régions de pénétration, où les difficultés sont autrement considérables que sur le plateau central. L'absence de moyens de communication, par conséquent de ravitaillement, et le climat caractéristique des terres vierges les rendent peu accessibles et ne permettent pas d'espérer que leur occupation définitive aura lieu avant longtemps.

A ceux qui ont posé la question de savoir s'il ne serait pas raisonnable d'abandonner temporairement ces espaces, sauf à les absorber dans une lente et économique progression, le général répond qu'une raison suffirait pour les défendre de notre abandon ; c'est que même dans les régions les plus réfractaires :

« ... Dans celles où la population montre le plus de répulsion pour notre contact, il s'est formé partout un *parti* qui nous est favorable; partout il y a un noyau qui a adopté notre cause, qui s'est montré fidèle dès le début, qui a solidarisé ses intérêts avec les nôtres, qui a même parfois fait le coup de feu avec nous. Évacuer l'une des régions occupées, c'est livrer ce parti à des représailles immédiates et terribles...

«... Si, partout où nous nous installons, le noyau qui *existe toujours* se décide si timidement à nous donner son concours et grossit si lentement, c'est parce qu'il a les doutes les plus sérieux sur la stabilité de notre établissement dans le pays.

« Or, ici plus qu'ailleurs cette méfiance à notre égard est habilement et incessamment semée par les influences étrangères qui possèdent, dans la région côtière particulièrement, des agents d'une souplesse et d'une activité singulières, les Silams et Indiens. Il n'y a pas un interrogatoire d'indigène qui ne m'ait prouvé qu'ils étaient tous persuadés que nous n'étions pas là pour longtemps, que c'était un orage à laisser passer, qu'il n'y avait qu'à attendre la fin en se dispersant dans la brousse, pour reprendre après notre départ prochain l'ancien état de choses. »

La conclusion du général est que nous devons, au contraire, nous installer sérieusement et dans des conditions définitives au milieu de ces régions, dont les habitants comprendront alors que nous ne voulons plus nous en aller.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'administrer ces régions comme celle du plateau central. Non seulement on applique une politique de race, qui n'est pas celle employée à l'égard des Hovas, mais les procédés administratifs sont totalement différents. La prudence et la temporisation sont instamment recommandées.

« Le premier point à établir, c'est qu'il ne faut *à aucun prix administrer directement* le pays. Cela est admissible en Émyrne en raison de la densité et du caractère de la population.

« Dans les régions qui séparent le plateau central des côtes Sud et Ouest, et sur les côtes elles-mêmes, il faut avant tout envisager une occupation *à l'économie*. Toute organisation se rapprochant plus ou moins de l'administration directe nécessiterait un personnel tout à fait hors de proportion avec le chiffre de la population. La base du régime doit donc être le *protectorat*. Il y existe de grands groupements indigènes traditionnels; il s'agit de les reconstituer autant que possible et de les utiliser. »

Voici donc dans quelles conditions doit s'opérer l'occupation définitive.

Jalonnement des lignes de communication naturelles par des postes assez forts et assez rapprochés pour assurer d'une manière absolue la sécurité des voyageurs et la liberté des transactions; occupation des centres d'influence ; évacuation de tout ce qui ne répond ni à l'un ni à l'autre de ces objets.

A ce plan, le général joint des instructions très nettes qui peuvent se résumer ainsi.

Pas d'administration uniforme. Prendre les chefs indigènes tels qu'ils sont, avec les moyens dont ils disposent, et en utilisant les ressources et les rouages du pays. Pratiquer une administration patiente, « aussi peu exigeante et aussi peu fiscale que possible ».

Il exprime le désir que chaque chef de poste soit doublé d'un chef de comptoir. Il rappelle que c'est avec des

(1) 1897.

pacotilles que les explorateurs et les commerçants se sont acquis les indigènes dans les régions neuves. Il conseille d'ouvrir des crédits aux agents européens pour leur permettre de constituer des comptoirs. Il rappelle que des officiers ont fait des avances de ce genre sur leurs propres ressources et que ces essais ont toujours pleinement réussi.

Tel est, sommairement exposé, le système applicable aux régions encore mal connues et inoccupées.

Ces régions sont d'abord celle des Mahafalys, située au sud-ouest de l'île, dans le voisinage de Tuléar. Elle est la plus ignorée de toutes. Ses chefs ne semblent cependant pas se montrer trop réfractaires aux relations que le commandant du cercle de Tuléar a tenté d'engager avec eux. Il ne s'agit que de leur faire accepter un protectorat peu sévère. Notre contact fera le reste.

Mais, à côté du territoire Mahafaly, indemne jusqu'à ce jour de toute domination, viennent les pays beaucoup mieux connus, en tout cas fortement entamés, des Sakalaves, Antankares, Antavares, à l'ouest et au nord-ouest.

Ces peuplades ont été longtemps les adversaires des Hovas, dont elles contre-balancèrent la puissance, sous la direction de Ramitrah, qui ne put être vaincu qu'en étant assassiné par le traître Radama dont il avait maintes fois triomphé. C'est pour sauver les Sakalaves et les Antakares de la fureur des Hovas, à la longue victorieux, que la France prit possession de Mayotte et Nossi-Bé, où émigrèrent plus de 25 000 fugitifs. Ceux-ci ne retournèrent plus tard à Madagascar que parce qu'on les dépouilla de leurs terres pour les donner en concession à des Européens.

Sakalaves et Antakares furent aussi les adversaires de Ranavalo. On disait d'eux en 1885 qu'ils seraient incapables de concourir avec nous à une expédition contre les Hovas. On les représentait comme indolents, paresseux, sans énergie. Ce n'est pas absolument l'opinion du général Gallieni qui, d'accord avec les jugements portés par l'amiral Guillain et le commandant Gouhot, gouverneur de Nossi-Bé, les considère comme doués de qualités guerrières, et pense que, jusqu'à plus ample expérience, [illegible] [illegible] l'esprit militaire.

[illegible] Madagascar ont signalé les qualités guerrières des malgaches et la possibilité de les enrôler pour les envoyer dans l'Inde comme auxiliaires de nos soldats. De Modave (1768), des Roches (1769), Charpentier de Cossigny (1773) expriment cette opinion. Il ne s'agit pas, bien entendu, du Hova.

Tels sont les peuples avec lesquels nous avons eu un malentendu dès que le régime du protectorat a laissé subsister le pavillon hova à côté du nôtre. L'annexion, en faisant disparaître l'emblème de ceux qui, pendant de si longues années, avaient combattu, pour les asservir, les Sakalaves et autres peuples de la côte Ouest et du Nord-ouest, a fait comprendre à ces peuples que nous étions devenus uniques maîtres de leur île.

Malgré les sympathies témoignées par ces derniers et les espérances que beaucoup de bons esprits avaient fondées sur leur concours avant 1885 et jusqu'en 1896, il n'y avait cependant pas autre chose à faire que ce qui a été fait. Le peuple hova n'était point pourvu d'un régime politique illusoire. Tel qu'il était, il avait des assises profondes. Quant à son degré de civilisation, il n'avait à souffrir aucune comparaison de la part des autres peuples de Madagascar. Quel point d'appui eût-on pu trouver chez des indigènes sans cohésion et dont les chefs sont en général d'une ignorance qui les rend même inférieurs à leur rôle?

Les Hovas sont donc incontestablement supérieurs, et il est heureux que la combinaison naturelle des choses n'ait pas permis de jeter brusquement au travers de leur supériorité un élément brutal comme celui des Sakalaves. Le temps saura préparer les contacts; et il n'est pas dit que le Sakalave et l'Antakare, voire même le Mahafaly, dans leur graduelle élévation, que dirigera notre assistance, ne viendront pas insensiblement à la solution du problème, qui est leur fusion avec les Hovas.

Et maintenant, à chacun son œuvre et le mérite de l'avoir conçue.

La science coloniale consiste à savoir ce qui a été fait dans cet ordre d'idées. Elle enseigne ce qui paraît avoir été le meilleur et ce qui peut encore se faire, en tenant compte des incessantes expériences que nécessitent les climats, les habitants et l'état social de ceux-ci. On est d'avis, d'ailleurs, que les systèmes peuvent être aussi nombreux que les colonies. Il n'y a pas de règle absolue, pas plus pour les colonies dites d'exploitation que pour celles dites de peuplement. Aussi bien, ces mots d'exploitation [illegible]

[illegible] susceptibles de colonisation, c'est-à-dire d'exploitation, qu'autant qu'elles ont quelque chose à exploiter. Si elles n'ont rien qui puisse être exploité, elles n'ont pas de raison d'être. Il n'y a d'exception que pour le Klondyke. Si elles n'ont rien d'exploitable, leurs habitants eux-mêmes, si elles en ont, ne méritent qu'une intervention philosophique. Mais, si elles sont exploitables et si elles ont des habitants, elles possèdent le premier des éléments d'exploitation, leur population.

C'est commettre une grave erreur que de mal augurer de l'avenir de certaines colonies parce qu'elles manquent d'exploitants européens sur place. Ce qu'on peut déplorer, c'est que le colon européen ne vienne pas s'associer à une prospérité déterminée par l'indigène et contribuer à son accroissement en apportant l'appoint de son savoir et de ses capitaux pour augmenter le rendement de la colonie. Mais, l'absence de concours du colon européen n'enlève rien à la liberté d'initiative que peut avoir le gouverneur s'il a une population indigène à sa disposition. Il faut souhaiter qu'il ait cette initiative, qu'il l'ait grande, généreuse, méthodique, appropriée aux régions, aux circonstances et aux besoins. Les bons exemples sont à recueillir par toute la terre.

Un Président de la République du Brésil, dans un message du 15 juin 1891, prescrit la création dans les principaux postes militaires de champs de culture pour les légumes, d'un parc à bétail et d'une école pratique d'agriculture où se font des observations météorologiques, des essais de chimie agricole et des études sur l'application des engrais et de procédés de culture perfectionnée.

Notre ministère des colonies a, depuis, prescrit quelque chose comme cela pour le Soudan. Mais, le colonel Gallieni, en 1887-88, s'inspirant peut-être de l'organisation des zéribas par les officiers de l'ancien Soudan égyptien, avait prescrit le même système au Soudan français. Son heureuse innovation n'eut, bien entendu, que la durée de son commandement. Il l'a reprise avec succès à Madagascar, et il faut espérer qu'elle durera.

Les Espagnols avaient aux Philippines, et il est probable que cela subsistera, ce qu'ils appelaient des *Vacunadores* (vaccinateurs), métis qui recevaient à Manille une instruction spéciale et qu'on envoyait ensuite aux frais du gouvernement dans les diverses provinces.

Voilà un exemple qui peut fixer les idées de ceux qui se demandent pourquoi on a institué une école de médecine d'indigènes à Tananarive.

Le Punjab était, de toutes les régions de l'Inde, la plus pauvre au point de vue forestier. Les Anglais l'avaient trouvée dans un effrayant état de misère. En 1865, ils commencèrent les plantations de Changa-Manga, à 70 kilomètres au sud-ouest de Lahore, le long du canal de Bari-Doab, dans une lande presque nue, où l'herbe même était rare : un vrai désert.

Pendant les cinq premières années, les résultats furent médiocres. On avait construit des tranchées de 1 mètre à 1m,30, séparées les unes des autres par 3m,50 d'intervalle et pouvant être mises en communication intermittente avec le canal régional de Bari-Doab. Sur les talus formés par les déblais, on avait semé. Mais, l'irrégularité des eaux, leur insuffisance, les dégâts des insectes, avaient entravé le succès.

Dans les dix ans qui ont suivi, on a modifié la distribution des eaux, et on est arrivé à 8 000 kilomètres de tranchées verdoyantes !

Les Anglais ne s'effraient pas des dépenses, dira-t-on? En 1894, les indigènes du Dahomey ont creusé, sans aucun frais pour la colonie, l'ancien chenal de Kotonou, long de 10 kilomètres, qui permet maintenant aux pirogues de fort tonnage d'aller de Porto-Novo à Godomey.

Depuis, et toujours grâce à la bonne volonté des chefs de villages, le nouveau chenal a été mis en communication avec la lagune de Godomey-Plage, de manière à assurer la navigation directe de Porto-Novo aux Popos en supprimant en partie les frais de transport.

Que si on trouve une main-d'œuvre aussi facile, combien plus aisément doit-on la trouver lorsqu'on la paye.

Parmi les problèmes que soulève l'extension coloniale, problèmes économiques « qui sont devenus essentiels, non seulement pour l'exploitation, mais encore pour la diplomatie et qui peuvent marquer une étape décisive dans la marche commencée,... il semble qu'il n'en est pas de plus considérable que celui de la main-d'œuvre », dit M. Camille Guy (1).

Ce problème se pose « à propos de certaines vieilles colonies d'Amérique et de l'océan Indien. »

Il s'agit évidemment de la Guyane et des Antilles d'une part et de la Réunion d'autre part.

Si l'on considère le problème ardu pour la diplomatie, que ne le résout-on par une émigration libre des noirs? C'est que les pauvres noirs seraient accueillis ici et là comme les Chinois le sont aujourd'hui par les États-Unis.

Le trouble qu'inspire la question de main-d'œuvre ne saurait s'appliquer à Madagascar. Certes, elle y est primordiale; mais on ne doit la considérer qu'au point de vue des ressources agricoles qu'offrent par eux-mêmes les habitants. Le général Gallieni le sent si bien qu'il déclare indispensable d'introduire tout d'abord « le plus rapidement et le plus largement possible nos instruments aratoires ».

Il raconte, à ce propos, l'expérience des plus concluantes faite par le colonel Lyautey à Ankazobé.

« Dans un pays très peu peuplé, deux charrues ont fait en un mois, avec trois heures de travail par jour, la besogne de mille journées de bourjanes. Sur les autres points du cercle, l'expérience a été moins concluante parce que rien n'est plus difficile que de triompher de l'inertie des gens et que toute innova-

(1) Rapport préliminaire sur l'organisation du Congrès colonial international de 1900.

tion se heurte à la routine, à la paresse et aux objections.

« A Ankazobé, si les officiers n'avaient pas été là, au bout de huit jours il aurait été établi que les bœufs étaient trop faibles, impossibles à dresser, etc. Actuellement, tout le monde est convaincu. »

Ce dernier fait est singulièrement éloquent. Il appartient pourtant à la colonisation militaire, mais à un genre inédit, qui n'est pas celui de Vauban, ne concevant que l'État colonisateur, à l'exclusion même des Compagnies privilégiées; et qui n'est pas celui de Bugeaud, repoussant jusqu'aux petits colons, pour n'escompter que son système onéreux de colonisation militaire, et ce, tout en demandant des grandes Compagnies avec de gros capitaux.

En 1842, le maréchal Bugeaud, remué par les souvenirs de la colonisation romaine en Algérie, demandait à la France 30 millions pour faire des colons avec les soldats du corps d'occupation. En 1845, il proposait d'employer 100 000 soldats à sa tentative, en calculant à raison de 3 500 francs par homme la dépense à établir, ce qui représentait un crédit à obtenir de 350 millions.

Les sous-officiers et soldats choisis pour la colonisation recevaient un congé de dix mois pour aller se marier, avec indemnité de route à l'aller et au retour. Pendant leur absence, leurs camarades devaient travailler à la construction des villages destinés à les recevoir et commencer les cultures. Or, ces camarades étaient bel et bien des colons anticipés qui, pendant qu'ils travaillaient, devaient être remplacés dans leur service de troupes; d'où nécessité d'augmenter les contingents annuels pour avoir des effectifs suffisants; d'où bouleversement de la loi sur le recrutement, sans compter le reste.

Et, pourtant, le maréchal Bugeaud repoussait la colonisation civile pour la colonisation militaire. C'est qu'il s'égarait sur la valeur de celle-ci. Il croyait, d'après ce qu'elle avait fait, qu'elle pouvait faire davantage, sans calculer qu'elle était seule et n'avait pour auxiliaire ni l'indigène d'Algérie, ni le colon d'Europe; et, malgré lui, il retombait dans la théorie de Vauban, avec cette différence qu'il appelait les grandes Compagnies et les grands capitaux.

En 1843, l'armée d'Algérie avait exécuté 300 lieues de routes carrossables, construit des ponts, relevé des villes en ruines et fondé de nouvelles cités.

Les officiers d'Algérie, non seulement en dressaient la carte, mais étaient architectes, agents voyers, conducteurs des ponts et chaussées. Ils ouvraient des carrières, construisaient des fours, des plâtrières, des briqueteries. Ils exploitaient les forêts, réparaient les anciennes fontaines sur les débris des aqueducs romains, restauraient les réservoirs et les citernes ensevelies sous les décombres, creusaient des canaux d'irrigation et de desséchement.

L'artillerie et le train véhiculaient les matériaux des colons. La cavalerie faisait les récoltes dans les plaines, après avoir souvent ensemencé elle-même. L'infanterie défrichait et entretenait les routes. Elle cultivait les potagers, les vergers, les jardins d'essai.

C'est le maréchal Randon qui a desséché les marais de Bône. C'est le général Marey-Monge qui a fait du territoire de Médéah le premier vignoble africain.

Dès 1833, c'est aussi le génie qui dessèche la Mitidja. En 1834, les troupiers créent Boufarik sur le camp d'Haouchchaouch. En 1837, se fondent les colonies militaires de Misserghin et des Figuiers.

En 1839, les premiers colons (26 000 dont 12 000 Français), aventuriers hardis et tenaces, qui tenaient la pioche d'une main et le fusil de l'autre, se défendent eux-mêmes contre l'insurrection.

Malgré les essais de colonisation commencés en 1841 avec des soldats libérés, malgré le crédit de 50 millions ouvert au ministre de la Guerre en 1848 et les sacrifices incessants consentis jusqu'en ces dernières années, il a cependant fallu d'autres ressorts pour arriver au chiffre actuel des colons européens ou seulement des colons français.

La conquête de l'Algérie a été une prise de possession par une poignée d'hommes exilés de la métropole, qu'une armée seule a empêchés d'être débordés en colonisant avec eux.

Qu'auraient donc pu faire Bugeaud et ses successeurs s'ils avaient eu, comme à Madagascar, une population compacte, agricole et docile à l'influence de la France, pour les aider à réaliser leurs projets !

Il y a donc ce point de comparaison entre Madagascar et l'Algérie qu'ici comme là-bas c'est l'armée qui a préparé la colonisation. Il y a eu ici comme là-bas colonisation militaire, sous une forme appropriée. Mais il y a cette différence qu'ici l'initiative militaire n'avait pas comme là-bas un élément fixe à sa disposition et tout préparé à lui servir d'auxiliaire.

C'est pourquoi la colonisation ou, ce qui est plus exact, la mise en valeur de l'Algérie aura été plus lente que celle de Madagascar, dont la population entière sera, dans un temps peu éloigné, irrésistiblement saisie par le flux de pénétration et d'organisation dont le corps d'occupation est l'agent impulsif.

Il était intéressant, alors que tant de voix défendent le système civil et tant d'autres le système militaire, d'insister sur cet exemple qu'offre Madagascar après l'Algérie d'une colonie où l'armée, par la force des choses et l'initiative de certains de ses chefs, a fait de la colonisation intelligente et pratique.

A l'heure où est apparu l'élément militaire, il tombe sous le sens que l'élément civil n'eût pas été à sa place, puisqu'il y avait nécessité de laisser agir exclusivement l'élément militaire. Si celui-ci,

dépassant les prévisions administratives et la confiance de l'opinion, a su réaliser des résultats plus qu'appréciables en ce sens qu'ils ne laissent plus place à d'autres systèmes, il faut avoir la loyauté de le reconnaître.

L. SEVIN-DESPLACES.

LA PEAU D'OURS [1]

Conte.

Claudine s'était jetée dans les bras de son père et y sanglotait. Il la calma, la consola, et caressant ses cheveux d'une main, il tendait l'autre à François.

« Ma chère petite Claudine, mon cher neveu François, que vous êtes gentils de venir! Je vous attendais. Je savais bien que vous viendriez, que vous ne me laisseriez pas partir sans me dire adieu... Voyons, Claudine, un peu de courage, ma fille! Ne pleure plus, je ne veux pas que tu pleures. Tu as toujours été une petite fille obéissante, il faut m'obéir encore... Et asseyez-vous. J'ai beaucoup de choses à vous dire, et le temps presse... Asseyez-vous et écoutez-moi. »

Il indiquait les caisses vides. Ils y prirent place, Claudine retenant les larmes qui ne cessaient de l'étouffer, François attentif et grave.

Le bonhomme reprit en souriant :

« J'avais bien l'intention encore de vous échapper... Mais, bast! la maladie a été la plus forte, elle m'a cloué là. Je n'ai plus pu bouger. Et je sens que c'est la fin... Adieu les belles balades à travers le monde, les gais départs aux feux de l'aube, la halte fraîche au revers du chemin, les bonnes siestes à l'ombre! c'est la fin... Je me résigne, ma tâche est achevée, je ne suis plus bon à rien... Tu regardes la cage aux souris? » dit-il à François.

Il la prit dans sa main, en fit jouer la porte.

« Eh oui! elle est vide... Les pauvrettes mouraient de faim. Je ne pouvais plus me lever pour aller leur chercher la nourriture. Alors je leur ai donné la liberté... Elles ont trottiné quelque temps sur ma couverture, sont venues me sentir les mains. Puis, quand elles ont vu que décidément il n'y avait rien, une à une, elles se sont défilées, se glissant sous la porte. Adieu, les gentilles demoiselles! Je ne les ai plus revues... Les accuse qui voudra! Moi, je ne leur en veux pas. Elles sont comme beaucoup de monde, il leur faut s'ingénier pour vivre, et, dans le souci absorbant de cette tâche, on n'a pas beaucoup de temps à donner au sentiment. Les mois, les années passent... Et quand vient l'heure où l'on voudrait prouver sa tendresse à ceux qu'on aime, il se trouve qu'il est trop tard... On ne se revoit que pour se quitter... »

Il regardait doucement Claudine.

Puis, il baissa la tête et parut réfléchir. Au bout d'un instant, il reprit :

« Voici encore ce que je voulais vous dire... Quand vous retournerez à Ambel, vous choisirez un bel endroit, large et découvert, bien riant et bien vert, avec des prés, de belles eaux... une ceinture de jolis arbres, de claires forêts comme il y en a là-bas, qui entourera tout le domaine... Et vous y construirez la Maison des Bêtes! Il faudra qu'il y en ait de toutes sortes... Oh! n'allez pas chercher des espèces rares! Mais toutes celles qui vous tomberont sous la main, même les plus humbles... Et ne vous rebutez pas! Il n'en est pas, même des plus sauvages, qu'on ne finisse par apprivoiser. Il suffit de les aimer, et elles le comprennent, elles vous aiment. C'était un rêve que j'avais fait, l'occupation réservée à mes vieux jours... Mais non! Cela ne se pouvait pas. Pour que je demeure le type que j'ai été, il faut que la mort me prenne comme je suis : la mort consacre et achève. Me voyez-vous retiré là-bas, vivant de mes rentes, sur mes terres, gras et bien nourri, le teint fleuri, et flânant au bon soleil, en redingote de propriétaire? Ce serait ridicule! Cela ne me ressemblerait plus... Et, à ce propos, mes chers enfants, je ne veux pas que cette peau de bique me quitte, ni ce bonnet de loutre, ni le reste. Ce sont mes habits de campagne, mon armure, mon manteau de bataille! Nous partirons ensemble. Vous m'entendez bien! je désire être enseveli...

— Oh! père!... » interrompit Claudine d'un élan de cœur déchirant.

Il se pencha vers elle avec bonté, lui prit les mains dans une des siennes, et y donnant, tout en parlant, de petites tapes amicales :

« Tu m'aimes bien, je le sais, tu m'as toujours aimé! Tu as un bon petit cœur, Claudine... Mais laisse-moi parler, ma fille, laisse-moi tout dire. Il faut que je me hâte... Je sens que ma voix s'oppresse, que les forces vont me manquer... Vous bâtirez donc la Maison des Bêtes, et vous l'habiterez, vous y vivrez richement, hospitalièrement... Voyez un peu comme dans la vie tout tourne souvent au rebours de nos vœux! comme ceux qui ne visent que le gain sont parfois déçus! et comme, en poursuivant un noble but, sans nul désir intéressé, le profit vient tout naturellement, il vient environné de gloire et d'honneurs! C'est ce que je ne cessais de dire à la pauvre Catherine qui ne voulait pas me comprendre... »

[1] Voyez la *Revue* des 16, 23, 30 décembre 1899, 6, 13 et 20 janvier, 3, 10 et 17 février 1900.

Il fit une pause. Sa respiration devenait sifflante, mais il tenait à achever.

« Des trois frères Béchard, tous trois nés dans la ferme d'Ambel, Martin le plus jeune était le plus fou. On n'en tirerait jamais rien, il mourrait sur la paille ! C'était l'opinion générale. Or, l'aîné, Hippolyte Béchard, homme vaillant et prévoyant, et sérieux s'il en fut, qui ne songeait qu'à la fortune, après avoir ramassé beaucoup d'argent, a trouvé moyen de tout perdre, et il est mort insolvable. Le voilà bien avancé ! Frédéric Béchard, le cadet, qui s'était donné la mission de perpétuer notre race montagnarde, fidèle au foyer de nos pères et luttant où ils avaient lutté, après des fatigues sans nombre et quand arrive la vieillesse, ne se trouve pas dans une situation meilleure. Il se débat au milieu de mille soucis pour faire honneur à ses engagements, et il n'est même pas sûr que la ferme d'Ambel lui demeure... »

Il leva un front rayonnant :

« Et c'est moi, en définitive, moi qui jamais n'eus cure d'argent, moi, le plus léger, le plus insouciant, comptant toujours sur l'heureuse chance pour pourvoir aux nécessités et suivant gaiement ma chimère, c'est moi, qui meurs le plus fortuné, dans la richesse, dans l'opulence ! Ah ! ah !... (il riait, sa raison s'en allait). Et tout cela est sorti de là (il se tapait de petits coups sur le front), de ce petit grain de folie que j'avais en tête et dont on se moquait. Et tout cela, entendez-moi bien ! (il se redressait avec orgueil), tout cela, mes enfants, a été gagné honnêtement, loyalement, à la force de l'esprit, par la fine et belle ruse de l'intelligence, les procédés les plus francs, les plus louables. C'est une fortune sans tache, et dont vous avez le droit d'être fiers... Puis, elle a coûté si peu à tous ! dans l'immensité de mes voyages, si minime fut la dîme prélevée sur chacun ! et ils la donnaient de si bon cœur, en s'amusant, sans s'en apercevoir !... Mais ils ne se doutent pas du total, ah ! ah ! ils ne s'en doutent pas ! »

Il recommençait à rire. Et cette gaîté faisait mal. Elle contristait les pauvres enfants qui assistaient à cette agonie. Le malaise se doublait de l'aspect misérable des lieux, du jour terne éclairant les lambris délabrés où quelques toiles d'araignée poussiéreuses pendaient pour tout ornement, les caisses éventrées jonchant le sol et le lamentable grabat.

Lui, promenant sur tout cela des regards éblouis, ne parlait plus que par phrases heurtées, décousues, où continuait à se dérouler son étrange rêve.

« C'est la fortune d'un roi ! Elle monte, elle s'amoncelle, elle ruisselle de toutes parts... Tout en resplendit, tout en est doré. Je meurs sur un lit d'or ! L'or flamboie... En sentez-vous les effluves réchauffants ? En voyez-vous les lueurs fauves ?... Tout est pour vous, mes chers enfants ! pour toi, mon cher neveu François ! pour toi, ma chère fille, ma bonne petite Claudine ! »

Il ne cessa plus de délirer, jusqu'à ce que sa voix se tut et que, la tête renversée sur l'oreiller, il exhala son dernier souffle.

Claudine et François ne laissèrent pas à d'autres mains le soin des apprêts funèbres. Dès que la bière eut été apportée, et que les porteurs se furent retirés, ils s'aidèrent à l'ensevelissement. Selon la volonté du mourant, la peau de bique et le bonnet de loutre — sa défroque de montreur d'ours, — le vêtit pour l'éternité. Les mains passées sous les épaules, François le souleva du côté de la tête...

Puis, pendant qu'échouée devant l'immobile image, Claudine l'arrosait de ses larmes, le jeune homme revint au chevet du lit.

Ses mains, en s'y glissant tout à l'heure, avaient heurté quelque chose de dur. Il fouilla les crevasses de l'oreiller, et en sortit un rouleau d'or ; puis un autre, puis d'autres encore, et cent, et mille, des rouleaux formant des cartouches d'un poids égal. Et voici maintenant qu'en fourrageant dans la paillasse, sous la mince couche de chaume qui la rembourrait, il découvrait des paquets de billets bleus, des milliers de petits paquets, soigneusement pliés, épinglés, tous d'un volume à peu près pareil, et pressés les uns à côté des autres, se superposant par séries symétriques sur toute l'étendue de la couchette. Quelques-uns présentaient des bords grignotés, que la dent des rats avait entamés...

C'est sur cette couche, plus ou moins moelleuse, que, depuis des années, dormait le père Martin. Et, par un calcul assez juste, ayant à s'absenter fréquemment, il n'avait jamais pris plus de soin de dissimuler son trésor : avec la porte laissée bâillante, au milieu de cette cité de misère, ces richesses se gardaient toutes seules et par leur abandon même.

François débarrassa le grabat des brassées de paille qui le chargeaient inutilement. Il le roula sur lui-même et le ficela fortement. Puis il s'avança vers Claudine.

« Demeurez, lui dit-il. Je vais chercher une voiture et mettre en lieu sûr l'héritage du père Martin. Veillez à ce que personne n'entre en mon absence, et à ce qu'on ne s'approche pas de ce paquet. »

Elle ne détourna pas la tête. A peine l'entenditelle ou comprit-elle ce qu'il disait. Ses yeux d'où coulait l'intarissable ruisseau de larmes, contemplaient l'image glacée du père.

François revint peu après avec un fiacre. Aidé du cocher, — et non sans peine, — ils y transportèrent le lourd colis. Puis ils roulèrent vers la Place Royale.

Là, sans descendre de voiture, François fit prier le directeur des Grands Magasins de vouloir bien ve-

nir lui parler. Et, quand celui-ci se fut approché :

« J'ai là, lui dit-il, dans ce paquet, un million, deux millions, — peut-être davantage, je ne sais pas, — de billets de banque et de louis d'or. C'est la fortune du père Martin, l'héritage de M[lle] Claudine Béchard. Pourriez-vous disposer en ma faveur d'un coin du coffre-fort des Grands Magasins pour les y mettre jusqu'à ce qu'on vous en débarrasse ? »

Le directeur le crut fou. Mais François, par les fentes de l'étoffe, fit saillir quelques cartouches éventrées, l'éclat bleuâtre des billets. Le grand industriel dut se rendre à l'évidence. Il eut une minute de stupeur foudroyée.

Puis, vivement, il rentra dans le magasin, alla quérir un des hommes de peine, — le gaillard aux plus larges épaules. Celui-ci chargea le colis sur son dos et l'emporta dans l'appartement particulier du directeur. François suivait, ne perdant pas des yeux le précieux fardeau.

Et, la porte du coffre-fort refermée, quand le dépôt y fut en sûreté, il courut rejoindre Claudine. Elle n'avait pas changé d'attitude depuis qu'il était parti...

Il prit place à côté d'elle. La nuit descendait. Et tous deux, d'une âme pieuse et tendre, les regards attachés sur le père Martin, commencèrent la veillée funèbre.

XVI. — LA MAISON DES BÊTES

Le voyageur qui, quelques années plus tard, parcourant le Dauphiné, eût voulu visiter l'atelier de l'illustre Franciscus Béchard, — dont les envois, chaque année, faisaient sensation au salon de peinture, — fût allé frapper à la porte de l'élégant et somptueux chalet que l'artiste s'était fait construire sur les hauteurs qui dominent le val d'Omblèze.

Et, — à part le père Martin qui, enveloppé de sa peau de bique et chaussé de ses grosses bottes, dormait son dernier sommeil ; à part aussi Hippolyte Béchard qui l'avait précédé, ainsi que le marquis de la Planède, et la vaillante Catherine, — il eût trouvé là, réunis sur un petit espace et dans le plus beau décor du monde, tous ceux dont nous venons d'esquisser la figure et les aventures.

Ce petit monde vivait très heureux, très uni, et se visitait journellement. La Maison des Bêtes (où il n'y avait guère plus de bêtes qu'ailleurs, mais où pourtant, autant qu'il se pouvait, on s'était conformé aux vœux du père Martin), s'élevait à égale distance environ de la ferme d'Ambel et du château de Plan-de-Baix. En sorte qu'entre ces divers lieux, le va-et-vient était incessant.

En quittant les bords de la Gervanne qui serpente à travers la gorge et qui, d'une éternelle haleine, entretient la fraîcheur des lianes suspendues aux parois, après le saut tumultueux et étourdissant de la Duysse, une pente douce, courant en lacet à travers les taillis, parmi les fleurs rustiques penchant aux talus leurs corolles lourdes de rosée, un large et verdoyant sentier conduit sur le plateau.

Les constructions s'y développent : grands toits aux passes débordantes, hérissés des écailles des bardeaux, hautes fenêtres au vitrail plombé, balcons ceinturant tout l'édifice, courant sur les différents corps de logis et y déroulant les dentelles de leur appui. Une vaste terrasse domine au loin la vue. De claires hêtraies, de riants bois de chêne font à la ronde un parc naturel. Plus haut, sur les derniers sommets, les sapins mettent leur tache sombre. Un immense jardin égaie les façades du midi, où les eaux, captées des hauteurs voisines, se ramassent en bassin avant de se déverser au lit de la cascade. Enfin, d'espace en espace, de jolies volières se dressent, qui tout le jour chantent et palpitent, vibrent et étincellent au soleil, éparpillent une fête dans l'air.

Du côté des communs, un concert moins mélodieux s'élève parfois du fond de cages aux forts barreaux : c'est là que jouissent d'une hospitalité généreuse, un peu imposée de force toutefois, quelques fauves et hôtes de la montagne, loups et lynx, deux ou trois petits ours, renards, marmottes, écureuils, belettes... Ceux qui ont suivi l'œuvre du maître, en ses paysages d'une vérité si saisissante et qu'anime le peuple des bois, retrouveraient là maintes figures de connaissance. L'artiste a ainsi tout sous la main, fonds de tableau, personnages, accessoires...

L'art, — à l'exemple du père Martin, — est le but unique de sa vie, le travail sa grande joie. Et il puise un réconfort perpétuel dans le contentement qu'avec l'aide de Claudine, — devenue M[me] Franciscus Béchard, — il a su répandre autour de lui. Tous deux, grâce aux prodigieuses économies de l'ancien montreur d'ours, ont pu faire des heureux. Personne n'a été oublié.

Et d'abord le père Frédéric a été libéré du souci de sa dette. Ambel lui appartient, les prés, les bois, toute la vaste étendue montagneuse, des hauteurs de Tuleau et de Costebelle à la serre de Malatrat. Il est maître et seigneur du domaine, sur lequel, au cours de tant d'années et de générations successives, les siens avaient si durement peiné.

« Tout de même, avait dit la bonne maman Frédéric à son mari, souviens-toi, mon ami ! Lorsque, par une matinée d'été, ce bon fou qu'était ton jeune frère, avec sa femme, la brave Catherine, — tous deux suivis de Martin II, — se mettaient en route par la vallée, et que nous tous, accourus sur le seuil et nous moquant un peu, nous les regardions s'éloi-

gner, nous ne pensions pas que c'était pour que nous fussions un jour propriétaires d'Ambel?

— Tout arrive, dit le père Frédéric.

— Tout arrive de ce qui doit arriver, et où l'on met tout son cœur pour que la chose arrive. Il ne faut pas compter que sur la chance. Il faut la patience, la volonté... et puis le don. N'avais-je pas prévu aussi que notre petit François ferait notre gloire à tous? Tu n'en voulais rien croire. Ceci pourtant s'est réalisé.

— Madame Béchard, dit le père Frédéric, m'allez-vous reprocher d'avoir été prudent avec ce garçon? J'ai mis sa vocation à l'épreuve, c'est vrai. Mais du moment que je l'ai reconnue sérieuse, je me suis tenu pour satisfait, je n'ai plus contrarié ses goûts.

— Et Claudine! s'écria-t-elle, cette chère petite Claudine! N'avais-je pas deviné qu'un lien plus étroit et plus tendre l'attacherait à notre famille, qu'elle serait la femme de notre cher enfant François?

— Madame Béchard, vous avez tout vu, tout prévu... Prétendez-vous être sorcière, avoir le don de seconde vue? »

Ici, le grand Pierre intervint.

« Non, dit-il, la chère maman n'est pas sorcière. Mais elle est bonne, et sa bonté la rend clairvoyante. Elle est si bonne, qu'avant que les gens n'en aient donné des preuves, avant qu'ils s'en doutent eux-mêmes, elle devine leurs bonnes intentions, leurs bonnes dispositions... N'est-ce pas ton avis, Humbert? Qu'en dis-tu, frère? »

Le garde général était de passage à la ferme, et il allait, en faisant sa tournée d'inspection, pousser jusqu'à la Maison des Bêtes. C'était un petit homme barbu, souriant, actif, remuant, — grand marcheur, — content de son sort et bien disposé pour tout le monde, et qui, vivant pour l'ordinaire au fond des bois, rêvait beaucoup, on ne sait à quoi, et parlait peu.

Il sourit dans sa barbe noire et eut un petit mouvement de tête qui approuvait les paroles du grand Pierre.

Il bourra sa pipe de bruyère et l'alluma, puis saisit sa canne ferrée, et, d'un pied léger, il partit.

Il dégringola jusqu'au hameau d'Omblèze et le dépassa. Mais, sur la route du val, comme il allait s'engager sur la pente qui mène à la Maison des Bêtes, il vit s'avancer à sa rencontre, toute pimpante et reluisante au soleil, une jolie charrette anglaise qu'une femme conduisait. Il reconnut la marquise de la Planède. Elle arrêta son cheval près de lui.

« Montez vite, mon cousin. Enchantée de vous rencontrer. Je vais vous éviter de la fatigue. Vous allez, comme moi, à la Maison des Bêtes? »

Sans trop se faire prier, le cousin s'installa à côté de sa cousine.

Grâce encore aux libéralités de Claudine et de François, Henriette était rentrée en possession de l'antique domaine de la Planède. Elle en était fière. Cette vieille et noble demeure, même en sa décrépitude, vous avait un autre air que les plus beaux chalets du monde, tout flambants neufs et confortables qu'ils pussent être. Du moins, c'était son opinion.

Et, pour qu'en cet aristocratique manoir elle pût vivre sur un pied convenable, on y avait ajouté quelques rentes, qu'on lui servait à période fixe, de crainte de nouveaux gaspillages. De tout cela elle était touchée et fort reconnaissante, sans que cela modifiât en rien, bien entendu, son humeur superbe et autoritaire, volontaire, dominatrice. Le caractère est ce qui change le moins.

« Ah! mon cousin, disait-elle à Humbert, — tandis que la voiture grimpait au pas, contournant les lacets du chemin, — la Maison des Bêtes! elle est bien nommée. Tout va là-haut en dépit du sens commun... Fumez, mon ami! vous pouvez fumer, dit-elle en voyant le garde général faire mine d'enfouir la pipe dans sa poche. Cela ne m'incommode point. Le marquis de la Planède fumait. »

Et, revenant à son sujet :

« A-t-on idée d'être allé prendre pour intendante cette institutrice en retraite, cette vieille demoiselle Dansalombre! Elle fait maintenant la classe aux poules et aux pigeons, aux lapins et aux dindons, et cela marche à peu près comme en son pensionnat d'Auteuil, où, entre nous, tout allait un peu de bric et de broc... Ah! si l'on m'avait écoutée! Si l'on m'avait laissée faire! Mais on n'a pas voulu de moi. Cette sournoise de Claudine, ce traître de François, tous deux n'avaient qu'une idée, c'est de m'exiler au château de Plan-de-Baix. Heureusement, — je dis heureusement pour eux, — je n'en tiens aucun compte. De temps à autre, je vais jeter un coup d'œil là-haut. Comment s'en tireraient-ils sans moi? Il faut, vous le comprenez, mon ami, une personne qui s'y entende, qui ait l'habitude du commandement, du gouvernement d'une maison... Si vous et moi, — c'est une supposition que je fais, — nous étions installés là-haut... ou bien encore, — je fais une autre supposition, — au château de la Planède, — vous, avec votre traitement de garde général, et moi, avec mes petites rentes, est-ce que les choses se passeraient de la sorte? N'y aurait-il pas plus d'ordre, moins de coulage, une surveillance plus active? Ne mettrions-nous pas tous nos soins à réprimer ce laisser aller déplorable?... Ne le pensez-vous pas, mon cousin? Oui, n'est-ce pas, vous en convenez? »

Il souriait à son ordinaire, hochait la tête, ne disait ni oui ni non.

C'était une belle journée tout ensoleillée. Et, plus

on montait, plus la lumière épanouie brillait pure sous le ciel bleu. Elle emplissait d'une joie radieuse les vastes espaces découverts, se jouait dans les branches, sur la verdure des gazons, dansait sur la surface miroitante des eaux.

La voiture franchit la grille et tourna dans la cour, effrayant les volatiles, — poules, canards et pintades, — qui, d'un vol éperdu, sautèrent par-dessus la balustrade du jardin et s'enfuirent dans le potager.

« Quand je le disais ! s'écria Henriette, jetant les guides au garçon accouru, et s'élançant à terre. Voilà le potager au pillage ! Que fait donc Mlle l'intendante ? »

Au même instant, celle-ci parut, débouchant de la charmille. Un grand chapeau de paille ombrageait son front, une robe élégante flottait sur elle. Elle s'avançait d'une allure nonchalante, d'un pas de châtelaine désœuvrée. Un petit opuscule, aux feuillets repliés sur eux-mêmes, occupait sa main : l'arrivée des voyageurs venait sans doute d'interrompre la lecture.

« La question ne fait plus de doute, ma chère ! s'écria-t-elle en brandissant la brochure et en s'approchant d'Henriette. Nous sommes ici, ne vous en déplaise, sur l'emplacement d'un *oppidum* gaulois. César, qui en fit le siège, le décrit exactement dans ses *Commentaires*. Et voici comme nouveau témoignage...

— En attendant, dit Henriette, tout le poulailler dévore les légumes et broute la salade. Espérez-vous que César en personne vienne repousser cette gent vorace ?... »

Elle marchait vers le potager.

Mais, justement, Claudine se montra sur le perron. Son mari la suivait. Elle souriait dans la grâce de sa jeunesse et dans son bonheur.

Ce bonheur créait autour d'elle une atmosphère d'où la joie irradiait, et dont tous ceux qui l'approchaient ressentaient les effluves. En fraîche et jolie toilette, toute sa petite personne brune, mignonne, et svelte et cambrée, — son visage d'une étrange beauté, où se retrouvait encore la gentille enfant de bohême qu'elle fut naguère, — ses grands yeux noirs, ses lourds et épais cheveux sombres, qui avaient tant frappé ces demoiselles du pensionnat d'Auteuil, — tout cela s'était merveilleusement conservé, s'accroissant en richesse et en prix si l'on peut dire. Tout cela brillait d'un éclat sans pareil dans la pleine lumière et sous les beaux rayons qui mitraillaient la terrasse.

Avec sa docilité et sa souplesse ordinaires, — ainsi qu'elle avait accepté tant de conditions humbles et diverses, — elle se prêtait aujourd'hui à ce que sa fortune nouvelle voulait d'elle. Elle s'était haussée sans effort à ce rôle de grande dame et de femme d'un mari illustre que le sort lui avait dévolu. Elle le remplissait avec aisance, simplicité, comme une chose toute naturelle.

« Bah ! ne te donne pas tant de peine, Henriette. C'est l'affaire du jardinier... Il faut bien que tout le monde vive, ma chère !

— Et nous-mêmes, dit Franciscus, allons nous mettre à table. »

La tête nue, les cheveux courts et arrondis sur le front en fer à cheval, comme il les portait à présent, les traits riants, vêtu d'un élégant veston, — gai, comme on l'est toujours après une bonne matinée de travail, — il se frottait les mains et promenait autour de lui des regards de satisfaction. Et, tout aussitôt, il les ramenait vers Claudine, comme pour chercher sans cesse en elle la confirmation de son bonheur.

« Voici le second coup de cloche... Henriette, Humbert, vous arrivez à point, mes amis. »

Et tout le monde, pour se diriger vers la salle à manger, gravit les degrés, envahit le vestibule.

Là, au pied du monumental escalier, — passé de la modeste condition de descente de lit au rang plus digne et plus honorable de hallebardier décoratif, — se voyait, sur un piédestal, notre ami Martin II. Dressé sur ses jambes de derrière, le museau droit et un peu de côté, clignant vers les visiteurs un petit œil malicieux, et souriant de ses larges babines roses retroussées sur ses dents blanches, il serrait dans sa droite une haute pertuisane et érigeait sa stature énorme...

LÉON BARRACAND.

VARIÉTÉS

Molière et J.-J. Weiss.

M. le prince Georges Stirbey, qui a rendu un service signalé aux lettres françaises par sa publication en librairie des feuilletons de théâtre de J.-J. Weiss, trouve moyen, lorsque la mine semblait épuisée, de nous offrir du Weiss inédit ou presque inédit, tout un volume, et sur Molière (1) ! C'est une bonne fortune, d'autant plus agréable qu'elle était moins attendue.

Qui est-ce qui se souvenait que J.-J. Weiss eût fait, dans la salle souterraine de l'Athénée, en 1866, quatre conférences sur Molière ? Et quand on s'en serait souvenu, qui aurait pensé que J.-J. Weiss eût

1 *Molière*, par J.-J. Weiss. 1 vol. Calmann-Lévy. — Cf. *Essais sur l'histoire de la littérature française*, le *Théâtre et les Mœurs*; *Autour de la Comédie Française*; le *Drame historique et le Drame passionnel*; *A propos de théâtre*; les *Théâtres parisiens*.

pris la peine de les rédiger tout au long, non pas pour les publier lui-même, mais pour jeter son manuscrit dans un tiroir où il fut découvert à la fin du XIXe siècle par le prince Stirbey? Qui donc enfin, ayant entendu à l'Odéon ou ailleurs les conférences ordinaires de nos plus célèbres professeurs et critiques, qui aurait osé affirmer que quatre causeries de consommation courante, faites sur un sujet aussi rebattu dans une bodinière du second Empire, mériteraient d'être imprimées et soutiendraient la lecture trente ans plus tard?

* * *

On connaissait, de J.-J. Weiss, certaines opinions sur Molière assez particulières, et quasiment hétérodoxes.

A vrai dire, elles semblaient en leur nouveauté plus hétérodoxes peut-être qu'elles n'étaient réellement, parce qu'elles paraissaient dans le vénérable *Journal des Débats*, qui coûtait alors 25 centimes le numéro et n'était pas encore couleur de rose. Je me rappelle, étant tout jeune collégien en province, avoir lu clandestinement des feuilletons de Weiss; je ne sais comment je me serais remis de mes ahurissements, si je n'avais eu la précaution de réserver pour le lire tout de suite après l'honnête et salubre feuilleton du bon Sarcey.

En somme, on s'en aperçoit aujourd'hui lorsqu'on relit les volumes où sont réunis ses articles : si la forme a chez J.-J. Weiss des allures fringantes et aventureuses, si ses idées sont presque toujours neuves et souvent hardies, il ne saurait être soupçonné de s'être complu dans la culture du paradoxe. Il est sincère, car il est cohérent.

Celui qui ne se propose que de briller et se décide sans autre motif pour les thèses qu'il croit les plus propres à faire valoir son esprit, celui-là est fatalement amené à se contredire. J.-J. Weiss a des goûts qu'il peut parfois forcer à l'extrême, mais qu'il ne dément jamais.

Et après tout, ces goûts de Weiss ne sont pas si indéfendables, ils ne se séparent point tant du sens commun, et souvent ils n'ont d'abord paru étranges que par leur contraste avec des modes tyranniques, mais passagères.

Par exemple, il raffolait de Dumas père, de Scribe, de l'opéra-comique français. On en fit des gorges chaudes dans diverses petites chapelles, aujourd'hui rasées (ce qui est un juste retour) ou menaçant ruine; mais le grand public n'a jamais cessé d'être avec lui, et parmi les « habiles », beaucoup lui reviennent. Un panégyrique de Dumas père fut, l'an dernier, couronné solennellement par la Sorbonne, et M. Pierre Lalo, l'autre jour, découvrait la *Dame Blanche*.

Weiss adorait les *poetæ minores* du XVIIIe siècle, les Sedaine, les Favart, les Parny. Ceux-ci ne sont pas encore populaires et ne le seront peut-être jamais; mais plus d'un lettré, qui n'y songeait pas, a appris de Weiss à les aimer, et d'autre part, leurs contemporains, leurs frères, les représentants du même esprit, leurs équivalents, si l'on peut dire, en peinture, gravure, ameublement et bibelots ont eu pleine réparation de l'absurde dédain du pur classicisme académique. Weiss fit une guerre farouche à la « littérature brutale », c'est-à-dire au naturalisme; et le naturalisme est mort, presque oublié.

Toutefois, c'est ici qu'il faut distinguer et reconnaître que Weiss se laissa entraîner à des abus. Il avait une telle horreur du naturalisme qu'il n'épargna pas toujours ses anathèmes à la simple imitation de la nature. Il prisait tant la fantaisie, que l'étude de la réalité lui était suspecte. Il fut injuste pour Henry Becque et même pour Dumas fils. Il alla jusqu'à préférer les comédies en vers d'Émile Augier à ses comédies en prose!

Avec une pareille esthétique, était-il bien capable de comprendre Molière?

* * *

Comme il n'est guère facile de ne pas admirer et de ne pas comprendre Molière, du moins j'entends que cela n'est pas facile à un esprit de la taille de Weiss, il l'admira donc et le comprit, mais il s'arrangea pour le tirer à lui le plus possible afin de concilier cette admiration-là, qui était inéluctable, avec ses préférences spontanées. Et le résultat de la combinaison est très heureux pour la critique moliériste, car elle l'enrichit de plusieurs points de vue assez nouveaux et ingénieux.

Le principal, c'est que le réalisme, quoi que l'on soit tenté d'en dire et d'en croire, est fort éloigné d'être le tout de Molière. On ne manque point de rendre justice à *Amphitryon*, quand on y pense, mais on incline à n'y point penser et à s'occuper plutôt de l'*École des femmes*, de *Tartuffe* ou des *Femmes savantes*. Voici J.-J. Weiss qui, lui, préfère *Amphitryon* à toutes les autres comédies de Molière. A toutes, diantre! C'est beaucoup dire. On ne souscrira pas. Mais c'est égal, on ne comptera plus *Amphitryon* pour un accident, on ne l'oubliera plus lorsqu'on cherchera une formule qui résume et définisse Molière.

Personne n'ignorait sans doute que bon nombre des comédies de Molière, parmi les plus connues, le *Bourgeois gentilhomme* et le *Malade imaginaire* par exemple, étaient des pièces à spectacle, mêlées de danses et de chansons, qu'il intitulait lui-même « comédie-ballet ». Mais on avait accoutumé de s'appesantir sur la comédie et de traiter le ballet

par prétérition. C'est ce que Weiss ne souffre point.

Il nous montre en Molière le véritable inventeur de ce que nous avons nommé opérette. Et c'est parfaitement exact. Il ajoute même que certaines pastorales, dont les professeurs de rhétorique ne parlent jamais, ressemblent fort à quelque chose qui serait l'opéra avant que Quinault l'eût inauguré. Lulli ne faisait-il point de la musique pour Molière avant d'en faire pour Quinault? Et quant à ce que c'est au juste que l'opéra, le peut-on mieux exprimer que dans cette courte phrase de la préface des *Amants magnifiques:* « Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir; pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses... etc. » Au total, qu'a fait Wagner, sinon embrasser avec plus d'ardeur et d'ambition cette vaste idée, sinon enchaîner plus étroitement ces mêmes choses diverses qui sont la poésie, le spectacle et la musique?

Inutile de dire, après cela, que J. J. Weiss ne partage pas le dédain de tous les commentateurs scolaires, depuis Boileau, pour le sac de Scapin, pour les « farces » de l'auteur du *Misanthrope*. L'une de ces farces, le *Malade Imaginaire*, est à ses yeux la plus étonnante, la plus originale et la plus puissante des pièces de Molière, car, remarque-t-il, l'imaginaire n'y est que par égard pour les nerfs des spectateurs, mais rien ne serait changé s'il s'agissait d'un agonisant réel, d'un authentique moribond, en sorte que Molière a véritablement fait la comédie de la maladie et de la mort, c'est-à-dire de l'abaissement, de l'odieux et du ridicule où l'homme est jeté par la plus forte de ses passions, l'amour de la vie, se débattant contre les affres de la mort.

Mais il y a plus et c'est jusque dans ses plus hautes et plus sévères comédies, dans celles qu'ont adoptées les censeurs les plus chagrins, que Weiss nous montre un Molière ne s'enfermant jamais dans le réalisme ni dans ce ton modéré, que d'aucuns tiennent pour la marque classique par excellence, mais au contraire fantaisiste, outrancier, chargeant ses peintures et poussant à la bouffonnerie. Molière n'est pas un simple et plat observateur. Observateur, il l'est sans doute, mais il est surtout visionnaire, comme Shakespeare et Saint-Simon, c'est-à-dire que dans sa pensée les caractères et les passions qu'il a observés se développent, s'amplifient, suivant leur logique, mais bien au delà de ce qu'il a réellement vu. C'est ainsi qu'il obtient ce comique intense, grandiose, épique, qui est à cent lieues des couleurs ternes et compassées du réalisme. Ainsi peut-il se contenter de noms de fantaisie, Géronte, Orgon, Célimène, etc., et ne cherche-t-il point à faire concurrence à l'état civil; et de même peut-il se permettre d'avoir pour l'intrigue un mépris qui n'a jamais été égalé.

On sait que la grande prétention de ce pauvre Becque était de passer pour le seul véritable disciple et successeur de Molière. C'était une belle ambition, et qui n'est pas radicalement injustifiée. Mais il est au moins un point sur lequel Becque ne ressemblait pas du tout à Molière, et c'est naturellement celui sur lequel il comptait le plus pour établir la ressemblance ; j'entends la manière de traiter l'intrigue.

Parce qu'il conspuait Scribe, Augier, Dumas fils, l'action implexe, la pièce bien faite, parce qu'il prêchait et pratiquait de son mieux la simplicité de l'intrigue, Becque s'imaginait être dans la tradition de Molière. Il n'y était pas du tout. Car peu importait qu'il comprît l'intrigue d'une façon ou d'une autre, le fait est qu'il y attachait une importance capitale. Or, le propre de Molière est de n'y attacher aucune importance.

Ce n'est pas le moins du monde la simplicité qui caractérise l'intrigue chez Molière. Quelquefois, elle est simple; mais quelquefois elle est enchevêtrée, ou tirée par les cheveux ou tout à fait déraisonnable. L'*École des femmes*, pièce d'ailleurs aussi mal charpentée que possible, où les personnages entrent et sortent sans autre prétexte que le besoin qu'a l'auteur de les produire ou de s'en débarrasser, l'*École des femmes*, par exemple, repose tout entière sur ce quiproquo des deux noms d'Arnolphe, devant lequel je ne dis pas Becque, mais Scribe aurait reculé. Et ces dénouements! Vous figurez-vous, au quatrième acte des *Corbeaux*, une des petites Vigneron se découvrant être une fille que M. Teissier aurait eue d'un mariage secret dans les Échelles du Levant, et que le papa Vigneron, quelques années avant sa mort, aurait achetée à des pirates barbaresques faisant marché d'esclaves?

Voilà le véritable mépris, l'indifférence parfaite, qui ne choisit pas. Ce mépris et cette indifférence n'étaient pas permis à Becque, auteur de pièces réalistes. Ils l'étaient à Molière, parce qu'il ne copiait point la vie, mais l'interprétait et la transposait, parce qu'il faisait vrai, mais non point réel, en un mot parce qu'il était un poète. (S'en serait-il douté, le pauvre Becque, lorsqu'il écrivit par hasard, avec une lucidité admirable, mais qui ruinait sa manie de filiation moliéresque, que Molière n'était pas seulement le plus grand des poètes comiques, mais peut-être le seul?)

* *

Je reviens à J.-J. Weiss. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'il dit des mœurs, des comédies de Molière et de sa philosophie. C'est ici, qu'avec beau-

coup d'aperçus curieux et suggestifs, il semble côtoyer souvent le paradoxe et l'affirmation téméraire.

Est-il bien vrai, par exemple, que Molière fût un esprit fort, un incroyant, un ennemi de la religion? J'avoue que Weiss ne me convainc pas. Il a peut-être raison, mais c'est une pure hypothèse, que rien, absolument rien, dans l'œuvre de Molière, ne démontre sérieusement. Un chrétien, dit Weiss, n'eût pas écrit *Tartuffe* et *Don Juan*. C'est l'éternel malentendu dont sont victimes les auteurs comiques. Un homme vertueux, disait l'autre jour à l'Académie M. le marquis Costa de Beauregard, n'eût pas écrit le *Vieux Marcheur*. Alors, il ne faut pas écrire de comédies. Dites que la comédie est incompatible avec la religion et la vertu. Car, si vous tolérez que la comédie subsiste, elle ne subsistera qu'à la condition de mettre en scène des vieux marcheurs, des Tartuffes et des Don Juan.

D'autre part, lorsque Weiss signale une rudesse, une grossièreté, une insensibilité parfois déplaisantes dans les mœurs des personnages de Molière, lesquelles n'étaient que celles du temps, il a raison, mais peut-être qu'il en triomphe avec excès et vante trop facilement notre époque. Un fait m'a frappé : dans les discussions sur les mariages, chez Molière, ce sont les pères qui songent à l'argent, et les enfants à l'amour : n'est-ce pas bien ainsi? Chez nous, les enfants sont aussi positifs que les vieillards. Vous ne trouveriez pas dans tout Molière une jeune fille comme celle qui, dans une pièce de M. Gaston Salandri, demande, parlant d'une amie : — « Est-elle heureuse? » et, comme on lui répond, sans comprendre : — « Oui, très heureuse », insiste et s'explique : — « Je veux dire : a-t-elle de l'argent? » Je vois bien que nous sommes plus prudes que nos pères du grand siècle, je ne me persuade pas que nous soyons meilleurs.

Mais, encore qu'il y eût à disputer avec Weiss sur quelques autres points, je n'ai pas le courage de le faire, je suis désarmé, séduit, conquis, pénétré d'enthousiasme et de gratitude, par ceci : Weiss proclame que Molière ne fut pas un républicain, ni un démocrate, ni un tribun du peuple, ni un précurseur de la Révolution. Il fut un homme de son temps, acceptant l'ordre social d'alors et n'en concevant même point d'autre. On nous avait fait un Molière, père de l'Église révolutionnaire, saint du calendrier laïque. De mémoire d'habitué de la Comédie-Française, cette sottise reparaît chaque année dans l'à-propos du 15 janvier. Si l'autorité de Weiss pouvait en purger la littérature de bonne compagnie, la reléguer au fonds si riche de M. Homais et de ses continuateurs, d'ailleurs innombrables, cela seul vaudrait qu'une reconnaissance éternelle fût vouée par les honnêtes gens au maître critique.

PAUL SOUDAY.

THÉATRES

NOUVEAUTÉS : *les Maris de Léontine*, comédie en trois actes, de M. Alfred Capus.

Vous savez déjà le grand succès de la comédie de M. Capus. Il n'étonnera personne de ceux qui se rappellent *A qui perd gagne*, *Brignol et sa fille*, *Rosine;* il n'étonnera certes pas les lecteurs de cette *Revue*, qui n'ont pas oublié les spirituelles chroniques que M. Capus écrivait pour eux ; et, si ce succès a réjoui tout le monde, il a particulièrement satisfait ceux qui, à travers certaines gaucheries ou certaines nonchalances de composition, avaient vu et proclamé les rares qualités dramatiques d'Alfred Capus.

Cette fois, la pièce est « bien faite » ; elle marche d'un pas assuré vers le dénouement, sans ce je ne sais quoi de lâché qu'avaient ses aînées, et qui empêchait l'attention du public de suivre l'auteur jusqu'au bout. De cela, sans doute, il convient de féliciter M. Capus. Mais peut-être est-il plus nécessaire encore de chercher comment et pourquoi les *Maris de Léontine* sont plus solidement construits. Il est vraisemblable, d'abord, que les essais précédents de M. Capus lui ont donné quelques enseignements ; maintenant que l'époque des luttes héroïques est passée, on peut reconnaître, sans être honni, que l'art dramatique comporte certaines lois nécessaires ; et, ces lois, on ne les discerne vraiment que de la scène ; en ceci, comme en tout le reste, il n'y a que l'expérience personnelle qui serve.

Ce n'est pas tout. Il est clair que le genre d'esprit de M. Capus l'inclinait à peindre surtout des « caractères » ; et c'est cette recherche qui donnait tant de saveur à ces ouvrages. Toutefois, — et si la comédie de caractères reste l'idéal du genre, — il faut remarquer que tous les « caractères » ne conviennent pas également à un développement dramatique. Et peut-être était-ce là l'erreur qui avait rendu hésitant le succès des autres pièces de M. Capus. Ses personnages n'étaient pas assez « dramatiques ». Rappelez-vous Rosine ; elle avait vécu avec un homme qui lui avait promis de l'épouser ; puis, abandonnée par cet homme, et repoussée par le pharisaïsme d'une bourgeoisie de petite ville, elle cédait enfin à un brave garçon qui l'aimait, et « se mettait » avec lui. Le mérite de M. Capus était d'avoir fait accepter ce dénouement logique mais « illégal », de l'avoir fait, non seulement accepter, mais désirer.

Cependant, le caractère même de Rosine ne comportait guère de développement dramatique. La situation étant admise, et Rosine étant une brave femme (sans rien qui la caractérisât particulièrement), le dénouement était obligé. Et cela est si vrai qu'ins-

tinctivement, M. Capus avait poussé au premier plan certains personnages secondaires, le ménage Hélion, la mère Perrin, Desclos, etc. Vous vous rappelez la définition de M. Brunetière que « le théâtre est le développement d'une volonté ». La volonté de Rosine n'avait presque aucune influence sur la marche de la pièce. Pour mieux dire, jusqu'au dénouement, sa volonté était exclusivement négative ; elle ne voulait pas forcer Perrin à l'épouser : elle ne voulait pas être la maîtresse d'Hélion : elle ne voulait pas escroquer la considération de la petite ville où elle vivait... En d'autres termes, des événements se produisaient, qui influaient plus sur la destinée de l'héroïne que sur son caractère, et dans lesquels sa « volonté » n'entrait presque pour rien. De là quelque chose d'incertain, qui n'était pas sans charme assurément, mais qui laissait le public hésitant.

Au contraire, dans les *Maris de Léontine*, M. Capus a eu la chance, — et cette chance n'arrive qu'à ceux qui en sont dignes, — de rencontrer un vrai caractère, dramatique au plus haut point. Et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, au lieu d'un caractère, il se pourrait qu'il en eût trouvé deux. Si c'est de « l'abondance de biens », vous savez déjà qu'elle n'a pas nui au succès.

Léontine est l'un des meilleurs personnages de comédie que nous ayons vus depuis longtemps. Une erreur essentielle pèse sur sa destinée, erreur qu'elle tâche de réparer par tout l'effort de sa nature. Je veux dire qu'elle s'est mariée. Or, elle était, par son caractère et ses instincts, tout à fait ce que M. Jules Lemaître appelait si spirituellement jadis la « bonne cocotte ». Ayant épousé un brave garçon un peu naïf, Adolphe Dubois, elle l'a trompé presque aussitôt après les noces, et avec une ampleur et une sérénité remarquables. Un homme naïf est souvent assez clairvoyant pour les autres. Adolphe a compris que Léontine n'y mettait pas de méchanceté ; elle était polygame par nature, avec force, mais avec simplicité ; tous les péchés lui étaient imposés, et agréables ; le seul qu'elle n'eût jamais commis était le péché de malice : et vous savez que c'est le seul qui n'ait point de rémission. Adolphe a pardonné les autres. D'abord parce qu'il possède la bonté évangélique d'un homme de Meilhac ; et ensuite parce que, lorsqu'on a reconnu que toute résistance est impossible, il ne reste plus qu'à accepter l'inéluctable. Seulement, comme la compagnie d'une personne aussi vagabonde avait de sérieux inconvénients, Adolphe a divorcé ; mais, toujours évangélique, il a laissé prononcer le divorce contre lui ; ce qui satisfait ses instincts charitables, et ce qui est en outre une précaution pour l'avenir : « Que tu es bon ! — lui dit Léontine, — tu t'es laissé condamner, et cela t'empêchera de te remarier. » Et lui : « C'est bien pour cela !... »

Si Adolphe n'a pas de rancune contre Léontine, Léontine, — et cela est une preuve nouvelle de la spontanéité de ses débordements, — Léontine non plus n'a pas de rancune contre Adolphe. Elle n'a rien à lui reprocher, pas même de l'avoir épousée, puisqu'il a mis toute sa complaisance à supprimer cette cause d'inimitié. Elle garde pour lui un sentiment très particulier, et assez féminin, me semble-t-il : sentiment qui n'a rien d'amoureux, bien entendu, mais qui est fait de camaraderie confiante, un peu tendre, et, si j'ose dire, un peu reconnaissante aussi. Songez que Léontine est « une femme divorcée », ce qui, dans le monde où elle vit, lui donne une sorte de prestige (« J'ai été mariée », dit-elle avec un juste orgueil), et ce prestige c'est à Adolphe qu'elle le doit. En outre, Adolphe est « le premier », celui qu'on n'oublie pas ; c'est grâce à lui que Léontine a pu entrer de plain-pied dans la galanterie, avec quelque expérience déjà... Parmi tous les hommes qu'elle fréquente, Adolphe est certainement celui auquel elle pense le plus, ou, pour mieux dire, celui auquel elle pense le plus souvent, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. A la vérité, elle pense à Adolphe surtout quand elle a besoin de lui. Mais souvent un sentiment se crée à soi-même son objet. La confiance de Léontine impose à Adolphe le devoir d'en être digne. Et il est digne avec plénitude. Peut-être, lui aussi, considère-t-il qu'il est quelque peu responsable de la vie que mène Léontine ; délicat scrupule ou bonté naturelle, le fait est qu'il l'aide, de ses conseils parfois, et souvent de sa bourse. Et, en échange, Léontine ne songe pas même à offrir à Adolphe le paiement en nature qu'elle accorde aux autres ; je vous ai dit qu'elle avait pour lui un sentiment très particulier. Naturellement, à l'occasion, elle ne serait pas farouche ; mais il faudrait une occasion : et, justement, la voici qui se présente.

Brouillée avec son « ami », vendue le matin même, Léontine est sans domicile et sans ressources. Spontanément, elle arrive chez Adolphe. Il s'effare. Elle insiste ; d'ailleurs, elle a compris qu'il ne serait pas convenable qu'on la sût chez son ex-mari : elle a dit qu'elle allait chez son oncle !... Encore ne l'a-t-elle dit qu'à une seule amie, de la discrétion de laquelle elle est sûre. Adolphe a perdu l'habitude de résister ; il cède ; il laissera sa chambre à Léontine, s'installera dans le salon... « Tu es bête ! » lui dit-elle. Et ce seul mot montre à Adolphe que, tout de même, sa situation vis-à-vis de Léontine sort un peu trop de l'ordinaire. Et voici maintenant l'amie, celle sur la discrétion de laquelle on peut compter : elle amène une amie, également discrète. Puis, c'est « deux messieurs » qui demandent Léontine... Adolphe, véritablement, est débordé. Il fuit. Son ami Plantin, député, lui trouvera une situation en province.

J'ai insisté sur ce premier acte pour expliquer le caractère de Léontine. Telle elle nous est apparue jusqu'ici, telle nous allons la retrouver tout le long de la pièce, accomplissant avec une sérénité ingénue les rites de la galanterie. L'un des deux « Messieurs » qui étaient venus la demander tout à l'heure est le baron de la Jambière, lequel est féru d'amour pour Léontine; l'autre est un agronome distingué, Grimard, « inventeur d'une nouvelle maladie de la vigne ». Et, dès la première rencontre, nous avons la joie de voir faire à Léontine précisément ce que nous attendions qu'elle ferait. Elle accepte l'invitation du baron, et le reste; et elle adjoint d'avance, à leur « ménage » futur, le savant agronome.

Comment nous retrouvons Léontine mariée au baron; comment Adolphe, nommé commissaire de police, se trouve chargé de surprendre Léontine et Grimard; comment il reconnaît la coupable, et comment, terrifié à la pensée de la reprendre, il engage le baron à pardonner; comment celui-ci se laisse convaincre; comment il se prend pour Adolphe d'une amitié reconnaissante; comment Adolphe cache son identité; comment elle est découverte, et comment un beau mariage vient enfin récompenser son abnégation persistante..., c'est ce qu'il me serait impossible de raconter sans trahir et l'ingéniosité et l'esprit de l'auteur; c'est, aussi bien, ce que vous saurez en allant voir la pièce. Je veux seulement faire remarquer ceci :

Les complications et les rencontres imaginées par M. Capus sont, sans contredit, du pur vaudeville. Mais les conséquences de ces faits sont créées par les caractères. Il fallait la sérénité de Léontine et la naïveté sympathique du baron pour que tout s'arrangeât comme l'a voulu M. Capus, surtout pour que nous acceptions le dénouement qu'il a donné. Le fait est qu'il ne nous choque pas. Et c'est là, peut-être, que se manifeste avec le plus de sûreté le talent de M. Capus. Il nous a si bien fait connaître, — et au théâtre, connaître les personnages, c'est les aimer ; — il nous a si bien fait connaître ses héros que nous sommes charmés d'une conclusion qui leur assure à tous le bonheur. Songez qu'Adolphe devient le cousin de sa première femme, et qu'il va continuer à vivre près d'elle et de son second mari... Supposez un peu moins de finesse et de tact, ou quelque incertitude dans les caractères, ce dénouement aurait offensé la respectabilité du public. Il a, comme le reste, été reçu par les applaudissements de toute la salle.

Son grand succès, M. Capus le doit surtout à lui-même. Si M. Germain est toujours irrésistible, et si, cette fois, il a fort joliment joué certaines scènes de comédie (notamment au premier acte); si M. Colombey est d'un ahurissement agréable ; et si M. Torin est amusant malgré un peu trop de vulgarité, dans le délicieux personnage du baron, M[lle] Cassive est simplement exécrable dans le rôle de Léontine. J'ose dire que nous sommes habitués à voir mal jouer la comédie. Cette fois, c'est vraiment un peu trop mal...

A la semaine prochaine, la reprise de *Diane de Lys*.

JACQUES DU TILLET.

CHRONIQUE MUSICALE

« Siegfried » au théâtre de Rouen.

L'œuvre de Wagner est tellement connue de tous ceux qui s'intéressent au mouvement musical de notre temps, elle a été si souvent analysée, commentée, résumée et discutée partout et en tous pays que nous n'entreprendrons pas, une fois de plus, de raconter le poème de Siegfried comme si la représentation que nous en a donnée le théâtre de Rouen eût été véritablement la première. On s'entend, aujourd'hui, à demi-mot, sur ce sujet, et il nous suffira sans doute de rappeler les principales lignes de l' « action » pour être compris.

Car nous trouvons dans *Siegfried* une action véritable, et ceci est une nouveauté dans l'œuvre de Wagner. Expliquons-nous. Par *action* nous entendons ici le mot pris dans son sens ordinaire au théâtre « vieux jeu », c'est-à-dire *action scénique.* Wagner se flattait d'avoir introduit toujours une action très serrée et très vivante dans ses drames. Nous admettons, nous sommes même convaincus avec lui, que l'action se passe beaucoup plus dans l'âme des personnages que dans leurs gestes et dans les péripéties sans fin d'événements accumulés. Un homme et une femme peuvent rester assis une heure l'un devant l'autre sans bouger, et si leurs paroles nous font connaître la passion violente dont ils sont la proie, l'amour qui les brûle, la jalousie qui les mord ou la haine qui les soulève, nous pensons que l'action ne saurait être plus intéressante et plus tendue. Ainsi l'estimait Wagner quand, par exemple, dans *Tristan*, il marque dans un crescendo puissant et magnifique, la marche et les ravages de l'amour au cœur de deux amants. Mais ainsi ne le comprend pas la majorité du public et — il faut bien le dire — des dramaturges qui confondent l'action avec l'agitation, et ne la conçoivent que traduite en gestes violents, faite d'entrées et de sorties, accompagnée de cortèges et de défilés pompeux, agrémentée de danse, et pimentée d'exhibitions.

Donc *Siegfried* comporte une action véritable dans

le sens usuel admis au théâtre. C'est qu'en effet le jeune héros du drame n'a pas encore de vie intérieure. Son âme est nouvelle, innocente, sa vie est toute sylvestre, de « plein air », comme nous dirions aujourd'hui. Siegfried est l'homme des bois, l'enfant de la nature, des impulsions irrésistibles et promptes ; son ignorance de toutes choses est complète, et les questions qu'il pose à son affreux tuteur, Mime, tellement naïves, que celui-ci le rabroue à mainte reprise de l'épithète de sot, *dumen* dans le texte allemand. Comme un grand enfant il s'amuse à jouer de bons tours au nain qu'il déteste, et voilà que dés la première scène il lui amène un ours du fond de la forêt ; d'un revers de main il envoie au diable l'écuelle de soupe préparée pour lui.

Puis il se précipite sur l'enclume de Mime, et il forge lui-même l'épée solide avec laquelle il combattra, puis tuera le dragon gardien de l'or du Rhin. Au second acte, nous surprenons Siegfried en flagrant délit de conversation intime avec les oiseaux. Enfin, il tue Fafner, sous les espèces du monstre, et transperce aussi Mime qui veut lui dérober son or. Au troisième acte, il passe au travers des flammes pour atteindre la belle jeune fille qui attend son amour, plongée dans un long sommeil. Il la baise sur la bouche ; elle se réveille, ils se disent leur amour et s'étreignent passionnément.

Voilà un bon sujet de féerie ou de mélodrame. C'est cependant celui dont Wagner a tiré l'un de ses chefs-d'œuvre.

Nous n'avons d'ailleurs donné là que le côté pour ainsi dire extérieur du drame, celui que les yeux voient représenté devant eux. Mais l'on sait aussi de quel symbolisme compliqué et abscons sont entourées toutes les œuvres de Wagner, et comment elles cachent leur signification profonde et humaine à la foule ignorante et superficielle, pour ne livrer leurs secrets qu'aux initiés, aux véritables disciples d'amour et de foi. — « Les féeries m'ont toujours amusé », me disait un abonné de l'Opéra qui croit connaître Wagner et a fait, d'ailleurs, le voyage de Bayreuth.

Ce n'est cependant pas une féerie que Wagner eût appelée « le plus beau rêve de sa vie », ainsi qu'il l'écrivait à Liszt en parlant de *Siegfried*. Non, dans la conception wagnérienne, Siegfried est l'incarnation de la joie, de la jeunesse, il est l'action, il est la liberté. Siegfried ne connaît aucune contrainte, il n'habite pas la demeure des hommes, mais la forêt où il est né ; s'il est ignorant et naïf, il ne connaît pas non plus la crainte et la cupidité. Ses plaisirs sont ceux de l'humanité primitive, ceux que procure le libre usage de sa force dans des entreprises même dangereuses, et s'il tue le dragon, ce n'est pas pour lui prendre son or, mais pour le plaisir de combattre et de le pourfendre avec sa bonne épée. Siegfried vit près de la nature et dans la nature ; c'est pour cela qu'il est joyeux, qu'il est fort, qu'il est beau. Il ne connaît pas les soucis des hommes, les ambitions de richesses qui les tourmentent et les rendent criminels. L'or qui a perdu les dieux mêmes, et dont la convoitise allume nuit et jour la forge empestée d'un nain sordide, est pour lui sans attrait. Seulement pour lui, la possession de l'anneau ne sera pas une cause de mort et de catastrophe, parce que, pour lui seul, il ne sera pas le symbole de la richesse, mais de l'amour, et de la fidélité. C'est à l'amour que marche Siegfried d'un œil clair et d'un pas assuré. Avec le même mépris héroïque de la mort qui l'a jeté au-devant du dragon, il passera au travers des flammes pour secourir Brunnhilde.

Il repousse Wotan qui lui montre en vain le danger. Il sait qu'une femme est là qui l'attend, belle et désireuse de sa caresse ; son oiseau le lui a dit, son oiseau, c'est-à-dire son imagination vagabonde et son cœur chaud de vingt ans que gonfle l'ardeur de sa jeunesse ardente et chaste. Comme un autre Hercule, après ses grands travaux, l'image souriante de la femme lui apparaît avec son charme irrésistible ; cette conquête sera la dernière et comme la récompense et la couronne de toutes les autres. L'amour sera pour Brunnhilde ; et il n'y a peut-être point de scène au théâtre où l'amour soit exprimé en termes plus brûlants qu'entre ce héros et cette Walkyrie, vierge, fille des dieux, qui pour l'amour des hommes, consent au sacrifice de sa divinité.

On voit qu'étudié d'un peu plus près, le poème de *Siegfried* prend une tout autre signification.

Wagner a insisté souvent sur le terme de « drame musical » dont il entendait que ses œuvres fussent désignées. Cependant, certains commentateurs ingénieux ont considéré la *Tétralogie* comme une colossale symphonie dont, disent-ils, *Siegfried* peut être regardé comme le *scherzo*. Ce point de vue, s'il n'est pas conforme à la pure tradition wagnérienne, a du moins cet avantage de caractériser d'un mot l'ensemble du drame de *Siegfried*, et de l'éclaircir pour ceux qui ne connaîtraient pas encore la partition. Le *scherzo*, c'est-à-dire, dans une symphonie, la partie la plus vive et la plus enjouée, où la grâce domine et non la force. Et c'est aussi en quelques notes claires qui s'envolent à grands coups d'ailes vers les bois, que s'ouvre la symphonie de *Siegfried*. Ces notes envoyées à l'écho lointain par des voix de cuivre, c'est la fanfare joyeuse de Siegfried, qui reviendra souvent à sa bouche quand il prendra son cor passé à sa ceinture. Pourtant, Mime forge à tour de bras la lame rebelle, et le *leitmotiv* qui revient à satiété dans la première partie de l'œuvre, c'est le bruit du marteau sur l'enclume.

Harmonie imitative très heureuse, mais qu'on a trop vantée, à notre sens, comme une trouvaille de génie. Tous les musiciens ont ce don de transposer musicalement les impressions habituelles de leur oreille, car c'est là le propre de leur organisation spéciale d'artiste et d'artiste musicien. Ce qui fait bien plutôt la force et l'originalité du génie de Wagner, c'est de ramener cent fois son motif en le coupant, en le hachant, en le torturant de mille manières jusqu'à le rendre presque méconnaissable, comme des masques différents appliqués sur le même visage. Et ces redites ne nous lassent pas, car chaque fois elles nous sont nouvelles par les agréments d'ornements nouveaux. Ainsi Victor Hugo savait revenir plusieurs fois sur la même pensée, l'exprimer toujours avec d'autres images et d'autres mots, et associer la permanence de l'idée à la variété et à l'abondance de la forme. Naturellement, après le motif de la forge, c'est celui de l'épée, bref et pénétrant comme une lance, que nous rencontrerons le plus souvent, enchevêtré d'autres qu'il faut bien connaître pour les retrouver sous leurs travestissements habiles, dans le chatoiement, des couleurs complémentaires. Car on pourrait encore comparer l'orchestration de Wagner au prisme qui décompose le même rayon de lumière dans toutes les teintes de l'arc-en-ciel, ou mieux encore à la goutte d'eau qui se détache à chaque instant du jet dont elle est née et se joue en miroitant au soleil. Elle retombe, mais elle est aussitôt remplacée : c'est une autre, et cependant c'est la même ; c'est un perpétuel échange, une constante métamorphose; c'est le mouvement, c'est la vie.

Un tout autre mouvement domine dans la seconde moitié de *Siegfried* à partir d'un moment où le motif de la forge, brisé, étranglé, soit comme un râle ou un hoquet de l'âme des violoncelles lorsque Mime tombe percé de l'épée fatale. Alors c'est l'anneau, c'est l'or du Rhin qui va sortir de l'antre de Fafner et briller à la ceinture de Siegfried.

Mais le Rhin, c'est le fleuve auguste et pompeux qui roule ses eaux profondes dans un étirement sans fin. Et le motif de l'*Or du Rhin*, celui qui ouvre le fameux Prélude, va se glisser entre les instruments comme une onde continue qui s'écoule entre deux rives, remplaçant, de ses longues et tranquilles sinuosités, les coups répétés de l'enclume, le cri perçant de l'épée.

Comme les bras du fleuve, ce rythme est enveloppant et tendre, et ce sont ses amoureux enlacements qui vont étreindre de leur voluptueuse caresse Siegfried et Brunnhilde. Siegfried n'a pas été seulement l'homme d'action fort et un peu brutal. Comme nous tous, il a eu ses heures de rêverie, et, fatigué de sa tâche, il s'est couché sous l'ombre des arbres, écoutant dans son âme troublée le bruit du feuillage qui tremble au souffle du vent tiède. C'est là que, peut-être, pour la première fois il a pensé à l'amour et qu'il a senti mollir son cœur vaillant sous les baisers des chaudes haleines. Quel instant, pour se rappeler ces moments d'émoi et de douce fièvre, que celui où la vierge Brunnhilde va tomber dans ses bras! Aussi tous les « murmures de la forêt » vont se combiner avec les harmonies du Rhin pour griser de leur souvenir et de leur infiniment douce suggestion le beau couple du héros et de la jeune déesse. Comment résisteraient-ils tous deux à l'entraînement de ces flots harmonieux qui les enveloppent et les pénètrent jusqu'au fond de leur âme? Et cette œuvre admirable de *Siegfried* se termine sur ce double frisson de l'homme et de la nature.

Le théâtre de Rouen a monté le drame de Wagner de la façon la plus satisfaisante. Le très grand honneur en revient à M. Raoul François, le directeur, et à M. Amalou, le chef d'orchèstre. Sans doute l'orchestre pourrait être plus parfait, et nous sommes bien forcés d'avouer que M. Stuart, qui joue le rôle de Mime, mange trop les mots dans sa barbe. Le beau M. Dalmorès (Siegfried) paraît un peu froid et emprunté dans un rôle qui demande beaucoup de naturel, de laisser aller, de pétulance même, mais sa voix est fort bonne et sa plastique avantageuse.

Mlle Bossy nous a beaucoup plu dans son rôle de Brunnhilde. Elle a déjà créé le rôle de Dalila en 1889, — car on sait que le Théâtre de Rouen fait volontiers la leçon à nos bons fonctionnaires du ministère de l'Opéra. Mlle Bossy a chanté avec succès à la Monnaie de Bruxelles; c'est une excellente artiste et nous l'avons applaudie avec enthousiasme.

Plutôt que de les critiquer, il convient donc de louer très vivement ce groupe d'artistes travailleurs et dévoués qui sont parvenus à monter un opéra aussi compliqué que *Siegfried* en dehors de leur tâche quotidienne ; tâche déjà écrasante, puisque le théâtre de Rouen joue environ six fois par semaine en renouvelant continuellement son programme. Non seulement les décors sont très réussis, mais la mise en scène mérite des éloges particuliers. M. Amalou, avec un goût et un tact qui font absolument défaut en Allemagne, a retranché, abrégé ou déguisé de la façon la plus heureuse, certains détails véritablement grotesques, que les Allemands acceptent avec naïveté, mais qui nous choquent ou nous font au moins sourire. Ainsi, le monstre en baudruche qui se dresse tout entier sur la scène de Bayreuth et ne saurait en aucune manière faire naître le sentiment de terreur que Wagner voudrait nous inspirer, est prudemment relégué dans le fond de sa grotte. Nous ne voyons que sa tête, c'est bien suffisant, et nous entendons

aussi bien la belle voix de basse profonde de M. Vinche (Fafner). Supprimé l'oiseau de carton après lequel Siegfried doit courir comme un grand enfant qui voudrait lui mettre du sel sur la queue. Très abrégé, enfin le baiser par lequel Siegfried réveille Brunnhilde endormie, baiser tellement prolongé sur la scène de Bayreuth, que nous commencions à douter si Brunnhilde se réveillerait — ou bien si ce n'était pas Siegfried qui s'était endormi.

Si son entreprise a le succès qu'elle mérite, M. François nous promet le *Crépuscule des dieux*. Espérons donc que les Parisiens apprendront le chemin de Rouen. La Compagnie de l'Ouest a, paraît-il, promis un train commode qui quittera la gare Saint-Lazare à cinq ou six heures, avec un wagon-restaurant; on pourra revenir à Paris après la représentetion. Mon Dieu, c'est l'Odéon !

ÉMILE PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Jacquou le Croquant, par EUGÈNE LE ROY (Calmann Lévy).

Voilà certainement un des plus beaux livres de l'année, une œuvre franche et vigoureuse, d'une simplicité puissante, d'une originalité singulière. C'est l'histoire d'un gueux périgourdin ; le paysage et le milieu dans lequel elle se déroule sont peints avec une vérité saisissante : on sent la race en communion avec le sol, les temps nouveaux pleins du souvenir des temps anciens, et Jacquou le Croquant n'est pas seulement Jacquou, mais tout le Périgord de jadis, en révolte, à l'assaut des châteaux, en lutte rancunière et forcenée contre les Féodaux. Jacquou nacquit au commencement de ce siècle dans une pauvre métairie du mauvais domaine de Nansac. Il vit son père tuer, par juste vengeance, le régisseur du château, puis passer en jugement, être condamné, attaché au pilori sur la place, envoyé aux galères. Il se retira dans la forêt avec sa mère, vivant de rien. Le père mourut au bagne. De misère et de douleur, la mère mourut. A neuf ans, Jacquou fut orphelin. Mais il avait juré devant sa mère, en crachant dans sa main suivant le rite consacré des serments, de se venger des De Nansac. Il grandit, élevé par un curé ; il eut des amours quand l'âge vint. Il n'oublia pas son vœu. Quand éclata dans la Guyenne la révolution de 1830, il ameuta contre le château maudit les gens du pays. Le château fut brûlé... Plus tard Jacquou prit femme ; il eut treize enfants. Il vieillit au milieu de cette marmaille saine et hardie, et la fin de sa vie fut heureuse. Il était considéré dans le village. On disait de lui : « Le vieux Jacquou sait mieux que personne les choses anciennes de l'Herm et de la Forêt Barade, car il est le plus vieux du pays, et c'est lui qui a fait brûler le château... » M. Le Roy a écrit l'histoire de Jacquou d'un style vigoureux et plein d'éclat, enrichi des mots du terroir qui donnent une étrange saveur à ce récit. Son œuvre est belle et forte.

Les Médailles d'argile, par HENRI DE RÉGNIER (Société du *Mercure de France*).

On trouvera dans ce recueil quelques poèmes, semble-t-il, « à la manière de plusieurs », à la manière des Parnassiens et de José-Maria de Hérédia par exemple (voir, entre autres, le sonnet du *Maraudeur*). On dirait parfois que Henri de Régnier, l'un des maîtres du vers libre et l'un des promoteurs de la nouvelle prosodie, a voulu montrer qu'il saurait aussi, s'il le voulait, écrire des vers réguliers parfaits, suivant les règles impérieuses, avec des rimes très riches correctement alternées : ainsi d'admirables peintres indépendants s'amusent à avoir eu le prix de Rome. Mais, lors même qu'il semble un Parnassien docile, Henri de Régnier manifeste le don essentiel par lequel il se distingue de tout autre poète, ce don prodigieux de l'image que nul, peut-être, n'eut au même degré. Les idées se présentent à lui sous une forme plastique et colorée aussi, merveilleusement riche et variée. Des poèmes tels que *le Bûcher d'Hercule, la Nuit des Dieux*, sont d'un éclat, d'une ampleur et d'une puissance incomparables. Mais, dans ce recueil comme dans les précédents, j'aime surtout et j'aime infiniment ces petites odelettes en vers libres, d'une grâce exquise, d'un sentiment très délicat et pénétrant, d'une mélancolie souriante, dirait-on, et plus touchante parce qu'elle est plus discrète, d'une tristesse plus émouvante parce qu'elle affecte de ne pas sangloter.

Le Roman contemporain à l'étranger, par TEODOR DE WYZEWA (Perrin).

Personne n'aura plus fait que Teodor de Wyzewa pour répandre en France la connaissance des littératures étrangères. Or le cosmopolitisme littéraire n'a pas de pire ennemi que lui ! Il écrit et démontrerait que « l'enseignement des langues vivantes ne sert, en fin de compte, qu'à brouiller les cerveaux des jeunes gens et à leur ôter le sens de leur langue naturelle ». Il se réjouit de constater qu'en dépit de cet enseignement, et des chemins de fer, et du télégraphe, et du snobisme, les frontières restent infranchissables entre les diverses régions littéraires de l'Europe, et que les différences mêmes qui séparent les écrivains anglais, allemands, français, russes, au lieu de s'atténuer, s'accentuent au contraire. De

sorte que son œuvre n'est pas directement un apostolat. Ne craint-il pas, en nous faisant si bien connaître les choses étrangères, de favoriser ce goût dangereux, et qu'il réprouve, du cosmopolitisme? Non, — car il ne manifeste pour les écrivains étrangers qu'une très faible admiration, il les juge même avec sévérité. Il est rare de voir un critique si peu dupe de son sujet, si clairvoyant. Et, quand il compare Rudyard Kipling à Mme de Ségur pour préférer à l'auteur de *Stalky and Co* l'auteur du *Bon petit diable* il ne peut certes pas s'accuser d'avoir exagérément poussé ses compatriotes à la consommation étrangère. Toutes ces études, d'ailleurs, sur Théodore Fontane, sur C. F. Meyer, sur W. Morris, sur Wells, sur Stevenson, sur Coupérus, sont merveilleusement intelligentes, spirituelles, piquantes et documentées.

La Fêlure, par Henry de Fleurigny (Ollendorff).

Ayant à exprimer, sur la femme, sur l'amour, sur les conventions sociales, sur la luxure, sur le mariage, quelques idées franches, parfois banales, parfois judicieuses, mais généralement cyniques, M. Henry de Fleurigny découvrit ce stratagème : il les attribue, ces opinions franches, à un brave homme de fou qu'on tient enfermé dans une maison de santé. C'est assez piquant, comme on voit, et cette satire ne manque pas son effet. Donc Nevrosus, racontant sa vie, orne son récit de ses réflexions. Il fut d'abord militaire et connut les viles amours de garnison (la femme est plus laide que l'homme : une description bien faite suffit à le démontrer...). Puis il quitta la carrière des armes pour suivre à Paris une danseuse saugrenue (il est conventionnel de ne vouloir être que le premier amant d'une femme : une source n'est pas moins fraîche parce que d'autres bouches s'y sont désaltérées...). Nevrosus lâcha la danseuse et prit d'autres maîtresses (l'incorruptibilité de la conscience d'un homme est le type du mot vide de sens appliqué à la plus baroque des idées...). Comme il faut bien faire une fin, Nevrosus fit un mariage de convenance. Vie luxueuse. Il soupçonna bientôt sa femme de le tromper avec un sportsman (théories diverses sur l'amour, sur la continuité de l'espèce, sur la fin du monde par le suicide de l'espèce, empruntées à Schopenhauer...). Nevrosus découvrit le rendez-vous des amants : brique à brique, il fit détruire la cloison de leur chambre et, à travers une tenture, il vit tout (sur la jalousie...). Il décida de se venger. Un jour, à la campagne, il lança les amants à cheval sur un marécage dangereux : ils s'engloutirent. On ne retrouva pas les cadavres. La justice refusa de croire aux aveux de l'époux assassin : on le prit pour un fou, on l'interna (sur la magistrature...). Tout cela n'est pas ennuyeux.

Figures du temps passé, par Lucien Perey (Calmann Lévy).

Ces portraits nouveaux complètent heureusement les études de Lucien Perey sur la princesse de Ligne, sur la comtesse Potocka, sur le duc de Nivernais, sur Mme d'Épinay. Les figures qu'il évoque aujourd'hui sont celles du comte Fédor Golowkin, de l'impératrice Catherine, de Mme de Sabran, de Mme Geoffrin, de la reine Hortense. L'auteur a très habilement utilisé pour ces études des correspondances ou des mémoires inédits; avec beaucoup d'art il a ressuscité toute une époque de la société française et son ouvrage n'est pas seulement intéressant au point de vue historique, il a le charme de la vie intense et romanesque. Le portrait de la reine Hortense est particulièrement agréable et attachant. Singulière et triste destinée que la sienne! Belle-fille d'un empereur, reine, mère d'un empereur, elle n'eut guère d'années heureuses. Son enfance, après la mort sur l'échafaud du général de Beauharnais, fut affligée par la tristesse et la pauvreté. Le divorce de l'impératrice Joséphine, sa mère, lui fut un immense chagrin, et des douleurs domestiques survinrent bientôt : le roi Louis de Hollande n'était pas un excellent mari; la perte d'un fils aîné mit le comble aux malheurs de la reine. Elle avait l'âme tendre et poétique ; elle dessinait et composait des romances; elle jouait de la guitare. Le discrédit dans lequel est tombé cet instrument à cordes a, malheureusement, rendu un peu ridicule le souvenir de la reine Hortense; telle est l'influence de la mode.

Lucie Guérin, marquise de Ponts, par Jean Bertheroy (Ollendorff).

Le marquis de Ponts, après avoir usé largement de la vie de Paris, ébréché son capital, fatigué sa santé, se retire, un peu vieux, dans son château de Touraine. Il y fait installer l'électricité (ce luxueux détail semble avoir fort impressionné Jean Bertheroy). Il souhaite, d'ailleurs, de ne pas trop s'ennuyer à Valveuse. Il reçoit largement, l'hiver des parents pauvres, hobereaux de province, l'été des amis parisiens pour lesquels il organise des chasses à courre. Comme maîtresse de maison, il fait venir une sienne cousine, la baronne de Révoil, et bientôt, celle-ci vieillissant, il lui adjoint une jeune fille, Lucie Guérin, enfant de condition modeste avec une âme de grande dame. Coalition des hobereaux contre Lucie. Ils sont chassés par le marquis. Coalition des domestiques contre Lucie, calomnies diverses. Lucie Guérin retourne chez ses parents, donne des leçons. Le marquis ne peut se passer d'elle. Il va la retrouver et l'épouse : mariage blanc. Robert, le neveu du marquis s'éprend de la jeune femme qui le lui rend

bien. Ils s'enfuient tous deux à Arcachon pour s'aimer librement. Le marquis, mourant, leur pardonne et les unit. Voilà.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, le tome II des *Œuvres complètes de Paul Bourget*. Ce volume contient les *Études et Portraits* auxquels s'ajoutent des chapitres nouveaux. Les *Études anglaises* sont complétées par des *Lettres de Londres*, des notes sur *le Jubilé de la Reine*, sur *l'Esthéticisme anglais*. Une très intéressante étude sur Flaubert « considéré comme le type de l'artiste littéraire » est jointe aux *Portraits d'écrivains*. Cette belle réimpression des œuvres de Bourget a donc aussi, dans une large mesure, l'attrait de l'inédit. — Chez Alcan, *Les études dans la démocratie*, par Alexis Bertrand. Encore un plan nouveau d'enseignement secondaire. Le nombre des tentatives de ce genre a tout au moins l'avantage de démontrer la nécessité d'une réforme et de prouver le malaise de notre enseignement. La solution de M. Bertrand, discutable, mais appuyée sur des faits et des expériences consciencieuses, substitue les sciences aux lettres comme base essentielle des études. Un livre à lire et à méditer. — Encore chez Alcan, *le Fédéralisme économique*, étude sur les rapports de l'individu et des groupements professionnels, par J. Paul Boncour. Les lecteurs de la *Revue Bleue* ont eu la bonne fortune de lire déjà un chapitre de cet intéressant ouvrage pour lequel M. Waldeck-Rousseau a écrit une préface. — Chez Perrin, *le Régime jacobin en Italie*, étude sur la république romaine de 1798-1799, par Albert Dufourcq, très bon ouvrage, très savant, où se trouvent éclairées à la fois l'histoire intérieure de l'Italie et l'histoire de l'influence française à la fin du XVIIIe siècle. — Chez Perrin, *la Chine qui s'ouvre*, par René Pinon et Jean de Marcillac; cet ouvrage pose avec netteté la question d'Extrême-Orient. — Chez Stock, *Tout le crime*, par Joseph Reinach, recueil d'articles remarquablement documentés, très éloquents et d'une merveilleuse puissance d'argumentation. — Deux importantes contributions à l'histoire du théâtre en France : chez Hachette, *la Fin du théâtre romantique de Fr. Ponsard*, par C. Latreille; chez Lecène Oudin, *Voltaire et les comédiens interpretes de son théâtre*, par J.-J. Olivier.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Dans son numéro de février, la *Neue Deutsche Rundschau* consacre quelques lignes à la fondation de notre « Université populaire » du faubourg Saint-Antoine. Après avoir cité certains passages du discours prononcé par M. Gabriel Séailles au cours de la cérémonie d'inauguration, la revue allemande apprécie en termes très élogieux le mouvement qui tend chez nous à rapprocher les lettrés et la classe ouvrière; elle voit dans ce mouvement une nouvelle manifestation de cet esprit de générosité qui a fait la force et la grandeur de la France émancipatrice. Elle remarque que l'Allemagne ne possède aucune institution du genre de celles qui, en Angleterre, en Belgique, en France enfin, ont entrepris l'éducation intellectuelle du prolétariat. Les quelques efforts tentés dans cette voie par le parti *sozialdemokrat* sont contrariés par la politique et par les tracasseries de la police. « Un instant, on eût dit, ajoute en terminant la *Neue Deutsche Rundschau*, que les milieux lettrés et le monde ouvrier allaient fraterniser, mais la distinction établie par Bismarck entre « amis » et « ennemis du pouvoir » était trop profondément ancrée dans les esprits. »

A la veille de l'ouverture de l'Exposition, nos tout-puissants directeurs annoncent leur intention d'augmenter le prix des places dans les salles de spectacle.

Voici des chiffres qui permettront d'établir la comparaison entre la dépense qu'entraîne à Paris et celle qu'entraîne à Berlin une soirée passée à la comédie. On compte dans la capitale de Guillaume II 35 théâtres, dont deux grandes scènes lyriques, un « grand théâtre royal de drame », 14 théâtres de premier ordre et enfin 18 théâtres secondaires, excentriques la plupart du temps. Une place de parterre à l'Opéra se paie 6 marks, de 4 marks 50 pfennigs à 5 marks 50 dans les autres grands théâtres; dans ces prix, la surtaxe de louage n'est pas comprise. Le prix de la même place dans les théâtres secondaires varie, jamais supérieur à 3 marks 50 pfennigs et jamais inférieur à 2 marks. Le *Friedrich-Wilhelm-städtisches-Theater* offre des loges à 1 mark et des strapontins à 10 pfennigs. Enfin, au *Carl-Weiss-Theater*, on peut applaudir moyennant 60 pfennigs les chefs-d'œuvre de Schiller et de Gœthe.

Angleterre.

Si la presse d'outre-Manche reflète fidèlement les préoccupations de l'opinion publique, les faits et gestes de la politique russe en Asie ne laissent pas d'inquiéter nos voisins, si maîtres d'eux-mêmes ceux-ci soient-ils. Les feuilles anglaises s'accordent en général à reconnaître que grave est aujourd'hui la situation que crée à John Bull la puissante ambition de l'empire moscovite.

Le *Times* prétend que ses informations lui permettent d'évaluer à 20000 le nombre des hommes, que la Russie entretient actuellement à Kouchk et dans la région environnante : la concentration de ces forces aurait pour but la prise un jour ou l'autre de Hérat, qui commande la route N.-O. de l'Inde.

La question faisait également les frais d'une longue et sérieuse étude parue tout dernièrement dans la *Contemporary Review* sous la signature de M. Demetrius C. Boulger. La politique du Tsar, disait-il en substance, poursuit avant tout l'acquisition d'un port dans le golfe Persique et l'établissement d'un poste diplomatique à Kaboul.

La *North American Review* nous renseigne abondamment sur la vie privée, le caractère et les goûts de sir Redwers Buller. De ces notes, je détache les passages suivants :

« Le général Buller, dit l'auteur de l'article en question, est très connaisseur en matière littéraire. Il n'a pas de compétence spéciale pour apprécier les œuvres de la poésie, mais son jugement est très sûr dès qu'il s'agit de prose... Bacon est habituellement son compagnon de

voyage... Un des traits saillants dans les goûts littéraires de sir Redwers Buller est l'intérêt qu'il manifeste pour les détails où se trahit la subjectivité de l'écrivain... On pourrait croire qu'il ne lit un livre que pour la matière qu'il renferme, mais j'ai été surpris de constater que c'est toujours la manière de l'écrivain qui semble le séduire. Parmi les modernes, ses auteurs favoris sont, je crois, Ruskin, Mathieu Arnold et George Meredith et, en eux, ce qu'il apprécie surtout, c'est le style. Il lut dans sa prime jeunesse les *Modern Painters* et il a gardé pour Ruskin une enthousiaste admiration. Il n'est pas tenté, comme on pourrait le supposer, par les merveilleuses aventures et les intrigues compliquées; il préfère les délicates études de psychologie... On a souvent représenté sir Redwers Buller comme un homme taciturne et sombre, mais il n'en est rien quand il se trouve dans une société qui lui plaît... La facilité avec laquelle il supporte les fatigues physiques est proverbiale. Au moment où j'écris ces lignes, il est sur le point d'atteindre sa soixante-et-unième année, cependant il a dans l'esprit, aussi bien que dans les membres, toute la souplesse d'un jeune homme. Cette jeunesse d'esprit fait de lui un causeur très agréable... »

Les Anglais comptent peut-être beaucoup sur la musique pour vaincre l'héroïque résistance des Boers.

Un journal de Londres, le *Globe*, rappelait récemment la grande confiance de quelques illustres tueurs d'hommes — de M. de Moltke entre autres — en les effets de la musique sur le moral des combattants. Il contait ensuite qu'il arriva plus d'une fois, en 1870, que les Allemands, épuisés par une longue lutte et tout à coup électrisés par l'éclat des trompettes, exécutèrent une charge superbe, entraînés au feu par une fanfare jouant des airs de parade. Enfin, le *Globe* ajoutait : « Rien ne remue les highlanders, surtout dans les contrées lointaines, comme l'air national écossais, — le *pibroch*, — qui évoque à leurs yeux le vallon natal. Il leur faut des pipeaux et des cornemuses : c'est un droit de naissance. L'appel est absolument *electrical*, lorsque la voix de ces instruments s'élève à l'instant critique d'un engagement. » Et la feuille anglaise citait plusieurs cas où la puissance de ces accords fut pour l'ennemi littéralement écrasante, *literally overwhelming*.

Il n'est que trop vrai... Les hommes ont galvaudé la musique... De l'art qui chante le mieux les tendresses et les enthousiasmes de l'âme humaine, ses espoirs triomphants et ses indicibles nostalgies, ils ont fait un excitant aux écœurantes ivresses du carnage. Mais la musique s'est parfois joliment bien vengée... Que Messieurs les Anglais se rappellent seulement l'effet du *Ranz des vaches* — le *pibroch* de la verte Helvétie — sur les malheureux mercenaires suisses engagés au service de la France dans les armées du premier Empire.

Les féministes, de jour en jour plus nombreux, tous les curieux aussi de haute et complexe psychologie liront avec intérêt dans le dernier numéro de la *Nineteenth Century* une remarquable étude sur le néo-mysticisme dans les pays scandinaves, — *The New Mysticism in Scandinavia.* Miss Hermione Ramsden y analyse l'influence des dramaturges et des romanciers norvégiens, suédois et danois sur l'âme féminine dans le Nord.

États-Unis.

Vous connaissez sans doute miss Baker Eddy. Tout le monde connaît aujourd'hui miss Baker Eddy. Cette solide petite tête a conçu une doctrine mystico-scientifique et fondé une religion, le *Scientisme.* Aussi bien, c'est là-bas — *struggle for life* et porc en boîtes — qu'il faut de nos jours chercher les fondateurs de religion.

Miss Baker Eddy professe : « Dieu est tout, et comme Dieu est esprit, tout est esprit ; comme la matière n'est pas esprit, la matière n'existe pas. » Cette théologie veut être commentée — et notre Américaine la commente en effet, en douze leçons. D'ailleurs, encore qu'elle tienne la matière pour non existante, miss Baker Eddy vend son abstraction : les douze leçons se paient 1500 francs et 17 francs, un petit livre de sa façon, *La science et le salut par la clef des Écritures.*

La nouvelle Église est prospère. Les fidèles étaient 26 en 1879 et 8724 dix ans plus tard. Ils sont à l'heure actuelle 70000, évangélisés par 10000 pasteurs. Et les feuilles d'outre-Océan nous content que miss Baker Eddy accumule les dollars... On est Américaine ou on ne l'est pas...

Du *Literary Digest*, ces jolies choses :

« Ruskin prouva par ses actes la sincérité de sa foi. Héritier d'une fortune d'un million de dollars et gagnant chaque année des sommes considérables, il se réduisait par sa charité à un état tout voisin de la pauvreté. Né pour le luxe, il aima les pauvres plus vivement que bien des hommes sortis de leurs rangs... Lorsque, à Oxford, quelques jeunes gens sérieux résolurent de fonder une école où les maîtres, les yeux fixés à l'horizon, sèmeraient l'espoir, ils placèrent leur fondation sous le patronage de Ruskin. »

Suisse.

Aimez-vous Genève? Il y flotte, par-dessus les formes d'un cosmopolitisme point encore trop déplaisant, un charme difficile à traduire, fait essentiellement, je crois bien, de la subtile poésie des vieux souvenirs. Cependant, de banales et confortables constructions, de plus en plus envahissantes, remplacent les gothiques architectures... et lentement ils se meurent, les vieux souvenirs. C'est pour garder à leur ville son prestige de très antique cité que MM. Fatio et Boissonnas ont écrit ce beau livre : *Genève à travers les siècles* (Genève, *Société des Arts*). Vous y verrez revivre Genève au temps des rois de Bourgogne, Genève sous les évêques, Genève pendant la Réforme, — et c'est ici la palpitante histoire victorieusement évoquée parmi les longues féeries d'une nature prodigue de beautés.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 3899.   *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 3 MARS 1900.

PROFILS AMÉRICAINS

Le roi de l'acier.

La province, au sens où nous entendons le mot, existe à peine aux États-Unis. Il y a des grands centres, au lieu d'un grand centre ; il y a des villes monstres, des villes moyennes, des petites villes : chacune de celles-ci se croit l'égale de toutes les autres, si importantes soient-elles ; ses habitants ne se regardent pas plus comme des provinciaux que ne le font les New-Yorkais ou les Bostoniens. L'Américain est généralement content de soi et fier de l'endroit qui l'a vu naître ou qu'il a adopté pour y faire son chemin. Si quelques bourgs des vieux États de l'Est, tels que les décrit si bien miss Jenett, végètent et s'enlizent comme une petite ville de France, il n'en est pas de même des régions où souffle le grand vent des prairies.

Une ville prospère, que nous appellerons Presbourg, pour ne désobliger personne, étale ses usines, ses hauts fourneaux, ses magasins au bord d'un grand fleuve rapide. Presbourg ne rivalise pas encore avec Chicago ni même avec Saint-Louis, mais cela viendra sans doute. Ses habitants en sont convaincus. Pour le moment, la ville grandit. Il y a une vingtaine d'années, elle se vantait déjà d'avoir plusieurs établissements de métallurgie importants, de coquettes maisons entourées d'arbres, que leurs propriétaires ornaient selon leur fantaisie, et une « société » exclusive, où l'on dansait, flirtait, s'amusait fort gaiement et le plus innocemment du monde.

La « société » du jour avait vu d'un très bon œil le mariage de M. Frederick Harden avec la très charmante miss Rose Larabey. Les jeunes gens s'étaient connus de tout temps, les deux familles étant fort liées. Frederick, ou Fred, comme l'appelaient ses amis, par la mort prématurée de son père, se trouvait à la tête d'un établissement métallurgique des plus importants. Il avait fait de sérieuses études et passait pour un garçon énergique, sûr de réussir. Rose, selon les mœurs du pays, n'apportait point de dot, quoique sa famille fût riche, mais son père lui acheta une jolie maison non loin de la sienne, et la meubla de la cave au grenier. Tout souriait au jeune couple, et comme ils s'adoraient il semblait que l'avenir ne dût être pour eux qu'une fête perpétuelle.

Il n'en fut rien pourtant.

Un matin, Fred Harden jeta brusquement le journal aux feuilles multiples qu'il parcourait avant de partir pour l'usine. Mrs Harden portait un costume d'été de la couleur de son nom ; ses cheveux dorés, où se jouaient des rayons de soleil, étaient relevés sur le haut de la tête ; elle possédait un teint exquis, ce qui n'est guère commun parmi ses compatriotes, et ses beaux yeux n'étaient jamais deux minutes de la même teinte ; parfois ils paraissaient presque verts, d'autres fois gris foncé, mais Fred les préférait lorsqu'ils étaient franchement bleus. Ce matin-là ils étaient d'un bleu de saphir. Cependant Mrs Harden, qui présidait au déjeuner, faisait une adorable petite moue. Elle trouvait que son mari, comme presque tous les hommes de sa connaissance, s'absorbait trop vite et trop complètement dans la lecture de son journal.

« Rose... Il faut que je prenne le bateau de samedi prochain. Je vais en France. »

La gentille Mrs Harden regarda son mari avec [illegible]

rement. Il avait été question, pour leur voyage de noces, d'un tour en Europe, mais Fred avait déclaré que ses affaires ne lui permettraient pas une absence aussi longue. Elle ne trouva à dire que ces mots incohérents :

« Et nous voici à jeudi... Comment... et qu'est-ce qu'on dirait?

— Peut-être dira-t-on que deux mois de mariage m'ont suffi et que je te fuis. Aussi, ma chérie, si tu m'accompagnais ? »

Rose eut un geste d'effroi.

« Je ne comprends pas. C'est fou.

— Ce serait fou si je n'avais pas un motif très sérieux. Je viens de lire un petit entrefilet de rien du tout, à propos de quelques innovations dans notre métier, — une découverte qui n'a l'air de rien, — et qui va peut-être bouleverser la métallurgie. Voilà des années que je me creuse la tête pour comprendre pourquoi, alors que presque toutes les inventions partent de chez nous, que nous sommes réputés très forts et très hardis, nous en sommes encore à importer notre acier d'Europe. Nous en fabriquons un peu, mais il ne vaut rien. Il faut que cela change.

— Et tu crois pouvoir amener ce changement ?

— Pourquoi pas ? En tout cas je vais essayer. Pour commencer, je vais aller examiner de près ce que font nos heureux concurrents. Quelques hardes dans une valise, c'est tout ce qu'il me faut. Et toi?

— Oh ! moi... D'abord, comment expliquer à mes parents, à mes sœurs...

— A tes cousins, cousines, amis et connaissances, n'est-ce pas ? N'explique rien, ce sera de beaucoup le plus simple. Mes affaires m'avaient empêché d'aller en Europe au moment de notre mariage. Mes affaires maintenant me forcent à y aller. Ce sera un voyage de noces un peu retardé, voilà tout.

Rose regarda de nouveau son mari, dont la figure rasée, aux traits réguliers et fermes, ne lui avait jamais paru aussi énergique, aussi décidée, et elle sourit. Elle se leva vivement et mit ses deux mains sur les épaules du jeune homme.

« Je serai prête et nous partirons ensemble. »

Mr et Mrs Larabey, les sœurs mariées et les sœurs à marier, — c'était une famille nombreuse, composée uniquement de filles, — jetèrent les hauts cris. Comment! La maison était à peine installée, Rose avait lancé des invitations pour une série de réceptions, les visites de noces n'étaient pas encore faites, et, sans crier gare, les jeunes mariés allaient disparaître! Si l'absence avait eu lieu au moment du mariage, rien de mieux, mais... Et les commentaires allaient leur train. Mr Larabey, homme sérieux, envisageait cette fugue d'une autre façon. L'usine ne marcherait pas sans la direction personnelle de son jeune maître. Des concurrents redoutables venaient de s'installer à Presbourg. Ce n'était pas le moment de s'absenter. C'était fou. C'était presque criminel. Et qu'est-ce que ces affaires inattendues qui appelaient son gendre en Europe? Fred ne s'expliquait pas clairement à ce sujet. C'était très louche.

Mrs Lyman Smith, la sœur aînée de Rose, tout en l'aidant à faire ses paquets, ne cachait pas sa désapprobation.

« Tu te laisses mener comme une enfant. Une femme qui ne profite pas des premiers mois de mariage pour s'affirmer est perdue. Tu n'avais qu'à dire que tu n'as même pas une robe de voyage convenable...

— Voyons, Mattie, j'ai mon trousseau.

— Des dentelles, des fanfreluches, des bêtises, rien de sérieux. Je l'avais bien dit à maman qu'on te traitait plus en petite princesse qu'en fille pratique. Quand je me suis mariée, j'ai demandé beaucoup de beau linge, très simple et durable. Je m'en suis bien trouvée.

— J'achèterai ce dont j'aurai besoin à Paris.

— Et ta maison?

— Nous la fermerons. Personne ne viendra l'enlever. La lampe d'Aladin est reléguée parmi les accessoires qui ne servent plus.

— Tu aurais pu laisser partir Fred sans toi.

— Ah! cela, jamais! Je ne me suis pas mariée pour rester seule.

— Et puis, tu grilles d'envie de voir le vieux monde.

— Cela se pourrait.

— Avec cela que ce sera amusant! Fred ira à ses affaires si tant est qu'il ait des affaires, et te laissera te morfondre à l'hôtel.

— Je ne me suis jamais ennuyée. Je ne commencerai pas maintenant.

Et le samedi suivant, parmi les passagers de la *Touraine*, se trouvaient Mr et Mrs Frederick Harden.

L'absence dura un an. Les lettres de la jeune mariée contenaient certaines descriptions amusantes, mais peu de détails intimes. Elles se firent bientôt assez rares. Sa famille n'était pas contente.

Au retour, les Harden s'installèrent dans leur jolie maison, et la vie continua comme si rien de grave ne se fût passé. Les prédictions pessimistes de Mr Larabey s'étaient, en partie du moins, réalisées. Pendant l'absence du maître de forges, son usine avait périclité; les bénéfices avaient singulièrement baissé. Le jeune homme envisageait ces résultats avec une philosophie qui irritait son beau-père. Bientôt des bruits coururent. Fred Harden bouleversait tout. De nouveaux ouvriers remplaçaient les vieux. Les anciens procédés étaient abandonnés. A peine consentait-il à fournir à ses meilleurs clients le fer qu'ils lui commandaient. Les concurrents jubilaient.

« Enfin, puis-je savoir ce que vous comptez faire ? demanda un jour Mr Larabey a son gendre.

— Certes, répondit Fred avec aménité. Je vais fabriquer de l'acier en grand. L'avenir est à l'acier. Plus nous irons, plus il en faudra. Nous vivrons dans des maisons à squelette d'acier. L'acier, lorsque nous en aurons diminué le prix, remplacera le fer à peu près partout. Donc je vais en couvrir le pays entier. Je veux prouver à mes compatriotes que nous sommes aussi bien en état d'en fabriquer que les Français, les Anglais ou les Belges.

— Vous n'êtes pas le premier à qui cette idée soit venue. Il est prouvé, au contraire, que l'acier américain est inférieur à l'acier étranger. Vous ne persuaderez à personne le contraire.

— Je ne compte persuader personne. Je compte prouver mon fait à tous.

— En attendant, c'est la ruine pour vous et pour ma fille.

— Rose a foi en mon étoile. Si elle n'avait pas été de cœur avec moi, j'aurais peut-être hésité. C'est elle qui m'encourage et me soutient.

— Elle est aussi folle que vous.

— Je le crois. C'est une folie qui n'a rien de bien dangereux. »

Alors, dans la famille, ce fut un *tolle* général. Comment ! Rose n'avait rien dit pendant sa longue absence ni depuis son retour, et elle était au courant des lubies de son mari ! Ah ! le mariage change étrangement les jeunes femmes ! Elle, qui n'avait jamais eu le moindre secret pour sa mère et ses cinq sœurs, devenir ainsi cachottière...

Ce fut la sœur aînée, Mrs Lyman Smith, qui se chargea de catéchiser Rose.

« C'est pour cela que tes lettres étaient si peu satisfaisantes, et que tu ne t'es jamais liée avec les familles auxquelles vous étiez recommandés !

— Fred m'avait priée de garder son secret. Il m'a déliée de ma promesse. Maintenant je peux tout dire.

— C'était surtout par les timbres des lettres que nous avons su vos pérégrinations. Tu ne nous expliquais nullement pourquoi vous étiez tantôt en Belgique, tantôt en Allemagne, et surtout en France.

— Nous voyagions parmi les hauts fourneaux.

— Comme cela devait t'amuser !

— Mais oui. Je suis devenue très forte sur les métaux.

— Tu passais tes journées à étudier la métallurgie ?

— Pas toutes. J'avais d'autres besognes. Une fois, dans une importante usine du nord de la France, Fred n'arrivait pas à s'expliquer les procédés de fabrication ! Alors il a mis un bourgeron, — tu n'as pas idée comme il est bien en ouvrier, — et s'est fait embaucher. Il voulait me persuader de rester à Paris pendant ce temps-là. Je lui ai ri au nez. La manie du déguisement se gagne. J'ai passé deux mois dans un logement de trois pièces ; je n'avais personne pour me servir. Je sortais le matin, nu-tête, comme mes voisines, un panier au bras, acheter nos provisions. Nos repas étaient excentriques. On ne s'improvise pas cuisinière du coup. Je n'ai jamais été aussi heureuse que pendant ces deux mois-là, ni Fred non plus. Nous vivions à peu près de ses 6 francs par jour. »

Mattie Smith regarda sa jeune sœur avec un mélange de pitié et de mépris. Était-elle assez sous la coupe de son mari !

« La fastueuse Rose Larabey, pour qui rien n'était ou trop beau ou trop cher, vivre en femme du peuple ! Vraiment, tu méritais une leçon.

— J'ai failli en recevoir une. Le maître de forges s'est aperçu que son nouvel ouvrier anglais, — Fred passait pour tel, — avait une jeune femme blonde. Il trouva l'occasion de nous voir en dehors de l'usine et se prêta volontiers aux *interviews* de Fred. Un matin, où il savait que devait se faire une importante fonte, il arriva chez nous, la bouche en cœur, et se mit à causer, d'abord de choses indifférentes, puis — d'autres choses. Je suis assez brave, mais j'avoue que, ce jour-là, j'ai eu un peu peur. Je faisais bouillir des pommes de terre. Empoignant ma casserole, je lui dis, à bout d'autres arguments : « Si vous approchez, je vous jette cette eau bouillante à la face... » et je l'aurais fait. De l'héroïsme et des pommes de terre, cela ne va pas très bien ensemble. Mais cela a suffi tout de même.

— Et Fred te condamnait à de telles aventures ! C'est inouï ! C'est abominable !

— Je ne la lui ai contée que longtemps après. Le lendemain il devait y avoir une admirable soirée de gala à l'Opéra. J'avais une envie folle d'y assister. Fred télégraphie à Paris et fait retenir deux places d'amphithéâtre. Elles étaient hors de prix. Il prend un congé, et nous voilà redevenus gens du monde. Nous avions laissé nos malles à l'hôtel. Je portais la plus délicieuse toilette blanche et tous mes diamants. J'étais très bien, je t'assure. A côté de mon fauteuil un monsieur s'installe. C'était mon maître de forges. Te dire son ahurissement serait chose impossible. Je le dévisage avec calme, Fred aussi. Nous pourrions gagner notre vie comme acteurs, si l'acier ne prend pas. N'y tenant plus, et regardant les mains de mon mari qui, malgré tous les soins possibles, montraient des traces de son dur travail, il l'interpelle par son nom d'emprunt. Fred le regarde avec un étonnement bien joué et fait l'Anglais qui ne comprend pas un mot de français. Notre homme balbutie des excuses. Tout de même, Fred me proposa de prendre le dernier train afin de dépister son patron, et j'y consentis.

Ce que j'ai regretté la fin du spectacle! Le lendemain, l'ouvrier Broson était à son poste, et sa ménagère allait au marché. Nos deux mois touchaient à leur fin, — et je n'ai plus revu mon amoureux maître de forges. »

Comme de raison, Mrs Lyman Smith raconta cette conversation à toute la famille, y compris les cousins et cousines. Il fut avéré que Fred Harden, dans la poursuite de sa chimère, avait soumis sa jeune femme à de terribles dangers. Évidemment, chez lui, il y avait quelque chose de détraqué. On fit des recherches, et il se trouva qu'un grand-oncle avait épousé une femme qui devint folle. A vrai dire, cette grand'tante par alliance ne pouvait pas avoir eu une influence prépondérante sur le cerveau de Fred, mais cette phrase vague, souvent répétée : « Il y a de l'insanité dans la famille », finit par prendre un sens grave. On se la disait en secouant la tête.

Les mois passaient cependant. Le jeune Harden possédait une fortune de 200 000 dollars, ce qui n'est pas énorme pour l'Amérique, mais qui, tout de même, empêche son homme de mourir de faim, même là-bas. Donc, la modeste maison restait hospitalière et gaie. Rose n'avait pas l'air de se priver de rien, sans doute pour se dédommager de l'heureux temps où elle faisait marcher son ménage à raison de 6 francs par jour. Si, en général, on blâmait son mari, les réceptions de la jeune femme étaient très courues. Elle était une maîtresse de maison charmante et aimait fort les distractions mondaines, tout en sachant s'en priver à l'occasion. Elle faisait partie d'un club féminin, chose toute nouvelle alors, et elle lut un petit essai ou *paper*, comme l'on dit en Amérique, qui fut très applaudi. Elle décrivit quelques-unes de ses expériences dans le monde ouvrier. Elle ne manquait pas d'esprit et savait très bien se moquer d'elle-même, comme des autres. Il devint à la mode de séparer la cause de Mrs Harden de celle de Mr Harden. Elle restait l'enfant chérie, jolie, coquette d'allures, crâne et charmeuse qu'avait été jadis Rose Larabey,

Rose eût été absolument heureuse si elle avait eu un bébé. Il se fit longtemps attendre.

L'acier fabriqué par Fred Harden semblait au jeune homme tout à fait de première qualité. Il jubilait. Il lança dans le monde des affaires des circulaires alléchantes. Les commandes ne vinrent pas. Il était avéré que l'acier américain était et devait être inférieur. Les importations continuaient de plus belle à mesure que le besoin de ce métal se faisait plus sentir. Fred devint un peu soucieux. Il ne diminua cependant pas sa production. Les hauts fourneaux marchaient comme au temps de la grande prospérité de la maison. Rien n'est coûteux comme un pareil état de choses. Fred entama son capital.

En général les Américains initient peu les femmes à leurs affaires. Une femme est sacrée. On doit l'entourer d'égards, lui faire la vie aussi douce que possible, la couvrir de bijoux, si elle aime les bijoux, ouater son nid de toutes les façons. La rude besogne, la lutte, les déboires sont la part de l'homme. Le réveil parfois est terrible. Une femme qui se croyait sûre de vivre toujours dans le luxe se trouve tout d'un coup ruinée sans savoir pourquoi ni comment. Fred Harden, au contraire, ne faisait rien sans en prévenir sa femme. Avec la belle hardiesse de la jeunesse, avec la confiance absolue aussi d'un grand amour, Rose souriait et l'encourageait. Un jour, pourtant, elle l'écouta, devenue sérieuse.

« C'est une grosse partie que je joue là, ma chérie.

— Je le sais, Fred.

— J'ai déjà dépensé 50 000 dollars. Il m'en faudra dépenser le double, plus encore, peut-être.

— Et voilà un an que cela dure.

— Oui. Il faudra beaucoup de patience.

— J'en aurai. Le difficile c'est de répondre aux objections des miens.

— N'y réponds pas. Je suis si sûr de réussir à la fin! Ce n'est pas seulement une question de fortune pour nous. Dans mon esprit, il y a là un principe de patriotisme. L'Amérique devrait se suffire à elle-même, — et dans ce cas particulier elle le peut. Il s'agit de vaincre un préjugé.

Et les préjugés sont en métal plus fort que ton acier, va !

— Me conseillerais-tu de me rendre?

— Oh ! que non. Je crois en toi. Je suis sûre que tu as raison.

— Ma bien-aimée! quelle petite vaillante tu fais. Il nous faudra peut-être restreindre nos dépenses.

— Nous avons bien vécu avec 6 francs par jour.

— Oui, mais ce n'était pas à Presbourg, au milieu de mes amis, qui sont tous riches.

— Et qui, tous, nous critiquent... »

Et, de fait, les commentaires allaient leur train. Dans le monde des affaires, il n'y a guère de secrets possibles. Tous savaient que l'énorme quantité d'acier fabriquée par Fred Harden ne s'écoulait pas et que sa fortune coulait comme le métal en fusion.

Que faire? Harden était bien le maître de se ruiner si bon lui semblait. Il était majeur depuis longtemps. Il ne dissipait pas son bien en folies criminelles. Comment le faire interdire? Et cependant Mr Larabey ne pouvait, les bras croisés, assister au malheur de sa fille. Les rapports devinrent très difficiles. Sans qu'il y eût brouille absolue, le gendre fréquentait peu la maison de ses beaux-parents. Avec Rose, il y eut plus d'une scène pénible. La jeune femme finit par déclarer que le mieux était de ne jamais parler

affaires pendant ses visites. Et, de fait, comme on ne pouvait pas lui persuader de se mettre en travers des projets de son mari, il n'y avait que ce moyen à prendre. Ce fut une trêve. Mais tout le monde sait combien un sujet prohibé reste éternellement dans la pensée et combien toute intimité, dans un cas pareil, devient impossible. Rose aimait beaucoup les siens et en était fort aimée. Parfois elle se sentait lasse de ce conflit et sa belle gaieté s'en ressentit.

La situation ne se modifiait pas. La dernière centaine de mille dollars fut entamée. Rose ne fit plus de commandes à sa couturière. Elle s'essayait à faire elle-même ses robes et ses chapeaux, — et s'en tirait fort gentiment.

Tout d'un coup un bruit courut. L'usine se vida comme par enchantement. M. Larabey n'en revenait pas. Il oublia sa colère et courut chez son gendre.

« Mon cher Fred, c'est donc vrai? Vous avez eu subitement des commandes importantes?

— Je ne vous tromperai pas, mon cher beau-père. Je n'ai pas eu une seule commande.

— Alors?... Je ne comprends pas. Que s'est-il passé?

— La montagne ne venant pas à Mahomet, Mahomet s'en va à la montagne. J'ai envoyé mes produits un peu partout, — gratis. Cela m'a coûté gros. Les transports sont très chers... »

M. Larabey, bouche bée, regarda son gendre épouvanté et s'enfuit. Il ne douta plus un instant de l'insanité de l'homme à qui il avait confié la plus charmante de ses filles.

Il courut droit au médecin de la famille et s'enferma avec lui. La consultation dura très longtemps.

Alors commença une persécution d'un autre genre. On ne bousculait plus l'imprudent jeune homme. On l'observait discrètement, on lui parlait avec cette espèce de douceur dont on use avec les enfants malades. Rose se trouva l'objet d'attentions qui l'étonnaient et qui finirent par l'épouvanter.

Mrs Lyman Smith, en particulier, inventait mille prétextes pour rester auprès de sa jeune sœur, et lui témoignait une sollicitude quasi maternelle.

« Ton mari ne dort pas bien, tu dis?

— Il n'y a là rien que de fort naturel. Ses affaires sont de nature à le tourmenter.

— Il n'est pas... violent?

— Comment... violent? Fred a le plus charmant caractère du monde, et tu le sais bien.

— Cependant, on ne l'appelle que l'homme d'acier.

— A cause de son entreprise.

— Non. Rien ne mord sur lui, ni les prières, ni les remontrances. Il ne bronche pas. Enfin il est d'acier.

— Je méprise les hommes qui ne savent pas ce qu'ils veulent et qui se laissent influencer par l'opinion des autres.

— La volonté est une chose, ma petite, l'entêtement en est une autre. Un homme qui va droit à un précipice, tout en sachant qu'il y marche, est un fou. Ton mari est fou. Nous en sommes absolument convaincus. Les spécialistes aussi. »

Rose devint toute blanche. Elle comprenait maintenant. Sa famille voulait faire enfermer son mari comme aliéné. Elle chercha à se maîtriser.

« Fred a toute sa raison, je t'assure.

— Cependant, toi-même nous as avoué qu'il souffrait de maux de tête très violents, d'insomnies, qu'il ne mangeait presque plus et qu'il était devenu ultra-nerveux.

— On le serait à moins.

— Il a maigri beaucoup. Il a quelques cheveux gris et il n'a guère plus de trente ans. Tout cela est grave.

— Qu'avez-vous fait? Ah! dis-moi tout, Mattie. Tu me tortures. Tu ne sais donc pas que j'adore mon mari?

— Nous le savons, Rose, et nous te plaignons beaucoup. Mais il s'agit de te sauver s'il en est encore temps. Récapitulons, si tu le veux bien. Tu as épousé un garçon bien portant, gai, suffisamment riche, à la tête d'une entreprise en pleine prospérité. Il n'y a pas trois ans de cela. Ton mari est maintenant malade, nerveux, attristé. Il s'est ruiné de gaieté de cœur. Sa dernière lubie, la lubie d'un fou, a consisté à doter le pays d'un métal dont le pays ne veut à aucun prix. Pour le faire il a employé ce qui lui restait de sa fortune personnelle. Il aurait vendu cette maison si elle n'avait été en ton nom. Donc vous êtes ruinés, absolument ruinés. Il va y avoir une consultation d'aliénistes. Papa fera bien les choses. Ton mari sera enfermé dans un asile des plus convenables et tu rentreras chez nos parents. Cette maison, avec ce qu'elle contient, se louerait convenablement, j'en suis persuadée. Cela te donnerait ton argent de poche. »

Comme la pauvre petite Rose, anéantie, ne disait mot, sa sœur, convaincue qu'elle serait raisonnable, la laissa à ses réflexions.

Une heure plus tard, Mrs Harden entra dans le cabinet de consultations du Dr Longman, qui l'avait mise au monde et qui la traitait encore en gamine que l'on gâte et que l'on gronde.

« Que me veut ma petite amie?

— Docteur, vous êtes de la conspiration, vous que j'aime tant! Vous savez aussi bien que moi que Fred est absolument sain d'esprit. On veut le faire passer pour fou, — lui, fou!

— Écoutez, mon enfant. Je ne préjuge pas. Je ne suis pas un spécialiste. Mais avouez que le cas, devant mes confrères aliénistes, prendrait un aspect assez caractérisé de monomanie.

— On en pourrait dire autant de tous les grands inventeurs, de tous les hommes de génie.

— Le génie forme la folie parfois. Mais Fred Harden n'est pas un homme de génie; il ne s'est jamais posé même en inventeur, que je sache. Il est un industriel intelligent et hardi. Sa hardiesse poussée trop loin l'a ruiné, — ruiné de fond en comble. Cette hardiesse-là inquiète non sans raison. En tout cas, votre mari est sur la pente qui conduit aux maladies nerveuses, à ce que nous appelons *nerveuse prostration*. Vous pouvez vous en rendre compte aussi bien que moi. »

Rose réfléchissait.

« Le repos absolu peut beaucoup en pareil cas?

— En effet.

— Si nous partions, lui et moi, pour le Midi ou pour la Californie, nous engageant à ne plus songer aux affaires pendant six mois, croyez-vous que mon père consentirait à nous y envoyer? »

Le docteur jouait avec son couteau à papier. Il regarda la charmante figure de la jeune femme. Il eut pitié de ses traits tirés, de ses yeux pleins de larmes. Rose Harden était un être fait pour le bonheur.

« Je le lui demanderai, ma petite Rose, à la condition que vous redeveniez... comme votre joli nom. »

Miss Harden eut quelque peine à convaincre son mari, de la nécessité d'un changement radical.

Il se révoltait, s'indignait, défiant qui que ce fût de le faire passer pour fou. Sa femme le força à se regarder dans son miroir et lui-même resta épouvanté des ravages faits par deux années de lutte stérile.

Mr Larabey accepta cette solution et paya les frais de voyage. Les Harden s'en allèrent dans le ravissant pays que baigne le Pacifique, où l'hiver est si doux et l'air si merveilleusement pur.

A Coronado Beach se trouve un hôtel immense, toujours grouillant de monde. Les profondes vérandas, les enfilades de salons, la salle à manger aux mille petites tables, où l'on mange au son d'un orchestre, tout était rempli de groupes amis. Les parties de campagne, les jeux, réunissaient hommes et femmes; quoique ces dernières fussent de beaucoup plus nombreuses que les hommes, Rose fut très vite entourée et son mari se laissa entraîner à sa suite. Il parvint presque à oublier ses nombreux tracas, et son visage redevint calme.

Un matin de février, doux et radieux comme une matinée de juin, les Harden se firent servir à déjeuner sur la véranda. Il y avait des fleurs partout, et l'Océan venait mourir sur la grève de sable blanc avec son murmure caressant. Il faisait bon vivre sous le soleil radieux.

On apporta le courrier. Fred laissa ses lettres intactes, tandis que Rose lisait les siennes. Depuis si longtemps la poste ne lui apportait que des réclamations importunes et des ennuis de tout genre! Cependant, avec un soupir d'impatience il se décida à déchirer les enveloppes. Il eut alors une exclamation étouffée qui fit peur à Rose.

« Quoi! qu'est-ce?

— Lis plutôt. »

D'une main tremblante, il lui passa deux lettres à en-têtes commerciaux, l'une venait de Boston, l'autre de Chicago; toutes deux, en quelques lignes, réclamaient un envoi d'acier.

Et ces quelques mots représentaient au jeune homme le triomphe après les longs mois d'angoisse. Si des commerçants trouvaient à Chicago et à Boston que ses produits étaient satisfaisants, d'autres se laisseraient également convaincre. Ce qu'on nommait sa folie serait justifié. Le sacrifice de sa fortune entière, — car tout y avait passé — ne serait plus qu'un placement intelligent à cent pour cent, au bas mot...

« Tu ne vois pas? Tu ne comprends pas? »

Si fait, elle comprenait. Mais depuis si longtemps elle avait fait bonne contenance aux mauvaises nouvelles qu'elle se trouvait incrédule et toute tremblante devant ce commencement de succès. Elle pâlit tellement que son mari oublia sa propre émotion pour la calmer. Bientôt elle se remit, et ils causèrent longuement.

« J'avais bien compté, en envoyant gratis mes échantillons, qu'ils ne seraient pas utilisés tout de suite, seulement je ne m'attendais pourtant pas à une aussi longue résistance. J'ai failli désespérer — mais, vois-tu, il faut toujours donner un dernier coup de collier alors qu'on croit n'en plus pouvoir donner. Quand on m'accusait de te ruiner avec moi, de faire acte de fou, je me raidissais, mais que de moments d'angoisse pourtant : sans ton beau courage, ma chérie, jamais je n'aurais osé persévérer pendant plus de deux ans, avec tout contre moi. — Cela n'a l'air de rien, ces deux lettres d'affaires, mais je ne m'y trompe pas, c'est le commencement du triomphe. »

Les prochains courriers apportèrent d'autres commandes. L'acier Harden avait été essayé et il avait été trouvé bon.

Les jeunes gens ne s'attardèrent plus en Californie. Ils rentrèrent chez eux, et Rose donna une fête où tous les amis vinrent en bande féliciter l'heureux industriel. Ses hauts fourneaux marchaient sans discontinuer; le nombre d'ouvriers fut doublé. Bientôt les commandes devinrent si importantes qu'à grand'peine Harden y faisait face.

Rose jubilait. Elle n'abusa pas trop de son triomphe. Sa sœur, Mrs Lyman Smith, renonça à la sermonner et à la diriger, Rose avait fait ses preuves. Quant à Mr Larabey, à l'entendre, c'était lui qui avait poussé son gendre à son entreprise hardie.

L'autre jour, me promenant avec un ami dans les

rues de Chicago, je m'arrêtai devant une construction immense, à demi achevée. Je connaissais déjà la façon de bâtir les *sky-scrapers*, les piliers en bois dur enfoncés profondément dans la terre, solidement maçonnés, puis les réseaux d'acier formant comme un squelette monstre attendant les muscles et la chair qui en feront un être complet.

Mon ami m'expliquait le système et je m'amusais à voir comment les étages supérieurs ou intermédiaires se bâtissaient selon la fantaisie ou le besoin, avant même que le rez-de-chaussée fût achevé. Cela donnait une impression fantasque de joujou extraordinaire. Ce qui importait, c'était la carcasse d'acier; le reste n'était que du remplissage. Plusieurs des étages achevés étaient déjà occupés et le travail continuait paisiblement.

D'autres personnes s'étaient, comme nous, arrêtées, entre autres un homme d'une cinquantaine d'années, à l'air énergique et intelligent. Il montrait la construction à un garçon d'environ 15 ans, qui lui ressemblait fort.

Mon ami attira mon attention sur ce père et ce fils. Il me nomma Frederick Harden et me raconta son histoire.

« On ne le traite plus de fou. C'est un de nos industriels les plus prospères. Sa fortune se compte maintenant par millions, et je dois dire que sa charmante femme et lui en font un très noble usage. On l'appelait jadis, « l'homme d'acier », car rien ne le faisait plier. Maintenant il est « le roi de l'acier », ce qui a une tout autre portée. »

JEANNE MAIRET.

EN ÉGYPTE [1]

V. — Le Haut Nil.

...Nous voguons sur le Nil depuis des jours dont le compte nous échappe. On perd ici la notion du temps. Notre navigation se poursuit, monotone surtout au début; monotone, non parce qu'il ne se passe rien, mais parce qu'il se passe toujours la même chose. Et cette même chose, qui se renouvelle toutes les deux ou trois heures, c'est un échouage : la crue de cette année est la plus basse du siècle... Un heurt léger d'abord, à l'avant; puis le bateau se soulève, retombe et sa quille plate s'enfonce lourdement dans le sable. Les palettes des roues, à demi sorties de l'eau, tournent à grand bruit. Elles s'arrêtent. On fait machine en arrière, et les roues battent de nouveau, essayant de nous remettre à flot. Le plus souvent leurs efforts sont inutiles. Alors les fellahs de l'équipage s'arc-boutent sur de longues gaffes, et tâchent à nous dégager, d'un effort régulier que rythme une invocation, un peu machinale j'en ai peur, au Tout-Puissant : *Ilâha ill' Allâh, Ilâha ill' Allâh!...* laquelle est l'accompagnement obligé de toute besogne un peu difficile. La nuit surtout, le spectacle ne manque pas de grandeur. Les fellahs, vêtus de leur longue robe bleue et la tête couverte d'étoffes de laine, s'agitent comme des diables, et la lueur incertaine des fanaux projette sur le fleuve des ombres fantastiques. A vingt mètres de la dhahabiyé c'est l'obscurité, rendue plus dense par l'ombre des rives. L'eau qui vient vers nous semble en surgir et s'élancer. A l'avant, le pilote, armé d'une courte perche, sonde, et cherche le chenal; il commande, et les fellahs passent de bâbord à tribord, éclairés un instant, et replongés aussitôt dans le noir... Il arrive qu'Allah soit distrait et que les gaffes soient impuissantes. Alors une barque se détache du bord, cherche un passage, jette l'ancre, et notre bateau se hale sur elle, pendant que de la barque invisible s'entend encore la prière : *Ilâha ill' Allâh, Ilâha ill' Allâh!...* Et, comme les « impressions de voyage » consistent, en somme, à tout ramener à soi, l'on pense qu'en pareil cas nos marins à nous invoqueraient aussi le nom de Dieu, mais d'une manière un peu différente...

Le chenal retrouvé (il change presque chaque jour), le bateau se remet en marche. Le Nil est très « habité ». Fréquemment des barques nous croisent, basses sur l'eau, avec leur avant relevé, et leurs voiles semblables à de grandes ailes. Elles vont lentement, car la brise est faible, et elles doivent courir des bordées. Elles sont chargées d'hommes ou de femmes, qui, accroupis et serrés en grappes, ne semblent guère se douter qu'ils font quatorze lieues en quinze jours... De cette patience, qui n'est peut-être que l'ignorance de ce qu'est le temps, nous avons à chaque instant des exemples surprenants. Le bateau qui nous mène dessert certaines stations; cette fois, grâce à nos nombreux échouages, nous étions en retard de dix-huit heures; les « voyageurs » attendaient sur le ponton, couchés ou assis; pas un n'avait l'idée de se plaindre.

Les rives du Nil, dans ces parages, sont étonnamment peuplées. C'est une suite ininterrompue d'ouvriers agricoles qui passent dans leurs robes bleues, à pied ou à âne; et les petits bourricots trottinent leur amble régulier sur l'étroite digue qui longe les champs. De place en place, et très rapprochés cette année, vu le niveau du Nil, des *chadoufs* et des *sakiyes*; ceux-ci se composent d'une tranchée creusée perpendiculairement au fleuve; au-dessus, un bœuf ou un chameau, les yeux bandés, tourne une large

1. Voyez la *Revue* des 13 et 20 janvier et 3 février.

roue qui va puiser l'eau et la porte dans un réservoir, d'où elle se répand dans les champs. Les *chadoufs* sont plus primitifs encore. Le long de la berge inclinée, d'étroits bassins sont creusés, depuis le niveau du fleuve jusqu'au sommet; une sorte de fléau surmonte chacun d'eux, soutenu sur un échafaud rudimentaire, et portant à l'une de ses extrémités un sac en cuir; un ouvrier incline le sac jusqu'au fleuve : il le remplit, le relève, et le vide dans le second bassin, où un nouveau fléau vient à son tour puiser l'eau et la porter dans la troisième...

Cette année, on compte jusqu'à cinq ou six réservoirs le long de la berge. Les ouvriers travaillent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Avec une régularité de machine, ils abaissent et relèvent le sac plein d'eau, pliant et redressant sans cesse leurs reins enveloppés d'un seul pagne de cotonnade; enfoncés dans la tranchée comme dans une boîte, les pieds cramponnés aux parois glissantes, exposés, sans air, aux rayons du soleil, leur travail doit être extrêmement pénible; nègres pour la plupart, leur peau tannée colle sur leurs muscles secs, et leurs silhouettes noirâtres se confondent presque avec les berges : parfois une touffe blanche surmonte leurs corps grêles ; c'est un vieillard, aux cheveux blancs, plus sec encore que les autres... Et l'on songe au nombre de fois qu'il s'est penché vers le fleuve depuis que sa barbe blanche a commencé de pousser, et qu'il a, pour la première fois, touché les six ou huit sous qui forment son salaire quotidien.

A l'approche des villages la population est plus dense. Les ouvriers sont plus nombreux, et aussi les flâneurs qui errent sur le bord du fleuve attendant un hypothétique bakschich. Des femmes aussi, qui ramènant le yaschmak sur leur visage et descendent puiser de l'eau. Nous retrouvons ici l'impression d' « Histoire sainte » que nous avions eue à notre entrée en Égypte. entre Ismaïliah et le Caire. Mais, cette fois, nous voyons de trop près Jacob et Booz. Quand le bateau s'arrête, nos patriarches dégringolent vers nous la main tendue; qu'on leur jette une piastre, et les voilà tous à plat ventre, luttant des pieds et des poings. La courbache même est impuissante à les séparer. Le bakschich, plus rare ici, est poursuivi avec plus d'avidité. Ce sont de grands enfants, — à la peau très dure. Quand l'heureux possesseur de la piastre a pu la mettre dans sa bouche (la poche est ignorée, et pour cause) il se sauve. Les autres hésitent un instant : courir après lui, ou rester? mais vers lui, c'est une poursuite douteuse, et un précédent fâcheux. Vers nous, c'est la mine inépuisable, et la « chair à bakschich ». Ils restent. Une minute plus tard, le voleur de tout à l'heure est au milieu d'eux : ils ont oublié ce qui s'est passé... Nous sommes sans force, nous autres Européens, contre leur opiniâtreté. A Esneh, un fellah s'accroche à nous et s'offre comme guide : refus, menaces, coups de poing et coups de canne sont inutiles ; il incline la tête, comme pour nous dire : « c'est bon! C'est bon! » Nous sommes sa proie. Et le plus drôle, c'est la vigueur avec laquelle il nous défend contre les obsessions de ses confrères; son bâton ne chôme guère; et, quand la place est nette, il se retourne vers nous avec assurance, et nous montre le chemin. Nous l'avons suivi. Qu'aurions-nous pu faire?...

Je disais que la navigation sur le Nil est monotone surtout au début. C'est que tout est relatif. La monotonie, comme le reste, n'a de sens que par rapport à notre état d'esprit; elle signifie simplement qu'il se passe moins de choses que nous n'en attendions. Or, cet état d'esprit est vite modifié par la nature au milieu de laquelle nous vivons. Son immobilité nous calme : la paix séculaire qui émane d'elle endort notre fièvre. Elle est si énorme, qu'il n'y a plus de proportion entre nous et les choses ; trop petits pour ce qui nous entoure nous sentons qu'un geste de nous ne « compterait » pas. Et son antiquité nous fait mieux voir la vanité des choses qui pourraient « nous arriver »; Ajoutez, — car, pour qu'une impression morale donne tout son effet, il n'est pas mauvais qu'elle soit doublée d'une sensation physique; — ajoutez que la chaleur est assez forte en cette fin de novembre. Et vous comprendrez que nos journées passent sans trop de lenteur, et qu'étendus sur des chaises légères, nous assistions avec une impassibilité tout orientale à la fuite des heures...

Ainsi, les jours se succèdent, et les soirs, et les nuits. Notre *kief* ne nous rend pas insensibles à la beauté des choses; il nous met au contraire dans l'état d'esprit le plus propre à les apprécier. Sur le Nil, l'agitation serait un contresens. Admirons-le, mais sans gestes.

Il allonge à l'infini la largeur paisible de ses flots jaunes. Il semble immobile, et pourtant l'eau jaillit et bouillonne sous l'effort de la dhahabiyé. Son courant est rapide et invisible. Il est l'image assez exacte de ce monde d'Orient qui semble dormir, et où l'on sent, quand on s'en approche, une vie intense et d'amples frissons... Parfois le fleuve immense infléchit sa course, et barre l'horizon. Le bateau avance, et l'énorme route apparaît de nouveau, sans limites, contournant des bancs de sable semblables à l'échine dorée de poissons fabuleux. Le fleuve est bas. Son cours est encaissé par des berges hautes, faites d'une boue noire et luisante. Des champs de cannes à sucre, de maïs ou de sorgho, alignent leurs feuilles vertes, masses compactes que perce çà et là un canal d'irrigation. A l'horizon, des collines rousses

bordent la vallée du Nil, desséchées et poudreuses. Ici de larges trous noirs s'ouvrent à mi-hauteur, hypogées dont l'entrée seule subsiste encore. Ailleurs c'est un tombeau dont la coupole isolée brille sous le soleil. Et, aussi loin que la vue peut s'étendre, la vallée du Nil se prolonge, large couloir où le fleuve accumule ses richesses.

Un peu cru sous la pleine lumière du jour, l'aspect des choses s'adoucit, et devient adorable avec la nuit. « Quand l'accablante lumière a fait place à l'innombrable armée des étoiles », la beauté trop éclatante atténue sa splendeur. Les couleurs s'effacent, les contours s'estompent. Quelque chose de divin est épars dans l'air calme. Certains soirs, les étoiles rapprochées se reflètent sur les eaux en traînées lumineuses; le bateau s'avance sur une mer d'argent. C'est une tranquillité, un recueillement inexprimables. Le silence est absolu. En Europe, où les villes trop pressées et trop grandes mettent partout une agitation artificielle, nous ne connaissons pas le silence. Trop de vie grouille autour de nous. Les mille bruits pressés sur notre petite terre résonnent longtemps encore après qu'ils se sont tus. La nuit aussi est laborieuse. On sent que des hommes pensent, travaillent, s'agitent. Ici la nuit est la paix. Rien ne bouge sur la terre, rien ne s'entend. La Nature entière cesse de vivre pour quelques heures. Dans ce silence, le moindre bruit vibre étrangement; le murmure de l'eau froissée par notre bateau se répand dans l'immensité en larges ondes, et semble monter jusqu'aux étoiles.

***

C'est toujours la Nature qu'il faut regarder pour comprendre les ouvrages des hommes; elle est le modèle originel, celui qui a frappé les regards de l'humanité première, celui qu'on a d'abord tenté d'imiter. Deux choses sont caractéristiques, dans cette vallée du Nil : les dimensions sont énormes, et les lignes sont droites. Les collines qui l'encadrent descendent perpendiculairement vers le sol; leurs flancs, dépouillés par l'ardeur du soleil, laissent voir les couches successives qui les ont formées. Jusqu'au sommet, c'est une superposition de lignes horizontales, s'élevant au-dessus de la vallée plane. La crête des collines est horizontale aussi, sans qu'un col ou un pic en vienne rompre l'uniformité droite. Et toutes ces lignes parallèles, se prolongeant à perte de vue, semblent reculer l'horizon jusqu'à l'infini.

Ces deux caractères, vous les retrouvez dans les monuments de l'ancienne Égypte. La ligne horizontale et la ligne verticale sont exclusivement employées; seules, les assises des pylônes descendent obliquement vers le sol. Partout, c'est le « couloir » du Nil, large ou long, toujours coupé à angle droit; les carrés succèdent aux rectangles, et les rectangles aux carrés. Nulle part l'angle n'est évité. Il est accusé au contraire, et marque le plan des moindres chapelles. Rectangulaires aussi, les sortes de « places » où s'élevaient les obélisques. Et les longues avenues de béliers, qui joignaient les temples au Nil, s'allongent toutes droites, tirées au cordeau. Les piliers ou les colonnes sont arrondis, et aussi les larges bases sur lesquelles ils reposent. Mais la toiture qu'ils supportent est faite de dalles horizontales, et eux-mêmes s'élèvent verticalement sur le sol. Avec leurs chapiteaux en forme de plantes, et rapprochées comme elle sont, ces colonnes, si l'on y met un peu de bonne volonté, rappellent assez bien les bois de palmiers qui ombrageaient les alentours des sanctuaires. — Ainsi l'imitation de la nature est sensible dans ces temples à l'aspect raide.

Vues de loin, — j'entends vues d'après les dessins et les reproductions des musées, c'est-à-dire séparées de leur cadre, — ces implacables lignes droites donnent une impression de monotonie écrasante. Et, sans doute, même en Égypte, on est un peu « écrasé » par ces masses gigantesques ; mais, si quelque monotonie subsiste, elle est causée surtout par les formes pareilles, pareilles au moins pour les profanes, qu'on retrouve dans chaque temple. Nos églises, aussi, sont construites sur un plan identique : ce qui les varie, c'est la richesse ornementale, la fantaisie inépuisable des sculptures. Cet élément de variété manque aux temples égyptiens. Les sculptures, — les ciselures, plutôt, — en creux ou en relief, n'altèrent en rien la ligne générale. Et cette ligne est la même partout. Mais elle est la seule aussi qui convînt en ce pays. Au-dessus du fleuve aux rives plates, les terrasses et les portiques se dressent avec majesté. Il y a, en vérité, fusion intime entre la nature et les monuments. Ceux-ci répètent le dessin calme et austère des collines ; et le faîte de celles-ci, droit sous le ciel clair, semble un gigantesque pylône gardant l'entrée d'un temple fabuleux.

Le défaut de ces temples, c'est qu'ils « manquent d'air ». Après les pylônes et la vaste cour qu'ils dominent, la « salle hypostyle » est vraiment étouffante. Les murs sont trop hauts, trop massifs ; leurs cubes de granit s'élèvent trop compacts, sans ouvertures. Le jour ne vient que d'en haut. Et il éclaire à peine le sol où se pressent des colonnes par centaines. Elles aussi sont lourdes et colossales ; l'intervalle qui les sépare est moins large que les socles où elles sont enchâssées. Parfois, un « colosse » s'ajoute aux piliers; il dresse sa forme hiératique entre deux colonnes. Et cette masse de pierre ajoute encore à l'impression d' « encombrement ». Les

lignes droites se répètent, sans rien qui distraie la regard lassé. Les statues elles-mêmes sont rigides; tantôt assises, les mains allongées sur les genoux: tantôt debout, avec leurs bras collés au corps, et le raide avancement de leur jambe, elles s'érigent, comme emmaillotées de granit: et les draperies mêmes, et les bandelettes de la coiffure, retombent en plis droits autour de leurs têtes ou de leurs reins. Et ces poses toujours pareilles augmentent l'accablement que donnent ces pierres amoncelées. Le regard, si l'on peut dire, a envie de fuir. Il cherche une échappée, un espace où s'étendre. Toujours des piliers, des colosses, des pylônes, trop hauts et trop larges pour la perspective. Il n'y a pas de recul. Les colonnes au pied desquelles nous nous arrêtons sont trop hautes et trop proches pour que notre œil puisse en embrasser l'ensemble; et celles qui sont plus éloignées, nous les discernons mal, tant elles sont nombreuses et pressées, tant le regard a de peine à glisser entre leurs masses rapprochées. Un peu d'air et de lumière seulement à l'extrémité de l'étroit couloir qui traverse la salle. Là-bas, pointe un svelte obélisque, au milieu d'une place carrée; invinciblement, on est attiré vers lui. On a hâte de voir et de respirer... C'est pour cela que les temples les plus ruinés sont les plus beaux. Alors l'air et la lumière pénètrent par les brèches; l'œil se repose, presque avec plaisir, sur les colonnes penchées qui n'ont pu tomber faute de place, mais dont le plan incliné rompt enfin l'implacable rigidité du reste.

Des bas-reliefs couvrent les murs et les piliers. Ils sont extrêmement intéressants; c'est eux qui nous ont appris le peu que nous savons sur l'Égypte ancienne. Ils représentent des scènes familiales (certains sont d'une obscénité hardie et ingénue), des scènes de guerre ou des scènes religieuses; et leurs « récits » sont faits le plus souvent avec une naïveté amusante. Une même aventure se déroule tout le long d'une muraille ou d'une colonne; les dessins se continuent par tranches superposées, et souvent un groupe est coupé en deux par la fin du mur, comme dans les dessins des primitifs, « primitifs » de quatre mille ans plus modernes que ceux-ci... C'est une bataille, une chasse ou une pêche, une procession solennelle. Le roi reçoit les prisonniers; le roi assiste à la naissance de son fils; le roi pêche en barque sur le Nil; il chasse; il conduit un pompeux cortège où l'Apis apparaît tout pareil aux buffles qui tout à l'heure tournaient les sakiyés... Mais monarque victorieux, heureux père, homme de sport ou grand prêtre, c'est toujours avec la même pose raide, le bras rigide tenant la lance surmontée du cartouche, la jambe tendue en avant. — Cette éternelle reproduction du même geste a de quoi surprendre. On est d'abord tenté de l'attribuer à l'inexpérience d'un art encore dans l'enfance. Mais les anciens artistes étaient fort raffinés par ailleurs. Sur ce corps unique et sans vie, des têtes sont gravées, très différentes entre elles, et si « personnelles » qu'on arrive vite à les reconnaître. Et non seulement les images des mêmes personnages se ressemblent entre elles (ce que certains de nos portraitistes pourraient envier), mais leurs physionomies sont infiniment expressives, et variées selon les scènes où ils sont mêlés... Et pourquoi un oisif intelligent ne s'appliquerait-il pas à pénétrer ainsi l'âme des anciens Égyptiens? Une liste, congrûment dressée, de tous les sentiments traduits par les minutieux artistes de jadis pourrait nous renseigner sur l'âme mystérieuse des Pharaons. Retrouverions-nous en elle précisément les mêmes sentiments qui nous agitent? En découvririons-nous d'autres, qui nous sont inconnus? Et ne serait-il pas intéressant de savoir si l'intelligence de ces hommes était faite de contrastes, raffinée et rudimentaire à la fois, comme semblent avoir été leur civilisation et leur art?...

En attendant ces précieuses découvertes, nous en sommes réduits à des suppositions. Il est probable que, dans l'Égypte ancienne comme dans tout l'Orient, l'agitation était la marque des êtres vulgaires; le fait est que les quelques silhouettes plus animées que nous voyons aux piliers des temples appartiennent à des personnages inférieurs, serviteurs ou prisonniers. Presque partout, la divinité est impassible. Dans la théogonie égyptienne, le roi et le Dieu se confondent souvent. Il était donc naturel que l'on prêtât à l'un les qualités de l'autre. Il faut compter aussi sur la force de la tradition. Les sculpteurs se sont contentés de faire ce que leurs ancêtres avaient fait avant eux, et d'exagérer, comme il arrive toujours, les procédés de leurs aînés. En effet, les figurines de Saqqarâh, les plus vieilles, je crois, qu'on ait retrouvées, sont beaucoup plus souples et plus variées que les bas-reliefs de Louqsor ou de Karnak, qui leur sont sensiblement postérieurs.

***

De ces temples enfin pourrons-nous déduire quelques indications sur la religion qu'on y pratiquait? On en ignore presque tout. Si l'on connaît à peu près les rites du culte, on ne sait quels symboles y étaient contenus. Telle qu'elle nous apparaît, — c'est un ignorant qui parle, — cette religion nous déconcerte par sa puérilité. Le mot polythéisme n'est pas suffisant pour exprimer le nombre prédigieux des dieux qu'on adorait. Et, auprès de ces divinités à têtes d'animaux, l'anthropomorphisme des autres religions naturelles semble supérieurement raffiné. Car il ne s'agit pas seulement d'animaux consacrés à

certaines divinités, comme le hibou l'était à Minerve ou la colombe à Vénus; Horus habitait réellement le corps de l'épervier : et l'on sait quel culte on rendait aux Apis... Sans doute, ces choses s'expliquent. L'adoration des forces naturelles conduit à l'adoration des forces animales; si le culte est un effet de la crainte, pourquoi ne pas en rendre aux buffles sauvages comme au Soleil? On retrouve ces caractères à l'enfance des religions naturelles. Mais nulle, je pense, ne les a prolongés et affirmés avec plus d'enfantillage que la religion égyptienne. Le nombre des Dieux passe toute imagination. Non seulement chaque pays, chaque ville, chaque village avait le sien, mais chaque partie du corps; les jambes avaient leur Dieu, et les cheveux, et les mains, les bras, les épaules, les cuisses, et le reste... Jamais peuple de paresseux n'établit avec tant d'ampleur la division du travail! Et ces choses se combinaient avec une civilisation très avancée par ailleurs. Ces dieux étaient adorés dans des temples qui nous étonnent par leur magnificence et qui témoignent du prodigieux avancement de la science (au moins de la science mécanique). Et ce contraste déconcertant, on le retrouve partout. Certains rites semblent impliquer un sentiment de la justice assez délicat; par exemple le jugement que les Rois subissaient publiquement lors de leurs funérailles (et qui pourrait bien être une légende), et aussi celui que les morts passaient avant de renaître. Mais ce dernier jugement tout au moins était d'une incroyable puérilité; chaque péché ressortissait à un Dieu spécial, celui probablement qui en avait un dégoût particulier; et, parmi les fautes irrémissibles, figuraient conjointement le vol et le bavardage, l'adultère et la captation des sources... Quel réjouissant amalgame! C'est, je suppose, le seul exemple de péchés administratifs élevés à une aussi haute dignité.

Et jamais rites plus saugrenus ne furent gardés avec un soin plus jaloux. Les temples sont pleins de mystère; pour atteindre le sanctuaire il faut passer par de nombreuses salles; des chapelles l'entourent et le défendent de toutes parts; des pylônes en gardent l'approche; trois ou quatre enceintes le protègent. Et, dans ce sanctuaire, c'était un bœuf, ou un serpent, un Horus à tête d'épervier, un Amon à tête de cheval!... Rien n'est sot, je le sais bien, comme de se moquer des choses; c'est, le plus souvent, prouver qu'on ne les comprend pas. Mais c'est qu'en vérité nous ne pouvons plus comprendre. Pour expliquer ces anomalies, on a supposé une philosophie très avancée et très subtile, privilège des prêtres et des rois, gardée dans les temples, et transmise soit par l'initiation orale, soit par des manuscrits enfermés au plus profond des sanctuaires. Et cela s'accorde assez avec l'organisation de l'ancienne Égypte; les castes superposées ne communiquaient pas entre elles; il est admissible que la caste supérieure ait eu des « secrets », qu'elle les ait volontairement dérobés au vulgaire, et qu'elle ait contraint le peuple à un culte puéril par quoi elle assurait son pouvoir. — Certaines objections se présentent, toutefois. En premier lieu, ce n'est qu'une hypothèse, et il ne semble pas que rien l'ait confirmée. Au contraire, certains faits semblent la combattre. D'abord, sauf erreur, certains de ces manuscrits sont parvenus jusqu'à nous; trouvés dans les sépultures de prêtres ou de rois, et par conséquent doublement à l'abri des profanations, ils auraient dû contenir au moins quelque fragment des mystères. Et, si je ne me trompe, ce qu'on a pu en déchiffrer confirmerait plutôt ce qu'on savait déjà sur la puérilité du culte vulgaire. — De plus, dans ce sanctuaire si bien gardé, où personne ne pénétrait que les initiés, il serait naturel que certains ornements rituels nous révélassent quelque chose, qu'ils fussent du moins plus en rapport avec l'intelligence de ceux qui avaient le droit de pénétrer jusqu'au « Saint-des-Saints ». Or, si les bas-reliefs et les sculptures y ont un caractère plus particulièrement sacré, si l'on n'y voit plus les scènes guerrières ou familières qui ornent l'extérieur et les premières salles des temples, ces bas-reliefs sont parfaitement semblables à ceux que l'on trouve ailleurs. Sur les murs de la « demeure du Dieu », c'était les mêmes images enfantines, que ce Dieu fût Amon, Phtâh, Osiris, la déesse Mout, ou le petit dieu Khonsou...

Il est enfin une objection plus générale et assez forte. C'est d'abord qu'il n'est mystère si bien gardé qui ne se découvre un jour; nous possédons assez de « documents » sur l'Égypte ancienne pour que ce mystère nous ait été révélé s'il eût existé. C'est ensuite que les mystères les plus jalousement gardés ne sont pas toujours les « meilleurs »; les « secrets » des religions anciennes, et nous les connaissons pour la plupart, étaient sans doute la part la plus médiocre de ces religions; et s'ils ont gardé une sorte d'attrait, c'est que le mystère est attirant, par lui-même, et qu'on pense malgré soi qu'il *devait* tout de même y avoir quelque chose dans ces choses si bien gardées... En outre, on a quelque peine à concevoir ce que pourrait bien être un mystère dont la révélation eût risqué de bouleverser un État si fortement établi? Et ce dilemme vient à l'esprit: ou les castes supérieures n'y croyaient pas, et alors c'était du *bluff*, ce *bluff* si à la mode chez nos voisins d'outre-Manche, et qu'on ne s'attendait pas à voir pratiquer par les Égyptiens d'il y a six mille ans; ou ces castes supérieures y croyaient, et alors... Mais il faut révérer les égyptologues, et ne point avoir d'affaires avec eux...

Et la conclusion de ce « bavardage » qu'Osiris n'eût certes pas absous? Il n'y en a pas. Ou c'est celle à quoi il faut se résigner en Égypte : regarder, sans comprendre, et se résigner aux contradictions où l'on se heurte à chaque pas. « L'Égypte est le pays des paradoxes », disait sir Alfred Milner (qui a eu depuis d'autres surprises); et s'il l'entendait au point de vue politique, sa définition reste vraie d'une vérité générale. Il n'est pas un fait qui ne soit aussitôt démenti par un autre fait. Regardez ce fellah; il reste couché pendant des heures, il ignore la mesure du temps, ses mouvements sont lents et rares, il semble endormi pour la vie et pour l'éternité, incapable d'une besogne si douce qu'elle soit. Et ce même fellah travaillera sans relâche pendant des journées entières, comme ceux que je vous montrais suspendus aux chadoufs; ânier, il courra pendant cinq ou six heures après votre âne, sans se reposer, sans manger et sans boire; ouvrier, il est capable de fournir la plus forte dose de travail que puisse donner un être humain : à Port-Saïd, on n'a pas trouvé de machine qui parvienne à charger le charbon aussi vite que les fellahs!... Ce parallèle pourrait se continuer à l'infini. Et, — pour en revenir à nos prêtres et à nos rois, — ce contraste constant est un argument à l'encontre de ce que je disais plus haut. On ne croit pas, j'espère, que j'attribue à un dilemme la faculté de résoudre des problèmes aussi délicats. La vérité, c'est que cet irritant contraste apparaît plus évident encore dans ces temples gigantesques, si peu en rapport, semble-t-il avec le culte puéril qu'on y célébrait. Et pourtant ces hommes sont, au moins pour une part, nos ancêtres intellectuels; ceux dont nous venons se sont inspirés d'eux; songez que Platon est venu étudier chez les descendants de ces pontifes inquiétants. Leur instinct de la grandeur, dont tant de magnificences sont les preuves, ne se saurait concevoir sans un ensemble de connaissances et de pensées pareillement grandes. Mais ce qui me semble témoigner le plus en faveur de leur sens artistique, — qui n'est en somme que de l'intelligence sublimée, — c'est leur profond sentiment de la nature. J'ai cherché à vous montrer comment ils avaient choisi précisément l'unique « style » architectural qui convint à leurs pays. Leurs temples sont placés avec une admirable entente de la beauté naturelle. Il n'est pas un monument qui ne soit situé précisément à l'endroit où la Nature devait ajouter le plus de magnificence à sa magnificence « personnelle ».

Jacques du Tillet.

(*A suivre.*)

LE FÉMINISME EN EUROPE

C'est bien de Maistre, je crois, qui professait une franche méfiance à l'endroit des « ismes ».

Féminisme : cet « isme »-là, j'imagine, eût simplement horripilé le philosophe des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Peu rassuré sur la façon dont Dieu gouverne ses propres affaires, il n'eût point manqué de stigmatiser le Féminisme avec sa fougue et son impertinence des bons jours, en le signalant comme une doctrine parfaitement attentatoire au plan « divin ».

Songez : la femme initiée à la « chose publique », travaillant au triomphe de ses convictions politiques... ou de ses sympathies, servant ses personnelles ambitions et devenant peut-être mandataire du peuple et peut-être encore assumant les hautes responsabilités du pouvoir, puis la femme, — médecin ou peintre en bâtiments, magistrat ou pilote, laboureur ou, au besoin, chef de milice, à moins que commentatrice des poètes à l'usage des éphèbes, — la femme s'assurant par son labeur une absolue indépendance matérielle, la femme, enfin, apôtre, agent de réformes sociales, souveraine régente des mœurs de la cité, inspiratrice et guide des évolutions humaines !...

Car à ces trois termes : reconnaissance à la femme de « ses » droits civils et politiques, admissibilité de la femme à toutes les professions comme à tous les emplois et métiers, intronisation de la femme par l'assentiment au moins tacite de chacun dans une fonction comme officielle d'éducatrice civique, se peuvent réduire, il me semble, les complexes réclamations du Féminisme. Et si quelque scrupuleux esprit tenait à plus de lumière, il s'en rapporterait aux faits... et aux autorités. Olympe de Gouges, qui attacha le grelot des modernes doléances de son sexe, dit : « La loi doit être l'expression de la volonté générale; toutes les citoyennes comme tous les citoyens doivent concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation. » Quant au chapitre de la doctrine revendiquant pour la femme le droit de gagner son pain comme elle l'entend, Olympe de Gouges encore dogmatise : « Toutes les citoyennes et tous les citoyens, étant égaux à ses yeux (aux yeux de la loi), doivent être également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics » Vous savez, d'autre part, la belle et souvent victorieuse énergie dépensée par le « sexe faible », ces dernières années, pour forcer la porte de certaines administrations ou rivaliser avec l'homme dans l'exploitation de certaines carrières libérales. Enfin, si vous tenez à être fixé sur la femme « éducatrice civique et guide des évolutions », rappelez-vous les courageuses pérégrinations des saint-simoniens cherchant jusqu'à

Constantinople « la Mère » ; de sa très légitime admiration pour la supériorité de cœur et d'esprit dont Ève nous donna parfois le magnifique exemple, un des plus éloquents théoriciens du féminisme contemporain — et je sais tous les droits de l'éloquence — s'autorise encore pour nous montrer en la femme « l'éternel Messie ».

Ceci posé, les inquiétudes de ceux qui ont cette fâcheuse manie d'envisager d'abord non pas le plan « divin » — trop rares sont les fantaisistes qui prétendent en rien savoir — mais l'ordre social régnant et qui tiennent à cet ordre demeurent peut-être concevables. Au reste, il est des esprits peu enclins aux considérations générales et que nos émancipatrices devinent cependant réfractaires : ils sont « les irréductibles », ceux dont l'opposition plonge dans les profondeurs du sentiment, ceux qui jamais ne conçurent la femme, mère ou sœur, épouse ou amante, que comme la madone voilée qu'on sert d'un cœur silencieux, loin, bien loin des agitations de la place publique. Et puis, il y a les misogynes ; ils sont moins clairsemés qu'on ne pense ordinairement.

A vrai dire, les adversaires du Féminisme ont eu tout le loisir de préparer leurs objections. Si le mot est d'hier, la chose n'est point si nouvelle. Sans lui chercher de plus vieilles origines, — encore que le pédantisme aurait ici beau jeu et qu'il serait aisé d'exhumer, par exemple, certaine comédie d'Aristophane, — on peut dater de la Révolution les premières tentatives d'émancipation féminine. Tandis que la marquise de Fontenay, en coquetterie avec la Convention, réclame pour son sexe l'usage des droits politiques, Théroigne de Méricourt et Mlle d'Orbe fondent la *Société fraternelle des deux sexes* et la *Société des Amis de la Constitution*. Car les « citoyennes » ont leurs clubs ; l'un des plus turbulents est la *Société des femmes républicaines et révolutionnaires* dont la présidente, Rose Lacombe, écrit à un journaliste mal informé qui a annoncé son arrestation : « Je vous ferai voir, citoyen rédacteur, que mes bras sont aussi libres que mon corps, car ils se font une fête de vous distribuer une volée de coups de canne. » Vers ce temps, précisément, Olympe de Gouges rédigea cette sorte de compendium où, à travers tout le siècle, nos émancipatrices puisèrent leurs arguments les moins inconsistants. Et la théorie est longue, de celles qui sacrifièrent à la défense de l'idée féministe leur repos ou leur bonheur, parfois leur liberté : c'est, — pour ne citer que des notoriétés, — c'est la comtesse de la Mothe-Valois qui promet à l'Assemblée nationale de se montrer digne de son titre de « citoyenne active » tant qu'il lui restera « de la jeunesse et des appas », ce sont les *saint-simoniennes* pleines de ferveur pour les incohérences du Père Enfantin ; c'est Suzanne Voilquin qui, dans sa charité plutôt saugrenue, cède à une rivale un mari aimé ; c'est cette fantastique Claire Démar et son tranquille rêve de l'*Essai de la chair par la chair ;* c'est la noble Julie Fanfernot qui repoussa après « les trois glorieuses » les avances de la nouvelle cour pour ne pas « descendre des hauteurs où l'avait placée le danger » ; c'est Reine Guindorf, fougueuse conférencière à dix-sept ans ; c'est Flora Tristan, « la Paria » ; c'est Laure Grouvelle que ni son passé tout d'abnégation ni l'éloquence de Jules Favre n'arrachèrent à la férocité bête d'un jury trié sur le volet ; c'est Louise Crombach qui, à les trop vouloir égaux, discernait mal les sexes ; ce sont les *Vésuviennes* qui, en 1848, recrutaient les femmes de quinze à trente ans pour s'aller offrir en milice serrée au Gouvernement Provisoire ; c'est Eugénie Niboyet qui tenta de décentraliser le mouvement ; c'est « la candidate » Jeanne Deroin ; c'est Louise Julien sur la tombe ouverte de laquelle Victor Hugo s'écriait à Jersey : « Le XVIIIe siècle a proclamé les droits de l'homme, le XIXe siècle proclamera ceux de la femme » ; c'est..., mais, avec Louise Julien et Pauline Roland, nous voici au Second Empire et bientôt à « l'Année terrible »... Paris a de magnifiques fidélités, il montre dans ses nécropoles des tombes qu'une touchante admiration entoure d'un culte obstiné et, à soulever certaines pierres, je risquerais de troubler trop d'hommages et de trop récents... La guerre, le siège, la Commune : à côté de celles qu'un sublime dévouement fit belles de toute beauté, rappelez-vous les autres... Si capable se sente-t-on des plus inattendues sympathies, — et je ne suis nullement fermé au charme de mélancolie qui se dégage ici de certains profils, — force est bien d'en convenir : c'est plutôt en un relief un peu dur et sur un fond de haute hystérie que se détachent les figures que, des « tricoteuses » de 1793 aux « pétroleuses » de 1871, nous proposent les annales du Féminisme.

L'indulgence mettra tant d'incongruités sur le compte de l'inexpérience et d'une éducation peu soignée. Aussi bien, le Féminisme s'est singulièrement assagi. Toute folie serait-elle épuisée ? Il recherche la société des gens raisonnables et de tenue décente. Je le soupçonne même d'y trouver quelque agrément. Il s'insinue dans les salons où l'on rencontre de « belles madames ». Tout Paris l'a vu à la Bodinière et telle grande dame, qui elle-même préconisa les *idées antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage*, lui fut parfaitement accueillante, le poussa, le patronna auprès de messieurs aimables encore que haut cravatés.

En si noble compagnie, le Féminisme a adouci son geste, baissé le ton, acquis quelque souplesse et de l'allure déjà. On dit que c'est beaucoup pour faire son chemin dans le monde. Il le faut croire. Nous

voyons plus d'un grave savant flirter avec la doctrine. Nombre de littérateurs s'intéressent à elle en apôtres convaincus ou en dilettanti qui relèvent d'un grain d'ironie leur tranquille bienveillance. On sait le sort que lui font les grands dramaturges du Nord. Chez nous aussi, elle s'est faufilée sur la scène et dans le roman...

Bref, le Féminisme va bénéficier de la grande faveur dont toute idée a sa part, qui semble nouvelle parce qu'un coup de génie ou l'obscure volonté des choses en a synthétisé les tendances dans un mot nouveau, souvent encore vague et dont s'empare le snobisme. On fut néo-chrétien, symboliste, décadent, demain on sera féministe : engouements inoffensifs autant que variés. Mais encore il se trouve des esprits dont c'est la souveraine élégance de se moquer de la mode comme un sourd des symphonies de Beethoven, et qui cependant confessent un réel intérêt pour la question féministe. Elle remue tant d'idées! elle propose à nos méditations tant de problèmes et de si vastes! elle ébranle à une telle profondeur tout l'ensemble des conventions où s'abrite notre société! elle ouvre des perspectives d'une si passionnante étrangeté!... A la fin d'un siècle qui a eu toutes les audaces, il est logique qu'on en vienne à se demander si nos institutions font à la femme une place suffisante dans la vie publique. « La femme est épouse et mère, — et c'est assez pour sa gloire, tranche-t-on couramment. Il est trop évident que la Nature... » Tant d'assurance est heureuse, mais... et l'homme? Rien ne prouve absolument que la Nature l'ait marqué pour, par exemple, les laideurs de la politique. Ne faut-il pas plutôt penser que, parallèlement à de nouveaux besoins, la civilisation crée des activités nouvelles et de nouvelles aptitudes? Enfin, si, séduit par l'admirable simplicité de la solution de Jean-Jacques, l'on admettait que toute humanité civilisée ait dévié de l'ordre voulu par la Nature, on ne concevrait pas pourquoi le mâle ne partagerait pas plus équitablement avec sa compagne le bénéfice de la longue folie consacrée par les lois. A-t-il donc le monopole de la sottise? A grands cris, la femme réclame un rôle à sa taille dans la comédie qu'avec des mines graves nous nous jouons à nous-mêmes : plus on est de fous... Toutefois, de robustes cerveaux sont, qui le prennent sur un autre ton : à leur logique effrénée, il faut mieux que de toutes spéculatives audaces. Des considérations qui militent en faveur du Féminisme, les plus profondes peut-être, et à coup sûr les moins défraîchies, sont celles qui arguent de certains besoins plus spéciaux à notre temps. Du triomphe du Féminisme, Georges Brandès dit qu'il « délivrera l'homme lui-même des fatigues physiques et de l'affaissement moral occasionné par sa position actuelle de soutien unique et surmené de la famille, trop souvent victime d'une épouse exigeante, vaniteuse ou stupide ». Un autre théoricien — qui, d'ailleurs, parle constamment de la femme sur le ton si agaçant, excusable chez Michelet, d'un vieillard extasié et tremblotant, — dit qu'il est temps pour l'homme épuisé de faire appel aux énergies qu'Ève tient en réserve et, avec une superbe désinvolture, il décrète « la faillite de l'homme ». C'est peut-être un peu trop dire. Mettons, si vous voulez, que la doctrine à laquelle Victor Hugo, Stuart Mill, Gladstone, Disraeli, Jules Simon, Legouvé, Jokaï, Novicov et de nombreux médecins, parmi lesquels le docteur Manouvrier, ne craignirent pas de donner une adhésion au moins partielle, affirme en « l'éternel féminin » *un effort vers un état d'âme plus conscient et un éveil progressif de latentes énergies, comme la lente résurrection de grandes forces psychiques mortes un jour, écrasées sous la trop lourde barbarie des mœurs et des lois.* Même ramenée à cette formule, la question a son importance ; à parler franc, il y aurait une vraie ingénuité à la prendre plus longtemps « à la blague », car vous savez l'étonnant pouvoir, d'autant plus solide qu'il se fonde sur l'éternel et qu'il se moque du concours de Pandore, dont les femmes disposent en marge de nos codifications, et vous entendez le parti qu'une sociologie perspicace tirerait des phénomènes attestés par l'éclosion et le développement du mouvement féministe.

* * *

Le Féminisme s'est assagi, disais-je.

Mais non! ce n'est point assez dire. Voyez plutôt : Mme Gladstone, la veuve de l'illustre homme d'État, dirigea longtemps la *Fédération libérale des femmes* et la comtesse Aberdeen lui succéda à la tête de cette association; le mari de celle-ci, ancien vice-roi d'Irlande, est actuellement gouverneur du Canada — et lady Aberdeen, qui réside à Montréal, préside aujourd'hui le *Conseil international des femmes.*

Dites, le moyen pour le Féminisme de raisonnablement ambitionner un plus haut patronage? Il s'en montre très fier et il a raison : la comtesse Aberdeen met au service de l'idée philanthropique non seulement le crédit que lui vaut sa situation dans l'aristocratie anglaise, mais encore une vaste activité et toutes les ressources d'une intelligence infiniment avisée; comme une de ses plus intéressantes fondations, notez cette œuvre, d'esprit bien anglais, qui se dénomme l'*Association des industries irlandaises* et dont le but, nous dit Mme Marya-Chéliga, est de « venir en aide aux pauvres paysans, en stimulant la production des petites industries exercées par les femmes : dentelles, broderies, objets tricotés et tissés. »

Maintenant, tout cela ne signifie peut-être pas que la présidente du *Conseil international des femmes* se porte garant de tous les faits et gestes de nos émancipatrices. Même, quelques questions se posent ici, qui sont pour troubler un peu les cœurs ingénus. Par exemple, je me demande avec une certaine inquiétude comment celle qui fut vice-reine d'Irlande apprécierait notre Léonie Rouzade, commentant « à la Villette » le mystère de la Sainte Trinité, « le mariage du pigeon et de la charpentière »? Mais c'est trop chercher la petite bête. Et puis, il y a féminisme et féminisme...

De fait, les associations féministes qui — tel Monsieur Carnaval enrubannant de ses serpentins les arbres de nos boulevards — enserrent la vieille Europe dans les mailles de leur réseau, ne relèvent pas toutes du *Conseil international des femmes:* ce serait trop simple et trop beau. Lady Aberdeen tenta bien, voici quelques années, de grouper les innombrables sociétés féministes de l'ancien continent en une fédération qui, probablement, eût été elle-même rattachée à celle déjà existante aux États-Unis, mais cette tentative échoua. Cependant!... Nous eussions eu « l'Internationale des femmes », grandiose conception — dont la réalisation, semble-t-il, eût, mieux que le gaspillage de talents auquel nous assistons trop souvent, et mieux que l'agitation des individualités les plus délibérément compromettantes, servi les intérêts féminins, aidé à l'aboutissement d'idées très fréquemment raisonnables, collaboré au triomphe de certaines aspirations fort respectables.

Pour soutenir ce magnifique projet devant le féminisme européen, miss Wilson, secrétaire de lady Aberdeen, traversa les mers. Les féministes françaises adressèrent à leurs sœurs du nouveau monde l'expression de leurs vives sympathies... et réservèrent leur indépendance. Du moins, elles prouvaient par là beaucoup de clairvoyance et une sage défiance de leurs propres forces : un trop réel désaccord — questions de tactique, sinon de doctrine — les sépare elles-mêmes, qu'elles n'ont évidemment pas cette ridicule prétention de régler de sitôt.

En effet, les faciles ironistes qui parlent chez nous de « l'armée des Amazones » ont deux fois tort : outre qu'un peu bien irrévérencieuse, leur comparaison cloche déplorablement. « Armée » est bientôt dit..., le mot cependant ne sous-entend pas tout bêtement une foule de militants aux unités plus ou moins serrées, il implique l'idée de *discipline*.

Non, je vois plutôt dans le parti féministe français plusieurs corps parfaitement autonomes; ils sont sept, comme les jours que le Seigneur mit à nous faire le chef-d'œuvre que vous savez, sept : *la Société pour l'amélioration du sort de la femme et pour la revendication de ses droits, la Solidarité, la Ligue pour le droit des femmes, l'Union universelle des femmes, l'Avant-Courrière, l'Égalité, le Féminisme chrétien.* Autour de ces sept corps, une œuvre considérable de propagande, plusieurs sociétés d'études et maintes institutions de bienfaisance, dans lesquelles prédomine l'esprit féministe, évoluent. A ces forces, ajoutez les divers groupes qui se formèrent autour de quelques personnalités indépendantes.

Si je ne me trompe, la *Société pour l'amélioration du sort de la femme* est chez nous, à l'heure présente, la plus considérable création du parti. Elle le doit à ses états de services et surtout à l'autorité qui s'attache au nom de sa fondatrice. Les fanatiques de Louise Michel ont reproché, reprochent à cette Société de préférer au vitriol une insipide eau sucrée : il reste entendu que ses chefs de file ne sont rien moins que communistes, mais leur modération précisément vaut à l'idée féministe l'attention, souvent sympathique, de l'esprit « bourgeois » en lequel résident, vous n'en doutez point, toute sagesse et toute puissance. Aussi, peut-on estimer, sans même examiner de plus près le rôle par elle joué dans le mouvement de ces vingt dernières années, que la *Société pour l'amélioration du sort de la femme* a des titres particuliers à la gratitude du Féminisme. Ses mérites, d'ailleurs, ne datent pas d'hier. Le groupement que préside aujourd'hui M[me] Féresse-Deraismes fut fondé, il y a plus de quatre lustres, par M[me] Maria Deraismes. Celle-ci connut presque la célébrité; sa parole limpide et sobre, savamment didactique, de solide doctrinaire, triompha à la Salle des Capucines. Maria Deraismes était non seulement remarquable par le brillant de l'imagination, mais encore très exceptionnelle dans son sexe par la vigueur de l'esprit; à force de précision dans la pensée et de clarté dans l'expression, elle vainquit bien des préventions; elle manifestait en toute circonstance, et au grand avantage de sa cause, une intellectualité aux contours très arrêtés, point très nuancée, mais admirablement pondérée, experte aux simplifications, ayant par-dessus tout horreur du vague. Les curieux qui chercheront une explication à une psychologie aussi rare chez les filles d'Ève trouveront une indication dans ce fait que Maria Deraismes avait été élevée par son père, — un père médecin et libre penseur, ainsi doublement prédisposé au respect des méthodes que nous dirions aujourd'hui « positivistes ». Cette éducation l'avait préparée à l'action. Publiciste, conférencière, fondatrice d'une loge maçonnique *mixte*, fondatrice et présidente de la *Société pour l'amélioration du sort de la femme*, Maria Deraismes fut jusqu'à sa mort le chef le moins contesté — et ce n'est pas peu dire — de cette fraction du parti féministe français qui s'efforce vers quelque habile opportunisme. De ce piédestal, elle sut ne jamais descendre : elle redoutait, avec une peu ordi-

naire clairvoyance, les aventures, elle n'ignorait point que les plus notoires *respectability* y risquent tout leur crédit; elle ne demandait pas au Ciel qu'il la gardât de ses amis, sa propre sagesse y pourvoyait; inutile d'ajouter que toujours elle tint bon contre les tapageuses impatiences des « avancées », sa fortune et ses belles relations l'y engageaient évidemment, — et si par deux fois elle résista aux sollicitations qui la pressaient de se porter « candidate » à la députation, ce n'est peut-être pas nécessairement que son dévouement à la cause ait reculé devant ce suprême héroïsme... Mais nous nous égarerions ici en d'inextricables détails, passons, — non toutefois sans retenir que la *Société pour l'amélioration du sort de la femme* était née à la suite d'une scission intervenue dans les rangs de la *Ligue pour le droit des femmes.*

Celle-ci avait été fondée en 1867 par M. Léon Richer, sous la présidence d'honneur de V. Hugo. Au surplus, elle est bien vivante et c'est actuellement sous la fort intelligente direction de Mme Maria Pognon qu'elle défend la bonne cause. Les lecteurs de la *Fronde* ont pu apprécier le robuste talent de Mme Pognon; sans prétention aucune, avec beaucoup d'entrain et comme de la bonhomie, elle exprime des façons de voir souvent personnelles et parfois audacieuses, de cette audace qui conquiert par sa franchise même. Non moins « attractive » certes, encore qu'autrement complexe, est la manière de Mme Marya-Chéliga : sur un fond exquis d'intelligence et de bonté, imaginez la plus harmonieuse combinaison de séduction slave et de française crânerie, — et vous comprendrez que les plus difficiles entreprises ne sauraient effrayer la présidente de l'*Union universelle des femmes;* en fondant cette association, issue d'un des deux congrès féministes réunis en 1889, Mme Marya-Chéliga a avancé l'heure de la nécessaire fusion des éléments féministes. De toutes nos sociétés l'*Avant-Courrière* est, jusqu'à ce jour, celle dont l'activité a obtenu le résultat le plus tangible : pour conquérir aux femmes le droit de témoignage, elle poursuivit une longue et difficile campagne; sa présidente, Mme Jeanne Schmahl, est d'ailleurs une autorité dans son parti. L'*Égalité*, elle, ferait les frais d'une chronique amusante, je suis trop charitable pour m'y essayer... et puis, le temps me manque. La présidente du *Féminisme chrétien*, Mlle Maugeret, témoigne la meilleure volonté; cependant, il faudrait « quelqu'un » à la tête de l'idée que sous-entend le rapprochement de ces deux mots : *féminisme chrétien;* je sais bien que le nom de Mlle Maugeret masque celui de Mme Duclos et que le nom de Mme Duclos masque celui..., mais, ne réveillons pas le chat qui dort! Quant à la *Solidarité*, elle a perdu l'an dernier sa fondatrice : de rares qualités morales et la grande dignité de sa vie font de Mme Eugénie Potonié-Pierre une des plus nobles figures du féminisme français.

Mais autour de nos sept associations féministes, la propagande, disais-je, plusieurs sociétés d'études et maintes institutions philanthropiques évoluent. Parmi ces dernières, dont la liste serait interminable, il faut mentionner l'*Œuvre de miss de Broën*, de celle que les pauvres surnommèrent la « Mère de Belleville », l'*Association des mères de famille* et l'*Œuvre des Petites Abandonnées*, où Mme Plocque et Mlle Cauchy rivalisent de dévouement; il faut mentionner surtout l'*Œuvre des Libérées de Saint-Lazare* et s'incliner très bas devant cette sainte laïque qu'est Mme Isabelle Bogelot, — détail intéressant : seule Française au congrès féministe réuni à Washington en 1888, Mme Bogelot est depuis lors une des Cinq du comité permanent du *Conseil international des femmes*. Parmi les sociétés d'études féministes, notons celle fondée par Mme Oddo Deflou : en prenant le nom de « Groupe français », cette Société a voulu affirmer « ses sentiments d'affection et de fidélité à l'égard de la patrie », — à bon entendeur, salut! Dans l'œuvre de propagande, je confonds les congrès, les conférences, les causeries, les multiples réunions organisées par ces dames, et je n'oublie certes pas la presse féministe dont l'histoire voudrait être contée d'une plume légère, souple, aiguë; je ne saurais et j'abrège, — à regret; le grand quotidien *la Fronde* mis à part, les organes du parti sont trois, — pour l'instant et sous toutes réserves, car il en naît et il en meurt tous les jours... comme les champignons, dont on a dit que les meilleurs ne valaient rien; — trois : *Le Féminisme chrétien*, une petite revue dirigée par Mlle Maugeret, *Le Bonheur du Foyer*, par Mme le Dr Hélina Gaboriau, *Le Journal des Femmes*, dont le nom, n'est-ce pas? vous a l'air d'une gageure et dont la lecture n'est cependant pas à recommander aux hypocondriaques; la *Revue des femmes russes et françaises* sacrifie également, je crois, aux idées féministes. En parlant de la propagande, je dois rappeler encore les intéressants débuts du *Théâtre féministe*, fondé par Mme Marya-Chéliga.

Enfin, à ces forces, il convient d'adjoindre les petits groupes formés autour de quelques personnalités indépendantes. Je ne signalerai qu'un nom, mais un grand, un vrai grand nom : la savante qu'est Clémence Royer ne donne ses préférences à aucune chapelle et, seule sur les hauteurs où de loin la suit l'admirative fidélité de quelques disciples, rêve non pas un « chambardement » général comme Mme Paule Mink, non pas même une tranquille évolution à la façon de Maria Deraismes, mais « la restauration du Matriarcat primitif ».

Telle est, à peu près, la composition du parti féministe en France. Que si, après tout, on tenait à la

comparaison qui assimile l'ensemble de ces éléments à une armée, celle-ci n'aurait que quelques maigres détachements en province : un à Lyon, un autre à Rouen, un autre encore à Blois, un quatrième à Grenoble... ; de cette armée, il serait d'ailleurs fort difficile de dire, même approximativement, l'effectif, — tant sont variées, chez nous, les nuances de la foi féministe.

Le jour où elles songeront à s'organiser solidement, c'est de l'autre côté du Rhin que ces dames devront aller quérir l'inspiration. Aussi bien, n'est-ce pas déjà chez « l'ennemi » de la veille que la cherchèrent les réorganisateurs de notre défense nationale?

Elles y verront, toute arbitraire classification disparue, des contingents bien définis et des cadres scrupuleusement établis. 194 associations se partagent le champ d'action — propagande, philanthropie, revendications sociales, etc. — et il n'est pas de ville ici qui n'ait son *Frauen-Verein;* ces 194 associations constituent le *Bund* (« alliance ») et leurs présidentes se groupent elles-mêmes, suivant la nature des travaux qu'elles dirigent, en divers conseils dont l'assemblée nomme le *Conseil supérieur du Bund;* celui-ci, renouvelable tous les quatre ans et toujours rééligible, est aujourd'hui présidé par Mlle Auguste Schmidt.

De passage à Leipzig, j'ai eu, l'année dernière, cet honneur d'être reçu par elle. J'étais indiscret, Mlle Schmidt voulut bien n'en pas convenir et, très aimablement, elle m'initia à la composition, à l'ordonnance et au mouvement des troupes dont elle a le suprême commandement. Sous sa coiffe artistement tuyautée, Mlle Schmidt a des cheveux blancs et de la victorieuse jeunesse dans son regard tout débordant de belle sérénité; sous la déconcertante simplicité de toute sa personne, on pressent ce don qui, souvent, fait défaut à de plus brillantes : l'autorité; tandis qu'elle me parlait, la vision en moi s'évoqua — savez-vous le charme étrange des petites villes allemandes enfouies sous les neiges de décembre? — de ces vies toutes d'austère droiture comme, derrière les gothiques architectures de ce pays-ci, on en devine encore cultivant tard dans l'arrière-saison la petite fleur bleue qu'aucune main ne daigna cueillir... L'autorité, celle qui vient d'une existence toujours irréprochable et qui commande tous les respects : et elle est nécessaire à la présidente du *Bund.* Le congrès féministe de Hambourg, — octobre 1897, — a, en effet, révélé dans les rangs du parti de belliqueuses ardeurs, des impatiences, d'obscurs tiraillements, d'absolues divergences quant à la tactique qui s'impose. Cependant, les « avancées », qui sont la minorité, surent jusqu'ici incliner toute opposition devant l'intérêt supérieur de la cause.

De cette minorité, le chef est Mme Mina Cauer. Ici, je souris malgré moi en revivant la scène que voici. Nous sommes à Berlin, au cœur d'un quartier solennel et froid : c'est janvier et les équipages roulent sans bruit sur une neige épaisse; votre serviteur vient de pénétrer dans un luxueux cabinet de travail et s'apprête à « interviewer » *die Hauptführerin der Radicalen*, mais, de suite, papier et crayon lui sont des auxiliaires impuissants; au premier mot, Mina Cauer, d'un bond, s'est levée, de superbes éclairs illuminent son front ravagé par le mal, à grands pas elle arpente la pièce que, du geste et de la voix, elle emplit bientôt de tumulte; tour à tour amère, enthousiaste, presque câline, âprement ironique, sa parole encourage, apostrophe, menace, prophétise, remue des magnificences, broie du noir avec rage — et, pour rester convenable, votre serviteur, lui, doit se mordre les lèvres au sang, car l'exhilarante figure de l'oligarque que Paul Adam nous montre dans ses *Lettres de Malaisie* me poursuit comme une folle obsession : « La grande femme se leva et se mit à marcher de long en large... Elle revint sur moi, criant : « Oui, oui, les temps viennent... » Mme Cauer est directrice du *Frauenbewegung*, très lu dans le monde ouvrier de Berlin. Maintenant, apprenez que cette fougueuse « agitatrice », socialiste avérée, est une grande dame dont la fortune et le crédit soulagent d'innombrables misères.

Mlle le D^r^ en droit Anita Augspurg, dont le verbe magistralement fustige l'apathique résignation de la petite bourgeoise allemande, est le premier lieutenant de Mme Cauer, comme Mlle Hélène Lange est le bras droit de Mlle Schmidt. Mlle Lange, qui, par plus d'un trait, rappelle notre Maria Deraismes, s'occupe surtout d'éducation; de ses mains sortirent, je crois bien, les premières « Gretchen » bachelières; à force d'habileté, elle réussit à recruter parmi les lumières de l'Université un jury qui consentit à examiner ses élèves; elle contribua puissamment à fonder et elle préside aujourd'hui l'*Association des institutrices allemandes*, qui groupe soixante-deux sociétés. Les services par elle rendus à la cause valent à Mlle Lange un réel ascendant dans son parti; toutefois, par la faute peut-être d'une humeur un peu autoritaire, cet ascendant, j'imagine, est fait du respect qu'elle impose plutôt que de la cordialité qu'elle inspire, et il est à prévoir que Mme Marie Stritt sera à Mlle Lange une concurrente heureuse le jour où la présidence du *Bund* deviendra vacante... La majorité oubliera que la présidente de l'*Union des femmes* de Dresde est, elle aussi, « radicale », pour ne plus voir en elle que l'adroite polémiste et « l'oratrice » au verbe brillant, insinuant, persuasif; au cours d'un article

sur « les Femmes et le Désarmement », j'écrivais dans *l'Événement* du 24 juillet dernier : « De goût trop éduqué pour avoir jamais songé à se « masculiniser », jeune, toute fine, d'une élégance très informée, *attractive* au possible, Mme Stritt évoque la fragile joliesse d'une porcelaine de Saxe. » Parmi les noms les plus considérables du Féminisme, je m'en voudrais d'omettre celui de Mme Lina Morgenstern dont les prisonniers de guerre français dirigés sur Berlin en 1870 éprouvèrent la délicate bonté, et dont les curieux de culture cosmopolite goûtent l'original talent de conteur.

Gaston Choisy.

(*A suivre.*)

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE [1]

3e phase de la guerre

SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE DES ANGLAIS

La guerre dans le sud de l'Afrique vient depuis quelques jours d'entrer dans sa troisième phase. Les Anglais ont successivement envoyé de la mère patrie renforts sur renforts aux troupes qui, tant dans le Natal que dans la colonie du Cap, luttaient en nombre sensiblement égal contre les Boers. Actuellement l'effectif de l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud atteint presque 200 000 hommes, et le maréchal Roberts, secondé de Kitchener, le vainqueur d'Omdurman, a pris une sérieuse offensive stratégique.

Deux théâtres d'opérations s'offraient à son choix, sur lesquels, avec les forces considérables dont il pouvait disposer, il lui était facile d'obtenir des résultats décisifs : 1° Le Nanal où Buller avec 40 000 hommes environ tenait tête sur la Tugela aux forces du général Joubert qui couvraient le siège de Ladysmith. 2° La colonie du Cap où les troupes anglaises, réparties en trois groupes différents séparés par des distances de 130 à 150 kilomètres, maintenaient trois rassemblements de Boers devant Modder-River, Colesberg et Stormberg. Le maréchal anglais a donné la préférence au second, et, réunissant aux troupes qu'il amenait de la base d'opérations, les groupes de Methuen et de French, il a piqué droit au nord pour débloquer Kimberley, puis ce résultat obtenu, il s'est rabattu vers l'est, envahissant le territoire de la République d'Orange, pendant que de forts contingents restaient en position devant Colesberg et Stormberg pour couvrir ses lignes de communication. Ce choix était sans contredit le meilleur qu'il pût faire. Dans le Natal en effet une armée dont l'effectif doit atteindre 50 000 hommes environ aurait eu beaucoup de difficultés à se mouvoir à cause de la nature du pays qui est des plus accidentés, et parce que les voies de communications y sont rares. Une seule ligne d'opérations en effet pouvant être utilisée, la voie ferrée Durban-Colenso-Ladysmith, la détermination du point d'attaque se trouvait en quelque sorte imposée et la certitude d'y rencontrer la totalité des forces ennemies rendait l'accomplissement d'un semblable projet assez hasardeux.

Tout autre est la configuration de la colonie du Cap à ce double point de vue. Les Anglais y possèdent un échiquier stratégique excellent qui leur permettait d'engager leur force principale sur le secteur le plus avantageux au point de vue des résultats décisifs à atteindre. En ont-ils tiré tout le profit désirable? c'est ce qui va être examiné.

L'échiquier stratégique de la colonie du Cap comprend tout d'abord une base d'opérations des plus solides puisqu'elle ne peut être menacée par l'ennemi : c'est la ligne maritime des ports de débarquement s'étendant de la capitale, le Cap, à East-London sur 1 000 kilomètres de côtes environ et de côtes inviolables, puisque l'adversaire n'a même pas un canot à mettre à flot. De cette base reliée à la mère patrie par une flotte pour ainsi dire innombrable de transports de toute sorte, partent vers le territoire de la République d'Orange trois lignes d'opérations desservies par des voies ferrées.

1° Le Cap-de Aar-Modder River-Kimberley-Mafeking, c'est l'amorce de la grande ligne le Cap-le Caire. Du Cap au fleuve Orange elle compte 750 kilomètres, 850 jusqu'à la Modder.

2° Port-Elisabeth-Colesberg-Springfontein-Bloemfontein. Elle traverse le fleuve Orange qui forme la frontière à Norvaalsport. De son point de départ à la frontière sa longueur est de 400 kilomètres.

3° East-London-Stormberg-Springfontein-Bloemfontein. Elle traverse le fleuve Orange à Béthulie et mesure, entre le point de départ et ce dernier lieu, 300 kilomètres. Cette troisième ligne d'opérations est donc la plus courte.

Il y a lieu de remarquer que les deux dernières lignes après avoir traversé la frontière, la deuxième à Norvaalsport la troisième à Béthulie, se réunissent à Springfontein pour n'en former plus qu'une seule jusqu'à Bloemfontein, la capitale de l'Orange.

Ces trois lignes d'opérations à partir d'une distance de 300 kilomètres environ de la frontière formée par le fleuve Orange sont sensiblement parallèles et distantes l'une de l'autre de 130 à 150 kilomètres. Elles sont reliées entre elles :

1° A leur base par la mer : du Cap à Port-Elisabeth

[1] Voir la *Revue* du 27 janvier.

700 kilomètres; de Port-Elisabeth à East-London, 250 kilomètres.

2° La première la plus occidentale, le Cap-Kimberley, est mise en communication avec la seconde Port-Elisabeth-Springfontein par une ligne transversale ou de manœuvres, de Aar-Nawport par Hanover qui a une longueur de 130 kilomètres environ et qui se trouve séparée du fleuve Orange, auquel elle est sensiblement parallèle, par une distance à peu près égale.

3° La deuxième ligne d'opérations, la ligne médiane, déjà reliée à la précédente la plus occidentale vers de Aar, est mise en communication avec la troisième, la plus orientale, par deux lignes de manœuvre. 1e Stormberg-Middelburg, longue de 140 kilomètres parallèle au fleuve Orange, à la frontière par conséquent, dont elle est distante de 100 kilomètres environ. 2° Queenstown-Cradock, parallèle à la précédente, dont 70 kilomètres la séparent, longue de 110 kilomètres. Cette dernière se trouve par conséquent à 200 kilomètres en moyenne de la côte et des deux points de la base d'opérations Port-Elisabeth et East-London.

Voilà certes des éléments bien suffisants pour dresser un plan de campagne et le mener à bien.

Les Anglais avaient devant eux un adversaire qui voulant tout embrasser à la fois s'était campé sur les trois lignes d'opérations et les avait barrées en occupant des positions défensives très fortes à Modder-River sur la première, à Colesberg sur la seconde, à Burgherdorp sur la troisième. Le groupe de l'extrême aile gauche, installé sur la Modder, était le plus considérable car il couvrait le corps de siège de Kimberley. La logique pure, en même temps que les règles de la stratégie, prescrivait aux Anglais de prendre pour ligne d'opérations avec toutes leurs forces la ligne médiane Port-Elisabeth-Colesberg, d'abord parce qu'elle est beaucoup plus courte que sa voisine occidentale le Cap-Kimberley, puis, parce qu'elle peut se servir des deux lignes latérales grâce aux lignes transversales, enfin et surtout parce que cette ligne portait leur armée sur le groupe central de l'ennemi, séparé de ceux des ailes extrêmes par des distances de 130 à 150 kilomètres, par conséquent isolé. L'attaque de ce groupe central par toute l'armée anglaise ne pouvait manquer de réussir, vu la disproportion énorme des forces des deux adversaires, et elle avait pour résultat immédiat d'isoler le groupe principal installé sur la Modder, et la marche en avant vers le nord continuant après le passage de l'Orange, de couper ce groupe qui est l'armée du général Cronje de ses communications avec son pays.

Telle n'a pas été la manière d'opérer du maréchal Roberts. Désireux sans doute d'obtenir un résultat appréciable par le public anglais, il a voulu débloquer de suite Kimberley, et dans ce but il a choisi la ligne d'opérations occidentale le Cap-de Aar-Modder-River-Kimberley, la plus mauvaise des trois parce que la plus longue, parce que ne communiquant avec les autres que par la seule transversale de Aar-Nawport, parce que portant les forces anglaises sur l'extrême droite de l'adversaire, c'est-à-dire obligeant l'ennemi une fois en retraite à se replier sur sa base d'opération, à effectuer un mouvement de concentration en arrière.

L'emploi de la ligne médiane Port-Elisabeth, assurait aux Anglais un succès immédiat et complet, car l'armée du général Cronje eût été de suite mise hors de cause et la délivrance de Kimberley fût advenue tout aussi promptement.

Au lieu d'un résultat aussi rapidement obtenu, les Anglais ont soutenu de nombreux combats contre l'armée de Cronje qui a battu en retraite sur ses renforts; d'autre part la ligne d'opérations médiane qui n'est pas dégagée est l'objet d'entreprises très vigoureuses de la part des Boers qui, s'ils venaient à s'emparer du point de jonction de la transversale Nawport-de Aar, pourraient menacer très sérieusement la seule ligne de communication de l'armée anglaise avec sa base.

Ceci prouve que, même quand on réussit, on a toujours tort de ne pas suivre les règles fixées par l'expérience; la stratégie en effet indique les moyens non seulement de porter à l'ennemi une armée dans les meilleures conditions possibles, mais encore d'éviter en cas d'insuccès qu'une catastrophe n'anéantisse cette armée.

* * *

L'art de la guerre n'est pas un vain mot. Comme les autres, il est soumis à des règles, et l'inobservation de ces règles mène aux pires catastrophes, à la chute ou à la ruine des nations. Maintenant, plus encore qu'autrefois, ce qu'on appelle le génie ne suffit pas pour s'assurer le succès. Le coup d'œil, l'inspiration, l'entrain, l'ingéniosité dans l'établissement de plans de campagne ne peuvent remplacer une bonne et solide instruction acquise, soit par une longue expérience personnelle, soit par l'étude des exemples donnés par les maîtres dans l'art de la guerre.

« L'adage si rebattu de nos jours, dit l'archiduc Charles, qu'on naît général et qu'on n'a pas besoin d'études pour le devenir, est une des brillantes erreurs de notre siècle, un de ces lieux communs qu'emploient la présomption, l'apathie et la pusillanimité pour se dispenser des efforts pénibles qui mènent à la perfection. »

Napoléon surenchérit sur cette assertion et s'ex-

prime en ces termes : « Outre le caractère, la fermeté, la ténacité, il faut encore et surtout au commandant en chef beaucoup de savoir qui donne la décision; et on ne peut l'acquérir que par l'étude de la guerre, par la méditation des campagnes des grands capitaines et par l'habitude de résoudre des problèmes de tactique et de stratégie. »

Une occasion s'offre à nous d'apprécier les événements d'une campagne des plus caractéristiques ; laissons parler les maîtres; non les professeurs comme Jomini, Clausewitz, Rustow, etc., mais ceux qui ont commandé en chef cent fois devant l'ennemi et qui, par l'étude approfondie des causes de leurs succès et de leurs revers, ont fixé d'une façon indiscutable les règles principales de l'art de la guerre.

* * *

Depuis quatre mois que la guerre a éclaté dans l'Afrique du Sud entre les Anglais et les Boers, les intentions primordiales des uns et des autres se sont clairement manifestées par les événements survenus pendant cette période. Les Boers ont pris l'offensive c'est-à-dire qu'ils ont pénétré sur le sol de l'adversaire ; mais il est bien évident que ce mouvement en avant sur toutes leurs frontières n'avait rien d'une offensive stratégique. Ils ont voulu simplement aller occuper sur le territoire ennemi des positions défensives que le temps leur permettait de rendre en quelque sorte imprenables et d'y attendre l'attaque de l'adversaire. C'est ainsi que dans le Natal ils se sont arrêtés sur la Tugela. C'est ainsi que dans la colonie du Cap ils se sont installés sur les trois lignes d'opérations qui pouvaient être suivies ultérieurement par l'assaillant afin de les barrer complètement : à Maggersfontein sur la ligne le Cap-Kimberley, à Colesberg sur la ligne Port-Elisabeth-Norvaalsport, à Stormberg sur la ligne East-London-Béthulie. Cette armée de la colonie du Cap était morcelée en trois groupes séparés par des intervalles de 130 à 150 kilomètres, c'est-à-dire disposés de telle façon que, n'ayant pas comme ligne de manœuvre une voie ferrée qui les reliât, ils étaient exposés à être détruits les uns après les autres sans pouvoir mutuellement se prêter un appui opportun. Elle s'est donc toujours trouvée dans les conditions les plus défavorables pour résister victorieusement à l'attaque d'un adversaire manœuvrant judicieusement. « Il est un principe à la guerre auquel une armée ne peut déroger sans s'exposer aux pires catastrophes, c'est celui qui veut qu'elle soit tous les jours et à toute heure en état de combattre. » (Napoléon.)

Les Boers postés à Stormberg étaient-ils en état de combattre pendant que ceux de la Modder étaient attaqués? Évidemment non, puisqu'ils s'en trouvaient à 250 kilomètres.

En 1805, Napoléon écrit à Masséna commandant en chef l'armée d'Italie qui avait disséminé ses forces sur les frontières : « Je ne saurais trop vous recommander de ne pas vous disséminer. Je vous recommande instamment de tenir vos troupes réunies ; si vous donnez avec 50 000 hommes, l'ennemi ne peut vous tenir tête ; autrement vous éprouverez des échecs. Je vous recommande ma brave armée d'Italie ; ne la faites pas battre en détail. »

Frédéric de Prusse dans son instruction militaire dit : « Les généraux inexpérimentés veulent tout conserver ; ils n'arrivent ainsi qu'à ce résultat d'être faibles sur tous les points et d'être à la merci d'un ennemi qui sait se concentrer. Ceux qui sont sages n'envisagent que le point capital ; ils cherchent à parer les grands coups et souffrent patiemment un petit mal pour éviter de grands maux. Le point essentiel auquel il faut s'attacher est l'armée ennemie et surtout dans la défensive il faut en deviner les desseins et s'y opposer avec toutes ses forces. Nous abandonnâmes, l'année 1745, la haute Silésie au pillage des Hongrois pour être en état de résister plus vigoureusement aux desseins du prince Charles de Lorraine, et nous ne fîmes de détachement que quand nous l'eûmes battu. Alors les Hongrois furent chassés de la Silésie en quinze jours. »

Bonaparte premier consul envoie le 5 mars 1800 à Masséna, qui occupait la Rivière de Gênes avec 50 000 hommes, les instructions suivantes : « Pendant les deux mois que vous devez vous tenir sur la défensive, des 50 000 hommes que vous commandez conservez-en 40 000 dans la main autour de Gênes, avec le reste faites les détachements suivants... vous êtes certains de tenir tête à l'ennemi où qu'il se présentera. »

* * *

Les Boers installés sur leurs positions défensives isolées les unes des autres, mais très intelligemment choisies et organisées défensivement de la plus ingénieuse façon, attendent les attaques des Anglais. Par une chance exceptionnelle les Anglais commettent les mêmes fautes que leurs adversaires, et, au lieu de réunir leurs forces en une masse et de tomber successivement sur chacun des groupes défensifs des Boers, ils se disséminent et ne prononcent leurs attaques qu'avec des forces à peu près égales devant chacun de ces groupes. Partout ils sont repoussés. Les attaques sont renouvelées, mais subissent toujours le même sort, et les Boers restent inébranlables sur la Tugela d'un côté, sur les trois lignes d'opérations des Anglais dans la colonie du Cap de l'autre. Victoire ! dira-t-on... Non. Succès tout au plus, et encore succès improductif, car les Boers n'ont pas su profiter du désarroi occasionné chez leurs adver-

saires par leurs échecs pour les pousser l'épée dans les reins et changer ainsi ces insuccès en désastres.

« Ne pas poursuivre, dit Frédéric de Prusse, après la victoire, c'est remettre au hasard une affaire qui vient d'être décidée. » Si à Kollin et à Kunersdorf où le roi subit deux déroutes lamentables, le général ennemi avait poursuivi après sa victoire, c'en était fait de lui.

Napoléon dit : « Quand on ne fait que se défendre, on a couru des chances sans rien obtenir ; mais lorsqu'on peut combiner la défense avec un mouvement offensif, on fait courir à l'ennemi plus de chances qu'il n'en a fait courir au corps attaqué. »

Et en effet, les batailles de Rivoli, Austerlitz, Waterloo, qui toutes ont été des batailles défensives, n'ont procuré au vainqueur d'immenses résultats que parce que le défenseur, une fois en possession du succès, a pris l'offensive à son tour contre l'assaillant épuisé par ses vains efforts. De même, les victoires de Fleurus, Hohenlinden, etc., n'ont rapporté aucun bénéfice à ceux qui les ont remportées parce que, après le succès, ils sont restés sur place, laissant l'ennemi se reformer tranquillement.

Montluc enfin, dans ses Commentaires, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Donc, capitaines, depuis que l'œil vous accompagne à voir la force de votre ennemi, et le lieu là où il est, et que vous l'avez tâté et trouvé aisé à prendre la fuite, chargez-le pendant qu'il est en peur, en laquelle vous l'avez mis ; car si vous lui donnez loisir de se reconnaître et d'oublier sa peur, vous êtes en danger d'être plus souvent battu que non de battre l'ennemi. Par ainsi, vous le devez toujours suivre dans sa peur sans lui donner le loisir de reprendre sa hardiesse et tenir toujours avec vous la devise d'Alexandre le Grand qui est : Ce que tu peux faire de nuit, n'attends pas au lendemain, car ce pendant beaucoup de choses surviennent mêmement en guerre. Poussez donc l'ennemi en déroute. Hasardez ; ne lui donnez loisir de parler ensemble, nemi car l'un encourage l'autre.

Si les Boers avaient suivi ces préceptes, qu'une longue expérience du commandement des troupes en guerre a fait formuler en termes si catégoriques par les maîtres dans l'art militaire, nul doute que depuis longtemps tout le Natal serait conquis et que dans la colonie du Cap les Anglais en seraient encore à chercher à dégager leurs lignes stratégiques ; tandis que les voilà en pleine retraite, surpris dans une de leurs bonnes positions défensives, embarrassés par la lourde artillerie que leur système de défensive absolue les avait amenés à installer sur leurs lignes. On a dit que des officiers de grand mérite appartenant à diverses armées européennes faisaient partie de l'état-major directeur de l'armée des Boers ; c'est possible, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y paraît guère, sans doute parce que leurs conseils ne sont pas écoutés. Il est inadmissible, en effet, qu'un véritable officier d'état-major européen, s'il avait eu une part prépondérante dans la conduite des opérations, ait méconnu de telle sorte les principes essentiels d'un art qu'il doit connaître à fond.

*
* *

On a vu plus haut la faute stratégique commise par le maréchal Roberts dans sa marche offensive. Pendant la deuxième phase de la guerre, c'est-à-dire au moment où les renforts successivement débarqués dans les ports de la colonie du Cap ont porté l'effectif de l'armée anglaise sur le pied d'égalité numérique avec les forces des Boers, l'inobservation des règles de l'art militaire par les généraux anglais a réduit toutes ces troupes à l'impuissance la plus complète. En effet, au lieu de se contenter de l'emploi d'une seule de leurs trois lignes d'opérations, ce qui est essentiellement recommandé par les maîtres de la stratégie, ils les ont utilisées toutes les trois, scindant ainsi leur armée en trois groupes absolument isolés et trop faibles pour obtenir seuls un résultat décisif.

Napoléon dans sa Correspondance militaire s'exprime ainsi : « La totalité de l'armée, ou du moins le gros de ses forces, doit être réuni en un seul groupe sur la direction à suivre pour se porter contre l'ennemi » ; et plus loin : « La dissémination des forces dans l'offensive par l'emploi de plusieurs lignes d'opération, ou de toute autre manière, constitue une cause de faiblesse et par suite un danger. »

Les exemples sont nombreux, dans l'histoire des guerres modernes, des effets désastreux produits par l'égrènement des forces dans l'offensive. Dans les guerres de la Révolution, ils se rencontrent à tout moment ; et tantôt c'est pour nous la perte de l'Italie, tantôt l'abandon de la rive droite du Rhin. Pour Napoléon, c'est 1812, 1813, c'est Waterloo.

« Jeter des corps d'armée, dit Napoléon, l'un à droite, l'autre à gauche, et laisser à l'ennemi la possibilité de se mettre au milieu, ce serait faire reculer l'art militaire de quatre cents ans ».

Dans sa correspondance avec son frère le prince Jérôme, il dit encore :

« Toutes les fois que l'on opérera sur plusieurs lignes d'opération et que l'on aura affaire à un ennemi actif et qui ait tant soit peu connaissance des embûches de la guerre, il battra un corps et coupera la retraite à l'autre. Je vois que vous pensez que deux colonnes qui en mettent une et demie au milieu ont l'avantage ; mais cela ne réussit pas à la guerre, parce que les deux colonnes n'agissent pas ensemble et que l'ennemi les bat l'une après l'autre. Il faut sans doute tourner l'ennemi, mais d'abord se réunir. »

Les Anglais avec leurs trois colonnes opérant cha-

cune sur une ligne d'opération différente, séparées par des distances de 130 à 150 kilomètres, s'exposaient à voir détruire successivement chacun de leurs groupes s'ils avaient eu devant eux un ennemi apte à l'offensive et réunissant toutes ses forces pour écraser l'une après l'autre chacune de ces trois colonnes (Methuen, French, Gatacre).

De même dans le Natal, Buller, dans sa deuxième offensive sur la Tugela, choisit son point d'attaque, Spion-Kop, à 30 kilomètres de sa ligne d'opération, Durban-Frere-Colenso-Ladysmith. Si après son échec les Boers avaient poussé de l'avant par Colenso, il se serait trouvé dans la situation la plus critique, obligé sans doute de déposer les armes.

L'archiduc Charles recommande pourtant dans son traité de stratégie de « choisir pour l'attaque une direction telle qu'elle soit *toujours* et en *toutes circonstances* couverte par l'armée afin que le mouvement puisse se faire avec sécurité ».

* * *

En résumé, il ressort évidemment aux yeux de tous que, d'un côté comme de l'autre, les règles primordiales de l'art militaire n'ont pour ainsi dire pas été appliquées. C'est pour cela que pendant quatre mois, pas plus d'un côté que de l'autre, aucun avantage décisif n'a été obtenu. Il a fallu que les Anglais enfournent 200 000 hommes dans leur colonie pour que les événements commencent à se dessiner tant soit peu.

Pour le moment, la situation est assez difficile à établir vu que les données sur les effectifs des armées en présence sont à peu près inconnues. Du côté des Anglais, on trouve une armée de 40 000 hommes, dit-on, sous le commandement du maréchal Roberts, qui a envahi la République d'Orange après avoir ramassé dans un coup de filet le petit corps du général boer Cronje sur la Modder. Sur les lignes ferrées qui de la côte mènent sur le fleuve Orange et qui servent aux communications de l'armée du maréchal, on voit plusieurs groupes dont la force est inconnue, mais qui peut être évaluée à 10 000 hommes par groupe : l'un autour de Nawport, sur la ligne Port-Élisabeth-Colesberg, l'autre vers Multeno sur la ligne East-London-Béthulie, un troisième vers Dordrecht qui essaie sans doute de tourner l'extrême gauche des Boers; enfin, dans le Natal sur la Tugela, le corps du général Buller qui compte 30 000 hommes environ. En comptant largement, le total des troupes anglaises en contact avec l'ennemi serait donc d'une centaine de mille hommes. Mais comme ils en ont actuellement 200 000, on se demande ce que peuvent faire les 100 000 autres. A moins que toute la colonie du Cap ne soit en insurrection, on ne s'explique pas l'inutilisation d'une force aussi considérable.

Quant aux Boers, il est très difficile de s'y reconnaître dans leurs opérations. Pendant qu'une armée anglaise de 40 000 hommes envahit leur pays, ils maintiennent dispersés dans la colonie trois ou quatre groupes séparés entre eux de 100 à 150 kilomètres et qui font une guerre de chicane aux troupes anglaises postées aux nœuds des lignes stratégiques, mais sans grands résultats, et l'ensemble de ces groupes se trouve à 200 kilomètres au moins de la capitale menacée. D'autre part, dans le Natal, l'armée du général Joubert en continuant l'investissement de Ladysmith s'oppose à la marche en avant de Buller. Tôt ou tard cependant, si les Boers veulent résister à l'invasion de leur pays, il faudra qu'ils se concentrent dans une position latérale relativement à la marche de l'ennemi afin d'essayer de l'arrêter. C'est alors qu'il leur faudra manœuvrer, ce qu'ils n'ont pas encore fait jusqu'à présent. En présence de l'action décousue des forces anglaises, un bon manœuvrier disposant de 50 000 hommes peut, en profitant des fautes commises par l'adversaire (et les Anglais ne manquent pas d'en commettre fréquemment), et en s'appuyant sur de solides bases comme en offre ce pays, tenir tête avec avantage à l'envahisseur.

L. Patry.

M. PAUL HERVIEU

De mœurs timides, polies et douces, d'allures correctes jusqu'à être légèrement compassées, par sa physionomie dont les expressions tâchent à être aussi peu significatives que possible, par sa voix dont les intonations restent toujours discrètes et voilées, la personne morale et physique de M. Paul Hervieu, de dessein formé, évite d'avoir un caractère. Un souci scrupuleux de tout ce qui est « convenable » semble l'animer uniquement. Ce littérateur pratique l'élégance comme l'Adolphe de Benjamin Constant s'exerçait à rire : pour ne point laisser deviner son âme. Et il met à s'effacer une application aussi soutenue que tant d'autres à s'afficher. Est-ce par modestie ou au contraire par snobisme? A le regarder mieux, on s'apercevrait peut-être qu'il n'y a dans ce curieux effort vers l'insignifiance qu'un soin, qu'un procédé pour déguiser aux yeux de la foule indifférente une originalité puissamment étrange et volontaire. Car dans le cadre d'une coiffure soigneusement disposée en suivant le modelé du front, le bleu trop pâle des yeux inquiète, tandis que surprend, sous la moustache blonde en brosse, la courbe très accusée d'un menton à la Bonaparte.

C'est un laborieux. Le nombre des volumes qu'il a déjà écrits est là pour le prouver; davantage, la variété de son inspiration. Il s'est repris à trois fois

pour faire cette œuvre, et dans chaque genre avec la même volonté méticuleuse et tenace d'atteindre à la perfection. De trois volumes en trois volumes, il abandonne brusquement le métier acquis, change de point de vue et choisit l'horizon nouveau qui lui paraît préférable parce qu'il embrasse un plus large ensemble : transformations sans transition de l'artiste à travers lesquelles transparaît invinciblement le tempérament singulier, la volonté dominatrice de l'homme.

* * *

Les premiers volumes de M. Paul Hervieu, *Diogène le Chien*, *l'Alpe homicide*, *l'Inconnu*, ne visaient, au mieux, « qu'à occuper un instant ces personnes trop oisives qui demeurent volontiers une journée entière devant une fenêtre et qui, là, trouvent un plaisir intellectuel à considérer la tactique des piétons, l'allure des équipages, les procédés des chiens vagabonds ». Pour être modestes, ces intentions ne s'autorisaient pas moins de l'exemple de Flaubert et de ses disciples. Avec je ne sais quoi de plus ténu, de plus grêle, de plus piquant aussi, certaines nouvelles de *l'Alpe homicide*, *Bolzanetto dit Zigue* par exemple, font songer à du Maupassant et le prologue de l'*Inconnu* rappelle, dans *Madame Bovary*, le départ matinal de Charles à travers la campagne ensommeillée pour aller soigner le père d'Emma.

Et comme pour ressembler à l'auteur du *Horla* jusque dans ses singularités, M. Paul Hervieu première manière est hanté, lui aussi, par l'obsédante question que pose la folie. En les observant avec une patience méticuleuse, il s'est aperçu que les fous ont une façon de logique, une sorte de raison; et que même il entre dans leurs chimères une part inattendue de réalité. C'est qu'ils vivent dans un monde moitié existant, moitié imaginaire. Ils surajoutent aux faits ordinaires de la vie qu'ils perçoivent avec une sensibilité excessive (par quoi, précisément, ils sont intéressants) ce que leur tempérament maladif fait éclore dans leur cerveau de songeries, de songeries disproportionnées, choquantes, bizarres. Après que le choc brutal d'une émotion a fait éclater le cadre de leur bon sens, ils sont pour la vie dans cet état où nous nous trouvons le lendemain d'une nuit blanche. A chaque instant de la journée une somnolence intervient dans la série liée de nos perceptions et les prolonge dans le rêve.

Outre qu'il était facile à traiter, étant données ses habitudes d'investigation minutieuse, ce genre de sujets offrait à M. Paul Hervieu l'avantage spécial de mettre la péripétie sanglante à la portée, pour ainsi dire, de sa main. Une fois sur ce domaine, il a pu se procurer du tragique à peu de prix, de qualité basse à la vérité, mais susceptible de suffire au raffinement encore un peu neuf d'un jeune écrivain. A l'abri de toute accusation d'invraisemblance par le choix même du sujet, du milieu et des héros, l'auteur de l'*Inconnu* traverse ses contes railleurs des imaginations familières à Poë et et à Dostoïewski. Il paraît du reste s'y plaire. Il les varie avec facilité. Et l'on ne peut presque pas dire qu'elles soient empruntées, tant elles jaillissent aisément de sa plume. Oui, chez cet écrivain patient, soigneux, d'apparence presque placide, un goût singulier s'éveille et se trahit dès les premiers volumes avec la netteté d'un trait essentiel, le goût du sang. Il affectionne et il affecte les récits terribles, les catastrophes macabres, les savantes descriptions de meurtres. L'unité de ces nouvelles est dans leur aboutissement sinistre. Certaines sont consacrées uniquement à noter, avec un soin qui trahit presque du plaisir, les progrès d'une atroce blessure. La mort solitaire, sur la montagne, d'un berger éventré par un taureau inspire à l'écrivain des pages sans émotion, mais d'une netteté, d'une précision merveilleuses, belles d'impassibilité. Il semble vraiment que les conceptions premières de M. Paul Hervieu n'atteignent à la plasticité que quand elles sont proches « du sang, de la volupté et de la mort ». C'est sous sa forme la plus primitive, par le tempérament plus que par l'intelligence et surtout que par l'âme, qu'a commencé de comprendre l'art cet artiste raffiné.

* * *

De ce début au métier de romancier mondain, il y avait loin : M. Paul Hervieu fit le chemin par étapes. Il prit son temps. Non pas que la formule du genre fût à inventer : elle était déjà fixée et même figée par Paul Bourget. Non pas qu'elle s'adaptât mal à son talent : naturellement de souffle court et habitué aux proportions exiguës de la nouvelle, il s'accommodait assez de la nécessité de fragmenter l'intrigue de ces petites scènes pour permettre de dérouler sous les yeux du lecteur les multiples toiles de fond qui changent à chaque chapitre, quittes à resservir dans chaque roman. Son goût même de Parisien initié dès l'enfance aux secrets de la mode n'était pas incompétent à décrire en termes propres le salon de Mlle X... quand elle reçoit, la table de Mme Z... quand elle donne à dîner, les tableaux vivants et les vendredis de l'Opéra, les parties de chasse et les *five o'clock*. Ce qu'il fallut trouver d'original, c'est l'esprit dans lequel ces études sur un sujet déjà vieilli seraient faites et qui les renouvelât; c'est l'attitude du spectateur et non pas le spectacle. Perfectionner, en l'élargissant et en l'approfondissant, son état d'âme ordinaire de romancier, voilà à quoi, durant une dizaine d'années, l'écrivain s'est appliqué studieusement.

Car l'ironie de M. Paul Hervieu a, si je puis ainsi dire, une histoire. Elle a fait ses années d'apprentissage. Dans *Diogène le Chien* ou dans *la Bêtise parisienne,* — qui sont ses premiers volumes, — elle restait à fleur de peau. Elle s'exerçait à tourner en ridicule certains usages de la société sans vouloir prendre garde, pour ne rien perdre de ses variations, à la raison qui les justifiait. Des articles entiers (*le Jeu des institutions, la Fête nationale, Journées de courses...*) sont des développements soigneux, de laborieuses dissertations où l'auteur n'a d'autre souci que de conserver jusqu'au bout le ton qu'il affecte : la raillerie progresse lentement, jusqu'à l'absurde. Ce sont les gammes de l'ironiste. Et la frivolité apparente du but à atteindre rend plus singulier encore et, il faut l'avouer, plus déplaisant ce qu'il y a de raideur, d'effort, de volonté dans ces morceaux.

L'ironie, dans *Deux plaisanteries*, se justifie mieux. C'est à des travers du monde qu'elle s'attaque, dont on ne peut plus dire qu'ils ont une raison, mais seulement une excuse. Elle met en opposition, à propos du duel par exemple, la réalité dont, au fond, il s'agit, la vie d'un homme, et les bienséances dont on l'enveloppe. Encore extérieure, l'ironie dans ce cas cesse d'être superficielle.

Avec *Flirt* enfin, elle commence à pénétrer l'âme des personnages. Ce ne sont plus les usages de la société, les rites de la mode qu'elle raille, mais les déformations qu'ils font subir à la vie intérieure de ceux qui se les imposent comme des lois. Se préoccuper à ce point du qu'en-dira-t-on qu'on soumette à son examen jusqu'à ses sentiments les plus chers, mener de front les émotions de l'aventure amoureuse et le souci obstiné de la bonne tenue de telle façon pourtant que celle-ci étouffe toujours celles-là, tâcher en un mot que le désir, le remords, la joie restent uniformément dans le ton de la « bonne société », tel est le trait commun des mondains de M. Paul Hervieu. Ils présentent le perpétuel contraste des circonstances graves où ils se trouvent et de leur incurable frivolité. Ce sont là les deux termes nouveaux dont se réjouit l'ironie exercée de leur créateur. Le châtiment de prendre ainsi la vie, c'est qu'ils ont le ridicule de ne la plus comprendre. Ils tombent à l'inconscience. Leur âme s'éteint. Et ils n'existent plus que comme des fantoches dont le hasard tient la ficelle et dont le monde arrête les gestes. Mme Mésigny, tentée par le beau des Frasses, ne se pose pas une minute l'angoissante question de savoir si elle succombera, mais seulement de quelle façon, après quelles cérémonies propitiatoires, une femme de son rang peut décemment se laisser adorer. Le résultat de ses méditations est qu'elle trace à son adorateur une façon de carte du Tendre suivant laquelle il ne doit s'avancer que pas à pas, comme si le devoir d'être fidèle se résolvait à prendre des formes pour ne l'être point. Au fond, elle n'est pas autrement pressée qu'il en vienne à ses fins ; car sa petite âme étroite de coquette et de mondaine, si elle suffit aux joies du Flirt, n'est pas assez ouverte pour l'amour. Femme faite, elle n'est guère plus apte à la passion que la toute jeune fille Agnès Hubbinson ou la vieille Mme Sorlin.

Mais que dans ces âmes désertes croisse et s'élève, d'un germe par hasard oublié, la passion, ni devoir social, ni devoir moral, ni même devoir naturel n'auront été laissés là, en prévision d'elle, pour lui faire obstacle. Elle ira, soudain grandie, dévastant tout jusqu'à la volonté de vivre. Seule la frêle barrière des convenances se dressera devant elle, inébranlablement fixée par le monde. Le désir dans toute sa violence, le scrupule dans toute sa frivolité subsistant ensemble et luttant jusqu'à la mort, seront un spectacle ridicule et terrible. L'ironie à cette profondeur se fera tragique. Elle saisira la forme moderne du combat de l'individu contre la société, combat qui devient de plus en plus âpre, sanglant et bref. Car dans l'égoïsme de leur passion qui les domine exclusivement les hommes d'aujourd'hui puisent la force intégrale des primitifs. Ah ! il ne s'agit plus des sourires et des mignardises et des petites tendresses mièvres des premières lettres lorsque Mme de Trémœur envoie à son amant l'appel d'angoisse où elle lui dit ses craintes d'être mère et le cri de désespoir où elle avoue qu'elle s'est débarrassée de ses craintes. Et l'on frémit doublement quand on songe à quel ordre futile de motifs elle a sacrifié la sainte espérance de la vie. Et Le Hinglé, le charmant Glé-glé chéri du début, ne fait qu'entrevoir dans toute son horreur leur situation réciproque qui doit de n'être plus ridicule à ce qu'elle a d'atroce, lorsqu'il lui répond, ruiné, perdu de dettes, déshonoré au jeu, non pour elle mais pour son monde : « Oui, nous nous serons aimés sans préjugés, sans remords, avec une passion fauve l'un pour l'autre. Seulement nous nous sommes toujours résignés à sentir que les conventions de la société nous tenaient entre leurs barreaux. Alors ce soir c'est mon tour d'avoir à en mourir, dans la cage, en tournant vers toi le grand dernier regard... Et toi, regarde-moi faire, sans rien tenter, sans rien dire, sans avoir l'air de comprendre, en lionne. »

*
* *

Sur cet égoïsme solidement établi dans la nature de l'homme que l'analyste, en dépit des apparences, a fini par découvrir ; avec cette matière, renouvelée à chaque génération, de la lutte de l'individu contre la société, M. Paul Hervieu, par un troisième effort d'invention, a construit la formule de son théâtre.

Les Paroles restent en sont une première expérience. Mais parues coup sur coup après *l'Armature* qui n'ajoute rien à sa manière de romancier, *les Tenailles* et *la Loi de l'Homme* offrent deux types parfaits, égaux et symétriques, qui fixent d'une façon incontestable ses procédés.

On les a comparés aux drames de Dumas fils. C'est par où ils en diffèrent qu'il convient surtout de les étudier. Ces différences achèvent de préciser la physionomie morale de leur inventeur. Au lieu d'une âme mobile, généreuse, vivante, humaine, vibrant encore des derniers échos du romantisme, on y devine le gouvernement d'une raison immuable, égoïste, sèche, dominatrice, comme rétrécie par les malheurs du temps et la trop soigneuse culture d'elle-même. Au lieu d'un large et ample combat contre un préjugé du siècle, on y assiste à une lutte mesquine contre le législateur du code. Enfin, au lieu d'un vagabondage hasardeux, la pièce marche à pas comptés, menus, et toujours droit à son but.

La volonté domine dans la conception de ce théâtre d'une façon singulièrement exclusive. C'est elle qui écarte les propos inutiles, les tirades, les mots d'auteur de façon que les personnages ne disent jamais que ce qu'ils ont à dire. C'est elle qui passe par-dessus toutes les invraisemblances de détail pour créer une situation forte. C'est elle qui charpente les héros d'une armature de fer, ne leur laissant ni une hésitation dans leur pensée, ni un doute dans leurs sentiments, ni une indécision dans leurs desseins. C'est elle qui en fait des forces irréductibles et irréfragables allant droit à leur but. C'est elle enfin qui les dresse dans la plénitude de leurs facultés et de leurs énergies pour les heurter, d'un choc terrible, contre la loi également aveugle, rigoureuse et inflexible. Si bien qu'une fois qu'ils ont amené à l'extrême leur tension, ils sont subitement arrêtés par le mur que la société place devant leurs égoïsmes. Ainsi la situation posée, les caractères dessinés, la rencontre faite, il n'y a point à espérer d'autre dénouement que l'immobilité éternellement douloureuse dans l'impasse sans issue des circonstances. La volonté individuelle, nerveuse, passionnée de l'homme contre la volonté impersonnelle, froide, raisonnable des hommes créant le supplice de l'un et la révoltante victoire des autres, voilà à quoi se réduisent abstraitement les pièces de M. Paul Hervieu.

L'étude du style de l'écrivain, « qui est de l'homme même », résumerait mieux qu'une image sa carrière littéraire, morale et philosophique. D'abord une phrase nette, sans chevilles, sans épithètes, à peine teinte d'ironie. Ensuite, un lourd enchevêtrement de propositions occupant des dizaines de lignes, tout embarrassé de circonlocutions, de précautions mondaines, d'excuses, de réticences, de prudences pour laisser percer çà et là la saveur dure d'une expression populaire, les vulgarités du tempérament, la révolte sans mesure de la passion. Enfin, une construction savante de mots, où chacun a sa raison et sa place, mesurée, modérée, terrible à force de logique... C'est bien là, il me semble, M. Paul Hervieu essayant d'abord d'exprimer la brève originalité de ses appétits, ensuite ses hardiesses de penseur et ses reculs de snob, enfin sa définitive et raisonnée vision d'une société où l'individu prétend à tous ses droits et la loi égalitaire à toutes ses traditions.

PHILIPPE MALPY.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de *Diane de Lys*.

Vous connaissez ce traditionnel effet de vaudeville ; un personnage termine une phrase de menaces par ces mots : « Ah ! si... telle chose arrivait, je... » — L'autre : « Que ferais-tu ? » — Le premier : « Je ne sais pas ; mais je ferais quelque chose ! »... Ce bout de dialogue s'appliquerait à merveille à l'état actuel de la Comédie-Française. M. Claretie, qui a été fort occupé cet été, n'a pas, comme on sait, été très chaleureusement accueilli à son retour. Quand il a daigné s'occuper des fonctions dont il est chargé, on lui a posé certaines questions embarrassantes, auxquelles il n'a pas répondu. Il a senti qu'il fallait faire quelque chose. Quoi ? A l'instar du personnage ci-dessus, M. Claretie ne savait pas. Alors, il a repris *Diane de Lys*. Avec une reprise, aucun risque à courir ; qu'elle réussisse, c'est tout profit ; qu'elle échoue, le nom de l'auteur met à couvert le directeur et son discernement. Donc, on a repris *Diane de Lys*. Et je ne pense pas qu'on puisse trouver, à cette reprise, une cause plus vraisemblable que celle qui vient d'être donnée.

Pour ma part, je ne regrette rien, — rien qu'une pièce nouvelle, mais il ne faut pas demander l'impossible. Je n'avais pas vu *Diane de Lys* lorsque Mlle Brandès la joua pour ses débuts au Vaudeville. Et comme je ne pense pas qu'on la reprenne une fois de plus, je suis content de l'avoir vue.

A d'autres points de vue, toutefois, il ne paraît pas que le moment ait été très heureusement choisi. Le théâtre de Dumas traverse sa période critique. Malgré son extraordinaire « solidité », sa forme semble un peu démodée. Il faudrait ménager son répertoire, ne donner que les ouvrages assez forts pour supporter ce que les procédés peuvent avoir de suranné, par exemple les *Idées de Madame Aubray*

qu'on nous promet depuis vingt-cinq ans. Au lieu de cela, c'est l'une des premières pièces de Dumas qu'on reprend, et certainement l'une des moins intéressantes... Il fallait « faire quelque chose ».

Aussi l'intérêt de la représentation a-t-il été surtout rétrospectif. Je veux dire que, pendant que se déroulaient ces cinq actes, un peu traînants parfois, nous cherchions à retrouver les idées développées plus tard par Dumas, et, chez les personnages mêmes, à reconnaître ceux qui devaient par la suite être ses types préférés.

Pour les idées, il faut avouer que notre recherche a été assez vaine. Il n'y a guère d'idées dans *Diane de Lys*, j'entends point de théories ni de thèses. A peine trouverait-on, dans le rôle de Diane, certaines revendications qui sont plus de Dumas père que de Dumas fils; et aussi, dans le rôle de Taupin, quelques critiques des liaisons irrégulières, qui pourraient bien avoir été mises là pour calmer les susceptibilités éveillées par *la Dame aux Camélias.* Partout ailleurs, le drame « marche tout seul ». *Diane de Lys* est certainement la pièce de Dumas qui contient le moins de tirades. Il y en a, car Dumas a toujours été possédé de la manie du « morceau ». Encore ces tirades ne sont-elles le plus souvent que des récits.

Cette absence de thèses est d'autant plus remarquable que déjà les personnages ressemblent d'assez près à ceux dont Dumas se servira plus tard pour illustrer ses théories. Considérez, par exemple, le ménage du comte et de la comtesse de Lys. Vous y trouverez la désunion, causée par le mari, à la suite d'un de ces drames intimes qui jouent un si grand rôle dans *l'Ami des Femmes* et dans *l'Étrangère.* J'ai lu je ne sais plus où, ces jours-ci, qu'une des causes du succès de *Diane de Lys* avait été due en grande partie au personnage du comte : pour la première fois, un mari trompé n'était pas abominable. Peut-être cet éloge eût-il surpris Dumas; car il semble bien qu'il n'ait pour M. de Lys qu'une assez médiocre estime. De plus, s'il est vrai que les romantiques « calomniaient » les maris, cela n'est vrai que pour eux. Rappelez-vous *Une Chaîne.* Le mari de Scribe (la pièce est de douze ans antérieure à celle de Dumas) est certes plus « sympathique » que celui de Dumas.

Le pauvre Sarcey soutenait un jour que les idées de Dumas, loin d'être « originelles », lui étaient venues peu à peu, à mesure que l'on critiquait ses pièces. On s'exclamait contre leur immoralité et contre leur fausseté. Il répondait par des pièces nouvelles où il entendait prouver que ce qu'on y trouvait de faux était au contraire la règle générale, et que ce qu'on y trouvait d'immoral était beaucoup plus moral que le train ordinaire de la vie... Il ne serait pas impossible qu'il y eût dans cette hypothèse une part de vérité. Au moins *Diane de Lys* semblerait-elle la confirmer.

Prenons par exemple le comte de Lys. Les objections qu'on avait faites au personnage étaient celles-ci : Voici un parfait galant homme, de grand nom, aimable et fort aimé des femmes; qu'il n'ait point aimé sa femme, on l'admet; on admet plus difficilement qu'ayant eu (c'est lui qui le dit) l'intention de l'aimer, il se soit si complètement abusé sur l'amour qu'elle avait pour lui; d'autre part, si Diane l'a vraiment aimé, elle a certainement tenté de le retenir quand il s'est éloigné d'elle (elle le dit elle-même) : comment, cette fois au moins, le comte n'a-t-il pas compris qu'il était aimé? Il faudrait donc qu'il n'eût pas été de bonne foi : et rien ne permet de le supposer. Mettant les choses au pis, ces époux ne sont séparés que par un malentendu : c'est peu de chose pour en arriver aux extrémités qu'on nous montre ; mais admettons qu'ils soient désunis, le comte n'a jamais aimé Diane, et Diane n'aime plus son mari; on comprend à merveille que, néanmoins, le comte prétende veiller sur sa femme et garantir leur honneur à tous deux : il s'avise, pour cela, d'un procédé qui sent un peu son mélodrame, mais c'est affaire à lui. Ce que l'on comprend moins, c'est que cet indifférent se mette à aimer sa femme, pour la première fois, quand elle en aime un autre, et qu'il choisisse précisément ce moment pour lui proposer, non pas seulement de sauver les apparences, mais de reprendre effectivement la vie commune, et de continuer leur lune de miel brusquement interrompue. On a peine à croire à sa sincérité. Enfin, à propos du dénouement : ou le comte aime vraiment sa femme, et il a été un sot, un maladroit, et n'a plus le droit dès lors de se montrer implacable; ou il ne l'aime pas, et alors son coup de pistolet est une manière un peu surprenante de sauvegarder la réputation de sa femme et son propre honneur... »

Sans discuter ces objections, résumons-les en deux phrases : « Il n'y a pas de ménages ainsi séparés sans raison. On ne commence pas à aimer une femme uniquement parce qu'un autre l'aime. »

Il est assez curieux d'observer comment, dans ses ouvrages postérieurs, Dumas a pris à tâche de réfuter ces objections... tout en en tenant compte.

« Il n'y a pas de ménages ainsi séparés sans raison. » — Dumas va insister, nous montrer qu'au contraire la désunion est la règle dans un certain monde. Et, cette fois, il donnera des raisons.

D'abord le mariage tel qu'on le pratique d'ordinaire ne peut pas être l'union parfaite : les habitudes sociales sont en contradiction formelle avec la loi naturelle; on ne pense qu'aux noms, qu'aux fortunes;

et c'est un homme et une femme qu'il s'agit d'unir pour la vie, ce qui ne peut se faire que s'ils s'aiment, et non de « passion », mais d'« amour »; on ne saurait soutenir que la majorité des mariages soit « d'amour »; donc le ménage du comte et de la comtesse de Lys, loin d'être une exception, est au contraire conforme à la règle générale... Vous vous rappelez les Septmonts, les Simerose, et les Rivevolles. Et voici donc réfutée une partie de l'objection. Il en reste une autre, celle qui se rapporte à l'innocence du mari, à ce M. de Lys, qui semble en somme être un homme loyal. Dumas était un trop admirable dramaturge pour ne pas comprendre ce qu'elle avait de fondé. Aussi, à partir de *Diane de Lys*, ne trouverez-vous plus chez lui de maris « sympathiques ». Pour réfuter l'objection, — comme aussi pour soutenir les idées que cette objection lui a suggérées, — il faut que le mari soit coupable; car, étant donné le mariage actuel il ne peut pas ne pas l'être... Vous vous rappelez les innombrables raisonnements qu'il ne s'est jamais lassé de faire. Ses maris, désormais, seront coupables, démesurément; le duc de Septmonts est un goujat, une canaille et, je crois bien, un ivrogne; M. de Simerose est un maladroit et un égoïste; le comte de Hun, d'après sa femme même, est un « imbécile »; et le marquis de Riverolles ayant à faire le portrait de son fils le dénomme « serin »... Comme ce philosophe qui se mettait à marcher pour prouver le mouvement, Dumas prouve que les ménages ne sont pas « bons » en nous en montrant de mauvais. D'où il conclut qu'ils ne pouvaient être autrement.

Reste l'objection relative à la jalousie : « On ne se met pas à aimer une femme, uniquement parce qu'elle en aime un autre »... L'objection était plus délicate. Il ne suffisait plus de nous « montrer », il fallait nous montrer pourquoi. Dumas s'y est repris à plusieurs fois. Ses maris trompent ou négligent leurs femmes, et, selon ce qu'ils sont, — canailles, maladroits, imbéciles, ou serins, — ils se montrent féroces ou stupides dès qu'elles font mine d'en aimer un autre. Mais cette partie de la démonstration était un peu effacée par la thèse principale. Dumas s'est donné le plaisir de lui consacrer une pièce tout entière, *la Visite de Noces*, qui n'est assurément pas sa meilleure, mais qui nous renseigne avec plénitude (et non sans quelque parti pris) sur les dessous de la jalousie...

Ce qui vient d'être fait pour le comte et la comtesse de Lys, on pourrait le faire, et plus facilement encore, pour Paul Aubry. Celui-ci, quoique encore personnage de Dumas père, est déjà un personnage de Dumas fils ; « le » personnage, devrait-on dire; car c'est déjà Jalin et Ryons, l'homme sûr de soi, celui qui sait où est la vérité, qui consent à se laisser aimer, mais qui aime surtout à avoir raison. Écoutez la scène du second acte, entre Paul et Diane. Elle a l'air d'être jouée par Jane de Simerose et par M. de Ryons...

Mais cela prouve-t-il que l'explication de Sarcey soit la bonne ? Non sans doute. J'ai voulu seulement montrer qu'elle était acceptable. Il est fort possible d'ailleurs que mon raisonnement aboutisse surtout à ceci : que l'on trouve aux débuts de tout écrivain les idées et les personnages qu'il affectionnera plus tard. Et ce n'est point une découverte.

JACQUES DU TILLET.

NOTES D'ART

Peintres orientalistes (1).

M. Edgar Degas que j'aime, non point parce qu'il est impressionniste, d'ailleurs enrégimenté sur le tard, mais parce qu'en ses bonnes œuvres il apparaît un véritable artiste, délicat et sensible, fit un jour cette réponse à quelqu'un lui demandant ce qu'il emporterait de préférence s'il lui était loisible de distraire deux toiles du Louvre pour sa jouissance particulière : — « Sans hésiter je prendrais la *Joconde* et puis les *Femmes d'Alger* de Delacroix. » — Et comme on insistait pour lui faire motiver son dernier choix touchant une peinture moins consacrée que la première par l'assentiment universel : — « C'est, dit-il, que de celle-là s'exhale comme un *parfum* de la Femme; je ne l'y vois pas seulement, je l'y sens. » — Voilà bien le propos d'un amant passionné, d'un adorateur de la Beauté, et certes moins qu'aucun autre, bien que mon choix pût être différent, je serais tenté de tenir rigueur à un peintre pour un si voluptueux sensualisme de goût, qui découvre une nature habile à réagir en face des spectacles de la vie.

C'est cet *odor di femina*, cette prédilection un peu sensuelle, malsaine peut-être, mais si délicieusement, en tous cas pleine de féconde excitation, cet élément irremplaçable dans la beauté moderne que M. Degas goûtait en Delacroix, et dont il sut lui-même, en mainte œuvre personnelle, nous donner la sensation directe; c'est bien là ce qui manque le plus à nos jeunes Orientalistes. En vain l'ai-je cherché de tous mes efforts et avec toute mon application parmi les peintures de cette septième exposition : il faut bien reconnaître qu'il en est absent, prodigieusement absent, absent à un degré qui surprend et déconcerte. Faudrait-il donc admettre qu'il y eût quelque

(1) Chez Durand Ruel, jusqu'au 1 mars.

chose de modifié là-bas? Mais *là-bas*, — qui d'entre nous l'ignore? — c'est *ce qui ne change pas*, ce qui subsiste toujours identique; c'est l'immuable depuis des centaines d'années. La seule chose variable, c'est la sensibilité des artistes qui viennent l'interpréter, et c'est une pauvre sensibilité, bien mesquine, bien indigente, celle qui se fait jour à travers les œuvres de nos Orientalistes. Que de beauté pourtant là-bas! beauté toujours mystérieuse et profonde, toujours identique et toujours irritante pour nos yeux accoutumés à des spectacles si différents! Et pour qui veut l'interroger, est-il besoin, comme font tant de peintres, de pénétrer jusqu'aux régions les plus éloignées? Ici, — une fois de plus il faut le dire, — dans ce domaine comme partout ailleurs, ce qui fait la valeur de l'œuvre d'art, ce n'est pas la rareté du sujet, mais la qualité du talent de qui s'y applique. Nul besoin de s'enfoncer jusqu'aux profondeurs du Moghreb, pour goûter et traduire la sensation de cet inconnu qu'est l'âme de l'Orient; il faut seulement l'interroger soi-même avec une âme sensible, et, plus que jamais ici, tout dépend de l'œil et du cerveau qui s'y appliquent. Il me souvient d'avoir vu, voici quelque dix années, dans le sud de l'Espagne, à Cordoue simplement, des données de vie tout orientales, d'un imprévu, d'un mystère, d'une mélancolie étrangement poétiques, et qui, transposées sur la toile par un artiste délicat, eussent fait le sujet de la plus attachante œuvre d'art.

Après Delacroix, qui eut au plus haut degré le sens de la vie orientale, qui en pressentit et en traduisit l'intimité avec une saveur singulièrement irritante, après Chassériau qui lui aussi avait trouvé dans la beauté de ce pays un merveilleux point de rencontre avec sa nature d'artiste souple et câlin, le dernier survivant de nos grands peintres orientalistes est bien décidément M. Pierre Loti. Au nombre des livres que je m'obstine à relire chaque année, parce que chaque année j'y découvre des beautés nouvelles, je dois placer son ouvrage *Au Maroc*. Avec quel juste sentiment de la réalité l'auteur écrit dans la notice liminaire qui sert de préface au livre: — « Que ceux-là seuls me suivent dans mon voyage qui parfois le soir se sont sentis frémir aux premières notes gémies par des petites flûtes arabes qu'accompagnent des tambours. Ils sont mes pareils ceux-là, mes pareils et mes frères : qu'ils montent avec moi sur mon cheval brun, large de poitrine, ébouriffé à tous crins, à travers des plaines sauvages tapissées de fleurs, à travers des déserts d'iris et d'asphodèles, je les mènerai au fond de ce vieux pays immobilisé sous le soleil lourd, voir les grandes villes mortes de là-bas, que berce un éternel murmure de prières. » — Ce n'est pas seulement, cette déclaration de principes, une délicate touche de peintre ajoutée à tant d'autres qui éclairent ce livre: c'est encore une manière d'avertissement à ceux qui seraient tentés de se tromper de route. Volontiers l'auteur ferait un domaine réservé de ces régions où s'aventurent tant d'yeux qui ne savent point voir. Entre tant de belles choses vous vous rappelez peut-être l'*apparition des femmes* le soir, sur les terrasses de Fez. Ah! l'admirable tableau, débordant de lumière et de splendeur, mais pour mon goût plus saisissant encore, plus impressionnant par ce qu'il laisse dans l'ombre, par ce qu'il permet de soupçonner et de rêver! Il est fait en partie de ce que Delacroix appelait en peinture l'art des *sacrifices*. Volontairement — et c'est la suprême magie du peintre — il glisse sur maints détails, et par là même, en l'enveloppant de clair-obscur, prépare notre esprit à s'en composer comme une matière de songe. A l'exposition des Orientalistes, on voit aussi des terrasses et des femmes; mais ce sont de pauvres terrasses et des almées trop indigentes pour venir troubler nos rêves. Nous sommes vraiment trop loin des prédilections de M. Degas, et leur donner raison c'est juger du même coup l'opportunité d'un tel effort.

PAUL FLAT.

De quelques concerts.

Le « concerto » de M. Gedalge par M. HENRI FALCKE. — Le « concerto » de Beethoven par M. ENESCO. — Musique de chambre.

Peut-être serait-il un peu tard pour parler du concerto de M. Gedalge, exécuté par M. Henri Falcke chez M. Chevillard le mois dernier, si les noms de Gedalge et de Falcke n'étaient pas destinés à rester en faveur auprès du public musicien. M. Gedalge a dédié son œuvre à M. Falcke, il est donc tout naturel que celui-ci cherche à le faire connaître; il y réussit, et en perfection. Bien que le programme portât : *Première audition*, le concerto de M. Gedalge a été joué déjà souvent par M. Falcke à Angers, d'abord, puis en Allemagne. Partout il a remporté un franc succès, — peut-être parce qu'il n'est pas un concerto, car de tous les genres de musique, nous n'en connaissons pas de plus froid, de plus « dur » et qui donne moins de plaisir musical. Le concerto de M. Gedalge évite donc l'écueil de la virtuosité. Le piano n'est pas l'instrument dominant, écrasant, et son concerto un prétexte pour faire valoir l'agilité, le doigté, le mécanisme d'un artiste; nous appellerions plutôt son *concerto* une symphonie avec piano, car la partie de piano se fond et fait corps avec l'orchestre, au lieu de ressortir et de dominer. Pris ainsi, ce morceau de M. Gedalge est fort intéressant à entendre. C'est une originalité d'avoir traité le même

thème dans les trois parties du concerto, mais avec des rythmes différents. « Par ses heureuses trouvailles musicales et son écriture magistrale, cette œuvre est une des meilleures que nous connaissions dans ce genre... Grâce à l'éminent interprète auquel ce concerto est dédié, le nom du compositeur sera porté bien au delà des frontières de sa patrie. » Ainsi s'exprimait la *Gazette de Coblenz* après le concert donné par M. Falcke dans cette ville. Il est vrai que chez M. Lamoureux encore, M. Falcke a charmé son public, non pas seulement par ses qualités de pianiste qui sont de premier ordre, mais, ce qui est encore plus rare et meilleur, par son sentiment d'artiste et de musicien. Nous constatons donc avec plaisir que l'étranger ne traite pas moins bien nos artistes que nous les siens quand il nous les envoie.

Puisque nous en sommes aux « solistes », voici M. Enesco qui se présente à nous cette année avec le concerto de Beethoven au concert Colonne. Le jeune Enesco a beaucoup grandi depuis deux ans que nous l'avions entendu aux concerts Colonne du jeudi, rue Blanche. On sait, en effet, qu'une bonne fée a présidé à la naissance de M. Georges Enesco; de fort jolies femmes ont conspiré pour lui dès son berceau et, comme les enfants gâtés dans leur famille, il fut trouvé exquis dès ses premiers vagissements. « Un homme qui est aimé d'une jolie femme se tire toujours d'affaire », a dit je ne sais plus qui, peut-être M. de Tocqueville. Les affaires de M. Enesco ne laissent donc pas d'aller assez bien puisque ses œuvres étaient déjà jouées avant la fin de sa croissance et que son nom est déjà connu lorsque tant d'hommes faits, et de valeur, luttent obscurément contre l'indifférence ou l'hostilité. Mais aussi, pourquoi ne sont-ils pas Roumains, comme M. Enesco? Plein de cette belle confiance que donnent la jeunesse et le succès, M. Enesco prend le taureau par les cornes, nous voulons dire Beethoven; après Sarasate, après Joachim, entendu au Conservatoire en 1887, il s'est exécuté dans le même concerto. Il a d'abord cassé sa corde; cela peut être un accident, mais n'est-ce pas aussi la faute de son extrême nervosité, de la sorte d'agitation avec laquelle il a joué d'un bout à l'autre le morceau, ne se contenant plus, et entraînant d'un mouvement vertigineux derrière lui l'orchestre qui avait peine à le suivre? Ce n'est pas ainsi que s'exécute à la hâte l'olympien Beethoven, et l'on n'est pas mûr à vingt ans pour s'attaquer à lui. Nous pourrions encore reprocher à M. Enesco de se donner visiblement trop de mal, d'avoir mauvaise tenue et de regarder trop ses pieds, mais nous aimons mieux rendre hommage à sa belle qualité de son et à son mécanisme. Il est évident que ce jeune homme est merveilleusement bien doué puisqu'il joue aussi du piano et qu'il compose; nous ne lui voulons pas de mal, et tant mieux pour lui s'il « arrive » avant les autres, mais nous craignons plutôt pour lui que des succès un peu trop faciles ne gâtent ses belles dispositions; qu'il prenne garde à ses amis.

Si l'on se cabre un peu devant certains soleils trop fulgurants, c'est un grand charme, au contraire, de découvrir quelque étoile lointaine qui brille doucement dans les espaces célestes. L'étroite salle Erard ne donne en aucune manière l'illusion des étendues infinies, mais l'excellente musique de chambre qui s'y exécute dépasse beaucoup les bornes étroites de son cadre; un joli trio, un beau quatuor, une sonate alerte et souriante, sont de fins régals et, grâce à MM. Philipp, Rémy et Loeb, ce plaisir est réservé aux amateurs tous les ans à cette époque. La première de ces séances si intéressantes nous a fait connaître une œuvre nouvelle de M. Jan Blocks, un quintette pour piano et cordes. Nous avons été ravis de chacune des parties qui le composent et qui mettent en valeur de grandes qualités d'élégance, d'esprit, dans la *Pastorale* et le *Scherzo*, avec de l'émotion, de la chaleur dans l'*Andante*, et partout répandue une mélodie insinuante et distinguée.

Émile Pierret.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Colporteur, par Guy de Maupassant (Ollendorff).

C'est un recueil de nouvelles brèves et, dans leur brieveté, d'une force et d'une intensité surprenantes. Aucun écrivain n'eut jamais, à l'égal de Maupassant, cet art prodigieux de rassembler en quelques pages des existences entières, âpres, tragiques, ardentes. Aucun écrivain n'eut comme lui le don de la vie, le sens de la vérité. Il découvre les traits caractéristiques, les événements expressifs. Il n'a pas besoin de les commenter, de les expliquer; les raffinements des « psychologues » lui sont inutiles. C'est la réalité même qu'il reproduit, directement, telle quelle, semble-t-il, et sans que le lecteur aperçoive entre les choses et lui l'intermédiaire du romancier. Nul artiste ne fut plus probe, plus honnête devant la vie et devant les êtres. Si l'impression que laisse son œuvre paraît sombre à l'excès, ce n'est pas qu'il ait assombri de parti pris, comme tel réaliste romantique, les tableaux divers dont elle se compose. Simplement, il en a choisi les motifs et ce choix seul trahit son pessimisme, mais c'est toujours de la réalité vraie qu'il représente. Encore, et dans ce simple recueil de vingt nouvelles, quelle étonnante variété de sujets. Des personnages de tous les mondes : col-

porteurs et châtelains, pions et rapins, prostituées et duchesses. Les drames les plus divers dans leur émouvante brutalité. C'est la vie, et c'est toute la vie dans son « tragique quotidien ». Il sait garder en présence de tout cela, devant cette « humble vérité » l'impassibilité de l'observateur : il constate. Il est manifeste pourtant que ces constatations l'émeuvent et sous l'ironie de la satire une amère pitié se devine.

Salaires et misères des femmes,
par le Comte D'HAUSSONVILLE (Calmann Lévy).

L'effort de M. d'Haussonville, dans cet ouvrage, consiste à tâcher de faire au féminisme sa part. On connaît assez sans doute la modération de son esprit conservateur et progressiste, pour prévoir le genre des solutions qu'il propose. Et si l'on est conservateur et progressiste, on aimera son livre. Autrement, non. Il n'apporte pas beaucoup de documents inédits ; les statistiques dont il se sert sont assez connues, les misères qu'il peint sont depuis trop longtemps réelles pour qu'on les ignore absolument. Mais comme il est agréable et tranquillisant de les oublier si l'on est un bon égoïste ami de son repos, M. d'Haussonville a bien fait de raconter à nouveau cette triste histoire. Il dresse, avec précision d'ailleurs et clarté, le budget de l'ouvrière, il recense la triste foule des « non-classées », les 7 000 postulantes qui se présentaient en 1899 pour 250 emplois libres dans les écoles de la Ville, les 5 000 postulantes pour 200 places de télégraphistes, les 6 000 postulantes qui attendent leur classement à la Banque de France, les centaines de postulantes qui posent leur candidature à la première vacance connue dans les grands magasins. Pour remédier à ce triste état de choses et aux funestes conséquences qu'il entraîne, il propose quelques modifications du Code pénal et du Code civil, utiles en effet et désirables. Exactement six modifications, pas une de plus, pas une de moins. Avec un optimisme généreux il compte guérir ainsi la plus inquiétante de nos plaies sociales. Puis, confiant dans l'efficacité de ce simple remède, il combat le féminisme avec autorité. Il ne s'aperçoit pas que sans le mouvement féministe la question ne se serait même pas posée, que sans le mouvement féministe il n'aurait seulement pas eu l'idée des six modifications, et que, pour obtenir autre chose que de petites modifications de ce genre, un pauvre palliatif en vérité, il faudra donc que l'agitation féministe continue, accentue la crise et rende plus évidemment nécessaire une solution franche de la question.

L'Histoire de l'Art dans l'enseignement secondaire,
par GEORGES PERROT (Chevalier-Marescq).

M. Perrot déplore avec raison le peu de place que font à l'histoire de l'Art les programmes de l'enseignement secondaire. Dans un chapitre très curieux, plein de faits et de remarques intéressantes, il montre tout ce qu'ajoute à la connaissance et à l'intelligence du passé l'étude des monuments et des œuvres d'art : certaines époques très éloignées ne nous ont pas laissé de documents écrits ; lors même que les documents écrits ont survécu, les renseignements qu'ils nous donnent ne sont pas seulement complétés, mais expliqués souvent et commentés par toutes les manifestations contemporaines de l'esprit artistique. On ne comprend bien Sophocle que si l'on connaît aussi l'architecture et la sculpture grecque du ve siècle, les mystères du moyen âge que si l'on sait *lire* aussi les cathédrales gothiques. Les productions artistiques et littéraires d'une époque manifestent un même état d'esprit, un même moment dans l'histoire des idées. Il est singulier que notre enseignement classique néglige presque complètement l'une de ces deux sources d'information, la plus riche peut-être. M. Perrot fait remarquer très justement que l'œuvre d'art parle à l'intelligence des enfants d'une manière, en quelque sorte, plus directe que l'œuvre littéraire : pour celles-ci la nécessité de traduire rend le contact très imparfait entre l'œuvre et l'esprit du lecteur. M. Perrot ne se borne pas à souhaiter le développement de l'histoire de l'art dans l'enseignement secondaire, mais il indique aussi les moyens pratiques de favoriser ce développement ; il montre qu'on trouverait aisément parmi les professeurs de la jeune Université le personnel nécessaire à l'organisation de cet enseignement nouveau. Les réformes qu'il demande seraient aussi aisées que fécondes.

L'Aryen, son rôle social, par G. VACHER DE LAPOUGE (Fontemoing).

Faillite du christianisme et faillite de la Révolution — c'est par ce coup double que se termine le livre de M. de Lapouge. L'anthroposociologie établissant la supériorité légitime et nécessaire de l'Aryen (lisez de l'Anglo-Saxon) démontre que la fraternité et l'égalité ne sont que billevesées de brachycéphales. Ce livre fera plaisir à nos nationalistes. Il rappelle, en effet, que toute naturalisation n'est qu'un « contre-bon sens », qu'on ne peut être bon Français que par le sang, que les Juifs sont congénitalement prédisposés à l'escroquerie. Ajoutons que de deux photographies reproduites dans l'ouvrage et représentant, l'une le triste type du brachycéphale cultivé, l'autre le type *Europæus* dans toute sa splendeur, la première est visiblement l'image d'un professeur, d'un « intellectuel », la seconde (cela se voit aux brandebourgs) est le portrait d'un jeune officier de cavalerie D'un autre côté, M. Drumont ne sera pas content, car il est représenté (p. 22) comme « le seul tenant de l'idée profonde de la Révolution », et l'on sait que

la Révolution, pour l'anthroposociologie, n'est que l'effort désespéré de misérables brachycéphales pour éliminer les *eugéniques*. La protestation, inutile et illégitime, d'une race inférieure qui prend conscience de son infériorité, tel serait donc l'antisémitisme? — C'est décidément une bonne fille que la « science politique »; on lui fait dire tout ce qu'on veut : elle couvre de sa respectabilité les opinions les plus saugrenues.

A travers les Pays scandinaves, par G. Sansrefus (Société libre d'édition des Gens de lettres).

Ces « impressions de route », bien qu'un peu trop poétiques et littéraires, à mon gré, ont pourtant leur agrément. Tant que les fjords seront très à la mode, il sera difficile de faire le voyage de Norvège en toute ingénuité. Mais l'ouvrage de M. Sansrefus sera le guide préféré des voyageurs délicats et lettrés. Il les conduira de Paris à Trondjhem, leur fera visiter Copenhague et Stockholm, Upsal, les Lofoten, Tromsoë, Bergen, Christiania, et, pour finir en poésie, le pays d'Hamlet. Les descriptions sont agréablement variées de renseignements précis sur les mœurs, les usages, la vie quotidienne des habitants, sur l'art et sur les artistes. Je signale en particulier des pages intéressantes sur Thorwaldsen, le grand sculpteur scandinave qui reçut des commandes du pape Léon XII et de Napoléon Ier. Il était le fils d'un très simple artisan qui sculptait pour les navires de la marine royale des figures de proue. Le séjour que fit à Rome Thorwaldsen l'impressionna vivement, un peu trop peut-être, car s'il y devint très habile à modeler suivant l'antique, il y perdit peut-être les caractères spéciaux de l'esprit scandinave et quelque originalité sans doute...

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *D'où vient la décadence économique de la France*, par le baron Charles Mourre. L'auteur de cet intéressante et sérieuse étude démontre que le mal vient du dédain de la haute bourgeoisie pour le commerce, l'industrie, l'agriculture. — *Finlande et Caucase*, par Pierre Morane. Cet ouvrage renseigne utilement sur l'état actuel de la Finlande, jalouse de ses dernières libertés que lui dispute l'autocratisme impérial. Un chapitre consacré aux sectes russes du Caucase est curieux et assez bien documenté. — *Vingt-deux mois de campagne autour du monde*, par le comte Henry de Menthon. — *Rêve de printemps*, par Adrienne Cambry. — A la Librairie nouvelle (Montpellier), le très éloquent et généreux *Plaidoyer pour l'enseignement populaire*, de C. Bouglé, inaugure les publications de la Société d'Enseignement populaire de l'Hérault. — Dans les éditions de la *Revue Blanche*, *Dialogues à Byzance* de M. Julien Benda, petites études assez piquantes et amusantes, généralement judicieuses, sur l'Affaire. — Chez Alcan, *Le Problème de la mémoire*, par le Dr Paul Sollier; — *L'Origine de la pensée et de la parole*, par M. Moncalm. — Chez Calmann Lévy, *Mensonge blanc*, par Léon de Tinseau, recueil de nouvelles fades, le vingt-cinquième volume de l'auteur, — et ce ne sera pas le dernier, nous encourage-t-il. — A Paris, 15, rue de Cluny, *Mère poudrée*, recueil de nouvelles agréables, par Henri Buteau. — Chez Ollendorff, *Souvenirs de Trompette*, par Pierre Monnin; *Trop jeune*, par Félix Depardieu. — Chez Perrin, *Mirage d'or*, par Antoine Albix. — A la Société libre d'édition des Gens de lettres, *Visions et chimères*, poésies, par G. Sansrefus; au Mercure de France, *Odes et poèmes*, par Albert-J. Brandenburg. — Chez Colin, *L'Éducation moderne des jeunes filles*, par M. Dugard. — Chez Gentil, à Verneuil, *Actes*, poèmes par Yvanhoé Rambosson.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Dans la belliqueuse revue *Die Zukunt*, qu'il mène au feu avec tant de brio, l'amusant et terrible polémiste Maximilian Harden s'en prend à la politique de l'Allemagne vis-à-vis de l'Angleterre. Les rapports actuels de son pays avec John Bull lui sont l'occasion d'une de ces belles colères comme il en a si volontiers pour la plus grande joie de ses lecteurs. Sur les hommes que nos voisins d'outre-Manche tiennent tant à garder au pouvoir, le prince des journalistes allemands émet de pittoresques et rudes appréciations. « Les jours sont bien passés, dit-il, de l'habile, de la fine diplomatie à la Palmerston et à la Castlereagh. Salisbury est absolument f... (Harden écrit le mot en toutes lettres et en français). Balfour aimerait à se réfugier dans son tendre néo-mysticisme (?). Quant à Chamberlain, c'est tout bêtement un épais brasseur d'affaires. Et il a été durement puni pour avoir essayé de traiter la politique à la façon d'un gros homme d'argent. »

L'éditeur Cronbach, de Berlin, a entrepris la publication d'une série d'ouvrages dont l'ensemble ne sera rien moins que l'exposé des œuvres de la pensée nationale au cours de ces cent dernières années. Dans cette collection vient de paraître : *La musique allemande au XIXe siècle*, par le Dr Max Graf. Ce résumé, qui distingue ici six grandes périodes (I. Beethoven; II. Schubert; III. Weber, Maschner, Spohr, Lortzing; IV. La Renaissance beethovenienne; V. Wagner et Listz; VI. Brahms, Bruchner), constitue une importante contribution à l'histoire de l'art musical en Allemagne. Par sa clarté, le livre de Max Graf se recommande aux profanes.

Angleterre.

Sous ce titre : *Anglais et Boers*, la *North American Review* vient de réunir en volume les articles qui, pendant ces six derniers mois, parurent dans ses colonnes sur la question sud-africaine. On retrouvera dans ces pages les opinions de M. Francis Charmes et du Dr Hans Delbrück, professeur d'histoire à l'Université de Berlin, celles de deux grands publicistes russes, M. Vladimir Holmstrem

et le prince Ookhtomsky; celles encore de Mr. Sydney Brooks et de Mr. James Bryce.

Ce dernier nom, qui fait autorité chez les Anglo-Saxons, est pour fixer un moment notre attention. Membre du parlement britannique, Mr. James Bryce eut un jour l'honneur de siéger aux côtés de Gladstone dans les conseils du gouvernement. En Angleterre pas plus qu'en France l'exercice du pouvoir ne confère d'ailleurs de très singulières lumières, mais pour nous intéresser, Mr. James Bryce a mieux que son titre d'ancien ministre. Il passa plusieurs années dans l'Afrique australe et il en a rapporté un livre — *Impressions of South Africa* — tout plein de détails précis et de vivante observation.

Dans la *North American Review*, Mr. James Bryce a repris l'historique des rapports et des démêlés anglo-transvaaliens, sans du reste chercher à taire, en soulignant plutôt avec une affectation d'impartialité les torts de la politique anglaise depuis 1836. « Une profonde aversion pour le gouvernement de l'Angleterre, un amour violent de l'indépendance et un attachement invincible à la foi calviniste et aux vieilles traditions et coutumes nationales » expliquent, constate-t-il, l'audace de la brave petite république entrant en lutte avec le colosse britannique, et son héroïque résistance. Enfin, il se demande si les difficultés qui engendrèrent la guerre actuelle constituaient bien un *casus belli* — et si, en admettant encore qu'il y eût *casus belli*, il était sage de la part de l'Angleterre d'ouvrir les hostilités en ce moment-ci.

N'allez pas croire cependant que Mr. James Bryce joigne ses anathèmes à ceux dont le monde civilisé accable Chamberlain. Il ne paraît pas s'embarrasser plus que de raison des très nobles scrupules dont s'inspire la vaine éloquence de Mr. Stead. D'autre part, il escompte le triomphe final de l'Angleterre et pense que les conséquences de la guerre seront plus particulièrement néfastes pour le Transvaal.

A la réflexion, le livre, au demeurant fort intéressant, que nous valut son séjour sur la terre africaine semble par instants un plaidoyer avant la lettre *pro patria*. On dirait presque parfois que Mr. James Bryce, prévoyant les événements qui devaient marquer de si lugubre façon la dernière année du siècle, a voulu dès 1898 prendre la dépense de John Bull devant l'humanité indignée. Le système n'est point très nouveau, sur lequel il étaye cette défense ; mais le long sophisme, cent fois réfuté, derrière lequel l'impérialisme prétend déguiser ses véritables appétits et au nom duquel la libérale Angleterre ensanglante l'Afrique australe, affecte sous la plume de Mr. James Bryce un grand souci de logique et de rigueur dans les déductions. Pour qui sait lire, ces *Impressions of South Africa* tiennent en dix lignes :

« Essentiellement prolifiques, les Cafres, raisonne Mr. James Bryce, auront bientôt multiplié dans des proportions telles qu'ils balanceront par la supériorité numérique la supériorité intellectuelle des blancs. Les vieilles coutumes par où se différencient leurs tribus tendent à s'effacer et finiront par disparaître : ces tribus formeront tôt ou tard un ensemble parfaitement homogène. L'instruction se répandra de plus en plus et concurremment le Cafre développera son cerveau ; ce développement lui permettra de rivaliser avec le blanc dans l'exploitation de la plupart des métiers et professions ; il voudra posséder, acquérir, conserver ; il s'intéressera aux affaires publiques... Le jour où ces futurs seront la réalité, le péril sera grand : en effet, les deux races n'auront en rien dépouillé leur humanité respective, — et l'antique inimitié qui si souvent les arma l'une contre l'autre subsistera, d'autant plus dangereuse pour les blancs que les noirs seront le nombre, *qu'ils voudront se venger des souffrances dont ils auront été les victimes* et que le jeune vernis de civilisation dont on les aura gratifiés craquera vite sous la poussée des instincts primitifs tout à coup réveillés. C'est donc bien, conclurait aujourd'hui Mr. James Bryce, l'avenir de la race blanche et par suite l'avenir de la civilisation que l'Angleterre défend en défendant en Afrique les intérêts des indigènes, car si elle met à feu et à sang l'Afrique australe, c'est d'abord pour convertir les Boers à plus de justice, à plus de douceur...

Si bien bâti qu'il soit, le sophisme ne prévaudrait pas devant une Europe moins divisée, plus fraternelle... ou simplement plus avisée.

États-Unis.

Confiants dans la générosité qui inspirait jadis — il y a longtemps déjà — la politique américaine, les amis de la paix avaient osé espérer que le président de la Grande République, — de tous les chefs d'État le mieux placé assurément pour intervenir dans le conflit sans risquer de blesser aucune susceptibilité, — tenterait d'arrêter l'effusion du sang dans l'Afrique du Sud en offrant aux belligérants sa médiation. Combien naïfs, les amis de la paix, et combien vite oublieux du passé !... L'idée que M. Mac Kinley pouvait jouer un grand rôle et qui n'eût certes pas manqué d'élégance, semble plutôt avoir amusé dans les milieux officiels du Nouveau Monde. Avec une grâce tout américaine, une importante feuille de New-York, le *Times*, écrit : « Le président Mac Kinley ne commettra pas cette lourde sottise d'intervenir dans une querelle qui ne nous touche en rien. » Et nombreux sont les confrères du *Times* qui expriment la même idée, dans des termes à peu de chose près aussi délicats.

Russie.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'*Odesski Litok*, le propriétaire et directeur du grand journal d'Odessa, M. Wassili Wassiliévitch Navrotzki, vient de faire aux professionnels du journalisme local un bien joli cadeau. Sur un terrain offert par la municipalité d'Odessa, à proximité de la ville, une magnifique construction s'élève qui, achevée, comprendra les bâtiments d'une maison de retraite, une vaste salle de conférences et une école primaire pour les enfants — et sous les beaux ombrages d'un parc qui entourera la construction on verra fraterniser les « invalides de la presse ». Ils devront la paix de leurs vieux jours à l'opulente philanthropie de M. Wassili Navrotski.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 38988. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 10 MARS 1900.

LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE EN 1900 (1)

Mesdames, Messieurs,

La plupart des livres que lit en français un lecteur de 1900, ont pour auteurs des écrivains nés aux environs de Londres, de Moscou, de Berlin, de Naples ou de Christiania. En sorte qu'il est impossible de parler de la littérature française d'aujourd'hui sans marquer la place qu'y tiennent les littératures étrangères, et sans indiquer quel est, à l'heure qu'il est, le résultat de l'invasion à laquelle nous assistons depuis une quinzaine d'années.

En parlant d'invasion, je pense employer le terme exact, car c'est bien d'une invasion qu'il s'agit, donnant peu à peu, par tous les points de nos frontières, accès à des auteurs venus de tous les points du monde civilisé. Il en est venu d'au delà des mers et d'au delà des monts, de l'Est, du Midi, du Nord, surtout du Nord. On sait assez qu'aujourd'hui, quand on parle de littératures étrangères, on songe surtout aux littératures septentrionales; elles nous plaisent d'autant plus qu'elles sont plus septentrionales. C'est vers 1885 et par les Russes que la trouée a commencé. Cette date approximative marque un moment, un tournant du goût, le passage d'une incuriosité certainement blâmable à un engouement qui peut-être ne l'est guère moins. A cette date, les grands romans de Tolstoï étaient déjà traduits : la traduction avait paru au milieu de l'indifférence universelle; les volumes s'obstinaient à rester en librairie et l'éditeur s'apprêtait à inscrire à la colonne des pertes cette publication malencontreuse, quand les romanciers russes eurent cette chance de nous être présentés dans un des livres qui font le plus d'honneur à la critique contemporaine : ce sont les belles études de M. de Vogüé sur le roman russe. A la lecture de ce livre généreux, le public s'éveilla; même il s'éveilla trop, de l'avis du moins de M. de Vogüé, qui se voyait obligé de protester contre l'accueil trop empressé et trop dépourvu de choix qu'on faisait, non seulement à ses clients, mais à leurs amis, à leurs parents, à leurs bâtards, à une bande de petits cousins qui pullulaient, ainsi qu'il arrive dans des pays où les familles sont nombreuses. Alors ce ne furent plus seulement les œuvres maîtresses de Tolstoï qu'on voulut avoir, mais les autres aussi, toutes les autres, les ébauchées, les manquées et les désavouées. A la suite de Tolstoï et de Dostoiewsky s'introduisit la foule des médiocres et des ignorés, ceux qui n'ayant pas réussi à faire chez eux des dupes, venaient chez nous faire école, ceux qui, dédaignés à Saint-Pétersbourg, débarquaient sur les rives de la Seine pour y connaître les joies de la célébrité. Vous vous rappelez la lettre malicieuse où Montesquieu s'égaie aux dépens de la badauderie parisienne attroupée autour de son Persan : « Ah! Monsieur est Persan! Comment peut-on être Persan? » Et nous de même : « Ah! Monsieur est Russe. La jolie chose que d'être Russe! Comment fait-on pour être Russe? »

Puis ce furent les drames d'Ibsen, les réalistes, les symboliques, les scientifiques et les incompréhensibles, et aussi le théâtre de Biörnson; car sur la

(1) Conférence faite le 20 février pour la *Société des Conférences*.

mode russe s'était greffée la mode norvégienne. Les nouvelles se propagent dans le monde des lettres avec une rapidité dont les causes ne sont pas mystérieuses; sitôt que la nouvelle se fut répandue de l'accueil fait par notre ville aux septentrionaux, un frémissement courut parmi tous les faiseurs de romans, de drames et d'utopies. « Et nous aussi, réclamaient-ils, et nous aussi, nous sommes du Nord! » Les Danois déclarèrent que si les Norvégiens avaient usurpé notre attention, c'est qu'ils étaient des intrigants, car la littérature digne de notre admiration, la vraie, la seule, ce n'était pas la norvégienne, c'était la danoise. Cependant, il en venait d'autres, d'autres encore; il en passait, il en passait toujours. La dernière en date de ces importations étrangères, ç'a été une importation allemande, celle de la philosophie de Nietzsche; car pour celle de Schopenhauer, vous savez qu'elle est déjà bien ancienne, démodée, fanée et vieux jeu. Mais d'ailleurs notre partialité n'était pas si grande que nous ne fussions prêts à admettre les nouveaux représentants des races latines. Il en venait de Milan, de Naples, de Madrid, du fond des Abruzzes et des bords du Guadalquivir. Il en passait toujours. C'étaient des Allemands, des Suédois, des Anglais à ne pas les compter, des Américains comme Mark Twain, le Suisse Amiel, le Belge Mœterlinck, le Hollandais Couperus, et d'autres, de nationalité indécise, venus on ne sait pas au juste d'où, de provenance vague et de père inconnu.

Ajoutez que ce cosmopolitisme littéraire se renforce du cosmopolitisme artistique : la musique est wagnérienne, l'esthétique ruskinienne, le mobilier anglais et la décoration japonaise. Chaque fois qu'on nous signale une de ces importations de l'exotisme, nous nous pressons au-devant de l'âme nouvelle qui vient s'intaller chez nous. L'âme slave, l'âme scandinave, l'âme germanique, l'âme belge, d'autres âmes point encore cataloguées et dont on ne soupçonnait pas l'existence, se sont rencontrées chez nous, étonnées de s'y voir, de s'y voir ensemble, de s'y voir si nombreuses!

Le danger que fait courir à l'esprit français cette énorme infiltration d'esprit étranger, voilà ce que je voudrais étudier avec vous. Et ici entendons-nous bien. Car je sais, à n'en pas douter, ce qu'on me fera dire, non pas parmi vous, mais ailleurs; et c'est pourquoi je me hâte de déclarer que je ne l'ai pas dit. Je ne rêve nullement d'une France isolée des autres nations et je ne souhaite pas de voir s'élever autour de la France une barrière de la Chine, à l'heure où la Chine elle-même s'ouvre et sort de son isolement tant de fois séculaire! Je ne demande pas, et surtout une année d'Exposition, que notre France, si accueillante, manque à son devoir d'hospitalité. Bien au contraire! Que les étrangers viennent chez nous, puisqu'en général ils s'y trouvent bien, qu'ils y séjournent, qu'ils se mêlent à notre vie; souhaitons seulement qu'une fois revenus chez eux et en échange de l'hospitalité reçue chez nous, ils parlent de nous, dans leurs journaux et ailleurs, avec quelque bienséance. Nous pareillement, allons chez eux, informons-nous de leurs mœurs, de leurs idées, instruisons-nous de leurs progrès, soyons témoins de l'effort considérable que font beaucoup d'entre eux pour la grandeur de leur pays, profitons de leurs exemples, et rapportons-en chez nous tout ce qui pourra nous être utile : j'y vois toutes sortes d'avantages et je n'y vois aucun inconvénient, puisque nous tous, quand nous avons séjourné hors de chez nous, nous revenons plus amoureux de notre France.

De même nous ne saurions, sans sottise, écarter les œuvres étrangères et méconnaître ce que leur influence peut avoir de profitable. A plusieurs reprises déjà dans l'histoire de notre littérature elles nous ont rendu des services signalés. De l'Italie, nous est venu, au temps de la Renaissance, ce sentiment de l'art qui avait fait trop défaut à notre littérature du moyen âge; de l'Espagne du XVIIe siècle nous est venue une certaine conception de l'honneur chevaleresque. A de certaines périodes de son développement, la littérature d'un pays a besoin de se renouveler; elle peut trouver hors de chez elle ces éléments nouveaux, qu'elle s'appropriera, qui lui fourniront la matière à laquelle elle imposera sa forme. En littérature comme ailleurs il y a un art de s'enrichir en empruntant. Corneille en empruntant le *Cid* aux Espagnols, ou Lamartine en puisant aux sources étrangères, restaient d'assez bons Français. Cette connaissance des littératures étrangères est plus nécessaire encore à notre époque où la facilité des communications et le progrès économique multiplient les rapports et les échanges de peuple à peuple. Et il faut savoir gré à ceux de nos compatriotes qui nous initient au mouvement des littératures étrangères : c'est une des branches les plus importantes de la critique d'aujourd'hui et j'ai à peine besoin de vous citer des noms connus, aimés de vous tous : c'est Mme Arvède Barine, également admirable soit qu'elle nous parle de ce qui se passe hors de France, soit qu'elle nous retrace en tableaux larges et vivants ce qui se passait en France au temps de la Grande Mademoiselle; c'est Mme Bentzon, d'un esprit si pénétrant et si charmant, la femme de France que l'Amérique nous envie le plus; c'est ce délicieux Teodor de Wyzewa incomparable pour ne pas surfaire les auteurs qu'il propose à notre admiration. Profitons des renseignements que nous donnent ceux-là, et d'autres. D'après leurs indications, lisons les livres étrangers, et même,

en lecteurs courtois, appliquons-nous à n'en pas trop apercevoir les défauts, traduisons-les et même tâchons de les traduire dans une langue plus rapprochée du français que le jargon ordinaire et extraordinaire adopté généralement pour les traductions. Admirons-les et même, quoique nous les admirions, tâchons de les comprendre. Aucun de nous ici n'est ennemi d'une curiosité large et éclairée. Nous sommes tous partisans de lectures faites avec goût et avec choix. Pour ma part, j'ai plus d'une fois milité en faveur de la connaissance des littératures étrangères, et j'ai même essayé d'y contribuer dans la très faible mesure de mes moyens. Tout ce que je prétends dire c'est que le goût pour les littératures étrangères n'est pas sans danger, que ce danger peut à de certains moments arriver à l'état aigu, et que c'est aujourd'hui le cas. Ce à quoi j'en veux précisément, c'est à la manie de l'exotisme, et c'est au cosmopolitisme littéraire.

Ce danger qu'entraîne avec elle l'importation des littératures étrangères nous en aurons quelque idée, si nous jetons un coup d'œil sur le passé de notre histoire littéraire. Au XVIe siècle l'esprit italien avait peu à peu fait la conquête de la France; à la fin du siècle, la Cour était tout italienne, et par suite le costume et les usages s'étaient comme la langue mis à la mode de l'Italie. Qui est-ce alors qui réclame contre ce débordement de l'italianisme? C'est un Henri Estienne, c'est un d'Aubigné, ce sont les protestants de France qui mènent la campagne, éloquemment, vigoureusement. Cette campagne qu'ils font, ce n'est sans doute pas une campagne de grammairiens. Mais par delà l'introduction de vocables nouveaux, ce qu'ils aperçoivent et ce qu'ils combattent, c'est l'introduction d'idées et de mœurs nouvelles. Au XVIIe siècle, à cette époque unique de prospérité générale, où la France, unie à l'intérieur, triomphe aussi bien à l'extérieur sur les champs de bataille et dans la diplomatie, notre littérature toute française, et par cela même classique, n'admet aucune infiltration de l'esprit étranger. A la fin du siècle, au lendemain de la Révocation de l'édit de Nantes il se forme à Londres, en Hollande, de petits cercles de réfugiés. Ce sont eux qui vont, par l'effet même des circonstances, entrer en communication avec l'esprit étranger, et s'en faire les vulgarisateurs dans des gazettes où il est déjà d'un usage courant de crier à la décadence de la France. Au XVIIIe siècle, un des traits les plus saillants de l'époque est la diminution de l'idée de patrie; c'est pourquoi il devient de mode de se retourner contre ce qui depuis deux siècles était considéré comme notre tradition nationale. L'anglomanie date de ce temps et il est curieux de noter que la recrudescence de l'anglomanie coïncide précisément avec nos plus cruelles défaites, ou avec les traités les plus désastreux. Ainsi que l'observe M. Joseph Texte dans son curieux livre sur *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, jamais notre admiration pour l'Angleterre ne fut si vive qu'aux environs de 1748. Pendant la guerre de Sept ans, elle atteint au délire. Nos philosophes du XVIIIe siècle ont flagorné les souverains étrangers, leur cher Frédéric, et leur Sémiramis du Nord, et les princes, princesses et principicules d'Allemagne; tout pleins de l'esprit étranger, quand ils n'étaient pas étrangers eux-mêmes, un Grimm, un d'Holbach, un Diderot, la tête la plus allemande de son temps, un Rousseau de Genève, le premier trait de leur philosophie a été le parfait détachement de ce lien national qu'ils considéraient comme un des préjugés les plus absurdes légués par les vieux âges. La Révolution, qui revient aux Grecs et aux Latins, et qui d'ailleurs est obligée de lutter pour la défense du sol, marque un temps d'arrêt dans le cosmopolitisme littéraire en France. Mais voici que les émigrés, vivant hors de France, se trouvent dans une situation analogue à celle qui fut jadis celle des réfugiés protestants. Ce sont eux qui, au lendemain de 1815, vont nous rapporter les littératures étrangères sur ce sol deux fois blessé par l'invasion des armées coalisées. — Par là nous apercevons quelle est en quelque manière la loi de cette mode des littératures étrangères. Les heures où elle sévit avec le plus d'acuité sont aussi bien les plus tristes de notre vie française; par une espèce de fâcheuse coïncidence, elle profite de nos divisions, de nos discordes, de nos désastres, de toutes nos misères, au point qu'elle semble les continuer et les aggraver.

Cela même nous permet de caractériser le phénomène auquel nous assistons aujourd'hui et de l'envisager sous son véritable aspect.

Car ce qui me fâche, c'est de voir l'espèce d'empressement joyeux et la bruyante allégresse avec laquelle certains enthousiastes s'en vont proclamant l'excellence des littératures étrangères et leur supériorité sur la nôtre. L'idée ne leur vient pas que cette supériorité, — si elle existe, — il faut sans doute la reconnaître, mais il n'y a pas lieu d'en triompher. Ils ressemblent à des gens qui décriraient avec complaisance une belle victoire, remportée sur leurs compatriotes. On leur souhaiterait un peu plus de gravité; même un peu de tristesse ne serait pas hors de propos. Qu'ils se rappellent de quel ton s'exprimait M. de Vogüé dans la préface du *Roman russe*.

« Grâce à la fréquence et à la rapidité des échanges de toute sorte, grâce à la solidarité croissante qui unifie le monde, il se crée de nos jours, au-dessus des préférences de coterie et de nationalité, un es-

prit européen, un fond de culture, d'idées et d'inclinations communes à toutes les sociétés intelligentes...

« Cet esprit nous échappe; les philosophies et les littératures de nos rivaux font lentement sa conquête. Cet esprit n'est plus le nôtre; nous ne le conduisons pas, nous le suivons à la remorque... Je n'ignore pas que notre énorme production romanesque peut encore se targuer de triompher sur les grands marchés de librairie; on l'achète par habitude et par mode, on s'en amuse un instant; mais, sauf de rares exceptions, le livre qui agit et nourrit, celui qu'on prend au sérieux, qu'on lit dans la famille assemblée et qui façonne à la longue les intelligences, ce livre ne vient plus de Paris... Aussi malheureuse que notre politique, dessaisie de l'empire matériel du monde, notre littérature laisse perdre par ses fautes l'empire intellectuel qui était notre patrimoine incontesté. »

Ainsi en est-il. Les littératures étrangères, pour nous envahir, ont profité des défaillances de notre littérature. En 1885, le public lettré était écœuré de la grossièreté et de la niaiserie des œuvres de l'école naturaliste. D'ailleurs il ne trouvait plus en France les guides sur qui il s'était habitué de compter. Taine s'enfermait dans ses grands travaux historiques. Renan prononçait dans les banquets des toasts qui consternaient ses meilleurs amis. Le progrès de l'esprit étranger en France marque le recul de l'esprit français. En vérité, il n'y a pas lieu de se réjouir.

Ce recul de notre littérature tient lui-même à des causes fort générales; si j'effleure ici un point douloureux, j'espère que vous ne m'en voudrez pas: il ne sert à rien de se payer d'illusions; et, sans doute, de regarder son mal en face, cela ne suffit pas toujours pour le guérir, mais du moins cela sert à écarter de nous le reproche de lâcheté. Répétons-le donc. La fortune littéraire d'un peuple ne se sépare pas de sa fortune générale, de celle de son commerce, de sa diplomatie et de ses armes. Elle est liée au sort de toutes ses énergies et décline avec elles. Il y a, vous le savez, des gens qui ne l'admettent pas. On leur montre, avec une angoisse dont quelques-uns sourient, l'espèce de paralysie qui semble s'étendre à tout ce pays; on leur fait toucher du doigt tous les maux de l'heure présente; mais ils restent impassibles et leur sérénité n'est pas troublée. Ils s'enferment dans la paix de leurs laboratoires et de leurs bibliothèques, dans la frivolité de leur théâtres et de leurs salons. Ils se contentent de répondre dédaigneusement · « Que les autres peuples soient donc des peuples de marchands, de marins ou de soldats! peu nous importe, puisque nous restons les premiers par l'esprit, et puisque nous conservons notre suprématie intellectuelle... » Et voilà bien leur erreur! Ils ignorent que la suprématie intellectuelle n'est que la floraison suprême d'une énergie qui pousse ses racines en plein sol, et que les peuples qui continuent de vivre par l'esprit, après qu'ils ont cessé de vivre d'une vie nationale, sont pareils à ces Grecs de la décadence, à ces spirituels et méprisables petits Grecs, devenus les amuseurs du monde depuis qu'ils n'en étaient plus les héros. Sans doute ni la puissance militaire, ni la richesse commerciale ne se complètent toujours par la supériorité intellectuelle; mais elles sont les conditions indispensables du rayonnement de l'esprit.

Recul de notre génie, arrêt dans notre mouvement d'expansion, voilà l'origine même du débordement des littératures étrangères sur la France. Voyons maintenant quelles sont les causes qui le facilitent.

C'est d'abord le goût de la nouveauté recherchée pour elle-même, la prévention en faveur de ce qui vient de loin. Ce sont ensuite des raisons de vanité, et des raisons d'orgueil. Des raisons de vanité. La mode du cosmopolitisme littéraire est une mode distinguée, élégante, chic, bien portée et snob. En effet la vie cosmopolite elle-même est une vie élégante, je veux dire qui suppose ce qui aujourd'hui nous tient lieu d'élégance : la richesse. Il faut être riche, ou faire comme si on l'était, pour passer l'hiver au Caire, le printemps à Florence, la *season* à Londres, un mois sur le lac de Genève et l'été au cap Nord. Les pauvres gens restent dans leur coin, de ville, de province ou de campagne, et c'est dans ce coin familier qu'ils assistent au retour des saisons, qu'ils subissent l'angoisse de l'hiver, et qu'ils voient au printemps remonter la sève dans les arbres et la jeunesse dans les cœurs. De même, il est élégant de faire une saison chez Tolstoï ou une cure de littérature norvégienne. Nous autres bourgeois, gens de collège, gens de famille, nous en sommes encore à citer un vers de Racine ou de Victor Hugo, une page de La Bruyère ou de Balzac. Cela sent son pédant. Il est clair que mieux vaut une phrase tirée de la *Sonate à Kreutzer* ou encore du livre qui s'intitule — simplement — *Ainsi parla Zarathustra*. La petite sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie* citait le philosophe Joubert. C'est que, dans sa hâte d'être préfète, elle était venue trop tôt dans ce monde déjà si ennuyeux. Aujourd'hui elle citerait le philosophe Nietzsche.

Ce sont là les snobs du cosmopolitisme. Voici maintenant ceux qui en sont les fortes têtes. Pour ceux-là ce qui les détermine ce sont des raisons d'orgueil. Ils répètent le vers du poète :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense

Ils veulent que toute forme de la pensée leur soit accessible. Qu'est-ce donc qui les empêcherait d'en-

trer dans la pensée d'un écrivain allemand ou espagnol, de s'y trouver à l'aise et comme chez eux? Quelles sont les barrières qu'on veut leur opposer ? Croit-on qu'elles soient faites pour eux ? Elles sont bonnes pour la foule, et bonnes pour l'ignorance populaire. Quant à eux, ils planent au-dessus de ces barrières et ils les aperçoivent de haut dans la sublimité dédaigneuse de leur esprit... Et en raisonnant ainsi, ils sont dupes de la bonne opinion où ils se tiennent eux-mêmes. Car, quelle que puisse être la largeur de l'intelligence compréhensive, il reste toujours, d'un peuple à l'autre, des éléments irréductibles. Un Gœthe reste Allemand et un Stendhal reste Français. Il ne dépend pas de la fantaisie d'un individu de réunir ce que la nature, le temps, l'histoire ont séparé, ni de supprimer des différences qui sont le résultat de l'œuvre collective des peuples et des efforts qu'ils ont faits à travers les siècles pour maintenir leur originalité.

De qui se compose cette coterie des cosmopolites littéraires ?

J'y aperçois d'abord, et je distingue pour son zèle, un petit groupe que l'esprit de justice, mais aussi la galanterie, m'oblige de citer au premier rang, c'est le groupe des femmes. La femme ! J'ai souvent entendu dire que son rôle est tout de douceur et de conciliation et qu'elle a pour mission de faire régner la paix parmi les hommes. Je l'ai entendu dire ; pour ma part, je le crois, j'en suis convaincu ; et précisément parce que j'en suis convaincu, quand par hasard je vois se produire le contraire, je le remarque. Quand une femme est d'un parti, elle en est bien ; elle n'admet ni les atténuations, ni les demi-mesures, ni les concessions, mais elle va tout de suite aux extrêmes. C'est elle qui de sa jolie voix tient les propos les plus désobligeants, elle qui de ses jolis doigts lance les flèches les plus meurtrières. Il est étrange comme elle trouve alors au fond d'elle-même une réserve, un trésor accumulé d'humeur batailleuse et d'âpreté combative. Et voilà bien pourquoi il fallait vous signaler, tout de suite et à l'avant-garde : les amazones du cosmopolitisme. — Puis un certain nombre de jeunes gens. Il n'est pas excessivement rare de rencontrer des jeunes gens dans les endroits où ils sont sûrs de rencontrer des femmes. Puis des hommes que les hasards de l'existence ont ballottés aux quatre coins du monde, de ces hommes qui, en s'éveillant le matin, ont besoin d'abord d'une minute de réflexion, pour savoir au juste sous quelle latitude ils s'éveillent. Enfin quelques hommes de pensée abstraite, que les habitudes mêmes de leur travail ont rendus tributaires de toutes les nations. Cela fait une réunion quelque peu bariolée ; mais bariolage et cosmopolitisme vont assez bien ensemble.

Cette coterie est intolérante, cela va sans dire.

Lorsqu'il s'agit d'un écrivain français et de ceux que nous aimons le mieux, nous souffrons qu'on fasse des réserves, nous en faisons nous-mêmes, nous admettons la critique ; parfois elle ne nous déplaît pas et elle caresse en nous je ne sais quel arrière-fond malicieux. Mais n'allez pas devant un tolstoïsant ou devant un ibsénien effleurer son idole ! Ne vous y risquez pas, je ne vous le conseille pas. Non seulement il n'est pas permis de critiquer, mais encore faut-il faire attention aux termes dans lesquels on exprime son admiration. Admirer ne suffit pas, il faut des formes de l'admiration inédites, inusitées, inouïes. Cette admiration qui ne se connaît plus, qui fait rage, trépidante, spasmodique, ne se résout que dans l'attaque de nerfs. — Encore le cosmopolite, lorsqu'il est isolé, n'est-il pas trop dangereux, mais c'est lorsqu'ils sont assemblés qu'ils deviennent redoutables. Vous vous souvenez d'être entrés dans quelqu'un des édifices affectés au culte, au Théâtre-Libre le soir où on jouait la *Puissance des Ténèbres*, à l'Œuvre, le soir où on jouait quelque drame d'Ibsen. La salle écoute dans un silence religieux. Cependant sur la scène vont et viennent des personnages d'allure déconcertante ; ils échangent des propos dont la suite nous échappe. Tout à coup la salle éclate en applaudissements, en trépignements, en hurlements. Qu'est-ce qu'ils ont ? C'est l'accès. Alors il s'allume dans les yeux une petite flamme inquiétante. Alors il se pousse des cris qui n'ont plus rien d'humain. Vraiment, ces jours-là, dans les sanctuaires du cosmopolitisme il a passé un vent de folie.

Il me reste à vous montrer quelles sont les conséquences de cette manie cosmopolite. Il en est de littéraires, de sociales, de morales.

Pureté de la langue, clarté, ordre des pensées, harmonie de la composition, si telles sont les qualités incontestées de notre esprit, ce qui les entretient chez nous c'est l'étude de nos grands écrivains français, c'est que nous revenons sans cesse à leurs livres, et c'est que nous vivons en communion avec eux. Mais vous voyez aisément quel risque leur fait courir cette absorption de littérature étrangère. L'ordre, la composition, c'est ce dont les littératures du Nord ne se sont jamais avisées. La confusion la plus absolue règne dans les romans de là-bas. Peut-être voit-on à peu près où ils commencent ; on ne voit pas où ils finissent. Nous du moins nous ne le saurons jamais, car on ne nous donne ces livres qu'après y avoir déjà pratiqué des coupes sombres et fait d'impitoyables amputations. Quand nous prenons un de ces romans interminables, nous commençons par pousser un soupir et par dire : « C'est bien long ! Le traducteur a dû en ajouter. » Au contraire, il en a coupé les deux tiers. — Pour ce qui est de l'obscurité, l'aventure des drames d'Ibsen est bien significative.

Vous savez que ce qu'on a surtout admiré dans les drames d'Ibsen, c'est leur symbolisme. Dans nos pièces de théâtre quand le jeune premier épouse l'ingénue, c'est un jeune homme qui épouse une jeune fille. Et voilà tout. Quand le traître poignarde le héros, c'est un coquin qui assassine un honnête homme; cela ne nous étonne pas, et nous ne cherchons pas plus loin. Dans les drames d'Ibsen il n'en est pas de même. Les faits par eux-mêmes ne sont rien : ils valent par les idées qu'ils suggèrent. Ils sont le symbole d'une vérité cachée. Dans le *Canard sauvage* il y a un vieux bonhomme qui court après un canard sauvage qu'on lui élève dans un grenier encombré de caisses défoncées et de meubles de rebut; dans *Solness le Constructeur*, un architecte qui se jette du haut de la maison qu'il vient de construire. Autant de symboles. Les commentateurs d'Ibsen nous les expliquaient. Ils nous les expliquaient chacun d'une manière différente, ce qui ne manquait pas de nous inquiéter un peu. Lorsque parut un article du critique danois Brandes, s'égayant fort de cette bonne volonté avec laquelle nous découvrions à chaque mot du théâtre d'Ibsen un sens caché, et sous chacune de ses virgules ou sous chacun de ses points de suspension un mystère. Lui qui doit s'y connaître, il déclarait que les drames d'Ibsen sont tout uniment des drames réalistes où il n'y a pas plus de symboles que dans le *Gendre de Monsieur Poirier*. Quoi! pas de symboles dans Ibsen? Quoi! le vieil Ekdal dans le *Canard sauvage* ce n'est qu'un vieux maniaque qui chasse le canard sauvage dans un grenier parmi les malles et les caisses défoncées! Quoi! *Solness le Constructeur*, ce n'est qu'un homme qui se jette du haut d'une maison dans la rue, ainsi que cela se voit dans les faits divers! — Alors! on s'était moqué de nous? — J'en ai peur.

D'ailleurs, et d'une façon générale, entre le cosmopolitisme et la littérature, il y a une sorte d'antinomie. Du jour où une littérature devient cosmopolite, elle cesse d'être une littérature. En effet, ce qui d'un peuple à l'autre est le même, c'est la science. Le carré de l'hypoténuse vaut pour tous les pays et les propriétés de l'hydrogène restent les mêmes, quelle que soit la langue dans laquelle on les exprime. Qui dit science dit universalité. Au contraire, la littérature exprime ce qui diffère d'un peuple à l'autre, elle est constituée par ces différences, elle exprime le génie caché, intime de chaque peuple, de chaque race. On s'est demandé souvent s'il existe réellement un esprit français. Admettons pour un instant qu'il n'existe pas en dehors de la littérature; en tout cas il existe dans la littérature française et par elle, par l'effort qu'ont fait nos écrivains pour le créer en y mettant ce qu'il y avait en eux-mêmes de meilleur. C'est contre ce patrimoine de notre génie, de notre imagination, de notre sensibilité qu'est dirigé l'effort du cosmopolitisme.

Après les conséquences littéraires, et singulièrement plus graves, les conséquences sociales.

Je constate, seulement en passant et sans y insister, que tous les livres qui nous arrivent de l'étranger sont pleins d'une belle ardeur révolutionnaire et traversés d'un souffle de destruction. Le dernier livre du comte Tolstoï, *Résurrection*, où il y a tant de beautés dans tant de fatras, est un des plus violents réquisitoires qu'on ait jamais dressés contre la société, établissant nettement qu'on ne trouve d'honnêtes gens que dans les bagnes et qu'un homme, du moment qu'il porte une toque de magistrat ou des galons d'officier, doit être, de toute nécessité, un coquin. Et c'est bien d'ailleurs ce qui plaît surtout de ce livre à quelques-uns de ses admirateurs forcenés. Dans Ibsen, les Brand, les Rosmer, les Solness, les Nora sont impatients de s'affranchir de toute contrainte sociale. Eh quoi! le roman anglais lui-même ne s'est-il pas avisé de devenir subversif? Afin de se dédommager d'un siècle de pudeur et de vertu, il se lance en plein dans les aventures. Nous avions donné à l'Angleterre le roman naturaliste : elle nous rend le roman sexualiste. Vous comprenez que je ne m'appesantisse pas sur sa définition. Les romancières anglaises, — car ce sont des romancières, — en veulent surtout au mariage qu'elles considèrent comme une dégradation, et à la famille dont elles abhorrent la tyrannie. La philosophie de Nietzsche est faite de la haine de la vieille morale et de l'affirmation qu'il y a pour tout homme un droit à jouir pleinement de la vie. Celui-là a trouvé un nouveau conseil à donner aux hommes. Il ne leur prêche plus la pitié. Il leur dit : « Soyez durs ! » Ce qui explique qu'il ait des chances d'être entendu. Être homme, ce n'est à ses yeux qu'un état transitoire, inférieur. A vrai dire, on n'avait pas imaginé jusque-là qu'il pût y avoir une notion plus belle que la notion d'humanité.

Au surplus, je n'insiste pas. J'admets qu'il n'y ait là qu'une coïncidence, d'ailleurs fâcheuse. Mais je me demande quel peut être, en tous cas, l'état d'un esprit travaillé par la diversité de ces lectures étrangères. Notez en effet que les lecteurs de livres étrangers sont toujours les mêmes. Ce sont les mêmes qui lisent Amiel et Ibsen, Tolstoï et Nietzsche. Ce sont les mêmes qui vont au-devant de chaque culte nouveau qu'on leur révèle. Ce sont les mêmes qui accueillent la doctrine du maître nouveau, sans pourtant renoncer à celle du maître de la veille. Or aucune de ces doctrines ne s'accorde avec notre tradition française, mais en outre, et c'est ce qu'il faut surtout remarquer, ces doctrines ne s'accordent pas entre elles. Elles répugnent les unes aux autres. Ce qu'enseignait un Frédéric Amiel, c'est le dilet-

tantisme, c'est-à-dire les complications de l'esprit parvenu à son dernier degré de raffinement; au contraire, l'évangile slave enseigne le retour à la simplicité et nous propose en modèle l'innocence des humbles. George Eliott est puritaine, un autre est catholique mystique, un autre est libre penseur. Mais pour nous en tenir à Tolstoï et à Ibsen, le premier représente une sorte de socialisme, le second est individualiste. Dilettantisme, catholicisme mystique, protestantisme puritain, socialisme, individualisme, songez un peu quelles batailles toutes ces doctrines adverses doivent se livrer dans le cerveau qui les a pareillement accueillies! Quel vacarme! Quel désordre! Quelle anarchie! C'est bien le mot qu'il faut dire et tel est le résultat auquel aboutit le cosmopolitisme : il est un sûr agent d'anarchie.

J'ajoute un dernier trait à ces dangers du cosmopolitisme : c'est son danger moral, c'est la diminution de valeur morale.

Laissez-moi vous citer une belle page que j'emprunte aux *Essais de Psychologie* de M. Paul Bourget :

« C'est une question de savoir si cet esprit cosmopolite, dont le progrès va s'accélérant sous la pression de tant de causes, est aussi profitable qu'il est dangereux. Le moraliste qui considère la société comme une usine à produire des hommes, est obligé de reconnaître que les nations perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à se mêler les unes aux autres et que les races surtout perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à quitter le coin de terre où elles ont grandi. Ce que nous pouvons appeler proprement une famille, au vieux et beau sens du mot, a toujours été constitué, au moins dans notre Occident, par une longue vie héréditaire. Pour que la plante humaine croisse solide, et capable de porter des rejetons plus solides encore, il est nécessaire qu'elle absorbe en elle, par un travail puissant, quotidien et obscur, toute la sève physique et morale d'un endroit unique. Il faut qu'un climat passe dans notre sang, avec sa poésie ou douce ou sauvage, avec les vertus qu'engendre et qu'entretient un effort continu contre une même somme de mêmes difficultés. »

Et voilà bien exprimée cette influence morale de la tradition qui nous rattache à la longue suite des générations qui nous ont précédés sur un même sol et nous fait, vis-à-vis d'elles, redevables et responsables. Mais ajoutez que l'idée de cosmopolitisme est vide de tout un ensemble de notions morales. L'idée de patrie est une limitation de l'idée d'humanité, mais elle la limite par les devoirs précis qu'elle nous impose. Ces devoirs le cosmopolite s'en affranchit; les pays où il passe il les a choisis parce qu'il y trouve son intérêt ou son plaisir, parce qu'il y fait ses affaires ou qu'il y divertit son ennui. Il en changera demain au gré de son caprice. Son idéal est un idéal d'égoïsme et de jouissance. Et c'est ce qui fait l'immoralité du cosmopolitisme.

La conclusion s'impose.

C'est qu'en dépit de cette pénétration des peuples, dont, à vrai dire, il est beaucoup question, les différences entre les diverses littératures européennes restent aussi profondes, aussi accentuées qu'elles l'ont jamais été. L'heure où toutes les littératures nationales seraient remplacées par une littérature universelle, ne sonnera pas plus que celle de l'entente universelle des hommes et de la fraternité des peuples. Chaque peuple continuera d'avoir besoin, pour vivre, de se différencier d'avec ses voisins. Ce sera pour chacun une nécessité d'être soi-même. Être soi-même, voilà le grand point. Et nous pouvons donc avoir pour les littératures étrangères intérêt et curiosité; mais nous devons faire en sorte de ne pas nous laisser absorber par elles. Le moyen, c'est de fortifier la tradition littéraire et c'est d'entretenir tout ce qui sert à la protéger. Le jour où on aurait, comme c'est le rêve de plusieurs, remplacé dans l'éducation des jeunes gens l'étude des langues anciennes par l'étude des langues vivantes et remplacé comme moyen d'éducation l'humanisme par le cosmopolitisme, ce jour-là, sachons bien ce que nous aurions fait : nous aurions de nos propres mains tué l'esprit français. Surveillons d'un soin jaloux notre littérature qui va à la dérive, notre langue française que des écrivains, même fameux, gâtent, abîment, détériorent, ouvriers maladroits qui du même coup se trouvent être de mauvais Français. Et enfin, si nous ne trouvons pas parmi les auteurs d'aujourd'hui de quoi contre-balancer l'influence des écrivains étrangers, au lieu de nous abandonner à ces maîtres étrangers que nous comprenons mal, que nous admirons à faux, que nous ne pouvons pas aimer complètement, revenons à ces dédaignés et à ces oubliés, nos maîtres classiques, bravons le ridicule, allons les reprendre sur le rayon de notre bibliothèque où s'accumule la poussière, ouvrons-les! Et tandis que, à travers leurs phrases, si claires, si mesurées, si harmonieuses, nous verrons s'évoquer les souvenirs de notre histoire et les paysages de nos contrées, nous sentirons se réveiller au fond de nos cœurs ce quelque chose de si vigoureux et de si tendre, qui est ce qu'il y a en nous de meilleur.

RENÉ DOUMIC.

LE FÉMINISME EN EUROPE [1]

A dessein, j'ai opposé au féminisme français le féminisme allemand ; outre qu'elle souligne dès maintenant de caractéristiques différences, cette opposition résume entre ses deux termes tout ce que je saurais dire de l'organisation du parti dans les divers pays de l'Europe. Nulle part, en effet, ce parti n'est moins discipliné qu'en France, nulle part, il ne l'est plus qu'en Allemagne. Certes, les Anglaises sont admirables de cohésion, pas plus admirables cependant que les Allemandes et leur mérite est moindre : aucun ombrageux pouvoir ne gêne leur entente. Tel n'est pas le cas de l'autre côté du Rhin ; le gouvernement y surveille de très près l'agitation féministe, ces dames ne délibèrent jamais que sous l'œil bien ouvert de la police, et Guillaume II eut un mot fort significatif dans son laconisme : « Les femmes? dit-il... Trois K : *Kirche* (église), *Kinder* (enfants), *Kuche* (cuisine) ». « Et aux trois K qu'il assigne à notre activité cérébrale, le maître en ajoute évidemment tout bas un quatrième : *Kaiser* », commentait la spirituelle féministe qui me contait la chose.

Au demeurant, c'est partout à peu près le même mode d'action et la même ardeur toujours. L'Angleterre, elle, détient, assure-t-on, le record numérique : les apôtres de l'affranchissement des femmes y seraient près de cent mille groupés en ces deux grandes associations : l'*Union libérale des femmes* et la *Primerose-League*. Les revendications féministes sont, en Angleterre, très modérées dans la forme et très osées quant au fond. Le fait s'explique : l'aristocratie et la *gentry* fournissent au mouvement la plupart de ses chefs, ces dames sont évidemment malhabiles aux fantaisies de langage où triomphent parfois nos « agitatrices » et, d'autre part, le crédit dont elles disposent leur permet dès à présent de hautes visées. Après la comtesse Aberdeen, après lady Gladstone, il faut nommer lady Sommerset ; la présidente de l'*Association des femmes anglaises pour la tempérance* ne se contente pas de sages prédications contre l'alcoolisme, elle se dépense en vastes charités et, servie par un réel talent de parole, elle poursuit la reconnaissance de l'absolue égalité des sexes. Et puis, voici Mme Fawcett, qui s'en prend surtout à la part exclusive que l'homme s'attribue dans le gouvernement de « la chose publique » ; voici Olive Schreiner, l'auteur de *Dream Life* ; voici la socialiste Humphry Ward... Mais tant de noms seraient à citer !

C'est encore une femme ayant par sa naissance d'étroites attaches dans le monde politique de son pays qui prit en Suède l'initiative du mouvement : Mme Hierta-Retzius fonda à Stockholm la première école *mixte* et la première Société féministe. Par tout le Nord, du reste, la doctrine est aujourd'hui répandue. Nathalie Zahle, Aletta Jacobs, Dikka Anker Moller, Louise Hœgton et d'autres, nombreuses, la propagèrent. La Norvège, la Suède, la Hollande, le Danemark donnent un contingent de plus de 60 associations, et le parti dispose de trois importants organes : la *Revue mensuelle de l'Union des femmes* et le *Kwindelcladet* à Copenhague et le *Nyloende*, à Christiania.

En ces heureuses régions, la liberté est grande pour les féministes ; elle est sans doute pour beaucoup dans la prospérité de leur œuvre. En Russie, le Féminisme est obligé de compter avec les excessives susceptibilités du pouvoir. Le droit d'association n'y existe pas ; chacune de leur côté du moins, les émancipatrices sèment la bonne parole, infatigablement ; pour arriver en masse serrée jusqu'aux humbles, elles surent, d'ailleurs, trouver la voie : la philanthropie rapproche les mâles volontés que séduisent les dangereux apostolats. Parmi les personnalités les plus connues, je dois rappeler au moins la courageuse signataire de cette *Lettre ouverte au Tsar Alexandre III* dont toute la presse européenne s'entretint jadis : Mme Zebrikova. Le Féminisme est moins gêné en Pologne : ces dames y ont la liberté de s'associer, et elles en usent amplement ; ici, deux noms surtout sont à retenir : celui de la grande militante Pauline Koutschalska-Reinschmidt et celui d'Éliza Orzeskowa, l'écrivain, célèbre par toute l'Europe septentrionale, auquel son amour pour la patrie mutilée inspira des accents d'une si superbe fierté. Plus hospitalière encore aux féministes, la Finlande ! De Helsingfors, elles font un centre d'où rayonne une très active propagande ; Mmes Wetterhoff et Westermarck sont des célébrités dans le Nord.

Sur les bords du Danube, quelques vagues seigneurs, snobisme ou conviction, s'intéressent à la cause de l'émancipation féminine. L'*Association des femmes autrichiennes* groupe des éléments un peu hétérogènes : de hautes dames et des socialistes notoires y fraternisent gentiment ; la présidente de cette Société, Mlle Fickert, est une femme d'infiniment de mérite dans beaucoup de modestie ; j'ai l'honneur de connaître Mlle Fickert, je sais que je lui serais positivement désagréable en disant plus longuement sa hauteur de vues et sa bien rare délicatesse de cœur. Les mêmes scrupules ne me gêneront pas pour parler de la baronne Bertha de Suttner dont j'ai eu l'occasion déjà, lors de la Conférence de

(1) Voir la *Revue* du ...

la Haye, d'esquisser l'amusante figure : « De taille moyenne, les traits profondément marqués, le geste large... Invariablement enfouie sous de longs voiles ou bien dans un manteau de pourpre, elle va, dans l'envol des étoffes, d'un pas caractéristique, — toujours partie, croirait-on, vers quelque lointaine et difficile conquête. »

Le féminisme suisse est une réduction du féminisme allemand : sur une moins vaste échelle, c'est la même forte organisation, le même esprit pratique, la même entente... quant aux principes du moins, car, à côté de ses féministes modérées, la Suisse aussi a ses émancipatrices aux généreuses impatiences. Celles-ci bataillent pour obtenir à leurs sœurs des droits politiques égaux à ceux du « citoyen » ; les premières réclament d'abord les réformes qui affranchiraient l'épouse de la tutelle maritale et également certaines autres réformes en matière de pédagogie, — ainsi, l'extension à toutes les écoles de la République du régime de la coéducation des sexes. Genève, Berne, Aarau, Zurich réalisent une importante propagande. L'Université de Zurich est depuis longtemps particulièrement accueillante aux jeunes filles, elles s'y inscrivent en nombre, — venues des quatre points cardinaux ; si jamais vous prenez parmi les Zurichois vos quartiers d'été, perdez une matinée sous les nobles verdures qui parent les abords de l'Université, suivez les allées et venues de ce petit monde, — si simplement uni, — d'escholiers et d'escholières aux mines réfléchies, bien reposées, aux yeux pleins de beaux songes : loin de l'écœurant Boul'Mich', de ses visions de perpétuelle épilepsie, vous aurez, devant l'amusante confusion des types et des dialectes, mille petites joies fort délicates. Les « radicales » du féminisme suisse ont leur camp à Zurich et Mme Boos-Jœhger y règne. Mlle Camille Vidart préside avec beaucoup de distinction l'*Union des femmes* de Genève. A Berne, Mlle von Mulinen fait autorité ; avec la femme médecin, nous connaissions la femme juriste, la femme astronome, la mathématicienne, et l'Amérique nous dota de cette merveille : la femme ingénieur; la « théologienne » nous manquait : Mlle von Mulinen, dont le front tout illuminé de haute spiritualité rappelle étrangement les plus belles figures de l'ascétisme, approfondit les Pères. A part, il convient de ranger Mme Piezinska ; docteur en médecine, écrivain de tout premier ordre, très femme, quand même, par la grâce et l'élégance, Mme Émilie Piezinska est, sans contredit, un des trois ou quatre plus nobles esprits que le féminisme européen propose à notre admiration ; je signale les 250 pages d'un trop rare courage et d'une singulière élévation d'idées que, sous le titre *l'École de la Pureté*, elle dédia aux mères, — ah ! le clairvoyant, le juste, le profond livre ! Secondées par M. Louis Bridel, professeur à l'Université de Genève, Mmes Piezinska et Vidart fondèrent la *Revue de morale sociale*.

En Belgique, — le pays néanmoins où triomphe « la pharmacienne », — l'œuvre féministe n'est point si prospère, encore que très intelligemment dirigée. La *Ligue belge pour le droit des femmes* en centralise les principales ressources et Mme Galti de Gamond, sœur de M. Hector Denis, recteur de l'Université de Bruxelles, publie sous ce titre : *Cahiers féministes*, de solides articles de propagande. Mmes Denis, Marie Popelin, Lafontaine, van Diest et de Gamond sont les notoriétés du parti en Belgique.

Les Italiennes, elles, ressemblent à leurs sœurs latines : elles épuisent un peu de leurs forces en de vains tiraillements. Les noms remarquables ne manquent pas au féminisme italien : c'est Mme Melegari, c'est Mme de Stefani, c'est la grande romancière Matilde Serao, c'est Mme Amadori, la directrice de la *Vita Moderna*, etc. Les activités dévouées à la cause de l'émancipation féminine sont du reste nombreuses par delà les Alpes, mais elles se groupent en petites chapelles parfois rivales. Cependant, il est un sentiment dans lequel ces dames me semblent assez souvent confondre leurs généreuses ardeurs : j'entends cette sorte d'obscure animosité contre « l'homme », qui fait tous les frais dans « le duel des sexes » ; à l'expression de ce sentiment, quelques Italiennes donnèrent, à force de réjouissante violence, un relief point dépourvu d'agrément.

* * *

D'ailleurs, si c'est partout le même entrain, ce n'est pas toujours le même esprit. Il suffirait d'analyser avec une patiente attention les caractéristiques différences qui se présentent ici pour écrire une copieuse étude de psychologie comparée ; avec une certaine audace dans la pensée et quelque goût pour le paradoxe, on en ferait un livre de haute saveur, curieux et profond, tout d'une notation ténue, aiguë et cruelle. Je dirai, sans prétention, l'essentiel. Toutefois, il convient auparavant de rappeler brièvement les principales conquêtes du Féminisme en Europe.

Il n'a rien pu jusqu'ici contre la rigoureuse dépendance à laquelle la législation française condamne, au point de vue des droits civils, la femme mariée. La loi du 6 février 1893, il est vrai, affranchit de la tutelle maritale la femme séparée de corps et de biens ; mais cette loi s'imposait peut-être aux yeux des plus réfractaires et pour en assurer le vote pas ne fut besoin, je crois, de recourir aux considérations chères à la doctrine féministe. En réclamant pour la femme la propriété du produit de son travail et la liberté de gérer elle-même sa fortune, ces

dames émettent un argument fort troublant : « Les ménages sont nombreux, disent-elles, que les prodigalités ou les dissipations du mari acculent à la ruine... » Dans les pays protestants, le divorce, du moins, s'obtient si aisément ! Mieux encore : certaines législations semblent avoir prévu le cas des consciences qui répugnent à cette extrémité d'une définitive rupture ; en Danemark, l'épouse garde la libre disposition de ses bénéfices personnels ; en Russie, elle achète et vend à son gré ; d'après la loi anglaise, elle peut, sans l'autorisation du mari, non seulement acquérir, aliéner, hypothéquer, mais encore paraître en justice et réaliser telles opérations commerciales qu'il lui plaît. En attendant mieux, le féminisme français a remporté la récente victoire que vous savez : il demandait depuis douze ans l'abrogation de la loi interdisant à la femme d'être témoin ; il faisait valoir qu'en Angleterre, qu'en Italie, qu'en Espagne même la législation était moins injuste ; Mme Schmahl avait eu ce joli mot : « Pour exclure la Française de certaines fonctions, nous voyons la loi la *catégoriser* parmi les gens qui constituent les bas-fonds de la société et de l'humanité. »

Pour ce qui est des droits politiques, nos émancipatrices reprirent énergiquement en 1848 les réclamations de leurs aînées ; le doux idéalisme de l'époque autorisait toutes les espérances ; une loi nouvelle n'était même pas nécessaire, disait-on, pour donner aux femmes l'investiture civique : il suffisait d'interpréter avec bonne volonté les textes existants, qui, en effet, n'excluent pas nommément les femmes de l'exercice des droits politiques ; de cette bonne volonté, le Gouvernement Provisoire fut incapable, aussi bien que les barbes bienveillantes de la Seconde République. Sous le Second Empire, ces dames sont toutes à la crinoline. En 1880, Mme Hubertine Auclert, Mmes Aubé et Poutonié-Pierre demandèrent leur inscription sur la liste électorale ; cinq ans plus tard, ce fut Mlle Barberousse, dont la Cour de cassation rejeta le pourvoi par un arrêt daté du 5 juin 1885 ; en 1893, Mme Vincent tenta l'aventure... Tant de persévérance méritait une récompense : nos « honorables » ont donné un gage d'intérêt à la cause des femmes en leur accordant l'électorat pour les juges aux Tribunaux de commerce (loi du 20 janvier 1898). C'est un petit canton de la Suisse, celui de Schwitz, qui donne ici l'exemple à l'Europe : les femmes y sont « électrices » et éligibles. En Suède, où le Parlement est nommé par le suffrage à trois degrés et où le droit de vote est attaché à la propriété, la Constitution reconnaît aux femmes propriétaires l'électorat au troisième degré. En Angleterre, les revendications du Féminisme sur le terrain politique sont à la veille d'aboutir ; Gladstone était partisan du droit de vote pour les femmes et tout le parti whig est aujourd'hui gagné à l'idée.

Dans la voie, surtout, des réformes tendant à l'amélioration de leur situation matérielle, les femmes ont obtenu des résultats fort encourageants. Écrite, cette phrase, à première vue, me semble à moi-même une ironie. Songez en effet que les femmes astreintes à un métier manuel sont en France 5 millions, 5 millions encore en Italie et 6 millions en Allemagne ; songez, d'autre part, que sous le régime de la communauté — et c'est fatalement le régime courant dans les milieux ouvriers — la loi donne au mari le droit strict de dépouiller l'épouse des bénéfices qu'elle doit à son labeur, imaginez l'ivrognerie et la débauche se ruant sur les ménages pauvres — et contemplez l'immensité des misères. Cependant, je ne raille point quand je parle d'amélioration. En entourant d'une opportune surveillance le travail des jeunes filles à l'usine et à l'atelier, la loi du 2 novembre 1892 — encore que critiquable à plus d'un point de vue — marque peut-être bien un premier pas vers plus d'équité ; et puis, toutes les monarchies de l'Europe ne sont pas aussi indifférentes au sort des humbles que la « démocratie » française ; sans parler de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Italie, la rude Allemagne a maints règlements pour protéger la faible enfant et l'auguste mère que la vie, partout aussi lâchement méchante, condamne à suer leur pain et parfois celui des leurs ; enfin, en appréciant « encourageants » les résultats acquis dans l'ordre économique, je pense surtout à la place qu'on a faite aux femmes dans les carrières libérales et dans certaines administrations. Pour leur en permettre l'accès, chez nous l'État organisa l'enseignement secondaire des jeunes filles, mais des lycées de jeunes filles existent aussi partout à l'étranger ; les petites Allemandes sont les moins favorisées, mais l'Allemagne lentement vient à résipiscence ; tous les pays de l'Europe ont ouvert aux femmes leurs universités, à l'exception de l'Autriche et de l'Allemagne ; — au reste, les Allemandes et les Autrichiennes auxquelles le cœur en dit étudient à Zurich, à Genève ou à Paris et, rentrées chez elles, elles sont professeurs ou médecins. Du Cap Nord à la Méditerranée, de l'Atlantique à l'Oural, il n'est pas de territoire où les filles d'Ève n'aient le droit de tuer leur prochain selon les règles de l'art ; les femmes médecins sont en France 73 à l'heure actuelle, dont 41 à Paris. En Roumanie, en Norvège, en Suède, en Suisse dans les cantons d'Appenzell et de Zurich, les femmes plaident. Le haut professorat leur sera un jour couramment accessible ; la Suède et la Suisse ont ouvert la voie, l'Université de Zurich compte parmi ses « privat-docenten » Mlle Kempin et celle de Berne, Mlle Tumarkin. Mlle Eschelson est professeur de droit à l'Université d'Upsal. Je constate encore que la

« pharmacienne » n'est plus une rareté. Enfin, dans l'*Almanach féministe* de 1898-99 publié par Mme Marya-Chéliga, je cueille quelques chiffres éloquents : les institutrices sont en France 68 478, les maîtresses de musique et de chant sont 4 888, nous avons 3 818 femmes peintres et sculpteurs et 391 femmes de lettres. Quant à l'admission du beau sexe dans certaines administrations, « la demoiselle du téléphone », quoi qu'il en semble, n'est pas un article exclusivement parisien et nous n'avons pas même le monopole de l'aimable et généralement si expéditive employée des postes...

* * *

Et puis, il est trop clair que la nature et l'importance des résultats acquis déterminent sous chaque latitude l'importance et la nature spéciale des réclamations féministes. Ainsi, tandis que les Anglaises donnent de toutes leurs forces sur le terrain des revendications politiques, le féminisme allemand, contraint pour l'instant à de moindres ambitions, demande avant tout l'organisation de l'enseignement secondaire des jeunes filles ou mieux encore de la coéducation des sexes.

Jusque dans l'agitation féministe, d'ailleurs, on retrouve l'esprit des races ; mais ici le moindre commentaire nous entraînerait trop loin : je constaterai quelques grands faits, un peu de réflexion en dégagera la philosophie.

Aux filles du Nord, la doctrine féministe livre un océan de pensées et d'aspirations où ce leur est une âpre volupté d'exalter, parmi les tempêtes et les dangers, les luttes et les triomphes, leurs âmes de grandes mystiques et d'indomptables révoltées. Rappelez-vous les sauvages héroïnes des mythologies scandinaves ; après des siècles d'intense concentration dans les profondeurs d'une conscience qui se cherche, elles renaquirent, fatales, en ces cerveaux géants : Ibsen, Bjornson. Tandis que le « moi » s'éveillait, superbe et déchaîné, chez la Suédoise et la Norvégienne, le rêve d'altruisme le plus fou dont l'imbécillité humaine ait peut-être jamais ri jetait les Slaves sur toutes les voies du martyre : ici, rappelez-vous, parmi tant d'autres, Sophie Bardine, Olga Nathanson, Vitanevia, Nathalie Armfield, Catharina Sarandovitch, Marie Kovalewska, Jessa Helfmann, les seize jeunes filles de quinze à vingt-deux ans du procès des Cinquante — et à chaque heure nous coudoyons leurs sœurs sur les hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève. Dans toutes les capitales savantes, je les ai vues les mêmes : cœurs irréductibles, elles vont, les yeux pleins d'étoiles, vers d'éblouissants et lointains mirages ;... à l'appel de la voix qui crie dans le désert, elles se levèrent un jour en masse, elles vont et rien ne les rebute, — ni les privations dont pâtit la chair, ni l'aridité des chemins, ni le morne exil parmi les villes ironiques et féroces ; fréquemment elles associent leurs pauvres bourses, des pâtes singulières arrosées de thés insipides souvent les nourrissent, — et j'en vis qui, inscrites à une université suisse, s'étaient un moment engagées comme aides-maçons pour pouvoir acquérir les livres indispensables ; elles ne conçurent point seulement, elles *vivent* la charité, toute la charité, et, pour l'amplifier, elles spiritualisent l'amour étrangement, réalisant en elles-mêmes les modes d'aimer les plus imprévus ; elles consolent de la lâcheté et de la définitive laideur de ce temps, car elles aspirent à mourir pour l'humanité et elles sont « celles qui savent vouloir ». Ah ! qui nous dira jamais la synthèse de cette âme toute douceur et toute violence, ardente et douloureuse à l'infini, mystique et sceptique ? — sceptique, car ces femmes sondèrent le néant des dogmes révélés et si la pure morale évangélique anime leur geste, leur raison n'est point dupe des promesses qui embellissent l'au-delà. Elles veulent avec une farouche énergie, mais elles veulent dans l'ordre des réalités ; c'est dans le champ des sciences et des philosophies positives que bravement elles cherchent les remèdes à la souffrance humaine — et de préférence parmi les pantelantes horreurs des amphithéâtres ; les métaphysiques, à leurs yeux, trop longtemps leurrèrent nos espoirs.

Tel est, du reste, en général l'esprit du féminisme européen au point de vue religieux ; les seules Anglaises font exception. Je connais quelques cas de piétisme dans les rangs du féminisme allemand, ils sont rares. Les Allemandes, comme les Slaves, apportent ici un cœur tout préoccupé de la terre et de ses misères. Que si, au surplus, elle est moins haute, leur conception de la vie intérieure paraît à certains plus séduisante, étant en un sens plus humaine et accordant davantage au sentiment. Quant au Féminisme dans les pays latins, son indifférence en matière religieuse se teinte souvent de quelque hostilité ; il versa parfois dans l'anticléricalisme et les Italiennes, surtout, y mirent de la passion. Cependant, les Anglaises manifestent d'autres tendances : l'Église catholique avait mis en la femme toute sa force et la femme allait échapper à l'Église ; le *Women's party* est puissant en Amérique ; Mgr Ireland, le plus prestigieux apôtre de « l'américanisation du Catholicisme », — ne souriez pas, le nouvel avatar lentement se dessine, — comprit le danger ; au lieu d'anathématiser, il bénit : c'était autrement habile ; les femmes, auxquelles il en coûte toujours de renoncer au confesseur, s'inclinèrent avec joie ; or, le féminisme anglais prend le mot d'ordre par delà l'Atlantique, et puis les conversions au Catholicisme ne se comptent plus dans l'aristocratie anglaise et j'ai noté que cette aristocra-

tie précisément donne à l'agitation féministe d'outre-Manche la plupart de ses chefs... Ainsi naquit ce féminisme très orthodoxe auquel Léon XIII ne saurait, sans ingratitude, tarder d'envoyer sa pontificale et non moins politique bénédiction, — et nous vîmes, au récent congrès international de Londres si pompeusement fêté chez la duchesse de Sutherland, Mgr Ireland lui-même développer, avec toutes les séductions de sa parole, toutes ses ressources de grand charmeur pour encourager ces dames dans l'œuvre entreprise.

Aussi bien, la discipline catholique n'est pour contrarier le Féminisme ni dans ses ambitions politiques ni même dans ses aspirations en économie sociale. En admettant encore que celles-ci se confondent parfois avec les aspirations socialistes, le sort du Prolétariat n'eut-il pas l'heur d'intéresser le pape actuel et n'avons-nous pas déjà le « socialisme chrétien », autre gain du siècle sur certaines réactions que Rome jugea par trop démodées? Pour ce qui est des réclamations politiques du Féminisme, l'Église est dans ses sphères dirigeantes bien trop avisée pour ne les point approuver avec empressement. Imaginez la recrudescence de force que l'aboutissement de ces réclamations vaudrait, en fin de compte, au cléricalisme, le parti qu'il tirerait du bulletin de vote aux mains féminines... Cette observation n'est d'ailleurs en rien infirmée par mes précédentes constatations sur l'orientation générale de la pensée féministe en matière religieuse ; en effet, les femmes conscientes des devoirs que leur imposerait leur complet affranchissement et susceptibles de fermeté dans cette conscience demeurent une minorité dans leur sexe, et pour la société civile le danger reste le même que signalait il y a quelque dix ans ce mot de M. Fouillée : « Malgré nos idées égalitaires, nous n'en sommes pas encore venus à vouloir que les femmes aient le droit de voter et participent ainsi au pouvoir politique. Nous comprenons que leur liberté de conscience et de jugement n'est pas entière, qu'elles sont toujours plus ou moins sous la tutelle de leur mari ou celle de *leur confesseur*, que, n'ayant pas vraiment la propriété de soi, elles ne peuvent avoir autorité sur autrui. »

L'ingérence d'un parti quelconque dans les affaires du Féminisme paraît à l'heure actuelle d'autant plus à redouter que celui-ci traverse précisément cette douloureuse, énervante et dangereuse période des intimes hésitations ; quant à présent, sa philosophie demeure souvent imprécise. Toutefois, à défaut des articles d'un programme bien défini, ses tendances générales rangent le Féminisme parmi les doctrines de générosité et qui ont cette noble prétention de collaborer *consciemment* à l'œuvre des hautes évolutions de l'humanité. Ses tendances générales, dis-je. Très bravement, les féministes, elles aussi, se passionnèrent dans un récent et retentissant débat ; or, en France pas plus qu'ailleurs, leurs sympathies n'allèrent du côté où le culte des chamarrures eût pu les entraîner — et si je signale le fait, c'est qu'il est fort significatif, « l'affaire » dont s'agit ici intéressant bien, n'est-ce pas? les principes fondamentaux de notre philosophie. Considérez encore la part que le Féminisme prend, des quelques grands soucis dont s'honore notre temps. En cette ingrate mission que poursuit la croisade *contre l'alcoolisme*, certaines femmes sont tout uniment admirables et une enquête un peu poussée sur la matière établirait peut-être que les féministes proposèrent les moyens les plus ingénieux et jusqu'ici les moins inefficaces pour enrayer le mal et sauver les générations que guette l'ignoble fléau. Le Féminisme mène une campagne active contre cette honte sans nom : la réglementation de la prostitution ; l'apostolat contre la *traite des blanches* veut une rare autorité et un courage peu banal ; entre vingt autres, Mme Bieber-Bœhme, à Berlin, Mme Piezinska, en Suisse, Mme Wetterhoff, dans le Nord, s'y dévouent, — et quelque succès déjà récompensa leur mérite, car elles tiennent en éveil la prudence de bien des pères et elles forcèrent quelquefois l'attention des polices. Le Féminisme fait *la guerre à la guerre ;* tous les grands noms du parti se retrouvent à la tête de l'armée des pacifiques : Mmes Aberdeen Gladstone, Peckhover, Lina Morgenstern, Stritt, de Dennewitz, de Suttner, Camille Flammarion, Marya-Chéliga, Paolina Schiff, Fanny Petterson, etc., etc., et le féminisme allemand adhéra en bloc à la *Ligue des femmes pour le désarmement international* que préside la princesse Wiszniewska ; au demeurant, la femme consciente comprend trop quel obstacle est à son avenir le règne de la Force ; dans son cœur, de plus nobles pensers détrônèrent l'atavique admiration pour la culotte rouge — et il est très probable qu'ayant conquis dans la vie politique la place qu'elle ambitionne, elle tendra sa tenace volonté d'abord vers la réconciliation des peuples.

Enfin, les aspirations du Féminisme se confondent en plus d'un point avec celles du socialisme. Je dis bien : « les aspirations » — et rien de plus, toute action commune me semblant impossible pour longtemps encore. Cependant, tandis que les féministes mettent en général un grand empressement, et parfois un peu comique, à distinguer la cause de l'émancipation féminine de la cause socialiste, quelques-unes d'entre elles, et non des moindres, — telles, mises à part les virulentes Louise Michel, Paule Mink et Léonie Rouzade, MMmes Séverine, Sorgue, Humphry Ward, Georges Renard, Minna Kautsky, de Gamond, — confessent sans équivoque la foi socialiste. Celles-ci sont à coup sûr dans la

tradition et peut-être dans la logique : dans la tradition, car à la base des deux doctrines, c'est le même esprit, et les origines du Féminisme le prouvent surabondamment; dans la logique : en effet, quand il flétrit l'exploitation de la faiblesse et de la misère féminines, quand il demande pour l'ouvrière une élévation de salaire, quand il maudit la guerre, quand il parle de culture intégrale, — et par le fait même que, d'une façon générale, il s'attaque à des privilèges — le Féminisme, que ses adeptes le veuillent ou non, sert la cause du Prolétariat. Je sais même des émancipatrices qui ne voient en tout ceci qu'une question d'ordre purement économique.

A vrai dire, elle est plus haute, bien plus haute, la question qu'agite le Féminisme... Il s'agit ici d'un problème d'une portée autrement vaste et qui intéresse dans leur ensemble les destinées de la civilisation... La psychologie de « la femme évoluée » reste à établir, cette analyse aurait tout le passionnant intérêt d'un drame de conscience... Une doctrine s'est rencontrée, qui sanctifie l'acte de Jeanne de Chantal foulant aux pieds le corps de son fils pour s'aller cloîtrer à jamais; elle « surnaturalise » les tendresses de *notre* terre; pesez l'ironie féroce qui ricane et toute la surhumaine tristesse qui sanglote dans ce mot; elle commande d'aspirer à la mort, nous prescrivant de nous pincer les narines devant les fragiles roses dont se fleurissent les chemins d'ici-bas, — car de l'amour, de ses pauvres joies, elle a fait une honte, comme du travail, un châtiment atroce; elle amollit et parfois désarme les volontés devant le noble et nécessaire combat de chaque jour; elle séduit toutes les faiblesses prétendant les comprendre et les absoudre toutes, — et aux décevantes visions où elle distrait nos énergies, depuis deux mille ans la femme s'hypnotise! Or, voici que, comme sur le point de s'éveiller d'un écrasant cauchemar, Ève plus douloureusement que jamais se débat sous l'envoûtement vingt fois séculaire, — et Ada Negri, jette ce cri magnifique : « A la terre! A la terre! »

Ah! ce rêve! La splendeur de ce rêve!.... La Femme, toute morbide magie enfin rompue, ouvrant les yeux à l'austère réalité... le Couple, ayant éclairci le vaste malentendu qu'est tout l'amour moderne et enfin réconcilié dans la souffrance humaine, s'efforçant vers la réalisation du Divin...

Mais non!... Rêve, rêve, rêve, en effet, — et ceci est une joie singulière : de penser que c'est sous le ciel d'Italie précisément, sous ce ciel chanté par les poètes comme celui de l'Amour, que le Féminisme trouva contre « le tyran » les accents de la plus hilarante amertume.

Gaston Choisy.

SOUVENIRS DE CUVILLIER-FLEURY[1]

[illegible]

J'ai vu la seconde représentation d'*Henri III*. Il y avait foule. Décidément, c'est un grand succès; la Cour, en blâmant la pièce, a augmenté le goût du public pour cette nouveauté. On a déjà retranché plusieurs phrases qui avaient trait à la superstition du temps et dont M. de Fitz James avait été choqué.

Le roi aussi a paru mécontent : « Eh bien! on vient de donner une diable de pièce aux Français. — Sire, c'est une pièce historique du temps de Henri III, d'un assez grand effet dramatique. — Mais, bon Dieu! ne pouvaient-ils donc trouver des effets dramatiques sans mettre sur la scène des temps qui ont mérité le plus de reproches! » Voilà un fragment de la conversation entre le roi et Mgr le duc d'Orléans, aux Tuileries, ce matin. « Si le duc de Guise n'était pas odieux dans la pièce, ajoutait Mgr le duc d'Orléans, la Cour l'aurait empêchée de reparaitre, mais on a été flatté de voir exposé à la haine du public un prince qui avait la réputation d'être populaire. »

Quoi qu'il en soit de toutes ces misères, qui pourtant peignent la Cour, le drame de M. Dumas rend la vie au théâtre français qui se mourait de langueur, de solitude et d'ennui.

Voilà un essai non pas irréprochable, mais habile et surtout heureux, ce qui est d'une haute importance pour les destinées de l'art; le public a pris goût à voir représentées quelques scènes de son histoire. Grâce à l'intérêt prodigieux du roman, il a bien accueilli ce placage historique. C'est un encouragement pour de plus hauts talents ou pour M. Dumas lui-même, qui ne se reposera pas, sans doute, sur un premier succès. Désormais le ridicule ne sera plus attaché à la tentative qui lui a si bien réussi; seulement il sera permis d'être plus sévère.

On annonce, au moment où j'écris ces lignes, que les classiques organisent une opposition contre les envahissements du romantisme, et qu'un certain nombre d'auteurs, dont les pièces dorment dans les cartons du Théâtre Français, préparent une pétition au roi, afin qu'il protège ce sanctuaire de la saine littérature contre les attaques du mauvais goût, qu'il trace les limites jusqu'où peut aller l'innovation, en un mot, qu'il veille à l'exécution des ordonnances d'Aristote et de Boileau! C'est pour mourir de rire.

[illegible]

Les représentations d'*Hernani* sont fort orageuses; la pièce se joue maintenant dans la salle où presque

(1) Extrait des *Souvenirs de Cuvillier-Fleury*, qui paraîtront prochainement à la librairie Plon-Nourrit.

tous les vers du poète sont répétés avec des acclamations d'enthousiasme ou des sifflets. Les Romantiques tiennent bon cependant, et il n'est guère permis de manifester une opinion contraire sans exciter une furieuse réaction. L'autre jour, un jeune homme s'obstinait: à la fin, de toutes parts, les amis se lèvent en masse et se tournent vers le récalcitrant avec des cris et des menaces; lui, immobile et calme, tout à coup se lève et s'écrie : « Assassinez-moi, Messieurs ; assassinez-moi! » Et les loges de rire, et Messieurs de se rasseoir.

Lundi, 15 mars.

Enfin j'ai vu le monstre! j'ai assisté à une représentation du drame de Victor Hugo. Une véritable comédie se jouait au parterre; les sifflets étaient nombreux et vigoureux, ma foi! C'est fort mal de siffler, sans doute; mais avec les amis de M. Victor Hugo, si l'on ne sifflait pas, il faudrait en venir aux coups de poing; leur enthousiasme est intolérable.

La pièce fait pitié à force d'affectation, de bizarrerie, de non-sens dans la conception de l'ouvrage; à force de platitude ou de recherche dans le style, de négligences étudiées, de barbarismes impertinents dans la versification. Si c'est là le dernier mot du Romantisme, je le plains. Les acteurs étaient dans un embarras visible ; le caissier seul triomphe, et Victor Hugo emplit ses poches ; il a bien gagné son argent!

Dimanche, 25 avril 1830.

M. le duc d'Orléans a été dîner chez Mme de Feuchères; cette dame, maîtresse avouée du duc de Bourbon, vient d'être reçue à la Cour; ainsi l'étiquette n'a rien à dire ni à voir à la démarche du prince; l'intérêt de son fils, le duc d'Aumale, l'excuserait d'ailleurs, si on avait besoin d'excuses pour aller dîner chez une jolie femme.

Vendredi, 30 avril.

Aujourd'hui M. le duc d'Orléans m'a conduit avec les princes chez M. le duc de Bourbon, ou plutôt chez Mme la baronne de Feuchères qui a reçu leurs Altesses Royales dans ses délicieux appartements au Palais-Bourbon.

Mme de Feuchères est une grande et belle personne, parfaitement *conservée*, comme on dit, la physionomie aimable et fière, parlant mal le français et excellente pour gâter des enfants. Elle a donné un déjeuner magnifique à toute la société; le duc d'Aumale était à sa droite, et le duc d'Orléans à sa gauche; le duc de Bourbon avait un des coins. Il paraissait triste et ennuyé, et il s'ennuie en effet dès qu'il n'est plus à la campagne. Il a les yeux rouges, le teint pâle, et boite légèrement; seulement quelques paroles courtoises pour faire acte de maître de maison.

Après le déjeuner, il y a eu spectacle dans les appartements de Mme de Feuchères; un nombreux auditoire d'enfants; les acteurs du Théâtre Comte nous ont joué le *Sourd*, et Comte lui-même a fait une multitude de tours amusants et a distribué des cadeaux à toute la société enfantine qui est sortie ivre de joie.

Dimanche, 2 mai 1830.

Mme de Feuchères a été reçue à Neuilly, elle a eu, à table, la droite de M. le duc d'Orléans. Le soir, elle a fait sa partie avec le duc de Bourbon; elle était moins aimable qu'elle ne m'avait paru chez elle, son embarras en était peut-être cause; mais, quand elle est entrée, elle n'était pas la seule embarrassée : Mme la duchesse d'Orléans s'est avancée de deux pas vers elle, l'a complimentée, puis a repris sa place et les dames ont fait le reste.

Dimanche, 1er août 1830.

...Je ne sais, pendant cette dernière nuit de juillet, ce qui se passa dans l'imagination des Parisiens ou dans la mienne, mais à coup sûr, le lendemain, la physionomie de la ville était changée. La visite du lieutenant général à l'Hôtel de Ville avait-elle raffermi les esprits dans leurs espérances d'un prompt rétablissement de l'ordre? Ou bien l'influence accoutumée du dimanche et la joie d'un ciel pur avaient-elles fait sortir de chez elle toute la population tranquille et rangée de la capitale? je ne sais, mais les promenades publiques étaient pleines de monde, les femmes étaient parées; on s'accueillait avec des paroles de joie; une foule immense, tranquille, régulière, s'en allait par les rues, les places publiques, s'écoulait sur le boulevard; il y avait un air de fête dans la ville, car les villes ont leur physionomie comme les individus, et depuis huit jours, j'avais pu juger à plusieurs reprises de l'incroyable mobilité de celle de Paris; aujourd'hui, Paris tout entier semblait n'avoir souci que de sa victoire et n'être occupé qu'à la reconnaître et à la célébrer tranquillement, sans alarmes pour le présent, sans prévoyance sinistre de l'avenir.

Je parcourus ce jour-là une partie de la ville. Il y avait un luxe de barricades vraiment incroyable; presque toutes portaient la trace de la précipitation avec laquelle on les avait construites; aucun plan n'avait présidé à leur établissement, et il est hors de doute que dans certains endroits elles se seraient nui les unes aux autres par leur nombre et leur rapprochement, loin de se protéger. Sur les boulevards, depuis la rue de Richelieu jusqu'au faubourg Montmartre, tous les arbres étaient à terre; l'abatis avait été général; les maisons y gagnent ce que la promenade y perd. On s'arrêtait avec une curiosité avide

auprès de ces troncs énormes qui avaient servi de rempart à la liberté et qui n'étaient plus bons maintenant qu'à faire des bûches. Dans quelques rues, la foule examinait les trous que les balles avaient faits dans les murs ; c'était surtout aux environs du Palais-Royal que ces stigmates glorieux attiraient les regards par leur nombre ; toute la maison du chapelier Moizard en était comme tamisée.

Dimanche matin, M. de Berthois fut envoyé par le prince à Rambouillet où toute la Cour était retirée depuis la veille. Le duc d'Orléans remerciait Charles X de sa bonne volonté, mais il déclarait à Sa Majesté qu'il ne pouvait accepter de sa main la lieutenance générale que lui avait conférée précédemment un autre pouvoir ; M. de Berthois devait en outre interroger le roi sur ses intentions relativement à son départ ; car le séjour des princes déchus, dans un château si voisin de Paris, inquiétait et fatiguait la capitale.

Charles X était dans son lit, quand l'aide de camp du prince arriva ; on le fit entrer : il remit sa lettre et se retira. Quand il fut rappelé, Charles X était encore au lit : il paraissait abattu, ne disait mot, faisait pitié ; un demi-jour éclairait sa chambre ; aussi cette grande figure un peu candide, coiffée de nuit, qui, au grand jour, eût été ridicule, n'était que triste ; c'est le sentiment que remporta l'estimable Berthois ; le roi lui remit une dépêche pour le prince et le congédia sans lui adresser une parole. Tout ce qui entourait les appartements royaux, le château, serviteurs en uniforme ou en livrée, gentilshommes et valets, fonctionnaires ou soldats, tout était morne, comme cette triste figure dont l'apparition au fond d'une alcôve avait pu sembler à Berthois le pâle simulacre de la monarchie défunte.

Je n'oublierai jamais la nuit qui suivit cette journée. Une affreuse tempête, de celles qui font sombrer les vaisseaux en pleine mer, éclata sur Paris vers deux heures du matin ; c'était un des bruits les plus épouvantables qu'homme puisse entendre. Chaque coup de vent ébranlait l'aile du bâtiment où je demeure ; il semblait que le Palais tout entier chavirât comme une frêle embarcation, sous les coups répétés du tonnerre au milieu d'éclairs éblouissants. Ce n'est pas une chose commune qu'un orage de cette force et de cette durée, et pourtant je me saurais mauvais gré de consacrer ces lignes rapides à en perpétuer le souvenir, si les circonstances politiques dans lesquelles se trouvait à ce moment la capitale n'avaient rendu plus imposant et plus terrible ce déchaînement d'une tempête.

Quelques minutes auparavant, tout dormait dans cette grande cité ; les passions politiques les plus haineuses, les ressentiments les plus vifs étaient assoupis, et tout à coup le bruit du ciel était venu éveiller toute une ville, toute une population de vainqueurs et de vaincus, endormis côte à côte pour ainsi dire. On sait la puissance que communique à nos passions le silence, la solitude, la nuit, la soudaineté d'un réveil, l'accompagnement solennel de quelque grand phénomène de la nature. Certainement, en cet instant, tous les regrets, toutes les douleurs, toutes les colères excitées par les événements de la semaine précédente durent s'accroître et s'exalter ! D'un autre côté, combien de malheureuses victimes de nos journées glorieuses et meurtrières, gisant sur des lits de souffrance, perdirent jusqu'à l'espoir du repos pour cette nuit tout entière ! Nos pensées à nous, amis de la liberté et qui n'avions perdu ni bras ni jambe pour elle, n'étaient pas beaucoup moins tristes. Le ciel alors était moins chargé de nuages que l'horizon politique de la France, et la force du tonnerre me semblait moins terrible que cette puissance déchaînée du peuple qui avait vaincu toute une armée royale et pulvérisé un trône ; elle régnait aujourd'hui, paisible et redoutée ; elle pouvait nous briser demain.

C'est ainsi que je devisais pendant l'orage. Le matin, ce fut l'entretien de tout le monde ; j'imagine que les courtisans de la royauté déchue purent croire un instant que le ciel avait bonne envie de châtier les Parisiens pour leur *liberté grande*, mais tout se passa en fumée, et il n'y eut à déplorer aucun incident, pas même au faubourg Saint-Germain. Mais on convenait assez généralement parmi les gens qui se piquent de romantisme qu'un si magnifique orage avait été le digne et poétique finale de la grande semaine.

Le 2 août, la duchesse d'Orléans, accompagnée de ses filles, rendait visite aux blessés de l'Hôtel-Dieu. Elle leur laissa des consolations et de l'argent. Le lieutenant général leur avait fait distribuer 100 000 francs.

Le 3 août était le jour indiqué pour l'ouverture des Chambres. Le duc d'Orléans s'y rendit accompagné de son fils, le duc de Nemours, et suivi de quelques officiers. Il y avait foule sur son passage, de l'enthousiasme, non, mais de sincères acclamations de joie. Seulement, sur la place du Palais-Bourbon, un groupe de jeunes gens entourait un drapeau tricolore, voilé de deuil ; on prétend qu'ils protestèrent, je ne sais contre quoi, au moment où le prince passa, mais je ne les entendis pas. Je les vis seulement : ils avaient l'air de jouer la tragédie. La garde nationale en fit justice.

Dans la salle, il y avait à peine la moitié des députés et quelques pairs, clairsemés sur les bancs de droite ; parmi ces derniers, Chateaubriand, qui venait assister à l'enregistrement de l'acte de décès de la vieille monarchie. Il était assis gravement au

milieu de ses amis, mais triste, il ne l'était guère.

Le duc d'Orléans et son fils entrèrent tout seuls, et s'assirent sur l'estrade du trône, sur des tabourets, en avant. Le prince se couvrit, après avoir prié l'assemblée de s'asseoir, ce qu'elle fit sans attendre la permission de M. de Dreux-Brézé, présent à la séance.

Le discours que prononça le lieutenant général était l'expression sincère de ses sentiments et de sa situation, modeste, simple et touchant; il fut prononcé avec une émotion visible, que les ennemis du prince ont pu facilement prendre pour de l'embarras; et de fait, son attitude manquait de décision; je fis cette remarque avec d'autant plus de peine que sur son cheval, au milieu de la foule, en présence de dangers réels, le duc d'Orléans manifestait la plus noble confiance, et il l'éprouvait. Est-ce que les Chambres ne lui inspiraient pas le même sentiment? Peut-être que non; et en effet, il y avait dans la présence des députés carlistes qui avaient osé reparaître, après le renversement de leurs coupables desseins, un degré d'audace qui pouvait confondre.

Quand je revins de la Chambre, toute la ville était en mouvement; de longues colonnes d'ouvriers, de faubouriens, s'écoulaient dans les rues et gagnaient les Champs-Élysées; leur mot d'ordre, qu'ils répétaient à tout venant, c'était Rambouillet. Tous ces gens étaient armés; des fusils, des piques, des sabres, des pistolets, chacun portait l'arme qu'il avait pu se procurer; beaucoup étaient porteurs de mines un peu plus effrayantes que leurs armes.

J'appris au Palais-Royal les causes de ce mouvement; il s'agissait de débusquer Charles X de sa retraite en lui faisant peur; le moyen pouvait réussir avec un roi pusillanime, mais avec un prince énergique et qui serait monté à cheval à la tête de son armée, s'engager ainsi en plaine avec cette cohue indisciplinée, sans canons, sans cavalerie, presque sans armes et à coup sûr sans munitions, c'était jouer gros jeu. Pour moi, qui croyais tout simple que l'armée royale, provoquée dans ses cantonnements, acceptât la bataille qu'on lui venait offrir, je pensai d'abord que toute cette multitude avait perdu la tête, et quand j'appris que le pouvoir lui-même avait poussé à cette démonstration, pour le coup je crus qu'il était fou. Dans le fait, c'était un coup d'audace qui pouvait tout perdre, et dont le succès ne pouvait avoir pour résultat que d'avancer de quelques jours le départ du roi déchu. Était-ce la peine de mettre en campagne 60 000 hommes, qu'on exposait à une destruction certaine si leur équipée ne réussissait pas?

Pajol les commandait; homme de main, soldat intrépide, populaire depuis Juillet, c'était bien lui avec sa haute stature, sa voix sonore, son port d'Hercule, qui pouvait diriger de tels hommes et conduire à bien une pareille expédition. Je dînai le lendemain à côté de lui, à la table du prince, comme il revenait, car il avait suffi à ses Cosaques de paraître : Charles X était en fuite. « Eh bien, lui dis-je, vous avez fait là une belle campagne? — Ne m'en parlez pas, me répondit-il, c'était une folie. Le diable l'a fait réussir. Ils ont failli me tuer ce matin, parce qu'ils ont manqué de provisions, mais enfin je suis venu à bout de mes brigands (c'est ainsi qu'il les appelait); ce n'est pas sans peine; j'ai joué ma tête, mais ils jouaient leur peau. Si l'armée du roi les eût attaqués, ils se seraient défendus comme de bons diables, mais il n'en serait pas resté un seul. Dieu merci, je les ramène tous et les diamants de la couronne avec eux. »

En effet, les voitures qui contenaient ces trésors arrivèrent le soir, sous l'escorte de ces mêmes hommes qui avaient élevé les barricades de Paris; je veux parler de cette portion héroïque, généreuse et désintéressée du peuple de la capitale qui s'était retrouvée dans les rangs des bandes indociles de Pajol, en nombre assez grand pour empêcher le pillage, pour protéger les serviteurs du roi, pour assurer à l'État les fruits de l'expédition de Rambouillet; ils accompagnèrent les diamants jusque dans la cour du Palais-Royal.

Tous les équipages de la Cour furent ramenés de cette manière. Ce fut un singulier spectacle; ces carrosses magnifiques attelés de leurs huit chevaux, richement harnachés, avaient servi de transport à une partie de l'armée parisienne; ils s'étaient entassés sur les banquettes, sur le siège, sur l'impériale, sur les marchepieds, partout, avec leurs armes de toute espèce, leur accoutrement bizarre, la tête couverte de branches en forme de lauriers, hurlant à tue-tête la *Marseillaise* et la *Parisienne*; c'était comme une procession pendant la fête des fous au moyen âge.

Les voitures se rangèrent en bon ordre devant les fenêtres du Palais dans la grande cour; dix mille voix demandèrent le duc d'Orléans, mais il ne parut pas. Le peuple n'est pas rigide observateur des convenances, mais cette fois, avouons-le, il les blessait cruellement. Si le prince eût paru, il semble qu'il serait venu pour applaudir à ces dépouilles de la royauté déchue, lui roi demain, lui cousin du roi tombé! Cette faiblesse ne lui parut pas conciliable avec son honneur, et je sais qu'il est homme à sacrifier à ce sentiment même sa popularité. Heureusement elle n'était pas en jeu; le peuple n'y vit pas malice; il crut le prince occupé, et cette triste et brillante mascarade se dispersa.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Paul Bourget.

Je ne sais pas trop à quoi Bourget fit rêver les jeunes filles; mais je sais bien à quoi il fait rêver les jeunes gens. Et, pour ma part, j'ai peut-être quelque ressentiment contre lui pour ce que, lorsque j'étais très jeune, il a pu me séduire par ses tableaux du monde. Alors j'aspirais à écrire des choses sublimes; certes, comme je n'avais point une âme exceptionnelle, je ne souhaitais pas de bouleverser l'univers; modérant mes ambitions, je voulais simplement acquérir la gloire et peut-être la fortune et tout ce qui les accompagne... Il me suffisait d'avoir le destin de René Vincy; et, au surplus, je me promettais, au cas probable où je connaîtrais Madame Moraines, de profiter des enseignements de Paul Bourget et de ne point renouveler l'aventure inutile et fâcheuse de ce jeune et scrupuleux poétereau, très impertinent en ses délicatesses! J'étais épris de ce monde, si amoureusement dépeint, épris de ses charmes, de ses élégances et de ses parfumeries soigneusement énumérées. Hélas! les illusions s'effeuillèrent au long des années rapides; et comme les femmes resplendissantes m'ont rarement accueilli et comme il ne m'a pas été donné de rencontrer sur ma route pénible des archiduchesses, même morganatiques, ainsi qu'on en voit parmi les « idylles tragiques » auxquelles les psychologues, par je ne sais quel privilège, ont l'insigne faveur d'assister, j'ai douté de la vérité des peintures de Paul Bourget, j'ai douté de Paul Bourget lui-même. Et, sans doute, quand j'aurai vieilli davantage, je me pardonnerai mieux mes illusions, car je souffrirai moins de les avoir eues et d'avoir appris, à mes dépens, que pour si vulgaires qu'elles fussent, elles étaient irréalisables, et je serai plus enclin à l'indulgence envers le candide et doux psychologue qui me les donna.

* * *

Mais comment ce bon et grand Paul Bourget, au temps proche et déjà lointain où il publia quinze fois le même roman, comment n'aurait-il pas dupé — sans malice — la jeunesse avide de le lire!

Entourant d'analyses toutes ses naïvetés, il satisfaisait la jeunesse qui aime à paraître réfléchir énormément pour accomplir les actes les plus élémentaires; et parce qu'il avait, du monde adorable et futile vers lequel s'empressent toutes les aspirations juvéniles, la conception la plus ingénue qui est justement celle qu'ont tous les jeunes gens, parce qu'il voilait ses candeurs essentielles sous les imposantes apparences de la psychologie la plus clairvoyante, les jeunes gens lui étaient reconnaissants de ce qu'ils pouvaient, à son exemple, s'attribuer tant d'intelligence désabusée en demeurant si jeunes. Et il fallait bien que Bourget exerçât ainsi sur les jeunes une influence importante, et il fallait bien aussi que son influence décrût à mesure que s'avançait dans la vie la jeunesse contemporaine de la publication de ses ouvrages.

C'est qu'en effet, il y a dans toute l'œuvre, respectable et compacte, de Paul Bourget une contradiction fondamentale qui éclate nécessairement, lorsque le sentiment s'efface, faisant place au raisonnement, je veux dire au simple bon sens. Comment se fait-il qu'en un écrivain notable comme Paul Bourget, l'aptitude à découvrir tous les motifs insaisissables des actes humains, comment se fait-il que cette faculté extrême de décomposition psychologique qui révèle une extrême intelligence, se traduise par cet universel snobisme dont les sots eux-mêmes sont capables? Oui, ce psychologue, qui se pique d'être toujours averti, est pourtant toujours étonné. Il exprime, sans cesse, une lourde admiration ravie. Son esprit se promène de snobisme en snobisme. Snobisme à l'endroit du monde et des gens du monde, snobisme qui s'excite tout seul à tel point que, tandis que les premiers romans ont pour héroïnes des bourgeoises cossues et d'ailleurs raffinées, on trouve dans les autres plus de comtesses, que dis-je! de marquises, de princesses, de duchesses, de reines qu'on n'en peut trouver dans l'Europe entière. Et Bourget fut snob de cosmopolitisme, de scepticisme, de dilettantisme, de pessimisme. Il fut snob à perpétuité.

Et il eut, partout et toujours, le snobisme de l'amour, de la passion. En somme, tous les romans de Bourget ne sont que des cadres pour l'analyse de l'amour; et Bourget prétend ainsi faire connaître le commencement et la fin de la vie des hommes et des femmes. Et cela prouve bien que ce profond psychologue se fait de leur vie une conception très rudimentaire. A qui fera-t-on croire que l'amour et ses complications sont des facteurs vraiment importants dans la vie individuelle et dans la vie sociale? Surtout, on admire que Bourget, qui entreprend d'étudier le cœur humain et ses révolutions amoureuses, les étudie précisément dans le milieu où l'élan de la passion est le moins spontané, le moins violent, le plus contrarié par les lois mondaines et le plus prompt à se ralentir. Et comment, d'autre part, cet observateur minutieux, ingénieux, peut-il consacrer sans fin ses aptitudes proéminentes pour l'analyse à analyser l'amour qui est, justement, le phénomène le plus antique, le plus étudié et le mieux connu, celui qui se renouvelle le moins, celui qui est de tous le plus uniforme et le plus monotone et le plus banal enfin, si exceptionnel

qu'il soit par hasard. On est surpris que Paul Bourget ait pu s'infliger tant de laborieuse peine pour décomposer l'amour en ses multiples accidents, si simples et si négligeables. Et on conclut que cet imperturbable analyste n'aurait pas dépensé, pour un sujet si modique, ses soins superflus, si, étant snob de toutes sortes de choses, il n'avait été, par surcroît, snob de psychologie.

* *

Et je pense bien que cet effort considérable, à quoi nous devons ce qu'on nomme drôlement le roman psychologique, témoigne, très nettement, par le mélange injustifiable de tant de snobisme et de tant de psychologie, que Bourget ne possédait pas, dès l'abord, le tempérament d'un romancier.

Et tandis que le roman n'est en soi qu'une fable plus ou moins parente de la réalité, dont le développement peut à vrai dire être, de-ci de-là, embarrassé de dissertations, le roman de Paul Bourget est une dissertation çà et là éclairée, si j'ose dire, par l'animation sans excès d'un récit. Et cela s'appelle le roman psychologique. Et c'est un genre de roman, c'est un roman d'une espèce particulière, c'est une innovation, c'est une invention qui doit conduire à la postérité le nom de son auteur. Et je sais bien qu'à l'heure actuelle, dans la littérature comme dans la pharmacie, il n'y a que les spécialités qui réussissent. Mais je pense tout de même que ce qu'il y a de faux dans le roman psychologique, c'est ce qui lui donne le caractère de roman essentiellement psychologique; et ce à quoi Bourget demanda son originalité et son succès est exactement ce qui marquera le terme de sa gloire. Ah! nous avons des génies bornés! Ah! il faut des épithètes pour distinguer les romans de celui-ci des romans de celui-là, et de ce genre-ci ce genre-là. Et le romancier qui dominera éternellement les autres romanciers, c'est Balzac qui écrivit des romans sans épithète.

Nous introduisons tout dans le roman. Le roman est le mauvais lieu où se rencontrent philosophie, critique, sociologie, politique, morale, psychologie, et toutes choses qui perdent à quitter leur domaine et, au surplus, dénaturent le roman. Oui, nous donnons à tout la forme du roman. Pourquoi donc? Sans doute, la foule aujourd'hui plus qu'en aucun temps veut connaître l'âme humaine et, parce qu'elle est incapable de l'étudier sérieusement, profondément, il lui faut l'aide agréable de la fiction romanesque. Et, sans doute, ce déploiement excessif du roman, prétentieusement doctrinal, prouve l'importance croissante des femmes et qu'elles tendent, elles aussi, à s'occuper de plus en plus des problèmes généraux et particuliers de l'esprit et du cœur. Et comme elles ne peuvent pas faire travailler leur intelligence sans faire travailler leur imagination d'abord, comme chez elles c'est l'imagination qui met l'intelligence en mouvement, les romanciers alimentent l'esprit des femmes en donnant la pâture à leur cœur. — Enfin, surtout, une cause sociale multiplie les romanciers et déforme leurs œuvres. Les hommes ont afflué vers la littérature pour en vivre, légitime ambition, mais gigantesque et folle! Le roman, du moins, nourrit son auteur un peu mieux que les œuvres purement critiques. Et c'est pourquoi, il faut bien que je le dise, c'est pourquoi tant de gens « font du roman », qui ne sont pas naturellement romanciers. Et je sens que, disant cela, j'exprime une pensée basse; je sais qu'elle est vulgaire — et, pour cela, juste — et je l'exprime sciemment. Ils sont plus coupables peut-être ceux qui expriment des pensées grossières, sans qu'ils s'en aperçoivent.

* *

Or, les romans de Paul Bourget ne sont rien autre qu'une sorte d'excellente critique illustrée à l'usage des intelligences bourgeoises.

Bourget est critique d'instinct, d'éducation. Il fut d'abord critique en ses poèmes, qui sont philosophiques et prosaïques avec quelque profondeur. Il le fut en ses essais littéraires ou sociaux et, nulle part, plus qu'en ses romans. Et on a vanté raisonnablement son esprit vigoureux, sa méthode précise et presque scolaire, sa pénétration appliquée. Mais pourquoi faut-il que Bourget admire toujours, avec une intensité particulière, l'écrivain qu'il étudie! Et, assurément, cette capacité étendue d'admiration prouve, dans une certaine mesure, une aptitude de compréhension, large et variée. Mais, est-ce que le véritable effort de l'intelligence critique ne doit pas être un effort de réaction contre la pensée des autres hommes qui tend à s'imposer? La critique est un contrôle. Le contrôle réclame la défiance. Bourget est le plus confiant des critiques. Et il a trop le snobisme de la profession littéraire. Il ne place pas les écrivains parmi la société : il les voit au-dessus. Le critique doit avoir le sentiment de la petitesse des littérateurs et que l'influence de leurs travaux est toujours modique...

La « justice immanente » existe même en littérature. C'est pourquoi Paul Bourget, si enclin aux snobismes, mérita, par son œuvre harmonieuse et forte et souvent délicate, de susciter un snobisme nouveau où se confondirent beaucoup d'enthousiasmes fervents (ah! combien!) et d'autres plus réfléchis... Mais en revanche il ne lui fut pas donné de convaincre les hommes que l'action d'un Stendhal, par exemple, fut d'une importance capitale dans la vie de l'humanité.

Zadig.

EN ÉGYPTE [1]

VI. — Le Haut Nil.

Imaginez que dans quelques milliers d'années, Rome n'étant plus que décombres, on découvre quelques fragments du Vatican : le seuil de la « Porte de bronze », par exemple, quelques débris de la colonnade de Saint-Pierre, et un coin de la cour de Saint-Damase. L'idée qu'on se fera de la Ville Éternelle sera sans doute aussi fausse que celle que nous nous faisons de Thèbes. Encore cette comparaison, — la seule que j'aie pu trouver ! — est-elle fort insuffisante. Comment comparer une bourgade telle que Rome aux cités monstrueuses qui s'étendaient sur les bords du Nil ? De Gizêh à Saqqarâh, il faut trois heures à cheval ; de Saqqarâh à Dachour, il en faut cinq : et c'était Memphis. On met une grande journée à parcourir les *Tombeaux des Rois*, les *Tombeaux des Reines*, à voir *Médinet-Habou*, et le colosse de Memnon ; et c'est une partie seulement de Thèbes, dont l'autre partie, la moins importante, contient Karnak et Louqsor !...

Entre les monuments de Rome et les monuments égyptiens, il n'y a pas uniquement une différence de taille, de style et d'époque ; il y a une différence de conception. Construit pour glorifier le Dieu unique et lointain, un édifice chrétien n'a d'autre souci que ce qu'on pourrait appeler, en se souvenant de Wagner, « la beauté absolue ». Les temples égyptiens, dédiés aux forces naturelles, étaient plus étroitement unis à la nature ; instinctivement, les architectes de jadis en combinaient les formes pour que le Soleil et la Nuit, l'ombre et la lumière, y pussent refléter et augmenter encore leurs splendeurs. Ce n'est donc pas au seul point de vue de leur beauté propre, comme on ferait pour Saint-Pierre, qu'il faut considérer les temples égyptiens, mais comme parties d'un colossal ensemble, intimement lié à la nature. Alors les lourds édifices, mis à leur point, perdent leur pesanteur accablante ; les pylônes, les raides statues elles-mêmes et les massives colonnes empruntent à la calme nature une sérénité majestueuse ; les longues avenues de béliers qui rejoignent le Nil font songer à des bras implorants tendus vers le fleuve, père, créateur du sol, source intarissable de richesse et de fécondité.

On reste confondu d'admiration devant le sûr instinct de ces artistes anonymes, devant leur sentiment profond de la beauté naturelle. En face de ruines parcellaires, — tel ce temple de Kom'-Ombô qui dresse sur une falaise dominant le Nil ses murailles ébréchées, — on est saisi d'une sorte de stupeur ; leur beauté est « unique », et complète ; peut-être en est-il de plus séduisantes : celle-ci n'est comparable à rien. Alors, spontanément, on trouve l'émotion qu'on « tâchait » d'avoir au musée ou dans l'intérieur des temples. Bien mieux qu'une momie tordue et profanée, ces vestiges grandioses révèlent la grandeur d'une civilisation mystérieuse et magnifique... Quand on cherche à comprendre, c'est qu'on n'admire pas assez. Nous peinions, la semaine dernière, à démêler les contradictions et les puérilités du culte d'Amon-Ra. Maintenant la beauté nous domine. Du culte inexpliqué, il nous suffit d'imaginer seulement les rites pompeux. Les processions se déroulent, telles qu'elles sont figurées aux murailles des temples. Voici les prêtres aux longs cheveux, et à la robe traînante que relèvent les pieds chaussés de sandales ; voici les danseuses sacrées, sveltes et légères, avec leur tunique flottante, et leurs bras grêles, levés en amphore au-dessus de la tête au droit profil ; et voici les dieux, encore, l'Apis, au mufle tendu et aux cornes rejetées en arrière ; Hathor, à tête de bœuf, portant un disque entre ses cornes ; Isis, la mère, allaitant Horus et berçant l'enfant d'un geste maladroit et tendre ; Horus lui-même, avec sa tête d'épervier que surmonte une haute tiare ; Osiris, au chef orné de plumes, suivi de son fétiche : Anubis à tête de chacal ; Amon-Ra, au pschent gigantesque, tenant une fleur de lotus... Et voici le roi, suivi de ses esclaves, de ses danseuses et de ses guerriers ; de lestes lévriers l'accompagnent, tenus en laisse par des nains ; voici les porteurs d'offrandes, puis des nains encore, portant des singes et des oiseaux. Enfin, la foule du peuple, s'associant de loin avec respect aux actes des castes supérieures... Et le cortège descend les larges gradins qui s'abaissent jusqu'au fleuve. Prêtres est dieux et rois montent sur les barques sacrées qui fendent le Nil de leur proue relevée...

Et la foule grandit plus innombrable encor.
Et le sombre [illegible]
Est vide. Du milieu déserté des cartouches.
Les [illegible]

Bêtes, peuples et rois, ils vont. L'uræus d'or
S'enroule, étincelant, autour dès fronts farouches ;
Mais le bitume épais scelle les maigres bouches.
En tête, les grands dieux : Hor, Khnoum, Ptah, Neith,
[illegible]

Puis tous ceux que conduit Toth Ibiocéphale
[illegible]
Du lotus bleu [illegible]

Ondule dans l'horreur des temples ruinés,
Et la lune, éclatant au froid pavé des salles,
Prolonge étrangement des ombres colossales (1).

A peine avons-nous besoin d'imaginer. Il suffit de

1. Voyez la *Revue* des 13, 20, 27 janvier, 3 février et 3 mars.

1. Heredia, [illegible]

se souvenir, tant sont précis les bas-reliefs des temples. Et quant aux « officiants », à leur allure et à leur physionomie, nous n'avons qu'à regarder autour de nous. Les voici, avec leur profil caractéristique, leurs yeux bridés, leurs lèvres égales et l'avancement de leur menton. Nous avons là, à portée de notre main et de notre courbache, les portraits vivants des prêtres et des rois d'il y a six mille ans!

De là vient, on ne peut trop le répéter, le charme unique, le charme inimaginable de l'Égypte. A chaque pas, le Présent ressuscite le Passé. L'antiquité, une antiquité lointaine à donner le vertige, s'éveille, vit, s'agite, — et mendie! — autour de nous. On est comme étourdi. Il y a quelque chose de violemment burlesque à voir le visage même d'Osiris se tendre suppliant vers le bakschich. Et l'on est moins égayé encore que troublé... La religion égyptienne tient si fortement à la nature, que la nature égyptienne, à son tour, nous incline à cette religion. La doctrine de la métempsycose est encore l'une des plus satisfaisantes que les pauvres hommes aient inventées. On comprend qu'elle soit née sur cette terre où les mêmes traits du visage se perpétuent à travers les siècles. On n'est jamais bien sûr que l'enveloppe mortelle d'un ânier ne contienne pas l'âme vagabonde de Manès, ou celle même

D'Amon-Ra le grand Dieu conducteur du soleil.

Et cette prolongation d'un type identique fait apparaître plus étroite encore, et plus intime, l'union qui existe entre l'Art égyptien et la nature. Ils se tiennent de partout, si l'on peut dire. Partout l'on découvre le lien qui rattache les hommes aux dieux, les temples à la terre. On le retrouve à Esneh, dans les colonnes enfouies jusqu'au faite : à Abydos et à Dendérah, à Edfou, qui domine avec tant de majesté

Le vieux fleuve alangui roulant des flots de plomb...

et dont le temple intact, portant à ses pylônes l'épervier héraldique, semble attendre les prêtres ressuscités d'Horus, dieu du soleil... On le retrouve à Karnak, prodigieux amoncellement de prodigieuses grandeurs ; à Louqsor, dont les pieds sont baignés par le Nil, et dont les sanctuaires rapprochés d'Aménophis III, d'Alexandre et de Constantin, dominés par une mosquée récente, mesurent le large espace des temps abolis. On le retrouve encore sur la rive gauche du fleuve, où l'aspect farouche de la *Vallée des Rois* ajoute tant de sombre beauté aux tombeaux séculaires. On le retrouve à Saqqârah, au Sérapéum et au tombeau de Ti. On le retrouve à Assouân, à Eléphantine, à Philæ... Chaque ville, chaque tombeau, chaque temple, empruntent et ajoutent une grandeur nouvelle à la terre où ils s'élèvent, à la lumière ardente dont ils sont baignés.

Mais ces descriptions « générales », si elles ont pu expliquer de quoi est faite principalement la beauté de l'Égypte, ne suffisent point à exprimer cette beauté même. Je voudrais, sans tenter une énumération fastidieuse, essayer de la montrer par quelques-unes de ses manifestations les plus émouvantes, par Saqqarâh et par Philæ.

Saqqarah

De Gézireh à Bédrachein un bateau à vapeur nous conduit en deux heures et demie.

Ici, c'est le Nil « citadin ». A droite, on aperçoit les pyramides de Gizeh : plus près, le musée, et l'ancienne route ombragée de lebeks. A gauche, le Caire. Là-haut, la Citadelle et la mosquée d'albâtre, avec ses sveltes minarets; puis la crête du Mokattam que surmonte un édifice en ruines, fort ou mosquée. Au bord du fleuve, des palais dans de vastes jardins. L'île de Rôda avance sur le Nil, bouquet de verdures et de fleurs qui se reflète dans l'eau tranquille. Des villas paraissent à travers les branches; basses, blanches, avec leur terrasse horizontale et leurs larges degrés descendant jusqu'au fleuve, elles ont conservé la forme des villas de jadis; elles sortent du Nil, toutes pareilles, à la richesse près, aux palais qu'habitait Cléopâtre. Et c'est un nouvel exemple de l'« immobilité » de ce pays. Et voici maintenant des saky-iés; à deux kilomètres du Caire, à côté d'usines de toutes sortes où gronde la vapeur, un buffle peine à retirer du fleuve quelques maigres sacs d'eau. Rien ne montre mieux l'indifférence du peuple pour nos « progrès », et tout ce qu'il y a d'artificiel dans le vernis de civilisation qu'ils doivent à la domination européenne. Partout où le fellah n'est pas forcé, il reste, — ou il revient, — aux mœurs que ses pères se sont transmises... L'Égypte, a-t-on dit, ne saurait rien créer que d'immortel. Et le mot est vrai aussi bien pour ses temples que pour ses usages. Tout semble y avoir été créé une fois, et une fois pour toutes.

Le Nil tourne. Le Caire et Rôda ont disparu; les falaises méridionales du Mokattam s'allongent derrière nous. A droite, la rive est plate, plantée de cannes à sucre. A gauche, des villages passent, ombragés de sycomores ou de lebeks. Ici un vaste bâtiment carré montre sa façade blanche privée de fenêtres. C'est un bagne. Quelques soldats montent paisiblement la garde. Au moment où nous rangeons le rivage, un convoi de condamnés vient d'arriver. Ils sont une vingtaine, surveillés par de rares gardiens. Dans l'air limpide, on distingue leurs gestes, même leurs traits. Pas une « mauvaise figure »

parmi eux; ils causent et rient comme de grands enfants. Manifestement, ils ne comprennent pas pourquoi on les mène ici : c'est encore une de ces fantaisies saugrenues comme en ont les Roumis ! Ils s'y soumettent parce qu'ils sont les plus faibles; d'ailleurs ils seront aussi bien au bagne que dans leurs masures ; ils y mangeront mieux, et n'y travailleront pas davantage. Dès lors, leur « conscience » est paisible. Pendant qu'un gardien fait ouvrir la porte, ils se sont assis, et ils attendent. Se sauver? Nul n'y songe. Pourquoi se sauveraient-ils?...

Devant nous, l'horizon s'élargit. A droite des palmiers surgissent au-dessus des champs. Au loin, les pyramides de Dachour se profilent sur le ciel clair. A gauche, des falaises se dressent. Un large banc de sable rétrécit le cours du fleuve; derrière la plage on aperçoit Hélouân. Nous tournons encore. Notre bateau aborde un ponton. Nous sommes arrivés...

Jusqu'à Bédrachein, la route est quelconque. Des arbres l'ombragent; elle traverse des champs de cannes à sucre. Un pont conduit jusqu'au village; nous le contournons, longeant un étroit canal. Mais, le village dépassé, c'est une féerie...

Juchés sur nos bourricots, nous suivons une digue sinueuse, qui dépasse de quelques lignes à peine le lit du fleuve débordé. L'eau est lisse comme un miroir ; et, sur les flots lourds de limon, le soleil met des reflets d'opale foncée. De place en place, des bouquets de palmiers jaillissent. Leurs troncs minces montent d'un seul jet jusqu'aux palmes, et leur reflet, se prolongeant dans l'eau sans rides, leur donne une longueur démesurée. Ils deviennent plus nombreux, se rapprochent de la digue. Bientôt, ils nous cernent de toutes parts. Et la route de rêve se déroule à travers la forêt inondée... Si loin qu'on puisse voir, c'est la glace du fleuve immobile, et les tiges élancées des arbres. En haut, les palmes se rejoignent. On dirait un toit de verdure; la lumière, assombrie au sommet par l'épaisseur des palmes, se fait plus éclatante à mesure qu'elle s'abaisse ; l'eau miroitante la reflète et double son intensité; si bien que la base des arbres est plus éclairée que leur sommet... Il semble qu'on ne soit plus sur la vieille planète dont tous les aspects nous sont familiers. Ce paysage n'est pas terrestre. La longueur exagérée de ses arbres, l'apparence laiteuse de ses eaux, son immobilité surtout, une immobilité de mort, lui donnent je ne sais quoi de lunaire...

Ici, la forêt s'ouvre : une clairière apparaît, sorte de lac au fond duquel se dresse un village arabe : et ses masures en pisé, exactement répétées dans l'eau, semblent grimper l'une sur l'autre. Nous quittons la digue pour un instant. Une dune de sable s'élève au-dessus du fleuve. Et voici deux colosses de Ramsès II, qui barrent le chemin de leurs masses gisantes. Avec quelques vestiges où la foi la plus résolue reconnaît à peine des fondations de temples et de palais, c'est tout ce qui reste de Memphis... Sur le sol que nous foulons depuis des heures, s'élevait la ville prodigieuse, la plus vaste et la plus riche, avec Thèbes, du monde ancien. Des statues par centaines qui ornaient ses avenues, ses palais et ses temples, deux seules ont survécu. Quelques siècles ont suffi pour que rien ne subsistât de l'une des plus surprenantes créations de l'humanité! On en veut presque à Ramsès de la figure joviale que montre son colosse brisé. Et pourtant, qui sait si l'ironique sourire qui plisse son œil de granit n'exprime pas la suprême sagesse? Qu'importent les formes successives des choses et qu'importe que le temps ait rasé Memphis, si jusqu'à la fin du monde son nom reste gravé dans la mémoire des hommes?... Encore cet espoir est-il bien « terrestre » pour Ramsès. Il fut; il n'est plus. C'est la loi éternelle. S'il se moque, c'est de nos regrets...

La forêt inondée commence à s'éclaircir. Les palmiers deviennent plus rares. Instinctivement, nous ralentissons l'amble de nos ânes. Nous quittons à regret cette beauté singulière... Mais déjà la forêt s'éloigne. La digue, toute droite, comme pressée d'arriver, s'allonge vers les dunes. Nous grimpons leurs pentes raides et sablonneuses. Nous passons une manière de petit col, encaissé dans le roc qui s'effrite, et les pyramides de Saqqârah émergent du sable sans fin. Encore quelques pas, et nous descendons devant la maison de Mariette.

Quelques chambres étroites et sombres, suivies d'une large terrasse couverte... C'est ici le sanctuaire même de l'égyptologie. Ces maisonnettes abritèrent les émotions les plus fortes de l'histoire de l'archéologie, des émotions auprès desquelles aucune n'a compté et ne comptera... Mais le temps nous presse. Décrivons, au lieu de « développer »...

Les pyramides de Saqqârah n'ont pas la grandeur imposante de celles de Gizeh. La mieux conservée est « à gradins »; et sa ligne rompue est moins majestueuse. Le désert est plus mouvementé qu'à Gizeh. Le sable forme des collines assez hautes dont les lignes se brisent et se coupent sans cesse... Aussi bien, l'intérêt de Saqqârah est-il moins dans les pyramides et dans le paysage, que dans les monuments funéraires qui s'étendent sous nos pieds. De ces monuments deux, au moins, sont d'un vif intérêt : le *Sérapéum* et le tombeau de Ti.

Le *Sérapéum*, une fois encore, nous déconcerte! Imaginez une galerie droite creusée dans le roc, et longue d'environ quatre cents mètres. Sur cette galerie s'ouvrent vingt-cinq ou trente caveaux pratiqués en contre-bas, de telle manière que le « pla-

fond » de la galerie et celui des caveaux soit sur le même plan horizontal. Dans chacun de ces caveaux, ou presque, un énorme sarcophage de granit, où furent gravés des inscriptions et des cartouches effacés aujourd'hui... C'est le *Sérapéum*, le tombeau des Apis. Les sarcophages contenaient des momies de jeunes veaux!... Et, de nouveau, l'irritant problème se pose : comment concilier la culture des anciens Égyptiens avec la niaiserie d'un pareil culte? Notez qu'ici leur science mécanique se manifeste avec une évidence particulière. Il fallait une incroyable ingéniosité et des ressources presque infinies, pour transporter, — à travers cette galerie relativement basse, où les machines dont on usait à l'extérieur ne pouvaient être dressées, — ces pesantes masses de granit. Qu'elles fussent ou non taillées d'un seul bloc, il semble bien qu'on les transportât fermées et chargées de leur momie; un sarcophage, laissé en route, obstrue presque l'entrée de la galerie principale... Et l'on conte qu'il fut laissé là « parce que le culte des Apis cessa d'être célébré durant le trajet »!... Ce trajet durait donc des mois, peut-être des années?... Quelle besogne prodigieuse, quel prodigieux travail! Et pourquoi?... — Ajoutez que ce sanctuaire était la moindre partie du *Sérapéum*. Au-dessus s'élevait un temple, dont on a pu reconstituer le plan, et dont les dimensions égalaient celles des temples les plus fameux!... Cette fois encore il faut regarder, sans chercher à comprendre. Ce qu'on éprouve ici, c'est de la stupeur, mélangée d'un peu d'horreur et de dégoût.

Le tombeau de Tî, en revanche, n'excite que de l'admiration. Ses dimensions sont modestes; on n'en est pas accablé. Et les bas-reliefs qui ornent ses murs sous une mine inépuisable de renseignements sur la vie antique, en même temps que des merveilles d'exactitude et de finesse, j'oserai presque dire de grâce. Les attitudes sont variées avec un souci du pittoresque qu'on ne rencontre que là. En même temps, quelque chose de naïf subsiste, qui donne à ces ornements une saveur particulière. Voyez, par exemple le bas-relief où des béliers sont lâchés dans un champ, pour y piétiner la semence et la faire pénétrer dans la terre. Il est curieux, d'abord, de voir combien était primitif le procédé de hersage dont on usait il y a quarante-cinq siècles; et cela, au moment où la machinerie était assez perfectionnée pour élever les temples que vous savez. Des fellahs frappent les béliers pour les faire courir, et leurs bras levés, leurs corps tendus en avant sont d'un mouvement juste et expressif. Plus juste encore, et d'une aisance surprenante, est le geste du fellah placé en avant; il se retourne, et présente aux béliers sa main pleine de grains : le dessin du bras et de la main, et surtout l'effort du bélier pour prendre le grain, sont rendus avec une vérité extraordinaire. N'est-ce pas M. Maspéro qui a dit que les anciens Égyptiens n'étaient pas artistes?... — Ailleurs, c'est la suite des travaux agricoles : le labourage (la charrue toute pareille à celle que les fellahs emploient encore aujourd'hui), le semage, la moisson, le vannage, le transport du blé. Ailleurs c'est la construction d'un bateau, depuis l'équarrissage des arbres, jusqu'au calfatage; et ici encore (voir l'homme qui travaille à la coque du bateau) l'on trouve des attitudes aisées et souples. Certaines scènes ont quelque chose de comique : on amène les « anciens » d'un village pour payer l'impôt; et la résistance des fellahs, leur humilité, les gens de police avec leur bâton sous le bras, font songer à quelque guignol millénaire.... Et comme jamais rien ne peut nous satisfaire complètement en ce pays paradoxal, les corps souples, aisés, parfois gracieux, sont supportés par des jambes qui sont toujours dessinées « de profil », quelle que soit l'attitude du torse; et les yeux sont toujours de face sur le visage de profil. Encore l'inévitable et surprenant contraste, ce même mélange de raffinement et de puérilité. Ces bas-reliefs, vraies œuvres d'art pour une moitié, ressemblent pour l'autre moitié aux dessins rudimentaires de tout jeunes enfants!...

Découvert par Mariette, complètement déblayé il y a quelques années, et protégé par le sable, le tombeau de Tî laisse voir quelques-unes des peintures qui rehaussaient ses sculptures. C'est plutôt des enluminures; les couleurs étaient mises « en teintes plates »; il semble y avoir quelques recherches, surtout pour les ornements et les bijoux. Mais il reste trop peu de chose pour qu'on puisse avoir une idée approchée de l'ensemble du monument. On voit seulement que les tons devraient être assez violents, et que le bleu et le rouge y dominaient.

Ce qui manque surtout, c'est la vue qu'on avait de ces monuments. L'immensité de Memphis s'étendait au pied de ces dunes de sable, ses temples et ses palais se dressaient sur les plaines où le Nil apporte ses flots indifférents. Mais des deux beautés la beauté naturelle ou la beauté créée, quelle était la plus émouvante? Memphis dans sa gloire nous aurait-elle donné la joie que nous donnait tout à l'heure la forêt inondée? Il est consolant, malgré tout, de voir la beauté de la nature survivre et resplendir là où plus rien ne reste qu'elle...

Philæ.

D'Assouân, il n'y a pas grand'chose à dire. Rien, que ce qu'on a dit de Louqsor, et peut-être moins encore. A Louqsor, le premier aspect est « égyptien »; le temple est sur la rive même du fleuve; sa masse

barre la vue; on ne soupçonne pas les quelques constructions modernes qu'on verra plus tard; l'hôtel, enfoui dans un grand jardin « tropical », a gentiment tâché à prendre l'air pharaonesque ; et il y a presque réussi grâce aux nombreux emprunts faits aux ruines voisines. A Assouân, tous les bâtiments européens sont réunis sur le quai, un vrai quai en pierres, ombragé de grands arbres : la poste, le télégraphe, l'« agence », les maisons consulaires, les bureaux de l'administration, l'hôtel. Celui-ci a l'air d'un brave hôtel de province. Extrêmement propre, d'ailleurs, et confortable en dépit de quelques détails peut-être un peu trop pittoresques... Je vais tenter de m'expliquer. Il est certaines pièces retirées, — surtout dans un hôtel « à l'anglaise »... Je ne sais si je me fais comprendre ?... — Il est certaines pièces où l'eau est particulièrement indispensable; or, si l'on n'en manque pas sur les bords du Nil, il est impossible de la faire monter dans l'hôtel; on l'a remplacée par du sable... Sable du désert, fait de souvenirs si vénérables, à quels usages la civilisation t'a-t-elle réduit!... Une longue pancarte explique le maniement assez compliqué de l'appareil, et se termine par ces mots, d'un évangélisme savoureux: *Travellers are respectfully requested to let the seat as they would like to find it...*

Du quai d'Assouân, la vue est superbe. Un rocher sort de la rive, s'enfonce dans le fleuve, et projette sur lui son ombre allongée ; des rocs affleurent, plus loin, autour desquels glissent les flots paisibles. Le Nil termine ici, par un angle presque droit, les sinuosités où se forme la première cataracte. En face de nous, le fleuve tourne, démesurément large. A notre droite des collines s'enfuient, le quai avec ses grands arbres se prolonge au loin. En face, de hautes roches encaissent le lit du fleuve, et le rétrécissent; quelques restes d'hypogées ou de tombes musulmanes en trouent les flancs roses et desséchés. A gauche, l'île d'Éléphantine sort de l'eau, verte et feuillue, avec une grâce exquise, mais gâtée malheureusement par l'énorme hôtel qu'on est en train d'y construire. Plus loin, un haut rocher surplombe le Nil, et porte à son sommet un fort en ruines. Les collines de l'autre rive infléchissent leur courbe au-dessus de la cataracte. Çà et là, sur les collines, quelques restes de l'occupation romaine. (On sait que Juvénal dut passer ici, comme fonctionnaire, quelques années d'exil.)

La population diffère un peu de celle que nous avons vue jusqu'ici. Le fellah en forme toujours la base; mais la proportion des nègres est plus forte. Une tribu de *Bichârîn* campe, depuis des années, aux portes de la ville; un peu plus foncés que les fellahs, sans être noirs, ils sont extrêmement souples et lestes : un pagne et une sorte de manteau de toile suffisent à les couvrir; leurs cheveux longs et crépus sont couverts de suif; ils portent de longs colliers d'os, qui dansent sur leurs poitrines. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la tribu ne manque pas d'envoyer à Assouân des représentants qui mendient avec acharnement. Mais, par un juste retour, les fellahs leur rendent tous les coups qu'ils ont reçus eux-mêmes. Et, sans doute, existe-t-il quelque part des sous-Bichârîn à qui ceux-ci les rendent à leur tour. Rien ne se perd, a dit Lavoisier. Tout de même, il y a de quoi réfléchir, quand on voit jusqu'où se prolonge un coup de canne appliqué sur le dos d'un ânier.

D'Assouân à Philæ, c'est deux heures d'âne, en plein désert.

On sort de la ville, on gravit puis on redescend une basse colline, et le sable s'étend devant nous. Une route ancienne, probablement romaine, est encore marquée sur le sol. Bientôt nous côtoyons des rochers roux, qui encaissent le chemin. Nous croisons des chameaux, des ânes : des bédouins passent à cheval, leur fusil sur le dos, enveloppés de leur burnous brun bordé de blanc. Beaucoup de passants... Un mot d'une opérette d'Hervé me revient à la mémoire; un personnage entre en scène : « Je viens du désert : il y a un monde!... »

Hélas! le monde augmente! Des ouvriers, des chantiers... On construit le chemin de fer d'Assouân à Ouady-Halfa. Nous tournons à gauche. Notre route sera plus longue, mais nous éviterons ces horreurs. Et, de nouveau, c'est le désert, mais le désert vide. Du sable, rien que du sable, jusqu'aux collines qui se dressent devant nous, et au pied desquelles nous allons passer. Le soleil est ardent. Mais l'air est tellement sec que la chaleur est supportable. On est grillé : on n'est pas bouilli... Nous avançons. Les collines déjà vues apparaissent toutes proches. Elles sont faites d'un granit admirable. C'est ici, et au Mokattam, qu'ont été prises presque toutes les pierres des temples de l'Égypte... Encore quelques pas... Nous avons franchi la barrière rocheuse. Et alors... Alors, c'est l'enchantement suprême : la splendeur et la grâce, la majesté et le charme, la noblesse et l'élégance; une beauté devant laquelle disparaissent toutes les beautés admirées jusqu'ici !

Le Nil forme une sorte de lac ou de golfe, à l'extrémité duquel nous sommes placés. A droite et à gauche, de lourdes murailles de granit ferment une sorte « cirque », et leurs falaises étagées descendent par degrés jusqu'au fleuve; elles y pénètrent et s'y prolongent, de moins en moins visibles. Ce granit est noir avec des reflets bleus d'une richesse incroyable. Même où le fleuve n'a jamais pu monter, la pierre est brillante, luisante, comme polie par les

eaux. Sa surface unie, mouchetée de petites taches blanches, ne présente pas un angle ; tout est arrondi, on dirait usé... Est-ce le hasard, ou les anciens Égyptiens ont-ils pris ici leurs modèles premiers ? Ces blocs de granit rappellent les lourdes silhouettes des colosses et des sphinx... Au Nord et au Sud, le Nil continue sa marche. Au Nord, les falaises s'abaissent et leurs derniers contreforts vont former la cataracte, ou, pour mieux dire, les rapides. Au Sud, sur la rive droite, les murailles noires accompagnent le fleuve. Sur la rive opposée, c'est la continuation des rochers roses vus d'Assouân. Et rien ne peut exprimer l'éclat doré de ces rochers, en face des sombres falaises de la rive opposée. On dirait une énorme cuve, dont la moitié serait d'or et l'autre moitié de fer. Au loin, en amont, quelques rochers montent, entre les falaises qui bordent le fleuve ; ce sont les îles de Bigé et d'El-Hessé, à l'extrémité du golfe.

Sur les marches de granit noir, pas une broussaille ; pas une herbe dans les plis du sable rouge. En dehors du large sycomore qui nous abrite, pas une feuille. Et, en face de nous, toute proche, au fond même de la cuve d'or et de fer, Philæ !... Philæ, à la fois temple et oasis, qui est toute temple, et qui est toute oasis ! C'est comme une gerbe gigantesque, faite de verdures et de pierres. Les palmes retombent mollement sur le faîte des pylônes ; un kiosque (romain) élance au-dessus des feuilles la gracile élégance de ses colonnettes ; des pans de murs apparaissent entre les troncs dénudés des palmiers. L'île tout entière est ceinte de verdures. Et voici qu'au-dessus d'un portique, éclate sous le soleil le cartouche d'Isis...

Qu'elles sont loin maintenant, les pédantes objections au culte de l'antique Égypte ! C'est lui qui avait raison. La parfaite beauté est la parfaite sagesse. Nulle beauté n'est plus parfaite, plus universelle que celle qui resplendit sous nos yeux. Philæ a fait de nous les dévots d'Isis, d'Isis-la-mère, source et origine des choses. De son sein fécond sont sortis les dieux et les hommes. Son premier-né fut le soleil, principe éternel de vie. C'est elle qui préside aux moissons, elle qui fait germer le blé nourrisseur. C'est des semences jetées par sa main que naissent les sveltes palmiers aux feuilles retombantes. C'est sur un geste d'elle que le Nil se répand sur la terre, et la couvre de son limon plein de vie. Elle a donné au Fleuve-Père un peu de son inépuisable richesse, et de son intarissable fécondité. Elle est l'Égypte même ; et c'est d'elle que le pays sacré tient son austère et sereine beauté...

Le profond et sûr instinct de la nature, que j'ai signalé si souvent, vous en trouvez un exemple nouveau, et plus éclatant, à Philæ. Jamais lieu ne fut plus propre à recevoir un temple. Située aux confins mêmes de l'Égypte, environnée de toutes parts par le désert infini, Philæ est en soi-même un miracle. Si j'ai réussi à exprimer le recueillement de ce golfe paisible, — rendu plus paisible par les rapides qui le suivent, — on comprendra de quelle émotion devaient y être saisis les pèlerins accourus des pays lointains. La beauté incomparable de la nature, l'isolement du sanctuaire, les hautes murailles qui en défendent l'accès ; les îles qui le gardent ; la cataracte qui le protège... tout s'unissait pour en faire le pèlerinage idéal, celui où l'on va chercher, avec un trouble nouveau, une acceptable explication de la vie.

Et Philæ, la merveille de l'Égypte, est aussi le résumé de son histoire.

Isis et Hathor y étaient adorés ; et, dans le temple même qui leur était consacré, s'élève un temple nouveau, consacré à Trajan et à Hadrien. Ailleurs, ce sont des autels d'Auguste, de Claude, et l'obélisque fameux qui porte le nom de Cléopâtre. Le christianisme a pénétré en Égypte ; et voici un bas-relief, ingénu et profond, qui nous montre saint Paul et saint Jean accueillis par Isis ; et en voici un autre, où saint Athanase apparaît coiffé de la tiare d'Osiris. Pendant des années, la religion du Christ partagea Philæ avec la religion d'Isis ; le même sentiment se manifestait dans le même temple, par deux cultes différents ; et les deux y gagnaient peut-être : celle du Christ, en comprenant que la nature aussi mérite qu'on l'honore ; celle d'Isis, en renonçant à certains rites trop serviles ; et, malgré l'édit de Théodore, les temples restent debout, les croix, seulement, viennent masquer les cartouches. Puis c'est l'invasion musulmane, tourbillonnante et farouche, creusant sur le monde une route faite de décombres. Philæ est en ruines ; coptes et Égyptiens sont convertis, asservis, détruits. Des années passent et des années encore. Les temples à jamais vénérables sont abandonnés... Un visiteur, un jour, aborde à l'île sainte, et une inscription nouvelle s'ajoute à celles qui glorifiaient Isis, Auguste et Jésus : *L'an VI de la République, le 13 Messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la première division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 Ventôse de l'an VII...*

Ainsi un peu de notre gloire ferme le cycle de cette histoire démesurée et surnaturelle. Ainsi, aux deux extrémités de l'Égypte, à Port-Saïd et à Philæ, c'est un nom français qui s'élève, au-dessus des ruines accumulées par les siècles : l'un célèbre par la guerre, l'autre mémorable par une œuvre de paix ; deux noms que rien ne semblait devoir joindre, et qui sont rapprochés par la destinée...

Hélas! c'est un triste symptôme quand un peuple cherche à se consoler du présent en évoquant le passé. Mais comme ce passé nous paraît proche, à l'ombre de ces temples millénaires, et comme ces deux noms opposés nous montrent avec éclat ce que nous sommes, ce que nous pouvons être, quand nous consentons à être nous, et quand on nous permet de l'être! Ainsi, ce passé serait un encouragement pour l'avenir... Si éloignée qu'elle soit de la sagesse enseignée par l'Isis éternelle et paisible, que ce soit la conclusion de ces articles.

Je les termine avec une sorte de regret. Il me semble que je quitte de nouveau cette terre d'Égypte qui envoûte tous ceux qui l'ont approchée. Je sais trop que je n'ai pu traduire le charme pénétrant qui émane d'elle; charme double, puisque chaque beauté naturelle se double d'une autre beauté, et qu'à l'imposante grandeur de la vallée du Nil s'ajoute la majesté grandiose et mélancolique d'un monde à jamais disparu. Au moins aurais-je voulu vous convaincre que ce charme existe... Vous vous rappelez l'aventure de ce professeur de mathématiques qui, interrompu au milieu d'une démonstration par la fin de l'année scolaire, disait à ses élèves : « Messieurs, je n'ai pas le temps de démontrer la proposition, mais je vous donne ma parole d'honneur qu'elle est exacte... »

Je ferai comme lui. J'ajoute seulement mes excuses pour les erreurs dont je me suis rendu coupable sans le savoir.

JACQUES DU TILLET.

LES MANUSCRITS

DES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

I

La polémique engagée si légèrement par un jeune casuiste de l'Institut catholique de Paris sur une page contestée des *Mémoires* de Chateaubriand, prouve une fois de plus qu'on ne saurait être trop prudent quand on s'attaque à un critique aussi informé, aussi judicieux que Sainte-Beuve. Que si j'interviens aujourd'hui dans le débat, ce n'est point, certes, en vue de l'envenimer, mais bien avec l'espoir d'y mettre fin par des arguments tirés de l'examen même des manuscrits des *Mémoires d'Outre-tombe* et de l'histoire quelque peu embrouillée de ce maître livre, — car il a eu son histoire, comme son destin, et je crois que, si M. l'abbé Bertrin l'avait connue à fond, il se serait gardé de porter contre Sainte-Beuve l'accusation de faux qui a mis le monde des lettres en émoi.

Pour ma part je ne doute pas plus de l'honnêteté critique de Sainte-Beuve, que je ne doute de la sincérité religieuse de Chateaubriand, si quelque chose m'étonne, c'est que cette dernière ait pu faire l'objet d'une thèse de doctorat de 405 pages.

Mais avant d'entrer dans le vif de mon sujet, qu'on me permette d'exprimer le regret que ce ne soit pas le dernier éditeur des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui intervienne ici en mon lieu et place. Si quelqu'un, en effet, pouvait clore d'un mot toute cette discussion, c'est assurément M. Edmond Biré dont chacun admire, je ne dis pas l'impartialité, il ne s'est jamais piqué de cette vertu de juste milieu, mais les rares connaissances bibliographiques, l'esprit fureteur et les malicieuses découvertes. A présent, peut-être en gardant le silence, a-t-il eu peur de mécontenter sa clientèle ordinaire, car, bien que Sainte-Beuve ne soit pas en odeur de sainteté auprès des catholiques, M. Edmond Biré, qui le regarde comme son maître et se réclame de lui à tout bout de champ, n'aurait pas hésité à prendre sa défense. Peut-être aussi se réserve-t-il de dire son sentiment dans l'appendice d'un prochain volume des *Mémoires*. En tout cas, il doit s'apercevoir aujourd'hui qu'il avait mieux à faire, quand il entreprit l'édition critique de ces *Mémoires*, qu'à les publier dans leur ordonnance symétrique, à leur rendre « l'allure et comme le rythme d'un poème épique où le héros se chanterait lui-même », pour parler comme M. le vicomte Melchior de Vogüé. Là, en effet, ne devait pas se borner son rôle d'éditeur et de commentateur. Il aurait dû nous dire dans son introduction ce qu'était devenu le manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ou puisqu'il savait que des fragments considérables en avaient été publiés à droite et à gauche, en 1834, à la suite des lectures faites à l'Abbaye-au-Bois, il aurait dû tout au moins comparer le texte imprimé de ces fragments avec celui de la *Presse*, en 1849-1850, et relever pour notre édification et notre amusement toutes les variantes. Je dis toutes, car celles qu'il nous a données, d'après le manuscrit de 1826, qui a servi à la publication faite en 1874 par Mme Lenormant n'offrent qu'un intérêt de second, voire de troisième ordre.

Surtout M. Edmond Biré aurait dû, à mon avis, se mettre à la recherche des parties dispersées de ce grand ouvrage. Avec un peu de patience et une enquête bien conduite, il n'aurait pu manquer d'apprendre que la Bibliothèque nationale en possède des fragments manuscrits; qu'il y en a d'autres à la Bibliothèque de Fougères; que M. Jules Simon, je tiens le fait de sa bouche, en eut pendant longtemps tout un cahier de l'écriture même de Chateaubriand, qui lui fut dérobé, en 1873, avec un certain nombre de lettres précieuses; que la dernière partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* est aux mains de M. C[illegible]

pion, libraire. Et son devoir aurait été de rassembler ces fragments épars (*disjecti membra poetæ*), de les rapprocher l'un de l'autre pour y souligner tous les changements que Chateaubriand avait apportés dans leur rédaction. Il se fût ainsi épargné la surprise désagréable de voir sortir des cartons de notre grande Bibliothèque des pages inédites aussi importantes que celles que M. Victor Giraud a publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1899, et il eût évité, par surcroît, un pas de clerc au docteur ès lettres qu'est M. l'abbé Bertrin.

II

Et ceci nous amène tout naturellement à nous occuper de la partie bibliographique *des manuscrits* des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Je ne dis pas, remarquez bien, *du manuscrit*, car si les copies de ces Mémoires furent assez nombreuses du vivant même de Chateaubriand, il n'y eut jamais, à proprement parler, de manuscrit autographe et olographe de ce livre. Chateaubriand n'écrivait que le brouillon de ses premiers jets. Quand il éprouvait le besoin de mettre sa rédaction au net, il dictait à ses secrétaires; encore se passait-il de leurs services, lorsqu'il jugeait que ses souvenirs étaient d'une nature par trop intime. C'est ainsi que le passage qui nous a été révélé par M. Victor Giraud est en entier de sa main.

Ceux-là donc qui voudraient se rendre compte de la façon dont furent composés les manuscrits des *Mémoires d'Outre-Tombe* n'ont qu'à obtenir de M. Champion, libraire, l'autorisation de feuilleter la partie considérable qui se trouve en sa possession. Rien de plus intéressant ni de plus suggestif. Cette partie des *Mémoires* ne forme pas moins de six volume grand in-8° reliés en maroquin vert foncé.

Écrits de plusieurs mains et d'une assez belle écriture, ils se composent de feuillets paginés du même chiffre au recto et au verso, sur la plupart desquels on a collé, mais au recto seulement, des *papillons* de dimensions différentes, au moyen de pains à cacheter. Les papillons sont remplis de surcharges et de ratures de la main de Chateaubriand. Et comme pour ajouter encore à l'authenticité de ce manuscrit, l'illustre écrivain a mis sa signature à la dernière page sous la date du 22 février 1845.

Les six volumes de cette partie des *Mémoires* proviennent de la vente de Mme Charles Lenormant qui en avait hérité de Mme Récamier. C'est malheureusement la seconde partie, c'est-à-dire la moins intéressante. Quant à l'autre, qui renferme les admirables pages sur Saint-Malo et sur Combourg, les souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand, le récit de ses années d'exil et de misère, nul ne sait ce qu'elle est devenue et j'ai bien peur qu'on ne la retrouve jamais. Cette première partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* avait été écrite par Mme Récamier et Mme Lenormant. Il est assez curieux qu'elle ne se soit pas trouvée avec la seconde lors de l'inventaire qui précéda la vente. Peut-être — on me l'a donné à entendre, mais je n'y crois pas — peut-être quelque bibliophile jaloux la conserve-t-il comme une relique au fond de son cabinet d'étude avec les feuillets originaux de Chateaubriand. Car on sait pertinemment que la copie de Mme Récamier fut faite sur des feuillets détachés que Chateaubriand s'amusait à changer de place dans le corps de ses *Mémoires*, chaque fois qu'il apportait une correction, une variante à son premier texte.

Qu'on s'étonne après cela qu'il y ait eu des *fuites*, et que Sainte-Beuve ait pu prendre copie de passages supprimés plus tard par Chateaubriand.

M. Edmond Biré nous dit bien qu'en 1834, lors des lectures faites en petit comité à l'Abbaye-au-Bois, Chateaubriand apportait tous les jours le précieux manuscrit dans un mouchoir de soie. Mais quand il rentrait chez lui il ne le mettait pas sous verrou; il le communiquait volontiers aux amis qui n'avaient pas eu l'honneur d'assister aux lectures; il en laissait prendre des copies fragmentées pour les journaux et les revues qui assiégeaient sa porte. Et M. de Loménie se vantait certainement quand il se flattait de n'avoir eu connaissance du fameux voyage à Prague que grâce à une faveur exceptionnelle du maître. Ce voyage avait été lu comme le reste au parterre des critiques que Mme Récamier avait réunis dans son salon. Edgar Quinet lui consacrait un article dans la *Revue de Paris* du 27 avril 1834.

Il était précédé d'une note que je crois devoir reproduire :

L'importance historique et littéraire d'un ouvrage tel que les *Mémoires de M. de Chateaubriand* (on ne disait pas encore les *Mémoires d'Outre-Tombe*) nous a fait penser qu'un second article sur le grand écrivain et sur un livre qui ne doit paraître qu'après sa mort serait bien accueilli dans la *Revue de Paris*. M. Edgar Quinet a été du petit nombre des élus (1) de cette lecture qu'il raconte. Pour répondre ici à quelques questions qui nous ont été faites sérieusement, nous croyons devoir ajouter que M. J. Janin a été historiquement vrai en disant n'avoir fait son article que sur des *ouï-dire*. Le tour de force en paraîtra plus prodigieux, et la comparaison des deux récits plus piquante.

---

(1) Rappelons ici que ces élus étaient : le prince de Montmorency, le duc de la Rochefoucauld Doudeauville, le duc de Noailles, Ballanche, Sainte-Beuve, Edgar Quinet, l'abbé Gerbet, M. Dubois, ancien directeur du *Globe*, Léonce de Lavergne, J.-J. Ampère, Charles Lenormant, Mme Amable Tastu et Mme A. Dupin.

Cette note, en confirmant ce que nous savions déjà, à savoir que Jules Janin avait écrit son article sur les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, d'après le compte rendu des témoins auriculaires; cette note, dis-je, suffirait à prouver qu'avec une bonne mémoire, un curieux de la nature de Sainte-Beuve serait parfaitement capable de reconstituer dans toute sa teneur le passage, très court en somme, que M. l'abbé Bertrin lui reproche d'avoir inventé. Mais Sainte-Beuve n'avait pas besoin de faire cet effort. Comme il était bien en cour à l'Abbaye-au-Bois et auprès de M. de Chateaubriand, il n'avait qu'à demander pour être servi, et je ne vois pas pourquoi les secrétaires du maître auraient été plus discrets envers Sainte-Beuve qu'ils ne l'étaient envers le premier venu. Il est hors de doute, en effet, que les *fuites* dont on se plaint aujourd'hui et bien mal à propos, selon moi, sont imputables aux secrétaires de Chateaubriand. Je ne voudrais pas accuser M. Danielo et M. Pilorge, mais nous savons aujourd'hui que M. Ed. L'Agneau, qui n'était pas aussi innocent que son nom pouvait le faire croire, avait recueilli, pendant qu'il était au service de l'illustre écrivain, des fragments manuscrits de ses *Mémoires*, et qu'il les céda en 1846 à un certain Édouard Bricon. C'est même à cette *indiscrétion*, pour me contenter de cet euphémisme, que nous devons de connaître aujourd'hui les pages de toute beauté publiées par M. Victor Giraud dans la *Revue des Deux Mondes* et qui avaient échappé comme par miracle aux investigations de Sainte-Beuve.

Il faut bien dire aussi que sur la fin de sa vie Chateaubriand était d'une insouciance incroyable, non seulement pour ses livres et ses manuscrits, mais pour toutes ses affaires privées. M. Jules Troubat racontait ici l'autre jour qu'il avait permis à l'un de ses familiers de prendre dans sa bibliothèque l'exemplaire unique de l'*Essai sur les Révolutions* qu'il avait annoté de sa main. J'ouvre le dernier volume de *Choses vues* de Victor Hugo, et j'y relève, au bas d'une très belle page sur la mort de Chateaubriand, les lignes curieuses que voici :

> Aux pieds de M. de Chateaubriand et dans l'angle que faisait le lit avec le mur de la chambre, il y avait deux caisses de bois blanc posées l'une sur l'autre. La plus grande contenait, me dit-on, le manuscrit complet de ses *Mémoires*, divisé en 18 cahiers. Sur les derniers temps, il y avait un tel désordre autour de lui, qu'un de ces cahiers avait été retrouvé le matin même, par M. de Préville, dans un petit coin sale et noir où l'on nettoyait les lampes. Quelques tables, une armoire, et quelques fauteuils bleus et verts en désordre encombraient plus qu'ils ne meublaient cette chambre.

En voilà assez, n'est-il pas vrai ? pour expliquer les fuites qui eurent lieu à différentes époques dans les manuscrits divers des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Et cependant, malgré son insouciance et tout ce désordre, Chateaubriand n'a pas cessé un seul jour de revoir, de corriger, de raturer son grand ouvrage. On peut dire qu'il y a travaillé toute sa vie, depuis le mois de décembre 1803, où il en parla pour la première fois, de Rome, à son ami Joubert, jusqu'au 22 février 1845, date où il apposa sa signature au pied du dernier volume. Et s'il en laissait traîner ainsi quelque cahier dans un coin de sa chambre, c'est qu'apparemment il le feuilletait toujours. C'était pour lui comme un miroir brisé à travers les morceaux duquel il cherchait jusqu'au bord de la tombe toutes les figures de femmes qui avaient enchanté sa jeunesse et son âge mûr. Il revoyait cette douce et spirituelle Pauline qui lui avait ouvert le temple de la gloire et dont il porta le deuil toute son existence. Il revoyait la blonde Mme de Custine qui l'avait adoré, à genoux, comme un dieu; la jolie Mme de Noailles qui lui a inspiré le couplet fameux sur Venise et sur l'Espagne; la si dévouée duchesse de Duras par qui il avait été envoyé au congrès de Vérone ; toutes enfin, oui toutes, brunes et blondes, nobles et bourgeoises, jusqu'à cette charmante étrangère de seize ans qui lui avait offert son cœur quand il en avait soixante, et qu'il avait ramenée chastement chez elle, pour ne pas souiller ses cheveux blancs, en lui laissant comme souvenir de sa rencontre dans les Pyrénées les paroles troublantes, « les aveux passionnés » qu'il lui avait murmurés tout bas à l'oreille !

III

Et maintenant il faut que je dise à quelles raisons, à quels sentiments, cédait Chateaubriand vieilli en corrigeant ainsi les versions successives de ses *Mémoires*. Ces raisons étaient de deux sortes. Il y avait d'abord la question d'art qui le tourmenta toujours; il y avait ensuite le souci de sa réputation, le désir très légitime de faire disparaître de son dernier ouvrage tout ce qui pouvait nuire à l'unité de sa vie morale et spirituelle. La question d'art, ceux-là seuls sont aptes à la comprendre qui n'ayant point le style naturel sont parvenus, à force de travail, à s'en faire un, ayant toutes les apparences de la nature. Gustave Flaubert et Jules Vallès, pour ne citer que ces deux-là parmi nos contemporains, ont connu, comme Chateaubriand, leur maître et leur modèle, ce tourment de la parole écrite, ce perpétuel souci du mieux qui souvent s'est traduit dans leurs œuvres par des expressions, des membres de phrase, dont la recherche et la nouveauté ne sauraient faire passer la bizarrerie.

Je parlais tout à l'heure d'un article d'Edgar

Quinet. Cet article était suivi de *Ma Traversée en Amérique;* — *Relâche à l'île Saint-Pierre*, dont Chateaubriand avait communiqué le texte à la *Revue de Paris*, pour lui donner un avant-goût de ses *Mémoires*. J'ai eu la curiosité de comparer ce texte à celui de l'édition d'Edmond Biré, et j'y ai relevé de nombreuses variantes dont celles-ci que je soumets à l'appréciation du lecteur :

RELACHE A L'ILE SAINT-PIERRE DE TERRE-NEUVE

1834

Le gouverneur logeait dans le fort à l'extrémité de la ville. Je dinai deux ou trois fois chez cet officier, d'une grande obligeance et d'une extrême politesse. Il cultivait sous un bastion quelques légumes d'Europe. Après le dîner, il me montrait ce qu'il appelait son jardin. Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie ou par un souffle d'amour, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relations avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté. Dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse.

Nous allions ensuite causer au pied du mât du pavillon planté au haut du fort. Le nouveau drapeau français flottait sur notre tête, tandis que, comme les femmes de Virgile, nous regardions la mer qui nous séparait de la terre natale : *flentes*. Le gouverneur était inquiet : il appartenait à l'opinion battue ; il s'ennuyait d'ailleurs sur ce rocher ; retraite convenable à un songe-creux de mon espèce, mais rude séjour pour un homme occupé d'affaires ou ne portant point en lui cette passion qui remplit tout et fait disparaître le reste du monde. Mon hôte s'enquérait de la Révolution ; je lui demandais des nouvelles du passage au nord-ouest. Il était à l'avant-garde du désert ; mais il ne savait rien des Esquimaux, et ne recevait du Canada que des perdrix.

J'étais allé seul, un matin, au morne oriental pour voir se lever le soleil du côté de la France. Je m'assis au ressaut d'un rocher, les pieds pendus sur la vague qui déferlait au bas de la falaise. Une jeune marinière parut dans les déclivités supérieures ; elle avait les jambes nues quoiqu'il fît froid, et marchait parmi la rosée. Ses cheveux noirs passaient en touffes sous le mouchoir des Indes dont sa tête était entortillée ; pardessus ce mouchoir, elle portait un chapeau de roseaux du pays, en forme de nef ou de berceau ; un bouquet de bruyères lilas sortait de son sein que modelait l'entoilage blanc de sa chemise. De temps en temps elle se baissait pour cueillir les feuilles d'une plante aromatique qu'on appelle dans l'île *thé naturel*. D'une main elle mettait ces feuilles dans un panier qu'elle tenait de l'autre main. Elle m'aperçut : sans être effrayée, elle vint s'asseoir à mon côté, posa son panier près d'elle et se mit, comme moi, les jambes ballantes sur la mer, à regarder le soleil.

Nous restâmes quelques minutes sans parler et sans oser nous tourner l'un vers l'autre ; enfin, je fus le plus courageux, et je dis : « Que cueillez-vous là ? » Elle leva sur moi de grands yeux noirs, timides et fiers, et me répondit : « Je cueillais du thé. » Elle me présenta son panier. « Vous portez ce thé à votre père et à votre mère ? — Mon père est à la pêche avec Guillaumy. — Que faites-vous l'hiver dans l'île ? — Nous tressons des filets ; le dimanche nous allons à la messe et aux vêpres, où nous chantons des cantiques, et puis nous jouons sur la neige et nous voyons les garçons chasser les ours blancs. — Votre père va bientôt revenir ? — Ah ! non : le capitaine mène le navire à Gênes avec Guillaumy. — Mais Guillaumy reviendra? — Oh ! oui, à la saison prochaine, au retour des pêcheurs. Il m'apportera dans sa pacotille un corset de soie rayée, un jupon de mousseline et un collier noir. — Et vous serez parée pour le vent, la montagne et la mer. Voulez-vous que je vous envoie un corset, un jupon et un collier d'Amérique ? — Oh ! non ! »

Elle se leva, prit son panier et se précipita par un sentier rapide le long d'une sapinière. Elle chanta d'une voix sonore un cantique des missions :

[illegible]
[illegible]

1898

La maison du gouverneur fait face à l'embarcadère. L'église, la cure, le magasin aux vivres, sont placés au même lieu ; puis viennent la demeure du commissaire de la marine et celle du capitaine du port. Ensuite commence, le long du rivage sur les galets, la seule rue du bourg.

Je dinai deux ou trois fois chez le gouverneur, officier plein d'obligeance et de politesse. Il cultivait sur un glacis quelques légumes d'Europe. Après le dîner il me montrait ce qu'il appelait son jardin. . . . .

Elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve. . . . .

Du jardin, nous montions aux mornes, et nous nous arrêtions au pied du mât du pavillon de la vigie. Le nouveau drapeau français flottait sur notre tête ; comme les femmes de Virgile, nous regardions la mer : *flentes*, elle nous séparait de la terre natale. . . . .

Un matin, j'étais allé seul au Cap-à-l'Aigle, pour voir se lever le soleil du côté de la France. Là une eau hyémale formait une cascade dont le dernier bond atteignait la mer...

Une jeune marinière parut dans les déclivités supérieures du morne ;

Nous restâmes quelques minutes sans parler ; enfin je fus le plus courageux et je dis : « Que cueillez-vous là ? la saison des lucets et des atocas est passée. » Elle levâ de grands yeux noirs timides et fiers, et me répondit : « Je cueillais du thé. » Elle me présenta son panier. . . . .

Nous tressons des filets, nous pêchons les étangs, en faisant des trous dans la glace ; le dimanche. . . . . . .

Elle faisait envoler sur sa route des mouettes et de beaux oiseaux marins appelés aigrettes, à cause du panache de leur tête; elle avait l'air d'être de leur troupe. Arrivée à la mer, elle sauta dans un bateau, déploya la voile et s'assit au gouvernail: on l'eût prise pour la Fortune; elle s'éloigna de moi:

[illegible]
[illegible]

Oh! oui. Oh! non, Guillaumy; l'image du jeune matelot sur une vergue, au milieu des vents, changeait en terre de délices l'affreux rocher de Saint-Pierre.

[illegible]

Elle faisait envoler sur sa route de beaux oiseaux appelés aigrettes, à cause du panache de leur tête...

On l'eût prise pour la Fortune : elle s'éloigna de moi.

Oh! oui. Oh! non, Guillaumy, l'image du jeune matelot..

Le petit travail de comparaison que je viens de faire pour un court passage des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il serait facile de le continuer pour tous les les autres fragments qui parurent à la même époque dans les *Débats*, le *National*, la *Revue Européenne*, la *Revue des Deux Mondes*, le *Courrier Français*, la *Gazette de France*, etc. M. Edmond Biré, qui regrettait de n'avoir point à sa disposition le manuscrit de 1834, pourrait de cette manière le reconstituer en partie.

Mais il y a une chose bien plus précieuse, que nous ne retrouverons probablement jamais, c'est la partie légendaire des *Mémoires*, ce sont les contes de revenants que Chateaubriand avait entendu conter dans son enfance au château de Combourg ou chez sa sœur au château de la Lascordais, en Mézières (Ille-et-Vilaine), et qui, sous sa plume magique, firent le charme de tous les auditeurs de l'Abbaye-au-Bois. Écoutez plutôt ce que Sainte-Beuve en disait dans son article du 15 avril 1834 de la *Revue des Deux Mondes :*

Le coup de dix heures arrêtant brusquement sa marche, le père se retire dans son donjon. Alors il y a un court moment d'explosion de paroles et d'allégement. Mme de Chateaubriand elle-même y cède, et elle entame une de ces merveilleuses histoires de revenants et de chevaliers, comme celle du sire de Beaumanoir et de Jehan de Tinténiac, dont le poète nous reproduit la légende dans une langue créée, innovée.

Jules Janin disait de son côté dans la *Revue de Paris :* « Ils se racontaient des histoires de revenants. Parmi ces histoires, il en est une que M. de Chateaubriand raconte dans ses *Mémoires* et qui sera un jour citée comme un modèle de narration. » C'est probablement celle que l'illustre écrivain avait promise à la *Revue de Paris* (1) et qu'il remplaça au dernier moment par le récit de sa traversée en Amérique.

Voici quelques lambeaux de cette histoire, d'après Jules Janin :

La nuit, à minuit, un vieux moine dans sa cellule entend frapper à sa porte. Une voix plaintive l'appelle; le moine hésite à ouvrir. A la fin il se lève, il ouvre : c'est un pèlerin qui demande l'hospitalité. Le moine donne un lit au pèlerin et il se repose sur le sien; mais à peine est-il endormi, que tout à coup il voit le pèlerin au bord de son lit qui lui fait signe de le suivre. Ils sortent ensemble; la porte de l'église s'ouvre et se referme derrière eux. Le prêtre à l'autel célébrait les saints mystères. Arrivé au pied de l'autel, le pèlerin ôte son capuchon et montre au moine une tête de mort. « Tu m'as donné une place à tes côtés, dit le pèlerin; à mon tour je te donne une place sur mon lit de cendres (1). »

Évidemment quand il retranchait du manuscrit de ses Mémoires ces légendes merveilleuses, Chateaubriand cédait à un scrupule littéraire dont je ne me sens pas le courage de lui faire un grief : il craignait d'alourdir son récit avec ces histoires qui, somme toute, n'étaient que de très beaux hors-d'œuvre. Mais ce n'est pas à ce sentiment ni à ce scrupule qu'il obéissait en supprimant d'un trait de plume le passage reproduit par Sainte-Beuve dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, ainsi que le fragment beaucoup plus étendu qui a paru l'année dernière dans la *Revue des Deux Mondes*. Comme ces pages sont des plus belles que Chateaubriand ait écrites, qu'elles portent sa griffe, qu'elles sont comme une pierre tombée d'un édifice, il ne les a retranchées de ses *Mémoires* que parce qu'à ses yeux elles faisaient tache en son œuvre et qu'elles risquaient de lui donner devant l'histoire une autre physionomie que celle qu'il s'était composée avec le *Génie du Christianisme* et les poèmes qui en découlent. Qu'on relise, en effet, l'épisode de l'Occitanienne dans le récit confisqué, vendu frauduleusement par M. Ed. L'Agneau, et l'on verra que c'est le cri de la chair impuissante bien plutôt que le sentiment du devoir accompli qui s'est traduit dans cette confession d'un amoureux de soixante ans. Quelques années de moins, et la « Vierge des dernières amours » aurait rejoint dans les bras de René, toujours ouverts à la Sylphide, la théorie des enchanteresses qui malgré tout n'avaient pu le guérir de son désenchantement.

Il ne faut pas oublier que pendant les vingt der-

(1) Note de la *Revue de Paris*, n° du 27 avril 1834, p. 211.

(1) Voyez, sur [illegible]

nières années de sa vie, quand il eut fini de jouer son grand rôle dans le monde, Chateaubriand ne s'occupa plus guère que de se préparer une tombe. Après avoir obtenu non sans peine de la ville de Saint-Malo la concession perpétuelle du Grand-Bey ; après avoir crié à tous les vents du ciel qu'il ne voulait sur son roc solitaire d'autre ornement qu'une croix de granit, pour bien marquer que « l'homme reposant à ses pieds était un chrétien », pouvait-il décemment laisser paraître dans ses *Mémoires* des pages, admirables à coup sûr, mais où le sentiment religieux ferait l'effet d'une robe de prêtre sur les épaules d'un comédien ? Pouvait-il sacrifier à sa vanité d'enjôleur de femmes le grand renom d'apologiste qu'il s'était fait dans l'église catholique, apostolique et romaine !...

Quatre ans avant sa mort, malade et tombé à l'état de ruine, il avait encore une telle ambition de servir l'Église en se servant lui-même, qu'il écrivait à Lamennais, son illustre compatriote : « Je voudrais vous voir pape ; si vous me le permettiez, je travaillerais à vous faire cardinal. Dites-moi un mot, je pars pour Rome, et je ne reviens qu'avec votre chapeau (1). »

Qui sait ! Il avait été question vers 1830, quand Lamennais était dans le plein de sa gloire, de lui faire bénir la tombe de Chateaubriand. C'était peut-être le rêve suprême de l'auteur du *Génie du Christianisme*, quand il songeait à réconcilier avec l'Église l'auteur des *Paroles d'un croyant*, en lui mettant ainsi sur la tête la tiare ou le chapeau de cardinal !

LÉON SÉCHÉ.

(1) Lettre inédite du 2[illegible] mai 18[illegible].

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Pour la démocratie française, par C. BOUGLÉ (Cornély).

Ce petit recueil de conférences populaires mérite d'être répandu non seulement parce qu'il est excellent en lui-même, mais parce qu'il devra servir de modèle à tous ceux d'entre nous que préoccupe un semblable désir d'action sociale. Et désormais ils sont nombreux. Des universités populaires, des cours du soir, des sociétés de conférences naissent à Paris de tous côtés, et en province aussi. C'est fini, semble-t-il, de l'égoïsme intellectuel : ceux qui savent et ceux qui pensent ont pris conscience de leurs devoirs à l'égard du peuple. M. Bouglé sait employer le ton qu'il faut pour s'adresser au peuple. Il ne commet pas l'erreur de se mettre, comme on dit, « à la portée du peuple », — c'est-à-dire de lui parler puérilement comme à de petits enfants ignares. Il est remarquablement clair et sa chaude éloquence transforme en sentiments communicatifs ses idées. Mais ce sont toujours des idées qu'il exprime, des idées réfléchies et cohérentes et, pour les faire accepter de son auditoire, il n'en rabat rien : sa conviction loyale et sincère ne le lui permettrait pas, et le peuple veut qu'on lui parle ainsi, d'homme à homme, avec la fierté d'une pensée nette et clairvoyante. Étudie-t-il *la tradition nationale*, il montre ce qu'elle est authentiquement, il démontre qu'elle se confond avec l'idéal démocratique et que, en dépit des sophismes dont se plaisent à l'entourer des hâbleurs, elle consiste à défendre les grands principes humains, la cause du droit, de la loi, du libre examen. Il réduit à ce qu'elle est en effet la prétendue « philosophie » de l'antisémitisme qui repose sur l'idée de race à laquelle n'attachent plus d'importance que des fanatiques et des ignorants. Il indique ce que doit être l'Armée d'une Démocratie ; il rapproche ces deux notions que certaines gens affectent d'opposer l'une à l'autre, dans l'intérêt de leurs partis ou de leurs ambitions personnelles. Il célèbre l'union féconde des Intellectuels et des Manuels qu'il réalise d'ailleurs par son activité de conférencier populaire... M. Gabriel Séailles, qui contribue si activement et utilement à l'œuvre nouvelle, a écrit pour le recueil de M. Bouglé une intéressante et généreuse préface.

Mémoires d'un idéaliste, par MALWIDA DE MEYSENBUG (Fischbacher).

Ces mémoires sont les plus beaux et les plus émouvants qu'on puisse lire, non seulement par l'intérêt si varié des événements qu'ils relatent, mais surtout par la noblesse et la grandeur singulière du caractère qui s'y révèle. De telles natures, intelligentes et généreuses, sont l'orgueil de l'humanité, — puissent-elles en être aussi l'exemple ! Malwida de Meysenbug descendait d'une famille de protestants français réfugiés en Allemagne. Élevée dans de strictes idées conservatrices et luthériennes, elle eut vite fait de développer sa conscience propre, et préoccupée seulement, dès lors, de se faire « une vie conforme à ses convictions », elle associa ses efforts à ceux des libéraux allemands. La réaction prussienne de 1849 renversa ses premières espérances. En 1852, elle dut émigrer en Angleterre. A Londres où elle gagnait difficilement sa vie en donnant des leçons, en faisant des traductions, elle retrouva les exilés politiques de toute l'Europe, Mazzini, Herzen, Ledru-Rollin, Louis Blanc. Le tableau qu'elle trace de cette société cosmopolite de réfugiés, écrivains, penseurs, publicistes, hommes d'action et de méditation, est saisissant. Après la guerre de 1870, elle applaudit à la forma

tion de l'Empire allemand, mais son patriotisme ne l'aveugla pas : elle blâma très nettement l'annexion violente des deux provinces françaises. Soucieuse avant tout des principes et des idées, elle protesta hautement contre cette violation brutale des droits humains. Sa santé, très ébranlée par le travail et les épreuves, l'obligea désormais à s'installer en Italie. Une grande cause réclamait tout l'effort de sa pensée, celle de l'émancipation féminine. Avec une légitime confiance, elle crut n'avoir pas mieux à faire que d'offrir aux autres femmes son propre exemple. Elle écrivit ses mémoires et put les intituler *Mémoires d'une Idéaliste*, car elle avait toujours été préoccupée d'idées, elle avait toujours eu foi dans la force propre des idées comme directrices de la vie individuelle et de la vie sociale. Cet ouvrage parut de 1869 à 1876. Il eut dans toute l'Europe, en Allemagne spécialement, un immense retentissement. A Rome, où elle était établie, Malwida de Meysenbug devint une directrice de consciences; de tous les pays lui venaient des lettres qui demandaient un avis, une consolation... Elle connut Wagner, Liszt, Nietzsche, Minghetti. Le souvenir de ces grands esprits emplit son œuvre. Elle a maintenant quatre-vingt-trois ans et vit, à Rome toujours, avec la sereine et fortifiante pensée d'avoir contribué de toute son âme noble et généreuse à « réaliser de l'idéal dans l'humanité ».

Le pauvre Pécheur, par Adrien Mithouard (Édition du *Mercure de France*).

C'est un poème douloureux et souffrant, d'inquiétude et de fiévreuse mélancolie, de mysticisme éperdu. Il fait songer à ces petits ouvrages de maladive piété qu'aimait le moyen âge, où la prière s'épanche en effusions et se rétracte, se mêle de méditations intenses, de rêveries stupéfaites et de vertiges. Le pauvre pécheur, au miroir de son âme, a contemplé sa propre image; il y a vu ses impuretés et ses fautes, il s'est troublé. Il a crié vers Jésus son émoi; à la voix de Jésus qui répondait, il s'est senti plus humble, il a balbutié. Son balbutiement est plein de ferveur et de piété tremblante. Par la douleur d'abord, puis par l'amour, désormais permis, il s'est purifié; plus proche de Dieu, la fièvre l'a pris, la divine folie. L'âme souffrante de l'*Imitation* s'élève ainsi de degrés en degrés jusqu'à l'union parfaite avec le consolateur suprême... Ce poème est beau puisqu'il exprime la détresse infinie de l'âme, le trouble de sa déchéance et son effort vers le rachat. Les vers d'Adrien Mithouard, très subtils et délicats, tantôt doux et câlins et tantôt desséchés de fiévreuse angoisse, ont aussi parfois une gaucherie charmante et, dans leur incertitude même, suffoquée et haletante, quelque chose de tragique et d'émouvant.

Les deux rivales, par Georges Beaume (Lethielleux).

Encore un roman basque après Loti, après la merveille de *Ramuntcho!* Il semble bien que ce devancier ait un peu gêné M. Georges Beaume; il a fort écourté les descriptions et les scènes de la vie basque : son roman est peu localisé. Mais il est original pourtant par sa simplicité, sa sincérité, par l'impression qu'il donne d'un art probe et consciencieux. Monique Camino, fille d'un gantier, — contrebandier, bien entendu, — aime Noël Etcheverry, fils des seigneurs d'autrefois, aujourd'hui ruinés. Mais Noël s'éprend de Céleste Carricart, fille de ces Carricarts, de basse extraction, détestés de tous, possesseurs actuels du château. Noël est renié par tout le village, même par sa mère. Ses compagnons lui retirent le drapeau. Monique se fiance à Pierre Olhagaray. Pierre fomente la haine contre le château dont les propriétaires meurent écrasés par un éboulement. Etc. Tout cela se termine bien, d'ailleurs, pour les survivants. On se réconcilie avec grandeur d'âme. La fin du roman se complique d'une aventure assez embrouillée d'ornements précieux cachés jadis par un curé, retrouvés dans une clairière par un mendiant, dérobés ensuite au mendiant et finalement restitués à l'église... Mais l'œuvre de M. Georges Beaume est agréable, écrite avec fermeté, exempte d'affectation et point ambitieuse.

André Beaunier.

Memento. — Dans les éditions de la *Revue Blanche*, le tome IV des *Mille nuits et une nuit*, merveilleusement traduites, comme on sait, par le Dr J.-C. Madrus. Ce volume contient, notamment, de délicieuses histoires d'animaux. — Chez Ollendorff, *Imitations*, par le comte Léon Tolstoï, traduction de E. Halpérine-Kaminsky. C'est un recueil de contes moraux destinés au peuple et dont Tolstoï a pris ici et là le sujet, dans les légendes bouddhiques ou russes, ou bien, au hasard de ses lectures, dans Bernardin de Saint-Pierre, dans Maupassant, etc. — Chez Colin, *Littérature russe*, par K. Waliszewski, excellent ouvrage, complet et bien informé, qui rendra les plus grands services. — Chez Calmann Lévy, *Histoire* [illegible] *Paul Ier*, tirée du grand ouvrage du général Schilder, *Alexandre Ier, sa vie et son règne*, et traduit du russe, par Dimitri de Benckendorff. — Chez le même éditeur, *Amours martiales*, par Richard O'Monroy. — Chez Flammarion, *A quoi tient l'infériorité du* [illegible] Aubert, très bonne étude, précise et circonstanciée, qui constate avec justesse la situation présente, l'explique, la commente et qui indique les remèdes pratiques à y apporter. — Chez Stock, *l'E*[illegible], par Paul-Hyacinthe Loyson. — Chez Ollendorff, [illegible], nouvelle « bataille de la vie », par Georges Ohnet.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Le numéro de mars de la *Deutsche Rundschau* est particulièrement attrayant. Il contient en effet, outre la suite des « Souvenirs de jeunesse » de Wilhelm Bölsche où revit l'originale figure du célèbre conteur national Paul Heyse, de solides considérations, signées von Goltz, sur la politique actuelle de l'Allemagne et la nécessité pour celle-ci de devenir une grande puissance maritime et aussi une étude aussi curieuse que bien documentée sur Mr Joseph Chamberlain. L'auteur de ce dernier article, termine en citant le portrait que Ouida traça du ministre anglais dans la *Nuova Antologia* de décembre 1899 :

« Les traits de son visage, écrivait Ouida en parlant de Mr Chamberlain, révèlent tout son caractère. Ces traits ne sont pas distingués, mais ils disent éloquemment l'énergie, le savoir-faire et la ténacité ; ce sont ceux d'un marchand et non pas certes ceux d'un homme d'État, — visage plein de malice, mais en vérité absolument dépourvu de haute spiritualité. Le monocle vissé dans l'œil sert à en déguiser l'expression et le nez court rend vulgaire une figure qui, si vous écartez ce détail, est régulière et presque fine. Depuis quelques années, Chamberlain paraît plus âgé qu'il n'est en réalité et l'on dit qu'il souffre d'une neurasthénie... »

Angleterre.

Dans la *Nineteenth Century*, Mr Spenser Wilkinson se plaint amèrement du chaos qui règne dans les bureaux du *War Office*. Il rappelle le mot d'un autre publiciste anglais, sir George Chesney, qui, prophète en l'occurrence, écrivait en 1891 : « Ni la Prusse de 1806, ni la France de 1870 n'auront témoigné autant de criminelle négligence ni voulu les désastres plus délibérément que nous, si, après les avertissements qui nous sont prodigués, nous n'exigeons pas énergiquement que notre administration militaire soit réformée. Cette administration fonctionne de telle façon qu'à chaque nouvelle épreuve elle se montre impuissante, définitivement incapable. »

Toutefois, les sombres réflexions publiées par Mr Spencer Wilkinson dans la *Nineteenth Century* sont antérieures à la délivrance de Ladysmith, — et il y a des chances pour que les brillants exploits du général Redvers Buller aient déridé les plus mécontents chez nos voisins.

Belgique.

Correspondance du cardinal Hercule Consalvi avec le prince Clément de Metternich, par le P. Charles van Duerm, S. J. : c'est le titre d'un livre qui vient de paraître à Louvain, chez Polleunis et Ceuterick, et qui ne saurait manquer d'intéresser tous les esprits curieux des dessous de l'histoire.

Rédigés tantôt en italien, tantôt en français, les documents réunis ici sortent des archives de Vienne et sont pour la plupart complètement inédits ; ils nous renseignent sur les faits et gestes, les habiletés et les petites finesses de la politique pontificale durant les dix années qui précédèrent la mort de Pie VII.

On savait les énormes difficultés que Consalvi rencontra dans ses fonctions de secrétaire d'Etat : jalouse du vaste crédit dont il jouissait auprès du pape Pie VII, la prélature romaine lui reprochait son « libéralisme » et, sans beaucoup de prudence, le traitait de « franc-maçon » ! Les pièces qu'on nous met ici sous les yeux fixent définitivement ces points obscurs et délicats entre tous. Ainsi, une fois de plus, grâce au R. P. van Duerm, S. J., nous voilà renseignés sur les beautés de la charité chrétienne dans ce milieu de haute sainteté qu'est sans doute le Vatican.

États-Unis.

La vieille Europe pensait jadis avoir le monopole de la grande production intellectuelle. « A la jeune Amérique, disait-on, le trafic des graisses économiques, des blés en gros et des conserves à bon marché ; et puis, elle exporte les plus riches héritières du monde entier... et c'est assez pour sa gloire. » On en est revenu, il y a beau temps, — et, encore que curieux à consulter, les quelques renseignements que nous apporte le *Publishers' Weekly* sur le commerce du livre par delà l'Océan en 1899 n'ont rien qui soit pour nous étonner beaucoup.

L'année 1899, constate la feuille américaine, a été bonne pour les publicistes et les chiffres attestent chez ceux-ci une belle fécondité. Si la production littéraire a été un peu moins abondante qu'en 1895 et en 1896, elle l'a été davantage qu'en 1897 et qu'en 1898. La librairie a mis en vente l'an dernier 4 749 nouveautés et 572 nouvelles éditions. Tous les genres sont représentés ici, de la philosophie à la prestidigitation, — et dans tous une hausse s'accuse, sauf toutefois pour les ouvrages de théologie, de sociologie et de médecine où il y a baisse comparativement à l'année 1898. Les œuvres d'imagination occupent la première place, — comme chez nous et comme un peu partout, j'imagine : 749 nouveaux romans ont vu le jour en 1899 et 183 écrivains sacrifiant à la fiction ont connu les joies de la nouvelle édition. Les ouvrages intéressant les lois viennent ensuite et — détail à relever — voici en troisième ligne, tout de suite après les lourds et fastidieux traités des juristes, les livres joyeux et tendres, les beaux livres à images qui s'adressent à la toute petite jeunesse. La poésie tient le septième rang — après les mélanges littéraires, — les mémoires le huitième, et le neuvième, l'histoire. Tout cela atteste des goûts bien sérieux et parfois de graves préoccupations chez un peuple qu'on dit « jeune », surtout si l'on considère que les livres de sport et la littérature satirique figurent en queue de la liste établie par le *Publishers' Weekly*. Mais les Américains étudient pratiquement les sports et, d'autre part, la satire, la bonne satire, n'est peut-être pas précisément le fait des peuples jeunes.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 39016. *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XIII. **17 MARS 1900.**

L'OPINION EN ANGLETERRE (1)

Les Arguments.

II

Nous avons tracé un rapide tableau du duel de sentiments dont l'Angleterre, au sujet du Transvaal, est le théâtre. Il ne sera pas sans intérêt de porter un instant les regards sur le duel d'arguments. Le spectacle sera peut-être moins passionnant, mais plus agréable : Le cœur combat plus ardemment, mais l'esprit s'escrime plus spirituellement. C'est une étrange conspiration que celle du cœur et de l'esprit : L'esprit est la dupe inconsciente du cœur, à moins qu'il n'en soit la dupe secrètement consentante, à moins qu'il n'en soit le complice volontaire, à moins qu'il n'en soit l'exploiteur habile. Arguments en faveur de la guerre, arguments en faveur de la paix, les uns comme les autres sont nombreux, — on ne le sait pas assez en France. Les jingoes ont envoyé avec régularité des renforts d'arguments comme des renforts de soldats ; l'armée régulière ici aussi était battue, sans doute. Passons une revue des troupes idéologiques des deux partis qui divisent l'Angleterre. L'impérialisme met en bataille une petite douzaine d'arguments. Les pacifiques disposent, en face, une autre douzaine de réponses, et s'adjoignent de bonnes ailes, à droite et à gauche du front, destinées à tourner, envelopper, anéantir l'ennemi, et constituées de rien moins qu'une dizaine d'arguments. On le voit : Vainqueurs et vaincus, présents et manquants, combattants, blessés et morts, cela fait pas mal de monde.

***

Délivrons-nous du corps supplémentaire d'arguments pacifiques, qui rendent la partie trop inégale, et dérangent l'harmonieux équilibre de la bataille. Voici, très résumées, les « dix bonnes raisons pour arrêter les hostilités », selon M. Stead (1) :

1° La mésintelligence est venue d'un malentendu ;

2° On n'a pas fait essai de l'arbitrage ;

3° Il est faux qu'il y ait au Transvaal un complot ourdi contre la puissance anglaise dans l'Afrique du Sud ;

4° Un des facteurs qui ont le plus contribué à déchaîner la guerre, c'est l'ignorance des hommes d'État anglais qui s'imaginaient que le Transvaal au dernier moment céderait toujours ;

5° Dans la suite, de mensongères affirmations au sujet de la faiblesse militaire des Boers ont abusé l'opinion et suborné l'enthousiasme ;

6° Au demeurant, s'il est vrai que l'Angleterre ne veut conquérir ni territoire ni mines d'or, il faut reconnaître que satisfaction presque totale a été donnée aux prétentions anglaises ;

7° L'une de ces prétentions : l'égalité de traitement pour les individus de race hollandaise et pour les individus de race anglaise au Transvaal est chaque jour plus compromise par la continuation de la lutte ;

8° La situation au Cap s'aggrave. Les cadeaux et

(1) Voyez la *Revue* du 17 février.

(1) *War against war in South Africa*, n° 9, p. [illegible]

souvenirs à la lyddite sont un assez mauvais moyen de se concilier le loyalisme de la population hollandaise du Cap ;

9° L'Empire britannique tout entier est paralysé ; il a perdu et grandement de ses défenseurs et de son prestige ;

10° Enfin : Dieu, argument suprême. L'Angleterre fait une guerre injuste et inutile. Il n'y a vraiment aucune bonne raison d'attendre la victoire quand on combat contre Dieu.

* * *

Suivons maintenant pas à pas les mouvements de ces deux armées psychologiques...

Il y a lieu de rappeler plus brièvement les arguments de fait. Nous insisterons plus longuement sur les arguments philosophiques, d'une portée plus haute, d'un intérêt universel.

1° « La guerre, en réalité, fut toujours inévitable », dit M. Chamberlain.

Quelle guerre, répondent les libéraux anglais, pouvait être mieux évitée ?

2° Krüger a été de mauvaise foi. C'est là un argument mille fois répété. C'est le « tarte à la crème ! » de tous les « five o'clock » du royaume.

Cette question est délicate. Comment sonder les consciences ? On impute volontiers ses propres déceptions à la mauvaise foi de l'adversaire.

Ce sont plutôt les Anglais qui semblent avoir fait preuve d'une « dissimulation évidente », si je puis accoupler ces mots. A chaque concession nouvelle qui leur était consentie, ils augmentaient leurs prétentions. M. Chamberlain ne craignait rien tant que d'être satisfait. C'est ce qu'exprime agréablement une caricature d'outre-Manche, reproduite dans le journal de M. Stead, et qui porte cette légende : « Le grand garçon : Donne-moi la moitié de ton panier. — Le petit garçon : — Allons, prends. Le grand garçon : Alors, donne-moi tout (1). »

3° Le Transvaal a violé les conventions. « Nous combattons... pour le respect des conventions solennelles. » (M. Chamberlain.)

Il ne saurait guère faire de doute pour personne que le gouvernement anglais a violé la convention de 1884 en s'immisçant dans les affaires intérieures du Transvaal. Il est moins notoire et aussi peu douteux que le Transvaal ait contrevenu à certaines dispositions de la convention de 1884 : « Toutes personnes, autres que les originaires, se conformant aux lois de la République Sud-Africaine... (d) ne seront soumises, quant à leurs personnes, leurs propriétés, leur commerce ou leur industrie, à aucunes taxes, générales ou locales, autres que celles qui sont ou pourront être imposées aux citoyens de ladite République. » Or il est bien certain que les uitlanders portaient presque seuls le poids des impôts.

4° Le Transvaal méconnaît la suzeraineté de l'Angleterre.

Cette question a été tellement discutée qu'il sied de ne point l'exposer à nouveau. L'absence du mot « suzeraineté » dans la convention de 1884, le titre de « République Sud-Africaine », la presque insignifiante restriction apportée à la réelle indépendance, les agents diplomatiques, boer à Londres, et anglais à Pretoria, la qualité de belligérants reconnue par l'Angleterre à ses adversaires par la notification aux puissances de l'« état de guerre » dans l'Afrique du Sud, enfin les très sincères aveux de nombreux hommes politiques anglais, semblent ne rien laisser subsister de la suzeraineté prétendue.

5° Les Boers veulent chasser les Anglais de l'Afrique du Sud, ou les asservir. « L'Angleterre, dit M. Chamberlain [en déjouant à temps ce dessein machiavélique] a échappé à un des plus grands dangers auxquels elle ait jamais été exposée. »

Quand a-t-on vu les Boers prétendre à la domination de l'Afrique du Sud ? Après le raid du bandit Jameson, il fallait s'occuper de fortifier la défense nationale. M. Krüger l'a fait. C'était son devoir. Il l'a fait mystérieusement. C'était son droit.

6° « La Grande-Bretagne doit rester la puissance prépondérante dans l'Afrique du Sud. » (M. Chamberlain.)

Cet argument ne se discute pas. On ne se crée pas des titres à soi-même. On ne justifie pas les vols qu'on commet en proclamant le désir qu'on a d'en commettre encore. L'ironie des choses veut seulement qu'on marque la duplicité de ce mot : « La Grande-Bretagne *doit*... » Doit ? Est-ce un droit ou un devoir ? serait-ce un mauvais droit qui aurait l'ingéniosité de s'habiller en devoir ?

7° Les intérêts lésés des uitlanders en général et des Anglais en particulier. Les Boers ne sont qu'une oligarchie despotique. Les uitlanders sont las de payer, sans avoir le droit de vote, presque la totalité des impôts (90 p. 100).

Dans quelle mesure et de quelle manière la protestation contre un tel état de choses est-elle légitime ? C'est là un point grave de morale internationale et de droit international, — qui se trouvera éclairci par la suite.

8° « Ce que nous désirons, ce sont des droits égaux pour tous les hommes de toutes les races. » (Lord Salisbury.) Dans les autres États du sud de l'Afrique, les Hollandais sont traités sur le même pied que les Anglais. Il n'y a qu'au Transvaal que les uitlanders anglais ne sont pas traités sur le même pied que les

(1) *War against War in South Africa*, n° [illegible], p. 67.

Boers hollandais. Il faut, au nom de la justice, exiger la réciprocité.

A cet argument, comme au précédent, il sera répondu par la suite : Que vaut, en effet, une égalité imposée? Qu'est-ce que l'égalité sans la liberté? La réciprocité est-elle une excuse à la contrainte? La justice de demain peut-elle pallier la violence d'aujourd'hui?

9° L'intérêt même des Afrikanders demande qu'ils soient placés sous la domination anglaise : Ils sont rongés par le fonctionnarisme et la corruption. « L'Angleterre n'apporterait que les bienfaits d'une bonne administration. »

On ne saurait faire du bien aux gens malgré eux. Pour « administrer » la fortune de quelqu'un, il faut en avoir reçu mandat. Ou il faut que la personne soit « interdite ». Mais une personne n'est interdite qu'en vertu d'une décision judiciaire. On ne se nomme point soi-même conseil judiciaire de quelqu'un qui a des mines d'or. Ceci est pire que la captation de testament. C'est l'usurpation des biens compliquée de la séquestration de la personne. — Et d'ailleurs souvenons-nous. L'histoire bégaie et se répète. On avait précisément invoqué les divisions de la Pologne pour s'autoriser à la partager. Écoutons aujourd'hui les États-Unis essayer de justifier leur attentat sur les Philippines : « Les Philippins, dit le rapport préliminaire adressé au Président, sont incapables de se gouverner eux-mêmes... Si les États-Unis abandonnaient les Philippines, l'anarchie renaîtrait aussitôt... Le maintien de notre contrôle national constituerait le plus grand bienfait pour les habitants des Philippines... » Appliquons à la Pologne, aux Philippines, au Transvaal la maxime gravée par Hugo :

C'est afin de pouvoir t'égorger qu'on t'insulte,
La calomnie ayant pour but l'assassinat.

10° L'intérêt des noirs attaqués, dépouillés, abrutis par les Boers. M. Chamberlain : « Nous avions résolu de protéger les indigènes. »

Réponse : Les crimes des Boers contre les nègres n'autorisent point des crimes anglais contre les Boers.

* * *

Mais voici le premier argument emprunté à une philosophie sociale. C'est un essai de justification par les lois supérieures de l'évolution : Ce sont les « droits de la civilisation », c'est « l'intérêt éminent de l'humanité ». Mieux que chez un Anglais même, je crois qu'on pourrait rencontrer une expression de cette pensée chez un anglicisant, M. Demolins, à qui je reconnaîtrais volontiers, de ce chef, une « supériorité — de cette sorte — *sur* les Anglo-Saxons » eux-mêmes. Dans une brochure intitulée *Anglais et Boers. Où est le Droit?* M. Demolins précise ainsi le droit fondamental qu'a l'Angleterre, selon lui, d'étendre sa domination sur le Transvaal : « Le monde... appartient aux peuples qui possèdent la supériorité sociale. Et c'est précisément ce qui justifie les Européens, et ce qui explique leur prédominance (1)... Nous entrons dans une période nouvelle qui sera caractérisée par un fait dont les conséquences sont incalculables : le partage du monde entre quelques grandes nations les plus avancées en civilisation. (2) »

On se partage le gâteau... En vérité, c'est à cela qu'on a toujours reconnu le « jour des Rois »... — On peut espérer que le jour des Rois est surtout un souvenir, et que la fête qui lui fait face, la fête républicaine de la fin des séquestrations et des bastilles, si elle rappelle un passé, symbolise surtout un avenir. Les nations seront-elles des reines voleuses de provinces (ce sont là jeux de princesses) et gitanes de grands chemins, ou des citoyennes respectueuses, et, par leur respect du droit, rendues libres? Le droit de conquête « au nom de la supériorité sociale », ce n'est qu'un misérable avatar de l'antique usurpation. C'est le célèbre : « Ote-toi de là que je m'y mette », qui se prononce en vers : « La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir. » A vrai dire, c'est, au nom d'un droit affirmé supérieur, détruire tout droit. Ce serait un progrès si ce n'était un écroulement. C'est prétendre fonder la propriété sur l'expropriation. Le droit de propriété et le droit d'expropriation ne peuvent coexister que si le droit d'expropriation est limité et rare son usage. C'est ce qui a lieu pour les expropriations par l'État ou la commune dans la civilisation moderne. Notez que les conditions en sont fixées par une décision de justice; notez le paiement nécessaire d'une préalable indemnité. L'expropriation selon nos lois n'est en somme qu'une transformation de propriété : l'expropriation devrait se nommer *transpropriation*... L'expropriation à la manière de M. Demolins, c'est la suppression véritable de toute propriété nationale, c'est l'abolition de la patrie. C'est, pour chaque peuple, l'insécurité permanente. C'est l'anarchie. Chacun est l'inférieur de quelqu'un. Et toutes les fois qu'il y aurait doute sur la supériorité relative, il serait conforme à « l'intérêt éminent de l'humanité » de recourir à l'épreuve, à la guerre. Ce serait la société forêt de Bondy. Cette « science sociale » est une science anti-sociale; cette sélection humaine ne serait que la concurrence biologique. Les Boers asservissent les Cafres. Les Anglais asservissent les Boers. En vertu du même raisonnement, les Alle-

(1) P. 12.
(2) P. 23.

mands prétendent qu'il leur faut asservir la France, qu'ils se plaisent à représenter comme inférieure et corrompue. Ainsi de suite... — La Révolution française ne s'y était pas trompée. Elle avait vu juste en proclamant les Droits de l'Homme, les droits de *tout* homme. Tout homme, tout peuple est inviolable, ou nul homme, nul peuple n'est inviolable. Et il a fallu, pour que quelque part des citoyens puissent être, reconnaître, dans la limite des droits essentiels, l'égalité de tous les hommes.

Espoir suprême, ironie suprême, à l'argument qu'on a tenté d'attribuer à la science succède l'argument qui se prétend né de l'amour : Ce qui anime, en cette affaire du Transvaal, la Grande-Bretagne, c'est l'esprit de charité, c'est une pensée de dévouement, c'est l'apostolat humanitaire. Protectorat ne signifie-t-il pas protection? « Ces sacrifices, dit M. Balfour, seront faits dans l'intérêt des droits de l'humanité et de la civilisation. » Admirez comme cette entreprise de rapine et de conquête est, par M. Chamberlain, peinte galamment. Il s'agissait de se dévouer : « La paix de l'Afrique du Sud dépendait de notre acceptation de cette responsabilité. »

Quel est l'intérêt de l'humanité et de la civilisation? — Celui-ci, avant tous les autres : L'intérêt primordial, le bien suprême, c'est la possession de soi-même, ou liberté; l'intérêt primordial, ce sont les droits essentiels, résumés dans cette définition de l'humanité : la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. Le droit, c'est l'humanité conservée à l'homme.

Quel est le droit?

Il est pour les peuples ce qu'il est pour les individus. Il y a les Droits de l'homme. Il y a les Droits des hommes.

Les hommes doivent disposer librement d'eux-mêmes. L'humanité est insaisissable dans l'individu et dans la nation. Un peuple n'est pas moins qu'un homme; il est absurde et criminel de dénier au peuple l'autonomie qu'on accorde à l'homme. Les nations ne peuvent être sujettes quand l'individu est citoyen. L'esclavage est aboli. Les nations n'ont pas pour rôle d'attenter à la liberté. Les patries n'ont pas pour but de diminuer la personne humaine.

Nul ne peut se créer de droit, ni de titre. On peut s'imposer une obligation ; on ne peut en imposer. Tout contrat est nul, qui prétend lier deux peuples et ne porte point la libre acceptation de tous deux. Rien n'oblige l'homme que la liberté.

Ainsi toute conquête violente est interdite. C'est un attentat à l'humanité. C'est un crime envers les autres et envers soi-même, envers « l'homme ». Ce ne sont pas là des mœurs humaines. Les nations ont été des fauves. Remarquez le sens profond et triste de ces symboles : Des États incarnés dans des animaux, des patries bestiales : c'est le coq gaulois, combattant féroce, acharné; c'est l'aigle allemande aux yeux aigus, au bec sanglant, au cou noueux; c'est l'aigle russe encore, ou c'est l'ours, meurtrier stupide, et tenace, ou c'est le lion britannique qui rôde par la forêt, ou la licorne perfide et fabuleuse.

Ainsi toute conquête, même simplement économique, est interdite. On n'a pas plus le droit d'imposer ses produits que ses ordres. Les temps modernes ont créé un nouvel esclave : *l'esclave-acheteur*. On ne prétend point tirer, de ce nouvel esclave, du travail, mais de l'argent. Jadis le maître faisait travailler et vendre. Aujourd'hui, par un curieux renversement, c'est le maître européen qui travaille — et travaille éperdument afin de vendre par contrainte à l'indigène asservi.

Ainsi toute conquête, même pacifique, est interdite. La naturalisation est une conquête pacifique. Les uitlanders voulaient, de cette manière, conquérir pacifiquement le Transvaal. Naturalisés en masse, plus nombreux que les Boers, ils se fussent, sans coup férir, emparés du gouvernement. Un étranger, des étrangers ont-ils le droit d'exiger leur admission comme citoyens du pays où ils s'établissent? Non certes. La naturalisation est un contrat bilatéral; le nouveau citoyen contracte des obligations vis-à-vis de la société; mais la société aussi contracte des obligations vis-à-vis de son nouveau membre. Et des étrangers ne peuvent être naturalisés que du consentement du pays où ils s'établissent, c'est-à-dire conformément à ses lois.

Ainsi toute conquête violente, même entreprise dans un dessein d'aide et de charité, est interdite. Il est aussi interdit de se faire, sans permission, le protecteur de quelqu'un que son agresseur. Le mot « protectorat », parti de « protection », en est arrivé à signifier « conquête »...

Telles sont sans doute, essentiellement, la liberté et l'égalité des peuples. Les peuples sont, égaux et libres, les citoyens de l'humanité. — Mais, citoyens égaux devant la loi, individus et peuples sont inégaux pas leurs facultés, — intellectuelles, morales, artistiques, scientifiques, industrielles, commerciales; et il est très vrai qu'il y a des peuples inférieurs et des peuples supérieurs. — Conclusion de ces deux prémisses : Librement l'un des deux peuples peut vouloir élever l'autre ; librement l'autre peut vouloir être élevé. Cette collaboration de deux peuples inégaux, c'est la colonisation. Coloniser, c'est cultiver et élever. Cultiver la terre, cultiver l'homme. Élever, — au double sens d'élevage et d'élévation ; élevage des animaux, élévation des âmes. La colonisation n'est pas une violence, mais une douceur. Ce n'est pas une relation de despotisme et de dédain ; ce devrait être une relation d'amour. Oui, le mot « amour »

est le seul mot qui convienne. Il faut aimer et se faire aimer pour comprendre et se faire comprendre. La colonisation véritable, c'est une initiation. La colonisation véritable, c'est une union du génie de deux races.

Je prie qu'on veuille bien reconnaître que ce n'est pas là une chimère ; c'est un fait, et constant : Quelle est la colonisation qui régulièrement échoue ? C'est la colonisation violente, violente par la guerre ou violente par la loi. Elle échoue, car de deux choses l'une : Ou le peuple envahi est tôt ou tard anéanti, ou le peuple envahisseur est tôt ou tard expulsé. — Quelle est le colonisation qui réussit ? C'est la colonisation patiente, adaptée aux mœurs du pays, respectueuse, libérale, dévouée, aimante. L'œuvre de colonisation la plus merveilleuse fut peut-être la colonisation de la Gaule par les Romains : « Or, dit Fustel de Coulanges, les Romains n'imposèrent aucune assimilation administrative. Si la Gaule s'est transformée, ce n'est pas par la volonté de Rome, c'est par la volonté des Gaulois eux-mêmes (1). »

Concluons cette trop longue et nécessaire réponse aux hypocrisies de l'impérialisme : Les droits et les devoirs de « l'humanité » sont ceux-ci : Droits : Les peuples naissent libres et égaux en droits. Devoirs : Les peuples se doivent, absolument, le respect et, relativement, l'assistance.

... Mais entre individus ou peuples citoyens il peut se produire des difficultés de deux sortes : des dissentiments, des attentats ; des contestations, des crimes.

Quelle est, dans les deux cas, la solution conforme au véritable « intérêt supérieur de la civilisation et de l'humanité » ?

Celle-ci : Nul ne peut se faire justice à soi-même. Il n'y a de droit que devant un juge. L'emploi de la force caractérise l'anarchie anti-sociale. La civilisation implique cette obligation : l'arbitrage. La loi de sélection du monde humain, c'est l'idée du droit. Toute difficulté posant une question de nationalité sera tranchée par un tribunal international, qui fixera les droits et les devoirs, les créances et les dettes, les libertés et les engagements, les moyens, conditions et indemnités. Et l'arbitre international mérite dans la civilisation le titre obscur et magnifique que porte un humble fonctionnaire dans la cité : « juge de paix ».

Ajoutons : La justice pénale, qui connaît des crimes, se compose essentiellement, non pas seulement de juges, mais encore d'un ministère public. Et il faut joindre à la notion d'un tribunal d'arbitrage international la notion d'un ministère public international requérant contre les auteurs d'attentats internationaux...

Ces principes posés, comment juger, « au nom des intérêts supérieurs de l'humanité », les actes de l'Angleterre ?

En l'absence de tout ministère public officiel susceptible d'intervenir sur la plainte des uitlanders qui se disaient lésés, l'Angleterre s'est interposée. Ainsi, dans la rue, entre deux hommes qui se querellent, s'interposent, en attendant le sergent de ville, des voisins. L'Angleterre servit de ministère public officieux. Et cette intervention était légitime.

Mais le ministère public porte son réquisitoire devant le juge. C'est l'institution de la justice qui seule justifie sa mission ; il en est un des organes ; et sans elle il n'est rien... Qu'a fait l'Angleterre ? Elle a refusé l'arbitrage. Elle a aboli son droit d'intervention. Ce fut, pour sa cause, le suicide. Le monde, ce jour-là, sut l'Angleterre coupable. « Refuser en principe l'arbitrage, dit M. Ch. Richet (1), c'est faire un solennel aveu d'intentions criminelles. » Qui renie les juges se dénie le droit. Et M. Stead a raison de s'écrier, le cœur serré d'angoisse : « La responsabilité pèse sur nos têtes de tout le sang innocent répandu (2). »

* * *

Ainsi se poursuit la guerre des sentiments et des arguments, à côté de la guerre des soldats. Ni les sentiments, ni les arguments, ni les soldats ne semblent vouloir désarmer. Les récents événements ont changé, au moins pour l'instant, les fortunes sans altérer les courages. Nous pourtant, nous désirons la paix par la justice. Comment obtenir la paix ? Comment obtenir la justice ?

Une idée vient nécessairement à l'esprit. Et la Conférence de la Haye ? A-t-elle donc été vaine parfaitement, illusoire ? A-t-elle laissé quelque fruit ? Qu'il paraisse ! Tout d'elle a-t-il déjà disparu, son âme, ses manifestations, ses promesses ?

Hélas ! Il faut répondre : La Conférence a fait beaucoup ; elle ne pouvait tout faire. Si elle avait prétendu tout faire, elle n'aurait rien fait. Elle a dû avoir ses insuffisances. Elle a dû pécher par omission. Mais elle expie maintenant son nécessaire péché.

Il y a, en effet, deux œuvres à accomplir pour établir la justice entre les peuples : définir la justice, définir les peuples ; résoudre les problèmes internationaux, résoudre les problèmes nationaux. Organiser l'arbitrage entre les nations, c'était presque facile ; organiser le plébiscite à l'intérieur des nations, accueillir les irrédentismes, affranchir les nationalités

(1) Cité par M. Léopold de Saussure, *Psychologie de la Colonisation française*, p. 250 et 273.

(1) [illegible], p. 11[illegible]

(2) [illegible], p. [illegible]

asservies, reviser les protectorats, c'était impossible. Là, il ne fallait que faire l'avenir; ici, il eût fallu défaire le passé. La première tâche fut entreprise, la seconde passée sous silence, — cependant qu'autour de la Conférence officielle, à la Haye même, les défenseurs des nations séquestrées faisaient entendre leurs réclamations et leurs vœux, pareils à un chant national. Mais les questions oubliées en ce baptême de la paix, semblables à la fée de la légende, devaient se venger. Un instant écartées, elles devaient sans cesse reparaître. Des droits ayant été méconnus, la justice était suspendue. Les problèmes nationaux étant éludés, le problème international restait, partiellement, insoluble. On n'eût pu instaurer d'une manière souveraine l'arbitrage qu'en instaurant la liberté des peuples; car il n'y a de justice qu'entre citoyens.

Les conséquences pratiques de cette vérité théorique sont maintenant connues comme trop certainement fatales! Ce sont des cadavres par milliers, et des dépenses par millions. La solution pacifique théorique n'a pas été formulée... Première sanction, la guerre. Deuxième sanction : la solution pacifique pratique fait défaut. Cette impossibilité de tirer des décisions de la Conférence de la Haye la solution du différend anglo-boer a été déjà, et notamment par MM. d'Estournelles de Constant, Louis Renault, Ch. Richet, dans une séance de l'*Association de la Paix par le Droit*, que le signataire de ces lignes avait l'honneur de présider, très nettement mise en lumière. Voyez : Les conventions n'ont d'effet qu'à l'égard des puissances « représentées à la Conférence ». Et l'article 60 de l'Acte final soumet les adhésions nouvelles (on voulait écarter les revendications des nationalités non reconnues) à des conditions encore informulées, c'est-à-dire, à le bien prendre, les interdit : « Les conditions auxquelles les puissances qui n'ont pas été représentées à la Conférence internationale de la Paix pourront adhérer à la présente convention formeront l'objet d'une entente ultérieure entre les puissances contractantes ». Or, le Transvaal, sur l'opposition de l'Angleterre, ne fut pas représenté à la Conférence de la Haye...

Ainsi, le droit est défaillant... Ne faut-il espérer que dans l'inévitable lassitude qui arrête toute chose, même le mal? Non, sans doute. L'Europe s'inquiète, et lentement, mais profondément, sent remuer en elle son humanité. Une impression indéfinie de réprobation grandit. Assistant à la guerre comme à un spectacle, la foule déjà s'agite, les voix vont crier : Assez! Une émotion trouble les cœurs. Il naît un sentiment nouveau, simple, silencieux, sublime : Pas de sang! Pas de guerre! Pas de mort! Ce sentiment s'étendra, souverain, serein, insensible, presque superstitieux. Ce sera comme l'ancienne foi muette dans le paradis, dans l'enfer : Le paradis, c'est la vie; l'enfer, c'est la mort. Vers la vie s'élèvent toutes les forces, tous les frissons, toutes les ferveurs. On voit l'homme intangible comme un destin, la chair gardée comme par un charme. La morale, c'est l'horreur du sang, l'épouvante de la douleur, la haine de la mort. On comprend : la vie sacrée, le sang sacré, le regard humain sacré. Le bien, c'est la vie; le mal, c'est la mort.

Lucien Le Foyer.

UN PHILANTHROPE MALGRÉ LUI

Nouvelle.

C'était au salon, après dîner. Mrs Charman, l'aimable, la plantureuse hôtesse, se laissa tomber sur un fauteuil auprès de son amie, la petite Mrs Loring, et soupira une question :

— Comment trouvez-vous Mr Timperley?

— Très bien; seulement un tant soit peu singulier.

— Oh! il l'est en effet. Tout ce qu'il y a de plus original. J'aurais voulu vous parler de lui avant de descendre à table, mais le temps a manqué. C'est un si ancien ami! Mon cher mari et lui étaient camarades de collège. Le caractère le plus doux, le plus affectueux! Bien trop bon pour ce monde, j'en ai peur : il prend tout si au sérieux! Je n'oublierai jamais son chagrin à la mort de mon mari. Je parle de Mr Timperley à Mrs Loring, Ada.

Elle s'adressait à sa fille mariée, placide jeune femme qui reproduisait les traits aimables de sa mère avec quelque chose de plus intelligent, la sérénité réfléchie d'un type plus élevé.

— Je suis désolée de lui trouver l'air si peu bien, observa Mrs Weare, en guise de réponse.

— Il n'a jamais eu de teint, tu sais, et sa vie... Mais il faut que je vous raconte, reprit-elle, en se retournant vers Mrs Loring. Il est célibataire, il a une honnête aisance, et croiriez-vous qu'il vit tout seul dans un des plus affreux quartiers de Londres! Où est-ce donc, Ada?

— A Islington, dans une rue misérable.

— Oui. Il habite là, dans des garnis sordides, j'en ai peur, — ce doit être si malsain! — tout simplement pour se familiariser avec la vie des pauvres et leur être utile. N'est-ce pas héroïque? Il semble y avoir consacré toute son existence. On ne le rencontre jamais nulle part. Je crois qu'il ne vient absolument que chez nous. Quelle noble vie! Il ne parle jamais de tout cela. Je suis sûre que vous n'auriez pas soupçonné chose pareille d'après sa conversation pendant le dîner?

— Certes, non, répondit Mrs Loring, étonnée. Il n'a pas été fort loquace ; j'ai cru saisir qu'il s'intéressait tout spécialement à la ciselure et à la politique étrangère.

Mrs Weare rit.

— Voilà bien l'homme ! Quand j'étais petite fille il me faisait toutes sortes de jolies choses avec son ciseau, et quand je fus assez grande il m'instruisit sur l'équilibre des puissances. Il est possible, maman, qu'il écrive des articles pour les journaux sans que nous en sachions jamais rien.

— Ma chère, tout est possible avec Mr Timperley. Et quel changement après sa vie à la campagne ! Il avait une ravissante petite maison près de la nôtre, en Berkshire. Vraiment, je ne peux m'empêcher de croire que c'est la mort de mon mari qui l'a décidé à l'abandonner. Il était si attaché à Mr Charman ! Lorsque mon mari est mort et que nous avons quitté le Berkshire, nous l'avons perdu de vue complètement, oh, pendant des années. Puis, un beau jour, je le rencontrai à Londres, par hasard. Ada pense qu'il doit avoir eu quelque peine de cœur.

— Chère maman, intervint la fille, c'est à toi, et non à moi, qu'appartient cette supposition.

— Vraiment ? Oh ! c'est possible. On ne peut faire autrement que de remarquer qu'il a eu quelque chose... A moins que ce ne soit la seule pitié qu'il éprouve pour les malheureux à qui il dévoue sa vie. Quel homme admirable !

Au moment où les voix masculines se firent entendre à la porte du salon, Mrs Loring chercha des yeux l'excentrique personnage. Il entra le dernier. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, mais très voûté, maigre, disgracieux, les manières timides, la démarche irrésolue ; ses yeux, d'un gris pâle, très doux d'expression, regardaient craintivement de droite et de gauche, sous des sourcils nerveusement froncés, tandis qu'un sourire, derrière lequel il semblait chercher à s'effacer, agitait ses lèvres. Ses cheveux commençaient à grisonner, et il avait une moustache épaisse qui se fût mieux harmonisée avec des traits plus sévères. Tout en marchant, — ou plutôt louvoyant, — par la chambre, ses mains s'ouvraient et se fermaient sans répit, ce qui produisait un effet quelque peu ridicule. Un je ne sais quoi de particulier l'isolait dans le groupe d'hommes, non pas précisément un aspect minable, mais un certain manque de lustre, de fini. En observant de plus près, on aurait reconnu que son habit noir avait été à la mode quelques années auparavant. Son linge était irréprochable, mais il ne portait aucun bijou ; un petit bouton noir apparaissait sur le plastron de sa chemise dont un ornement de même genre fermait les poignets.

Il se retira dans un coin et serait resté là, tout seul, tranquille en apparence, si Mrs Weare ne s'était bientôt dirigée de son côté. Elle s'assit près de lui.

— J'espère que vous ne passerez pas le mois d'août en ville, Mr Timperley ?

— Non... Oh non !... Oh ! non, je ne crois pas.

— Mais vous semblez incertain. Vous ne trouverez pas mauvais si je vous dis qu'un changement de place vous est, j'en suis sûre, nécessaire. Sérieusement, vous n'avez pas l'air très bien. Allons, ne puis-je vous persuader de venir nous rejoindre à Lucerne ? Mon mari serait si content, ravi de causer avec vous de l'état de l'Europe. Donnez-nous une quinzaine, je vous en prie !

— Ma chère Mrs Weare, vous êtes la grâce en personne. Je vous suis profondément reconnaissant. Je ne saurais vous exprimer à mon gré combien me touche votre si affectueuse sollicitude. Mais la vérité est que je suis à demi engagé déjà avec d'autres amis. Oui, je peux presque dire que j'ai en somme.. oui, vraiment, j'en suis là.

Il parlait d'une voix grêle et flûtée, avec une netteté d'élocution digne des clergymen de la plus faible catégorie, et avec des sourires qui devenaient presque larmoyants dans leur expressivité, tandis qu'il s'enfonçait de phrase en phrase, à travers le dédale de circonlocutions embarrassées, tout en frottant l'une contre l'autre ses longues mains osseuses jusqu'à ce que les jointures en devinssent blanches.

— Eh bien, du moment que vous vous absentez... Mais j'ai si peur que votre conscience ne vous entraîne trop loin ! Vous ne ferez de bien à personne, songez-y, en vous rendant malade.

— Évidemment non... Ah ! ah !... Je vous assure que ce fait m'est palpable. La santé est une considération primordiale. Rien qui nuise plus à quiconque veut se rendre utile qu'une santé chancelante. Oh ! c'est certain, c'est certain...

— Puis il y a la souffrance par sympathie : cela doit affecter la santé tout à fait indépendamment d'une atmosphère malsaine.

— Mais Islington n'est pas malsain, chère Mrs Weare. Croyez-moi, l'air y a souvent une qualité vraiment tonique. Rappelez-vous que nous sommes si haut ! Si nous pouvions seulement réduire à quelque degré les exhalaisons délétères des cheminées domestiques et industrielles, oh ! je vous le certifie, Islington possède toutes les conditions naturelles de salubrité requises.

La soirée se termina par un peu de musique que Mr Timperley parut goûter beaucoup. Il laissa aller sa tête en arrière, fixa ses yeux au plafond et demeura dans cette attitude extasiée quelques instants après que la musique eut cessé. Puis il finit par revenir à lui avec un soupir.

En quittant la maison, il endossa un pardessus bien trop lourd pour la saison, dans les poches duquel il enfouit ses souliers vernis, prit son chapeau, un feutre dur, trop haut de forme, saisit un parapluie mal plié et se mit en marche d'un pas alerte, comme pour se rendre à la gare prochaine. Ce n'était pourtant ni vers le chemin de fer, ni vers l'omnibus qu'il dirigeait sa course. Dans le délice de la nuit d'été, il marcha à l'allure égale d'un habitué de l'exercice pédestre ; de Notting Hill Gate au Marble Arch, du Marble Arch à New Oxford Street, puis à Pentonville, montant, montant toujours, jusqu'à ce qu'il eût atteint les hauteurs de son quartier si salubre. Minuit avait depuis longtemps sonné lorsqu'il entra dans une ruelle étroite, laquelle, à la clarté de la lune pallide, paraissait décente, mais non point engageante. Il pénétra, à l'aide d'un passe-partout, dans une petite maison sentant la colle, alluma un bout de chandelle qu'il tira de sa poche, et gravit deux étages d'escaliers, pour aboutir à une chambre située sous les toits, sur le derrière de la maison, mesurant huit pieds de long sur sept et demi de large. Quelques minutes après, il dormait à poings fermés.

En s'éveillant, à huit heures — il savait l'heure par une horloge qui sonnait dans le voisinage — Mr Timperley se vêtit avec une précipitation fébrile. Ouvrant sa porte, il trouva, posé en dehors, un plateau sur lequel s'étalaient les éléments d'un repas réduit au minimum : une demi-pinte de lait, du pain, du beurre. A neuf heures il descendit, cogna poliment à la porte du parloir, sur le devant de la maison, et attendit qu'une voix mal sonnante lui criât d'entrer. Cette chambre était occupée par un vieux bonhomme et sa fille se livrant au travail journalier de reliure ordinaire.

— Je vous souhaite le bonjour, Monsieur, dit M. Timperley, inclinant la tête. Bonjour, miss Suggs. Beau temps! Du soleil! Que cela vous ragaillardit!

Il restait debout, à se frotter les mains, comme on le ferait par un matin de forte gelée. Le relieur, le saluant d'un signe de tête sec, le mit aussitôt à l'ouvrage, auquel le digne homme s'appliqua consciencieusement. Il était en train d'apprendre les procédés élémentaires de l'art et travailla pendant toutes les heures ouvrables du jour, avec une patience qui n'allait pas sans témoigner d'une certaine aptitude naturelle.

Telle était la situation où se trouvait réduit Mr Timperley, homme bien né du Berkshire, qui vivait autrefois dans l'aisance et la dignité modeste, du fruit de capitaux sûrement placés. Élevé à Harrow, lauréat de Cambridge, il avait médité sur le choix d'une profession jusqu'au jour où il lui sembla, après tout, trop tard pour professer quoi que ce soit. N'étant pas obligé au travail par le besoin, il s'arrangea une vie d'innocente oisiveté dans le voisinage d'un ami riche et influent, M. Charman. Les années s'en furent, très douces. Une ou deux fois ses pensées errèrent du côté du mariage, mais une profonde défiance de soi le retint toujours au premier pas ; en fin de compte il se sentait né pour le célibat et se trouvait satisfait de cette condition. Bienheureux s'il avait porté une vue aussi claire sur le mirage décevant d'autres tentations! Vint une heure fatale où il prêta l'oreille aux sujets familiers de M. Charman : spéculation, compagnies, bénéfices reluisants. Ce n'était pas pour son propre compte que M. Timperley se laissait tenter, mais il pensait à sa sœur, mariée à un avocat sans causes de province, à ses six enfants, auxquels il serait doux d'aider, comme l'oncle fastueux de la légende, à leur début dans la vie. Il mit une confiance sans bornes en Mr Charman, et le résultat en fut qu'un beau matin il se trouva tremblant sur le bord de l'abîme ; les nouvelles confirmatives de sa ruine l'y précipitèrent.

Mr Charman était seul à connaître l'événement, et peu de jours après il tomba malade et mourut. Ses propres intérêts avaient à peine souffert de ce qui, pour son ami, constituait un désastre complet. Et M. Timperley ne souffla mot à la veuve de ce qui s'était passé, n'en dit mot à personne, excepté à l'avoué qui, tranquillement, liquida ses affaires, et à sa sœur dont les six enfants devaient désormais se passer du secours de l'oncle. Pendant l'absence de ses voisins et amis, après la mort de M. Charman, il disparut en silence.

Le pauvre homme touchait alors à la quarantaine. Un capital lui restait, qu'il n'osait entamer et dont le revenu eût à peine suffi à la subsistance d'un manouvrier. Le seul lieu où il pût vivre, parce que c'est le seul lieu où l'on puisse se cacher, c'était Londres : M. Timperley s'y rendit. Ce ne fut pas du premier coup qu'il apprit l'art de combattre l'inanition avec des ressources infimes. Durant ses premières épreuves, la faim et l'humiliation le mirent une fois si bas qu'il dut renfoncer un peu de son orgueil, et il écrivit à une de ses relations, lui demandant conseil et une assistance indirecte. Mais un homme dans cette position apprend à connaître l'inanité des avis bienveillants et le peu d'efficacité des influences sociales. S'il avait demandé un secours en espèces, nul doute qu'il n'eût reçu un chèque accompagné de quelques paroles compatissantes. Mais c'est à quoi il ne put jamais se résoudre.

Il tenta de tirer parti de son ancien passe-temps, la ciselure, et y réussit jusqu'à un certain point, puisqu'il gagna onze francs en six mois. Mais la perspective d'ajouter chaque année vingt-cinq francs à ses maigres dividendes ne le réjouit pas outre mesure.

Il va sans dire que pendant ce temps sa vie s'écoulait dans une solitude absolue. La pauvreté est le grand proscripteur, si l'on n'appartient pas à la classe qui y est faite de naissance. Un homme délicat, qui cesse de se trouver sur le pied d'égalité avec ses associés naturels, se retire et se confine dans l'isolement et apprend, non sans quelque surprise, combien l'on est disposé à oublier son existence. Londres est un désert peuplé d'anachorètes volontaires ou forcés. Quand il errait par les rues et les parcs, ou tuait le temps dans les musées et les galeries dont l'entrée est gratuite, Mr Timperley reconnaissait souvent des frères en réclusion ; il comprenait le coup d'œil furtif qui croisait le sien, il déchiffrait le visage étiolé, empreint d'une sympathie compréhensive, la tenue minable et pourtant distinguée. Nul échange de confidences entre ces mortels qui vivent dans l'ombre ; ils aimeraient à parler, mais la fierté les retient à distance ; chacun d'eux poursuit son chemin silencieux et solitaire, jusqu'à ce qu'une bonne fortune l'amène à l'hôpital ou à l'asile des pauvres, où le langue se délie — enfin et le cœur souffrant déverse son blâme sur le monde.

Un homme dans cette situation acquiert d'étranges connaissances, apprend d'étonnantes économies. Il ressentira une sorte d'orgueil à la découverte finale qu'il fera du peu d'argent nécessaire, en somme, pour soutenir son existence. Jadis, Mr Timperley eût posé en axiome qu'on ne peut vivre à moins de tant et tant de rente ; il découvrit qu'un homme peut subsister de quelques sous par jour. Il devint au fait du prix des vivres et connut la vertu respective des divers aliments. Végétarien par force, il s'aperçut que ce régime convenait à sa santé et se tint à part soi maints discours méprisants sur les habitudes de la multitude carnivore. Contraint d'abjurer l'alcool, il éprouva aussitôt le désir d'apporter son témoignage sur une estrade de tempérants. Telles étaient ses satisfactions. Elles contre-balançaient singulièrement les pertes subies par son amour-propre.

Mais il arriva qu'un jour, comme il était à la Banque d'Angleterre, occupé à retirer son pauvre petit revenu trimestriel, une dame le vit et le reconnut. C'était la veuve de Mr Charman.

— Comment, Mr Timperley, qu'êtes vous devenu tout ce temps? Pourquoi ne m'avez-vous jamais donné signe de vie? Est-il vrai, comme on me l'a assuré, que vous avez été à l'étranger?

Il était si déconcerté que, machinalement, il répéta en écho les dernières paroles de la dame :

— A l'étranger.

— Mais pourquoi ne m'avoir jamais écrit? poursuivit Mrs Charman, sans lui donner le temps de placer un autre mot. Comme c'est mal de votre part, vous en aller sans un signe! Ma fille prétend que nous avons dû vous offenser, d'une manière ou de l'autre, sans nous en douter. Expliquez-vous, je vous en prie. Il ne peut certainement y avoir rien eu...

— Ma chère Mrs Charman, c'est moi seul qui suis blâmable. Je... l'explication est malaisée, elle entraînerait à une infinité de détails. Je vous conjure d'interpréter ma conduite injustifiable comme une simple idiosyncrasie.

— Oh ! il faut venir me voir. Vous savez qu'Ada est mariée? Oui, depuis bientôt un an. Comme elle sera contente de vous revoir! Elle parlait de vous si souvent! Quand pouvez-vous venir dîner? Demain?

— Avec plaisir, avec grand plaisir.

— Charmant!

Elle lui donna son adresse, et ils se séparèrent.

Une preuve que Mr Timperley n'avait jamais perdu tout espoir de retour à son monde natal, c'est qu'il avait soigneusement conservé son costume de soirée, et les souliers vernis de rigueur. Plus d'une fois une forte tentation lui était venue de vendre ce qui paraissait bien être une inutilité ; plus d'une fois, vers la fin des trimestres gênés, le complet avait été mis en gage pour quelques francs.

Mais, se séparer définitivement de ce symbole suprême de respectabilité, c'eût été le désespoir, état d'âme étranger à la longanimité de Mr Timperley. Ses bijoux, sa montre même et sa chaîne, s'en étaient allés depuis longtemps ; de tels colifichets ne sont pas indispensables à la mise d'un *gentleman*. A cette heure il se félicitait de sa prudence, car la rencontre de Mrs Charman l'avait ravi, autant qu'embarrassé, et la perspective d'une soirée en société lui illuminait le cœur. Il rentra chez lui en hâte, examina ses vêtements de cérémonie avec un soin anxieux et n'y découvrit aucun défaut choquant. Il lui fallait se procurer une chemise, un col, une cravate, par bonheur il avait en poche de quoi les payer. Mais quelle explication donner? Pouvait-il avouer son lieu de résidence, son effrayante pauvreté? Agir ainsi équivaudrait à faire appel à la compassion de ses anciens amis, et devant cette idée il reculait d'horreur. Un *gentleman* ne révèle pas de ces pénibles circonstances, s'il lui est tant soit peu possible de l'éviter. Devrait-il alors dire ou impliquer un mensonge? La vérité absolue entraînerait un reproche contre le mari de Mrs Charman, pensée qui lui était intolérable.

Le soir du lendemain le trouva se creusant toujours la tête sur ce dilemme. Il arriva chez Mrs Charman sans s'être arrêté à aucune décision. Dans le salon trois personnes l'attendaient : la maîtresse de céans, sa fille et son gendre, Mr et Mrs Weare. La cordialité de leur accueil le toucha presque aux larmes : en proie à tant d'émotions diverses, il perdit la tête. Il parla à tort et à travers, tant et si bien qu'une in-

vention étrange en sortit, si étrange qu'à peine lui avait-il donné forme, il en resta épouvanté.

Cela vint en réponse à la question toute naturelle qu'on lui fit sur sa demeure actuelle.

— En ce moment (il sourit d'un air niais), j'occupe une seule chambre, toute petite, dans une petite rue, là-bas, à Islington.

Un silence mortel suivit: des regards de stupeur se fixèrent sur le convive. Sans ces regards, qui sait à quelle confession Mr Timperley se serait livré? Mais, puisqu'il en était ainsi...

— Je vous disais, Mrs Charman, que j'avais à faire l'aveu d'une excentricité. J'espère que vous n'en serez pas choquée. Pour tout dire d'un mot, j'ai consacré mes faibles énergies à l'œuvre sociale. Je vis parmi les pauvres et comme eux, ce qui est l'unique moyen d'arriver à les connaître.

— Oh ! quelle noble action! exclama l'hôtesse.

La conscience du pauvre homme le lancinait cruellement. Il n'en put dire davantage. Ses amis, pour épargner sa délicatesse, détournèrent aussitôt la conversation. Il ne leur vint jamais à l'esprit, ni alors, ni plus tard, de mettre en doute la sincérité de ses paroles. Mrs Charman l'avait vu en affaires à la Banque d'Angleterre, lieu qui n'éveille pas naturellement l'idée de pauvreté, et il avait toujours passé pour original dans ses opinions et sa conduite.

Ce fut ainsi que Mr Timperley se trouva engagé dans une supercherie singulière, une fraude difficile à démasquer et qui ne pouvait nuire qu'à son auteur.

Depuis lors, près d'une année s'était écoulée. Mr Timperley était venu une douzaine de fois peut-être chez ses amis, dont le commerce affectueux lui causait une jouissance intense et émouvante, mais troublée à la moindre allusion à son genre d'existence. Il avait été entendu, par une sorte d'accord tacite, que c'était chez lui un principe de cacher sa lumière sous le boisseau, de sorte qu'il fut rarement entraîné à un nouveau pas dans le mensonge positif. Ce qui ne l'empêchait pas de regretter sans cesse la tromperie initiale, car Mrs Charman, femme riche et bien posée, l'aurait pu aisément aider dans la recherche d'un moyen sortable de gagner sa vie. Les choses en allant autrement, l'idée lui était venue d'apprendre la reliure. Depuis plusieurs mois il habitait dans la maison du relieur ; un jour il prit courage et conclut un arrangement avec son propriétaire, aux termes duquel il devrait lui payer son apprentissage par quelques mois de travail irrémunéré, une fois l'apprentissage fini. Ce moment approchait. En réalité, Mr Timperley se sentait beaucoup plus heureux qu'au temps de son oisiveté perplexe. Il attendait le jour où il aurait un peu plus d'argent en poche et cesserait de redouter la dernière quinzaine de chaque trimestre et les soirs sans souper.

L'invitation de Mrs Weare lui porta un coup cruel. Lucerne ! C'était sans nul doute dans quelque existence antérieure qu'il avait fait de ces délicieux voyages, sans s'étonner de sa bonne fortune. Tous les sites enchanteurs qu'il connaissait s'évoquaient dans sa mémoire, comme autant de paysages de rêves ; les rues de Londres leur prêtaient un aspect infiniment lointain, véritablement irréel. Ses trois années de tristesse et d'épreuves lui paraissaient plus longues que toute sa vie précédente de contentement paisible. Lucerne ! Cette pensée eût affolé un homme d'un tempérament plus ardent, mais Mr Timperley la caressait tout le jour, un léger soupir ou un sourire tristement pensif trahissant seuls ses émotions.

Comme il avait si bien dîné la veille, il jugea de son devoir de dépenser moins qu'à l'ordinaire pour ses repas d'aujourd'hui. Aux environs de huit heures, après une flânerie méditative dans l'air par lui tant vanté, il entra dans la boutique où il avait accoutumé de faire ses modestes emplettes. Une grosse femme, derrière le comptoir, lui fit de la tête un signe de bonjour familier, tout en ricanant avec un autre client. Mr Timperley salua, selon sa courtoise habitude.

— Ayez l'obligeance, dit-il, de me donner un œuf tout frais et une petite laitue frisée.

— R'en qu'une, c'soir, hein ?

— Je vous remercie, rien qu'une, répliqua-t-il, du même ton qu'il eût parlé dans un salon. Excusez-moi si j'exprime l'espoir que l'œuf sera frais, dans la stricte acception du mot. Le dernier s'était, j'imagine, trouvé dans cette caisse par quelque méprise bien pardonnable dans la presse des affaires...

— C'est toujours des mêmes, dit la grosse marchande ; nous faisons pas d'ces bêtises-là.

— Ah ! pardon, je me suis figuré peut-être...

L'œuf et la laitue furent déposés avec soin dans un petit sac qu'il tenait à la main et il regagna son logis. Une heure plus tard, comme il avait fini son dîner et restait assis sur une chaise de paille à songer dans la pénombre, un coup résonna à sa porte et une lettre lui fut tendue. Pour Mr Timperley une lettre était chose si rare que sa main tremblait tandis qu'il examinait l'enveloppe. En l'ouvrant, ce qui frappa tout d'abord son regard, ce fut un chèque. Sa surprise s'en trouva doublée ; il déploya fébrilement la feuille écrite.

Elle était de la main de Mrs Weare et contenait ce qui suit : « Cher Mr Timperley, je n'ai pu m'empêcher, après notre entretien d'hier, de penser à vous et à votre admirable vie d'abnégation et de sacrifice. J'ai comparé en mon esprit le sort de ces pauvres gens avec le mien, si manifestement comblé de bénédictions et de jouissances. Ces réflexions ont eu pour résultat de m'inspirer le désir de contribuer,

pour une bien faible part, à votre bonne œuvre. Cette modeste offrande sera comme un sacrifice d'action de grâce à la veille de mon départ pour d'heureuses vacances. Distribuez la somme, je vous prie, entre deux ou trois de vos protégés les plus méritants, ou si vous le jugez à propos, donnez le tout au même. Je garde l'espoir que nous vous verrons à Lucerne. Votre affectionnée. »

Le chèque était de 125 francs. Mr Timperley s'approcha de la fenêtre, l'éleva entre ses doigts et le considéra. 125 francs, d'après son appréciation actuelle de l'argent constituaient une grosse somme. Songez donc à tout ce qu'on peut faire avec 125 francs! Ses chaussures, deux fois raccommodées, ne pouvaient plus décemment lui faire un long usage; ses pantalons étaient arrivés au dernier degré du présentable; son chapeau, si minutieusement soigné, n'était autre que celui qu'il portait à sa venue à Londres, il y a trois ans. Le besoin réel de se remettre à neuf de la tête aux pieds devenait pressant, et à Islington 125 francs étaient plus que suffisants pour couvrir ces frais. Quand, je vous le demande, pouvait-il espérer avoir pareille somme à sa disposition?

Il soupira profondément et promena ses regards autour de lui, dans l'obscurité. Le chèque était barré, par conséquent ne se pouvait toucher que par l'intermédiaire d'un banquier, et de banquier, Mr Timperley n'en avait point. Pour la première fois de sa vie il s'aperçut de l'embarras qui pouvait résulter d'un chèque barré. Comment arriver à le toucher? Il connaissait l'avarice soupçonneuse de son propriétaire et un refus de sa part, avec une de ces œillades comme Mr Suggs en avait le secret, lui infligerait une humiliation cruelle; d'ailleurs n'était-il pas fort incertain que Mr Suggs lui-même pût utiliser le chèque? A qui donc recourir? A personne dans tout Londres, littéralement.

Allons! la première chose à faire était de répondre à la lettre de Mrs Weare. Il alluma sa lampe et s'assit à sa boiteuse petite table de sapin, mais sa plume fut plongée dans l'encre plusieurs fois avant qu'il se trouvât en état de s'en servir.

« Chère Mrs Weare, »

Puis une pause si longue qu'on aurait pu croire qu'il cédait au sommeil. Enfin il sursauta et se pencha de nouveau sur sa tâche. « C'est avec une gratitude sincère que je vous accuse réception de votre présent si plein de cœur et si généreux. L'argent... »

(Encore une fois sa main resta oisive pendant quelques minutes.)

« ... sera employé selon votre désir et je vous rendrai un compte détaillé des bienfaits qu'il aura procurés. »

Jamais composition ne lui avait paru si difficile. Il sentait qu'il s'exprimait de façon pitoyable; son cerveau lui semblait paralysé. La fin de cette lettre lui coûta une véritable dépense de force physique. Quand il l'eut achevée, il sortit, acheta un timbre dans un débit de tabac et jeta sa lettre à la boite.

Cette nuit-là Mr Timperley dormit peu. En se couchant il se mit à chercher où il pourrait bien découvrir les pauvres dignes d'avoir part à cette libéralité. Il n'avait en somme aucuns rapports avec les gens auxquels pensait Mrs Weare. A bien prendre, toutes les familles d'alentour étaient pauvres; mais, se demandait-il, la pauvreté avait-elle pour eux le même sens que pour lui? Existait-il, dans cette rue malpropre, un homme ou une femme qu'on pût à juste titre qualifier de pauvres, si on les comparait à lui? Un homme cultivé, forcé de vivre parmi les basses classes arrive, en ce qui les concerne, à plus d'une conclusion intéressante. Une de ces conclusions depuis longtemps fixées dans l'esprit de Mr Timperley, c'était que la souffrance de ces classes est fort exagérée par les observateurs du dehors, qui leur appliquent une mesure absolument inadéquate. Il voyait autour de lui un monde de vulgaire jovialité, de travail satisfait, et d'apathie brutale. Il lui semblait plus que probable que de tous les habitants de cette rue, le seul qui eût conscience de sa pauvreté et en souffrît, c'était lui-même.

Il sortit d'un assoupissement troublé de cauchemars avec une idée foudroyante, un souvenir qui semblait lui percer le cerveau de part en part. A qui devait-il la perte de son confort et de sa dignité, et toutes ses longues souffrances? Au père de Mrs Weare. Et, de ce point de vue, le chèque de 125 francs ne devait-il pas être considéré comme une simple et faible restitution? Ne pouvait-il pas l'employer pour ses propres besoins?

Un autre intervalle de demi-conscience l'amena à une autre réflexion singulière. Et si Mrs Weare, femme de sens, soupçonnait ou même avait découvert sa véritable situation? Et si elle avait eu la secrète intention de destiner cette somme à son propre usage?

A l'aube cette hypothèse prit un aspect très invraisemblable; d'autre part le souvenir de la dette dont Mr Charman était moralement responsable à son égard se fortifiait en son esprit. Il sauta à bas du lit, pour saisir le chèque, se recoucha et le tint pendant une heure entre ses doigts. Puis il se leva et s'habilla comme un automate,

A l'issue de sa journée de travail, il erra par la rue aux magasins. Une boutique de cordonnier l'arrêta. Il resta longtemps à contempler la devanture, tournant et retournant dans sa poche un louis, fraction nullement insignifiante de la somme dont il devait subsister jusqu'au jour d'échéance. Enfin il franchit le seuil.

Jamais homme ne mit moins de circonspection à

l'achat d'une paire de chaussures. Son emplette se fit comme en rêve; il parlait sans savoir ce qu'il disait, il regardait les objets sans les voir. D'où il résulta qu'avant même d'être rentré chez lui, ses vieux souliers sous le bras, il s'était aperçu que les neufs le serraient affreusement. En outre ils craquaient... Ciel! comme ils craquaient! Mais toutes les chaussures neuves ont sans doute ces inconvénients; il les avait oubliés depuis si longtemps qu'il n'en avait acheté. En réalité, il se sentait épuisé de fatigue, littéralement exténué. Après avoir avalé une cuillerée de soupe, il se blottit dans son lit.

Toute la nuit ses chaussures neuves le tourmentèrent. Le pied endolori, il s'en allait clopin-clopant par les rues d'une ville fantôme où, à chaque coin, une forme apparaissait en embuscade, l'épiant, et à chaque fois cet ennemi aux aguets se trouvait être Mrs Weare qui le regardait d'un œil de mépris et le laissait passer, chancelant. Le craquement de ses souliers devenait une voix articulée qui, de loin en loin, lui criait un nom terrible. Il reculait, tremblait, gémissait, mais allait toujours, car il tenait en main un chèque barré qu'il était contraint de toucher et que personne ne voulait payer. Quelle nuit!

A son réveil, il avait le cerveau lourd comme du plomb, mais ses réflexions étaient fort lucides. Que signifiait, je vous le demande, cet absurde gaspillage d'argent, impardonnable dans sa position, pour une paire de chaussures neuves détestables? Les vieilles auraient duré au moins jusqu'à l'entrée de l'hiver. A quoi pensait-il en mettant le pied dans cette boutique? Se proposait-il... Miséricorde!

Mr Timperley n'était guère psychologue; cependant il entrevit d'un seul coup, avec une perspicacité effrayante, la crise morale qu'il avait traversée. Et il apprit une vérité nouvelle sur la question pauvreté.

Aussitôt après son déjeuner, il descendit et cogna à la porte du parloir de Mr Suggs.

— Qu'est-ce qu'y a? demanda le relieur en train de manger sa quatrième longue tranche de lard frit, et parlant la bouche pleine.

— Monsieur, je vous prie de m'accorder l'autorisation de m'absenter pendant une heure ou deux ce matin. Une affaire de quelque urgence réclame mon attention.

Mr Suggs répondit avec la grâce naturelle à son monde:

— J'pense q'vous pouvez faire çà q'vous voulez. J'vous paye pas rien.

Son interlocuteur s'inclina et se retira.

Deux jours plus tard, il récrivit à Mrs Weare une lettre ainsi conçue:

« L'argent que vous m'avez si aimablement adressé et dont je vous ai déjà accusé réception, est maintenant distribué. Pour en assurer le bon usage, j'ai remis le chèque, avec des instructions précises, à un clergyman du quartier qui a bien voulu dresser sur la feuille ci-jointe un mémoire de ses libéralités dont vous serez, je l'espère, satisfaite et heureuse.

« Mais pourquoi, vous demanderez-vous, ai-je eu recours à un clergyman? Pourquoi ne me suis-je pas fié à ma propre expérience et donné la joie de secourir les pauvres êtres à qui je m'intéresse personnellement, moi qui ai consacré ma vie à l'œuvre de pitié?

« La réponse sera brève et simple. Je vous ai menti. Je ne vis pas ici de mon plein gré. Je ne me dévoue pas aux œuvres de charité. Je suis, — ou plutôt non, — j'étais simplement un pauvre homme qui, un certain jour, s'aperçut qu'il avait dilapidé son bien dans des spéculations insensées et qui, honteux d'en faire l'aveu à ses amis, s'enfuit vers une existence de misérable obscurité.

« Vous voyez que j'ai ajouté le déshonneur à l'infortune. Je ne veux pas vous dire combien près j'ai approché de quelque chose de pire encore...

« J'ai fait l'apprentissage d'un métier qui me permettra, sans nul doute, d'augmenter mes modiques ressources, en sorte que ma situation se trouvera désormais fort améliorée.

« Je vous adjure de me pardonner, s'il vous est possible, et d'oublier pour toujours

« Votre indigne,

« S. V. Timperley. »

George Gissing.
(Traduit de l'anglais.)

LA PACIFICATION DE MADAGASCAR

La lutte contre Rainitavy (avril-sept. 1897) (1).

Pendant l'hivernage 1896-97, la région du Boueni oriental avait été travaillée par trois chefs hovas: Rainitavy, Ranafitsara et Rainikibury.

Dans la nuit du 31 mars au 1er avril 1897, le poste d'Ambato, sur la Betsiboka, fut attaqué par une bande de 2 à 300 Fahavalos. Les miliciens les repoussèrent; mais il devenait urgent de prendre l'offensive contre les rebelles pour dégager la route de Majunga à Tananarive.

Le capitaine de Bouvié, commandant la 7e compagnie du régiment colonial (compagnie haoussa), fut chargé de cette mission.

Il quitta Marovoay le 6 avril avec un détachement

(1) Extrait d'un ouvrage du général Gallieni qui va paraître à la librairie Chapelot sous ce titre: *la Pacification de Madagascar*.

composé de : 4 sous-officiers, 34 tirailleurs haoussas : 54 miliciens; 200 partisans sakalaves.

Il atteignit la Mahajamba à Maroadabo (10 avril), et y installa un poste (3 Européens, 28 tirailleurs ou miliciens).

Le lieutenant Lafleur, qui était passé par Ambato et Marololo pour renforcer ces postes, arriva à Maroadabo le 20 avec 28 tirailleurs, 35 miliciens et 120 partisans.

Tsaratanana et Andranolava furent successivement occupés.

Mempikony, sur la rive gauche du Bemarivo (affluent de gauche de la Sofia), avait été signalé au capitaine de Bouvié comme le réduit de Rainitavy. Il l'attaqua le 9 mai, et l'enleva malgré la résistance énergique de l'ennemi. Un poste de 40 tirailleurs et miliciens y fut installé.

Ranafitsara et Rainikibury, pourchassés par les garnisons des postes, firent successivement leur soumission. Vers le milieu de juillet, la tranquillité était rétablie dans la région comprise entre la Betsiboka et le cours moyen de la Mahajamba ; les transactions commerciales reprenaient entre Tsaratanana, centre important de culture et d'élevage, et la basse Betsiboka.

Mais Rainitavy n'avait pas encore désarmé : le 20 juillet, à 4 heures du matin, il attaqua le poste de Mempikony ; le sergent Chastry arrêta l'élan de l'ennemi par quelques feux de salve, puis le dispersa par une vigoureuse sortie.

Au su de ces événements, le général décida qu'une opération serait immédiatement entreprise contre Rainitavy, que l'exécution en serait confiée au capitaine de Bouvié, et que la 7e compagnie du 1er régiment malgache, stationnée dans le cercle d'Analalava, serait mise à la disposition de cet officier.

Le capitaine de Bouvié eut donc sous ses ordres :

Sa compagnie (7e haoussa); la 7e compagnie du 1er malgache ; un détachement de milice.

Les renseignements que l'on avait sur Rainitavy, au commencement d'août, étaient des plus vagues : on savait seulement qu'il était campé sur la rive droite du Bemarivo. Les indigènes refusaient de nous renseigner, parce qu'ils craignaient la vengeance du chef hova.

Le capitaine de Bouvié passa donc quelques jours à faire des reconnaissances et à compléter le réseau des postes.

Enfin, le 19 août, deux renseignements précis lui parvinrent : le premier, que Rainitavy avait un camp fortifié dans le massif de Masokoamena, entre le Bemarivo et l'Andranolava ; le second, que le chef rebelle se proposait de quitter Masokoamena, avec un fort détachement, pour aller attaquer, à Miarinarivo (poste du cercle d'Ambatondrazaka), le capitaine Chieusse.

Le capitaine de Bouvié décida aussitôt d'aller attaquer le camp de Masokoamena. Il quitta Belalitra le 21 août, y laissant une garnison de 1 officier, 1 sous-officier européen, 41 hommes, chargés de surveiller la boucle Bemarivo-Sofia.

Le groupe, composé d'environ 200 hommes, arriva le 23 au poste d'Andranofotsy ; le capitaine de Bouvié préleva sur la garnison 1 sous-officier (sergent Chastry) et 20 hommes, et n'y laissa que 15 hommes, le poste étant fortement retranché et à portée immédiate de secours. Le 24, la colonne franchit l'Andranolava à gué et arriva au pied de la position ennemie.

Masokoamena est une position légendaire, sur laquelle les Sakalaves avaient résisté aux Hovas pendant dix ans ; les habitants des villages voisins la connaissaient donc parfaitement bien, mais leur mutisme était déterminé par la crainte de Rainitavy.

Celui-ci s'était installé sur un plateau rocheux situé tout en haut de l'éperon boisé qui sépare la vallée du Bemarivo de celle de l'Andranolava. Il y avait réuni 1 500 à 2 000 hommes, 2 000 femmes et 3 000 bœufs.

Deux mauvais chemins permettent de grimper sur le plateau, inaccessible sur tous les autres points : le premier, venant d'Andranofotsy, gravit la montagne en suivant le cours d'un torrent ; le second, venant de Miarinarivo et de Maitsokely, aboutissait à un bois de bambous épineux.

Les déclarations des individus faits prisonniers par les reconnaissances du poste d'Andranofotsy laissaient croire que le premier passage était le plus praticable. Le second avait d'ailleurs l'inconvénient d'obliger la petite colonne à défiler sous le feu des retranchements ennemis et à faire un long détour l'éloignant de sa base.

En conséquence, le 24, après avoir passé l'Andranolava, la colonne commença à gravir le sentier du nord.

Ce sentier se confondait avec un ruisseau dont le lit était une interminable coulée rocheuse encombrée par des fragments de roc et des arbres abattus.

Au pied de la montagne les différents groupes avaient été formés et les dispositions suivantes prises :

1° L'avant-garde, composée de tirailleurs malgaches (52 hommes), était commandée par le lieutenant Bergé ;

2° Le gros comprenait 80 tirailleurs haoussas, divisés en deux groupes, sous les ordres de deux sergents européens ; et la milice, sous les ordres de l'inspecteur Verrier ;

3° Le convoi, escorté par 35 hommes, formait un groupe particulier, placé sous le commandement d'un sergent européen, et devait marcher isolément sous les ordres de son chef, dès que le combat aurait commencé.

Après deux heures d'une montée harassante, la tête déboucha dans une clairière, d'où l'on apercevait des groupes d'hommes très nombreux et des troupeaux considérables de bœufs. Un des groupes agitait des drapeaux et des *lambas* blancs.

Le capitaine ordonna à l'avant-garde de ne pas se fier à cette manifestation, mais lui recommanda, néanmoins, de ne pas ouvrir le feu avant qu'on pût connaître d'une façon plus sûre les intentions des manifestants.

Il était impossible, du reste, de s'arrêter dans cette situation : un seul sentier donnait accès sur la montagne, il fallait le gravir au plus vite.

Jusqu'aux deux tiers du chemin, les drapeaux blancs furent agités; mais, lorsque l'avant-garde s'engagea dans le dernier tiers, une fusillade intense balaya le sentier.

Le lieutenant Bergé partit en tête pour former sa section et prendre position; pendant qu'il la disposait à l'abri des rochers, il fut atteint d'une balle au ventre; un tirailleur tomba près de lui.

Tandis que l'avant-garde ouvrait le feu, le gros de la colonne, se rejetant en arrière du sentier battu par les feux ennemis, s'établit à l'abri d'un pli de terrain. A ce moment (3 heures), l'avant-garde faisait face aux retranchements ennemis. Les prisonniers indiquèrent qu'il était possible de tourner la position en contournant le plateau.

Aussi, pendant que les miliciens de l'inspecteur Verrier, qui avaient relevé les tirailleurs malgaches de l'avant-garde, dirigeaient des feux de salve sur la position ennemie, les tirailleurs haoussas et malgaches firent un mouvement de conversion vers la gauche pour essayer de déborder la position par le sud.

Ils arrivèrent devant un ravin infranchissable : sur le bord opposé, des groupes rebelles étaient en position, qui s'enfuirent après avoir essuyé quelques feux. Comme il était tout à fait impossible de passer le ravin, le capitaine de Bouvié ramena les tirailleurs en arrière de la position occupée par l'avant-garde. Ce mouvement nous coûta 10 hommes blessés.

Le sentier suivi par la colonne dans le lit du ravin tournait court vers l'ouest près d'un gros rocher, il était barré par une palissade, puis suivait un couloir taillé dans le roc, large de 1^{m},50, aboutissant à une barricade en pierres sèches. Ce sentier était dominé à pic par une ligne de fortins. Un canon en fonte, placé au pied de l'escarpement, enfilait le sentier.

Le capitaine de Bouvié résolut de tenter l'enlèvement de vive force de la palissade et de la barricade.

Pendant que les miliciens dirigeaient des feux de salve sur les fortins et obligeaient l'ennemi à s'abriter, les Haoussas vinrent se placer derrière le gros rocher que couronnait un fortin. Ils se trouvaient là en angle mort et à 15 mètres de la palissade.

Le sergent Chastry, avec 10 tirailleurs, démolit deux palanques.

Mais les défenseurs du fortin font tomber sur le passage étroit qu'il fallait franchir une quantité de roches et de pierres.

Sous cette avalanche de pierres, qui rebondissent contre l'autre muraille et roulent ensuite au bas du couloir, les tirailleurs, qui venaient de perdre 2 hommes tués et 4 blessés dans les travaux d'attaque, ont une minute d'hésitation et restent à l'entrée, malgré les appels du sergent, qui, à 5 mètres de la deuxième barricade, attend leur arrivée pour achever son œuvre de destruction.

Les rebelles, profitant de ce temps d'arrêt, reprirent leurs positions dans les fortins et commencèrent un feu meurtrier que ne pouvait éteindre la milice sans risquer de toucher les nôtres.

Le jour commençait à baisser, et le premier assaut ayant été arrêté, le capitaine de Bouvié ne voulut pas tenter, à l'approche de la nuit, une nouvelle attaque, qui, dans l'obscurité, eût été trop aléatoire; il choisit comme position de nuit les avancées qui avaient été abandonnées par les rebelles et qui, retournées contre eux, plaçaient sous notre feu, à 150 mètres, le chemin d'accès et l'entrée des barricades; il donna l'ordre aux tirailleurs haoussas de se replier sur cette position.

Cette marche, conduite par le sergent Chastry, fut protégée par les feux de la milice et des tirailleurs malgaches; le sergent Favey, avec le 2e groupe des Haoussas, s'établit en avant, et lui-même fit rentrer sa section, passant le dernier, après avoir, en personne, ramassé sous le feu, et à 150 mètres de la tranchée, deux tirailleurs tombés et leurs fusils.

Pendant la dernière phase du combat, la garde du convoi annonça qu'une troupe venait de l'est; elle ne pouvait préciser la nationalité de cette troupe.

Le capitaine commandant envoya le capitaine Boery pour faire face de ce côté en cas d'arrivée d'une troupe de rebelles et le chargea de le fixer au plus tôt.

Cette incertitude dura une heure et demie.

Enfin, on apprit qu'il s'agissait de 60 tirailleurs malgaches commandés par le capitaine Chicusse et venant de Maitsokely. A 8 heures du soir, ce petit détachement faisait sa jonction avec la colonne.

La journée du 24 nous avait coûté 1 officier mortellement blessé, 4 tirailleurs tués et 18 blessés dont 2 mortellement (sur un effectif inférieur à 200 hommes).

Le capitaine de Bouvié, constatant qu'il ne pouvait, avec le faible effectif dont il disposait et sans artil-

lerie, enlever de vive force la position de Masokoamena, prit la résolution de l'investir le plus étroitement possible et d'attendre l'arrivée des renforts qu'il demandait à Majunga et à Tananarive, en s'interdisant jusque-là toute action brusquée qui eût entraîné des pertes hors de proportion avec les résultats à espérer.

Il envoya donc à Mevatanana un courrier rapide porteur d'un télégramme destiné au général commandant le corps d'occupation et au résident de Majunga, dans lequel il demandait l'envoi d'une compagnie de renfort et d'une pièce.

Au reçu de ce télégramme, le général donna l'ordre au chef de bataillon Rouland, commandant le cercle d'Ambatondrazaka, de se porter sur Masokoamena avec l'infanterie dont il pouvait disposer. En même temps, une pièce, 100 miliciens, 70 conducteurs sénégalais étaient expédiés de Majunga.

Investissement de la position. — Le temps nécessaire à l'arrivée de ces renforts fut activement employé. La position occupée dans la soirée du 24 fut soigneusement fortifiée : trois petites redoutes se reliaient entre elles et à la tranchée-abri des avant-postes, par des gabionnades. Ces travaux exigèrent de gros efforts, car la troupe n'avait à sa disposition que des outils rudimentaires ; ils furent protégés par des tireurs de position.

Le ravitaillement de la colonne était assuré par des convois envoyés de Mempikony.

Des postes de surveillance furent installés sur la rivee droite du Bemarivo, les difficultés du terrain et le petit nombre de fusils dont pouvait disposer le capitaine de Bouvié ne permettaient pas un blocus rigoureux ; néanmoins, des convois de ravitaillement, destinés aux rebelles, furent interceptés à diverses reprises. Le 3 septembre, notamment, le sergent haoussa Moussimouck, commandant un poste d'observation voisin du chemin de Maitsokely, enleva un assez gros convoi ; l'ennemi le défendit avec opiniâtreté, il fallut une charge à la baïonnette pour décider les convoyeurs à s'enfuir après avoir abandonné leur charges ; nous eûmes 1 tué et 1 blessé dans cette affaire.

La misère commençait à être grande au camp de Rainitavy : il n'y avait plus de riz, et le pâturage manquait pour le bétail.

Le 4, à la pointe du jour, les rebelles tentèrent une sortie qui fut repoussée.

Bientôt les renforts furent signalés : le 6, le détachement fourni par la province de Majunga (1 pièce, 100 miliciens, 70 conducteurs et 30 Haoussas) arrivait à Maroadabo.

Le capitaine de Bouvié envoya l'ordre à la milice de s'arrêter à Andranolava (rive gauche du Bemarivo), en face de Masokoamena, pour barrer la route de Maromoka.

Le 7, le lieutenant Brüncher arrivait avec 80 tirailleurs malgaches : il s'installa tout près du Bemarivo, au sud de la position ennemie.

Dans la soirée, le commandant Rouland arrivait avec 60 hommes et une pièce de canon.

Il prit le commandement des troupes et la direction des opérations.

Enlèvement de la position (9 septembre). — Le commandant Rouland employa la journée du 8 à faire la reconnaissance de la position et à arrêter son plan d'attaque.

Un premier succès fut obtenu ce jour-là par le lieutenant Brüncher, qui enleva deux ouvrages situés au sud du camp ennemi. La veille, cet officier avait mis le feu aux herbes sèches garnissant le versant sud. L'incendie gagna les bambous qui obstruaient un chemin permettant, comme nous l'avons dit plus haut, d'arriver à Masokoamena.

A 5 heures du soir seulement, le détachement de Majunga (moins la milice) arrivait.

L'attaque fut décidée pour le lendemain.

Le 9, à 6 heures, la pièce d'Ambatondrazaka tira à brèche dans les barricades, puis, transportée au sommet du plateau, elle tira sur les fortins. Pendant ce temps, la pièce de Majunga, qui avait également tiré sur les fortins, dont un fut en partie détruit, se transportait sur une colline dominante au nord, faisant un tir fusant sur la crête.

Sous la protection de l'artillerie, deux colonnes d'assaut se mirent en route : l'une, passant par la forêt de bambous incendiée, atteignit la crête sans trouver de grosses difficultés naturelles ; l'autre franchissait les barricades. Tout était abandonné par l'ennemi, qui s'était enfui pendant la nuit, traversant le Bemarivo.

Lorsque la première colonne eut pris possession de la crête, des reconnaissances allèrent au village qui avait été abandonné avec une précipitation telle que des blessés étaient restés sur place, des enfants avaient été laissés par leurs mères, des cadavres presque chauds étaient à découvert.

Des outils, des meubles, des canons en bois, des affûts gisaient pêle-mêle sur le sol.

Les bœufs, 2 à 300, derniers survivants de l'immense boucherie de ces derniers jours, erraient affamés et mangeaient les troncs d'arbres.

Les traces de la fuite existaient partout. On avait fui au travers des bois, sans route et sans direction ; la sortie la plus fréquentée était indiquée par un couloir qui surplombait le Bemarivo.

La suite des événements fit connaître que le départ avait eu lieu dans le plus grand désordre, et que les

chefs, comptant sur les approvisionnements énormes accumulés près de Maromoka, avaient prescrit à leurs bandes de s'y réunir. Au dire des prisonniers (des vieillards et des femmes), plus de 150 hommes étaient morts, tués ou des suites de blessures; environ 200 avaient été blessés, plus de 300 personnes étaient mortes de faim.

Poursuite de l'ennemi. — Le commandant Rouland installa un poste à Masokoamena et fit poursuivre l'ennemi par le capitaine de Bouvié. Cet officier se mit en route le 10 pour Maromoka, avec 150 fusils et 1 pièce. Il fit quelques prisonniers, qui racontèrent que les bandes rebelles s'étaient dispersées par petits paquets et que les chefs, désespérant du succès, avaient autorisé les gens sous leurs ordres à se rendre aux Français. En conséquence, le capitaine de Bouvié relâcha les prisonniers et s'en servit comme d'émissaires pour activer la soumission des insurgés. Dès le 12, deux bandes, composées chacune d'une centaine d'individus, venaient se rendre, en rapportant 110 fusils.

Le capitaine se dirigea ensuite sur Antsevakely et fit sillonner les plateaux de Tompoketsa par de petits détachements. Peu à peu, les habitants rentrèrent dans leurs villages, et, le 20 septembre, la colonne put être disloquée.

Les résultats obtenus par le capitaine de Bouvié pour la pacification de cette région furent complétés par le lieutenant Brüncher, commandant le poste de Maitsokely, qui, dans une embuscade qu'il tendit sur le plateau de Tompoketsa aux derniers débris irréductibles des bandes de Rainitavy, captura, le 28 septembre, 120 individus. Le chef rebelle s'enfuit avec 2 hommes seulement; il ne se rendit qu'au mois de novembre.

Organisation du pays conquis. — A la suite de ces événements, la région au sud de la Sofia fut organisée en un secteur appelé secteur du *Bemarivo*, relevant, au point de vue administratif, de la province de Majunga.

Son chef-lieu était Port-Bergé, nom donné au poste de Belalitra, en souvenir du lieutenant tué le 24 août.

La liaison entre la province de Majunga, les cercles d'Ankazobé et d'Ambatondrazaka, était un fait accompli.

GALLIÉNI.

LA FORCE POLITIQUE ET SOCIALE
DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE

I

Pendant que les partis sont aux prises, et, comme les héros d'Homère, échangent des discours injurieux en même temps qu'ils cherchent à se porter de mauvais coups, il est intéressant pour le philosophe de les étudier impartialement, *sine ira et studio*, d'observer les idées, les passions, surtout les forces qu'ils apportent dans cette lutte où chacun essaie d'anéantir son adversaire, de calculer les chances du combat, problème presque toujours difficile, mais qui n'est pas au-dessus des moyens d'un esprit réfléchi, soigneusement en garde contre les causes possibles d'erreur, et attentif à ne négliger aucune des données essentielles.

Nous assistons en ce moment à une recrudescence assez violente de la lutte depuis si longtemps engagée entre le parti dit clérical, qu'il n'est pas très aisé de définir, et son ennemi mortel, l'anticléricalisme, dont il n'est pas commode non plus de déterminer nettement les caractères distinctifs.

Pourtant nous ne croyons pas nous tromper beaucoup en disant que le cléricalisme consiste dans l'application logique, en dehors du domaine purement religieux, des conséquences que les croyances religieuses entraînent nécessairement dans l'ordre politique et social. Précisons par quelques exemples cette définition un peu nuageuse.

Pour un catholique, l'affaire capitale de ce monde est le salut dans l'autre. Hors de l'Église, il n'y a pas de salut. L'action de l'Église, en vue du salut, doit s'exercer constamment sur le fidèle, depuis sa naissance, dès laquelle elle commence par le baptême, jusqu'à l'heure de la mort, où l'Église intervient par le Viatique et l'Extrême-Onction, et jusqu'après la mort elle-même, par les cérémonies suprêmes des funérailles, les prières, les messes pour les trépassés. S'il est une période de la vie terrestre où l'action de l'Église doive être plus puissante que jamais, c'est évidemment l'enfance, puisque c'est alors que l'âme encore molle et flexible (du moins on le croit, sans tenir généralement assez compte des prédispositions congénitales, contre lesquelles l'éducation échoue si souvent) se plie le plus facilement aux influences suivant lesquelles on veut la modeler. Aussi, l'Église catholique a-t-elle toujours senti l'importance qu'il y a pour elle d'avoir la haute main sur l'éducation de l'enfance, en particulier sur l'école, et ne peut-elle admettre sans protestation et sans résistance l'école dite neutre, ou

laïque. Tout catholique sincère et intelligent doit être l'ennemi de cette école, où l'on prépare, au point de vue religieux, des générations, sinon hostiles, tout au moins indifférentes. L'antipathie à l'égard de l'école laïque est certainement l'un des caractères du cléricalisme ; et il faut reconnaître que, sur ce point, il est impossible à un bon catholique de ne pas être clérical.

La même démonstration serait facile à faire sur d'autres points, très divers, par exemple le mariage purement civil, le divorce, la laïcisation des hôpitaux, qui soustrait l'homme au prêtre dans les heures mêmes de la maladie et de la mort, où celui-ci doit le plus l'assister.

Un bon catholique peut-il, sans inconséquence, être franchement libéral en ce qui concerne le journal et le livre, c'est-à-dire admettre sans réserves la propagation d'idées qui sont pour lui de monstrueuses, de damnables erreurs? Je connais deux hommes que j'estime profondément pour leur honnêteté parfaite, leur élévation morale, et même leur savoir, un prêtre et un professeur, qui convertirent à son lit d'agonie un vieux juge de la plus haute distinction intellectuelle, jusqu'alors assez libre penseur, et, détail curieux, animé d'une curiosité sympathique à l'égard de la doctrine pourtant bien morte du jansénisme : l'une des dernières volontés qu'ils lui inspirèrent fut, ce qui ferait bondir de colère M. Homais, la destruction immédiate de ses livres jansénistes. Là où l'immortel pharmacien de Flaubert ne voit qu'un acte de fanatisme imbécile, le philosophe distingue très bien un sentiment qui est dans le cœur de tous les vrais catholiques, l'horreur des mauvais livres, et le désir, plus ou moins avoué, de leur anéantissement. Si leur croyance est fondée, ont-ils tort? est-il plus absurde, pour celui qui est en possession de la vérité, de souhaiter l'anéantissement de l'erreur, que pour l'homme de bien de souhaiter la disparition du mal? Et le vrai catholique, avec son aversion obligatoire pour la mauvaise presse, pour les mauvais journaux et les mauvais livres, peut-il échapper à la qualification de clérical?

Une connaissance élémentaire de l'histoire du catholicisme suffit pour montrer le rôle capital qu'y jouent les ordres religieux, les services immenses qu'ils ont rendus à l'Église, dont ils sont évidemment un organe essentiel. Ces ordres ont trouvé de nos jours leurs admirateurs les plus enthousiastes dans les rangs mêmes du catholicisme qui se dit libéral : Montalembert a écrit sur les moines d'Occident huit volumes qui ne sont qu'un long panégyrique; Lacordaire a reconstitué en France la congrégation des Frères Prêcheurs. Aussi, tout catholique considère-t-il comme extrêmement important pour l'Église que les ordres religieux jouissent d'une entière liberté pour se former, se développer, et, en particulier, acquérir les biens temporels qui sont nécessaires à leur action. Le plus suspect de ces ordres, aux yeux de ceux qui luttent contre l'ingérence cléricale, la Compagnie de Jésus, n'est pas l'un des moins chers aux cœurs catholiques; le rétablissement des Jésuites est certainement l'un des buts que poursuit avec le plus de ténacité cette fraction importante du Reichstag allemand qui s'appelle le Centre, et qui subordonne tout aux intérêts religieux. Or l'un des signes les plus manifestes du cléricalisme n'est-il pas le dévouement aux congrégations, et plusieurs de celles-ci ne passent-elles point, avec plus ou moins de raison, pour diriger les menées du parti dit clérical?

Très naturellement, et très logiquement, les catholiques voient dans l'État un adversaire, ou un ami, suivant qu'il sert ou qu'il combat ce qu'ils considèrent comme l'intérêt de la religion. C'est ainsi qu'ils sont amenés forcément à s'occuper de politique. N'est-ce point par exemple une véritable niaiserie que de demander au catholique qu'il laisse s'accomplir sans protester l'expérience de l'école laïque et neutre, qu'il renonce à voir l'influence de la religion s'exercer pendant les longues heures de classe, qu'il se contente de la fréquentation de l'église par les enfants en dehors de ces heures, fréquentation si restreinte et si menacée, qu'il consente à payer de ses deniers comme contribuable une école qui lui paraît essentiellement défectueuse, qu'il se résigne à la faire fréquenter par ses enfants et ceux de ses frères en croyance, ou s'impose, en sus de ses contributions forcées, les sacrifices nécessaires pour créer des écoles suivant son cœur? Veut-on aussi qu'il reste indifférent devant telle ou telle mesure qui menace les ordres religieux? Est-il raisonnable de lui reprocher, comme actes, non plus de catholique, mais de clérical, les efforts qu'il tente en qualité de citoyen et d'électeur, pour modifier une situation qu'il trouve mauvaise, pour faire pénétrer au Parlement, par des mandataires à lui, ses protestations et ses revendications, pour modifier une politique d'État dont il estime que la religion souffre? En somme, sur ce dernier point, avouons-le, il s'y connaît un peu mieux que ses adversaires, et il est apparemment un meilleur juge des intérêts et des nécessités du catholicisme que ses ennemis de la libre pensée et de la franc-maçonnerie.

En résumé, nous estimons, comme l'estimera tout homme de sang-froid après réflexion, que dans les conjonctures actuelles, les catholiques sont nécessairement amenés à constituer un parti politique et c'est ce parti qui prend le nom de clérical.

Il n'est pas absolument homogène. Il comprend

bien des nuances, suivant les variétés de caractère et d'intelligence que présentent ceux qui le composent. Le cléricalisme d'un Veuillot n'est pas celui d'un Montalembert ou d'un Falloux. Me permettra-t-on de dire que, s'il est juste de reconnaître comme grand chef du parti clérical le pape lui-même, le cléricalisme passionné, prime-sautier, outrancier d'un Pie IX n'est pas celui de l'habile et subtil diplomate qui s'appelle Léon XIII? Mais, au fond, diffèrent-ils beaucoup sur l'essentiel? La subordination de tous les intérêts terrestres à ceux de la religion, de toutes les puissances humaines à la chaire de Saint-Pierre ne paraît-elle pas aussi nécessaire à Léon XIII qu'à Pie IX? Si l un supporte l'amoindrissement de la papauté avec beaucoup plus de calme et de patience que l'autre, dans le plus profond de son cœur il ne s'y résigne point, il ne l'admet pas davantage.

Constitués en parti politique, les catholiques, devenus cléricaux, se heurtent à l'anticléricalisme, qui, lui aussi, manque assez d'homogénéité. Il y a l'anticlérical absolu et farouche, contempteur des dogmes et des croyances aussi bien que des pratiques, insulteur de tout ce que le fidèle considère avec le plus de respect, aux yeux duquel la religion est une pure démence, le prêtre un pur fourbe exploitant la crédulité des simples, et qui appelle de ses vœux, comme une libération de l'esprit humain, l'anéantissement de la religion qu'il abhorre. On trouve beaucoup de ceux-là dans les loges de francs-maçons.

Il y a le philosophe de tempérament modéré, qui supporte facilement la religion à laquelle il ne croit point, qui lui reconnaît même du bon pour le maintien des mœurs et la consolation de l'humaine misère, mais qui, comme penseur libre, est très jaloux de son indépendance, très décidé à la garantir contre toute menace, et très capable, si elle lui paraît en danger, de s'unir, pour la sauvegarder, aux plus bornés, aux plus violents des sectaires antireligieux.

Il y a le politique, éclairé par l'expérience, que frappent plus particulièrement les inconvénients graves de la théocratie, de la mainmise opérée par le pouvoir religieux sur la société civile, et la nécessité de défendre celle-ci contre les empiétements de l'autre, qui sont forcés, si on le laisse faire, qui sont même légitimes, en vertu de son principe. Car, nous l'avons déjà remarqué, qu'est-ce que la vie terrestre devant la perspective de la vie éternelle? Qu'est-ce que l'homme devant Dieu? et l'abandon de tout l'homme aux mains du prêtre, ministre de Dieu sur la terre, n'est-il pas le plus sûr moyen de faire son salut? Or, cette conséquence logique et suprême de la foi sincère, on trouve même des catholiques qui ne la tirent point, qui croient pouvoir faire à Dieu sa part, et maintenir fermement en faveur de la société civile, de l'État, certains droits importants à l'égard du pouvoir religieux, sinon contre lui. Des rois très catholiques, un Louis XIV, par exemple, ont pensé ainsi, dans un temps où la foi était encore assez vive. Et aujourd'hui, beaucoup d'indifférents, sans être le moins du monde malintentionnés envers la religion catholique, estiment pourtant qu'il est bon de prendre contre l'ambition de ses ministres, réguliers et séculiers, des précautions sérieuses.

On ne saurait le nier, à l'heure actuelle, en France l'anticléricalisme violent et agressif se démène beaucoup, s'agite d'une manière redoutable, au moins en apparence, et semble prendre la direction d'une campagne qui vise à porter au cléricalisme les coups les plus dangereux. Il paraît très fort; il a pour lui à peu près tout le parti socialiste, qui, sauf de rares exceptions, est nettement hostile à la religion catholique, toutes les loges maçonniques, à peu près tout le parti dit radical. S'il n'est pas sûr de la majorité au Parlement, il peut l'espérer.

Au moment où peut-être va s'engager contre le parti catholico-clérical une lutte aussi terrible, il est intéressant de se demander quelle est sa force réelle, quels sont ses moyens de défense, comment il peut soutenir l'assaut de son ennemi, et quelle serait l'issue probable du duel auquel il est bruyamment provoqué.

II

L'influence de l'Église catholique varie sensiblement suivant les différentes catégories que l'on peut distinguer dans la société française contemporaine.

La noblesse lui est acquise : l'Église en élève presque tous les enfants; les filles vont dans les couvents distingués, les garçons font leurs études dans les collèges tenus par des ordres religieux, principalement les jésuites et les dominicains, ou reçoivent à la maison les soins de précepteurs empruntés au clergé séculier. Pour un gentilhomme, le catholicisme est de bon ton, comme le sport, la villégiature au château et la chasse.

La bourgeoisie opulente, ou simplement aisée, qui comptait jadis tant de libéraux et de voltairiens, se range maintenant de plus en plus du côté de l'Église. D'abord par snobisme, pour se hausser au ton de la noblesse; par exemple, il est flatteur pour un riche roturier d'avoir son fils chez les jésuites, dans la même classe qu'un futur duc, qu'un jeune vicomte, tandis qu'au lycée de l'État, l'enfant est exposé à coudoyer tel boursier mal élevé, fils de manœuvre ou de concierge; il est flatteur aussi pour son épouse de quêter dans une église avec telle grande dame au titre authentique, ou tout au moins spécieux.

Mais, à ce cléricalisme de la bourgeoisie actuelle, il y a une raison plus sérieuse : c'est qu'elle se sent

menacée par le progrès des idées républicaines, qui tendent plus ou moins au socialisme, et que, par un instinct assez sûr, elle se tourne du côté de l'institution qui lui paraît seule capable de défendre ses intérêts compromis.

Sans doute la majorité des politiciens qui nous gouvernent aujourd'hui ne sont pas pour la révolution sociale que la minorité collectiviste appelle de ses vœux; ils sont encore trop, chacun pour une part plus ou moins large, détenteurs du capital maudit. Mais, dans la lutte qu'ils soutiennent contre leurs adversaires de la réaction pour la conquête des mandats électifs, ils ont souvent besoin des voix révolutionnaires, et ils les achètent par des concessions. J'assistais récemment à une élection sénatoriale chaudement disputée où le candidat finalement triomphant, agriculteur modéré au fond, et classé comme tel, a dû, pour réussir au troisième tour de scrutin, avec les voix radicales et socialistes, signer un programme assez effarouchant pour le bourgeois. Or on ne peut pas toujours leurrer les électeurs avancés par des promesses jamais tenues; pour les satisfaire un peu, il faut de temps en temps se résigner à voter certaines mesures auxquelles, dans le fond du cœur, on ne tient pas beaucoup, mais qu'il est nécessaire de subir. Petit à petit, les concessions s'accumulent, et finissent par former un total dont les bourgeois qui ne sont pas politiciens s'effrayent, non sans raison.

Alors ils regardent du côté de l'Église, qui, elle aussi, est préoccupée de la question sociale, mais prétend la résoudre, dans la mesure du possible, par les palliatifs bénins de la charité, non par les topiques violents de la révolution. La fameuse circulaire de Léon XIII *De conditione opificum* n'a rien, en somme, de très alarmant pour le bourgeois, que cet habile politique s'est bien gardé de menacer, parce qu'il a besoin de lui, de son appui moral, et de son argent. Le bourgeois sait que le socialisme chrétien contenu par l'Église n'ira jamais jusqu'aux extrémités, et que tout ce qu'il pourra lui demander, à lui bourgeois, ce sera une part un peu plus large de son superflu, une coopération un peu plus active aux œuvres de bienfaisance catholique. Qu'est-ce que cela auprès des sacrifices dont le parti radical socialiste lui montre la nécessité prochaine, en attendant que le parti collectiviste lui prenne tout?

Aussi faut-il s'attendre à voir la haute et moyenne bourgeoisie, sauf un nombre restreint de politiciens ambitieux, se ranger de plus en plus, dans les luttes politiques, du côté de la réaction, qui est maintenant à peu près inséparable du cléricalisme, lequel n'est, comme nous l'avons dit, que la conséquence nécessaire du catholicisme au point de vue politique et social.

La petite bourgeoisie besogneuse, le monde des employés, des petits fonctionnaires, des petits patrons, des boutiquiers, n'est pas encore la vraie plèbe, et s'en distinguer même assez fortement par certaines prétentions et certaines habitudes sociales; mais elle y touche cependant, et sans en partager toutes les rancunes, toutes les convoitises, elle fournit à la démocratie avancée un bon contingent d'électeurs. Là, du côté des hommes, en général, on n'aime pas beaucoup les curés, et on se passe facilement de leur office. On ne fréquente l'église que dans les grandes circonstances de la vie, pour les cérémonies obligatoires du baptême, du mariage et de l'enterrement; on n'y montre aucune dévotion, et l'on pose même assez volontiers pour l'esprit émancipé.

Mais il faut reconnaître que, dans cette catégorie sociale, presque toutes les femmes sont croyantes, qu'elles pratiquent plus ou moins, vont d'habitude à la messe le dimanche, entendent assez souvent des sermons, se confessent parfois, et sont encore très accessibles à l'influence du clergé. De menus faits peuvent être significatifs pour le philosophe : dans la famille d'un professeur de l'Université, probablement incrédule, certainement républicain et anticlérical, une jeune tante, élève pourtant d'un lycée de filles, porte en cachette cinq francs à Saint-Antoine de Padoue pour obtenir la guérison de son petit neveu gravement malade. Le clergé sait bien que, dans toutes ces familles où les hommes pensent et votent mal, il a pourtant des défenseurs et des amis dans la personne des femmes; peut-être assez tièdes dans les circonstances ordinaires, elles peuvent s'échauffer et se prendre d'un beau zèle pour la religion et ses ministres, si on leur montre habilement la persécution menaçante. On comprend, sans qu'il soit besoin d'y insister, qu'elles auraient, en temps de crise, des moyens pour agir sur les hommes, et les amener à d'autres sentiments politiques, dans le cas fréquent où ceux-ci ont le caractère faible, l'intelligence ordinaire, et le désir du calme au foyer domestique.

On peut dire que la classe des ouvriers de l'industrie, des travailleurs de l'usine, appartient presque entièrement au socialisme révolutionnaire, et que l'un des caractères les plus manifestes de ce parti est son anticléricalisme violent. Toutes ses feuilles, ses déclarations, ses conférences, ses réunions dites contradictoires, proclament le mépris de la religion, la haine du prêtre, qui est désigné, dans l'intimité ou même en public, par les termes d'argot les plus variés, qualifié des épithètes les plus insultantes. L'une des principales raisons de cette vive antipathie pour le prêtre est précisément, croyons-nous, le rapprochement qui s'est opéré entre le catholicisme et la

bourgeoisie capitaliste. Le clergé y a gagné, mais il y a aussi perdu, et ce détachement du peuple, qui autrefois lui appartenait entièrement, est pour lui chose très grave.

Il faut remarquer cependant que tous les ouvriers, loin de là, ne poussent pas encore la logique jusqu'à dédaigner son ministère dans les grandes circonstances de la naissance, du mariage et de la mort, que la cérémonie du baptême civil est jusqu'ici peu répandue, et qu'au total le nombre des mariages et des enterrements sans intervention du prêtre ne forme pas encore la majorité. Il faut remarquer aussi qu'en maints endroits les femmes des ouvriers socialistes révolutionnaires restent en grande partie catholiques pratiquantes; dans telles communes industrielles que je pourrais citer, c'est chez elles que la laïcisation des écoles de filles a rencontré l'opposition la plus vive, c'est par elles que les « demoiselles » qui venaient remplacer les « bonnes sœurs » ont été le plus mal reçues.

Pourtant, en somme, de toutes les grandes catégories que comprend notre société actuelle, c'est le peuple des villes qui échappe le plus aujourd'hui à l'influence catholique. Le clergé, et même la religion comptent là des millions d'ennemis, et c'est bien de ce côté que se trouvent les gros bataillons de l'anticléricalisme.

Excepté dans quelques régions de l'Ouest qui paraissent avoir conservé une foi assez vive et assez pratiquante, le paysan est devenu, non pas hostile, mais indifférent à la religion; il ne se passerait pas volontiers du prêtre pour son mariage, le baptême de ses enfants, l'enterrement des membres de sa famille, rites traditionnels qui s'accomplissent parce qu'ils sont d'un usage invétéré, sans beaucoup de recueillement, ni d'intelligence du sens religieux que l'Église leur donne; mais il ne va pas aux offices ordinaires, se soucie très peu de la messe et du sermon, ne fait point ses Pâques, montre peu d'empressement à compléter par des avantages locaux le maigre traitement de son curé, ne l'écoute plus pour la conduite des affaires de la commune, et ne reçoit guère son inspiration lors des élections locales ou générales. En dehors de quelques vieilles ou jeunes dévotes, les femmes elles-mêmes sont tièdes. Maintes fois il m'est arrivé, dans mes promenades du dimanche à la campagne, en approchant de l'église à l'heure des vêpres, de remarquer qu'elle sonne le creux, et, après être entré, de constater que le curé donne ses bénédictions à des bancs à peu près vides. Supprimer aux paysans leurs curés, ou les forcer à les payer eux-mêmes par la séparation de l'Église et de l'État, serait pour la République une grave imprudence; mais, pourvu qu'on les leur laisse dans les conditions actuelles, ils n'en demandent pas davantage; on peut même malmener un peu les ministres du Seigneur sans que leurs ouailles s'indignent bien fort; il s'en trouvera, dans l'ingrat troupeau, pour se gausser des tribulations et des colères du pasteur.

Michel Stainville.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

La femme boer devant l'invasion.

La roue a tourné : les envahisseurs sont envahis, Cronjé prisonnier au Cap, Ladysmith débloquée, et les Anglais en marche sur Bloemfontein.

Les 4 000 hommes de Cronjé, les quelques centaines de morts ou de prisonniers faits par les Anglais dans les derniers engagements seraient, même pour une puissance médiocre, des brèches facilement réparables; pour un pays qui ne peut mettre sur pied que 60 000 hommes valides, c'est un désastre.

D'où leur viendrait le secours? Toute l'Europe continentale est de cœur avec eux; les meetings en leur honneur se multiplient dans les deux mondes; dans tous les cafés-concerts on acclame l'hymne du Transvaal. Que sortira-t-il de tout ce bruit? Pas même un canon, pas même un soldat : du vent.

Certes les grandes puissances se remuent : l'Allemagne a envoyé des vaisseaux aux Samoa, la Russie des corps d'armée aux frontières de l'Afghanistan. Les Boers n'ont que des amis; mais ils sont seuls.

Ils le savent, et n'en sont point abattus. Leurs 50 000 hommes valent 150 000 Anglais, de l'aveu de ces derniers. Mais ces derniers sont 200 000, seront demain 250 000, après demain 300 000. Un homme politique l'a dit à Westminster: « Le torrent de nos renforts ne tarira jamais. »

Seuls : je me trompe; les Boers ont Dieu d'abord, qui sembla jusqu'ici les investir d'une force invincible, et dans lequel ils ont mis leur foi. Ils ont en outre un allié, un auxiliaire qui vient de surgir dans leurs rangs, pour combler leurs vides, et qui ne modifiera pas sans doute, mais du moins retardera le dénouement fatal.

Les femmes boers prennent les armes.

Certes, dans la première phase de la guerre, elles ont travaillé aussi rudement que les vainqueurs de Maggersfontein et de Colenso. En l'absence de leurs hommes, elles ont fait les moissons et dirigé les fermes, ravitaillé les armées, chargé les armes des combattants, soigné les blessés. Cela ne suffit plus : la sœur de charité va faire à son tour le coup de feu, et

si l'envahisseur n'en est pas désarmé, il sera déshonoré par sa victoire même.

* * *

Il aurait tort à tous égards de se moquer de ces adversaires imprévus : la vaillance que la femme africaine vient de déployer dans les travaux de la paix fait pressentir celle dont elle sera capable aux côtés de son frère ou de son mari. Nous avons eu l'occasion, dans nos précédents articles, de jeter çà et là quelques scènes idylliques, au milieu de tant de larmes et de sang. Aujourd'hui, au lieu de quelques traits épars, nous voudrions présenter tout un tableau, qui, bien qu'il se déroule au milieu des moissons et des labours, ne fera point l'effet d'une idylle : trop d'angoisse plane sur ces champs de travail, qui peut-être, à l'heure actuelle, sont devenus des champs de carnage.

Lorsque la guerre fut déclarée, les adieux des époux ne donnèrent lieu à aucune exhibition de sentiments ; les Boers ignorent l'art de la mise en scène. D'ailleurs cette sobriété dans le pathétique n'en a pas moins sa beauté, je dis sa beauté épique, homérique. On songe aux adieux d'Hector et d'Andromaque en lisant ces lignes sans prétention, que j'extrais de la lettre d'un télégraphiste de Volksrust :

« Combien de fois ai-je vu, à la station du chemin de fer, des femmes boers suivies de leurs cinq, huit, dix enfants, qui avaient fait un long voyage pour venir dire un dernier adieu à leur « *pa* ». La mère et les enfants gémissaient, mais le père leur disait gravement : « *Pensez que nous ne resterons libres que si nous le méritons, au prix de nos biens et même de notre sang...* » Alors il montait en wagon, et la mère consolait ses enfants en leur répétant l'adieu viril de leur père. »

Tandis que l'homme allait à la guerre, la femme, après ces adieux sans larmes, mais qui n'en étaient pas moins déchirants, retournait à sa tâche : redoutable tâche, qui semblait au-dessus de ses forces. Les blés de l'Orange, qui, l'été dernier, ont poussé superbement, menaçaient de pourrir sur place, faute de bras pour la moisson. Non seulement le maître manquait, mais les ouvriers cafres, qui venaient tous les étés du Griqualand offrir leur aide aux fermiers boers, étaient pour la plupart retenus cette année-là sur territoire britannique par une proclamation des autorités anglaises.

Cependant la moisson s'est faite, tous les blés coupés, mis en gerbes, engrangés par des bras de femmes et d'enfants. Seules dans leurs *hoeve* (fermes) immenses, plus grandes que telle commune française, à la tête d'une famille patriarcale et de valets cafres indolents ou suspects, les pauvres isolées ont soigné leur bétail, labouré, semé, administré leur énorme train de campagne avec une fermeté de main dont les Européens qui viennent de voyager dans ces contrées donnent un éloquent témoignage.

« C'était un spectacle intéressant, mais pénible à voir, écrit l'un d'eux dans l'*Express* de Bloemfontein : partout des femmes, et rien que des femmes, qui labouraient à la place des hommes. Mais c'est étonnant de voir avec quelle habileté et quelle énergie elles dirigent leurs fermes. J'entrai dans l'une de ces fermes : il y avait là deux femmes et quelques jeunes filles occupées aux champs. Dans une autre ferme une femme tenait les cornes de la charrue, une autre la corde (*het touw*), et une troisième claquait du fouet en dirigeant l'attelage. Tout est dans un ordre parfait dans ces familles privées de leur chef ; il y règne un esprit de tranquille confiance en Dieu, dans la justice de leur cause et dans la vaillance de leurs hommes. Une de ces femmes m'a dit : « *Nous sommes les Aaron et les Hur de cette guerre ; nous aidons de loin nos hommes, et avec l'aide de nos prières, ils vaincront !* »

Avec cela, pas une plainte, pas un mot pour se faire valoir elles-mêmes : ce n'est point par modestie affectée et notre admiration les étonnerait les toutes premières. Et pendant qu'elles doivent raidir leur corps pour ne pas plier sous le labeur écrasant, leur âme doit se raidir pour ne pas succomber sous une peine plus lourde encore si de minute en minute peut leur arriver la nouvelle qu'elles sont veuves ; elles n'auront même pas la consolation de revoir celui dont le corps mutilé fut jeté, à quelque cent lieues de là, dans la fosse commune, pêle-mêle avec des cadavres d'ennemis, peut-être. Mais, même à cette heure-là, la plus solennelle, la plus terrible de la vie, nul n'a entendu gémir la femme africaine : elle se fortifie dans son cœur, dit un correspondant du *Standard*, un journal anglais pourtant ; et après une prière silencieuse, elle se remet à son travail : elle a perdu son mari, mais elle se doit à ses enfants.

Quand les travaux de la ferme lui laissent quelque loisir, on la voit faire en voiture à bœufs un voyage de quatre et parfois de six jours, par ces affreux chemins du Transvaal, passant la nuit à la belle étoile, traversant les rivières à gué, pour aller faire visite à son mari sous les armes. Elle le trouve parfois au plus chaud d'une bataille, embusqué derrière un rocher, l'œil rivé à son mauser : pas un mot, pas un regard n'est échangé ; muette, elle lui recharge son arme derrière lui, ou lui présente quelque nourriture qu'il prend sans quitter l'ennemi des yeux. Il sait que sa femme est là : au contact de cette main ingénieuse à le servir, il a reconnu sa fidèle compagne. Mais... le devoir d'abord !

Trop souvent, ce n'est pas un homme debout et combattant, c'est la plus lamentable loque humaine

qu'elle trouve au bout de son voyage ; elle s'installe à l'ambulance, aux côtés de son mari mutilé ou mourant. Quand il a gardé sa connaissance, leurs fortes mains s'étreignent, restent serrées l'une dans l'autre pendant des heures, souvent sans qu'il y ait un mot d'échangé, sans qu'une larme tombe : à quoi bon se parler? la même pensée brille dans leurs yeux, de foi absolue et d'absolu dévouement.

J'ai dit que dans cette guerre la femme se montrait digne de l'homme. Je me trompe : la femme est presque plus admirable que l'homme. On pourrait surprendre, chez ces Boers d'apparence impassible, des minutes de lassitude ou de découragement. Leur plus redoutable ennemi, dans le siège de Ladysmith, ne fut pas le général White, ne fut pas le général Buller : ce fut l'ennui. Ces colosses, qui manient le plus lourd fusil comme nous soulevons une plume, s'énervaient de passer sans combattre des jours et des semaines. Plus d'une fois, pour les contenter, et même pour prévenir des actes de mutinerie, leurs officiers ont dû ordonner l'assaut d'une colline anglaise qu'ils savaient parfaitement imprenable. Le désir de revoir leurs femmes et leurs enfants, dans telle ferme parfois éloignée de plusieurs centaines de kilomètres, où ils n'avaient pu retourner une seule fois depuis quatre mois, les pressait si vivement que sans l'influence de leurs femmes ils eussent peut-être déserté en masse. Certes, elles ne souffraient pas moins de la longue absence ; elles savaient les dangers, les privations, les surprises, les nuits d'insomnie, les sommeils dans la boue, sous la pluie glacée, autour de la ville imprenable ; elles aussi n'avaient qu'un désir : les revoir, les revoir bien vite. Voici cependant ce qu'elles répondaient aux plaintes de leurs hommes :

« *Restez au commando et faites tout votre devoir. Quand vous l'aurez rempli, alors vous nous reviendrez.* »

C'est bref : il faut penser que ces mains, si inhabiles à tenir une plume, viennent d'accomplir un labeur à faire reculer le plus robuste Européen. Du reste, aux amateurs d'une éloquence plus sonore, nous ne serions pas embarrassé d'offrir des citations. En voici une, tirée d'une longue lettre adressée au rédacteur de l'*Express*, et signée : « Une vraie Orangiste. » Les femmes de l'Orange, plus frottées de civilisation que celles du Transvaal, se montrent beaucoup plus disertes. Celle que nous citons flagelle certains de ses concitoyens qui, paraît-il, n'ont pas fait leur devoir dans la guerre : second trait caractéristique, car au Transvaal, si l'on parle moins bien, on agit mieux, et pas un homme n'a refusé son bras à la patrie en danger.

«... Je me sens pressée de dire un mot à nos vaillants burghers qui, à l'heure où l'on se bat, restent tranquillement chez eux, celui-ci à son bureau, celui-là dans son école, un troisième dans sa ferme. Je leur demande : Que faites-vous ici, quand le sang de nos pères, et celui qui coule dans la guerre actuelle crient encore vengeance? Que faites-vous ici, lorsque l'indépendance de notre nation africaine est mise en jeu? Que faites-vous ici, lorsque nos ennemis nous crient : A cette heure-ci, le nom même des Afrikanders va être rayé de la surface de la terre!

« Je vous crie : Réveillez-vous, vous qui dormez ; empoignez-moi votre mauser, sellez-moi votre cheval, et en route pour la frontière!

« J'ai vu, parmi les Transvaaliens qui traversaient notre république, des enfants de treize ans s'en aller à la guerre, tandis que nos grands et beaux gars, nos superbes ronds-de-cuir, se plaignent, l'un de souffrir du foie, l'autre d'avoir mal au bras ou à la jambe : ils exhibent tous un certificat du médecin pour servir de manteau à leur lâcheté. Honte à vous! honte à vos femmes, qui sont assez veules (*knapp*) pour vous retenir dans leurs jupes... Quant à moi, je suis prête, dès que cela me sera possible, à aller, épaule contre épaule, combattre avec mes frères et compatriotes, dont la vie ne m'est pas moins précieuse que la vôtre l'est à vos familles, et à verser mon sang pour notre indépendance. Et je sais qu'il y en a des centaines qui sont prêtes à faire comme moi... »

*
* *

Il n'en faut pas douter : maintenant que l'ennemi est au cœur de leur pays, la « dame orangiste » et les « centaines » qui se déclarent prêtes à l'imiter se trouvent déjà dans les tranchées, et le président Krüger doit de son côté remplir la promesse qu'il a faite aux femmes du Transvaal de leur laisser prendre les armes dès « qu'un pouce du territoire serait foulé par les Anglais ». Certes, ce ne sera point la première fois que la femme a joué un rôle, et un rôle décisif, dans les guerres modernes. Un héroïque petit pays qui a voulu vivre en dépit des grandes puissances qui se sont tour à tour ruées sur lui, la Suisse, a vu ses filles et ses femmes combler les vides que les hallebardes autrichiennes et les boulets français avaient faits dans ses rangs. Celles qui ont su remplacer les hommes dans les rudes travaux de la paix sauront les seconder sur d'autres champs, et dans de sanglantes moissons. Dans un pays où, jusqu'à ces dernières années, les sauvages, les bêtes fauves, les Anglais eux-mêmes n'ont pas laissé aux Boers une année de sécurité, les femmes et les enfants ont déjà dû faire le coup de feu à côté de leurs hommes et parfois sur leurs cadavres. Nous avons parlé des beaux coups de hache qu'elles ont donnés, en 1838, dans le crâne des Zoulous ; mais dans la guerre actuelle, malgré le soin de lord Kitchener et de ses pareils, habiles à voiler les atrocités commises, on l'a vu au Soudan, des télégrammes commencent à

nous parvenir qui nous disent que les Anglais ont dû enjamber « avec horreur » des tranchées remplies de cadavres de femmes. Un de ces télégrammes, daté du 28 février, annonce que « les femmes des Boers sont restées dans les tranchées (entre Pieters et Ladysmith) jusqu'à trois heures avant l'assaut final. Les Anglais y ont trouvé deux femmes, l'une morte et l'autre, âgée de dix-neuf ans, blessée mortellement à la poitrine. Parmi les blessés dans les ravins, il y avait un enfant de seize ans. » D'autres documents enfin avouent positivement que les femmes boers prennent déjà une part active aux combats.

Il est donc probable que dans la grande bataille qui se prépare dans les environs de Bloemfontein, et dont le dénouement nous sera sans doute connu le jour où paraîtront ces lignes, les femmes boers seront appelées à jouer leur rôle. Et si, comme on peut le craindre, l'envahisseur occupe Bloemfontein, force la ligne de retranchements de Wynburg et même celle du Vaal, la proportion de ces nouveaux combattants deviendra toujours plus considérable.

Et cependant lord Roberts a lancé une belle proclamation aux habitants de l'Orange ; il ne manquera pas, dans une seconde proclamation lancée sans doute en franchissant le Vaal, de promettre aux braves Transvaaliens la clémence et l'amitié tutélaire d'une grande reine. Il est douteux que cette éloquence détache un seul homme, une seule femme, de la cause sacrée à laquelle ils ont sacrifié d'avance leurs biens et leur vie. Même si les Anglais leur laissaient leurs terres, et ces belles moissons que les femmes du pays ont si vaillamment menées à bien, ces âpres descendants de nos Huguenots et des compagnons du Taciturne n'auraient plus le cœur au travail : ces gerbes leur pèseraient lourdement sur les épaules, et cette terre serait anglaise. Peut-on être soi, être quelqu'un et n'avoir plus de patrie? peut-on vivre fier et digne sous un maître qu'on n'a pas choisi, qui n'est pas de notre race, et dont les soldats ont égorgé nos familles?

Plutôt que de consentir à une prospérité sans liberté, les Transvaaliens se feront égorger jusqu'au dernier, on peut en être sûr; et leurs femmes ramasseront le fusil gisant à côté du cadavre et feront le coup de feu, dans leurs retranchements, jusqu'à leur dernière cartouche.

Est-ce que nous ne pourrons pas mettre un terme à ces abominations? Est-ce que la conscience des peuples va permettre aux Anglais de consommer leur crime? Car cette guerre, d'abord régulière, je l'admets, devient criminelle depuis que l'honneur de l'Angleterre est sauf, que la honte des premiers revers est vengée et bien vengée, et que les Boers, décidément vaincus, se montreraient sans doute accessibles à des propositions de paix forcément onéreuses pour eux, pourvu qu'elles fussent honorables. Lord Roberts veut donc jouer au conquérant : il le peut sans doute, et il finira par entrer à Pretoria ; mais après? Pourra-t-il anéantir le ferment de haine et de révolte que laissera après lui un conquérant peu généreux? Il est toujours dangereux pour une grande puissance de susciter l'héroïsme des faibles qu'elle foule impitoyablement aux pieds. L'Angleterre a déjà vu ailleurs, dans un autre siècle, la femme combattre contre elle dans les rangs ennemis, et elle ne s'en est pas bien trouvée : elle a brûlé Jeanne d'Arc, et du bûcher a surgi une jeune France qui a chassé l'Anglais du continent. La jeune Afrique peut râler, sans doute, sous le pied du meurtrier qui l'égorge ; mais, dès que l'oppresseur se trouvera embarrassé dans quelque grande guerre, en Asie ou ailleurs, qu'il ne s'étonne pas si une seconde et plus grande Irlande se redresse tout à coup derrière lui, et si le cri de *Mort aux Anglais!* retentit dans toute l'Afrique australe.

***

Mais que faire? Une médiation politique? L'Europe a laissé étrangler l'Arménie, écraser la Grèce et l'Espagne, opprimer la Finlande : laissons la diplomatie à ses petits calculs.

Mais une vaste révolte de la conscience publique, dans tous les pays civilisés, ferait sans doute réfléchir une puissance qui, à un crime près, est restée jusqu'à nos jours une grande puissance morale. Les amis de la paix s'agitent déjà un peu partout : au Cap, en Suisse, en Allemagne, où la baronne de Suttner organise une pétition... Les femmes de France vont-elles rester en arrière? Elles qu'on a toujours vues à la tête de toutes les œuvres généreuses, demeureront-elles indifférentes aux attentats dont leurs sœurs africaines sont les victimes? Qu'une pétition se couvre en quelques jours de millions de signatures, et soit portée au pied du trône occupé par une femme qui fut une épouse et une mère accomplies, et dont le nom couvre, peut-être à son insu, des crimes de lèse-humanité. Montrez-lui, ô femmes de France, ces centaines de malheureuses, aussi respectables qu'elle, et dont les vertus se sont déployées dans de plus dures épreuves que les siennes, traquées, pourchassées dans un avenir très prochain, de tranchée en tranchée, de retraite en retraite; elles entraînent après elles les restes de leurs familles. Elles essaient de faire encore le coup de feu, à l'abri du dernier chariot de leur dernier laager; mais leurs bras sont las et leurs munitions épuisées, elles sont à la merci du vainqueur.

Et si la vieille souveraine n'entend pas votre voix,

si vous la voyez affligée d'une surdité dont l'orgueil national serait seul coupable, alors malheur à l'Afrique, sans doute ; mais malheur surtout à l'Angleterre! Je la défie d'ériger un seul arc de triomphe pour une victoire qui ne fut qu'un assassinat.

Samuel Cornut.

NOTES D'ART

Théatre : *Euphrosine et Coradin*, de Méhul, à la Renaissance. — Concerts : Concert Colonne du jeudi, rue Blanche.

Coradin est un reître moyenâgeux de terrible allure. Tout tremble en son château fort sous sa loi despotique ; archers, geôliers et bourreau sont ses amis. Il hait tout et chacun, et la femme plus que quiconque. Il reçoit donc fort mal, pour commencer, ses trois nièces, les filles du comte de Labran parti pour la croisade. Il tonne en vain. Euphrosine ne s'effraie pas de ses coups de boutoir. Malgré les sages avis d'Alibour, médecin de Coradin, qui tient le rôle comique de la pièce, Euphrosine résiste ouvertement aux ordres de son oncle, et n'en fait qu'à sa tête. Comme elle est très jolie, cela ne lui réussirait pas mal, si elle n'avait éveillé la jalousie d'une autre femme. La comtesse d'Arles, qui habite le château, — on ne nous dit pas pourquoi, sans doute à cause des exigences du scénario,—la comtesse d'Arles a jeté son dévolu sur le farouche seigneur; elle n'hésite donc pas à faire empoisonner sa rivale. Mais comme nous sommes à l'Opéra-Comique et que ce dénoûment eût été tragique, vous pensez bien que le brave médecin chargé de préparer la fâcheuse potion se contente de donner à Euphrosine un breuvage inoffensif ; les noirs desseins de la comtesse seront découverts, elle sera punie; Coradin se jettera aux pieds de sa nièce qu'il adore, et nous quitterons le théâtre le cœur content, la pensée remplie des gracieuses images d'une hyménée prochaine.

Toute cette histoire, bien entendu, en dehors de toute vraisemblance, et dans la pure convention théâtrale, celle que nous n'admettons plus aujourd'hui.

Et pourtant, songions-nous en l'écoutant, il y avait de quoi tirer de là un beau drame musical. Ce sujet aurait plu à Wagner, car il comportait un sens véritablement *humain*, comme l'entendait le maître. Ce sujet humain, de tous les temps comme de tous pays, toujours vrai, à l'époque héroïque des travaux d'Hercule comme à l'âge biblique de Dalila, au siècle pastoral du *Lion amoureux* comme sous la troisième et démocratique république française, ce sujet humain parce qu'il découvre le fond même du cœur de l'homme et de la nature de la femme, c'est la confiance que met celle-ci dans sa beauté qui s'offre pour combattre et pour vaincre l'homme méchant, l'homme farouche qu'elle désarme de ses mains sans force, et qui tremble asservi à son caprice, impuissant devant un regard, soumis pour une caresse. De cette idée générale on pouvait tirer une œuvre intéressante et vraie.

La personne qui représente en 1900 l'Euphrosine des croisades est une débutante, Mlle Lormont. Est-ce sa beauté très grande qui lui donne déjà cette désinvolture et cette parfaite assurance sur la scène? La confiance qu'elle a de plaire tout d'abord qui lui donne tant de naturel? C'est fort possible, et cela encore est bien humain. Quoi qu'il en soit, nous sommes très rassurés dès sa première rencontre avec Coradin. Nous ne partageons pas l'effroi de ses sœurs et d'Alibour quand, la première et la seule, dans le donjon du seigneur et maître, elle se moque de lui et plaisante sa colère. Euphrosine a une bouche sinueuse à la Joconde, plus persuasive et plus forte que tous les hommes d'armes de son oncle. Une jolie scène est celle où la jeune fille fait quitter à Coradin son armure et son épée, son heaume et ses gantelets, parce qu'elle le trouve d'aspect peu galant dans cet attirail. Le pauvre homme se laisse faire, et ceci est encore d'un heureux symbolisme.

Le premier acte de ce vieil ouvrage nous a paru très savoureux. Un quatuor entre les trois sœurs et Alibour (M. Villard), deux airs chantés par Mlle Lormont : « Mes chères sœurs » et : « Je serai son épouse » sont de jolis morceaux que l'on entend avec plaisir. Dans tout ce premier acte il y a de l'air, de la vie, et vive et alerte, la musique a cet entrain, cette facilité qui plaît dans l'opéra-comique selon l'ancienne formule. Mais l'intérêt languit dans les deux actes suivants, Hoffmann et Méhul n'ayant décidément pas traité leur sujet au point de vue humain; on s'en aperçoit trop, et les ritournelles, les répétitions et les flonflons de l'orchestre nous trouvent moins indulgent.

Mlle Lormont chante avec une fort bonne voix, sans gestes et nous a beaucoup plu par ses qualités déjà très grandes d'aisance et de naturel. Il vaut mieux ne rien dire de M. Moisson (Coradin).

* * *

Nous avouons professer pour les concerts du jeudi, rue Blanche, une affection particulière. Les concerts Colonne, du dimanche, sont souvent fort beaux et presque toujours très intéressants, mais ils ont une allure solennelle et quasi officielle, c'est un peu comme la grand'messe dans une église. Et ne trouvez-vous pas qu'une chapelle retirée, en semaine, paisible et recueillie dans sa solitude, porte bien plus l'âme à la méditation, à l'émotion religieuse, avec

son pauvre à la porte et son autel dégarni, que la « paroisse » avec son suisse à canne d'or, ses officiants en brillants habits sacerdotaux, son bruit de chaises renversées et de gros sous qui dansent à la quête?

Tel est le contraste que nous trouvons aux séances musicales du jeudi chez M. Colonne. Sans doute, l'arrivée n'est pas aussi brillante qu'aux abords de la place du Châtelet. La rue Blanche est plus fréquentée par les fiacres modestes que par les équipages fringants, et les piétons ne sont pas rares. Les élégances, car il en est aussi, sont plus tempérées et plus discrètes. La salle est plus petite, l'orchestre est plus réduit, les « numéros » moins sensationnels; il y a moins d'apprêt, de cérémonie. On est là comme en famille, entre amateurs, entre « convaincus » pour qui le concert n'est pas seulement une façon élégante de passer sa journée du dimanche, un peu triste dans les rues de Paris, mais pour qui la musique est un culte véritable, un véritable amour. Ceux-là ne recherchent pas seulement la distraction d'une après-midi sans emploi, ils dérobent à leurs affaires une heure de leur temps. Beaucoup peut-être viennent au milieu de la semaine chercher un apaisement à leur cœur, un calmant à leurs nerfs surmenés, dans le temple de la musique; ils se retrempent à la source pure des suaves harmonies, et dans cette intimité d'un art ami, d'essence supérieure, ils trouvent le réconfort dont leur âme a besoin. Après cette courte halte, ils portent plus légèrement le poids banal des fardeaux journaliers.

Si des fauteuils d'orchestre ou de balcon, l'on monte jusqu'au dernier étage où moyennant un franc l'accès du promenoir est ouvert, on voit un spectacle étrange. Une foule silencieuse s'enivre de musique. Quelques divans épars sont insuffisants pour recevoir ce public nombreux; alors, sans gêne et sans façon, il s'assoit par terre, sur le tapis empoussiéré, il s'égrène sur les marches de l'escalier. Des jeunes gens, étudiants sans doute, des jeunes filles, quelques institutrices probablement, venues là entre deux cachets, écoutent la figure entre les mains, ou la tête appuyée contre le mur. Nous nous rappelons avoir vu de ces poses, et rencontré de ces corps à demi couchés sur des nattes, en des attitudes méditatives, c'était dans les mosquées d'Orient, à la tombée du jour, lorsque monte au blanc minaret le muezzin à la voix forte, et qu'il appelle son peuple à la prière. Ceci se passe à Paris, rue Blanche, à deux pas de la gare Saint-Lazare...

Croirait-on que l'on puisse encore découvrir par hasard des papiers inédits? Ces bonnes fortunes arrivent encore parfois à ceux qui en sont dignes. C'est ainsi que M. Nanny a trouvé dans un tas de vieille musique trois sonates de Borghi, un compositeur peu connu du XVIIIe siècle. C'est la seconde de celles-ci que M. Nanny nous a fait entendre jeudi dernier, M. Casadesus jouant de la viole d'amour, et M. Nanny transposant par un véritable tour de force, avec la contrebasse, la partie écrite pour basse de viole. La viole d'amour rend à peu près les mêmes sonorités que le violon avec la sourdine. Quant à la contrebasse, on ne se doute pas de l'acuité des sons qu'on peut tirer de ce lourd et disgracieux instrument, quand on ne l'a pas entendu entre les mains savantes de M. Nanny. Alors il n'est plus seulement l'instrument d'accompagnement que nous connaissons tous, mais un véritable violoncelle dont on peut tirer toutes les finesses, toutes les délicatesses. La sonate de Borghi a été très goûtée.

Puis nous avons entendu un quatuor de dames, ou, pour mieux dire, un quatuor de Mozart exécuté par quatre dames. Ce « quatuor de dames » se produisait pour la première fois à Paris, mais il est célèbre à l'étranger. Il est dirigé par Mme Marie Soldat-Rœger, accompagnée de Mmes Elsa de Plauk, Nathalie Lechner-Bauer et Lucy Herbert-Campbel. Point n'est besoin d'ajouter que ces vocables désignent des personnes de nationalité allemande et américaine. Mais peu importe; la langue de Mozart est de celles qui peuvent être entendues par toutes les oreilles; car elle ne parle qu'au cœur. L'interprétation que nous en ont donnée ces quatres dames était vraiment parfaite. Depuis longtemps habituées à jouer ensemble, elles atteignent ce degré de fondu, d'entente rare, où la parole est laissée à l'instrument qui chante sans que celui-ci couvre l'accompagnement des autres, et où chacun tient sa place et concourt par son aide à l'ensemble de l'œuvre.

Nous entendrons encore parler du « quatuor de dames ».

Émile Pierret.

L'exposition Alfred Stevens.

Un problème d'esthétique d'ordre général et d'intérêt à vrai dire passionnant se pose à l'esprit dès l'abord même de cette exposition, qui par là fait songer. Désignons-le d'un mot : c'est le problème de la *modernité;* et pour le bien préciser, ajoutons aussitôt : dans quelle mesure cet art de la peinture qui excelle à traduire la part synthétique de la vie, dont la mission propre est de rendre ce qu'il y a de plus intense, de plus accusé, de plus expressif, et par là même de plus général dans les données de la vie, dans quelle mesure un tel art sera-t-il habile à fixer l'instantanéité d'une émotion fugitive, bref à devenir en quelque sorte un instrument d'analyse, lui qui par définition semblait un moyen de synthèse?

Le procédé de M. Alfred Stevens n'est autre chose que la théorie impressionniste transposée dans la peinture de genre : c'est un empiétement de la forme d'expression plastique sur la forme écrite, une incursion de la peinture dans le champ de l'anecdote et du roman.

Tel est bien, je crois, l'effort propre, telle fut aussi l'ambition de cette longue carrière d'un artiste qui certes n'est point à négliger. De toutes ses forces et avec toute sa conviction, M. Alfred Stevens s'est ingénié à rendre ce qu'un illustre critique appelait justement l'*héroïsme de la vie moderne* et avant de s'appliquer à le traduire, il avait commencé par sentir vivement en lui-même que là résidait toute une catégorie de Beauté non encore exploitée. Pour lui, la vie moderne fut cette période du second Empire qui déjà nous paraît reculée dans le temps par l'inévitable désuétude des costumes et des coiffures. Mais qu'importe après tout, s'il parvint, sans tomber dans l'illustration, à transcrire la signification morale et la valeur expressive de ces costumes et de ces coiffures, bref à fixer dans quelques toiles le charme poétique de celles qui furent nos mères et presque nos grand'mères! On sait que M. Alfred Stevens applique presque exclusivement son effort à la représentation de la Femme : noble ambition et qui suffirait elle seule à justifier l'attention du critique. Passionnément épris de la femme moderne, fut-il un véritable féminin? Toute la question est là.

Les titres seuls de ces tableaux, choisis et voulus par lui, j'en suis garant, sont bien pour vérifier l'exactitude de ce que j'avançais tout à l'heure, c'est-à-dire l'empiétement d'une forme d'art sur une autre : *Douloureuse certitude ; Souvenirs et Regrets; Rentrée de bal; le Convalescent*... ce sont comme autant de chapitres ou épisodes détachés, glanés en maints romans sentimentaux... titres légèrement vieillots, ne trouvez-vous pas? et qui parfois exhalent comme une vague odeur de bouquets fanés... Mais qui sait si nos titres à nous, romanciers et nouvellistes ultra-modernes, ne sentiront pas le moisi dans quelque trente années? Et de fait, chacune de ces scènes fixées sur la toile répond bien à quelque donnée psychologique parfaitement nette, claire et d'interprétation facile, sur laquelle l'esprit n'a point à s'ingénier, et qui laisse soudainement transparaître l'intention de leur auteur.

C'est presque toujours — et cette monotonie n'est-elle pas légitime si elle répond au tempérament de M. Stevens? — la notation physionomique d'un état moral causé par quelque émotion soudaine et qui intéresse la part sentimentale de l'être. C'est de l'*anecdote sentimentale*, si l'on veut, traduite avec des moyens plastiques. Ici une jeune femme pensive assise devant un secrétaire et tenant à la main une lettre égarée parmi tant d'autres qui soudain lui apporte des lumières inattendues... Une autre auprès d'une commode est plongée dans une lecture passionnante... Telle autre encore qui rentre et trouve avec bonheur le bouquet qui l'attend, avec le tendre billet de l'amant... Plus loin, une amie folle, qui, derrière un paravent, cherche à surprendre le secret de cette autre, assise rêveuse et solitaire sur le divan de son salon. Telles sont les plus saillantes; et si l'on veut des scènes à trois personnages, ce qui est assez rare, voici le *Convalescent*, un jeune homme pâle et défait, sur qui se concentrent avec adoration les regards de deux femmes interrogeant avec anxiété la vitalité qui subsiste en lui. — Mais, direz-vous, de tels sujets sont des thèmes merveilleux pour la peinture intime, et ces admirables artistes que furent les petits maîtres de la Hollande, les Steen, les Terburg, les Ostade, les Gérard Dow, n'allaient pas chercher plus loin les motifs qui servaient leur inspiration. Qu'est-ce autre chose, la *Femme hydropique*, le *Galant militaire* du Louvre, et tant d'autres ouvrages accomplis, où nous nous plaisons à reconnaître la plus étourdissante maîtrise qui soit dans l'art de la peinture? — D'accord, répondrons-nous aussitôt. Il n'est rien de plus achevé comme beauté, et bien qu'encore il soit loisible de préférer un autre art, se rattachant à un idéal différent, il faut bien y reconnaître le signe de la maîtrise qui est toute en la magnificence de l'exécution.

Ainsi en va-t-il — car la loi est la même — pour le peintre contemporain qui a nom Alfred Stevens, auquel certaines de ses toiles, une dizaine peut-être, pourront mériter, dans un avenir plus ou moins lointain, d'être appelé le continuateur des petits maîtres de son pays. Et certes ce n'est pas là un mince éloge.

Il faudra nécessairement se référer à lui, comme il faudra interroger Lami, Constantin Guys et Gavarni, lorsqu'on voudra prendre une notion précise du charme féminin, de tout le *mundus muliebris* particulier à cette époque. Ajoutons encore, pour mieux faire saillir l'idée, pour rendre à ce peintre toute la justice qui lui est due : De la femme actuelle, de celle que nous frôlons et que nous aimons parce qu'elle est bien de notre temps, parce qu'elle répond à notre façon de sentir et de goûter la vie, nul artiste tenant un pinceau n'est encore parvenu à nous définir le délicieux et captivant attrait, à dégager sa note poétique et savoureuse, comme M. Alfred Stevens a su le faire pour la période de temps à laquelle il s'est appliqué.

Voilà donc élucidée la première partie du problème que nous posions tout à l'heure. Chaque fois que M. Alfred Stevens sait se tenir dans les limites de son art — et cette exposition nous montre qu'à cet égard il fut maintes fois bien inspiré — chaque

fois surtout que la perfection des moyens expressifs du peintre vient fortifier en lui l'acuité de l'observateur, il nous donne quelqu'une de ces délicieuses œuvres de genre, comme celles que j'ai citées plus haut, qui ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre. L'œil s'y arrête et s'y complaît dès le premier instant. Il sait intéresser et retenir avec la notation du sentiment traduit dans une attitude, dans l'intensité physionomique d'un regard, dans l'arabesque heureuse et vraiment trouvée d'un corps de femme ployé, lassé par le chagrin, et qui évoque de douloureuses secousses intérieures. Là véritablement il est le rival, et le rival parfois heureux — car il résume d'un geste ce que l'autre est contraint de diviser — du romancier qui procède par voie d'analyse et nous fait sympathiser avec les secousses de l'âme par la progression lente de ses états intérieurs. Hâtons nous d'ajouter, pour qu'il n'y ait pas de malentendu, que M. Stevens, en ses bonnes œuvres, reste peintre, et ne s'abaisse jamais au rôle secondaire d'illustrateur. Son tableau se suffit à lui-même : il n'exige nul commentaire ni description écrite. C'est seulement dans ses œuvres moins bien venues, trop anecdotiques, ou qui reposent sur un trait psychologique trop menu, que le talent de l'artiste se heurte à de regrettables défaillances. Je me reprocherais d'appuyer en donnant des exemples. Chose curieuse, c'est presque toujours quand l'invention fait défaut, quand le point de départ est insuffisant ou inexistant, que l'exécution faiblit. A vrai dire, j'aime mieux, plutôt que de relever quelques erreurs, au surplus bien faciles à contrôler, envisager avec sympathie l'ensemble d'une œuvre qui dénote un artiste d'un talent bien personnel, lequel aura sa place un jour, et sa place nécessaire, dans l'histoire de la peinture contemporaine. — « Il faut être de son temps », —disait Daumier... M. Alfred Stevens en fut avec exclusivisme et amour. Sachons-lui gré d'avoir su fixer, avec une rare perfection, en mainte œuvre qui vivra, le charme féminin d'une époque qui n'est plus.

PAUL FLAT.

THÉATRES

THÉATRE-ANTOINE : *l'Empreinte*, pièce en trois actes, de M. Abel Hermant : *Poil de Carotte*, un acte de M. Jules Renard.

La pièce, — singulièrement intéressante, — que vient de donner M. Hermant, appartient au cycle des pièces contre le divorce. Ce cycle commence à être respectable. Et, de cela, on a paru s'étonner : « Après avoir réclamé le divorce, voici que les auteurs dramatiques se mettent à l'attaquer !... » L'objection est réjouissante, et bien française par le goût qu'elle trahit pour les catégories : on voudrait que les dramaturges, par cela seul qu'ils exercent le même métier, défendissent éternellement les mêmes causes : sans quoi, on leur reproche de n'être jamais contents. Mais, précisément, c'est la fonction de l'auteur dramatique de n'être jamais content, puisqu'il recherche les situations dramatiques, c'est-à-dire celles où les mœurs sont mises en contradiction avec les lois naturelles. Et cela lui est commun, du reste, avec la majorité des « moralistes » qui composent l'opinion. Disons mieux : avec l'humanité tout entière. Le remède dont on est privé est la panacée universelle. Tant que nous n'avons pas eu le divorce, nous avons attribué à son absence des malentendus conjugaux qui provenaient surtout de l'infirmité morale des époux. Depuis que nous le possédons nous nous apercevons que rien n'a changé sauf ceci : que les ménages passables sont devenus exécrables. Et cela est naturel : d'une vieille maison qu'on est obligé de garder, on arrive à faire une habitation convenable et parfois charmante ; qu'on ait le droit de l'abandonner, on la laissera vite tomber en ruines.

Mais M. Hermant, et il faut l'en louer, a considéré les choses de plus haut. Il a voulu nous montrer que le divorce, suivi d'un second mariage, inflige à la femme une diminution morale. A plusieurs reprises et à propos de pièces où la question a été posée avec moins de netteté j'ai eu l'occasion d'indiquer que c'était là le vrai, presque le seul argument contre le divorce. C'est donc une raison, — et ce n'est pas la seule, — pour que j'aime l'*Empreinte*. « Mariée, peut-être, dit l'un des personnages ; elle est tout de même la femme de deux hommes. » Tel est, admirablement résumé, le sujet de la pièce : pièce qui n'est point sans défauts, mais supérieure, malgré ses défauts, c'est ce que je voudrais montrer ; et aussi, et d'abord, que ces défauts étaient en quelque sorte inévitables.

M. Hermant a voulu montrer que le divorce, — et, bien entendu, le mot divorce doit être envisagé comme divorce suivi d'un second mariage, — que le divorce loin d'être le salut pour la femme, était et devait être sa perte.

Deux exemples pouvaient être choisis. Une femme irréprochable contrainte au divorce par les torts de son mari, cherchant ensuite dans un nouveau ménage le bonheur qu'elle n'avait pas trouvé dans le premier, et comprenant alors que le bonheur lui était interdit en dehors de son premier mari : et comme, d'une part, son second mariage avait détruit en elle cette sorte d'instinct farouche qui distingue les honnêtes femmes des autres, et qui leur rend impossible d'être à plus d'un homme ; comme, d'autre part, elle entendait encore en elle les niaises théories

du « droit au bonheur » qui l'avaient décidée à se remarier, elle demandait à un amant le bonheur qu'elle n'avait trouvé ni avec son premier mari, ni avec son second. Ce procédé de démonstration avait ses avantages. D'abord la preuve était faite avec beaucoup de force, puisqu'une femme irréprochable, et non responsable du divorce, était réduite, par ce divorce même, au malheur et à la dégradation; de plus, quand serait venu le moment de discuter les responsabilités, cette femme aurait eu le droit d'en rejeter la plus forte partie sur son mari. Mais il y avait à craindre quelque contradiction dans le caractère de la femme; il était presque impossible d'analyser au théâtre les différents états d'âme par où elle passait de l'honnêteté à la faute. En outre, le spectacle de cette innocente accablée de malheurs successifs aurait été insupportable pour le public: des pièces admirables, et qui n'ont que ce défaut (*les Corbeaux*, par exemple), n'ont jamais pu réussir. Enfin, si la preuve eût été plus forte, la leçon eût été moins salutaire, car il s'agit surtout de prévenir les femmes qui recherchent le divorce et croient en lui.

M. Hermant a donc présenté son sujet d'une autre manière. Il a imaginé ceci : Marceline, femme de Jacques, n'est pas heureuse avec son mari; convaincue qu'elle a droit au bonheur, et résolue à le chercher où qu'il soit, elle est au moment de céder à Max Brissot, qu'elle n'aime guère, mais dont elle espère des joies inconnues; elle est arrêtée, non par des scrupules, mais par un amour qui lui est venu : l'objet en est Guy de Trélazé, jeune lieutenant à l'âme ardente; elle l'adore, et, si elle n'a pas été sa maîtresse, elle cédera à la première occasion; Jacques les surprend, et chasse Marceline (les scènes entre les époux, sur lesquelles j'espère pouvoir revenir, sont de premier ordre). Voilà la femme. Quant à la pièce, elle suit, forcément, le schéma ci-dessus. Qu'il me suffise de dire que M. Hermant a montré avec beaucoup de force comment les préparatifs et la consommation du second mariage ont rappelé à Marceline le souvenir de Jacques, et comment ce souvenir l'obsède et finit par la « posséder ». Ce procédé de démonstration est aussi bon que le précédent. Pour une partie, il est meilleur, puisque le caractère de Marceline nous fait prévoir sa révolte, et enfin, l'expédient auquel elle se résoudra. En revanche, si la pièce y gagne dans son ensemble, certaines scènes y perdent un peu; il en est une, fort belle en soi, qui a paru étonner le public : celle où Marceline, retournant contre Jacques les arguments dont il vient de se servir, lui montre qu'il est responsable, lui aussi, de la vie dégradée qu'elle va mener. Il est manifeste que Marceline exagère; mais il est naturel qu'elle exagère, et il fallait que, dans une discussion de cette ampleur, les personnages allassent jusqu'au bout de leur pensée. Si le public a été surpris, ce n'est pas, à proprement parler, par ce que dit Marceline, mais par la contradiction qui existe entre ce qu'elle dit maintenant et ce qu'elle a fait au premier acte. Dans les deux versions, celle que je proposais et celle qu'a choisie M. Hermant, la « difficulté » est donc dans le caractère de la femme. Irréprochable, elle rendait la pièce impossible; coupable, elle gâte une scène. Tout compte fait, il semble donc que M. Hermant ait choisi le meilleur procédé. Et vous remarquerez du moins que le défaut signalé était inévitable, étant donné la pièce.

Il en est un autre, également inévitable, et sur lequel je voudrais insister un instant; car là est le point délicat, non pas seulement de la pièce, mais de la thèse de M. Hermant.

Remarquez d'abord ceci : de cette pièce, où il n'est question que d'amour, l'amour doit être résolument écarté.

Nous pouvons, en premier lieu, négliger l'amour de Jacques pour Marceline. Sans doute, il ajoute au drame un intérêt sentimental; il nous incline à partager les idées de l'homme que nous voyons souffrir; il permet à Jacques de défendre passionnément son droit; et c'est à lui que nous devons les raisonnements forts et émouvants par quoi Jacques s'efforce de convaincre sa femme. Il n'en est pas moins vrai que, sans cet amour, la thèse subsisterait intacte. Aussi bien le drame atteint-il son point culminant au moment où Jacques aime ailleurs.

Quant à l'amour de Marceline pour Trélazé, — si le sujet est que Marceline ne peut être parfaitement estimable ni heureuse en dehors de Jacques, et qu'elle porte pour jamais l' « empreinte » de celui qui l'a faite femme, — il est évident que cet amour devra être détruit par le souvenir, de plus en plus obsédant, que Marceline garde de Jacques.

Et en même temps, Marceline ne doit pas aimer Jacques. Que si elle l'aime (comme on a vu par ailleurs qu'elle ne pouvait aimer Trélazé), il s'ensuivrait simplement qu'il ne faut pas quitter un homme qu'on aime pour un homme qu'on n'aime pas. Et M. Hermant ne se serait pas donné la peine d'écrire trois actes pour démontrer un *truism* aussi naïf. Donc, Marceline ne peut pas aimer Jacques. Il faut que l'on comprenne clairement que l'amour n'est pour rien dans la force qui ramène Marceline vers son mari.

Mais l'aura-t-elle aimé, ne fût-ce qu'un instant, et tout au début? A plusieurs reprises, M. Hermant insiste, il nous dit et nous répète que le mariage n'a apporté à Marceline qu'une déception d'abord, puis de l'irritation et de l'exaspération. Et l'on comprend assez bien la pensée de l'auteur. L'amour seul guérit l'amour: Marceline n'ayant pas trouvé près de Tré-

lazé les joies passionnées qu'elle espérait, il serait naturel, ayant aimé Jacques, que son ancien amour se réveillât ; et, dès lors, nous en reviendrions à un autre *truism*, moins offensant que le précédent, mais *truism* tout de même. M. Hermant ne l'a pas voulu, et l'on ne saurait l'en blâmer, à coup sûr. Toutefois, faites attention que sa thèse, ainsi débarrassée de toute atténuation, prend une ampleur un peu inquiétante. L' « empreinte » subsiste, éternellement, indépendamment de l'amour ! Il suffirait donc d'une rencontre avec un coltineur ardent et sans scrupules pour qu'une vie fût fixée, et pour toujours ?... Alors, en vérité, la destinée des femmes serait digne de pitié !

J'imagine que M. Hermant ne serait pas plus effrayé que je ne le suis moi-même par les conséquences de sa théorie. D'abord il n'est pas un principe, si juste qu'il soit, qui poussé à l'extrême n'aboutisse à des résultats aussi excessifs que celui-ci ; songez où mèneraient la plupart des thèses de Dumas fils. De plus, la rencontre avec le coltineur est tout de même un peu trop exceptionnelle pour servir d'argument. Il faut considérer la moyenne, et à ce point de vue la thèse de M. Hermant me semble profondément juste. Nos ménages français sont bons, en grande majorité ; et pourtant, on n'oserait affirmer que cette majorité soit exclusivement composée de couples éperdument amoureux. C'est à cette moyenne que s'adresse la belle pièce de M. Hermant, et non aux époux-amants qui n'ont que faire d'être encouragés. Les autres trouveront ici un exemple et une leçon : leçon convaincante précisément parce qu'elle prend comme exemple une situation « moyenne » et des sentiments « moyens ». Si Marceline est plus insupportable qu'on ne l'est d'ordinaire, elle ne fait guère que traduire, avec l'exagération nécessaire, les aspirations de certaines femmes. Celles-ci, M. Hermant les avertit. Il leur rappelle ce qu'on semble prendre à tâche de leur faire oublier : qu'il y a quelque chose au-dessus des « vapeurs » qui les agitent, le serment prêté ; et qu'au-dessus même de ce serment, au-dessus des lois civiles et des mœurs, il y a la loi physique et la loi morale qui veulent toutes deux qu'une femme soit « la femme » d'un seul homme.

Soucieux surtout de vous montrer la valeur de la thèse de M. Hermant, j'ai un peu trop négligé sa pièce. Je veux au moins dire que l'une est digne de l'autre. Je l'ai vue deux fois, et chaque fois j'ai trouvé de nouvelles raisons de l'admirer, d'en goûter le style sobre et précis, la pensée nette et vigoureuse ; c'est jusqu'ici l'œuvre maîtresse de M. Hermant. J'espère que son succès l'encouragera à nous donner des ouvrages qu'on puisse aimer sans restrictions...

On donnait, avec l'*Empreinte*, un acte que M. Jules Renard a tiré de son célèbre *Poil de Carotte*. Le succès a été étourdissant. Je voudrais en chercher les causes, et expliquer le mérite singulier de ce petit acte, qui contient plus d'observation, plus d'invention et plus de littérature que bien des pièces d'aspect plus imposant. Mais c'est une besogne très difficile, et qui voudrait plus de place que je n'en ai.

Il est presque impossible d'analyser la perfection, et, précisément, les ouvrages de M. Renard sont parfaits. Cela est décourageant !... Lisez ou écoutez un de ses dialogues ; il n'y a pas un mot qui ne porte ; on ne pourrait déplacer ou changer une épithète ; chacune de ses petites phrases est « définitive », et semble « faite pour être gravée » ; séparées, elles apparaissent comme des modèles de pure langue française : réunies, elles vous pénètrent de leur charme, et vous donnent une sorte de plaisir physique. — Et ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est l'union..., ce n'est pas assez dire... c'est la « consubstantialité » entre le style et l'idée. On dirait que celle-ci naît « tout habillée » ; et la forme sous laquelle elle se montre semble être la seule qui la revête exactement. Il y a là quelque chose de tout à fait rare, d'unique, en notre temps de bavardage inutile. Vous vous rappelez ce dialogue célèbre entre Mozart et Joseph II après la représentation de *Don Juan* : « Il me semble qu'il y a bien des notes dans votre opéra... — Sire, il n'y en a pas une de trop ! »... Je ne sais pourquoi (c'est une manière de dire que je le sais) je songe à cette réponse de Mozart quand j'entends une pièce de M. Jules Renard.

Poil de Carotte est joué avec une justesse et une vérité qui passent tout éloge, par M. Antoine et Mlle Suzanne Desprès.

Et je n'ai pas le temps de vous parler longuement de l'aimable et touchante pièce de M. Henri Amic, que vient de donner le *Théâtre Blanc* ; il y a de la grâce et de l'émotion dans *Mademoiselle Almen*, et mieux que cela dans le personnage d'Almen, joliment joué par Mme Marie Samary.

* * *

Enfin, je ne puis terminer cet article sans dire un mot de la catastrophe dont vient d'être victime la Comédie-Française, et sans joindre mes regrets à tous ceux qui accompagnent la pauvre petite Henriot si jolie, si fine, et dont le jeune talent était si plein de promesses ! — La Comédie, du moins, n'aura pas eu trop à souffrir. On voudrait que cette tragique aventure servît de leçon à ceux qui ont charge de son avenir et de sa sûreté. Quelque incertain que soit encore le résultat de l'enquête, il est démontré déjà que le feu n'aurait pu se propager si toutes les précautions prescrites avaient été prises. Or, qu'un

théâtre comme la Comédie-Française soit moins bien surveillé qu'un bouis-bouis de Montmartre, c'est ce qui ne devrait pas, c'est ce qui ne doit pas être. L'enquête, j'imagine, ne nous apprendra pas grand'chose sur les « responsabilités ». Ce qu'on est en droit d'exiger, du moins, c'est que la surveillance soit réelle, qu'elle s'exerce avec une attention plus continue, — et moins distraite.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Double Maîtresse, par HENRI DE RÉGNIER (Société du *Mercure de France*.)

On est généralement sévère pour ce roman singulier et charmant. Il avait un tort grave : il déroutait de braves gens qui, d'après les poèmes d'Henri de Régnier, s'étaient fait une opinion, précise plus ou moins, mais définitive de son talent et qui redoutaient la fatigue d'une revision. Il convenait plutôt d'admirer l'étonnante souplesse de cet écrivain si varié, si complexe, dont une formule ne rend pas compte... C'est une étrange figure que celle de ce Nicolas de Galandot. Son histoire est celle-ci : il ne sut pas vivre sa vie. Il fut une pauvre âme qu'on étouffa, dont on comprima les désirs et que, avec affection mais théoriquement, on martyrisa. Sa mère était une femme terrible dont la crainte, la haine, le mépris de toute sensualité composaient essentiellement la psychologie. De ces sentiments elle fit des principes et les appliqua strictement à l'éducation de son fils. Or une petite cousine, folle de son corps, éveillait les sens du pauvre être et l'alarmait. Un jour électrique d'été, elle se mit, demi-nue, contre le marbre frais d'une mosaïque ; elle mâchait des raisins. Nicolas de Galandot se troubla. Mais sa mère survint, le souffleta, chassa la petite faunesse. Un abbé précepteur essaya de dériver vers l'archéologie l'entrain de son élève. Il sembla qu'il y réussît. Il passa son existence à s'intéresser de son mieux à des antiquités diverses. Une petite prostituée qu'il trouva plus tard à Rome réveilla son désir. Mais on avait étouffé son âme. De cette double maîtresse, il ne garda qu'un souvenir de trouble et d'émoi vain... Cette histoire douloureuse et inquiétante se déroule au milieu d'incidents, d'anecdotes et d'intrigues tumultueuses dans un merveilleux décor du siècle dernier. C'est une des œuvres les plus originales, les plus curieuses et, souvent, les plus belles de ces derniers mois.

La route fraternelle, par EMILE TROLLIET (Lemerre.)

Un sentiment très sincère et généreux anime ce petit recueil. Il ne peut qu'attirer à son auteur la sympathie de tous. L'idée essentielle de M. Trolliet est celle-ci : le poète ne doit pas rester à l'écart de la vie ; il doit avoir vécu son poème avant de l'écrire ; il doit, au lieu de se cantonner dans l'analyse compliquée de son moi, exprimer l'âme de tous, avec ses joies, ses tristesses, ses angoisses ; il doit être fraternel aux souffrances humaines, il doit s'inspirer directement de la réalité. Cet art poétique est formulé clairement dans un poème, *l'Annonciateur*, par lequel s'ouvre le recueil. M. Trolliet met ses préceptes en pratique. Son œuvre n'est pas ésotérique du tout. Les sujets qu'il traite sont très simples : l'incendie du Bazar de Charité, l'arrivée du Tsar à Cherbourg, le meurtre de trois religieuses à la Canée, la construction de la nouvelle Sorbonne et celle du Sacré-Cœur à Montmartre, etc. Ou bien il fait des vers de circonstance pour célébrer « la fête de la petite sœur » ou la « fête d'un ami ». Ou bien il raconte de nouveau la divine légende de Génésareth et de Jérusalem. Ou bien il loue « son vieux lycée », ou bien il institue un petit dialogue familier entre l'Isère et le Drac... Et, que faire?... j'avoue que je suis rebelle à cette poésie-là. J'avoue que je n'aime pas non plus la forme adoptée par M. Trolliet, — celle du Parnasse, en somme, mais avec des négligences. Et des strophes comme celle-ci me choquent :

Déroule, si tu peux, en ton riche dictame,
La toile de ton rêve aux multiples splendeurs,
De somptuosités récitant bien la gamme :
Mais surtout fais-nous lire au récital des cœurs.

D'ailleurs, il est très vrai qu'il faut aimer son prochain et qu'il y a de l'égoïsme à trop s'enclore dans « l'ivoirine tour ».

La mort de Corinthe, par ANDRÉ LICHTENBERGER (Plon).

Plusieurs romans historiques sont d'incontestables chefs-d'œuvre, — et cela me gêne pour dire ce que je pense : c'est à savoir que ce genre est détestable et qu'on devrait bien y renoncer. Mais les quelques romans historiques qui sont admirables le sont, sans doute, pour de tout autres raisons que pour leur exactitude historique. Les restitutions du passé sont, je crois, un jeu difficile et puéril. On pourrait peut-être démontrer, en s'y prenant bien, qu'un roman historique *doit* être faux, et n'est beau qu'à cette condition : on prendrait pour exemples les œuvres de Flaubert, de Pierre Lombard et de Paul Adam... Ces réserves faites, je me plais à reconnaître les qualités très distinguées que révèle la *Mort de Corinthe* de M. André Lichtenberger. Il a évoqué avec éclat les derniers temps d'une civilisation brillante et corrompue, Corinthe divisée par les partis, les haines des riches et des pauvres, les uns traitant avec les généraux romains pour ressaisir un pouvoir qui leur

échappe, les autres souhaitant la guerre pour jeter bas les puissants qui les oppriment et les dépouiller; au milieu de ces fureurs, le consul Mummius envahissant le pays, puis la revanche forcenée de la populace acharnée contre les riches, l'incendie, la ville effondrée dans le sang et dans le feu. Les amours du jeune aristocrate Dioclès et d'Ioné, fille de Diaeos, stratège, chef des démocrates corinthiens, mettent parmi ces horreurs une note douce et délicate. Mais, quand arrivent les Romains, Ioné, dernière gardienne de la ville, s'empoisonne en buvant la ciguë. Dioclès est tué sur une barricade... M. Lichtenberger a raconté cette tragique histoire avec une élégante simplicité, d'un style juste et précis. Quelques passages même ont un charme réel : ainsi le songe du sophiste Prodicos et la vision des dieux sur l'Olympe.

En marge de quelques pages (Impressions de lecture), par Eugène Gilbert (Plon).

M. Eugène Gilbert est un critique belge. Il rend compte régulièrement depuis plusieurs années dans le *Journal de Bruxelles* des principales productions, en langue française, de notre pays et du sien. M. Eugène Gilbert est aussi, — lui-même le proclame et cela se voit de reste, — un « critique chrétien ». Mais il fait pour être impartial un louable effort, et qui lui réussit. Comment alors peut-il attacher quelque importance littéraire aux derniers écrits de François Coppée, à la *Bonne Souffrance*, par exemple? D'ailleurs, il a peut-être raison... Qui sait?... Mais je ne crois vraiment pas. J'aime mieux ses études sur Édouard Rod, sur René Bazin, sur Paul Bourget, sur Barrès, et les pages qu'il consacre à quelques conteurs de la Wallonnie et des Flandres, assez peu connus chez nous, ont un intérêt tout particulier. La critique de M. Eugène Gilbert est sans prétention; il ne recherche pas les formules surprenantes ni les majestueuses théories. Son seul désir est de renseigner son lecteur. Il le fait avec compétence, avec bonne foi, très simplement, sans pédantisme et sans prévention. Et c'est là sans doute ce que devraient d'abord essayer de faire tous les critiques, mais, presque toujours, c'est là le cadet de leurs soucis : ils en ont tant d'autres!

André Beaunier.

Memento. — Chez Lemerre, *Iphigénie en Tauride*, le drame de Gœthe, traduit en vers français par Eugène d'Eichthal avec une exactitude et un goût parfaits. — Chez Alcan, *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870*, par George Weill. Ce n'est pas seulement ici l'évolution d'une doctrine, mais l'histoire des idées y est éclairée par celle des faits politiques et sociaux et par celle des hommes. On trouvera dans cet ouvrage un curieux tableau de la vie que menèrent après le 2 décembre les républicains détenus ou proscrits, et d'intéressants portraits des plus grands hommes du parti, Carrel, Ledru-Rollin, Barbès, Gambetta. — Chez Stock, *le Marxisme et son critique Bernstein*, par Karl Kautsky, traduction de M. Martin-Leray. C'est une réfutation du livre de Bernstein que j'ai déjà signalé et par lequel la librairie Stock inaugurait récemment sa collection de « recherches sociales ». — Chez le même éditeur, *Vers la lumière*, recueil d'articles très vivants et généreux écrits au jour le jour pendant l'Affaire, par la vaillante Séverine. — A la Société nouvelle de Librairie et d'Édition (librairie Georges Bellais), *la Réforme militaire*, par Gaston Moch, qui continue ainsi son intéressante campagne en faveur de la substitution d'une milice nationale aux armées permanentes. — Chez Fontemoing, *l'Ordre social et ses bases naturelles*, par O. Ammon, traduit de l'allemand par H, Muffang. — A la librairie des Arts du Dessin, *l'Enseignement général du dessin dans les lycées et collèges de France*, par J.-J. Pillet. — Chez Perrin, *Catholique et Positiviste*, par Georges Valerie. — Chez Lemerre, *Vers le Crucifix!* poème, par M. Félix Ménétrier.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Ce fameux projet d'augmentation de la flotte met décidément dans l'embarras le gouvernement qui ne sait comment s'y prendre pour réunir les sommes nécessaires sans mécontenter trop vivement l'opinion publique.

Devant l'irréductible opposition que rencontre l'idée d'une surélévation des contributions directes, on avait songé à frapper d'un impôt particulier certains commerces, celui notamment des grands magasins. Mais voici que ce moyen s'annonce, lui aussi, comme devant soulever de violentes protestations,— et déjà celles-ci se sont exprimées avec une singulière vigueur au cours de deux importantes réunions publiques qui ont eu lieu à Berlin la semaine dernière et dont la seconde, qui date de vendredi, — a dégénéré en une véritable bataille.

Le rapprochement franco-allemand ; « sous cette rubrique et sans autres commentaires, lit-on dans le dernier numéro de la *Revue franco-allemande*, nous enregistrâmes à maintes reprises les menus faits politiques et sociaux marquant une étape vers l'apaisement et la réconciliation *nécessaire* de deux nations dont seuls des gouvernants irresponsables et intéressés voulurent faire des ennemis irréconciliables. » Et l'auteur de ces lignes, M. J. Basta, stigmatise « les pantins politiques » et « leurs valets du journalisme » qui, des deux côtés du Rhin, exploitent bassement les préjugés enracinés en l'âme des masses. D'ailleurs, « à côté de la propagande publique, l'initiative privée », constate M. J. Basta, — et il nous conte à ce propos une petite anecdote vraiment amusante.

« Un professeur allemand, le Dr J. Mölinus, écrit-il, publiait, il y a quelques mois, une étude sur la jeunesse de

Rousseau... L'ouvrage nous intéressant directement, nous le demandâmes aux éditeurs (Beyer et fils, à Langensalza), — pourquoi les priver d'une petite réclame dont ils seront fiers? Nos formulaires, comme notre revue, sont bilingues; devant indifféremment servir pour la France ou l'Allemagne, ils rappellent en quelque sorte les mandats-poste internationaux et les lignes du texte alternent dans les deux langues. Savez-vous ce que firent les éditeurs? Ils nous retournèrent la carte *sous enveloppe* — discrétion dont nous leur savons gré — après avoir au préalable rayé à l'encre rouge toutes les lignes du texte français, y compris le titre de notre revue en exergue, avec cette notice joyeuse autant qu'inattendue : « *Nous sommes en Allemagne, nous ne voulons lire que de l'allemand* ». De *la Jeunesse de Rousseau* du Dr Mölinus, il ne fut pas question, bien entendu, mais nous ne le regrettons pas et cette carte restera le plus beau jour de notre vie... Que la France se console! Elle n'a pas le monopole du chauvinisme intransigeant. »

Le ton de cette conclusion dit du reste assez clairement que, s'ils ne se dissimulent pas les difficultés de la tâche à laquelle ils collaborent avec tant d'entrain, les jeunes hommes fondateurs de la *Revue franco-allemande* ne désespèrent point de l'avenir et qu'ils ont foi en l'aboutissement de leur idée.

Paris : sous ce titre très simple — et combien vaste! — le Dr Walther Gensel renseigne ses compatriotes sur la vie parisienne, en les promenant à travers nos rues, nos restaurants, nos cafés, nos théâtres, nos églises et nos cimetières. Ce n'est du reste pas un guide à l'usage des Allemands qui visiteront notre Exposition qu'a voulu écrire le Dr Gensel, dont le livre a paru récemment à Leipzig. Moins modestes furent ses ambitions. Il s'est efforcé de pénétrer les apparences, de voir derrière nos faits et gestes, de surprendre dans les manifestations les plus banales de notre activité, le véritable esprit de nos mœurs. Il faut ajouter qu'il y a réussi le plus souvent.

« Par là, l'ouvrage du Dr Gensel constitue une remarquable exception, dit la *Neue Deutsche Rundschau* en parlant de ce livre, — car, encore que Paris soit la ville du monde sur laquelle on a le plus écrit, Paris demeure inconnu et il n'est pas de ville qui ait été l'objet de jugements aussi faux. » Ceux d'entre nous qui ont séjourné hors des frontières et quelque peu pratiqué l'étranger apprécieront la justesse de cette dernière observation. Les Allemands surtout nous comprennent mal, en général. Leur tempérament, leur éducation et parfois leur religion — ce protestantisme dont on a dit qu'il tendait à mettre de la raison « dans les choses qui en comportent le moins » — les prédisposent à nous juger avec une sévérité qui les rend quelquefois étonnamment inintelligents à notre endroit.

Aussi, rien d'amusant en réalité comme les découvertes dont nous leur sommes l'occasion à chaque instant. Sans aller plus loin, un exemple se présente ici, réjouissant entre tous. Dans son livre sur Paris, le Dr Walther Gensel note soigneusement et non certes sans quelque étonnement la présence au théâtre d'un mari *et de sa femme* (!). Sur quoi, le rédacteur de la *Neue Deutsche Rundschau*, évidemment moins neuf, mieux informé, commente : « La chose ne doit pas nous étonner. Quiconque, ayant séjourné à Paris et ayant su ne point restreindre son observation à la vie des artistes et des écrivains, a regardé de près l'existence dans les milieux bourgeois, est contraint de convenir que la famille parisienne est autrement sérieuse, autrement soucieuse d'économie et bien plus attachée au foyer que la famille allemande. En France, l'homme ne continue pas, une fois marié, sa vie de garçon comme il le fait si volontiers et avec tant de commodité chez nous : et ce, pour cette simple raison que la Française, moins apathiquement soumise et plus énergique que l'Allemande, ne le souffrirait pas. Là-bas, le mari ne considère pas sa femme comme sa cuisinière ou comme une « machine à coudre », il la traite comme sa « compagne ». Mais voilà qui laissera peut-être encore incrédules bien des lecteurs de l'autre côté du Rhin.

Angleterre.

L'Angleterre a perdu dernièrement un de ses plus remarquables romanciers, Richard Doddridge Blackmore, l'auteur de *Christowell, The Maid of Sker, Alice Lorraine, Erema, Clara Vaughan, Kit and Kitty, Cradok Nowell, Mary Anerley, Cripps the Carrier*, etc., etc. Jardinier presque autant que romancier, Doddridge Blackmore a mis dans ses livres son délicat amour de la nature et parfumé toute son œuvre de la bonne senteur des prés verts et des beaux fruits dorés.

Comme Tolstoï, comme Ruskin, comme tant d'autres moins illustres et non moins nobles penseurs, écrivains, artistes et poètes dont toute l'existence s'affirme comme une fière protestation contre les basses agitations de nos jours et dont l'exemple console des laideurs de ce temps, Doddridge Blackmore vécut en solitaire ardemment épris de silence, de pauvreté et de charité. On raconte que, il y a quelques années, invité à un banquet littéraire, il s'excusa de n'y pouvoir assister, « parce que, écrivit-il en toute simplicité, il n'avait pas d'habit de cérémonie ».

Richard Doddridge Blackmore est mort à quatre-vingt-cinq ans, dans sa petite maison de Teddington, au milieu des bêtes et des arbres, des fleurs et des verdures qu'il aimait de tout son cœur.

Les principales publications anglaises intéressant la guerre sud-africaine, parues à ce jour : *The Fight for the Flag in South Africa*, par Mr Edgar Sanderson, chez Hutchinson; *To Modder River with Methuen*, par M. A. Kinnear, chez Arrowsmith; *The Boer in Peace and War*, de A. M. Mann, chez John Long; chez Sampson Low : *Side Lights on South Africa*, de Roy Devereux. — deuxième édition.

Enfin, on annonce la toute prochaine publication de : *The Siege of Ladysmith*, de cet infortuné G. W. Steevens, mort sur la terre africaine, terrassé en pleine jeunesse par les privations et la fièvre.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Directeur Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 24 MARS 1900.

LES AMITIÉS LITTÉRAIRES
D'ALFRED DE VIGNY (1)

Sainte-Beuve.

I

Sainte-Beuve a écrit quelque part :

« Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : il est mon fonds véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le saint-simonisme et presque aussitôt le monde de La Mennais, encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le calvinisme et le méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. Dans toutes ces traverses, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance ; mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais les *plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette sorte d'expérience, qui n'a été pour moi qu'un long cours de physiologie morale (1). »

Nous ne suivrons pas Sainte-Beuve dans ses diverses métamorphoses, cela nous entraînerait trop loin de notre sujet. Nous ne songeons pas non plus à lui en faire un reproche, attendu que, s'il avait été moins changeant ou moins curieux de sa nature, s'il ne s'était pas complu à dépouiller tant de fois le vieil homme, il ne nous aurait pas donné, c'est ma conviction, l'admirable galerie de portraits qui, quoi qu'on fasse, ne sera jamais surpassée. Mais que dans ses différentes mues il ait jugé à propos de brûler le lendemain ce qu'il adorait la veille, qu'il ait été infidèle à ceux qui lui avaient ouvert leur cœur et leur maison; qu'il ait trahi ses meilleurs amis et jusqu'à la prêtresse du temple où il avait servi la messe ; que, *pour guérir sa mélancolie*, comme il le disait un jour à Auguste Barbier, *il ait éventré les morts* et déshabillé les vivants, voilà ce que ne saurait lui pardonner l'esprit le plus brisé, le plus sceptique.

Alfred de Vigny lui écrivait en 1829 qu'il avait créé une critique haute qui lui appartenait en propre et que sa manière de passer de l'homme à l'œuvre et de chercher dans ses entrailles le germe de ses productions était une source intarissable d'aperçus nouveaux et de vues profondes. Rien de plus juste : seulement Sainte-Beuve faussa à la longue le merveilleux instrument qu'il avait forgé de ses mains.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 14 octobre, 25 novembre, 23 décembre 1899, 6 et 27 janvier 1900.

(1) *Port-Royal*, t. II, p. 513.

en le mettant plus souvent que de raison au service de sa jalousie et de ses rancunes personnelles; et Vigny ne se doutait pas, quand il le complimentait sur sa méthode, qu'il en serait un jour une des plus illustres victimes.

II

La première fois que Sainte-Beuve lui fit l'honneur de s'occuper de lui, ce fut à l'occasion du roman de *Cinq-Mars*. Le critique et le romancier ne s'était encore jamais vus. Sainte-Beuve était alors au *Globe*, et comme il entendait dire autour de lui plus de mal que de bien de ce roman à la Walter Scott, il se fit l'écho des critiques qu'on lui adressait. Non qu'il fût à cette époque très expérimenté en matière d'histoire; il reconnaît lui-même qu'il était assez mal édifié sur la vraie grandeur de Richelieu; cependant il fut choqué de la fausseté de la couleur, du travestissement des caractères et des anachronismes de ton perpétuels. Ceci se passait en 1826. Trente-huit ans plus tard, il revint sur ce roman dans le grand article qu'il consacra à Alfred de Vigny quelque temps après sa mort, et bien loin d'atténuer la critique qu'il en avait faite à l'apparition du livre, il l'accentua davantage encore. C'est ainsi qu'il refusa à de Vigny la première des qualités de l'historien, le sentiment et la vue de la réalité, voire cette *seconde vue* qui s'applique au passé. Certes, l'auteur de *Cinq-Mars* a plus d'imagination que l'histoire n'en comporte; mais, outre que ce livre est un roman, je trouve, contrairement à l'avis de Sainte-Beuve, qu'Alfred de Vigny a au plus haut degré le don de *seconde vue* en matière historique. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à se rappeler la maîtresse page de *Servitude et Grandeur militaires*, dans laquelle il met en présence Bonaparte et Pie VII à Fontainebleau.

Qui ne croirait lire une page d'histoire en lisant ce récit dramatique, tant les personnages sont vivants et naturels, tant le monologue de Bonaparte, coupé seulement de loin en loin par l'exclamation « *comediente! tragediente!* » du souverain pontife, est conforme à ce que nous savons des violences calculées de l'un et de la patience inaltérable de l'autre! Eh bien! le Richelieu et le Cinq-Mars de Vigny me semblent aussi vrais, quoiqu'ils se meuvent dans un cadre un peu trop romanesque. Nous savons, d'ailleurs, par une lettre de Pauthier, son exécuteur testamentaire, que Vigny travaillait, comme un simple romancier naturaliste, sur le document humain, et que, avant de brosser les figures du cardinal et du favori de Louis XIII, il s'était entouré de matériaux « inconnus des historiens ». « *Je les ai vus*, dit Pauthier, en assistant à la levée des scellés à laquelle j'assistais en qualité d'exécuteur testamentaire. Il y avait des lettres autographes de Richelieu, et une admirable lettre de Cinq-Mars qui lui avait été donnée par son possesseur. C'est la seule connue (1). »

Sainte-Beuve n'avait donc pas été aussi judicieux que d'ordinaire dans sa critique du roman de *Cinq-Mars* (2). Cependant Vigny ne lui en garda point rancune, et lorsque, en 1828, ils se rencontrèrent pour la première fois chez Victor Hugo, il ne lui parla pas plus de son article que s'il ne l'avait pas lu; il était bien trop pressé de faire sa conquête. Elle se fit de part et d'autre presque d'enthousiasme, tant l'atmosphère du Cénacle était chaude et sympathique. Il suffit de lire les lettres qu'ils échangèrent alors pour se faire une idée exacte de leurs relations d'amitié. Certes, leur intimité ne fut jamais aussi grande qu'entre chacun d'eux et Victor Hugo; elle eut toujours quelque chose de littéraire, mais elle était tout de même cordiale. Vigny ne disait pas « mon Charles » à Sainte-Beuve, comme il disait « mon Victor » à Hugo; Sainte-Beuve, de son côté, ne se serait pas permis de l'appeler « mon Alfred », mais ils se donnaient du « consolateur » et du « divin cygne » et s'aimaient d'une amitié de collège. On trouve encore la trace de cette bonne camaraderie dans la note suivante, qui mit Sainte-Beuve si fort en colère quand M. Louis Ratisbonne la publia en 1864. Elle est extraite du *Journal d'un Poète* et a trait à l'article que l'auteur des *Lundis* fit sur Vigny en 1835 :

« Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du Cénacle qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Il ne faut disséquer que les morts. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. »

III

Cette note était juste, quoiqu'un peu hautaine. Mais Vigny se montra toujours solennel; il l'était naturellement, sans morgue et sans pose; c'est même ce qui a fait dire à Jules Sandeau que personne n'avait vécu dans sa familiarité, pas même lui.

Sainte-Beuve riposta, comme bien on pense. Il dit

(1) Lettre de Pauthier à Sainte-Beuve, avril 1864.

(2) Il l'avoua lui-même plus tard, sauf à s'en repentir après. « Nous avons à nous reprocher nous-même, écrivait-il en 1835, d'avoir, dans le *Globe* d'alors, relevé soigneusement les taches de ce roman, plutôt que d'en avoir fait valoir les beautés supérieures. »

que le poète de *Moïse* parlait trop légèrement du Cénacle. Il est certain pourtant que tout en le fréquentant il ne fit guère que le traverser. Rappelez-vous ce que dit Auguste Barbier de la soirée où eut lieu la lecture d'*Hernani*. Arrivé le dernier en tenue de cérémonie, il partit le premier, en s'éclipsant, comme à l'anglaise. Il fit presque toujours de même. C'est sa grande liaison avec Hugo qui a fait illusion à Sainte-Beuve. De très bonne heure, avant même d'avoir rompu avec le Cénacle, il eut son petit cénacle à lui, sa petite cour, qui se composait de Brizeux, Busoni, Barbier, Chaudesaigues, Pitre-Chevalier, Émile Péhant, Léon de Wailly, etc. Le Cénacle de 1829 n'a donc pas eu dans la vie littéraire de Vigny l'importance que Sainte-Beuve lui attribue. Il avait beau avoir ses grandes et ses petites entrées chez Victor Hugo, Vigny ne fut jamais, comme Sainte-Beuve, son courriériste, son thuriféraire, son porte-queue. Poétiquement parlant, le Cénacle eut moins d'influence sur lui que, philosophiquement, l'école menésienne.

Et à ce propos, je m'étonne que Sainte-Beuve n'ait pas rappelé dans un de ses articles sur Vigny leur communauté de vues par rapport à la religion en 1830 et 1831. Elle était si complète, que Montalembert écrivait dans son journal à la date du 7 avril 1830 :

« J'ai été enchanté des opinions de MM. de Vigny et Sainte-Beuve sur la position religieuse du monde et sur la régénération de l'Europe par le catholicisme (1). »

Et Barbier dont les *Souvenirs* sont si précieux pour l'histoire du romantisme, nous raconte que Sainte-Beuve appelait alors M. de Lamennais *Papa* (2).

IV

Mais si le Cénacle de 1829 fut presque sans influence sur Alfred de Vigny, il n'en fut pas de même de celui de 1820 à 1823. Comparez, s'il vous plaît, le *Bal*, dont les vers parurent en décembre 1828 dans le *Conservateur littéraire* avec la *Dryade* et *Symetha* qui lui sont évidemment postérieures, et vous vous apercevrez tout de suite que Vigny, comme tous ses amis de la *Muse française*, Victor Hugo en tête, était alors sous l'influence d'André Chénier. « Il le nierait en vain, c'est évident », dit Sainte-Beuve. C'est évident en effet (3). Mais, en 1828, Vigny avait publié ses plus beaux poèmes, *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida*, qui, ceux-là, sont bien à lui ; il faisait déjà « colonne et obélisque à part » dans le Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs. Et il avait cent fois raison de dire à Sainte-Beuve qu'il s'était trompé quand il se vantait d'avoir pénétré les secrets de sa manière de produire. D'ailleurs Sainte-Beuve l'a reconnu lui-même dans les lignes suivantes :

« A cette heure de 1836, — il s'agissait encore de *Cinq-Mars*, — M. de Vigny, âgé de vingt-neuf ans, jouissait d'un rare bonheur et d'une perspective à souhait telle que l'imagination la peut rêver. Il avait atteint un sommet de l'art au-dessus duquel il ne devait pas s'élever. Peu connu du grand et du gros public, ignoré même entièrement de la foule (ce qui est un charme), apprécié seulement d'une noble et chère élite, il occupait dans la jeune école de poésie, entre Lamartine, déjà régnant, et Victor Hugo, qu'on voyait grandir, une position élevée, originale à laquelle son épaulette, qu'il ne quitta que l'année suivante, ajoutait une distinction de plus (1)... »

Quelle fut donc la cause de leur brouille ? Si le théâtre « avec ses concurrences inévitables fut ce qui apporta la première division sensible entre les illustres amitiés de 1829, » on ne saurait s'en prendre à lui du froid qui, vers 1835, se glissa dans les relations de Sainte-Beuve avec Vigny, puisque Sainte-Beuve ne fit jamais de théâtre. Ce ne fut pas non plus la femme qui les sépara tous les deux, car pendant que Vigny filait sa quenouille aux pieds de Mme Dorval, Sainte-Beuve la filait on sait où. Alors quoi ? Je cherche une raison plausible, et je ne la trouve pas. Pourtant Sainte-Beuve écrivait un jour à Émile Péhant pour s'excuser de n'avoir point parlé de ses *Sonnets* :

« Je ne suis pas aussi ingrat ni aussi impoli que j'ai l'air de l'être... Ne dites point que vous êtes pour moi un inconnu, je n'ai pas oublié votre volume de *Sonnets*. Il a pu y avoir en ce temps-là (1835) je ne sais quelle raison à une abstention critique. Alfred de Vigny était un grand poète, mais qui avait bien ses travers ; jeune et enthousiaste, vous étiez son chevalier, et en cela vous obéissiez à l'admiration non moins qu'à la reconnaissance. Quant à nous, tout en continuant d'admirer chez de Vigny le poète, nous

(1) *Montalembert*, par le R. P. Lecanuet, t. I, p. 87.

(2) « Il était si confit en dévotion qu'un jour, lui faisant visite dans son petit appartement de la rue du Mont-Parnasse, et trouvant là M. de Lamennais, il me présenta à ce dernier en ces termes : « *Papa*, je vous présente M. Barbier, l'auteur de la *Popularité*. » (*Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier.)

(3) Au commencement de 1820, Alexandre Soumet, qui avait été avec Émile Deschamps et Guiraud le fondateur de la *Muse française*, écrivait de Paris à son ami Jules de Rességuier : « J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme nommé Alfred de Vigny. C'est une élégie intitulée *la S[illegible]* et inspirée par la muse d'André Chénier. Je la demanderai pour vous, afin que mes admirations soient aussi les vôtres. » (*Victor Hugo avant 1830*, par M. Edmond Biré.)

Les poésies d'André Chénier parurent en 1819, date que Vigny a mise au bas de sa pièce du *S[illegible]*. Je crois donc avec Soumet, qui devait en savoir quelque chose, et avec Sainte-Beuve qui a reproché à Vigny d'avoir antidaté la *Dryade* et *Symétha*, je crois, dis-je, que dans ces pièces charmantes Vigny s'était inspiré de Chénier, comme Victor Hugo dans sa poésie de *Moïse sur le Nil*, pour ne citer que celle-là.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 18[illegible].

commencions à nous séparer du théoricien et du rêveur systématique. Je crois que je mets juste le doigt sur le point de divergence (1). »

Ainsi, à entendre Sainte-Beuve, ce seraient ses théories à la *Chatterton*, car il ne peut être question que de celles-là, c'est son système d'économie politique et sociale, qui l'auraient déterminé à tourner le dos à Vigny? En vérité, j'ai peine à le croire. Il me semble que si quelqu'un devait appuyer Vigny dans la thèse, sujette à caution d'ailleurs, qu'il avait portée à la scène, c'était le poète de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, puisque cette thèse, en somme, aboutissait, comme on l'a très bien dit, à la *déclaration des droits* du poète, ou, si l'on aime mieux, à son droit de vivre. En tout cas, Sainte-Beuve serait inexcusable d'avoir pris texte du drame de *Chatterton* pour rompre avec Vigny et lui vouer, à dater de là, une de ces haines cafardes, d'autant plus méchantes qu'elles sont inavouables. Car il aurait beau s'en défendre, c'est un fait que, de 1835 à 1840, Sainte-Beuve changea pour Vigny du tout au tout. Ses *Mémoires* inédits, que possède M. Spoelberch de Lovenjoul, vont nous en fournir la preuve manifeste. Vigny se porta trois fois à l'Académie française, dont une fois en concurrence avec Sainte-Beuve, en 1844.

« Je ne me ferai pas plus modeste que je ne le suis, dit ce dernier, mais si M. de Vigny avait eu la moindre chance d'entrer à ce moment, je me fusse volontiers, et à l'instant, effacé devant lui, accordant le pas à l'éminence du talent ou même seulement à la prééminence de la poésie; car ce n'était pas à titre de poète que mes amis me présentaient, c'était comme un simple critique et prosateur. Je me serais donc gardé d'engager la lutte avec un si noble devancier; mais M. de Vigny à vue d'œil, et malgré l'éclat de ses titres, n'avait aucune chance de succès à ce moment-là. »

V

Voilà ce que Sainte-Beuve écrivait en 1864. Pour qui sait lire, l'ironie court entre les lignes, mais enfin il n'y a rien là que de très correct. Or à l'époque où Vigny lui disputait ce siège académique, il s'exprimait ainsi sur son compte, dans ses notes intimes : « De Vigny, qui se croit gentilhomme, fait, pour arriver à l'Académie, des choses qui ne sont pas d'un gentilhomme, qui ne sont même pas d'un pédant. » Et encore : « Ce qu'est aujourd'hui l'auteur d'*Éloa*, c'est un bel ange qui a bu du vinaigre. » — Et lorsque Alfred de Vigny fut élu : « Voilà de Vigny à l'Académie ; comment s'y prendra-t-il pour daigner descendre à la biographie, à l'éloge de son prédécesseur? Il en sera quitte pour imiter certain début poétique de Pindare qui disait à son héros : Je te *frappe* de mes couronnes et je *t'arrose* de mes hymnes. » Cette plénitude de soi-même, dans laquelle vit et se plaît de Vigny, cette présence d'esprit sans distraction en face de soi-même, j'appelle cela l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement (1). »

Nous sommes loin cette fois du « chantre des saintes amours », du « divin et chaste cygne » à qui le poète des *Consolations*, en des vers dignes d'un enfant de chœur, disait :

Et puis un jour, bientôt, tous ces maux finiront;
Vous rentrerez au ciel une couronne au front,
Et vous me trouverez, moi, sur votre passage,
Sur le seuil, à genoux, pèlerin sans message,
Car c'est assez pour moi de mon âme à porter,
Et, faible, j'ai besoin de ne pas m'écarter.
Vous me trouverez donc en larmes, en prière,
Adorant du dehors l'éclat du Sanctuaire,
Et pour tâcher de voir, épiant le moment
Où chaque hôte divin remonte au firmament.
Et si, vers ce temps-là, mon heure est révolue,
Si le signe certain marque ma face élue,
Devant moi roulera la porte aux gonds dorés,
Vous me prendrez la main et vous m'introduirez.

Mais s'il faut plaindre Sainte-Beuve d'être descendu si bas, dans sa rancune gratuite, il ne faut pas en vouloir à M. de Lovenjoul d'avoir rendu publics ces fragments de ses *Mémoires*, ils nous expliquent mieux que tous les commentaires pourquoi le critique des *Nouveaux Lundis* a mis tant de zèle à nous prouver que le galant homme qu'était M. Molé n'avait jamais eu l'intention de manquer d'égards au gentilhomme qu'était Vigny, dans sa réponse au discours de réception de ce dernier à l'Académie française. Évidemment c'était Sainte-Beuve qui avait été le *deus ex machina* de cette petite comédie académique. Mais cela ne nous donne pas toujours les raisons de son animosité contre son ancien camarade de 1830. — Ne cherchons pas si loin, ces raisons se réduisent à une seule; il est vrai que c'est la pire de toutes, la jalousie : la jalousie du poète mort-jeune, qui de dépit s'est jeté dans la critique, contre le poète aimé du public et qui s'est fait une place au premier rang. Car c'est la jalousie qui parlait par la bouche de Sainte-Beuve, quand, sous couleur de paraître bien renseigné sur la généalogie de l'auteur de *Cinq-Mars*, il commençait son article de 1864 par le récit de l'aventure de ce De Vigny qui, se trouvant mal pris à Londres, à la fin du siècle dernier, eut recours à la bourse de Garrick pour sortir de la prison où il était détenu pour dettes ; — c'est la jalousie qui lui faisait émettre des doutes sur l'ancienneté et même sur l'authenticité de son titre de comte ; — qui l'accusait

(1) Lettre du 14 août 1868. — Introduction à *Jeanne la Flamme*, par Émile Péhant.

(1) Cf. *Alfred de Vigny*, par M. Maurice Paléologue.

de s'être rajeuni de deux ans, comme une femme ; — qui, pour expliquer son renoncement au théâtre après le triomphe inattendu de *Chatterton*, le représentait comme impuissant à saisir la foule, à l'enlever, à s'enlacer à elle « dans une de ces luttes athlétiques où la souplesse s'unit à la force et où les alternatives journalières se résolvent par de fréquentes victoires ; » — qui, sans se permettre « de regarder dans les choix délicats qu'il avait pu faire, ni parmi les tendres beautés qu'il a célébrées sous les noms d'*Éva* et d'*Éloa* », le raillait d'avoir porté « dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent, mais des moins préparées, à coup sûr, pour une telle offrande... »

En tout cas, si ce n'était pas la jalousie, je me demande quel autre sentiment aurait pu dicter ce langage à Sainte-Beuve. Il me semble qu'il se serait séparé avec moins d'aigreur « du théoricien et du rêveur systématique » dont il parlait dans sa lettre à Émile Péhant, s'il n'y avait eu entre eux que ce point de divergence.

VI

Mais qu'importe, après tout ? « Regarde et passe ! » dit le poète de la *Divine Comédie*. Après avoir relevé ces petites vilenies qui ne font de tort qu'à leur auteur, nous pouvons d'autant mieux les mépriser, à notre tour, que Sainte-Beuve, en définitive, a racheté tout le mal qu'il a dit ou insinué de l'homme, avec le bien qu'il a dit de son œuvre. De ce côté-là, nous n'aurions que quelques réserves à faire, et le critique des *Lundis* a vu juste, comme à peu près toujours. Je terminerai donc cet article par les lignes suivantes, que je cueille, comme une poire pour la bonne bouche, à la fin du portrait littéraire qu'il nous a tracé de Vigny :

« Il est un feu sacré d'une nature particulière qui, chez quelques mortels privilégiés, accompagne et rehausse l'étincelle commune de la vie. Par malheur, ce feu divin, chez tous ceux qu'il visite, est loin d'embrasser et d'égaler la durée de la vie elle-même. Chez quelques-uns, il n'existe et ne se dégage que dans la jeunesse, à l'état de vive flamme, et il ne luit dans son plein qu'un moment. Chez la plupart, il s'éclipse assez vite, il se voile trop tôt, il s'entoure de brouillards opaques ; on dirait qu'il se nourrit d'éléments plus ternes, il s'épaissit. Passé la première heure si éclatante et si belle, quelque chose s'obscurcit ou se fige en nous. Il en est très peu que le feu divin illumine durant toute une longue carrière, ou chez qui il se change du moins et se distribue en chaleur égale et bienfaisante pour donner aux divers âges humains toutes leurs moissons. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir reçu le don et le rayon à une certaine heure, d'avoir atteint le jet lumineux, ne fût-ce que deux ou trois fois, les sphères étoilées, et d'avoir inscrit son nom en langues de feu parmi les plus hauts, sur la coupole idéale de l'art. M. de Vigny a été de ceux-là, et, lui aussi, il a eu le droit de dire à certain jour et de se répéter à son heure dernière : « J'ai frappé les astres du front. »

Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois que si M. de Vigny avait pu lire cet éloge posthume, il eût modifié le mot qu'on lui prête sur Sainte-Beuve. Au lieu de dire : « C'est un crapaud qui *empoisonne* toutes les eaux dans lesquelles il nage (1) », il aurait dit : « Sainte-Beuve, qui m'aime et qui m'estime, est un crapaud qui purifie les eaux qu'il n'empoisonne pas ! »

Pour être moins vif, le mot eût été plus vrai de toutes les manières.

LÉON SÉCHÉ.

LA FORCE POLITIQUE ET SOCIALE

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE (2)

Après avoir examiné successivement l'influence de l'Église sur nos grandes catégories sociales, noblesse, haute, moyenne et petite bourgeoisie, ouvriers, paysans, il est intéressant de rechercher ce qu'elle est sur les plus importants de ce qu'on appelle les corps constitués, l'armée, la magistrature, l'Université, les grandes administrations publiques.

Sur l'armée, elle est très puissante, du moins en ce qui concerne le corps des officiers, surtout des officiers supérieurs et généraux. L'état-major, en comprenant sous ce mot tout le haut commandement depuis le grade de colonel, est réputé pour être presque en entier clérical, et avec raison, croyons-nous.

La meilleure preuve en est dans la confiance que les officiers de cet état-major accordent, pour l'éducation de leurs enfants, aux maisons ecclésiastiques, à l'exclusion de celles de l'État. Il n'est pas rare, dans une ville de garnison, de voir tous les enfants des colonels et des généraux donnés aux bons prêtres, aux bons religieux des institutions placées sous le vocable de sainte Marie, saint Joseph, saint André, saint Rémi, saint Bertin, et autres bienheureux, conduits dans ces pieuses maisons par leurs pères en uniforme, qui en honorent aussi volontiers par leur présence les fêtes, les distributions solennelles, ce qui ne les empêche pas de recevoir officiellement, dans les circonstances fixées par le protocole, les fonctionnaires de l'Université de France ; aussi, en

(1) *Souvenirs personnels* d'Auguste Barbier, p. [illegible].
(2) Voyez la *Revue* du 17 mars.

ces occasions, les effusions entre l'officier général qui reçoit et les universitaires qui défilent devant lui ne sont-elles pas toujours des plus chaudes, et arrive-t-il qu'on sente quelque gêne réciproque.

Les officiers subalternes imitent leurs chefs, les uns par conviction, les autres par intérêt. La note de républicain anticlérical, ou simplement indépendant et neutre à l'égard de la religion et du clergé, passe pour être dangereuse dans l'armée, tandis que la souple et discrète influence de l'Église passe pour s'exercer avec une singulière efficacité en ce qui concerne l'avancement au choix.

Quels sont, à l'égard du catholicisme, les sentiments intimes des sous-officiers et des soldats? Sans doute ceux du milieu d'où ils sortent, faiblement modifiés, en général, par l'action du nouveau milieu où ils sont entrés, mais où presque tous restent trop peu de temps pour que, sous ce rapport, leur esprit s'y transforme. Ceux qui pensent bien se sentent soutenus et montrent du zèle; ceux qui pensent mal se sentent surveillés et se surveillent eux-mêmes. Mais je crois qu'en somme, l'indifférence domine dans la masse, et qu'on y trouverait même, si l'on allait au fond des cœurs, de l'hostilité chez beaucoup.

La magistrature, quoique épurée jadis par la République, n'est pas regardée aujourd'hui dans son ensemble comme un corps fermement républicain et libéral. Elle appartient, par ses origines et ses alliances, à la bourgeoisie riche ou aisée; à l'égard du catholicisme, elle en a les sentiments, qui sont ceux d'une sympathie déjà sensible et destinée à s'accentuer dans l'avenir. Sans doute elle applique la loi aux gens d'Église quand cette nécessité s'impose. Mais nous pourrions citer de nombreux cas où des poursuites conformes à la loi n'ont pas eu lieu, soit parce qu'un parquet mal disposé a nettement refusé de les entreprendre, soit parce qu'on savait qu'il se déroberait et qu'on ne lui a pas déféré l'affaire, soit enfin parce que l'on se défiait trop de l'esprit du président et des juges du tribunal.

Dans l'Université, l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire comptent peu de croyants, et par conséquent peu de cléricaux. Mais l'esprit du corps est si honnêtement libéral, si respectueux de toutes les opinions sincères, et aussi, par la culture, si porté à une tolérance intellectuelle qui n'est pas toujours exempte de scepticisme, que les sectaires anticléricaux y sont rares. De ce côté, en somme, l'influence de l'Église est à peu près nulle; elle le sait et n'a pas pour les universitaires des facultés et des lycées des sentiments bien tendres. Elle sait que s'il n'y a pas là pour elle hostilité déclarée, il n'y a pas non plus attachement, ni ce respect profond, cette déférence obéissante auxquels elle prétend avoir droit. A son égard, l'Université est trop neutre, parfois même avec une pointe de ce voltairianisme ou de ce renanisme qu'exècre tout bon catholique.

L'enseignement primaire, enfin émancipé de la tutelle du prêtre, en est reconnaissant à la République, mais, généralement, n'abuse pas de sa nouvelle indépendance. Dans la plupart des communes, l'instituteur vit en termes convenables avec le curé; on se voit peu, mais chacun reste sur son terrain, et ne porte pas la guerre en face. Il y a des exceptions, même assez nombreuses. Mais c'est l'état de paix qui domine. Faut-il l'attribuer à la sagesse des instituteurs, à leur modération, ou à leur prudence en vue de revirements toujours possibles? Si une réaction cléricale se produisait, rencontrerait-elle dans la majorité des instituteurs une résistance héroïque, ou viendrait-elle assez facilement à bout d'eux, et rendrait-elle sans trop de peine au curé son ancienne suprématie sur le maître d'école? La réponse est délicate à faire.

L'état-major des grandes administrations publiques, ingénieurs des ponts et chaussées, conservateurs et inspecteurs des forêts, directeurs des contributions et de l'enregistrement, etc., n'est peut-être pas entièrement à l'abri du reproche de cléricalisme. Plus on s'élève dans cette hiérarchie, plus on se rapproche de la bourgeoisie cléricale. Sans doute on est prudent; l'on entretient les meilleures relations avec les représentants directs du gouvernement républicain et les mandataires électifs du peuple, fussent-ils d'un radicalisme tranché; l'on hésite même à envoyer ses enfants dans les institutions ecclésiastiques, et, souvent avec un regret soigneusement dissimulé, on les met au lycée (1). Mais le cœur n'est pas du côté de la République avancée, et les sympathies secrètes vont plutôt vers l'autre camp, où se trouve aussi le bon ton.

En résumé, il est certain que l'Église catholique, au point de vue politique et social, quoiqu'elle ait beaucoup perdu, conserve encore une assez grande force. Elle ne dispose pas de la majorité des électeurs; par conséquent le gouvernement de nos affaires lui échappe, et même, en plusieurs cas, s'exerce contre elle. Elle est forcée de subir des lois qui lui font horreur, des lois qu'elle appelle « scélérates », l'école laïque, par exemple, le service militaire obligatoire pour les séminaristes, le divorce, d'autres encore. Les attaques qui lui sont prodiguées dans les journaux hostiles restent impunies.

Mais par le retour extrêmement sensible de sym-

(1) Le collège Stanislas de Paris, qui prend ses professeurs dans l'Université, mais est dirigé par un prêtre, s'offre, dans certains cas, comme un heureux compromis entre le lycée, qui est suspect, et l'institution ecclésiastique entièrement libre, qui exposerait à certains dangers.

pathie qui s'effectue vers elle de la part de la bourgeoisie capitaliste, par la main mise qu'elle a très discrètement opérée, suivant une habile et profonde tactique, sur le haut et moyen commandement de l'armée nationale, par les intelligences qu'elle a conservées dans la magistrature et les fonctions publiques, par le dévouement des femmes, qui lui est acquis, plus ou moins, dans presque toutes les catégories de notre société, elle a encore les moyens de soutenir avec quelque vigueur la guerre dont elle est menacée.

D'autant mieux qu'elle a le nerf de la guerre, l'argent. Elle est en effet très riche, soit par les biens terrestres qu'elle possède réellement, soit par le concours pécuniaire des fidèles sur lesquels elle peut compter.

Ici, entendons-nous. La plupart des curés de France, ceux de campagne, sont pauvres, et ont grand'peine à joindre les deux bouts, avec leur maigre traitement et leur infime casuel. Cependant beaucoup d'entre eux trouvent de l'argent pour construire, réparer, embellir des églises et des chapelles, et aussi pour entretenir des écoles chrétiennes libres qui font concurrence aux écoles laïques de l'État. Il suffit de quelques paroissiens opulents qui habitent dans un château ou dans une grosse usine de la commune.

Les curés des villes sont déjà plus à l'aise; à l'important casuel qui leur est fourni, pour se donner du confortable, ou soutenir leurs œuvres pies, par les messes pour le repos des trépassés, par les contributions soigneusement tarifées des fidèles dans les cérémonies du baptême, du mariage, de l'enterrement, cérémonies où l'ostentation la moins chrétienne est soigneusement exploitée par les ministres d'un Dieu qui chassait les marchands du temple, s'ajoute le produit des quêtes, des troncs, des cotisations diverses fournies par des confréries très variées, et surtout des dons manuels obtenus de paroissiens riches, produit que les curés ne peuvent affecter sans doute à leur usage personnel, mais dont ils disposent en réalité pour le bien de l'Église, sous le contrôle obéissant de conseils de fabrique qui leur sont tout dévoués.

Cette richesse du clergé séculier des villes est peu de chose encore, si on la compare à celle des congrégations régulières, des ordres religieux pullulant aujourd'hui, avec une fécondité sans cesse croissante, sur notre bonne terre française. On parle de faire officiellement un inventaire nouveau de la propriété immobilière des congrégations. La tâche ne sera pas facile; car, on le sait, elles excellent à dissimuler leur possession des biens visibles. Mais, en supposant qu'on y arrive, quelle police serait assez ingénieuse et subtile pour faire l'inventaire de leur argent comptant et de leurs titres au porteur? On leur attribue, de ce chef, d'immenses ressources, et, je crois, l'on ne se trompe pas; mais ces ressources, il est impossible de les chiffrer. Seuls, des faits d'observation courante peuvent amener d'assez légitimes inductions.

Quelques religieux, quelques nonnes détachés d'une maison-mère arrivent dans un pays sans avoir ni sou ni maille, c'est la règle. Peu de jours s'écouleront avant qu'ils n'aient le vivre et le couvert largement assurés. Au bout de peu d'années, les naïfs seuls s'étonneront de les voir logés dans un beau couvent, bien entouré de bonnes terres, s'il est à la campagne, et chantant leurs offices dans une chapelle dont la construction aura demandé des centaines de mille francs. Lors d'une visite à un monastère de Bénédictins, j'admirais la splendide église, édifiée et décorée dans le plus brillant, mais aussi le plus onéreux style gothique : « Elle n'a guère coûté plus d'un million, » me dit négligemment le Père Hôtelier qui me conduisait. Tout cela ne se dissimule point; mais le coffre-fort ne s'ouvre pas pour satisfaire la curiosité des visiteurs, même les moins suspects. Toutefois, des faits récents, qu'il est inutile de rappeler plus au long, laissent penser qu'il y a, en ces caisses sacrées, assez d'argent pour intervenir activement dans les luttes politiques, organiser la bonne presse, les comités électoraux, et, au besoin, créer et soutenir une agitation sérieuse, d'autant plus redoutable qu'elle ne sera pas factice, comme d'autres que l'argent seul entretient, et qu'elle peut compter sur un très grand nombre d'agents du dévouement le plus désintéressé comme le plus ardent, qui croient gagner le ciel en se mêlant de tout cœur aux luttes brutales de la terre.

III

C'est pourquoi nous pensons qu'un gouvernement réfléchi, qui ne se laisse pas mener par les passions sectaires, doit examiner la question sous toutes ses faces, avant de se lancer dans l'aventure d'une lutte à outrance contre le parti catholique, tellement confondu avec l'Église elle-même, qu'on ne peut l'en séparer que par des distinctions puériles et sans valeur au point de vue de la réalité.

Les précédents ne sont pas encourageants. Nous en considérerons trois principaux : la persécution anticatholique sous la première Révolution, le Kulturkampf dirigé par Bismarck en Allemagne et la campagne des décrets sous le ministère de Jules Ferry en 1880.

Un gouvernement d'aujourd'hui, quel qu'il soit, sauf peut-être (et encore!) dans le cas d'une crise qui renouvellerait, en l'accentuant, la Commune à --

dernière période, ne saurait lutter contre le catholicisme avec la même force et la même décision que le parti jacobin et terroriste à la fin du siècle dernier, emprisonner les prêtres et les religieux en masse, les déporter, les envoyer par fournées à l'échafaud, démolir les couvents, fermer les églises ou les transformer en magasins à fourrages et en temples de la Raison. A quoi donc a-t-elle abouti, cette persécution aussi parfaite que peuvent le souhaiter les plus enragés des anticléricaux? Au Concordat entre la France et le Saint-Siège, signé en 1801, restaurant chez nous la religion catholique et la rétablissant parmi nos institutions officielles à peine quelques années après que ses ennemis pouvaient croire au complet achèvement de l'entreprise la plus anticléricale qui fut jamais. Et c'est une vue historique assez superficielle que de considérer le Concordat comme l'œuvre exclusive du Premier Consul. Si Bonaparte n'avait pas senti très bien que la majorité des Français appelaient de leurs vœux le rétablissement de la religion catholique, il n'aurait pas rouvert les églises et rappelé les prêtres ; il aurait plutôt organisé une religion à lui, plus maniable, qui ne l'aurait pas exposé aux difficultés extrêmes qu'il rencontra bientôt du côté du chef des catholiques, et dans lesquelles on peut dire que finalement il fut vaincu, malgré sa puissance et sa brutalité. Aussitôt après sa chute, le parti clérical règne en France avec la Restauration ; c'est, on peut le dire, un arbre vivace qui, bien qu'émondé rudement, et même coupé jusqu'à la racine, repousse dru, lorsque les circonstances le favorisent.

Bismarck, dans son *Kulturkampf*, en un pays où la maison impériale, un grand nombre des princes subalternes et la majorité des habitants appartiennent à la religion réformée, n'a pas mieux réussi à mater les catholiques que le parti jacobin et Napoléon en France. Aujourd'hui, le parti catholique allemand est plus puissant que jamais ; il négocie avec le gouvernement impérial, fait avec lui échange de concessions sans être jamais dupe dans ces marchés et va obtenir bientôt sans doute le suprême désaveu du *Kulturkampf* bismarckien, c'est-à-dire le rappel des jésuites.

Que pouvait produire chez nous, après de semblables précédents, la faible tentative de Jules Ferry en 1880? La campagne des fameux décrets n'a donné que des résultats qu'on peut qualifier de ridicules, puisque, après un laps de temps très court, il n'en restait pas trace et que les congrégations dissoutes se portaient mieux que jamais.

On parle maintenant de les supprimer, non plus par des décrets, mais par une loi qui interdirait les associations formées dans les conditions où se trouvent nécessairement tous les ordres religieux, en vertu de leur institution même et de leur esprit. On parle aussi de fermer légalement l'accès des fonctions publiques aux jeunes gens élevés dans des écoles autres que les écoles laïques de l'État.

La conséquence immédiate de ces mesures, si elles étaient votées, serait de soulever une vive résistance du parti catholique, avec lequel il faudrait que le gouvernement de la République entamât une guerre sans trêve et sans merci. A propos de quoi nous ferons quelques réflexions.

Est-il prudent de provoquer une telle crise dans un pays que travaillent tant de causes de faiblesse, et qui souffre déjà de maux fort graves, fort menaçants, tels par exemple que l'affaiblissement de la natalité, les progrès de l'alcoolisme, l'accroissement des dépenses publiques, le goût du fonctionnarisme, la diminution de l'esprit d'entreprise, la langueur du commerce extérieur et maritime en présence de la concurrence acharnée et victorieuse d'autres peuples, les divisions excitées partout, les querelles intérieures attisées par les politiciens qui pullulent? Est-il bon de traiter en ennemis, sous prétexte de cléricalisme, des citoyens constituant une partie considérable de la nation, détenant une grande part de la fortune de la France, citoyens dont beaucoup, il faut le reconnaître pour être juste, ne manquent ni d'intelligence, ni d'activité, ni de patriotisme, ni même de bon vouloir à condition qu'on ne les malmène pas trop, et sont capables de rendre au pays de très réels services ?

Ne dépensera-t-on pas, dans cette guerre, des forces qui pourraient être mieux employées, et la victoire des uns sur les autres, en supposant qu'ils la remportent, ne serait-elle pas pour le pays une victoire de Pyrrhus qui le laisserait plus faible?

Sans négliger le péril clérical, ne pourrait-on pas y aviser par des mesures qui, tout en contenant un parti dangereux, ne nous exposeraient point à une sorte de guerre civile ?

Sans dissoudre les congrégations, ne pourrait-on les surveiller étroitement, restreindre par des mesures légales et habilement calculées l'accroissement excessif de leurs biens ?

Voilà vingt ans que le vrai gouvernement républicain existe en France? N'y a-t-il pas un peu de sa faute si le parti clérical a mis, comme on le prétend, la main sur l'armée ?

Il n'était pas impossible, je pense, aux différents ministères qui se sont succédé, s'ils eussent montré plus d'attention et d'esprit de suite, de veiller mieux qu'on ne l'a fait à la composition de l'état-major, d'empêcher que l'influence cléricale s'exerçât aussi activement qu'on le dit sur la nomination aux grades supérieurs. Maintenant encore, il n'est pas impossible de faire comprendre à l'armée que la note de

cléricalisme, au lieu d'être utile, est plutôt mauvaise, que, pour les officiers, mettre leurs enfants dans les établissements ecclésiastiques n'est pas le meilleur moyen de plaire en haut lieu, et qu'un républicain avéré n'est pas condamné à végéter dans les grades subalternes. La surveillance occulte que le parti clérical exerce sur l'armée ne légitime-t-elle pas, en une certaine mesure, celle que le gouvernement républicain pourrait exercer par les moyens dont il dispose? La capacité militaire serait-elle exclusivement, par hasard, du côté des officiers bien pensants au point de vue catholique, et serait-il nécessaire d'avoir certaines convictions, ou de les affecter, pour être un colonel ou un général de valeur?

On en pourrait dire autant pour les autres fonctions publiques. Pas n'est besoin que le gouvernement interdise à ses agents de confier leurs enfants à des maisons tenues par le clergé, ou prononce l'exclusion des fonctions publiques contre ceux qui y auront fait leurs études. Le jour où il le voudra sérieusement, il a d'autres moyens pour déterminer tous les fonctionnaires, ou presque tous, à mettre leurs enfants dans les collèges de l'État.

IV

Sans méconnaître les services qu'il a rendus au genre humain ni le bien qu'il a fait dans le passé, le philosophe éclairé par l'étude et par l'expérience peut n'avoir pour le catholicisme, à l'heure actuelle, qu'une sympathie limitée, trouver qu'il ne correspond plus aux besoins du présent, et qu'il constitue plutôt, pour les peuples qui lui restent fidèles, une cause de faiblesse et de décadence. Mais il laisse au sectaire l'hostilité haineuse et le goût de la persécution. Répugnant aux moyens violents et révolutionnaires, il laisse faire l'évolution, dont le catholicisme est justiciable, comme toutes les religions, comme toutes les institutions humaines, comme tout ce qui existe dans l'ordre de la nature.

Quelque puissant, quelque dangereux même pour le progrès de la société contemporaine qu'il paraisse à beaucoup d'esprits, il a immensément perdu si l'on compare sa force actuelle à celle d'autrefois; et il est condamné à perdre sans cesse, à moins qu'il ne subisse des transformations que son essence même lui rend absolument impossibles.

Il est miné, lentement, mais sûrement, par la science. La physique lui est peut-être moins mortelle encore que l'histoire.

Sans doute beaucoup de ses miracles et de ses légendes sont incompatibles avec ce que nous savons dans l'ordre des sciences de la nature. Mais l'histoire, adversaire plus perfide pour lui, montre comment il s'est formé, de même que toutes les religions, et que l'origine de ses livres sacrés, de ses dogmes, comme de sa hiérarchie sacerdotale, est humaine; elle montre aussi ce qu'il faut penser de l'inspiration du Saint-Esprit dans ses Conciles, l'élection de ses papes, le choix de ses cardinaux et de ses évêques.

Malgré les exceptions, et il y en a de très remarquables, on peut dire qu'aujourd'hui l'homme de sérieuse culture a perdu la foi. Mais, en dehors du monde assez restreint des hommes vraiment instruits, les résultats acquis par la science à l'encontre de la religion pénètrent dans la masse par l'école élémentaire. Les enfants du catéchisme font parfois au curé des objections qui le déconcertent. Il y a dès maintenant dans le peuple une diminution incalculable de l'immense illusion qui était nécessaire autrefois pour soutenir « le trône et l'autel ». Aussi toutes les nations civilisées marchent-elles, d'un pas plus ou moins rapide, vers la république irréligieuse, du moins irréligieuse en ce qui concerne les dogmes positifs. Que sera l'État futur? Vaudra-t-il moins ou mieux que le passé? On ne le saurait dire nettement encore, bien qu'il y ait, à beaucoup d'égards, des indices manifestes de progrès. Mais, ce qui est certain, c'est que cet État différera profondément du passé, et même du présent, sous le rapport de l'organisation religieuse, politique, sociale, et que nous appartenons à une époque de simple transition.

L'édifice religieux élevé par les générations antérieures montre de terribles lézardes; mais il se tient encore debout, avec des apparences de solidité qui ne sont qu'illusoires aux yeux de l'observateur perspicace. Les trains de plaisir ont beau mener des cohues de pèlerins à Lourdes; la nouvelle dévotion à Saint-Antoine de Padoue a beau faire affluer l'argent dans certaines caisses. Le fétichisme que nous ont transmis nos lointains ancêtres a la vie dure. Mais nous différons déjà fort des hommes de l'âge de pierre et des nègres du Congo. Particulièrement en France, la minorité vraiment cultivée ne croit plus aux fétiches, et il y a déjà dans la masse beaucoup de scepticisme à leur sujet.

Le catholicisme a mis des siècles à « s'intégrer », pour me servir d'une expression chère à la doctrine spencérienne. Sa désintégration demandera aussi des siècles. Mais elle s'opérera, comme pour tout organisme individuel ou collectif; elle s'opère sous nos yeux. Le philosophe assiste tranquille à la période de ce spectacle qu'il lui est donné de considérer; il trouve également vaines les espérances de ceux qui s'efforcent d'arrêter l'évolution, et les impatiences de ceux qui veulent la précipiter contrairement à l'immuable loi qui la dirige.

MICHEL STAINVILLE.

VARIÉTÉS

Quelques lettres du duc de Reichstadt.

Au moment où la pièce de M. Edmond Rostand ressuscite pour nous le fils de Napoléon, on ne lira pas sans intérêt quelques lettres de celui-ci qui sont très peu connues.

Ces lettres, au nombre de sept, n'ont jamais été publiées en français. Elles ont paru à Vienne, il y a quelque temps déjà, dans la *Neue freie Presse* (1).

Voici, dans quels termes M. Wertheimer, auteur de cette publication, juge et commente les épîtres du jeune duc :

« Il ne diminuera jamais, certes, l'intérêt qui s'attache à la mémoire du duc de Reichstadt, le malheureux fils de Napoléon Ier, dont la mort fut si prématurée. Tant d'années écoulées depuis sa mort n'ont affaibli en rien les vives sympathies que l'attrait de son nom réveille dans les âmes. Ce sentiment, psychologiquement fondé, la part que l'on prend à l'infortune de sa destinée, vous est un garant de la faveur avec laquelle seront accueillies ces quelques lettres écrites de sa main et qui sont du domaine des plus grandes raretés. Elles servent à caractériser la noble façon de penser du jeune duc.

« ... Le duc qui, jusqu'à l'âge de quatre ans, ne savait pas un mot d'allemand et qui dut être formellement contraint d'apprendre cette langue, eut bientôt fait de grands progrès dans l'idiome de sa nouvelle patrie, après avoir surmonté l'aversion que lui avait insufflée l'entourage français. Et il convient d'accorder une particulière attention à sa lettre du 18 août 1828, dans laquelle il laisse éclater la joie que lui cause sa nomination au grade de capitaine d'un régiment de chasseurs. Mais il resta toujours fidèle à sa prédilection pour le français, ainsi qu'il le déclare lui-même, voulant, dit-il, employer toute son énergie et toute son application à se bien assimiler la langue dans laquelle son père a jadis commandé aux hommes.

« L'un des correspondants du duc de Reichstadt est son maître, Jean-Baptiste Foresti, né à Trente.

« Le comte Maurice Dietrichstein, le colonel-gouverneur du duc, délivra plus tard à ce Foresti un certificat attestant qu'il était un homme que peu de gens égalaient pour la sobriété, l'amour de l'ordre, la droiture et la noblesse des sentiments.

« Élève de l'École du Génie de Vienne, Foresti, en 1810, après l'incorporation par l'Italie de la partie méridionale du Tyrol, résigna ses fonctions de capitaine, à seule fin de ne pas être forcé d'entrer dans l'armée de l'ennemi. La même année, sa parfaite connaissance du latin et de plusieurs langues vivantes (allemand, français, italien), le faisait remarquer du baron Bœsner à Brody. Celui-ci, qui possédait une importante « maison de gros », s'adjoignit Foresti comme administrateur. En 1815, Foresti occupait encore cet emploi, lorsque la cour de Vienne eut l'idée (de qui vint cette idée, je l'ignore) de lui confier l'éducation d'un nouveau venu qui n'était autre que le Roi de Rome.

« Les lettres à Foresti prouvent éloquemment que le jeune duc avait conservé de lui le plus affectueux souvenir, malgré les sévérités rigoureuses de son préceptorat.

« Toujours plein d'attachement pour l'enfant, puis pour le jeune homme, Foresti était demeuré jusqu'en 1831 au service de son bien-aimé prince.

« L'autre correspondant du duc de Reichstadt est le comte Neipperg, ce gentilhomme devenu un instrument si précieux pour la politique de Metternich, désireuse d'étouffer dans le cœur de Marie-Louise jusqu'au moindre souvenir de Napoléon. (L'aventure de Neipperg est d'autant plus surprenante que le comte avait tout d'abord déplu à Marie-Louise. Mais une femme aussi impressionnable que l'impératrice était une conquête trop facile pour le « grand agent de séduction » (1), décidé à ne rien épargner pour la réduire en sa puissance.)

« Le duc de Reichstadt semble n'avoir même pas soupçonné que sa mère avait accordé sa main au comte Neipperg, et que son correspondant et ami n'était rien de moins que son beau-père (2). Il l'appelle le plus souvent : mon général. C'est le titre que Marie-Louise se plaît à lui donner aussi dans ses lettres.

« Une amitié mutuelle et profonde semble avoir présidé aux relations du comte avec le jeune « Napoléonide » (fils de Napoléon).

« Les lettres du duc à Neipperg sont un document de la plus haute importance, car elles détruisent de fond en comble une légende très répandue, d'après laquelle le fils de Napoléon Ier aurait été systématiquement voué, et non moins systématiquement amené, au plus parfait crétinisme (3). Et voici un fait bien surprenant, c'est le soin avec lequel Neipperg cultive l'esprit de cet enfant, après avoir si bien supplanté son père dans le cœur maternel. Oui, lui-même excite le prince à l'étude des glorieux exploits de l'Empereur, et ce n'est pas sans un profond saisissement qu'on voit le duc de Reichstadt entretenir le comte Neipperg de la grandeur de son père.

« Je dois d'avoir eu communication de ces lettres adressées à Foresti et à Neipperg, à Mlle Joséphine de Foresti, entre les mains de qui se trouvent aujourd'hui ces reliques si précieuses, et qui est la fille de l'ancien précepteur du duc de Reichstadt.

« Quant à la dernière de ces lettres, celle adressée à l'archiduc Charles, bien qu'elle n'émane pas de la même source, c'est aussi de la plus amicale façon qu'elle m'a été communiquée. Les souvenirs qu'évoque le nom de

(1) C'est à l'auteur de cette publication, M. Édouard Wertheimer, professeur d'histoire et auteur de plusieurs ouvrages historiques, que nous devons de pouvoir donner ici le curieux document que constituent ces lettres.

M. Wertheimer prépare une *Biographie du duc de Reichstadt.*

(1) Metternich. — Ces mots sont en français dans le texte.

(2) On sait qu'il fut longtemps l'amant de Marie-Louise, avant d'être son mari, et que cette union secrète, si désirée, fut une des plus grandes joies de l'empereur d'Autriche, le beau-père et l'ancien allié de Napoléon.

(3) M. Wertheimer nous permettra de constater que cette légende a déjà été quelque peu ruinée par le beau livre de M. Henri Welschinger : *Le Roi de Rome* (Plon, 1898).

l'archiduc, l'adversaire de Napoléon, disent assez l'intérêt que présente ce document. Quoi de plus curieux, en effet, que de voir le fils de Napoléon apporter ses hommages au vainqueur de son père (1). De même que ce prince impérial avait pour le fils de son adversaire une tendresse presque paternelle, de même celui-ci avait pour le héros d'Aspern la plus grande vénération ; et il se faisait une gloire d'achever son instruction militaire sous les yeux du célèbre feld-maréchal.

« Mais ce jeune prince, toujours possédé de l'ardent et consumant désir d'être un jour le digne héritier de la gloire paternelle, ce jeune prince portait déjà le germe de la maladie mortelle qui devait le terrasser quelques années plus tard, le 22 juillet 1832.

« Avec lui disparut de ce monde un homme qui, s'il avait pu arriver au pouvoir, eût peut-être opéré des bouleversements considérables. Tel fut bien le sentiment de son grand-père l'empereur François II, lorsque, à la nouvelle de la mort du duc, il s'écria : « La mort de mon petit-fils, qui fut si souffrant, est un bonheur pour lui, et peut-être aussi pour mes enfants et pour l'univers ; pour moi, elle est une délivrance. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces commentaires de notre correspondant. Mais il nous reste une explication à donner au sujet des trois lettres que le duc de Reichstadt écrivit en français, et que nous marquons d'un astérisque. (On remarquera que toutes les trois sont adressées à Neipperg.) Nous ne pouvions nous permettre de modifier la forme, si germaine qu'elle soit, de ces lettres écrites en français, mais conçues en pur allemand. L'importance de ces lettres n'est point dans leur valeur littéraire, mais dans leur valeur documentaire. Il n'y avait donc pas à les corriger pour les rendre plus présentables. Une telle correction pouvait ne dénaturer, ne modifier même en rien, la pensée de leur auteur ; elle eût été quand même un crime de lèse-documentation. Loin de supprimer ce curieux détail, notre devoir est bien plutôt de le souligner. Il n'est pas sans importance, en effet, de constater que le « fils de l'homme », celui que Victor Hugo appelle Napoléon II, possédait très mal, à dix-huit ans, la langue dans laquelle Napoléon I[er] dicta ses volontés à l'Europe.

Ceci nous étonne d'autant plus que la cour de Vienne s'est toujours fait remarquer par sa façon élégante et pure de parler et d'écrire le français. D'ailleurs, avant l'âge de quatre ans, le Roi de Rome ne sut pas un mot d'allemand. Mais, comme il ne mordait pas du tout à l'étude de cet idiome, on l'en gorgea au point de lui faire oublier le français, si bien qu'il lui fallut un jour recevoir à ce sujet les observations du comte Neipperg, le nouveau mari de sa mère.

Ces observations très paternelles — car Neipperg, paraît-il, aimait beaucoup le fils de Napoléon — furent écoutées avec zèle, et les progrès du jeune homme les suivirent de près. Dans les deux premières lettres écrites en français que nous publions, il est visible que notre apprenti épistolier pense en allemand et traduit sa pensée laborieusement, — peut-être à coups de dictionnaire, — dans une langue qui ne paraît pas lui être bien familière. Dans la troisième lettre, au contraire, écrite un peu plus d'un an après la seconde, on remarque une correction presque absolue. Le jeune duc s'est peu à peu débarrassé de sa phraséologie allemande, il manie notre langue avec facilité, presque avec élégance. On est frappé de la différence. Jugez plutôt. Voici quelques lignes du 22 septembre 1827 :

« *Tous les motifs imaginables doivent m'inspirer le désir de m'y perfectionner* (dans la langue française) *et de pénétrer les difficultés d'une langue qui est devenue à ce moment pour moi la plus essentielle de mes études, puisque c'était celle dont mon père s'est servi pour commander dans toutes ses batailles où il a glorifié son nom, et dans laquelle il nous a laissé le souvenir le plus instructif dans ses mémoires incomparables sur l'art de la guerre, et parce que c'est sa volonté, qu'il a exprimée jusqu'à ses derniers moments, que je ne doive méconnaître la nation entre laquelle je suis né.* »

Il y a loin de ce galimatias aux phrases bien construites que voici, et qui sont du 11 novembre 1828 :

« *Les services signalés qu'il a rendus* (il s'agit du général autrichien Mack) *m'ont inspiré autant d'estime que son infortune, et j'avoue que je trouve quelque analogie entre son sort et celui de feu mon père... Tous deux jadis couverts de gloire et abandonnés par la fortune ont terminé leur carrière dans l'obscurité ; mais ils furent respectés même dans cet abaissement, parce qu'ils s'étaient fait respecter dans leur grandeur.* »

Ces lignes se prêtent à des remarques plus importantes que celles relatives aux progrès accomplis par le duc de Reichstadt dans l'étude de la langue française. Et elles nous amènent à exprimer des réflexions qui ont traversé notre esprit en traduisant les lettres qu'on va lire. Le *fils de l'homme* a-t-il eu chez son grand-père une idée bien exacte de la grandeur de Napoléon ? Le parallèle ci-dessus, qui ne laisse pas de nous surprendre un peu, semble nous prouver le contraire. Dès lors on se demandera si l'entourage du jeune duc ne commit pas la vilenie de diminuer la gloire du père aux yeux du fils (1).

---

(1) *Sic.* Car les Autrichiens aiment à appeler l'archiduc Charles le héros, le vainqueur d'Aspern, un peu comme nous appelons Napoléon le vainqueur de Wagram — dont le susdit archiduc n'est que le vaincu. Aspern est le nom que les Autrichiens donnent à la bataille d'Essling, laquelle, n'ayant pas la même signification chez eux, ne pouvait porter le même nom que chez nous. Il y a, en effet, deux façons très opposées, l'une autrichienne, l'autre française, d'envisager cette bataille. Pour nous, elle s'appelle Essling, et c'est une victoire admirable de Napoléon (et de Massena, qui devint prince d'Essling) ; pour les Autrichiens, elle s'appelle Aspern, et c'est une victoire admirable aussi... de l'archiduc Charles. — Le jeune duc de Reichstadt prononçait-il Aspern ou Essling ? Aspern, semble répondre la lettre à l'archiduc Charles. Mais peut-être la pensée du fils de Napoléon n'est-elle pas tout entière dans ses lettres aux ennemis de son père ? Tel n'est point, je le crains, l'avis de notre honorable correspondant. Mais c'est un peu celui de M. Welschinger, et beaucoup celui de M. Rostand.

(1) Voir à ce sujet la conversation de Metternich [illegible] Marmont dans l'ouvrage de Montbel, *Le duc de R*[illegible].

A Foresti.

Weinzierl, le 3 septembre 1826.

Mon cher commandant,

Ce m'est un plaisir de vous écrire pour vous demander des nouvelles de votre précieuse santé et pour vous dire qu'il m'est doux de penser à vous et de me rappeler nos bonnes pérégrinations de Laxenburg, ces excellents exercices d'entraînement à la marche, grâce auxquels je puis maintenant braver la fatigue des grandes promenades que j'entreprends. Il y a quinze jours je fis avec le kronprinz l'ascension du Œtscher, du haut duquel on aperçoit Linz et la Bohême, une vue superbe et que je n'hésite pas à trouver plus belle encore que celle dont on jouit sur le sommet du Schneeberg. Toute la région des Weinzierl à Scheibb est d'une beauté romantique. Ma mère a fait aussi de très grandes promenades et je l'ai toujours accompagnée; elle et Sa Majesté l'empereur, et l'impératrice et les archiducs, se portent très bien; l'empereur surtout met à profit l'excellent air de la contrée. On ne parle pas du tout ici de notre départ; je souhaite que l'empereur puisse rester ici très longtemps encore. Mais qu'ai-je besoin de vous écrire tout cela? Votre femme Lisel doit le savoir bien mieux que moi. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas plus longuement, mais c'est parce que ma mère me fait appeler pour le dîner. Je vous embrasse et demeure votre très obéissant serviteur.

François Reichstadt.

Au comte Neipperg.

Vienne, le 24 octobre 1826.

Cher monsieur le comte,

Je vous envoie ci-joint le compte rendu de mon ascension du Œtscher, une pâle imitation de votre travail sur le Schneeberg, qui est d'une concision et d'une netteté si remarquables. Puissiez-vous, en parcourant ces lignes, considérer le bon vouloir plutôt que la faiblesse de l'exécution, puissiez-vous pardonner les fautes que m'ont fait commettre ma plume inexpérimentée et l'absence du don de l'expression; puissiez-vous enfin être convaincu que si je ne vous ai pas envoyé mon essai plus tôt, c'est que j'étais retenu par la crainte de manquer au profond respect que je vous dois en vous présentant une composition trop jeune et trop imparfaite. Enhardi par le pas que je tente aujourd'hui, j'ose faire appel à votre indulgence et vous prie de m'accorder quinze jours pour l'envoi du second travail que je vous ai promis.

**Au comte Neipperg.*

Vienne, le 16 décembre 1826.

Monsieur le comte,

Je m'empresse de répondre à votre dernière lettre, du 17 novembre. Je sais que les louanges que vous m'y donnez ne sont point des compliments, mais que ce sont des encouragements pour mieux me faire réussir dans le second petit essai que j'aurai l'honneur de vous remettre. Dans tous les cas, je devrais refuser vos louanges parce que je n'en suis pas digne et que je suis persuadé des défauts, surtout de ceux de style, qui remplissent ma petite description, qui s'éloigne bien de son but, celui d'être parfaite dans la représentation des contrées que j'ai parcourues. Je suis en même temps très peiné que vous ayez voulu me prouver par là que vous cessez de m'honorer de votre amitié en me flattant par des expressions que la modestie me défendrait d'accepter de personne, et moins encore de vous, monsieur le comte, si même j'avais la faiblesse de m'en faire un mérite. Je vous envie bien plus que jamais le bonheur d'être si près de ma mère, de l'avoir félicitée le 12 vous-même (1), tandis que moi j'ai dû me borner à lui écrire pour une journée aussi solennelle et qui ferait naître dans mon cœur le désir de me rendre à Parme, si je n'étais persuadé que le changement qui s'opérera en moi, et qui sera le résultat de ma ferme résolution de me livrer avec exactitude à l'étude des sciences, afin de mériter par mes progrès vos éloges, qui seront pour moi toujours le garant le plus sûr de la satisfaction que j'aurai pu vous procurer, sera plus manifeste l'été prochain, où j'espère toujours vous revoir (2).

**Au comte Neipperg.*

Schœnbrunn, le 22 septembre 1827.

Mon général,

Assuré par vos lettres récentes de ne plus vous revoir cette année-ci, je recommence ma correspondance, que j'aurais désiré convertir en un commerce verbal.

L'espoir que le colonel Werklein nous avait donné de vous voir dans le cours de cet automne, m'avait fait suspendre ma réponse à votre dernière lettre, craignant que la mienne ne vous trouvât plus à Parme.

(1) Le 12 décembre, jour anniversaire de la naissance de Marie-Louise.

(2) On nous permettra d'affirmer que le texte de cette phrase est bien exact. Elle ne surprendra pas, d'ailleurs, après ce que nous avons dit plus haut en expliquant combien le duc de Reichstadt était peu sûr de son français. Pour comprendre cette phrase par trop alambiquée, nos lecteurs feront bien

Il est vrai qu'en attendant j'aurais pu vous en écrire une demi-douzaine, mais l'espoir de finir un travail que je désirais vous présenter avec ma première lettre, dont je ne pus venir à bout, m'a mis en retard dans un de mes plus agréables devoirs jusqu'à cette heure.

Je vous remercie infiniment, mon général, de vos conseils concernant la langue française. — Vous ne les aurez pas semés sur une terre inculte, ni ingrate. Tous les motifs imaginables doivent m'inspirer le désir de m'y perfectionner et de pénétrer les difficultés d'une langue qui est devenue à ce moment-ci pour moi la plus essentielle de mes études, puisque c'était elle dont mon père s'est servi pour commander dans toutes ses batailles où il a glorifié son nom, et dans laquelle il nous a laissé le souvenir le plus instructif dans ses mémoires incomparables sur l'art de la guerre, et parce que c'est sa volonté, qu'il a exprimée jusqu'à ses derniers moments, que je ne doive méconnaître la nation entre laquelle je suis né. — Vraiment, j'ai la ferme intention, que j'ai commencé à mettre en œuvre, de m'appliquer avec toute l'assiduité possible à cette étude. La semaine prochaine j'espère subir mes examens de métaphysique, de langue latine, de statistique et d'histoire, dans laquelle je suis parvenu jusqu'à Charles-Quint. Outre cela je me suis occupé durant cet été de la géométrie, de la trigonométrie et de la levée du terrain.

Peut-être serai-je déjà dans la fortification quand vous viendrez l'été prochain à Vienne. Gustave y entre au mois d'octobre. Il m'a chargé de vous dire bien des choses tendres. Quant à moi, je suis avec un profond attachement,

Mon général,
Votre très obéissant et très attaché

François Reichstadt.

A Foresti.

18 août 1828 (1).

Monsieur et cher camarade,

Je me hâte de vous annoncer le plus agréable événement de ma vie, un événement qui ne fut pas moins inattendu que réjouissant, un événement qui couvait en silence, un événement qui fait de moi tout d'un coup le plus heureux des hommes.

Hier, quelques instants avant qu'on se mît à table, l'empereur fit venir ma mère dans son cabinet de travail; après un entretien assez court, elle sortit, et c'est avec un visage rayonnant que je la vis causer avec le général (1) et le comte (2); — de même à table, où elle ne cessa de me regarder en souriant. A la fin du repas, l'empereur fit sa partie, comme à l'ordinaire, et ce n'est qu'au moment où l'on se retirait qu'il m'appela. — « Tu désires quelque chose depuis bien longtemps déjà, me dit l'empereur. — Moi, Sire? répondis-je fort embarrassé, et je pensai que ma mère voulait me faire une farce. — Oui, répliqua-t-il, et pour te prouver combien je suis content de toi et quels services j'attends de ta personne, je te fais capitaine de mon régiment de chasseurs. Deviens un brave homme, c'est tout ce que je souhaite. »

Sa Majesté me quitta sur ces mots. Ivre de joie et incapable de balbutier une réponse, je m'éloignai. Dans la grande salle, l'impératrice, les archiduchesses et tous ces messieurs, m'attendaient; je reçus les félicitations de tout le monde. Après cela, j'allai chez ma mère, à qui je suis particulièrement redevable de ma nomination. Depuis quelques jours déjà elle avait entrepris l'empereur à ce sujet, et hier enfin elle formula sa demande. Comme il était peu disposé à l'accueillir favorablement, il déclara qu'il fallait s'en rapporter à l'opinion du comte Dietrichstein. Celui-ci fut immédiatement acquis au projet et, comme il s'empressa de joindre ses prières à celles de ma mère, ce fut tout de suite partie gagnée. Hier matin, la demande était agréée et hier soir le feld-maréchal-lieutenant Kutchera (3) — à qui je ne puis songer sans me sentir plein de la plus profonde reconnaissance, tant fut cordiale sa façon de s'associer à mon bonheur — expédia le billet d'avis au prince de Hohenzollern (4); bientôt l'armée aura connaissance de ma nomination, bientôt le fait sera publié au régiment. Le général Neipperg, qui m'a toujours prodigué les marques de sympathie, a éprouvé une grande joie lorsqu'il m'a vu en officier, et le général Salis (5) a pensé tout de suite, lorsque je lui ai fait part de l'heureuse nouvelle, au plaisir qu'elle allait vous procurer. C'est vous, monsieur et cher camarade, qui devez, à Vienne, être le premier à recevoir la nouvelle de mon entrée dans une carrière que vous même avez suivie avec distinction durant plusieurs années, dans laquelle vous avez été mon premier maître et qui vous a paru être la seule que je doive embrasser.

Maintenant il faut me mettre sérieusement à étu-

d'ouvrir une grande parenthèse et d'y enfermer les incidentes qui s'y enchevêtrent, à partir de ces mots : *et qui sera le résultat*, jusqu'à ceux-ci : *sera plus manifeste l'été prochain.*

(1) Cette lettre n'est pas datée dans l'original, mais elle doit avoir été écrite le 18 août 1828. En effet, le duc de Reichstadt, en racontant à son correspondant l'histoire de sa nomination de capitaine, dit que cet événement s'est accompli la veille, et nous savons d'autre part que cette nomination eut lieu le 17 août.

(1) Le général comte Neipperg.

(2) Le comte Maurice Dietrichstein, gouverneur du duc.

(3) Aide de camp de l'empereur.

(4) Président du conseil aulique de guerre.

(5) Ce général était alors attaché au service de la maison du kronprinz Ferdinand.

dier bien à fond l'art militaire ; rien ne pourra me rebuter.

L'aiguillon de l'honneur et le désir de me montrer digne de cette distinction vont me changer ; tout ce qui me reste d'un enfant je veux m'en débarrasser et devenir un homme dans le vrai sens du mot. Telle est ma ferme résolution. Il va de soi, monsieur et cher camarade, qu'il ne s'agit point encore de mon entrée en fonction ; ceci ne viendra que plus tard, comme récompense, quand mon éducation sera terminée et que la maturité de mon jugement se sera pleinement manifestée.

Le comte vous écrit d'une façon fort détaillée sur tout ce qui a trait à mon équipement, et je n'ai qu'à vous prier de hâter la chose le plus possible.

Présentez mes respects au conseiller d'État Obenaus, au chef d'escadron Weiss, à Barthélemy (1) (qui vont se réjouir de ma nomination) et au prélat de la cour (2). Croyez-moi toujours, monsieur et cher camarade, votre serviteur et ami,

François de Reichstadt, capitaine.

* *Au comte Neipperg.*

Vienne, ce 11 novembre 1828.

Mon général,

... La mort du général Mack (3) vous aura sans doute affligé. Il était déjà bien faible lorsque je le vis à mon retour de Salzbourg. Les services signalés qu'il a rendus m'ont inspiré autant d'estime que son infortune ; et j'avoue que je trouve quelque analogie entre son sort et celui de feu mon père, quoique dans des positions fort différentes. Tous deux jadis couverts de gloire et abandonnés par la fortune ont terminé leur carrière dans l'obscurité ; mais ils furent respectés même dans cet abaissement, parce qu'ils s'étaient fait respecter dans leur grandeur.

J'ai repris mes occupations depuis mon retour à Hollitsch. Les études militaires partagent mon temps avec le droit, la statistique, l'histoire et les langues.

MM. Foresti et Obenaus vous présentent leurs respects. Veuillez bien être l'interprète de mes sentiments envers ces dames, et soyez persuadé, mon cher général, de mon amitié inaltérable.

François de Reichstadt.

A l'archiduc Charles.

Schœnbrunn, le 28 septembre 1829.

... Que Votre Altesse Impériale daigne permettre que j'assiste cette fois encore à l'exercice avec sa suite et que je sois renseigné sur le lieu, l'heure et le cérémonial de son arrivée. Ces premières visions d'un austère avenir, que je désire ardemment consacrer au service de Votre Altesse Impériale, laissent un souvenir qui ne s'effacera jamais de la mémoire de votre tout dévoué

François de Reichstadt.

Trois ans plus tard, le jeune auteur de ces touchantes lettres allait rejoindre son père dans la tombe... Ceci est une façon de parler, car la mort elle-même ne les a pas réunis plus que n'avait fait la vie. *Sunt lacrimæ rerum!* On n'a pas oublié les admirables vers du Poète :

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire :
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant.

Tristan Legay.

(1) Les trois maîtres du duc de Reichstadt.

(2) Mgr (Michel) Wagner, qui avait été chargé d'enseigner la religion au duc.

(3) F.-M. L. Mack, qui à Ulm, dut se rendre à Napoléon avec toute son armée, mort le 22 octobre 1828 à Saint Pölten.

LE ROMAN D'UN COLONEL

Comme il s'agit de M. de Villebois-Mareuil, on pourrait supposer que le mot *roman* est pris ici au figuré et fait allusion à la rare bonne fortune de celui qui, des mornes « pratiques » de la retraite, est passé inopinément chef d'état-major des armées du Transvaal et de l'Orange.

Eh bien ! non, le mot *roman* a son sens ordinaire, et cependant l'homme est bien ce chef que les Boers acclament du beau titre de *France-colonel*, tandis qu'en Europe les avis sont encore partagés sur son compte.

« Parfait galant homme, imagination ardente, un peu téméraire, m'a écrit un de ses amis, vous pouvez être sûr que, si ça tourne mal, il se fera tuer admirablement. »

Savoir se faire tuer, est un mérite plutôt louable chez le soldat que chez le chef.

« Homme de guerre génial, parfait stratège, nouveau de Moltke », déclarent à l'envi les journaux anglais. Mais ils sont suspects de vouloir rendre leurs défaites excusables...

« Nature brouillonne, affamé de réclame, fera quelque besogne mais encore plus de bruit », ont insinué d'anciens compagnons d'armes qui ne peuvent pas sentir notre colonel.

Laquelle est la bonne de ces appréciations si opposées ? Troublante incertitude, car, sur les épaules de cet homme, reposent peut-être les destinées d'un peuple. Comme on voudrait savoir ce qu'il vaut !

« Quel mystère que la pensée inconnue d'un être, a dit Maupassant, cette pensée que nous ne pouvons ni connaître, ni conduire, ni dominer !... Infranchissable obstacle ! Il est là, je vois ses yeux clairs sur moi, mais son âme derrière eux je ne la connais point » (1)...

Sans doute, mais le mystère est moins impénétrable, lorsque l'homme a écrit. En écrivant il a livré au moins une partie de lui-même.

Il ne reste plus qu'à interpréter l'œuvre : la tâche, il est vrai, reste parfois délicate...

M. de Villebois-Mareuil a beaucoup écrit, études militaires, romans, pamphlets, chroniques, en tout la valeur de dix volumes.

Écartons les études spéciales : *Angleterre et Russie*, *Torpilleurs et cuirassés*, *Madagascar*, *le Centenaire de Bonaparte en Égypte*. Les titres sont suggestifs, leur actualité évidente ; mais, pour les critiquer comme il convient, la compétence nous ferait défaut. Restons dans le domaine littéraire.

Au dire des amis du colonel ses deux meilleurs romans sont : *Au-dessus de tout* et *Sacrifiés*. Examinons-les sans parti pris et voyons ce qu'ils vont nous livrer de celui qui les a conçus.

* * *

Un pamphlet sous les dehors d'un roman, une satire des choses et des gens, cet *Au-dessus de tout* (2). On y voit défiler des types, les uns simplement croqués, les autres dessinés à fond, officiers et bougeois, soi-disant de Nanteuil-les-Eaux, en réalité de la ville où le régiment de ligne dont il fut longtemps le colonel tenait garnison — Soissons.

L'œuvre est méchante. Mécontent de la façon dont sa femme, une jolie Provençale, avait été accueillie dans certains salons, inconsolable de la perte de celle qu'il avait épousée par amour, il aurait frappé un peu fort, et parfois injustement. De plus, il a désigné les gens — non par leurs travers, ce qui est licite, — mais par la transparence des noms, ce qui ne l'est point.

Sans raconter *Au-dessus de tout*, feuilletons-le.

La gare de Nice. Voici qu'arrivent les Derozeroy, père, mère, fille, une de ces familles opulentes et encombrantes, qui, pas plus dans un salon que dans une gare, ne sauraient entrer sans faire d'embarras. M. Derozeroy est défini — c'est peut-être un peu sommaire — « remarquable produit social et mondain ». Quant à ces dames elles jacassent, n'étant jamais occupées « qu'à faire *la somme* des ridicules de leurs voisins ». (Les expressions empruntées aux mathématiques abondent.) En face de cette famille, et en d'assez mauvais rapports avec elle, le parfait officier, un garçon intelligent, vigoureux, un gentilhomme ferme, précis et dédaigneux de tout ce qui n'est pas son état, M. de Maulac.

Le style est parfois obscur, souvent bizarre : « Elle reprit possession d'elle-même et de son fiacre... Soldat pour qui le langage a un prix énorme... Infesté des rêveries malsaines de libre examen et de tolérance... Il ne faut pas que le chef offre aux populations un type de repu, achevant de se gaver dans l'écurie nationale dont chacun aujourd'hui recherche le licou, sinon il tue sous lui l'institution dont il a la garde... L'armée devrait se faire une tête à part de l'époque. »

Du moins, nombre de portraits sont assez piquants :

(Le commandant.) « Trapu, le teint coloré, le poil gris, un de ces officiers qui, à force de limiter leurs horizons aux questions militaires, se montrent en réalité très bornés. On voyait à sa bonne figure énergique, à son œil autoritaire mais inquiet, qu'il se sentait court et qu'il aurait voulu mener la conversation comme il faisait le rapport, rondement. Mais il lui manquait des munitions... Aussi, quand on lui tendait une perche qu'il pût saisir, recrutement des hommes, remonte des chevaux, s'ébrouait-il... Très militaire, Alliès commandait bien son bataillon, mais sans imagination, sans envolées hardies. »

(La commandante.) « Comme dans beaucoup de ménages militaires, c'était elle qui dirigeait. Par défaut de fortune, contrainte à un de ces mariages de garnison qui s'amorcent à la musique et déroulent leurs prolégomènes (!) dans les bals de sous-préfecture, elle avait épousé son mari, l'ayant déjà toisé et avait alors combiné son avenir sur la médiocrité à laquelle elle l'avait jaugé... Aussi cette nomination (de chef de bataillon) tomba comme un rayon dans sa nuit. Puis elle jeta un regard autour d'elle, compta les ataxiques, les impotents, les obèses, dénombra les aveugles et les sourds dont s'encombrait la montée hiérarchique, et se dit, qu'encore que d'esprit court, son mari pourrait se pousser. Aussitôt, sous son impulsion vigilante, les mœurs du ménage s'étaient transformées. Elle ne lui passait plus les vieilles tuniques retournées, les bottes éternelles dans la perpétuité du remontage. Il le lui fallut tout neuf et sur un cheval passable. Elle reçut et entendit qu'on fût fidèle à ses lundis. » Le commandant, de son côté, sentant qu'il fallait payer d'exemple « au café comme ailleurs », poussa l'abnégation jusqu'à changer d'apéritif. Il prit le madère, coûteux mais distingué « et plus *chef de corps*. »

(Le général.) « Nature heureuse, facile, éminemment familial, il lui avait serré la main, paterne,

(1) *Solitude* dans le recueil *Monsieur Parent*, Ollendorff.
(2) Dans plusieurs numéros du *Correspondant*, en 1897.

souriant; lui avait présenté ses chevaux, détaillé les avantages de son jardin, laissant l'impression d'un florissant bourgeois bien installé dans ses habitudes. »

(Une grande dame de Nanteuil.) « Très fine, trop maigre, très ondulante, maniérée. Elle s'avança, frileusement serrée dans son manteau de loutre, distribuant poignées de main et sourires. Dans sa préoccupation de plaire, qui lui enlevait beaucoup de naturel, entrait une langueur de coquetterie dont on se sentait captivé avant d'en être énervé. En ses fuyantes provocations elle n'avançait que pour reculer. »

M. de Villebois-Mareuil aime aussi à décrire :

« L'on traversa la Ferté-Milon, une de ces villes qui existèrent autrefois et dont Paris a bu la vie (1). Dès qu'on fut sorti des pavés inégaux et des maisons vaguement habitées, l'Ourcq passé (le groupe d'officiers) s'engagea sur le plateau. A son zénith, le soleil mettait en grand luxe la verdeur de la plaine, par places jaunie par les colzas ou rosée par les sainfoins. La gaieté sortait de partout, des fleurs échappées au gazon (!), aux anfractuosités des pierres, à toutes les fissures de la terre, pressée de plaire en sa jeunesse retrouvée. Des bourdonnants essaims promenaient leurs émeraudes (!) parmi les aubépines en fête, de voltigeantes ailes bleues s'attardaient aux trèfles naissants, tandis qu'au ciel des allouettes, etc. »

De-ci, de-là, M. de Villebois-Mareuil distribue encore quelques coups de pied. Pénétré de la supériorité du militaire sur le civil, il tance le chef de l'État de n'être point doré sur toutes les coutures quand il vient aux manœuvres. « Ce civil au masque finaud sous son chapeau rond... Le soleil se jouait au vernis de ses bottes, les faisant étinceler, mais c'était là tout le rayonnement qui se dégageait de sa personne. » Quelques lignes, n'est-ce pas, que M. de Villebois retrancherait bien aujourd'hui, car, enfin, ils sont tous *civils* là-bas ! Civil surtout, ce président Krüger, *au masque finaud sous son chapeau rond*. Et quant à du prestige, quant à du rayonnement, ce gros homme, avec sa pipe, n'en a guère, — dans un certain sens du moins...

D'ailleurs à quoi bon s'attarder sur une œuvre inférieure puisqu'elle est toute d'ironie. Les ironistes font plus de mal que de bien. S'ils égayent les derniers moments des sociétés mourantes, ils les tuent un peu plus vite encore, leur ôtant jusqu'au courage de prolonger leur existence. Et puis ce sont toujours des impuissants d'action. Or, ce quinquagénaire de grand nom et de large aisance, très entouré, qui, pouvant se laisser vivre agréablement au milieu des siens, a tout quitté au premier appel des Boers pour aller au dur labeur et à l'immolation, celui-là doit être d'une trempe à écrire quelque chose de moins *négatif* que des méchancetés, fussent-elles spirituelles.

Cherchons donc ailleurs le vrai Villebois-Mareuil. Peut-être le trouverons-nous dans une œuvre qui eut les honneurs d'une grande revue (1). Étant alors plus jeune, il a dû y mettre plus de foi généreuse.

* * *

Les premières pages nous transportent au milieu de l'aristocratie la plus huppée. Tout le noble faubourg se trouve réuni pour un mariage à Saint-Pierre de Chaillot. Ce beau monde, M. de Villebois ne va point être obligé de le peindre de chic : il en est. A Bouvines le premier Villebois gagna ses éperons en chargeant à la tête des contingents de l'Angoumois. Ses descendants fournirent à nos rois beaucoup de capitaines, sinon de courtisans. Sous Louis XV, les Villebois refusent de produire leurs preuves, étant trop gueux, mais trop fiers aussi, pour s'inquiéter d'une place dans les carrosses. Quant à leurs cadets, ils ont tous trop de sang dans les veines pour se mettre d'Église. Ils préfèrent chercher fortune au loin, au Canada, même en Russie, où l'un d'eux, qui a suivi Pierre le Grand, illustre son nom de galante façon.

Mais, à propos, si nous demandions à notre auteur ce qu'il pense de la vieille noblesse.

Il en pense beaucoup de mal... « Les femmes n'y savent même pas s'habiller... Au moral, de petites cruches... Elles ne lisent en fait de romans que ceux qui n'en sont pas, et en fait d'ouvrages sérieux, pas même les titres... » Toutes ces empanachées, venues là se faire voir, ne représentent qu'un « grouillement de têtes ahuries et de chapeaux balancés ». Pourtant c'est un évêque qui officie. Oui, mais cet évêque est l'inévitable *in partibus* et les prélats de cette espèce « ne servent qu'à bénir les unions du grand monde. » Monseigneur débite aux jeunes époux les conseil d'usage d'un air jaloux « avec une onction mêlée d'aigreur ». Et l'assistance feint d'écouter. Dans toute l'assemblée on pourrait chercher, il n'y a plus ni foi, ni intelligence, ni grandeur. La caste est déchue. Elle a gardé la vanité, abdiquant tout le reste. » Comment, *tout le reste?* Eh bien, merci ! M. Henri Lavedan leur avait du moins laissé *la manière*, lui, et voici que M. le comte de Villebois-Mareuil la leur enlève !... Que va dire M. le comte Costa de Beauregard ?

(1) Pas si morte que cela, cette curieuse petite ville où Champfleury [illegible] *Bourgeois de Molinchart*, un volume que notre auteur [illegible]

(1) 1890, sous le pseudonyme de G. Simmy, puis chez Charpentier, 1 vol.

Venu à cette cérémonie avec des velléités matrimoniales, le héros, un officier, Jean de Vair, repart dégoûté. (Il devait être *infesté* d'idées préconçues, sans quoi, comment se dégoûter de quantité de gens qu'on n'a vus que de dos?) Quoi qu'il en soit, Jean regagne en hâte ses chères Alpes et ses petits chasseurs. (C'est effrayant, la consommation d'officiers de petits chasseurs que faisaient les romans d'il y a dix ans!)

Et voilà que dans une solitude farouche, au pied de roches inaccessibles, à 3 000 mètres de hauteur, l'aventure vient chercher Jean. Une délicieuse jeune fille lui apparaît : « On eût dit, à la voir nimbée dans les flots tombants de sa chevelure de soleil, et caressée par les folles balancées d'une nappe de volubilis échappée du toit, la belle et fière druidesse de ces dolmens géants, de ces menhirs grandioses, semés à profusion dans cette nature bouleversée, qui... etc. »

Cette Velléda est une jeune Phocéenne dont le papa vend de l'huile, et que le choléra, qui ravage Marseille, a forcée de s'enfuir jusque dans ces parages.

Aussitôt les deux cœurs de s'enflammer comme de l'étoupe. Adoration muette, extase, puis soupirs, aveux, grands coups d'aile vers le ciel bleu.

Le jeune officier ne fait ni une ni deux. Il endosse son uniforme numéro un et tout fumant court solliciter de l'auteur de ses jours l'autorisation d'épouser. Hélas! injuste rigueur, sort funeste, détestables préjugés, le marquis refuse : « Se marier en dehors de sa caste, c'est pour l'aristocratie une apostasie. »

Mais d'avoir déclamé cela du ton qu'il convient, le marquis en a le sang à la tête. Il éprouve le besoin de prendre l'air. Il ordonne de seller son coursier favori. Le cheval justement s'emballe dans la forêt. Jean qui, justement aussi, se trouvait là, se précipite aux naseaux de l'animal. « La bête fit un saut formidable », mais le poignet d'acier du jeune officier la terrasse. Jean recueille dans ses bras son vieux père au moment où le marquis faisait panache. Tout de même le marquis a les reins cassés, mais ça ne fait rien, parce qu'avant de mourir il consent au mariage.

Donc on se mariera après l'enterrement. Eh bien, non, car voici maintenant que, par une morgue d'une autre sorte, le marchand d'huile ne veut pas d'un gendre titré. L'animal, il aurait bien dû le dire plus tôt!

Que faire? Le capitaine est en proie au plus sombre désespoir quand sa porte s'ouvre. C'est sa fiancée qui vient lui proposer de l'enlever. Magnifique refus du jeune amoureux qui ne veut pas compromettre celle qu'il aime. On est gentilhomme ou on ne l'est pas.

Alors?... Eh bien! alors il permute pour le Tonkin... Combats acharnés, Pavillons Noirs, arroyos, la fièvre, blessure grave, sauvons le drapeau, la croix d'honneur, vive la France!

Presque mourant, Jean est rapatrié. Au récit de pareils exploits, le trafiquant se laisse enfin toucher. Trop tard! Jean rend le dernier soupir, la tête sur les genoux de la bien-aimée, accourue au-devant de lui à la descente du paquebot.

« Ils restaient là tous deux, côte à côte, dans une pose très douce, encore presque enlacés... A l'horizon chargé d'ombre une barre sanglante était tout ce qui survivait du dernier jour accordé à leur amour dans ce monde. »

*
* *

Avouons-le, l'impression, quand on a fini *Sacrifiés*, c'est que jamais roman n'a été aussi creux, aussi emphatique et aussi pauvre de conception. Quoi! être officier supérieur, c'est-à-dire avoir autre chose à faire que de la littérature d'imagination et perdre son temps à « ressemeler » une intrigue tellement banale que le moindre rhétoricien, hanté de l'ambition d'écrire, ne voudrait pas y toucher!

C'est ce que j'objectais, l'autre jour, à un intime de M. de Villebois-Mareuil, en lui rendant le volume qu'il m'avait obligeamment prêté.

— Eh bien, non, vous vous trompez, me dit-il. D'abord *Sacrifiés* est une autobiographie. C'est un peu le roman de la jeunesse de mon camarade, presque celui de son mariage; et une œuvre qui a été vécue ne saurait être banale. Ne jugez donc pas avec des idées trop terre à terre la *chanson de geste* de ce paladin. Vous trouvez qu'il écrit mal : eh bien, lisez la lettre qu'il vient d'envoyer du Transvaal et vous reconnaîtrez qu'à l'occasion, il s'en tire joliment.

J'ai lu cette lettre (à *la Liberté*), elle est saisissante, je ne saurais le nier. Même certains passages ont une grandeur religieuse, frémissent d'un souffle épique :

«... Avec ses tentes-marabout, ses cuisines en plein vent, le laager boer donnerait l'illusion d'un camp algérien, sans les énormes wagons (chariots) formés en ligne ou en carré, sans la multiplicité d'animaux rentrant du pâturage à la nuit et parqués sur le front de bandière, sans ce silence et ce calme des hommes en contraste avec la vivacité un peu tapageuse de notre troupier français... Il n'y a pas de sonneries, le service se prend par petits groupes successifs, du coucher du soleil à l'aube. La tente du général ou du field-cornet sert à qui veut en user. Ni punitions, ni récompenses, tout se fait librement aux heures dites, comme un devoir de conscience. Aucune contrainte, mais pas un acte répréhensible. *Pour comprendre ces gens-là, il faut se dégager du point de vue technique, aborder l'idée morale.*

Il a raison, c'est l'âme cachée des êtres qu'on doit s'efforcer de surprendre, et pour cela, n'en déplaise au naturalisme, les dehors ne signifient pas toujours grand'chose.

Cherchons donc, où nous pourrons, quelle est l'*idée morale* qui servit de règle de vie à un Villebois-Mareuil; peut-être, ensuite, interpréterons-nous mieux ses romans.

*
* *

Enfant, jeune homme, nous disent tous ceux qui l'ont connu, il n'a cessé de s'entendre répéter qu'étant de grande race il aurait un jour de grands devoirs.

Il a pris cette affirmation au sérieux. Il s'est préparé à la lutte et non pas « à la fête ». Son début fut superbe. A vingt-deux ans, en 1870, il était capitaine et décoré, — s'étant comporté de telle façon que la fameuse commission de revision des grades n'osa pas lui retirer son troisième galon. Mais son caractère impétueux, son allure un peu frondeuse, sa franchise lui avaient fait des ennemis. On le laissa treize ans capitaine! Il se rongeait de se voir inutile. « Un soldat qui ne se bat pas n'est pas un soldat, mais un rond-de-cuir, et le plus sot de tous », disait-il à tout venant. On s'imagine si cette parole imprudente servit ses intérêts. « Il ne fait rien comme les autres », grognaient ses chefs; et, ma foi, c'était vrai.

Il se maria, — mais pas en prose, en poésie, — comme on ne se marie que dans les romans de chevalerie, déployant pour parvenir à ses fins une force de volonté telle qu'elle emporta tous les obstacles.

Et avec tout cela il restait rond-de-cuir.

Il eut du moins alors une grande joie, celle de préparer, comme officier d'état-major à Alger, l'expédition de Tunisie. Quand on annonça celle de Madagascar, il rappela les services rendus et obtint la promesse d'être emmené. Hélas! un autre officier plus heureux prit au dernier moment la place qui lui était promise...

Alors Villebois-Mareuil, voyant que c'était surtout à la légion étrangère que le ministre demandait des hommes, réussit à troquer le commandement du 67e de ligne, qu'il aimait et dont il était arrivé à faire un des meilleurs régiments de l'armée, contre celui de la légion. Hélas! compagnie par compagnie, tout le régiment étranger partit pour Madagascar, tout le régiment sauf lui!

Il en fut désespéré. On lui fit entrevoir pour le consoler les étoiles de général. Il répondit : « Bah! pour finir au coin du feu, dans ses pantoufles, pas besoin d'être général », et il s'en alla.

Alors survinrent les événements du Transvaal. On apprit qu'un obscur petit peuple de pasteurs, dont beaucoup avaient du vieux sang des huguenots français dans les veines, préférait mourir que de se laisser domestiquer par les banquiers de Londres. La nation boer envoya demander au catholique Villebois l'aide de son épée. Quarante-huit heures plus tard, le colonel, qui justement se trouvait à Marseille, s'embarquait pour l'Afrique, sans prendre le temps de retourner embrasser les siens.

Il laissait une vieille maman presque octogénaire et une fillette de dix-sept ans, qui n'avait que lui, puisque la pauvre enfant a perdu sa mère.

A l'annonce du départ, la fière aïeule dit : « Il a bien fait, c'est sa place, puisque ces Anglais se mettent dix contre un! » Ce fut tout.

Quant à la fillette, elle eut d'abord un grand coup au cœur. Les larmes lui vinrent, puis elle se reprit : « C'est bien, ce que mon père fait là. Quel dommage que je ne sois pas un garçon, j'irais le rejoindre! »

Voilà les idées morales qui vivifient cette race!

Allons, ils ont encore mieux que *la manière*, ceux-là!

*
* *

Et maintenant, qu'on me permette de finir sur une anecdote personnelle. Je n'osais pas dire plus tôt que je connaissais de longue date le colonel, car j'aurais été obligé d'ajouter que, de longue date aussi, je lui devais une réparation. Il me faut y venir.

C'était en 1894. Un régiment de ligne, en manœuvre dans les parages de la forêt de Villers-Cotterets, séjournait durant plusieurs jours à la Ferté-Milon.

A ce moment, je me trouvais l'hôte d'habitants de ce petit pays, qui n'est célèbre que pour avoir donné le jour à Racine, mais qui devrait l'être aussi pour ses gigantesques ruines, les plus belles peut-être que nous ayons en France.

Il se trouva que mes hôtes eurent à loger tout le corps de musique. Or, parmi les musiciens se trouvaient quelques jeunes gens qui voulurent visiter le château. Ils me demandèrent son histoire. Elle est intéressante puisque Jeanne d'Arc a séjourné sur sa place d'armes, près de l'ancien camp romain. Tout en causant, je menai mes musiciens jusqu'au pied de ce qu'on appelle la brèche Henri IV, où se dresse un escarpement effrayant de pierres, — si hautes qu'elles n'ont jamais été escaladées, sauf une fois en 1811 par un conscrit.

Je narrai la grimpade de ce garçon, lequel avoua, au retour, qu'il avait eu rudement peur. — Ma foi, dit un des musiciens, un petit blond, leste, bien découplé, s'il était moins tard, je crois que j'y monterais, mais il ne fait plus assez clair. » Je répondis : « Allez, mon garçon, vous pourrez choisir votre jour et votre heure. » Et je ne pensai plus à ce qui me semblait pure fanfaronnade.

Or, le lendemain, sans tambour ni trompette, mais

en plein midi, afin de « bien y voir », comme il avait dit, le petit musicien se mit à grimper à la brèche.

Comme c'était un dimanche, que tout le régiment vaguait par les rues, que de toute la vallée on aperçoit les tours du vieux château, ce ne fut qu'un cri d'anxiété devant l'ascension de cette petite tache rouge et noire au long de la sombre arête des ruines : « Oh ! le malheureux, mais il va se tuer ! »

Eh bien ! non, sans se presser, se tenant bien à la pierre, s'élevant par instants à la seule force des poignets, l'homme arriva enfin au sommet. Là, il se mit à dérouler un petit drapeau qu'il avait en bandoulière et où se trouvait le numéro de son régiment. Il l'assujettit entre les créneaux et... redescendit par le même chemin.

Ce qui l'attendait en bas, par exemple, c'était un adjudant envoyé par le colonel pour le conduire à la prison. Quinze jours de clou !

Vainement une députation des habitants alla demander sa grâce au chef. Nous fûmes reçus, à peine poliment, même avec une certaine hauteur. « Non, Messieurs, il risquait sa peau, d'autres pourraient vouloir l'imiter ; je dois les en dégoûter... Leur vie n'est pas à eux, elle appartient à la France ! »

Cette réponse nous parut théâtrale. Nous ne pensions pas que celui qui la faisait fût sincère. Il voulait « épater » le bourgeois.

Le lendemain, le régiment quitta le village. On lui fit une belle conduite, surtout à la musique, à cause du brave petit drapeau qui flottait toujours là-bas, au-dessus des vieilles pierres sombres, parmi les vols tournoyants de corbeaux.

La vallée est assez escarpée. Sur la hauteur, près d'un ancien moulin à vent, la musique s'arrêta, attendant le colonel. Celui-ci, un bel homme élégant, encore jeune, à l'œil clair, nez au vent, la tournure martiale, venait précisément de faire retourner son cheval afin de jeter un dernier coup d'œil sur la vallée. Soudain, on le vit placer sa main au-dessus de ses yeux, comme s'il fixait quelque chose.

Ce devait être le petit drapeau au loin, là-bas, car bientôt, sur un signe du colonel au chef de musique, nous vîmes notre jeune musicien s'approcher, mais de biais, sans hâte...

— Parions qu'il va encore augmenter sa punition, dirent les hommes. Il ne fait rien comme tout le monde, ce colonel-là !

C'est vrai il ne faisait rien *comme tout le monde*, car voici ce qu'il glissa tout bas au petit soldat : « Eh bien, mon garçon, tient-il bien au moins, votre drapeau ? — Oh ! oui, mon colonel, il est solide. — Tant mieux !... Car, vous savez, si je vous ai puni, c'est que je ne pouvais pas faire autrement, mais je suis fier de lapins comme vous ! »

Puis, piquant son cheval, le colonel s'éloigna, tandis que, ravi, le petit musicien disait aux camarades qui l'entouraient : « Ah ! vous savez, maintenant, mes quinze jours, je m'en f... »

Eh bien, j'avais été tellement prévenu contre cet « épateur » de colonel, qu'ayant eu l'occasion (1) de raconter en détail l'histoire du « Petit drapeau », je fis exprès, donnant le numéro du régiment, le 67e, d'effacer le nom de son colonel.

Ce colonel s'appelait... Villebois-Mareuil !

* * *

Peut-être tous ces petits traits auront-ils fini par dessiner à peu près une physionomie dont il est certainement intéressant de fixer quelques aspects, car sans doute, on n'a pas fini de parler du *France-colonel*.

Soit que Villebois-Mareuil succombe, — c'est le plus probable, car l'heure, hélas ! est sombre pour les Boers, — soit que, par un éclatant retour de fortune, le destin, sur cette même terre si proche du rocher où l'Anglais tortura Napoléon, lui réserve de venger le grand vaincu, de toute façon cet homme va monter vers la renommée, peut-être vers la gloire.

Et voyez combien l'idée qu'ils portent en eux exhausse les hommes et les transforme. En voici un qui, hier encore, n'arrivait à écrire qu'assez mal, faute d'être soutenu par un sujet digne de lui. Aujourd'hui il se bat, non en mercenaire, mais en champion des idées généreuses de la Révolution française, — pas banal de la part d'un petit-fils d'émigré ! — Il lui faut rendre l'émotion qui l'a pris à la gorge, après l'action, devant ces gens à l'extérieur si vulgaire, mais si vaillants, et parmi lesquels il retrouve, portés par de simples laboureurs, tant de beaux noms de l'ancienne France. Et voici que sa phrase acquiert soudain une ampleur tragique. Il oublie de faire du style, il cesse de ricaner, il devient simple et l'effet est poignant. Tout le boulevard devant sa lettre a tressailli : « Mais, sapristi ! ce gaillard-là était donc un écrivain ? »

Non, certainement non, Villebois-Mareuil n'était pas — au sens propre du mot — un écrivain !

Mais, il est devenu plus encore que cela !

Par un effort puissant de son âme chevaleresque, il vient de s'élever jusqu'à cette cime, la plus haute de l'idéalité humaine : l'offrande volontaire et désintéressée de soi à une belle cause.

Et voilà que, du même coup, tout naturellement, lui jaillit du cœur cette vive et forte éloquence que toujours les grandes actions ont inspirée aux héros qui les accomplissent.

MASSON-FORESTIER.

(1) D'abord dans le *T*[illegible], puis dans [illegible] 1 vol., Colin.

ROSES D'AUTOMNE

Nouvelle.

Mon ami, René de B..., m'avait dit, il y a un mois, au moment où il partait pour chasser chez une de ses cousines dans le département du Nord : « Ayez, je vous prie, la complaisance d'aller chez L..., fleuriste, deux fois par semaine, pendant mon absence, pour me faire expédier des gerbes de roses. C'est le seul moyen d'offrir de belles et fraîches roses ; commandées à l'avance, elles sont, sous un prétexte ou sous un autre, toujours médiocres. » — Je fis strictement les envois ; après le second, je reçus cette dépêche : « Prière cesser envois roses, remerciements. » Je trouvai inutile de répondre à la dépêche, sachant mon ami peu épistolier, et me promis de lui demander des détails discrets sur cette idylle si vite interrompue, lorsque je le reverrais. Hier je rencontrai au cercle René de B... Après avoir dîné ensemble, tout en fumant, je hasardai une allusion à l'idylle, aux fleurs envoyées : avaient-elles donc été refusées ? — Oui, mon ami, me répondit René de B..., elles ont été refusées ; mais ce qui vous paraîtra incroyable, c'est que ce refus m'a inspiré pour la personne qui a refusé mes roses plus de respect et d'affection que je n'en avais ; le mot de respect vous indique quelle sorte d'affection j'ai vouée à la femme à laquelle j'adressais des fleurs, et qui est ma cousine Amélie de B... Il n'y a aucun mystère ni pour elle ni pour moi dans l'incident des roses auquel vous avez été mêlé, et je vais vous le conter si vous le désirez. A l'avance il peut se résumer en quatre mots : exquise délicatesse de sentiments. Mais ces quatre mots, par le temps où nous vivons, n'ont pas souvent l'occasion de se trouver réunis.

Je dois d'abord vous parler de ma cousine. Nous avons été camarades d'enfance, elle a quelques années de plus que moi : c'est vous dire qu'elle n'est plus jeune. Quand j'avais vingt ans, je la trouvais charmante ; elle épousa un diplomate, parcourut comme femme de ministre plénipotentiaire toutes les petites cours de l'Europe, devint veuve, et je la retrouvai vingt-cinq ans après l'avoir perdue de vue, toujours charmante. Alors elle organisa son existence à Paris comme une femme qui veut vivre à l'abri du tohu-bohu mondain : elle s'entoura d'un petit nombre de parents et amis choisis dans l'élite des gens de lettres, ou d'artistes bien nés et de bonne compagnie. Chaque année, elle quitte cet aimable milieu qui professe pour elle un culte d'affection et de respect, pour passer cinq longs mois de campagne dans un château situé dans le Nord, vilain pays auquel elle tient par souvenir de sa famille. Elle y est adorée et respectée par tous les habitants de sa petite commune ; elle y fait de larges aumônes et elle les fait directement, sans marchander les bonnes paroles de consolation aux affligés.

Chaque automne je vais chasser dans ses champs et ses bois : il n'y a pas de gibier et le climat est dur, mais la châtelaine est si charmante, les soirées sont si douces dans la grande pièce bien close où brille un feu clair dans la cheminée haute. Il n'y a jamais moins de trois hôtes et jamais plus de six ; c'est donc toujours un salon intime où l'on devise gaiement de choses sérieuses après avoir parlé des menus faits de la journée, des nouvelles arrivées (dans le volumineux courrier que reçoit chaque jour ma cousine, elle a conservé de bonnes amitiés aux quatre coins de l'Europe et elle les cultive), des promenades du jour, de la chasse et des fleurs. Les fleurs ont une place dans l'existence de ma cousine ; elles sont semées à foison dans tout le rez-de-chaussée du château : massifs de plantes vertes, branches de la forêt, rameaux d'arbres verts, roseaux de l'étang, tout cela agrémenté de fleurs aux tons vifs, et disposé avec une fantaisie artistique qui paraît improvisée, mais qui est très étudiée, et qui prend chaque jour une partie de la matinée de ma cousine. Elle est de l'avis de Mme de Girardin : un salon n'est favorable à la causerie que s'il renferme un bon feu et beaucoup de fleurs : les serres sont donc très bien soignées et fournissent en automne, malgré l'âpre climat du Nord, des fleurs en abondance. La passion de ma cousine pour les fleurs serait pleinement satisfaite si les rosiers et les roses faisaient partie de cette abondance, mais les rosiers fleurissent mal en automne dans le Nord (ici nous approchons de l'incident). Aussi je faisais adresser chaque automne à ma cousine des roses qu'elle recevait avec enthousiasme. Je n'étais pas seul à lui offrir des roses. Tous les dimanches le bon vieux curé de la petite paroisse de 300 habitants est invité à dîner au château. A sept heures précises, il fait son entrée, tenant à la main un petit ou gros bouquet de roses, suivant la dose de soleil qui a pu les faire éclore pendant la semaine. Le jardin du presbytère est célèbre par ses rosiers qui ont été plantés par un prédécesseur du curé actuel qui était fleuriste-né, et qui donnait à son jardin tout le temps que lui laissaient ses paroissiens. Le jardin du presbytère, du côté du Midi, de la largeur exacte de la maison, fermé par une haie épaisse et bien soignée, présentait deux carrés, bien appelés jardin de curé ; seulement, au lieu de légumes, les deux carrés en plein soleil étaient remplis de rosiers.

Le curé actuel avait adopté la plantation de son prédécesseur, et la cultivait avec cette régularité ponctuelle, cet intérêt que le calme et les loisirs de la vie de la campagne donnent aux menus détails

de l'existence. Le bon prêtre était très fier et très heureux de comparer ses roses aux roses arrivées de Paris, les siennes : jolies roses thé ou de la Malmaison, aux teintes atténuées et délicates, aux vigoureuses et exubérantes Paul Néron ou maréchal Niel, sortant des champs abrités des horticulteurs des environs de Paris, les plus experts du monde entier. C'était chose accoutumée de discuter le charme, le parfum, la teinte des roses de la ville et des roses des champs ; c'était le prélude du dîner, les fleurs amenaient le couplet du coucher du soleil, ou des teintes sombres de la fin du jour, et l'on annonçait le dîner.

Cette année, j'arrivai chez ma cousine un dimanche, et grand fut mon étonnement de voir entrer M. le curé sans son bouquet. En lui offrant la main, mon premier mot fut : « Et vos roses, monsieur le curé ? » Très vite, sans le laisser répondre, ma cousine dit : « Ah ! mon cousin, je n'ai pas eu le temps de vous le dire... je ne supporte plus l'odeur des roses, elle me donne la migraine ! » Elle était devenue très rouge en disant sa phrase, paraissait embarrassée, elle qui est la maîtresse de maison la plus souple et la plus habile aux difficultés de la conversation. Je compris qu'il y avait dans sa réponse un prétexte, un je ne sais quoi d'anormal. Je dis : « Ah ! je ne savais pas » ; et je demandai au bon curé comment il avait supporté l'hiver froid et humide. La soirée fut bien vite passée, les sujets de conversation ne sont jamais épuisés près de ma cousine, la plus aimable causeuse que je connaisse, car elle a beaucoup vu, beaucoup lu, et n'a rien oublié. Elle sait, chose rare, faire briller l'esprit de ceux qui causent autour d'elle ; elle est de ces interlocuteurs qui inspirent la repartie, la font jaillir, voler, et la rattrapent, bondissante, comme un volant sur une raquette. Quand on dit ces choses à ma cousine en la complimentant, elle a coutume de répondre avec une modestie vraie ou feinte : « Vous avez de l'esprit, vous en trouvez aux autres en causant chez moi ; affaire de décor, de cadre. » Elle regarde alors avec plaisir le grand salon aux vieilles boiseries Louis XV, si douces en leur ton gris, les vieux portraits à poudre si bien encastrés en leurs panneaux aux fines sculptures, les rayons dans les angles surchargés de livres, tout cela ombré, estompé par les plantes et les fleurs. Lumière, air, parfum, tout est douceur enveloppante.

Dès que le bon curé eut pris congé, je me hâtai de demander un supplément de causerie, et j'abordai la question des roses. Ma cousine eut encore un moment de légère hésitation, puis prenant son parti : « Vous avez deviné que ma phrase n'était qu'un subterfuge ! Ce vénérable prêtre m'a causé sans le vouloir une émotion et un embarras que je n'ai jamais ressentis en présence des nombreuses têtes couronnées et majestés auxquelles j'ai été présentée, et aux questions desquelles j'ai dû répondre, lors même qu'elles étaient très délicates et embarrassantes. Pour la compréhension de tout ceci, il me faut vous apprendre les modifications survenues dans la vie du curé depuis l'année dernière.

En venant me faire sa visite d'adieu il m'avait annoncé que sa sœur allait venir s'installer chez lui, au presbytère ; elle abandonnait ses fonctions de femme de charge qu'elle remplissait depuis plus de trente ans dans la famille du marquis d'A..., à Valenciennes. Je le félicitai de cette nouvelle, et lui exprimai bien sincèrement le plaisir que j'aurais à le savoir soigné et entouré de la sollicitude d'une sœur dévouée. Il ne me parut pas charmé de cette perspective, et me répondit assez tristement : « Ma pauvre sœur est sourde depuis deux ans. » En arrivant ici cette année, j'hésitais à faire une visite au presbytère, c'était presque une obligation ; mais comment ne pas inviter la sœur du curé au dîner du dimanche, si j'entrais en relations de visites avec elle ? Dans mon hésitation je laissai passer quelques jours, j'avais invité par lettre M. le Curé à dîner le premier dimanche de mon arrivée : il avait accepté ; la question me sembla résolue par un très gracieux salut de ma part adressé à la vieille fille à la sortie de la messe. J'oubliais tout à fait son existence. Cependant en recevant la visite de la femme du maire, une parfaite créature qui ne s'occupe que de ses enfants, de son mari et de sa ferme, tout en causant des pauvres assez nombreux de notre si petite commune, je lui demandai si la sœur du curé ne pourrait se charger de quelques menus détails de vêtements et de médicaments. — « Non, me répondit-elle avec son accent de franchise : c'est une vieille fille méchante et égoïste, je vous engage à vous défier d'elle. » Je n'insistai pas et compris que je m'étais fait une ennemie, la première certes en ce pays.

*
* *

Un dimanche de septembre, le bouquet de roses manqua ; le pauvre curé avait presque les larmes aux yeux en m'expliquant que ses roses avaient été cueillies par erreur le vendredi. Le dimanche suivant, le petit bouquet reparut, mais je ne reconnus pas les belles espèces de roses toutes de choix. Je commençais à soupçonner un mystère que le hasard me fit découvrir huit jours plus tard, voici comment. Mes amis D... avaient décidé de me quitter le dimanche 18 septembre par le train de 6 h. 40 du soir ; je n'aime pas les départs le dimanche, ils mettent toujours un peu de désordre dans la maison, dans le service ; ce jour-là surtout, il y avait une complication de voiture. Vous savez que j'ai l'habitude d'accom-

pagner mes hôtes à la gare : cela n'est ni traditionnel ni légendaire, nos ancêtres n'ayant pas la coutume de l'heure des trains, mais je trouve cela plus hospitalier. Je résolus donc d'accompagner mes amis en voiture jusqu'à l'église ; là je les quitterais et reviendrais à pied le long du bois à cette heure où il ne fait plus jour et pas encore nuit. J'avais vingt minutes de marche, juste le temps de s'apercevoir que l'on fait une course : le coucher du soleil avait empourpré de ses rayons tout l'horizon, ils disparaissaient peu à peu dans la brume lorsque je mis pied à terre en souhaitant bon voyage à mes amis. J'avais juste le temps de rentrer et d'être prête pour recevoir mes cinq ou six hôtes du dimanche ; deux sentiers à mon choix ; je pris celui qui longe le petit jardin des roses du presbytère ; après cinq minutes de marche pendant lesquelles la nuit était venue, et elle était charmante, tant son calme était frais, tant son souffle était doux, j'arrivais près de la haie que je distinguais à peine, lorsque je crus entendre un murmure de voix. Étonnée, je m'arrêtai ; c'était si insolite, des voix troublant le silence habituel de ce sentier : la façade et l'entrée du presbytère sont, comme vous savez, sur le chemin communal qui mène à l'église. C'étaient bien des voix, je les reconnus ; l'une disait : « Es-tu enfin sur tes pieds, hors de la haie, dans le jardin ? — Oui, m'sieur le curé, répondit l'autre ; mais j'ai bien peur, ell' me battra pour sûr si ell' me voit. — N'aie pas peur, puisque tu pars demain matin, elle ne pourra pas te battre : as-tu ton couteau ? — Oui, m'sieur le curé, mais j'y vois pas pour couper les roses, j'fais que m'piquer les doigts. — Fais attention, attrape ma boîte d'allumettes, et coupe les plus belles ! » Mon cœur s'arrêta pendant plusieurs secondes, je tremblais, il me semblait que je faisais quelque chose de mal ! Sans réflexion, je me mis à courir jusqu'à ce que, essoufflée, émotionnée, je m'arrêtai et m'assis sur un tertre pour me calmer. Je venais d'entendre la voix du curé et celle d'un de ses enfants de chœur, fils de mon fermier, qui devait partir le lendemain pour entrer en service au chef-lieu de canton ! Il n'était pas difficile de deviner la cause du colloque : le curé faisait voler ses roses à mon intention ! On les avait sans doute gardées, comptées, refusées, qui ? la vieille fille méchante et égoïste ! Vous ne pouvez, mon cousin, vous figurer l'intensité de mon émotion ; la pensée que ce vénérable prêtre eût été réduit à faire ce petit complot, pour avoir la libre disposition de ses fleurs, prenait des proportions dramatiques. Je me croyais coupable, ma pensée devenait une souffrance ! Enfin je me calmai, je regagnai le parc à pas lents pour recouvrer ma présence d'esprit, et ma placidité mondaine sous laquelle j'ai tant de fois, dans ma vie, dissimulé des angoisses du cœur, les raisons que la raison ignore. J'accueillais les premiers arrivants, lorsque le bon curé entra tenant en mains ses roses : je me sentis pâlir en lui disant : « Monsieur le curé, mon médecin me défend l'odeur des roses, ne m'en apportez plus. » Voilà, me dit ma cousine en se levant et en me tendant sa petite main, un regret de plus dans ma vie, je ne recevrai plus vos gerbes de roses. Un regret de plus ! Hélas, ma vie est faite de regrets ! »

C.-C. de Molina.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Jules Renard.

Je veux le louer sans enthousiasme, autant qu'il est possible. D'abord l'enthousiasme déprécie les éloges en leur ôtant leur vertu critique. Ensuite, on pensa, jusqu'ici, dans un cercle d'ailleurs restreint, accabler Jules Renard sous le poids d'un enthousiasme indiscret. Il me saura donc gré, c'est certain, de parler de lui avec une saine modération.

Doué d'une faculté singulière d'observation, il en concentra les effets dans ses ouvrages. Qui donc a plus que lui la vision nette des êtres et des choses ? Il est apte à composer ou bien à décomposer la psychologie humaine, lui qui écrivit les *Histoires naturelles*. Il étudia les bêtes ; il connaît admirablement les hommes.

Il les connaît, et, avec simplicité, il entreprend de les décrire. Comment ne pas être reconnaissant à cet écrivain pour ce qu'étant fort dépourvu d'imagination, il ne cherche pas du moins à y suppléer dans ses livres par l'étalage des préoccupations morales. En vérité, voici un écrivain qui ne se pique guère d'être moraliste ! Quelle étrange originalité parmi les contemporains ! Non, Jules Renard est essentiellement un réaliste. Il est réaliste seulement, mais complètement. Et il est pourvu d'un mérite rare, celui-ci : ayant vu les hommes, leurs attitudes, leurs actes, il ne les déforme pas, ni ne les dénature en les voulant exprimer. Non, il possède au plus haut point l'inestimable privilège de voir avec netteté et il exprime tout ce qu'il voit avec une vérité en quelque sorte photographique. Et certes, parce que son observation est perpétuellement précise, il arrive souvent qu'elle semble amère et comme ironiquement malveillante, et cela prouve uniquement que, dans le monde, tout n'est pas pour le mieux. Et parce que ses œuvres fines et menues et merveilleusement ouvragées sont le résultat du plus clairvoyant réalisme, il en émane parfois une philosophie profonde que Jules Renard, à coup sûr, n'a pas pré-

médité d'y mettre. Jules Renard sent si bien qu'il est naturellement réaliste que, par moments, il l'est aussi avec affectation. Et, comme il l'avoue dans un recueil minuscule de pensées qu'il nomme des *Noisettes creuses*, parce qu'effectivement elles sont creuses quelquefois : « Je n'écris que d'après nature et je frotte ma plume sur un caniche vivant. » Ce dernier geste est superflu et Jules Renard, qui a tant de goût et tant d'élégante discrétion en son prodigieux réalisme, serait sage de ne pas le renouveler.

L'élégance discrète : c'est tout dire. C'est celle où prétendent, pour leurs toilettes, les femmes raffinées. C'est celle dont les écrivains, pour leurs pensées et pour les mots dont ils les parent, doivent avoir l'ambition. Elle est la mesure, elle est l'harmonie. On ne la peut tenir que d'un esprit classique. Jules Renard est, en effet, un réaliste classique. Des vrais classiques, il possède la sobriété dans les idées, aussi dans les phrases. Et chacun de ses ouvrages se recommande à l'admiration des lettrés par la brièveté, l'exquise brièveté, cette politesse des écrivains. Ah! soyons sensibles à la brièveté! Précieuse à toutes les époques, elle est aujourd'hui une indispensable vertu littéraire. Parmi nous, tout le monde écrit, ce qui est un mal effroyable; et la prolixité de chaque écrivain est pernicieuse à notre littérature. Eh! je le sais bien, « nous n'avons jamais le temps de faire plus court », car la vie matérielle est trop rude à vivre, mais aussi nous pensons à la hâte, car si nous prenions le loisir d'approfondir nos pensées, nous verrions qu'elles ne contiennent rien de neuf ni rien de solide, et nous serions contraints de nous taire : ce que nous voulons surtout éviter. Mais prenons-y garde : que tout le monde écrive, écrive si abondamment, c'est, pour un peuple, un signe caractéristique de sa décadence littéraire.

Le penchant de Jules Renard le pousse à la concision; par bonheur, le soin méticuleux de son travail l'y retient. Et vous devinez qu'un écrivain, si amoureux de clarté, de correction fine et minutieuse, si maître de lui et se surveillant si scrupuleusement dans le développement lucide de sa limpide pensée, ne saurait avoir ni ampleur, ni couleur, ou bien peu. Le relief est précis mais il est modéré; le pittoresque étriqué. Et quelquefois, dans la contention de l'effort, le naturel disparaît. Mais le plus souvent Jules Renard parvient, à force d'art, à faire davantage paraître le naturel. Alors, quelle admirable simplicité laborieuse! — Dans ce talent, tout est effort, tout est méthode. Jules Renard, Dieu merci! manque absolument de facilité. La facilité, si elle est la grâce du génie, est la vulgarité du talent. Jules Renard est exempt de cette vulgarité odieuse. Et son exemple prouve qu'on peut, sans avoir la facilité, posséder plus que personne le don d'écrire... Et c'est pourquoi Jules Renard concentre ses pensées et ses observations plutôt qu'il ne les répand : ainsi en usèrent les écrivains classiques. Et les unes et les autres deviennent volontiers des maximes. On dirait, à les lire, d'un La Bruyère narrateur. Et il est probable que Jules Renard aime La Bruyère et le fréquente. Pensées ou récits, ils sont si mesurés en leur perfection qu'on se plairait à les savoir par cœur. Voltaire a écrit : « Nous disons retenir par cœur, car ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire. »

* * *

Or Jules Renard, qui a un grand talent, a, pourtant, beaucoup d'amis. Cela aurait pu lui être funeste. Et il vaut mieux subir l'envie de ses rivaux que leur impertinente admiration. Le talent si pur de Jules Renard faillit être gâté parmi l'inepte et lamentable foule des « auteurs gais ». Certes, il faut être présomptueux et sot comme un humoriste pour prétendre que Jules Renard est un humoriste. Et je sens bien ce que ces bouffons inférieurs et mélancoliques des lettres gagnent à classer Jules Renard dans leurs rangs, mais je vois aussi ce que Jules Renard pouvait perdre à les suivre. Même on découvre en ses livres quelques traces de ses mauvaises fréquentations littéraires. Renard, qui a tout l'esprit ironique qu'on peut faire jaillir de l'observation de la nature où il est excellent, s'applique par moments à badiner. Il force son talent et le diminue. Il n'est pas fait pour se condamner aux facéties. — De qui donc ces plaisanteries excessives?

A chaque instant Mme Vernet me disait : « Je sens la faim qui monte. » Ou bien encore : « J'ai l'estomac sous les talons. » Ce chassé-croisé m'inquiétait.

MAURICE : J'ai soif de toi. — BLANCHE : Je vous jure que vous vous en irez avec la soif.

— Enfin j'ai un idéal : la pâleur de mon teint et ma tristesse en répondent. — J'ai eu la chance d'entendre causer une belle actrice de l'Odéon ailleurs que sur la scène. Elle courait derrière un omnibus et criait au conducteur : « Voulez-vous arrêter. Arrêtez donc, nom de Dieu! »

— Comme elle m'avait donné une mèche de ses cheveva, je lui ai dit que cela m'avait fait bien plaisir, mais je n'en ai pas redemandé.

Évidemment ce sont là trouvailles d'« auteur gai », perles d'humoriste. Négligeables trouvailles, perles fausses!

* * *

Cependant Jules Renard aujourd'hui commence d'accéder à la gloire. Mais que la gloire est capricieuse! Elle alla prendre Jules Renard dans la troupe des auteurs gais où justement il courait le risque de se dévoyer. Et parmi ses œuvres elle ne distingua

que quelques-unes. Et pourquoi, je le demande, *Poil de Carotte* est-il célèbre, et pourquoi *l'Écornifleur* est-il à peine connu? Certes, elle est admirable l'histoire de cet enfant prématurément poussé vers l'ironie consolatrice par la dureté familiale. Mais le livre est hésitant : le milieu est à peine indiqué; les caractères sont incertains, même se contredisent. Ce sont d'étonnantes esquisses; le tableau n'est pas entièrement exécuté. Et j'aime *Poil de Carotte:* je l'aime ainsi en son indécision, pour sa philosophie douloureuse et sa poignante vérité. Mais comme *l'Écornifleur* est plus complet! Il est aussi pénétrant et il est plus varié. A part quelques plaisanteries dont Jules Renard n'est point responsable, mais le groupe qui pensa l'absorber, c'est une œuvre parfaite.

Et je devine que Jules Renard tarde à posséder toute la gloire dont il est digne, parce qu'une coterie d'abord s'empressa de lui donner la notoriété. On voulut à son propos créer un snobisme et on lui fit grand tort. Que d'injustice dans le snobisme, non seulement pour ceux qu'il écarte, mais pour celui qui en est le bénéficiaire, j'allais dire la victime! Le snobisme, en fin de compte, rapetisse tout ce qu'il atteint. Et, en outre, il paraissait trop qu'on s'appliquait à glorifier Jules Renard parce qu'il « produisait » peu; parce qu'il écrivait des récits auxquels on pouvait, sans danger, permettre, si j'ose dire, d'être parfaits, car ils étaient courts et n'étaient point encombrants... Qu'on se rassure et qu'on le vante à qui mieux mieux. La concurrence commerciale de Jules Renard ne sera jamais redoutable. Ses chefs-d'œuvre sont beaucoup trop simples pour être accessibles à la foule.

Zadig.

THÉATRES

Théâtre Sarah-Bernhardt : *l'Aiglon*, drame en six actes et en vers, de M. Edmond Rostand.

Trois actes d'émotion intense, haletante si l'on peut dire, et d'émotion presque exclusivement « psychologique ; » l'attention se disperse un peu au quatrième, et le commencement du cinquième a quelque chose de traînant (car il est remarquable que les moins bonnes scènes de *l'Aiglon* soient précisément celles où l'auteur cesse d'analyser son héros) ; mais la seconde moitié de ce cinquième acte est une magnifique inspiration du poète; enfin, un sixième acte rapide et pathétique. — Tel est le bilan de la nouvelle œuvre de M. Edmond Rostand; il a de quoi réjouir ceux qui suivaient avec une attention passionnée l'ascension de sa jeune gloire. Et maintenant, venons vite au drame même. Ce n'est qu'en le racontant qu'on peut en montrer la valeur.

* * *

A Baden, près de Vienne, Marie-Louise, souveraine de Parme, est installée pour l'été; le duc de Reichstadt accompagne sa mère. Et, par cela seulement qu'il est là, quelque chose est changé dans l'atmosphère de la petite cour... Tout à l'heure, un cri s'est fait entendre : « Vive Napoléon! » C'est un soldat autrichien; on l'interroge : Pourquoi a-t-il crié? Il ne sait pas; il a vu passer le duc à cheval . il l'a trouvé si beau, si noble, si brave qu'il s'est rappelé « l'Empereur », et le cri est venu, spontané, irrésistible. Cet hommage ingénu traduit la pensée qui obsède tous les courtisans. Le duc a vingt ans, il est surveillé, opprimé par Metternich : il n'est plus qu'un prince autrichien, de santé chancelante, un pauvre enfant isolé et espionné; le nom de son père n'est jamais prononcé, le sien n'est qu'un nom allemand; on ne veut pas penser à ce qu'il fut, à ce qu'il pourrait être : on l'oublie par ordre... Et sa seule présence suffit pour que les mots prennent un sens nouveau : chaque chose rappelle celui qui a touché à toutes les choses; une scène de Racine évoque le spectre de Napoléon, un vers de Lamartine fait passer un frisson sur les visages momifiés des courtisans. On ne veut pas se souvenir de ce qu'il est, et l'on ne peut penser qu'à lui!... « On » c'est tout le monde sauf Marie-Louise ; oiselle incurable, qui n'a rien compris, qui n'a jamais pensé à rien, à son fils moins qu'à tout le reste, et qui croit qu'on fait allusion à Neipperg quand on lui parle du « général »... Le voici qui s'avance, frêle, pâle, gracieux et fier, ironique et attendri, mûr et puéril. Et, — comme avec un art infini M. Rostand a su faire passer en nous les sentiments que j'essayais de vous montrer, — l'apparition du Prince nous donne, à nous aussi, cette angoisse que ressentent les courtisans. Pour nous, elle se double de mystère. Quel est-il, cet homme-enfant? Comment concilier les traits contradictoires que nous discernons en lui? Que veut-il? Que pense-t-il?... Nous allons le savoir.

Un tailleur est arrivé de Paris pour offrir ses services au prince. Humilié qu'on le croie capable de se passionner pour de pareilles niaiseries, et plus libre peut-être vis-à-vis d'un inférieur, il interrompt le bavardage du marchand. A demi irrité, à demi ironique, il déclare qu'un seul vêtement pourrait lui plaire; et, avec une sorte d'hostilité hargneuse, il décrit le costume traditionnel de l'Empereur. « L'habit est prêt », répond le tailleur. Et le sursaut du duc nous révèle quel souci a pâli son visage : fils de César, il meurt de n'être qu'un officier allemand! — Le pseudo-tailleur est accompagné de la comtesse

Camerata, cette femme étrange et passionnée (la future princesse Baciocchi qu'on a pu revoir en France sous le second Empire, alors qu'elle bouleversait ses landes de Bretagne, avec l'ardeur inapaisable qu'elle eût employée à renverser Louis-Philippe). Ils supplient le duc de se laisser enlever; tout est préparé : on n'attend plus que lui; dès qu'il aura passé le Rhin un grand souffle d'enthousiasme soulèvera la France! Pendant que la comtesse (déguisée en marchande de modes) s'empresse auprès de Marie-Louise, le duc interroge son partisan. Mais, à mesure qu'il parle, l'ardeur du duc fait place au découragement. En son ami, il reconnaît avec angoisse l'état d'esprit dont il souffre lui-même : une sorte de détachement mélangé de dandysme; ce qui pousse celui-ci à risquer sa vie, c'est moins le dévouement à une belle cause qu'une manière d'élégance morale, le désir de trouver l'occasion d'une posture avantageuse... Et, inquiet, troublé, le duc s'interroge; il se demande si, lui aussi, il n'est pas poussé par l'envie de « paraître », de s'arracher à l'ennui qui l'accable? Est-il, en un mot, digne du rôle qu'il prétend jouer? Sans doute, ceux qui l'appellent ne sont plus les grands soldats de l'épopée; fils des héros de jadis,

Ils se contenteront du fils de l'Empereur...

Mais, si c'est assez pour eux, ce n'est pas assez pour lui. On ne bouleverse pas la France sans être certain de lui apporter de la grandeur et de la gloire. Il ne se sent pas prêt, pas assez intelligent, pas assez sûr de lui. Un an de travail, encore, et de réflexions. Il est trop jeune... Les conspirateurs insistent. La jeunesse? C'est, au contraire, une garantie de succès! Napoléon était jeune... Sans doute le duc, surveillé de près, ne sait pas l'histoire de son père?... Et voici une de ces inventions qui marquent d'un trait si personnel les ouvrages de M. Rostand. Comme on annonce le professeur d'histoire, le duc fait cacher la comtesse et son complice : « Écoutez! » La leçon commence : « De 1804 à 1806, rien à signaler qu'un traité entre Napoléon et l'empereur d'Autriche. » Pourquoi ce traité? Le professeur se dérobe... Le duc insiste, et prend la parole à son tour. Les récits se pressent sur ses lèvres; c'est des victoires et des victoires encore, des villes prises, des régiments qui se rendent, des drapeaux qui s'inclinent, des canons qui tonnent la gloire!... Et les vers se déroulent, amples et magnifiques, et des images se dressent, éclatantes, comme étincellent les baïonnettes au-dessus d'un régiment qui marche...

Comment, en dépit de Metternich et de ses espions, le duc a-t-il su la vérité sur son père?... De nouveau, voici une « imagination » délicieuse; le duc est l'amant de Fanny Essler, et le ministre favorise une liaison qui distraira son élève. La Camerata partie, Marie-Louise au bal, on introduit la danseuse; les deux enfants s'embrassent, mais dès qu'ils sont seuls, les portes closes, Fanny, vite, s'assied sous la lampe : « J'en ai appris, depuis hier!... » Et elle commence : « L'Empereur donna l'ordre à Suchet de faire marcher la garde... »

Coup de théâtre, effet de théâtre?... Mais l'un et l'autre ne sont méprisables que s'ils sont à eux-mêmes leur propre objet. Simplement, M. Rostand a trouvé un moyen, exquis en soi, de nous montrer avec force, et en une fois, deux des caractéristiques de son héros : le culte paternel, d'abord, puisqu'il préfère une leçon d'histoire à l'amour de Fanny; et ensuite le charme singulier qui attirait à lui toutes les femmes, et qui les contraignaient à le servir.

J'ai raconté ce premier acte avec une froideur qui ne vous fera guère comprendre la profonde émotion qu'il dégage, et une longueur qui vous aura sans doute paru excessive. C'est que je tenais à expliquer comment M. Rostand a conçu sa pièce. C'est que je tenais surtout à vous montrer son héros tel qu'il le présente. Pour être complet sur le premier point, il me resterait à signaler l'amour naissant que Thérèse (la lectrice de Marie-Louise) ressent pour le prince, amour qui, du reste, n'encombrera pas la pièce, et qui servira seulement à éclairer l'un des revirements du héros. Et, déjà, vous voyez que l'*Aiglon* se distingue fort heureusement des autres drames soi-disant historiques; l'Aiglon est l'Aiglon, et non un « emploi » quelconque affublé d'un pseudonyme historique. — Pour le second point, je résume le caractère du duc de Reichstadt tel qu'il nous est apparu jusqu'ici : accablé d'un poids trop lourd, opprimé par l'espionnage dont il est l'objet, la trahison qui l'environne l'a rendu aussi méfiant des autres que de lui-même : la claire conscience de la grandeur de son rôle l'intimide; il est à la fois hésitant et enthousiaste : et parfois, en dépit de sa gravité précoce, il a des échappées de jeunesse gamine : il a vingt ans!... Enfin, — j'insiste sur ceci, — il se sent encore incapable d'être « l'Empereur ».

J'abrège, j'abrège avec férocité, et non sans regret. Je note seulement ce qui est indispensable à l'action.

Le duc, vous vous le rappelez, a demandé un an, un an de travail et de pensée. Nous le retrouvons à Schœnbrünn. L'année est finie. Qu'y a-t-il de changé en lui?

En premier lieu, il a gardé intact son culte pour son père.

Une admirable scène avec Marmont nous le montre aussi ardent que jadis pour la mémoire de l'Empereur. Le maréchal, envoyé par Metternich,

tente d'abord de calomnier Napoléon. Mais, bouleversé par la passion et par l'« autorité » du duc, il se trouble, balbutie, avoue enfin l'horrible remords qui le torture; le souvenir de sa trahison l'accable; quand il disait du mal de son maître, c'est qu'il tentait de se convaincre lui-même; mais il est à bout de forces, sa gloire est ternie, sa vie brisée... Et cette scène admirable devient plus admirable encore avec l'intervention de Flambeau (Flambeau est un vieux sergent qui nous est apparu au début de l'acte, et qui, par dévouement pour le fils de l'Empereur, s'est fait enrôler parmi les domestiques-espions chargés de le surveiller). La scène s'élargit, s'élève, entre le chef chargé d'honneurs et voulant en jouir, et le soldat sans récompense, obstiné dans son dévouement. La scène, disais-je, est admirable. Elle était en outre nécessaire. Il fallait, dans ce drame napoléonien, mettre en opposition les deux « napoléonismes » de l'Empire : celui des grands et celui des petits... L'effet eût, je pense, été plus considérable encore, sans une certaine faiblesse de l'interprétation. Que Marmont ait l'air d'un huissier qui n'a pas achevé sa croissance, peu nous importe; il est Marmont, et cela suffit pour que nous le connaissions. Mais Flambeau, ici, se hausse jusqu'au type général; ce n'est plus tel soldat, c'est la Grande Armée tout entière, la foule des humbles qui suivit Napoléon de Moscou à Madrid et du Caire à Berlin. M. Guitry, qui est incomparable quand il représente nos contemporains, et qui est, je pense, le plus naturel et le plus vrai de nos comédiens, n'a rien d'épique. Il est Flambeau, il l'est excellemment, mais il n'est que cela. Il eût fallu être un peu plus. J'ajoute que M. Coquelin, dont il avait été question un instant, aurait rendu le personnage autrement, mais n'y aurait pas été meilleur. Un Mounet, seul, y aurait pu mettre la grandeur nécessaire... Et il n'aurait pu jouer le reste du rôle.

Marmont, vaincu, promet d'aider à la conspiration qui doit ramener Napoléon II. Le prince, d'autre part, a pu s'affranchir du « dandysme » qui l'immobilisait. Tout à l'heure, il contait à son ami Prokesch ses nuits d'insomnie, de pensée et d'acharné travail. Il a repris confiance, il croit en lui. Marmont et Flambeau, presque en même temps, se sont écriés : « On croirait voir son père!... » Et maintenant, il se sent vraiment le fils de l'Empereur, digne de son nom, digne de sa mission. Pourtant, il n'a pas encore consenti à partir. Mais s'il hésite, *ce n'est plus à cause de lui-même.* Ignorant de ce qui se passe, privé de nouvelles, il craint qu'on ne l'ait oublié... Et c'est encore Flambeau qui le rassure. De chacune de ses poches sort un objet « napoléonien » : c'est une tabatière, c'est une pipe, un portefeuille, un mouchoir, une canne... Et tous portent, imprimé, gravé, sculpté, un seul et même portrait, le portrait du roi de Rome!... Cette fois, le duc est décidé. Par respect, il fera une tentative suprême auprès de son grand-père. Si elle est repoussée, il donnera le signal, il partira le lendemain pour la France, et risquera bravement sa vie, comme ses amis sont prêts à risquer la leur.

François-Joseph va céder; son petit-fils lui a donné de si bonnes raisons, et avec tant de tendresse, qu'il consent à le laisser partir. Metternich paraît. Doucement, habilement, il approuve son maître. Certes, le Duc régnera; il ne s'agit que de prendre quelques sûretés avec la France, et de s'entendre sur les conditions de la Restauration napoléonienne. Et, naturellement, ces sûretés et ces conditions font monter la honte au front du prétendant. Mais ce n'est plus l'enfant inquiet et timide du premier acte. Il se redresse, et, avec une véhémence passionnée, célèbre la gloire de son père, affirme ses droits, et proclame ses devoirs...

Le retour en France est impossible avec la permission de François-Joseph; le duc s'en passera donc. Il partira secrètement, et donne le signal convenu. — Vous voyez donc que l'état d'esprit du héros s'est modifié : nous avons vu et compris pourquoi. Par conséquent, il y a de l'*action.*

Cependant Metternich est inquiet. Lui aussi a démêlé chez le duc quelque chose de nouveau. Sous le jeune homme faible qu'il se flattait d'avoir déprimé, l' « Aiglon » apparaît, fier et fort; et cette véhémence, Metternich la reconnaît, il a dû jadis courber devant elle : c'est celle de Napoléon qui survit en son fils. Alors, c'est l'Empire qui va recommencer, et les trônes ébranlés par la révolution récente soutiendront à peine les monarques découragés?... Il comprend que, contre cette énergie ressuscitée, ni les espions, ni les gardes ne pourront rien. C'est cette énergie même qu'il faut combattre, dans sa racine et dans sa source; or cette source, ce ne peut être que la force « napoléonienne », la conviction reconquise par le duc qu'il est digne de son père. Et cela me paraît fort beau.

Metternich vient trouver le prince (je passe une longue scène sur laquelle je reviendrai plus tard); avec une habileté perfide, il lui représente les étrangetés de son caractère, ses sursauts de violence suivis de longs affaissements, ses vains efforts pour se rendre maître de sa volonté et de son énergie, ce je ne sais quoi d'inconscient et d'impulsif, qu'il ne peut vaincre... De tout cela, il lui montre clairement l'origine. C'est le sang des Habsbourg qui coule dans ses veines, le sang de Jeanne la Folle et de Philippe II. Le duc, en l'écoutant, est saisi d'épouvante; et sa terreur, si l'on peut dire, grandit par cela seul qu'elle est : car qu'elle soit née, cela seul prouve que le ministre n'a pas menti. Metternich a deviné l'angoisse

du prince. Il le traîne devant une glace : « Se croit-il donc un Bonaparte, ce malade autrichien?... Son âme est allemande. Et son corps aussi est allemand! Allemands, ses cheveux blonds et ses yeux bleus ; et allemand encore ce charme gracile et féminin qui lui vient de sa mère : et voici enfin la marque indélébile, la bouche : cette lèvre lourde, la « lèvre autrichienne »... Un Bonaparte? Un Français? Non! jamais : un Habsbourg, et un Allemand!... »

Les forces de l'Aiglon sont brisées. Son énergie renaîtrait peut-être, par un effort de volonté; mais c'est de volonté surtout qu'il est incapable. Les paroles de Metternich l'obsèdent : il en est « possédé ». Le courage lui manque pour vouloir, la résolution pour agir : car il doute si ce n'est pas l'impulsion ancestrale qui voudra pour lui, et si l'âme inquiétante d'un aïeul n'agira pas à sa place?... Mais voici le salut, peut-être. Un hasard lui permet d'entendre les propos galants qu'échangent au bal sa mère et je ne sais quel jeune homme. D'un bond il les sépare et les chasse... Stupéfait d'abord de la violence irrésistible qui l'a jeté sur eux, une joie profonde le pénètre maintenant. Son sursaut est « un sursaut corse » ; il y a retrouvé l'âme ardente de son père; ce qui l'a poussé, c'est moins l'horreur pour sa mère, que l'indignation d'un outrage à la mémoire de Napoléon. Et comme tout à l'heure les paroles de Metternich étaient devenues vraies, pour lui, par la seule terreur qu'elles lui inspiraient, de même il lui suffit désormais d'avoir reconnu l'âme de son père pour retrouver sa foi perdue.

Il s'est reconquis. Metternich a menti. L'Aiglon est vraiment le fils de l'Aigle, et c'est bien le sang de César qui bat à coups pressés sa poitrine. D'un mot il réunit les conjurés. Ils se rejoindront à l'heure dite. Et Napoléon II marchera vers la France.

Résumons-nous : — *Premier acte :* Le duc refuse le trône, parce qu'il ne se sent pas encore digne de l'occuper. — *Deuxième acte :* Confiant en soi, et certain que la France l'attend, il accepte. — *Troisième acte :* Metternich le décourage en lui montrant qu'il n'a rien de Napoléon, ni le cœur ni le visage. — *Quatrième acte :* Un « sursaut corse » lui prouve que Metternich a menti; et sa force renaît, avec la foi en sa destinée.

Or qu'est-ce que ces revirements successifs, sinon de l'*action?* Action morale, bien entendu, action de « tragédie ». Il n'y en a pas plus dans *Bérénice*, et un peu moins dans le *Misanthrope*. Dira-t-on que cette action se répète? Mais que m'importe que les mêmes faits se reproduisent, si les causes sont différentes, et si d'ailleurs elles m'ont été expliquées? Et que peut-il arriver d'autre à l'Aiglon que ce qui lui arrive ici? Voudrait-on qu'il manquât un beau mariage ou qu'il perdît sa fortune? ou encore qu'il fût jeté dans quelqu'une de ces aventures de mélodrame ou de vaudeville, par où les « Maîtres » manifestent leur sens du théâtre?... Laissons ces fadaises. La preuve que l'*Aiglon* est un drame admirable, c'est précisément qu'il ne s'y passe rien; — ai-je besoin d'ajouter : rien que ce qui a pu se passer autour du duc de Reichstadt. Rappelez-vous les stupéfiantes pièces historiques qu'on nous a données depuis vingt ans, et dites si, d'être juste le contraire de ce qu'elles ont été, cela n'est pas déjà une supériorité?...

Ce qui me reste à dire allongerait démesurément cet article, déjà trop long. J'en remets donc la fin à la semaine prochaine.

JACQUES DU TILLET.

NOTES D'ART

Les grands oratorios à l'église Saint-Eustache : *le Messie*, de Hændel. — *Le Requiem*, de Berlioz. — *La Cène des Apôtres*, de Wagner. — *La Terre promise*, de J. Massenet.

Si le mot « oratorio » signifie musique religieuse, c'est donc au point de vue particulier de l'effet religieux qu'il faut se placer pour porter un jugement sur l'ensemble des séances très intéressantes que la *Société des grands oratorios* nous a données en l'église Saint-Eustache. Jusqu'à présent, c'est Hændel qui nous semble tenir la corde, si j'ose employer cette expression plus sportive que musicale ou esthétique. Et comme il ne nous reste plus à entendre que *la Passion*, de Bach, dans la vieille querelle des *anciens* et des *modernes*, les premiers, en ce cas, l'eussent emporté sur les seconds. Ces disputes de pédants sont terminées aujourd'hui, et nous n'aurons garde de les reprendre. Nous constatons seulement le fait sans vouloir d'ailleurs établir aucune échelle de valeur entre des musiciens, aussi différents et aussi éloignés les uns des autres, que Hændel, par exemple, et M. Massenet. La musique a marché vite depuis cent cinquante ans, et certains rapprochements ne peuvent même pas venir à l'esprit; on ne compare pas Homère à M. Sully Prudhomme ou à M. Rostand. Ce que nous pouvons seulement nous demander, c'est si ce talent peut remplacer la foi religieuse, si la technique de son art et l'inspiration même de l'artiste peuvent suppléer à la flamme intérieure éteinte devant les autels abandonnés et déserts.

Nous ne le croyons pas. Nous savons que cette manière de voir est très vivement combattue par toute une école dont la théorie, au contraire, peut se résumer à ceci : « Un artiste dépeint d'autant mieux

les sentiments et les passions qu'il ne les a pas ressentis. » Ainsi, l'insensibilité de l'homme serait comme la garantie et la condition du talent de l'artiste. C'est la thèse de M. Paul Bourget, comme le rappelait encore M. Georges Pellissier dans son récent article de la *Revue des Revues :* « l'Homme de lettres dans le roman français moderne ». Nous ne commettrons pas l'indiscrétion de fouiller dans la vie intime d'un de nos contemporains pour argumenter dans un sens ou dans l'autre, mais pour nous en tenir aux exemples classiques, il semble pourtant que Racine amoureux de la Champmeslé n'en excella pas moins dans l'expression de la tendresse ; que Molière, jaloux de la coquette Armande Béjart, n'en réussit pas moins assez bien les caractères d'Alceste et de Célimène dans *le Misanthrope;* et il est de science certaine qu'un de nos chefs-d'œuvre les plus rares dans le roman, *la Princesse de Clèves*, n'est que le miroir du cœur d'une des plus charmantes femmes qui fût.

Nous ne croyons pas qu'on puisse « faire » de la musique religieuse dans n'importe quel état d'âme, pas plus que de la peinture religieuse, d'ailleurs. Le plus grand talent de « facture » n'y peut rien. Fra Angelico de Fiesole, avant de peindre, demandait à la Vierge son inspiration et son secours, et il ne se mettait au travail que sa prière terminée ; mais comparez l'effet produit par ce primitif incorrect dans ses tableaux avec la belle anatomie du *Christ* de M. Bonnat ! C'est que l'un ne fait qu'une bonne étude d'atelier, là où l'autre enferme un monde.

On avait déjà entendu *le Requiem* de Berlioz, il y a quelques années, chez M. Colonne, dans cette série de concerts qu'il avait appelés le *cycle Berlioz*. Déjà le fameux *Tuba mirum* avait fait le tour de la presse. On a beaucoup reparlé de la disposition de ces trompettes en nombre renforcé, aux quatre points cardinaux de l'église Saint-Eustache, selon les indications précises du compositeur. Est-ce parce que nous avons mauvais caractère ou parce que cet « effet » a été trop vanté et éventé ? mais nous n'en avons pas ressenti ce choc, cet effroi glacial tant promis. Dans l'orchestration du *Requiem*, les timbales, qui ne sont généralement qu'au nombre de deux ou trois, sont portées à la douzaine, et les cuivres de leur grosse artillerie reluisaient menaçants, sur toute une rangée de l'orchestre. Trompettes de quatre côtés, batterie de timbales, voilà beaucoup de bruit pour enterrer des morts. Dans son *Messie*, Hændel n'a pas besoin de tant de ressources instrumentales pour obtenir d'aussi puissants effets musicaux. Sans doute, on peut trouver un peu de monotonie chez lui, dans la persistance de la même tonalité et de la même mesure, d'autant plus que nos musiciens modernes nous ont habitués au contraire aux modulations et aux changements de tons continuels par l'usage de l'enharmonie, dont Wagner a tiré de si beaux et de si riches effets, mais dont il a abusé parfois jusqu'à l'énervement et à la fatigue. Mais quelle beauté aussi, quelle grandeur dans la simplicité de ces lignes ! Comme le flot harmonieux se déroule avec force ; quelle puissance et quelle majesté ! Comme il nous semble bien, en l'entendant, que la poussée est intérieure, que la véritable émotion religieuse domine le « style », et que le caractère, la personnalité chétive de l'artiste, s'efface pour ainsi dire devant la beauté et l'immanence du sujet qu'il traite !

Dans *le Requiem* de Berlioz, on retrouve toutes les qualités du maître qui ont fait dire de lui qu'il était le Delacroix de la musique. Mais on retrouve aussi Berlioz, cet homme intraitable et indompté qui disait : « Je ne suis pas même de mes amis ! » Berlioz n'est pas dominé par l'esprit, par la haute signification de son œuvre, il n'est pas absorbé par elle, c'est encore lui qui la dépasse, qui l'étreint dans ses mains violentes, et qui lutte avec la mort comme toute sa vie il a lutté contre sa destinée.

La Cène des Apôtres, de Wagner, exécutée jeudi dernier, n'était pas encore connue en France. En Allemagne même, elle ne sortit de l'oubli qu'en 1870, et sa date de naissance porte 1843. Elle avait été composée par Wagner à l'occasion d'un grand festival, d'une de ces fêtes musicales dont l'habitude n'est pas perdue en Allemagne. Il n'eut que quatorze jours pour mener sa partition à bien. *La Cène des apôtres* fut pour lui un morceau de circonstance et presque un impromptu. Malgré cette hâte, la griffe du maître se reconnaît bien ; d'autant mieux que les premières phrases du chœur, tout au début, rappellent à s'y méprendre le commencement du chœur des pèlerins du *Tannhäuser;* ce sont les mêmes sonorités et la même disposition des voix, avec cette partie basse si solide, si profonde, qui soutient les étages supérieurs du chant et lui donnent une si belle ampleur.

La première moitié de *la Cène* se chante sans accompagnement. C'est celle que nous préférons. Dans la seconde, qui commence avec ces mots du chœur des disciples : « Quel bruit remplit les airs ! » l'orchestre se déchaîne tout à coup, et cette opposition est une très heureuse trouvaille. Le tumulte s'enfle et grandit jusqu'à la fin des paroles chantées par les douze apôtres : « Là, le verbe éternel, sur l'univers, comme un rayon de lumière va luire ! » Nous retrouvons dans cette longue strophe la magnifique opulence du grand symphoniste, mais cette richesse déguise mal, sous la robe des humbles apôtres, le lyrisme précurseur du poète et du musicien de ses drames ou de ses opéras prochains.

Tout de suite après Wagner, venait, dans la même séance, *la Terre promise* de M. Massenet. Je ne sais si ce rapprochement était très heureux, et si la douceur et la tendresse du second ne devait pas nécessairement paraître un peu mièvre et sucrée après la force et l'âpreté du premier. La tendresse! Les scènes entre Moïse, Josué et le peuple d'Israël n'en comportent certes pas; mais M. Massenet ne saurait extirper de lui-même la qualité maîtresse, dominante et charmante de son grand talent.

Je me souviens, sans amertume, de la sévérité avec laquelle un de nos anciens professeurs corrigeait nos compositions françaises et latines. Il arrivait souvent que les passages les plus soignés de nos devoirs, et que nous trouvions les plus « jolis », nous revenaient affreusement balafrés de grands coups de crayon bleu. — « Tout cela c'est très bien, disait-il, mais *non erat hic locus* » ; ce n'était pas à sa place. Comme il était professeur, il avait le droit de faire une citation latine sans paraître pédant. Parmi le nombre infini de choses oubliées depuis cette époque lointaine, cette phrase de l'*Art poétique* d'Horace, dont notre professeur et son crayon bleu faisaient abus, m'est restée profondément ancrée dans la mémoire, avec le précepte, et j'y pensais en entendant la phrase musicale berçante, caressante, « jolie », par laquelle M. Massenet a traduit par exemple ces mots : « Mettez-vous en chemin, allez dans le pays de Chanaan, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate : c'est la terre promise à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob. »

Très agréables aussi à entendre, les chœurs de Lévites et les chœurs d'Israël qui se répondent, avec un accompagnement de harpes, de flûtes et de hautbois; mais pourquoi cette mesure, ce rythme adouci qui nous rappelait je ne sais quel air de danse orientale? Pourquoi surtout ce triangle? *Non erat hic locus,* aurait dit notre magister.

Dans la seconde partie, *Jéricho*, la grosse caisse fait son apparition, ou plutôt elle reparaît, car on l'entend beaucoup dans *la Terre promise*. Mais en musique comme en logique, frapper n'est pas prouver. Et cette grosse caisse m'a produit l'effet de ces parents qui ne savent pas gronder. Même lorsqu'ils roulent des gros yeux et qu'ils élèvent la voix, on aperçoit le sourire indulgent qui pardonne. La grosse caisse de M. Massenet ne nous fait pas illusion, elle détonne, elle rate. Ou si l'on préfère une autre comparaison, elle est comme la foudre en tôle de Jupiter que Vulcain agite dans *la Belle Hélène*. La *Marche du septième jour* est d'une belle allure, mais elle est gâtée vers la fin par les violons à l'unisson.

A ce moment, tournant avec ferveur le feuillet de notre programme détaillé, nous nous sommes trompé de page, et notre regard est tombé sur le côté réservé aux annonces, et nous lûmes : « Vins de Bordeaux et du Midi garantis naturels. Conditions spéciales pour le clergé et les communautés. Écrire à M. le curé de *** à ***. » Et voilà comment on peut trouver l'occasion de bien fournir sa cave en allant entendre de la musique religieuse. La vie est faite de ces surprises. Et il y a des gens qui s'en plaignent!

La Terre promise nous a donc paru manquer un peu de religiosité, comme l'annonce de M. le curé de ***, à ***. Cela n'enlève rien aux qualités de premier ordre du maître qui triomphe en ce moment même à Dresde : « Le grand et légitime succès de *Werther*, écrit-on au *Ménestrel*, s'est affirmé à la seconde et encore plus à la troisième représentation de l'œuvre, à la fin de laquelle on n'a pas compté moins de onze rappels. »

Ne nous plaignons pas de ce qui manque à M. Massenet pour faire écrouler les murailles de Jéricho, puisque c'est peut-être à ce défaut que nous devons et les amours de *Werther* et les sourires de *Manon*.

Émile Pierret.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Portraits et Souvenirs, par Camille Saint-Saëns (Société d'Édition artistique).

Des portraits de Berlioz, de Liszt, de Gounod, de Victor Massé, de Rubinstein, des souvenirs divers, des notes d'esthétique musicale, voilà le bilan de ce volume, intéressant déjà par la personnalité de l'auteur, curieux en outre et piquant par lui-même. Sans dogmatisme pédant, sans prétentions de théoricien, mais avec franchise, avec netteté, parfois même avec brusquerie, Saint-Saëns donne son avis sur la musique contemporaine, sur la crise musicale actuelle. Car il y a crise, et l'opinion du maître apparaît à chaque instant dans ces essais divers et variés, soit qu'il étudie « l'illusion wagnérienne » et raille amèrement les critiques et les snobs (souvent unis, souvent les mêmes), soit qu'il caractérise le talent de Gounod et montre en lui le représentant véritable de la pure tradition française. Avec son air très doux de mémoires à bâtons rompus, il faut considérer le livre de Saint-Saëns comme une œuvre de polémique : il n'en est que plus amusent et caractéristique. Excellente polémique, d'ailleurs, loyale et documentée, et très vive aussi, très habile et spirituelle. Les portraits que trace Saint-Saëns de musiciens qu'il a connus, qui furent ses camarades ou ses amis, ont le plus grand intérêt. Des anecdotes significatives, des mots profonds ou gais seulement, donnent beaucoup de vie à ses croquis, et ce petit vo-

lume où puiseront les historiens est aussi pour les chers ignorants une charmante et délicate lecture.

La philosophie d'Auguste Comte, par L. Lévy-Bruhl (Alcan).

Nous abondons en positivistes. Ils forment de petites sociétés qui semblent, au premier abord, essentiellement chorales. Ils se réunissent, de temps en temps, ici et là, pour chanter la *Marseillaise*, et puis : « Saint bienheureux dont la divine image... », et d'autres choses de ce genre. Ensuite ils vont dîner en bande au Palais-Royal. Annuellement ils portent des couronnes sur la tombe d'Auguste Comte, — qu'ils n'ont jamais lu. L'influence d'Auguste Comte est considérable, autant que l'ignorance où l'on est généralement de son œuvre. L'ouvrage de M. Lévy-Bruhl rendra les plus grands services, — et non seulement aux joyeux choristes dont j'ai parlé, mais à quiconque est soucieux de connaître l'histoire authentique des idées et des doctrines, — car il est remarquable par la sûreté de l'information et la clarté de l'exposition. M. Lévy-Bruhl n'étudie pas Auguste Comte dans l'abstrait : il le considère comme « solidaire de tout un ensemble de circonstances sociales » et montre dans sa doctrine le contre-coup de la Révolution française. Auguste Comte, comme tous les penseurs de son temps, fut avant tout préoccupé de restaurer l'état social. Il prétendit le faire en transformant d'abord la Science positive en Philosophie positive, et celle-ci ensuite en Religion positive. M. Lévy-Bruhl ne pense pas comme Littré qu'il y ait une contradiction entre cette Philosophie et cette Religion positives. Il montre, au contraire, dans un très intéressant chapitre, qu'elles se complètent : il affirme et, je crois, établit l'unité fondamentale de la doctrine de Comte. Néanmoins il n'étudie, dans le présent ouvrage, que la Philosophie, qu'il considère avec raison comme la partie la plus originale, la plus féconde et la plus vivace de ce système. Mais s'il procède ainsi, c'est en usant du droit qu'a toujours l'historien de limiter son sujet comme il l'entend : en exposant une moitié seulement de la doctrine de Comte, il ne perd pas de vue l'ensemble plus vaste dont elle fait partie...

La même librairie publie un intéressant essai historique et critique de M. Franck Alengry sur *la Sociologie chez Auguste Comte*.)

Plus fort que l'amour,
par le Comte A. de Saint-Aulaire (Calmann Lévy).

Ah ! cet ouvrage est distingué. Que dis-je? Il est aristocratique!... Le noble comte de la Bolhinière fait en Italie la connaissance du noble prince Montefalcone-Rebelli. Le noble comte a une fille, le noble prince un fils. Les deux nobles enfants s'aiment noblement. Mais le comte est un bon Français et ne donnera pas sa fille à la Triple-Alliance : Geneviève n'épousera pas Trivulcio. C'est dommage : ils étaient si bons musiciens, tous les deux, elle jouant du piano, lui de l'orgue-harmonium, et si pieux! Le comte de la Bohinière a conçu toute une doctrine politique qui n'est pas, si j'ose dire, dans une musette. On dresserait contre l'Angleterre « une ligue, une Sainte-Alliance, une croisade formée par la France, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, la Suède, le Danemark... — La France et l'Allemagne ! — Oui. — Et... l'Alsace-Lorraine ?... — Oh ! c'est bien simple... Vous allez voir... L'Angleterre a succombé ; un congrès proclame aussitôt l'indépendance de l'Irlande, du Canada, de l'Australie et de l'Inde. Les coalisés se partagent les immenses possessions de la Grande-Bretagne. La France abandonne le tiers, le quart, la moitié de son lot à l'Allemagne qui lui rend l'Alsace-Lorraine... » Je dois avertir que le comte de Saint-Aulaire n'a pas du tout représenté le comte de la Bohinière comme une caricature. C'est très sérieux, tout ça ; c'est l'âme du livre. Le comte de la Bohinière est « profondément religieux » ; pour la fête de sa fille, il lui donne une statue de Sainte-Geneviève en argent « haute d'un mètre » : Geneviève, d'ailleurs, en a bien d'autres en « nickel, en bronze et en marbre », et des statues de Jeanne d'Arc et des statues de Jeanne Hachette. Le comte n'aime pas les « libertaires » ni les cyclistes ; son fils, marié depuis six mois à la fille du comte de Paluel, est lieutenant au 3e cuirassiers à Tours... Tout un quartier de Paris, et le plus noble, goûtera fort ce petit roman.

Malentendus, par Th. Bentzon (Calmann Lévy).

La meilleure des quatre nouvelles qui composent ce volume, celle qui lui donne son titre, est spirituelle et intéressante. C'est, racontée par l'auteur des *Américaines chez elles*, l'histoire d'une jeune fille américaine chez nous. Miss Ethel Marsh est venue à Paris pour étudier Paris ; elle est sociologue, — assez confusément d'ailleurs ; elle semble avoir plus de bonne volonté que de méthode. Et, du reste, il n'importe. Elle est venue toute seule, à l'américaine. Qui la guidera dans la nouvelle Babylone? Un jeune littérateur, Jean Lautrec, qui pour un de ses livres cherchait précisément un type d'américaine. Il est vite amoureux (bien entendu) de la jeune fille ; il est de plus en plus obligeant avec elle : on ne saurait trouver un plus aimable cicerone. Confiante et loyale, Ethel accepte très simplement ces prévenances. Entre ces deux camarades, il y a bientôt un malentendu, car Ethel ne songe en effet qu'à de la camaraderie, Jean Lautrec à tout autre chose, sans atténuation. Il est parfaitement odieux, ce Jean Lautrec (et d'une

manière un peu superficielle; un peu flou, ce caractère de littérateur parisien)... Mais Ethel est charmante, malgré toute sa raison et quelque raideur d'outre-mer. Elle est touchante avec sa bonne foi candide, son ignorante honnêteté. Sous prétexte d'enquête sociale, Jean Lautrec la conduit partout, effrontément, même au bal Bullier. Les bonnes dames de Paris lui jettent la pierre. Elle n'adresse que ce reproche au méprisable romancier : « Vous n'y conduiriez pas votre sœur?... » Les jeunes filles de Paris l'étonnent. Elle avait une conception de la vie plus franche et plus loyale...

Des histoires, par Michel Corday (Simonis-Empis).

De brèves histoires, amusantes, piquantes, un peu indécentes, mais avec agrément. C'est fait de rien, comme on dit; ce n'est pas encombré de pensée ni de philosophie. Quand un peu (si peu!) de philosophie s'en mêle, c'est beaucoup moins bien : ainsi cette aventure mi-plaisante et mi-tragique qui s'intitule *le Droit de mort*. C'est un peu médiocre, cette anecdote. J'aime mieux, dans ce léger petit livre, d'autres récits légers, sans autre prétention que d'être comiques, avec quelque polissonnerie parfois, mais en somme avec esprit, — avec aussi, malheureusement, un peu de cette rosserie qui passe de mode. Étant donné le genre, il est certain que M. Michel Corday y réussit... Et vous m'excuserez de ne pas vous raconter l'*Aloès* : mais il suffit, n'est-ce pas? que je l'annonce de cette manière pour que vous le lisiez...

Les Étoilés, par Auguste Germain (Simonis-Empis).

Ce petit roman en dialogues est amusant, spirituel et gai, bien entendu, puisqu'il est d'Auguste Germain. Les « étoilés », ce sont les habitués des grands bars, qui, vers deux heures du matin, ingurgitent le dernier cocktail, stars-cocktail, le cocktail des étoiles, quand, en vertu des ordonnances de police qui réglementent (un peu) l'absorption de l'alcool, le patron va les mettre à la porte, sous la belle nuit d'étoiles en effet. Et le plus superbe des Étoilés est le jeune Flapp, — un peu flapy (un mot anglais « qui signifie fatigué »)... On le serait à moins, même avec un bon tempérament. Auguste Germain nous fait assister à des noces merveilleuses, éclairées de flammes de punch, embellies de crus luxueux. Conseils judiciaires, disette de revenus, constats d'huissiers, voilà les côtés pénibles de cette grande vie. Flapp se tire heureusement de ces embarras, car il a de l'estomac et tout ce qu'il faut pour vivre en joie. Et toute une bande de fêtards acharnés, de fêtards las, de fêtards déplorables, et de cocottes, et de mondaines enfiévrées, et de bourgeois en goguette, l'entoure comme un fidèle état-major, — tout le boulevard!... On nous avait pourtant dit qu'il n'y avait plus de boulevard; — on nous l'avait pourtant bien promis!....

Mémoires du général d'Andigné et **Mémoires du général baron de Dedem et Gelder** (Plon).

Ces mémoires de vieux généraux sont toujours amusants, — ceux-ci pas spécialement, mais enfin on se dit que *c'est arrivé;* cela repose de la fiction. Et puis c'est la mode. Les mémoires du général d'Andigné (tome I[er]) sont publiés avec une intéressante introduction par M. Ed. Biré. On y trouvera des pages curieuses sur l'émigration, sur la chouannerie, et des détails piquants sur Bonaparte, sur Sieyès, sur d'autres encore, beaucoup d'autres. Et le baron de Dedem de Gelder fut un diplomate hollandais. Il devint premier chambellan du roi Louis. En 1810, Napoléon le fit général de brigade et le mit à l'avant-garde pour la campagne de Russie. Il se battit à Smolensk, à la Moscowa, entra parmi les premiers au Kremlin. Puis il servit en Allemagne, en Italie. La Restauration lui donna le titre de général inspecteur d'armée. Ses mémoires sont sincères et véridiques, pleins de renseignements inédits, et le récit de la retraite de Russie, déjà lu tant de fois ailleurs, a pourtant ici sa couleur spéciale et son horreur particulière.

André Beaunier.

Memento. — Chez Alcan, *les Causes sociales de la Folie*, par G.-L. Duprat. Après avoir décrit les désordres causés par l'hérédité morbide, le surmenage intellectuel, la folie religieuse et morale, l'auteur insiste sur la nécessité de lutter contre ces fléaux par l'éducation populaire. — *L'Évolution du droit et la conscience sociale*, par L. Tanon. — *L'Évolution constitutionnelle du second Empire* (doctrines, textes, histoire), érudite et judicieuse étude par Henry Berton. — Chez Colin, *le Cléricalisme, questions d'éducation nationale*, recueil de discours, de conférences, d'articles divers par Paul Bert, publiés avec une intéressante préface de M. A. Aulard. — *Du Rôle colonial de l'Armée*, excellente et réconfortante étude par le colonel Lyautey. — Chez Ollendorff, le tome III de *Napoléon et sa famille*, par Frédéric Masson, dont on sait l'érudition si curieuse et féconde. Ce volume étudie les années 1805-1807. — Chez Calmann Lévy, les très intéressantes *Notes sur l'Inde* du prince Bojidar Karageorgevitch (avec trente illustrations). — Chez Hachette, *Histoire de la marine française de 1815 à 1870*, par E. Chevalier. — A la Société libre d'Édition des Gens de Lettres, *l'Ennemi du peuple, de Henrik Ibsen*, véhémente et curieuse étude par Laurent Tailhade, avec une allégorique ballade sur la tour de Solness le Constructeur. — Chez Plon, *l'Anglomanie*, par Jean de la Poulaine. — Chez Perrin, *Notes d'un philosophe provincial*, par Guy de Charnacé. — Chez Dentu, la troisième édition de *Un Pays de célibataires et de fils uniques*, par Roger Debury.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

Les fermes paroles prononcées récemment par notre ministre des Affaires étrangères en réponse aux excitations du nationalisme ont provoqué quelques colères de l'autre côté du Rhin. A la date du vendredi 16 courant, les *Berliner Neueste Nachrichten* écrivaient : « La prétention du peuple français d'avoir été le champion des causes généreuses fera éclater de rire partout ailleurs qu'en France. » Et le *Kleine Journal :* « La France est une vieille coquette qui cancane et intrigue. » Aménités allemandes.., et que voilà bien de l'esprit ! Il est heureux que ni l'une ni l'autre de ces deux feuilles n'aient la moindre importance. D'ailleurs, en eussent-elles quelqu'une, tout cela est si parfaitement inepte... le mot des *Berliner Nachrichten*, surtout, est, à force d'injustice, si bête...

Une des plus grandes maisons d'édition de Leipzig, la maison Hinrich, publie tous les trois mois sur la production littéraire en Allemagne un compte rendu qui mérite d'être feuilleté pour les solides documents qu'il renferme et aussi pour les réflexions qu'il suggère. Le dernier des quatre rapports intéressant l'année 1899 n'a pas encore vu le jour, mais les trois premiers accusent un léger ralentissement dans le mouvement de la librairie. Ce ralentissement va d'ailleurs s'accentuant depuis deux ou trois ans.

La production littéraire allemande n'en demeure pas moins énorme. Songez en effet que 23 861 livres nouveaux parurent en 1897 et 23 739 en 1898. La théologie, la politique, les mathématiques, la médecine et l'histoire fournissent ici les contingents les plus importants. Les chiffres que j'ai sous les yeux nous apprendraient aussi, si nous ne le savions déjà, combien vivement les questions militaires et commerciales préoccupent nos voisins et quelle importance ils attachent à l'étude des langues et de la géographie. La critique littéraire ne vient qu'ensuite.

Une revue américaine, *The Literary Digest*, établissait dernièrement cet amusant calcul qu'à elle seule l'Allemagne produit annuellement autant de livres que la France, l'Angleterre et l'Amérique réunies. Décidément, prolifiques en tout et partout, les Allemands ! Il est vrai que quantité et qualité font deux,..

États-Unis.

Bien que loin encore d'être officiellement ouverte, la succession de Mr. Mac Kinley met dès maintenant aux prises les deux grands partis qui, à intervalles réguliers, se disputent avec tant d'ardeur la haute main dans la politique des États-Unis. Républicains et démocrates s'entraînent à la lutte, et celle-ci, à en juger par certaines dispositions de l'opinion publique que nous révèlent les revues et journaux du nouveau monde, promet d'être intéressante, cette fois-ci, autrement que par l'effervescence des têtes et le pittoresque tumulte de la rue.

La vie américaine fut particulièrement agitée ces deux ou trois dernières années ; on semble en vouloir un peu à Mr. Mac Kinley d'avoir, par une fatalité, présidé à des événements qui ont tiré la Grande République de son traditionnel exclusivisme national et de sa tranquille neutralité en matière de politique étrangère ; à s'avouer protectionniste avec vraiment trop de simplicité, Mr. Mac Kinley aurait perdu bien des amis, se serait aliéné bien des sympathies — et nombreux sont aujourd'hui, dit-on, les républicains qui, d'ailleurs effrayés par l'apparition du militarisme, verraient sans grand enthousiasme le suffrage universel lui renouveler le mandat présidentiel. Bref, les démocrates escomptent bruyamment des défections qui, si elles venaient à se produire, compromettraient fort la réélection de Mr. Mac Kinley. Cette réélection paraît à certains d'autant plus sérieusement menacée que l'actuel président de la République américaine aura peut-être un concurrent redoutable en Mr. Roosevelt.

Le candidat que patronnent les démocrates est cette fois encore Mr. Bryan. Celui-ci s'est remis déjà à parcourir en tous sens les États de l'Union et déploie au service de ses idées l'étourdissante activité qu'on lui connaît. Il va combattant partout avec le même infatigable entrain la politique de conquêtes, l'augmentation de l'armée permanente, les néfastes menées du protectionnisme, détaillant les dangers de l'impérialisme, préconisant la nécessité du libre-échange, — soulignant ainsi à chaque instant les fautes qui, à son sens, auront marqué la présidence de Mr. Mac Kinley.

Égypte.

Jamais la presse indigène ne se montra aussi franche dans l'expression de ses antipathies à l'endroit des Anglais. *Al-Liwa*, *El Ahram*, *Al-Moayad* disent chaque jour depuis quelques temps de très dures vérités aux occupants. Après avoir longuement démontré aux Anglais que l'occasion est pour eux unique d'évacuer l'Égypte, *Al-Moayad* écrivait dernièrement : « Que la Grande-Bretagne se tienne sur ses gardes, si, par une fatalité que l'on pourrait considérer comme un châtiment du ciel, elle s'obstinait dans une politique tortueuse et pleine de sous-entendus. Par suite des nombreuses défaites qu'elle vient d'essuyer dans le sud de l'Afrique, défaites qui ont si grandement porté atteinte à sa puissance morale et qui pourraient bien déplacer en fin de compte l'équilibre européen, il est à peu près certain que la solution de la question égyptienne dépendra d'un de ces événements imprévus et soudains qui surprennent et qui broient, ou encore de l'intervention des puissances. Dans ce cas, un départ précipité et forcé serait pour l'Angleterre une de ces honteuses débâcles comme jamais elle n'en a subi jusqu'ici dans le sud de l'Afrique. »

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 39081. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 31 MARS 1900.

LA POÉSIE DES CIEUX (1)

Messieurs, Mesdames,

Ancien et constant admirateur du génie français, pur comme le cristal de roche, brillant et fort comme un acier bien poli, c'est avec hésitation et orgueil à la fois que je prends la parole devant vous. Avec hésitation, sachant combien vous êtes des juges éclairés et subtils ; avec orgueil, voyant l'élite qui m'a fait l'honneur de m'inviter à cette conférence.

Paris a été dit le cerveau du monde ; ce n'est pas sans la plus vive émotion que je me suis approché de cette grande métropole. Mais cette pensée me soutient : que je viens de Rome ; de Rome, qui fut jadis le Paris des anciens âges, comme aujourd'hui Paris est la Rome des temps modernes. Qu'il vous soit donc cher le salut de la sœur latine. Latine! Parole à présent très douce pour moi, qui me rappelle qu'Italiens et Français sont frères : et la Nature ne permet jamais, quel que soit le cours des événements, que la voix du sang soit étouffée.

La sympathie vaudra, j'espère, à tempérer en moi la juste crainte ; et, vous, soyez-moi indulgents, songeant que, si l'orateur n'est pas digne de vous, du moins en est digne la hauteur du sujet.

Un subtil esprit disait : Ce n'est pas à tort que les hommes se sont résignés au travail de marcher sur deux pieds seulement : ils tendent en haut, et leurs regards s'adressent au Ciel. En effet, il en est bien ainsi.

Les religions se succèdent, les systèmes philosophiques alternent, la science avance en multipliant les forces humaines et captivant à son profit les forces de la nature : l'art resplendit tour à tour entre les vaporeuses idéalités et les crudités triviales ; les sentiments changent, les mœurs varient : mais, au fond de l'âme humaine, s'agite toujours ce divin sentiment, qui est à la fois sa palpitation et son aile, que tout le monde observe, mais que personne ne peut définir, et qui, tandis qu'il semble le lointain et triste souvenir d'une autre vie qui jadis fut, n'est que le haletant amour de la hauteur, de l'idéalité, de l'infini, l'espoir d'une vie qui viendra. Comme dans les anges de Moore, la lueur d'autres sphères brille aussi dans l'œil humain.

C'est lorsque la pensée s'élève, lorsque le sentiment se raffine, que ce sens devient de plus en plus subtil. Bien des fois, pendant qu'on vague parmi les rosiers enchantés de l'art et de l'amour, on est piqué par une ronce que personne ne soupçonnait, et la blessure saigne. Cette ronce c'est l'âpre piqûre de la réalité, si différente, hélas ! de nos rêves. Bien des douleurs pour nous dérivent de l'opposition entre l'idéal qui brille dans notre pensée et parfume notre cœur, et la réalité de tous les jours. La vie humaine serait peut-être plus heureuse, si cette flamme ne l'éclairait pas ; mais c'est bien de ce malheur qu'elle tient sa noblesse.

Que de fois, après un amoureux tête-à-tête, après les baisers passionnés que nous avons tant désirés, nous saisit une insondable angoisse, un mystérieux sentiment d'inquiétude et de regret ! Eh bien, c'est le rayon de ciel que nous portons en nous-mêmes : c'est lui qui a éteint la lumière de la beauté et des

(1) Conférence faite à la Société des Études italiennes le 24 mars 1900, par M. Alfred Bacelli, docteur ès lettres, député au Parlement italien.

jouissances humaines: c'est le sens de l'au-delà qui nous tourmente, c'est l'idéal palpitant en nous.

C'est ainsi que l'artiste, après avoir donné à son œuvre toute la splendeur de son âme et de sa pensée n'est pas satisfait, parce qu'il voit et sent encore en lui une œuvre supérieure qu'il est impuissant à créer. De même, le savant, de même l'homme politique, de même le philanthrope. Ils soupirent tous après un mieux insaisissable qui est, à la fois, espoir et découragement, croix et délices de la vie.

La poésie, c'est l'alphabet par lequel seulement on peut exprimer cet ordre de pensées et de sentiments, qui, par solidité, sont les plus profonds, par tonalité, les plus chauds et les plus vibrants. Mais si la poésie en est l'alphabet, le ciel en est la palette.

C'est dans le ciel splendide ou effrayant, infini et amoureux, dans le ciel qu'on voit toujours et qu'on n'atteint jamais, dans le ciel qui, bien plus haut que nous, nous donne la lumière, la chaleur, la vie : c'est dans le ciel que ce sentiment d'idéalité trouve son image. C'est pour cela que les âmes tendent au ciel.

Le ciel est à la terre ce qu'est la poésie à la parole, la musique au son, l'idéal à la réalité. C'est pour cela que, à partir du temps où les hommes sortirent de la vie matérielle pour s'élever à la pensée et au sentiment, ils comprirent que le chant rythmique était le seul langage convenable pour exprimer l'émotion; ils dirent alors, ou chantèrent, les premières poésies et, dès ce temps-là, le ciel a été le sujet de leurs vers.

Le soleil flamboyant, d'où viennent le jour et la nuit, père de la blonde Aurore aux doigts de rose et père du couchant vermeil, ce Dieu puissant qui lance au loin ses traits en parcourant, sur son char ailé, la courbe des cieux; la lune d'argent, douce reine des nuits, amie des amants, vierge rétive sous laquelle les blanches nymphes d'Horace entrelacent leurs chœurs; les étoiles luisantes et palpitantes, étincelles du divin éther et fleurs du ciel : tous sont chantés par la grande voix de la vierge Admiration.

Et comme tout ce qu'on voit doit être, pour l'humanité primordiale, vivant et agissant à notre image; comme le sens de l'au-delà déjà germe ; comme le besoin d'idéaliser et de diviniser parle impérieusement dans le cœur des hommes; bientôt le soleil, la lune et les étoiles, ainsi que le feu et les eaux, sont non seulement racontés, exaltés, pour leur force et leur splendeur, mais personnifiés et divinisés dans toutes leurs manifestations.

Voici l'Aurore, du *Rigvéda:*

Ramenant la parole et la prière, l'Aurore répand ses teintes brillantes; elle ouvre pour nous les portes (du jour).

Richesse, abondance, honneur, sacrifices, voilà des biens vers lesquels tout ce qui respire va marcher, à la lumière de tes rayons : l'Aurore va visiter tous les êtres.

. . . .

Dans les temps écoulés l'Aurore a brillé avec éclat; aujourd'hui elle éclaire toujours richement le monde; de même, dans l'avenir, elle resplendira. Elle ne connaît pas la vieillesse, elle est immortelle; elle s'avance, ornée sans cesse de nouvelles beautés.

Ici, la vision matérielle du ciel est identifiée dans la divinité; la beauté de la nature est elle-même déesse, et la poésie, en un seul chant, exalte à la fois la divinité et la beauté, l'idéal et la réalité. La souche est encore unique, mais déjà on aperçoit la ramification à venir. Le temps viendra où l'idéal se séparera de la réalité, et la divinité de la beauté de la nature; et alors deux poésies des cieux surgiront : celle du ciel visible et matériel, celle du ciel ultrasensible, créé par la fantaisie humaine.

Alors, la première poésie n'est plus la vraie poésie des cieux, dans le sens de cette conférence; mais c'est la poésie de la nature.

Elle se refroidit, parce qu'elle regarde la chose, privée de son esprit vivifiant; mais elle devient de plus en plus correcte et vraie, car elle s'arrête à la regarder, et la chante telle qu'elle est.

Mais, tant que le soleil, la lune et les étoiles furent des dieux vivants, ils remplissaient toute la poésie; plus tard, au contraire, lorsque les dieux les quittèrent pour prendre une forme et une vie à eux, les cieux et les astres devinrent de plus en plus négligés. Les hommes, avec leurs sentiments et leurs actions, semblèrent un bien plus digne sujet qu'une chose inanimée, quoique parée de toute magnificence.

Ainsi la littérature classique se borna à de simples traits, à de simples coups de pinceau; on admire l'efficacité du dessin et la richesse du coloris; mais il y manque l'étincelle vitale.

Au contraire, l'esprit moderne, enchanté du ciel comme de la nature tout entière, en ressentit l'attrait, et, s'il ne lui donna pas l'âme divine (parce qu'il voyait, sentait et chantait la divinité hors de la matière), il en fit cependant le miroir de l'âme humaine, en infusant dans l'expression de ses lumières et de ses musiques le reflet de nos différents sentiments; de sorte que l'âme humaine et les choses célestes palpitent dans la même harmonie. La lune est l'image des douces tristesses amoureuses, le soleil est l'image de la vigoureuse fierté, les étoiles sont l'image du vague sentiment de poésie qui est dans nos cœurs.

Cette peinture spirituelle, permettez-moi le mot, compte aussi des précurseurs dans les anciens temps, mais ce n'en est pas moins une peinture de caractère tout à fait moderne.

Virgile était du nombre lorsqu'il chantait :

Ibant tacita per amica silentia lunae:

et Dante aussi en disant :

> *Come nei plenilunii sereni*
> *Trivia ride fra le ninfe eterne*
> *Che dipingono il ciel per tutti i seni.*
> . . . .

Mais surtout Victor Hugo nous offre de la poésie spirituelle quand, en parlant de la lune de Juin, il chante ainsi :

> La lune au jour est tiède et pâle
> Comme un joyeux convalescent,
> Tendre elle ouvre ses yeux d'opale
> D'où la douceur du ciel descend.

Une telle poésie a été écrite aussi par le poète grec contemporain, George Zalacosta. Il venait de perdre son fils :

O joie de mes premières années, lune chérie, ce n'est pas toi qui souffres, c'est moi qui gémis. Pourquoi, là-haut dans les cieux, te courbes-tu si tristement? Toi qui jadis répandais sur la terre un tapis d'or, qui répandais tes charmes sur les flots de la mer, pourquoi envoies-tu vers moi ces mornes rayons, comme si tu voulais éclairer un mort dormant dans son tombeau? O lune, si des anges habitent ton royaume, dis-moi, mon ange y est-il aussi? Est-ce que tes rayons m'enverraient un baiser de ses lèvres? O lune bien-aimée, accueille mon soupir et dis-lui que je n'ai plus d'autre douleur qui me tourmente. Toute joie, tout désir est enseveli là où il repose ; et s'il te demande quand finira ma douleur, tu lui diras : Quand tes pâles rayons reposeront sur ma tombe.

C'est ainsi que la poésie des cieux, née de l'admiration du ciel, chanta d'abord, confondus ensemble, et le Dieu et la Chose; et qu'ensuite, se divisant en une double frondaison, elle chanta, d'un côté, la chose en elle-même et pour elle-même, puis la chose fraternisée avec le sentiment humain; et, de l'autre, Dieu, symbole de puissance et créateur; puis Dieu, essence du bien et de l'amour universel.

C'est par suite de ces différentes aptitudes de l'esprit humain et de l'art, que la courbe ascendante de la civilisation marque sa trace admirablement lumineuse dans le cours des siècles. Vous en apercevez d'abord les germes timides et incertains, contre lesquels les forces ennemies de la nature et les cruelles nécessités de la vie luttent avec acharnement ; vous en voyez ensuite les premières feuilles et les fleurs, et nous en respirons déjà le parfum ; les générations à venir en goûteront les doux fruits, lorsque, si le rêve du poète se réalise, le bien de tous les hommes ne sera pas moins cher à chacun que le bien de soi-même, et que l'œuvre de la justice réconciliante marchera dans la gloire de son triomphe.

A mesure que, dans l'humanité sortie de son enfance, l'aspiration à l'infini et à l'éternel, l'amour de l'au-delà et le besoin de l'idéal se développaient, la pensée d'un Dieu, d'un Être supérieur, revêtu d'une forme surnaturelle, non visible, non sensible, surgissait : Dieu n'était plus le soleil : il était le créateur du soleil.

Mais qui suscita l'idée d'un Dieu, et où pouvait-il être ? Ce qui en fit naître la pensée, ce fut la vue du ciel; et Lui, le Dieu, ne pouvait être que là-haut, ou, s'il était sur la terre, il n'était que sur les hauteurs qui se rapprochaient davantage du ciel.

Le ciel, avec son espace infini, le ciel, source de lumière et de ténèbres, le ciel, qui dans la majestueuse sérénité de l'azur incommensurable semble appeler à lui la pensée et l'aspiration des hommes ; le ciel, dans lequel l'âme attirée se submerge dans un rêve sans bornes, dans un égarement sans retour, le ciel devait allumer la grande flamme de l'idée divine. Ainsi, le soleil devint le grand œil de Dieu, et le firmament le manteau divin.

La poésie des cieux, s'exhalant de la pensée et du sentiment humain comme le parfum s'exhale des fleurs, et s'élançant dans tout son éclat lorsque les idéalités rayonnent sur la réalité de la vie, comme l'arc-en-ciel s'élance des vapeurs lorsque le soleil les frappe, la poésie des cieux devint la poésie des dieux.

Et il n'y avait pas d'autre art qui pût mieux exprimer l'esprit intime et l'insondable beauté du ciel et de Dieu.

La poésie uniquement, qui, par la caresse des paroles, l'épithète, l'*adjectivation*, si l'on me permet ce mot, peint et rend la sensation ; par le rythme, chante et rend le sentiment; par le discours, raisonne et rend la pensée ; la poésie uniquement était une forme digne du sujet, qui comprenait à la fois la sensation, le sentiment et la pensée.

L'idéalité divine, non moins que la poésie qui en est la forme, a d'autant plus de fervents que la vie humaine est moins heureuse. Les peuples qui se tirèrent le mieux du problème de la vie, marchant avec un juste équilibre entre le sentiment, la pensée et l'action, entre l'idéal et la réalité, entre l'esprit et le corps, et qui burent la joie à l'une et à l'autre source, ces peuples-là conçurent la divinité dans une forme plus humaine et la revêtirent de poésie réaliste. Au contraire, les peuples qui n'atteignirent pas à cet équilibre et qui souffrirent de peines matérielles et morales, les soulagèrent en imaginant une divinité très haute et tout à fait indéfinissable, d'autant plus éloignée de la vie humaine que celle-ci était moins désirable, et ils revêtirent la pensée d'une façon spiritualiste et idéaliste : car l'art n'est que la forme de la pensée et du sentiment, et cette forme se moule à la façon de l'une et de l'autre.

En effet, c'est ainsi : un bonheur doit éclairer l'existence ; si on ne le trouve pas dans la vie réelle, on l'imagine dans la vie idéale. Il serait affreux que le sombre désespoir envahît le monde et qu'un ciel

sans aurores s'étendît sur la tête des hommes. Il n'est pas défendu, cependant, d'envier ceux qui sont heureux sur la terre. Cela est plus sûr.

On conte que Jean Gaston, le dernier des Médicis, étant près de mourir, son confesseur s'efforçait de le disposer au pénible passage. Pour lui donner réconfort, il lui dépeignait, sous les plus vives couleurs, les joies du paradis qui l'attendaient, ces joies bien plus chères que les plaisirs passagers de la terre. Jean Gaston, de sa faible voix, répondit : « Oui, oui, mais j'étais si bien au palais Pitti, moi ! »

Voilà un homme heureux à qui la poésie des cieux ne souriait pas trop !

Mais songez à Job, frappé sur la terre de tous les malheurs qui puissent tourmenter un homme; il n'arrête pas son œil à la vie du monde : en haut, en haut ! Les cieux seuls lui sourient : seule, dans son cœur, palpite la poésie du divin.

Le sujet de la poésie des cieux est inépuisable. Ce serait une recherche intéressante que de l'examiner dans ses multiples et différentes expressions, suivant les changements des temps et des lieux, que d'en évaluer les formes par rapport à la pensée et au sentiment, et de l'évoquer de nouveau, suivant la conception des chants populaires et des grands poèmes. Nous y retrouverions, par reflet, l'histoire de l'humanité tout entière.

Jéhova, Osiris, Isis et Orus, Ahriman et Ormuzd, Indra, Brahma et Crisna, Wotan, Bouddha, Zeus, Confucius, Allah et Mahomet, Dieu et Jésus... toute une constellation. Des *Védas* à la *Bible*, du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana* aux *Nibelungen*, aux chants de l'*Edda* au *Kalevala ;* d'Homère et d'Eschyle à Dante ; du Tasse et de Milton à Manzoni ; de Kalidasa au Camoëns ; de Shelley à Victor Hugo : la littérature tout entière est pleine des brillantes empreintes d'une si grande pensée. Mais dans la petite heure qu'il m'est donné de passer avec vous, on ne peut parler de tant de poètes et de tant de livres, même en glissant.

Je me bornerai donc aux grandes pierres militaires de la longue route, et j'en dirai quelques mots : Jéhova, Zeus, Dieu, la divinité moderne ; David, Homère, Dante, Victor Hugo et Alfred de Musset.

Le peuple d'Israël ne fut pas solidement trempé, ni bien équilibré. Le climat, cinq siècles d'esclavage, la vie nomade, les luttes avec les forces contraires de la nature et les tribus ennemies qui les menaçaient de toutes parts, parfois irritèrent, parfois déprimèrent ses nerfs. Aussi ne pouvait-il aimer la réalité de la vie, ni se sentir satisfait dans le développement harmonieux de sa vitalité organique ; il devait rêver un au-delà, se dresser à l'idéal, adorer le ciel et Dieu, vivre de la vie ultra-sensible, s'abstraire, s'extasier.

Et voilà Jéhova, le Dieu sans forme et sans couleur, inaccessible, inexprimable ; il est partout et il est tout-puissant, créateur et destructeur, enveloppé de sombres nuages, foudroyant. Il tonne dans les airs et sur les eaux, il exalte les bons, il renverse les méchants, il récompense et il se venge, il protège et il poursuit. Sa voix se fait entendre de temps en temps, mais son visage, on ne le voit jamais. Son culte n'a pas d'images. Seulement l'idéaliste, ravi dans une profonde vision sans bornes et sans rayons, en peut entrevoir dans l'adoration et l'exaltation, non pas la figure, mais l'essence.

Nous sommes encore à l'idée de la puissance sévère et terrible : nous n'en sommes pas à celle de la puissance aimante et bienfaisante. C'est le Dieu qui, se servant des forces de la nature comme moyen, menace et frappe ; c'est rarement qu'il sourit et soulage : c'est le Dieu des poursuivis.

Mais puisque, de ses guerres et de ses malheurs, le peuple d'Israël finissait toujours par sortir délivré, et que dans son danger et dans sa douleur, il avait adoré avec ferveur Jéhova, il crut que Jéhova était son protecteur et qu'il devait le salut à sa protection. D'un autre côté, le peuple d'Israël, abhorrant par nature les communions et les contacts, renfermé en lui-même et par conséquent tout plein de lui-même, tenace dans ses traditions et ses mœurs, soucieux du moi et à cause de cela poussé dans la sphère resserrée de son monde par un sentiment d'égoïsme, le peuple d'Israël vit dans le Dieu habitant les cieux son propre Dieu : Jéhova fut son protecteur et le persécuteur de ses ennemis, l'instrument de ses desseins. Comme, dans la réalité, il y avait lutte, malheurs et guerre, il devait bien y avoir dans la hauteur des cieux une force amie et protectrice.

Ce peuple, insouciant des images et des splendeurs sensibles, et qui, accablé des maux de la vie réelle, semblait vouloir, comme par dépit, éloigner aussi de lui-même les joies de la vie qui ne lui étaient pas niées, c'est-à-dire les attraits des sens, pour vivre tout pénétré de l'idée de Dieu ; ce peuple qui ensevelissait ses grands et ses rois dans d'humbles cavernes, fuyant ainsi la magnificence de l'extérieur, ce peuple voulait, peut-être par réaction et par loi de compensation, un Dieu tout à lui.

David représente, dans un seul individu, la condensation et la synthèse de la vie de tous. Exalté lui-même, mystique et pécheur, poursuivi et menacé toujours, mais toujours libre et victorieux, il est l'image du peuple d'Israël. Aussi fut-il son esprit et sa voix ; aussi fut-il son poète.

Et tandis que le poète du peuple grec fut héroïque et esthétique, le poète du peuple indien érotique et fantastique, le poète du peuple allemand légendaire

et brutal, le poète du peuple d'Israël fut hosannique et hiératique.

Ainsi, la sublimité de l'inspiration, la majesté du mouvement, la passionnalité lyrique dans l'adoration, dans la terreur, dans la gratitude furent les ornements de cette poésie. Mais l'obscurité des couleurs, la gravité dure et menaçante, la monotonie et l'égoïsme resserré lui ôtèrent beaucoup de beauté.

La richesse de la fantaisie orientale, semant à profusion les couleurs et les parfums aux Indes, la sentimentalité et le charme au Japon, chez le peuple d'Israël se concentre dans l'âme des choses, et ce qu'elle perd en splendeur dans le coloris des détails, elle l'acquiert en profondeur dans la conception de l'essence. Elle fuit de la périphérie pour se condenser dans le centre, et le motif en est toujours le même : l'extérieur ne lui est pas favorable.

Dans une si haute abstraction de pensée, on doit admirer la simplicité et la clarté de l'expression. La parole de David est toujours nette et limpide : c'est du cristal gris, mais c'est du cristal. Et la simplicité et la clarté de l'expression donnent de la vigueur et de l'éclat à la hauteur et à la profondeur de la pensée. Les psaumes de David sont dans la production de la poésie ce que sont les pyramides d'Égypte dans la production de l'architecture : sombres, solennels, simples et nets.

La voix de l'Éternel est sur les eaux, le Dieu glorieux fait tonner, l'Éternel est sur les grandes eaux.

La voix de l'Éternel est forte, la voix de l'Éternel est magnifique.

La voix de l'Éternel brise les cèdres, l'Éternel brise même les cèdres du Liban.

Et les fait sauter comme un veau, le Liban et Scirjon, comme un faon de licorne.

La voix de l'Éternel jette des éclats de flamme de feu. (Psaume XXIX.)

O Dieu de notre délivrance! tu nous répondras en faisant des choses terribles avec justice.

. . . .

Tu visites la terre, et après que tu l'as rendue altérée, tu l'arroses abondamment.

. . . .

Tu couronnes l'année de tes biens, et les roues de ton char distillent la graisse.

Elles distillent sur les cabanes du désert, et les coteaux sont parés de joie.

Les campagnes sont revêtues de troupeaux, et les vallées sont couvertes de froment; elles en triomphent et elles en chantent. (Psaume LXV.)

Jéhova domine sur les cieux et sur la terre, créateur universel. Mais la splendeur des cieux, idéalisée en Dieu, n'est pas seulement puissance, elle est aussi justice et loi morale ; et c'est ainsi que précisément à cause de la hauteur de son idéalisation, la poésie des cieux devient, chez le peuple d'Israël, poésie morale aussi. L'aspiration au bien se révèle par une expression positive : la voix de la loi éternelle parle dans le monde. Mais c'est encore une morale étroite et égoïste : c'est une morale entre individu et individu, ce n'est pas encore une morale entre classes et classes, entre peuples et peuples.

Une autre poésie viendra, qui répandra une morale plus large ; elle s'enrichira de splendeurs et de parfums ; elle s'ennoblira de toutes les grandeurs du sentiment : ce sera la poésie du ciel de Jésus.

Comme le ciel des Israélites représente l'antithèse du ciel grec, ainsi la poésie des Hébreux est au pôle opposé de la poésie hellénique : ainsi David est éloigné d'Homère ; je dis Homère parce que (poète, rapsode ou symbole qu'il soit) il faut que l'art grec aussi ait sa personnification.

De la douceur de son climat, de la beauté de ses mers, de ses îles, de ses monts, du sain développement de la vie physique non moins que de la vie spirituelle, de sa vigueur comme de son génie, de la fleur de son activité vitale, du charme et de l'harmonie de toutes les choses entourantes de la fortune dans les guerres et de la prospérité économique, de tout enfin, le peuple grec tenait la force de bien vivre. Il buvait chaque jour l'élixir magique du bonheur.

Aussi aima-t-il la réalité, les choses et la vie humaine, mieux que toute fantaisie idéale, ou céleste existence. Bien plus, tout autant que le peuple latin, il avait horreur de ce qui était hors et au delà de la vie terrestre, le considérant comme la fin de tout bonheur ; *post mortem nulla voluptas.*

C'est pour cela que la Grèce ne pouvait pas offrir une vraie poésie des cieux. Et si, à cause du besoin d'imaginer des êtres supérieurs, comme *causae causarum*, et comme objet d'adoration et de culte, et par la force des traditions, elle conçut une hiérarchie de dieux, elle ne les fit pas habiter le ciel, mais la terre (l'Olympe), et, tout en voulant leur donner le caractère divin, elle ne sut leur donner que le caractère humain. Ce n'était plus le ciel qui faisait rayonner l'idéalité sur la terre : c'était la terre qui faisait rayonner la réalité dans le ciel.

La poésie, comme toujours, suivait la pensée et le sentiment. Des éclairs différents brillent dans le *Prométhée* d'Eschyle ; mais les poèmes homériques, qui sont le miroir de la conception grecque et le prototype de cet art, expriment une poésie des cieux bien humaine.

Zeus tombe, vaincu, dans les bras du sommeil, tout aussi bien qu'un pauvre mortel écoutant une conférence (*Iliade*, XIV) ; il souffre, par Hera, des mêmes ennuis domestiques que tel mari bourgeois ; il dispute face à face avec elle ; et, s'il aime que sa volonté prévale, il doit recourir lui aussi à la ruse ; et

ses petites équipées avec les jolies femmes lui sont souvent reprochées par l'irascible épouse. Il est vrai que, d'un froncement de ses sourcils, il fait trembler tout le vaste Olympe ; mais ce n'est pas lui qui décide si c'est la Grèce ou Troie qui sortira victorieuse de la lutte; au contraire, il lui faut mettre en balance le sort des deux peuples, et lui-même doit se soumettre à la délibération du Destin. (*Iliade*, VIII.)

Le Destin : voilà le vrai Dieu grec et latin ; mais c'est un Dieu ressemblant trop au néant, et il prouve encore une fois que ces peuples heureux n'étaient pas tourmentés par le problème de l'au-delà, et restaient tranquilles et résignés devant l'inconnu. Naturellement, ce Destin n'eut, ni ne put avoir, de poètes et de poésie ; car les poètes et la poésie ne surgissent pas là où n'éclatent point la pensée tourmentée et les flammes tumultueuses de la passion.

Aphrodite et, qui pis est, Arès, le Dieu de la guerre en personne, se laissent blesser et ont besoin du céleste chirurgien. Héphaistos, le pauvre homme, est boiteux et son ménage ne marche pas plus droit que lui. D'un autre côté, l'infidèle Aphrodite et l'audacieux Mars (le brillant officier l'emporte toujours sur l'honnête industriel, et Vulcain n'est qu'un bon maître de forges) se laissent prendre dans le filet métallique construit et tendu par l'infortuné mari, comme deux moineaux. En haut, sur l'Olympe, c'est un tintamarre : on mange, on boit, on rit, et chacun en prend à son aise, à la barbe de Jupiter. Hermès est le plus affairé de tous, courant par-ci, par-là, Dieu mobile et multiple.

Toutefois, la puissance de Zeus, la force épique d'Arès, la sagesse multiforme d'Athéna, l'art exquis d'Apollon à l'arc d'argent, la beauté de la blanche Aphrodite amoureuse et riante, resplendissent parfois dans la poésie homérique et dans toute la poésie grecque, vivifiés par l'art le plus fin et le plus magistral. Mais ce sont là des tableaux de caractères humains : ce n'est pas, ce n'est jamais le reflet de la lumière céleste.

Le sain équilibre entre l'esprit et le corps, entre la pensée et le cœur, la pure et tranquille jouissance des beautés créées par la nature et par les hommes, donnent une inspiration limpide et sereine au poète.

Pas de terreurs, pas de spasmes, pas de passionnalités bibliques, pas de sombre majesté, pas de sinistres éclairs. Mais comme si le parfum des roses de Teos s'y exhalait, comme si l'azur immaculé du ciel attique ou la limpidité glauque de la mer Égée y resplendissaient, une veine tranquille, limpide et odorante court dans la fibre de la poésie grecque. C'est toute une clarté de paroles, une harmonie de phrases, une musicalité de vers : charme et mesure, vivacité et décor. La pénétration psychologique donne de l'éclat et du caractère aux figures des dieux ; et c'est ainsi que la divinité, dans la poésie grecque, resplendit, personnifiée dans une cohorte de forces et de beautés humaines, sous l'azur du ciel ; on y aperçoit de malins sourires et de peu voilés défauts : l'idée morale en est aussi éloignée que des passions déréglées des hommes.

Mais voilà que la majesté biblique se fond avec la splendeur hellénique, l'idée morale avec l'art; voilà que l'idéalité divine revit dans une forme sensible et que la divinité se fait universelle. Qui va donner la vie à la nouvelle merveille? Le ciel de Jésus ; et c'est Dante qui en sera le poète.

Les invasions, les violences de guerre, les massacres, la dissolution de tout juste gouvernement, la destruction des utilités dérivant de l'état de société, le retour à l'arbitre individuel sans frein, rendirent convulsive et barbare la vie du moyen âge, surtout chez les peuples latins. L'abandon des commodités et des attraits de la vie, la perte de la paisible prospérité, l'agonie de l'art, l'oubli de la beauté, donnèrent une sombre couleur à ces siècles, sur lesquels les terreurs mystiques jetèrent aussi leurs éclairs farouches.

L'humanité devait donc à nouveau diriger la pensée et le sentiment vers les cieux, et recevoir son soulagement de cette éternelle lumière. L'espoir ne pouvait avoir d'autre mère que la foi : et seulement, de la foi et de l'espoir unis, la charité pouvait naître.

Mais le ciel qui, au moyen âge, souriait à la fantaisie, n'était plus le simple ciel de l'enfance humaine. Les traditions bibliques avaient engendré l'idée monothéiste, l'idée de l'essence divine, créatrice et immanente. Jésus, le Nazaréen, faisant rayonner, par ses yeux bleus, la douceur azurée du ciel sans limites, et, par sa blonde tête, la lumière dorée de l'aurore ; Jésus avait fait retentir et propagé la grande voix de l'amour. La nature ouverte aux impressions et l'hérédité classique avaient rallumé les éclatantes images par le goût du plastique et le besoin du figuré. Le développement progressif des facultés intellectuelles, l'intensité de la pensée, dirigée éperdument vers l'ultra-sensible, le désir de connaître même l'inconnaissable, de définir et de comprendre même l'indéfinissable et l'incompréhensible, avaient créé la patristique et la théologie, et apportaient l'élément de la science.

De tous ces facteurs fondus ensemble, naquit le ciel chrétien. Mais avec une telle naissance, quand devait-il resplendir dans l'art? Évidemment, d'abord, lorsque les ténèbres du moyen âge, avec leurs convulsions et leurs terreurs, commençaient à s'évanouir, donnant à la pensée et au sentiment le moyen de s'arrêter à l'aise, de recevoir l'impression et de la transformer dans le rayon-reflet de la production poétique. Mais, évidemment aussi, lorsque l'éblouis-

sante lumière de la Renaissance n'avait pas encore charmé trop la terre et la vie réelle, en apportant un court retour aux sereines jouissances païennes.

Le poète ne pouvait être qu'un homme condensant en lui-même, comme David et Homère, tout un peuple, toute une époque, et en étant la personnification et la voix.

Dante, combattant et combattu, exilé, agité par de violentes passions, représente, dans sa vie, la vie du moyen âge. Dante, non encore illuminé par la pleine lumière de la Renaissance classique, mais non plus offusqué par le sombre ciel du xe siècle, personnifie ce moment historique. Saint Thomas d'Aquin a raffiné son syllogisme, a fortifié sa réflexion, a nourri la doctrine systématique de sa pensée : il a préparé les facultés de sa raison. Saint François d'Assise a enflammé son esprit de charité et d'amour universel. La longue étude et le grand amour du poème de Virgile a peuplé sa fantaisie, en la disposant au langage figuré et à la manière classique.

Ainsi les éléments qui avaient formé le ciel chrétien chez les peuples, se retrouvaient, à cause de la particularité de la culture, dans l'esprit dantesque, pour y former le poème divin. C'est toujours de ces merveilleuses harmonies que les grandes œuvres surgissent.

Le ciel de Dante, comme œuvre d'art, est le plus parfait. C'est le plus parfait, parce qu'il a à la fois une solide construction de pensée, l'élan du sentiment, l'éclat de la couleur.

Aujourd'hui, nous pouvons peut-être sourire de certains raisonnements scientifiques de Béatrice, et nous ne croyons pas que l'existence de Dieu soit rigoureusement prouvée par le syllogisme de saint Thomas; mais nous ne pouvons pas ne pas admirer la richesse fantastique de la pensée scientifique du divin poème.

La fantaisie scientifique ! Cela semble un paradoxe, mais il n'en est rien. La fantaisie crée : elle crée des groupes et des intrigues romanesques, ou des harmonies sentimentales et des éclats de couleur; mais elle crée aussi des processus psychologiques et des systèmes philosophiques : ce sont des formes diverses de la même essence.

Or, la fantaisie, dans le poème dantesque, nous donne les fruits les plus mûrs de ces trois plantes : elle atteint l'apogée de la création mentale, l'apogée de la création sentimentale et l'apogée de la création plastique.

Et l'art n'est pas inférieur. Les images sont bien déterminées, et aussi nettes et pures que le cristal, la parole a la plus vive saveur d'expression, le juste sens de la mesure tempère et encadre toute chose. Une vigueur sculpturale palpite de tercet en tercet.

Et il est bon d'évoquer de nouveau ce ciel chrétien, tel qu'il a été chanté par Dante.

On s'élève de sphère en sphère, parmi les élus, que l'on retrouve dans les cieux divers de la Lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, etc., suivant les tendances qu'ils montrèrent dans la vie.

Les Élus, qui deviennent toujours plus rayonnants à mesure qu'ils se rapprochent de Dieu, resplendissent en couronnes dansantes et, tous ensemble, ils ouvrent la grande rose des cieux.

La voix de l'amour et de la douceur retentit de chœur en chœur jusqu'à l'Empyrée; et le bonheur de tous repose dans la vue de l'Éternel : car il n'y a chose créée qui n'atteigne en Lui la plus parfaite existence, et c'est en Lui que la loi morale demeure.

Les anges et les bienheureux entourent Dieu en l'adorant. Le poète chante :

E vidi lume in forma di riviera
Fulvido di fulgori, intra due rive
Dipinte di mirabil primavera.
Da tal fiumana uscian faville vive
E d'ogni parte si mettean nei fiori
Quasi rubin che oro circonscrive.
Poi, come inebriate dagli odori,
Riprofondavan se nel miro gurge,
E, s'una entrava, un'altra n'uscia fuori.

Paradiso, Canto XXX, vers 61 70.

Et ensuite, peu à peu, il distingue mieux la divinité, qui lui apparaît enfin dans un triple cercle; et c'est le cercle de l'ineffable mystère de la Trinité. Elle se rallume en vive splendeur, révélant le mystère de l'union de la nature divine avec la nature humaine, et alors le poème finit.

Ceci est le suprême degré de la poésie des cieux, en sa détermination figurée. L'inéluctable marche du progrès humain ira dorénavant confondre, comme en un brouillard, l'image qui était déjà si claire, et l'adoration d'un Dieu personnifié s'évanouira peu à peu dans une vague aspiration spiritualiste.

Il serait dommage, pour l'humanité et pour l'art, que celle-ci dût aussi disparaître un jour.

A présent, la prépondérance de la vie spirituelle sur la vie physique excite la fantaisie et le sentiment; la lutte de tous les jours pour l'existence fatigue et chagrine les hommes et les dispose à la pitié et à la sympathie pour tous ceux qui travaillent et souffrent aussi; les progrès de la science et la gymnastique de l'intellect nous rendent à la fois curieux et sceptiques. Ainsi la théologie de saint Thomas ne suffit plus à nous convaincre, par le raisonnement, que Dieu existe; mais, d'ailleurs, la loi d'amour qui parle, puissante, dans notre cœur, ouvre nos âmes aux rayons de l'idéalité.

On rêve le parfait amour, la justice parfaite : et l'existence même de ces idéalités, qui brillent dans

notre esprit et parfument nos cœurs, nous indique une existence supérieure, l'idéal des idéaux, la perfection éternelle. Voilà le nouveau Dieu, le plus indéterminé, le moins personnifié de tous, mais dont l'étincelante voûte des cieux nous parle encore.

Ainsi, la moderne poésie des cieux est la poésie des idéalités.

La France, qui a atteint l'apogée de la civilisation, a éclairé l'Europe des premières flammes de la vie nouvelle : la plus haute des littératures modernes, c'est la littérature française; c'est pour cela que la poésie française a chanté le nouveau Dieu et les nouveaux cieux.

Alfred de Musset a dit :

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.
. . . .
Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.
Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée,
S'évanouiront dans les cieux.

(*L'Espoir en Dieu.*)

Et Victor Hugo, dans *La prière pour tous*, dans *Plein ciel*, dans *Dieu invisible au Philosophe*, etc., a lancé son aile puissante à travers l'azur infini des cieux, jusqu'à la perfection éternelle. Il a entendu :

Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire
. . . Une voix qui lui disait : « Sois bon. »
. . . .
Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour.
. . . .
La Bonté, pur rayon qui chauffe l'inconnu,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint dans l'ombre, hélas! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, et Dieu, le grand savant.

(*Le Crapaud.*)

Il est, il est, il est, il est éperdument.

(*Religions et Religion.*)

C'est ainsi que le sentiment ramène à Dieu ceux que la raison en avait éloignés ; la foi n'est plus un acte du cœur. Dieu n'est plus une personne, il est une idée ; mais ils ne s'en adressent pas moins à lui, les deux grands poètes : Alfred de Musset, sceptique et passionné, pauvre alouette blessée par la réalité pendant qu'elle chantait dans le ciel azuré de l'idéalité; Victor Hugo, croyant et vigoureux, aigle noir qui sait fixer le soleil et planer jusqu'aux extrêmes limites de l'air.

Amour, idéalité, Dieu! Serrons-nous tous autour de ces saints noms, par lesquels seulement les hommes sont sortis de l'état sauvage, pour s'élever jusqu'aux sphères divines.

A ceux qui nous affirment que l'âge nouveau n'a plus d'idéal, crions, crions bien haut que ce n'est pas vrai. Seulement, aux idéalités anciennes, de nouvelles idéalités se sont substituées. L'idéal épique ne se développe plus sur les champs de bataille, mais dans les conquêtes de la science; ce n'est plus Marathon ou Lépante, c'est le Mont-Cenis, c'est l'isthme de Suez. L'idéal amoureux ne s'épanouit plus dans l'embrassement sensuel de Pétrone ou dans le madrigal courtisan de Métastase, mais dans la forte, rêveuse passion de *Denise*. L'idéal religieux n'est plus la contemplation théologique de saint Thomas, mais l'activité éthique de Tolstoï.

Et qu'elle vole, qu'elle vole, la poésie nouvelle, vers la rayonnante cohorte ailée des idéalités. Idéal et poésie sont comme l'étoile qui resplendit, et le lac qui la reflète dans son tremblement. Qu'elle vole et prenne la lumière et la chaleur, et qu'elle chante. Ainsi deviendra-t-elle poésie des cieux ; et la poésie des cieux est la plus haute qui soit jamais sortie du cœur des hommes.

ALFRED BACCELLI.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Édouard Rod.

Il est mélancolique et il est grave. Mais il sait être grave sans morgue et sans pédantisme. M. Édouard Rod est le plus français des Suisses.

A notre époque de littérature prétentieuse et futile, il faut aimer cet écrivain sérieux et simple. Il faut l'aimer. Et je crois bien que si on est sincère et si on ne veut point céder à son temps, on doit éprouver à l'endroit d'Édouard Rod une profonde affection discrète comme sa personne même, et j'allais dire, en manière d'exceptionnel éloge, discrète comme son talent. C'est une tendresse réfléchie qu'il inspire, qu'il impose, une inaltérable tendresse, sans effusions exubérantes, il est vrai, mais sans retour. Il faut chérir ce romancier doucement raisonneur et paisiblement moralisateur, cet écrivain patient et sage. Il conquiert les cœurs en gagnant les esprits, il les conquiert par un investissement lent et sûr. Ce pensif historien des cœurs est l'ennemi de toutes les fantaisies, des légères et de celles qui sont amères. Et il n'est point ironique du tout. Il est donc original parmi nous. Son talent est comme son caractère, profond et correct. Et que d'élégance et de sobriété, et quelle souveraine précision! Peu de variété, je le sens : mais toujours la vérité toute nue et que rien de factice ne vient corrompre. Il faut aimer Édouard Rod.

Mais qui l'aime un peu a bientôt fait de l'aimer

beaucoup. Un charme intense se dégage de sa personnalité littéraire. Et pourquoi ?... Il y a deux hommes en chaque romancier : l'un est souvent simple et loyal, mais c'est l'autre qui écrit les livres, et celui-ci est compliqué et fourbe et servile. En Édouard Rod, le romancier ne se distingue pas de l'homme, tout de franchise intellectuelle et cordiale et qui, ne cherchant jamais à tromper, ne saurait jamais faire de dupes. Et on distingue en Édouard Rod un effort singulier de pensée personnelle et libre. Ennemi de tout snobisme, il ne fut d'aucun snobisme le héros ou bien la victime. Et il ne consentit, pour plaire, aucun sacrifice d'aucune sorte. Voltaire prétendait que : « l'envie de plaire est à l'esprit ce que la parure est à la beauté ». Séduisante comparaison ! Mais on ne remarque pas assez que toute comparaison est forcément une erreur. Édouard Rod, en tout cas, ne voulut point déformer son talent, en s'appliquant à plaire. Combien sont-ils aujourd'hui qui ne fassent le contraire très exactement !

Enfin, on peut ressentir, à le goûter, un juste sentiment d'orgueil. En effet, parce qu'il a quelque austérité triste, il faut, pour communier vraiment avec son esprit, avec son âme, une délicatesse raffinée, si je ne m'abuse, à quoi ne peuvent atteindre ceux que captivent surtout les grâces vaines et fardées de tels littérateurs qui, par des procédés indécents, racolent la gloire...

Je viens de dire que toute comparaison est une erreur. Mais si toutes les comparaisons sont fausses, dès qu'on les précise elles peuvent être un moyen excellent pour fortifier en nous les impressions qu'un écrivain nous donne. Et voyez si ce serait un simple jeu d'esprit que de comparer Édouard Rod avec Sully Prudhomme...

* * *

Édouard Rod est le romancier de l'intelligence et du cœur. Il considère que, dans la vie d'un homme, les plus grands troubles ne lui sont pas créés par les événements extérieurs, mais sortent du dedans de lui-même. L'homme est le seul artisan de son bonheur ou de son malheur. — Ainsi, parce qu'il a une conception méthodique de la vie, Édouard Rod possède une conception méthodique du roman.

Édouard Rod est un romancier penseur. Il croit que ce qu'il y a de plus intéressant dans l'univers, c'est l'homme. Cette opinion est assurément hardie. Du moins, ce qui est intéressant en l'homme ce n'est pas l'individu qui ne diffère jamais que très médiocrement de la foule des autres individus, c'est l'influence réciproque des hommes sur les autres hommes ; ce sont les combinaisons imprévues et fatales, anciennes et toujours nouvelles, des événements qui font se heurter perpétuellement les hommes dans le plus uniforme et le plus varié et, à coup sûr, le plus émouvant des combats. Le roman se borne trop étroitement, qui n'étudie pas l'homme dans la vie sociale et qui, d'autre part, ne considère point l'homme agissant, car l'homme n'est complet, l'homme n'est vraiment homme que dans l'action.

Et pourquoi donc est-elle si ralentie l'activité des héros d'Édouard Rod ? Certes, M. Rod ne fait pas de ses héros des êtres absorbés dans la contemplation du monde extérieur. Il ne saurait être artiste, car l'artiste, être sensible, impressionnable, n'est pas intelligent. — D'autre part, il ne stationne pas aux opérations puériles de l'analyse. Non, il n'est pas soucieux de psychologie mais de morale. Et on ne doit pas se dissimuler que les moralistes sont moins inutiles que les psychologues. Le psychologue, en effet, étudie surtout l'individu isolé, le moraliste le place dans la société. Mais Édouard Rod moralise d'après les intentions plus que d'après les actes. Les actions lui apparaissent comme des résultats secondaires du travail des intelligences humaines. Et ce qu'il examine, c'est l'hésitation des intelligences, c'est l'incertitude des âmes, ce sont les luttes des unes contre les autres. Et il est surtout frappé de ce fait, c'est que ces atermoiements plus ou moins conscients empêchent les hommes d'agir. Il est bien vrai que l'intelligence excessive détourne les hommes de l'action. La vie c'est le mouvement. Les héros d'Édouard Rod se meuvent avec peine. Édouard Rod, comme ses héros, s'abstient d'agir en se regardant vivre. Il se demande quel est le « sens de la vie » et il voit mal en quoi consiste la vie elle-même.

* * *

Édouard Rod, cependant, étudie les passions humaines, celles dont la domination est la plus forte parmi les hommes. Et il lui paraît, à lui comme à tous les autres romanciers, que l'amour est la principale des passions humaines. Mais je crois que, sur terre, il y a moins d'amour que les romanciers ne le disent...

Édouard Rod, étudiant les esprits et les cœurs, les montre perpétuellement envahis par l'amour. Et souvent l'amour en eux exerce seul son tyrannique empire. Parfois, cependant, on voit, comme dans la vie de Michel Teissier, l'amour combattre le désir de la gloire, l'amour lutter contre l'ardeur d'agir ; mais l'amour reste vainqueur... l'amour, l'amour ! L'amour est le maître du monde !

Mais, parce qu'Édouard Rod est naturellement moraliste, il considère l'amour dans ses effets sociaux. L'amour, le plus souvent, se traduit par l'adultère. Et l'adultère, dans les romans d'Édouard Rod, nous apparaît bien vite comme une conséquence du mariage et nous pouvons, selon nos pen-

chants, condamner soit l'adultère, soit le mariage.

Mais nous voyons ici d'audacieuses innovations. Parce qu'Édouard Rod est surtout enclin à regarder les tempêtes intérieures des âmes et à négliger les événements qui surgissent d'elles, il nous épargne les peintures accoutumées des scènes amoureuses... Puis, dans ses livres, ceux qui aiment ou ceux qui sont aimés sont presque tous des êtres intelligents, et nous admirons beaucoup un spectacle à ce point imprévu. Enfin, leur amour est sincère et il est sérieux... Ainsi nous sommes admis à voir les désastres suscités dans le monde par l'amour véritable.

Et M. Rod semble subir lui-même le contre-coup de ces désastres. Et il est, à la fois, inquiet et pitoyable; son âme est en proie à toutes les lassitudes, toutes les tristesses et tous les tourments. Il souffre et la philosophie le console à peine de ses souffrances.

* * *

Et l'on peut dire que la théorie du critique aida fort Édouard Rod à déployer le pessimisme de l'homme.

Car Édouard Rod, critique ou romancier, ici et là moraliste, a une théorie. Et cette théorie se nomme l'*intuitivisme*. Et ce nom est très clair : pour le comprendre il n'est besoin que de l'expliquer. Il signifie que le romancier doit s'étudier lui-même pour connaître les autres hommes. L'homme résume en lui la vie universelle. Et c'est ainsi qu'Édouard Rod répand sur le monde son intime mélancolie.

Mais était-il indispensable qu'Édouard Rod se composât — lui aussi — une théorie du roman? Je pense d'abord que toutes les théories sont fausses dans la mesure où elles excluent les autres théories. Mais nous sommes avides d'inventer quelque chose : nous ne voulons pas reconnaître qu'en littérature il n'y a vraiment plus rien à inventer. Tout est dit et l'on vient trop tard...

Du moins, ne pensant pas que le roman ait seulement pour but d'être une distraction agréable, Édouard Rod lui assigne un noble rôle. Il en fait, si je ne me trompe, un moyen d'enseignement moral. Et voici que, parvenu « au milieu du chemin », il se retourne pour observer la route parcourue et discerner les effets de l'œuvre accomplie... Ces effets peuvent-ils être si considérables? Rares sont les romanciers, bien rares ceux qui exercent une action sur les hommes et même sur les femmes, car leurs œuvres, le plus souvent, ne sont que le reflet des mœurs contemporaines, et leurs œuvres entre elles se contredisent...

Certes, Édouard Rod peut agir puissamment sur quelques-uns qui sont, à coup sûr, une élite. Il y a, dans ses ouvrages, trop de sincérité pénétrante pour qu'on ne soit pas profondément ému. Mais qu'il se rassure! Son influence n'est point pernicieuse. Il est triste, il est pessimiste, il nous dit, avec un charme grave, la douleur de vivre. Et, de la sorte, il nous excite à l'action saine et réconfortante, à l'action qui peut seule nous distraire de la vie!

ZADIG.

DEUX CONTES D'AMOUR

Premier amour.

Quel âge pouvais-je bien avoir à cette époque? Onze ou douze ans? Treize peut-être, car plus tôt il n'est guère possible d'être amoureux pour de bon. Pourtant je n'ose rien affirmer ; dans les pays méridionaux le cœur s'éveille de bonne heure et vous fait commettre de précoces sottises.

Si je ne me rappelle pas bien *quand*, je puis du moins dire avec exactitude *comment* ma passion commença à se révéler. J'aimais beaucoup, sitôt ma tante partie pour l'église où l'appelaient ses dévotions du soir, à me glisser dans sa chambre à coucher et à fouiller dans les tiroirs de sa commode, qui étaient toujours rangés avec un ordre admirable. Ces tiroirs étaient pour moi un vrai musée. J'y tombais toujours sur quelque objet rare, antique, exhalant une odeur vénérable et discrète, l'arome des éventails en bois de sandal enfouis au milieu du linge comme des sachets. Coussins de soie passée, mitaines tricotées soigneusement enveloppées de papier fin, images de sainteté, instruments de couture, quelque réticule de velours bleu brodé de jais, ou un chapelet d'ambre et d'argent, voilà ce que je découvrais. Je regardais ces objets curieusement, puis je les remettais à leur place. Mais un jour, — il me semble que c'était hier, — dans le coin du tiroir d'en haut, à travers des cols de vieille dentelle, je vis briller un objet doré... Je le saisis, et, déchirant, sans le vouloir, quelques guipures, je retirai un portrait, une miniature sur marbre haute de trois pouces, entourée d'un cadre en or.

Je restai émerveillé en la regardant. Un rayon de soleil filtrant par la fenêtre frappait la séduisante image, qui, se détachant sur un fond sombre, paraissait vouloir venir vers moi. C'était le portrait d'une femme admirablement belle, comme je n'en avais encore jamais vu que dans mes rêves d'adolescent, quand les premières ardeurs de la puberté me causaient, à la tombée du soir, de vagues tristesses et des malaises indéfinissables. Elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Ce n'était pas une candide jeune fille, bouton de rose entr'ouvert, mais une femme dans tout l'éclat d'une resplendissante

beauté. Elle avait un visage ovale; des lèvres charnues, esquissant un léger sourire; les yeux noyés de langueur, et sur le menton une fossette qui semblait avoir été faite par le bout du doigt badin de Cupidon. La coiffure était étrange et gracieuse : sur ses tempes pendaient des boucles épaisses, et sur le sommet de la tête ses cheveux étaient tressés en couronne. Cette coiffure ancienne, qui laissait la nuque dégagée, permettait d'apprécier la grâce exquise du cou et de la gorge, sur laquelle se voyait, plus délicate encore, la même fossette que sur le menton. Quant au vêtement... Je ne saurais dire si nos grand'mères étaient moins réservées que nos femmes, ou si les confesseurs de jadis avaient des idées plus larges que ceux d'aujourd'hui; mais j'incline vers cette dernière supposition, car il y a soixante ans les femmes se piquaient de dévotion et n'auraient pas désobéi à leurs directeurs de conscience en une matière aussi grave. Ce qui est certain, c'est que si de nos jours une femme se montrait dans le costume qu'avait celle du portrait, elle provoquerait une révolution : jusqu'à la taille, placée presque sous les bras, elle n'était vêtue que d'un léger voile de gaze transparente qui laissait voir deux seins de neige. Un collier de perles reposait sur leurs suaves rondeurs et s'allait perdre ensuite dans le sillon ouvert entre eux. Avec tout autant d'impudeur se montraient deux bras arrondis, vraiment dignes de Junon, et terminés par des mains sculpturales... Mais j'ai tort de dire des mains; en réalité on n'en voyait qu'une et qui tenait un riche mouchoir.

Aujourd'hui encore, je m'étonne de l'effet foudroyant que produisit sur moi la contemplation de cette miniature. Je restai en extase, retenant ma respiration, mangeant le portrait des yeux. J'avais déjà vu çà et là des gravures représentant de jolies femmes. Bien souvent, dans les journaux illustrés, dans les estampes mythologiques de la salle à manger, aux vitrines des boutiques, il était arrivé qu'une ligne harmonieuse, un contour élégant et gracieux captivât mes regards d'artiste précoce. Mais la miniature trouvée dans le tiroir de ma tante, en dehors de son charme particulier, me paraissait comme animée d'un subtil souffle vital. On devinait qu'elle n'était pas le caprice d'un peintre, mais l'image d'une personne réelle, vivante, en chair et en os. Le ton riche et savoureux de la couleur révélait sous la peau nacrée la chaleur du sang; les lèvres s'entr'ouvraient, laissant briller l'émail des dents; et, pour compléter l'illusion, autour du cadre courait une bordure de cheveux naturels, châtains, bouclés et soyeux, qui avaient orné le front du modèle. Oui, c'était mieux qu'une image; c'était le reflet d'une personne vivante, dont je n'étais séparé que par une mince feuille de cristal... J'y portai la main, je l'échauffai de mon haleine, et je sentis que la chaleur de la mystérieuse divinité se communiquait à mes lèvres et circulait dans mes veines. J'en étais là quand je perçus des pas dans le corridor. Ma tante revenait de ses oraisons. J'entendis sa toux d'asthmatique et l'allure traînante de ses pieds goutteux. Je n'eus que le temps de jeter la miniature dans le tiroir et d'aller m'appuyer aux carreaux en prenant une attitude indifférente pour ne donner prise à aucun soupçon.

Ma tante entra en se mouchant à grand bruit, car le froid de l'église avait accru son catarrhe chronique. A ma vue ses yeux atones s'animèrent, elle m'appliqua de sa main sèche une petite tape amicale et me demanda si j'avais, comme d'habitude, mis ses tiroirs sens dessus dessous.

Puis, avec un sourire malicieux :

— Attends, attends, ajouta-t-elle; je vais te donner quelque chose dont tu te lécheras les doigts.

Elle sortit de sa vaste poche un cornet de papier et en tira trois ou quatre boules de gomme, collées ensemble et tout aplaties, qui m'inspirèrent un véritable dégoût.

La physionomie de ma tante n'était d'ailleurs rien moins qu'engageante : un âge avancé, une mâchoire dégarnie, des yeux toujours pleurants, une moustache aux poils rudes encadrant la bouche trop enfoncée, une raie large de trois doigts séparant des cheveux gras qui venaient s'enrouler en volutes audessus des oreilles, un cou jaune et décharné... Sûr! que je n'avais pas envie de prendre les boules de gomme! Un sentiment d'indignation, de protestation virile s'éleva en moi, et je déclarai énergiquement que je n'en voulais pas.

— Vrai? Grand miracle! Toi qui es gourmand comme une chatte!

— Je ne suis plus un petit enfant! m'écriai-je, en me haussant sur la pointe des pieds. Je ne veux pas de sucreries.

Ma tante me regarda, moitié bienveillante, moitié ironique, et enfin, sans plus insister, elle retira sa mantille, ce qui laissa voir dans toute sa laideur l'anatomie de ses mâchoires. Elle riait de si bon cœur que son nez et son menton se rejoignaient, cachant les lèvres, et encadrés de deux sillons ou plutôt de deux fossés profonds, tandis qu'une douzaine de plis ridaient ses joues et ses tempes. En même temps la tête et le ventre étaient secoués par les éclats de son rire, que vint tout à coup interrompre un accès de toux spasmodique... Humilié, plein de dégoût, je m'échappai de là pour aller me réfugier dans la chambre de ma mère, où je me repris à penser à la dame du portrait.

Et depuis lors je ne pus en détacher ma pensée.

Guetter la sortie de ma tante, me précipiter vers sa chambre, ouvrir le tiroir, en tirer la miniature et m'abîmer dans sa contemplation, tout cela était l'affaire d'un instant. A force de la regarder, il me semblait que ses yeux voluptueux, à travers le demi-voile de ses cils abaissés, se fixaient sur les miens, et que sa blanche poitrine se soulevait comme oppressée. J'en arrivai à ne plus oser la baiser, m'imaginant qu'elle était choquée de mon audace, et je me bornais à la presser contre mon cœur ou à l'approcher de mon visage. Toutes mes actions et toutes mes pensées se rapportaient à la dame. J'avais pour elle des raffinements et des délicatesses infinies. Avant d'entrer dans la chambre de ma tante et d'ouvrir le tiroir si désiré, je me lavais, je me peignais, je me pomponnais, comme j'ai vu depuis qu'on fait pour aller aux rendez-vous d'amour.

Il m'arrivait souvent de rencontrer dans la rue d'autres enfants de mon âge, déjà pourvus de leur *novia*, qui me montraient fièrement des billets, des portraits et des fleurs, et me demandaient si je ne choisirais pas aussi une bonne amie pour correspondre avec elle. Un sentiment de pudeur inexplicable enchaînait ma langue et je ne leur répondais que par un sourire énigmatique et orgueilleux. Quand ils me demandaient mon avis sur la beauté de leurs belles, je haussais les épaules et je les qualifiais dédaigneusement de « laides et vilaines binettes ». Il se trouva que certain dimanche j'allai jouer chez des cousines, fort gracieuses en vérité, et dont l'aînée n'avait pas quinze ans. Nous étions fort occupés à regarder un stéréoscope quand tout à coup l'une d'elles, la plus jeune, douze printemps au plus, me prit la main à la dérobée, et, tout émue, rouge comme une cerise, me dit à l'oreille : « Tiens ! »

Je sentis dans ma main une chose douce et fraîche, et je vis que c'était un bouton de rose avec ses feuilles. La petite s'écarta en souriant et me coula un regard de côté. Mais moi, en puritain, en chaste Joseph, je m'écriai à mon tour : « Tiens ! »

Et je lui lançai le bouton de rose au nez, exploit qui la fit pleurer tout l'après-midi, qui la brouilla avec moi, et que même à cette heure, où elle est mariée et mère de trois enfants, elle ne m'a probablement pas pardonné.

Trouvant trop courtes pour admirer le portrait magique les deux ou trois heures par jour que ma tante passait à l'église, je finis par me décider à garder la miniature dans ma poche. Aussi avais-je soin de me cacher de tout le monde, tout de même que si j'avais commis un crime. Il me semblait que du fond de sa prison ma dame voyait toutes mes actions, et j'en arrivai à ce ridicule incroyable que si je voulais me déchausser, changer de linge ou faire quoi que ce soit qui jurât avec le caractère idéaliste de mon pur amour, je commençais par mettre la miniature en lieu sûr, pour qu'elle ne fût pas témoin de ces actions basses. Enfin, depuis que j'avais commis mon larcin, elle ne me quittait plus. Je la cachais sous mon oreiller et je dormais dans l'attitude d'un défenseur, le portrait du côté du mur, moi tout au bord, et m'éveillant dix fois par nuit avec l'épouvante qu'on vînt m'enlever mon trésor. Dans cette crainte, je la retirai de dessous l'oreiller et la plaçai entre ma chemise et ma chair, sur mon cœur, en sorte qu'au matin ma peau portait l'empreinte bien distincte des ciselures du cadre.

Le contact de la chère miniature me causa des songes délicieux. La dame du portrait, non plus en effigie, mais au naturel, vive, légère, affable, charmante, venait me chercher pour m'emmener en train rapide jusqu'en son palais. Avec une douce autorité, elle me faisait asseoir à ses pieds sur un coussin et passait sa main exquise sur ma tête, caressant mon front, mes yeux et mes cheveux. Je lui faisais la lecture dans un grand missel ou je touchais du luth, et elle daignait sourire pour me remercier du plaisir que lui causaient mes lectures ou mes accords. Des souvenirs romantiques remontaient à ma mémoire : j'étais page, j'étais troubadour.

Avec toutes ces rêvasseries j'en vins à dépérir d'une manière notable, ce que remarquèrent avec grande inquiétude mes parents et ma tante.

— Tout est sérieux à cet âge difficile et critique de la formation, disait mon père, qui avait l'habitude de lire des livres de médecine et observait avec souci mes paupières bleuies, mes yeux battus, mes lèvres pâles et contractées, et surtout mon manque absolu d'appétit.

— Joue, mon enfant ; mange, mon enfant, me disaient-ils.

Et je leur répondais avec abattement :

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas envie de jouer.

Ils se mirent alors à me proposer des distractions : ils m'offrirent de me conduire au théâtre ; mes études furent interrompues ; on me mit au régime du lait. On me soumit aux douches froides, pour me fortifier, et je m'aperçus que mon père, quand j'allais lui dire bonjour le matin, me regardait fixement durant quelques instants et parfois passait les doigts sur mon épine dorsale pour palper mes vertèbres. Je baissais hypocritement les yeux, résolu à me laisser mourir, plutôt que d'avouer le délit. Car une fois délivré de la surveillance affectueuse de ma famille je restais avec la dame du portrait. Enfin, pour mieux me rapprocher d'elle, je songeai à supprimer le froid cristal. J'hésitai d'abord, puis l'amour l'emporta sur la crainte vague que m'inspirait cette profanation, et, faisant sauter la feuille de verre, je vis sans obstacle la plaque de marbre.

Quand j'appuyai mes lèvres sur la peinture et que je sentis le léger parfum des cheveux qui l'entouraient, je me figurai, avec plus d'évidence que jamais, que mes mains tremblantes touchaient vraiment une personne vivante. Une grande faiblesse me prit, et je demeurai sur le sofa, privé de sentiment, serrant la miniature entre mes mains.

Au moment où je repris connaissance, je vis mon père, ma mère et ma tante penchés sur moi tous les trois avec un vif intérêt. Je lus sur leurs visages la surprise et l'inquiétude ; mon père me palpait le front, me tâtait le pouls et murmurait : « Le pouls bat à peine, on dirait qu'il va s'arrêter. » Ma tante, de ses doigts crochus, s'efforçait de m'enlever le portrait, que machinalement je tenais plus étroitement serré.

— Voyons, petit, lâche donc... Tu vas l'abîmer, s'écriait-elle. Tu vois bien que tu le salis. Je ne veux pas te faire violence, je te le montrerai tant que tu voudras, mais ne l'abîme pas. Voyons, lâche-le !

— Laisse-le-lui, suppliait ma mère. Il est si mal, le pauvre enfant !

— Il ne manquerait plus que cela, répondit ma tante. Qui est-ce qui m'en ferait un autre ?... Aujourd'hui on ne fait plus de miniature, la mode en est passée... Et puis moi aussi je suis d'un autre temps, et je ne ressemble plus à cela !

Mes yeux se dilataient d'horreur, mes mains lâchaient le médaillon. Je ne sais comment je pus articuler :

— Vous ?... le portrait... C'est vous ?...

— Je ne te parais plus si jolie, mon petit ? Bah ! à vingt-trois ans on est mieux qu'à... je ne sais combien, car je ne m'en souviens plus, mais les années que j'ai, nul ne peut me les enlever.

Je baissai la tête et j'allais peut-être m'évanouir de nouveau. Mais mon père me prit dans ses bras, me coucha sur mon lit et me fit avaler quelques cuillerées de porto. Je fus bientôt convalescent, mais je ne remis jamais les pieds dans la chambre de ma tante.

La chevelure de Laure.

La mère et la fille traînaient leur vie misérable dans un humide galetas, où l'on descendait par les degrés à demi éboulés d'un escalier creusé dans la terre même. La lumière y entrait à grand'peine, pâle et comme à regret, à travers un soupirail grillé, et l'unique pièce servait à la fois de cuisine, salle à manger et chambre à coucher.

Laure passait les journées enfermée en ce lieu, travaillant avec ardeur, toujours penchée sur son métier à dentelles, sans jamais sortir ni voir la lumière du soleil. Elle prenait soin aussi de sa mère infirme et lui prodiguait des paroles de consolation chaque fois qu'elle l'entendait se plaindre de l'adverse fortune. Se voir réduites à une telle extrémité, elles, deux nobles dames, dont la généalogie était si ancienne, autrefois propriétaires de domaines, de prés et de bijoux à ne pas les compter ! Se coucher à la lueur d'une chandelle, elles qu'avaient éclairées des pages portant des bougies de cire dans des candélabres d'argent ! C'est ce que ne pouvait souffrir la mère aujourd'hui besogneuse, et quand sa fille, avec le ton tranquille de la résignation, lui conseillait de se soumettre à la volonté divine, ses lèvres exhalaient des murmures d'impatience et des malédictions irritées.

Comme il n'y a point de mal qui ne se puisse accroître, survint un hiver des plus rigoureux, et Laure se vit privée du travail qui lui permettait de gagner leur vie. A la pauvreté décente succéda la misère noire ; à la maigre chère, la faim aux joues creuses, aux longues dents jaunes.

Alors, avec une cruelle ironie, la mère se mit à railler sa fille, qui pensait, pauvre folle, assurer leur pain par son travail et ses veilles constantes ! Un pain précieux, qu'elle gagnait ainsi à se crever les yeux et à se rendre aveugle ! Il ne lui resterait plus plus qu'à sortir guidée par un chien, pour demander l'aumône !... Ah ! si elle n'était pas si sotte et si mauvaise fille, avec cette taille, ce visage, cette chevelure d'or cendré qui lui tombait jusqu'aux pieds, elle ne laisserait pas sa mère s'affaiblir et se consumer sans nourriture !... En entendant ces insinuations, Laure fut agitée d'un tremblement de honte et voulut répondre avec colère. Mais elle se souvint que depuis de longues heures sa mère n'avait rien mangé, et, cachant son visage dans ses mains, elle éclata en sanglots. Soudain, comme quelqu'un qui adopte une subite et ferme résolution, elle se leva, s'enveloppa d'un large capuchon de laine sombre et gagna la rue. Sans hésiter, elle dirigea ses pas vers une misérable boutique qu'elle avait entrevue dans ses rares sorties et où elle croyait pouvoir vendre le seul trésor dont elle fût secrètement fière. La tenancière de cette baraque était la vieille Brasilda, une rusée commère qui avait pour tenter les cœurs des artifices de sorcière. Et Laure, se voilant le visage, entra dans l'équivoque maison.

Comme Brasilda lui demandait malicieusement ce que pouvait bien apporter à vendre cette belle fille si soucieuse de se dissimuler, Laure, sans cesser de cacher son visage dans les plis de sa pèlerine, tourna le dos à la vieille et lui montra, étendue sur ses épaules, la splendide chevelure blonde, plus brillante et plus douce que la soie, qui, d'un magnifique élan, avait roulé le long de sa jupe et balayait le

sol. « Voici ce que je vous vends pour dix écus, s'écria-t-elle. Coupez-les à l'instant même. » Cette proposition convint à la vieille, car il y avait dans cette abondante toison de quoi faire nombre de perruques et de postiches. Elle saisit donc une paire de ciseaux et tondit l'épaisse chevelure. Puis, remarquant que la jeune fille continuait à cacher son visage, et croyant s'apercevoir qu'elle pleurait tout bas, elle lui glissa à l'oreille : « Si tu es jeune et aussi belle que le fait supposer ta chevelure, tu trouveras ici non pas dix, mais cent, mais mille écus, aussitôt que tu le voudras. »

Laure recueillit l'argent et s'éloigna sans répondre une parole. Sur la porte elle se croisa avec un cavalier de bonne taille et de port élégant, qui ne fit point attention à elle. Elle au contraire le regarda à la dérobée et ne put s'empêcher de le trouver séduisant. Le cavalier qui entrait chez la sorcière était don Louis de Meneses, le jeune homme le plus riche, le plus déréglé, le plus follement ami du plaisir qu'il y eût dans toute la ville. Ce n'était point pour passer le temps qu'il rendait visite à la vieille Brasilda : il accourait chez elle comme le chasseur court aux lieux où les rabatteurs traquent le gibier pour le livrer à ses coups.

Après un moment d'entretien, don Louis aperçut la royale chevelure blonde que la vieille avait étendue sur un linge blanc et dans laquelle la lumière de la lampe, toujours allumée en l'obscure boutique, se réflétait comme en un lac d'or.

— A quelle femme appartiennent ces cheveux? demanda le galant plein de surprise.

— Ma parole, je n'en sais rien, mon fils, répondit la vieille. Une jeune fille était ici à l'instant, une jeune fille à la taille élégante, mais qui voilait obstinément son visage, en sorte que je ne l'ai pu voir. Elle m'a vendu ces cheveux, a pris l'argent et avec un mystère extraordinaire est partie une minute avant ton arrivée...

— Pourquoi ne l'as-tu pas suivie, bonne pièce?

— Parce que, sans aucun doute, elle est plus pauvre qu'une araignée et qu'elle reviendra gagner les cent écus que je lui ai offerts.

— Sorcière maudite, cette chevelure est pour moi, et la femme aussi, si elle revient!

Et don Louis, après avoir vidé sa bourse, prit délicatement le linge et le trésor qu'il contenait et, le cachant sous son manteau, revint chez lui.

Depuis ce jour-là, il se fit en don Louis un changement surprenant. Il renonça aux galanteries et aux bonnes fortunes, il oublia le jeu, les parties fines et les duels : il paraissait un autre homme. On le voyait toujours, il est vrai, dans la rue, à la promenade, aux églises : ses yeux avides observaient, examinaient sans cesse, comme s'ils cherchaient quelque objet précieux. Mais dès qu'arrivait le soir, il s'enfermait en sa demeure, et dans cette vie honnête et réglée, nul ne pouvait trouver rien à redire, pas même les vieilles dévotes au maintien grave qui marmonnent un éternel rosaire. Il ne manqua pas de gens pour dire que le jeune homme, touché de la grâce, allait se faire capucin. Mais personne ne savait, personne ne pouvait soupçonner que don Louis était amoureux, amoureux fou de la chevelure blonde.

Il l'avait posée respectueusement sur un coussin tissé d'argent et passait de longues heures devant elle, tantôt la baisant avec extase et dévotion comme une relique vénérée, tantôt la pressant dans ses mains avec la frénésie d'un amant qui voudrait briser ce qu'il adore. L'imagination de don Louis, exaltée par la vue de cette cascade d'or, de cette toison en laquelle il semblait que Phébus eût laissé captifs ses rayons, et d'où s'exhalait un pénétrant arome, un parfum de jeunesse et de pureté, se représentait l'arbre auquel appartenait un tel feuillage: il croyait voir cette chevelure longue, épaisse, odorante, tombant en boucles et en flots moelleux sur des épaules de neige, sur des formes virginales, de rose et de nacre, ou encadrant, comme le nimbe d'un saint portrait, un visage à l'expression angélique, où s'ouvraient, ainsi que deux fleurs bleues, des yeux pleins de lumière. Certaines idées, certains soupçons venaient encore affoler ses rêveries d'amoureux. Qui sait si la belle et malheureuse jeune fille, après avoir vendu sa chevelure pour sauver son honneur, n'avait pas dû sacrifier son honneur pour sauver sa vie?

Torturé par ces pensées, don Louis repoussait avec dégoût toute nourriture; il se consumait de rage et se sentait dévoré d'étranges jalousies. Devenu un batteur de pavé, il continuait ses perquisitions, jetant un regard à travers toutes les portes, et cherchant à percer les grilles et les jalousies. Vain travail! Aucune tête juvénile couverte de boucles dorées récemment coupées, de la teinte unique, incomparable, ne s'offrit à ses yeux. Il s'épuisait, se consumait, était sur le point de devenir fou, chaque fois que la vieille sorcière Brasilda, stupéfaite et désolée, lui répétait en levant au ciel ses mains décharnées :

— C'est elle qui est vraiment sorcière, la jeune fille aux cheveux d'or; elle se sera enduite de quelque philtre et envolée par la cheminée!... Je ne l'ai jamais revue, mon fils, jamais!... Et pourtant quel mal je me suis donné à la chercher!

Éperdu d'amour, comme un homme à qui l'on a versé un breuvage magique, don Louis en vint au point qu'il craignit de mourir de passion et de fureur jalouse, et, approchant de son cœur la blonde che-

velure dont les boucles caressaient ses mains fiévreuses, il fit un vœu : « Que je rencontre celle qui te portait, et, riche ou pauvre, belle ou laide, noble ou roturière, je j'épouse! J'en prends à témoin le Christ qui m'entend! »

Après ce vœu, don Louis sortit plein d'espérance, et à la tombée de la nuit, comme il passait enveloppé dans son manteau, il fut arrêté non loin de sa porte par une pauvresse, couverte et presque cachée d'un très vieux capuchon de laine.

— Señor cavalier, disait-elle d'une voix humble et suppliante, n'a-t-on pas besoin dans votre maison d'une ouvrière active et diligente? Je suis sans travail et ma mère n'a rien à manger.

— Voici ma maison, répondit distraitement don Louis, qui pensait à ses chimériques amours. Viens demain, tu trouveras à travailler. En attendant, prends cet acompte. Et il lui mit dans la main un écu.

Le lendemain Laure était assise dans l'encoignure d'une fenêtre grillée de la maison de don Louis. Une corbeille pleine de linge devant elle, elle cousait en silence, sans prendre part au bavardage des servantes. Elle souffrait tant de quitter sa demeure, son asile, et aussi sa malade! La fatigue incendiait ses joues, pâles d'ordinaire. A travers le grillage passaient les rayons du soleil, et ils se jouaient parmi les boucles, courtes et soyeuses comme la plume d'un jeune oiseau, de la tête découverte que ne voilait plus le capuchon. Par hasard don Louis passa, si absorbé qu'il n'aperçut pas la jeune ouvrière. Mais elle, reconnaissant l'élégant cavalier qu'elle avait vu au sortir de la maison de la sorcière et qu'elle n'avait pas oublié, poussa un cri involontaire... Don Louis se retourna. Il joignit les mains, comme si une apparition céleste venait le visiter, car il reconnaissait la teinte unique de la chevelure blonde sur cette tête bouclée que baignait le soleil... Alors, s'adressant aux servantes d'une voix impérieuse et tremblante de joie, il leur dit solennellement :

— Cessez votre travail. C'est aujourd'hui jour de fête! Saluez votre maitresse...

EMILIA PARDO BAZAN.

Traduit de l'espagnol par JACQUES PO[illegible].

LES CORRECTIONS DE VICTOR HUGO

Dans un livre charmant souvent, curieux toujours, MM. Paul et Victor Glachant ont consigné leurs réflexions et commentaires sur les « Papiers d'autrefois » qu'il leur a été donné de feuilleter et d'étudier. Ils ont examiné les manuscrits de Victor Hugo et de Lamartine déposés à la Bibliothèque Nationale; ils ont eu entre les mains la correspondante inédite du savant Frédéric Dübner; ils ont possédé et possèdent sans doute encore des lettres inédites de Prosper Mérimée (non; il n'y s'agit pas de George Sand; ne vous émoustillez pas) et des lettres inédites d'Ernest Beulé. Enfin ils ont des trésors, dont ils ont voulu, en bons camarades, faire profiter le public. Nous les en félicitons. Leur livre est très intéressant et apprend beaucoup de choses.

Je ne veux ici m'arrêter que sur la partie de cet ouvrage qui a trait aux manuscrits de Victor Hugo. Car de vous parler des manuscrits de Lamartine, c'est comme si je vous entretenais des manuscrits de Fénelon, de George Sand, ou de Balzac. Fénelon, George Sand ne corrigeaient jamais, ou à très peu près. Dans toute une page de George Sand que vous pouvez voir de vos yeux dans *George Sand, sa vie et ses œuvres* de M. Vladimir Karénine, trois mots corrigés : « d'un pas mesuré » remplaçant « d'un pas égal et cadencé »; « toutes les phalènes du jardin venaient danser » remplaçant « toutes les phalènes dansaient »; « aux premiers accords de l'instrument sublime » remplaçant : « aux sons de l'instrument sublime ».

Quant à Balzac, il corrigeait éperdument; mais non jamais sur le manuscrit. Il corrigeait sur les épreuves de l'imprimeur. Il avait besoin de voir son texte typographié pour le trouver mauvais ou être enragé du désir de le faire meilleur. L'examen des manuscrits de Fénelon, de George Sand, de Balzac n'a donc qu'un intérêt purement graphologique.

Ceux de Victor Hugo nous font entrer et aussi profondément, aussi familièrement que possible, dans les secrets du travail du grand poète. Les étudier c'est tout à fait pénétrer dans le cabinet de travail de Victor Hugo et se pencher sur son épaule. Penchons-nous donc. Voilà une leçon de style admirable en même temps qu'une étude psychologique d'un singulier intérêt.

Hugo corrige sur le manuscrit, énormément; sur l'épreuve d'imprimerie point ou très peu. Hugo est un « visuel ». Il lui faut, devant les yeux, la ligne écrite, pour prendre pleinement conscience de sa pensée et pour la remanier et élaborer. Mais, d'autre part, une fois le manuscrit livré à l'impression, il s'en détache; il recommande aux imprimeurs de ne lui envoyer qu'une épreuve. « Le livre à sa pensée étranger désormais » ne l'invite plus à de nouvelles triturations. C'est sur du papier étranger et banal que maintenant il est écrit. Les attaches de la mère à l'enfant sont détruites. Victor Hugo songe déjà à de nouvelles gestations, et, comme il l'a dit, « à corriger le dernier livre en en faisant un meilleur ». Revenons donc aux manuscrits. C'est là que Victor Hugo nous permet de le suivre dans toutes les diligences, dans toutes les hésitations et vraiment, comme vous

le verrez, dans toutes les angoisses de son travail.

Victor Hugo ajoutait, retranchait, corrigeait. Il retranchait rarement. Il ajoutait très souvent. Il corrigeait presque toujours. Jetons un coup d'œil, d'abord, sur ses suppressions. Et surtout ne nous trompons pas. MM. Paul et Victor Glachant se sont trompés, ce me semble, une ou deux fois. Ils ont donné comme *retranchée* la strophe suivante de *Un peu de Musique*, dans *Eviradnus :*

> Nous irons, et j'en suis ivre,
> Sous les verts taillis mouillés;
> Ton souffle te fera suivre
> Des papillons réveillés.

Cette strophe est biffée dans le manuscrit et remplacée en marge par cette autre, si mystérieuse et étrangement séduisante :

> Viens! nos doux chevaux-mensonges
> Frappent du pied tous les deux,
> Le mien au fond de mes songes
> Et le tien au fond des cieux.

Pardon! que la strophe « nous irons, et j'en suis ivre » soit biffée dans le manuscrit, je n'en doute pas, puisque MM. Glachant l'ont vu; mais elle a été réintégrée après coup, par un « béquet » sur les épreuves, probablement; car on la lit tout entière dans l'édition Lemerre, trois strophes plus bas, un peu modifiée, mais c'est bien la même :

> Viens! sois tendre; je suis ivre.
> O les verts taillis mouillés!
> Ton souffle te fera suivre
> Des papillons réveillés!

Est-ce qu'elle ne serait pas dans l'édition *ne varietur?* Je n'en sais rien, ne possédant pas cette édition, de quoi, du reste, je me plains peu; car elle n'est pas très bonne, comme MM. Glachant le prouvent plus d'une fois.

De même MM. Glachant comptent comme retranchée la strophe suivante, qui faisait la conclusion du t. III de *L'autre Président* dans les *Châtiments* après : « C'est quelque vieille honte dont le nom s'est perdu) :

> Complice dans le crime, il eût rempli sa tâche.
> Mais le chef sur son nom promena le charbon.
> Il n'a pas daigné faire un traitre avec ce lâche;
> Il a dit : « A quoi bon? »

Faites attention! Il est incontestable que cette strophe a été retranchée dans la pièce intitulée *L'autre Président;* mais Hugo n'aimait pas à perdre son bien, et, cette strophe, il l'a tout simplement et soigneusement transportée ailleurs; il l'a transportée dans l'autre pièce sur Dupin, intitulée *Déjà nommé :*

> Si l'on avait voulu, pour sauver du déluge,
> Certes son traitement, sa place, son trésor,
> Et sa toque d'hermine et son bonnet de juge
> Au triple galon d'or.
> Il eût été complice; il eût rempli sa tâche;
> Mais les chefs sur son nom passèrent le charbon.
> Ils n'ont pas voulu faire un traitre avec ce lâche;
> Ils ont dit : « A quoi bon? »

D'autres retranchements et qui sont restés des retranchements sont très curieux à observer et montrent le goût, assez sévère en somme, de Victor Hugo. Il savait supprimer sans retour. Il savait sacrifier quelque chose de lui. Par exemple dans la pièce intitulée *A un Martyr* (*Châtiments*, t. I, 8) il y avait la strophe suivante après celle qui commence par : « Ils vendent l'arche auguste... »

> Ils vendent la candeur du croyant qui contemple,
> Et les saints tressaillant dans l'ombre où sont leurs os,
> Jérusalem qui tremble, et le voile du temple,
> Dont ils ont, accroupis, recousu les morceaux.

Il a supprimé. Il a trouvé le développement trop long. Hugo trouvant un de ses développements trop longs, c'est méritoire. Dans *Eviradnus*, où il a beaucoup ajouté, il a retranché un couplet assez considérable, celui-ci :

> Oui, sans ce fier succès, sans ce destin flagrant,
> Sans cet enchainement de conquêtes, si grand,
> Si fort, si continu, qu'il fait croire au vulgaire
> Que la Victoire sert chez vous et que la guerre
> A mis votre harnais à ses chevaux fougueux...

Le couplet aboutissait au vers qui a subsisté :

> Sigismond est un monstre et Ladislas un gueux.

Je suis pleinement de l'avis de MM. Glachant : le goût de Victor Hugo, souvent trop indulgent pour lui-même, a été ici trop sévère. Le couplet était beau, ne surchargeait pas outre mesure le développement et il était plutôt à conserver.

Encore une suppression, regrettable à mon avis. Dans les *Châtiments*, dans la pièce intitulée *L'Obéissance passive*, on lit au manuscrit cette strophe, originale et assez puissante :

> La bravoure, ajoutant à l'homme une coudée,
> Était alors partout. N'est-il pas vrai, Vendée,
> O vieux pays breton?
> Pour vaincre un bastion, pour prendre une muraille,
> Pour prendre cent canons vomissant la mitraille,
> Il suffit d'un baton.

Est-ce l'exagération un peu bien forte de cette idée qui a fait faire la moue à Victor Hugo? Il est possible. Je croirais plutôt qu'il n'a pas voulu mêler un éloge des Vendéens à un développement qui est tout entier à la gloire des soldats de la première République. Relisez le I de la pièce. Il lui a paru que cela faisait dissonance et rompait le mouvement, qui, du reste, est magnifique.

J'ai dit que Victor Hugo suivait peu, comme il est assez naturel, le conseil de Boileau : « Ajoutez quelquefois et souvent effacez » et qu'au contraire il effaçait quelquefois et ajoutait très souvent. Les additions sont très intéressantes à examiner de près.

Quelquefois elles sont très malheureuses; le plus souvent elles sont admirables et *les plus belles choses que Victor Hugo ait écrites, il les a trouvées après coup*. Pour ce qui est des additions malheureuses ou qui peuvent passer pour telles, je citerai ces quatre vers dans le discours d'Eviradnus aux deux princes :

Toi que tous ces rois-là mangent et déshonorent,
Toi que leurs majestés les vermines dévorent,
Est-ce que tu n'as pas des ongles, vil troupeau,
Pour ces démangeaisons d'empereurs sur ta peau?

Il est à remarquer que, dans *Aymerillot*, ce sont les trivialités un peu fortes (quoique toutes soient acceptables) qui ont été ajoutées, comme enjolivements et enluminures. Ainsi

. . . . . . Et, pour toutes ribotes,
Nous avons dérobé beaucoup de vieilles bottes.

Ainsi :

Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule.

Ainsi encore :

Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier!

On pourrait multiplier ces exemples. On les trouvera dans le livre de MM. Glachant.

Mais, en revanche, comme je l'ai dit, les trouvailles sublimes sont très souvent, sont le plus souvent choses qui n'appartiennent pas au premier jet et qui ont été rencontrées par Hugo revenant sur son poème et *s'inspirant de lui*. Cela est tout à fait caractéristique de sa manière de travailler et même de la complexion de son esprit. Ainsi vous vous rappelez le développement si brillant qui interrompt à un moment donné le récit dans *Les Pauvres gens* :

Hélas ! aimez, vivez, cueillez des primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres,
Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau.

Ce magnifique couplet est une addition. C'est un *béquet*. A la vérité, ici, ma théorie n'est peut-être pas juste. Ceci n'a probablement pas été ajouté par Hugo relisant son poème et s'inspirant de lui. Ce n'est pas dans le ton, tout à fait, du reste du poème. Je ne serais pas étonné que ce fût un de ces mille feuillets portant chacun une dizaine de vers, une de ces études, une de ces ébauches, un de ces crayons, qui remplissaient les tiroirs d'Hugo ; et qu'il l'eût inséré ici, un peu artificiellement. Pourquoi? Pour que le § V fût à peu près de la même étendue que les autres sections du poème, lesquelles, sauf la dernière, sont toutes approximativement de la même longueur. Hugo était infiniment sensible à ces raisons de symétrie. Relisez et *mesurez*, et soyez de mon avis, ou d'un autre. Je vous aurai toujours fait lire *Les Pauvres gens*.

Mais c'est dans *Booz endormi* que les additions sont le plus significatives, et ici ce sont bien les traits incontestablement les plus beaux qui ont été ajoutés après coup, de telle sorte qu'au manuscrit, c'est le texte qui est beau et la marge qui est merveilleuse; et ici c'est bien en relisant son poème primitif et *en s'inspirant de lui* que Victor Hugo a comme bondi jusqu'au sublime. Guettons-le et surprenons-le dans son travail. Il lit son premier texte. Il s'arrête à cette strophe :

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée :
Or, la porte du ciel s'étant entre-baillée,
Au-dessus de sa tête un songe descendit.

Il se dit, sans doute, que le sommeil de Booz est un *tableau* pittoresque, d'une belle couleur biblique, qui doit être plus développé qu'il ne l'est dans les deux premiers vers de cette strophe, qui doit être *peint*, qui doit être mis sous les yeux du lecteur. Il rêve, il *voit* Booz endormi, dans le cadre rustique qui se précise et se colore, et, avant la strophe que je viens de transcrire, il écrit celles-ci :

Donc Booz dans la nuit dormait parmi les siens
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres.
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge.
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géant qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

Il lit la strophe un peu sèche qui suit :

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt;
Et je n'ai pas de fils et je n'ai plus de femme.

« Et je n'ai plus de femme. » Ceci, se dit-il, doit être développé. La mélancolie du veuf... le souvenir attendri de celle que l'on a aimée et avec qui l'on a mangé son pain, comme dit la Bible... Et cette strophe incomparable se dessine peu à peu dans son esprit, et il ajoute en marge. Quelle marge que celle du manuscrit de *Booz!*

Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur, a quitté ma couche pour la vôtre,
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort endormi.

Et de la même façon ont été ajoutées dans la dernière section les strophes suivantes :

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle.
Les anges y volaient sans doute obscurément :
Car on voyait passer dans le bleu firmament
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Le « Puvis de Chavannes » de *Booz endormi* est un croquis marginal. Quelle marge que la marge du manuscrit de *Booz!*

Enfin nous sommes témoins, grâce à ces manuscrits, des ratures, des corrections, des tâtonnements de Victor Hugo jusque dans le détail le plus menu. Nous le voyons faire et refaire trois et quatre fois un seul vers; et c'est ici que son goût et la tournure de son goût, comme aussi sa patience, comme aussi sa faculté éminente de n'être jamais satisfait de lui, qui est la vertu même de l'artiste, éclatent pleinement et peuvent être surpris comme dans l'intimité. Dans les *Châtiments*, dans les *Souvenirs de la nuit du 4*, il écrit d'abord :

> Nous nous taisions, debout, une larme dans l'œil;
> Et les plus fermes cœurs tremblaient devant ce deuil.

Et il faut reconnaître que ce n'était pas fameux. Il biffe. Il se propose à lui-même ceci :

> Nous étions chapeau bas, muets, près du fauteuil;
> Les plus fermes tremblaient devant ce sombre deuil.

Il n'est pas satisfait; mais il est sur la voie; il a trouvé « chapeau bas »; il sait tout de suite que c'est là le trait saillant, qui doit être mis en bonne place, à la rime, et subordonner à soi tout le reste; et il trouve enfin :

> Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
> Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Quelquefois on a un doute sur l'excellence de la correction. Le premier vers de *Aux abeilles du manteau impérial* était d'abord celui-ci :

> Vous qui travaillez dans la joie,

Et il est devenu le vers un peu dur que l'on sait :

> O vous dont le travail est joie.

Je crois savoir pourquoi Hugo a été inquiet relativement à la première rédaction et je vous le laisse à deviner. Depuis que dans les *Odes et Ballades* il avait parlé d'un « dragon au *corps bleu* » et qu'on s'était moqué de ce *corps bleu*, et qu'il s'était résigné à le remplacer par *front bleu*, il était assez sensible aux équivoques que les mauvais plaisants pouvaient trouver ou mettre dans ses vers.

Il est curieux de voir de quel vers détestable Hugo part quelquefois pour arriver à un vers excellent. Décrivant Eviradnus il avait d'abord écrit :

> Vu par derrière, il a le dos de Charlemagne.

Puis il a songé à :

> [illegible] front ressemble au front de Charlemagne.

qui était banal, mais qui, au moins n'était pas ridicule. Et enfin il s'arrête à :

> Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne.

Il avait écrit dans le *Satyre :*

> Le ciel, l'aube, où le jour, ce rire immense, luit.

Il a senti que c'était bien un peu cacophonique et il a remplacé par :

> Le ciel, le jour qui monte et qui s'épanouit.

Savez-vous que le fameux vers

> . . . . . La grande forêt brune
> Qu'emplit la rêverie *immense* de la lune

était d'abord celui-ci :

> Qu'emplit la rêverie *obscure* de la lune.

Ce seul changement d'épithète a fait d'un vers presque plat un vers spacieux et infini.

Voici un vers du *Petit roi de Galice* qui a été forgé et reforgé jusqu'à quatre fois, peut-être plus; mais enfin nous l'avons devant nos yeux sous quatre formes successives :

C'est d'abord :

> Ce tas de demi-rois raisonne et se concerte

C'est ensuite, point meilleur, certes :

> Ce ramassis d'infants presque rois se concerte

C'est ensuite, un peu meilleur peut-être :

> Ce ramassis d'infants discute et se concerte.

Et enfin l'écrivain trouve le vers plein et vigoureux et à césure expressive, qui le satisfait :

> Cette collection de monstres se concerte.

Très souvent la correction paraîtrait mauvaise à un classique et a ses raisons dans la manière particulière à Hugo d'entendre la musique du vers. C'est l'abbé d'Olivet (je crois) qui trouvait lourd et inharmonieux le vers de Racine :

> Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

Et qui proposait d'y substituer :

> Et sa *longue clémence* à la fin s'est lassée.

lequel est affreux. Mais c'est ce grand mot de *miséricorde* qui agaçait l'abbé d'Olivet. Racine se trouvait avoir fait un vers romantique, un vers moderne, large et ample, avec un mot remplissant un hémistiche et supprimant un des quatre repos, et cela blessait l'oreille de l'abbé. De même Hugo écrit d'abord :

> Que savons-nous? Qui donc *connaît* le fond des choses?

Et il écrit ensuite :

> Que savons-nous? Qui donc *sonde* le fond des choses

« Mais! C'est le premier vers qui est le bon! » dirait d'Olivet. « Qui *donc sonde* » est sourd, dur, cacophonique. Peut-être; mais c'est pour l'*e* muet de

« *sonde* » que Hugo a fait la correction. C'est cet *e* muet et la grande césure, le grand hiatus qu'il met dans le vers qui donne toute sa couleur au vers et qui *exprime par le son* l'idée de recherche prolongée, patiente et profonde. L'oreille d'Hugo ne s'y est pas trompée et il a jugé que cela compensait bien la légère cacophonie de *donc sonde*.

Vous voyez à quelles minutieuses et très importantes études de style et de rythme convient et amènent les manuscrits de Victor Hugo. Ils sont une bonne fortune pour l'étudiant en français, en style français, en « composition » française et en métrique française. Il faut les examiner, avec MM. Glachant pour excellents guides, en toute diligence et dévotion. Car j'en ai écrit assez long aujourd'hui et je n'ai fait qu'effleurer ce que le livre de MM. Glachant a approfondi. On a en ce volume une mine d'études, de réflexions, de comparaisons et même de doctrines infiniment intéressantes. Il faut remercier ces messieurs du labeur modeste, mais précieux et dirigé, du reste, par un goût excellent, auquel ils se sont livrés.

Émile Faguet.

LES OUBLIÉS

« Le Consentement forcé » de Guyot de Merville, et « l'Été de la Saint-Martin ».

L'intérêt est grand toujours de dépouiller les bibliothèques d'autrefois et d'interroger leurs bouquins poudreux ; mais il grandit encore quand il se double d'une surprise comme celle que j'ai éprouvée, il y a quelque temps, en inventoriant une vieille bibliothèque de famille.

J'étais tombé sur *le Consentement forcé* de Guyot de Merville. — Connaissez-vous Guyot de Merville ? Non, je le parierais. — Et *le Consentement forcé*? Pas davantage, sans doute.

De cette comédie en un acte, qui n'est pas sans valeur, et qui, paraît-il, resta très longtemps au répertoire du Théâtre-Français, faisons d'abord l'analyse ; et vous comprendrez, avant même que je sois au bout de mon exposé, et l'intérêt que j'ai pris à cette lecture, et la surprise qu'elle m'a causée.

Cléante a contracté mariage contre le vœu de son père Orgon ; et celui-ci s'est juré de faire rompre cette union, sans vouloir seulement connaître sa bru, et sans avoir cependant rien à lui reprocher, sinon qu'elle est pauvre. Aussi bien, comme l'explique le jeune homme à Lisimon, vieil ami de son père, ce mariage n'est nullement un coup de tête ; et le portrait que fait Cléante de sa chère Clarice nous la montre digne de toute affection et de toute estime.

Ah ! que ne pouvez-vous, dit-il, entendre son éloge d'une autre bouche que la mienne ! Car je sens bien que, dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusements du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité et la délicatesse de son esprit surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, et cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

Bref, Cléante est convaincu, et nous le comprenons, qu'il suffirait d'amener Orgon à connaître sa bru pour faire tomber ses préventions et son opposition au mariage. Dans ce but, il prie Lisimon, chez qui Orgon doit venir le jour même, d'accueillir Clarice sous son toit, et de la présenter au vieillard comme une nièce, de passage chez lui. Qu'arrive-t-il ? Que le charme de la jeune femme opère, et qu'Orgon, dépassant la mesure de la sympathie qu'on a prétendu lui inspirer, tombe amoureux de la fausse nièce de son ami. Il se met bientôt en tête de l'épouser, sous prétexte de faire pièce à son « fripon de fils ». — « Il n'y a qu'une difficulté, dit Clarice ; c'est que je suis mariée. — Mariée ! — Oui, contre le gré de mes parents, qui me gardent rancune et veulent faire casser mon mariage. » Revenu de son désappointement, notre homme s'emploie à obtenir le pardon d'une si charmante personne. Il prie Lisimon d'intervenir auprès du père de Clarice, — « A une condition, lui dit l'ami : c'est que vous pardonnerez à votre fils ; car vous voyez maintenant que l'amour peut nous prendre à tout âge. » Orgon accepte : et tout est bientôt expliqué. Revenu de son coup de soleil de l'été de la Saint-Martin, Orgon estimera, comme sa bru, celle dont, plus fou que son fils, il voulait faire sa femme.

J'ai dit le mot : *l'Été de la Saint-Martin* ; et je suis bien sûr que mes lecteurs l'avaient dit avant moi. Oui, cette pièce de Guyot de Merville, représentée en 1738, c'est bien ce ravissant *Été de la Saint-Martin*, donné en 1873 (il n'y a qu'un chiffre à déplacer), et qui nous charme encore tous les jours à la Comédie-Française.

Les spirituels collaborateurs, Meilhac et Halévy, ont-ils pu ignorer *le Consentement forcé* de Guyot de Merville ? Cela paraît bien difficile à admettre, quand on voit les situations identiques se dérouler, ici et là, avec tant de symétrie. Mais ils l'ont singulièrement amélioré, et en ont fait une comédie si vivante, si fine, si franche à la fois et si moderne, qu'en suivant pas à pas la donnée du vieil auteur, ils sont arrivés à faire tout autre chose et à *créer* véritablement

une œuvre nouvelle ; allons plus loin : un petit chef-d'œuvre.

D'abord, Briqueville n'est pas le père de Noël, comme Orgon est celui de Cléante : il n'est pour lui qu'un oncle, ce qui présente un double avantage. D'un côté, cela justifie mieux et rend moins odieuses ses duretés et ses rancunes ; et, de l'autre, comme le dénouement s'en voit facilité! Convertir un amoureux en oncle, c'est déjà une grosse pilule à faire avaler au public ; mais de cet amoureux faire un père pour la jeune femme, voilà qui est plus gros encore et même un peu choquant !

Ensuite, — et ce second point est très important, parce qu'il accuse bien ce souci de vérité que notre école moderne, plus convaincue peut-être et plus sincère, impose aux auteurs contemporains, — ce n'est pas sur une première entrevue, et sous l'effet du « coup de foudre » traditionnel, que le vieillard est pris aux douceurs réchauffantes du soleil de la Saint-Martin. Adrienne est chez lui depuis quinze jours, et c'est peu à peu qu'il s'est laissé aller aux charmes de la gentille enfant et gagner par ses soins délicats.

Grâce à ces perfectionnements, l'action repose sur une base bien plus solidement assise. Aussi, et par suite même de cette justification des traits de caractère chez les écrivains modernes, quand la vérité est révélée aux deux intéressés, Briqueville n'avale pas doucement la chose, comme le bonhomme du *Consentement forcé*. Pour nous en rendre compte, écoutons d'abord celui-ci :

ORGON. — Je suis trompé... mais on ne peut l'être plus agréablement! Voilà qui est fini. (*Relevant Clarice et Cléante.*) Levez-vous tous les deux. Je vous pardonne; je vous donne mon amitié et je vous reconnais pour mes enfants.

Et, tandis que chacun dit son mot, la servante Toinette, qui se doute bien que ce dénouement est quelque peu brusque, coupe court aux observations du public par un trait de comédie.

TOINETTE. — Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable!

Avec le bonhomme de *l'Été de la Saint-Martin*, c'est bien une autre affaire. La vieille gouvernante de Briqueville nous raconte la scène violente que ses révélations ont amenée, et l'exaspération de l'oncle, furieux d'avoir été joué et quelque peu honteux de son amour sénile.

Mme LEBRETON. — Il est d'abord resté là tout pâle, tout tremblant de colère... ne pouvant parler... et puis, quand la parole lui est revenue : « Qu'ils partent... qu'ils sortent de chez moi... tout de suite... que jamais je ne les revoie... allez leur dire... et quand ils seront partis, vous aussi vous partirez... Les malheureux, s'être ainsi joués de moi! »

Aussi, Noël et Adrienne ne pensent qu'à s'esquiver sans bruit; et le hasard seul les met en présence de l'oncle furieux, amène une explication par le besoin de s'excuser qu'éprouve la gentille Adrienne, et provoque enfin l'heureux dénouement.

On voit déjà, par ce rapprochement, la distance qui sépare, comme facture, *l'Été de la Saint-Martin* du *Consentement forcé*, et combien les auteurs du premier ont amélioré la donnée de Guyot de Merville, combien surtout ils se sont préoccupés du soin de l'étayer et de la justifier. Mais on aurait tort, sur ce seul détail, de traiter avec dédain *le Consentement forcé*. Notons qu'il s'agit ici du dénouement, et que, sur ce chapitre, les écrivains de l'ancien régime s'accordent des tolérances dont Molière, avec sa puissante autorité, n'a donné que trop d'exemples. Les vieux auteurs, à l'approche du dénouement, sont pareils à des chevaux qui flairent l'écurie : ils courent, ils volent, sans qu'aucun obstacle les arrête. Au reste, si Meilhac et Halévy ont solidifié le fond de cette donnée, c'est surtout dans la forme qu'ils ont su la perfectionner. Ici, la transformation est complète : et leur ravissante et si piquante comédie a des grâces toutes modernes que, malgré ses sérieuses qualités, *le Consentement forcé* n'a point connues. Je n'ai pas à m'y arrêter, parce que je n'ai point à faire connaître *l'Été de la Saint-Martin* aux lecteurs de la *Revue Bleue;* mais qu'on se rappelle la lecture des romans d'Alexandre Dumas, l'histoire du « petit tapissier de rien du tout », les fraises d'Adrienne, l'accent de bonté *bougonne* de Mme Lebreton, ses erreurs géographiques quand elle veut justifier l'histoire de sa prétendue nièce, et les menus, menus, et exquis détails dont nos auteurs sont friands et prodigues, et à l'aide desquels ils mettent chaque figure en si juste lumière; qu'on se rappelle le ton délicatement comique de ce joli acte, traversé d'une si fine pointe de sentiment; on comprendra que *le Consentement forcé* puisse être resté une œuvre de mérite, sans paraître aujourd'hui comparable à ce léger, mais pur chef-d'œuvre.

Et c'est la vérité que cette vieille pièce, qui tint si longtemps sa place au répertoire du Théâtre-Français, et qui, certes, eût mérité de ne pas tomber dans l'oubli, n'est pas l'œuvre du premier venu : tant s'en faut! D'abord, si le même sang coule dans les veines de nos deux sœurs, celle-ci est l'aînée, et de beaucoup; et sa cadette, fût-elle plus jolie, lui doit donc quelque déférence. Et puis, comme il est inévitable que, dans cette donnée qui se suit pas à pas, le mouvement des scènes et les détails même du dialogue arrivent à se rencontrer, nous allons

voir plusieurs de ces rapprochements curieux, où, je le veux bien, le plateau de la balance penchera en faveur de Meilhac et Halévy, mais où il faut bien reconnaître cependant que ce n'est pas l'auteur de 1738 qui aura rien emprunté à ceux de 1873.

Clarice, du *Consentement forcé*, et Adrienne, de *l'Été de la Saint-Martin*, ont nécessairement un double but à atteindre et obéissent à une double préoccupation. Chacune d'elles s'efforce, d'abord, de plaire au vieillard qui l'ignore, et s'ingénie ensuite à profiter de l'*incognito* pour plaider la cause de son mariage et de son mari.

Sur le premier point, plaire, il y a des nuances; et Adrienne, qui est, depuis quinze jours, chez Briqueville, qui tient celui-ci par la lecture des *Trois Mousquetaires* et par mille autres petits soins domestiques, prend des avantages sur Clarice; mais sur le second, le plaidoyer *pro domo meâ*, les identités abondent, et les deux gentilles héroïnes ont l'air de deux sœurs jumelles. Identité, également, entre Orgon et Briqueville, que l'insistance de la jeune femme à défendre leur fils ou neveu agace visiblement, mais dont l'agacement cède aux charmes de la dompteuse. Précisons! Tout d'abord, chacune des intéressées, et pour les besoins de sa cause, et aussi avec une pointe de malice, a commencé par demander à son interlocuteur quel crime a commis ce coupable contre lequel on s'irrite:

Consentement forcé.

CLARICE

Votre fils, Monsieur? Avez-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON

Que trop vraiment!... Mais laissons-le là! Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE

Il suffit qu'il vous appartienne pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON

Une extravagance impardonnable! Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, et l'a épousée sans mon aveu!

CLARICE

Le cas est grave... Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

Été de la Saint-Martin.

ADRIENNE

Vous êtes bon, cependant?

BRIQUEVILLE

Oui, je suis bon, très bon, mais ma bonté ne va pas jusqu'à pardonner ce qui est indigne de pardon.

ADRIENNE

Et ce que votre neveu a fait, il y a deux mois, est indigne de pardon?

BRIQUEVILLE

Oui.

ADRIENNE

Ah!

BRIQUEVILLE

Figurez-vous... ça ne vous ennuie pas, au moins, que je vous parle de mes chagrins?

ADRIENNE

Non, non, ça ne m'ennuie pas du tout.

(*Suit le récit du mariage.*)

Poursuivons ces rapprochements! Nous entrons dans le plaidoyer, et voici qu'Orgon et Briqueville commencent à dresser l'oreille.

Consentement forcé.

ORGON

Vous voulez prendre sa défense?

LISIMON, *à Clarice*

Ma nièce, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON

Elle a bien de l'esprit: mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentiments.

L'Été de la Saint-Martin.

BRIQUEVILLE

Qu'est-ce que cela veut dire? Vous prenez son parti contre moi?

ADRIENNE

Pas du tout... pas du tout... je ne prends pas du tout... je vous demande pardon, je sens bien que je n'aurais dû rien dire... Mais en vous entendant chasser ainsi, avec des paroles si dures, un neveu, votre seul parent, que vous avouez vous-même avoir si tendrement aimé, il ne doit pas vous paraître extraordinaire que, malgré moi... Encore une fois, Monsieur, je vous demande pardon, je vous demande bien pardon.

Notons ici comme, de part et d'autre, Clarice et Adrienne ménagent leur homme, comme elles font bien vite retraite en bon ordre, dès qu'elles pensent être allées trop loin, comme elles ont peur de se trahir! Ces nuances délicates sont très bien saisies chez Meilhac et Halévy; mais elles n'échappent pas à l'auteur primitif.

Cependant, nos jeunes femmes reviennent à la charge. Ne sont-elles pas là pour défendre leur mari et justifier un choix où elles sont si fortement intéressées?

Consentement forcé.

CLARICE

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle... Je parle par conjectures... Supposons que l'attachement de Monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru apercevoir en elle.

ORGON

C'est une supposition en l'air.

CLARICE

Je l'avoue; mais si je disais vrai, par hasard, ne conviendriez-vous pas que Monsieur votre fils serait alors plus excusable que s'il avait été emporté par une passion que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître.

Été de la Saint-Martin.

(*Briqueville, que Noël a demandé à voir, paraît décidé à lui refuser sa porte.*)

BRIQUEVILLE

A quoi bon le recevoir, puisque je suis décidé à ne pas faire ce qu'il vient me demander?

ADRIENNE

Il a tort, mais peut-être croit-il avoir à vous donner des raisons qui pourraient...

BRIQUEVILLE

Des raisons!... Après ce que je vous ai dit, vous admettez qu'il puisse y avoir des raisons?...

ADRIENNE

Pas moi, mais lui!...

On voit l'analogie du mouvement général; cependant Adrienne est plus diplomate que Clarice, plus préoccupée du soin de se garer et de la crainte de se compromettre. Elle met à plaire au vieillard, à gar-

der son estime et son affectueux intérêt, beaucoup plus de coquetterie que Clarice ; elle s'en accuse même à la fin, quand elle le voit tout enflammé d'un amour qu'elle ne songeait pas à lui inspirer. Elle s'en accuse, mais après lui : « Qu'est-ce donc que les hommes, mon Dieu, pour qu'on ne puisse pas être gentille avec eux et leur dire un peu qu'on les aime, sans qu'il leur vienne aussitôt une idée mauvaise ou une idée folle ? »

Mais continuons notre étude comparative. Voici un rapprochement assez marqué. Lorsque Orgon, déjà guéri de de son fol amour pour Clarice, se décide à pardonner à son fils, il n'entend le faire que si la jeune femme, qu'il ignore toujours être sa bru, mais dont la sagesse a tout crédit sur son esprit, lui demande la grâce de Cléante. Briqueville fait de même, quand Noël sollicite une entrevue, qui est le commencement du pardon : il fait de l'intervention d'Adrienne une des conditions de la faveur à accorder. La seule nuance à relever est dans le caractère des deux vieillards, Orgon étant un bourgeois plutôt bourru, et Briqueville un courtois gentilhomme.

Consentement forcé.

CLARICE

Vous avez daigné m'accorder votre estime. Un sentiment plus tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre ; et quand je ne puis être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre ! Mettez le comble à tant de bienfaits par un bonheur d'autant plus grand que celui de votre fils en sera la source.

ORGON

Vous exigez de moi ce sacrifice ?

CLARICE

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché.

ORGON

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi.

Été de la Saint-Martin.

BRIQUEVILLE

Dites-moi que vous le voulez, et, à cause de vous, je le recevrai.

ADRIENNE

A cause de moi ?

BRIQUEVILLE

Vous le voulez?

ADRIENNE

Je vous en prie.

BRIQUEVILLE

Dites que vous le voulez !

Mme LEBRETON

Eh ! dis-le donc. ma nièce... je le dirais tout de suite, moi, si cela devait produire le même effet.

BRIQUEVILLE

Ça ne produirait pas le même effet. (*A Adrienne.*) Eh bien ?

ADRIENNE

Eh bien ! soit... je le veux.

L'analogie me paraît frappante; mais, cette fois encore, Meilhac et Halévy ont plus d'esprit que Guyot de Merville, et Adrienne est plus habile que Clarice. Celle-ci n'est que touchante et sincère : elle n'y met pas de malice; Adrienne, au contraire, est une futée Parisienne, qui dépense au service de sa bonne cause une ruse presque inquiétante. Peut-être, d'ailleurs, n'en est-elle que plus piquante, et s'explique-t-on d'autant mieux qu'elle tourne la tête au vieux Briqueville. C'est là le fond du parisianisme : si les personnages les plus vertueux n'y ont pas un peu de ce qui serait presque du vice chez d'autres, un peu de *rouerie*, par exemple, ils ne plaisent pas et paraissent fades. A nos palais blasés il faut quelque piment.

On va dire que je cherche « la petite bête ». Au demeurant, je le sais, et suis le premier à le sentir, cette Adrienne est ravissante : c'est la femme dans son plus grand charme d'épanouissement. Elle a de la grâce à tout ce qu'elle dit. Il n'est pas un auditeur de *l'Été de la Saint-Martin* qui ne se souvienne, par exemple, du ravissant couplet où elle plaide, auprès de Briqueville, les circonstances atténuantes :

... Je suis arrivée ici, chez vous... et, dût cela vous fâcher encore... il faut que j'en convienne, j'y suis arrivée avec l'intention bien arrêtée de faire votre conquête. Je n'ai rien épargné pour cela... je m'étais promis d'être bonne, douce, prévenante, et je l'ai été... peut-être même ai-je été un peu coquette... c'est bien sans le vouloir, allez... j'avais tant envie de vous plaire. Je n'ai pas bien calculé la dose... j'en ai trop mis.

Ne cherchez pas dans *le Consentement forcé* l'équivalent de ce piquant morceau : vous y perdriez votre temps ; et Clarice n'a pas la langue si finement affilée. Quant à l'idée, c'est autre chose. Au demeurant, à quoi se résume ce qu'Adrienne dit si joliment à Briqueville ? A ceci: « Je suis venue pour vous inspirer de l'amitié, et j'ai dépassé le but : je vous ai inspiré de l'amour. » Cette idée-là, vous la trouverez très nettement exprimée dans l'ouvrage primitif. C'est la servante Toinette qui la formule : « Ma maîtresse ne prétendait lui inspirer que de l'estime, et il a pris de l'amour. » Notez ce mot : *il a pris!* Toinette ajoute même : « Oh ! tant pis pour lui !... Oui, oui, Monsieur Orgon, tant pis pour vous ! » Il y a donc une nuance, et une nuance juste. Clarice peut plaider « non coupable ». Comme elle n'a pas, elle, fait de coquetterie, c'est Orgon qui a *pris* de l'amour.

Mais, à ce détail près, quelle analogie dans ces deux phrases, signalant le malentendu du vieillard, qui devient malencontreusement amoureux, à l'heure où l'on ne vise qu'à lui inspirer une paternelle sympathie ! Et c'est là, disons-le, tout le fond de la pièce, soit chez Guyot de Merville, soit chez ses imitateurs. Identité donc encore, et toujours avec cette particularité que Merville, plus naïf, nous sert la vérité toute nue, tandis que les deux autres, écrivains avisés, l'enguirlandent et l'attifent avec tout le brillant de leur esprit, tout l'art de leur charmant dialogue.

Je n'ai pas cherché à contester la supériorité d'Adrienne sur Clarice, du côté du charme piquant, de la séduction féline, de toute cette grâce du cœur doublé d'esprit qui fait la Parisienne moderne. Mais Clarice n'est ni une provinciale ni une sotte ; et, si elle est moins brillante, peut-être sent-on, dans son amour, des racines plus profondes, une reconnaissance plus émue pour l'homme qui l'a choisie. Elle

trouve, pour défendre sa cause et celle de Cléante, des accents qui partent vraiment du cœur et ne sont pas dépourvus d'éloquence. Écoutez-la justifier son mariage fondé sur le mérite de Cléante :

Clarice. — Eh bien! Monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatait la rendrait parfaitement heureuse; enfin, si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irrégulière, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, et ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle?

Et comme Orgon, mis au pied du mur, ne se défend plus qu'avec peine, et finit par se retrancher derrière « une raison très forte », qui l'empêchera toujours de ratifier ce mariage, raison qui n'est autre que la pauvreté de Clarice, la jeune femme réplique avec une émotion chaleureuse :

Clarice. — Eh! Monsieur, si elle n'a pas apporté de richesse à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense et d'autant plus reconnaissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avais un époux à qui je dusse tout, je mettrais mon honneur et mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurais d'autre loi que ses désirs, d'autre satisfaction que la sienne, et je tâcherais enfin de remplacer le bien que je ne lui aurais pas laissé par des vertus, qui sont infiniment plus estimables.

Il y a là, convenons-en, un bien joli mouvement de scène et une chaleur d'expression d'autant plus vive que, peu à peu, Clarice s'anime, et, sous couleur de conversation générale, laisse échapper ses sentiments intimes et particuliers. On s'explique le succès qu'eut si longtemps la pièce de Guyot de Merville; et il me semble qu'aujourd'hui même encore, il y aurait, pour une actrice de talent, une charmante création à faire avec ce rôle de Clarice, moins brillante qu'Adrienne par l'esprit, mais qui n'est pas moins femme par le cœur.

Il convient, avant de clore cette étude, de donner un détail touchant, que vous trouverez chez les rares biographes de l'auteur peu connu du *Consentement forcé*. Dans cette délicate comédie, Guyot de Merville raconte sa propre histoire. Il avait épousé une femme sans fortune dans les conditions mêmes où il place ses héros; et cette charmante et digne Clarice ne serait autre que Mme Guyot de Merville, peinte par un mari amoureux, et qui, chose rare au XVIIIe siècle et dans tous les siècles même, devait le rester jusqu'au dernier jour de la femme aimée. Notre écrivain avait même gardé un souvenir si ému des circonstances de son mariage que, prétend-on, il ne pouvait lire haut, sans pleurer, sa pièce du *Consentement forcé*.

Voilà un caractère d'auteur dramatique qui n'est, certes, pas banal. Guyot de Merville était, du reste, un fort honnête homme; et le dernier fait de sa vie qui nous soit connu en fournit la preuve. Besogneux, poursuivi de difficultés sans nombre, il disparut un jour, à Genève. S'était-il tué? Des auteurs ont prétendu qu'il s'était noyé dans le lac. En réalité, on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Mais, préoccupé de ne faire tort à personne, il avait laissé des instructions permettant de payer, sur le peu de bien qu'on trouva chez lui, les menues dettes qu'il n'avait pu encore acquitter.

Tel fut l'auteur de cette jolie comédie que *l'Été de la Saint-Martin* reproduit si curieusement, mais avec une incontestable supériorité. Il me paraît difficile, ai-je dit au début de cet article, que MM. Meilhac et Halévy aient ignoré *le Consentement forcé*. Seul, M. Ludovic Halévy pourrait répondre à cette question. Disons-le, d'ailleurs : transformer à ce point l'idée première, même quand on en suit pas à pas le développement, c'est faire œuvre nouvelle et user d'un droit littéraire.

Toutefois, et ce sera là mon dernier mot, on m'accordera bien que le pauvre Guyot de Merville et son *Consentement forcé*, rejetés aujourd'hui dans l'ombre, méritaient peut-être mieux qu'un oubli complet (1).

Jules Guillemot.

LE SERVICE MILITAIRE DE DEUX ANS (2)

Au moment de la discussion du budget il a été fortement question de la réduction du service militaire à deux ans. Naturellement le pour et le contre ont été débattus avec acharnement par les partisans ou les adversaires de cette modification dont l'adoption apporterait un si grand soulagement à la lourde obligation qui tient éloignée du foyer et du travail la jeunesse de France. Le point principal du débat a été qu'avec le service de deux ans nous ne pouvions plus entretenir sur le pied de paix l'effectif de 550 000 hommes qui nous est absolument nécessaire, paraît-il, pour assurer à notre armée une base solide

(1) Le chevalier de Mouhy dit, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théâtre-Français*, que ce fut dans le roman de la *Paysanne parvenue*, dont il est aussi l'auteur, que Guyot de Merville puisa le sujet de sa comédie du *Consentement forcé*, mais Guyot de Merville a publié son désaveu à cet égard, par une lettre insérée dans les *Observations sur quelques écrits modernes*, de l'abbé Desfontaines.

L'allégation du chevalier de Mouhy se concilie mal d'ailleurs, avec la tradition, universellement admise, que l'auteur du *Consentement forcé* y avait mis en scène sa propre histoire.

(2) Voir la *Revue* des 26 mars et 2 avril 1898.

en cas de mobilisation. Mais il n'y a pas que ce nombre à considérer, et, en se mettant à un point de vue ainsi strictement déterminé, on risque fort d'envisager la question par le gros bout de la lorgnette.

Il n'est pas besoin d'affirmer, j'imagine, qu'aucun de ceux qui préconisent l'adoption du service de deux ans ne poursuit le but antipatriotique de diminuer en quoi que ce soit la force de notre armée; mais il est bien évident qu'une telle modification ne peut s'effectuer sans en amener beaucoup d'autres dans notre organisation militaire.

Or le seul point sérieux à envisager est celui-ci : avec deux contingents au lieu de trois, les éléments de notre armée de première ligne, de notre armée de campagne en un mot, risqueront-ils de perdre de leur solidité? C'est ce que nous allons examiner brièvement.

1° *Infanterie.* — En cas de guerre nous avons à mettre sur pied immédiatement 19 corps d'armée sur le territoire français. Or il est admis que la valeur d'une compagnie d'infanterie est en raison directe du nombre de soldats présents sous les drapeaux au moment de la mobilisation, et l'on évalue à la moitié de l'effectif de guerre celui qui doit être toujours présent pendant la paix. Il faut donc tout d'abord assurer 125 hommes à chaque compagnie qui en comporte 250 en temps de guerre. Le corps d'armée comprenant 8 régiments d'infanterie, chacun à 12 compagnies de guerre, il y a donc lieu de lui fournir 125 hommes × 12 soit 1 500 hommes par régiment; ajoutons-y 125 hommes pour la musique et la section hors rang, le total par régiment sera donc de 1 625 hommes qui, multiplié par 8, donnera 13 000 hommes, et comme il y a 19 corps d'armée à pourvoir, on arrive au nombre de 13 000 × 19 = 247 000 hommes.

Il faut compter en plus pour 3 corps d'armée frontière qui servent de couverture au premier moment 50 hommes de supplément par compagnie, soit 50 × 12 = 600 hommes pour chacun des régiments de ces corps d'armée ou 600 × 8 = 2 400 pour chaque corps d'armée et 2 400 × 3 = 7 200 pour l'ensemble des 3 corps d'armée.

247 000 et 7 200 font un total de 254 200; 255 000 en chiffre rond.

Il faut encore ajouter à ce nombre l'effectif des 30 bataillons de chasseurs à pied. Si nous leur accordons l'effectif renforcé de 175 hommes par compagnie, comme pour les troupes appartenant aux 3 corps d'armée servant de couverture, on atteint pour l'ensemble de ces 30 bataillons 21 000 hommes.

255 000 + 21 000 = 276 000.

Enfin, comme on a rétabli dans l'organisation les quatrième bataillons, existant d'abord, supprimés ensuite, au gré des innombrables ministres qui se succèdent rue Saint-Dominique comme dans un cinématographe, il faut bien leur constituer une carcasse, mais rien qu'une carcasse, puisqu'ils ne sont appelés qu'à entrer dans les formations de seconde ligne. En leur attribuant 50 hommes par compagnie, soit 200 par bataillon, c'est très largement suffisant pour procurer aux réservistes, qui devront les constituer, un encadrement judicieux. Or, comme les 19 corps d'armée du territoire comportent chacun 8 de ces bataillons soit 19 × 8 = 152 bataillons, il y a lieu d'ajouter au dernier total 152 × 200 = 30 400 hommes.

276 000 + 30 000 = 306 000

306 000 hommes, tel est le total maximum que doit atteindre l'effectif de l'infanterie sur le pied de paix pour que toutes les unités contiennent la moitié de l'effectif de guerre, et pour que 3 corps d'armée frontière possèdent des compagnies à effectif renforcé, c'est-à-dire à 175 hommes présents, ainsi que les 30 bataillons de chasseurs.

Tout aussitôt se dresse la grosse objection. Avec vos 19 corps d'armée de première ligne comprenant chacun 8 régiments on n'arrive qu'au total de 152 régiments d'infanterie de ligne, puisque 19 × 8 = 152, et notre organisation, successivement manigancée par tous les ministres qui ont tour à tour régenté l'armée française, en comporte 163. Que faire de ces 11 supplémentaires. A cela la réponse est facile : puisqu'ils ne trouvent pas de place dans notre armée de première ligne et que nos armées de deuxième (réserve) et de troisième ligne (territoriale) sont abondamment pourvues, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de les supprimer. Notre organisation de 1872 qui nous fournissait 18 corps d'armée de première ligne (non compris naturellement le 19e en Algérie) avait prévu 144 régiments d'infanterie à 4 bataillons. Pourquoi en avoir créé 19 de plus? Si on a trouvé qu'il fallait augmenter cette armée d'un corps, il n'y avait qu'à créer 8 régiments et non 19. Que l'on supprime donc ces 11 régimens, et cela sans crainte d'affaiblir en rien l'armée de première ligne. Si à la prochaine guerre nous ne nous en tirons pas avec nos 19 corps d'armée fournis par l'armée active, ce n'est pas la présence de ces 11 régiments qui nous aidera à rétablir nos affaires. 19 corps d'armée! Mais cela fait plus de 700 000 hommes! Où sont les gaillards capables de conduire convenablement à l'ennemi une pareille cohue? de les faire battre, marcher, manœuvrer, de les nourrir, de les ravitailler, etc.? Même avec la lanterne de Diogène ils sont difficiles à trouver.

2° *Cavalerie.* — La cavalerie doit toujours être prête à partir en guerre; quelques heures à peine après la réception de l'ordre de mobilisation, on

sonne le boute-selle, et en route par quatre ou en wagons.

Il faut donc qu'en tout temps chaque escadron compte 150 sabres. Le régiment étant à 4 escadrons cela fait 600 hommes présents par régiment; il faut ajouter à ce nombre 50 hommes (5e escadron) pour boucher les trous au moment du départ. On a donc pour le régiment de cavalerie un effectif permanent de 650 hommes.

La cavalerie comporte 7 divisions indépendantes à 3 brigades de 2 régiments chacune. Soit par division 6 régiments ou 27300 hommes. Elle comporte en outre une brigade de 2 régiments par corps d'armée, soit 8 escadrons par corps d'armée, en tout (19 × 2) 38 régiments et 38 × 650 = 24 700 hommes.

27 300 + 24 700 = 52 000 hommes.

En y ajoutant les régiments de chasseurs d'Afrique on arrive au total de 56 000 hommes, largement suffisant pour permettre à toute notre cavalerie, soit des divisions indépendantes soit des corps d'armée, d'entrer en campagne immédiatement avec le com-complet de combattants, soit 150 sabres par escadron, et en laissant en arrière une cinquantaine d'hommes pour recevoir les réservistes.

Mais 7 divisions de cavalerie indépendante, à 6 régiments chacun, donnent un total de 42 régiments, 19 brigades de corps d'armée à 2 régiments chacune donnent 38 régiments, soit 80 en tout (non compris les régiments d'Afrique), et nous en avons 79 seulement, c'est donc un régiment à former, et cela dans le plus bref délai. Si à ce nombre de 5 600 on ajoute 3000 pour les petits états-majors des régiments on obtient le total de *59 000* pour l'effectif général de la cavalerie en temps de paix.

3° *Artillerie.* — Il en est de l'artillerie comme pour l'infanterie, elle n'a besoin en temps de paix que de la moitié de son effectif de guerre; on évalue cette moitié à 108 hommes par batterie (elle lui est supérieure). Or le corps d'armée possédant 20 batteries doit avoir pour ses batteries devant marcher avec lui dès le début de la guerre un effectif de paix de 108 × 20 = 2 160 hommes qui, multipliés par 20 (car il faut faire entrer le corps d'Algérie en ligne de compte), donne 43 200 hommes, soit 45 000 en chiffres ronds. Mais l'artillerie, au moment de la mobilisation, doit pourvoir à de nombreuses formations qui exigent pendant la paix la présence dans les régiments d'un nombre de batteries supérieur à celui qu'ils fournissent aux corps d'armée mobilisés. Puis il faut compter en outre les batteries de montagne. Bref l'artillerie de campagne (montée, à cheval, de montagne) doit, pour pouvoir remplir la mission qui lui est dévolue pendant la guerre, entretenir le nombre respectable de 496 batteries.

Or 496 × 108 = 53 568, et si on ajoute les 40 états-majors de régiment *55 000.*

L'artillerie à pied, destinée à défendre nos forteresses, nos camps retranchés, nos forts, nos côtes, et à attaquer les fortifications de l'ennemi dans les sièges, comprend 105 compagnies ou batteries, dont l'effectif de paix est de 133 hommes; soit en tout 14 000 hommes, auxquels il faut ajouter les petits états-majors des 18 bataillons comprenant ces 105 compagnies, soit 300 hommes, en tout 14 300 ou *15 000.*

Le train des équipages est formé par 20 escadrons à 3 compagnies chacun, soit 60 compagnies à 100 hommes en comprenant les éléments du petit état-major, en tout *6 000 hommes.*

Le génie comprend 7 régiments donnant un total de 23 bataillons environ de 4 compagnies à 125 hommes 23 × 4 × 125 = 11 500, plus 450 hommes pour les états-majors de régiment = *12 000.*

Enfin les infirmiers, répartis en 25 sections, doivent avoir un effectif de paix de *5 129* hommes.

Reste quelques corps secondaires sans grande importance, au point de vue des effectifs au moins : sections d'ouvriers d'administration, de secrétaires du recrutement et d'état-major, compagnies de remonte, d'ouvriers et d'artificiers d'artillerie, etc. En leur attribuant un effectif de paix de *10 000* hommes en tout, je crois que le compte est largement fait.

Ainsi donc, pour résumer toutes ces données, il faut, pour que l'armée se trouve dans les conditions de solidité les plus favorables, c'est-à-dire pour que tous les éléments qui la composent possèdent un effectif de paix égal à la moitié de l'effectif de guerre, sauf la cavalerie qui doit toujours posséder ce dernier ainsi que les bataillons appartenant aux formations de couverture des frontières (3 corps d'armée et les 30 bataillons de chasseurs) qui sont renforcés de 50 hommes par compagnie; il faut dis-je, que les effectifs soient pour

1°	Infanterie . . . . 4 000 hommes pour les zouaves.	310 000 hommes
2°	Cavalerie.	59 000
3°	Artillerie. .	70 000 —
4°	Génie . .	12 000
5°	Train des équipages	6 000 —
6°	Infirmiers . .	5 000
7°	Divers.	10 000
		[illegible]

Il y a lieu de remarquer que dans ce total sont compris les cadres de la troupe (sous-officiers, caporaux, etc.), il faut donc en retrancher 23 000 sous-officiers rengagés qui y font double emploi puisqu'ils sont déjà comptés dans les effectifs des corps de troupes. Donc l'effectif total de l'armée sur le pied de paix devant être fourni par le recrutement est exactement de 463 000 — 23 000 = *440 000 hommes*, dans lequel nombre ne sont naturellement pas com-

pris les éléments permanents tels que les sous-officiers rengagés ci-dessus dénombrés (2 300 environ), le corps des officiers (3 000 environ), la gendarmerie (25 000 environ), etc., qui n'ont pas besoin, pour s'alimenter, des ressources offertes par les classes.

Avec le contingent affecté à la marine, soit 30 000 hommes, *470 000*.

* * *

La nation est-elle assez riche en hommes pour assurer l'entretien sur pied de paix d'un effectif de 470 000 soldats au moyen de l'appel de deux classes seulement sous les drapeaux ? De même que les chiffres ont déterminé les besoins, les chiffres vont répondre, et avec éloquence, pour fixer les ressources.

Il s'agit de trouver dans chaque classe un nombre de $235\,000 = \frac{470\,000}{2}$ hommes pouvant être incorporés. Rien n'est plus facile.

Je ne sais pourquoi on table toujours sur le contingent de 1897, qui a été remarquablement fort, puisque cette année-là plus de 338 000 hommes ont tiré au sort. Prenons donc un tout petit contingent de 310 000 hommes, et voyons ce qu'il nous donnera. Retranchons de ce nombre 27 500 hommes impropres à tout service (nombre de 1897 basé sur 338 000 hommes), et 21 000 hommes classés dans les services auxiliaires (nombre de 1897 également), soit un total de 48 500, il restera bon à être incorporés

$$310\,000 - 48\,500 = 261\,500 \text{ hommes.}$$

Il n'y a pas lieu de tenir compte des ajournements car la compensation se fait tout naturellement; si on ajourne 40 000 hommes il en rentre sensiblement autant des ajournés des classes antérieures.

De ces 261 500 hommes, il faut retrancher 6 500 hommes environ, qui disparaissent entre le tirage au sort et l'incorporation; reste à 255 000 hommes.

Mais pendant les deux années de présence sous les drapeaux il en disparaîtra encore 5 p. 100 pendant la première année, donc les 255 000 se réduiront au bout de cette première année à

$$255\,000 - 12\,750 = 242\,250 \text{ hommes.}$$

Ce nombre diminuera encore de 4 p. 100 pendant la deuxième année, soit de 10 000, et s'abaissera à 232 250.

Le total des présents bons pour le service sera donc

1re année	242 250
2e —	232 250
Total . . .	474 500 hommes.

Si on ajoute à ce nombre celui des engagés volontaires qui, pour l'armée de terre seulement, peut être évalué en moyenne à 5 000 par an, soit 10 000 pour les deux ans, on arrive à un total de 484 000 hommes dans les rangs.

Or nous avons vu dans la première partie de cette étude que les besoins de l'armée sur le pied de paix étaient de 470 000 hommes. Nous savons qu'avec ce nombre de 470 000 l'armée présente un caractère de solidité reconnu par tous les hommes compétents. Alors pourquoi répéter à satiété qu'avec le service de deux ans on ne peut pas entretenir notre armée sur un pied convenable ? L'Allemagne a tant d'hommes en temps de paix et nous nous contenterions de si peu ! Là n'est pas la question, mais ici : 19 corps d'armée de première ligne sont-ils suffisants pour nous défendre ? Si oui, le service de deux ans nous les fournit dans d'excellentes conditions. Sinon, il faut en former de nouveaux, un vingt et unième, un vingt-deuxième et..., et, tout naturellement, deux contingents ne suffiront pas à les remplir : alors le service de deux ans ne saurait être adopté.

Ce qui occasionne des divergences si accentuées dans les manières de juger cette question de la réduction du service militaire, c'est qu'on met constamment la charrue avant les bœufs. On prend comme point de départ, sans la discuter, la nécessité d'entretenir sous les armes un nombre déterminé 550 000 ou 580 000 et l'on dit : Avec l'incorporation de deux classes seulement on ne peut arriver à se les procurer. Évidemment, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut poser le problème. Ce qu'il est tout d'abord indispensable de rechercher c'est le minimum d'hommes présents sous les armes nécessaires à la solide constitution de nos corps de troupes, et, ce minimum une fois déterminé, se reporter aux ressources offertes par deux contingents. C'est donc sur la fixation de ce minimum que devrait porter la discussion. Pour moi, je trouve qu'une armée de première ligne composée de 19 corps d'armée (sans compter celui de l'Algérie), laissant derrière elle 152 bataillons, 80 escadrons, 100 batteries pour constituer le noyau des formations de seconde ligne, couverte d'une façon permanente par 3 corps d'armée frontière pourvus constamment d'effectifs renforcés et par 30 bataillons de chasseurs, est largement suffisante pour assurer au pays une sécurité en proportion avec sa population et son étendue.

Il est bien évident qu'une mesure aussi importante que la réduction du service à deux ans ne peut être mise à exécution au moyen d'un simple trait de plume. Elle entraîne tout naturellement des modifications dans l'organisation générale de l'armée et dans la constitution particulière des différentes armes et des services, nécessitées par la suppression de ce qui est reconnu superflu et par la création de ce qui manque.

Tels sont les points sur lesquels les hommes politiques qui ont reçu mission de gérer nos affaires militaires devraient chercher à s'éclairer le plus complètement possible sans écouter les clameurs des hommes de passion ou de parti pris. Telles sont les questions dont ils doivent rechercher la solution en ne s'inspirant que du seul intérêt du pays.

L. Patry.

THÉATRES

Théatre Sarah-Bernhardt : *l'Aiglon* (suite).

... Vite, je résume la fin du drame. Aussi bien approchons-nous du dénouement.

Les conjurés se retrouvent au lieu convenu, vers une colline qui domine le champ de bataille de Wagram. Une trahison a mis la police sur leur piste. En deux minutes, ils sont entourés, désarmés, et ramenés chez eux ; Metternich, qui ne veut pas qu'un complot ait pu se former à la cour même, a donné l'ordre d'étouffer l'affaire. Et le duc de Reichstadt reste seul, auprès du cadavre de Flambeau qui s'est poignardé, ne voulant pas tomber vivant entre les mains des ennemis de son maître.

La nuit s'avance ; un grand calme descend sur la plaine endormie. C'est la paix suprême, la fin de tout. Cette tentative était la dernière ; un nouvel effort serait impossible ; celui-ci a découragé les partisans du duc : sa propre énergie est anéantie pour jamais. Il a fait ce qu'il a pu, pourtant ! Mais il était condamné d'avance ; faible et inutile héritier d'un nom trop lourd, sa destinée est de mourir inconnu. Vainement, il a dompté ses nerfs, tendu sa volonté. Il a abouti à quoi ? A ajouter un cadavre à tous ceux qui dorment déjà dans la plaine illustre. Tout à l'heure, Flambeau lui contait la bataille ; ici, un bataillon s'était fait tuer : plus loin une charge de cavalerie était venue se briser contre un carré, et quelques chevaux affolés en étaient seuls revenus : là tonnait une batterie d'artillerie, et ses boulets creusaient des routes sanglantes dans les régiments ennemis... Flambeau parlait de gloire, d'honneur, de courage. Et c'était les mêmes mots dont se servait aussi un brave paysan allemand qui voulait « expliquer Wagram » !... Alors, si l'honneur, le courage et la gloire se retrouvent dans les deux camps, quel est, au vrai, le résultat d'une bataille ?... Des cadavres, des blessés, du sang ! Et ce sang, versé par son père, le duc « blanc comme une hostie » est condamné à le racheter. C'est ce sang qui l'étouffe, et qui monte à ses lèvres pendant ce qu'on appelle « ses crises ». Il est en lui, autour de lui ; la rouge marée l'environne, monte et va l'engloutir... Maintenant, de la plaine lointaine, des murmures s'élèvent ; cris de douleur, râles de mort, appels de désespoir... Des milliers de corps surgissent du sol fertile ; leurs voix roulent comme un ouragan de détresse. Halluciné, le duc croit les entendre : il les entend ; il les voit ; voltigeurs long guêtrés de blanc, grenadiers coiffés de noir, guides à la pelisse flottante, cuirassiers, dragons... Toute l'armée ressuscite ! Ils marchent, et leur pas rythmé fait trembler la terre. Déjà, ils sont si proches qu'on distingue leurs traits. Des milliers de bouches s'ouvrent à la fois, et des milliers, et des milliers encore. Quel mot vont-elles proférer, quelle malédiction ?... Et c'est, au contraire, un cri d'orgueil, de fidélité, presque de reconnaissance, un cri formidable qui éclate et monte jusqu'aux étoiles : « Vive l'Empereur !... »

Grandiose et magnifique inspiration de poète, égale aux plus hautes, aux plus nobles, si émouvante, si héroïque, qu'elle eût presque pu se passer d'une réalisation théâtrale un peu trop précise à mon gré... Mais à quoi bon discuter un détail de mise au point ? Je ne sais pas, dans notre théâtre, de scène plus saisissante. Sans doute, ce n'est pas malin de faire crier : *Vive l'Empereur !...* Mais ce qui est « malin », c'est d'avoir élargi le sens de ce cri par rapport au drame même, d'en avoir fait la conclusion de la crise d'âme la plus douloureuse et la plus tragique.

Et voici la fin. Quelques mois plus tard, le duc de Reichstadt achève de mourir. Une scène touchante lui apprend que le moment approche. Il veut au moins bien mourir. Il commande qu'on lui lise le récit de son baptême. Il écoute, les yeux agrandis, soulevé par un dernier effort de fierté. Et, pendant que se déroule l'impérial cortège de rois, de princes, de maréchaux dont chacun porte un nom de victoire, il s'éteint doucement. Son dernier souffle est si frêle, si léger, qu'on ne l'entend pas, et que la lecture pompeuse continue alors qu'il n'est déjà plus !... Jusqu'à la mort, il n'aura été qu'un reflet, et la gloire paternelle aura seule mis quelques rayons sur son front trop tôt pâli.

Ce portrait est-il ressemblant ? Le duc de Reichstadt était-il tel que nous l'a montré M. Rostand ?... Il est presque impossible de le savoir. Les témoignages sont rares, incertains et contradictoires. Les récits de Marmont ne méritent aucune créance. Les *Mémoires* de Prokesch semblent démentis par d'autres documents : on en publiait quelques-uns ici même la semaine dernière. Que le duc soit mort de ne pouvoir égaler son père, ou qu'il ait vécu vingt ans sans le connaître, le « cas » est pareillement tragique ; et je ne sais si la seconde hypothèse ne l'est

pas davantage ; rien n'est plus troublant que la lettre ou le duc tente un parallèle entre Napoléon et le général Mack... Mais elle n'est pas « dramatique », (je veux dire théâtrale). M. Rostand a donc bien fait de choisir la première.

Il a fait preuve une fois de plus d'un sûr instinct dramatique. Et cet instinct, il l'a manifesté avec plus d'éclat encore par le choix du sujet, c'est-à-dire du héros. Ceci demande quelques explications.

A première vue, on eût pensé qu'une des difficultés de l'*Aiglon* était l'incertitude où nous sommes du caractère et des sentiments du duc. Il fallait, pendant six actes, nous passionner pour un personnage historique que nous ne connaissions pas. C'était là, sans doute, une difficulté. Mais si l'on veut bien y réfléchir, on verra que cette différence n'était qu'apparente, et qu'au moins, elle était compensée par de très réels avantages.

Ce qui abaisse notre drame historique, c'est un insupportable mélange de fiction et de vérité extérieure. Le plus souvent (pour ne pas dire toujours), on prend un homme célèbre, et l'on s'en remet presque exclusivement à lui du soin d'émouvoir le public. Son nom éveille tant de souvenirs, que la moindre de ses actions excitera notre intérêt. On se contente donc d'imaginer une intrigue quelconque ; et la plus connue sera la meilleure : car, aux « effets » déjà expérimentés, viendra se joindre un effet nouveau, provenant de la personnalité même du héros. Cependant, il faut que la pièce réponde à son titre et que le héros ait, de son modèle, quelque chose de plus que l'uniforme. Alors, on a recours aux anas ; les mots historiques tombent dru ; et le protagoniste interrompt l'aventure insignifiante où il est mêlé pour proférer une parole lapidaire. A y regarder de près, c'est, à peine atténué, le procédé des *Revues* de fin d'année ; au lieu de proclamer ingénument : « Je suis le chemin de fer métropolitain », le personnage montre son vêtement, prononce un mot historique, — ce qui veut dire : « Je suis Napoléon, ou Jeanne d'Arc, ou Louis XIV », — et la pièce continue. Nous savons à qui nous avons affaire.

Nous le savons, mais nous irritons. Le contraste est trop violent entre le personnage et le « rôle ». Si le rôle est de vaudeville ou de mélodrame, qu'on lui donne un nom quelconque, comme sa fonction. Si c'est vraiment un personnage historique, qu'on l'arrache au mélodrame ou au vaudeville qui le rapetisse et le ridiculise.

Imaginez le Huron de Voltaire ou le Persan de Montesquieu revenu parmi nous, et songez à l'idée qu'il se ferait de l'histoire, d'après nos drames historiques ! Elle ressemblerait fort à celle qu'il se ferait aussi de Racine et de Molière d'après les surprenants *à-propos* par quoi l'on a coutume de les célébrer.

Soyons justes. Si nos pièces historiques ne sont pas meilleures, c'est qu'elles ne pouvaient pas l'être. Jamais un drame ne nous donnera, d'un grand homme, un portrait satisfaisant. Dans l'*Aiglon* même vous en avez la preuve. Le seul personnage qui ne nous contente pas est Metternich. Pourtant, quand on se rappelle le rôle, on ne voit guère quelles objections on pourrait lui faire (à part le temps trop long qu'il met à reconnaître Flambeau, et ceci est insignifiant). Ses paroles et ses actions sont vraisemblables ; même la fameuse apostrophe au « Petit Chapeau », car Metternich devait être un imaginatif, autant qu'il était, et parce qu'il était un déductif... Bien mieux, dans sa scène avec le duc, il montre une véritable profondeur. Et cependant nous sommes déçus. Pourquoi? Parce que, instinctivement, nous sentons que ce n'est pas là tout Metternich ; son caractère, — que nous reconnaissons vrai, — se manifeste par des actions vraisemblables, mais dont l'importance est médiocre, relativement à celles qu'il a accomplies. En un mot, on nous annonce Metternich, et nous n'en voyons qu'une partie.

Avec Napoléon II, rien de pareil. Il est un admirable héros de drame historique parce que nous ne savons rien de son histoire... Pour mieux dire, — et pour ôter à cette affirmation tout aspect de paradoxe, — le personnage est apparu à l'auteur *sous la forme d'un sentiment*, ce qui n'aurait pu se faire pour un héros connu avec précision ; c'est ce sentiment, constamment en lutte avec des forces extérieures et avec une volonté trop vacillante, c'est ce sentiment qui donne au duc son intensité de vie. En d'autres termes, ce drame si fertile en épisodes est, pour ce qui touche le personnage principal, conçu comme une tragédie. Les événements, véridiques ou vraisemblables, sont combinés uniquement en vue de faire apparaître une face nouvelle ou une modification du caractère.

Cela, si je ne me trompe, est assez important. Le mérite de l'*Aiglon* est d'être un drame de sentiments, historique en son essence même, où les sentiments naissent, se développent et aboutissent « en fonction » de la situation même du héros. La partie de pure analyse et la partie proprement historique sont unies si étroitement que l'on ne pourrait concevoir l'une sans l'autre ; les faits, s'ils se rapportaient à un autre qu'au duc, perdraient leur signification : le personnage a besoin de ces faits, et non d'autres, pour atteindre son entier développement.

Et ce que je dis de l'analyse et de l'histoire, je pourrais le dire aussi du style. Parmi la prodigieuse quantité d'images qu'on trouve dans l'*Aiglon*, il n'en est pas une, — disons : il n'en est presque pas, pour rester en deçà de la vérité, — qui ne sorte du sujet même, qui ne soit précisément celle qui eût dû se

présenter à l'esprit du fils de Napoléon. Cette remarquable appropriation du style au sujet était sensible déjà dans la *Samaritaine*, où les images étaient « bibliques ». Elle prouve une fois de plus ce que j'avançais plus haut : à savoir que M. Rostand a conçu son drame « par l'intérieur » ; que son héros lui est apparu, non par son costume et par ses tics, mais par les sentiments dont il vivait.

... Je ne voudrais pas, pourtant, que cet article fût une manière de palmarès où le lauréat Rostand remporterait successivement tous les prix. Il faut donc finir par quelques objections.

La première a trait au style. J'ai dit par quoi il se recommandait à notre admiration. On y retrouve encore quelques traces d'afféterie, une manière un peu trop gracieuse de dire les choses, comme une sorte de griserie du vers qui s'ébat et se réjouit de sa propre verve. De plus, il m'a semblé que les différents couplets étaient construits un peu sur le même modèle; l'effet arrive régulièrement, symétriquement : on le prévoit d'avance, et il s'atténue par la répétition. — En revanche, je me refuse à regretter l'abondance et la variété des images. On s'est amusé à en relever quatre ou cinq dans le seul monologue de Metternich au chapeau de l'Empereur? Tant mieux! L'excès est le mal dont on se guérit le plus vite ; et ce n'est pas celui dont souffre la littérature contemporaine.

Ma seconde objection porte sur la construction même de la pièce. On dirait qu'à un moment, M. Rostand a manqué de confiance dans la faculté d'attention du public ; il a cru nécessaire de le distraire, d'abandonner pour un instant l'analyse de son personnage. Le quatrième acte, à part la scène que j'ai signalée la semaine dernière (entre le duc et sa mère), n'est qu'un divertissement agréable, mais un peu extérieur au vrai sujet. J'entends bien que le revirement était indispensable, et qu'il ne pouvait être placé ni au troisième, ni au cinquième acte. Il fallait donc le conserver : mais peut-être raccourcir tout ce qui n'était pas lui, surtout les détails relatifs à la conspiration. Le vers, quoi qu'on fasse, s'embarrasse dans les explications matérielles. Quant à l'attention du public, M. Rostand peut-être tranquille. Nous le suivrons où il voudra nous mener, et par les chemins qu'il lui plaira !

* * *

J'ai dit les qualités et les défauts de l'*Aiglon*. Vous avez vu de combien les premières l'emportent sur les seconds. Les beautés de l'*Aiglon* sont d'une beauté supérieure ; je le dis en toute sincérité, je ne me rappelle pas avoir été ému comme je l'ai été pendant les trois premiers actes, et pendant la seconde moitié du cinquième. Pour mille raisons, M. Rostand jouait une partie périlleuse ; il l'a gagnée ; comme poète, comme auteur dramatique, il sort grandi de cette nouvelle épreuve. Et, à toutes les causes qui me font chérir et admirer l'*Aiglon*. il faut en ajouter une dernière. Les applaudissements enthousiastes qui l'ont accueilli s'adressaient au drame, au héros évocateur de souvenirs sublimes ; ils contenaient quelque chose de plus : une sorte de reconnaissance. Ces idées magnifiquement développées par le poète, ce sentiment de la grandeur militaire, si particulier à notre race, et à quoi nous restons invinciblement attachés, M. Rostand nous donnait de nouvelles raisons de les chérir...

Concluons... A propos d'une pièce où figure Metternich, il doit être permis de finir par un mot de Talleyrand. Il disait d'un orateur politique : « Il y a mieux : il y a plus mal ; il n'y a rien de pareil ! » Ce sera, si vous le voulez, le résumé de cet article.

Il me reste à parler de l'interprétation et de la mise en scène. Celle-ci est réglée avec une intelligence rare, et un singulier souci de vérité pittoresque ; le décor de Wagram est l'un des plus beaux et des plus « poétiques » que je sache. — M. Guitry, à part la légère réserve faite plus haut, est merveilleux de naturel et d'héroïsme cordial dans le personnage de Flambeau. M. Calmettes a la dignité sèche qui convient à Metternich. M[lle] Legault, encore qu'elle ajoute quelque vulgarité à son personnage, rend assez bien la physionomie puérile et déconcertante de Marie-Louise. Les quarante petits rôles sont excellemment tenus. Quant à M[me] Sarah-Bernhardt, on a épuisé à son endroit toutes les formules d'admiration. Je renonce à en trouver de nouvelles ; et j'ajoute simplement que sans elle, M. Rostand, peut-être, n'eût pas écrit l'*Aiglon*, et qu'il n'eût certes trouvé personne pour le lui jouer...

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Histoire de la littérature française, par Emile Faguet (Plon).

On admirera dans cet ouvrage l'érudition sans doute, l'originalité des vues et l'abondance des idées, mais la clarté surtout, la merveilleuse netteté de l'exposition. Il est beau d'avoir dépouillé tout l'immense fatras de notre littérature et de sortir de ce travail avec allégresse, et de ne pas s'y être embrouillé, de conserver encore, et malgré tout, le goût des lettres, et de voir clair dans tout cela. Emile Faguet prend à ses plus lointaines origines notre littérature

nationale, il la suit à travers le moyen âge, la Renaissance, le Classicisme et le temps présent. Son œuvre se termine par une « conclusion sur le XIXe siècle ». Chose admirable, après avoir « lu tous les livres », il n'a point de dégoût, ni même seulement de mauvaise humeur, et ses dernières pages sont pleines d'un généreux optimisme. Or, il arrive presque toujours qu'arrivés au XIXe siècle les historiens de notre littérature sont fatigués et rechignés : ils bâclent nos contemporains et nous éreintent notre temps. Remercions l'encourageant et juste critique qui déclare ce dernier siècle le plus grand avec le XVIIe et qui les met en parallèle tous les deux sans arrière-pensée de dénigrement pour le nôtre et qui même entrevoit l'avenir avec confiance. « Il y a lieu, dit-il, d'avoir courage. » Ce que peuvent être ces études sur les plus significatifs écrivains de notre littérature, on le devine. A ses qualités habituelles, Émile Faguet ajoute ici le charme d'une élégante brièveté, quelque chose de concis et de rapide qui fait de son ouvrage la meilleure histoire littéraire que nous ayons. Un grand nombre d'illustrations d'après des dessins, des miniatures, des estampes, des autographes lui donnent encore un nouvel agrément.

L'Amour du prochain, par PIERRE VALDAGNE (Ollendorff).

L'amour du prochain est la vertu chrétienne par excellence. Oh! la bonne petite chrétienne qu'est donc Hermine de Réserve! On ne saurait pratiquer avec plus de ferveur et d'application les préceptes évangéliques. Jugez-en. Pendant une absence de deux mois qu'est obligé de faire son adoré mari, Hermine de Réserve à fait venir à son château de la Farlède quelques amis, quelques amies, pour se désennuyer. Et voici d'abord Alizon de Crécy, fringante et rieuse petite femme, et son mari, poète incompris, grand rêveur sous les étoiles : un ménage mal assorti. Et puis voici le jeune Henri de Bollène, un bon vivant tout en gaieté. Voici Viviane Ritouret, exquise et mélancolique, éprise d'idéal et de poésie : or, son mari n'est qu'un vague politicien qui deviendra ministre, qui pérore, et qui provisoirement a le bon goût de ne pas accompagner sa femme dans ses villégiatures : encore un ménage mal assorti. Hermine de Réserve a si bon cœur qu'elle s'afflige de ces imparfaites unions. Elle entreprend de réparer les maladresses de la destinée et, pour le plus grand bonheur de son prochain, elle collabore avec la Providence. Elle réfléchit. Elle constate qu'à Pierre de Crécy rêveur, la rêveuse Viviane Ritouret conviendrait bien mieux que la joyeuse Alizon de Crécy, et qu'à la joyeuse Alizon de Crécy le joyeux Henri de Bollène conviendrait bien mieux que le lyrique Pierre de Crécy. Et donc, ayant en vue seulement la félicité de tous, elle organise ces flirts avec une ingénuité clairvoyante et charmante. Et cela réussit. Le château de la Farlède devient véritablement « la maison du bonheur », sous la surveillance attentive et bienveillante de cette petite providence très active, très humaine, très indulgente, très au fait des secrets désirs de cœur pareils au sien, et d'autant plus habile dans sa tâche qu'elle n'est point embarrassée de scrupules et de ces vagues idées abstraites auxquelles on met des majuscules pour les rendre plus inquiétantes... Ah! tout le bien qu'elle fait! Et Pierre Valdagne, en quelques délicats et fins dialogues, a célébré comme il convenait cette bienfaitrice de l'humanité malchanceuse, cette petite sainte que de secs moralistes auraient méconnue. Et Lucien Métivet orna sa légende des édifiantes images que réclamait cette douce hagiographie.

Au milieu du chemin, par ÉDOUARD ROD (Fasquelle).

Ah! c'est décidément une difficile situation que d'être à la fois un moraliste et un romancier. Le moraliste voudrait prêcher, le romancier ne peut qu'observer. Ces besognes sont différentes. On dit bien, il est vrai, que certaines situations réelles contiennent en elles-mêmes un enseignement, et proclament des vérités, et donnent des avertissements. On dit cela, mais tout de même la morale est une chose et la vie en est une autre, constater est une chose et prescrire en est une autre... Le dernier roman d'Édouard Rod se ressent de cette difficulté d'un genre presque impossible. L'auteur étudiait la question si grave de la responsabilité de l'homme de lettres. Il nous a présenté le type d'un dramaturge à la mode, plein de gloire, qu'une tragique aventure vient bouleverser. Une jeune femme s'est suicidée : on a trouvé près du cadavre les œuvres du dramaturge ; elle était férue de cette littérature troublante, cette littérature lui a tourné la tête. Le dramaturge éprouve à cette nouvelle un grand émoi : il se sent responsable de cette mort... Or, Édouard Rod déclare qu'il a voulu seulement étudier « un cas ». Il s'agit en réalité de bien autre chose, et cela s'aperçoit aux discours édifiants que tient désormais le dramaturge. Le roman d'ailleurs est intéressant, poignant parfois. Les impressions qu'éprouve l'écrivain, retourné chez les siens, auprès de son frère le paysan, dans la maison de ses parents, bons campagnards, dans la saine odeur de la terre, sont émouvantes. L'intensité de cette crise intérieure est assez puissante et tout le livre prend une grande beauté de la gravité même du sujet. Mais le roman nuit au traité de morale, et le traité de morale le lui rend bien. Le « cas » particulier de ce dramaturge inquiet n'est peut-être pas assez individualisé, et la thèse, d'autre

part, n'est peut-être pas aussi générale qu'il le faudrait. Comment faire ?...

Draco, par Paul Gaulot (Plon).

Cela se passe à la cour du grand roi devenu vieux, entre 1709 et 1712, car précisons. Or, si Nanon, femme de chambre de confiance de la duchesse de Bourgogne, ne s'était pas éprise de Rolandot, courrier du maréchal de Villars, ledit Rolandot serait mort dans la prison où on l'avait coffré pour avoir donné au courrier de la duchesse des renseignements faux sur la bataille de Malplaquet. Et si Rolandot n'avait pas été relaxé, il n'aurait pu connaître les amours de la duchesse et du beau Nangis et les révéler à Maulevrier, rival de Nangis. Et Maulevrier enhardi n'aurait pas poussé l'audace jusqu'à déterminer la rupture de la Duchesse et de son amant, audace qui lui valut de se voir envoyer en Espagne où Rolandot l'accompagna. Et Rolandot n'aurait pas été chargé par son nouveau maître de porter à la duchesse du tabac à priser dans lequel il mélangea le plus subtil poison. Et la duchesse de Bourgogne ne serait pas morte, — de cette façon-là, du moins. Et Maulevrier ne se serait pas, de désespoir, jeté par la fenêtre. Et M. Gaulot n'aurait donc pas écrit ce roman : et ce serait dommage, somme toute, puisque ce roman historique, — à la Dumas, ou peu s'en faut, — est amusant et bien troussé.

Le Roman d'un inquiet, par Adolphe Chenevière (Lemerre).

Ce petit roman est écrit avec grâce et délicatesse. On y voit des gens sans méchanceté qui ne savent pas être heureux même quand les circonstances extérieures de la vie semblent favoriser leur bonheur... Darval a une femme exquise et qui l'aime. Un instant, par pitié plutôt, elle a livré seulement un peu de son cœur, mais sans faillir à son devoir strict : elle s'est vite reprise, elle est restée l'épouse parfaite. Mais Darval se désespère, et tâche de se consoler auprès de Georgette. Cette Georgette est un type amusant : elle a fait dans sa vie d'assez vilaines choses ; mais elle est séduisante, capable de tendresse et, par moments aussi, de loyauté. Elle veut conserver de Darval, qu'elle aime, un souvenir pur, et donc elle le repousse : cette belle action sera l'ornement de sa mémoire. Pauvre Georgette, victime de la vie, en somme, trop adulée, trop tentée ! Et tous les personnages de ce roman sont ainsi : c'est la faute des événements ; on ne fait pas sa vie, on est fait par elle, on est refait par elle... L'anecdote est contée avec une sorte de scepticisme indulgent et attristé. Elle laisse une impression de découragement et de demi-fatalisme qui n'est pas sans un certain charme.

Journal intime de Cuvillier-Fleury, publié avec une introduction par Ernest Bertin (Plon).

Ce premier volume du journal intime de Cuvillier-Fleury va de 1828 à 1831. On trouvera dans ces pages un fidèle et piquant tableau de la petite cour du Palais-Royal, et d'amusants détails sur le roi Charles X et son entourage. Les historiens utiliseront ce document, mais il a de quoi distraire déjà les simples lecteurs par un grand nombre d'anecdotes caractéristiques et finement contées, par des croquis spirituels et vivants. Celui de la bonne duchesse de Berry est sans doute un des plus réussis. Cette Napolitaine exubérante faisait une curieuse figure dans la raisonnable cour de France. Ah ! quand le duc de Berry fut assassiné par Louvel, que de larmes elle versa. Même elle coupa sa belle chevelure. « Il les aimait, ces cheveux, s'écria-t-elle, je ne veux plus les voir ; qu'on les porte sur sa tombe ! » Puis (car les plus somptueuses douleurs n'ont qu'un temps), elle laissa repousser ses boucles légères et se reprit à danser. Elle dansait, dansait ; c'était une rage, une frénésie. Elle dansait jusqu'au jour naissant. Mais Cuvillier-Fleury la trouvait « étrangement fagotée ». M. Ernest Bertin a écrit pour cet ouvrage une excellente introduction, gaie et documentée.

André Beaunier.

Memento. — A la librairie Vve F. Larcier (Bruxelles), *les Tombeaux*, par Valère Gille, recueil de sonnets merveilleusement édités et souvent assez beaux, à la louange de morts illustres : Hugo, Burne Jones, Leconte de Lisle, etc. Le sonnet de Corot est, je crois, le plus réussi. — Chez Ollendorff, *Rosnhéro*, assez amusant et curieux roman de Maurice Montégut. — *Rêve brisé*, par Julie des Obiers. — Chez Lemerre, *Pour la sauver*, roman, par Ernest Benjamin. — *Michel-Ange à Rome*, conférence, par Pierre de Bouchaud. — A la Société libre d'édition des Gens de lettres, *Contes briards*, par D. Caldine. — *Criminelle passion*, par Marie-Denise Marinot. — Chez Fischbacher, dans la « Collection des poètes français de l'étranger », *le Collier d'opales*, poèmes, par Valère Gille. — A la Société du Mercure de France, *Au hasard des chemins*, poèmes, par A. Ferdinand Hérold. — Dans les éditions de la *Revue Blanche*, *Des rêves et des choses*, poèmes, par Nicolette Hennique. — Dans les éditions de la *Revue d'art dramatique*, *Danton*, drame, par Romain Rolland. — A Paris, « chez tous les libraires », *un Chauvin de la Science*, par Gaston Lavalley. — Chez Rousseau, *Assistance et éducation en Provence aux XVIIIe et XIXe siècles*, par Gaston Vabran. — Chez H. Oudin, *le Portrait de N.-S. Jésus-Christ d'après le saint suaire de Turin*, avec des reproductions photographiques, par Arthur Loth. — Chez Floury, *l'Initiée*, drame, par Thémanlys. — Chez Perrin, *la Civilisation païenne et la morale chrétienne*, par P. Reynaud, avec une lettre-préface du P. Didon.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne.

La chose paraît inouïe, incroyable, impossible, elle est cependant : un écrivain allemand fort estimé dans son pays et dont le nom fait autorité dans les questions militaires vient de publier dans un des plus importants périodiques d'outre-Rhin un plan de débarquement en Angleterre.

En spécialiste qu'on sent aussi maître de lui que de son sujet, le baron von der Goltz étudie dans la *Deutsche Rundschau* et établit les chances de succès d'une expédition allemande sur les côtes anglaises.

Inouï, en effet,... si l'on songe qu'une fille de la reine Victoria était impératrice d'Allemagne, il n'y a pas trois lustres. Du reste, on n'en continuera pas moins chez nous à traiter de « naïfs » ceux qui veulent prendre au sérieux la tension des relations entre l'Allemagne et l'Angleterre. Il est vrai que, tenue à plus de circonspection, la presse officieuse allemande ne met pas autant de belle désinvolture dans l'expression de ses sentiments.

Mardi dernier a commencé devant le Reichstag la discussion générale du projet d'augmentation de la flotte.

Angleterre.

La revue *The Nineteenth Century* consacre le premier article de son dernier numéro à la question du recrutement et de l'instruction militaires en Angleterre. Mr. Sidney Low, l'auteur de ces quinze pages bourrées de chiffres et de documents, écrit : « De récents événements ont amplement justifié les critiques de ceux d'entre nous qui, soit dans cette revue, soit ailleurs, ont soutenu cette idée qu'un système de recrutement basé sur l'enrôlement volontaire ne répond pas aux nécessités de l'Impérialisme. La guerre sud-africaine en a fourni la preuve. Le gouvernement en a convenu en essayant de suppléer à notre manque d'hommes par un appel à la population civile... » Après avoir longuement admiré l'adresse au tir des soldats-citoyens du Transvaal et de l'Orange, Mr. Sidney Low se demande pourquoi les *cricketers*, *footballers*, *golf-players*, *bicyclists*, *billard-players* ne seraient pas tenus de donner à l'exercice de la cible un peu du temps qu'ils consacrent à leurs plaisirs favoris.

Voici d'ailleurs la conclusion de l'article du *Nineteenth Century* : « Chacun de nous peut travailler de son côté à la création de notre future armée nationale. Pour ce, revenons à cette ancienne tradition de l'Angleterre qui exigeait de chaque citoyen qu'il contribuât à la défense du pays en s'instruisant solidement dans le maniement des armes. »

Dans le *Nineteenth Century* encore, un article signé Emily Hobhouse est à recommander à l'attention de ceux qui suivent le mouvement socialiste à l'étranger. C'est une étude fort curieuse sur la situation des ouvrières en Angleterre. L'auteur nous dit en détail comment elles vivent et comment elles voudraient vivre.

Italie.

De la revue *Minerva*, ces renseignements sur la situation économique de l'Italie : « Certains chiffres détachés d'une récente statistique officielle prouvent que le pays poursuit sa marche ascendante sur la voie du travail vers le progrès. Si nous examinons l'état du commerce national avec l'étranger, nous constatons que la somme totale des affaires traitées, qui de 1874 à 1894 ne dépassa jamais une moyenne de 2 milliards 200 millions, a atteint, au cours de ces cinq dernières années, la moyenne de 3 milliards, d'où il résulte que nous faisons avec l'extérieur 25 millions de plus par mois, soit 300 millions de plus annuellement ; ainsi, en supposant que les conditions du commerce international demeurent ce qu'elles sont à l'heure actuelle, — et vraisemblablement elles ne pourront que s'améliorer — l'Italie, dans une dizaine d'années d'ici, traitera avec l'étranger pour 6 milliards d'affaires.

« Un autre indice de notre activité économique, continue la *Minerva*, est celui qui nous est fourni par le mouvement des sociétés industrielles. Dans ces quatre dernières années, il s'en est constitué 242 ; 378 millions ont été consacrés à la fondation de nouveaux établissements industriels : dans ce chiffre, la part des capitaux étrangers est de 20 p. 100, le reste est du bon argent italien. »

La joie est grande dans les rangs du socialisme italien, qui vient de faire une importante recrue. Gabriel d'Annunzio, le jeune poète et romancier qu'après la Péninsule toute l'Europe aura bientôt applaudi et fêté, vient de brûler ce qu'il adorait pour se convertir aux doctrines d'avenir. Député au parlement italien depuis quelques mois, Gabriel d'Annunzio siégeait sur les bancs de l'extrême droite, votant toujours avec les plus fermes soutiens du trône et du capital. On sait que les délibérations sont en ce moment particulièrement orageuses au Montecitorio. Samedi dernier, d'Annunzio, sans doute écœuré de la trop évidente mauvaise foi de ses amis politiques, quitta sa place et, à la stupéfaction de tous, se rapprocha de l'extrême gauche. Puis, à la fin de la séance, s'étant rendu dans une réunion tenue par ce groupe, il dit simplement : « Messieurs, je rends hommage à la fermeté et au courage qui vous animent dans la défense de vos convictions. J'ai vu aujourd'hui, d'un côté, des morts et de l'autre, des hommes bien vivants. Je viens à vous, qui êtes la vie. »

Chez les frères Treves, à Milan, une nouvelle édition — la sixième — d'un livre d'Enrico Panzacchi : *I miei Racconti*. Les Italiens tiennent Enrico Panzacchi pour un de leurs meilleurs conteurs.

Chez Treves encore, *Figurinajo* : sous ce titre, l'auteur, Giuseppe Mantica, a rangé six curieuses nouvelles, dont l'allure générale cependant rappelle trop... ou trop peu la manière de notre Maupassant.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 39120. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 7 AVRIL 1900.

LE MONDE ET LES SALONS
AU XIXe SIÈCLE

Supposez qu'un observateur tout à fait étranger à notre civilisation — un descendant, si vous voulez, de l'Usbek ou du Rica des *Lettres Persanes* — débarque à Paris avec le projet d'étudier nos mœurs. Il visite nos maisons, hôtels particuliers ou ruches bourgeoises aux uniformes alvéoles. Et partout, on le reçoit dans une pièce, de chaque appartement la plus vaste, la mieux orientée, la plus luxueusement meublée, à laquelle, si le logis est modeste, ont été sacrifiées toutes les autres. Cette pièce, le « salon », est uniquement consacrée à l'exercice de la vie sociale... Et notre Persan de conclure, dès l'abord, que la sociabilité française n'a pas déchu de son universelle renommée.

Il poursuit son enquête, se fait initier aux rites compliqués de notre vie mondaine. Il dîne en ville, court les bals et les théâtres, suit les enterrements, assiste aux mariages, corne d'innombrables cartes de visite, se montre assidu aux « jours » des dames qu'il connaît (et quelle si modeste femme d'employé qui n'ait aujourd'hui son « jour? »)... S'il s'avise jamais de résumer ses observations en un jugement définitif, nul doute qu'il ne réitère celui que portait, il y a tantôt deux cents ans, son aïeul des *Lettres Persanes* : « On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paraît qu'un Français est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence... »

***

Et, de fait, jamais le train de la vie mondaine ne fut plus bruyant qu'aujourd'hui. Les « gestes » de la sociabilité, jamais le monde ne les fit plus amples ni plus expressifs, on pourrait dire plus convulsifs. Mais le mouvement, l'agitation ne sont pas toujours de favorables symptômes; et, en réalité, notre siècle aura vu le déclin du monde et des salons. Pour apprécier la rapidité, la profondeur de la chute, il suffit — je ne me lasserai pas de le faire — de se reporter au siècle précédent. Les sociétés, comme les flammes, ne brillent jamais tant que lorsqu'elles vont mourir : aux environs de 1789, l'ancienne société française, agonisante, jeta son plus vif éclat; les salons, en ces années uniques, n'eurent pas seulement le charme, ils eurent encore l'influence. De cette influence et de ce charme nous allons voir ce qui leur reste. Mais avant tout faut-il parcourir, d'un coup d'œil, la période comprise entre la fin du XVIIIe siècle et le moment où j'écris.

***

La Révolution française avait commencé dans les salons : elle les ferma. La vie ne reprit qu'après Thermidor. Mais les salons, pendant le Directoire, n'eurent pas le temps de se reformer. Et, plus tard, le fracas des batailles étouffa le chuchotement des conversations; méfiant, despotique, le maître, d'ailleurs (Mme de Staël l'apprit à ses dépens), n'aimait pas que l'on causât. Aussi, pendant la durée du premier Empire, la vie mondaine fut-elle réduite à son minimum. En revanche, l'on assiste, entre 1815 et 1830, à une sorte de résurrection de l'ancienne société française : la conversation renait, ailée, spirituelle; les salons retrouvent même quelque influence sociale. Et, sous la monarchie de Juillet, leur prospérité grandit encore.

« On prétend qu'il n'y a plus de salons, écrira le vicomte de Launay (Mme Émile de Girardin) dans une de ses *Lettres Parisiennes*... On cite ce qu'était autrefois le salon de Mme de Staël, ce qu'ont été depuis ceux de Mme la duchesse de Duras, de Mme de Montcalm, de Mme la duchesse de Broglie, et l'on ajoute avec des airs d'élégie : — aujourd'hui, il n'y en a plus un seul ! — Voulez-vous savoir pourquoi il n'y en a plus un seul? C'est qu'il y en a vingt... C'est parce que l'on cause un peu partout que vous prétendez que l'on ne cause plus nulle part. » — Et Mme de Girardin de citer, au hasard de la plume, vingt salons politiques, diplomatiques, littéraires ou purement mondains, — le salon de Mme Récamier, ceux de Mme Victor Hugo, de Mme de Castellane, de la duchesse de Maillé, de la vicomtesse de Noailles, de Mme d'Aguesseau, de Mme Philippe de Ségur, de Mme d'Osmond, de Mme de Rémusat, de Mme de Virieu, de la comtesse Merlin, de la princesse de Liéven... j'en passe. Autant d'asiles où s'étaient maintenues intactes les traditions de l'ancienne société française. Ces traditions allèrent s'affaiblissant sous le second Empire. Entre 1852 et 1870, le monde officiel est le seul qui compte et fasse figure, et le salon du duc de Morny, à la présidence du Corps Législatif, est le type des salons du régime. Mais, pendant ces vingt ans de joyeuse imprévoyance et de fête ininterrompue, la place que le monde a laissée libre sur le devant de la scène, c'est le demi-monde qui la prend, le demi-monde, ce clan de formation récente, qui se reconnaît « à l'absence des maris », « commence où l'épouse légale finit » pour finir « où l'épouse légale commence », et, suivant la définition qu'en a donnée son illustre peintre, « ne représente pas la cohue des courtisanes », mais bien « la classe des déclassées ». Le demi-monde ne devait avoir d'ailleurs qu'une existence éphémère. « Les différents mondes se sont mêlés si souvent dans les dernières oscillations de la planète sociale, écrivait Dumas dans l'avant-propos de sa pièce (1), qu'il est résulté du contact quelques inoculations pernicieuses. Hélas ! j'ai grand'peur, au train dont la terre tourne maintenant, que la bousculade ne devienne générale, que ma définition ne soit pour nos neveux un détail purement archéologique, et que, de bonne foi, ils n'en arrivent à confondre bientôt le haut, le milieu et le bas. » La prédiction s'est réalisée. Déclassées et femmes honnêtes se coudoient partout aujourd'hui, aussi bien dans les salons que dans les restaurants à la mode ou chez les grands couturiers : elles ont les mêmes relations, portent les mêmes toilettes, parlent le même langage; et, en fait, le demi-monde s'est disséminé sur toute la surface de l'échiquier parisien.

(1) *Le Demi-Monde* (1855). *Avant-propos* de 1868.

* * *

Étudions-le, cet échiquier dont les pièces se touchent et si souvent se mêlent : salons aristocratiques, salons de la finance et de la haute industrie, salons littéraires, salons politiques (1), en voilà, si je ne me trompe, les principales cases.

Où donc ai-je lu que le faubourg Saint-Germain n'était plus désormais qu'une « expression géographique »? Certes, beaucoup de ses anciens habitants ont passé l'eau, déserté, pour des demeures et des quartiers plus modernes, leurs vieux hôtels de la rue de Varenne ou de la rue Saint-Dominique. Mais le « faubourg » n'en subsiste pas moins comme désignant une certaine catégorie de salons, un monde particulier, le monde aristocratique. Un monde dont le rôle social apparaîtrait plus important que jamais, à consulter la presse et la littérature contemporaines.

Ce monde a son moniteur, voire même ses moniteurs officiels, qui, sous une rubrique et dans une langue spéciales, rendent compte de ses faits et gestes. Les Dangeaux du *high life* ne font grâce à leurs lecteurs ni d'une énumération de cadeaux de noces ni d'une liste d'invités... « Reconnu dans l'assistance très *select* »... on sait l'exotisme de leurs formules, la luxuriance de leurs adjectifs. Ils excellent à détailler les toilettes : « Très moderne, la duchesse. A remplacé la toile austère des aïeules par la fine batiste et le linon des délicates parisiennes. *Ses dessous côtoient le suggestif*. Pour la tenue de yachting, elle pousse la coquetterie jusqu'à adopter les bas nuance chair avec le petit pantalon assorti en soie liberty... Monseigneur, du reste, *aime cela*, sous un léger retroussis de la jupe de serge gros bleu. » — Voilà qui est du dernier galant, et Veuillot, s'il revenait au monde, ajouterait, sans nul doute, un paragraphe à la page qu'il a consacrée, dans les *Odeurs de Paris*, à Lupus « le respectueux ».

Les romanciers, les dramaturges contemporains ne se montrent pas moins curieux que les journalistes d'observer et de décrire le monde aristocratique. Le temps, à vrai dire, est passé où un Balzac se constituait l'apologiste du faubourg ; et même le temps, plus rapproché de nous, où le candide Barbey

(1) Chaque catégorie de salons correspond, le plus souvent, à un monde déterminé. Le plus souvent, mais non toujours, car il y a des « salons » — tels les salons littéraires — qui servent de rendez-vous à des « mondes » très différents. Aussi ai-je employé les mots « monde » et « salon » tantôt — l'usage courant m'y autorisant — comme synonymes, tantôt en les distinguant l'un de l'autre (la distinction ressort du titre même de cette étude).

d'Aurevilly écrivait, sans sourciller, des phrases dans le goût de celles-ci : « Spirituelles, nobles, du ton le plus faubourg Saint-Germain, mais, ce soir-là, hardies comme des pages de la maison du roi... elles furent d'un étincellement d'esprit, d'un mouvement, d'une verve et d'un brio incomparables... » — « Les femmes du faubourg Saint-Germain... savent glisser dans l'éloge le plus caressant de ces subtils poisons d'ironie auprès desquels les poisons de l'Italie des Borgia... auraient été de grosses compositions. » — Aujourd'hui, le panégyrique a fait place à la satire, et MM. Lavedan, Hermant et Hervieu, pour ne citer que ceux-là, ne ménagent pas les duretés à notre aristocratie, cette « classe artificielle et isolée dans la société... qui se décompose brillamment sous ses harnais, déclare l'un d'eux, et va tomber demain en poussière ». En attendant, elle leur sert de modèle, ou plutôt, de cible, et l'âpreté même de leurs critiques témoigne en faveur de sa vitalité.

Une vitalité pourtant bien précaire. La place que tient dans la société contemporaine le monde aristocratique ne se doit mesurer ni à l'attention qu'il surexcite, ni au bruit qu'on fait autour de lui. Ceux d'entre ses membres qui restent soucieux de l'intégrité de leur caste se momifient en une attitude mélancolique, s'isolent dans le culte de traditions respectables, mais surannées. *Noli me tangere*, telle pourrait être leur devise. Ils se nourrissent de souvenirs à demi effacés et d'irréalisables espérances, n'accueillent aucune idée nouvelle, n'ouvrent plus la bouche que pour blâmer ou se plaindre. Et c'est dans la manière de La Bruyère qu'il faudrait décrire, en le personnifiant, leur travers le plus caractéristique... *Alceste* a de la naissance, il a du bien ; son château est imposant, son hôtel commode ; il ne connaît ni les angoisses du prolétaire, ni les préoccupations professionnelles du bourgeois, et devrait, semble-t-il, se louer de son sort. Pourtant, on le voit plein de fiel et de rancunes. Vous jureriez, à l'entendre, qu'il revient du pays d'Eldorado ou que, du haut de l'empyrée, il se soit laissé choir, par mégarde, sur cette misérable planète. Il juge son siècle en le comparant à je ne sais quelle époque idéale où tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et il n'entrerait dans des sentiments plus équitables que si l'on pouvait, par miracle, le ramener à ce bon vieux temps qu'il vante sans le connaître, et ne voit qu'à travers le prisme de son imagination...

De nombreuses alliances, des mœurs et des besoins analogues ont rapproché du monde aristocratique le monde de la finance et de la grande industrie.

« Le manieur d'argent est un ours qu'on ne saurait apprivoiser », a dit La Bruyère, et sa définition reste exacte. Le financier moderne, joueur absorbé par ses combinaisons et ses calculs ; ce conducteur d'hommes, ce savant qu'est le grand industriel peuvent bien étaler leur luxe en de somptueuses réceptions, ils n'apportent dans les relations mondaines qu'une âme distraite, une intelligence occupée ailleurs. On ne les encourage pas, du reste, à reprendre les traditions inaugurées par les grands hommes d'affaires du XVIIIe siècle, les Pâris-Duverney, les Saint-James, les Laborde, si sociables, si vraiment épris de littérature et d'art. Nos manieurs d'argent ne se sentent plus « en confiance » ; l'atmosphère, autour d'eux, s'est refroidie et comme raréfiée. Les principaux — je parle des banquiers israélites — occupaient, il y a encore quelques années, une situation sociale prépondérante : on se disputait leurs invitations et leurs filles. Mais le temps a marché. De la rue, aujourd'hui, montent jusqu'à leurs oreilles des revendications menaçantes, encouragées par ceux-là mêmes qui se pressaient, hier encore, à leurs fêtes. Aussi — l'argent, de sa nature, est timide, et même craintif — les portes des salons ploutocratiques, naguère largement ouvertes, ne sont-elles plus qu'entre-bâillées, en attendant qu'elles se ferment tout à fait sur les vitrines garnies de bibelots précieux et sur les tableaux de maîtres, prêts à s'enfoncer, à la première alerte, dans l'épaisseur des murailles...

Donc, les grands seigneurs de la finance et de l'industrie se tiennent à l'écart, et pour cause, du mouvement mondain. Quant à leurs fils, l'esprit de société est ce qui leur manque le plus. Des appétits, un « idéal » communs les assimilent à ces jouisseurs d'extraction et de revenus plus modestes qui s'ingénient — boursiers, artistes ou négociants — à gagner le jour l'argent de leurs nuits. Et les deux groupes confondus forment la bande épileptique des « viveurs » contemporains. Les grands débauchés d'autrefois, qui gardaient, assure-t-on, jusque dans les pires excès, quelque souci d'originalité et de galanterie, n'ont rien légué à ces successeurs dégénérés de leurs incertaines vertus sociales. Mornes, égoïstes, la tête creuse et le cœur sec, nos « intrépides vide-bouteilles » n'ont pas plus d'esprit et d'entrain que d'élégance vraie, de sens artistique ou de goût. Et à les voir parcourir mécaniquement le cercle de leurs monotones plaisirs, on éprouve la sensation de vertige ahuri que donnent, dans la poussière et le brouhaha des fêtes foraines, les chevaux de bois, passant et repassant sous la lumière crue du gaz, aux accords enragés des orgues de Barbarie...

Cette fleur mondaine qui s'est fanée dans les salons aristocratiques et n'a jamais réussi à s'acclimater dans les salons de la finance, la trouverons-nous du moins épanouie dans les salons littéraires ? C'est un genre de création sociale particulier à la

France que celle des salons littéraires, une tradition qui remonte à l'hôtel de Rambouillet et à la célèbre « chambre bleue », se continue, au XVIIe siècle, dans le petit salon entr'ouvert et discret de Mme de Sablé, au commencement du XVIIIe, dans le puissant salon académique de Mme de Lambert, pour aboutir aux salons littéraires si brillants et si nombreux de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Là, sous le sceptre de femmes spirituelles, doucement dominatrices, expertes dans l'art d'assortir les talents et de concilier les caractères, se réunissait, pour s'entretenir des belles choses, une société choisie, formée de deux éléments. C'étaient, d'une part, ceux-là qu'au XVIIe siècle on appelait les *honnêtes gens,* au siècle suivant les gens *de la bonne compagnie :* une aristocratie écartée de l'action par le despotisme monarchique et qui, dans son désœuvrement, s'était rejetée vers les plaisirs de l'esprit; et, mêlée à ce public de « gens du monde » et, à son contact, décrassée de tout pédantisme, la troupe bigarrée des gens de lettres, poètes, conteurs ou philosophes.

De ces salons, que reste-t-il aujourd'hui ? La première moitié du XIXe siècle en a encore connu quelques-uns (celui de Mme Récamier est resté le plus illustre) qui rappelaient assez bien ceux du siècle précédent. Mais ces foyers épars ont achevé de s'éteindre. Et les salons dits littéraires ne sont plus, à cette heure, que des écoles de snobisme, où les hommes ne s'arrêtent guère, où les femmes se donnent tous les ridicules de la préciosité sans avoir les mérites des précieuses ni pouvoir se flatter, comme elles, d'agir sur la langue et les mœurs. L'on s'y ennuie, à moins que l'on ne s'y amuse trop, et que les discussions esthétiques ou les dissertations sur des points de casuistique amoureuse n'y servent à masquer des divertissements plus effectifs, mais beaucoup moins orthodoxes.

Et comment les salons littéraires auraient-ils survécu aux circonstances qui les firent naître et prospérer ? Les « gens du monde » de la fin de l'ancien régime, s'ils ne rendaient plus, depuis longtemps, les services qui eussent justifié leurs privilèges, avaient gardé, du moins, une fonction, une utilité sociales. Ils étaient, hommes et femmes, et les femmes plus encore que les hommes, les arbitres du goût, les dispensateurs des réputations littéraires, et, comme tels, ils s'intéressaient passionnément à toutes les productions de l'esprit. C'est pour eux que travaillaient, à eux que s'adressaient exclusivement les gens de lettres, devenus eux-mêmes, à la fin, des gens du monde, et dont les livres gardent encore le parfum à demi évaporé des salons d'autrefois. Nos mondaines aujourd'hui mettent l'orthographe, que ne mettaient pas leurs aïeules, mais elles n'ont ni les nobles curiosités de leurs aïeules, ni leur goût des choses intellectuelles, et ne se disputent plus, comme les duchesses du temps de Louis XVI, l'honneur de recevoir à leur table les « parvenus de l'esprit ». Juchés au plus haut de leurs *mails* ou penchés sur le guidon de leurs automobiles, — dévorant l'espace pour mieux tuer le temps, — leurs maris, les membres de cette aristocratie de l'argent qui est en train de se substituer à l'autre, leurs maris ne lisent guère et ne savent causer que de chevaux et de femmes. Quant aux gens de lettres, ils ont cessé d'écrire pour les salons et leur réputation n'en dépend plus. Faites de concessions mutuelles et de volontaire effacement, les mœurs de salon s'opposent d'ailleurs à la libre expansion de la personnalité. Or, les écrivains contemporains, ces individualistes, ne redoutent rien tant que de perdre, au frottement, la moindre parcelle d'eux-mêmes. Aussi vivent-ils isolés dans leurs « tours d'ivoire », et ils n'en descendent pas à la sollicitation des bas-bleus. Les salons littéraires ne sont plus qu'un souvenir.

J'en dirai autant des salons politiques. Il y avait encore, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, des cénacles où se rencontraient les chefs de partis, où se faisaient et se défaisaient les cabinets, où les orateurs essayaient d'avance, devant un public d'amis, l'effet de leurs motions ou de leurs discours. Mais le centre de gravité du monde politique s'est déplacé et abaissé, comme celui du monde littéraire. La rue, les réunions publiques, les couloirs de la Chambre, voilà où s'élaborent aujourd'hui les combinaisons, où se nouent les intrigues parlementaires, et non devant la cheminée d'une maréchale de Beauvau ou d'une princesse de Liéven, encore moins sous les lambris officiels, dans le banal décor où s'agitent (et la foule les mène) les hôtes provisoires de l'Élysée et des ministères.

... Et je n'achèverai pas cette rapide énumération des salons contemporains sans vous donner un souvenir, sanctuaires aux meubles fanés, aux claires boiseries tachées de vagues pastels d'ancêtres, tièdes et discrets salons de province, qui vous êtes fermés presque tous vers le milieu de ce siècle, et ne vous rouvrirez plus. Le soir, sur le coup de neuf heures, vous receviez vos hôtes habituels, fraîches jeunes filles, vieilles demoiselles sans aigreur, femmes aimables aux traits reposés, hommes mûrs, élevés à l'ancienne mode, adolescents empressés et timides. Les vieux prenaient place à des tables de boston ou de whist et, entre deux *robs*, échangeaient les nouvelles locales, tandis que, dans un angle, groupés autour d'un piano, les jeunes repassaient quelque partition ou improvisaient une charade. Les parties finies, le piano fermé, les femmes prenaient leur

ouvrage, la conversation se faisait générale : une douairière disait des histoires d'autrefois, un vieux soldat racontait ses campagnes, et il arrivait qu'un vieillard récitât quelques vers ou fredonnât une chanson. Avant minuit sonnait l'heure du couvre-feu. Les invités chaussaient leurs socques et s'emmitouflaient dans leurs manteaux, puis s'égrenaient, au balancement de leurs lanternes, dans les rues désertes de la petite ville... Mais j'évoque là un passé déjà lointain. Les chemins de fer, la centralisation, le « progrès » ont dépeuplé les vieilles demeures familiales, dispersé les habitués des salons de province. Et la société provinciale ne se compose plus aujourd'hui que de fonctionnaires, campés dans les petites villes en envahisseurs provisoires et que n'y rattachent et ne relient entre eux ni traditions ni souvenirs.

*
* *

Il ne suffit pas d'avoir constaté la décadence des salons. Encore en faut-il démêler les causes.

Qu'est-ce, après tout, qu'un salon, sinon un centre mondain où se rencontrent les deux sexes, où, par conséquent, la conversation et la galanterie, loin de se nuire, se doivent plier aux lois l'une de l'autre. *Conversation*, *galanterie*, tout le sens du mot salon tient dans ces deux mots. Et si les salons ont, de nos jours, perdu leur charme, c'est, nous l'allons voir, que les conditions ne se réalisent plus, qui favorisaient autrefois la conversation et la galanterie.

La fin du XVIIIe siècle fut l'âge d'or de la conversation; et l'on peut dire qu'en ces années uniques, l'art de causer atteignit sa perfection absolue : un art auquel on consacrait la meilleure partie des jours et la plus grande partie des nuits. Tel qui, dînant chez d'Holbach ou chez Mme Geoffrin, avait, de deux à sept (l'on dînait à deux heures) discuté tous les problèmes et risqué tous les paradoxes, recommençait, de sept à neuf, chez Mlle de Lespinasse, trop pauvre pour réunir ses amis à table. Bientôt, dans tout Paris, sonnait l'heure du souper. Et le souper — l'une des quatre fins de l'homme, suivant Mme du Deffand — ne servait que de prétexte à reprendre les entretiens interrompus. C'était alors, à la clarté des lustres — ces étoiles des ciels peuplés d'amour du XVIIIe siècle — et dans la légère ivresse du champagne, une débauche d'esprit et comme le pétillement d'un feu d'artifice dont les fusées spirituelles retombaient en gerbes multicolores... Et d'où vient que la conversation fût devenue pour nos pères à la fois la grande affaire et le plus délicat des plaisirs? C'est qu'elle suppose avant tout loisir et liberté d'esprit, et nos pères avaient l'un et l'autre. Leur verve et leur gaieté s'allumaient, se propageaient d'elles-mêmes en un temps où les rangs sociaux étaient strictement déterminés, les ambitions contenues dans d'étroites limites, où le pli professionnel et le souci de parvenir ne creusaient pas tous les fronts, où la vie, en un mot, du moins pour un troupeau privilégié, était un banquet et une fête, non pas un combat et un concours.

Mais le régime de l'égalité, c'est-à-dire de la concurrence, a succédé au régime du privilège; les convoitises, les ambitions sont déchainées, et la loi fatale du *struggle for life* pèse sur chacun de nous. Plus de fortunes, plus d'opinions ni de situations acquises; tout ce que nous savons, pensons ou possédons, force nous est de le conquérir à la pointe de l'épée. Aussi, nos journées ne sont-elles plus assez longues pour le travail et les affaires; nous n'allons dans le monde que le soir, et nous y allons la tête bouillante des calculs et des préoccupations de la journée, dans un état de lassitude physique et morale qui exclut toute propension à la sociabilité. Un homme spécialisé — ils le sont presque tous aujourd'hui — par là même assez peu familier avec les idées générales dont s'alimente toute conversation, cet homme qui, la journée durant, a crié à la Bourse, péroré à la Chambre ou peiné dans son bureau, et qui, sur les huit heures du soir, passe fiévreusement son habit et court dîner en ville, — cet homme-là, mal entraîné aux attaques et aux ripostes de l'escrime mondaine, n'est guère disposé à faire assaut d'esprit, et ne se sent pas d'humeur à se mettre en frais de paroles.

Il n'éprouve pas, d'ailleurs, entrant dans un salon, cette impression de sécurité et de bien-être qui lui ferait oublier sa fatigue et ranimerait sa verve. Le monde était autrefois divisé en groupes très distincts, formés chacun d'individus de même origine, qui se connaissaient de longue date, avaient la même conception de la vie et, sur les points essentiels, pensaient et raisonnaient de même. Mais la Révolution est venue; le flot démocratique, ce flot trouble, chargé d'atomes sociaux en suspension, s'il n'a pas renversé les barrières qui autrefois séparaient les classes, les a du moins submergées, et le mélange des individus s'est compliqué de celui des idées. De sorte qu'un salon d'aujourd'hui — je dis même le plus exclusif — reflète exactement, avec son mobilier composite et son aspect de musée ou de magasin de bric-à-brac, l'extrême diversité des gens qui s'y rencontrent. Autant sont-ils, autant d'opinions contradictoires, autant de formes complexes de sensibilité, autant, comme on dit, de « mentalités » différentes. Cette variété, à coup sûr, a son charme, et la conversation en pourrait tirer profit, si la rencontre de tant d'éléments divers ne se produisait qu'au-dessus des nuages, dans ces régions sereines de la pensée où les éclairs éblouissent et ne blessent pas. Mais les

thèmes de conversation n'abondent guère, où les facultés pacifiques soient seules intéressées ; le conflit des idées entraîne infailliblement celui des passions, dans un pays tel que le nôtre, agité de passions violentes, où les passions ont faussé tous les esprits, embrouillé les données de tous les problèmes, où l'on s'est habitué, depuis quelques années surtout, à ne plus distinguer entre un ennemi et un adversaire. Et c'est en quoi notre conversation se ressent de nos discordes : l'on ne cause guère, et l'on cause sans plaisir entre gens dont la méfiance et les susceptibilités sont éveillées, qui serrent sous le manteau, au moment qu'ils s'abordent, la crosse de leur pistolet, et n'échappent que par la banalité des propos à la tentation de se prendre à la gorge.

Une tentation qui, si elle s'offrait, risquerait d'être irrésistible. Il fut un temps où la politesse émoussait les angles des caractères, adoucissait les frottements de toutes les pièces du mécanisme social, où elle affectait les dehors de la bonté et de la douceur, où, donnant du prix aux gestes, aux mots les plus insignifiants en eux-mêmes, à une exclamation, à une révérence, elle comblait les amours-propres de satisfactions raffinées. Ce temps-là est loin de nous. L'homme poli, dans nos sociétés démocratiques, joue un rôle de dupe : sa réserve, sa discrétion y passent pour sottise, pour hypocrisie ou servilité son respect de la personne d'autrui. Aussi, l'homme poli se fait-il de plus en plus rare. Et, ce que devient la conversation quand la politesse ne lui impose plus sa règle, veut-on le savoir? — Qu'on prête l'oreille aux mille voix de la presse. On ne cause plus dans les salons, la presse a hérité de leur rôle; et c'est dans les journaux que s'improvise soir et matin ce dialogue incohérent dont les répliques entrecroisées forment le répertoire de la conversation moderne : conversation bruyante et brutale, où la violence a remplacé l'esprit, où la victoire reste à la plus grosse voix, non pas à la mieux timbrée, et qui, en un mot, n'a rien gardé de ce qui donnait à la conversation d'autrefois son charme et sa grâce...

Et la galanterie a eu le sort de la conversation. Les femmes, il y a cent ans, étaient souveraines maîtresses. Les Français, au dire d'un contemporain, ne sentaient et ne pensaient plus que d'après elles. Et elles n'avaient pas seulement la réalité du pouvoir. Reines, elles recevaient tous les hommages dus à la royauté et trônaient dans une cour d'esclaves tendrement attentifs qui rivalisaient pour elles de protestations, de petits soins, de délicates flatteries. Les femmes aujourd'hui gouvernent encore; mais il y a beau temps qu'elles ne règnent plus. C'en est fait de la vieille galanterie française, de ses grâces mignardes, de ses ronds de jambe et de ses pimpantes afféteries. Elle est morte avec la conversation, parce qu'elle suppose, elle aussi, loisir, sécurité, liberté d'esprit, politesse; et, pas plus qu'on n'a le temps et le souci de causer, l'on n'a, de nos jours, le temps et le souci d'être aimable... « Quand vous entrez dans un salon, vous voyez deux tas séparés : l'un blanc, rose, pomponné, fleuri, immobile : ce sont les femmes... l'autre noir, étriqué, terminé par des crânes chauves ou demi-chauves, mais remuant : ce sont les hommes qui circulent sur les confins et regardent, le lorgnon à l'œil, appuyés contre le montant des portes. » Les survenants « saluent la maîtresse de la maison, échangent avec elle trois phrases de vingt mots, font un demi-tour prudent et s'esquivent hors de l'enceinte féminine (1) ».

Où se sauvent-ils? — Loin des femmes et de leur société. Au fumoir, où ils pourront s'étendre à l'aise, dire des histoires de corps de garde ou céder, le cigare à la bouche, au bienheureux engourdissement qui suit un fin dîner précédé d'une journée laborieuse... Et, de là, au cercle, c'est-à-dire dans une sorte de harem masculin, où ils seront à l'abri du sexe enchanteur, où ils n'auront ni frais à faire ni contrainte à s'imposer pour lui. A moins qu'ils ne rentrent tout droit chez eux et ne se réfugient dans la paix du *home*, mieux goûtée que jamais, après la fastidieuse corvée mondaine.

* *

Fastidieuse, puisque les salons n'ont plus le charme; et, par là-dessus, inutile. Car il se trouve qu'avec le charme ils ont perdu l'influence.

L'influence, ils l'avaient autrefois. Sous le règne de Louis XVI, on les voit à la tête du mouvement intellectuel et politique : c'est dans les salons, à l'applaudissement des femmes, que s'élaborent les théories les plus neuves, que jaillissent les idées les plus hardies, parfois les plus subversives : et, de là, comme du haut d'une sorte de château d'eau social, elles se répandent dans le public. « Il y avait, a dit Sénac de Meilhan, l'un des témoins les plus perspicaces de cette fin d'un monde, l'on pourrait ajouter de cette fin du « monde », — il y avait à Paris (en 1789) cinq ou six maisons où circulait tout ce qui composait la haute société, et *l'opinion publique n'était que leur écho.* Cette phrase caractérise une époque que sépare de la nôtre un abîme. Les salons d'aujourd'hui non seulement ne mènent plus l'opinion, mais ils n'ont aucune action sur elle.

Et l'on ne peut s'en prendre de cet état de choses ni à la malice du siècle, ni à la tyrannie du nombre, substituée au règne de l'élite. C'est justement parce que l'élite les a désertés, — celle des hommes qui

(1) Taine, *Notes sur Paris.*

pensent, agissent, travaillent, — que les salons ont perdu leur influence. Et, depuis qu'elle les a désertés ou ne fait plus que les traverser, ils sont devenus, contrairement à leurs traditions, des citadelles d'entêtement, les conservatoires de toutes les idées surannées. En politique, en art, en littérature, ils n'admettent plus, eux si novateurs autrefois, que les vieilles formules. Leur inintelligence, en un mot, égale leur impopularité, et c'est une assez bonne recette à se garder de l'erreur que de prendre, en toute matière, et de parti pris, le contre-pied de l'opinion des salons.

*
* *

Les salons, en somme, après avoir joué, dans notre vie sociale, un rôle considérable, sont allés dépérissant, comme s'atrophient, dans tout organisme, les organes devenus inutiles.

Leur dépérissement a déterminé, sans nul doute, une crise de la sociabilité. S'ensuit-il que l'esprit de société soit, chez nous, près de s'éteindre? — Je n'en crois rien. Nos facultés sympathiques, nos instincts de bienveillance et de vanité n'ont pas fléchi : nous restons, par nos qualités comme par nos défauts, le plus sociable des peuples; et, tout paraît l'indiquer, la crise actuelle marque seulement une période de transition entre deux formes de sociabilité différentes.

La sociabilité, nous ne l'avons connue jusqu'ici que sous sa forme *aristocratique*. Ce que nous appelons « le monde », ce fut d'abord et seulement « la Cour » (1). Et la vie mondaine, refluant de Versailles sur Paris, ne se ramifia dans les salons que vers le milieu du règne de Louis XV. Les salons grandirent bien vite en charme, en influence. A la fin du règne de Louis XVI, ils avaient remplacé, annulé la Cour, dont ils étaient directement issus. En eux, le régime aristocratique s'exprima sous sa forme sociale définitive; aussi ne pouvaient-ils lui survivre longtemps. Et il était dans l'ordre des choses que la démocratie, devenue la maîtresse, tendît à réaliser une forme de sociabilité nouvelle, appropriée à sa nature et à ses aspirations.

Cette forme, qu'elle cherche encore (à cela rien d'étonnant, le régime aristocratique a bien mis des siècles à trouver la sienne), cette forme *démocratique* de la sociabilité, quelle sera-t-elle? — Moins brillante, à coup sûr, que l'autre. Le monde n'apparaîtra plus comme une écume irisée flottant à la surface de l'océan social; les échos assoupis de la conversation du XVIII[e] siècle ne se réveilleront pas; la galanterie ne déploiera plus, dans les salons, ses grâces apprêtées. Mais la conversation de nos neveux, brève, précise, substantielle, aura de quoi charmer encore; et peut-être s'établira-t-il entre les sexes, rapprochés par l'éducation et les habitudes de vie, des relations plus sûres et, en un sens, plus agréables que celles dont la galanterie formait le nœud, — la galanterie dont le cérémonial compliqué et les douceurs un peu fades dissimulaient souvent bien de la sécheresse et supposaient bien de l'hypocrisie : peut-être enfin, substituée à cette séduisante, mais immorale politesse qui, suivant Montesquieu, « flatte les vices des autres », la fruste civilité démocratique nous empêchera-t-elle « de mettre les nôtres au jour ».

Si grave que soit la crise que j'ai signalée, gardons-nous donc d'un pessimisme sénile. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on prédit la fin de toute sociabilité. Et, déjà de leur temps, La Rochefoucauld, Saint-Simon, La Bruyère menaient les funérailles de la bonne compagnie. Elle leur a pourtant survécu. De fait, elle ne meurt jamais; et elle trouvera toujours à se recruter, tant qu'il y aura des femmes accueillantes et spirituelles, des hommes tolérants et cultivés, ayant, avec le goût de la discussion et des idées, le respect des convictions d'autrui. On cite partout un mot mélancolique de Talleyrand sur la « douceur de vivre », que l'on n'aurait connue, à l'en croire, qu'avant 1789. La douceur de vivre, on la goûte encore aujourd'hui, à de certaines heures, trop brèves, il est vrai, et trop inégalement réparties. Dans l'avenir, on la goûtera plus pleinement, non pas (puisque tout change et se renouvelle) dans le même cadre qu'autrefois ni sous la même forme, mais — toujours exquise — dans un cadre et sous une forme appropriés aux mœurs et aux besoins des temps nouveaux (1).

MONTMORAND.

(1) « Toute la France en hommes remplissait la Grand' chambre », écrit quelque part Saint-Simon. — Les « hommes », pour lui, ce sont exclusivement les hommes de la Cour, qui seule comptait à ses yeux comme centre mondain.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

M. G. d'Annunzio.

Après tout, on peut soutenir qu'il n'y a guère qu'une chose de prodigieusement agaçante dans les romans de M. d'Annunzio — il est vrai qu'elle paraît partout, — c'est la personnalité même de l'écrivain. Il n'y a pas, dit-on, de gens plus vides que ceux qui sont pleins d'eux-mêmes. Il n'y a pas, à coup sûr,

(1) Cet article est le premier d'une série qui sera continuée dans notre prochain numéro, par un article de M. Marcel Prévost sur *le Roman au XIX[e] siècle*.

de romans plus vides que ceux de M. d'Annunzio, car ils ne sont pleins que de leur auteur. De lui, voici un nouveau livre : *Il Fuoco*. C'est l'histoire des amours d'un romancier et d'une tragédienne. Le romancier est plus jeune ; l'actrice est plus âgée : nous le savons par une délicate confidence du romancier. De ces deux personnages, ce n'est pas celui qu'on pense qui est le comédien.

Un comédien n'a pas de personnalité. M. d'Annunzio n'a pas non plus de personnalité littéraire. Depuis sa jeunesse, il s'en est allé parmi les littératures, cherchant à imiter quelqu'un. Oui, il se demandait perpétuellement qui donc il pourrait bien imiter, afin d'être original. Et, en somme, cet écrivain a peut-être une grande originalité, c'est que nul plus que lui n'a subi d'influences, nul comme lui n'est allé au-devant des assujettissements littéraires, car les écrivains qu'il ne s'assimilait pas, de-ci, delà, il les copiait. Horace se vantait, en latin, d'avoir élevé un monument plus durable que l'airain. M. d'Annunzio se vanterait à tort, car il n'a composé qu'une mosaïque multicolore. La mosaïque se désagrège plus rapidement qu'on ne croit.

Cet Arlequin des lettres résume dans ses ouvrages tous les écrivains contemporains : et, pourtant, il ne met presque rien dedans. Il se livre, avec fureur, à toutes les imitations disparates et contradictoires. Il se pare de toutes les couleurs à la mode. Il transpose les Danois ou les Belges, les Anglais, les Allemands, les Roumains s'il se peut, afin de paraître le plus ingénieux des romanciers italiens. Bourget, Tolstoï, Péladan, Nietzsche, Ruskin se rencontrent dans ses livres et se reconnaissent. Et M. d'Annunzio est psychologue, — oh ! certainement il est psychologue, —ou moraliste, ou pessimiste ou badin, ou naturaliste ou bien idéaliste. Et, encore une fois, on trouve tout dans ses livres et tout s'y mêle confusément. Seule y manque la sincérité.

Sans doute, ce n'est pas une aptitude négligeable que de pouvoir s'assimiler ou copier tant d'écrivains si différents les uns des autres. Et cette plasticité intellectuelle est singulière. Mais que prouve-t-elle, sinon que d'Annunzio n'a ni conception personnelle de la vie, ni connaissance particulière des hommes ? Alors, pourquoi écrit-il ? Juge-t-il nécessaires ses élaborations romanesques ? Oh ! qu'elles sont superflues. Elles révèlent la plus absolue abdication intellectuelle et morale : ce qui est d'une extraordinaire humilité. Pourquoi faut-il que M. d'Annunzio, étant tout d'abord si humble, soit ensuite si vaniteux !

Or, ayant imité tous les écrivains de toutes les latitudes, M. d'Annunzio désormais s'imite lui-même. Il ne voit plus personne dans l'univers et il se contemple lui seul et il se décrit. Il étudie la merveille du monde qui fut découverte le plus récemment.

Et avec quels procédés ! M. d'Annunzio emploie tous les procédés tour à tour par je ne sais quel don de la nature. Et ce romancier est apte à être tout, si ce n'est peut-être romancier. Il est poète autant que personne, artiste plus que poète. Et qu'il soit peintre, ce n'est pas douteux. Il l'est même étonnamment. Mais il est magnifiquement orateur. Tout ce qu'il écrit ne manque jamais d'être lyrique, à moins que ce ne soit préférablement épique. Et en tous cas, son lyrisme est épique s'il lui plaît et quand il lui convient, il est lyriquement épique. Il est toujours sublime très facilement. Car M. d'Annunzio a incontestablement tous les dons, avec, par surcroît, celui du théâtre. Au surplus, il est dramatique, surtout dans ses romans ; mais, en revanche, dans ses tragédies... Ah ! pardonnez-moi, j'en bâille encore ! D'ailleurs, en France, tous les esprits distingués, si j'ose dire, bâillèrent à l'unisson. Toutefois, quelques-uns prétendirent qu'ils bâillaient d'admiration.

On voit donc que M. d'Annunzio est homme de génie. Il n'a pourtant rien inventé, pas même une conception nouvelle du roman. Au reste, je ne lui en fais pas un reproche.

Du moins, il prolonge et il exagère — avec charme et avec sublimité — une ancienne erreur. Il écrit des romans qui ne sont pas ou presque pas des récits, mais des sensations, des impressions, des descriptions, des peintures ou bien des dissertations. Et tel est le genre de romans que peuvent écrire ceux qui ne sont pas des romanciers, mais sont capables de penser, de sentir, de voir avec quelque vivacité, et non pas cependant avec assez de force, de méthode ou de persistance pour être philosophes, moralistes ou peintres. Ce sont romans d'amateurs des lettres ou des arts, — mais non pas romans de romanciers.

Et M. d'Annunzio écrit des romans d'amour. Ce sont des romans d'amour qu'écrit M. d'Annunzio. L'amour est un sentiment très utile aux romanciers. Et on le rencontre plus dans les romans que dans la vie. Quoi qu'il en soit, M. d'Annunzio a beaucoup aimé et on l'a beaucoup aimé. Allons, tant mieux ! tant mieux ! Il ne s'en cache pas, d'ailleurs ; non, il le dit, il le crie. Vous qui passez là-bas, écoutez tous : M. d'Annunzio aima, fut aimé ; il aime, on l'aime ; et si, par hasard, il advenait qu'il fût las d'aimer, il ne pourrait advenir qu'on fût las de l'aimer.

Donc, les romans de M. d'Annunzio ont pour sujet l'amour, l'amour. Et l'amour, comme je l'ai dit, est un très vieux sujet de romans. Je sais bien que le cœur humain est insondable — comme la mer, à certains endroits, — mais on connaît depuis longtemps le fond de l'amour, son essence. On en sait la

théorie et même les pratiques. Et il ne peut plus aujourd'hui se nuancer — parmi les livres — que par les événements variés qui peuvent surgir de lui. Or, dans les romans d'amour de M. d'Annunzio, il n'y a ni événements, ni romans; il n'y a que de l'amour et M. d'Annunzio : il n'y a rien.

Mais il y a de l'amour, ah! il y a de l'amour, toutes sortes d'amours. Vous pensez bien qu'il y a de l'amour sensuel — de l'amour chaste aussi. On peut donner à cet amour toutes les épithètes. Il semble même que tout l'amour de M. d'Annunzio se déploie en épithètes. Ce don Juan est trop bavard pour être actif. Il ne fait rien, pas même des enfants. Il analyse ses sentiments, les peint, les chante. Si le vrai don Juan voyait Stellio Effrena (*Il Fuoco*), il sourirait avec ironie. Mais ce sont, à toutes les pages, des transports d'amour, d'amour. Et ces transports sont essentiellement verbaux et verbeux. C'est de la sensualité redondante, la plus prolixe des sensualités. Et il y a, dans ces livres et dans ces amours, beaucoup de présomptueuse monotonie. Mais que de volupté, et que de voluptés, les plus voluptueuses voluptés; et tant d'uniformité, et trop de puérilités!

Mais lorsque le jeune poète Stellio Effrena qui est, en outre, un romancier génial, un génial conférencier, un dramaturge génial, lorsque Stellio Effrena aime la vieille tragédienne Foscarina, et lorsque le télégraphe apprend au monde la naissance de cet amour et que l'agence Havas nous instruit de ses péripéties et de son déclin, il est évident que la nature elle-même ne saurait demeurer indifférente. M. d'Annunzio associe donc la nature à l'amour. Et c'est là une conception primitive, élémentaire, et, par-dessus tout, banale. Quoi qu'il en soit, l'amour n'est pas le même dans les montagnes, les coteaux ou les plaines, au bord de la mer ou sur la rive des fleuves.

Il existe un accord très poétique des sentiments et du baromètre. L'amour lui-même est hygrométrique. L'amour des jours de pluie n'est point pareil à l'amour dans les jours de soleil. Et il s'épanouit sous la limpidité rayonnante du ciel italien, et il s'éclaire dans l'azur, qui est bleu, comme chacun sait, (c'est même pour cela que les poètes l'appellent azur), et en avant le soleil, les étoiles, et la lune, et les canaux, et les lagunes, et les gondoles, et dans les gondoles les gondoliers, et l'amour, et la beauté, et les vieux tableaux qu'on voit aux vieux musées que sont les vieux palais, et l'art, et l'amour, et la beauté, et l'Ombrie, et la Toscane, et Pise surtout, et surtout Florence et Venezia la Bella, et patati, et patata... Et il est admirable que M. d'Annunzio s'acharne à dépenser tant de facultés poétiques, artistiques, amoureuses et autres pour nous amener simplement à conclure, une fois pour toutes, que les gondoles sont des bateaux...

Et que d'amour en ces romans d'amour! Et que de mots et que de phrases!

* * *

Mais, par tant d'amour, tant d'art ou tant de génie M. d'Annunzio obtint le succès, et, par tant d'outrecuidante vanité, un moment le retint. Son succès le rend inexcusable.

Il résulte, en effet, du snobisme le plus excessif, et le plus ridicule et le plus choquant en sa bruyante vulgarité. Ce sont les femmes qui nous imposèrent ce verveux transalpin. Et il apparaît bien ainsi que si autrefois les femmes, riches et bien nées, avaient le privilège de consacrer la gloire des écrivains, elles le perdent par leur faute. D'abord la société aristocratique, si encline au cosmopolitisme par ses mariages, ses placements de capitaux et ses affectations, est cosmopolite sans discernement. En sa prétentieuse ignorance, elle égale celui qui sème des idées et celui qui répand des mots, elle confond un d'Annunzio avec un Ibsen, si vous voulez, ou avec un Tolstoï; et magnifiant sottement un d'Annunzio, qui n'a ni idée originale, ni sentiment nouveau, ni imagination créatrice, nous pousse à subir la détestable influence d'une faconde débordante, du plus oiseux bavardage littéraire. Ensuite, elle impose trop indiscrètement ses élus si peu choisis. Le salon n'est plus aujourd'hui que l'Hôtel des Ventes de la gloire littéraire; on vous y inflige la domination d'un écrivain avec des boniments de commissaire-priseur. Puis la société — raffinée — donne son suffrage à ceux qui le sollicitent par les procédés les plus déplaisants. Et elle ne met plus de mesure en ses entraînements : elle fit insolent et blessant pour tous le triomphe de d'Annunzio. Triomphe éphémère d'ailleurs! d'Annunzio fut remplacé très vite dans la faveur de celles qui forment le goût français et j'ai même oublié le nom du Moldo-Valaque qui lui succéda.

ZADIG.

LES CLICHÉS DE STYLE [1]

Clicher, c'est proprement reproduire en relief l'empreinte d'une composition en caractères mobiles, de manière à tirer un nombre indéfini d'épreuves sans faire une nouvelle composition. Un *cliché* signifierait donc par étymologie une phrase souvent reproduite. Pourtant il faut remarquer tout

1. [illegible] communs.

[illegible]

d'abord que l'emploi universel d'expressions répétées sans cesse ne suffit pas à en faire des clichés. Le raffiné que La Bruyère peint sous le nom d'Acis ne veut pas dire : « Il pleut », craignant de parler comme tout le monde. La Bruyère a omis de nous indiquer la phrase dont se sert son diseur de phébus. Mais elle a sans doute quelque chance de devenir un cliché, tandis que celle dont il répudie l'usage, trop commun à ses yeux, ne méritera jamais ce nom. Si la répétition est bien un des caractères du cliché, elle n'en est point le caractère essentiel et distinctif, car nous répétons tous les jours une foule de phrases que personne ne s'avise d'appeler clichés. Ce qui fait le cliché, c'est la banalité de l'expression. Or une expression juste et propre, si commune qu'elle soit, ne saurait en aucun cas être banale.

Cette distinction préalable importe beaucoup. Pour ne pas la faire, on s'expose à proscrire des locutions excellentes. Dans une liste de clichés que nous donne un livre récemment paru (1) l'auteur met *concevoir des craintes*, *prendre une résolution*, *inspirer un sentiment*, etc., sous prétexte que *concevoir*, *prendre*, *inspirer*, sont des verbes à tout faire. Et ce lui est l'occasion de plaisanteries faciles. Ne dites pas : *offrir le spectacle*, car on dit : *offrir des dragées*, ni *présenter l'aspect*, car on dit : *présenter une pomme*, ni *exprimer la surprise*, car on dit : *exprimer le jus d'un citron*. A ce compte, il ne faudra pas non plus dire : *je vous aime*, car on dit aussi : *j'aime les épinards*. Le même auteur proscrit *faire violence*, *perdre l'habitude*, *on ne tarda pas à découvrir*, auxquels il substitue *violenter*, *se déshabituer*, *on découvrit bientôt*. Pourquoi ? C'est ainsi que les Philaminte et les Armande bannissaient de l'usage certains termes assez malheureux pour leur déplaire.

> Par une antipathie ou juste ou naturelle,
> Nous avons pris chacune une haine mortelle
> Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
> Que mutuellement nous nous abandonnons.

Si nous devions en croire de trop délicats stylistes, il n'y aurait vraiment plus moyen d'employer la langue de nos pères.

Gustave Flaubert, dans une de ses lettres (2), reproche à M. Paul Alexis d'avoir écrit *rompre le silence*. On sait sa haine féroce pour le lieu commun. Tout jeune encore, le bon Flaubert se mit en tête d'écrire un *dictionnaire des idées reçues*. « Il faudrait que, dans le cours du livre, il n'y eût pas une phrase de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu, on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve (3). » Le cliché ne lui était pas moins odieux que le lieu commun. S'il blâme chez M. Alexis *rompre le silence*, il déclare Mérimée un mauvais écrivain pour avoir dit *prendre les armes*. On pourrait rechercher dans Flaubert lui-même un grand nombre d'expressions analogues qui lui ont sans doute échappé ; mais il vaut mieux noter en passant que, si l'auteur de *Madame Bovary* est un de nos plus grands artistes littéraires, ce qui le rend inférieur à deux ou trois écrivains d'un style plus libre et plus aisé, ce sont justement les difficultés ingrates qu'il se créait de gaîté de cœur. « L'art, disait-il, doit être bonhomme. » Oh ! comme son art, à lui, l'est peu !

Eh bien, il y a des puristes qui renchérissent encore sur Flaubert. Celui dont je citais tout à l'heure le livre, condamne impitoyablement, sous le nom de cliché, n'importe quelle locution « toute faite ». Et même, nous nous demandons pourquoi, excluant *faire violence* et *perdre l'habitude*, il admettrait des composés tels que *portefeuille* ou *essuie-main*. Je ne doute pas qu'on ne pût, avec un tant soit peu d'ingéniosité, substituer à ces clichés des expressions beaucoup moins banales. *Se déshabituer* et *violenter* sont, il est vrai, plus courts que *perdre l'habitude* et *faire violence*. J'entends bien ; et la concision, en effet, a toujours été mise par les rhéteurs au nombre de ce qu'ils appellent les qualités générales du style. Mais quelle règle tirera-t-on de là ? Je voudrais, pour ma part, l'appliquer à un seul genre, qui n'est pas encore littéraire, celui de la dépêche télégraphique.

En évitant, comme clichés, des locutions parfaitement simples, sous prétexte qu'elles font partie du domaine commun (mais tous les mots du dictionnaire n'en font-ils donc pas partie ?), on s'expose à les remplacer par d'autres locutions qui tantôt sont des néologismes inutiles, parfois barbares, et tantôt expriment l'idée plus ou moins improprement. Si *donner sa démission*, *tirer bénéfice*, *faire concurrence*, *produire une impression*, doivent être proscrits, il ne reste plus que *démissionner*, *bénéficier*, *concurrencer*, *impressionner*, à moins que l'on ne préfère une périphrase. Et d'autre part, on me défend de dire : *porter une accusation*, *un bruit se fait entendre*, *il ne dissimula pas son désir* ; seulement les expressions que l'on substitue à celles-là, *accuser*, *un bruit retentit*, *il avoua qu'il désirait*, peuvent sans doute être fort bonnes en elles-mêmes et avoir leur juste emploi, mais elles ne remplacent pas les autres. Entre *ne pas dissimuler son désir* et *avouer qu'on désire*, il y a une nuance assez sensible pour que la seconde expression ne doive pas évincer la première. Un bruit peut *se faire entendre* sans *retentir* ; on a entendu parfois des bruits qui ne retentissaient pas le moins du monde. Et enfin il ne faut pas être tellement versé

(1) [illegible] par M. Alb[illegible]
(2) [illegible] t. IV, p. [illegible]
(3) *Ibid.*, t. II, p. 158.

dans les délicatesses de notre langue (pardon du cliché), pour saisir ce que *porter une accusation* à de plus fort qu'*accuser*. J'aimerais mieux encore qu'on exclût *porter un jugement*, car nous avons *juger*; *porter préjudice*, car *préjudicier* est d'un fort bon usage ; ou même *porter envie*, car *envier* fait l'économie d'un mot.

Les précieuses, à vrai dire, se souciaient peu de la brièveté. Mais enfin, c'est aussi par haine du cliché qu'elles se rendirent ridicules ; c'est pour ne pas dire, comme le premier venu, *mouchez la chandelle* et *nous allons dîner*, qu'elles disaient : *ôtez le superflu de cet ardent* et *nous allons prendre les nécessités méridionales* ou *nous allons donner à la nature son tribut accoutumé*. Or, qu'est-ce qu'il arriva ? Il arriva que les locutions par où s'étaient tout d'abord distinguées quelques femmes d'esprit, devenaient presque aussitôt communes. Celle-ci entre autres : *donner à la nature son tribut*, a manifestement tout ce qu'il faut pour être un abominable cliché.

Nous avons déjà dit que l'expression simple et propre n'est jamais banale. Pour éviter le cliché, il ne s'agit pas de dresser une liste de phrases, la plupart irréprochables, et de s'en interdire l'usage ; il s'agit plutôt de s'exprimer toujours avec une justesse précise. *Voiturez-nous les commodités de la conversation*, c'est là une phrase qui, dès le second emploi, sera un cliché ; mais en voici une autre : *Nicole, apportez-moi mes pantoufles*, que les puristes les plus raffinés répéteront sans vergogne après ce bourgeois de M. Jourdain.

Il n'y a point de cliché dans la langue des sciences. Pour quelle raison ? Parce que, là, l'expression est exclusivement logique, indépendante du tempérament, de l'humeur, de l'idiosyncrasie. Soyez triste ou gai, léger ou grave, bilieux ou sanguin, vous direz nécessairement : *Le chemin le plus court d'un point à un autre est la ligne droite*, et ni la sensibilité la plus vive, ni la plus belle imagination ne modifiera en rien dans votre bouche la forme unique de cet axiome. Ou plutôt, si vous dites : *Le chemin le plus court d'un point à un autre, c'est la ligne droite*, vous ne parlerez plus comme un mathématicien, vous introduirez dans un axiome absolu quelque chose de relatif, vous y mettrez un geste, un accent particuliers. La différence essentielle de l'art à la science consiste en ce que la science est impersonnelle, tandis que l'art au contraire suppose l'intervention du *moi*. La science démontre ou constate des vérités qui sont également vraies pour tout le monde ; l'art modifie le réel en l'accommodant à telle ou telle « vision » individuelle. On peut comparer le *moi* moral de l'artiste avec une sorte de *milieu* qui réfracte les objets.

Le style est comme l'empreinte que met sur une langue commune la personnalité d'un écrivain. Nous venons de le voir, il y a dans la langue une multitude de locutions toutes faites dont l'écrivain peut se servir sans scrupule, justement parce qu'elles ne portent pas de marque personnelle, parce qu'elles ne font que donner à telle ou telle idée son expression logique. Mais, d'autre part, l'écrivain qui n'aurait jamais que de pareilles phrases n'aurait évidemment pas de style. Le langage, dans les mathématiques, étant la traduction nécessaire de la pensée, il n'y a aucun lieu à l'art. Mais la littérature a pour objet d'exprimer le *moi*, je veux dire des sentiments, des émotions, qui varient d'un écrivain à un autre, et qui, par conséquent, ne peuvent se traduire par des phrases toutes faites. C'est pour cela qu'il y a un art d'écrire.

Si nous revenons maintenant aux clichés, nous pourrons, je pense, en distinguer deux espèces bien différentes. Les uns ont pour cause l'absence de toute personnalité, et les autres l'emprunt d'une personnalité étrangère.

Nous ne dirons pas grand'chose des premiers. Beaucoup d'écrivains, dépourvus d'imagination et de sensibilité, s'expriment constamment par phrases toutes faites. Cela ne les empêche pas au surplus de dire les choses les plus judicieuses. Ils peuvent être de fort bons esprits, ils ne sont pas des « artistes ». Leur écriture n'a rien de ridicule ; c'est une écriture terne, sans caractère personnel, mais aussi sans affectation, et qui ne vise pas à l'effet. Aucune de leurs phrases, prise à part, n'est répréhensible. Seulement il n'y a jamais chez eux le moindre trait de style qui dénote une façon particulière de sentir et de voir.

L'autre espèce de clichés mérite de nous arrêter davantage. Ceux-là ne sont pas insignifiants : ils ont de la couleur, de la vivacité, de l'éclat. Mais les phrases les plus brillantes supportent le moins d'être répétées. Elles furent belles une fois, dans leur première fraîcheur ; redites, elles accusent, chez l'écrivain qui s'en pare, non seulement le manque d'originalité, mais la prétention au style, et, par là, sont ridicules. Chaque grand poète a toute une suite d'imitateurs, qui s'approprient ses images ; et ainsi, chez ce poète même, les phrases qu'il créa prennent souvent un air suranné, jusqu'à ce que ses imitateurs soient enfin tombés dans l'oubli.

Voici une page de Jules Sandeau, qui est presque entièrement composée de clichés :

« Il entre dans la vie, qu'il n'a fait jusqu'ici qu'entrevoir à travers les songes enchantés de la solitude où il a grandi. Son enfance s'est écoulée à l'ombre du toit paternel, dans la profondeur des vallées. La nature l'a bercé sur son sein ; Dieu n'a placé autour de lui que de nobles et pieux exemples. Le voici qui s'avance, escorté de tout le riant cortège que traîne

la jeunesse après elle. La grâce réside sur son front, l'illusion habite dans son sein; comme une fleur éclose sous le cristal de l'onde, au fond de son regard on voit la beauté de son âme, » etc.

Ce style-là fait dire aux bourgeois : « Comme c'est bien écrit! » Et certes la plupart des expressions qu'emploie Sandeau ont eu jadis leur grâce. On en reconnaît quelques-unes au passage, celle-ci entre autres, qui est d'André Chénier :

L'illusion féconde habite dans son sein.

Nous serions embarrassés sans doute pour en attribuer la plupart à leur authentique inventeur. Qui a dit le premier : *La grâce réside sur son front?* ou bien encore : *Au fond de son regard on voit la beauté de son âme?* Nous ne pouvons le savoir. Ces expressions sont depuis trop longtemps à tout le monde. Mais, même si elles ne portent pas une marque particulière, l'écrivain qui les répète veut manifestement en orner sa diction. Incapable par lui-même d'aucune originalité novatrice, il s'applique pourtant à « bien écrire », et de là ce style, banal ensemble et affecté, dont toutes les fleurs ont vieilli. On voit assez la différence entre de telles expressions et celles que condamnait plus haut la délicatesse excessive de certains rhéteurs. *Ne pas dissimuler son désir*, par exemple, est une phrase qui, appartenant de tout temps à tout le monde, n'appartient jamais à personne, et dont le seul mérite est d'exprimer justement une idée fort simple. Mais dire : *La nature le berce sur son sein*, c'est viser au style. Cette phrase en effet n'est point, comme l'autre, quelque chose de purement logique, elle a sa physionomie propre, elle fut en son temps une invention, une création; et, si lointaine que puisse en être l'origine, celui qui l'emploie pour orner son style revêt par là même une personnalité d'emprunt.

Ce sont des expressions analogues qui méritent surtout le nom de clichés. Il y a certainement cliché toutes les fois que la phrase redite exprima chez son inventeur certain mouvement particulier de la sensibilité et de l'imagination, qui sont ce que chacun a de personnel. Or, l'imagination et la sensibilité se traduisent par des figures. Aussi les clichés sont-ils pour la plupart des phrases figurées. « Entre toutes différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, dit La Bruyère, il n'y en a qu'une qui soit la bonne (1). » L'expression unique, dont parle ici La Bruyère, ne deviendra jamais un cliché. Mais sa remarque ne serait juste que si elle s'appliquait à une sorte de littérature scientifique, ou, pour mieux dire, à une littérature purement rationnelle. Il ne s'agit pas, en art, d'exprimer les rapports nécessaires des choses. Ce que l'artiste exprime, c'est, encore un coup, son *moi*, c'est quelque chose d'individuel et de relatif. Dans le portrait qu'a fait un peintre, on ne reconnaît pas toujours le modèle, on reconnaît toujours l'artiste. Chaque artiste digne de ce nom a sa personnalité, et cette personnalité se dénote le plus souvent par ces gestes du style qui s'appellent les figures.

Voici des expressions propres que je trouve dans un catalogue de clichés : *Chevelure abondante, implacable ennemi, tristesse grave, irrésistible entraînement, chaleur bienfaisante, souvenir odieux, frais visage.* Faut-il citer aussi quelques commentaires de l'auteur? A propos de *tristesse grave*, il demande ironiquement si la tristesse peut être joyeuse. Eh! non, sans doute; mais il y a des tristesses moroses, il y en a de douces, il y en a de plaintives, etc., etc. Au reste, nous sortons, comme on dit, de la question. Si toute tristesse était grave, ce serait une raison pour que *tristesse grave* fût un pléonasme et non pas un cliché. De même, tant que le microbe de la calvitie exercera ses ravages, nous verrons maintes chevelures auxquelles l'épithète d'*abondantes* ne conviendra pas du tout. D'un monsieur qui a beaucoup de cheveux sur sa tête, je continuerai de dire, n'en déplaise aux stylistes, que sa chevelure est abondante, tout comme, s'il a les yeux bleus, je dirai bonnement qu'il a les yeux bleus. Quelque communes qu'elles puissent être, les expressions de ce genre ne passeront jamais dans la catégorie des clichés. A condition, bien entendu, qu'elles aient leur emploi approprié. Tous les souvenirs ne sont pas odieux, ni tous les ennemis ne sont implacables, ni tous les visages ne sont frais; mais d'un visage qui est frais, je dirai *un frais visage*, et d'un ennemi qui est implacable, je dirai *un implacable ennemi*, et d'un souvenir qui est odieux, je dirai *un odieux souvenir*. Ma foi, tant pis!

Ce sont surtout les expressions figurées qui deviennent des clichés, notamment les périphrases et les métaphores.

Pour la périphrase, faisons dès maintenant une distinction. Il y a des périphrases purement décoratives, si je puis dire, et qui n'ajoutent rien à la pensée ou au sentiment. Celles-là méritent le nom de clichés. Pascal dit quelque part : « Masquer la nature et la déguiser. Plus de roi, de pape, d'évêque; mais *auguste monarque*, etc.; point de Paris; *capitale du royaume*. » *Auguste monarque* et *capitale du royaume* sont ce que nous appelons des clichés. Pas toujours pourtant, et Pascal ajoute lui-même : « Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris et d'autres où il la faut appeler capitale du royaume. » Dire, par exemple : *Nous avons passé quelques jours dans la capitale du royaume*, c'est masquer la nature, cette péri-

(1) [illegible]

phrase n'étant ici qu'un équivalent prétentieux du mot propre. Mais dire : *L'ennemi s'avança jusqu'à vingt lieues de la capitale*, ce n'est plus une périphrase insignifiante, car, en parlant ainsi, on attire l'attention sur ce fait que la capitale même du royaume fut menacée par l'ennemi. Vous vous rappelez le distique d'*Athalie :*

> Celui qui met un frein à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Le premier de ces deux vers pourrait être remplacé par un seul mot : Dieu. Mais qui ne voit la différence? *Celui qui met un frein* signifie : *Dieu, lui qui met un frein.* Il y a là un argument, il y a un raisonnement. Et de même lorsque Bossuet dit : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires..., est aussi le seul qui se glorifie de faire la leçon aux rois. » Si Dieu fait la leçon aux rois, c'est parce qu'il règne dans les cieux et parce que tous les empires relèvent de lui. Au début de *Britannicus*, la confidente d'Agrippine lui dit :

> Quoi? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
> Faut-il que vous veniez attendre son réveil?

S'abandonner au sommeil est une périphrase. Mais cette périphrase a ici sa signification. Le mot propre *dort* ne marquerait pas la tranquillité, l'insouciance de Néron, qu'Albine veut opposer à l'inquiétude d'Agrippine. Il y a des lieux, comme parle Pascal, où la périphrase est un cliché; là, elle ne l'est pas, car elle ne fait que rendre avec exactitude le sentiment et la pensée du personnage qui l'emploie.

Voici maintenant des clichés : c'est *l'astre du jour* pour *le soleil*, *la plaine liquide* pour *la mer*, *le long fruit d'or* pour *la poire*, *le lacet fatal* pour *la corde* avec laquelle on se pend), *l'aigle de Meaux* pour *Bossuet*, *les travaux de Mars* pour *la guerre*. Encore ne faut-il pas condamner indifféremment toutes les circonlocutions de ce genre. La plupart seront partout ridicules, *l'aigle de Meaux*, par exemple, ou *le lacet fatal*, équivalents affectés du terme propre et qui n'en modifient nullement la signification. Mais peut-être quelques-unes pourraient-elles encore servir. On conçoit aisément tel cas où la périphrase *astre du jour* peut être substitué à *soleil*, et même le doit. Et si elle le peut, c'est seulement, à vrai dire, parce qu'elle le doit, parce que, dans le cas supposé, elle équivaut à quelque chose comme ceci : *le soleil, qui est l'astre du jour;* et, de la sorte, loin d'être un allongement oiseux, elle fait au contraire une sorte d'ellipse.

La métaphore fournit encore plus de clichés que la périphrase. Exceptons tout d'abord les métaphores nécessaires, autrement dit les catachrèses. *Une feuille de papier* ou *une plume de fer* sont des catachrèses pour la raison que les termes propres n'existent pas dans la langue. Mais toutes les fois qu'une expression est nécessaire, il va de soi qu'elle ne peut devenir un cliché.

De même pour les métaphores mortes, j'entends par là celles où la comparaison primitive a disparu, où, perdant de vue le sens initial de l'expression, nous n'apercevons plus que celui dans lequel on l'emploie. Si presque tous les mots furent anciennement des métaphores, la plupart ne s'emploient plus comme tels. Il y en a un grand nombre où la métaphore originelle n'est plus visible; et beaucoup de ceux-là mêmes qui la laissent voir aux philologues, les écrivains en font usage comme de termes propres. Prenez entre autres des mots tels que le substantif *poutre* ou le verbe *payer*. *Poutre* signifie au juste *une jument*, et *payer*, c'est *tranquilliser*. Mais qui donc, en usant de ces mots, se rappelle leur sens propre? Certaines expressions, sans avoir tout à fait perdu leur sens figuré, n'en retiennent qu'un souvenir plus ou moins vague : *fondre en larmes*, *mettre en balance*, *ouvrir son cœur*, *soulever une question*, *respirer la franchise*, *rompre le silence*, *offrir un aspect*, etc. Ajoutons encore que la même façon de parler peut être métaphorique pour un tel, et, pour tel autre, n'avoir plus qu'une signification abstraite. De là sans doute ces phrases grotesques faites de plusieurs métaphores qui ne s'accordent pas entre elles. Quand Joseph Prudhomme dit : *Le char de l'État navigue sur un volcan*, ces termes n'ont pour lui aucune valeur métaphorique. On cite la phrase suivante d'Albert Wolff : « Plongez le scalpel dans ce talent tout en surface, que restera-t-il en dernière analyse? une pincée de cendres. » Le spirituel chroniqueur ne voyait, en l'écrivant, aucune des images qu'elle peut évoquer dans notre cerveau. Il y a des chroniqueurs très spirituels qui n'ont pas l'imagination très vive. Vous connaissez ces vers de Malherbe :

> Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
> Donner le dernier coup à la dernière tête
> De la rébellion.

Une telle succession d'images ne prouve pas du tout que Malherbe eût beaucoup d'imagination. Bien au contraire, s'il accumulait ainsi des figures incohérentes, c'est qu'aucune de ces figures ne lui était visible.

Plus une expression métaphorique approche, avec le temps, de l'abstraction, moins elle est exposée à devenir cliché; car, perdant sa valeur d'image, elle se réduit à son acception abstraite et tend à n'être qu'un signe purement logique. Et rien ne saurait mieux confirmer ce que nous disions plus haut. Le caractère essentiel du cliché n'est point la répétition. C'est la répétition qui fait passer une phrase du sens métaphorique au sens abstrait. Or, toute phrase a beaucoup moins de chance pour devenir un cliché dès le moment où elle perd sa valeur d'image.

Les locutions métaphoriques dans lesquelles la figure vit encore, sont celles qui fournissent le plus de clichés. En usant d'images rebattues, mais encore vivantes, l'écrivain s'applique à bien dire ; et c'est le contraste entre sa prétention et la banalité de son style qui rend le cliché ridicule. Voici des clichés de ce genre : *tenir le glaive de la loi, verser le poison de la flatterie, avoir sur les yeux le bandeau de la superstition, saper les bases de l'édifice social, secouer le brandon de la discorde, mettre le fer rouge sur les plaies de la société, suivre le courant de l'opinion*, etc. Encore faut-il faire une distinction parmi ces clichés. Les plus ridicules sont ceux dont la métaphore a le mieux conservé sa valeur pittoresque.

Nous citions tout à l'heure des phrases où plusieurs images disparates sont liées entre elles. L'effet ne serait pas beaucoup moins comique si nous prolongions une métaphore clichée par d'autres termes qui lui convinssent, si nous disions par exemple : *saper les bases de l'ordre social avec la hache révolutionnaire*. A cette phrase : *les questions brûlantes reviennent sur l'eau*, cette autre : *craignez de mettre le feu aux poudres en agitant des questions brûlantes*, ne le cède guère en ridicule. Pourquoi ? On peut en donner plusieurs raisons ; mais c'est notamment que la métaphore nous est rendue sensible par sa continuation même.

Les meilleurs écrivains emploient souvent des locutions toutes faites, quand ces locutions n'ont qu'une valeur logique. J'en citais plus haut un certain nombre ; quoi qu'en pense Flaubert, nous userons sans scrupule de *prendre les armes* ou même de *rompre le silence* : tout autre équivalent serait nécessairement moins simple. Mais on n'écrit bien que si l'on a un style à soi. Or l'originalité d'un écrivain consiste surtout dans les images, et ce sont justement les clichés métaphoriques qui font un style banal. Le bon écrivain évite les métaphores toutes faites ; s'il n'a pas d'imagination, il se contente du terme propre plutôt que de répéter des images vieillies. Quant au grand écrivain, celui-là écrit mal, je veux dire que la nouveauté de ses figures déconcerte le goût moyen du public. Bien écrire, pour le public, c'est écrire comme tels et tels auteurs dont l'admiration générale fait des modèles. Mais le grand écrivain — un Saint-Simon, un Victor Hugo, un Michelet — a pour règle suprême d'exprimer sa propre façon de voir et de sentir. Or, comment l'exprime-t-il, sinon par ce que son style a de personnel, par ce que le *bon goût* taxe précisément d'étrange ou même de barbare ? Attendons seulement un peu : il s'y fera, le bon goût. Les images qui l'avaient d'abord scandalisé finiront par lui paraître toutes naturelles. Dans la langue courante, combien n'en trouverait-on pas dont aucun novateur n'oserait sans doute égaler l'audace ?

Sans originalité, l'on peut faire des œuvres estimables : on n'est pas un écrivain. Mais est-ce à dire qu'il faille de parti pris se singulariser ? Il y a une foule de choses qu'un grand écrivain dira de la même manière qu'un écrivain sans génie. Aussi avons-nous distingué deux sortes de clichés. La règle n'est pas de tout dire autrement que les autres, de substituer des tours ingénieux, brillants, aux expressions les plus simples, et, par suite, les plus répétées. La règle, encore une fois, c'est d'exprimer sa propre vision. Flaubert lui-même, résumant toute la rhétorique dans l'exactitude : « Va faire un tour, disait-il à Maupassant son élève ; tu me raconteras exactement ce que tu auras vu. » Et si, durant cette petite promenade, quelque *chevelure abondante* ou quelque *frais visage* passait dans le champ visuel de Maupassant, ni l'élève ne cherchait une épithète plus rare, ni le maître, quelles que furent ses délicatesses, ne blâmait une épithète aussi commune.

GEORGES PELLISSIER.

LETTRES LOINTAINES

Marseille, 2 janvier 1898.

Au sortir du train, à nos pieds, Marseille, blanche et dorée, avec un bout de mer très bleue, sourit dans la lumière. Ses larges rues, où flânent les promeneurs de tous les pays, ont je ne sais quoi d'accueillant, singulièrement éloigné de la contrainte boudeuse des villes du Nord. Et le soleil jeune met sur tous les visages sa bienveillance.

En quittant le vieux port, encombré de voiles, larges et frémissantes comme des ailes, enfumé par les auberges de matelots et les *ristoranti italiani* qui font frire d'invraisemblables mixtures d'huile, d'ail, de poisson et de pâtes, nous gravissons la côte des Catalans et d'Endoume, — noms si pleins de saveur dans une bouche provençale.

Sur une butte de cailloux brûlés, dominant tout, la basilique élève au sommet de sa tour carrée la statue de « la Bonne Mère ». La route en corniche est poudreuse, bordée de petites maisons blanches qui grillent au soleil, de maigres buissons de lentisques et de quelques aloès rébarbatifs qui hérissent sur la terre desséchée leurs feuilles raides comme des sabres. N'était la douceur que met là-bas le vert éteint des oliviers, il n'y aurait en ce paysage aride aucune douceur. Les teintes plates sont brutalement opposées, les contours tranchants, les ombres découpées sur la lumière.

Et pourtant le charme est étrange. Il faut s'en prendre peut-être au soleil perfidement chaud qui

se joue dans les colonnades de la Réserve. Le printemps prématuré grise, comme une liqueur trop forte ; l'on ne sait plus apprécier comme il convient le « mets des dieux », la bouillabaisse, qui étale devant nous les succulences de sa sauce de safran. On ne voit que la mer, d'un bleu intense, où nagent trois petites îles jaune clair, en carton pâte, avec le joujou du château d'If, et où, bien au loin, dans un miroitement qui aveugle, se dresse la silhouette du Planier. Tout chante : la vague, le vent léger, le soleil. Et c'est très naturel que les hommes aussi songent à chanter.

En bas, dans la cour sablée, ils sont deux, deux Italiens qui jouent sur leur guitare des chansons napolitaines. La voix est inculte mais étonnamment expressive. C'est avec des inflexions souples et pour ainsi dire câlines que revient à chaque fois le refrain de la *Margarita* de Fassone :

Margari
'e perzo a Salvatore!
Margari
Ma l'ommo e cacciatore
Margari
Nun ce aje corpa tu !...

Et ce chant qui monte dans l'air subtil rappelle que l'Italie est toute proche, avec ses ruines, ses musées et sa floraison de statues, avec la splendeur des nuits de Venise, de Naples et de Lugano, — l'Italie, éternel enchantement où les hommes du Nord vont se perdre, où le plus humble mendiant naît artiste, et où la nature même est amoureuse.

* * *

Des ombres bleues, très douces, descendent sur la ville, à mesure que s'éteint peu à peu l'ardeur du jour. Le tumulte de Marseille vient mourir à ce pont de navire d'où l'on voit s'amincir et s'effacer là-haut la tour de Notre-Dame-de-la-Garde. C'est déjà la séparation. Déjà autour de nous la vie de bord s'organise. Les habiles ont visité leurs cabines, retenu leurs chaises, lorgné les passagers, assiégé le commandant. Des groupes se promènent en causant, avec une belle vaillance, tandis qu'à l'arrière un officier ne se résigne pas à quitter sa jeune femme, qui pleure. Le départ des derniers amis, les présentations et les saluts empêchent qu'on n'entende les coups de sifflet du maître d'équipage et le fracas de la chaîne dérapant sur les cabestans.

Car depuis un moment nous sommes en route : les maisons, les quais, les coupoles byzantines de la cathédrale glissent lentement, et l'on voit reculer de plus en plus l'alignement correct des lumières de la Joliette. Le navire accélère la marche. Il longe le dernier môle et va entrer en pleine mer quand, au bout de la jetée, une voix sonore crie dans la nuit : « Eh ! adieu, Baptist*eing !* » Et tous les marmitons du bord de répondre : « Adieu ! adieu ! » C'est Marseille qui s'évanouit.

Sur nos épaules tombe maintenant la fraicheur exquise du vent du large.

* * *

Détroit de Messine.

« Au temps où nous étions écoliers », te souvient-il que nous cherchions en vain, par des jours maussades, sous les lampes qui sifflaient dans l'air lourd des bibliothèques, et parmi l'amas des dictionnaires inélégants, cette beauté grecque dont quelques maîtres, très athéniens, nous avaient fait l'éloge ému ? Mais au lieu de la déesse rêvée nous ne trouvions, hélas ! le plus souvent, qu'un vieux savant allemand indigeste. C'est que nous n'avions pas vu la Sicile.

La voici devant nos yeux, et voici ses divinités. Ce rocher noir si farouche, qu'est-ce autre chose que Polyphème ? — bien sot, malgré ses airs terribles, devant la vague bleue qui l'approche, le berne et s'enfuit, insaisissable et coquette Galatée. A fleur d'eau on montre un petit écueil : Charybde. Mais où est la voix des sirènes ? Et longtemps, longtemps, on admire le grand géant Etna, couvert de neige, qui resplendit au soleil comme une coulée de crème blanche.

Ainsi songe-t-on à l'arrière, en regardant fuir le sillage, où se perdent quelques flocons d'écume. Et dans les coups réguliers de l'hélice c'est le cœur même du navire qu'on croit entendre battre. Des mouettes nous suivent en un vol tournoyant. Elles tombent subitement et se relèvent d'un coup d'aile. Peut-être bien ce sont les colombes d'Aphrodite. N'est-ce pas sur une mer aussi joliment bleue que les peintres aiment à placer son cortège de tritons joufflus soufflant dans des conques marines ? Il ne faut qu'un petit effort pour l'imaginer ici, toute droite sur les flots, rose et blanche, souriant de ce sourire qui troublait le cœur même des sages, et tordant de ses mains délicates sa lourde chevelure aux reflets d'or.

* * *

Canal de Suez.

Après Port-Saïd, bazar hurlant où se sont donné rendez-vous tous les vauriens des deux mondes, le navire entre dans le canal. Il avance lentement, déplaçant beaucoup d'eau contre les berges resserrées. De chaque côté deux immenses plaines grises, dont quelques rares touffes d'arbustes décolorés rompent à peine la monotonie. L'œil se fatigue à chercher la limite des sables. Et sur cette terre de cendre, faite, semble-t-il, de la poussière des cités mortes, pèse je ne sais quelle malédiction des vieux prophètes. Mais

la paix auguste du soir y vient répandre sa mélancolie. Un ibis, oiseau sacré de l'Égypte, promène gravement sa fine silhouette sur la rive, pendant que d'humbles femmes qui puisaient de l'eau dans des jarres d'argile s'arrêtent, en des poses lasses, pour voir passer le navire. Le soleil vient de disparaître dans un amoncellement de pourpre et d'or : une dernière fois le canal se colore faiblement sous les regards mourants du ciel mauve.

***

Dans la mer Rouge.

La vie à bord, très cher, est d'une monotonie qui ne va point sans charme. On se promène, on lit, on cause; on potine aussi et l'on « fleurette »; et surtout on rêve à n'en plus finir sur les chaises longues. On met sa pensée à l'unisson des nuages errant Dieu sait où, et du ciel découpant sur la mer une ligne ininterrompue.

Le soir, après le dîner, c'est l'heure délicieuse. Tout le monde vient respirer l'air de la nuit. Et c'est une chose amusante que ce pont de navire encombré de promeneurs en tenue de soirée, comme un foyer de théâtre parisien pendant l'entr'acte. Mais la mer est là, sombre et belle, tout autour. Des groupes passent : Anglais marmoréens, Australiennes en robe blanche, unissant au charme exotique de l'étrangère la grâce aimable de la Française ; Allemands placides, Japonais menus et subtils, Belges épanouis. Aux tables de jeu des hommes graves entament des whists héroïques, pendant qu'en un coin de France on cause. Sais-tu rien de plus agréable qu'une causerie en mer, dans la fraîcheur d'une belle nuit ?

Un piano a été placé à l'arrière, et un Hollandais de Java s'y attelle obligeamment. Et voici que s'improvise un bal. Dans la nuit de plus en plus assombrie tournent longtemps les robes claires, ceintures de rubans et tailles souples, pendant que le vent qui s'élève éparpille aux flots de la mer Rouge les échos aimablement surannés du *beau Danube*.

***

Colombo.

Une ligne vert sombre de cocotiers barre l'horizon. Peu à peu on distingue leur panache, puis la ville, avec ses maisons et ses docks, et la rade avec ses navires. Des canots à vapeur se détachent, venant vers nous, et aussi des barques à balancier de forme ancienne, hardies comme de petites caravelles.

A terre c'est un éblouissement rouge. Un écriteau avertit de se méfier des coups de soleil et de se rappeler ceux qui, en ce lieu même, en sont morts. La rue flamboie comme une fournaise. Quelques Cinghalais, le peigne d'écaille retenant les rares cheveux de leur crâne chauve, accroupis sur le sable brûlant dans une immobilité rigide, semblent des statues de terre brune qui achèveraient de cuire. Aucun Européen ne s'aventure hors des galeries du « Grand Oriental ». Seul un soldat anglais vêtu de blanc, un chevron rouge au bras, passe dans l'air embrasé, raide comme à la parade. Et le soleil s'acharne à cribler d'étincelles la pointe de cuivre de son casque.

Une voiture légère nous emmène hors la ville, longe un instant le *ground* assez maigre qui s'étend devant des casernes en pierre, et, tout d'un coup, débouche devant la plus jolie baie du monde. Dans une courbe harmonieuse la mer vient mourir nonchalamment sur le sable rouge. Tout au fond, perdue dans l'écrin vert des bananiers et des aréquiers, une élégante villa, rouge aussi. Le ciel de l'Inde enrichit les couleurs de sa propre magnificence. L'air scintille : on croit respirer de la lumière.

Deux bambins au joli torse de bronze qui jouaient sur le bord de la route s'élancent après la voiture pour demander des sous. Ils se frappent le front, la bouche, la poitrine, en courant et en pirouettant dans la poussière. Mais leur pauvre souffle est vite épuisé ; alors leur voix se fait humble et ils supplient en souriant encore de toutes leurs dents blanches : « *Captain, give a penny for the boy !* »

Le soir, à bord, en songeant à ces choses, il semble que nous les ayons déjà vues. Est-ce quelque ressouvenir des voyages des Français d'autrefois aux « grandes Indes » ? Ou quelque lointaine impression retrouvée de ces récits, chers aux enfants, qui disaient, en style naïf et poétique, les aventures des « navigateurs » ? A leur suite, que de fois n'a-t-on pas fait le tour du monde, avec la jeune ivresse de l'inconnu et du danger ! Et pourtant on était bien un peu ému lorsque, dans l'*Ile au Trésor*, le petit James Hawkins surprenait le secret du complot des pirates, caché au fond du tonneau aux pommes.

Mais voici, ma parole, que, comme feu le bon capitaine Cook, nous sommes assaillis par les sauvages. D'assez bons diables, à vrai dire, encore que ruisselants d'eau, à peine vêtus et encore moins peignés. C'est un concert de cris assourdissants : « A la mer ! A la mer ! *yes! yes!* » Si on leur jette quelque monnaie, ils se dressent tout debout dans leurs pirogues et entonnent en chœur d'une voix nasillarde le : *Tara ra boom di hay* en faisant claquer leurs coudes sur leurs flancs nus avec un bruit de castagnettes. Le morceau se termine par un plongeon général. Après quoi les nageurs reparaissent, crient encore, et plongent, et pataugent sans fin, comme une compagnie de canards qui s'ébrouent.

Cependant, à l'orient, une barque à balancier

hisse sa jolie voile, que le soleil couchant teint de pourpre.

*
* *

Singapore.

Nous débarquons au milieu des fêtes du Têt, ces réjouissances interminables du jour de l'an chinois. La ville commerçante est en liesse. A toutes les portes de ses maisons bleues, d'un bleu indigo violent qui choquerait sous un autre ciel, des bandes de papier rouge portent en gros caractères des souhaits de bienvenue et des sentences de Confucius. Devant leurs boutiques, où les offrandes aux ancêtres remplacent aujourd'hui les marchandises, de gros Chinois luisants, en robe de cérémonie, mènent le plus gravement du monde un vacarme abominable. On n'entend que l'éclat des pétards et les coups sourds du gong et du tam-tam. A une fenêtre, s'agite le dragon, un grand masque en carton terriblement enluminé qui fait sauver à toutes jambes des petits bonshommes chinois, comiques avec leur tête rasée et la natte minuscule qui frétille comme un ver sur leur robe de soie brillante. Il ne faut songer à rien voir d'autre aujourd'hui dans la ville bleue.

Nous gagnons le jardin botanique. Ici c'est le grand silence dans le soleil. Les larges allées rouges font ressortir l'exubérance des gazons verts. Il a plu : de la terre désaltérée monte une odeur plus capiteuse. Seul au milieu d'une pelouse, un arbre à voyageur abrite de ses larges feuilles qui semblent faire la roue, l'eau précieuse qu'il a recueillie. Çà et là, des fleurs rares, des lianes tourmentées, attirantes, avec quelque chose de traître. Rien ne trouble la paix du jardin, rien qu'un cri d'oiseau par intervalles, mélancolique et monotone. Et soudain, comme une vision, trois Chinois maigres, fumeurs d'opium à la figure pâle de noyés, trois Chinois en robes mauves passent, nous frôlant presque, les yeux en extase, agitant doucement leur éventail.

*
* *

Golfe de Siam.

Le vent a fraîchi. La mousson de Nord-Est qui souffle en ce moment rend la mer assez dure. De grandes lames fuient le long du bord, et parfois l'une d'elles, donnant l'assaut, bondit par-dessus le bastingage et vient fouetter les panneaux de ses embruns. Au salon il fait lourd. On parle peu, et pendant que les garçons disposent les « violons » sur les tables, on regarde par les hublots mouillés la grande mouvance de la mer. Sur le pont, quelques malades, guettant l'accalmie qui ne vient pas. L'avant du navire se dresse tout entier à chaque coup de tangage, puis redescend profondément, tandis que l'hélice affolée frappe l'air avec les spasmes convulsifs d'un oiseau blessé qui bat de l'aile.

Quand vient le soir, des lueurs vertes furtives comme des regards mauvais de sorcière s'allument au bout de l'horizon, et toujours se continue la course éperdue des vagues. Elles enflent et bondissent, et s'effondrent, et renaissent, dans un jeu magnifique de sauvage liberté. Et les cœurs marins bondissent avec elles, et savourent secrètement je ne sais quel âpre et fier plaisir.

*
* *

En rivière de Saïgon.

Ce matin, en montant sur le pont, on se trouve au milieu des terres. A perte de vue s'étend la plaine de Cochinchine dont les champs de riz semés de quelques paillottes ressemblent, à cette heure matinale, aux champs de blé et aux chaumières de la Beauce par une chaude journée de printemps. Mais au lieu des flèches blanches de la cathédrale de Chartres, ce sont deux clochetons rouges qu'on aperçoit, tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant les caprices de la rivière, et qui signalent l'approche de Saïgon.

Un coup de canon est tiré à bord, annonçant l'arrivée du courrier de France. Et nous défilons devant les grands navires à l'ancre qui saluent l'un après l'autre. Puis, l'arsenal de la marine apparaît, puis une promenade plantée d'arbres, puis l'appontement des Messageries où une foule toute blanche fait des signaux de bienvenue.

Les voitures traversent une sorte de faubourg annamite, franchissent sur un joli pont l'arroyo chinois et entrent en ville. On croirait entrer en un jardin. S'il n'y avait dans la rue Catinat des magasins, des hôtels et des cafés, on prendrait volontiers les rues pour les allées ombreuses d'un beau parc, quelque chose comme un coin du Ranelagh, sous un ardent soleil de juillet. L'éclatante gaîté des couleurs donne à tout ce qu'on voit un air de fête. Des cottages jaunes et rouges — très « bains de mer » — sont enfouis dans un chatoiement de verdure tropicale, isolés les uns des autres comme des principautés indépendantes, et ne prêtant à la rue qu'une porte rustique, accablée sous les grappes mauves de la liane de Bougainville. A voir ainsi, dans l'allégement de l'air ensoleillé, les casques et les vêtements blancs des promeneurs, les toilettes claires des femmes, les fleurs éclatantes, les tentes et les parasols rayés de couleurs vives, on imagine être en vacances en quelque lieu de villégiature et de plaisir où l'été ne finirait pas.

Au milieu de la calme rue La Grandière, la voiture nous arrête devant l'hôtel du Lieutenant-Gouverneur. Un vieux portier annamite s'avance, empressé, avec

des mines amusantes de respect, et offre dévotement le poing à nos casques, comme jadis on l'offrait aux dames. Le vestibule mosaïqué est plein de fraîcheur. Tout au fond un escalier gracieux, où les vitraux adoucissent la lumière qui se joue sur les plantes vertes, conduit à une sorte de loggia dominant le vestibule et sur laquelle s'ouvrent deux galeries. Des rockings, des sièges de jonc, ces jolis sièges de jonc que l'on fabrique à Singapore, invitent au repos ou à la discrète causerie. Sur la table — coquetterie qu'on retrouvera partout en Indo-Chine — le dernier roman, la dernière revue, le dernier album mettent le charme inattendu de leur « actualité » parisienne en ce décor d'élégance extrêmement orientale.

Cependant le soleil brûlant filtre au travers des volets bruns de la vérandah, traîtreusement, en fines et longues aiguilles d'or.

* * *

Il fait bon revenir là, après la visite de Saïgon, pour se reposer de l'éblouissement des couleurs vues, pour se reposer d'avoir admiré cette belle ville, élevée en quelques années sur l'emplacement d'un marais pestilentiel. — Mais en bas le gong résonne une première fois, annonçant le dîner tout proche.

Dîner officiel, mon cher, mais combien différent des funèbres cérémonies de ce nom dans la métropole ! Vis-tu jamais en France un dîner officiel avoir la fraîcheur virginale d'un bal blanc ? C'est une surprise de retrouver au-dessus du smoking de toile, si jeunet, la douceur pensive d'un visage d'homme d'État, le masque énergique d'un officier d'artillerie, le profil distingué d'un marin. Vêtus de blanc eux aussi, les boys à la figure grimaçante cerclée du turban rouge font le service, silencieux, marchant pieds nus. De lourds pankas bruns mouchetés d'or se balancent lentement sur nos têtes, courbant les lumières des flambeaux. Par les baies, grandes ouvertes sur le jardin, se répandent des parfum de fleurs ; et, comme un continuel frémissement, s'élève de la terre le grincement strident des cigales qui semble faire plus aiguës encore les vibrations de l'air de la nuit.

Tard dans la chambre, devant la vérandah où la lumière met sur la mosaïque des taches d'opale on écoute la musique de cette première nuit d'Indo-Chine. Le globe laiteux de la lampe fait surgir des ombres bizarres aux sculptures d'un vieux meuble d'Annam où il y a des dragons et des licornes laquées de rouge. Mais bientôt un bourdonnement, puis deux, puis une piqûre douloureuse, invitent à gagner l'abri de la moustiquaire, qui tend dans la pénombre la rigidité de ses quatre murs blancs de mousseline.

Nha Trang.

La chaîne annamitique, dont on n'a point cessé de voir du large se profiler les crêtes bleues, s'ouvre tout à coup en une sorte de cirque enfermant la baie de Nha Trang.

La mer déferle avec fracas sur de longues plages de sable fin. Mais à peine a-t-on quitté le rivage grondant que commence une campagne doucement monotone de prairies, de cultures, de petits bois, de collines à l'air pastoral, — bien qu'elles soient hantées par le tigre, — un vrai paysage d'Arcadie. Et comme en toute Arcadie il faut des ruines, on aperçoit au milieu des champs de très vieilles tours Ciam, admirables de force et de simplicité. Leurs murailles, dont les briques rouges superposées sans aucun ciment ont traversé ainsi des siècles, soutiennent d'énormes sculptures de pierre grise : défilés de personnages mythiques, signes mystérieux, symboles naïfs de l'idée de création qui semble avoir été la première inquiétude des premiers peuples, comme si, à peine sortis des origines, ils eussent été obsédés sans cesse de ce souvenir. Et rien ne trouble la solitude des tours séculaires, rien que l'envahissement familier des fleurs insouciantes et des herbes folles.

Sur le bord de la grève, toute petite entre la mer et les montagnes, une maisonnette. On dirait un poste de canot de sauvetage sur nos côtes françaises. C'est l'institut Yersin. Le docteur et ses élèves, avec l'affabilité presque timide des savants, nous font les honneurs de leurs richesses : le laboratoire, les salles où les cobayes sont en observation, les tubes contenant des cultures pesteuses aux divers degrés de virulence, enfin le bacille lui-même dont on aperçoit dans le champ du microscope les minuscules bâtonnets bleus.

Par la fenêtre, la mer scintille. Et l'on entend le mugissement régulier de la vague qui s'écroule sur le sable en un bouillonnement d'écume, au pied même de la petite maison laborieuse.

Quand on revient, à la nuit, par une de ces nuits des tropiques où l'air est si pur que les étoiles semblent plus élevées dans le ciel, des miliciens vêtus de blanc nous font, d'un effort hardi, franchir la barre. On distingue les feux de position du paquebot, mouillé à l'entrée de la baie. Et dans cette baie, où la même clarté limpide enveloppe les montagnes et la mer, c'est, mon cher ami, quelque chose de très virgilien que les petits miliciens blancs, ramant en cadence, sous la lune haute.

Louis Salaün.

(*A suivre.*)

L'ENFANCE DE RUSKIN

Dans sa paisible retraite de Brantwood, au milieu des bois et des rochers qui entourent le lac de Coniston, John Ruskin s'est éteint doucement, après une vie de labeurs et de combats. L'Angleterre a perdu en lui un des hommes qui ont eu le plus d'influence sur son développement artistique et un des plus puissants écrivains qui aient illustré sa littérature.

Ruskin n'est pas encore très connu en France; le caractère dogmatique de ses doctrines, le ton impérieux de sa prédication nous ont longtemps effrayés et ont retardé notre admiration pour sa merveilleuse éloquence. C'est seulement depuis peu d'années, sur les indications de critiques avisés, comme MM. Éd. Rod, Jacottet, Gabriel Mourey et surtout M. Robert de la Sizeranne, que notre curiosité s'est éveillée pour la personnalité singulière d'un homme dont la moindre opinion esthétique a eu, pendant quarante ans, force de loi sur le public anglais.

Comment Ruskin a-t-il acquis cette prodigieuse autorité sur les esprits indépendants de ses compatriotes ? Les avis sont assez contradictoires. Les disciples de l'« évangile ruskinien » vantent la sincérité de leur maître et la simplicité de son cœur; les sceptiques attribuent en grande partie le succès de l'illustre écrivain à son art de la réclame, à la mise en scène très bien appropriée aux goûts anglais dont il sut entourer chacune de ses actions. Un des mots qui m'ont semblé les plus justes sur Ruskin est la réponse d'un peintre auquel je demandais s'il croyait les convictions du critique absolument sincères : « Oui, dit-il, oui, il est convaincu... mais surtout de sa valeur personnelle. »

Cette valeur était très haute; les connaissances minutieuses et extrêmement étendues de Ruskin, son intelligence claire et méthodique, sa volonté toujours active et ses admirables dons d'expression ont fait de lui un des hommes les plus remarquables de son siècle; mais il avait une telle suffisance, il était si dédaigneux de l'opinion d'autrui, qu'il semblait se croire un de ces héros prédestinés, selon Carlyle, à servir de guides à l'humanité. Dans son orgueil, il pensait faire acte de patriotisme en forçant par tous les moyens l'admiration du public et, le succès justifiant ses prétentions, il se dupa lui-même sur le caractère providentiel du rôle qu'il avait à jouer ici-bas.

Ruskin se plaisait à répéter un jugement porté sur lui par Mazzini : « Mazzini, racontait-il, dit un jour que j'étais l'esprit le plus analyste qu'il y eût en Europe, et, d'après ce que je sais de l'Europe, je suis entièrement disposé à le croire (1). » Il mit une certaine coquetterie à justifier le mot en se prenant lui-même pour sujet d'analyse; il reconnaissait avec une extrême franchise que ses idées avaient beaucoup changé au cours des années, mais en suivant un développement logique qui avait fait l'unité de sa vie. Il aimait à se reporter aux impressions de son premier âge et n'en parlait qu'avec une sorte de gravité attendrie, en homme qui avait le culte des souvenirs et en psychologue qui retrouvait dans ses naïves émotions d'enfant le principe des goûts de son âge mûr.

John Ruskin naquit en février 1819, à Londres, dans Hunter Street. Enfant unique, les soins jaloux dont il fut constamment entouré, ainsi que l'isolement dans lequel il grandit, contribuèrent à faire de lui une nature d'exception. Son éducation ne ressembla en rien à celle des jeunes Anglais d'aujourd'hui auxquels « on n'apprend rien, disait-il, sinon que leurs pères furent des singes et leurs mères des guenons, que la naissance du monde fut un accident et que sa fin ne sera que ténèbres, que l'honneur est une folie, l'ambition une vertu, la charité un vice, la pauvreté un crime et la coquinerie la source de toute richesse et le résumé de toute sagesse (1) ». Il fut élevé dans les principes du puritanisme, et toute sa vie il s'affirma « un violent tory de la vieille école, c'est-à-dire de l'école de Walter Scott et d'Homère (2) ».

Le père de Ruskin avait une maison de commerce dans la Cité; c'était, dans toute la force du terme, « un honnête marchand », comme son fils l'inscrivit, plus tard, sur sa tombe : homme de piété sévère, d'humeur toujours égale, d'habitudes méthodiques, il avait ordonné sa vie de famille comme son négoce d'après des règles prudentes auxquelles il n'admettait aucune infraction. Chaque matin, à 9 heures, il se rendait à son bureau, une petite chambre dans Billiter street, garnie d'une table pour lui et de deux pupitres pour ses commis; point d'annonces aux murs, rien qui sentît la boutique, sinon à la porte d'entrée, au-dessous du cordon de sonnette, une plaque de cuivre soigneusement polie, sur laquelle était gravée cette raison sociale : *Ruskin, Telford and Domecq*. C'est là que M. Ruskin était occupé tous les après-midi à recevoir des clients et à régler des comptes; puis, à 4 heures, il reprenait le chemin de sa maison et oubliait les soucis des affaires en causant avec sa femme et en lisant de belles poésies. En bon marchand anglais du vieux temps, il savait allier à un goût délicat pour les œuvres d'art le plus solide bon sens et passer des

(1) *Præterita*, II.

(1) [illegible] 1886.

(2) [illegible]

calculs d'argent aux rêveries romantiques en même temps que de son « office » à son « home ». Il avait été fiancé neuf ans avec sa cousine Margaret, se laissant faire la cour par la jeune fille qui le regardait comme un homme supérieur dont elle s'efforçait de se rendre digne. Quand M. Ruskin connut bien sa cousine et fut entièrement convaincu qu'elle était la compagne qui lui convenait, il se décida à la prendre pour femme « avec la même espèce de décision calme qu'il mit, dans la suite, à choisir ses commis (1) ». Les deux jeunes gens furent mariés à Perth, un soir, après souper, et la cérémonie se passa si simplement que les domestiques de la maison ne connurent l'événement que le lendemain en voyant le couple partir pour Édimbourg.

Lorsque M. Ruskin eut un enfant, il jugea que l'atmosphère poussiéreuse d'une rue de la Cité ne valait rien pour sa santé ; aussi le petit John ne demeura-t-il à Londres que jusqu'à sa quatrième année. Il ne conserva de cette première époque de son existence que des souvenirs peu précis dans lesquels une certaine cave à charbon et un tapis aux couleurs éclatantes occupaient la plus grande place.

La maison où s'écoula véritablement son enfance fut une villa, située dans la banlieue de Londres, sur le sommet d'une colline poétiquement nommée « Herne-hill almond blossoms, Herne-hill aux fleurs d'amandiers ». C'est là que sa conscience, à peine éveillée, fut façonnée par les préceptes maternels et par le spectacle de la nature. C'est dans le jardin de Herne-hill, entre les rangs bien alignés des pruniers et des groseilliers, qu'il se prit peu à peu d'amour pour le coloris délicat des fleurs et les ombres transparentes des feuillages; c'est en regardant des fenêtres de la villa les nuages rouler au-dessus des collines de Norwood qu'il éprouva ses premiers émerveillements pour la variété des splendeurs du ciel ; et c'est dans le salon de cette même villa que chaque jour, jusqu'à son entrée à Oxford, il apprit à aimer les idées de vérité et de beauté qui éclairèrent toute sa vie.

Sa mère commença à l'instruire dès qu'il sut lire, et ce fut très tôt. Les leçons avaient lieu le matin après déjeuner, quand le père était parti pour la Cité : à 9 heures et demie, exactement, car Mme Ruskin était une femme méthodique et ponctuelle, la mère prenait une vieille Bible, l'ouvrait sur ses genoux et, après avoir lu un verset, le faisait répéter à son fils, « veillant à ses moindres intonations et ne lui permettant pas d'omettre ou de déplacer une syllabe ».

Nous commençâmes ainsi, raconte Ruskin, à lire le premier verset de la Genèse, et nous allâmes, sans discontinuer, jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse, n'omettant aucun nom barbare, ni les Nombres, ni le Lévitique, ni rien..., et le jour suivant, nous recommençâmes la Genèse. Si un nom était difficile, ce n'en était qu'un meilleur exercice de prononciation ; si un chapitre était ennuyeux, ce n'en était qu'une meilleure leçon de patience; s'il était horrible, ce n'en était qu'une meilleure leçon de foi... Après la lecture de nos chapitres (nous en lisions deux ou trois par jour, selon leur longueur), la première chose que je faisais (les domestiques avaient l'ordre de ne pas nous déranger, et les étrangers invités à la maison devaient rester au premier étage ou suivre nos exercices, que jamais visite ni partie de campagne n'interrompit), la première chose que je faisais était d'apprendre quelques versets par cœur ou d'en répéter de déjà appris pour être sûr que je n'avais rien oublié. Ainsi j'eus à apprendre peu à peu tous les chapitres de la Bible, depuis le premier mot jusqu'au dernier, et aussi tout le vieux livre des paraphrases écossaises, si belles, si mélodieuses, si pleines de force et auxquelles je suis redevable, ainsi qu'à la Bible elle-même, de la première éducation musicale de mon oreille (1).

Ces leçons furent, sans doute, d'une vigoureuse action morale sur le caractère de John Ruskin ; en même temps qu'elles gravèrent dans son esprit, à un âge où chaque impression un peu forte prend un creux ineffaçable, les sévères beautés de la poésie biblique, elles l'habituèrent à l'exécution scrupuleuse d'un devoir ennuyeux, chaque jour répété. Le pauvre John se pliait à la discipline maternelle sans avoir même l'idée de résister, mais il ne pouvait s'empêcher de soupirer en voyant venir la lecture du CXIXe psaume, qui n'a pas moins de cent soixante-six versets.

Lecture et récitation duraient jusqu'à midi, et le petit garçon avait le reste de la journée pour s'amuser comme il l'entendait, pourvu toutefois qu'il ne touchât pas aux fruits du jardin, qu'il ne marchât pas dans les plates-bandes, qu'il ne s'écartât pas de la maison.

Mais comment faire, alors, pour s'amuser, si l'on est seul ? Et le pauvre John était toujours seul. Il était comme perdu, unique de son espèce, dans cette « maison du haut de la colline », qui semblait un lieu enchanté, inaccessible aux agitations et aux vanités humaines.

Durant toute mon enfance, dit Ruskin quelque part, j'eus le sentiment que nous étions, d'une manière ou d'une autre, toujours supérieurs à nos amis et à nos connaissances; nous protégions tout le monde, accordant à autrui la faveur de nos conseils et l'édification de nos exemples, mais obligés, par devoir envers nous-mêmes et envers la société, à tenir les gens à une certaine distance (2).

(1) *Præterita*, [illegible]

(1) *Præterita*, II.
(2) *Præterita*, V.

Le petit John était livré tout entier à ses étranges rêveries d'enfant précoce. Son père et sa mère, esprits rigides, dont le plus grand souci était de rester dignes de se respecter eux-mêmes et de se faire respecter par les autres, demeurèrent bien longtemps pour lui des êtres d'essence supérieure, différente de la sienne, « des puissances visibles de la nature » chargées de veiller sur son existence. Au moins jusqu'à dix ans, il ne connut pas d'être semblable à lui qu'il pût « aimer ». Mrs. Ruskin, qui ne voulait pas que son frêle petit garçon se mêlât aux jeux des cousins turbulents, « trop bien portants », qu'il avait à Croydon, n'aurait pas souffert qu'il entretînt des rapports familiers avec les domestiques. Aussi Ruskin, qui a noté les plus menus détails de son existence solitaire à Herne-Hill, ne nous a-t-il pas même transmis le nom d'une servante pour qui il ait eu de l'amitié. Il faut faire exception cependant pour la vieille cuisinière d'une tante qui habitait Perth et chez qui ses parents et lui firent un séjour. La silhouette qu'il en a tracée est si jolie que je ne résiste pas au plaisir de la reproduire :

Elle avait failli mourir de faim quand elle était petite et avait dû ramasser des os dans les tas d'ordures pour les ronger; aussi toujours, dans la suite, la vue d'un atome de nourriture gaspillée lui fit-il mal comme un blasphème. « Oh! miss Margaret! dit-elle une fois à ma mère, qui avait secoué par la fenêtre quelques miettes d'une assiette sale, j'aurais mieux aimé recevoir de vous un coup! » Elle faisait son dîner de tout ce que les autres domestiques de la maison ne voulaient pas manger, souvent de pelures de pommes de terre, et elle donnait sa propre part au premier pauvre qu'elle voyait. Si par hasard elle trouvait dans la rue quelque vagabond qui se laissât persuader de prendre sa chaise, à l'église, on ne pouvait l'empêcher (quoiqu'elle eût bien au moins soixante-dix ans lorsque je la connus et qu'elle fût très faible) de ne pas demeurer debout pendant tout le service. Sa figure usée et ridée, que l'effort ou l'impatience ne faisait point bouger et qui était incapable de sourire, se fronçait avec une extrême sévérité si Jessie et moi réclamions un supplément de crème pour notre *porridge* ou si nous nous échappions de notre chambre favorite un dimanche.

A Herne-Hill, l'enfant occupait ses après-midi à se promener à travers la maison et le jardin; à guetter le progrès des plantes, à bêcher et à arroser lui-même un coin de parterre; fréquemment il s'abîmait en de longues et bizarres rêveries qui transformaient la réalité en une sorte de monde idéal dont il était le centre. La pieuse Mrs. Ruskin, qui veillait si jalousement sur la candeur de son fils et ne lui laissait entre les mains qu'une petite *Iliade* de Pope, des albums de chansons de nourrice, les histoires de miss Edgeworth et les dialogues scientifiques de Joyce, ne se doutait guère du travail de fermentation qui se faisait dans sa petite tête ; elle était loin d'imaginer les étranges conclusions qu'il tirait, avec une logique déjà trop précise, du rapprochement de passages bibliques et de ses propres instincts d'amour pour les choses inanimées, le tout combiné avec des morceaux d'explications scientifiques mal comprises. Ne pouvant s'ouvrir ni à son père ni à sa mère, qu'il admirait et respectait, mais en qui il n'avait pas cette intime confiance qui est le vrai lien de la parenté, il s'habitua de bonne heure à se suffire à lui-même, à expérimenter lui-même la valeur de ses idées, à n'apprécier les choses que selon le rapport qu'elles avaient avec lui-même. Durant le reste de sa vie, Ruskin resta toujours « l'enfant du haut de la colline », cet enfant qu'une ardente imagination jetait dans des extases, qui se croyait supérieur à tout le monde et destiné à faire le bien des hommes en leur accordant la faveur de ses conseils et de son exemple. L'orgueil, qui demeura le trait dominant de son caractère, le poussa à vouloir faire de sa personne la mesure de toutes choses, lui fit résolument entreprendre, dès l'âge de vingt ans, de réduire le monde à son système de morale (1), et l'empêcha de jamais modifier un mot de ce qu'il avait écrit, « même quand ses opinions avaient changé (2) ».

A 4 heures de l'après-midi, le père revenait de la Cité, dînait et causait avec sa femme; de ces conversations le petit John n'entendait rien, « car, entre 4 et 6 heures, c'eût été de sa part une grave désobéissance que d'approcher seulement de la porte du salon ». Enfin venait l'heure du thé : l'enfant était installé auprès du feu, dans un coin qui lui était réservé ; on mettait devant lui une table, une tasse de lait, une tartine de pain et, jusqu'à son coucher, il restait là, « comme une idole dans une niche », pendant que sa mère tricotait et que le père lisait à haute voix. Ces lectures n'étaient pas souvent à la portée de John, et il était obligé de se contenter de ce qu'il pouvait en attraper à la volée. Il entendit de la sorte maintes et maintes fois toutes les comédies et tous les drames historiques de Shakespeare, et Walter Scott, et *Don Quichotte*.

C'est ainsi que s'écoula paisiblement l'enfance de Ruskin, chaque jour amenant les mêmes occupations, chaque saison les mêmes innocents plaisirs ; le premier de l'année était de voir fleurir les « boules-de-neige »; le second, les amandiers. La plus grande distraction qu'amenait chaque été était une excursion que les Ruskin avaient l'habitude de faire tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Le petit garçon n'était guère mis en contact avec la foule active et

(1) [illegible]

(2) [illegible]

bruyante des hommes que durant ces tournées de vacances et durant les rares visites qu'il faisait à Londres, sous l'étroite surveillance de sa mère. Parfois le père revenait de la ville avec quelque client de marque auquel il voulait donner à goûter les échantillons de vin qu'il avait en cave, — car ce puritain austère était marchand de porto. Les exemples ne sont pas rares en Angleterre d'aussi étrange association de métier et de caractère. M. Ruskin avait la conscience la plus scrupuleuse et le palais le plus exercé qui fussent dans la Cité. John n'aimait pas les dîners où son père amenait des gens du dehors, généralement de gros courtiers en vins, hommes communs « qui n'avaient de talent que pour tromper, de plaisir qu'à fumer et à manger; en eux, point d'idées ni aucune capacité pour en former ou pour comprendre quoi que ce soit à ce qui a été fait de grand et vu de beau dans le monde. »

De très bonne heure, dit Ruskin, en écoutant attentivement leur conversation, quand, par hasard, elle tournait sur un autre sujet que le vin, je conçus une opinion extrêmement basse de l'esprit commercial, opinion que je n'ai jamais eu depuis la moindre raison de modifier.

Ces échappées furtives sur le monde extérieur ne firent que confirmer la confiance orgueilleuse de l'enfant en sa propre supériorité, elles ne lui inspirèrent pas le désir de se soustraire à la monotonie de sa vie de famille, sur cette colline des Amandiers qui, à quelques milles de la monstrueuse cité de Londres, gardait le calme et le silence d'un coin de province reculée. Son âme s'y développa comme dans un cloître, préservée de tout mauvais désir, moins par l'amour et la libre pratique du bien que par une complète ignorance du mal.

La première partie de la vie de Ruskin va jusqu'à sa quatorzième année, jusqu'à ce voyage en Suisse et en Italie qui lui dévoila la toute-puissante majesté de la nature. C'est au pied des Alpes, aux « portes des montagnes », qu'il trouva la révélation de sa destinée. Il revint en Angleterre le cœur enflammé et commença aussitôt, on peut le dire, la tâche de sa vie; l'année suivante, retournant sur le continent, il sentit se dégager de son esprit les premiers principes de son esthétique; à dix-sept ans il entra à Oxford; à dix-huit il publia son premier écrit.

Il est peu d'hommes qui, dans le cours de leur existence, aient moins changé que Ruskin, et c'est pourquoi, quand on l'étudie, on ne saurait trop insister sur son enfance. Sous l'influence d'une discipline sans relâche et d'une instruction religieuse qui n'admettait pas de doutes, dans la paix, l'obéissance et la foi, son esprit se forma tout d'une pièce. Il fut comme un moule de métal dont aucun choc ne put, dans la suite, altérer la forme, ni même émousser les angles, et dans lequel les idées vinrent se ranger d'elles-mêmes, selon un ordre nécessaire. Aussi, dans les dernières années de sa vie, jetant un regard en arrière, s'écriait-il mélancoliquement :

Je me reporte au temps de ma jeunesse, et je ne trouve pas que j'aie changé depuis en quoi que ce soit. Bien des choses en moi sont mortes, davantage ont grandi. J'ai appris un peu; j'ai oublié beaucoup; en somme, je suis toujours le même enfant, avec des illusions en moins et des rhumatismes en plus (1).

Charles Saglio.

VARIÉTÉS

Les miettes de Lazare.

Au mois de décembre de l'année maudite, un certain jour, à la tombée du soir, par un froid implacable qui transperçait les corps et s'en allait glacer les âmes, le bureau télégraphique de la petite cité méridionale de Cyranoville était le théâtre imprévu d'une discussion violente et sonore. Une dépêche de l'armée de la Loire annonçait, en termes précis, à M. le comte de Turgan, le plus opulent personnage de la contrée, que son fils aîné, le capitaine Robert de Turgan, s'était couvert de gloire à la dernière bataille et non seulement se trouvait sain et sauf, mais encore était exempt de toute blessure. Bien que le château de Turgan fût situé à huit kilomètres de Cyranoville, que toutes les routes fussent obstruées par la neige et que le thermomètre marquât quinze degrés centigrades au-dessous de zéro, les deux facteurs de l'Administration se disputaient l'honneur et le profit d'apporter au vieux comte la nouvelle triomphale. M. le Directeur s'apercevant que la discussion allait prendre des proportions sérieuses et dégénérer en un combat, interposa paternellement son autorité en ces sages et équitables termes :

« Mes amis, cessez, je vous prie, de vous quereller pour un fromage problématique : M. de Turgan n'a jamais eu la réputation d'attacher ses chiens avec les spirales dodues qui, sur l'étal des charcutiers, déroulent leurs alléchantes rotondités. Toi, Pierre, tu as cinquante-huit ans, tu as dépassé ta belle saison, j'ai réservé pour toi un deuxième télégramme auquel vous n'avez prêté aucune attention et qui annonce à M. le curé de la paroisse l'heureuse survie de son neveu. Toi, Jacques, tu es plein de jeunesse et de vigueur, va à Turgan, tu supporteras mieux les difficultés du voyage... et, peut-être, les amertumes de la déception.

(1) [illegible] écrit en [illegible]

— Le curé! s'écria le facteur Pierre, il va me flanquer vingt sous!

— Pas de réplique, riposta le Directeur philosophe, j'ai dit, et si quelque injustice est commise, vu la circonstance, je la réparerai sur ma cassette privée.

Le facteur Jacques faillit sauter au cou de son supérieur, tandis que son triste collègue, grommelant et la tête basse, prenait le chemin de la cure.

Il fut rentré avant le départ du privilégié de la destinée.

— Ma foi! dit-il, au fond je n'ai pas à me plaindre. M. le curé m'a donné quarante francs et m'a invité à dîner. J'ai accepté et je vais mettre mes habits du dimanche... C'est égal, ce veinard de Jacques!

Le Jacques susnommé ne manqua point de toiser Pierre avec un regard de mépris avant de s'engager en son expédition lointaine qui devait le couvrir de métal jaune, et lui permettre, sans doute, de vivre désormais en croisant ses mains. Il s'élança dans la neige qui lui montait jusqu'au-dessus des genoux et l'exaltation de son espoir l'enfiévrait d'une flamme intérieure si intense qu'il mit un peu moins de deux heures à effectuer le pénible trajet, intrépide, haletant, glorieux à l'avance des superbes rémunérations entrevues. Arrivé à Turgan, comme il se dirigeait vers le perron, afin de pénétrer dans le vestibule, un valet mal gracieux l'interpella aigrement en lui désignant, d'un geste, l'entrée des offices.

— J'apporte des nouvelles de M. le capitaine, exclama Jacques. M. le capitaine n'est pas blessé. M. le capitaine a la croix d'honneur.

— Allez raconter vos histoires à la cuisine, vous dis-je, insista l'homme de service indigné qu'un vil exprès osât marcher vers les appartements des Maîtres.

Le facteur haussa les épaules et murmura entre ses dents :

— Je me plaindrai à M. le comte et nous verrons.

Puis il se résigna et descendit les marches qui conduisaient au réfectoire de la valetaille.

— M. le comte? demanda-t-il d'une voix haute et vibrante.

— Pourquoi? interrogea la préposée à la broche.

— Son fils est vivant et décoré... voici la dépêche.

Et il brandissait le billet bleu comme le porte-fanion son étendard.

La cuisinière saisit brusquement le télégramme et disparut dans un escalier latéral. Son absence dura trois minutes.

— M. le comte vous remercie, dit-elle à l'estafette ; voici pour vous, mon ami.

Et elle lui tendit une pièce de cinquante centimes. Comme le malheureux hébété, foudroyé, anéanti, gardait ses mains pendantes :

— Voulez-vous un verre de piquette? lui proposa-t-elle.

L'homme resta sans réponse et s'affala sur une chaise auprès de l'âtre.

Il demeura quelques secondes sans reprendre ses sens, se demandant s'il rêvait, s'il se trouvait chez un mendiant ou chez le possesseur authentique d'une fortune de quatre-vingts millions. Il fut tiré de sa léthargie et de sa torpeur par cette imprécation jaillie de la bouche du cordon bleu :

— Eh! l'homme, vous êtes malade?

— Non, fit-il d'une voix sourde.

— Vous savez, on ne couche pas ici.

Jacques fut épouvanté en songeant à ce retour dans la neige qui ne serait plus échauffée par l'ardente flamme de l'illusion, mais rendue plus cruelle et plus glaciale par la lourde chute de son espoir.

— Vous ne pourriez pas me garder jusqu'à demain... dans la grange... dans l'écurie... dans le cuvier?

— Nous ne logeons pas les passants.

— C'est juste, reprit le facteur parvenu à ce degré d'écrasement qui ressemble à de la résignation.

Il se leva, refusa d'un geste le gobelet de piquette et ne ramassa point les cinquante centimes, l'obole honteuse du mauvais riche, que la directrice des fourneaux se hâta d'engloutir dans sa poche.

. . . .

La miséricorde divine, qui intervient presque toujours pour corriger l'excès des duretés humaines, fit rencontrer à Jacques une voiture de roulier se dirigeant au pas vers Cyranoville.

— Eh! l'ami, qui que tu sois, pleura le pèlerin d'une voix lamentable, veux-tu me prendre avec toi pour ces deux lieues?

— Monte, répondit le paysan d'un ton bourru.

— Qu'est-ce que tu me feras payer?

— Il faudrait bien avoir l'âme d'un diable ou d'un millionnaire pour te réclamer quelque chose.

. . . .

Quand Jacques fit au directeur du télégraphe le récit navrant de son équipée, cet honnête fonctionnaire eut une crispation de visage et lui donna deux écus... Et Pierre, le vieux collègue qui lui avait disputé sa mission, fondit en larmes en laissant échapper cette consolation évangélique :

— Tiens, mon vieux, voilà un louis d'or. Je veux partager avec toi la générosité du bon prêtre, car si j'avais été à ta place, comme j'ai eu la folie de le désirer, je serais mort, sans doute, à l'heure qu'il est, sur les chemins.

Leur première victoire.

Le dix-huit janvier de l'an de grâce mil huit cent quatre-vingts, le fameux cercle high-life des Topinambours était la proie d'une émotion indescriptible : les estafettes se croisaient dans l'escalier monumental, interrogées fiévreusement par les membres du club qui daignaient hasarder leur profil vénérable hors du sanctuaire et se pencher sur la rampe, comme des mortels ordinaires dépourvus d'aristocratie et de maintien. On eût dit qu'une formidable nouvelle était attendue, quelque chose comme une déclaration de guerre ou la restitution bénévole de l'Alsace-Lorraine par les Allemands. Le cercle des Topinambours contenait, à doses presque égales, des bonapartistes et des royalistes, ceux-là bruyants, hardis, donnant le ton, imposant leurs vues ; ceux-ci humbles, timides, prudents, concessionnant à perpétuité. En cet instant solennel les uns et les autres attendaient, dans la plus vive anxiété, le résultat d'une élection municipale qui avait lieu dans le quartier et mettait aux prises deux candidats, l'un patronné par M. le comte de Chambord, l'autre soutenu par les comités de l'Appel au peuple.

Ce serait une illusion de s'imaginer que la lutte électorale, poursuivie avec ardeur sur la voie publique et dans les réunions, eût le moindre écho, non seulement violent, mais même tant soit peu vif, à l'auguste cercle des Topinambours. Les royalistes, loin de soutenir leur candidat, demandaient pardon aux impérialistes de l'avoir accepté, proféraient contre lui le plus catégorique anathème et faisaient hautement des vœux pour son échec piteux et absolu. Ils se justifiaient ainsi par la bouche de M. du Merlerault, président officiel du comité royaliste :

— Que voulez-vous ! personne plus que nous ne regrette cette aventure et cette tentative absolument inopportune ; mais au regard du public nous sommes bien obligés de justifier cette étiquette monarchique qui fait partie de notre équipement, tout comme notre cravate, notre plastron et nos gants.

— Très bien, répliquait le bonapartiste Morival, mais il fallait nous opposer quelque petit enfant de chœur bien bénin et bien inoffensif, et non pas cet espèce de tigre dont les accents bouleversent les foules et dont les affiches font trembler les murailles.

— Hélas ! repartit du Merlerault, nous ne l'avons pas choisi, il s'est bien élu tout seul. Si l'on nous eût consulté, nous n'eussions désigné... personne, selon notre habitude ; l'étendard blanc est tellement propre qu'il ne gagne pas à être déployé. Mais enfin ce jeune intrus a surpris notre vigilance, il a arboré, sans nous prévenir, l'insigne sacré, nous sommes bien obligés de paraître le suivre... pour la forme, comme des chiens qu'on fouette, mais parmi nous il n'y en a pas *un sur dix* qui vote ou fasse voter pour lui, il n'aura que des boutiquiers ou des concierges.

— Cela peut faire nombre, objecta l'interlocuteur napoléonien.

— Hélas ! espérons que non... J'aimerais encore mieux voir réussir le républicain que ce pané sans relations et sans notoriété, sans répondants et sans pignon sur rue, qui n'a que ces deux banalités dont nous n'avons que faire, le talent et le courage.

— Alors, poursuivit le représentant de l'appel au peuple, vous travaillez en sous-main contre votre protagoniste ?

— Naturellement, cher ami ! Nous ne lui fournirons pas un sou ; ses seules ressources proviennent de quelques écervelés possédant, heureusement, assez peu de foin dans leurs bottes et qui, de temps en temps, lui donnent cent sous. Nous le combattons de toutes nos forces et nous espérons bien aboutir...

— A être battus par nous ?

— Certainement, nous ne demandons que la défaite. Si vous saviez comme un succès royaliste nous embarrasserait ! Nous n'aurions plus une heure de tranquillité, Frohsdorff romprait avec sa proverbiale sérénité, parlerait d'entrer dans la mêlée, il faudrait fourbir nos plumes, nos langues, peut-être nos épées. Et je vous avoue très franchement que nous préférons tenir nos bonnes pantoufles sur nos bons chenets.

— Voilà qui est parler... Tiens, une estafette.

— Ah ! ah ! mon Dieu !

— Vous tremblez de vaincre ?

— Sans doute, nous jouons à qui perd gagne...

On s'empresse autour du messager qui apporte les résultats de deux sections. Le bonapartiste est en tête, mais serré de très près par le malencontreux royaliste. La figure des tenants de la légitimité s'allonge et pâlit formidablement. Les impérialistes se fâchent. L'issue définitive paraît douteuse.

— Le petit bandit s'est tellement démené, s'exclame du Merlerault, mais je vous assure qu'il n'y a pas de notre faute. Si, par le plus grand des hasards, il était élu.... Eh bien !... Nous saurions bien le forcer à démissionner. Voyez-vous le quartier représenté par ce monsieur... qui ouvre lui-même sa porte !... qui fait tout lui-même !... son lit... sa cuisine... ses discours ! Est-ce possible ? Quel impertinent !

Subitement entre, tout ahuri, un royaliste de marque, le vicomte de Sainte-Gauburge. Il tient les relevés de deux nouvelles urnes.

— Ce flibustier, bafouille-t-il, est à quinze voix du triomphe ! c'est inimaginable ! il paraît que les boutiquiers ont donné en masse pour lui ! le clergé s'est

divisé, une partie notable est allée à cet inconnu!

Du Merlerault bégaya :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir!

En cet instant survint, radieux et essoufflé, M. de Saint-Benoît, un troisième partisan des fleurs de lis.

— Victoire! victoire! beugle-t-il, enfreignant les convenances, victoire chèrement achetée, à vingt-cinq voix!

— Comment l'entendez-vous, lui demande Sainte-Gauburge, plus livide qu'un grand cierge pascal.

— Parbleu, riposte l'autre, de la seule manière, notre condottiere est vaincu! Sapristi! ce n'a pas été sans peine.

Une joyeuse rumeur agita toutes les lèvres des chevaliers d'Henri V.

— Dieu soit loué! échappa du Merlerault! nous sommes-nous donné assez de mal pour lui casser les reins! C'est, depuis soixante ans, notre PREMIER TRIOMPHE!

LARMANDIE.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *la Robe rouge*, pièce en quatre actes de M. Brieux.

Je ne sais ce qui manque à la pièce de M. Brieux pour être tout à fait excellente. Un peu de style, peut-être, et l'art de traduire l'observation sous une forme frappante et définitive; un je ne sais quoi que M. Brieux atteindrait, j'en suis sûr, s'il le voulait... Encore faut-il reconnaître que son dernier ouvrage est écrit plus simplement, c'est-à-dire mieux, que ses aînés. Telle qu'elle est, avec ses défauts et ses qualités, la *Robe rouge* est infiniment intéressante. L'*Aiglon* m'a empêché d'en parler jusqu'ici. Il n'est pas trop tard pour le faire aujourd'hui.

L'intrigue peut se résumer en deux mots. Un paysan basque, Etchepare, est accusé d'avoir assassiné un vieillard, à qui il devait de l'argent. On l'arrête, on le met au secret, on lui fait subir la torture de l'interrogatoire. Il se défend maladroitement, comme un paysan qu'il est. Il passe en Cour d'assises et est acquitté. Mais l'instruction a révélé ceci : sa femme, Yanetta, vingt ans plus tôt, était venue se placer à Paris; le fils de ses maîtres était devenu son amant; et il s'était sauvé avec elle, en emportant de l'argent; un procès s'était engagé, et Yanetta avait été condamnée comme « complice et recéleuse »... Elle était revenue dans son pays, où tout le monde ignorait son histoire, Etchepare comme les autres. Il l'aimait, elle l'aimait; elle avait consenti à l'épouser; et, naturellement, elle n'avait jamais osé lui raconter le passé... Le président des assises révèle ce passé à l'audience. Etchepare, indigné, chasse Yanetta et prend avec lui ses enfants qu'elle adore. Elle n'a plus de raison de vivre. Et, affolée, elle tue d'un coup de couteau le juge d'instruction Mouzon, qui a trahi son secret.

Ce sujet, comme vous le voyez, est sensiblement quelconque; c'est un sujet de mélodrame, et assez médiocrement traité, puisque le dénouement, un peu inattendu, est amené par un personnage qui semblait jusqu'alors être de second plan. Aussi bien, pensé-je que M. Brieux ferait bon marché de son sujet. Ce n'est pas là qu'est l'intérêt de son drame, mais dans le milieu où il évolue, c'est-à-dire dans la magistrature. M. Brieux la voit et la montre, sans indulgence mais sans excès de sévérité. Considérons le tableau qu'il en a tracé.

Négligeons ce qui est par trop général, et par trop connu. On a montré cent fois comment l'amour-propre et le désir de l'avancement se combinent pour faire d'une âme de magistrat une chose tout à fait troublante.

Il serait fort injuste, assurément, de prétendre que ces tares soient particulières à notre époque. Elles ont existé de tout temps. Mais, par une malchance singulière, il s'est trouvé que nos institutions ont tout fait pour les développer et pour en augmenter l'importance. Les sentiments sont à peu près pareils. Ce qui a changé, c'est leur façon de se manifester.

L'ambition, par exemple, est chose louable. Elle est le grand mobile des fonctionnaires de tout ordre; sans elle, ils s'endormiraient sur leurs ronds de cuir; elle poussait les magistrats de jadis, comme elle pousse ceux d'à présent. Elle les poussait un peu moins, toutefois. La magistrature était un corps très fermé, qui jouissait d'un véritable prestige; elle cédait, le plus souvent, aux volontés du pouvoir : mais parfois elle résistait; et il lui arrivait d'avoir le dernier mot. La vénalité des charges (sauf exceptions), au lieu de nuire au recrutement, était une garantie. Les magistrats étaient portés à ne céder leurs fonctions qu'à des hommes dignes de les exercer : par orgueil professionnel d'abord (et il était très fort chez des gens qui portaient la robe de père en fils) : et aussi par intérêt matériel, car le prestige de la magistrature tenait à sa composition même, et y introduire quelque personnage douteux, c'eût été déprécier la valeur de ses charges. Un magistrat, par cela seul qu'il était magistrat, jouissait d'une considération très particulière; une cause d'ambition disparaissait donc, ou presque, et non la moindre : celle qui ressortit à l'amour-propre. Et, pareillement, il était affranchi d'une autre cause d'ambition : le besoin d'argent; le recrutement des magistrats impliquait en effet une fortune suffisante. Restait la seule ambition de car-

rière, la moins violente, je pense. Comme l'avancement dépendait du pouvoir, — infiniment moins que de notre temps, toutefois, — le magistrat, sans doute, inclinait à se rendre agréable. Il n'en est pas moins vrai que, sur les trois causes qui excitent l'ambition, les juges de jadis étaient à l'abri des deux plus importantes.

Or ce sont ces deux causes qui obsèdent particulièrement les magistrats d'aujourd'hui. Les traitements de début sont insuffisants. Le juge est forcé à une certaine représentation ; il est souvent chargé de famille ; et ce n'est que par des privations incessantes qu'il arrive, comme on dit, à joindre les deux bouts. D'autre part, on n'exagérerait pas, j'imagine, en avançant que le prestige de la magistrature est fort affaibli ; de jour en jour, le magistrat se rapproche du fonctionnaire vulgaire ; et ce n'est pas tout à fait sa faute s'il arrive à en prendre l'état d'esprit. Mais, tandis que les fonctionnaires proprement dits exercent un pouvoir étroitement délimité, le pouvoir du juge est presque sans limites. Les premiers représentent directement le gouvernement ; et, pour combattre ses adversaires, ils sont réduits à des taquineries insignifiantes. Le second est censé représenter l'impartiale justice ; et il est maître souverain, et irresponsable, de notre considération, ou tout au moins de notre liberté. Comment, — puisqu'il est obligé d'avancer, puisque son avancement dépend uniquement du gouvernement, et puisqu'il n'est pas fortifié par les traditions qui s'imposaient à ses anciens, — comment ne serait-il pas tenté de mettre au service de ceux dont dépend son sort, la puissance exorbitante qui lui est attribuée, et qu'il leur doit (puisque le gouvernement peut nommer magistrat qui bon lui semble)? Or, s'il est naturel qu'un ministre exige la soumission de ceux qui le représentent, il est monstrueux qu'il puisse l'obtenir de ceux qui devraient être nos défenseurs contre un abus du pouvoir ministériel.

Il en a toujours été de même? Pas tout à fait. Vous avez vu pourquoi l'ambition (et par suite la servilité vis-à-vis du gouvernement) était moins déchaînée jadis qu'aujourd'hui. La différence entre les « anciens » et les « modernes » est plus frappante encore si l'on passe de la théorie à la pratique.

Quels moyens un magistrat avait-il naguère d'être agréable au pouvoir? Sensiblement les mêmes que de nos jours. Seulement, les occasions en étaient extrêmement rares : quelques procès politiques, ceux encore où étaient indirectement engagés les principes du gouvernement; je pense que c'est tout. Pour le reste, c'est-à-dire pour l'immense majorité des procès, le juge n'avait à consulter que sa conscience. De plus, les principes dont s'inspirait le gouvernement étaient avoués, connus, appliqués avec suite ; même depuis un siècle, chaque gouvernement en a représenté quelques-uns auxquels il est resté essentiellement attaché. Le magistrat savait donc à quoi il s'engageait en sollicitant ou en acceptant un poste ; s'il ne pensait pas comme le gouvernement, il cherchait à se faire une situation de l'autre côté de la barre.

Aujourd'hui, il n'est pas un procès sur mille où n'intervienne la politique. Avec l'organisation actuelle du suffrage universel, la moindre affaire de bornage ou de braconnage met en mouvement la machine gouvernementale. L'inculpé est électeur : il s'adresse à son élu ; celui-ci prend en main la cause de son partisan avec d'autant plus de véhémence que, — le moindre déplacement de voix pouvant changer la majorité, — il tient à encourager ses amis ; le député écrit au juge ; le juge est-il hésitant, le député s'adresse au ministre, qui écrit au chef du ressort, qui écrit à son tour au juge... C'est une suite ininterrompue d'à-coups et de contre-coups. Le député a besoin de l'électeur ; le ministre a besoin du député ; le procureur général a besoin du ministre ; le juge a besoin du procureur général... Comment des gens qui ont constamment besoin l'un de l'autre se refuseraient-ils quelque chose? Et que peut faire le magistrat, ainsi assiégé de toutes parts? Se démettre? Mais tout le monde n'a pas l'héroïsme de réduire les siens à la misère ; et d'ailleurs, — M. Brieux a excellemment marqué ceci, — en quoi la justice gagnerait-elle à voir les honnêtes gens remplacés par des intrigants?... Le juge ne peut que céder. L'injustice serait-elle trop flagrante, le délit est-il trop évident? Derechef, les recommandations rebondissent : la grâce ne se fait pas attendre, ou la remise de peine, ou quelqu'un de ces nombreux procédés par où on infléchit, — avec respect, — le fléau de Thémis.

Remarquez combien les choses se sont aggravées. Il s'agissait tout à l'heure pour le magistrat de se soumettre à certains principes de gouvernement. Aujourd'hui c'est à un homme qu'il faut obéir, — et à quel homme parfois!

Cependant les procès politiques proprement dits ne chôment point pour cela. Ils sont plus nombreux qu'ils n'ont jamais été, puisqu'ils sont intentés successivement à toutes les opinions. Imaginez, — et vous n'aurez pas de peine à trouver des exemples ; — imaginez un magistrat en fonctions depuis 1870, et considérez contre quels délits politiques opposés, contradictoires même, il aura eu à requérir la vindicte des lois! Chose effroyable, le magistrat dépend d'un chef qui change tous les six mois!... Et, si cela n'est que risible pour les fonctionnaires, cela est abominable, et terrifiant quand il s'agit de ceux qui « rendent la justice »!

N'exagérons rien. De même que des principes excellents aboutissent parfois à des conséquences médiocres, de même de détestables principes sont atténués par l'application. Mais il faut nous en remettre alors à la conscience du magistrat. Et, précisément, les conditions où s'exerce sa carrière ont pour effet forcé de rendre sa conscience moins susceptible. Cette carrière est faite tout entière de compromissions et de sollicitations. Compromissions légères, j'y consens, mais non sans importance. Une résistance accoutumée à faiblir pour les petites choses, ne sait plus se révolter pour les grandes. Presque fatalement, le magistrat, tiraillé comme ci-dessus, subit une diminution morale. Il en subit une plus grande encore en sollicitant. Solliciter, c'est se diminuer; et le magistrat doit solliciter sans cesse : pour « instruire » une affaire, pour requérir, pour juger. Qu'est-ce donc pour avancer! Prenons-le intelligent et intègre. Se peut-il qu'il ne méprise pas un peu l'homme médiocre (et souvent pire) dont il demande l'appui? Ne se méprise-t-il pas lui-même d'employer de pareils moyens? Ne comprend-il pas que, demandant un service, il s'engage par cela même à en rendre, le cas échéant? Encore une fois, je sais qu'il en est de même à tous les degrés de l'échelle administrative. Mais, pour un préfet, un percepteur ou un douanier, l'importance est presque nulle. Elle est capitale quand il s'agit d'un magistrat, car les « services » que ce magistrat peut rendre entrainent forcément un déni de justice.

Ces choses, assurément, sont déplorables. Ce qui est plus déplorable encore, c'est qu'elles paraissent naturelles. Une sorte de contagion réciproque, si l'on peut dire, va et vient du gouvernement aux magistrats. A force de s'entendre solliciter, de voir leurs volontés exécutées, prévenues même, les gouvernants ont fini par se convaincre que les magistrats étaient des fonctionnaires comme les autres, et qu'on avait le droit d'exiger d'eux ce qu'on exige de leurs « confrères ». En revanche, nous possédons, — de temps en temps, — la garantie de l'inamovibilité. On n'a pas le droit de révoquer un premier président. Mais un ministre sans scrupules a mille moyens pour le forcer à s'en aller. On tourne le Code, parce qu'on le respecte, Nous vivons sous le gouvernement de Maître Guérin...

Demandez-vous quelles sûretés peut offrir une magistrature pareille. Songez au nombre de fois que l'État intervient dans notre vie. Rappelez-vous que la « justice » est notre seul recours contre ses fantaisies... Et plaignez les pauvres justiciables!

Mais la magistrature est honnête!... C'est le « tarte à la crème » qu'on oppose d'ordinaire aux critiques. Sans doute, elle est honnête, comme notre administration, en général. Tout de même, il n'y a pas lieu d'être si fier de ce qu'on n'est pas un voleur. De plus, si la moralité de la magistrature a progressé, il faudrait savoir si le justiciable en profite; car c'est lui seul qui est digne d'intérêt. Et de cela, on peut n'être pas tout à fait convaincu.

Ce qui était abominable, dans les mœurs d'autrefois, c'est que le pauvre était complètement désarmé devant le riche. Êtes-vous sûr qu'il en soit autrement?... Considérez l'exemple choisi par M. Brieux.

Etchepare en prison, les eaux d'une usine voisine ont été conduites dans les ruisseaux où ses bestiaux venaient boire; c'est la ruine pour Etchepare et les siens; et sa mère vient se plaindre à la justice. « Rien de plus facile : il faut d'abord faire constater le dommage par un huissier, aller ensuite chez un avoué prendre jugement : si, comme il est probable, le voisin nie le dommage, le président nommera un expert, lequel se transportera sur les lieux et fera un rapport, après quoi on présentera requête pour assigner à bref délai, vu l'urgence; et l'affaire une fois inscrite au rôle, on la jugera à son tour... Ce n'est pas tout. Le voisin peut faire défaut, auquel cas il faudra signifier le jugement; alors, il a le droit de faire opposition ou de former toute espèce d'exceptions, de faire rendre un jugement sur ces exceptions, de former appel de ce jugement avant de conclure au fond... » (Et nous rions des *Plaideurs* ou des *Fourberies de Scapin!...*) Il y a bien l'assistance judiciaire, mais elle est trop longue à obtenir... — La pauvre paysanne est atterrée; où prendre l'argent nécessaire, puisqu'on les a ruinés : « Je croyais la justice gratuite?... » Oui, répond le juge, « la justice est gratuite; seulement, les moyens d'arriver jusqu'à elle ne le sont pas! »... Mot admirable, et qui s'applique aussi bien à la justice d'aujourd'hui qu'à celle d'hier. Payer au juge, ou payer au fisc, c'est toujours payer; c'est très différent, pour la moralité du juge. Mais pour la bourse du justiciable, cela se ressemble terriblement!...

Soumission aux influences politiques, acharnement contre le prévenu, et contre les témoins à décharge, perfidies pour obtenir l'aveu de l'inculpé, puissance illimitée en fait, et irresponsabilité, du juge, déformations causées par le pli professionnel, tout cela, M. Brieux l'a montré en scènes fortes et frappantes, un peu « grosses » parfois, mais le plus souvent avec une réelle puissance. Surtout il nous a fait voir ce que les mœurs actuelles ont ajouté à l'infirmité naturelle des magistrats. Son tableau n'est pas flatté; je ne crois pas qu'il soit exagéré. L'ensemble en est ressemblant, si vilain qu'il soit... Et croyez qu'il faut plus de hardiesse pour écrire une pièce comme la *Robe rouge*, que pour montrer en scène un ouvrier réclamant le « droit à la beauté ». *Blanchette*, *l'Engrenage*, *l'Évasion*, *les Filles de M. Dupont*, *la Ro-*

rouge. M. Brieux n'est pas tendre pour nos contemporains. Au moins, nul n'a-t-il mieux vu et mieux montré ce qu'il y a de changé chez nous depuis qu'une certaine démocratie y coule à pleins bords, — on pourrait dire « par-dessus bords ».

* * *

Le premier volume de *Quarante ans de Théâtre* vient de paraître. Je l'ai lu avec un plaisir infini. Il faut savoir gré aux éditeurs d'avoir enfin réuni quelques-uns des articles de Sarcey. Est-il nécessaire de répéter ce qu'ils valent? Ils ont la qualité suprême : la vie. Je me réserve d'en parler en détail lorsque la publication sera achevée. Je ne veux aujourd'hui qu'annoncer le premier volume.

Jacques du Tillet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

En flânant, par André Hallays (Société d'Edition artistique).

Un livre délicieux, de flânerie en effet, à travers Paris, à travers la France et l'Europe, à travers les idées et les mœurs. Oh ! pas l'insipide flânerie des rêveurs vagues qui, devant les paysages et les hommes, s'attendrissent sans précision : André Hallays est le plus averti des flâneurs, et le plus documenté, dirait-on, si ce mot n'était bien lourd pour ce délicat esprit, — et le moins snob, le moins dupe de son enthousiasme, le plus clairvoyant, le plus spirituel et, pourtant, le plus intelligent. Qu'il se promène à Paris, à travers les musées et les bibliothèques, ou dans le monde des Panamistes, ou bien en Allemagne, à Munich, à Carlsbad, à Weimar, ou bien en Hollande ou bien à Majorque, ou bien n'importe où, jamais il ne voyage sans son ironie. Et sans doute l'ironie est une forme d'esprit qu'on a bien galvaudée dans ces derniers temps, — oui, la fausse ironie, l'infirmité du débinage quand même, ah ! déplorable infirmité dont souffrent de pauvres gens, incapables de sympathie et d'admiration. Mais telle n'est pas l'ironie d'André Hallays. Elle lui sert d'abord comme un déguisement parce qu'il ne lui plaît pas de se montrer tout nu devant le public, et c'est-à-dire, n'est-ce pas ? qu'il a plus que d'autres la pudeur de lui-même, de ses impressions et de ses émotions, et le sentiment, dans l'âme, de quelque chose de secret qu'on peut bien laisser deviner à des regards amis, mais non exhiber à la foule. Ce n'est pas l'ironie des esprits secs et sottement moqueurs, mais celle, tout au contraire, d'une âme très délicate, aisément alarmée et prompte, au premier contact, à se replier sur elle-même... André Hallays est le premier de nos essayistes.

Victor Hugo le philosophe, par Ch. Renouvier (Colin).

Il ne semble pas tout à fait évident, au premier abord, qu'il y ait une philosophie de Victor Hugo. Bien des lecteurs, sans doute, n'ont aperçu derrière sa prodigieuse invention verbale qu'un méli-mélo d'idées confuses et parfois incohérentes. Mais puisque M. Renouvier, qui s'y connaît, le considère comme un philosophe, inclinons-nous. L'illustre criticiste étudie patiemment chez l'illustre poète ses opinions sur la loi du progrès, et l'optimisme, et l'eschatologie, et les doctrines morales et sociales; il y trouve même un peu de kantisme, et c'est tout dire ! Il y a donc probablement une philosophie de Victor Hugo... Notons d'ailleurs qu'avec beaucoup d'à-propos M. Renouvier a, pour la circonstance, mis à la portée d'un poète sa conception de la philosophie. Il reconnaît, avec bonne foi, chez son auteur, de perpétuelles et prodigieuses contradictions. Oui, Victor Hugo n'a guère énoncé d'idées qu'il n'ait aussitôt niées. C'est cela qui nous déroute, vous et moi... Mais, assure M. Renouvier, les philosophes aussi se contredisent : ils se contredisent entre eux, — c'est pain bénit ! — ils se contredisent eux-mêmes : tout au plus ont-ils quelquefois la pudeur de ne se contredire que d'un ouvrage à l'autre. En outre, ne peut-on pas dire, avec certains penseurs, que des affirmations contradictoires pour l'entendement humain « s'unissent et se concilient dans l'unité de l'être transcendant incompréhensible »? La contradiction est une manière de philosophie, — et décidément, oui, Victor Hugo fut donc une manière de philosophe (L'ouvrage de M. Renouvier est très intéressant et curieux.)

Une G...., par Albert Boissière (Fasquelle).

Ce roman est un assez bon échantillon de la nouvelle littérature réaliste, — laquelle devient, en quelque sorte, symboliste. De même qu'à l'époque classique les poètes tragiques se réservaient les rois et les empereurs, les poètes comiques les bourgeois, de nos jours les romanciers psychologues ont pris les belles dames, les oisifs, les artistes, abandonnant aux romanciers réalistes les voyous, les voleurs et les assassins. Et le réalisme n'a plus consisté qu'à raconter des histoires du vilain monde. On s'est ennuyé bientôt de ces histoires-là. Les romanciers réalistes ont alors relevé leur genre en lui donnant le condiment d'une excessive grossièreté... On s'est lassé de ce condiment. Alors, les romanciers réalistes ont renouvelé leur manière en se faisant aussi symbolistes. C'est-à-dire qu'ils ont prétendu peindre leurs personnages, non plus seulement comme d'au-

thentiques figures individuelles, mais comme des types plus largement représentatifs. Et cette prétention peut sembler contradictoire, — mais on peut aussi démontrer qu'elle ne l'est pas... Les bonshommes de M. Boissière sont très suffisamment grossiers et sales en leur langage pour être appelés « réalistes », mais en même temps Jean-Marie est le *type* du marin breton, Rosine le *type* de la terrienne, le braconnier Le Hâleux est toute la Forêt, comme la Marinette est toute la Mer, et les fornications de ces deux êtres sont le contact de la Forêt et de la Mer. Quelque poésie peut naître de là ! Oui, sans doute. Mais il faut à des œuvres de ce genre le lyrisme et le romantisme épique d'un Zola. M. Boissière n'y réussit pas tout à fait ; il n'échoue pas non plus complètement, et son roman a de bonnes qualités, — d'assez bonnes qualités même... (Seulement, pourquoi s'acharne-t-il à dire *il ria*, contre la grammaire, Monsieur, et contre l'usage !...)

Les Fleurs d'hiver, par Armand Silvestre (Fasquelle).

Il y a quelque chose, en somme, d'assez touchant et d'un peu triste aussi, je crois, dans l'acharnement avec lequel ce poète ressasse, dans son huit ou dixième volume de vers, l'éloge parnassien de la femme et de quelques femmes en particulier. Cette génération reste verte. Allons, tant mieux ! Le « livre de Magda », par lequel s'ouvre ce nouveau recueil, manifeste pourtant quelque atténuation dans l'amoureux transport où naguère excella l'auteur de tant de chauds sonnets. C'est un peu, si vous voulez, ses *Amours d'Hélène*, mais avec de l'entrain encore. Mais il est certain, décidément, que M. Armand Silvestre n'écrit guère moins mal en vers qu'en prose. Et, pour ne pas démontrer surabondamment l'exactitude de cette opinion, je citerai seulement cette strophe :

Que n'avait-il puisé sa pourpre dans mes veines,
L'œillet rouge posé sur votre sein vainqueur,
Pour en rougir la neige et bercer votre cœur
Au caressant écho de mes souffrances vaines !

Ou bien celle-ci :

Et le temps de ses coups, lui-même, me console,
Faisant briller, au front de la suprême idole
Plus d'éclat que les jours ne m'en avaient comptés (*sic*).

Ou bien une autre, presque au hasard.

Sur les chemins de la vie, par Pierre de Bouchaud (Lemerre).

Sous ce titre, — insuffisamment simple à mon gré, mais je me trompe sans doute, — M. Pierre de Bouchaud a réuni quelques articles sur des sujets divers, des études littéraires sur Charles Reynaud, les Goncourt, Daudet, des études d'art sur Puvis de Chavannes, la peinture anglaise, Ruskin, des notes de voyage à Venise, dans le Vaudois, etc. On n'apprend pas grand'chose de très neuf à la lecture de ce petit ouvrage. Nous savions, n'est-ce pas ? que les Goncourt se sont montrés, dans *Manette Salomon*, *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais*, des réalistes authentiques, et qu'ils étudièrent la société française du XVIIIe siècle, et qu'ils s'intéressèrent excessivement aux choses de l'art, et que cela se retrouve dans leur style, et qu'ils firent de leur maison d'Auteuil une sorte de dernier musée où l'on causait. Et nous savions aussi que la peinture de Puvis de Chavannes est exempte de contemporaine grossièreté. Et nous savions encore que la Piazzetta de Venise est beaucoup moins grande que la Piazza, et que d'ailleurs on y voit les deux colonnes jumelles du lion de Saint-Marc et du Saint-Théodore terrassant le crocodile. Mais M. Pierre de Bouchaud ne tâche pas de nous instruire, et son petit ouvrage est écrit agréablement, avec un peu de mièvrerie toutefois.

Similia, par Jean Blaize (Colin).

En dépit de son titre latin, ce roman fut écrit « pour les jeunes filles ». Similia, comme son nom l'indique un peu, est la fille du pharmacien homéopathe Ocler, — au sujet duquel le médecin allopathe Dalanchal fait un savoureux calembour : il l'appelle *Eau Claire*. Il dit aussi : « Bonne nuit, Roméo... Roméopathe ! » (Alors, c'est à ces jeux d'esprit que rêvent les jeunes filles?...) Similia est amoureuse du docteur Segrey, champion de l'homéopathie. Mais elle s'aperçoit que ledit homéopathe la courtise surtout pour sa dot (200 000 francs). Elle se refuse et languit ensuite dans le chagrin. Puis, à Cabourg, elle s'éprend du docteur Dalanchal junior, fils de l'allopathe. Et ainsi de suite. Finalement un banquet nuptial réunit les deux champions des deux médecines. Et vous trouverez dans ce simple récit toutes sortes de choses curieuses : une comparaison entre Wagner et Gounod, des renseignements complets sur l'art des cyclistes, l'explication très claire des mots techniques *un pneu*, *un clou*, etc. Et si tout cela ne vous intéresse pas, c'est que vous êtes extrêmement blasés...

Le Gardien du Feu, par Anatole Le Braz (Calmann Lévy).

Cette histoire est lugubre et poignante. Goulven Denès, gardien de phare, aime passionnément sa jeune femme. Il apprend un jour qu'elle le trompe. Alors il se venge avec une cruauté d'autant plus acharnée que son amour avait été plus confiant. Il enferme les deux amants dans la chambre basse du phare et les laisse lentement mourir de faim, tandis que lui-même épie leurs mouvements, écoute leurs râles. Quand enfin il s'est assuré que la mort est ve-

nue, il se jette dans la mer... L'impression que laisse la lecture de ce roman est saisissante. Peut-être eût-il encore gagné en intensité à se présenter sous une forme plus courte, plus ramassée. La narration, qui n'est que le suprême rapport du gardien de phare à son ingénieur, est souvent interrompue de digressions lyriques, de descriptions charmantes sans doute et poétiques, parfois puissantes, mais qui semblent un peu déplacées sous la plume de ce justicier sauvage. Tandis que Goulven Denès écrivait le journal de sa vengeance, ses victimes agonisaient à quelques pas de lui, et lui-même s'était condamné à mourir aussitôt sa tâche de bourreau remplie... Mais l'œuvre est belle et d'une tragique horreur. Anatole Le Braz était le poète qu'il fallait pour cette sombre évocation de dramatique et fauve passion et, comme dans tous les livres de cet écrivain, la Bretagne est là tout entière, avec ses légendes gracieuses et terribles, sa poésie étrange, et la mer, l'immense mer qui recouvre de ses vagues lentes l'agitation profonde de ses tempêtes...

La romance du Temps présent, par Léon Daudet (Fasquelle).

C'est une œuvre bizarre, doucement tournicotée, assez curieuse. François Albevane, poète et auteur dramatique, fatigué de l'ardente passion de sa maîtresse Blanche Cortinez, désabusé du monde, cherche à se renouveler, à se rafraîchir par un amour simple. Et justement, très à propos, une jeune fille (ou peu s'en faut), Jacquemine, rustique petite créature qui aide son père dans son métier de passeur, frappe cet homme de lettres par son charme et par sa beauté. Il la prend pour maîtresse, et c'est un enchantement. Ah ! la miraculeuse petite fille ! Elle est habile à tout comprendre dans l'âme compliquée de son littéraire amant. Que dis-je ? mais elle est poétesse elle-même : souvent, au lieu de parler simplement comme parlent sans doute, en prose, presque toutes les filles de passeurs, elle improvise des espèces de chants (médiocres, d'ailleurs). Et cette étrange personne eut jadis, dans sa prime jeunesse, un enfant : elle le fait passer pour son frère, mais à son amant elle dit tout. Et cet enfant n'est guère moins extraordinaire que sa mère : il a des pressentiments. Ces deux inventions de M. Léon Daudet sont destinées à donner au roman quelque charme fantastique ; ils le rendent surtout invraisemblable. Mais il y a dans cet ouvrage des silhouettes amusantes de gens de lettres, de grands médecins, d'actrices, de demi-mondaines. (L'épisode de la mort du romancier Durvet qui se suicide, par amour pour une femme un peu vieille, est pénible et, je crois, inutile.) Le roman, du reste, n'a pas de dénouement précis. Jacquemine reste avec son amant après avoir un moment hésité entre lui et la religion. Et peu à peu, le parfum de mysticité, qui d'abord enveloppait cette improvisatrice merveilleuse, s'évapore. On prévoit qu'elle va devenir une jeune femme ordinaire qui parle en prose et pense de même ; mais le roman s'arrête à temps... Et quelle drôle de littérature, décidément !

Sous la tyrannie, par Augustin Filon (Calmann Lévy).

Cette « tyrannie »-là, c'est le second Empire, et le roman d'Augustin Filon se déroule en effet dans les dernières années de Napoléon III. L'auteur est sans doute un peu dur pour les libéraux d'alors, s'il les représente sous les traits de son député Renneval, etc. Oui, pour la politique, j'aimerais chicaner un peu M. Filon. Mais, au point de vue littéraire, son récit est remarquable. Le simple et noble Alban Vernier a dans la vie deux objets de culte et de foi, sa femme Marguerite et son ami le député. Mais il s'aperçoit peu à peu que le patriotisme de Renneval, très souple, sert uniquement des ambitions personnelles : il souffre de voir l'amoindrissement de son ami. Quand ensuite il apprend que Renneval est l'amant de Marguerite, sa raison chavire, il devient fou et meurt dans une maison de santé. Sur la tombe de l'ami qu'il a tué, Renneval obtient un de ses plus grands succès oratoires. Le caractère de ce politicien est vigoureusement tracé ; ce beau parleur sait exploiter les circonstances, l'amour des femmes et le dévouement des amis. Et Pouillard, son camarade d'enfance, devenu le plus dévoué des secrétaires, est le type de l'éternel exploité, rongeant son frein, mais soumis et aimant : tous les grands manieurs d'affaires et dompteurs d'hommes ont à leur suite un fidèle Pouillard, — *sic vos non vobis*... Finalement Renneval échoue : quand sa jeunesse et sa verve sont usées, son étoile pâlit et s'efface. — L'œuvre est belle, solidement construite, finement observée et d'une assez puissante ironie.

La Société française du XVIe au XXe siècle, par Victor du Bled (Perrin).

Dans ce premier volume d'une longue série, M. Victor du Bled aborde seulement le XVIe et le XVIIe siècle. Les études qui le composent se présentent agréablement sous la forme de conférences, de causeries brillantes, spirituelles, toutes semées de mots et d'anecdotes. C'est très joli, — c'est presque un peu trop joli... Mais ce ton d'aimable badinage n'empêche pas cette histoire de la société française d'être sérieusement faite et bien documentée ; on peut être un savant sans devenir ennuyeux : ce n'est pas très facile, mais on y arrive pourtant parfois. Les Amadis, l'Académie de Charles IX et de Henri III, le roman de l'*Astrée*, Marguerite de Navarre, l'hôtel de Rambouillet, la société intime du cardinal de

Richelieu, la société et Port-Royal, voilà les chapitres de cette élégante histoire. Tout cela n'est pas absolument inconnu, et M. du Bled, en effet, n'a pas cru révéler de très mystérieuses aventures. Mais dans l'immense fatras des documents, il a su choisir avec goût; il a simplifié, condensé, il a fait un exposé clair et plein d'agrément. Et comme il aurait été coupable d'écrire avec lourdeur sur la société française! Bon nombre d'érudits n'auraient pas manqué de le faire, probablement... Dans une ingénieuse et fine préface, M. du Bled indique que si la démocratie et l'exotisme ont certainement atteint et diminué, de notre temps, le prestige des salons, ils durent cependant et se maintiennent. Et M. du Bled s'en félicite, car c'est pas eux que s'est formé et que se conserve ce sentiment de la nuance. Il a raison. L'influence des salons a profité sans doute à notre littérature... De quelque manière, aussi, elle lui a nui, et très sensiblement. D'estimables écrivains ont été corrompus, — oui, corrompus, — par la mondanité, perdus par elle, ridiculement. Et je ne veux pas citer de noms. Mais il faudra que quelqu'un écrive un jour cette lamentable histoire. Elle ne contredira pas celle de M. du Bled, mais elle la complétera.

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Alcan, *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle*, par H. Delacroix. Très bonne étude sur une des époques les plus intéressantes de la pensée mystique au moyen âge. L'auteur a bien montré les origines néo-platoniciennes du monisme spiritualiste de maître Eckart. Dans un prochain volume, il étudiera l'influence de ce philosophe sur Tauler, Henri Suso, l'école mystique de Cologne et les grands mouvements populaires qui suivirent la dispersion de ces doctrines. — Chez Fasquelle, *Questions sociales*, recueil de discours prononcés à la Chambre, au Sénat ou ailleurs par M. Waldeck-Rousseau sur les sociétés de secours mutuels, le chômage, les grèves, les associations ouvrières, les syndicats professionnels, etc. — Chez Plon, *La France du Levant*, par Étienne Lamy, importante contribution à l'étude de la question d'Orient (très catholique). — Chez Colin, *la Nation et l'Armée*, par Un colonel. C'est le recueil des « Lettres libres » qui, dans *le Temps*, eurent un si vif succès: l'auteur, très militaire mais républicain, y étudie les rapports de la démocratie et de l'armée; il indique les réformes qu'il faudrait faire pour que ces rapports fussent cordiaux. — A la Société libre d'édition des Gens de Lettres, *le Cas Millerand et la Décision du Congrès socialiste de Paris*, par Léon Parsons, avec d'amusants dessins de Couturier. — A la Société du Mercure de France, *la Guerre des Mondes*, par H. G. Wells, excellente traduction de H.-D. Davray. — Chez Lechevalier, *A la Pagaie sur l'Escaut, le canal de Willebroeck, la Sambre et l'Oise*, par Robert-Louis Stevenson, traduction de Lucien Lemaire. — Chez Calmann-Lévy, *les Noces d'Yolanthe*, recueil de nouvelles de Sudermann, traduit par N. Valentin et M. Rémon. — Chez Hachette, *Misericorde*, par Perez Galdos, traduction de Maurice Bixio, préface de Morel-Fatio. (L' « abondance des matières » m'oblige à mentionner seulement ces traductions. Mais à partir de la semaine prochaine, et tous les mois ensuite, un *Mouvement littéraire à l'étranger*, par Ivan Strannik, complétera très utilement mes notes sur le mouvement littéraire en France.)

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre.

Croire que la poudre sans fumée et, d'une manière générale, tous les perfectionnements apportés par les hommes dans l'art de s'entre-tuer ont rendu la guerre plus meurtrière constitue, paraît-il, une grossière erreur. C'est du moins ce que prétend démontrer un article récemment paru dans la *Contemporary Review* sous le titre *Military Training and Modern Weapons* et signé: colonel F. N. Maude. Selon celui-ci, le nombre des victimes — tués et blessés — que fait la guerre va sans cesse diminuant. Remontant le cours de l'histoire jusqu'aux prouesses du grand tueur Frédéric II, le colonel Maude établit et propose à notre attention le tableau suivant, — qui indique le « tant pour cent » des pertes en hommes par heure de bataille.

[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Zorndorf. . . .	7	Russes. . . .	6.1	Prussiens . .	5,5
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Fleurus	15	Autrichiens. .	0,3	Français. . .	0,5
[illegible]	4	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Eylau	10	Russes. . . .	2,7	Français. . .	2,1
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Waterloo . . .	8	Alliés	2	Français. . .	4
Koniggratz. . .	11	Autrichiens. .	1	Prussiens . .	0.3
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Vionville. . . .	10	Français. . .	0.9	Prussiens . .	2,2
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	12	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Orléans	20	Français. . .	0,16	Prussiens . .	0.9
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
2e bataille. . .	10	Turcs	1.9	Russes. . . .	2,2
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Comme on voit, si ces chiffres sont véridiques, plus nous allons, moindres sont — relativement, s'entend — les pertes résultant de la guerre. D'autre part, le colonel F. N. Maude estime « infiniment supérieures » à celles d'autrefois les armes en usage aujourd'hui, tant dans l'infanterie que dans l'artillerie. Mais, grand Dieu! supérieures en quoi, puisqu'elles tuent moins? car c'est bien pour tuer plus sûrement, n'est-ce pas? que s'ingénient les « spécialistes ». Notre auteur ne serait-il qu'un lugubre pince-sans-rire?... Maintenant, si le colonel Maude a raison, c'est encore une illusion dont devront faire leur deuil ceux qui espèrent en les sanglantes abominations

des guerres prochaines pour inspirer aux hommes le définitif dégoût des boucheries internationales. Décidément, elle est gaie, la fin de notre siècle!

Chez Blackwood, à Londres, vient de paraître : *From Capetown to Ladysmith*. Ce volume réunit les notes, prises sur le vif, de G. W. Steevens, le jeune correspondant anglais qui suivait les opérations des armées belligérantes dans le Sud-Africain pour le compte d'un grand organe londonien et qui mourut pendant le siège de Ladysmith.

Autriche.

Les féministes de Vienne — et ils sont nombreux autant qu'actifs — n'ont pas lieu d'être contents. Une des voix les plus écoutées de l'édilité viennoise vient en effet de faire une déclaration nettement et passionnément hostile aux réclamations politiques du féminisme. Il y a quelques jours, dans un retentissant discours prononcé devant un grand nombre d'électeurs, le coryphée attitré de l'antisémitisme dans la capitale de François Joseph, le Dr Carl Lueger, s'écriait : « Si vous aviez suivi les débats du Landtag en Basse-Autriche sur les réformes à introduire dans notre mode d'élection, vous auriez vu que nos adversaires comptent avec le mouvement féministe : ils sont partisans du droit de vote pour les femmes. Je me suis prononcé contre cette innovation. — et ce pour cette simple raison que, la plupart du temps, les femmes qui dirigent un commerce n'appartiennent pas à la fraction chrétienne de notre population... Aussi longtemps que les choses resteront en l'état, les femmes chrétiennes s'abstiendront de revendiquer le droit de vote. Aussi longtemps qu'on comptera dans le commerce 1 chrétienne pour 10 juives, les chrétiennes n'en voudront pas, de ce droit, — parce que, dans le cas contraire, elles compromettraient l'issue du combat que nous soutenons pour rendre aux chrétiens leur suprématie... »

Mme Marie Lang, la directrice de la revue féministe *Dokumente der Frauen* raille, non sans esprit, dans son dernier numéro, le Dr Lueger dont l'influence, qu'on la juge bonne ou pernicieuse, est d'ailleurs incontestable à Vienne.

Belgique.

Un ouvrage qui se rattache à la question, aujourd'hui si fort débattue, du féminisme et qui par là d'abord se recommande à notre attention est celui, signé Henriette Dacier, qui vient de paraître à Bruxelles, chez Oscar Schepens et Cie, sous ce titre : *La Femme d'après saint Ambroise*.

Mme Henriette Dacier y expose la doctrine de l'ami de Théodose sur la virginité et la préexcellence de cet état. La portée des idées qu'il agite, plus d'ailleurs que la façon dont il les présente et les traite, fait l'intérêt de ce livre. A lire surtout, les pages sur *Saint Ambroise et les femmes de son époque*, sur l'*impératrice Justine*, sur *Anne la prophétesse*, sur *la femme coupable*, sur *la veuve et son obole*.

États-Unis.

Chacun sait qu'au nombre de ses merveilles, le nouveau monde possède le plus joli choix de divergences religieuses et qu'on a chance de rencontrer sur les rives du Mississipi et de l'Amazone les croyances les plus saugrenues. Cependant, sans la délicate et fort édifiante enquête dont nous parlent les revues d'outre-mer, nous n'eussions jamais soupçonné le chiffre exact des sectes qu'on trouve dans la seule ville de Philadelphie.

Délicate, en effet, cette enquête, mais après tout, bien américaine. Se présenter chez un inconnu, lui demander quelles sont ses opinions en matière de religion et à quelle chapelle il fait ses dévotions, puis soumettre, s'il y a lieu, au même interrogatoire, sa femme et ses enfants : voilà sans doute qui est sans inconvénient et paraît fort naturel dans le pays qui imagina les indiscrétions du reportage. La chose fut entreprise et menée à bonne fin par les soins de l'« Ecole du dimanche » qui lança à travers l'immense cité une légion d'enquêteurs du passage desquels le population avait été prévenue par les feuilles locales.

Elle y mit la meilleure volonté, la population : les visiteurs ne trouvèrent que 6076 portes closes et, sur près de 260000 personnes interrogées, 3903 seulement refusèrent, en s'excusant d'ailleurs, les renseignements demandés. Or, en fin de compte, il existe à Philadelphie... 43 sectes différentes... Après ça, on comprend la philosophie des 15421 enquêtés qui figurent dans la liste publiée par l'*École du dimanche* sous la rubrique : *No preference*.

No preference, ce flegme est délicieux...

Italie.

Il Fuoco : c'est le titre d'un nouveau roman — étude psychologique — de Gabriele d'Annunzio, que l'Italie attendait avec quelque impatience et qui vient enfin de voir le jour chez les frères Treves, à Milan.

La curiosité des compatriotes de d'Annunzio s'explique sans même qu'il soit ici indispensable de faire intervenir le goût littéraire de nos chers voisins. On savait par certaines indiscrétions, paraît-il, que le livre annoncé mettait en scène un poète épris de pure beauté, une grande actrice — hélas! déjà touchée des ans — que le poète appelle « Perdita », et enfin une très jeune cantatrice, infiniment belle : Donatella Arvale... et l'on disait que d'Annunzio, poète lui aussi, avait beaucoup connu « Perdita ». *Chi lo sa?*

Quoi qu'il en soit, ceux-là comprendront, qui savent de quelle nature furent les sentiments qui longtemps lièrent le jeune romancier italien à telle actrice de son pays, célèbre par l'émouvante simplicité de son jeu, atteinte d'un mal jadis poétique — au temps de la Malibran — et que toutes les capitales du monde ont fêtée... A bon entendeur, salut!

G. C.

Paris. — Typ. [illegible] Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 14 AVRIL 1900.

LE ROMAN FRANÇAIS
AU XIXe SIÈCLE

Vouloir enclore dans l'espace étroit de quelques pages de revue l'histoire du roman français au XIXe siècle serait une entreprise tellement chimérique qu'il suffirait de l'énoncer pour la discréditer. En lisant les lignes qui suivent, et que la *Revue Bleue* a bien voulu me demander, on est donc prié de ne les considérer que comme le scénario, pour ainsi dire, d'un discours ou d'une conférence sur ce grand objet. Le lecteur pourra, selon l'abondance de ses souvenirs et les préférences de son goût, compléter les notes que je lui mets sous les yeux, rayer ici un nom, là en piquer un autre, modifier à son gré l'ordre et les conclusions, — se faire, en un mot, le discours ou la conférence. De la sorte, s'il est satisfait, il s'applaudira lui-même ; s'il est mécontent, il aura le loisir d'accuser l'insuffisance du scénario.

L'histoire du roman français en ce siècle commence par un nom de femme. Mme de Staël, dont l'intelligence et l'initiative réformatrice ont de beaucoup dépassé le talent, a préparé la voie au roman romantique. Elle a introduit dans notre littérature l'inspiration cosmopolite ; ses deux ouvrages les plus célèbres, *Corinne* (1807) et *Delphine* (1812), ont pour sujet commun l'isolement de la femme dans un milieu inférieur ou hostile, et ses luttes contre la convention sociale. L'œuvre presque entière de George Sand n'aura pas d'autre point de départ ; bien plus : l'antinomie du développement individuel et de la tradition conservatrice fournira désormais des sujets au romancier comme au dramaturge jusqu'à Dumas et Ibsen.

L'*Adolphe* de Benjamin Constant (1815) nous apparaît hors du mouvement contemporain dans une « splendide solitude ». C'est là un phénomène littéraire commun à tous les genres. Les genres ont une évolution à peu près continue : soit. Mais un géomètre dirait que la courbe représentative de cette évolution présente de temps à autre des *points singuliers*. L'illustre nouvelle de Constant est un de ces points. Elle se rattache pourtant à son époque par un côté. L'impuissance d'aimer, qui en fait le sujet, n'est-elle point un des effets de la lassitude où retombe un peuple épuisé par une longue période d'action et de foi, tels l'Empire et la Révolution ?

Il serait superflu de commenter avec insistance le rôle de CHATEAUBRIAND, qui résume le romantisme, tout en préparant le futur naturalisme. Certes, Chateaubriand garde plusieurs traits du XVIIIe siècle et de Rousseau. Comme Rousseau, il fait au sentiment de la nature sa part dans le roman passionnel ; il en perfectionne, en amplifie singulièrement l'expression, ajoutant à la fluidité un peu monotone de Jean-Jacques la variété des tons. Mais, surtout, mêlant, comme il le dit, « les aspirations de l'amour aux syndérèses chrétiennes », il crée une forme de passion neuve, troublante et profonde où s'unissent deux infinis : le Désir et la Foi. Véritable découverte en matière de roman, qui sera reprise, remise en œuvre par Sainte-Beuve dans *Volupté;* qui donnera à *Madame Gervaisais,* des frères Goncourt, son meilleur attrait ; qui inspirera Paul Bourget en maint endroit de son œuvre et parfois Huysmans (*En route*).

Comme Mme de Staël, mais avec une force d'éloquence bien autrement efficace, Chateaubriand exalte les énergies individuelles en rébellion contre les collectivités médiocres. Ce culte de la personnalité, tel qu'il apparaît dans René et se magnifie dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, tel est peut-être le caractère essentiel du romantisme, celui que Carlyle, plus tard, définira et systématisera dans sa théorie des héros conducteurs de l'humanité. Remarquons enfin la bizarre attirance qu'exercent sur Chateaubriand certaines complications mystérieuses, vaguement criminelles, du cœur et des sens: par exemple la passion incestueuse de René. Nous verrons reparaître chez des romantiques et des naturalistes cette hantise du « monstre » (Hugo, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Th. Gautier, Huysmans).

Paul-Louis Courier, alors que son rêve néo-païen s'attarde à l'étude de *Daphnis et Chloé*, d'après Longus et Amyot, ne serait-il qu'un réactionnaire isolé dans un stérile labeur d'artiste ou plutôt de dilettante? Nullement. Son idéal gracieusement pompéien inspirera Gérard de Nerval; il donnera peut-être à Anatole France l'idée première de quelques peintures du monde antique; on retrouvera sa lointaine influence dans l'œuvre à la fois si moderne et si grecque de Pierre Louÿs.

La véritable famille littéraire d'un maître, ce n'est pas toujours ses contemporains, mais plutôt sa postérité intellectuelle. Tel est le cas de Stendhal (1783-1842), qui fut si peu de son époque (celle du premier romantisme) et qui semble régner sur la nôtre. Le premier (observation de M. Brunetière), il proclama l'équivalence des arts, c'est-à-dire leur droit de s'emprunter mutuellement leurs ressources respectives et leurs habituels moyens d'expression. N'est-ce point la manière des Goncourt et des Daudet: traiter la littérature comme ils feraient la peinture? Autre spécialité de Stendhal: ne plus subordonner l'étude des caractères à la conduite de l'action; donner au contraire à cette étude une importance prépondérante, en faire le sujet même du livre. C'est le principe de l'école psychologique. Enfin ce contemporain de Napoléon, par son enthousiasme pour les miracles de l'énergie, communique à la littérature de ce siècle son culte de la volonté consciente et agissante (Balzac, Maurice Barrès, Paul Adam). L'œuvre de Stendhal est donc une de celles qui ensemencent l'avenir et auxquelles l'avenir assure de merveilleuses réviviscences. Peu d'esprits auront été plus compréhensifs et plus créateurs aussi, puisqu'il est le maître commun des écrivains artistes, des fervents de l'analyse et des théoriciens de la volonté.

De Stendhal à Balzac, à George Sand, à Dumas père, le roman français n'a pas de maître incontesté. Il est signé parfois de grands noms, mais qui ne sont point des noms de romanciers. Les romans de Victor Hugo sont en effet de magnifiques poèmes en prose; ceux de Lamartine et les nouvelles de Musset, avec des qualités diverses, présentent ce caractère distinctif du romantisme poétique : l'hypertrophie de la personnalité. Quant au roman chimérique d'Alphonse Karr (1832), *Sous les Tilleuls*, on me permettra de le juger détestable. Notons dans Musset un élément de dandysme et de fantaisie qui, en se déformant, en s'embourgeoisant sous prétexte d'aristocratie, nous donnera l'élégance de Feuillet. Sainte-Beuve, dans *Volupté* (1834), mélange une sensualité sublimée à la plus délicate mélancolie, et fait songer à la délectation morose des théologiens. Dans Paul Bourget, nous retrouverons plus tard ces tristesses de la chair inquiète.

Comme Feuillet, Henry Mürger est un continuateur de Musset; mais ce Fantasio de la rive gauche, au lieu de s'assagir et de se tempérer, dévie vers la farce outrancière et échevelée, heureusement tempérée par une certaine grâce sentimentale. Faux bohème, d'ailleurs: la bohème se réduit pour lui à des aventures de brasserie (*Scènes de la vie de Bohème*, 1849).

George Sand est une romantique de pure race, tant par le lyrisme souvent splendide, parfois indiscret de son style, que par sa thèse favorite, l'affranchissement de l'individualité féminine, empruntée, comme je l'ai dit, à Mme de Staël. Tel est le caractère incontestable d'*Indiana* (1831), de *Valentine* (1832), de *Lélia* (1833). Cependant il ne faudrait pas qu'il nous empêchât d'apercevoir un mérite de George Sand, dont on ne la félicite pas assez peut-être.

La première effervescence de son talent une fois apaisée, elle a avancé le roman vers la réalité. Par elle, il est devenu souvent objectif, cessant d'être uniquement la glorification de la passion. Elle a écrit le roman religieux, historique, philosophique, socialiste, artistique, champêtre, descriptif : et tout cela dans une forme bien renouvelée, bien moderne. Certes la qualité suprême de George Sand demeure son style, d'une aisance, d'une beauté incomparables. Il n'en est pas moins juste de dire qu'elle est un grand romancier par l'invention et par l'observation. A côté du charmant romanesque de l'*Homme de Neige* et de *Jean de la Roche*, quelle vérité, quelle sûreté dans le dessin des personnages secondaires, les moins déformés par la théorie! Je recommande, pour confirmer ceci, la lecture de *Jeanne*, un des plus importants livres de Sand, et des moins célèbres. On y admirera des types de nobles de province,

après la Restauration, qui soutiennent la comparaison avec le *Cabinet des Antiques*.

La longue vie laborieuse de George Sand aura rempli toute la moitié de ce siècle. On ne saurait dire cependant qu'elle ait, comme Flaubert, Dumas, Balzac, malgré son immense renommée, suscité une école. Cherbuliez et Mme Henry Gréville, emprunteront parfois quelque chose de sa grâce souveraine. Son plus complet héritier sera M. André Theuriet, le maître sobre et savoureux de tant de romans intimes et de tant de belles études rurales, l'un des meilleurs romanciers contemporains, l'un des plus certains de survivre, qui ressemble assurément à George Sand et par le choix des sujets et par l'élégante abondance de la manière.

C'est à George Sand qu'est dédié, — en 1862, — par quelques lignes d'allure fort modeste, un roman, le seul qu'ait signé son auteur, mais dont l'importance historique est notable : il constitue, selon l'expression dont je me servais tout à l'heure, un « point singulier » de la courbe. Le *Dominique* de Fromentin est avec *Adolphe* un des ancêtres du roman psychologique; mais la maîtrise professionnelle de l'artiste qui l'écrivit apparaît dans ses abondantes qualités pittoresques. Le style diffère également de celui de Flaubert et de celui des Goncourt; il ne va pas sans négligences, mais il est souple, vivant, aéré, et par-dessus tout charmeur. L'analyse est d'un nuancé merveilleux; la passion contenue lui communique une chaleur peu commune chez les psychologues... Par toutes ces raisons, *Dominique* non seulement apparaît comme un événement dans l'histoire contemporaine du roman, mais demeure un des livres les plus « aimés » de ce siècle et les plus dignes de l'être.

Le roman d'aventures, restauré par Alexandre Dumas père, atteint à des proportions quasi homériques. Si le tempérament équivaut au génie, il n'est pas excessif de dire que l'auteur des *Trois Mousquetaires* eut du génie. Il eut celui de l'invention. Son œuvre est une espèce d'Iliade grossière, qui a soulevé l'enthousiasme de plusieurs générations. Elle demeure infiniment romantique par l'exubérance des caractères et la truculence de l'action.

A notre époque, qui se croit désabusée, Dumas père a revécu sous un travestissement : qu'est-ce que Cyrano sinon d'Artagnan? Frédéric Soulié et Eugène Sue ne sont pas non plus tellement loin de nous qu'ils peuvent le paraître tout d'abord. Le genre qu'ils ont créé, le roman-feuilleton, n'a rien perdu de sa vitalité ni de son influence sur les imaginations plébéiennes. Il ne faut pas mépriser les dons puissants, quoique vulgaires, qui ont fait triompher les *Mystères de Paris* (1842-1843) et le *Juif Errant*. De nos jours, Eugène Sue compte une postérité assez nombreuse, les Richebourg, les Demesse, les Montépin, les Jules Mary, les d'Ennery, toute une famille de romanciers dont l'imagination a souvent réalisé de véritable tours de force dans un genre qui exige tout au moins des qualités robustes de création et de composition et qui ne peut être traité que par d'habiles ouvriers.

Avec un réel souci de la langue et une poésie pitoresque empruntée aux landes de Bretagne, aux solitudes marines qui entourent le mont Saint-Michel, Paul Féval se rattache à cette lignée de conteurs. Il s'y rattache aussi, ce Paul de Kock qui régna sur les imaginations des étudiants et mérita la reconnaissance du pape Grégoire XVI, pour telles agréables heures dues aux idylles de Romainville et de Montfermeil. «*Come va il nostro caro figlio, Paolo di Kock?*» demandait ingénument le doux pontife, s'adressant aux pèlerins de France. Titre de gloire plus solide : Paul de Kock a donné quelque chose de sa joie saine et franche à Guy de Maupassant, surtout au Maupassant des premières œuvres, évocatrices des plaisirs canotiers de l'amour sous les tonnelles de banlieue.

Voici l'œuvre maîtresse de ce siècle : la *Comédie Humaine*. L'historien du roman français moderne n'écrira jamais pareil titre sans un frisson d'admiration et de respect.

La puissance d'évocation unique que l'on admire en Balzac (1799-1850) ne souffre point des tares de son style. Balzac manque de perfection continue, de cette sévère critique des mots qui surveille la phrase sans jamais permettre une négligence. Mais à défaut de ces qualités, d'acquisition en somme facile, il eut par contre, à l'égal des plus doués, et dans le style même, les qualités de luxe que l'on n'acquiert point, les dons de race qui font précisément les maîtres. Le style de Balzac n'est pas essentiellement bon : il est tout de même un grand style. Souvent ses lenteurs, ses détours, ses hésitations servent l'écrivain, préparant l'effet parce qu'ils le retardent. Et de temps en temps la trouvaille du verbe, en plein milieu d'un morceau terne ou rugueux, brille comme un joyau précieux dans un écrin de bois commun.

Admirateur de Walter Scott, Balzac lui a dû le soin scrupuleux de la documentation historique. Mais au lieu de documenter exclusivement le passé, Balzac, le premier dans le roman français et dans le roman en général, traita historiquement des sujets modernes comme s'il se fût agi d'une reconstitution du moyen âge ou de la Renaissance. Il comprit que son époque offrait un attrait pittoresque égal à celui des époques abolies; il en reproduisit *la couleur*.

De même, tandis que d'autres cherchaient la philosophie de l'histoire, il a cherché celle de son temps. Il a expliqué l'évolution à laquelle il assistait, montré la logique des événements, rendu sensible leur enchaînement à travers les années et présenté au lecteur des personnages non pas isolés, mais pris dans le mouvement de l'humanité en marche.

C'est encore Balzac qui a introduit le réalisme de la question d'argent dans le récit des luttes de la passion. La question d'argent s'ajoute aux données psychologiques comme un élément inévitable qui influe puissamment sur leur progression ; le roman trop idéaliste ou trop peu documenté l'avait à tort négligée. Avec Balzac, il ne s'agit plus seulement de savoir si l'amant enlèvera sa maîtresse, mais s'il aura de quoi payer la berline et les postillons.

De même, Balzac est le premier qui ait démonté les rouages de la chicane, dessiné les traits de ces physionomies vulgaires, mais compliquées et attachantes : notaires, hommes d'affaires, usuriers, banquiers. Ce souci de la matérialité de l'existence le conduit à nous présenter une image de la vie contemporaine étudiée dans sa multiplicité touffue. Chaque personnage est un arbre dans une forêt : on ne peut regarder l'arbre sans voir la forêt; on ne peut séparer l'individu de ses réactions sociales... Même isolé, le personnage de Balzac nous apparaît avec son état civil et sa fonction. Il n'est pas uniquement un amoureux ou un ambitieux : il est encore un professionnel des lettres, de la politique ou de l'industrie. Il est réel.

On n'a pas besoin d'insister sur l'influence de Balzac. Tous les romanciers sans exception l'ont subie et presque tous l'avouent. Bien plus : de même que Gœthe avec son *Werther*, il a forcé la vie à se façonner sur le modèle de son œuvre : les types qu'il créa sont devenus des hommes, et l'on sait assez que la France du second Empire fut gouvernée par ces hommes. En sorte que ce visionnaire, auquel ses contemporains reprochaient comme une folie l'acuité surnaturelle de son intuition, apparaît un collaborateur du destin et un fabricateur d'âmes.

Taine a vu dans M. Hector Malot, au début de sa carrière, un Balzac renaissant. Et très souvent, l'admirable romancier Ferdinand Fabre fut appelé le Balzac du clergé, — encore que par tant de côtés il évoque Sand plutôt que Balzac. La vérité, c'est que Balzac eut fort peu d'imitateurs immédiats. Tout le temps qu'il écrivit, il suffit à soutenir seul sa « manière ». Il suscita plutôt des contradicteurs, des imitateurs à rebours : je veux dire qu'en même temps que s'épandait le génie balzacien, ou peu après, parut un groupe que nous pourrions dénommer le groupe des régressifs et des restrictifs. Ce phénomène est la conséquence d'une loi : chaque fois que d'un effort violent l'art littéraire s'est projeté hors de ses limites traditionnelles, il revient sur lui-même par une sorte d'élasticité. La formule d'Hegel : thèse, antithèse, synthèse, s'applique à la vie de la littérature comme à celle de l'univers.

Nous voyons donc, tandis que Balzac élève, assises par assises, le Monument de son œuvre, Vigny, en sa tour d'ivoire légendaire, écrire des romans qui resserrent la vie individuelle à la pratique d'un stoïcisme hautain. La loi collective impose une servitude où l'âme fière peut grandir encore. Par là, comme par tout le reste, le poète des *Destinées* se met en hostilité avec le romantisme qu'il servit d'abord. Cependant Sainte-Beuve s'enferme dans la culture d'un moi ombrageux jusqu'à l'hypocondrie, et Mérimée, astreint au vocabulaire précis et pauvre du XVIIIe siècle, marque sa place isolée, que Taine a si justement définie « étroite et haute ». A Molinchart, Champfleury, qu'influence Henry Monnier, découvre le réalisme, sans savoir le mettre en œuvre.

Admirable ironie des destinées littéraires! Ce Champfleury, premier chantre des *Bourgeois*, est par un côté le précurseur du plus grand artiste qui ait renouvelé notre prose en la seconde moitié de ce siècle. Tandis que Leconte de Lisle raille de leur sentimentalité Musset et Lamartine, GUSTAVE FLAUBERT, sur les ruines de l'idéalisme conventionnel, fonde le roman réaliste. Ce n'est point, tant s'en faut, qu'il ait rompu toute attache avec le romantisme : il garde pour cela trop de Chateaubriand dans son style. Il savait par cœur les *Martyrs* et, persécuté par une pianiste, se vengeait en lui envoyant par la fenêtre ouverte les plus sonores tirades du vicomte. Qu'est-ce que Salammbô, avec sa pompe d'opéra, son lyrisme, sa machination, sinon un admirable poème en prose, à grand spectacle, en cent tableaux?

Mais l'œuvre de Flaubert n'en est pas moins une robuste machine de guerre contre l'idéalisme, rendu suspect par ses compromissions avec les fadaises de la sentimentalité. A la poursuite des aventures sentimentales, Mme Bovary et Frédéric (*Éducation sentimentale*) échouent aussi malencontreusement que l'hidalgo de la Manche en quête d'aventures chevaleresques. Également pitoyables, toujours déçus dans leurs aspirations vers l'intellectualité, Bouvard et Pécuchet, ces deux Faust bourgeois et ridicules.

A partir de Flaubert, le roman français bifurque. L'auteur de *Madame Bovary* rallie autour de son nom et de son œuvre tous ceux pour qui « l'écriture artiste » est le plus précieux apanage du romancier, et qui dédaignent la substance même du roman : fable,

composition, psychologie ou portée sociale. Les autres tiennent qu'un roman doit être avant tout un *récit* agencé d'après des règles analogues à celles du théâtre et selon certaines convenances spéciales.

Parmi les représentants de l'ancienne forme il faut surtout citer Octave Feuillet, en ajoutant que, chez lui, le romanesque hérité de Musset a cédé la place, sur le tard, à la morale traditionnelle. (*La Morte* conclut à la fois contre l'amour et contre la science moderne.) Cependant Victor Cherbuliez continuait avec un talent très littéraire le roman de mœurs dans le goût de Charles de Bernard, divers et décevant par ses qualités mêmes, — romanesque avec bonheur dans le *Comte Kostia*, montrant dans *Meta Holdenis* qu'il savait créer un être de réalité, — faire de la vie vraie.

Les romans des frères Goncourt sont le triomphe de l'écriture artiste. A proprement parler, les Goncourt sont même plus artistes que romanciers et leur œuvre aura eu plus d'influence sur le développement de l'art littéraire que sur celui du roman en lui-même. Leurs personnages sont pour eux, plutôt que des individus et des caractères, les supports complaisants des états d'âmes, des états de nerfs, dont la description les tente. Ils les promènent à leur fantaisie dans les milieux susceptibles d'être exploités artistiquement. *Sœur Philomène*, ce sont des sensations d'hôpital, et *Madame Gervaisais*, ce sont des sensations de Rome. Aussi leur influence sur l'évolution du roman contemporain est-elle restreinte au style, qu'ils ont certainement modifié, d'après le principe stendhalien de l'équivalence des arts. Leur style est plus pictural que littéraire ; il sacrifie au coloris et n'a pas la superstition de la syntaxe. Ils pensent avec des images et leur psychologie est restreinte à ce que des images en peuvent exprimer. Ils composent moins leurs œuvres qu'ils ne les décorent.

Alphonse Daudet fut un écrivain artiste dans le sens des Goncourt; mais il est encore autre chose. L'influence de Dickens, profondément subie dès le début de sa production littéraire, lui a fait apercevoir la poésie menue et compliquée qui se trouve éparse dans les détails de la plus humble existence. Il a su reproduire ces mille fragments de la vérité, et par là il a mieux rendu la vérité elle-même. On dirait maintenant que son art fut quelque peu cinématographique. J'ajoute qu'il a le premier compris l'élégance spéciale, toute frêle et frivole de la Parisienne, cette « poupée aux ressorts d'acier », le mot est de lui. Il a su peindre la rue de Paris, pleine d'une vie affairée, chatoyante. Ailleurs, il a dessiné d'un trait la grimace des divers cabotins qui ne sont pas tous au théâtre. Tout cela, peut-être, sans un extrême raffinement psychologique, et plutôt pour l'agrément pittoresque, mais avec quel charme! Et puis, n'est-il pas l'auteur de *Sapho*, cette Manon Lescaut du XIXe siècle, et de l'*Évangéliste*, âpre étude, si forte, si vraie, dans sa nudité de temple protestant?

L'aisance, la liberté, la simple grâce, ces belles qualités latines, se font admirer dans toute son œuvre. Il ne faut pas cependant qu'elles nous empêchent d'en apercevoir une autre, latine aussi, la rigueur logique de la composition. On l'a quelquefois méconnue, parce qu'elle se dissimule sous des dehors de fantaisie, d'élégance légère. Elle n'en est pas moins réelle et prédominante. A tel point que dans *Numa Roumestan*, par exemple, elle semble plutôt un excès. On éprouve un peu de gêne sous la contrainte de cette méthode rigoureuse qui règle et prépare les moindres détails de l'action, faisant parfois regretter la spontanéité plus naturelle de *Fromont jeune et Risler aîné*.

Le triomphe du roman naturaliste avec Émile Zola est un des grands faits littéraires de ce siècle. Les facteurs de cette évolution sont faciles à déterminer. Le premier, essence même du naturalisme, est d'origine purement balzacienne : c'est-à-dire la représentation de l'individu, non plus abstraction psychologique, mais être concret, possédant un état civil particulier, rattaché au corps social par sa famille, sa profession, ses hérédités, et par tous les points de contact nécessaires ou fortuits qui mettent un homme en relation avec l'humanité de son temps. Le principe de l'hérédité est celui qui a le plus fortement préoccupé Zola, puisqu'il n'a pas craint d'intituler son œuvre : *Histoire naturelle et sociale d'une Famille sous le Second Empire*. On lui a reproché d'avoir exagéré d'une manière toute factice la rigueur de son système en lui attribuant le caractère absolu d'une théorie scientifique. Mais sans cette systématisation impitoyable, le procédé de Zola n'aurait-il pas perdu la plus grande part de son efficacité? Lui-même avait besoin d'y croire comme à un dogme et ne pouvait l'imposer au public qu'en le présentant comme un dogme. Le triomphe du naturalisme est dû, en partie, à son intransigeance.

Le souci de la réalité physiologique dans le roman, la matérialisation de l'amour rattachent Zola à Michelet. On sait quelle importance le grand historien attribue aux petites misères intimes de Louis XIV, et comment elles compliquent pour lui les splendeurs, les deuils de notre histoire pendant tout le règne du roi Soleil. On se rappelle la hardiesse de ses investigations dans les régions les plus mystérieuses de la sensibilité féminine lorsqu'il écrit son beau livre *La Femme*. Les audaces de Zola se trou-

vent d'avance excusées et légitimées par les siennes. Certes, je conçois parfaitement que certains tempéraments soient blessés par les violences d'expression et d'image ordinaires à Zola. Le critique de sang-froid y distinguera surtout un signe extérieur de la réforme qu'opérait l'auteur de l'*Assommoir* dans le sens de la vérité naturaliste. Victor Hugo a écrit que celui qui délivre le mot délivre aussi l'idée. Avant Zola, les pudeurs du roman français, sa terreur de l'expression vraie mais brutale paraissent exagérées. En dépassant quelquefois les limites de la hardiesse nécessaire, le maître de Médan aura du moins permis à ses successeurs de les atteindre. La sincérité du roman moderne ne pouvait que gagner à cette émancipation.

Au romantisme, et plus particulièrement à Chateaubriand et à Victor Hugo, Zola a repris, en l'amplifiant parfois d'une façon extraordinaire, le procédé artistique qui consiste à prêter une vie presque humaine à la nature. (Relisez les hymnes de René aux solitudes du Nouveau Monde, les rêveries de Quasimodo dans la logette de Notre-Dame.) La magnifique idylle du Paradou, à travers lequel Serge et Albine vagabondent, initiés à l'amour par les fleurs plus conscientes qu'eux-mêmes de leur propre trouble, révèle une inspiration jadis appelée panthéiste. Toute œuvre d'observation absolument exacte exclurait un pareil lyrisme : la vie réelle est rarement lyrique. Le tempérament de Zola l'emporte à « voir lyriques » des sujets qu'avant lui on n'avait jamais considérés comme tels : les halles centrales, les mines de houille, les chemins de fer. Et comme cette vision lyrique est chez lui sincère, elle a sa part dans l'originalité du Maître.

On a répété à satiété que Zola est le poète des foules. Il est très vrai que nul n'en a jamais aussi bien rendu le frémissement et la formidable vie. Par là encore son naturalisme confine au romantisme. Chateaubriand n'est-il pas le premier qui ait mis la foule dans les livres, lorsqu'en ses *Martyrs* il fit onduler et bruire sous un vent d'héroïsme les masses guerrières invocatrices de Pharamond?

Émile Zola a donc opéré la synthèse du romantisme et du naturalisme, et il a revêtu ce système puissant d'une armature scientifique. Par l'extraordinaire poussée de son œuvre, il a pour longtemps étouffé les velléités de survie du roman conventionnel.

Non pas que ce triomphe du naturalisme se soit accompli sans quelques tentatives de réaction. A l'audace de ses progrès la littérature honnêtement traditionnelle de M. Georges Ohnet essaya de s'opposer. Ce n'est pas ici le lieu de rouvrir la discussion sur le style de l'auteur du *Maître des forges :* mais il convient de signaler chez lui, outre ses qualités de composition, non moins appréciables et nécessaires dans le roman qu'au théâtre, un don assez rare, celui de l'invention des caractères : la fameuse Mme Desvarennes en fait foi.

L'école de Médan (MM. Léon Hennique, Paul Alexis, Huysmans, Céard) eut pour allié un admirable élève de Flaubert : Guy de Maupassant. Entre les deux écrivains, c'est évidemment le premier qu'élira la préférence des artistes exclusifs ; pourtant chez Maupassant les dons du conteur proprement dit dépassent ceux de Flaubert. L'auteur d'*Un Cœur simple* a pu donner à celui de *Bel Ami* l'idée première du genre où il excella : la nouvelle. Mais Maupassant ne doit qu'à lui-même l'extraordinaire intensité de mouvement et de vie qui anime ses héros. Ajoutons qu'il a trouvé le moyen de concentrer à un degré surprenant l'évolution complète d'un sujet dans les limites du conte réduit pour les journaux à moins de trois cents lignes. C'est lui qui, grâce à une puissance de raccourcissement jusqu'alors inouïe, a créé de toutes pièces ce genre de nouvelle dont nos grands quotidiens agrémentent leur première page. Il a préparé le triomphe du journalisme littéraire, faisant de tels ou tels de nos périodiques des Décamerons émiettés chaque jour en pâture aux instincts artistiques de la foule.

Le réalisme de Maupassant est d'une espèce particulière : précis et sobre, il n'insiste pas. Cette concentration paraît encore dans son style : son vocabulaire, toujours exact, ne se pique pas d'une richesse à la Gautier, et parmi les qualités littéraires de Flaubert, il s'est approprié les moins éclatantes : la solidité et la netteté ; mais ce sont les plus nécessaires. Parfois sa vigueur un peu sèche nous rappelle les meilleures pages de Mérimée ; et l'élève de Flaubert, le contemporain de Zola, apparaîtrait comme un de ces restrictifs qui ont l'auteur de *Colomba* pour maître officiel, s'il n'avait eu en revanche ce don du fantastique par lequel il se rapproche tout à fait des écrivains russes.

Imagination plastique, imagination fantastique, puissance de réalisation admirable, Maupassant a possédé tout cela. Il n'y a guère que le domaine de l'intellectualité pure où il n'ait point affirmé le triomphe de son art vigoureux. Il ne s'est point soucié d'être un écrivain d'idées, et personne d'ailleurs, parmi les élèves de Flaubert et de Zola, ne songeait à le devenir. Les reconstitutions un peu problématiques des époques disparues, les reproductions un peu puériles des minimes réalités contemporaines absorbaient exclusivement l'activité cérébrale des uns et des autres.

C'est alors qu'un fait littéraire s'accomplit, égal en importance historique à l'avènement du naturalisme :

Paul Bourget rénova le roman psychologique. Les besoins intellectuels d'un nombreux public réclamaient cette renaissance. Beaucoup ressentaient, dans leur satiété du pittoresque et du lyrisme naturalistes, une réelle fringale d'idées. Le roman nouveau la satisfit opportunément, et par là sa fortune fut rapide et triomphante. Bourget lui-même a toujours proclamé, avec une modestie élégante, qu'il renoue seulement le fil traditionnel. Il cite comme principaux rameaux de son arbre généalogique Mme de La Fayette, l'abbé Prévost, Laclos, Constant, Fromentin (Préface de *Gladys*, de M. Hugues le Roux). Il convient d'ajouter à cette liste les noms de Stendhal et de Balzac, de Feydeau (*Fanny*), — et aussi (pour le mysticisme sensuel dont s'imprègnent *Cruelle Énigme*, *Crime d'Amour*, *Mensonges*) ceux de Chateaubriand et de Sainte-Beuve. Le procédé de Balzac : peindre les plus vastes fresques de l'histoire contemporaine par une infinie succession de touches menues, est aussi celui de Paul Bourget. La ressemblance persiste dans l'inspiration. Le baron Desforges est de la famille du baron Hulot ; René Vinci est un nouveau Rubempré, moins actif et plus sensitif que l'autre. Autour d'eux comme autour des personnages balzaciens, on sent vivre et grouiller le monde de leurs contemporains.

Mais Paul Bourget n'a dû qu'à lui-même, à sa compréhension des nécessités intellectuelles de son temps, la formule qu'il réussit à imposer à presque tous les jeunes littérateurs. Il a placé au centre de son œuvre, comme un principe essentiel, ce qui ne fut qu'une tendance de Stendhal : subordonner dans le roman l'intérêt d'affabulation et l'intérêt pittoresque à l'intérêt psychologique. Il l'a fait, *et il a su dire clairement qu'il le faisait*. Le résultat fut plus qu'une évolution : ce fut une révolution instantanée et qui paraît devoir néanmoins durer infiniment dans ses conséquences. Car le public, habitué par le roman psychologique à une forte nourriture intellectuelle, n'acceptera plus guère l'alimentation trop incomplète à laquelle, auparavant, il se résignait. Le roman d'aventure, le roman de mœurs, le roman descriptif, le roman romanesque même ne cesseront pas pour cela d'exister : mais ils dévront désormais témoigner quelque souci des exigences cérébrales du lecteur. Un des plus magnifiques exemples de cette influence, et qui dut le plus flatter Paul Bourget, fut qu'elle s'exerça aussitôt sur l'un de ses plus grands contemporains : Guy de Maupassant. Bourget peut se dire que sans lui l'auteur de la *Maison Tellier* n'eût jamais été celui de *Pierre et Jean*.

Très peu « livresque », sans autres attaches littéraires que celles qui le relient à Flaubert et au Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Pierre Loti est surtout un enchanteur. Le charme de sa mélancolie, la magie de ses descriptions qu'emplissent le miroitement des lumineuses solitudes de l'Orient, et le frémissement glauque des flots atlantiques, voilà de quoi fonder sur l'admiration énamourée de ses lecteurs une gloire de poète plutôt que la réputation d'un conteur moderne. C'est surtout au poète que vont en effet les ferveurs de tous ceux qui pratiquent la religion de Pierre Loti. Une vision presque extatique de la réalité pittoresque, un merveilleux don de style, — le style fait d'*on ne sait quoi*, c'est-à-dire le meilleur, — assurent à l'auteur de *Mon frère Yves* et du *Spahi* une place à part dans la littérature française, à l'abri des fluctuations de la mode et des engouements d'école.

On peut en dire autant d'Anatole France. Est-ce un romancier proprement dit, cet héritier de Voltaire et de Renan, le poète des *Noces corinthiennes*, dignes de Gœthe, l'évocateur du fantôme de Thaïs, le moraliste qui inspira la sagesse indulgente et le délicat épicuréisme de l'abbé Jérôme Coignard ? Son universelle curiosité, tantôt contemple la beauté éternelle des idées et de l'univers, — tantôt s'amuse à suivre, sous l'*Orme du Mail*, les évolutions du petit monde familier qui converse avec M. Bergeret. Mais dans le roman même Anatole France garde sa personnalité, ses dons incommunicables de philosophe et d'artiste. Par ceux-ci, il a, à son tour, influé puissamment sur la génération littéraire des quinze dernières années. Il a affiné la raison et le style de quiconque s'est soumis à son aimable discipline. Heureux ceux que l'admiration d'Anatole France n'entraîna pas jusqu'à l'erreur de l'imiter ! Il est par essence inimitable. Comme Virgile le disait d'Homère, autant essayer de voler la massue d'Hercule. Les imitateurs n'ont donné que des pastiches sans vie, sans couleur. Le charme des récits d'Anatole France émane précisément de sa personnalité qui s'y révèle sans cesse, qui, pour ainsi dire, en forme la trame. Cette personnalité est incommunicable. La grâce de l'inspiration, l'emploi philosophiquement ingénieux de l'érudition, une politesse suprême de l'esprit composent un ensemble unique. L'extrême rareté de tels dons condamme Anatole France à un isolement dans lequel son œuvre rayonne comme Thaïs au désert.

Avec le nom d'Anatole France se clôt la liste des maîtres dont l'évolution peut être considérée comme actuellement accomplie et dont le talent demeure fixé dans son expression définitive. Venus après eux, d'autres talents grandissent qu'il serait impertinent de juger ou même de définir, alors qu'ils sont en pleine évolution. Par exemple, deux des meilleurs romans parus depuis environ dix ans sont, sans nul

doute : *le Calvaire* et *Peints par eux-mêmes*. Mais depuis le *Calvaire* M. Mirbeau a fait avec éclat œuvre de polémiste et de dramaturge ; depuis *Peints par eux-mêmes* M. Paul Hervieu a grandi singulièrement avec *les Tenailles* et *la Loi de l'Homme*. Que seront les prochains romans de ces deux romanciers si violemment émus par la vie ? C'est au critique chargé par la *Revue Bleue*, vers l'an 2000, de dresser le bilan du xxe siècle qu'il appartiendra de le dire. Et si singulier que cela nous paraisse, il les classera légitimement comme des auteurs du xxe siècle, puisque la plus longue période de leur effort littéraire aura en effet appartenu au xxe siècle.

Ce même critique, — qui naîtra vers 1965, — louera avec l'indépendance que permet le recul du temps la grâce ironique des satires mondaines de M. Henri Lavedan, la fougue créatrice de M. Paul Adam, la souplesse intellectuelle, la distinction de M. Abel Hermant, l'émotion et la force des frères Margueritte, la puissance artiste de Léon Daudet et des Rosny, la sincérité vibrante de Lucien Descaves, l'attrait un peu grave d'Édouard Rod, la fine sensibilité de René Bazin, l'intelligence artiste de Fernand Vandérem. MM. Jules Renard, Édouard Estaunié, Gustave Toudouze, Lucien Muhlfeld, vaudront chacun une longue analyse. Bien qu'il n'ait été romancier que par boutades, une histoire du roman n'oubliera pas le grand poète Catulle Mendès. On citera de M. René Maizeroy telles pages joliment voluptueuses. Enfin parmi ceux qui contemplent, tout jeunes encore, l'éclatant couchant littéraire de ce siècle, MM. Michel Corday, Camille Vergniol, Louis de Robert, Gaston Volnay, Louis Bertrand, Rémi Saint-Maurice, Maxime Formont, René Boylesve, etc., sans doute le critique de l'an 2000 pourra saluer le maître de demain, le rénovateur de cet incomparable roman français, si glorieusement vivant durant tout le cours du xixe siècle.

MARCEL PRÉVOST.

CHEZ LES BOERS

Le général Joubert.

Mon pauvre pays! Tel fut le cri suprême de Piet Joubert, en rendant le dernier soupir, le 28 mars dernier. Ainsi, un mois jour pour jour après la retraite de Ladysmith et la reddition de Cronjé, au moment où l'ennemi héréditaire, pénétrant jusqu'au cœur d'une des républiques confédérées, semblait à la veille de franchir le Vaal, le commandant général des milices transvaaliennes s'est affaissé pour toujours, au milieu de son état-major auquel il dictait des ordres, regretté de tout un peuple qui s'était tourné vers lui, dans le jour le plus sombre d'une lutte à mort.

Dès sa première enfance, Joubert entendit sa mère et les siens parler des Anglais avec un accent de haine. A l'âge de cinq ans, en 1836, il vit sa famille et toute la population hollandaise de Congo, où il était né, dans la colonie du Cap, marcher à la suite de Piet Retief pour passer la frontière, pour se soustraire à une domination qui, sans protéger les fermiers, les désarmait systématiquement contre les attaques incessantes des indigènes. Sa mère prit l'enfant par la main pour fuir, elle aussi, dans l'inconnu, vers le *Veld* immense qui s'étend de l'Orange au Vaal et qui, à cette époque, fourmillait de fauves ou d'indigènes plus féroces encore. Dans les grands wagons recouverts de toile et traînés par douze ou seize paires de bœufs, où les *Vortrekkers* (émigrants) entassaient vieillards, femmes et enfants, et leurs vaillantes compagnes d'aventures, feuilletant la grande Bible de famille, répétaient aux enfants, entre deux citations des prophètes :

— Vous êtes libres. Tâchez de garder et de défendre votre liberté.

C'est là toute l'éducation que Joubert reçut. Il passa son enfance et sa prime jeunesse avec ses compagnons du grand *trek*, sur les deux bords de l'Orange ou dans le nord de la Natalie, menant l'existence errante et cahotée des nomades, tantôt chassant, tantôt combattant les Matébélés : il avait sept ans lorsqu'une partie des siens fut massacrée par le féroce Dingaan. En vengeant les victimes sur le chef noir, dans une magnifique défense à laquelle prirent part leurs femmes et leurs enfants, les survivants fondèrent en fait la république transvaalienne, qui reçut en ce *Dingaansdag* ou jour de Dingaan (16 décembre 1838), son baptême de feu et de sang.

C'est ainsi que la vie du plus noble champion des libertés transvaaliennes est étroitement unie à la vie même de la petite république : ils naquirent et grandirent ensemble. Dans ces contrées où il devait un jour commander en chef les forces des deux républiques hollandaises du Sud africain, il apprenait à connaître toutes les collines, tous les *kopjes*, tous les défilés, tous les replis d'un terrain si propice à la guerre de partisans où ses hommes devaient exceller un jour.

A défaut d'autre éducation, cette rude école de la vie... et de la mort lui trempa supérieurement le corps et l'âme ; de taille moyenne, large d'épaules et de formes athlétiques, il joignait à cette robustesse d'un chasseur de souche hollandaise toute la vivacité du sang huguenot qui fermentait encore dans ses veines ; son regard pétillant, la surprenante agilité de ses mouvements, qu'il sembla communiquer plus

tard à sa solide petite armée, témoignait encore mieux que son nom de son origine française.

Mais, en 1847, sa famille, lasse de cette existence roulante et cahotée où, fuyant les Anglais, on poussait devant soi les troupeaux, avait fini par quitter la Natalie pour se fixer à Gatirand, dans le Transvaal. Le jeune Joubert, devenu maître de ses actions, se tailla en plein pays neuf, comme tant d'autres Boers, une vaste ferme de 7 000 arpents, carré de terre mesuré au pas moyen d'un cheval marchant une heure durant dans les quatre directions. Il épousait, en avril 1852, Mlle Johanna Botha. Cette digne compagne d'un *Vortrekker* devait suivre son mari, quatre mois plus tard, dans sa première campagne contre les Cafres, comme aussi dans toutes ses guerres contre les Anglais.

A la tête de quelques centaines de nègres qu'il avait affranchis de son propre mouvement, mais qui préféraient demeurer et le servir dans sa ferme de Wakerstroom, Joubert aurait pu, comme tant d'autres fermiers boers, mener une vie matérielle à la fois large et assurée. Mais il se sentait appelé à des destinées plus hautes : la famille Joubert était l'une des plus considérées du pays, soit par son ancienne origine, soit par une supériorité intellectuelle qu'elle devait à cette origine même. Son beau front, son œil clair, sa physionomie ouverte et franche prouvaient d'ailleurs que le jeune Joubert saurait vite combler les lacunes d'une éducation forcément négligée, qui ne lui avait pas permis d'aller trois jours à l'école. Tout en dirigeant les travaux de sa ferme, il se mit à apprendre ou à rapprendre à lire dans des livres d'histoire qui lui donnèrent vite des connaissances stratégiques remarquables ; pas un ouvrage sur les campagnes de Napoléon ne lui demeura étranger ; et aussi dans des volumes de droit qui lui permirent d'ouvrir, à Pretoria, un office d'*attorney* ou d'avoué, et de se faire nommer en 1860 membre du Volksraad, dont il devint le président en 1877.

***

Ainsi, au moment où, son apprentissage de la vie terminé, Joubert arrivait à cette belle maturité morale qui fut celle des fondateurs des États-Unis, des *self made men* comme lui, il se voyait investi d'une des magistratures les plus en vue d'un peuple encore très jeune, qu'une grave crise financière et le voisinage menaçant des indigènes swazis allaient faire tomber dans une redoutable défaillance. Après avoir fait le grand *trek* de 1836 pour recouvrer leur indépendance à l'égard des Anglais, les Boers, étaient sur le point, pour s'assurer un peu de sécurité, de vendre leur indépendance à sir T. Shepstone, commissaire spécial de S. M. la Reine auprès du Voolksraad. La grande majorité du Volksraad redoutait la main-mise de l'Angleterre sur le Transvaal, mais ne savait comment organiser l'autonomie du pays. Le commissaire anglais affirmait que, de tous côtés, les pétitions affluaient demandant l'annexion :

« Je ne crois pas à vos pétitions, lui dit Joubert. C'est vous qui les avez préparées, et données à signer à des illettrés. Vous serez responsable devant Dieu du sang qui sera versé. » Sir T. Shepstone devint tout rouge et lui cria :

« Les Cafres vous dévoreront !

— Oui, avec des dents anglaises, » répliqua Joubert. Et il lui tourna le dos.

Mais il parlait dans le désert : la république s'affaissa d'elle-même sur la seule colonne qui la soutenait encore. Quelques jours après l'annexion, tous les fonctionnaires du Transvaal durent prêter serment de fidélité à la reine. Joubert, en sa qualité de juge de paix à Wakerstroom, vit arriver chez lui le juge Coetzee, qui était passé au service des Anglais.

« Dois-je vous lire le serment en anglais ou en hollandais ? lui demanda ce dernier.

— Quel serment ? Et à qui ?

— Le serment de fidélité à Sa Majesté la Reine.

— Quelle reine ? Nous sommes en République.

— Vous savez bien que le Transvaal est annexé et que Sa Majesté règne ici.

— Je ne connais pas de reine et ne prêterai pas de serment. »

C'était briser sa carrière officielle ; mais la voix du protestataire sans autre mandat que celui de sa conscience devint celle de tout un peuple, lorsque, las des empiétements incessants que l'Angleterre faisait sur leurs droits locaux, les Boers se repentirent d'un moment de défaillance. Aussi, à la réunion de Kleinfontein, en avril 1879, est-ce avec une singulière autorité que Joubert put braver en face la morgue du gouverneur du Cap, sir Bartle Frere, qui présidait l'assemblée :

« J'égarerais Votre Excellence, lui déclara-t-il, si je lui disais que le peuple transvaalien se contenterait d'autre chose que d'une indépendance complète. Nous n'avons jamais consenti à la souveraineté de la reine. L'esclave si bien traité soit-il, souhaite d'être libre, et échange son esclavage contre la liberté, même quand celle-ci ne lui apporte que la misère. Nous avons arrosé ce pays de nos sueurs et de notre sang. Nous périrons plutôt par l'épée des Zoulous que de souffrir cette injustice faite à notre patrie, et que les Anglais ne souffriraient pas pour eux-mêmes. »

C'était presque une déclaration de guerre, d'une guerre avec la plus formidable puissance du monde. Mais les quelques centaines de miliciens levés à la hâte par Joubert, nommé à l'unanimité du Volks-

raad commandant général des forces républicaines, se souvenaient des paroles que leur chef venait de prononcer au retour d'une mission diplomatique à Londres :

« Maintenant, j'ai vu l'Angleterre. J'ai vu de mes yeux cette puissante nation ; laissez-moi vous dire que c'est une très puissante nation, et même la plus puissante de toutes. Mais, Dieu merci, elle n'est pas le Tout-Puissant. »

Aussi, avec ses paysans armés qu'il entraînait au chant des psaumes, et deux ou trois mauvais canons montés sur des roues de chariot, il battit coup sur coup les Anglais à Lang's Nek, Ingogo et Majuba. A l'aube de cette dernière journée, le 27 février 1881, il était assis devant son wagon, et sa femme venait lui tenir compagnie, lorsque, jetant par hasard les yeux sur la colline de Majuba qui les dominait, elle remarqua au sommet des hommes qu'elle désigna à son mari.

— Ce sont les hommes de Pretoria, qui viennent pour fortifier le laager (camp), dit celui-ci ; ils se seront égarés.

— Non, non, interrompit sa femme. Ce sont les *Rooinekke* (Anglais). »

Elle passa une lorgnette à Joubert. Celui-ci saute à cheval :

— Joachim Ferreira et Johannes Roos ! crie-t-il à ses lieutenants : il y a là-haut quelque chose comme un millier d'Anglais. Prenez 150 hommes et allez-les jeter en bas. »

Les 150 hommes montent à la file indienne, en se dissimulant derrière les rochers. A midi le sommet était nettoyé, le général Sir G. Colley, 4 officiers et 86 hommes tués, et un plus grand nombre blessés ou faits prisonniers.

Joubert, ou plutôt sa digne compagne, avait sauvé le Transvaal à Majuba.

* * *

Nous négligeons la part prise par Joubert dans la politique intérieure de son pays; par trois fois, Kruger l'écarta de la présidence en battant son concurrent par des citations bibliques qui formaient tout son programme. Chef des *doppers* ou ultra-calvinistes, ce paysan illettré et mal dégrossi, qui allait se jouer des plus habiles diplomates de l'Angleterre, devait nécessairement l'emporter sur son rival, qui n'avait l'énergie et le coup d'œil du chef que sur les champs de bataille, et ne s'appuyait que sur les libéraux des villes.

D'ailleurs quoi qu'on en dise, le candidat évincé n'en garda point rancune à son vainqueur : ils se complétaient admirablement l'un l'autre, et Joubert gardait une assez belle part dans les affaires du pays. Si les Boers ne sont pas restés aussi fermés qu'on l'a dit aux influences européennes dans ce qu'elles ont d'utile et de légitime, s'ils ont fondé à Pretoria des établissements d'instruction supérieure et envoyé en toujours plus grand nombre des jeunes gens aux universités européennes, c'est en grande partie grâce à Joubert : il était tout désigné pour être l'intermédiaire pacifique entre un petit peuple encore rude et l'Europe civilisée, quelque chose comme le Franklin des futurs États-Unis d'Afrique. Et ce n'est pas seulement à la culture et à la largeur de son esprit, c'est à son intégrité, à sa dignité morale qu'il devait cet honneur. Les Anglais eux-mêmes, qui ont accusé les autorités du Transvaal, à commencer par Kruger, des plus honteuses compromissions et concussions, n'ont épargné que celui qui les avait vaincus : avant comme après sa mort, ils l'ont proclamé le plus loyal et le plus chevaleresque des adversaires.

On aurait pu rêver en effet pour Joubert ce singulier honneur d'être l'artisan d'une alliance pacifique et féconde, après avoir été celui d'une lutte courtoise, entre deux peuples de même race et de même religion. Nul doute qu'il n'ait eu cette noble ambition lorsque, dans un séjour à Londres en 1890, on le vit dans un banquet porter un toast « à une alliance unanime, pacifique et libre de tous les États de l'Afrique australe, y compris l'Angleterre, qui joua un rôle prépondérant dans le développement matériel et moral de ces pays neufs. »

A cette offre loyale, à cette confiance, l'Angleterre répondit par le *raid* Jameson.

* * *

La rapidité avec laquelle il frappa l'aventurier et mit fin à l'aventure, l'incroyable habileté avec laquelle il dota son pays d'une puissante artillerie sans que les espions anglais à Pretoria, pussent même s'en douter, la perfection à laquelle il poussa son système de mobilisation qui, grâce à l'envoi de 17 télégrammes lancés dans les 17 circonscriptions militaires du Transvaal, mit sur pied, en quarante-huit heures, la nation armée et lui fit franchir la frontière du Natal le lendemain même de la déclaration de guerre, cette campagne du Natal, qu'il a supérieurement menée jusqu'au siège de Ladysmith, sont choses trop connues pour que nous y revenions. Mais, dans la guerre actuelle, et quel qu'en soit le dénouement, les regards du public des deux mondes se reporteront longtemps, avec une préférence marquée, sur l'image du général, déjà vieux et malade, assis dans sa tente devant Ladysmith assiégée, et tenant tête aux multiples devoirs et exigences du commandement en chef. Intendance des vivres, administration, finances, service des renseignements ou de la publicité, recrutement, aussi bien que les

opérations du siège, il voulait tout diriger ou contrôler par lui-même. Dans cette guerre désespérée, il déploya, avant de s'éteindre, comme en un éclat suprême et exaspéré, tous ses talents de capitaine, toutes ses qualités d'homme et toutes ses vertus de chrétien. Sa tête, maintenant couronnée de cheveux blancs, sa barbe blanche descendant jusque sur sa poitrine faisaient ressembler ce général de paysans soldats à quelque roi patriarche, à la fois prêtre et chef d'armées. La souffrance elle-même, qu'il surmontait comme un stoïque et acceptait comme un chrétien, en mettant son empreinte sur sa belle et intelligente physionomie, y ajoutait je ne sais quel caractère auguste. Il était moins le chef que le père de ses soldats, et le souvenir de ses victoires vivra moins sans doute que celui de ses bontés. Ses victoires ? leur nom paraît bien modeste à côté de tant d'autres noms inscrits sur les arcs de triomphe ; en tout cas, l'irrémédiable infériorité de ce général, qui ne connut jamais la défaite, fut de n'être à la tête que de petites armées.

On lui reprochait d'ailleurs sa circonspection, son manque d'audace, et l'on doit avouer que, de gré ou de force, sa tactique était strictement défensive, ce qui rendit stériles ses plus heureux succès. Mais il répondait aux impatients qu'il était avant tout avare de la vie de ses hommes. Tout capitaine, sans doute, doit être ménager du sang de ses hommes ; mais dans la bouche de Joubert, c'était moins un principe de stratégie qu'une de ces grandes paroles qui font honneur à l'humanité : il était en effet aussi soigneux des ennemis que de ses soldats. « Joubert, dit le correspondant du *Daily Telegraph*, M. Bennett Burleigh, a été maintes fois extrêmement généreux pour nos blessés, et quand ses hommes étaient incapables de les traiter, il nous les renvoyait en mettant toute sa bonne volonté à ce qu'ils fussent aussi bien traités que possible. » Voilà un témoignage entre bien d'autres, que lui décernèrent ses ennemis. Avant de bombarder Ladysmith, il proposa au général White de cantonner les malades dans un hôpital, les femmes, les enfants et les vieillards dans un camp en dehors de la ville. Qu'on se rappelle la brutale réponse de Bismarck au plénipotentiaire suisse qui lui demandait la même faveur pour les non-combattants de Strasbourg, en 1870, et qu'on voie où se trouve le caractère chevaleresque et la supériorité morale : du côté de l'Afrikander ou du côté de l'Européen ?

Il est vrai que ces vertus sont devenues chez les Boers, à certains égards, des vertus nationales ; mais à qui le doivent-ils, sinon à celui-là même qui leur en a donné le premier l'exemple, comme il leur a inspiré l'indomptable amour de leur liberté ? D'ailleurs, pour prouver que les disciples sont encore bien inférieurs au maître, on n'a qu'à jeter les yeux sur Mafeking, celle des villes assiégées où la population invalide eut le plus à souffrir de la part des Boers.

La magnifique retraite de Ladysmith à Dundee, où les Boers ne perdirent ni un homme ni un canon, fut la dernière opération stratégique de Joubert. A la suite de l'invasion de l'Orange par l'armée anglaise, et bien qu'à bout de forces, il se multipliait, volant du Natal à Pretoria, de Pretoria à Kroonstadt, où les formidables retranchements qu'il dirigea, et surtout le haut exemple de vaillance et de dévouement qu'il donna à son peuple lui permettront, même après sa mort, de se dresser encore comme un rempart devant les envahisseurs.

Amis et ennemis l'ont honoré sur sa tombe : les Anglais se sont inclinés devant cette haute et sévère figure qui leur rappelait moins encore tant de défaites que tant d'actes chevaleresques, et les Boers ont fait à leur vieux général les plus belles funérailles, en remportant, presque au lendemain de sa mort, le triple succès de Thabanchu, de Reddersburg et de Koornspruit.

SAMUEL CORNUT.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Le Père Etourneau.

L'autre dimanche, comme le gai soleil de mars baignait de sa molle et tiède clarté les quais tranquilles et leur lumineux horizon de pierre, j'allais à l'aventure, furetant dans les boîtes poudreuses des bouquinistes et des marchands d'estampes. Par instants, les bateaux chargés de monde descendaient vers Saint-Cloud au fil majestueux et calme de la Seine. Et les quelques nuages qui coulaient dans le ciel fin donnaient à l'éclat du jour la mobilité délicieuse d'un sourire. Je ne flâne jamais sous les arbres des quais sans éprouver quelque trouble, car j'ai passé à leur ombrage des heures infiniment douces de mon enfance. A dix ans, je connaissais déjà ce vieux bouquiniste qui, installé sur un banc avec sa colle et son pinceau, répare ses bouquins disloqués en chauffant ses vieux os au soleil du printemps. Je le rencontrais chaque jour, en me rendant au collège, qui, paisible et souriant, découvrait son étalage dans la grisaille du brouillard matinal. Il fit ce prodige de faire aimer les livres à un écolier ; et c'est à lui que je dois ma passion inoffensive pour les bouquins racornis et les vieilles estampes. Quinze années se sont enfuies depuis lors. Le bouquiniste s'est courbé et rabougri sous son capuchon râpé, mais il est demeuré philosophe et sage. Il est pauvre, mais il sait

que la richesse est périssable et que tout n'est que vanité dans l'universelle illusion des choses. Et s'il n'a point vendu beaucoup de livres depuis notre première connaissance, il en a lu et médité beaucoup. C'est pourquoi son esprit est libre, son cœur résigné et son âme souriante et légère.

En m'abandonnant à ces vagues rêveries, je suis arrivé au parvis Notre-Dame. Des hommes m'entourent aussitôt qui me tendent des opuscules et des photographies en hurlant à tue-tête : « La dernière conférence du Révérend Père Etourneau, avec le portrait du prédicateur ! » Pour me dégager de cette cohue, j'achète tout ce qu'on me tend. Et cela est au moins réjouissant de songer que ces mêmes claquepatins qui, cet après-midi, participent en quelque manière aux mérites des apôtres, puisqu'ils répandent, eux aussi, « la bonne parole parmi les nations », vendront cette nuit sur le boulevard de tout autres brochures et photographies que celles éditées chez l'honnête Poussielgue.

Ayant dessein de vous entretenir aujourd'hui du prédicateur de Notre-Dame, vous ne m'en voudrez pas trop d'avoir pris par le plus long pour vous en avertir. J'ai flâné en écrivant mon article, comme j'avais fait en allant « en » Etourneau. Mais n'est-on pas toujours un peu ennuyeux lorsqu'on est tout à fait sincère ? Et puis, cela m'aide à reprendre assurance de penser que La Bruyère, dans son discours de réception à l'Académie, prétendit avoir composé les quatorze premiers chapitres des *Caractères* pour préparer seulement les deux derniers : *De la Chaire, Des Esprits forts.*

I

La lourde porte de velours feutré une fois retombée, tous les vacarmes de la rue agitée et toutes les douleurs de vivre inhérentes à la faute d'Adam s'apaisent et s'éteignent. On respire dans la vieille basilique une atmosphère inconnue et infiniment voluptueuse, faite de mystère, de silence et d'oubli. C'est sous ces froides nefs que doivent venir tous ceux qui sont affligés dans leur corps ou dans leur âme, les déshérités et les fatigués de la vie. Là, s'ils ont le cœur pur et l'âme simple, ils pourront croire que la vie n'est qu'un voyage pénible vers une éternité bienheureuse. Là, ils apprendront à supporter et à aimer la souffrance, ils goûteront la paix rafraîchissante de l'amour divin, le seul qui ne trompe pas, puisque s'il trompe nous n'en saurons jamais rien. Et ils seront consolés.

Parmi cette forêt touffue d'arceaux et de piliers, témoins de tant de choses depuis les Fêtes de l'Ane et des Fous jusqu'au sacre des empereurs, qui entendirent tant de grandes voix et furent les confidents de tant de joies et de douleurs intimes, flotte, avec le suave parfum des cierges et les odorantes vapeurs des encensoirs, le relent suranné des siècles évanouis. Le soleil, filtrant à travers les vitraux, se joue sous la voûte en lumineux rayons de pourpre, d'émeraude, d'améthyste et d'or. Et de l'obscurité lointaine du sanctuaire, monte une voix plaintive et veloutée — tel le chant d'un oiseau merveilleux au fond de l'une de ces forêts magiques évoquées par de Laprade ou Reboul — qui psalmodie lentement, faiblement soutenue par l'orgue, l'émouvante prière : *Attende, Domine, et miserere, quia peccavimus tibi...* Tout cela vous berce l'âme délicieusement, surtout lorsqu'on n'est pas entré depuis longtemps dans une église, et que l'on a gardé de ses anciennes croyances ce sensualisme religieux, cette sorte de « piété sans la foi », jadis si bien définie dans cette *Revue* et à cette même place où j'écris, par M. Jules Lemaître. Quelques vagues souvenirs très tendres du temps que j'étais un « bon petit enfant » élevé par les Jésuites, me sont remontés au cœur. Le charme a été de courte durée, mais d'autant plus caressant, peut-être, qu'il s'y mêlait, je crois, un peu de perversion.

A l'entrée de la nef centrale est assis un vieillard quinteux et courbé, à calotte de velours, qui tend machinalement son goupillon aux arrivants : sa petite fille doit le déposer là chaque matin en se rendant à l'atelier et venir le reprendre à la nuit tombante. A quelques pas, une femme au teint jaune, vêtue de noir, perçoit les quinze centimes de la chaise avec les même gestes onctueux et le même sourire doucereux et niais d'une ouvreuse offrant un petit banc.

Aux conférences de Notre-Dame, cela ne va point comme aux causeries de M. Georges Vanor : ici, ce sont les femmes qui ne sont pas admises. La nef étant réservée aux hommes, elles sont reléguées dans les galeries latérales et les bas-côtés. Elles sont peu nombreuses d'ailleurs, et, parmi elles, pas une Parisienne élégante. C'est que, des places où on les tolère, on n'entend rien, — ce dont ces petites têtes frivoles s'accommoderaient encore, — mais l'on ne voit pas, et, surtout, l'on n'est pas vu. Et puis, n'ont-elles pas des églises « modern style », chauffées à la vapeur d'eau, éclairées à l'électricité, et d'une architecture de bourse de commerce ou d'établissement d'hydrothérapie ? L'avantage, pour nous, est de n'être pas entourés, deux heures durant, de « grenouilles de bénitier » — très vertueuses évidemment mais toujours laides — qui égrènent des chapelets en coulant un œil faux derrière des conserves fumées. Mais cela manque de ne point entendre, — comme à Saint-Augustin ou Sainte-Clotilde, — des chuchotements étouffés, le froufrou parfumé des jupes soyeuses et le bruit discret des petites bottines

vernies et pointues s'agitant sous les prie-Dieu.

Quant aux hommes, ce sont, pour la plupart, des croyants. Ils suivent la messe avec attention, quelques-uns même avec ferveur. L'auditoire est à peu près le même qu'au temps de l'abbé d'Hulst, un peu plus nombreux pourtant. Il y a là de vieux messieurs du « faubourg », très soignés et très distingués; des magistrats qui ont « déchiré leur toge » à l'époque des décrets ; des professeurs de droit à l'Institut catholique et des hommes de paille directeurs de maisons d'éducation religieuse tenues par des congrégations expulsées. Ils occupent des stalles réservées dans le banc d'œuvre, en face de la chaire. Et parmi l'assistance : des bourgeois « bien pensants », fabriciens, marguilliers de leur paroisse, membres des sociétés de Saint-Vincent de Paul; des « colleurs » de l'École Lacordaire et de la rue des Postes ; de jeunes universitaires et des adolescents de cercles et de « conférences » catholiques. Je me trompe peut-être, mais il m'a semblé reconnaître tout cela à la coupe des barbes et des jaquettes.

Dès l'*Ite missa est,* le cardinal quitte son trône et, précédé des suisses et du chapitre métropolitain, s'avance en tanguant vers le banc d'œuvre. Il prend place sur un fauteuil élevé ; et sa maigre figure ascétique, au long nez émacié et aux yeux très doux derrière les bésicles, tranche malencontreusement parmi les têtes de femmes de ménage des vicaires généraux pommadés et graisseux. Je puis bien noter cette impression, car ces hauts dignitaires du clergé savent que « la figure de ce monde est fugitive » et sont trop détachés de leur enveloppe mortelle pour me garder rancune.

II

La canne du bedeau a retenti sur les dalles au fond de la basilique, et, bientôt après, le Père Etourneau monte en chaire. Il est grand et robuste, comme il sied à un orateur ; la bouche est forte et les lèvres un peu épaisses, la mâchoire proéminente, le teint olivâtre, l'œil noir et très vif, le front large et découvert sous la couronne de longs cheveux en désordre. Une tête expressive, bizarre et tourmentée, qui ne manque pas de beauté, ni même de finesse et de charme, et rappelle à la fois celles de Savonarole, de l'Érasme d'Holbein et de M. Truffier. Elle est mise en valeur par le lourd capuchon blanc et noir et la chape sombre qui s'ouvre largement sur le scapulaire immaculé.

Ce costume convient parfaitement aux Dominicains, austère à la fois et un peu théâtral, il est comme un reflet de leur « état d'âme ». M. Anatole France disait jadis du Père Didon : « Il côtoie volontiers les précipices et prend plaisir à l'effroi de ceux qui le regardent de la plaine ; mais il a le pas sûr, il ne tombe pas (1). » On pourrait en dire autant de presque tous les Frères Prêcheurs. Je crois que, de tous les ordres religieux, le plus brillant, le plus généreux et le plus libéral, le plus intelligent et le plus aventureux aussi est peut-être celui de Saint-Dominique. En cela, il se distingue de celui de Saint-François, qui me semble avoir décru encore depuis ce temps où, au dire de La Bruyère (2), les paroissiens désertaient, les ouailles se dispersaient et les marguilliers disparaissaient de partout où prêchait le Père Séraphin.

III

Il y a sept ou huit ans environ que le Père Etourneau débuta à Paris, dans les paroisses de faubourg. Sa manière, renouvelée des Boucher, des Guillaume Roze, des Feuardent et des Gilbert Génébrard, le fit classer, presque tout de suite, au premier rang de ceux qui parlaient dans le grand mauvais goût. Il morigénait vertement les « fils à papa » qui jouent aux courses, vont au cercle et sablent le champagne, ainsi que les « belles madames » qui délaissent les soins de leur ménage et de leur salut, pour courir les magasins et se faire payer tous leurs caprices par leur mari, ou par... l'autre. Cela était à la fois fort amusant et tout à fait déplacé. Des reporters informés avaient d'ailleurs pris soin de nous avertir que le Père revenait d'Amérique avec un bagage d'idées neuves, parmi lesquelles ses supérieurs avaient trouvé un peu d'excédent, et que, présentement, il « jetait sa gourme ». Et il est évident qu'une telle indiscrétion était du plus haut intérêt.

Mais, vous pensez bien que si je songe aux « erreurs passées » du prédicateur de Notre-Dame, ce n'est point pour en triompher, mais bien pour reconnaître que, depuis, il s'est avantageusement modifié et qu'il est, aujourd'hui, peut-être le premier et, à coup sûr, le plus intéressent des orateurs du Carême. Il a succédé, voici tantôt trois ans, au Père Ollivier, que l'autorité diocésaine disgracia, parce qu'il avait fait entendre aux puissants de ce monde un langage profondément chrétien.

Après avoir, en 1898, traité « de la notion de Dieu dans son rapport avec nos puissances de connaître » et abordé, en 1899, « la notion rationnelle et la notion juive de la Providence », le Père Etourneau traite, en cette « station », de la « notion évangélique de la Providence », en montrant comment l'homme se peut élever à l'idée de la paternité divine. Je résumerai brièvement le plan de sa première conférence de cette année, que j'ai écoutée avec plaisir et lue avec agrément, et qui me semble donner une idée

(1) *La Vie Littéraire*, IV, p. 161.
(2) *Les Caractères*, XIV.

assez complète de la « façon » et du talent du prédicateur. Elle a pour sujet « la paternité et la filiation humaines ».

La Paternité et la Filiation, comme nous les concevons, trouvent leurs assises dans les quatre caractères génériques et spécifiques qui nous constituent ce que nous sommes. L'Homme en effet n'est-il pas, suivant la définition du Philosophe reprise par saint Thomas d'Aquin, — et je n'en connais pas de plus complète que celle-là, — un « animal, raisonnable, sociable, religieux »? Or, la Paternité et la Filiation humaines sont à la fois œuvres d'animalité et de raison, de société et de religion : l'animalité les produit, la raison les développe, la société les consolide, la religion les consacre.

Tout le développement de ce discours est remarquable par l'ordre, la clarté et le goût. La forme en est ample et majestueuse comme il convient sous cette voûte antique, mais sans le moindre sacrifice aux effets oratoires, aux « coups de gueule » qui, pourtant, seraient excusables ici, car l'éloquence, comme le théâtre, a son optique spéciale. Il y a bien, de-ci, de-là, quelques apostrophes à la *Pensée* et à la *Vie*, à l'imitation de Bossuet, mais sans trop d'emphase. Mais écoutez ces quelques lignes, et dites-moi si on ne les penserait point extraites des *Paroles d'un croyant* :

Ouvriers vieillis, fatigués, aigris peut-être, du XIXe siècle, votre journée est finie : que l'Évangile répande sur vous, avec ses dernières lueurs, le grand apaisement du soir! Artisans du XXe siècle, votre journée commence : qu'en se levant sur votre jeunesse dans la paix du matin, l'Évangile vous apporte, avec le renouvellement de sa lumière, ce je ne sais quoi de reposé, de simple, de clair, de profondément honnête, de virginal, de divinement joyeux qui manque et qu'on attend. Laissons gémir ceux qui s'en vont, laissons les morts enterrer leurs morts et sourions à l'humanité qui reste et veut vivre, dans le rajeunissement de notre foi, dans la résurrection de nos espérances, dans l'expansion de notre charité.

Et ce passage, digne d'un Fustel de Coulanges, n'est-il pas d'une belle envolée?

La voyez-vous, cette terre classique de l'Enseignement humain, cette patrie immortelle de la philosophie et de l'art, la voyez-vous avec son ciel bleu, ses gracieux rivages baignés par les flots harmonieux d'une mer d'azur, ses montagnes dont les cimes sont toutes célèbres, ses fleuves aussi connus que ses montagnes, ses douces vallées, ses forêts d'oliviers et de chênes, ses bosquets de lauriers-roses et ses plantes aromatiques sur lesquelles butinent des abeilles? Vous rappellerai-je ses cités les plus illustres et par-dessus toutes les autres, Athènes, c'est-à-dire l'Académie avec ses jardins, l'Agora avec sa tribune aux harangues, le Parthénon, les Propylées, le Pnyx, l'Acropole, le Prytanée, le portique du Pœcile, monuments d'un goût exquis dans leurs robes de marbre blanc, dans la simplicité de leurs grandes lignes architecturales? En ce cadre unique au monde, au milieu de tout un peuple de statues dont chacune est un chef-d'œuvre, évoquerai-je sous vos yeux tous ces poètes, tous ces artistes, tous ces orateurs, tous ces historiens, tous ces philosophes qu'il est inutile de vous nommer, — n'avez-vous pas appris à les connaître dès votre enfance? — et que, nous, les croyants, nous plaçons au premier rang parmi les docteurs et les pères de la Pensée humaine? Et si vous voulez savoir quels rapports de respect et d'affection unissaient ces illustres païens dans la communication sublime de la vie de l'esprit, je vous dirai qu'ils éprouvaient une véritable peine à différer d'avis et à se réfuter les uns les autres. Platon s'excusait de critiquer Homère en proclamant qu'on doit plus d'égards à la vérité qu'à un homme, et Aristote, disciple de Platon, craignait d'offenser les bonnes mœurs en exprimant, particulièrement en morale, une opinion contraire à celle de son vieux maître : « J'ai deux amis, disait-il, Platon et la Vérité. » Et il ajoutait, dans l'impossibilité où il se voyait de les mettre d'accord : « La Vérité doit être honorée plus que Platon lui-même. »

Et combien je déplore, après cela, que le Père Etourneau, qui « est bien de son temps », comme disait Lacordaire, semble se moquer des procédés de la rhétorique et évite soigneusement l'enflure et la pathétique facile, en vienne, par endroits, à développer la *Somme* de saint Thomas d'Aquin en un pathos incompréhensible et facétieux, retenu des cours théologiques professés au noviciat de Corbara :

Mais si vous participez, en tant que causes secondes de la vie, à la dignité de la cause première, et si, loin de réduire cette cause à une puissance matérielle, à une force mécanique, vous lui attribuez l'intelligence et la liberté, parce que vous-mêmes, en transmettant la vie, vous faites œuvre de raison et de libre arbitre; — si encore vous vous estimez à bon droit les plus nobles produits de l'activité divine sur la terre, attendu, précisément, que, seuls de tous les animaux au milieu desquels vous marchez, la tête haute, vous êtes des êtres intelligents et libres, ne vous sentirez-vous pas aussi, en vertu même de vos qualités supérieures, des êtres responsables, et que vous ayez à développer, par l'enseignement reçu ou donné, ces facultés en vous ou dans les autres, pour assurer à votre responsabilité de maîtres la plus grande autorité possible, à votre responsabilité de disciples la plus haute sanction capable de vous maintenir dans le devoir, ne serez-vous pas obligés toujours de remonter jusqu'à ce Dieu qui est bien, à vrai dire, le premier éducateur de l'humanité, car non seulement il nous aide sans cesse à produire des actes vivants de connaissance et de liberté, mais il nous gratifie, et lui seul, de la puissance vitale de connaître et de celle d'agir librement, et qui, non moins véritablement, si l'éducation humaine a pour but de nous manifester le Vrai, le Bien et le Beau, en est le terme nécessaire, puisqu'il est la Vérité totale, la Bonté suprême et la Beauté absolue.

Comprenez-vous? Moi, pas. Le Père Etourneau me semble ne prêcher que pour les croyants, — et parmi eux les plus intelligents, — et je veux dire pourquoi il a parfaitement raison.

IV

L'éloquence religieuse, désuète au XVIIIe siècle, a refleuri au XIXe, d'abord avec Frayssinous, qui, avant tous, tenta, non seulement de réconcilier la foi et la raison, mais encore d'édifier l'une sur l'autre. Ç'a été depuis la tendance de la plupart des prédicateurs. Malheureusement, c'est une illusion, — digne de respect, à la vérité, puisqu'elle est sincère et part d'un bon et même d'un saint naturel, — mais tout de même une illusion. Car, s'il est évident que la raison et la foi ne sont point inconciliables et qu'aucun de nous, s'il pouvait, ne se jugerait ravalé de croire ce qu'ont cru un Bossuet ou un Pascal, il ne l'est pas moins que, selon le mot de l'auteur lui-même des *Pensées*, « le cœur a des raisons que la raison n'a pas ». L'entendement ne conduit pas à Dieu,

le sentiment seul y mène. Pascal est revenu vingt fois sur cette pensée. « S'il y a un Dieu, dit-il, il est infiniment incompréhensible. Nous sommes incapables de connaître ce qu'il est, ni s'il est. » Et ailleurs : « Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. » N'est-ce pas M. Sully Prudhomme qui a écrit : « La preuve de l'existence de Dieu n'est pas confiée à la faculté de comprendre, mais à celle de sentir, à l'intuition du cœur, en un mot à un acte de foi (1) » ? Et mon cher maître, M. Anatole France, n'a-t-il pas dit excellemment : « En définitive, ce ne sont pas les moins bien avisés, ces fidèles qui, comme Pascal, n'appellent jamais leur raison au secours de leur foi. Une telle aide est toujours périlleuse (2) » ? Parmi ceux qui ont perdu la foi, beaucoup, en effet, y ont été amenés, sincèrement et simplement, par l'étude, et fort peu par les mauvaises mœurs ; tandis que ceux qui, l'ayant quittée, l'ont retrouvée, y ont souvent été déterminés par d'autres arguments que ceux d'ordre intellectuel. Cela d'ailleurs n'impliquerait-il pas contradiction dans les termes d'être convaincu de l'existence du surnaturel par des motifs exclusivement rationnels? Bien plus, si la vérité du catholicisme pouvait être démontrée, non par le raisonnement (puisque depuis Zénon d'Élée tout se prouve pas le raisonnement) mais par la raison, tout le mérite disparaîtrait de croire des choses incroyables, et d'autant plus fermement, qu'on ne les comprend point. Alors chacun serait « croyant », et les vaches maigres ne se distingueraient plus d'avec les grasses, ni les vierges folles d'avec les sages ; et il n'y aurait plus ni paradis ni enfer. Et que si, parmi nos contemporains, quelques-uns sont revenus à « la foi de leur enfance », n'est-ce pas par raison de sentiment ou, si vous préférez, d'estomac ?

Quant à ceux qui, pour des motifs sociologiques, se font apôtres du « besoin de croire », ne rappellent-ils point ces vieilles filles de sous-préfecture qui envoient leur bonne à l'église, espérant ralentir, par les bons effets du sacrement de pénitence, les mouvements de l'anse du panier? Et, malgré tout, il n'est guère possible que toute volonté de croire n'apparaisse, à un esprit aussi muni de critique que M. Ferdinand Brunetière, comme la meilleure des raisons de douter. Et cela n'en est pas moins vrai, pourtant, que, comme l'a dit M. Émile Faguet, « l'affaiblissement des idées religieuses a toujours eu pour effet une diminution morale (3) ».

Illusion aussi, la fragile apologétique de Lacordaire, qui tenta de prouver la vérité du catholicisme par son rôle dans l'histoire, comme Chateaubriand par son heureuse influence sur l'art. Car, outre que Lacordaire réduisait parfois l'histoire à de simples mots historiques, l'histoire se plie aisément aux besoins d'une cause, et il n'est pas de religion qui ne puisse démontrer pareillement qu'elle est l'unique et la vraie.

(1) Étude sur Pascal, *Revue des Deux Mondes*.
(2) *La Vie Littéraire*, IV, p. 221.
(3) Émile Faguet, *XVIIIe Siècle*, p. 232.

A parler franc, je ne crois pas que la prédication religieuse soit aujourd'hui aussi déchue que veulent bien le prétendre certains chroniqueurs, lesquels ne savent peut-être pas très exactement ce qu'elle fut autrefois et, en tout cas, hantent assez peu les églises. Il se faut rappeler d'ailleurs en quels termes amers La Bruyère et Fénelon déplorèrent la faiblesse de l'éloquence sacrée au temps de Bossuet et de Bourdaloue. De nos jours, les prédicateurs ont des succès, mais des succès mondains. Ils ne réussissent guère, — à part quelques rares exceptions qui confirment la règle, — que par les mêmes moyens en usage chez les conférenciers et les mentons bleus » de cafés-concerts. « Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir (1). »

Cela fait que, si la prédication n'est pas tombée en désuétude, du moins elle est devenue à peu près inutile. Elle n'est vraiment efficace que dans les sermons de charité ; et je ne doute point que si, sur l'invitation du sénateur Labosse, quelque dominicain « bel homme » haranguait les jolies paroissiennes de la Madeleine en faveur de l'œuvre des « souteneurs repentis », cette bienfaisante institution n'en tirât quelque immédiat profit. Mais le but véritable de l'éloquence religieuse est de convertir les incrédules. Or, ainsi que j'ai dit, les prédicateurs n'ont plus autour de leur chaire que des croyants. Et, comme nous ne sommes plus au temps où Albert le Grand pouvait prêcher sur la place Maubert sans être inquiété par le guet, les orateurs sacrés, s'ils voulaient jeter dans l'âme des impies quelque levain de vérité, devraient aller prêcher à la Bodinière ou au cirque Molier. Qu'ils ne perdent donc point leur temps et leur éloquence à haranguer des absents, car leur parole est comme la « voix de celui qui clamait dans le désert ».

V

Il faut renoncer aussi à la mode fâcheuse des conférences dialoguées, encore en usage dans certaines

(1) La Bruyère, *Les Caractères*, XIV.

paroisses populaires, Tandis que le prédicateur expose les vérités dogmatiques, un petit vicaire l'interpelle du banc d'œuvre. Ce prestolet « battant comtois » représente l'Erreur, à peu près comme la livide et maigre brute qui, de la foule, relève dans les foires, le défi du lutteur râblé, représente... « l'homme du monde ». Il va sans dire que les objections sont toujours saugrenues, présentées sous un tour facétieux ou ridicule et que la victoire reste toujours au prédicateur, qui représente la Vérité. Cela serait au moins piquant, il faut l'avouer, qu'il en fût autrement. Puis, il ne faut pas oublier que, pour le populaire, les objections les plus bêtes sont aussi les plus fortes et que, coutumièrement, ce n'est pas pour avoir lu Renan et Jules Soury que les escarpes rejettent la révélation. Mais outre qu'elles n'ont que peu d'effet sur le public des faubourgs auquel elles s'adressent, car il sait bien que les deux controversistes sont « de mèche », de si affligeantes pantalonnades sont tout à fait indignes du caractère de ceux qui s'y livrent, du lieu où elles se pratiquent et du bon goût de ceux qui les tolèrent.

Ce que l'orateur sacré a donc de mieux à faire en notre temps, c'est de confirmer dans leur foi ceux qui sont convaincus d'avance et, par l'onction émue de sa parole et non par des syllogismes toujours caducs, de faire sentir à « tous ceux qui souffrent dans leur corps ou dans leur âme », l'intime « douceur de croire ». Et pourquoi, au lieu de « mâcher à vide » contre le matérialisme, avec des propositions renouvelées de Cousin et par les mêmes procédés employés dans les séminaires et les noviciats pour articuler contre les Ariens, les Manichéens, les Sociniens, les Eutychéens ou les Montanistes, n'en reviendrait-on point à la simple homélie, telle qu'elle est en usage en Angleterre, où le prêtre se contente de lire et de commenter les Écritures.

VI

Je n'ai pas suivi le Père Etourneau avec l'assiduité qu'il faudrait pour définir et apprécier son talent de manière bien arrêtée. Et si j'ai noté quelques observations — que je donne exactement pour ce qu'elles valent — sur l'état actuel de l'éloquence sacrée, c'est qu'il m'a paru, à certains signes, que le Père s'en était fait quelques-unes à lui-même. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il possède au plus haut point les qualités de l'orateur et qu'il réussit parfaitement à Notre-Dame. Son sermon m'a intéressé tout le temps, et, par endroits, il m'a touché et charmé. Oserais-je avouer maintenant qu'il ne m'a pas convaincu ?

Louis Delaporte.

NOTRE PREMIÈRE EXPOSITION

DE L'INDUSTRIE AU XIXe SIÈCLE

SEPTEMBRE 1801.

La première exposition des produits de l'Industrie française au XIXe siècle eut lieu en septembre 1801 ; son ouverture coïncida avec la célébration du neuvième anniversaire de la fondation de la République.

L'administration du Consulat avait déterminé, en France, un réveil de prospérité ; le pays était calme ; tous les esprits aspiraient au repos. Momentanément, Bonaparte, premier consul, avec Cambacérès et Lebrun pour adjoints, encourageait ces tendances pacifiques. Le triomphe de Marengo, la belle victoire de Moreau à Hohenlinden avaient contraint l'Autriche à signer le traité de Lunéville, assurant à la France la rive gauche du Rhin et une action prépondérante en Italie. Chaptal, alors ministère de l'Intérieur, jugea le moment opportun pour donner au pays une fête du travail et de l'industrie. En février 1801 (le 16 nivôse), le *Moniteur universel* publia un rapport du ministre de l'Intérieur aux citoyens consuls, suivi d'une proposition de décret ordonnant une prochaine exposition, à Paris, des divers produits de l'industrie française. Au cours de son rapport, Chaptal rappelait, en ces termes, le précédent suivant :

« Parmi les moyens employés pour honorer et encourager les arts utiles, il en est un qui a excité l'intérêt général ; je veux parler de l'Exposition, publique des produits de l'industrie française qui eut lieu au Champ-de-Mars pendant les cinq jours complémentaires de l'an VI, 1798. Cette exposition, qui était liée à la fête destinée à célébrer l'anniversaire de la République, produisit le meilleur effet ; et on la considéra comme devant contribuer puissamment aux progrès de nos manufactures. On avait préparé, à la suite de l'amphithéâtre élevé au Champ-de-Mars, une enceinte carrée et décorée de portiques sous lesquels furent déposés les objets les plus précieux des fabriques de la République. On imprima un catalogue contenant le nom de chaque manufacturier et un jury fut chargé d'examiner les produits industriels. Cet hommage solennel rendu aux arts utiles était digne de la nation française et l'on n'eut qu'à s'applaudir de ce premier essai. La distinction faite par le jury fit naître l'émulation et on lui doit les efforts de plusieurs artistes pour obtenir, dans les années suivantes, l'honneur d'être proclamés. La pénurie du trésor public et la guerre n'ont pas permis au gouvernement de donner suite à cette institution pendant les années VII et VIII ; il aurait fallu dépenser des sommes assez considérables et ce fut avec le plus vif regret qu'on se vit obligé d'ajourner ce projet à des temps plus heureux. Aujourd'hui, la

paix continentale est assurée et vous jugerez sans doute, citoyens consuls, que l'intérêt des arts exige qu'il soit ordonné une nouvelle exposition pendant les jours complémentaires de l'an IX. »

En effet, en 1798, François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, avait improvisé au Champ-de-Mars une exposition sommaire des produits de l'industrie. Modeste essai; mais qui intéressa vivement la population parisienne. Les emplacements avaient été concédés gratuitement aux exposants au nombre de 110, recrutés à Paris et dans les départements voisins de la Seine. Un jury de neuf membres, désigné par le gouvernement, donna douze distinctions honorifiques. Parmi les lauréats on remarque les noms de Bréguet, de Didot, de Conté. A la suite du rapport de Chaptal, un décret du pouvoir exécutif, daté du 13 nivôse, inséré dans le *Moniteur* du 16 autorisait l'ouverture d'une exposition de l'industrie pendant l'année 1801. Le voici, dans sa teneur:

« Les consuls de la République, sur le rapport du ministre de l'Intérieur, arrêtent :

Article premier. — Il y aura chaque année, à Paris, une exposition publique des produits de l'industrie française, pendant les cinq jours complémentaires. Cette exposition fera partie de la fête destinée à célébrer l'anniversaire de la fondation de la République.

Art. 2. — Tous les manufacturiers et artistes français qui voudront concourir à cette exposition seront tenus de se faire inscrire, avant le 15 messidor, au secrétariat général de la Préfecture de leur département et d'y remettre les échantillons ou modèles des objets d'art qu'ils désireront exposer.

Art. 3. — Les produits des découvertes nouvelles et les objets d'une exécution achevée, si la fabrication en est connue, pourront seuls faire partie de l'exposition. Ces produits et ces objets ne seront admis qu'après un examen préalable et sur le certificat d'un jury particulier de cinq membres nommés à cet effet par le préfet de chaque département.

Art. 4. — Les opérations du jury seront terminées le 1er thermidor; et les préfets feront publier et afficher les noms des manufacturiers et artistes de leurs arrondissements respectifs, dont les productions auront été jugées dignes d'être présentées au concours général qui aura lieu à Paris. Ils indiqueront l'espèce et la qualité de ces produits.

Art. 5. — Les objets dont les jurys de départements auront prononcé l'admission, seront examinés par un nouveau jury de quinze membres nommés par le ministre de l'Intérieur. Ce jury désignera douze manufacturiers ou artistes dont les productions lui auront paru devoir être préférées à celles de leurs concurrents. Il indiquera, en outre, les vingt autres manufacturiers ou artistes qui auront mérité par leurs travaux et leurs efforts d'être mentionnés honorablement.

Art. 6. — Les citoyens désignés par le jury seront présentés au gouvernement par le ministre de l'Intérieur.

Art. 7. — Un échantillon de chacune des productions désignées par le jury sera déposé au Conservatoire des Arts et Métiers, avec une suscription particulière qui rappellera le nom de l'artiste qui en sera l'auteur.

Art. 8. — Le procès-verbal contenant le choix motivé du jury sera transmis à tous les préfets qui en donneront connaissance à leurs administrés.

Art. 9. — Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté qui sera inséré au Bulletin des lois. »

Le premier Consul,
Bonaparte.

Le secrétaire d'État,
H. B. Maret.

La perspective d'une exposition prochaine fut très bien accueillie par les industriels. Dans 38 départements, des fabricants, des manufacturiers, des inventeurs adressèrent à leurs préfets une demande de participation à la future exposition. Ils avaient accompagné leurs pétitions des échantillons des produits, des modèles d'inventions qu'ils désiraient soumettre au public.

Les jurys départementaux, après examen attentif, envoyèrent à Paris, pour être présentés au jury supérieur désigné par le ministre de l'Intérieur, un nombre considérable de produits intéressants, d'objets curieux, de spécimens d'inventions utiles ou ingénieuses. Le jury parisien, composé de quinze membres, comprenait de grands manufacturiers, des savants, des artistes renommés, plusieurs d'entre eux appartenant aux diverses classes de l'Institut : Berthollet, Berthoud, Bordet, Bosc, Costaz, Guyton-Morveau, Mérimée, Molard, Montgolfier, Périer, Scipion Périer, Prony, Raymond, Vincent. Ce jury d'élite, après une minutieuse sélection, désigna 220 postulants pour prendre part à la future exposition. Ceux-ci apportaient environ 400 spécimens, modèles, échantillons d'objets fabriqués ou inventés, tous se recommandant à l'attention par la perfection du travail ou l'ingéniosité de la découverte. Certes, le chiffre des exposants et les produits devant être soumis au grand public n'étaient pas considérables : cependant, l'effort et l'épreuve allaient démontrer si, après dix années de révolutions, de guerres, l'industrie française était en décadence ou en progrès.

Chaptal avait décidé que la fête du travail de l'an IX aurait lieu, non au Champ-de-Mars, mais dans la cour du Louvre, emplacement bien approprié à une exposition restreinte. L'architecte Chalgrin fut chargé d'aménager la cour du Louvre pour la circonstance ; Chalgrin fut un des architectes les plus distingués de la fin du XVIIIe siècle ; Paris possède plusieurs de ses œuvres, notamment la construction de l'église Saint-Philippe du Roule, la restauration du Luxembourg, les plans de l'Arc de Triomphe. Il imagina d'adosser sur les façades du Louvre 104 portiques en bois, dans le style antique, rehaussés par des plaques de faïence du meilleur effet. Dans ces portiques furent placés les produits désignés par le jury parisien. L'ouverture de l'exposition, coïncidant avec la célébration de la fête nationale, se fit le premier jour complémentaire de l'an IX ; sa durée avait été fixée à cinq jours, mais, en raison de son succès, elle fut prorogée de cinq autres journées.

Rappelons que, dans le calendrier républicain, l'année commençait le 1er vendémiaire (22 septembre), anniversaire de la fondation de la République ; on appelait donc jours complémentaires les cinq journées qui finissaient l'année précédente. A cette époque, grâce à la paix qui régnait en France, un grand nombre de provinciaux et d'étrangers s'étaient empressés de venir à Paris et, pour ces visiteurs curieux, la fête du travail devint une attraction. Chalgrin avait aménagé la cour du Louvre avec une si parfaite ordonnance que de suite la vision était intéressée et l'attention sollicitée. Les produits des manufactures de l'État occupèrent une place d'honneur ; on put constater que la fabrique de Sèvres avait exposé des porcelaines de formes originales et de couleurs intéressantes. Les Gobelins montraient des tapis et des tapisseries représentant des scènes historiques, mythologiques, exécutés avec autant d'art que dans les époques précédentes. La Savonnerie, la manufacture de Beauvais avaient envoyé également des tapisseries, des tentures d'une belle réussite et de coloris harmonieux. Ainsi, les travaux accomplis par des ouvriers dans les manufactures de l'État attestaient un réel progrès.

Non moins intéressant était le spectacle des produits de l'industrie privée et des spécimens de l'art utilitaire. Dans les portiques de la cour du Louvre se montraient une profusion, un amoncellement de tous les objets nécessaires à la vie sociale et à l'expansion individuelle d'un grand pays ; tissus, meubles, engins de mécanique, pièces d'horlogerie, de serrurerie, instruments aratoires, porcelaines, poteries, modèles d'inventions utiles ou ingénieuses ; et tous ces échantillons du travail national avaient été exécutés, façonnés avec une précision, une élégance absolument artistiques. La tourmente révolutionnaire n'avait arrêté ni l'essor, ni l'activité de l'industrie parisienne. Dans toutes ses branches, celle-ci gardait toujours son excellence et son originalité. Deux libraires-imprimeurs dont le nom est resté célèbre, les frères Didot, exposaient de splendides éditions in-4° de Racine, de Virgile, d'Horace. Les volumes s'offraient aux regards dans de luxueuses reliures. Des fabricants, ou plutôt des artistes en ébénisterie, comme Lignereux et Jacob frères, étalaient toute une série de meubles de style nouveau, avec une ornementation originale : grandes consoles d'acajou avec des griffons dorés, majestueuses commodes ornées de bronze et de camées, lits à l'antique agrémentés de beaux cuivres, larges fauteuils à chimères de bronze doré ou mat. C'était, dans l'ameublement, l'apparition, le prélude du style qui allait fleurir sous le premier Empire. Robert, célèbre fabricant de papiers de cette époque, avait envoyé des papiers veloutés imitant à s'y méprendre le velours véritable. Un horloger parisien avait édifié une pendule à huit cadrans de l'effet le plus bizarre. A côté des produits créés pour le luxe de la vie, se montraient quelques inventions pratiques, ingénieuses, qui devaient rester en usage pendant la durée du siècle. Un horloger nommé Carcel, établi rue de l'Arbre-Sec, avait exposé une ingénieuse lampe de sa création, munie d'un mécanisme, d'un jeu de pompe faisant monter l'huile dans le bec et dans la mèche. Pendant de longues années, le public s'est servi de la lampe Carcel. Un mécanicien, Jecker, avait envoyé une nouvelle balance de son invention, la balance dite *romaine*, laquelle fut adoptée de suite par tout le commerce. Un ingénieur, Desarnod, avait fabriqué plusieurs cheminées portatives en fer, en cuivre et même en bois, qu'il appelait calorifères et qui, par leur commodité et leur mobilité, étaient destinées à opérer une véritable révolution dans les engins de chauffage. L'industrie provinciale, de son côté, attestait de sérieux efforts et d'intéressants progrès. Rouen, Amiens et les cités du Nord n'avaient pas perdu la tradition des spécialités qui leur étaient propres. Divers fabricants de ces villes avaient exposé de solides tissus en fil ou coton, des velours luxueux, de belles dentelles. Les frères Terneaux montraient de superbes draps, pouvant rivaliser avec les draps anglais, exécutés dans leurs fabriques de Louviers, de Sedan, de Reims. Montgolfier avait envoyé des échantillons de ce beau papier vélin, sorti de ses ateliers d'Annonay, papier dont s'étaient servis les frères Didot pour imprimer leurs splendides volumes classiques.

Enfin, d'autres innovations, d'autres produits envoyés par d'autres départements, contribuaient à augmenter l'attrait de l'exposition. Tous les jour-

naux de l'époque constatent la réussite de la fête du travail de 1801 ; ils préconisent l'utilité de son but et l'excellence de ses résultats.

« L'exposition solennelle des produits de l'industrie, écrit alors le *Journal de Paris*, aura le double avantage de faire chaque fois mieux connaître la France aux Français et les Français à la France. On pourra juger des productions que le sol offre à leur travail et des formes que leur travail donne aux productions de leur sol. On verra ce que vaut l'homme et ce que vaut la terre; et peut-être l'Europe, en nous enviant les dons que nous avons reçus de la nature, applaudira du moins à l'emploi que nous en faisons. L'exposition de cette année offre mille preuves de ce que j'avance; les unes frappent tous les yeux; les autres, aussi convaincantes, ont besoin d'être indiquées pour être généralement aperçues. Ne craignons donc rien; surtout, ne craignons personne; et n'essayons pas, comme nos voisins, de paralyser les autres pour les surpasser. Au contraire, cette Angleterre qui n'aspire qu'à notre engourdissement, cette Angleterre avec laquelle nous pouvons rivaliser en tout, excepté dans sa jalousie, son activité doit exciter la nôtre. Mieux elle fera, mieux nous ferons, et soit qu'elle nous devance, soit qu'elle nous suive, il est bon qu'elle soit toujours assez près de nous pour nous empêcher de nous endormir. Autrefois, après de longs combats, ce qui pouvait nous arriver de mieux, c'était lorsque d'ennemis nous devenions rivaux.

« Maintenant, après le dernier coup de canon tiré, de rivaux, devenons émules. A l'envi, travaillons des deux côtés; qu'il n'y ait plus d'esprits ni de bras oisifs; qu'il ne reste nulle part un homme inutile; que toutes les sciences nous conseillent ; que tous les arts s'ingénient ou se perfectionnent ! »

Au commencement du siècle, certains produits de la Grande-Bretagne, notamment les draps, étaient réputés supérieurs à nos produits; les visiteurs de l'exposition de 1801 durent constater que, dans diverses branches de l'industrie, nous égalions et que même nous dépassions les Anglais. Disons que les fabricants de Lyon, avertis trop tard de la date de la fête du travail, n'avaient envoyé aucun de ces riches tissus qui sont la gloire de la seconde ville de France. Cependant, le catalogue de l'exposition mentionne ce nom :

Jacquart, fabricant de Lyon, breveté d'invention, métier de tisserant, avec lequel on fabrique les étoffes brochées de soie, et les étoffes brochées de coton, sans l'aide de l'ouvrier appelé : tireur des lacs.

Le nom de Jacquart et l'exhibition du métier destiné à opérer une si grande transformation dans les travaux de tissage, ajoutent encore une note intéressante à l'exposition de 1801.

Bonaparte, accompagné de Cambacérès et de Lebrun, visita la cour du Louvre et se montra satisfait des résultats de la nouvelle exposition. Après un sérieux examen, le jury parisien décerna aux exposants 62 médailles honorifiques — 12 médailles d'or, 20 médailles d'argent, 30 médailles de bronze. Parmi les fabricants honorés d'une médaille d'or, nous relevons les noms suivants : Pierre et Firmin Didot, Montgolfier, Decretot, Terneaux frères, Godet et Delpine, Mongars et Delahaye, etc. Jacquart et Carcel obtinrent, chacun, une médaille de bronze. Le 2 vendémiaire, Chaptal présenta les membres du jury aux consuls, et les manufacturiers qui avaient obtenu des récompenses. Puis un des membres du jury, chargé de porter la parole, s'exprima en ces termes :

« Citoyens consuls,

« Nous vous présentons les résultats de l'examen des produits de l'industrie française exposés au Palais des arts et des sciences pendant les jours complémentaires de la neuvième année de la République. Cette exposition solennelle et mémorable doit calmer toute inquiétude sur le sort futur de notre commerce ; elle doit imposer silence à ceux qui se plaisent à proclamer la perte de l'industrie française. Plusieurs arts, dans lesquels les Français ne connaissent pas de rivaux, y ont montré leurs productions ; telles sont la typographie, la fabrique des porcelaines, celle des tapisseries, des meubles, des draps. Des arts qui nous manquaient se sont établis. De tous côtés on voit les efforts de l'industrie couronnés par le succès ; de nouvelles machines sont inventées ; les lois de la chimie et les substances qu'offre notre sol sont appliquées à la production d'objets désirés dans notre commerce... Les départements de la Seine, de la Seine-Inférieure, de la Somme, de l'Eure, de l'Aube, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de la Moselle se sont particulièrement distingués par la beauté des productions montrées au public. Les linons, les batistes, les dentelles, les gazes des départements de l'Aisne, du Nord et de la Dyle soutiennent complètement leur réputation. Nous pouvons vous assurer que cette industrie précieuse sera encore longtemps une propriété exclusive de la nation française. Nous avons vu de belles soieries fabriquées à Reims ; nous regrettons infiniment que Lyon n'ait rien envoyé ; cependant les ouvrages du plus grand prix, sortis de cette fabrique, ont été exposés par le citoyen Vacher, négociant de Paris, distingué par le bon goût qui préside à ses commandes. C'est avec le même regret que nous gardons le silence sur les manufactures des départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude, du Lot, de Vaucluse et d'autres départements du Midi, célèbres par leur industrie qui n'ont pas répondu à l'appel du ministre de l'Intérieur.

Citoyens consuls, une exposition annuelle des produits de l'industrie nationale est une institution du plus haut intérêt; elle fomente l'émulation des fa-

bricants; elle augmente leur instruction, elle forme le goût des consommateurs, en leur donnant la connaissance du beau, c'est-à-dire qu'elle développe les causes les plus sûres et les plus énergiques du progrès des arts. »

Ce discours achevé, le premier consul se mêla aux divers artistes et fabricants médaillés, et s'entretint avec eux sur les prix des marchandises produites par leurs ateliers, sur la quantité des produits actuels de chacun d'eux, sur l'extension qu'ils espéraient donner à leur fabrication, et sur le nombre des ouvriers employés par eux. Il leur dit également qu'il espérait bien que l'exposition suivante serait aussi supérieure à celle de l'année présente que celle-ci l'avait été à l'exposition de l'an V; que certainement on y verrait les chefs-d'œuvre des manufactures de Lyon et des villes du Midi qui n'avaient rien envoyé, parce que le projet d'exposition leur avait été connu trop tard.

Enfin, Bonaparte fit entrevoir à ses auditeurs une perspective qui les réjouit fort. Son intention, ajouta-t-il, était, qu'à l'avenir, l'époque de l'exposition soit celle d'une foire qui deviendrait un centre d'affaires et dans laquelle les artistes et les fabricants recueilleraient le fruit de leurs efforts et de leurs succès, surtout lorsque les acheteurs trouveraient réunis des produits supérieurs à des prix modérés.

Dans ce jour, le premier consul retint à dîner les artistes et les fabricants qui avaient obtenu des médailles d'or. L'année suivante, 1802, eut lieu une exposition qui fut très brillante. En 1806, sur l'esplanade des Invalides, fut inaugurée une exposition des produits de l'industrie, la dernière sous l'Empire. Les préoccupations de la guerre empêchèrent le gouvernement impérial de songer à ces pacifiques fêtes du travail. L'institution ne fut reprise que sous la Restauration, en 1819.

On sait que c'est à partir de 1855 que les expositions de l'industrie, en France, devinrent universelles et internationales.

GABRIEL FERRY.

NOTES DE VOYAGE

En Russie.

Décembre, 4 heures du soir.

Je pars pour la terre russe, que nous savons hospitalière et amie; je pars avec le désir de voir de près ces frères d'Orient, de les voir chez eux; surtout d'étudier leur armée, dont nous entendons dire tant de mal et tant de bien, que nous connaissons si peu, je pourrais dire pas du tout.

Je pars avec l'espoir d'un accueil empressé, sans autre recommandation que mon titre d'officier français, et je pense qu'elle suffira. Je vais dans l'inconnu, au hasard, suivant ma fantaisie.

. . . .

Une journée au 8e cosaques.

« Je serai très heureux que vous visitiez nos casernes et nos établissements militaires, m'avait fort aimablement dit le général en chef. D'après vos désirs et vos indications les corps seront prévenus. Vous aurez à votre disposition un de mes aides de camp. »

« Je vous prendrai demain à la porte de votre hôtel, à sept heures, et nous passerons la journée au 8e cosaques », ajouta ce dernier.

J'étais prêt avant l'heure. A ma porte stationnait un traîneau attelé d'un petit cheval maigre, nerveux, rapide, rappelant, sous l'arceau qui l'enserre, un cheval de cirque qui franchit un cerceau.

Un cocher d'une épaisseur et d'une saleté respectables nous conduit.

Les vêtements de peau sont de saison, du reste. Le termomètre indique 24° au-dessous. Le jour se lève brumeux. De la porte de l'hôtel sur le boulevard Nicolas, qui domine la mer, on ne voit rien de l'autre côté de l'avenue, un rideau opaque cache la chute brusque de la falaise sur les ports.

Nous partons étroitement enlacés l'officier et moi; nous glissons sur la chaussée couverte de neige durcie, courant dans les trop larges avenues de la ville, fondée il y a un siècle par le duc de Richelieu, émigré, dont les maisons à un étage augmentent l'étendue dans des proportions immenses.

Nous filons, quittant les quartiers du centre, courant dans les faubourgs interminables. A chaque instant de longues avenues, se coupant à angles droits, ouvrent de lointaines perspectives embrumées. Puis des places découvertes s'étendent; les maisons deviennent plus rares, les cheminées d'usines se dressent : nous allons toujours sans arrêt, sans secousses, la figure coupée par le vent de la course.

« Nous approchons », me dit mon guide, et je vois de grands toits, des baraquements s'étendre devant nous, au delà des dernières maisons de la ville.

Halte : et tandis que le cocher esquisse un salut militaire avec sa patte de monstre, nous sautons à terre.

Un mur s'étend, assez long, percé d'une large porte au delà de laquelle je vois, dans une grande étendue de terrain, des bâtiments bas à un étage, formant comme un village régulier.

Près de l'entrée, la musique et le corps d'officiers attendent. J'interroge, anxieux, contrarié. Je tombe un jour d'inspection, on attend un général?

« Mais non, c'est vous », me dit l'aide de camp. Rapidement nous entrons.

Aussitôt la *Marseillaise* éclate, et le colonel, s'avançant, me salue comme un hôte qu'il est heureux de recevoir et me présente les officiers du corps.

Tout cela en langue cosaque, mâle, énergique, vibrante, m'est rapidement traduit par l'aide de camp. Et tous sont découverts, écoutant, après ces mots de bienvenue, l'hymne national.

La *Marseillaise!* L'avez-vous entendue ailleurs qu'à la revue ou sur le boulevard, grincée par un orgue de Barbarie, ennuyeuse, obsédante, chanson canaille, braillée dans les bouges, hurlée aux heures d'émeute; l'avez-vous entendue en pays étranger, où vous vous sentiez seul, loin des vôtres, loin du pays; l'avez-vous entendue saluant la France, évoquant la patrie ? Alors un frisson vous secoue, car à vos yeux paraissent dans les remous vibrants de l'hymne national, les choses aimées et connues, les êtres chers, le doux parler de France et tous les souvenirs d'héroïsme et de gloire que, pendant des siècles, nous avons amassés.

Sur ma demande on joue l'hymne russe, semblable à une prière. Et je rêve d'un chant national fait de l'union des deux hymnes. La prière avant la bataille, et l'assaut furieux, l'invocation et le cri de triomphe, l'*Hymne russe* et la *Marseillaise.*

* * *

Tous les officiers sont Cosaques.

Les hommes ne supporteraient pas des chefs qui ne seraient pas leurs frères. La discipline, chez eux rigoureuse et jamais violée, vient du respect dont le Cosaque entoure au village les anciens et les chefs. Ceux d'entre eux plus instruits deviendront officiers. Ils seront plus habiles à manier le sabre et la lance, plus adroits au tir, surtout cavaliers plus intrépides, plus savants dans l'art de la guerre.

L'officier, prenant sa retraite, rentre dans son village; il devient l'égal de ceux qu'il a commandés. Il est l'ancien dont les avis sont écoutés et respectés.

Le Cosaque sert la Russie comme allié; il ne se reconnaît pas son serviteur.

On m'entraîne à la chancellerie, où, dans le vestibule, un plateau préparé porte le pain et le sel, que m'offre le colonel en répétant la phrase de bienvenue.

« Nous allons tout voir, me dit-il, commençons par le plus important, les écuries. Le Cosaque naît, vit et meurt à cheval. »

Les chevaux petits, l'encolure courte et ramassée, à crinières et à queues épaisses, rudes, le poil très long, s'alignent en d'interminables rangées. Ils ont à l'écurie l'aspect misérable. Est-ce là ce que l'on vante tant ?

Chaque Cosaque a son cheval en toute propriété. Lorsqu'il atteint l'âge de servir, il part avec sa monture, muni d'une somme d'argent qui lui permettra d'acheter son uniforme et ses armes, qui deviennent sa propriété.

Le village se cotise pour munir d'un cheval et de la somme nécessaire ceux qui, trop pauvres, ne peuvent se les procurer.

Je m'approche de quelques chevaux, je tends la main pour une caresse. Ils tournent la tête, me regardant sournoisement. Près de l'un d'eux le colonel me retire le bras : « Il est indompté », fait-il.

Quelques-uns, presque sauvages, ne peuvent s'acclimater au régiment. Ils ont eu une selle sur le dos, peut-être une simple couverture de peau, un mors dans la bouche, ils ont couru la steppe en galops furieux, en gigantesques randonnées; ils ne savent rien, ils n'ont aucune des qualités du cheval de troupe; ils se roulent pour décharger leurs reins du paquetage qu'ils méprisent; à l'écurie ils regrettent les grands espaces et la rosée des nuits. Plusieurs ne peuvent être domptés. Après quelques mois d'épreuve, on les renvoie à la steppe.

En sortant des écuries nous allons dans les chambres. Tous les bâtiments sont à un seul étage. Les rez-de-chaussée sont occupés par des magasins, selleries, bureaux, etc.; les chambres sont au premier.

Chaque escadron a son bâtiment.

Nous entrons. Les hommes, assemblés en un groupe, au centre, écoutent une théorie faite par un sous-officier. Ils m'apparaissent vigoureux, de haute taille, élancés, les yeux ardents, jamais baissés, et cherchant votre regard.

A notre entrée le silence s'établit, profond, et un cri retentit, poussé par le sous-officier, analogue à notre cri de : « Fixe! ». Puis le gradé s'avance et s'arrête à trois pas de nous. Ses deux talons sonnent l'un contre l'autre, une main dans le rang, l'autre à la coiffure, il salue, superbe de fierté militaire.

En quelques mots rapides il dit son rapport : « Pas de malades, pas de punitions graves; on fait une théorie sur la marche des patrouilles de découverte. »

Alors, à haute voix, le colonel en saluant prononce : « Je suis content de vous », et vibrants, enthousiastes comme un hurrah, tous les hommes répondent ensemble : « Nous sommes fiers de votre approbation. »

La scène, très simple, est fort belle. Nous la retrouverons en assistant à une revue.

Au milieu de la pièce, un énorme poêle ronfle. Aux murs, des râteliers de lances et de carabines étincellent. Les lits s'adossent à une séparation en planches de hauteur d'homme, qui partage la pièce en deux longueurs. En face de chaque lit, contre le

mur opposé, se trouvent des coffres où l'homme renferme toute sa fortune : vêtements, linge, etc.

A la tête du lit, son sabre et son équipement demeurent suspendus.

Le colonel s'arrête à l'extrémité de la chambre, il se découvre et se signe d'un grand geste. Nous passons là devant les saintes images, qu'accompagnent les portraits du tsar et de la tsarine. Une veilleuse brûle devant elles, et chacun, le soir, ne rougit pas d'y faire sa prière.

De la chambre nous nous rendons chez les élèves sous-officiers. Les Cosaques n'ont pas le grade absurde et dangereux de brigadier. Dès que l'homme fait preuve d'une certaine intelligence complétée par de l'instruction, il entre au peloton des élèves sous-officiers.

Pour eux, comme pour la troupe, on se sert de l'image pour tout enseigner ; système excellent, préconisé par Dragomiroff.

J'arrive à une leçon de topographie.

La salle est grande, claire, bien chauffée. Des bancs à pupitres s'alignent, des cartes tapissent les murs, et l'on se croirait à l'école, mais à une école où le plus jeune a 20 ans et le plus petit $1^{m},80$.

Sur une longue table, contre les bords de laquelle des planches sont clouées de façon à former une cuvette rectangulaire, du sable mouillé s'amoncelle. Le professeur le pétrit, le façonne, le dispose en vallées et en montagnes, exécutant un plan-relief. Sous ses yeux s'étale une carte au 20/000, qu'il reproduit exactement. Les vallons se creusent, les reliefs s'accusent, le système des courbes de niveau, si difficile à faire comprendre au début à bien des esprits, apparaît clair, lumineux. La carte reproduit le terrain, et le terrain explique la carte.

La lecture devient alors un jeu.

Plusieurs leçons ont été données avant celle-ci.

On commence par les définitions, expliquant ce que l'on appelle plateau, pic, vallée, croupe, etc., et on façonne le sable de manière à représenter ces accidents de terrain.

Puis on exécute une contrée de fantaisie ; après cela on construit d'après la carte. Enfin on agit inversement. Un terrain étant dressé en relief, il s'agit de le reproduire par une carte. C'est une véritable levé topographique qu'il s'agit de faire.

Lorsque tout cela est bien compris, on couvre le terrain en relief de maisons, de villages, de bois, de cultures. Des éclats de planches forment les maisons, des extrémités de branches de sapin composent d'épaisses forêts, de minces lisérés bleus d'étoffe simulent les cours d'eau, et des lames de fleurets luisent comme des rails de chemin de fer. Alors on fait manœuvrer des patrouilles sur ce terrain, fidèle image de la réalité.

On ne saurait mieux employer l'hiver rude et glacé, et quand, au printemps, la steppe verdoie et fleurit, le cavalier en selle retrouve les leçons apprises par les yeux, mieux que par les oreilles.

La méthode est excellente, l'homme voit et retient, l'image reste gravée dans son cerveau, tandis que s'il entend seulement des explications, souvent données dans un langage trop élevé pour lui, il ne comprend rien et ne retient que des mots privés de sens.

Tout ceci m'intéresse fort. On me dit que tout l'enseignement se donne de la même manière, par la matérialisation de la pensée.

« Descendons, me dit le colonel, un peloton à pied nous attend. »

Un lieutenant le commande. A-t-on choisi les hommes ! Je l'ignore. J'en doute cependant, car dans les chambres, tout à l'heure, ils avaient cette allure, tous. Ils sont superbes, pas un ne mesure moins de $1^{m},76$; la carabine en sautoir, le sabre au côté, la lance en main, droits, immobiles, ils sont beaux.

J'en passe l'inspection. Je n'ai pas peur d'abuser, puisqu'on me montre chaque détail avec tant de bonne grâce. Je les inspecte minutieusement.

La lance, de bois dur, au fer épais et acéré, de la longueur de $2^{m},60$, constitue une arme redoutable dans la main du Cosaque. La carabine est d'un modèle analogue à celui de toutes les cavaleries d'Europe. Mais que dire du sabre ! La lame sans gouttière, lourde, large, très légèrement courbe, est bien en main. Le colonel me dit, accentuant sa pensée d'un geste énergique : « Avec cela, on coupe un homme en deux », il dit vrai, et « jusqu'à la selle », ajoute-t-il en riant.

Le Cosaque à la ceinture porte un knout, sorte de fouet composé d'un manche court, auquel sont fixées des lanières de cuir tressées ensemble. Le cavalier ne porte pas d'éperons, car, assis très haut sur une selle excessivement élevée, ses pieds aux étriers arrivent au milieu des flancs ; il y supplée par le knout, moyen d'action et de châtiment.

« Maintenant, dit le colonel, à table, Messieurs ; après le déjeuner, nous irons dans la steppe. »

La chancellerie d'un régiment, en Russie, constitue un cercle complet : salle de lecture et bibliothèque, salles de café et de restaurant, salon de billard, etc. ; au 8e Cosaques, il existe en outre une salle de spectacle, avec scène coquette, dégagements, coulisses, où les officiers et leurs familles se donnent, de temps en temps, le délicat plaisir de jouer la comédie.

La table est dressée en un grand fer à cheval, et, placé au plus haut sommet, je l'embrasse d'un seul coup d'œil. Tous les officiers du 8e sont là, non pas rangés par grade, mais entremêlés, au hasard des sympathies ou peut-être du moment. J'admire la cordialité très grande qui règne entre eux : l'âge

seul semble imposer le respect; il n'y a plus là des chefs, et je compare avec nos fêtes similaires, où la raideur des supérieurs abdique rarement.

Tous les mets et les boissons viennent des pays cosaques, caviar d'esturgeons du Dniester, saumons fumés du Dniéper ou de l'Oural, sanglier et gelinottes des steppes de l'Ukraine, mets à saveur violente, mais agréable, arrosés par l'indispensable vodka, surtout par un vin blanc mousseux du Don, sec, montant, capiteux, dont, à bon droit, un cerveau français doit se méfier; d'autant plus qu'il n'est pas de mauvais ton, chez nos frères, de sacrifier à Bacchus et de laisser au fond du verre un peu de sa raison.

La situation est délicate à l'heure des toasts. On s'ingénie à les multiplier. Je ne sais trop si leur raison d'être réside uniquement dans un ardent désir de témoigner de son dévouement et de son admiration pour la patrie, l'armée, la nation sœur, le tsar et la famille impériale, car ce nombre déjà respectable s'augmente de la nomenclature détaillée de tous les membres de l'auguste famille, et Dieu sait si elle est nombreuse.

Prévenu, je tremblais, nullement habitué à cette débauche de... sentiments, et comme ce petit vin du Don m'échauffait la tête, je buvais seulement une gorgée à chaque toast nouveau. Soudain le colonel, apercevant ma manœuvre, me saisissant le bras, s'écrie: « Buvez ! On dit chez les Cosaques que ce qui reste au fond du verre est de la méchante humeur. »

On juge si je me hâtai de vider ma coupe jusqu'à ... la lie.

Enfin le dernier toast est porté, et avant de briser mon verre, je bois à la santé des deux nations sœurs et souhaite de retrouver un jour mes amis du 8e quelque part, en un point de la vaste terre, où nous puissions nous étreindre comme l'enclume et le marteau.

On m'a compris, tout le monde est debout. Un hurrah formidable retentit, et de cinquante poitrines un cri s'élève: « Hurrah pour la France! » Les mains se tendent et s'étreignent, quand, soudain, dans la cour retentit l'hymne qui m'est cher. J'entends la *Marseillaise*.

O mon pays, salut!

* * *

« En route, à présent, » commande le colonel. Dans la cour, des tarentass attendent, attelées de petits chevaux cosaques qui piaffent et hennissent.

Le temps reste brumeux; çà et là des flocons tombent lentement, en tournoyant, striant d'éclairs blancs le ciel gris, et sur la neige durcie nous glissons avec une extrême rapidité.

La steppe s'étend devant nous, immense, nue, glacée, l'horizon sans limites se confond avec elle.

Dans la profondeur une ombre se dessine, elle grandit, devient plus foncée, s'élargit, on distingue vaguement une troupe à cheval; nous approchons, halte: un escadron nous attend.

Voilà bien les petits chevaux, laids, hirsutes. Les cavaliers, sur les selles surélevées d'une façon incroyable, paraissent juchés trop haut: l'aspect est peu gracieux, l'impression pénible de la matinée persiste.

Mais voici que sur un commandement la troupe s'ébranle. Chaque peloton se sépare et exécute le travail sur carrés. Le sol est dur, la neige gelée, n'importe, ils vont au pas, au trot, au galop. C'est merveille de voir l'agilité, la souplesse des chevaux et des cavaliers exécutant, armés jusqu'aux dents, tous les exercices de voltige.

Un coup de sifflet retentit. En un clin d'œil l'escadron se rassemble, puis, en colonne par quatre, il saute la piste qui se prolonge au loin. Pas une faute n'est commise. Dans le lointain de l'horizon duveté, il se rassemble à nouveau, et soudain se déploie en bataille et se lance à la charge contre nous.

Superbe! cette charge à une allure vertigineuse; le cavalier, le knout pendu au poignet droit, le terrible sabre dans les dents, la carabine en bandoulière et la lance en arrêt, a magistrale allure. Ils approchent, des cris éclatent, hurlements de sauvages; les chevaux écument, leurs yeux lancent des flammes, tandis que les hommes, saisissant le knout de la main gauche, excitent encore leur ardeur. Ce ne sont plus les laids chevaux de ce matin. Cavaliers et montures sont admirables. A dix pas de nous ils s'arrêtent, brusquement, les jarrets tendus, ardents, frémissants.

Mais un nouveau coup de sifflet retentit. Rapidement les Cosaques se dispersent en un désordre apparent. Chaque cavalier se livre à une sorte de fantasia arabe extraordinaire. Il joue avec ses armes, saute à terre, simulant une retraite, puis bondit à cheval et se précipite en avant, en exécutant un moulinet avec son sabre.

Brusquement il s'arrête, saisit les rênes avec les dents, prend sa carabine, épaule et tire, et, reprenant ses rênes, repart à fond de train la lance en avant.

Chaque cavalier exécute ce qu'il veut, il imagine, combine une scène guerrière, et les cent vingt hommes tournoient dans un espace resserré sans un accroc, sans un heurt, ni un arrêt. C'est un tourbillon, une tempête de cris assourdissants, de bruits d'armes, de détonations, de défis et de chants de triomphe. Je vois les premiers cavaliers du monde.

Mais un second escadron s'approche. « Il va, me dit le colonel, exécuter un service en campagne, et appliquer la leçon du matin sur le plan en relief. »

Nous voilà suivant les patrouilles dispersées en éventail, courant de-ci, de-là, fouillant le terrain, apportant les nouvelles, communiquant des ordres. Chacune d'elles est menée par un sous-officier. J'admire leur initiative et leur énergie.

Tout ici est hypothèse; l'ennemi, supposé à 20 verstes de là, ne se montre pas, chacun combine une situation. Il a vu telle chose, constaté tel indice, aperçu une patrouille, un escadron, une troupe d'infanterie, etc., etc. Ces rapports dénotent chez eux un sens de la guerre très grand. Pas de fausse note, pas d'exagération, pas d'enfantillage. Le jour de la bataille, ils agiront de même. Ayant si souvent imaginé ces situations, ils les trouveront dans la réalité conformes à ce qu'ils ont toujours pensé. La guerre leur offrira les tableaux qu'ils voient chaque jour. Tout l'art de la guerre ne réside-t-il pas uniquement en cela pour les âmes simples; faire ce que l'on a toujours fait.

Comme je manifeste mon étonnement et mon admiration pour la méthode d'enseignement, le colonel sourit et me dit tout bas :

« Les deux tiers de mes sous-officiers ont fait campagne dans le Turkestan, le Caucase ou la Turquie! »

Voilà le mot de l'énigme : ils continuent ce que la guerre leur a montré.

La Revue.

Parmi les décorations russes, il en est une donnée exclusivement au mérite militaire. On ne l'accorde ni pour l'ancienneté, ni pour les bons et loyaux services, mais seulement pour une action d'éclat, à l'homme qui a sauvé son chef, pris un drapeau, un canon, à l'officier qui a valeureusement entraîné sa troupe à l'assaut, au général qui a remporté une victoire. C'est l'ordre de Saint-Georges, et chaque année on le fête en grande pompe dans quelques chefs-lieux de corps d'armée.

J'avais la bonne fortune de me trouver cette année-là dans la ville d'Odessa, désignée pour la célébration de l'anniversaire, avec les dignitaires du Caucase, de la Crimée et du Don.

« Vous serez des nôtres demain », m'avait dit le général en chef.

A l'heure indiquée, 8 heures du matin, j'arrivai à la cathédrale, édifice de style russo-byzantin, de trop petites dimensions pour la ville, accrue dans d'énormes proportions, construite au centre d'une place affectant la forme d'un carré long de grande étendue.

Ce matin l'immense quadrilatère se garnissait de troupes. 25 000 hommes attendaient là : artillerie, infanterie, chasseurs à pied, Cosaques, massés en colonnes profondes, pittoresques, derrière les faisceaux, ou descendus de cheval, illuminés par un soleil radieux qui fait étinceler les sabres, les lances et les baïonnettes.

Au milieu d'une foule d'officiers de toutes armes, de tous grades, sympathiques sur mon passage, je gagne, accompagné d'un aide de camp, l'édifice religieux déjà rempli.

Là, devant l'iconostase, se tient le général en chef, immobile comme à la parade; autour de lui, formant un demi-cercle, se pressent les décorés de l'ordre de Saint-Georges. Ils sont quatre-vingt-deux, généraux, officiers, simples soldats, quatre-vingt-deux héros dont le sang a coulé sur les champs de bataille de l'Europe et de l'Asie, et derrière cette glorieuse phalange, l'entourant d'une sublime auréole, les drapeaux des corps, qui attendent sur la place, montent droits, superbes, dans l'enceinte sacrée.

Spectacle inoubliable. Quelques-uns datent de la grande Catherine. Pendant un siècle, ils ont flotté dans le vent de cent batailles, loques misérables, déchirées, souillées de fumée, de boue et de sang, chiffons glorieux attirant le regard mouillé de larmes, qui ne peut s'en détacher.

Cependant la cérémonie se déroule, majestueuse et grave. Le rite orthodoxe n'admettant pas les instruments, les chants s'élèvent seuls, se détachant sur un chœur de basses profondes en une sorte de mélopée sur le mode mineur. Ces basses étonnent. On les choisit avec le plus grand soin. Il paraît que pour leur donner le *creux* d'une profondeur qui déconcerte, on leur fait boire de respectables quantités d'eau-de-vie, ce qui me laisse rêveur et me fait supposer que là-bas bon nombre de personnes possèdent un *creux* merveilleux.

La cérémonie est triste. Tout se passe dans le chœur. A de rares intervalles les officiants sortent processionnellement de l'iconostase pour bénir l'assemblée.

Mais elle s'achève, voici l'archevêque entouré d'un nombreux clergé. Sa large barbe blanche lui donne un air vénérable; revêtu de somptueux vêtements sacerdotaux, crosse en main, mitre en tête, il regarde la foule. D'une voix forte il annonce la prière pour le tsar. Tous les genoux fléchissent, les fronts s'inclinent et par-dessus les têtes, sous les bras du prélat élevés vers le ciel, implorant l'Éternel pour le monarque et pour la patrie, les drapeaux abaissés enveloppent dans leurs plis triomphants les légionnaires prosternés.

Alors le général en chef, suivi de tous les décorés, sort de la cathédrale et s'arrête sur le perron.

Les sonneries de clairons, les fanfares de trompettes éclatent. Un instant l'immense place semble grouillante, pleine de désordre, mais rapidement les

rangs se forment, les cavaliers montent à cheval. Une nouvelle sonnerie retentit, et les troupes se figent soudain dans une immobilité parfaite. Le général s'avance et passe l'inspection.

A chaque compagnie, escadron ou batterie, il dit un mot : « Bonjour, mes enfants ! » et sur un signe d'un officier, la compagnie ou l'escadron répond en chœur, à voix forte : « Que Dieu protège Votre Excellence. »

Ces cris, jetés rapidement, donnent une singulière animation à la revue d'ordinaire si terne et si froide.

Mais elle se termine. Le général regagne le perron. Les commandements éclatent, les sonneries retentissent : la troupe se masse pour le défilé.

« En avant ! » Les musiques jouent, et, successivement, les pelotons s'ébranlent à une allure vive. Rapides, alertes, fiers, ils se succèdent. A chacun le général crie : « C'est bien, mes braves ! » et la troupe répond en scandant ses mots à la cadence du pas : « Nous ferons mieux à l'avenir ! »

Ces cris, les musiques entraînantes, l'allure excessivement rapide, les commandements brefs, les saluts des étendards, qui passent glorieux, donnent une émotion intense, une impression profonde de confiance et de force.

Rien ne peut établir entre le chef et le soldat une communion plus intime que ces paroles de bienvenue, ces témoignages de satisfaction, ces remerciements, ces souhaits. L'homme sait que le chef ne passe point indifférent, bien mieux, qu'il apprécie les efforts et le travail. S'il garde le silence, c'est un reproche, non formulé, mais d'autant plus sensible et cruel qu'il est public.

Tout cela est de commande, dira-t-on, réglé d'avance. Peut-être, mais non pas cependant le témoignage de satisfaction du chef, qui reste libre de le donner ou de le refuser. Là est le point essentiel.

Si nous voulions ne pas rester éternellement infatués de nous, de nos idées et esclaves de la routine, nous puiserions là un grand enseignement. Nous apprendrions que le témoignage de satisfaction du chef est un puissant levier, un énergique stimulant, et qu'il est plus fort et plus moral que la menace dont nous ne savons pas, en France, nous déshabituer.

Le peuple russe est un peuple d'avenir, parce qu'il cherche à se servir des qualités et des défauts de l'homme, qu'il s'adresse à son cœur, à son intelligence, à sa vanité, et qu'il n'en fait point une machine.

Henri Baraude.

THÉATRES

Variétés : *Éducation de Prince*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay. — Théâtre-Antoine : *La Clairière*, pièce en cinq actes, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves.

Je regrettais de n'avoir pu parler encore d'*Éducation de Prince ;* je le regrettais d'autant plus qu'on ne m'a pas semblé rendre justice au nouvel ouvrage de M. Donnay. Il m'a, pour ma part, extrêmement amusé. Je reconnais, du reste, qu'il n'y a guère de pièce, comme on dit. Mais, si M. Donnay a eu parfois plus de tendresse et d'émotion, jamais il n'a eu plus d'esprit, plus de cette grâce nonchalante et insinuante à laquelle je ne saurais résister. Certaines scènes sont un peu scabreuses et certaines répliques pareillement. Mais celles-ci sont si drôles et si inattendues ! Et celles-là sont traitées avec tant de tact et d'adresse qu'elles cessent d'être choquantes. Et elles sont jouées divinement !... Depuis *Amants*, Mlle Granier compte autant de succès que de rôles ; elle n'a pas eu de plus grand succès que celui qu'elle vient de remporter : il n'est pas de rôle qu'elle ait rendu avec plus de naturel et de vérité. C'est la vie même, avec je ne sais quel ragoût de fantaisie ; son personnage vit, parle, écoute, pense ; l'actrice disparaît en lui. Croyez que dans aucun théâtre M. Donnay n'aurait trouvé une pareille interprète, plus spirituelle, plus « juste », ni surtout plus simple ; il n'y a pas trace, dans son jeu, de ces « procédés » auxquels les meilleures ont trop souvent recours, et qui deviennent si vite fatigants ! Remarquez qu'on ne fait pas d' « imitations » de Granier. C'est, je crois, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une comédienne.

Donc, je regrettais de n'avoir pu vous parler de l'œuvre et de son interprète. Mais voici qu'on nous a donné au Théâtre-Antoine une nouvelle pièce de M. Donnay, en collaboration avec M. Lucien Descaves. Et peut-être l'*Éducation de Prince* nous aiderait-elle à comprendre la *Clairière ;* peut-être les qualités de l'une nous feraient-elles mieux voir les défauts de l'autre.

* * *

J'imagine qu'aux conseils si sagement ironiques qu'il donne à son élève, le « savant professeur » Cercleux en aurait pu ajouter quelques-uns encore, relatifs à un état d'esprit assez fréquent depuis quelques années. Il lui aurait dit, je suppose (et je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est le sens seulement que je cherche et non la forme que M. Donnay aurait su leur donner) ; il lui aurait dit à peu près ceci :

« Je dois maintenant vous mettre en garde, mon cher Sacha, contre certaines idées qui sont à la mode

depuis quelque temps, et dont il convient de se méfier. Je veux parler du socialisme littéraire. La chose a commencé, sauf erreur, du jour où l'un des rhéteurs du parti s'est avisé de mettre en belles phrases des théories qui s'étaient présentées jusqu'alors sous un aspect un peu rébarbatif. Depuis, le rhéteur est tombé dans le plus sombre galimatias. Mais l'effet était produit. Il a, comme il arrive, survécu à la cause. Et, quand on y songe, quand on songe surtout aux graves questions dont il s'agissait, cette cause était assez surprenante; elle était presque exclusivement littéraire. Les écrivains, considérant les belles phrases dont s'enguirlandaient les principes socialistes, se trouvèrent capables d'en faire d'aussi belles. Presque toujours, en littérature la forme commande le fond. Elle le commandait surtout ici, car certaines images étaient en quelque sorte obligées (telle, l'« aurore de la société nouvelle », et les faciles développements qui suivent): certains mots, certaines formules (intégrité, instruction intégrale), revenaient forcément; et l'on s'en servait d'autant plus volontiers que mots et images étaient à la fois de sens vague et de forme scientifique, ce qui est l'idéal du style politique. Bien entendu, l'attendrissement causé par ces théories, comme aussi la « facilité » de l'observation qui les suggérait, ont fortement contribué à leur succès. La misère, hélas! est visible pour les plus obtus; et le contraste entre l'ouvrier et le milliardaire ne peut manquer d'émouvoir les lecteurs sensibles. Le socialisme s'était mué en littérature, et en littérature pas très difficile. Double raison pour que son « succès de librairie » fût assuré. A cette majorité de suiveurs, il faut joindre ceux qu'on pourrait appeler les chroniqueurs exaspérés, qui tonnent également à propos du tramway qui barre leur rue, du salarié qui meurt de faim, et des romans des autres; joignez aussi quelques sincères désintéressés... Et je pense que vous aurez ainsi, — sauf exceptions, — les causes et les tenants du socialisme littéraire.

Je vous ai recommandé de vous en garer. Cela ne veut pas dire qu'à l'occasion, vous ne puissiez hasarder quelques « socialismes »; vous pouvez même aller jusqu'à l'anarchisme; ce sont choses sans conséquences : les pickles avec le rôti. Peut-être même cela serait-il bon pour votre situation : « Prince anarchiste »... C'est peut-être le surnom indispensable à votre popularité. — Mon conseil s'appliquait surtout à la littérature. Jeune et pas bête, il est certain que vous « écrirez », ne fût-ce que par respect pour les coutumes françaises. Et c'est ici que le socialisme vous pourrait être périlleux.

Laissons les grandes phrases et négligeons les arguments « élevés ».

Aussi bien, les choses élevées se reconnaissent-elles à ceci que les arguments pour et contre sont d'égale valeur : il est vrai qu'il n'est pas bon de proclamer le droit des misérables à un bonheur qu'ils n'atteindront sans doute jamais : il n'est pas moins vrai que, sans les exagérations que vous savez, son sort serait plus misérable encore. Donc, laissons cela. D'autant plus que le prolétaire n'en lit guère et ne va jamais au théâtre. Tenons-nous-en aux arguments modestes et utilitaires. Et, puisqu'il s'agit ici d'une pièce de notre délicieux Donnay, supposons qu'à votre tour vous ayez la fantaisie d'écrire une pièce socialiste.

Vous y auriez quelque peine, et voici pourquoi.

Un drame socialiste doit montrer ou l'écrasement du pauvre par le riche, aidé de toutes les forces sociales, ou le triomphe du misérable. La première manière est trop vulgaire, trop facile; et vous êtes trop intelligent pour avoir recours à des effets de grèves, de fusillades et autres gentillesses. La seconde, plus délicate, est aussi plus malaisée. Étant donnée l'organisation actuelle de la société, le triomphe du salarié implique un prodigieux optimisme de la part du riche, et même de sa part à lui. Il faudra, ou que le riche cède au pauvre ses richesses : et alors le riche aura le beau rôle, ce qui est en contradiction avec la définition du drame socialiste; ou que le pauvre consente à ne pas cesser de l'être, et qu'il consente à partager à son tour le bien si péniblement acquis. Des deux côtés, vous le voyez, vous devez faire montre d'un optimisme résolu, opiniâtre, enragé. Et je me demande comment vous concilierez cet optimisme avec les facultés d'observation, fine mais sans indulgence, que vous devez à notre Donnay...

Sans doute, — et grâce à la souplesse d'esprit que vous lui devez aussi, — vous pourriez voiler les extrêmes que je viens de vous montrer, et que j'ai peut-être exagérés volontairement. Vous n'en serez pas moins réduit à l'obligation de l'optimisme; et c'est cela qui m'inquiète pour vous. Supposons, par exemple, que vous imaginiez ceci : un groupe d'ouvriers, grâce aux largesses posthumes d'un riche, se trouve en mesure de fonder une association (la « Clairière »), organisée selon les principes communistes : plus de salaires, plus d'argent : des échanges; chacun donne son travail, en échange de quoi l'existence matérielle lui est assurée. Voilà qui est bien. Mais vous ne pensez pas un instant qu'une pareille association pourra se développer parmi les mœurs actuelles. Admettant même que ses voisins immédiats consentent à être payés en nature, un obstacle invincible apparaîtra : l'État. Pensez à la tête du percepteur si, en guise des impositions, on offrait de lui confectionner une paire de bottes ou de repeindre sa maison!... Il faudra donc que l'association dis-

paraisse. Mais il faudra aussi montrer pourquoi.

Vous ne serez pas embarrassé de le faire. Les mesquineries, les jalousies, les passions qui règnent dans le monde ne manqueront pas de naître parmi ces ouvriers réunis par hasard; et elles s'exaspéreront par la vie commune obligée; celle-ci ne pardonnera pas à celle-là ses belles robes, et celle-là enviera les enfants d'une troisième: celui-ci sera un filou, cet autre sera « fier », ce troisième sera sceptique... Et vous pourrez, — pour peu que vous ayez quelque chose de la grâce de M. Donnay et de la véhémence de M. Descaves, — vous pourrez donner un tableau exact et pittoresque de l'association communiste imaginée par vous.

Seulement, ce tableau va précisément à l'encontre de votre théorie, puisqu'il nous montre des ouvriers, — supérieurs à la société moyenne, réduits à dissoudre leur association. Il faudra donc, pour être fidèle à votre programme, chercher à cet échec des causes extérieures, et montrer (dire, au moins) que, sans elles, l'expérience aurait réussi. Mais ces causes, vous aurez quelque peine à les trouver. Votre donnée vous interdit de vous en prendre à l'ingérence du « bienfaiteur », puisqu'il est mort. Vous aurez la maigre ressource de maudire l'État; mais comme vous vouliez précisément montrer que le communisme pouvait être pratiqué de nos jours, ces malédictions n'auraient pas grande portée. Vous en serez réduit aux arguments proprement socialistes : par exemple, à accuser le bienfaiteur d'avoir, par son bienfait, semé des germes de discorde; argument qui ravira le public, mais qui, à la réflexion, laissera hésitants des gens mêmes qui ne sont pas d'encroûtés bourgeois.

Cela dit, vous ne trouverez guère autre chose, sinon les causes naturelles que j'indiquais plus haut. Vous pourrez en atténuer la force, nous montrer les personnages s'accusant eux-mêmes, et faire en sorte que ces confessions paraissent individuelles, c'est-à-dire qu'elles exposent des faiblesses personnelles sans lesquelles la tentative communiste aurait abouti. Mais ce ne sera qu'une habileté de littérateur. Si l'un fut maladroit, l'autre fier, le troisième égoïste, et le quatrième trop faible, c'est simplement qu'ils sont des hommes, et que les hommes sont maladroits, égoïstes, faibles et vaniteux... Il ne vous restera que l'argument suprême, celui qu'on emploie quand tous les autres disparaissent : « Nous avons échoué, parce que nous ne *croyions* pas!... » Car le seul résultat du « progrès » a été de déplacer la foi. Or, s'il peut être difficile de croire en Dieu, il est plus difficile encore de croire en la bonté des hommes. Au moins n'avons-nous la preuve que Dieu n'existe pas; les hommes nous montrent chaque jour ce qu'ils valent.

Redescendons sur la terre, et revenons à votre pièce socialiste. Elle sera forcément un peu terne; parmi toutes les couleurs qu'on a coutume lui faire voir, le public a le gris en horreur. Il faudra donc égayer la pièce. Et songez à ce que c'est que de mettre de la drôlerie dans un pareil sujet, le plus tragique qui soit au monde, puisqu'il traite de la vie ou de la mort de milliers de nos semblables... »

Tel serait, à peu près, le discours de Cercleux. Certaines de ses affirmations pourraient être discutées; on n'est pas coupable pour avoir écrit un drame socialiste. En général, il semble qu'il raisonne assez juste. Et aux raisons qu'il donne, on pourrait en ajouter une dernière. Pour un pareil sujet, — et au théâtre, — les seules « preuves » qui comptent sont l'abnégation et la pitié. Leur effet est sûr dans une salle de spectacle. Mais il n'est pas moins sûr qu'en en sortant, le public pensera à tout autre chose qu'à distribuer son bien aux malheureux. D'ailleurs, MM. Donnay et Descaves lui disent qu'il est mauvais de donner. J'ai peur que ce soit de cela surtout qu'il se souvienne.

Le Théâtre-Antoine continue à être le théâtre de Paris où on joue le mieux la comédie. La *Clairière* est mise en scène et interprétée avec une justesse et une vérité dignes d'admiration. Je veux au moins nommer MM. Antoine, Gémier et Dumény, et Mlle Suzanne Desprès.

A l'Odéon (Gymnase), un petit acte en vers, le *Chaperon Rouge*. C'est gentil, prévu, grivois, et délicieusement joué par M[lle] Regnier.

A la semaine prochaine le *Juif polonais*.

JACQUES DU TILLET.

CHRONIQUE MUSICALE

Échos d'Allemagne.

Peu après le concert du théâtre de la République où M. Richard Strauss en personne est venu conduire l'orchestre de M. Chevillard et diriger l'exécution de ses œuvres : *Don Quichotte* et la *Vie d'un Héros*, on ne lira pas sans intérêt les notes qu'un correspondant d'Allemagne veut bien nous adresser tout spécialement pour les lecteurs de la *Revue*.

« Qui nous délivrera, dans le domaine de l'art, de l'invasion de la personnalité? Avec le nouveau siècle, le culte de l'individu est à l'ordre du jour; aussi voit-on beaucoup d'œuvres devoir le succès moins à leur valeur qu'à la présence, à l'exhibition du compositeur qui les dirige. Tel est le cas de M. R. Strauss en ce moment, sur les bords du Rhin. Le procédé

est dangereux. M. R. Strauss s'en trouve bien quant à présent, nous allons voir pourquoi; mais il a beaucoup plus nui que profité à des hommes comme Rubinstein, qui fut non seulement un virtuose, mais un grand artiste, à Brahms même, l'un des trois grands B, comme on dit en Allemagne (Bach, Beethoven et Brahms). C'est qu'en effet, la foule s'attache « objectivement » à la personne du compositeur, de l'artiste, qu'elle a coutume de voir, et quand celui-ci a disparu, elle l'oublie. Quand la matière fragile et grossière du potier s'est brisée, dans les heurts de sa vie courte ou longue, le parfum précieux et rare qu'il renfermait, et qui était le plus pur de son âme et de son génie, s'évapore, perdu. Quand Rubinstein jouait ses œuvres ou les dirigeait à l'orchestre, le public était fou d'enthousiasme. Si les mêmes œuvres, une autre fois, étaient exécutées en son absence, les auditeurs restaient impassibles et froids. La même mésaventure arrivait à Brahms. J'en ai été témoin souvent. Aussi qu'arrive-t-il? Brahms mort, on ne le joue plus autant, et l'on paraît avoir oublié jusqu'au nom de Rubinstein sur les programmes.

« Les hommes sont ainsi faits. Comme il fallait aux peuples primitifs un fétiche, il faut au public de nos jours une idole. Il ne se contente pas des chefs-d'œuvre du temps passé, ceux-ci fussent-ils immortels. Le dieu du jour, celui qui s'offre à l'adoration aveugle et fervente de ceux que vous appelez, de l'autre côté du Rhin et des deux côtés de la Manche, les bons « snobs », ce dieu c'est Richard Strauss. Il dirige ses œuvres partout, aussi bien dans des localités de troisième ou quatrième ordre que dans les grandes villes des bords du Rhin. Partout on l'acclame, on le fête, on lui donne des coups d'encensoir à tort et à travers, mais sans comprendre ses œuvres le moins du monde. Cela n'est pas étonnant, car, en conscience, on se demande souvent : « Les comprend-il lui-même ou se moque-t-il du public? » Comme toute notre jeune école, Strauss est avant tout un virtuose de l'instrumentation, il est purement coloriste. Quant à l'idée, à l'invention mélodique, il n'en a guère, et de ce chef il paraît pauvrement doué. Je préfère les débuts de sa carrière; sa symphonie, sa musique de chambre étaient mieux venues. Il est très fort comme contrapontiste; mais celui qu'on dit « remplacer » Brahms, est loin de le valoir, quoique très habile et ne manquant pas d'esprit. Sa muse n'est pas aussi âpre, aussi rude que celle de Brahms, véritable homme du Nord, méprisant quelquefois trop le charme et la forme extérieure dans son œuvre, mais il n'a ni la profondeur ni la sensibilité de celui qui me paraît clore définitivement l'époque des grands classiques.

« La muse de Strauss est purement extérieure, visant trop à l'effet. Sa musique fait impression aujourd'hui, mais elle sera éphémère et ne prendra jamais une place très élevée dans l'histoire de l'art. Ses harmonies ne sont pas spontanées et « trouvées », elles ne jaillissent pas de source, mais elles sont recherchées, forcées, dissonantes; elles papillotent et éblouissent, mais au demeurant, on n'y voit pas plus clair. »

C'est là le jeu du monde, en art comme dans la vie. Les uns montent, les autres descendent, engagés dans un mouvement perpétuel; la vie n'est autre chose que cet échange continuel entre des forces qui se perdent et d'autres qui se reconstituent. Il faut cent ans, et plus, pour qu'un homme et son œuvre soient définitivement classés. Alors seulement leur place est acquise, et elle n'est plus sujette aux retours capricieux de la faveur et de l'oubli des hommes.

L'oubli! On n'en est pas là pour Wagner, en Allemagne. Son génie universellement reconnu et admiré ne saurait guère quitter le rang qu'il mérite, et qui sera toujours l'un des tout premiers. Cependant, cet homme colossal n'envahit plus à lui seul le monde musical comme naguère. L'inondation se retire; la crue est terminée, les eaux sont en décroissance et paraissent vouloir rentrer dans leur lit naturel. On nous écrit : « En Allemagne, les œuvres de Wagner disparaissent de plus en plus des théâtres où autrefois il ne se passait pas de semaine sans une ou deux représentations du maître. En France, on commence seulement à les monter, mais le jour viendra aussi où l'enthousiasme disparaîtra; nous voulons dire la mode de l'enthousiasme, celui qui s'échauffe même pour les défauts, c'est-à-dire le fanatisme. »

Et mon aimable correspondant ajoute une réflexion qui me paraît absolument juste et tracer à merveille, en quelques mots, la ligne séparative des deux génies musicaux français et allemand; ligne frontière naturelle, semblable à celle qu'on appelle en géographie « la ligne de partage des eaux », suivant laquelle des sources très voisines à leur naissance, produites par les pluies fécondes des mêmes nuées, ou plutôt du même ciel, s'épanchent en suivant chacune l'inclination du terrain qu'elles arrosent, et se séparent en courant par d'autres chemins vers les océans divers de l'art et de la pensée. Frontières de deux contrées également belles, privilégiées, fortes et productives, également intéressantes à visiter et à parcourir, mais dont l'une dirige vers le nord rigoureux les grands courants de son sévère génie, tandis que l'autre écoule vers le midi ses eaux tempérées, plus limpides et plus bleues.

« Le théâtre, observe mon correspondant, joue un rôle secondaire en Allemagne, tout au contraire de

Paris, et ceux qui tiennent à connaître et à étudier la *vraie* musique en Allemagne, s'instruiront moins à Bayreuth qu'aux auditions des grandes œuvres chorales de Bach, de Beethoven, de Hændel, etc., qui se donnent dans les villes des bords du Rhin, à Cologne par exemple. L'Allemand n'a point de génie pour le théâtre. C'est pour cette raison que la musique de concert dominera toujours en Allemagne. A l'Allemand il manque le sens dramatique dont on ne saurait se dispenser pour créer des œuvres de théâtre, et ce sens dramatique est inné dans le caractère français, chez les poètes comme chez les musiciens de tout temps. C'est là ce qui fait la supériorité du Français dans la musique d'opéra, et aussi son infériorité dans ce que j'appellerai la musique pure. »

Pour ce qui est de l'exécution de ces grandes œuvres chorales, si belles et si fréquentes en Allemagne, voici pourquoi elles sont si rares en France. Lorsque nous disons la France, il va sans dire que nous voulons dire Paris. Paris! Tout le mal est là, dans cette centralisation excessive détestable qui fait tout mourir autour d'elle, comme ces arbres énormes, magnifiques, que l'on rencontre quelquefois dans les forêts, mais qui n'ont atteint leur taille gigantesque qu'en étouffant toute vie et toute végétation sous l'ombre projetée de leurs rameaux. Si nous avons eu cette année même quelques très belles auditions de ces œuvres à l'église Saint-Eustache, tout l'honneur en revient à M. Bordes et à l'école de chanteurs qu'il a formés, connus désormais sous le nom de « chanteurs de Saint-Gervais ». Mais ce que M. Bordes, le premier, a fait, ne pouvait-il encore réussir qu'à Paris, car à Paris seulement il devait trouver et réunir les éléments nécessaires à son entreprise. Ce qui n'existe chez nous qu'à titre exceptionnel, et à Paris seulement, se rencontre en Allemagne dans un grand nombre de villes, à Cologne, à Munich, à Leipzig, etc. La petite ville de Bonn, au bord du Rhin, qui ne compte que dix mille habitants, possède cependant comme chef d'orchestre un musicien consommé, M. Hugo Grüters, et dans le *Beethoven halle*, des chœurs fort nombreux font merveille sous sa direction. En ce moment, il prépare pour la fin de mai une fête musicale grandiose où l'on n'exécutera que du Hændel.

C'est qu'aussi, à côté de cette décentralisation artistique si favorable à l'art, l'éducation musicale est non seulement plus répandue en Allemagne, mais elle n'est pas la même qu'en France. Le chant choral joue un rôle beaucoup plus important dans les conservatoires, et la musique vocale est un secours précieux dans l'éducation professionnelle. De plus, il n'y a pas en Allemagne cette ligne de démarcation, si tranchée chez nous, entre l'artiste et l'amateur. Ceux-ci fréquentent volontiers avec ceux-là, et c'est tout profit pour l'art, car non seulement les amateurs atteignent dans cette société un bien plus haut degré de perfection, dans leur éducation musicale, mais ils prêtent à ceux-ci en toute circonstance leur gracieux concours. La question « argent » si importante en France, à Paris, et qui s'oppose presque toujours à l'exécution d'œuvres qui comportent un grand nombre de voix, n'existe donc pas en Allemagne, car alors que nos choristes sont des professionnels payés fort cher, les « messieurs » et les « dames » des chœurs, en Allemagne, sont des gens du monde, des « amateurs », mais d'admirables musiciens, très heureux de se livrer pour le plaisir à leur art favori.

On commence à se préoccuper de l'Exposition prochaine de Paris, dans le monde musical allemand. Aux dernières nouvelles, le bruit courait que le directeur des concerts de Berlin, M. Wolff, organiserait avec l'orchestre de la philharmonie de cette ville, une série de concerts à Paris pour le printemps. Il engagerait, pour les diriger, M. Arthur Niethische, un des plus fameux chefs d'orchestre d'Allemagne.

E. PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Il fuoco (Le feu), par GABRIELE D'ANNUNZIO (Ed. Treves, à Milan).

Le nouveau roman de Gabriel d'Annunzio accuse le caractère lyrique que prend de plus en plus son talent. L'analyste méticuleux de l'*Intrus* et de l'*Enfant de Volupté* se consacre à la célébration fervente de l'Amour. Intense et fébrile, l'étude de la passion prend dans ses dernières œuvres l'accent d'un épanchement poétique. Il n'y a pas, à proprement parler, d'action romanesque dans *Il fuoco*. Ce n'est presque qu'une série de dialogues ardents entre l'amant et la maîtresse. Les chroniqueurs ont retrouvé des personnages célèbres sous les noms d'emprunt de ces deux êtres, et l'auteur même serait l'un d'eux ; si peu renseigné qu'on veuille être, on est frappé du caractère individuel de ce roman qui se présente avec un faux air de journal intime. La Foscarina est un type touchant d'amoureuse ; sa passion fait toute sa vie ; elle s'y abandonne corps et âme, sacrifiant toute autre ambition, ses rêves et ses triomphes d'actrice célèbre. Elle est encore une créature d'art ; tout se transforme spontanément pour elle en émotion de beauté : ses paroles, sa voix, ses gestes ont l'harmonie la plus délicate même dans la violence. L'esthé-

tique et la vie sont unies en elle, et chacune de ses actions les plus simples est une révélation d'art. Mais lui, Stelio, poète avant tout et soucieux de son talent, est condamné de ce fait à ne pas aimer ingénument. Il s'écoute, il s'épie, et dans la Foscarina, qu'il aime pourtant, il ne trouve qu'une occasion d'exalter son génie. Il exploite son amour pour le transformer en art. Et quand il a tiré de cette femme vieillissante tout ce qu'elle recélait de beauté réalisable, il la laisse sans regret s'effacer devant l'attente d'une exaltation nouvelle. Il n'a ni la pudeur ni la charité de feindre qu'elle lui suffise. Avec un cynisme serein, il sacrifie en elle l'inspiratrice parce que la femme n'est plus assez belle... La lecture de ce roman est, à bien des égards, désagréable. Mais l'œuvre a pourtant une beauté singulière grâce à la richesse des détails, à l'éclat merveilleux du style, à la fièvre de passion qui l'embrase, ardente, maladive, et, dans son étrangeté même, d'une émouvante sincérité.

Thomas Gordéieff, par Maxime Gorki (Pétersbourg).

L'apparition du *Thomas Gordéieff* de Gorki est, en Russie, avec la *Résurrection* de Tolstoï, le plus grand événement littéraire de l'année. C'est un homme très extraordinaire que ce Gorki, et le type parfait de l'autodidacte de génie. Jusqu'à ces dernières années, il travaillait de ses mains pour gagner sa vie quotidienne, faisant tous les métiers, et les plus durs, au hasard des rencontres, haleur de barques un jour et chemineau les trois quarts du temps. Et, chose singulière, quand il se mit à écrire, ce qu'on eut à admirer en lui, ce n'était pas seulement un tempérament puissant et original, mais un artiste délicat et nuancé. Le contact des pauvres gens les plus divers l'a rendu attentif à toutes les variétés de misère humaine. Mais dans les plus ternes et mornes existences il a perçu des mouvements obscurs d'âmes et d'esprits; il les a vues aussi complexes, tourmentées et riches en raffinements que les plus élégantes destinées. Il a peint des êtres rudes, en proie à l'inquiétude, à l'ennui, torturés par l'inassouvissement de passions cachées; il a deviné en eux des bontés, des orgueils, des subtilités imprévues. Cette intelligence des sentiments mystérieux se retrouve dans tout ce qu'il écrit... Le roman de Gorki a pour acteurs les commerçants du Volga. C'est une société riche, très spéciale, avec ses traditions, ses mœurs, fermée comme une caste, avide, orgueilleuse. Thomas Gordéieff est le fils d'un des plus riches marchands, homme impérieux et terrible, qui n'a voulu développer chez l'enfant que le don du commandement et les puissances de la volonté. Il en fait une force déchaînée qu'il aurait su contraindre et guider; mais il meurt, et Thomas tombe alors sous l'autorité sournoise d'un parrain. Cette domination nouvelle est insupportable au jeune homme. Il s'insurge bientôt contre ce tuteur qu'il méprise, et, pour se manifester à lui-même son indépendance, se jette dans tous les excès. Le tuteur consent à la rupture mais ne renonce pas à joindre à sa fortune celle de son pupille. Il imagine alors de faire passer Thomas pour un fou. Un jour, dans une fête que donnait à la caste un marchand sur un navire du Volga, Thomas fait une sortie terrible. En présence de ces puissants fripons, il s'exaspère, crie à l'un ses fraudes, à l'autre ses bassesses, à l'autre ses crimes. Les convives en furie le saisissent, le garrottent, et cette meute de richards forcenés, revenue de son épouvante, hue le fanatique justicier. L'intelligence de Thomas qu'avaient altérée déjà la débauche et le vin, ne résiste pas à ce choc. Il est désormais en dehors de la vie. On l'aperçoit, rôdeur sinistre, tantôt exalté, plus souvent sombre et muet. Il ne compte plus. La caste est vengée: un de ses membres s'était tourné contre elle; elle l'a supprimé.

To London town (A la Ville de Londres), par Arthur Morrison (Methuen and Co, London).

Morrison, l'auteur si connu de *Tales of the mean streets*, les *Contes des pauvres rues*, où il peignait la misère atroce et sauvage de quelques quartiers de Londres, publie un nouveau livre, *to London town*. Il y représente encore avec vérité de très humbles vies, mais sa manière, cette fois-ci, s'est faite plus douce. Il ménage un peu plus que par le passé les nerfs de son lecteur. Tous les tableaux qu'il nous offre ne sont pas absolument sombres. Il nous montre aussi quelques êtres vaillants et forts, qui savent lutter patiemment et finissent par conquérir leur place au soleil; il est vrai que leurs joies sont peut-être plus tristes encore que leurs souffrances, tant ils se contentent de peu... Nan May a perdu son mari, victime d'un accident de travail. Elle reste avec deux enfants, une fille infirme et un garçon, Jonny, trop jeune pour travailler. Elle a aussi près d'elle un vieux beau-père qui gagne sa pauvre vie en vendant des chenilles et des insectes rares. Mais, une nuit, le vieillard est assommé dans la forêt. Nan May part pour Londres. Avec son dernier argent, elle achète un humble fonds de commerce. La petite infirme la seconde, Jonny apprend un métier. L'aisance vient. Mais Nan May détruit elle-même l'œuvre patiemment accomplie: elle se laisse séduire par un misérable qui se fait entretenir par elle, la tyrannise et la vole. Seulement Jonny n'est plus un enfant; il délivre sa mère de l'abominable bourreau. Alors sa vie de lutte et de vaillante misère recommence, dans un autre coin de Londres, car il faut désormais se cacher des témoins de la honte passée. Jonny trouve un peu de bonheur; il aime une ouvrière douce et laborieuse; il l'épousera. Mais, là encore, la tristesse

est grande : la jeune fille a une mère ivrogne qui l'humilie par ses scandales... Et telle est donc, dans ce qu'elle a de moins lugubre, la vie des pauvres gens en Angleterre.

FRANCE

Articles de Paris, par MIGUEL ZAMACOÏS (Simonis Empis).

C'est un recueil de chroniques, alertes et gaies, railleuses sans méchanceté, spirituelles sans monotonie, toujours variées et amusantes. Tantôt en prose, tantôt en vers, elles célèbrent l'actualité parisienne ; mais elles n'ont pas perdu de leur attrait en attendant un peu ; elles resteront plaisantes très longtemps parce que l'actualité parisienne, que l'on croit fugitive, est au contraire permanente et merveilleusement fidèle à elle-même. Le bal des Quat' z'Arts, le Vernissage, la Bataille des fleurs, le Grand Prix, le Quatorze Juillet, la Fête de Neuilly, etc., sont des traditions et des rites auxquels obéissent pieusement nos compatriotes. La futilité parisienne a ses lois et ses cérémonies : elles sont revêtues d'un superbe caractère d'éternité. Miguel Zamacoïs a scrupuleusement étudié ces liturgies. Il ne les respecte pas extrêmement ; même, il les blague avec impertinence : mais cela même fait partie du culte. Et rien n'est plus savoureux que cette ironie qui semble s'attaquer à elle-même et qui se fait « bien parisienne » pour se moquer mieux du « bon parisianisme ». Il nous reste encore quelques boulevardiers ; conservons-les précieusement : Miguel Zamacoïs est parmi les meilleurs... Albert Guillaume aussi, qui, pour ce petit volume, a fait d'exquis dessins, pleins de fantaisie et d'exactitude. Et M. Gérome aussi, décidément, qui s'est chargé de la préface avec gentillesse. N'étant pas littérateur, dit-il, il n'avait pas « de pensées faites à sa disposition ». Alors, il en a *fait* pour la circonstance. Tout le monde sait qu'il a beaucoup d'esprit, — et j'aime beaucoup mieux ces quelques pages que sa *Tanagra*, par exemple. Mais il est probable pourtant qu'il attache plus d'importance à sa *Tanagra* : encore de l'ironie bien parisienne...

Pour la sauver, par ERNEST BENJAMIN (Lemerre).

Un jeune homme très chevaleresque, à l'âme très pure et vraiment noble, se condamne à garder toute sa vie le secret de sa cousine, Mad. Brodard. Et ce secret c'est l'amour de Mad. Brodard pour lui, Roland. A leur passion ils succombèrent, une fois seulement... Mad Brodard est mariée : Roland s'applique, « pour la sauver », à empêcher une seconde faute. Il y réussit, courageusement. Il dissipe les fâcheux soupçons, anéantit les commérages des mauvaises langues. Même, « pour la sauver », il ment au confessionnal quand le prêtre lui pose des questions trop directes. Mais, comme il est pieux autant que chaste, il veut expier son mensonge en visitant la Palestine... Après quinze ans de tels héroïques sauvetages, Mad Brodard devient veuve : Roland l'a bien mérité. Donc il épouse sa cousine, un peu tard seulement. Cette petite œuvre est édifiante. En outre, elle ne manque pas de quelque grâce. Les personnages secondaires sont assez bien dessinés. Mais les deux héros de cette aventure sont si nobles, si nobles, — et nous sommes sans doute si pervers, — qu'ils nous intéressent peu : fallait-il l'avouer... ?

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — A Paris, chez Alcan, et à Budapest, Société de l'Athenæum, *Histoire de la Littérature hongroise*, par MM. C. Horvath, A. Kardos, A. Endrödi, ouvrage adapté du hongrois par M. I. Kont, avec une préface de M. Gaston Boissier, excellente publication et qui rendra les plus grands services. De nombreuses illustrations embellissent encore ce volume. Les mêmes éditeurs publient aujourd'hui la seconde édition, revisée par MM. André Sayous et J. Dolenecz, de l'*Histoire générale des Hongrois*, par Édouard Sayous. — Chez Ollendorff, *le Touareg*, intéressante étude de la vie au désert, par Albert Fermé, avec des illustrations d'André Suréda. — Chez Colin, *la Rénovation de l'Asie* (Sibérie, Chine, Japon), par Pierre Leroy-Beaulieu ; — *Java et ses Habitants*, étude de colonisation comparée, par J. Chailley-Bert ; — et, dans la « Bibliothèque du Musée social », *les Syndicats agricoles et leur œuvre*, par le comte de Rocquigny. — A la Bibliothèque d'art de « la Critique », *l'Ostensoir des Ironies, essai de métacritique* (*sic*), par Alcanter de Brahm. — Chez Lecoffre, *l'Éducation populaire*, par Max Turmann.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre.

La récente publication en volume des notes recueillies et rédigées par G. W. Steevens sur la terre sud-africaine fournit à Mr. Stead l'occasion de flétrir une fois de plus les criminelles folies de l'impérialisme. L'œuvre de l'infortuné correspondant du *Daily Mail* — *From Capetown to Ladysmith* — suggère à la *Review of Reviews* d'abondantes réflexions et de pittoresques aperçus. De cet article, je détache les passages suivants :

« Lorsque Mr. G. W. Steevens mourut à Ladysmith, la presse anglaise perdit son plus distingué représentant. Bien que l'un des plus jeunes de la carrière, Mr. Steevens s'était créé, comme correspondant, une situation prépondérante. Cet homme était une chambre noire ambulante (*sic*). Ses yeux photographiaient tout ce qu'ils voyaient —

et sa plume révélait infiniment mieux qu'une photographie, car les descriptions qu'elle donnait au public débordaient de mouvement et de couleur... Ce volume (*From Capetown to Ladysmith*) réunit les lettres que, de l'Afrique du Sud, Mr. Steevens adressa au *Daily Mail*. L'ouvrage n'a pas le fini de son fameux *With Kitchener to Khartoum*, mais il possède nombre des qualités qui ont fait si populaire la relation qu'il écrivit de la guerre du Soudan égyptien. Encore qu'il rendît ce qu'il avait vu avec une extraordinaire exactitude, Mr. Steevens était plus et mieux qu'une chambre noire : à qui lit ses lettres, impossible en effet de ne point reconnaître un seul instant qu'un cœur sensible, aimant et même passionné inspire sa plume. Bien que représentant d'un organe qui plus que tout autre s'était employé à répandre de haineux préjugés contre les Boers, Mr. Steevens ne se trouva pas plutôt face à face avec les hommes que nous combattons qu'il démolit, dans une couple de lettres fort brillantes, ce vaste échafaudage d'erreurs et de rapports mensongers si habilement exploités pour lancer le pays dans les aventures de cette guerre injuste. Le Boer, que le *Daily Mail* avait représenté comme un être tenant du sauvage et du diable, apparaît sur l'instantané de Mr. Steevens comme un ennemi parfaitement digne de notre plomb. C'est bien Mr. Steevens, si je ne me trompe, qui, dans un passage que je ne retrouve pas, dépeint les Boers comme des « propriétaires ruraux malpropres » — *dirty country-gentlemen*. Parlant de ceux faits prisonniers à Elandslaagte, il dit : « Les Boers s'étaient battus de leur mieux et avaient été vaincus : ils n'étaient ni humiliés, ni irrités. Ils étaient courtois et dignes; derrière leurs barbes en désordre et leurs grossiers vêtements, on percevait clairement une « race faite pour dominer ». Il se peut que ces Boers fussent brutaux, il se peut qu'ils fussent perfides, — ils portaient la tête comme des *gentlemen* »... Pour ce qui est de la malpropreté de ces « propriétaires ruraux », poursuit la *Review of Reviews*, on peut remarquer que les propriétaires anglais qui vivent aux champs sont souvent eux-mêmes assez malpropres, car ils se mettent au lit couverts de poussière et de boue sans jamais prendre un bain... Le compte rendu par Mr. Steevens de la nuit qui suivit la bataille d'Elandslaagte et les pages où il nous montre la colonne Yule vagabondant à travers Ladysmith après la marche forcée de Glencoe sont certainement les plus vivants tableaux des réalités de la guerre que nous ayons eus depuis longtemps... »

États-Unis.

Le numéro de mars de la *North American Review* contient un article, intitulé *America's Attitude toward England*, dans lequel Mr. R. A. Alger, autrefois secrétaire d'État à la guerre, explique la conduite des États-Unis quant au conflit anglo-boer. De cet article, qui ne saurait manquer d'intéresser tous ceux auxquels l'espoir était venu d'une intervention de l'Amérique et qui achèvera d'édifier les amis de la paix, j'extrais les passages suivants :

« Il n'y a pas eu de guerre dans les temps modernes qui n'ait divisé l'opinion, celle-ci invoquant tour à tour la nécessité et la justice. En 1870, on rendait responsable du sanglant conflit franco-allemand l'un ou l'autre des belligérants, suivant le jugement qu'on avait porté sur les événements et les négociations qui avaient précédé l'ouverture des hostilités. Dans la guerre entre la Grèce et la Turquie, les philhellènes défendaient la cause des Grecs contre les malveillances des partisans du sultan. Dans nos propres démêlés avec l'Espagne, la conduite des États-Unis fut loin d'inspirer les mêmes appréciations partout, et jusque parmi nos compatriotes il se trouva des esprits — en petit nombre, heureusement — qui s'inscrivirent en faux contre la politique du pays. Il serait étrange, vraiment, que la guerre sud-africaine apportât une exception à la loi historique... L'énergie que les partisans de chacun des deux belligérants ont mise à outrer leurs façons de voir prouve l'intense intérêt qu'a soulevé à travers le monde la guerre survenue entre l'Angleterre et le Transvaal... C'est un malheur que, aux États-Unis, l'expression des opinions sur cette guerre ait dépassé les limites permises. Dans plusieurs circonstances, des hommes investis d'un mandat émané de leurs concitoyens, des hommes à la parole desquels une portée s'attache qui fait toujours défaut à la parole d'un simple particulier, ont manqué à leur devoir en formulant sur la politique de la Grande-Bretagne un jugement défavorable. Des vœux et des résolutions ont été votés en faveur des Boers, non seulement dans de grandes réunions populaires, mais encore dans les assemblées législatives de plusieurs des États... Si, durant la guerre que nous avons soutenue contre l'Espagne, les chefs d'un des grands partis politiques de l'Angleterre s'étaient à chaque instant permis de stigmatiser la politique des États-Unis et de flétrir les motifs dont s'inspirait la résolution que nous avions prise de délivrer Cuba du contrôle du gouvernement espagnol, une telle façon de faire eût éveillé les ressentiments les plus amers dans l'esprit de nos populations. Si d'éminentes personnalités appartenant au monde politique anglais avaient introduit dans les votes de la Chambre des communes ou de la Chambre des lords une motion blâmant notre gouvernement et exprimant des sympathies pour ceux contre lesquels nous considérions comme un devoir de diriger nos forces, une juste indignation eût soulevé le cœur de tout patriote américain. Mais une telle expérience nous a été épargnée. Et j'estime que nous devons agir vis-à-vis de l'Angleterre en 1900 comme elle a agi à notre égard en 1898. »

Ainsi pense la Grande République à l'aurore du xxe siècle.

Hollande.

Selon toutes les probabilités, l'instruction sera, à brève échéance, décrétée obligatoire au pays des tulipes. La seconde Chambre hollandaise vient en effet d'adopter à une forte majorité l'article premier de la loi tendant à promulguer cette obligation.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — 39171. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME XIII. **21 AVRIL 1900.**

NOTRE SIÈCLE [1]

L'Architecture au XIXe siècle.

L'Architecture tient, en art, le rôle de Cendrillon; on la néglige, on l'oublie, on la dédaigne, on s'étonne de son outrecuidante prétention à revendiquer des liens de parenté avec la Peinture, la Sculpture, la Gravure, la Musique, la Littérature, ses sœurs. Voilée et hautaine, elle reste muette devant les foules qui ignorent l'idiome de ce sphinx à la bouche de pierre, et elle garde jalousement les secrets de sa beauté pour les seuls initiés. Et pourtant l'histoire du monde se confond avec l'histoire de l'Architecture. C'est l'ancêtre vénérable, c'est le témoin auguste qui relate, dans des pages d'une éloquence sublime, l'exode de l'humanité éternellement en marche vers un idéal jamais atteint; elle reste la narratrice émouvante des conquêtes et des défaites, des joies et des souffrances, des richesses et des misères, des grandeurs et des décadences, des vertus et des vices; elle est le livre de bord éternel où chaque peuple, chaque génération, chaque famille, chaque individu, résument automatiquement les péripéties du voyage.

Esthétiquement, le but de l'Architecture est de produire des sensations par des lignes, comme la Musique éveille des impressions par des sons. L'une et l'autre, parlant d'âme à âme avec celui qui regarde, avec celui qui écoute, n'ont nul besoin d'un dialecte pour formuler les pensées que comprendront, jusque dans leurs plus subtiles nuances, deux êtres opposés par la race, le tempérament, l'éducation, les préjugés et même la conformation physique. Par ses divisions rythmées, ses groupements chromatiques, ses coordinations étroitement liées entre elles, la Musique offre de mystérieuses analogies avec l'Architecture dont les combinaisons concourent à l'unité d'un grand ensemble symphonique. Les deux arts dédaignent la reproduction des formes corporelles qui restent l'essence même de la Peinture, de la Sculpture et de la Gravure, et se refusent à connaître le vocabulaire dont se sert la Littérature et qui emprisonne tyranniquement l'idée dans des signes conventionnels.

Dans le Mont Saint-Michel et Chambord, dans le Temple de Pœstum et le Garde-meuble, dans tous les monuments qu'on étudie, on retrouve la loi informulée mais immuable des assonances. Supprimer ou alterner une seule partie d'un édifice défigurerait et rendrait incompréhensible l'œuvre entière, car chaque détail s'enchaîne, chaque fragment coopère à l'harmonie générale, chaque division occupe une place rationnellement motivée, chaque corps de moulure s'impose à un endroit précis, chaque assise annonce l'assise voisine qui la complète et lui donne la réplique. Le Roman emploie des moyens émotionnels aussi simples que le plain-chant; une orchestration savante vibre dans les nefs gothiques, et, en prenant comme unité de mesure le module architectonique, on constate, dans le Parthénon, l'application du code harmonique employé par Bach, Haydn, Hændel, Mozart, Beethoven, Mendelssohn et tous les symphonistes.

1. Voir les articles déjà parus : *Le Monde et les Salons*, par M. le vicomte Brenier de Montmorand (7 avril 1900); *Le Roman au XIXe siècle*, par M. Marcel Prevost (14 avril 1900).

Ces caractéristiques si curieuses, l'Architecture du XIXe siècle les possède autant que ses aînées ; elle reflète également les usages, les goûts, les besoins, les tendances d'une société, mais avec moins de netteté, avec moins d'unité qu'aux siècles précédents. Que d'hésitations, que d'illogismes, que de réactions, que d'incohérences déroutent l'observateur ! On se heurte constamment contre les conséquences d'une éducation artistique aussi anormale que dévirilisante. Absorbés par l'étude exclusive de l'Antiquité, ankylosés par l'admiration intransigeante de la Grèce et de Rome, longtemps nous avons semblé construire au rebours du bon sens, rester sourds aux appels de la vie ambiante, fermer les yeux devant la réalité des choses, et nous figer dans une immobilité cadavérique radicalement contraire à notre tempérament et à la tradition nationale.

La France, qui avait offert au monde l'exemple de l'originalité, de la verve, de l'esprit, de la grâce, de l'individualisme, de l'imagination et du goût, la France qui avait sans relâche manifesté son horreur pour le pédantisme et sa passion frondeuse pour l'indépendance, la France qui avait enfanté le gothique et le Louis XV, les plus dissemblables et les plus merveilleuses manifestations artistiques qu'on puisse rêver, la France rompit lamentablement, au commencement de ce siècle, avec son passé glorieux. L'influence du Louis XVI, dont on respire encore le parfum fané pendant la Révolution, s'évapore totalement sous l'Empire. La bataille des Pyramides nous impose un effarant et éphémère Égyptien dont on remarque les vestiges dans une maison de la place du Caire, et dans un hôtel, rue de Lille, occupé aujourd'hui par l'ambassade d'Allemagne.

Puis, la fatalité ayant voulu que le profil du Premier Consul rappelât un camée, on ne jura plus que que par la Rome des Césars, déjà mise à la mode par l'évocation des souvenirs républicains et la campagne d'Italie : tribuns, casques, peplums, toges, cothurnes, licteurs, Olympe et couronnes de lauriers. Une voiture se transforme en char, un cheval en coursier, une épée en glaive, un fauteuil en chaise curule, et l'Institut crée le style *Pompier* dont nous ne sommes pas encore totalement délivrés. La Vierge divinement gracile de Reims et d'Amiens est chassée de nos cathédrales, brisée, jetée aux gravois pendant que la coquette marquise, chaussée de mules de satin, est arrachée de nos palais, et échoue ignominieusement dans les greniers d'un musée. Plus d'imprévu ni de courbes élégantes, plus de fantaisie ni de silhouettes pittoresques, l'Architecture se fait dure, renfrognée, guindée, prétentieuse, symétrique, caporaliste : elle prend l'aspect d'un grenadier qui vient de rectifier l'alignement, elle veut rappeler Tacite et ne parvient qu'à singer la versification de Delille. Avec leurs frontons, leurs pilastres, leurs colonnes, leurs entablements et toutes les formules imposées par Vignole, avec leurs baies implacablement axées, leurs lignes droites se multipliant à l'infini, leurs toitures écrasées, leurs lourdes ferronneries, leur ornementation ampoulée et monotone, leur sculpture maigre et faussement hiératique, les édifices construits sous Napoléon ressemblent au discours latin d'un rhétoricien qui aurait mal compris, mal traduit, mal interprété, mal digéré la majesté romaine.

En Peinture, le génie d'un David ou d'un Prud'hon soutiennent brillamment une cause impossible à défendre, mais en architecture, à de rares exceptions près, la médiocrité triomphe et quelques corrects devoirs de forts en thème tentent de tuer à jamais le souvenir de nos chefs-d'œuvre d'antan, si sottement méconnus. Malgré le charmant arc de triomphe du Carrousel, qui est une véritable restauration antique, Percier et Fontaine arriveront péniblement à ce qu'on leur pardonne l'aile droite des Tuileries et la massive façade sur la rue de Rivoli, pas plus que le monument expiatoire de Louis XVI, surtout quand on songe que ces deux iconoclastes, par haine pour le moyen âge, entassèrent dans le tombereau du démolisseur les admirables autels de Saint-Denis.

Quel jugement porter sur la colonne Vendôme, cette inutile copie de la Trajane, que Gondouin et Lepère eurent l'idée bizarre d'élever au milieu d'une place Louis XIV, ensemble d'un seul jet dont ils compromirent et l'échelle et le caractère ? Que dire de la Bourse ridicule que nous devons à Brongniart ? Comment qualifier la colonne érigée par Bralle et transformée en fontaine par Davioud, place du Châtelet ? Comment rappeler, sans sourire, le monument à Desaix qui, nombre d'années, égaya les passants, place Dauphine ? Insister serait peu charitable, et il vaut mieux s'arrêter aux morceaux les plus importants et les plus beaux de cette époque : la Madeleine et l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Construite par Vignon qui ne l'acheva qu'en 1842, la Madeleine n'incarne pas l'esprit si précis du style Empire. Sans posséder la moindre personnalité, sans oser la plus timide initiative, du moins a-t-elle le mérite d'être une copie impeccable et fort réussie d'un monument classique. L'auteur n'a rien innové, mais, d'une main experte et d'une mémoire respectueuse, il a scrupuleusement rendu l'aspect d'un temple romain.

Commencé par Huyot et Goust et terminé par Blouet en 1832, l'Arc de Triomphe se dégage, lui aussi, d'une seule et même orientation. Grâce à sa masse imposante, à ses heureuses proportions, à sa position dans un panorama peut-être unique, à l'immortel haut relief de Rude qui anime la frigidité de

la pierre, cet édifice produit une réelle émotion; il synthétise tout un état d'âme, toute une épopée, mais il ne résume pas avec autant de fidélité le style Empire que certains intérieurs de la Malmaison, certains coins de l'Élysée et certaines façades de caserne qui découvrent le côté factice, mensonger et foncièrement cabotin d'un règne où un ancien officier de la République se déguisait en César.

Sous Louis XVIII, l'architecture se modifia peu. Contrairement à une opinion trop répandue, un style, en effet, ne se transforme pas du jour au lendemain, et un peuple ne change pas sa vision comme au sifflet d'un machiniste s'enlève une toile de fond. Sortant d'un cauchemar sanglant, la France atténua son militarisme et adoucit ses brutalités guerrières, mais le vieux roi aimait trop passionnément Horace pour chasser les dieux païens des Tuileries. Si Mars fut négligé, Minerve, Apollon, Vénus et autres divinités de moindre importance prirent sa place; l'on continua à se repaître de réminiscences classiques, et l'Institut ne ralentit nullement sa méthodique et implacable persécution contre nos monuments nationaux qu'on supprimait sans merci, ou qu'on déshonorait par de grotesques restaurations. Trop longue serait la liste des chefs-d'œuvre qui disparurent, condamnés par le plus implacable, le plus mesquin, le plus coupable, le plus aveugle vandalisme, ou qui furent froidement défigurés par les sectaires en habit vert qui considéraient le Roman, le Gothique et même la Renaissance française comme « les manifestations d'une honteuse barbarie ».

Ce ne fut guère qu'à la fin du règne de Charles X, et plus spécialement lors de la manifestation du mouvement historique de 1830, qu'on s'insurgea contre la rage imbécile de l'école classique. Dans *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo jeta un furieux cri de révolte que l'Europe entière entendit. Fondée en 1837 par Mérimée, Vitet, Caristie et Taylor, la commission des monuments historiques revendiqua énergiquement, pour notre fastueux patrimoine, le droit au respect et à l'admiration; descendu dans l'arène, le Romantisme exalta le Gothique humilié, et couvrit de ses lazzis le poncif triomphant: une scission très nette se produisit alors en Architecture.

Historien impartial, je dois reconnaître que ces intelligentes et louables revendications n'amenèrent pas de résultats fort heureux, au point de vue de la production pure. On changea de théorie, mais, en somme, on s'évada de l'ergastule pour aller se verrouiller à la tour de Nesles. Des maisons de rapport place Saint-Georges, rue Laffitte, rue Richer, rue des Petits-Champs, un hôtel où vécut Paul Delaroche, rue Victor-Massé, la maladroite restauration d'une partie du palais de Versailles, exhibèrent l'avortement d'efforts pourtant généreux, et prouvèrent une fois de plus qu'on ne galvanise pas un cadavre et qu'on ne recommence jamais le passé.

Sous Louis-Philippe, la construction fut lamentable; on employa de détestables matériaux, on abusa d'une ornementation atroce, on noya les façades sous des sculptures informes, on inaugura le règne des fontes les plus grossières, on camelota le luxe, on força la diffusion du *simili* et du *toc*, et, dans le but de ramener au culte du Gothique et de la Renaissance, on portraitura Héloïse et Abeilard sur les balcons, les portes cochères et jusque sur les chenets; on imagina d'invraisemblables troubadours, des châtelaines pour charcutiers, des croisés de mardi gras, des pages en saindoux, des preux en pain d'épice; on mit l'ogive à toutes sauces; on couronna de créneaux d'inoffensives maisons bourgeoises et on simula les désastres d'un siège sur les paisibles murailles en plâtras de plusieurs villas suburbaines. Lord Byron et Walter Scott tournèrent autant de têtes qu'Homère et Virgile, et les chevaliers de romance firent une sérieuse concurrence aux héros de l'Iliade. La cathédrale d'Orléans et Sainte-Clothilde ouvrent un jour effrayant sur les ravages de cette fâcheuse maladie dont ne profita, en réalité, que l'Archéologie.

Les classiques résistèrent à cette nouvelle croisade. Encouragés par l'État qui a tenu et tiendra éternellement le record de l'incompréhension et de la routine, les défenseurs des cinq Ordres restèrent maîtres de la place et inondèrent officiellement notre malheureux pays de plagiats variés des arts grecs et romains. Huvé construit la salle Ventadour, Lesueur éreinte l'Hôtel de Ville, Bonnard et Lacornée atteignent le *summum* de la banalité avec la Cour des Comptes, et Lebas, qui commet Notre-Dame-de-Lorette, empoisonne une génération entière par une doctrine se résumant dans cet aphorisme inspiré du catéchisme : Hors de l'antiquité pas de salut!

Viennet n'eût pas mieux dit.

De cette pléiade de cuistres patentés et d'archéologues à courte vue, se dégagent deux personnalités de premier ordre : Viollet-le-Duc et Labrouste, qui rappellent enfin les artistes à la raison, et tentent de renouer la tradition nationale en parlant au nom du rationalisme si follement oublié. Viollet-le-Duc, dont le rôle prépondérant semble avoir été incompris par ses amis comme par ses ennemis, ne se contente nullement de rénover l'étude de l'Archéologie et de sauver d'un irréparable désastre les sublimes poèmes de granit et de pierre légués par nos ancêtres; s'il dépense des trésors d'érudition dans les restaurations de Notre-Dame, de Saint-Denis, de Reims, d'Amiens, de Pierrefonds, de Carcassonne, il exprime toute une doctrine nouvelle dans son merveilleux *Dictionnaire*, et ses *Entretiens d'Architec-*

ture battent en brèche le néfaste enseignement de l'École des Beaux-Arts, exhortent à secouer le joug académique et proclament, pour l'architecte, le devoir de construire logiquement suivant les besoins, les mœurs, le climat, les matériaux, les conquêtes industrielles et scientifiques d'une société, sans se préoccuper de formules empiriques et caduques.

En penseur puissant, le maître jetait la bonne semence dont un autre novateur, doué d'un esprit critique hors pair et d'une imagination artistique prodigieuse avait, de son côté, préparé la germination en matérialisant dans ses œuvres une doctrine féconde.

Prix de Rome comme Berlioz et membre de l'Institut comme Delacroix, mais pas plus que ces deux génies capables de domestication, Labrouste secoua la poussière des sépulcres dans laquelle tant d'autres s'enlizaient, et marcha vers l'avenir, les yeux fixés sur le soleil levant. Le premier, il osa donner droit de cité au métal dans les édifices, bravement, sans le dissimuler sous des enduits ou des revêtements, le premier il chercha à imprimer à une façade une physionomie propre, la caractéristique de sa destination, le premier il se préoccupa de l'ambiance sociale et de l'orientation des idées, le premier il comprit la nécessité d'abandonner le modelé et le trompe-l'œil dans la décoration picturale des murailles. C'est, en résumé, tout le bréviaire de l'art moderne. La Bibliothèque Sainte-Geneviève se dresse comme un éloquent acte de foi dans l'évolution intellectuelle et un génial manifeste de probité artistique, manifeste dont la belle sincérité se retrouve dans l'aménagement intérieur de la Bibliothèque Nationale.

Sous une pareille influence, la poussée en avant s'accentue.

En 1855, Dutrou, impressionné aussi par le Cristal Palace, emploie des fermes en fer dans la nef de ce Palais de l'Industrie d'une allure toutefois si timidement, si mesquinement prudhommesque, et Baltard érige, au centre de Paris, les Halles Centrales d'où sont bannis et la pierre et le bois, les seuls matériaux jusque-là reconnus nobles par l'État-major de l'équerre et du compas; quelques années plus tard, il poussera même l'audace jusqu'à introduire la fonte et l'acier, avec Saint-Augustin, dans l'architecture sacrée.

D'un autre côté, les naïvetés romantiques disparaissent, et le goût des archéologues s'affine en même temps que grossit leur bagage scientifique considérablement accru, grâce à un libéral éclectisme. Lassus édifie l'église de Belleville, véritable joyau moyen âge ne rappelant en rien les caricatures gothiques du règne de Charles X et de Louis-Philippe. Héret commence l'Église romane de Ménilmontant; Duban restaure d'une façon irréprochable la Sainte-Chapelle, la Galerie d'Apollon et le château de Blois; Ballu agrémente la perspective de la Chaussée-d'Antin de la pimpante et spirituelle église de la Trinité, dont son crayon facile a ravi le charme à la Renaissance tourangelle. M. Corroyer s'attaque avec un succès complet à la restauration du Mont Saint-Michel et de la cathédrale de Soissons. Moins bien inspirés Visconti, trop vanté, et Lefuel trop gâté par la faveur irraisonnée de Napoléon III, s'essoufflent dans les bâtiments du Louvre et n'arrivent qu'à produire un lourd et désagréable compromis entre la Renaissance française et le classique Italien du XVIe siècle.

Ce classique, Garnier va se l'approprier dans l'Opéra, mais en le francisant, en le modernisant par une brillante polychromie, en le galvanisant de la verve inhérente à son très particulier tempérament d'artiste. L'Académie Nationale de musique incarne le faste bon enfant, l'amour du plaisir, le luxe tapageur, la gaîté insouciante, le matérialisme jouisseur et un peu le manque de goût du second Empire. Oui certes, il existe dans ce monument des hors-d'échelle des lourdeurs, des fautes de proportions, des superfétations inutiles, des exubérances choquantes, mais c'est quand même l'œuvre de quelqu'un. Du soubassement au couronnement, des ensembles jusqu'aux moindres détails, tout est signé d'une main personnelle et volontaire, tout regorge de jeunesse, d'enthousiasme, de facilité, d'imagination, et un individualisme précieux se dégage de cette virtuosité à panache, moins choquante d'ailleurs dans un théâtre que partout ailleurs, et qui ne laisse jamais craindre ni lassitude, ni impuissance. En outre, à Garnier revient l'initiative d'avoir accusé extérieurement son plan, foyer, salle et scène, en se gardant bien de couvrir ces trois éléments hétérogènes sous la même toiture, comme le fit Davioud au Lyrique et au Châtelet, qu'écrasent de véritables couvercles de malle. En comparant le pitoyable et morne Opéra-Comique de M. Bernier au monument de Garnier, on comprend mieux la valeur de ce dernier, et on devine que la postérité jugera plus équitablement une œuvre pour laquelle nous ne nous sommes peut-être pas montrés assez justes.

A côté de Garnier qui délaissa quelquefois la solennité, non sans plaisir pour nos yeux, comme dans le Cercle de la Librairie et le Casino de Monaco aux amusantes et cosmopolites splendeurs de parvenu, à côté du brillant et populaire architecte, Duc, réservé et froid, occupe une place plus effacée, moins en vedette sur l'affiche du succès, mais mérite autant l'attention que le respect. L'homme qui dessina avec un rare bonheur d'inspiration la colonne de Juillet, ne manifesta évidemment aucune sympathie pour les théories « subversives » en Art et resta

jusqu'à sa mort l'adversaire résolu des moindres innovations esthétiques ; mais s'il s'enchaîna à la tradition académique, du moins apporta-t-il à la cause un réel talent, une scrupuleuse probité et une conviction inébranlable. La pureté des profils, la distinction des motifs, la sobriété de la décoration, la tenue de l'ensemble, classent d'une façon spéciale le Palais de Justice ; de même que le tombeau, au Père-Lachaise, des généraux Lecomte et Clément Thomas restera comme un des spécimens les plus mâles de l'architecture funéraire du XIXe siècle, et attirera sur son auteur M. Coquart, l'estime des artistes de toutes les écoles.

Anémiée par une centralisation à outrance, la province perd son caractère propre, renonce à toute initiative, oublie le capiteux idiome du terroir et accepte passivement un mot d'ordre unique imposé à tort et à travers, au rebours du plus vulgaire bon sens, aussi bien au Nord qu'au Midi, à l'Est qu'à l'Ouest. De Paris sont expédiés, comme des colis, des projets indifféremment destinés à Toulon ou à Lille, à Rennes ou à Nancy, suivant le caprice d'un directeur des bâtiments civils ou le hasard d'un concours jugé invariablement par le même jury. C'est la décadence, c'est la disparition des architectures régionales, c'est la mort. Comme conséquence, peu de monuments intéressants à signaler : un musée fort judicieusement compris par Questel, à Grenoble ; la cathédrale de Marseille, par Vaudoyer, robuste édifice bien supérieur au fâcheux gâteau de Savoie cuisiné par Abadie à Montmartre, dans le but de vouer la France révolutionnaire et repentante au culte du Sacré-Cœur ; le palais de Longchamps, correct et banal projet d'école par Espérandieu, à Marseille ; un théâtre de Rohart, malheureusement détruit par l'incendie, à Tours ; le château de Chantilly, presque entièrement remanié par M. Daumet et récemment glorifié par M. de Bornier ; une faculté à Bordeaux, par M. Pascal ; la basilique de Saint-Martin, à Tours, par M. Laloux, et voilà tout, ou peu s'en faut.

Malgré la cynique pression de l'enseignement officiel cherchant à comprimer les cerveaux dans le même moule, de suggestifs prodromes d'indiscipline se manifestèrent après la guerre de 1870. Ginain, le dieu du Poncif, qui récite constamment, avec des hiatus et des fautes de prosodie, le récit de Théramène dans l'église Notre-Dame-des-Champs, et dans l'École de Médecine, Ginain ne fait que demi-recette et André, avec les académiques bâtisses du Jardin des Plantes, s'égosille en vain devant des banquettes vides. A côté de pauvres diables très prix de Rome, très chamarrés, très surchargés de commandes gouvernementales mais radicalement dénués de valeur, quelques oseurs abandonnent le troupeau bêlant. M. Train tire de délicieux effets décoratifs de la terre cuite et du fer apparent, dans le collège Chaptal. Lheureux, en admirateur respectueux d'un maître, achève le collège Sainte-Barbe commencé par Labrouste, pare d'une originalité exquise des restaurants à Bercy, et termine brillamment l'École de Droit. M. Sedille, doué de rares qualités de décorateur et d'une intuition très fine des besoins modernes, construit des hôtels, des immeubles de rapport, des villas d'un style spécial, sorte de néo-grec parisianisé, coloré, compréhensif et transformé, qui nous venge de l'agressif et implacable néo-grec dont Hittorff nous a accablés à la gare du Nord ; il risque même d'heureuses innovations dans le magasin du *Printemps*, jusqu'au jour où, effrayé de sa propre audace, il s'assagit et reprend son galant marivaudage avec l'Italie, cette vieille coquette avide de chairs fraîches et de jeunes désirs. M. Lucien Magne garde ses tendresses pour la mère patrie et étudie, avec beaucoup de goût, rue des Pyramides, rue Étienne-Marcel, avenue de Villiers, avenue Henri-Martin, des constructions très influencées par notre Renaissance, mais remplies de recherches intelligentes et de préoccupations libérales. Enfin M. Vaudremer, une de nos gloires françaises, M. Vaudremer qui a été à Rome mais qui a su en revenir, M. Vaudremer se dégage virilement des influences atrophiantes de son milieu et devient, par la lumineuse logique et la hautaine conception de ses œuvres, le digne continuateur de Labrouste. Saint-Pierre de Montrouge, les lycées Molière et Buffon, l'église grecque de la rue Bizet, Notre-Dame d'Auteuil, des châteaux, de simples maisons à loyer, toute une fastueuse série d'œuvres impeccables, présentent sous un jour caractéristique ce puissant artiste que les révolutionnaires sont fiers de revendiquer comme un des leurs, malgré son titre de membre de l'Institut.

Le nombre de ces révolutionnaires ou plutôt de ces chercheurs grossit de jour en jour ; c'est à eux que l'on doit le succès de l'Exposition de 1889. Les Palais aux coupoles azurées de M. Formigé, les portiques largement ouverts de M. Bouvard, la pimpante gare du Champ-de-Mars de M. Lisch, et surtout la galerie des Machines, cette cathédrale de fer, de M. Dutert, formulèrent un code jusque-là imprécis, un code de bon sens et de loyauté où les matériaux remplissent fidèlement les rôles imposés par leurs propriétés physiques et leur emploi pratique. Malheureusement, ce vigoureux élan se brisa net, et le train, lancé à toute vapeur, depuis quelques années, fait machine en arrière. Un vent de réaction souffle sur l'Architecture officielle française qu'a de nouveau séquestrée l'Institut. L'Exposition Universelle de 1900, à de rares exceptions près, nous imposera de cruelles constatations, car ces innombrables palais de carton, de staff, de plâtras, de remplissage,

de pâtisserie et de papier mâché étaleront au soleil le plus impudent mensonge et le plus formidable faux du siècle.

Rien ne paraîtrait aussi décourageant, aussi humiliant qu'un tel aveu d'impuissance de la part de l'Architecture contemporaine qui va résumer l'effort colossal de cent années par des copies et des plagiats stériles, par des rabâchages d'écoliers studieux, par le retapage de vieilles défroques fanées et usées; oui, aucun spectacle ne serait plus douloureux qu'un tel avortement, si, loin de ce décor tapageur et encombrant, la vérité ne continuait paisiblement et méthodiquement sa route.

Qu'on ne se laisse pas prendre en effet à ce mirage, qu'on ne se laisse pas éblouir par le fatras des palais des Champs-Élysées tentant d'évoquer les fastes du XVIII[e] siècle, fantôme maquillé qu'épouvante notre démocratie grondante; quand la pièce sera jouée, il ne restera rien de ces oripeaux qui rappellent les sacrificateurs, les paladins, les lansquenets, les mousquetaires descendant de la Courtille un lendemain de mardi gras, au temps lointain du romantisme. Le rêve se dissipera en fumée, et l'on apercevra les résultats obtenus par le fécondant labeur des bons artisans de l'humanité. Des artistes tels que M. de Baudot dont le lycée Lakanal servira de modèle à la jeunesse libérale, continuent l'enseignement génial de Viollet-le-Duc et apprennent à comprendre et à aimer le temps où nous vivons, temps de lumière et de grandeur qui n'a rien à envier au passé. Le public si routinier, si indifférent aux questions d'art, commence lui-même à rejeter l'abêtissante tutelle des styles disparus et réclame un style adéquat à ses mœurs, à son costume, à ses exigences sociales, à sa civilisation; on a la nausée des formules anciennes. Les essais timidement d'abord esquissés dans le décor intérieur, le bibelot, le meuble, la tenture, l'étoffe, la faïence, se sont enhardis, se sont attaqués à la façade, à la boutique, à la villa, à la maison à loyers; l'individualisme se dresse tout-puissant, et les succès acquis par l'art nouveau dans l'architecture privée sont déjà considérables. Avec le dernier feu de Bengale de la fête de 1900, s'évanouira le mensonge qu'on a voulu nous imposer, et l'aurore du XX[e] siècle éclairera le triomphe définitif des idées de raison et de liberté qui de tout temps ont enfanté les chefs-d'œuvre et sans lesquelles aucune Architecture ne saurait grandir, s'imposer, ni même même réclamer son état civil devant la postérité.

FRANTZ JOURDAIN

SILHOUETTES PARISIENNES

M. José-Maria de Heredia.

Ah! rien n'est aussi beau qu'un vers de douze pieds!

Il nous semble d'abord que si la poésie sans rythme ni rime était vraiment plus belle que l'autre, depuis longtemps déjà on l'aurait inventée. Et nous hésitons à admettre aujourd'hui son introduction tardive. Et nous repousserons toujours la domination révolutionnaire, car nous avons l'instinct conservateur, et, au surplus, nous sommes raisonnables. Quant à moi, encore que je sois convaincu que les formes politiques sont, dans la vie d'un peuple, beaucoup plus importantes que les formes poétiques, je sens bien que je suis plus choqué d'une modification dans la forme des vers que d'une modification dans la forme du gouvernement. Oui, la poésie irrégulière n'est, à mes yeux, que la prose honteuse d'elle-même. Combien plus séduisante, en sa beauté correcte, est notre poésie traditionnelle! Celle-ci fit une part importante de notre gloire. Et il la faut préférer pour toutes sortes de motifs poétiques et patriotiques. C'est pourquoi l'harmonie lentement élaborée des vers de Heredia m'enchante.

* * *

Harmonie vraiment enchanteresse, si uniforme et si variée dans sa beauté rigide! Et comme, à travers les dispositions inflexibles qu'adopta le poète, cette harmonie se renouvelle!

C'est que José-Maria de Heredia possède d'abord une imagination prodigieuse. Son imagination s'alimente dans tous les âges. Il n'est rien de la vie des dieux ou de la vie des hommes qui ne l'excite et ne l'enthousiasme. C'est une exaltation continue, toujours aussi ardente, soit qu'elle prenne sa source aux époques mythologiques, soit qu'elle naisse des grands événements par quoi fut signalée à l'admiration ravie des siècles futurs l'existence des aventuriers héroïques et frustes qui conquirent audacieusement à la civilisation encore incertaine d'immenses continents nouveaux.

Ce poète, à l'imagination si vibrante, est infiniment philosophe; il a un sens historique extrêmement développé et précis. Certes, il saisit surtout l'aspect extérieur des choses; mais n'est-ce pas tout ce qu'il est donné aux hommes et même aux poètes de connaître avec certitude? Oui, il y a dans les vers de Heredia beaucoup d'idées philosophiques et historiques puisque tout ce qui nous peut rester des temps abolis c'est la couleur particulière à chacune des époques, ce sont les termes spéciaux qui l'expriment; et, des conceptions philosophiques où, dans

la suite des temps, s'exercèrent les intelligences humaines, ce qui nous reste ce sont des impressions très générales sur la divinité, sur l'homme, sur la nature. Et vraiment, M. de Heredia nous fournit une conception élémentaire et complète du monde et de quelques-uns de ses changements parmi les âges. Les dieux de tous les temps il les connaît; et il sait leurs principaux attributs. Il connaît leurs illustres aventures symboliques, et il les raconte. Il voit, et il comprend les spectacles de la nature : la splendeur du soleil, ou la sérénité de la nuit, ou la douceur de tels paysages, et de tels autres paysages la majesté. Il regarde s'agiter dans l'histoire les activités des hommes, et il admire l'orgueil de leurs gestes héroïques. Toute l'œuvre de Heredia est comme un résumé de l'histoire légendaire ou véridique du monde, et dans la vie universelle, il n'est guère qu'une force naturelle dont ce poète philosophe, — et généralisateur autant que simplificateur, — omette presque totalement de dire les effets : c'est l'amour. En vérité, on lui est reconnaissant de cet oubli.

Mais voyez à quel point l'élan imaginatif et philosophique de Heredia est dominé par la sagesse de son tempérament ! Nul poète n'est plus méthodique et plus froid. Quelle élégante pondération dans la grandiloquence !

M. de Heredia a un goût surprenant pour les idées claires et pour les spectacles nets. Or rien n'est précis que ce qui se peut résumer. C'est pourquoi de Heredia n'abandonne aucun instant la forme admirable du sonnet. Il est, je pense, beaucoup plus difficile de ne rien mettre dans un sonnet que dans un long poème. De même, dans un sonnet, la prolixité plus qu'ailleurs est à craindre ; et elle est beaucoup plus funeste. Heredia ignore ces deux vices littéraires. Et je n'ai vu, nulle part, plus pleine brièveté. Poésie sonore et colorée, et vigoureuse, et régulière, où l'enthousiasme s'accroît par un labeur merveilleusement ordonné ! Poésie où les mots traduisent exactement les choses, poésie dont l'harmonie est tout à la fois intérieure et extérieure, et qui gagne les cœurs en charmant l'oreille ! Elle est complète en sa beauté classique. Rien n'est beau comme un beau vers de douze pieds.

Que cette poésie soit impersonnelle, il est possible. Mais, pourtant, comme au travers de son impersonnalité on reconnaît le poète ! Prodigieux accord de tant d'exubérance et de tant de placidité ! On admire que l'enthousiasme originaire d'où jaillit l'idée ou bien la vision poétique puisse subsister, sans s'affaiblir, durant l'effort méthodique du travail de versification. Et cela prouve d'abord la sincérité profonde de l'inspiration du poète. Mais plus encore nous étonne la persévérance de son effort vers la perfection poétique, de cet effort qui se multiplie en se repliant sur lui-même. Quelle puissance volontaire d'application pour être minutieusement parfait ! Si les vers de Heredia n'étaient pleins de magnificence, on regretterait qu'il ait dépensé, pour un objet aussi inutile en soi que la poésie, une activité si bien réglée !

* * *

Et sa personnalité est très caractéristique. M. de Heredia est singulier parmi ses contemporains pour sa faculté exceptionnelle de « concentration » littéraire. Il n'écrivit qu'un seul ouvrage, et c'est une grande supériorité. C'est une supériorité de plus en plus rare parce que tout nous engage, au contraire, à répandre nos idées et nos imaginations en des livres nombreux — nombreux et longs. Tout nous y engage. Le désir de la gloire ! Les écrivains se sont multipliés follement. Et dans leur indistincte cohue on discerne malaisément, dès son premier effort, l'écrivain original. Il faut, du moins, qu'il réitère bien vite l'effort premièrement accompli. Il le faut, ou bien l'oubli se répand sur son nom à la hâte et la gloire hésitante revient à lui péniblement. Et même, la vie sociale force les écrivains à ajouter sans cesse des livres à d'autres livres. Là où la rivalité littéraire n'exerce pas son influence, la concurrence commerciale agit. C'est pourquoi les romanciers, de nos jours, publient vingt fois, et plus souvent encore, le même roman. Mais, en outre, il semble bien que nous ayons perdu l'habitude de nous replier sur nous-mêmes pour penser fortement et profondément. Nous sommes habiles à avoir très vite des pensées superficielles ou des impressions légères et nous excellons à les exprimer rapidement. Nous perdons le goût d'approfondir, et comme on ne résume que ce qu'on approfondit, nous ne savons plus et nous ne pouvons plus résumer. Notre littérature périt par le « développement ». J'ai tâché à découvrir, parmi les lettres contemporaines, un écrivain auquel il fût possible de reprocher d'être trop concis. Recherche difficultueuse et vaine. Poètes ou prosateurs, ils sont tous féconds à l'excès et prolixes. J.-M. de Heredia prolonge la tradition classique de la mesure. Il n'écrivit que des poèmes en tout petit nombre et des poèmes courts. Presque seul, aujourd'hui, il est incapable de « développer ». Louable et noble inaptitude ! Elle accrut sa gloire dans le présent et la perpétuera dans l'avenir.

Et tout contribue à déterminer mieux sa physionomie, à la rendre entièrement perceptible à tous. Il est facile d'analyser son talent, car il est sans complexité. — Puis, ayant reçu du sort favorable le nom sonore de José-Maria de Heredia, il eut justement l'instinct de composer l'œuvre la plus conforme à

son nom. Si le nom n'ajoute rien au talent, comme je le crois, du moins il peut aider à la gloire. C'est une délicate entreprise que de définir l'exacte influence du nom des écrivains sur la destinée des œuvres littéraires : elle est digne d'occuper des esprits pénétrants.

Mais comme il est vrai que le nom de Heredia complète l'harmonie de sa personnalité et de sa poésie ! Ainsi tous les éléments de sa personnalité se fondent avantageusement en une indestructible unité. Et c'est pourquoi ses vers persistent à nous charmer malgré qu'ils aient été fréquemment imités. Et quelle chance heureuse est la sienne ! Il n'est pas de genre littéraire plus facile à imiter que le « genre Heredia » ; il n'en est pas dont l'imitation fasse mieux valoir le modèle.

Enfin J.-M. de Heredia est exclusivement poète. Ils sont, — Sully Prudhomme et lui, — les derniers représentants d'une race qu'anéantissent les conditions sociales : celle des poètes qui ne sont que poètes et restent poètes toujours. Et voici que la critique littéraire se doit transformer : il importe qu'elle tienne compte de plus en plus de l'influence des conditions de la vie sociale, — j'entends ici surtout les conditions matérielles, — sur le développement de l'esprit et de l'œuvre d'un écrivain. Aujourd'hui, un poète ne reste poète que jusqu'à trente ans. Après quoi, si la poésie subsiste dans l'homme, le poète meurt et le prosateur apparaît, ou bien il écrit des drames en vers, mais est-ce donc encore de la poésie ?...

ZADIG.

LA MISTOULINE [1]

— Pourquoi je n'ai plus écrit pour le théâtre, après le très grand succès de la *Princesse Rose?* me dit Jean Coriolis. Toute une histoire, mon cher, une histoire que je n'ai encore contée à personne... J'aurais pu, en débaptisant les héros, la placer dans un de mes romans. Mais j'ai voulu jalousement la garder pour moi. J'aurais eu honte de livrer au public, même sous les complaisances de l'anonymat, ce souvenir d'autrefois si intime, si doux et un peu amer aussi.

— Prenez garde ! Si l'histoire est jolie, je me laisserai peut-être tenter, moi, et, à moins que vous ne me défendiez...

Nous prenions le café, après déjeuner, dans le cabinet de travail de Coriolis, ce cabinet que tout le Paris littéraire a connu, petite pièce à la fois très tranquille et très gaie, garnie de livres et de bibelots familiers, harmonieusement éclairée par la vaste fenêtre donnant sur un jardin de la rive gauche, plein d'arbres et d'oiseaux. C'est en ce *studio* si propre à la méditation et à la rêverie, là, sur ce bureau Louis XIV aux cuivres brillants, aux pieds de biche s'enfonçant dans la mousse rouge du tapis, que le maître a écrit ces œuvres de force et de grâce tendre qui l'ont fait admirer et, mieux encore, aimer.

Il bourra sa courte pipe de bruyère, l'alluma, s'enfonça dans un fauteuil, appuya au dossier sa tête pâle et réfléchie, cette tête de Méridional affinée par l'intellectualité parisienne. Puis, par petites phrases courtes, ainsi qu'il a coutume, lançant de temps en temps une bouffée de tabac, les yeux à demi clos comme pour mieux évoquer en lui-même les tableaux du passé :

— Comme c'est loin ! trente ans et plus... mes débuts, presque mon arrivée à Paris... On a conté cela plusieurs fois... jamais exactement... On m'a fait naître à Marseille... Pour les gens du Nord, en Provence, il n'y a que Marseille, Cannes et Nice... le reste ne compte pas... Eh ! non, je ne suis pas un citadin, moi, mais un campagnard... un paysan presque... et je m'en vante ! Je ne suis pas de Marseille, mais des environs, entre Marseille et Aix-en-Provence, pas l'autre, Aix-les-Bains... le seul Aix que les Parisiens connaissent... Je suis de Simiane, un petit village tapi au pied des montagnes de l'Étoile... Simiane... vous savez bien... Mme de Sévigné y a habité avec sa fille, Mme de Grignan... Nous n'étions pas riches. Mon père exploitait en mégerie une petite ferme... la *Guérine*...

— Le titre d'un de vos romans...

— Oui... Mes parents sont morts quand j'étais encore tout jeune, à peu de distance l'un de l'autre, emportés par les fièvres... Les fièvres... ils disent encore comme ça, là-bas, quand on ne sait pas trop de quoi on s'en va... Nous sommes restés seuls, la *Mistouline* et moi...

— La *Mistouline ?*

— Un mot du pays... *Mistouline*... mignonne, délicate, frêle... un peu dolente... une petite créature faible, à consoler, à dorloter... *Mistouline*... bien figuratif, n'est-ce pas? Dès l'enfance, elle avait été malingrette, la pauvre Fanny. Très sensible au froid, un appétit d'oiseau... elle était mon aînée de quelques années, bien plus sérieuse, bien plus raisonnable que moi... elle me soignait, elle me donnait des conseils... une vraie petite maman... elle m'adorait et je l'aimais aussi, moi, tant, tant !... pauvre sœurette !... Nos parents disparus, nous réalisions notre mince avoir... Nous nous installions à Aix, où je fis mes études au petit séminaire... Puis, la toquade d'écrire m'est venue... Ah ! j'ai pioché dur, allez ! A

[1] Sous ce titre : *Du triste au gai*, M. Jacques Normand va publier, le 2 mai, à la librairie Calmann Levy, un recueil de contes. Nous en extrayons, pour nos lecteurs, le récit suivant, encore inédit.

vingt ans, mon arrivée à Paris... Trois années terribles... moi, des travaux de copie, du reportage dans les journaux ; la *Mistouline*, des ouvrages de broderie. Nous habitions un modeste logement au cinquième, à Montmartre... On vivait comme on pouvait! On s'est couché plus d'une fois sans souper... Mais on s'aimait tant! et puis on avait la jeunesse, la foi! Dans mes heures de découragement, Fanny me soutenait si bien ! il y avait, dans cette enveloppe frêle, tant de volonté, de ténacité !... Enfin, un jour, la grande joie... la réception à l'Odéon de la *Princesse Rose*... quatre actes timidement déposés chez le concierge du théâtre... Un coup de fortune! Vous connaissez cela, mon cher, vous avez passé par là. La réception de la première pièce! on marche dans les étoiles! Mon bonheur, à moi, était encore doublé par celui de ma sœur. Quand je lui appris la nouvelle, d'abord, elle n'y voulut pas croire... Puis, quand elle n'en put douter plus longtemps, une flamme éclaira son visage, elle se mit à chanter et à danser un pas de farandole, comme une gamine... Elle me sauta au cou, elle me couvrit de baisers, elle m'appela son « grand homme ». Elle me voyait arrivé à la réputation, à la fortune. Tout cela s'est réalisé aujourd'hui... mais elle n'y est plus, la pauvre *Mistouline!*

Coriolis poussa un soupir, ralluma sa pipe, et continuant :

— Vous connaissez la *Princesse Rose*... La pièce a été reprise plusieurs fois... Mais vous êtes trop jeune pour l'avoir vue avec sa première distribution... Le rôle de la Princesse était tenu par Anna Torcy, une très jolie fille blonde, intelligente, artiste, pleine de talent, mais que le goût enragé du plaisir et de la noce idiote ont enlevée rapidement à la scène et menée Dieu sait où!... Vous avez assez l'habitude du théâtre et la connaissance de l'humanité pour deviner qu'après la dixième répétition de ma pièce j'étais amoureux de ma principale interprète. C'était fatal. Je vous fais grâce des phrases connues sur l'incarnation du type rêvé, la réalisation poétique et vivante de l'idéal du poète... Tout cela est vrai... Ce qui est vrai aussi, c'est que nous autres Provençaux, nous prenons feu comme un bois de pins en août. Puis la loi des contrastes devait fatalement nous rapprocher : elle, la Parisienne pur sang, la débutante « chic », premier prix du Conservatoire, coquette, plus sensuelle que sensible, déjà lancée, hôtel, chevaux, voiture; moi, petit monsieur inconnu, enthousiaste, timide, et aimant pour la première fois. Oui, à vingt-trois ans!... Avais-je eu le temps jusque-là de songer à la bagatelle ?

Anna s'était vite aperçue de l'impression qu'elle m'avait faite. De mon côté, je ne lui avais pas déplu. Pourtant ce fut par un éclat de rire qu'elle accueillit ma première déclaration, une déclaration bêtement passionnée de collégien, après une répétition, au pied de cet escalier bien connu, où tant d'espoirs et de désespoirs ont passé, qui mène de la scène au foyer des artistes, à l'Odéon... Le lendemain Anna me montrait une froideur de glace; le surlendemain une amabilité plus vive que jamais; bref, un manège dont elle s'amusait, auquel je me laissais prendre et dont s'irritait mon désir... J'en étais arrivé à n'avoir plus pour préoccupation principale la réussite de ma pièce, mais celle de mon amour... Est-on bête à cet âge-là !

Les répétitions se succédaient, la « première » était annoncée... Ma sœur et moi nous ne dormions pas, nous ne vivions plus... Pauvre *Mistouline!* Je la vois encore le soir, quand je rentrais, travaillant sous la lampe : « Es-tu content? Ça a-t-il bien marché?... » Et mille questions auxquelles je répondais distraitement parfois, absorbé par la constante pensée d'Anna... si absorbé même que je ne m'apercevais pas du changement que chaque jour amenait dans la physionomie de ma sœur... Ses grands yeux douloureux se cernaient davantage, ses lèvres devenaient plus pâles, ses mains fluettes s'affinaient encore... Et justement cet hiver-là fut terrible... de la glace... de la neige... cette neige qui est une véritable terreur pour nous autres du Midi, qui nous gèle l'âme encore plus que le corps... La *Mistouline* sortait à peine, mais c'était encore trop pour elle... Il avait été convenu qu'elle assisterait aux dernières répétitions... La veille du jour où elle devait se rendre au théâtre, elle eut un accès de fièvre... Un rhume commençait. Force lui fut de rester à la maison : « Oh ! ce n'est rien, me dit-elle toujours courageuse, je vais bien me soigner pour la première! Ah! par exemple, pour que je n'y aille pas, il faudrait... »

Hélas ! elle n'y alla pas... Elle était trop souffrante encore... Un médecin, consulté, déclara que ce serait une folie... Elle se résigna, mais avec quel désespoir!... Pensez donc! cette première! elle ne pensait qu'à ça, elle ne vivait que pour ça, pour les quelques instants d'émotion aiguë que sa confiance en mon succès ne lui faisait point redouter. Car elle avait confiance, elle, toujours ! il lui semblait impossible que « son grand homme » ne triomphât pas. J'étais moins rassuré, moi... Les dernières répétitions avaient été cahotées; on s'y était lancé de part et d'autre, comme il arrive presque toujours, des paroles pénibles. J'avais dû faire des coupures à certaines scènes, des modifications à certaines autres... Enfin ce travail des derniers jours, trépidant, affolant, où la tête se perd. Bref, autant ma sœur était confiante, autant je tremblais, moi, le jour de la première.

Oh! cette première! je ne l'oublierai jamais!... J'avais dîné sur une petite table, à côté du lit de ma

chère *Mistouline*, dîné, ou plutôt essayer de dîner; l'émotion de la bataille imminente, le chagrin de n'avoir pas ma sœur auprès de moi pendant cette bataille, l'inquiétude de la voir souffrante, et aussi l'état d'énervement où m'entretenaient les coquetteries d'Anna, chaque jour plus follement désirée, tout cela me serrait la gorge, m'étranglait. L'heure de partir venue, je m'approchai de ma sœur, tâchant, par un grand effort, de lui cacher mon émotion. Elle en fit autant de son côté, la brave fille! Nous nous embrassâmes sans verser une seule des larmes qui nous étouffaient l'un et l'autre... Elle me serra sur son cœur, longuement, tendrement, entre ses bras frêles, et très bas, à l'oreille :

— Courage, mon petit!... Tout ira bien! Pense un peu à moi, et reviens vite dès que ce sera fini, bien vite, pour m'annoncer ta victoire. Car c'en sera une, j'ai trop prié pour que ça n'en soit pas une, et je vais prier encore en t'attendant. Va, mon petit, va!

A peine la porte fermée, je fondis en larmes. A travers le mur, je l'entendis sangloter, elle aussi... Mais j'eus assez de volonté pour ne point rentrer dans la chambre, et je descendis l'escalier rapidement. Dehors un temps de chien, le dégel, la neige fondue. Un fiacre cahotant m'amena à l'Odéon. En arrivant devant cette façade éclairée, je fus pris d'une peur lâche, mais je me raidis, je pénétrai dans le théâtre par l'entrée des artistes... J'allai droit à la loge d'Anna. Je n'y étais entré qu'une fois, dans cette loge, la veille, après la répétition générale; elle était encombrée d'amis, de journalistes; je n'y avais fait qu'une courte apparition. Cette fois je trouvai ma *Princesse Rose* seule, déjà habillée, jetant un dernier coup d'œil dans la glace. Sa loge était pleine de luxueuses fleurs enrubannées. Suivant la tradition, je lui avais, moi aussi, envoyé un bouquet. Dès qu'elle me vit :

— Ah! mon auteur! dit-elle; voyez, je vous ai mis à part, vous!

Et elle me montra une modeste gerbe de roses, épinglée de ma carte, qu'elle avait placée dans un vase, sur sa table de toilette, parmi les pots de fard. Je balbutiai quelques remercîments.

— Avez-vous peur, vous? demanda-t-elle. Moi, j'ai un trac!... Voyez!...

Comme étourdiment, avec un geste gentil de camarade, elle me prit la main, la plaça sur son cœur. A travers l'étoffe de soie, je sentis la rondeur chaude de sa poitrine. Un vertige me prit... De mon bras resté libre, je lui saisis la taille et l'attirai vers moi... Mes lèvres cherchèrent les siennes... Elle se dégagea, et moitié fâchée, moitié rieuse :

— Oh! non! après!... après la pièce!... Si vous êtes content de moi et si je suis contente de vous!

— On commence! En scène pour le premier acte! hurla la voix de l'avertisseur.

— Allons, soyez raisonnable, grand enfant! me dit Anna.

Elle releva la traîne de sa robe, disparut dans un froufrou de jupes. Moi, je passai par la porte de communication et allai me cacher dans l'ombre, au fond de la baignoire directoriale... A peine y étais-je que l'on frappa les terribles trois coups... et lentement, majestueusement, la toile se leva...

Le succès, comme vous savez, fut considérable. Pourquoi plus grand qu'à la répétition générale, où les artistes avaient certainement mieux joué? Explique qui pourra les bizarreries du théâtre!... C'est ce qui en fait, d'ailleurs, une des formes d'art les plus captivantes, mais les plus décevantes aussi... Chaque pièce est une partie que l'on risque, et qu'on n'est jamais sûr de gagner, même avec tous les atouts en main.

Cette fois, je gagnai. Mon nom, inconnu hier, jeté au public par un vieil acteur chevronné, mon père noble, fut couvert d'applaudissements. Les artistes furent acclamés aussi, et Anna plus que les autres. Elle était, en effet, de premier ordre.

Quant à moi, pendant ces quatre actes qui me semblèrent à la fois interminables et très courts, j'éprouvai un curieux dédoublement de mon être. Tandis qu'une partie de moi-même était là, dans cette baignoire, vivant ces instants d'émotion intense et fiévreuse, l'autre partie, la meilleure, la plus tendre, était là-bas, dans la petite chambre de ma chère *Mistouline*... Ah! elle n'aurait pas eu besoin de me le demander, de penser à elle! Tout le temps je me disais : « Fanny n'est pas là!... Si Fanny était là!... » Aussi ma première idée, une fois la pièce finie, fut-elle, comme ma sœur me l'avait fait promettre, de lui apprendre ce succès qu'elle avait si vaillamment prédit, dont elle était sûre... Chère *Mistouline!* quelle allait être sa joie!... Oh! me jeter dans une voiture, arriver chez nous, tomber dans ses bras... Je m'y croyais déjà!...

— Eh bien! mon cher ami, vous n'allez pas remercier vos interprètes?

C'était le directeur qui venait à moi, un aimable homme, mais qui n'avait qu'une médiocre confiance dans la réussite de ma pièce. Maintenant il me donnait du « cher ami » gros comme le bras. Je ne pouvais, en effet, me soustraire à cette obligation; quelques instants à peine, d'ailleurs, et je serais libre!

La loge d'Anna, dans laquelle j'entrai tout d'abord, était trop petite pour contenir les gens qui y affluaient : auteurs, journalistes, camarades de théâtre, gens du monde. La comédienne se dressait au milieu d'eux, rayonnante, grisée par les compli-

ments qui montaient à elle comme un encens. Elle avait déjà enlevé sa robe. Un impalpable peignoir l'enveloppait d'une vapeur rose d'où ses bras et sa poitrine émergeaient. Dès qu'elle m'aperçut elle vint à moi, sans souci de tout ce monde, et me sautant au cou, avant même que j'aie pu dire un mot :

— Ah ! je vous dois bien ça !

Elle m'embrassa sur les deux joues, à pleines lèvres, d'un baiser qui semblait enfantin et naïf. Mais, comme un souffle, j'entendis ces mots à mon oreille :

— Reste... je vais les renvoyer !

Un flot de sang me monta au visage. Ce tutoiement imprévu, rapide ; ce parfum violent qui se dégageait de sa personne ; le contact de ses lèvres si désirées, tout cela m'enivrait.

Mes yeux ne se détachaient point d'Anna ; j'entendais vaguement ce qu'on disait, ce qu'on me disait à moi-même : « Succès, grand succès, triomphe, cent représentations ! » Ces mots bruissaient autour de moi, j'en comprenais à peine le sens, des mains serraient les miennes, des inconnus se faisaient présenter ; c'était le succès, la gloire et bientôt aussi ce serait l'amour ! Peu à peu la loge se vidait, tous ces gens s'en allaient avec des saluts, des exclamations. Anna les laissait partir, les bousculait même un peu pour qu'ils partissent plus vite.

— Je n'en peux plus... Adieu, mon cher... Oui... Oui... merci, ma petite...

Visiblement, elle les mettait à la porte, et cela pour moi, à cause de moi. Une vanité mauvaise m'envahissait, augmentait encore mon désir éperdu. La porte se fermait sur le dernier visiteur.

— Enfin ! dit-elle, venant à moi les mains tendues.

Je voulais parler, les mots s'arrêtaient dans ma gorge... Mais mon bras l'avait enlacée, je la serrais contre mon cœur... Elle ne me repoussa pas, cette fois, et, me regardant doucement :

— Vous devez me trouver folle... laissez-moi vous dire...

Elle s'assit, je tombai à ses genoux.

— Vous m'avez plu... Tu m'as plu tout de suite... Mais que voulez-vous ? une idée de femme... je voulais attendre ce soir... la première... notre succès à tous les deux...

Et comme j'essayais de parler, de lui dire, — oh ! combien imparfaitement ! — ce qui bouillonnait dans mon cœur :

— Chut ! fit-elle en me mettant la main sur les lèvres. Il ne faut pas que je sois seule à être félicitée... on s'en apercevrait trop vite au théâtre. Allez dans les loges de mes camarades... Moi, je m'habille à la hâte et je t'attendrai dans mon coupé, au coin de la rue de Tournon...

Je sortis de la loge, à moitié fou... Rapidement, automatiquement, j'allai remercier mes autres interprètes... Ils se montraient ravis de mon succès, non sans me laisser entendre que, sans eux... oh ! sans eux !... Je courais de loge en loge, de couloir en couloir, d'escalier en escalier, comme poussé, soulevé par une alacrité joyeuse. Enfin, la corvée finie, je sortais du théâtre pour courir au rendez-vous donné... quand l'image de *la Mistouline* m'attendant, anxieuse, dans son petit lit, se dressa soudain devant mes yeux. Comment ! J'avais pu l'oublier... Et j'allais... Oh ! non ! non ! Je ne ferai pas cela... Je m'excuserai auprès d'Anna... Un prétexte quelconque. Mais lequel ? La vérité ? C'eût été le mieux, certes... et elle m'eût peut-être compris, approuvé même... Les femmes ont de ces délicatesses... Mais j'étais alors le provincial naïf et gauche que vous devinez... « Je vais embrasser ma sœur !... » Cela me semblait enfantin, ridicule, grotesque à dire à une femme comme Anna... elle ne me croirait pas ou elle rirait... Et retrouverais-je jamais, avec une nature aussi fantaisiste que la sienne, le moment d'abandon, de griserie, qui, ce soir, la poussait dans mes bras ?... Or avec la belle sincérité enthousiaste de la jeunesse, il me semblait que je ne me serais jamais consolé de cette occasion manquée... que c'eût été le malheur de ma vie !... Mais, d'autre part, ne pas annoncer mon succès à ma chère *Mistouline !*... Mon cœur s'indignait à cette pensée... Criminel ! Oui, je serais criminel si je manquais à la promesse faite, si je retardais encore sa joie...

Ces sentiments se heurtaient en moi pendant que je descendais l'escalier menant à la sortie... Soudain, en passant devant la loge du concierge, une idée me vint, qui semblait devoir tout concilier... oui, oui ! c'est cela !... J'entrai dans cette loge, je demandai une plume et j'écrivis quelques mots à ma sœur... Je lui annonçais le grand succès... j'inventais je ne sais quel prétexte, plus ou moins absurde, qui m'empêchait d'aller l'embrasser. Je finissais en lui disant que je rentrerais le plus tôt possible, d'un moment à l'autre... je la suppliais de ne point s'inquiéter, de dormir tranquille sur nos « lauriers... »

Ici Coriolis s'interrompit, se leva, et, comme s'il se parlait à lui-même, revivant le passé, se mit à marcher dans la pièce, tantôt touchant un bibelot, un livre, tantôt regardant à la fenêtre, comme s'il avait oublié ma présence :

— Comment l'ai-je pu écrire, cette lettre ?... Souvent je me le suis demandé... Elle était lâche, cruelle... Elle devait faire souffrir ma sœur que j'adorais... Car Fanny était trop fine, elle m'aimait trop, pour se laisser prendre à ces prétextes enfantins... Et quelle raison, sérieuse même, m'eût autorisé à ne point voler auprès d'elle en ce moment ?...

Mais j'étais affolé par cette femme, et j'avais vingt-trois ans !... Voilà mes seules excuses, si j'en ai eu !

La lettre écrite, je sortis sous les galeries de l'Odéon... un fiacre passait... je hélai le cocher...

— Cette lettre à son adresse, et vite... Vous réveillerez le concierge... vous lui direz de la monter tout de suite, tout de suite... c'est très important... Tenez, voilà vingt francs... Je puis compter sur vous?...

— Où c'est-y qu'il faut la porter, vot' lettre? fit l'homme, un rouleur de nuit, à la face rubiconde et gouailleuse.

Je lui donnai l'adresse.

— A Montmartre? par ce sacré temps... et moi qui suis de Montrouge! Enfin, on y va tout de même...

Il lança un coup de fouet rageur à son cheval, qui partit cahin-caha... et le cœur soulagé, à moitié soulagé plutôt, — car je sentais bien que ce que je faisais là était mal, — je courus à l'angle de la rue de Tournon. Le coupé d'Anna attendait... Je m'y précipitai, et, dès le premier baiser, j'oubliai mes derniers scrupules...

* * *

Quand, le lendemain matin, vers huit heures, je sortis de chez elle, — elle habitait dans le quartier Monceau, — je n'eus plus qu'une pensée : voir ma sœur, lui demander pardon. De mon succès, je me souvenais à peine... Maintenant dégrisé, je me sentais coupable... j'avais honte de moi-même...

Quand j'arrivai à la porte de notre petit logement, j'entendis un bruit de voix. Qu'y avait-il? C'est en tremblant que j'entrai. Dans l'antichambre j'aperçus Mme Roussin; notre femme de ménage, et le docteur qui était déjà venu voir une fois ma sœur, un jeune docteur de quartier, intelligent et doux.

— Ma sœur?... ma sœur?...

En quelques mots on me mit au courant. Fanny m'avait attendu toute la nuit... Vers quatre heures du matin, ne me voyant pas venir, elle avait été prise d'une fièvre intense... elle s'était mise à divaguer, m'appelant toujours... Effrayée, Mme Roussin avait envoyé chercher le docteur...

— Mais ma lettre? demandai-je à cette femme, ma lettre ?

— Il n'est arrivé aucune lettre.

— C'est impossible! Le concierge ne vous l'a pas remise, alors?

— Il n'y avait rien chez le concierge tout à l'heure.

Je compris. Le cocher, par l'affreux temps de cette nuit, avait préféré garder les vingt francs et ne pas porter la lettre...

— Enfin, qu'est-ce qu'elle a, docteur?

— Je ne puis me prononcer encore, je crains une pleurésie. Cette nuit, dans son agitation, elle s'est découverte plusieurs fois, elle voulait se lever, elle aura pris froid. Votre présence la calmera sans doute. Je reviendrai vers midi.

J'entrai doucement dans la chambre, le cœur chaviré... Bien qu'elle ne dormît pas, la chère *Mistouline* avait les yeux fermés... Son visage, pâle d'ordinaire, était congestionné; sa respiration courte, haletante, A petits pas, je m'approchai du lit, je m'assis à son chevet. Elle fit un mouvement, poussa un soupir, murmura :

— Il ne vient pas, il ne vient pas !

Je lui pris doucement la main.

— Toi, dit-elle, en m'apercevant, toi ! enfin ! Un succès, dis, dis ?

— Oui... un grand, un très grand succès.

— Oh! que je suis heureuse! Embrasse-moi... embrasse-moi!

Je tombai dans ses bras en pleurant.

Elle reprit, d'une voix fiévreuse :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? je t'ai attendu... Je me figurais que ça n'avait pas marché... Que tu n'osais pas venir me le dire, pour ne pas me faire de la peine. Mais non ! un succès, me dis-tu, un grand succès ! C'est bien vrai, au moins?

— Je te jure...

— Je ne te crois pas encore... Les journaux... tu as les journaux?

— Non!...

— Envoie-les chercher... vite ! vite !...

— Calme-toi!

— Non ! non ! les journaux!

Pauvre chère *Mistouline !* Elle avait souffert par moi... et elle ne pensait qu'à moi, à moi seul !

J'envoyai chercher les journaux, comme elle le demandait.

— Mais dans quel état es-tu donc? reprit-elle. Tu es ému... tu pleures... tu devrais être heureux, au contraire...

— Heureux quand je te vois souffrante! quand, par ma faute, tu as été tourmentée toute cette nuit! Car c'est par ma faute, *Mistouline,* par ma faute... Figure-toi...

Elle étendit les mains vers moi :

— Non!... ne me dis rien, je ne veux rien savoir. Si tu n'es pas venu, c'est que tu n'as pas pu. Je veux croire ça... même si ça n'est pas tout à fait la vérité... Ça me ferait trop de peine autrement. Oui, j'ai souffert... beaucoup souffert. Mais ce n'est rien, ça! Je ne compte pas, moi, je n'ai jamais compté. Tu es là, te voilà... et tu es tout, toi, mon cher petit! Ah ! ces journaux!... ils n'arriveront donc jamais!

Mme Roussin accourait, essoufflée, portant un paquet des principales feuilles du matin.

— Enfin!... mes lunettes! mes lunettes!...

Avidement elle parcourut un premier article, un second, un troisième.

— Ah! c'est vrai!... c'est vrai!... Un grand succès!... Un triomphe! mon Jeannot! mon grand homme! Je le savais bien! moi. Je l'avais bien dit! Bravo! bravo! applaudissez donc tous! tous!

Un moment calmée par ma présence, elle s'exaltait de nouveau, le délire la reprenait. Saisissant à pleines mains les journaux dépliés sur le lit, elle les froissait, les brandissait en l'air comme des aigles victorieuses. Des mots indécis se pressaient sur ses lèvres. Parfois ses yeux ardents me regardaient sans avoir l'air de me reconnaître...

Un effroi me saisit... J'étais brisé, énervé au possible par tant d'émotions successives et si diverses... Songez donc!... En quelques heures, ma première, Anna, la maladie de ma sœur... des joies suraiguës mêlées à des angoisses indicibles. Oui, il me semblait que mon cerveau éclatait... Positivement, j'eus peur. Attendre jusqu'à midi le retour du médecin... Impossible, cela! Je l'envoyai chercher par Mme Roussin, je lui donnai l'ordre de le trouver où qu'il fût, de le ramener en hâte... La brave femme partit et je restai seul, dans la chambre, au chevet de ma sœur...

* * *

Coriolis cessa de marcher, s'assit et me regardant bien en face, dans les yeux :

— L'heure que j'ai vécue là, voyez-vous, mon cher, on me donnerait tout, oui, tout au monde pour la revivre, je refuserais!...

Avec une netteté photographique, je revois les moindres détails : le papier gris semé de bouquets blancs, les rideaux de la fenêtre en reps bleu... Dans un coin, le meuble d'Arles que voilà... nous l'avions apporté du pays... Dans un autre, cette petite table... Dehors, à travers la fenêtre, un horizon de toits couverts de neige, sous un ciel de plomb... et dans son lit, ma chère malade, s'agitant, divaguant...

Ah! cette voix, à la fois brisée et ardente, je l'ai toujours dans l'oreille. Et que ne racontait-elle pas, la pauvre *Mistouline!...* Tout y passait : notre enfance, les plus lointains souvenirs d'autrefois... nos parents... des coins de paysages de là-bas... des noms depuis longtemps oubliés... nos années de lutte à Paris... ma pièce, ma *Princesse Rose...* sa vie entière ou plutôt notre vie, car nos deux existences avaient été si liées qu'elles n'en avaient fait qu'une... Et à chaque instant, mon nom : « Jean!... mon petit!... » Elle ne me voyait plus, elle ne me reconnaissait plus... Et, comme elle l'avait fait toute la nuit, elle croyait m'attendre encore.

— Mais je suis là, lui disais-je, *Mistouline!...* Je suis là... regarde-moi... c'est moi...

Et je lui prenais les mains; elle ne me reconnaissait pas, elle me regardait sans me voir... et elle m'appelait toujours : « Jean! Jean!... Il ne vient pas!... Il ne vient pas! » C'était affreux, songez donc, d'être appelé, supplié ainsi... C'était comme un remords vivant, hurlant, qui me poursuivait... Je regardai la pendule... dix heures et demie... onze heures... et le docteur n'arrivait pas...

Je ne sais qui a dit que, sous l'empire d'une émotion sincère, l'homme redevient parfois un petit enfant. J'étais, — et je suis encore, je l'avoue, — un croyant assez tiède; mais dans l'angoisse cruelle, dans le trouble moral où je me trouvais, un impérieux besoin de prier s'empara de moi, me jeta à genoux au pied du lit de ma sœur. Oui, je redevins petit enfant, comme jadis, dans notre vieille église, le dimanche, quand, devant la crèche où s'étageaient les *Centons*, je chantais les Noëls provençaux ou l'*Adeste fideles.* Du fond de mon âme, une supplication monta vers ce Dieu mal défini pour moi, mais dont le nom signifie : « Bonté, indulgence, tendresse. » Avec un élan de foi réelle, je lui demandai de sauver ma sœur, de ne pas permettre qu'un moment de passion folle me rendît coupable de la mort de l'être que je chérissais le plus au monde. Et, naïvement, avec cette candeur des simples qui croient obtenir une faveur du bon Dieu par une promesse, je fis le vœu que, si Fanny était sauvée, *la Princesse Rose*, mon premier succès, serait la dernière pièce que je donnerais au théâtre. Vœu étrange, à coup sûr, et qui mêlait singulièrement le profane au sacré, mais logique au fond, dans son étrangeté. N'était-ce pas du théâtre qu'était venue la faute, n'était-ce pas là que devait porter la réparation? Alors, je vous en réponds, je ne me livrais pas à cette subtile psychologie, je ne m'analysais point ainsi. Non! Je souffrais, je pleurais, je me sentais faible et impuissant devant un avenir redoutable, et dans le désordre de ma pensée, dans l'ébranlement de mes nerfs, j'offrais à la Providence, pour la désarmer, le premier sacrifice que les circonstances m'avaient inspiré.

Le docteur revint un peu avant midi. Il ne me dissimula pas la gravité du mal... Il conservait peu d'espoir... Pendant trois jours, ma sœur resta dans le même état... trois jours que je passai à son chevet sans la quitter d'une minute... Des articles de journaux, envoyés par une agence spéciale, s'accumulaient sur ma table... Je ne les lisais pas... Étonné de ne plus me voir, le directeur m'écrivait... Anna aussi... Les télégrammes, les lettres, les cartes affluaient. Tout restait sans réponse... Je renvoyais sans pitié les journalistes qui frappaient à ma porte, en quête de renseignements sur l'auteur de la *Princesse Rose...* Je ne vivais que pour ma chère *Mistouline...* le reste ne comptait pas pour moi...

Ma prière fut-elle exaucée? Mon vœu naïf toucha-

t-il le Dieu de bonté que j'avais supplié avec tant d'ardeur et de foi?... Les soins du docteur suffirent-ils, sans intervention divine, à faire reculer le mal envahissant? Toujours est-il qu'après le troisième jour un mieux se produisait, et, au bout de la semaine, ma chère sœur était sauvée...

Elle se remit assez vite, et tout à fait... Nous pûmes jouir ensemble du succès de ma pièce, qui allait grandissant... Délicate, souffreteuse, mais pas plus qu'elle ne l'avait toujours été, la *Mistouline* fut, comme par le passé, la compagne chérie de ma vie.

Je ne la perdis que quelques années après, sans que l'immense douleur que me causa cette perte fût empoisonnée d'un remords. Quant à mon vœu, je l'ai toujours scrupuleusement rempli. Après la *Princesse Rose*, je n'ai plus écrit pour le théâtre. Rien que des romans.

Oh! cela m'a coûté, vous vous en doutez bien. Ce n'est pas impunément qu'on goûte de ce vin-là!... C'est la grande émotion, la vraie... Et j'étais sollicité par les directeurs, encouragé par tout le monde! Mais non! non! Je n'ai pas voulu, je ne voudrai jamais. Le scrupule vous paraîtra peut-être excessif. Que voulez-vous? je suis ainsi fait. C'est un contrat que j'ai signé avec le bon Dieu, et, entre honnêtes gens, on n'a qu'une parole!

— Et la *Mistouline?* a-t-elle jamais su?...

— Jamais! je me suis bien gardé de rien lui dire. Elle ne se serait jamais pardonné à elle-même d'avoir été la cause, même involontaire, de ce vœu de jeunesse qui engageait ma vie. Quand, ainsi que tout le monde, elle m'excitait à écrire une autre pièce, je lui répondais que je n'avais pas de sujet, que le théâtre m'effrayait, qu'après le triomphe de la *Princesse Rose*, je ne pourrais jamais obtenir qu'un succès d'ordre inférieur, que je trouvais au roman un intérêt bien plus vif, enfin, toutes les mauvaises raisons que je pouvais trouver... Pauvre *Mistouline!* Elle se fâchait parfois:

— Jé ne te comprends pas, Jean, je ne te comprends pas!

Si elle avait su! Je ne regrette rien, d'ailleurs... J'aurais peut-être été, par la suite, un auteur dramatique médiocre... et on a bien voulu, comme romancier, me donner une place supérieure à ce que j'avais rêvé...

— Et Anna? demandai-je après un silence.

— Anna? cette passion folle n'a pas eu de lendemain. Quand je l'ai revue, dix jours après la première, elle m'a fait une mine longue comme ça... J'ai trouvé inutile de lui donner des explications... qu'elle ne me demanda pas, d'ailleurs, et pour cause, le jeune premier qui jouait dans la *Princesse* l'intéressant seul dans le moment. Oh! j'avais été vite remplacé!... Depuis lors, chaque fois qu'elle m'a rencontré, elle m'a appelé: « Bon toqué! » Je veux bien, moi!

Coriolis se leva, alla prendre un cadre sur sa table de travail:

— Tenez, la voilà, ma chère *Mistouline!*... Ça a été fait à Aix, sur le Cours.

Je vis une photographie assez mauvaise, de la vieille manière, représentant une jeune fille de petite taille, d'apparence frêle, vêtue à la mode des paysannes provençales d'alors: jupe courte avec un velours dans le bas, corsage à basques, double fichu, l'un en linon, l'autre en foulard; petit bonnet en mousseline blanche tuyautée, attaché sous le menton par deux brides formant rosette, grand chapeau de paille blanc avec ruban noir. Sous ce chapeau, à demi coupée par une ombre maladroite, s'allongeait une figure fine, au nez droit, aux grands yeux douloureux, pleins de bonté et de rêve.

Quand j'eus regardé le portrait, Coriolis me le reprit et, le replaçant sur sa table:

— Décidément, mon cher, même si elle vous plaît, n'écrivez pas cette histoire... ne la contez même à personne... Non pas que j'aie peur que l'on rie de moi! vous me connaissez assez pour me savoir au-dessus d'une pareille crainte; mais tout cela m'est d'une intimité profonde et chère... et j'aime mieux que mon secret reste connu de vous seul...

— Comment donc! cher ami...

Et il ajouta en souriant:

— Quand je ne serai plus là, par exemple, vous pourrez raconter ce que vous voudrez!

— Entendu! répliquai-je sur le même ton, mais il me faudra de la patience!

. . . .

. . . .

Hélas! deux ans plus tard, le cher maître disparaissait soudain, et j'avais le triste droit de raconter l'anecdote. Je n'hésite pas à l'écrire aujourd'hui. A défaut d'autre mérite, elle aura celui d'éclairer mieux et de faire apprécier encore davantage cette âme tendre, scrupuleusement délicate, mais qui ne se laissait pénétrer qu'à grand'peine et que, par suite, quelques-uns ont méconnue.

La *Mistouline*, — qui sait tout maintenant, là-haut, — ne m'en voudra pas d'avoir prouvé que son « grand homme » était aussi un homme de cœur. L'un est aussi rare que l'autre aujourd'hui.

JACQUES NORMAND.

LES GRANDEURS MORALES DE L'ARMÉE [1]

Messieurs,

Il n'entre pas dans mes projets de vous entretenir du côté technique de la grande question de la guerre, lequel n'a droit qu'à la seconde place. Je prétends aborder son côté moral parce qu'il régit tout le sujet et qu'il vaut qu'on insiste depuis que nous nous en déshabituons davantage.

En France, la mode est à tout matérialiser; on ne compte plus avec l'âme, et cependant c'est par l'âme que s'affirme une armée. Il en est des institutions comme des individus. Supprimez le souffle vivifiant qui anime tous les rouages de l'organisme, tuez le principe supérieur, source de tout mouvement, de toute activité, le moteur de la matière, il ne vous reste plus qu'un cadavre.

Nous avons la fâcheuse tendance aujourd'hui, en étudiant la guerre de l'avenir, de ne faire porter nos calculs que sur des facteurs secondaires, terrain, formations, armement, et de négliger le facteur principal, l'homme. C'est là, je crois, la grande lacune dans notre nouvelle éducation militaire, c'est vers les *grandeurs morales* qu'il faut diriger ses efforts, c'est, qu'on me passe l'expression, de spiritualisme en fait de tactique qu'il faut s'aider pour voir clair dans les ténèbres de l'heure actuelle.

Avant tout, il faut bien nous persuader de l'écrasante prépondérance des *grandeurs morales*.

La guerre, en particulier la bataille, et son diminutif le combat, est essentiellement un conflit de forces morales qui ont à leur service et comme instruments des forces matérielles : les armes, les formations, le terrain. « Quoi qu'on puisse inventer, a dit le général Dragomiroff, la guerre, en dernière instance, c'est toujours l'homme face à face avec l'homme; l'homme, avec ses grandeurs et ses faiblesses morales. » Vouloir écarter de ce conflit les grandeurs morales, sous prétexte qu'on les suppose égales de part et d'autre, c'est non seulement un paralogisme, mais un véritable escamotage, indigne d'une théorie qui se respecte; car il ne vient jamais à l'idée d'un théoricien quelconque de mettre des troupes armées de fusils à magasin en présence d'adversaires armés de matraques. Au contraire, toutes les théories, à l'origine de leurs spéculations, supposent égales de part et d'autre, non seulement les grandeurs morales, mais les forces matérielles, le nombre, l'armement, l'instruction, sans renoncer, de ce fait, à examiner le jeu de ces derniers facteurs.

Pourquoi donc refuseraient-elles d'examiner le jeu des forces par excellence, des forces morales ? Parce qu'on ne peut pas les peser, les mesurer, les chiffrer comme les autres ? Si l'on avait licence de supprimer toutes les forces qui sont dans ce cas, il n'y aurait plus qu'à déclarer que tout ce qui ne peut se mettre en équation n'existe pas. Ce serait de la démence.

Que deviendrait une théorie de la guerre, dit Clausewitz, qui ne voudrait pas tenir compte des grandeurs morales? Nous le savons : une arithmétique, une géométrie militaires, c'est-à-dire un non-sens.

Bien que, dans les livres, on s'occupe peu ou pas du tout des grandeurs morales, elles appartiennent cependant à la théorie de la guerre, comme tout le reste. Car, je dois le dire encore une fois : pauvre philosophie que celle qui va chercher ses principes et ses règles en dehors du domaine des grandeurs morales et qui, au moment inévitable où elles paraissent sur la scène, se met à énumérer compendieusement, scientifiquement, de prétendues exceptions, ou encore fait appel au talent, au génie, qui est, comme on dit, au-dessus de toutes les règles — ce qui autorise à conclure que non seulement ces règles sont faites pour des imbéciles, mais encore sont elles-mêmes des sottises.

Que penser d'une philosophie qui voudrait séparer l'âme du corps pour ne s'occuper que de celui-ci, sinon qu'elle travaille sur un cadavre ?

Il faut en dire autant d'une théorie de la guerre qui, non seulement, par un acte aussi arbitraire qu'absurde, voudrait séparer les forces morales des forces physiques, l'âme du corps, mais encore prétendrait ensuite étudier les phénomènes de la vie sur un corps sans âme.

La force morale, comme dit l'École russe, mais c'est le facteur infini, qui fait quelque chose avec rien et sans lequel on ne peut rien ! Impossible, en effet, d'expliquer le gain ou la perte d'une bataille, de déchiffrer cette redoutable énigme de la victoire, sans faire intervenir les grandeurs morales. 100 000 hommes laissent 10 000 des leurs sur le carreau : ils s'avouent vaincus devant des vainqueurs qui ont perdu tout autant de monde, sinon plus : au demeurant, ni les uns, ni les autres, ne savent ce qu'ils ont perdu. 90 000 hommes s'en vont donc devant 90 000 autres. Pourquoi ? Parce qu'ils n'en veulent plus, et ils n'en veulent plus, parce qu'ils ne croient plus à la victoire, parce qu'ils sont *démoralisés*. « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue », et Joseph de Maistre, l'auteur de cet aphorisme si profondément vrai, ajoute avec non moins de force et de vérité : *une bataille ne se perd pas matériellement*. Non, en effet, elle se perd moralement, et elle se gagne de même, bien entendu. C'est donc le moral de l'adver-

(1) Cette conférence fut faite en 1892, par le colonel de Villebois-Mareuil, pour les officiers de son régiment, le 67e de ligne. Elle fut reproduite à quelques exemplaires seulement par l'autographie régimentaire.

saire, et par-dessus tout du commandement qu'il faut vaincre. Toutes les combinaisons du chef, tous les actes des combattants doivent tendre à la démoralisation de l'adversaire. Et le principal agent, le véhicule de la démoralisation, c'est la *surprise*, au sens large comme au sens étroit du mot. « Tout ce qui est inattendu à la guerre est d'un grand effet », a dit Frédéric.

La surprise, au sens large du mot, c'est l'apparition d'un danger auquel l'adversaire ne peut pas, ou ne peut qu'imparfaitement parer. A partir du moment où cette pensée se fait jour dans un esprit, il est saisi par la froide déesse, comme dit encore Joseph de Maistre, il est vaincu.

La surprise, — et ici nous écartons l'emploi d'un engin nouveau et les autres *accidents* de la même sorte, — est la concentration des forces et des efforts sur un point où l'adversaire n'est pas en mesure de répondre, instantanément du moins, par un égal déploiement de forces et d'efforts.

Mais, si l'adversaire n'est pas en mesure de répondre immédiatement, il va l'être dans quelques instants, et, grâce à l'action dilatoire des armes à feu modernes, conséquence de leur grande portée, l'avance gagnée par celui qui veut *surprendre* ne peut être acquise définitivement et assurée que par la vitesse des mouvements. Il en résulte que la prestesse des évolutions, l'habileté manœuvrière des troupes, continueront à jouer un rôle considérable, plus considérable aujourd'hui qu'autrefois. En quoi se résument la stratégie et la tactique de Napoléon, si ce n'est dans l'art merveilleux qu'il déployait pour surprendre ses adversaires, tant sur les théâtres d'opérations que sur les champs de bataille? Et l'*ordre oblique* de Frédéric, n'était-ce pas l'instrument qu'il avait créé et façonné à son usage exclusif, et qui, dans sa pensée, devait être le principal véhicule de la *surprise?* Instrument artificiel, tant qu'on voudra; qui s'est brisé entre les mains maladroites de ses successeurs, pour lesquels il n'était plus d'ailleurs qu'une forme, un corps sans âme, mais qui alors était bien à lui et interdit aux autres, forme qui a vécu comme tant d'autres, mais dont l'esprit demeure et doit être conservé précieusement.

Nous avons tenu à insister sur cette notion si simple de la surprise, notion tirée exclusivement de considérations morales et psychologiques, car c'est elle qui nous donne la clef de tous les phénomènes de la guerre et en particulier du champ de bataille, c'est elle qui règle non seulement les actes du général en chef, mais encore ceux des exécutants qui travaillent sous sa direction. C'est elle et elle seule qui peut faire la vertu d'une combinaison, d'une manœuvre quelle qu'elle soit, y compris la manœuvre tournante dont les tacticiens modernes se sont fait un cauchemar ridicule. Bref, c'est tout le secret de la guerre, de la bataille et du combat. Et, répétons-le, c'est une notion *morale.*

A ce titre elle devait nous occuper tout particulièrement. Notion morale, elle doit avoir été envisagée par tous, par chacun dans sa sphère; le général en chef doit y habituer son esprit pour garder son sang-froid et toute l'acuité de ses facultés à l'heure critique des grandes décisions; les soldats doivent être dressés à l'affronter résolument, en gens bien convaincus que tout ce qui survient d'inopiné à la guerre, n'est pas, par le fait même, un péril extrême et ne le devient la plupart du temps que par la panique et l'aveuglement qui s'ensuivent.

La surprise ne consiste pas dans le plus ou moins de retard qu'une troupe apporte à mettre en œuvre ses moyens de combat, mais bien dans l'effarement, dans le trouble moral résultant de la déroute de ses projets.

Voici, sur une position, une infanterie qui attend, l'arme au pied, que l'ennemi soit à 200 mètres des tranchées qu'elle a creusées pour s'y jeter et les défendre; elle ne tirera pas un instant plus tôt que si, dérangée dans son sommeil, elle avait sauté sur ses faisceaux pour faire tête à une alerte inopinée, et cependant, quelle différence d'attitude et de résultat! Dans les deux cas il n'y a de changé que l'effet moral, cela suffit pour tout bouleverser.

C'est pourquoi il faut aguerrir, contre les effets déplorables de la surprise, notre âme d'abord et ensuite celle de nos soldats. Notre métier est fait de bon sens et de prévision, nous ne valons quelque chose qu'autant que nous possédons un jugement ferme et prévoyant, et nous ne vaudrons à la guerre qu'autant que nous l'exercerons continuellement. Là l'officier ne peut jamais s'abandonner un instant, sa pensée ne lui appartient plus, elle se concentre impérieusement sur la situation qui lui est faite : il retourne cette situation, l'examine, la fouille en ses moindres replis, et jamais il ne pourra s'arrêter satisfait, parce qu'il ne sera jamais au bout de sa tâche. C'est le chef d'avant-garde, l'officier en exploration, interrogeant du regard tous les accidents de la route, supputant par avance les dispositions qui s'imposeraient au cas où l'ennemi surgirait à l'improviste, et n'abandonnant ce travail de raisonnement que pour en entamer un autre un peu plus loin sur des données différentes.

C'est le chef de batterie, préoccupé sans relâche du terrain environnant, calculant toutes les chances favorables au secret de sa mise en batterie. C'est encore le chef de grand'garde, multipliant les moyens d'information le jour et la nuit, jamais assuré, jamais au repos, inspirant à tous cette fière et ardente vigilance à laquelle une défaillance est aussi interdite qu'à l'honneur militaire lui-même.

Si le danger se présente alors, soyez sûr qu'il est attendu et qu'il sera bien reçu.

Cette préoccupation constante et *visible* de l'officier, cette concentration de tous ses moyens dans l'accomplissement de son devoir sont d'un excellent effet sur le soldat. Il y a cependant plus et mieux à faire, c'est de l'intéresser par quelques paroles lancées à propos. Notez qu'il s'agit au plus d'un aperçu, d'une phrase, tombés au moment voulu et qui suffisent pour éclairer la situation et la faire entrer dans les cœurs. Au soldat français surtout, il faut un mot, une marque de confiance, car il ne donnerait pas tout ce qu'on est en droit d'attendre de lui, si on le tenait complètement à l'écart de la combinaison. Ceux qui l'ont pratiqué vous diront qu'il n'aime pas à être traité en instrument passif et borné, mais qu'il vibre jusqu'au sublime entre les mains des chefs qui ont appris à s'en servir.

Je crois en particulier que toutes les fois que le combat s'annonce prochain et qu'il y a lieu de provoquer un grand mouvement d'énergie morale, il est de toute nécessité que le chef entre en communion d'idées avec sa troupe. Pas de harangues, sans doute, cela ne se place que dans Tite-Live, mais un à-propos quelconque inspiré par les circonstances.

Vous n'êtes pas sans avoir eu sous les yeux le passage du Danube par la division Dragomiroff, dont le récit magistral est dû à la plume du colonel Cardot? Vous rappelez-vous, lorsque le général a obtenu, pour sa division, l'honneur de passer la première, comme il sait bien s'adresser au cœur du soldat, comme il parcourt le camp et parle aux siens? Ce n'est qu'une conversation, mais comme elle est vibrante et quelle portée elle aura!

— Eh bien ! mes enfants, nous avons l'ordre de marcher les premiers; et on nous envoie en avant parce qu'on a eu confiance, non pas en moi, mais en vous, vous comprenez?

— Nous comprenons, Excellence.

— Il n'y a pas de milieu, ou de l'autre côté du Danube, ou dans le Danube, vous comprenez.

— Nous comprenons, Excellence.

— Si c'est trop terrible, dites-le, j'en demanderai d'autres?

— Pas du tout, Excellence.

C'était un frémissement, pendant que le général parlait, impossible à contenir, et alors tout à coup :

— Non pas, Excellence, pas d'autres que nous. Nous vous soutiendrons, nous répondons de nous.

Et tout à coup un ouragan de hurrahs fit explosion.

Comme c'est pris sur le vif et quelle savante gradation dans les sentiments jusqu'au moment où l'homme est conquis, où éclate le hurrah débordant de son âme!

Dans ce même passage du Danube, voulez-vous voir encore éclater ce diagnostic moral? Cette fois, c'est Skobeleff qui est le professeur de Dragomiroff lui-même, ce directeur de l'Académie de guerre de Pétersbourg.

Le passage du fleuve est commencé, les premières troupes ont pris pied sur la rive ennemie, mais les Turcs, revenus de leur stupeur, couvrent de projectiles les pontons russes, les balles trouent les bordages, quelques bateaux coulent, et ceux qui les montent n'iront pas de l'autre côté du Danube, mais resteront dans le Danube.

La situation est loin d'être dessinée.

— On n'y comprend rien, ils vont, ils vont; on n'y voit rien, répétait Dragomiroff sombre et inquiet, demandant, comme Gœthe à son lit de mort : plus de lumière!

Skobeleff était à ses côtés, tous deux à pied, Dragomiroff contemplait la scène silencieuse, les angoisses commençaient à le ressaisir. Alors éclata tout à coup la voix de Skobeleff :

— Maintenant, Michel Ivanowitch, je te félicite.

— De quoi?

— De ta victoire, les tiens l'emportent.

— Mais où, où vois-tu cela?

— Où? sur la *trompette* du soldat, regarde-moi ces g...s-là! Ah! ils n'ont de pareilles têtes, les damnés, que lorsqu'ils tiennent leurs adversaires!

C'est ainsi que Dragomiroff apprit, du vainqueur de Géok-Tépé, l'art de lire la victoire sur le visage des soldats.

Je m'en voudrais, sur un pareil sujet, de passer sous silence l'ordre que le général Dragomiroff adressa à la 14e division avant le commencement de l'opération; il est à méditer et à s'assimiler dans toutes ses parties :

Les chefs de tout grade ne doivent pas oublier qu'ils ont à désigner leur remplaçant pour le cas où ils viendraient à manquer, et qu'une fois au feu, s'il faut se soutenir les uns les autres, on ne sera par contre jamais relevé. Celui qui se trouve en première ligne y reste tant que l'affaire n'est pas terminée; en conséquence, ménager les munitions : 30 cartouches suffisent à un bon soldat pour l'affaire la plus chaude.

Si désespérée que paraisse la situation, ne jamais se laisser abattre, mais se rappeler que la ténacité est l'unique moyen de salut.

Le transport des blessés est l'affaire des brancardiers. En conséquence, personne autre qu'eux ne doit, sous ce prétexte, ou sous un autre, quitter sa place dans le rang.

Travaillez la main dans la main, aidez-vous les uns les autres, et tout ira bien.

Il est recommandé aux officiers supérieurs de mettre pied à terre au feu.

Ne jamais oublier non plus d'exposer avant une affaire ce que l'on veut; le dernier des soldats doit savoir où on le mène et pourquoi on l'y mène.

Alors, si un officier tombe, sa pensée demeure. Se rap-

peler que nos propres signaux peuvent être faits par l'adversaire et, en conséquence, ne point s'en servir, mais plutôt travailler toujours sur un ordre verbal ou mieux encore écrit. Surtout jamais de sonnerie : « en retraite »; prévenir les hommes que, s'ils entendent un de ces signaux, il n'y a pas à en tenir compte, parce que ce ne peut être qu'une ruse de l'ennemi. Il n'y a ni flancs, ni derrières, il n'y a qu'un front : face à l'ennemi.

Au surplus, tire juste, frappe dur de la baïonnette, va toujours en avant et Dieu t'accordera la victoire.

Tant qu'une affaire n'est pas terminée, il n'y a rien de fait, il faut aller jusqu'à ce qu'on ne voie plus devant soi une troupe fraîche ou en ordre, sinon cette troupe sera renforcée et se retournera contre vous.

Cet ordre est un magnifique hommage rendu aux grandeurs morales, rien n'y a été oublié de ce qui peut exalter l'énergie morale des troupes, et leur montrer l'étendue de leurs devoirs. Personne d'ailleurs n'était plus à même de l'écrire que le général Dragomiroff, le représentant de la tradition de Souwarow, l'apôtre autorisé de la doctrine morale opposée à la doctrine scientifique, et j'ajoute, car ce n'est pas son dernier titre à nos yeux, un ardent ami de la France.

Jusqu'au début de la campagne turco-russe, le général Dragomiroff était un professeur éminent, un écrivain remarquable, mais il n'avait paru sur aucun champ de bataille, et le voilà, pour son coup d'essai, qui conquiert une réputation héroïque que lui envieraient les capitaines les plus chargés de faits d'armes. En réfléchissant, rien n'est moins étonnant qu'un homme, préparé de longue main au rôle de chef, y révèle d'emblée des aptitudes extraordinaires. Le hasard ne fait pas les héros, et si les circonstances leur permettent d'apparaître, c'est qu'ils avaient longtemps à l'avance fortifié leur résolution et grandi leurs facultés. Eh bien! tout le concept du commandement est dans la mise en œuvre des moyens moraux qui élèvent l'âme du soldat jusqu'à l'héroïsme. Il faut faire des héros! Ce n'est donc pas si facile que cela de bien commander, ce n'est donc pas une chose qu'on puisse prendre et laisser à volonté, un passe-temps où la fantaisie tient la première place. Non, c'est un acte essentiel et dominateur qui doit absorber tout notre être, qui prend le meilleur de notre âme et de notre corps, et qui ne tolère ni répit, ni faiblesse.

La première condition du commandement est l'exacte connaissance de ceux qu'on commande; le même ordre ne peut pas se donner de la même manière à tout le monde et dans toutes les circonstances. Bien commander suppose avant tout un grand acquis de notions individuelles. Il n'est permis de généraliser qu'à ceux qui occupent une haute situation; particulariser, au contraire, est le lot de tout le monde. Un capitaine, par exemple, aura bien plus de chance d'obtenir un grand effet moral, en invoquant l'honneur du régiment qu'en discourant sur le salut de la patrie.

De même, en donnant un ordre, on doit se rappeler que l'exécutant n'aime pas à rester anonyme. Dans un moment solennel, le chef qui s'adresse à un subordonné doit l'appeler par son nom, et, s'il l'ignore, doit, avant toute explication sur la mission qu'il lui confie, le lui demander. C'est bien le moins qu'on reconnaisse l'identité de celui qui va jouer sa vie. Sentimentalité, si l'on veut, mais depuis que le monde est monde, le particularisme et l'individualisme sont restés le plus puissant levier pour la direction des hommes.

Nous établissons donc que, dans la mesure du possible, tout chef doit avoir une connaissance exacte et suffisamment approfondie de ses subordonnés. Dès qu'on entre en campagne, il devient leur providence, il n'a cure que de leurs besoins qu'il doit prévoir, satisfaire ou partager. Il faut que l'officier s'oublie pour le soldat au delà même du nécessaire, afin que celui-ci en soit pénétré. Le chef qui se reposerait avant d'avoir assuré le repos de ses hommes ne serait pas un chef, celui qui s'attablerait avant d'avoir assuré leurs vivres ne serait pas un chef; car, en vertu de quel prestige, oserait-il demander à sa troupe de se sacrifier à l'heure du danger, puisqu'il n'a même pas su lui sacrifier ses aises? Le chef qui se laisserait abattre une seule fois par une circonstance quelconque, fatigue ou danger, ne serait plus un chef, car, pour avoir droit à commander, il faut être fort entre les forts.

Donc, oubli de soi-même jusqu'à la souffrance, force d'âme jamais démentie, énergie physique prouvée surabondamment, tout cela fait partie de l'essence même du chef susceptible d'exalter la confiance du soldat et par conséquent de produire un grand effet moral.

En campagne comme en paix, la tenue conserve son influence morale, non plus peut-être la tenue astiquée, fignolée du temps de paix, mais cette uniformité martiale qui consiste dans la régularité du paquetage, dans l'ajustage correct de l'équipement, dans le bon entretien de l'arme, dans toute l'apparence de ces soins nécessaires qui ôtent à une tenue, même usée, l'air sordide et débraillé, l'air de la déroute et de la débandade. La tenue des officiers doit être strictement réglementaire; elle est assez commode aujourd'hui pour ne plus excuser les dérogations qu'on pouvait tolérer autrefois.

L'intelligence habituelle des faits et des choses contribue aussi à donner un grand crédit à un chef; le contraire le lui enlève rapidement. La critique dénigrante et la non-compréhension systématique des

actes du grand commandement sont des dissolvants moraux dont la plus élémentaire réflexion devrait faire justice, tandis que le chef que rien n'embarrasse, qui semble au courant de tout et paraît toujours confident du secret des dieux, même lorsqu'il n'en est rien, retient plus qu'un autre la confiance de ses subordonnés. Plus surtout la situation se fait dangereuse, moins il faut paraître en être étonné, plus on doit, coûte que coûte, imposer sa manière de voir et faire croire que tout arrive suivant les prévisions. L'effet moral est à ce prix. Je ne connais, sous ce rapport, aucun exemple plus saisissant que ce qui arriva en 1815 au maréchal Bugeaud, alors colonel.

Le 27 juin, le 14e de ligne, qu'il commandait, renforcé d'un bataillon du 20e, était établi à Conflans et l'Hôpital sur les deux rives de l'Arly. Par quelques prisonniers autrichiens, on venait d'apprendre que le général Trenk, à la tête de 10 000 hommes, s'avançait par la Tarentaise, tandis que le général Bubua, descendant avec 20 000 hommes par le Mont-Cenis, avait envahi la Maurienne. Le colonel Bugeaud informa sur-le-champ le maréchal Suchet de la situation. Il lui demandait que les troupes de la Maurienne fussent réunies dans la nuit à celles de la Tarentaise, afin d'écraser d'abord le général Trenk.

Au lieu des secours des troupes de la Maurienne, ce fut le bulletin de la bataille de Waterloo qui arriva au point du jour. Cette accablante nouvelle, au moment d'engager une lutte disproportionnée, 1 contre 10, était faite pour abattre le moral des troupes les plus éprouvées. Le colonel le comprit aussitôt, et voulant devancer à tout prix la rumeur publique et paralyser son action, il fit former le carré, lut la fatale proclamation, puis, dans une chaleureuse improvisation, il monta les courages au point où il les souhaitait pour la grande tâche qui s'apprêtait.

Les avant-postes de cavalerie ne tardèrent pas à signaler l'ennemi. Le plan du colonel Bugeaud était de se maintenir derrière la rive droite de l'Arly, et, pour empêcher l'ennemi de la franchir en amont et hors de sa vue, il avait fait occuper la rive gauche par un corps d'observation. Ce détachement, auquel il était enjoint de ne pas s'engager à fond, était l'amorce qui devait amener les Autrichiens à notre portée. Une fois en face de nous, s'ils risquaient le passage de l'Arly, on leur laisserait prononcer en partie leur mouvement, et, les surprenant en plein délit de manœuvre, on se jetterait sur la fraction qui aurait passé, sans que le reste du corps ennemi, encore sur l'autre rive, pût lui porter secours. Grâce à cette adroite tactique, l'infériorité du nombre pouvait être momentanément compensée. Le pont ne fut pas coupé, afin de tenter davantage l'ennemi.

Ainsi que le commandant des troupes françaises l'avait prévu, deux colonnes autrichiennes, l'une venant de Beaufort, l'autre de Moutiers, se réunirent devant le camp de la rive gauche qui servait de masque à la véritable position. L'attaque suivit de près et fut impétueuse. Le colonel, après avoir repoussé plusieurs fois les tirailleurs, voyant les soutiens se rapprocher, se retirait sur un gué au-dessous de l'Hôpital, lorsqu'il aperçut les Autrichiens s'engageant au pas de course sur le pont de l'Arly.

Celui-ci pourtant, ne devait pas leur être abandonné avant que les défenseurs fussent à l'abri sur la rive droite.

Jetant alors dans une usine, au confluent de l'Arly et de l'Isère, les soldats qu'il ramenait sur l'autre rive, le colonel franchit l'Isère de sa personne, court au reste de ses troupes déjà en retraite sur Chambéry, les arrête, les remet face à l'ennemi, puis tirant, de cette masse en désordre, les trois compagnies de grenadiers, il leur demande s'ils consentiraient à abandonner leurs camarades au pouvoir de l'ennemi? — « Non! » fut-il répondu sur toute la ligne. Alors, s'adressant à un de ses chefs de bataillon : « Commandant Seyès, dit-il, marchez à mon appui, les grenadiers sont incapables de reculer, mais s'ils avaient ce malheur, faites feu sur eux et sur moi. »

Un régiment hongrois accueille nos grenadiers par une fusillade terrible; ceux-ci ne répondent pas et se précipitent tête baissée dans cette masse d'hommes dont ils font un carnage considérable. L'Hôpital est repris. Impuissants à le reconquérir, les Autrichiens forment une colonne profonde, passent de nouveau l'Arly et se prolongent sur la route de Chambéry. Au lieu de chercher à les gagner de vitesse sur cette route, le colonel Bugeaud, qui n'a sous la main que six compagnies, se dirige sur le gué que la colonne ennemie vient de franchir. C'était frapper au moral d'une façon décisive. L'ennemi se croit tourné et commence à rétrograder, d'abord en assez bon ordre, puis bientôt la confusion gagne, et ce n'est plus qu'un troupeau lorsqu'il aborde la rivière, où il est reçu par le feu des Français.

Dans ce combat, si fécond en alternatives morales de tout genre, 1 750 Français luttèrent pendant dix heures contre 10 000 Autrichiens, leur prirent 990 hommes et leur en tuèrent ou blessèrent 2 000.

Je vous devais le récit de ce combat de l'Hôpital, non seulement parce qu'il met superbement en évidence l'éternelle doctrine des grandeurs morales, mais aussi parce qu'il démontre d'une manière éclatante que c'est à son génie qu'un chef militaire doit demander la victoire et non à l'adaptation d'une formule ou d'un dispositif réglementaires.

. . . .

La tactique aujourd'hui n'a, faute de la consécration du champ de bataille, pas d'assises bien stables,

et les règlements qui se sont égarés à la refléter ne peuvent pas en avoir davantage. Depuis vingt ans, ceux des principales armées européennes ont subi deux ou trois remaniements, et ce n'est pas fini. C'est un peu impatientant. Faut-il donc faire, comme le général Verdy du Vernois, alors major, au combat de Nachia? L'affaire prenait depuis quelque temps mauvaise tournure sur les hauteurs de Wenzelsberg. Si les Autrichiens parvenaient à s'y établir, c'en était fait du débouché du corps d'armée prussien. Verdy du Verdois repassait un à un tous les préceptes que les cours de tactique lui avaient fourrés dans la tête sur les passages des défilés. Rien ne s'appliquait à la situation présente. Il se décida alors à envoyer tous ces souvenirs au diable et il se posa carrément cette question : De quoi s'agit-il et que faut-il faire? et la réponse vint aussitôt. Là-haut, l'avant-garde doit se maintenir à tout prix, et les colonnes des gros doivent gagner les hauteurs le plus rapidement possible et entrer en ligne partout où le combat fléchit. Et le général ajoute : « C'est de ce quart d'heure que datent mes répugnances pour les règles tactiques. »

Je ne vous demanderai pas d'aller aussi loin, mais je crois fermement que toutes les formules apprises dans les livres s'évanouissent au premier coup de canon. Tout cela n'est que de l'érudition pure et le soldat qui n'aura que l'érudition à son service, sur le champ de bataille, s'y trouvera fort embarrassé. Le fonds dans lequel nous pouvons puiser à toute heure parce qu'il est inépuisable, ce sont les idées générales, les notions fondamentales et de bon sens, digérées, assimilées, devenues notre propre substance. Cela sera toujours à nous, et nous l'aurons toujours sous la main, à une condition toutefois : c'est que le cœur soit assez ferme pour que les émotions de la lutte ne fassent point perdre la tête.

Le cœur chez l'officier doit être naturellement haut placé, sans cela l'on n'est pas officier. Chez le soldat, il s'élève par une éducation préparatoire dont nous nous réservons de parler.

Nous avons pris l'habitude de demander beaucoup trop, presque tout au règlement. En vérité ce n'est pas son rôle, la tâche serait trop aisée. Il faut y mettre un peu plus de nous-même. Notre profession est extrêmement sérieuse, la plus sérieuse de toutes ; de l'accomplissement consciencieux de nos obligations, dépendent des milliers d'existences et l'honneur des armes françaises. Cela vaut la peine qu'on y réfléchisse et que nous tenions constamment toutes nos facultés tendues vers le but rêvé, vers la guerre, qui seule reste pour nous une consécration ou une déchéance.

A mon sens, par conséquent, chacun doit avoir sur le combat ses idées propres, originales. Est-ce prêcher la confusion des idées, la diversité infinie des manières de voir? Nullement. Lorsqu'on tend vers le vrai, quelque multiples que soient les voies de l'esprit humain, en faisant acte de raison et de volonté, on arrive plus ou moins vite, mais on arrive toujours — même par des chemins de traverse. C'est que la base de la tactique est dans le bon sens, le gros bon sens, faculté trop dédaignée, parce qu'elle est la moins brillante, mais qui reste en fin de compte la qualité maîtresse, car seule elle peut nous guider dans les pas difficiles. Les actes comme les résolutions, qui n'ont pas son estampille, sont fatalement voués à l'insuccès.

Seulement, comme toute autre faculté, le bon sens a besoin d'être entretenu par un fréquent exercice ; pour qu'au moment voulu il réponde à notre appel, il faut que nous l'ayons dressé en quelque sorte par une gymnastique continue. C'est au bon sens de tous qu'on est redevable de ce qu'on appelle les doctrines d'une armée, idées fondamentales et primordiales qui s'échangent tout naturellement, qu'on ne discute plus, qui restent la base de l'édifice, que les jeunes reçoivent des anciens, et qui deviennent leur premier et plus précieux bagage, le point initial de leurs connaissances tactiques dans cette étude du métier qui occupera leur vie entière.

Et remarquez-le, plus une armée est forte, plus ces doctrines, plus ces traditions y sont vivaces; lorsqu'il y a, au contraire, relâchement, émiettement de ces doctrines, soyez sûrs que l'armée décline.

Le règlement, lui, n'est pas un exposé de doctrines ; ce n'est pas non plus un cours de tactique, bien qu'il s'inspire aujourd'hui des doctrines tactiques du jour. Que doit-il donc être, que devons-nous lui demander? Son nom l'indique : en tant que règlement, il nous doit des règles, pas autre chose. Si, par-dessus le marché, il nous donne des conseils, c'est à notre bon sens à éviter la confusion et à ne pas attribuer à ces conseils une autorité qu'ils n'ont pas.

. . . .

Lorsque le règlement sera parfaitement possédé, il pourra être manié d'après des données simples, sur des thèmes élémentaires, il offrira alors une série d'exercices pour l'intelligence, pour la décision. Ce sera un premier pas vers la combinaison, vers la conception, vers la tactique, et nous aurons ainsi ce qu'on est convenu d'appeler *le règlement appliqué.*

Le mot, comme la chose, appartient en propre à l'École russe et à son chef éminent, le général Dragomiroff. Nous pensons pouvoir marcher à sa suite sans crainte de vous déplaire, d'autant que c'est reproduire en partie les idées de deux de nos grands hommes de guerre, le maréchal de Saxe et le maréchal Bugeaud. La science militaire n'est pas pour apparaître toujours coiffée du casque à pointe, il y a à

prendre ailleurs qu'en Allemagne, et il nous va mieux de prendre ailleurs.

Il y a plusieurs années a paru la traduction française du *Manuel de préparation au combat pour la compagnie*, du général Dragomiroff, suivie bientôt de celle du *Manuel pour le bataillon*. Vous les avez sans doute eues entre les mains.

Je me propose de vous remettre en mémoire l'esprit de ces Manuels et j'ai tout lieu de croire que vous estimerez comme moi que les procédés d'éducation morale qu'ils préconisent, adoptés pour notre armée, combleraient une grande lacune dans notre enseignement militaire. Former des tireurs, des gymnastes, des comptables : tout cela est fort bien; former de soldats est encore mieux.

Quelques extraits de Dragomiroff vous feront tout de suite comprendre l'idée qui domine dans tous ses écrits, c'est l'exaltation de l'énergie morale.

Donnez-moi des soldats bien décidés à se faire casser la tête, et je me charge de faire de la bonne tactique; l'homme encore, l'homme toujours, tel est le premier de tous les instruments de combat. Nos théoriciens modernes l'oublient trop souvent. Or, l'homme sur le champ de bataille est sollicité en sens contraire par deux sentiments : le devoir et la conservation ; le premier de ces sentiments est représenté par la baïonnette, le second par la balle. Mais aujourd'hui on n'entend plus parler que des progrès de la mécanique et de l'industrie : à quoi tout cela aboutit-il? A tuer les gens : c'est exactement ce qu'on faisait autrefois. Les tuera-t-on deux fois aujourd'hui? Ce ne sont pas précisément ceux qui sont tués, mais ceux qui savent se faire tuer, qui sont tout-puissants sur le champ de bataille. On essaie de nous faire croire que nous assistons aujourd'hui à une révolution dans l'art de la guerre ; c'est faux. Modifications, transformations secondaires, tant qu'on voudra. Quant aux assises éternelles du grand art, elles sont inébranlables, et la tactique moderne est encore en substance ce qu'elle était du temps de Napoléon.

Le général Dragomiroff estime qu'entre la tactique napoléonienne et la tactique frédéricienne il y a un abime, mais qu'il est loin d'en être de même entre la tactique actuelle et celle de Napoléon. Le bataillon était alors l'unité tactique, aujourd'hui, c'est la compagnie ; l'action des tirailleurs a pris un plus grand développement, et le combat, vu la portée des armes actuelles, commence à des distances plus considérables. L'offensive, d'ailleurs, doit diminuer rapidement ces distances, lorsque la préparation est terminée. L'artillerie se rapproche avec l'infanterie, parce que l'infanterie marche deux fois plus carrément, quand non seulement elle entend, mais quand elle voit son canon. Toujours l'idée morale, comme vous voyez!

Pour l'infanterie, précepte analogue.

Le tir de but en blanc est le meilleur; en conséquence, dans toutes les affaires décisives, il faut s'efforcer de gagner les distances efficaces. Tire peu, mais tire juste, a dit Souwarow.

Aux yeux du général Dragomiroff, de tous les instruments de combat, le seul vraiment intéressant, c'est celui dont on ne parle pas et dont on semble le moins s'occuper, c'est l'homme.

Il est rare, dit-il, que les questions de nombre, d'organisation, de formations, d'armements, bref tous les côtés techniques de la guerre puissent prendre une importance prépondérante; généralement, ces valeurs sont équivalentes et s'annulent; reste alors l'homme seulement pour faire pencher la balance.

Et encore :

Bien des gens ont oublié le premier instrument de combat : l'homme, pour ne plus s'incliner que devant des instruments secondaires, il y en a même qui se sont prosternés devant la pelle-bêche qu'ils ont placée sur le même rang que les autres armes.

Dragomiroff est un chaud partisan de la baïonnette. Il pense que l'abus inconsidéré, la grande prépondérance du fusil, en tant qu'arme à feu, couvre mal les hésitations, les timidités du combattant dominé par le soin de la conservation.

Les armes blanches ne peuvent être perfectionnées, c'est le contraire pour les armes à feu, et comme ces dernières répondent à l'instinct de la conservation, chaque nouveau progrès de l'industrie amène ce secret espoir que le progrès des engins meurtriers rendra les guerres presque impossibles, espérance en contradiction avec les lois de la nature, où l'on voit toujours la vie aux prises avec la mort.

Vous voyez que, des deux arguments de l'infanterie, l'école russe, fidèle à son inspirateur, préfère la baïonnette. Elle est le symbole, l'instrument de la charge, et, si démodée qu'elle paraisse aujourd'hui, c'est toujours à elle que revient la première place. Les Russes ont supprimé le fourreau de la baïonnette pour bien montrer que, devant l'ennemi, le fusil et la baïonnette sont inséparables. L'arme blanche est l'arme des résultats rapides, instantanés; parce qu'aux vertus du choc corps à corps, vient s'ajouter un autre effet bien plus efficace, bien plus décisif encore : la supériorité morale de l'homme qui ne ménage plus rien, qui se donne tout entier. L'arme blanche est l'argument décisif, mais le fusil est l'argument préparatoire. Sans doute, avec les armes actuelles, il deviendra souvent argument décisif, mais ce ne sera qu'aux courtes distances, mais ce ne sera qu'avec des troupes décidées à passer au corps à corps, après avoir fusillé l'ennemi à bout portant.

En somme, de quelque façon que nous retournions la mise au point de l'homme de guerre, nous arrivons toujours à deux termes qui se complètent l'un par l'autre et doivent être obtenus parallèlement l'un et l'autre : fortifier l'esprit d'abnégation par l'éducation,

développer l'intelligence, dans le sens de la guerre, par l'instruction.

Laissant cette fois l'éducation, vous remarquerez que, dans le système du général Dragomiroff, en ce qui regarde l'instruction, tout est subordonné au raisonnement et aux notions du sens commun. Il a toujours peur, horriblement peur de ces lamentables séances de théorie, où un malheureux caporal, l'esprit bourré jusqu'à l'indigestion d'un tas de mots techniques, se venge de l'atroce supplice qu'a enduré sa mémoire, en l'infligeant à d'infortunées recrues qui l'écoutent dans un état d'hébétude touchant à l'hypnotisme.

Le raisonnement restant le grand moyen d'instruction, la préparation *raisonnée* de la compagnie au combat doit donc constituer la base de tout l'enseignement militaire de l'infanterie.

. . . .

De ce qui précède, je vous demande de retenir :

D'abord, que les forces physiques, armement, nombre, dispositifs, ne sont que des formes sous lesquelles se manifestent les forces morales, qu'il faut donc bien se garder de séparer celles-ci de celles-là ; ce serait séparer les causes des effets, car il n'y a qu'une cause première à laquelle il faut toujours remonter : l'énergie morale ;

Ensuite, que la surprise est le gage infaillible de succès qu'il faut rechercher dans tout acte de guerre depuis le plus élémentaire jusqu'au plus compliqué ;

Enfin, que tout exercice qui ne met pas les combattants en face de l'imprévu, ne les oblige pas à tirer quelque chose de leur propre fonds, à exercer enfin les facultés d'à-propos et de décision dont ils auront tous besoins sur le champ de bataille, n'est pas un exercice, encore bien moins une manœuvre ; c'est un enfantillage, ou la reproduction servile des formes réglementaires, l'*a b c* de l'instruction peut-être, mais, à coup sûr, pas davantage.

VILLEBOIS-MAREUIL.

L'IMPÉRIALISME AUX ÉTATS-UNIS[1]

La dernière période de l'histoire de l'impérialisme américain se résume presque tout entière dans un nom, celui du président actuel de la République, Mac Kinley. Il a la plus haute conscience de la grandeur et de l'avenir de sa patrie, et nourrit pour elle les plus ambitieux desseins.

Il déclara d'abord la guerre au commerce européen et prétendit le chasser du marché américain. Il proposa, en 1890, et fit voter le bill qui porte son nom : c'est du plus intransigeant protectionnisme. Il prohibe presque absolument la plupart des denrées européennes, et applique à l'économie politique la formule : « l'Amérique aux Américains ». Désormais, l'Europe est devenue tributaire de l'industrie américaine, beaucoup plus que l'Amérique n'est demeurée tributaire de l'industrie européenne. Car l'Europe, divisée contre elle-même, ne peut prendre contre l'Amérique des mesures analogues.

Mais il y avait encore des terres américaines en possession de métropoles européennes. Cela était un scandale que les États-Unis se promettaient bien de faire cesser, et ils menèrent une campagne vigilante en ce sens.

En 1895, le conflit chronique entre l'Angleterre et le Vénézuéla, au sujet des frontières septentrionales de la Guyane anglaise, se renouvela une fois de plus. Les Anglais voulaient atteindre les bouches de l'Orénoque pour exploiter les importantes mines d'or qui se trouvent dans le voisinage du fleuve et donner à leur colonie une plus grande valeur commerciale.

Les États-Unis prirent la défense du Vénézuéla, et furent pendant quelques semaines agités d'un violent accès de chauvinisme, de *spread eagle ism*, comme ils disent, ou d'impérialisme. Ils sommèrent les Anglais de renoncer à leurs prétentions. Le président Cleveland publia le message du 17 décembre 1895, y rappela la doctrine de Monroë, « qui ne saurait tomber en désuétude tant que notre République durera », et invita l'Angleterre à accepter l'arbitrage des États-Unis ; sinon, ils feraient cause commune avec le Vénézuéla. Le Parlement vota à l'unanimité les crédits qui lui étaient demandés, et les ports américains pressèrent leurs armements avec une extraordinaire activité. Edison annonça la découverte de merveilleuses machines capables de pulvériser en quelques secondes les flottes anglaises.

Les Anglais reculèrent. Ils accablèrent les États-Unis de protestations amicales, acceptèrent leur arbitrage, les remercièrent de leurs bons offices. Lord Salisbury disait jadis, — comme il n'était pas au pouvoir, — que le cabinet de Saint-James avait une échelle mobile en matière de ressentiment contre les injures subies : aux grandes puissances, il tend l'autre joue ; aux moyennes, il répond par de douces protestations ; avec les petites, il procède par menaces et coups de canon. Cela est d'une grande habileté politique, même lorsque lord Salisbury est premier ministre. Le jugement arbitral a été rendu dernièrement : il déboute les Anglais de leurs prétentions essentielles.

Il n'est pas étonnant que les États-Unis soient intervenus entre l'Espagne et Cuba révoltée. Ils y gagnèrent le beau nom de libérateurs et l'espérance

1. Extrait des *Problèmes politiques et sociaux à la fin du XIXe siècle*, qui paraîtront fin avril chez F. Alcan.

de grosses fortunes à faire dans le commerce des Antilles délivrées.

Par le traité de Paris, du 10 décembre 1898, Porto-Rico a été annexée purement et simplement sans que la moindre difficulté se soit produite. Il n'est pas question jusqu'ici de l'admettre au rang et aux privilèges des États de l'Union.

La situation de Cuba est moins simple. Les Américains ont contribué à arracher l'île à la domination espagnole, et leurs victoires ont mis fin aussitôt à l'insurrection. Les Cubains ont déposé les armes, et accueilli comme des libérateurs les soldats des États-Unis. Maximo Gomez, l'un de leurs principaux chefs, est parmi les membres du gouvernement provisoire que les vainqueurs ont organisé.

Voilà un an que l'Espagne a renoncé à Cuba, et la condition politique de l'île n'est pas encore fixée. Les Cubains n'entendent pas reprendre d'autres maîtres; ils veulent former une république indépendante; ou s'il faut en quelque façon que les États-Unis gardent du profit de leur intervention, ils veulent au moins conserver une très large autonomie. Ils ont déjà prouvé dans le passé qu'ils sont capables de se battre, et longtemps, pour leur liberté.

Comment sera donc conçu le protectorat américain sur Cuba? La question est sans doute très embarrassante, à en juger par les hésitations du gouvernement de Washington.

Si l'influence des États-Unis se fait très légère, se réduit à quelque protectorat plus honorifique qu'effectif, ils n'auront rien gagné à favoriser l'indépendance de l'île, ils ne seront pas sûrs d'y faire prévaloir les intérêts de leur commerce; ils auront toutes les charges de cette protection, les charges militaires particulièrement, en cas de conflit avec d'autres puissances, ils n'en auront pas les bénéfices. Ils auront joué un rôle de dupes. Il est rare qu'ils y consentent.

Si le protectorat des États-Unis à Cuba est effectif, s'il n'est qu'une annexion déguisée, il est probable que les Cubains ne le supporteront point. Ils reprendront les armes, ils recommenceront l'insurrection, cette fois contre les Américains, et ils seront appuyés par la population espagnole toujours nombreuse dans l'île. Les rôles seront renversés. Les États-Unis sont-ils de taille à réduire une pareille insurrection? Les charges que cela leur imposerait seraient-elles compensées par les profits?

Et ce serait aussi d'un bien mauvais augure pour les futures relations des États-Unis avec le reste de l'Amérique Latine. Car l'occupation de Cuba est leur premier contact avec elle. Si cette première épreuve est malheureuse, si le contact n'est pas suffisamment délicat, toute l'Amérique Latine en demeurera défiante, inquiète; il pourra arriver qu'elle prenne enfin conscience de ses intérêts, par réaction contre l'impérialisme du nord, qu'elle en finisse avec les dissensions qui la ruinent, qu'elle s'unisse et réussisse à faire équilibre aux Anglo-Saxons. Ce serait la limitation décisive de leur expansion.

C'est pourquoi l'expérience qu'ils poursuivent à Cuba est très intéressante et de grave conséquence. Il s'agit en quelque manière de leur avenir et de celui du continent américain.

La question se complique encore de la présence et de l'importance des intérêts européens dans l'Amérique du Sud, car jusqu'ici le commerce de l'Europe y est prépondérant, favorisé par les sympathies de races qui unissent, par exemple, cette partie de l'Amérique avec la France et les autres nations latines. Il s'agit de savoir si la clientèle de l'Amérique du Sud restera à l'Europe ou passera à l'Amérique du Nord : c'est comme le champ clos que se disputeront les influences européenne et américaine, et à certains égards, cette rivalité se présente comme une nouvelle lutte entre les Saxons et les Latins. Il s'agit de savoir si les relations très cordiales fondées entre les États-Unis du Brésil et ceux de l'Amérique du Nord se continueront et se resserreront, ou se relâcheront pour se traduire en concurrence; si les autres États de l'Amérique du Sud pourront être arrachés aux désordres qui les épuisent depuis près d'un siècle; si les États-Unis pourront reprendre avec eux la tentative de l'Union Douanière qui échoua en 1889 lors du Congrès de Washington; si la grande pensée de Bolivar sera renouvelée, et si les États-Unis de toute l'Amérique ne sont pas une chimère, si alors l'Europe ne devra pas admettre le partage du globe en deux hémisphères, l'hémisphère oriental ou européen, l'hémisphère occidental ou américain, selon les termes de la bulle du pape Alexandre VI quand il traçait par les îles Canaries le méridien qui devait séparer l'hémisphère portugais de l'hémisphère espagnol. Quoi qu'il en soit, les temps sont venus de la rivalité de l'Europe et de l'Amérique sur le vaste théâtre du monde.

A force de grandir et de réussir, les Etats-Unis sont pris à leur tour de la folie des conquêtes, *furor imperialis*, c'est une maladie à laquelle les plus sages démocraties n'échappent pas.

Elle est le produit aussi des grands intérêts politiques et commerciaux de la République; la fortune lui donne de l'audace, les grandes entreprises industrielles ou agricoles exigent des affaires de plus en plus étendues. L'ambition vient avec le succès, l'avidité avec la richesse. Cet État de 75 millions d'habitants a besoin de larges débouchés, comme tous les grands Etats de l'Europe, et il est entré naturellement dans la lutte pour la vie où s'agite

l'Europe sur tous les champs d'exploitation du globe.

Les États-Unis paraissent rêver l'Empire du Pacifique. Du moins ils y ont porté dans ces dernières années des efforts soutenus.

Au large de San-Francisco, ils rencontrèrent les îles Sandwich. De très bonne heure leurs intérêts économiques y furent prépondérants, elles furent comme une colonie de leurs marchands et de leurs industriels, cela ne suffit pas aux impérialistes de la génération actuelle. Le 14 février 1893, la pauvre petite reine Liliukalaui fut déposée et la république hawaïenne fut proclamée en 1898 ; à l'occasion de la guerre avec l'Espagne, des troupes furent débarquées et laissées à Hawaï : c'était l'étape nécessaire sur la route de San-Francisco aux Philippines.

Mais, c'est l'affaire des Philippines qui marque le mieux l'entrée des États-Unis dans la politique internationale. Les Espagnols ont quitté les Philippines. Mais les Tagals indigènes ne sont pas disposés à se soumettre aux Américains ; ils auraient encore moins de sympathies pour eux que pour leurs anciens maîtres. Ils ont proclamé la République Philippine ; ils ont pour président un jeune et ardent patriote, Aguinaldo. Ils veulent être indépendants.

Les États-Unis ne peuvent plus maintenant rappeler leurs troupes des Philippines ; ce serait une grave blessure à leur amour-propre, et surtout une redoutable atteinte à leur prestige. Cela compromettrait les plus brillants résultats des victoires de 1898. Ils ont entrepris la lutte contre les Tagals, il faut la poursuivre et l'achever.

Du reste, si le moment est prochain d'un règlement de la question chinoise, ils tiennent à se tenir tout prêts, et Manille est une excellente base d'observation et d'opérations diplomatiques et militaires. Les États-Unis feront tout pour demeurer les maîtres aux Philippines, et la réélection probable du président Mac Kinley semble indiquer leur résolution en ce sens.

Mais la conquête en sera très pénible ; les 25 000 soldats réguliers de la grande République ne sauraient y suffire, et les volontaires ne sont pas faits pour les longues campagnes qu'il y faudra sans doute. « Il faudra 100 000 hommes pour conquérir Luçon », disait récemment leur général Lawton. Et la conduite des Philippins ne dément pas jusqu'à présent cette assertion.

Il faudra donc constituer en Amérique toute une armée permanente, tout un budget de la guerre et de la marine, tomber dans les errements longtemps moqués de la vieille Europe, courir les risques que le militarisme fait naître dans toutes les démocraties. Les Américains se sont montrés ces temps-ci capables de la folle admiration des victorieux.

Il faudra aussi que les États-Unis complètent leur constitution, qu'ils se donnent l'organisation d'une métropole gouvernant des colonies sujettes. C'est une série nouvelle d'institutions nouvelles à créer, dans un temps où les nationalités sujettes deviennent bien difficiles à gouverner, où la Révolution les entraîne toutes à l'indépendance. Les États-Unis entrent dans une ère nouvelle ; ils y rencontreront de grosses difficultés, ils n'en sont pas effrayés ; ils ont fortifié leurs cœurs pour les épreuves ; ils se jettent résolument dans la grande politique.

Ils se rencontrent, sur les côtes chinoises, avec les puissances européennes venues de l'Ouest. La politique a fait le tour du monde. Leur victoire de Cavite les y a établis. Ces deux grands événements contemporains, qui furent si soudains : la guerre sino-japonaise et la guerre hispano-américaine, offrent donc une réelle unité ; c'est la rencontre de l'Europe et de l'Amérique autour des dernières terres qu'il y ait à exploiter sur le globe ; c'est l'achèvement de la prise de possession des continents par toutes les grandes nations. C'est la préparation du plus gigantesque conflit que l'histoire ait jamais enregistré.

Tout de suite en ces régions, les États-Unis se montrèrent étroitement unis avec les Anglais, leurs récents adversaires ; leurs intérêts furent, pendant la guerre contre l'Espagne, confiés aux consuls britanniques. Le Japon parut avoir les mêmes sympathies, suivre la même ligne politique, et l'Europe entière fut stupéfaite de cette triple alliance pour la domination des mers.

Il y a encore, ici ou là, quelques motifs de malentendus entre l'Angleterre et les États-Unis : il y a par exemple des querelles de frontières entre l'Alaska et le Canada, à cause de l'importance des mines d'or du Klondyke qui se trouvent de part et d'autre de la ligne de séparation. Mais ce conflit n'est pas aigu. L'accord actuel peut durer. Les États-Unis et les Anglais ont besoin les uns des autres, et pour le moment, ils citent volontiers le dicton anglo-saxon par lequel ils expriment leurs affinités de race, malgré la distance : « Le sang est plus épais que l'eau. »

Les États-Unis sont dans un moment où la fortune paraît sourire à toutes leurs entreprises. Les peuples comme les individus ont de ces faveurs, qui exaltent l'ambition. Comme Balboa du haut des montagnes de Panama, les États-Unis jettent leur regard sur l'Océan immense ; ils rêvent qu'il soit leur empire. Mais beaucoup de places déjà y sont prises ; presque toutes les îles de l'Océanie sont aux mains des Européens, et les rivalités y deviendraient aisément sanglantes.

La France a des possessions bien situées depuis la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides à l'ouest jusqu'aux îles Gambier, à l'est, en passant par les îles Marquises et les îles Taïti. Cette situation pourra être profitable aux intérêts français lorsque la voie

de l'isthme de Panama ou de celui de Nicaragua sera ouverte, lorsque les Républiques de l'Amérique du Sud auront enfin une prospérité normale et développeront autour d'elles leurs intérêts commerciaux. Jusqu'ici la France et les États-Unis ne se sont pas heurtés dans ces parages.

Les relations ont été maintes fois plus tendues entre les États-Unis et l'Allemagne. Celle-ci a désormais une politique suivie et entreprenante dans l'Extrême-Orient. Elle a jeté un « pont », comme disent ses journaux, de Kiao-Tcheou en Chine jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et en a reposé les assises centrales sur les Carolines et les Mariannes, achetées en 1899 aux Espagnols. Cela suffit à expliquer l'aigreur des rapports entre les Allemands et les Américains autour des Philippines. Dans le même moment, la question de Samoa s'aggrava : ce groupe d'îles était depuis quelques années soumis à une sorte de contrôle de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis. La guerre éclata entre deux chefs rivaux, Malietoa et Mataaffa, l'un soutenu par les Anglo-Saxons, l'autre par les Allemands. Le sang coula. Des menaces furent échangées. Les puissances rivales reprirent ensuite leur sang-froid, renoncèrent à se battre pour si peu ; les négociations furent engagées. En novembre 1899, l'Allemagne a obtenu la plus grosse part du butin, les principales des îles Samoa et le port d'Apia qui est une escale importante entre Honolulu et Auckland, dans la Nouvelle-Zélande. Les possessions allemandes se placent ainsi, dans l'océan Pacifique, à la traverse des grandes routes du commerce anglo-saxon.

Car à l'autre extrémité de l'océan Pacifique, au sud-est, en face des Anglo-Saxons de l'Amérique du Nord, grandit un autre monde anglo-saxon, celui de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. C'est encore une merveilleuse création de l'esprit d'initiative des Anglais. Il a cinquante ans, l'Australie n'était rien ; alors se produisit le formidable *rush* de 1851 sur les mines d'or, et elle se trouva peuplée d'une armée de pionniers qui en ont retourné le sol et fait jaillir les richesses. De grandes cités sont sorties du néant, Melbourne, Sydney, croissent comme les villes d'Amérique, deviennent de grandes capitales industrielles, prennent de l'ambition, connaissent à leur tour les universelles séductions de l'impérialisme.

Il y a jusqu'ici plusieurs colonies anglaises séparées dans ces régions. La Nouvelle-Zélande ne se rattache pas à l'Australie, qui elle-même comprend cinq colonies différentes. Mais le moment paraît venu d'une fédération de ces unités politiques. Le Parlement de la Nouvelle-Galles du Sud a voté en 1899 le principe de son union avec les autres États de l'Australie et d'abord avec l'État de Victoria. Il est vraisemblable que ce mouvement s'achèvera en une Confédération, qui peut-être comprendra aussi la Nouvelle-Zélande. Ces États nouveaux, puissants par l'union, ne se sentiront-ils pas assez forts pour vivre indépendants et briser les liens déjà lâches qui les attachent à la Grande-Bretagne ? C'est une question qui peut seulement être posée.

Beaucoup d'autres questions peuvent être suggérées par la situation politique des États riverains de l'océan Pacifique. De San Francisco à Melbourne, les nations anglo-saxonnes, les États-Unis de l'Amérique du Nord et les États-Unis de l'Australie, n'écraseront-elles pas entre elles les autres races indigènes ou les autres possessions européennes, pour assurer leur exclusive domination sur le Grand Océan ?

Si elles y réussissent, et même en leur état actuel, ne pèseront-elles pas d'un poids énorme, décisif, sur les destinées de la Chine ? Cette question de Chine sera peut-être le critérium suprême de la valeur politique et économique des grandes puissances du monde. Déjà l'on voit s'approcher pour le grand combat les flottes de San Francisco, les flottes anglaises de l'Inde et de Singapour, les innombrables armées de l'empereur de Russie.

Dès aujourd'hui, — et cela est la conséquence la plus nette de la défaite de l'Espagne, — les États-Unis sont sortis de leur isolement ; ils ont cessé d'avoir une politique exclusivement américaine ; ils se sont élevés au rang des grandes puissances : ils ont une politique « mondiale ». Ils ont fourni à l'Europe bien des idées politiques et économiques, ils l'ont fait profiter souvent de leurs conquêtes industrielles.

Il a été tout naturel qu'ils fussent admis à la Conférence internationale de l'arbitrage, à la Haye ; ce fut leur première participation à un grand Congrès, et elle fut très effective et remarquable. Dès lors le gouvernement du monde est une heptarchie — Allemagne, Angleterre, Autriche-Hongrie (?), États-Unis France, Italie, Russie. — Un astre de première grandeur s'est levé tout à coup à l'horizon, et la carte politique du globe en est toute changée.

ÉDOUARD DRIAULT.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *le Juif polonais* (1), conte populaire d'Alsace, en trois actes et six tableaux, d'après Erckmann-Chatrian ; poème de MM. Henri Cain et P. B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

Je ne crois pas qu'il existe de situation plus digne de pitié que celle qui est faite aux musiciens contemporains. Tirés en arrière par les préférences du public (ou ce qu'ils pensent être des préférences),

(1) La partition a paru chez Paul Dupont.

poussés en avant par leur culte wagnérien et par leurs convictions, ils oscillent d'un extrême à l'autre, insatisfaits et « insatisfaisants », et ils gaspillent, presque en vain, les dons les plus rares. Les meilleurs d'entre eux ont compris que la réforme initiale, essentielle, était la réforme du poème. Ils ont vu, assez vite, et grâce à de trop nombreux exemples, que germaniser les noms de héros est un procédé par trop enfantin : ils ont renoncé aux K et aux H par quoi les librettistes ingénus prétendaient wagnériser leurs ouvrages. Mais, pour affirmer leurs tendances et bien montrer qu'ils ne suivaient pas les errements passés, ils ont choisi ce qui leur a paru le plus opposé à l'opéra historique : la pièce populaire. Les uns, comme M. Alfred Bruneau et M. Gustave Charpentier, se sont efforcés de donner une représentation musicale des ouvriers et des paysans, et ont introduit de laborieux symboles dans des sujets essentiellement réalistes. D'autres, et M. Camille Erlanger est de ceux-là, ont préféré nos légendes autochtones, si l'on peut dire, et ont cherché à illustrer de musique de simples histoires. — Ainsi, ils renonçaient aux drames trop compliqués où la musique n'a point de place ; et, en même temps, ils cherchaient à rendre plus proches et plus pareils à nous, les lointains et surnaturels héros mythologiques.

J'ai trop longuement analysé, en leur temps, des poèmes de *Messidor* et de *Louise* pour répéter les objections que j'ai cru devoir leur faire. Aussi bien est-ce de M. Erlanger que j'ai à parler aujourd'hui, et des poèmes qu'il a mis en musique.

Il s'est tourné vers nos légendes populaires. Et on ne peut que l'en louer. Son erreur a été de s'adresser, pour ces légendes, à des littérateurs de profession (car il est bien sûr, n'est-ce pas, que les librettistes sont des littérateurs?). Pour *Kermaria*, il a prié M. Gheusi de lui confectionner une légende ; et c'est une illusion un peu forte de croire qu'on invente une légende comme un sujet de vaudeville. Pour le *Juif polonais*, il a puisé dans les ouvrages, très « de lettres », d'Erckmann-Chatrian... Je ne prétends point, bien entendu, que la légende doive être transportée au théâtre sans aucune intervention littéraire. Je dis seulement que son charme, son originalité, sa signification, lui viennent du milieu même où elle est née, milieu presque exclusivement populaire. Il faudrait donc choisir une vraie légende, lui garder résolument son caractère, et se borner à en extraire ce qu'elle a de particulièrement musical (dramatiquement parlant)... Or, ce n'est point des légendes qu'Erckmann-Chatrian ont recueillies et rédigées. C'est des histoires, tirées de leur propre fonds, assez pauvrement imaginées pour la plupart, mais qui doivent leur charme pénétrant aux délicieux tableaux « populaires » qui les encadrent. C'est précisément ces tableaux qui sont dignes de musique, plus que les intrigues banales où s'agitent les personnages. Et si, ce que je crois, les « romans populaires » peuvent offrir quelques sujets de pièces musicales, c'est parmi les plus simples qu'il faudrait chercher, ceux où l'aventure compte le moins. L'insignifiance même des personnages ne serait pas un obstacle, car la musique est là pour leur ajouter la vie intérieure que la littérature n'a pas pu leur donner.

Le *Juif polonais*, on le sait, n'est pas de ceux-là. Le sujet en est si connu qu'il suffit de le rappeler en quelques lignes.

L'aubergiste Mathis a jadis assassiné un juif polonais ; grâce à l'argent volé sa fortune s'est rétablie : il est aujourd'hui l'homme le plus riche et le plus estimé du pays. Quinze ans plus tard, le soir de Noël anniversaire du crime, un juif polonais, tout pareil au mort, paraît à la porte ; Mathis tombe raide. — Au second acte, Mathis, qui fut très malade, est ou se croit guéri ; c'est le jour des fiançailles de sa fille Suzel avec Christian, le maréchal des logis de gendarmerie ; pendant le bal, Mathis est repris d'hallucination ; il croit entendre les grelots du traîneau qui amenait le juif ; il tombe raide. — Le troisième acte est rempli par « le songe de Mathis » ; celui-ci rêve qu'il passe en cour d'assises : il nie le crime ; mais un « songeur » (dont il avait parlé déjà au premier acte) le force à avouer et à « reconstituer » l'assassinat... Et quand, au matin, les invités de la noce pénètrent chez Mathis, ils le trouvent mort.

Le défaut principal du *Juif polonais* est d'être un rôle bien plus qu'un drame. Mathis tient la scène presque tout le temps. Et, chose plus grave, on ne discerne guère en lui de sentiment assez profond pour mériter une analyse. Manifestement, la pièce est faite pour le dernier acte, où le comédien qui joue Mathis peut représenter tout les aspects et tous les progrès de l'épouvante. Cet acte pourrait être, au Conservatoire, un excellent « exercice de terreur ». Ce n'est pas autre chose. Le sentiment qu'on s'attendrait à trouver chez Mathis, le remords, n'apparaît pas un instant ; malgré ses angoisses, Mathis conclut qu'il a bien fait d'assassiner le juif, puisque son crime lui a valu une vie heureuse et considérée. La seule force morale qui l'agite est la peur, la peur d'être pris. Et, sans doute, la peur comme tous les « sentiments », est susceptible d'analyse ; mais il n'en est pas qui, à ce point de vue, soit plus court, c'est dire qui prête moins à des développements psychologiques. En particulier l'espèce de peur mise en scène dans le *Juif polonais* est d'une simplicité extrême.

Donc, manque de sentiment profond (le remords) et un seul sentiment sommaire (la peur) mis en œuvre ; c'est le défaut qui frappe d'abord. Il en est d'autres qui viennent de la manière dont le sujet est traité.

Considérez ce qu'est, au juste, la peur qui torture Mathis. C'est, nous l'avons vu, la seule peur d'être pris. Par quoi est-elle causée ? Non par le remords, mais par l'apparition du Polonais et par les hallucinations qui la suivent. C'est donc une cause « extérieure » qui la force à se manifester ; et cette cause, si elle se répète, se répétera presque identiquement. — Examinez maintenant cette peur au point de vue de son expression musicale. Elle comporte deux traductions principales, se rapportant aux deux causes signalées plus haut : l'apparition du Juif, et les hallucinations. Pour celles-ci, nous aurons vite fini ; le texte indique avec précision que Mathis croit entendre les grelots du traîneau du Polonais ; donc, au second comme au troisième acte, quand le musicien voudra leur donner une expression musicale, il sera réduit à faire sonner des grelots dans l'orchestre ; qu'il les imite de façon différente, qu'il varie l'harmonie qui soutiendra la sonnerie, ce n'en sera pas moins des grelots.

Reste l'apparition du Juif. M. Camille Erlanger a trouvé, pour le représenter, une phrase saisissante, d'un chromatisme écrasant et implacable ; de pesants accords tombent, opiniâtres, acharnés ; on sent, dès le début, qu'ils « tiennent » Mathis et qu'ils ne le lâcheront plus. Cela est infiniment tragique, et fait très grand honneur à la sûreté d'inspiration de M. Erlanger. Mais voici l'erreur du musicien. Cette phrase, admirable, exprime, non pas l'impression que Mathis reçoit de l'apparition, mais l'apparition elle-même. Et, si frappante qu'en soit la représentation musicale, elle ne pourra que se répéter, pareille à elle-même. En d'autres termes : on nous montre une *chose* qui terrifie Mathis ; chaque fois que cette chose réapparaîtra, Mathis sera terrifié ; mais, forcément, cette chose ne pourra réapparaître que toute semblable à ce qu'elle était la première fois.

Admettons même, — car il est assez délicat d'interpréter la pensée d'un auteur : — admettons même que M. Erlanger ait voulu traduire, moins l'apparition du Juif que la terreur qu'elle donne à Mathis. Par rapport au drame musical, le résultat serait le même.

Mathis est un criminel sans remords, qui vit heureux dans l'intervalle de ses hallucinations ; le drame est, essentiellement, la terreur venant interrompre les joies familiales, et le brusque contraste entre cette terreur et ces joies. Mais ce contraste, en tant qu'élément du drame, se suffit à soi-même. Il ne saurait donc être question d'un « progrès » dans la terreur de Mathis. Il a peur, et cela suffit pour créer le drame. Mais il a peur toujours de la même chose (ou il a peur toujours de même) ; et cela suffit pour que ce drame ne soit guère musical... Même au troisième acte où M. Erlanger, n'étant plus gêné par les épisodes, pouvait laisser courir son inspiration, il a pu écrire des pages fort belles, combiner avec art les thèmes différents du Juif, de l'hiver, du « songeur », et nous offrir ainsi un résumé musical des éléments du drame. Mais, au dénouement même, ces thèmes se transforment à peine ; ils restent pareils, comme les causes de la terreur de Mathis. Musicalement, il n'y a pas de raison pour que Mathis meure à la fin du troisième acte, plutôt qu'à la fin du premier... Veut-on un exemple, qui explique plus clairement ma pensée ? Dans *Tristan*, le thème sur lequel meurt Yseult nous est connu presque depuis le début du drame, et c'est seulement à la fin qu'il s'épanouit dans toute sa plénitude. C'est qu'il s'agit ici d'un sentiment qui progresse, grandit, monte et monte toujours, entraînant avec soi sa représentation musicale ; l'âme même d'Yseult achève de s'éteindre avec les derniers accords... Je sais bien que la comparaison est un médiocre procédé de critique. Mais c'est un moyen de se faire comprendre, et M. Erlanger ne m'en voudra pas de l'avoir employé.

Il ne m'en voudra pas davantage des objections qui m'ont paru nécessaires. M. Erlanger est peut-être le plus « musical » de nos compositeurs ; il y a toujours de la musique, même dans ses pages les moins bonnes. C'est pour cela qu'on attend beaucoup de lui ; et c'est pour cela aussi qu'on voudrait lui faire comprendre son erreur. Les faiblesses que nous relevons dans ses ouvrages, ne peuvent, — nous le savons par le *Chasseur maudit*, par *Kermaria*, par les *Contes russes*, par le *Juif polonais* lui-même, — ne peuvent être attribuées à la maladresse ou au défaut d'inspiration. Elles viennent donc d'une conception erronée ; et les objections qu'on lui fait acquièrent ainsi une importance générale. C'est pour cela qu'il faut les formuler le plus nettement possible. Et c'est ce que je continuerai de faire la semaine prochaine.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

[Une erreur typographique m'a fait attribuer l'autre jour le compte rendu des livres de G. d'Annunzio, de M[illegible] et de Gorki. Je tiens à restituer l'honneur de ces articles à mon collaborateur Ivan Strannik, seul chargé désormais du *Mouvement littéraire* [illegible].
A. B.]

La beauté de vivre, par [illegible].
Calmann Lévy.

Voici des vers simples sur des pensées simples, — et si peut-être un peu plus de complication dans l'idée et dans l'expression me plairait davantage, j'ai tort sans doute et de trop subtils poètes m'ont perverti... En tout cas, il faut louer ce poète d'être très conscient de ce qu'il fait. Il prétend réagir contre la

poésie compliquée, difficile, ésotérique; il y réussit parfaitement. Fernand Gregh ne croit pas que la poésie doive rester un jeu subtil de délicats étroitement enfermés dans une esthétique inaccessible. Il la veut élargir, ouvrir toute grande, cette esthétique; il veut puiser son inspiration dans la vie et la beauté qu'il célèbre, comme tous les poètes, il ne la tient pas jalousement à l'écart de la vie, mais il l'identifie avec la vie même. Il loue la vie, il est plein de confiance dans l'action. Ses poèmes sont empreints de généreux optimisme. Sans doute, puisqu'il écrit en vers il s'abandonne bien à quelques mélancolies, tristesses vagues et nostalgies, mais sans trop insister, — et ses vers plaintifs, très heureusement, ne sont pas très bons. Il est meilleur dans l'allégresse. Le poème le plus important de ce recueil, « la Maison du Peuple », a été lu naguère par l'auteur à l'inauguration de l'Université populaire. Il est excellent de pensée généreuse et vraie, de sincérité, d'émotion... Seulement, je ne peux pas souffrir qu'on écrive en vers ceci :

Le feuilleton est bon marché, soit! Mais il ment.

ni ceci :

Vive le vin, s'il est sincère et pur de fraude.

Il faut que Fernand Gregh se garde de devenir une sorte de François Coppée de l'autre parti. Vraiment, il a mieux à faire...

Histoires de masques, par Jean Lorrain (Offendorff).

C'est un livre un peu philosophique, ou qui tâche de l'être, un simple recueil de petites nouvelles, au demeurant, dont les personnages principaux sont, en effet, presque tous des masques, masques de cartonnage, ou masques de fards, ou masques d'hypocrisie tout simplement. Et par ces masques divers, Jean Lorrain semble hanté; il se demande, avec un acharnement passionné, à quel impérieux besoin correspondent ces déguisements : il se le demande, même quand une vieille coquette s'est maquillée tout bonnement pour se désenlaidir. Et ce qu'il trouve dans toutes ces grimeries et grimaces, c'est une étrange et diabolique perversité. Il ne voit pas simple; mais il amplifie l'horreur, exagère le vice et tournicote encore la complication. Le procédé s'aperçoit assez vite, un peu trop vite. Cette littérature truculente est, en somme, facile. D'ailleurs, il est bien évident qu'on retrouve dans ces pages les qualités singulières de ce vigoureux écrivain; sa manière est assez personnelle pour qu'on la reconnaisse, — mais il abuse de sa manière. Ces histoires de filles, de vilains messieurs, d'assassins, d'artistes dévergondés lassent à la fin. C'est un peu trop de luxure pour le tempérament normal qu'on doit, n'est-ce pas? supposer à son lecteur... Lisez l'aventure de Janine, une des meilleures de ce recueil, — Janine, une petite Montmartroise aux « prunelles d'un gris mauve, couleur de pervenche fanée » qui semblaient « deux meurtrissures plus pâles dans la nacre transparente de sa face meurtrie ». Elle se fait aimer par un musicien; elle le cajole et l'ensorcelle, avec un air très ingénu de petite fille qui n'a pas eu de chance, mais qui, dans la honte de son existence, est restée pure de cœur et d'âme, miraculeusement. Or, un beau soir, elle se substitue son protecteur et le protecteur, un couteau persuasif à la main, se fait donner par le musicien un peu d'argent pour la communauté, etc. Et les autres histoires, mondaines ou demi-mondaines, luxueuses ou très dégoûtantes, ressemblent à celle-là plus ou moins... Et ces écrivains-là réussiront à faire de nous des moralistes : c'est bien ennuyeux!

Claudette, par André Theuriet (Lemerre).

C'est un petit recueil sans prétention, — du moins, je le crois et je l'espère. Et, pris pour tel, il n'est pas sans grâce ni sans agrément. La petite nouvelle qui donne son titre à ce petit volume raconte la triste histoire d'un petit collégien amoureux d'une petite fille, Claudette. Pour lui plaire, il a décroché d'un mur une superbe affiche où un journal faisait de la réclame pour « *le Fils du Diable*, grand roman par Paul Féval ». Claudette souhaitait cette affiche pour en faire un joli devant de cheminée : aimable simplicité des désirs villageois! Donc le petit collégien décrocha la superbe affiche et s'en fut la porter chez sa bien-aimée. Grand scandale, car Claudette précisément était la fille du tambour du village, lequel avait pour fonction principale l'affichage!... Le petit collégien fut enfermé dans un collège. Voilà. Et vous trouverez dans le présent recueil une douzaine d'histoires de ce genre, aussi gentilles, aussi insignifiantes. M. Theuriet a joint à ces contes quelques menues études littéraires sur Florian, sur Töpffer, sur Toussenel, sur Francisque Sarcey. Elles sont bienveillantes, agréables et de style négligé. L'une d'elles commence ainsi : « Au moment où le XIXe siècle va éteindre ses feux, la plupart des lettrés qui en avaient éclairé la seconde moitié disparaissent à la file sous la porte basse de la mort... » Il me semble qu'on pourrait exprimer cette *pensée* au moment où chaque siècle va éteindre ses feux, — mais à quoi bon? elle est si triste...

Le Gêneur, par Alfred Champion (Fasquelle).

Mme Médan est une épouse modèle. Me Médan tient à Paris une étude de notaire, ou peut-être d'avoué, — mais il n'importe. Avant d'être une épouse modèle, Mme Médan, fille d'un gros cultivateur, mais

élevée à la bourgeoise, n'avait pu résister à l'attrait d'un employé de son père. Laurent est né de cet amour. Il porte ensuite, quoique non légitimé, le nom du mari de sa mère. Mais il s'étonne de ne pas être traité aussi gentiment que ses frère et sœur. On le met en pension, comme interne. Il est intelligent, laborieux, et se destine à l'École navale. Mais un beau jour, un triste jour, comme il se trouve chez son grand-père, le vieillard, très mal à propos, lui révèle le secret de sa naissance. Laurent, de retour à Paris, fait une scène à sa mère qui, singulièrement, l'appelle M. Dantin, du nom de l'amant, et cesse de le tutoyer. Cette parfaite épouse est une mère imparfaite, décidément. Laurent s'en va, renonce à l'École navale, gagne péniblement sa vie comme employé de magasin. Au régiment, un officier peu délicat le traite de bâtard. Ensuite, un géomètre lui refuse la main de sa fille. Il retourne chez son grand-père pour lui demander l'adresse de l'auteur de ses jours. Enfin — car, que faire ? — il se noie... Tout cela, je crois, n'est pas très neuf et la fabrication même de ce roman n'est pas exempte absolument des procédés connus.

Le Roman d'un Petit Vieux, par Mme Lescot (Calmann Lévy).

Jouvard, le petit vieux, est de très humble origine : sa mère est épicière. Au collège il se lie avec un très noble camarade, le marquis Bertrand de Laroche-Plouernec. Le « petit vieux » fait tous les devoirs et les pensums de son aristocratique condisciple, qui lui accorde en retour une amitié négligente et protectrice. Puis, il se perdent de vue. Jouvard devient avocat, Bertrand brille dans le monde et gaspille sa fortune. Jouvard fait acquitter, — contre la justice, mais c'est d'autant plus remarquable ! — un voleur intéressant que lui recommande une jeune fille, Alexandrine Jardel, riche héritière. Et Jouvard aime cette belle jeune fille, mais c'est Bertrand qui l'épouse. Bertrand, d'ailleurs, est un très mauvais mari ; — heureusement il est tué pendant la guerre. L'existence d'Alexandrine se passe désormais à de pénibles querelles avec sa belle-famille ; des affaires compliquées surgissent, et le bon avocat Jouvard devient son dévoué conseiller. Une aventure d'amour et de mariage entre le fils d'Alexandrine et sa délicieuse cousine Marie-Ange complique alors l'intrigue de ce petit roman, la complique un peu trop. L'intéressant voleur que Jouvard a jadis fait acquitter réapparaît et prétend épouser Marie-Ange. Est-ce qu'il l'épousera? Vous ne voudriez pas. Non, non, mais les gentils cousins s'épousent suivant nos souhaits. Et le petit vieux ? car c'est lui qui nous intéresse... Eh bien, touchée enfin de l'affection du petit vieux, Alexandrine lui tend la main, et son humble roman, comme vous voyez, finit bien. Et si l'œuvre de Mme Lescot n'est peut-être pas tout à fait copiée sur la réalité, c'est tant pis, n'est-ce pas ? pour la réalité..

Un cérébral, par Jean Revel (Fasquelle).

Carina Livings, une dangereuse Américaine, se jette effrontément sur le chemin de Julien Cybel, publiciste et romancier à la mode. Elle lui propose de l'épouser. Puis, elle le repousse, elle se dit fiancée à quelque Américain. Mais elle continue à flirter avec Cybel, éperdument, et l'homme de lettres l'aime avec ardeur. Un beau jour, elle se donne à lui, et le quitte aussitôt. Elle épouse un homme plus riche, et puis, par caprice, prend décidément Cybel pour amant. Cybel est naïf, puisqu'il est homme de lettres et « cérébral » ; il l'est encore plus par la force de son amour : il croit sa maîtresse droite et pure, malgré tout. Enfin, Carina devient veuve. Cybel espère qu'elle va désormais être à lui, tout à fait à lui, partager sa vie de travailleur. Carina se remarie, mais pas avec Cybel : un parti se présente, plus avantageux... Que fait alors le pauvre homme de lettres? Sa raison chavire. Il n'est pas complètement fou, mais ses facultés s'ankylosent ; il le sent, L'effort intellectuel lui devient impossible. Torture insupportable. Il préfère la mort à la déchéance. Il se laisse prendre par la marée montante. « Ce cérébral eut pour sépulture la boue, — comme un ver de vase. Et, en s'éteignant, l'âme révoltée fut satisfaite de cette identité blasphématoire... » Je crois qu'on a bien un peu abusé de ces psychologies d'hommes de lettres hypertrophiés et de femmes perfides, tourment des corps et torture des âmes. Mais, enfin, cette vieille histoire éternelle est vraie et douloureuse ; le supplice de ces sensibilités maladives est émouvant et l'avilissement d'une âme supérieure dont une âme vile a fait sa proie est un terrible spectacle. D'ailleurs, le roman de M. Revel est assez fortement agencé. Son « célébral » est assez intense et sa Carina Livings bien vivante.

Mon crime, par Henri Frémont (Ollendorff).

Jean-Louis Derlinder, marin, homme d'équipe à la Compagnie de l'Est, poseur de patins au Palais de Glace, puis terrassier, est condamné à mort pour avoir tué ses deux petites filles. C'est le journal de cellule de ce misérable que reproduit M. Henri Frémont. Haché d'élucubrations diverses, de discussions sur certaines questions juridiques, sali de grossièretés, ce récit ne manque pourtant pas d'intérêt. Il est désagréable à lire. Les éditeurs n'ont pas voulu tromper le lecteur sur le contenu du livre : la couverture en est dégoûtamment tachée de sang : avis aux sensibilités trop délicates. (Mais l'infortuné critique doit tout lire !) Jean-Louis Derlinder raconte

la genèse de son crime. Il vivait tranquillement avec sa femme et ses deux petites filles. La paix du ménage fut troublée le jour où prit pension sous le même toit l'ouvrier Pinot. Derlinder s'aperçut bientôt que sa femme avait du goût pour ce compagnon. Cela se manifesta par des signes certains. Il y eut d'abord une histoire de porte. La Derlinder voulut qu'on laissât ouverte la porte qui reliait les deux chambres, celle de Pinot et celle des Derlinder. Et puis une histoire de chaises : à table, pendant les repas, la Derlinder rapprochait insensiblement sa chaise de celle de Pinot. Et puis, etc., la vieille aventure. La Derlinder prit des prétextes pour écarter d'elle son mari : le pauvre homme n'eut plus pour dormir que la descente de lit. Ensuite, après de vilaines disputes, on divorça. Derlinder en aurait pris son parti, mais il trouve un soir Pinot qui s'installe trop cyniquement à sa place. Alors, la jalousie l'enflamme. Il va tuer sa femme. Sa colère tombe, mais il décide, à la réflexion, qu'il tuera ses deux petites filles pour ne pas les laisser à Pinot. Il va les chercher au couvent, les trimballe toute la journée dans Paris et finalement les amène aux fortifications, où elles s'endorment épuisées de fatigue. Il les étrangle et les jette dans le fossé. Et si vous aimez les histoires judiciaires, en voilà donc une, et une belle !

Robert Perceval député, par Julien Lefèvre (Perrin).

C'est à peine un roman, mais plutôt une « étude politique et sociale ». Robert Perceval, stagiaire au barreau de Paris, se fait remarquer à la conférence des avocats. Il a de la fortune et tout ce qu'il faut, en somme, pour réussir. Il retrouve dans son pays, à Caen, un ancien ami, devenu directeur de journal, qui lui crée une popularité, le lance dans la politique. Robert Perceval devient député, puis ministre, comme il convient. Il épouse une femme très riche ; il est, en outre, avocat célèbre, — et c'est toute l'aventure ; elle n'est pas compliquée. Mais, autour de ce personnage principal, M. Lefèvre en a groupé d'autres, et l'histoire de Robert Perceval ne sert, en somme, qu'à relier ces histoires nombreuses de politiciens divers. A chaque instant, un nouveau figurant est introduit et l'auteur nous le présente avant de le faire agir, nous raconte sa vie, nous expose ses idées très consciencieusement, très longuement. Ce procédé monotone ralentit le récit et le rend un peu pénible. Et vous trouverez ici les opinions d'un président du conseil sur le régime politique actuel, néant des résultats obtenus par la démocratie, promesses irréalisables, etc., etc., tout ce qu'on dit en pareil cas. Un ministre, dans l'état de choses contemporain, est trop instable pour agir et mener à bien aucune réforme. Les grèves ? Du pour et du contre. En voici une que fomente un député socialiste (le portrait de ce parlementaire est assez réussi, et ressemblant, si je ne me trompe, mais pas flatté...). Et quant aux ministères de concentration, ils ne sont pas viables. En somme, la conclusion de cette étude est plutôt négative, — et cela même est peut-être assez raisonnable... Il y a des qualités dans ce livre ; il est parfois bien observé, la satire en est fine et sans excès. Seulement, il est touffu, long, monotone et presque ennuyeux.

Soldats, poètes et tribuns, par Philibert Audebrand (Calmann Lévy).

Ces « petits mémoires du XIXe siècle » ont beaucoup d'agrément. Ils commencent par une histoire de la Révolution, le souper de Beaucaire, racontée avec beaucoup de grâce et d'entrain. Et puis, vous y trouverez des souvenirs amusants sur Charles Nodier, donc M. Audebrand publie et commente une ode inédite, sur le général de la Salle, sur Latour-Mézeray, cet ami d'Émile de Girardin, brillant viveur du règne de Louis-Philippe, « l'homme aux camélias », sur Nestor Roqueplan, sur Armand Marrest, sur Henry Murger. Sait-on comment Murger, un jour, « se départit de son aversion pour la République » ? C'était en 1848, après les journées de Juin. Les théâtres et les libraires avaient fermé leurs portes : il s'agissait de bien autre chose ! Et le monde littéraire était dans le marasme. Murger, en particulier, manquait de pain. Philibert Audebrand obtint pour lui de la Constituante la somme de 200 francs. Et c'est alors que l'auteur de la *Bohème* formula comme suit ses nouvelles opinions politiques : « Quand vous rencontrerez la République sur votre chemin, dites-lui que je ne la boude plus et que je la tiens pour une belle âme qu'on a trop calomniée... » A quoi tiennent les convictions quand on manque de nourriture ! M. Audebrand rapporte encore un triste mot de Murger à la fin de sa vie. Quelqu'un disait, à la brasserie : « On ne meurt pas sans raison ; un homme, de même qu'un arbre, ne s'en va que lorsqu'il a donné tous les fruits qu'il devait porter. » Murger pâlit : « Mon affaire est nette ; j'ai donné tout ce que j'avais à donner... » Il mourut six mois après... Philibert Audebrand, dans sa longue vie intense, a vu bien des choses et bien des gens ; il a su les voir. Il a retenu des anecdotes charmantes, gaies ou mélancoliques, édifiantes ou fâcheuses. Il les raconte avec enjouement, avec émotion et toujours avec une simplicité charmante.

Fables et chansons, par Laurent Evrard (Vanier).

L'auteur de ce petit volume de vers s'est appliqué, je crois, à trouver des singularités rythmiques. Il a fait des vers très longs, et d'autres très courts, et

c'est, en effet, presque toujours singulier, mais rarement rythmique. Ses innovations sont faciles, bien qu'elles étonnent et déroutent le lecteur, comme à plaisir. M. Évrard dit dans sa préface : « On trouvera dans ces poésies plus de maladresse que de témérité. » C'est dans sa préface qu'il a raison. M. Évrard a écrit tout un poème en rimes « heurtantes » comme ceci :

Tant de poussi*ère*
erre en spir*ale*,
a la hâte, d'un tour f*acile*
*si l*ugubre dans sa paresse, etc.

Et, pour s'excuser de cette audace, il cite avec « une altération typographique » la *Chasse du Burgrave* de Victor Hugo :

Daigne protéger notre *chasse*,
chasse de Monseigneur Godef*roi* ;
roi, si tu fais, etc.

Seulement, il y avait mieux peut-être à imiter chez Victor Hugo que la puérile *Chasse du Burgrave*.

André Beaunier.

Memento. — Chez Ollendorff, dans les « Éditions de la *Revue d'Art Dramatique* », *les Vaincus*, par Gabriel Trarieux. — Chez Briguet, *la Faillite de l'Enseignement gouvernemental*, par Paul Fesch.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Dans une revue anglaise, *The Fortnightly*, un Allemand, le Dr Karl Blind, nous expose et développe longuement les raisons qui militent en faveur de la réfection de la flotte germanique. Après tout, les menaçantes ambitions de l'impérialisme britannique, la crainte d'un vaste conflit européen toujours possible, et puis les nécessités de la concurrence commerciale justifient peut-être amplement ici les projets de Guillaume II. Mais le Dr Karl Blind semble par instants vouloir rassurer l'Europe et comme excuser son empereur, — et cela est bien amusant.

En substance : la France, la Russie, l'Amérique et enfin l'Angleterre auront créé la nouvelle marine allemande, dit l'auteur de l'article en question... L'Europe entière a été effrayée par la brusque explosion, au lendemain de la Conférence de la Haye, des hostilités entre l'Angleterre et le Transvaal... La paix du monde court un danger réel : que nous réserve un avenir tout prochain? C'est devant l'inquiétude générale que Guillaume II s'est décidé à proclamer « l'impérieux besoin pour l'Allemagne d'une marine puissante ». Sur ces entrefaites, comme pour rendre plus éloquente la parole de l'empereur à laquelle s'étaient, d'ailleurs, ralliés les délégués de la Confédération, les autorités britanniques arrêtèrent sans motif plausible et sans plus de nécessité immobilisèrent un long moment plusieurs navires allemands : il fallait, en faisant l'Allemagne forte sur mer comme elle l'est sur terre, garantir le maintien des amicales relations entre deux peuples appelés à s'entendre, — car tout bon Germain souhaite la paix avec l'Angleterre... Du reste, qu'on veuille bien remarquer que, de toutes les grandes puissances, l'Allemagne est celle qui donne le moins à sa marine : elle ne lui consacre annuellement que 133 millions de marcs, tandis que la France en dépense pour la sienne 235, l'Amérique 198 et la Russie 186. On peut prévoir que l'Allemagne comptera dans vingt ans d'ici de 60 à 75 millions d'habitants. A cette population, il faut donner les moyens de se nourrir; il faut la mettre en état de se défendre contre toute agression qui risquerait d'interrompre l'exportation et l'importation nécessaires à sa vie. L'Allemagne faisait en 1860 pour 2 milliards et demi d'affaires, — en marcs; elle en faisait en 1897 pour près de 9 milliards; c'est vraisemblablement 10 milliards qu'il faudrait dire aujourd'hui : il est assez naturel que l'Allemagne possède une flotte digne d'elle... et de taille à tenir en respect les jaloux...

Certes, l'opposition est violente, que rencontre dans le Parlement le projet de loi sur la marine. Cependant, le Dr Karl Blind pense que, si l'on pouvait réaliser cette expérience de le soumettre à un plébiscite, ce projet serait voté par la nation et qu'une majorité considérable lui serait acquise.

Un journal de Munich établissait dernièrement le chiffre exact des feuilles périodiques de tout genre qui se publient à l'heure actuelle de l'autre côté du Rhin. Elles sont 4702; elles étaient 4571 en 1898; et depuis dix ans, les Allemands comptent 1973 nouveaux journaux ou revues.

Angleterre. — Depuis six mois, Mr. Stead se couche chaque soir en songeant aux dures vérités dont il flagellera le lendemain Mr. Chamberlain et ses compatriotes qui laissent faire Mr. Chamberlain. Parce que venue d'une conscience passionnément convaincue et aussi parce que de ton le plus souvent si joliment original, cette protestation contre l'égarement d'un grand peuple restera dans les mémoires comme un exemple tout à fait concluant de cette tranquille indépendance où se distingue le tempérament britannique. Mais vous savez bien que Mr. Stead n'est pas seul à s'indigner, de l'autre côté de l'eau. Certains, jusque dans la solennité des assemblées politiques protestèrent et s'indignèrent, eux aussi, — et nous vîmes des évêques anglais refuser de prier pour le succès des armes anglaises.

Enfin, voici que, pour l'honneur de la vieille Angleterre, le mouvement de réprobation paraît vouloir s'étendre. La prolongation des hostilités dans l'Afrique du Sud est aujourd'hui certaine; les Boers ont l'héroïsme impertinent; pour réduire ces lourdauds, 250 000 hommes seront probablement nécessaires, écrivait hier le correspondant d'une importante feuille de Londres. Après ça, la mauvaise humeur n'étonne plus, d'où qu'elle vienne.

Dans son numéro d'avril, une des sages parmi les sages revues d'outre-Manche, la *Westminster Review*, consacre à la question de la guerre trois articles qui, unanimement, apprécient peu digne la politique de Mr. Cham-

berlain, et dangereuses les voies où s'est engagé le pays.

L'auteur du premier article — un anonyme — se pose et, documents en mains, fouille cette question : *La guerre était-elle nécessaire? — Was War necessary?* Il conclut par la négative et il ajoute : « Il est trop clair que Mr. Chamberlain, et non pas le gouvernement transvaalien, rompit les négociations — et il agit ainsi délibérément, sans aucune raison qui fût de nature à l'y déterminer. »

Du même avis, Mr. C. O. Owington, dans quelques pages d'une belle tenue philosophique et d'un libéralisme très noble, rangées sous ce titre : *War and Evolution.*

Our National Imbroglio : c'est le troisième article. Il est signé : John Trist. Avec Mr. John Trist, nous regardons encore de haut et nous voyons large. Mr. John Trist écrit : « Nous sommes redevables des difficultés au milieu desquelles nous nous débattons à nos appétits démesurés, à notre gloutonnerie... Vantardise, *jingoïsme*, manie du blason, odieux refrains patriotiques, grossière bouffonnerie, suffisance de fanfarons — toutes choses qu'engendre ou dont s'accompagne la grande prospérité — présagent de bien tristes heures pour l'avenir national et pour la paix du monde. »

Égypte. — A propos des événements qui désolent l'Afrique australe, un journal arabe d'une certaine importance, *Al Liwa*, fait de bien curieuses remarques. De la neutralité de l'Europe devant le monstrueux conflit anglo-transvaalien, il tire cette conclusion que la diplomatie européenne eut toujours pour objectif la destruction de la race musulmane. Voici comme :

Les Irlandais, les Polonais, les Cubains et les Philippins ont appelé l'Europe à leur secours, mais celle-ci fit la sourde oreille, les belligérants étant chrétiens. C'est encore parce qu'Anglais et Boers sont chrétiens que les Européens se gardent d'intervenir entre eux. Enfin, si l'Europe s'est si magnifiquement et si unanimement indignée de la conduite du Sultan à l'égard des Arméniens, c'est qu'il importait de diminuer la Turquie, pays musulman.

Au surplus, ajoute la feuille arabe, par l'alcool et la débauche, l'Europe s'est efforcée de corrompre les Musulmans.

Russie. — Les sévérités folles et les décevantes puérilités de la censure en Russie font les frais d'un article récemment adressé par un journaliste moscovite au *Berliner Tageblatt*. Littéralement, on pense rêver en lisant ces choses :

« On ne peut concevoir dans l'Europe occidentale la façon dont la censure exerce son autorité sur la presse, surtout dans les provinces. Le censeur examine tout d'abord si l'article ne contrevient pas aux règlements généraux de la censure ou aux circulaires intéressant la presse ; puis, il approfondit (!) « l'esprit » de l'article, se demandant s'il n'est pas hostile au gouvernement ou s'il ne *pourrait* pas de quelque manière lui être nuisible ; enfin il recherche si on ne *pourrait* pas lire entre les lignes et si le contenu de l'article ne pourrait pas être désagréable à quelque haute personnalité. Tout ce que publie un journal doit passer sous les yeux du censeur : cette surveillance paralyse et finit par tuer toute initiative, toute indépendance dans la presse. Voici quelques exemples de sujets interdits dans le journal *Nowoje Obozrenznije*, dans le courant de l'année dernière : une correspondance de Batoum dans laquelle il était dit que « les épidémies des maladies infectieuses ne diminuaient pas », une note qui, d'après le dernier recensement, fixait à 223 000 habitants la population de Kiew et à 565 000 celle d'Odessa, une note datée de Suchum et qui pouvait se résumer ainsi : récemment, on a adressé de Suchum au bureau synodal de Géorgie une communication demandant la création d'une commission chargée de rechercher les causes de la décadence du christianisme et de la malheureuse situation du clergé dans certaines éparchies... »

Il est peut-être permis de penser que les feuilles françaises que nos « amis les Russes » honorent de leurs sympathies donnent bien de la tablature aux censeurs moscovites.

États-Unis. — Le nouveau monde cessera-t-il quelque jour d'être l'idéale patrie pour les conjoints mal assortis et le paradis terrestre des cœurs amoureux du changement ? *That is the question.*

Dans son dernier numéro, le *Ladies' Home Journal* déplore la belle désinvolture avec laquelle on se marie... et se remarie au pays des dollars. Ce n'est pas précisément à la loi autorisant le divorce que s'en prend l'auteur de l'article, Mr. Edward Bok. Ses *desiderata* sont plutôt modestes, — il voudrait qu'on pût rendre impossibles des prouesses du genre de celles dont se vantait récemment, paraît-il, un brave citoyen de la libre Amérique : en moins de cinq ans, celui-ci avait convolé seize fois en justes noces.

« La législation américaine, écrit Mr. Edward Bok, ne peut maintenir plus longtemps les facilités dont elle entoure aujourd'hui le mariage. Il importe d'aborder le sujet et de l'aborder carrément. Toute discussion sur le divorce serait d'ailleurs prématurée : la question du divorce est d'un intérêt tout à fait secondaire en ce moment. L'institution du divorce est-elle une bonne chose? En est-elle une mauvaise? Serait-il possible de supprimer complètement le divorce ? Sur quelles bases faudrait-il édifier la loi autorisant le divorce? — autant de points d'interrogation auxquels il n'est point si pressant de répondre dès maintenant. Il est bien autrement urgent de discuter les lois intéressant le mariage. Quand nous aurons réglementé le mariage comme il doit l'être, nous pourrons accorder toute notre attention à la question du divorce. Au surplus, quand nous aurons tranché la première question, la seconde, par là même, se trouvera réglée, elle aussi, et de la façon la plus sage. La solution des deux problèmes dépend de la réglementation et de la rigoureuse sanction qu'établira la loi en rendant l'acte du mariage un peu plus difficile. »

G. C.

Paris. — Typ. [illegible] et Renouard. Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 28 AVRIL 1900.

L'ANGLETERRE ET L'OPINION

« Pourquoi l'opinion du monde entier nous est-elle défavorable? Ne se fait-il point temps de chercher à nous la ramener? » C'est la question que commencent à se poser de loyaux Anglais, tardivement soucieux de la bonne renommée de leur pays. Les masses populaires n'ont point de ces scrupules; il leur suffit de connaître que la supériorité des forces assure à leur nation la victoire définitive ; que les déceptions momentanées, les revers inattendus ne feront, à l'heure du dénouement, que rendre plus léonin le règlement de comptes. L'inerte hostilité des puissances ajoute même un piment aux joies d'avance savourées de la conquête certaine et des annexions imminentes. N'est-ce pas double plaisir d'agrandir ses domaines en faisant « bisquer » les voisins? Nos rivaux, se dit-on, enragent : c'est que tout va pour nous au mieux. — Ce raisonnement par trop simple ne suffit pas à tous les Anglais. Nombre d'esprits élevés se résignent mal aux jugements sévères dont l'unanimité ne saurait être tout bonnement mise au compte des malveillances séculaires et des jalousies coalisées. Convaincus que « la plus grande Angleterre » et la plus grande Civilisation ne devraient jamais constituer deux causes distinctes, que l'utilitarisme britannique est tenu de se confondre avec le progrès humanitaire, ils souffrent et sincèrement, n'en doutons pas, de ce qu'ils croient être un malentendu entre leur gouvernement et cette élite de penseurs, de philanthropes, qui, dans les deux mondes, flétrit une politique de sang mise au service de l'iniquité. Cette politique, ils la déclarent mal connue des autres peuples ou plutôt mal comprise. Mais leur sincérité ne peut faire un effort de plus : celui d'interroger leur conscience, de rentrer en eux-mêmes, de soumettre à la critique les actes et les mobiles de leurs hommes d'État. Ils préfèrent s'en prendre à notre ignorance, plutôt que de concevoir un doute sur leur propre moralité.

De ce remarquable état d'âme on trouverait les indices dans des lettres écrites au *Times* et dans les commentaires dont ce journal a fait suivre leur publication. Une, notamment, était signée : *Diplomaticus*. Une autre, plus intéressante encore et plus éloquente en sa concision, portait comme signature : *Un lieutenant-colonel*. Ce dernier, après nous avoir informés qu'un séjour sur le Continent de plus de dix années l'avait mis en situation de savoir ce qu'on pense en Europe des hommes et des choses de l'Angleterre, gémissait de voir que son pays était partout dépeint sous de noires couleurs, ses entreprises calomniées, sa politique poursuivie d'outrages. Notre grand tort, à nous Anglais, ajoutait-il en substance, est de témoigner, à l'égard de l'universel qu'en-dira-t-on, la plus systématique insensibilité ; de ne redresser jamais les erreurs qui ont cours à notre sujet et qui, à force d'être reproduites, finissent par acquérir toute la force de la vérité. Impassibilité magnifique, qui n'a qu'un inconvénient, celui de laisser la légende petit à petit détrôner l'histoire! Et l'honorable officier de conclure qu'il ne serait que sage de secouer cette indolence et de prendre enfin la peine de dessiller les yeux de tous ceux qui ne blâment que faute d'être mieux instruits.

Le journal de la Cité a fait à ces réflexions un accueil mêlé de sympathie et de scepticisme. Oui, la

presse étrangère est très dure, depuis quelque temps, aux hommes d'État anglais et, parmi cette presse, journaux français et journaux allemands ont plus particulièrement rivalisé d'âpreté. L'animosité des seconds paraît d'ailleurs au *Times* être la moins tolérable. Car enfin, remarque-t-il plaisamment, quand des feuilles françaises traitent nos gouvernants de brasseurs d'affaires et de vendus, du moins ne nous réservent-elles point en cela un traitement de faveur. Ne savons-nous pas que telle est la monnaie quotidienne qu'elles distribuent aux hommes publics de leur propre pays et que l'épithète de « Panamiste » est la première dont soit qualifié quiconque, en France, touche au pouvoir? Par contre, la presse allemande n'a pas l'excuse de l'impartialité : elle, que l'on sait si prudente, si disciplinée, si respectueuse des inspirations officielles en tout ce qui concerne la politique étrangère, se dédommage vraiment trop aux dépens du gouvernement anglais de sa soumission bien connue aux ordres de l'administration allemande. Salisbury et Chamberlain lui servent à l'excès de dérivatifs. Mais reprenant vite tout son sérieux, le grave journal déclare que, si le vœu de son correspondant est justifié, en revanche, les moyens de le réaliser font défaut. Comment éclairer des gens résolus à ne point savoir? Comment persuader à de malveillants badauds que si l'Angleterre a pris les armes, ce n'est point parce que ses ministres veulent mettre la main sur les mines d'or, ou parce que le prince de Galles désire voir monter ses actions? La vérité, ajoute-t-il dans des conclusions quelque peu hobbistes, est que les peuples sont les uns à l'égard des autres des juges sans bonne foi; que chacun s'admire lui-même, trouve ses actes dignes de tout éloge, et n'a que du mépris pour la conduite de ses voisins. Le mieux est donc d'aller droit devant soi, de se montrer ferme en ses desseins. Pour un peu, il terminerait : Soyons les plus forts, et nous serons les plus honorés.

Cet humoristique langage ne saurait donner le change. Tout comme ses correspondants, le *Times* comprend que le peuple anglais s'est mis devant le monde en fâcheuse posture. De même que ses correspondants, il juge que les accusations dont l'impérialisme est l'objet sont entretenues par une ignorance réelle ou simulée. Cette ignorance, ils la voudraient dissiper; lui, au contraire, la tient pour un mal incurable. Tous les éclaircissements du monde lui paraissent devoir échouer contre le parti pris et la mauvaise foi.

Eh bien! sur le point précis qui a donné lieu à ces échanges de vues, il serait peut-être bon de s'expliquer nettement. Est-il exact que le blâme quasi universel dont la présente politique de l'Angleterre est l'objet ne procède que de légendes mensongères habilement répandues contre elle par la sottise ou la jalousie? Est-il exact que, parmi ses censeurs, les uns feignent d'ignorer, les autres ignorent véritablement? Il faut répondre résolument : non. Le temps n'est plus où les peuples n'avaient à peu près nul soupçon de ce qui se passait par delà leurs frontières respectives. La France, en particulier, si insoucieuse jadis des événements extérieurs, prend un intérêt de jour en jour plus grand aux péripéties de la politique des deux mondes. Journaux, revues et livres foisonnent où les grands sujets internationaux sont traités. Le télégraphe jette à tout moment aux quatre coins de l'univers la nouvelle instantanée des faits dont se compose la vie des États : décisions des Cabinets, débats et votes des Parlements, manifestations populaires, mouvements des armées. Qu'importent les commentaires, les dissertations des publicistes? Les faits seuls émergent et dominent, en fin de compte, les bavardages. Dans l'état présent de notre civilisation, nulle vérité concrète ne peut rester sous le boisseau; nulle *matter of fact* ne saurait être étouffée par la conspiration des silences.

Or, en ce qui touche les affaires du Transvaal, le langage des faits est précis, net et concordant. Ce langage, il n'y a pas un pauvre ouvrier, lisant son journal d'un sou qui ne l'ait entendu et compris. Et le *Times* a raison d'estimer introuvables les voies et moyens de le réfuter. On réfute des arguments; on ne réfute point des faits. C'est un fait qu'une société financière, réunissant en elle les attributions politiques et la puissance militaire, a su, par un savant dosage de cupidité et d'ambition, engager dans son entreprise africaine d'extension indéfinie et l'intérêt et l'orgueil britanniques. C'est un fait que, sous la conduite de celui que l'on a nommé le Napoléon du Cap et qui s'est plutôt efforcé d'en être le Bismarck, la Chartered, cette banque armée, a joué de toutes les ruses, imaginé tous les stratagèmes pour préparer administrativement une mainmise sur les deux Républiques et que toutes ses intrigues ont été percées à jour par le vieux président du Transvaal. C'est un fait qu'en désespoir de cause, Cecil Rhodes a préparé le coup de force accompli par son lieutenant le docteur Jameson, uniquement coupable à ses yeux d'avoir manqué le but par trop de précipitation. C'est un fait que Cecil Rhodes, officiellement écarté de la Chartered, est demeuré l'âme de l'impérialisme au Cap; que l'enquête ouverte à Londres sur son cambriolage politique a été doucement conduite de manière à ne pas aboutir; que, depuis ce déni de justice, le secrétaire aux Colonies, Chamberlain, a pris soin, par des négociations troubles avec l'État républicain et par une

immixtion de plus en plus acrimonieuse dans sa politique intérieure, de se garder une querelle ouverte vis-à-vis d'un peuple dont l'indépendance lui portait ombrage. C'est un fait qu'à toute concession nouvelle du président Kruger, le Cabinet anglais répondait par une exigence de plus ; qu'il multipliait, en pleine paix, les mobilisations de troupes ; que son dessein apparaissait clairement d'attendre, pour rompre tous pourparlers, que les Anglais fussent en force sur la frontière républicaine. C'est un fait sans doute aussi que l'ultimatum est venu du Transvaal, mais de façon qu'on puisse appliquer à ce petit État la parole dite à propos de la guerre de 1870 : la France en est peut-être l'auteur devant les hommes, elle ne l'est pas devant Dieu.

* * *

A toutes ces réalités patentes, indubitables, on a, je le sais, tenté d'opposer une contre-partie. Chez nous, un polémiste habile, M. Yves Guyot, a aiguisé sa dialectique en vue de transformer les victimes en agresseurs. Il serait curieux de relire aujourd'hui les articles qu'il consacra à soutenir la mauvaise cause et de constater comment c'est l'expérience qui s'est chargée de réduire à néant ses arguments les plus spécieux. A l'entendre, les pauvres uitlanders étaient des opprimés qui attendaient, comme le Messie, l'intervention libératrice du gouvernement anglais ; d'iniques impôts pesaient sur eux, au seul profit de la corruption transvaalienne ; le droit de naturalisation était entouré de difficultés inouïes, soumis à des lenteurs paradoxales ; bref, le plus odieux régime du bon plaisir rendait la vie intolérable à ces multitudes sans nombre qui avaient fait par leur initiative et leur travail la richesse de la contrée. Nous savons maintenant ce qu'il faut penser de ce pathétique tableau. D'authentiques correspondances émanées d'uitlanders eux-mêmes nous ont fixés sur le sérieux de cette oppression prétendue. Que l'on se reporte, par exemple, aux lettres publiées, à l'ouverture des hostilités, par un journal aussi modéré que le *Temps*, on discernera sans peine les dispositions vraies des colons étrangers ; on saura les salaires énormes que gagnait la population ouvrière, le luxe dont s'entourait la vie des petits travailleurs, leur indifférence réelle pour les revendications tapageuses dont une minorité d'agitateurs se faisaient une arme contre le pouvoir ; le caractère suspect des pétitions lancées en vue des réformes et les intrigues ourdies pour arracher les signatures. Mais surtout nous avons appris à quels emplois étaient consacrés les rendements de l'impôt et que, si les gouvernants du Transvaal ont laissé les calomniateurs dénoncer leurs prétendues concussions, c'était qu'ils gardaient secrète la patriotique destination de leurs fonds d'État. Nous ne nous étonnons plus de la digue opposée par la prudence d'un Kruger à l'inondation menaçante de la terre républicaine par des flots d'émigrés au loyalisme suspect. Quel pays ne ferait de même pour empêcher l'élément national d'être débordé d'abord et bientôt supplanté par l'élément étranger ? Faut-il donc attendre l'heure où l'intrus, riche et fort d'une hospitalité sans défiance, n'aura plus qu'à se proclamer seigneur et maître des territoires où il reçut accueil et à montrer à leurs détenteurs légitimes le chemin de la frontière, sans autre explication que le mot de Tartuffe : « C'est à vous d'en sortir » ?

De la sorte nous en venons à nous demander s'il ne faudrait pas renverser les rôles et si, contrairement à ce que croit le *Times*, le pays où règne la plus épaisse ignorance en tout ce qui a trait aux causes de la guerre sud-africaine ne serait point par hasard le Royaume-Uni. Combien, parmi les organes de la presse anglaise, ont osé se mettre en travers de l'impérialisme déchaîné ? Combien, entre les plus indépendants critiques, ont dirigé leurs blâmes sur autre chose que l'imprévoyance des états-majors et l'impéritie de la préparation militaire ? Combien se sont élevés jusqu'aux principes de droit international, méconnus par des ambitieux sans scrupule ? Combien ont désavoué comme indigne de la grandeur anglaise le long attentat patiemment consommé contre la liberté d'un État chrétien dont tout le tort était de faire enclave entre les terres impériales, bref, dont le seul crime était d'exister ? Même au Parlement, le langage que l'on attendait n'a pas été tenu par les leaders du libéralisme. Quelques voix véhémentes se sont bien fait entendre et il faut les en féliciter ; mais elles n'avaient point toute l'autorité requise. L'attaque de sir William Harcourt a été conconduite avec une mollesse qui ressemblait à de la la complaisance. A Westminster comme à Kimberley, Cecil Rhodes est le grand vainqueur.

* * *

Les guides de l'opinion anglaise s'étant ainsi dérobés, c'eût été miracle que celle-ci n'eût pas cédé à tous les égarements. Tant d'échecs répétés n'ont fait qu'aviver encore la flamme du patriotisme. Les Boers ne sont pas des ennemis, ce sont des « rebelles ». La Grande-Bretagne leur avait fait don de l'autonomie ; ils s'en sont servis pour trahir leur bienfaitrice. Coûte que coûte, il faut que la campagne aboutisse à l'annexion. *Never again :* ce mot féroce, tombé des lèvres de lord Salisbury, résume les convictions, les exigences et les colères du peuple entier. Les diverses classes sociales se confondent dans la plus ardente unanimité. Allez dans un théâtre de Londres, dans une de ces représenta-

tions à grand spectacle qui font l'orgueil de Leicester square, vous verrez à quel degré peut atteindre le délire militariste. D'interminables ballets font défiler des bataillons de petites femmes costumées en soldats; elles rivalisent de crânerie martiale avec de superbes et vigoureux gaillards formant d'autres bataillons : ils ont l'allure conquérante de héros qui viennent à tout le moins d'emporter Pretoria. Puis ce sont des vues cinématographiques représentant des scènes de la guerre Sud-Africaine, scènes où les armes britanniques ont été toujours victorieuses, les confédérés toujours piteusement mis en déroute. Des photographies géantes présentent aux yeux les grands personnages de l'expédition et soulèvent les hurrahs! Le public ne ménage à aucun des grands chefs ses bravos. Hurrah pour Buller, pour Dundonald, pour White, pour Gatacre même! Mais quand apparaissent Methuen, French, Kitchener, Roberts, ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est de la frénésie. D'autre part, voici Kruger, aux traits caricaturaux : bordée de sifflets et de grognements. A son aspect, des dames élégantes rient dans les loges comme des folles : a-t-on l'idée de ce grotesque, qui préfère pour son peuple une lutte à mort au sacrifice de son indépendance? Voici Joubert : on va siffler. Mais non: on se retient. Celui-là du moins a un mérite : c'est d'être mort. Il en a un autre aussi : le bruit ne court-il pas qu'il désapprouvait la résistance? Les généraux ne sont pas seuls jetés à l'adoration de la foule. Trois civils ont la gloire de partager avec eux les acclamations : Salisbury? Bravo! Chamberlain? Bravissimo! Cecil Rhodes? Cette fois, les murs vont éclater et il faut attendre plusieurs minutes avant que ne s'éteigne le tonnerre des applaudissements. Enfin, comme pour clore une cérémonie rituelle, se dresse l'image de la Reine. Tous les assistants se lèvent, dans une attitude de piété, ainsi qu'en une église les fidèles à l'instant de l'élévation. Et le théâtre retentit du *God save the Queen* poussé par toutes les voix. — Que feraient de plus toutes ces foules, s'il s'agissait de réduire l'ennemi héréditaire, jaloux de venger Fachoda; s'il s'agissait de réprimer l'essor du jeune et insolent empire germanique ou de faire rebrousser chemin, là-bas aux Indes, ou plus loin encore, en Extrême-Orient, au géant moscovite? Quoi? Ce tapage, ces explosions, ces apothéoses, parce que 150000 Anglais sont au sud de l'Afrique, occupés à dépouiller de leur patrie quelque quarante mille agriculteurs improvisés soldats!

* *

Hélas! il est difficile de se faire illusion sur l'issue de cette sanglante crise. C'est précisément la disproportion entre l'effort déployé et le but à atteindre qui rend inadmissible aux yeux des politiques anglais l'idée seule d'une solution pacifique qui n'aurait pas pour premier article l'annexion des deux États. On s'était, çà et là, flatté de l'illusion qu'au premier sérieux succès des armes britanniques, le cabinet Salisbury s'empresserait à négocier. Combien c'était mal connaître ce peuple! Son histoire l'a toujours montré tenace en ses desseins, mais surtout impitoyable en sa fierté. Or aux Boers il pardonnerait en toute rigueur leurs succès militaires. Ce qu'il ne leur pardonnera jamais, c'est d'avoir eu l'insolence de lui lancer un ultimatum, comme si, disait un des grands journaux de Londres, la petite Belgique déclarait la guerre à la France, la petite Hollande à l'Allemagne, la principauté bulgare à l'Empereur des Russies! Et c'est une erreur de croire que les hommes, peuples ou individus, soient uniquement dirigés, comme veut un utilitarisme étroit, par les dictées de l'intérêt. Il est un mobile supérieur encore, dont le rôle social et politique a une bien autre puissance : l'orgueil.

Après des prodiges de courage et d'habileté militaires, les deux Républiques subiront leur destin. L'égoïsme des deux mondes est d'ores et déjà résigné à leur écrasement. Devant la convoitise de l'État anglais, il ne restait aux Boers, selon le mot de Locke, que « l'appel au ciel ». Une fois de plus, cet appel du juste n'aura pas été entendu. Un jour ou l'autre sera consacrée la défaite du droit, la victoire de l'iniquité. On parle souvent des enseignements de l'histoire. Ces enseignements, à coup sûr, n'ont rien de commun avec la morale éternelle. Ce que l'histoire apprend, c'est à jouer adroitement le jeu de la politique, non à le jouer avec probité. Leurs fautes, non leurs crimes, précipitent la chute des États. Quant à parler, comme fit Gambetta en un jour d'optimisme, de « cette justice immanente dans les choses », ce n'est là qu'une noble erreur. La justice n'est pas immanente, comme nous le montre trop le cours de la nature. La justice est transcendante, au contraire : c'est-à-dire qu'elle habite le monde idéal, conçu par l'intellect des sages. Elle n'est encore que le rêve rationnel sur lequel une élite de penseurs travaille, en des tentatives toujours renouvelées, toujours impuissantes, à modeler la réalité humaine. Ce rêve, que de belles âmes, en Angleterre, l'ont rêvé! Quoi! c'est la patrie de Thomas More, de Locke, de Berkeley, de Stuart Mill, de Richard Cobden, de John Bright, de Gladstone, c'est la mère de la franchise commerciale, de la liberté politique, qui brûle d'avoir sa Pologne africaine! Quel scandale pour le monde éclairé! Quel recul de l'idée civilisatrice!

GEORGES LYON.

NOTRE SIÈCLE [1]

LA PEINTURE ET LA SCULPTURE FRANÇAISES au XIXe siècle.

Cette étude forcément restreinte — que de noms elle honorera d'un salut dont un seul eût mérité l'absorber toute! — n'aura d'autre prétention que de définir avec clarté, dans la mêlée des artistes énumérés, les évolutions de l'idéal moderne, le développement des grandes tendances générales poursuivies à travers le siècle par la passion ou la logique des novateurs. Nous y suivrons les curieuses déformations des idées directrices, dont chacune a son aurore, son zénith et son crépuscule, mais quelquefois dans des cieux dissemblables. Nous y verrons la genèse et le déclin des quatre grands mouvements : le Classicisme dérivant jusqu'à devenir un symbolisme littéraire, le Romantisme dégénéré revenant presque au poncif d'académie, le Réalisme graduellement restreint à l'art d'intimité, puis à la scène de genre et à l'illustration, l'Impressionnisme enfin, devenu un art à la fois décoratif et musicien. Nous userons le moins possible de la fictive classification par écoles, convention commode au critique, mais démentie par les faits, et contre laquelle proteste avec énergie le siècle tout entier. Nous associerons des noms par les lois de l'affinité intellectuelle et non par la communauté de programmes stériles, et nous verrons s'épanouir, par l'effort tenace des grands tempéraments, l'individualisme, l'art de caractère et d'expression au-dessus des confuses antinomies de l'esthétique, conciliées dans le rayonnement spontané de quelques glorieux génies.

Lourd héritage, à nous laissé par ce fiévreux siècle qui voulut tout connaître et a prévu presque tout! L'obligation incombe écrasante à ceux qui vont à la découverte du pays des hommes de l'avenir. « Vous êtes, disait Baudelaire à Manet, le premier dans la décrépitude de votre art. » Des routes nouvelles s'ouvriront-elles? Pour faire mentir la prédiction terrible, qui se lèvera? Une voie s'indique peut-être, une espérance s'affirme, et nous la saluerons en lui demandant une conclusion.

***

David, splendidement, impose à la fois au seuil du siècle son classicisme et son réalisme. Il est le peintre de la *Mort de Marat*, le portraitiste des jeunes filles blanches et blondes, des trois dames du Louvre, et le décorateur pompeux du *Couronnement*. Technicien prestigieux, nature violemment expressive mais bridée par un esprit systématique à la fois osé et médiocre, il étonne, n'émeut pas, mais impose l'admiration pour la puissance et l'unité de sa production. Il est à la fois académique et indépendant, à un curieux degré que dépassera encore J.-D. Ingres, et qui se retrouvera au milieu du siècle dans Couture et le beau portraitiste Élie Delaunay avant de se corrompre dans le faux talent de la peinture officielle. Ingres, nature vigoureuse, éclatant de sève, dessinateur et psychologue au regard intense, féministe d'une robuste sensualité, se contraint comme David dans une esthétique créée par son esprit inférieur à son tempérament. Ainsi est-il à la fois le charmeur des petits « crayons », l'amoureux peintre des baigneuses nues, le pénétrant portraitiste de Bertin, de M. et Mme Rivière, où il incarne toute la bourgeoisie, et le guindé, l'antipathique auteur de l'*Apothéose d'Homère* et de tant de toiles ennuyeuses où il dément systématiquement ses dons naturels. Il est l'incarnation même de ce classicisme réaliste, apanage dangereux de certains organismes dont les idées luttent avec l'instinct, et qui infirment par ambition du style leur vision directe du monde concret. Ingres mérite ainsi tout ensemble l'admiration posthume d'hommes comme M. Besnard ou M. Degas, frappés de ses dons, et le décri des jeunes hommes excédés par la tyrannie académique qui s'autorise de ses préceptes. L'homme qui a modelé l'adorable dos de la baigneuse du Louvre est le même qui semble avoir dicté d'avance à Flaubert, pour le sertir dans *Bouvard et Pécuchet*, le célèbre truisme : « Le dessin est la probité de l'art. »

Autour de lui s'agitent Gérard et Girodet. Flandrin suivra, abâtardi. Ary Scheffer, étonnamment pauvre de moyens, attache pourtant par un certain sentiment d'ascétisme, une nudité mystique relevant sa couleur indigente et son aspect d'imagerie médiocre. Couture, avec de beaux portraits et de nobles figures académiques, apportera l'autorité de son grand talent aux détracteurs de l'école pittoresque et réaliste de 1850. Il sera le dernier soutien réel de leurs idées rétrogrades, avant que Cabanel, puis MM. Gérome, Bouguereau, Lefebvre (celui-ci agréable portraitiste mondain quelquefois, et enfin M. Bonnat, prétendant tout ensemble au réalisme et à la peinture religieuse), ne consacrent la définitive décadence de cette vicieuse conception, et n'annulent les deux tendances classique et réaliste en une sorte d'idéalisme éclectique qui n'atteint à aucune pensée et n'innove rien dans la plastique.

Cependant le romantisme éclate comme une fanfare, et pourtant son premier génie pictural est un génie sombre, mystérieux, concentré dans sa magnificence. Le « lac de sang hanté des mauvais anges »

---

1. Voir les articles déjà parus : *Le Monde et les Salons*, par M. le vicomte Brenier de Montmorand (7 avril 1900) ; — *Le Roman au XIXe siècle*, par M. Marcel Prevost (14 avril 1900) ; — *L'Architecture au XIXe siècle*, par M. Frantz Jourdain (21 avril 1900).

s'ouvre avec une miroitante terreur; Delacroix apparaît, lyrique, tourmenté, magistral et sans cesse inquiet, virtuose dompté par un poète, coloriste exalté sous la suprématie passionnée d'un grand rêve pessimiste et tragique. Quelque noblesse dans le modelé, quelque fléchissement dans l'exécution disproportionnée à la violence héroïque de l'intention parfois tempèrent seulement l'admiration. Mais quelle beauté, infiniment plus profonde, plus psychique que celle des romantiques, émane du *Massacre de Scio*, des *Croisés*, de l'immortelle *Barricade*, où chante la révolte d'un peuple, du *Sardanapale!* La France n'a pas de gloire plus noble, plus enivrante, pas de plus beau caractère d'homme et d'artiste, à la fois capable de réaliser des chefs-d'œuvre absolus et d'échapper pourtant jusqu'à la fin au recommencement et au poncif, en demeurant animé de la vivifiante inquiétude et de l'esprit de recherche. Delacroix s'apparente aux grands maîtres somptueux du XVIe siècle, mais reste nerveux, préservé de l'abus orgiaque de la belle chair; il y mêle la lueur fauve où médite le solitaire génie de Rembrandt, il est le symphoniste des couleurs chaudes et éteintes, il ramasse dans l'incendie de la joie sensuelle de Véronèse et de Rubens quelques tisons fumants encore, et en éclaire les faces hagardes de ses rêveurs aux silhouettes amaigries et élégantes. Il est byronien, il annonce Berlioz, remonte à Shakespeare et prévoit Wagner : il fulgure et songe, il est léonin et mélancolique, il est l'image elle-même de l'art lyrique dégagé des écoles et des époques, et jailli avec le cri de l'humanité souffrante. Il est aussi, au début du siècle, l'homme qui en présage la fin; il innove la décomposition fragmentée du ton, entrevue par André del Sarte et par Watteau, la théorie des complémentaires et la suppression de l'erreur esthétique du « ton local », il s'inquiète de systématiser l'influence de l'ambiance sur la tonalité et même le dessin des silhouettes, c'est-à-dire qu'il a l'intuition, dès 1830, de toute la révolution impressionniste de 1865. Tandis qu'Ingres, considérable par lui-même, prépare, par ses théories médiocres, l'encombrement de tout le siècle par la régence académique, et autorise de son talent la stérile opposition rétrograde qui se récriera en 1895 contre le legs Caillebotte ou contre l'enseignement de Gustave Moreau à l'École, Delacroix, souvent moins habile technicien, inférieur souvent, dans sa fièvre, à cette sûreté tranquille et forte d'Ingres, le dépasse de toute la grandeur de son âme, et souffle à travers tout le siècle une brise d'indépendance, un généreux instinct d'innovation. Il répudie les codes et enseigne que la loi de l'art est le renouvellement raisonné, mais incessant et salutaire, la culture scrupuleuse mais jalouse de l'expansion individuelle. Et ce sérieux penseur influe ainsi sur toute son époque et sur l'avenir.

Auprès de lui, Gros et Géricault s'imposent, l'un décorateur remarquable, avec la science des vastes ensembles, une certaine audace réaliste tempérée quand même par un goût de la pompe classique et consulaire, — l'autre, vigoureux et large, peintre de morceaux, ayant le sens des silhouettes dramatiques, une couleur souvent plombée, déshonorée par l'abus des bitumes et l'emploi fatigant d'un clair-obscur trop sommaire ou d'oppositions faciles, tenté par l'agrandissement excessif de compositions d'un style de vignette (comme le trop vanté *Radeau de la Méduse*), mais vibrant et sincère coloriste du *Carabinier* et des solides études de chevaux. Enfin jaillit l'admirable école des paysagistes romantiques, Théodore Rousseau, Daubigny, Troyon, Diaz, héritiers de Ruysdaël et de Claude Lorrain, mais joignant aux qualités de ces maîtres une fougue singulière et le sentiment nouveau de la vibration de la couleur rongeant les silhouettes sans les délimiter, et s'appuyant moins sur le dessin précis des arbres ou des collines que sur le sentiment exact des valeurs dans le plein air. Ils déplacent l'idéal de style du paysage. Rousseau incendie des ciels de pierreries et de sang, Daubigny se révèle concentré, précieux, d'un charme frissonnant et imprévu, Troyon est un animalier aussi robuste qu'un Hollandais dans de vrais et larges paysages, Diaz affirme, par ses sous-bois où brille vivement le tronc blanc des hêtres, par sa manière chatoyante et sa pâte savamment triturée, le tempérament d'un petit-maître; intermédiaire entre le romantisme et l'école de vérité qui va bientôt éclore, ce groupe d'hommes chante la nature pour elle-même avec un sentiment lyrique qui n'est plus le sens architectural des successeurs de Poussin, qui n'est pas non plus, à la suite de Claude Lorrain, les grands rêves impétueux et presque irréels que peint, dans les brouillards anglais, le génial Turner hanté de la nostalgie des soleils orientaux, mais qui, pour la première fois, interprète le paysage non plus comme le décor servant à rehausser les personnages, mais comme le sujet lui-même de l'effort de l'artiste, non plus décoratif, accessoire et faussé pour mettre en valeur la scène qu'il encadre, mais étudié comme un être vivant, devenu un art de premier rang.

De ces maîtres, la première école de paysagistes de l'Europe contemporaine résultera, élevée à la hauteur de la spiritualité lamartinienne avec Corot, puis redevenue vigoureusement matérialiste avec l'école de Barbizon, puis exaltée avec l'impressionnisme jusqu'au génie symphonique, — car c'est l'épithète exacte, — de M. Claude Monet.

Enfin, à toutes ces racines dont l'efflorescence

fleurira le siècle, il faut en ajouter deux autres : Prud'hon, transitoire de l'extrême fin du xviiie siècle au seuil du xixe, apparaît, suave et mystérieux charmeur aux élégances molles parfois, mais si tendres, comme le premier de ces spiritualistes isolés qui échappent à toute autre classification, tant leur technique, leur style sont étrangers au goût classique ou romantique et s'inféodent au sentiment individuel, mêlant la réalité au rêve. Isolés admirables, où nous pourrons compter par exemple Corot en certaines parties de son œuvre, Puvis de Chavannes à un point de vue particulier, Gustave Ricard, Prud'hon plus nerveux et plus sévère, et M. Eugène Carrière.

Et voici la lignée des réalistes romantiques inaugurée par Decamps, orientaliste, que continueront Marilhat et le délicat Fromentin, animalier, peintre d'histoire, à la fois puissant et pittoresque, belle et riche nature, l'une des plus mesurées dans sa force que le romantisme ait vues, Decamps, et Daumier qui, coloriste magistral dans le gris et noir, joint à ses célèbres lithographies une foule de petits panneaux intensément expressifs, d'un tragique saisissant, d'une âme grande et sombre. Ces réalistes romantiques, .Courbet les suivra, puis Manet dans sa première période.

Ainsi se prépare, au début du siècle, le développement des grands mouvements de la peinture, ainsi s'apprêtent les filiations, ainsi s'annoncent les transformations de la technique et de la vision, la décadence de la ligne devant la capitale importance des valeurs, la recherche de l'harmonie dans la juxtaposition même des couleurs, l'abolition des « genres » et de leurs styles dans une commune tendance à l'interprétation du « caractère », où qu'il se trouve, la noblesse cherchée dans le vrai et non plus dans une allégorie *a priori*, la suppression du « sujet » en peinture, le « réalisme transfiguré » qui, loin d'inscrire un dogme dans un symbole, supprime le dogme, peint le symbole seul, et laisse le spectateur y placer le dogme qui lui plaît. De toutes ces tendances préalables, la vitalité sera inégale ; le classicisme, dont David a été le précurseur et Ingres le saint Paul, mourra sans beauté dans les ateliers Julian après avoir langui depuis Couture, n'ayant même plus un mérite de robustesse et de science réelle pour relever son idéalisme fade. Le romantisme réaliste, glorieux, s'arrêtera dans Manet qui, de lui-même, l'orientera vers l'observation sensitive de la vie moderne. Le romantisme de Delacroix, un peu classicisé et porté vers l'archaïsme, la légende et une certaine mysticité, brillera tout à coup avec Théodore Chassériau et surtout dans le singulier génie de Gustave Moreau, mais se dévoiera jusqu'aux erreurs symbolistes et à l'indigence technique de nos récents Rose-Croix. Les spiritualistes, isolés, indéfinissables, parallèles à ces tendances diverses, y élisant quelques affinités, mais concevant une fusion idéale de leurs antinomies apparentes, donneront à la France un portraitiste merveilleux, issu de Prud'hon et présageant Whistler : Gustave Ricard ; un génie suave : Corot ; un génie décoratif inclassable, aussi littéraire que pictural, mais surtout idéologue et musicien : Puvis de Chavannes. Et ces maîtres, atteignant leur apogée à l'époque où la musique symphonique pénètre dans la foule des concerts dominicaux, et y crée une révolution nerveuse dont les conséquences seront incalculables, ces maîtres, supprimant les querelles d'école et de genre, mènent doucement les arts de la vision colorée à une musicalité, à une harmonie subtile, à un rôle psychique de la couleur, auquel arriveront, par une route différente, les grands virtuoses de l'impressionnisme, Monticelli, Besnard, Renoir, Monet, symphonistes du ton, fuguant les thèmes de la nature sur l'orchestration des valeurs.

Tous se concilieront ainsi, par-dessus les dissemblances extérieures, dans une vision de l'*avenir harmonique* de leur art, tandis qu'auprès d'eux la tendance nouvelle du *modernisme*, née de l'ancien pittoresque qui n'avait plus sa place dans l'art synthétique, née aussi du japonisme et enfin du développement de l'iconographie documentaire, cette tendance nouvelle s'affirmera propice pour absorber certains artistes d'exception, Rops, Degas (en certains côtés, car il est aussi un des grands classiques ingresques du siècle), Chéret, nos dessinateurs actuels. Et elle prêtera au réalisme, lourde et gauche hérésie, virtuosité banale et sans but, la légèreté, l'esprit, les qualités psychologiques de l'observation, qui peuvent l'élever jusqu'à l'émotion d'un Chardin et d'un conte de Maupassant. Cette tendance dernière née, pour « l'art de tous les jours », de l'affiche au dessin, et le spiritualisme harmonieux d'un Chavannes ou d'un Carrière, d'un Monet ou d'un Besnard, ce sont les deux voies expressives du temps présent. Notre conclusion sera d'essayer de prévoir où elles mèneront le siècle nouveau.

Parallèlement la sculpture, aimable et muette de génie depuis Houdon, se transfigure d'un seul coup, après le goût médiocre et prétentieux de l'empire, où seul brille le dernier reflet de l'âme exquise de Clodion et d'Augustin Dupré, dans le cerveau d'un être exceptionnellement puissant. Rude semble être la seule expression artistique du génie napoléonien, si réfractaire à tout art. On dirait que de l'étranglement même de la cérébralité par la force résulte, en un sursaut furieux, en une crispation révoltée, admirative quand même, l'intellectualité de Rude, épanchée en reliefs héroïques et frustes qui sont les cris lyriques de la pierre, inentendus depuis la fa-

rouche et sourde plainte de Puget. Ces cris, jaillis de l'immortelle bouche béante des guerriers du bas-relief de l'Arc de triomphe, ces cris de l'épopée, hurlés avec une beauté instinctive par la Bellone qui les domine et semble l'effigie d'un élément plutôt que d'une déesse imaginée par l'humanité pensante; ces cris, nous les trouvons encore aux lèvres du maréchal Ney cambré dans son élan de guerre, la face convulsée, marquée d'un trou noir, tout son musculeux organisme de grand fauve se hérissant dans le bronze. Cette bouche d'ombre, ce rugissement muet, ce cri élémental, c'est l'âme de François Rude. Sa manière décorative est sommaire; comprise d'une façon admirable, elle semble pourtant défectueuse, en détail, inférieure à des œuvres sans génie. Le bas-relief d'Étex, vu sur l'Arc auprès du *Départ*, est techniquement plus savant, et même d'une pensée plus affinée; mais ce qui illumine Rude, c'est le sens de l'énormité simple, le sens de la grande silhouette dans l'atmosphère, imposant un sentiment. Et c'est aussi le secret des dessins si souvent gauches de Puvis de Chavannes, et le secret des dernières ébauches architecturales, presque monolithiques, de M. Rodin. C'est cette autorité du sentiment *imposé* qui est le profond même de l'art décoratif. Rude, expression splendide de la statuaire vibrante et lyrique, impose au seuil du siècle le principe de la déformation méthodique des modelés en raison de l'intensité de la lumière ambiante, principe que, soixante-dix ans après, reprendra M. Rodin dans la pleine maturité de son inspiration.

* * *

L'épanouissement des romantiques se prolonge jusqu'après le milieu du siècle. Théodore Rousseau et Daubigny meurent en 1876 et 1877, Diaz en 1876, à une époque où, depuis longtemps déjà, leurs successeurs et fidèles, Harpignies, Jules Dupré, Français, et les autres peintres de l'école de Barbizon, ont propagé leurs idées et prolongé leur œuvre. Delacroix vit jusqu'en 1863, Decamps jusqu'en 1860. Ils remplissent glorieusement soixante années. Ingres, tenacement, influence l'école et organise l'art à principes académiques contre l'art indépendant jusqu'en 1867. Tous voient vivre et se modifier leur conception, se créer des mouvements, et ce n'est guère qu'à l'éclosion de l'impressionnisme, aube d'un temps nouveau, qu'ils cessent de régner sur le siècle.

Delacroix, en pleine possession de son génie, voit Théodore Chassériau s'inspirer de son orientalisme et de ses harmonies de tapis ottoman autant que de son style étoffé et dramatique, créer les fresques de la Cour des comptes et mainte belle composition décorative, puis mourir en 1856, à trente-sept ans. Henri Regnault laissera le souvenir brillant et trop bref d'un coloriste du même ordre. Et déjà Gustave Moreau expose aux Salons les premières œuvres de cette prodigieuse série qu'il tiendra secrète à partir de 1867, et qui clôt avec une mystérieuse splendeur le rêve héroïque et légendaire de Delacroix, en l'achevant dans les magnificences irréelles des palais hindous, dans les hiératismes luxueux de la royauté hébraïque, du monde mystique de l'Hellas fabuleuse, des fées et des péris. Moreau conclura le vaste lyrisme de Delacroix en l'attirant hors du monde réel, en le préservant de la peinture d'histoire et en l'idéalisant dans les écrins de pierreries glauques de ses aquarelles, nacrées et étranges comme des végétations sous-marines. On dirait qu'il recueille et emporte ce génie, comme on raconte des ondines, dans les grottes d'un royaume inconnu, pour le préserver de la corruption et de la dégénérescence des imitateurs. Et pourtant Gustave Moreau, génie reculé hors de la nature, poète fait pour enthousiasmer les poètes, visionnaire étant au romantisme ce que Villiers de l'Isle-Adam est à Hugo, esprit érudit, raffiné, artificiel et complexe, vient aussi d'Ingres, et de ses femmes au cou gonflé de tourterelle. Il en hérite les nus académiques, dont il conserve les galbes conventionnels en changeant la chair en ivoire et les prunelles en minéraux. Il en garde un goût classique de composition que révèle, dans l'*Oreste* par exemple, la nudité fade et banalisée de fausse noblesse du jeune Grec, alors que le palais de rêve et les apparitions des Furies sont l'effet du génie le plus singulier. *Le Jeune Homme et la Mort* offre le même contraste, et aussi le *Jacob luttant avec l'Ange*. Par contre, les *Salomés*, *le Phaéton*, *le Poète indien* sont de ces trouvailles qu'on admirera éternellement, et il n'y a pas de plus fougueuse invention lyrique dans Delacroix que l'*Hercule à l'Hydre* et l'*Hercule au lac Stymphale*. Le fâcheux côté ingresque de Moreau, contradictoire à la qualité romantique de son génie, sera en partie cause des erreurs et des pauvretés de l'essai néo-mystique et symboliste que les réunions de la Rose-Croix ont manifesté. La belle existence de Gustave Moreau s'est close par un admirable enseignement de cinq années qui eût peut-être régénéré entièrement l'esprit de l'École, et qui a du moins créé quelques jeunes peintres remarquables, sauvés par lui de l'académisme; mais, hors de l'influence directe de ce maître, son imitation dans un faux esprit littéraire, jointe à l'imitation maladroite de cet autre génie inclassable qui a été Puvis de Chavannes, a conduit aux plus insignifiantes productions. Il faut arriver, dans le temps présent, à un peintre érudit, passionné, vibrant, riche coloriste et âme dotée du beau tragique, M. Rochegrosse, qualifié peintre d'histoire et en réalité visionnaire lyrique, pour voir la tradition de Delacroix, de Chassériau et

de Gustave Moreau jeter un dernier éclat avant de mourir.

Cependant Corot apparaît, phénomène distinct de l'école du paysage romantique. Il vient de Poussin, dans ses paysages de la campagne romaine, qu'il stylise et dessine avec une précision digne de Piranèse, — puis, auprès de ses figures d'un charme exquis et touchant, il commence à baigner d'une lumière diffuse, angélique et surnaturelle ses sites virgiliens. Il se révèle le Lamartine d'un genre qui, à ce moment même atteint à la truculence des empâtements, des bouquets d'arbres en valeur sur des ciels sulfureux, et des effets d'orages et de rochers que les peintres rustiques affectionnent à l'excès. Un Ruysdaël dans les gris-perle, aussi magistral que le virtuose des bleuités pâles de la Hollande, naît à la France; le poète frissonnant pour qui semble avoir été dite la remarque célèbre d'Amiel : « Tout paysage est un état de l'âme », le poète du paysage psychique, Corot, crée la *Matinée* et la féconde série de ses brumes suaves, que Claude Monet s'efforcera de retrouver plus tard avec la vibratilité extrême de la touche, là où Corot les obtient par une altération infiniment délicate, musicienne presque, des valeurs. Corot interprète et allégorise la nature non plus par une composition pompeuse, comme les paysagistes du XVIIe siècle, mais par la déformation de la vérité matérielle du site au profit du sentiment qu'il inspire. Il insiste sur les éléments abstraits du paysage, c'est-à-dire sur les plans et sur la lumière ambiante, et le reste est le développement symphonique de deux ou trois tonalités s'y jouant avec une vérité logique plutôt qu'observée littéralement. Un gris, un vert, un frottis de sienne brûlée, et c'est un clavier suffisant au délicieux harmoniste. C'est le principe des effets matinaux dont la « suite », car on peut leur donner ce titre musical, restera le charme et l'honneur du paysage français au XIXe siècle. Effets monotones d'apparence, d'une finesse de variations indicible et peu accessible au public; effets que reprendra, respectueux du maître, l'excellent peintre Lépine, que seul prolonge aujourd'hui, aux Salons où son envoi impose chaque année une note profonde, lyrique et d'une noble mélancolie, M. Auguste Pointelin, et que semble vouloir rénover un autre Jurassien, récemment révélé dans son sévère et contemplatif talent, Simon Bussy, influencé aussi des nocturnes de Whistler.

Le génie de Corot, né d'une âme profondément spiritualiste, ne se peut imiter ni recommencer que par des âmes analogues qui, dès lors, vivent dans leur monde spécial et ne se peuvent résigner à l'imitation. Mais voici un autre isolé dont l'influence sera sérieuse, bien qu'assez restreinte au premier abord. J.-F. Millet montre avant tout à quel degré de concentration et de puissance l'énergie, la suite dans l'effort, la hauteur morale peuvent élever un talent solide, mais terne, péniblement formulé, intensifié à force de patience et de volonté. Les dons de Millet sont bien inférieurs à son âme, qui est grande, pieuse et pure : et elle les transfigure par son reflet intérieur. Il n'est ni doué ni brillant; rien ne lui est aisé : il n'est pas l'homme de l'esquisse; il ignore la joie de peindre. Mais il réalise avec une silencieuse violence des œuvres où tressaille un panthéisme sombre et sévère. Il est le révélateur des silhouettes tragiques des douloureux fouisseurs de la terre, il courbe le dos des *Glaneuses* et lève l'*Homme à la Houe*, ce bronze, sur l'aube blafarde du ciel septentrional. Il dit, avant Constantin Meunier, dans une couleur terne mais avec une force expressive inouïe, l'attitude et la vie âpre de l'homme des peines, avec une vérité qui est autrement profonde que le simple réalisme photographique, et qui, sans être à proprement parler lyrique ni poétique, est éclairée d'une lueur spéciale, celle du sentiment profondément sincère. Essaie-t-il d'être « poétique » précisément, comme le sera plus tard, avec une poésie touchante, un talent pénétrant déparé parfois par une affectation de sentimentalisme, M. Jules Breton, ce Gounod du paysage? Il commet des erreurs de banalité comme le trop vanté *Angelus*, il n'atteint pas au style cherché, alors qu'il le trouve sans effort dans ses beaux dessins paysannesques, dans ses scènes de maternité qui présagent Eugène Carrière. Il est le plus humain, le plus grave, le plus ému des réalistes, et il fait le pas décisif vers la forme nouvelle du paysage à personnages. Toute l'école de Bastien-Lepage croira descendre de lui, alors qu'elle ne fera que mener sa conception à la décadence, à la sèche exactitude, mais il influencera dans les salons une foule de jeunes artistes, et il sauvera de la mauvaise poésie et du goût bourgeois la peinture de paysanneries et de scènes champêtres. Le pauvre grand homme, mort dans le dénûment à Barbizon, y a fondé le second âge du paysage au XIXe siècle, et son médaillon s'y associe équitablement à celui de Rousseau au milieu de ces pins et de ces rochers, au seuil de cette plaine de Chailly qu'ils contemplèrent selon deux visions admirables et différentes.

Simultanément Gustave Courbet modifie la direction de l'art romantique.

C'est l'ouvrier puissant, aux idées étroites, à la facture magnifique. Il a toutes les qualités requises pour être un chef de parti, et il l'est, simpliste, violent et robuste, affirmant sa vision de la vie directe, sans intuition, sans mystère, sans intervention de l'âme, mais triomphant de santé, en face des peintres d'histoire dégénérés avec Paul Delaroche, des sous-Ingres incarnés par Flandrin, des faux pittoresques

dérivés de Léopold Robert, des peintres du nu conventionnel, des mythologistes, des faiseurs d'allégories politiques et de toute l'organisation caduque du classicisme et du romantisme affadi. Il impose des pages de réalité âpre; il est l'homme des sous-bois profonds où il entre-choque les sauvages combats des cerfs, le peintre des antres de rochers, des sources, des ramures épaisses, qu'il exprime avec une vigoureuse lourdeur. Et, élargissant la manière et le goût de Daumier et de Decamps, il devient le réaliste romantique du *Jeune Homme blessé*, de l'*Enterrement d'Ornans*, le coloriste somptueux de l'*Atelier*, le peintre de la *Femme au Perroquet*, cette toile d'une vitalité splendide, où éclate tout ensemble la maîtrise de Courbet et son indigence intellectuelle. Il faut parfois de tels organismes pour déterminer des mouvements; ils sont jetés avec la brutalité décisive d'une épée dans les balances de l'art hésitant. Courbet est, comme Franz Hals, une de ces forces dont la cérébralité très ordinaire n'intervient pas, et qui agissent avec la naïve autorité de leur santé. Son effort a réussi par son instinctivité même. Il a empêché l'envahissement du poncif, sans que sa réaction portât en elle-même une logique suffisante pour créer à son tour un poncif futur, et refusât de s'effacer à temps devant ceux qui devaient apporter l'intellectualité dans la technique rénovée par son don naturel.

Et, suivi par Vollon, par le robuste Théodule Ribot, et par Bonvin qui suit aussi Millet, Courbet est la préface de Manet. Édouard Manet le domine de toute la différence immense d'un inspiré à un virtuose: il apparaît, dans la première période de sa vie, comme un adepte du réalisme-romantique. Il continue les Espagnols, il peint le *Torero mort*, le *Guitarrero*, *Lola de Valence*, la *Mandoliniste en Gris*, le *Buveur d'absinthe;* il vient de Ribera et de Goya, il en a l'allure fière, la manière noire aux oppositions vives, la touche large, la franchise de tonalité. Il fait aussi penser à David, et encore à Franz Hals. Il est un romantique étrange, dont la singulière élégance nerveuse, l'expressivité intense, le dandysme plaisait à Baudelaire, et il est aussi un magnifique peintre de natures mortes et de marines, dont chacune le renouvelle et le résume tout entier, ce qui est le signe même du génie. Courbet développe une science native, vainc méthodiquement les difficultés; Manet est aussi doué, et toute œuvre de lui semble une trouvaille, on y sent qu'il a réappris son art pour chacune d'elles, on y sent aussi, comme dans Delacroix, la sublime inquiétude de l'âme d'artiste qui ne se déclare pas plus satisfaite de sa vision que de son rêve; et que l'un s'exprime par le romantisme héroïque, l'autre par le réalisme apparent, ces deux grandes consciences s'équivalent en beauté.

« Manet, a dit sagacement M. Degas, dans une de ces formules brèves où son haut esprit enclôt un homme, Manet peignait mystérieux dans le clair. » Ce mystère, que les grands peintres portent tous en eux, il l'a transporté en effet dans la magnifique seconde période de son œuvre, où il conserve sa solidité et sa fougue, mais où il acquiert, par l'éclat subit du génie, la révélation d'un rôle capital de la lumière diffuse, — l'intuition d'une révolution égale en importance à celle du romantisme. Les recherches harmoniques de son ami Claude Monet, qui à ce moment se révèle comme le promoteur du paysage fondé sur la vibratilité de la lumière ambiante, lui donnent l'idée d'appliquer à la figure l'observation rigoureuse des fragmentations du spectre solaire dans le plein air. Le salon des refusés de 1867, date glorieuse, déchaîne sur un tableau de Claude Monet, *Impressions*, un hourvari de clameurs que ces excommuniés relèvent fièrement. Le nom de l'œuvre bafouée devient un ralliement. L'Impressionnisme est né. Mais déjà depuis plusieurs années Manet a créé des chefs-d'œuvre de bleuité matinale, d'ombres claires, et nettoyé la palette de tous les bitumes pour n'y laisser vibrer que les combinaisons infinies des sept couleurs du prisme. Il peint *Argenteuil*, le *Déjeuner sur l'herbe*, *Nana*, le portrait d'*Éva Gonzalès*, le *Banc vert*, le *Linge*, ces merveilles de clarté, et du même coup il transforme le réalisme romantique en une vision intense de la vie moderne; son intelligence aiguë, en le maintenant avec bon sens dans un domaine directement pictural, l'allie aux romanciers de son temps, aux rénovateurs de l'esprit public, qu'il se sent porté à modifier par la peinture de genre comme eux par les procédés descriptifs et psychologiques. Il ne verse pas dans la littérature et ne reste pas virtuose; il pense, tout en peignant, avec une merveilleuse justesse d'esprit, et il est le camarade, l'auxiliaire de Zola, des Goncourt, de Mallarmé, en même temps que le chef du groupe admirable qui, exclu des salons, commence avec fierté, pauvre et décrié, à doter la France du plus français de ses mouvements depuis Fragonard. Manet peint l'*Exécution de Maximilien*, la *Barricade*, le *Bar des Folies-Bergère*, le *Skating*, les *Tuileries*, les canotiers, les Parisiennes et les amazones, avec une originalité intense; il est le peintre des mœurs du second Empire et, parallèlement à des natures mortes et à des études de plein air, il poursuit cette œuvre négligée par Courbet, et crée le modernisme.

* * *

De ses amis, les uns le suivent dans cette voie, d'autres s'absorbent, à la suite de Claude Monet, dans l'étude des luminosités. Des premiers, le plus considérable est M. Degas, qui réalise, avec sa série

de *Danseuses* exquisement vraies, et la série de *Femmes à la toilette*, des merveilles d'observation de l'attitude moderne et d'interprétation du nu, qu'il dessine avec une maîtrise infiniment souple, avec une puissance d'expression, avec une originalité de mise en cadre le plaçant au rang des très grands Français de ce siècle. Ingres semble revivre en lui, avec une âme satirique et profondément méditante, avec une ironie douloureuse et une force surprenante de pénétration. De M. Degas procèdent aujourd'hui M. Forain, le délicat et nerveux M. Helleu; M. Renoir est à la fois un moderniste et un harmoniste de la couleur pour elle-même. Lui remonte à Boucher; c'est un Boucher autrement puissant et fécond, splendide coloriste dont le dessin faiblit parfois, mais qui révèle une âme suave, baignée de tendresse féminine, de poésie native, d'une grâce capricieuse jusque dans les nudités voluptueuses de ses femmes au bain, dans le sourire éclatant de ses fillettes. C'est le maître peintre du *Moulin de la Galette*, perle de la collection Caillebotte, de la *Loge*, du portrait de *Jeanne Samary*, de tant de pastels parfaits. M. Renoir aime l'harmonie fantasque des tapis d'Orient. La regrettée Berthe Morisot laisse, dans une manière intermédiaire entre celle de Manet et celle de Renoir, une série d'aquarelles d'une vivacité charmante et d'un goût rare. Quant à M. Claude Monet, il remonte à Claude Lorrain et à Watteau, — car chacun des maîtres de ce grand mouvement décoratif a son origine dans le cœur même du génie national, infiniment plus que les classiques latinisants ou les romantiques hantés de l'Espagne et de l'Allemagne. Il crée une technique renouvelée de ces maîtres, et il remonte aussi à Turner par le caractère violent et exubérant de sa vision aveuglante, par son amour des effets de clair sur clair, mais il serre de plus près la réalité. Il s'interdit l'étrangeté voulue du maître anglais, il joue de la lumière sur des thèmes simples, bouquet de peupliers, meules, allée d'eau, coin du vieux Rouen, qu'il étudie par séries de colorations à toutes les heures.

De Watteau à Monet, par Turner, il y a encore un stade, qu'il faut indiquer tout de suite sans injustice; c'est l'œuvre d'Adolphe Monticelli, génie romantique incomplet et exalté jusqu'à la démence parfois, mais génie merveilleux de coloriste, animant de tonalités saisissantes le monde de princesses et de fées qu'il met en fête dans des parcs de rêve confusément apparus. Il faut aussi mentionner avec respect l'œuvre chatoyante et parfois belle de M. Ziem, dès 1850. M. Claude Monet arrive à être la suprême incarnation de cette lignée. Il est l'instigateur d'une vision tout harmonique, presque musicienne, de la coloration prenant par elle-même un sens représentatif de la nature, presque panthéistique et symbolique. Il rejoint presque, ainsi, le principe de l'art oriental, de la soierie et du tapis, de l'arabesque et de l'architecture hindoue.

Autour de lui Sisley, Pissarro, Lebourg, Raffaelli, interprètent la nature avec une vision analogue. Une révolution de clarté s'accomplit. Alphonse Legros, établi en Angleterre où son style sévère, ses grandes eaux-fortes larges ont une brillante fortune, Fantin-Latour, suave et rare poète à l'âme à la fois éprise de Wagner et de Virgile, sont deux dissidents du programme primitif. Mais l'impressionnisme envahit victorieusement les Salons. M. Albert Besnard est de tous les peintres actuels, avec des dons superbes, celui qui en a le plus originalement appliqué les innovations à un ensemble de nobles idées décoratives, à une féconde série de portraits et de pastels où il a ajouté aux études impressionnistes celle, toute spéciale, des reflets et des contrastes entre les tons froids et chauds. Il est, par la variété et l'abondance de son haut talent, l'homme le plus suivi de la jeune génération, dans les expositions actuelles, avec M. Whistler.

M. Cazin, harmoniste mélancolique et délicieux, est un isolé inclassable, sinon sous l'épithète de *spiritualiste*, comme M. Eugène Carrière, qui joue suavement du clair-obscur, et peint de beaux portraits psychologiques et des « maternités » admirables. C'est une âme pénétrante et haute, profondément compréhensive de l'intimité. C'est sous ce nom qu'on peut seulement ranger, avec ces deux artistes, quelques affinés jeunes peintres de ce temps qui seront des maîtres, M. René Ménard, qui vient peut-être de Corot, avec un sentiment rare, dans ses visions antiques d'une mystérieuse douceur, M. Henri Duhem et Mme Marie Duhem, harmonistes des heures ombreuses et solitaires de la paix provinciale; M. Le Sidaner, qui va peut-être plus loin que tous dans la musicalité des harmonies de ses clairs de lune et de ses poèmes frissonnants sur Bruges; M. Henri Martin, procédant à la fois de Puvis de Chavannes et des impressionnistes, affirme une nature de décorateur brillante et parfois puissante; par contre, MM. Aman-Jean et Antonio de la Gandara s'influencent de Whistler; M. Jacques Blanche, excellent peintre de la jeune fille, s'inspire de Gainsborough; mais un groupe bien national est celui des néo-réalistes, Lucien Simon, André Dauchez, Prinet, et surtout Charles Cottet, considérable visionnaire aux robustes conceptions prolongeant Courbet dans ses beaux côtés. Les élèves de Gustave Moreau présentent en Eugène Martel, Besson, Albert Braut et Milcendeau, de sérieux artistes d'avenir. C'est là l'élite de la future école française, à la fois moderniste et rêveuse, et à laquelle l'esprit officiel et classique ne peut rien opposer, parmi

les dignitaires, hormis M. Carolus Duran, virtuose souvent vulgaire, mais quand même doué de belles facultés de coloriste ; M. Henner, nous restituant une image affadie de Prud'hon, mais parfois inspiré de sa suavité, et la réchauffant d'un reflet de Giorgione ; M. Dagnan-Bouveret, sérieux, concentré, guidé par une mysticité sincère et un sentiment sobre dans l'expression d'une réalité stylisée ; M. Benjamin Constant même, auteur de quelques très habiles effigies ; M. Fernand Cormon, doué d'un sens très curieux de la vie primitive, et avant tous M. J.-P. Laurens, peintre puissant, sobrement tragique, ayant un beau sens de l'histoire, dépourvu du lyrisme de son jeune émule M. Rochegrosse, mais esprit libre, généreux, exempt des petitesses d'académie et imposant le respect par son labeur, son caractère et la fécondité probe de sa production. Que dire de certaines autres « gloires nationales », hormis que l'avenir, n'imitant pas leur opposition violente à Millet, à Manet, à Degas, leurs cabales contre Gustave Moreau et Rodin, ouvrira pour ces descendants dégénérés d'Ingres les portes du silence courtois, refermées déjà sur la réputation de Cabanel ? Les honneurs qu'ils accumulent de leur vivant sont une trop ironique compensation du destin, pour qu'on devance l'arrêt de l'oubli futur en chagrinant des artistes comme il en exista toujours, persuadés que l'acquisition patiente de croix et de titres est la sauvegarde irréfutable de leur haute opinion d'eux-mêmes.

Il faut se borner à relever dans la lignée des dessinateurs profondément inspirés, dès 1860, par l'art japonais et ses principes de style, quelques noms qui compteront dans le siècle ; Constantin Guys, que suit un peu plus tard Félicien Rops, génie intense de la nervosité, créateur d'un nu inoubliablement expressif de la femme contemporaine, frère spirituel de Baudelaire et de Rodin ; Gavarni, initiateur de toute « l'illustration » de notre époque ; Bracquemond, maître virtuose de l'eau-forte ; Odilon Redon, maître lithographe, aux inspirations d'une beauté obscure ; Gustave Doré, coloriste romantique d'une intensité pittoresque dans le blanc et noir, et nos modernes Willette, Lautrec et Forain, meneurs d'un mouvement vivant et très varié. Où compter l'admirable, le délicieux Jules Chéret, à la fois pastelliste d'une audacieuse harmonie, se jouant aux limites extrêmes de l'impressionnisme, lithographe expert, affichiste ayant élevé, depuis vingt ans, ce genre méprisé à la hauteur du grand art, et illuminant la vie actuelle du souvenir de Fragonard dans la couleur des fêtes d'opéra ou de la côte d'Azur ? La place manque et l'esprit s'égare à tenter de cerner dans d'illusoires classements la vitalité débordante de tant d'artistes.

Et voici, pour conclure, avant de parler, trop hâtivement, hélas ! des sculpteurs, voici l'harmonieux génie qui a fait fleurir sur la fin du siècle, éclairé à son aube par le sulfureux ciel des tragédies de Delacroix, le pâle et doux azur, les nuées mauves, les sérénités apaisantes du ciel grec et des limbes du spiritualisme. Puvis de Chavannes, en trente années de travail, dote la France de décorations immortelles qui, dans les monuments de ses grandes villes, chantent sa gloire et sa beauté.

Il échappe à toute classification, lui aussi ; à la fois classique sans être ingresque, réaliste par son sens du geste naturel et du nu sans esthétique *a priori*, virgilien par son goût du paysage vraiment rustique, allégoriste sans hiératisme, symboliste en restant concret, impressionniste par ses harmonisations, c'est une âme qui s'énonce, une pensée qui se révèle et trouve aisément dans la nature, avec une sublime simplicité, les symboles accessibles à tous qui expriment sa mysticité un peu sèche, les conceptions dépourvues de nervosité, merveilleusement décoratives, de son esprit latin. Puvis de Chavannes, entre tant de mérites, a encore celui d'être l'initiateur le plus démonstratif de cet art harmonique qui rapproche la peinture de la musique, et la sauvera de l'impasse du réalisme. Entre la tentative de Claude Monet, essayant la signification du sentiment par la vibratilité infinie de la couleur, et celle de Puvis de Chavannes, les jeunes peintres futurs sont amenés à trouver leur direction et leur originalité. L'auteur du *Bois sacré*, de la décoration de la Sorbonne, de *Sainte Geneviève*, et de tant de paysages de toute beauté qui font à ses œuvres un décor incessamment varié, a joué, après Delacroix et Monet, le rôle de César Franck après Wagner. Il est le pacificateur, le sage ; son œuvre contient d'elle-même tout le saint et haut enseignement de Ruskin ; il est celui qui maintient à l'éclatante exubérance de la couleur impressionniste cette pureté linéaire qui soutient sans contraindre et sans laquelle le caractère symphonique ne pourrait que déchoir dans l'orgie sensuelle de la vision. Il clôt son siècle et ouvre le suivant. Il inspirera tout un art ; la renaissance possible de la peinture murale ne se fera que sur ses données, parce qu'il a trouvé la conciliation évidente, simple et logique du conflit de la ligne et des valeurs, et, si je puis me permettre une expression scientifique qui seule rend pleinement ma pensée, il a trouvé le *lieu géométrique* d'un art au-dessus des épuisantes querelles de sujets, de genres et de styles, d'un art qui peint le veston, la toge et le nu avec une tranquillité naturelle, dans la même noblesse de pensée, dans la même compréhension sainte de la créature physique et pensante. Puvis de Chavannes, spiritualiste, est l'exemple même de la peinture rénovée, au moment

où se dessine en Europe un irrésistible mouvement vers la fusion de tous les arts dans la musicalité métaphysique prédite par Hegel et par Baudelaire, dans le langage indivis des couleurs, des sons, des lignes, des surfaces et des images.

Delacroix, Manet, Puvis de Chavannes, trois génies synthétistes de trois grandes phases. Trois grands paysagistes : Rousseau, Corot, Claude Monet. Trois peintres de la femme : Ingres, Renoir, Degas. Un poète exceptionnel : Gustave Moreau. Ces dix hommes, et nombre de beaux talents : Decamps, Courbet, Millet, Besnard, Ricard, tel est le bilan du XIXe siècle. Et ces hommes se réconcilient dans la beauté; au scandale des critiques, ils se tendent la main; leur ensemble proclame, devant l'égalité spirituelle des volontés et des vocations, la nullité des théories et des dogmes.

***

Force nous a été, dans l'enchaînement impossible à interrompre des transformations picturales, de délaisser la sculpture, qu'il nous eût été précieux d'y entremêler. Mais son idéal ne suit point celui de la peinture, et depuis Rude, parmi la foule des gens de talent, de rares génies significatifs s'élèvent, dont il siéra seulement de parler en cette étude rapide. Antoine Barye s'impose, animalier d'une puissance rare, dessinant les fauves avec la fougueuse admiration que leur voua Delacroix, Barye, expressif à un degré inconnu avant lui des énergies animales, de la vitalité organique des monstres. Pradier sera le sculpteur gracieux et élégant, le Houdon affaibli du second Empire. Clésinger, mâle et fortement inspiré, y luttera contre le mauvais vouloir des bureaux, et usera là une partie de son étonnante volonté. Mais voici qu'éclate un génie saisissant, une des pures gloires de la statuaire française : Carpeaux, assez favorisé par la vie pour pouvoir révéler pleinement son œuvre, crée le groupe de la *Danse* au fronton de l'Opéra, le bas-relief de *Flore* au pavillon de Flore, le *Pêcheur napolitain*, la fontaine de l'Observatoire, cent maquettes délicieuses, d'une exécution parfaite, d'un goût prestigieux, où se joue l'âme la plus noblement inspirée. Il a trente ans lorsque meurt David d'Angers, et sur ce classicisme vigoureux, il semble que Carpeaux survienne pour élever son art à la hauteur de l'intellectualité pure. Flore, parmi les enfants et les roseaux, soulève la considérable liane des roses de son âge en un geste immortel qui délivre avec elle toute la statuaire et la soulage des pompeuses lourdeurs de la pierre pour en faire un art de légèreté presque idéale. Carpeaux, au milieu du siècle, efface tout ce qui paraît auprès de lui. Il atteint à la grandeur dans la grâce, au style dans le caprice; c'est l'artiste harmonieux et complet, le maître.

Et parmi la pléiade brillante des sculpteurs de la troisième république, qui a vu se relever étonnamment cet art, parmi M. Falguière, délicatement expressif; M. Dalou, puissant et profond; MM. Mercié et Injalbert, déclamatoires parfois mais indéniablement doués ; M, Paul Dubois, noble et fin; M. Frémiet, énergique, M. Auguste Rodin apparaît comme le troisième génie sculptural de ce siècle, complétant Rude et Carpeaux. Il crée les chefs-d'œuvre que sont l'*Age d'Airain*, les *Bourgeois de Calais*, la statue de Claude Lorrain, le *Saint Jean*, le buste de femme du Luxembourg, les merveilleux petits groupes en bronze et en marbre où chante le douloureux poème de l'amour, de la névrose et du rêve avec une intensité tragique, une fièvre, un pouvoir inouï d'expression du mouvement et d'une série de sensations qu'on pensait réservées à la littérature. Puis, à cinquante ans, glorieux, prêt, dirait-on, à se reposer après une carrière admirable, il révolutionne son style, semble réapprendre son art, et, remontant à l'Égypte, à l'Assyrie, au moyen âge, il compose une sculpture décorative où les modelés sont outrés systématiquement en raison de l'éclairage. Il introduit dans son art la possibilité d'une déformation de la vérité anatomique au profit du renforcement de l'expression, c'est-à-dire un principe absolument intellectuel, musical, littéraire, psychologique, qui eût semblé absurde dans un art plastique, et dont son génie tire une grandeur étrange, une architecture de formes, une statuaire presque monolithique qui impose, avec le *Victor Hugo*, le *Balzac* et certains bustes, la stupeur et l'émotion inconnue. Il entraîne avec lui tout un groupe d'artistes : M. Pierre Roche, inventif céramiste et graveur en même temps que statuaire; M. Alexandre Charpentier, innovateur d'un art appliqué au mobilier, où se révèle son goût varié et curieux, M. Bartholomé l'émouvant auteur du *Monument aux Morts ;* Mlle Claudel, énergique et originale artiste, Émile Bourdelle, parmi beaucoup d'autres, s'enthousiasment pour le grand génie qui travaille depuis vingt ans aux *Portes de l'Enfer* et y entasse des figures extraordinaires. Rodin ouvre à la sculpture une ère nouvelle, il l'immatérialise ; lui aussi concourt à la fusion des arts dans une spiritualisation harmonique et abstraite ; il tend au but où Wagner, Puvis de Chavannes, Claude Monet, Stéphane Mallarmé, Eugène Carrière, César Franck, réalisant la précision des hégéliens, tendent tous par des voies différentes : la *mélodie continue* de l'âme dans la nature, l'harmonie sans définitions de genres, obtenue par les plus grandes fusions possibles des analogies entre les divers modes de la matière, c'est-à-dire par la création d'un style d'art et même d'harmonie morale permettant, des arts plastiques aux arts abstraits, l'interversion facultative des procédés qui créent l'émotion.

Cette idée est décidément celle à laquelle s'attache l'aspiration du siècle tout entier. Il semble que le vieux débat du réalisme et de l'idéalisme y tombe de soi-même après une dernière lutte. L'académisme râle, et le réalisme ne contente plus personne. L'art pictural, épuisé de pensées, pléthorique de sensations, paraît mûr pour devenir un art représentatif du caractère après l'avoir été des aspects, c'est-à-dire se rapprocher des arts de la vie transposée, littérature et musique : et la tentative de Rodin ose contraindre la matière brute elle-même à cet effort. Il semblait que la musique, imposant l'orchestre aux âmes contemporaines, c'est-à-dire un art d'émotion globale de la foule, un art démocratique, l'irréligion future, eût éteint et supplanté la fresque, et réduit l'art individuel, la figure, le rêve de chevalet, à un réalisme nerveux sans essor généralisé. Il semblait qu'il y eût affolement du siècle vers les raffinements de la technique pour compenser l'étrécissement de l'idéal expressif, — et naguère nous conclûmes avec angoisse à l'éclipse, sinon au crépuscule irrémédiable de l'art pictural.

Une aube se fait visible, pourtant. Déjugeons-nous avec joie, saluons le rajeunissement éternel. Le siècle tourmenté s'assied devant les rayons émergés de l'inconnu comme la *Mélancolie* de Dürer; il apaise sa fièvre et invoque une expansion harmonieuse, blanche, spiritualisée, de sa grande âme épuisée de tragédies. L'art plastique s'émeut dans la matière, en fait frissonner les contours et chanter les gammes; il se tourne vers la Musique, qu'il avait vue poindre comme l'ange de la mort, et qu'il commence à reconnaître comme sa sœur, la déité bienfaisante qui conciliera le réel et le rêve, la pensée et le concret, dans une même lumière égale, dans une longue énonciation murmurante, extasiée, lyrique de l'âme métaphysique, croyante, unifiée en Dieu sous la diversité des adorations.

CAMILLE MAUCLAIR.

ENRICHIE!

Fantaisie.

PERSONNAGES : HENRIETTE LAJUMENT, *vingt-deux ans;* LOUISE PAINVEAU *même âge;* UNE FEMME DE CHAMBRE.

Un salon dans un hôtel somptueux. Cela voudrait être un salon de jeune fille, mignon et coquet. Mais tout est trop grand, trop neuf, trop brillant. Boiseries blanches à filets d'or, [illegible] Louis XVI anglais « modern style », glaces à profusion, etc. Tout est officiel, créé de toutes pièces, sans intimité. Dans un coin, en contraste presque comique avec tout le reste, il y a un vieux petit canapé en reps, une table d'acajou et un grotesque piano de bois brun. Henriette est assise au piano et déchiffre une musique comme d'opéra comique. Elle a des traits plutôt agréables, mais un peu insignifiants, quelque chose de doux, de modeste et d'effacé. On frappe à la porte; elle tressaille, rougit toute seule, se redresse brusquement et dit :

— Entrez!

(*Apparaît une femme de chambre, correcte, impassible, impeccable.*)

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mlle Painveau demande si Mademoiselle est visible.

HENRIETTE. — Je crois bien! je cours à sa rencontre... (*Croyant remarquer une expression de blâme sur le visage de la domestique.*) C'est-à-dire, non... Priez-la de monter...

(*La femme de chambre incline légèrement la tête d'un air glacial et se retire d'un pas automatique. Henriette referme son piano en poussant un soupir, arrange machinalement ses cheveux et regarde autour d'elle avec une expression abattue et résignée.*)

LA FEMME DE CHAMBRE, *annonçant*. — Mlle Painveau!

(*Entre Louise Painveau. Figure aimable et gaie; allure ronde, bon enfant, un peu commune. A sa contenance et aux coups d'œil qu'elle jette de tous côtés, on devine chez elle une certaine gêne et une curiosité dévorante. Henriette s'avance à sa rencontre et l'embrasse affectueusement.*)

HENRIETTE. — Bonjour, ma chérie.

LOUISE. — Bonjour, Henriette.

HENRIETTE. — Tu vas bien? tes parents et tes frères vont bien?

LOUISE. — Mais très bien, merci. La santé de Mme Lajument est aussi bonne?

HENRIETTE. — Tout à fait bonne... Que je suis contente de te voir!

LOUISE. — Tu es bien gentille de me dire ça. Tu devines comme j'étais pressée de t'embrasser. Tu sais que nous ne sommes à Paris que d'hier?

HENRIETTE. — Je le sais bien. J'attendais ton retour avec tant d'impatience!...

LOUISE. — Tu vois que je me suis dépêchée! (*D'un ton officiel.*) Et puis je ne voulais pas tarder à te réitérer de vive voix toutes mes félicitations...

HENRIETTE. — Tes félicitations?... Ah! oui. Je te remercie, j'en suis très touchée.

LOUISE. — Sais-tu que c'est un vrai roman, votre histoire? ou plutôt, pas un roman, un de ces contes de fée si abracadabrants qu'on ne peut pas y croire. Voyons, c'est bien exact, ce qu'on m'a raconté? qu'au mois de juin dernier, au moment où vous alliez partir comme d'habitude pour votre petite maison du Vésinet, vous avez reçu une lettre d'un notaire qui vous annonçait qu'un monsieur décédé dans la République Argentine laissait toute sa fortune à ton père, parce que jadis il lui avait prêté une petite somme qui l'avait sauvé de la misère?

HENRIETTE, *d'un ton indifférent*. — Oui, c'est vrai.

Louise. — Et c'est vrai que cette fortune se monte à près de quinze millions?

Henriette. — Oui, quinze ou dix-huit, je ne sais plus au juste.

Louise. — C'est fantastique! Je ne comprends pas que tu n'en aies pas la tête à l'envers. Moi, il me semble que cela m'aurait rendue folle.

Henriette. — Oh! Louise, ne te calomnie donc pas! tu as la tête plus solide que cela.

Louise. — Dix-huit millions! combien est-ce que ça peut faire à dépenser par jour? (*Sur un geste vague d'Henriette.*) Comment! tu ne sais pas ça?... Il me semble que ça m'aurait intéressée de me rendre compte.

Henriette. — A quoi bon? cela fait beaucoup plus qu'il ne nous faut.

Louise. — C'est à vous, cet hôtel?

Henriette. — Oui, papa l'a acheté.

Louise. — C'est un vrai palais. Tout est meublé à la perfection. Et ce domestique en livrée qui m'a ouvert... Vous en avez plusieurs?

Henriette. — Quatre ou cinq.

Louise. — Vous devez avoir aussi chevaux et voitures?

Henriette. — Oui, il y a un coupé, un landau et une victoria; et puis une espèce de voiture que papa veut apprendre à conduire lui-même; je ne sais plus comment ça s'appelle. Un nom anglais...

Louise. — Comme ça doit être agréable de rouler carrosse!

Henriette. — On est mieux qu'en omnibus, ou même que dans un fiacre. Mais les chevaux sont si vifs qu'ils me font mourir de peur.

Louise. — Va, je ne te plains pas. Mourir dans sa propre voiture, c'est un genre de mort qui n'est pas donné à tout le monde. Il n'y a pas à dire, vous êtes installés tout à fait princièrement.

Henriette. — Oui, merci, on trouve d'habitude que nous sommes très bien.

Louise. — On trouve! ah çà! mademoiselle la dédaigneuse, est-ce que vous êtes déjà blasée sur votre luxe? (*la regardant*) : tu sais, je trouve que tu as un drôle d'air. Tu n'es pas du tout comme on se figurerait.

Henriette. — Vraiment? je t'assure pourtant que...

Louise. — Ou bien, est-ce que je t'ennuie, peut-être? Ça t'agace de m'entendre m'étonner et tant admirer tout haut? Qu'est-ce que tu veux? Je ne suis pas habituée à tout ça, moi. Tu ne m'en veux pas? Et quoique je ne sois pas si chic, tu ne vas pas me mépriser tout à fait?

Henriette, *lui prenant la main brusquement.* — Oh! non, Loulou, je t'en supplie, ne parle pas comme ça, toi aussi; oh! non, je t'en prie.

Louise. — Mais qu'est-ce que tu as?

Henriette. — C'est que, pardonne-moi, c'est que... oh! je suis trop malheureuse!

Louise, *au comble de la stupéfaction.* — Ma chérie, je t'en prie, calme-toi, je ne songeais pas à te faire de la peine. Tu me vois désolée...!

Henriette, *sanglotant dans son mouchoir.* — Pardon, pardon! j'étouffais! cela me fait du bien...

Louise, *la câlinant comme un enfant.* — Là, là... doucement.... Cela va mieux maintenant?

Henriette, *s'essuyant les yeux et réprimant un dernier sanglot.* — Oh! oui, cela va beaucoup mieux, merci. Je suis si sotte!

Louise. — Et maintenant m'expliqueras-tu cette explosion de désespoir quand tu as, et au delà, tout ce qu'on peut désirer : non l'aisance seulement, mais le luxe, une richesse fantastique...

Henriette, *avec un geste de colère.* — Oh! c'est cette richesse même qui fait mon malheur.

Louise. — Ton malheur? mais, Henriette, tu es folle. Je te comprends de moins en moins.

Henriette. — Laisse-moi te dire tout. Je vais tâcher que tu puisses comprendre. Ah! je n'oublierai jamais cette soirée du 8 juin où papa est rentré, l'air excité, les yeux brillants, tout le visage transfiguré. J'avais bien remarqué que, depuis deux jours, il avait quelque chose de nerveux et de préoccupé. Mais je pensais que c'étaient les affaires qui ne marchaient pas. Ce soir-là, à peine rentré, il fait deux ou trois fois le tour du salon et puis se campe devant maman, les mains dans les poches, et lui dit d'une voix bizarre : « J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. » Il a dit ça si drôlement que maman a eu peur : « Oncle Germain est mort? » Mais il haussait les épaules : « Une bonne nouvelle. — Tu as les palmes académiques? » Il fait un geste de dédain, et comme nous restions bouche bée, il nous annonce tout d'un trait que nous héritons de dix-huit millions qui nous attendent chez le notaire. Maman en a été tellement ahurie qu'elle l'a d'abord regardé d'un air inquiet comme si elle craignait un transport au cerveau. Mais comme il lui donnait des détails et qu'elle comprenait que c'était vraiment sérieux, elle s'est mise à le fixer avec stupeur en répétant à demi-voix : « Dix-huit millions! dix-huit millions! »

Louise. — Et toi, que disais-tu?

Henriette. — Moi! oh! tu vas te moquer de moi, ou croire que je ne suis pas sincère — c'est pourtant bien la vérité — : eh bien! le premier moment de surprise passé, j'ai été tout étonnée de ne pas être heureuse; il m'a semblé que j'avais quelque chose qui me gênait et qui me faisait mal, me serrait près du cœur. Je ne peux pas dire exactement ce que j'ai éprouvé : quelque chose comme de la peur ou un

remords. Oui, il me semblait que ce qui nous arrivait était quelque chose de mal. Je comprends parfaitement qu'on éprouve une grande joie à s'enrichir par son travail. Mais recevoir comme ça, tout à coup, une fortune énorme qui n'est pas votre œuvre, qu'on n'a rien fait pour mériter...; non, j'avais beau faire, je n'arrivais pas à me réjouir. Il me semblait que c'était quelque chose de monstrueux, d'anormal, comme un vol. Et je ne peux pas te dire ce que j'éprouvais devant la surexcitation fiévreuse de papa et l'extase béate de maman : tu sais si je les aime, mes chers parents; eh bien! j'étais comme humiliée en les regardant. Oui, humiliée de cet enivrement pour ces misérables lingots tombés du ciel... Tout de suite, dès la première minute, j'ai été effrayée de ce qu'allait charrier pour nous ce torrent d'or.

Louise. — Je comprends très bien, ma chérie, que tu aies éprouvé, un peu de saisissement, un peu d'appréhension dans un moment pareil. Mais je suppose que tu es bien vite revenue à toi et as laissé là ces exagérations.

Henriette. — Non, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis : j'aurais, je crois, été très heureuse, si auparavant nous avions été pauvres, ou si cette fortune avait été moins énorme. Mais j'ai bien compris tout de suite qu'il était dangereux, effrayant, d'être ainsi précipitée d'un coup de baguette dans une opulence inimaginable.

Louise. — Je t'assure, ma chérie, que tu exagères...

Henriette. — Laisse-moi t'expliquer. Ne te figures-tu pas comme c'est une chose inquiétante, bizarre, déconcertante, de changer tout à coup complètement toute sa vie, toutes ses habitudes? C'est comme si brusquement j'avais été transportée dans un monde inconnu et redoutable où tout m'était étranger. Je ne sais pas comment te faire sentir ça. Tiens, voilà un exemple qui te fera sourire; j'ai presque envie de pleurer en y songeant. Autrefois, tous les soirs, papa mettait dans une tirelire l'argent qu'il avait épargné sur ses omnibus et ses cigarettes; maman y ajoutait chaque semaine les économies qu'elle faisait sur le ménage. C'était un sujet quotidien de plaisanteries, de rires et de gaieté. Au bout du mois, on cassait la tirelire. Le produit payait une soirée au théâtre ou une partie de campagne. C'était exquis. Sans doute, c'est absurde, c'est puéril de te citer cette petite manie. Mais c'est seulement un exemple des mille changements qui du jour au lendemain se sont introduits dans notre existence. Toutes nos habitudes de petits bourgeois prudents et modestes se sont trouvées bouleversées de fond en comble. Naturellement, notre petit appartement, nos vieux meubles ne pouvaient plus suffire. On a acheté cet hôtel, on l'a meublé à coups de billets de banque : c'est à peine si j'ai pu sauver ces trois ou quatre souvenirs d'autrefois. Notre brave cuisinière et notre grosse Ursule auraient été grotesques dans ce palais. On les a congédiées, — oh! en les payant généreusement, — et l'on a pris valet de chambre, cocher, maître d'hôtel, femme de chambre, etc. Tous les détails de notre vie sont changés. A table, en présence des deux maîtres d'hôtel en habit, je n'ose plus rien dire, je ne suis plus gaie, je me sens gauche, intimidée. Pour mon usage personnel, on m'a imposé une femme de chambre qui m'encombre et me terrifie, moi qui me suis toujours servie moi-même. Tout ce luxe m'étouffe, m'écrase, me torture comme des habits qui ne sont pas faits pour moi. Nous avons changé de quartier. Nous n'avons plus les mêmes petits tracas et les mêmes petites joies. Nous n'avons plus les mêmes heures de réunion, les mêmes instants d'intimité. C'est terrible de renaître tout à coup comme cela à une existence nouvelle où tout est autre, jusqu'à nos amis.

Louise. — Jusqu'à vos amis, oh! Henriette.

Henriette. — Mais oui, jusqu'à nos amis. Cet été, au lieu d'aller comme d'habitude passer quelques mois bien tranquilles dans notre petite maison du Vésinet, papa, qui a naturellement quitté les affaires, a voulu nous faire voir tous les endroits à la mode. Nous sommes allés en Normandie, en Bretagne, dans les Pyrénées, en Suisse, je ne sais où encore, partout où va le monde chic et qui s'amuse. Et là nous avons noué un tas de nouvelles relations. On savait que nous étions riches. Les journaux avaient raconté notre histoire en exagérant encore le chiffre des millions. Alors nous étions des célébrités; et puis les gens riches trouvent partout des amis. Ç'a été une pluie d'amabilités, d'avances, de sourires, d'invitations, de courbettes. Ma pauvre Louise, tu ne sais pas ce que j'ai reçu de déclarations, moi qui étais arrivée à vingt-deux ans sans avoir été demandée en mariage. Il fallait voir l'empressement des comtes polonais, des boïards russes, des Anglais poitrinaires et des Italiens à la moustache en croc; il fallait les voir baiser la main de maman et solliciter l'honneur de se présenter chez elle cet hiver! Nous sommes devenus la proie d'une foule de gens complimenteurs, corrects et aux noms ronflants qui, sans doute, se moquent de nous derrière notre dos, mais que nos millions allèchent et hypnotisent. Et moi, au milieu de cette volée d'oiseaux bruyants et multicolores, je me fais l'effet d'un pauvre hibou effarouché qui regrette son trou et ses amis d'autrefois.

Louise. — Mais, ma petite Henriette, ils vous restent, vos amis, si vous voulez d'eux.

Henriette. — Ils nous restent, peut-être, mais ce n'est plus la même chose. Et puis, vraiment, nous restent-ils? Il y a si peu de gens qui savent se réjouir

entièrement du bonheur d'autrui, — puisqu'il paraît que c'est un bonheur qui nous est arrivé. Est-ce que tu te figures que, malgré soi, on ne voit pas sur des visages jadis affables et cordiaux le dépit, l'envie, l'irritation, l'obséquiosité ? Comment veux-tu que nos amis se sentent chez nous comme autrefois ? Tu sais, il était convenu jadis avec les Pinon, les Dodolu et deux ou trois autres familles que tous les mois on se réunirait à dîner tour à tour chez les uns et les autres. L'autre jour, ils sont venus chez nous. Je n'ai jamais rien vu de plus glacial. On aurait dit que le regard des maîtres d'hôtel en habit noir les terrorisait, les fascinait. Personne ne riait ; on parlait du bout des lèvres ; il n'y avait que les yeux qui s'en donnaient ; et peut-être les langues une fois la porte franchie. Jamais ils n'oseront nous réinviter ; ou, s'ils nous réinvitent, il n'y aura plus rien de la gaieté et de l'intimité d'autrefois. De braves gens, d'excellentes gens, comme les Peloubet, se sentent chez nous gênés et malheureux, dans un cadre qui n'est pas le leur... tiens, ils me rappellent mes pauvres vieux meubles qui ont l'air si piteux dans ce coin que je crois que par compassion je finirai par m'en séparer. Nos nouvelles relations les épouvantent autant que notre hall ou les valets de pied. Et puis,... et puis, je crois qu'ils sentent que peut-être nous-mêmes, nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois.

LOUISE. — Ah !

HENRIETTE. — Oui, il me semble que mon pauvre papa et ma chère maman, sans qu'ils s'en doutent, sont en train de devenir d'autres gens que je ne connaissais pas, qui m'effarent ou m'inquiètent, eux aussi. Tu ne reconnaîtrais certainement pas mon père si tu le rencontrais dans la rue. Il a coupé sa barbe, changé de tailleur et de bottier. Il porte des complets clairs le matin, des fleurs à la boutonnière, des chapeaux à huit reflets, des redingotes impeccables. La gestion de sa fortune, ses nouvelles relations, ses chevaux, ses voitures l'occupent plus que sa maison de commerce ne faisait jadis ; tu sais, il souffrait quelquefois, lui dont les parents avaient été très aisés, d'être obligé de compter, de veiller à l'économie ; c'est pour lui une volupté de dépenser et de paraître. Dans les rares moments où il est avec nous, il est distrait et agité... Ah ! où sont nos bonnes et joyeuses causeries d'autrefois ! Je ne retrouve plus son bon regard doux, calme, tranquille et sûr. Et maman non plus n'est plus la même. Le changement s'est fait moins vite, il existe pourtant. Elle a pris un ton plus bref, un air de protection, le souci des relations titrées, la crainte de paraître une parvenue. Elle a des robes qui m'alarment et des chapeaux qui me stupéfient. Oh ! chérie, c'est peut-être mal de te dire tout cela. Mais puisque ce n'est que pour toi, pour toi qui sais combien j'aime maman, combien je l'adore, et combien je dois souffrir... Et quelquefois, moi qui vois les autres changer, moi qui me scandalise de leurs travers, je me demande si, moi aussi, peut-être, dans cette existence agitée et bruyante, je n'ai pas été empoisonnée par tout cet or, si je ne suis pas devenue une petite pécore, riche, hautaine et prétentieuse...

LOUISE, *l'embrassant*. — Tu es toujours la même, la meilleure et la plus douce amie.

HENRIETTE. — Merci de me le dire, Loulou. Mais, vois-tu, si j'étais autre, il ne faudrait pas m'en vouloir. Car vraiment, je te le dis, on ne s'enrichit pas impunément de la sorte tout d'un coup. C'est comme si l'on était arraché brusquement à toute une vie, qui renonce à vous, même si vous ne renoncez pas à elle : et en même temps l'on est précipité dans une autre, qui vous est imposée, mais où, malgré tout, vous vous sentez étrangère. Et puis, je crois que moi, qui suis toujours timide et craintive, je m'y trouve plus étrangère, plus en danger que personne. Et j'ai peur de ce qui m'attend. Tu sais, on m'a déjà demandée en mariage. Mes parents voudraient que je me décide, et, sans qu'ils me le disent formellement, je sens qu'ils désireraient pour moi un mariage brillant, qui réponde à leur nouvelle situation. Tu me connais, je ne sais pas résister ; je suis faible ; je ne peux pas lutter ; et je suis sûre qu'ils m'aiment tant ! Mais j'ai un frisson d'épouvante à l'idée de l'inconnu titré à qui peut-être il me faudra, un jour donner ma main et ma vie pour n'être pas une fille dénaturée...

LOUISE. — Oh ! ma chérie, maintenant je te comprends et je te plains.

HENRIETTE. — Merci, mais cela ne suffit pas. Il faut encore que tu me promettes que tu ne m'abandonneras pas.

LOUISE. — Mais, tu n'en doutes pas...

HENRIETTE. — Oh ! il me faut une promesse solennelle. (*Elle l'entraîne vers le vieux canapé de repos, derrière la table d'acajou et s'y assied avec elle.*) Vois-tu, ici nous sommes toutes deux ensemble un instant comme autrefois. Eh bien ! jure-moi par toutes ces chères vieilles choses que tu resteras mon amie — comme autrefois — et que tu me protégeras de toutes tes forces contre les autres, et contre moi-même, s'il le faut. Jure-le.

LOUISE. — Je le jure.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

PAGES D'UN PRINCIPAL DE COLLÈGE.

Octobre 189...

Tous mes remerciements, Monsieur le Ministre! Je suis un heureux Principal, et le collège de Razac est un charmant collège. Il me plait fort, bâti, suivant les règles de l'hygiène, sur une hauteur d'où il contemple, en bon épicurien, la houle du faubourg. Dans son lumineux isolement, avec ses volets verts, ses jardins fleuris et ses larges dépendances, il vous a un petit air bonhomme qui fait plaisir : on dirait un bourgeois qui, pris de la nostalgie du grand air, après fortune faite, a secoué sur la ville la poussière de ses souliers et, toujours bon vivant, tient table ouverte à la campagne. Même note à l'intérieur. On a voulu faire gai et on y est parvenu. Point de dortoirs à quinquets fumeux : de mignonnes chambrettes que dore le soleil levant. Le réfectoire? un bijou de mosaïque, un chef-d'œuvre de marqueterie. Les cours sont des parcs, et les couloirs sont voués au vert d'eau. Dans ce collège doux fleurant, le tambour classique eût détonné. On n'a point osé lui substituer la flûte, comme il conviendrait « pour ne pas troubler la cervelle tendre des enfants en les esveillant le matin en sursault » ; mais une cloche aux sons argentins la remplace assez avantageusement. En somme, on a presque réalisé l'idéale maison que le XVIe siècle appelait de ses vœux. Malgré quelques inévitables défectuosités dues à l'incompétence pédagogique de l'architecte, — car on a, suivant l'usage, construit l'instrument sans consulter le musicien, — Érasme, ou Montaigne, se déclarerait satisfait, et j'aurais mauvaise grâce à ne l'être point.

Decembre.

Hélas! il est plus facile d'égayer les murs que de dérider les fronts! Et pourtant, la gaité peut seule jeter quelques fleurs sur les routes pédagogiques ; elle seule peut, en bonne fée, tisser de ses doigts magiques la trame de sympathie qui doit unir le maître et l'enfant. Car l'enfance aime les fronts joyeux, la gaieté lui est nécessaire comme le pain quotidien, et c'est en vain qu'on prétendrait former son esprit sans avoir gagné son cœur. Si j'étais ministre, je ne demanderais point aux professeurs tant de diplômes; car les examens et concours ont sur l'économie de telles répercussions que je craindrais de déprimer et de vieillir avant l'âge les plus heureux caractères. Avant tout, je demanderais aux futurs universitaires de comprendre l'enfance et de savoir descendre jusqu'à elle; et j'exigerais d'eux un bon estomac, estimant qu'à science égale, le meilleur des professeurs est le moins hypocondriaque. On a d'ailleurs calomnié la vieille Université. Morose en apparence, parce que peu bruyante, elle était, au fond, d'assez belle humeur. Sa terrible discipline n'était guère que l'épouvantail dont s'effrayent les oiseaux, et les cuistres de jadis étaient, en général, d'aimables gens. Ai-je tort? C'est affaire d'appréciation. Quoi qu'il en soit, sans médire des jeunes, je me retourne avec plaisir vers les vieux comme pour leur demander le secret d'une bonne grâce qu'ils emporteront vraisemblablement avec eux.

Tel M. Landrive, professeur de quatrième, qui atteste par son exemple que la grammaire n'est point inconciliable avec quelque agrément et s'accommode très bien d'un peu d'abandon. Ses lunettes dissimulent assez mal la bonté de son regard, sa barbe blanche commande le respect sans inspirer la crainte, et son visage aux tons chauds affirme encore l'ardeur d'un ami de l'enfance. Il ne rêve point, comme tel autre, des lauriers d'un Gorgias ; il n'est point le rhéteur bel-esprit dont la superbe ne saurait s'abaisser à des questions d'effectif; il n'est point le pédant qui prononce sans appel sur les intelligences; il ne dit point « l'administration » en plissant les lèvres, « l'École » en arrondissant la bouche; il ignore les vaines colères, punit peu, n'exclut jamais, tient qu'un solécisme n'est pas un crime, qu'un oubli se répare et qu'un aveu loyal, un bon mouvement, voire un bon mot, fait passer sur bien des choses. On l'appelle « le père », et il en tire vanité, plus que de son ruban violet ou de ses deux rangs d'hermine. Ce sage a d'ailleurs, borné ses désirs. Arrivé jeune à Razac, il s'y est attaché, veut y rester, y prendra sa retraite, et a déjà choisi, sur le coteau voisin, la maisonnette d'où, professeur honoraire, il apercevra encore le collège. Il y gardera jusqu'à la fin de ses jours cette bonne humeur qui est son plus beau titre, incapable de la perdre, même si, comme il est probable, il n'est pas décoré.

Janvier.

Une fois de plus — la vingtième peut-être — M. Rajoux, notre professeur de cinquième, vient d'exclure de la classe ce malheureux Bertrand, coupable d'être arrivé sans devoir.

Le dirai-je? C'est sans chaleur, et presque sans conviction, que j'ai adressé au coupable mes officielles remontrances. Devant ces joues colorées, cette poitrine saillante et ces jambes vigoureuses, j'ai compris, ma colère est tombée, et, nouveau Chrysale, c'est avec douceur et comme en sollicitant son indulgence que je l'ai puni. Quand on a douze ans, l'œil vif et le pied leste, est-ce donc un si grand crime que de s'oublier au jeu? Et le sanguin qui muse au grand air et s'attarde par les chemins fait-il

autre chose que d'obéir à une impérieuse nécessité? Je vous entends, monsieur Rajoux : « Cet élève est un paresseux endurci, un affreux cancre qui ne fera jamais rien, et dont il importe de se débarrasser au plus vite. » Prenez garde, toutefois, que l'avenir ne démente cet horoscope. Cet élève, dites-vous, ne fera jamais rien : *chi lo sa?* Ce musard observe peut-être, ce galopin court peut-être après un beau rêve : le cancre n'est parfois que la chrysalide du poète ou du penseur. Rousseau, mis à Louis-le-Grand, eût été, j'imagine, un irrégulier, et tel qui fuyait l'école nous préparait Villon...

Je vois bien que ce que j'écris sent le fagot, et que je vais soulever contre moi les entêtés de la règle. Aussi bien n'ai-je point l'intention de pousser plus avant, ni de rompre une lance pour une auto-éducation dont notre siècle arriviste et pratique s'accommoderait assez mal. Je serais d'ailleurs, pour ce faire, en mauvaise posture. « Un principal soutenir de pareilles hérésies ! Fi ! Monsieur, y pensez-vous ?... Qui ne remet pas son thème au jour dit, ne fera jamais rien... La règle, Monsieur, la règle seule est féconde... Sans discipline, il n'est point d'enseignement. » Je vous l'accorde, cher monsieur, et que l'observance de la règle, même étroite, rend plus facile la tâche du professeur. Mais la nature a droit à quelques égards; et, de l'avis des plus grands pédagogues, le meilleur maître n'est pas celui qui tient le mieux les lisières, mais celui qui sait le mieux discerner les tempéraments (*naturam perspicere*). Sans doute, l'éducation collective a ses exigences, et on ne saurait lui demander ce qu'on demande au précepteur particulier d'un élève unique. Est-ce à dire que l'uniformité soit le dernier mot de la pédagogie ? Ne peut-on concevoir un enseignement plus souple et plus individuel ? Et ne devrait-il pas y avoir dans une classe plus de joie pour quatre lignes habilement tirées d'un paresseux que pour cinquante régulièrement remises par un travailleur ? Gardons-nous des ostracismes faciles et des arrêts d'incapacité. L'élève n'a pas fait son devoir ? Celui-là, du moins : il en eût peut-être fait un autre; le tout était de l'imaginer.

Le « cancre » est souvent un incompris, toujours un habile. Que de finesse dans ce lourdaud, que d'art chez cet ignorant pour surprendre un brave homme qu'il roule neuf fois sur dix ! Rien de plaisant comme le pédagogue brandissant en vain sa toque sur la fine mouche qui se dérobe. Cette finesse est, à tout prendre, un capital qu'un professeur sagace pourrait mettre en valeur. D'ailleurs, il n'est point de cancre *parfait*. Il n'en est point qui ne s'intéresse à quelque chose et dont on ne puisse attendre quelque bien. Il s'agit seulement de découvrir l'un et de provoquer l'autre. Le faites vous, monsieur Rajoux ?

Qui mettrait en ligne un cheval arabe, un tarbais, un anglais, un percheron, voire quelques poneys, et se ferait fort de les amener en un même temps au même poteau, serait à juste titre réputé fou.

Et c'est ce que vous prétendez ! Je me trompe : ce que nous prétendons !

Février.

La question de l'enseignement classique a fait couler beaucoup d'encre.

Elle est pourtant assez simple.

La langue latine est-elle mère de la nôtre ? Si oui, il est évidemment plus logique d'apprendre le français à travers les textes latins et en remontant aux sources qu'en se livrant avant l'heure à des comparaisons imprudentes avec des langues d'un génie tout différent.

Le Français, né malin, est-il plus à l'aise avec les latins, maîtres en satire qu'avec les balourds qui n'ont point compris La Fontaine ? Si oui, il est plus naturel de lui faire fréquenter Horace que de le conduire chez Lessing.

Sommes-nous mobiles comme les Grecs, frondeurs comme les Grecs, faibles comme eux aux beaux parleurs, avides comme eux de farandoles ? Nous sommes tout cela; et tout cela est également éloigné de la raideur britannique et du mysticisme germain : dès lors, qu'on nous laisse Aristophane, si on nous impose Klopstock.

Mais, direz-vous, il faut être pratique. *Primo vivere.* Assez longtemps les Français ont vécu entre de grandes murailles sans jour sur le monde extérieur. Il y a pléthore de mandarins, disette de commerçants, et la lutte moderne demande des armes modernes. Soit. J'accorde qu'on peut faire de l'enseignement classique la chose d'une élite ou, si vous préférez, d'un petit nombre qui aura charge du dépôt sacré des traditions. J'irai plus loin; je ferai à l'enseignement moderne de larges concessions. Je consens aux médecins sans grec et aux juges sans latin : cette conception de médecins à l'américaine et de juges purement *capacitaires* est peut-être mesquine; elle n'est point inacceptable : d'autant que le génie de la race réagira toujours contre une transfusion trop immodérée d'anglo-saxonisme, et qu'il est peu vraisemblable que l'esprit français, amoureux de soleil, s'accommode si aisément des brumes du Nord.

Mais que l'enseignement soit classique ou moderne, qu'on jure par les anciens dieux ou qu'on sacrifie à une nouvelle idole, on n'aura rien fait, tant qu'on gardera l'unité des méthodes, tant qu'on s'obstinera à charger d'un même sac et à faire marcher d'un même pas des soldats qui n'ont ni même constitution ni même taille. Qu'on brise les vieux cadres; qu'on évolue de la collectivité à l'individu.

Que l'élève ne soit plus seulement un « sixième » ou un rhétoricien, mais qu'il ait encore le droit d'être un vif ou un endormi, un actif ou un passif, un nerveux ou un sanguin, sans qu'on lui impute à crime son tempérament. Que la montagne vienne à lui, s'il ne vient pas à la montagne, et qu'une variété féconde se substitue dans la classe à une desséchante uniformité. Il ne s'agit point d'altérer chez l'enfant le sentiment du devoir, mais de lui en donner l'aisance. Par là on ôtera tout prétexte à des rébellions qui ne sont, le plus souvent, que l'explosion de forces maladroitement comprimées. Le cancre ne naît point; il devient : empêchons-le de devenir.

« Impossible! » dites-vous. On peut toujours essayer. Trouver pour chaque élève la loi de son travail, déterminer ce qu'on peut fortement demander à chacun, n'est point au-dessus des forces d'un vrai pédagogue. Sur ce terrain, d'ailleurs, l'action du répétiteur pourrait largement et heureusement s'exercer. N'est-il point, de par ses fonctions, le juge désigné des tempéraments et des caractères? Qu'elle serait féconde dans ce sens l'action parallèle du surveillant et du professeur!

Oui; mais...

Car il y a un mais!

10 février.

«... Quoi! Je prendrais comme un petit garçon les avis d'un maître d'étude! Vous n'y pensez pas, Monsieur le Principal! — Croyez bien, mon cher professeur, qu'on ne veut vous imposer l'avis de personne, encore moins porter atteinte à votre dignité. Il s'agit seulement de vous entendre, pour le bien commun, avec celui que les circonstances vous donnent comme collaborateur. Vous êtes, quoi que vous en pensiez, deux doigts d'une même main. Mettons, si vous le voulez, qu'un des doigts est plus gros que l'autre : Est-ce à dire qu'ils ne puissent jouer d'accord? »

Bien étrange, ce dualisme de notre éducation, cette séparation entre l'instructeur et le surveillant! Plus étrange, cette supériorité prétendue d'une fonction sur l'autre, cette noblesse qu'on accorde à la chaire et qu'on refuse à la cour, comme si charge d'âmes n'était pas toujours charge d'honneur! C'est égal, on ne me fera jamais croire que le dernier mot de la pédagogie soit de couper l'enfant en deux et d'en répartir les morceaux entre un pédant et un garde-chiourme.

15 février.

A Dieu ne plaise que je me pose en réformateur : le rôle n'est pas à ma taille. Mais on peut, sans viser si haut, trouver que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des collèges, et qu'ici comme ailleurs, il y a *à faire*. A tort ou à raison, je me suis entiché de cette idée que le « cancre » n'existe pas *a priori*, mais qu'il est un produit pédagogique, et qu'on pourrait, sinon le supprimer — on ne prétend point l'impossible — au moins en diminuer la production. J'irai donc de l'avant. L'occasion est bonne, puisqu'on me demande le renvoi de sept ou huit élèves, « paresseux indécrottables » ou considérés comme tels et dont on ne peut, paraît-il, « rien tirer ». J'en tirerai toujours un texte et un plan de leçon...

21 février.

J'ai réuni ce matin les Professeurs, et leur ai dit, en substance :

« Je désirerais, Messieurs, vous parler de quelques mauvais drôles que vous connaissez tous et dont vous sollicitez le renvoi. Je ne me refuse point, en principe, à vous donner satisfaction. J'accorde que Chassepiau, Bertrand et Puygombert ne nous ont donné, dans ces derniers temps, que des sujets de plaintes et paraissent ignorer ce que c'est qu'un devoir. Ratichon est vraiment exécrable avec son rire continuel, et sa folle passion pour les mouches rend, ou peu s'en faut, la classe impossible. Les consignes restent sur lui sans effet, et cependant on ne saurait lui en infliger plus de douze heures par dimanche. Pour ce malheureux Dupontois, dont les mains sont si noires et la conscience plus encore, il n'est pas d'irrégularité dont il ne se rende coupable. Et cependant, Messieurs, après avoir lu vos rapports, j'hésite encore, je l'avoue, à procéder aux exécutions attendues. Le renvoi est un moyen facile de débarrasser une classe d'un élève encombrant; mais il est aussi un aveu d'impuissance auquel il est dur de se résigner. Certes, ni les déshérités intellectuels, ni les malfaisants instinctifs ne sauraient trouver place en cette maison. Mais est-ce le cas? Ces élèves sont mauvais, très mauvais : est-ce à dire qu'il n'y ait en eux rien de bon? Ne trouverait-on point dans leur tempérament une large atténuation de leur faute? N'en trouverait-on point dans nos propres errements? Car enfin, mes chers collègues, je ne m'étonne point que ce diable de Bertrand ait horreur d'écrire; je m'étonnerais plutôt qu'il écrivît, et concentrât dans ses dix doigts une activité nécessaire à tout son corps. Est-ce à dire qu'on ne puisse en rien tirer? Pas le moins du monde : le gaillard est intelligent; s'il est rebelle aux devoirs écrits, il ne l'est pas aux interrogations, et vous avez toute latitude d'user avec lui du tableau noir : c'est un procédé comme un autre, et qui ne donne pas de plus mauvais résultats. Dupontois est irrégulier? C'est un nerveux; vous n'y pouvez rien. Prenez-le comme il est, et comptez sur l'âge et le temps. Mais tenez que le moindre effort de sa part doit être doublement récompensé, et pesez

sur ses nerfs par l'attrait de la prime. Ratichon accumule les consignes : punissez-le moins, et montrez-lui qu'il a tout avantage à ne pas l'être. Connaissez-vous, d'ailleurs, un mauvais élève que l'excès des punitions ait amélioré? Pour ma part, j'attends encore ce merle blanc. Ne lui dites donc plus : « je vous consigne, si vous faites mal, mais « vous irez jouer, si vous faites bien. » Il rit? C'est qu'il est d'humeur joyeuse. Payez-le de la même monnaie, prenez-le gaiment, et vous vous entendrez vite. Il attrape des mouches? C'est qu'il lui est impossible de soutenir deux heures de classe et qu'il lui faut des dérivatifs. Fournissez-les vous-mêmes, en lui accordant, sous une forme quelconque, de fréquentes rémissions et en ne forçant son attention que par intervalles. L'idéal, Messieurs, serait que, dans les groupes formés d'après les âges, on introduisît des sous-groupes de tempéraments, avec méthodes appropriées et professeurs adéquats.

Pour invraisemblable que la chose paraisse, on y viendra, et ce jour-là le « cancre » aura vécu. Les élèves seront toujours plus ou moins doués, plus ou moins perfectibles : bien peu resteront franchement mauvais. Car si « les esprits stupides et rebelles à toute instruction sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique, une infime minorité, » la paresse et l'indiscipline ne sont le plus souvent engendrées que par le heurt d'une nature exigeante contre une règle qui ne l'est pas moins. Nous devons donc demander beaucoup aux riches, peu aux pauvres, proportionner nos exigences et varier nos méthodes, en nous pénétrant de cette idée que s'il y a quelque part dix caractères, il doit y avoir dix manières de s'en servir. La tâche est ardue : elle sera facilitée par notre bonne humeur.

Car un peu de gaité ne messied point au pédagogue. Un mot aimable, ou même plaisant, a parfois plus d'effet qu'une retenue. Et si le métier a ses déboires, il n'est pas nécessaire de s'armer contre lui du triple airain dont parle Horace : Un peu de cette douce philosophie dont s'honorait le vieillard de Térence suffira largement : le grand point, c'est qu'en cherchant en vous des professeurs, on y trouve des hommes.

Le répétiteur de vos élèves sera pour vous un puissant auxiliaire dans cette œuvre de régénération. Car il vous fournira un des éléments essentiels du problème, la connaissance des faits par lesquels le tempérament se révèle. Ce sont là des indications précieuses, qu'il vous appartient de mettre à profit, et qui appellent d'ailleurs réciprocité. On reproche à nos maîtres d'être « des surveillants, non des éducateurs » ; ce n'est pas leur faute ; ils sont ce qu'on les a faits : mais ils peuvent devenir autre chose, si vous le voulez. Il suffit pour cela de vous entendre, et de mettre en commun vos efforts. Que le professeur et le maître n'aient plus affaire chacun à une moitié d'élève, mais à un élève entier. Et puisque le pédagogue idéal, directeur unique des corps et des âmes, est impossible, faisons l'union des bons vouloirs, et qu'ainsi disparaissent les déplorables effets d'un dualisme qui n'est conforme ni à la nature, ni à la raison.

Voilà, mes chers collègues, comment vous pourriez agir à l'égard des élèves en question. Ce plan est peut-être audacieux ; il choque des idées reçues, il heurte des habitudes : l'essai n'en sera que plus méritoire. S'il échoue, je ne me refuserai certes point à des mesures de rigueur. Mais s'il réussit, ne fût-ce que pour un seul élève, j'estime que nous aurons fait un grand pas. »

Tous ont religieusement écouté mon homélie, et chacun m'a promis son concours. Est-ce bien sincère? Quelques indices rapidement saisis, un geste du professeur d'allemand, un sourire d'un jeune agrégé, me laissent croire à plus de déférence que de conviction. Je sais bien que M. Landrive défendra mes idées mais il a peu d'influence, n'étant pas « dans le train ». Hum ! hum !

M..

Mes prévisions sont dépassées. Je pensais qu'on m'appellerait utopiste : on me traite de *marchand de soupe*. Cela ressort d'un article de l'*Éclaireur* intitulé : « Tout fait nombre. »

Je ferais peut-être bien de demander mon changement...

PIERRE BONHOMME.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. J.-H. Rosny.

On peut dire : ils sont membres de l'Académie de Goncourt, mais voyez la mélancolique monotonie de leur tâche indéfiniment recommencée. Ils ont écrit des romans qui étaient bons et qu'on a peu lus ; ils en écrivent de moins bons qu'on lit davantage. Et ils travaillent, ils travaillent. Ils publient des romans de tous les formats, chez tous les éditeurs. Les uns sont illustrés ; les autres ne le sont pas. Les uns parurent d'abord en feuilletons ; les autres, notez-le bien, sont complètement inédits. Les Rosny travaillent, travaillent. Hélas ! ils ne font guère moins de trois romans chaque année. Ils travaillent. Autrefois ils produisaient des œuvres ; est-ce que maintenant ils produisent autre chose que des volumes, des volumes écrits à la hâte, rapidement publiés? Ils écrivent ; et ce sont des livres, des livres qui paraissent,

qui passent. On aperçoit à peine le roman annoncé : ce n'est qu'un roman de plus. Ah! pensée douloureuse! on imagine, on rêve, on réfléchit, on écrit et ce n'est qu'un roman de plus! Pourquoi donc les Rosny ne font-ils qu'ajouter des romans nouveaux à leurs romans anciens? Et qui dira la raison de ces travaux forcés de la littérature!

Et pour cette rude tâche qui ne finit jamais, ils se sont associés, tous les deux. Frères qui ne veulent pas être distingués l'un de l'autre! Pour avoir un nom, ils se sont abstenus d'avoir des prénoms. L'un est J. L'autre est H. Qu'est-ce que J? Qu'est-ce que H? lequel est J? Lequel est H? Majuscules mystérieuses, impénétrables individualités. Ils sont deux, deux en un. Ils sont les Rosny. Ils sont J.-H. Rosny. Il y a celui qu'on voit et il y a celui qu'on ne voit pas. Celui-ci existe-t-il? Est-ce l'autre qui écrit? Presque inconnus, presque célèbres, ils sont les Rosny qu'on discerne mal, les Rosny dont on doute. Et Paris, malveillant et lâche, prétend tout bas, de loin, qu'il n'y a qu'un seul Rosny qui soit écrivain et que ce n'est pas celui qu'il connaît.

* * *

Ils existent pourtant tous les deux; de même leur œuvre commune existe. Elle existe, mais elle effraie. Elle est comme un monument colossal où l'on redoute d'entrer parce que la façade en est déplaisante. Mais on entre cependant dans leur œuvre, on s'y perd, on craint de n'en pouvoir sortir. Pauvres gens, nous ne sommes capables que de voir les apparences des choses. C'est le style des Rosny que nous considérons d'abord. Certes, il n'est pas inexact de dire que les Rosny ne savent pas écrire en français. Ils écrivent mal d'instinct, et sans avoir été jamais journalistes. Ou bien, l'incorrection de leur style est admirablement spontanée, ou bien ils accomplissent, pour être incorrects, des efforts prodigieux qui sont toujours amplement récompensés. Ils ne connaissent que les tournures qu'on n'emploie plus et que les mots qu'on emploiera peut-être plus tard. Leurs termes usuels sont ceux dont personne n'a jamais eu l'idée de se servir. Si, d'aventure, leurs barbarismes sont déjà anciens, leurs néologismes sont toujours barbares. Après tout, s'ils persistent à commettre tant de fautes grammaticales, c'est probablement parce qu'ils ignorent la grammaire. On peut l'ignorer et être honnête homme et même grand romancier.

Les Rosny, qui sont grands romanciers, écrivent très mal. D'autres écrivent correctement, d'autres écrivent bien. Ils sont rares, ceux qui « écrivent bien »; en un siècle, ils sont deux ou trois; on les compte on les compare, on discute sur chacun d'eux. C'est, dit-on, Bossuet, c'est Voltaire, c'est Chateaubriand; et on demeure stupéfait que, les grands écrivains étant si rares, les genres de beau style soient si nombreux et si différents. Mais beaucoup d'écrivains se sont piqués ou se flattent encore d'écrire correctement. Ils ne méritent guère qu'on les imite. En vérité, nous attachons trop de prix au style. Un temps viendra où nous observerons la pensée, en négligeant ses ornements superficiels qui, la décorant, la travestissent.

Mais les Rosny devancent trop leur temps. Ils abusent du droit qui est donné à tout homme d'être un précurseur. Ils écrivent plus mal qu'il n'est strictement nécessaire. Termes scientifiques, épithètes surprenantes, métaphores inattendues, constructions imprévues, périphrases invraisemblables, masses informes, blocs carrément taillés, entassements, encombrements : leurs livres sont comme les chantiers d'un entrepreneur de démolitions.

* * *

Ils aiment trop la science et c'est ce qui nous tue. Il sied de reconnaître que si leur phrase est obscure, leur pensée est obscure aussi. C'est par principe que leur style est mauvais comme leur composition est incohérente. Tout est systématiquement confus en leurs livres. Les sciences leur fournissent des moyens excellents d'exprimer en désordre le désordre de leurs idées. Il importe de ne rien dissimuler : les Rosny ont une théorie littéraire.

Ils ont entrepris de chercher « dans les acquêts de la science et de la philosophie des éléments de beauté plus complexes et plus en rapport avec les développements d'une haute civilisation. » Et ils professent que « les grandes découvertes de notre fin de siècle sont susceptibles au plus haut point d'être transmuées en matériaux littéraires. » Ils disent et ils transmuent. Ils transmuent autant que faire se peut. Et ils ne s'aperçoivent pas que la science dans la littérature n'est pas plus à sa place que la littérature dans la science.

Ils ont une théorie littéraire. Et je ne m'en étonne ni ne m'en irrite, qui donc n'a pas aujourd'hui de théorie littéraire? D'ailleurs les Rosny ont, en outre, une théorie morale : c'est, en somme, leur seule ressemblance avec les romanciers immoraux pour qui nous avons tant de sotte indulgence.

Et les « acquêts de la science » procurent aux Rosny les sujets de leurs ouvrages. Ils savent toute l'évolution des races et des idées humaines depuis le commencement du monde et même un peu auparavant jusqu'aux âges contemporains et même un peu au delà. Et ils étudient tous les êtres : depuis les hommes des cavernes jusqu'aux gens de lettres, depuis les femmes extraordinairement sauvages jusqu'à celles qui ne le sont plus assez. Et ils parcourent le développement des pensées humaines :

systèmes philosophiques, idées raisonnables, conceptions socialistes... « C'était mille ans avant la fondation de Ninive, Babylone, Ecbatane... » Et c'est la fin du XIXe siècle à Londres : le commencement du XXe siècle à Paris. Ce sont les individus et les races ; ce sont les doctrines et ce sont les mœurs ! Et c'est l'amoncellement impressionnant d'idées obscures qui s'entre-choquent, la multiplication de tableaux incertains qui violemment se mêlent. On peut dire : pour qu'ils fussent pardonnés de leurs défauts énormes, il leur faudrait du génie. Mais le temps n'est plus des génies littéraires ; l'époque est venue des génies scientifiques. Même, ce que nous savons de plus exact de la littérature actuelle, c'est que personne n'a du génie, personne sauf, peut-être, quelques jeunes gens âgés de dix-huit ans. Il est vrai qu'à vingt ans ils ont déjà cessé d'en avoir. A vingt-cinq ans ils n'ont même plus de talent.

***

Or, il faut dire : eux-mêmes les défauts des Rosny sont grandioses. Ils ont de la splendeur et de l'éclat. Trouble splendeur, éclat nuageux ! Mais quel magnifique rayonnement, à travers leurs livres, par intermittences !

Non, ils ne sauraient avoir, par instants, du génie ; nul n'en saurait plus avoir. Les intelligences humaines accomplissent aujourd'hui des efforts trop intenses pour que l'intelligence d'un homme puisse de très haut dominer les autres. Mais comment, si dépourvus d'art et de métier, si incapables de l'un et de l'autre, comment les Rosny écriraient-ils s'ils n'étaient pas poussés irrésistiblement par leur nature ! Comment ! Et voyez la merveilleuse association de leurs travaux, l'intimité féconde de leurs esprits. Voyez la persévérance sereine de leurs efforts créateurs, loin du bruit, et leur mépris des manœuvres grossières par quoi tant d'écrivains usurpent la gloire. — Et vous remarquez leur indépendance. Ils sont libres de toutes influences. Ils se sont mis à deux pour avoir une personnalité littéraire ; et ils en ont une très caractéristique. Et, s'ils trouvent l'originalité dans la bizarrerie, c'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de la trouver dans la simplicité. — Et vous observez aussi la diversité des sujets qu'ils choisissent, la variété des mondes qu'ils parcourent, la richesse de leurs impressions, de leurs inventions. Et leur puissance est grande qui fait que leur œuvre apparaît parfois comme d'un Zola sans verve et plus massif encore... Et quelle vérité profonde, souvent ! Ah ! comme ils pénètrent la vie sociale et comme ils approfondissent le cœur humain ! Et il advient aussi que leurs récits quelquefois semblent d'étranges et confuses épopées.

Fatras, cette œuvre informe et superbe. Mais où donc, dites-le-moi, trouverez-vous pages plus belles que tel récit de la mort de Lamarque dans l'*Impérieuse Bonté*. Lorsqu'on lit ce chapitre, en passant quelques longs paragraphes, il n'est plus d'esprits ironiques, il n'est plus de cœurs secs ; on est ému, on pleure. Et souvent il en est ainsi. — Puis, vous connaissez la *Tentatrice*, ce conte minuscule. Il y a autant de raisons pour que ce soit un chef-d'œuvre que pour que ce soit une œuvre banale. Et je n'ose en décider. Du moins, c'est une esquisse légère et charmante. Elle a de la grâce correcte...

Exaltons ces écrivains indisciplinés. Ils sont frustes et robustes. Ils ont assez de force pour qu'il leur soit permis de manquer de goût.

ZADIG.

CORRESPONDANCE

Notre marine de guerre et la crise de l'alcool sur le littoral de Bretagne.

On ne s'était jamais tant occupé de notre marine de guerre et de nos moyens de défense navale que depuis quelques mois. Tout le monde a dit son mot et l'abondance avec laquelle s'est trouvé traité le sujet semblerait faire croire qu'il ne reste plus rien à en dire. Je rappellerai seulement les discussions orageuses auxquelles a récemment donné lieu le vote du budget de la marine et la violence des passions écloses autour de débats aussi palpitants d'intérêt que brûlants d'actualité. On n'a pourtant point encore tout dit : il est en effet certaines questions que, malgré leur importance, on s'obstine à ne pas discuter, soit qu'elles passent pour des vérités trop évidentes et nullement à établir, soit qu'au contraire, malgré leur simplicité, elles présentent dans l'application des difficultés reconnues insurmontables.

La question que je veux soulever aujourd'hui est-elle de celles-là ? — Il faut le croire, puisque jusqu'à ce jour aucune voix autorisée n'a encore songé à en agiter le spectre devant le parlement, malgré l'effet saisissant que n'eût pas manqué de produire, en fin de séance un appel commençant à peu près en ces termes : — « Vous venez, Messieurs, d'accorder toute votre attention aux projets d'augmentation et d'amélioration du matériel de notre marine de guerre, — c'est parfait ! — Mais avez-vous songé quelquefois au personnel de cette marine de guerre, ou pour mieux dire au recrutement de ce personnel ? Qu'avez-vous fait, je vous le demande, depuis Colbert, pour améliorer le sort des pêcheurs de nos côtes, de nos

inscrits maritimes? — Rien que je sache. Vous ne savez rien d'eux. — Vous ignorez tout depuis la misère dont ils souffrent et les maux dont ils meurent, jusqu'aux passions qui les tuent. — Jetez de grâce les yeux autour de vous. Dirigez-les un instant vers l'ouest, vers cette terre de Bretagne, le traditionnel berceau de votre marine de guerre : là, sur cette presqu'île aux côtes découpées comme une fine dentelle par la lame qui déferle; là, au fond de ces criques creusées par la tempête, naissent et meurent, sans que vous vous en doutiez, des colonies d'êtres humains pourtant dignes de sympathie et de pitié, des malheureux qui, sous vos yeux complices, se débattent et agonisent dans la plus terrible crise par où jamais peuple ait passé : « la crise de l'alcool »...

J'ai justement sous les yeux un livre éminemment suggestif à cet égard; c'est la thèse toute récente d'un jeune docteur de mes parents. Le titre en est modeste : « Contribution à l'étude de l'alcoolisme chez le marin breton. » — Et pourtant je m'imagine que, portée à la connaissance d'une Chambre le jour même où s'agiteraient les intérêts vitaux d'un des rouages les plus importants de notre défense nationale, cette lecture pourrait bien avoir le don de secouer des inerties plus inconscientes, je le sais, que réfléchies. En alarmant justement les sentiments de patriotisme, elle ferait sortir une fois pour toutes des cartons poussiéreux où les avaient laissés sommeiller des vœux trop platoniques certaines mesures radicales incontestablement dignes d'une destinée plus haute. L'opportunité et l'urgence ne s'en imposèrent jamais plus qu'en cette période de recueillement inquiet et de courageuse préparation aux grandes luttes maritimes que l'aurore du nouveau siècle laisse déjà pressentir.

C'est que la question est d'importance et, dépassant par sa toute-puissance les limites que l'auteur d'abord lui assigna, emprunte aux événements une ampleur à laquelle le titre modeste du livre ne nous avait pas préparés. Il ne s'agit rien moins que de l'*existence* même de notre marine de guerre si étroitement liée, je vous le dis, à l'avenir des pêcheurs de nos côtes, qu'on se demande avec angoisse ce que deviendra cette belle flotte de France le jour où, décimés par les progrès incessants de l'alcoolisme, les marins bretons, oublieux de leur gloire passée, auront, d'un cœur léger, brisé la chaîne des annales incomparables de leur histoire. — Alors pourquoi, je vous le demande, tant de millions dépensés, tant de vaisseaux sur les chantiers, si nous manquons bientôt des bras capables d'ébranler ces lourdes machines en leur communiquant une âme!

Le marin breton tient en effet une place considérable dans notre marine de guerre : il constitue d'abord les 80 p. 100 de l'effectif. — Et il ne l'emporte pas seulement par le nombre; — « franc, intrépide jusqu'à la folie et pourtant modeste et discipliné, affrontant le danger avec le plus grand calme et le plus grand sang-froid, une plume autorisée a écrit que le Breton seul réunissait toutes les qualités du vrai matelot, qu'il était le premier matelot du monde ». Éloge vraiment pas excessif pour qui connaît le vieux génie de cette race aux noms sonores d'épopée, aux cœurs simples, ardents, héroïques, toujours prêts à s'offrir en sacrifice chaque fois qu'il s'est agi de faire resplendir à travers les mers l'éclat de nos couleurs françaises!

De tout temps le marin breton a été le pivot de notre puissance navale. On peut dire qu'il en est resté l'âme.

— Pourquoi faut-il qu'à tant de nobles qualités, il joigne le vilain défaut de boire. Car le marin breton boit beaucoup, s'il faut en croire la petite brochure où je cueille ces renseignements, et vous pouvez l'en croire, je vous assure. D'ailleurs « il a commencé son apprentissage de bonne heure ayant eu, gamin, sous les yeux, l'exemple déplorable de ses parents. Loin d'en être choquée, sa jeune âme d'enfant s'y familiarise et vous le voyez à l'âge de cinq à six ans « jouer à l'homme saoul », s'il vous plaît, et remplir les rues de cris et de gambades simulant l'ivresse ». Mais bientôt il ne se contente plus de simuler l'ivresse; l'enfant est devenu mousse, presque un matelot et l'auteur nous le montre vivant de cette vie bien faite pour dégrader le corps et l'esprit jusqu'au jour où la patrie réclame ses services.

Relativement sobre pendant les années qu'il passe au service militaire, éminemment moralisateur, ajoute l'auteur, le marin, sitôt libéré, ne tarde pas, à quelques exceptions près, à devenir le buveur d'alcool qu'il était autrefois. Seulement ses appétits ont augmenté avec l'âge : un litre ne lui fait plus peur maintenant et l'on en connaît qui le dépassent. — Et ces jours-là il ne mange plus, il en serait d'ailleurs incapable : c'est la fête de l'alcool vierge de tout alliage; c'est l'alcool qui règne en souverain maître, coulant à flots des grosses futailles rangées le long des murs humides des tavernes basses.

Hélas! le grand malheur c'est que ces hommes-là ont une excuse. Une...! c'est peu — ils en ont tant : tout les pousse à boire « depuis le débitant qui leur vend à crédit et leur fait même des avances d'argent dont répondra sûrement le bateau, jusqu'au mareyeur qui, dans le marché, obtiendra la préférence en majorant le prix d'achat d'une ration d'eau-de-vie.

Tout, depuis leur caractère insouciant et léger jusqu'à la dureté d'une existence passée en mer dans l'ouragan et la tempête, dans le froid et sous la pluie sur leurs bateaux non pontés où ils couchent pêle-

mêle à l'abri de la voile toute dégouttante de l'eau du ciel et aussi des embruns écumants et glacés. Et quand après sept jours de cette vie ils retournent à terre, c'est souvent avec des gains si dérisoires qu'il ne vaut pas la peine d'en parler; heureux quand ils n'ont pas gaspillé en pure perte cette rogue qui leur coûte « les yeux de la tête ».

Alors, pourquoi tant de peine, tant de privations? Pendant sept jours ils se sont nourris de pain rassis et d'eau saumâtre; ils arrivent à terre transis jusqu'aux moelles, l'estomac creux, la tête vide. Eh bien, ces hommes ne vont pas tout droit chez eux: avant de s'exposer aux récriminations de l'épouse, à son accueil aigre-doux devant la modicité du gain, ces grands enfants qui, pendant sept jours ont souffert ensemble, font le crochet indispensable chez le débitant du coin — et là, c'est avec délices qu'ils sentent couler dans leurs veines la liqueur bienfaisante qui réchauffe et réconforte, « l'eau-de-vie » aux tons ambrés qui ne tarde pas à peupler leur cerveau d'images enchanteresses, — et les verres se vident et leur raison s'en va et avec elle les soucis du présent, les craintes de l'avenir; il en oublie ses enfants et sa femme dont la voix irritée va l'accueillir tout à l'heure « de la belle manière ». Le marin breton est devenu l'homme le plus heureux du monde, il est riche, il est généreux, il est bon, il aime tout le monde, il embrasse ses frères quand il ne les rosse pas ensuite; il zigzague avec son équipage à travers les rues étroites et obscures qui conduisent au grand port, lançant à toutes volées en trilles gutturaux et faux ses joyeuses ritournelles, chantant à pleins poumons la joie de vivre, la joie de boire.

Encore s'il n'avait l'ivresse que gaie... mais nous ne comprenons que trop les inquiétudes de l'auteur quand il s'écrie avec un désespoir qui ferait sourire s'il ne jetait un froid par sa note terriblement prophétique : Il est facile de préjuger ce que sera sur les générations à venir l'influence de la scrofulose, du rachitisme et de toutes les autres sortes de dégénérescences; ah! plaignons la race bretonne, plaignons notre marine de guerre et la France dont les défenseurs seront recrutés parmi les rares survivants de ces heures troubles.

Car ces enfants boiront comme leurs pères et les tares s'ajouteront aux tares se multipliant à l'infini en raison directe du carré, que dis-je, du cube! et la tuberculose, inconnue il y a quarante ans dans nos ports de pêche, ouvrira tous les jours de nouveaux sillons, sans compter ces détraquements cérébraux prêts à verser dans la mentalité ou le crime. Les statistiques, hélas! sont là qui s'étalent triomphantes, fatales dans leur inquiétant laconisme : les naissances diminuent, la mortalité des enfants en bas âge augmente dans une forte proportion, le nombre des hommes valides pris par l'inscription maritime baisse d'année en année et je ne parle pas des jeunes gens que la réforme rend tous les ans à leurs foyers, atteints de tuberculose pulmonaire dont ils ne tardent pas à mourir, non sans avoir au préalable contaminé parents, voisins et amis. Ah! on en conterait des volumes de toutes ces choses tristes sur nos pauvres colonies de pêcheurs!...

Sous le ciel bleu qui sourit si calme et si pur au-dessus d'une mer d'opale à peine teintée d'azur, le long des grèves berceuses où la vague ronronne nuit et jour sa douce cantilène, devant ces horizons bleutés que discrètement estompe la buée diaphane des claires matinées ou la poussière d'or des chauds crépuscules, en face de toute cette nature si délicieusement jolie sous ses transparences voilées qui donnent au touriste charmé l'illusion de mystérieux lointains de mirage ou de vaporeux décors de féerie, le poison lentement, sourdement fait son œuvre...

Le traitement? — En existe-t-il un? — Il y en a du moins plusieurs, ce qui est plutôt d'un mauvais présage. Mais à défaut du seul, du vrai traitement qui est encore à trouver, ne faut-il pas en médecin consciencieux s'efforcer d'atténuer par des palliatifs les manifestations du mal, d'en traiter les symptômes? —Et ces palliatifs, quels sont-ils? — En dehors des moyens moraux à la portée de tout le monde et des mesures de répression qui sont du ressort de la police il y en a peu d'efficaces, il faut l'avouer. Il resterait néanmoins la suppression ou tout au moins la réduction du débit de l'alcool et par là même des auberges. Hélas! la chose n'est pas aussi facile qu'un vain peuple pense! Qu'en dites-vous, messieurs les députés? L'aubergiste, mais c'est le grand électeur, et malheur à qui s'y heurte! C'en est fait du siège au parlement; aussi personne n'y touche et ne songe même à le faire... Et les jours d'élection restent toujours en Basse Bretagne des jours de colossales beuveries.

Faut-il mentionner le sérum anti-alcoolique? Mais ce sérum n'a pas, que je sache, la prétention d'atténuer les mauvais effets de l'alcool: il en inspirerait seulement le dégoût et empêcherait ou retarderait l'apparition des phénomènes d'excitation alcoolique, autrement dit de l'ivresse. C'est la seule immunité qu'il confère. Eh bien, on ne trouvera pas dans nos ports de pêche un seul homme qui veuille tenter l'expérience. Renoncer à l'alcool, peut-être. Mais à l'ivresse! Jamais. — L'ivresse! mais c'est le répit dans la tourmente, la halte au cours de la dure étape; — l'ivresse! — mais c'est l'oubli... le bonheur. — Et le Bonheur, n'est-ce pas à sa recherche que nous courons tous, petits et grands!

Impuissant à en goûter la douce réalité, le marin

breton se contente, le pauvre, de sa fugitive et trompeuse illusion. — Mais, direz-vous, n'est-ce pas la loi fatale, et vouloir l'y soustraire, n'est-ce pas se prendre corps à corps avec cette gigantesque question sociale contre laquelle se sont brisées tant de courageuses volontés, n'est-ce pas tourner en vain dans ce cercle vicieux lamentable qui confond la logique, enlève l'Espérance? — Et voilà comment, devant notre criminelle indifférence, sombre tous les jours un peu plus l'âme de toute une race...

Dr Paul Mével.

Douarnenez, avril 1900.

THÉATRES

Opéra-Comique : *le Juif polonais*, conte populaire d'Alsace, en trois actes et six tableaux, d'après Erckmann-Chatrian; poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger (fin).

J'ai cherché à vous montrer, la semaine dernière, comment et pourquoi il était presque impossible d'écrire un parfait « drame » avec le *Juif polonais*. A ces remarques, qui ne sont point nouvelles, on répond d'ordinaire par une suite de raisonnements qui sont assez bien résumés par « l'argument de la *Flûte enchantée*... » Vous le connaissez : « Mozart a écrit un chef-d'œuvre sur le plus stupide des poèmes passés et même présents; il est donc bien inutile de se préoccuper du poème : la musique emporte tout. » — On pourrait objecter d'abord que tout le monde n'est pas Mozart ; ensuite, qu'avec un meilleur livret son chef-d'œuvre eût été plus parfait encore, sinon musicalement, du moins au point de vue dramatique, lequel n'est peut-être pas tout à fait négligeable dans un ouvrage de théâtre.

Mais il y a un argument plus sérieux. C'est que, depuis Mozart, l'idéal dramatique-musical s'est transformé. Il faut bon gré mal gré, aujourd'hui, écrire « la musique de la pièce » ; et selon certaines formules, qui se transformeront sans doute quelle que soit la variété infinie de leurs applications... (Et, pour le dire en passant, je ne puis comprendre l'irritation que cause à certains l'influence de Richard Wagner ; voilà quinze ans au plus qu'elle s'exerce en France : celle de Meyerbeer a duré un demi-siècle; la seconde leur paraît naturelle : ils s'insurgent contre la première. M. Saint-Saëns, qui est le plus illustre et le plus convaincu de ces irrités, me permettra bien de m'expliquer avec lui quand la saison théâtrale nous en laissera le temps...)

Il faut, disais-je après M. A. Bruneau, faire la musique de la pièce. Il faut que le drame littéraire et le drame musical avancent, non pas parallèlement, mais conjointement, étroitement unis l'un à l'autre, ne faisant qu'un. Ce qui n'eût été pour Mozart ou pour Rossini qu'un inconvénient sans importance est, pour les musiciens contemporains, une difficulté insurmontable. Un thème caractéristique représentant un sentiment ou un personnage, et se modifiant ou se développant suivant les transformations du sentiment ou du personnage, c'est la formule dramatique musicale employée aujourd'hui; elle ne saurait évidemment trouver son application que dans un sujet où l'action intérieure progresse jusqu'au dénouement. Et, pour en revenir au *Juif polonais*, si j'ai pu vous faire comprendre que la terreur donnait son plein effet dès le premier acte, vous aurez compris pareillement que le musicien, à partir du moment où paraît le Juif, en est réduit à se répéter. Ce qui, je le redis, n'aurait guère d'importance pour un musicien exclusivement soucieux d'écrire de la musique belle en soi, mais ce qui forme un obstacle invincible pour un musicien résolu à traduire musicalement le drame.

C'est là un des dangers de l'application incomplète des théories wagnériennes. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, peu importe. Mais elles découlent de certains principes, elles entraînent certaines conséquences qu'on ne saurait négliger, et qu'il faut bien pénétrer avant de se décider à en faire usage. Faute de quoi, des œuvres remarquables par ailleurs, laissent une impression d'incertitude et presque de gêne.

Mais puisque l'intéressant ouvrage de M. Camille Erlanger nous amène à examiner certaines erreurs wagnériennes, il en est une encore dont je voudrais dire un mot; c'est de la « déclamation musicale », telle qu'on l'entend aujourd'hui.

Certaines situations dramatiques exigent que le principal rôle musical soit dévolu à l'orchestre; celui-ci commente un sentiment, rappelle ou annonce une péripétie : et la voix se borne à préciser l'un ou l'autre. Mais il est à remarquer tout d'abord que Wagner n'use de ce moyen que lorsqu'il est utile, presque indispensable, à la clarté ou à la puissance du drame; exemples : l'apostrophe d'Yseult à Tristan (Ier acte) et l'apparition du thème de Wotan pendant que Sieglinde conte l'apparition du mystérieux Voyageur (*Walkyrie*, acte Ier) ; et ces conditions ont pour effet d'en réduire assez sensiblement l'application. De plus, les thèmes de Wagner sont assez significatifs et reconnaissables pour que trois ou quatre notes, ou deux accords suffisent à nous les rappeler; ainsi les thèmes peuvent réapparaître sans empiéter sur le dessin mélodique, sans même l'interrompre (voyez la première apparition du thème

de résignation de Sachs, pendant la chanson du cordonnier, au second acte des *Maîtres Chanteurs*). Enfin Wagner, qui est si long parfois, est le plus souvent fort concis; il dit beaucoup de choses, mais les dit par le moins de mots possible.

Donc réduction au strict nécessaire des passages de pure déclamation et concision extrême du « langage », tant littéraire que musical, telles sont les conditions où la déclamation seule est pratiquée dans les drames de Wagner. — On n'exagérerait guère en disant que, dans les ouvrages contemporains, ces conditions sont à peu près renversées.

Laissons la qualité même des thèmes; on en trouverait peu, je pense, plus expressifs et reconnaissables que celui que M. Erlanger a trouvé pour le « Juif »; mais j'ai montré qu'étant donnée la marche du drame, ce beau thème n'était guère susceptible de transformation. Puis, ce thème trouvé, pourquoi M. Erlanger s'est-il amusé à en chercher d'autres, en nombre infini, qui se rapportent à des épisodes insignifiants; il y en a pour l'hiver, il y en a jusque pour le petit vin blanc de Mathis. Bien mieux, il y en a un pour « ceux qui sont à cheval »! Quand Christian rappelle à Suzel leur première rencontre, alors qu'il passait à cheval dans le village, l'orchestre développe une phrase (agréable, d'ailleurs, et qui fait songer à l'un des plus jolis *Poèmes russes*), laquelle, au premier acte, accompagnait le récit de la chevauchée de Mathis sous la neige!... C'est, on en conviendra, méconnaître étrangement l'utilité et l'emploi du *leit-motiv*. Surtout, comment imaginer qu'un musicien, si habile et inspiré qu'il soit, puisse trouver un thème significatif pour le joli vin d'Hünewir?... Pour que nous le reconnaissions, celui-là ou un autre analogue, il faut qu'il soit reproduit tout entier, qu'il domine, si l'on peut dire, le milieu musical de la scène, ce qui est en contradiction avec le rôle que tient dans le drame le vin blanc ou l'art de l'équitation. — Au surplus, de ceci, retenons seulement la multiplicité excessive des thèmes, c'est-à-dire leur peu de signification, et, par suite, l'obligation où se trouve le musicien de les « dévider » jusqu'au bout.

Si la concision musicale a disparu, c'est pis encore pour la concision littéraire. Les librettistes sont possédés de la manie du développement. D'une idée sans importance, il faut qu'ils tirent cinq ou six phrases : ils interrompent un récit par des considérations « philosophiques »; c'est ainsi que le vieux Walther, contant l'assassinat du Juif, pense aux amis disparus qui buvaient avec lui ce jour-là, et émet quelques pensées sur la mort; c'est ainsi encore que Christian, ayant cette impression qu'il y a moins de neige en Auvergne que dans les Vosges, le fait en ces termes : « ... Là-bas, l'hiver est plus doux, c'est à peine si les frimas durent quelques semaines, le temps de faire regretter l'Avril et de coiffer de scintillants glaciers qui fondent tout de suite les sommets bleus des hauts plateaux... Mais, je me hâte de le dire, j'aime mieux vos hivers que les meilleurs printemps loin de vous, loin de l'Alsace! » Cela prouve que la langue des librettistes n'a rien à voir avec le turc qui, comme vous savez, dit beaucoup de choses en peu de mots. Mais voici qui est plus sérieux; écoutez ce monologue de Mathis : « Ça va bien! Tout s'est bien passé. Mais quelle leçon! Un rien, et l'histoire du Polonais revenait sur l'eau! Tout s'en allait au diable! Autant dire, Mathis, que l'on te menait pendre! On ne sait pas, vraiment, où l'on a quelquefois la tête! Ne faut-il pas être un vrai fou!... Et tout cela, pour un marchand qui vous donne en entrant le bonsoir... Comme si tous ces Polonais ne se ressemblaient pas!... Quand je crierais jusqu'à la fin des siècles, ça ne changerait rien!... » Et maintenant prenez ces phrases, pressez-les, triturez-les à votre guise; vous n'en ferez pas sortir le quart du quart d'un sentiment ou d'une idée, c'est-à-dire rien qui soit proprement musical. Longues quand on les lit, ces phrases qui répètent obstinément les mêmes choses sont interminables quand on les chante. Elles sont plus interminables encore avec, — j'y reviens enfin! — avec le procédé de déclamation en usage aujourd'hui.

Ce procédé consiste à donner à chaque mot sa valeur prosodique, et à l'accentuer selon le sens du discours. Cela est excellent; et le rôle de la musique, dans la déclamation, est en effet de donner plus de force à l'accentuation, c'est-à-dire plus d'expression au discours. Mais encore faut-il que ce discours en vaille la peine. Qu'il soit bref, et la phrase surgira frappante et significative. Qu'il traîne, comme il fait ici, et l'abus continu des expressions partielles atténuera l'expression générale, la seule qui compte. Prenons, si vous le voulez, la « tirade » de Christian, citée plus haut, et considérons ce qu'on en peut tirer, musicalement. En premier lieu, le mouvement sera assez lent (le fait est que la plupart des partitions modernes peuvent se réduire à un constant *moderato*. Le début (*Là-bas l'hiver est plus doux*) prendra une forme mélodique assez arrêtée : elle sera presque tendre, au moins imprégnée d'une sorte de grâce champêtre : les *bois* domineront dans l'orchestre; une modulation soulignera ce passage : *le temps de faire regretter l'avril...* afin de donner à la phrase quelque charme printanier.

Mais voici *les scintillants glaciers qui fondent tout de suite...* la voix s'élèvera sur *scintillants* et la *fonte* sera indiquée par de rapides arpèges, brillante encore, car la glace, même fondante, étincelle. Où fond-elle, cette glace? Sur *les sommets bleus des hauts*

plateaux; comment, à propos de *sommets*, la voix ne s'élèverait-elle pas, pour donner au mot toute son ampleur, et comment la mélodie ne modulerait-elle pas dans un « ton brillant »?... Mais les intempéries ne troublent pas les braves, surtout quand ils sont amoureux; les violons cessent de scintiller, les cuivres sonnent une phrase martiale, et, sur un rythme chevaleresque, Christian préfère *aux meilleurs printemps... les rudes hivers de l'Alsace...* Or, maintenant, reprenez toutes les idées successives que la musique a traduites, charme des doux hivers, beauté des glaces passagères, souvenir du printemps, hauteur des montagnes, enfin amour chevaleresque pour la froide mais « prenante » Alsace,... il n'est pas une de ces idées qui servent au drame. Bien plus; elles nous en distraient, par l'importance exagérée qu'elles donnent à des phrases éminemment quelconques, phrases qui donnent au drame littéraire une sorte de bonhomie, que la musique fait complètement disparaître. Il ne reste plus que de la longueur. Et précisément, cette longueur, nous la sentons si disproportionnée, nous comprenons si bien l'inutilité des *sommets bleus* et des *glaciers qui fondent tout de suite*, que la fausseté du procédé nous apparaît avec une évidence presque offensante. Relisez la partition du *Juif polonais;* je ne crois pas que vous y puissiez relever une seule faute sérieuse contre la prosodie ou la déclamation; écoutez la représentation : à chaque instant, une phrase vous semblera mal « traduite » : la longueur, la pesanteur des « incidentes » vous fera trouver fausse la plus juste déclamation que je sache. C'est que la justesse, en ces matières, n'est pas seulement de donner aux mots leurs valeurs propres; c'est aussi de leur conserver leur valeur relative par rapport à la phrase; c'est surtout de ne pas leur donner plus d'importance qu'ils n'en ont, relativement au sentiment que la phrase exprime, le seul qui puisse être traduit musicalement.

Seulement, M. Erlanger n'est pas responsable de ces erreurs. Logiquement, des tirades comme celles que j'ai citées devraient être « déblayées ». Mais comment déblayer pendant cinquante mesures *moderato!* Ce serait le vide. Ils préfèrent le trop-plein. Cela n'est-il pas compréhensible !...

Et voici qu'une fois de plus, à discuter des défauts en quelque sorte généraux, j'ai l'air de ne pas rendre justice aux qualités très particulières d'un ouvrage, qui assurément mériterait mieux.

Signalons au moins le premier acte, d'un charme intime et pittoresque, coupé si tragiquement par le récit de l'assassinat. Le second acte me plaît moins; le gentil duo de Christian et de Suzel manque tout de même un peu d'accent, le monologue de Mathis est trop « morcelé », et il me semble que l'arrangement de la *Lauterbach* a ôté à cette délicieuse chanson quelque chose de sa grâce spontanée; mais il faut louer l'ingénieuse combinaison des voix dans le joli ensemble final. Au point de vue de la pure musique, — j'ai fait mes réserves pour le drame, — le troisième acte est en vérité fort beau; peut-être le premier est-il plus abondant en inventions musicales : le troisième a plus d'unité et d'ampleur... Tout cela est par trop sommaire. Mais, je le disais en commençant, tout ce qu'écrit M. Erlanger est vraiment d'un « musicien »; comme dramaturge, il cherche sa voie; et je suis me laissé aller à lui indiquer, avec quelque insistance, quelle était celle qui me paraissait la meilleure... Au moins le *Juif polonais* mérite-t-il qu'on le discute. Il mérite assurément qu'on aille l'entendre.

A mesure que la voix de M. Maurel diminue, ses gestes deviennent plus somptueux et plus vastes; il prête le reste de l'une et l'ampleur éperdue des autres au personnage de Mathis; il joue le rôle avec sa conscience coutumière : tous les mots qu'il profère lui semblent également importants; sa diction est exagérée, mais son articulation reste excellente. Mlle Guiraudon rend avec gentillesse le personnage de Suzel; M. Vieulle fait sonner sa belle voix dans celui de Walther. Il faut louer M. Carbonne, tout à fait charmant dans le rôle délicieux du docteur Nickel.

La mise en scène est exquise. Le décor intime et frileux du premier acte, le paysage ensoleillé du second sont d'une grâce sans pareille; et les transformations du troisième sont réglées avec un art infini. Mais ce qui me ravit surtout, dans le *Juif polonais*, comme dans *Orphée*, comme dans *Louise*, c'est la partie vivante de la mise en scène, les justes mouvements des personnages et des chœurs; cela est simplement merveilleux.

Jacques du Tillet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

From sea to sea (De mer en mer), par Rudyard Kipling (Macmillan and Co, London).

Ce nouvel ouvrage de Kipling est un recueil d'articles de journaux ou de revues. L'auteur avoue qu'il ne songeait pas à déterrer ces études, et s'il les a reprises c'est pour éviter que des éditeurs peu scrupuleux les publient spontanément avec des embellissements et des amplifications de leur cru... Ce sont des notes de voyage, tantôt brèves et rapides, tantôt plus développées, mais toujours étonnantes

par l'éclat de la description et l'imprévu des détails. La mer de saphir broyé, les pagodes surgies de terre comme des fusées qui s'épanouissent, les villes de poupées, les temples de monstres sont le décor d'une vie étrange, archaïque, intense pourtant, au milieu de laquelle le touriste européen fait singulière figure. Kipling est un admirable écrivain. Il est surtout un parfait Anglais. Il s'émerveille en artiste des beautés naturelles de l'Inde, — mais, comme Anglais, il s'étonne que les Indiens n'aient pas su mieux profiter des bienfaits de la civilisation anglaise. Les Indiens sont des paresseux. Les Chinois au contraire sont actifs et laborieux. Ah! quel dommage que l'Angleterre n'ait pas offert aux Chinois plutôt qu'aux Indiens les bienfaits de la civilisation coloniale. Oui, ce sont les Chinois qu'il nous fallait; fatale erreur! Et l'impérialisme naïf de Kipling voit avec la même facilité la Chine anglaise que l'Inde anglaise... Des vieilles civilisations asiatiques, Kipling se transporte vers les nouveautés d'Amérique. L'Amérique lui plaît par son activité, tout en le fatiguant un peu. Devant un tel débordement d'énergie combative, il songe alors, avec quelque ironique sympathie, à la paresseuse innocence des Indiens. Il est plutôt sévère pour les Américains, mais plein de tendresse pour les Américaines. Ces jeunes filles le charment par leur esprit d'indépendance et leur sincérité... Mais s'il est assez bon dans la louange, il est meilleur, il est excellent dans la moquerie, et tout l'ouvrage est égayé par d'amusantes silhouettes, très vivantes et vraies sans doute.

Speranze e glorie (Espérances et gloires), par Edmundo de Amicis (Niccolo Giannotta éd., Catania).

Sous ce titre, Edmond de Amicis, l'écrivain profond et varié, recueille quelques discours prononcés à différentes occasions et que relie, malgré la diversité des sujets, la même idée socialiste. Qu'il s'adresse aux étudiants dans une distribution de prix ou à l'inauguration d'un cercle universitaire, ou bien aux ouvriers en l'honneur du 1er mai, nous le retrouvons toujours confiant dans la même généreuse utopie. Il fait avec une loyale ardeur sa profession de foi socialiste, mais il veut n'effrayer personne et s'efforce de démontrer que sa doctrine, loin d'être subversive, se concilie avec le respect de la patrie, de la civilisation, de la famille et même de la propriété. Dans ses discours sur Garibaldi, Felice Cavallotti, Gustavo Modena, se manifeste un ardent patriotisme. De Amicis s'exprime avec l'accent ému de la sincérité, simplement, abondamment, sans recherche, mais toujours avec élégance et force. Il voudrait voir l'Italie rajeunie, régénérée; il fait ce rêve enthousiaste du bonheur pour tous, et telle est sa conviction que ce rêve difficile semble un instant réalisable.

Die Tochter des Erasmus (la Fille d'Erasme), par Ernst von Wildenbruch (Berlin, Freund und Jeckel).

Poète, romancier, conteur, dramaturge, M. de Wildenbruch publie un nouveau drame sur l'époque de la Réforme. Erasme, vieux, désabusé, connaissant le monde et la vie, prêt parfois à en accepter tous les compromis, n'a jamais eu qu'une seule passion, le culte de son esprit. Il pense que tout doit s'immoler à lui; il réclame et impose aux autres le sacrifice d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'il éloigne de lui sans pitié Catherine, sa maîtresse, parce que la passion de cette femme gêne sa tranquillité de travailleur. Mais il garde leur fille, Marie, belle et froide et qu'aucune émotion n'a touchée. Elle est la muse d'Erasme, l'esprit que le cœur n'enchaîne pas. Mais dans leur vie tranquille de fins humanistes, un homme d'énergie et de tendresse fait irruption. Ulrich de Hutten, enthousiaste et ardent, vient déposer son admiration aux pieds du vieux maître. Erasme l'accepte comme un tribut qui lui est dû. Mais bientôt la sécheresse du vieillard apparaît au jeune homme. Il s'indigne. Il reproche à Marie de désavouer sa mère, il blâme son égoïsme. La muse hautaine devient alors tout simplement une femme aimante. Celle qui fut l'âme orgueilleuse d'Erasme ne veut plus être que la maîtresse d'Ulrich de Hutten. Elle le suit partout, et quand il meurt dans une émeute, au lieu de retourner à son père, elle continue seule son chemin. Mieux lui vaut la vie affreuse d'une mendiante que sa vie artificielle de jadis. Erasme reste seul, homme trop vieux dans un monde usé... L'œuvre est belle et profonde.

The Backwater of life (les Eaux profondes de la vie), par James Payn (Tauchnitz, éd., Leipzig).

James Payn est généralement connu comme nouvelliste et son œuvre mériterait l'attention du public, ne fût-ce que par son extrême abondance. Payn a écrit, avec une régularité exemplaire, mais toujours avec entrain, plus de cent volumes de romans. Il est un excellent conteur; on sent qu'il s'amuse de ses récits. Toute son ambition est de distraire. Indifférent à toute action morale, politique ou sociale, il se préoccupe seulement d'écrire avec aisance, de trouver des traits heureux, des types humoristiques, — et, sans avoir l'air de les chercher, il les trouve en effet. Le plus gai de ses romans est peut-être *The Lost Treasure* (*le Trésor perdu*); tous sont agréables et faciles. Payn est aussi un charmant essayiste, mais, comme tel, on ne le connaît pas assez. Il est mort avant d'avoir pu rassembler ces petites études éparses. Aussi Leslie Stephen, son ami, doit-il être loué pour le recueil posthume qu'il nous donne des *Essays* de Payn. La lecture en est aisée; ces *essays* ont un air de causerie aimable et familière : de jolies

pages sur la vieillesse, sur la conversation, sur la vie de famille; d'amusants portraits du sourd, du susceptible, une fine satire du jeune auteur qui voudrait bien se faire imprimer, et du grand éditeur qui n'a garde de lui rendre ce service, des remarques délicates, plaisantes, touchantes parfois, humoristiques le plus souvent, sur la vie, sur les hommes, et sur toutes choses et sur tout le reste encore, voilà le contenu de ce petit volume qui ne pèse pas très lourd. L'impression qu'on garde, en somme, de cette lecture est celle d'un gentil bavardage. Mais on se sent en présence d'un esprit bienveillant et fin, exempt de pessimisme et délicieusement dénué de profondeur.

Ivan Strannik.

FRANCE

Claudine à l'école, par Willy (Ollendorff).

Cette petite Claudine de quinze ou seize ans est précoce : elle écrit merveilleusement (ce livre est son journal), d'un style alerte, aigu, spirituel, enrichi de quelque argot, plein de mots drôles et bien trouvés ; elle observe avec sagacité, de chaque chose et de tout être voit le trait caractéristique, peint avec exactitude et clairvoyance. Elle est aussi précoce d'une autre manière, — si précoce que son journal serait incompréhensible ou trop instructif pour de petites jeunes filles moins bien douées, — si précoce que son journal est à chaque instant sur le point de devenir scandaleux ; seulement, elle sait dire les choses... : elle les dit si bien que je ne sais pas au juste, tout compte fait, si ce n'est pas un peu plus pervers ou bien un peu moins pervers à cause de cela... Ah! c'est une singulière école, que celle de Montigny-en-Fresnois, où Claudine fait son éducation. On se plaint parfois de l'ignorance où le régime de l'internat laisse notre chère jeunesse française à l'égard de la vie vraie : l'internat, dit-on, constitue un milieu très artificiel, très différent de la réalité, où les choses sont arrangées, transformées et dénaturées de telle façon qu'il n'en ressort que des idées fausses. Tel n'est pas, en tous cas, l'internat de Montigny-en-Fresnois. L'image de la vie n'y est pas embellie suivant des conceptions idylliques de pédagogues. On y trouve tout l'essentiel de ce qui, dans la réalité, donne à l'existence quotidienne sa petite saveur pimentée. Par suite de combinaisons diverses, des instituteurs y sont joints à des institutrices, et même (comment dire cela?) la présence de ces instituteurs ne serait pas indispensable pour que de la sentimentalité s'y développât... J'aime particulièrement, dans le journal de Claudine, les portraits de ses petites camarades, de la directrice, des adjointes et de tout ce petit monde scolaire vif et remuant, attentif aux commérages, un peu paresseux, un peu vicieux, mais gentiment. La leçon de dessin, sous la direction de Mlle Aimée Lanthenay, est un menu chef-d'œuvre. Reproduction linéaire d'un objet usuel : il s'agit de dessiner une carafe taillée. Le modèle est posé sur le bureau de Mademoiselle. Alors, voilà Claudine qui ne peut rien faire parce que le tuyau du poêle lui cache la carafe. Marie Belhomme n'a plus de fusain. D'ailleurs, il y a sur le milieu de sa feuille de papier « un défaut »... Et puis sur le dessin de la grande Anaïs, dont la carafe est disgracieuse, Claudine écrit à l'encre : « Portrait de la grande Anaïs », etc. Lisez aussi le récit charmant de l'arrivée du délégué cantonal, et la distribution des prix, et l'examen des aspirantes au brevet élémentaire où Claudine résume ainsi ses connaissances spéciales sur la Guerre des Deux-Roses : « Ils se sont battus comme des chiffonniers, pendant longtemps, mais ça ne m'est pas resté dans la mémoire », mais se rattrape sur « l'influence déplorable » qu'exerça sur le roi Louis XV Mme de la Tournelle, etc. C'est une œuvre rare, que ce petit livre un peu scabreux.

Nos humoristes, par Adolphe Brisson (Société d'édition artistique).

Qu'est-ce qu'un humoriste? Car enfin, tout le monde emploie ce mot-là et qui donc est sûr de bien le comprendre? M. Adolphe Brisson, procédant par analyse, divise les humoristes en caricaturistes, parodistes, fantaisistes et satiristes, et pour chacune de ces catégories il trouve de dignes représentants. Puis il s'aperçoit que quelques humoristes pourraient bien appartenir à plusieurs de ces sections et que d'autres ne se rangent aisément dans aucune d'elles. Je crois, d'ailleurs, qu'il ne tient guère à cette répartition; mais qu'importe?... Et voici tout simplement des reproductions des meilleurs dessins de Caran d'Ache de Forain, d'Hermann-Paul, de Léandre, de Robida, de Steinlen et de Willette, agréablement présentées au public par Adolphe Brisson. Adolphe Brisson ne s'est pas acharné (louons-le de cette réserve) à composer sur ces artistes de savantes études. Il est allé les voir, il les a bien vus, il les a fait causer et, comme il est un admirable interviewer, il leur a fait dire des choses intéressantes et caractéristiques. Il nous renseigne sur leur personne, sur leurs habitudes, sur leurs manies, sur leurs costumes, sur leur domicile, ateliers somptueux ou pauvres mansardes, — et quant à leur talent, voyez les œuvres. Ces petits portraits sans prétention sont spirituels et vivants, crayonnés avec entrain, toujours plaisants. Ils contentent la curiosité qu'éveillent en nous les hommes notoires et nous renseignent utilement. Il faudra puiser là plus tard quand on fera l'histoire de l'art contemporain. Il n'est pas indifférent que Willette

soit un petit homme grassouillet, habillé d'une vareuse large et coiffé d'un chapeau mou aux bords relevés, et qu'il boive du cidre, et qu'il n'ait pas de domicile très fixe, et qu'il s'exagère peut-être la qualité morale et physique de la Montmartroise, et que M. Willette le père, officier supérieur retraité, se soit couvert de gloire en 1870, et qu'Adolphe Willette, élève de Cabanel, ait été destiné d'abord à devenir membre de l'Académie des Beaux-Arts, et qu'il ressemble par plus d'un trait au doux rêveur lunaire Pierrot. Ces petits faits ont leur importance : un critique subtil saura les utiliser pour des démonstrations d'esthétique transcendantale. Provisoirement, ils sont amusants, hâtons-nous d'en profiter !

Le Rire, par Henri Bergson (Alcan).

Cette petite étude est fine et pénétrante et la lecture en est rendue très amusante par un grand nombre d'exemples bien choisis qui sont là comme des documents, mais qui peuvent aussi servir tout simplement à nous distraire. D'ailleurs la conclusion en est plutôt triste : c'est un grand sujet de mélancolie qu'on ne puisse pas analyser le rire sans y trouver de l'amertume. M. Bergson étudie les formes les plus diverses du rire, les plus simples et les plus complexes, les plus enfantines et les plus graves, les plus spontanées et les plus réfléchies, depuis les drôleries des clowns jusqu'au comique de Molière. Si différentes qu'elles semblent être, il leur trouve pourtant des analogies profondes et démontre que le rire est toujours produit par les mêmes causes psychologiques. Il y a dans le rire un besoin de *détente :* l'homme, astreint à des convenances par la vie de société, rompt subitement avec toute entrave ; il se dégage du bon sens et de toute règle rationnelle. « L'absurdité comique nous donne tout d'abord l'impression d'un jeu d'idées. Notre premier mouvement est de nous associer à ce jeu. Cela repose de la fatigue de penser. » Le rire résulte de la vie des hommes en commun et manifeste l'inadaptation de l'individu à la société. Le rire est, avant tout, une correction. Il est fait pour humilier. Il est la vengeance de l'individu vis-à-vis de la société qui veut l'asservir. Et l'essentiel, en somme, de ce qu'on trouve au fond du rire, c'est de la méchanceté et de l'orgueil aussi, puisque le rieur s'oppose lui-même, comme un type de perfection, aux échantillons d'humanité qu'il raille. Ou bien il veut blesser, ou bien, s'il veut simplement s'amuser, c'est donc qu'il considère la personne d'autrui « comme une marionnette dont il tient les ficelles ». Cette conception-là manque, sans doute, de charité. La charité n'est pas au fond du cœur de l'homme. Les psychologues attentifs ne trouvent en nous-mêmes que de vilaines choses. Ils font une terrible besogne ; ils sont décourageants, ils nous rendront, par la connaissance de nous-mêmes, plus cyniques dans notre essentielle perversité. Car enfin, si l'on ne peut plus seulement rire !...

André Beaunier.

Memento. — Chez Calmann Lévy, *la Jeunesse du maréchal de Luxembourg* (1628-1668), par Pierre de Ségur, avec des documents inédits. — Chez Alcan, *la Question sociale*, par Auguste Brasseur, études sur les bases du collectivisme, où l'on veut démontrer que les théories collectivistes sont en opposition avec « les lois physiologiques et psychologiques qui forment le soutènement de la molécule humaine ». — Chez Plon, *Trois femmes de la Révolution*, par Léopold Lacour : ces monographies d'Olympe de Gouges, de Théroigne de Méricourt, de Rose Lacombe veulent être une contribution à l'étude des origines du féminisme contemporain ; elles sont, en tout cas, assez curieuses. — A la même librairie, *Réhabilitée*, roman (médiocrement écrit) de M. Henry Maisonneuve, — *Zoby*, roman nouveau de l'inépuisable Henry Gréville. — *Contes jaloux*, nouvelles, par Henry-C. Moreau. — Chez Colin, *Millionnaire*, roman « pour les jeunes filles », par Jean Charlette, où l'on voit une jeune fille, qui fut pauvre et devint très riche ensuite, se défendre victorieusement contre tous les ennuis dont la menacent ses millions. — Chez Lemerre, *Au Bourgneuf*, nouvelles « choisies », de Justin Bellanger.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Le projet de loi sur l'augmentation de la flotte sera, selon toute vraisemblance, adopté dans le courant du mois de mai.

Il n'a plus aujourd'hui contre lui que la minorité socialiste. Le centre a, en effet, renoncé ici à toute opposition : on suppose qu'un compromis est intervenu entre le gouvernement et les catholiques, et que l'habile politique de ceux-ci a obtenu du pouvoir la promesse ferme de quelque nouvelle concession ; la toute récente visite que le comte Ballestrem a faite au pape n'est pas pour rien, ajoute-t-on, dans ces résultats.

Quant aux agrariens, leurs menaces ne semblent pas bien sérieuses, de se liguer contre le projet dont le sort préoccupe si fort Guillaume II. Les agrariens font grand bruit autour du *Fleischauvorlage*. Le mot est barbare et il me faut une ligne pour le traduire : il s'agit d'un projet de loi sur l'inspection de la viande. Le gouvernement ayant songé à édicter quelques mesures sanitaires réglementant l'entrée des conserves américaines, les agrariens entendent mettre à profit les circonstances pour obtenir le vote d'une loi nettement prohibitionniste. On conçoit l'intérêt qu'ils y ont : grands propriétaires-éle-

veurs, ils feraient à leur gré la hausse sur le marché aux bestiaux, une fois interdite l'importation des viandes de Chicago. Les socialistes, comme bien on pense, protestent : tous les Allemands ne sont pas végétariens et le prix de la viande augmentant, la classe ouvrière serait privée de toute nourriture un peu substantielle. Les modérés protestent aussi : ils font très justement valoir qu'une rupture commerciale avec l'Amérique, au moment où l'Allemagne songe à dépenser si largement pour sa marine, serait une faute insigne.

Cependant, les agrariens menacent de voter contre le projet sur l'augmentation de la flotte. Mais les agrariens sont des enfants terribles — et qui ne manquent jamais l'occasion de taquiner le gouvernement ... pour le simple plaisir...

Belgique. — Tous les amoureux de noble et délicate peinture, tous les passionnés de grand art feront en 1901 leurs dévotions aux primitifs de l'École flamande.

Bruges-la-Morte organise, en effet, une exposition qui réunira dans un groupement harmonieux les chefs-d'œuvre de Van Dyck, de Memling, de Thierry Boets et autres illustres maîtres. Cette exposition devait avoir lieu cette année-ci, mais notre grande kermesse internationale risquant fort d'accaparer toute l'attention des cosmopolites, elle a été remise au printemps prochain.

Sous la signature du baron de l'Epine, la *Revue générale* publie un article d'une étourdissante gaieté et dont le titre — *Lamartine et Coppée* — est à lui seul une trouvaille.

Vous entendez... et il semble superflu d'insister. Mais savourez ces lignes : « Coppée pourrait même répéter avec plus de vérité que l'auteur des *Méditations* : « *La France s'ennuie.* » Elle fait plus que s'ennuyer, elle souffre profondément et c'est pour cela, uniquement pour cela, que le poète des humbles, le doux et paisible citoyen qu'est Coppée, a voulu entrer dans les luttes politiques... La France est mal armée contre ses ennemis du dedans et du dehors ; et alors, en bon fils vous entendez le paisible académicien s'écrier : *On bat ma mère, j'accours.* »

Ces choses restent... Si vous faites comme la France et que vous ayez du vague à l'âme, lisez l'article du baron de l'Epine.

États-Unis. — Il y a quelque temps, les foudres de l'Église traversaient les mers et s'abattaient sur une des sommités du monde universitaire américain, le Dr Mivart. Engagé dans une controverse avec le cardinal Vaughan, — controverse d'ordre à la fois religieux et scientifique et qui fit grand bruit outre-océan, — le Dr Mivart avait été amené à confesser *coram populo* sa foi au darwinisme et il avait par là troublé nombre de consciences : d'où, excommunication majeure. C'est du moins ainsi que l'opinion publique, aux États-Unis, avait compris les choses.

Mais voici que, dans le *Catholic World*, un autre savant professeur, le Dr Seton, revient sur les faits. Au cours de sa controverse avec le cardinal Vaughan, une des lumières de l'Église, le Dr Mivart bouscula un peu bien fort la lettre et, par suite, le sens séculairement admis des Écritures : ce sont ses hérésies et non pas son darwinisme, estime le Dr Seton, que Rome a voulu condamner. Puis, le Dr Seton, *catholique de la stricte observance*, examine cette question, qui n'est évidemment point sans quelque intérêt, au moins spéculatif : un catholique peut-il admettre la doctrine de la sélection naturelle?

Il pense que non seulement la théorie du transformisme n'a rien qui soit pour porter atteinte à l'idée d'une création émanant de Dieu, mais que la découverte de Darwin atteste une fois de plus la sagesse divine. Et le Dr Seton écrit : « Tous les naturalistes le savent : on constate entre les divers sujets, tant du règne animal que du règne végétal, des différences qui correspondent aux diverses conditions de vie. Et nous croyons — nous le proclamons ici — que lorsqu'il créa les premiers animaux et les premières plantes le Tout-Puissant déposa en eux la faculté de se transformer sous l'action du dehors. » D'une logique implacable, le Dr Seton admet un Dieu « sans cesse occupé à réaliser de nouveaux miracles pour permettre aux nouveaux organismes de se plier à de nouvelles conditions de vie ».

Et voilà. Maintenant, ce Dieu faisant des miracles à tour de bras ne vous dit peut-être rien qui vaille... Toutefois, si vous avez quelque goût pour ces questions, je vous recommande la préface, dont le Dr Laloy a enrichi la traduction en français de ce savant travail de Haeckel : *État actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme*, mémoire présenté au 4e Congrès international de zoologie à Cambridge, le 26 août 1898. Le Dr Laloy pense, lui aussi, que la théorie de l'évolution est conciliable avec la croyance au dogme d'un Dieu personnel.

Dans la revue *Atlantic Monthly*, Mr. Harper se demande *à quoi tient la suprématie de la littérature française*. Tout au long de cet article, d'abondantes gracieusetés à notre endroit. Buvez du lait :

« La suprématie des lettres françaises fut toujours telle que si, faisant un recul dans le passé, vous désirez savoir ce que pensa de tels ou tels événements l'élite intellectuelle du monde entier, vous avez toute chance d'être fixé en ouvrant les livres français de l'époque... De tout temps, la France fut en littérature ce qu'elle fut en politique, où elle représente l'avant-garde du progrès. Être imbu de l'esprit français a toujours signifié : marcher avec le siècle... Nulle part la concurrence littéraire n'a été aussi âpre qu'en France. Nulle part les œuvres de valeur n'ont rencontré accueil aussi flatteur et nulle part, également, l'infériorité littéraire n'a été aussi vite remarquée et aussi résolument raillée... La conscience artistique est bien plus développée chez le Français que chez l'Anglais ou chez l'Allemand. Et les Français ont l'admiration moins facile devant une œuvre mal écrite ou devant un tableau malheureux ».

G. Choisy.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 5 MAI 1900.

APOLOGIE

Une œuvre inédite d'André Chénier.

La *Revue de Paris* a publié récemment (nos du 15 octobre et du 1er novembre 1899) un ouvrage en prose inédit d'André Chénier : *Sur la Perfection des Arts*, que l'étude des manuscrits originaux du poète, restés cachés jusqu'à présent, m'avait mis à même de reconstituer. J'ai raconté alors dans quelles circonstances il m'avait été donné de retrouver cette œuvre inconnue, si féconde en vues originales, et où l'auteur de l'*Hermès* semble avoir voulu fixer le meilleur de sa pensée littéraire et esthétique : je n'y reviendrai point ici. L'accueil fait par la critique à cette publication a mis amplement en lumière toute la portée du programme esquissé dans ces nobles pages.

Le nouvel ouvrage que je présente aujourd'hui diffère sensiblement du précédent. Outre qu'il est moins étendu et d'une exécution moins avancée que la *Perfection des Arts*, — au moins à en juger par ce que nous en ont transmis les manuscrits conservés par la famille de Chénier, — il a été inspiré par des préoccupations toutes différentes. L'*Apologie* ne traite point de matières littéraires ni artistiques; elle offre un caractère nettement politique et social qui lui assigne parmi les productions en prose du poète une place tout à fait à part. On ne saurait la rapprocher que des articles publiés par André, au cours de la Révolution, dans le *Journal de Paris* et dans le *Moniteur*, morceaux d'une éloquence admirable, trop peu connus, mais qui sont avant tout des ouvrages de circonstance, et entre lesquels l'auteur n'a pas cherché à établir de lien apparent.

Chénier avait décidé de donner à son livre le titre, pour nous assez énigmatique, d'*Apologie*. Chacun des feuillets autographes qui nous ont livré les pages qu'on va lire, porte, en effet, les mots *απολ.*, *απολογι.*, *apol.*, *in apologia*, de la main même de l'écrivain. C'est cette rubrique qui, de même que l'ω pour la *Perfection des Arts*, nous a servi de fil conducteur. Je relève sur l'un de ces feuillets, à côté de la mention *in apologia*, les mots *prosa o rima*, qui attestent qu'à un certain moment le poète hésitait sur la forme à donner à son ouvrage : prose ou vers. Cela explique qu'on y rencontre quelques vers, notamment à la fin. Un mot de la conclusion confirme encore cette hypothèse. C'est bien d'ailleurs le vers que semble appeler, en plus d'un endroit, la verve indignée de l'auteur.

Dans les pages de l'*Apologie* qui nous ont été conservées, pages certainement antérieures à la Révolution et dont la composition doit se placer vers 1787, au moment de son séjour en Angleterre, — l'affaire Mercier-Dupaty nous fournit à cet égard un précieux élément de date, — Chénier a abordé sous une forme vivante, incisive, et parfois violente, l'étude des problèmes sociaux qui le préoccupaient davantage, spécialement des questions relatives à l'organisation de la justice et de la procédure criminelle. Il s'y associe avec une ardeur généreuse aux revendications qui passionnaient tous les esprits libéraux, à la veille de la Révolution, depuis les campagnes retentissantes de Voltaire, et grâce aux appels des Le Trosne, des Lacretelle, des Condorcet, des Brissot de Varville, des Servan, des Mercier-Dupaty. Il est à propos de remarquer que Chénier y affirme une admiration toute particulière à l'égard de ce dernier et de son noble rôle dans la revision de l'abominable procès de Chaumont. Le poète attaque avec une franchise impitoyable, sans souci des préjugés de son entourage, les abus des parlements et des corps héréditaires, le mode de recrutement des tribunaux, les juridictions exceptionnelles, les emprisonnements arbitraires et, par-dessus tout, les erreurs judiciaires dont on venait d'avoir de si nombreux et de si saisissants exemples. Il n'y ménage pas davantage

l'opinion publique, stigmatisant, comme ils le méritent, ses excès et ses préjugés.

L'œuvre devait être adressée à l'un des ennemis les plus fanatiques des revendications auxquelles le poète prêtait sa voix. Je crois qu'il y a toute raison d'identifier ce personnage, qualifié d'avocat général au Parlement, avec le magistrat Antoine-Louis Séguier, l'adversaire du président Dupaty. J'ajoute que les fragments qui vont être donnés plus loin ne représentent pas l'intégrité de ce qui nous est parvenu de l'*Apologie*. Je dois y joindre une préface publiée en 1840 sous ce titre : *Préface d'un ouvrage politique*, dont on ignorait la destination et qui se rapporte certainement à l'*Apologie*, et un chapitre très important publié en 1891, dans l'*Artiste*, par M. Achille Bouquet, sans indication de provenance et sans qu'on pût savoir à quel ouvrage se rattachaient ces pages vigoureuses. Chénier y dénonce l'indifférence coupable de ses contemporains et, en première ligne, des Parisiens, à l'égard des plus odieux abus de l'autorité, pour finir par le curieux récit d'une visite faite par lui, en 1783, au donjon de Vincennes et à ses cachots.

L'examen des manuscrits du poète, en me donnant l'occasion de retrouver les feuillets autographes sur lesquels figurent ces précieux morceaux, m'a permis, grâce à la rubrique ἀπολ, de les restituer à l'œuvre dont ils faisaient partie. Il faut y joindre encore un certain nombre de textes transcrits par André dans les écrivains latins, en vue d'étayer plusieurs des considérations formulées dans l'*Apologie*. Les fragments inédits qu'on va lire suffiront à montrer tout ce qu'il y eut dans la grande âme de Chénier de pitié pour les injustices et les misères de ce monde et d'ardeur généreuse à les combattre.

ABEL LEFRANC.

Entreprendre de changer les mœurs d'une nation, c'est comme changer le cours d'une rivière : d'abord cela veut de la peine, puis elle s'accoutume à son nouveau lit et croit jamais n'avoir coulé sur d'autres bords.

Quand un peuple a des mœurs, des usages, des préjugés, le législateur ne doit point les heurter de front ; il armerait le peuple contre lui. Il doit en inspirer d'autres ; il doit les détruire sans les combattre.

... Ces révolutions sont d'autant plus difficiles à exécuter que leur réussite dépend en grande partie de la confiance du peuple, et que la confiance du peuple dépend presque toujours de leur réussite éclatante et rapide. Lorsque, au XIIIe siècle, la nation anglaise, indignée de la faveur accordée aux étrangers, contraignit Henri III de convoquer un nouveau parlement à Oxford, les premières mesures de ce nouveau parlement furent si confuses et si mal dirigées que la nation elle-même se réunit aux royalistes pour lui donner le nom de *Parlement des fous*. La même chose arriva en France sous la minorité de Louis XIV : l'armée du Parlement battue par celle du roi était l'objet des risées du peuple qu'elle défendait, autant que de l'armée royale. Le parlement que le feu roi Louis XV créa pour un moment et contraignit la nation d'accepter à la place de celui qu'elle regardait comme son défenseur, ne put faire un pas qui ne fût mauvais, parce qu'il n'avait pas même la confiance de la cour ; il fut le jouet de tous les rieurs de France, et tous les partis se réunirent pour l'accabler de surnoms et de sobriquets dont la populace se souvient encore. (Détailler ensuite les raisons qui rendent la réussite si difficile.) La grande charte obtenue du roi Jean sans Terre et d'autres exemples dans d'autres contrées font voir de quelle manière le règne même des mauvais rois peut être utile à la chose publique, exemples bien utiles à connaître pour que les bons rois soient moins effrayés sur le sort de leurs peuples après leur mort, et que les peuples ne se découragent point quand ils ont un mauvais roi.

* * *

Il reste encore dans un pays, sinon de bonnes mœurs, du moins quelque trace de bonnes mœurs, lorsqu'on y conserve un peu de pudeur, lorsqu'on n'ose s'avilir ouvertement, lorsqu'on le nie si l'on est découvert, et qu'on cherche au moins quelques couleurs pour déguiser sa bassesse. Il faut que l'habitude des lâchetés soit fondée sur une expérience bien longue et bien générale pour que les malhonnêtes gens, qui, dans les pays où il y en a peu, se cachent même les uns des autres, parviennent à négliger comme inutile le soin de se cacher même devant des inconnus, et dédaignent jusqu'à la peine de dissimuler. J'ai vu cette nonchalante effronterie portée à un point qui ne saurait se concevoir. Un homme a employé les plus lâches flatteries près des grands pour avoir de l'argent, ou pour obtenir quelque privilège oppresseur ; ou ruiné, joueur, perdu de dettes, il se vend bien cher à la lubricité de quelque vieille dissolue ; ou il se relève par quelque mariage infâme et opulent. Il est parvenu à être ministre, soit par une complaisance vile qui l'a rendu utile aux plaisirs de son prédécesseur, soit parce que des femmes intrigantes et débauchées ont trouvé dans lui de quoi satisfaire mieux à l'intempérance de leurs désirs. Vous croyez qu'il rougit des degrés ignominieux par où il est monté ; non, il en convient presque sans détour ; il lève le front ; il a presque l'air de s'en vanter. Qu'en son absence on en parle dans quelque société nombreuse, on en fera bien quelque raillerie ; mais chacun finit par tomber d'accord qu'il a fort bien fait, que les bassesses ne sont méprisables que quand elles n'ont pas réussi ; et plusieurs envient tout bas, plusieurs même tout haut, le bonheur qu'il a eu de rencontrer des circonstances qui l'aient mis à portée de développer

des talents qu'ils sentent avoir aussi bien que lui.

Mais vous, modeste et silencieux honnête homme, qui, vivant en solitude, ne connaissant rien à de pareils usages, écoutez tout ce qu'on dit là sans y comprendre un seul mot, vous interrogez, vous voulez quelque explication : alors un beau parleur se lève, il vous raconte dans le plus grand détail toute la vie de celui dont on parle, et cela d'un ton si calme, si assuré, où l'on voit si bien qu'il aurait fait de même à sa place et qu'il ne doute pas que vous-même n'eussiez fait de même aussi, que vous rougissez, vous ouvrez de grands yeux, vous ne savez que dire. Vous prenez courage, enfin, et vous lui dites : « Mais la probité, mais la délicatesse, mais l'honneur, mais cette liberté courageuse et fière qui accompagne l'homme de bien... » A ce discours, ils sont tous aussi étonnés que vous l'étiez tout à l'heure en les écoutant, ils rient, ils détournent la tête sans vous répondre, excepté un profond penseur qui s'avance et vous observe que vous parlez en homme qui lit beaucoup, que toutes ces vertus avaient du bon dans la république romaine, mais qu'aujourd'hui il n'y a rien de mieux que d'être un fripon. Stupéfait, vous balbutiez, quand un autre prend le parole et assure que la république romaine ne valait pas mieux qu'une autre, qu'on vante beaucoup les Anciens, mais qu'au fond toutes ces vieilles histoires ne sont que des fables et qu'il n'y a jamais eu d'honnêtes gens. Et tout le monde s'en tient à cette opinion.

* * *

(Après avoir détaillé les abus que des corps entiers dans l'État aient des lois qui puissent les soustraire aux lois de l'État entier...) Longtemps ils luttent, ils regardent, ils savent regarder ces corps militaires comme de véritables ennemis qu'on leur impose pour gardes, mais ensuite... ils finissent (*dire comment*) par n'avoir plus ni âme, ni énergie, ni courage ; si on les écrase, c'est de leur aveu. C'est de leur aveu que s'ils soulagent quelque besoin au coin d'une rue, un homme vêtu de bleu a le droit de les arrêter. C'est de leur aveu que dans les places ou jardins publics, dans les théâtres, dans tous les lieux où ils vont s'amuser en payant, un homme qui ne paye point, armé et revêtu d'un habit militaire, a le droit presque arbitraire de leur imposer silence, de les frapper, de les chasser, de les massacrer, de les tuer. Quelque infâme et absurde tyrannie que l'on imagine contre eux, ils conviennent que c'est très juste, ils souscrivent à tout ; ils partagent la stupide admiration, le respect de l'ignare et aveugle militaire pour d'absurdes règlements qu'il vient de faire lui-même. Dès lors, plus de repos, plus de propriété, plus de citoyens, plus de patrie. En vain on conserve encore quelques formes ; dans le fond, il n'y a plus de tribunaux que des corps de garde, de magistrats que les généraux d'armée, de juges qu'une soldatesque insolente, de lois civiles que la discipline militaire.

C'est alors que les corps de milice osent sans frein, sans pudeur, sans crainte, se livrer publiquement aux crapules les plus viles et les plus tyranniques. C'est alors qu'un jeune homme ivre parie avec ses camarades ivres d'aller maltraiter un inconnu que ses affaires ont appelé dans ce mauvais voisinage et gagne impunément son pari ; ou qu'il promet et s'efforce de séduire une fille bien née, car c'est ainsi, dit-on, que des hommes sans principes et sans humanité se vendent l'un à l'autre, dans d'infâmes gageures, le repos et l'honneur des familles ; et alors on traitera d'insensé, de don Quichotte, un homme de bien qui osera s'élever contre une tyrannie aussi infâme et prendre en main la cause du genre humain et de la justice ; et l'époux, le fils, le père courageux qui aura osé défendre des insultes de la débauche sa fille, sa mère, sa femme, ne recueillera qu'affronts, que vexations, que mauvais traitements, et sera un sujet de risée même aux yeux de ses compagnons d'infortune, qui du moins auraient bien dû se contenter d'être assez lâches pour ne pas embrasser sa querelle. Enfin, des gens sages assurent (mais c'est une exagération sans doute) qu'en suivant cette voie, une nation pourrait s'avilir au point que chez elle le meurtre, les assassinats seraient des privilèges de l'habit militaire, qu'un jeune homme en uniforme pourrait en pleine rue outrager une fille dont il poignarderait le frère accouru pour la défendre ; qu'une troupe de gentilshommes (1) pourrait inviter une ville entière à un bal, et là éteindre les lumières et se jeter au hasard sur les femmes avec une brutalité féroce ; que d'autres pourraient dans un spectacle s'obstiner à garder leur chapeau sur la tête et, pressés de l'ôter, ne répondre aux cris du public qu'en s'élançant l'épée à la main dans le parterre, fermant les portes pour égorger plus à l'aise, et faisant main basse sur tout ce qui se rencontre. S'il était possible, ce que je ne crois point, que de pareils excès arrivassent, j'aurais, je l'avoue, un profond mépris pour la nation chez qui le cri de l'indignation publique ne pourrait point élever des gibets pour des crimes aussi odieux, ni donner à la vengeance des lois la force d'atteindre les coupables, et où il ne resterait à l'homme de bien que le pouvoir de gémir en silence, en observant avec une douloureuse amertume combien aujourd'hui la vie des hommes est à bon marché.

On les loue de ce qu'ils sont bien lâches, de ce

1. Après *gentilshommes*, les mots *faits pour* [illegible] *patrie* ont été raturés.

qu'ils obéissent bien, de ce qu'ils aiment bien leur esclavage...

Les poètes, lettrés, historiens, parviennent à dire, à prouver, à persuader que les rois sont les vicaires de Dieu, qu'ils ne tiennent leur pouvoir que de lui, qu'ils ne doivent compte à personne. Cruels et méprisables sophistes!

Ils étaient façonnés tellement à la servitude, qu'ils semblaient incorporés avec elle, ne vivre que dans elle, ne pas concevoir un autre état. Ils s'en estimaient heureux; ils étaient féconds en beaux raisonnements, en excellentes plaisanteries contre les peuples qui avaient eu le malheur de n'être pas, comme eux, asservis sous un joug bien tyrannique. Ils regardaient comme un scélérat ou comme un fou tout homme convaincu de n'être pas un vil esclave. Plus l'esclavage était muet et rampant, plus ils en faisaient cas. Ce n'est point une exagération, cela est vrai à la lettre, et les expressions familières à leur langue en font foi ; car les manières de parler proverbiales étant toujours le fruit des usages d'une nation, de ses habitudes, de ses mœurs publiques, de sa façon de penser et de sentir, ne sont pas des témoins récusables. Il est bon que la postérité sache donc que presque jusqu'aujourd'hui la liberté n'était pas chez nous, comme chez les anciens, une vertu sans laquelle il n'est point de vertu; elle était un vice, le désir de la posséder, un crime, son nom seul une injure ; si bien que lorsqu'un homme était accusé de *penser librement* (c'est l'expression qu'on employait, et non pas une autre), on l'évitait, on recommandait aux jeunes gens de le fuir, on déplorait pathétiquement le sort des malheureux qui suçaient le poison d'une société si dangereuse. Et lorsqu'un Montaigne, un Bayle, un Rousseau, un Montesquieu réclamaient contre l'excès des tyrannies royales ou ecclésiastiques, ou seulement en indiquaient la véritable source qu'on avait tant d'intérêt à cacher, la plupart des lecteurs anathématisaient l'ouvrage en disant qu'il était plein de *pensées libres ;* honorable reproche que trop peu d'auteurs ont mérité (1).

* *

De tous ces hasards (nombre de causes expliquées plus haut) sont nés en Europe toutes ces jurisprudences honteuses et tous ces affreux codes de lois, par lesquels plusieurs peuples se laissent gouverner, lois cruelles et absurdes partout où elles ne sont pas obscures et inexplicables; lois que de sots chicaneurs osent encore essayer de défendre avec une faiblesse risible et une mauvaise foi honteuse; lois si détestables que le bon sens et l'équité obligent souvent un juge honnête homme à les éluder; lois qui abandonnent la vie et l'honneur du citoyen pauvre et sans appui à la haine, à l'insouciance et à l'incapacité d'un juge méchant, ivre ou imbécile; lois qui ont fait et font périr des milliers d'innocentes victimes, et qui en ont cédé à peine trois ou quatre à M. de Voltaire, à M. Dupati et à quelques autres hommes respectables, qui ont élevé la voix de la justice et de l'humanité (1). Avec les formes de votre jurisprudence... il est impossible qu'un sot ne soit pas un homme perdu.

Je ne dis pas avec quelle injustice, quelle lâcheté, mais je dis avec quelle maladresse, quelle imprudence, quelle étourderie, vous avez fait éclater votre ressentiment dans l'affaire de M. Dupati (2)...

O Français... Serez-vous toujours endormis?... on... et vous le souffrez... on... et vous le souffrez? Souffrez-le donc et soyez toujours vils, soyez lâches, soyez malheureux, soyez à jamais opprimés...

Ces gens de la société, comme ils vous traitent de têtes chaudes!... Pauvres gens que vous êtes! Aveugles!...

Il semble que les lois et les magistrats sont établis pour tendre des pièges. Comme le tigre...

(1) Ce passage — depuis *Ils étaient façonnés* jusqu'à la fin de l'alinéa — a été publié par M. de Latouche dans la *Revue de Paris* (n° de mars 1830). Latouche datait le fragment de l'année 1788. Becq de Fouquières a cru pouvoir le rattacher (*Œuvres en prose*, p. 334) aux « études d'André Chénier sur les causes des progrès et de la décadence des lettres », dont ce critique ne connaissait, du reste, qu'un seul chapitre. Le manuscrit original que nous possédons maintenant permet de trancher la question. Il porte, en effet, la mention ἀπολ : cette belle page fait donc sûrement partie de l'*Apologie*.

(1) Allusion aux mémorables campagnes de réhabilitation qui se succédèrent pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, en faveur des Calas, des Sirven, des La Barre, des Lally, etc. La campagne entreprise par le président Mercier-Dupaty, l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, pour être peut-être moins célèbre, doit être regardée cependant comme l'une des plus admirables. On sait que Dupaty arracha à la roue, au moment où leur supplice allait commencer, trois infortunés paysans des environs de Chaumont-en-Bassigny, Bradier, Simare et Lardoise, condamnés à mort après la plus infâme procédure criminelle dont l'histoire du temps fasse mention (1783-1787). L'héroïque président se voua à l'œuvre de la revision de leur procès avec une énergie et une éloquence qui émurent la France entière. Il triompha, aux applaudissements de tous les gens éclairés : mais tant d'efforts, sans parler des persécutions qu'il avait précédemment subies, altérèrent sa santé et il mourut l'année suivante (1788). Il avait mérité, dès sa jeunesse, par son attitude généreuse, ce bel éloge de Voltaire : « Dupati, disait le défenseur de Calas dans une lettre au duc de Richelieu, est idolâtre de la tolérance. Décidément, mon apostolat n'a pas laissé de faire fortune parmi les honnêtes gens; c'est ce qui berce ma vieillesse. » Il n'est pas surprenant que Chénier ait tenu à lui rendre hommage dans deux passages caractéristiques de son *Apologie*. Par son rôle dans l'affaire de Chaumont, comme par ses *Réflexions historiques sur les lois criminelles* et par ses *Lettres sur la procédure criminelle en France*, Dupaty doit être considéré comme l'un des principaux promoteurs de la réforme réalisée peu après dans notre droit criminel. Il était le beau-frère du jurisconsulte Fréteau, cité plus haut par André Chénier.

(2) Il y a lieu de supposer que ce passage concerne le célèbre avocat général Séguier (1726-1792), à qui Chénier comp

C'est un abus énorme, c'est le comble de la misère lorsque la discussion des procès n'est pas simple ; lorsque les principes ne sont pas faciles et uniformes ; lorsqu'il faut savoir une infinité de choses pour défendre ses biens et son repos et sa vie ; lorsqu'on est interrogé en cachette ; lorsqu'un petit nombre de voix, qui souvent peuvent être celles de gens ivres ou qui ont mal entendu, suffit pour vous perdre,... et peu de témoins, et qu'on profite des inadvertances de l'accusé ; il semble qu'alors les lois impitoyables mettent leur intérêt à trouver des coupables.

... Un jeune homme sans étude, sans expérience, mais qui a acheté pour de l'argent le droit de faire respecter sa sottise, veut gagner l'estime et les éloges de ses graves confrères ; il veut montrer qu'il est capable, lui aussi, de s'illustrer dans cette éloquence vide et bouffie qui fait à Paris tant de réputations ridicules. Il parle, et de ce ton arrogant qui accompagne toujours l'ignorance et la médiocrité, il pèse, il juge, il décide, il tranche sur les matières les plus abstraites, sur les questions les plus profondes, comme s'il avait même eu le temps de les examiner depuis le peu d'années qu'il est au monde. Il s'indigne, il injurie, il voit partout des blasphèmes, et il tire ses conclusions. Alors tout se range autour de lui : et de vieux avocats qui ont étudié tous les arrêts, hors ceux du sens commun, et des magistrats qui ont vieilli à décider et à ne savoir pas lire, des prêtres tartuffes, ambitieux, intrigants, dissolus tous ; toute classe, toute secte, tout le monde en est, car les fripons, toujours divisés et ennemis les uns des autres, se réunissent pourtant et s'entr'aident pour opprimer un homme de bien.

Il n'est point d'orateur plat et bavard et que son imbécile pathos ait fait regarder comme un génie, point de stupide balayeur de palais, point de méprisable cuistre de barreau qui ne crie, qui ne clabaude, qui ne mette en avant son impertinente et absurde suffisance pour s'attirer un regard de Messieurs et se faire nommer parmi la vile canaille qui persécute l'honnête homme. Les tartuffes, tremblants de voir démasquer leurs vices, le ministre, frémissant au seul nom de réforme parce qu'il n'ignore pas que son crédit, sa place, son pouvoir serait le premier abus qu'il faudrait réformer, le déclarent ennemi de Dieu, de l'État, des lois : calomnie ancienne et jamais usée, et mise en œuvre par eux avec d'autant plus de confiance qu'ils savent bien qu'en employant de telles armes, plus leur hypocrisie sera bête et rampante, plus elle remplira leurs vues, plus elle pourra nuire avec sécurité. Ils démontrent dans ses écrits mille intentions secrètes qu'il n'eut jamais ; ils le défèrent aux rois auxquels il n'a jamais pensé ; ils leur recommandent son châtiment et se livrent sans pudeur aux ignominieux délires de l'adulation la plus sordide, la plus dégoûtante. Il a beau leur protester qu'il n'eut jamais les idées qu'on lui impute, ils ne l'écoutent pas ; le leur prouver par les écrits mêmes qu'ils accusent, ils ne les ont pas lus ; leur démontrer qu'il n'y a que la plus abjecte mauvaise foi qui abuse ainsi des paroles d'un auteur, ils le savent bien. Leur dessein n'est pas de le réfuter mais de le perdre. Je sais bien que les mépris et la risée publique sont le partage de ces pieds-plats et que l'honnête victime n'inspire que les respects et l'admiration. Mais qu'importe, si ces respects stériles ne défendent pas son repos de leurs attaques, s'ils n'en ont pas moins le pouvoir de l'opprimer, s'il est insulté par leurs pareils, vilipendé par leurs créatures, déchiré par leurs déclamateurs à gages ; s'il souffre le coup de pied avilissant d'un tas de charlatans ecclésiastiques ; s'il est livré sans défense à l'inquiète et pétulante nullité de quelque magistrat ignare ?

Dans un pays où la justice ne s'accorde qu'au crédit...

Cela peut-il être autrement dans des corps dont la plupart des membres doivent nécessairement être d'orgueilleux automates, sans esprit, sans jugement, sans âme, sans caractère, puisqu'ils achètent non par des épreuves sévères, non par des travaux utiles et publics, mais par une somme d'argent, le droit de décider des biens, de la vie, de l'honneur des hommes ?

L'expérience d'un sot et d'un esprit faux est ce qu'il peut y avoir au monde de pire. Elle n'est qu'une plus longue, plus invétérée, plus incorrigible perversité de jugement. En vieillissant, il a eu le temps de grossir dans sa tête l'amas de ses fausses idées. En voyant plus de choses, il n'a appris qu'à déraisonner sur plus de choses, qu'à être un sot plus souvent et avec plus d'orgueil, qu'à enraciner en lui-même de plus en plus sa sottise et son ineptie.

* *

Un magistrat de mes intimes amis, homme respectable et respecté, disait à quelques-uns de ses con-

fait adresser, selon toute vraisemblance, l'ensemble de ses réflexions sur les injustices sociales, et notamment sur les monstrueux abus de la procédure criminelle. Séguier, qui se signala, en 1770, par un haineux réquisitoire contre les Encyclopédistes et par une opposition systématique aux mesures libérales qui marquèrent les premières années du règne de Louis XVI, joua un rôle non moins fâcheux au moment de la campagne de réhabilitation si noblement conduite par Dupaty. Lorsque le parlement de Rouen eut rendu, sur la plaidoirie de ce dernier, un arrêt d'absolution en faveur des trois malheureux condamnés au supplice de la roue, Séguier fut au premier rang des adversaires acharnés de la revision. Il prononça contre son auteur un violent réquisitoire, qui eut pour résultat de faire brûler par la main du bourreau le premier *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue* publié par le courageux président.

frères, fort amis des procédures secrètes et demandant avec indignation si l'on voulait soumettre le Parlement au jugement du public : « Messieurs, je n'ai qu'une question à vous faire et je vous supplie d'y répondre nettement : le Parlement est-il fait pour le public, ou le public pour le Parlement ? »

Des magistrats entrant au Palais et y trouvant M. Fréteau se sont retirés, ne voulant point s'asseoir avec lui. Thrasea Pætus, etc. Autrefois, les honnêtes gens refusaient de siéger avec les fripons ; c'est aujourd'hui tout le contraire.

Fréret fut mis à la Bastille pour avoir fait un excellent mémoire. Le Garde des Sceaux vient l'interroger, il répond, puis : « Il me semble, dit-il, que vous êtes satisfait de mes réponses à vos questions : m'en permettrez-vous une ? » — « Quelle est-elle ? » — « Pourquoi suis-je ici ? » — « Vous êtes bien curieux, Monsieur », en lui tournant le dos.

L'avocat général Pâquier a dit, il y a vingt ans, en plein Parlement : « Jusqu'à quand, Messieurs, ne brûlerons-nous que des livres ? »

On disait à Monsieur de la Tour qu'il était bien dur de mettre les hommes sages qui écrivent la vérité à la Bastille : « Eh ! Madame, répondait-il, que voulez-vous qu'on en fasse ? »

Il y a une cinquantaine d'années, deux hommes ivres furent trouvés au milieu de la rue dans une posture horrible... on les condamna à être brûlés... sans avoir dessein de faire exécuter cette sentence... Un ministre écrivit au Parlement pour intercéder... le chancelier écrivit aussi qu'il ne fallait point brûler les deux hommes, mais qu'il était choqué de voir ce ministre donner des conseils au Parlement... « Ah oui ! Messieurs, dit le premier président, vous vous disputez ; eh bien, les deux hommes seront brûlés. » Et ils le furent.

* * *

Un jeune homme, dans un de ces mouvements d'indignation qu'on ne dissimule point à cet âge, composa des vers pleins de fiel sur la détention du prétendant. Sa mère inquiète le retenait enfermé dans un endroit secret de sa maison et le nourrissait à l'insu de tout le monde. Un traître qui avait longtemps passé pour l'ami du jeune homme voulut gagner quelque argent en faisant tomber cette mère dans un piège toujours inévitable. Il s'insinue près d'elle et la plaint, la console, la rassure, accuse avec elle cette imprudence, tremble avec elle sur l'avenir. La mère, craintive, garde longtemps son secret, mais enfin, trompée par cette hypocrisie scélérate, et aussi par ce besoin de confiance qu'éprouvent toutes les bonnes âmes, surtout dans la vieillesse et dans le malheur, se livre entièrement à ce misérable et ne lui fait plus mystère du lieu où elle cache son fils. Bientôt son fils est arrêté par un ordre de la cour. On chargea de cet ordre un lieutenant de police de Paris qui s'était fait une réputation dans cette charge et qui depuis fut ministre. Je le nommerais ; mais j'aime mieux épargner son nom qui est peut-être porté aujourd'hui par de plus honnêtes gens. Il apprit que le prisonnier aimait et était à la veille d'épouser une jeune et belle personne. Il la fait arrêter elle-même et conduire à la Bastille. Et là, il lui déclare, l'infâme ! qu'elle ne doit attendre sa liberté que d'une complaisance sans bornes. La jeune fille, effrayée à l'aspect d'une longue et dure captivité, cède et consent à assouvir la brutalité de cet homme vil ; et bientôt seule, sans secours, déshonorée, enlevée à sa famille, livrée à elle-même, elle devint célèbre parmi les courtisanes publiques de la capitale.

Je me souviens d'avoir lu autrefois un mémoire d'un homme qui racontait avec quelle patience et quelle industrie miraculeuse il s'était sauvé de la Bastille et de Vincennes, et avec quel acharnement on l'avait poursuivi jusque dans les pays étrangers pour l'ensevelir encore dans une captivité plus dure. Voici de quoi il était coupable. Étant à Paris, pauvre, sans ami et sans talent, se travaillant à chercher une route pour s'avancer, quelque obscure qu'elle fût, et capable de tout pour faire fortune, il crut en avoir trouvé le moyen : il remet à la poste une boîte à l'adresse de Mme de Pompadour, et pleine de ces amandes au sucre qu'on appelle des dragées (1). En même temps, il donne avis par écrit à cette dame de se tenir sur ses gardes et qu'il sait que ses ennemis doivent lui faire tenir une boîte pleine de dragées empoisonnées. La boîte arrive. On en fait l'essai sur un chien qui n'éprouve aucun mal (car si cet homme avait eu la précaution d'empoisonner les dragées et que le chien fût mort, sa fortune était faite : nos pères l'auraient peut-être vu ministre ; il eût reçu de belles dédicaces ; il eût protégé des académies). La bonne santé du chien le décela donc et fit connaître son projet. Cette bassesse, moins punissable que ridicule et vile, lui valut quarante années de prison. Je trouve dans Tacite un fait à peu près semblable, car c'est dans Tacite que j'aime à lire notre histoire ; sous des noms romains, c'est notre histoire qu'il a écrite, et qu'il a écrite avec une profondeur, une éloquence, une liberté vertueuse que l'on cherche vainement dans nos historiens. Lutorius Priscus, chevalier romain, avait reçu un présent de Tibère pour un poème où il pleurait la mort du grand Germanicus. On l'accuse d'avoir composé d'avance un autre poème du même genre pendant la maladie de Drusus, fils de Tibère, afin de le publier si le prince

(1) C'est l'histoire de Latude.

venait à mourir. C'est ce qui n'arriva point. Drusus se rétablit. Le travail de Lutorius devenait inutile, mais quoiqu'il lui fallût renoncer aux récompenses qu'il s'était promises, cet amour que les auteurs, et surtout les poètes, ont pour leurs ouvrages, l'empêcha de supprimer le sien. Il voulut même en avoir la gloire et il en fit lecture devant une nombreuse assemblée. Cette vanité petite et puérile fut un crime de lèse-majesté. L'adulation lâche du Sénat osa punir de mort cette ineptie poétique (1).

*
* *

S'il en est dans ce nombre qui n'aient attaqué que mon ouvrage, la forme que je lui ai donnée, mon style, mes expressions, ma versification, etc., je leur abandonne tout cela. Je ne me plaindrai point d'eux. Ils ont usé du droit que tout homme acquiert sur un ouvrage public en le lisant. Ils ont leurs opinions en littérature et j'ai les miennes. Ils ont tort ou raison : cette question est si peu importante à décider. J'ai pu écrire librement ce que je pensais; ils ont pu librement aussi juger ce que j'ai écrit. Je n'ai point l'enfantine vanité de ne vouloir que des approbateurs, de haïr quiconque n'a pas les mêmes idées que moi; on peut me contredire sans me blesser; je ne m'identifie point avec mon ouvrage; et malheur à l'auteur qui ne croit pas valoir mieux que son livre. Si ma plume a été fière et libre, elle n'en est pas moins restée innocente et pure. Je n'ai outragé qui que ce soit; nul trait piquant n'est échappé de ma main; aucune de mes pages n'a fait passer une mauvaise nuit à personne. Qu'on soit aussi juste envers moi. Que, sans m'outrager personnellement, on se déclare contre mon ouvrage. Qu'on dévoile mon ignorance, qu'on réfute mes raisonnements, qu'on détruise mes objections, qu'on résolve mes doutes; qu'à mes principes physiques, métaphysiques, politiques, on oppose des principes contraires : c'est bien, je n'ai pas à me plaindre, et je n'ai rien attaqué dans mon livre avec autant de force et de plaisir que l'insolente absurdité de ceux qui veulent persuader sans prouver, prétendent qu'on les croie parce que c'est eux qui parlent, et affectent de régner sur les opinions et d'asservir despotiquement les esprits des hommes...

Si tous ceux qui ont vomi contre moi les injures les plus atroces et les calomnies les plus viles, étaient tous de ces pirates littéraires connus de tous leurs lecteurs et méprisés autant qu'ils doivent l'être, ce serait m'avilir que de leur répondre. Pour leur parler comme ils le méritent, il faudrait presque emprunter leur style, j'aime mieux garder le mien, ignorer qu'ils existent, et ne point laisser tomber ma plume dans la fange... mais...

(Que je ne veux répondre qu'aux calomniateurs en place et non aux Frérons)...

Ainsi tous ces auteurs de journaux, d'examens critiques, d'almanachs littéraires, d'étrennes, d'élites, de recueils, de traités à l'usage des dames, de lettres d'un Turc, d'un baron allemand, de milord un tel, enfin de tout cet inepte amas de viles brochures qui traînent sur les quais et qui, heureusement pour l'honneur de la nation française, ne sont connues que du sot qui les a faites et du libraire qui voudrait les vendre, ne me verront jamais occupé à repousser leur traits. Ils auront beau continuer de se déchaîner et contre mes écrits et contre moi; je ne m'arrêterai jamais qu'ici un instant pour leur faire la seule réponse que je leur ferai de ma vie, en leur adressant les paroles que, dans un livre anglais plus sage qu'il ne paraît l'être (1), un oncle Tobie dit à une mouche qui l'avait incommodé longtemps et qu'il laisse échapper après l'avoir prise : « Va, je ne veux point te tuer. Va-t'en, pauvre diable, sauve-toi. Pourquoi te tuerais-je ? Ce monde est assez grand pour toi et pour moi. »

... Il est donc bien clair que toutes ces raisons sous lesquelles vous deviez m'accabler se réduisent à beaucoup d'injures; sur quoi, Monsieur, permettez-moi de vous faire une remarque de grammairien, c'est que l'expression du peuple de France n'est pas si impropre qu'on pourrait le croire lorsqu'il appelle les injures *des sottises*.

... Et comme vous, Monsieur, vous tenez également et à la cour dont vous êtes l'avocat général dans votre compagnie, et à votre compagnie à qui vous signifiez les ordres de la cour, je crois ne pouvoir mieux adresser qu'à vous mes réflexions sur l'une et sur l'autre.

... Et que je méprise leur haine presque autant que leur amitié.

. . . .

Qui toujours, en dépit de la lâche fureur,
Et malgré sa jeunesse et quelque folle erreur
Qu'entraîna la jeunesse et qui n'est point un crime
Est estimé de ceux que tout le monde estime (2).

ANDRÉ CHÉNIER.

(1) Tacite, *Annales*, III, 49.

(1) *Tristram Shandy* de Stérne.

(2) Ces quatre vers sont précédés de la rubrique [illegible]*gia* et suivis du mot *fin*. Ces deux mentions sont écrites de la main même de Chénier. Les vers paraissent bien s'adresser, comme les morceaux qui les précèdent, à l'avocat général Séguier. Ils s'appliquent évidemment au poète lui-même.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Masson-Forestier.

Il est, dans notre monde des lettres, une figure très originale. On ne voit point en lui cette déformation professionnelle que le métier d'écrire imprime aux meilleurs, aux plus notoires parmi les écrivains. Il a les coudées franches, l'allure d'un indépendant, et cela il le doit, en bonne partie, à la vie qu'il mène et aux occupations qu'il a exercées.

L'auteur de la *Jambe coupée*, de *Baraterie* et de *Remords d'avocat*, habite, en effet, la province, la Normandie, où il remplissait hier encore les fonctions d'agréé, c'est-à-dire d'avocat d'affaires commerciales et maritimes, profession qui laisse peu de loisirs.

Ces conditions, qu'on le remarque, sont excellentes pour faire de la littérature. Sans doute M. Masson-Forestier, pris par des fonctions absorbantes, produisait moins. De temps à autre, on voyait sa signature dans quelque grande revue, puis de longs mois s'écoulaient avant qu'elle apparût de nouveau. C'est ainsi que cet auteur, qui devrait être connu du public, n'a jusqu'ici été admiré que par les lettrés; mais si les intérêts de l'homme peuvent y perdre, l'interêt de l'écrivain, en revanche, y gagne.

Paris est souvent, on peut dire presque toujours, funeste au noble métier des lettres. Il active, il excite la production: mais c'est aux dépens du cerveau qu'il fatigue à la longue et épuise. Cette vie intellectuelle tant vantée, cette atmosphère lumineuse et papillotante d'idées et de sensations constituent au fond la plus déplorable hygiène mentale. Rien de monotone, sous son aspect fugace et sans cesse renouvelé, comme le kaléidoscope offert par les salons, les premières, les vernissages, les potins du jour et de la nuit à l'observateur parisien. Rien d'étroit comme le cercle où il tourne.

La province, au contraire, sous son apparente uniformité, présente le plus vaste et le plus profond champ de vie qu'un moissonneur d'idées puisse sarcler et labourer. C'est en province que l'on intrigue, que l'on aime et que l'on hait vraiment, parce qu'on en a le temps, parce qu'on en a la ténacité. L'opinion publique s'y montrant plus sévère, les mœurs sont forcées d'y être plus hypocrites; et tout ce qu'on fait en province, tout ce qu'on risque, tout ce qu'on poursuit, tire de cette nécessité quelque chose de concentré et de patiemment volontaire qu'on ne remarque point ailleurs.

Habiter la province, s'y mêler, la connaître dans ses aspirations, ses préjugés, ses rivalités et ses luttes acharnées, quelle bonne fortune pour un écrivain qui sait voir et sentir, et joint à une délicate finesse normande cette pitié et cette indignation chaleureuses qui sont la source de la plupart des belles inspirations !

* * *

C'est un vrai roman que l'histoire des débuts littéraires de M. Masson-Forestier.

En 1893, il voyait venir à son cabinet un jeune matelot breton. Le malheureux, à bord d'un pétrolier anglais, avait été mutilé dans un engrenage, au milieu d'une tempête en plein Atlantique. Pendant dix jours, la jambe broyée, il était resté sans secours. La gangrène remontait, il allait mourir. Enfin, l'insistance de l'équipage, ému et révolté, eut raison de l'indifférence égoïste du capitaine. Des signaux furent faits à de grands paquebots. Plusieurs refusèrent de s'arrêter. Seul, un gros bâtiment postal consentit à stopper. Un chirurgien, risquant sa vie et celle des matelots qui l'accompagnaient, vint en barque sur une mer démontée. Il fit l'amputation qui réussit. Et quand le capitaine du pétrolier lui demanda combien il lui était dû, il répondit avec hauteur : » Rien ! Et je suis très heureux d'avoir sauvé un Français. »

Le chirurgien, comme le navire, était *Allemand*.

Notons, en passant, que le gouvernement français l'a décoré l'an dernier, payant, quoiqu'un peu tard, la dette de reconnaissance du petit matelot breton. Celui-ci, une fois débarqué, demeurait infirme, sans un sou vaillant. La dureté des armateurs anglais lui refusait tout subside. M. Masson-Forestier plaida pour lui et obtint une indemnité; mais, pendant longtemps, le petit matelot, recueilli par lui, avait été à sa charge. La sympathie que lui inspira le jeune homme, sa belle franchise, sa candeur de Breton, le culte qu'il avait pour sa mère, dont il ne cessait de plaindre le malheur (et le malheur, c'était d'avoir un fils estropié) touchèrent à ce point son hôte qu'il résolut d'écrire cette histoire.

Elle a pris sous sa plume un tel relief de vie et de réalité, l'émotion du récit est si profonde que la *Jambe coupée* demeure, certes, une des choses les plus empoignantes qui se puissent lire. Au lendemain de cette nouvelle, — prise d'emblée à la *Revue des Deux Mondes* (il est peu commun, n'est-ce pas, de débuter ainsi), M. Masson-Forestier était coté. Depuis, il a développé, en les perfectionnant, ses dons de vision aiguë, de style intense et sobre. Il s'est mis à conter. Quoi ? des récits de la vie d'affaires et des crises de conscience. Ce qu'il voyait — et ce qu'il éprouvait.

* * *

Jusqu'à trente-deux ans il ne s'était occupé que de deux choses, très différentes, le notariat et... la

sculpture. Il avait pris tous ses grades de tabellionnat, ce pendant qu'il exposait, sous un pseudonyme, au Salon des Champs-Élysées. Comme clerc de notaire il s'était minutieusement initié aux rites de la transmission de la fortune bourgeoise, car les notaires ne sont, en somme, que de pompeux enregistreurs, dont les formules sanctifient en quelque sorte la propriété. Comme sculpteur, il avait contemplé les formes, il avait essayé de les rendre, mais dans l'un et l'autre métier le fond des choses lui avait échappé. On peut être bon notaire et bon sculpteur et peu se connaître au mécanisme secret des ressorts qui émeuvent l'âme et le cœur. On ne voit jamais que des dehors.

Il lui fallait de la vie à observer, des émotions à ressentir. M. Masson-Forestier s'établit alors agréé et, tout ensemble, syndic de faillites. Aussitôt il se trouva dans un milieu autre, en pleine action, en pleine bataille d'intérêts.

Ces conflits lui ouvrirent tout grands les yeux. Dans les études de notaires, dans les règlements de succession, il avait pu soupçonner d'âpres convoitises, des haines dissimulées sous des sourires; mais spectateur réduit aux conjectures, il ne pouvait se livrer qu'à une psychologie très hypothétique. Maintenant, au contraire, il voyait tout, causes, enchaînements, résultats.

Des exemples!

Il se trouve en présence d'un banqueroutier qui a détourné une partie de son actif. Le syndic, appelé à éclairer le tribunal sur la culpabilité de cet homme, est obligé de scruter à fond la vie privée du failli, ses actes, d'en deviner jusqu'aux intentions. Il écoute les créanciers, il discute avec le juge-commissaire, puis il entend le failli, sa femme, il s'en va jusque dans le taudis où les malheureux se sont réfugiés; il se fait enfin une opinion définitive, appuyée sur quantité de menus détails.

Un autre jour, c'est un banquier qui, ayant vendu sa maison de banque, est accusé par le successeur d'avoir dissimulé que tel gros débiteur de la maison était déjà insolvable au moment de la cession. Et cependant le banquier s'est fait payer par le successeur la valeur intégrale de la créance. L'accusation du successeur est-elle fondée? Un long dépouillement dans les livres de la maison, dans la correspondance, une enquête auprès de nombreux témoins et seulement alors se découvre le mot de l'énigme.

Tout ce travail passionna M. Masson-Forestier. Quand il l'eut fait dix ans de suite, il lui sembla que le monde ignorait en général ce qu'était la vie d'affaires; il entreprit donc de la raconter, poussé, nous l'avons vu, pour la *Jambe coupée*, tantôt par une généreuse pitié, tantôt, nous allons le voir, par un bel élan d'indignation, car, il faut le dire à la louange de M. Masson-Forestier, jamais il n'écrit sans une impression forte.

Ainsi *Baraterie*, son « chef-d'œuvre », a dit M. Brunetière.

Un armateur va être obligé de liquider. Il imagine d'assurer pour une très grosse somme un de ses navires, le *Gladiateur*, et de le charger de telle sorte que le bateau n'ait aucune stabilité, qu'il doive périr à la première tempête. Aussitôt l'équipage, capitaine en tête, de quitter le bord. Qu'à cela ne tienne! On paiera doubles gages et l'on embarquera tous les crève-la-faim qui ne peuvent pas choisir leur engagement. Le remplacement du capitaine était plus difficile. Il fallut mettre des annonces dans les journaux. Enfin, voici un jeune homme marié depuis peu, pas très intelligent. Il porte un grand nom, mais lui et sa femme, pour être très fiers, n'en sont pas moins dans un dénuement profond. Le jeune capitaine hésite. Il flaire un danger, mais il se croit assez adroit pour parer au défaut de stabilité du bâtiment. Il prend la mer.

Deux mois après, l'armateur reçoit la dépêche attendue : « *Gladiateur* perdu corps et biens. » Bonne affaire!

Les assureurs se présentent pour régler; mais le cas leur paraît un peu suspect. Ils obtiennent un rabais qui laisse encore un joli bénéfice à l'assassin. Celui-ci n'est pas sans trouble. Décidément, il vaut mieux se retirer maintenant des affaires. Il a beau chercher à se consoler par des aphorismes tels que : « Après tout, la vie est la guerre au couteau », ou bien : « On n'a pas le choix, il faut écraser, si l'on ne veut pas être écrasé. » Sa conscience n'est pas tranquille. Il vient de quitter les assureurs, il rentre chez lui. Quelqu'un qui attendait dans le bureau se lève. C'est la femme du mort. Elle ne sait rien, elle vient s'informer... Y a-t-il du nouveau?

— Non, non, fait l'armateur terrifié.

— Oh! Monsieur, je me retire... Vous paraissez tout souffrant... J'ai mal choisi mon moment; si cependant vous vouliez me permettre... Je venais vous demander, — comme c'est l'usage, m'a-t-on dit, — d'accepter, lorsque notre enfant naîtra... Cela fera tant de plaisir à mon mari... Vous seriez le parrain! »

Voilà les secousses tragiques que l'auteur sait donner. Elles sont saisissantes. On devine que Mérimée n'a pas de plus fervent admirateur que M. Masson-Forestier.

*

Un autre livre, qui, à notre sens, demeure un des plus caractéristiques du talent de l'écrivain, c'est cet angoissant *Remords d'avocat* pour la seconde édition duquel M. Raymond Poincaré a écrit une préface si marquante.

Certes, personne mieux que M. Poincaré n'était désigné pour faire ressortir, en termes d'une simplicité éloquente, ce qu'il y a de noble et d'élevé dans une profession qu'il honore ; mais c'est ici, plus qu'ailleurs peut-être, le cas d'affirmer : « Tant vaut l'homme tant vaut la profession. »

Nous parlions plus haut de ces déformations professionnelles que presque tous les métiers subissent. En est-il où elles apparaissent plus flagrantes, et parfois plus répugnantes que dans celui d'avocat? Entendons-nous. S'il est une profession qui par définition et en son essence soit noble, c'est celle-là, à coup sûr. Défendre, souvent sans autre intérêt qu'un souci de justice ou de pitié, la cause d'autrui, quoi de plus beau? Il est partout des hommes de cœur, de savoir, d'expérience; il en est souvent sous la robe d'avocat. Mais, par contre, nul métier qui offre à qui le pratique sans scrupules plus de tentations dangereuses; aucun où il soit plus facile d'abaisser, en même temps que la dignité du rôle, la dignité de l'homme.

Voici tel avocat célèbre, — jeune encore, — pour sa faconde et son mordant. Il passe pour galant homme dans un monde, il est vrai, peu exigeant. Il ne volerait pas la bourse de son voisin; il ne se disqualifierait pas au jeu; il est, en dehors du barreau, suffisamment correct. Et puis, il a de l'esprit et de la verve, cela vaut un brevet d'honneur, cela tient lieu de tout. Revêtu de sa robe, sa physionomie morale change avec son aspect physique. Est-ce l'insolence de sa toque plantée de travers, est-ce le repoussoir de ces draperies noires qui soulignent le caractère agressif et narquois de son blême visage? Il parle, ce n'est plus le même homme. Place au calomniateur patenté, au maître-menteur! Que lui importent la cause qu'il plaide, le client qu'il défend, qu'il attaquerait pour le même prix, tout aussi bien? Amuser la galerie, briller, tout est là pour son âme de cabotin. La vérité, cette vérité toujours difficile à saisir, qu'un plus honnête essaierait au moins de discerner, vraiment, il s'en moque bien. Le succès avant tout! Il se sait couvert par sa robé, garanti par les immunités de son ordre, cela suffit; il insinue, il diffame, il jette l'injure, il dénature à plaisir, pis, avec plaisir, jonglant avec ses phrases sonores comme un escamoteur avec ses gobelets vides.

Que va faire, devenu avocat, un homme comme M. Masson-Forestier? Un homme qui peut-être n'aime guère les affaires, mais qui raisonne et approfondit? On le devine. Bien vite, tout ce que ce lourd et redoutable métier inspire à un esprit qui se respecte, à un cœur que le spectacle de la douleur quotidienne n'a pas encore blasé, il le pèsera, il le ressentira.

M. Masson-Forestier s'est donc interrogé sur la légitimité des pratiques, trop souvent usuelles à sa profession, sur la légitimité des privilèges qu'elle revendique. Et cette légitimité lui a paru bien douteuse, parfois... Il a osé le dire en des pages courageuses, et — ce n'est pas un des moindres garants de la véracité et de la justesse de son œuvre que les protestations, sourdes ou manifestes, provoquées par ce beau livre : *Remords d'avocat.*

* * *

Traitant avec prédilection des cas de conscience, M. Masson-Forestier, de par son métier, est donc entré dans la conscience des gens. Il les a vus aux prises avec les difficultés et les catastrophes, à ces moments suprêmes où le masque tombe et où l'être véridique se révèle, minutes d'angoisse qui impriment au visage on ne sait quoi de solennel et de terrible, sursauts d'âme aussi près de s'élever au sacrifice idéal que de sombrer dans la boue.

La conscience, voilà le témoin invisible et redoutable auquel, dans ses récits, M. Masson-Forestier fait une si large place. Conscience du juge qui craint d'avoir fait condamner un innocent; conscience de l'avocat qui craint d'avoir manqué de délicatesse; conscience de cet armateur aux abois qui joue sa fortune sur la perte d'un bateau et la mort de l'équipage. Consciences de tout acabit et de tous degrés, consciences supérieures, consciences médiocres, consciences frustes, chacune lui livre son secret.

Grâce à sa profession, assis dans son cabinet ou relançant ceux qu'il avait mission de confesser dans les appartements de luxe ou les mansardes, le long d'un quai sentant le goudron, parfois même dans quelque cabaret empuanti d'alcool, il a pu observer de près les hommes dans leur élément, les âmes dans leur décor.

Il a su ce que signifiaient les silences, les sourires, les verbosités maladives de ses clients; il a noté leurs gestes, retenu leurs regards. Il a vu de près les innombrables faces de la douleur, de la convoitise, de l'envie, de la haine. Et il a compris que si le mal l'emportait souvent sur le bien, le bien, cependant, faisait équilibre par d'humbles et admirables dévouements, par des élans sublimes de charité. C'est l'honneur de M. Masson-Forestier qu'ayant pratiqué un des métiers qui blasent le plus vite sur la vilenie et la corruption humaines, il ait cru, quand même, à quelques cœurs simples, il ait proclamé le triomphe obscur de la vérité et de la justice.

Par là son art, si rude qu'il apparaisse parfois, est vivant, sincère, — et frappe droit au cœur.

* * *

Jusqu'à présent, M. Masson-Forestier n'a écrit que de courtes ou de longues nouvelles. Sobre de détails,

procédant par raccourcis vigoureux, par traits essentiels, massant les faits et résumant les dialogues, l'auteur met en pratique cette maxime familière d'Alphonse Daudet : « C'est un piètre écrivain, celui qui veut tout dire. » — Lui ne dit que l'indispensable. Sa concision ne va pas quelquefois sans un peu de sécheresse, mais à défaut de grâce floue, son style a de la force, de la vaillance et de l'âme.

Aujourd'hui il s'essaye au roman (1), mais pour le traiter de telle façon qu'on y retrouvera les qualités propres de ses nouvelles. Ce qu'on y trouvera en plus, pour la première fois — car jusqu'ici l'amour a pris peu de place dans les récits dont il a coutume — c'est une très curieuse et pénétrante étude de passion. A vrai dire, l'auteur en tire des conclusions assez différentes de celles auxquelles une littérature exclusivement sentimentale a, ces derniers temps, habitué le public. L'amour-passion, l'amour-extase, cela se rencontre-t-il si souvent dans la vie? Cela la modifie-t-il si profondément?

Aux lecteurs de dire si l'auteur se trompe. Ce n'est pas, en tout cas, un intérêt banal que de voir comment ce réaliste, si près de terre et si élevé à la fois, traite l'éternel sujet, — lui qu'un célèbre critique appelait un jour « un Maupassant sans femmes ».

Paul et Victor Margueritte.

R. SCHUMANN

OP. 68.

On grillait l'autre soir dans le petit salon jaune de doña Valentina. Les bouches du calorifère soufflaient du feu et la belle dame brillait au milieu d'un système planétaire de globes lumineux, une lampe resplendissant sur le piano, deux autres resplendissant sur les consoles, tandis qu'un astre plus discret luisait parmi les orchidées de la jardinière et qu'un astre aux reflets d'azur suspendu au plafond flamboyait sur nos têtes. Une odeur vraiment turque de cigarettes de Salonique était répandue dans la pièce; et doña Valentina avait l'air vraiment africain avec ses épais cheveux noirs plus ondés, ses yeux plus grands et plus indolents que jamais, son costume noir pailleté de jais, et ses gants noirs aussi qui lui faisaient deux longues et minces mains d'ébène. Je regardais avec une certaine inquiétude la maîtresse du logis; son mari, avec inquiétude également, regardait le thermomètre; les autres personnages, un jeune blondin, un vieillard élégant et un officier d'artillerie d'âge mûr, tous les trois amoureux de doña Valentina, étaient en ébullition.

Quant à elle, il lui venait des idées nubiennes. On discutait sur cette question : La musique peut-elle raconter et décrire? Doña Valentina, avec son habituel nonchaloir, par quelques mots prononcés à demi-voix, par un froncement de sourcil ou un sourire, donnait raison à son pauvre mari qui, chargé par les trois adorateurs de Madame, artillerie en tête, soutenait que *non* avec rage. Je me taisais. Soudain la signora se leva du canapé et prit parmi sa musique un fascicule de l'art ancien et moderne de Ricordi, le quatorzième, si je ne me trompe. Les trois firent aussitôt une retraite désordonnée pour acclamer leur belle et allumer les bougies du piano. L'un d'eux cependant, le vieux Monsieur, ne fut pas suffisamment agile et, tout frémissant, resta prisonnier du mari qui ne lui donnait pas quartier avec ses coups de massue de brutal positivisme.

« Une preuve, — dit la signora en ouvrant le fascicule sur le pupitre. — Je vais vous jouer deux pages de Schumann. S'il y a musique qui parle, c'est celle-là. Ici, vraiment, il y a une scène et une histoire très claires. Que chacun de vous me la traduise tout de suite par écrit. Et il n'y a pas d'excuse qui tienne! — Vous traduirez en vers, vous », — me dit-elle.

Je demandai à être dispensé des vers, ayant posé, comme d'habitude, ma littérature dans l'antichambre avec mon pardessus. Et puis une traduction en vers ne s'improvise pas. Pendant ce temps, les deux empressés allumaient chacun une bougie, et je cherchai à cacher un sourire en me penchant pour lire en tête des deux pages de musique :

R. Schumann.
(Op. 68)

Doña Valentina vit le sourire et, comme nous nous connaissions bien, y entendit une quantité de choses et sourit, elle aussi, avec une finesse tout européenne, avec un regard très prolongé et très défiant, le quatrième ou le cinquième que j'avais d'elle ce soir-là.

« Sceptique! » dit-elle, *sotto voce*. Et elle arracha du piano la plainte angoissée qui ouvre cette merveilleuse page musicale et y revient à tout moment.

J'étais heureux de ma soirée. Dans le *pianissimo* de la ritournelle, après les huit premières mesures, il me sembla vraiment entendre le gémissement d'une âme. Les adorateurs de la belle dame, enfoncés dans trois fauteuils, écoutaient avec une certaine angoisse secrète, contemplant le globe azuré suspendu au plafond. Le morceau fini, ils en demandèrent et en obtinrent la répétition; après quoi, le petit salon jaune devint un Parnasse en action.

(1) *Une flambée d'amour*, paraissant aujourd'hui même à la librairie Ollendorff.

L'officier qui, dans la conversation, tranchait *de omni re scibili*, se trouva tout étonné, au bout de deux minutes, de ne pas être en veine, et cessa, pour son plus grand avantage, de tirer ses moustaches et ses idées. Le vieux Monsieur, le jeune homme blond et moi, nous présentâmes à doña Valentina nos œuvres terminées.

« Maintenant, je lis, dit-elle. Nous sommes dans un désert, et il s'agit de deux amants qui y meurent ensemble. »

Le vieillard rougit et voulut reprendre son écrit, mais doña Valentina ne le lui permit pas et, ajoutant que la musique était une langue sans dictionnaire et sans grammaire qui ne se pouvait traduire mot à mot en toute sûreté, elle lut à haute voix la prose de cet homme âgé, mais de tournure élégante encore, distingué, d'esprit bien cultivé et qu'il était vraiment dommage de voir humilié aux pieds de cette belle par une passion ridicule.

LE MONDE DES RÊVES. — LA VALLÉE DES ROSES. A L'AURORE

— Rêve insensé ! Rêve insensé ! Je suis jeune, et dans le brûlant Orient je repose avec elle sur des roses.

Rêve insensé ! Rêve insensé ! Embrasse-moi, bouche suave, mais ne me parle pas, ne me réveille pas.

Il est loin, il est loin le froid pays des neiges ; ils sont loin, ils sont loin les tristes jours de la vieillesse.

C'est du feu dans le sang, dans le sang ; c'est du feu dans l'océan des roses, c'est du feu dans le ciel profond.

Bouche ardente, bouche ardente, tu es du feu et cette douce flamme me dévore.

Je t'en conjure, je t'en conjure, ne m'oublie pas quand nous nous réveillerons dans le froid pays, dans les jours mornes ; quand obscure et muette sera la flamme qui consume mon être ; obscure et muette, mais puissante et brûlante toujours pour te rappeler sur les roses voluptueuses, pour respirer du feu dans ton cœur, dans ton sang, dans le zéphyr amoureux qui caresse tes grâces.

* * *

« Des pompes ! De l'eau ! » murmura l'officier, tandis que le mari, qui plus d'une fois avait saccagé les roses de l'Orient avec son gros rire, s'écriait : Merci de ce désert ! merci de ces amants qui meurent !

— Un désert, oui, dit la signora en souriant aimablement à l'auteur. Je suppose que vos amants ne voudraient point de flâneurs dans cette vallée des roses. Et s'ils ne meurent pas, ils dorment, du moins, ils rêvent. *To die, to sleep, perchance to dream.* Maintenant à vous », continua-t-elle, en souriant cette fois au jeune homme blond. Et elle lut :

UNE CATHÉDRALE. — LA NUIT

LA PÉNITENTE. — Quelle douleur ! Quelle douleur ! Il est mort depuis tant d'années et le péché remplit encore mon âme.

Je l'aime encore ! Je l'aime encore ! Je cherche Dieu et je ne trouve que lui ; je brûle toujours des ivresses passées.

UN ESPRIT. — Aime-moi encore ! Aime-moi encore ! Depuis tant d'années dans l'ombre de la mort, je suis toujours plein de toi.

Ne te lamente pas ! Ne te repens pas ! Dans les tourments éternels, seul ton amour me soutient.

LE CONFESSEUR. — Non, ne t'approche pas ainsi du sacrement, n'excite pas le Seigneur à la colère ; va, prosterne-toi sur le marbre glacé, pleure et prie, prie et pleure, peut-être son cœur aura-t-il la paix.

LA PÉNITENTE. — Il souffre ! Il souffre ! Je le sens ; je ne prie pas, je ne veux pas être heureuse, je ne veux ni m'affliger, ni me repentir ; peut-être là-bas mon amour apaise-t-il ses tourments.

LE CONFESSEUR. — Impie, va, sors du lieu saint, je l'abandonne au feu impur. Le pardon du Seigneur descendra peut-être sur lui, mais sur toi, jamais !

LA PÉNITENTE. — Mon Père ! mon Père ! Ne me laissez pas ! Désespérée, je tends vers toi mes bras, je prie et je pleure, je pleure et je prie, je me repens, je me repens, je tombe brisée à tes pieds, Seigneur !

* * *

« Conserve de romantisme aux petits oignons, dit l'officier, rapsodie larmoyante !

— Moi, je trouve cela très beau, murmura la signora avec une exquise douceur et sur le ton d'une admiration contenue, ses yeux toujours fixés sur l'écrit.

— Particulièrement, ajouta le mari, parce que cette cathédrale est aussi un désert ; le sacristain ne s'y trouve même pas, puisque les deux personnages qui sont là dans le confessionnal peuvent crier comme des possédés. Et ici, non seulement les amants meurent, mais il y a beau temps déjà que l'un d'eux est défunt.

— Baptiste, dit doña Valentina, ne soyez donc pas insupportable ! Voyons un peu ce que vous avez écrit, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Je suis très curieuse de le savoir. »

Elle prit mes pauvres élucubrations, les parcourut d'un rapide coup d'œil et murmura, comme se parlant à elle-même :

« Je ne comprends pas.

— Vous devez avoir été sublime, me dit l'officier.

— Grand seulement, répondis-je en m'inclinant. C'est votre silence qui a été sublime. »

La signora lut :

LE POÈTE ET LA DAME

Le poète. — Madame! Madame! Comment pouvez-vous survivre à cet infernal hiver? Madame! Madame! Est-ce que votre tiède petit cœur ne gèle pas?

La dame. — Monsieur! Monsieur! Comment pouvez-vous vivre avec votre cœur de glace? Monsieur! Monsieur! J'ai un nid chaud et douillet. J'ai mon poêle ordinaire qui conserve encore quelques braises et lance de temps en temps quelques faibles étincelles. Mais cela ne suffit pas! Cela ne suffit pas! J'ai une petite cheminée moderne aux blondes flammes qui ne me brûle pas, mais me console, me fait rêver. Mais cela ne suffit pas! Cela ne suffit pas! J'ai un réchaud un peu usé, mais incandescent, un boulet de canon couvert de drap brodé d'or, que je prends en main parfois pour m'amuser, laissant le livre ou le crochet. Mais cela ne suffit pas! Cela ne suffit pas! J'ai encore un vieux chauffe-pieds tout dévoué qui me sert beaucoup et me donne sa timide tiédeur. Et, cherchant toujours, parfois j'ouvre la fenêtre, je regarde le ciel. Mais cela ne suffit pas! Cela ne suffit pas! Je voudrais avoir votre esprit de poète; je voudrais une flamme bleue d'alcool pour mon thé, pour le plaisir de mes yeux.

Le poète. — Madame! Madame! Mon esprit me sert à faire mon humble café.

***

Cette plaisanterie glaça tout le monde.

« Pardonnez-moi, me dit doña Valentina. Qu'avez-vous en tête?

— Que voulez-vous? répondis-je. Je ne comprends pas la musique. J'ai écrit une bêtise, au hasard.

— C'est bien, répliqua la dame. Pour vous punir, vous n'aurez pas votre café ce soir. Du thé avec nous, ou rien. »

A. Fogazzaro.

(Traduit de l'italien par Mme Dourneil.)

UN MOT LÉGENDAIRE

« La République n'a pas besoin de savants (1). »

C'est le 19 floréal an II que Lavoisier fut condamné à mort avec vingt-sept autres anciens fermiers généraux. Je ne ferai l'histoire ni de sa captivité de cinq mois, ni de son procès, quoique je puisse apporter un certain nombre de faits, les uns nouveaux, les autres peu connus, qui rectifient sur plusieurs points essentiels la version traditionnelle de ce triste épisode.

Je dirai seulement qu'en tuant Lavoisier, la Révolution tua, sans le savoir, l'un des siens. Lui-même, dans une notice autobiographique écrite en prison, — publiée en 1888 par son dernier biographe et son éditeur, M. Grimaux, de l'Académie des sciences, — rappelait fièrement « qu'il n'avait pas attendu l'époque de la Révolution pour manifester ses principes sur la liberté et l'égalité »; il se prévalait même, comme d'une preuve de patriotisme, d'avoir pris les armes contre la royauté au 10 Août et contre les Girondins au 31 Mai (1). Le créateur de la chimie moderne appartenait à la Révolution, parce qu'il croyait à la raison et au progrès; et c'est pour cela qu'il travailla avec tant d'ardeur, d'une part, à la réforme de l'instruction publique (on connaît son remarquable projet, présenté au Comité d'instruction publique en septembre 1793); d'autre part, à la réalisation de ce système de mesures décimales déduites de la grandeur de la Terre, ce « bienfait de la Révolution » dont il disait : « Jamais rien de plus grand et de plus simple, de plus cohérent dans toutes ses parties, n'est sorti de la main des hommes. »

I

Une anecdote qui a été répétée dans toutes les biographies, avec un certain nombre de variantes, veut que Lavoisier, après sa condamnation, ait demandé au tribunal un sursis pour achever quelques expériences, et qu'il lui aurait été répondu : « La République n'a pas besoin de savants. »

Louis Blanc, à qui l'on doit la réfutation de tant de légendes contre-révolutionnaires, s'est laissé prendre à celle-ci : il a cru à la réalité de la demande de sursis, en mettant néanmoins en doute l'authenticité de la réponse prêtée au tribunal. Il a écrit, en effet :

Il est affreux d'avoir à dire qu'on le condamna, et plus affreux encore d'avoir à rappeler qu'il ne put obtenir un délai pour compléter des expériences utiles. Les uns prê-

(1) Lecture faite à l'Assemblée générale de la Société de l'histoire de la Révolution, le 29 avril 1900.

(1) Cette notice (manuscrit autographe où Lavoisier parle de lui-même à la troisième personne) est intitulée :

Notice de ce que Lavoisier, [illegible] de la Trésorerie nationale, de la ci-devant [illegible] des sciences, membre du Bureau de consultation [illegible], cultivateur dans le district de Blois, département du Loir et du Cher, a fait pour la Révolution. Voici le passage relatif au 10 Août et au 31 Mai :

« Dans toutes les occasions, il a porté les armes pour la défense de la liberté, notamment le 10 août 1792, où il a été commandé pour la garde du magasin des poudres de l'Arsenal, et le 31 mai 1793 où il a été commandé avec le bataillon de la section des Piques pour occuper le poste de la place de la Révolution. »

tent à Dumas (le président du tribunal révolutionnaire), les autres à Fouquier-Tinville, une réponse que rend heureusement douteuse l'excès de sa brutale imbécillité, joint à la non-concordance des témoignages : *Nous n'avons pas besoin de savants.*

Et il ajoute en note :

La réponse dont il s'agit est attribuée à Dumas par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, t. Ier, p. 183. Elle est attribuée à Fouquier-Tinville par l'auteur de l'article de *Lavoisier* du *Dictionnaire de la Conversation*; et, quant à la *Biographie universelle* (de Michaud), elle ne nomme personne et s'exprime ainsi : *Le chef de cette horrible troupe*, etc.

Eugène Despois, dont la perspicacité habituelle s'est trouvée en défaut cette fois, a partagé l'erreur de Louis Blanc, et s'est joint à lui pour « flétrir le refus inepte et barbare du sursis sollicité pour terminer des expériences ».

Georges Pouchet est le premier qui ait vu clair en cette affaire; et c'est l'excès de fantaisie d'une des versions de la réponse attribuée au président du tribunal qui a été pour lui l'indice dénonciateur de la fausseté de l'anecdote. Cette version est celle que le trop ingénieux Fourcroy, professeur éloquent mais politique versatile, a insérée dans un discours *pro domo sua* prononcé le 15 thermidor an IV, à l'occasion d'une pompe funèbre en l'honneur de Lavoisier, organisée par le Lycée des arts. Des calomniateurs intéressés commençaient à l'accuser d'avoir laissé froidement périr son ancien maître, lorsqu'il eût pu le sauver, ou même d'avoir demandé sa mort. Pour repousser cette imputation atroce, Fourcroy n'imagina rien de mieux que de prétendre — ce qui est absolument contraire à la vérité — qu'en floréal an II, il se trouvait lui-même menacé de la guillotine (1), et tous les savants avec lui, et que le souci de leur conservation personnelle les avait tous réduits à garder le silence et à « cacher leurs larmes dans leurs cœurs pour ne point avertir la tyrannie de leur sensibilité ».

Reportez-vous — s'écrie Fourcroy — à ce temps affreux où Lavoisier a péri avec tant d'autres illustres martyrs de la liberté, du savoir, des talents et des vertus... et répondez à ceux qui puisent dans ces horribles sacrifices des doutes perfides, ou des calomnies plus criminelles encore, contre des hommes à qui l'on supposait quelque pouvoir ou quelque influence pour arrêter ces attentats : ces hommes n'avaient-ils pas mérité, aux yeux des tysans, le sort de Lavoisier, par leurs travaux et leur vie consacrée tout entière à l'utilité publique? Leur arrêt n'était-il pas prononcé? Quelques jours encore, et leur sang ne se mêlait-il pas à celui de cette illustre victime? Le juge-bourreau n'avait-il pas annoncé que *la République n'avait plus besoin de savants*, et qu'un seul homme d'esprit suffisait à la tête des affaires?

Cette allusion à la dictature de Robespierre trahit l'origine post-thermidorienne du propos, et par conséquent sa non-authenticité. Voici le commentaire de Pouchet à ce sujet :

On a prétendu que Lavoisier avait imploré un sursis pour terminer certaines expériences. L'homme qui avait négligé de prendre un défenseur (1) n'a pas dû descendre à la prière. Quant à cette réponse prêtée plus tard par Fourcroy au président du tribunal « que la République n'avait plus besoin de savants, et qu'un seul homme d'esprit suffisait à la tête des affaires », une telle phrase n'appartient pas certainement au langage de Floréal, où Robespierre n'était pas encore le tyran qu'on renversera le 9 Thermidor, et où la pensée ne serait venue à personne, pas même aux fidèles de Robespierre, de supposer UN homme à la tête des affaires.

Pouchet avait raison; mais il ne possédait pas de preuves décisives — palpables et matérielles, en quelque sorte — à l'appui de son dire. Ces preuves qui lui manquaient, je les ai cherchées et je vous les apporte.

Nous allons, si vous le voulez bien, passer rapidement en revue les récits que nous possédons du procès de Lavoisier (2), et les versions successives de l'historiette suspecte, et nous arriverons, par cet examen, à en déterminer l'origine et à en démontrer la fausseté.

II

Remarquons tout d'abord que si le mot fameux avait été prononcé, il aurait dû l'être par Coffinhal, et non par Dumas ou Fouquier-Tinville, puisque ni Dumas, ni Fouquier n'étaient présents : ce fut Coffinhal, vice-président, qui présida la section du tribunal révolutionnaire chargée du jugement des anciens fermiers généraux, et ce fut le substitut Liendon qui prononça le réquisitoire.

On possède, du procès de Lavoisier et de ses coaccusés, un récit dû à un témoin oculaire : c'est celui de Delahante jeune, l'un des trois adjoints aux fermiers généraux qui, impliqués à tort dans l'affaire, furent mis hors des débats par un décret de la Convention rendu le 19 floréal, sur les instances d'un

(1) Au printemps de l'an II, Fourcroy est occupé, en collaboration avec [illegible] Berthollet [illegible], à l'entreprise par le Comité de salut public [illegible] d'arrêtés sur les [illegible] qu'on appelle les *arrêtés de Floréal*.

(1) Pouchet exagère un peu. Il est vrai qu'au procès Lavoisier n'eut qu'un défenseur d'office, comme tous ses co-accusés, mais il avait rédigé peu auparavant une défense détaillée, qui fut publiée sous le titre de *Réponse aux inculpations faites contre les ci-devant fermiers généraux*. Cette défense a été réimprimée par M. Grimaux au t. VI des *Œuvres* de Lavoisier.

(2) Je laisse de côté le compte rendu donné par le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire*, compte rendu où, naturellement, on ne voit pas figurer la prétendue demande de sursis.

des juges, Dobsen, et notifié d'urgence au tribunal. Les très intéressants *Mémoires* de Delahante jeune ont été publiés il y a quelques années par son petit-fils. Je regrette de ne pouvoir vous lire les pages remplies de détails précis et curieux où l'auteur raconte le transfert des fermiers généraux de l'Hôtel des fermes, où ils étaient détenus, à la Conciergerie, le 16 floréal au soir; les interrogatoires du 18 dans les cabinets des juges Cellier et Dobsen, dont les accusés, dit Delahante, « n'eurent qu'à se louer »; les démarches de Dobsen en faveur des trois adjoints, le commencement de l'audience du 19, la lecture de l'acte d'accusation et l'arrivée du messager porteur du décret. Delahante n'a vu de l'audience que ce qui s'y est passé jusqu'au moment où les trois adjoints la quittèrent, sauvés par le décret libérateur. Mais si un fait aussi notable qu'une demande de sursis s'était produit après la condamnation, il l'eût mentionné, car il ne s'est pas astreint, dans ses *Mémoires*, à ne parler que des choses qu'il a vues de ses yeux, et il a narré, par exemple, l'histoire du fermier général Didelot, victime de son aveugle sécurité, histoire qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Le silence gardé par Delahante au sujet d'une demande de sursis et de la réponse qu'y aurait faite le président est donc une première preuve négative d'un très grand poids.

La plus ancienne *Notice* biographique sur Lavoisier est celle qui fut écrite par son ancien collègue à l'Académie des sciences, l'astronome Lalande, et insérée en nivôse an IV dans le *Magasin encyclopédique* de Millin. Lalande, en y racontant la condamnation de l'illustre savant, parle d'une attestation du Bureau de consultation des arts et métiers, qui aurait été présentée aux juges; mais il ne dit rien d'un sursis demandé et refusé :

Au moment — écrit-il — où l'on s'occupait de ce prétendu jugement, on porta au tribunal un rapport fait par le citoyen Hallé au Bureau de consultation, où il y avait un tableau des ouvrages et du mérite de Lavoisier, capable de faire impression sur des êtres pensants; mais il ne fut pas même lu par ces hommes, qui n'étaient que des instruments aveugles, stupides et féroces de la cruauté et de la mort.

Dans la *Notice* de Lalande comme dans les *Mémoires* de Delahante, le silence gardé sur un fait aussi capital est bien significatif.

Maintenant viennent ceux qui prétendent savoir ce qu'ont ignoré et l'exact Lalande et le minutieux Delahante, l'un et l'autre si bien placés pour avoir connu tous les détails du procès.

Fourcroy, nous l'avons vu, a fait allusion, vingt-sept mois après l'événement, au propos qui aurait été tenu par un juge; il n'a pas parlé de sursis, mais c'est probablement parce qu'il n'avait pas besoin d'introduire ce mot dans sa phrase.

La mention d'une demande de sursis se trouve, par contre, dans une cantate du littérateur Charles Désaudray, directeur du Lycée des arts, qui fut exécutée le 15 thermidor an IV dans cette même cérémonie funèbre où Fourcroy prononça son discours apologétique. Cette cantate est intitulée : *la Mort de Lavoisier*, hiérodrame, mis en musique par le citoyen Langlé. Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale (Ye 20004, in-12). Permettez-moi de vous lire les huit vers qui relatent l'anecdote en paraphrasant la réponse attribuée au président; ils sont bien mauvais, mais ce n'est pas de la poésie que nous y cherchons :

Le second Coryphée.

A la mort condamné, cependant il espère
Qu'il pourra terminer un travail important :
Pour être utile encore, il lui faut un instant.
De quelques jours il veut que l'on diffère !
Un vandale à ces mots répond en rugissant :
« Dans le fond des tombeaux emporte ta science.
De tes arts nous saurons nous passer à présent;
C'est du fer qu'il nous faut, il suffit à la France. »

Et le versificateur ajoute en note : « Réponse mémorable du brigand Dumas. »

Le fait est répété, trois ans plus tard, en l'an VII, sous une forme vague, par Quenard (1), dans la Notice sur Lavoisier écrite par lui pour la *Collection de portraits d'hommes de la Révolution*, de Bonneville. Quenard s'exprime ainsi :

Il avait demandé un sursis pour terminer un dernier ouvrage. *Le peuple n'a pas besoin de chimie*, lui répondit-on (2).

Il est répété également, en l'an IX, par Desessarts dans les *Siècles littéraires de la France;* et cet auteur est le seul qui ait corrigé un détail de l'anecdote pour la rendre plus vraisemblable, en attribuant la réponse à Coffinhal. Il donne en outre le texte même des paroles qu'il prétend avoir été prononcées par Lavoisier, et enjolive la réponse du président en y ajoutant une phrase inédite. Ainsi, à mesure que le temps s'écoule et qu'on s'éloigne de l'événement, les détails se précisent et prennent plus de relief. Voici la version de Desessarts :

Ce fut le 16 floréal (3) de l'an II (1794) que Lavoisier

(1) L'avocat P. Quenard avait été le collègue de Lavoisier à l'assemblée des représentants de la commune de Paris en 1789.

(2) *Collection de portraits d'hommes de la Révolution*. Paris, an VII, t. II.

(3) Le 16 floréal est la date du décret renvoyant les anciens fermiers généraux au tribunal révolutionnaire. La date de la comparution de Lavoisier et de ses co-accusés devant le tribunal et de leur condamnation est le 19 floréal.

fut traduit au tribunal révolutionnaire. Comme il prévoyait le sort qui l'attendait, il demanda à ses juges, ou plutôt à ses bourreaux, de différer sa mort pendant quinze jours. « J'ai besoin de ce temps », leur dit-il, « pour terminer des expériences destinées à un travail important, dont je m'occupe depuis plusieurs années. Je ne regretterai point alors la vie. J'en ferai le sacrifice à ma patrie. » Un tigre qui présidait ce tribunal de sang, Coffinhal, fit cette réponse barbare à Lavoisier : *La République n'a pas besoin de savants et de chimistes. Le cours de la justice ne peut être suspendu.*

Un écrivain infiniment plus sérieux que Desessarts, Quenard et Désaudray, Biot, dans son *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la Révolution française* (an XI, 1803), a parlé du procès et de la mort de Lavoisier. Il ne dit pas un mot de la prétendue demande de sursis et de la réponse du président. Si Biot eût cru l'histoire vraie, il n'eût pas manqué de la rapporter, car il cite volontiers les anecdotes qui lui paraissent intéressantes : à la page précédente, il en relate une sur Daubenton, et un peu plus haut une autre sur le chimiste courageux qui donna au Comité de salut public la preuve qu'une eau-de-vie qu'on croyait empoisonnée pouvait être bue sans danger ; or quel trait eût mieux mérité d'être conservé à la postérité que celui du sursis refusé à Lavoisier ? Le silence de Biot montre qu'il ne croyait pas à l'authenticité de ce récit.

III

Mais, plus de vingt ans après la Révolution, sous le règne de Louis XVIII, voici venir un historien qui possède, nous dit-on, des renseignements particuliers, et dont la parole sera par conséquent décisive. C'est Georges Cuvier, le grand naturaliste, qui a écrit pour la *Biographie universelle* de Michaud l'article *Lavoisier*.

Il a rédigé sa notice sur des documents communiqués par Mme Lavoisier elle-même. Voyons ce qu'il va nous dire :

Un citoyen courageux, M. Hallé, osa tenter seul un effort public. Il se hâta de faire, au Lycée des arts, un rapport sur ce que les découvertes de ce grand homme avaient d'utile, et ce rapport fut produit au tribunal (1). Lavoisier lui-même ne dédaigna pas de demander aux misérables qui venaient de le condamner un délai de quelques jours, afin, disait-il, de pouvoir terminer des expériences salutaires pour l'humanité. Il entendait sans doute ses recherches sur la transpiration, qui avaient été suspendues en effet par son emprisonnement, lorsqu'elles promettaient les plus beaux résultats. Tout fut inutile. Le chef de cette horrible troupe répondit d'une voix féroce *qu'on n'avait plus besoin de savants*, et le coup fatal fut porté le 8 mai 1794.

Un pareil récit est-il de nature à déterminer la conviction ? Je dois vous avouer qu'après l'avoir étudié de très près, il ne m'a pas été possible de le prendre au sérieux. En effet, Cuvier n'apporte pas ici un témoignage personnel et direct. Le manuscrit de Mme Lavoisier dont il a eu communication s'arrête à l'année 1793 ; sur le procès, le biographe n'a d'autres informations que celles qu'il a pu recueillir dans les publications déjà faites. Or il se trompe au sujet de Hallé. Sa supposition que les expériences en vue desquelles Lavoisier aurait demandé un sursis se rapportaient à ses recherches sur la transpiration est une hypothèse presque comique (1). Enfin sa préoccupation visible d'éviter d'écrire un nom propre — d'où l'emploi de cette bizarre périphrase : « le chef de cette horrible troupe » — indique bien qu'il ne possédait d'autres sources que les versions divergentes parlant de Dumas, de Fouquier-Tinville et de Coffinhal, et que, n'ayant pas de raison décisive pour suivre l'une plutôt que l'autre, il cherchait à les concilier sans se compromettre, en se réfugiant dans le vague de l'expression.

Je regrette que M. Grimaux, l'éminent biographe de Lavoisier, sans entrer dans ces considérations, ait cru devoir s'incliner devant l'autorité de Cuvier, corroborée par celle de Fourcroy : sa confiance dans ces deux savants l'a décidé à admettre l'authenticité d'une histoire que lui-même déclare pourtant invraisemblable et suspecte. « Le manque de témoignages certains, a-t-il écrit, l'invraisemblance d'une demande de sursis de la part de Lavoisier, tendraient à faire rejeter le fait comme une de ces inventions calomnieuses dont les partis vainqueurs accablent les partis vaincus, s'il ne se trouvait indiqué par Cuvier. » Et plus loin : « La réponse de Coffinhal (2) ne me paraît pas pouvoir être mise en doute après la phrase de Fourcroy. » Je me permets d'espérer que lorsque M. Grimaux reprendra l'étude de la question, en tenant compte du silence de Delahante, de Lalande et de Biot, des objections de Pouchet, et sur-

(1) Cuvier fait erreur : le rapport de Hallé avait été présenté au Bureau de consultation des arts et métiers, comme on l'a déjà vu, et non au Lycée des arts.

(1) Dans la première de toutes les versions de l'anecdote, que l'on trouvera plus loin, — version qui vit le jour sept mois seulement après la mort de Lavoisier, et dont toutes les autres sont issues, — on avait eu soin de dire, pour rendre Lavoisier plus intéressant et les juges plus coupables, qu'il s'agissait d'expériences « utiles à la République ».

(2) M. Grimaux parle ici de la « réponse de Coffinhal », comme si c'était à Coffinhal que Fourcroy eût attribué le propos du « juge bourreau ». Fourcroy ne nomme personne, mais Désaudray, dans la note de sa cantate exécutée le même jour et dans la même cérémonie, désigne expressément Dumas. Et c'était bien Dumas que Fourcroy avait en vue, puisque — comme on le verra tout à l'heure — c'est Dumas qui est nommé dans le document dont Fourcroy s'est servi.

tout des faits décisifs que j'ai encore à vous présenter, il sera d'un autre avis.

Pour moi, je vous ai montré, en vous les lisant l'une après l'autre, et en les discutant, ce que valent toutes les versions d'une légende haineuse et sotte, de Fourcroy jusqu'à Cuvier en passant par Désaudray, Quenard, Desessarts et l'*Art de vérifier les dates;* je leur ai opposé le silence significatif de ceux qui furent le mieux renseignés ; il me reste à donner encore une dernière preuve négative, qui me paraît, celle-là, absolument péremptoire.

Au printemps de l'an III, moins d'un an après la mort de Lavoisier, eut lieu le procès de Fouquier-Tinville et d'un certain nombre d'anciens juges et jurés du tribunal révolutionnaire, procès où une multitude de témoins vinrent apporter à la charge des accusés une quantité d'imputations vraies ou fausses. Si l'histoire du sursis demandé par Lavoisier et refusé par le tribunal eût été authentique, n'aurait-elle pas été rappelée dans une occasion comme celle-là ? Or, à l'audience du 2 floréal an III, où l'on parla du procès des fermiers généraux, Dobsen, ancien juge au tribunal révolutionnaire, — celui-là même qui avait sauvé la vie à Delahante et à ses deux collègues en provoquant le décret du 19 floréal an II, — cité comme témoin, raconta ce qu'il savait de ce procès, parla de ses démarches en faveur des trois adjoints, rappela différents détails ; il ne dit pas un mot de la prétendue demande de sursis. A l'occasion de cette déposition de Dobsen, le rédacteur du compte rendu du procès de Fouquier a consacré un paragraphe spécial à la mort de Lavoisier : il est également resté muet à l'égard du sursis demandé et refusé. A l'audience du 5 floréal an III, il fut de nouveau question du procès des fermiers généraux ; on parla de la rédaction de l'acte d'accusation, de l'irrégularité du jugement, sur la minute duquel la déclaration du jury avait été laissée en blanc : et dans cette audience encore, personne ne mentionna ce fait monstrueux qu'il eût été si à propos de dénoncer et de faire constater judiciairement, si réellement il avait eu lieu. Il me paraît inutile d'insister davantage.

IV

Mais nous avons maintenant à nous demander de qui pouvaient tenir l'anecdote ceux qui les premiers, le même jour, dans un hommage solennel à la mémoire de Lavoisier, lui donnèrent une publicité retentissante, — Fourcroy et Désaudray. Car ils ne l'inventèrent assurément pas, et la façon dont Fourcroy en parla semble indiquer, comme l'a fait remarquer M. Grimaux, qu'elle avait déjà été mise en circulation.

Le premier éditeur de la légende, je vais vous le nommer. Son nom n'a encore été prononcé par personne, que je sache ; et pourtant les documents où se trouvent les passages que je vais citer sont parmi les plus connus de l'époque révolutionnaire.

Dans son troisième rapport sur le vandalisme, lu à la Convention le 24 frimaire an III, c'est-à-dire dix-huit mois avant la cérémonie du 15 thermidor an IV, et sept mois après la mort de Lavoisier, Grégoire a glissé ce petit alinéa :

> Il faut transmettre à l'histoire un propos de Dumas, concernant une science dont les bienfaits incalculables s'appliquent à divers arts, et spécialement à celui de la guerre. Lavoisier témoignait le désir de ne monter que quinze jours plus tard à l'échafaud, afin de compléter des expériences utiles à la République. Dumas (1) lui répond : *Nous n'avons plus besoin de chimistes.*

C'est ici la source originelle à laquelle ont puisé tous ceux qui ont répété l'anecdote, en l'arrangeant ou en la déformant selon leurs passions politiques ou le degré de leur ignorance (3). C'est par Grégoire que cette niaise calomnie a été lancée dans le monde.

Mais il y a plus. C'est Grégoire aussi qui a fourni à Fourcroy ce trait sur les « hommes d'esprit » dont celui-ci a orné son apologie. Un autre et plus ancien rapport de Grégoire sur le vandalisme, celui du 14 fructidor an II, contient, en effet, les deux lignes que voici :

> Dumas disait qu'il fallait guillotiner tous les hommes d'esprit. Chez Robespierre, on disait qu'il n'en fallait plus qu'un.

Voilà, sous sa forme première, et tel qu'il fut fabriqué au lendemain même de Thermidor par la haine et la peur, le mot que Fourcroy devait s'approprier deux ans après. Et notons un détail qui nous montre le falsificateur pris sur le fait : c'est que, en combinant cet endroit avec l'extrait du rapport du 24 frimaire an III, pour en composer sa phrase oratoire, Fourcroy s'est permis d'y introduire une chose qui le dénature, mais qui servait son dessein. Sous la plume de Grégoire, en effet, le propos attribué à l'entourage de Robespierre, où l'on disait qu'il ne fallait plus qu'un seul homme d'esprit, n'avait qu'un caractère général ; Fourcroy l'a repris pour l'appliquer au cas de Lavoisier, en le plaçant dans la bouche d'un juge. Combinaisons, additions et

(1) L'erreur initiale qui a substitué Dumas à Coffinhal, et que tous ont répétée, excepté Desessarts, a donc été commise par Grégoire. Nul ne s'en étonnera de ceux qui connaissent sa proverbiale inexactitude.

(3) On a vu que Désaudray, dans son Hiérodrame, entre toutes les injures qu'il pouvait adresser à Dumas, a choisi celle de *vandale*. Si cette épithète s'est offerte à sa muse, c'est parce qu'elle mettait en vers un passage d'un « Rapport sur le *vandalisme* ».

adultérations : opérations tantôt inconscientes, tantôt méditées, d'où sortent, pour être offerts en pâture à la crédulité humaine, ce qu'on appelle les mots historiques !

Et maintenant que la démonstration est achevée, j'ose croire que personne ne refusera son adhésion à une conclusion ainsi formulée.

La demande de sursis est une fable inventée de toutes pièces. La réponse du juge est, pour employer l'expression excellente de M. Grimaux, « une de ces inventions calomnieuses dont les partis vainqueurs accablent les partis vaincus ». Et de cette double invention, nous connaissons sinon l'auteur, du moins l'éditeur responsable : c'est l'homme qui fit à la Convention, après Thermidor, cette série de rapports tissus d'injures et de faussetés, qui ont fourni aux ennemis de la Révolution tout un arsenal d'accusations ineptes et odieuses, c'est l'évêque Grégoire

J. GUILLAUME.

LE NERVOSISME ET LE SUICIDE

CHEZ LES ROMANCIERS ET LES POÈTES

du XIX[e] siècle [1]

Il y eut, chez les écrivains romantiques les plus célèbres, une maladie de l'imagination et de la sensibilité qui les prédisposait au suicide. Chez Chateaubriand, qui rappelle J.-J. Rousseau par tant de côtés, l'imagination et la sensibilité étaient malades ; il tenta de se suicider dans sa jeunesse. G. Sand avait des troubles de la sensibilité et de la volonté ; elle le dit elle-même : « J'étais, je suis peut-être encore d'une sensibilité excessive et que la raison ne gouverne pas, surtout dans le moment de la crise. » Dans plusieurs pages de l'*Histoire de ma Vie*, on trouve des traces d'un véritable désordre intellectuel. Jeune fille, elle avait des hallucinations, elle s'était créé l'image d'un dieu fictif appelé *Corambo ;* elle l'adorait comme un être réel et lui rendait un véritable culte sur un autel rustique. Elle fut obsédée pendant de longues années par l'idée du suicide. M. le docteur Brissaud, professeur à la faculté de médecine de Paris, qui a fait une étude spéciale des maladies mentales et des maladies nerveuses, avec qui je me suis entretenu de l'état psychique de G. Sand, m'a affirmé l'existence d'une maladie nerveuse chez elle.

Alfred de Musset, malgré son beau talent, n'a pas été épargné par la maladie nerveuse, voisine par moments de la folie. *La Nuit de Décembre* me porte à croire qu'il a eu des hallucinations, et le phénomène nerveux connu sous le nom de *dédoublement du moi :*

> Du temps que j'étais écolier.
> Devant ma table vint s'asseoir
> Un pauvre enfant vêtu de noir,
> Qui me ressemblait comme un frère...

Il semble que c'est aussi à la suite d'un retour sur lui-même que Musset dit :

> Mais n'est-il pas une heure dans la vie,
> Où le génie humain rencontre la folie ?
> (*La Coupe et les Lèvres.*

A plusieurs époques de sa vie il fut tenté de se suicider. Dans *la Confession d'un Enfant du Siècle*, il raconte qu'il a eu envie de tuer sa maîtresse et de se tuer, qu'il avait placé un couteau de table sous l'oreiller. Dans sa *Lettre à Lamartine*, il dit qu'il a posé deux fois le fer sur son sein nu. Plusieurs fois il voulut se suicider avec G. Sand : « Si tu renonces à la vie, lui écrit-il, rappelle-toi le serment que tu m'as fait ; ne meurs pas sans moi. » Dans une lettre de G. Sand au D[r] Pagello, la compagne du poète écrit qu'elle craint pour la raison d'Alfred de Musset ; « qu'une fois il y a trois mois il a été comme fou toute la nuit, qu'il voyait des fantômes autour de lui, qu'à présent il se plaint d'un mal sans nom et sans cause, qu'il se dit près de mourir ou de le devenir ». Musset était doué d'une organisation nerveuse si fine, si féminine, qu'elle menaçait de se briser au contact d'un chagrin d'amour ; il était, dit-il, d'une nature si impressionnable que la vue d'une femme le faisait trembler ; il a eu des crises nerveuses très graves. Il avait si bien conscience du défaut d'énergie qui le caractérise qu'il a dit lui-même de ses poésies :

> Mes premiers vers sont d'un enfant (1),
> Les seconds d'un adolescent.
> Les derniers à peine d'un homme.

Moins nerveux qu'Alfred de Musset, unissant au plus beau génie lyrique beaucoup de bon sens, même en politique (1), Lamartine avait été cependant si impressionnable dans sa jeunesse qu'il avait songé plusieurs fois à se suicider. Lorsqu'il fut mis en pension à Lyon, « l'impression fut si vive et si triste, écrit-il, que les idées de suicide dont je n'avais jamais entendu parler m'assaillirent avec force. Je me souviens d'avoir passé des jours et des nuits à chercher par quel moyen je pourrais m'arracher une vie que je ne pouvais plus supporter. » Il dit de *Raphaël*, qui n'était autre que lui, qu'il avait « une sensibilité si exquise qu'elle en était presque maladive ».

(1) Extrait d'un ouvrage intitulé : *le Crime et le suicide passionnels*, qui paraît [illegible] fin mai chez [illegible] Alcan.

(1) Avant M. Thiers, Lamartine avait montré dans ses *Entretiens* que l'unité italienne produirait l'unité allemande et qu'elle serait fatale à la France.

A l'époque où Sainte-Beuve publiait les poésies de Joseph Delorme, Lamartine a dit de lui : « C'était un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes. » Sainte-Beuve avait eu aussi la pensée de se suicider par la submersion, comme Lamartine et G. Sand :

> En me promenant là, je me suis dit souvent :
> Pour qui veut se noyer la place est bien choisie ;
> On n'aurait qu'à venir un jour de fantaisie,
> A cacher ses habits au pied de ce bouleau,
> Et, comme pour un bain, à descendre dans l'eau.

V. Hugo n'a pas été obsédé comme les autres grands poètes du XIX[e] siècle par l'idée du suicide, malgré sa prodigieuse imagination qui grossissait toutes choses et qui nuisait à la justesse de la pensée ; il a été protégé contre la manie du suicide par la vie de famille et l'amour des enfants. Cependant, dans une ode du livre V, il semble qu'il a eu, lui aussi, l'intention de mourir à la suite d'un chagrin d'amour :

> Tu m'oublieras dans les plaisirs,
> Je me souviendrai dans la tombe.

Les romanciers célèbres du XIX[e] siècle ne sont pas moins sensibles, *émotifs*, que les poètes. On sait par les Mémoires ravissants de M[me] Octave Feuillet à quel point son mari était nerveux (1). Ce sont presque toujours des femmes nerveuses qu'il peint dans ses romans. Aussi malgré la décence, l'élégance de la forme des romans d'Octave Feuillet, je ne crois pas que la raison de ses lectrices soit fortifiée par la peinture séduisante de ces détraquées qui se suicident par des chagrins d'amour. Le peintre de ces passions furieuses et désespérées, qui cependant était au fond, comme Racine, un moraliste chrétien, fait trop admirer les mondaines follement amoureuses, qui cachent sous des dehors aristocratiques des passions très vulgaires. Aussi je crois que c'est à tort qu'on l'appelle le Musset des familles ; il serait plus exact de l'appeler le Racine du roman. C'est la même élégance de style, la même peinture des femmes passionnées, les mêmes dénouements par le crime et le suicide tragiques.

Les romanciers naturalistes ne sont pas moins nerveux, en général, que le romancier idéaliste que je viens de citer. Guy de Maupassant a dit de G. Flaubert : « Vibrant toujours, impressionnable, il se comparait à un écorché que le moindre contact fait tressaillir de douleur... Il en arrivait parfois à un tel degré d'exaspération qu'il aurait voulu détruire la race humaine. » On sait à quel point étaient nerveux Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet. « Notre œuvre, écrit l'un des frères de Goncourt, et c'est peut-être son originalité durement payée, repose sur la maladie nerveuse... Les critiques pourront dire tout ce qu'ils voudront, ils ne pourront pas nous empêcher, mon frère et moi, d'être les Saint Jean-Baptiste de la sensibilité moderne (*Journal des Goncourt*, t. VI). Dans son étude médico-psychologique sur M. E. Zola, M. le D[r] Toulouse écrit : « Il existe donc un certain déséquilibre nerveux, une émotivité exagérée, réellement morbide, qui provoque, sous l'influence d'excitations minimes, des réactions désordonnées et douloureuses. » Maxime du Camp nous a appris que Flaubert était épileptique. Guy de Maupassant, qui a tenté de se suicider, est mort de la paralysie générale, qui est une maladie mentale, et qu'il ne faut pas confondre avec les paralysies résultant d'hémorragies cérébrales...

Sans prétendre que le talent du poète et du romancier est le résultat unique d'une organisation nerveuse, il est certain que le nervosisme joue un grand rôle chez les hommes d'imagination. Cette sensibilité physique et morale, qui est tout au moins une des conditions de leur talent, les portent à grossir les impressions reçues, à exagérer les souffrances de la vie. Je n'irai point jusqu'à dire avec Lamartine :

> La sensibilité fait tout notre génie.

Mais je dirai qu'elle contribue beaucoup au genre poétique et qu'elle fait des poètes les privilégiés de la douleur :

> ... Tout génie est martyre...
> Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
> Que Dieu nous fait porter devant le genre humain.

S'il est vrai qu'à raconter ses maux souvent on les soulage, souvent aussi on les grossit et on les aigrit quand on a l'imagination excessive et la sensibilité douloureuse. Les poètes, les romanciers et, en général, les artistes se plaignent très vivement des misères de la vie, parce qu'ils les sentent plus profondément que les autres ; ce sont des sensitives. Dans un procès-verbal constatant, il y a quatre ans, le suicide d'un poète, je lis la déclaration suivante d'un voisin : « Il m'a toujours paru très exalté ; il me parlait souvent avec animation des misères de la vie ; mais je considérais ses plaintes comme l'expression d'un esprit porté à la poésie. » Ayant des sens plus délicats que les autres hommes, étant plus *sensitifs*, plus *imaginatifs*, plus impressionnables, les poètes, les artistes souffrent beaucoup plus ; cette sensibilité, qui est une des conditions de leur talent, est le tourment de leur vie, lorsqu'ils ne savent pas la modérer par le jugement. En outre, cédant au plaisir de développer exclusivement la faculté qui

(1) Un article malveillant de J. Janin « lui causa de véritables désordres dans la santé ». L'échec de la *Belle au Bois Dormant* « faillit le tuer ». La vue de *La Descente de croix* de Rubens l'impressionna si fort qu'elle faillit le faire tomber d'émotion et lui donna des hallucinations. Il disait que la vue d'une haute montagne lui pesait sur le cerveau.

est une cause de supériorité, ils perdent l'équilibre, l'harmonie des facultés. Or dès qu'une faculté s'exagère, elle amène l'irritabilité et les troubles nerveux.

« Tout ce qui est excessif est défaut, dit Lamartine, avec une précision scientifique remarquable ; tout ce qui n'est pas harmonie est désordre dans notre organisation... S'il y avait égalité, équilibre, harmonie entre toutes leurs facultés ; si la sensibilité était contre-balancée par la raison, l'imagination par la justesse, l'enthousiasme par le bon sens... ces hommes puissants dans une seule aptitude deviendraient puissants dans toutes, et leur supériorité spéciale, qui fait leur malheur, se changerait en une supériorité universelle, qui ferait la gloire de l'humanité. »

Il y a dans l'homme et surtout dans la femme une tendance à se plaindre, à accuser le sort, à maudire la vie qui, en effet, est souvent très douloureuse. La religion et la philosophie spiritualiste, qui sont des écoles de bon sens, apprennent la résignation. « Bienheureux ceux qui souffrent, disent-elles, parce qu'ils seront un jour consolés. » Mais les jeunes gens et les femmes qui oublient les consolations religieuses pour se nourrir de poésies et de romans mélancoliques, perdent bien vite la résignation. Ces poésies et ces romans flattent ce que Platon appelle « la partie de notre âme altérée de pleurs et de lamentations qui voudrait s'en rassasier ». Cette partie pleureuse de notre âme il faut la tenir en bride, ne pas la tenir trop longtemps spectatrice des pleurs et des lamentations de poètes, car « les sentiments d'autrui deviennent infailliblement les nôtres, et après avoir entretenu et fortifié notre sensibilité par la vue des maux d'autrui, il est bien difficile de les modérer dans les nôtres. » La poésie mélancolique du XIXe siècle a tué la résignation et augmenté beaucoup le nombre des suicides. Le meilleur moyen de modérer ses chagrins, c'est de ne pas s'y appesantir, de sortir de soi-même, de tâcher de penser à autre chose, de ne pas trop s'absorber dans la contemplation des tristesses de la vie et dans la lecture des poètes pessimistes, qui d'ailleurs, tout en affectant dans leurs écrits un sombre désespoir, ne dédaignent pas les plaisirs de la vie, comme le joyeux pessimiste Schopenhauer.

Les maladies de l'imagination et de la sensibilité étant essentiellement contagieuses, qui ne voit que les jeunes gens et les femmes, déjà si impressionnables par nature, deviennent encore plus nerveux au contact d'écrivains qui ont souvent un excès d'imagination et de sensibilité et qui sont prédisposés, par leur constitution particulière, à des troubles névropathiques ? Il est impossible de composer un livre d'histoire, de philosophie, de morale, de critique littéraire sans un jugement sain. Mais ce qui est impossible à un historien, à un philosophe, à un moraliste, à un critique, est possible à un poète, à un romancier. L'imagination et la sensibilité peuvent être très développées pendant que le jugement est très affaibli, et comme le poète et le romancier ont surtout besoin d'imagination et de sensibilité, ils peuvent conserver leur talent, même quand ils ont perdu la raison. Chez eux la raison peut s'altérer, sans que le talent diminue.

Pour ne citer que les morts, Le Tasse, J.-J. Rousseau, E. Poë, Gérard de Nerval ont été des écrivains remarquables, pendant qu'ils étaient atteints de troubles cérébraux. L'atrophie de la raison n'empêche pas le poète et le romancier d'imaginer et de sentir très vivement, par suite d'impressionner fortement les lecteurs. Bien plus, il semble que chez quelques écrivains l'imagination prend mieux son essor, à mesure que le jugement s'affaiblit. Dans *les Confessions* de J.-J. Rousseau, dans ses *Dialogues*, dans les *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, on trouve des pages ravissantes à côté d'autres qui révèlent le délire des persécutions.

« Il y avait longtemps, sans doute, que l'équilibre mental était dérangé chez Gérard, écrit Th. Gautier, avant qu'aucun de nous s'en fût aperçu. Cela était d'autant plus difficile à deviner que jamais style ne fut plus clair, plus limpide, plus raisonnable, en un mot, que celui de Gérard. Même lorsque la maladie eut atteint incontestablement son cerveau, il conserva intactes toutes les qualités de son intelligence. Aucune faute, aucune erreur, aucune incorrection ne trahit le désordre de ses facultés intellectuelles. Jusqu'au bout il resta impeccable. Il put cacher ainsi longtemps un état que nul ne soupçonnait. Quelques propos étranges nous faisaient bien ouvrir de grands yeux, mais il les expliquait d'une façon si ingénieuse, si savante et si profonde, que notre admiration pour lui en augmentait. »

De même que la fièvre donne un éclat plus vif aux yeux, la névropathie donne plus de brillant à l'imagination et à la sensibilité du romancier, elle rend son récit plus coloré, plus animé, elle lui permet d'exercer une influence plus vive sur les lecteurs éblouis et émus.

Puisque chez le romancier et le poète le talent peut s'allier avec la maladie nerveuse et même avec la maladie mentale, on comprend combien la lecture des livres d'imagination, quand elle devient exclusive, devient dangereuse pour les jeunes gens et pour les femmes qui ne lisent pas autre chose ; la sensibilité excessive, quelquefois maladive de l'écrivain se communique aux lecteurs. Pour un lecteur instruit, qui connaît les maladies de l'esprit, le caractère morbide des écrivains névropathes éclate dans leurs œuvres ; les jeunes lecteurs ne l'aperçoivent pas et en subissent

l'influence, car c'est par l'imagination et la sensibilité que la littérature agit sur eux. Un écrivain exalté les exalte. Une imagination enflammée les enflamme. Une sensibilité toujours émue les émeut et les met en feu. D'où vient l'influence prodigieuse que J.-J. Rousseau a exercée sur ses innombrables lecteurs, sinon du caractère passionné de ses écrits? « Je ne sus jamais écrire que par passion », disait-il lui-même. La sagesse ennuie la plupart des hommes; le bon sens les endort, tandis que le paradoxe et la passion les transporte.

A l'école de J.-J. Rousseau et de ses disciples la littérature est devenue *passionnée*. Pour un grand nombre de romanciers et de poètes, penser c'est sentir, écrire c'est noter des sensations; comme Manfred de Byron, ils croient élargir le domaine de leur pensée en augmentant leurs sensations; ils disent avec lui : « Une sensation nouvelle s'est révélée à moi; elle a élargi le domaine de mes pensées. » G. Sand, copiant Manfred, fait dire à Lélia : « J'agrandissais de jour en jour ma puissance, j'exaltais sans mesure ma sensibilité. » Au XVIIe siècle et même au XVIIIe siècle, on faisait des recueils, de *pensées*, de *maximes*, de *considérations;* Pascal écrivait ses *Pensées;* La Rochefoucauld, ses *Maximes;* La Bruyère, ses *Caractères;* Vauvenargues, ses *Réflexions et Maximes*, Duclos, ses *Considérations sur les mœurs*. Aujourd'hui on écrit des recueils de sensations. Les romans, les poésies sont des analyses de sensations. On n'écrit plus des *méditations*. A l'exception de M. Sully Prudhomme, qui compose des poèmes philosophiques, les penseurs sont rares chez les poètes. Des livres de critique littéraire, de voyages et même d'histoire ne sont plus que des livres d'impressions, de sensations. Il y a des livres intitulés : *Idées et Sensations*, par les frères de Goncourt; *Sensations d'Histoire*, par Barbey d'Aurevilly; *Sensations d'Oxford*, *Sensations d'Italie*, par P. Bourget; *Sensations de Littérature et d'Art*, par Byvanck. Un critique, qui a cependant le don de l'observation morale et qui pourrait continuer la tradition de nos grands moralistes, M. J. Lemaître, cédant à la mode du jour, nous donne des *Impressions de Théâtre*. Il semble que le rôle de l'écrivain n'est plus de faire penser mais de faire sentir. Ce n'est plus à la raison qu'il s'adresse, mais aux sens et à l'imagination. La sensation se substitue au sentiment, l'image à l'idée. La littérature devient de la peinture, de la musique, de la photographie. « J'aurais décrit Sodome très volontiers et la Tour de Babel avec enthousiasme, dit Th. Gautier. Je ne travaille pas pour le prix Montyon, et mon cerveau fait du mieux qu'il peut son métier de chambre noire. » Les romanciers et les poètes décrivent toutes les sensations, et particulièrement celles de l'amour physique.

Après la littérature *impressionniste* sont venues la *peinture impressionniste*, la *justice impressionniste* des jurés et la *politique impressionniste* des députés. On a écrit les *Sensations d'un Juré*, on pourrait aussi écrire les *Sensations d'un député*, car de même que le jury juge sur des impressions d'audience, la Chambre maintient ou renverse les ministères sur des impressions de séance. Écrivains, peintres, jurés et députés se livrent à leurs impressions sans les contrôler par la raison. La France est devenue impressionnable et sensible comme une femme nerveuse. Pour un grand nombre de personnes qui se croient chrétiennes, le sentiment religieux lui-même n'est qu'un besoin d'émotions religieuses, et même dans certaines apologies du christianisme on trouve plutôt des impressions esthétiques et mystiques que des arguments et des raisons.

Pour accroître leur sensibilité, on voit des écrivains l'exalter par l'ivresse. Ce moyen était déjà pratiqué dans l'antiquité. « Le poète Œschylus, dit Plutarque, composoit ses tragédies en beuvant, quand il estoit bien eschauffé du vin. Et Lampias, notre grand-père, se montroit plus éloquent, plus aigu et plus riche en inventions quand il avait beu. » Pour exciter leur verve, des romanciers et des poètes contemporains ont eu recours non seulement au vin, mais à l'alcool, à l'absinthe, à l'opium, au haschisch. Hoffmann avait des hallucinations qu'il provoquait par des excitants et qui lui servaient à écrire ses *Contes fantastiques*. « Sa poésie était une maladie », a dit de lui H. Heine. E. Poë, qui était aussi un névropathe, buvait pour surexciter son imagination, pour trouver des visions, des hallucinations favorables à la composition de ses *Histoires extraordinaires*. On le ramassa dans la rue en proie au *delirium tremens;* on le transporta à l'hôpital, où il mourut. Baudelaire, qui le prit pour modèle et le traduisit, chercha l'inspiration dans l'opium et le haschisch et mourut d'une paralysie. En 1845, il s'était formé à Paris le *Club des Haschidins*, fréquenté par des littérateurs à la recherche des hallucinations. M. le docteur M. de Fleury, qui a personnellement connu Guy de Maupassant, nous apprend que ce romancier s'était livré longtemps à l'abus des excitants artificiels de la pensée, alors que, plus que tout autre, il aurait dû s'en abstenir, ayant plusieurs aliénés parmi ses ascendants. Le docteur l'ayant félicité du talent avec lequel il avait décrit la jalousie dans son roman *Pierre et Jean*, l'écrivain lui répondit qu'il n'en avait pas écrit une ligne sans s'enivrer avec de l'éther.

Assurément ces habitudes d'excitation artificielle ne sont pas générales, mais elles sont moins rares qu'on ne le croit. On voit aussi des romanciers cultiver leurs passions pour les analyser, et même entretenir leurs maladies nerveuses, pour y chercher des observations. Un écrivain distingué, M. Maurice Bar-

rès, propose d'emprunter à des hardiesses d'hygiène ou de pharmacie « des moyens nouveaux pour développer, aiguiser la sensibilité, afin d'arriver à l'adoration du *moi* ». Ce qu'il redoute aussi, c'est de toucher la limite des sensations dont il est susceptible et de rester ainsi éloigné de Dieu, qui est pour lui « la somme des émotions ayant conscience d'elles-mêmes ».

Il ne faut point s'étonner si, à l'école de ces romanciers qui comptent d'innombrables lecteurs, la raison baisse. Chez des écrivains qui ont une imagination et une sensibilité remarquables, le jugement est si faible que les uns croient au spiritisme et aux tables tournantes, que d'autres consultent des somnambules et des chiromanciens ; il en est qui ne croient pas à Dieu, mais qui croient au diable ; dupes de leur imagination, crédules comme des enfants et de femmes illettrées, plusieurs voient des présages de bonheur ou de malheur dans les faits les plus insignifiants. Th. Gautier, par exemple, raconte que Gérard de Nerval fut bouleversé par la rencontre d'un escarbot pareil à ces scarabées égyptiens qui portent le globe sur la tête, etc.

Il est dangereux de prendre pour guides des esprits mal équilibrés, d'un jugement peu solide, de préférer le roman à l'histoire, la littérature décadente à la philosophie et à la science. Un penseur, un savant, ne trouvent pas dans les excitants artificiels un surcroît de pénétration. Ni le café, ni l'alcool, ni l'opium n'ont aidé M. Guizot à écrire l'*Histoire de la Civilisation*, ni M. Thiers à composer l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Leur talent c'est un bon sens supérieur, c'est la raison la plus haute, éclairée par l'expérience des hommes et des choses...

Que d'exaltations romanesques, qui finissent mal, sont communiquées aux pauvres filles du peuple par ces romans, ces feuilletons, ces poésies, où reviennent à chaque page ces mots éblouissants : amour, ivresse, passion, volupté, bonheur ! Être aimées d'un jeune homme élégant, distingué, comme un héros de roman, devient pour les jeunes ouvrières, lectrices de feuilletons, un besoin comme pour les jeunes filles du monde. Leur attention se détourne de l'ouvrier qui pourrait les épouser, parce qu'il a les vêtements sales, les mains calleuses, le visage noirci par la poussière et le charbon de l'usine. Les romans créent chez ces pauvres filles un état d'esprit romanesque, chimérique, qui les perd, parce qu'ils ne leur parlent jamais de la beauté de la vie de famille, des joies du ménage, du travail en commun ; au lieu de poétiser les humbles, les travailleurs, les écrivains préfèrent idéaliser le libertinage des oisifs, des mondains. La chute et le suicide sont au bout de ces rêves chimériques d'amour de luxe et de bonheur.

Si le nombre des suicides a tant augmenté depuis cent ans, c'est en partie parce que le nombre des lecteurs de romans s'est beaucoup accru. Autrefois les romanciers écrivaient pour un petit nombre de lecteurs. Aujourd'hui les romans pénètrent partout, dans l'atelier comme au salon, dans la mansarde comme au boudoir. Je viens de lire, dans un procès-verbal de suicide, qu'une vieille femme voulant laisser un souvenir à une voisine, lui fit cadeau, avant de s'asphyxier, d'un gros paquet de feuilletons pour sa fille. Joli cadeau ! J'ai entendu dernièrement une paysanne dire à son mari qui allait à la ville : « Apporte-moi *Crime d'Amour*. » Pour lire son feuilleton, la cuisinière laisse brûler son dîner, la femme de chambre néglige son repassage, la mère de famille oublie son ménage. Chaque année, chaque mois, voient éclore des centaines, des milliers de nouveaux romans, pendant qu'on réédite les anciens. Il n'y a pas de journal sans feuilleton ; il n'y a pas de revue sans roman, et Dieu sait s'il y a des journaux et des revues ! C'est le feuilleton qui fait le succès du journal, c'est le roman qui fait la vogue de la revue. Il y a même des journaux et des revues qui publient plusieurs feuilletons, plusieurs romans à la fois.

On sait que les suicides sont beaucoup plus rares à la campagne que dans les villes. Une des causes de cette différence vient de ce que les femmes de la campagne lisent peu de romans, tandis que les femmes des grandes villes en lisent beaucoup. Dans un rapport adressé au ministre de l'Intérieur, le préfet du Léman constatant, en 1812, que « la mélancolie est bien plus fréquente à Genève que partout ailleurs » en Suisse, en attribuait la principale cause à la lecture exagérée des romans que J.-J. Rousssau avait mis à la mode. En ne voulant pas travailler pour le prix Montyon, les romanciers travaillent pour la Morgue. Avec cette passion de chercher des descriptions pittoresques partout, ils ont tout décrit, tout embelli : l'adultère, la débauche, l'ivrognerie, les mœurs infâmes, la séduction, le suicide et le crime passionnels ; ils ont tout poétisé, excepté la santé, le travail, l'amour conjugal et la famille.

L. Proal.

HISTOIRE DU CHATEAU DE VERSAILLES

L'érudit et l'artiste et le poète qui s'appellent, d'un seul nom, M. de Nolhac, commencent une publication qui nous manquait et qui, dans tout autre pays, aurait déjà été faite une dizaine de fois. Ils font l'histoire du château de Versailles, avec documents précis, descriptions minutieuses, et illustrations aussi exactes que fastueuses. L'ouvrage, à en juger par les premiers fascicules, sera admirable.

Il vient à son moment, à un très bon moment.

L'opinion sur le château de Versailles a son histoire; il y a une évolution de l'opinion au sujet du château de Versailles. Au XVIIe siècle il n'y avait qu'une voix, depuis celle de la Fontaine jusqu'à celle de Saint-Simon, pour admirer cette merveille des merveilles de France. Au XVIIIe siècle on l'admirait encore, mais plus froidement. On l'admirait avec respect : c'est moins flatteur : « Croyez, Madame, à ma respectueuse admiration. — Hélas! répondit la dame, il y a là un mot de plus que l'année dernière. » Le château de Versailles était admiré, respecté, déjà moins aimé. On dépeçait les grands appartements pour en faire de tout petits. On divisait les grands salons en petits boudoirs. Chacun se fait un habitat à sa taille.

Vers la fin de ce même siècle on substituait peu à peu les deux palais au palais du grand roi. Ce fut Trianon qui détrôna Versailles, ou, tout au moins, on faisait à Versailles l'infidélité de Trianon. Pis encore : Trianon n'était pas assez petit. Il fallait plus rustique, ou entre nous, plus bourgeois, et « le hameau » à son tour détrôna Trianon. C'était grave. Décidément le goût du grand déclinait sensiblement, je dis même le goût du distingué. Le hameau, tout bien compté, c'est le rêve d'un fruitier de la rue du Temple.

Plus tard encore, par décret, décision et ukase de la Haute-Cour romantique, Versailles fut déclaré ennuyeux.

> Dans ces lieux où l'ennui repose
> Par respect aussi j'ai dormi...

Comme elle est curieuse cette rêverie, charmante, du reste, du bon Musset! Il n'est pas sûr de son fait, au moins. Il s'ennuie dans ce grand parc, c'est certain; mais en même temps il en évoque tout le passé et, à ce faire, il ne s'ennuie plus du tout et même s'amuse de tout son cœur. Il s'ennuie présentement et s'amuse d'un plaisir rétrospectif. Il en vient même au lyrisme,

> Règne auguste de la perruque,
> Le siècle qui te méconnait
> Mérite sur sa plate nuque
> D'avoir un éternel bonnet.
> Et toi siècle à l'humeur badine,
> Siècle tout couvert d'amidon,
> Ceux qui méprisent ta farine,
> Sont en horreur à Cupidon

et aux Muses, ce qui est plus grave.

Donc, celui-ci, et il avait pour cela ses raisons, était partagé entre des sentiments d'aversion, presque et des sentiments de gratitude à l'égard du château célèbre. Mais Victor Hugo est plus franchement hostile. Il l'est même tout à fait. Il faut voir comme il fait parler le *Chêne du parc*.

> J'ai vu comme d'une patte.
> En ce siècle non pareil,
> On épouse un cul-de-jatte
> Et de l'autre le soleil.
> . . . .
> Ces poètes à rhingraves
> Étaient hautains et hideux.
> . . . .
> A Lavallière boiteuse
> Ils donnaient Chypre et Paphos;
> Et leur phrase était menteuse.
> Et leurs cheveux étaient faux.
> . . . .
> Dans le parc froid et superbe
> Rien de vivant ne venait:
> On comptait les brins d'une herbe
> Comme les mots d'un sonnet.
> . . . .

Non, il n'aime pas Versailles, même rétrospectivement. Versailles n'est pas gothique. Hors du gothique pas de salut. Musset dit au « beau vase » qui « abrite » les trois marches de marbre rose :

> Est-il moderne? Est-il antique?
> D'autres que moi savent cela;
> Mais j'aime assez à le voir là,
> Étant sûr qu'il n'est pas gothique.

Et c'est précisément parce qu'il n'y a rien de gothique à Versailles que Victor Hugo ne le peut pas souffrir. Toute la période romantique a tenu Versailles en assez mince estime.

Mais aujourd'hui les études historiques ont passé par les esprits et les ont très notablement changés. Ce qui est jugé intéressant aujourd'hui, c'est ce qui représente une époque de la façon la plus précise, la plus complète et la plus forte, et il suffit de cela pour que nous puissions être ouverts à des genres très différents de beauté. Ce que nous demandons à une œuvre d'art, ce n'est plus de nous dire ce que nous pensons, mais de dire clairement et avec force ce qu'elle veut dire, et dès lors la cathédrale du XIIIe siècle, le château renaissance et le palais XVIIIe siècle nous sont également chers et pénètrent également notre sensibilité. Et dès lors le château de Versailles est remonté dans l'estime et même dans l'admiration publique, parce qu'il est absolument merveilleux comme représentatif d'une pensée, d'une époque et de toute une civilisation.

C'est lui plus que chose au monde qui nous remet en l'esprit cette pensée de vaste et claire ordonnance, de stabilité et de noblesse, d'aisance calme dans la grandeur, qui est la pensée même du XVIIe siècle. C'est lui qui fait revivre cette époque où les phrases sont longues, les mots courts et le tour clair, ce qui fait qu'elles sont graves sans être lourdes; où les conversations sont unies et lentement coulantes, sans rien de saccadé ni de heurté, et obéissent aux lois secrètes d'une eurythmie délicate, où les attitudes sont imposantes sans être théâtrales et semblent avoir souci de mettre en leur valeur, mais seulement en leur valeur, les belles proportions du corps humain.

C'est lui qui manifeste d'une manière durable une civilisation toute spéciale, faite de force saine, de

vigueur sûre, d'énergie qui n'a pas besoin de précipitation, faite de certitude et d'assurance relativement au lendemain.

On définit bien par les contraires. Ce que ce siècle a peu connu, ce qui lui manque, diront quelques-uns, c'est l'inquiétude. Il est passionné, tout comme un autre, il est ardent, il est querelleur, il est disputeur, il est batailleur, il est ambitieux, il est persécuteur, il est cruel de temps en temps ; il appartient à l'humanité ; mais il n'est pas *inquiet*. Le regard ou le geste fou, la trépidation nerveuse, la mine hagarde, sont les choses qu'il ne connaît point ou qu'il connaît peu. En cela il est unique dans notre histoire, peut-être dans l'histoire de l'humanité.

De là son art olympien, serein, tranquille, au geste large, au sourire heureux. Il y a quelque chose de tourmenté encore dans la Renaissance. Cela est gracieux, fin, joli, délicieux de fantaisie, d'imagination brillante ; c'est encore *cherché*. Il faut reconnaître que c'est bien trouvé, mais c'est cherché. L'art de la Renaissance, c'est un rêve de vie heureuse. L'art du xviie siècle, c'est la vie heureuse qui s'est trouvée, à peu près, et qui s'arrête à se contempler et à jouir d'elle-même. Chénier a bien compris cela, encore que sa célèbre pièce soit une rêverie sur lui-même et point du tout sur Versailles, mais encore :

> O Versailles, ô bois sportiques,
> Marbres vivants, berceaux antiques
> Par les Dieux et les rois Elysée embelli,
> A ton aspect, dans ma pensée,
> Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée
> Coule un peu de *calme* et d'oubli.

Le calme, c'est bien cela. L'art du xviie siècle est reposant, comme l'art antique. De quelque côté qu'on y vienne, du fond du moyen âge, de la Renaissance, des temps plus modernes, on s'y arrête pour s'y reposar et pour y jouir d'une force humaine qui s'établit dans une attitude de fermeté et de tranquille assurance. C'est un moment exquis et unique de l'histoire de l'art.

Nous suivrons donc l'incomparable *cicerone* qu'est M. de Nolhac avec un bien vif intérêt et une profonde gratitude. D'autant plus qu'il n'existe aucun ouvrage complet, ni même à demi complet sur ce château célèbre. Il ne faut retenir, comme prédécesseur considérable de M. de Nolhac, que le seul Eudore Soulié, qui a laissé un bon historique sommaire du château. Mais ce n'est qu'une esquisse. Depuis, les travaux de Vatout, d'Alexandre de La Borde et de Dussieux ont peut-être versé plus d'obscurités que répandu de lumières sur les questions extrêmement complexes et délicates qui sont relatives à cette histoire, et, comme le dit spirituellement et un peu méchamment M. de Nolhac, le nombre des erreurs a augmenté en proportion égale à celui des renseignements. Bref tout est à faire.

Et notez que nous avons ici quelque chose qui intéresse non seulement l'histoire de l'art français, mais l'histoire de l'art européen. Car, de Louis XIV à Louis XVI inclusivement, trois styles différents (au moins) se sont succédé à travers les œuvres d'art accumulées dans cette enceinte par l'ancienne monarchie, et ces trois styles ont été tous les trois adoptés par le goût européen et se sont imposés à l'admiration, à l'imitation, à l'émulation des autres peuples. Il y a donc là en magnifique abrégé toute une histoire de l'art européen pendant deux siècles ; et c'est cela qu'il faut décrire avec précision, classer et distinguer avec exactitude, expliquer et commenter avec netteté et avec goût.

Il faut commencer par éclaircir, règne par règne et même vingt ans par vingt ans, la topographie si variable, tant intérieure qu'extérieure, du palais. Il faut ensuite fixer exactement la part de chacun des artistes qui ont simultanément ou successivement collaboré à cette œuvre deux fois séculaire, et c'est ici principalement que M. de Nolhac se flatte d'apporter une bonne contribution à l'histoire de l'art en révélant plus d'un nom nouveau et plus d'une date ignorée.

Pour cet objet M. de Nolhac a recouru à des documents officiels négligés ou reconnus avec négligence, ce qui revient au même, ou à pire, par ses prédécesseurs. C'est les papiers du service administratif des « Bâtiments du Roi », Rapports adressés à Colbert, Correspondance de Colbert, « Comptes des bâtiments » (1664 à 1782), « Minutes » de Louvois, Registre des ordres du roi, tenu par Mansart, plans, devis, mémoires et correspondances des Bâtiments conservés aux Archives nationales, etc.

Il faut encore faire revivre le palais de Versailles en nous montrant, et d'après les documents historiques les plus sûrs, l'existence des hommes et des femmes qui ont animé ces murs antiques de leurs réunions, de leurs entretiens et de leurs fêtes. Relations, gazettes, estampes officielles et populaires, plans gravés, récits de promenades, de carrousels, de réceptions, et Dangeau, et Luyne, et Saint-Simon, et tant d'autres, ont été mis à contribution et nous rendront vivante et comme palpable la vie intérieure et extérieure de ce peuple, car c'était un peuple, qui a mené si grand bruit pendant de longues années dans cet olympe de la monarchie française.

Depuis plus de dix ans, M. de Nolhac réunit patiemment et passionnément les matériaux de cette œuvre considérable. Nul n'était mieux désigné pour la mener à bonne fin que le distingué conservateur du palais de Versailles. M. de Nolhac n'ignore rien de l'histoire de l'art. Les voyages dans toute l'Europe et particulièrement en Italie, d'où il nous rapporte de charmantes esquisses à la plume, ses travaux sur la

Renaissance et sur le XVIIIe siècle, ses investigations en tous sens, son séjour prolongé à Versailles qui a fait du palais comme sa maison et comme sa chose, tout nous rassure pleinement sur son savoir et sur son autorité en la matière.

Et quand à son goût, vous le connaissez. M. de Nolhac est un humaniste délicieux. Il a la manière charmante des hommes qui n'ont pas lu seulement dans les livres et dans les hommes mais aussi dans les tableaux, dans les statues, dans les bas-reliefs et dans les architectures. Il peint, plus souvent, il dessine, en écrivant, et son crayon est d'une finesse et d'un moelleux bien rares et son pinceau, quand il lui plait de s'en servir, ne laisse pas d'être éclatant autant qu'il est souple.

Ajoutez la bonne grâce et la bonne humeur du guide instruit et hospitalier. M. de Nolhac n'est pas de ceux qui semblent regretter de vous mettre dans la confidence de leurs découvertes et qui paraissent tirer à regret de leur poche les clefs du trésor. M. de Nolhac voudrait nous donner tout ce qu'il possède dans sa mémoire et tout ce qu'il est officiellement chargé de garder. C'est le gardien accueillant et inviteur. C'est le conservateur vulgarisateur.

Le premier fascicule de ce grand ouvrage est inviteur aussi et imposant. On y voit, comme en manière d'introduction, le petit pavillon de chasse de Louis XIII, qui, par parenthèse, est d'un style exquis, devenant sucessivement le premier, puis le second palais de Louis XIV. Et je crois bien que bon nombre d'amateurs regretteront toujours que le premier château de Louis XIV ne soit pas resté le château définitif. Il était noble et encore gracieux; il était imposant et n'était pas majestueux. Il était royal et il n'avait rien de froid. C'est celui qu'a décrit La Fontaine. C'est celui qu'ont admiré La Fontaine, Boileau, Racine et Molière. C'est le Versailles de *Psyché*. Mais après tout, qu'importe? Il a existé et il n'est pas détruit. Nous le retrouvons ici, nous pouvons en jouir. Et le château orgueilleux qui l'a suivi a certes son caractère de grandeur et conserve sa merveilleuse simplicité de grandes lignes dans l'amplitude de son élargissement.

Les gravures et photographies qui accompagnent le texte des premiers fascicules nous donnent l'idée complète de ce que sera le solide, consciencieux, minutieux et en même temps somptueux ouvrage. Je n'en doute aucunement et puis m'en porter garant : il sera un monument de l'érudition française et en même temps de la librairie artistique.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

Musique de Semaine sainte.

La Passion selon saint Mathieu de G.-S. Bach. — *Le Repos de la Sainte Famille*, de Berlioz; *Ruth*, de César Franck au Théâtre-Lyrique.

La musique de Semaine sainte n'est pas toujours aussi « spirituelle » que l'affirment les programmes composés pour la circonstance. Tel n'est pas le cas pour la *Passion selon saint Mathieu*, la dernière œuvre de la série des grands oratorios exécutés à l'église Saint-Eustache, et chantée le jeudi et le vendredi saint de cette année.

L'œuvre immense, colossale, de Jean-Sébastien Bach, est fort bonne à entendre dans le moment où l'Église nous exhorte à la prière, à la méditation, car elle porte avec elle plus d'un enseignement. Elle nous enseigne tout d'abord l'humilité chrétienne, et voici déjà une bonne leçon aux environs de Pâques. Le onzième de sa race, de cette famille extraordinaire des Bach qui, pendant deux cents ans, fournit des musiciens, arbre généalogique merveilleux dont la musique était pour ainsi dire le fruit naturel et savoureux, Jean-Sébastien ne connut pas la gloire, et lui-même ignora son génie. Comme Shakespeare, l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello* (s'il a existé), Bach, le grand Bach, fut un homme marié, excellent père de famille, ne vivant que pour son art et ses enfants; bourgeois d'apparence, ignorant les barbes et les cheveux impressionnants, les gilets truculents, et toute la sauce connue aujourd'hui sous le nom de « cabotinage », Bach se contenta de travailler toute sa vie, beaucoup, au point qu'il en perdit la vue, malgré l'extrême fécondité de son génie. La récapitulation de ses œuvres de musique d'église a donné le nombre prodigieux de 253 grandes cantates religieuses, sans compter les variantes nombreuses.

Aujourd'hui, l'histoire amoureuse de nos auteurs, et plus encore celle de leurs divorces, fait le tour du monde; au temps de Bach, tous les membres de sa famille se réunissaient une fois par an, et dans ces fêtes véritablement patriarcales, qui comptaient jusqu'à plus de cent membres, on ne faisait guère que de la musique. Sans doute, Bach n'était pas sans jouir de quelque réputation; il remplissait avec honneur ses fonctions d'organiste dans les deux principales églises de Leipzig, et le roi Frédéric II, qui était aussi musicien et jouait de la flûte, l'accueillait avec faveur. Cependant le grand homme ne prenait pas même le soin de faire graver son œuvre. Ses compositions étaient enfouies sans ordre dans le fond d'une armoire, et après sa mort, Bach et sa musique tombèrent dans le plus profond oubli.

Ce ne fut qu'en 1829, par les soins de Mendelssohn, que fut exécutée la *Passion selon saint Mathieu* pour la seconde fois, c'est-à-dire cent ans après la première audition! Disons, pour excuser de leur indifférence les contemporains de G.-S. Bach, — si tant est qu'ils se soucient encore de leur mémoire; — disons que cette première audition avait été particulièrement cruelle, même pour de graves Allemands du très grave XVIIe siècle. Aujourd'hui, nous pouvons dire que nous avons les oreilles rompues non *de* toutes les musiques, mais *à* toutes les musiques; nous estimons pourtant que M. Bordes a parfaitement bien fait de donner en deux fois les deux parties de l'œuvre géniale, mais sévère, de la *Passion*. Or lorsque le chef-d'œuvre de Bach fut exécuté dans l'église Saint-Thomas de Leipzig, le vendredi saint, 15 avril 1729, non seulement il le fut en entier, mais encore après les Vêpres, et les deux parties ne furent séparées que — par un sermon. Nous ne voyons guère assistant à une pareille solennité religieuse et musicale nos talons rouges et nos charmantes têtes poudrées Louis XV, les oreilles encore bercées par la cadence sautillante et courte du ballet de Lulli. Et nous demeurons confondus d'étonnement et d'admiration, à l'aurore du XXe siècle, nous les héritiers de Beethoven et les petits-fils de Wagner, devant l'extraordinaire puissance d'une œuvre musicale contemporaine de Louis XIV, d'un relief aussi pur et aussi ferme, n'accusant aucune atteinte de son grand âge.

Et pourtant, quelle simplicité dans les moyens pour obtenir un si grand effet! Bach n'aurait pas eu besoin des trompettes lancinantes pour faire tomber les murailles de Jéricho. Il n'éprouvait pas le besoin de renforcer les batteries de timbales, de faire tinter le triangle ni tonner la grosse caisse pour forcer l'attention et l'émotion des badauds, et donner de la « couleur ». Son orchestre ne comporte aucun de ces instruments violents à percussion, merveilleux pour marquer le pas dans une marche militaire; il ignore même le cri déchirant des cuivres : le quatuor des cordes, deux flûtes, deux hautbois, et c'est tout. Et puis les voix, les voix humaines, ces instruments vivants, si sensibles et si descriptifs, qui vibrent en s'étageant comme de grandes nappes sonores, et emplissent les airs de leurs lamentations et de leurs imprécations, de leur amour et de leur colère.

Les voix, voilà le ressort puissant qui donne à l'œuvre de Bach l'émotion et la vie; et malgré les ressources restreintes de son orchestre, cette émotion et cette vie prennent une force extraordinaire parce qu'elles viennent du dedans. Et c'est là une autre leçon que nous pouvons tirer de l'œuvre de Bach, c'est qu'il n'est pas bon, en art, de chercher l'effet par l'emploi des moyens extérieurs, des préciosités savantes de sonorités rares, de timbres nouveaux, la mise en œuvre pénible de toutes les ressources d'un métier infiniment riche, inépuisable en combinaisons variées. C'est l'idée, c'est la foi, c'est la pression intérieure qui doit faire jaillir, comme une source intarissable et pure, l'inspiration de l'artiste, son art n'étant que le vêtement nécessaire, naturel et superbe, de sa pensée.

Dans cette longue narration de la Passion du Christ d'après le texte de saint Mathieu, Bach a su éviter la monotonie. Il s'est inspiré de très anciennes traditions suivant lesquelles on dialoguait les Évangiles pendant la Semaine sainte. Au lieu du récit tout d'une pièce lu dans un livre, les acteurs du drame étaient réellement représentés; on distinguait donc Jésus, Pilate, Pierre, Judas, d'autres encore, et la foule qui rappelle le rôle du chœur antique. Nous retrouvons ces divisions dans l'œuvre de Bach. Le « récit » proprement dit est fait rapidement par la bouche de l'*Évangéliste*, et les paroles de Jésus sont coupées par les voix de la foule, tantôt sous forme de choral, tantôt sous forme de chœur. Parfois cette intervention du chœur se fait brutalement, en quelques mesures : « Barrabas! » « Qu'on le mette en croix! » Et c'est bien là la rumeur de la foule avide de supplices, hurlant sa volonté de délivrer un prisonnier et de faire mourir l'autre. Ces quelques notes, jetées comme en travers du récitatif qu'elles interrompent, nous font bien « voir » la tourbe impatiente et agitée du peuple cruel qui entoure Jésus. Nous assistons à la scène. N'est-ce pas d'un excellent réalisme? Déjà!

D'un bout à l'autre, la partition est semée d' « airs » véritables, dans lesquels la sévérité du maître s'attendrit et laisse déborder de son cœur d'exquises mélodies toutes trempées de ses larmes et pénétrées de son amour divin. Alors sa puissance se change en grâce, sa force en douceur, comme cette petite voix de la flûte qui se détache parfois toute seule du fond de l'orchestre, et fait entendre sa voix craintive comme une prière d'enfant.

Tout le monde a dit avant nous les inconvénients acoustiques qu'avaient présentés les auditions des grands oratorios à l'église Saint-Eustache. Il n'y a donc plus à y revenir.

Le Théâtre-Lyrique a eu une idée originale, peut-être plus originale qu'heureuse. Il a voulu « représenter » des œuvres qui, jusqu'ici, n'avaient été entendues qu'au concert, ayant été écrites seulement pour l'orchestre et non pour la scène. Il a donc transporté sur le théâtre, pour la composition du même « spectacle », la *Prière du matin*, tableau biblique de M. de Saint-Quentin, l'*Enfance du Christ* de Berlioz, et *Ruth*, églogue biblique de César Franck.

Le tableau de M. de Saint-Quentin étant unique, peu importe que les choristes habillés en noir restent assis sur des chaises, ou que, travestis de robes orientales, ils fassent quelques pas agrémentés de quelques gestes, à l'ombre d'un palmier. La grande affaire, pour une œuvre musicale, c'est qu'elle soit entendue dans son intégrité, autant qu'il est possible, et sans la mutilation de coupures définitives ou que nous pourrions appeler temporaires.

La coupure que le Théâtre-Lyrique a faite dans l'*Enfance du Christ* de Berlioz est définitive, car de cette vaste trilogie, elle n'a donné que le *Repos de la Sainte Famille*, c'est-à-dire un seul épisode de toute la seconde partie : *La fuite en Égypte*. Je ne trouve pas que le décor figuré d'après le beau tableau de M. Luc-Olivier Merson, que tout le monde se rappelle, — la Vierge endormie entre les pattes énormes d'un sphinx en pierre, pendant que veille Joseph auprès du bourricot sous la nuit étoilée, — je ne trouve pas que ce tableau ajoute ou retire quelque chose à la musique de Berlioz, et je n'aurais rien à dire si, pour la nécessité de ce spectacle, la partie musicale n'avait été réduite au point d'en être méconnaissable. Mais ce qui me choque et ce que je déplore, c'est ce morceau du *Repos de la Sainte Famille* détaché comme au couteau dans une matière vivante, résultat d'une déplorable opération chirurgicale. Je ne connais rien de plus suave que cette page de Berlioz, rien de plus imagé et en même temps de plus intime, de plus tendre et de plus ému. Pourtant il faut encore que nous soyons préparés à l'entendre, et pour goûter tout ce qu'il y a de paix religieuse, calme et profonde comme le désert lui-même où dort l'enfant Jésus, dans cette musique descriptive comme la plume ou le pinceau d'un Fromentin, il faut que nous ayons entendu d'abord le *Prélude instrumental* et l'*Adieu des bergers*. Le récit du *Repos de la Sainte Famille* fait partie d'un tout : *La Fuite en Égypte*, il est la prolongation d'un même état d'âme, il procède de la même inspiration artistique, il en est comme la conclusion, la résolution, le dernier mot, et c'est véritablement trahir les intentions du compositeur et compromettre son œuvre, que de séparer ce tableau de tout ce qui précède, le sortir de son cadre, de son jour et de son milieu.

Ruth, de César Franck, a été donné en entier. Mais nous retrouvons dans les coupures temporaires des inconvénients presque aussi graves que dans les coupures définitives. L'œuvre comporte six tableaux ! Cinq entr'actes sont donc nécessaires pour en aménager les décors sur la scène. Il s'ensuit dans l'audition du poème des interruptions multipliées trop longues, qui nuisent à notre plaisir d'abord, et certainement aussi à l'effet d'ensemble de l'œuvre. Et c'est grand dommage.

Cette critique étant faite, il faut louer la direction pleine d'initiative et d'activité qui préside aux destinées du Théâtre-Lyrique, d'avoir fait entendre au public l'une des premières œuvres de César Franck, l'une des plus anciennes et pourtant peu connue. L'oratorio, ou l'églogue, de *Ruth*, a la grande allure qui caractérise toutes les œuvres du maître, elle en a la haute saveur, avec en moins les obscurités où il s'est trop souvent complu dans ses compositions de la seconde manière. Son acte de naissance accuse l'année 1848, l'auteur n'avait que vingt-quatre ans. *Ruth* est donc une œuvre de jeunesse et elle en porte l'empreinte, nous voulons dire toutes les belles et charmantes qualités d'inspiration, de fraicheur, qui sont le propre et le privilège des hommes, au début de la vie et des carrières heureuses ; avons-nous besoin de dire que lorsqu'elle fut exécutée pour la première fois aux frais de l'auteur, et pour la seconde fois en 1872, aux concerts du Conservatoire, elle fut peu remarquée et passa à peu près inaperçue ! Telle est la règle presque invariable pour les compositions musicales d'une valeur supérieure. Remercions donc le Théâtre-Lyrique de cette intelligente « reprise » Louons une fois de plus Mme Jeanne Raunay de son magnifique organe, de son intelligence artistique, de sa belle tenue, de la science avec laquelle elle met au service de l'artiste, pour en rehausser l'éclat, les qualités plastiques de la femme.

Son duo avec Booz, au troisième tableau, est une pure merveille.

E. PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Drames de famille, par PAUL BOURGET (Plon).

Comment un psychologue devient un moraliste, et quel genre de moraliste il peut bien devenir, voilà ce qu'enseigne la lecture de ce dernier ouvrage de Paul Bourget. Un moment est venu pour cet écrivain où de pures et simples constatations ne lui suffirent plus. L'étude du cœur humain laisse un malaise et, comme à vivre près de malades on prend le désir de les soigner, le psychologue s'émut de pitié pour les pauvres âmes souffrantes dont il avait examiné les plaies avec curiosité d'abord. Et c'est-à-dire que ce médecin sera plutôt un empirique qu'un homme de science ; dans son immense désir de soulager de la douleur, tous les remèdes lui seront bons, même les remèdes de bonnes femmes. Voilà pourquoi ce récent moraliste, ayant vu des âmes souffrir, tâche de les guérir avec des croyances. Il renonce à les critiquer, ces croyances, à les analyser philosophiquement. Il ne s'interroge plus sur leur valeur

abstraite, rationnelle, mais il les essaye seulement comme des médicaments qui peuvent faire du bien, et, s'il les trouve en effet bienfaisantes, elles lui suffisent ainsi... Le voilà donc désormais qui compose de bons petits livres édifiants. *L'Échéance*, — la première nouvelle de ses *Drames de famille*, — est une œuvre de foi, toute pleine d'affirmations consolantes, autant que gratuites. Ce récit tend à démontrer qu'ici-bas « tout se paie » : cette fois, c'est un châtiment qui suit une faute ; un autre jour on pourra faire voir une récompense après une belle action. De telles sanctions permettent de penser que ce n'est pas le hasard qui conduit les choses humaines et qu'on y sent une influence providentielle. *L'Échéance* est donc essentiellement une démonstration de l'existence de Dieu. Eugène Corbières se trouve dans une situation telle que, pour réparer le tort occasionné par un crime de ses parents, il lui faut croire au dogme chrétien de la réversibilité des mérites. Le mal est irréparable s'il n'y a pas de Dieu. S'il y a un Dieu, tout est bien. *Il faut* donc qu'il y ait un Dieu. Il y a un Dieu, parce qu'*il faut* qu'il y en ait un... Du reste, c'est à peu près ainsi que Kant restaura l'idée de Dieu après avoir réduit à rien les arguments ontologiques, cosmologiques et téléologiques : d'après Heine, il aurait écrit la *Critique de la raison pratique* pour consoler son vieux domestique...

L'appel au soldat, par Maurice Barrès (Fasquelle).

Ce roman, le deuxième de « l'Énergie nationale », est la réponse, un peu tardive mais longue, à un *Billet du matin* de Jules Lemaître. En ce temps-là, Jules Lemaître et Maurice Barrès n'étaient pas associés dans une même activité politique, Maurice Barrès venant d'être élu député boulangiste et Jules Lemaître se déclarant « aussi antiboulangiste que possible ». Mais Barrès « amusait » Jules Lemaître et c'était assez, alors, pour qu'il lui fût sympathique. Et Lemaître se demandait avec gaieté ce que ferait la vie parlementaire de ce « député d'une littérature si spéciale et si ésotérique ». Deux choses, pensait-il, pouvaient arriver : ou bien Barrès, demeurant lui-même dans ce milieu nouveau, y pratiquerait, après l'ironie écrite, l'ironie en action ; ou bien la politique le pervertirait, il deviendrait un parlementaire comme les autres. Les circonstances n'ont pas voulu que Maurice Barrès devînt un parlementaire comme les autres, et quant à l'ironie en action, personne n'a le droit d'affirmer qu'elle inspire sa récente activité. Donc une troisième chose, que Lemaître avait oublié de prévoir, s'est produite et Barrès, qui n'est plus ironiste ni parlementaire, est un des chefs du parti nationaliste. Son nouveau roman tend à démontrer qu'entre son boulangisme d'alors et son nationalisme de maintenant la différence n'est pas si grande, car « on doit voir le boulangisme comme une étape dans la série des efforts qu'une nation, dénaturée par les intrigues de l'étranger, tente pour retrouver sa véritable direction ». Les boulangistes de 1889 seront flattés, sans doute, d'avoir été le germe du nationalisme actuel, mais quelques nationalistes actuels seront peut-être gênés d'être l'épanouissement du boulangisme ancien. Du reste, comme crie Fanfournot pour conclure : « Mort aux traîtres et aux voleurs ! »

Amour d'artiste, par André Foulon de Vaulx (Lemerre).

M. Foulon de Vaulx, ou du moins son héros, hait « les vers de professeurs et d'universitaires », il ne fait donc à cet égard aucune distinction entre les maîtres de l'enseignement libre et ceux de l'enseignement officiel : sachons-lui gré de cette impartialité. Il hait aussi « la poésie de rédacteur au *Journal des Débats* » ; mais ici, pourquoi donc épargner le *Temps* et, en bloc, tous les journaux du matin?... Une seule chose l'intéresse : « la passion ». Ah ! la passion, l'amour, la femme ; la femme, l'amour, parlez-nous de la passion ! Un jeune peintre de tempérament fougueux a profité d'une courte villégiature à Saint-Valery-en-Caux pour séduire une jeune fille dont la beauté plaisait à son œil d'amateur exercé. Après trois jours de bel et bon amour, — pas de l'amour fade, ah ! non, non, non, de la passion ! — il la quitte et pense à tout autre chose. Quand on aime vraiment la passion, — vous entendez, la vraie passion ! — il ne faut pas s'encombrer de souvenirs, de scrupules et de toutes ces entraves... Un an se passe. Et puis, un beau jour, il veut revoir les lieux où il a joui naguère d'une si savoureuse passion. Il ne trouve à Saint-Valery-en-Caux que dévastation. La jeune fille est morte en mettant au monde un enfant qui n'a pas vécu. La mère de la jeune fille est au désespoir. Alors, l' « artiste » est consterné. Il s'écrie : « Mais, voyons, Francine, tout cela n'est pas, tout cela ne peut pas être ! N'est-ce pas que vous vivez, que vous respirez encore? Ah ! quel remords ! quel remords pour moi !... » (*Sic.*) Il pleure, car tout de même il sait bien que tout cela est, que tout cela peut être, que Francine ne vit pas et que même elle ne respire plus. Il constate : « J'ai eu la force d'écrire ce livre, mais je ne le relirai pas. » Moi non plus : cette rhétorique truculente me déplaît.

A quoi tient l'infériorité française, par Léon Bazalgette (Fischbacher).

Ce genre d'ouvrage est à la mode depuis le grand succès qu'obtint la *Supériorité des Anglo-Saxons* de M. Demolins. Écrivains politiques et sociologues s'appliquent à nous montrer les causes de notre dégénérescence nationale, à nous indiquer le remède.

Sur le remède et sur les causes, ils ne sont pas d'accord entre eux, bien entendu, et les uns nous tirent à droite, les autres à gauche. Ces efforts se contrarient; il est bien à craindre que nous restions en place, dans l'incertitude. Mais lesdits écrivains s'entendent à merveille pour l'affirmer, notre dégénérescence. Même, elle est si évidente à leurs yeux qu'ils prennent à peine le soin de nous la démontrer. Cela devient un dogme, un dogme dangereux, d'ailleurs. Ces bons docteurs ne détaillent pas assez leur diagnostic... L'ouvrage de M. Léon Bazalgette n'est pas inférieur à ses devanciers, ni non plus, probablement, à ses successeurs. Il me plaît même davantage que beaucoup d'autres, parce qu'il est conçu dans un bon esprit : je veux dire par là, évidemment, que les opinions de l'auteur sont souvent conformes aux miennes. M. Bazalgette voudrait démontrer que le mal dont souffre actuellement notre pays ne tient pas uniquement à des causes immédiates, ne résulte pas uniquement de faits récents. Mais il prétend en retrouver l'origine dans des événements centenaires ou tricentenaires, dans la victoire papiste du XVIe siècle et dans la victoire césarienne qui clôtura le XVIIIe siècle. L'histoire contemporaine est en germe dans ces deux grands mouvements de l'esprit français : la Réforme que suivirent la révocation de l'édit de Nantes et la réaction catholique, la Révolution qui aboutit au 18 brumaire. C'est à ces aventures que nous devons, pour une part au moins, les excès actuels du cléricalisme et du militarisme. M. Bazalgette a fait patiemment et clairement cette démonstration. Cela n'est pas, je le sais bien, absolument neuf, mais ce n'est pas mauvais non plus à répéter, voire même à ressasser.

La petite bohème, par ARMAND CHARPENTIER (Ollendorff).

Voilà un roman réaliste (on en fait encore un peu). Cela se voit dès les premières lignes, n'est-ce pas? « Tiens, v'là le Grand-Galeux. — T'es bien sûre? — J'te dis que oui... » J'aime que ce roman, puisqu'il est réaliste, soit dédié à Émile Zola. J'aime peut-être aussi, pour d'autres raisons, que M. Charpentier n'ait pas craint de mettre en tête de son livre le nom de son maître. Seulement, je n'arrive pas à ne pas trouver excessif ceci : « Un jour viendra où les petits enfants des écoles primaires réciteront *J'accuse!* comme nous avons récité le *Pater*, *Athalie* et *Cinna.* » Que sais-je? Cette phrase ne m'aurait peut-être pas étonné, il y a un an. Et puis, on devient plus clairvoyant, et, décidément, aujourd'hui, elle m'étonne; même, elle m'amuse, l'avouerai-je?... Avenue de Clichy. Toute une maison dont les locataires sont nombreux et bien faits pour allécher un romancier réaliste. Il y a la concierge Mme Sacron, chez qui tout ce monde-là s'assemble pour potiner. Il y a son fils, le Grand-Galeux, sculpteur sur bois, ouvrier habile mais paresseux et qui vit, en somme, aux frais de sa mère et de sa sœur. Il y a le prétendu de Léonie, un épicier que ruinent les grandes maisons de comestibles. D'ailleurs, Léonie aime Émile, comptable dans une maison de commerce, mais qui joue aux courses. Il y a M. Vincent, un aveugle qui vit maritalement avec la mère d'Émile et qui, pour fonder un problématique journal, réussit à récolter quelques cotisations. Il y a Lefort, ancien maître d'études tombé dans la misère, qui entre au service de M. Vincent et plus tard s'efforce de gagner sa vie en portant des compliments chez les mariés dont il a relevé les noms dans les mairies. Il y a le ménage Charles dont l'homme reste à la maison pour élever les deux filles, tandis que sa femme travaille, discrètement d'ailleurs, dans un mauvais lieu. Il y a le beau Léon, don Juan de bas étage, terreur des maris et des mères. Il y a des allusions à la dégradation de Dreyfus et à la richesse des Pères Assomptionnistes. Ce roman fut écrit d'octobre 97 à juillet 99, — et, dame, ces années-là furent très troublées.

La plaidoirie dans la langue française, par J. MUNIER-JOLAIN (Chevalier-Marescq).

Ce volume, le troisième d'une intéressante série, reproduit un cours libre professé à la Sorbonne l'année dernière. On y trouvera l'histoire, bien documentée et lestement contée, de la plaidoirie française en notre siècle. M. Munier-Jolain ne continue pas son étude jusqu'au temps présent : il préfère ne parler que d'orateurs morts et de procès assez anciens pour ne plus exciter de passions extra-littéraires. Dans une série de très bons chapitres, il montre que la Révolution n'a pas exalté chez nous, comme on aurait pu le penser, l'éloquence judiciaire. Certes, les causes sensationnelles ne manquèrent pas alors et l'occasion eût été belle pour un avocat d'assises de disputer à la mort de touchantes victimes. M. Munier-Jolain explique par de bonnes raisons ce fait singulier. D'abord, les tribunaux révolutionnaires, plutôt rapides et hâtifs en besogne, ne se prêtaient pas volontiers à de longues auditions. Et puis, et puis... on avait peur : « N'a-t-on point précisément donné le nom de Terreur à l'époque décisive du régime? » Ce sentiment, sans doute, n'est pas admirable, mais il est très humain et donc excusable. Et si, comme le remarque M. Munier-Jolain, les avocats d'alors n'ont pas « lancé les invectives du *Pro Milone* devant les amis de Clodius », qu'ont-ils fait, qu'imiter Cicéron lui-même, lequel, comme chacun sait, fut assez circonspect pour écrire son discours, à huis clos, dans son cabinet, et ne pas le prononcer. La période qui suit est intéressante. Elle est contemporaine du romantisme et l'influence

des Hugo, des Lacordaire, des Delacroix (Delacroix même?) s'y fait sentir. M. Munier-Jolain nous montre donc en Berryer, Chaix-d'Est-Ange et Jules Favre des orateurs dont la jeunesse s'est nourrie des *Martyrs* et des *Méditations*. Ces monographies d'avocats célèbres sont faites avec soin, vivantes et amusantes, égayées du récit de vieux procès qui firent du bruit, pleines d'anecdotes savoureuses. Telle est l'aventure d'une pauvre demoiselle, Constance de Lamerlière, qu'un chanoine peu crédule accusait d'avoir fait la Sainte-Vierge dans le miracle de la Salette. Est-ce elle qui apparut aux petits pâtres Mélanie et Maximin sous la forme d'une dame en bleu? Elle accusa le chanoine de diffamation. Jules Favre soutint sa cause et, pour la circonstance, se fit onctueux, tendre et pieux comme tout : « N'est-ce pas un grand et salutaire apaisement que de nous réfugier dans une sphère supérieure, etc. » Un chef-d'œuvre!...

A côté, par Jean de Forceville (Ollendorff).

Pour épouser une riche héritière, Guy de Fannay lâche avec désinvolture Rose Destil, sa maîtresse, qui l'aime très gentiment. Il est puni : sa femme ne l'aime pas si gentiment. Peu à peu, le légitime ménage se désagrège. Un beau jour, à Dieppe, sur la plage, Guy retrouve Rose. L'amour renaît, le beamour. Seulement, pour Rose, Guy a besoin d'argent. Par un scrupule dont il faut lui savoir gré, il ne veut pas consacrer à cela les sommes qui lui viennent de sa femme. Très naïvement pour un homme si blasé, il emprunte quelques billets de mille et file à Monte-Carlo pour les faire fructifier. Et qu'arrive-t-il? Vous savez bien : il gagne d'abord, et puis il perd. « C'était couru », comme nous dirions. De retour à Paris, il oublie totalement de donner à sa maîtresse le moindre sou. La pauvre petite, dont l'estomac crie misère, une nuit sort de chez elle : une heure après, Guy l'aperçoit attablée dans un restaurant chic avec un rastaquouère et, pour conclure, se tue. Cette anecdote est simple. Paul Bourget, dans une préface, a loué les qualités d'analyse de M. Jean de Forceville ; il a trouvé dans ce roman de la passion, de la poésie, de la vie, — et de l'inexpérience aussi. Pourquoi donc, puisqu'il a lu ce livre en manuscrit et ensuite en épreuves, n'a-t-il pas fait apercevoir à l'auteur quelques erreurs fâcheuses, comme celles-ci, qui ne pouvaient pas échapper au peintre si documenté de la grande vie. Soyons précis et compétents. Parlons roulette. Le maximum de mise sur un numéro en plein est de neuf louis (180 francs). Guy de Fannay, quel que fût son désir de faire vite, ne pouvait donc ponter par coups de 1 000 ou de 6 000 francs sur le numéro 30! Six mille francs peuvent être risqués sur les chances simples (rouge ou noir, pair ou impair, passe ou manque), mais non sur les numéros qui multiplient. Et puis le numéro 2 ne peut pas être annoncé par le croupier : « Deux, noir, *impair* et manque... (J'ai appris tout cela cet après-midi, mais il est facile de se renseigner, pour peu qu'on ait de mauvaises relations...)

André Beaunier.

Memento. — Chez Calmann Lévy, le premier volume du *Théâtre* de Meilhac et Halévy : l'exquise et profonde *Froufrou, la Belle Hélène, l'Été de la Saint-Martin, le roi Candaule*. — Chez Perrin, *le Duc d'Aiguillon et la Chalotais* par Barthélemy Pocquet. Tome I : *la Démission du Parlement*. Tome II : *le Procès*. Un troisième volume : *la Réhabilitation*, complétera cet ouvrage intéressant, orné de gravures et de portraits. A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Un périodique illustré anglais ou allemand — je ne sais plus au juste — mettait dernièrement sous les yeux de ses lecteurs une bien jolie composition toute parfumée de discrète ironie.

Au premier plan, en un décor somptueux et sous un harnachement de guerre rouge et or, un éphèbe plastronnait dans une roideur très germanique. De belles dames — qu'à « un je ne sais quoi » on devinait princesses — s'empressaient à ses côtés, pomponnant de leurs doigts respectueux la future Majesté, — car ce jeune homme visiblement était graine de roi. Une fillette au mollet on ne peut plus anglais, petite cousine ou fiancée dès longtemps élue par les chancelleries, s'avançait, tache blanche dans la pénombre, des fleurs de choix plein ses longues mains. A l'écart, comme attendant que fût achevée la toilette de l'Altesse et venue l'heure de paraître, la reine Victoria, — et « l'auguste souveraine » présenterait à son arrière-petit-fils, sur un plateau d'argent, un plum-pudding et ... une demi-douzaine de serins (symboliques, les serins?).

Bien beau, tout ça! Et la réalité sera presque aussi belle... Toute l'Allemagne officielle au moins fêtera le 6 mai. Ce jour-là, l'héritier présomptif de la couronne sera proclamé majeur. La raison chez les princes mûrit plus vite que chez les simples mortels. Au surplus, quand même le droit divin et la bonhomie des peuples n'en eussent point dès longtemps décidé ainsi, Guillaume II n'eût sans doute pas manqué d'innover ici encore. Le temps est de peu devant son impériale volonté; il traite le calendrier avec un sans-façon délicieux et vous savez avec quelle désinvolture son impatience d'inaugurer le xxe siècle se moqua de l'arithmétique.

Donc, le 6 mai, à heure fixe et sur l'ordre du maître, la cour et la ville se réjouiront. Et l'Empereur donnera à son aîné un aiglon capturé en Poméranie et deux jolis petits ours noirs dont il a lui-même, conte-t-on, abattu la mère en Pologne, au cours d'une chasse sur les terres du prince Radziwill. Nous voilà, à n'en pas douter, en plein symbolisme : les armes de Berlin portent un ours, et celles de l'Empire, un aigle. Mais à un prince majeur,

il faut évidemment un palais, de beaux ombrages, une maison militaire, un domestique nombreux et haut stylé, des équipages... et quelque liberté : tout cela, le *kronprinz* l'aura à Potsdam. Cependant, désireux de faire les choses grandement, Guillaume II jugea que la résidence de Potsdam ne suffirait pas à son héritier et il vient d'acquérir à son intention une nouvelle propriété. On est bon père ou on ne l'est pas.

Les yeux bleus de quelque petite « Gretchen » bien doucement sentimentale — et ce serait peut-être le bonheur — en attendant les soucis du pouvoir.

États-Unis. — Serions-nous à la veille de voir s'ouvrir cette fameuse question d'Orient?

Le cabinet de Washington semble presque vouloir couper le mince fil qui tient suspendue sur la tête de la vieille Europe la dangereuse épée. Les troubles dont l'Asie Mineure fut le théâtre sanglant en 1895 et en 1896, et qui ont à jamais souillé le règne du « sultan rouge », ont endommagé gravement les missions que l'Amérique entretient dans le pays : les États-Unis réclament aujourd'hui à la Turquie les sommes qui paieront ces dommages. Or, la Porte cherche, comme toujours, à gagner du temps et ne parait pas décidée à s'exécuter... quant à présent, du moins. Mais le gouvernement de Washington ne l'entend pas ainsi.

En 1875 déjà, sur le refus de la Turquie de recevoir dans le Bosphore un navire stationnaire américain, la guerre faillit éclater : l'Europe entière s'interposa. Les données politiques ne sont plus les mêmes à l'heure qu'il est : leurs récentes victoires et le développement de leur puissance militaire ont, *Mac-Kinley regnante*, jeté les Américains dans les orgueilleuses griseries de l'impérialisme. Aussi, les feuilles d'outre-mer, traduisant les emportements du sentiment public contre les Turcs, deviennent-elles singulièrement violentes.

Nationalisme en France, impérialisme en Angleterre, *spreadeaglisme* en Amérique : il nous faut bien croire que le mal est contagieux. Rien de ce qui intéresse les progrès et les ravages de cette fièvre au nouveau monde ne devrait passer inaperçu en Europe. A joindre aux documents que déjà nous possédons, les quelques curieuses notes parues dernièrement dans la revue *Public Opinion* sous ce titre significatif : « Grant en 1880 et Bryan en 1900. »

Mr. Bryan est à nouveau candidat à la présidence de la république. Les circonstances donnent à ce fait un sens particulier. Mr. Bryan sera pour l'actuel président un concurrent redoutable. Ces deux hommes représentent les deux pôles de la pensée politique en Amérique : l'un est le candidat des « républicains », l'autre celui des « démocrates ». Mr. Bryan se promet et promet aux électeurs, si jamais il entre à la Maison-Blanche, de prendre en tout le contre-pied des façons en vigueur. Son goût marqué pour les beautés du militarisme et les entreprises aventureuses a aliéné à Mr. Mac-Kinley nombre d'esprits. A lire l'article de la *Public Opinion*, il semble qu'il y ait des chances pour que Mr. Mac Kinley ne soit plus bien longtemps président de la République des États-Unis.

Italie. — Faute de place, je n'ai pu parler ici en son temps de certain article de Cesare Lombroso, paru dans la *Nuova Antologia* du 15 mars dernier. Je m'en voudrais de n'y point revenir.

L'article dont il s'agit traite, en effet, cette question encore peu connue et d'un intérêt cependant évident, *de l'influence de la bicyclette sur le vol*, — car il y a corrélation entre le développement du sport vélocipédique et la recrudescence des vols. A ce phénomène étrange, — oh combien! — Lombroso voit deux causes : *a*) la possession d'une bicyclette, objet de luxe, suggère le goût du luxe ; *b*) l'usage de la bécane permet de dépister Pandore assez aisément et de narguer les polices. L'illustre écrivain néglige d'ailleurs de nous signaler la marque qui se recommande particulièrement à MM. les voleurs.

Lombroso est décidément un grand savant — et qui, comme chacun sait, a passé sa vie à étudier les déformations cérébrales chez autrui. Mais, que le pontife ne s'étudie-t-il lui-même?

Turquie. — Le gouvernement ottoman voudrait bien voir disparaître les bureaux de poste étrangers fonctionnant à Constantinople. A ces bureaux, les Jeunes-Turcs, les Arméniens et les Macédoniens confient les plis qu'ils adressent au dehors; ils ont pour cela les meilleures raisons du monde. Et puis, par ce canal de la poste étrangère pénètrent dans l'empire des livres, des brochures, des revues et des journaux auxquels la Porte, si elle était seule maîtresse chez elle, fermerait bien vite les frontières.

Pour demander la suppression désirée, le « Sultan rouge » invoque les intérêts du Trésor, — « Trésor », le mot ne vous semble-t-il pas joli pour dire les finances ottomanes? En réalité, il a semé autour de lui tant de haines et de dégoûts qu'une surveillance incessante de tous les menus faits et gestes de ses sujets est, pour ce pasteur de peuples, le dernier et très problématique moyen de salut.

Si nous doutions encore que la nécessité de cette surveillance soit l'unique considération à laquelle obéit ici la Turquie, le petit fait que relatait récemment à ce propos le journal arabe *Al Ahram* nous édifierait complètement. Un des rares fonctionnaires d'incontestable probité que possède aujourd'hui l'Empire ottoman, proposa, conte cette feuille, de maintenir les postes étrangères *en leur fournissant contre payement, comme de juste, des timbres aux armes de la Turquie.* « C'était, écrit *Al Ahram*, sauvegarder du même coup les intérêts du Trésor ottoman et la dignité de la Turquie. Naturellement, on n'a pas cru devoir se rendre à cette proposition si raisonnable. Elle marquait un acheminement vers le but tant désiré de la suppression des bureaux de poste étrangers, mais elle n'impliquait point... le contrôle des imprimés ni même la violation des correspondances. »

[illegible]

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

NOTES FINANCIÈRES

La semaine a été occupée par les opérations préliminaires de la liquidation de fin avril. Comme il s'était produit une hausse importante depuis quelques semaines, le marché était un peu chargé. La crainte de la cherté des reports aidant, il a été procédé, dans presque tous les groupes de valeurs, à d'importantes réalisations.

L'Extérieure et le Rio-Tinto ont été parmi les titres les plus atteints. Il est vrai qu'ils étaient aussi ceux sur lesquels s'était porté le plus l'effort des haussiers. De 74, la rente espagnole a été ramenée au-dessous de 73, et le Rio-Tinto qui avait dépassé il y a peu de temps 1 500 a rétrogradé à 1 450 avec un dividende de 45 shillings à détacher le 4.

Les taux de report n'ayant pas été très élevés en liquidation, on peut présumer que les besoins de vente ne seront pas très étendus. La réaction s'est d'ailleurs arrêtée mardi sur les deux valeurs ci-dessus désignées et a fait place à une reprise.

∴

Il s'est produit de nombreux achats en action de nos grandes compagnies de chemins de fer. Le Nord a monté de 2 465 à 2 515, le Lyon de 1 945 à 1 980, l'Orléans de 1 835 à 1 875, l'Est de 1 160 à 1 185, l'Ouest de 1 140 à 1 175. Le Midi s'est tenu à 1 385.

Le Gaz est également en hausse de 1 095 à 1 130, les Omnibus ont passé de 2 075 à 2 120.

On s'est occupé de diverses valeurs récemment introduites sur le marché, les Tramways de l'Est Parisien (765), les Tramways Sud (490), la Société Parisienne des Chemins de fer et Tramways électriques (370).

∴

Les acheteurs de Banque de Paris et de Crédit Lyonnais ont réalisé une partie de leurs bénéfices. Aussi ces titres ont-ils été ramenés à 1 170 et à 1 163. La Société Générale, le Crédit Industriel, le Crédit Foncier, le Comptoir National d'Escompte, ont été assez fermes, malgré l'incertitude de la tendance générale.

Les fonds français ont été constamment lourds jusqu'à la liquidation, mieux tenus immédiatement après.

Les fonds d'États étrangers, autres que l'Extérieure, ont eu peu de variations de cours. L'Italien cependant a été relevé de 95,20 à 95,55.

Les affaires ont été très restreintes dans le compartiment des valeurs sud-africaines. La haute banque anglaise soutient admirablement les cours contre toute défaillance, dans l'attente que le succès se décidera à couronner les efforts de l'armée anglaise.

∴

Les actionnaires du Comptoir National d'Escompte se sont réunis le jeudi 26 avril sous la présidence de M. Denormandie en Assemblée générale ordinaire et extraordinaire. Les comptes de l'exercice 1899 ont été approuvés et le dividende fixé à 27 fr. 50 par action (contre 26 fr. 25 pour l'année précédente).

L'Assemblée a décidé ensuite que le capital social pourrait être élevé en une ou plusieurs fois jusqu'à la somme de 200 millions de francs, par simples décisions du conseil d'administration.

Cette augmentation sera réalisée de suite jusqu'à concurrence de 50 millions de francs, et le capital porté ainsi de 100 à 150 millions.

En conséquence, il est créé 100 000 actions nouvelles de 500 francs chacune, et ces titres sont émis au prix de 575 francs.

Les propriétaires des 200 000 actions actuellement existantes ont un droit de préférence sur les 100 000 actions nouvelles.

Les souscriptions faites en vertu de ce droit de préférence sont *irréductibles* jusqu'à concurrence d'une action nouvelle pour deux actions existantes.

Les demandes émanant d'actionnaires, pour un nombre d'actions supérieur à la moitié des actions anciennes leur appartenant, ne pourront être servies que dans la mesure des titres restant disponibles après l'exercice du droit de préférence irréductible. Ces demandes seront, par conséquent, sujettes à réduction pour la partie excédant la proportion d'une action nouvelle pour deux anciennes.

Les souscriptions présentées par d'autres personnes que les propriétaires d'actions du Comptoir ne seront pas prises en considération

Le délai extrême *pour l'exercice du droit de préférence expire le mardi 15 mai 1900.*

Le montant de chaque action est payable : 200 francs en souscrivant (soit 125 francs montant du premier quart, et 75 francs montant de la prime); 125 francs le 30 septembre 1900; 125, le 31 janvier 1901; 125, le 31 juillet 1901.

Les souscripteurs auront la faculté de se libérer intégralement au moment de la souscription en effectuant le versement immédiat du prix d'émission de 575 francs.

La prime de 75 francs est destinée à renforcer les réserves et à égaliser la jouissance d'intérêts, depuis le 1er janvier 1900 jusqu'à l'émission, entre les 200 000 actions actuellement existantes et les 100 000 actions nouvelles.

Ces dernières se trouveront ainsi assimilées complètement, pour les résultats de l'exercice 1900, aux titres existants, sauf naturellement la différence d'intérêts pour la période postérieure à l'émission, résultant de l'échelonnement des termes de versements.

∴

Le rapport présenté par le Conseil à l'Assemblée pour justifier l'augmentation du capital, établit que le développement industriel où d'autres nations ont devancé la France, et l'accès ouvert à la civilisation de vastes contrées fermées jusqu'ici nécessitent l'intervention de capitaux considérables.

Ces faits ont eu promptement pour conséquence, surtout en Allemagne, l'accroissement dans de très larges proportions, du capital des banques.

Depuis 1895, la Deutsche Bank a porté son capital de 75 à 150 millions de marks (187 millions 1/2 de francs). Une autre banque a porté le sien de 75 à 130 millions de marks (162 millions 1/2 de francs), une autre de 70 à 130 millions de marks, deux autres encore de 80 à 105 millions et de 60 à 90 millions de marks.

Dans l'ensemble, quatre-vingt banques environ, en Allemagne, ont augmenté leurs capitaux d'une somme de 860 millions de marks (soit 1 milliard 75 millions de francs).

On est encore loin en France d'un tel développement de puissance financière.

Cependant les intérêts des différents peuples se pénètrent aujourd'hui; et, quand les groupes internationaux s'associent, il serait regrettable, alors que la France doit à sa richesse une part de son influence dans le monde, que de grands établissements de crédit français pussent se trouver en état d'infériorité par rapport aux sociétés étrangères de même ordre

Il faut aussi que les principales sociétés de crédit françaises soient en mesure de pourvoir au développement économique de notre pays, comme le sont, pour le leur, les principales banques allemandes.

Telles sont les considérations d'ordre général qui expliquent et justifient l'augmentation de capital à laquelle a déjà procédé la Société Générale, celle que réalise en ce moment le Comptoir d'Escompte, celle à laquelle vont procéder le Crédit Industriel et le Crédit Lyonnais.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19. 4e Série. — Tome XIII. 12 MAI 1900.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Piet Cronjé.

Sainte-Hélène a vu débarquer dans sa rade, le 16 avril, le vainqueur de Jameson et de lord Methuen, fait lui-même prisonnier de guerre après avoir tenu tête, pendant dix jours, avec quatre mille hommes, à quarante mille ennemis.

La haine de Piet Cronjé pour l'envahisseur se doublait du plus parfait dédain pour l'étranger. Chez ce Boer de vieille souche, pas trace du sens politique d'un Krüger, ni de la culture intellectuelle d'un Stejn ou d'un Joubert, qui estimaient les Anglais sans les redouter. Pour Cronjé, l'humanité se composait de quelques milliers de Burghers, et le monde finissait aux dernières clôtures de la dernière ferme transvaalienne ; au delà, ce n'étaient que des Cafres, des *uitlanders,* des Européens. Il voulait bien vivre en paix avec eux, mais loin d'eux. Malheur à qui touchait à son enclos, je veux dire à son Transvaal ! Quand il eut pris Jameson comme dans une souricière, on eut grand'peine à lui arracher des mains les officiers anglais qui accompagnaient cet aventurier : il voulait les fusiller tous !

Il n'avait pourtant rien, ni dans le tempérament, ni dans la physionomie, du militaire professionnel : trapu, tout en épaules, fort et massif comme un ours, le visage envahi d'une barbe roussâtre qui ne laissait voir que les yeux au regard clair, tranchant, glacial, un front haut, mais étroit sur de formidables arcades sourcilières, ce n'était pas un soldat mais un propriétaire qui se constitue son propre garde champêtre, et qui fait trembler le maraudeur, ce maraudeur s'appelât-il l'Angleterre.

Son anglophobie l'avait rendu très populaire au Transvaal ; au conseil exécutif et dans les conseils de guerre, sa voix âpre et tranchante était la plus écoutée, et presque toujours il eut le dernier mot, même sur le président Krüger, pourtant si jaloux de son autorité.

Au milieu de ces paysans improvisés soldats, aussi bien que dans sa vaste ferme de Potchefstroom, c'était toujours le chef de famille, très dévoué aux siens, ignorant la morgue, mais qui châtie impitoyablement les moindres infractions à la discipline. Il menait sa famille patriarcale comme son commando, et son commando comme ses centaines de valets cafres, à coups de fouet en peau d'hippopotame : tant de *slagen* (coups) pour chaque faute commise. Au reste, la discipline était si bien observée qu'une telle sanction devenait presque superflue.

Investi de toute l'autorité d'un roi pasteur, à la fois chef militaire, juge, administrateur et législateur des siens, il était aussi ce que les Indiens appellent le « chef de la prière ». Chaque soir invariablement, en temps de paix entouré de toute sa maisonnée, en temps de guerre, de ses Burghers armés, il leur lisait d'une voix forte les promesses à Israël ou les malédictions contre Moab. Il n'y a pas encore deux mois, dans son camp devant Kimberley, lorsque le soleil avait disparu à l'horizon, un clairon donnait le signal, et les Boers sortaient par centaines de leurs tentes ou de leurs tranchées et venaient se grouper autour de la tente du général, au centre du *laager*. La tente était ouverte : on y voyait assis le général et sa femme, ou plutôt « Oncle Piet et tante

Hesje », les dames qui faisaient partie de l'ambulance et quelques femmes de Burghers, qui venaient faire visite à leurs maris. Sur le seuil se tenait le « predikant », sa grande Bible ouverte auprès d'une lanterne; et tout autour de la tente, assis sur des caisses, des troncs d'arbres ou des blocs de rochers, les soldats en rangs serrés, déjà confondus dans le crépuscule où s'allumait la Croix du Sud.

Dans le silence solennel, des centaines de voix graves et viriles entonnaient le psaume désigné par le général; il aimait particulièrement chanter avec ses hommes le premier verset du psaume LXVIII :

Levez-vous, Seigneur Dieu des armées, Dieu d'Israël et voyez : vous n'épargnerez aucun de ceux qui commettent l'iniquité, dispersez-les par votre puissance, ôtez leur tout pouvoir, ô Dieu, qui êtes mon appui!...

Après la prédication et la prière, Cronjé exhortait ses Burghers à la discipline et à la vaillance, puis terminait invariablement en souhaitant bonne nuit à tout le monde :

« *Nacht, Burghers, allemal.* »

A ce souhait tous les hommes répondaient d'un seul cœur et d'une seule voix :

« *Nacht, generaal.* »

Quelques minutes après, tous les feux, toutes les lumières étaient éteints, et le silence profond de la plaine africaine était à peine interrompu par quelque voix solitaire chantant un psaume. Tous s'endormaient en pleine confiance, car « Oom Piet » veillait sur eux. C'était l'homme aux cent yeux dont parle le fabuliste, toujours présent, toujours en éveil, courant de poste en poste au milieu de la nuit, et ce n'était point par l'ennemi que les sentinelles craignaient de se laisser surprendre.

Il est vrai que l'œil de Cronjé défiait les meilleures lorgnettes. Debout sur la colline au pied de laquelle était retranché son camp, il embrassait du regard toute la contrée et devinait le moindre mouvement de l'ennemi. Un jour, il signala à ses officiers, dans le camp anglais, un remue-ménage qui lui parut suspect. Les officiers ne voyaient rien. Enfin, à force de fouiller avec leurs lorgnettes les tranchées anglaises à l'horizon, ils découvrirent une patrouille en marche, que leur général apercevait déjà depuis longtemps à l'œil nu.

Cette vigilance et cette puissance de vision faisaient de lui le chef de partisans, le *condottiere* africain idéal. En 1896, à Krugersdorp, avant même qu'elle se fût doutée de la présence de l'ennemi, la bande de Jameson se voit assaillie, cernée, décimée; elle veut fuir au nord : Cronjé lui coupe la retraite; elle se replie au sud : Cronjé est encore là, invisible, mais qui la couvre de plomb et de mitraille, et la capture jusqu'au dernier homme.

N'ayant jamais quitté le *Veld* natal, dont il connaissait les moindres plis de terrain et le nom de tous les fermiers devenus ses soldats, grand chasseur à l'affût, rompu par les incursions des Cafres à une guerre toute de coups de main, de surprises et de *razzias*, il était considéré comme invincible et par les Boers et par lui-même. Il le fut en effet tant que la guerre contre les Anglais se borna à des faits d'armes isolés, incohérents, contre des adversaires incapables comme Jameson, Gatacre ou Methuen. Dans ces opérations rapides et bornées comme un duel en champ clos, en face d'un ennemi qui se découvrait imprudemment, il fut de tous points admirable : insensible au froid, au chaud, aux pluies glaciales et au soleil tropical de l'Afrique, il partageait avec ses hommes le pain noir et toutes les privations; il les électrisait par sa parole, en les rendant insensibles non seulement à la peur, mais aussi à la pitié. En pleine bataille de Maggersfontein, un officier anglais tombe en poussant ce cri déchirant : « *O mon Dieu, ma pauvre femme, mes pauvres enfants!...* » Le Boer qui l'avait frappé se détourna en essuyant une larme; mais Cronjé, qui se trouvait auprès de lui et qui avait vu la scène, lui cria :

« Tire, Burgher, tire, et ne crains rien. Le Seigneur est avec nous et doit nous donner la victoire! »

Le feu le plus violent, qui tuait son cheval ou les officiers qui l'entouraient, le laissait absolument impassible. Dans le jardin du *Mount Modder Hotel*, dont le propriétaire et tout le personnel s'étaient cachés tremblants dans les caves, on le vit se promener de long en large, en avalant un œuf qu'il venait de prendre encore tout chaud sous la poule, tandis que les bombes anglaises pleuvaient autour de lui.

* * *

Mais quand, avec l'apparition de lord Roberts, la guerre changea de face, et, au lieu d'une rapide aventure terminée en un tour de main, se transforma en une vaste et savante partie stratégique, les qualités de Cronjé, son intrépidité, sa ténacité, ses ruses d'Indien à l'affût se trouvèrent insuffisantes, ou plutôt, n'étant plus adaptées aux circonstances, elles devinrent les plus fatales causes de sa perte. On aurait pu le prévoir. Les Boers eux-mêmes, qui lui témoignaient la plus aveugle confiance, reprochent aujourd'hui avec amertume à leur grand homme déchu de n'avoir pas su tirer parti de sa victoire de Maggersfontein, le 11 décembre. Depuis cette date jusqu'à l'arrivée de Roberts, le 6 février, il ne sortit pas d'une inaction où ses Burghers se démoralisèrent dans leurs tranchées et devinrent incapables de se battre. Et pourtant il avait la partie belle : la défaite de Maggersfontein avait mis lord Methuen dans une

position si embarrassée que ses hommes refusaient de combattre et allèrent jusqu'à se rebeller. L'inertie du général boer leur permit de se remettre de leur échec et surtout donna le temps à Roberts de jeter entre Jacobsdal et Kimberley 70 000 hommes et 120 canons, contre les 6 000 hommes et les 8 canons de Cronjé !

Cette infériorité numérique était encore aggravée par l'état de désarroi et de découragement des commandos laissés trop longtemps oisifs, opposés à des troupes fraîches, impatientes de combattre, que le prestige du triomphateur de l'Afghanistan, le talent d'organisation et l'habileté stratégique de lord Kitchener, la souplesse d'intelligence et de mouvements du général French allaient transformer en admirable instrument de combat. La nécessité s'imposait à Cronjé de transformer du tout au tout sa tactique traditionnelle, ou du moins d'ajouter à la mobilité de ses commandos et à ses qualités personnelles l'observation des plus élémentaires principes de la stratégie européenne.

Il attendait, enfoncé dans ses formidables retranchements de Maggersfontein, une attaque de front des Anglais. Pourtant Roberts et Kitchener étaient arrivés, on parlait d'une grande concentration de troupes anglaises à Ramah, le 10 février, de mouvements vers Koffijfontein ; le major allemand Albrecht, dans une de ses reconnaissances, avait vu la division de cavalerie de French s'enfoncer dans l'État libre. Il courut avertir Cronjé :

« Les Anglais vont vous prendre de flanc ! »

Cronjé, du fond de ses retranchements, répondit avec dédain :

« Ils ne s'éloigneront jamais du chemin de fer. »

D'autres avertissements lui arrivèrent coup sur coup : le comte autrichien Sternberg lui dit, le 11 février, qu'il avait vu toute une division anglaise passer la Rietrivier, et qu'elle se dirigeait sans aucun doute sur Jacobsdal. Cronjé et ses Burghers haussèrent les épaules : jamais, à leur avis, l'infanterie anglaise n'était capable de dessiner en masse un mouvement pareil, si loin du chemin de fer.

Le 12, Sternberg, dans une pointe à cheval sur Jacobsdal, voit passer vers l'est, à l'horizon, toute l'armée anglaise. Il accourt vers Cronjé à bride abattue : à son récit, du fond des tranchées, s'éleva un rire moqueur !

Jacobsdal était déjà occupé par les Anglais, French avec sa cavalerie atteignait déjà Kimberley, virtuellement débloquée, et Cronjé, ignorant par sa faute qu'il était tourné, attendait toujours dans ses retranchements l'attaque de front de l'ennemi !

Quand il comprit son erreur, cinq jours trop tard, la confusion, le désordre, l'anarchie régnèrent dans son camp. Il avait donné l'ordre de battre en retraite vers Blœmfontein à ses Burghers, qui, s'obstinant à leur tour à ne pas quitter des retranchements qui ne leur servaient plus à rien, ne reconnaissaient plus la voix de leur vieux général. Un conseil de guerre fut convoqué ; il fut orageux : les Orangistes, inquiets pour leurs fermes, insistaient pour partir, tandis que les Transvaaliens voulaient rester. Un second conseil, le lendemain, donna enfin le signal du départ. Mais les lourds fourgons, attelés de douze paires de bœufs, menaçaient de gêner la marche.

— Il faut se hâter ! criait le major Albrecht.

— Je ne peux pas aller plus vite que mes fourgons, répondit Cronjé.

— Eh bien, laissez là vos fourgons.

— Je n'abandonnerai jamais mes fourgons !

Ces événements sont encore présents à tous les esprits. J'en relève ce qui met en lumière l'incroyable obstination d'un chef qui ne parut jamais plus admirable que lorsqu'il se vit perdu, perdu par sa faute. Serré de près par les généraux Kitchener et Kelly-Kenny, cerné à Koodoosrand par le feld-maréchal Roberts et quatre généraux anglais avec autant de corps d'armée, il leur tint tête, du 17 au 27 avril, avec une poignée d'hommes dissimulés dans quelques crevasses au bord de la Modder. Dans ces dongas, retranchements naturels envahis par les eaux débordées, où nageaient des cadavres d'hommes et de chevaux, les tireurs boers, dans la boue jusqu'à la ceinture, sous la plus épouvantable avalanche de fer et de feu de cent dix canons qui concentraient leur tir sur un carré de 1 kilomètre, visaient froidement les artilleurs ennemis, à peine distants de quelques centaines de mètres. Il paraît cependant que, dès les premiers jours, la plupart pressaient le général de se rendre. Le 18, quelques-uns d'entre eux se constituèrent prisonniers de leur propre mouvement ; ils racontèrent aux Anglais que Cronjé avait fait la sourde oreille à leurs supplications.

Et pourtant, ce jour-là, l'artillerie anglaise faisait rage dans les positions boers. L'effort des deux côtés fut si violent que le soir, les deux adversaires cessèrent le feu de bonne heure, et se jetèrent sur le sol, où ils dormirent, accablés de fatigue, à quelques pas l'un de l'autre. Les déserteurs boers affluaient dans les camps anglais : ils étaient, disent les dépêches, « très ébranlés et épouvantés ».

Le 20 février, troisième jour de l'investissement, lord Roberts offrit à Cronjé tous les moyens de se rendre. Mais quand il vit revenir ses parlementaires avec une réponse négative, il se détermina à écraser une fois pour toutes la résistance de son adversaire. Il fit placer sur la rive gauche de la Modder, à 2 000 mètres du camp de Cronjé, les 18e, 75e, 62e batteries de campagne, et deux canons de marine de 12, tandis que sur la rive nord, les 65e (obusiers),

76e, 81e, 8e, batteries de campagne et trois canons de marine de 47 millimètres enfilaient tout le lit de la rivière.

« Alors, raconte un témoin oculaire, suivit la scène la plus tragique à laquelle j'aie assisté de ma vie. La fumée verte de la lyddite montait en grands nuages, les schrapnels éclataient sur les bords de la rivière. Les projectiles anglais fouillaient chaque buisson, chaque ravin... »

« Rendez-vous ! » criaient les Burghers eux-mêmes à leur général, impassible au milieu des gémissements des femmes et des blessés, de ses fourgons en flammes et de monceaux de cadavres.

Il répondait invariablement :

« Je tiendrai bon jusqu'à la mort. »

Il fallut la pression morale de tous les siens et l'unanimité de son conseil de guerre pour le décider : menacé d'être abandonné de tous, il se rendit.

On sait dans quelles conditions. Ce qui frappa son vainqueur, lorsqu'il se trouva en présence de ce vieillard, coiffé d'un chapeau de feutre à large bord, qui avait tenu en échec pendant dix jours, avec quelques centaines d'hommes, toutes les forces de l'Angleterre, c'est l'absolue impassibilité de son visage, tout noir de hâle : on eût dit que Piet Cronjé était au-dessus de toutes les joies et de toutes les tristesses humaines.

Cette impassibilité ne s'est pas démentie, ni au Cap, sous les regards indiscrets ou hostiles de la foule accourue pour voir le prisonnier, ni, sans doute, sur la terre d'exil, dans ce *Kent Cottage*, la villa que les vainqueurs lui ont assignée comme demeure, à Sainte-Hélène. Il continue à rendre grâces à Dieu, à son Dieu, au Dieu des Boers, qui seul est parvenu à le vaincre ou plutôt qui l'a mis en réserve pour le jour prochain de la délivrance. Car il serait impossible de surprendre une trace de découragement, pas plus que d'un regret qui serait l'aveu de ses fautes, chez cet homme dont la foi absolue a deux objets confondus dans un même culte : Dieu et Cronjé.

Il est bien tombé, de manière à arracher un cri d'admiration à son vainqueur lui-même. On peut seulement regretter que sa perte, en le grandissant, porte le coup le plus sensible à son pays, qui aurait le droit de maudire plutôt que de glorifier les qualités stériles de son grand homme (1).

SAMUEL CORNUT.

(1) Sur la guerre au Transvaal, voyez la *Revue* des 27 janvier et 3 mars 1900, la guerre dans le sud de l'Afrique ; 17 février, le siège de Ladysmith ; 17 mars, la femme boer devant l'invasion ; 14 avril, le général Joubert.

UNE TROUPE D'ACTEURS ITALIENS
SOUS LA RÉGENCE (1)

Je voudrais qu'il me fût permis de supposer, — si cette hypothèse ne désoblige pas les friands d'Expositions universelles, — que nous ne vivons pas en l'an de foire 1900, mais que nous sommes les sujets de son A. R. Philippe d'Orléans, successeur provisoire de Louis XIV, récemment décédé. Nous venons de prendre le chemin des Halles, nous avons tourné dans la rue Mauconseil, et nous voici devant l'Hôtel de Bourgogne qui, longtemps fermé par la volonté du défunt roi, rouvre aujourd'hui ses portes et rallume ses chandelles.

I

Si, depuis vingt années, cette antique et glorieuse salle de spectacles restait déserte et ne servait plus qu'au tirage des loteries, c'est que les acteurs italiens, qui l'occupaient encore en 1697, s'étaient attiré la colère de Sa Majesté et une disgrâce irréparable. Comme ils avaient eu l'audace de jouer Mme de Maintenon sous les traits d'une fausse prude, un ordre du Lieutenant général de police, M. d'Argenson, leur était venu de plier décors et costumes, boucler leurs malles et repasser les monts. Voilà les tribulations réservées alors aux comédiens, lorsque, selon la prudente et vague expression du marquis de Dangeau, « ils n'avaient pas été sages ».

Aujourd'hui, c'est-à-dire en 1716, les temps sont bien changés. Le duc d'Orléans, comme chacun sait, brûle ce qu'adorait et adore ce que brûlait le Grand Roi. Or, parce qu'il n'a pas les idées de son prédécesseur, parce qu'il n'est pas fâché non plus de jouer un mauvais tour à Mme de Maintenon, qu'il déteste, et enfin parce qu'il aime la comédie italienne, ses acteurs et surtout ses actrices, il a demandé au duc de Parme, Antoine Farnèse, de lui envoyer une troupe de bon choix. Et voici qu'au printemps de 1716, Riccoboni arrive à Paris avec sa jeune femme, la Flaminia, et des camarades soigneusement recrutés.

L'accueil fut des plus gracieux. Le Régent ouvrit aux nouveaux venus les portes de l'Hôtel de Bourgogne restauré, les autorisa à prendre son nom, et ressuscita en leur faveur de vieilles ordonnances trop oubliées. Les officiers n'entreraient plus sans payer, et leurs insolences seraient sévèrement réprimées, comme aussi les désordres dans la salle et dans les

(1) Conférence faite à la *Société des Études italiennes*, fondée par Jules Simon. Extrait d'un livre sous presse, *les Théâtres de la Foire* (Hachette).

coulisses, l'encombrement dans la rue Mauconseil, et les bruyantes disputes des laquais devant la porte du théâtre. Tout semblait donc promettre le succès, et les Italiens l'escomptèrent en ornant leur toile d'un orgueilleux phénix perché sur un bûcher ardent avec cette devise : *Io rinasco*.

Ce fut en effet une renaissance qui s'annonça glorieuse. La faveur dont le Régent honorait ses protégés, sa présence assidue aux représentations, le très grand mérite de la troupe, l'esprit de réaction contre le roi défunt attirèrent d'abord tout Paris à l'Hôtel de Bourgogne. Les dames élégantes voulurent apprendre l'italien, et la mode s'imposa d'avoir dans sa loge des professeurs qui traduisaient à mesure les paroles des comédiens.

Par malheur, le gros public, celui qui remplit les caisses, ne pouvant se payer ces coûteux *ciceroni*, ne tarda pas à lâcher pied ; et le petit nombre des spectateurs qui savaient ou voulaient paraître savoir l'italien ne fournissant pas à la dépense et aux frais nécessaires, la troupe se vit bientôt à bout de ressources. Elle songeait même à retourner chez elle, quand d'ingénieux amis lui conseillèrent de distribuer dans la salle des arguments français qui exposeraient en quelques mots le sujet de la pièce. L'expédient ayant réussi, on le perfectionna. Ces courtes analyses devinrent bientôt des canevas où chaque scène était résumée : il n'y manquait plus que le dialogue. On le donna bientôt ; et ainsi les spectateurs lisaient, imprimée en français, la pièce qu'on jouait en italien.

N'était-il pas plus simple de la jouer en français? C'est la grande décision que prit Riccoboni en 1718, aussitôt que ses camarades, venus à Paris sans connaître un mot de notre langue, se furent rendus capables de la parler et de la prononcer sans être ridicules. Et ce fut une séance curieuse que celle où Thomasso Vicentini, chargé des rôles d'Arlequin, risqua les premiers mots français. Ce soir-là, on n'osa pas jouer toute une pièce ; on commença modestement par une fable de La Fontaine. Après la représentation de *la Maggior gloria d'un grande e il vencer se stesso* (*Arlequin, bouffon de cour*), Thomasso s'avança vers la rampe, et, s'adressant aux spectateurs dans un jargon moitié italien et moitié français, il leur dit :

Messieurs, je veux dire *una picciole* fable, que j'ai lue *sta matina;* car il me prend envie quelquefois de *diventar* savant ; mais la *diro* en italien, et ceux qui l'*entenderanno* l'*expliqueranno* à ceux qui ne l'entendent pas.

Alors, il raconta de la façon la plus plaisante, en mêlant les deux langues, la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane*. Il accompagnait son récit de tous les gestes qui lui étaient familiers : il descendait de l'âne avec le meunier ; il y montait avec le jeune homme ; il trottait devant eux ; il prenait tous les différents tons, des marchands, des filles. Et après avoir fini ce récit comique, il ajouta en français :

Messieurs, venons à l'application. Je suis le bonhomme ; je suis son fils ; et je suis encore l'âne. Les uns me disent : « Arlequin, il faut parler en français : les dames ne vous entendent point, et bien des hommes ne vous entendent guère. » Lorsque je les ai remerciés de leur avis, je me tourne d'un autre côté, et les Seigneurs me disent : « Arlequin, vous ne devez pas parler en français : vous perdez votre feu. » Je suis bien embarrassé : parlerai-je italien? Parlerai-je français? Je vous le demande, Messieurs.

Et quelqu'un dans la salle, un compère sans doute, répondit : « Parlez comme il vous plaira ; vous ferez toujours plaisir. »

Ce qui leur plaisait, c'était de parler français, et l'on s'y décida aussitôt. Le 19 juillet 1718, dans la *Métempsychose d'Arlequin*, Trivelin, qui prononçait peut être bien le français, mais qui débitait des vers détestables, du dernier détestable, annonça au public qu'il n'entendrait plus d'italien à l'Hôtel de Bourgogne.

Si notre métempsychose
Rend notre théâtre plein,
Quelle métamorphose !
De cette métamorphose
Je suis tout à fait content,
Et de ma métempsychose
Je bénis l'heureux instant.

II

On pouvait d'autant plus compter, semble-t-il, sur le retour du public, que les spectacles populaires des foires Saint-Germain et Saint-Laurent venaient d'être supprimés, sur les réclamations de la Comédie-Française et par un arrêt du Grand Conseil. Privés de ces vieux divertissements, les Parisiens, qui ne sauraient se passer de théâtres, viendraient sans doute se consoler à l'Hôtel de Bourgogne.

Formons un doux espoir : notre attente est remplie ;
Nos spectacles seront courus ;
Apollon nous a secourus.
Tout comble nos désirs en dépit de l'envie ;
Apollon nous a secourus.
Quelle félicité ! La Foire ne vit plus,
Et sa mort nous donne la vie.
Nous n'avons plus de vœux à faire :
Chez nous Paris abondera.
Notre galère,
Laire, lan, laire,
O gué lon la,
Notre galère
Sans vent contraire
Voguera.

Hélas non ! Elle ne vogua pas, la galère, faute de lest : le public refusait d'embarquer. D'où venait cette

mauvaise volonté? Les Parisiens gardaient-ils rancune à la troupe étrangère qui leur avait d'abord donné des pièces inintelligibles? N'était-ce pas plutôt la faute du port d'attache, de cet Hôtel de Bourgogne qui, transformé pendant vingt ans en maison de loterie, en tripot officiel, avait englouti tant d'épargnes et s'était fait une si mauvaise réputation? Si invraisemblable que fût cette hypothèse, les comédiens italiens songèrent, pour la vérifier, à se diriger vers les Champs-Élysées, et à y ouvrir une loge où des pièces seraient données « la nuit, pendant l'été ». Cet ingénieux projet, que les fondateurs de cafés-concerts reprendront plus tard, demeura sans effet. Que voulait donc le public? Où se cachait-il? Si d'aventure, pensèrent les Italiens, il était resté aux Foires Saint-Germain et Saint-Laurent, errant autour des salles abandonnées, et attendant une impossible résurrection! Rembarquons-nous et faisons voile vers ces parages lointains. Puisque les spectateurs ne viennent pas à nous, allons à eux .

Et c'est ainsi qu'au mois de juillet 1721 la troupe italienne, désertant le quartier des Halles, s'installait à la Foire Saint-Laurent, dans une loge magnifiquement restaurée pour la circonstance, et qui devint le *Théâtre du faubourg Saint-Laurent*, « propriété des Comédiens Italiens ordinaires de Monseigneur le Duc d'Orléans, entretenus par Son Altesse Royale ». On y débuta le 25 juillet, et dans un prologue, petit lever de rideau italico-forain, Riccoboni annonçait au public la décision prise et le mettait au courant de l'exode accompli. Sur le seuil de l'Hôtel de Bourgogne, orné d'une pancarte avec cette inscription: *Maison à louer*, un acteur apparaissait en tenue de voyage; il descendait les marches, s'avançait vers les spectateurs et leur disait d'un ton moitié plaintif et moitié joyeux:

A l'Hôtel de la Comédie
On voit sécher sur pied Thalie.
Pour éviter un triste sort
Elle veut devenir foraine.
  La troupe italienne
    N'a pas tort.

Quoique notre troupe s'applique,
Nos nouveautés n'ont rien qui pique.
Chez nous le spectateur s'endort.
Le changement ici l'entraine.
  La troupe italienne
    N'a pas tort.

L'espoir d'une bonne recette
Nous fait déloger sans trompette.
Messieurs, chorus! Chantez bien fort,
Et même jusqu'à perdre haleine:
  La troupe italienne
    N'a pas tort.

Peut-être n'aurait-elle pas eu tort, la troupe italienne, si elle avait été seule à ce moment, comme elle y comptait bien, à régner à la Foire; mais une surprise fâcheuse avait salué son arrivée. Ces détestables Forains, qu'elle croyait morts et enterrés, étaient ressuscités: ils semblaient même fort gaillards. Sans doute, on les avait supprimés, mais ils n'avaient pas jugé cette décision bien irrévocable. N'avait-on pas, sous le précédent règne, passé de pareilles traverses? Si l'on avait pu éluder les ordres et la volonté redoutable du feu roi, que ne pouvait-on espérer du Régent, dont tout le monde connaissait la facilité, la faiblesse extrêmes? N'était-il pas naturel d'attendre de lui « un de ces manquements de parole si nombreux, qu'on pouvait compter pour rien les plus positives »?

C'est donc avec confiance que les morts s'étaient préparés pour les foires suivantes, celles de 1719. Par prudence, cependant, ils n'avaient osé donner, cette année-là, que des danses de corde, des sauts périlleux et des jeux de marionnettes. Enhardis bientôt par l'échec d'une nouvelle protestation de la Comédie-Française, ils avaient, en 1720, repris leurs vieilles habitudes. Dans un prologue timide, où l'on se faisait tout petit, Lesage et D'Orneval avaient montré la Foire sous les traits d'Arlequin, affamé et terriblement maigri depuis dix-huit mois, qui venait implorer le secours du *Diable d'Argent*, le plus puissant diable de la diablerie, celui qui règne en maître dans le cœur des humains, le grand factotum qui fait bouillir toutes les marmites du monde, qui ouvre la porte des cabarets, qui amène à Paris le fromage de Milan, cette merveilleuse machine qui fait aller et venir les hommes, et qui met les femmes en mouvement. Et le *Carissimo Diavolo*, à défaut du Régent, avait essuyé les larmes de son protégé, lui avait restitué sa batte, empli la tête d'idées polissonnes, de fadaises, de balivernes, et sacré à nouveau grand prêtre de la folie foraine. Toutefois, comme cette autorisation était imparfaitement légale, la prudence avait commandé cette année-là de mêler à ces timides comédies beaucoup de spectacles pour les yeux. Dans *le Roi des Ogres* et dans *la Queue de Vérité*, on avait surtout donné des jeux de scène, des cabrioles et des culbutes, des tours d'adresse et de passe-passe. C'étaient des hommes qui se métamorphosaient en chats, et des singes qui devenaient des hommes; c'étaient des géants qui portaient des bottes de sept pieds de haut, et des ogres qui mangeaient des petits-maîtres en rôti, des Parisiennes en ragoût et des procureurs à la daube. On y voyait encore le malheureux Arlequin, — sans doute la foire elle-même, — mijotant dans un chaudron, tandis que des cuisiniers très méchants et très laids, — sans doute les comédiens français et italiens, — attisaient le feu en exécutant des danses barbares et en vociférant des mots mystérieux, aux désinences pleines de menaces et de gourmandise.

III

Ce sont des pièces de ce genre qui se jouaient à la Foire quand les Italiens arrivèrent au faubourg Saint-Laurent. Loin de déplaire aux Forains, comme il semblait naturel, cette intrusion dans leur domaine les servit à merveille. La Comédie-Française, par crainte d'un rapprochement entre les nouveaux locataires et les anciens propriétaires de la Foire, voyait avec un secret dépit l'exode de ses alliés de la veille.

A votre honneur, âmes viles,
Vous portez un coup mortel,

lui faisait dire Lesage dans le *Rappel de la Foire à la Vie*. N'était-ce pas le cas, pour les Forains, de profiter de cette heureuse mésintelligence? Occupés de cette affaire, pressés de gêner les infidèles Italiens dans leur tentative, les grands Comédiens fermeraient sans doute les yeux sur les nouvelles libertés que prendraient leurs vieux ennemis, seuls capables de faire avorter l'expédition italienne. Et ces libertés, il était vraisemblable qu'ils allaient en user d'abord pour vivement trousser ces intrus qui prétendaient les déposséder; et la troupe étrangère, tuée par des satires méritées et par les énormes dépenses engagées, serait bien forcée de déguerpir.

Ils verront l'événement
Franchement
Ils hasardent diablement.
En levant ici boutique,
Ils prennent leur hémétique.

On fut d'abord loin de compte. Ravis de la mauvaise humeur des Comédiens Français, flattés des avances que leur firent les Italiens, fort peu troublés par la menace d'une concurrence contre laquelle ils se sentaient de taille à lutter, les Forains accueillirent la troupe fugitive avec une franche cordialité. — « Pour ma compagne je vous prends, avait dit la comédie italienne. — A vos tendresses je me rends », avait répondu la comédie foraine.

Tout allait donc pour le mieux dans la meilleure des lunes de miel. Malheureusement, l'orgueil déplacé des nouveaux venus, le nombre exorbitant de leurs affiches prétentieuses, leurs efforts pour éblouir le public et éclipser leurs voisins avec une salle tout en or, des costumes somptueux et des décorations ruineuses, l'idée bizarre qu'ils eurent, pour rentrer dans leurs frais, d'organiser, en plein été, des soirées dansantes,

Et d'imaginer un bal
Dans la ca, ca, ca,
Dans la ni, ni, ni,
Dans la cu, cu, cu
Dans la ca, dans la ni, dans la cu,
Dans la canicule :

toutes ces maladresses prêtaient si bien à la satire que les Forains, d'abord bienveillants, ne surent pas résister à la tentation, et dans *Régiment de la Calotte*, ce régiment métaphysique où sont enrôlés tous les fous et tous les grotesques, ils réservèrent une place, un brevet, une calotte et une marotte d'honneur à la comédie italienne, représentée par Pantalon.

La folie. — Je vous présente le seigneur Pantalon.

Momus. — Eh! que vient-il faire ici?

Pantalon, *saluant Momus.* — *Son deputato della mia Compania...*

Momus, *le contrefaisant.* — *Mia Compania!...* Oh! que diable! Gardez votre italien pour la ville. Il faut parler français dans les faubourgs.

PANTALON

Mes camarades voudraient être
Acteurs de votre régiment,
Je viens ici, souverain Maitre,
Vous demander votre agrément.

Momus. — Voilà bien les Italiens! Ils veulent être partout.

La folie. — Momus, il faut le recevoir.

On le reçoit en effet; et la cérémonie, pour être copiée sur celle du *Malade Imaginaire*, n'en est pas moins plaisante; au contraire. Elle se termine par l'intronisation de Pantalon.

Ego, lui dit Momus,

Ego eum ista calota
Auriculis decorata
Atque cum ista marota
Aux originaux debita,
Tibi tuisque confreris
In paradibus versatis
Plenam puissantiam dono
Decorandi
Cantandi
Balandi
Baragouinandi
Et ennuyandi
Tant in villa qu'in faubourgo.

Jouée à la Foire Saint-Laurent, 1721, cette farce satirique fut, trois semaines plus tard, donnée par ordre de Son Altesse Royale, Madame, au théâtre du Palais-Royal; et le Régent, qui avait proscrit les Forains et appelé les Italiens, prit grand plaisir à voir ses protégés bafoués par ses victimes ressuscitées sans permission. C'était, décidément, un homme très singulier.

IV

Jusqu'en 1723, les promesses faites par Pantalon furent loyalement tenues par la troupe italienne. Mais celle-ci, après avoir décoré, décoré, beaucoup dansé et peu fait danser, chanté et ennuyé tout l'été, se trouva fort dépourvue au retour de la première bise, et tout à fait ruinée au retour de la seconde. Heureusement pour elle, la mort de son protecteur,

le duc d'Orléans, et le titre de Comédiens du roi accordé alors à Riccoboni, vinrent tout à point légitimer une retraite honorable. Des gens au service de Sa Majesté pouvaient-ils décemment rester au faubourg et jouer des farces dans une loge foraine? On reprit donc le chemin de l'Hôtel de Bourgogne, dont la façade fut ornée d'un beau frontispice aux armes royales et d'une belle plaque en marbre noir avec le nouveau privilège gravé en lettres d'or.

Mais comme les enseignes ne suffisent pas toujours pour attirer le public, on fit sur le théâtre même des changements plus sérieux. Naguère, en s'installant au faubourg Saint-Laurent, les Italiens avaient déclaré qu'ils renonçaient à la haute comédie pour ne plus jouer que des farces,

Et nous vous donnerons sans cesse
De nouveaux lazzis d'Arlequin.

En retournant rue Mauconseil, ils déclarèrent qu'ils renonçaient à la farce pour ne plus donner que de fines comédies; et deux personnages d'un prologue se chargèrent de prévenir le public de cette nouvelle métamorphose.

— Vous conviendrez avec moi, dit un chevalier à une marquise, que la comédie italienne n'est qu'un composé de jeux et de badineries sans suite et sans liaison : on ne la connaît que sous cette idée. Une pièce de caractère chez les Italiens! C'est se moquer. Du sérieux et du raisonnable à l'Hôtel de Bourgogne! J'en bâille d'avance. Passe encore de l'autre côté de l'eau.

— Voilà bien le préjugé, répond la marquise. Une comédie, dans quelque langue et sur quelque théâtre qu'on la joue, doit avoir un but : amuser l'esprit, mais l'éclairer; flatter le cœur, mais le corriger. Si les mœurs, si le sentiment n'y trouvent pas leur compte, ce n'est pas une comédie, mais une misérable farce. C'est avoir une trop mauvaise opinion du public que de s'imaginer qu'on ne puisse l'amuser que par des pointes et des équivoques. Qu'un auteur le respecte et se respecte soi-même; qu'il donne des choses sensées, délicates, ingénieuses, et non des idées informes et mal digérées; je lui réponds du succès.

Le conseil était bon peut-être, et les Italiens vont le suivre en s'attachant le plus délicat, le plus ingénieux des analystes dramatiques, Marivaux. C'est chez eux que seront joués *la Surprise de l'Amour*, *la Double Inconstance*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *l'Épreuve*. Par contre-coup, les Forains se trouveront pour longtemps délivrés d'une concurrence, d'ailleurs très inoffensive, et qui n'avait servi qu'à stimuler leur verve.

V

Cette histoire a son épilogue. Ces Italiens et ces Forains, qu'on vient de voir provisoirement associés au faubourg Saint-Laurent, se retrouveront, cinquante ans plus tard, unis et confondus. Voici comment.

Au temps où la lutte sera si vive entre la musique française et la musique italienne, les Forains, voulant flatter l'engouement du public pour cette dernière, donneront des opéras-comiques de Philidor et de Monsigny. Apres avoir vainement essayé de lutter contre cette nouvelle concurrence, la comédie italienne proposera aux Forains de se fondre avec elle. Mais elle aura beau énumérer tous les avantages de cette offre intéressée : permission assurée par l'Opéra de chanter tout à son aise et d'avoir l'orchestre qu'on voudrait, engagement pris par l'Hôtel de Bourgogne d'accueillir tous les auteurs et les meilleurs artistes des théâtres forains, Sedaine, Anseaume, Laruette, Bouret, Audinot, M[lles] Deschamps et Neissel; les Forains feront la sourde oreille. Ils avaient lu La Fontaine, qu'ils imitaient volontiers, et connaissaient la fable du *Lion malade et du Renard*.

Que Sa Majesté nous dispense!
Grand merci de son passeport.
Je le crois bon; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

Exaspérés par ce refus, les Italiens feront requête au roi, et cette affaire, qui semblait n'en devoir être une que dans les ruelles, fera une grande sensation à la Cour, y causera même des schismes. De Son côté, le tout-Paris d'alors sera très étonné de voir Monseigneur l'Archevêque intervenir en personne, et plus étonné encore quand il apprendra que son Éminence sollicite vivement la conservation des spectacles forains. Intervention pourtant bien naturelle : les fonds abondants que ces théâtres assuraient à M. de Beaumont, qui touchait pour ses pauvres un quart des recettes, ne justifiaient-ils pas ses démarches? Malheureusement pour la Foire et pour l'Église, les efforts de Monseigneur demeureront inutiles. Après plusieurs conseils des dépêches, la suppression des spectacles forains et leur réunion avec la comédie italienne seront décidées. Et, si étrange que cela paraisse, la sympathie de la Cour pour les artistes de la Foire ne sera pas étrangère à cette décision. On désirait beaucoup à Versailles entendre ces acteurs si populaires; mais l'étiquette ne permettait pas de faire jouer devant la famille royale des histrions non revêtus du titre de *Comédiens du Roy*. On le pourra désormais, puisque les Forains jouissent des mêmes honneurs et privilèges que leurs nouveaux associés.

En 1680, Louis XIV avait réuni les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne à ceux de la rue Guénégaud; en janvier 1762, Louis XV réunira au théâtre italien les spectacles du préau Saint-Germain et du faubourg

Saint-Laurent. Alors sera fondé en France le genre nouveau de l'opéra-comique.

Pendant vingt ans encore après cette fusion, les deux troupes réunies resteront à l'Hôtel de Bourgogne; mais un jour viendra où elles se feront bâtir une salle plus vaste et mieux disposée sur le terrain de l'hôtel de Choiseul, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui notre Opéra-Comique reconstruit. Or, à cette date, de nouvelles troupes foraines, créées par Audinot, l'Écluse et Nicolet, donneront leurs représentations non seulement aux foires, mais sur les boulevards. Et la comédie italienne, et les anciens Forains renégats, craignant d'être assimilés aux troupes populaires dont ils devenaient les voisins, exigeront que leur nouveau théâtre n'ouvre pas sur le boulevard et soit masqué par une maison. Voilà pourquoi l'Opéra-Comique n'a pas son entrée sur le boulevard des Italiens.

MAURICE ALBERT.

LA POLITIQUE SCOLAIRE

DU DIRECTOIRE

Sous le régime de la Constitution de l'an III, l'enseignement libre fut très florissant, en partie par les soins et au profit de l'église catholique. La première République française se trouva ainsi exposée à des dangers, à des difficultés qui ressemblent fort, quoique les circonstances ne soient plus les mêmes, aux dangers et aux difficultés qui nous préoccupent aujourd'hui. Il ne serait donc pas sans intérêt d'exposer en détail la politique scolaire du Directoire, ses moyens, ses résultats. Mais ce serait une étude longue et compliquée; il y faudrait le concours d'un grand nombre de travailleurs provinciaux. Voici du moins quelques notions, qui susciteront peut-être des monographies locales, éléments d'un futur tableau d'ensemble.

***

L'enseignement supérieur libre se développa beaucoup. En dehors des différents « lycées », dont le Lycée républicain et le Lycée des Arts furent les plus importants (1), il y eut des tentatives d'Universités libres, comme nous dirions. Ainsi l'établissement de l'Élysée annonçait, dans le *Rédacteur* du 30 vendémiaire an VI, les cours les plus variés, avec des concerts et un « bal paré » chaque jour de décade. Il y avait aussi une université de « jeux gymniques », rue de Varenne (voir le journal *la Clef du Cabinet* du 6 messidor an VI). L'ex-conventionnel Jacob Dupont, célèbre par sa profession d'athéisme, ouvrit à l'Oratoire, le 2 vendémiaire an VII, un cours public et gratuit *de omni re scibili* (*Moniteur* du 3 vendémiaire). Mais cet enseignement supérieur libre s'inspirait en général des principes de la Révolution. Il n'y eut guère d'exception qu'au Lycée républicain, où La Harpe, libre penseur repenti et converti, glorifia la religion catholique aux dépens de la philosophie du XVIIIe siècle. Il fut « fructidorisé », non comme professeur, mais comme rédacteur du journal *le Mémorial*. Le Directoire n'eut à prendre, d'ailleurs, aucune mesure contre l'enseignement supérieur libre.

L'enseignement secondaire libre fut moins florissant, ou peut-être les documents qui le concernent me manquent-ils. En tout cas, je ne vois pas que le gouvernement ait inquiété le citoyen Tache, prêtre de l'Oratoire des Minimes, qui publia, dans le *Courrier républicain* du 30 frimaire an V, une réclame en faveur de sa maison d'éducation de la Place-Royale, où il enseignait « l'étude de la religion et des sciences », le français, le latin, la géographie, l'anglais, l'allemand, à des élèves pensionnaires et externes. Le *Patriote français* du 29 brumaire an VI dénonça des pensionnats de filles : « Nous recommandons à ces magistrats bien intentionnés les écoles de jeunes filles, qu'on appelle toujours des *demoiselles*, car on lit au-dessus des maisons où on les instruit : *Éducation des jeunes demoiselles.* Ils verront combien il existe de nichées de ci-devant religieuses qui se chargent d'en faire des bigotes. Eh ! comment veut-on qu'elles élèvent leurs enfants, quand elles seront devenues mères, si on laisse à de vieilles fanatiques le soin exclusif d'endoctriner cette portion intéressante de la société ? » Mais je ne vois pas qu'aucune mesure ait été prise contre les pensionnats de jeunes filles, à Paris.

C'est l'enseignement primaire libre qui par la pullulation des écoles tenues par des prêtres, aux dépens des écoles de l'État, inquiéta le Directoire.

Ce mot de *pullulation* n'est pas trop fort, comme on va le voir.

Les administrateurs du département de la Seine, dans leur rapport sur leur gestion de l'an V, déclarèrent que les écoles primaires de ce département « n'avaient reçu, dans le cours de l'an V, que de 1100 à 1200 élèves des deux sexes, tandis qu'à raison de la population, on aurait dû compter sur plus de 20000 ». Le commissaire du Directoire près la même administration de la Seine, dans son compte rendu pour l'an VI, donna cette statistique sommaire : « Il existe dans le département de la Seine plus de 2000 écoles particulières et 56 écoles primaires seu-

(1) M. Ch. Dejob a raconté l'histoire de ces établissements dans son livre : *l'Instruction publique en France et en Italie*, p. 153 à 197.

lement. Je pense qu'il faudrait au moins 200 écoles primaires pour lutter contre les autres avec avantage. » Dans un autre compte rendu pour l'an VI, les administrateurs de la Seine disent : « Il y a des cantons où elles (les écoles primaires de l'État) n'ont pu se bien organiser ; d'autres même où il n'y a pas d'instituteur et d'institutrice, par le grand nombre de maîtres particuliers qui s'y sont fixés, par le fanatisme qui régnait dans les écoles particulières, par l'usage qui s'y faisait des anciens livres religieux, enfin par l'exercice opiniâtre d'anciens préjugés superstitieux et intolérants, dans lesquels les maîtres particuliers entretenaient la confiance des pères et mères pour éloigner les enfants des écoles primaires, et en augmenter le nombre de leurs élèves (1). »

* * *

Je n'ai point à rechercher ici pourquoi l'enseignement primaire de l'État était si peu florissant (et la principale cause est évidemment le manque de personnel, qu'on n'avait même pas pu commencer à former). Je dirai seulement que tous les républicains n'avaient pas encouragé l'enseignement primaire laïque. L'ex-conventionnel Grégoire, évêque et catholique avant tout, avait injurié, dans les *Annales de la Religion* (2), les instituteurs laïques : « La plupart, disait-il, impies, immoraux, ignorants, ivrognes, sont la lie de l'espèce humaine. » Un autre ex-conventionnel, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, qui jouissait alors d'une demi-célébrité, avait dit dans un rapport aux Cinq-Cents, du 17 fructidor an IV : « Rappelez les frères ignorantins, ai-je toujours dit, et mettez-les à la place de vos professeurs (3). »

Mais la grande majorité des républicains d'alors, ralliés au principe de l'État laïque, que la Constituante avait entrevu, que la Convention avait consacré, sentaient le péril que faisait courir à la république le développement, sans contrepoids, de l'enseignement primaire clérical. Dans son rapport du 2 prairial an VI, le Bureau central du canton de Paris disait : « En étendant leur empire sur des chefs de famille, et surtout sur les femmes, dont l'esprit moins éclairé est plutôt la dupe de l'adroite éloquence de la chaire, ils menacent de s'emparer de l'imagination bien autrement docile des enfants et de les rendre inhabiles ensuite à se pénétrer des grandes vérités de la philosophie, qui servent de base à nos institutions républicaines (4). » Et le commissaire du Directoire exécutif près l'administration de la Seine, dans un rapport de fructidor an VI, s'exprimait ainsi, après s'être réjoui de voir les églises moins remplies : « Cependant il ne faut pas encore chanter victoire. Si l'on n'y prend garde, ils vont s'emparer de l'enfance et de la jeunesse. Tous se font instituteurs. Il est bien urgent de leur enlever cette proie ; car enfin c'est laisser au tigre l'éducation de l'agneau. Une loi qui ordonnerait à tout instituteur d'être marié en chasserait beaucoup de ces fonctions sacrées ; ce serait une grande conquête pour la République (1). »

Il y eut même un chansonnier, le chevalier de Piis, qui essaya de populariser le sentiment de ce « péril clérical » dans une chanson qu'il intitula : *Adresse à Thémis contre les instituteurs et institutrices fanatiques*, et qui fut publiée par une feuille démocratique, le *Patriote français* (nº du 18 pluviôse an VI). On me permettra de la reproduire, quoiqu'elle soit un peu longue ; c'est un document historique, d'abord parce qu'on y trouve un écho contemporain des passions, et puis parce que le fait même que le chevalier de Piis osât dire ces choses montre qu'il y avait alors un fort courant anticlérical.

Voici donc cette chanson, qui est précédée de l'épigraphe suivante, empruntée à un écrit de Boulanger : « Si les prêtres ont usurpé sur la puissance souveraine le droit d'instruire les peuples, que celle ci reprenne ses droits ! »

Air : *De l'inutilité des prêtres* (2).

I

Démasque enfin des royalistes
Les plus intimes recruteurs !
Dans l'ombre, ils étaient journalistes,
Dans l'ombre, ils sont instituteurs ;
Et si l'on souffre les repaires
De ces tartufes triomphants,
Ils subjugueront nos enfants
Comme ils ont subjugué nos pères.

II

Dans leurs noirs documents, en somme,
La vérité n'entre pour rien :
Au lieu des *droits sacrés de l'homme*,
Et des *devoirs du citoyen*,
Ils n'enseignent (les doubles traitres !)
Aux écoliers qu'ils vont fouettant,
Que les *devoirs du pénitent*,
Et les *droits* supposés des prêtres !

III

Contre les écoles primaires
Ligués entre eux dans les cités,
Ils ressuscitent les chimères
Des graves Universités ;

(1) On trouvera tous ces textes dans mon recueil, *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, t. IV, p. 549, 668, 734.
(2) T. II, p. 210.
(3) *Moniteur* du 23 fructidor an IV, p. 1410.
(4) *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire*, t. IV, p. 678.

(1) *Ibid.*, t. V (sous presse), p. 99.
(2) C'est le titre d'une chanson que Piis lui-même avait composée en l'an II, lors de la déchristianisation.

Pompant des sots l'or et l'estime,
Ils *vont en ville*, à tous les prix,
Inoculer dans les esprits
L'aigre levain du vieux régime.

IV

Hors du catéchisme vulgaire,
A les entendre, tout est mal;
Leur barême est toujours en guerre
Contre le calcul décimal.
Et sans leur cabale notoire,
Le calendrier du bon sens
Eût effacé depuis quatre ans
L'almanach du pape Grégoire.

V

Peux-tu les croire aux lois fidèles,
Cette ex-béguine et ce béat,
Qui de *messieurs*, de *demoiselles*,
Tiennent un saint pensionnat?
Comme il est franc! Comme elle est franche!
Aucun élève abâtardi
Ne rend hommage au *décadi*,
Mais tous encensent le dimanche.

VI

Et depuis qu'on rouvre au village
La classe de *monsieur l'abbé*,
Dans quel puéril esclavage
L'homme des champs est retombé!
Voir ces laboureurs porte-chape,
Voir ces vignerons sacristains,
Et leur fils petits calotins
Être déjà soldats du pape.

VII

A tous les ministres des cultes
Ote l'enseignement public,
Car si de leurs leçons occultes
Tu permets le pieux trafic,
Noyant sous des flots d'eau bénite
La raison de nos jeunes *Francs*,
Ils livreront à nos tyrans
Notre postérité séduite.

VIII

Ils disent, d'un ton fanatique,
Le col penché, les yeux errants,
Qu'ils ont, malgré la République,
La confiance des parents!
De bon droit s'ils l'avaient acquise,
Contre eux on ne saurait sévir,
Mais on peut bien la leur ravir
Quand on est sûr qu'ils l'ont surprise.

IX

Inonde la France nouvelle
D'instituteurs républicains,
De la morale universelle
Répands la coupe, à pleines mains!
Et si tu veux des faux oracles
Faire mépriser les clameurs,
En harmonie avec les mœurs
Mets les journaux et les spectacles.

X

Artisans qu'on trompe à la ronde,
Marchands bouffis de préjugés,
Dans quelle ignorance profonde
Ces pédants vous tiennent plongés!
A l'autorité paternelle
La liberté n'attente point:
Mais elle doit vaincre en tout point
Votre indifférence éternelle.

XI

Mon fils, sans doute, est à moi-même,
Mais il est encore à l'État;
La Patrie a le droit suprême
D'en faire, avant tout, un soldat.
Sortant des mains de la nature
Ce n'est que sous les yeux de Mars
Qu'il doit opter entre les arts,
Le commerce et l'agriculture.

XII

Tandis que nos flottes guerrières
Vont dompter l'orgueil d'Albion,
En dépit de ses pépinières
Domptons la superstition!
Brisons son idole fragile
Au nom du peuple souverain!
Elle eut toujours un front d'airain,
Mais ses pieds ne sont que d'argile.

Je ne sais s'il faut dire, avec le rédacteur du *Patriote français*, que dans cette chanson « brillent à la fois l'esprit et la raison », mais voilà bien les sentiments qui inspirèrent aux gouvernants d'alors leur politique scolaire.

* * *

Cette politique scolaire ne s'exprima pas par des lois, mais par des arrêtés du Directoire exécutif.

Il établit d'abord ce que nous appelons l'exigence de la scolarité des fonctionnaires, mais seulement pour les célibataires. Le 27 brumaire an VI, considérant « qu'il est de son devoir de faire prospérer, par tous les moyens dont il peut disposer, les diverses institutions républicaines, et spécialement celles qui ont rapport à l'instruction publique », il arrêta « qu'à compter du 1er frimaire prochain, tous les citoyens non mariés et ne faisant point partie de l'armée, qui désireront obtenir de lui, des ministres, des administrations, des régies et établissements de toute espèce dépendant du gouvernement, soit une place quelconque, s'ils n'en occupent point encore, soit un avancement dans celle dont ils sont pourvus, seront tenus de joindre à leur pétition leur acte de naissance et un certificat de fréquentation de l'une des écoles centrales de la République; ce certificat devra contenir des renseignements sur l'assiduité du candidat, sur sa conduite civique, sur sa moralité, sur les progrès qu'il a faits dans ses études ». Les citoyens mariés n'étaient pas tenus pour eux-mêmes à cette obligation; mais, s'ils avaient des enfants en âge de fréquenter les écoles nationales, ils devaient, pour pouvoir obtenir une fonction, prouver que leurs enfants fréquentaient ces écoles.

Un arrêté du 17 pluviôse suivant organisa une sévère inspection mensuelle de « toutes les écoles parti-

culières, maisons d'éducation et pensionnats », afin « d'arrêter les progrès des principes funestes qu'une foule d'instituteurs privés s'efforcent d'inspirer à leurs élèves ». Ces inspections seraient faites par des délégués de chaque administration municipale de canton, auxquels se joindraient le commissaire du Directoire et un membre du jury d'instruction publique. On constaterait : « 1° si les maîtres particuliers ont soin de mettre entre les mains de leurs élèves, comme base de la première instruction, les Droits de l'homme, la Constitution, et les livres élémentaires qui ont été adoptés par la Convention; 2° si l'on observe les décadis, si on y célèbre les fêtes républicaines, et si l'on s'y honore du nom de citoyen ; si l'on donne à la santé des enfants tous les soins qu'exige la faiblesse de leur âge ; si la nourriture est propre et saine; si les moyens de discipline intérieure ne présentent rien qui tende à avilir et à dégrader le caractère ; si les exercices enfin y sont combinés de manière à développer le plus heureusement possible les facultés physiques et morales. »

Cet arrêté ne resta pas lettre morte. Il fut appliqué, semble-t-il, dans toute la France. En tout cas, nous avons des détails sur l'application qu'il reçut dans le Tarn. Nous en avons aussi sur l'application qu'il reçut dans la Seine. Le commissaire du Directoire, dans un rapport du 22 ventôse an VI, dit que l'arrêté du 17 pluviôse a reçu « une entière exécution », et que « les douze arrondissements de Paris et les seize cantons ruraux sont en ce moment éclairés des regards de la surveillance dirigée sur ces établissements. »

Cette surveillance se ralentit au moment des élections de germinal an VI. Puis elle redevint active, et plusieurs écoles libres furent fermées. Ainsi, le 20 messidor de la même année, « une des municipalités » de Paris s'est transportée, avec une escorte nombreuse, chez un maître de pension qui lui avait été dénoncé. Elle s'est convaincue qu'environ soixante pensionnaires y étaient nourris dans la haine de la Révolution. Elle a, en conséquence, ordonné à cet instituteur de fermer son école. » (*Publiciste* du 23 messidor an VI.) Le 8 nivôse an VII, le Département « destitua » le citoyen Grudi, « instituteur particulier » du VIIe arrondissement. (*Publiciste* du 11 pluviôse.)

L'administration centrale de la Seine montra beaucoup de zèle. Elle arrêta, le 8 vendémiaire an VII, que tous les instituteurs et institutrices libres ne pourraient exercer qu'autorisés par elle, après avoir subi un examen devant le jury d'instruction publique. « Cette mesure, dit le commissaire du Directoire, me paraît indispensable. En effet, la surveillance de l'administration est journellement éludée; elle ordonne la fermeture d'une école, et le lendemain c'est la cuisinière de l'instituteur qui vient prêter serment à la municipalité et qui rouvre l'école sous son nom, et le travail des autorités constituées pour épurer l'instruction publique devient la toile de Pénélope. » Quelques jours plus tard, la même administration prit les arrêtés suivants : « 1° Les instituteurs et institutrices ne pourront exposer les signes d'un culte quelconque dans les locaux destinés à l'instruction de leurs élèves. Les municipalités seront tenues d'inviter, dans leurs visites, les instituteurs et institutrices à faire disparaître sur-le-champ ces signes. Dans le cas de refus, elles les enlèveront elles-mêmes. 2° Il sera fait un recueil de chants patriotiques qui seront appris aux élèves des écoles primaires particulières et autres maisons d'éducation. »

Ces mesures rigoureuses ne furent pas sans effet. L'enseignement libre perdit du terrain, et les autorités constatèrent, dans les campagnes, des progrès de l'enseignement laïque. Il est vrai que, faute d'argent, les enfants se servaient encore souvent des « livres du fanatisme », qu'ils avaient déjà, au lieu des « livres républicains », qu'il leur aurait fallu acheter à leurs frais. Mais, en somme, les écoles de l'État allaient se peuplant davantage, l'esprit laïque triomphait peu à peu, quand Napoléon Bonaparte vint désorganiser, là comme ailleurs, l'œuvre de la Révolution.

A. Aulard.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Georges Courteline.

Il est convenu que M. Georges Courteline est spirituel de naissance, amusant par principes, drôle par habitude. En outre, comme rien ne lui échappe de ce qu'on voit partout, on le tient à juste titre pour un observateur pénétrant. Il est, en somme, aimé de tous, car il n'ennuya presque jamais personne. Malgré son succès, il a beaucoup d'amis véritables. Et, ce qui est bien fait pour surprendre, ses amis l'exaltent à qui mieux mieux, Mais, voilà qui est encore plus admirable, — bien qu'il ait de l'esprit, M. Courteline obtint la faveur de M. Leygues, qui le décora. Bref, M. Courteline est un homme heureux ; il est pourtant très content de l'humanité et de lui-même. Il s'est composé une physionomie littéraire, élémentaire assurément, mais non sans relief. S'il n'est pas un attrait de Paris, il n'est pas loin d'être une curiosité parisienne. C'est pourquoi, en province, tout le monde se pique de le connaître, ou plutôt, de le goûter.

Popularité bien légitime! Un écrivain est populaire lorsqu'il plaît à la bourgeoisie. M. Courteline plaît

à la bourgeoisie. Il la conquiert par sa gaieté. Ses bouffonneries excitent le rire dont nous avons aujourd'hui tant besoin. Voltaire affirme que l'austérité est une maladie. La gravité est évidemment une faiblesse. Nous sommes graves sans être austères; et nous voudrions rire, mais notre vie est si encombrée que nous ne trouvons pas le temps de rire, ni l'occasion. Il nous faut rire à la hâte, aux éclats. Seuls, des procédés violents nous dérident. Aussi bien, Courteline a une gaieté communicative parce qu'elle est perpétuelle, brutale et sans nuances. Sa bouffonnerie est mathématique; elle se déploie régulièrement par la force de son principe. Elle n'est pas spontanée, elle est laborieuse, mais elle est puissante, et toujours efficace parce que Courteline la fait jaillir des incidents quotidiens de l'existence, du fond même de la vie. Certes, Courteline observe, il découvre méthodiquement ce qui saute aux yeux de tout le monde, et aussitôt il le déforme. Une première déformation engendre une déformation nouvelle et bientôt le fait réel et simple devient une stupéfiante monstruosité. C'est de la caricature grossière, grotesque et c'est tout de même de la vérité. Ses bouffonneries soigneuses sont le plus près et le plus loin possible de la réalité. Elles sont comme des réalités invraisemblables.

Vous connaissez le *Client sérieux*. Oui, vous le connaissez certainement. Il n'est permis à personne de l'ignorer. Son apparition fut un immense événement littéraire, l'un des plus grands événements de ces dix dernières années. Et un critique, résumant l'enthousiasme universel avec mesure, a dit très judicieusement: « Cette farce-là ce n'est pas le Carillon qui l'aurait dû jouer, c'est la Comédie-Française. » Donc, l'avocat Barbemolle plaide pour le prévenu Lagoupille. Il prouve éloquemment que ce prévenu fut toujours honnête homme, même avant d'avoir séjourné dans les prisons de l'État. La plaidoirie se termine et il ne reste plus qu'à condamner Lagoupille. Mais, tout à coup l'avocat reçoit la nouvelle qu'il est nommé substitut à la place de celui même qui siège à l'audience. Il prend alors la parole comme chargé du ministère public, et il attaque éloquemment le client qu'il vient de défendre comme avocat, le montre mauvais fils, mauvais père, mauvais citoyen. Bref, Lagoupille est acquitté. La morale de cette histoire est que avocats et magistrats sont dépourvus de conscience. Et assurément, avocats et magistrats ont des devoirs si sévères que, s'ils les remplissaient tous, ils mèneraient une vie insupportable. Mais le tableau de Courteline est si contraire à la vérité — tout en s'inspirant d'elle — qu'il ranime plutôt notre confiance hésitante en nos magistrats... Et on rit parce que cela est fantastique en même temps que réel, excessif, choquant; — pour tout dire, stupide, fou, et, au fond, assez raisonnable...

Scrupuleusement composées d'après des règles identiques, les bouffonneries de Courteline sont uniformes en leur vulgarité à laquelle personne ne reste insensible. L'univers dit qu'elles sont toujours très drôles.

*
* *

Ah! le joyeux bouffon! Sa gaieté est sa seule force. Il ne veut traiter que les sujets traditionnels de la raillerie bourgeoise : bureaucratie, caserne, propriétaires, magistrats, médecins...

Il a fait de bonnes plaisanteries, très fines — ah! parfaitement! — sur les employés de ministères. Elles étaient si gaies qu'on ne voyait pas qu'elles étaient vieilles, attrayantes encore à l'extrême limite de leur dernière jeunesse. Puis, les facéties sur l'administration sont un genre éminemment national et tous les bourgeois de France les comprennent.

Et Courteline consacra sa verve aux sujets militaires avec tant de bonheur que ceux qui jamais ne furent à la caserne s'amusent de Lidoire, de La Guillaumette ou du capitaine Hurluret tout autant que ceux qui les connaissent... N'est-ce pas la marque d'un écrivain que de donner l'impression absolue de la vérité à ceux qui n'ont aucun moyen de la contrôler?

Mais Courteline, réaliste badin, cherchait un autre sujet d'une réalité durable et universelle, et il fit *Boubouroche*, histoire véridique des amants trompés. Il narra cette commune aventure avec une si géniale simplicité que chaque lecteur, dans le héros, reconnut au moins un de ses amis...

Donc, aucune originalité dans le choix des sujets, aucune dans la façon de les traiter. Courteline reprend seulement les scènes, incidents, menues aventures où se dépensa la fantaisie de Jules Moinaux, son père, et il n'y ajoute ni nouveauté, ni profondeur. Observant le monde des fonctionnaires comme l'ont observé durant tous les siècles les humoristes de France, Courteline aurait pu montrer la poésie et la variété extrême de l'existence bureaucratique, de cette vie qui, ne demandant à l'homme qu'un tout petit nombre d'efforts réglés, est éminemment propre à lui faire répandre ses forces disponibles dans le champ illimité des rêves et incline fatalement les âmes à des aspirations héroïques... Mais non, il aime mieux railler une fois encore les manies ridicules de certains bureaucrates, la nonchalance ou la prétention des autres. Et, décrivant le monde militaire comme l'ont décrit de tout temps les écrivains français, Courteline, ancien soldat, ancien bureaucrate, aurait pu, par exemple, montrer avec une raisonnable ingéniosité que rien ne ressemble à la vie bureaucratique comme la vie militaire : même orga-

nisation réglée de tous les jours, même classement hiérarchique, même conception passive du devoir, même absence d'initiative individuelle et, naturellement, même sentiment de l'importance personnelle, même culte de l'idéal! Mais non, il se plaît simplement à railler l'inélégance ou la naïveté des soldats, leur fruste camaraderie, leurs joies exubérantes, les bizarreries des officiers... De ces deux mondes il ne veut voir que les caractères essentiellement superficiels.

Même, il se tient systématiquement à l'extérieur des choses et des hommes. Son comique est très « en dehors ». Courteline est d'abord soucieux de composer des spectacles grossièrement pittoresques. La suite de ses héros est un défilé de grotesques. Tous ont des apparences évidemment caricaturales. Ils ont, autant que possible, des difformités physiques; ou bien ils ont des vêtements risibles; ou bien ils sont ivres, surtout ils sont ivres. Un homme ivre réjouit toujours le cœur de Courteline. Ce psychologue observe les hommes à l'état d'ivresse. Et ils jurent, et cela est drôle, et ils parlent un argot composite et trivial, et cela est très drôle. D'ailleurs, ils portent tous des noms facilement caractéristiques : MM. Conique, M. Saumâtre, Mapipe, d'Échaussé, Foy de Vaulx, O. Courbouillon, Marthe Passoire... N'hésitez pas à rire! les noms sont un des éléments principaux du comique de Courteline. Quand il a inventé un nom, il a vraiment créé un personnage. — Et il invente aussi — avec délices, — des titres ingénument significatifs : *Théodore cherche des allumettes!... Hortense, couche-toi!...* Titres gais, titres très gais! Ah! que ces titres gais sont gais! Le titre est tout; le titre suffit; et le reste ne pouvant être plus amusant risque de l'être moins.

Mais le reste n'est pas moins amusant, parce que Courteline, avec une patiente application sereine, élabore les plaisanteries les plus compréhensibles, celles qui produisent une sorte d'effet physique... Et l'on voit des gens qui se bousculent, qui tombent, qui se trompent d'étage, qui, voulant respirer l'air pur de la nuit, ouvrent dans l'obscurité le buffet de la salle à manger et aspirent des odeurs de fromage, et qui crient, et qui gesticulent, et qui s'insultent... Et ce sont souvent, comme vous le voyez, des facéties bien sottes, mais elles s'accumulent, s'enchaînent et, en bloc, elles sont, n'en doutez pas, très drôles; et on peut rire, mais il faut rire violemment, aux éclats, sans réfléchir... Et tout cela c'est de la parodie, de la farce. Et tout cela ne contient aucune philosophie, ne contient qu'une philosophie absolument rudimentaires, sommaire. Et, sans doute, cela vaut mieux. Pourtant, il advint une fois que Courteline fut philosophe. Assurément, il introduisit dans *Boubouroche* moins de philosophie qu'on n'en a vu plus tard : mais tout de même, il y en a. Aussi bien, l'œuvre est d'un comique plus discret, libre de plaisanteries excessives, et d'une excellente brièveté. Elle est une exception parmi les œuvres de Courteleline.

C'est alors qu'on décida de comparer Courteline à Molière. Oui, cette comparaison prit naissance dans le cerveau d'un critique : elle n'était pas encore redoutable, mais elle suivit bientôt les boulevards, pénétra jusqu'à Montmartre, entra dans certains cafés et, dès lors, sévit dans toute la bonne société. Au surplus on eut soin d'ajouter depuis lors que Courteline ressemble à Molière surtout pour les œuvres qu'il prépare. La comparaison n'est peut-être pas plus juste pour cela; mais, tout de même, elle surprend moins.

Heureusement, Courteline triompha de ce pernicieux excès d'admiration. Et il reste populaire. Populaire, en effet, puisqu'il plaît aux bourgeois. Il les réjouit, leur ressemblant. Courteline est le plus fantaisiste des bourgeois, mais il est le plus bourgeois des fantaisistes. Notez qu'il fut fonctionnaire comme tout le monde. Il a donc régulièrement passé par tous les degrés de la hiérarchie littéraire. Les bureaux des administrations sont pleins de romanciers, de poètes qui veulent enrichir la littérature nationale, mais sont heureux de toucher, en revanche, un petit traitement. En littérature, l'époque de la vie de bohème est passée; nous sommes au temps de la vie de bureau. On parle de l'aristocratie intellectuelle; je connais surtout les petits bourgeois des lettres.

Petit bourgeois, Courteline s'égaie de ce dont les bourgeois s'égaient. Il excite leur rire en riant. Et sa raillerie vulgaire n'est point haineuse. Voilà donc, enfin, voilà un écrivain qui ne se préoccupe guère de renouveler la société! Son rire est optimiste. Il exerce une bienfaisante influence. Les œuvres de Courteline ont, sans doute, une vertu sociale plus que littéraire. Mais, en somme, la littérature n'est rien en elle-même. ne saurait exister pour elle-même. Il en est d'elle comme de la politique qui ne compte que par ses résultats. Or quels ne sont pas les résultats de l'œuvre de Courteline! Rien n'est meilleur que telle farce de Courteline pour rétablir l'équilibre de nos facultés. Son œuvre apaise, dilate, épanouit; elle tonifie, elle excite à l'action. Ainsi, Courteline coopère avec les philosophes, et plus efficacement qu'eux, à l'harmonie sociale.

ZADIG.

LE MONDE SOUTERRAIN

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Les profondeurs obscures de la terre, ces froids pays sans lumière et sans soleil où l'homme primitif ne pénètre qu'en tremblant, ces royaumes étranges des génies perfides, des monstres légendaires et des pâles ombres arrachées à la vie ont toujours exercé sur les esprits une fascination mêlée de terreur, pareille à celle que peut produire l'inconnu des ténèbres sur un cerveau d'enfant. On en a peur et pourtant l'on veut voir et, n'osant pas avancer jusqu'à toucher la réalité, on rêve, on imagine, on invente. Alors toutes les épouvantes et toutes les merveilles apparaissent à la fois aux yeux inquiets, écarquillés, se disputant le cœur qui bat plus vite. Ce sont les dragons des vieux contes, accroupis sur un lit d'ossements; ce sont les Kobolds et les gnomes forgeurs de métaux, qui dérobèrent aux filles du Rhin l'or envié par les dieux; ce sont les ruissellements de pierreries, de gemmes et d'escarboucles, les trésors enfouis, les portes magiques, les statues enchantées, les idéales captives, qu'ont tant de fois dépeints les *Mille et une Nuits;* c'est enfin, dans un cadre moderne qui semble plus exact et n'est pas moins conventionnel, le mineur des romans, l'homme farouche qui languit et meurt dans sa prison ténébreuse, l'emmuré vivant des *Indes Noires* et de *Germinal*, sur lequel s'arrête volontiers la pitié sentimentale des journalistes et des femmes. Quand on pénètre réellement sous terre, quand on fuit la clarté du jour pour descendre vers les enfers comme un autre Dante, on ne trouve pas précisément ce qu'une lecture trop crédule de Jules Verne ou d'Émile Zola aurait pu faire attendre des imaginations surchauffées; il est très rare qu'on s'embarque sur des mers souterraines, dont le courant prodigieux vous pousse et vous enlève, au milieu des éclairs et des tempêtes, dans le cratère d'un volcan en éruption; il est non moins exceptionnel de croiser dans un charbonnage français la chaste Mouquette, qui n'a plus le droit d'y pénétrer depuis au moins trente ans; mais on se trouve en présence d'aspects singuliers, imprévus, mélodramatiques, qui tiennent surtout à la profondeur des ombres, à l'apparition incertaine et furtive des lueurs mouvantes : si l'on est dans une mine, on rencontrera des hommes noirs portant une lampe au chapeau comme l'œil brillant des cyclopes, on sera surpris par l'arrivée soudaine de wagonnets accourant à grand bruit de ferraille, on tressaillera devant l'écho sourd des coups de dynamite lointains; si l'on explore une grotte inconnue, on sera effleuré par le vol rapide des chauves-souris, on verra étinceler les arborescences des stalactites, on entendra rouler à grand fracas, (qui sait où mais terriblement près) des Styx et des Achéron invisibles.

Parfois, dans ces cavernes mystérieuses, l'homme, à une époque plus ou moins reculée, a établi son gîte, entaillé, sculpté et peint des tombeaux, dressé des temples pour les dieux. L'ombre des souterrains est propice à tous ceux qui se dissimulent : premiers hommes demi-nus guettés au dehors par les bêtes féroces, proscrits ou criminels, chrétiens des catacombes, camisards des Cévennes, pauvres nègres d'Afrique fuyant une civilisation qui s'annonce à coups de fusil, faux monnayeurs, brigands du maquis, ou, plus près de nous, chaque nuit, rôdeurs allant coucher dans les plâtrières autour de Paris. En même temps, ces ténèbres semblent particulièrement convenir au culte des morts, que toutes les fictions les plus anciennes se sont volontiers représentés plongés dans leur noir lugubre et glacé, privés à jamais de notre chaud sommeil. Et, pour les dieux aussi, qui président aux funérailles et que l'on appelait jadis les dieux d'en bas, le culte mystérieux des cryptes ou des hypogées a toujours paru naturel. Une demi-clarté sied à tous les mystères religieux; il est bon, pour s'isoler de la terre et s'unir plus intimement à Dieu, de ne pas être trop distrait par les aspects changeants et précaires du monde extérieur, de pouvoir méditer à loisir dans cette nuit des sens qui est propice au recueillement et à l'éveil de l'âme. D'où, quand les fouilles de nos archéologues sont servies par un sort propice, tant de découvertes admirables au fond des sanctuaires souterrains, que les anciens hommes cherchaient à rendre inaccessibles aux profanes. Quel jour émouvant entre tous, que celui où Mariette, pénétrant dans le Serapeum, y retrouva les longues rangées de sarcophages géants, où reposaient, depuis plusieurs milliers d'années, les bœufs Apis, que celui où il ouvrit le premier Mastaba de Memphis! Plus anciennement, quelle fut l'admiration étonnée de la Renaissance quand apparurent, sous le sol italien, les premiers vestiges antiques, quand on vit pour la première fois des restes d'Herculanum ou de Pompéi : c'est tout un art qui sortit de terre avec eux! Et les découvertes de Rossi dans les catacombes de Rome! Et ces fouilles de nos anthropologistes dans les grottes des Baumes Chauds, où les squelettes de l'âge de pierre vinrent raconter leur vie, leurs batailles, leurs rivalités, jusqu'à leurs procédés médicaux. Et, tout à l'heure encore, ces émouvantes descentes de M. Martel dans les abîmes du Midi de la France!

Il serait facile, je crois, d'écrire un livre plus passionnant qu'un roman en disant seulement un peu de ce que renferme réellement le monde souterrain pour quiconque ose y pénétrer. Ce sont les illustra-

tions de ce livre qu'offrent aux tribus de voyageurs, errantes dans les Saharas de l'Exposition universelle, les deux expositions jumelles installées par le comité central des houillères, sous la direction de Mrs L. De Launay et Th. Rivière, dans les vastes catacombes du Trocadéro : l'Exposition minière souterraine et le monde souterrain proprement dit.

Ces deux expositions, je n'ai aucune envie d'en donner ici un catalogue descriptif ; ceux qu'elles pourront intéresser sont à même d'aller les voir ; je veux seulement noter, au hasard de mes souvenirs, quelques-unes des réflexions qu'elles m'ont suggérées.

La mine d'abord ; elle est très complète, cette mine, on y voit tout ce que peut désirer l'ingénieur le plus consciencieux, avec des types de machines à ventiler les galeries, à perforer ou extraire le minerai extrêmement perfectionnées. Mais, en outre de tous ces engins et de tous ces chantiers, qui mettent sous nos yeux en plein Paris le curieux organisme d'une mine moderne agissante et vivante, il m'a semblé, en entendant raconter une petite anecdote assez amusante relative à son installation, qu'on s'était trouvé exposer là un peu plus même qu'on ne promettait, à savoir le très curieux état psychologique actuel du « Capital », terrorisé par l'ouvrier, par l'attente angoissante de la « Sociale » !

Voyez, en effet, le bâtiment des mines et regardez bien ses deux façades : toutes deux portent le même fronton, décoré de mineurs au travail, qui, malgré quelques légères négligences dues à la hâte de l'exécution, est une œuvre très remarquable du sculpteur Théodore Rivière : des deux côtés, vous admirerez l'art ingénieux et original, avec lequel celui-ci a su tirer parti des surfaces disgracieusement limitées que lui avait réservées l'architecte mais vous vous demanderez sans doute pourquoi ce double visage à la Janus : d'un côté, ce fronton tout blanc, où des meuniers chlorotiques semblent exploiter des carrières de farine ou de papier mâché ; de l'autre, cette intéressante polychromie, qui, avec trois tons seulement, le noir des charbons, le bleu des vêtements, le fauve des chairs, produit une impression saisissante, dans une note de réalisme sobre et sans exagération. Si vous voulez la clef du mystère, vous n'avez qu'à remarquer combien la couleur fait ressortir le nu des torses et la musculature des bras. C'est là, le croirait-on, ce qui a épouvanté quelques-uns de nos grands « charbonniers » du Nord. Si (*proh pudor!*), la foule allait découvrir ici que les mineurs ont quelquefois chaud dans leurs galeries et ne portent pas aussi fréquemment l'habit noir que leurs directeurs ; si le public allait voir là une confirmation de ces fortes images, où le génie puissant d'un Zola a cru peindre la vie des mines telle que la déformait son imagination ! Vite, vite, « cachez ce sein que je ne saurais voir », et, l'autre fronton une fois achevé et livré, on a fait venir un peintre en bâtiment pour le passer au blanc, comme on passerait un fusain à la mie de pain. L'artiste, à force de protester, n'a pu sauver (et momentanément peut-être) que la moitié de son œuvre.

Les deux issues du monde souterrain, à droite et gauche de la cascade du Trocadéro, se font remarquer de loin par les deux bêtes singulières, empruntées aux époques géologiques disparues, qui les surmontent et qui servent d'annonce à la série des panoramas représentant, le long des galeries souterraines, toute l'histoire de la terre. Ils manquent un peu d'élégance, ces deux gros animaux et ils inspireront sans doute, impuissants qu'ils sont devenus dans leur enveloppe de bronze, plus de sourires que de cris d'effroi. Ce qui m'a frappé en les voyant, eux et leurs frères exposés plus bas, c'est combien l'on se fait généralement une idée fausse du monde primitif, en prêtant aux êtres qui l'habitaient des proportions démesurées et une excentricité de formes, en réalité tout imaginaires. La vérité, c'est que, lorsqu'on reconstitue sérieusement, scientifiquement, les espèces animales éteintes, on arrive à des aspects qui n'ont rien d'incompatible avec ceux d'aujourd'hui. Et cela se conçoit aisément, puisque l'être vivant, dès qu'il est parvenu à spécialiser ses organes, a dû les perfectionner progressivement en vue de satisfaire à des besoins constants, encore aujourd'hui les mêmes : locomotion, nourriture, respiration, défense et perpétuation de la race. Ce qui caractérise et différencie le plus les animaux primitifs, ce sont des combinaisons, des types de passage, auxquels la nature a renoncé après un essai manqué, des êtres moitié oiseaux, moitié reptiles, — moitié mammifères, moitié poissons, etc. Et, du reste, quand un peintre veut, à son tour, inventer un monstre, il n'a d'autre procédé que celui employé par le diable de la *Légende des Siècles* pour créer la sauterelle : réunir des éléments disparates, empruntés au hasard un peu partout. On a également bien tort de croire que tous les animaux disparus étaient gigantesques ; cela est vrai pour un très petit nombre d'entre eux (et, pour la plupart, d'un âge relativement récent) comme le mastodonte, l'iguanodon, etc. ; mais la presque totalité des êtres disparus n'étaient pas plus grands que ceux qui vivent encore ; souvent même, ils étaient plus petits.

Dans les panoramas souterrains figurant l'histoire de la terre, j'en signalerai un seulement, qui représente la consolidation de la croûte terrestre, la création de la terre, telle que peut l'imaginer un géologue et non telle que la concevait Michel-Ange. Il est amusant de rester un moment devant cette toile à

écouter les réflexions des hommes du peuple : on peut juger là des ravages que de vagues notions laïques ont produits dans certains cerveaux, de l'étrange conception qu'ils arrivent à se former du monde, de la superstition scientifique qu'ils ont substituée à la superstition religieuse et qui n'est pas plus la science que celle-ci n'était la religion, etc.

Après l'histoire de la terre, on voit, dans le monde souterrain, l'histoire des mines. C'est une partie du programme officiel, à laquelle les organisateurs de l'Exposition universelle attachaient une importance toute spéciale, que de faire voir les progrès accomplis dans chaque branche industrielle depuis un siècle. Pour les mines, la réalisation n'a pu s'en faire officiellement; car l'Administration (par un A majuscule) se contentait d'expédier des circulaires sans fournir le nerf de la guerre et aucun exposant ne s'y intéressait. Mais, ici, on en a représenté deux grandes étapes : l'exploitation des cuivres espagnols par les Phéniciens, douze siècles avant Jésus-Christ; celle des plombs argentifères par les Suédois ou les Allemands, au xv[e] siècle. Il est assez piquant de remarquer, par ce temps où fleurit l'antisémitisme, que les premiers grands travailleurs des mines, ceux qui ont fourni au monde antique tous les métaux nécessaires pour son industrie ou ses échanges, ont été les sémites phéniciens, que nous nous représentons plus volontiers comme de trop rusés commerçants étrangers au labeur manuel et comme les premiers cosmopolites de l'antiquité.

Après la géologie et les mines, on trouve encore, dans cette exposition, toute une série de salles représentant ce qu'un mauvais plaisant pourrait appeler une exposition de tombeaux, exhibition qui n'offre d'ailleurs absolument rien de funèbre : mastaba de Memphis, tombe à coupole de Mycènes, chambre sépulcrale étrusque, tombeau du pape Corneille dans les catacombes de Rome, etc. Si l'on eût prolongé la série jusqu'à nos jours, les visiteurs auraient constaté, en quelques instants, combien l'idée de la mort et la préoccupation que l'homme en peut avoir pendant sa vie, se sont transformées avec le temps. Pour les Égyptiens de Memphis, c'était un souci constant de se préparer une belle demeure pour l'autre vie, des chambres somptueusement décorées, où ils retrouveraient tout ce qu'ils pouvaient supposer nécessaire ou agréable pendant cette existence infraterrestre, plus longue et plus importante que l'autre. Les Mycéniens, les Étrusques devaient faire à peu près les mêmes réflexions. Aujourd'hui, dans la fièvre continuelle de mouvement, d'excitation nerveuse et de bruit où nous nous agitons frénétiquement, la pensée de la mort, celle de l'au-delà n'ont plus de place; qui de nous songe à se faire construire un tombeau? nos cérémonies funéraires, nous les réduisons peu à peu à une simple poignée de main dans un défilé impatient; nos morts les plus chers reposent pêle-mêle, en une confusion hâtive et presque anonyme, semblable à celle d'un hôtel suisse, très loin de nous, trop peu visités par nous, à peine signalés à la surface pour quelques jours encore par une dalle de pierre vite effacée... Mais aussi, pour ceux de nos contemporains qui réussissent à s'isoler et qui réfléchissent, combien cette idée de la mort est devenue obsédante et atroce, précisément parce qu'au lieu d'apparaître un passage vers autre chose de semblable ou de meilleur, elle semble finir tout, parce que trop souvent elle éveille une idée de néant, épouvantable à concevoir pour des égoïsmes qui ne considéraient dans le monde entier qu'eux-mêmes. Les anciens voyaient dans la vie future un plus agréable prolongement de celle-ci; les chrétiens du moyen âge y redoutaient seulement un jugement, d'où les bons sortaient glorifiés, pour obtenir l'éternelle félicité du Paradis; comparez avec l'angoisse spleenétique d'un Chateaubriand, d'un Théophile Gautier, d'un Pierre Loti, c'est-à-dire, remarquez-le, de tous nos exotiques, qui cherchent à s'étourdir en courant le monde et, l'ayant parcouru en tous sens, n'en connaissent que mieux les bornes dérisoires, l'exiguïté pareille à celle d'une existence humaine.

Le reste du « monde souterrain », c'est le spectacle, c'est la fantasmagorie des cascades lumineuses, des lacs de feu et des grottes d'azur, c'est le pittoresque amusant des grottes à ermites de la mer Morte, des pagodes souterraines de l'Annam, etc. Passons vite et remontons vers la lumière, droit en face de cette obsédante tour Eiffel, qui continue, depuis onze ans, à attirer obstinément les regards sur notre horizon parisien. Nous avons vu, en une heure, à peu près tout ce qu'il est possible à l'homme de voir sous terre; mais, en réalité, connaissons-nous pour cela les profondeurs de notre écorce terrestre? Ne nous y trompons pas et ne prenons pas trop d'orgueil de notre excursion dans l'Averne; la zone de notre planète, où l'homme a pu pénétrer jusqu'ici, est singulièrement restreinte : à peine 1 kilomètre et demi d'épaisseur sur plus de 6000. Au-dessous, qu'y a-t-il? nous l'ignorons et l'ignorerons sans doute longtemps : peut-être — si l'astre n'est pas encore éteint tout à fait — des métaux en fusion sous des pressions énormes; peut-être, déjà, s'il est mort, des roches solidifiées jusqu'au fond, gardant seulement de place en place des lentilles visqueuses, qui peuvent contribuer au volcanisme... L'Exposition Universelle de l'an 2000 montrera peut-être ce qu'on avait proposé de faire pour celle-ci et ce qui eût été cette fois matériellement impraticable, un puits de 3000, de

1000 mètres de profondeur foré au milieu du Champ-de-Mars, puits qui, en déversant au jour des torrents d'eau chaude, aiderait à résoudre l'éternel problème de l'alimentation d'eau parisienne, en même temps qu'il trancherait la question de savoir si quelque gisement de charbon inconnu n'existe pas à notre portée, sous nos pieds. N'ayons pas trop de regrets que l'expérience n'ait pas été tentée par nous. Il faut bien laisser à nos successeurs le plaisir de réaliser quelques-uns de nos rêves !

PAUL DE NAY.

LE MAITRE D'HISTOIRE
DE L'AIGLON

Le poète a un droit indiscutable : celui d'accommoder l'histoire selon son goût d'artiste et de soumettre aux exigences de sa conception les personnages qu'il fait revivre dans son œuvre, afin qu'ils ne contrarient point le plan et l'idée générale de celle-ci (1). Mais il y a, même pour ce droit au libre arrangement et aux libres peintures dévolu à la fantaisie des poètes, une limite que l'imagination de ceux-ci ne doit jamais méconnaître, jamais outrepasser ; car ils ne peuvent le faire qu'au détriment de la dignité auguste de leurs fonctions. Jamais, au grand jamais, il ne leur est permis de dépouiller un de leurs héros de la renommée d'honnête homme qu'il s'est acquise et de le représenter comme une âme basse, digne de tout mépris. Cette faute impardonnable, — nous le dirons, d'ailleurs, sans passion, — Rostand, dans son *Aiglon*, l'a commise à l'endroit du baron Obenaus, le maître d'histoire du duc de Reichstadt. Il ne l'a pas mieux traité que Marie-Louise et Metternich, et ces trois personnages sont chez lui attelés à une même besogne, qui consiste dans l'abêtissement et la perte du jeune fils de l'Empereur. On conçoit encore à la rigueur qu'il montre l'archiduchesse Marie-Louise et Metternich sous un jour peu favorable ; les avis à leur sujet sont très partagés, et Rostand a pu accorder toutes ses préférences aux jugements traditionnels qui sont le plus sévères pour ces deux personnages. Mais rien, ni document, ni légende, ne l'autorisait à faire du baron Obenaus un espion à gages du prince, un esclave soumis de la chancellerie impériale.

(1) Victor Hugo dit, à ce sujet, dans une note peu connue de *Torquemada :*

« Quoique cette proposition soit bizarre à énoncer, nous la croyons vraie : en art, la philosophie de l'histoire doit passer avant l'histoire.

« Le fait est le serviteur de l'idée. S'il se présente incomplet, le devoir du poète est de le compléter. De cette obéissance du réel à l'idéal résulte la vérité suprême. » (*Torquemada*, édition Hetzel et Quantin, in-8°, p. 313.)

Je n'insisterai pas ici sur le rôle que Metternich et Marie-Louise jouèrent dans la vie de l'« aiglon », ce développement devant trouver place dans mon livre en préparation : *Le Duc de Reichstadt*. Mais je ne crois pas devoir me taire jusqu'à la publication de celui-ci, au sujet de l'enseignement historique donné au prince par Obenaus dans *l'Aiglon*. Il y a là une des scènes les plus *à effet* du drame de Rostand, et destinée dans sa pensée à faire, mieux que toute autre démonstration, la preuve des moyens très vils qu'on employait à la cour de Vienne pour déraciner chez le fils de l'Empereur jusqu'au moindre ressouvenir de son brillant passé. La vérité sur ce sujet, vérité que nous ne faisons pas résider dans des documents suspects, prouvera qu'Obenaus, représenté par Rostand comme le complice volontaire d'une œuvre de mort, fut, en réalité, un homme d'honneur et de probité, qui eût considéré comme bien indigne de lui de dire un seul mot contre sa conscience à un prince qu'il aimait et qu'il estimait.

* * *

Obenaus dirigea l'instruction du duc depuis le 1er janvier 1825 jusqu'à la fin de juin 1831. Il se consacra tout entier à cette lourde tâche, avec un dévouement absolu, et souvent même au détriment de sa propre santé. Le comte Dietrichstein, gouverneur du prince, atteste dans un certificat délivré à Obenaus que « l'on ne trouverait pas facilement un précepteur, surtout un précepteur de prince, qui se soit montré aussi digne en tout point de ses fonctions », et qu'il a droit, de ce fait, « à la plus grande reconnaissance de la part de ses contemporains et de la postérité ».

Le plan des études dressé par Obenaus, et que j'ai sous les yeux, justifie à merveille ce jugement. Le chapitre intitulé *Histoire* attire aussitôt, et involontairement, nos regards. Et nous y voyons qu'Obenaus enseigna au duc toute l'histoire universelle, ainsi que l'histoire politique de l'Autriche jusqu'à l'expulsion des Bourbons, en 1830. Certaines notes inédites de lui nous prouvent qu'en dehors même de ses leçons le maître s'entretint, plus d'une fois, avec son élève, de la position de celui-ci dans sa famille et en France. La situation intérieure de la France fut même pour eux, le 23 avril 1830, l'objet d'une discussion très animée. D'autres discussions portèrent sur Napoléon, et, un jour qu'ils parlaient de lui, le prince fit cette remarque (1) : « Les actions des grands

(1) La fin de l'ode sur *Bonaparte*, de Lamartine, développe la même idée.

Pour les héros et nous il est des poids divers.

Cette ode est la septième des *Nouvelles méditations* — qui parurent en 1823. Le duc de Reichstadt pouvait donc l'avoir lue.

hommes ne doivent pas être pesées dans la balance ordinaire. »

Tout ceci prouve qu'aucune phase de l'évolution de Napoléon n'est restée inconnue au duc de Reichstadt. Voilà un fait bien établi, et une lettre du général Belliard, ambassadeur du roi Louis-Philippe, en fait foi (1). Dans cette lettre, envoyée de Vienne à Paris, à la date du 6 septembre 1830, le général dit, en parlant du prince : « Il connaît toute l'histoire de son père, et celle de son propre passé n'a rien de caché pour lui. »

*
* *

Et maintenant, qu'on veuille bien comparer l'enseignement historique donné par Obenaus avec celui que lui prête Rostand dans son œuvre !

La leçon commence. « Nous sommes en 1805 », dit Obenaus. A quoi le duc de Reichstadt répond en demandant : « Qu'y avait-il cette année-là ? — Rien. — Rien ? Et que faisait l'Empereur ? — Quel empereur ? interroge à son tour le maître, surpris ou feignant la surprise. — Lequel ? s'écrie le duc de Reichstadt exaspéré, ne pouvant souffrir plus longtemps qu'on lui cache ainsi les pages les plus belles, les plus rayonnantes, du passé de son glorieux père. Et voilà que lui-même, dans un transport d'enthousiasme enflammé, raconte, tout d'une haleine, à Obenaus stupéfait de cette nouvelle attitude et mort de frayeur, toutes les actions qui doivent éternellement transmettre aux siècles à venir la mémoire de Napoléon. Il nomme à son professeur tout ahuri les batailles d'Austerlitz, d'Auerstædt, de Wagram, et, sans lui faire grâce de l'entrée de Napoléon à Vienne, il épuise le thème de son admiration, puis conclut avec raillerie :

N'est-ce pas, que j'ai fait des progrès en histoire ?

Il aurait fallu vraiment qu'Obenaus n'eût pas le moindre respect pour l'individualité du prince, pour qu'il le laissât, conformément à l'œuvre de Rostand, dans une ignorance aussi impardonnable des grands événements historiques. Il honorait, au contraire, le duc, et faisait le plus grand cas de son esprit et de ses facultés. La meilleure preuve de ce sentiment du maître pour son élève, c'est le mémoire qu'Obenaus rédigea le 18 janvier 1831 pour l'empereur François. Nous n'hésitons pas à publier ici, pour la première fois, cette pièce inédite encore, écrite en allemand. La voici dans son entier.

*
* *

« Le duc de Reichstadt brûle de se distinguer. Il est prompt dans ses résolutions et possède une confiance sans bornes dans son habileté comme dans son étoile. Son imagination franchit tous les obstacles, n'admet aucune impossibilité (1) et aime à se repaître de l'image fascinante du succès. C'est pourquoi il désire passionnément la guerre et verrait avec plaisir des embarras politiques pouvant l'amener, prêt, semble-t-il, à faire naître lui-même, au besoin, ces complications, parce qu'il espère trouver par là un champ favorable à ses exploits.

« Il est doué d'un talent tout particulier, qui lui permet de lire dans l'esprit des autres et de se les gagner, après les avoir séduits en feignant d'entrer dans leurs vues. C'est ainsi qu'il excelle à vous abuser (2). Il a soin, pour cela, d'adopter vos opinions, de vous pousser à discuter par des contradictions et d'inspirer pleine confiance dans son courage par des pensées hardies, mais tout cela sans jamais rien trahir de ses propres desseins. Le prince possède en outre une volonté inflexible, une constance inébranlable dans ses résolutions, et il n'est pas rare de le voir s'obstiner jusqu'à l'entêtement. A peine une de ses volontés s'est-elle emparée de son esprit qu'elle imprime une vigueur nouvelle à son corps ; car elle impressionne tout son être et met en jeu toutes ses forces. Et ce que sa volonté condamne, il a bientôt fait de l'anéantir. Il marche vers son but avec une ardeur infatigable et croirait se déshonorer en faisant un seul pas en arrière ; il ne cède qu'à la dernière extrémité, devant la force des choses.

« Cet ensemble de qualités met certainement le prince en état d'accomplir, dans sa situation politique, quelque chose de rare, lorsque le temps et l'expérience personnelle auront mûri son jugement et son caractère.

« Sans doute il possède assez de tact pour discerner, dans les circonstances ordinaires de la vie, ce

(1) Ce général, pendant son séjour à Vienne, désira voir le duc de Reichstadt. L'entrevue ne put avoir lieu, Metternich ayant opposé son *veto* à la demande. Après la mort du duc, le chancelier s'expliqua là-dessus avec le chevalier de Prokesch. « Figurez-vous, lui dit-il, que le général Belliard étant venu à Vienne pour me notifier l'avènement de Louis-Philippe, — et lui et moi étant assis autour d'une petite table dans mon cabinet de travail, — j'avais dans le tiroir de cette même petite table, sans qu'il s'en doutât, l'original de la pièce qui avait été signée par lui, par le maréchal Maison, par le commandant de Strasbourg, par tous les généraux, enfin, sous les ordres desquels étaient les troupes échelonnées sur toute la ligne jusqu'à Paris, document par lequel les conjurés s'engageaient à conduire le duc de Reichstadt en triomphe à Paris. » Cette conjuration, tentée par plusieurs généraux en vue de proclamer Napoléon II, avait précédé de quelques semaines l'avènement de Louis-Philippe. Le choix fait par celui-ci du général Belliard comme envoyé extraordinaire à Vienne prouve assez que le nouveau roi ne connaissait rien de cette conspiration.

(1) On connaît la remarque de son père : « Le mot *impossible* n'est pas français. »

(2) C'est sans doute ce qui faisait dire à Metternich, avec plus de concision que de bienveillance : « Le duc est [illegible] habile à jouer la comédie. »

qui est juste et convenable. Mais son ardeur juvénile et son désir passionné de se distinguer l'amèneront probablement à quelques bévues. Son esprit, d'ailleurs, est trop bien doué et trop cultivé pour que le train régulier de la vie de garnison suffise à l'occuper. Son ambition est trop élevée pour qu'il consente à suivre longtemps les voies toutes tracées de la vie ordinaire. Il est trop prompt dans ses décisions et trop constant dans ses projets pour ne pas souhaiter, et même provoquer, des complications politiques, favorables à quelque grande entreprise, digne de l'avenir qu'il espère. Malheureusement, sa situation politique ne permet pas au prince d'acquérir de l'expérience en bravant le risque de se fourvoyer. Il faut donc que son entourage l'empêche de s'égarer, et si, malgré tout, il venait à faire fausse route, qu'on le remette le plus vite possible dans la bonne voie.

« Mais cette intervention ne sera possible à son entourage que s'il possède toute la confiance du prince. Et pour cela, il faut qu'il se trouve auprès de lui des hommes d'un esprit clairvoyant et d'une droiture éprouvée, incapables d'une défaillance morale aussi bien que d'une erreur d'appréciation. Il faudrait aussi que ces hommes fussent capables surtout de juger avec une hauteur de vue suffisante les événements politiques du monde entier, de saisir toute leur importance pour l'État et l'humanité et d'en dégager nettement les effets et les causes. Avec ces facultés, ils seraient à même d'apporter un enseignement salutaire dans les discussions politiques où se complaît le prince. Mais pour cela il ne suffit pas de posséder une connaissance approfondie de l'histoire, et principalement de l'histoire contemporaine; il faut aussi connaître parfaitement l'organisation, l'état et l'orientation politique des puissances, afin de pouvoir observer sagement les évolutions du monde et de prévoir les événements prochains, en confrontant les faits avec les principes d'où ils découlent. Ces hommes devraient bien connaître toute l'étendue de leurs fonctions, tant pour entretenir et satisfaire les penchants du prince que pour le guider vers son grand avenir militaire. Il importe qu'ils puissent produire une bonne impression dans les entretiens de la haute société, afin que la malice ne les choisisse pas pour plastron de ses railleries. Il est nécessaire qu'ils soient servis par une expérience très au courant de toutes choses, de façon à parer aux difficultés qui pourraient naître de leurs fonctions, dans leurs rapports avec le prince comme avec le monde, de façon encore à éviter tout froissement et à prévenir tout désaccord. Il faut qu'ils allient la force de caractère avec un tact très sûr, pour maintenir le prince dans la voie de l'honneur et du devoir, et qu'ils ne prennent point des airs d'autorité, de façon à ne pas mettre le prince sur la défensive, mais à l'aiguiller vers sa noble destinée. Il faut, en outre, qu'ils fassent assez bonne figure dans le monde politique pour que leur compagnie puisse flatter le prince.

« Mais s'ils ne possèdent pas les qualités et les connaissances énumérées ci-dessus, s'ils n'occupent pas dans le monde la position indiquée, dans ce cas, les hommes de son entourage ne devront pas concevoir l'espérance de gagner la confiance du prince. Il les traitera en officiers de service *ad interim*, leur fera connaître, à ce titre, certains détails de son intérieur, mais n'aura jamais avec eux de commerce intellectuel et ne s'ouvrira jamais, en leur présence, sur tout ce qui occupe sa pensée. Peut-être même, pour se débarrasser d'eux comme de caniches importuns, leur donnera-t-il un croc-en-jambe qui les fera trébucher, les couvrira de ridicule et rendra nécessaire leur disparition.

« Tout cela serait mal fait pour amener le prince à ce qu'il est naturel d'attendre de lui, de lui qui est si digne d'être l'héritier de la gloire paternelle, de devenir un membre éminent de notre famille impériale et un précieux appui pour l'Autriche. Ainsi, ne pas agir comme il a été dit plus haut, ce serait, de la part de la chancellerie de l'État, se dépouiller volontairement de tous les avantages qu'elle pourrait tirer de ce trésor politique, et elle encourrait ainsi le blâme légitime des contemporains et de la postérité. On l'accuserait, en effet, d'avoir péché par ignorance, en méconnaissant la haute valeur du prince, ou par jalousie, en le plaçant dans une situation équivoque, dans le but de le perdre politiquement. »

* * *

On suivit les conseils du baron Obenaus. La maison militaire du prince, après l'expiration de son engagement, en juin 1831, fut réorganisée d'après les conseils de l'ancien précepteur (1). En présence de ce fait indiscutable, on ne peut que s'étonner de voir qu'en France, où les études sur Napoléon donnent de merveilleux résultats, l'histoire, moins écoutée que la légende, laisse encore celle-ci obscurcir toute une grande époque, la plus prodigieuse des temps modernes.

(1) Le duc de Reichstadt avait présenté une liste des noms choisis par lui en vue de cette réorganisation. Il va sans dire qu'en tête de la liste figurait le chevalier de Prokesch-Osten, confident du prince et partisan dévoué de son avènement au trône paternel. On sait quelle amitié profonde existait entre eux. Le nom de Prokesch fut rayé de la liste par Metternich, parce que le chevalier « mettait dans la cervelle du jeune prince des projets trop vastes »...

C'est à cette mesure et à ses suites que fait allusion, dans *l'Aiglon*, l'archiduchesse, tante du duc de Reichstadt, quand elle dit à celui-ci :

... Votre ami Prokesch, l'enthousiaste
Confident d'un esprit que l'on trouve trop vaste,
Ils l'ont envoyé loin.

L'œuvre de Rostand est le triomphe de cette éternelle légende toujours vivace, toujours en fleur. Des milliers et des milliers d'individus, prenant sa fiction au sérieux, se laisseront abuser par elle et seront persuadés qu'on a tout fait ici pour consommer la ruine intellectuelle et morale du fils de l'Empereur.

Il serait temps d'en finir avec cette vieille erreur. Sans doute la cour de Vienne voulut *défranciser* l'« aiglon », on ne saurait le nier; mais c'est parce qu'elle tenait à mettre à son service, à elle, les grandes qualités de celui-ci, et à faire de lui pour l'Autriche un nouveau prince Eugène.

Seulement, il y a lieu de se demander si le jeune duc assoiffé de gloire aurait pu accorder son passé avec l'avenir qui s'offrait à lui. Est-il donc sûr que son cœur eût pu jamais cesser de battre pour la France, et qu'il eût été capable d'écarter un jour sans regret les messages venus de là-bas (1)? Suivant toute probabilité, à la première occasion, la voix de l'ambition aurait étouffé chez lui celle de la sagesse, et il n'aurait pu éviter ces bévues que redoutait Obenaus. C'est dans ce sens qu'il faut prendre les paroles de l'empereur son grand-père, qui, à la nouvelle de la mort du duc, s'exprima ainsi : « La mort de mon petit-fils, qui fut si souffrant, est un bonheur pour lui, et peut-être aussi pour mes enfants et pour l'univers; pour moi elle est une délivrance. »

ÉDOUARD WERTHEIMER (2).

LETTRES LOINTAINES (3)

Golfe du Tonkin.

Presque au sortir de la baie de Tourane nous sommes enveloppés par les brouillards.

La mer grise a de brusques reflets d'acier mat. Dans la chambre de route, que le commandant inquiet ne quitte plus, les gros compas de cuivre où tremble l'aiguille aimantée, les instruments nautiques, les cartes marines chargées de calculs prennent un air mystérieux et redoutable. On y sent une pensée qui veille, et dont dépend notre sort, au milieu de cet inconnu où nous errons. Le regard ne pénètre point l'impalpable vapeur qui nous oppresse, et, comme pour la déchirer, toutes les minutes le navire siffle en longs appels douloureux. A table on ne raconte que des histoires d'abordage. Après quoi on remonte sur le spardeck contempler encore une fois la passerelle, toute jolie et rêveuse dans la brume.

Pourtant, avec la nuit, le temps redevient clair et l'on distingue nettement les feux de Hondau et des Norways, qui marquent la passe d'Haïphong.

*
* *

Hanoï.

La sirène de la canonnière gémit en vue d'Hanoï. On aperçoit au-dessus de la large nappe limoneuse du Fleuve Rouge les toits de brique de l'hôpital de Lanessan, les bâtiments de la Concession française et un grand nombre de constructions basses.

Un immense banc de sable placé contre la rive oblige à débarquer au milieu des bateaux des Messageries Fluviales et à marcher dans une épaisse poussière avant d'atteindre la berge. Alors seulement on découvre la ville, qui a, au premier aspect, la couleur d'une ville française. Nous traversons le quartier indigène par des rues encombrées d'une foule aux vêtements sombres circulant, avec une extrême animation, entre deux files de maisons blanches à un étage, serrées et alignées, la façade prise par d'étroites boutiques, que signalent des enseignes à caractères. Puis, après avoir contourné le Petit Lac, orgueil du quartier européen, nous descendons au coin du square Paul-Bert et du boulevard Francis-Garnier.

En ce milieu d'après-midi le square est paisible comme la plus paisible province; une escouade de prisonniers tonkinois coiffés du chapeau pointu, le cou orné d'une légère collerette de bambou, flâne par les allées en traînant pelles et brouettes de ce même air doucement ironique dont se fait la corvée de quartier dans tous les pays du monde. Sans eux les pelouses bien peignées, les bancs de promenade, la statue, le kiosque donneraient à penser qu'on est en France, en quelque « jardin de la Préfecture » où, à certaines heures, avec le prétexte de la musique, les conversations féminines font les mariages et défont les réputations, tandis que les bébés gâchent innocemment le sable, et que les philosophes désabusés de M. France distillent contre notre foire aux vanités leurs propos délicieusement pervers.

Et justement une musique militaire vient jouer dans le square son honnête répertoire du jeudi, avec les mêmes éclats de ses cuivres qui, au Luxembourg, effarouchent les petits oiseaux et troublent le cœur puissant des nourrices.

(1) *Le Mémoire de Prokesch* nous apprend que le duc de Reichstadt avait émis plusieurs fois la pensée de devenir un autre prince Eugène. Un jour que le chevalier lui rappelait cette ambition, le duc lui répondit que, s'il voulait marcher sur les traces du héros de Malplaquet, c'était pour qu'on lui ouvrît la carrière des armes, la seule qui convînt au fils de Napoléon. Si jamais il acquérait quelque gloire militaire, il aurait fait un pas de plus vers le trône de France, et, une fois assis sur ce trône, il pourrait prêter à son pays adoptif un appui autrement efficace...

(2) Sur M. Wertheimer, voir dans la *Revue Bleue* du 24 mars dernier, la note 1 de la page 362, 1re colonne.

(3) Voir la *Revue* du 7 avril 1900.

*
* *

Au gouvernement général. Son hôtel à Hanoï est d'assez pauvre mine et bien inconfortable. Mais il est sur la Concession, toute pleine de grands souvenirs.

Les bureaux ont dû être relégués, faute de place, dans un bâtiment à part, au jardin. Nous montons un très modeste escalier de bois. Des plantons s'empressent. Des portes s'ouvrent. Un bruit de voix, et, seule, une voix chaude, accueillante, avec des inflexions nettes : le gouverneur.

Il nous emmène faire la promenade classique d'Hanoï, le tour du grand Bouddha. Mais apparemment nous sommes en retard sur l'heure à la mode, car nous croisons les derniers équipages qui s'en reviennent avec la nuit. Le jardin botanique est désert. Sur un étang couleur d'encre se balancent des nénuphars somnolents. Et, pendant que le gouverneur continue d'exposer en petites phrases claires et incisives les plus graves problèmes, nous filons par les rues bruyantes de la ville indigène, illuminées maintenant de ballons et de lanternes chinoises qui se balancent mollement, au vent du soir.

*
* *

Le lendemain, au déjeuner du gouvernement, on nous fait admirer — car le Tonkin se glorifie d'avoir un hiver — le grand feu qui brûle dans la cheminée du salon, encadrée de deux superbes bananiers. Mais notre hommage va bien plutôt à une corbeille qu'on ne songe pas à nous montrer, où poussent discrètement des violettes, de fines violettes de France, toutes frileuses.

*
* *

Ke-So.

Cette fois, mon cher, c'est bien le crachin qu'on nous avait annoncé, le crachin tenace de Bretagne. A Brest on dit, par des jours pareils : « Le temps est pris. » Et l'on ne voit plus alors à travers l'humidité des rues que la fuite des carapaces lustrées des parapluies, des grands manteaux sombres des officiers de marine et des cols bleus, des pauvres cols bleus de matelots, dont le bleu est plus cru sons la pluie fraîche. En rade les cuirassés immobiles semblent de gros monstres noirs échoués dans la brume.

Le Delta est tout triste aussi, tristes ses villes, tristes ses berges plates entre lesquelles le Day roule ses eaux d'un jaune sale.

A Phu-ly nous débarquons devant une scierie de marbre et nous gagnons, vers les « quatre-vingt-dix-neuf collines » une des plus importantes plantations du Tonkin. On se perd au milieu des caféiers dont les feuilles vernies luisent sous les gouttelettes d'eau. Dans la maison, les baies répandues en tas exhalent un parfum de cerises sauvages, et des chevreaux emplissent la bergerie de leurs longs bêlements plaintifs.

*
* *

De l'autre côté de la rivière est la mission de Ke-So où les Pères sont réunis en ce moment pour une retraite. Un catéchumène court les prévenir, tandis que nous attendons dans les petites allées proprettes et rectilignes de la chrétienté, que domine, avec je ne sais quel aspect froid de gothique anglais, une église aux ogives très pointues, séparées par des bandes de brique rouge.

L'évêque paraît, suivi de son coadjuteur et des missionnaires. Il a beaucoup de peine à nous faire trouver des sièges, les chambres comprenant pour tout mobilier une natte par terre et quatre aux murs. On cause des années de la conquête. Un Père raconte que c'est lui qui annonça à Francis Garnier, déjeunant un dimanche avec M[gr] Puginier à la citadelle, l'arrivée des Drapeaux Noirs. Il dit aussi ce qui advint ensuite, en hochant tristement, à ces souvenirs, sa longue barbe blanche.

Quand nous traversons de nouveau l'église, envahie maintenant par les ombres qui glissent peu à peu des vitraux éteints, des Annamites sont rassemblés pour dire la prière du soir. Accroupis sur des nattes, ils murmurent tous à la fois leurs litanies d'une voix nasillarde et dolente qui monte comme une plainte d'enfant dans la paix obscure du sanctuaire.

Au dehors la brume a encore épaissi. Les Pères nous reconduisent jusqu'à l'escalier au pied duquel est amarré le canot. L'évêque salue et dit d'une voix faible : « Bon voyage, Messieurs », et l'on voit un instant sa silhouette violette inclinée dans le brouillard.

« *Scie, bâbò...* ! » commande le patron indigène. Le canot déborde, avec un bruit brutal d'avirons. A l'arrière l'étamine du drapeau trempe mélancoliquement ses plis dans l'eau grise.

*
* *

Sur le Fleuve Rouge.

Vietry, Hong-Hoa, Cam-Khé. Des résidences, des casernes, des paillottes, des champs de riz et de pavots, des gendarmes splendides au « garde à vous », des petits miliciens présentant les armes, tandis que leurs clairons, recourbés comme les antiques buccins, égrènent des sonneries claires. Et toujours sous le même ciel bas s'enfuient les mêmes berges monotones. Parfois seulement, au-dessus d'un talus de rizière, émerge une file indienne de parasols, de palanquins et de drapeaux dentelés, éclairés pauvre-

ment par le jour terne : c'est un cortège de mandarin qui chemine.

Le chenal est si incertain que, pour éviter d'échouer, il faut à toute minute faire des sondages : deux matelots annamites les signalent, alternativement, d'une voix chantante. Au milieu des remous descendent lentement des radeaux chargés de bois où des familles indigènes ont installé leurs cabanes, de coquets et minuscules navires offerts aux génies des eaux, et des jonques chinoises du Yunnan, le pavillon rouge à la corne de leur grand mât, où pend une énorme voile en paille de riz, dont le tissu troué s'effiloche.

Comme le bateau est étroit, seuls les « passagers de marque » ont des lits, et leur suite s'installe le moins mal qu'elle peut, entre la machine et le fleuve. Il n'y a là que des jeunes gens et l'aventure est joyeusement prise. Quand le sommeil a apaisé leur gaité, le gouverneur vient regarder le campement des dormeurs, sourit, et s'en retourne travailler encore. Maintenant tout est immobile sur le pont. Mais là-bas, dans le coin où boys et cuisiniers sont entassés pêle-mêle, une ombre se soulève et rôde en silence, cherchant peut-être, à la faveur de la nuit, l'occasion de « faire filou ». Cependant que la grande roue d'arrière fouette sans trêve de ses palettes l'eau rougeâtre, qui rejaillit en gerbes tumultueuses.

***

Yen Bay.

Pluie battante, qui noie tout, le fleuve, les bois, les casernes et les ambulances joliment juchées sur des monticules verts, et la double haie de légionnaires et de tirailleurs impassibles.

Tandis que le général en chef inspecte ses troupes et que dans les casernements du régiment étranger les : « A vos rangs... Fixe ! » retentissent de chambre en chambre, clouant les hommes au pied de leur lit, nous redescendons vers la ville.

Une ville qui se dessine déjà, avec des alignements de rues, des boutiques, une curieuse pagode de Cantonnais et une école de l'Alliance Française. Dans l'école un caporal d'infanterie de marine apprend notre langue à une demi-douzaine de bambins annamites ou chinois. Tous se lèvent à notre entrée, sauf un petit bonhomme qui persiste à tracer des bâtons sur sa page en inclinant avec effort sa tête rasée et en tirant énormément la langue.

Pendant ce temps les réceptions continuent à la maison du colonel. Après les officiers, les notables indigènes, en robe bleue de cérémonie, viennent saluer le gouverneur. Ils joignent les mains en avant dans leurs larges manches et se prosternent ensuite quatre fois, les bras étendus, pour faire les *lays* d'honneur, suivant les Rites.

***

De Cam-Khé à la Rivière Noire nous prenons la route de terre et nous partons en cavalcade.

Autour de nous, c'est le paysage type du Tonkin dans la région basse. De larges étendues de rizières où l'eau stagnante brille comme un miroir d'argent, quelques broussailles, la silhouette pointue du mont Bavi, et des lointains mollement estompés, la douceur d'un de ces ciels de Hollande où s'écartèlent les grands bras des moulins, sur les digues du Zuyderzée. Parfois, quand nous passons, un buffle, qui piétine la boue d'une rizière, lève paisiblement vers nous ses yeux vagues et ses cornes noires. Mais le *nha qué* (1) que l'on rencontre repiquant son riz sans relâche ne se détourne pas de son labeur. De son corps courbé on ne distingue que deux jambes fangeuses, un grossier vêtement de toile et un grand chapeau conique, posé sur lui comme un abat-jour.

***

Nous faisons halte à une plantation très prospère de colons français. Leur maison domine la vallée du fleuve, un peu encaissée à cet endroit et formant un coude. Tout au fond apparait la chaloupe, qui glisse sur les eaux comme un décor de théâtre. Le général est resté à bord. Pour lui annoncer notre présence, un jeune sous-lieutenant emprunte à nos hôtes un cor de chasse, et, gracieusement campé, sonne quelques vieux airs d'autrefois, quelques vieux airs français, galants et braves, que l'écho étonné retient et répète au loin dans la vallée calme du Fleuve Rouge.

***

Rivière Noire.

Plus de flots bourbeux entre des rives basses, mais une eau limpide, immobile, où se reflètent tout entières des montagnes couvertes d'une végétation extravagante, coupée de temps en temps par le lacet impossible d'un sentier grimpant à pic entre les lianes et les bananiers sauvages. Les montagnes et l'eau ont je ne sais quel éclat métallique qui leur donne un aspect farouche.

Après Hoa-Binh, où nous accompagnent sous le soleil de grands parasols de mandarins et des drapeaux triangulaires au bord dentelé, ornés de dragons et de tigres, nous arrivons à Cho-Bo en plein marché. La rivière, dont le lit, à moitié desséché en cette saison, met à nu les roches déchiquetées d'un rapide, semble fermée par la barrière des montagnes fié-

(1) Paysan annamite.

vreuses qui gardent l'entrée de la route du Haut Laos.

*
* *

Hanoi.

Une heure de flânerie par la ville indigène. Les pousse-pousse ne vous laissent point de paix que vous n'ayez retenu l'un d'eux. Et aussitôt le coolie s'attelle lui-même entre les fins brancards incrustés de nacre et vous emporte de toute la vitesse de ses jambes, sans qu'on puisse le modérer. Dans les rues c'est une course semblable de pousses filant comme le vent sur leurs roues légères. C'est miracle si l'on ne bouscule pas les porteurs qui se dandinent avec deux seaux en balance à l'épaule, ou la brouette tonkinoise dont l'unique roue, en bois plein, grince aigrement à chaque tour, ou les groupes babillards de *madames annamisses*, à l'allure indolente, mâchant avec le bétel sous leurs dents noires une bouillie de mots sonores et puérils, comme un caquetage de perruches.

Les industries indigènes se trouvent à peu près groupées par rues : rue de la Soie, du Coton, des Bambous, des Incrusteurs, des Brodeurs... Dans cette dernière, aujourd'hui rue Jules-Ferry, des ouvriers accroupis sur des nattes insèrent patiemment dans la trame de la soie des dessins représentant le dragon et les animaux fabuleux, ou les caractères « bonheur » et « longue vie » répétés à satiété, ou bien encore quelque femme chinoise à la figure enfantine, aux vêtements raides, aux pieds menus, debout dans un paysage de songe, avec des nuages annelés, une pagode, et des montagnes qu'on dirait suspendues en l'air.

Chez Mi-Than, argentier, même rue. Dans la salle sombre, éclairée seulement par l'ouverture carrée du toit, on devine quelques meubles annamites à colonnettes, assez semblables à nos vieux meubles bretons, et l'on sent le parfum pénétrant d'une gerbe de tubéreuses. Mi-Than est un incorrigible fumeur d'opium : sur son visage rêveur, d'une étonnante matité de peau, brillent des yeux superbes et fous. Il laisse tomber quelques paroles pour convenir du prix, toujours le même : le double du poids en piastres de l'objet ciselé. Puis il reprend la plaquette d'argent sur laquelle il avait placé sa chique rouge de bétel, et, indifférent à ce qui l'entoure, il continue de buriner patiemment de délicates feuilles de bambou enchevêtrées, ou quelque scène héroïque empruntée à la guerre légendaire des Trois Royaumes.

*
* *

Dimanche. Il semble que le mot évoque ici, comme en France, un grand repos, une joie paisible de promenade, avec, dans l'air, un bourdonnement vague de cloches.

C'est jour de courses, et le « tout-Hanoï » est à l'hippodrome du boulevard Gia-long. Devant une tribune en bois brun la pelouse s'étend, que des barrières coupent de raies blanches. Au pesage des sportsmen, des officiers, et des toilettes sobres de temps triste. Il fait une de ces journées grises et un peu voilées dont le charme délicat s'enveloppe d'une sorte de pudeur ; tout prend un air d'intimité : les causeries, comme les couleurs, se font discrètes. Il n'est pas jusqu'aux flonflons réguliers et assourdis qu'une musique militaire exhale de temps à autre qui n'aident à la monotonie douce des choses.

Une agitation légère : la cloche sonne le commencement des courses. D'amusants petits jockeys annamites, vêtus de casaques multicolores, se démènent sur leurs chevaux fringants, comme des diables. Il y a quelques culbutes et un brouhaha salue le vainqueur. Mais qu'importe ? La mélancolie du ciel encourage une illusion. De loin cette foule tonkinoise aux vêtements sombres qui se presse derrière les barrières a les allures d'une foule française. Et les villas que la brume couvre maintenant d'une fine voilette ne sont-elles pas les premières maisons de Passy ou d'Auteuil? Et n'est-ce pas un peu de France aussi que cette tribune en demi-teinte, où se tiennent quelques femmes élégantes de toilette, d'attitude et de causerie? Pour un peu, cher, on se croirait au Bois, au temps où les feuilles qui tombent mettent sur les allées nettes leurs taches de rouille, et où la promenade est exquise dans la langueur d'une après-midi d'automne.

*
* *

N'avons-nous pas aimé souvent, très cher ami, à revenir à pied d'une soirée agréable lorsque la nuit était sereine? La marche calme l'agitation des souvenirs et permet de rêver plus à l'aise. Ce soir donc il fait très doux, et, sous les étoiles clémentes, franchissant les distances qui nous séparent, il convient de laisser aller sa fantaisie.

Par une telle nuit, peut-être, à une heure semblable, reviens-tu de quelque théâtre. Et la beauté diverse des différents Paris se développe à tes yeux. Après le scintillement des boulevards, où le froid avive l'éclat des lumières, c'est le désert d'ombre du Carrousel, dont les grandes potences de fer dardent leurs rayons bleuâtres à travers les ténèbres, comme des phares. Sur la droite le jardin des Tuileries a quelque chose d'irréel dans la clarté glaciale des globes électriques, l'air d'un séjour élyséen que peupleraient les âmes blanches des statues. Aux guichets du Louvre, de pauvres diables, effondrés

de fatigue et de douleur, dorment sur les pierres grises, avec lesquelles ils semblent se confondre; et le vieux palais, qui a vu passer tant de misères, prête à leur misère un peu de sa hautaine majesté. Puis c'est la Seine, frémissement noir, où se réfléchissent les feux multicolores des ponts. Et enfin paraît la rive gauche, chère province. Sur le boulevard Saint-Germain, d'une si discrète élégance, une voiture attend, portière ouverte. Une maison s'ouvre. Une femme en sort dans un froissement d'étoffes légères, rattachant d'un geste gracieux sa sortie de bal. Un roulement étouffé sur le pavé de bois. Et voilà un joli rêve qui s'évapore.

Par une telle nuit, dans les jardins de la Concession à Hanoï, les fins massifs de bambous font bruire leurs feuilles pointues en un murmure harmonieux. La fraîcheur humide des grands flamboyants tombe sur la terre et les cigales chantent éperdument dans la nuit transparente. A la porte, un tirailleur en *kaki*, le chignon surmonté du *salako* à pointe de cuivre, monte la garde appuyé sur son fusil, dont la baïonnette luit dans l'ombre comme une longue flamme bleue. Et le rictus de cette face jaune rappelle un passé de guerre, et combien cette Concession, tout égayée ce soir encore de musique jeune et de rires, a connu de jours de combats et de jours de deuil : le départ de la reconnaissance du commandant Rivière, les adieux de l'amiral Courbet, les incendies des villages sur l'autre rive, le passage de tant de braves gens qui ne sont plus.

Mais comment associer les souvenirs encore récents de la conquête avec la paix de cette ville endormie qui semble depuis si longtemps française? Les morts vont vite. Au moins ceux-ci ne sont-ils pas morts inutiles, puisque après eux se sont faites, et se font tous les jours, de grandes choses.

Et l'on songe à cet avenir, confus encore, mais qui laisse entrevoir de si troublantes nouveautés. Et l'on admire la puissance des volontés et des intelligences de l'Occident qui transforment peu à peu les anciens mondes. Vois-tu? ce sont des étincelles du Paris éclatant que tu aimes, des étincelles tombées au loin en terre tonkinoise, que les globes électriques qui répandent à cette heure sur la nappe tranquille du Petit Lac leur lumière brillante et glacée.

LOUIS SALAUN.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *Orphée* (rentrée de Mlle Delna); le *Follet*, opéra-comique en un acte de M. Pierre Barbier, musique de M. Lefèvre (de Reims). — BIBLIOGRAPHIE : le *Théâtre de Meilhac et Halévy*.

Notre théâtre jouit de quelques institutions recommandables; l'institution connue sous le nom de concours Crescent est de celles-là. Chaque année, un certain nombre d'ouvrages musicaux sont « couronnés », ce qui est quelque chose : et, ce qui est mieux, la libéralité du bienfaiteur en assure la représentation. A vrai dire, il est rare qu'un chef-d'œuvre sorte d'un concours, et presque aussi rare qu'un lauréat fournisse une brillante carrière. M. d'Indy, si je ne me trompe, est à peu près la seule exception. Les « historiens » se rappellent une certaine *Coupe du Roi de Thulé*, donnée à l'Opéra dans des circonstances analogues, et dont l'auteur, M. Diaz, fut alors préféré à des concurrents parmi lesquels figurait M. Massenet; j'eus, jadis, la curiosité de feuilleter la partition couronnée : elle dépasse les plus ironiques espérances. Et M. Diaz, qui peut-être fût devenu un musicien, ne se releva point de son « succès ».

C'est pourquoi ces représentations annuelles ont une sorte de charme mélancolique. Ce sont des ombres qui passent et qu'on ne reverra plus. A quoi bon se montrer sévère, ou même exigeant? On applaudit de confiance, avec une complaisance qui n'est point sans douceur; et l'on songe... Et je me demandais l'autre jour si ces concours, en somme, n'avaient pas leur utilité, utilité qui n'est pas tout à fait celle rêvée par le fondateur, mais qui n'en existe pas moins; ils déblayent le chemin, naturellement étroit, par où doivent passer les musiciens; chaque saison, c'est un ouvrage qui « fait de la place » aux autres : et c'est autant de gagné.

Il est bien entendu que ce qui précède ne s'applique pas particulièrement au *Follet*, que vient de représenter l'Opéra-Comique. M. Pierre Barbier est l'un des poètes que joue la Comédie-Française, quand Ponsard lui en laisse le loisir; et je ne vois rien, bien au contraire, qui puisse empêcher M. Lefèvre (de Reims) de fournir une brillante carrière. Sa musique est correcte, claire, d'un aimable tour mélodique, soutenue par des harmonies qui ne sont pas les plus banales parmi celles que l'on connaît, le rôle du Follet est d'une grâce tour à tour spirituelle et mystérieuse... Hélas! je m'efforce! Et je sais bien, hélas! que je ne changerai pas l'ordre immuable des choses...

Au moins, M. Lefèvre (de Reims) et M. Pierre Barbier (de Paris, j'imagine?) n'auront pas à se plaindre de l'hospitalité qui leur est donnée rue Favart : le

décor est pittoresque et les costumes fort soignés. La voix et les jambes de Mlle Eyreams sont également dignes d'admiration; M. David et Mlle Lainé chantent gentiment.

*
* *

En même temps qu'il donnait le *Follet*, l'Opéra-Comique reprenait *Orphée* pour la rentrée de Mlle Delna.

Il faut se féliciter du succès grandissant qui accueille les reprises de Gluck. *Orphée* à l'Opéra-Comique, *Iphigénie en Tauride* au Lyrique, « font de l'argent »; et c'est ce que l'on croyait impossible (surtout à l'Opéra, n'est-ce pas?). On voudrait que ces admirables modèles de musique dramatique pussent servir à nos compositeurs. Il ne s'agit en aucune façon de renoncer aux conquêtes symphoniques, harmoniques et orchestrales, et d'en revenir aux procédés de Gluck et de son école; ces procédés sont périmés aujourd'hui, comme d'autres le seront demain; il serait aussi puéril d'en revenir aux trémolos et aux cadences d'*Orphée*, que de se construire, sur le lac du Bois, des habitations à la mode lacustre. Mais ce qui reste incomparable, c'est la justesse et la largeur de la déclamation, l'incroyable noblesse de la musique, profondément émouvante et touchante sans tomber jamais dans l'afféterie; la beauté de Gluck a quelque chose de la beauté de Racine : c'est la même pénétration, si l'on peut dire, et c'est le même style, simple et souple, où rien ne trahit l'effort, et qui est cependant d'une richesse prodigieuse. Sa pure beauté, presque nue, frappe d'abord; étudiez-la de près, vous serez émerveillé de ce qu'elle renferme... Rappelez-vous, au premier acte, le monologue d'Orphée, après la sortie du chœur. La parfaite grandeur de la scène s'impose, et l'harmonie de ses proportions : les ressources surprenantes que Gluck a su tirer du récitatif, si sec jusqu'à lui : comment ce récitatif encadre l'air célèbre, lui donnant une puissance d'expression nouvelle, et forçant pour ainsi dire à l'effusion lyrique le désespoir d'Orphée : l'émotion tragique et désespérée de la phrase musicale, d'un accent si juste et si profond qu'il semble qu'aucune autre phrase ne pourrait traduire cette douleur, que cette douleur devait être exprimée par ces notes, et non par d'autres... Et maintenant, considérez avec attention le récitatif lui-même; la voix, circonscrite aux notes les plus basses, retombe comme privée de forces : à l'orchestre, pas encore de ces trémolos qui soutiendront tout à l'heure l'invocation aux « ministres tout-puissants de l'empire des ombres » : seulement de lourds accords, dont les modulations, très rares, donnent un extraordinaire accent aux plaintes d'Orphée; les phrases s'arrêtent, entre coupées; dans l'intervalle, un hautbois grêle, seul au-dessus du quatuor, redit comme un écho les dernières notes chantées; et ces quelques notes, presque isolées de l'orchestre, s'élevant seules et désolées dans les airs, et se prolongeant dans le silence infini, donnent une incroyable impression de solitude; il n'est plus sur la terre qu'Orphée et sa douleur ; mais la Nature si vivante et si « humaine » des temps anciens, « ces bois, ces rochers, ces vallons », s'animent à sa voix, et souffrent de sa peine; ces quelques notes si tristes soupirées par le hautbois, il semble que ce soit la Nature antique qui les pleure, et qui s'attriste des larmes d'Orphée...

Mais je m'arrête. Il y a quelque ridicule à « découvrir » un chef-d'œuvre dont toutes les beautés sont connues depuis plus d'un siècle. Ce que je voulais, c'est montrer (et ceci non plus n'est pas nouveau) par quoi *Orphée* peut encore servir de modèle à nos musiciens. Si l'œuvre de Gluck, — *Orphée*, autant qu'*Alceste* ou qu'*Iphigénie*, — reste immuablement belle après cent ans et plus, elle le doit sans doute à sa propre beauté musicale : elle le doit aussi à son souci constant, exclusif, de donner au drame son maximum d'expression. Mais, dans cette recherche de l'expression, si Gluck était à l'occasion d'une hardiesse qui scandalisait ses contemporains... l'on sait quelles discussions passionnées souleva le fameux récitatif d'*Armide* (*Le vainqueur de Renaud, — si quelqu'un le peut-être*...); si Gluck pouvait à l'occasion être très hardi, ce n'était jamais aux dépens de la beauté. Surtout, l'expression, pour lui, n'était pas seulement l'expression de telle ou telle phrase, c'était l'expression relative de cette phrase par rapport au drame tout entier, ou tout au moins par rapport à la scène. Et c'est peut-être ce sentiment des proportions, cet instinct de l'harmonie dans la composition, qui manque le plus à nos musiciens.

Certes, leur but est le même, mais leurs moyens sont très différents de ceux qu'employait Gluck. Encore une fois, on ne leur demande pas de les reprendre. On voudrait, au contraire, qu'ils comprissent, en les étudiant, que les procédés sont variables : Gluck usa magnifiquement des siens; Wagner en trouva d'autres, qui lui servirent à faire des chefs-d'œuvre; mais ce qui rendit si grand l'auteur d'*Orphée*, comme celui de *Parsifal*, c'est, — avant tout, et par-dessus tout, — leur respect du drame, leur recherche, sincère et directe, de l'expression. Ils ne cherchaient pas autre chose; mais ils le cherchaient avec une bonne foi passionnée.

Mlle Delna, qui reprenait le rôle d'Orphée, a été acclamée. On est heureux de la revoir à l'Opéra-Comique, où elle trouvera un séjour plus paisible, je pense, que celui qu'elle fit à l'Opéra, et où elle aura de plus nombreuses et de meilleures occasions

d'exercer son talent. Elle nous revient avec sa voix généreuse et expressive, et aussi avec quelques défauts qu'elle n'avait point avant de partir. Elle s'en guérira vite; il n'est nul besoin, rue Favart, d'enfler démesurément la voix, ni de ralentir la phrase musicale, pour se faire entendre. Elle n'a pas été parfaite, l'autre soir; et je n'ai pu entendre sans une horreur indignée certaines altérations de rythme qu'elle a osé se permettre, notamment dans la scène des Enfers. Il semblait, du reste, qu'elle fût assez vivement émue; elle avait pris, au début, le mouvement un peu trop lent, et l'exactitude du rythme est tout à fait indispensable dans la musique de Gluck. Ailleurs, aussi, il m'a bien paru que Mlle Delna paraissait parfois plus soucieuse de faire valoir sa belle voix que de rendre la pensée du Maître... Aussi bien ces erreurs ont-elles été sensibles surtout au premier acte; elles s'atténuaient au cours de la représentation; peut-être ont-elles disparu aujourd'hui.

Si j'insiste sur ces légères défaillances, — on ne me reprochera pas de donner trop de place, en général, à l'interprétation, — c'est d'abord que l'on est en droit de tout attendre, et de tout exiger, d'une chanteuse douée comme Mlle Delna. Il faut, désormais, qu'elle soit parfaite; et elle ne l'a été, je crois, que dans *Falstaff*. Il lui manquait je ne sais quoi, ce tout petit peu qui sépare un chef-d'œuvre d'un ouvrage honorable, ou le talent du génie, si le mot n'est pas trop fort. Or nous voulons, maintenant, que Mlle Delna ait du génie. Et pourquoi n'en aurait-elle pas? Sa voix est sans pareille; elle possède à un degré rare (quand elle ne « force » ni ne retarde) ce qu'on pourrait appeler l'instinct du chant; le geste est juste, en général : il lui manque d'être précisé, arrêté surtout; il finit trop souvent avec mollesse... Et toutes ces qualités réunies ne donnent pas toujours la sensation de joie rassurée qui vient d'une interprétation parfaite. Cela est d'autant plus irritant qu'on sent, qu'on devine que la perfection n'est pas loin. Mlle Delna a « le don », aussi bien comme chant que comme théâtre. Le reste s'acquiert; elle l'acquerra, si elle veut se donner un peu de peine. Elle est si admirable parfois! L'autre soir, elle a dit : *Dieux! Je la reverrais...* (pendant l'ariette de l'Amour) d'une manière qui nous a donné le petit frisson joyeux dont je parlais tout à l'heure. Il faut que ce frisson ne nous quitte plus.

*
* *

Le premier volume du *Théâtre de Meilhac et Halévy* vient de paraître (chez Calmann Lévy); il contient *Frou-Frou, la Belle Hélène, l'Été de la Saint-Martin* et *le Roi Candaule*. J'aurais préféré, je le dis tout de suite, que l'on suivît avec plus de respect l'ordre chronologique; le singulier mérite de ce théâtre, on s'en apercevra davantage à mesure que le temps passera, est d'avoir donné la représentation la plus exacte, la plus spirituelle et souvent la plus profonde, de la société contemporaine, ou, pour mieux dire, des « sociétés » qui se sont succédé à Paris depuis 1860 jusqu'à nos jours; il eût été bon, je crois, de ne pas les mêler les unes avec les autres, et d'en montrer au contraire la gradation. Cela dit, je n'ai plus qu'à me réjouir, et à vous dire ma joie. Nos lecteurs savent l'admiration passionnée que j'ai pour ces comédies d'une observation si clairvoyante et d'une fantaisie si exquise. Il est parfaitement vrai, comme le disait Sarcey, que le succès d'une pièce ne se décide qu'« aux chandelles ». Mais c'est à la lecture qu'il se maintient et s'impose. Et je serais bien étonné si les lecteurs de ce théâtre n'étaient pas aussi nombreux que ses « spectateurs ». On lira ces délicieuses comédies autant qu'on les applaudissait. Faut-il, une fois de plus, dire qu'ici les opérettes aussi sont des comédies exquises, dignes, disait M. Brunetière, du Théâtre de Musset?...

A la semaine prochaine, l'*Enchantement*.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Dobro v outchénïi Tolstago i Nietzsche (le Bien dans l'Enseignement de Tolstoï et de Nietzsche), par CHESTOV (Stassioulevitch, éd., Pétersbourg).

Chercher un rapprochement entre Tolstoï et Nietzsche, ces deux moralistes si opposés qu'ils représentent les deux directions les plus contraires de la pensée contemporaine, telle est la tentative paradoxale et amusante que fait M. Chestov dans ce livre. Il arrive à découvrir entre eux des analogies ingénieusement plausibles. Il les trouve l'un et l'autre mécontents de l'état actuel de la société, de l'humanité même. Nietzsche détruit l'idée de Dieu, Tolstoï la remplace par l'idée du Bien. L'un et l'autre, ils ne s'adressent qu'à un petit groupe d'élus, ils n'encouragent que ceux qui sont forts. La démonstration de cette théorie, aisée pour Nietzsche, était très difficile pour Tolstoï. Mais M. Chestov n'est pas à court d'arguments. Il remarque que Tolstoï, dans ses romans, laisse périr, ou mener une existence terne, tous ceux qui ne savent pas lutter. Ainsi Anna Karénine a recours au suicide; la douce Sonia, dans *la Guerre et la Paix*, vit solitaire et délaissée, tandis que Lévine, Natacha, égoïstes inconscients, vivent heureux. Tolstoï méprise la science, Nietzsche ne voit en elle qu'un squelette affreux qui le fait frissonner en

s'offrant à lui. Tous les deux, Tolstoï et Nietzsche, cherchent la source de la misère humaine, Tolstoï avec une patiente analyse, avec un optimisme serein jusqu'à la cruauté, Nietzsche en suffoquant de dégoût. Tolstoï s'arrête à l'amour, il y voit la panacée souveraine; Nietzsche cherche ce qui est plus fort que l'amour. Mais Nietzsche dit au nom de l'*Uebermensch* ce que Tolstoï dit au nom du Bien. Le livre de M. Chestov est curieux, intéressant, écrit avec une verve brillante, un entrain soutenu. C'est surtout à Nietzsche, au martyr pur et altier dont la vie est sans tache, la souffrance illimitée, que va la sympathie de l'auteur; il lui oppose l'existence jadis peu austère du comte Tolstoï.

Notte di Passione (Nuits de Passion), par Thérésah (Enrico Voghera, éd., Rome).

Ces cris de passion sont généralement déchirants, mais très purs. C'est plutôt une plainte d'âmes meurtries, un gémissement continu, parfois jusqu'à la monotonie, qu'une clameur ardente et sensuelle.

Clara Vargas et Gualtiero Altestella s'aiment et veulent s'épouser, mais un obstacle inattendu, terrible puisqu'il est inexpliqué, surgit entre eux. Maxime, l'oncle de Gualtiero, montre une répugnance extrême pour ce mariage. Il ne veut ni rompre avec son neveu, qu'il adore, ni le déshériter s'il s'obstine. Il déclare seulement que jamais il ne verra Clara parce qu'elle est la fille de Maria Vargas. Maria, brisée par la vie, vieille avant l'âge, met toute sa joie dans sa fille et souffre d'être une cause de malheur pour elle. Pourquoi cette rancune de Maxime? Il avait aimé Maria jadis, mais n'était-ce pas lui qui l'avait abandonnée, quand elle-même ne demandait qu'à livrer son cœur?... Maria découvre un journal de sa sœur, adorable créature de passion, morte toute jeune. Elle apprend, après vingt ans, hélas! que c'est Béatrice qui l'a volontairement séparée de Maxime. Maria envoie à Maxime cette confession d'outre-tombe. Les jeunes amoureux seront sauvés.

Autre aventure : Évangeline a 16 ans. Elle aime un peintre qui fait son portrait. Elle l'aime à en mourir. Mais lui, préfère à la pâle et éthérée fillette une femme belle et pleine de vie. Il laisse dépérir Évangéline et suit la femme brune. Il ne l'aime pas, mais il est lâche.

Une troisième nouvelle, analogue aux deux précédentes, donne plus d'ampleur, mais non plus de prix à ce livre, qui, malgré son titre inquiétant, peut, hélas! être mis entre toutes les mains.

The waters of Edera (Les eaux de l'Edéra), par Ouida (Fisher Unwin, éd., London).

Cette œuvre est impressionnante. On y retrouve l'éternelle histoire du droit du plus fort. Le récit par lui-même est d'une sombre austérité, malgré quelques tableaux ensoleillés et gracieux. Par moments, il atteint à la grandeur, mais il ne s'y maintient pas. L'auteur charmant et poétique de *Pascarèl* et des *Petits sabots de bois* réussit encore à ébaucher des situations poignantes, mais il ne les peint plus avec la vigoureuse netteté d'autrefois. Pourtant, bien qu'il y ait déjà quarante ans que Ouida écrit, avec l'abondance que l'on sait, *les Eaux de l'Édéra* sont encore une jolie chose. Comme dans la plupart de ses derniers romans, la scène se passe en Italie. Adone Alba est un jeune propriétaire, fanatiquement attaché au sol qui l'a vu naître et où ses pères ont vécu pendant de longues générations. A travers la « Terra Vergine » coule l'Édéra, gracieuse rivière qui fertilise le sol et dont la vue réjouit les yeux d'Adone. Or, un syndicat étranger résolut de détourner la rivière et d'en utiliser la force pour des fabriques. Adone refuse de vendre sa terre et devant la puissance brutale des gens qui lui imposent cette vente, il s'insurge. Il arrive à soulever les populations avoisinantes. Il est traqué, poursuivi. Se sentant le plus faible, il décide de se manifester une dernière fois comme un homme libre en se jetant dans la rivière qu'il voulait en vain protéger. Une figure touchante traverse cette douloureuse aventure. La petite mendiante Nérina, que jadis Adone avait recueillie, est sublime de dévouement et de simplicité. Elle se sacrifie à son maître et périt pour lui. Sans doute elle l'aime, bien que le mot d'amour n'apparaisse pas dans le livre. C'est même un charme original de cet ouvrage que l'absence de tout élément romanesque.

Tales of Space and Time (Contes de l'Espace et du Temps), par H. G. Wells (Harper and brothers, ed., London).

Le titre de cet ouvrage pourrait s'appliquer à l'œuvre entière de Wells. La fantaisie de cet écrivain consiste presque toujours à varier les lois naturelles du temps et de l'espace. Dans *la Machine à explorer le Temps*, que traduisait naguère H. D. Davray, il supposait que le temps était une quatrième dimension de l'espace et pouvait donc être parcouru plus ou moins vite, avec des moyens de locomotion qu'il suffisait seulement d'inventer. Et dès qu'il a trouvé cette donnée fictive, Wells en tire très rigoureusement toutes les conséquences logiques. C'est ce mélange d'imagination et de rigueur scientifique qui donne à son œuvre son caractère original et singulier. Son dernier volume est un recueil de contes où l'auteur, à vrai dire, ne nous apparaît pas comme ayant beaucoup renouvelé sa manière. Il semble que la fécondité d'invention que comporte ce genre, amusant d'ailleurs, ne soit pas inépuisable. Dans la

première de ces nouvelles, il suppose que dans un œuf de cristal se reflète, avec une surprenante netteté, ce qui se passe dans la planète Mars. Avouons qu'on n'y voit rien de plus merveilleux que ce que nous montrerait la rêverie d'un Camille Flammarion. Dans *l'Histoire des Jours à venir*, son invention ne dépasse guère les imaginations du *Vingtième Siècle* de Robida : transports instantanés par des machines aériennes, abolition de la vie de famille, modification du type humain, etc. *L'Histoire de l'Age de pierre*, assez curieuse, ne vaut pas l'Eyrimah de J.-H. Rosny. Quant à *l'homme qui peut faire des miracles*, il fait des miracles en effet, mais en rêve : cet artifice-là n'est pas prodigieux. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les œuvres de Wells valent toujours par l'agrément du style et le charme rapide de la narration.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

A propos de Résurrection, par PAUL BOYER et CHARLES SOLOMON (Perrin).

Le comte Tolstoï était en train de travailler à la troisième partie de *Résurrection* quand il reçut une lettre d'un inconnu, André Laptev, qui spontanément s'adressait à lui pour lui raconter son histoire, — une très simple, évangélique et douloureuse histoire. « J'ai à cœur de vous faire ma confession, en quelques mots. C'est en 1869 que j'ai commencé à croire... » A cette date, André Laptev rompit résolument tout commerce avec le monde, refusa toute soumission aux maximes des autres pour devenir son propre maître, être seul, être sien. Dès lors, on le persécuta. Aux interrogatoires des juges, il répondit simplement : « Je suis seul, je suis mien. » On lui demanda s'il reconnaissait le tsar ; il répondit : « Le tsar est le tsar, et moi je suis moi; il ne m'est de rien. » Il s'adresse à Tolstoï après avoir lu *Marchez pendant que vous avez la lumière* : « ... et c'est de l'avoir lu qui m'a fait vous écrire, n'y ayant rien trouvé qui ne fût, point pour point, conforme à mes idées. ANDRÉ VASSILIÉVITCH LAPTEV qui ne vous connaît pas. » Tolstoï utilisa ce document : c'est Laptev qui lui a donné l'idée de « l'étrange petit vieux » que Nekhludov rencontre sur le bac, puis à la prison; un grand nombre de traits sont empruntés directement à la lettre de Laptev. MM. Paul Boyer et Charles Solomon, qui nous donnent une traduction de cette lettre et de la réponse, très belle et noble, de Tolstoï, font remarquer à ce sujet combien Tolstoï s'inspire loyalement de la vérité qui s'offre à son observation. Ses personnages sont pris sur nature. On pourrait ajouter d'autres preuves à celle-ci pour montrer combien est exactement réaliste et soucieuse d'authenticité la méthode littéraire de Tolstoï.

Du triste au gai, par JACQUES NORMAND (Calmann Lévy).

Ce petit recueil de nouvelles est spirituel d'un bout à l'autre, un peu trop continuement peut-être, mais avec grâce, modéré dans le triste et dans le gai, agréable avec sa gentillesse un peu facile. Et cela repose!... Raconterai-je la *Névrose d'Étiennette?* Ces petites choses, comme on dit, ne valent que par le détail... Étiennette, en Parisienne qui se respecte, souffrait de névrose. Les symptômes n'étaient pas très graves, semblait-il : somnolences après trop de nuits au bal, troubles stomacaux après trop de dîners en ville, agacements après des essayages ratés, bâillements aux mardis du Français. Mais « c'est assez pour empoisonner la vie ». Pour se guérir, Étiennette tenta tous les remèdes : hydrothérapie, villes d'eaux. Rien n'y fit, jusqu'à ce qu'elle essayât une cure d'altitude. Un poète la lui facilita. Jusqu'alors, son mari l'ennuyait; non qu'il fût un méchant homme, mais il manifestait dans la vie quotidienne une médiocrité trop évidente : et puis, ce vague bibliophile affectionnait pour sa chaussure un cuir jaune que ne pouvait souffrir la névrose d'Étiennette. Et, sans précision, la pauvre petite femme rêvait d'autre chose... Bref, c'est alors qu'elle rencontra le poète Florély, ancien bohème, célèbre pour ses *Pâmoisons*, d'ailleurs névropathe. Leurs deux névroses s'intéressèrent l'une à l'autre... Déclarations, rendez-vous. Est-ce qu'Étiennette ira à ce rendez-vous? Non, non, non, mille fois non! Quand elle y alla, le poète dormait, mollement étendu, bon bourgeois. C'est ainsi qu'Étiennette, désenchantée, se désintéressa de l'idéal et, très simplement, reprit goût à son mari... Mais vous lirez vous-mêmes cet aimable petit livre.

L'au-delà, par JACQUES LE LORRAIN (Ollendorff).

Parce que, comme dit Jules Bois, « un bon soulier vaut mieux qu'un mauvais roman », M. Jacques le Lorrain eut un beau jour la modestie de renoncer à la littérature pour s'établir cordonnier. Je n'ai pas de renseignements sur la qualité des souliers qu'il fit ; il m'est donc impossible de décider s'il a bien fait de se remettre au roman. Robert Candos est un cérébral, un inquiet. Il n'a pas su faire sa vie. A quarante ans, sans situation assurée, le cœur vide, il accepte une place de précepteur en province dans une famille riche et bizarre. Il devient le compagnon d'un jeune homme de vingt ans, chétif et doux rêveur, adonné aux sciences occultes. Par la force des choses, Robert devient aussi le compagnon de Lucy, la sœur de son élève, belle jeune fille, robuste et ardente, dont la beauté a déjà détruit le repos et provoqué la fuite de deux précepteurs. Naturellement Robert l'aime :

moins naturellement elle l'aime aussi. Des serments sont échangés. Mais un jour que Lucy veut raconter son amour « aux arbres, aux rochers, aux prairies », elle tombe d'un rocher (peu sensible sans doute au récit qu'on lui faisait, peu reconnaissant en tout cas) et se fend le crâne. Robert est au désespoir. Mais il se console par l'exemple de son élève qui, lui, a une aimée mystique, une apparition qu'il réussit à matérialiser. Robert vit dans l'espoir de continuer avec Lucy des amours rares, la jeune fille revenant à lui, léger fantôme, de l'au-delà. Telle est la trame de ce roman, fort simple comme on voit, si simple qu'on s'étonne que l'inventeur de cela soit hanté par les excessives imaginations du spiritisme, de l'occultisme. Il semble que M. Jacques le Lorrain ait quelque compétence en la matière; Jules Bois l'affirme : croyons-le. Mais quant au style, ce roman est, à coup sûr, un des plus négligés et tristement médiocres de l'année : c'est beaucoup dire.

Le Lis d'or (1 vol.), et **Marie-Madeleine** (un autre vol.), par Louis Létang (Calmann Lévy).

Ces deux volumes se suivent et se ressemblent. Hélas!... Crimes, meurtres, vols, enlèvements. Antoine de Bude a épousé sur le tard une petite saltimbanque nommée Léona. Dépensière et vicieuse, elle gaspille la fortune de son mari. Puis elle fait tuer, par son frère André, le marquis de Fontenay pour le voler. Elle s'enfuit avec son butin, abandonnant son mari et sa fille. Antoine de Bude continue ses recherches scientifiques sous un faux nom; il donne à sa fille une éducation solide. Claire devient « doctoresse ». Elle fait la connaissance de Lucien de Fontenay, fils de l'assassiné; les jeunes gens s'aiment et se fiancent. Mais Léona et André reparaissent au bon moment. Ils entendent parler de richesses accumulées dans la maison d'un vieux savant qu'ils ne reconnaissent pas, sous son nom d'emprunt, pour Antoine de Bude, et décident de dévaliser la maison. André, à la tête d'une bande de voleurs, pénètre dans un caveau mystérieux où Antoine avait accumulé, pour des expériences chimiques, des lingots d'argent. Les brigands assomment à moitié Saladin, un serviteur arabe et sourd-muet, ligotent claire et sont eux-mêmes enfermés dans le sombre caveau par Antoine qui, bien que paralysé, arrive à faire jouer un ressort qui clôt sa cachette. Lucien, le fiancé, survient, délivre Claire, ranime Saladin et, généreusement, laisse fuir les cambrioleurs. Antoine est mort. Léona se remarie à un baron Luckner dont elle a, dix ans plus tôt, précipité la fille par une portière de chemin de fer. Marie-Madeleine n'est pas morte, mais elle devint idiote. De braves paysans l'ont recueillie; elle a grandi, belle et mystérieuse. On l'appelle le Lis d'or. Quand Lucien de Fontenay apprend le vrai nom de Claire et le crime de Léona, il transporte son amour à Marie-Madeleine. Celle-ci, sous le choc d'émotions diverses et l'amour aidant... Vous en avez assez, n'est-ce pas? Et voilà les trouvailles de nos chers romanciers nationaux quand ils se mêlent d'avoir de l'imagination.

André Beaunier.

Memento. — Chez Perrin, *le Laos et le Protectorat français*, par le capitaine Gosselin, ancien commissaire du gouvernement au Laos; — *le Club des Jacobins sous la troisième République*, par Paul Nourrisson, avocat à la cour d'appel, — encore des « Études sur la Franc-Maçonnerie contemporaine ». — Chez Simonis-Empis, *Au théâtre des Bonshommes Guillaume*, amusant album en couleurs. — Chez Schleicher, dans la petite Collection des « Livres d'or de la Science », *l'Électricité et ses applications*, par le Dr Foveau de Courmelles. — Chez Hachette, dans la « Collection des voyages illustrés », *Aux Colonies d'Asie et dans l'océan Indien*, par G. Verschuur, ouvrage sérieux, intéressant, amusant même. — Chez Ollendorff, *Poésies* (Floréal, Chansons d'Été, Bouquet d'Automne), par Charles Frémine, vers faciles, négligés, agréables. — Chez Charles, *Chapelles et Vitraux*, premières poésies de Horace de Châtillon.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Cette année-ci auront lieu ces fameuses représentations de la Passion qui, tous les dix ans, font du petit village d'Ober-Ammergau et de ses modestes alentours le plus pittoresque campement qui se puisse imaginer. Dévots et simples curieux, sceptiques au sourire attristé et croyants aux yeux de ferveur y fraternisent un moment dans l'admiration des mêmes gestes — et l'on admire ici dans toutes les langues de l'Europe. J'ai vu ces choses en 1890. En ce temps, la flanelle blanche triomphait dans le monde des élégants, — et rien de drôle comme cette note de haut modernisme parmi les costumes ultra-fantaisistes et violemment bariolés des paysans de la région. Pour applaudir les braves acteurs d'Ober-Ammergau, quelques Anglais, évidemment très anglais, endossèrent l'habit dont ils se fussent sans doute dispensés à Paris.

Les feuilles allemandes nous annoncent d'importantes innovations dans l'aménagement du théâtre d'Ober-Ammergau. Ceux qui assistèrent aux représentations d'il y a dix ans auraient peut-être quelque peine à s'y reconnaître et peut-être faudra-t-il regretter qu'on ait voulu faire mieux. Disparue, nous dit-on, jetée bas, la vieille bâtisse où s'entassaient à peine trois mille spectateurs! — remplacée aujourd'hui par une confortable construction où six mille personnes tiendront à l'aise. Et l'on ne jouera ni n'applaudira plus à ciel ouvert, car le nouvel édifice s'est payé le

luxe d'une toiture. Cependant, on a, paraît-il, gardé la vue sur la montagne et ainsi sauvé la perspective qui fait à la scène un magnifique décor de nature.

Quelques changements aussi dans la distribution des rôles. En 1880 et en 1890, Joseph Mayr s'était montré vraiment grand acteur, superbe d'émotion et de vérité, dans le personnage du Christ. Mais Joseph Mayr a été tout dernièrement victime d'un accident et il devra se contenter cette fois-ci de dire, de sa voix ample et si noblement chantante, le prologue. C'est un jeune homme du nom d'Anton Lang, d'une grande dignité de vie, nous dit-on, et d'une merveilleuse beauté, qui jouera le rôle du Crucifié. Aussi sage que belle encore, Anna Flunger, la fille du facteur rural de l'endroit, qui incarnera la Vierge Marie.

Au surplus, les représentations d'Ober-Ammergau détaillent une à une toutes les scènes de la Passion relatées dans l'Évangile et près de sept cents personnages évoluent ici sous les yeux du spectateur.

Ces braves gens consacreront la journée du 20 mai, un dimanche, à une répétition générale et joueront pour le public le 21 et le 27. Les représentations continueront en juin, juillet, août et septembre, au nombre de six par mois. Elles commenceront à 8 heures du matin et prendront fin à 5 heures après midi, — avec une interruption de six petits quarts d'heure.

Dans son numéro de mai, la *Deutsche Rundschau* publie sous le titre *Die Berliner Theater* un article qui ne saurait manquer d'intéresser vivement tous ceux qui suivent de près l'évolution de l'art dramatique en Europe. Ces pages sont signées : Carl Frenzel.

M. Carl Frenzel examine la situation actuelle du théâtre à Berlin et un peu par toute l'Allemagne. Il nous dit les récents succès remportés sur la scène et par l'analyse qu'il nous donne d'une œuvre de jeune, — *Der Probecandidat*, de Max Dreyer — il met adroitement en bonne lumière la pensée et la méthode dont s'inspirent les novateurs d'outre-Rhin.

Depuis Hauptmann, depuis Sudermann, depuis Fulda, la renaissance du théâtre en Allemagne n'est plus un fait discutable et personne chez nous, que je sache, ne prétend la contester, cette renaissance. Néanmoins, M. Carl Frenzel a le triomphe bien bruyant, — et il y a, semble-t-il, quelque agrément à noter, au moins pour leur ton si drôlement tranchant, les réflexions par lesquelles il débute :

« De toutes les créations où s'incarne la pensée littéraire, écrit-il, la forme dramatique est celle qui depuis quelques années a réalisé en Allemagne les progrès les plus remarquables et les plus variés. Le théâtre allemand se passe aujourd'hui de toute assistance étrangère, il marche seul. Il a enfin rompu avec la dépendance qui l'asservissait à l'influence française... Le temps n'est plus où la comédie de mœurs comme l'entendent les Français régnait sur notre scène... Les Français n'ont plus d'Augier, ni d'Alexandre Dumas. Ni Lavedan, ni Donnay, ni Brieux n'ont jusqu'ici obtenu à Paris un succès incontesté et ils n'ont à l'étranger aucune signification... Les comédies en vers d'Edmond Rostand s'inspirent du drame romantique de Victor Hugo et elles sont bien trop un produit national pour risquer jamais de prendre racine dans notre répertoire... »

A lire encore dans la *Deutsche Rundschau* une nouvelle intitulée *Neid — L'Envie* — et signée : von Wildenbruch.

Autriche.—Le Dr Rudolph Lothar est un Viennois grand amateur et amateur admirablement informé des choses du théâtre dans son pays.

En homme d'esprit qu'il est demeuré après trente-cinq ans passés dans les officines de la censure autrichienne et sur lequel la bêtise ambiante glissa sans mordre jamais, le Dr Rudolph Lothar a voulu garder pour la joie des générations à venir les beautés de cette censure et dans un livre récemment paru — *Das Wiener Burgtheater* — il rappelle les règlements en vigueur il n'y a pas très longtemps encore.

Un peu au hasard, — car il me faudrait trois colonnes pour tout dire — je cueille dans cet ouvrage :

« Aucune pièce ne peut être représentée dont le sujet est la tolérance en matière religieuse ou l'égalité des cultes.

« Toute discussion sur les droits de la Cour romaine ou sur ceux des princes doit être également interdite au théâtre.

« Est proscrite de la scène toute critique qui s'adresse à une nation entière ou à un corps de l'Etat. Les classes élevées de la société et tout spécialement le monde militaire doivent être à l'abri de la critique.

. . . .

« La censure veillera à ce que deux personnages amoureux l'un de l'autre ne quittent jamais seuls la scène. Il est interdit à une femme de faiblir, même en apparence.

« L'amour libre (*die wilde Ehe*, mot à mot : le mariage à la façon des sauvages) ne paraîtra jamais sur la scène.

. . . .

« On n'admettra dans le dialogue aucune formule, aucune expression, aucun mot appartenant à la littérature biblique ou rappelant le catéchisme. Par là, il faut entendre : *a/* Les textes de l'Ecriture Sainte ; ainsi, ces mots : « Croissez et multipliez »... *b/* Certaines comparaisons ; par exemple : « Vieux comme Mathusalem, sage comme Salomon, muet comme Loth changé en statue de sel » ; on pourra aussi bien dire : « Vieux comme Nestor, sage comme Solon, muet comme un poisson » (!!) Le mot « péché » ne saurait non plus être admis ; il sera avantageusement remplacé par le mot « faute » ou « crime », etc.

. . . .

« Il ne faut pas badiner avec les mots « liberté » et « égalité ». Le vocable « liberté », dès qu'il est employé au sens politique, ne doit être toléré ni dans le tragique, ni dans le comique... »

Gardons-nous de tout commentaire.

G. CHOISY

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 39290. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

Les succès de l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud ont donné du ton à l'ensemble des affaires en provoquant une sorte de réveil du marché des mines d'or. Depuis lundi la Bourse a été moins bien impressionnée, phénomène qui peut être assigné pour partie au moins à l'impression qu'ont produite les résultats des élections municipales de dimanche à Paris.

La rente française 3 p. 100 s'était relevée à 101,15, elle a été ramenée à 100,95. De même le 3 1/2 p. 100 a fléchi de 102,20 à 102,05.

***

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure et les Brésiliens se sont distingués par leur fermeté. Le ministre des Finances à Madrid a tout préparé pour émettre à très bref délai l'emprunt intérieur de consolidation.

A Rio-de-Janeiro, le président du Brésil a déclaré au Congrès, à l'ouverture de la session, que la situation financière était bien satisfaisante et qu'il espérait être en mesure de reprendre le paiement en or des coupons de la dette extérieure à la date convenue, 1er juillet 1901.

***

Les titres des établissements de crédit ont été très fermes, il y a eu des réalisations sur les Chemins français.

La tendance a été irrégulière sur les valeurs industrielles.

***

La Compagnie générale de Traction porte son capital de 20 à 30 millions de francs par l'émission de 100 000 actions nouvelles de 100 francs.

Un droit privilégié de souscription aux deux tiers de ces titres est réservé aux porteurs actuels des actions anciennes, à raison d'une nouvelle pour trois titres existants. Le prix d'émission est fixé à 230 francs, jouissance du 1er janvier 1900. L'Assemblée a voté un dividende de 15 francs par action, en outre de 4 millions d'amortissement.

Les actions minières ont été recherchées sur l'annonce des succès des troupes anglaises dans l'État libre. La spéculation qui mène le mouvement à Londres ne semble cependant pas disposée à laisser les cours s'élever d'une allure trop vive.

***

Le Crédit Industriel a détaché le 4 de ce mois un coupon de 7 fr. 50 et a valu depuis 630. L'établissement procède en ce moment à l'augmentation de capital approuvée par l'assemblée extraordinaire tenue le 1er mai. Il est créé 40 000 actions nouvelles de 500 francs qui seront libérées de 125 francs seulement comme les 120 000 actions anciennes. Les porteurs de ces derniers titres ont un droit privilégié de souscription aux actions nouvelles qui leur sont offertes au prix de 575 francs. Ils auront donc 200 francs à verser, dont 125 de capital et 75 francs de prime. Les 75 francs iront grossir les réserves dont le total atteindra 10 millions de francs.

Le capital nominal s'élèvera désormais à 80 millions, dont 20 millions versés, et 60 millions non appelés, servant de capital de garantie.

Le Crédit Industriel a vécu quarante et un ans avec son capital de 60 millions, dont 15 millions versés. Durant cette période, il a distribué 80 millions en dividendes et constitué 7 millions de réserves, ce qui représente 10 p. 100 d'intérêt et près de deux fois la reconstitution du capital versé. C'est là un résultat dont le Crédit Industriel peut être fier. Avec le temps cependant, son ancien capital est devenu insuffisant, et l'établissement, sous peine de déchoir, a dû suivre l'exemple donné depuis plusieurs années par les pays voisins, et mettre ses ressources financières à la hauteur des besoins nouveaux, nés de l'intensité croissante de l'activité humaine, de l'expansion de l'industrie et du commerce et de l'ouverture à la civilisation de tant de pays inexploités jusque-là.

***

Ce sont les mêmes causes qui ont déterminé, il y a quelque temps déjà, la Société générale à porter son capital de 120 à 160 millions, et qui ont décidé le Comptoir National d'Escompte à augmenter son capital de 100 à 150 millions, par la création de 100 000 actions nouvelles de 500 francs entièrement libérées.

Ces titres sont offerts bien entendu, par privilège, aux actionnaires du Comptoir National. Le prix d'émission est de 575 francs dont 75 francs de prime pour augmenter les réserves du nouveau capital en proportion des réserves déjà acquises par le capital ancien.

Le Comptoir National d'Escompte a vu ses opérations se développer dans une proportion énorme depuis qu'en 1895 il avait procédé à une première augmentation de capital de 75 à 100 millions. Le montant des sommes reçues en dépôts et comptes courants a passé, dans cet intervalle, de 305 à plus de 500 millions ; les entrées de portefeuille ont été portées de 5 227 à 8 633 millions, le mouvement en recettes des caisses de 9 200 à 15 104 millions.

Le Comptoir a aujourd'hui 26 sièges à Paris, et 86 agences en France et en Tunisie (contre 18 sièges à Paris et 40 agences en France en 1895), sans compter tout le réseau d'agences lointaines.

***

Nous n'avons en France que quatre grandes banques de dépôts, le Crédit Lyonnais, la Société générale, le Comptoir National d'Escompte, le Crédit Industriel. Le Crédit Lyonnais va, lui aussi, augmenter son capital comme les trois autres établissements. Le capital sera porté de 200 à 250 millions, et les actions nouvelles seront offertes aux porteurs des titres actuels au prix de 925 francs, soit avec une prime de 425 francs pour l'accroissement des réserves du capital ancien.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 19 MAI 1900.

NOTRE SIÈCLE [1]

LA SOCIOLOGIE EN FRANCE AU XIXe SIÈCLE

1re PÉRIODE

Saint-Simon et Auguste Comte.

Déterminer la part qui revient à la France dans les progrès qu'a faits la sociologie pendant le XIXe siècle, c'est faire, en grande partie, l'histoire de cette science ; car c'est chez nous et au cours de ce siècle qu'elle a pris naissance, et elle est restée une science essentiellement française.

Il est vrai que, si l'on appelle de ce nom toute spéculation sur la vie des peuples, la sociologie parait de beaucoup antérieure au mot qui sert aujourd'hui à la désigner. A ce compte, en effet, les théories de Platon et d'Aristote sur les formes diverses de l'organisation politique pourraient être regardées comme un premier essai de science sociale, et il n'est pas rare qu'on les présente sous cet aspect. En fait, il n'est pas contestable qu'elles n'aient constitué une importante nouveauté ; car elles font partie du développement historique au cours duquel la sociologie devait, un jour, apparaître. Elles sont une première application de la réflexion aux choses de l'ordre social. Seulement, il ne suffit pas que la réflexion s'applique à un ordre de faits pour qu'une science en résulte ; il faut, de plus, qu'elle s'y applique d'une certaine manière. La médecine existait depuis des siècles avant qu'on eût eu l'idée de la physiologie ; et pourtant, quelles qu'aient pu être ses erreurs, il n'est pas douteux que la médecine était déjà une œuvre de réflexion et qu'elle avait pour objet, comme la physiologie humaine, les phénomènes qui se passent dans le corps de l'homme.

C'est qu'autre chose est un art, même méthodique et réfléchi, autre chose une science. La science étudie les faits uniquement pour les connaître et en se désintéressant des applications auxquelles peuvent se prêter les notions qu'elle élabore. L'art, au contraire, ne les considère que pour savoir ce qu'il y a lieu d'en faire, à quelles fins utiles ils peuvent être employés, quels effets nuisibles il faut les empêcher de produire et par quelle voie l'un ou l'autre résultat peut être atteint. Sans doute, même pour résoudre ces problèmes, il faut, de toute nécessité, se faire quelque idée des objets sur lesquels on veut agir ; pour savoir à quel usage une chose peut servir, il faut, en quelque mesure, la connaître. Il n'y a donc pas d'art qui ne contienne en soi des théories à l'état immanent. Mais ces théories ne sont pas le but immédiat de l'art ; elles ne sont pour le praticien qu'un moyen d'arriver à sa fin qui est d'agir. Or, pour pouvoir réfléchir méthodiquement, c'est-à-dire de manière à diminuer les risques d'erreur, il faut avoir du temps devant soi ; au contraire, l'action est toujours plus ou moins urgente et ne peut attendre. Les nécessités de la vie nous obligent à rétablir, sans délai, l'équilibre vital dès qu'il est troublé et, par conséquent, à prendre des partis sans retard. Les théories qui sont ainsi subordonnées aux exigences de la

1. Voir les articles déjà parus : *Le Monde et les Salons*, par M. le vicomte Brenier de Montmorand (7 avril 1900) ; — *Le Roman au XIXe siècle*, par M. Marcel Prevost (14 avril 1900) ; — *L'Architecture au XIXe siècle*, par M. Frantz Jourdain (21 avril 1900) ; — *La Peinture et la Sculpture au XIXe siècle*, par M. Camille Mauclair (28 avril 1900).

pratique sont donc hâtivement et sommairement construites. Sans doute, dans la mesure où la réflexion est éveillée, on s'efforce de l'utiliser, et d'ailleurs, d'elle-même, elle réclame qu'on lui fasse sa part. Mais, d'un autre côté, on ne peut lui permettre d'aller contre le but auquel elle doit servir et de suspendre indéfiniment l'action qui presse; on la réduit donc plus ou moins à la portion congrue. Ne pouvant procéder avec la prudence qu'exige la saine méthode, elle se contente alors à peu de frais en fait de raisons et de preuves. Le plus souvent même, les preuves ne sont guère alléguées que pour faire figure d'arguments. Ce sont des instincts, des passions, des préjugés dissimulés sous forme dialectique; elles trompent notre besoin de nous rendre compte plus qu'elles ne le satisfont.

La science n'apparaît que quand l'esprit, faisant abstraction de toute préoccupation pratique, aborde les choses à seule fin de se les représenter. Alors, n'étant plus pressé par la nécessité de vivre, il peut prendre son temps, et s'entourer de toutes les précautions possibles contre les suggestions irraisonnées. Mais cette dissociation de la théorie et de la pratique suppose toujours une mentalité relativement avancée. Car, pour en venir à étudier les faits uniquement en vue de savoir ce qu'ils sont, il faut être arrivé à comprendre qu'ils sont d'une façon définie, et non d'une autre, c'est-à-dire qu'ils ont une manière d'être constante, une nature d'où dérivent des rapports nécessaires. En d'autres termes, il faut être parvenu à la notion de lois; le sentiment qu'il y a des lois est le facteur déterminant de la pensée scientifique. Or, on sait avec quelle lenteur la notion de loi naturelle s'est constituée et s'est progressivement étendue aux différentes sphères de la nature. Il fut un temps, qui n'est pas très éloigné, où elle était encore inconsistante et confuse, même en ce qui concerne le règne minéral. Elle ne s'est introduite que récemment dans les spéculations relatives à la vie; elle n'est encore qu'imparfaitement acclimatée en psychologie. On conçoit donc qu'elle n'ait pu pénétrer qu'avec la plus grande peine dans le monde des faits sociaux; et c'est ce qui fait que la sociologie ne pouvait apparaître qu'à un moment tardif de l'évolution scientifique.

Cette extension nouvelle venait même se heurter à des résistances toutes spéciales. Il fallait tout d'abord que la notion de loi fût parvenue, dans les sciences proprement naturelles, à un suffisant degré d'élaboration. Mais cette condition nécessaire n'était pas suffisante. L'esprit est habitué depuis des siècles à concevoir un tel abîme entre le monde physique et ce qu'on appelle le monde humain, que l'on devait se refuser pendant longtemps à admettre que les principes, même fondamentaux, de l'un soient aussi ceux de l'autre. De là, la tendance générale à mettre les hommes et les sociétés en dehors de la nature, à faire des sciences de la vie humaine, soit individuelle soit sociale, des sciences à part, sans analogues parmi les sciences physiques, même les plus élevées. C'est dire qu'on n'y voyait pas des sciences proprement dites, mais des spéculations indécises, où l'enchaînement des faits recélait toujours d'obscures contingences, où la description littéraire était plutôt de mise que l'analyse méthodique. Pour triompher de cet obstacle, il fallait faire reculer le préjugé dualiste; et le seul moyen pour cela était d'acquérir et de donner un vif sentiment de l'unité du savoir humain.

A la fin du siècle dernier, ces conditions pouvaient sembler remplies. L'ébranlement de l'ancien système social, en provoquant la réflexion à chercher un remède aux maux dont souffrait la société, l'incitait par cela même à s'appliquer aux choses collectives. D'un autre côté, l'unité de la science n'était plus à découvrir, puisque l'entreprise des encyclopédistes avait précisément pour objet de la proclamer. Aussi vit-on dès lors se produire des tentatives qu'inspirait évidemment l'obscur sentiment de la science qui restait à fonder. C'est Montesquieu et Condorcet qui paraissent avoir eu le plus nettement conscience de la lacune et qui firent le plus remarquable effort pour la combler. Mais ni l'un ni l'autre n'aborda le problème dans toute son étendue. Ils sentaient bien que la suite des phénomènes sociaux présentait un certain ordre, mais ils n'avaient pas de cet ordre, de sa nature, des procédés les plus aptes à le découvrir, une conception bien définie. Aussi se bornèrent-ils à émettre à propos des faits sociaux des vues ingénieuses ou originales, plus qu'ils ne cherchèrent à créer une discipline entièrement neuve, au moins par ses principes et par sa méthode. Leurs essais restèrent de brillantes œuvres personnelles, mais qui ne pouvaient servir de point de départ à une tradition scientifique. C'est sans doute que les préoccupations pratiques du temps troublaient trop les esprits pour leur laisser le sang-froid et la sérénité sans lesquels il n'y a pas de savants. Ce qui est certain, c'est que, du jour où l'orage révolutionnaire fut passé, la notion de la science sociale se constitua comme par enchantement.

I

C'est à Saint-Simon que revient l'honneur d'en avoir, le premier, donné la formule.

C'est la foi qu'il avait dans la toute-puissance de la science qui lui en inspira la conception. Partant de cette idée que le malaise dont étaient atteintes les sociétés européennes tenait avant tout à leur état de désorganisation intellectuelle, il se donna comme

tâche d'y mettre un terme en remplaçant le système d'idées sur lequel reposait l'ancien régime, et que la Révolution française avait définitivement ruiné, par un système nouveau qui fût en harmonie avec le nouvel ordre de choses; et il considéra comme évident que les éléments n'en pouvaient être demandés qu'aux sciences, source de toute vérité. Mais, pour une telle œuvre, ce n'étaient pas les sciences de la nature qui pouvaient fournir la plus utile contribution. Pour refaire une conscience aux sociétés, ce sont les sociétés qu'il importe avant tout de connaître. Or cette science des sociétés, la plus indispensable de toutes, n'existait pas; il fallait donc, dans un intérêt pratique, la fonder sans retard. Esprit créateur et aventureux, désireux d'employer ses facultés inventives et les ardeurs de son génie à quelque grande œuvre, Saint-Simon fut naturellement séduit par cette idée de découvrir, nouveau Christophe Colomb, un monde encore inconnu et de le conquérir à la science.

A cette science nouvelle, il donne un nom nouveau : il l'appelle la *physiologie sociale*. Elle a pour objet les organismes sociaux considérés dans la suite de leur devenir et, par là, elle se distingue nettement de la physiologie ordinaire ou spéciale, suivant l'expression dont il se sert, qui ne traite que des organismes individuels. Car la société n'est pas pour Saint-Simon « une simple agglomération d'êtres vivants dont les actions n'ont d'autre cause que l'arbitraire des volontés individuelles »; c'est « un véritable être dont l'existence est plus ou moins vigoureuse ou chancelante suivant que ses organes s'acquittent plus ou moins régulièrement des fonctions qui leur sont confiées » (1). La physiologie sociale plane donc « au-dessus des individus, qui ne sont plus pour elle que des organes du corps social dont elle doit étudier les fonctions organiques, comme la physiologie spéciale étudie celle des individus » (2).

Mais si les sociétés humaines constituent des réalités originales et *sui generis*, elles ne laissent pas d'être soumises au même déterminisme que le reste de la nature. Il y a notamment une loi qui domine leur développement avec la même nécessité que la loi de la gravitation domine le monde physico-chimique; c'est la loi du progrès. « Les hommes ne sont pour elle que des instruments. Il n'est pas plus en notre pouvoir de nous soustraire à son influence ou de maîtriser son action que de changer à notre gré l'impulsion primitive qui fait circuler notre planète autour du soleil (3). » Arriver à formuler cette loi, de manière à lui obéir en se rendant compte de la marche qu'elle nous prescrit, voilà le grand objectif de la physiologie sociale. Pour y parvenir, il nous faudra procéder, comme pour les sciences naturelles, c'est-à-dire observer. Puisque cette loi n'est pas notre œuvre, ce n'est pas en nous interrogeant que nous pourrons jamais la découvrir, mais en interrogeant les faits qui la manifestent. La physiologie sociale devra donc avoir un caractère rigoureusement positif; les questions de politique doivent en venir à être « traitées par la même méthode et de la même manière qu'on traite aujourd'hui celles relatives aux autres phénomènes » (1). C'est une science d'observation. C'est en constituant des séries de faits historiques, aussi étendues que possible, qu'on parviendra à apercevoir le sens dans lequel évolue l'humanité. La méthode de la science nouvelle sera donc essentiellement historique. Seulement l'histoire, pour servir à cet emploi, devra se transformer et devenir scientifique. Or, à cet égard, elle n'est pas encore sortie des langes de l'enfance »; pure collection de faits que ne lie aucune théorie, « elle ne donne pas aux hommes le moyen de conclure ce qui arrivera de ce qui est arrivé (2). Elle doit s'élever au-dessus du point de vue national, qui ne peut être que descriptif, et considérer, non plus tel ou tel peuple en particulier, mais l'humanité tout entière dans sa marche progressive et continue.

Cette fois nous sommes en présence, non plus de considérations fragmentaires sur tel ou tel aspect des phénomènes sociaux, mais d'une tentative en vue d'ouvrir à la recherche scientifique une carrière entièrement nouvelle. Même les deux caractères les plus essentiels que devait garder dans la suite la science qu'il s'agissait de créer étaient, dès lors, expressément affirmés : c'est à savoir sa positivité et sa spécificité. Le règne social était rattaché aux autres règnes, mais tout en conservant sa physionomie propre. Seulement, Saint-Simon formula ce vaste programme plus qu'il n'essaya de l'exécuter. Il n'y a rien dans son œuvre qui puisse être regardé comme une entreprise méthodique pour arriver à découvrir cette loi du progrès dont il faisait la clef de voûte de tout le système social. Les vues qu'il émet sur la question sont éparses de tous les côtés; ce sont des intuitions rapides, très imparfaitement coordonnées, et que n'accompagne aucune preuve régulière. C'est seulement avec Auguste Comte que le grand projet, conçu par Saint-Simon, commence à devenir une réalité.

En un sens, on peut dire que toutes les idées fondamentales de la sociologie comtiste se trouvaient

(1) *Physiologie sociale*, t. X des Œuvres complètes, p. 177.
(2) *Ibid.*
(3) *Organisateur*, t. IV, p. 119.

(1) *Science de l'Homme*, t. XI, p. 187.
(2) *Ibid.*

déjà chez Saint-Simon. Mais Comte ne se borna pas à faire entrevoir comment elles pouvaient servir de base à toute une science; cette science, il voulut la faire. Il en définit la méthode et en constitua les cadres. Tandis qu'elle n'apparaissait jusqu'alors que comme une nébuleuse très confuse, au sein de laquelle on n'apercevait pas encore de parties distinguées, il y introduisit d'utiles divisions qui lui ont en partie survécu. Deux grandes sections sont dès lors constituées qui, tout en étant étroitement reliées l'une à l'autre, demandent pourtant à être traitées séparément : c'est la statique et la dynamique. La statique sociale a pour objet les rapports de connexité que soutiennent les uns avec les autres les divers éléments d'un seul et même milieu social, considéré à une phase déterminée de son évolution; la dynamique cherche d'après quelle loi la suite des sociétés humaines, qui constitue l'humanité, a évolué dans le temps. Ce plan de la science, Comte ne se contenta pas de le tracer; il entreprit cette œuvre colossale de l'exécuter intégralement par ses seules forces. Sur la statique, il ne fit guère qu'indiquer les problèmes et qu'esquisser les solutions, mais sur la dynamique, il entendit nous laisser un traité complet et, à son sens, définitif : les deux derniers volumes du *Cours de philosophie sociale* y sont consacrés.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette doctrine? Certes on n'y trouve que bien peu de propositions qui puissent être intégralement retenues par la science actuelle; peut-être est-ce dans le chapitre, trop peu connu, sur la statique que sont les plus suggestives. Mais pour ce qui est de la fameuse loi des trois états, qui domine tout le système, elle n'est plus présentement défendable. Comte ne disposait pas, d'ailleurs, de connaissances suffisantes pour traiter un problème d'une telle ampleur. Il y a plus; les termes dans lesquels il se l'était posé le rendaient insoluble. Comte, en effet, se propose de déterminer la loi selon laquelle se fait le développement, non *des sociétés*, mais *de la société humaine* en général. Il raisonne comme si l'humanité formait un tout réalisé, comme si le genre humain, dans sa totalité, était une seule et même société qui se développe toujours dans le même sens, suivant une marche rectiligne. Mais, en fait, l'humanité n'est qu'un être de raison, un terme générique qui désigne l'ensemble des sociétés humaines. Ce sont les tribus, les nations, les États particuliers qui sont les seules et véritables réalités historiques dont la science sociale doive et puisse s'occuper. Ce sont ces diverses individualités collectives qui naissent et qui meurent, qui progressent et qui régressent, et l'évolution du genre humain n'est que le système complexe de ces évolutions particulières. Or, il s'en faut qu'elles se fassent toutes dans la même direction et qu'elles se rejoignent exactement comme les tronçons d'une même droite. L'humanité s'est engagée simultanément dans des voies différentes, et, par conséquent, une doctrine qui pose en principe qu'elle poursuit toujours et partout un seul et même but, repose sur un postulat radicalement erroné.

Mais parce que les conclusions positives auxquelles Comte est arrivé sont rarement de nature à pouvoir être conservées, la grandeur de son œuvre n'en est pas moins incontestable. Il reste, en effet, qu'il est le premier à avoir fait un effort suivi et méthodique pour constituer la science positive des sociétés. Saint-Simon avait, sans doute, très nettement entrevu qu'elle était possible et quelques-uns des caractères qu'elle devait présenter. Mais autre chose est d'affirmer la possibilité d'une science, autre chose de l'entreprendre. Le meilleur moyen de faire céder les résistances qui s'opposent à la constitution d'une science nouvelle, est de la tenter résolument. Une fois qu'elle est, si imparfaite qu'elle soit, de toute nécessité, elle a déjà un commencement de vie; et cette démonstration par le fait témoigne plus en faveur de sa vitalité que tous les raisonnements dialectiques. Et c'est là, d'ailleurs, l'œuvre difficile à faire; car l'acte vraiment créateur consiste, non pas à émettre en passant quelques belles idées dont se berce l'intelligence, mais à s'en saisir pour les féconder en les mettant en contact avec les choses, en les coordonnant, en les appuyant sur un commencement de preuves, de manière à les rendre, à la fois, logiquement assimilables et contrôlables pour autrui. Voilà ce que Comte a fait pour la science sociale; c'est grâce à lui qu'elle est devenue un facteur de la vie scientifique. C'est pourquoi il est juste qu'il en soit considéré comme le père et que ce nom de *sociologie*, qu'il a donné à la science nouvellement née, lui reste définitivement acquis. Ajoutez à cela qu'à travers toute sa doctrine, au milieu de bien des erreurs, court un sentiment très vif de ce qu'est la réalité sociale, de ce qu'elle a de proprement caractéristique, de l'état d'esprit dans lequel il faut être pour en aborder l'étude; aussi la lecture des trois derniers volumes du *Cours de philosophie positive* constitue-t-elle, à notre sens, la meilleure des initiations à l'étude de la sociologie. Sans doute, pour bien comprendre Comte, il faut remonter jusqu'à Saint-Simon; mais quoique Comte doive à son maître, il reste, pour nous, le maître par excellence.

II

C'est un fait remarquable qu'une telle œuvre soit restée sans lendemain immédiat. Le mouvement qui avait commencé avec Saint-Simon finit, au moins

provisoirement, avec Auguste Comte et le *Cours de philosophie positive*. Ni Comte lui-même, ni ses disciples n'y ajoutèrent grand'chose. Les préoccupations pratiques et politiques redevinrent chez eux prédominantes au détriment des préoccupations scientifiques, et d'ailleurs, à partir du moment où le maître fut mort, toute activité intellectuelle s'arrêta. Ainsi, la sociologie, à peine née, disparut de l'horizon et l'éclipse ne dura pas moins de trente ans.

Comme la majeure partie de ce temps correspond au second Empire, on pourrait être tenté de croire que c'est le despotisme impérial qui a mis obstacle aux progrès de la science. Mais on ne voit pas comment des procédés purement administratifs pourraient avoir une telle influence sur l'esprit des savants. D'ailleurs, le ralentissement de l'activité proprement sociologique est antérieur à l'Empire, puisque le dernier volume du *Cours* est de 1842. L'origine de ce stationnement, qui est, en réalité, un recul, doit donc être cherchée ailleurs. Il faut admettre que les causes profondes, qui avaient donné naissance à la sociologie et qui seules pouvaient en entretenir la vie, avaient fini par perdre de leur énergie. Il s'était produit, pendant les premières années de la Restauration, une véritable poussée d'enthousiasme rationaliste. C'est de la raison seule, c'est-à-dire de la science, que l'on attendait les moyens de refaire l'organisation morale du pays. C'est de cette effervescence intellectualiste que résultèrent, à la fois, le Saint-Simonisme, le Fouriérisme, le Comtisme et la sociologie. Mais, dès les débuts de la monarchie de Juillet, toute cette agitation paraît en train de se calmer. On dirait que le goût de la réflexion, surtout appliquée aux choses sociales, tend de plus en plus à se perdre. Une sorte d'engourdissement mental se produit, que les événements de 1848 n'interrompirent que pour un instant. La Révolution de 1848 n'est vraisemblablement qu'un dernier écho, nécessairement affaibli, du grand mouvement intellectuel qui avait illustré la première partie du siècle. C'est ce qui explique qu'on en ait eu si vite et si facilement raison.

Toujours est-il que, pendant cette longue période d'assoupissement, une seule œuvre parut qui peut être considérée, sous certains rapports, comme une contribution sociologique : c'est celle de Cournot. Dans son *Essai sur le fondement de nos connaissances*, Cournot traite, en effet, de la méthode historique et ce qu'il en dit peut s'appliquer à la sociologie ; d'autre part, tout le second volume de son *Enchaînement des idées fondamentales* est consacré à l'étude du milieu social. Mais l'objet de Cournot n'était pas de constituer ou de faire progresser une science nouvelle; il se proposait seulement de coordonner ensemble les notions que lui fournissaient les sciences existantes. Il demande à l'histoire, à la linguistique, à l'économie politique, les éléments d'une philosophie de l'histoire et ne cherche pas à superposer à ces différentes disciplines une discipline nouvelle qui les enveloppe, les domine et les transforme en les ramenant à l'unité. Ces considérations philosophiques ne pouvaient évidemment suffire à renouer la tradition sociologique. Du reste, la curiosité était si peu éveillée dans cette direction qu'elles n'attirèrent pas l'attention et qu'elles n'eurent même pas l'influence suggestive qu'elles auraient pu et dû exercer.

ÉMILE DURKHEIM.

(*A suivre.*)

LES BEAUX-ARTS
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I. — LA DÉCENNALE FRANÇAISE

La vieille courtoisie française, si célèbre jadis et justement vantée, aura, je le crois, fort à souffrir aux yeux de l'étranger qui, désireux de contrôler une réputation quasi légendaire, voudra s'en former une idée à travers les salles du grand palais des Beaux-Arts. Et c'est toujours dommage de voir diminuer, sans compensation d'aucune sorte, une qualité nationale, surtout du genre de celle-ci, toute de grâce et de bon ton, qui venait parachever d'un trait décisif notre attitude aux yeux du monde. Désormais il en faudra rabattre, car vis-à-vis de leurs confrères étrangers les peintres français tiennent justement le rôle de maîtres de maison qui, ayant convié à un banquet une élite d'invités, auraient d'avance inscrit leur propre nom aux meilleures places, et réservé pour ceux-ci le bas bout de la table. Une telle désinvolture, et cette façon pour le moins bizarre de pratiquer l'hospitalité, seront sans doute sévèrement jugées par les intéressés ; mais il importe que chez nous, parmi ceux qui jugent avec indépendance, n'ayant point à se pousser, un semblable jeu de coudes soit apprécié comme il le mérite, c'est-à-dire, du simple point de vue des convenances, comme un inqualifiable procédé.

A cet égard d'ailleurs, que pouvait-on attendre d'une société qui, vis-à-vis de ses propres membres, appliquait avec une telle âpreté les doctrines du *Struggle for life?* On se rappelle, — ici même nous l'avons indiqué, — ce qui advint lors du choix des peintres français qui, dans cette exhibition décennale, allaient faire figure devant l'étranger. Les membres du jury commencèrent par eux-mêmes, et se servirent avec une telle générosité qu'il ne resta plus que les miettes du festin pour les confrères moins puissants qui, bien inutilement, firent entendre

des protestations indignées : c'étaient là cris de faibles, dont on vient à bout sans effort, surtout dans un pays où les croix et les titres suppléent avec avantage au talent véritable. Encore pouvait-on penser que le procédé se restreindrait aux artistes nationaux et que ce serait uniquement débats entre membres d'une même famille. A vrai dire il n'en fut rien, et quand il s'agit de choisir la place où chacun aurait à se présenter, le groupe de peintres français qui dirigeait l'opération usa, vis-à-vis de ses invités, du même sans-gêne dont il avait déjà fait preuve.

Voici donc trente-six salles, — les mieux éclairées, les plus spacieuses, — dont quelques-unes peuvent compter pour trois ou quatre à raison de leurs dimensions, — qui abritent les toiles déjà connues de nos dix derniers Salons. Et j'entends bien que cette qualification : *déjà connu* ne peut guère s'appliquer qu'au public et à la critique de notre pays. Il s'agissait donc, en vue d'une sorte de revision ou de jugement en appel, de les soumettre à l'appréciation du public et de la critique étrangère : d'un tel point de vue il se conçoit que la concurrence ait été rude et la lutte acharnée. Reste à savoir si ce mode de combat était le plus propre à assurer la victoire. En d'autres termes, — car c'est là l'épreuve à laquelle naïvement ils viennent s'offrir, — combien en est-il, parmi nos peintres français contemporains, qui soient de taille à supporter la juxtaposition, sur une même cimaise, de *huit* œuvres serrées les unes contre les autres ? Toute la question est là, car si de ces huit peintures une note identique se dégage, il devient inutile, pour ne pas dire dangereux, de se produire avec une telle surabondance. Un Delacroix, peintre universel, ennemi-né des spécialistes ; un Théodore Rousseau, paysagiste aux interprétations multiples comme les nuances diverses de son talent, un Ingres, — j'entends seulement le portraitiste ; — un Decamps ou un Daumier dans leurs merveilleuses peintures de genre, ne pouvaient que grandir aux yeux de qui avait loisir d'embrasser tout un ensemble de leurs productions, car chacune répondait aux besoins d'une âme riche qui, placée en face de la nature, réagissait avec autant de variété que d'intensité. Pour eux l'épreuve fut faite, et nous pouvons assurer qu'elle a pleinement réussi. Quels furent donc, en ces dernières années, les héritiers directs de ces noms illustres ?... Nous allons le savoir, puisque ceux qui y prétendent, d'eux-mêmes nous invitent au rapprochement.

L'avantage de cette surabondance est de fixer avec certitude quelques points douteux, et de mettre en pleine lumière le résultat des tendances maîtresses dont chaque salon isolé n'avait pu nous donner qu'une idée fragmentaire. Si nous nous arrêtons à ce que l'on est convenu d'appeler la *grande peinture*, nous allons goûter la satisfaction de généraliser et d'observer les deux ou trois traits caractéristiques qui relient entre elles des manifestations divers. Qu'il s'agisse d'art symbolique ou religieux, de compositions historiques ou destinées à fixer des événements qui ne sont point encore entrés dans l'Histoire, deux observations s'imposent jusqu'à l'évidence : c'est d'une part la disproportion des dimensions ou *grossissement des volumes* poussé jusqu'à la manie, puis la *décoloration* progressive ou envahissement de la peinture grise, dont les premiers succès d'un Bastien-Lepage favorisèrent jadis le développement parmi nos artistes français.

Sans doute on surprendrait fort des peintres comme M. Henri Martin et M. Rochegrosse, M. Gervex et M. Roll, M. Roybet et M. Detaille, M. Chartran et M. Dagnan, qui probablement entre eux se jugent sévèrement, si, d'un tel point de vue, on unissait leurs noms pour aboutir à des conclusions identiques. Et pourtant c'est bien là le réel intérêt de cette exhibition décennale, sa signification véritable au regard de l'observateur : — montrer par quels traits saillants ces peintres arrivés, qui tiennent en main la faveur du public et par là réagissent sur ce public aussi bien que sur leurs confrères plus jeunes, ont pu aboutir, faute d'une vraie compréhension artistique, à la déformation du genre auquel ils s'appliquaient.

Voici M. Gervex et M. Roll, représentés chacun par une de ces immenses machines qui servent à commémorer les cérémonies officielles : la *Distribution des récompenses au palais de l'Industrie*, et la *Pose de la première pierre du pont Alexandre*. Qui donc pourrait voir, en de telles surfaces peintes, dénotant d'ailleurs un effort matériel considérable, autre chose qu'un résultat anti-artistique au premier chef, et les plus authentiques spécimens de l'œuvre de commande, ou, comme on l'a dit si justement, du *tableau de mairie ?* Un œil sensible ne peut être retenu devant ces toiles ni par l'attrait de la couleur, ce n'est que peinture grise et sale, — ni par l'ordonnance des groupes, — c'est la plus irritante monotonie, — encore moins par la valeur physionomique — toutes ces têtes se ressemblent. Que reste-t-il donc ?.. une peinture de panorama. Il y faut insister, car on ne se rend pas assez compte de l'influence déformatrice que de telles œuvres, avec leur faux air d'importance et leur appât d'actualité, ont pu exercer sur le goût d'un public mal défendu contre elles. Je sais bien tout ce que ces cérémonies officielles offrent de glaçant... mais le talent de l'artiste n'est-il pas d'ajouter quelque intérêt à la réalité, par l'interprétation qu'il en donne ? Malgré moi un rapprochement me vient à l'esprit, que vous pourrez faire d'autant plus aisément que l'œuvre se trouve en ce même palais des Beaux-Arts : certes on peut ne ressentir

qu'un goût médiocre pour le fameux *Sacre* de David ; allez le voir pourtant, en quittant M. Gervex et M. Roll, et vous sentirez alors ce que peut susciter d'intérêt, dans une scène de cet ordre, l'intervention d'un grand parti pris d'artiste et d'un tempérament.

Prenons maintenant nos exemples dans la peinture historique et militaire. M. Roybet occupe tout un panneau avec sa vaste composition : *Charles le Téméraire à Nesles*, et M. Detaille remplit une salle entière avec ses scènes militaires. Mais combien, hélas! ces grandes choses sont petites, une fois écarté l'intérêt d'immédiate actualité dont celui-ci sut jouer habilement pour exciter le public! Petites et dénuées de portée, parce que ces scènes à effet, conçues et réalisées en vue de l'effet, sont, à vrai dire, dépourvues de toute émotion, parce qu'elles donnent, au plus haut degré, l'impression d'un *instantané*, à peine modifié par l'imagination du peintre, parce que, dans la reproduction d'un fait divers comme les *Victimes du Devoir*, il a cru faire grand en grandissant les dimensions; mais petites surtout parce que le sens de la combinaison et de l'ordonnance qui compose, avec celui de la couleur, la vertu maîtresse du peintre est étrangement absent de ces photographies en couleur. Encore suis-je injuste pour la photographie, car celle-ci du moins donne la sensation de perspective, à quoi n'atteint presque jamais la peinture de M. Detaille. D'instinct M. Detaille ne possédait qu'un don, mais à un degré qu'il semblait difficile d'égaler depuis la mort d'Horace Vernet : celui d'exploiter le chauvinisme français. Combien de réputations se sont ainsi formées à la faveur d'une habileté suprême!

C'est encore l'habileté de pratique qui triomphe dans la peinture religieuse, et par là ce genre, qui devrait puiser ses inspirations dans la sincérité d'émotion, ou tout au moins dans une vive représentation des états intérieurs, s'attache exclusivement à la recherche de *l'effet à tout prix*, pour n'aboutir qu'à de creuses et irritantes déclamations. Voici la *Cène* de M. Dagnan-Bouveret, tableau maintenant célèbre, popularisé par la gravure, et dont le succès suffit à prouver jusqu'à quel point le goût public est faussé. Je ne sache pas œuvre plus prétentieuse, plus exaspérante d'ambition, nulle peinture où l'effet produit soit en plus complet désaccord avec l'esprit du sujet, rien qui sonne plus faux, pour tout dire. Chacune des figures disposées autour de ce Christ de théâtre souligne une intention et semble dire : « Voilà ce que nous voulons exprimer! » Et comme, après tout, il n'est création imaginaire qui soit habile à traduire autre chose que l'âme de celui qui l'a conçue, il s'ensuit que le tableau de M. Dagnan ne traduit rien du tout. Il convenait d'y insister, comme sur l'une des plus notables déformations que je connaisse d'un genre — par le volume, par la couleur et par l'esprit. Vous trouverez des déformations de même caractère dans le *Saint François au labour* de M. Chartran, dans l'*Ami des Humbles* et le *Benedicite* de M. Lhermitte, cette fois avec une note tout actuelle de revendication sociale; enfin dans le *Christ en croix* de M. Bouguereau, qui prouve jusqu'à l'évidence ce qu'il peut y avoir de commun dans la fausse distinction. Je n'insiste pas sur les peintures de M. Béraud, sa *Madeleine chez le Pharisien*, sa *Descente de croix* et son *Christ*, qui ne sont qu'une insulte gratuite aux plus nobles émotions de l'idéal religieux, et dénotent le plus étonnant cabotinage d'esprit qui ait jamais paradé à la cimaise du Champ-de-Mars.

Il ne s'agit pas ici, on le pense bien, de tenter une revision des œuvres qui ont traversé les dix derniers Salons, mais de dégager quelques lignes essentielles et quelques tendances maîtresses. Appliquons notre méthode au *Paysage*, comme nous l'avons fait aux vastes compositions. Ce genre fut jadis la gloire de notre école française : il est donc légitime et fort intéressant de rechercher ce qu'il a pu donner en ces dernières années. Sans doute nous y trouvons plus de conscience, plus de sérieux et d'application soutenue que dans le précédent, quelques talents honorables et des noms qui se sont faits autrement que par la réclame ou d'ingénieux tours de main, mais pourtant aucun de ces grands partis pris qui composent les fortes personnalités, et, pour tout dire, rien de ce qui commanda le magnifique épanouissement des illustres solitaires de 1840...

Aussi bien est-ce seulement sous l'action pressante de la solitude que s'éveillent certains dons, et l'on n'imagine pas les maîtresses pages de notre école du paysage, — le sublime *Orage sur le Mont-Blanc* de Rousseau, ou cet extraordinaire *Hiver* de Daubigny, si désolé, si saisissant, une des merveilles de la Centennale, — on n'imagine pas de telles pages composées autrement que par un solitaire. Ici encore, comme pour toute forte création d'art, pas de secret décisif, pas de talisman efficace en dehors de la sincère émotion qui crée l'artiste vibrant en face de la nature, et venant lui demander, à elle seule, ses plus beaux enivrements de mélancolie. C'est à la faveur d'un tel silence, c'est grâce à de pareils repliements sur soi-même, que fut édifiée l'œuvre impressionnante de ces grands méconnus, maintenant illuminés d'un rayon de gloire.

En eux je discerne un trait décisif, qui d'étrange façon les différencie des paysagistes contemporains. Ils n'ajoutaient que rarement, par exception si je puis dire, l'homme à la nature, car celle-ci suffisait à contenter leur soif de poésie; mieux encore, elle était à leurs yeux d'autant plus imposante qu'elle

leur apparaissait vide d'êtres humains. Chez eux je crois voir quelque chose de comparable au dégoût des hommes fatigués par la contemplation des visages, et qui se détournent des habitations et des foules pour mieux se replier sur eux-mêmes en face de la nature inanimée. Rien de pareil chez nos paysagistes actuels, qui ne goûtent pas de parfait contentement devant le spectacle des forêts et des eaux, mais presque toujours tendent à agrémenter le paysage d'un élément étranger au genre. Vous voyez la *déformation*, et comme elle se produit : déformation toute française, j'allais dire toute latine, car à vrai dire on ne s'intéresse chez nous qu'a la représentation de la figure humaine.

C'est tantôt une note de déclamation et d'emphatisme, comme dans les *Sarcleuses*, dans le *Cri d'alarme* de M. Jules Breton, où la nature n'est qu'un prétexte, une occasion, un pur décor, au centre duquel s'agitent des figures expressives d'états intérieurs, trop expressives et trop tendues. Et sans doute je le sais bien, qu'à ce grand artiste qui s'appela J.-F. Millet on a pu justement reprocher trop de rhétorique, trop de sous-entendus dans la signification morale de personnages que son imagination éprise de mélancolie surajoutait sans trêve à la poésie des soirs ; mais chez celui-là du moins, c'étaient de vrais *simples* qui par la rudesse de la forme et l'affaissement des physionomies commentaient avec éloquence l'intimité du décor, tandis que dans les toiles de M. Jules Breton l'unité profonde, la simplicité et, pour tout dire, l'animalité du rural sont étrangement méconnues. C'est encore une note de protestation, ou, si vous préférez, de revendication sociale, écho se prolongeant jusqu'à l'art des doctrines qui tendent à modifier la société. M. Roll nous donne cette note dans ses *Ouvriers de la terre*, dans la *Femme Ragard, pauvresse*, et M. Lhermitte plus encore, dans son *Repos des moissonneurs*, dans ses *Faucheurs*, au point que cette fois le genre n'est plus seulement déformé, mais réellement *transformé*, que le paysagiste n'existe plus, mais qu'à lui s'est substitué un moraliste tendant à nous émouvoir de son artificieuse rhétorique. Vous voyez par là l'évolution d'un genre, et comme il est intéressant de le suivre, depuis ses origines purement esthétiques, jusqu'à sa conclusion, tout utilitaire !

Il s'en trouve encore quelques-uns pourtant, parmi les paysagistes arrivés, qui demeurent fidèles aux vieilles traditions, et s'en tiennent exclusivement à l'étude de la nature ; ou du moins les figures qui animent leurs tableaux occupent une place si secondaire qu'on peut aisément les isoler, les abstraire du milieu. Au premier rang de ceux-ci, M. Cazin a fourni une longue carrière, toute de conscience, d'application soutenue. Artiste profondément respectable pour la haute direction de sa vie, pour le sérieux de ses études préparatoires, c'est là surtout qu'il convient de le chercher, dans les dessins qui précèdent l'exécution des peintures — car on y trouve une note de sensibilité qui rarement se fait jour dans ses grands paysages. Pourquoi en est-il ainsi ? Mystère de la production esthétique, que l'on peut seulement constater, mais dont la cause nous échappe. Examinez ses dessins, puis revenez à la cimaise où ses peintures sont rapprochées : la *Route royale*, les *Voyageurs*, *Temps couvert*, *Crépuscule*, *Orage*. Une même note grise s'en dégage, et l'interprétation par trop uniforme qu'il nous donne de ces différents aspects de nature vient directement en contredire le commentaire écrit. Voilà des paysages qui sont d'un cérébral, bien plus que d'un sensitif : c'est le plus grave reproche qu'on leur puisse adresser. M. Cazin, disons-le par parenthèse, est un de ceux qui le plus auront à souffrir de la présentation de leur œuvre, de cette juxtaposition des toiles qui fait d'autant mieux ressortir l'uniformité de la couleur. Nul doute qu'isolés dans un décor approprié, ses paysages ne produisent une impression tout autre. La même observation s'applique à ses deux confrères MM. Harpignies et Pointelin, qui ne peuvent que perdre à cette méthode de groupement.

Pour avoir la note vraiment moderne dans les recherches de paysage, il convient de quitter les salles trop officielles de la Décennale pour en visiter une autre qui est... comment dirai-je ? le passage ou point de jonction entre celle-ci et la Centennale française. A constater d'ailleurs l'irritation et la sourde colère qu'elle soulève chez les mêmes *officiels* révoltés contre un tel voisinage, on perçoit aussitôt l'intérêt qu'elle peut offrir, comme aussi bien le rôle que devaient tenir, aux yeux des curieux d'art, de ceux qui sont à l'affût de toute nouveauté, les ingénieuses recherches de l'impressionnisme.

Il fallait une circonstance comme celle-ci pour grouper un pareil ensemble, dans un concours aussi solennel, et cela à deux pas de ceux qui, par situation acquise, contrôlent les admissions, non loin également des parias de jadis, qui maintenant ont reçu la consécration du temps (1). Gardons-nous pourtant d'exagérer : il est douteux que jamais, même quand ce mouvement aura pris le recul nécessaire pour tenir sa place décisive dans l'histoire de l'art moderne, l'impressionnisme y tienne un rang comparable à celui des maîtres de 1840. Mais alors on comprendra, comme déjà l'on peut s'en rendre compte à la faveur d'une telle surprise, que ces délicates et

(1) Rendons hommage à l'ingéniosité, au goût de notre éminent confrère, M. Roger Marx, qui, malgré la résistance des Impressionnistes vivants, dans le seul intérêt de l'art et du jugement de l'avenir est arrivé à composer cette curieuse salle.

subtiles décompositions de lumière s'imposent, dans le domaine du paysage et de la peinture de genre, comme les seuls efforts vivants et durables. Telle sera la conclusion logique que ces messieurs de la peinture officielle auraient dû, de toutes leurs forces, retarder; mais ils ont mal gardé la porte, et l'ennemi s'est introduit dans la place. Sans doute — je le répète et j'y insiste — un art d'analyse et de dissection n'aura jamais cette suggestion de rêve, cette puissance de poésie qui nous font saluer d'enthousiasme la compréhension synthétique de la nature chez un Th. Rousseau ou chez un Daubigny. Qu'on regarde de près cependant, en quittant les salles merveilleuses de la Centennale, et après avoir traversé celles de la Décennale française, ce groupement serré d'impressionnistes, où tout certes n'est pas de la même qualité, mais où MM. Claude Monet, Sisley, Renoir et Degas ont donné quelques indications décisives. Un œil exercé ne s'y trompera pas, et ceux-là l'ont bien compris qui, surpris dans leur habituelle surveillance, n'ont aujourd'hui d'autre ressource que de manifester leur humeur.

L'étude de la figure fut toujours en faveur parmi nous et le *Portrait* abondant : tendance naturelle à une race en qui prédominent les facultés d'analyse, et qui, sous forme écrite, par la plume de ses moralistes et de ses romanciers, composa les plus subtiles descriptions de vie intérieure qu'ait produites la pensée humaine. En ce sens, et pour remonter jusqu'aux ancêtres peintres, il convient de saluer en notre La Tour le plus grand et le plus pur des maîtres de tradition française, lui qui nourrit la hantise, poussée jusqu'à l'angoisse, de *l'expression physionomique*, et cette certitude, — sa religion à lui dans ces temps d'incrédulité, — que la combinaison des lignes et des couleurs peut devenir un instrument d'analyse, et, si j'ose dire, un *portrait d'âme* aussi fidèle que celle des mots, maniée par le plus grand des rhéteurs.

Un tel idéal, qui devrait être celui de tout artiste ayant la haute ambition de traduire la figure humaine, n'apparaît que rarement parmi cette multitude d'images peintes. Voici par exemple M. Bonnat, à qui sa situation de peintre quasi officiel valut l'honneur de représenter quelques-uns des maîtres de la pensée contemporaine. Lui-même en sentit l'intérêt, puisque, ayant à choisir parmi tant d'œuvres en vue de faire figure aux yeux de l'étranger, il prend en première ligne et place l'un auprès de l'autre ces deux noms illustres de notre pays : *Taine* et *Renan*. Je n'ignore pas ce qu'offrait d'un peu chétif et même d'ingrat le visage de M. Taine, ce que l'on discernait de légèrement *professoral* dans l'enveloppe de ce magnifique cerveau, si multiple dans ses points de vue et digne de vénération pour la haute moralité de sa vie intellectuelle. Il y avait quand même autre chose à faire avec les dehors d'un tel penseur, et qui mieux nous communiquât la sensation de ce que valait le dedans. J'ai marqué jadis, au temps de son apparition, une antipathie profonde pour le *Portrait de Renan*, et je ne saurais revenir sur cette impression première. Jamais je n'admettrai que chez un homme de si prestigieux talent, quelle que soit d'ailleurs la lourdeur de l'enveloppe corporelle, il n'existe pas de nuances physionomiques saisissables au portraitiste, et qui illumine d'un reflet spirituel des traits empâtés par l'âge : c'est vraiment d'un insuffisant portraitiste d'accentuer, avec un réalisme aussi brutal, les dehors physiques d'un homme qui ne vaut que par le cerveau!

Si l'on veut avoir ce fidèle *portrait d'âme* dont nous parlions plus haut, il faut s'adresser à un peintre qui jadis faisait figure de révolutionnaire, — j'ai nommé M. Eugène Carrière. Je retrouve avec la plus grande joie son admirable *Verlaine*, si intense, si impressionnant, et qui est, lui seul, tout un commentaire de vie intérieure. Il n'est pas d'homme, tant soit peu méditatif et cultivé, qui, devant cette image éloquemment douloureuse, puisse s'arrêter sans émotion. Voilà bien, suivant moi, — je ne crains pas de le dire, — un des plus beaux efforts de l'art contemporain. Pour l'avoir réalisé, celui-là et quelques autres encore, par exemple un *Alphonse Daudet* que je regrette de ne pas voir ici, il sera beaucoup pardonné à M. Carrière. On oubliera l'exagération, poussée jusqu'à la manie, de ses partis pris d'éclairage, qui rendent insupportables et presque inexistantes des compositions comme son *Théâtre populaire* et son *Christ en croix*. On oubliera même certaines insuffisances de forme vraiment trop saillantes, et qui sautent aux yeux des moins avertis, — telle l'arabesque de la main du père dans cette peinture pleine de charme et de vérité : le *Portrait de M. Gabriel Séailles*.

J'arrive à la grande question, la plus passionnante de toutes quand il s'agit du Portrait, celle de la *Femme moderne*. De cet être charmant, qui évolue autour de nous et participe à notre vie morale, quel peintre a su nous traduire la signification délicate? Il ne s'agit pas, bien entendu, des êtres désexués se plaisant à intervertir le rôle que la nature assigne à chaque catégorie, mais de celles seulement sur l'intime psychologie desquelles l'Impératrice Élisabeth d'Autriche donnait cette note qui pourrait servir d'épigraphe à tout un traité d'éducation : — « Moins les femmes apprennent, plus elles ont de prix, car elles tirent d'elles-mêmes toute science. Ce qu'elles apprennent ne fait à vrai dire que les égarer, car elles désapprennent une partie d'elles-mêmes pour s'approprier imparfaitement de la grammaire ou de la logique. » —

Celles-là, dont le type n'est point encore perdu, Dieu merci, qui ont gardé le sens de leur destination native, et que nous aimons d'autant mieux qu'elles conservèrent plus intact le suprême attrait de leur sexe, est-il un portraitiste moderne qui, dans ces dix dernières années, en ait fixé l'intime poésie, je ne dis pas avec la prestigieuse maîtrise dont témoignèrent les peintres anglais dans l'interprétation de leurs aristocratiques modèles, mais simplement avec la précision qui permit à un Alfred Stevens de traduire certains caractères de la Bourgeoisie du second Empire?

A cette question je doute qu'on puisse répondre par l'affirmative. Et pourtant que de talent dépensé! Que d'essais, parfois heureux, pleins d'indications et de promesses! M. Paul Dubois nous donnait, voici quelque dix ans, un portrait de jeune femme dont le nom m'échappe aujourd'hui, que j'appellerai simplement la *Dame au bouquet de violettes*, qui par son caractère de grâce et de distinction l'emportait infiniment sur les figures médiocrement expressives, trop uniformes surtout, qu'il expose ici, Dans le *Portrait de Mme Eugène Glœnzer*, dans celui de *Mlle Emma Calvé*, qui sont de somptueuses façades, M. Benjamin Constant dévoile la partie tout extérieure de son talent, cette prodigieuse facilité qui l'entraîna si souvent à des œuvres hâtives, mais rien du sérieux et de la belle tenue que nous admirons dans cette peinture émue : *Mes deux Fils*, et dans le *Portrait de la Reine d'Angleterre*, où l'apparat n'exclut pas la grandeur: voilà deux œuvres vigoureuses et qui en disent long sur les moyens expressifs de M. Benjamin Constant. A qui maintenant voudra prendre une idée nette des dons qui échurent en partage à M. Carolus-Duran, et qu'il a de gaîté de cœur gaspillés sans compensation, je conseillerai, après la visite de son exposition décennale, d'aller revoir la *Femme au gant* du Luxembourg, ou, dans les salles rétrospectives, le *Portrait d'Émile de Girardin*. De tels rapprochements suffisent à éclairer la psychologie d'un artiste.

Ce qui manque le plus, on le voit, c'est une compréhension synthétique de la Femme, cet ensemble de qualités permettant à un peintre de dégager, dans une figure isolée, la personnalité d'un modèle et les traits essentiels de la race d'où il est issu. Par là nos portraitistes féminins demeurent impuissants à nous faire songer et ne s'imposent pas à notre attention. Les uns, comme M. Albert Besnard dans son *Portrait de théâtre*, s'attachent volontairement aux parades et aux futilités, ce qui pourrait sembler légitime après tout, si on les rehaussait de caractère et de style. D'autres, comme M. Jacques Blanche, s'appliquent au pastiche d'une école dont il est plus aisé de reproduire les défauts que les qualités. D'autres encore, comme M. La Gandara, s'ingénient à rendre la part inquiétante et malsaine, j'allais dire perverse, de la femme moderne; et pour notre part nous n'y verrions aucun mal — car cela aussi a son intérêt — si une telle note était donnée avec plus de sérieux et de profondeur. D'une façon générale, et dans ces différentes œuvres les qualités de couleur et de matière ne viennent point assez relever les insuffisances de la conception, et voilà pourquoi nous leur préférerions, si nous avions à choisir, telles petites peintures signées de noms presque inconnus, comme ces deux portraits de M. Albert Braut et de M. Henry Burdy, que je recommande à l'attention de quiconque est sensible aux délicatesses d'exécution.

Cette science d'exécution, ces recherches de matières, qui sont le métier du peintre, et composent sa vraie supériorité technique, au même titre que la richesse d'orchestration pour le musicien et pour l'écrivain la pureté de la forme, on aimerait à les rencontrer, plus que partout ailleurs, dans la *Peinture de genre*, étiquette au sens très élastique, et sous laquelle nous comprendrons tout ce qui n'a pu trouver place dans les catégories précédentes. Mais il nous faut constater combien rares elles se manifestent et cèdent le pas à des déformations plus variées encore que les précédentes.

Voici d'abord celle de l'affectation, dont M. Aman-Jean nous est un magnifique exemple dans la *Femme au paon*, la *Confidence* et l'*Attente*. Affectation et recherche exaspérée de la nouveauté par l'imprévu des attitudes... on pourrait ajouter également: assimilation imparfaite de certaines arabesques particulières aux Primitifs qui, transportées brutalement dans ce genre moderne, composent un insupportable amalgame. Je crois bien que M. Aman-Jean est, avec M. Dagnan-Bouveret, le plus ambitieux représentant de cet *Art nouveau* qui fleurit depuis sept ou huit années à la cimaise du Champ-de-Mars, et qui sent déjà le vieux. Je retrouve le même genre d'affectation dans la *Bourrasque* de M. P.-A. Laurens. Voulez-vous un exemple de déformation par la sensiblerie? Regardez l'*Ouvrière* de M. Bréauté, si semblable aux réclames pour les remèdes contre l'anémie que nous voyons sur les kiosques, surtout les *Fiancés* et *Ombres portées* de M. Friant; par la recherche du tragique et de l'horreur?... M. Jean Veber y suffit amplement avec l' *Or* et l'*Homme aux poupées*. On sent si bien que c'est une horreur factice, imaginée froidement, pour étonner le public et le contraindre à s'arrêter, sans rien de la signification tragique qu'enferment certains sujets, que savent en dégager, pour mieux dire, certains artistes qui en furent touchés profondément! M. Jean Veber n'atteint qu'à une gesticulation tendue et à des effets de mélodrame : à cet égard on peut le rapprocher de M. Jean Béraud.

De cette peinture outrée, sans mesure et sans goût, rien ne repose autant que l'art tranquille, sa-

voureux et solide de M. Henner. Que de fois n'a-t-on pas dit, et nous-même tout le premier, les limites où s'enfermait sa manière! Mais c'est une grande force que de se rendre un compte exact de ce dont on est capable, et, l'ayant une fois compris, de creuser son sillon avec obstination et amour. M. Henner s'y est appliqué durant une carrière déjà longue, et voilà pourquoi nous saluons, non loin de son *Lévite d'Éphraïm*, la charmante *Églogue* où se trouvent condensées ses précieuses qualités d'interprète du nu féminin. Il a su d'ailleurs, avec une rare finesse d'instinctif, *varier* son exposition. Et puis, quand bien même l'ensemble de son œuvre ne témoignerait que d'une vertu, l'amour de la peinture et le souci des belles matières, il conviendrait, à ce seul point de vue, de s'y arrêter encore, lorsque nous voyons si profondément méconnu par la plupart des artistes ce qui constitue à vrai dire leur raison d'exister. Il fut un temps où M. Charles Cottet semblait l'avoir compris, et plusieurs de ses toiles de début, scènes de la vie bretonne, marines, paysages de mer, nous avaient donné grand espoir en l'avenir de ce peintre. On en retrouvera quelques-unes à cette exposition, non loin de son *Repas d'adieu*, du *Jour de la Saint-Jean*, composition trop vaste, disproportionnée à la nature de son talent et au sujet lui-même. Je me reprocherais d'omettre, parmi les bonnes peintures de genre, celles de M. Eugène Lomond, dont la manière est précise, sobre et consciencieuse, celle de M. Tournès, qui transporte dans les scènes d'intimité quelque chose des brumeuses enveloppes de M. Carrière, enfin le *Goûter* de M. Édouard Saglio, qui manifeste un goût et des tendances particulièrement réalistes.

Ici encore, comme pour le Paysage, et pour les mêmes raisons, à quiconque est en quête d'une interprétation vraiment moderne, je conseille une station attentive dans les salles qui forment le passage de la Centennale à la Décennale française : c'est encore un hommage à l'adresse de quelques-uns des peintres groupés sous l'étiquette impressionniste. Je ne veux voir ici que des cas individuels, convaincu d'ailleurs qu'ils eussent obéi aux exigences de leur nature, même isolés les uns des autres, et sans l'influence du groupement. Qu'on m'entende bien : il ne s'agit pas ici d'une de ces manifestations puissantes par où le génie intense et passionné d'un Daumier a su hausser la peinture de genre jusqu'au Drame. Nous prendrons conscience d'un tel effort en étudiant les salles de la Centennale. Il s'agit d'un idéal infiniment plus modeste, d'une ambition moins haute, mais qui celle-là, en quelques œuvres du moins, n'a pas manqué son but. Sans avoir de prétention aux allures torrentueuses d'un grand fleuve qui entraîne tout dans son cours, l'Impressionnisme nous y apparaît, dans ses réussites, comme un ruisseau limpide et clair qui réfléchit l'image de nos sensations les plus délicates. Et n'oublions pas que les plus petites choses peuvent être d'art, pourvu qu'elles donnent une note de vie et de vérité! Cela dit, je vous abandonne complètement le nom de Manet, dont la présente exhibition ne grandira certes pas le prestige, mais accusera simplement davantage la signification naturaliste. De lui au véritable Impressionnisme je distingue mal le passage, sinon à titre de protestation contre la peinture officielle. Je ne veux retenir que deux noms, ceux de M. Renoir et de M. Degas ; mais je les considère comme essentiels, indispensables, destinés à prendre rang plus tard dans la série des maîtres. Du premier, regardez longuement cette *Fillette en robe courte*, cette *Jeune fille en robe blanche*, deux toiles qui sont autant des peintures de genre que des portraits ; puis ce *Devant de loge*, — un jeune homme et une jeune femme assis l'un près de l'autre en toilette de soirée ; — puis encore cet incomparable *Torse de femme* étendue sur des oreillers, une toile grande comme les deux mains, mais un bijou de couleur, qui vaut une pochade de Goya pour la liberté et l'audace de facture. Regardez aussi, de M. Edgar Degas, son *Bureau de coton à la Nouvelle-Orléans*, surtout sa *Leçon de danse*, et vous comprendrez alors, par la toute-puissance du contraste, ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans la plupart des peintures de nos Salons.

Paul Flat.

UNE BIOGRAPHIE DE GEORGE SAND

Un écrivain russe très passionné des choses de France vient de commencer une de ces biographies comme on les aime, à ce qu'il paraît, de nos jours, et qui sont destinées, à bref délai, à inspirer l'horreur insurmontable de toutes les biographies. Jusqu'à présent, l'ouvrage se compose de deux volumes in-octavo, de 450 pages chacun, et la biographie de George Sand y est conduite de 1804 à 1838. George Sand ayant vécu soixante-douze ans et les deux volumes ici présents n'embrassant que trente-quatre ans de son existence, on est fondé à croire que la biographie complète de George Sand comprendra cinq volumes in-octavo et environ 2 300 pages, texte serré. Le secret d'amuser étant celui de ne pas tout dire, il y a quelque crainte à concevoir, si ce n'est sur ces deux premiers volumes, qui après tout ne sont qu'un apéritif, du moins sur les trois ou quatre volumes suivants.

Il y a lieu d'avertir les biographes sur les dangers de leur incontinence. M. Wladimir Karénine est parti de cette idée de Sainte-Beuve, fort juste du reste,

qu'il serait bon d'acclimater en France ces « biographies anglaises » détaillées, nourries et précises, où les œuvres sont perpétuellement éclairées par les circonstances de la vie de l'auteur et ne sont considérées que comme des incidents de cette existence.

Fort bien ; mais j'ai plusieurs observations à présenter à cet égard. D'abord il est des auteurs à qui cette méthode convient parfaitement et d'autres à qui elle convient très peu. Ensuite George Sand est précisément un des auteurs à qui elle convient le mieux. *Mais*, même avec un auteur à qui elle convient fort bien, elle est extrêmement dangereuse. Un de ses dangers est de noyer, en quelque sorte, les œuvres dans la biographie et l'écrivain dans sa vie non intellectuelle, ou autre qu'intellectuelle. C'est précisément ce qui est arrivé à M. Wladimir Karénine.

Un de ces lecteurs, qui aiment à refaire les titres des ouvrages, après avoir lu les deux volumes de M. Karénine, reviendra à la première page, relira le titre : « *George Sand, sa Vie et ses Œuvres* », prendra son crayon bleu, biffera la rubrique sus-rapportée et y substituera : *Histoire des Amours de Madame Dudevant.*

Et il n'aura pas tout le tort. L'impression d'ensemble, à lire ces deux volumes, est très nettement que George Sand a passé sa vie à aimer un certain nombre de messieurs, français et étrangers, nés entre 1810 et 1820. Au milieu des enseignements qui foisonnent, qui roulent à flots pressés sur ce sujet, les œuvres de George Sand plongent dans l'ombre, disparaissent au regard, ne semblent plus que des incidents sans aucune importance. Les titres de chapitre ne seraient pas et ne pourraient pas être : *Rose et Blanche* ; — *Indiana* ; — *Valentine* ; — *les Mauprat*, mais bien : Aurélien de Sèze ; — Jules Sandeau ; — Prosper Mérimée ; — Alfred de Musset ; — Pagello. — Rentrée d'Alfred de Musset ; — Michel de Bourges ; — Chopin, etc. — Je ne sais pas s'il y a un moyen plus sûr de diminuer un poète, un écrivain, et même un homme quelconque. Et certes l'intention de M. Wladimir Karénine n'a pas été de diminuer George Sand. J'ose lui dire avec assurance qu'il y a pleinement réussi.

Le culte des morts a singulièrement changé de méthode à cet égard. Autrefois, des faiblesses des grands hommes on en disait juste ce qu'il fallait pour les bien faire comprendre : « Racine, nerveux, sensuel, ardent, jaloux, irritable, assez mauvais caractère. Il eut des complaisances pour des filles de théâtre. Son génie ne s'explique pas du tout par cela ; mais le choix de ses sujets s'explique un peu par cela. C'est pourquoi nous en avons parlé un instant ; et maintenant n'en parlons plus. » — « Corneille, hautain, gauche dans le monde, fier et timide avec les femmes, amoureux, du reste, semble-t-il, jusqu'à un âge où c'est ridicule, même aux hommes. Utile à savoir pour comprendre certains passages très remarquables de ses dernières pièces. C'est pourquoi nous en avons fait mention ; et maintenant, n'est-ce pas, n'en parlons plus. »

On prétend aujourd'hui honorer tout autrement les grands exemplaires de l'humanité. « Je ne me suis peinte qu'en buste », disait la spirituelle soubrette Mme de Staal. Le buste ne suffit plus. Comment donc ? Un demi-monument ! Ce qu'il nous faut c'est bien la statue tout entière. Je crois même que c'est sur ce qui n'est pas le buste qu'on insiste davantage.

Je veux bien et je ne m'intéresse qu'à la vérité ; mais précisément c'est que la vérité perd davantage à ce procédé qu'au procédé inverse, et que le personnage n'est plus du tout vrai à le présenter ainsi et avec cette complaisance pour ce qui, non pas le distinguât des autres, mais le confondît avec eux. Je vais exagérer un peu, mais seulement pour me faire comprendre, en un sujet où il faut surveiller sa plume : en vérité, croyez-vous qu'entre George Sand telle que vous nous l'avez présentée et Mme Louise Colet, il y ait une différence très appréciable ? Ma foi, non ! Eh bien, le portrait le plus faux qu'on puisse faire de George Sand c'est un portrait où elle ait un faux air, et plus qu'un faux air, de Mme Louise Colet.

Voilà le défaut capital de cet ouvrage, si consciencieux du reste, et si diligent, et si vénérable pour le soin extrême apporté à la documentation. — Il y en a d'autres, qui ne sont pas petits. En général l'auteur, comme critique, a un goût extrêmement douteux. On lira avec étonnement, je crois, que « ce sont les souvenirs d'Italie *et de George Sand* qui ont inspiré à Musset *Lorenzaccio* et *On ne badine pas avec l'Amour*. Je serais curieux de voir distinctement quels souvenirs de George Sand il y a dans *Lorenzaccio* et même (malgré le fameux plagiat, qui n'est que de trois lignes) dans *On ne badine pas avec l'Amour*.

On lit ailleurs que « *la Confession d'un Enfant du Siècle* est sans contredit la meilleure et la plus belle œuvre de Musset ». Sans contredit ; cela est certain, cela est de consentement unanime, cela n'admet même pas la contestation. Personne, n'est-ce pas, ne soutiendra que les *Nuits* et le *Souvenir* sont supérieurs à *la Confession d'un Enfant du Siècle*. Il y a de ces affirmations qui sont magnifiques d'assurance.

On apprendra encore que *Leone Leoni*, de George Sand, est, quant « à la mise en scène », aux « *héros principaux* », au « dialogue tellement vieilli et vieillot, si peu naturel, que c'est là un des romans de George

Sand qu'on pourrait difficilement recommander aux lecteurs de nos jours », appréciation qui paraît un peu sévère, surtout quand, deux pages plus loin, on apprend que « l'*Uscoque* est un conte intéressant au plus haut point », et que *Orco* devra être placé « au nombre des œuvres choisies de George Sand ». En général toute la partie critique du livre de M. Wladimir Karénine est approximativement négligeable.

De la partie biographique j'ai déjà dit le défaut principal, qui est qu'elle est surabondante et d'une complaisance aussi fatigante qu'infatigable aux histoires d'amour et même de simple galanterie. Mais il y en a un autre, moins désobligeant, agaçant encore : c'est une certaine tendance à la partialité. Il faut que George Sand ait eu toujours raison ; il faut que ses partenaires aient eu toujours tort ; il faut que George Sand ait toujours été infiniment supérieure à ses amis d'une saison ou d'une année. Ah ! Jules Sandeau, Musset, Michel de Bourges en reçoivent de rudes dans ces deux volumes ! Figurez-vous que Sandeau a commis le crime de tromper George Sand avec une blanchisseuse pendant une absence de l'auteur de *Rose et Blanche !* Cet homme est jugé pour M. Wladimir Karénine. Il ne pouvait pas y avoir de pardon pour un tel homme. Il n'y en a pas eu ! C'est bien fait ! On n'est pas infidèle à une amante comme George Sand !

Quant à Musset, il est odieux. M. Wladimir Karénine est très sévère pour les biographes qui ont recueilli des traditions et des racontars et qui les ont rapportés à titre de racontars et de traditions. Mais lui, quand il s'agit de Musset, ne se prive pas de rapporter les traditions et conjectures les plus défavorables à l'auteur des *Nuits.* Pagello a toujours dit que la maladie de Musset, à Venise, avait été une fièvre typhoïde. N'en croyez rien. M. Wladimir Karénine est sûr que c'était le *delirium tremens :* « Il a été beaucoup parlé dans la presse de la maladie de Musset, que personne, *à commencer par le médecin*, n'a jamais osé appeler de son vrai nom. Le médecin l'*a poliment* appelée « fièvre typhoïde ; » mais, en réalité, c'était le *delirium tremens*, effet final de la vie de débauches de Musset. »

Voilà. Aucune référence, aucun document. Le médecin dit que c'est une typhoïde ; c'est de la politesse, M. Karénine sait que c'était le *delirium tremens.* D'où le sait-il ? Y était-il ? Qui a pu le savoir, excepté le médecin, qui, lui, dit le contraire ? Non, ce ne pouvait être que le *delirium tremens.* Et ce « effet final de la vie de débauches de Musset » ! La vie de débauches de Musset à vingt-trois ans ! Le *delirium* à vingt-trois ans ! C'est un peu invraisemblable. Mais c'est vrai. Un homme qui a trompé George Sand était un homme qui ne pouvait avoir que le *delirium tremens.*

De même, il ne pouvait être qu'un homme très indélicat. Il avait, à Venise, perdu dix mille francs au jeu, et c'est George Sand qui les a payés, les empruntant à Buloz. Ici il y a un quasi-document. C'est Buloz qui a raconté cela à M. Plauchut. D'accord, mais il faut bien reconnaître que c'est là une de ces traditions orales que M. Wladimir Karénine rejette rudement quand elles sont défavorables à son héroïne, et qu'il accueille celle-ci bien complaisamment, alors qu'il aurait fallu y regarder à deux fois, et même, faute de preuves sûres, s'abstenir.

Tout l'épisode Musset-Sand-Pagello est raconté dans cet esprit. George Sand y fut toujours divine ; Musset toujours condamnable, malgré le soin qu'on prend de temps en temps de dire que si toutes les lettres étaient publiées, tous les deux sortiraient grandis de cette épreuve. Quand dira-t-on donc franchement, humainement, que dans cette triste aventure, les torts furent réciproques et égaux, à tout prendre égaux ; que Musset trompa George Sand ennuyeuse et que George Sand trompa Musset malade ; et que Musset fut un compagnon de voyage un peu énervant, et que Sand le laissa partir, malade encore, avec un vrai soulagement, pour aller se promener en Tyrol avec Pagello, alors qu'elle aurait pu, *quoi qu'on die*, l'accompagner au moins jusqu'aux frontières de France ; et que nous avons affaire à deux poètes de génie ; mais à deux êtres de chair, de sang et de nerfs qui, en dehors de leur génie et du fracas déclamatoire qu'ils jettent sur leurs tristes aventures, ne valent ni plus ni moins que nous, et c'est à dire valent peu ?

Et encore, pour dire tout à fait toute ma pensée, tout en restant sur ma position et les jugeant à très peu près aussi coupables l'un que l'autre, je ferai toujours remarquer que Musset avait vingt-trois ans et George Sand vingt-neuf, ce qui fait une différence et que George Sand se devait d'être plus raisonnable et plus charitable que l'enfant, qu'à dire vraiment les choses, elle avait enlevé.

Je tenais à dire cela une fois pour toutes, quelque ridicule qu'il y ait à prononcer sur ce genre d'affaires. Mais enfin, malgré l'admiration que j'ai pour George Sand, malgré la véritable *affection* que je lui garde, malgré des souvenirs de famille qui me la rendent chère, je ne puis pas voir une véritable partialité, quelque naïve et candide qu'elle se montre, sans éprouver le besoin de remettre les choses au point.

De même l'hostilité enragée de M. Karénine à l'égard de Paul de Musset fait un peu sourire. Paul de Musset, ne l'oublions donc pas, n'a pas attaqué. Il a reçu en pleine poitrine *Elle et Lui*, qui, certes, n'est pas bien méchant ; mais qui, en somme, n'est pas très favorable à Alfred de Musset, on en conviendra, et qui vraiment, publié au lendemain de la

mort d'Alfred, n'avait pas toutes les convenances de l'opportunité. Il a riposté, rudement, par un pamphlet violent et cruel. Mais, en somme, de ce pamphlet le fond était vrai, reste vrai, et ce n'est pas Paul de Musset qui a commencé, et enfin c'est un frère qui parle de son frère qu'il vient de perdre et qui a été attaqué, tout au moins qui n'a pas été traité fort bien. Paul de Musset mérite au moins de l'indulgence. Il en est peu parmi nous qui n'eussent agi à peu près comme il l'a fait. Il mérite beaucoup d'indulgence. M. Wladimir Karénine ne peut pas se flatter d'en avoir montré beaucoup pour lui.

Bien des choses donc ennuient, désobligent, quelques-unes irritent dans cet ouvrage. Je ne saurais dire trop haut que, malgré tout cela, il est du plus haut intérêt et très précieux pour l'histoire littéraire. Il représente, *au juger*, une bonne dizaine d'années de travail. Il est formidablement documenté. Tout ce qui a été écrit, non seulement sur George Sand, mais sur tous ses amis et sur tous ceux qui ont été en relations avec elle a été lu et religieusement relevé par M. Karénine. Le livre abonde en inédit. Les collectionneurs d'autographes et de raretés bibliographiques ont été mis à contribution avec un soin et une curiosité passionnés auxquels il n'y avait rien à ajouter.

Et le butin est très digne de considération. On trouvera dans cet ouvrage beaucoup de George Sand absolument inconnu, comme par exemple les *Lettres de femme* (à Michel de Bourges) qui n'ont paru que très partiellement dans la *Revue illustrée* de 1890-1891. On y trouvera des suppléments très importants à ce qui a été publié déjà de la correspondance de Musset et de George Sand et de George Sand avec Sainte-Beuve. J'appelle particulièrement l'attention sur ce point. George Sand n'avait rien de caché pour ses confidents ; et c'est même, de quelque nom que la sévérité ou l'indulgence veuille l'appeler, un trait tout à fait curieux de son caractère ; mais Sainte-Beuve fut plus que son confident ; il fut pour elle une sorte de directeur de conscience. Il lui imposait singulièrement. Très étonnée peut-être qu'il n'eût jamais parlé avec elle d'autre chose que d'amitié, elle en avait conçu pour lui un respect un peu inquiet, une manière de vénération mêlée de confiance et encore de camaraderie, qui est une des choses les plus complexes qui se soient vues. Comme résultat, c'étaient des confidences encore ; mais des confidences où elle sentait le besoin de s'expliquer, de se justifier, de conquérir ou conserver l'estime. Elle entrait avec lui dans l'analyse plus ou moins sincère de son âme. Rien n'est plus intéressant pour la postérité curieuse, et aussi pour le psychologue attentif. Tout ce que George Sand a écrit à Sainte-Beuve est de tout premier intérêt.

Notez que Sainte-Beuve a été un peu le collaborateur de George Sand. Si ce délicieux *Secrétaire Intime*, que M. Karénine n'estime pas assez, à mon avis, est ce qu'il est et n'est pas tout différent, c'est que le crayon rouge de Sainte-Beuve a passé par là. Il y aurait un vrai roman psychologique à écrire sur les relations de George Sand et de Sainte-Beuve, le seul, à ce qu'il me semble, des amis de George Sand que George Sand n'a pas logé dans ses romans, précisément parce qu'il n'a pas été avec George Sand un personnage de roman, celui qui ferait, dans un récit écrit par un psychologue avisé, le personnage le plus curieux à mettre en face de celui de George Sand elle-même. Étude à faire. Je la recommande. Je n'ai pas le temps.

Et encore le premier roman, platonique, celui-ci et pétrarquien, de George Sand, ses relations avec le digne et distingué Aurélien de Sèze, avocat général à Bordeaux, est suivi ici avec plus de soin et de recherches patientes que partout ailleurs. Aventure de toute première importance pour comprendre l'évolution sentimentale de George Sand ; aventure parfaitement innocente, ce semble, mais non pas insignifiante, et qui a peut-être décidé de toute sa vie ; aventure qui a peut-être inspiré le mot très profond que George Sand a écrit quelque part : « Il [son mari] n'aurait donc pu avoir aucun motif de jalousie, *ce dont il était contrarié parfois autant que flatté ; car il y a certaines liaisons pures, discrètes, mystérieuses, qui font plus de tort au repos du mari que de franches et loyales infidélités.* »

A tous égards, ces deux volumes sont infiniment précieux pour l'histoire littéraire. Ce sont des recueils de documents à lire, à relire, à extraire et à conserver. Le seul tort de l'auteur a été, peut-être, d'y intervenir.

ÉMILE FAGUET.

AU QUAI D'ORSAY

M. Delcassé est le vingt-quatrième ministre des Affaires étrangères de la IIIe République. Si l'on classait par rang de taille cette double douzaine de chanceliers, M. Ribot aurait droit à la première place et M. Delcassé à l'avant-dernière, immédiatement avant M. Goblet. Le plus chevelu fut incontestablement M. Flourens. Gambetta fut le plus gros. Je vous laisse à découvrir le plus fat.

Le duc Decazes réussit, en oscillant légèrement de droite à gauche, puis de gauche à droite, à se maintenir quatre ans au quai d'Orsay. Le marquis de Banneville y séjourna à peine trois semaines. Calculez bien : cela ne fait pas une moyenne de dix-

huit mois pour chaque titulaire. Pour quelques-uns ce fut trop, ce fut beaucoup trop. Il ne faut pas un an et demi pour établir définitivement la preuve de son incapacité. L'empereur Olibrius n'accepta le trône que pendant sept mois et cela lui suffit pour conquérir un très durable renom d'imbécillité. J'ai plaisir à reconnaître que ce ne fut pas assez pour quelques autres. Il y a autant de sagesse et de prévoyance à s'assurer pour longtemps le concours des bons serviteurs de l'État qu'à se priver le plus promptement possible de celui des mauvais.

Cette prévoyance et cette sagesse ne se manifestèrent, au cours de notre histoire, que chez un bien petit nombre de nos rois. La plupart ne furent sourds ni à la brigue ni à la flatterie, en dépit de leur consécration et de la vertu de la Sainte-Ampoule. Mais il n'est que juste de reconnaître que sous notre gouvernement démocratique, l'intrigue et le soupçon, le caprice et la routine ne laissent pas de jouer des rôles très importants. Certes, nous avons le droit de nous en indigner. L'indignation est une vertu civique. Il me paraît sage, toutefois, de n'en pas abuser. En bonne justice humaine, on doit passer aux gouvernements — je dis : aux meilleurs — un grand nombre de fautes. Toutes ? Non. Je verrais là un abus d'indulgence ou, si vous préférez, de scepticisme. Mais il faut savoir se résigner aux injures inévitables que les hommes, parce qu'ils sont enclins à beaucoup de passions, et la nature, parce qu'elle est sans discernement comme sans pitié, font subir à notre idéal.

Les maux qu'il est permis de regretter sont ceux qui sont réparables. Les erreurs dont on ne doit point s'accommoder bénévolement ce sont celles auxquelles on peut porter remède. A combien de reprises, et dans tous les partis, n'a-t-on pas exprimé le vœu que l'homme d'État chargé de nos relations avec l'étranger ne fût pas emprisonné dans les liens trop étroits de la solidarité ministérielle ? On n'aperçoit que des avantages à le mettre à l'abri de ces sautes de vent que déchaînent dans les couloirs du Palais-Bourbon les rancunes, les ambitions et les lâchetés. Il ne serait responsable devant le Parlement que de sa politique au dehors et non de celle de ses collègues au dedans. Son autorité morale s'en trouverait considérablement accrue. Il pourrait, à l'occasion, parler un peu plus haut et se décider moins timidement. Comment s'étonner que l'on risque le plus petit enjeu avec une prudence excessive lorsque l'on craint de n'avoir pas le temps, pour le défendre, de déployer toutes les ressources de sa volonté et de son intelligence ? On en vient alors à faire consister la sagesse suprême dans l'art d'éviter les affaires. « Surtout, pas d'affaires ! » Tel est le programme du ministre et chacun s'applique à l'exécuter d'autant plus ponctuellement que la paresse et la pusillanimité y trouvent leur compte. C'est l'abdication de toute initiative en faveur du hasard. Par là on compte échapper aux responsabilités trop lourdes et trop directes. Ce calcul est parfois déjoué. C'est à cette politique que nous devons la perte de notre influence en Égypte et une sorte de complicité morale dans le massacre de trois cent mille Arméniens. Et je reconnais que le hasard ne nous pas été trop funeste. Il eût pu nous réserver des coups plus cruels.

Je ne tiens pas pour certain que les hommes qui portent la responsabilité de ces fautes les eussent commises dans des conditions plus favorables de gouvernement. Les institutions politiques doivent venir au secours de l'infirmité humaine et, autant que possible, garantir les hommes publics contre les défaillances auxquelles ils sont naturellement enclins. Les nôtres remplissent-elles ce rôle tutélaire ? On n'oserait le soutenir. Ce n'est pas à conclure qu'il faille en comploter le renversement. Il y a peu de chances pour que la violence apporte de bons remèdes. C'est de l'expérience et de la réflexion qu'il les faut attendre. Les abus du régime parlementaire, tel qu'il fonctionne dans notre pays, nous les connaissons, mais nous savons aussi qu'on y peut remédier. Ce qui rend si difficile la réalisation des réformes pratiques et prudentes c'est qu'elles ne tentent que ce petit nombre de bons citoyens qui se consacrent sans ambition personnelle au bien public. Les autres se plaisent aux besognes plus hasardeuses et de plus grand profit. Si les bons citoyens s'enhardissaient jusqu'à montrer presque autant de persévérance et d'énergie que les agitateurs, ils épargneraient à leur pays beaucoup de crises funestes. Hélas ! il n'en va pas ainsi. Est-ce une excuse pour se ranger soit du parti des sceptiques, soit du parti des fous ? La raison finit quelquefois par avoir raison. Et, peut-être, pour revenir à notre exemple, un jour viendra-t-il où le ministre des Affaires étrangères ne devra pas interrompre les négociations en cours et quitter le quai d'Orsay parce que la Chambre n'est pas satisfaite de l'attitude du ministre des Cultes à l'endroit de quelques desservants en rébellion ?

* * *

En dépit des conditions défavorables qu'imposent à notre diplomatie les incessants contre-coups de la politique intérieure, il ne serait pas juste de prétendre qu'il n'y a eu aucune suite de vues dans la direction des affaires extérieures de la République depuis la guerre de 1870 jusqu'à nos jours. Après une période de recueillement si efficacement employée, selon une énergique expression de Gambetta, « à refaire les os et la moelle de la France » que

nous éveillâmes l'inquiétude chez nos vainqueurs, la conscience de ce rapide relèvement nous rendit l'espoir et avec l'espoir l'ambition de jouer de nouveau notre rôle dans le monde. Nous rentrâmes en scène d'une façon très discrète dont on trouve la preuve dans notre attitude au Congrès de Berlin, où M. Waddington représenta la France avec plus de dignité que de profit. La Russie, cependant, avait déjà eu l'occasion de nous manifester ses sympathies sur lesquelles Gambetta fondait de grandes espérances. Mais à ce moment, ni le pays ni ses mandataires ne voulaient se résoudre à choisir entre l'acceptation de la défaite ou la poursuite immédiate d'une revanche. Ce mot de revanche sortait encore de toutes les lèvres de nos blessures à peine cicatricées, sans étouffer cependant la voix de la raison qui dénonçait les dangers d'une belle entreprise. La vérité est que le temps seul réussit à imposer certaines résolutions que la sagesse conseille, mais auxquelles il serait trop douloureux de consentir par un acte formel de sa volonté. Notre diplomatie durant cette période reproduisit les oscillations mêmes de l'opinion. Peut-être l'influence de Gambetta, si elle eût pu s'exercer plus librement, aurait-elle réussi à faire converger vers un but unique des efforts méritoires, mais désordonnés.

Il était réservé à Jules Ferry de prendre une attitude plus nette et d'y persévérer plus fermement. L'indécision était insupportable à cette nature franche et combative. Pouvait-on, sans une excessive témérité, provoquer le destin en déclarant la guerre à une nation que sa prospérité rendait chaque jour plus redoutable? Le pays, au fond, malgré quelques velléités oratoires ou poétiques, ne désirait-il pas le maintien de la paix? Puisque l'heure ne semblait pas propice à la revanche et que, d'autre part, une grande nation ne peut pas s'épuiser en espérances incertaines ou en fureurs impuissantes, Jules Ferry s'efforça de détourner nos yeux de la frontière mutilée pour les porter vers ces immenses régions encore mal connues que les peuples de l'Europe commençaient à se disputer avec acharnement. La résolution que prit alors M. Ferry sous la double influence de son tempéramment et des circonstances, allait compliquer la tâche de la diplomatie et la préciser en même temps. La « politique coloniale », inaugurée voilà près de vingt ans, a déterminé, en vertu d'une logique immanente plus forte que toute manifestation de volonté, l'orientation de notre diplomatie. Qu'on le voulût ou non, cette politique devait faire naître ou plutôt réveiller entre l'Angleterre et la France des motifs de rivalité. Qu'on le voulût ou non, l'Allemagne, désireuse de les exploiter au profit de ses intérêts commerciaux de plus en plus considérables, et ne poursuivant plus aucun dessein de conquête en Europe, devait être amenée à nous montrer un visage presque souriant. Nous n'avons échappé en effet ni à l'une ni à l'autre de ces deux conséquences de la politique coloniale. Je ne crois pas que ce soit abuser du raisonnement que de prétendre que cette double conséquence directe et comme nécessaire allait exercer une influence sur nos rapports avec la Russie. Pour répondre aux amabilités de l'Allemagne, il fallait braver l'opinion de la grande majorité des Français. Il fallait la braver dans des conditions telles que le succès d'une semblable négociation était autant dire impossible. Aussi, malgré son courage et la confiance qu'il puisait dans la noblesse et la sincérité de ses intentions, Jules Ferry n'osa pas s'avancer dans cette voie. Nous étions donc condamnés à un isolement d'autant plus difficile à supporter que l'Allemagne, un peu dépitée, pouvait changer en mauvaise humeur son enjouement de tout à l'heure et que, du côté de l'Angleterre, on avait plutôt à craindre un conflit qu'à espérer un rapprochement. Mais avec une armée bien outillée et une épargne encore abondante, nous n'étions pas un parti à dédaigner. C'est ce dont la Russie s'avisa et nous vîmes peu à peu se réaliser en déclarations et en démonstrations les sympathies un peu vagues qui existaient entre les deux peuples découlant, peut-être, du sentiment qu'aucun antagonisme naturel ne mettait aux prises leurs intérêts respectifs. Par voie de conséquence indirecte, la politique d'expansion coloniale devait faciliter et a facilité en effet le rapprochement de la France et de la Russie. A partir de ce moment, notre diplomatie allait avoir un rôle plus actif. Une double tâche sollicitait ses efforts: conquérir, puis sauvegarder un vaste empire colonial: nouer d'abord, entretenir ensuite l'alliance avec la Russie. L'exécution de ce programme imposait une certaine unité de vues. Son succès était à ce prix. Tous les ministres qui se sont succédé au quai d'Orsay depuis une douzaine d'années ont travaillé d'une volonté commune à sa réalisation. A la condition de ne pas exercer un contrôle trop rigoureux et de glisser sur quelques erreurs, on doit reconnaître en effet que la diplomatie républicaine s'applique à justifier de moins en moins le reproche d'incohérence qu'on lui a si souvent adressé.

*
* *

En se précisant davantage, la tâche des ministres des Affaires étrangères ne devenait pas plus facile. Au contraire. En face d'un but à atteindre, force est de prendre des résolutions. Il n'en va pas de même tant que l'on se recueille et qu'en présence du grand nombre de combinaisons possibles, on laisse au hasard le soin de décider. J'ai le sentiment que le rôle du duc Decazes fut plus aisé à remplir, il y a vingt

cinq ans, que ne l'est aujourd'hui celui de M. Delcassé. Aussi devient-il de moins en moins vrai de prétendre que sous notre régime démocratique le choix du ministre des Affaires étrangères importe peu. Ce n'est pas que nous devions compter sur lui pour frapper un de ces coups formidables qui trouble pour un instant l'équilibre des choses humaines sur la surface de notre petite planète. Le génie d'un homme ne suffit pas à frapper de tels coups. Le concours des circonstances y semble indispensable. Au surplus, les grands coups d'audace finissent par coûter trop cher. Mais, sans s'interdire la recherche de résultats pratiques ni de profiter des occasions qui s'offrent à elle, la diplomatie d'un pays républicain n'a-t-elle pas pour premier devoir de respecter le plus scrupuleusement possible l'idéal de justice et d'humanité dont le reniement est un outrage direct aux principes essentiels d'un gouvernement démocratique? Et ne souhaiterait-on pas, la leçon en dût-elle être souvent perdue, que le ministre des Affaires étrangères de la République française pût, dans ses rapports avec les autres chancelleries, s'éloigner des voies tortueuses et n'avoir recours qu'à des moyens loyaux pour défendre une politique loyale.

Eh bien, on me surprendrait, je l'avoue, en m'apprenant que cette tâche est si facile que l'on peut, au caprice des combinaisons ministérielles, confier le soin d'y travailler utilement à l'un quelconque de nos huit cent quatre-vingts représentants. Je pense, au contraire, que pour contribuer à sa réalisation, même dans des conditions très modestes, il faut posséder de rares qualités d'intelligence et les ennoblir par le souci d'une haute esthétique morale. C'est au travers d'une véritable armée de préjugés que cette conception d'une diplomatie s'inspirant de l'idéal républicain doit se frayer une voie. Entre notre état social et notre état politique, il y a de très graves et très nombreuses contradictions. Nos lois valent mieux que nos mœurs. Nous ne méritons pas nos institutions politiques. C'est là une des raisons pour lesquelles nous en faussons tous les ressorts. Les mœurs plus puissantes que les lois finissent toujours par plier celles-ci à leurs convenances. Il n'est pas un seul des principes républicains auquel le peuple soit véritablement attaché. En présence du retour offensif des plus lointains préjugés on se demande si les révolutions n'ont pas passé sur la France comme ces pluies torrentielles qui glissent sur le sol sans y pénétrer. En dépit des leçons reçues et des précautions prises, ne voyons-nous pas refleurir en des âmes exaltées et obscures un patriotisme étroit, fanfaron et hargneux? Sous son inspiration funeste, ce pays en viendrait à considérer le plaisir de nuire comme une suffisante compensation des échecs subis et à sacrifier son renom et ses véritables intérêts aux exigences de sa vanité. Il faut reconnaître que les explosions chroniques de ce patriotisme provocant et réactionnaire ne facilitent pas la tâche d'un ministre des Affaires étrangères qui a non seulement le devoir d'éviter à son pays les aventures, mais aussi de sauvegarder les principes d'équité, d'humanité, de tolérance, auxquels, en dépit de tant de folies et de tant de défaillances, le prestige de la France demeure encore attaché.

Les obstacles que rencontre sur sa route un ministre des Affaires étrangères pour lequel les principes républicains ne constituent pas de vaines formules ne sont pas moindres au dehors qu'au dedans.

La malice des hommes a sauvé de l'oubli l'avertissement que l'on met dans la bouche du chancelier Oxenstiern à l'occasion du voyage que son fils entreprenait auprès des Cours de l'Europe. Pour sévère qu'il paraisse en son âpre ironie, l'avertissement du vieux chancelier suédois n'était pas complet. Il ne visait sans doute que l'incapacité intellectuelle des hommes auxquels, en ce temps-là, soit le hasard, soit les intrigues avaient remis la direction des affaires de l'Europe. Il passait sous silence leur immoralité. Était-elle donc moins flagrante que leur sottise? On a quelque peine à le croire. Mais nous sommes enclins à la juger avec une sévérité qui eût été trouvée excessive par les contemporains du chancelier Oxenstiern. En ce temps-là, où les duels ressemblaient souvent à des assassinats, la diplomatie avait peu de scrupules sur le choix de ses armes. Elle ne reculait ni devant le mensonge, ni devant l'intimidation et la perfidie. Elle conserve encore dans l'esprit du peuple le mauvais renom de ses anciennes pratiques. Pendant longtemps, ses plus vertueuses prétentions ne dépassèrent pas le respect de formes solennelles et courtoises. Les formes furent, peut-être, le premier gain de la civilisation sur la barbarie. Et ce n'est pas, à vrai dire, un gain tout à fait illusoire, car il faut prendre garde qu'il y a dans l'hypocrisie des formules une sorte d'hommage rendu aux droits d'autrui et comme le regret que des exigences politiques obligent à les méconnaître.

Certes, personne n'aurait l'impertinence de s'approprier de nos jours le jugement que le chancelier Oxenstiern porta, il y a près de trois siècles, sur les diplomates de son temps. Il me semble que ce serait également faire tort aux hommes d'État du XIXe siècle que de ne pas déclarer que leurs intentions, sinon leurs actes, témoignent d'un souci de moralité plus vigilant aujourd'hui qu'autrefois. Mais n'exagérons pas ces éloges; le respect de la vérité nous l'interdit. Combien est lente, incertaine, difficile, la démarche du progrès moral! A chaque étape de la route, on prend peur pour les conquêtes si péniblement réalisées. L'ambition d'un seul homme avec la complicité des circonstances ne suffit-elle pas à leur

faire échec? On se surprend parfois dans un état profond de découragement. L'humanité qui s'agite avec grand fracas sur la surface moisie de sa petite planète est-elle définitivement promise à la méchanceté et à la sottise?

Ce siècle — le dix-neuvième depuis que la paix fut annoncée aux hommes de bonne volonté — a été témoin de scandaleux attentats aux garanties que la conscience des peuples civilisés essaie de trouver dans la conception du droit contre les abus de la force. On conteste que M. de Bismarck ait jamais formulé l'aphorisme brutal qu'on lui attribue. Il est possible; mais on ne lui fait pas injure en le lui attribuant, car il est l'expression même de toute la politique du « chancelier de fer » (1). Plus récemment, un homme d'État, un peu grisé par sa surprenante fortune à laquelle cependant la désinvolture de ses revirements d'opinions n'était pas étrangère, s'enhardit jusqu'à dénoncer les lenteurs et les scrupules de l'ancienne diplomatie. Et l'exemple n'a pas tardé à venir illustrer la théorie. Nous avons vu M. Chamberlain prêter son appui aux entreprises de M. Cecil Rhodes et, pour les faire aboutir, déchaîner un vent furieux de nationalisme sur la terre classique des libertés politiques. Un petit peuple à qui la richesse minière de son sol coûtera peut-être son indépendance, est dès maintenant marqué comme première victime de la diplomatie nouvelle de M. Chamberlain.

La plainte du paysan des bords du Vaal a moins ému l'Europe que la rude éloquence du paysan du Danube n'avait fait le Sénat romain. On a dit que c'était le droit des nations d'être égoïstes. Je ne me porte pas garant de la moralité de cette formule, mais il faut reconnaître que le patriotisme commande de tenir compte des circonstances avant d'aventurer son pays dans des entreprises chevaleresques. Or les circonstances ne semblent pas favorables aux interventions désintéressées. Nous assistons à un réveil inquiet de patriotisme. Chaque peuple garde sa niche en grognant et en montrant les dents. La Conférence de la Haye nous a renseignés sur l'étendue des sacrifices que les nations entendaient consentir à la cause du droit et aux sentiments d'humanité.

*
* *

A travers tant d'obstacles au dehors et au dedans, l'idéal de paix, de fraternité et de justice vers lequel devrait s'orienter la diplomatie d'un peuple qui a rédigé la proclamation des Droits de l'homme et du citoyen est soumis à de douloureuses épreuves. A tout instant, sa lueur vacille et menace de s'éteindre. Aussi ne peut-on pas s'étonner qu'à diverses reprises certains de nos ministres des Affaires étrangères aient témoigné plus de bonne volonté pour faire leur devoir que de sagacité pour le bien connaître. Un d'entre eux avouait en un jour d'épanchement qu'il s'était rapporté au sort, en jetant une pièce de monnaie en l'air, de ce qu'il devrait faire en des circonstances assez délicates. Un autre, qui professa toujours un superbe mépris pour les idées générales, déclarait baptiser républicaine toute politique dont la France bénéficiait matériellement. M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui ne buvait que de l'eau, fut un ministre circonspect, mais excessivement timoré. M. Spuller, qu'on accusa de boire beaucoup de bière, avait les plus louables intentions, mais s'assoupissait parfois devant son bureau. M. Goblet, grincheux et rageur, s'appliquait à prendre les mouches avec du vinaigre. Il convient de rendre hommage à la sévérité décorative de M. Challemel-Lacour, à sa culture littéraire et à la virtuosité de sa parole, mais ce rhétoricien excellent fut toujours desservi par l'abondance et l'âcreté de sa bile. Ce trotte-menu de M. de Freycinet qui, à deux ou trois reprises, fut chargé des intérêts extérieurs de la France, comprenait tout, expliquait tout et ne se décidait jamais à rien résoudre. M. Flourens demeurera justement fameux par le dessin de son nez et la longueur savamment calculée de ses cheveux. Avec ses phrases chaleureuses et ses gestes enveloppants, M. Ribot savait allécher notre appétit. Le plus souvent, hélas! famélique héron, il n'eut à nous servir qu'un pauvre petit limaçon!

M. Hanotaux dut à sa réputation de travailleur, que ne démentait pas son aspect de boursier en Sorbonne, la faveur avec laquelle l'opinion accueillit son avènement au ministère. On célébra à l'envi la prudence de son conseil et la fermeté de sa décision; si l'on lui refusait l'audace foudroyante de l'aigle, c'était pour lui reconnaître la patience et la ruse du chien de chasse campagnard. Son premier ministère n'ébranla qu'à peine la confiance que l'on avait mise en lui. Les vicissitudes de la politique le ramenèrent au quai d'Orsay. Sans doute la roue de la fortune avait tourné. On ne lui fit plus fête avec la même unanimité que la première fois. Les illusions s'envolèrent peu à peu. Ainsi qu'il arrive trop souvent, on lui fit expier par une sévérité excessive les sourires trop complaisants qu'on avait adressés à sa virginité ministérielle. Sa prudence se transformait peu à peu en pusillanimité, sa fermeté en imprévoyance et l'on se refusait même à lui tenir compte de sa diligence. La vérité ne serait-elle pas qu'il fut, lui aussi, victime des conditions difficiles qu'impose à la diplomatie le fonctionnement défectueux de notre régime parlementaire, confusion de plus en plus

(1) Peut-être, d'ailleurs, associait-il, en ses heures de recueillement (s'il en avait) quelque Divinité guerrière à ses rêves d'ambition personnelle et de patriotisme farouche.

grave des pouvoirs, émiettement et indiscipline des partis, incohérence des délibérations, etc.) et que, par là, il se vit encouragé à rechercher les moyens d'esquiver les trop lourdes responsabilités. Il a laissé dans sa succession cette affaire de Fachoda, qui n'a pas porté, comme on le veut prétendre, une atteinte bien rude au prestige de la France, mais qui doit, me semble-t-il, servir d'enseignement à tous nos futurs ministres des Affaires étrangères, car elle est nettement caractéristique de ce jeu téméraire qui consiste à convoiter de gros gains et à gêner les entreprises rivales sans être résolu à aller, s'il le faut, jusqu'au bout des sacrifices nécessaires ou, pour mieux dire, en étant résolu à n'y pas aller. De mémoire de joueur, la fortune s'associe rarement à des calculs qui, dans l'espoir de combiner les chances de la prudence et de la hardiesse, finissent par se frustrer des avantages de l'une et de l'autre.

Je regretterais, dans l'intérêt même de la vérité, que l'on ne voulût pas faire la part d'un peu d'espièglerie dans le trait sommaire dont j'ai souligné la physionomie des principaux ministres des Affaires étrangères de la troisième République. Leur bonne volonté et leur souci du bien public sont au-dessus de tous soupçons.

Le reproche le plus pertinent à leur adresser — et je m'expose de mon plein gré aux railleries des esprits exclusivement utilitaires — c'est de n'avoir pas consacré leur meilleur effort à imprimer à la diplomatie de la République française un caractère de franchise, d'équité et d'humanité qui, à défaut de profits matériels, souvent illusoires, eût sauvegardé, sinon accru, son prestige moral.

* * *

Depuis le début de la septième législature, c'est-à-dire depuis quinze mois, M. Delcassé a succédé à M. Hanotaux. Il a laissé dire qu'il s'était avancé à petits pas, timides et hésitants, vers le quai d'Orsay. La timidité n'est pas malséante. Elle n'exclut pas le mérite et peut, à la rigueur, se concilier avec beaucoup d'ambition. Nous savons que M. Delcassé se préparait de longue date à la tâche difficile que la République lui offrit au mois de juin 1898 par la voix émue de M. Brisson. Mais on comprend son hésitation. L'heure n'était pas favorable. Ces chausse-trapes de l'« Affaire » allaient lui réserver presque autant de tablature que les marais du Bahr-el-Gazal. Sans doute il avait rêvé d'un horizon plus aimable. Il surmonta toutefois ses hésitations. Peut-être avait-il consulté M. Constans avant de prendre une résolution. On le peut croire puisque la résolution fut judicieuse. Au jeu de la politique, une excessive modestie et une excessive prudence découragent la fortune. Il ne faut abuser ni des rhumatismes ni des missions diplomatiques aux heures critiques. Marcus Curtius se précipita dans le gouffre du Forum avec sérénité.

Je ne comparerai pas M. Delcassé à Curtius. Il est bon de rester dans la mesure. J'ai entendu célébrer cependant avec émotion et presque avec lyrisme le courage de M. Delcassé. L'émotion et le lyrisme sont de trop. J'affirme à ces flatteurs que l'histoire nous a conservé des exemples de courage plus dignes d'inspirer les masses. Mais les détracteurs systématiques qui dénaturent les plus louables intentions et dénoncent la pusillanimité là où il convient de rendre hommage à la prudence, sont encore plus loin de la vérité. M. Delcassé a le vif sentiment de sa responsabilité. Il l'a peut-être un peu plus quand il parle que quand il agit. Sa parole, en effet, est militante et courageuse, mais, tout de même, il ne réserve pas toute son énergie pour la tribune. Il lui en reste encore à l'heure du Conseil. Il l'a prouvé en sachant mériter en maintes circonstances une impopularité qui l'honore. N'oublions pas qu'à travers les péripéties de la terrible Affaire, il a fait respecter presque sans défaillances les droits de la vérité. Si nous le qualifions de pusillanime, jusqu'à quelles épithètes faudra-t-il descendre pour juger M. Ribot ou M. de Freycinet? En fait de courage civique, le monde parlementaire ne nous a pas gâtés. Ne soyons pas trop exigeants.

M. Delcassé, qui vint tout jeune encore de Foix à Paris pour offrir un vaste théâtre à sa fringante ambition, ne tarda pas à faire sa petite place dans l'entourage de Gambetta. S'il fut remarqué et distingué par le grand tribun, je le retiendrai à son honneur, car Gambetta avait le don de bien juger les hommes. Sa psychologie tout instinctive était très sûre et très fine. Il savait utiliser les hommes et possédait le sens des combinaisons politiques. Son origine à demi italienne se révélait par là. Il avait raison de penser que l'on peut beaucoup attendre d'un Méridional diligent et circonspect.

Ce n'est pas, il faut le reconnaître, le cas de tous les Méridionaux. Ce n'est même pas le cas de beaucoup. C'était celui de M. Théophile Delcassé. Méridional, sans doute, il l'a été et il l'est même un peu encore. La mobilité de sa physionomie, sa volubilité oratoire, le goût des métaphores, la voix qui chante et sa malice, — ne lui faisons pas tort de sa malice — nous renseignent précisément. Mais c'est un Méridional du Sud-Ouest et un Méridional de la montagne. Il ne faut pas confondre tous les midis. Il y a midi et midi. Celui des cigales — le midi de M. Maurice Faure — n'est pas le midi des grillons et des renards — celui de M. Delcassé et de M. Constans. Plaise au Dieu du Soleil que je ne manque jamais de respect à l'âme si poétique de la cigale! Mais je rends

hommage au grillon, troubadour avisé, qui sait prendre le temps de faire la chasse entre deux aubades à la création.

Moins chimérique que la cigale, presque aussi raisonnable que le grillon, M. Delcassé sut discipliner de bonne heure son imagination et brider de près sa fantaisie. La fortune ne s'égare pas souvent aux sentiers du pays de Bohème. Ce n'est pas en ces régions hasardeuses qu'il la poursuivit. Il l'attendit dans son cabinet en écrivant beaucoup d'articles alertes et perspicaces sur la politique extérieure. Elle fut exacte au rendez-vous, et depuis quelques années déjà elle ne lui a pas faussé compagnie. Nous ne nous en plaindrons pas si M. Delcassé est capable de montrer un peu plus de courage que la plupart de ses prédécesseurs et, j'ose ajouter, un peu plus de foi républicaine. Nous n'attendons pas de miracles. Nous nous déclarerons satisfaits à bien meilleur compte. Mais nous pensons qu'un ministre des Affaires étrangères n'a pas accompli tout son devoir lorsqu'il a bien défendu les intérêts matériels de la France. Il a également la garde de son prestige moral. Sacrifier les intérêts matériels aux intérêts moraux serait condamnable ; sacrifier les intérêts moraux aux intérêts matériels ne le serait pas moins. Ils sont, à vrai dire, inséparables. C'est de ce point de vue que devrait s'inspirer, semble-t-il, notre diplomatie. Si elle s'appliquait à « fortifier la justice » dans le monde au lieu d'y « justifier la force », elle serait digne de ces apôtres et de ces penseurs qui ont fait briller une auréole d'équité et de générosité autour du front de la France. C'est là l'idéal d'une diplomatie républicaine. Notre reconnaissance serait acquise à M. Delcassé si, plus heureux ou plus courageux que ses prédécesseurs, il nous en rapprochait un peu — un tout petit peu.

Marcel Théaux.

L'ÉDILE CÉRÉALE

Conte romain.

> I[illegible] in medium sportula jubet officialem suum [illegible] pisces ascendere, ac pedibus suis totos obterere.
>
> L. Apuleius. *Metamorphoseon.*
>
> Donec eris sospes, multos numerabis amicos,
> Tempora si fuerint nubila, solus eris.
>
> (P. Ovidius Naso. *Metamorphoseon.*)

Publius Volusenus Sisenna, né d'un chevalier obscur enrichi dans le trafic des blés africains, venait à peine de prendre la toge virile, quand il alla étudier la philosophie aux écoles d'Athènes. Car son père, qui n'avait eu en sa vie d'autre souci que celui d'acquérir de grands biens, montra, comme souvent il arrive, plus d'ambition pour son fils que pour lui-même. C'est pourquoi il l'avait envoyé de bonne heure dans les officines des rhéteurs, afin que s'étant exercé dès l'adolescence à défendre des causes imaginaires, il pût à l'âge mûr briguer les premières magistratures de l'État. Mais, de retour à Rome, loin de profiter des leçons de ses maîtres, Sisenna rimait pour des courtisanes des vers dans la manière de Propertius, et menait dans sa maison du Tibre, parmi des hommes corrompus, une vie dissipée. Et lorsque la nuit il revenait de souper bruyamment, il poursuivait les femmes à travers les rues désertes, à l'exemple de ces jeunes débauchés qu'ont peints Terentius Afer dans ses fines comédies et Accius Plautus dans ses farces grossières.

Il entrait dans sa vingt-septième année quand, soupçonné d'entretenir des relations criminelles avec Quintia, maîtresse de l'empereur Hadrien, il fut privé de ses biens et relégué à Hypate en Thessalie. Aussi Volusenus Sisenna avait-il coutume de dire que ses amours avec Quintia avaient été interrompues comme autrefois celles de Pirithoüs et d'Hippodamie.

Aussitôt qu'il connut la mort d'Hadrien, il sollicita de rentrer dans la Ville ; mais Antonin le Pieux demeura sourd à ses supplications. Il résolut alors de vivre heureux, même dans la fortune adverse, car ses malheurs l'avaient rendu sage. Pour tromper la misère et les longs ennuis de l'exil, il cultivait les bonnes lettres qui sont, comme dit le poète Théocrite, l'embellissement de la vie et le remède à tous les maux. Et de même qu'Aulu-Gelle qui conféra dans ses *Nuits Attiques* les plus beaux endroits de ses lectures, il butinait les écrits des philosophes pour en extraire un miel exquis. Parfois encore, au déclin du jour, il gravissait les collines qui entourent la cité d'une ceinture verdoyante, et, assis au bord d'un sentier, sous un térébinthe antique, laissait errer sa vue sur Hypate endormie. La fumée flottante au-dessus des toits dans la brume laiteuse du soir lui inspirait de douces et tristes rêveries ; il songeait à ses Pénates abandonnés et des larmes amères perlaient au bord de ses paupières. Alors il tirait d'un pli de sa toge quelque rouleau contenant un *Traité* d'Épicure ou un chant de la divine *Énéide* et, consolé, regagnait lentement sa demeure.

Depuis dix ans déjà, Publius Volusenus Sisenna vivait seul et sans ami sur une terre étrangère, lorsqu'un jour, en sortant des Thermes, il lui prit fantaisie de se rendre sur le marché pour y acheter lui-même de quoi suffire à son frugal souper. Un soleil déjà bas dorait au loin les temples et les villas, et la foule innombrable et curieuse s'écoulait bruyamment. Des marchandes de fruits passaient, leurs corbeilles pleines sur leurs épaules, gracieuses comme les Choéphores d'Eschyle. Des vieillards, implorant la pitié des flâneurs, tendaient une main tremblante. De

la pointe d'un silex, des jeunes gens gravaient sur les colonnes le nom de celle qu'ils aimaient, ainsi qu'autrefois Pâris celui d'Œnone sur l'écorce des arbres. Et des courtisanes, aux yeux languissants et humides de volupté, erraient au milieu des groupes, frôlant les hommes sur leur passage.

Or, s'étant arrêté sous une tente, Sisenna rangeait dans son panier quelques poissons récemment sortis de la mer et encore tout irisés et nacrés, qu'une vieille femme lui cédait à vingt deniers, après lui en avoir, durant un quart d'heure, demandé cent, lorsqu'il se fit soudain dans le peuple un grand concours. Les licteurs municipaux, le faisceau sur l'épaule, marchaient à pas rapides, avertissant de leurs cris les acheteurs d'avoir à s'écarter. Un homme d'une vaste corpulence les suivait, enveloppé de la toge romaine aux longs plis négligemment rejetés sur son bras gauche. Son visage aux joues pleines était entièrement rasé, ses cheveux drus et courts commençaient de grisonner et une mâchoire puissante pressait ses lèvres minces. Par instants, il ralentissait l'allure de son escorte, et, debout devant les étalages, pesait les viandes et inspectait les denrées. C'était l'édile céréale nouvellement en charge pour l'année, Lucius Sempronius Taurus.

Quand il passa près de lui, Volusenus Sisenna fut certain de connaître cet homme, et cependant il hésitait à le nommer. Puis, tout d'un coup, dans un mouvement de surprise et de joie :

— Sempronius Taurus ! s'écria-t-il, qu'il m'est doux de te revoir après un si long temps !

Le magistrat, s'étant arrêté, fixa sur son interlocuteur un regard attentif.

— O cher Sempronius, reprit celui-ci, le malheur et les ans ont suffisamment altéré mes traits, pour que tu ne retrouves plus après deux lustres ton Volusenus Sisenna.

A ce nom Sempronius Taurus ordonna aux soldats de former les piques en faisceaux et aux licteurs d'écarter la foule à huit pieds à la ronde. Et par trois fois il embrassa Volusenus.

— Que je suis heureux, dit-il, de te pouvoir serrer dans mes bras ! Tu me rappelles des choses passées et les jours heureux de ma jeunesse, alors que nous commentions avec enthousiasme les traités d'Aristote et de Platon. Car voici tantôt quinze ans que nous nous rencontrâmes pour la première fois. C'était sur les bancs de la cité de Minerve où nous étudiions la philosophie. Nous rentrâmes ensemble à Rome et, durant plusieurs années, je fus ton commensal et ton compagnon. J'étais pauvre à cette époque, mais j'avais toujours mon lit et mon couvert dans ta villa du Tibre. Plusieurs fois même tu m'as ouvert ta bourse avec libéralité, et ce sont là services que je n'ai pas oubliés. Tout jeune encore, tu étais déjà célèbre parmi les hommes pour ton esprit et parmi les femmes pour ton élégance. On citait dans la Ville la largeur et l'éclat de la bande de pourpre qui bordait ta toge, et nos maîtres estimaient que tu passerais un jour en éloquence Cicéro et même Vatinius. Mais, par la droite du dieu Mars, que fais-tu donc aujourd'hui sur le marché d'Hypate? Sans doute, tu jouis de tes biens avec intelligence, et visites les pays étrangers pour parfaire encore ton éducation et meubler ton esprit de souvenirs.

— Tu te trompes étrangement, répondit Sisenna. Un édit impérial m'a depuis longtemps déjà relégué dans cette ville. J'ai jadis sollicité ma grâce et ne l'ai pas obtenue. Maintenant je ne désire point autre chose que de vivre paisiblement ici et d'y mourir sagement. L'infortune et le commerce des philosophes anciens m'ont appris la résignation, le seul bien désirable et certain, puisqu'il ne s'acquiert point à prix d'argent. Mais toi, ne dois-je pas te féliciter, te voyant ainsi entouré de soldats, de licteurs et de tout l'appareil d'un magistrat?

— En effet, ô chère tête de Sisenna. Je suis récemment arrivé à Hypate et chargé pour un an de l'inspection des vivres. Mais je ne me tiendrai jamais quitte envers toi de tes bons offices passés, et si, d'aventure, tu as quelques amis à traiter, je pourrai t'être utile.

— Hélas ! ô cher Sempronius, j'ai trop de peine à me nourrir moi-même pour faire coucher encore des amis autour de ma table. Dans sa prudence, l'empereur Hadrien m'a d'un même coup confisqué mes biens et enrichi d'autant le trésor public, c'est-à-dire le sien. Je goûte présentement cette médiocrité que notre Horatius a bien à tort nommée dorée. Car, si un ouragan de dettes ne souffle point de tous côtés sur ma maison, ma bourse n'en est pas moins, comme disait Catullius, plus pleine de toiles d'araignées que de pièces de monnaie. Aussi, le temps est-il passé où je dînais dans de la vaisselle d'argent et régalais mes hôtes de lamproies de Sicile ou d'huîtres du Lucrin arrosées d'un vieux falerne de derrière les fagots. Cependant je préfère encore mon état à celui de ces vils clients qui, pour toucher la sportule, se pressent dès l'aube aux portes incrustées d'ivoire de leurs riches patrons. Je me suffis à moi-même. Et tu vois dans ce petit panier le fretin qui doit composer mon repas.

A ces mots, Sempronius Taurus saisit le panier des mains de son ami, et, l'ayant secoué pour mieux voir ce qu'il contenait :

— Qui donc, dit-il, t'a vendu cette mauvaise drogue et combien l'as-tu payée ?

— C'est, répondit l'exilé d'Hadrien, cette petite vieille dont l'étalage est devant nous. Apparemment

elle sait son métier de marchande, et une longue pratique lui aura fait connaître que la demande doit toujours être plus que de raison supérieure à l'offre. Car ce n'est qu'après un long colloque que j'ai obtenu pour vingt deniers ces poissons dont elle exigeait cent.

— O cher Sisenna, reprit l'édile, je te veux donner une preuve de mon amitié et reconnaître, autant qu'il est en mon pouvoir, les bienfaits dont tu m'obligeas naguère. Et dans le même temps je ferai voir à tous ces fripons de commerçants de quelle sorte ils seront traités sous ma magistrature.

Interpellant alors la vieille femme du haut de son édilité :

— C'est ainsi que vous rançonnez nos amis? A force de surfaire, vous affamerez bientôt cette ville, la fleur de Thessalie, et la rendrez déserte comme un rocher. Que ce premier affront public vous serve d'enseignement.

Et ayant appelé le centurion qui commandait l'escorte, il lui ordonna de vider à terre tous les poissons du panier et de les fouler aux pieds. Puis, il embrassa son ami, fit rompre les faisceaux et continua son inspection.

Demeuré seul sur la place du marché, et considérant sans colère, mais avec quelque regret, ses poissons écrasés, Publius Volusenus Sisenna songeait à part lui :

« C'est pour m'être agréable que cet homme me fait perdre d'un même coup mon souper et mon argent. On s'instruit chaque jour, et voici assurément une manière nouvelle de sentir l'amitié qu'a omise en son traité notre Marcus Tullius. »

Louis Delaporte.

VARIÉTÉS

UNE « LOI BÉRENGER » EN ALLEMAGNE

L'écrivain qui voudrait s'essayer à une psychologie des Allemands d'aujourd'hui noterait tout d'abord — observation liminaire — l'étonnante volonté chez eux d'être un peuple fort. Encore, certes, qu'il procède de l'amour de la patrie, ce sentiment ne constitue peut-être pas précisément le patriotisme à la façon dont nous l'avons entendu à travers notre propre histoire. Il ambitionne moins la gloire, la gloire bruyante et creuse des champs de bataille, que les profits tangibles d'une politique habile; il se soucie grandement de l'ordre à l'intérieur et du bon renom national; jalousement, il veille à la sauvegarde et au développement des puissances morales du pays. La volonté d'être un peuple fort, considérable, considérable par la dignité des mœurs, « bien portant », — « *gesund* », comme ils disent... Et ce n'est pas là une vague aspiration, ni même une volonté toute virtuelle, c'est un vouloir conscient et effectif, qui agit on pourrait presque dire en chacune des unités constitutives de la masse et dont s'accommode fort bien, du reste, l'individualisme du caractère germanique. C'est, en un mot, cette soumission aisée, cette placide et tenace application à la tâche quotidienne, si ingrate celle-ci soit-elle, qui nous déconcerte un peu, nous Latins, et qui, modeste en apparence, fait l'individu par instants si comiquement important, de l'autre côté du Rhin. On provoquerait le sourire, à prétendre dire les choses dans le détail, mais ceux-là me comprendront qui savent un peu l'Allemagne contemporaine, et qui peut-être se sont curieusement amusés à pénétrer sur place l'esprit de ce peuple, — l'âme, par exemple, de quelque obscur fonctionnaire ou celle encore de quelque petit commerçant.

L'écrivain qui s'intéresserait à la question s'attarderait ici avantageusement à quelque subtile précision. Puis, une fois notée l'observation générale dont s'éclaire, je crois bien, toute la psychologie des Allemands d'aujourd'hui et avant que de rechercher l'explication philosophique des faits, il enregistrerait des exemples. Une étude pénétrante de l'esprit public, durant ces dix dernières années, et de l'esprit de certaines lois les lui fournirait, ces exemples, nombreux et probants. Surtout il faudrait ne pas omettre de rappeler la récente unification du code allemand, les difficultés que présageait une révolution aussi profonde dans l'ordre législatif et la significative popularité, quand même, de cette vaste réforme apparue à tous comme un gage de plus de solide harmonie dans la vie de la collectivité.

Ce peuple, disais-je, se veut « bien portant ». Au nombre des lois les plus évidemment inspirées de ce souci, il convient de ranger cette « *lex Heinze* », précisément, dont il est si fort parlé en ce moment. Certes, toutes les législations modernes veillent au respect public des « bonnes mœurs » et édictent contre qui les outrage des peines plus ou moins rigoureuses. Mais voyez quelle est ici l'importance de la question aux yeux de la nation entière, — car le monde artiste n'est pas seul à s'échauffer autour de la loi Heinze. Depuis tantôt trois mois, de Munich à Berlin, de Dresde à Stuttgard, un peu dans tous les milieux, on se chamaille avec conviction à propos d'une ligne, d'une ligne nouvelle à introduire dans le code, d'une ligne grosse de menaces, il est vrai. Il y a ceux qui sont pour le maintien pur et simple de la loi dans sa teneur actuelle, il y a ceux qui la veulent, cette loi, plus sévère. Et des deux côtés de la galerie, on invoque avec une égale gravité des considérations également sérieuses : ceux-ci parlent de la dignité des mœurs publiques comme d'une des plus vraies sauvegardes de la belle santé morale et de la vigueur physique chez un peuple, ceux-là voient dans l'absolue liberté des lettres et des arts l'unique garantie possible de la grandeur intellectuelle d'une nation. Et ce débat partage le Reichstag. On prévoit qu'il sera l'occasion d'une chaude bataille parlementaire. Le prince-chancelier est intervenu déjà. On compte bien que l'Empereur dira son mot.

Chez nous, quelques caricatures et une couple de chansons parfaitement ordurières eussent, il y a belle

lurette, tranché le problème. On ne badine pas avec les polissons, dans ce pays-ci, et les meilleures raisons du monde n'y sauraient prévaloir contre un mot d'esprit, quand encore il s'agirait du bien de la race. Il n'est pas indispensable que le marchand de cannelle du coin, fût-il dix fois patenté, s'immisce, même au nom de la morale, dans un débat intéressant l'art — « l'Art sacré » — et c'est assez ici du béotisme notoire des politiciens? D'accord! Mais que l'art a donc bon dos!... D'ailleurs, ce n'est pas la question, et je prétends simplement m'essayer à éclairer une des faces de l'esprit allemand. De ce point de vue, l'agitation soulevée autour de la loi Heinze est curieuse à regarder de près.

C'est un député siégeant au centre (catholiques), le Dr Rœren, qui, le premier, proposa de châtier *d'un an de prison* et *d'une amende de mille marcs* toute exhibition ou spectacle qui « sans être immoral, blesse grossièrement le sentiment de la pudeur, — *ohne unzuchtig zu sein, das Schamgefuhl groblich verletzt* ». Les amis politiques du Dr Rœren se sont ralliés à sa proposition. Puis, à leur suite, une majorité assez compacte s'est formée, décidée à soutenir le projet, le moment venu.

Devant la perspective d'un régime aussi rigoureux, peintres et dramaturges, poètes et sculpteurs sont partis en guerre. Organisées par des écrivains et par des artistes, — et parfois par les moins suspects au point de vue moralité, — de grandes assemblées ont eu lieu à Leipzig, à Dresde, à Munich, à Stuttgard, à Francfort-sur-le-Mein. A Berlin, par-dessus la houle des têtes accourues des faubourgs, on vit surgir la barbe somptueuse de Sudermann et la face ravagée du maître statuaire Eberlein venus là pour en appeler au populaire des inquiétantes menaces du Dr Rœren.

Et toute mesquine jalousie, — gens de lettres et chevaliers du pinceau sont les mêmes partout — toute mesquine jalousie désarme devant la nécessité d'une vigoureuse entente. Les « jeunes » ont derrière eux, pour eux, stimulant leurs belles ardeurs, ceux auxquels la haute, l'irréprochable probité de toute une carrière donne une autorité particulière, Paul Heyse, Mengel, Wildenbruch, Mommsen..., ceux qui surent conquérir et les suffrages du nombre et la faveur de l'élite sans jamais tenter de réveiller le cochon qui sommeille, affirme-t-on, au fond de tout cœur humain. Le Dr Rœren n'a du reste rien à envier à M. Bérenger: j'ai constaté que, de l'autre côté du Rhin, l'opinion publique accordait aux choses de cet ordre plus de sérieuse attention qu'elle ne fait chez nous, je n'ai pas dit que les artistes allemands s'abstenaient de railler leur morose censeur. Mais le Dr Rœren a ses partisans aussi, — et ceux-ci sont autrement nombreux et résolus que ceux du fondateur de notre *Ligue contre la licence des rues*.

Cependant, on ne voit pas bien, remarquerez-vous, en quoi une loi qui châtierait, fût-ce d'une année de prison et d'une amende de 1 000 marcs, toute exhibition blessant « grossièrement » la pudeur serait pour gêner d'honnêtes gens? En rien, à la vérité. Aussi bien, n'est-ce pas à la loi projetée elle-même qu'en ont les écrivains et les artistes allemands, mais aux abus qu'elle ne manquera pas d'entraîner. Avec raison, ils distinguent entre la loi et son application et ils redoutent la particulière sévérité, quelquefois systématique, de leurs magistrats.

D'abord, là-bas pas plus qu'ici, le mot « pudeur » ne répond à un concept précis. La pudeur... Qui donc jurerait l'avoir vue et saurait nous renseigner au juste sur sa mine? On dit qu'elle fréquente chez les « vierges sages », mais les « vierges sages » lui gardent le secret. D'ailleurs, les sceptiques sourient à ces choses, comme à un conte absurde et délicieux... Bien élastique, décidément, la pudeur! Et tel qui la jugerait gravement atteinte par la saine et irradiante splendeur du nu, ne verrait peut-être que du bleu aux savants sous-entendus où s'égarent souvent les romanciers. Ici encore, il faut le don et n'est pas pervers qui veut.

Quant à la sévérité des juges allemands... Voyez plutôt. Les lois françaises continuèrent de régir nos provinces perdues, après la conquête de l'Alsace-Lorraine. Or, de relativement douces qu'elles semblaient à tous et qu'elles étaient en effet, elles devinrent, ces lois, tout uniment terribles, appliquées par les tribunaux germanisés. Les magistrats, chez nos voisins, ont la main lourde, très lourde. De plus, comme les nôtres, ils ont leurs faiblesses. Les vaines contingences de la politique ne furent pas toujours étrangères à leur rigorisme, à telles enseignes que certains d'entre eux parurent par instants « plus royalistes que le roi » et, par là, un peu bien ridicules. Vous savez avec quelle aisance les sujets de Guillaume II sont traduits devant la justice de leur pays sous l'inculpation du délit de *Majestätsbeleidigung*: il n'y aura plus demain par tout l'empire un seul écrivain un peu indépendant qui n'ait tâté de la douceur des prisons allemandes pour avoir commis ce gros crime de « lèse-majesté ». Le piétisme ombrageux de certains luthériens saxons et prussiens — seigneurs d'importance et bien en cour — trouverait sans doute son compte dans les dispositions d'une loi votée sur la proposition du député catholique Rœren. Et puis, le Dr Rœren appartient lui-même à la magistrature et c'en serait assez, semble-t-il, pour justifier les craintes de l'Allemagne artiste.

Ce sont un peu toutes ces idées, mises en relief à grands coups d'une âpre ironie, qui font les frais du discours prononcé par Sudermann à Berlin :

« Ne parlons pas de mes œuvres, a-t-il dit, mais ni *Les Tisserands* de Hauptmann, ni *Le Talisman* de Fulda, ni *Jeunesse* de Halbe ne seront plus possibles à la scène. Nos magistrats sont, personne n'en disconvient, de braves gens, mais la plupart du temps complètement fermés aux choses de l'art. Ils interprètent on ne peut plus mal la pensée du poète ou du peintre... Voyons ce que serait l'art dramatique selon le cœur du Dr Rœren et de ses amis? Que deviendrait-il, épuré comme ils l'entendent? Des jeunes filles souriantes cueillent des fleurs... Ailleurs, pour décors des galeries d'aïeux, car on célébrerait, en des vers sonores, tous les exploits de toutes les dynasties allemandes... Nous verrions aussi « les vi-« lains ennemis de l'empire » convertis par de beaux discours et les grévistes se rendre aux syllogismes de leur pasteur ou de leur curé... Et puis encore, la petite Mina,

la blonde petite Mina épouserait au troisième acte le jeune avocat de ses rêves, le jeune avocat bien distingué, qui plus tard serait nommé *Landrath*. Ce serait alors le triomphe de l'idéalisme... Tout cela, parce que, prétend-on, l'Allemagne est sur la voie de la corruption. Un peuple qui travaille comme celui-ci ne court pas le danger de se pervertir. Voyez avec quel entrain il fait sa tâche ! Mais parce que le nombre des délits aurait augmenté, faudrait-il tailler dans la peau des écrivains et des artistes les lanières à fustiger le vice?... Non, non! Nous voulons sérieux l'art national, mais nous le voulons libre aussi! Cet art, nous pouvons l'avoir: le Dr Rœren et ses amis ne sauraient le tolérer. Eh bien! nous nous levons contre eux, pleins de colère et d'ironie. Puisqu'il le faut, nous négligerons un moment nos paisibles retraites et nous nous transformerons en agitateurs publics. Il est temps encore de montrer à la nation le péril qui menace ses arts et ses lettres. Nous ne désarmerons pas qu'elle ne l'ait compris. »

On remarquera le soin avec lequel, parlant un peu au nom de tous ses confrères, Sudermann exalte l'amour-propre de ses compatriotes et la part qu'il fait aux intérêts intellectuels de la nation. Personne, en Allemagne, ne met en doute la sincérité de ces sentiments. Ceci suffirait à expliquer le si flatteur accueil que M. de Hohenlohe réserva à la délégation venue pour lui soumettre les doléances du monde artiste. En grand seigneur qu'il est, mondain et de haute culture, le chancelier les a gentiment rassurés : « La loi projetée n'en veut, leur a-t-il dit, qu'aux basses spéculations de certains trafiquants; votée, elle respectera la liberté de l'art, de l'art véritable, de celui qui s'adresse aux intelligences cultivées. »

Rassuré, le prince de Hohenlohe ne l'est peut-être lui-même que tout juste. Récemment, en effet, son fils, Alexandre de Hohenlohe, montait à la tribune pour dissuader le Reichstag de voter le projet Rœren. « Les lois en vigueur suffisent amplement, dit-il en substance, au grand mécontentement de ses amis politiques (les conservateurs libéraux) pour frapper les délits de cette nature. On ne saurait demander à la censure plus de zèle qu'elle n'en manifeste; tout au plus, pourrait-on parfois exiger d'elle plus d'intelligence... Il y aurait même quelque danger à voter la proposition du Dr Rœren : *ne jetons pas dans l'opposition les artistes et les écrivains*, les penseurs et les créateurs, qui si discrètement se tinrent jusqu'ici à l'écart de la politique. » Comme on voit, le soin qu'ils prennent de mettre en cause la grandeur de la nation n'est pas seul à recommander « les intellectuels » à la bienveillance du gouvernement.

D'ailleurs, les socialistes allemands ont pris parti dès le premier instant. Leurs sympathies, comme il est logique, vont à ceux qui, par le livre, par la gravure, sur la scène, parlent au peuple d'avenir, de révolte et d'idéal. C'est grâce aux amis de Liebknecht, grâce à leur système de savante obstruction, que le projet soumis au Reichstag par le Dr Rœren n'a pu, jusqu'ici, être discuté quant au fond.

Si noble soit-il, ce souci de moralité que tout à l'heure je me suis essayé à montrer éclairant l'âme allemande n'est pas toujours bien inspiré. Il arrive qu'il se dupe lui-même. Ne serait-ce pas le cas ici?

Le débat soulevé par la proposition du Dr Rœren aura du moins valu aux « intellectuels » et aux socialistes l'occasion d'affirmer une fois de plus leur communion en les mêmes aspirations et peut-être ainsi avancé l'heure où le peuple, de lui-même, de toute la vigueur de son seul robuste mépris, fera justice des basses laideurs et des rêves troubles, — où la conscience de chacun, mieux que la loi, veillera au respect de la dignité humaine... Mais est-ce autre chose qu'un mirage, est-ce bien une aurore, cette vague lueur que certains perçoivent au loin?

Gaston Choisy.

THÉATRES

Odéon : *L'Enchantement*, comédie en quatre actes, de M. Henry Bataille.

Le pauvre Sarcey avait-il donc raison quand il déclarait presque impossible de juger sainement une pièce dans l'atmosphère excessive d'une salle de première?... Je n'ai pu voir l'*Enchantement* qu'à la quatrième, et je dois avouer que je n'y ai pas tout à fait trouvé ce qu'on m'avait annoncé. Au lieu d'un cas très particulier, si singulier et si rare qu'on a peine à en découvrir les ressorts, j'ai eu l'agréable surprise de voir au contraire l'exposé d'une vérité très générale et très simple en soi. Il est possible, d'ailleurs, que M. Bataille ait un peu remanié sa pièce; il n'a pu le faire assez, du moins, pour en modifier l'allure générale, et pour expliquer comment mon impression est tellement différente de celle qu'on avait eue le soir de la première. Qu'on ait pu s'y tromper, cela prouverait, du reste, que M. Bataille n'a pas suffisamment mis en lumière l'idée qu'il voulait traiter; et en ceci, nos confrères avaient raison. Je crois, toutefois, que cette idée était « visible », qu'elle éclaire certaines parties de l'ouvrage; et c'est ce que je voudrais faire comprendre.

La vérité que M. Bataille a voulu développer est celle-ci : l'amour porte en soi une force rayonnante et contagieuse; dès qu'il apparaît, nul n'est à l'abri de ses coups : ceux mêmes qui avaient tout fait pour lui échapper sont ses victimes; tous subissent l'« Enchantement ». — Et je n'ai pas besoin de vous rappeler que ce thème a été traité par des centaines de poètes; c'est celui de l'*Amour mouillé*, qui inspira Anacréon, La Fontaine, et combien d'autres!... Si M. Bataille est « alambiqué », ce n'est pas du moins par son sujet.

Comment l'a-t-il traité?

Les personnages étaient en quelque sorte commandés par le sujet même. Il y fallait un ménage régulier, légal, pour que l'étude eût plus de portée;

car, pour le public respectueux que nous sommes, un « collage », même depuis *Sapho*, excite à la fois notre gaillardise et notre réprobation. Donc un vrai ménage, mais un ménage assez particulier : un ménage où l'on cherche à ne pas s'aimer. Et, si cette condition change un peu nos habitudes, — nos habitudes de théâtre surtout, — elle n'est pas du tout inacceptable. On conçoit, sans effort, un homme proche de la quarantaine, connaissant la vie, sachant que la paix est la forme la moins inaccessible du bonheur, et que l'amour est un mot d'autant plus inquiétant que les hommes l'emplissent, si l'on peut dire, d'une signification qui n'est jamais la même ; et l'on admet qu'un tel homme, apaisé et averti, choisisse pour femme une fille, qui sera surtout son amie.

Cette fille aura une trentaine d'années, sa sentimentalité sera amortie : elle ne demandera au mariage qu'une vie calme et exempte de grandes douleurs. Que ces deux êtres se rencontrent, qu'ils aient pu se connaître et apprécier leurs qualités (précisément celles qui sont nécessaires en l'occurrence), on admettra sans peine que, leur « idéal » étant le même, ils se réunissent pour s'aider à le réaliser. Voici donc deux êtres qui s'unissent pour tâcher de vivre, pour se rendre l'existence agréable ou tout au moins supportable. Il est probable d'ailleurs que la résignation ne sera pas seule à les réunir, ce qui serait vraiment un peu triste ; ils auront de l'affection l'un pour l'autre : et, comme ils ne sont usés ni lui, ni elle, la Nature bienfaisante y joindra quelque attrait... Ceci, bien entendu, sera plus marqué chez l'homme que chez la femme. Et M. Bataille a très heureusement et très justement indiqué cette nuance.

Ce point de départ est fort acceptable. Je l'aurais, pour moi, admis très volontiers tel quel. M. Bataille a été plus exigeant. Il a voulu expliquer ce qui s'expliquait suffisamment par le caractère et par l'âge, il a voulu, en quelque sorte, excuser son héroïne de ne pas être amoureuse, et il lui a donné des devoirs stricts et impérieux, qui sont l'important de sa vie. Isabelle, orpheline, a servi de mère à sa petite sœur Jeannine ; elle l'aime d'une tendresse effrénée, par passion plus encore que par devoir. Comme disent les bonnes gens, Jeannine est tout pour elle ; le bonheur de l'enfant passe avant son propre bonheur. Ainsi, c'est une raison nouvelle qui a décidé Isabelle au mariage que vous savez : c'est une « excuse » aussi, puisque Isabelle a mis toute la passion dont elle est capable dans l'ardente tendresse qu'elle porte à sa sœur. Elle n'a plus guère « de quoi » aimer son mari ; et, l'aimant avec calme, elle est sûre de consacrer à Jeannine le meilleur d'elle-même.

Le mariage a été célébré. Depuis le matin, Isabelle est la femme de Georges Dessandes. Vous les connaissez par ce qui précède, et vous devinez quel retentissement a en eux la tragique aventure qui se produit. Jeannine a tenté de s'empoisonner, et l'on trouve une lettre où elle déclare à Georges qu'elle l'adore, et qu'elle ne peut supporter la pensée qu'il sera à une autre... Le plus sage, sans doute, serait de séparer Jeannine de Georges ; les amours de seize ans sont feux de paille. Mais vous connaissez la tendresse d'Isabelle ; elle ne consent point à quitter sa sœur ; elle se sacrifierait plutôt (et Georges avec elle) ; elle la soignera, la guérira... Et il est convenu, — ou plutôt Isabelle décide, car Georges le pacifique s'en remet à elle, — il est convenu que les époux partiront pour la campagne, avec la petite amoureuse ; ils se consacreront à la consoler, et à la guérir.

Et vous devinez maintenant le développement de l'idée-mère. Isabelle s'enflamme peu à peu au flamboyant amour qui rayonne de Jeannine ; au lieu de guérir sa sœur, elle prend son mal ; et la voici qui souffre, par Jeannine, tout ce que Jeannine avait souffert par elle : plus encore, car Isabelle est la femme de Georges, et l'amour et la jalousie ont pour elle une signification plus concrète et plus douloureuse. — Les progrès de « l'Enchantement » ont été marqués par M. Bataille avec infiniment de justesse et de mesure ; l'émoi naissant d'Isabelle, sa surprise, ses luttes entre l'amour grandissant et sa tendresse fraternelle, le tragique combat qui se livre en elle, les sentiments passionnés et contradictoires qu'elle éprouve pour Jeannine, enfin la défaite d'Isabelle et la victoire de l'amour, victoire émouvante, car tous les personnages laissent un peu de leur cœur dans la bataille... Tout cela est juste, net, tout cela est excellent. Le personnage d'Isabelle est singulièrement vivant. Celui de Georges ne l'est pas moins. Ils sont, en vérité, des êtres qui vivent, et non des « personnages » ; nous les comprenons, et nous sentons avec eux... D'où vient donc que cette pièce, si pleine des qualités les plus rares, et dont l'essentiel est excellent, d'où vient que cette pièce ne nous satisfasse qu'à demi ?

A cela, je vois deux raisons. La première est une raison d'interprétation. Mme Hading joue Isabelle. Le talent de cette belle comédienne m'a toujours causé une sorte d'effarement. Il lui arrive, dans l'*Enchantement*, d'avoir à feindre des sentiments ; son jeu est si naturellement faux, qu'elle ne peut le fausser davantage, et qu'on ne comprendrait rien à la scène, si l'on n'était guidé par la succession logique des sentiments. C'est la convention même, la convention dans l'excès, et l'excès continu, persistant a charmé. Qu'elle dise : « Bonjour », ou : « Je meurs ! » Le ton est le même : et c'est toujours : « Je

meurs. » Elle donne aux mots négligeables une importance démesurée ; elle joue les virgules, si je puis dire. Son jeu est fait d'attitudes et d'intonations successives, qui sont indépendantes les unes des autres. On dirait d'une admirable marionnette, animée par un Coppélius du Conservatoire ; voulez-vous la femme amoureuse ?... La mécanique déclenche, et la voici ! Autre déclenchement, et voici la tristesse, et voici la joie, et voici la jalousie, et la peur, et la surprise... Elle représente le « talent » avec un éclat effroyable. Surtout, il ne lui arrive jamais de donner l'impression nécessaire qu'elle pense entre deux répliques ; elle joue, avec excès, ce qui est écrit : elle ne joue que cela ; la phrase dite et le déclenchement accompli, il n'y a plus personne.

Or, dans les pièces comme l'*Enchantement*, il faut toujours qu' « il y ait quelqu'un ». Ce qu'on y dit n'est que la manifestation intermittente du sentiment qui suit son cours ininterrompu ; il faut que nous aussi nous le suivions, sinon de l'oreille, du moins de l'œil ; car ce cours ininterrompu et flexible d'un sentiment, c'est ce qui donne la vie au personnage. Avec Mme Hading, on passe son temps à remplir les vides ; si c'est une peine, elle ne va pas sans plaisir, et nous y consentons parce que la pièce le mérite. Mais si elle a paru à certains obscure, tortillée, compliquée à l'excès, croyez que c'est grâce à l'interprétation, qui, loin de nous aider à suivre le fil, semblait prendre à tâche de nous le cacher... Un exemple, entre cent : quand, pour la première fois, la jalousie met une légère pinçure au cœur d'Isabelle, celle-ci (et cela est excellent) s'en prend d'abord à son mari. Elle aime trop Jeannine pour lui en vouloir. C'est Georges qu'elle accuse. Elle se moque, avec un tout petit peu d'aigreur, de ses mines avantageuses, et, sous la raillerie à peine teintée d'amertume, ont sent la jalousie qui va poindre, et l'amour qui est au moment de naître. La scène est charmante, et d'une observation très juste. Comment Mme Hading la joue-t-elle ? Dès le début, elle prend l'attitude n° 27 : la panthère jalouse ; et la voici féline, sournoise, féroce, braquant sur sa victime des yeux fascinateurs... Résultat : ce qui devait apparaître en pleine lumière (l'ironie et la moquerie) se devine à peine. Et ce qu'on devrait tout juste soupçonner (la jalousie et l'amour) est tiré au premier plan. La scène ne se comprend plus ; elle « avance » ; et la progression nécessaire n'existe plus. On a reproché à l'*Enchantement* de répéter sans cesse la même scène, et je veux qu'il y ait quelque chose de fondé dans ce reproche. Mais encore faudrait-il que l'interprète ne trahît pas la volonté de l'auteur, et qu'elle ne jouât pas d'une manière identique des scènes qui, tout de même, ne se ressemblent pas complètement !... Ajoutez que le partenaire de Mme Hading, M. Tarride (Georges), joue au contraire avec le plus parfait naturel ; il met dans la scène précisément ce qu'il faut de surprise et d'indulgence ; mais si c'est assez pour la scène, ce n'est pas assez pour le jeu de Mme Hading.

Ainsi, il y a presque constamment contradiction entre les deux interprétations : l'un reste un personnage de comédie, l'autre joue le mélodrame ; Meilhac et Pixerécourt cohabitent sur les planches effarées (au moins aimé-je à le croire) du second Théâtre-Français... Erreur sur les sentiments, puisqu'on nous montre dès le second acte des transports qui ne doivent éclater qu'au quatrième ; erreur, non moins grave sur les caractères, car Isabelle est dès le début une amoureuse, car la tranquillité résolue de Georges est inexplicable devant les fureurs jalouses de sa tigresse de femme...

Voilà la raison d'interprétation. L'autre a trait au personnage de Jeannine. Elle exigerait des développements trop longs pour la place qui me reste, et que je voudrais ne pas écourter, car ils touchent, semble-t-il, à une idée qui est commune à plusieurs de nos nouveaux dramaturges. Je remets donc à la semaine prochaine la fin de cet article, — Mais non sans vous avoir engagés à aller voir l'*Enchantement ;* la pièce n'est pas parfaite mais elle est infiniment intéressante ; Mme Hading mise à part, elle est jouée supérieurement : et Mme Hading est si belle qu'on est injuste en réclamant d'elle autre chose que sa beauté.

* * *

Notre infatigable et ingénieux confrère Albert Soubies poursuit le cours de ses utiles études sur la musique à l'étranger. J'ai dit à plusieurs reprises le bien qu'il fallait penser de ces volumes à la fois documentés et amusants. Celui qui paraît aujourd'hui résume l'*Histoire de la musique en Espagne au XIXe siècle*. Il est tout rempli de faits intéressants et d'idées justes : il se présente, comme ses aînés, sous la forme la plus attrayante.

Enfin je signale, espérant bien y revenir un jour, le *Théâtre de l'âme*, de M. Édouard Schuré.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Ne nous frappons pas, par ALPHONSE ALLAIS (Éditions de la *Revue Blanche*).

La collection des « Œuvres anthumes » s'enrichit d'un tome nouveau. C'est un recueil de Vies Drôles. Cela commence par une « histoire peu croyable » et finit par des « balançoires ». L'histoire peu croyable est celle-ci, que racontait, paraît-il, M. Maurice Spronck dans le *Journal des Débats :* un naturaliste

norvégien, fervent darwiniste, fit évoluer un hareng par la seule transformation du milieu dans lequel vivait celui-ci. En diminuant graduellement la quantité d'eau de mer qu'il lui octroyait, il en fit d'abord un amphibie, et ensuite un terrien véritable. Finalement, la bête docile suivait son maître dans les rues comme un caniche. Mais un jour, hélas! au cours d'une promenade, le pauvre animal glissa entre les planches mal jointes d'un pont, tomba dans l'eau, — et se noya! Autre expérience darwinienne : un gros chien blanc devint noir à force de s'entendre appeler *Black* par son maître... Quant aux *Balançoires*, c'est un très simple moyen de transport de France en Angleterre que préconise l'auteur de *Ne nous frappons pas :* ces grandioses machines seraient installées entre Calais et Douvres. Un autre système encore serait applicable pour établir un rapprochement entre nos voisins d'outre-Manche et nous : il consisterait à jeter dans le Détroit quelques milliards de vieux bouchons à champagne sur lesquels on passerait à pied sec. Etc., etc. La Vie Drôle? Alphonse Allais un auteur gai? Oui, sans doute : « à se tordre » tout cela, d'une irrésistible drôlerie! Gai certainement — et triste aussi. La tristesse des caricatures ressemblantes. Ces blagues énormes sont très proches de la simple vérité : blague de nous-mêmes, blague de nos imaginations et de nos prétentions, blague de la Vie et de la Science, blague des principales abstractions sur lesquelles nous nous plaisons à faire des phrases, — blague de nos phrases surtout; oui, blague de notre style à tous, avec ses affectations et sa pompe, ses subtilités et ses minauderies, et ses clichés principalement qui trahissent notre essentielle insincérité. Cette blague est amère et méprisante. Et quand on aura fini de toujours considérer Allais comme un auteur gai, il faudra voir en lui, sans doute, l'un de nos plus clairvoyants philosophes pessimistes.

Avec le feu, par Victor Barrucand (Fasquelle).

Robert est l'anarchiste violent, et doux en même temps, dont la colère est faite de pitié. Il veut sauver la foule et ne réussit qu'à se perdre lui-même. Las définitivement, mal reçu dans son amour pour Laure, l'étrange fille qui met tout son orgueil à ne se pas laisser dompter par l'homme, il chavire, frêle et bon, dans le gouffre de sa pensée. C'est une nature de tendresse qu'un grand amour heureux aurait sauvée. Mais Laure, tout en l'aimant, préfère se garder. Robert n'a pas de force pour l'action brutale d'un Ravachol ou d'un Vaillant; il se méprise de son manque d'énergie. Découragé finalement, il se jette dans la mer, « serrant sur la chaleur de son cœur, comme s'il étreignait toute la souffrance vivante », un pauvre chien malade. Il se tue dans le vague espoir que sa mort est un affranchissement, que toute créature « finira par devenir elle-même ». Il y a quelque chose de tragique et d'angoissant dans cette aventure d'une pensée délicate, à la fois éprise d'action et incapable d'action, trop peu simple, trop clairvoyante pour transformer en activité sa rêverie... Le livre est beau, serré, rapide. Les dialogues y sont dramatiques et passionnés et semblent parfois d'excellentes scènes de théâtre introduites dans le roman; il faut même pour les suivre se résoudre à quelque tension d'esprit, tant la marche en est vive et brusque. Le ton de cet ouvrage est généralement sombre, âpre parfois. Mais on y trouve de délicieuses descriptions. Le peintre Brandal, qui peint la laideur pour soulever la révolte chez ceux que le travail humiliant déforme, — le personnage de Mariette, la douce fille que sa misère et sa beauté ont poussée aux gains faciles, mais dont le cœur est plein de délicatesse, — d'autres types de ce genre, variés et complexes, donnent à cette œuvre austère un charme et un agrément qu'on ne trouve guère, d'habitude, dans les romans sociaux. L'auteur est pessimiste, sans acharnement mais avec sérénité : c'est ce qui fait la grande et belle tristesse de son livre...

Le Carnaval de Binche, par Léo Claretie (Ollendorff).

Ici, l'imagination s'efforce de jouer un grand rôle. Quant à la psychologie, elle y est représentée par d'interminables monologues qui sont fort ennuyeux. Mais voici l'histoire. Marguerite Andrieu adorait son mari, ingénieur de grand talent, qu'un associé, Dughilage, coquin comme il n'y en a pas deux, fait adroitement périr. Dughilage n'est soupçonné par personne; sa réputation est sans tache. Pourtant, le crime qu'il a commis a eu pour témoin un enfant, Clovis. Or, Dughilage veut épouser la veuve de sa victime. Mais il lui inspire une insurmontable répulsion. Alors, pour vaincre la résistance de la dame, il la menace de la ruiner, elle et son fils André, jeune homme de vingt ans. La malheureuse mère consent à l'odieux mariage pour sauver l'avenir de son enfant. Mais ici surgissent de tous côtés des jalousies haineuses qui, comme le choc des opinions, font jaillir la lumière. Mme Hermal, maîtresse de Dughilage, est jalouse de Marguerite, et Clovis est jaloux d'André. Mme Hermal fait un épouvantable potin. Clovis, dans sa haine contre André, révèle l'assassinat, croyant à la complicité des Andrieu avec Dughilage. Quand André eut appris l'horrible secret de la mort de son père, il exigea de Dughilage un aveu écrit et une promesse de fuite. L'assassin dut consentir. Au moment où il sortait de chez lui, un incendie éclate et Clovis, l'unique témoin du crime, meurt sous les décombres. Mais Dughilage, ayant signé sa propre condamnation, ne pouvait plus se disculper. Il part crânement à la recherche de l'in-

connu, confiant quand même. Etc. Et si vous me demandez à quoi tout cela peut bien rimer, je ne le sais pas. Dans cette histoire, d'ailleurs, tous les personnages qui méritent d'être heureux finissent par l'être.

L'épreuve de Paul Gérault, par Arthur Chassériau (Ollendorff).

Paul Gérault est homme de lettres. Il a trente ans, de la fortune et une mère veuve qui chérit tendrement en lui le fils unique. Paul voyage en Bohême. Il y rencontre une duchesse Viola Latscheff, grande coquette, indépendante, parée de tous les charmes physiques et intellectuels. Elle est malheureusement accompagnée d'un certain Karéty. Et Paul, bien entendu, s'éprend de la duchesse, laquelle, un jour, dans la forêt, se donne à lui. Puis il tue en duel Karéty. Il revient en France. Viola aussi. Ils s'aiment. Mais Viola se lasse; Paul devient jaloux. Séparation. Dernière entrevue. Viola annonce à Paul qu'elle est enceinte, mais qu'elle est décidée à « ne pas l'avoir », l'enfant. Paul l'insulte; Viola meurt. Paul, découragé, va rejoindre dans le Midi sa mère qui, souffrante, a pris pour compagne une demoiselle Hélène d'Estraigues, dont l'âme est pure, mais l'âme seule : Karéty (encore!) l'a jadis séduite. Mme Gérault meurt. Hélène et Paul s'aperçoivent qu'ils s'aiment et... tout est bien qui finit bien. J'ai oublié de dire qu'Hélène fait de la sculpture.

Le nouveau don Juan, par Marcel Barrière (Lemerre).

M. Marcel Barrière débute abondamment dans la littérature par la publication de trois volumes formant série. C'est à savoir : *l'Éducation d'un contemporain*, un; *le Roman de l'ambition*, deux; et *les Ruines de l'Amour*, trois! Encore ces trois volumes ne forment-ils dans leur ensemble que la première partie d'une « trilogie romanesque », laquelle, continuée par *la dernière épopée* et terminée par *le roman de la Question sociale*, sera suivie d'une « trilogie philosophique » en préparation, contenant *l'art des Passions, un programme de Révolution* et *l'Ame universelle*, ni plus ni moins. Et puis alors viendra une « partie analytique » (en projet) : *l'Histoire d'une œuvre*. Ce n'est pas tout. Non, certes, Mais : « Note : diverses ouvrages corollaires sont à publier dans les intervalles des principaux. » Comme on dit, M. Barrière a du pain sur la planche. Il est le premier, d'ailleurs, à s'émerveiller de ses grandioses projets et, si vous le trouvez peut-être intempérant dans sa production, il vous répondra crânement que tels de ses chapitres « renferment la matière de vingt romans d'analyse ». Louons-le donc de sa concision qui, tout d'abord, ne nous aurait pas frappés. On ne saurait trop remercier un auteur qui vous avertit ainsi lui-même de ce qu'il faut penser de ses livres. *L'Éducation d'un contemporain* s'ouvre sur une « introduction liminaire » de vingt-six pages où se trouvent résolues la question religieuse et la question sociale. Vient ensuite une préface, bien que « un roman vraiment romanesque tel que *le Nouveau Don Juan* ne devrait pas avoir besoin de préface ». Celle-ci, tout de même, a bien vingt pages. Dumas fils y est jugé « le plus vain de nos faux artistes ». M. Marcel Barrière y est considéré par lui-même avec plus d'indulgence. Vous trouverez, du reste, dans l'Introduction liminaire, quelques pages savoureuses où M. Barrière institue un parallèle entre Balzac et lui. Bien que, dans cette comparaison, il fasse des politesses à son devancier, il semble que ce jeune écrivain ait en lui-même une suffisante confiance pour n'avoir pas, à ses débuts, besoin d'encouragement. Et j'en suis bien heureux... Le prince de Baratine, lieutenant de cuirassiers, beau comme Apollon, d'une intelligence remarquable, d'une irrésistible séduction, fait annuellement cent conquêtes environ parmi les femmes du monde. Mais il s'intéresse aux misères du peuple. L'une de ses maîtresses possède une agréable fortune de cent millions... Je ne vais tout de même pas vous raconter ces trois volumes!...

Artistes et amateurs, par Georges Lafenestre (Société d'Edition artistique).

Ce recueil intéressant d'articles, de conférences, de lectures académiques contient de fines études sur Titien, Van Dyck, Rembrandt, sur Jean de La Fontaine et les artistes de son temps, Théophile Gautier critique d'art, sur Alphand, le marquis de Chennevières, sur l'Exposition des Cent chefs-d'œuvre, sur les peintres étrangers à l'Exposition de 1889, etc. Il y a généralement deux sortes de critiques d'art : ceux qui peut-être ont le goût des œuvres d'art et les sentent profondément, mais ne sont pas assez instruits et renseignés pour les juger avec sûreté, — et ceux qui sont très érudits, si érudits que leur érudition les empêche de s'émouvoir : ils n'ignorent rien de ce qu'on peut savoir sur Raphaël, ils connaissent tous les textes; seulement ils ne pensent pas à se laisser toucher par son œuvre. Oh! ceux-là sont les plus terribles, n'est-ce pas? M. Lafenestre n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories fâcheuses. Certes il est très au courant, et sur Titien par exemple il a lu les travaux de MM. Lorenzi, Braghirolli, Ronchini, Campori, Crowe et Cavalcaselle, et bien d'autres! Chose merveilleuse, il est sensible tout de même au génie de Titien... Ses études, attentives, modérées, soucieuses d'exactitude et de justesse, sont écrites simplement mais avec une verve agréable et parfois charmante, toujours sans emphase, même lorsqu'elles étaient destinées premièrement à retentir

dans l'assemblée des cinq académies. C'est surtout par la sûreté de sa critique que se distingue M. Lafenestre. Les quelques pages qu'il consacre à la peinture anglaise, dans son chapitre des Peintres étrangers à l'Exposition de 1889, séparent nettement ce que doit cet art à des influences étrangères et ce qu'il est par lui-même originellement; elles caractérisent, mieux sans doute qu'on ne l'a jamais fait, l'impression de « dépaysement » que donne au spectateur français l'art d'outre-Manche; elles montrent avec précision comment l'artiste anglais, essentiellement cosmopolite, reste anglais malgré tout, en faisant profiter son tempérament propre des influences qu'il subit. Même lorsqu'il n'a sous les yeux qu'un petit nombre de documents, M. Lafenestre évite les erreurs où d'autres tomberaient et donne au moins une indication juste : c'est ainsi qu'il a vite aperçu, dans les trop rares envois des peintres russes en 1889, « la recherche sincère d'un art national ».

Puvis de Chavannes, par Marius Vachon (Société d'Édition artistique).

Je ne crois pas que l'esthétique particulière de Puvis de Chavannes soit ici caractérisée d'une manière définitive, ni même peut-être parfaitement entendue. Cette peinture étrange, si volontairement appliquée à toujours se tenir *inter artem et naturam*, soucieuse d'interpréter la nature en la représentant, a, si je ne me trompe, une signification plus profonde et plus difficile. Mais je me trompe sans doute... En tous cas, M. Vachon a beaucoup connu Puvis de Chavannes; les nombreuses anecdotes qu'on trouve dans son livre en sont l'intérêt principal : il faut les considérer au moins comme d'utiles et significatifs documents. Aux critiques, par exemple, qui seraient tentés de chercher midi à quatorze heures et d'apercevoir dans l'*Enfant prodigue* des intentions mystérieuses et des symboles peut-être, M. Vachon apprend à temps que le Maître n'avait d'autre but, dans cette œuvre, que de peindre des cochons. « En 1878, disait-il, j'étais à la campagne dans ma famille; le fermier avait, cette année-là, merveilleusement réussi l'élevage de ses cochons; ils étaient nombreux et superbes; je passais une partie de mes journées à leur courir après pour les dessiner. Quand il s'agit de les caser, pouvais-je mieux trouver que cette scène de la parabole de l'Enfant prodigue? » Voilà... Il faut bien prendre garde quand on se mêle d'interpréter le rêve des artistes!... Il est amusant aussi d'apprendre comment le *Pauvre Pêcheur* fut acquis par le Musée du Luxembourg. L'affaire ne se fit pas sans difficultés. Castagnary était alors directeur des Beaux-Arts. Il vit pour la première fois le *Pauvre Pêcheur* chez Durand-Ruel et, plein d'admiration, décida de l'acheter pour l'État; il annonça bien vite à Puvis son intention. Seulement, M. Spuller était alors ministre. Et M. Spuller n'avait pas, en peinture, les mêmes goûts précisément que son directeur des Beaux-Arts. Il fallut que Castagnary menaçât le ministre de démissionner pour que celui-ci donnât enfin sa signature. Mais alors, c'était Puvis lui-même qui avait changé d'avis : au lieu du *Pauvre Pêcheur*, il préférait donner au Luxembourg *le Sommeil*. Castagnary tint bon, déclara qu'il voulait « *le Pauvre Pêcheur* ou rien »...

Fantasias, par Victor Pittié (Lemerre).

M. Victor Pittié dédie au soleil d'Afrique ces « poèmes algériens ».

Et ma bouche se serait tue
Si des rayons n'avaient pas lui!

C'est principalement au vocabulaire algérien que M. Pittié devrait témoigner cette reconnaissance; les quelques mots qu'il lui a empruntés donnent à son style tout l'éclat qu'on peut bien lui trouver. Bled, Méchoui, Zerda, Bou-Saada, Sidi-M'cid, voilà de beaux vocables, suffisamment sonores pour rehausser même une langue médiocre. Et le poème que ce poète adresse « à Fatma », s'il l'avait écrit pour une demoiselle de chez nous n'aurait guère d'intérêt. Et ce vers :

J'ai marché, plein d'espoir, et tant que je l'ai pu

serait, je crois, assez médiocre, s'il n'était bientôt relevé par le suivant que poétise de son mieux « l'oasis » :

Vers l'oasis insaisissable.

Telle est l'utilité de l'exotisme. Les vers de M. Pittié, malgré tout, ne sont que de passables vers parnassiens. La rime est assez soignée, la règle de la consonne d'appui docilement observée. Ce sont généralement des alexandrins; mais l'auteur travaille aussi dans la strophe :

Allah est grand, qu'on le révère!
Depuis deux jours le mois sévère,
Le mois de carême force
A commencé

Il pratique avec méthode l'art de la cheville, afin de donner à ses vers le nombre de syllabes exactement qu'une sage prosodie réclame :

C'est ici que se cache, et crois-en [illegible]
Sous le sable et le roc la Jouvence nouvelle.

ou bien encore ceci, pour un ami mort :

Et c'est fini de vous, de votre amitié [illegible].

Mais Théodore de Banville n'a-t-il pas nettement déclaré que le génie principal du poète consistait à trouver des chevilles heureuses? Il est vrai que celles de M. Pittié ne sont pas toujours heureuses...

Un essai d'itinéraire d'art en Italie, par Marcel Niké (Didot).

Ce petit manuel, qui se présente avec modestie comme un « essai d'itinéraire d'art » et c'est à dire comme une sorte de très simple petit guide, n'est pas excellent. Sans doute il n'est pas ambitieux non plus; on aurait mauvaise grâce à lui reprocher d'être incomplet. Mais il ne dit pas tout ce qu'il faudrait dire même dans un ouvrage élémentaire et parfois il s'égare dans de bien vaines considérations. Surtout, il a le défaut de manquer de précision. Ce qu'il fallait chercher surtout, dans un livre de ce genre, c'était la précision, la netteté des renseignements et dans les appréciations générales quelque chose de rapide et de brièvement motivé. Or, trop souvent, des phrases y tiennent lieu de tout cela. Il était probablement nécessaire aussi de sacrifier quelques noms afin de montrer plus clairement par la succession des très grands artistes ce que fut essentiellement l'art italien. M. Niké voulait résumer l'histoire totale de cet art du XIIIe au XVIe siècle. Il étudie d'abord les architectes, puis les peintres, puis les sculpteurs. Il ne me semble pas que cette division soit heureuse; il valait mieux suivre dans l'ensemble l'ordre chronologique et ne pas séparer de l'architecture de la Renaissance, par exemple, la peinture et la sculpture de la même époque. C'est une mauvaise manière d'exposer l'histoire de l'art que de séparer ainsi les genres, comme si chacun d'eux évoluait indépendamment des autres. Cela force à des redites, ou bien à des lacunes. Mais enfin ce petit ouvrage rendra des services, parce qu'il est généralement exact et parce que le public est assez ignorant pour avoir à profiter de tout ce qu'on écrira pour lui sur l'histoire de l'art. En outre, l'appendice contient d'utiles « tableaux chronologiques des artistes » et surtout un catalogue des œuvres avec les noms des villes et l'indication des musées qui, bien qu'incomplet, est commode.

Connaissance de l'Est, par Paul Claudel (édition du *Mercure de France*).

Ce petit volume, au titre assez mystérieux, est un recueil de pages assez bien écrites et soignées qui décrivent le plus souvent des objets, des êtres ou des paysages d'Orient. L'influence de l'exquis André Gide y est, d'ailleurs, sensible. De bonnes choses sur le cocotier, sur le banyan, sur le pin. Et parfois de jolies phrases : « Je me souviendrai de toi, Ceylan! de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamome. » Un petit morceau sur *le Porc* ne manque pas d'agrément, mais il semble que l'auteur aurait pu observer cet animal sans acquérir d'abord, par des voyages, la Connaissance de l'Est...

André Beaunier.

Memento. — A Fribourg Imprimerie-librairie catholique suisse), *Chateaubriand et Sainte-Beuve*, par G. Michaut, professeur à l'Université de Fribourg, brochure intéressante où sont reprises et de nouveau discutées les opinions de M. Bertrin sur Sainte-Beuve. Les lecteurs de la *Revue Bleue* sont au courant de cette question. — A Versailles (6, impasse Jouvencel), *Rives et Rêves*, par Louis Deloncle, lieutenant de vaisseau, commandant de la « Bourgogne », — des vers un peu inexpérimentés mais souvent assez beaux. — Chez Delagrave, *Histoire de Sainte-Barbe*, avec « aperçu sur l'enseignement secondaire en France de 1860 à 1900, » par Clovis Lamarre.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre. — Dans son retentissant discours d'il y a quinze jours à peine, lord Salisbury montrait à ses compatriotes « la vague qui s'apprête à déferler sur les côtes de l'Angleterre » et leur disait l'impérieuse nécessité pour la nation de mettre « le cœur » hors d'atteinte, « car, histoire en mains, ajoutait-il, c'est visées et frappées au cœur que périrent toutes les grandes puissances maritimes ».

Entre l'idée et son exécution, les Anglais n'ont pas précisément l'habitude de se tourner les pouces une éternité — et déjà les paroles de lord Salisbury ont mis en branle la tranquille activité de nos voisins d'outre-Manche.

Au nombre des mesures dès maintenant arrêtées, il faut mentionner le démantèlement de certaines forteresses qui, après avoir été réédifiées, seront pourvues de canons à tir rapide : le premier, le fort de Mumbles Head, sur le port de Swansea dans le pays de Galles, sera jeté bas pour être érigé à nouveau. Tous les travaux édifiés en vue de la défense des côtes seront ensuite soumis à un examen attentif et à une réfection complète s'il y a lieu. Enfin, puisqu'il importe surtout de préserver « le cœur », Londres sera entouré d'un système de fortifications à décourager l'assiégeant le plus audacieux et le plus tenace.

Tout cela, sans préjudice, bien entendu, pour ces exercices de tir que le marquis de Salisbury recommande avec tant d'éloquence aux fanatiques du *football*. D'ailleurs, c'est avant tout sur l'apprentissage tout personnel que chaque citoyen fera des choses de l'adresse et de la force qu'on compte ici. A la nation d'abord de se défendre : le War Office a trop prouvé son impuissance.

Le journal *Concord*, organe « *of the International-Arbitration-and-Peace-Association* », publie dans son

numéro de mai certains passages d'une correspondance échangée entre une femme Boer, actuellement en Hollande, et une amie à elle, — Miss Nicholson, secrétaire du comité fondé par quelques Anglaises en faveur du Transvaal. De cette correspondance, d'un intérêt dramatique si j'en juge par les extraits que j'ai sous les yeux, je détache, après la feuille de Londres, une vingtaine de lignes.

De Dordrecht, Mme X... écrit, le 14 mars, à miss Nicholson : « Je suis indignée de voir lord Roberts s'élever contre nos dires quand nous dénonçons le lâche abus que font du drapeau blanc les troupes anglaises et quand nous protestons contre l'emploi des balles dum-dum. A Spion Kop, plusieurs de mes amis sont tombés, tués par les Anglais bien après que ceux-ci eurent levé le drapeau blanc — et le même fait vient de se passer à Colenso. Cependant, nous sommes assez généreux pour admettre qu'une erreur puisse se produire... Mais, depuis lors, que de fois n'a-t-on pas vu les Boers éventrés sans pitié par les lanciers, bien qu'ils fussent blessés ou désarmés ou encore qu'ils demandassent merci. Dans sa dernière lettre, qui m'est parvenue trois semaines après sa mort, mon père me parlait précisément d'un de nos amis, un enfant de vingt ans, qui, blessé deux fois à Elandslaagte et désarmé, eut le corps traversé de quatre coups de lance tandis qu'il cherchait à quitter le champ de bataille. Une jeune fille de Prétoria m'écrit pour m'annoncer la mort de son frère, tombé, victime de la guerre, à seize ans : blessé, il agonisait au moment où une baïonnette s'enfonça dans ses chairs à deux reprises. Je ne puis du reste énumérer tous les exemples de barbarie qui sont à ma connaissance. »

Civilisation, humanité, pitié... et autres bêtises.

États-Unis. — Depuis le 14 avril dernier, la grande saison lyrique 1899-1900 est close, à New-York. Résumant brièvement l'année musicale dans la ville des milliardaires, un journal d'outre-mer — *Evening Post* — publiait dernièrement quelques chiffres qui ne sont peut-être pas sans un certain intérêt pour le peuple des mélomanes.

« Des treize compositeurs mis à contribution, écrivait la feuille américaine, Richard Wagner a été, comme toujours, le plus favorisé : on a donné de sa musique trente-quatre fois. Gounod vient ensuite, joué treize fois. Mozart et Verdi ont eu onze fois les honneurs de la scène ; Bizet a eu pour sa part dix représentations et Meyerbeer, Donizetti, Mascagni chacun cinq ; Rossini a été joué quatre fois, Beethoven, Léon Cavallo, Nicolaï et Ambroise Thomas chacun une fois. De ces treize compositeurs, cinq sont allemands : d'eux, plus de la moitié des œuvres représentées. La musique italienne figure ici avec cinq de ses maîtres et huit opéras. Enfin, on a applaudi quatre compositeurs français et quatre œuvres françaises. Pour ce qui est de la popularité, la musique française, grâce à Mlle Calvé, triomphe avec *Carmen* qu'on a donné dix fois et *Faust*, joué neuf fois. Toutes les œuvres représentées, à l'exception de la *Flûte enchantée*, ont été chantées dans la langue originale : on sait que le grand opéra de New-York, de même qu'il est le plus riche en grands artistes, est le premier du monde entier quant à la fidélité d'interprétation. »

De l'Amérique, on nous annonce l'embarquement pour... Paris de Zitkala-Sa. Mais, au fait, vous ignorez peut-être qui est Mlle Zitkala-Sa. Apprenez donc que ce nom à dormir sous les étoiles avec un billet de logement dans sa poche est celui d'une jeune Indienne d'un vaste talent musical et d'une beauté qui frapperait M. Alphonse Allais lui-même. Premier violon dans une troupe errante, elle vient de parcourir les grandes villes de l'Union en triomphatrice : si j'en crois les Américains, Zitkala-Sa tire de l'instrument des accents qui eussent laissé Paganini pâle de jalouse admiration. Toute la troupe dont elle fait partie est d'ailleurs en route pour l'Exposition. A une feuille musicale, — *Harper's Bazar* — j'emprunte les détails qui suivent : « Zitkala-Sa est de la tribu des Sioux de Dakota et jusqu'à l'âge de neuf ans elle fut une véritable petite sauvagesse courant en liberté à travers champs et ne parlant d'autre langue que la sienne. Ses débuts dans la civilisation et ses premiers progrès datent de son entrée dans une école de Quakers de l'État d'Indiana. Plus tard, elle suivit les cours d'un collège du même État. Là, elle se distingua : elle obtint, en effet, le premier prix d'exercices oratoires et aussi un premier prix dans un concours de même nature auquel prirent part plusieurs collèges de l'ouest. Elle débuta alors dans l'enseignement, mais elle résolut bientôt de se donner toute à l'étude du violon. *Impressions d'enfance* et *Vie d'une écolière aux Indes* : ce sont les titres d'une série d'articles que Zitkala-Sa a publiés récemment dans une importante revue et qui témoignent d'une rare maîtrise de la langue anglaise et d'un grand sens artistique. »

Italie. — Un journaliste italien de réelle valeur, Eugenio Torelli-Viollier, vient de mourir à Milan. Torelli-Viollier était né à Naples en 1843. A 17 ans, il s'engageait comme volontaire aux côtés de Garibaldi. Pour défendre et répandre les idées qui avaient passionné sa première jeunesse, il fonda plus tard le *Corriere della Sera* qu'il dirigea durant de longues années. Très soucieux des intérêts moraux et matériels de la profession à laquelle il avait donné son temps et ses énergies, Torelli-Viollier était membre du *Bureau central de la Presse internationale*.

Une nouvelle revue bi mensuelle, l'*Illustrazione meridionale*, vient de paraître à Naples.

Une autre nouvelle publication mensuelle encore : *Archivio di psicologia collettiva*. Le numéro de mai de cette revue contient une jolie étude du Dr Rossi sur *Emile Zola et la psychologie sociale dans l'art*.

G. C.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 39324. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

NOTES FINANCIÈRES

Les élections complémentaires municipales à Paris et dans les départements et la continuité des succès de l'armée anglaise dans l'État libre, sont les seuls événements politiques qui aient pu influencer le marché dans ces derniers huit jours. Le premier n'a pas produit une action marquée sur les cours de nos fonds publics, le second a déterminé une avance générale des valeurs sud-africaines.

***

Le 3 p. 100 français, après de courtes oscillations, s'est établi à 101 francs, le 3 1/2 à 102. Un coupon trimestriel sera détaché dans un mois sur le premier fonds. Les prix ont peu varié au comptant. En fait les offres se sont arrêtées, et il semble qu'il n'y ait pas à prévoir une nouvelle réaction sur nos rentes

Les obligations de chemins de fer restent délaissées, bien que les titres du nouveau type de 2 1/2 p. 100 soient arrivés à un taux de capitalisation qui pourrait commencer à attirer l'épargne.

***

La spéculation s'est fort agitée sur l'Extérieure et sur les Chemins espagnols, mais les variations ont été peu importantes. Les offres dominent à l'approche de 73, et les demandes reparaissent un peu au-dessus de 72. Après la liquidation de quinzaine, le taux s'est raffermi. Le dernier cours est 72,85.

Cette liquidation s'est faite dans des conditions favorables de report et a été suivie d'une amélioration assez générale de prix sur l'ensemble du marché.

Les Chemins espagnols ont été bien tenus. Le Saragosse a annoncé un dividende de 9 pesetas pour le dernier exercice. La spéculation a accueilli avec satisfaction le premier symptôme d'un retour de ces entreprises à la période de rémunération.

Le ministre des Finances, à Madrid, va procéder bientôt à l'émission d'un emprunt intérieur de consolidation d'environ un milliard de pesetas. L'envoi des délégués pour la négociation avec les créanciers étrangers a été ajourné après l'opération.

L'Italien reste établi à 95, le 4 p. 100 brésilien oscille entre 65,75 et 66, le 5 p. 100 garde le cours de 74. Les affaires ont été très réduites en fonds ottomans et russes.

***

Il y a eu de fortes réactions sur certaines valeurs.

La Sosnowice a fléchi de 2 330 à 2 290, la Thomson-Houston de 1 560 à 1 550, la Traction de 300 à 266, le Gaz de 1 125 à 1 100, le Crédit Lyonnais de 1 143 à 1 102.

Les acheteurs en bénéfice sur les actions de nos grandes compagnies, ont procédé à des réalisations.

Le Rio-Tinto a reculé de 1 380 à 1 340, entraînant le Cape Copper et la Tharsis. Une baisse légère du prix du cuivre a été la cause de ce mouvement de recul qui semble préparer une nouvelle entreprise de grosse spéculation sur la valeur favorite de jeu qu'est l'action de Rio-Tinto.

Le Suez a été l'objet de bons achats pendant toute la semaine.

Le Comptoir National d'Escompte, la Société Générale, le Crédit Foncier ont été tenus avec fermeté.

***

Dans le groupe des mines, la De Beers n'a pas varié, mais la Rand Mines a monté de 959 à 993, la Goldfields de 185 à 193, l'East Rand de 172 à 182, la Robinson de 207 à 215.

Les valeurs de terrain ont été recherchées, la Mozambique à 63, l'Océana à 48, la Compagnie du Zambèze à 46, la Mossamedès à 28, le Transvaal Land à 80.

***

Conformément aux résolutions adoptées dans l'assemblée générale extraordinaire du 12 mai, il est ouvert, du mardi 15 mai au jeudi 31 mai 1900 inclusivement, une souscription de 100 000 actions nouvelles du Crédit Lyonnais. Ces actions sont réservées par préférence aux actionnaires actuels dans la proportion d'une action nouvelle pour quatre anciennes.

Pour le cas où ce droit de préférence ne serait pas exercé en totalité, les actionnaires sont autorisés à faire en même temps que leur souscription privilégiée une seconde souscription à l'effet de participer à la répartition des actions nouvelles qui pourraient rester disponibles. La répartition de ces actions se fera en tenant compte du nombre d'actions anciennes possédé par chaque souscripteur. Les actions nouvelles sont émises à 925 francs. Elles ont droit aux bénéfices de l'exercice 1900.

La durée de la société a été prorogée jusqu'en 1960.

***

La Compagnie générale de Traction porte son capital de 20 à 30 millions de francs par l'émission de 100 000 actions nouvelles. Les actionnaires actuels ont un droit de préférence à la souscription de 66 667 de ces actions, au prix de 230 francs, à raison d'une nouvelle pour trois anciennes.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 26 MAI 1900.

AU MAROC

De Tanger à Marrâkech.

JOURNAL DE VOYAGE

Une grande puissance ayant créé un poste diplomatique au Maroc, son premier représentant, mon mari, dut se rendre à la cour chérifienne pour y remettre, selon l'usage, entre les mains du sultan, les lettres de créance qui inauguraient des relations diplomatiques directes entre son puissant pays et l'Empire si peu connu du Soleil couchant (Moghreb-al-Akra).

Il s'agissait d'aller non à Fez, mais à Maroc (Marrâkech), résidence actuelle du souverain qui ne la quittera sans doute pas tant que le grand vizir Ba' Hmed, véritable maître du Maroc, se maintiendra au pouvoir. Ce fonctionnaire omnipotent tient au séjour de Marrâkech où il s'est construit un véritable palais-forteresse, en vue de sièges qu'il pourrait avoir à soutenir contre ses adversaires moins nombreux et redoutables ici qu'à Fez.

Malgré les fatigues prévues de cette expédition, je me décidai à y prendre part.

Chaque soir, sous la tente, je notais au courant, pas même de la plume, mais du crayon, mes souvenirs de la journée.

Sur le conseil d'amis, qui les ont lues, j'offre ces notes au lecteur. Elles ont, à défaut de tout autre, le mérite d'avoir été prises sous l'impression du moment.

L'itinéraire de l'ambassade était, par mer, de Tanger, où réside le corps diplomatique, à Mazagan, port marocain sur la côte de l'Atlantique. De là, le voyage se fait jusqu'à Marrâkech à dos de cheval ou de mulet. Un navire de guerre de son pays avait été mis à la disposition de mon mari pour le conduire à Mazagan et le ramener à Tanger.

Mardi, 28 mars.

Embarquement sur notre navire de guerre à 10 heures 1/2. Reconduite solennelle, coups de canon au départ tirés par le fort de Tanger et par notre cuirassé. Tout le monde de Tanger sur la jetée. — Arrivée au bateau. — Nous descendons de suite, après présentation du corps d'équipage, dans l'appartement du commandant, qui est le nôtre pour cette nuit. Mer relativement calme et bonne traversée.

Mercredi, 29 mars.

Arrivée à Mazagan à 9 heures du matin au grondement des canons de notre navire et de la forteresse. — Salut de nos matelots debout sur les vergues. La garnison, le pacha et les autorités de la ville, suivis d'une foule bigarrée et étrange, nous reçoivent. Coup d'œil sauvage et pittoresque au possible. Les hauts murs de Mazagan, que dominent les toits pavoisés des maisons, tout garnis de curieux, se profilent sur la pureté éclatante du ciel. Nos montures nous attendent à la descente. Le ministre monte à cheval et nous le suivons les uns à cheval, les autres à dos de mulet, toujours précédés, entourés et suivis d'une foule nombreuse et bizarre. Tapage assourdissant Musique de la garnison couverte par les cris de la foule. Nous nous rendons à notre campement dressé sur la plage. Il produit l'effet d'un grand village. 35 tentes groupées sur une vaste étendue autour de

la tente du milieu qui est celle du chef de la mission. Chaque fois qu'il arrive, son pavillon est hissé. Plus de 200 bêtes de somme, chevaux, mules, ânes, chameaux sont parqués en carré ou broutent autour du camp. Des groupes d'indigènes complètent ce tableau qu'éclaire une lumière aveuglante. A peine sommes-nous installés, que mon mari repart en cérémonie pour la ville, afin d'y rendre visite au pacha et de recevoir le corps consulaire. Pendant ce temps, deux de nos compagnons de voyage, le prince N. G*** et le professeur T***, vont *se plonger dans l'onde amère.* La silhouette blanche de notre cuirassé s'éloigne de la côte dans la direction de Cadix, où il doit rester à l'abri dans un port sûr, jusqu'au jour où il viendra nous reprendre à Mazagan pour nous ramener à Tanger.

Je reçois au camp la visite de quelques dames, femmes de consuls. Les malheureuses! vivre à Mazagan!

A 7 heures, nous dînons avec tout le confort imaginable dans une grande tente qui est notre salle à manger. Nous avons emmené avec nous un cuisinier français. Notre maître d'hôtel, un Suisse honnête et intelligent, dirige tout le service, secondé par des Arabes habitués à ce genre de travail.

Après une promenade sur la plage, nous rentrons sous nos tentes. Le camp est cerné pour la nuit par des sentinelles armées. On allume quelques feux. En plus, nous avons des gardes à l'intérieur du campement. Quels bruits étranges et nouveaux pour nos oreilles que ceux d'une première nuit sous la tente!

Jeudi, 30 mars.

Départ du campement à 7 heures. — Un caïd aux allures olympiennes, — chef de la nombreuse escorte envoyée au-devant de nous par le sultan, prend la tête du cortège. Il est à cheval et porte l'étendard de son maître. Un employé de l'administration des finances l'accompagne, précédant le ministre qui s'avance seul, au pas de sa monture. Son interprète est à sa gauche, derrière lui, et tous nous le suivons en ligne. — Mon chien Bob derrière moi, en selle, sous un parasol, avec mon palefrenier. Puis, vient l'escorte.

Une partie de notre campement part en avant dès 3 heures du matin, une seconde partie, avec notre maître d'hôtel et ses aides, nous rejoint et nous dépasse.

Frédéric, le maître d'hôtel, est très amusant sur sa mule lancée au grand galop, suivi de ses acolytes dont l'un, un Arabe armé d'une courroie, fouette la monture de son chef. Un cigare à la bouche, le capuchon de son burnous arabe (djelâba) relevé sur son chapeau-casque, le brave garçon est à peindre. — 3 heures de chevauchée. — Arrivée au campement. — Rien ne marche bien encore. — Fureur de tous contre R*** et Carlos, directeur et sous-directeur du côté pratique de l'expédition. Mauvais endroit choisi pour le premier campement. — On commence par trouver six scorpions et il y en aura davantage, car on a remué les pierres pour planter les tentes. — Enfin on se met à table. G***, T***, et mon fils vont chasser, mais reviennent bredouille.

Toute l'après-midi, la tribu arabe sur le terrain de laquelle nous nous trouvons offre le spectacle de ses folles fantasias.

Vendredi, 31 mars.

Levée du campement à 5 heures et demie. — Pendant 4 heures, nous avançons à travers les terres d'une nombreuse et riche tribu appelée Hlali-Caïd Hadj-Embarek Ben Buchta, du nom de son chef, qui, magnifiquement vêtu et monté sur un cheval d'une rare beauté, reçoit le ministre en lui disant dans son langage imagé, avec de beaux gestes expressifs : « Sois le bienvenu. Si tu ne te trouves pas bien sur ton cheval, voici ma tête pour te porter jusqu'à Marrâkech à mon maître! » Après ces mots, il part au triple galop, suivi de sa tribu. Tout le long de la route spectacles intéressants de fantasias, de chasses au faucon, etc. Le ciel est d'une pureté admirable, l'air d'une transparence inconnue dans nos climats.

Quand nous arrivons au campement, l'escorte et la tribu se rangent et nous passons.

L'après-midi, nouvelles fantasias.

Arrivée de deux énormes *mounas*, dont une seule se compose de : 30 moutons, 150 poules, 12 énormes pots de beurre, 500 œufs, 25 pains de sucre, 100 oranges, 80 pains. La *mouna*, approvisionnement journalier qu'offre le sultan à l'ambassade, est apportée en cérémonie par la tribu sur le territoire de laquelle elle se trouve.

Temps idéal, soirée de rêve. De notre campement, vue délicieuse sur une plaine en amphithéâtre d'environ 2 kilomètres de diamètre.

Samedi, 1er avril.

Départ du campement Arbaad-el-Mgruz à 5 heures 1/2.

Le chef Abd-el-Kader-el-Hlali, avec sa tribu de 400 cavaliers, arrive à notre rencontre. Nous voyons ces cavaliers de loin. Au haut d'une colline, leurs silhouettes blanches se détachent sur un fond d'azur.

Le caïd Hadj-Embarek Ben Buchta, qui nous avait accompagnés jusque-là avec les siens, nous quitte.

Nouvelles fantasias. La horde se lance sur nous à fond de train et s'arrête net à 10 mètres pour faire feu d'une seule salve : l'impression est saisissante; mais, sur le moment, j'aurais préféré, je l'avoue, ne pas leur servir de point de mire.

Le caïd Mohamed Ben Dris avec 300 cavaliers et le caïd El-Raoudsi, qui en amène une cinquantaine, viennent aussi à notre rencontre. Ces chefs appartiennent tous les trois à l'importante tribu des Ben-Zerrare. Nous nous arrêtons une demi-heure sous une tente pour nous rafraîchir et atteignons à 11 heures le campement de Flatza de Tidi Benour qui tire son nom du tombeau d'un marabout qui repose là. Devant nous, s'étend une grande plaine à perte de vue sur laquelle se tient chaque mardi le plus grand marché du Maroc. A l'Est, dans le lointain, on aperçoit des collines. La soirée est, comme toujours, d'une reposante fraîcheur.

La mouna, qui consistait en 19 moutons, 150 poules, 250 œufs, 10 pots de beurre, 12 livres de thé, 25 pains de sucre, 200 pains, 35 paquets de bougies, etc., ayant été jugée insuffisante par l'interprète R***, très au courant des usages de ce pays, le ministre s'abstient d'en remercier les caïds, pour ne pas risquer de voir les mounas diminuer de plus en plus.

Dimanche, 2 avril.

Départ du campement à 5 heures 1/2.

Brouillard bientôt dissipé mais qui fait faire fausse route à la caravane. On rebrousse chemin. Puis après arrêt d'une heure sous une tente, nous repartons à 10 heures et arrivons à une chaîne de collines appelée Ybab-el-Hdar.

Le pays est riant d'aspect. Sur un sommet, on aperçoit des ruines portugaises du XVIIe siècle. Elles donnent leur nom au lieu de notre campement, appelé « Guerrando ». Nous y arrivons à 11 heures 1/2.

L'après-midi, fantasias auxquelles nous assistons assis en rang. Les cavaliers en poussant des hurlements passent à 6 mètres de nous en déchargeant leurs armes.

L'après-midi, G***, T***, et mon fils vont à la chasse. Ils rapportent 3 cannepetières, 2 perdreaux rouges, 1 lièvre et 4 cailles. Ils se plaignent fort de leur escorte arabe qui, lorsqu'elle voit une pièce, pousse des cris de joie et fait partir le gibier.

La tribu des Ben-Amram, forte de 400 cavaliers, est venue à notre rencontre avec son caïd, Sid-el-Abas-Ben-el-Marofi, à 1 heure 1/2 de notre campement. Elle nous offre l'éternel spectacle de ses fantasias qui commence à nous lasser. Des bandes de lépreux, qu'on distingue à leurs grands chapeaux, suivent la caravane, et les soldats les chassent, car l'Arabe, qui n'a peur de rien, craint ces malheureux. — Au bord du semblant de route que nous suivons, des femmes, leurs ceintures attachées à un bâton en forme de drapeau, accueillent notre passage par de joyeux *Voyou!* et l'Amin (employé des finances), qui nous accompagne, leur fait l'aumône pour que les populations gardent un bon souvenir du passag de l'ambassadeur qu'un puissant souverain envoie à leur maître : le sultan a ordonné qu'il en soit ainsi. Soirée délicieuse. On se couche fatigué mais de bonne humeur, comme toujours, entre 8 heures 1/2 et 9 heures.

Lundi, 3 avril.

Nous quittons notre campement à 5 heures 1/2, mais, dès 3 heures, nous sommes, comme toujours, éveillés par le bruit qui se fait autour de nous. Bruits étranges, inconnus à nos oreilles, que ceux d'une levée de campement dans ces pays. On charge les bêtes. Les chameaux protestent, dirait-on. Il y a dans leurs cris tout un langage de raisonneurs récalcitrants. Les hommes s'interpellent, s'agitent. Un mouvement de vie intense règne autour de nous. Nous sommes prêts enfin à 5 heures et, comme par enchantement, toutes les tentes, sauf celle de la salle à manger, sous laquelle nous entrons, ont déjà disparu. Nous déjeunons pendant qu'on lève les tentes qui nous servaient de chambres à coucher, puis nous partons. Aussitôt se fait la levée de la salle à manger, qui bientôt nous rejoint et nous dépasse. Les choses se font ainsi chaque matin, et arrivés au point de halte, nous trouvons tout en place. — Nous avons avec nous 21 *fréguias*, du sultan, nègres vifs et adroits dressés au service des tentes. Ils les dressent en un tour de main et s'en occupent spécialement. Cet appel *oh fréguia!* frappe sans cesse nos oreilles pendant les campements. Outre ces gens, le sultan nous a envoyé à Mazagan 1 kalife, 2 *moussitin* (majors), 1 porte-drapeau, 10 caïds, 12 sergents, 3 soldats, 2 chefs d'écurie, 12 palefreniers, 2 maréchaux-ferrants, 2 porteurs d'eau, 5 muletiers montés, 20 à pied et 10 guides. Tout cela est commandé par un nègre (Buyari) ayant rang de colonel et qu'on nomme Caïd Errha. — Notre personnel de Tanger se compose de ma fidèle et bonne Verène, d'un maître d'hôtel, d'un valet de pied, d'un cuisinier d'un aide cuisinier, de 2 palefreniers, d'un menuisier, de 2 soldats (Kavas du ministre), d'une négresse-blanchisseuse et de 4 juifs avec une chaise à porteurs que nous n'employons pas. — Deux de nos compagnons ont, de plus, emmené leurs valets de chambre. Tous ces gens réunis forment une petite escorte en dehors de celle que nous fournissent les tribus et qui varie en nombre selon l'importance de ces dernières. Nous allons toujours au pas : un changement d'allure de temps en temps romprait la fatigante monotonie du voyage, mais la chose, paraît-il, est inadmissible. Sous ce rapport aussi, tout est réglé par la coutume.

La tribu de Beni-Amran nous accompagne jusqu'aux limites de la *Kabyle* de Doukala que nous traversons depuis Mazagan. Nous entrons dans la *Kabyle* de

Rhamna (1). Nous atteignons celle de Smira à Boukhan, où nous nous rafraîchissons sous une tente dressée sur la route.

Tous les jours, nous prenons ainsi une petite heure de repos qui donne à nos gens le temps de tenir notre campement prêt à nous recevoir.

Nous arrivons à 11 heures à Smira.

Plateau très étendu, légèrement mamelonné. Le chef Abd-el-Hamid, de la tribu de Smira, n'a avec lui que 25 cavaliers. Cette Kabyle est berbère. Elle s'est révoltée à l'avènement au trône du sultan Muley Abd-el-Aziz et a été, pour ce fait, presque entièrement mise à sac. Le caïd de la tribu chez laquelle nous campons aujourd'hui « réside » à Marrâkech depuis la révolte, comme tous ceux des tribus voisines. On sait ce que cela veut dire! Ces malheureux sont remplacés par des chefs envoyés par le Maghzen (gouvernement).

L'après-midi, mon mari va à la chasse avec trois de ses compagnons. 1 outarde à collier, 1 lièvre, 2 cannepetières, 1 butor constituent tout le butin.

Un orage semble se préparer au Sud. — A 3 heures, nous avons 27° R. sous la tente. — Il commence à pleuvoir. — Les *fréguias* creusent des fossés autour de nos tentes pour empêcher l'eau d'y pénétrer.

Mardi, 4 avril.

Départ à 5 heures 1/2. La matinée est délicieusement fraîche, sans soleil jusqu'à 8 heures.

Vers 7 heures 1/2 nous rencontrons une nouvelle tribu toute composée d'hommes du Maghzen qui, par crainte d'une nouvelle révolte, en a envoyé un grand nombre dans ces parages. — Le pays est dévasté, le terrain pierreux. Nous apercevons à peu de distance la chaine des monts Djiblet. Notre campement est dressé sur une vaste plaine. Nous y arrivons à 10 heures 1/4.

Depuis hier, le professeur T*** a jugé indispensable d'avoir toujours avec nous la valise à médicaments, un drap et un baril d'eau pour les cas d'insolation. En effet, à mesure que nous nous éloignons de la côte, le soleil devient de plus en plus brûlant et la chaleur nous accable. En revanche, nous sommes débarrassés de cette humidité nocturne si grande que, sous nos tentes imperméables pourtant, nous retrouvions, le matin, tous nos vêtements trempés. Nous étions même obligés de mettre nos boites d'allumettes sous nos oreillers, pour les garder à sec.

Sur notre chemin nous trouvons un des hommes que le Sultan avait envoyés à notre rencontre pour nous conduire à Marrâkech. Cet homme était tombé malade et n'avait pu suivre ses compagnons. Le professeur T*** l'examine, constate une péritonite et juge le cas désespéré. Il se prépare toutefois à lui administrer une potion calmante, quand l'interprète et son *taleb* (secrétaire) l'arrêtent et lui font remarquer l'imprudence qu'il va commettre. S'il lui donnait, ne fût-ce qu'un verre d'eau, les indigènes, à la mort du malade, ne manqueraient pas de le dire empoisonné par le médecin de l'ambassade. T*** est indigné, mais il se soumet.

Tout le produit de la contrée, à perte de vue, appartient au tout-puissant grand vizir Ba'Hmed.

Le sultan est, paraît-il, informé jour par jour de nos mouvements. Un homme venant de Marrâkech, nous rapporte que le Maghzen a suspendu la réunion du Conseil qui devait avoir lieu jeudi, pensant que l'ambassade ferait ce jour-là son entrée dans la capitale.

L'après-midi, T***, G*** et mon fils vont à la chasse. Ils sont infatigables, ayant déjà chassé ce matin, dès l'arrivée, par une chaleur accablante.

L'endroit où nous campons aujourd'hui se nomme Smiridj, comme la tribu chez qui nous sommes. Le temps se couvre vers 5 heures et le vent sud-est, qui amène ici la pluie, se fait agréablement sentir. On respire.

Mercredi, 5 avril.

Levée du camp à 5 heures 1/4. Température exquise grâce à la pluie qui n'a cessé de tomber depuis hier soir jusqu'à ce matin, 3 heures. Après la halte habituelle, nous arrivons à 9 heures 1/2 à Souinia. Nous sommes au pied des monts Djiblet, où il doit y avoir des carrières de marbre superbe, à en juger par les fragments d'une rare beauté dont le sol est jonché tout le long de notre route. La campagne est déjà celle de l'Afrique centrale, hérissée de buissons épineux, autour desquels l'herbe croît encore dans cette saison : au loin, nous apercevons deux tombeaux de marabouts.

A peine arrivés, nos amis et mon fils partent pour la chasse et rapportent des perdrix rouges. Grâce à nos intrépides chasseurs, les menus de nos repas peuvent varier.

Le thermomètre indique 26° R. à l'ombre. Quant à la température qui règne au soleil, l'échelle de nos instruments est insuffisante à la marquer. Heureusement il vente et le vent est même assez violent pour enlever la tente de ma femme de chambre. Grand émoi. Les cris d'*Oh fréguia!* retentissent de plusieurs côtés à la fois. Hier la même chose est arrivée à la cuisine. Le soir éclate un terrible orage. Sauve-qui-peut général sous les tentes.

Jeudi, 6 avril.

On se met en route à 6 heures 1/4. Nous traversons la passe des monts Djiblet. Soudain se dresse

(1) Ces Kabyles sont des districts formés chacun par la réunion des territoires de plusieurs tribus.

devant nous la chaîne neigeuse de l'Atlas et l'on aperçoit Marràkech dans la plaine. Nous campons à un endroit ravissant. A l'est, au nord et à l'ouest, le Djiblet. Au sud, la gigantesque muraille blanche de l'Atlas. A nos pieds, la vallée de Marràkech avec ses belles forêts de palmiers. Trois scorpions que nous apercevons en arrivant ne suffisent pas à calmer mon enthousiasme.

Nos chasseurs rapportent 13 perdrix rouges. 26° R. à l'ombre.

L'interprète de la mission fait la distribution de la mouna, assis au milieu des bêtes et des provisions disposées en cercle autour de lui. Un de nos compagnons, armé de son appareil photographique, guette le moment où nos Arabes s'assemblent et, impatiemment, le regard fixe, attendent chacun son tour de la curée. Mais on dirait que l'idée d'être photographiés les effarouche, et leur inspire même une insurmontable répulsion, car aucun d'eux ne se présente à l'appel. Et pourtant la mouna joue pour eux le tout premier rôle dans ce voyage. C'est d'elle qu'ils causent sans cesse entre eux, c'est elle qui donne lieu à toutes leurs disputes, à toutes leurs inimitiés. La tâche de notre pauvre interprète n'est pas facile : il faut tout son savoir-faire et sa connaissance de l'arabe pour pouvoir s'en tirer comme il le fait.

L'arrivée de la mouna est fort intéressante à voir : un à un, s'avancent les indigènes. Les uns traînent des moutons, les autres portent des poules, d'autres encore ont sur leur tête des paniers pleins de légumes, de fruits, de denrées. Ils sont précédés de leur khalif qui, arrivé au campement, les fait ranger en ligne. Notre caïd Errha les reçoit et lit à haute voix la liste des provisions apportées. L'interprète en fait la traduction au ministre qui remercie ou non, selon l'importance de la mouna, puis s'éloigne. Alors on pose tout à terre, l'appel se fait et la distribution commence. Les figures s'animent tout à coup. L'avidité et l'envie prêtent à ces physionomies mobiles un langage des plus expressifs.

Vendredi, 7 avril.

Départ à 7 heures. Arrêt de deux heures en route, pour donner plus de temps aux préparatifs, car il faut que notre arrivée au dernier campement, avant l'entrée à Marràkech, se fasse avec une régularité particulière. Tout doit être en ordre, prêt à nous recevoir.

Nous arrivons à El-Kantra (le pont) à 10 heures 1/2. Ce pont en pierres, le plus grand du Maroc, sur la rivière Ouad-Tensift, a 31 arches. Aujourd'hui, il est presque en ruines. Notre campement est délicieusement placé au milieu d'une forêt de palmiers-dattiers avec, pour fond, les cimes blanches de l'Atlas se détachant sur un ciel de saphir. L'après-midi, nous recevons la visite de la mission militaire française qui réside à Marràkech ainsi que celle du Dr L*** à qui sa profonde connaissance du Maroc crée une situation à part. Venant de chez le grand vizir qui a eu, ces jours-ci, une légère attaque d'apoplexie, le docteur a revêtu la tenue de rigueur, burnous blanc et fez à l'algérienne. Il est depuis vingt-deux ans au Maroc et se dit très fatigué de ce long séjour. Plus tard, survient le caïd, M. L***, Anglais, commandant et instructeur de l'infanterie (askari) chérifienne, à la solde du Sultan depuis un grand nombre d'années. Il vient nous voir avec sa femme bizarrement accoutrée.

Durant toute sa visite, elle a gardé son burnous. Au voile qui lui cache la tête et la figure, ne laissant voir que les yeux, on la prendrait pour une femme arabe. Mais la robe blanche qu'on aperçoit sous son vêtement de dessus est d'une coupe européenne. Le doute, d'ailleurs, ne saurait subsister. Très aimablement, Mr et Mrs M. L*** se mettent à notre disposition pour tout ce dont nous pouvons avoir besoin.

Le matin, un courrier remet au ministre une lettre du grand vizir lui souhaitant la bienvenue et lui demandant l'heure à laquelle il lui conviendrait le lendemain d'effectuer son entrée à Marràkech. Le ministre fixe 7 heures 1/2 du matin.

Samedi, 8 avril.

Le matin, ma femme de chambre part avec Bob sur sa selle. Le maître d'hôtel chevauche à sa droite, le cuisinier à sa gauche. Derrière elle, la négresse Saïda, notre blanchisseuse. Quatre gardes à cheval les suivent. Les bagages les ont précédés.

A 7 heures, vient le docteur L*** en même temps que la mission militaire française en grande tenue. Ces uniformes amis et leur apparition si courtoise nous causent une charmante impression.

Plusieurs caïds étant venus de la ville pour se joindre à nous et renforcer notre escorte habituelle, celle-ci pouvait bien compter une cinquantaine d'officiers du Maghzen, de divers grades.

A 7 heures 1/2 précises nous nous mettons en selle.

L'introducteur des ambassadeurs, que le journal espagnol l'*Écho Mauritano* arrivé la veille, dit mort subitement, nous rencontre à une centaine de pas du campement. Le ministre de la Guerre (frère du grand vizir), celui des Affaires étrangères, le pacha et les notables de la ville le suivent de près et viennent à tour de rôle se présenter à l'ambassadeur. Pendant les arrêts causés par ces présentations, chevaux et mules piaffent sur place. A une demi-heure environ de notre point de départ, commence la double haie de soldats à cheval. A droite, les cavaliers sont bientôt remplacés par des fantassins. A gauche, la cavalerie continue à protéger notre

marche. D'autres troupes nous précèdent et nous suivent. Devant nous marchent les clairons et les tambours. La musique impériale alignée sur notre passage joue à l'unisson de ses instruments. La route que nous suivons tantôt s'élargit, tantôt se resserre. Çà et là, des trous en entonnoir, suffisants pour engloutir bêtes et cavaliers, nous font rompre l'ordre de la marche. Nous approchons de la ville, et passons sous des portes trop étroites, ce qui amène une bagarre indescriptible. Les baïonnettes des soldats nous effleurent presque le visage. La cavalerie est en rouge, comme l'infanterie, et coiffée du fez. La musique impériale porte des blouses aux couleurs variées et criardes. Cette foule bariolée ne ressemble à rien de connu. Les bêtes s'agitent et s'énervent, mais la place leur manque pour se cabrer. C'est un bruit affolant, une chaleur, une poussière qui nous suffoquent. Derrière les forces armées (5 000 cavaliers, 4 000 fantassins), une foule indigène de curieux. De véritables grappes humaines juchées sur chaque pan de mur, sur chaque arbre, nous dévorant des yeux. Le caïd, M. L***, commande l'infanterie en anglais. Le ministre en uniforme blanc, casque blanc et pèlerine de drap blanc tombant sur la croupe de son cheval blanc aussi (couleur de la paix dans ce pays), chevauche en tête, escorté par les hauts dignitaires marocains. Son interprète le suit de très près, ainsi que moi avec mon fils. Puis, en ligne autant que possible, le secrétaire de la mission, prince A. G***, et nos amis le prince N. G*** et le professeur T***. Le docteur L*** et la mission française sont également du cortège. Un peloton de cavalerie ferme cette marche imposante. Les drapeaux des différents caïds, échelonnés sur notre parcours, se joignent successivement à l'étendard du Sultan porté en avant du cortège qu'ouvrent le caïd Errha et l'Amin.

Vers 9 heures 1/2, nous arrivons enfin au Dar Muley Ali (maison de Muley Ali, oncle du Sultan), mise à la disposition de la mission pendant son séjour à Marrâkech. Les troupes se rangent sur la place, présentent les armes, la musique fait entendre des sons extraordinaires et nous passons. Véritable entrée au paradis. Air embaumé d'un parfum de roses et de fleurs d'orangers. Plus de foule, plus de lances, plus de baïonnettes, plus de poussière !... Le bruit même de tout à l'heure a subitement cessé.

La maison est belle. Du patio (cour intérieure) où donnent les chambres, nous voyons la tour de la Koutoubia, qui ressemble beaucoup à celle de la Giralda de Séville. Au-dessus de cette tour, planent d'innombrables oiseaux de proie. Ce sont, paraît-il, les seuls balayeurs de Marrâkech ; n'en disons donc point de mal. D'après certains dires, la Koutoubia posséderait une bibliothèque fermée depuis trois cents ans. Le coin de ciel que nous apercevons est d'une pureté admirable, inconnue dans nos pays. Il semble vouloir nous consoler de toutes les immondices que nous voyons à terre et nous engager à lever les yeux vers lui. *Sursum corda !*

La maison est grande. Nous y trouvons tous place très confortablement. Une fois dans l'enceinte du jardin, on ne voit rien de ce qui se passe dehors. J'aurai de la peine à m'habituer à ces chambres à coucher sans fenêtres avec seulement une grande porte donnant sur le patio. Comment faire sa toilette ? Si l'on ferme la porte, on n'y voit rien, si on l'ouvre on est vu. Quel dilemme ! Le patio à arcades est tout en pierres, avec un jet d'eau au milieu et une fontaine au fond. La chambre d'honneur, que j'habite, est une vaste pièce à trois lits. Celui du milieu est placé sur une estrade à deux marches. Ici, les lits sont considérés comme des meubles de luxe. Il y en a, me dit-on, dans toutes les salles d'apparat. L'indigène ne s'y couche jamais. Le Sultan même dort par terre. La chambre est meublée avec un mélange de luxe oriental et de pacotille européenne. Les lits, en cuivre poli, surmontés de couronnes, sont de mauvaise fabrication anglaise, comme aussi la glace, dans son vulgaire cadre doré, et la banale pendule. En revanche, un splendide *Haïti* ancien, de deux mètres de hauteur, en soie et velours brodés aux couleurs chatoyantes, sert de tenture aux murs de la pièce, dont le sol, en pierre, est recouvert d'épais tapis, d'une grande beauté. En somme, on est bien dans cette chambre, surtout après avoir vécu dix jours sous la tente. A droite, mon mari se fait arranger un cabinet de toilette dans une grande pièce non meublée et j'en fais autant d'un réduit analogue, situé à gauche de la chambre à coucher. Verène a malheureusement trouvé, en l'arrangeant, un scorpion noir de la plus mauvaise espèce, ce qui calme un peu ma satisfaction d'avoir à Marrâkech un cabinet de toilette.

G***, T***, et mon fils, accompagnés de six soldats, vont l'après-midi visiter la ville. C'est, au dire de G***, grand voyageur africain, tout ce qu'on peut voir de plus curieux. La vraie ville saharienne, berbère ne ressemble à rien de déjà vu. Aussi reviennent-ils très impressionnés, F***, le libre Helvète surtout, est ahuri, car on lui propose d'aller voir mardi le marché aux esclaves qui se tient encore ce jour-là au Socco.

Je brûle d'impatience d'aller voir tout cela. Je ne pourrai le faire que le visage couvert, comme pendant le défilé d'hier. Car, fait à remarquer, j'ai éprouvé peu à peu, à mesure que nous avancions, le besoin de cacher ma figure d'abord découverte, tant les regards des hommes, en la fixant, étaient étranges, presque méprisants. De plus, ils accompagnent, dit-

on, ces regards de malédictions que je préfère éviter.

L'après-midi, le secrétaire du grand vizir pour les relations extérieures, vient causer avec le ministre et prendre le thé chez nous.

A. de B.

NOTRE SIÈCLE [1]

LA SOCIOLOGIE EN FRANCE AU XIXe SIÈCLE

2e Période, de 1870 à 1900.

III

C'est seulement au lendemain de la guerre que le réveil eut lieu. La secousse produite par les événements fut le stimulant qui ranima les esprits. Le pays se trouvait en face de la même question qu'au commencement du siècle. L'organisation, d'ailleurs toute en façade, qui constituait le système impérial, venait de s'écrouler; il s'agissait d'en refaire une autre, ou plutôt d'en faire une qui pût subsister autrement que par des artifices administratifs, c'est-à-dire qui fût vraiment fondée dans la nature des choses. Pour cela, il était nécessaire de savoir ce qu'était cette nature des choses ; par suite, l'urgence d'une science des sociétés ne tarda pas à se faire sentir.

Tandis que l'essor de la sociologie était arrêté dans le pays où il avait pris naissance, il s'était poursuivi en Angleterre, non sans éclat. A la base de la sociologie comtiste, comme de toute sociologie, se trouvait ce principe que les sociétés sont des êtres naturels, et non des machines créées par les hommes d'après un plan préconçu. Mais, pour Comte, c'était un postulat de la science qui se passait de toute démonstration. Il affirmait que les sociétés font partie de la nature, sans montrer comment elles se rattachent aux autres choses naturelles. C'est ce rattachement que Spencer crut effectuer en rapprochant l'organisation sociale de l'organisation vivante et en faisant ainsi des sociétés une espèce du genre *organisme*. Certes, il est acquis aujourd'hui que la comparaison n'a rien de rigoureux ni de spécifique ; entre le règne biologique et le règne social, les différences sont aussi marquées que les ressemblances. Cependant, le rapprochement avait cet avantage provisoire de mieux faire sentir tout ce qu'il y a de spontané dans la vie sociale et qu'elle résulte de causes internes, comme toute espèce de vie, non d'impulsions extérieures et mécaniques. Si contestable et si peu précise que soit cette représentation, elle pouvait donc utilement servir à guider les recherches initiales de la science et à nous débarrasser de la conception artificialiste qui hante encore si obstinément les esprits.

Ce fut par M. Espinas que l'idée fut introduite en France. Ses *Sociétés animales* tendent, en effet, avant tout à nous laisser cette impression que les sociétés naissent, vivent, meurent, s'organisent à la manière des animaux, que la sociologie est une branche de la biologie. Mais M. Espinas, en approfondissant la pensée de Spencer, la poussa et la détermina dans un sens psychologique. Si les sociétés sont des organismes, elles se distinguent des organismes purement physiques en ce qu'elles sont essentiellement des consciences. Elles ne sont rien, si elles ne sont pas des systèmes de représentations. On ne les a donc pas suffisamment caractérisées quand on a dit d'elles qu'elles étaient des êtres vivants : il faut ajouter que « ce sont des consciences vivantes, des organismes d'idées ». Certes, la sociologie plonge ses racines dans la biologie, mais elle s'en différencie à partir du moment où elle est vraiment elle-même, dans la mesure où la représentation se différencie du mouvement mécanique. La conscience de la société n'est pas, d'ailleurs, d'une autre nature que celle de l'individu. Celle-ci est, elle aussi, produite par une coalescence de consciences élémentaires, de représentations ou d'impressions qui se concentrent en un *moi* plus ou moins défini ; c'est un « tout de coalition » comme la conscience sociale. Toute la différence, c'est que la distinction des éléments intégrants est plus apparente dans la société que dans l'individu ; mais elle est également réelle dans les deux cas. Le *moi* individuel est, en fait, un *nous ;* ce qui permet de comprendre que le *nous* social puisse être considéré comme un *moi*. La sociologie et la psychologie apparaissent ainsi comme deux rameaux issus d'une même souche, la biologie, qui divergent à partir d'un certain point, mais tout en conservant dans leur développement une sorte de parallélisme. Ce sont, de part et d'autre, des représentations, des émotions, des impulsions qui se groupent et s'organisent. Par là, l'objet de la sociologie se trouvait mieux déterminé que par les analogies biologiques dont s'était contenté Spencer. Car les sociétés ne peuvent être comparées aux êtres vivants que parce qu'elles sont des êtres organisés ; or l'organisation n'est que le cadre extérieur de la vie sociale. Il importait donc de nous donner une représentation de ce qui en constitue le contenu. C'est cette représen-

---

(1) Voir les articles déjà parus : *Le Monde et les Salons*, par M. le vicomte Brenier de Montmorand (7 avril 1900). — *Le Roman au XIXe siècle*, par M. Marcel Prévost (14 avril 1900). — *L'Architecture au XIXe siècle*, par M. Frantz Jourdain (21 avril 1900) ; — *La Peinture et la Sculpture au XIXe siècle*, par M. Camille Mauclair (28 avril 1900) ; — *La Sociologie en France au XIXe siècle* (19 mai 1900).

tation que nous offre M. Espinas quand il nous montre dans la société une organisation d'idées. Sans doute, quand il assimile cette organisation à celle que l'on observe chez les individus, il encourt justement le reproche, que lui a adressé M. Fouillée, de méconnaître les différences qui séparent ces deux classes de faits. Mais cette assimilation, si on ne la prend pas à la lettre, servait du moins à rendre sensible tout ce qu'a de réel la vie de la société, puisqu'elle rappelle à ce point la vie de l'individu, et à montrer de quelle nature est cette réalité : elle est d'ordre psychique et l'objet essentiel de la sociologie est de rechercher comment se forment et se combinent les représentations collectives.

La notion de la sociologie allait ainsi en se confirmant et en se déterminant de plus en plus. Cependant, il est impossible de ne pas sentir combien toutes ces conceptions de la réalité sociale restaient encore générales et schématiques. Toutes les comparaisons possibles entre les organismes et les sociétés, entre les consciences individuelles et les consciences collectives, ne sauraient, à elles seules, nous donner la moindre loi. Ce sont des procédés préparatoires, que les sciences emploient utilement dans leur période héroïque, mais dont elles doivent ensuite se débarrasser. Jusqu'alors, les sociologues réduisaient la science à une seule et unique question qui était censée embrasser en elle toutes les autres, question du progrès, de l'évolution, question de savoir à quels êtres ressemblaient le plus les êtres sociaux, etc. Il était temps d'entrer plus directement en rapport avec les faits, d'acquérir à leur contact le sentiment de leur diversité et de leur spécificité, afin de diversifier les problèmes eux-mêmes, de les déterminer et de leur appliquer une méthode qui fût immédiatement appropriée à la nature spéciale des choses collectives.

C'est à cette tâche que nous avons eu l'ambition de nous consacrer. Au lieu de traiter de la sociologie *in genere*, nous nous sommes méthodiquement renfermé dans un ordre de faits nettement délimités : sauf les excursions nécessaires dans les domaines limitrophes de celui que nous explorions, nous ne nous sommes occupé que des règles juridiques ou morales, étudiées soit dans leur devenir et leur genèse (1) au moyen de l'histoire et de l'ethnographie comparées, soit dans leur fonctionnement au moyen de la statistique (2). Même dans ce cercle circonscrit, nous nous sommes attaché à des problèmes de plus en plus restreints. En un mot, nous nous sommes efforcé d'ouvrir, pour ce qui regarde la sociologie en France, ce que Comte eût appelé l'ère de la spécialité.

Cette spécialisation était d'autant plus indispensable que, chemin faisant, il s'était constitué, en dehors de la sociologie, des disciplines spéciales, dont quelques-unes lui sont même antérieures, et qui avaient entrepris de connaître de différents ordres de phénomènes sociaux : telles sont l'histoire comparée du droit, des religions, la démographie, l'économie politique. Parce que ces recherches se trouvaient ainsi soustraites à l'influence sociologique, elles manquaient en grande partie leur objet. Car, perdant par cela même de vue ce qui fait la nature propre des phénomènes dont elles traitaient, à savoir leur caractère social, elles les étudiaient sans savoir d'où ils venaient et où ils allaient, de quels milieux ils dépendaient, et, les laissant ainsi suspendus dans le vide, les laissaient aussi sans explication. Car on ne peut les comprendre que si on les rapporte aux milieux collectifs au sein desquels ils s'élaborent et qu'ils expriment. D'ailleurs, la notion même de loi était trop souvent absente de ces travaux qui ressortissaient plutôt à la littérature et à l'érudition qu'à la science. L'ensemble des études relatives aux phénomènes sociaux se présentait donc à nous sous l'aspect suivant : d'une part, une multitude assez incohérente de sciences ou de quasi-sciences qui, tout en ayant le même objet, ignoraient leur parenté, l'unité profonde des faits qu'elles étudiaient et n'en sentaient que vaguement la rationalité ; de l'autre, la sociologie, qui avait conscience de cette unité, mais qui planait trop haut au-dessus des faits pour avoir quelque action sur la manière dont ils étaient étudiés. La réforme la plus urgente était donc bien de faire descendre l'idée sociologique dans ces techniques spéciales et, par cela même, de les transformer en en faisant vraiment des sciences sociales. C'est à cette condition qu'elle pouvait cesser d'être une métaphysique abstraite, et les travaux des spécialistes, des monographies sans liens entre elles et sans valeur explicative (1).

Mais, pour ces recherches définies, il fallait une méthode qui fût en rapport avec la complexité des choses dont il s'agissait de faire la science. Les procédés très généraux dont Comte s'était contenté pour traiter le problème très général qu'il se posait ne pouvaient suffire à résoudre ces questions particulières ; ils portaient, d'ailleurs, la marque des erreurs qui vicient sa sociologie. Pour toutes ces raisons, le problème méthodologique demandait à

(1) Voir notre *Division du travail social*; dans nos cours inédits nous avons étudié, du même point de vue, le crime, la peine, la responsabilité, la famille. Sur cette dernière question, nous avons publié quelques études isolées. Voir notamment *la Prohibition de l'inceste*, in *Année sociol.*, t. I.

(2) Voir notre *Suicide*, Paris, 1897.

(1) Ce point de vue se trouve tout particulièrement développé dans l'*Année sociologique*, t. I, II et III.

être examiné de nouveau; c'était aussi le meilleur moyen de soumettre à la critique un certain nombre de préjugés qui s'opposent aux progrès de notre science. C'est dans cet esprit que nous avons rédigé nos *Règles de la Méthode sociologique*. Certes, la logique d'une science est sans valeur si le logicien qui tente de la faire n'a pas lui-même pratiqué cette science; rien n'est vain comme les dissertations abstraites de ces philosophes qui légifèrent journellement sur la méthode sociologique, sans être jamais entrés en commerce avec les faits sociaux. Aussi est-ce seulement après nous être essayé dans un certain nombre d'études, suffisamment variées, que nous avons osé traduire en préceptes la technique que nous nous étions faite. La méthode que nous avons exposée n'est que le résumé de notre pratique.

Quant à cette méthode elle-même, si l'on fait abstraction des règles de détail, elle tient tout entière dans deux propositions :

1° Les faits sociaux sont *sui generis;* ils ont une nature propre. Il existe vraiment un règne social, aussi distinct du règne psychique que celui-ci l'est du règne biologique, et ce dernier, à son tour, du règne minéral. Sans doute la vie collective n'est faite que de représentations, et les représentations collectives, de leur côté, ne sont faites que de représentations individuelles, puisque les individus sont l'unique matière de la société. Mais les premières présentent des caractères spécifiques que n'ont pas les secondes. Les synthèses d'où elles résultent sont des synthèses chimiques, qui dégagent des propriétés dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence si les éléments qui y entrent étaient restés isolés les uns des autres. Les consciences particulières, en s'unissant, en agissant et en réagissant les unes sur les autres, en fusionnant, donnent naissance à une réalité nouvelle qui est la conscience de la société. La mentalité des groupes n'est pas celle des particuliers, précisément parce que la première suppose une pluralité d'esprits particuliers, combinés ensemble. Une collectivité a ses manières propres de penser et de sentir auxquelles ses membres se plient, mais qui diffèrent de celles qu'ils se feraient s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes. Jamais l'individu, à lui seul, n'aurait rien pu constituer qui ressemblât à l'idée des dieux, aux mythes et aux dogmes des religions, à l'idée du devoir et de la discipline morale, etc. Et ce qui montre bien que toutes ces croyances et ces pratiques ne sont pas le simple prolongement d'idées individuelles, c'est qu'elles sont investies d'un ascendant en vertu duquel elles s'imposent à l'individu : preuve qu'elles ne dérivent pas de lui, mais lui viennent d'une source qui lui est extérieure et supérieure. C'est pourquoi nous avons fait de cet ascendant la caractéristique des phénomènes sociaux. La méthode pour les étudier ne doit donc être le décalque d'aucune autre méthode scientifique. *Elle doit être strictement sociologique.*

2° Mais, pour cela même, elle doit être objective. Les faits sociaux doivent être étudiés du dehors comme les autres phénomènes de la nature. *Le point de vue anthropocentrique n'est pas plus fondé en sociologie que dans les autres sciences naturelles.* Quand on croyait que l'évolution sociale n'était que la réalisation progressive de certaines notions que chaque homme porte en lui-même (notion de l'humanité, comme le pensait Comte, notion de la coopération, comme dit Spencer), pour faire la science, il n'y avait qu'à se replier sur soi-même, à prendre conscience de ce concept fondamental et à en tirer par déduction tout ce qu'il contenait. La considération des faits n'avait, de ce point de vue, qu'une importance secondaire; ils pouvaient servir à illustrer le raisonnement, mais n'étaient pas l'essentiel de la preuve. Mais si les phénomènes sociaux ne sont pas l'œuvre de l'individu isolé, s'ils résultent de combinaisons, auxquelles il participe sans doute, mais dans lesquelles il entre bien d'autres choses que lui-même, pour savoir en quoi consistent ces synthèses et quels en sont les effets, c'est en dehors de lui que le savant doit regarder, puisque c'est en dehors de lui qu'elles ont lieu. Il doit se mettre en face de ces choses dans le même état d'esprit que celui où sont le physicien et le chimiste en face des phénomènes physico-chimiques; c'est-à-dire qu'il doit y voir, non l'expression d'idées ou de sentiments individuels, mais le produit de forces inconnues, dont il s'agit précisément de déterminer la nature et le mode de composition. En ce sens, par suite, cette méthode est naturaliste puisqu'elle prescrit au sociologue l'attitude mentale qui est de règle dans les sciences naturelles. Mais elle n'est pas naturaliste au sens ordinaire du mot, puisqu'elle ne tend pas à résorber le règne social dans les autres règnes de la nature, mais, au contraire, exige qu'on lui laisse toute son originalité. Le naturalisme qu'elle pratique est essentiellement sociologique.

IV

Toutes les doctrines qui précèdent sont comme des moments d'une même évolution. Toutes, en effet, procédaient d'une même pensée, à savoir que les phénomènes sociaux sont naturels, c'est-à-dire rationnels, comme les autres phénomènes de l'univers : par quoi il faut simplement entendre qu'ils sont liés les uns aux autres suivant des relations définies, appelées lois. En même temps, tous les savants dont nous venons de parler avaient ce sentiment que,

pour arriver à découvrir ces lois, il fallait pratiquer une méthode positive, c'est-à-dire substituer aux procédés sommaires de la dialectique idéologique l'observation patiente des faits. Il nous reste à parler d'une œuvre qui, par son orientation, contraste avec toutes les précédentes et qui constitue en un sens une sorte de réaction scientifique. C'est l'œuvre de M. Tarde.

Sans doute, en présence des résultats auxquels est arrivée dès à présent l'histoire comparée des institutions, il ne peut plus être question de nier purement et simplement la possibilité d'une étude scientifique des sociétés; M. Tarde, d'ailleurs, entend lui-même faire une sociologie. Seulement, il la conçoit de telle manière qu'elle cesse d'être une science proprement dite, pour devenir une forme très particulière de spéculation où l'imagination joue le rôle prépondérant, où la pensée ne se considère pas comme astreinte aux obligations régulières de la preuve ni au contrôle des faits. On ne peut plus contester actuellement qu'il n'y ait un certain ordre entre les phénomènes sociaux; mais on le croit tellement contingent, on y fait une telle place à l'accident inintelligible que l'esprit n'est guère lié par une réalité aussi indécise, c'est-à-dire aussi peu réelle, et que les concepts distincts ne paraissent pas pouvoir servir à exprimer une matière aussi ondoyante et inconsistante.

Pour M. Tarde, en effet, tous les faits sociaux sont le produit d'inventions individuelles, propagées par imitation. Toute croyance comme toute pratique aurait pour origine une idée originale, issue de quelque cerveau individuel. Il se produirait journellement des milliers d'inventions de ce genre. Seulement, tandis que la plupart avortent, il en est quelques-unes qui réussissent; elles sont adoptées par les autres membres de la société, soit parce qu'elles leur semblent utiles, soit parce que leur auteur est investi d'une autorité particulière qui se communique à tout ce qui vient de lui. Une fois généralisée, l'invention cesse d'être un phénomène individuel, pour devenir un phénomène collectif. — Or il n'y a pas de science des inventions, telles que les conçoit M. Tarde; car elles ne sont possibles que grâce à des inventeurs, et l'inventeur, le génie, c'est « l'accident suprême », un pur produit du hasard. Tant que les deux éléments de la fécondation « se rencontreront sans s'être devinés et fait signe à distance, qu'ils s'accoupleront sans s'être choisis intelligemment, et que, de cet accouplement aveugle et fortuit, naîtront des singularités individuelles dont quelques-unes seront géniales, sources de découvertes et d'inventions... aussi longtemps *on pourra dire que le rôle de l'accidentel en sociologie est considérable, incomparable* (1). »

Sans doute, une fois que le génie est donné, on peut bien chercher quelles sont les causes qui favorisent en lui les combinaisons mentales d'où résultent les idées nouvelles, et c'est là sans doute ce que M. Tarde appelle les *lois de l'invention*. Mais le facteur essentiel de toute nouveauté, c'est le génie lui-même, c'est sa nature créatrice et elle est le produit de causes toutes fortuites. D'autre part, puisque c'est en lui que se trouve la source mystérieuse « du fleuve social » (p. 172), l'accident se trouve ainsi mis à la racine des phénomènes sociaux. Il n'y a pas de nécessité absolue à ce que telle croyance ou telle institution apparaissent seulement à tel moment de l'histoire, dans tel milieu social déterminé; suivant que le hasard fait naître le novateur ou plus tard ou plus tôt, la même idée met des siècles à germer ou éclôt d'emblée. Aussi y a-t-il toute une catégorie d'inventions qui peuvent se succéder dans un ordre quelconque; ce sont celles qui ne se contredisent pas, mais sont, au contraire, de nature à s'entr'aider. Elles « ont beau apparaître souvent dans un ordre à peu près pareil, en deux pays différents et sans communication, leur succession dans un ordre inverse reste toujours concevable et possible » (p. 181). Sans doute, ce serait une « erreur de penser qu'elles se suivent sans aucun ordre »; mais il est également faux « qu'elles soient assujetties à un ordre invariable, voire même à un seul ordre normal » (p. 162). Conformément à son principe, M. Tarde a consacré tout son livre sur les *Transformations du droit* à démontrer qu'en fait l'évolution juridique avait présenté les bizarreries les plus imprévues. Contrairement aux enseignements de l'histoire comparée du droit, il a tenté d'établir que la famille, par exemple, avait pu aussi bien commencer par la promiscuité que par la monogamie, que la filiation utérine n'avait pas été une phase nécessaire du développement historique, etc. Ainsi, la notion de loi, que Comte avait enfin réussi à introduire dans la sphère des phénomènes sociaux, que ses successeurs s'étaient efforcés de préciser et de consolider, est ici comme obscurcie et voilée; et le caprice, parce qu'il est mis dans les choses, se trouve par cela même permis à la pensée.

V

Cet aperçu des systèmes est nécessairement incomplet; nous nous en sommes tenus à ceux qui nous ont paru représenter une phase, plus ou moins importante, du développement sociologique. Nous avons même passé sous silence des œuvres qui sont au moins importantes par leurs dimensions matérielles, comme celle de M. Létourneau. Les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur l'évolution de la famille,

1. *Logique sociale*, p. 166-167.

du droit, de la propriété, de l'éducation, de la littérature, etc., attestent assurément un labeur assidu et l'on y peut trouver parfois d'utiles renseignements. Mais les faits y sont entassés confusément, sans méthode, et, plus encore, sans critique; ils sont mis au service de conceptions très simplistes; aussi tout ce travail est-il resté sans influence sensible sur la pensée contemporaine. Pour d'autres raisons, nous ne nous sommes pas arrêtés davantage à M. Lapouge et à l'anthropo-sociologie. D'abord, on pourrait se demander si cette école a bien sa place dans une histoire des progrès de la sociologie, puisqu'elle a pour objet de faire évanouir cette science dans l'anthropologie. Ensuite, les bases scientifiques sur lesquelles repose ce système sont par trop suspectes, comme vient de le montrer M. Manouvrier (1).

Mais, même ainsi complété, le tableau des doctrines ne donnerait qu'une idée insuffisante de ce qu'est devenue, dans ces dernières années, l'activité sociologique en France. Soit autour de ces théories, soit sur des questions connexes, toutes sortes de débats ont eu lieu qui ont suscité nombre de livres, d'articles que nous ne pouvons étudier ici. Nous nous contenterons de rappeler les travaux de MM. Dumont sur la *Dépopulation;* Richard, sur l'*Origine de l'idée du Droit;* Worms, sur *Organisme et Société;* Coste, sur la *Sociologie objective;* Bouglé, sur les *Idées Égalitaires;* Bernès, sur la *Méthode sociologique*, etc. La production est, d'ailleurs, stimulée par la curiosité générale qu'excitent présentement ces recherches. Alors que, il y a moins de quinze ans, le mot de sociologie n'était presque pas employé et la chose frappée d'une sorte de discrédit, aujourd'hui, le mot est dans toutes les bouches, on en fait même un emploi abusif, et la chose est devenue populaire. On a les yeux fixés sur la nouvelle science et l'on en attend beaucoup. Il s'est ainsi produit, à la fin du siècle, un mouvement intellectuel, tout à fait analogue à celui que nous avons constaté au début, et qui, du reste, dépend des mêmes causes. Et sans doute, on peut trouver, non sans raison, que la vie qui s'est ainsi développée, est un peu tumultueuse et ne va pas sans de regrettables gaspillages de forces. Mais enfin, c'est de la vie. Qu'elle se discipline et se règle, que les ardeurs ainsi éveillées, au lieu de se dépenser sans méthode, se groupent et s'organisent, que chacun se mette à une tâche définie, et il est permis d'espérer que ce mouvement comptera dans l'histoire des idées en général, et de la sociologie en particulier.

Tout prédestine, d'ailleurs, notre pays à jouer un rôle important dans le développement à venir de cette science. Deux causes, en effet, en ont déterminé l'apparition et, par suite, sont de nature à en favoriser les progrès. C'est, d'abord, un affaiblissement suffisamment marqué du traditionalisme. Là où les traditions religieuses, politiques, juridiques ont gardé leur rigidité et leur autorité, elles contiennent toute velléité de changement et, par cela même, préviennent l'éveil de la réflexion; quand on est dressé à croire que les choses doivent rester dans l'état où elles sont, on n'a aucune raison de se demander ce qu'elles doivent être, ni, par conséquent, ce qu'elles sont. Le second facteur, c'est ce qu'on pourrait appeler l'état d'esprit rationaliste. Il faut avoir foi dans la puissance de la raison pour oser entreprendre de soumettre à ses lois cette sphère des faits sociaux où les événements, par leur complexité, semblent se dérober aux formules de la science. — Or la France remplit ces deux conditions au plus haut degré. Elle est, de tous les pays d'Europe, celui où la vieille organisation sociale a été le plus complètement déracinée; nous en avons fait table rase et, sur le sol ainsi mis à nu, il nous faut élever de toutes pièces un édifice entièrement nouveau, entreprise dont nous sentons l'urgence depuis un siècle, mais qui, toujours annoncée et toujours ajournée, n'est guère plus avancée maintenant qu'au lendemain de la Révolution. D'un autre côté, nous sommes et nous restons, quoi qu'on fasse, le pays de Descartes : nous avons le besoin irrésistible de ramener les choses à des notions définies. Sans doute, le cartésianisme est une forme archaïque et étroite du rationalisme, et nous ne devons pas nous y tenir. Mais s'il importe de le dépasser, il importe plus encore d'en conserver le principe. Nous devons nous faire à des manières de penser plus complexes, mais garder ce culte des idées distinctes, qui est à la racine même de l'esprit français, comme à la base de toute science.

Toutefois, si l'espérance est légitime, le danger est grand. Nous traversons une période particulièrement critique. Parce qu'on attend beaucoup de notre science, si elle manque à ses promesses, elle perdra son crédit. Si cette agitation reste stérile, l'opinion publique ne tardera pas à s'en lasser et se réfugiera dans le repos ; et l'on verra se reproduire l'accalmie intellectuelle qui a déshonoré le milieu du siècle et qui serait un désastre pour la raison. Sans doute, on n'impose jamais silence à la science pendant un très long temps; tôt ou tard, elle finit par avoir le dernier mot. Mais si passagères que soient ses défaites, il faut tout faire pour les éviter; car ce sont tout au

1. Pour ce qui est de Le Play et de son système, nous n'en avons rien dit parce que les préoccupations y sont beaucoup plus pratiques que théoriques, et que, d'ailleurs, il a pour postulat fondamental un préjugé religieux. Une doctrine qui prend pour axiome la supériorité du Pentateuque n'a rien de la science. Signalons toutefois une tendance récente de l'école vers la recherche plus proprement scientifique. C'est cette tendance que représente la *Science sociale* de M. Demolins.

moins d'inutiles pertes de temps. Une réaction scientifique peut bien ajourner les problèmes; mais, comme elle ne les résout pas, un moment vient toujours où ils se posent à nouveau, et tout est à recommencer.

ÉMILE DURKHEIM.

UN ANNIVERSAIRE

Les derniers jours de Mgr Darboy.

I

Quand vous irez au musée du Luxembourg, arrêtez-vous devant le buste de Mgr Darboy coiffé de la mitre, tel que l'a buriné l'ébauchoir de M. Guillaume, et dites-moi si ce visage amaigri, émacié par l'abstinence et par la souffrance morale, si cet œil allumé comme une flamme sous l'arcade sourcilière, ce front bombé, ces pommettes saillantes, ces lèvres serrées, ce profil volontaire, si tous les traits de cette figure énergique, enveloppée de tristesse et de résignation, ne fait pas songer aux portraits jansénistes que Philippe de Champagne a peints d'une touche si sobre et si vigoureuse!

Eh bien! la vie de Mgr Darboy fait songer, comme son masque, aux vies de certains évêques du grand siècle, et Bossuet eût reconnu en lui un de ses pairs.

L'ancien grand aumônier de Napoléon III disait une fois : « Je voudrais avoir une poitrine de verre pour que tout le monde pût y voir mes intentions. » Il est certain que ses intentions ont toujours été loyales et droites, même lorsque les saillies de son esprit politique lui donnaient une apparence contraire. Car il se flattait d'être politique, et un homme qui l'a beaucoup pratiqué me disait que lorsqu'il se laissait aller à son naturel ironique, sa foi se mélangeait d'un scepticisme étrange. Sainte-Beuve s'y était laissé prendre. Il écrivait à la princesse Mathilde, le lendemain de la promotion de Mgr Darboy à l'archevêché de Paris : « Allons! le bon archevêque est nommé, tout ne va pas nécessairement au plus mal (1). » Ce petit mot en dit très long sans en avoir l'air. On raconte aussi qu'au Concile du Vatican, après que Mgr Jacobini, pro-secrétaire de l'assemblée, eut annoncé la majorité en ces termes : *Fere omnes surrexerunt*, Mgr Darboy se pencha vers le cardinal Manning et lui dit tout bas à l'oreille : « Toutes les bêtes ont voté oui! *feræ omnes.* » Certes, on aurait tort de le juger sur ce calembour, ce n'en est pas moins un trait de caractère.

En résumé, il était de son temps, ce prélat de la fin de l'empire, qui trouvait que « la société n'a pas moins besoin d'être consolée que d'être instruite, et qu'il faut la plaindre et la servir encore plus que la blâmer et la craindre ». Et c'est parce qu'il était de son temps qu'il défendit si vigoureusement, dans la seconde moitié de sa vie, les droits de l'État et de l'Église de France contre les entreprises de la curie romaine.

Mais, nous dit un ses détracteurs, Mgr Darboy n'avait pas toujours été gallican. Lorsqu'il était à Langres, professeur de théologie, il enseignait « les pures doctrines romaines », y compris l'infaillibilité. Qu'est-ce que cela prouve? D'abord, à cette époque, le gallicanisme n'avait plus guère de racines dans l'Église de France. Lamennais l'avait conspué, honni, comme la pire des hérésies politico-religieuses, et la plupart des évêques lui avaient emboîté le pas. Les laïques eux-mêmes qui, comme Louis Veuillot et Montalembert, s'étaient mis à la tête du parti catholique, n'avaient pas assez d'insultes à jeter à la face des derniers gallicans. Dès lors, quoi d'étonnant que l'abbé Darboy ait enseigné « les pures doctrines romaines » dans la chaire de théologie du grand séminaire de Langres? N'avait-il pas, d'ailleurs, reçu l'ordination des mains de Mgr Parisis, un des plus vigoureux champions de l'école menaisienne? N'est-ce pas sous son influence et par sa protection qu'il avait gravi rapidement les premiers échelons de la hiérarchie?... Mais l'âge et le milieu modifient souvent les idées des hommes. A peine avait-il respiré l'air de Paris qu'il comprit toute la vérité du gallicanisme civil et religieux.

Il faut dire aussi que tout conspira pour lui faire dépouiller le vieil homme. Il avait été introduit dans le clergé parisien par M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il eut tout de suite pour protecteur Mgr Sibour. M. Martin de Noirlieu passait pour le plus décidé des gallicans, et même, aux yeux de quelques-uns, pour avoir des sentiments jansénistes. C'est lui qui administra les derniers sacrements à Bordas-Demoulin et au duc Pasquier. Les amis de Lamennais lui avaient réservé l'honneur de le réconcilier avec l'Église, dans le cas où l'illustre écrivain eût appelé un prêtre à son lit de mort. Pendant le Concile du Vatican, il manifesta une véritable indignation contre les fauteurs du nouveau dogme. Un jour que Montalembert s'écriait devant lui : « Je me sens troublé dans ma foi! » il lui répondit : « Votre foi, mon cher comte, elle est en Jésus-Christ, dans sa grâce et ses sacrements, elle n'est pas dans la pantoufle du Pape. » — « Il veut porter trois couronnes, disait-il encore de Pie IX, et son maître n'a eu qu'une couronne d'épines. » Ces traits peignent une âme, et la sienne était droite et haute comme sa stature. Il était convaincu, tant sa foi était profonde,

(1) *Lettres à la Prin*[illegible] p. [illegible]

qu'un ordre de choses tout nouveau sortirait du Concile, que le despotisme et la superstition de Rome seraient brisés. La mort, en le prenant avant la proclamation de l'infaillibilité du Pape, lui épargna une désillusion cruelle.

Mgr Sibour n'était pas moins gallican que M. Martin de Noirlieu. La révolution de Février l'avait trouvé sur le siège de Digne. Après la mort de Mgr Affre, elle l'appela à l'archevêché de Paris, à cause de ses opinions républicaines. Car « il avait donné des gages à la république avec un éclat remarqué, jugeant les partisans de cette opinion d'après sa haute droiture et aussi d'après un idéal qui n'est pas encore réalisé ». — « Je suis républicain, disait-il un jour à l'abbé Darboy, et je me vante d'être l'ami du peuple. J'aime le peuple parce qu'on l'a trop oublié et qu'on s'en est servi pour soi et non pour lui (1). » Cela ne l'empêcha pas de se rallier à l'empire, malgré les sages avis de l'abbé Maret qui, dans un mémoire prophétique, daté du 25 octobre 1852, le conjurait de se prononcer au Sénat contre le rétablissement de l'empire héréditaire, disant que l'empire n'était que le despotisme et que ce serait une faute et probablement un malheur. « Heureux ceux qui dégageront leur mémoire de cette responsabilité! » ajoutait l'abbé Maret; mais Mgr Sibour, « qui s'était mis à la tête des idées sagement libérales et progressives dans le haut clergé », se laissa tromper, comme tant d'autres, par les promesses démocratiques de Napoléon III.

II

Mgr Darboy avait pour principe qu'il ne faut pas lutter si on ne veut pas battre, ni menacer si on ne veut pas rompre. C'est lui qui disait en arrivant à l'archevêché de Paris : « Le temps est un grand administrateur, et il y a dans les choses une force secrète qu'il faut savoir diriger si l'on ne veut pas être opprimé par elle. » Il avait, suivant l'expression de son biographe, « un courage maître de soi et se regardant agir, et ce genre de résolution qui use les obstacles et lasse la contradiction ». En un mot, c'était l'homme de résistance et d'initiative que l'abbé Maret avait recommandé à M. Rouland comme étant capable « d'inspirer à son clergé l'esprit modéré, conciliant, libéral, qui est la condition même, aujourd'hui, du bien de la religion et de la paix publique (2) ».

Mgr Darboy tint en respect « les étranges catholiques (il visait l'école de l'*Univers*) dont la piété consiste principalement à saluer le pape de loin pour insulter les évêques de près », pendant que Montalembert, le prince de Broglie et leurs amis harcelaient, dans le *Correspondant*, le journal de Louis Veuillot. Comme il ne pouvait « composer des lois, il s'efforça de créer des mœurs »; — mais ces mœurs n'étaient point pour agréer à la cour de Rome. Que devait-elle penser d'un archevêque qui s'élevait, du haut de la tribune du Sénat, contre les appels au Saint-Siège; — qui disait des articles organiques que s'ils n'existaient pas on les ferait, et que, s'ils n'étaient pas faits, on les provoquerait; — qui présidait aux obsèques du maréchal Magnan, grand maître de la franc-maçonnerie, et donnait l'absoute alors que les insignes maçonniques figuraient sur le catafalque; — qui, dans son mandement en réponse à l'encyclique du *Syllabus*, faisait au pape ce doux reproche : « Votre blâme est puissant, mais votre bénédiction est plus forte encore »; — qui suspendait le curé de Neuilly, en vertu d'une décision prise par Mgr Morlot, et poursuivait devant l'autorité civile la dépossession de ce curé, quoique la suspension eût été annulée à Rome; — qui soumettait à l'ordinaire les capucins et les jésuites, bien qu'ils fussent exempts de la visite diocésaine; — et qui refusait formellement de reconnaître la juridiction ordinaire et immédiate du pape sur les diocèses?...

Passe encore pour les obsèques du maréchal Magnan. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, qu'un évêque donnait l'absoute à un franc-maçon, et il aurait été bien difficile à Mgr Darboy de s'en dispenser, dans la situation où il se trouvait vis-à-vis des Tuileries. Mais déposséder un curé de sa cure, malgré la défense de Rome, et soutenir en plein Sénat que le pouvoir du pontife romain sur les diocèses n'est ni ordinaire ni immédiat, c'était retomber, au dire de l'*Univers*, dans les vieilles erreurs gallicanes, en dépit de la condamnation récente du *Manuel du droit canonique* de l'abbé Lequeux, et reprendre la thèse chère à l'hérésiarque Fébronius. Aussi Mgr Darboy fut-il admonesté sévèrement par le pape, dans une lettre destinée à demeurer confidentielle, mais qui, trois ans plus tard, fut livrée à l'impression par une main restée inconnue. On dit même que cette publication n'avait d'autre but que de faire échouer par le scandale les négociations relatives au chapeau de cardinal que l'empereur avait sollicité pour l'archevêque. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Mgr Darboy n'avait qu'un mot à dire pour recevoir la pourpre romaine et qu'il refusa jusqu'à la fin d'intervenir « dans les choses au bout desquelles on lui faisait entrevoir cet avantage personnel ». Mgr Foulon nous en a fourni différentes preuves dans le beau livre qu'il lui a consacré. En voici deux autres, tout aussi convaincantes qu'il n'a pas connues. C'est d'abord

(1) *Histoire de la Vie et des Œuvres de Mgr Darboy*, par Mgr Foulon, p. 141.
(2) *Vie de Mgr Maret*, par l'abbé Bazin, t. II, p. 236.

une lettre de notre ambassadeur à Rome, qui s'était chargé de négocier l'affaire avec Mgr Berardi. M. de Sartiges écrivait au P. Hyacinthe à la date du 7 juillet 1868 :

«... Ce que vous me rapportez des dispositions de Mgr l'archevêque de Paris ne m'étonne pas, mais me désole. *Je savais son haut dédain des honneurs;* aussi était-ce comme sacrifice à faire que je cherchais avec vous à trouver, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, les moyens de lui faire accepter ce chapeau dont il ne veut pas. Dans un conclave, son action eût été puissante, et c'est, à mon point de vue, une calamité nationale que son absence du premier qui s'ouvrira. Espérons encore en un retour des sentiments du Saint-Père à son égard. »

Huit jours après, Mgr Darboy adressait le billet suivant au P. Hyacinthe :

« J'offre au Révérend Père Hyacinthe l'assurance de mes sentiments d'affection dévouée, et je le remercie d'avoir bien voulu me communiquer la lettre ci-jointe. Il sait comment j'apprécie l'affaire dont parle M. de Sartiges; mon indifférence reste acquise à la chose qui est en jeu et à tous ceux qui se donnent la peine de me combattre.

« ✝ G., archevêque de Paris. »

Il s'est pourtant rencontré des catholiques pour le traiter de courtisan, d'ambitieux, et même pour lui faire l'injure gratuite de le comparer au cardinal de Retz ! Courtisan, il ne le fut jamais. « J'accepte tout de lui, disait Napoléon III, parce que cela vient d'un homme qui ne m'a jamais flatté. » — Ambitieux, je ne sais pas s'il le fut, en tout cas, il cachait habilement son jeu, car il semble que les honneurs soient toujours allés au-devant de lui. Quand Mgr Affre lui offrit d'être aumônier du collège Henri IV, il lui répondit : « Monseigneur, on dit que c'est une terre qui dévore ses enfants; j'aimerais mieux être second, je verrais comment le premier se tire d'affaire. » — Quand M. Rouland lui offrit l'évêché de Nancy, il le trouva « sans désir comme sans répugnance ». — Quand il fut appelé à l'archevêché de Paris, il dit qu'il acceptait « l'honneur et surtout le fardeau ».

En ce qui concerne le cardinal de Retz, c'est assurément le dernier homme auquel on pouvait le comparer. Il avait des mœurs irréprochables, et Gondi n'en avait pas. Il ne connaissait que la ligne droite, et Retz ne connaissait que l'intrigue. Pour avoir le chapeau, Retz faisait dire au pape que si on le lui refusait, il se mettrait du côté des jansénistes, alors qu'il était déjà du parti. On vient de voir que Mgr Darboy, pour obtenir la pourpre cardinalice, ne voulut pas faire la plus petite avance. Il avait écrit à Pie IX, après avoir reçu sa lettre de blâme du 26 octobre 1865, qu'il s'abstenait de discuter aucun reproche, d'abord parce qu'il n'avait pas eu l'intention de l'offenser et de lui déplaire, ensuite pour épargner à son noble cœur de la peine et de l'ennui. Il jugea qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Ses actes auraient démenti ses paroles, et il ne sut jamais mentir.

Gallican il s'était affirmé chaque fois qu'il en avait trouvé l'occasion; gallican il entendait mourir, et s'il n'avait pas réussi, comme tel, à gagner les sympathies de tous les catholiques libéraux, il pouvait toujours se flatter d'avoir conquis l'estime du plus illustre d'entre eux :

« ... Ne croyez pas que je partage à son égard les implacables rancunes de plusieurs de mes amis, écrivait Montalembert au Père Hyacinthe, à la date du 1er janvier 1866. Vous savez le cas que je fais de son esprit et de la résistance insuffisante, mais déjà très méritoire, qu'il oppose à la *secte* qui opprime et exploite le catholicisme en France. D'ailleurs, dût-il vivre cent ans et ne faire pendant ces cent ans que des platitudes, je les lui pardonnerais toutes, à cause du service immense qu'il a rendu en donnant à l'Église un orateur tel que vous. »

Or, Mgr Darboy n'avait pas encore écrit à cette époque sa fameuse lettre à M. Baroche sur la nomination des évêques :

« Rien ne me paraît plus conforme aux vues d'une sage politique, lui disait-il, que de tâcher d'avoir un épiscopat, et par conséquent un clergé compact, unanime, et marchant d'un même pas dans le sens de son époque et de son pays, autant que la chose est compatible avec les principes du ministère eclésiastique. A mon avis, ceux-là doivent être préférés, toutes choses égales d'ailleurs, qui tâchent d'avoir du tact autant que de la science et de la piété, et sont résolus à vivre de la liberté autant que de l'autorité. »

Il y avait loin de ces paroles à celles que prononçait au Sénat Mgr de Bonnechose : « Et moi aussi, j'ai un régiment à faire marcher, et il marche ! » Mais l'archevêque de Rouen avait sur le gouvernement de l'Église des idées diamétralement opposées à celles de Mgr Darboy.

Le choix des évêques tenait beaucoup de place dans les préoccupations du grand aumônier de l'empereur, et nous le verrons, durant le Concile, insister auprès de M. Emile Ollivier, dans une lettre toute patriotique, pour que les sièges vacants fussent donnés de préférence à des prêtres animés d'un esprit libéral. Par malheur, on ne l'écoutait pas toujours. Les mauvaises langues racontent que, dans ces sortes de nominations, l'impératrice Eugénie aimait à faire sentir sa main capricieuse et volontaire.

III

Tout cela revient à dire que Mgr Darboy était un politique très avisé et un véritable homme de gouvernement. Mais c'est surtout pendant le Concile qu'il acheva de donner sa mesure. Il était parti pour Rome sans se faire d'illusions sur le résultat final de la bataille engagée entre les deux fractions du parti catholique, il revint, battu, mais grandi par sa courageuse attitude dans l'assemblée du Vatican. Encore ne connaissait-on que la moitié de son rôle, puisque ce n'est que dix ans plus tard que sa correspondance avec l'empereur nous fut révélée par M. Émile Ollivier (1). Ah! si on l'avait écouté, lorsqu'il conseillait au gouvernement, comme sanction au *memorandum* « agenouillé » de M. Daru, de faire une retraite à la Moreau, c'est-à-dire de rappeler notre ambassadeur et notre armée d'occupation!...

Mais l'homme de l'État qui présidait alors aux destinées de la France fermait obstinément l'oreille aux conseils de l'archevêque. M. Émile Ollivier avait, en 1868, prononcé un discours très éloquent sur les droits de l'État en matière religieuse. Il se plaignait que depuis le Concile de Trente tout le monde fût serf dans l'Église, sauf le pape. « Pour que l'esprit de vie produise des œuvres nouvelles, disait-il, pour que l'Église se réconcilie avec le monde moderne, il faut que le droit des laïques revienne de la main du prince dans celle des fidèles; que le droit du prêtre cesse d'être exercé par l'évêque, et le droit de l'évêque par le pape; il faut enfin que le chef de l'Église ne parle plus désormais, comme dans les temps primitifs, « qu'au nom des apôtres, des prêtres et des frères », et qu'à l'exemple de saint Cyprien, il subordonne ses actes au consentement du peuple aussi bien qu'à l'avis du clergé; en d'autres termes, il faut que, dans l'Église comme ailleurs, le gouvernement devienne l'expression de la volonté générale. »

Ce programme n'était autre que celui de Bordas-Demoulin. Mais quand il arriva au ministère, M. Émile Ollivier s'empressa de le déchirer comme irréalisable. Il ne comprit plus « la gloire qu'il y aurait à remettre l'Église de France dans le droit commun canonique »; la vérité dernière lui apparut, à la clarté suspecte du plébiscite, dans la séparation de l'Église et de l'État, et c'est pour la préparer dans les esprits qu'il se prononça dès les premiers jours en faveur d'une politique d'abstention et d'effacement, malgré M. Daru qui avait l'appui de l'empereur; — malgré Montalembert qui le pressait d'agir, jusque sur son lit de mort; — malgré les évêques de la minorité, dont il raillait « les communications mystérieuses »; — malgré le cardinal Antonelli à qui l'abstention paraissait, au début, un pas dangereux vers la séparation; — malgré le pape lui-même, qui avait, à tout événement, ordonné qu'on marquât une place dans la salle du Concile pour les orateurs des princes à gauche du trône pontifical!...

Ce faisant, M. Émile Ollivier avait la conviction de rendre la liberté au Concile, comme si c'était la lui prendre que de le rappeler à la foi des traités; — ensuite il se flattait d'être impartial en gardant une sage neutralité entre les ultramontains et les gallicans qui se partageaient l'Église de France, comme si le concordat ne l'obligeait pas à défendre envers et contre tous les principes de l'Église gallicane qui lui servent de fondement. Il reconnaît volontiers que, par le rappel de notre ambassadeur et la retraite de nos troupes, il empêchait la définition du dogme de l'infaillibilité, et il se félicite quand même de ne l'avoir pas fait. Il n'a pas l'air de se douter que, par cela seul qu'il avait eu l'honneur d'enterrer le gouvernement personnel dans l'ordre civil, il lui était moralement interdit de contribuer à l'établissement du pouvoir absolu dans l'ordre religieux. Enfin il se montre tout fier d'avoir mérité par sa politique des bras croisés les éloges des ultramontains. Après le service signalé qu'il leur avait rendu, c'était bien le moins qu'ils le payassent de retour... Reste à savoir maintenant s'il a aussi bien servi qu'il le suppose les intérêts de l'Église. Je ne parle pas de ceux de l'État.

Pour ma part, je ne le pense pas; et il faut croire que M. Émile Ollivier est revenu, depuis, de son erreur, puisqu'il a été un des premiers à protester contre les instructions publiques du pape lorsque Léon XIII, en politique aussi avisé que résolu, enjoignit à tous les catholiques français, en vertu du pouvoir souverain qu'il tient du nouveau dogme, de se soumettre franchement et sans arrière-pensée au gouvernement de le République. Ce qui prouve que, malgré ses lunettes, l'ancien ministre de Napoléon III n'y avait pas vu plus loin que le bout de son nez.

IV

Nous voici arrivés aux derniers jours de Mgr Darboy.

Je demandais une fois à M. Jules Simon quelle avait été l'attitude de l'archevêque vis-à-vis du gouvernement de la Défense nationale. Il me répondit qu'elle avait été très correcte et très digne, et que Mgr Darboy lui avait fait l'effet d'un homme revenu de tout et qui sent que son rôle est fini.

C'est pour cela sans doute qu'il arrangea toutes ses affaires dès qu'il vit la mauvaise tournure que prenaient les événements.

(1) *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, par Émile Ollivier.

On connaît son mot sur l'infaillibilité : « Le dogme n'a pas l'importance qu'on lui attribue, et au fond il ne décide rien. Je n'y étais pas opposé comme théologien, car il n'est pas faux, mais comme homme, parce qu'il est inepte. On nous a fait jouer à Rome le rôle de sacristains, et pourtant nous étions au moins deux cents qui valions mieux que cela. »

Le 30 mars 1871, comme le nonce du pape le pressait de suivre l'exemple de ses collègues de l'épiscopat qui, après avoir combattu le nouveau dogme, avaient fini par y adhérer, il écrivit au souverain pontife dans les termes que voici :

« J'adhère *purement et simplement* au décret du 18 juillet. Peut-être que cette déclaration paraîtra superflue après la note que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Sainteté le 16 juillet, de concert avec plusieurs de nos collègues ; mais il suffit que la chose vous soit agréable, comme on me l'écrit, pour que je le fasse avec plaisir, surtout dans les circonstances que vous traversez. »

Voilà quelle fut la formule de sa soumission. On avouera qu'elle n'était pas bien compromettante.

Quelques jours après, il recevait à l'archevêché la visite du Père Hyacinthe qui, rentré définitivement dans le siècle, venait l'engager à mettre sa personne à l'abri des dangers qui la menaçaient.

« S'ils me tuent, lui répondit tranquillement le prélat, ils grandiront le principe que je représente. »

Puis ayant reconduit l'ancien prédicateur de Notre-Dame jusqu'au bas de l'escalier de l'archevêché :

« Au revoir, ajouta-t-il, ici-bas ou ailleurs ! »

Il avait toujours eu comme le pressentiment de sa fin tragique, — pressentiment rendu plus vif encore par les souvenirs mortuaires qu'il portait sur lui. Mgr Affre lui avait légué sa croix pastorale et Mgr Sibour son anneau. De plus, quand il était évêque de Nancy, le marquis de Lambertye-Gerbéviller lui avait donné, en souvenir de son beau livre sur Thomas Becket, la croix que portait l'archevêque de Cantorbéry le jour de son assassinat. On raconte même qu'en recevant cette précieuse relique, il aurait dit : « J'accepte l'augure ! »

C'est peut-être ce pressentiment qui donnait à son visage cet air de tristesse et de résignation stoïque que M. Guillaume a si bien rendu dans son buste en marbre qui est au musée du Luxembourg.

« Si les temps deviennent difficiles et que la chose en vaille la peine, écrivait-il au pape en 1865, je donnerai ma tête et je passerai le premier. »

Il tint parole, on sait avec quelle simplicité, quelle force d'âme et quel courage.

Nous avons vu qu'il avait eu pour introducteur dans l'Église de Paris un prêtre janséniste ; quand il fut arrêté par ordre de la Commune, il eut un janséniste pour défenseur. J'ai nommé Me Rousse. Au lendemain de la publication de mes *Derniers jansénistes*, l'illustre avocat m'écrivait : « Il y a dix ans, M. le duc d'Aumale, en me recevant à l'Académie française, avait cherché à me démontrer que j'étais un des derniers dévots de la paroisse suspecte de Saint-Séverin. Dans tous les cas, si je suis janséniste, je suis un *janséniste sans le savoir*, car je ne sais de cette histoire que ce qu'en sait le commun des mortels, — et même des Immortels. C'est à vous, Monsieur, et à Sainte-Beuve, que je dois le peu de clartés que j'ai de ce côté... »

Je répondis à M. Rousse que pour être janséniste il n'y avait pas besoin de le savoir et que les sectateurs de Port-Royal avaient toujours regardé le jansénisme comme un fantôme. Qu'importent d'ailleurs les sentiments vrais de M. Rousse à cet égard ? Il suffit que dans ces circonstances tragiques l'avocat et son noble client aient été dignes l'un de l'autre.

A peine était-il emprisonné à Mazas, que Mgr Darboy donnait à ses bourreaux une admirable leçon d'humanité, de charité évangélique.

On sait que le général Duval avait trouvé la mort dans une sortie des fédérés contre l'armée de Versailles, mais ce qu'on ignore, c'est que l'archevêque, se faisant l'interprète de Mme Duval, réclama le corps de son mari au général Vinoy, et que cette satisfaction n'ayant pu lui être donnée immédiatement à cause des opérations militaires qui étaient en cours d'exécution sur le plateau de Châtillon, où il avait été inhumé, Mgr Darboy revint à la charge dans une lettre écrite au maréchal de Mac-Mahon, de la prison de Mazas, le 20 avril 1871 :

« La pauvre veuve perd patience, disait-il. On me presse d'insister en sa faveur, notamment auprès de vous. On veut bien croire que vous ne refuserez pas de prendre mes prières en considération. Je viens donc vous conjurer, Monsieur le Maréchal, de faire ce qui est en votre pouvoir pour qu'il soit donné satisfaction au vœu de Mme Duval. Voici les motifs de mon intervention. Homme, l'extrême chagrin de cette femme m'a touché, et j'y compatis avec une sensibilité qui se développe, bien loin de s'émousser, au spectacle des souffrances dont je suis témoin depuis plusieurs mois. Évêque, j'appartiens plus particulièrement à ceux de mes diocésains qui ont de la peine. Malheureusement, je ne puis pas toujours faire ce qu'ils désirent et ce que je voudrais ; en m'appliquant à les servir, j'ai quelquefois réussi, souvent échoué. Il tient peut-être à vous que je réussisse en cette circonstance (1). »

N'est-ce pas touchant de voir cet archevêque, victime de nos discordes civiles, oublier ses propres tourments pour ne songer qu'à ceux de cette veuve

(1) Lettre inédite.

et s'intéresser à ses diocésains qui sont dans la peine comme s'il était libre encore de les secourir?

Presque en même temps qu'il écrivait cette lettre au maréchal de Mac-Mahon, il en adressait une autre non moins pressante à M. Thiers pour le prier d'accepter l'offre qui lui était faite par la Commune d'échanger les otages contre le vieux Blanqui. Mais il échoua dans cette démarche. Ses biographes ont reproché amèrement à M. Thiers d'avoir ainsi empêché sa libération et celle de MM. Bonjean et Deguerry, ses compagnons de chaîne. Ce reproche n'est pas fondé, et je suis en mesure d'établir à ce sujet la responsabilité de chacun. Si l'échange proposé par la Commune fut repoussé par le gouvernement, la faute n'en est pas à M. Thiers, mais à M. Dufaure, qui était alors ministre de la Justice. Je tiens le fait de M. Jules Simon. M. Thiers n'était pas en principe favorable à cet échange, persuadé qu'il était que la mise en liberté de Blanqui donnerait une force nouvelle à l'insurrection parisienne. Il aurait cédé quand même si M. Dufaure n'avait affirmé dans le conseil des ministres qu'on pouvait gracier un condamné, mais qu'on n'avait pas le droit de relâcher, en pleine insurrection, un vieux révolutionnaire accusé d'avoir fomenté une émeute. Cette argumentation froidement juridique n'était guère à sa place dans les circonstances exceptionnelles que l'on traversait.

M. Jules Simon en fit doucement la remarque, et avec cette éloquence insinuante qui était la sienne, il s'attacha à montrer les avantages de l'échange. Mais comme M. Dufaure insistait et menaçait de donner sa démission, ce fut malheureusement son avis qui prévalut.

En apprenant cette mauvaise nouvelle, M[gr] Darboy ne se fit aucune illusion sur son sort et s'apprêta à mourir.

Il n'avait emporté de l'archevêché que quelques menus objets de piété et de toilette. Il les distribua à titre de souvenirs à ceux qui, dans sa prison, lui avaient témoigné de l'attachement ou de la sympathie.

C'est ainsi qu'il donna son cure-dent en argent à son coiffeur, lequel s'en dessaisit un peu plus tard en faveur de M. Nathan Appleton, de Boston, beau-frère du poète américain Longfellow, qui, lui-même, en fit hommage au Père Hyacinthe. Je l'ai vu dans le cabinet de travail de l'ancien carme qui le garde comme une relique. Il est marqué aux initiales G. D. Pauvre Père Hyacinthe! il semble qu'il ait porté malheur à ceux qui applaudirent de toute leur âme à sa protestation solennelle du 20 septembre 1869. Deux jours après, il recevait du château d'Orgeville, près Pacy-sur-Eure, le billet que voici : « Avec l'expression de mon ardente et respectueuse sympathie pour son noble courage. Les convictions qu'il vient de proclamer sont les miennes depuis ma jeunesse, et moi aussi j'ai subi pour leur défense plus d'une injurieuse attaque, mais il est doux et bon de souffrir pour la cause du Christ et de la vérité. »

Ce billet était de la main de M. Bonjean, président de la Cour de cassation, l'un des compagnons de chaîne de M[gr] Darboy.

On dit qu'au moment de monter dans la voiture cellulaire qui les conduisit de Mazas à la Roquette, l'archevêque s'effaça respectueusement devant le président et que M. Bonjean lui dit : « Après vous, Monseigneur! » comme pour lui faire entendre que le clergé passait avant la magistrature.

On dit aussi qu'en marchant au supplice, dans le chemin de ronde de la Roquette, un de leurs bourreaux leur demanda à brûle-pourpoint de quel parti ils étaient, et que l'archevêque répondit : « Du parti de la liberté! »

Ils pouvaient l'un et l'autre se rendre ce témoignage au moment de paraître devant Dieu!

LÉON SÉCHÉ.

LA GUERRE

ET LA LUTTE POUR LA VIE

Beaucoup de personnes croient qu'à l'heure actuelle il se produit un recul des idées pacifiques. Il y a quelque temps, la circulaire du tsar relative à la limitation des armements fut accueillie par elles avec une surprise ironique. Ces personnes estiment que la guerre est nécessaire pour cimenter l'unité d'un pays. Elles pensent encore qu'il n'existe point de meilleure école de vigueur morale et qu'au surplus les guerres importantes sont provoquées par certains antagonismes de races ou d'intérêts irréductibles par tout autre moyen. Il en résulterait, selon elles, qu'à de certaines heures, de grandes crises sanglantes ne peuvent pas être évitées. Voyez, par exemple, disent-elles, la récente guerre gréco-turque, les massacres arméniens et crétois. N'est-il pas certain que si le sang de trois ou quatre cent mille chrétiens a rougi le sol de l'empire turc, l'Europe ne pouvait pas intervenir efficacement pour sauver toutes ces vies et n'a évidemment point de remords à éprouver de son attitude passive?

Quant aux guerres dites d'expansion, ne savez-vous pas, nous dit-on, qu'elles sont encore plus nécessaires? L'Espagne, nation en décadence, ne devait-elle pas céder la place devant la poussée du peuple américain débordant d'énergie? De même, le besoin d'expansion de la race anglo-saxonne devait

inévitablement amener l'annexion du Transvaal. Et on croit pouvoir conclure que des opérations *militaires* étaient nécessaires pour atteindre ces résultats.

D'après cette opinion, la guerre à main armée est la conséquence inévitable d'une loi universelle, la lutte pour la vie. Espérer la supprimer est donc une utopie. Par conséquent, il faudrait nous attendre à ce que l'antagonisme des Russes et des Anglais en Asie, des Anglais et des Français en Afrique et ailleurs, suscite des guerres dans un avenir plus ou moins rapproché. Un malaise général règne. Des incidents comme celui de Fachoda ou comme celui plus ancien déjà du télégramme anglophobe de l'empereur Guillaume II au Président de la République du Transvaal paraissent bien dénoter l'approche d'une conflagration européenne. A moins que ce ne soit tout le contraire, pourrait-on répondre, puisque aucun de ces incidents n'a pu mettre le feu aux poudres.

Quoi qu'il en soit, on soutient que la force matérielle est le facteur essentiel de la vie des sociétés, et qu'il faut considérer comme à peu près inutile la difficile besogne entreprise par les sociétés de la paix dans les pays civilisés. L'arbitrage international qu'elles recommandent ne pourra, dit-on, jamais résoudre que les litiges sans importance et non les conflits vitaux. C'est du reste l'argument favori de M. de Moltke, qui paraît avoir eu une plus grande valeur comme homme de guerre que comme philosophe. Or rien n'est moins exact. Si l'on écarte du débat les rêves de fraternité universelle de quelques successeurs attardés de l'abbé de Saint-Pierre; rien n'est plus éloigné de la doctrine des adversaires de la guerre à main armée. Ils sont loin de méconnaître le rôle civilisateur de la guerre dans le passé. C'est au contraire conformément aux lois de la lutte pour la vie qu'ils adoptent aujourd'hui l'arbitrage pour résoudre tous les conflits internationaux, y compris les plus graves. Les plus actifs d'entre eux sont même des individualistes convaincus. Leur opinion s'appuie sur l'examen des conséquences de la guerre et sur une conception précise des solutions pratiques à faire prévaloir.

Ce que les pacifiques veulent démontrer à leurs contradicteurs, c'est que notre civilisation a non point *supprimé* la lutte pour la vie, mais l'a *transportée* sur un autre terrain, au moins en ce qui concerne les nations civilisées. C'est une vérité banale que cette lutte devient chaque jour plus intense, mais qu'elle est passée du domaine militaire sur le domaine économique et intellectuel. C'est une vérité banale, mais elle est peu comprise et les anciennes conceptions sont si tenaces que beaucoup de gens n'ont pas encore pénétré les raisons profondes pour lesquelles la guerre militaire a peu à peu perdu son utilité entre les peuples civilisés.

La lutte commerciale et industrielle est-elle en effet moins vive parce qu'elle revêt la forme légale de la concurrence ? Ce serait insoutenable et l'histoire contemporaine nous montre que l'emploi de la force n'est pas nécessaire pour s'assurer la suprématie économique. C'est à l'intérieur des ateliers et des laboratoires que se gagnent maintenant les batailles.

Chaque fois qu'une industrie nationale périclite au profit d'une industrie étrangère, c'est une défaite essuyée qui affaiblit d'autant la nation atteinte. Un peuple plus instruit, des usines mieux installées, des méthodes commerciales plus perfectionnées, des grèves moins fréquentes et surtout un esprit d'entreprise plus soutenu et plus énergique, voilà aujourd'hui les véritables instruments de lutte. L'essor actuel de l'Allemagne en est un exemple frappant. L'Allemagne fonde sa puissance par les mêmes moyens que l'Angleterre naguère. Ce n'est plus comme autrefois le sol qu'il s'agit de conquérir, ce sont les marchés. En un mot, la lutte pour la vie se transforme, mais elle ne disparaît point.

La conquête des marchés ne se fait plus à coups de canon. Envisagées au point de vue de leurs résultats, les luttes à main armée sont en effet devenues impraticables entre peuples civilisés. Une guerre européenne aurait maintenant des conséquences complètement nouvelles. La division internationale du travail a amené des changements profonds dont nous commençons à peine à nous rendre compte. La solidarité économique est un facteur nouveau dont les répercussions ont en un demi-siècle transformé les problèmes politiques. Les échanges internationaux de produits sont devenus nécessaires à notre vie quotidienne; ils se chiffrent chaque année pour l'Europe seule à plusieurs dizaines de milliards de francs.

Et cependant nos armées prêtes à se ruer les unes sur les autres comptent des millions d'hommes, à peu près toute la population valide des grands pays du continent, celle qui les fait vivre. Aussi la mobilisation amènerait un arrêt du travail presque général en Europe. Pendant que les soldats périraient dans le carnage des champs de bataille, les populations seraient décimées par la misère dans leurs foyers.

La paix armée elle-même dont nous jouissons maintenant, à titre de pis aller, n'est pas non plus une solution durable. Elle est à elle seule une cause de ruine lente mais certaine. Il y a trente ans, l'Europe dépensait annuellement trois milliards pour ses armées et pour ses flottes. Aujourd'hui elle dépense 5 750 millions, c'est-à-dire près du double, sans compter les pertes indirectes qui sont considérable-

ment plus élevées. La déperdition de forces qui résulte d'un état de choses aussi anormal est d'ailleurs un des facteurs qui ont le plus contribué à donner aux questions sociales leur acuité redoutable. Il est malheureusement certain que la survivance du militarisme ruinera l'Europe si elle ne sait point s'en débarrasser prochainement.

Des considérations surtout économiques, il nous faut maintenant passer à celles d'ordre intellectuel et moral. Nous allons voir que, là aussi, la lutte pour la vie a subi la même transformation.

C'est qu'en effet le progrès de l'humanité n'est pas seulement économique, il est aussi et surtout intellectuel. Dans ces dernières années, l'École est devenue un instrument de domination infiniment plus efficace que le sabre. En Orient et ailleurs, les écoles allemandes, anglaises et françaises livrent pour leurs pays réciproques des batailles véritables. Nous luttons pour faire adopter aux peuples étrangers non seulement nos produits ouvrés, mais aussi notre langue, nos mœurs, nos façons de sentir et de penser, en un mot notre type de civilisation.

Ainsi les étudiants étrangers qui viennent fréquenter nos facultés sont autant d'adhérents nouveaux à nos idées. Nous rivalisons avec les universités étrangères pour les attirer. Vienne un jour la décadence artistique littéraire, ou scientifique d'un peuple, il cessera alors de pouvoir imposer sa civilisation aux autres et ce seront au contraire ceux-ci qui lui imposeront la leur. Le résultat sera obtenu par une extinction graduelle et sans qu'il soit besoin de faire couler le sang et de tout dévaster.

En voici un exemple saisissant : la conquête du Japon par la civilisation européenne est le résultat d'une supériorité qui n'a pas eu à se manifester par les armes. A mesure que les pays arriérés entrent dans l'orbite européenne, ils abandonnent leur culture propre pour s'assimiler la nôtre plus ou moins complètement. Nos capitalistes, nos ingénieurs, puis nos savants et nos artistes remportent ainsi des victoires durables. Sans doute un jour, ces peuples jeunes deviendront assez forts pour déplacer à leur profit le centre de la vie civilisée. Drus et forts d'un bon lait qu'ils auront sucé, ils battront l'Europe, leur nourrice, en lui imposant de nouvelles idées et de nouvelles méthodes imaginées par eux. Ils auront alors ajouté un chapitre à l'éternelle querelle des anciens et des modernes.

II

En voilà plus qu'il n'en faut pour instruire le procès de la guerre militaire entre nations civilisées. Et cependant les progrès matériels réalisés au XIXe siècle ont été si grands et si soudains que nous n'avons guère eu le temps d'y adapter nos anciennes conceptions.

Comme presque toujours dans l'histoire, les idées sont en retard sur les faits. Ce n'est qu'à la longue et au prix d'écoles rudes et répétées que les événements finissent par graver leurs leçons dans l'esprit des hommes.

Si d'ailleurs la lutte pour la vie devient moins aveugle et moins brutale (ce qui est d'ailleurs une tendance générale), si elle quitte de plus en plus le domaine de la force physique pour passer sur celui de la force intellectuelle et morale, il y a là un très grand progrès. Il s'est produit entre les nations ce qui s'est produit autrefois entre les individus d'une même nation par la suppression des guerres privées et la création des tribunaux. De même la concurrence entre les individus n'a pas été supprimée ni même diminuée par l'établissement de la justice, elle a été seulement améliorée. Sans rien perdre de son intensité, elle est devenue moins destructive et plus féconde. La guerre moderne, au contraire, tend à tarir la vitalité d'un peuple. On a souvent remarqué qu'elle opère entre les individus une sorte de sélection à rebours en exposant davantage à la mort les individus les plus braves et les mieux constitués. Les guerres des deux périodes napoléoniennes ont coûté à la France seule environ quatre millions d'hommes adultes pris parmi les plus vigoureux ; on ose à peine se représenter l'abaissement de vitalité qui en est résulté pour la race française.

La civilisation, cela est certain, ne peut à elle seule nous donner le bonheur, mais elle nous aura valu au moins la disparition de ces effroyables massacres qui causaient tant de ruines et de souffrances imméritées.

L'élimination des peuples inférieurs continuera toujours à s'opérer ; mais ce sera surtout par l'émigration et par l'abaissement de leur natalité, c'est-à-dire avec un minimum de souffrance et plus par voie d'extinction graduelle que de suppression brutale. On reproche aux doctrines pacifiques de déprimer l'énergie des peuples, c'est à leurs adversaires que le reproche s'applique. Au fond et sans vouloir même envisager le côté philanthropique de la question, la doctrine pacifique consiste d'abord à comprendre que la vigueur intellectuelle et morale est devenue une arme beaucoup plus puissante que la force matérielle, et elle consiste enfin à tirer de cette observation ses conséquences nécessaires.

Ces conséquences sont si peu appréciées par l'opinion que l'idée de leur supériorité utilitaire et morale ne se répand qu'avec lenteur. Ceci s'explique, car les esprits conservateurs considèrent toujours les doctrines avancées comme moralement inférieures aux leurs. Les idées nouvelles blessent leurs senti-

ments les plus intimes ; les adopter paraîtrait une déchéance. Les changements qui s'opèrent en eux se font heureusement à leur insu la plupart du temps. Mais quand il en est autrement, quand quelqu'un a conscience des transformations que subissent ses propres idées, il en résulte un trouble intérieur qui persiste tant que les nouvelles conceptions n'ont pas délogé les anciennes. Ceux qui ont passé par ces phases douloureuses sont une minorité, mais ils sont peut-être les seuls esprits vraiment tolérants, les seuls qui puissent comprendre et aimer une âme différente de la leur et qui sous la diversité des caractères trouvent le lien de la sympathie humaine.

Quand il s'agit de propager une idée nouvelle, ils sont nécessairement les agents les plus actifs ; car c'est en pleine connaissance de cause qu'ils demandent aux autres de faire le chemin qu'eux-mêmes ont parcouru jadis. Ils sont avec sincérité les amis de ceux qu'ils cherchent à convaincre, ils savent qu'on ne persuade point ses adversaires, mais seulement ses amis.

Le succès de la propagande contre la guerre est pour l'Europe une question vitale. C'est toute une réforme morale à opérer. Il est clair que, pour y réussir, il faut agir dans chaque pays simultanément, et plus énergiquement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Peut-être est-il trop tard déjà, peut-être approchons-nous d'une grande catastrophe guerrière qu'on n'aura point su rendre impossible. Vainqueurs et vaincus en sortiraient ruinés pour longtemps ; le centre de la civilisation se transporterait vraisemblablement dans un autre continent. Mais alors même qu'il devrait en être ainsi, il n'en faut pas moins continuer la lutte avec ténacité. Quand une moisson est fauchée avant d'avoir pu arriver à maturité, on peut toujours espérer que quelques épis seront sauvés du désastre. Ce seul espoir suffirait amplement à justifier tous les efforts des pacifiques.

HENRI DECUGIS.

LES CONGRÈS DE L'EXPOSITION

Notes préliminaires.

Le gouvernement vient de donner une preuve de goût. Il n'y a pas eu, hier, d'inauguration officielle du palais de l'Économie sociale et des Congrès.

Nous n'avons pas de genre d'éloquence qui puisse s'adapter couramment à la gravité simple du travail scientifique. Je ne connais qu'un homme, dans tout le XIXe siècle, qui aurait pu louer avec tact et discrétion l'activité intellectuelle appliquée à l'étude consciencieuse des réalités scientifiques. Ne me parlez pas de Michelet ni de Victor Hugo. Un seul aurait pu accomplir cette tâche délicate. C'est Renan. Eh bien ! on lui a demandé, en 1889, de présider la séance générale du congrès des Sociétés savantes, et il a prononcé, le 16 juin, un discours dont le style charmant ne fait valoir aucune pensée capable de briser les cadres habituels de la banalité académique.

Et pourtant, c'est encore lui qu'il faut aller consulter, si l'on veut exprimer une opinion qui soit juste, réfléchie, calme, précise, dénuée de pédantisme, exacte, sur tout ce qui regarde la science, soit qu'elle s'applique à la recherche patiente des causes, soit qu'elle orne, embellisse ou développe la vie, qu'elle soit spéculative ou industrielle.

Une bonne manière d'inaugurer le palais des Congrès aurait été de lire, en l'absence des personnages officiels, quelques pages de l'*Avenir de la Science*. Tout de suite, par la vertu de ce qu'elles contiennent, les membres du Congrès international des sciences de l'écriture se seraient trouvés en état de grâce scientifique et remplis de cette fièvre intellectuelle qui accompagne et facilite le travail de la pensée. Ils auraient envisagé, sous un aspect éternel, leur labeur modeste. Ils auraient eu connaissance du rôle efficace de leurs travaux sur l'ensemble du progrès humain.

Le rôle du savant, quel que soit le champ de ses recherches, n'est pas d'être lu mais « d'insérer une pierre dans le grand édifice ». Son immortalité n'est pas dans les gros volumes, où il a consigné ses recherches, et qui peut-être ne seront lus de personne, mais dans la brève formule, où il a résumé sa vie, car elle entrera comme élément dans la science de l'avenir.

Sans doute, la science vitale est faite des généralités. Mais les généralités ne sont possibles que par les spécialités. Aussi longtemps que toutes les parties de la science ne seront pas élucidées par des monographies spéciales, les travaux généraux seront prématurés. Les véritables intérêts de la science réclament plus que jamais des monographies : « Il serait à désirer que chaque pavé eût son histoire. »

Dans le silence de leurs cabinets de travail ou de leurs laboratoires, des milliers d'hommes paisibles s'appliquent à réunir les éléments de cette histoire. Plus tard, on réalisera les grandes synthèses, quand sera terminée l'étude analytique des parties.

D'ailleurs, c'est la vie elle-même qui réalise et qui crée. Chaque découverte partielle du savant, chaque aperçu nouveau, sont aussitôt *utilisés* par la vie, qui est la résultante de tous les besoins, de tous les espoirs, de tous les efforts individuels des humains à la recherche du bonheur et de la perfection. Si bien que ce but définitif de la science entrevu par Renan,

lequel, en bon Hegelien, le confondait avec Dieu, demeurera toujours idéal et abstrait, car la vie, en *utilisant* les données de la science, ouvrira perpétuellement, devant le regard du savant, de plus larges perspectives, indiquera à son effort un but plus lointain, plus profond, plus inaccessible.

C'est, à mon avis, une grande leçon d'optimisme et de confiance dans la vie que tout esprit, dégagé des vues superficielles, recevra de la fréquentation quotidienne des savants, des spécialistes, des praticiens professionnels qui, pendant six mois, vont se succéder dans les salles de travail et de conférences du palais des Congrès. Leur variété, la qualité de leurs travaux, leurs préoccupations pratiques fourniront une image, aussi exacte que possible, de tout ce qui caractérise la vie présente. Toutes les ressources de l'humanité actuelle apparaîtront sous leur aspect véridique.

* * *

Jetons un coup d'œil sur la liste chronologique des 130 Congrès qui ont été *reconnus* par le gouvernement. Choisissons le terme significatif dans chacun des titres de ces Congrès. La liste en est variée, abondante et instructive, nullement fastidieuse à parcourir, car elle réveille, à la lecture, des mondes de pensées : — Sciences de l'écriture, horticulture, propriété bâtie, sylviculture, valeurs mobilières, mutualité, escrime, sociétés par actions, patronage de la jeunesse ouvrière, propriété foncière, unification des titres des matières d'or et d'argent, épicerie, enseignement agricole, numismatique, musique, stations agronomiques, habitations à bon marché, mines et métallurgie, œuvres et institutions féminines, viticulture, alimentation rationnelle du bétail, végétarisme, accidents du travail, actuaires, ornithologie, agriculture, syndicats agricoles, crédit populaire, voyageurs et représentants de commerce, automobilisme, patronage des libérés, méthodes d'essai des matériaux, associations coopératives de consommation, participation aux bénéfices, surveillance et sécurité en matière d'appareils à vapeur, boulangerie, propriété littéraire et artistique, commerce des vins, spiritueux et liqueurs, sauvetage, homéopathie, alliance coopérative internationale, architecture et constructions navales, associations des anciens élèves des écoles supérieures du commerce, mécanique appliquée, associations de presse, commerce et industrie, histoire comparée, médecine professionnelle et déontologie médicale, photographie, propriété industrielle, chimie appliquée, enseignement des langues vivantes, protection légale des travailleurs, presse médicale, art théâtral, électrologie et radiologie médicales, navigation, chronométrie, enseignement des sciences sociales, architecture, enseignement supérieur, réglementation douanière, assistance publique et bienfaisance privée, colonisation, droit comparé, enseignement secondaire, enseignement primaire, philosophie, pharmacie, médecine, dermatologie et syphiligraphie, marine marchande, amélioration du sort des aveugles, sourds-muets, anti-esclavagisme, chimie, enseignement technique, commercial et industriel, mathématiques, physique, sociologie coloniale, art dentaire, presse de l'enseignement, meunerie, sténographie, hygiène, officiers et sous-officiers de sapeurs-pompiers, alpinisme, hypnotisme, bibliographie, géologie, électricité, œuvres d'assistance en temps de guerre, anthropologie et archéologie préhistoriques, bibliothécaires, abus du tabac, psychologie, sciences ethnographiques, géographie économique et commerciale, enseignement du dessin, éducation physique, unification du numérotage des fils des textiles, spécialités pharmaceutiques, études basques, gaz, histoire des religions, condition et droits des femmes, éducation sociale, agriculture, traditions populaires, associations d'inventeurs, sociétés laïques d'enseignement populaire, tramways, météorologie, arboriculture et pomologie, agriculture et pêche, aéronautique, américanistes, chemins de fer, acétylène, la paix, le droit maritime, botanique, repos du dimanche, étude des fruits du pressoir.

Telles sont les matières sur lesquelles vont s'exercer l'ingéniosité, la patience, la subtilité des savants et des praticiens. Il n'en est pas d'infimes ni de négligeables. L'ouvrier intelligent qui découvre une simplification des rouages mécaniques est d'une utilité sociale aussi grande que le penseur qui veut trouver la solution pacifique des conflits de races et de patries. Il n'y a pas de hiérarchie dans le domaine scientifique. Il n'y a pas une science *majeure* et une science *mineure*. Il y a la science. Tous ceux qui la servent ne se distinguent entre eux que par la qualité de leur enthousiasme ou la continuité de leur effort, ou leur clairvoyance, mais non par la nature de l'objet sur lequel ils exercent leur activité désintéressée. Groupés suivant leurs sympathies et leurs affinités, les savants, venus de tous les points du monde pour se communiquer les résultats de leurs travaux, rendront sensible à tous l'existence, au-dessus de nos sociétés partielles et agitées, de cette société fraternelle et douce que forment tous ceux qui collaborent à l'œuvre commune et désintéressée.

On leur a réservé dans l'enceinte de l'Exposition un endroit favorable au travail et à la réflexion.

* * *

C'est un beau palais blanc, d'un aspect sévère et riant à la fois. Il a été construit par M. Mewès dans le plus pur sentiment de cette époque où régnait

Louis XVI et où fleurissait la pensée des encyclopédistes. Heureuse idée d'un architecte qui, ayant à abriter des savants et des économistes, s'est imprégné de l'esprit d'un temps où naissait la science sociale. La façade du monument forme un rectangle coupé dans la longueur par trois travées, de trois grandes baies chacune, séparées par deux larges parties formant pylônes. La travée centrale est surmontée d'un comble discret accoté de deux petits dômes couronnant les pylônes. Pas d'ornementation capricieuse : quelques médaillons, des guirlandes et des couronnes.

Dans ce palais, cinq salles, pouvant contenir de 150 à 800 personnes, ont été réservées aux différents congrès. On y a joint des salles pour les commissions et les services annexes. La grande salle de 800 personnes réunira les auditeurs des conférences. On y pourra faire des projections lumineuses et donner des auditions musicales.

Le premier étage est occupé tout entier par la salle des pas-perdus, vaste galerie de 100 mètres de longueur, où les congressistes deviseront en péripatéticiens, en même temps qu'ils auront sous les yeux, le soir, l'immense perspective de l'Exposition illuminée.

Toutes les parties de ce palais, qui n'ont pas, comme destination, la commodité ou l'agrément des savants, sont occupées par les classes 100 à 109 du groupe 16 de l'Exposition. Il s'agit des institutions de prévoyance et d'instruction ouvrière, de la réglementation du salaire, de sa rémunération, des syndicats, des coopératives, des habitations ouvrières, de l'hygiène, de l'assistance publique, etc., de tout ce qui concerne, en un mot, l'économie sociale.

Ce n'est point par un seul effet des circonstances que le travail et la pensée se trouvent ainsi réunis dans un même palais. Ce sont les deux éléments d'un même symbole. Pour que les visiteurs de l'Exposition en aient l'impression immédiate, il fallait que cette vérité idéale soit rendue sensible à leurs yeux par une réalité concrète. Les ouvriers et les savants sont les uniques créateurs de vie. Séparés, ils ne produisent que l'anarchie de la pensée, — le dilettantisme ou l'agitation vaine de la foule ignorante en proie aux démagogues. Mais leur union est féconde, car elle produit, au sein des sociétés, les révolutions pacifiques.

Donc, le palais de l'Économie sociale et des Congrès rendra visible cette union du travail et de la pensée, au moment précis où les deux termes du symbole, après un divorce de plus d'un siècle, qui a causé bien des aberrations, se rejoignent dans la réalité sociale. Une autre institution, dont il n'est pas possible de dire assez de bien, si elle demeure dans les termes de son programme, rendra plus efficace encore cet enseignement parallèle des congrès et de l'économie sociale. Je pense à l'*École internationale de l'Exposition*, dont M. Léon Bourgeois est le président.

* * *

Cette école, qui est l'œuvre première de l'« Association internationale pour le développement de la science, des arts et de l'éducation, » a pour objet de dégager l'enseignement profond de l'Exposition. Sous la forme attrayante et passagère, elle fera découvrir le fond sérieux et éternel, en mettant ses membres à même de suivre le mouvement intellectuel des Congrès.

Tandis que les Congrès nous ouvriront sur l'avenir des perspectives indéfinies, en nous mettant au courant des découvertes particulières de chacun des congressistes, l'École, par des conférences, exposera, pour les rendre lumineuses, toutes les grandes questions agitées dans les Congrès. Elle initiera ses auditeurs aux plus récentes découvertes scientifiques et leur retracera le mouvement général des arts, du progrès industriel et social. Ces conférences auront lieu dans les locaux de la Sorbonne ou du Musée social et dans l'hôtel des Invalides, où de grandes salles sont réservées à l'École. Les congressistes y seront reçus, le soir. Il y aura aussi des cercles de conversation. Français et étrangers pourront s'y réunir, échanger des propos, se communiquer des impressions et des idées.

* * *

Quand on s'applique à envisager dans leur totalité les conséquences qu'aura, pour notre intelligence, notre sensibilité et nos mœurs cette concentration dans un espace restreint, et dans un décor unique au monde, de toutes les fièvres, de toutes les activités qui donnent leur valeur particulière aux humanités diverses du globe, on se sent pris de vertige, comme sous l'action grisante d'un mélange imprévu d'alcools concentrés et d'essences. Toutes les pensées se mêlent et se confondent. Il en résultera un mélange nouveau. Frédéric Nietzsche, dans un instant de lucidité, attribua aux penseurs du siècle le rôle de créer à *l'Européen* un cerveau unique. L'enseignement des Congrès continuera cette œuvre, pendant que les foules, mêlées dans la rue des Nations, nous préparent une sensibilité nouvelle.

... Je m'efforcerai, dans une série d'articles, de faire un récit exact de ce qui m'aura paru surtout intéressant à noter au cours des quotidiennes séances des Congrès.

LÉON PARSONS.

CHRONIQUE MUSICALE

Fin de saison.

Fin de saison! Cette phrase banale, que nous voyons tant de fois écrite aux devantures des magasins, porte avec elle beaucoup de mélancolie. Les douceurs de l'existence sont pour beaucoup faites de nos habitudes. Périodiquement il nous les faut changer, et ces étapes dans le temps, qui fractionnent notre part de vie, mesurant notre court espace dans la durée illimitée, nous font mieux sentir le train rapide qui nous emporte, nous donnent la conscience plus nette de la tâche inachevée entre nos doigts mortels.

Pâques arrivé, les clôches partent pour Rome; elles reviennent bientôt dans les tours de nos églises, mais les salles de nos concerts restent fermées, et les échos sonores du dimanche s'endorment dans leur fraîcheur obscure des longs jours de l'été. En vain le chroniqueur attardé voudrait remonter un peu le courant; il sent bien que la vie à Paris est trop agitée, trop rapide, trop impatiente du lendemain, pour s'attarder avec plaisir à des impressions passées; et bien des notes inemployées restent « sur le marbre », comme disent les bureaux de rédaction dans ce style lapidaire et funèbre avec lequel ils enterrent les articles oubliés.

Comment donc intéresser encore le public des concerts du dimanche, qui est devenu la foule de l'Exposition, avec des vieilleries d'au moins six semaines! Et pourtant, comment ne pas saluer au moins, à la fin de la saison des grands concerts, le passage de Mme Lilli Schmann à Paris?

Nous croyons être dépourvu de tout snobisme, et nous n'avons aucun parti pris ni pour ni contre les artistes étrangers qui viennent chez nous. Nous n'éprouvons pas le besoin de faire du fracas à la seule vue du bâton d'un chef d'orchestre, avant qu'il n'ait battu sa première mesure, et par cela seul qu'il est d'outre-Rhin. Nous avons trouvé, pour notre part, absolument ridicule et déplacé le triomphe organisé en l'honneur du jeune Wagner, et nous n'admettons pas cette sorte de compensation accordée au fils, des sifflets qui accueillirent le père il y a quarante ans. A nos yeux, ce n'est pas racheter un fait regrettable, une absurdité, que d'en commettre une seconde, et c'est un sujet d'étonnement en Allemagne que ces démonstrations du public parisien en faveur du jeune Siegfried et de son *ours*. Ses compatriotes eux-mêmes se refusent à lui reconnaître tout talent et comme compositeur et comme chef d'orchestre; s'il ne suffit plus qu'un homme soit Allemand pour qu'il soit sifflé en France, la même raison n'est pas davantage suffisante pour qu'il y soit déifié. Mais quand une artiste de la valeur de Mme Lilli Schmann vient à nous, alors nous n'avons pas assez de louanges pour elle, pour son immense talent, pour sa science consommée du chant, pour sa tenue, son style, sa diction et son sentiment. Le rude allemand passe entre ses lèvres aussi doux, aussi coulant, que la langue toscane. La façon dont elle a dit les *Lieder* de Schubert et le *Roi des Aulnes*, restera dans notre souvenir une de nos meilleures impressions musicales, et des plus complètes.

A propos des *Lieder* de Schubert, nous eussions aimé à parler de l'audition très applaudie de la *Belle Meunière*, série de dix-sept *Lieder* dits naguère avec émotion par Mme Teresa Tosti très bien accompagnée par M. Rodolphe Panzer, un pianiste de race.

Nous eussions voulu parler encore des cinq séances de Mme Marie Mockel, la femme du poète moderne, depuis la première consacrée aux primitifs de l'« aria » et aux contemporains de J.-S. Bach, jusqu'à la dernière composée des œuvres de nos jeunes décadents de la musique vocale, Debussy, Bréville, le regretté Chausson, etc. Hélas! « Le temps m'échappe et fuit. »

Le beau concert donné par la *Société nationale de musique*, au bénéfice du monument de César Franck, mériterait aussi plus qu'une mention. C'est à la *Société nationale* que furent exécutées, pour la première fois, la plupart des œuvres du maître, entre autres son illustre *quintette* et son *quatuor* pour instruments à cordes, dont le scherzo en sourdine, parsemé de pizzicati étincelants, est d'un si grand charme et d'une si particulière originalité. Dans le concert du 24 mars, ces deux grandes œuvres encadraient de délicieuses choses: la *Procession* surtout, poésie de Brizeux, dont la musique agreste, d'un beau caractère religieux, et très simple, se déroule avec lenteur et sérénité comme la longue file des fidèles dans les champs mûrs, au temps des Rogations.

Et cette image est consolante, car la saison qui va clore les concerts accoutumés est celle qui nous rapproche aussi de la nature et retrempe nos forces dans sa sève nourricière. Le Conservatoire a été bien inspiré, de nous donner, pour finir, la *Symphonie pastorale*, dans la soirée du vendredi saint, en sorte que cette soirée fut plutôt un au revoir qu'un adieu.

Oui, nous allions bien « revoir », et bientôt, à cette époque de l'année qui est celle de la résurrection divine et de la renaissance terrestre, nous allions revoir, dans la campagne refleurie et reverdie, la symphonie du grand homme; car jamais comme dans cet immortel chef-d'œuvre, la transposition des sentiments humains dans une œuvre d'art n'a été poussée aussi loin, avec un pareil bonheur, une intensité égale, une fidélité aussi parfaite, et avec, en

même temps, une imagination plus libre, plus originale, plus puissante et plus riche.

Du commencement à la fin de cette symphonie, nous sentons passer comme une brise fraîche et tiède, parfumée de toutes les bonnes odeurs de la plaine fleurie et des bois ombragés; rien ne manque à ce paysage ; non seulement il a l'air, la lumière et la couleur, mais il a la vie; non seulement il a la forme extérieure qui nous fait reconnaître les choses, mais il a cette éloquence sacrée des couleurs et des formes lorsque l'âme d'un grand artiste a su les animer de son amour et leur communiquer la flamme intérieure de son génie. Beethoven a su accomplir ce miracle de traduire en musique, avec une précision et une vérité qui ne le cèdent en rien au pinceau le plus exact, toutes les scènes champêtres que nous voyons se dérouler sous le ciel autour des villages solitaires et dans la forêt profonde. Il a fait davantage, car son art, moins précis que celui du peintre, lui permettait de changer ses points de vue, d'éclairer et d'assombrir sa toile dans le même tableau. Et tandis que le peintre est obligé de fixer sa vision dans un ordre et une disposition définitive, le musicien, Beethoven, car lui seul le pouvait, marche, se promène, évolue dans son œuvre symphonique comme dans la nature ; et nous suivons émerveillé ce guide miraculeux qui nous fait voir de la musique et entendre une peinture.

Le sentiment qui domine à la campagne, au moins pour l'homme des villes, pour le cérébral qui n'y est point accoutumé, c'est le repos, c'est le calme, c'est la sérénité de la nature apaisante et bienfaisante, et c'est aussi celui qui domine dans toute la première partie de la symphonie. Puis nous nous enfonçons dans les bois, nous y entendons chanter un coucou dans la chaleur du jour, et voici que nous nous trouvons au bord d'un ruisseau. L'ombre est épaisse, l'endroit solitaire et recueilli, la mousse engageante ; nous nous asseyons; arrêtons-nous là, il y fait bon ; songeons-y bien: cette halte est une étape dans notre vie, c'est celle du cœur. Jamais cœur plus grand et plus aimant n'a plus souffert de sa solitude et du manque d'ardentes affections, que celui du pauvre grand homme; et dans cette scène du ruisseau, il nous raconte sans doute ce qu'il eût dit à la femme qui l'eût aimé. Et pourtant, si haute était cette âme qu'elle ne s'attriste pas dans son douloureux abandon. Elle a compris que pour elle comme pour un dieu, le cœur d'une mortelle eût été trop petit pour qu'elle pût s'y épancher toute; il lui fallait les embrassements de la nature entière ; c'est la nature qu'elle a aimée et qui l'a consolée.

Nul n'a poussé de cris plus joyeux que le tragique Beethoven. A l'orée du bois se fait entendre une réunion bruyante d'heureux paysans. Sans doute c'est la dernière voiture de la moisson qui revient, débordante de gerbes d'or, au pas pesant des bœufs faisant grincer le joug ; ou bien ce sont les chants des vendangeurs cueillant le raisin vermeil dans les vignes, sur le coteau qui rougeoie. Ils sont grisés de jeunesse, de soleil et de grains savoureux, comme la grive gourmande, et filles et garçons dansent l'antique bacchanale. Mais voici que le ciel s'est tout à coup obscurci; déjà l'on entend le grondement lointain du tonnerre, aussitôt cessent les danses et les chansons ; le vent souffle, la rafale ploie les branches; un trait de flûte sillonne l'orchestre, et le plus bel orage du monde se déchaîne dans le bruit de la foudre. Puis tout s'apaise dans un lent *decrescendo*. Entre deux nuages, un rayon de soleil éclaire de nouveau la campagne; il se joue en arc-en-ciel dans les gouttes de pluie; les oiseaux effrayés quittent la feuille qui leur servait d'abri, ils secouent leur plumage et reprennent leur gazouillement interrompu; le berger chante en repliant sa longue limousine. Tout, encore une fois, sent bon sur la terre.

Que parlions-nous de fin de saison. Tout, renaît; tout passe, mais tout revient, et bien loin de la rue Bergère, cet été nous entendrons chanter dans nos campagnes les joyeux chalumeaux des scènes pastorales.

E. PIERRET.

THÉATRES

ODÉON : *L'Enchantement* (fin).

Je cherchais à vous montrer la semaine dernière les raisons qui ont empêché l'*Enchantement* d'obtenir un succès complet, et pourquoi cette pièce intéressante avait paru à quelques-uns obscure, compliquée, et, pour tout dire, un peu agaçante. La première raison, disais-je, est une raison d'interprétation. Je n'ai pas à y revenir, et je passe à la seconde, qui est relative au caractère de Jeannine, la petite sœur de la belle Isabelle. Vous vous rappelez qu'elle a voulu se tuer par amour pour Georges (le mari de sa sœur), qu'Isabelle n'a point consenti à se séparer d'elle, et qu'il a été décidé que les nouveaux époux l'emmèneraient avec eux à la campagne, afin que leur tendresse la consolât et la guérît ; et vous vous rappelez aussi que le sujet de la pièce, c'est « l'enchantement » d'Isabelle par l'amour qu'elle a installé à son foyer : la passion de Jeannine se communique à Isabelle, et fait une femme de feu de cette femme de glace.

Évidemment, Isabelle est le personnage capital, celui qui démontre la vérité proposée par l'auteur : et j'ai dit combien M. Bataille me semblait avoir

heureusement rendu son caractère. Malheureusement, par la manière dont la pièce est construite, notre attention est plus souvent et plus longuement retenue sur Jeannine que sur sa sœur. En effet, pour marquer les progrès de l'amour en Isabelle, il faudra, chaque fois, deux scènes à peu près symétriques : dans la première, nous verrons la passion de Jeannine pour Georges ; dans la seconde, l'effet produit par cette passion sur Isabelle ; c'est-à-dire que nous verrons Jeannine deux fois, et une fois Isabelle. De ces deux éléments, le second est variable, et c'est lui qui fait l'intérêt du drame : le premier, au contraire, est immuable : et nous avons vu qu'il tenait autant, pour ne pas dire plus de place que l'autre. Ainsi se justifie, au moins pour une part, le reproche de répétition adressé à l'*Enchantement*.

Malheureusement, ce n'est pas tout. Ce personnage de Jeannine est plein de mystères ; on ne le comprend pas, et si l'on veut tenter de le comprendre, on s'arrête avec quelque inquiétude... Considérez-la avec attention.

Elle n'a pas dix-sept ans. Isabelle nous parle avec satisfaction de l'éducation de « femme forte » qu'elle lui a donnée : mais nous avons une médiocre confiance dans le discernement de celle-ci ; et l'éducation ne semble pas avoir grand'chose à faire ici.

Retenons qu'elle a seize ans, et qu'elle a été gâtée par sa sœur. C'est l'âge excellent pour devenir amoureuse d'un homme qui a vingt-cinq ans de plus qu'elle, et pour croire qu'elle mourra de cet amour ; et son essai de suicide s'explique encore par ceci que tout lui a cédé jusqu'à présent, et qu'à son trouble de cœur s'ajoute une surprise effarée. Admettons qu'elle attache un peu trop d'importance à sa petite personne, et qu'elle en fasse trop aisément le centre du monde ; au moins a-t-elle mille excuses ; elle n'en reste pas moins aimable, et vraiment touchante, avec son pauvre petit cœur tout gonflé de chagrin.

La voici brusquement transformée. Il n'y a qu'un mot qui puisse la peindre : elle est « rosse », avec plénitude. Elle nous paraissait tout à l'heure stupéfaite et bouleversée par la première résistance offerte à sa volonté par la vie, et nous plaignions sa douleur naïve. Erreur ! Elle n'est pas seulement surprise : elle est indignée ; surtout elle est froidement résolue à imposer sa volonté. Isabelle lui a pris Georges ; elle le reprendra à son tour ; et il semble parfois que ce soit moins encore parce qu'elle aime Georges que parce qu'elle veut se venger d'Isabelle... Le vocable dont je me suis servi lui peut donc être appliqué avec exactitude. Les mots « prendre » et « se donner », dont elle use fréquemment, ont-ils pour elle une signification précise ? Nous l'ignorons un peu trop. Elle s'offre à Georges avec tant de détermination que nous inclinons à la croire ignorante. Toutefois, son vocabulaire m'inquiète... Il y a, au théâtre, une phraséologie conventionnelle par laquelle on exprime des pensées qu'il serait impossible de traduire avec clarté devant quinze cents personnes ; quand, par exemple, on parle de « baisers », nous entendons fort bien ce que cela veut dire. Or, ces « baisers » reviennent très souvent dans les conversations de Jeannine, soit avec Georges, soit avec Isabelle. Elle aspire aux « baisers » de Georges, elle souffre des « baisers » qu'il donne à Isabelle. Sait-elle ce qu'elle dit, ou, ayant été menée trop jeune au théâtre, en a-t-elle rapporté des phrases qu'elle répète sans les comprendre ? Nous l'ignorons complètement ; et cette ignorance est fâcheuse, quand il s'agit d'un personnage qui remplit une bonne moitié de la pièce. J'admets qu'elle ne soit qu'un « moyen », grâce auquel nous découvrons les progrès de l'amour dans le cœur d'Isabelle. Mais c'est un personnage aussi, un personnage que nous voyons continûment, et au sujet duquel l'incertitude nous est assez insupportable. Ajoutez que le rôle est joué avec une grâce accomplie par Mlle Régnier ; elle a tant de jeunesse et de charme qu'elle le rend « sympathique », tandis que Mme Hading, avec sa frénésie sans nuances, nous éloigne de celui d'Isabelle. Ainsi, presque inconsciemment, nous cherchons ce qui pourrait justifier l'une, et donner tort à l'autre. Et nous restons hésitants et gênés, entre des sentiments contradictoires.

Au surplus, cette objection n'a guère de portée que relativement à la pièce elle-même, et à l'impression qu'elle donne au public. Que Jeannine soit ignorante ou avertie, elle n'en est pas moins une exécrable petite créature. Ce qui m'inquiète un peu, c'est l'indulgence que M. Bataille paraît avoir pour elle. Et si j'insiste sur cette indulgence, c'est qu'on la retrouve, à différents degrés, chez beaucoup des nouveaux dramaturges.

Il semble, en vérité, qu'une « femme nouvelle » soit en train de naître à la littérature dramatique. Elle a Becque pour père, comme presque tout le théâtre contemporain, Dumas fils et peut-être l'Augier des *Lionnes pauvres* pour aïeux lointains. Mais Séraphine, si l'on peut dire, n'y mettait pas de malice ; elle n'avait que des besoins, et elle usait pour les satisfaire du seul moyen qui lui fût offert. Avec *la Parisienne*, un « progrès » se marque ; Clotilde allie la perversité à un goût résolu de confortable ; elle n'a pas de passion : elle n'a de besoins que ceux qui lui assureront une situation décente ; elle a de l'ironie et de la bonté ; elle est « rosse » et inconsciente : elle a le cœur satisfait et la conscience tranquille, puisqu'elle est heureuse et que tout le monde est heureux autour d'elle ; on l'étonnerait fort en lui proposant un but plus « noble »... Mais voici encore un progrès.

Il ne suffit plus à cette femme de pouvoir corriger l'imperfection du mariage par l'introduction d'un agréable auxiliaire, elle prétend qu'on lui en reconnaisse le droit : les héroïnes de M. Hervieu sont moins perverses mais plus ambitieuses que celle d'Henry Becque ; elles sont malheureuses, chastes et résolues ; le divorce ne leur suffit pas : il distingue des cas particuliers qu'elles ne sauraient admettre ; il leur faut la règle générale absolue, le droit de quitter le mari aussitôt qu'il a cessé de plaire ; elles ont droit au bonheur !... M. Romain Coolus le reconnaît ; et le mari de l'*Enfant malade* fait pour sa femme ce que les inflexibles héroïnes de M. Hervieu n'auraient pas osé exiger de leurs tyrans ; non seulement il pardonne, mais il encourage ; il l'aide à chercher le bonheur ; il ne peut la rendre heureuse, il s'écarte, il la conseille, il... l'éclaire : si le premier amant n'est pas parfait, on en trouvera un second, puis un troisième s'il le faut ; le blond la consolera du brun, qui s'effacera devant le roux, et un chauve, s'il est nécessaire, les fera tous oublier. Mais qu'avant tout elle soit heureuse ! Rien ne compte, sinon la satisfaction de la chère petite ; elle est femme, donc elle a droit au bonheur, donc le devoir du mari est de l'aider à exercer son droit !...

Je ne prétends point que M. Bataille soit aussi catégorique, ni qu'il ait dans le droit au bonheur une foi aussi ardente que son confrère. Toutefois, je ne vois guère d'autre explication à l'indulgence qu'il témoigne pour l'abominable Jeannine. On ne trouverait pas, je pense, dans les quatre actes de l'*Enchantement*, un mot qui exprimât quelque blâme à son endroit. Les autres personnages semblent la juger seulement par rapport au mal qu'ils reçoivent d'elle ; Isabelle, qui souffre, lui dit quelques vérités ; mais Georges lui reproche surtout d'être assommante... Bien plus, le dénouement paraît impliquer qu'il n'y a eu en tout cela qu'un enfantillage ; le petit cœur affamé de Jeannine avait besoin d'aliments : il s'est jeté sur celui qui était à sa portée ; qu'on lui en offre un autre, il oubliera bien vite le premier. Et c'est ce qui arrive ; dès qu'un nouveau « sentiment », même un peu défraîchi, se présente à Jeannine, elle mord à l'appât. L'abominable égoïste s'exprime avec une dignité attendrie. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !... Pour elle, soit. Mais pour les autres ? Ils sont débarrassés d'elle, ce qui est un soulagement. Il n'en est pas moins vrai que, pendant des mois, elle a cruellement torturé sa sœur, avec une sécheresse d'âme et une méchanceté incroyables. Qu'ainsi elle ait « converti » Isabelle à l'amour, et que ce soit un bien, admettons-le. Mais la beauté du résultat ne change en rien la laideur de la cause. De ce que Jeannine a fini par enseigner à son aînée le chemin du bonheur, elle n'en est pas moins une détestable créature. Et c'est ce dont personne ne semble s'aviser.

Est-ce moi qui me trompe ? On a quelque peine à se ressaisir, parmi la déconcertante littérature contemporaine. On s'est tant moqué des conventions soi-disant « morales », on les a si sincèrement détestées, qu'on a peur d'en être dupe, et qu'il faut presque un effort pour oser affirmer qu'il y a un Bien et un Mal... Mais ces questions, trop graves, nous entraîneraient trop loin. Ce que j'ai voulu montrer, tout au moins, c'est que l'une des causes de l'accueil relativement froid qu'on a fait à l'*Enchantement*, était le caractère inquiétant et inexpliqué de Jeannine. Je doute que le public consente jamais à s'intéresser à ces sèches pécores ; et, cette fois, il faut bien reconnaître qu'il est dans la vérité et dans la raison...

Je n'ai pas besoin de m'excuser d'avoir si longuement parlé de la pièce de M. Bataille. Malgré ses défauts, elle m'a vivement intéressé ; elle est pleine d'esprit, toute remplie de qualités précieuses. Et il me semble plus utile de chercher à comprendre le talent nouveau d'un auteur, que de se demander quelles affinités littéraires ont décidé M. Claretie à reprendre du Ponsard.

Aujourd'hui, du moins, ne récriminons pas. Si la Comédie-Française n'a guère mis que dix ans à s'apercevoir que les *Fossiles* avaient quelque valeur, il est bon toutefois qu'elle s'en soit aperçue. Mais, grâce à la fête de cette semaine, cet article sera imprimé avant que soit achevée la représentation du puissant drame de M. de Curel. Ce sera donc samedi prochain seulement que je pourrai vous en parler.

* * *

Au Trocadéro, excellente audition de *Mors et Vita*. Peut-être pourrait-on regretter quelques coupures, et discuter l'interprétation donnée au *Sanctus*. Mais, cette réserve faite, l'exécution a été supérieure. M. d'Harcourt a conduit, notamment le Prologue, avec une largeur et une simplicité dignes d'éloges. Il est infiniment regrettable que les injustes exigences de l'Administration interrompent l'intéressante tentative de M. d'Harcourt.

JACQUES DU TILLET.

NOTES D'ART

L'enseignement du Beau.

Il me souvient qu'au temps déjà lointain de mes premières initiations, promenant le jeudi mes curiosités de collégien qui s'éveille à travers les salles du Louvre, je songeais à part moi : — Est-il possible que de si belles choses existent et que nul de nos maîtres ne nous en souffle mot ! Comment ! il s'est

trouvé des hommes en tout temps pour enchanter les yeux de lignes harmonieuses et de couleurs vibrantes... Leurs œuvres magnifiques sont là, toujours vivantes et parées de grâce immortelle, et nulle voix ne s'élève pour nous en commenter la beauté ! — Comme à cet âge l'esprit critique n'est point encore aiguisé et sommeille dans la pénombre d'une demi-conscience, mon interrogation n'allait pas plus loin qu'une surprise assez naïve, et je me contentais d'attendre avec impatience le prochain jeudi qui devait à nouveau me rapprocher de ces figures évocatrices, comme j'espérais le dimanche qui allait verser le baume de l'harmonie sur mes dégoûts de collégien, comme aussi bien dans la semaine j'attendais l'heure de certaines classes pour suivre et prolonger en moi les images qu'y déposait la lecture de mes poètes favoris : — instants divins après tout, qui n'ont d'analogue en intensité que la naissance des premières émotions de l'amour, auxquelles pour l'ordinaire ils se trouvent unis intimement, et dont ils viennent rehausser de grâce et de poésie les révélations parfois un peu brusques !

J'ignore si le consciencieux érudit, si l'honorable professeur qu'est M. Georges Perrot a connu, dans sa jeunesse, des émotions de cet ordre ; toujours est-il qu'il manifeste, en son âge mûr, la même surprise que j'éprouvai à l'époque de mes premiers éveils. Dans un livre qui vient de paraître (1), et qui est digne de tous éloges pour la solidité des arguments et l'excellence des intentions, M. Perrot se demande avec étonnement la raison pour quoi cette étude de la beauté plastique se trouve négligée, ou mieux, si complètenent omise dans l'enseignement des lycées. Il montre — avec quelle justesse !... — les liens étroits qui, dans l'évolution de la pensée humaine, rattachent l'œuvre peinte ou sculptée au document littéraire, et comment il devient impossible de pénétrer à fond l'esprit d'une civilisation, si l'on ne se hâte de confronter les productions de son art à celles de sa littérature. Vous voyez d'ici les ingénieux développements qu'un auteur aussi documenté peut broder sur ce thème fécond : l'histoire de la Grèce antique et celle de la Renaissance en fournissent les principaux motifs.

Tout cela, je le répète, est excellent comme déduction théorique, et cependant je me permettrai, tout en m'associant aux intentions de l'auteur, de manifester, dans la pratique, une opinion justement contraire à la sienne. La première raison que j'en veux donner est qu'il me déplairait infiniment voir ces belles choses enserrées et meurtries dans les limites étroites d'un *programme*. Et puis ne sentez-vous pas une autre cause, toute psychologique celle-là, que je soumets à l'attention de quiconque a conservé l'amour et le culte des lettres, simplement pour elles-mêmes, en dehors de toute application positive. Veuillez, je vous prie, vous reporter à dix, quinze, vingt années en arrière, et vous demander ce que représentaient pour vous à cet instant les œuvres qui depuis lors sont devenues la parure et l'embellissement de votre vie. L'ardeur et l'éloquence d'un *VI[e] livre* de l'*Enéide*, les accents déchirants et passionnés d'une *Phèdre*, que vous goûtez si profondément maintenant que vous êtes devenu homme, qu'était-ce autre chose alors qu'une insipide et irritante matière d'examen ? ou si du moins vous en aviez dès lors pressenti la volupté touchante, direz-vous que les gloses et commentaires dont on les accompagnait contribuèrent, pour une part quelconque, à illustrer leur beauté ? Voyez-vous que, sous prétexte d'éveiller parmi ces enfants le goût de l'art, on aille encore joindre aux innombrables matières du programme l'histoire de la Renaissance italienne ou de la peinture espagnole au XVII[e] siècle !... il y aurait de quoi les en dégoûter à jamais. Laissez donc à ces belles choses ce qui fut à nos yeux leur attrait suprême, de se manifester avec le parfum du fruit défendu.

Et puis, je vous le demande, qui donc serait chargé d'un tel enseignement ? Dieu me garde de blesser personne, et moins que quiconque les maîtres excellents qui consacrent une partie de leur existence à cette tâche ingrate de l'éducation collective. Mais franchement, à voir quelle perpétuelle et irritante confusion s'établit entre l'érudition pure et la critique d'art, comment, par une bizarre interversion de rôles, les spécialistes font uniquement appel à l'intelligence en ce qu'elle a de plus étroit, quand il faudrait au contraire s'adresser au goût et au sentiment, n'y aurait-il pas de fortes chances pour qu'une direction identique fût imprimée à la jeunesse ? Un des premiers peintres de ce temps, qui fut aussi un esprit critique singulièrement aigu, faisait observer malicieusement : « Ils croient avoir tout dit quand ils ont discuté pendant dix pages sur la date d'un tableau. » Nous autres qui avons notre siège fait, nous en sommes quittes pour feuilleter les dix pages d'un doigt léger. Mais chez ces jeunes gens qui ont besoin d'une hygiène délicate, il faudrait craindre qu'un semblable régime ne provoquât l'indigestion.

A parler franc, et pour conclure, *on n'enseigne pas le Beau*... Dans un de ses mystérieux drames, qui valent surtout par les dons intuitifs de leur auteur, Villiers de l'Isle-Adam fait dire à l'un de ses personnages : — *Je n'enseigne pas... je révèle*. — Parole profonde et qui a des prolongements inattendus pour qui veut se donner la peine d'y réfléchir. C'est là en effet

1. Georges Perrot, *L'Histoire de l'art dans l'enseignement secondaire* (Chevalier-Marescq).

condensée en quelques syllabes, la règle unique de toute véritable culture esthétique, mais, ne craignons pas de l'ajouter, une règle d'application presque impossible dans l'éducation collective. Alors même que les maîtres chargés de combler cette lacune de l'instruction universitaire l'auraient accueillie comme vraie, alors même qu'ils auraient senti ce qu'une telle formule enferme de merveilleuse et profonde intuition psychologique appliquée à l'art, ils se heurteraient dans la pratique à des difficultés insurmontables. Et puis, sur quarante élèves qui composent une classe moyenne, parmi lesquels trente-cinq au moins vont devenir commerçants habiles, fonctionnaires méticuleux, notaires formalistes, ou magistrats scrupuleux, quel besoin de développer en eux les rudiments d'une culture nouvelle qui vainement surchargera leur mémoire, et qu'ils se hâteront d'oublier, une fois entrés dans la carrière ! Pour ce qui est des cinq autres, — y en a-t-il cinq, ou deux, ou pas du tout ? — ils auront vite fait de rattraper à vingt ans le temps perdu, et de s'assimiler, par la vertu toute-puissante du *don*, s'ils le possèdent, les connaissances qu'on a négligé de leur donner. Encore une fois, on n'enseigne pas le Beau !

Paul Flat.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Paris as it is (Paris tel qu'il est), par *Katharine de Forest* (Brentanos éd. Paris).

Voici un délicieux Baedeker, dont l'auteur est une femme d'esprit qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu, et qui a su garder pourtant une extrême fraîcheur d'impression. Katharine de Forest est très américaine. Malgré un long séjour à Paris et une connaissance assez complète des Français, elle juge tout à son point de vue spécial d'outre-mer. Les trois cents pages de son gracieux petit ouvrage se lisent avec agrément. Le sujet qu'elle a pris était trop vaste pour qu'elle pût le traiter avec profondeur dans toutes ses parties. Elle aime Paris et sa sympathie l'aide à le comprendre. Ce qui la frappe chez les Parisiens c'est leur goût de la fête. Tout le monde ici semble se rendre compte que la beauté est une chose importante, essentielle. On tend à l'harmonie en tout. Les femmes choisissent les toilettes qui s'accordent le mieux avec le décor de la rue, du théâtre où elles doivent promener leur grâce. Et en cela Katharine de Forest voit une marque de raffinement qu'elle approuve. Elle n'aime pas beaucoup l'Académie et n'apprécie pas non plus la Chambre. Le rôle du Président lui paraît énigmatique. Son américanisme s'indigne de l'effacement des femmes dans toute affaire politique ou dans la vie officielle. Elle voudrait leur donner un rôle plus important. Elle souffre de voir des femmes et filles de Présidents se résigner à ne pas faire parler d'elles. Dans une rapide revue des notabilités parisiennes, hommes de lettres, peintres, gens de théâtre, elle montre une grande sûreté de jugement en même temps que beaucoup de modestie. Elle cherche à être vraie et raisonnable ; elle ne vise nullement à l'originalité. Ses pages les meilleures sont peut-être celles qu'elle consacre aux magasins et à la mode. Avec la conscience et la gravité que les Anglo-Saxons apportent aux petites choses, elle nous dit ce qu'elle pense et ce qu'elle sent au milieu de ce fouillis élégant. Et cette sincérité est exquise.

Simpatie (Sympathies), par Ferdinando Martini (Bemporad, éd., Florence).

M. Martini justifie pleinement dans son livre le titre qu'il lui a donné. Dans les pages qu'il consacre à plusieurs poètes et hommes illustres de l'Italie, il s'exprime avec ardeur et sympathie. Il a au plus haut degré le don de l'admiration. La plus grande partie de ce volume est consacrée à Giuseppe Giusti, dont il parle avec enthousiasme. Il cherche à comprendre et révéler l'âme des auteurs qu'il étudie. Son patriotisme est extrême, parfois excessif. Dans son chapitre très alerte et intéressant sur Goldoni, il s'indigne du surnom de « Molière français », souvent appliqué à l'auteur italien, et n'hésite pas à placer celui-ci à un rang infiniment plus élevé que Molière. Goldoni a le sens le plus juste, le plus exquis du comique. Jamais il ne se trompe sur l'effet qu'il veut produire, jamais il ne manque ni ne dépasse le but qu'il s'était assigné. Sa nature joyeuse et légère ne s'est pas démentie une seule fois. Personne depuis Aristophane n'a mieux fait rire, avec des procédés plus simples et naturels. Sa verve est intarissable, sa gaieté toute spontanée. Parmi ses plus étincelants chefs-d'œuvre, M. Martini distingue surtout *la Famille de l'Antiquaire* et *la Locandiera*. Il avoue que Goldoni n'est pas d'une profondeur extrême, mais dans cette absence de philosophie il trouve encore du charme. L'étude sur Cazotte est intéressante. Cette énigmatique nature, où le pressentiment atteignit souvent à la prophétie, inquiète et déroute. L'ouvrage entier de M. Martini donne l'impression d'une causerie familière et gracieuse, et comme le causeur est un homme instruit, on le laisse sans fatigue bavarder.

Humoresken (Croquis humoristiques), par *Max Wundtke* (Frund und Jeckel éd. Berlin).

M. Max Wundtke a de l'esprit et de la gaieté, sans beaucoup de finesse. Il fait rire sans fatiguer l'intel-

ligence, mais il fait rire quand même. Les « humoresken » sont des saynètes rapides, joliment troussées. Une jolie chanteuse anglaise lit le matin dans un journal un éreintement de son talent. Le soir, au bal, on lui présente un brillant cavalier, qui jure de la venger. Mais comme précisément il est l'auteur de l'abominable article, cela complique singulièrement la situation... Deux frères, Sepp et Sob, bons commerçants, n'ont d'autre distraction que le tandem. Un jour Bob dit à Sepp : « J'ai quelque chose à t'annoncer, et je suis content pour cette confidence que tu aies le dos tourné. Je me marie. » (Le tandem tombe.) Sepp se venge en épousant la belle-mère de son frère, laquelle devient donc ainsi du même coup la belle-sœur de son propre gendre. Et cela complique singulièrement les parentés... M. Wundtke n'est pas féministe du tout. Il nous dépeint un congrès de femmes où, après les tirades de rigueur sur la lâcheté masculine, toutes ces dames sont mises en déroute par l'apparition subite d'une souris et cherchent le salut dans les bras de leurs époux. L'auteur abuse un peu des plaisanteries sur les belles-mères et de quelques autres également traditionnelles et classiques. Le livre a, paraît-il, du succès en Allemagne, grâce peut-être à l'extrême brièveté des récits qui le composent.

Otcherki i razkazi (Silhouettes et récits, par Eugène Tchirikoff (Tcharouchine éd., Pétersbourg).

Tchirikoff n'est pas encore un écrivain très connu, mais sa jeune réputation promet de devenir très brillante. Ses récits sont tristes, de coloris sombre, d'autant plus impressionnants qu'ils frappent par l'exactitude des détails, la réalité des types qu'ils représentent.

Tout le monde a connu de vieux rêveurs comme Kriboukoff, qui, malgré les persécutions qu'ils ont subies, la gaucherie et l'inutilité des efforts qu'ils font pour le bien de l'humanité, s'acharnant à une tâche ingrate d'amour, desservent également la cause à laquelle ils se dévouent et le gouvernement qu'ils combattent, — de malheureuses filles comme Sofia, que leur origine juive entrave dans toute leur vie et qu'on empêche même, suprême injustice, de se dévouer. La pitié de Tchirikoff s'intéresse surtout à ces pauvres révolutionnaires, naïfs et presque inoffensifs au fond et dont l'existence entière est brisée parce qu'ils ont dans leur jeunesse prononcé de vagues paroles idéalistes... Grégori, après douze ans d'absence et d'exil, veut revoir la vieille maison familiale. Il se retrouve au milieu des siens comme un étranger. La moindre de ses paroles blesse ceux qu'il voudrait aimer, ses opinions choquent, ses gestes contrarient. Entre les siens et lui l'affinité est détruite. Et quand son père, conscient de cette détresse, demande à l'enfant prodigue : « Que puis-je faire pour te contenter ? » celui-ci lui répond : « Donne-moi dix roubles pour que je puisse partir... » On est ému du caractère de tristesse continue de ce livre, caractère presque général dans la littérature russe et plus accusé quand elle se préoccupe de représenter la vie sociale contemporaine.

Ivan Strannik.

FRANCE

La Carrière d'André Tourette, par Lucien Muhlfeld (Ollendorff).

Avec deux volumes, pas plus, le *Mauvais désir* et cette *Carrière d'André Tourette*, Lucien Muhlfeld renouvelle la formule, qui vieillissait, de notre roman contemporain. Ce n'est plus l'œuvre lourde, longue, ennuyeuse que nous donnent habituellement les réalistes ou bien les psychologues ; cet art est plus fin, plus subtil, plus délicat dans le détail, plus rapidement expressif. A l'interminable narration se substitue un ingénieux groupement de petits tableaux, très nets, très vifs, et qui sont la vie même, aperçue avec précision, aussi vite notée qu'aperçue et saisissante de vérité. La psychologie ne s'étale pas ici avec diffusion comme ailleurs. Les personnages sont si réels, si manifestement authentiques que l'auteur n'a pas besoin de les raconter, de les expliquer, d'épiloguer sur leurs états d'âmes et de relier entre eux leurs états d'âmes avec d'artificielles transitions. Mais il nous les montre, ces héros, tels quels, agissant ou simplement remuant dans leur décor exact. Et nous les voyons et les comprenons et les sentons vivre comme des êtres réels dans de la vie vraie. Ah ! le pauvre André Tourette, pas plus méchant qu'un autre, pas plus égoïste, pas hypocrite du tout, exempt de vices considérables, et de vertus aussi, mais indolent, docile au jeu des circonstances, aux influences quelconques, et doué d'une aptitude dangereuse à se trop bien adapter au milieu dans lequel il se trouve. Il se trouve généralement dans de mauvais milieux ; c'est cela qui le perd. Et sa « carrière » est lamentable ! Est-ce sa faute ? Qui l'accuserait ? Simplement, il n'a pas de principes ; il est merveilleusement dénué de ces idées abstraites qui sont des causes de scrupules, qui vous entravent, ou qui vous guident. Il n'est pas parti dans la vie avec une conception bien nette de ce qu'il y voulait faire. C'est son originalité principale d'être, dans toute sa conduite, absolument incapable de préméditation ; et c'est aussi sa grâce, et son excuse peut-être et sans doute sa condamnation. Vraiment un homme d'à présent. Il faudra qu'on soit sévère à nos chers contemporains, sévère surtout à leurs devanciers qui les ont ainsi laissés sans idée directrice pour la vie,

avant, avec de l'ironie, avec du dilettantisme, hélas! avec de la logique, rendu ridicules d'anciennes formules qu'ils oublièrent seulement de remplacer par d'autres... Et comme, en lisant la *Carrière d'André Tourette*, on pense à toutes ces choses qui sont graves, voilà donc l'œuvre aussi d'un moraliste. D'un moraliste peu pédant, dédaigneux des phrases et des doctrines, mais, dans son style, assez moqueur et méprisant pour que se manifeste avec une sécheresse expressive sa pensée.

La tragédie de la mort, par René Peter (Société du *Mercure de France*).

C'est une mère qui berce son fils malade. Un vieillard entre : c'est la Mort masculinisée, — et, tandis que la mère s'est assoupie, la Mort prend l'enfant. Affolée, la pauvre femme court à la recherche de son petit. Elle rencontre la Nuit d'abord, et la Nuit la condamne à lui chanter la chanson berceuse qu'elle chantait à l'innocent... Puis elle rencontre les ondines : elles ne lui laisseront passer l'eau du lac que si d'abord, elle consent à leur donner « ses yeux brûlant de tendresse ». Elle les donne. Aveugle désormais, que fera-t-elle? Elle rencontre la Mort dans un parterre de fleurs, et chacune de ces fleurs étant liée à quelque humaine destinée, on ne saurait cueillir l'une d'elles sans que quelqu'un meure. La mère cherche et trouve la fleur de son enfant. Elle la cueille, la presse sur ses lèvres. La Mort « se penche sur elle et la baise au front. Puis elle lui écarte les doigts doucement, saisit son bien et s'éloigne. » Si cette légende est un peu obscure, on n'en souffre pas trop, puisqu'il fallait exprimer ici l'essentiel mystère de la Mort. Elle n'est pas sans beauté, d'ailleurs, et sombre poésie, — un peu pauvre d'invention tout de même, mais émouvante dans sa naïveté. Pierre Louys, qui pour ce petit drame symboliste écrivit une courte préface, se demande pourquoi l'auteur a cru devoir employer le vers polymorphe, le vrai style polymorphe étant la prose. Et cette critique est juste ici, parce que M. René Peter n'est pas très habile dans l'emploi du vers libre, — mais il serait injuste de la généraliser et de vouloir l'étendre au vers libre lui-même.

André Beaunier.

Memento. — Chez Fasquelle, *L'Année politique 1899*, par André Daniel, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, très utile publication et impartiale, paraît-il. — Chez Perrin, *la Vie sociale de notre temps*, notes, opinions et rêveries d'un positiviste, par Antoine Baumann. — Chez Lemerre, *Agnès*, roman par Léon Riotor. — Chez Hachette, *Leçons d'Histoire grecque*, par A. Bouche-Leclercq, intéressantes études sur la religion grecque, les lois agraires dans l'antiquité, l'idée de justice dans la démocratie athénienne, la pédagogie grecque, etc. — Chez Plon, *la Traversée de l'Afrique* (du Zambèze au Congo Français), par Édouard Foà, gravures et cartes. En appendice, des « chants africains » recueillis par l'auteur et transcrits pour piano et chant, par M. Gaston Serpette. — Chez Plon, *En Emigration*, souvenirs tirés des papiers du *Comte de La Ferronnays*, 1777-1814, par le marquis Costa de Beauregard ; un portrait en héliogravure. — Chez Ollendorff, *les Sevriennes*, par Reval. *Les confidences d'une Aïeule*, par Abel Hermant.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Le projet de loi restrictif de la liberté artistique soumis par le député catholique Dr Rœren au vote de ses collègues et dont j'ai dit l'économie générale dans le dernier numéro de la *Revue Bleue* continue à passionner le Reichstag.

Les « Polonais » passent à l'opposition, aussi résolus que les socialistes à combattre la loi Heinze. De l'examen du scrutin de samedi dernier, 19 mai, il ressort clairement que celle-ci a contre elle une solide majorité. Toutefois, les conservateurs-libéraux et le centre (catholiques), qui avaient emboîté le pas derrière le Dr Rœren, se promettent de prendre leur revanche : ils entendent par là qu'ils se ligueront contre le projet de loi intéressant l'augmentation de la flotte.

Angleterre. — Pour flétrir l'hypocrite conduite des dirigeants et émouvoir le traditionnel bon sens de ses compatriotes, Mr Stead eut de belles, de superbes indignations. Après six mois et plus d'efforts stériles, les colères de Mr Stead ne sont peut-être point dépourvues de quelque comique — et sa mauvaise humeur à coup sûr a de l'agrément.

C'est un article consacré à l'attitude du clergé dans le conflit anglo-transvaalien et récemment paru dans la *Contemporary Review* sous la signature du Révérend J. Guinness Rogers qui nous vaut aujourd'hui les réflexions aigres-douces, plutôt aigres, du sympathique polémiste. De cet article, le numéro de mai de la *Review of Reviews* reproduit certains passages. Entre les extraits qu'il cite, Mr Stead intervient, pour de brefs commentaires, avec son esprit de pince-sans-rire et parfois sa verve des meilleurs jours.

« L'attitude des Églises chrétiennes dans le conflit qui ensanglante l'Afrique du Sud est un de ces sujets, écrit-il, sur lesquels il est douloureux d'avoir à dire sa pensée. Les Églises — toutes deux, l'épiscopale aussi bien que la dissidente — ont tristement justifié les reproches des incrédules. Çà et là, dans l'Église épiscopale, une voix s'est élevée pour prêcher la paix ; nombre d'autorités, dans l'Église dissidente, se sont

prononcées dans le même sens ; mais à tout prendre, les Dissidents, ceux surtout de l'Afrique australe, n'ont pas exercé d'influence en faveur de la charité, de la justice et de la paix... Par la voix de certains hommes comme Herbert Spencer, Alfred Russell Wallace, George Meredith et John Burns, la conscience nationale s'est exprimée plus clairement que dans l'assemblée des Églises libres... C'est avec une très grande tranquillité que le Dr Rogers nous parle de ces choses dans la *Contemporary Review*. »

Ici, Mr Stead appelle ce bon docteur « le monsieur qui fronce le sourcil entre deux chemins ». C'est peut-être un peu long, mais c'est bien joli. Et le directeur de la *Review of Reviews* semble plaindre beaucoup ce courageux théologien que des sentiments contraires se disputent. Le Dr Rogers ne donne pas ses sympathies aux *Jingoes*, il ne les donne pas non plus aux Boers, — « ce qui explique un certain manque de vigueur dans son article », remarque en passant Mr Stead. D'une plume bien sage en effet, le Dr Rogers écrit : « On est en droit d'attendre des Églises du Christ une action puissante en faveur de la paix au moment où les frénésies de la passion menacent de précipiter deux peuples dans une lutte mortelle. Ceux-ci doivent être gouvernés par d'autres sentiments que par ceux qui s'inspirent des grossières préoccupations de la terre. Et ces sentiments ne devraient pas seulement se traduire en des discours variés, ils devraient exercer une influence bienfaisante sur le jugement des hommes quand ce jugement n'est pas inébranlablement établi. Aussi les Églises pourraient-elles faire entendre un autre langage que le langage de ceux qui prennent parti dans la querelle, — une voix calme et sans passion et non plus un simple écho des bavardages de la place publique, écho dans lequel ceux qui le transmettent, peu respectueux du caractère religieux dont ils sont revêtus, introduisent à peine quelque onction. Jamais la miséricordieuse influence des Églises ne fut plus nécessaire qu'à l'heure présente... »

Ce charabia, comme bien on pense, n'est pas du goût de Mr Stead qui, moins édulcoré, ouvre une parenthèse pour nous montrer « les régions sans dangers de la platitude ». Et il poursuit : « Encore que, suivant l'expression du Dr Rogers, on fût en droit d'attendre des Églises chrétiennes toutes ces belles choses, ceux-là ont été parfaitement déçus, qui y comptaient. Aux violentes, aux vigoureuses colères avec lesquelles son Maître stigmatisait les Scribes et les Pharisiens de son époque, le Dr Rogers substitue d'insipides réflexions. »

De fait, les réflexions de ce prêtre sont le plus souvent d'une âme bien ordinaire. Qu'on en juge par un exemple : « Les Églises chrétiennes, écrit le Révérend, ne sortiraient certainement pas des strictes limites de leurs attributions si elles insistaient sur les funestes conséquences que pourrait entraîner un moment de passion, ce moment d'égarement risquant de faire perdre à un peuple les droits pour lesquels ses pères ont versé leur sang. »

A quoi rime ce souci des attributions du clergé, se demande Mr Stead, alors qu'il faudrait le flageller, le fustiger, ce clergé, « avec des mots de feu ? » Là, une observation plutôt cruelle : « S'il avait vécu du temps de Caïphe et écrit sur le même ton, le Dr Rogers se fût sans doute contenté de remarquer bien doucement que le grand-prêtre pouvait, sans sortir de ses attributions, prévenir par quelques mesures énergiques l'effusion d'un sang innocent. »

Pour finir, Mr Stead a un mot assez beau et qui, certes, n'étonne ni ne détonne sous la plume de cet idéaliste d'un autre âge. Comme le Dr Rogers écrit que, dans ces heures troublées, le chrétien ne peut rien dire ni rien faire qui ne trouve sa justification ou sa condamnation dans l'Évangile du Christ, Mr Stead lui répond : « Non seulement le chrétien ne peut rien faire ni rien dire sans engager sa foi, mais il ne peut se garder de parler, ni s'abstenir d'agir. »

Belgique. — Drôle, vraiment drôle, la question récemment proposée « à ses lecteurs » par une jeune revue belge, le *Thyrse*.

Donc, ce *Thyrse* enquêtait : « Existe-t-il, actuellement, des tendances communes aux écrivains de nationalité belge, tendances originales et caractéristiques d'une école nationale ? »

Comment trouvez-vous cette façon de se tâter en se demandant gravement si l'on existe ? Dès qu'on en arrive à se poser semblable question, on est bien près, m'est avis, d'y répondre par la négative.

Ces messieurs, la plupart de ces messieurs du moins, n'y manquèrent point. « L'écrivain belge est un mythe », écrit l'un d'eux. « Il n'y a pas de littérature belge », prétend un autre. « Les écrivains de nationalité belge n'ont rien à revendiquer de national dans leur art », c'est l'avis d'un troisième.

Ces « jeunes » auraient-ils raison ?... ou bien croirons-nous à la trop grande modestie des « esthètes belges » ?

Égypte. — Le *Bulletin d'Egypte* publie dans son dernier numéro d'avril une importante et fort intéressante étude sur les modifications récemment apportées à la législation des tribunaux mixtes. Après avoir exposé l'esprit et analysé les dispositions des nouveaux décrets, il ajoute :

« Quoi qu'il en soit des modifications que l'avenir tient en réserve comme complément de ce perfectionnement, il faut reconnaître qu'il satisfait aux besoins du commerce en répondant aux nécessités de la vie pratique de tous les jours. Il met les Européens en Egypte dans une situation plus avantageuse que dans bien des pays du continent. On voit que l'Egypte progresse rapidement ; serait-ce elle maintenant qui mon-[illegible]

[illegible]

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI

NOTES FINANCIÈRES

Le public continue à délaisser les rentes françaises, le 3 p. 100 a été offert toutes les fois qu'il dépassait 101,10 et finalement il reste à 101 francs. Le 3 1/2 a perdu le cours de 102. Les demandes du comptant sont peu actives, mais suffisent cependant à absorber les réalisations. L'épargne achète encore volontiers la rente au-dessous de 101.

En ce moment d'ailleurs le Crédit Foncier présente à sa clientèle un solde d'obligations foncières sans lots, mais rapportant 3,75 p. 100 soit 18 fr. 75, moins l'impôt, pour un titre de 500 francs. Le stock se réduit assez rapidement, ce titre étant réellement avantageux au prix de 499 francs, soit le pair en chiffre rond, auquel il peut encore être obtenu.

L'argent devient meilleur marché à Londres et ici, par suite d'importantes rentrées d'or aux deux grands établissements d'escompte. Aussi la Banque de France a-t-elle fléchi depuis huit jours de 4 200 à 4 160.

Les titres des autres institutions de crédit se sont bien tenus. La Banque de Paris et le Crédit Lyonnais gardent les cours où une sage réaction les a ramenés du niveau un peu excessif où la spéculation les avait poussés avant les assemblées.

Le Comptoir National d'Escompte a obtenu un succès complet dans son opération d'accroissement de capital. Les actionnaires en très grand nombre, ont demandé les quantités auxquelles ils avaient droit par préférence, et les souscriptions supplémentaires subiront forcément une réduction.

Le Crédit Industriel n'a pas moins bien réussi. Les demandes éventuelles présentées par les actionnaires en dehors des actions irréductibles qui leur étaient réservées par préférence n'ont pu être servies que dans la proportion de 30 p. 100.

Le Crédit Lyonnais porte son capital de 200 à 250 millions. Les titres nouveaux, au nombre de 100 000, sont offerts aux actionnaires au prix de 925 francs, savoir : 500 francs pour le capital ; 300 pour les réserves ; 100 à la réserve immobilière. 25 au compte d'intérêt de l'exercice 1900.

Les réserves se trouvent portées par là de 70 à 100 millions, non compris une réserve immobilière de 10 millions.

La Banque Internationale, qui vaut environ 610, a tenu son Assemblée générale le 17 mai. Le dividende a été fixé à 35 francs.

La Banque Parisienne s'est tenue très ferme à 530, la Société Générale à 610, la Banque française de l'Afrique du Sud à 95, la Banque Ottomane à 575.

***

Les tendances ont été peu favorables pour les valeurs industrielles de toutes catégories.

Le sentiment général est en effet que, pour quelque temps au moins, la hausse des grandes valeurs favorites est arrivée à son terme, que quelques-unes ont même dépassé la limite raisonnable, et que le maintien des résultats acquis doit être l'unique objectif des opérateurs les plus ambitieux. Lorsque règne un tel état d'esprit c'est merveille que les cours ne rétrogradent pas sensiblement.

Les valeurs cuprifères ont donné lieu à de nombreuses réalisations. Le Rio Tinto a fléchi au-dessous de 1 350, la Tharsis au-dessous de 220, le Cape Copper au-dessous de 160.

Toutes les valeurs de transports urbains par traction animale ou par traction mécanique ont été éprouvées. L'engagement était excessif et les cours cotés récemment étaient tout à fait exagérés. On ne saurait donc regretter que l'Est Parisien ait été ramené à 660, les Tramways Sud à 460, le Métropolitain à 530, la Traction à 284, les Omnibus à 2 090. Ici la rareté du titre pouvait seule expliquer l'emballement des cours.

Les anciennes valeurs, Gaz, Suez, Lyon, Nord, Orléans, ont fait très bonne contenance. Les Métaux. l'Aguilas, les Sels gemmes, la Sosnowice ont subi des réactions plus ou moins fortes.

***

Les Anglais ne cessent d'avancer, et les Boers reculent sur toute la ligne, dans l'État libre comme au Natal. Ils ont levé le siège de Mafeking, et l'annonce de la délivrance de cette place, défendue pendant sept mois par le colonel Baden-Powell avec une poignée d'hommes a excité dans toute l'Angleterre, à Londres surtout, une merveilleuse allégresse tenant du délire.

On est convaincu chez nos voisins que la fin de la guerre est proche et que les Boers ne défendront ni Johannesburg, ni Prétoria. Les délégués du président Krüger ont trouvé à leur arrivée à New-York, une réception des plus chaleureuses, mais le Sénat de Washington a refusé de les recevoir dans son enceinte, et le secrétaire d'État, M. Hay, leur a déclaré, très clairement, que les États-Unis entendaient se maintenir rigoureusement dans la plus stricte neutralité.

Malgré ces nouvelles si rassurantes, les cours des titres sud-africains ont été relativement lourds, et restent plus bas qu'il y a huit jours.

***

L'Extérieure a été très ferme à 73,50. Le ministre des Finances s'est décidé à lancer son emprunt de consolidation au montant nominal de 1 200 millions de pesetas. Le type choisi est le 5 p. 100, ramené par l'impôt à 4 p. 100, remboursable en cinquante ans par tirages, et émis au taux de 83 p. 100.

Les autres fonds d'États ont été très calmes, Brésilien 4 p. 100 à 66,30, Minas Geraes 380, titres ottomans peu actifs.

***

Les actionnaires de la Volga-Vichera, société minière et métallurgique, ont décidé, dans leur assemblée du 4 avril, de vendre les usines de la Volga à la société en formation des Usines et Chantiers de Paratoff.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 2 JUIN 1900.

NOTRE SIÈCLE [1]

LA PRESSE AU XIXe SIÈCLE

I

En reconstituant un animal antédiluvien, et par conséquent une époque géologique tout entière, l'illustre Cuvier a donné un exemple tellement célèbre des merveilles de la méthode scientifique qu'on ose à peine l'invoquer et le citer. Avec presque autant de rigueur que lui, les savants sont arrivés à dresser le tableau des différentes périodes historiques par l'étude des vestiges que l'homme a laissés derrière lui, et qui ont échappé aux ruines et aux catastrophes accumulées par ses propres folies.

Au fur et à mesure que ces périodes historiques se rapprochent de notre ère, leurs reliques étant plus nombreuses, leur histoire devient plus facile. Et aujourd'hui, c'est un jeu véritable, c'est un passe-temps facile et charmant que de rechercher et de retrouver les états d'âme des ancêtres, leurs mœurs, leurs goûts, leurs passions, en appliquant les procédés de la méthode scientifique aux monuments qu'ils nous ont légués. Et, comme l'homme laisse sur tout ce qu'il touche une empreinte intégrale, on peut partir de n'importe quelle spécialité pour arriver à reconstituer sa mentalité à une époque donnée. On peut refaire l'histoire de France en étudiant une collection de meubles, une collection de vêtements, de jouets, de bijoux, etc.

La tâche devient tout à fait aisée lorsqu'il s'agit de collection littéraire, de manuscrits, de livres, puisque là, les témoins disparus ont consigné leurs dépositions. Ce serait une besogne d'enfant que de s'essayer à peindre une société au moyen de sa littérature périodique, de ses journaux, car là, les documents deviennent d'une fidélité photographique en même temps que d'une abondance inépuisable. Et c'est, cependant, ce qu'il conviendrait de réaliser, si l'on voulait dresser le tableau consciencieux et exact de la presse française pendant le siècle qui vient de finir. Lorsque ce tableau serait terminé, l'histoire politique du siècle serait écrite. Je n'ai ni assez de moyens, ni assez de place pour m'offrir un pareil luxe. Je voudrais simplement indiquer aux lecteurs de la *Revue*, non pas le rôle complet de la presse en ce siècle, mais le relevé des chemins qu'elle a parcourus pour arriver où elle en est, et tirer de son bilan sommaire quelques réflexions utiles et morales.

II

Le XIXe siècle s'ouvre pour la France sur une période d'apaisement, de reconstitution, de réorganisation, qui s'appelle le Consulat. Cette tranquillité qui devait si peu durer et que nous devions payer si cher avait pour corollaire, je n'ose pas dire pour cause, un silence à peu près rigoureux imposé à la presse. Dès les premières années de la Révolution,

(1) Voir les articles déjà parus : *Le Monde et les Salons*, par M. le vicomte Brenier de Montmorand (7 avril 1900) ; — *Le Roman au XIXe siècle*, par M. Marcel Prevost (14 avril 1900) ; — *L'Architecture au XIXe siècle*, par M. Frantz Jourdain (21 avril 1900) ; — *La Peinture et la Sculpture au XIXe siècle*, par M. Camille Mauclair (28 avril 1900) ; — *La Sociologie en France au XIXe siècle* (19 et 26 mai 1900).

les journaux avaient pris en France un développement rapide. En 1789, il y eut deux cent cinquante journaux, et jusqu'en 1800, il s'en créa dans les cent par an. De sorte qu'au moment où le Consulat fut institué, on pouvait évaluer leur nombre, pour toute la France, à treize cent cinquante, environ. Il faut dire tout de suite que cette quantité de publications ne doit pas être appréciée d'après ce que représente aujourd'hui un journal. Les feuilles de province n'étaient pour la plupart que de petits prospectus de format restreint, qui contenaient les annonces ordonnées par la loi, les avis indispensables au commerce et à l'agriculture, comme le tableau des foires et le cours des denrées, les communications administratives, une petite chronique locale sans intérêt et des nouvelles puisées dans le calendrier ou l'almanach.

Les journaux de Paris avaient pour ainsi dire le monopole de la politique. Tandis que les feuilles de province étaient rédigées par les imprimeurs, les journaux de Paris possédaient des rédacteurs de métier. La convocation des États Généraux, leur transformation en Assemblée constituante donna aux journaux des lecteurs et des rédacteurs nouveaux. Car, les hommes politiques des Assemblées de la Révolution ne tardèrent pas à utiliser pour leurs idées ces deux formes de propagande; le club et le journal, qui s'allient admirablement, le club étant un journal parlé et le journal étant un club écrit. Les journaux de Paris, à l'exception du *Moniteur* qui avait le format in-folio, et de quelques autres qui avaient le format in-quarto, paraissaient sur des feuilles in-octavo ou in-douze. La plupart d'entre eux n'étaient publiés qu'une ou deux fois par semaine. Enfin, ils n'étaient lus que par des abonnés. On ne soupçonnait pas ou l'on soupçonnait à peine la vente au numéro. Les machines à imprimer n'existaient pas. Le tirage se faisait à bras, et, en dehors des crieurs, il n'y avait presque pas d'industriels chargés de la vente des journaux, comme les kiosques et les libraires. D'ailleurs, l'annonce n'avait pas encore donné à l'industrie du journalisme cette élasticité qui permet d'imprimer beaucoup plus de numéros qu'on n'en vend. Et enfin, le timbre ne permettait pas cette prodigalité. Dernier détail : l'abonnement coûtait en général de neuf à douze livres par trimestre.

Je n'ai pas à examiner ici le rôle épouvantable joué par les journaux et les journalistes au milieu des excès de la Révolution. Ils contribuèrent à créer la Terreur. Ils allumèrent la fureur des brutes. Ils dénoncèrent. Ils espionnèrent. Et ceux qui accusèrent nos anciens confrères d'aller lécher le sang sous la guillotine furent sévères, mais non injustes. Aussi, le Directoire, qui fut la première forme de la réaction contre la Terreur, commença-t-il à porter atteinte, par une loi du 19 fructidor an V, à la faculté de faire imprimer et publier ses opinions que la Constitution de 1791 proclamait un des droits de l'homme. Le Consulat supprima purement et simplement la liberté de la presse, et le XVIIIe siècle vit pendant sa dernière année les journaux parisiens réduits au nombre de treize, par un décret du Premier Consul du 17 nivôse an VIII.

Ces treize journaux favorisés étaient : *le Moniteur Universel*, *les Débats*, *le Journal de Paris*, *le Bien Informé*, *le Publiciste*, *l'Ami des Lois*, *la Clef des Cabinets des Souverains*, *le Citoyen Français*, *la Gazette de France*, *le Journal des Hommes Libres*, *le Journal du Soir*, *le Journal des Défenseurs de la Patrie*, *la Décade philosophique*.

On pense bien qu'aucun de ces treize journaux autorisés ne se distingua par l'audace de son opposition. Tous se résignèrent à reproduire et à commenter *le Moniteur Universel*. Ils se dédommagèrent de ne pouvoir plus faire de politique en se rejetant sur la littérature. Le plus lu d'entre eux, le *Journal des Débats*, inaugura le feuilleton. Le feuilleton était une partie du journal consacrée aux événements littéraires, mondains, aux critiques d'art et de théâtre. On y pouvait lire des bons mots, même des charades, et l'on y introduisit la réclame. Le plus célèbre des feuilletonistes fut Geoffroy. Sous prétexte de rendre compte d'une pièce ou de raconter une éphéméride, il donnait son avis sur toutes choses et même sur les actes du pouvoir. On a pu dire que ce qui restait de liberté s'était réfugié dans son feuilleton. Il fit la fortune du *Journal des Débats* qui acquit jusqu'à trente-deux mille abonnés. Aujourd'hui on retrouve encore cette forme primitive du feuilleton dans quelques feuilles allemandes.

En 1810, Napoléon trouva qu'il y avait encore trop de journaux. Par un décret du 5 février, il étendit la censure à toute la librairie. Enfin, dans son numéro du 28 septembre 1811, *le Journal des Débats*, devenu *le Journal de l'Empire*, contenait la petite note suivante :

« A compter du 1er octobre prochain, il ne paraîtra plus à Paris que quatre journaux : *le Moniteur*, *le Journal de l'Empire*, *la Gazette de France*, *le Journal de Paris*. »

Lorsque les Bourbons rentrèrent, ils avaient des bonnes intentions plein leurs malles. La Charte de 1814 affirma la liberté de la presse. Il se créa presque immédiatement vingt-cinq journaux. Les uns flagornaient les Alliés et dénonçaient les menées bonapartistes. Les autres ripostaient. Ce fut un tel tapage que six mois plus tard la loi du 21 octobre 1814 rétablissait la Censure.

En revenant de l'île d'Elbe, Napoléon ramena la liberté et supprima la Censure par l'Acte additionnel. Il n'eut pas le temps de savourer la liberté de la presse, et les Bourbons, en revenant, durent encore s'occuper des journaux. Ils rétablirent la Censure en juin pour la supprimer en juillet, et faire voter en août une loi qui soumettait les journaux à l'autorisation. *Le Constitutionnel*, qui fut un de nos grands journaux, fut fondé pendant les Cent-Jours.

En mai 1819, Paris comptait cent cinquante journaux, dont huit politiques quotidiens. Deux lois de mai 1819 organisèrent la liberté de la presse, énumérèrent les différents délits et proclamèrent la compétence du jury. Mais le 13 février 1820, le duc de Berry était assassiné. On attribuait cette catastrophe aux excitations de la presse, et, le 31 mars suivant, une loi rétablissait l'autorisation et la Censure. Au bout de deux ans, il fallut encore légiférer sur la presse. La loi du 17 mars 1822 est célèbre. Elle maintenait l'autorisation et inaugurait ce qu'on appelait les procès de tendance. Les journaux pouvaient être condamnés, non plus seulement pour des délits précis et déterminés, mais pour leur mauvais esprit, pour des articles tendant à discréditer le gouvernement. En outre, les Chambres pouvaient citer et punir elles-mêmes les journaux, qui les avaient offensées. Il est curieux de rechercher quel était l'état de la presse lorsque cette loi fut en pleine vigueur, deux ans après la promulgation.

En 1824, le gouvernement était défendu par six journaux, qui comptaient 14.344 abonnés. L'Opposition disposait de six journaux qui réunissaient 41.330 abonnés.

Faut-il citer encore la loi franchement libérale du 18 juillet 1828, qui supprima l'autorisation? Elle eut, comme toujours, pour conséquence, en ce pays non encore habitué à la liberté, un débordement d'injures qui ne fut pas sans influence sur la crise de 1830 ; et l'on sait que parmi les Ordonnances de Charles X, il y en avait une qui supprimait encore une fois la liberté de la presse.

J'ai négligé certains journaux dont la fondation fut un acte politique, tels que *le Conservateur* qui parut de 1818 à 1820 et où écrivirent Chateaubriand, J. de Polignac, Fiévée, Lamennais, de Bonald ; *la Minerve*, qui riposta au *Conservateur* et où écrivaient Benjamin Constant, Estienne, Jouy, Pagès, Paul-Louis Courier, Béranger. J'ai négligé aussi d'autres journaux, comme *le Globe*, *le Temps*, *le National*, *les Tablettes Universelles*, *le Figaro*, fondé en 1826 et qui devaient se développer par la suite.

Pendant cette période de quinze ans, un talent considérable fut dépensé dans la pensée française, des écrivains admirables se révélèrent qui versèrent dans la presse française les éléments du grand mouvement de 1830. C'est, on peut le dire, dans la presse que vint s'abreuver cette pléiade de littérateurs, de poètes et d'artistes, qui allaient jeter sur notre pays, délassé des fatigues de l'Empire et occupé à construire sa fortune financière, une gloire dont nous vivons encore. Certes ! la critique fut sanglante et quelquefois injuste ; la satire fut sans pitié et souvent indécente. Les journaux eurent à se reprocher d'avoir contribué à un changement de dynastie, qui fut une catastrophe nationale et un acte d'ingratitude, au lendemain de la prise d'Alger et à la veille de la conclusion d'une alliance franco-russe. Mais, même dans ses écarts et ses injustices, la presse de la Restauration ne s'abaissa jamais à certains procédés bas et vils, dont nous sommes aujourd'hui les spectateurs attristés.

III

Lorsque le duc d'Orléans vint, le 31 juillet 1830, à l'Hôtel de Ville, pour embrasser Lafayette et chercher la couronne, parmi toutes les belles promesses qu'il fit pour devenir populaire, il y avait celle-ci : « Il n'y aura plus de délits de presse. » La presse goûta donc les délices de la liberté au début de ce règne. Elle en profita pour pulluler et pour mordre. Le gouvernement de Louis-Philippe fut traîné sur la claie. On ne se contentait pas d'injurier et de ridiculiser le Roi, sa famille, ses ministres ; on en appelait ouvertement à la révolte, à l'assassinat. On tirait sur le pauvre Roi comme sur un lapin, et tant que sa vie seule était exposée, l'attentat ne semblait pas dépasser les bornes des plaisanteries permises. Mais Fieschi ayant manqué le Roi et ayant couché par terre un certain nombre de gardes nationaux, d'assistants et même de généraux, on s'en prit à la presse. On ne rétablit pas la Censure qui était supprimée depuis 1830, mais on aggrava les pénalités et l'on rétablit le cautionnement, par la loi du 9 septembre 1835, qui, d'ailleurs, grâce à la faiblesse des cours et tribunaux, ne compromit pas sérieusement la liberté de la presse.

Les principaux journaux créés au début du règne de Louis-Philippe furent *la Tribune*, avec Raspail ; *le Bon Sens*, avec Louis Blanc ; *le Monde*, avec Lamennais. Ces trois feuilles étaient démocratiques. Les bonapartistes firent paraître *la Révolution de 1830*, *le Capitole*, *le Commerce*. Les légitimistes exhalèrent leurs déboires en créant *le Rénovateur*, *le Courrier de l'Europe*, *la France*, *la Nation*. Les partisans du régime nouveau avaient *le Constitutionnel*, *la Paix*, *le Journal de France*, *la Charte*, *le Globe*.

L'année même où fut votée la loi de Septembre, qui devait servir de Charte à la presse jusqu'en 1848, pendant treize ans, une révolution profonde s'accom-

plissait dans le monde des journaux : Émile de Girardin inaugurait la presse à bon marché. Jusqu'à lui, les recettes principales, sinon totales, des journaux étaient fournies par l'abonnement. Le droit de timbre qui pesait sur la presse depuis le Directoire empêchait le développement de la vente. L'abonnement était lui-même à un prix qui arrêtait son expansion. Il coûtait en moyenne 80 francs par an. Girardin l'abaissa brusquement pour *la Presse* à 40 francs, et fit entrer l'annonce en prévision de recettes. Sa combinaison consistait à avoir beaucoup de lecteurs, pour que les commerçants eussent intérêt à faire des annonces chez lui, et à profiter du bénéfice des annonces, pour abaisser le prix de l'abonnement. Au bout de trois mois il avait dix mille abonnés, et bientôt le produit de ses annonces montait à 150 000 francs par an.

Sa réforme dérangeait des intérêts. Elle souleva des colères, et ces colères aboutirent au duel tragique et fameux dans lequel son adversaire, Armand Carrel, perdit la vie. Cependant, tous les autres journaux virent bientôt augmenter leur tirage. *Le Siècle* arrivait rapidement à trente-huit mille abonnés. *Les Débats*, tout en maintenant leur prix, comptaient quinze mille abonnés. *Le Constitutionnel* en avait près de vingt-cinq mille. Le goût de la lecture se répandait. Les grands romanciers comme Balzac et Eugène Sue allaient encore développer, par leurs feuilletons, cette prospérité. En dix ans, le tirage des journaux parisiens doubla à peu près. Nous avons à ce sujet des indications indiscutables, fournies par l'administration du Timbre elle-même. En 1836, le nombre des feuilles timbrées à Paris fut de quarante deux millions. En 1846, il atteignait quatre-vingts millions.

Survient la république de 1848. L'un des premiers actes du Gouvernement provisoire fut d'abroger la loi de Septembre 1835 sur la presse, de proclamer la liberté absolue et de supprimer le cautionnement et le timbre. Les journaux sortent de terre.

Voici *la République, la République Française, la République Universelle, la République Rouge, la Vraie République, l'Opinion des Femmes, la Voix des Femmes, le Peuple Constituant, l'Ami du Peuple, le Représentant du Peuple, l'Ère Nouvelle, l'Opinion Publique, le Bien Public, le Père Duchêne, la Commune de Paris, la Montagne du Peuple fraternel et organisateur, l'Événement, l'Assemblée Nationale*, etc., etc. Là dedans prêchent, écrivent, vaticinent, hurlent, sifflent, tonnent, mugissent et même raisonnent, Proudhon, Raspail, Lamennais, Pierre Leroux, George Sand, Lacordaire, Lamartine, Victor Hugo.

Trois mois après, les journées de Juin. Il fallut suspendre six journaux, rétablir la loi de Septembre, le cautionnement, le timbre et même exiger la signature des auteurs au bas de tous les articles de politique ou de discussion religieuse. A ce moment-là le public avait assez de la liberté de la presse. Il la rendait responsable de toutes les catastrophes qu'il subissait. Et lorsque survint le second Empire, qui assimila les journaux aux établissements insalubres et aux industries dangereuses, les journalistes ne trouvèrent plus de défenseurs.

Napoléon III fut incontestablement moins sévère pour les journaux que son oncle. Napoléon Ier avait installé un censeur dans les feuilles qu'il tolérait. Il se faisait apporter, en outre, à sept heures du soir, les épreuves des journaux qui devaient paraître le lendemain. Enfin, il confisquait la propriété même des feuilles et la partageait entre quelques-uns de ses familiers. Napoléon III n'alla pas jusque-là. D'abord, la Censure ne fut pas rétablie. Il se contenta des mesures préventives suivantes : Un journal ne pouvait pas être publié sans une autorisation préalable du gouvernement et sans une déclaration indiquant son titre, les noms de ses propriétaires, de ses gérants. Il devait verser un cautionnement. Ses articles devaient être signés. Chacun de ses exemplaires devait porter la signature du gérant. Tous les journaux étaient soumis au timbre. Le gouvernement pouvait infliger aux journaux des avertissements. Le journal pouvait être suspendu ou supprimé, soit par le gouvernement, soit par les tribunaux. Enfin, il pouvait être saisi préventivement par l'Administration.

Le gouvernement impérial, en neuf années, de 1852 à 1861, prononça trois cent soixante-huit avertissements, cent vingt-sept suspensions et douze suppressions.

En 1853, nous ne trouvons plus à Paris que quatorze journaux quotidiens : *les Débats, la Presse, le Siècle, le Constitutionnel, le Pays, la Patrie, l'Assemblée nationale, la Gazette de France, l'Union, l'Univers, l'Estafette, le Journal des Faits, le Charivari, le Moniteur*, auxquels vinrent se joindre plus tard : *l'Opinion Nationale, la Liberté, le Temps, le Figaro, la Lanterne, le Gaulois, le Rappel, le Petit Journal, la France, le Monde, le Globe, l'Avenir National, l'Époque.*

La législation impériale s'adoucit d'abord en 1861 et enfin en 1869. A cette époque, le timbre fut réduit; l'autorisation préalable, la suspension et la suppression furent abolies.

Comme le gouvernement de Louis-Philippe, comme le Gouvernement provisoire de 1848, le Gouvernement du 4 Septembre supprima le timbre, le cautionnement, proclama la liberté des professions d'imprimeur et de libraire. Il fut néanmoins obligé de sévir, pendant le siège, contre deux journaux, dont la publication, disait le décret qui les frappa, devenait un danger public. Toutes les révolutions enfantent des journaux. Elles n'enfantent même guère que cela, avec quelques ruines.

Pendant le siège naquirent : *la Vérité*, qui devint *le Corsaire*, *le Mot d'Ordre*, *la Patrie en danger*, *le Bien Public*, *le Soir*.

Pendant la Commune virent le jour : *le Cri du Peuple*, *Paris-Libre*, *la Sociale*, *le Bonnet rouge*, *la Commune*, *l'Affranchi*, *le Réveil du Peuple*, *la Montagne*, *le Père Duchêne*.

Après la Commune parurent : *le Radical*, *la République Française*, *le XIXe Siècle* et *l'Événement*.

A son tour, l'Assemblée nationale légiféra sur la presse. Et enfin, en 1881, le 29 juillet, une loi sur la presse est devenue notre Charte, abrogeant les quarante-deux lois, décrets ou ordonnances qui l'ont précédée, et qui ne renfermaient pas moins de trois cent vingt-cinq articles. Cette loi de 1881 a organisé dans ce pays-ci la liberté de la presse, de façon à satisfaire les plus difficiles. Bien entendu, toutes les mesures prohibitives ou préventives ont disparu, et la connaissance du délit d'outrage aux hommes publics a été réservée au Jury. Comme, d'autre part, le Jury a pris, depuis dix-neuf ans, l'imperturbable habitude d'acquitter tous les journalistes qu'on lui défère, il est permis de dire qu'aujourd'hui la presse peut tout se permettre. C'est pourquoi un certain nombre de sénateurs, préoccupés de cette impunité et de ce privilège à rebours, ont déposé un projet de loi dont M. Joseph Fabre est le rapporteur, et dont l'économie consiste à restituer aux tribunaux correctionnels les délits d'offense au Président de la République, de diffamation ou injures envers les cours, tribunaux, armée ou administrations publiques, ou envers les citoyens chargés d'un service ou d'un mandat publics quelconques.

J. CORNÉLY.

(*A suivre.*)

AU MAROC [1]

De Tanger à Marrâkech.

JOURNAL DE VOYAGE

Dimanche, 9 avril.

Cinq fois par jour, nous entendons de notre résidence l'appel à la Mosquée pour la prière. Un homme le crie sur une seule note, à pleins poumons, du sommet de la Koutoubia. « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » (*Laï laha il Allah Mohamed rasoul Allah !*) C'est le *Credo* des Musulmans. Nous l'entendons à l'aurore, à midi, à 1 heure 1/2, à 3 heures, au coucher du soleil et deux heures après.

1. Voyez la *Revue* du 26 mai.

Ces messieurs vont à 3 heures rendre visite à la mission française. A 5 heures ils viennent me prendre et nous nous rendons chez les M. L***. Leur maison, aménagée à l'orientale, offre pourtant un confort tout anglais. Elle est située sur le *Socco* de la ville. C'est là que toutes les questions se débattent au Maroc. Quelquefois même elles s'y vident à coups de fusil entre les tribus voisines de la ville.

La foule s'écarte devant nous, le corps de garde nous présente les armes et nous entrons dans la maison. Pour venir jusqu'ici, nous avons suivi une très large rue ou plutôt une route bordée de murs délabrés, derrière lesquels se dissimulent les demeures des habitants. Ces murs, toujours de la même couleur que le sol, couleur de boue jaune brun, donnent à la ville un aspect uniforme, morne et triste. Les briques avec lesquelles on les construit sont de simples cubes de terre moulés dans des caisses en bois. Cette terre ou cette boue, on la prend le plus souvent à l'endroit même où l'on construit le mur. De là, ces trous si dangereux que nous avions remarqués sur les routes et qui y alternent avec des mares où s'embourbent les indigènes aveugles, et il y en a beaucoup. Parfois même ils disparaissent dans ces trous néfastes.

Lorsque nous sortons ou que nous rentrons, la garde d'honneur de 30 hommes qui veille à notre porte nous présente les armes et les tambours battent aux champs. Le commandement est très bizarre, mélange d'anglais et d'allemand, le tout prononcé à la marocaine.

Lundi, 10 avril.

Journée sans intérêt. Je vais avec T*** et mon fils me promener dans les jardins de la Mamounia, pavillon du sultan mis à la disposition de la dernière ambassade française qui est venue ici. Aujourd'hui, ces jardins ont l'air d'être abandonnés.

Plus tard, on nous apporte quelques objets à vendre, des produits de l'industrie locale. Le travail est généralement grossier et rien de tout cela ne nous tente, sauf quelques couteaux et quelques fusils de Sousse. Ne pouvant apprécier les armes, je jette mon dévolu sur des coussins de cuir à dessins grattés, blancs sur fond de couleur. C'est, à mon avis, ce qu'il y a de mieux en fait de *maroquineries*.

Mardi, 11 avril.

A 7 heures 1/2, le grand maître des cérémonies, caïd Méchouar, que nous appelons entre nous « le mouchoir », vient prendre le ministre et sa suite. Entre deux haies de soldats, suivis et précédés d'une escorte de cavaliers, je les vois partir pour la remise au sultan des lettres de créance. Le caïd Méchouar ouvre la marche avec sa suite, puis viennent

les gardes du ministre, le ministre lui-même ; à sa gauche, comme toujours, un pas en arrière, son interprète, puis, seul, le prince A. G***, secrétaire de la mission, portant la grande enveloppe en brocart d'or qui contient les lettres de créance. Derrière lui, nos autres compagnons chevauchent sur un seul rang. Quelques instants après, je me mets également en route avec l'aimable docteur L***, qui s'était offert pour m'accompagner aujourd'hui.

Nous pénétrons dans la cour du palais, qui peut bien avoir trois quarts de kilomètre carré et est entourée de murailles crénelées. Les troupes forment tout autour une triple haie. L'ambassade se place au milieu de la cour, avec son escorte rangée de côté et met pied à terre. Son chef marche seul en avant ; les autres le suivent, alignés à quelques pas de distance. Quant à moi, je me range avec le docteur L*** tout contre le mur, derrière les troupes. Il n'y a que moi en selle dans toute l'enceinte, car tous sont descendus pour attendre le sultan, qui seul est à cheval. A peine l'ambassade s'est-elle rangée, que la grande porte du fond de la cour s'ouvre, et le cortège du sultan apparaît. A mesure qu'avance le souverain, les troupes l'acclament. Il est entouré de nègres à pied dont deux agitent en l'air des serviettes blanches pour chasser les mouches autour de lui. Il est tout en blanc, sous un parasol rouge, emblème du pouvoir suprême. A son approche, la mission fait le salut militaire. Le sultan s'arrête aussitôt ; le ministre, le tricorne sous le bras, commence à haute voix son discours. Ce discours terminé, il se couvre et l'interprète traduit en arabe les paroles qui viennent d'être prononcées. Le souverain répond. R*** traduit sa réponse en français. Ensuite, viennent une à une les présentations de nos compagnons, qui s'avancent en faisant le salut militaire tandis que le ministre les nomme au sultan.

Muley-Abd-el-Aziz est obèse, boursouflé. A vingt ans, il a l'air d'en avoir trente-cinq. Masque apathique et cruel. Type d'empereur de la décadence. Les présentations terminées, il tourne bride et, sans saluer, s'en va. A ce moment, le grand vizir cause avec mon mari, le canon tonne et les palefreniers amènent les chevaux pour la rentrée.

Mercredi, 12 avril.

Je sors l'après-midi avec une garde nombreuse pour visiter la ville et les bazars. Tout ici a un aspect absolument nouveau pour moi. Je trouve entre Marrâkech et Tanger une aussi grande différence qu'entre Tanger et une ville d'Europe. Çà et là, une porte entr'ouverte, derrière laquelle on voit grouiller de pauvres êtres déguenillés. Dans les quartiers marchands, lés maisons sont généralement couvertes de chaume. Les étalages des magasins sont disposés en amphithéâtre en pente raide. Sur un des gradins, est accroupi, au milieu des denrées, un Arabe à figure patibulaire. D'autres boutiques minuscules brillent par l'absence d'étalage. Un chat affamé s'y promène mélancoliquement. De petites places de marché, où des vendeurs d'herbe ou de fagots dorment à côté de leurs marchandises. Tout est sale, repoussant. Odeurs sans nom, poussière incroyable. Nous nous désinfectons après chaque sortie.

Ce matin, notre compagnon de voyage, — le prince N. G***, nous a quittés pour aller chasser dans l'Atlas. Le mouflon est une pièce qui manque à ses exploits cynégétiques. On lui a dit qu'on en tirait parfois dans l'Atlas, cela suffit pour l'entraîner dans cette excursion téméraire.

Jeudi, 13 avril.

Je sors seule, mais précédée et suivie de gardes, dont on ne peut se dispenser. A peine ai-je contourné les murs des jardins du sultan, que la chaîne de l'Atlas m'apparaît dans toute sa majesté. Son éblouissante blancheur, le bleu transparent du ciel, le vert intense des palmiers forment une incomparable harmonie de couleurs. Aujourd'hui, dans tout ce paysage règne une gamme de bleu d'une beauté féerique. Je m'en régale longtemps les yeux et vais ensuite visiter le quartier juif « Mellah », plus malpropre encore, si possible, que les autres quartiers de la ville. Il est défendu aux Juifs de jeter leurs ordures hors de la Mellah, ce qui produit une vraie montagne d'immondices, foyer pestilentiel, s'il en fut.

Aujourd'hui, nos amis ont accompagné mon mari chez le grand vizir, chez son frère, le ministre de la Guerre et chez le caïd Méchouar. La maison du ministre de la Guerre, sans pouvoir être comparée à celle du grand vizir, est fort belle, avec son ornementation arabe. T*** a eu chez le caïd Méchouar une conversation avec le médecin du sultan. Entre autres étranges choses, cet Esculape du cru a dit à T***, qui lui demandait où il avait fait ses études, qu'il était médecin de naissance, ses père et grand-père l'ayant été avant lui. T*** dut modestement avouer que, faute d'avoir été aussi favorisé par le sort, il avait été obligé de faire des études de médecine.

Vendredi, 14 avril.

Je voulais aller voir ce matin le passage du sultan se rendant à la prière, mais, étant sortie un peu tard, j'ai trouvé toutes les portes de la ville fermées. Cet usage a été établi depuis une surprise de l'ennemi qui, un jour, avait pénétré dans une ville où se trouvait le sultan pendant que ce dernier était à la mosquée.

Plus tard, je vais avec l'interprète R*** dans le

quartier de la maroquinerie. Une foule déguenillée, d'aspect sauvage, essaie de nous approcher, mais elle est tenue à distance par nos gardes. J'en ai six avec moi sous la conduite de notre caïd Ahmed. Nous nous faisons ici l'effet de souverains ou... de prisonniers. Le ministre ne sort pas avec moins de douze gardes à pied, quatre à cheval et un caïd. Il a fait aujourd'hui visite au gouverneur de Marrâkech, dont la famille occupe depuis trois cents ans les fonctions de pacha de la ville. Ces postes de gouverneur sont enviables entre tous, étant moins que d'autres à la merci des caprices du souverain. La fin des hauts dignitaires est souvent tragique et leur destinée incertaine, tandis qu'il est fort rare qu'un pacha soit destitué. Celui-ci a été en Europe et est relativement civilisé. Après la visite de mon mari, il m'envoie un magnifique bouquet.

A cinq heures, le grand vizir arrive chez nous avec son secrétaire. Il passe dans une chambre intérieure pour causer affaires. Le ministre le suit avec son interprète. Après une demi-heure, il arrive sur la terrasse, où je me trouve avec son secrétaire et nos compagnons, prenant le thé. Je lui en offre, il en accepte, mais n'y touche que du bout des lèvres. Il a l'air fin, astucieux. Sa physionomie revêt auprès de nous ce caractère sombre, méfiant, impénétrable qu'ont beaucoup de visages musulmans lorsqu'ils se trouvent en contact avec des chrétiens. Son secrétaire tremble devant lui et guette, avec inquiétude, chacun de ses regards. Cela me frappe, car nous le trouvions tout autre avant l'arrivée du grand'vizir.

Ba'Hmed est le vrai maître du Maroc depuis trois ans. Le sultan actuel ne s'occupe de rien et n'est qu'une marionnette dans les mains de son tout-puissant ministre. C'est Ba'Hmed qui l'a assis sur le trône et qui l'y maintient malgré des droits contestables. On se demande ce qui adviendrait si ce personnage venait à disparaitre. Avant notre arrivée, il a eu, au sortir de son harem, une légère attaque. N'en étant pas encore complètement remis, il demande à voir le professeur T***, qui lui refuse la consultation, à moins que le Dr L***, qui le traite, ne la lui demande lui-même. Le grand vizir semble très surpris de cette preuve de délicatesse entre collègues chrétiens.

Il m'engage à aller voir ses femmes et nous convenons du jour et de l'heure de ma visite au harem.

On raconte ici que l'ambassadeur a amené avec lui trois ours de son pays dont on ne voit qu'un seul, le plus petit. Il se trouve que c'est de mon chien Bob qu'il s'agit.

Lundi, 15 avril.

Ce matin à 8 heures, le ministre a été reçu en audience privée par le sultan. Celui-ci était accroupi sur un divan, Ba'Hmed par terre à ses pieds et mon mari assis sur une chaise. La conversation a été des plus banales. La façon du sultan de ne pas répondre au salut qu'on lui fait à la fin de l'audience, comme aussi l'usage qui règne dans son palais que personne, ni gardes, ni employés, ne se dérange au passage de l'envoyé, choque beaucoup mon mari qui se propose de faire modifier cette coutume pour son audience d'adieu. Il croit de son devoir de l'exiger.

Au fond, les Musulmans sont enchantés lorsqu'ils trouvent l'occasion d'abaisser un représentant chrétien et il faut que ceux-ci soient constamment en garde contre la ruse musulmane qui s'évertue à leur infliger des humiliations dont ils ne puissent s'apercevoir qu'après coup. Toute l'étiquette de ces cours ne tend qu'à cela.

Aussi suis-je très fière de voir mon mari s'appliquer à redresser ces pratiques dans ce qu'elles ont de plus insolite.

L'après-midi nous allons visiter les jardins du sultan. Ils sont immenses et pourraient être très beaux, avec un peu plus de soins. La résidence d'Abd-el-Aziz se compose de nombreux pavillons dispersés. Près d'un d'eux, qui se mire dans un grand étang carré, nous apercevons un vieux bateau à vapeur renversé sur le flanc. D'une hauteur que nous gravissons, on aperçoit une végétation luxuriante d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de palmiers de toute espèce et des chemins très larges disparaissant sous les mauvaises herbes.

Dimanche. 16 avril.

Nous partons le matin à 8 heures pour aller déjeuner à la campagne. Une vaste tente est dressée dans un bois d'oliviers. Pour y pénétrer, notre escorte démolit en un tour de main une porte à moitié murée.

Nous aurions pu passer aussi par une des larges brèches du mur d'enceinte, mais le décorum nous le défend. C'est une propriété du sultan, prise probablement à l'un de ses sujets. Elle est à une heure et demie de la ville. Cette partie de la campagne n'a rien de bien pittoresque. Notre escorte armée, forte de cinquante hommes, tant à cheval qu'à pied, fait autour de nous une abominable poussière. Nous retrouvons dans la campagne ces énormes trous si dangereux pour les piétons et les cavaliers distraits. On m'assure qu'ils proviennent d'essais d'irrigation. J'en doute, car ils ont, me semble-t-il, le même aspect que ceux qui m'avaient frappée en ville.

Peut-être vient-on jusqu'ici chercher la terre nécessaire aux constructions.

Au retour, T***, mon fils et moi nous nous séparons des autres et allons, avec neuf gardes, gravir des collines d'où on a une vue d'ensemble sur Marrâkech et ses environs, mais nous nous hâtons d'en descendre,

l'endroit étant sacré pour les indigènes, qui y viennent en pèlerinage. On y voit encore l'habitation du saint qui est le patron de la ville. Le ministre d'Angleterre G***, mort ici pendant une ambassade, a été frappé, au dire de ces fanatiques, parce qu'il n'avait pas craint d'approcher de ce lieu redoutable.

Lundi, 17 avril.

Je suis souffrante la nuit. Le matin, le professeur T*** me conseille de garder le lit. Quelle fâcheuse coïncidence! Les Arabes vont croire que je suis punie pour avoir gravi la colline sacrée. En réalité, l'air d'ici éprouve sans doute les nouveaux arrivants, car tous, à tour de rôle, nous avons été plus ou moins indisposés.

Nos amis vont déjeuner ce matin chez le grand vizir. Mon mari et le secrétaire de la mission sont en petite tenue d'uniforme, T*** R***, et mon fils en *smoking* et cravate blanche. Les braves Marocains ne comprennent rien à la mise européenne. Pourvu que la cravate soit blanche! Ce déjeuner a été, me dit-on, très intéressant, servi dans un merveilleux palais. Une foule d'hommes richement vêtus y assistaient sans y prendre part. On nous assure que c'étaient des spectateurs payants. C'est ainsi que les festins offerts aux représentants étrangers, loin d'être une dépense, deviennent pour notre malin grand vizir une source de revenus.

Mardi, 18 avril.

Je passe encore la journée au lit. T*** a été aujourd'hui, à la demande du Dr L***, en consultation chez le grand vizir qu'il fait déshabiller, tourne et retourne pour l'ausculter. Celui-ci avait l'air étonné de cet audacieux examen : étonné... mais soumis.

Mercredi, 19 avril.

Déjeuner chez le sultan. Nous allons à neuf heures hors de la ville dans un grand pavillon avec terrasse donnant sur une belle nappe d'eau. Là, nous trouvons les ministres du Commerce, des Affaires étrangères, l'intendant des palais et trois autres personnages. C'est un déjeuner invraisemblable. Comme nappe, une grosse toile chiffonnée. Assiettes et verres, tout est dépareillé, les couverts de ruolz ternes et usés, ainsi que l'une des six carafes dont le goulot est cassé. Ayant vu à ce déjeuner des assiettes aux armes de M. L*** je lui ai demandé plus tard l'explication de ce fait. Il m'a dit avoir prêté son service au palais. Depuis, il ne l'a jamais revu. Toutes ces pièces ont probablement une origine analogue. Comme surtout de table, trois pauvres bouquets entre des joncs qui les supportent. Nos domestiques nous servent. Ils nous versent nos vins et nos eaux minérales, tandis que nos commensaux indigènes boivent l'eau sale des carafes. On nous présente une quantité d'énormes plats nauséabonds. Chacun d'eux revient plusieurs fois. Enfin c'est fini. Nous nous levons et allons sur la terrasse prendre du thé (mélange très sucré de thé vert et de menthe). Ensuite, nous photographions des groupes où nous nous trouvons mêlés à nos commensaux Marocains d'abord un peu récalcitrants, mais qui finissent par se laisser faire. Nous nous amusons enfin à tirer sur des aigles qui volent au-dessus de l'étang. Sur la table du déjeuner, on avait posé une espèce d'encensoir que j'ai bien vite fait enlever, car les parfums de ces pays n'écœurent pas seulement, ils asphyxient.

A 1 heure je quitte seule le pavillon, emportant une piètre idée de l'art culinaire du Maroc. Aussi avons-nous, paraît-il, laissé voir que nous n'apprécions pas cette cuisine, car il est ici d'usage et de bon ton de témoigner à table, par des « revenez-y » sonores, de la reconnaissance de l'estomac, coutume à laquelle nous nous sommes permis de déroger.

Je rentre en ville avec une escorte de vingt gardes, commandés par notre caïd, pour prendre Mrs. M.-L***, qui s'est aimablement offerte à me servir d'interprète dans ma visite au harem.

Cette visite restera comme l'un des souvenirs les plus curieux de ma vie.

Nous arrivons à l'immense palais-forteresse de Ba'-Hmed.

Après avoir, sous la conduite de quelques gardes nègres, traversé trois ou quatre cours et autant d'énormes portes de fer, nous arrivons à un interminable dédale de corridors. Là, les soldats nous quittent, ferment une porte de fer très lourde, et nous suivons, à travers un vrai labyrinthe, des enfants nègres de huit à neuf ans qui se changent de distance en distance. Une dernière porte s'ouvre de l'intérieur, comme par un coup de baguette magique, et nous nous trouvons en face de six femmes, debout et rangées pour nous recevoir. C'est la femme, la belle-mère, deux sœurs, une belle-sœur du grand vizir. Elles sont accoutrées de la façon la plus bizarre. Le vêtement de dessus est une longue blouse en étoffe de soie brochée aux couleurs éclatantes et d'une ampleur d'épaules extraordinaire. Sur le ventre, une très large ceinture de brocart rouge, vert, violet et or, pour la plupart, raide et épaisse, qui, serrée du bas, monte, s'évasant en entonnoir, jusqu'aux seins. — Au cou, une profusion de colliers, de pierreries vraies ou fausses. Sur la tête, de larges diadèmes de rubans, raides comme les ceintures, ornés de bijoux et retenant des draperies de soie légère qui tombent richement par derrière. Tout cela très large, triple le volume de la tête comme le vêtement triple celui du corps. Le front est ceint de bandelettes, les yeux, les sourcils outrageusement peints

en noir, sans tenir aucun compte de la forme indiquée par la nature, la lèvre inférieure cerclée de noir, les joues écarlates, entre les sourcils et sur le menton des petits dessins en raies de couleur. Les ongles des mains et des pieds colorés au henné. Elles sont ainsi, laides, surprenantes, énormes, semblables à des divinités païennes.

Ces dames, après nous avoir dévisagées, me prennent la main et, à pas lents (car elles marchent toutes comme des oies grasses), nous conduisent à travers diverses pièces. Nous débouchons sur une cour des *Mille et une Nuits*, toute en mosaïques et en marbre, entourée d'arcades. Au milieu, trois beaux jets d'eau. Cette splendide cour, pleine de femmes postées sous les arcades et tout ensoleillée, m'émerveille. Toujours tout doucement, nous nous dirigeons vers le fond de la cour. Là, il y a une belle et vaste salle de fine architecture arabe, comme tout l'intérieur de ce palais. Pour tout ameublement, elle n'a que trois grands lits en cuivre poli, des divans recouverts de toile blanche, des chaises, un seul haut fauteuil et une table ovale au milieu. Cette table est surchargée de pâtisseries variées et suspectes à l'œil. Nous nous asseyons autour d'elle, moi au milieu, entre la belle-mère et la sœur du grand vizir. Cette sœur paraît tout à fait abrutie. Elle s'endort à tout moment et ne se réveille que pour tenir quelque propos frisant l'obscénité. Des esclaves agitent des mouchoirs et des espèces de plumeaux pour chasser les mouches autour de nous.

Petit à petit, une à une, arrivent dans la salle une quantité de femmes aussi luxeusement accoutrées que les premières. Elles s'asseyent, comme celles-ci, autour de la table. Celles qui ne trouvent plus de place restent debout. Je remarque que mes voisines (sans parler de la belle-sœur, qui dort) ont l'air malheureux et las. Sans cesse elles se remuent, s'agitent et balancent les pieds. Enfin la belle-mère me demande si je n'ai pas les jambes fatiguées par ce siège si haut, et, comme je la vois elle-même très lasse de cette position, j'ai la charité de répondre affirmativement. Nous nous levons toutes, sans avoir touché aux friandises disposées sur la table, et allons nous asseoir sur les divans circulaires de la salle, moi toujours au milieu, entre mes deux voisines, Mrs. M. L*** de l'autre côté de la belle-mère, ayant également à sa droite une sœur du grand vizir. La femme légitime de ce dernier, et il n'y en a qu'une, est assise quatre places plus loin, entourée de parentes et d'amies. Le divan est tout garni de ces étranges créatures qui nous dévorent des yeux.

Près de la porte, à droite, dans le fauteuil, s'est assise une négresse à burnous blanc et turban rouge. Elle est vieille et a l'aspect d'une vraie sorcière. C'est la matrone du harem. Elle surveille les femmes, rétablit la paix lorsqu'elles se querellent, les traite lorsqu'elles sont malades et rapporte tout au maître. Celui-ci ne daigne encore fixer ses regards que sur sa femme légitime et sur une de ses esclaves. Sa belle-mère a, dit-on, de l'influence sur lui. Elle est veuve et vit près de sa fille au lieu d'habiter, selon l'usage, la maison de son fils, le pacha de la ville. Les mères sont très respectées au Maroc.

A droite, au milieu de la pièce, s'assied sur un coussin une femme jeune encore et très richement vêtue. On pose à terre devant elle un plateau et elle fait le thé. C'est une esclave que le grand vizir a héritée de son père défunt.

La situation des esclaves qui ont, ne fût-ce qu'un moment, attiré les yeux du maître est toute semblable à celle d'une femme légitime et leurs enfants sont reconnus légitimes. Le sultan Abd-el-Aziz lui-même est fils d'une esclave circassienne.

Il y a aussi dans ce harem une nuée d'esclaves très simplement ou à peine vêtues. Ce sont celles qui travaillent. Elles vivent sur un pied de familiarité complète avec les femmes qu'elles servent et semblent fort heureuses. Quelques-unes même, espèces de chiens de garde chargés de leur surveillance, les grondent et les bousculent à l'occasion. L'une d'elles intervenait très brutalement en ma présence, chaque fois que la belle-mère disait ou voulait faire quelque chose que ce mentor jugeait inconvenant. Sans la présence de cette esclave et de la matrone, j'aurais pu prendre la photographie de ces dames qui toutes paraissaient disposées à se laisser portraiturer; mais lorsque je fis mine de sortir mon appareil, les deux Cerbères se récrièrent avec tant de paroles et de gestes que ces dames prirent peur. La belle-mère semble plus intelligente que les autres dames du harem. Elle a des aspirations à la liberté et m'a dit envier les femmes d'Europe. On était ici, selon elle, plus croyant en paroles qu'en actes. Les chrétiens, eux, agissaient selon leur foi. Illusion flatteuse pour nous, que je me suis bien gardée de détruire.

Une veuve, dans ce pays, n'hérite de rien et celle-ci était effectivement mise avec moins de luxe que ses compagnes. C'est cette question d'intérêts, qu'elle croyait réglée en Europe avec une justice impeccable, qui semblait la toucher le plus. Je lui dis que nous pensions au sort de nos sœurs musulmanes et priions pour elles. Là-dessus, elle m'accabla de tendresses.

Lorsque je demandai si le grand vizir avait des enfants, toutes se mirent à rire. Il en a eu deux d'une esclave, qui sont aujourd'hui des jeunes gens, et un de sa femme légitime, la première année de son mariage — il y a dix-sept ans; celui-là est mort.

La sœur du grand vizir se réveille pour m'engager à rester dans le harem jusqu'au lendemain. Elle voudrait me peindre la figure, m'assurant que j'y

gagnerais beaucoup et dit avec un plaisir visible, dans une langue que j'ignore, Dieu merci, des choses évidemment fort lestes. Sa physionomie s'anime. Elle rit et toutes semblent s'amuser infiniment.

Ces dispositions sont heureusement dissipées par l'arrivée d'un énorme plat à couvercle, qu'une esclave vient poser à terre devant moi. Le couvercle est en paille et a la forme d'une ruche. Elle l'enlève et le repas commence.

A ce moment, le coup d'œil était féerique : comme fond, la merveilleuse cour par laquelle arrivent les esclaves pieds nus, sans bruit, d'un pas fantomatique. Elles portent les plats sur la tête et ont pour tout costume une ceinture rouge nouée autour des reins. Les fenêtres de la salle donnent sous les arcades de la cour garnies de curieuses aux visages noirs, aux yeux luisants. Le soleil darde ses rayons sur les marbres, les mosaïques, dorant l'eau des fontaines et la salle où je me trouve en si étrange et si nombreuse compagnie...

Une cinquantaine de plats se suivent. Ils arrivent et disparaissent comme par enchantement. Les esclaves qui les apportent se succèdent sans interruption. La belle-mère déchire les volailles avec ses doigts, barbote dans les sauces, prend une bouchée, m'en offre la moitié, toujours avec ses doigts. Il y a quatre assiettes dépareillées dans une grande boîte et quelques couverts, mais elle n'y touche pas. Je demande cependant pour moi une assiette et, à mon grand écœurement, je goûte d'un plat au hasard, en faisant mine de le trouver exquis. Mrs M. L*** se dévoue et me dit souffrante pour expliquer mon abstinence. Ces doigts qui se promènent ainsi dans tous les plats me causent un dégoût irrésistible. Vers la fin, j'ai le courage de prendre une boulette de riz que la belle-mère me roule avec une sollicitude particulière. J'ose l'accepter, me disant que ses mains s'étaient sans doute nettoyées à tant de sauces. Pour clore ce repas sauvage, on apporte une soupe. J'en prends, après m'être assurée qu'elle ne contenait ni beurre, ni huile (le beurre qui se consomme ici est souvent vieux de trois ans et l'huile n'est guère plus fraîche). C'est du feu que j'avale, mais ce n'est pas trop mauvais, du moins cela ne me soulève pas le cœur.

On apporte encore quatre plats de salade aux fruits, dont l'une d'oranges, à l'eau de roses, — et c'est fini. — Une esclave nous présente une cuvette en argent avec aiguière et s'offre à nous laver les mains. Nous refusons, mais l'inénarrable belle-mère se livre à de grandes ablutions. Elle se savonne à fond les mains et se rince la bouche en aspirant l'eau qui remplit ses mains, pour la rejeter ensuite. En somme, la voilà propre.

Je voudrais partir, mais il n'y a pas moyen. Elles nous supplient de rester encore. On apporte une vulgaire boîte à musique, que des esclaves posent pompeusement devant moi. Tous les regards se fixent sur moi, ayant l'air de me demander si jamais j'ai vu semblable merveille. Après avoir joué son air, la boîte est enlevée et promenée dans la salle. De temps en temps, on la pose à terre et les femmes accourent se grouper autour d'elle.

Je suis sur le divan, plongeant dans des coussins. Chaque fois que je bouge, on m'en apporte un nouveau. Enfin, je me lève, car il nous faut encore visiter les autres salles et les cours du harem. La femme légitime passe seule devant nous, à pas lents. Je la suis, donnant la main à la belle-mère ; les sœurs accompagnent Mrs M. L*** ; toutes les femmes nous entourent ou nous suivent. Elles me font passer d'une salle et d'une cour dans l'autre. Ce splendide palais est un véritable labyrinthe.

J'apprends que le grand vizir ne couche jamais deux nuits de suite dans la même chambre, que partage toujours avec lui sa femme légitime ou son esclave favorite. Un malfaiteur ne saurait ainsi où le trouver, lors même qu'il réussirait à s'introduire dans le harem.

J'insiste encore pour m'en aller. J'assure que mon mari m'a « ordonné » de rentrer à heure fixe. Cet argument est pour elles sans réplique. Alors, en suivant toujours le même ordre de marche, nous arrivons dans une dernière salle. Là, sont exposés les cadeaux, bracelets, tapis de table brodés d'or, burnous, ceinture de brocart, babouches, coussins. La femme légitime me les offre en cérémonie. Je remercie, touchée, mais prévoyant déjà les fastidieuses recherches qu'il me faudra faire en Europe pour trouver un lot de souvenirs pouvant faire plaisir à ces dames.

Je prends congé et m'en vais avec Mrs M. L***, dont la compagnie, durant cette visite, a été inappréciable, car elle parle l'arabe comme sa langue maternelle.

Nous sommes suivies d'esclaves portant les cadeaux. L'une d'elles, la plus âgée, les remet au guide de garde. La lourde porte de fer retombe. Ouf ! nous voici dehors.

Pauvres femmes ! Elles ne semblent pas malheureuses, mais abruties. En les voyant ainsi, je comprends qu'un homme capable de penser ne puisse voir une compagne dans un de ces êtres. Les choses ne sauraient changer pour elles, tant qu'elles-mêmes n'auront pas changé, et le genre d'existence qui leur est créé rend cette transformation impossible.

Je suis la première Européenne qui ait pénétré dans le harem du tout-puissant et fastueux Ba'Hmed. On dit le harem du sultan très inférieur à celui-ci.

Il arrive parfois que le sultan fait cadeau d'une de ses femmes lorsqu'elle cesse de lui plaire. C'est une

tuile pour celui à qui cet honneur est infligé, car il doit la garder sa vie durant et la traiter avec beaucoup d'égards. De plus, ce sont presque toujours des harpies dont le sultan tient à débarrasser son harem et bientôt leur nouveau seigneur voit la discorde semée dans le sien.

A la mort d'un propriétaire de harem, ses femmes passent dans celui de son héritier.

Je recommande aux dames qui visitent les harems de se mettre toujours en toilette très riche. Cela fait meilleur effet. Je n'en avais pas avec moi dans ce voyage et, étant simplement mise, me suis vue obligée de dire que mes toilettes étaient restées, par erreur, à Mazagan. Autrement, ces femmes auraient trouvé à l'épouse du représentant d'un si grand pays l'air bien pauvre. Elles ne comprennent pas la simplicité qui, pour elles, est synonyme de pauvreté.

N. G*** est rentré aujourd'hui de son expédition à travers l'Atlas, très satisfait de l'avoir faite, bien qu'il ne soit pas parvenu à tuer un mouflon.

A. DE B.

(*A suivre.*)

LA GUERRE AU TRANSVAAL

Louis Botha.

Une guerre de huit mois a déjà moissonné, du côté des Boers, presque tous les vétérans : Kock et Joubert sont morts, Lucas Meyer est déposé, Cronjé est à Sainte-Hélène. En face d'une situation compromise par la faute de quelques-uns de ces chefs, une génération d'officiers supérieurs plus jeunes, plus actifs et plus vigilants a adopté une tactique nouvelle : au lieu de s'immobiliser dans des tranchées, ils ont entamé une guerre de partisans toujours en alerte, toujours à l'affût d'un coup de main ; leurs « commandos de fantaisie » paraissent à l'improviste et s'écoulent entre les doigts de l'ennemi, dont ils n'arrêtent pas la marche, sans doute, mais qu'ils inquiètent, fatiguent, détruisent en détail.

Parmi ces nouveaux venus, quelques noms, obscurs au début de la guerre, reviennent toujours plus fréquemment sur les lèvres des vaincus, qui placent sur eux leur dernière espérance : c'est le général de la Rey, descendant de nos vieux huguenots, et qui renouvelle les exploits de nos francs-tireurs de 1870 ; ce sont les deux De Wet, dont l'un, Christian, a mérité le surnom de preneur de convois (*convooinemer*) : celui qu'il a enlevé à Springfontein a fait si cruellement défaut à l'armée anglaise que le service d'approvisionnements de lord Roberts en fut complètement désorganisé ; quant à l'audacieux coup de main de Thabanchu, il fut applaudi de toute l'Europe.

Mais le successeur de Joubert, désigné par le vieux général avant sa mort, et proclamé par l'opinion publique unanime, le chef le plus aimé et le plus obéi, c'est le vainqueur, ou, comme disent les Boers, le héros de Colenso et de Spioenkop, c'est celui qui sauva l'armée des deux républiques dans la retraite de Ladysmith : Louis Botha.

Le plus en vue des généraux boers en est aussi le plus jeune : il a trente-cinq ans. Cette guerre, qui est devenue la sienne, l'a révélé non seulement au monde, mais à ses amis ; un de ceux-ci, qui n'est autre que M. le docteur Leyds, a bien voulu, lors de son dernier séjour à Paris, me donner, entre autres renseignements précieux, des détails personnels sur Botha : il m'en a parlé comme d'un homme sans beaucoup d'apparence, timide, peu disert, bien qu'il eût fait partie du premier Volksraad, et que quelques rares poils au menton distinguaient plutôt à son désavantage dans le pays des belles barbes patriarcales. Un Hollandais qui l'a beaucoup connu il y a quinze ans et qui le dépeint dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* ne lui trouvait alors que deux mérites : dans les exercices de gymnastique, personne ne sautait aussi haut que Botha; et dans les soirées mondaines, les jeunes filles dansaient volontiers avec lui.

Ces avantages un peu maigres prouvent du moins que dans ce corps plutôt frêle se cache une force agile et souple, qualité de premier ordre dans une guerre où le chef doit payer de sa personne comme le derniers de ses Burghers, et prendre par surprise, en se gardant de l'étreindre corps à corps, le colosse britannique.

Quoi qu'il en soit, au début de la guerre, Botha, confondu dans le rang, n'avait qu'un grade subalterne. Ses chefs durent le distinguer vite, car son avancement fut rapide : à la bataille de Colenso, le 15 décembre, le commandant en chef des forces de la Tugela, Lucas Meyer, étant tombé malade, Botha fut désigné pour le remplacer.

L'apparition sur le champ de bataille du jeune chef monté sur un haut cheval bai, entouré d'un état-major d'élite, fut pour tout le monde une surprise dont vingt témoignages nous expriment le ravissement. Il parut beau sous les balles ; sa figure, calme dans toute la violence du feu, l'élasticité pleine d'élégance de ses mouvements, la voix vibrante avec laquelle il rappelait au devoir des commandos où la discipline s'était plus ou moins relâchée, électrisèrent ses hommes ; pour la première fois, ils se sentaient dans la main d'un chef. Cependant, les Anglais, après avoir déchargé toute leur artillerie, s'avançaient sur le plateau de Colenso en lignes trop étendues et en dispersant leurs forces, sans paraître émouvoir les

Burghers, merveilleusement dissimulés derrière leurs tranchées. Aux côtés de Botha, le colonel Villebois-Mareuil s'agitait : « Donnez donc l'ordre de tirer, criait le vieux militaire. — Du calme ! lui répétait le jeune général. — Tirez donc ! Tout est perdu !... » Quand les Anglais ne furent plus qu'à quelques centaines de pas, véritable marée humaine dont le choc semblait irrésistible, Botha tira son épée : « Lâchez tout ! » cria-t-il à ses hommes.

Un formidable feu de salve balaya le plateau en quelques minutes; trois fois, les Anglais se reformèrent : trois fois ils furent repoussés. Bientôt, Buller s'enfuyait en laissant dix canons et 1 100 cadavres sur le terrain.

Le commandant en chef rétabli dans sa santé, Botha dut rentrer dans le rang; mais l'occasion se présenta bientôt pour lui de sauver de nouveau la situation, compromise par l'impéritie d'un autre général. Dans la nuit du 24 au 25 janvier, les Anglais avaient surpris, au sommet du Spioenkop, la petite garnison boer qui gardait ce poste d'une importance de premier ordre : par la possession du kopje, sir Charles Warren ouvrait à son chef, le général Buller, la route de Ladysmith, et tenait en échec l'aile droite de l'armée boer, au nord de la Tugela. Par son manque de prévoyance et de fermeté, le commandant boer Schalk Burgher, chargé de défendre ce point-là, allait se laisser arracher la clef même de Ladysmith. Et pourtant, l'ordre du général en chef, Joubert, était formel : il fallait reprendre le Spioenkop à tout prix ! Dans cet embarras, augmenté par les épais brouillards d'une matinée trouble et pluvieuse, Botha court au petit camp établi au pied du Spioenkop : il y avait à peine 200 Burghers, dont 40 faisaient partie de la garnison surprise en plein sommeil par les Anglais, et encore sous le coup d'une épouvante qu'ils communiquaient à leurs camarades. Botha leur montre la pyramide grise dont le sommet tronqué se devinait au milieu des brouillards, leur rappelle l'ordre de Joubert, et, par quelques mots prononcés avec l'accent qu'y savent mettre les grands conducteurs d'hommes, tels que *devoir*, *honneur*, *patrie*, il leur souffle dans la poitrine une fureur héroïque. Ils s'élancent sur les pentes à pic du kopje; les quarante qui avaient fui, sont impatients d'effacer ce qu'ils appellent leur honte; un d'entre eux cependant, ayant proposé d'attendre les camarades qu'ils avaient distancés, ce fut un cri unanime de protestation.

Le soir même, après douze heures d'un combat meurtrier, le Spioenkop était aux mains des Boers, et sir Charles Warren battait en retraite au sud de la Tugela avec les débris de son armée.

Mais ce serait faire injure à Botha de le comparer, même pour montrer sa supériorité, à un Lucas Meyer, porté par une coterie à ce haut commandement dont le Conseil Exécutif vient de le déposer; à un Schalk Burger, beau parleur dans les conseils de guerre, nul sur le terrain; ou à cet Erasmus que ses hommes ont surnommé le « commandant Maroela » : la maroela est un arbre de l'Afrique Australe dont le feuillage épais met à l'abri des balles ! Quant à Joubert, son grand âge et sa maladie, des témoignages puisés à bonne source me permettent de le dire, l'avaient rendu incapable de diriger la guerre actuelle, dont il aurait dû résigner le commandement suprême. Botha n'a pas seulement sur tous ses collègues le prestige, le charme et le feu de la jeunesse; bien qu'il n'ait jamais vu manœuvrer d'armée européenne, et ne puisse s'écarter de la tactique traditionnelle des Boers, il a, comme général, des qualités qui le mettent absolument à part. Brave comme les plus braves, puisqu'il a eu plus d'une fois son cheval tué sous lui, il est d'une audace qui lui aurait permis sans doute d'emporter Ladysmith, si l'extrême circonspection de Joubert ne lui avait retenu la main; et d'une prévoyance qui lui a permis de sauver, tout dernièrement, les assiégeants de Wepener au moment où ils allaient être cernés et pris comme Cronjé. Boer de vieille souche, il n'aime pas les Anglais, sans doute, et le Hollandais que nous citions tout à l'heure n'a su relever, comme trait un peu saillant d'une figure encore indécise et dans l'ombre, que la passion commune à tout bon Afrikander, l'anglophobie; il a su parler haut et ferme, toutes les fois que les Anglais, dans la guerre actuelle, ont forfait à l'honneur et à l'humanité. Voici de quelles paroles il accueillait, après la bataille de Spioenkop, le père Reginald F. Collins, prêtre catholique, qui demandait au nom des Anglais les morts et les blessés laissés sur le champ de bataille :

« Nous avons diverses raisons pour ne pas consentir à votre demande : d'abord, elle n'est pas officielle; ensuite, qu'avez-vous fait vous-mêmes des blessés boers tombés entre vos mains? Qu'avez-vous fait du général Kock, dont la mort a été causée par vos mauvais traitements? Et quelle a été la conduite de lord Methuen! Il m'a pris quatre de mes chirurgiens et mes ambulances, et les a envoyés au Cap. Est-ce là agir en homme et en chrétien ? Est-ce en chrétien qu'a agi le général Kekewich, qui a refusé de reconnaître la Croix-Rouge tant qu'elle serait au service des Boers? Il y a quelques jours à peine, à Acton Holmes, il a emmené comme prisonniers vingt-cinq de mes blessés. Et maintenant, vous venez me réclamer les vôtres! Une pareille injustice va-t-elle continuer?... »

Mais, bien différent de Cronjé, il sait rendre justice au courage de l'ennemi, et surtout de l'ennemi malheureux : le soir même de Spioenkop, dans le

rapport qu'il adressait au Conseil Exécutif, à Pretoria, il ne cache pas son admiration pour la belle défense des Anglais, qui n'abandonnèrent le sommet qu'après avoir subi toutes les tortures d'une chaleur tropicale, de la faim, de la soif, et criblés de balles par des forces supérieures. « Quant aux Burghers », ajoute-t-il avec simplicité, « ils ont fait leur devoir du premier au dernier. »

*
* *

Par malheur, un si rare ensemble de qualités sera en grande partie perdu et pour la gloire du général et pour la cause qu'il défend : il n'est commandant en chef des forces transvaaliennes que depuis le moment où ces forces sont décimées, découragées, refoulées irrésistiblement pas un ennemi dix fois supérieur en nombre ; tant que les circonstances lui furent favorables, Botha dut obéir à des chefs médiocres ou timides. Dans son camp sur la Tugela, au milieu d'un paysage montagneux où la rivière fait une chute aussi belle que celle du Rhin à Schaffhouse, les témoins oculaires nous dépeignent le général, dans sa tente, l'oreille rivée au cornet téléphonique pour recevoir les ordres de Joubert ou du Conseil Exécutif, qui le paralysaient, quand son rêve était de se pencher sur sa carte ou d'étudier avec sa lorgnette les positions de l'ennemi au delà de la rivière, pour écouter les inspirations de son instinct militaire. Au lendemain de Colenso, au moment où il allait pousser sa pointe, et jeter peut-être à la mer Buller déjà battu et ébranlé, en enlevant ainsi à Ladysmith sa dernière chance de salut, Lucas Meyer lui reprenait son commandement ; Spioenkop ne fut de même qu'un beau nom, et ne profite qu'à sa gloire ; mais, où son génie fut mis à la plus rude épreuve, c'est dans cette nuit du 17 au 18 février, où un conseil de guerre décidait sans raison d'évacuer les positions de Boschkop, au sud de la Tugela. Botha, à l'ouïe de cette proposition, bondit : évacuer le Boschkop, c'était rendre intenables toutes les positions boers autour de Ladysmith ; c'était virtuellement évacuer la Natalie ; c'était renoncer à tenir en échec, par la possession des cols du Drakensberg, l'aile droite d'une armée anglaise en cas d'invasion de l'Orange ; c'était donc du même coup livrer l'Orange aussi bien que le Natal ; et enfin, cette retraite inopportune, non motivée, anéantissant quatre mois de succès et d'efforts, cette levée d'un siège dont on allait recueillir le fruit, serait pour les Boers une défaite morale pire que toutes les défaites.

La majorité et l'autorité de chefs incapables restèrent sourdes à tant d'éloquence. Botha se leva, et, courant dans la tente d'un ami.

— Oh ! lui cria-t-il, il vient de m'entrer une épine dans le cœur !

L'ami l'engagea à prendre quelque repos, l'heure étant avancée ; mais Botha, hors de lui, se promena toute la nuit de long en large dans la tente.

Ce qu'il avait prévu arriva : l'ordre de battre en retraite, grossi, en passant d'un commando à l'autre, de mille rumeurs effrayantes, détermina une panique générale, un sauve-qui-peut qui transforma en quelques heures l'armée boer en un lamentable troupeau d'affolés qui ne savaient ce qui se passait, où aller, ni pourquoi l'on partait, et qui, se figurant que les Anglais se jetaient sur eux, n'écoutaient plus la voix de leurs chefs et s'enfuyaient au galop sauvage de leurs chevaux, dans la nuit et la tempête. Car ces jours-là, une pluie diluvienne ne cessait de tomber, accompagnée de formidables coups de tonnerre, auxquels se mêlait le grondement des torrents enflés où se noyèrent plusieurs fuyards ; des ponts étaient emportés ; les gués devenaient impraticables ; le passage de la Klip, en particulier, fut des plus périlleux. Mais, malgré tant d'obstacles, le canon anglais, la fusillade, l'explosion des ponts que l'arrière-garde faisait sauter après elle, tous ces grondements et roulements sourds dont les ténèbres augmentaient l'horreur, jetaient ces milliers de fugitifs, comme une immense vague, sur les commandos établis autour de Ladysmith, déjà gagnés par la contagion de l'effroi. Le départ prématuré de Joubert et de son état-major, à Rietfontein, précipita la débâcle : les assiégeants, entraînés à leur tour par ce torrent humain, abandonnèrent précipitamment leurs positions ; et, sous le feu des canons de marine des assiégés, chacun ne songea plus qu'à regagner ses foyers : les hommes de l'État Libre se dirigèrent vers les défilés du Van Reenen Pass, les Transvaaliens se jetèrent dans les wagons, sur le toit des wagons, dans les fourgons à houille des trains de chemin de fer qui partaient pour Dundee, à la lueur sinistre des houillères d'Elandslaagte auxquelles on avait mis le feu et qui flambaient en pleine nuit orageuse.

Dans cet immense écroulement qui précipitait vers Dundee, avec la fortune du Transvaal, les commandos désorganisés, Joubert malade et ses lieutenants débordés, réduits à l'impuissance, un seul restait ferme, un seul faisait face aux Anglais et couvrait la retraite : entouré d'une arrière-garde composée de son état-major d'élite et de ses fidèles, Botha commençait par recueillir les débris de deux commandos, de Zoutpansberg et de Heidelberg, que, malgré leurs cris de détresse, Lucas Meyer avait oubliés, et dont les 250 hommes se voyaient pressés par tout le poids de l'armée anglaise. Puis, reculant en bon ordre, ne cédant le terrain que pas à pas, il cherchait un point où se retrancher, et, ce point trouvé, repoussait l'ennemi. C'est grâce à lui que le passage de la Klip ne fut point une seconde Bérézina : couvrant l'armée

mieux qu'un bouclier, il lui permit de passer avec armes et bagages, et ce n'est que le dernier homme et le dernier chariot en sûreté sur l'autre bord qu'il opéra le passage à son tour.

L'impéritie de Buller lui rendit possible une tâche surhumaine : s'il y avait eu entente entre le général anglais et la garnison de Ladysmith, au moyen de l'héliographe, ou par cette simple intuition du militaire qui devine, aux coups de canon, l'approche d'un ami ou d'un ennemi, les Boers en désordre, pris entre deux feux, étaient écrasés jusqu'au dernier. Il est vrai que la poignée d'hommes de Botha occupait sérieusement l'armée de Buller et dissimulait l'effroyable désorganisation des Boers : sans se presser, avec ce calme imposant dont il ne se départait jamais, le jeune général recueillait au passage tous les traînards, tous les postes égarés ou abandonnés, car tel commando isolé sur un kopje comme dans une île n'avait eu aucune connaissance de la retraite générale des leurs ; il faisait sauter les ponts, brûlait les magasins d'approvisionnements ou de fourrage, enlevait de leurs positions les canons du siège, démontés pièce à pièce, à l'aide de grues dressées à la hâte. Quand toute l'armée fut en sûreté, sans avoir laissé aux mains de l'ennemi un blessé, un canon, un chariot, il prit fortement position sur une colline au nord de Ladysmith. Pendant que le président Krüger, accouru à Dundee malgré son grand âge, rassurait les fugitifs par son éloquence à la fois mystique et familière, et de ces bandes affolées reformait une armée, Botha, face à l'ennemi, arrêtait de son côté l'invasion anglaise : son bras couvrait le Transvaal.

Depuis lors, trois mois se sont écoulés : l'Orange est conquis, le Vaal est franchi et Pretoria menacée ; mais, au milieu d'un peuple vaincu et ébranlé, Krüger et Botha, la tête et le bras de la république, tiennent encore, ne veulent pas désarmer. Pendant ces trois derniers mois, ce que Botha a fait pour son pays dans la retraite de Ladysmith, il l'a fait encore à Wepener, il l'a fait à Kroonstadt, tenant tête à toutes les forces de l'Angleterre et au généralissime anglais lui-même. Toujours entravé dans son action, toujours traversé dans ses plans par des supérieurs incapables et un Conseil Exécutif à courte vue, ce jeune général aussi admirable que malheureux, le seul homme de guerre digne de ce nom qu'ait rencontré lord Roberts, a rendu à sa patrie des services plus éminents que s'il avait remporté des victoires ; dans la retraite de Kroonstadt, comme dans celle de Ladysmith, il lui a sauvé sa dernière armée.

SAMUEL CORNUT.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1)

La Décennale Étrangère.

Il en faut bien convenir, la Décennale étrangère ne répond pas à notre attente. Et nous sommes d'autant plus libre dans notre appréciation que nous avons marqué sans réticence le manque de courtoisie des peintres français à l'égard de leurs confrères. Quel que soit notre appétit de nouveauté, et précisément parce que notre vif désir eût été d'y goûter la saveur de l'inédit, il nous est impossible de nous déclarer satisfait. A qui voudra vérifier un tel dire, je recommande l'épreuve suivante qui, je crois, lui paraîtra décisive. Qu'il pénètre dans les salles françaises par le grand escalier et continue à droite, sans avoir égard aux indications de nationalité : je le mets au défi de discerner le *passage* de la France à l'Étranger par d'autres points de repère que des détails purement *matériels :* exiguïté des salles, éclairage plus sombre, disposition tout autre des tableaux ; et s'il est exact que nos sensations ne se précisent en nous que *par différence*, il pourra, en même temps que contrôler cette grande loi psychologique, prendre conscience d'une si regrettable uniformité.

Qu'il n'y ait point, en effet, de traits *moraux* distinctifs nous frappant à première vue, nous renseignant aussitôt sur l'origine, sur les tendances de ceux qui viennent nous soumettre le résultat de leurs recherches, voilà bien l'étonnant! Est-ce donc qu'ils n'aient rien à nous dire? Mais alors il devient inutile d'exposer, en vue de nous rééditer pour la millième fois des sensations sur le compte desquelles nous ne sommes que trop édifiés! En vérité, c'est une étrange ironie que de traverser des salles portant l'étiquette italienne pour y retrouver nos types du boulevard, nos figures de Parisiennes chiffonnées et affinées de vie fiévreuse ; de continuer par les salles espagnoles et d'y revoir encore ce que nous ne connaissons que trop : cette peinture banale et quelconque qui s'apprend et se transmet comme un métier lucratif dans nos ateliers officiels ! Ces gens-là n'ont donc rien à nous dire de leur pays? Plus de coutumes nationales, plus de paysages impressionnants, plus de beauté propre à la race, et qui du moins nous fasse songer? Ah ! que oui... tout cela est bien vivant encore dans la réalité, si l'art est inhabile à le rendre. Vivante et touchante encore en maintes figures, la divine beauté du type italien, au point que l'amateur à l'œil vraiment sensible demeure tout ému de ces rencontres

1. Voir la *Revue* du 19 mai 1900.

qui viennent reculer ses rêves jusqu'au temps des vieux maîtres! Vivant aussi, toujours brûlant d'intense ardeur, le *caractère* espagnol, fait d'emportement et de fièvre, et qui conserve, intacte encore dans ses figures de femmes, l'âpreté et le piquant de la race! Vivante aujourd'hui même, quoi qu'on en dise, l'ardente couleur locale, qui donna l'exquise note d'un Fortuny, et sous le pinceau d'un peintre doué pourrait être la matière de la plus curieuse peinture de genre! De toutes ces belles choses qui furent dans l'art la gloire de jadis, et qui, dans la réalité, demeurent encore la poésie d'aujourd'hui, nul pinceau ne nous fait confidence. Étranges artistes, dont le premier soin est de renier leurs origines, de méconnaître l'attrait du sol qui les vit naître, et qui, plutôt que d'interroger avec amour leur race et leur pays, s'en vont demander à M. Jules Lefebvre ou à M. Gérome les recettes d'une industrie profitable!

Mais, dira-t-on, vous choisissez comme exemple, deux pays épuisés par une longue production, chez lesquels un glorieux passé de traditions plastiques rend toute comparaison difficile et en quelque sorte injuste... Je n'en suis que plus étonné d'y voir à ce point méconnu ce qui fit la renommée des aïeux, comme cela me surprend toujours d'observer l'héritier d'un grand nom mentant à ses origines et s'abaissant à des compromis de parvenu. Voyons donc les pays du Nord, car avec eux les souvenirs seront moins précis et surtout moins obsédants. Chose curieuse, il faut reconnaître — et nous le vérifierons tout à l'heure par l'examen de quelques œuvres — que les seuls efforts sérieux dans la peinture étrangère émanent de ces trois nations : l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis. Il semble donc qu'ici le résultat d'art soit en raison inverse de l'importance des traditions. Non pas que leur exhibition décennale soit féconde en révélations ; elle ne fera guère que consacrer certaines renommées, en ramener d'autres à leur vraie mesure ; mais elle ne créera guère de noms nouveaux, du moins je le crois. Tout ce que nous trouvons ici, nous en avons vu l'analogue aux expositions anglaises, dans les galeries allemandes, ou bien encore dans nos propres *Salons*, à l'époque des débuts brillants, pleins de promesses, de la Société Nationale, et quand elle rehaussait son propre prestige à l'aide de la collaboration étrangère. Je ne sais pourquoi, mais j'ai comme une vague idée que ce que l'on nous montre ne répond pas à tout l'effort de ces pays. Je crains bien qu'il ne soit advenu quelque chose d'assez semblable à ce que nous constatons dans nos propres groupements d'artistes, et qu'en vue de se produire dans une circonstance aussi solennelle, pour une sorte de joute internationale, l'autorité du nom consacré et les appuis officiels aient eu plus de poids que le véritable talent!

Il faut bien s'en tenir pourtant à ce que l'on nous présente, et nous n'avons pas d'autres éléments d'appréciation que les peintures exposées. D'une façon générale, il ne paraît pas qu'il y ait une tendance aussi marquée que chez nous à l'exagération des dimensions, à l'agrandissement des volumes, dans les sujets qui sollicitent l'artiste d'avoir recours à cette rouerie pour fixer l'attention. En somme, les vastes compositions sont assez rares : très peu de peinture historique ; peu ou point de peinture militaire ; quelques rares compositions symboliques. Ce qui domine, c'est le portrait, le paysage et la peinture de genre. Dans les salles espagnoles, M. Checa expose sa *Course de chars à Rome*, et ses *Derniers moments de Pompéi*, toiles d'une brutalité effroyable qui, sous leur faux air de restitution historique, dissimulent mal une totale incompréhension. C'est là, dans la note brutaliste, avec l'accent déclamatoire du Midi, quelque chose d'aussi faux, d'aussi irritant que peuvent l'être, dans la note mièvre et compassée, les peintures archaïques de M. Alma-Tadema en Angleterre. Ces deux tendances, d'apparence toute contraire, de dehors tout opposés, tirent leur origine, à vrai dire, d'un identique tour d'esprit, et leur succès s'explique parce qu'elles représentent la caricature du goût local : en Espagne, exagération d'intensité, en Angleterre, accentuation de mièvrerie, de ce faux goût des gravures de mode coloriées qui arrive à faire d'un décorateur de salles de bains un artiste en quelque façon national (voir le *Printemps* de M. Alma Tadema).

Pour avoir réagi contre ces tendances et s'être composé un caractère de beauté qui fût bien à lui, Burne-Jones a acquis, dans le genre symbolique, une réputation que la France s'est plu à grandir et à consacrer. Nous avons encore présentes au souvenir quelques-unes des œuvres qui figuraient aux Salons de la Société Nationale, comme son *Amour dans les Ruines*, et tels portraits remarquables transformés par ce qui fut sa manière propre. On verra ici ses *Chasses de Cupidon*, son *Rêve de Lancelot*, qui ne sont pas, malheureusement, de ses meilleurs tableaux. Bien qu'il ne soit pas toujours équitable de procéder par comparaison, je ne puis m'empêcher d'en faire une qui viendra pareillement à l'esprit de tous les vrais amateurs, de ceux qui ne considèrent pas la peinture comme un simple divertissement des yeux, mais qui interrogent passionnément le monde des formes pour y chercher des analogies et des correspondances dans le monde des idées. Pour ceux-là, le nom de notre grand symboliste disparu, Gustave Moreau, se dressera en face de celui de Burne-Jones. Ils verront sa *Médée*, sa *Danse de Salomé ;* surtout ils visiteront l'admirable maison d'art de la rue La Rochefoucauld, qui est aujourd'hui

entr'ouverte au public et qui enferme la plus éloquente confidence que jamais artiste ait faite à qui venait l'interroger. Lorsqu'ils auront feuilleté ces milliers de dessins, ces centaines d'aquarelles et regardé attentivement toutes ces peintures, ils prendront conscience de l'universelle curiosité d'un cerveau qui n'eut point son égal parmi les peintres de ce temps. Ils y trouveront une variété de formes et d'attitudes, un perpétuel souci de renouvellement, surtout une compréhension du symbole, par où ce maître *français* et qui reste tel jusque dans ses faiblesses, leur apparaîtra, je le crois, infiniment supérieur à son rival d'outre-Manche (1).

L'ennuyeuse peinture allégorique qui couvre les murs de la Nouvelle-Pinacothèque de Munich n'a point de représentants dans ces salles de la Décennale allemande, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Tout art qui cherche ses moyens d'expression en dehors de son domaine propre est voué nécessairement à l'impuissance et la première maîtrise d'un artiste qui veut traduire son rêve de vie par des formes et des couleurs, sera toujours et avant tout de tenir en main l'outil qu'il a choisi. En ce sens, la peinture philosophique ou *peinture d'idées*, qui se fit jour en Allemagne dans la première moitié de ce siècle, correspondant au magnifique épanouissement intellectuel du milieu où elle grandit, cette école qui s'imposa durant de longues années sous l'influence de Cornélius, doit être considérée comme une des plus notables déformations d'un genre, et qui n'eut d'analogue que le cas isolé de notre Chenavard. Voilà un mouvement qui semble aujourd'hui bien oublié, car on n'en trouve plus trace parmi les peintres de Munich, non plus qu'ailleurs. M. Franz Stück, qui est un des *noms* de là-bas, nous montre un *Paradis perdu* qui, par l'énergie de la facture, par l'amplitude des formes, dévoile un souci des réalités plastiques, un amour de la chair dont les peintres allemands s'étaient déshabitués. Il y a comme un souvenir de Jordaëns dans cette importante composition qui n'est point à négliger, et si l'on voulait chercher ses origines, c'est la Flandre qui nous les donnerait. Son petit tableau de la *Bacchanale*, plein de mouvement et de vie, laisse entrevoir un coloriste doué, et le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de nous apparaître, dans le groupement des personnages, comme une imitation trop directe de Rubens. Quant à M. de Uhde, qui représente à peu près seul ici la peinture religieuse, nous le connaissons pour avoir déjà vu ses œuvres à nos Salons, et sa *Naissance du Christ* n'apporte rien de nouveau à son étrange manière de concevoir les sujets religieux.

Comment, à la suite de quelle intime évolution, cet art exaspérant de l'école philosophique allemande est-il venu aboutir à des œuvres de vie et de réalité? On le saisit assez mal au premier abord : peut-être grâce à l'un de ces instinctifs retours aux traditions de la race qui firent le génie des vieux maîtres? En abordant l'étude du Portrait dans ces salles étrangères, il nous faut saluer tout d'abord le grand nom de M. Lenbach, qui est aussi un grand talent. Je ne vois pas que nous ayons, parmi nos portraitistes français de ces trente dernières années, un seul rival à lui opposer pour tout ce qui fait l'intérêt de cet art admirable : relief de l'expression physionomique et intensité de la vie intérieure qu'elle traduit. Pourtant, quel que soit mon goût pour les envois de M. Lenbach à la Décennale étrangère, je voudrais qu'on ne le jugeât pas tout entier d'après eux, car ils ne donnent à mon sens qu'une incomplète idée de sa vigueur et de sa pénétration d'intuitif. J'aurais aimé qu'en cette solennelle circonstance on nous montrât l'extraordinaire *Bismarck* aux serres d'oiseau de proie, qui, sur toute cette peinture de l'école de Munich, s'enlève avec un relief incroyable; qu'on nous fît venir également de la Nouvelle-Pinacothèque son *Léon XIII*, qui n'était encore, je crois bien, quand il le peignit, que le cardinal-archevêque de Pérouse : admirables *portraits d'âme*, éloquentes confidences de vie intérieure, qui fixent pour l'avenir l'énergique personnalité de ces deux grandes figures, et devant lesquels on voudrait songer des heures entières. A tous ceux qui eurent ou qui peuvent avoir encore l'ambition de traduire autre chose que l'enveloppe physique, je veux dire le caractère essentiel de l'insinuant vieillard du Vatican; une telle œuvre eût été du plus précieux enseignement : je dois ajouter que, pour ceux qui voient clair, elle eût été en outre singulièrement décourageante. Dans le petit salon, fort mal éclairé d'ailleurs, où sont réunies ses peintures, M. Lenbach expose un *Portrait de Vieillard* qui fait songer à quelque savant d'un autre âge, un *Portrait de Jeune femme* d'une acuité singulière et presque inquiétante, un *Portrait de Dame âgée* volontairement conçu et exécuté dans les *valeurs* de certains Rembrandt. Ses autres envois sont du plus haut intérêt, et de telle qualité qu'ils arrêtent le regard dès le premier coup d'œil; mais, je le répète, ils sont inhabiles à nous donner toute la mesure de ce grand artiste.

Pas plus que de M. Lenbach, je ne vois aucun de

(1) Je recommande à ce sujet une excellente étude de M. L. Benedite : *Burne-Jones et Gustave Moreau*, parue dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, et la série des articles de M. Ary Renan, parus l'an dernier dans la *Gazette des Beaux-Arts*, puis réunis en un volume sous ce titre : *Gustave Moreau*. Il convient en outre de louer sans réserves les observations judicieuses que formulait dans son *Bulletin hebdomadaire* du 19 mai cette première *Revue*, en réclamant énergiquement l'acceptation par l'État et l'ouverture officielle du *Musée Gustave Moreau*.

nos actuels portraitistes qui puisse être placé en face de M. Kaulbach pour la gravité des tendances et l'intime pénétration du modèle. Le *Portrait d'Homme* qu'il expose est d'une merveilleuse puissance d'exécution : on y retrouve ces qualités solides et sérieuses qui sont le fond même de la race et qu'il est permis d'opposer à la brillante facilité, trop en surface, trop prompte à se satisfaire, de nos artistes méridionaux. Je n'inscris aucun nom, mais on voit assez de qui je veux parler. J'aime également de lui ce *Portrait d'Enfant*, qui ne traduit pas seulement l'hésitation, l'incertitude propre à cet âge, mais aussi quelque chose de la lourdeur germanique, de l'inélégance du bébé allemand, trait d'observation qu'il a su rendre avec la plus saisissante vérité. De M. Max Koner il faut louer ce *Portrait de Guillaume II*, qui ne tire pas seulement son intérêt, comme tant d'images de cette nature, de l'importance du modèle et de l'élément d'actualité, mais affirme énergiquement une individualité morale. Enfin M. Richard Müller dans sa *Sœur de Charité*, et M. Hugo Vogel dans ses *Portraits*, manifestent des tendances tout opposées aux précédentes, mais qui méritent qu'on s'y arrête avec intérêt.

Lorsqu'on passe des salles allemandes aux salles anglaises, on constate, comme dans les précédentes, la prédominance du Portrait. A vrai dire, l'effort imaginatif y est nul ou à peu près. Si l'on excepte le cas isolé, la réussite partielle d'un Burne-Jones, on se trouve en présence d'un Leighton dont les peintures allégoriques ne sont guère que des Bouguereau mieux peints (voir le petit panneau intitulé *Atteint*) et d'un Alma Tadema qui a reculé les bornes de la mièvrerie et de la fadeur dans ses prétendues restitutions historiques, — tous deux d'ailleurs trouvant l'explication de leur succès dans les déformations du goût particulières au public anglais.

Pour revenir au Portrait, une de mes surprises, je l'avoue, a été l'exposition de M. Whistler. On connaît cette théorie chère à Baudelaire, qui d'ailleurs lui fut commune avec le grand conteur américain Edgar Poë, et que cet incomparable critique d'art, notre maître à tous, développa maintes fois : à savoir que *l'étrangeté, l'imprévu*, qui suscite l'étonnement chez le spectateur, est le rehaut essentiel de toute tentative esthétique moderne. Si contestable que puisse sembler cette thèse, on perçoit ce qu'elle enferme d'ingénieux et d'immortellement vrai sous son aspect paradoxal. En tous cas, je ne sache pas un portraitiste de ce temps qui plus habilement l'ait mise en valeur que M. Whistler. De lui on se rappelle, aux Salons de la Société Nationale, toute une série de portraits où l'imprévu des attitudes, le piquant du geste, l'arabesque générale de la composition, imprimaient à son œuvre cette touche d'étrangeté voulue célébrée par Baudelaire. Mais presque toujours celle-ci n'apparaissait qu'avec le caractère secondaire qui convient, et simplement comme un rehaut à d'autres qualités éminentes de peintre et de physionomiste : c'est ainsi qu'il put consacrer en France sa renommée ; on regrettera, en examinant son exposition décennale, de voir ces préoccupations devenir son principal souci ; et les deux peintures que l'on voit ici, ce *Portrait de lui-même* et ce *Portrait de Femme* montreront jusqu'à quel point une telle recherche de l'originalité à tout prix est arrivée à entamer le caractère de haute distinction qui était comme sa signature. Un des meilleurs peintres des États-Unis est M. Johnston Humphreys, qui sait, avec énergie, établir une figure dans son milieu, et traiter les accessoires avec application et conscience : dans le *Portrait de sa mère*, il y a une belle gravité qui s'harmonise parfaitement avec le décor. Quant à M. Sargent, il semble que sa réputation soit bien surfaite et l'esquisse de son *Portrait de famille* dénote un médiocre souci des recherches proprement picturales.

Si l'on considère comme une qualité essentielle chez un portraitiste l'accentuation du caractère national, la mise en valeur d'une expression physionomique qui n'est pas seulement un trait individuel, mais la marque particulière d'une race, M. Orchardson doit être placé au premier rang. D'un tel point de vue, je ne puis assez dire mon admiration pour le *Portrait de sir Walter Gilbey*, où il a su condenser toute la morgue et la roideur britannique. Voilà une œuvre qui prouve jusqu'à l'évidence ce que peut le sens de la composition dans un portrait, et que cette éminente qualité du peintre uniquement requise, semble-t-il, pour des groupements de personnages, est aussi bien indispensable pour imprimer son véritable accent à une figure isolée. Il me plaît infiniment que cette œuvre soit *anglaise*, et qu'elle le soit jusqu'à l'exaspération, jusqu'à faire naître en nous l'antipathie du type national, car c'est une preuve de force chez celui qui l'a conçue. C'est également la preuve de la vitalité artistique d'une race, pour des raisons contraires à celle que je développais au début de cette étude en parlant des salles italiennes et espagnoles. L'Anglais Orchardson affirme son tempérament en produisant une œuvre aussi nettement anglaise, comme l'Italien Boldini et l'Espagnol Madrazo découvrent leur impuissance, le premier avec ses Parisiennes désarticulées, le second avec ses poupées de salon costumées à la mode de M. Dubufe.

C'est à l'enseignement de ses maîtres nationaux que la race anglo-saxonne doit la persistance de vitalité artistique dont elle témoigne, vitalité qui n'est pas suffisante, il est vrai, pour créer les liens étroits d'un groupement, mais qui pourtant se manifeste par quelques noms isolés. Assurément leurs tradi-

tions n'ont ni la puissance ni l'éclat de celles des races du Midi, ni surtout cette admirable variété qui fut le trait marquant de la Renaissance italienne; mais enfin elles existent, et cela suffit. Il serait facile en effet de préciser l'influence que la charmante école anglaise du portrait a pu exercer sur des peintres comme M. Orchardson, M. Lavery, M. Johnston Humphreys; et M. Whistler lui-même, en dépit de ses allures indépendantes, n'y a pas échappé. Le portrait peint par M. Orchardson, sur lequel nous insistions tout à l'heure, est aussi anglais, dans son caractère de roideur, que peuvent l'être, avec leur attrait de grâce et d'élégance suprême, les délicieuses figures de femmes fixées par Lawrence et Gainsborough. Imaginez-le transporté par erreur dans une salle française, ou italienne, ou bien espagnole : un œil tant soit peu exercé ne manquera pas d'en être choqué au premier abord, et n'hésitera pas un instant à lui restituer sa vraie place, tandis que les portraits de MM. Boldini et Madrazo peuvent indifféremment circuler d'une salle à l'autre, sans attribution précise : d'où leur absence de caractère et leur banalité.

Il me plait retrouver ces mêmes liens traditionnels dans les paysages exposés par les Anglais et les Américains. Aussi nettement que leurs portraitistes de valeur se rattachent à Gainsborough et à Lawrence, leurs plus intéressantes recherches de paysage découlent de Constable et de Turner. Je recommande à votre attention — car elles en valent la peine — les toiles de M. Gihon : *Vieux moulin en Picardie*, de M. Ranger : *le Pont de Brooklyn*, de M. Homer Martin : *Newport Neck ;* en Angleterre, le remarquable *Éclat du soir* de M. Lindner, et le *Déclin du soleil couchant* de M. Michie. Vous retrouverez, dans ces diverses peintures, les deux traits qui furent communs à leurs illustres ancêtres : le souci de la composition, de l'ordonnance dans le paysage, qui est comme la signature de Constable, et les préoccupations de couleur, les recherches de belles matières, que nous trouvons également chez Constable et Turner, et qui dotèrent d'un merveilleux prestige la palette de ce dernier dans ses interprétations de Venise. Vous noterez le charme que ces recherches communiquent aux paysages exposés par ces quelques artistes, en contraste avec la monotonie de nos paysagistes français, les Impressionnistes mis à part. A propos de M. Gihon, le premier cité d'entre eux, je veux même faire une remarque qui me paraît significative : l'examen du catalogue nous apprend qu'il fut élève de Eakins, Constant, Laurens, Gérome, Aman-Jean et Motelet... Singulier amalgame d'influences, qui eût troublé la cervelle de tout autre, mais ne semble pas avoir dérangé la sienne, car lorsqu'il prend son pinceau, c'est évidemment à Constable et Turner qu'il songe. J'y vois une preuve de résistance, j'allais dire de personnalité, chez un artiste qui, de son plein gré, traversa de si rudes épreuves.

Aucune recherche de paysage en Allemagne. La Hongrie nous montre deux études de Munkacsy prouvant une fois de plus combien fut exagérée la valeur de ce peintre qu'une habile réclame imposa chez nous, aidée de jeux de lumière savamment combinés. L'Espagne, cette admirable région si riche en paysages puissamment expressifs et âpres de grandeur désolée, présente des études d'amateur de M. de Beruete, qui semble, avec ses matières noirâtres et cartonneuses, avoir étudié la nature dans l'atelier de M. Bonnat. L'Italie enfin nous réservait une surprise : cette interprétation inédite de la Suisse par Segantini. Il convient d'y insister, car, pour bien montrer l'importance qu'on attachait à son œuvre, une salle entière lui a été réservée, et nul parmi les étrangers illustres, pas même M. Lenbach, n'a été aussi généreusement traité. C'est qu'à vrai dire Segantini est le dernier *grand homme* que l'Italie nous ait désigné, et nous autres, toujours gobeurs, avons pris soin de lui dresser un piédestal. Dans les Revues, dans les journaux, on a raconté son amour de la nature, son exaltation devant les sites sublimes, son souci de ne jamais peindre qu'en face de la réalité, et finalement sa mort pour avoir voulu approcher de trop près ces géants de la Suisse qui ne se laissent pas familièrement aborder. Réclame dangereuse, car elle donnait le droit d'espérer au moins quelque originalité, et devait rendre d'autant plus difficile sur la qualité des moyens employés. En fait ils se réduisent à ceci : un ingénieux dosage de *Pointillisme* et d'*Impressionnisme* — mais un impressionnisme, entendez-le bien, où il n'y a ni lumière, ni atmosphère. Vous voyez que nous sommes loin des réussites de M. Claude Monet. Si maintenant on s'attache à la valeur expressive des êtres vivants mélangés au décor (voir ce triptyque : *la Nature, la Vie, la Mort ; Dernier effort, Jeune fille au soleil, Fruit de l'amour*), on constatera qu'ils sont le plus souvent d'un dessin rudimentaire, d'une gesticulation prétentieuse qui rend d'autant plus exaspérante l'insincérité de leurs attitudes. Je ne connais pas, pour ma part, de paysages plus artificiels, plus dénués de sensibilité, de cette belle *ingénuité* qui place l'artiste en face de la nature, et l'abandonne naïvement aux impulsions de l'instinct. Quand donc perdrons-nous l'habitude de juger sur des on-dit et d'accepter sans contrôle les réputations qu'on nous présente ?

On ne saurait trop insister, pour conclure, sur le trait psychologique que nous notions au début de cet article, à propos des peintres italiens et espagnols, — car il nous paraît enfermer la cause maîtresse de décadence, ou mieux d'inexistence de leur production : un complet désaccord, une désharmonie to-

tale entre l'art et la vie nationale, un oubli, qui paraîtrait invraisemblable si nous n'entendions des preuves aussi convaincantes, non seulement des glorieuses traditions d'autrefois, mais aussi de la beauté particulière que leur destination native les appelait à traduire. Voilà les vraies victimes de la centralisation à outrance, voilà les véritables *Déracinés :* c'est pour eux que le mot semble avoir été créé, c'est avec eux qu'il revêt son plein sens. Doublement déracinés, dirons-nous, car il ne s'agit plus de gens quittant le terroir natal, Séville, Grenade, Cordoue, ou tel autre à votre gré, pour aller parfaire leur éducation à Madrid. C'est tout autre chose, et quelque chose de bien plus grave : des artistes en formation, qui abandonnent le sol de la patrie, le lieu où fut impressionné leur cerveau d'enfant et de jeune homme, à l'âge des premiers éveils à la vie, pour venir demander à l'Étranger de *renouveler* leurs sensations!... A cet égard, l'examen du catalogue est singulièrement édifiant : vous y verrez que la plupart ont élu domicile au boulevard des Batignolles, ou dans le quartier Monceau, et que l'endroit habituel de leurs pèlerinages est l'atelier de MM. nos peintres officiels. Singuliers artistes, victimes d'une déformation significative, et qui conduisent leur développement tout à rebours de ce que commandent le bon sens et la plus simple logique!

Comme un tel exemple d'ailleurs nous devient instructif et, par sa valeur d'enseignement, dépasse la portée de leur cas personnel! A voir les résultats actuels de la manie cosmopolite, et la banqueroute à peu près complète qu'elle entraîne à sa suite dans le domaine de la production, on en vient à regretter la discipline des vieux maîtres, qui demeurèrent, leur vie durant, rivés au sol natal, et du moins surent en dégager la poésie, par des œuvres d'expressive beauté. Hygiène salutaire après tout, et qui a bien son prix, puisqu'elle contribua, chez un Rembrandt, chez un Ruysdaël, à multiplier les énergies intimes, à concentrer sur un même point tout l'effort créateur, bref à dégager d'une âme tout ce qui est en elle, à l'état latent, de puissance expressive, et tend à revêtir la forme impérissable de l'art! Il serait bon qu'on y revînt, guidé en cela moins par l'enseignement du passé que par les édifiants exemples du présent, et que les meilleurs cerveaux comprissent enfin que la suprême sagesse de l'artiste n'est pas de varier à l'infini ses sensations, mais bien plutôt de les coordonner, de les relier entre elles et de les concentrer dans une même direction.

PAUL FLAT.

LES PLACES DES VOSGES EN 1814 [1]

Le siège de la Petite-Pierre.

Les trois forteresses des Vosges, la Petite-Pierre, Lichtemberg et Bitche, ne furent pas attaquées ni bloquées comme Phalsbourg. Toutes trois n'étaient d'abord observées que par un seul escadron. Au mois de mars, Hochberg résolut de les « mieux brider ». Il envoya contre la Petite-Pierre une compagnie d'infanterie et un piquet de dragons sous les ordres du capitaine de Schweickhardt. Il mit devant Lichtemberg un détachement semblable commandé par le capitaine de Holle. Il fit surveiller Bitche par le lieutenant en premier de Massenet et un escadron du 1er régiment de dragons. Le comte d'Ysembourg, major au 1er régiment de dragons badois, dirigeait en chef les trois blocus.

La Petite-Pierre ou Lützelstein, à trois lieues au nord de Phalsbourg, comprend deux parties : le fort ou la ville, ou le bourg, ou, comme on disait en 1814, la commune, et le faubourg qui s'étend à droite et à gauche de la route de Drulingen à Saar-Union. Le fort, imposant encore sur ses assises de grès rouge, mais abandonné, délabré, à moitié caché par les arbustes qui croissent librement dans ses lézardes, est sur un roc énorme, escarpé, qui s'allonge en forme de promontoire au sommet d'une colline rattachée par son extrémité orientale à d'autres collines plus élevées. Ses fortifications, bâties avant l'invention de la poudre, ne consistaient qu'en un simple revêtement d'escarpe adossé le plus souvent au rocher et surmonté d'un mur. Le génie avait essayé d'exécuter des travaux flanquants en plusieurs endroits ; mais ils étaient si exigus, si mauvais qu'il fallait les regarder comme nuls. La porte d'entrée, située en face de la montagne de l'Altenbourg et inutilement protégée par trois méchants ouvrages, offrait un petit front avec un parapet. A l'opposite de la porte d'entrée, au bout du fort, après avoir traversé l'unique rue du bourg, dont les maisons construites sur l'escarpe figuraient une enceinte, on trouvait une espèce de retranchement bordé d'un fossé. Ce fossé séparait le château du reste de la place. Le château, qui méritait plutôt le nom de caserne et pouvait loger au plus cent quatre-vingts hommes, une chapelle devenue magasin d'artillerie, un magasin qui servait au génie, un corps de garde, deux vieilles tours dont l'une s'appelait la tour aux Noisettes, composaient les établissements militaires de la Petite-Pierre. Tous ces bâtiments n'avaient que des murailles très minces et ils étaient dominés, des fonda-

(1) *L'Alsace en 1814*, par Arthur Chuquet, professeur au Collège de France, qui va paraître chez Plon et Nourrit.

tions jusqu'au faîte, par les hauteurs environnantes, notamment par l'Altenbourg et le Kirchberg. Ainsi découvert de tous côtés et, d'ailleurs, dépourvu d'abri voûté, le fort n'aurait pu tenir un seul jour contre le canon, et quelques compagnies d'infanterie n'avaient qu'à se poster sur l'Altenbourg ou le Kirchberg pour empêcher la garnison de circuler dans l'intérieur. Vingt ans plus tard, un officier ne disait-il pas que la Petite-Pierre était tellement insignifiante que les envahisseurs ne s'en soucieraient pas, et ne s'occuperaient d'elle que si des bandes franches y cherchaient asile, et qu'en ce cas ils s'en saisiraient infailliblement sans courir aucun risque?

Le commandant de la Petite-Pierre était un Irlandais septuagénaire, Richard Wall. Il avait pris sa retraite un an avant la Révolution. Sous l'Empire il recourut à son compatriote Clarke, qui le nomma capitaine au régiment irlandais. Wall avait une nombreuse famille. Une de ses filles, sœur de la Charité, intercéda pour lui. Elle écrivit à Clarke et le pria d'accorder à son père, à papa, comme elle disait, le commandement d'une petite place ou l'aide-majorité d'une place considérable ou bien la retraite avec un des emplois que l'Empereur réservait aux militaires retirés, un bureau de poste, une fonction dans un entrepôt de tabac. Clarke envoya Wall à la Petite-Pierre. L'Irlandais fut d'abord content : il vivait à bon marché et sans grosses dépenses. Mais il avait à surveiller un dépôt de cinquante déserteurs, il dut payer de sa poche un secrétaire qui l'assistait dans sa besogne, et bientôt son logement lui déplut. Il se plaignait en 1813, d'habiter un vieux château et d'avoir de tous côtés, au-dessus, au-dessous, autour de lui, des vétérans et des prisonniers : voisinage « bruyant et très indécent pour des femmes honnêtes ». Enfin, il croyait le moment venu de chercher la paix et une vie plus douce. Clarke ne pouvait-il le mettre dans une ville de l'intérieur où sa famille trouverait des amis, sous un climat moins rude et plus favorable à la santé de sa femme et d'une de ses filles qui souffrait sans relâche de rhumatismes ou de sciatique.

La guerre vint troubler plus profondément l'existence des dames Wall. Le 1er janvier 1814, le commandant déclarait le fort en état de siège et, selon les ordres qu'il recevait du général Desbureaux, l'approvisionnait pour vingt jours.

Mais l'ennemi ne se présenta que le 10 devant la Petite-Pierre, encore ne fut-ce qu'en passant. A deux heures de l'après-midi, un capitaine russe, accompagné d'un trompette, s'approchait de la porte et demandait le commandant. Wall était sur le rempart. « Le commandant, dit-il, le voici. — Je voudrais, répondit le capitaine, vous entretenir en particulier. — Je ne sors pas de ma place. — Permettez-vous que j'entre les yeux bandés? — Volontiers. » Wall descendit, entr'ouvrit le guichet et fit bander les yeux à l'officier. — « Resterez-vous dans la place? reprit le parlementaire. — Sans doute, j'y resterai. — Voulez-vous la rendre? — Sans coup férir, jamais. J'ai de l'artillerie, des munitions, des hommes, des armes, des vivres : vous n'avez qu'à attaquer la place et à la prendre, si vous pouvez; vous ne l'aurez pas autrement. »

Rumigny, aide de camp de Gérard, était venu le 3 janvier inspecter la Petite-Pierre et renvoyer les prisonniers qu'elle renfermait. La garnison se composait de 110 vétérans hollandais qui n'inspiraient aucune confiance et ne servaient qu'à contre-cœur, de 7 pensionnaires ou retraités que Wall avait requis, d'un « détachement français » ou détachement de 39 blessés, malades et convalescents, qui s'était jeté dans le fort et qui, après s'être grossi de quelques fugitifs, finit par compter une soixantaine d'hommes. Cette poignée de gens, sûrs ou douteux, valides ou infirmes, suffisait pour défendre la place : mais Wall n'avait pas d'argent pour leur payer la solde et il tenta vainement d'obtenir une avance du commandant de Phalsbourg. Les armes lui manquaient : il n'avait que trente fusils, dont beaucoup en mauvais état, et il dut donner aux uns des carabines, aux autres des fusils de rempart, à d'autre des piques. Trente vétérans désertèrent pendant le blocus, et il n'eut bientôt plus que 60 combattants sérieux; le reste ne faisait, comme il dit, que figurer, et le 5 mars il demandait à Bitche, inutilement d'ailleurs, un secours de 50 soldats.

L'Irlandais ne perdit pas courage. Il se souvenait qu'il avait eu, dans la guerre de Sept Ans et la campagne de Corse, des épreuves plus rudes à subir. Il forma une garde nationale qui eut à sa tête le capitaine retraité Pignière. Il recueillit dans le fort plusieurs isolés de la Grande Armée échappés des hôpitaux, et parmi eux le sergent Hilaire Duverger et un sous-lieutenant au 2e régiment d'artillerie de marine, intelligent et actif, Julien Longrois. Il retint un maître canonnier, Giraudeau, qui se rendait à Strasbourg : c'était le seul artilleur qu'il eût. Il établit un conseil de défense. Il rafla des vivres dans les environs, enleva des denrées que l'ennemi avait réquisitionnées : le 24 janvier, à Petersbach, de l'eau-de-vie et de l'avoine; le 26 janvier, à Lohr, deux bœufs et quelques sacs de grains; le 4 février, à Hambach, des provisions que 30 hommes allaient ramasser sous la conduite de Duverger par des chemins détournés et dans la neige jusqu'à mi-jambes.

Il mit les deux tours du fort en état de se protéger mutuellement et plaça, non sans peine, parce qu'il n'avait pas de chèvre, une pièce de 4 sur la tour aux Noisettes et deux pièces de 8 sur la seconde tour.

Il fit masquer ses canons, poser sur les murs de grosses pierres et des blocs de bois, creuser des fossés aux endroits les plus bas de l'enceinte, rehausser les parapets avec des sacs à terre. Il fit détruire les clôtures des jardinets de l'Altenbourg. Il fit faire des abatis et des tranchées sur les routes de Phalsbourg et de Bouxwiller.

Par bonheur, l'ennemi se contentait de bloquer le fort et de pousser parfois des patrouilles dans le faubourg. Il n'y eut que des engagements insignifiants, et on ne les relate ici que pour donner l'idée de ce que furent les blocus de ces bicoques d'Alsace.

Le 4 février, un officier, précédé d'un parlementaire, se présentait, et, comme le 10 janvier, entamait la conversation avec Wall. « Monsieur le commandant parle allemand ? — Non. — Mais je ne parle pas français. — Qu'à cela ne tienne ; parlez allemand. — Nous avons là deux régiments d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et de l'artillerie ; voulez-vous rendre la place ? — Non, je ne la rendrai pas. — Il faut pourtant rendre le fort pour sauver la vie aux habitants. — Attaquez-le et nous verrons si vous pouvez le prendre. — Vous n'avez rien d'autre à me dire. — Non. » L'officier s'en alla, et bientôt un détachement d'infanterie russe et de cavalerie badoise envahit le faubourg. Un canon fut braqué contre la forteresse. Mais il était placé 24 mètres plus bas et très mal servi ; des quinze boulets qu'il lança, aucun ne tomba dans le bourg et n'atteignit même les murs du rempart. Cependant les fantassins russes avaient gagné l'Altenbourg, non sans précaution, en courant à la file et en laissant entre eux un grand intervalle. Ils se postèrent dans une loge ou gloriette, à mi-côte de l'Altenbourg, à l'endroit dit la batterie de Turenne, et engagèrent une très vive fusillade qui dura de 2 heures à 5 heures et demie. Wall fit tirer sur eux de la tour aux Noisettes un coup de mitraille ; mais la secousse renversa la pièce. Heureusement Girardeau pointa sur la gloriette un obusier de 6, le seul qui fût dans le fort, et un des projectiles perça la loge d'outre en outre : on y trouva le lendemain des traces de sang et une jambe coupée. D'autres Russes occupaient une seconde gloriette à gauche de la première ; Wall et le garde d'artillerie Jacquot amenèrent sous le feu de l'adversaire, avec peine et à force de bras, une pièce de 8, qui fut dirigée obliquement sur cette seconde loge. L'ennemi s'éloigna.

Le 14 mars, un détachement de 30 hommes, commandé par Longrois, allait s'embusquer à l'entrée de la forêt sur le chemin de Petersbach pour capturer un convoi de grains. Il vit venir quelques cavaliers, tira sur eux, et ils s'enfuirent. Un d'eux s'était, au premier coup de fusil, jeté sur le sol. On le releva sain et sauf, et on reconnut le maire de la Petite-Pierre que les Badois avaient arraché de son lit dans sa maison du faubourg et qu'ils emmenaient à Petersbach. Il montait un cheval tout sellé et bridé qui fut vendu au profit du détachement.

Le 19, à 4 heures du matin, une trentaine de Badois, débouchant de la forêt, à une portée de fusil, se glissaient en silence par la vallée et s'approchaient de la porte de secours à une distance de trente pas ; une centaine de leurs camarades, restés sur la lisière du bois, se préparaient à les soutenir. Mais Wall, averti la veille que l'ennemi projetait une escalade, avait renforcé ses postes, porté de 20 à 40 hommes le piquet de nuit, disposé 18 tirailleurs aux fenêtres du château. Lui-même, debout au-dessus de la porte de secours, s'apprêtait à rouler des pierres énormes sur l'agresseur. La première sentinelle qui vit les Badois cria : *Qui vive?* et tira son coup de fusil. Ses compagnons l'imitèrent. L'assaillant se replia précipitamment par la vallée.

Le 21, une troupe de 20 hommes sortit du fort pour tourner l'Altenbourg et attaquer un poste qui s'était établi sur le revers de la montagne : elle ramena deux prisonniers et se saisit de trois fusils avec leur baïonnette. Il y avait si peu d'armes dans la place que la capture de ces trois fusils fut célébrée comme un triomphe.

Le 27, des Badois s'installaient sur le versant du Kirchberg ou montagne du cimetière, qui touche au faubourg. Mais une pièce de la seconde tour, pointée par Longrois, blessa trois hommes sur cinq, et les Badois abandonnèrent le Kirchberg en toute hâte.

Le 30, Wall eut la joie de faire dans le faubourg un troisième prisonnier et de conquérir un fusil de plus.

Mais le 1er avril il eut un léger échec. Un caporal et quatre hommes étaient allés à l'extrémité du faubourg s'emparer d'une barrique de bière réquisitionnée par l'ennemi. Ils s'avancèrent trop loin au delà du faubourg, sur le chemin de Petersbach, et il fallut dépêcher une vingtaine d'hommes à leur aide. De nouveau les défenseurs du fort s'éparpillèrent dans la plaine. La cavalerie badoise fondit sur eux, malgré plusieurs coups de canon tirés de la place, et quatre Français durent se rendre.

Le même jour, le comte d'Ysembourg proposait un échange, et le lendemain Wall lui renvoyait les trois prisonniers qu'il avait. Trois Français rentrèrent au fort. Il ne restait chez l'ennemi qu'un caporal de vétérans hollandais que Wall ne regrettait pas.

Le 10 avril eut lieu dans le faubourg la dernière escarmouche. On se fusilla de part et d'autre durant une heure. Plusieurs coups de canon chassèrent les Badois. Mais un Français fut blessé au bras, un pauvre pensionnaire, atteint grièvement à la tête, et un enfant de seize ans, qui servait dans la garde nationale, frappé d'une balle à la cuisse.

L'avant-veille, Wall avait reçu de Hochberg une sommation de rendre la Petite-Pierre. La sommation était signée par le colonel comte de Trogoff, aide de camp de Monsieur, et accompagnée d'un récit des événements et d'exemplaires du *Moniteur* et de la *Gazette de France*. Longrois porta la réponse de Wall au quartier général de Brumath : elle était ainsi conçue : « Monsieur le général, je ne connais d'autre autorité que Sa Majesté l'Empereur et Roi qui m'a confié cette place. » Mais Wall sut bientôt que Phalsbourg avait capitulé. Il envoya Longrois au commandant Brancion, et Longrois revint lui annoncer que Brancion avait admis cent Badois à la garde d'une des portes et adopté les couleurs blanches. Le 19 avril, Longrois allait derechef à Brumath pour demander à Hochberg la permission d'entrer à Strasbourg et de prendre les instructions de Desbureaux. Hochberg refusa, allégua les troubles de la ville. Mais le 20, des particuliers de Strasbourg, et notamment un sieur Hiltzer, ancien secrétaire de Wall, arrivaient à la Petit-Pierre, et Hiltzer, au nom de Desbureaux, invitait notre Irlandais à se soumettre au légitime souverain.

Wall conclut sur-le-champ avec le comte d'Ysembourg une convention : elle ne différait de celle de Phalsbourg que par l'article relatif aux vétérans hollandais, qui regagnèrent leur pays natal ; les Badois occupaient la forteresse conjointement avec les Français ; Wall restait commandant sous les ordres immédiats de Hochberg. Il licencia la garde nationale. Il fit afficher toutes les pièces officielles. Le lendemain, 21 avril, de grand matin, il ouvrait les portes du fort et arborait le drapeau blanc. A trois heures, il recevait un détachement de quarante Badois qui devait servir dans la place et que sa petite garnison, exténuée de fatigue, accueillit sans déplaisir. Puis, solennellement, au milieu des salves d'artillerie et après une distribution extraordinaire de vin, devant la troupe assemblée sous les armes, il proclamait Louis XVIII roi de France et de Navarre et faisait prêter à tout son monde le serment de fidélité.

Tel fut l'innocent blocus de la Petite-Pierre. « Je puis assurer, disait Wall, que la ville et le château ont été très bien gardés, qu'aucun ennemi n'en a approché sans être aperçu et éloigné aussitôt à coups de fusil et de canon, que le faubourg a été bien protégé par des patrouilles de jour et de nuit, et que la commune a été ménagée autant que cela dépendait de moi. » Il n'ajoutait pas que la Petite-Pierre n'était guère bloquée que pour la forme.

ARTHUR CHUQUET.

POÉSIE

A une Reine.

> L'Angleterre, cette puissance orgueilleuse qui ne connaît d'autre équité que la force.
>
> CARDINAL DE RICHELIEU.

Ne crains pas que mes vers outragent l'Angleterre,
O Reine ! quand sa gloire est atteinte en plein vol.
Non, la Muse est la sœur de la Justice austère,
Et sa tête est au ciel si son pied reste au sol ;
Elle juge d'en haut les choses de la terre ;
Et, lorsque sa voix prend un accent irrité,
C'est pour défendre mieux l'auguste vérité.

Ton peuple, riche, heureux, fier jusqu'à l'insolence,
A cru que sous le ciel tout lui serait permis,
En jetant son trident de fer dans la balance ;
Qu'il pouvait se passer de justice et d'amis ;
Que ses flottes au monde imposeraient silence,
Et que les Boers au bruit d'un seul coup de canon
Tomberaient à ses pieds tout tremblants... Eh bien ! non !

Longtemps on croit que Dieu dans son azur sommeille,
Et laisse le hasard gouverner les humains.
L'incrédule sourit ; mais la justice veille,
Et creuse sous nos pas d'invisibles chemins.
Soudain au fond des cieux le tonnerre s'éveille ;
Il éclate, foudroie, et brise en un clin d'œil
Tout empire bâti sur la force et l'orgueil.

O Justice éternelle ! ô divine ironie !
C'est le faible qui met le plus fort à néant ;
C'est Athènes vainqueur de l'Asie infinie ;
C'est David terrassant Goliath, le géant ;
C'est Spartacus debout contre la tyrannie ;
C'est l'humble Jeanne d'Arc, une femme, un enfant,
Délivrant notre sol de l'Anglais triomphant !

Maintenant c'est le Boer qui monte sur la scène.
A son tour il devient le vrai soldat de Dieu.
Il quitte femme, enfants, ses champs, sa grange pleine,
S'arme, prend un cheval à l'inutile essieu,
Et meurt pour son pays qu'il veut libre et sans chaîne...
O peuple de héros ! quelles mâles leçons
Pour cette vieille Europe où nous dépérissons !

Mets fin à cette guerre, ô Reine ! elle est un crime.
Ne fais pas de ces Boers de nouveaux insurgents !
Chrétienne, montre à Dieu que son esprit t'anime,
Et tends ta main royale à tous ces braves gens !
Le monde applaudira ce geste magnanime ;
Et ton règne si long, qui s'en va finissant,
Ne sera pas taché de larmes et de sang.

On dit que l'on t'a vue un jour verser des larmes,
En songeant tristement dans ton parc de Windsor
Aux maux de cette guerre où s'engageaient tes armes,
Et qui coûtait déjà tant de sang et tant d'or.
Sans doute la victoire à tout âge a des charmes ;
Mais au tien ! quand on touche aux portes du tombeau,
La paix vaut un triomphe ; en est-il de plus beau ?

Oui, tu pouvais pleurer! Larmes, certes, amères,
D'où veniez-vous? Était-ce orgueil, pitié, remords?
Hélas! que d'autres pleurs ont répandus des mères
Devant un nom cherché sur la liste des morts!
Si ton pouvoir n'est pas au nombre des chimères,
Prends un parti viril qui comblerait nos vœux;
Dis à ton peuple : Assez! Fais la paix! Je le veux.

S'il ne t'écoute pas, dépose la couronne;
Laisse à ton fils oisif ce métier de bourreau!
Qu'il continue alors cette guerre en personne,
Et, l'épée à la main, jette au loin le fourreau!
Soit! qu'il tente le sort, et que Dieu lui pardonne!
Ce Dieu qui souffre peu de crimes impunis,
Veut qu'à son tour l'Afrique ait ses États-Unis.

Et le monde saura désormais que la gloire
N'est pas de massacrer de pâles nations;
Qu'un grand homme de bien dépasse dans l'histoire
Le conquérant chargé de malédictions,
Que la justice est tout et le reste illusoire;
Que la force ne peut rien fonder, et qu'un jour
Le bon droit et l'honneur peuvent vaincre à leur tour!

ÉDOUARD GRENIER.

LECTURES ÉTRANGÈRES

Les Mémoires d'un révolutionnaire (1)

« Il n'y a aujourd'hui que deux grands Russes qui pensent pour le peuple russe et dont les pensées appartiennent à l'humanité, — Léon Tolstoï et Pierre Kropotkin », dit George Brandès dans la préface qu'il a consacrée aux *Mémoires d'un Révolutionnaire*.

On peut ne pas goûter beaucoup une simplification du genre de celle que sous-entend ce jugement. En confondant dans une si étroite ferveur ces deux noms, — Tolstoï, Kropotkin — le mot de George Brandès a du moins cet avantage de contraindre l'esprit à un parallèle qui, de prime abord, pourrait paraître trop commode et de souligner ainsi, par voie de comparaison, les traits essentiels de cette très noble figure qu'est le grand agitateur moscovite.

Trop commode... Il est aisé, en effet, de remarquer que si tous deux flétrissent avec une égale énergie la longue injustice où se fonde l'ordre social régnant, l'auteur de *Résurrection* est avant tout un sentimental et un imaginatif, tandis que l'écrivain de *la Conquête du Pain* se manifeste jusqu'en ses plus passionnées indignations homme de science et d'observation. Si simple qu'elle soit cependant, cette rémarque s'impose d'abord à propos des *Mémoires d'un Révolutionnaire*. Elle aide ici à comprendre un phénomène assez singulier. Savez-vous beaucoup de « mémoires » dont l'auteur semble s'être engagé à ne parler de lui-même que le moins possible tout en écrivant une œuvre qui demeure néanmoins, et au premier chef, une autobiographie? Ce tour de force, Kropotkin l'a réalisé, — et avec une aisance, une désinvolture qui n'est pas le moindre charme de ce livre.

Le « Je » n'en est pas exclu, mais, visiblement, il n'intervient que pour jalonner un récit touffu, — et jamais il ne s'égare en ces confidences où c'est pour certains un besoin de s'attarder à détailler tantôt leurs mérites, tantôt d'extravagantes misères morales. « Kropotkin ne tombe dans aucune vulgaire intimité avec son lecteur », comme dit encore Georges Brandès; il ne daigne même pas nous renseigner sur ses bonnes fortunes... et c'est tout à fait incidemment que nous apprenons qu'il est marié.

Certes, j'entends bien qu'un esprit un tantinet avisé puisse n'accorder qu'une attention assez distraite aux choses de l'amour, voire même tenir pour peut-être négligeable, en fin de compte, l'heure de folie — ou de sagesse — qui fixa sa vie sentimentale. Tout de même, je suis à première vue un peu interloqué par tant de discrétion en un temps où le moindre « grand homme » met à se déshabiller devant la galerie tant de bonne volonté toujours... et parfois si peu d'élégance. Et puis, songez seulement à deux des œuvres auxquelles s'apparentent les *Mémoires d'un Révolutionnaire :* avant Jean-Jacques, qui se conta avec une si manifeste complaisance, saint Augustin s'était « confessé » d'une plume après tout si facile et par instants si peu mortifiée! On dira que le silence a souvent son éloquence, qu'il est une façon de taire son âme et sa vie intime qui n'est qu'un raffinement d'orgueil. D'accord. Mais, encore que non dépourvu d'allure ni de séduction, cet orgueil n'est pour rien, il semble, dans la discrétion de Kropotkin.

Il est d'un « homme de science », précisément, cet insouci du *moi*, — d'un esprit naturellement prédisposé et rompu par l'exercice au maniement des idées pures, extrêmement sensible à la volupté de comprendre et dès longtemps accoutumé aux libératrices contemplations des généralités cosmiques.

Kropotkin considère l'ensemble des choses d'un point de vue essentiellement objectif. D'ailleurs, sa philosophie enchaîne les effets et les causes si étroitement que sa subjectivité ne trouve où s'insinuer dans l'explication qu'il donne des phénomènes. A lire cet ouvrage avec quelque attention, il est trop évident que, seul, un savant pouvait à ce point s'abstraire d'un récit qu'on sent malgré tout profondément vécu. Mais aussi, affranchie de toute mesquine vanité, quelle nette vision des hommes et de leurs œuvres! — telle qu'on conçoit que, seul encore, la pouvait traduire un spectateur-acteur. Et c'est en ce sens que les *Mémoires d'un Révolutionnaire* sont bien non seulement des mémoires, mais les mémoires de Kropotkin.

Peu affriolants pour les amateurs de banales indiscrétions, les *Mémoires d'un Révolutionnaire* n'en sont pas moins d'un rare et très vivant intérêt. Ils ne sauraient pas ne pas l'être.

Pierre Kropotkin a traversé les milieux les plus divers, — non pas en dilettante délicieusement amusé au spec-

1 *Memoirs of a Revolutionist* by P. Kropotkin; Smith, Elder et Cº, London.

tacle des choses, non pas même en philosophe uniquement soucieux de sagesse expérimentale, mais en « homme », en homme dont le problème social tourmente, comme chez d'autres le cœur, la froide raison, en homme enfin auquel sa volonté et la destinée tour à tour assignèrent partout une place et un rôle bien déterminés.

Une faveur des dieux le fait naître prince, et prince opulent : une faveur, car sa naissance lui valut de voir de près, et dès l'heure des impressions ineffaçables, l'égoïsme habituel, la coutumière dureté des grands. Entré à quinze ans dans le corps des pages, il a comme précepteur français un homme dont la gracieuse simplicité souligne à souhait, non point peut-être sans quelque malice, l'incommensurable sottise des vanités ambiantes, — et les leçons de ce maître insufflent dans l'âme de l'enfant les aspirations qui la feront un jour si largement pitoyable et surtout si forte. En 1862, comme il vient d'atteindre sa vingtième année, Kropotkin quitte la cour pour l'armée et, à la stupéfaction de ses camarades qui le croient fou, choisit, de préférence à tout autre, un régiment de cosaques caserné dans les profondeurs de la Sibérie, « parce que, raisonne cet adolescent, la Sibérie offre un vaste champ d'expériences aux grandes réformes de l'avenir ». Des confins de l'Asie, il rentre à Saint-Pétersbourg en 1867, — et alors commence pour lui cette vie d'étude dont le charme austère lui est dès longtemps une tentation. Il suit les cours de l'Université et s'absorbe dans les hautes spéculations mathématiques. A cette heure de son existence, la crise que Georges Brandès compare à la conversion de saint Augustin. Kropotkin reconnaît que les calculs sont erronés, d'après lesquels fut établie la carte de l'Asie septentrionale, et que les théories formulées par Humboldt dans son *Cosmos* sont en contradiction absolue avec les faits. La joie est immense et d'essence exquise, qui lui vient de sa découverte, mais à creuser sa joie, le voilà tout à coup s'efforçant de mesurer la profondeur des ignorances humaines et puis... l'abîme cependant qui sépare le lettré de l'ignorant; il songe au pauvre moujick dont jamais une éclaircie ne pénètre le cerveau rudimentaire et que les maîtres ont la prudence de laisser dans la nuit de l'intelligence, solidement ligoté de grossières superstitions; sa raison s'insurge contre les violentes inégalités que, tranquillement, consacre notre organisation sociale, et il se reproche comme un égoïsme ses jouissances de savant. « Est-il bon, est-il juste, s'interroge alors Kropotkin, de prétendre arracher à la nature de nouveaux secrets alors que ceux qu'elle livra demeurent encore fermés à l'immense majorité des intelligences? »

Ces très nobles scrupules, qu'il sera du reste facile d'apprécier illogiques, déterminèrent la définitive adhésion de cet esprit aux doctrines d'avenir, et dès ce moment Kropotkin résolut de se donner d'abord à la cause de l'émancipation sociale. Au cours d'un premier voyage à travers l'Europe, il se lie avec quelques-uns des chefs du parti révolutionnaire cosmopolite, et de passage en Suisse où il retrouve de nombreux compatriotes, — Zurich, Genève, — il se fait initier à l'Internationale. De retour à Pétersbourg, il prend une part active dans l'agitation qui, lentement, mine le trône des tsars; alors c'est son arrestation en 1874, son incarcération à la forteresse Saint-Pierre-Saint-Paul, sa dramatique évasion en 1876, — et depuis lors, la vie qu'on sait, toute de lutte, de travail et de dignité sur la terre d'exil... et de liberté.

Telle est en raccourci l'existence dont la relation, sous la plume de Kropotkin, sans cesse s'efface devant celle d'événements à longue portée.

Dans une puissante harmonie, elle confond, cette vie, le rire et les larmes, le drame et la comédie. Mais les *Mémoires d'un Révolutionnaire* ont mieux que l'intérêt d'un roman. Kropotkin séjourna à la cour de Russie, on dit qu'il y garda longtemps et que peut-être il y compte encore de ferventes amitiés; il connut dans l'intimité nombre des grands acteurs qui se succédèrent sur la scène politique durant ces trente dernières années, lui-même dépensa toujours une vaste activité, — et telles pages ici ont une valeur historique d'autant moins contestable que l'auteur se révèle à chaque instant psychologue étonnamment clairvoyant.

A vrai dire, il semble que le commerce de tant d'individualités nettement affirmées eût dû inspirer à Kropotkin un peu de cet âpre orgueil, si vite dégénéré en mesquine vanité, assez excusable, somme toute, et qu'on a tôt fait de découvrir en tout précurseur. Il n'en est rien. Par contre, que de fine bonhomie chez l'écrivain des *Mémoires d'un Révolutionnaire!* — et parfois quelle jolie espièglerie! Rien que pour le délicat et tout littéraire plaisir de savourer tant de spirituelle bonne grâce, le livre vaudrait d'être lu.

Gaston Choisy.

THÉATRES

Comédie-Française : *les Fossiles*, de M. François de Curel.

Donc, aux quatre ou cinq pièces qu'elle a transportées sur la rive gauche, la Comédie-Française s'est décidée à joindre les *Fossiles*. Je n'ai pas besoin de dire que je m'en réjouis; il était nécessaire qu'un ouvrage de M. de Curel, au moins, figurât sur la liste de plus en plus courte du répertoire. J'aurais préféré, toutefois, que cet ouvrage fût nouveau.

Reprise pour reprise, mieux eût valu donner *l'Invitée*, *le Repas du Lion*, ou *la Nouvelle Idole*. L'une quelconque de ces fortes pièces eût, sans doute, été plus décemment jouée. Mais, si je ne me trompe, elles ont toutes été refusées par le comité. Les *Fossiles*, n'ayant pas été présentés, avaient échappé au goût sévère de ces messieurs. Et c'est ainsi qu'on se décida pour le drame puissant, âpre et substantiel de M. de Curel.

J'en ai longuement parlé lors de la première représentation au Théâtre-Libre. Depuis, et à plusieurs reprises, j'ai cherché à définir le talent de M. de Curel, la franchise et la hardiesse de son théâtre, la clairvoyance et la profondeur d'une observation

qu'aucune convention littéraire n'obscurcit jamais, la qualité, presque unique, de la pensée et du style... Et je me demanderais ce que j'aurais à ajouter à ce que j'ai dit naguère, si M. de Curel n'avait apporté à son drame des modifications assez importantes. Elles sont intéressantes, tant au point de vue de la pièce qu'au point de vue de la pensée de l'auteur. Nous allons les examiner ensemble. Je me borne à rappeler ce qui est nécessaire pour comprendre ces modifications.

La famille de Chantemelle est près de s'éteindre. Le Duc et la Duchesse sont vieux; leur fils Robert se meurt de la poitrine; Claire, leur fille, va rester seule; le vieux et illustre nom des Chantemelle va disparaître. Et c'est ce qu'il ne faut pas, pour les Chantemelle, et même pour la France, où la noblesse, dépouillée de toute influence, peut rester cependant un modèle de dévouement désintéressé à des idées. (Vous savez avec quelle force dramatique M. de Curel a posé les données de ce problème.) Or, voici ce qui est arrivé. Hélène Vatrin, fille d'une amie pauvre, avait été placée comme demoiselle de compagnie près de Claire de Chantemelle, pendant une longue absence de Robert; faible, et sans défense, elle était devenue la maîtresse du Duc; puis Robert est revenu: elle s'est prise à l'aimer passionnément; terrifiée par le Duc, elle a continué de le subir, tout en se donnant à Robert; enfin elle a eu un fils, dont Robert et le Duc peuvent chacun se croire le père. Robert avoue sa liaison. Après un premier transport de jalousie, le Duc se ressaisit. Qu'importent l'horreur de la situation, le crime même, auprès du prolongement de la race. L'héritier existe, c'est l'enfant; il faut qu'il soit un Chantemelle, et, pour cela, il faut que Robert épouse Hélène Vatrin. C'est le premier acte.

Second acte : lutte avec Claire, qui a surpris jadis la liaison du Duc; elle se révolte; mais elle aussi finit par céder, pour le nom; elle consent à ne rien révéler à Robert; le Duc, de son côté, coupe net les explications d'Hélène; elle a rêvé : rien n'a jamais existé entre elle et le père de Robert... Et le mariage est décidé. — Troisième acte (dans le Midi, où les médecins ont envoyé Robert) : un hasard apprend au malheureux la liaison passée de son père et d'Hélène; stoïquement, sans un mot, il repart pour Chantemelle, où il se laisse mourir. Et vous savez que le quatrième acte est rempli presque entier par la lecture du magnifique testament par quoi Robert justifie sa conduite et explique les motifs qui l'ont guidé... (Je m'excuse de ce résumé, aussi incomplet que possible. J'ajoute que j'ai suivi la version du Théâtre-Libre.)

Examinons les changements faits par M. de Curel (1).

(1) Une nouvelle édition des *Fossiles*, conforme à la représentation, vient de paraître chez Calmann Lévy.

Au premier acte, pas de modification. A peine quelques répliques sont-elles adoucies ou transposées; et quelques lignes sont ajoutées, pour mieux montrer les conditions que met Robert à son mariage avec Hélène.

Dans le second acte, je note un changement, qui me paraît excellent. La scène entre le Duc et Hélène (à l'arrivée de celle-ci) est resserrée et concentrée; le Duc ne discute plus, il ordonne : dès le début, il interrompt Hélène et lui dicte sa volonté. — Autre changement, excellent aussi. La scène où le Duc parvient à convaincre Claire se passait jadis en présence d'Hélène; il y avait à cela certains avantages : nous voyions ainsi qu'Hélène « ne comptait pas »; et, toutefois, vers la fin de la scène, elle prononçait quelques paroles qui n'étaient pas inutiles, et qui, montrant qu'Hélène aussi « se sacrifiait », « haussaient » l'extraordinaire action des personnages. Du reste, une partie des modifications semblent tendre à rendre plus effacé le caractère d'Hélène. La scène « à trois » était pénible sans nécessité, et la douleur révoltée d'Hélène n'était guère d'accord avec le caractère faible qui est indispensable pour faire admettre sa double liaison. — En revanche, je n'aime pas beaucoup l'aspect nouveau que M. de Curel a ajouté au caractère de Claire. Jadis il n'était question entre eux que du nom; et le Duc usait d'arguments qu'il savait tout-puissants sur l'âme fière de sa fille; maintenant la scène, si je puis dire, est orientée vers le sentiment; le Duc parle de l'enfant, de la petite tête blonde... et c'est l'espoir de le bercer qui semble décider Claire. Pourquoi? J'entends bien que, dans la version primitive, Claire « doublait » exactement son père; M. de Curel a voulu, je pense, éviter cette sorte de répétition, et montrer que des idées pareilles peuvent être toutefois un peu différentes, selon qu'elles sont « pensées » par un vieillard ou par une fille de vingt ans. De plus, il rendait Claire moins implacable, moins entière, plus humaine en un mot. Mais, précisément, la situation qui réunit les personnages est si parfaitement inhumaine en soi que ce n'est pas en la rapprochant de l'humanité qu'on la fera plus facilement accepter. Au contraire. Plus les personnages représenteront exclusivement et complètement la noblesse, plus ils ressembleront à ces chênes égoïstes et superbes dont parle Robert, mieux nous admettrons qu'ils ne soient point arrêtés par les scrupules, devant quoi viendraient buter d'autres personnages.

Le troisième acte est presque entièrement refait. Examinons d'abord un important changement relatif à la disposition de l'intrigue. Au Théâtre-Libre, c'était une sorte de hasard qui apprenait à Robert ce qui s'était passé entre Hélène et le Duc; on avait gardé pour nourrice une femme à qui le Duc avait confié

l'enfant, alors qu'il s'en croyait le père ; et, au premier acte, nous avions entendu le mari de cette femme conter au Duc qu'Hélène acceptait les dispositions prises pour l'enfant, mais refusait le « rapprochement » que lui offrait le Duc. Sans doute, il était assez invraisemblable qu'on eût gardé cette même nourrice, le Duc ne manquant pas de moyens pour l'éloigner. Mais l'on n'y songeait guère, tant la situation était tragique.

La conduite de cette nourrice était telle qu'elle nécessitait un renvoi immédiat ; Robert sortait pour l'expédier, laissant ensemble Hélène et la Duchesse, celle-ci parfaitement tranquille, celle-là un instant inquiète, mais rassurée bientôt en pensant que la femme partirait sans réplique, par crainte d'être dénoncée à son mari. Cependant Robert ne revenait pas, Le Duc entrait, s'informait, et, mis au courant, restait atterré, saisi d'angoisse... Il envoyait la Duchesse aux nouvelles, et, elle partie, accablait Hélène de reproches ; à son tour celle-ci était envahie par la terreur, et tous deux restaient accablés, elle par la crainte que Robert ne « sût », lui par une crainte plus haute. (« Pour moi, quoi qu'il arrive, le mal est fait... Le mal c'est qu'une même terreur nous serre l'un contre l'autre, vous la fille, moi le père... ») Et les spectateurs aussi étaient pris de terreur, imaginaient la scène abominable qui se passait derrière la porte fermée... La Duchesse rentrait tremblante : elle avait trouvé Robert seul, anéanti, muet, n'ouvrant la bouche que pour déclarer qu'il voulait retourner à Chantemelle... Claire entrait à son tour, devinait, et restait sans mouvements, la face pâlie... Et, devant leur épouvante, la Duchesse guidée par d'anciens soupçons comprenait enfin ; elle sommait le Duc de parler... Mais Robert paraissait, se traînant à peine, à demi mort. Sans que son effroyable torture se trahît par un mot, sans qu'il y fît même allusion, il donnait ses ordres pour le départ. C'était la mort, le suicide secret et certain, et personne n'osait protester, pas même la Duchesse... L'horreur, ici, touchait vraiment au sublime. Cette horreur, sans doute, était obtenue par une sorte d'artifice, ou du moins par un « moyen » extérieur : le renvoi de la nourrice. Mais qu'importait, si la situation, une fois créée, se développait conformément aux caractères, et si les caractères y puisaient en quelque sorte une force nouvelle ?

M. de Curel a été plus scrupuleux. Il a remplacé le « moyen » de jadis par un épisode sorti plus directement du sujet. Robert, sur la prière d'Hélène, manifeste l'intention de lui confier l'enfant, et de l'autoriser à l'emmener avec elle où elle voudra. Mais l'enfant, élevé par Hélène, ne sera plus un Chantemelle ; c'est, encore une fois, la race qui va disparaître, malgré le sacrifice, malgré le crime. Claire supplie, le Duc se fâche, la scène s'anime, s'anime encore, et, devant l'obstination de Robert, le Duc, hors de soi, prononce le mot irréparable : « J'ai sur l'enfant autant de droits que toi ! » Robert sort : « Il faut qu'un de nous deux meure ! » Et, après une scène où la Duchesse découvre à son tour la vérité, il rentre pour annoncer son départ.

Au strict point de vue du drame, la nouvelle version est supérieure à l'ancienne. Il faudrait seulement savoir s'il existe une « supériorité absolue » au théâtre en dehors de l'effet produit ? Plus effroyable, plus terrible que l'autre, la scène actuelle est moins émouvante, moins vraiment tragique. Peut-être dépasse-t-elle ce que nos nerfs peuvent supporter ? Peut-être y croyons-nous discerner quelque excès, et nous demandons-nous si le Duc, — quoiqu'en somme cet excès même ne soit pas contraire à sa nature, — si le Duc aurait le courage de faire un pareil aveu, et à Robert ?... La scène eût-elle été plus terrible encore, elle ne nous aurait pas émus autant que l'autre, parce que, au point où le drame nous a mis, rien de ce que nous voyons ne vaudra ce que nous imaginons. Peut-être, enfin, le coup que reçoit Robert en suite de l'aveu de son père est-il en effet moins tragique que la révélation qu'il en recevait par la nourrice. Et rien, du moins, n'approchait de l'angoisse qui nous étreignait à l'entrée de Robert, lorsque son attitude et sa pâleur nous révélaient qu'il « savait !... »

Des autres modifications apportées à ce troisième acte, il en est qui étaient commandées par le changement qui précède (ainsi la scène entre Robert et Hélène à propos de l'éducation de l'enfant). Il en est aussi qui ont trait au caractère de Claire, dans le sens que j'ai indiqué plus haut. M. de Curel a coupé une scène entre Hélène et Claire, scène un peu dure, et qui n'était plus conforme au nouveau caractère de Mlle de Chantemelle. Supprimée aussi, en grande partie, la belle scène qui montrait Hélène affectueuse et maladroite (par la fausseté de sa situation), mais si dévouée que, peu à peu, elle pénétrait Robert de sa tendresse et modifiait même ses idées ; on se rappelle les comparaisons bien connues entre les chênes et les vagues de la mer.

Aujourd'hui, tout ce que Robert disait à sa femme, c'est à sa sœur qu'il le dit ; et sans doute cette scène (comme faisait celle qui est coupée au premier acte), montre avec évidence qu'Hélène ne compte pas ; mais elle vient un peu trop vite après le moment où Robert vient de promettre à Hélène de lui laisser le droit d'élever l'enfant...

D'une manière générale, on peut dire que la nouvelle version des *Fossiles* a tendu à atténuer le caractère de Claire, et à « supprimer » celui d'Hélène. Sur le premier point, je me suis expliqué à propos du

second acte ; M. de Curel avait « attendri » Claire : ici, il lui donne une imagination poétique (voyez tout ce que lui inspire le rocher qu'elle vient de dessiner), dont je ne saisis pas très bien l'utilité. Pour le second point (Hélène), on comprend pourquoi M. de Curel s'est efforcé de la laisser dans l'ombre ; sa conduite ne peut s'expliquer que par une extraordinaire faiblesse de caractère, et cette faiblesse, M. de Curel l'a très heureusement montrée au troisième acte. De plus, Hélène pour ainsi dire disparue, l'attention du public était concentrée sur les trois héros du drame, ce qui était sans doute un avantage. D'autre part, une des séductions, et non la moindre, du théâtre de M. de Curel, c'est la vie qu'il sait donner à ses personnages, les sentiments que l'on sent s'agiter en eux. Dans les *Fossiles*, notamment, — si j'ose hasarder cette image, — tant de vie remplissait la scène, qu'on ne voyait plus au travers, qu'on oubliait, si vous voulez, l'action surprenante des Chantemelle ; l'absence d'Hélène laisse un « défaut », par où l'on peut voir... J'ajoute que, broyant ainsi des êtres vrais et vivants, le brutal héroïsme du Duc paraissait plus effroyable et plus grand.

Je n'ai pas caché que la première version des *Fossiles* me semblait, dans son ensemble, supérieure à la seconde. Mais ne prenez point ceci pour une « rétractation ». Le drame de M. de Curel reste une œuvre fière et robuste, âpre et pénible, supérieure par l'ampleur de la forme et la richesse du fond ; œuvre inégale, mais puissante, et sur la destinée de laquelle je ne suis point inquiet.

Il me resterait à parler de l'interprétation. Mais qu'en pourrait-on dire, sinon qu'elle est manifestement insuffisante ! On voit aujourd'hui où nos comédiens ont été menés par leur obstination à ne jouer que des pièces construites d'après leurs modèles préférés. Dès qu'un ouvrage n'est plus conforme à ce modèle, ils sont incapables de l'interpréter. Ou, qui pis est, ils lui appliquent les procédés dont ils ont coutume de se servir, d'où une contradiction constante entre l'ouvrage et le jeu des comédiens... Il est grand temps que tout cela change ! Je ne sais si une direction moins flottante et distraite leur redonnera la sincérité perdue. Au moins exigera-t-elle qu'ils sachent leurs rôles. C'est, en vérité, le moins qu'on puisse leur demander. Il est scandaleux que M. Paul Mounet joue « au souffleur » un rôle comme celui du duc de Chantemelle.

* * *

La répétition générale d'*Hänsel et Gretel* à l'Opéra-Comique, a été triomphale. A samedi prochain.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Charpente, par J.-H. ROSNY (éditions de la *Revue Blanche*).

A chaque volume nouveau de J.-H. Rosny, l'impression est la même, hélas ! un peu décevante : leur prochain roman sera certainement un chef-d'œuvre. Oui, le prochain ; toujours le prochain !... Quant à présent, ces écrivains nous apparaissent au premier rang des romanciers les mieux doués, les plus originaux, les plus étonnants de ce temps. Ils ont les qualités les plus rares, un don très remarquable d'invention, une subtile intelligence de psychologues, une singulière acuité d'observation, un style inégal sans doute, parfois incorrect et négligé, mais parfois aussi merveilleux, évocateur, prestigieux, — et des idées, trop d'idées presque ! Pourquoi la *Charpente* n'est-elle pas le chef-d'œuvre que nous attendions ? Il y a tout dans ce roman, tout en fait de talent, d'habileté : des descriptions charmantes de la nature, variées, vraies, émouvantes, imprégnées de sensibilités diverses, maladives, ardentes ou contemplatives, — de délicates analyses de sentiments où la souffrance, la pensée, la passion sont notées avec précision, avec netteté, mais gardent leur essentiel caractère de choses cachées qu'un mystère enveloppe, — d'intelligentes théories, des discussions profondes des problèmes sociaux, des problèmes moraux qui troublent le plus l'âme contemporaine, — tout, sauf je ne sais quoi qui dans ce livre aurait jeté la vie, qui l'aurait animé, qui l'aurait distingué décidément d'un travail un peu d'Alexandrin pour en faire une œuvre vive, toute palpitante de pensée et d'humanité. Qu'est-ce ? Où le défaut se cache-t-il ? Dans la composition peut-être... L'œuvre est touffue, obscure, confuse. On se perd dans le tumulte des personnages ; on s'y embrouille, on les confond. Ils ne sont pas assez nettement séparés les uns des autres. Prétextes, les uns et les autres, à de semblables analyses, à d'analogues réflexions, on dirait qu'ils déteignent les uns sur les autres. La thèse, ou plutôt peut-être l'idée du roman n'apparaît pas avec clarté ; elle s'éparpille en réflexions diverses, en observations ingénieuses, mal liées, insuffisamment rassemblées. Il manque à tout cela quelque chose d'intime et de profond dont tout le reste serait sorti, qui donnerait à l'œuvre son unité, qui distribuerait les détails, les organiserait et qui serait le roman lui-même... Les frères Rosny ont du génie et le gaspillent.

Trop de chic, par GYP (Calmann Lévy).

Ce cinquantième (environ) volume de Mlle Gyp n'est pas, dans l'œuvre abondante de cet écrivain,

un particulier chef-d'œuvre. Car je n'arrive pas à trouver une extrême drôlerie à ces noms propres : Hugues Ardouin d'Ébrouillar, Hortense Canuchon de Saint-Chamau, Mérande de Cambouys, etc. Dans le genre scatologique, le pauvre Armand Silvestre réussissait mieux, je crois, ces créations onomastiques. Enfin !... Et voici de petits dialogues entre Folleuil et Mme X... sur la manière dont un monsieur doit tenir son chapeau dans le monde, entre un hussard et un dragon, dans l'allée des Poteaux, sur les femmes qui passent... Mais le dragon et le hussard sont également « jolis, élégants, bien montés ». Vive l'armée !... Et puis encore, voici de brèves notations au bord de la mer, en voyage, au bal, à la campagne. En wagon, par exemple, voici le portrait de l'*indifférent :* « S'installe comme bon lui semble. S'étend, accapare deux places et se moque pas mal du reste. » Comme ça peint !... Et sur le buffet des gares, cette réflexion : « Quels rafraîchissements, seigneur ! Vraiment, on devrait avoir pitié des malheureux qui, vers deux heures du matin, ont l'infirmité de sentir le besoin de manger ou au moins de boire. » Un point, c'est tout. Et si cette *pensée* ne pèse pas lourd, on ne saurait sans injustice en dire autant du style. C'est surtout par sa négligence que se caractérise le style de Mme Gyp, mais c'est pour cela, je crois, qu'il a plu jadis, parce qu'on savait que Mme Gyp est une grande dame. On s'amusa de voir une grande dame aussi sans façons ; les autres grandes dames trouvèrent plaisant qu'une des leurs employât des mots risqués, fût triviale et leste en ses propos : on poussa de petits cris d'admiration scandalisée. Cela ravigota le Faubourg. On a remarqué depuis quelque temps un léger affaiblissement de la verve littéraire de Mme Gyp ; à quoi, d'ailleurs, elle suppléa par une intense activité politique. Et puis, qu'importe la valeur d'art de ce petit volume. Bon chien chasse de race : il sera vite enlevé !

Au Congo, par LE BARON E. DE MANDAT-GRANCEY (Plon).

Devenu vieux (c'est lui qui le dit), M. de Mandat-Grancey voulut tout de même entreprendre un dernier petit voyage. Il partit d'Anvers le 11 juin et fut de retour au Havre le 4 août suivant. Il avait fait 12 000 milles en mer et 700 kilomètres dans le cœur de l'Afrique, en plein Congo, « dans un pays où pas un blanc n'avait pénétré avant Stanley qui le traversa pour la première fois en 1877. » Une jolie excursion, n'est-ce pas ?... M. de Mandat-Grancey raconte son voyage avec beaucoup d'entrain, de gaieté. Il y avait bien des choses à voir pendant cette tournée ; il les a vues très nettement, il les peint très gentiment. Il a traversé des pays d'anthropophages et s'il n'a pas mangé le civet de négresse qu'on goûte particulièrement là-bas, paraît-il, il s'est rattrapé sur la « trompe d'éléphant en daube ». Ses descriptions, pas prétentieuses ni arrangées, ont bon air et son livre est plein d'anecdotes amusantes, significatives, importantes parfois. Mais cet ouvrage n'est pas seulement curieux et pittoresque. M. de Mandat-Grancey a profité de son voyage pour étudier les procédés français de colonisation. Il les trouve déplorables et ne se contente pas de les juger, mais il les critique avec précision, démontre leur imperfection, indique les remèdes nécessaires. C'est surtout à l'administration coloniale qu'il s'en prend, avec raison, semble-t-il. Il nous fait voir la passion politique et l'influence ministérielle exerçant jusqu'en ces terres lointaines de fâcheux ravages. Il nous représente nos consuls sous un jour regrettable, négligents parfois et parfois médiocres, en tous cas asservis aux politiciens qui les protègent dans la métropole. La conclusion de l'auteur n'est pas très optimiste. Il pense, il est vrai, qu'il existe en France « d'excellents éléments de colonisation » : on se trompe en attribuant à la veulerie de notre jeunesse le rôle peu brillant qu'elle joue dans les lointaines entreprises. Mais ces éléments excellents sont réduits à l'impuissance par la déplorable administration coloniale. C'est au point, dit M. de Mandat-Grancey, qu'un jeune Français entreprenant fera mieux de s'installer dans une colonie étrangère que dans une colonie nationale !...

Double sauvetage, par JEANNE MAIRET (Ollendorff).

André d'Ormessan, orphelin et comte dès l'enfance, mis à vingt et un ans en possession de soixante mille bonnes livres de rente, est en train de se ruiner en faisant la fête à Paris. — Louis Durand, très jeune homme qui fait vivre sa mère et sa sœur en écrivant dans des journaux est sur le point de tourner mal et de s'endetter pour ne pas savoir résister aux tentations de la vie élégante qu'il voit mener autour de lui. — Et voilà donc deux beaux enfants qu'il serait urgent de sauver. Ils se battent en duel l'un avec l'autre, pour une maîtresse commune. Et du coup les voilà sauvés en effet, le premier de la ruine prochaine, le second de la déchéance morale. O duel régénérateur ! C'est que, ayant sans le vouloir grièvement blessé Louis, André se prend de généreuse amitié pour son adversaire, le soigne, l'installe en Algérie jusqu'à son complet rétablissement. Quant à lui, courageusement, il s'embarque pour l'Amérique. Or, l'Amérique et l'Afrique ont, comme chacun sait, le pouvoir de retaper les énergies fatiguées. Le comte André d'Ormessan mène là-bas une vie de crève-la-faim, tour à tour débardeur, ouvrier de campagne, ramasseur de papiers graisseux à l'Exposition de Chicago, jusqu'au jour où le plus heureux des hasards le fait entrer comme secrétaire chez un important *business-man*. Or, le *business-man* est précisé-

ment le père (comme on se rencontre!) d'une jeune fille charmante avec laquelle flirta naguère André sur le transatlantique. Il l'aime. Et qu'arrive-t-il? On le devine. Un mariage. Alors, André se jugeant suffisamment réhabilité et régénéré par une année d'épreuves, revient avec sa jeune femme en France où désormais il exploitera la propriété de ses pères... Tout cela, je l'avoue, n'est pas d'une extraordinaire nouveauté ni d'une bien surprenante invention. Il y a des romans plus hardis, il y en a de plus inattendus. Mais celui-ci n'est pas ennuyeux; il est écrit avec goût, avec mesure et, sans trop émouvoir, il amuse. La philosophie qu'il enseigne est judicieuse et saine. On ne saurait trop recommander aux jeunes hommes qui sont en train de mal tourner l'énergie et la bonne volonté. Et parce que cette agréable narration n'est ni scandaleuse, ni pornographique, est-ce une raison suffisante pour ne pas la lire?...

Petits portraits et notes d'art, par Gustave Larroumet (Hachette).

Depuis que M. Gustave Larroumet est membre de l'Académie des Beaux-Arts, il fait un louable effort pour se manifester au moins, puisqu'il n'est pas artiste, comme un écrivain d'art. Et c'est pour cela qu'on trouve dans son récent volume des études assez soignées sur La Tour, sur les Vernet, sur Millet, sur Luc-Olivier Merson, sur Injalbert, sur Édouard Detaille. Et s'il écrit aussi sur le doyen Himly, c'est qu'en même temps qu'académicien des Beaux-Arts, M. Larroumet est professeur à la Sorbonne. Et, comme il est aussi le grand critique que chacun sait, il convient donc qu'il consacre à Sainte-Beuve quelques pages. Aux situations diverses qu'occupe M. Larroumet, nous devons l'agréable variété de son recueil. A vrai dire, les études qui le composent ne sont pas prodigieusement originales ni profondes, mais on peut les trouver agréables et de lecture facile. Celle qu'il intitule « l'esthétique de Detaille » a pour sous-titre : « l'armée de la défense nationale ». On voit ainsi, dès l'abord, de quelles digressions elle s'ornera, quelle idée générale en sera la parure. Elle commence ainsi : « La correction de la tenue, même en campagne, est une des vertus militaires. » Cet incontestable principe étant posé, le reste va tout seul; il ne s'agit plus que de trouver dans l'œuvre de Detaille l'illustration d'une telle pensée. Après quoi, concluons donc : « On peut maudire en principe la guerre comme tous les autres *vices unis à l'humaine nature.* Elle n'en est pas moins génératrice de vertus. Le meilleur de l'homme — mépris du danger, de la fatigue et des privations, sacrifice de la vie — vient de là, etc... » (L'auteur reconnaît d'ailleurs qu'il a, dans un autre chapitre, exprimé cette même idée; il y renvoie obligeamment son lecteur.) Il paraît qu'à la Sorbonne, bien dits, devant un auditoire élégant et nombreux, ces développements font quelque effet. A la lecture, ils apparaissent un peu pauvres. Le style de M. Larroumet, quoique négligé, n'est pas incorrect.

Le Bois dormant, par Charles Le Goffic (Lemerre).

Elle s'use un peu, la poésie bretonne, avouons-le. C'est dommage; il y avait en elle un charme de mélancolie pénétrante... Il faudra trouver autre chose. Mais enfin Charles Le Goffic est agréable poète, et s'il conviendrait qu'il fût un des derniers poètes bretons, ce n'est pas une raison pour méconnaître la sincérité de son inspiration, la franchise de son talent, son émotion simple et communicative. Il emploie avec habileté les rythmes parnassiens, varie heureusement les mètres, soigne sa prosodie, mais a le bon goût de ne pas raffiner excessivement sur les mérites de la difficulté vaincue. C'est une des grâces des poètes bretons, même très parnassiens, de ne pas pousser jusqu'à la rouerie la virtuosité. Cette tradition leur vient de Brizeux qui, lui, fut parfois un peu trop négligent... On retrouve à peu près toute la Bretagne poétique dans le *Bois dormant,* la mer, les ajoncs et les genêts, le souvenir des Celtes et les légendes de fées, la fée Urgande et le lutin Gwion et l'enchanteur Myrdhynn. Il est bien vrai que de tout cela des poètes ont abusé; on n'en souffre pas trop en lisant Charles Le Goffic parce qu'on a l'impression certaine d'une âme que ce charme spécial a profondément imprégnée. Il ne pare pas sa pensée de jolies choses bretonnes, mais spontanément il pense en poésie bretonne. J'aime beaucoup la chanson de Marivônic :

C'est Marivône Le Guinver,
Avec ses coiffes de batiste,
C'est Marivône Le Guinver
Qui passe sa vie à rêver...

et la « romance sans paroles » :

Fraiche et rieuse et virginale...

et l'autre chanson des Papillons de mer... Mais la poésie de M. Le Goffic prend parfois une ampleur, une puissance même qui fait regretter l'habituelle fragilité de ses thèmes. Il faudrait qu'il eût en lui-même plus de confiance et ne se contentât pas désormais des gentilles chansons et des refrains délicats auxquels il se plaît. Son poème de *Novembre* est tout à fait beau. Le poète s'en revient par la lande, tout pénétré de sa mélancolie. Mais il entend les souffles du vent et le râle continu de la mer; il voit

Des peurs sourdes crisper la lande épaisse et haute.

et toute l'intime agitation de la nature. Il sent alors quelque chose de fraternel y frémir et sa douleur personnelle, unie à l'universelle douleur, s'élargit et s'ennoblit...

La Maison en fleurs, par Georges Lecomte (Fasquelle).

Claire de Bouillane, belle et noble femme, restée désirable à quarante ans, a, dès les premières années de son mariage, donné son cœur et le reste à un voisin, M. de Ruffé. Elle méprise et torture, assez inutilement, son mari, l'homme le plus délicat et généreux qu'on puisse imaginer. De son amant, elle a une fille, et l'amant, de son côté, possède un fils un peu plus âgé. Or, à présent, les jeunes gens s'aiment et ne rêvent que de s'épouser. Tout le monde s'oppose à ce mariage, bien entendu : la mère, l'amant et surtout le mari. Car M. de Bouillane savait tout, souffrant en silence, par orgueil de race et par bonté aussi probablement. Il aime Henriette comme sa fille, tout en n'ignorant pas qu'aucun lien du sang ne les unit. Quand les authentiques père et mère de la jeune fille se sont enfin laissé fléchir par le désespoir des amoureux, M. de Bouillane maintient énergiquement sa volonté. Mais il est trop tard : ils se sont donnés l'un à l'autre ; un petit être de vie palpite déjà peut-être. Alors, toujours par orgueil de race, M. de Bouillane consent à l'incestueuse union des jeunes gens... Tel est le drame, angoissant et terrible à souhait. Nous sommes un peu las, sans doute, des romans mondains, mais, dans l'œuvre de M. Lecomte, tout le tragique de l'anecdote lui vient précisément d'avoir pour décor une « maison en fleurs », d'apparente gaieté, d'extérieure somptuosité. Il semble qu'il y ait une souffrance plus atroce dans l'angoisse de ces gens du monde que des traditions et d'impérieuses raisons d'étiquette obligent à sourire, à n'avoir l'air de rien, à dissimuler leur intime tourment.

André Beaunier.

Memento. — Chez Alcan, dans la « Bibliothèque d'histoire contemporaine », *Histoire de la Roumanie contemporaine*, depuis l'avènement des princes indigènes jusqu'à nos jours (1822-1900), par Frédéric Damé ; — *Les Problèmes politiques et sociaux à la fin du XIXe siècle*, par Édouard Driault, intéressantes études sur la question d'Alsace-Lorraine, la question romaine, la question chinoise, l'Alliance franco-russe, etc. — Chez Plon, *L'Héritage de Pierre le Grand* (règne des femmes, gouvernement des favoris), 1725-1741, par K. Waliszewski, très érudite et vivante étude, amusante comme un roman de Dumas, et bien documentée ; — *Le Seize Mai et la fin du Septennat*, par M. de Marcère, un livre d'histoire, et de politique aussi. — A Toulouse (Librairie Brun-Rey), *Nos Lycées et l'agriculture*, par Ch. Tallavignes, avec une préface de M. F. Rauh. — Chez Perrin, *La crise universitaire d'après l'enquête de la Chambre des députés*, par G. de Lamarzelle, sénateur du Morbihan. — Chez Lecoffre, *Le drame de la Passion à Oberammergau*, étude historique et critique par Georges Blondel.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — L'entrée en vigueur du nouveau Code allemand date, comme vous savez, du 1er juillet 1900, — premier jour du XXe siècle dans le calendrier de Guillaume II. En voie d'unifier pour gouverner plus fortement, le pouvoir a voulu parfaire l'œuvre commencée en promulgant un nouveau code militaire commun à tout l'Empire. Chez nous, la question des conseils de guerre est on ne peut plus d'actualité. C'était donc le moment ou jamais de soumettre à un examen comparatif l'économie générale et l'esprit de la législation militaire en France et en Allemagne.

Le parallèle a été établi par M. Roger Bloch dans le numéro du 10 mai de cette brave petite *Revue franco-allemande*. Cet article est assez intéressant, encore qu'un peu sommaire peut-être, — pas plus sommaire d'ailleurs que la justice à l'usage des soldats.

« Dans les deux pays, écrit M. Roger Bloch, la compétence des tribunaux militaires est régie de la même façon : en dehors des infractions d'ordre exclusivement militaire, les conseils de guerre, aussi bien en France qu'en Allemagne, connaissent des délits de droit commun commis par des militaires. »

En France, la compétence des juges militaires est basée sur la qualité de l'accusé et non pas sur la nature de l'accusation. La loi allemande est à la fois plus antilibérale encore et plus ingénument absurde. En effet, « dans la discussion de la *Militärgerichtsordnung*, le gouvernement a non seulement refusé aux tribunaux civils la compétence des délits de droit commun commis par des militaires, mais a encore exigé du Reichstag qu'il leur retirât la compétence de certains délits de droit commun *commis par des civils*, en déférant à la juridiction militaire les militaires en activité pour des actes commis avant leur incorporation et les militaires coupables, dans l'année qui suit leur libération, d'injures, coups et blessures ou de provocation à un duel envers leurs anciens supérieurs ». Et allez donc ! Dans cette vieille Europe imbibée de sang, travaillée de haines misérables et de sottes rivalités, écrasée d'impôts et quand même si fière de sa haute culture, on est soldat, n'est-ce pas ? avant d'être citoyen.

La législation militaire en Allemagne diffère d'ailleurs complètement de la législation militaire en France quant à l'exercice de la juridiction pénale. « La nouvelle loi, dit M. Roger Bloch, institue quatre sortes de tribunaux : d'abord, les *conseils de garnison (Standgerichte)*, tribunaux de basse juridiction ne jugeant que les sous-officiers et les simples soldats et composés de trois juges, un officier supérieur, un capitaine et un lieutenant, qui ne peuvent prononcer de peines excédant six semaines d'emprisonnement ou 150 marks d'amende ; ensuite, les *conseils de guerre (Kriegsgerichte)*, tribunaux de haute juridiction jugeant les officiers, sous-officiers et soldats pour des peines excédant six semaines d'emprisonnement ou 150 marks

d'amende et composés de cinq juges ; puis viennent les *conseils de guerre supérieurs (Ober-Kriegsgerichte)* composés de sept juges ; enfin, le *tribunal militaire de l'Empire (Reichsmilitärgericht)*, véritable Cour de Cassation, statuant sur les recours en revision, présidé par un général en chef nommé par l'Empereur, qu'assistent quatre officiers et trois jurisconsultes ou quatre jurisconsultes et trois officiers suivant la nature du procès.»

Ce système de juridictions multiples confère évidemment à la justice militaire allemande une supériorité que la nôtre se gardera soigneusement, du reste, de lui envier. Mais la législation chez nos voisins a mieux encore à son actif et offre de plus amples garanties : au nombre des juges appelés à se prononcer sur le cas d'un soldat, on trouve toujours un ou plusieurs jurisconsultes militaires qui « après leurs études suivies à l'Université, ont fait un stage auprès d'un tribunal de droit commun et possèdent, par conséquent, en dehors des connaissances juridiques approfondies une grande expérience dans le maniement du droit pénal ».

Au surplus, le législateur allemand n'est pas partout aussi bien inspiré. Il l'est plutôt mal quand il réunit dans les mains d'un seul et même magistrat les attributions du juge instructeur et du ministère public : « C'est le *Gerichtsherr* qui dirige l'instruction, prononce le non-lieu ou la mise en jugement et qui ensuite requiert ».

Et puis, le nouveau code militaire de nos voisins a un article vraiment stupéfiant : « Pour toute personne appartenant à la force armée, *ayant rang d'officier*, dit cet article, et se trouvant en uniforme, la supposition qu'elle veuille prendre la fuite ou que son identité ne puisse être constatée sur-le-champ n'est pas admise, — à moins que le sujet ne soit pris en flagrant délit de *crime* ou poursuivi en raison de ce flagrant délit. » C'est, à la lettre, l'inviolabilité de l'officier... au détriment du pékin. « Si un officier, remarque M. Roger Bloch, à la suite d'une altercation dégaine et frappe un bourgeois, c'est un simple délit ; la police n'a pas le droit de toucher à cet officier. Il faudrait pour qu'elle le pût qu'il y ait mort d'homme ou blessure très grave. Cette disposition exorbitante de la nouvelle loi allemande qui prête à l'officier fautif un véritable caractère d'inviolabilité n'a pas été sans entraîner déjà des excès condamnables qu'une presse intimidée n'ose pas toujours porter à la connaissance du public. Il faut ajouter, du reste, que la conception germanique de l'armée ne met pas encore cette dernière en conflit perpétuel avec la nation. Le militarisme en Allemagne est trop jeune pour avoir porté tous ses fruits. »

Belgique. — Une exposition rétrospective, ouverte à Liège il y a quelques jours, réunit de fort remarquables spécimens de l'art national ancien. On cite notamment des bijoux ayant appartenu à des chefs de gildes et de merveilleux bahuts dans la manière des xve et xvie siècles. De grands collectionneurs belges ont envoyé à Liège, pour figurer à cette exposition, quelques-unes des toiles les plus précieuses des vieux maîtres.

Les pontifes de l'art belge mesuraient trop chichement, paraît-il, la place aux pastellistes et aquarellistes dans les expositions annuelles. Ceux-ci ont dû se grouper, j'allais dire se syndiquer, — et fonder une nouvelle Société d'Art qui se promet bien de faire la nique à la fameuse « Société royale ». Le jeune cercle a ouvert son premier salon le 29 mai, — clôture le 20 juin.

Italie. — La *Nuova Antologia* a commencé dans son second numéro du mois dernier — numéro du 16 mai — la publication d'une œuvre qui réserve sans doute à ses lecteurs plus d'une très délicate joie : je veux dire les *Souvenirs d'enfance et d'école* d'Edmondo de Amicis.

De Amicis est un nom sympathique ailleurs encore qu'en Italie. Les curieux de lettres étrangères savent le charme particulier de ce très grand talent, la saveur de cette prose si parfaitement dénuée de prétention et si finement nuancée, ce don de discrète et haute émotion qui fait parfois songer aux meilleures pages de notre Daudet.

On retrouve toutes ces jolies choses dès les premières lignes de ces *Souvenirs d'enfance et d'école*. Il y a là un chapitre que de Amicis intitule : « *Qui, quæ, quod* », où il conte ses débuts dans l'étude du latin et qui m'a semblé simplement délicieux.

Et ceci. L'école où on lui enseigne le rudiment est fréquentée par de futurs « fils à papa », par des enfants de petits bourgeois et aussi par des enfants de condition beaucoup plus modeste. L'habit et la place qu'ils occupent en classe distinguent les trois ordres. Les maîtres jugent que ce n'est point assez et établissent une autre distinction encore : « Ils avaient la voix douce pour les grands, aigre-douce pour la petite bourgeoisie, aigre pour les pauvres. Ils frappaient ceux-ci, secouaient par le bras les seconds, ne touchaient pas les premiers. J'appartenais à l'ordre des secoués... »

La semaine dernière a eu lieu, à la villa Médicis, l'inauguration de l'exposition annuelle des artistes français pensionnaires de l'école de Rome. Reçue par M. Barrère, ambassadeur de la République, la reine Marguerite a visité l'exposition de nos peintres et sculpteurs avec son habituelle aimable attention.

Sous ce titre évidemment peu austère, mais bien joli : *La Bohème*, une nouvelle revue bimensuelle de lettres et d'art vient de faire son apparition à Florence. Le directeur de *La Bohème* est M. Antonio Agresti, le traducteur bien connu des poésies de G. Rossetti.

Gaston CHOISY

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Gérant* : HENRY FERRARI.

NOTES FINANCIÈRES

L'entrée de l'armée anglaise dans le Transvaal, l'abaissement du taux de l'escompte à la Banque d'Angleterre et à la Banque de France, un débat violent, au Palais-Bourbon, terminé par un nouveau vote de confiance envers le cabinet, tels ont été les incidents importants de la semaine. Ils sont restés sans influence sur les cours de nos fonds publics, mais la réaction qui frappait un grand nombre de valeurs a été enrayée et un commencement de reprise a eu lieu sur quelques-unes, notamment sur le Rio-Tinto, les fonds brésiliens et les valeurs sud-africaines.

⁂

Le taux d'escompte a été abaissé à Londres de 4 à 3 1/2 p. 100, à Paris de 3 1/2 à 3 p. 100. La situation monétaire s'est brusquement détendue chez nos voisins lorsque la fin de la guerre africaine est devenue imminente. Chez nous les disponibilités n'ont jamais cessé d'être abondantes. Elles le sont plus encore aujourd'hui. Le succès de l'Exposition s'affirme avec éclat, et certaines conséquences financières commencent déjà à se manifester : l'encaisse or de la Banque de France s'est accrue depuis un mois d'environ 60 millions de francs et atteint le chiffre de 2 milliards.

La réduction du taux de l'argent a entraîné des réalisations d'acheteurs en actions de la Banque de France. Ce titre a été ramené de 4 165 à 4 115.

La rente française 3 p. 100 est à 101 après 100,95, le 3 1/2 à 101,77 après 101,75. Il n'y a pour ainsi dire point de spéculation sur nos rentes. Les transactions sont alimentées par les demandes plus ou moins actives de l'épargne. Au comptant les cours sont un peu mieux tenus qu'il y a huit jours.

⁂

La Banque de Paris a monté de 1 165 à 1 172. Le Crédit Lyonnais de 1 080 à 1 087. Dans l'intervalle il avait été ramené temporairement plus bas. Cet établissement a terminé le 31 mai la souscription aux 100 000 actions nouvelles que ses actionnaires ont droit de prendre par préférence, et qui sont émises à 925 francs.

A partir du 1er juin, le capital du Crédit Lyonnais est porté à 250 millions. Dès maintenant celui du Comptoir National d'Escompte est de 150 millions, celui de la Société générale de 100 millions, celui du Crédit Industriel de 80 millions, soit 580 millions pour les quatre établissements.

Si élevé que le chiffre puisse paraître, il est encore bien modeste à côté de celui qui représenterait le capital de groupes d'institutions similaires en Allemagne ou en Angleterre.

Le Comptoir National d'Escompte est resté à 609, la Banque Internationale a été un peu offerte à 590, la Société Générale s'est tenue à peu près immobile à 609, ainsi que la Banque Parisienne à 530 ; le Crédit Foncier a été relevé à 690.

⁂

Il y a eu d'assez fortes réalisations en chemins français ; le ton s'est un peu raffermi les deux derniers jours. Le Lyon est ramené de 1 875 à 1 868, le Nord de 2 475 à 2 465, l'Orléans de 1 815 à 1 795, l'Est est resté à 1 130, le Midi à 1 340.

Les actions de transport par traction électrique ou animale ont eu un marché encore fort agité. Les exagérations de cours avaient été dans ce groupe si manifestes qu'elles ne pouvaient tarder à se corriger. Les titres semblent avoir trouvé aux cours actuels, résultant d'un tassement forcé, une base plus sûre. Déjà des symptômes d'amélioration se sont accusés.

Les Omnibus ont été portés de 2 050 à 2 125. Les acheteurs commettent ici une réelle imprudence. La Thomson-Houston s'est tenue à 1 540, l'Est Parisien à 665, le Métropolitain à 530, la Société Générale Parisienne (tramways sud) à 445.

La traction a valu de 280 à 270 et finit à 272. L'opération de l'accroissement du capital est achevée. Les actionnaires ont usé de leurs droits d'irréductibilité dans la souscription aux 100 000 actions nouvelles de 100 francs pour la presque totalité de ce montant, en sorte que la répartition afférente aux souscriptions éventuelles devra être extrêmement réduite. La base d'action de la Compagnie se trouve élargie de 20 à 30 millions, et de puissantes réserves ont été constituées. L'avenir de l'entreprise apparaît donc des plus favorables.

Une autre Compagnie de Tramways (Paris et département de la Seine), connue sous le nom antérieur de Compagnie des Tramways Nord, augmente son capital de 5 millions de francs, soit de 9 692 000 a 14 692 000.

⁂

Le Gaz est en reprise de 15 francs à 1 125, l'Aguilas de 20 à 435. Les Sels Gemmes, après avoir reculé de plus de 100 francs jusqu'à 825, se sont relevés à 870 ; les Métaux et l'Oural-Volga sont sans changement.

Le Suez a été simplement ferme. La Sosnowice a remonté de 2 280 à 2 395.

Le Rio-Tinto a fléchi de 1 339 à 1 290 puis remonté à 1 335.

⁂

Le 4 p. 100 brésilien a été porté mardi de 66,30 à 67, le 5 p. 100 de 74,25 à 75,10. Les causes du mouvement ont été l'amélioration du change et l'imminence d'une solution des pourparlers engagés entre les gouvernements de France et du Brésil à propos des droits sur les cafés.

L'Extérieure a reculé de 73,50 à 72,60 et finit à 73. L'Espagne émet actuellement son grand emprunt de consolidation, 1 200 millions de pesetas en 5 p. 100 soumis à l'impôt de 20 p. 100 ; cours d'émission 83 p. 100. L'emprunt est destiné à la consolidation d'une partie de la dette flottante. Le succès de l'opération paraît certain, et le nouveau fonds est coté avec une prime de 2 à 3 p. 100.

L'Italien a monté de 50 centimes à 95,20, les fonds russes ont été assez fermes, les Ottomans ont gagné quelques centimes.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 9 JUIN 1900.

LES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Les récentes élections de Paris, ont donné des résultats qu'il sera intéressant d'analyser, comme on l'a fait ici en 1896 (1); ils ne seront pas absolument comparables, car depuis quatre ans un nouveau facteur s'est glissé dans la composition des éléments politiques de la capitale.

Il y a dix ans, le boulangisme faisait son apparition. Aujourd'hui paraît le « nationalisme ». Quelle est cette nuance politique nouvelle? De quoi se composent les nouveaux groupes? Nous resterons, je l'espère, dans la vérité, lorsque nous qualifierons le nouveau parti du nom de groupe des *mécontents*.

Demain, c'est-à-dire dans quatre ans, viendront se grouper d'autres mécontents qui tâcheront de reprendre leur revanche. Ainsi va le monde. Mais nous avons l'intention, non de faire de la politique, mais de la statistique. Le rôle de la statistique, après la bataille, n'est pas de féliciter les vainqueurs et de consoler les vaincus, mais simplement de compter les morts et les blessés et de leur rendre les honneurs.

Dans les élections qui viennent d'être faites, comme d'ailleurs dans les précédentes, les groupements factices et les compromissions d'un jour, exigés par la discipline de parti, ont pour résultat de ne pas donner la véritable physionomie au point de vue de la situation et de l'importance des partis en présence et d'en vicier la représentation. A notre avis, le véritable reflet de l'opinion publique, le réel groupement des partis, résulte des suffrages exprimés au 1er tour de scrutin. Dans les circonscriptions qui n'obtiennent pas d'emblée leur représentation au premier tour, il y a, la semaine suivante, condensation, concentration des différents comités, et l'électeur suit le plus souvent la désignation qui lui est signifiée par son comité.

Car, en France, le suffrage n'est en aucune façon universel, les élections législatives et municipales se font et se feront toujours au suffrage restreint : des comités se forment entre les candidats et les électeurs, et ces derniers ne marchent que d'après les indications de ces collèges, qui, pour officieux qu'ils soient, ne jouent pas moins le rôle des collèges de délégués sénatoriaux, dans les élections pour la Chambre haute.

Aussi n'attribuerons-nous que peu d'importance, au point de vue de la réelle répartition des partis, aux résultats du deuxième tour de scrutin. La vérité sera dans la première manifestation des électeurs, le 6 mai dernier. Nous donnerons plus loin les résultats généraux pour chacun des partis en présence, au premier tour. Mais auparavant, indiquons combien d'électeurs ont pris part au vote, combien se sont abstenus et comment se sont réparties esl abstentions dans les différents quartiers de la capitale.

Sur les 554 000 électeurs inscrits sur les listes, 417 000 sont venus le 6 mai déposer leur bulletin, soit une proportion de 75 p. 100. Il y a donc eu 137 000 électeurs qui, pour une cause ou pour une autre, le plus souvent l'indifférence, se sont abstenus.

C'est moins que dans les élections précédentes. En

(1) Voyez la *Revue* du 16 mai 1896.

1896, il n'y avait eu que 373 000 votants sur 505 000. Cette année, on a compté, 50 000 électeurs inscrits de plus et 44 000 suffrages de plus qu'il y a quatre ans. En un mot, en 1896, 74 électeurs pour 100 sont venus apporter leurs suffrages et, cette année-ci, il en est venu 75 p. 100.

Ceci est le premier effort de la campagne électorale : au scrutin de ballottage, 71 p. 100 seulement des électeurs se sont rendus aux urnes : l'électeur, surtout l'électeur parisien, se fatigue vite.

Un journal se plaignant, ces jours-ci, des élections parisiennes en attribuait les fâcheux résultats au faible nombre des abstentions : beaucoup de personnes, n'ayant pas exercé, disait-il, leur droit d'électeurs dans les élections précédentes, ont couru en foule compacte aux sections de vote et ont voté cette fois contre les socialistes : le journal n'hésitait pas à qualifier ces abstentionnistes d'ordinaire, de « mauvais citoyens ». Le terme est vif, on en conviendra, et assez nouveau dans une polémique électorale. L'accusation était d'ailleurs fort injuste, puisque la proportion des votants s'est trouvée, à très peu près, la même qu'il y a quatre ans.

Mais elle n'est pas la même dans tous les arrondissements : aux Champs-Élysées, dans les quartiers de la Place-Vendôme, de Saint-Thomas-d'Aquin, dans ceux des Invalides, de Saint-Georges, de Chaillot, de la Porte-Dauphine, la proportion des votants a varié de 60 à 70 p. 100 inscrits. C'est donc dans les quartiers riches que l'on a compté le plus d'abstentions, et ce n'est pas là que le parti radical socialiste aurait pu avoir gain de cause, si les abstentions s'étaient faites moins nombreuses.

Au contraire dans les quartiers ouvriers, dans les faubourgs, le nombre des abstentions a été réduit au minimum, et nous avons compté plus de 80 votants, sur 100 électeurs inscrits, dans les quartiers des Quinze-Vingts, de Bercy, de Picpus, d'Amérique, du Pont-de-Flandre, de la Plaine-Monceau.

C'est donc surtout dans la périphérie de Paris que la lutte semble avoir été vive, les quartiers riches ou simplement aisés continuant à rester dans leur proverbiale indifférence.

Et maintenant, examinons la part des nationalistes et des socialistes, à la suite du scrutin du 6 mai, premier tour.

D'emblée, les quartiers de la Place-Vendôme, de Notre-Dame-des-Champs, des Invalides, des Champs-Élysées, dans lesquels les conservateurs avaient peu ou point d'adversaires sérieux, ont conquis ou conservé les sièges au Conseil municipal, avec des majorités de 82 à 95 p. 100.

Dans les quartiers, sur la rive gauche, du Jardin-des-Plantes et Saint-Victor; dans ceux de Saint-Merri, Sainte-Avoie, et du Palais-Royal, des Folies-Méricourt, sur la rive droite, il n'y a pas eu de suffrages dits nationalistes, ainsi que dans les quartiers extrêmes du XIX[e] et du XX[e] arrondissement (Charonne, Père-Lachaise, Saint-Fargeau, Amérique et Pont-de-Flandre). Aussi, dans ces quartiers, n'y a-t-il pas eu, pour ainsi dire de lutte : les résultats du scrutin étaient connus d'avance : les extrêmes du dernier Conseil municipal, conservateurs et ultra-révolutionnaires se retrouvent dans le nouveau Conseil : mais le centre, c'est-à-dire les trois quarts de l'Assemblée, s'est trouvé complètement renouvelé.

Tout le centre et l'ouest de Paris, depuis l'Arsenal jusqu'à la Porte-Dauphine, tout l'ouest, depuis Notre-Dame-des-Champs, jusqu'à la Plaine-Monceau, ont élu des nouveaux représentants, d'une couleur nettement nationaliste. Au midi de la capitale, seul le Petit-Montrouge a envoyé un nationaliste dans le nouveau Conseil.

Dans tous les quartiers avoisinant les boulevards, et renfermés dans l'enceinte des boulevards extérieurs, de la place de la République (quartier de la Porte-Saint-Martin), aux Ternes, des candidats nationalistes ont été élus. Au second tour de scrutin, la périphérie de Paris, autrefois fief imprenable des socialistes révolutionnaires, a été, en grande partie, gagnée par les candidats présentés par la Ligue de la Patrie française.

Les socialistes, qui avaient une majorité écrasante à l'ancien Conseil municipal, n'ont pu réunir, dans les élections du premier tour, que 135 000 suffrages, dont 48 000 pour les socialistes proprement dits, et 86 700 pour les révolutionnaires de toutes nuances, collectivistes, eudistes, broussistes, allemanistes, etc.

Pendant ce temps-là, les radicaux recueillaient seulement 27 000 voix, et les nationalistes 137 000 voix.

Comparons ces chiffres, à ceux que nous avions relevés en 1896 :

	1896	1900
A. Monarchistes . . . . . . Réactionnaires . . . . . Conservateurs.	37 000	137 000
A'. Nationalistes (1900). . .	»	
B. Modérés progressistes. .	60 000	31 000
C. Radicaux.	108 000	27 000
Radicaux socialistes. . .		60 000
D. Socialistes et révolutionnaires.	145 000	135 000
	350 000	390 000

Telle serait la situation comparée des partis : il y a eu 40 000 suffrages exprimés, en plus, et d'autre part, les socialistes et révolutionnaires ont perdu 10 000 voix, les radicaux 21 000, les républicains progressistes, 29 000, soit une perte totale, pour l'ensemble de l'ancienne majorité de 60 000 voix. Si à ces 60 000 anciennes voix, qui ont fait, comme on

le voit, défection le 6 mai, nous ajoutons les 40 000 nouveaux électeurs, nous retrouvons 100 000 voix. C'est justement là le gain des nationalistes.

* * *

Pour compléter cette arithmétique politique, nous donnons ci-dessous le plan de Paris, teinté par la couleur plus ou moins forte, suivant que la proportion des socialistes est plus ou moins grande, dans les différents quartiers de Paris. Cette carte est intéressante, surtout si on la compare à notre ancienne carte de 1896.

Un coup d'œil jeté sur cette carte indiquera que le parti socialiste est à Paris cantonné de la même façon qu'il y a quatre ans, quoique affaibli d'une manière générale : seuls, les quartiers d'Amérique et du Pont-de-Flandre accusent une majorité socialiste plus grande qu'en 1896.

Il n'était pas exact de dire, il y a quatre ans, que le parti socialiste avait envahi Paris ; nous avions



Élections du 6 mai 1900.

Voix socialistes. — Proportion pour 100 suffrages.

démontré chiffres en main que les socialistes avaient plutôt perdu que gagné :

En 1893, les élections législatives avaient relevé un nombre de 145 000 socialistes.

En 1896, les élections municipales en ont montré un nombre un peu plus faible, 144 000.

En 1900, les socialistes ont été 135 000.

Telle est la marche du parti.

Revenons au parti nationaliste, et donnons le nombre de ses voix au premier et au second tour:

Le 6 mai (1er tour) nous comptions.	137 000 suffrages nationalistes
Mais seulement les voix obtenues par les élus étaient au nombre de.	83 000
Restaient ballottées . .	54 000 voix

Or au 13 mai (2e tour) nous comptons 77 000 suffrages nationalistes se répartissant tout aussi bien sur les conseillers élus que sur les candidats battus. Les nationalistes ont donc gagné, dans la semaine

qui a suivi le premier tour, 24 000 nouveaux suffrages.

Pendant ce temps-là, les socialistes révolutionnaires, qui avaient obtenu, au premier tour, 135 000 voix, dont 56 000 ballottées, en ont eu, au deuxième tour, 52 000 seulement : ils ont perdu 4 000 voix dans l'intervalle des deux scrutins.

Voici quelle est la situation des nationalistes par quartier à Paris. Cette carte statistique a été dressée, pour le premier tour, à l'aide du nombre des voix obtenues dans les 50 circonscriptions qui n'ont pas eu ballottage, et pour le deuxième tour, à l'aide du nombre de voix obtenues dans les 30 circonscriptions où l'on a voté le 13 mai.

Sauf les quartiers Vivienne, du Palais-Royal, des Halles, Saint-Merri et Sainte-Avoie, tout le centre de Paris, et une bonne moitié des quartiers excentriques, surtout à l'ouest et au nord, sont nationalistes. Dans l'est, les socialistes ont gardé leurs positions. On parle beaucoup, depuis quelque temps, de représentation proportionnelle. Voici quelle est la vraie représentation de Paris. Les élus représentent 406 000 électeurs votants sur 554 000, mais seulement 234 600 suffrages vainqueurs. Les nationalistes élus représentent 108 000 électeurs, soit 46 p. 100 des électeurs.

RÉSULTATS DÉFINITIFS DES ÉLECTIONS MUNICIPALES.

Élections du 6 mai (élus au 1er tour) et du 13 mai.

Les radicaux socialistes élus.	24000, soit 10 p. 100 à peine.
Les libéraux progressistes.	13900, soit 6 p. 100.
Les radicaux.	7700, soit 3,3 p. 100.
Les socialistes progressistes.	28000, soit 12 p. 100.
Les socialistes révolutionnaires	53000, soit 22.6 p. 100.

Chose bizarre, les vainqueurs, qui tiennent la majorité avec 41 voix, représentent 108 000 voix, et la minorité, 39 élus, représentent 126 000 voix, c'est-à-dire que la minorité des électeurs fait loi à Paris.

Ne serait-ce pas la même chose dans beaucoup de grandes villes, mais en sens inverse ? Par exemple à Marseille, où le Conseil socialiste représente la minorité des électeurs...

Au lecteur de conclure, après avoir eu la patience de lire, autrement que dans les journaux quotidiens, les résultats statistiques des dernières élections.

NOTRE SIÈCLE [1]

LA PRESSE AU XIXe SIÈCLE

IV

L'histoire de la presse française cadre presque exactement avec celle de ce XIXe siècle, rempli des luttes suscitées entre le pouvoir et les journaux, et qui, en se terminant, voit la presse victorieuse de tous les caprices et de tous les règlements. Avant de rechercher quel usage les écrivains français ont fait de la liberté absolue conquise, avant de se demander quel mal profond travaille la presse et de rechercher quel remède est possible, il me paraît utile de résumer philosophiquement cette longue bataille.

Il y a trois manières de concevoir le gouvernement des hommes, et chacune de ces trois manières correspond à l'une des trois phases que traverse fatalement un peuple, phases dont nous avons la reproduction exacte dans la vie même des individus.

La première phase, qui commence au berceau, est celle de l'enfance. L'enfant ne sait rien de la vie, il est incapable de se conduire, de prendre soin de lui-même, de discerner ce qui est utile de ce qui est dangereux. Le pouvoir discrétionnaire de ses parents est non seulement un bienfait, mais encore une nécessité pour lui. Il obéit sans discuter, et le père et la mère ne prennent pas la peine de lui donner des explications qu'il ne comprendrait pas.

C'est aux parents d'écarter de lui, de supprimer les mauvais conseils, les fréquentations dangereuses, comme ils écartent ou suppriment les substances vénéneuses, les couteaux, les rasoirs, etc.

La seconde phase, c'est la jeunesse. L'enfant a déjà fait sa petite enquête. Il sait que la lampe brûle, que le couteau coupe, que lorsqu'on se penche en avant on peut tomber. Il sait que lorsqu'on n'apprend rien étant petit, on est inférieur aux autres quand on est devenu grand. Il commence à collaborer avec ses parents dans l'œuvre de son éducation. Il a compris l'utilité d'un règlement. Il le discute et il l'observe.

Enfin, la troisième période, c'est l'âge adulte. L'enfant est l'égal de son père et de sa mère. Il les aime encore avec vénération ; mais il se dirige lui-même, et ses décisions ne dépendent plus de l'expérience supérieure de ses parents.

Nous retrouvons dans l'évolution des peuples trois phases semblables et, par conséquent, trois formes de gouvernement. Les peuples en enfance ont pour règle unique la volonté de leurs chefs. Les peuples adolescents discutent avec ces chefs et établissent d'accord avec eux des règlements qu'on appelle la loi et qui engagent aussi bien les gouvernants que les gouvernés. Quand les peuples deviennent tout à fait adultes, les lois deviennent tout à fait générales et leur fonctionnement ne dépend presque plus du gouvernement. Elles sont en quelque sorte automatiques.

En d'autres termes, les peuples partent du pouvoir autoritaire, pour arriver à la forme parlementaire et libérale, qui est jusqu'ici le dernier degré connu du perfectionnement politique, et qui a pour corollaire et pour base le développement aussi complet que possible des facultés physiques et intellectuelles de chaque individu gouverné. Nous allons trouver la marche de ces trois phases dans l'histoire de la presse, qui est de tous les moyens de propager la pensée le plus rapide et le plus puissant.

Lorsque pour la première fois un morceau de papier imprimé, contenant des appréciations sur lui-même et sur son gouvernement, a passé sous les yeux d'un monarque absolu, l'idée qui a dû s'installer tout d'abord dans cette cervelle auguste a été celle de punir l'écrivain qui se permettait de discuter son maître et de préparer les éléments d'une révolte parmi les fidèles sujets. Et en effet, nous voyons que jadis on supprimait volontiers les écrits et même les écrivains. Le feu, qui purifie tout, fit plus d'une fois bonne et prompte justice des uns et des autres. Puis, lorsque le pouvoir devint moins féroce, comme il ne pouvait pas supprimer la parole écrite, aussi insaisissable que la parole proférée, il inventa toute une série de mesures préventives, destinées à rendre inoffensif ce qu'il considérait comme un poison.

Il y eut tout d'abord la Censure. Le gouvernement, représenté par un fonctionnaire, surveillait chaque journal, chaque article et ne tolérait leur impression que lorsqu'ils lui semblaient conformes aux saines doctrines. Tel fut le régime du premier Empire.

Puis la Censure se transforma. Au lieu de s'exercer sur les écrits, elle s'exerça sur les écrivains, par l'autorisation préalable. Le gouvernement n'accordait le droit de publier des journaux qu'aux personnes qui lui paraissaient présenter des garanties suffisantes. Ce système a duré jusque vers la fin du second Empire.

L'avertissement, la suspension et la suppression par décret ou par arrêté obligeaient le gouvernement à expliquer les motifs de ses sévérités, mais le laissaient néanmoins à peu près maître absolu de la presse.

---

(1) Voir les articles déjà parus : *Le Monde et les Salons*, par M. le vicomte Brenier de Montmorand (7 avril 1900) ; — *Le Roman au XIXe siècle*, par M. Marcel Prevost (14 avril 1900) ; — *L'Architecture au XIXe siècle*, par M. Frantz Jourdain (21 avril 1900) ; — *La Peinture et la Sculpture au XIXe siècle*, par M. Camille Mauclair (28 avril 1900) ; — *La Sociologie en France au XIXe siècle* (19 et 26 mai 1900) ; — *La Presse au XIXe siècle*, par M. J. Cornely (2 juin 1900).

On peut en dire autant de la saisie administrative préventive, qui donnait au gouvernement le droit de supprimer un écrit sans même en poursuivre l'auteur, et aussi de l'interdiction de publier des articles signés par un écrivain condamné à la perte de ses droits civils et politiques. Ces deux restrictions ont également disparu avec le second Empire.

Comme le pense M. A. Gabriel Faure, dont l'*Essai sur la liberté de la presse* est un travail aussi clair que consciencieux, la poursuite pour délit de tendance, qui aboutissait à la suspension et même à la suppression des journaux, et qui n'a d'ailleurs duré que six ans, de 1822 à 1828, doit être rangée dans l'arsenal des pouvoirs absolus, puisqu'il ne s'agissait plus de réprimer un délit caractérisé mais une tournure de l'esprit, une propension à la critique. L'arme, d'ailleurs, fit long feu. Les tribunaux refusèrent de s'en servir.

De toutes ces rigueurs discrétionnaires il n'en reste plus qu'une, à l'heure actuelle, dans la législation. Elle existe aussi dans la législation étrangère : c'est le droit, pour le gouvernement, de saisir et d'interdire les journaux étrangers.

Maintenant que nous avons énuméré les différents moyens inventés par les gouvernements pour détruire autant qu'ils le pouvaient les journaux, nous allons passer à ceux qu'ils trouvèrent pour en rendre l'exploitation difficile, onéreuse, accessible seulement à des gens fortunés et qu'on suppose, par conséquent, intéressés au maintien des régimes établis.

Le premier moyen de rendre une exploitation onéreuse, c'est de la taxer. C'est pourquoi, à partir de 1798 jusqu'à 1870, les journaux ont été frappés de l'impôt du timbre. Ainsi, sous le second Empire, un journal politique ordinaire payait six centimes par exemplaire, soixante francs par mille exemplaires, ce qui constitue un impôt de douze cents francs par jour pour un journal tiré à vingt mille.

Le second moyen, qu'on appelle le cautionnement, qui a duré de 1819 à 1881, était le dépôt d'une somme d'argent, destiné à garantir le payement des amendes encourues par le journal. « Le journaliste qui veut s'arroger le droit de parler à la France, disait Chateaubriand, doit être aussi un homme qui a quelque chose à gagner à l'ordre public et à perdre au bouleversement de la société. » Le système était d'accord avec les idées de ce temps où l'on n'accordait le droit de vote qu'à des électeurs qui pouvaient payer un cens. Il aurait dû disparaître avec l'établissement du suffrage universel, mais il faisait partie des digues qu'on croyait nécessaires contre le torrent imprimé. Au début, pour un grand journal de Paris, il fallait dépasser dix mille francs de rente. A la fin, vingt-quatre mille francs de capital suffisaient.

Enfin, nous avons pris notre part des charges créées par la guerre, en payant, pendant dix ans, un impôt de plus de 30 francs par cent kilos, sur le papier destiné à la confection des journaux.

Aujourd'hui, de tout l'attirail des mesures discrétionnaires, prohibitives, préventives, il ne reste plus que des précautions tout à fait légitimes, telles que l'obligation pour le gérant d'être Français, majeur, pourvu de ses droits politiques et civils ; pour les journaux, d'avoir un gérant, de déclarer leur existence au Parquet, de déposer des numéros justificatifs pour les collections, pour les tribunaux, de porter le nom de leur imprimeur et la signature de leur gérant. Voilà tout. Les auteurs des articles ne sont pas obligés de les signer. Quand le journal est poursuivi, il l'est toujours dans la personne de son gérant. Quand l'auteur de l'article est connu, il peut être poursuivi comme complice. Et enfin, les directeurs et propriétaires peuvent être proclamés civilement responsables. Tel est le régime de la presse. C'est celui de la liberté absolue. Et en fait, c'est celui de l'impunité complète.

C'est celui de l'impunité complète parce que, lorsque la presse attaque et diffame les simples particuliers, ils se trouvent dans une situation déplorable vis-à-vis des journaux, qui ont mille moyens de leur faire expier l'audace d'une résistance, et parce que les réparations pécuniaires ou personnelles qu'accordent les tribunaux correctionnels sont pour la plupart dérisoires. C'est le régime de l'impunité la plus complète parce que, lorsque la presse attaque les hommes publics, le Jury a pris l'habitude de la juger comme Pilate. Or, ce n'est pas là ce qu'ont rêvé les partisans les plus résolus de la liberté de la presse. Malheureusement, le Français, par suite de sa longue compression et surtout par suite de l'introduction dans ses codes et ses mœurs de l'esprit césarien, est trop porté à confondre la liberté avec la licence et l'impunité. Il se figure que, lorsqu'on demande la liberté de la presse, cela signifie que la presse doit pouvoir dire tout ce qu'elle veut contre le gouvernement ou les particuliers, sans jamais être soumise à une sanction quelconque. C'est une erreur. Les pays où la liberté est le plus solidement établie sont aussi les pays où les tribunaux se montrent les plus sévères contre les désordres et les délits. Et nous reviendrons tout à l'heure sur cette distinction nécessaire. Pour le moment, voyons où en est, matériellement et moralement, la presse française, en cette dernière année du siècle.

V

Il se publie aujourd'hui, à Paris, deux mille six cent quatre-vingt-cinq journaux, dont cent cinquante-quatre journaux politiques, cent soixante-

huit revues, deux cent un journaux de finance, deux cent quinze de médecine, cent dix-sept de modes, quatre-vingt-onze de sciences, soixante-neuf d'agriculture, etc., et seize journaux féministes.

Sur ces deux mille six cent quatre-vingt-cinq journaux, les quotidiens sont au nombre de cent quarante-deux, les hebdomadaires de sept cent quatre-vingt-quatre et les bimensuels, de trois cent quatre-vingt-sept.

Dans les départements et les colonies, nous trouvons quatre mille cinquante et un journaux, dont trois cent cinquante-cinq quotidiens et mille sept cent cinquante-huit hebdomadaires.

Donc, la France possède aujourd'hui six mille sept cent trente-six publications périodiques, paraissant soit à Paris, soit dans les départements, soit dans les colonies. Nous pouvons négliger les organes techniques. Ils sont beaucoup plus nombreux, relativement, à Paris que dans la province, et nous raisonnerons uniquement sur les organes politiques, qui sont au nombre de cent cinquante-quatre pour Paris, dont quatre-vingt-deux quotidiens, ainsi répartis : Soixante-quatorze républicains modérés, vingt-sept radicaux ou socialistes, vingt-cinq conservateurs, huit nationalistes antisémites et vingt divers, indépendants.

Dans les départements, nous comptons mille soixante-dix-huit journaux républicains modérés, deux cent vingt-deux radicaux socialistes, quinze cent neuf royalistes, nationalistes et antisémites et douze cent quarante-deux feuilles non politiques.

L'imprimerie, dans la seconde moitié du siècle, a participé aux progrès considérables accomplis par la mécanique. La presse en a bénéficié, comme elle a bénéficié des communications nouvelles faciles et rapides, ouvertes à travers le monde par les chemins de fer d'abord, puis ensuite par le télégraphe, et enfin par le téléphone. Dans les premières années du siècle, les feuilles tirées à bras, transportées par des pataches, et apportant à leurs abonnés des articles écrits à tête reposée, des correspondances et des nouvelles qui avaient voyagé dans les diligences, ne pouvaient pas être bien nombreuses. Et il n'y avait pas besoin qu'elles fussent nombreuses, puisque la masse ne savait pas lire.

Au milieu du siècle, l'instruction se répandit, les chemins de fer furent créés, ainsi que les télégraphes. En même temps, des machines nouvelles donnèrent jusqu'à trois mille exemplaires de journaux à l'heure. Malgré les entraves que lui imposait le gouvernement, la presse se développa.

Enfin, dans ces dernières années, lorsque les grandes presses rotatives eurent fait leur apparition, les journaux parisiens se développèrent rapidement. Les tirages de cent mille, de cent cinquante mille devinrent communs. Aujourd'hui, deux ou trois journaux approchent du million.

A mesure qu'elle multipliait ses exemplaires, la presse, débarrassée du timbre, du cautionnement, de l'impôt sur le papier, pourvue d'un outillage de vente et de correspondance qui lui permettait d'expédier ses feuilles par ballots et de réduire ses redevances à la poste, a baissé ses prix. Aujourd'hui, la plupart des journaux parisiens ne coûtent que cinq centimes. Le type du journal à dix centimes est abandonné, et il subsiste à peine trois ou quatre journaux qui maintiennent leur prix de quinze centimes, en le justifiant par une rédaction plus coûteuse et par des frais particuliers de correspondance télégraphique.

Les autres journaux se contentent, pour les nouvelles étrangères, des traductions et des dépêches qui leur sont fournies par l'Agence Havas, vieille institution, qui a puissamment contribué au développement de la presse française et qui est associée aux agences analogues, fonctionnant dans les principales capitales.

Les entrepreneurs de journaux, obligés par la concurrence à vendre leur papier à peu près à prix coûtant, essaient de se rattraper par les annonces. Mais le public français ne ressemble pas au public anglais, qui se sert de l'annonce comme d'un moyen d'information pratique, et l'industriel français en est encore à croire que les bons produits n'ont pas besoin d'être annoncés. Il en résulte que les annonces ne sont pas très rémunératrices, et en outre, comme on les maintient très chères, elles ont beaucoup de peine à se développer.

Lors du mouvement d'affaires qui a suivi la guerre de 1870, les bulletins financiers dans lesquels on rend compte des fluctuations de la Bourse devinrent très productifs. Cette ressource fut à peu près tarie au moment du krach de l'*Union générale*. Elle ne s'est pas relevée depuis. Pour des causes assez complexes, parmi lesquelles il faut citer les exigences mêmes des journaux, cette publicité spéciale est devenue à peu près inabordable pour les affaires modestes, traquées en outre par la défiance du public et la malveillance des pouvoirs publics contre la spéculation. Il en résulte que la plupart des affaires financières, des sociétés et des émissions ont émigré à Bruxelles et à Londres, où l'on a eu l'intelligence de les accueillir sympathiquement et de ne pas tenter de les écorcher. Il en résulte encore que la plupart des feuilles politiques quotidiennes ne rapportent que fort peu de chose à leurs actionnaires ou à leurs propriétaires.

En outre, les journaux parisiens subissent une concurrence formidable de la part de la presse de la province qui s'est transformée. Pour le public, les transmissions télégraphiques sont taxées à cinq cen-

times le mot. Les journaux bénéficient d'une détaxe de 50 p. 100 à l'intérieur de la France, et les dépêches qu'ils reçoivent ne leur reviennent plus qu'à deux centimes et demi le mot. Dans ces conditions, on peut rédiger un journal à Paris et l'envoyer télégraphiquement tout entier, articles et informations, au fond de la province. C'est cette combinaison qui a prévalu. Chaque matin, il paraît à Marseille, à Bordeaux, à Lyon, à Lille, dans presque toutes les grandes villes de province, des journaux locaux qui contiennent toutes les nouvelles publiées en même temps par les journaux de Paris, jusque et y compris les faits divers de la Capitale et les comptes rendus des premières représentations.

Quelques-uns de ces journaux vont encore plus loin et publient des articles inédits dus à la plume de journalistes parisiens célèbres, ou d'hommes politiques connus. Il en est qui rayonnent sur quatre ou cinq départements et en chassent à peu près complètement les feuilles de Paris. C'est un système commode pour l'abonné et le lecteur. Il a le défaut de centraliser trop la pensée française. Et quand il aura duré encore quelques années, il n'y aura plus de journalistes de province, mais il y aura en province des journaux puissants et prospères, qui arriveront tout faits de Paris. La politique sera expédiée aux citoyens des départements comme un plat tout préparé par un grand marchand de comestibles, ou un vêtement confectionné par un grand magasin.

VI

Après ce regard jeté sur l'état matériel de la presse française, considérons un instant en quel état moral elle sort de ce siècle de luttes où tant de grandes choses se sont accomplies, où tant de ruines aussi se sont accumulées.

On a dit de la presse, qu'on a appelée un quatrième pouvoir, ce qu'on a dit souvent du gouvernement lui-même : Un peuple a toujours la presse qu'il mérite. Cela est assez vrai en ce sens que la presse n'est que la forme extériorisée de la pensée générale. La presse est le reflet de l'opinion. Elle n'en est pas le guide. Elle ne peut pas en être le guide. Elle ne constitue pas un corps fermé, où ne sont admis que ceux qui possèdent des connaissances spéciales et traditionnelles. Tout le monde peut y entrer. On y pénètre, poussé par le hasard, quelquefois à la suite d'insuccès subis dans d'autres carrières. Quelquefois même on s'y agrège, conduit par le goût de l'indépendance, l'horreur de la régularité, le mirage du gain facile, le prestige de certains privilèges entrevus. Il est vrai qu'alors on n'y réussit généralement pas. Car, comme toutes les industries, tous les métiers et toutes les professions, le journalisme ne prodigue ses faveurs qu'au travail régulier, acharné et consciencieux.

Mais il n'en est pas moins vrai que la presse est un moulin, que, par conséquent, elle n'a rien de ce qu'il faut pour diriger l'opinion, comme pourrait le faire un corps religieux ou un corps militaire. Elle n'a sur l'opinion qu'une influence de contre-coup, si l'on peut parler ainsi, Elle en ralentit ou en accélère le mouvement, elle en dévie légèrement les directions. Elle peut rendre plus puissant ou plus faible l'état d'âme auquel elle correspond. Mais cet état d'âme, elle ne le crée pas.

Eh bien, s'il faut juger la mentalité française, et il le faut, par la situation morale de la presse, un peu d'inquiétude est permis. Ce qui frappe tout d'abord quand on examine l'état moral des journaux, c'est le caractère de férocité, de méchanceté, et de bassesse de la plupart de leurs polémiques. Nous retrouvons à la fin du XIXe siècle tous les procédés de mensonge, d'injure, de calomnie qui s'implantèrent chez eux, à la fin du XVIIIe siècle, pendant la Révolution. Non seulement on s'injurie, on se dénonce, on se diffame, on se calomnie, mais on invoque les uns contre les autres les proscriptions, l'exil et jusqu'aux massacres. Si un génie malfaisant pouvait combler les vœux et satisfaire les haines, dont l'exposé et l'écho remplissent les journaux, il n'y aurait plus en France ni catholiques, ni protestants, ni juifs, ni libres penseurs, ni protectionnistes, ni libre-échangistes, ni hautes banques ni petit commerce, ni capitalistes, ni socialistes ; il n'y aurait plus personne. Car chaque Français appartient à une secte quelconque qui voue à l'extermination tout ce qui ne pense pas comme elle. De ce chef, il faut conclure que ce pays-ci est un pays profondément divisé, et dont les habitants ont perdu le sens de la solidarité qui tient les nations debout, pour le remplacer par cette frénésie de haine qui précipite leur décadence.

Sans doute, il reste encore quelques journaux qui se respectent eux-mêmes et qui respectent leurs lecteurs ; mais ils n'ont pas d'action directe sur la masse, et n'agissent sur elle qu'imperceptiblement, par l'intermédiaire des élites. Dans la plupart des feuilles, l'ignorance le dispute à la mauvaise foi. Jamais les journalistes n'ont moins lu, n'ont moins appris que maintenant. Et jamais aussi, ils n'ont menti avec plus de tranquillité, affirmant ce qu'ils savent faux, niant ce qu'ils savent vrai. De ce fait, il faudrait conclure que la bonne foi a disparu d'entre nous, comme la douceur.

Les journaux demandent presque tous leur succès à des œuvres d'imagination qu'ils appellent des feuilletons, qui sont conçues d'après une technique spéciale, où la vraisemblance, l'étude des caractères, le jeu des passions avouables sont remplacés par une

accumulation d'aventures invraisemblables et stupides, par la peinture de tous les crimes et de toutes les catastrophes que peuvent rêver des imaginations malades, et dont la narration, perpétuellement répétée, n'est pas sans influence sur la multiplication du nombre des crimes; du moins les criminalistes l'affirment. De ce fait, il faudrait admettre que chez nous le respect de la vie et de la propriété d'autrui sont en décroissance.

Différentes aventures retentissantes ont démontré la vénalité d'un certain nombre de feuilles, et en outre — symptôme encore peut-être plus grave! — l'habitude s'est établie de masquer, de dénaturer l'annonce légitime, de telle sorte que le public soit perpétuellement surpris et que le boniment commercial, au lieu d'être loyal et avoué, se recouvre des formes de la conviction, passe pour être le produit de l'enthousiasme sincère et désintéressé du journal. Là, les journalistes, les industriels et le public sont complices; les journalistes, en se prêtant à cette supercherie, les industriels, en la demandant et en la payant plus cher, et le public, en lui accordant plus de créance qu'à l'annonce ordinaire. De ce fait, nous apparaissons comme une nation de charlatans et de dupes incurables, et nous donnons un accroc à notre réputation de franchise, de loyauté et d'intelligence.

Si donc nous considérions la presse comme un miroir qui nous rend l'image du pays, nous devrions conclure de ses défauts que le pays est en pleine décrépitude. Mais il ne faut pas juger les phénomènes moraux avec cette inflexibilité mathématique. A l'Exposition, au palais de l'Optique, il y a, dans les couloirs, de grands miroirs dont les surfaces, au lieu d'être planes, présentent des courbes qui défigurent le passant. Il se reconnaît bien, ce passant, mais tantôt aplati jusqu'à ressembler à un potiron, tantôt allongé en manière de poteau. Là, il a des jambes demesurées et pas de buste. Plus loin, il a un buste colossal et pas de jambes. Cette lui, c'est son image, mais enlaidie et ridiculisée par la perte des proportions auxquelles il est habitué.

Ainsi en est-il de la presse et de la nation françaises que M. Deschanel, d'ailleurs, proclamait, il y a quelque temps, si dissemblables l'une de l'autre. La presse représente bien le pays, mais avec des raccourcis ou des allongements inexacts. Les Français sont meilleurs que leurs journaux. Et il est permis de croire que leurs journaux aussi s'amélioreront, par la force même des choses. Cette amélioration est, en effet, indispensable, car la presse française rend à peu près impossible l'exercice régulier du gouvernement, en discréditant tous ceux qui tiennent le pouvoir. Elle abaisse, en outre, le niveau du monde politique français, en écartant de la vie publique précisément ceux qui la rehausseraient, puisqu'ils ont de leur dignité humaine une idée assez haute pour fuir devant le scandale et la calomnie.

Il y a en France des gens qui pensent que le métier de forçat est supérieur à celui de candidat à n'importe quoi, et qui, jamais de leur vie n'accepteraient la moindre fonction dépendant du suffrage de leurs concitoyens. Or, ce que je sais d'eux me permet de croire qu'ils seraient les meilleurs de tous les mandataires du peuple! Mon Dieu! le peuple a toujours choisi des indignes et préféré des médiocres; mais c'est précisément parce qu'il a déjà ce défaut qu'il faut blâmer et maudire les journaux qui prennent à tâche de détériorer encore ses choix inintelligents, en ridiculisant et en déshonorant tous les gens de valeur.

Et comment la presse française pourra-t-elle être améliorée?

VII

Je suis, avec tous ceux qui réfléchissent, un partisan déterminé de la liberté absolue de la presse, et j'estime qu'un gouvernement qui ne peut pas vivre avec le contrôle incessant, et même malveillant des journaux, est un gouvernement indigne de vivre. Je pense, par conséquent, que nul ne doit être gêné dans l'exercice de son droit d'exprimer sa pensée, et toute sa pensée; que le retour de la Censure est aussi peu souhaitable, et d'ailleurs aussi impossible que celui de la torture; qu'aucune mesure prohibitive ou préventive n'est désirable, même pour le réactionnaire le plus déterminé; qu'il est immoral, inutile et inique d'appliquer des impôts spéciaux à la presse et de la grever de charges autres que celles qui pèsent sur toutes les industries. Je ne crois pas qu'il y ait des crimes et des délits politiques, que certaines choses soient bonnes à dire quand on est en monarchie, par exemple, et mauvaises quand on est en république, et *vice versâ*.

Mais je voudrais que les contemporains cessassent de confondre la liberté avec l'irresponsabilité. La presse est libre, mais elle ne peut pas être irresponsable. Je suis pour la liberté de la presse, mais je ne suis pas pour son impunité. La presse doit donc être responsable, c'est-à-dire que lorsqu'elle cause des dommages à autrui elle doit les réparer, sous les formes consacrées et sous la dépendance de la juridiction ordinaire. Quand la presse diffame, elle doit être punie comme les diffamateurs. Quand la presse insulte, elle doit être punie, comme les insulteurs.

En 1819, le comte Lanjuinais disait : « On doit être libre de publier ses opinions par la voie de la presse, comme de parler aux passants, comme d'aller et venir sur la voie publique. » Cela est vrai. Cela est juste. Seulement, la liberté de parler aux passants ne comporte pas le droit de les invectiver. La liberté

d'aller et de venir sur la voie publique ne comporte pas le droit d'écraser les gens.

Ce que je demande comme remède, et je ne demande que cela, c'est donc simplement que les particuliers, victimes de la presse, contractent l'habitude de réclamer auprès des tribunaux les réparations nécessaires, et que les tribunaux contractent, eux aussi, l'habitude d'accorder ces réparations.

Nous n'avons, d'ailleurs, qu'à regarder du côté de l'Angleterre pour savoir que la responsabilité de la presse est précisément la sauvegarde de sa liberté. Les journaux anglais, aujourd'hui, sont des modèles de décence et de savoir. Il y a un siècle, ils méritaient la flétrissure que leur infligeait Chatham, en appelant la presse *la prostituée privilégiée*. Eh bien, pour les faire sortir de l'abjection où ils étaient, et pour les rendre ce qu'ils sont, on n'a pas eu besoin de toucher à leur liberté ; on s'est contenté d'affirmer leur responsabilité. Et dans ce pays où règne la liberté absolue, on a vu un tribunal condamner le *Times* à 1 250 000 francs de dommages-intérêts envers M. Parnell, pour avoir accusé ce député de complicité dans l'assassinat de lord Cavendish.

Cessons donc d'être des enfants qui ne se croient libres que lorsqu'ils peuvent se donner des indigestions. Ne réclamons pas nous-mêmes, journalistes, le statut des mineurs qui échappent aux responsabilités légales ! Soyons adultes et responsables ! Qu'à défaut d'esprit chrétien, la crainte d'être obligés de réparer nos torts envers autrui nous fasse hésiter devant la diffamation et devant l'insulte. Et sans avoir perdu une parcelle de la liberté dont elle jouit depuis vingt ans, la presse française deviendra le tableau fidèle d'une société d'où le mal n'est pas banni, puisqu'elle est humaine, mais qui offre encore tant de choses bonnes et saines, tant de vertus, tant de qualités à l'admiration universelle. Avec le respect des autres, nous contracterons le respect de nous-mêmes et avec le respect de nous-mêmes, le respect de notre besogne et de notre mission. Et alors, les talents fleuriront dans notre atmosphère purifiée.

Puisse le siècle qui naît nous apporter cette réforme nécessaire.

J. Cornély.

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Pierre Loti.

Hélas ! tout le long de l'année et plusieurs fois par jour, il paraît des livres ayant pour titre : impressions de voyage. Depuis deux ou trois ans surtout, tout le monde voyage et ressent des impressions qu'il raconte. Et il faut bien constater ce fait : les récits de voyage se multiplient au moment où ils deviennent de moins en moins nécessaires, puisque, grâce à la facilité des transports et à l'invention des billets circulaires à prix relativement réduits, le nombre des voyageurs augmente. Il n'est plus personne qui ne connaisse quelqu'un qui soit allé très loin. Alors pourquoi tous ces livres inutiles? Cela prouve évidemment qu'une foule de gens écrivent qui ne sont pas faits pour écrire. Et à vrai dire, cette preuve péremptoire était superflue.

Mais il en est des impressions de voyage comme de tout le reste ; elles sont les meilleures ou les pires des choses. Elles ne supportent pas la médiocrité. Aussi bien, la plupart de celles que nous sommes contraints de lire n'atteignent même pas la médiocrité. Quelques-unes ne sont pas médiocrement attrayantes : et leur agrément les rend excusables. D'autres suffisent à excuser toutes celles qui ne méritent pas d'être lues. Les livres de Pierre Loti sont, pour nous, une compensation suffisante de toutes les impressions de voyage dont nous sommes comblés au point d'en être accablés. La vie de Pierre Loti est un voyage perpétuellement recommencé. Ses livres sont des guides poétiques à travers les mers et les mondes. Remercions le hasard favorable qui voulut qu'un grand poète fût admis pendant trente ans à commander la manœuvre sur des navires de l'État.

Je dois dire, sans prétendre exprimer une idée originale, que Pierre Loti est merveilleusement habile à décrire tous les aspects de la nature. Ses livres sont le plus admirable et pourtant le plus complet recueil de descriptions de tous les continents et de tous les océans. Pierre Loti a un goût surprenant pour les descriptions ; c'est pourquoi il décrit avec tant d'art et de simplicité. S'il entre dans une forêt, il ne s'égare point : il la décrit. Tout à coup, dans des régions particulièrement tropicales, le ciel éclatant s'obscurcit ; voici des nuages trop lourds qui crèvent sur la terre endormie, au bruit de l'orage, la pluie s'effondre violemment. Pierre Loti ne se soucie pas d'ouvrir un parapluie tutélaire ; il décrit la pluie et n'en est pas autrement mouillé. Il marche en décrivant ; il rencontre une flaque d'eau, mais on peut être certain qu'il ne mettra pas le pied dedans, car il s'arrête devant elle pour la décrire. Il écrit incessamment, il décrit perpétuellement. Il n'écrit que pour décrire. Et ses descriptions sont multiples et courtes. Elles sont belles parce qu'elles sont sobres. Ses ouvrages réunis sont un entassement énorme d'une infinité de menues descriptions très brèves : grandiose monument construit avec de petites pierres. Il ne pouvait peut-être pas composer des descriptions beaucoup plus nombreuses, mais il pouvait faire chacune d'elles beau-

coup plus étendue. Descripteur intempérant, il sut avoir un génie discret.

Pourquoi, dira-t-on, pourquoi considérer avec une persistance si infatigable le monde extérieur ; n'est-il point préférable d'observer le monde intérieur, la vie extrêmement diverse des âmes ? Sans doute, le charme doit être plus profond et plus varié pour celui qui écrit comme pour ceux qui lisent ! Sans doute, c'est un plaisir superficiel que de regarder toujours les apparences ; mais si Loti néglige d'approfondir les âmes des hommes, il approfondit l'âme des choses. Le pittoresque extérieur des spectacles de la nature n'est pas seul à le séduire. Admirant, avec une ardente piété, la variété riante et morne de l'univers, il évoque toujours l'âme imprécise, l'âme générale des êtres qui vivent sous les tropiques ou vers les régions polaires, à l'orient du jour ou à son couchant, près des rivages des océans ou dans les profondes solitudes continentales ; et il évoque surtout l'âme mystérieuse des contrées. Il n'est pas inconvenant que quelques personnes qui ont du loisir soient émues avec intensité par ces descriptions élégantes et magnifiques et pénétrantes, et tous, même ceux qui sont rebelles à se laisser imprégner par ces émotions indécises et puissantes, rendent un hommage involontaire à l'inimitable talent de l'écrivain. Prestigieux artiste que je tiens, quant à moi, avec révérence, pour le photographe le plus méticuleux du vague.

Au reste, il est un photographe très original. Pour plusieurs raisons, la physionomie de Loti est singulière parmi les écrivains contemporains. D'abord, Loti est un spécialiste de la description. Il a choisi un genre littéraire ; il fut, dès le jour où il le choisit, le maître de ce genre. Et il aurait pu limiter son œuvre à deux ou trois ouvrages, car ses premiers livres furent des chefs-d'œuvre et, — explique qui pourra cette anomalie, — on les tint pour tels immédiatement. Mais non, il cède à son temps qui exige que chaque écrivain se reproduise sans se renouveler. Et de même que, sur les navires, l'officier de bord relève chaque jour soigneusement le point, Pierre Loti, lieutenant de vaisseau et poète, quotidiennement et avec une ponctualité stupéfiante, décrivit, en des termes toujours splendides et modérés, l'immensité monotone et mélancolique des grands espaces parcourus. Accomplissant sa tâche, il vieillit identique à lui-même. Ses livres s'accumulent, tous pareils et tous beaux. Et c'est peut-être une grande tristesse que de ressembler toujours à soi-même, de demeurer immobile en son originale perfection. Il vieillit ? Mais ne faut-il pas plutôt dire qu'il reste toujours aussi jeune puisque, malgré les années qui passent, son âme, pour le ravissement continu des âmes promptes à s'émouvoir sans cause précise, reçoit de la nature des impressions toujours fraîches, toujours semblables.

Et il voyage, il voyage parce que c'est son métier et parce que ce métier convient à ses inclinations. Et il est original encore, justement parce qu'il peint des tableaux de l'univers entier et qu'il a constitué la collection la plus rare des projections lumineuses pour tous les pays.

Mais il appartient aux écrivains de génie d'avoir mille moyens ordinaires d'être originaux. Parcourant dans ses livres toutes les régions terrestres, il décrit, avec la nature, ce qui est le plus près d'elle : la femme. Et tandis qu'il nous montre la nature en sa splendeur normale, il nous fait voir la femme dans son occupation la plus naturelle : l'amour. Et ses livres, qui sont une collection de paysages, sont un recueil d'histoires d'amour. Chaque pays du monde se distingue des autres pays par la façon dont le soleil, la lune, les femmes ou les étoiles se lèvent, se couchent, brillent, se voilent ou se dévoilent sur son territoire : c'est aussi par là que chaque pays ressemble aux autres pays. Généralisateur et simplificateur audacieux, Loti, dans la vie du monde, ramène tout à la nature et à l'amour, et il comprend l'amour d'une façon qui est très nouvelle, parce qu'elle est très ancienne, très hardie, étant très primitive. A notre époque où sévissent l'adultère et la psychologie, les amours sont extraordinairement compliquées, plus compliquées, si je ne me trompe, dans le roman que dans la réalité ; chez Loti, l'amour est extrêmement simple. Il n'est que l'amour physique, la sensualité, par quoi les hommes et les femmes sauvages ressemblent aux civilisés, — et inversement, — elle qui exalte les hommes et les femmes, les enivre, les endort. Aussi bien c'est toujours, dans les livres de Loti, la même sensualité élémentaire et forte, source intarissable d'impressions douces et monotones et charmantes. Même, elles sont si charmantes qu'on s'aperçoit à peine que puisque Loti, voyageant partout, suscite partout des amours identiques qui se traduisent par d'identiques sensations, il n'était pas strictement indispensable qu'il voyageât tant pour tant écrire.

*
* *

Mais il ne voyage tant que pour se mieux isoler. Il veut toujours être seul avec lui-même. Il y réussit parce qu'il supprime tous les autres hommes. Les hommes sont pour lui comme s'ils n'étaient pas. Mais Loti existe, ainsi que la nature extérieure. Il décrit l'un et l'autre comme il les voit. Il les regarde avec complaisance. Il les peint avec sincérité. Tel est l'homme, tel le romancier. L'individualité de Pierre Loti est très importante dans l'univers. Loti contemple les terres et les mers et les cieux : et il se

contemple. Et il se dépeint avec une gravité ingénue et imposante. Il parle de lui et cela ne lasse personne, pas même lui. Ah! sans doute, il n'est aucun homme qui ne puisse, durant un tout petit espace de temps, se considérer comme le phénomène le plus intéressant de l'univers et qui ne soit enclin à le dire. Mais se condamner à le répéter sans fin, que ce supplice doit être monstrueux! Mais Loti a une bravoure qui n'est point inégale aux plus héroïques entreprises : ayant parlé de lui dans tous ses ouvrages, il voulut, dans son discours académique, compléter les renseignements qu'il avait fournis sur lui-même. Et ce fut une grande originalité, car on a constaté, à propos d'un grand nombre d'académiciens que leur réception académique est le seul moment de leur vie où ils n'ont pas parlé d'eux. Mais alors que nous savons par une multitude d'exemples anciens et modernes que les réceptions académiques sont de négligeables événements littéraires, la réception de Loti fut un événement mémorable deux fois : car, en ce jour, ce fut Loti qui parla, et surtout, Loti parla de Loti.

Louons-le, car il n'est pas donné à tout homme d'être conséquent avec lui-même. Loti ne pouvait rien distinguer que lui-même sous l'étroite coupole de l'Académie, lui qui se voit tout seul sous la voûte infinie des cieux. Il est seul dans la nature, je l'ai dit. Aperçoit-on d'autres personnages? Mais ils n'existent que pour rehausser le prestige de Loti. Ils sont humbles et sommaires. Et les femmes elles-mêmes n'ont qu'une existence impersonnelle : elles sont des primitives, des sauvages, des esclaves, des bêtes parfois délicates, qui aiment Loti et dont Loti se joue avec un amoureux dédain, à travers le miroitement des descriptions. Et peut-être que si d'aventure toutes ces descriptions nous paraissent empreintes de monotonie, c'est parce que la personnalité de l'auteur les traverse toujours, qui est au plus haut point monotone. Mais il convient d'admirer surtout cette contradiction tenace : cet homme semble éperdu de religieux respect devant la majesté de la nature; il regarde l'immensité éternelle de l'univers, et lui, infime autant qu'éphémère, il sent, devant ce spectacle, il sent son âme s'emplir d'un incommensurable orgueil.

Et on distingue dans la situation littéraire de Loti les mêmes contradictions et quelques autres encore qu'on discerne en sa nature littéraire.

Loti est à la fois très simple et très complexe, très naïf et très blasé, optimiste et désenchanté, très las et très content de lui, très différent du monde parisien et lui ressemblant énormément. Ce poète, ce voyageur, insoucieux des illusoires vanités des villes, connaît en ses extrêmes perfectionnements et cultive l'art par lequel s'entretiennent les réputations des écrivains. Il se peint avec franchise et il s'affuble de travestissements multicolores. Il fait noir son âme toute nue et il se pare, pour le commerce des marchands parisiens, de costumes orientaux beaucoup trop éclatants. Il attire le cœur et il tue l'œil.

Mais, contradiction permanente et ridicule! ce sont les femmes parisiennes qui créèrent la gloire de Loti, les femmes que Loti dédaigna, que Loti méprisa et que son œuvre tout entière avilit. Les snobismes féminines, lors même qu'ils sont raisonnables, ne sont jamais raisonnés. Et je doute que les femmes parisiennes le puissent profondément goûter. Elles l'adorent, mais elles le lisent « en sautant des pages ». Loti a d'autres admiratrices plus sincères en leur ferveur : ce sont les femmes de province. Celles-ci sont mieux disposées, par leur vie pacifique, à être envahies par des émotions sans cause. L'une d'elles m'a dit : Loti me ravit, il m'enchante, il me trouble, le charme indéfinissable de ses phrases me pénètre, mais « il y a un peu trop de descriptions » !...

Il y en a beaucoup, en effet. Et Loti, par son aptitude à voir et à décrire, se rattache, on le sait, à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand : lui qui se pique de les ignorer et pourtant leur ressemble plus que s'il les imitait. Il n'est pas incomparable à ces grands écrivains. Qui donc n'a pas subi la domination de Loti? Chacun se laisse conquérir par tant de grâce et d'élégance et de pureté littéraire; chacun admire que l'harmonie de la nature ait pu passer tout entière dans les pages de Pierre Loti; chacun est ébloui par leur couleur vive et douce, bercé mollement par la mélancolie qui se dégage d'elles. Émerveillé, attendri, il s'abandonne aux délices de cette poésie élémentaire et puissante et il rêve; il rêve, soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

ZADIG.

AU MAROC [1]

De Tanger à Marrâkech.

JOURNAL DE VOYAGE

Jeudi, 20 avril.

Nous nous levons dès cinq heures, pour voir la fête dite « du mouton », qui se célèbre aujourd'hui et qu'on dit très intéressante. Mon mari n'y va pas. Depuis son audience privée chez le Sultan, il est en négociations avec le grand vizir, insistant pour qu'à son audience de congé les choses se passent autrement qu'à l'arrivée, c'est-à-dire que gardes et employés du palais ne restent pas accroupis, mais se

(1) Voyez la *Revue* des 26 mai et 2 juin.

lèvent sur son passage. Il en coûte beaucoup au Maghsen de consentir à cette modification de l'étiquette, car, dans la pensée des Marocains, en présence du Sultan, tous les honneurs doivent être pour lui. C'est pourquoi les représentants étrangers se voient refuser au palais et ailleurs quelques-uns des témoignages de déférence qui leur sont largement prodigués ailleurs. Soupçonnant la cour chérifienne de vouloir profiter de la fête du mouton pour éviter l'audience de congé, mon mari s'abstient de paraître à cette fête.

Nous quittons la maison à 6 heures avec une escorte renforcée d'hommes à pied et à cheval.

A une heure de la ville, est dressée une grande tente sous laquelle le Sultan vient ce matin prier et égorger un premier mouton. A peine lui a-t-il porté le coup de couteau sacramentel, qu'un homme se précipite sur la bête, l'enlève sur son cheval et, tenant la plaie fermée, part au triple galop, suivi de près d'une nuée de cavaliers. Il arrive jusqu'à la porte du palais chérifien, car il est de bon augure que le mouton y soit déposé vivant encore. La chose se répète pour un second mouton frappé, celui-là, par le kadi, ou juge de la ville, et qui doit aussi arriver vivant devant la porte du sacrificateur. Cette fête est sans doute un vestige des temps païens. Chaque musulman égorge ce jour-là un mouton. Aussi pendant quelques jours, règne-t-il, dit-on, une odeur pestilentielle à Marrâkech.

Nous sommes placés derrière une haie de cavaliers bordant le chemin que doit prendre le Sultan pour rentrer en ville. A mesure qu'il s'avance, des salves d'artillerie retentissent devant lui. Après plusieurs coups de canon, on enlève les pièces pour les traîner plus loin et tirer encore. Il y a deux batteries, l'une de quatre grands canons, l'autre de six petites pièces de montagne. Les deux batteries sont commandées par des officiers français, le capitaine L*** et le lieutenant M***. A tour de rôle, une batterie dépasse l'autre. Nous nous trouvons, à un moment donné, entre les deux et essuyons une salve à gauche puis une autre à droite. C'est un bruit assourdissant. Nos montures se tiennent singulièrement tranquilles. Les bêtes comme les gens de ce pays ne craignent ni l'odeur de la poudre, ni le bruit des décharges. La poussière est aveuglante. Des députations venues de tous les coins de l'empire défilent avec leurs drapeaux. Des cavaliers passent sur d'admirables montures. Dans la foule bariolée et sauvage nous apercevons des groupes saisissants de mendiants ou de curieux en guenilles. Pas une femme. Un *hmatjas*, sectaire fanatique, s'arrête devant nous : il est horrible à voir, tout couvert de sang, le crâne ouvert, le bras mutilé, l'œil hagard.

De loin, nous voyons approcher très doucement le parasol rouge du Sultan. Des clameurs le saluent. Enfin le voici. Les gardes à pied se prosternent devant lui, le front dans la poussière. Il est à cheval, tout de blanc vêtu, sous le parasol rouge qu'un homme tient au-dessus de sa tête. A sa gauche, chevauche le grand vizir. Le Sultan s'arrête et nous fixe. Je ne résiste pas à la tentation de l'examiner à travers mon lorgnon, me disant que cet instrument lui étant problablement inconnu, il ne pourrait se scandaliser de mon audace. Les appareils photographiques de mes compagnons fonctionnent avec fureur... Le Sultan a l'air hypnotisé par le grand vizir et le regarde de temps en temps à la dérobée, comme pour demander un mot d'ordre. Son expression impassible, à la fois cruelle et timide, me frappe une fois de plus. Je vois qu'il cherche des yeux le ministre et pose une question à Ba'Hmed qui, à son tour, dirige ses regards vers nous. Puis, ils passent au petit pas des chevaux qui caracolent sur place.

Nous rentrons en ville, tandis que le canon continue à gronder au loin. De nombreux cavaliers nous précèdent et nous suivent au milieu d'une foule riche et pauvre, luxueusement vêtue ou en haillons.

Vendredi, 21 avril.

Le secrétaire du grand vizir vient prévenir mon mari que demain, à 8 heures du matin, le Sultan le recevra en audience de congé et fera lever troupes et employés sur son passage, — concession, dit-il, qui n'a encore jamais accordée à aucun représentant étranger. Mon mari serait, je crois, revenu sur ses pas, en renonçant à son audience, plutôt que de se soumettre une seconde fois à ce qu'il considérait comme un manque d'égards. Les Marocains l'ont senti, de là cette courtoisie forcée.

Samedi, 22 avril.

Ce matin, le ministre a eu son audience de congé chez le Sultan. Les choses se sont passées comme il le désirait. Le Sultan a daigné aussi répondre à son salut, ce qu'il avait négligé de faire à la première audience privée, et des paroles très courtoises ont été échangées.

Je vais après déjeuner rejoindre nos amis chez le docteur L*** et visiter sa maison dont l'ornementation arabe mérite d'être vue. J'y trouve la mission française au complet, avec son chef, le commandant B***, véritable type du soldat homme de devoir.

Vers le soir, on apporte les cadeaux d'usage destinés par le Sultan au chef de la mission, à chacun de ses membres et même au personnel de service. Ils consistent en chevaux, en armes et, pour la domesticité, en draps et en étoffes. Le cheval du ministre, un alezan doré avec selle et bride de velours vert (couleur chérifienne), brodées d'or, est ravissant.

N. G*** est allé ce soir chez le grand vizir pour le remercier des facilités qui lui ont été accordées pendant son excursion dans l'Atlas. Ba'Hmed lui fait visiter son palais, très vaste, en dehors même du harem.

Dimanche, 23 avril.

A 10 heures, on amène une superbe mule sellée, avec une lettre adressée à mon mari et dont voici la traduction textuelle :

Louange à Dieu unique!

Rien n'est éternel que Son règne.

A l'aimé, le sage, le Conseiller médiateur du bonheur entre les deux puissances aimées, ambassadeur de..., l'important et respecté ***.

Sans cesse, nous nous informerons de vous, désirant pour vous toujours le bonheur et la santé.

Et ensuite : Mon auguste maître (que Dieu lui vienne en aide) désire faire cadeau à votre respectable épouse d'une mule marron foncé, très tranquille, possédant l'amble, sans aucun défaut, choisie pour elle parmi les mules des écuries du Sultan, et d'une selle de velours vert brodée d'or.

Comme elle vous a accompagné dans votre première ambassade, le Sultan désire lui laisser un souvenir de l'hospitalité chérifienne.

Le retard dans l'envoi de ce cadeau est motivé par le désir de l'envoyer à part, avec une lettre spéciale, comme preuve d'amitié et d'affection toute particulière.

La mule avec sa selle vous sera remise avec cette lettre.

Et continuez en bonheur et en santé,

Signature du Grand Vizir :

AHMED BEN MOUSA BEN AHMED.

13 Hedja el Hram 1316.

A 1 heure nous quittons Marrâkech et nous nous mettons en route. Le service nous a précédés.

Voilà donc terminé ce curieux séjour, où nous vivions dans des chambres sans fenêtres, la porte toujours ouverte sur une belle cour mauresque.

Nous n'entendrons plus l'appel monotone à la prière, si grand dans sa foi et dans sa simplicité.

Nous ne verrons plus cette mystérieuse tour de la Koutoubia, entourée de son vol de faucons, dont les sifflements ressemblent à des signaux d'alarme. Où retrouverons-nous un coin de ciel si franchement, si impeccablement pur que celui sur lequel elle se détache avant tant de charme?

En quittant pour toujours cette maison, j'éprouve un sentiment de mélancolie. Impression bizarre, inexplicable, m'assure-t-on, et que mes compagnons sont loin de partager.

Le docteur L***, la mission française et le sympathique M. de C***, ainsi que le caïd M. L***, avec sa fille, nous accompagnent pendant quelque temps.

Nous arrivons au premier campement, celui de Bouir Ben Saïd (le puits), à 6 heures 1/2 et nous éprouvons une impression étrange en nous retrouvant sous la tente.

La soirée est belle, quoiqu'il vente beaucoup. La ville aux murs couleur de boue, si triste, mais si typique, nous apparaît encore dans son nuage de poussière jaune, doré par le soleil couchant.

Lundi, 24 avril.

Nous quittons Bouir Ben Saïd à 6 heures.

Après une halte d'une heure sous une tente dressée sur la route pour que nous nous y reposions, on se remet en marche à 10 heures, et nous trouvons bientôt notre campement à Souiris. L'après-midi, nos compagnons vont chasser.

Le thermomètre marque 27° R. sous la tente, mais il y a du vent pour nous aider à supporter cette température.

Mardi, 25 avril.

Départ à 5 heures 1/2, arrivée à 10 heures 3/4 à Smira. Hier soir, nous voyions brûler de grandes plaines que nous avons traversées aujourd'hui. Les indigènes y mettent le feu pour engraisser la terre.

La tribu de Smira, venue à notre rencontre, nous a accompagnés jusqu'ici. Les fantasias recommencent.

Pendant la halte, j'ai fait une petite promenade autour d'un village situé non loin de là. Des femmes vêtues de toile bleu foncé, parées de grossiers bijoux, m'examinent avec une curiosité craintive. Elles ont de beaux enfants avec elles et semblent plus jolies et plus aisées que ne le sont généralement les femmes de ce pays.

J'ai trouvé hier sur la route un très beau morceau de marbre d'une forme tout indiquée pour un presse-papier. Hamed, un de nos palefreniers, auquel je l'avais confié, l'ayant oublié à Souiris, a voulu refaire tout le chemin pour me le retrouver. Ce soir à 8 heures, il m'apporte triomphant... une autre pierre! Je n'ai pas le courage de dire au brave garçon qu'il s'est trompé, et, l'air enchanté, je lui donne deux douros.

29° R. sous la tente à 2 heures.

Aujourd'hui, Vérène a été exposée à un sérieux danger. Le mors de sa mule s'étant dérangé, un des guides nègres, qui l'accompagnait, trouva bon d'enlever toutes les brides pour remettre le mors en ordre. La mule, libre de toute entrave, partit au grand galop, enlevant ma pauvre Vérène, qui dégringola bientôt, heureusement sans se faire trop de mal. On eut beaucoup de peine à rattraper l'animal emballé.

Mercredi, 26 avril.

Levée du camp à 5 heures 1/2. Arrivée à Guerrando à 11 heures. L'après-midi, je gravis la colline, où se trouvent les ruines portugaises. Un des hommes de l'escorte pénètre dans un corridor souterrain et disparaît. Il ressort, après un très long moment, de l'autre côté de la colline. Nous étions déjà fort inquiets de lui. Ce passage souterrain est le seul côté intéressant de ces ruines, qui ne sont plus qu'un amas de pierres. La vue dont on jouit de cette hauteur n'offre rien de remarquable.

Ici les Arabes succèdent aux Berbères. La première tribu de la Kabyle des Doukala, nombreuse et bien montée, nous attendait non loin du campement de Guerrando.

Toujours les mêmes fantasias, mais cette fois-ci moins monotones, car nous entendons plusieurs fois siffler des balles, ce qui éveille notre attention. Ces gens n'avaient certainement pas de desseins homicides; mais ceux d'entre eux qui possèdent des carabines Winchester sont pourvus de cartouches appropriées, dont ils ne se donnent pas la peine d'enlever les balles avant une fantasia.

Un shérif, qui s'est mis sous la protection de notre drapeau, nous accompagne depuis Marrâkech. Il est poursuivi pour avoir acheté de l'huile volée au Sultan. Ce qui nous paraît probable, c'est que cet homme avait quelque argent qu'on aura voulu s'approprier sous le premier prétexte venu. Sa femme et son fils sont retenus en prison comme otages. Ce malheureux s'était d'abord réfugié dans un sanctuaire, tombeau d'un saint. Pour en sortir, il s'était enveloppé de la draperie qui couvrait ce tombeau et l'on n'a pas osé y toucher. C'est ainsi qu'il a pénétré chez nous après avoir, selon l'usage, égorgé un mouton sur le seuil de notre demeure, pour implorer la protection du ministre. Toutes les mesures seront prises pour lui faire rendre justice. En attendant, il reste avec nous, car le fait d'avoir cherché protection chez un chrétien contre le Maghsen met ses jours en danger. A l'intérieur du pays, le fanatisme ne s'est pas émoussé au contact des Européens, et telle chose qui passerait presque inaperçue dans une ville de la côte pourrait être punie de mort ailleurs.

Cette après-midi, des soldats venus de Marrâkech ont tourné autour de notre campement, pour s'emparer d'un déserteur qui s'y est réfugié. Le ministre le livrera peut-être, mais à la condition qu'on ne le punisse pas. C'est un pauvre hère qui ne possède rien. Aussi le Maghsen s'engagera-t-il plus facilement à user d'indulgence envers lui.

Jeudi, 27 avril.

Nous partons à 5 heures. Après notre halte habituelle d'une heure, nous arrivons au campement du Socco à 11 heures 1/2. Deux grandes tribus nous accompagnent. Je ne mentionnerai plus les éternelles fantasias. Au retour comme à l'aller, un bouffon nègre très typique se mêle de temps en temps à notre escorte. C'est le loustic de la caravane. Il est à pied, armé d'une lance, toujours courant, allant de l'un à l'autre. Dans les intervalles de ses apparitions, on ne sait ce qu'il devient. C'est ainsi qu'il accompagne, me dit-on, toutes les ambassades. C'est un personnage très connu dans ces contrées. Il a son franc-parler avec le Sultan qui l'admet en sa présence. Il a refusé cheval et autres cadeaux de son souverain, préférant courir à pied, user de l'hospitalité des chefs de tribus, qui ne la lui refusent jamais, rester pauvre et indépendant.

N. G*** a essayé aujourd'hui son cheval, cadeau du Sultan. En plein galop, sa selle tourne et nous le voyons de loin tomber sans se relever. Grand émoi. On accourt de tous côtés, le Dr T*** en tête. Il examine notre jeune compagnon. — Dieu soit loué! rien de grave, mais il lui faudra rester quelques jours étendu. Notre cher professeur, en vue de demain, imagine d'étendre un matelas sur le dos d'une mule. Deux caisses vides de chaque côté de la mule, forment, avec le dos de la bête, une surface plate sur laquelle on fixe le matelas. Quatre perches soutenant un drap pour donner de l'ombre au blessé, — et voilà une excellente litière, dont l'inventeur fait de suite l'essai avec succès.

Vendredi, 28 avril.

N. G*** part à 5 heures sur la litière improvisée, accompagné de T*** et de A. G*** Nous les suivons à une demi-heure de distance et voyons de loin dans la plaine le drap blanc de la petite caravane qui nous précède.

Arrivée au campement à 10 heures 1/2. Les caïds, la plupart encore à Marrâkech pour la fête du mouton, sont remplacés dans chaque tribu par des khalifes.

Durant tout le voyage, à l'aller comme au retour, nous recevons notre courrier deux fois par semaine. C'est mon fils qui a pris la direction de ce service. Il s'est mis d'accord, pour cela, avec les postes françaises de Tanger et de Marrâkech. Le courrier est apporté par des piétons nègres. Ils arrivent suant, courant de nuit ou de jour, se rafraîchissent un moment au campement, et repartent. Ils font parfois en trente heures les deux cent dix kilomètres qui séparent Mazagan de Marrâkech. Hier soir, nous avons vu arriver un de ces malheureux dont le métier est non seulement mortellement fatigant, mais aussi très dangereux, car ils sont souvent dépouillés et assassinés en route. Par crainte des voleurs, ils se font un porte-monnaie de leur estomac. C'est ainsi que

nous avons eu la surprise de voir notre pauvre piéton d'hier avaler les pièces qu'on lui donnait. Quel estomac! Un sérieux concurrent à celui de l'autruche.

Samedi, 29 avril.

On se met en route à 5 heures 1/4, et l'on arrive à 10 heures 3/4 au dernier campement avant Mazagan. A mesure qu'on se rapproche de la côte, la température devient de plus en plus fraîche et il y a beaucoup de vent. Espérons qu'il tombera pour notre traversée.

Carlos est parti hier soir pour chercher, avec l'aide du khalife de l'endroit, un terrain où nous n'ayons pas de scorpions à craindre, comme à l'aller. Aussi sommes-nous aujourd'hui fort agréablement campés. Plaine sans pierres. J'ai cependant le regret d'apprendre que le khalife a fait déménager, pour nous installer, un village d'indigènes. J'apprends que nous avons été entourés la nuit d'hier d'une garde renforcée, l'endroit n'étant pas sûr, et un renfort de cinquante hommes à cheval avait ordre de poursuivre les malfaiteurs, le cas échéant.

Dimanche, 30 avril.

La petite caravane, avec N. G*** toujours étendu sur sa litière, quitte le campement une demi-heure avant nous, à 5 heures 1|2. Nous rencontrons à 8 heures le consul *** venu à notre rencontre avec sa femme et son secrétaire. Le pacha, le caïd et les hauts fonctionnaires de Mazagan le suivent. A notre approche de la ville, nous entendons le canon gronder. Tout est pavoisé, les troupes de la garnison forment une haie sur notre passage et nous présentent les armes. Une musique militaire composée de trois vieux clairons et d'un tambour déchire nos oreilles. Nous arrivons ainsi à notre campement, dressé sur la plage, au même endroit qu'à notre arrivée.

Lundi, 1er mai.

Maîtres et gens s'offrent « la grasse matinée ». Un silence absolu règne autour des tentes jusqu'après 7 heures. L'après-midi, je vais en ville faire visite aux « Consulesses ».

Mazagan, qui, à mon premier passage, me semblait si malpropre, me paraît aujourd'hui presque coquet. Au loin, on aperçoit des ruines, les restes d'une grande ville portugaise intéressante à visiter. Mais je jouis trop de ce jour de repos pour essayer de vaincre ma paresse. Tout à l'heure, un de nos guides nègres a eu le nez complètement fendu d'un coup de pied de mule. T***, en un tour de main, le lui recoud en plein air. Cela se fait si vite, si proprement, que les spectateurs en sont tout émerveillés. Le brave nègre s'est montré docile et patient, seulement il s'obstinait à toucher son nez avec un soi-disant mouchoir plus malpropre qu'un torchon d'écurie. Le professeur finit par lui confisquer son chiffon.

Mardi, 2 mai.

Journée de vaine attente.

Notre navire, qui devait être là ce matin, n'arrive pas. On se livre à toutes les conjectures possibles et imaginables et nous passons la journée à scruter l'horizon.

Mercredi, 3 mai.

Vers 9 heures du matin, la fumée d'un bateau paraît au loin. Le canot de la Santé et d'autres embarcations sortent du port; les artilleurs montent sur les bastions; nos gens s'agitent et emballent. Cette fumée reste visible deux heures, puis disparaît. Carlos, monté en observation sur une des tours du fort, nous ayant signalé notre cuirassé, est pris subitement de coliques néphrétiques, en s'apercevant de son erreur. T*** va le voir en ville, car il souffre trop pour être transporté. Nous sommes tous déprimés, en nous voyant abandonnés sur cette côte d'Afrique sans pouvoir s'expliquer les motifs de ce retard.

Nous faisons mille suppositions. Des paris s'engagent pour ou contre. Ce matin, mon mari a envoyé par terre à Tanger un exprès chargé de faire télégraphier à Cadix, pour savoir ce qui se passait. De Marrâkech, le ministre avait expédié par la poste à Tanger une dépêche qui, de là, devait être transmise à Cadix et où il priait le commandant de se trouver à Mazagan le mardi 2 mai, au matin.

Ce télégramme se serait-il égaré?

Pour se consoler, nos compagnons entreprennent ce qu'ils appellent une cure de bains de mer. Ils en prennent jusqu'à trois par jour.

Que va nous apporter la journée de demain?

L'exprès envoyé aujourd'hui à Tanger ne pourra être rendu à destination que dans six jours, au plus tôt.

Jeudi, 4 mai.

Vers 9 heures 1/2, B*** et mon fils aperçoivent une fumée à l'horizon. Chacun de nous accourt avec sa lunette, pour se mettre en observation.

Victoire! c'est lui!

Majestueux, il s'avance, il s'arrête.

Échange de saluts.

Nous sommes prêts. Rien ne manque à l'embarquement : troupes, musique, pacha, notables de la ville, foule! Tout est là pour nous faire regretter ce séjour, mais en vain.

A 3 heures, nous levons l'ancre.

Une abominable tempête du côté de Cadix avait empêché notre navire de quitter ce port le jour

voulu. Et voilà comment tout s'explique le plus simplement du monde! Je souffre le martyre pendant la traversée. C'est à peine si je puis me lever à midi, le 5 mai, pour faire notre rentrée à Tanger. Réception bruyante! C'est d'abord notre cuirassé qui salue la place avec 21 coups de canon. Tanger répond par le même nombre de salves. Un navire de guerre français, qui se trouve dans la baie, en tire 15 pour saluer le ministre. Autant de décharges en réponse à cette courtoisie. Sur ce, nous quittons notre navire, où nous avons goûté d'une hospitalité si sincèrement aimable et cordiale. Il tire 15 coups en l'honneur du ministre. Au moment où nous mettons pied à terre, c'est la forteresse qui tonne 21 fois. Au milieu de tout cela, mon pauvre Bob, affolé, aboie furieusement.

C'est un tapage infernal. Sur la jetée, beaucoup de monde.

Enfin nous arrivons chez nous et retrouvons avec bonheur notre jardin embaumé, notre jolie terrasse, notre maison confortable. Quel plaisir de pouvoir reprendre toutes ses chères habitudes!

Je suis cependant enchantée d'avoir fait ce voyage. Enchantée, oui; mais quant à le refaire...

A. de B.

FARINE! FARINE!

Récit Mauricien.

L'idée fixe de cet excellent M. Bégras était d'avoir une jolie fille.

A la septième, il s'arrêta, découragé. Peut-être bien y avait-il mis un peu de précipitation : entre l'aînée Lucie, Cicie par abréviation et la dernière Élisa, Zaza, on comptait moins de sept ans.

M. Bégras habitait Flacq où étaient nées toutes ses filles, les sept Bégrasses comme les appelait spirituellement le quartier. Les Flacquois, à cette époque lointaine, — je tiens l'histoire de mon grand-oncle Laurent, — passaient pour les Athéniens de l'île Maurice, naguère encore Ile de France.

Les sept Bégrasses, en dehors de ce nom collectif, répondaient chacune à une appellation personnelle. Le tableau suivant met en regard le prénom qu'elles avaient reçu au baptême, et le diminutif affectueux seul en usage dans l'intimité de la famille. Nous y joignons l'âge de chacune des jeunes Flacquoises et quelques particularités distinctives dont le lecteur pourrait être curieux.

Lucie, Cicie, vingt-trois ans et deux mois : grasse et rousse.

Eugénie, Ninie, vingt-deux ans et trois mois et demi : rousse et grasse.

Eulalie, Lili, majeure depuis quatre mois : un peu grasse et plutôt rousse.

Valérie, Riri, vingt ans et cinq mois : plutôt rousse et un peu grasse.

Après ces quatre en *i* formant le groupe des aînées, les trois cadettes en *a :*

Paméla, Lala, dix-huit ans : presque rousse, tendance à l'embonpoint.

Angélina, Nana, dix-sept ans et un mois : cheveux blond ardent, replète.

Élisa, Zaza, seize ans et trois mois : très potelée, blonde à reflets ardents.

Entre la dernière des *i* et la première des *a* une lacune évidente, dérogation du couple Bégras à sa façon de faire habituelle.

Nous savons gré au lecteur de cette remarque; elle nous montre avec quel intérêt il nous suit. Nous le prions de combler le vide à l'aide de :

Victor Bégras, dit Totor, seul héritier mâle, âgé de dix-neuf ans et demi, cavalier intrépide quoique corpulent : poil feu.

On le voit, Zaza était nubile et pas une de ses aînées n'avait encore ceint la couronne et le voile symboliques; ce qui contristait leur père et surtout leur mère, Mme Bégras, dont l'affliction se colorait d'une nuance perceptible d'humiliation. Car Mme Euphrasie Bégras avait été, elle, plutôt une jolie femme, légèrement rousse et forte. Peu s'en était fallu même qu'on ne l'eût appelée la belle Flacquoise, comme à son heure l'essaya l'ami Lotréau. Son insuccès dans cette tentative tenait à des causes absolument indépendantes de la volonté de Mme Bégras qui s'y était prêtée de la meilleure grâce du monde.

Mme Bégras reprochait, non sans quelque âpreté, à M. Bégras de ne pas produire ses filles avec autant de suite que doit le faire un homme vraiment soucieux de se trouver des gendres.

Mettre son bien en valeur c'était — avant la canne à sucre — planter son maïs, son manioc, son café, ses pistaches, ses patates, ses cambares, ses pommes de terre, ses lentilles et autres céréales, à cela se bornaient l'ambition et les plaisirs de M. Bégras.

Mme Bégras en dit tant que son mari dut se rendre. Il conduirait ses filles au bal.

Les bals de Flacq, qui se succédaient deux fois par mois, jouissaient en ces temps reculés d'une réputation bien méritée. On danse encore dans notre île, mais combien moins! De nos jours, à trois heures du matin arrive le galop final. Le bal, à Flacq, avait la vie moins brève. Les plus pressés se retiraient aux premières rougeurs de l'aurore; les vrais, les bons, comme ils s'appelaient avec un juste orgueil, ne dételaient que sur les ardeurs du soleil de midi.

A leur premier bal, jusqu'à cinq heures du matin, les sept demoiselles Bégras restèrent sur leur chaise,

impassibles. Puis des vides se firent dans les rangs des danseuses, et la réserve donna. De cinq heures à dix, elles s'amusèrent comme des folles, comme de petites folles! Le mot est de Valérie, Riri.

Les bals se suivant avec la même fortune pour elles, leur père risqua la proposition de ne plus arriver que le lendemain.

On lui fit comprendre combien une telle pratique eût été de mauvais ton. Il se rendit.

Sous la varangue circulaire de la salle de bal où ses filles attendaient l'heure, M. Bégras errait inoccupé de huit heures du soir à cinq heures du matin. Alors, sa montre à la main, les yeux fixés vers l'ouest-nord-ouest, du côté de Port-Louis, il épiait le pâle éclair du canon de la diane; puis il rentrait d'un pas léger dans la salle. Ses filles lisaient d'avance la bonne nouvelle sur son visage joyeux, mais fatigué.

— Vous allez danser, mes filles, voilà le canon.

Et elles dansaient, tandis que leur père se frottait les mains.

Pas un des vrais Flacquois cependant, pas un des bons n'en arrivait au point où les Bégrasses méditaient de conduire sept de ces intrépides : aucune des *i*, non plus que pas une seule des *a*, qui eût quelque timide aveu à répandre dans le sein de ses parents attendris.

Ce fut en ces conjonctures que Totor se révéla diplomate. Il se fit donner un cheval, un *pégerien*, et dès lors, dans toutes les maisons du quartier où se trouvait un sujet qui pût lui devenir un beau-frère, on le vit arriver à l'improviste au moment du dîner. La sainte hospitalité créole impose certaines obligations : on le conviait à rester sans façon, il acceptait, et, coup pour coup, il ripostait par une invitation à dîner chez ses parents. L'hôte forcé, que deux Bégrasses flanquaient à table (on alternait), était l'objet des prévenances les plus flatteuses; mais trop souvent il renonçait dès la première épreuve à ces dîners de représailles.

Cependant Zaza se faisait de plus en plus nubile, Zaza, filleule de Lotréau, qui résolut de s'en mêler.

Sur une liste sévèrement expurgée, Lotréau choisit sept Flacquois : cinq garçons et deux veufs. « Et l'on verra! » Totor eut ses instructions; il devait agir de ruse. Il dirait qu'au moment de partir pour les Seychelles où l'appelaient des intérêts de famille, il voulait réunir quelques bons amis dans un joyeux déjeuner de garçons : Lotréau en serait, on s'amuserait.

Les sept Flacquois — la subtilité a ses défaillances — se laissèrent prendre à l'appât, *à la bouète*, comme on dit à Flacq. La promesse d'avoir Lotréau, le joyeux Lotréau, put y être pour quelque chose. Lotréau, de réputation bien établie, n'était pas homme à s'asseoir à la même table que la pâle Famine et que la Soif plus pâle encore. La soif se dit, en flacquois, la pipée.

Le père Bégras fit bien les choses. Madame veillait de près à ce qu'aucun moyen d'action ne manquât au parrain de Zaza, sa Benjamine. Les domestiques reçurent des ordres formels : remplir les verres. « A la douce gaîté, insinuait Lotréau, succède si naturellement le mol abandon. »

Le soleil, ce matin-là, se leva dans un ciel sans nuage : la nature se faisait complice. Sur la toile de la salle verte, les bois-noirs en fleurs secouaient dans l'air leurs houppes verdâtres aux senteurs vigoureuses; à l'intérieur, dans des vases énormes, s'entassaient l'héliotrope, l'œillet, le mangris, le seringa, prêts à marier leurs parfums capiteux à tous les énervements de la journée. Lotréau, sous une tente voisine, alignait son armée de bouteilles; la maîtresse de maison allait, vigilante, de la cuisine à l'office; Totor veillait à l'écurie. Debout sur la première marche du perron de la varangue, M. Bégras, rasé, attendait. Dans leurs chambres, derrière leurs rideaux tirés, les sept Bégrasses fourbissaient leurs armes pour la rencontre prochaine.

A onze heures et demie, le dernier convive entra. Le moment était venu. Au salon, M. Bégras, Mme Bégras, Totor, Lotréau et les sept Flacquois. Soudain la porte du fond s'ouvrit et les sept Bégrasses s'élancèrent.

— Messieurs, le bras aux dames! s'écria Lotréau, et l'énergie de son commandement enleva ses troupes dans un mouvement impétueux. On se trouva dix-huit dans la salle verte; pas une résistance, pas une défection.

Le choix des places avait été l'objet de compétitions ardentes. Entre Lala et Lili surtout, le débat menaçait de s'aigrir. Chacune des deux rivales voulait à sa droite un jeune veuf sans enfant, M. Jenferay, à sa gauche, M. Gédubon, garçon. Lotréau dut intervenir : jamais homme n'eut, pour dénouer les situations les plus enchevêtrées, plus de dextérité que ce parlementaire de Lotréau.

— Allons, les enfants; allons, je vais arranger ça. Entendez-moi bien. Je vous jure que je vous ferai asseoir, toutes, à côté de tous ces messieurs. C'est fort, pas vrai. Eh bien! je vous en donne ma parole de Lotréau. Maintenant, silence dans les rangs, et pas de questions.

Le commencement du repas manqua d'entrain. Je tiens tous ces détails de mon oncle Laurent, un des sept. Nous sommes si peu nombreux à Maurice, et Maurice est si petit que l'on peut difficilement ne pas avoir au moins un parent flacquois. La gaieté donc refusait, « calait » sous Lotréau. Ce verbe pittoresque se dit d'un cheval que ne font avancer ni la cravache ni l'éperon.

La fortune intervint.

Entre Nini et le jeune Ouaisse assis à sa gauche, un domestique voulut faire passer un plat de poulet à la mayonnaise. Le plat était large, étroit l'espace qui séparait Nini de son sympathique voisin. Le domestique, calculant mal ses distances, fonça, comme on dit à Flacq. Dans les boucles blondes de Nini, une patte de volaille s'engagea, hésita, s'accrocha, oscilla, et resta. Elle était vraiment originale, cette coiffure inédite; le hasard a de ces trouvailles. On rit, Nini moins que les autres. De ce moment la gaieté cessa de caler. Lotréau fit au maître d'hôtel un geste d'encouragement. Les domestiques versèrent, le soleil flamba, les bois-noirs agitèrent leurs encensoirs, les bouquets attisèrent leurs parfums, les dernières glaces fondirent, on rit.

Farine! farine! farine!
Chacun embrasse sa voisine!

s'écria Lotréau qui, joignant l'exemple au précepte, appliqua sur les joues animées de Mme Bégras un baiser retentissant. L'écho sonore répondit sept fois :

Lotréau, poussant son avantage.

Refarine! refarine!
L'on rembrasse sa voisine.

Mme Bégras, de nouveau, lui tendit son visage souriant.

Qu'auraient fait ses filles?

La gaieté grandissait, les domestiques se multipliaient, les « farines » de droite succédaient aux « farines » de gauche. Les Bégrasses ne pouvaient croire à pareille fête.

Cependant Lili, à laquelle était échu Gédubon, jetait entre temps des regards de convoitise sur le lot de Lala que farinait Jenferay. Une allusion discrète vint rappeler à Lotréau sa promesse.

Lotréau se leva :

— Messieurs... — le silence se fit.

— *Hear! hear!* lança mon oncle Laurent qui parlait l'anglais...

— ... Messieurs, dans mon voyage autour du monde, Taïti m'a donné le spectacle d'une coutume charmante que notre civilisation raffinée pourrait envier aux naturels de cette île primitive. Dans les repas, un moment vient où, sur l'ordre de celui qui a été couronné roi du festin, — curieuse ressemblance avec l'antique Rome, — les jeunes gens quittent tous leur place. Alors commence ce qu'en leur idiome enfantin les insulaires appellent le voyage de... Le mot manque à notre langue, Messieurs, je l'emprunte au latin... alors commence le poétique voyage de circummuliération?

« Vous m'entendez maintenant, Messieurs, chaque chevalier change de place avec le chevalier voisin, chacun s'arrête auprès d'une dame nouvelle; il cause, il rit et lui dit le mot spirituel dont il a déjà égayé sa première voisine; puis, sur un ordre du roi, les adieux s'échangent, le voyage reprend, et, de proche en proche, toutes reçoivent les hommages de tous. Mais, libre au navigateur fatigué d'attacher sa nef à la rive lui promettant et le repos et le bonheur. Seulement, Messieurs, l'engagement est formel chez ces peuples aux mœurs douces et pures, indissoluble le lien unissant le voyageur à la compagne de son choix. Allons, Messieurs! Comme ces bons Otaïtiens,

Farine! farine! farine!
Que l'on embrasse sa voisine,

« Et qu'on lui fasse ses adieux. »

Le discours de Lotréau s'écroula sous un tonnerre d'applaudissements.

Les adieux s'échangèrent, le voyage commença. Seuls, Lotréau, Bégras père et Totor laissèrent leur barque ancrée au rivage. Tous les autres, emportés par le désir de voir et l'humeur inquiète, émigrèrent pour de nouveaux climats. Partout où ils abordaient, le même accueil amical, partout la même cordialité, partout des horizons riants. Heureux les Cook et les La Pérouse, s'ils avaient rencontré chez les indigènes de la Polynésie cet abandon dans l'hospitalité! Néanmoins, explique qui pourra le cœur des marins et des Flacquois, le « farine » du départ n'en trouvait pas un désireux d'arrêter son voyage.

Le moment vint où Jenferay atterrit près de Lala. Comme nous n'avons pas son journal de bord, nous n'essayons point, en l'absence de documents authentiques, d'inventer les épisodes de cette relâche. Il nous suffira de constater que l'escale fut longue. Lala tenait Lotréau sous son regard et arrêtait sur ses lèvres le signal du départ. Mais un irrésistible appétit de farine possédait les voyageurs, force fut à Lotréau de prononcer le mot cruel.

Les lèvres de Jenferay se posèrent réglementairement sur la joue de Lala. Il voulut se lever. Une je ne sais quelle force inconnue le retint, alanguissement singulier, torpeur invincible, non sans douceur. Il retomba sur sa chaise, la main dans la main de Lala, vague, repu, satisfait.

Ouaisse, debout, attendait. Il dut poursuivre sa route et parvint auprès de Zaza; il n'eût pu fournir une traversée plus longue. La filleule de Lotréau, doucement animée, rompue maintenant aux pratiques d'une large hospitalité, lui fit un accueil dont le voyageur, en dépit qu'il en eût, se sentit remué. Ouaisse aussi ne pouvait plus courir d'autres hasards.

Lotréau, d'un coup d'œil d'aigle, [illegible] le

champ de bataille. C'était l'instant où Napoléon lançait sa grosse cavalerie. Lotréau fit un signe, le maître d'hôtel comprit.

Au-dessus de chaque couple une détonation éclata. La manœuvre suprême, le champagne ! Puis, un formidable « farine ».

Ni Jenferay, ni Ouaisse ne bougèrent.

« A ce moment, me racontait avec animation mon oncle Laurent, un brusque trait de lumière me traversa l'esprit. Je vis clair.

« Dans le tumulte des chaises qu'on remuait, des garçons qui s'empressaient, des bouchons qui sautaient, des Flacquois qui tournaient, je gagnai sournoisement la porte. Il était temps. »

Un mois plus tard, dans la jolie église de Saint-Julien-de-Flacq, j'ai failli dire d'Otaïti, M. Hégésippe Jenferay conduisait à l'autel Mlle Paméla Bégras, et M. Timoléon Ouaisse Mlle Élisa Bégras.

Ce Lotréau, ce Lotréau ! Depuis, après boire, il se vantait modestement d'avoir otaïtisé plus d'un Flacquois.

Baissac Francil.

LES CONGRÈS DE L'EXPOSITION

La graphologie

Certains épisodes de procès récents nous ont appris l'existence d'une « petite classe » d'érudits, lesquels font profession de connaître leurs semblables et de les juger, et de les faire condamner ou de les faire absoudre, sur le seul examen d'un feuillet de leur écriture.

Molière aurait écrit un nouveau chef-d'œuvre, s'il eût vécu au temps des *graphologues*. Quelques pages d'Anatole France, dans son *Histoire contemporaine*, nous renseignent exactement sur ce que valent leurs prétentions. Elles sont telles que leur impuissance à les légitimer, dans la pratique, aurait pu permettre à un publiciste ingénieux d'écrire une brochure, qui aurait fait du bruit, sur la *faillite de la science*... graphologique.

Voilà donc une corporation momentanément déconsidérée par la faute de ses membres. Ils ont eu trop vite fait de s'appeler des savants, ce qui n'aurait pas eu, d'ailleurs, d'importance, s'ils n'avaient eu, en même temps qu'ils prenaient ce titre, la prétention de faire des applications immédiates de leur science.

La vérité est que la *graphologie* n'est pas plus, à l'heure actuelle, une science, que l'alchimie n'en était une avant de devenir la chimie, ou que la sociologie avant M. Émile Durckheim. Son seul aliment est encore, à peu près, l'inspiration individuelle. Elle n'a pas encore définitivement quitté le domaine de l'hypothèse. Elle vit de *prénotions*. Elle est formée de constatations dont le lien est souvent obscur. En un mot, elle n'est pas systématisée.

Cela m'est apparu, avec la clarté de l'évidence, au cours des huit journées qu'a duré le *Congrès international des sciences de l'écriture*. Journées monotones. Séances où se révèle une anarchie intellectuelle et douloureuse à constater. La discussion ne s'élève pas au-dessus du niveau d'une conversation de salon. On se croirait au jour de réception d'une douairière, qui a des prétentions à la littérature. J'ai connu ainsi des salons où l'on discutait occultisme. Les entretiens étaient prétentieux et vides. Il en est de même dans cette salle de Congrès où quelques femmes, en toilettes « rococo », armées de leur face-à-main, entourent quatre ou cinq graphologues. Vous croyez que l'on se préoccupe de donner à la graphologie un appui solide dans la réalité, en groupant le plus grand nombre possible de constatations exactes. Vous êtes loin de ce qui se passe. Un gentilhomme roumain fait la lecture d'un long rapport sur l'origine du langage. Il se demande *qui a inventé* l'écriture ? Il nous conduit de Bonald à Renan et ne nous fait pas avancer. Un autre congressiste introduit un nouveau sujet de discussion : y a-t-il *une* ou *deux* mémoires ? On discute deux heures sur ce point — ou, plutôt, sur cette pointe d'aiguille. Un autre a fait cette remarque vraiment importante : c'est que les idées arrivent dans le cerveau en tournant. Il en tire des conséquences ingénieuses, mais qui n'ont rien de commun avec la science. Tous ces graphologues ne quittent point les régions de la métaphysique, et de la psychologie. Ils veulent bâtir dans les nuages l'édifice graphologique. Ce sont des utopistes.

Aussi ont-ils accueilli avec un certain ennui la communication de M. Crépieux-Jamin qui avait, à leurs yeux, le grand tort de les ramener sur le terrain solide des réalités. On l'a écouté avec méfiance, les croyants n'aiment pas qu'on leur parle de critique expérimentale, ni de contrôle à exercer sur leurs idées.

D'après M. Crépieux-Jamin, la graphologie a passé par trois périodes. Dans la première, elle était considérée comme ayant sa source dans le sentiment individuel, dans l'intuition, et ne comportant que des indications vagues. C'était l'opinion de Gœthe, qui considérait la graphologie comme un art et non pas comme une science.

L'abbé Michon, qui publia en 1872 *les Mystères de l'écriture*, ouvrit la deuxième période. Il coordonna les travaux épars de ceux qui l'avaient précédé, systématisa les opinions et les faits, et réunit le tout en un corps de doctrine.

Maintenant, seulement, va commencer la troisième période. Michon a satisfait les femmes du monde. Il faudra désormais satisfaire les savants.

On s'est fréquemment demandé si la graphologie était un art ou une science. M. Crépieux-Jamin cherche à dissiper toute équivoque à ce sujet. Il convient de faire, dit-il, une distinction entre les moyens et les résultats. On rendra scientifiques les bases de la graphologie, mais les conclusions demeureront toujours subjectives, c'est-à-dire que *la graphologie, qui n'est pas encore une science, quant aux moyens, ne sera jamais qu'un art par ses résultats.*

C'est, en effet, le graphologue qui se manifeste dans la traduction des faits psychologiques; il leur donne une signification et une valeur dont la justification est dans son tempérament. L'art enveloppe ici un savoir et repose sur des principes, mais ces principes, surtout pris isolément, ne sont pas encore incontestables et ce savoir est si peu adéquat à l'extrême complication des traits psychologiques que la pratique exige une perspicacité et une génialité d'artiste, tout comme un portrait à la plume.

Le but de la graphologie expérimentale n'est donc pas d'obtenir des portraits scientifiques, mais de mettre des moyens scientifiques à la portée des graphologues pour faire la plus belle œuvre d'art possible.

M. Crépieux-Jamin propose, avant tout, d'étudier à fond les causes mécaniques de l'écriture, trop dédaignées jusqu'ici. Les savants refuseront aux bases de la graphologie le caractère scientifique tant que de telles investigations n'auront pas été faites. Il indique plusieurs moyens d'expérimenter, notamment l'usage de la plume d'Edison.

Passant à un autre ordre d'idées, il montre le parti que l'on pourrait tirer de la suggestion. M. le professeur Charles Richet a eu le premier l'idée de se servir des suggestions hypnotiques pour contrôler expérimentalement les données des graphologues. Il a suggéré à une femme en état de veille somnambulique l'idée qu'elle était Napoléon et elle écrivit un *ordre* dont la signature rappelle, même par sa forme, l'écriture de l'empereur. On peut aussi se borner à la suggestion simple, en opérant par persuasion, en faisant écrire, par exemple, une personne non avertie sous l'empire de tel ou tel sentiment déterminé. Une autre épreuve expérimentale consiste aussi à étudier attentivement sa propre écriture, dans certaines conditions de temps et de milieu. Enfin, une des tâches essentielles du graphologue est de perfectionner la classification actuelle, de faire, pour chacun des *signes* de l'écriture, une monographie spéciale consciencieuse.

En terminant sa communication, M. Crépieux-Jamin s'élève contre les manuels de graphologie. Il préfère une propagande discrète dans l'élite, où les lacunes ne passeront pas inaperçues et où les erreurs ne deviendront pas des dogmes. En un mot, il voudrait appliquer à la graphologie les préceptes de la méthode, qui a fourni de si précieux résultats dans les autres sciences.

Voilà qui est loin des préoccupations habituelles des graphologues de salons et des professionnels. M. Crépieux-Jamin n'en sera pas écouté, mais il travaillera seul dans le silence de son cabinet et d'autres feront comme lui et ce sera ainsi que la graphologie, qui n'est qu'un jeu superficiel, participera au mouvement général des arts et de la science, et qu'un jour viendra où des graphologues, réunis dans un même lieu pour exercer leur ministère, pourront se regarder, sans éclater de rire comme des augures.

* * *

La propriété bâtie.

Il n'y a vraiment de sécurité pour personne dans notre état social, puisque les propriétaires ne sont pas satisfaits de leur sort, qu'ils le disent avec véhémence et qu'ils se réunissent même pour prendre des mesures de défense contre leurs exploiteurs.

Ils ont tenu sept séances dans la grande salle du *Palais des Congrès*. Quinze cents congressistes prirent part à leurs délibérations, le premier jour. Les jours suivants, l'affluence ne fut pas beaucoup moins considérable. Jusqu'à la dernière minute, jusqu'au suprême discours de M. Georges Picot, qui prononça des paroles de paix, la discussion fut animée, ardente, fiévreuse même, exagérée de ton. Ce n'étaient point de braves bourgeois, qui échangeaient avec calme des pensées insignifiantes, mais des prolétaires exposant leurs revendications. Pourtant, ils avaient toutes les apparences extérieures de gens bien nourris et bien rentés. Qu'ils soient venus de Vienne, comme le chevalier de Dunieçki ou de Dresde, comme M. Hartwig, de Berlin, comme M. Barkowski ou de Milan comme M. Bruschetti, leur embonpoint était le même et leur mine aussi réjouissante. C'est à peine si les différences de races et de nationalités permettaient de les distinguer. Ayant des préoccupations semblables, les mêmes intérêts, les mêmes espoirs, ils me parurent posséder des âmes identiques. Sans doute, leur éloquence était variée, mais ces variations ne correspondaient pas au génie propre de leur pays d'origine. Ce Prussien a de l'esprit comme un Français; M. Paul Bauregard, professeur à notre école de droit, qui préside la première séance, prononce un discours d'une régulière archi-

tecture, mais dépourvu de formes oratoires imprévues et de toute émotion. Il parle comme nous croyons que doive parler un Anglo-Saxon. Un Italien, M. Bruschetti, nous entretient de Stendhal et de Balzac, avec tact, discrétion et vérité.

Quiconque a suivi, avec exactitude, les séances du *Congrès de la propriété bâtie*, s'est débarrassé de certaines vues erronées et de beaucoup d'illusions. Il s'attendait à entendre des personnages importants de tous les pays civilisés maintenant leurs prérogatives patriotiques et faisant passer avant toute autre préoccupation le souci de conserver le premier plan, dans leurs discussions, au pays d'où ils tirent leur origine. Il a entendu, au contraire, des Allemands, des Autrichiens, des Italiens, des Danois critiquer les lois de leur pays et se placer sur le terrain de leurs intérêts de classe, qui sont les mêmes partout.

Les propriétaires suivent le mouvement général qui substitue progressivement une organisation de classe aux diverses organisations nationales. Ils viennent de rédiger leurs cahiers, de rendre publiques leurs doléances et de constituer, enfin, un organisme permanent composé des délégués choisis dans tous les pays et destiné à défendre, en face des pouvoirs publics, les intérêts et les privilèges de la propriété bâtie. Ce sera une sorte d'*Internationale des propriétaires*. Elle fonctionnera sous la présidence de M. Georges Picot.

Quels sont les problèmes qu'il lui faudra étudier et résoudre? Les données nous en sont fournies par les principaux rapports qui ont été lus au cours des séances du Congrès. Ils nous ont appris que les propriétaires ont de nombreux ennemis.

D'abord l'État, qui les menace en ce moment, en France, d'un impôt qu'ils jugent inique : l'impôt sur le revenu, se traduisant par le projet Caillaux, qui apprécie le revenu d'après les signes extérieurs, d'après le loyer. A leurs yeux, un tel impôt serait un empiétement de l'État sur le domaine sacré de la propriété bâtie.

Ce n'est pas que les propriétaires se refusent à une participation, aussi large qu'il leur est possible, aux charges communes. S'ils repoussent le projet Caillaux, c'est surtout au nom des principes de 89. La progressivité leur est contraire, car la Révolution a admis que tout citoyen doit contribuer aux charges publiques proportionnellement à ses moyens, sans exemption, ni exception. Or, le projet Caillaux exempte du paiement de l'impôt les citoyens qui paient un loyer inférieur à une certaine somme; c'est une atteinte à leur droit civique. Seuls ont le titre de citoyens ceux qui participent aux charges publiques. On dispense aujourd'hui d'impôt une certaine catégorie de citoyens. Demain, on leur enlèvera le bulletin de vote.

C'est également en s'appuyant sur les abstractions révolutionnaires que les congressistes se déclarent opposés à l'établissement du *livre foncier*. Ils consentent à ce que l'on procède à une revision, devenue nécessaire, du cadastre. Des landes désolées au commencement de ce siècle sont devenues terrains de bonne culture. Il est donc urgent de corriger cette anomalie. Mais que les pouvoirs publics n'aient pas la prétention de réformer le cadastre sur un plan nouveau, en créant ce *livre foncier*, qui aurait pour effet certain de transformer la propriété immobilière elle-même en valeurs négociables à la Bourse. Sous ce nouveau régime, la propriété bâtie perdrait sa stabilité, elle deviendrait matière à spéculation. M. Hermance, qui donne lecture d'un rapport copieux, fournit un argument qui paraît décisif à tous les congressistes : le Code civil s'oppose à l'établissement du livre foncier. Tout le régime de la propriété en serait bouleversé. « On ne peut pas jouer avec le Code civil », affirme-t-il gravement. Et le chevalier Dunieçki approuve : « La propriété, dit-il, est une partie de notre cœur, on ne peut pas en faire un objet de marchandise. » Un Italien précise encore en disant : « La propriété est la sauvegarde de la patrie. Nous conservons un dépôt sacré. Toute atteinte à la propriété est un crime de lèse-patrie. » Tous les congressistes, à quelque nation qu'ils appartiennent, partagent le même avis touchant la propriété. Seuls, quelques avoués, qui se trouvent dans la salle, s'abstiennent au moment du vote. Ils ne perdraient rien à la réforme du cadastre. Il n'y a que les notaires qui seraient lésés, car, désormais, les translations de propriétés seraient effectuées sans qu'il soit besoin d'actes notariés.

L'impôt sur le revenu et le livre foncier, telles sont les deux réformes législatives qui menacent surtout la quiétude des propriétaires d'immeubles. Mais leur situation n'est pas exempte de petits ennuis quotidiens. Les percepteurs manquent de patience, les « mémoires » des entrepreneurs sont onéreux, les huissiers sont exigeants et les locataires inexacts. L'*Internationale des propriétaires* devra porter remède à cet état de choses. Des propositions furent faites par un certain nombre de congressistes.

On pourrait fonder des usines et des entrepôts pour la fabrication et la vente des matériaux de construction et des accessoires qui seraient délivrés aux associés à des prix modérés. Et toutes les spéculations qui ne se rattachent qu'indirectement à la classe des propriétaires, telles que les assurances, la perception des impôts, l'éclairage, l'administration, la manutention des immeubles, le service des eaux potables, etc., ne seraient-elles pas mieux confiées à des instituts fondés par les chambres syndicales de propriétaires?

Une proposition de M. de Barandiaran consiste à réduire les frais de réparation des immeubles au moyen de la création d'une *école professionnelle de concierges ouvriers.* De cette façon les concierges ne demeureraient point dans l'oisiveté, des heures entières. Ayant reçu une éducation professionnelle complète, ils pourraient se rendre utiles au propriétaire, qui réaliserait ainsi de fortes économies sur les « mémoires ».

Mais aucun ennui n'égale, aux yeux des propriétaires d'immeubles, ceux qui leur viennent du fait des huissiers, et en même temps des locataires. La procédure d'expulsion de ceux qui n'acquittent pas exactement les termes de leurs loyers est vraiment trop coûteuse. Elle est, en outre, des plus longues et des plus compliquées. Aussi M. Ernesto Fortunato, avocat à la Cour de cassation de Naples, propose-t-il une mesure radicale : l'expulsion sans intermédiaire d'huissier. Que l'on puisse, en cinq jours au plus, au moyen d'une simple lettre recommandée, sommer un locataire de payer son loyer ou de laisser place nette. Ce serait commode pour le propriétaire et très expéditif. Mais que deviendrait le malheureux locataire expulsé, sans autre forme de procès ? Sa situation serait d'autant plus pénible que, parallèlement à cette mesure, M. Fortunato, en soumet une autre à ses collègues, et celle-ci consiste dans la création d'un registre spécial, tenu dans toutes les communes, sur lequel seraient transcrits les noms des locataires expulsés, la date des procès-verbaux d'expulsion et même le nom de ceux auxquels, sans qu'ils aient été expulsés, on aura notifié des actes judiciaires pour simple retard. Il est vrai que le nombre de ces derniers ne sera pas considérable, si la procédure a été aussi simplifiée que le désire M. Fortunato. Un semblable registre existe d'ailleurs en Italie, à Naples. Il rend d'excellents services. Il est urgent que cette mesure soit prise dans tous les pays, avec l'assentiment des pouvoirs publics. Il faut que l'État intervienne pour défendre contre les locataires inexacts le propriétaire, qui *se dépouille de sa propriété pour en laisser la jouissance à un tiers* et qui n'a aucun moyen de lutter contre des individus *dont la pauvreté les rend plus forts que lui.*

Il y a beaucoup de pauvres gens qui n'ont pas conscience de leur force et qui souhaiteraient la richesse. Ils sont avertis. C'est une cause de faiblesse, et c'est ce qui nous explique pourquoi les propriétaires de tous les pays ont formé ce congrès afin d'être plus fort, en étant unis.

LÉON PARSONS.

POUR LA RESPONSABILITÉ DE LA PRESSE [1]

Convaincue, avec les législateurs de 1881, que toutes nos libertés ont pour sauvegarde la liberté de la presse ; que la liberté de la presse a pour garantie sa responsabilité ; et que la juste suppression de tous les délits d'opinion ne saurait impliquer l'impunité de la diffamation et de l'injure, la Commission sénatoriale s'était prononcée à l'unanimité pour le retour de la presse à la juridiction de droit commun, avec faculté de faire par tous moyens la preuve des faits diffamatoires, soit devant le tribunal correctionnel, soit devant le tribunal civil.

Elle persiste à penser que cette réforme serait la plus simple, la plus logique, la plus efficace.

Mais il faut aboutir ; et l'expérience démontre qu'une loi sur la presse ne saurait aboutir sans le concours du gouvernement, particulièrement qualifié pour juger en telles matières de ce qui est opportun.

Voilà pourquoi, après avoir pris l'avis du ministère, préoccupé lui aussi de remédier à l'irresponsabilité sans porter atteinte à la liberté, cette commission s'est mise d'accord sur les points suivants :

1° *Restitution à la juridiction correctionnelle du délit d'offense au Président de la République.*

Alors qu'il n'existe au monde aucun régime qui laisse discuter son principe, la République française a fait une loi tout exprès pour assurer à ses adversaires, désormais libres de toutes entraves, la pleine faculté de l'outrager.

Mais encore faut-il que l'homme qu'elle met à sa tête, par cela même qu'il est constitutionnellement irresponsable et qu'il représente la France devant l'étranger, bénéficie de la même protection qui est assurée par nos lois à tous les chefs d'État.

On admet universellement comme très juste que nous, les mandataires du peuple, nous n'ayons pas le droit de mêler à nos polémiques parlementaires l'homme que les libres suffrages des élus du pays ont fait le Président de la République française. A plus forte raison ne doivent pas être tolérés les outrages que se permet, à l'encontre de toutes les convenances et du plus élémentaire patriotisme, cette presse qui, pour faire le jeu des factions, fait inconsciemment le jeu des ennemis de la nation.

Ici l'évidence est telle que, dans les bureaux du Sénat, les quelques sénateurs réfractaires aux autres parties de notre proposition de loi ont accepté celle-là, ainsi qu'en a témoigné l'amendement de M. Tillaye, bornant à ce point la réforme de la loi de 1881.

2° *Restitution au tribunal correctionnel du délit d'injure contre les personnes investies d'une fonction publique ou d'un mandat public.*

C'est Lisbonne, l'auteur de la loi de 1881, qui, se critiquant lui-même, proposa en 1887 cette correction à son œuvre.

« L'injure, disait-il, continuerait à être impunie, si le jury continuait à en connaître. »

1. Voir la *Revue* des 10 juin et 8 juillet 1899.

En effet, le jury n'a jamais compris qu'on mette en mouvement cette grande machine de la Cour d'assises pour prononcer sur un abus de gros mots. Il acquitte donc toujours.

Et on veut qu'un homme public aille en Cour d'assises pour s'entendre crier le lendemain que la justice du peuple l'a reconnu goujat, faussaire, escroc?

L'homme public laisse dire... De là licence entière. C'est une pluie quotidienne d'ordures.

Il est possible qu'une diffamation soit une dénonciation véridique, courageuse, louable. Mais que prouve une injure? Ce que prouve un coup de poing.

L'injure, véritable voie de fait, mérite d'être toujours réprimée.

On envoie aux juges correctionnels, sous l'inculpation d'outrages, ceux qui insultent les dépositaires de l'autorité publique *dans l'exercice de leurs fonctions.* Pourquoi ne pas leur envoyer également ceux qui insultent les hommes publics *à raison de leurs fonctions?*

Dans deux amendements, signés l'un par MM. Maxime Lecomte et Bernard, l'autre par MM. Trarieux, Léopold Thézard, Guyot et Victor Leydet, nous trouvons quelques divergences sur la mesure où l'injure peut être isolée de la diffamation, mais plein accord avec la Commission sénatoriale sur la nécessité de correctionnaliser le délit d'injure.

Cette concordance de vues entre des membres si divers du Sénat ne décidera-t-elle pas le gouvernement à se prononcer pour une réforme qu'a jadis soutenue le Ministère Floquet?

Ainsi serait complétée l'entente intervenue entre lui et la Commission du Sénat pour toutes les autres propositions dont il va être question.

3° *Répression du délit de diffamation réservée au jury.*

Toutes les fois qu'ils seront diffamés à raison de leurs fonctions ou de leur qualité, les hommes publics, justiciables de l'opinion, ne pourront attendre répression que du tribunal d'opinion : le jury.

La presse a vis-à-vis d'eux un droit et un devoir de censure.

Le gouvernement pense que ce droit et ce devoir seraient moins protégés si, à la juridiction de faveur, on substituait la juridiction de droit commun, comme le demandaient jadis, à la tribune du Sénat, Tolain, Tirard, Challemel-Lacour et M. de Marcère.

Donc au jury seul de prononcer sur la responsabilité pénale des diffamations.

4° *Faculté toujours laissée à la Cour d'assises, conformément au droit commun, de prononcer sur l'action civile, et de condamner à des dommages-intérêts soit le plaignant, soit le prévenu.*

Il n'y a pas que la responsabilité pénale; il y a la responsabilité civile.

Que voyons-nous tous les jours?

Il est avéré qu'un journaliste vous a calomnié ; et il arrive que le jury l'absout. Présomption de bonne foi, excuse de provocations, doutes sur l'intention de nuire, parti pris d'indulgence, manifestations de repentir, bénignité de l'imputation relativement à d'autres restées impunies, aversion pour les querelles politiques, etc., il y a mille raisons possibles de l'acquittement. Vos ennemis n'en voient qu'une, c'est que les faits diffamatoires étaient vrais. Le diffamateur acquitté, c'est le diffamé condamné.

Vainement vous vous êtes porté partie civile. Il ne vous reste aucun recours contre le préjudice causé ; et les frais du procès vous incombent...

Est-ce justice?

Que le verdict d'acquittement garantisse votre diffamateur contre toute répression, rien de plus régulier.

Mais que ce verdict, non content de mettre pleinement à couvert sa liberté et son honneur, ait encore pour effet de le soustraire, *dans tous les cas*, à toute réparation des conséquences dommageables de son acte, c'est là une flagrante dérogation au droit commun.

Il est de règle que l'acquittement par le jury éteint l'action publique, mais laisse subsister l'action civile vis-à-vis du prévenu comme vis-à-vis du plaignant.

Conformément à l'article 358 du Code d'instruction criminelle, c'est la Cour, statuant au civil, qui doit prononcer sur les conclusions des parties, soit que l'inculpé argue du préjudice que lui a causé une plainte injustifiée, soit que le plaignant argue du préjudice que lui a causé une diffamation *non véridique* qui, pour être désormais absoute, ne laisse pas de lui avoir été nuisible.

Il va sans dire que quand la preuve des articulations diffamatoires a été faite, la Cour ne saurait prononcer qu'il y ait lieu à réparation civile au profit du plaignant.

Mais alors ne conviendrait-il pas de faire poser au jury cette question subsidiaire : « Les faits diffamatoires ont-ils été prouvés? »

C'est là l'objet d'un amendement que M. Trarieux soutint avec talent mais sans succès en 1889, et que M. Bozérian avait déposé au Sénat puis retiré en 1882.

Par cela même que la loi les prédestine à tempérer les rigueurs de la justice par les inspirations de l'équité, les jurés sont toujours maîtres de nier l'évidence, disant non quand c'est oui, oui quand c'est non, au gré de la raison d'État de leur conscience.

A quelles tentations n'exposeriez-vous pas les jurés?

A quels dangers n'exposeriez-vous pas le plaignant?

Que l'intérêt social de la répression soit subordonné aux courants de l'opinion représentée par le jury, nous l'acceptons.

Encore faut-il ne pas totalement démunir des garanties du droit commun l'honneur et la considération de cette personne humaine qu'est l'homme public, tout comme le particulier.

5° *Faculté laissée aux hommes publics et fonctionnaires injuriés ou diffamés, qui voudront renoncer à l'action publique, de se pourvoir, conformément au droit commun, devant le tribunal civil, pour obtenir des réparations purement civiles.*

La Cour d'assises demeure compétente chaque fois qu'est poursuivie l'application d'une pénalité; mais il doit être loisible au diffamé lorsqu'il se borne à exiger

des dommages-intérêts, de saisir de son action la juridiction civile.

Demander cela, c'est simplement demander, selon les fortes expressions de M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, « un retour au droit commun ne permettant « pas que l'homme qui est atteint dans son honneur soit « privé d'une action qu'il pourrait exercer s'il n'était « atteint que dans ses biens ».

Actuellement le diffamé qui a le malheur d'être investi de fonctions publiques ou d'un mandat électif ne peut demander réparation du préjudice subi qu'à la condition d'intenter un procès en Cour d'assises.

C'est le renversement de toutes les règles, puisque l'article 3 du Code d'instruction criminelle pose ce principe général :

« L'action civile peut être poursuivie en même temps et devant les mêmes juges que l'action publique. *Elle peut l'être aussi séparément.* »

Sur ce point, à l'accord de la Commission et du Cabinet, s'ajoute l'accord de MM. Maxime Lecomte, Trarieux, Thézard, Guyot, Leydet, Bernard, dans leurs amendements.

Le premier amendement qui a été déposé était un article additionnel de M. Eugène Guérin ; et il visait précisément la suppression de l'article 46 de la loi de 1881, qui interdit de poursuivre l'action civile séparément de l'action publique, sauf dans le cas d'amnistie ou de décès du diffamateur.

Qu'est-ce qui avait motivé cette interdiction, déjà formulée en 1848 et reprise en 1871 ?

La nécessité de couper court à une jurisprudence qui permettait aux fonctionnaires diffamés d'esquiver la preuve des faits diffamatoires en allant devant le tribunal civil, où cette preuve était jugée non-recevable.

Eh bien ! ce qu'il faut, c'est que la preuve soit aussi pleinement recevable devant la juridiction civile que devant la juridiction répressive du jury.

6° *Faculté assurée aux diffamateurs mis en cause d'établir, devant le tribunal civil, par toute sorte de preuves, soit orales, soit écrites, dans un débat public dont les comptes rendus sont libres, la vérité des faits diffamatoires imputés aux hommes publics à raison de leur fonction ou de leur qualité.*

Nous demandons que la loi réserve aux diffamateurs mis en cause devant le tribunal civil l'entière faculté de prouver les faits qu'ils ont imputés au plaignant à raison de sa qualité et de sa fonction, et qu'elle précise qu'aucune réparation ne devra être accordée dans le cas où la vérité des faits diffamatoires aura été établie.

Et qu'on n'oppose pas ici ce principe qu'il suffit de la simple constatation du préjudice pour que la réparation soit due.

L'article 1382 du Code civil dit : « Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui *par la faute* duquel il est arrivé à le réparer. »

On ne saurait imaginer qu'il y ait *faute* dans des révélations qui, étant fondées, apparaissent comme l'accomplissement d'un devoir civique.

Qui pourrait, dans ces conditions, ne pas accepter notre proposition ?

A moins qu'on ne veuille que les hommes publics soient mis hors la loi, il est impossible de n'être pas d'accord avec nous.

D'une part, en reconnaissant au diffamé le droit d'opter entre l'action devant la juridiction civile et l'action devant la juridiction répressive, nous ne faisons que rentrer dans les termes du droit commun.

D'autre part, en n'autorisant pas la réparation civile lorsque la vérité du fait diffamatoire est établie, nous restons fidèles à l'esprit de libéralisme qui a inspiré la loi de 1881.

S'agit-il de l'homme privé ? Il n'importe que les faits imputés soient vrais ; c'est assez qu'ils soient infamants pour qu'il y ait condamnation.

S'agit-il de l'homme public ? Son diffamateur n'a aucun dommage à craindre, du moment où il peut faire la preuve.

Et quel avantage que l'obligation où est le juge, prononçant sous l'œil du public et de la presse, de motiver sa sentence, soit qu'elle révèle les trames d'une lâche calomnie, soit qu'elle démontre la légitimité d'une dénonciation courageuse !

* * *

Restent quelques dispositions complémentaires dont le vote paraît désirable au Gouvernement et à la Commission pour associer à la liberté qui doit demeurer intangible la responsabilité effective qui en est la nécessaire sauvegarde.

1° *Obligation pour les journaux de faire connaître au parquet, outre le nom et la demeure du gérant, le nom et la demeure du propriétaire.*

A quoi bon affirmer la responsabilité civile des propriétaires, si on ne commence par les obliger à se faire connaître ?

En 1881, la Chambre avait voté cette prescription. Le Sénat l'écarta sous prétexte de fraudes possibles.

C'était une faute.

Où en serait-on si on ne prenait que les précautions qui ne se trouveront jamais inutiles ?

Aux parquets d'être vigilants, et de vérifier, s'il le faut, les titres du propriétaire.

2° *Responsabilité civile des propriétaires applicable aux amendes en même temps qu'aux dommages-intérêts et aux frais.*

La responsabilité des gérants engage la responsabilité des propriétaires dont ils sont les préposés.

Mais la responsabilité civile, basée sur l'article 1384, ne peut s'appliquer qu'aux dommages-intérêts et aux frais, sauf le cas où la loi en dispose autrement.

Ce qui a lieu en matière de douane et de délits de chasse ne doit-il pas avoir lieu en matière de presse ?

La Commission de 1881 et son rapporteur général le pensaient.

L'expérience a démontré que trop souvent les journaux

sont aux mains de brasseurs d'affaires qui encaissent les bénéfices des scandales, et, quand surviennent les amendes, en esquivent le payement.

Il est équitable que la responsabilité des propriétaires s'étende aux amendes, ne serait-ce que pour donner un correctif à la fiction du gérant, l'homme qui fait la prison pour les autres.

3° *Attribution à la police correctionnelle, conformément au droit commun, des délits de cris et chants séditieux proférés dans des lieux publics ou des réunions publiques.*

C'est un paradoxe que de vouloir traiter comme délit d'opinion les vociférations perturbatrices de l'ordre public et violemment agressive contre le gouvernement établi.

Les cris et chants séditieux ne sont pas une forme de la discussion, mais une forme de la révolte.

Ces délits demandent à être punis aussitôt que commis, et ils doivent l'être par la police correctionnelle.

Les déférer au jury, c'est les destiner à l'impunité.

4° *Extension au délit d'offense envers le Président de la République française de la faculté de saisie et d'arrestation préventive admise pour le délit d'offense envers les chefs d'État étrangers.*

L'article 60 de la loi de 1881, modifié par la loi du 16 mars 1893, porte que, dans les cas d'offense envers les chefs d'État ou d'outrage envers les agents diplomatiques étrangers, les dispositions de l'article 49 sur le droit de saisie et d'arrestation préventive seront applicables.

A plus forte raison doivent-elles l'être quand il s'agit de l'homme qui est le premier magistrat de la République française et personnifie la nation vis-à-vis des Puissances.

Dans le cas de condamnation, la confiscation pourra s'ajouter à la saisie, conformément au texte de l'article 49.

Cet article 49 ne vise que les écrits ou imprimés, placards ou affiches. Il a paru nécessaire de rétablir dans son énumération *les dessins*, plus que jamais facilités, répandus et convertis en armes de combat.

5° *Interdiction de publier les noms des jurés, sauf dans le compte rendu de l'audience publique où le jury de la session est constitué* (1).

On a fréquemment remarqué, surtout aux époques troublées, les pressions immorales auxquelles sont en butte les jurés, dès qu'ils ont à juger une cause qui confine à la politique.

Les noms des citoyens appelés à rendre leur verdict sans haine et sans crainte sont livrés à la publicité; on fait connaître leur domicile; on les désigne aux promesses ou aux menaces avant qu'ils jugent, aux ovations ou aux vengeances après qu'ils ont jugé.

Des hommes publics s'avisent-ils de traduire devant le jury tels insulteurs qui les ont diffamés? Voici ce qui se passe, d'après le témoignage autorisé de M. Henri Barboux, le président de l'Union libérale républicaine (14 août 1899) :

« A peine les noms des jurés sont-ils connus, que l'accusé se livre à une enquête rapide et concluante sur les journaux qu'ils lisent : ce qui permet de présumer leurs opinions. On leur fait un service de presse spécial et suggestif; on récuse ceux dont on craint l'hostilité; on intimide les autres; au besoin on les menace; on les suit à l'audience; on compose une salle qui fait intervenir la foule dans le verdict par ses murmures ou ses applaudissements; et on obtient ainsi, sans effort et à coup sûr, ces acquittements contradictoires et scandaleux qui rendent toute poursuite impossible (1). »

Avant 1881, il existait dans la loi un texte qui interdisait de faire connaître les noms des jurés. On ne s'explique pas pourquoi les législateurs d'alors omirent de le maintenir.

Les mauvais effets de cette omission sont trop manifestes pour que tous les amis de la justice n'approuvent pas une disposition ayant pour objet de soustraire à d'injurieuses et malsaines pressions les jurés appelés à juger telle ou telle affaire, sans pourtant soustraire au contrôle de l'opinion les désignations faites à la veille de chaque session.

Avant le début d'une session, la presse sera libre de publier la liste entière des jurés désignés pour la session.

Après que la session aura commencé, toute mention des noms des jurés sera interdite.

6° *Consécration du droit que doit avoir le plaignant, quand il se porte partie civile, de participer à la récusation des jurés.*

A l'heure actuelle, le ministère public ne peut ni déléguer à la partie civile ni partager avec elle un droit que la loi lui réserve exclusivement, en même temps qu'elle le réserve au prévenu.

Quelle n'est pas la situation d'infériorité faite au plaignant qui, si le ministère public lui est contraire, se trouvera en face d'un jury sur lequel aura été exercé contre lui un double droit de récusation, sans qu'il soit en possession d'exercer un droit semblable!

Il y a là, selon les expressions de M. Ponthier de Chamaillard, « une inégalité évidente pour ceux qui pour-« suivent devant la plus haute juridiction criminelle la « réparation du tort causé à leur honneur ou à leur con-« sidération ».

L'honorable sénateur du Finistère a fait d'ailleurs, en

1. [illegible] pour chaque session est formée par le premier président de la Cour d'appel, ou le président du tribunal chef-lieu d'assises. *Dix jours au moins avant l'ouverture des as-[illegible] audience publique*, sur la liste annuelle [illegible] trente-six jurés qui forment la liste de la session. Il tire, en outre, quatre jurés suppléants sur la liste spéciale.

1. Ces remarques de M. Barboux ont été reproduites par M. le député Charles Bernard, rédacteur en chef de la *France*, dans son numéro du 16 août 1899, et par M. Merillon, avocat général près la Cour de cassation, dans son discours du 16 octobre, prononcé à la séance de rentrée de la Cour de cassation et publié par la *Revue Bleue*.

vue de remédier à cet abus, une proposition de loi spéciale qui ne tardera pas à venir en discussion.

7° *Faculté laissée soit à la juridiction correctionnelle ou de simple police, soit à la Cour d'assises, lorsque, statuant sur une exception d'incompétence, elles se sont déclarées compétentes, de passer outre aux débats sur le fond, nonobstant appel ou pourvoi en cassation.*

Le législateur de 1881 était loin de soupçonner la série d'obstructions qu'imagineraient certains journalistes contre les revendications des tiers.

Au moyen d'une ingénieuse combinaison de moyens dilatoires, on retarde pendant des années la sentence dernière. Il est fait échec aux lois; et les décisions ne sont jamais amenées à effet.

Notre proposition ne guérit pas le mal; mais elle le réduit.

8° *Extension à toutes les personnes chargées d'un service ou d'un mandat public, citant leur diffamateur devant le jury, du bénéfice de la loi aux termes de laquelle la partie civile qui ne succombe pas n'est aucunement tenue des frais d'instruction, expédition et signification des jugements.*

A l'heure actuelle, en matière de délits de presse, peuvent seuls bénéficier des dispositions de l'article 368 du Code civil, les plaignants *dont la poursuite a lieu à la requête du ministère public.*

Dans ce cas sont les députés et les sénateurs, à qui la loi n'a pas reconnu — à tort selon nous — le droit de citation directe.

En revanche, les fonctionnaires publics et les dépositaires ou agents de l'autorité publique, tels que maires, juges, professeurs, employés des divers services publics, gendarmes, gardes champêtres, membres de l'armée, ministre des divers cultes, jurés et témoins, lesquels ont le droit de citation directe, demeurent, quand ils usent de ce droit, personnellement tenus des frais vis-à-vis du Trésor public.

Le recours leur est bien ouvert contre les prévenus condamnés, et contre les autres personnes civilement responsables du délit. Mais il arrive souvent que les diffamateurs et leurs complices sont insolvables.

Le Sénat fera œuvre de stricte justice en empêchant que les humbles fonctionnaires qui affrontent, pour la défense de leur honneur, les ennuis de la Cour d'assises, ne soient plus exposés à payer d'une condamnation pécuniaire la satisfaction d'avoir fait condamner leurs calomniateurs.

* * *

Comme on le voit, les dispositions soumises au Sénat ne modifient la loi de 1881 que dans la mesure indispensable pour donner efficacité aux sanctions voulues par elle.

Au droit du suffrage universel répond le droit d'universel contrôle. Toutes dénonciations loyales contre les prévaricateurs, quels qu'ils soient, sont une œuvre de salubrité publique digne d'être encouragée pour l'intérêt et l'honneur de tous. Donc, aucune restriction à la liberté de la presse.

Il suffit de la répression des délits de droit commun dont la presse est l'instrument.

Mais il faut au pays cette répression, — au risque de mettre sur la paille ces salisseurs de papier et de réputations, qui, faute de talent, intéressent par le scandale, et font de la calomnie leur gagne-pain.

Contre cette catégorie de malfaiteurs publics, la peine la plus efficace, comme le proclamait Gambetta, est celle qui frappe à la bourse.

En France, juges et plaignants répugnent trop aux fortes amendes et aux forts dommages-intérêts. L'exemple de l'Angleterre témoigne qu'il sera mis un terme aux outrages systématiques, dès que les journaux, au lieu d'en vivre, en mourront.

De même qu'en 1889, on alléguera l'intérêt professionnel et l'intérêt public pour mettre en mouvement contre notre proposition de loi cette puissance qui s'appelle le Syndicat de la Presse.

Il appartient à la grande association de comprendre que les droits sacrés de l'écrivain n'ont rien de commun avec l'impunité de l'outrage; et plusieurs de ses membres feront bien de méditer les paroles (qu'on ne saurait trop rappeler) de son président actuel, M. Paul de Cassagnac, qui a dit de l'irresponsabilité de la presse telle qu'elle existe: « *Elle m'a toujours paru une sottise. Mais la République n'a pas le droit d'y toucher. Il faut que la République en supporte toutes les conséquences et qu'elle en crève.* »

Seuls ont intérêt au maintien du *statu quo* les insulteurs qui font commerce de diffamations et les insultés qui se sentent coupables.

Tant que persistera l'impunité, le petit nombre des diffamés qui le sont avec raison se confondra avec le grand nombre des diffamés qui le sont à tort; et l'abstention de tant d'honnêtes gens qui renoncent à de justes poursuites parce qu'ils savent qu'elles ne feraient pas condamner leurs calomniateurs, servira d'excuse aux malhonnêtes gens qui se gardent de poursuivre parce qu'ils sentent qu'ils n'aboutiraient qu'à se faire condamner eux-mêmes.

Si nous ne voulons pas que les sycophantes perdent la France comme ils perdirent Rome et Athènes, il n'est que temps d'arrêter chez nous les torrents de boue qui menacent d'emporter la dignité de l'homme et les droits du citoyen.

Sous le souffle empoisonné de l'injure et de la calomnie, la langue, la littérature et les mœurs se corrompent; la haine des personnes engendre le mépris des institutions; l'abus de la liberté en amène le dégoût: plus de discipline parce que plus de respect; la guerre civile est dans les cœurs en attendant qu'elle soit dans la rue; c'est plus que la décomposition de la République, c'est la décomposition de la patrie.

JOSEPH FABRE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Andromache (Andromaque), par Gilbert Murray (William Heinemann éd., London).

Pour exprimer des idées très modernes, récentes même, le professeur Gilbert Murray a pris comme thème une légende antique. Cette tentative n'est pas isolée dans la littérature contemporaine : on pourrait citer, par exemple, le *Philoctète* d'André Gide. A l'*Andromaque* d'Euripide l'auteur emprunte les faits essentiels, quitte à les altérer ici et là légèrement; mais il donne au drame une signification toute nouvelle en transformant les personnages suivant une psychologie raffinée et dans une évidente intention de symbolisme. Oreste est un caractère Ibsénien, attiré par le mystère, indifférent à la réalité, de tempérament énergique, mais d'âme inquiète, hésitant entre la pure sagesse pacificatrice de l'esprit et le charme impérieux de la beauté. Andromaque la miséricordieuse est grande parce qu'elle a surmonté la douleur; elle écoute dans le silence « tout le sang et toutes les larmes que les hommes ont répandus, qui frappent le roc comme une vague, dans l'ombre où le soleil ne vient jamais ». Hermione, fille d'Hélène, étrangère à toute raison, impulsive et violente, soumise à des velléités de haine et d'amour, dominée seulement parfois par des volontés plus fortes, a pour elle sa prodigieuse beauté : telle est sa puissance et la loi de sa vie. Oreste doit décider si la beauté d'Hermione, si « ces yeux qui lui ont fait traverser les mers » lui donneront la joie et l'apaisement, ou bien s'il est plus important pour lui d'apprendre le secret d'Andromaque, la sage et l'impassible, que nulle douleur n'atteint, que nulle inquiétude n'émeut. Hermione, affolée par le danger et la peur, frappe de son poignard Andromaque qui tombe en appelant Hector! Oreste fait signe à ses hommes d'emporter Hermione; lui-même contemple le visage mourant d'Andromaque, fasciné par sa joie étrange. Malgré leur charme de singularité, ces rajeunissements de l'antique constituent en somme une forme d'art inquiétante. Avec leurs âmes d'aujourd'hui, de demain presque, leurs gestes et leurs noms très anciens, ces personnages sont étrangement à mi-chemin entre deux temps par trop divers. Le danger serait d'aboutir à des espèces de *Belle Hélène* extrêmement sérieuses.

Leggenda Eterna (Légende éternelle), par Vittoria Aganoor (Treves, éd., Milan).

A l'exubérance habituelle d'une poétesse passionnée, Vittoria Aganoor joint celle d'une nature méridionale. Et cela se manifeste avec quelque gaucherie dans sa préface, parce qu'elle est en prose, mais avec une certaine beauté dans ses vers, parce qu'ils sont lyriques. L'enthousiasme en fait d'ailleurs le prix. Grâce à lui, l'auteur peut écrire des vers de tristesse sans tomber dans le pessimisme; on sent qu'il suffit d'un joli paysage de lumière et de printemps pour dissiper cette mélancolie. L'évidente sincérité de l'inspiration donne à des thèmes très connus et un peu vieillis une suffisante fraîcheur. Don précieux des poètes qui n'en finiront jamais de nous célébrer le mois d'avril, les étoiles et les oiseaux! Il faut distinguer, entre autres choses, dans ce recueil agréable, une sorte de petite complainte intitulée : *le Chant du Doute*. Dans la nocturne extase du ciel, la poétesse invoque la lune : « M'aime-t-il encore? — Il est tard, demande aux étoiles. — M'aime-t-il? Les étoiles répondent : Demande à l'aurore. L'aurore dit : Je ne sais, demande aux nuages. Et vers les nuages monte le cri d'angoisse. Et les nuages en larmes : Pauvre cœur, pardonne. La *Légende éternelle* est le premier volume de Vittoria Aganoor. Il a été bien accueilli en Italie par des poètes tels que Carducci, et des critiques qui voulurent bien comparer cette poétesse à Ada Negri.

Das Weiberdorf (le Village de femmes), par Clara Viebig (F. Fontane, éd., Berlin).

Ce nouveau roman de Clara Viebig est amusant et alerte. Le sujet n'en est pas absolument vraisemblable, mais raison de plus pour vanter l'imagination de l'auteur. Il y a en Allemagne, au bord du Rhin, paraît-il, un village si pauvre, si pauvre, que tous les hommes l'abandonnent pour gagner du pain ailleurs, dans des fabriques, des usines, que sais-je, et que les femmes y restent seules, absolument seules toute l'année. A Noël et à la Saint-Pierre, maris, frères et fiancés reviennent pour quelques jours. C'est alors une réjouissance démesurée, bruyante, mais qui dure peu. Peter Miffert, ou plutôt « Pittchen », comme on l'appelle à cause de sa petite taille, devrait faire comme les autres, mais il boite un peu et il lui semble que cette légère infirmité l'autorise à une existence de paresse et de béatitude. Il reste au village, seul homme parmi toutes ces femmes, dont plusieurs sont jeunes et qui toutes lui sourient. C'est le paradis. Seulement une contrariété survient. La femme de Pittchen, la jolie Zieh aime la toilette et la dépense et Pittchen ne gagne guère d'argent. Il tient pourtant à conserver l'amour de Zieh tout en s'amusant un peu à droite et à gauche et il lui déplaît extrêmement de voir qu'un gendarme du voisinage serait tout prêt à donner à Zieh les élégances qu'elle convoite. Pittchen travaillera, Pittchen gagnera beaucoup d'argent en très peu de temps et Zieh aura des foulards et des rubans. Il fait croire à la trop crédule

épouse qu'il a reçu un héritage et s'établit faux monnayeur. Tout va bien de nouveau et Pittchen se félicite ; seulement, comme il n'est pas très malin, ses thalers ne sont pas très bien faits et la petite industrie est vite découverte. Les gendarmes viennent, entre autres l'amoureux de Zieh, et emmènent le petit homme. Alors une clameur épouvantable s'élève dans le village des femmes. On ne leur prendra pas « Pittchen », l'unique, l'insouciant, le joyeux Pittchen. Non, elles l'arracheront de vive force à la justice, elles lapideront les gendarmes. Ce zèle est superbe, mais aux cris des femmes répondent au loin d'autres cris. Il faut croire qu'une des deux fêtes de l'année approchait puisque voici venir les hommes. Alors Pittchen est oublié ; toutes les femmes se précipitent vers les arrivants... Certes il est assez piquant, en pleine époque féministe, écrit par une femme, ce léger récit où l'amour n'apparaît que comme un simple instinct peu romanesque, où l'indépendance féminine ne se manifeste qu'à la faveur d'un hasard heureux. Clara Viebig a du talent. Ses descriptions sont jolies, sa verve est intarissable. Elle n'a peut-être pas le goût très raffiné, mais on lui permet quelque désinvolture : son aplomb la sauve de la gaucherie.

Ivan Strannik.

FRANCE

La Route noire, par Saint-Georges de Bouhélier (Fasquelle).

M. Saint-Georges de Bouhélier est chef d'école et sa doctrine littéraire s'appelle le « naturisme ». Les Naturistes, pour faire connaître leur esthétique, ont publié déjà un certain nombre de manifestes, plus de manifestes que d'œuvres. Voici maintenant une œuvre. Elle est médiocre... Les Naturistes cherchent « à surprendre Dieu en tout, à trouver une raison divine aux plus petites circonstances, à rétablir entre les choses des rapports qui semblaient rompus ». Cette tentative n'est pas absolument neuve et les Naturistes se trompent s'ils croient avoir inventé ce vague panthéisme sentimental. De nombreux romans furent inspirés par cette idée qu'il n'y a rien de vil dans la maison de Jupiter et qu'une fraternelle pitié doit nous faire sympathiser aux plus humbles souffrances des pires misérables. C'est dans les menues besognes d'une jeune prostituée que M. de Bouhélier s'efforce aujourd'hui de « surprendre Dieu ». Il suffisait pour cela de partir d'une bonne définition de Dieu. Le roman est excessivement pauvre et dénué d'intérêt... « A quoi bon les aventures?... » réplique le chef des naturistes : « Dans le fond d'une noire oisellerie on peut prendre connaissance du monde entier. » C'est précisément ce qu'était en train de faire Lénore quand elle rencontra le jeune Edmond. Puis elle recommença son enquête... L'histoire de Lénore nous est ici racontée dans un style mêlé : c'est tantôt la langue du grand siècle et le ton des romans de Mlle de Scudéry, tantôt la langue d'à présent, ou d'hier, telle que la passèrent aux naturistes les naturalistes, avec des gros mots à souhait. Vous y trouverez aussi des naïvetés, voulues peut-être, en tout cas plaisantes : « Quoi ! me disais-je (c'est Edmond qui médite sur le cas de Lénore), elle appartient à qui la prend. Le premier venu dispose d'elle !... » Ou bien encore : « Quand Lénore se fut dévêtue, je la vis nue... » Et du jargon : « J'aimais avec ou sans raison. J'en découvrais une multitude pour être chaque jour plus passionné, etc. » Et j'ai bien peur que le Naturisme ne soit qu'une sorte de réalisme affadi, affaibli.

Les Renards, par Pierre [illegible] Perrin.

Un navire anglais fit naufrage sur la côte bretonne. Les cadavres et trois survivants furent recueillis par les habitants d'Enez-Eussa et de quelques îlots près de Brest. Alors apparaissent les Renards. Ce sont deux espions anglais qui, sous prétexte de témoigner aux généreux sauveteurs la reconnaissance de la Reine, viennent s'installer dans le pays. L'un, médecin, soigne gratuitement les malades ; l'autre, le pauvre homme, affecte de rechercher le corps de son neveu. Sur la barque de Le Gall il parcourt les récifs et profite de l'occasion pour photographier les moindres recoins du rivage. Semant l'or à pleines mains, il séduit les habitants du pays ; il leur fait construire un clocher, une citerne, « aux frais de la Reine » : il tâche de leur persuader qu'ils seraient bien plus heureux sous la domination anglaise. Mais le vieux Malgorn, ancien quartier-maître dans la marine de l'État, veille, avertit les autorités de Brest. L'un des deux Anglais est arrêté et rapatrié. L'autre s'échappe, grâce à la complicité de Le Gall. Mais il est éventé par Malgorn. Et finalement Le Gall, qui faisait passer de la nourriture à l'Anglais, est entraîné par Malgorn à marée basse sur un îlot dont plus tard il ne peut se sauver. Il meurt et l'Anglais, désormais privé de nourriture, devra mourir aussi sans avoir livré à l'ennemi les secrets de la défense nationale. Cette aventure tragique est ornée d'une petite histoire d'amour, le fils de Le Gall étant fiancé à la fille de Malgorn. Ce roman romanesque se laisse lire...

Les Pêcheurs d'hommes, par A[illegible] (Fasquelle).

C'est « un collège de Jésuites » qu'a prétendu nous peindre dans ce roman M. Juhelle, et son œuvre serait, je crois, odieuse, si nous ne préférions la trou-

ver, en somme, plaisante. Du gros roman réaliste, avec les classiques outrances, les bonnes grossièretés et les turpitudes auxquelles se plaît cette esthétique surannée. Est-ce drôle qu'il y ait encore une clientèle pour cette littérature-là? Seulement j'aime l'optimisme de M. Juhelle s'il croit pouvoir réserver aux institutions congréganistes un certain nombre de vilaines choses dans le détail desquelles souffrez que je n'entre pas, et s'il se figure que les goûts fort sadiques du comte d'Argeval sont une conséquence de son éducation religieuse, et s'il imagine que l'obscénité est le monopole exclusif des « fils de prêtres », comme on disait (naguère) au Conseil municipal. Et puis, somme toute, oui, j'aime la merveilleuse ingénuité qu'il faut avoir pour écrire l'ignoble scène que vous trouverez dans ce volume aux pages 346 (sauf erreur) et suivantes. Oui, oui, le délicieux gros roman réaliste, d'un archaïsme savoureux, d'une aimable juvénilité, d'une charmante... je ne veux pas dire le mot. Mais il me semble bien que cette œuvre-là n'est pas excessivement intelligente. Ah ! la bonne caricature d'un genre que nous allions oublier... Le malheur, c'est qu'avec des livres de cette espèce, on va nous donner, par antipathie, du goût pour « le cléricalisme ». Vite, relisons l'admirable *Empreinte* d'Édouard Estaunié !...

Merveilles et moralités, par Édouard Ducoté (Edition du *Mercure de France*).

C'est ici seulement un recueil de morceaux divers qu'aucun artifice ne relie entre eux, « des contes de fées, des proses lyriques, des apologues et jusqu'à une tragédie... les reflets d'une humeur changeante, selon la vie et selon le ciel, et non le résultat d'une attitude préméditée ». Le *huitième voyage de Sindbad le marin*, *la Vie apocryphe d'un saint*, *le Roman d'Hélène*, *la Fée des lys*, les trois actes d'une *Calypso*, des paraboles, des anecdotes empruntées à des mythologies, à des légendes variées. Notons d'abord avec plaisir, dans cette diversité, le louable effort que font de jeunes écrivains pour remplacer par quelque chose de plus libre et de plus neuf l'ancienne forme de composition littéraire à laquelle tant de romans publiés depuis un demi-siècle avaient par trop accoutumé le public. Il était temps qu'on nous donnât autre chose. Les auteurs étaient devenus esclaves d'un genre impérieux, esclaves même d'un format, et leur idée, quelle qu'elle fût, n'avait les honneurs de la librairie qu'à condition de s'exprimer en un roman d'amour de 350 pages environ. Notons encore ici le goût d'une récente école pour les contes légendaires, la fantaisie, le fantastique des anciens folklores, goût excellent qu'excite heureusement la publication intégrale des Mille et une Nuits que fait la *Revue Blanche* et qui nous délivrera du plat réalisme. L'imagination française était en train de s'étriquer par trop d'asservissement à l'observation. J'aime aussi dans ce petit livre un style composite, imparfait parfois, mais qui ne sépare plus hermétiquement la prose de la poésie. Ah ! les bêtises qu'on a dites contre la prose poétique ! M. Jourdain n'était qu'un imbécile et son maître aussi. Je ne dis pas que le volume de M. Ducoté fasse à lui tout seul une révolution dans les lettres françaises, mais il est au moins le signe de quelque chose de nouveau qu'on entrevoit ici et là, qu'on verra bientôt et qui rajeunira notre vieille, vieille littérature contemporaine.

André Beaunier.

Memento. — Chez Alcan, dans la collection des « grands philosophes », *Socrate*, par Clodius Piat. — Chez Schwarz, dans l' « Encyclopédie populaire illustrée du xxe siècle », le *Socialisme* (en douze fascicules). — Chez Caillière (à Rennes), *Carmina*, poèmes latins et français par Maurice Le Dault. — Chez Guillaumin, *Le Commerce des grains et les marchés à terme en rapport avec les problèmes sociaux*, pas F. Hammesfahr. — A la librairie de l'Art indépendant, *Brahm* (trilogie panthéistique), « substance, évolutions, dissolutions », par Maurice Largeris.

A. B.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Ces jours-ci, — du 4 au 7 juin — a eu lieu à Leipzig l'Assemblée générale de l' « Association allemande des professeurs de langues vivantes ». De caractère trop spécial pour être examiné ici dans quelque détail, le programme de ces travaux annonçait d'intéressantes discussions et faisait une bonne place à la question de l'enseignement du français en Allemagne. Notre ministre de l'Instruction Publique avait d'ailleurs un délégué à Leipzig.

Sous la signature d' « Un père de famille », un de nos confrères de la presse périodique publiait récemment quelques lignes desquelles il appert que, en dépit des progrès réalisés, l'enseignement de la langue allemande demeure encore chez nous trop essentiellement théorique. C'est peut-être le moment de signaler à nouveau — j'ai eu déjà l'occasion d'en dire deux mots ici en janvier dernier — un procédé pratique d'étude de langues vivantes fort employé de l'autre côté du Rhin : j'entends l'échange de lettres entre enfants de nationalité différente. Ainsi, l'écolier français écrit en allemand à l'écolier allemand qui lui répond en français ; sous l'œil du professeur, ils se corrigent mutuellement et se renvoient leurs missives.

Le bureau, qui fonctionne à Leipzig, — *Centralstelle für internationalen Briefwechsel* — trouve, d'ailleurs, un correspondant à quiconque le lui demande.

Angleterre. — Dans le numéro de juin de la *Westminster Review*, en manière de réponse aux projets de conscription et de service militaire obligatoire, de brèves paroles de tranquille et forte révolte qui, semble-t-il, ne perdraient rien de leur signification en traversant le détroit pour retentir chez nous. A

Rome, à Berlin ou à Pétersbourg. Elles sont, ces cent lignes, d'un « réfractaire » qu'on sent trop sincère dans l'expression de ses amertumes et qui signe : *A suppliant of Nemesis.*

« Ceux qui demandent l'établissement de la conscription et du service militaire obligatoire, dit-il en substance, négligent absolument — étrange oubli — un détail, en effet, assez gênant... Ce pays-ci compte par milliers les jeunes gens aussi travailleurs, aussi sérieux qu'intelligents dont la vie, de la vingtième à la trentième année, peut être comparée à une solitude glaciale et désolée sur laquelle « la patrie » n'a jamais songé à projeter le moindre rayon de soleil.

« Dès qu'un jeune homme manque de relations et de puissantes protections, sa meilleure volonté demeure vaine et l'on traite ses efforts avec un implacable dédain... De jeunes hommes sortis de l'Université d'Oxford en ont été réduits à vendre des allumettes... Défend-on un foyer sur lequel la neige s'est accumulée?... Quant à moi, je ne me considère nullement comme un sujet anglais. Je suis né en Angleterre, j'ai appris d'abord la langue de ce pays, je porte un nom anglais, il est vrai, mais c'est tout, — et je prétends qu'il n'y a rien non plus entre « la patrie » et les milliers de jeunes âmes dont je parle... Non, l'Angleterre n'est pas une mère, c'est une dure marâtre pour ses enfants... Je mets au défi qui que ce soit de soutenir le contraire. »

Grâce à Dieu, rares sont encore chez nous ceux qui en vinrent à ce point de brutale désaffection. Mais patience ! A force de ressasser les mêmes insipides sentimentalités et de travailler, de torturer cette malheureuse « énergie nationale »... Il n'est pas d'oreilles si capables d'attention qui, à la fin, ne se lassent et, avec le temps, l'on contraint à la réflexion les esprits les plus étourdis.

Le même numéro de la *Westminster Review* contient un fort remarquable article intitulé : *A Plea for an Honourable Peace.* Ce plaidoyer pour la paix est à son auteur, Mr Ramsden Balmforth, l'occasion d'une ample et vigoureuse philippique contre John Bull agioteur et brasseur d'affaires. J'en extrais les lignes qui suivent :

« L'exemple des pays qui possèdent des gisements aurifères prouve trop éloquemment l'influence démoralisatrice de l'or accumulé par grandes quantités, l'avidité, la fièvre, la passion de spéculation dont cet or est le principe générateur. Mais la puissance de l'or est corruptrice dans un sens plus large et plus profond encore. La libre disposition par un individu ou par une petite association d'individus d'importantes portions de la richesse minérale met un très dangereux pouvoir entre les mains de quelques-uns au détriment de la collectivité. On parle de démocratie, — mais comment une démocratie pourrait-elle avoir la liberté de ses mouvements quand le pouvoir est concentré dans les mains d'une minorité ?... L'exemple des Etats-Unis s'impose ici à tous les esprits. L'ancienne aristocratie avait de grandes traditions et un sens raffiné de l'honneur, la nouvelle aristocratie n'a pas de traditions du tout et quant à sa conception de l'honneur, le « Stock Exchange » exerce sur elle une puissante influence. Dans de telles conditions, la vie publique est dégradante. Le clergé, la presse, le commerce et certains milieux politiques ont été infectés par un je ne sais quoi d'anonyme qui pourrait s'appeler « corruption » ou « protection » et qui, fréquemment, cesse peu à peu d'être ceci pour devenir cela. La vie publique, dis-je, ne peut, dès lors, être saine, — et toute mesure doit être bienvenue, accueillie comme nécessaire à l'assainissement de l'atmosphère politique et au développement normal des forces du pays, qui tend à contrarier la formation d'énormes fortunes particulières. »

États-Unis. — Au lendemain de la mort de Munkacsy, le peintre William Mr Chase publiait dans la *Press* de New-York (numéro du 6 mai) quelques détails peu connus sur les débuts du grand artiste hongrois. Il est sans doute un peu tard aujourd'hui pour les rééditer, ces détails, mais la place jusqu'ici m'a fait défaut ; d'ailleurs, ils me semblent jolis et si parfaitement dans le goût américain...

« *Le Dernier Jour d'un Condamné*, écrit Mr William Mr Chase, fut le premier et peut-être le plus remarquable tableau de Munkacsy et c'est un Américain — le trait est piquant — qui donna au peintre les moyens de mener l'œuvre à bonne fin. Celui-ci vivait à Düsseldorf, au fond d'un galetas, quand il fut découvert par Mr R. Hay, de Baltimore. Mr R. Hay trouva Munkacsy sans un sou vaillant, sans pain ni bois dans son misérable atelier, enveloppé d'un méchant ulster et travaillant à son grand tableau. Il lui prêta de l'argent et quand l'œuvre fut achevée, il la lui acheta et l'envoya à Paris, où elle conquit à son auteur à la fois la célébrité et la fortune... La folie de Munkacsy avait probablement une cause restée inconnue. Il avait d'abord été ébéniste et, enfermé dans l'asile où il est mort, il revint, conte-t-on, à son premier métier. Son génie l'avait complètement abandonné. Ce fait semble indiquer que l'art n'était pour rien dans sa maladie, que celle-ci avait plutôt son origine dans une anomalie toute physique du cerveau. Il est rare qu'un peintre échoue dans une maison d'aliénés. Notre profession exige parfois une terrible contention d'esprit, mais cette contention stimule plutôt qu'elle ne déprime... »

Russie. — L'historien qui racontera le plus éloquemment le règne du tsar Alexandre I[er] aura sa fortune faite : l'Académie de Saint-Pétersbourg annonce, en effet, qu'elle récompensera son œuvre du prix d'un million et demi de roubles — et l'on a juste trois lustres devant soi pour traiter le sujet proposé. Oui, mais..., car il y a un mais : le livre doit être écrit en langue russe et cette condition est évidemment pour restreindre le nombre des concurrents.

Le général Grakczeijew léguait en 1833 à l'Académie de Saint-Pétersbourg une somme de 50 000 roubles pour, intérêts capitalisés, être attribuée, en 1915, par voie de concours, à l'ouvrage en question. L'auteur du travail couronné devra toutefois abandonner le quart de la valeur du prix. Ce quart payera, selon la volonté du légataire, les frais d'une édition tirée à dix mille exemplaires et la traduction de l'ouvrage en français et en allemand. Tous comptes faits, le joli denier de 1 438 500 roubles reviendra à l'écrivain couronné.

G. CHOISY.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

NOTES FINANCIÈRES

La liquidation mensuelle s'est faite dans des conditions satisfaisantes. Les taux de report, aisés au début, ont été ensuite plus tendus. Les intermédiaires en ont profité pour inciter leur clientèle à des dégagements assez nombreux.

Ces ventes ont naturellement déprimé les cours, et la physionomie du marché devenait assez morose, quand, dans la Bourse du samedi 2 juin, il s'est produit une sorte d'enlèvement général.

Ce retour en hausse n'avait rien d'exagéré ni de déraisonnable. Il était justifié, au contraire, par l'abaissement du taux de l'escompte à Paris et à Londres, par l'importance qu'avaient déjà prise les réalisations depuis deux ou trois semaines, enfin par les nouvelles d'Afrique, qui faisaient prévoir une prompte terminaison de la guerre anglo-boer et commençaient à galvaniser les valeurs transvaaliennes.

***

La hausse ne s'est pas continuée le mardi 5. Mais il n'y a guère à tirer de ce lendemain de fête, où les transactions ont été dépourvues de toute activité, une induction sérieuse sur les mouvements de cours prochains.

La rente française 3 p. 100 est à 101,35, le 3 1/2 à 102,12. Les cours, il y a huit jours, étaient 101 et 101,77. Dans l'intervalle a eu lieu la liquidation de fin mai, et la différence comprend le montant du report.

***

L'Italien est assez ferme à 95,35, après une poussée éphémère à 95,70. Les élections qui viennent d'avoir lieu, pour une nouvelle Chambre des députés, ont donné au cabinet Pelloux une majorité d'environ 300 voix. Le gouvernement retrouvera devant lui l'opposition aussi forte, et probablement plus résolue que jamais à faire de l'obstruction, l'extrême-gauche ayant gagné un assez grand nombre de sièges sur l'opposition constitutionnelle.

Les fonds brésiliens ont été très fermes, 4 p. 100 au-dessus de 67, 5 p. 100 au-dessus de 75. Le change se tient à 9 pesetas et une fraction. La situation financière s'améliore progressivement. Le message du président au Congrès de Rio-de-Janeiro est très affirmatif sur la question de la reprise en juillet 1901 du paiement en or des coupons de la dette publique extérieure.

Les fonds russes et turcs ont été bien tenus sans variations de cours très sensibles.

***

L'emprunt espagnol de 1 200 millions de pesetas a eu un grand succès. L'opération était double, comprenant une conversion facultative et une souscription en argent. Le nouveau fonds 5 p. 100 amortissable en cinquante ans, sujet à l'impôt de 20 p. 100, était offert jusqu'à concurrence de près d'un milliard, en échange de leurs titres au pair, aux porteurs d'obligations du Trésor, d'obligations des douanes et de pagarès des colonies, et, pour le solde de 200 millions seulement de pesetas, aux capitalistes.

Le prix, pour la conversion comme pour la souscription en argent, était de 83 p. 100. Tous les titres visés ont été présentés à la conversion et les souscriptions en argent se sont élevées à 2 200 millions à Madrid, à 2 milliards peut-être encore dans les provinces.

Grâce à ce succès, le Trésor espagnol est dégagé d'un milliard d'engagements à court terme, le portefeuille de la Banque d'Espagne est allégé de 150 millions de titres du Trésor ; 200 millions de pesetas en espèces vont être à la disposition du gouvernement. Le crédit national est consolidé par une manifestation sans précédent de confiance dans la puissance et la vitalité des ressources économiques du royaume.

***

Les cours de l'Extérieure n'ont pas été affectés par les dépêches annonçant la réussite complète de l'opération réalisée le lundi 4 courant par le ministre des Finances, M. de Villaverde. Le titre a été porté à 73,30 puis ramené à 73,10.

Les Chemins espagnols ont été également immobiles, Andalous à 322, Nord de l'Espagne à 214, Saragosse à 308.

L'Assemblée des actionnaires du Nord de l'Espagne a ratifié, non sans quelque résistance, le convenio adopté par les obligataires.

Celle du Saragosse a fixé à 9 pesetas le dividende de l'exercice 1899.

***

Il y a eu encore d'assez nombreuses réalisations sur les valeurs de Tramways. La Thomson-Houston a été ramenée à 1 480, l'Est Parisien est à 655, la Traction à 260, les Tramways Sud ont fléchi à 420.

La Traction a complètement réussi son augmentation de capital de 20 à 30 millions. Les souscriptions aux actions nouvelles, pour la partie soumise à une réduction éventuelle ont été très nombreuses ; il n'a pu être servi que 5 à 6 p. 100 du montant des demandes dépassant 80 titres. D'après le barème de répartition, les demandes de 41 à 80 actions reçoivent 5 titres, celles de 21 à 40 en reçoivent 4, celles de 4 à 20 ont obtenu 3 actions ; les souscriptions jusqu'à 3 actions sont entièrement servies.

Le Métropolitain a faibli à 520. On a fait baisser de 730 à 650 les actions des wagons-lits, mouvement singulier, si l'on considère que la Compagnie donne 37 fr. 50 cette année contre 35 la précédente, et que l'Exposition Universelle lui réserve de fructueuses recettes.

Les Chemins français sont restés sans changement de prix notable.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 16 JUIN 1900.

LES « BOXEURS »

Une insurrection formidable vient d'éclater en Chine, non contre le gouvernement de ce pays, qui n'a jusqu'à présent rien tenté pour réprimer le désordre, mais contre la civilisation européenne représentée à Pékin par les légations, et, dans l'intérieur du pays, par ces deux signes tangibles, les chemins de fer et les missions.

Il y a quinze ou vingt jours, des trains de voyageurs et de marchandises circulaient assez régulièrement, — disons avec une régularité un peu extrême-orientale, — sur la voie ferrée qui relie Takou et Tientsin à Pékin et sur les 140 kilomètres, ouverts au trafic depuis plus d'une année déjà, de la ligne Pékin-Pao-Ting-Fou, amorce de la grande voie, en cours de construction, de Pékin à Hankeou.

Les « Boxeurs » se sont rués sur les stations et les magasins de la ligne Pao-Ting-Fou, exploitée par une compagnie franco-belge; ils ont massacré les ouvriers indigènes et quelques ingénieurs européens; ils ont arraché les rails, brûlé les wagons, saccagé le matériel. Leur rage de destruction s'est ensuite portée sur la ligne de Pékin à Tientsin que contrôle une compagnie anglaise.

Il y a une mission américaine à Tong-Tcheou, localité située à quelques kilomètres au nord de Pékin. Des missionnaires européens étaient établis à Pao-Ting-Fou. Leurs écoles formaient des ouvriers et des mécaniciens pour le chemin de fer. Les indigènes chrétiens ont été massacrés, et les bâtiments des missions incendiés. Il est probable que quelques missionnaires auront succombé, les autres ont dû se réfugier à Pékin. Le gouvernement chinois a assisté impassible à cette levée de boucliers de la barbarie contre la civilisation. L'impératrice douairière, qui est la directrice suprême de ce gouvernement, a publié des édits dans lesquels elle engage les généraux chinois à rappeler les Boxeurs au respect de la vie et de la propriété, mais sans oublier qu'ils sont des frères, que l'on ne doit pas se servir contre eux d'armes meurtrières, mais tenter de les apaiser par la douceur des exhortations.

Le général qui commande les troupes régulières chinoises du Tchi-li n'a rien compris à cette politique. Se voyant entouré avec quinze cents de ses hommes par trois ou quatre mille Boxeurs, il n'a pas su se borner aux exhortations, il a commandé le feu contre ses assaillants et en aurait tué, disent les dépêches, quatre ou cinq cents.

Dès que le bruit de cet exploit est parvenu à la cour, le malheureux général a été vertement réprimandé. Il lui a fallu s'excuser auprès de l'impératrice, plaider les circonstances atténuantes, exprimer son profond regret d'avoir tué des Boxeurs. Il a reçu l'ordre de se retirer immédiatement, avec ses troupes, dans un camp fort éloigné de la région où les insurgés se couvrent de gloire.

D'autres généraux ont mieux compris ce qu'attendait d'eux l'impératrice douairière. L'un d'eux, nommé Tung-Fou-Hsiang, commande les célèbres troupes du Kan-Sou, bandes de reîtres et de truands qui se sont déjà signalés il y a quelques années par une agression contre des ingénieurs anglais de la ligne Pékin-Tientsin. Ces braves guerriers chinois, loin de charger les Boxeurs, ont fraternisé patriotiquement avec eux et les ont aidés à démolir les sta-

tions des voies ferrées et à massacrer les indigènes chrétiens. Ce sont eux, paraît-il, et non point les Boxeurs, qui ont pillé et incendié la mission américaine de Tong-Tcheou.

Cette façon de réprimer une insurrection ne pouvait naturellement pas être agréée par les représentants des puissances. Ces légations européennes de Pékin, si jalouses d'ordinaire les unes des autres, ont compris, un peu tardivement peut-être, que le cas ne comportait pas l'application des procédés habituels de la diplomatie. Elles ont fait venir dans la capitale des détachements de marins de toutes les nationalités représentées par des vaisseaux de guerre dans les mers de Chine.

La démonstration a été insuffisante. Les Boxeurs ont continué à tuer, à piller, à incendier. Aujourd'hui la capitale est isolée, et le quartier des légations est rempli d'une foule furieuse et de soldats indisciplinés qui s'apprêtent à assaillir les représentants des puissances.

Entre temps, les gouvernements d'Europe ont réuni devant la barre du Peï-ho tous les navires de guerre disponibles dans ces parages.

Cette flotte internationale compte déjà une trentaine de bâtiments. Les compagnies de débarquement ont été mises à terre. Dans la journée du 10, 2000 hommes environ, des Anglais, des Japonais, des Russes, des Français, des Américains, des Italiens, des Autrichiens, des Allemands, ont été emportés par des trains blindés aussi loin que le permettait l'état de la voie. Ils ont dû se diriger de là, à pied, avec une artillerie légère, à tir rapide, sur la capitale chinoise.

Auront-ils rencontré les nobles guerriers du Kan-Sou et le sang a-t-il déjà coulé ? Le télégraphe l'aura appris au moment où paraîtront ces lignes. Aux dernières nouvelles, 4000 Russes de la garnison de Port-Arthur auraient été débarqués avec 20 canons et se dirigeraient sur Pékin.

L'action commune est donc engagée. Toutes les puissances sont d'accord, M. Delcassé l'a affirmé à la Chambre des députés dans la séance du lundi 11, en réponse à une question de M. Denys Cochin. Il n'a pas dit si les amiraux avaient signé, au nom de leurs gouvernements respectifs, un protocole de désintéressement.

* * *

L'insurrection des Boxeurs est une nouvelle manifestation violente du mouvement d'opinion antiétranger, qui existe à l'état permanent en Chine et qui a provoqué il y a quelques années les émeutes de la vallée du Yang-Tse-Kiang.

Ce mouvement a reçu une impulsion très vive de l'émotion causée dans tout l'empire par les agressions récentes des « diables de l'Occident » contre le territoire même de la Chine. Il a pris une intensité toute particulière depuis que la révolution de palais du 21 septembre 1898 a enlevé le pouvoir au souverain réformateur Kouang-Sou pour le remettre à l'impératrice douairière Tze-Chi (1).

L'empereur Kouang-Sou, qui régnait alors, avait vingt-six ans. Tout Fils du Ciel que l'avait fait le hasard de la naissance, il était assez idéologue pour rêver une régénération radicale de son pays, et assez téméraire pour la vouloir réaliser en quelques mois, dans une furie de réformes qui ne pouvait se rassasier un instant, comme si le malheureux prince avait eu la prescience du peu de temps que la destinée lui réservait pour l'exécution d'une pareille œuvre, qui exigerait plusieurs générations, sinon des siècles.

Ce Joseph II de l'Extrême-Orient lançait donc chaque matin des édits réformateurs sur la tête des vieux mandarins conservateurs, éperdus, apeurés d'abord sous cette pluie terrifiante de réformes, et qui bientôt, cependant, échappant à cette stupeur, suppliaient l'impératrice douairière de sauver la vieille Chine prête à crouler sous les coups de l'impérial démolisseur.

Kouang-Sou voulait tout réformer à la fois, l'instruction, l'armée, la marine, l'administration, les finances. Il voulait créer une université, une presse, un parlement, un corps de fonctionnaires honnêtes ! Et il fallait que cela se fît ou se transformât immédiatement, sur l'heure, comme par un coup d'une baguette magique. Il bravait, avec une imprudence folle, l'énorme coalition des intérêts menacés, l'armée entière du mandarinat, occupée depuis des siècles à l'exploitation de l'empire pour la plus grande gloire et le profit exclusif de ses membres. Il révoquait les conseillers réfractaires, supprimait les rouages inutiles, frappait à coups redoublés sur l'immense machine administrative, au risque de la faire éclater.

Les désastres et les hontes de la guerre sino-japonaise l'avaient épouvanté. Il voyait la Chine perdue si elle ne se rénovait pas de fond en comble comme avait fait le Japon. Il était hypnotisé par cet exemple.

Le Japon suivit avec intérêt d'abord, avec inquiétude ensuite, cette tentative d'un souverain illuminé, dont l'esprit ne voyait que l'objet poursuivi, et restait aveugle aux obstacles. Le marquis Ito se rendit à Pékin, peu de jours avant le coup d'État. Il était sans doute chargé d'éclairer l'empereur sur les dangers où son œuvre risquait de sombrer. Il dit en

(1) La *Revue Bleue* a publié le 12 novembre 1898 une correspondance datée de Tokyo 30 septembre et signée « Far East », qui contenait des informations du plus haut intérêt sur la signification et sur la portée du coup d'État exécuté quelques jours auparavant par l'impératrice douairière et par ses conseillers mandchous.

route, en une interview : « L'Empereur est bien inspiré, mais il va trop vite. » Il vit Kouang-Sou, conversa longtemps avec lui. Ses avis arrivaient trop tard. Dès le lendemain, le coup d'État était accompli.

Kouang-Sou fut entouré dans son palais, ses jeunes conseillers réformistes étaient déjà ou capturés ou en fuite. Il dut signer sa déchéance. L'impératrice douairière Tze-Chi, qui avait gouverné la Chine depuis 1861, en qualité de régente, pendant la minorité de deux empereurs, et avait remis officiellement ses pouvoirs à Kouang-Sou en 1889, reprenait l'autorité suprême.

La réaction contre l'esprit de réforme fut terrible. Six des confidents intimes de Kouang-Sou furent décapités ; Kang-Yu-Wei put échapper, bien que sa tête eût été mise à prix. Des Mandchous remplacèrent presque partout les Chinois dans les gouvernements de province. L'empereur, confiné dans un pavillon de la Ville impériale, n'y conserve qu'une existence nébuleuse, presque irréelle. En janvier 1900, la régente Tze-Chi lui a désigné un successeur, un enfant de dix à douze ans, le petit prince Pou-Tching, dont le père, le prince Tuan, était, il y a six mois encore, — hasard singulier, — le chef de la société secrète des Boxeurs.

* *

Si les légations étrangères avaient quelque peu soutenu le mouvement réformiste, l'impératrice n'aurait sans doute pas osé son coup d'État.

A peine les exécutions venaient-elles d'avoir lieu que l'impératrice donna au corps diplomatique une réception où les dames des légations furent invitées. Leur présence à cette réception fut considérée des deux parts comme une acceptation des faits accomplis. La conspiration des Boxeurs est le produit naturel et direct du coup d'État et de l'acquiescement que lui donna l'Europe.

A partir de ce moment le gouvernement de Pékin ne chercha plus qu'à berner les puissances.

L'Angleterre obtint des concessions dont on fit grand état au parlement de Londres, mais les Chinois n'en exécutèrent pas les clauses. La diplomatie anglaise perdit toute influence. Les autres légations, à l'exception de celle de la Russie peut-être, ne montrèrent pas plus de fermeté.

L'ouverture des fleuves de l'empire à la navigation étrangère resta un leurre. La réorganisation des *likins* ou péages intérieurs, donnés en gage du paiement de l'intérêt d'un emprunt extérieur n'a pas eu lieu. Sir Robert Hart devait prendre charge de l'administration de ces likins, il avait réuni un personnel spécial à cet effet, rien n'a été réalisé jusqu'à présent pour le transfert des likins au service des douanes impériales.

Dans les premiers jours de mai 1900, des officiers anglais et les nouvelles troupes chinoises qu'ils commandent furent attaqués près de Wei-hai-Wei.

A la fin du mois les Boxeurs entraient en scène.

* *

Le vrai nom de la Société des Boxeurs est I-ho-ch'uan, qui signifie quelque chose d'analogue à « Ligue des patriotes ». Seulement la dernière partie du vocable « ch'uan », écrit en caractères différents, mais se prononçant de la même façon, signifierait aussi *poings*. Un jeu de mot aurait ainsi affublé la société du sobriquet de « Ligue des poings », ou de « Ligue des boxeurs ».

On donne encore comme explication de cette appellation populaire le fait que la Société I-ho-ch'uan, comme beaucoup d'autres du même genre, qu'anime le sentiment commun de la haine contre l'étranger, affecte de s'occuper avec une sollicitude toute spéciale des exercices propres à développer les forces du corps, et font de cette façon un amalgame — qui n'a rien de particulier à la Chine, on le retrouve ailleurs, — de la gymnastique et du patriotisme.

On a traduit encore I-ho-ch'uan par cette expression, peu claire on l'avouera : « Poings de l'harmonie légale. » Quoi qu'il en soit de ces variantes, il apparaît assez qu'il y a, dans les termes par lesquels se désigne cette société, les idées de légalité et d'union, puis, exprimées plus ou moins nettement, celles de force et de défense nationale.

La Chine fourmille de sociétés secrètes. Celle des Boxeurs paraît de date récente. Elle se serait formée sur les confins de la province de Chan-Tung, à la suite des événements qui amenèrent l'Allemagne à s'emparer de Kiao-Tchéou. Or le prétexte ou la cause de l'occupation fut le meurtre de deux missionnaires catholiques dans cette province. Les patriotes associèrent étroitement à la propagande des missionnaires cette première atteinte à l'intégrité du territoire, suivie bientôt de la saisie de Port-Arthur et de Talien-Wan par les Russes, de Wei-hai-Wei par les Anglais, de Kouang-Tcheou par les Français. Si donc on pouvait se débarrasser une fois pour toutes des missionnaires et des indigènes qu'ils ont convertis, ne verrait-on pas la fin de ces temps misérables ? Telle est l'idée qui s'est répandue rapidement en Chine et à l'expansion de laquelle les hautes classes se sont bien gardées d'opposer le moindre obstacle.

Le soulèvement populaire qui se produit à l'heure actuelle, bien loin d'avoir une signification hostile au « clan » mandchou qui gouverne l'empire, en a une, au contraire, très nette, très précise, en faveur de la dynastie. C'est une insurrection, si l'on veut, mais une insurrection contre l'étranger, une croisade nationale, on pourrait presque dire une explo-

sion de sentiment nationaliste dans le grand Empire du Milieu.

*
* *

L'impératrice, la régente Tze-Chi, est une femme ambitieuse, vaillante, habile, âgée aujourd'hui de soixante-six ans, et qui, depuis quarante ans, joue à Pékin les Sémiramis et les Catherine II.

L'empereur Hien-Fung, dont Tze-Chi était une des femmes, mourut en 1861, à Jehol en Mongolie, où il s'était réfugié pendant que son frère, le prince Kung négociait la paix avec les Européens, vainqueurs à Palikao. Il laissait un fils âgé de quelques mois et avait organisé un conseil de régence présidé par le prince I. L'enfant était à Jehol, sous la garde de sa mère l'impératrice Tze-Chi, et de la première femme ou épouse légale de Hien-Fung, l'impératrice douairière de l'Est, Tze-Am.

Le prince I et ses collègues du conseil de régence, pour affermir leur autorité, complotèrent, on le suppose du moins, d'assassiner les deux impératrices et les oncles du jeune empereur, les princes Kung et Chun. Les princesses dénoncèrent le complot au prince Kung. Celui-ci, quelques jours plus tard, entra au palais et produisit au prince I et au conseil de régence un ordre écrit, soi-disant, de la main même de l'empereur (qui avait alors neuf mois), les relevant de leurs fonctions et nommant régentes les deux veuves de Hien-Fung, assistées du prince Kung.

Des anciens régents, deux obtinrent, en leur qualité de princes, le privilège de se donner eux-mêmes la mort avec une corde de soie, le troisième fut décapité.

Les impératrices se saisirent du pouvoir et récompensèrent le prince Kung en le nommant président du tribunal du Clan Impérial et premier ministre.

Les deux femmes gouvernèrent ensemble jusqu'à la mort de Tze-Am en 1881. A vrai dire, la femme légale de Hien-Fung, l'impératrice de l'Est, Tze-Am, était une personne douce et modeste, qui n'avait point de volonté. L'impératrice de l'Ouest, Tze-Chi, était une femme d'un tout autre caractère. Ce fut elle qui dirigea depuis 1861 les affaires de la Chine avec celles de la cour impériale.

Rien n'est plus remarquable que la façon dont disparurent dès lors, exécutés, frappés par la maladie, ou exilés, tous les personnages de distinction qui pouvaient faire obstacle aux vues de l'impératrice douairière. En 1874, elle maria son fils, l'empereur Tung-Che, qui avait quatorze ans. Le jeune souverain se crut émancipé. Le 10 septembre de cette année, comme il venait de publier un édit qui dégradait le prince Kung et son fils, les impératrices, — Tze-Am vivait encore, — publièrent un autre édit, le lendemain, pour rétablir le prince et son fils dans leurs dignités et fonctions.

Peu de temps après cette exhibition publique de l'autorité souveraine de la régente, il fut annoncé que l'empereur était sérieusement malade ; le 12 janvier 1875, il était mort. Restait sa veuve, qui était enceinte et pouvait donner naissance à un héritier au trône, auquel cas elle fût devenue régente. Donc elle gênait les impératrices. Elle tomba malade et mourut.

C'est alors que Kouang-Sou, enfant de trois ans, fils du prince Chun, septième fils de l'empereur Tao--Kouan, fut mis sur le trône. Tse-Chi, pendant la minorité du nouveau souverain, continua d'exercer à Pékin le pouvoir suprême.

En 1889, elle remit officiellement ses pouvoirs à l'empereur, qui atteignait sa majorité, mais cette retraite n'était qu'apparente et Tze-Chi montra, en plus d'une occasion, qu'elle était toujours la souveraine.

Le marquis Tseng, qui avait longtemps représenté la Chine en Europe, rentrant dans son pays, en 1890, imbu des idées européennes, manifesta l'intention d'encourager et de préparer des réformes ; il rencontra même un auxiliaire actif dans la personne du prince Chun, père de l'empereur Kouang-Sou.

Mais il n'eut pas le temps de montrer ce qu'il eût pu faire, car il tomba malade et mourut dans l'année de son retour. Le prince Chun le suivit de près, frappé de mort subite en janvier 1891. On a vu plus haut comment Tze-Chi arrêta en 1898 le zèle réformateur de Kouang-Sou.

*
* *

Tel est le passé de la femme qui gouverne en Chine et qui vient de déchaîner contre les étrangers une si violente tempête. Il faut que le mouvement soit promptement arrêté, lors même que les mesures prises à cet effet devraient entraîner la chute du pouvoir exercé par l'impératrice douairière.

L'attitude qu'ont prise les puissances, après le coup d'État de 1898, complété par celui de janvier 1900, était dictée par le souci légitime de ne point ébranler le fragile édifice du pouvoir impérial, de ne pas précipiter la destruction de toute autorité constituée en Chine.

Il est clair que l'existence du gouvernement chinois, tel que l'ont constitué les incidents des deux dernières années, ne tient qu'à un fil. Il dépend de l'union des puissances de couper ce fil une fois pour toutes, ou de mettre la dynastie mandchoue, si l'on décide de la maintenir, hors d'état d'exercer plus longtemps son action malfaisante.

Auguste Moireau.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1)

La Centennale française

Dans un morceau de délicieuse ironie, et avec cette inimitable touche de dédain transcendant qui créa sa manière, Renan écrivait à propos de l'Exposition universelle de 1855 : « Aux jeux antiques, aux pèlerinages, aux tournois, aux jubilés, ont succédé des comices industriels... *L'Europe s'est dérangée pour voir des marchandises.* » C'était là, on le sent, paradoxe ingénieux d'un brillant esprit, trouvaille d'écrivain-né qui s'empare d'une formule heureuse et se plaît à la souligner, comme un virtuose appuie sur le trait qui doit enlever l'applaudissement, car aussi bien et même mieux que quiconque, ce merveilleux observateur avait vu autre chose qu'objets à vendre à ce premier concours entre nations.

Pareillement, bien qu'avec beaucoup moins d'à-propos et de talent, les détracteurs systématiques de l'exhibition qui ouvre le XXe siècle peuvent insister sur un mercantilisme dont nos yeux ne sont que trop offensés, sur le mauvais goût de cette effroyable débauche architecturale qui n'apparaît que trop manifeste du pont Alexandre à l'Esplanade des Invalides. Ils peuvent encore développer leurs variations sur le motif devenu banal de la *Babylone moderne :* ils n'arriveront point à nous cacher ce que l'intelligence saura trouver ici de satisfactions légitimes ; ils ne parviendront pas à dissimuler l'élément spirituel qu'un œil expert en saura dégager quand même, non plus qu'à nous convaincre que parmi cette foule innombrable accourue pour se ruer au plaisir, il ne s'en trouve pas quelques-uns dont les appétits soient moins matériels. Pour ceux-là, mais pour ceux-là seuls, les mains expertes d'excellents spécialistes ont aménagé avec infiniment de goût les salles rétrospectives du Grand et du Petit Palais des Beaux-Arts.

J'imagine donc un étranger curieux des choses de l'esprit, et venu ici, non point pour *faire la fête,* mais pour interroger avidement nos traditions... L'hypothèse après tout n'a rien d'invraisemblable, et certes il serait téméraire autant qu'injurieux de ne pas l'accueillir. Nous préciserons dans un prochain article l'enseignement qu'il pourra tirer du Petit Palais des Beaux-Arts et comment l'étude de nos merveilleux Anonymes des XIVe et XVe siècles lui permettra de reconstituer l'unité du génie français durant toute une période de conscience encore sommeillante. J'aimerais assez qu'il commençât par notre Centennale de peinture, car il me paraît plus logique, plus conforme aux exigences de l'esprit, de remonter jusqu'aux origines en débutant par ce qui est le plus proche de nous. De quelque façon d'ailleurs qu'il procède, il ne saurait manquer de prendre une grande idée de notre mouvement artistique durant les soixante premières années du XIXe siècle.

Je sais bien les objections que l'on peut adresser et que l'on n'a pas manqué de faire aux organisateurs de la Centennale française (1). Elles peuvent se réduire à ceci : votre exposition n'a pas le caractère d'*universalité* que nous lui eussions souhaité. Mais d'eux-mêmes et par avance ils ont pris soin d'y répondre dans une observation liminaire du catalogue. Ils ont appuyé sur les deux idées maîtresses qui commandèrent leur effort : d'une part ne rien montrer de ce qui avait déjà paru à la Centennale de 1889 ; et puis mettre en lumière, restituer à la renommée qui les avait négligés, certains noms et certaines œuvres injustement laissés dans l'ombre. On voit tout ce qu'il y a de nouveau, d'original dans la seconde partie de ce programme, dont l'intérêt avait quelque peu échappé aux organisateurs de 1889. Quant à la première règle qu'on s'est imposée en 1900 pour éviter les redites, si elle offre l'inconvénient de briser quelques anneaux de la chaîne, l'étranger curieux que nous imaginions tout à l'heure aura vite fait de les reconstituer en visitant les salles du Louvre et quelques-unes des grandes collections de Paris que leurs possesseurs sont toujours fiers d'entr'ouvrir.

Ce n'est pas sans intention que les organisateurs de la Centennale française ont reculé leurs investigations en deçà de ces cent dernières années, et sont allés chercher des œuvres appartenant au siècle antérieur. Leur mobile en ceci m'apparaît double : d'abord marquer un vigoureux trait d'union entre le Grand et le Petit Palais dont l'exhibition se prolonge jusqu'aux dernières œuvres du XVIIIe siècle ; et par là souligner avec énergie l'unité profonde du génie français. Je reprends, j'accentue l'hypothèse de notre étranger philosophe, curieux de se former avant tout une idée précise des qualités plastiques de notre race. Quelle y sera la contribution de la Centennale ? Sans doute elle ne lui donnera pas la notion d'*École* ou de groupement serré, au sens où

(1) Voir la *Revue* du 19 mai et du 2 juin 1900.

(1) [illegible] de M. Roger Marx.

l'entendent les historiens de la Renaissance italienne lorsqu'ils étudient chaque centre comme foyer d'art, et rattachent à la discipline d'un maître l'épanouissement de ses élèves. D'un tel point de vue, le temps semble à jamais passé des Écoles. Mais tout au moins y prendra-t-il une exacte conscience des liens étroits qui, dans leur développement individuel, rattachent nos artistes les uns aux autres, font découler leurs œuvres d'un identique tour d'esprit, et, pour tout dire, commandent cette unité dont nous parlions.

A cet égard, le passage d'un siècle à l'autre apparait le plus lumineux des commentaires. Examinez, je vous prie, ces deux œuvres de Greuze : la *Prière du matin* (n° 333 du catalogue. Musée de Montpellier), *Égine et Jupiter* (n° 334. Collection de M. Lévesque). Vous y trouverez — ce qui est la touche distinctive et la signature de son génie — cette conception un peu molle, mais singulièrement voluptueuse en son abandon, d'une beauté féminine habile à provoquer le désir par des semblants de pudeur ingénieusement ménagés, plus actifs cent fois sur nos sens que les attitudes les plus provocantes. Retournez-vous maintenant et regardez ces tableaux de Prud'hon : *Amour et Amitié* (n° 527. Collection de M. Ritter), *Jeune Zéphyr se balançant au-dessus de l'eau* (n° 528. Collection de M. Schlichting), la délicieuse peinture de *Phrosine et Mélidor* (n° 531. Collection de M. George Cain) : ne manquez pas d'examiner la suite de ses dessins, car cet admirable artiste savait imprimer sa touche au moindre contour que traçait son crayon ; rappelez-vous, si votre mémoire est fidèle, la série sans égale de la collection Marcille qui figurait jadis aux *Dessins du Siècle*... ; et vous retrouverez, circulant à travers les œuvres multiples de cet enchanteur, comme un thème captivant dans une composition musicale, la même note enivrante de *volupté*, grandie seulement, amplifiée par le génie du peintre qui sut la rehausser de mélancolie, et par là mérite une place non loin de ce Chateaubriand son contemporain, dont il rappelle à maints égards la touche de passion inquiète et raffinée !...

Ce même Prud'hon va nous servir encore d'exemple dans le domaine du Portrait, en nous permettant de rapprocher des noms qui jusqu'alors n'avaient guère été réunis. Jamais à vrai dire comme aujourd'hui, je n'avais senti les liens étroits qui rattachent les uns aux autres comme portraitistes ces peintres appartenant aux deux siècles : Prud'hon, David, Gérard et Géricault. Et le secret n'est-il pas dans cette méthode de groupement ... dont tous les bons esprits réclamaient depuis longtemps l'application au musée du Louvre, et qui donne aujourd'hui des résultats dépassant encore ce qu'on pouvait en attendre (1)? Qu'on regarde, de Prud'hon, cette charmante esquisse : *Figure d'une princesse Bonaparte* (n° 534. Collection de Mme Jahan), ce *Portrait de femme* à l'état d'ébauche (n° 533. Collection de M. le baron Vitta), intense et pénétrant comme les plus étonnantes *préparations* de La Tour, d'où il paraît bien descendre en ligne directe ; que l'on s'arrête ensuite au *Portrait de Mme Vigée-Lebrun* par David (n° 196. Musée de Rouen), si plein de mollesse et qui dit la puissance d'abandon de cette femme ; puis encore à ce *Portrait de jeune femme* par Gérard (n° 311. Musée de Nancy) : on saisira aussitôt ce qui fut commun à ces trois artistes dans leur interprétation de la beauté féminine, et comment ils portent l'empreinte de leur époque. La démonstration eût été plus saisissante encore si l'on avait pu voir, de David, cette œuvre de délicate volupté, le *Portrait de la marquise de Pastoret*, plus remarquable encore à mon sens que la célèbre *Madame Récamier* du Louvre, qui appartenait autrefois à la collection Plessis-Bellière, et fait maintenant partie de la collection Chéramy. On fera un rapprochement de même ordre et tout aussi probant en examinant à la suite, de Prud'hon, le *Portrait d'homme* coiffé d'un chapeau Directoire (n° 532. Collection de M. Maciet), de David, le très beau *Portrait de jeune homme* coiffé d'un chapeau de feutre (n° 199. Collection de M. Goldschmidt), enfin de Géricault le *Portrait du sculpteur David d'Angers* (n° 321).

Comment et jusqu'à quel degré les facultés d'analyse du génie français appliquées à l'interprétation du visage humain atteignirent chez Ingres à leur plénitude d'expression, comment il sut, dans une forme qui lui fut propre, fixer le caractère de son temps, d'un crayon aussi énergique en ses contours précis que l'avait fait un La Tour pour le XVIIIe siècle avec la fragile matière du pastel : voilà ce qu'établit d'une façon décisive la Centennale de 1900. Aussi bien et pour les mêmes raisons que la Centennale de 1889 avait été la glorification du paysagiste Corot, celle de 1900 sera la consécration du portraitiste Ingres. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle ne consacrera en lui rien autre chose que le *portraitiste*. Il faut voir cette longue suite de dessins au trait qui traduisent des sensibilités si diverses, des âges si opposés ; il faut ensuite

(1) [illegible]

revenir à la salle où se trouvent ses portraits peints : sa charmante *Mme de Vauçay* (n° 372. Collection de M. Bonnat), puis *Mme de Senones* (n° 367. Musée de Nantes); il faut enfin s'arrêter devant cet insipide *Vœu de Louis XIII* (n° 376. Cathédrale de Montauban), puis mesurer l'abîme qui chez lui séparait le portraitiste du peintre d'histoire, pour bien se représenter, dans un même homme, l'étrange dualité de l'artiste obéissant d'une part aux impulsions spontanées de son génie, puis l'asservissant ensuite aux formules compassées d'une rhétorique desséchante et aux froides traditions d'école. Comment cette puissance expressive de la forme, cette beauté de la ligne qui crée la volupté sérieuse de Mme de Senones, le singulier caractère de piquant chez Mme Panckoucke, et que nous retrouvons au plus haut point dans cette œuvre d'enivrante séduction : la *grande Odalisque* du Louvre, comment, je vous le demande, une telle maîtrise et cette possession de soi-même ont-elles pu aboutir au *Vœu de Louis XIII* et à l'*Apothéose d'Homère* ? Le secret en est tout entier dans le contraste que nous marquions à l'instant. Chose curieuse, ce grand amoureux de la Femme, qui se rattache à la glorieuse lignée française des La Tour, des Prud'hon et des David, aussi intense que le premier, non moins sensuel que le second, et qui caresse d'un trait passionné les plus charmants contours, ce maître inégalé de la forme devient aussi un maître de la couleur quand il obéit à sa vraie vocation ; voyez ces deux petits chefs-d'œuvre : le *Portrait de Mme de Vauçay*, et l'*Étude pour la Françoise de Rimini* (collection de M. Bonnat), vous y trouverez des recherches de matières vraiment déconcertantes quand on les rapproche de telles autres peintures bien connues, et qui n'ont pas d'autre origine que la méditation attentive des Florentins et des Vénitiens du XVIe siècle !

Dans la salle immédiatement voisine de celle qui glorifie Ingres, ont été disposées seize peintures de Delacroix, et l'on perçoit une fois de plus, en passant brusquement de l'une à l'autre, les raisons pour lesquelles ces deux rivaux en renommée se demeurèrent, leur vie durant, impénétrables. Sur le maître du Romantisme nous ne saurions d'ailleurs rien apprendre qui fût nouveau, car son Exposition à l'École des Beaux-Arts et la Centennale de 1889 nous ont pleinement édifiés quant au prestige de sa palette et aux insuffisances de sa forme, comme la publication de son *Journal* a mis en lumière l'universelle curiosité d'un esprit toujours en quête de renouvellement, la discipline d'une intelligence volontairement soumise à des lois d'hygiène qui le rattachent au maître de l'analyse, Stendhal (1). N'importe, c'est toujours avec la plus grande joie que l'on trouve un groupement de ses œuvres, et les fervents du maître s'arrêteront à cette charmante réplique des *Femmes d'Alger* (n° 218. Musée de Montpellier), plus intime encore et plus mystérieuse en ses tonalités sombres que le tableau fameux du Louvre. Mais le véritable intérêt de cette salle n'est point là : il est tout entier dans la consécration d'un grand artiste jusqu'alors méconnu, Théodore Chassériau, et dans la révélation d'un autre peintre, parfaitement ignoré, Félix Trutat.

Pour le public Chassériau n'était guère qu'un *nom*, que l'on associait, sans pouvoir évoquer l'image de ses œuvres, au mouvement romantique dont Delacroix apparut toujours le maître incontesté. L'incendie de 1871 qui détruisit ses fresques décoratives de l'ancienne Cour des Comptes et la rigueur d'une destinée qui vint arrêter en pleine jeunesse son effort créateur, collaborèrent à cet oubli. A la différence de son illustre rival, excellent hygiéniste et ménager de sa substance nerveuse au point de la vouloir réserver toute pour son œuvre, Chassériau fut un élégant cavalier qui s'abandonna à la vie et fut emporté par elle. C'est trop que deux passions extrêmes en un même homme : Delacroix l'avait bien compris ; mais ce jeune peintre trop ardent dut à la méconnaissance d'une telle loi de ne point remplir sa destinée. Jusqu'à quelle hauteur eût grandi ce talent, fait d'élégance et de distinction, les organisateurs de la Centennale nous permettent de l'imaginer. Qu'on regarde de près cet *Intérieur de Harem*, *Apollon et Daphné*, *Macbeth et les Sorcières*, sa charmante *Vénus*, sa *Toilette de Desdémone* et sa merveilleuse *Esther*, on verra quelle note originale de passion concentrée il sut apporter dans l'interprétation de la beauté féminine, par où il se relie aux maîtres antérieurs de tradition française, mais surtout quel souci de la pureté des formes, de l'harmonie des lignes, en quoi il se rattache à l'idéal antique et nettement se sépare de son grand rival romantique !...

Pas de contraste plus saisissant à l'art idéaliste d'un Chassériau que la peinture vigoureuse et réaliste de ce Félix Trutat qui pour nous n'était pas même un nom. Le catalogue nous apprend qu'il naquit à Dijon le 27 janvier 1824 et mourut dans cette ville le 8 novembre 1848 :

(1) Dans la préface du *Journal de Delacroix*, [illegible] avons appuyé sur ce parti pris [illegible] le côté [illegible] du grand romantique.

ce fut donc au temps de sa toute première jeunesse qu'il composa les trois œuvres énergiques que nous voyons ici : singulière précocité d'un talent qui s'affirme avec tant d'assurance à l'âge où d'autres en sont encore à se chercher ! Ne soyons pas dupes des apparences : il est vrai que cette *Femme nue* (n° 640. Collection de M. Joliet) présente en sa pose les plus saisissantes analogies avec les *Vénus* fameuses du Titien; il n'est pas jusqu'à cette tête d'homme la regardant qui ne reproduise la disposition même et l'ordonnance du sujet bien connu dont on trouve des répliques dans les grands musées d'Europe. Dans l'œuvre du jeune artiste nous ne verrons pourtant qu'une *Académie*, la plus puissante, la plus savoureuse étude de chair qui soit en ces galeries, et qui en dit long sur ses dons de peintre ; comme le *Portrait du père de l'artiste* (n° 641. Collection de M. Bénigne Guillot) et le *Portrait de l'artiste avec sa mère* nous édifient pleinement sur ses qualités de physionomiste. En présence de ces destinées sitôt ravies par la mort, on ne peut s'empêcher d'imaginer, de reconstituer avec une curiosité mélancolique, le développement normal que contenaient en germe de si belles promesses, et quand on songe que ces trois peintures représentent les débuts d'un jeune homme qui n'avait pas vingt-quatre ans, on est logiquement amené à conclure qu'il eût conquis sa place au premier rang de notre école française.

Je n'insisterai pas sur le naturalisme de Courbet, dont la présente exhibition ne grandira certes pas le prestige, et qui d'ailleurs ne peut être bien compris que si on lui restitue, d'un coup d'œil rétrospectif, sa place historique dans l'art français, comme élément de réaction contre le despotisme de la peinture officielle et des traditions d'école. D'un tel point de vue son importance est considérable, et l'étranger que nous imaginions tout à l'heure, curieux de notre évolution, ne devra pas plus le négliger qu'il ne lui sera possible d'omettre le mouvement impressionniste. Ces deux efforts prendront à ses yeux une signification d'autant plus nette qu'ils sont aujourd'hui plus reculés dans le temps, plus *démodés* si l'on veut, et que nous avons, Dieu merci ! d'autres besoins. Si la vision précise et presque brutale de l'auteur des *Cribleuses de blé* (n° 142. Musée de Nantes) et de *Bonjour, monsieur Courbet!* (n° 143. Musée de Montpellier) ne satisfait plus nos exigences, non plus d'ailleurs que les minutieuses analyses et les décompositions subtiles de l'Impressionnisme, ce n'est pas une raison pour oublier qu'à son heure la touche du peintre d'Ornans symbolisa la réaction nécessaire contre les niaiseries de l'art officiel, et put être goûtée à l'égal d'une révélation par les esprits amoureux de nouveauté !

Il faut être de son temps ! disait Daumier..... et nul mieux que lui n'illustra l'aphorisme... Il l'illustra si bien qu'il eut le secret, tout en étant de son temps, Dieu sait à quel degré ! de nous apparaître aussi du nôtre, en dépit des modes et de la désuétude des costumes. La Centennale de 1900 lui restitue sa place au premier rang des peintres français, et de même qu'elle consacre en Ingres le plus précis de nos portraitistes physionomistes, elle consacre en Daumier le plus puissant de nos peintres de mœurs et l'un des plus grands *coloristes* que nous possédions. Déjà l'Exposition de l'École des Beaux-Arts, qui avait groupé son œuvre de dessinateur à côté de celle de Gavarni, nous avait édifiés sur sa maîtrise de *caricaturiste*. Nous y avions appris qu'il n'avait pas de rival, pas même d'émule, dans cet art si français et qui plaît à notre tour d'esprit, de faire saillir, par l'exagération voulue d'un trait, par l'accentuation d'une particularité physique, les laideurs et les gibbosités morales (1). Nous avions pu y observer, dans maintes compositions d'un caractère plutôt politique, l'âpreté de son sens dramatique et vérifier la justesse de coup d'œil qui faisait dire à Baudelaire que Daumier dessinait comme Delacroix : le critique voulait indiquer par là qu'une fois entraîné par son sujet, Daumier savait briser le moule trop étroit de sa manière propre, sortir de sa spécialité de caricaturiste, s'élever jusqu'à une interprétation *dramatique* de la vie par la fougue et l'emportement de son trait... Tout cela nous le savions : mais que le rapprochement pût être continué au delà, que l'auteur du *Drame de la rue Transnonain* dût être considéré un jour comme un admirable peintre, un émule de Delacroix pour le sens intime de la couleur et la beauté des matières, voilà bien la nouveauté du point de vue que la Centennale de 1900 permet d'embrasser ! Le soupçonnait-il lui-même, ce grand artiste craintif qui sans doute connaissait sa virtuosité de dessinateur, mais ne touchait à ses pinceaux qu'avec hésitation? Singulier exemple de modestie chez un homme pareillement doué ! Il fut pourtant un peintre dans toute la plénitude du sens que l'on peut donner à ce mot, un œil sensible et doué, qui atteint à l'émotion par des contrastes de lumière et d'ombre, et sait nous retenir par la simple juxtaposition de deux tons. Que l'on regarde la série édifiante de ces vingt

(1) Voir sur cet artiste l'excellent ouvrage de notre confrère Arsène Alexandre : *Honoré Daumier*. H. Laurens éditeur. Paris, 1888.

tableaux, depuis les scènes de la vie journalière et les peintures de mœurs si aiguës, ses *Amateurs de peinture*, ses *Avocats*, ses *Chanteurs des rues*, sa *Parade de saltimbanques*, jusqu'aux compositions plus âpres où il cède à la fougue de son tempérament, tels ses *Types de la vieille Comédie*, son *Mouvement populaire*, surtout ses admirables *Émigrants;* on sentira en lui une de nos plus pures gloires, et que, par la beauté de l'exécution, non moins que par l'originalité inventive, Daumier se rattache à la lignée des grands artistes.

Sa vie durant Daumier fut méconnu, méconnu comme dessinateur et ignoré comme peintre. Après vingt années — sa mort date de 1879 — il n'est que juste de le glorifier en lui restituant, au premier rang, la place qu'il mérite. Sa récompense fut toute dans les joies de la production et dans le témoignage de ceux qui, par avance, dictent le jugement de l'avenir. Le complexe, l'intuitif Baudelaire écrivit sur lui des pages divinatoires; le simple, l'instinctif Corot éprouva pour son œuvre une estime particulière : aux deux pôles de l'esprit il trouva donc des défenseurs, et ce n'est pas le moindre témoignage, celui du paysagiste que ses tendances innées devaient le plus éloigner, semble-t-il, d'un tel genre. Les voici tous deux consacrés par le temps! On ne peut inscrire ce nom de Corot sans évoquer aussitôt l'exposition de ses œuvres au musée Galliera, et ces merveilles de la Centennale de 1889 qui rendaient presque impossible la tâche des organisateurs de 1900. Comment, en effet, sans se répéter, donner une note qui, par la suavité de l'harmonie, par sa puissance de pénétration jusqu'au fond de notre cœur, pût être comparée à celle de *Biblis* ou du *Bain de Diane?* Il n'y fallait pas songer, et on l'a si bien compris qu'on a tourné la difficulté : — puisque nous n'avons plus rien à apprendre sur le *paysagiste*, puisque ce mélancolique et divin interprète des eaux et forêts a épuisé pour nous le charme de ses sortilèges, tâchons de mettre en lumière le *peintre de figures*. Tel est, j'imagine, le raisonnement qu'on a dû faire. Malheureusement la matière n'était plus la même, et la récolte ne pouvait être aussi riche. Je veux avant tout mettre hors pair cette *Figure de jeune modèle* (n° 125. Collection de M. Henri Rouart), une des plus belles études de gris qui soient en peinture, qui ne craindrait le voisinage d'aucun petit hollandais pour la rareté du ton, pour la simplicité et l'ingénuité de la facture. Mais si l'on excepte cette œuvre, il faut bien reconnaître que ses figures isolées n'ont pas l'attrait, fait de naturel et de liberté, qu'exercent sur nos yeux les groupes enchanteurs participant à la vie de ses paysages, et qui sont comme l'âme incarnée de cette nature, sa favorite. Un *instinctif* à ce degré n'était vraiment lui-même qu'aux heures où il s'abandonnait à son impulsion, et dans ces différentes figures : sa *Femme Orientale* (n° 119. Collection de M. Bessonneau), sa *Femme en bleu* (n° 128. Collection de M. Henri Rouart), laquelle par parenthèse donne l'illusion d'un Stevens, dans son *Moine* (n° 123. Collection de M. Moreau-Nélaton), même dans la *Femme nue au milieu d'un paysage* (n° 136. Collection de M. Gallimard), on sent la contrainte, et, pour tout dire, l'influence du modèle, soit qu'effectivement le modèle ait posé devant lui quand il peignait ces toiles, soit qu'il l'ait rétabli après coup dans le décor qu'il lui destinait. Ce Corot-là n'est pas le vrai, celui que nous aimons pour avoir fixé, dans une atmosphère inoubliable, nos plus douces émotions de nature : on le retrouve tout entier en concentrant son attention sur ces deux paysages qui enferment l'essence de son génie : *Crépuscule au bord de l'eau* (n° 120. Collection de M. Mante) et le manoir de *Beaune-la-Rolande* (n° 134. Collection de M. Sarlin).

Il ne faudrait pas que notre étranger, amateur de peinture et curieux d'emporter une idée complète du développement artistique français durant les soixante premières années de ce siècle s'en tînt à ce qu'on lui montre ici pour juger notre glorieuse école du Paysage. Voilà en effet, il faut bien le dire, la partie faible de cette exhibition centennale, si remarquable à tant d'égards; et ces maîtres aujourd'hui consacrés, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Daubigny, auraient pu, semble-t-il, y faire une autre figure. Dans cet ordre d'idées, et pour compléter une impresssion trop fragmentaire, il lui sera indispensable d'avoir recours aux salles du Louvre, surtout aux collections particulières qui renferment des trésors que l'on ne soupçonne point ici. En marquant dans un précédent article l'action efficace de la solitude, et ce que fut, pour le développement de ces beaux maîtres, leur grand parti pris de méditation en face de la nature qui suffisait à leurs dialogues intimes, je citais l'*Orage sur le Mont-Blanc*, de Théodore Rousseau qui appartient à la collection Antony Roux. C'est mon étonnement de ne pas rencontrer ici cette page extraordinaire qui égale les plus impressionnants paysages de l'école hollandaise, et certes en dit plus long sur la faculté d'émotion du peintre que les huit toiles exposées dans ces galeries. Quand il s'agit d'une âme aussi forte et de si belle unité, en qui l'effort de production se manifeste au plus haut

degré comme un épanouissement de vie intérieure, il importe moins de grouper un grand nombre d'œuvres que d'en montrer qui soient *significatives;* ou, si l'on veut, plutôt que de réunir indistinctement *des* Rousseau, il eût mieux valu nous donner le moyen de reconstituer *un* Rousseau! On voit assez que cette critique se réfère à un point de vue tout psychologique, qui s'attache à la vision synthétique de ce grand artiste. Ces huit peintures ne nous en donnent aucune idée, quel que soit d'ailleurs le charme de ces *Prairies traversées par une rivière* (n° 590. Musée de Nantes), l'intérêt de cette *Lisière de forêt* (n° 592. Collection de M. Vasnier), et l'exquise délicatesse de la *Mare* (n° 596. Collection de M. Peytel). Rien de tout cela n'est décisif et ne saurait entraîner cette conviction que l'on se trouve en face d'un des plus passionnés interprètes de la nature. Jules Dupré lui-même, qui fut une âme moins sévère, et qui eut plutôt en partage la grâce et le don de plaire, n'apparaît point ici en pleine valeur. Malgré le *Passage du gué* (n° 268. Collection de M. Moreau-Nélaton), malgré ce beau *Soleil couchant en mer* (n° 271. Collection de M. Sarlin), en dépit même de ce petit bijou intitulé *Retour à la ferme* (n° 274. Collection Lutz), je sais mainte galerie qui contient des œuvres plus caractéristiques. C'est encore Daubigny qui, des trois, est le mieux représenté. On peut suivre l'évolution de son talent, les différentes phases qu'il a traversées, depuis la note intime qu'il a donnée dans son *Ruisseau sous les bois* (n° 163. Collection de M. Vasnier), sa *Vue de Hollande* (n° 169. Collection Sarlin), jusqu'à la manière sévère dont nous voyons des exemplaires achevés dans le *Château-Gaillard* (n° 165. Collection de M. Mante), mais surtout dans l'admirable *Hiver* (n° 162. Collection de M. Gilbert), qui place cet artiste à côté de Théodore Rousseau.

Ce sont là maintenant noms consacrés, sur le compte desquels toute discussion depuis longtemps a cessé. La vigueur de leur œuvre, la sincérité d'un effort continué durant une vie de solitude, surtout le recul, cet effet du temps si nécessaire à l'équité des jugements : autant de traits qui collaborèrent à leur composer une figure d'expressive originalité, et forcent le critique à les unir en un même sentiment de sympathie enthousiaste. Dans l'histoire de notre art français, nous n'avons pas de plus noble *groupement* à montrer que celui de ces peintres animés d'un même amour et d'une même foi dans la vitalité de leur art! Étoiles de première grandeur qui jettent des feux brillants, on leur voit alentour des satellites d'un éclat plus discret. Il ne faut pas négliger la touche vigoureuse d'un Troyon, la manière précise d'un Lépine, la facture élégante et séduisante d'un Chintreuil, dans cette belle peinture : *L'aube après une nuit d'orage* (n° 104. Collection de Mme Esnault-Pelterie). Enfin nul œil exercé n'omettra ce délicieux fantaisiste, Monticelli, — encore une révélation de cette Centennale, — qui n'est pas à proprement parler un paysagiste, pas davantage un peintre de figures, mais qui excelle à grouper dans un décor de rêve des apparitions d'une élégance suprême.

Volontairement nous nous sommes tenu aux morts, et aux morts *consacrés,* dans cette brève esquisse en raccourci de la peinture française durant les soixante premières années de ce siècle. Si l'on excepte en effet ces trois noms, Chassériau, Trutat, Monticelli, tous ceux dont nous avons parlé ont maintenant leur part de renommée. Pourtant notre étranger amateur ne devra pas s'arrêter là : il y a des morts sur lesquels on dispute encore, et des vivants dont la production n'est pas tarie, mais qui pourtant sont assez avancés dans leur carrière pour rendre improbable toute idée de transformation. Avec eux il lui sera donc possible de renouer la chaîne de la tradition et de contrôler mainte parenté avec les maîtres antérieurs. Il verra, par exemple, comment notre art du Portrait s'est continué dans les œuvres, distinguées bien qu'un peu faciles, d'Élie Delaunay et de Paul Baudry, dans les peintures délicates et savoureuses de ce Ricard pour lequel on fut toujours injuste, enfin dans des œuvres d'intimité d'une tenue aussi grave que la *Brodeuse* de M. Fantin-Latour (n° 282. Collection de Mme Esnault-Pelterie). Devant les compositions de cet inconnu qu'on ressuscite, Alfred Dehodencq, il trouvera une interprétation de l'Orient assez voisine de celle qu'inaugurèrent glorieusement Delacroix et Decamps. La *Salomé* de Gustave Moreau, bien inhabile d'ailleurs à représenter l'effort du maître récemment disparu, lui inspirera l'ardent désir d'aller étudier, dans la diversité de ses tendances, le plus imaginatif de nos symbolistes modernes. Enfin il ne devra pas négliger la formule un peu étroite, mais curieuse pour sa valeur d'analyse, dont il trouvera les exemplaires dans la salle des Impressionnistes : M. Claude Monet saura l'attirer par ses savantes décompositions de lumière, et M. Edgar Degas le retenir par l'acuité de sa vision.

PAUL FLAT.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT

LA VIE, LES MŒURS, LES MODES

Longtemps encore, après la révolution de Brumaire, le trouble régnera dans les consciences. Le désarroi des esprits a été trop profond. On ne sait plus à qui croire ! Le temps seul ramènera au droit chemin la raison commune, les âmes dévoyées par les transes de la peur et la misère. Le mal fut si grand, la machine humaine fut si usée, que partout on rencontre des maniaques, restés sous l'effroi des menaces jacobines ; des exaltés ou des fous, que les plus incroyables sottises ont convaincus. La religion absente, les sorciers et les devins se sont emparés des faibles esprits, aux villages. Toutes les superstitions ont trouvé des croyants et des fidèles. En Lorraine (1), on vient, de loin, vénérer des fioles mystérieuses où la foi irraisonnée s'imagine reconnaître des symboles sacrés, propices aux femmes enceintes. Un jour, on brise ces fioles, et, des éclats, il s'échappe une eau fétide et un chiffon de laine enfermé en un papier, couvert de musique de lutrin. En Bretagne (2), des prêtres insoumis affolent les femmes par leurs discours, excitent leur crédulité, leur nervosité hystérique. Les années, qui s'achèvent, ont vu tant de folies, ont imposé tant de privations, que le trop fragile cerveau des humains en a pâti, et y a succombé.

Mais le travail est un magicien. Avec lui, apparaît la richesse, qui modifie les mœurs et les idées. Dès que le paysan, débarrassé de ses craintes, reprit sa tâche quotidienne, sa raison se fortifia, son foyer changea d'aspect, sa chaumière s'embellit. Lady Morgan (3), en ses souvenirs de voyageuse, a laissé des traces de son étonnement, après avoir vu, autour des plus pauvres demeures, des jardinets embellis de fleurs, des murs tapissés de roses, des jeunes filles coquettes, de jeunes gars habillés en rustres, mais tâchant de plaire : la plupart, en chapeau rond, dont les ailes se relèvent sur les bords, les cheveux poudrés, la cadenette proprement attachée par derrière, tombant sur un col d'habit de gros drap, la culotte d'été en coton, ainsi que le gilet, étalant très bas ses grandes poches. Le coton, en effet, remplaça le fil dès que la paix fut signée avec l'Angleterre, et que notre ennemie redoutable put déverser en nos ports le trop-plein de ses manufactures. Chemises, mouchoirs, serviettes, draps, furent offerts en coton chez tous les marchands, et à un prix si modique, que le villageois, tenté par le bon marché, déroge à ses habitudes et abandonne la toile de son ménage, pour les cotonnades (1).

Oh ! le temps est loin, remarque la grande dame anglaise, où les fleurs n'étaient prodiguées qu'aux nobles et aux rois. Elle rappelle le voyage de Louis XIV à Chantilly, dont la route fut, la veille, jonchée de jonquilles. Et, chez le paysan, le luxe suit une marche ascendante. Les fleurs décorent l'extérieur de sa chaumière et décèlent le désir du mieux, tandis qu'à l'intérieur règne le confortable, en des lits spacieux, établis avec de molles couchettes, que des marches élèvent au-dessus du sol trop froid. Le travailleur affirme, de cette manière, sa dignité personnelle. Il a vu, dans les châteaux, les lits des nobles majestueusement installés, au milieu des chambres. Il les imite.

Les fermiers riches, acquéreurs de biens nationaux, ont profité, plus que les paysans pauvres, du coup d'État de Brumaire. Mieux instruits du rôle que joue Bonaparte à Paris, ils ont, tout de suite, confiance en lui, et rassurés sur la possession de leur fortune, ils l'exploitent avec intelligence ; ils l'augmentent chaque jour. Lady Morgan parle de maisons d'entre eux où l'on trouverait cent cinquante paires de draps, ce qui est certainement un signe de grande aisance. Les voilà, désormais, de petits bourgeois, dans leurs demeures reconstruites, à l'affût des nouvelles qu'apportent les courriers, plusieurs fois par semaine. Les fonctionnaires, d'ailleurs, les attirent à eux, car ils en ont besoin pour les élections, pour les renseignements locaux, exigés des préfets. Et puis, malgré l'envie qu'engendrent toujours les chances heureuses, ces paysans, devenus riches, obtiennent de leurs inférieurs, du respect, de la considération. Ils font

1. *Le Voyageur*, par Prudhomme.
2. *Idem.*
3. Lady Morgan, t. I, p. 14.

1. *Le Mercure de France* [illegible] paysan auvergnat, qui est [illegible]
[illegible] Il y a une grande différence d'énergie, entre eux et les laboureurs de la Beauce ou du [illegible] un Campanien. Aussi, est-il difficile de ne pas sourire, en entendant [illegible] de César. Je crois bien que tous les Auvergnats n'ont pas lu [illegible] mais la plupart [illegible] lui ont résisté glorieusement. Les noms de plusieurs de leurs villes sont des monuments de leur courage malheureux. [illegible] *periere*. Périgère est aussi nommé de sa situation sur l'Allier, que César passa à cet endroit-là même. On y montre les restes du pont [illegible] de la ressemblance entre les chars romains et les petits chars aratoires qui vont sur deux roues, sans fer, fermés par devant et ouverts par derrière, où le paysan auvergnat se tient debout, comme un triomphateur. Au lieu d'une longue branche de laurier, il tient un grand aiguillon. Les chars de triomphe à Rome avaient cette forme-là ; et dans le temps où ils n'étaient pas plus beaux, on voyait déjà des rois marcher par derrière.

figure dans leur village. Sur eux, Bonaparte peut compter. Il les trouve toujours prêts à l'excuser; toujours enclins à satisfaire à son ambition, parce que sa gloire et sa puissance forment l'appui de leur tranquillité. Ils furent des révolutionnaires. Nantis aujourd'hui, ils sont conservateurs et demandent le repos dans ce qui existe, orgueilleux d'être ce qu'ils sont, de posséder ce qui est à eux, quoique mal acquis; et ils se complaisent dans leur maison, au milieu des fleurs qu'ils admirent, comme le ferait un bourgeois hollandais.

Une France rajeunie se forme, malgré les orages qui l'ont dévastée. Et ce n'est pas seulement la voyageuse aristocratique, dont les observations accusent l'émerveillement. D'autres voyageurs anglais, cités par Taine, ont porté le même jugement. Dès que les portes de la France leur furent ouvertes, ces voyageurs sont accourus, étonnés de trouver des hommes robustes, des travailleurs vigoureux et fiers, là où ils croyaient n'apercevoir que des populations anémiées et en détresse. En deux ans, sur les visages, toute marque de souffrance a disparu. Les hommes ne sont plus les mêmes qu'autrefois sous la monarchie, ayant gardé, au surplus, l'attitude un peu arrogante que leur ont imprimée leurs croyances républicaines. L'Allemand Kotzebue, parcourant les provinces, s'étonne que les valets et les postillons ne se découvrent pas, en entrant dans sa chambre. Enfin, sur les routes, se dressent des poteaux où se lit cette inscription : « *Respect aux propriétés; elles sont le produit de l'industrie.* » Et le travailleur des champs acquiert ainsi l'idée de la haute valeur du travail, et par lui il se sent ennobli.

Peu à peu, la vie reprend son cours ordinaire. Dufort de Cheverny, rentré d'exil et retiré à Blois, constate que les foires de ce chef-lieu sont restées les mêmes. En foule, les paysans viennent y vendre leurs denrées et leur bétail, y discutent leurs affaires et leurs intérêts, entrent chez le notaire, se reposent à l'auberge; et si, ce jour-là, l'évêque Grégoire, le conventionnel et le régicide, officie dans sa cathédrale, ils s'y rendent, parce qu'ils honorent le prêtre pour la pureté de sa vie. L'office religieux, le paysan le réclame; il en a besoin. Mais il ne veut rien payer pour le culte rétabli.

Il vient à la ville; il va chez le notaire pour acheter les biens seigneuriaux, affichés sur les murailles. De tous côtés, on vend les grandes demeures, solidement bâties, desservies par des communs splendides, par d'immenses écuries, de vastes remises, entourées de jardins et de forêts que l'on va dépecer. Le prix du fermage très réduit a fait baisser la valeur des terres. C'est à quinze francs, ailleurs à treize francs, à sept francs, dans le Laonnois, que l'arpent est affermé. Au nord, au midi, sur les bords de la Seine et de la Loire, celui qui a de l'argent n'a que l'embarras du choix.

Et à mesure que les brigands disparaissent, que la sécurité s'établit, les voyageurs se montrent. Les routes, les mauvaises routes de France, où la poussière craque en été, sous le sabot des chevaux, où les flaques d'eau, en hiver, recouvrent des fondrières traîtresses aux voitures, ces routes sont suivies maintenant par de fortes berlines, des *dormeuses* à quatre ou à six chevaux, conduisant de hauts fonctionnaires ou de nobles étrangers qui vont, cahin caha, d'hôtelleries en hôtelleries, dans les petites villes et dans les villages, jusqu'au but de leur voyage. Un écuyer les précède. Mais les étrangers répugnent au sans gêne de leur hôtesse, à la malpropreté des chambres (1) et des servantes qui les accueillent. Ils voient, avec dégoût, le pain porté sur les tables au bras de femmes graillonneuses et les assiettes essuyées avec les serviettes qui ont servi au ménage des chambres. Kotzebue en est indigné. La curiosité amène ces voyageurs. Ils veulent revoir cette France tant calomniée durant la Révolution; en quel état de misère ou de relèvement elle se trouve. Ils sont les premiers à traverser les campagnes, les premiers qui s'ingèrent des mœurs de la nouvelle société. Tout leur est spectacle. Les ruines les affligent; mais la nature leur sourit; et s'ils sont arrêtés sur les routes, ce n'est que pour montrer leur passeport aux gendarmes.

Quelquefois, — mais alors le spectacle est navrant, — ils détournent la tête pour ne pas être trop émus par la file d'hommes enchaînés qui frôlent leur voiture; car c'est la *chaîne* qu'ils ont devant les yeux, la chaîne des forçats et des déserteurs, que l'on conduit au bagne; les mains prises, l'air minable, dolent, pitoyable, sous la conduite d'un garde à cheval, le sabre nu. Ils halètent dans la poussière des chemins; car les condamnés doivent marcher et marcher toujours, exténués de fatigues et de privations. Qui a vu ce spectacle une fois ne peut l'oublier. Heureusement que leurs regards sont distraits par les passants qui ont quitté la carmagnole et le bonnet

1. Un voyageur anglais, John Carr, fait la description suivante d'une chambre d'hôtel au Havre (*Albert Babeau*, p. 103) :

« A l'intérieur un grand et sale escalier nous conduisit au premier étage, dans une chambre élevée de plafond, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Le sol était carrelé: une table de bois blanc, quelques chaises communes, deux très beaux miroirs, garnis de chandeliers composaient un mobilier bigarré... Nous étions accompagnés par notre hôtesse, le portier, deux cuisiniers avec des bonnets, jadis blancs, sur la tête, et de grands couteaux à la main, que remplacèrent bientôt deux femmes de chambre, tous se précipitant et se bousculant, tous parlant à la fois avec une rapidité et un bruit qui faisaient regretter de ne pas être sourd. »

rouge. Les femmes s'attifent de nouveau de leur coiffure élégante, et si diverse. On revoit des Bretonnes, des Cauchoises, des Angevines, des Auvergnates, des Provençales, des Arlésiennes, et moins d'individus crasseux, barbus et farouches qui n'auraient voulu, en France, que des Jacobins et des sectaires de leurs idées (1).

Chateaubriand, en ses Mémoires (2), a donné quelques jolis récits de ses voyages, en province. Il parle de ses déplacements du côté de Lyon, de ses stations dans les auberges, pleines de rouliers, où il voit, accrochées aux murs, des images multicolores, tirées de ses œuvres. C'est Atala, c'est Chactas, c'est le Père Aubry, rouges, verts, bleus !... On le connaissait donc, lui, et ses voyages en Amérique, et ses histoires romanesques !... Et les rouliers savaient qui il était !... Parmi tant de faits remarquables de ce temps-là, auxquels s'attachait la pensée de la foule, ce n'était pas un mince honneur !... et il s'en montre fier. Une autre fois, il descend le Rhône sur un bateau de poste. La tempête le force à s'arrêter à Tain. De nouveau, il se réfugie à l'auberge ; et de sa plume si vivante, il nous fait le tableau de la salle où il attend ; du foyer de la cheminée où se tient droit, en un coin, un conscrit, le sac au dos, et lui, assis devant une maigre flamme, écrivant sur un soufflet, tandis que l'hôtesse muette de vénération devant l'écrivain, fait taire le chien et le chat dont les jeux auraient nui à l'inspiration du poète. Plus loin, il traverse la Saône sur un batelet, abrité d'une toile, et il n'oublie pas, en son récit, sa nautonière de dix-huit ans, qui raccommodait à chaque coup de rame un petit bouquet de fleurs, mal attaché à son chapeau.

Ailleurs, c'est la vie des châteaux voisins de Paris, que le grand écrivain nous dépeint, la vie alors endeuillée de toutes les familles, victimes de l'émigration et de la Révolution. Il visite Champlatreux, où M. Molé replante ses allées, et élève des mansardes sur le château ; Mme de Sénozé, chez laquelle il rencontre M. de Tocqueville, le beau-frère de son frère ; Verneuil, qui a changé de maître et appartient à M. de Saint-Fargeau ; le Mesnil, où vit M. de Rosambo, son parent ; Mézy, sur la route du Mesnil où Mme de Mézy est accablée par la douleur que lui a causée la mort de sa jeune enfant, tombée d'une fenêtre, et Méréville, enfin, « une oasis, dit-il, créée par le sourire d'une muse ».

Dans ces demeures seigneuriales, la vie se continuait élégante, polie, aimable. Les châtelains se montraient affables pour les étrangers, et les recevaient somptueusement. Lady Morgan (3) parle de sa visite au château de Lagrange, chez le général de Lafayette (1), où la table, dès le matin, pour le déjeuner, était surchargée de mets choisis : de grosse viande, de poissons, de gâteaux. Lorsqu'elle entre dans le salon, en descendant de sa chambre, elle y trouve réunie toute la famille, composée de trois générations : — on ne se séparait point alors, comme aujourd'hui ; — et, au moment de passer dans la salle à manger, le maître d'hôtel annonce aussi solennellement ce premier repas, que le dîner de la veille. Toutes les formalités d'une politesse raffinée étaient immuablement respectées chez les grands seigneurs. Ensuite, à Plaisance, chez la comtesse d'Haussonville, elle constate, il est vrai, que la mode anglaise a transformé la disposition des jardins et du parc, mais chaque pièce, à l'intérieur du château, a conservé son grand air de beauté française. Sur les boiseries et les meubles massifs, les peintures finement brossées rappellent les héroïnes des contes de Marmontel. Et Chateaubriand ne se lasse pas de gémir sur cette nouvelle mode, adoptée pour les jardins (2). Il déplore l'engouement général, lorsque lui-même, il l'avoue, a sacrifié à cette perversion du goût. Pas un banni, dit-il, qui n'ait tracé, à son retour, des tortillons de jardin. Seulement, on le sait, son génie se plaisait à ces longues tirades mélancoliques, qui lui attiraient des admirateurs ; et il y persévérait. On sent, néanmoins, à le lire, qu'il ne pense pas tout ce qu'il écrit ; car il se trouve heureux en parlant de la marquise de Custine, dont il accepte l'invitation à Fervaques, d'avoir couché dans le lit du Béarnais, d'avoir rencontré au château la duchesse de Châtillon, et Mme de Clermont-Tonnerre qui l'appelle son cousin ; d'avoir connu, par elle, le grand peintre Neveu, et Saint-Martin, et Saint-Lambert, et Mme d'Houdetot. Et, « quoique je sois bien aise, ajoute-t-il encore, en se lamentant, qu'une relique des temps voltairiens soit tombée sous mes yeux, je ne regrette point ces temps ».

Ces retraites à la campagne seront bien éphémères. Mme de Genlis (3) avoue que les plus tendres mères quittent leur château et viennent à la ville, pour y donner à leur fille des professeurs de chant et des maîtres de danse ; et, avec quelque méchanceté, elle ajoute : « Autrefois, quand on bâtissait, on voulait bâtir pour deux ou trois cents ans. On

(1) *Mercure de France*, t. VIII ; Mercier, t. VIII.
(2) Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 74 à 86.
(3) Lady Morgan, t. I, p. 268, 290, 293.

(1) L'illustre général s'était confiné à Lagrange et n'en sortait pas. Il avait refusé d'être sénateur, ayant déclaré [illegible] à Bonaparte qu'il ne pourrait que lui faire opposition. Et il ne le voulut pas par reconnaissance, puisque c'est à lui qu'il devait après Campo Formio d'avoir vu cesser son emprisonnement à Olmütz. Il administrait intelligemment sa belle terre de Lagrange qui lui avait été rendue. « Il venait rarement à Paris, dit Lacretelle, soupant avec ses vieux amis, et ne cherchant pas à s'en former de nouveaux. »
(2) Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 73.
(3) Mme de Genlis, *Mémoires*, t. VI, p. 2[illegible].

meublait la maison avec des tapisseries, qui devaient durer autant que l'édifice. On respectait ses plantations, comme l'héritage de ses enfants. C'étaient des bois sacrés. Aujourd'hui, on coupe ses futaies, et on laisse à ses enfants des dettes, des tentures de papier et des maisons neuves, qui s'écroulent (1). »

Autour des châteaux, s'espaçaient les chaumières des paysans; et de toutes les portes de ces humbles demeures, sortaient, en foule, des enfants nés des mariages précoces, que les lois révolutionnaires avaient fait contracter. La France se repeuplait. La sève de notre race s'était revivifiée dans le sang. A l'écart du village, dans le pli d'un terrain boisé de grands arbres, gîtait une maisonnette très basse, avec une porte étroite et une lucarne aveuglée de paille; et pas un bruit n'en sortait. Là, habitait le sorcier, le guérisseur des maux de l'humanité, le divinateur des songes, l'expulseur des mauvaises influences du génie diabolique, errant toujours à travers le monde. Chez lui, on se rendait secrètement, ou bien, en cachette, il visitait le domaine des paysans et purifiait, par ses exorcismes, les étables où était enfermé le cheptel des fermiers.

Lamartine, en ses *Souvenirs* (t. III, p. 261), comme Chateaubriand, nous a donné la description des domaines seigneuriaux où vivaient, non pas les nobles au nom illustre dans l'histoire de notre pays, mais de petites familles partageant la vie des paysans quoiqu'elles eussent une origine distinguée. Il nous représente, dans le Midi, le château du Cayla, appartenant au père de Mlle Eugénie de Guérin; les cours, encombrées de fumiers, que dominent quelques marches du perron par où on entre dans les cuisines; les claires-voies, fermant les cours, sans cesse ouvertes, afin que le passant pût venir puiser « le coup d'eau » dans le seau, pendu derrière la porte; et la cheminée, à large cintre, où un seul chenet supporte un tronc d'arbre brûlant éternellement par un bout; et la batterie de cuisine où luisent accrochés les cuivres étincelants; et le fauteuil de noyer où s'assoit le maître, le soir, avant de faire la prière, au milieu de ses gens, ou avant de distribuer les ordres du lendemain pour la culture. Comme on avait vécu jadis, on vivait encore, sous le Consulat, avec les trois mille livres que rapportait le domaine. « C'est l'opulence de la contrée, dit le poète. Cela suffit pour vivre dans l'aisance relative, en y surajoutant le produit, en nature, du petit jardin, du champ réservé, de la vigne, du moulin, du verger en pente, qui donnent le blé de l'année, les pommes de terre, le maïs, les châtaignes conservées, les noix cassées par les maîtres et les serviteurs, pendant les veillées d'hiver sur la table solide de la cuisine; le vin, les légumes, les fruits, cueillis par la servante et les enfants, et soigneusement encaissés et visités dans le fruitier; tout ce qui est strictement nécessaire, en un mot, pour vivre largement et pour donner libéralement, aux malades, aux infirmes, aux pauvres du village, aux mendiants errants et réguliers des villages voisins. »

Ne peut-on pas se figurer maintenant l'état des campagnes de France, il y a un siècle?

En leur condition de ruine et de dévastation se maintenaient les châteaux royaux. Le gouvernement du Consulat s'était borné à réparer le palais de Saint-Cloud qui avait le moins souffert des excès de la Révolution, et parce que Bonaparte avait voulu y fixer sa résidence d'été. Mais Sceaux, dont l'élégance et la beauté avaient égalé jadis celles de Saint-Cloud, n'était toujours, même en l'an XI, qu'un amas de décombres. Le château était abattu; le parc, dépouillé de ses arbres, affecté à la culture des céréales; les cascades démolies. Un seul bouquet de verdure, près de l'Orangerie, servait de retraite à un restaurateur, qui y avait ouvert, pour les Parisiens en fête, un bal champêtre. La ville de Versailles est déserte. Sur la façade du palais ont été brisés tous les emblèmes de la royauté. Les salles, dégarnies de leurs glaces et de leurs tableaux, n'inspirent plus de respect que par leur imposante étendue et leur hauteur. A Fontainebleau, les herbes folles et les gazons recouvrent les allées des jardins abandonnés. Le château de Meudon est démoli.

De même, Saint-Denis. Kotzebue décrit l'horreur de la basilique dévastée. Il reste ému à l'aspect de ces ruines, au milieu desquelles les colonnes gothiques ne supportent plus que des voûtes sans décors. La façade du monument n'est plus ornée que de statues mutilées, de saints décapités, et l'intérieur comblé de sacs de farine au-dessus desquels les oiseaux de proie volettent avec des cris aigus.

Mais la nature est toujours belle. Les Anglais qui ont visité Paris, tels que John Eyre, ont vanté à l'envi la banlieue de la grande ville, et surtout les Prés Saint-Gervais. Il les appelle le *Paradis des Parisiens*. Dans ce lieu de délices, ajoute-t-il, « tout est naturel, tout est fraîcheur, vie et beauté. Des allées de cerisiers forment des berceaux où une nouvelle Daphné fuit un nouvel Apollon. Des parterres de fraises parfument l'air, et des ruisseaux dont les eaux limpides se jouent sur un lit de graviers inspirent par leur murmure de tendres désirs! »

Quelle églogue!

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

(1) [illegible] t. VI, p. 2[illegible]

L'IRLANDE EN 1900

Une visite royale a ramené l'attention publique sur l'Irlande dont le sort pendant ces dernières années, bien que peu enviable, était complètement oublié. La spontanéité de la décision prise par la Reine de consacrer à Dublin la quinzaine de villégiature qu'elle devait primitivement passer dans le sud de la France, puis en Italie, a mis les esprits en ébullition, et dans la suite a donné lieu aux conjectures les plus fantaisistes. Les motifs de ce voyage royal dans la partie du Royaume-Uni considérée comme ouvertement hostile à la suprématie britannique, sont d'un caractère éminemment pratique, et sans le moindre atome de poésie ou de sentimentalité. La politique anglaise n'a pas encore recours à ce dernier moyen, bien qu'elle s'efforce toujours de donner à tous ses actes un vernis de haute civilisation et les apparences de la générosité.

Les circonstances devaient être bien pressantes pour que Sa Majesté aujourd'hui plus qu'octogénaire, et après un intervalle de près d'un demi-siècle, consentît à un aussi pénible déplacement dans un pays qu'elle savait dépeuplé par la misère que son règne y avait engendrée. Il était, paraît-il, urgent que la Reine, par sa présence, essayât de renouer les liens qui unissent l'Irlande à l'Angleterre. Les dernières défaites britanniques dans le sud de l'Afrique suivies de menaces de complications internationales sur le continent, faisaient craindre que l'Irlande ne devînt un point d'appui trop bienveillant pour les forces ennemies qui seraient tentées de s'attaquer à la suprématie anglaise. On savait, d'autre part, que les sympathies de la population se porteraient vers la puissance qui lui promettrait de déchirer l'acte d'Union de 1800. Il devenait donc pressant de jouer du *loyalisme* pour tromper l'Europe et lui faire croire que la Grande-Bretagne, l'Écosse et l'Irlande éprouvaient les unes pour les autres un amour si sincère et si profond, que bien fou serait celui qui voudrait se glisser entre elles.

Une autre raison rendait encore ce voyage nécessaire, le besoin absolu d'obtenir une vingtaine de mille de nouvelles recrues pour combler les vides dans les rangs des régiments irlandais. On sait parfaitement au *War Office* que, sans ces derniers, le général Buller serait encore devant Ladysmith, à moins que sir George White ne se fût rendu.

Tels sont les deux véritables et sérieux motifs qui ont déterminé ce voyage de la Reine. Il est regrettable qu'avant de s'embarquer, les conseillers de Sa Majesté ne se soient pas mieux rendu compte de l'esprit public, et du sentiment intime du peuple irlandais. Leur conviction eût été que le temps des protestations royales était passé, et que la présente souveraine du Royaume-Uni plus que toute autre n'avait aucune chance de succès parce que c'était précisément sous son règne que l'Irlande avait vu le plus de son sang répandu, et qu'elle avait dû assister au départ de près de la moitié de ses enfants obligés de s'expatrier pour ne pas mourir de faim.

L'Irlandais par son origine celte a de nombreux points de ressemblance avec le Français. Il ne sait point dissimuler ses sentiments, chez lui point d'hypocrisie. Il proclame tout haut ce qu'il pense, et les victoires des Boers suscitent à Dublin le même enthousiasme que sur le continent; par contre, leurs défaites répandent une tristesse générale. On arrive à saisir rapidement les différences entre les deux races, gallique et anglo-saxonne. Leur inimitié a des racines profondes; ils n'ont entre eux aucun point de contact; religion, mœurs, aspirations politiques sont diamétralement en opposition. La villégiature royale aura donc pour unique conséquence de faire bien ressortir l'antipathie ineffaçable entre ces deux pays régis par une même constitution. L'*Irlande intangible* est le cri de ses habitants, comme avant 1870 il fut celui des Italiens.

Tout observateur impartial a pu constater, le 4 avril dernier, que la présence de Sa Majesté et tout le faste royal ne suscitaient chez le peuple irlandais qu'un léger mouvement de curiosité que les patrons unionistes cherchèrent à stimuler en fermant les ateliers; en sorte que les ouvriers ne sachant où diriger leurs pas se réunirent naturellement sur le passage du cortège, mais sans faire entendre le moindre cri d'enthousiasme ou d'hostilité. Ils se contentèrent de se découvrir devant la première *Lady* du Royaume. Les jingoes de la presse de Londres ont fait de cette entrée royale des descriptions hyperboliques, l'un d'eux, auteur d'un certain talent, paraît-il, a déclaré que la réception de l'empereur Guillaume par les Berlinois après la guerre franco-allemande, que les fêtes du couronnement des deux derniers czars, enfin que l'entrée de l'empereur de Russie à Paris ne pouvaient soutenir la comparaison avec la furie de la réception de Dublin. L'hyperbole avait toujours été regardée comme un des défauts des races latines, l'auteur anglais, M. Christian David Murray, tient à ce que son pays possède toutes les suprématies. Nous reconnaissons volontiers qu'en cette circonstance sa description dépasse tout ce qui avait été réalisé

dans le genre de la basse flatterie et de l'invraisemblance.

Mais à quel titre vraiment l'Irlande aurait-elle fêté l'arrivée d'une Reine qui pendant soixante-deux ans de règne ne s'était souvenue d'elle que pendant 14 jours alors que l'Ecosse par les efforts de sa domesticité avait conquis ses prédilections ? Nous connaissons si peu en France la réelle situation politique des pays même pour lesquels nous éprouvons les plus vives sympathies que l'on pourra peut-être lire avec quelque intérêt l'étude que nous nous proposons de faire sur cette partie du Royaume-Uni. Le lecteur arrivera, sans grand effort, à conclure que toutes ces théories de liberté religieuse, de respect de la liberté individuelle sont très élastiques, et que leur application varie selon les circonstances, et surtout selon les intérêts de l'Angleterre seule.

Il serait hors de propos de nous lancer dans une longue revue rétrospective de l'histoire du catholicisme en Irlande. Qu'il nous suffise de dire que le clergé catholique ne touche pas *un centime* des immenses revenus de ses biens qui furent confisqués au profit des protestants. Ainsi le cardinal-archevêque primat d'Irlande touche un traitement qui varie selon la bonne volonté de ses paroissiens, tandis que l'archevêque épiscopalien ne trouve pas mauvais d'être inscrit au budget pour 65 000 francs pris sur des biens enlevés à l'Église catholique. La générosité des fidèles subvient seule aux besoins des prêtres, et aux dépenses du culte catholique, et il faut ajouter que toute offre du gouvernement de rétribuer le clergé catholique serait impitoyablement refusée. Le problème de la séparation de l'Église et de l'État a été depuis longtemps résolu par le clergé catholique irlandais qui se fait un point d'honneur de ne rien accepter de l'État en vue de conserver son indépendance. Il ne veut rien recevoir que de ses coreligionnaires dont quelques-uns sont plus pauvres que des rats d'église. Depuis la Réforme, le clergé catholique a vu l'Église anglicane jouir de ses anciens biens, et le peuple irlandais n'eût probablement jamais protesté s'il n'eût été dans sa plus profonde détresse exposé avec la dernière rigueur aux poursuites judiciaires pour le paiement de la dîme du bénéfice des représentants d'une autre religion.

Pendant plus d'un siècle on assista au spectacle donné par la magistrature anglaise appuyée par toutes les forces de la police expulsant de malheureux fermiers, vendant leur misérable mobilier, saisissant les récoltes au profit d'un bénéficiaire d'un culte étranger, alors que ces fermiers pouvaient difficilement subvenir aux besoins de leur propre religion. Le scandale devint tel que M. Gladstone présenta au Parlement un bill pour mettre un terme à la rapacité des ministres anglicans.

Le bill sur le *Desestablishment* de l'Eglise officielle d'Irlande restera une des pages les plus glorieuses de la longue carrière politique de cet homme d'État. Le clergé catholique, il est vrai, ne fut pas appelé à bénéficier des revenus considérables de ces richesses qui furent autrefois sa propriété, mais le peuple irlandais du moins fut exonéré du paiement de cette dîme prélevée sur sa misère avec la plus impitoyable rigueur.

Lorsqu'en 1869 M. Gladstone présenta son bill, la masse totale des biens confisqués par l'Église anglicane s'élevait au chiffre de SEIZE MILLIONS DE LIVRES STERLING, soit QUATRE CENTS MILLIONS DE FRANCS, représentés comme suit :

La dîme par £ 9 000 000 (225 000 000 francs), immeubles et rentes perpétuelles £ 6 250 000 (156 250 000 francs), argent monnayé £ 750 000 (18 750 000 francs).

Devant l'opposition formidable que son projet rencontrait, M. Gladstone dut faire la part du feu et abandonnait un tiers de cette somme pour assurer l'existence du clergé anglican par une consolidation perpétuelle de ses bénéfices. L'ancien premier ministre libéral proposait donc d'attribuer à perpétuité :

En rentes nominatives aux titulaires. . . .	£ 4 900 000	122 500 000 fr.
En rentes nominatives aux vicaires	£ 800 000	20 000 000 fr.
A titre de dommages-intérêts aux laïques	£ 900 000	22 500 000 fr.
Dotations privées .	£ 500 000	12 500 000 fr.
Entretien des édifices consacrés au culte	£ 250 000	6 250 000 fr.
Consolidation du don Royal *Regium donum)* au Collège de Maynooth .	£ 1 100 000	27 500 000 fr.
Dépenses de la Commission royale chargée dorénavant de l'administration générale des biens de l'Eglise d'Irlande	£ 200 000	5 000 000 fr.
	£ 8 650 000	216 250 000 fr

Il restait ainsi un excédent de £ 12 350 000 (308 750 000 francs) duquel le bill proposait de disposer jusqu'à concurrence de £ 311 000 (7 775 000 francs) en faveur d'institutions charitables : telles que les asiles d'aliénés, d'idiots, les écoles des sourds et muets, des infirmières, et des maisons de correction.

L'excédent définitif appelé *surplus fund* se trouvait réduit à £ 12 350 689 (308 767 225 francs)

et servira plus tard comme un trésor inépuisable dans lequel le gouvernement britannique puisera pour couvrir les frais des futures lois qu'il proposera pour l'amélioration de l'instruction primaire en Irlande et la réforme de la loi agraire.

Quelques explications sont nécessaires pour permettre aux lecteurs de comprendre ce qu'était le *Don Royal au collège catholique de Maynooth*.

La Réforme avait obligé tous les jeunes Irlandais se destinant à l'état ecclésiastique à passer en France pour recevoir leur instruction religieuse et se faire ordonner prêtres. Ils rentraient ensuite dans leur pays imbus de nos principes de liberté qui faisaient d'eux les adversaires les plus implacables du régime britannique. Le maintien du collège catholique de Maynooth n'avait donc pour but que de prévenir l'exode en France de tous ces jeunes séminaristes.

Le projet de M. Gladstone proposait une double opération. Par la première l'Église anglicane d'Irlande cessait d'être une Église d'État, et par la seconde l'administration de tous les biens ecclésiastiques passait des mains des archevêques et évêques, d'abord dans celles d'une commission royale, puis dans celles d'un comité électif composé d'archevêques, d'évêques, de treize ministres et vingt-six laïques.

Le dernier bilan présenté par ce comité constate que les souscriptions volontaires diminuent dans une large proportion par suite d'une baisse dans la foi religieuse de la population protestante qui pour toute l'Irlande ne s'élève pas au-dessus de 600 000 âmes, bien qu'elle possède un clergé composé de 13 évêques, 1 200 desservants et 360 vicaires. Les premiers reçoivent un traitement de 50 000 francs.

Résoudre le problème presque insoluble de l'organisation de la propriété immobilière en Irlande a été l'œuvre tentée depuis un siècle par les divers cabinets britanniques. Jusqu'en 1870 le Parlement de Westminster n'envisageait la question agraire qu'au point de vue des intérêts du propriétaire (landlord), laissant de côté la question de ses obligations vis-à-vis de son fermier (tenant). Comme celui-ci avait l'audace et le tort de recourir à la force pour faire respecter la minime part de droits qui lui avaient été laissée, les lois d'exceptions se succédaient sans intervalles, motivées par des attentats sur la personne des *landlords* ou de leurs agents.

La situation paraissait sans issue, et la lutte entre les propriétaires irlandais et leurs fermiers avait pris un tel caractère que l'Europe se demandait par quels moyens l'Angleterre parviendrait à sortir de cette nouvelle crise. Elle eut la bonne fortune d'avoir de nouveau à la tête de ses affaires l'homme d'État qui avait résolu la question religieuse en Irlande. Il devait encore attacher son nom à la première tentative de règlement de cette question agraire que tous ses successeurs jusqu'à ce jour travaillent à résoudre. L'*Irish Land Bill* de 1870 a jeté les bases, et établit les principes qui ont dirigé tous les *Bills* postérieurs.

Le discours du Trône à l'ouverture de la session parlementaire de 1870 ainsi que la campagne de presse engagée depuis de longs mois en faveur d'une nouvelle législation agraire avaient mis en éveil la curiosité publique. On savait par des indiscrétions que le *bill* préparé par M. Gladstone devait porter la cognée dans les vieux abus du landlordisme. Aussi, M. Gladstone, en prenant la parole le 15 février 1870 pour demander aux communes l'autorisation de présenter un projet de loi destiné à améliorer les relations existantes entre le propriétaire et le fermier irlandais, avait autour de lui un auditoire anxieux et encore sous l'impression de son célèbre discours sur le *Desestablishment of the Church* : avant d'exposer les grandes lignes du nouveau projet voyons quelles étaient les conditions dans lesquelles le fermier irlandais cultivait le sol.

La législation variait dans les différentes parties de l'île. Dans la province d'Ulster, par exemple, en grande majorité protestante, le fermier était relativement heureux en ce sens que son *landlord* était tenu de lui consentir un bail d'une certaine durée, et de lui tenir compte de toutes les améliorations apportées par lui à l'expiration de son bail. Le fermier ne pouvait donc pas être expulsé selon le bon plaisir du *landlord*, qui devait l'indemniser de la plus-value donnée à sa propriété.

Malheureusement cette disposition équitable ne prévalait que dans l'Ulster, dans le reste de l'île les *landlords* protestants traitaient leurs fermiers catholiques en véritables esclaves. Dès que ces derniers avaient par leur travail amélioré la propriété, les baux étaient augmentés, les fermiers expulsés sans dommages et intérêts. Les *landlords* ne consentaient que des baux d'une année, afin de pouvoir spéculer plus aisément sur le travail de leurs fermiers.

Ces dispositions léonines ne les enrichirent pas, car les propriétés d'un grand nombre d'entre eux étaient hypothéquées et eux-mêmes ne nageaient pas dans l'opulence.

Le Parlement anglais vota en 1849 le bill sur les *Encumbered Estates*, dans l'intention de venir en aide aux *landlords*, et en même temps dans la

pensée que les fermiers pourraient se rendre acquéreurs. Les propriétés mises en vente en vertu des dispositions de la loi de 1849 furent achetées par des spéculateurs, les fermiers expulsés n'obtinrent aucune indemnité pour leurs améliorations, en sorte que la loi atteignit vraiment le but poursuivi par le Parlement ; les *landlords* réalisèrent des prix de vente plus avantageux grâce aux améliorations dues à leurs fermiers, et ceux-ci furent complètement ruinés.

Or le projet présenté par M. Gladstone avait précisément pour objet de remédier à ces deux abus, en assurant aux fermiers irlandais la durée d'un bail, et le droit à une indemnité pour les améliorations. Le *Premier* inaugurait cette politique qui fut plus tard appelée la politique des *Trois F...* (Fixity of tenure, Fair rent, Free-Sale) et dont l'entière réalisation fut l'œuvre de la loi de 1881.

M. Gladstone proposait à son tour de renouveler en faveur des fermiers la tentative de sir Robert Peel en faveur des *landlords* par la loi de 1849 sur les *Encumbered Estates*. Il demandait donc au Parlement de mettre à la disposition d'une Commission Royale un budget spécial destiné à faire des avances aux fermiers désireux d'acquérir les terres qu'ils ont en simple location après entente sur le prix de vente.

Le premier pas était fait dans la voie d'une législation équitable. Toutes les lois postérieures jusqu'à celle de 1891 tendront à modifier pour les rendre plus praticables les dispositions inscrites dans la loi de 1870.

Le projet de 1885 augmente les pouvoirs de la Commission Royale, celui de 1887 s'occupe des fermiers à bail. Enfin nous arrivons au projet de loi de 1897 qui contient toutes les clauses relatives aux *Congested districts*.

Nous devons, pour rendre hommage à la vérité, rappeler que cette loi de 1897 a été présentée et défendue à la Chambre des Communes par le *leader* du parti conservateur M. Balfour sous l'inspiration directe de son frère Gerald Balfour, secrétaire en chef pour l'Irlande. On peut dire que ce projet est leur œuvre exclusive, et leur influence seule a réussi à vaincre les dernières oppositions des membres du Cabinet.

A peine installé, M. Gerald Balfour, au lieu de parcourir l'Irlande en fonctionnaire, prit une voiture et, accompagné de sa sœur, il circula *incognito* et comprit son devoir autrement que ses prédécesseurs.

Leurs sympathies pour l'Irlande sont connues des membres de la Chambre des Communes, qui souvent leur ont reproché d'être trop Irlandais.

Quel est le but de la loi de 1891, et qu'entend-on par les *Congested districts* ?

Aux jours de la conquête, alors que les protestants anglais prenaient possession des propriétés confisquées, ils s'efforcèrent de chasser tous les fermiers catholiques. Ceux-ci durent se concentrer conformément à la loi dans certains districts d'où il leur était défendu de sortir. Ces districts naturellement étaient les moins fertiles et devaient néanmoins produire suffisamment pour nourrir une nombreuse population.

Il y a une quinzaine d'années environ les propriétaires crurent avoir trouvé la pie au nid en délaissant l'agriculture pour s'adonner à l'élève du bétail. Ils provoquèrent par la sauvagerie de nombreuses expulsions, et une nouvelle émigration s'ensuivit dans les parties incultes dénommées *bogs*, où les malheureux furent réduits à vivre de glands.

M. Gerald Balfour fit à son Premier Lord de la Trésorerie un tel tableau de la misère de cette population, que ce dernier consentit à présenter un projet de loi dont la complète mise en vigueur arrêtera les efforts des *landlords* pour anéantir la race irlandaise, ou la transplanter dans le Nouveau Monde.

Les *landlords* qui, pour se lancer dans l'élève du bétail, avaient détruit des villages entiers pour en expulser les habitants durent s'arrêter, car les importations de bétail des Etats-Unis défiaient toute concurrence. Ils préférèrent néanmoins laisser leurs terres en friche plutôt que de les affermer à des prix raisonnables. La loi de 1896 va les obliger à les vendre au *Board* des *Congested districts* à des prix fixés par experts, comme en matière d'expropriation forcée.

Le *Board* propriétaire les allotit, fait construire des habitations et les revend aux fermiers en leur accordant soixante-quinze années pour le remboursement. Le *Board* malheureusement se trouve paralysé par le mauvais vouloir des propriétaires qui sont dans une situation précaire.

Leurs propriétés sont obérées pour plus de leur valeur parce qu'à l'époque où les hypothèques furent constituées, la propriété valait 50 p. 100 de plus qu'elle ne vaut aujourd'hui. En aliénant ces terres ils vont être dans la rue sans un centime. Ils se retournent vers le Cabinet et demandent le concours des contribuables de l'Empire. Jadis ils s'opposèrent avec succès à ce que le Parlement de Westminster consentit d'une manière quelconque à venir en aide aux infortunés fermiers, aujourd'hui ils font appel à la générosité parlementaire pour les empêcher d'être jetés eux-mêmes sur le pavé par leur propre incurie.

Le *Board* des *Congested districts* réclame du Parlement des pouvoirs dictatoriaux, c'est-à-dire celui entre autres de contraindre un *landlord* à lui vendre telle propriété qu'il jugera indispensable à la réalisation de son plan.

On verra ce jour-là le véritable état d'esprit anglais à l'égard des Irlandais que l'on affecte de porter aux nues parce que l'on a besoin d'eux sur les champs de bataille.

Le 14 mai 1838, au cours de la discussion sur le projet de Lord John Russell pour le règlement de la dîme irlandaise, Daniel O'Connell prit la parole. Il fut immédiatement interrompu par les membres conservateurs qui marquèrent toutes ses phrases par des rires sarcastiques.

Daniel O'Connell se tournant vers les Tories leur lança ces paroles devenues prophétiques : « Vous aurez peut-être un jour besoin de l'Irlande ! Que seriez-vous devenus à Waterloo sans la brigade irlandaise ? »

Daniel O'Connell ne prévoyait pas que le jour se lèverait où ses compatriotes seraient seuls à sauver l'honneur militaire de la nation qui lui déniait le droit de parler et dont la domination sur son pays était synonyme de misère et de famine.

CH. LAROCHE.

LA VIE ET LES MŒURS

L'industrie littéraire.

Pour entreprendre de décrire la vie et les mœurs, j'ai au moins une excuse, c'est que je ne me pique pas de réformer l'une ou d'améliorer les autres. Il me suffit de les observer avec franchise et d'éviter, en les dépeignant, l'extrême sottise de l'optimisme. Aussi bien, puisque le privilège m'est attribué de pouvoir écrire ce que tout le monde dit de toutes parts, je veux, dès aujourd'hui, signaler avec simplicité le dommage que cause à la littérature l'industrie littéraire et le mal qu'aux écrivains véritables font les industriels ou les commerçants de lettres. Ce mal est grand. Il s'accroît toujours, et de tous temps il parut avoir atteint sa pire intensité. Et je peux le qualifier d'effroyable, jusqu'à ce que quelqu'un plus tard démontre péremptoirement qu'il n'était rien, en vérité, à l'époque où je me mêlais d'écrire, mais que depuis lors, il est devenu terrible, incontestablement. Il faut laisser à l'avenir des sujets de débats et constater seulement que ce mal dont on s'inquiétait en 1830, dont Sainte-Beuve s'attristait en 1850, dont d'autres se désolaient en 1880, que ce mal est, à l'heure actuelle, assez grave vraiment pour qu'on s'en amuse tout à fait.

Paris est pourvu d'un charme ineffable : il est l'endroit du monde où l'on rencontre le plus de spectacles grotesques. Et, comme on prétend qu'en nos jours les sujets de rire font défaut, il est permis sans doute de rire sans contrainte de ce qui est profondément drôle et, par exemple, de l'impudente présomption des industriels et des commerçants de lettres.

* *

Que la littérature ne soit une industrie, on ne le conteste plus guère. Au reste, quelques personnes soutiennent qu'elle est la plus noble des industries.

Bref, des hommes se rencontrent qui décident de publier des livres afin de conquérir la fortune. On sait, à Paris et même dans les provinces, qu'il n'y a pas que les auteurs de feuilletons qui dirigent des ateliers de fabrication littéraire. Et on cite partout tels écrivains notoires et presque importants, qui n'ont pas écrit un seul de leurs livres. Même on conte, à ce propos, des marchés étranges et, le dirai-je, de singulières escroqueries. Au surplus, ce n'est là que de la petite industrie, ce n'est que du petit commerce et qui se pratiquera dans tous les âges littéraires. Comme tout petit commerce, il périclite ; il durera toujours en déclinant toujours.

Mais le phénomène nouveau, c'est la grande industrie ou bien le grand commerce littéraire. Qu'est-ce à dire? — Une sorte d'entrepreneur paraît, un homme d'affaires qui comprend son milieu et se moque de lui et qui, étant capable de tout, est même capable d'écrire. Il écrira donc des romans, car il n'y a pas de sot métier ; et on lira peut-être ses romans, car il y a beaucoup de sottes gens. Oui, avec des raclures de *Mensonges*, des détritus de *Bel-Ami*, il composera un roman mondain ou parisien, moderne si vous voulez ou même contemporain, et comme il se sait le génie de Maupassant, le talent de Bourget, il veut qu'on sache qu'il a ce génie, ce talent ; il le veut et il va gagner la gloire avec l'argent. Il fait d'abord ses calculs. Quels capitaux peut-il consacrer à l'affaire?

Vraiment, si on a de l'audace, du « coup d'œil », — et parce que cette industrie est à peu près nouvelle, — la gloire littéraire ne doit pas « revenir » à plus de 150 000 ou 200 000 francs. L'opération ne comporte aucun risque. Pour chaque volume on dépense 20 000 ou 25 000 francs de publicité ; après cinq volumes on est certainement célèbre. Au reste, avant même la gloire conquise, les capitaux rapportent des intérêts. En effet, comme on a soin de réserver quelques capitaux pour commanditer une feuille publique, soit une centaine de mille francs, on devient fatalement journaliste, Or, il est prouvé que, dans la journalisme, tout homme qui a peu de

scrupules et qui n'a pas d'idées personnelles, gagne très rapidement vingt ou trente mille francs par an... Établissez les comptes, supputez les chances de pertes, comparez avec les charges de notaires, d'huissiers, de commissaires-priseurs, d'agents de change qui sont si coûteuses et où tant de capitaux s'immobilisent, dénombrez les difficultés qu'il faut vaincre dans les banques, je suppose, et dans toutes les entreprises industrielles, et concluez que l'industrie littéraire est l'une des plus sûres et des plus productives qui soient.

* * *

Cette industrie commence, et l'un de ses effets immédiats est la substitution totale de l'auteur à l'éditeur pour l'œuvre de publicité qui accompagne naturellement l'apparition d'un livre. On peut même prévoir une époque où l'éditeur sera seulement chargé de faire écrire le roman; l'homme d'affaires littéraires le signera et le « lancera ».

Dès maintenant, l'industriel des lettres annonce le livre dans les journaux. Avec un soin amoureux il déclare : C'est le plus grand événement littéraire de la saison; c'est le livre attendu; c'est le livre du jour; il n'est bruit que de ce livre sur les boulevards et dans les salons; les éditions s'enlèvent chez les libraires; c'est le livre de chevet de toutes les mondaines. Et s'il ne dit pas que ce livre est celui que les Parisiennes emporteront spécialement, en allant aux plages, je serai bien étonné. — Puis il introduit dans les journaux de petits portraits instantanés dont la pose fut longuement calculée par avance. Il les rédige avec des roueries ingénues. Voyez : il porte monocle, d'où il appert qu'il a un talent très fin; ou bien, avec la barbe en pointe, il porte sur sa figure toute l'ironie qu'il met dans ses livres. Il écrit, sobrement : ce jeune maître; — gravement : retenez bien ce nom; il sera célèbre. Eh ! mon Dieu ! il l'est déjà; — modestement : c'est Alphonse Daudet peut-être. Oui, mais avec plus d'observation; — catégoriquement : c'est Maupassant avec plus de profondeur et plus de tendresse; — bêtement : ce jeune et déjà vieil habitué des grands succès. Mais voici venir les articles, les importants articles signés de pseudonymes, impersonnels comme la faveur publique. On y constate le succès avec une insinuante et rampante insistance, et il se trouve (ah! le hasard n'en fait jamais d'autres!) que celui qui écrit l'article a rencontré, juste avant de l'écrire, un libraire qui lui a dit : « Vous connaissez ce livre qui avait été si attendu, qui est depuis plusieurs semaines le livre du jour, qui fut, avant même de paraître, le plus grand événement littéraire de la saison, ce livre qui est le livre de chevet des mondaines et que les Parisiennes emporteront en allant aux plages, ce livre est le seul livre qui échappe à la crise des livres. Ce livre est le salut des libraires. Qu'on se le dise! » — On se le dit et les grands et petits maîtres de la critique — méthodiquement « travaillés » — le répètent. Tumultueux éloges, trop criés, et qui sont faibles par un point, c'est qu'aucune attaque ne s'y mêle. Des interviews, des réclames par l'illustration, par l'affiche, complètent la publicité. Je ne crois pas avoir vu jusqu'ici de réclames par la lumière électrique, le soir, place de l'Opéra.

C'est ainsi que l'industriel obtient la notoriété. Et il en sait le prix, puisqu'il en a quittance.

* * *

Tel est le fait social que chacun peut constater. Il est bon de l'observer avec une souriante indulgence. Évitons, en outre, d'exprimer de trop hâtives conclusions.

Mais, pour que les sociétés progressent, il faut que chacun, comme on dit, y soit à sa place. Sachons donc distinguer des innombrables Tout-Paris qui existent déjà, le Tout-Paris nouveau de la littérature industrielle. Honorons les gens qui le composent, estimons-les, si nous pouvons, admirons-les comme des hommes de grandes affaires, n'oublions pas que la librairie est, comme disent les ministres et les autres personnes qui ignorent le français, une des branches importantes de l'industrie nationale, et que ces gens-là sont de cette branche et qu'il convient d'encourager toutes les branches... — Si l'un d'eux nous arrête et nous dit : « Comment jugez-vous mon dernier roman? » Ne manquons pas de lui répondre : « Mes compliments, Monsieur, c'est une brillante affaire. Vous défiez la concurrence. » Et nous applaudirons aussi quand le Leygues du moment, qui le décorera devant tous les représentants notables des industries littéraires et assimilées lui dira : « La République sait reconnaître l'habileté constante avec laquelle vous avez réussi dans toutes vos entreprises littéraires. Autant de productions autant de triomphes. Votre dernier roman est un produit tout à fait hors concours.... » Nous applaudirons, et nous séparerons davantage ces industriels des vrais écrivains.

Si la grande industrie des lettres devait se développer, on devrait tout de suite, aux jeunes gens avides d'écrire, donner ce conseil : « Cherchez d'abord un bailleur de fonds. » Mais, sans doute, elle périra. En effet, Paris esquisse bruyamment les gloires productives, mais la province seule les affirme et les consacre. Or, la province, qui est sage, se méfie. Combien de fois m'a-t-on dit : « Je n'achète jamais les romans dont on parle trop. Si l'auteur avait un talent réel, on ne le proclamerait pas si généreusement! » Cela est vrai ; et puisqu'on recherche les

causes de la médiocrité des livres, il faut conclure qu'il n'y en a que deux : l'excès de la réclame et l'avilissement de la critique.

Un temps sera donc où tels romanciers, perdus par l'exagération même de leurs aptitudes industrielles et commerciales, se résoudront au métier à quoi les destina la nature : ils deviendront courtiers de publicité.

J. Ernest-Charles.

LA GLOIRE

Nouvelle.

Debout, immobile, le front pensif, ne pouvant s'arracher à l'admirable spectacle qui se déroulait sous ses yeux émerveillés, Jean Narmont regardait, par la croisée de sa petite maison, Paris baigné dans les roses clartés du matin.

L'immense ville était, sous l'impalpable poussière d'or du soleil, d'une magnifique et sereine beauté : les jardins, les parcs séculaires paraissaient, de la hauteur où il les contemplait, être d'étroites bandes vertes, d'un vert exquisement tendre qui rendait plus éclatante la blancheur des édifices. Et tout au bout de la grande cité des collines se détachaient en une ligne sombre sur l'horizon, dont le bleu d'azur s'atténuait quelque peu par la neige des nuages, suspendus dans un océan de lumière. De toutes parts montaient dans l'air des hymnes au rythme imposant et grave, chantant une joie sévère : c'était comme l'épanouissement de l'humanité dans un indicible bonheur, dans une jouissance divine...

Depuis de longues minutes, Narmont était là, cherchant la cause de cette allégresse universelle, lorsque, soudain, ses yeux tombèrent sur un journal déployé devant lui, — et il comprit. La manchette du journal portait en énormes caractères : *Inauguration du monument de Jean Narmont.*

Oui, c'était aujourd'hui que Paris allait immortaliser dans le marbre les traits de son illustre poète dont les chants avaient, pendant près de trois quarts de siècle, claironné infatigablement, dont le verbe enflammé avait exalté le rêve de bonheur vers lequel l'humanité souffrante aspirait d'une ardeur éperdue; c'était aujourd'hui même que Paris allait glorifier celui qui, sur les flamboyantes ailes de la gloire, avait porté à travers le monde entier le renom de la poésie française, dans laquelle il était parvenu, par la magie de son incomparable génie, à faire battre les cœurs de tous les humains, à quelque race, à quelque couleur qu'ils appartinssent...

Un sourire joyeux éclaira les lèvres de Narmont. On le croyait donc mort déjà, puisqu'on lui érigeait un monument. Et cependant, il était bien vivant !... La glace qui se trouvait à côté de lui, lui renvoyait, sous une abondante crinière de neige un visage altier, au dessin pur, ayant gardé la jeunesse printanière, où les yeux brillaient toujours de l'inextinguible flamme de passion et de foi qui, dès sa blonde adolescence, l'avait emporté, à travers mille obstacles et torturantes misères, vers la réalisation complète de son merveilleux rêve de poète.

Pendant quelques instants encore, il était resté à sa place, remplissant ses yeux de la beauté des images qui l'entouraient, laissant son oreille se charmer par l'hymne d'allégresse qui traversait les cieux en une onde se déroulant à l'infini... Puis, il descendit, poussé par le désir d'éprouver une sensation inconnue jusque-là : assister à l'érection de son propre monument, entendre, sans être vu, — car, sans qu'il eût pu s'en rendre compte, il avait l'absolue certitude que personne ne l'apercevrait, — le concert d'enthousiastes panégyriques qui sortiraient d'innombrables bouches et s'envoleraient vers l'impassible azur d'en haut...

A peine se trouva-t-il dans la rue, qu'il fut noyé dans une immense foule dont il n'avait jamais vu de pareille. C'était un flot mouvant, grandissant sans cesse à chaque carrefour, tel le courant majestueux d'une vaste mer, augmentant de force et d'étendue par l'affluence des rivières qui, de tous côtés, viennent lui apporter le don respectueux et soumis de leurs eaux cristallines. C'était de cette foule que montait l'hymne à la joie qui, tout à l'heure, avait si doucement caressé son oreille enchantée. Un nom, toujours le même, volait de bouche en bouche. Et ce nom, qui était le sien, était répété dans un débordement de reconnaissance, comme un mot magique qui calme la douleur et apaise le sanglot...

Porté par ce flot humain, Narmont arriva à l'entrée d'un parc pavoisé dont il ne put se rappeler le nom, mais dont il reconnut aussitôt le dessin capricieusement tracé des pelouses, la nuance de rose-vert des sources et les hautes collines, éclatantes sous le soleil, qui l'entouraient de toutes parts.

Sans faire le moindre effort, Narmont se trouva placé sur une des collines, à une centaine de mètres de l'enceinte où se dressait un monument, enveloppé de son vêtement provisoire de toile. Tout autour, sur une énorme estrade, Narmont aperçut les représentants de tous les corps d'État, ainsi que de nombreux délégués d'associations populaires : grands et petits, pauvres et riches, célèbres et obscurs, tous, sans distinction de classe, de fortune et de culte, étaient là.

A un moment, sur un signe invisible, la toile tomba et le monument apparut, tout baigné de rayons vermeils, auréolé d'or.

D'un rocher de granit, surplombant une source aux

eaux murmurantes, surgissait une mâle et noble figure, où Narmont avait aussitôt reconnu ses traits. Le regard éclairé par une mystérieuse lumière et plongeant dans l'infini, comme cherchant à scruter toutes les causes, à découvrir la raison initiale de tous les problèmes qui torturaient les humains, le poète dominait, en un geste impérieux et doux à la fois, la terre entière, qui, sous forme d'une femme, au masque d'une sévère beauté, en une attitude de recueillement et de muette supplication, paraissait attendre la parole de vérité et de justice qui anoblirait son cœur, qui purifierait son âme encrassée dans la fange de la férocité et de la laideur. A côté du poète et quelque peu au-dessous de lui, une autre figure de femme, aux yeux illuminés, les ailes largement déployées, le bras droit posé sur son épaule, le bras gauche levé en l'air, semblait le pousser en avant vers la conquête d'un royaume de féerie : c'était la statue de la Gloire.

Une acclamation s'éleva, acclamation d'enthousiasme, de reconnaissance et de joie que répétèrent d'innombrables échos... Et, pendant de longs instants, un seul mot s'échappait de toutes les poitrines, un seul nom jaillissait de toutes les lèvres : Narmont! Jeunes et vieux, hommes et femmes, adultes et enfants mêlaient ce cri unique, — et Narmont crut entendre les battements précipités et fiévreux d'un cœur gigantesque où se fussent fondus les cœurs de tous les assistants... Ce fut une minute inoubliable, une de ces minutes qui marquent dans l'infinie existence de l'humanité, où l'homme, brisant d'un effort vigoureux les liens qui l'attachent à la terre, s'envole d'un vol indomptable et libre vers l'immensité des cieux...

Lorsque le silence se fut rétabli, un long défilé de discoureurs commença. Narmont vit passer, les uns après les autres, des femmes et des hommes de tout âge, de toute couleur, qui tous glorifièrent à l'envi les incomparables beautés de son œuvre grandiose, qui tous s'inclinaient, pleins d'un respect admiratif, devant son génie. Mais, chose qui frappa Narmont, — tous les orateurs, comme par un accord tacite, s'étaient gardés de faire la moindre allusion aux longues années de misère que le poète avait connues et dont le souvenir s'était si profondément gravé dans son esprit, dont la griffe avait si profondément entamé sa chair pantelante, que même maintenant, à plus de soixante ans de distance, il en éprouvait encore la torturante douleur.

Pourquoi n'en parlaient-ils pas? Pourquoi, franchement, loyalement, ne traçaient-ils pas l'horrible calvaire qu'il avait gravi, avant d'atteindre la cime immaculée où, sous le pur rayonnement des étoiles, se dresse le temple de la Gloire, l'Irrésistible Séductrice.

Et pendant qu'il y songeait, pendant qu'il cherchait la raison de cette omission étrange et grave, Narmont aperçut partout des groupes d'adolescents qui, les yeux brillants, attachaient un regard fasciné sur la statue de la Gloire, qui, soulevés par une impérieuse passion, la gorge séchée par une inextinguible soif, semblaient être sur le point de se précipiter, en une course vertigineuse, dans la voie qu'indiquait le bras de la Gloire, tendu vers le ciel...

Tout à coup, comme sur l'ordre d'un invisible magicien, le tableau changea.

La foule avait disparu. Un silence complet, absolu, régnait... Pas un souffle, pas un bruit. Narmont restait toujours sur la haute colline, d'où il avait assisté à l'érection de son monument. Sous la pâle et froide lumière de la lune, qui avait subitement remplacé l'éclatante et chaude lumière du soleil, la statue de la Gloire se détachait dans sa blancheur sur le fond sombre de la pelouse.

Seul maintenant dans cet immense parc qui, tout à l'heure, avait retenti d'enthousiastes acclamations, Narmont, immobile, fixait d'un regard ardent la blanche statue, dont le bras de marbre était toujours tendu vers le ciel étoilé.

Soudain, il se rappela les discours de ses admirateurs. Il se rappela qu'ils avaient parlé longuement, en de savantes périodes, emphatiques et sonores, des beautés de son œuvre, mais qu'ils n'avaient pas dit un mot de ses longues années de misère, de ces terribles années de lutte stérile, lorsque, le cerveau bouillonnant de rêves sublimes, mais l'estomac tenaillé par l'implacable faim, il allait frapper à toutes les portes qui restaient obstinément closes.

Une indicible amertume l'envahit. Il revécut, une par une, les angoissantes minutes où, en proie au suprême désespoir, il avait failli céder à la tentation, se jeter dans les bras glacés de la mort, s'endormir sur sa poitrine de neige, les oreilles enivrées par l'apaisante chanson de l'éternel oubli. Alors lui revint le souvenir des visages rayonnants d'enthousiasme et de foi des adolescents qu'il avait aperçus dans la foule, — et il fut soulevé d'une compassion infinie pour cette adorable jeunesse, prête à s'engager imprudemment dans la voie qui mène à la gloire, cette effroyable voie, semée de périls, où tant et tant d'autres avaient déjà succombé. Et lorsqu'il songea que tant d'existences précieuses pourraient sombrer, que tant de vies vibrantes de sève printanière, de radieux espoirs de bonheur et de joie, pourraient finir en un lamentable écroulement, parce qu'une voix perverse les avait appelées vers un gouffre, il bondit, tout frissonnant de révolte et de colère, et courut vers la statue de la Gloire...

En un hymne merveilleux, d'une exquise musique, d'une incomparable puissance, il la couvrit de malé-

dictions ardentes où palpita son cœur ulcéré et meurtri. Mais, calme, impassible, son bras de marbre toujours tendu vers le royaume enchanteur des étoiles, la statue restait sur son socle ; et, un moment, il sembla au poète que ses yeux disaient : « Ingrat ! »

Alors, tout tremblant à la pensée que les adolescents la suivraient inéluctablement, la maudite Sirène, il fut saisi d'un indomptable désir de l'abattre, de la tuer, pour que jamais, jamais, elle ne pût tenter personne par ses charmes infernaux. Une pioche se trouva à ses pieds comme par miracle. Il l'empoigna et, sa force décuplée par la rage, il se mit à asséner à la statue de formidables coups... Ce fut une lutte homérique. Pendant d'interminables heures, la statue de la Gloire résista, mais finalement avec un bruit étrange, qui semblait être un déchirant sanglot, elle roula par terre... et Narmont se réveilla.

* * *

La poitrine oppressée, il parcourut sa chambre d'un regard rapide et hébété. Tout autour de lui des murs dénudés ; dans le coin un lit de sangle avec une couverture de laine déchirée et mal rapiécée ; devant lui une table de bois blanc, encombrée de manuscrits...

Il se leva, s'approcha de la fenêtre. Le pur et flamboyant horizon de son rêve était en réalité un ciel brouillé, d'un gris sale, plaqué de lourds nuages de plomb. La pluie tombait en larges gouttes. Il faisait froid, il faisait triste. D'un pas lent, tout vibrant encore de son rêve, il se mit à arpenter sa misérable mansarde.

Il songea que, depuis bientôt dix ans, il menait une existence d'affreuse misère ; il songea que, depuis bientôt dix ans, il se levait tous les matins, torturé toujours par la même pensée, tenaillé toujours par la même question : « Comment vais-je faire pour manger ? » Et, cependant, il avait accumulé des chants ardents et tendres, où, en de prophétiques accents, il clamait contre le Mal, l'Injustice, le Mensonge, contre tout ce qui pervertissait, contre tout ce qui avilissait l'âme, où, en un souffle admirable de puissance et de sincérité, il cherchait à entraîner l'humanité, à peine dégrossie de sa bestialité primitive, vers le chemin fleuri du bonheur et de la beauté... Et tout ce labeur restait vain ; personne ne voulait de lui ; on passait indifférent, les oreilles bouchées, le cœur glacé...

Le souvenir de son rêve lui revint.

Ah ! oui, ne valait-il pas mieux, en effet, étouffer la voix intérieure qui l'appelait vers l'Art, qui lui criait impérieusement : « Marche, marche quand même, à travers tous les obstacles ! Ton devoir est là ! Tu as une tâche, une tâche sublime à accomplir, — tu l'accompliras à n'importe quel prix ! » C'était la voix de la Gloire, la Séductrice. Et, encore une fois, ne valait-il pas mieux, après avoir étouffé sa voix maudite, comme, dans son rêve, il avait brisé sa statue, se plier à la nécessité implacable et, effaçant ses visions radieuses de justice et d'amour, faire comme tant d'autres, accepter l'existence terne et monotone, toute aux satisfactions bestiales sans doute, jamais éclairée par le divin rayonnement de la pensée, jamais réchauffée par l'ardeur de la lutte pour l'idéal, mais calme et tranquille : préférer à la beauté de la vaste mer, avec ses profondeurs infinies et pleines de périls, la surface égale et boueuse de la mare stagnante ?

Pendant de longues heures, Narmont arpenta sa chambre d'un pas précipité.

« Oui, se dit-il, il vaut mieux en finir ! J'ai assez souffert, j'ai assez lutté !... Vivre de n'importe quelle vie, se livrer à n'importe quelle besogne, pourvu que le pain quotidien soit assuré, pourvu que je ne connaisse plus les affres de la faim ! »

Sa décision fut prise, irrévocable...

Alors il courut à sa table dans l'âpre désir de détruire tout ce qu'il avait écrit, tout ce qu'il avait créé... Soudain, ses yeux tombèrent sur un poème qu'il avait commencé ce matin même. Du coup, sa décision croula, une chaleur lui monta au cœur, une intense flamme alluma son regard, — et, le cerveau en feu, tout frissonnant de la sublime fièvre d'enfantement, il saisit sa plume, la trempa dans l'encre et se mit au travail.

Bernard Taft.

THÉATRES

Opéra-Comique : *Hænsel et Gretel* (1), conte musical en trois actes et cinq tableaux, d'Adelaïde Wette, traduit par M. Catulle Mendès, musique, de M. E. Humperdinck.

De la musique avant toute chose.

Le vers de Verlaine pourrait servir d'épigraphe au délicieux ouvrage de M. Humperdinck. C'est de la musique, « de la musique avant toute chose », de la musique musicale ; et jamais musique ne fut plus souple et plus gracieuse, plus naïve et plus raffinée, plus pénétrante et plus légère. De là le charme d'*Hænsel et Gretel*, et son universel succès ; de là, son importance, peut-être, à un moment où la beauté propre de la musique est le moindre souci des musiciens contemporains.

On conte que M. Humperdinck s'amusa un jour à

(1) La partition française ainsi que le poème français de M. Catulle Mendès ont paru chez E. Fromont.

mettre en musique certaines chansons qui figuraient dans un conte dramatique écrit par sa sœur, Mme Adélaïde Wette, pour amuser ses enfants. Les chansons étaient bien venues, d'un joli tour populaire ; M. Humperdinck poursuivit la besogne si heureusement commencée ; il illustra de musique l'ouvrage tout entier ; et ce fut *Hænsel et Gretel*.

Le sujet en est assez puéril. Hænsel et Gretel, laissés seuls à la maison, jouent, chantent, dansent, se disputent et se bousculent. Ils s'amusent, et peut-être cherchent-ils aussi à se distraire, car ils ne sont pas sans inquiétude au sujet de leur souper. Depuis plusieurs jours, la misère est dure : ils ne mangent guère : et, s'ils mangent, c'est des choses assez peu savoureuses. Gretel, plus futée, rassure son frère : une voisine a donné de la crème, on aura du riz au lait!... Et voici les enfants qui gambadent autour de la table. La Mère paraît. Le bas n'est pas tricoté, la salle pas balayée. Les enfants effrayés se serrent l'un contre l'autre, se garant des calottes prévues ; dans la bagarre, la table tombe, la crème s'enfuit : les enfants hurlent; et, quand la Mère leur ordonne d'aller au bois chercher des fraises, ils disparaissent comme deux moineaux. Le Père entre à son tour : un peu gris, mais cordial; il a fait des affaires superbes, vendu tous les balais dont il fait commerce ; il vide sa besace sur la table : des œufs, du lard, de la viande. Quelle bombance on va faire, et que les mioches vont se réjouir!... Où sont-ils ?... La Mére raconte leurs méfaits, et qu'ils ont été cueillir des fraises vers le Roc-Voilé... Le Père frémit! c'est près du Roc-Voilé qu'habite Grignotte, la sorcière-ogresse, qui fait cuire les petits enfants et les transforme en bonshommes de pain d'épice! Vite, le Père et la Mère courent après leurs enfants. Pourvu qu'ils arrivent à temps! — C'est le premier acte.

Hænsel et Gretel sont au bois : l'une chante en tressant des couronnes, l'autre en ramassant des fraises qu'ils partagent le plus gentiment du monde. Cependant la nuit vient : l'obscurité tombe rapidement; les enfants effrayés ne trouvent plus leur chemin : sur le lac sombre, parmi les branches, des apparitions surgissent et passent... se serrent l'un contre l'autre. La nuit se fait plus épaisse. Sous un rayon de lune, voici l' « Homme au sable », qui vient chaque soir fermer les yeux des petits enfants; et, rassurés, après avoir dit dévotement leur prière, les deux petits s'endorment aux bras l'un de l'autre... Maintenant, ils rêvent. Du ciel, une échelle dorée étage ses échelons vers la terre. Des anges descendent, doucement, se groupent autour des enfants, et veillent sur leur sommeil.

Le jour luit à travers les branches. L' « Homme à la rosée » réveille Hænsel et Gretel; et tous deux, réchauffés par la claire lumière, saluent gaiment le soleil qui se lève. Mais quel monstrueux palais surgit tout à coup, fait de brioches, orné d'amandes, d'avelines, de crèmes et de sucreries?... Les enfants restent en extase. Sans doute c'est un cadeau des anges qu'ils ont vus en rêve?... Hélas! c'est le château de l'ogresse Grignotte!... Elle saisit les enfants, les ensorcelle, les enferme, et procède à leur engraissement méthodique. Ils tremblent, mais sans perdre la tête. Et, au moment où la sorcière ouvre la porte du four pour les y jeter, c'est eux qui l'y poussent et l'y enferment... Alors s'écroule le château merveilleux. A sa place, paraissent tous les enfants dévorés jadis par l'ogresse, et qui sont enfin délivrés. L'ogresse elle-même, par un juste retour, est transformée en pain d'épice que les enfants dévorent joyeusement. Le Père et la Mère arrivent, et, de toutes ces petites bouches pleines, sort un cantique de reconnaissance pour la bonté secourable et attentive du Tout-Puissant.

* * *

Dans la principale brasserie de Nuremberg on lit cette inscription en lettres énormes : *Bois et mange : glorifie Dieu!* »... Elle résume assez bien les sentiments qui règnent dans *Hænsel et Gretel*. C'est un mélange, — extraordinairement allemand, — de gourmandise et de piété. L'ouvrage de M. Humperdinck est plus allemand que *Siegfried* ou que *Tristan*; il l'est, toutes proportions gardées, comme les *Contes* de Perrault sont français. Il est bon qu'on soit et qu'on veuille rester de son pays. De plus, il se trouve que les qualités et les défauts « nationaux » se réunissent ici pour donner au poème tout l'agrément dont il est susceptible. Le petit conte de Mme Wette, on l'a vu, n'est pas exempt de puérilité : pourrait-on le reprocher à un conte dont les héros sont de petits enfants? Mais on n'y trouve pas trace du défaut le plus fréquent et le plus insupportable en ces sortes d'ouvrages : l'afféterie. *Cendrillon* est incomparablement supérieur au conte du chanoine Grimm dont est tiré *Hænsel et Gretel*. Et le livret de Mme Wette est incomparablement supérieur à celui que M. Henri Cain a écrit pour M. Massenet. C'est qu'elle n'a pas prétendu ajouter au sujet; elle a traité puérilement un sujet puéril ; et, simplement, elle y a mis la naïveté sincère et la gaîté un peu grosse mais cordiale d'un conte populaire allemand. Et, parce qu'elle a écrit simplement, — *gemütlich*, car il faut bien traduire par un mot allemand des qualités allemandes, — elle a exprimé avec vérité quelques sentiments essentiels, qui, pour être enfantins, n'en sont pas moins profonds. En un mot, le poème de Mme Wette, s'il n'est pas, j'ose le dire, émouvant à la façon de *Tannhæuser* ou de *Parsifal*, et s'il n'apporte pas au musicien des occasions d'analyse passionnante, a du

moins cette qualité de n'être pas anti musical, c'est-à-dire de ne pas « gêner » le compositeur. Et, par le temps qui court, cela est assez rare pour qu'on le signale.

* * *

Mais, je le disais en commençant, le charme souverain et irrésistible d'*Hænsel et Gretel*, c'est la musique. Elle est exquise. Elle charme et séduit d'abord; à mesure qu'on l'étudie, on trouve plus de raisons de l'aimer. Que M. Humperdinck use avec un peu trop de persistance de certains procédés de développement, cela est possible; remarquez toutefois que le contrepoint, par sa simplicité même, par ce qu'il a, pourrait-on dire, de « primitif », convient fort bien aux sentiments simples et limpides des deux héros-enfants. J'admets encore qu'on puisse trouver, — je ne l'admets toutefois que pour une scène, — quelque disproportion entre la musique et la situation qu'elle commente; ainsi, la terreur des enfants à l'entrée de leur mère (fin du premier acte) me paraît traduite avec une ampleur un peu démesurée; pour le reste, je déclare n'avoir été choqué ni par l'épouvante des petits perdus dans la forêt, ni surtout par la solennité du cortège des anges; car enfin les anges sont toujours des anges, et ce n'est pas parce qu'ils veillent sur des enfants qu'ils doivent affecter une allure volontairement puérile; voudrait-on qu'ils descendissent du ciel, — car ils en descendent, — sur l'air de *Madame Tartine?*...

Aussi bien, la marche en question est-elle construite sur deux thèmes précédemment entendus: l'un par lequel l'« Homme au sable » rassure les enfants en leur promettant que les anges protégeront leur sommeil; l'autre est celui de la jolie prière pendant laquelle Hænsel et Gretel, prient les anges de veiller sur eux. Ces deux thèmes devaient donc être rappelés lors de la venue des anges; et il faut ajouter qu'ils sont non seulement ravissants, mais tout à fait conformes aux sentiments qu'ils traduisent. Que reproche-t-on, alors, à cette marche? Son ampleur?... Je viens de m'expliquer là-dessus. Certaine progression qui rappelle un peu les *Maîtres Chanteurs*? J'y consens. Mais quel est le musicien contemporain qui n'est pas hanté par les procédés musicaux du Dieu de Bayreuth? En vérité, si M. Humperdinck en use parfois, — moins que beaucoup d'autres, très certainement, — ce n'est pas Wagner qu'il rappelle d'ordinaire (sauf par certains « intervalles », et par l'écriture des « récitatifs »): ce serait plutôt les musiciens antérieurs à Wagner, Weber par exemple: il y a des pages d'*Hænsel et Gretel* qui font songer aux admirables scènes champêtres de *Freischutz*... La vérité, c'est que, lorsqu'on sait les fonctions que M. Humperdinck remplissait auprès de Wagner, on est surpris qu'il n'ait pas subi plus complètement l'ensorcelante influence du maître de *Parsifal*. Musicalement parlant, il y a beaucoup moins de Wagner dans *Hænsel et Gretel* que dans une bonne moitié de nos « drames lyriques » contemporains.

C'est quelque chose, assurément, que de n'être point un imitateur. C'est mieux encore d'être quelqu'un. J'avoue, avec regret, que je ne connais de M. Humperdinck qu'*Hænsel et Gretel*, et c'est peu d'un seul ouvrage, surtout d'un ouvrage d'un genre assez particulier, pour juger la personnalité d'un compositeur. C'en est assez du moins pour juger son habileté et son savoir. Ceux-ci sont dignes d'admiration.

Son orchestre est constamment intéressant, jamais banal, très souvent original (notamment par l'ingénieux emploi des cors), et où l'instrumentation est résolument subordonnée à l'idée musicale: c'est un délice de suivre, à travers tous les instruments, le développement clair et régulier de la phrase, sans jamais en être distrait par des effets voulus et inutiles: c'est un charme que la manière dont s'enchaînent ou se superposent les différents thèmes, avec une souplesse, une aisance presque incroyables, avec un souci constant, — et surprenant, hélas! — de la pure beauté musicale. La partition de M. Humperdinck est extrêmement compliquée. A l'audition, il n'en est pas de plus claire, et, si j'ose employer ce mot si honni, de plus « chantante »...

Ce sont des qualités rares, sans doute. Il en est une plus précieuse encore, et dont M. Humperdinck est abondamment pourvu: c'est que tout ce qu'il écrit est « de la musique ». La phrase, chez lui, est naturellement copieuse. Vous savez ces étoffes dont on dit « qu'on en a plein la main »? On pourrait le dire aussi de la mélodie de M. Humperdinck. Quelques notes suffisent pour que le contour en soit nettement défini; la mélodie « vit », si l'on peut ainsi parler: elle se développe et croît librement, soucieuse d'être expressive, mais soucieuse aussi d'être belle ou jolie. Ouvrez la partition au hasard; vous serez émerveillé de son abondance musicale: musique claire et originale, précise et souple à la fois. Et cette musique qui est de la musique, cette musique qui chante, nous donne un plaisir infini. Entre le « dégingandage » de la nouvelle école italienne et les casse-tête de nos compatriotes, la vie de l'amateur de musique était douloureuse. Tout de même, il y a autre chose. *Hænsel et Gretel* nous l'a appris, ou rappelé. Et cela seul vaudrait notre reconnaissance à M. Humperdinck.

N'exagérons rien. Il est certain que ce livret, par sa puérilité même, permettait à la musique de garder le premier rôle. Les sentiments mis en action sont

extrêmement simples, presque rudimentaires : c'est la joie, la peur, la piété de deux enfants. Il ne saurait être question d'analyse ni de psychologie ; les sentimens se modifient à peine. Qu'une phrase nous donne d'abord une impression de joie, elle n'a ensuite qu'à se développer musicalement, sans les arrêts et sans les transformations qui eussent été nécessaires avec des personnages plus compliqués qu'Hænsel ou Gretel. Mais, que M. Humperdinck ne s'y soit pas trompé et qu'il ait traité son sujet précisément comme il devait être traité, voilà qui montre son discernement. Enfin, quand on l'aura félicité d'avoir laissé ses mélodies chanter, il reste qu'il fallait les inventer, — surtout qu'il fallait *oser* les écrire.

Nos compositeurs, sans doute, en trouveraient d'équivalentes, mais ils se couperaient la main plutôt que leur garder une forme régulière, enlizés qu'ils sont dans le wagnérisme, un wagnérisme mal compris. Or, qu'ils méditent ceci : depuis la mort du maître, le seul ouvrage où ses disciples aient reconnu l'application, non de ses procédés, mais de ses principes, c'est l'ouvrage si parfaitement mélodique de M. Humperdinck. Il ne s'agit pas de l'imiter, ce qui serait stupide, et impossible d'ailleurs à des gens de chez nous. Mais c'est une occasion nouvelle de comprendre ce qu'il y a de large et de fécond dans la théorie wagnérienne. Que nos musiciens profitent de la leçon et de l'exemple, et la représentation d'*Hænsel et Gretel* n'aura pas été inutile.

Quel qu'en doive être d'ailleurs le résultat, elle aura été un charme. Je l'ai dit ; je ne l'ai pas dit assez peut-être. Sachez qu'en ce moment, à Paris, on joue de la bonne musique, qui consent à être jolie. C'est un phénomène assez rare pour qu'on tienne à en être témoin.

Il n'est pas un théâtre, en ce moment, où la mise en scène soit plus raffinée, plus parfaitement intelligente qu'à l'Opéra-Comique. Dans ce théâtre subventionné, on travaille, on cherche, et l'on réussit !... Les décors d'*Hænsel et Gretel* sont des merveilles de goût et de poésie ; de vrais miracles, peut-on dire, quand on connaît la scène sur laquelle ils sont construits. — L'interprétation est digne de l'œuvre : exquise et vivante, sans une faiblesse. La place me manque pour leur attribuer à chacun les éloges qu'ils méritent ; je ne puis que dire encore qu'ils sont parfaits.

Jacques du Tillet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Nouvelle Cuisinière bourgeoise, par Franc-Nohain.
(Editions de la *Revue Blanche*.)

La place qu'occupa Théodore de Banville parmi les Parnassiens, il faut l'accorder parmi les nouveaux poètes, les vers-libristes (comme on a le barbarisme de les appeler) à Franc-Nohain. Même habileté merveilleuse et même sûreté de métier ; de leurs instruments divers ils se servent tous deux avec une telle aisance, ils en jouent avec tant de subtile facilité, en riant, en badinant, qu'ils ont l'air de ces clowns railleurs qui contrefont d'abord les acrobates, pour se moquer, semble-t-il, et puis, se révélant acrobates eux-mêmes, les égalent alors par la hardiesse et la beauté prestigieuse de leurs cabrioles... La *Nouvelle Cuisinière bourgeoise* est un recueil de fins poèmes, presque lyriques et funambulesques aussi, sur les potages, sur les sauces, sur le pot-au-feu, le veau et la salade, les conserves, d'alouettes et les beignets d'acacia, que sais-je ? et sur tout le menu d'une bonne table bourgeoise... Et, poétisées désormais, ces nourritures diverses deviennent des espèces de symboles merveilleux ; on sent qu'elles recèlent quelque chose de surnaturel et de quasi divin, comme une étincelle cachée de l'esprit universel, et ce sera le mérite excellent de la poésie funambulesque d'avoir, par une sorte de délicat panthéisme, rendu leur âme essentielle aux plus simples choses, voire aux plats un peu vulgaires de la table de famille. Et, puisque elle-même l'entrecôte parle, nous ne la mangerons plus sans nous rappeler que le mystère de l'Être veille en elle. Ah ! les coquilles de Saint-Jacques se souviennent des pèlerins de jadis dont elles parèrent les manteaux et des croisés qui furent à Jérusalem ; aussi quel dégoût leur apporte le bourgeoisisme d'aujourd'hui ! Principalement, pieuses, elles rechignent si vous les entamez sans avoir dit le *Benedicite !...* Les vers de Franc-Nohain ont parfois une grâce, une harmonie légère, quelque chose de tendre et de délicat qui fait songer (vraiment !) à La Fontaine. Ceci sur la frivole alouette est exquis :

Pour lisser une plume ou se jouant le vent,
Ou pour donner à son aigrette
Un petit air plus conquérant,
Coquette
Pour toi seul, trop heureux et malheureux amant,
Elle a dû s'arrêter devant
Un de ces miroirs décevants,
Ta compagne, pauvre alouette !

La Camorra, par Hugues Rebell.
(Editions de la *Revue Blanche*.)

... J'avais tant aimé la *Câlineuse !...* Certes la *Camorra* n'est pas une œuvre médiocre : il faut ad-

mirer chez M. Hugues Rebell une imagination vive et féconde, un goût de l'aventure, du mouvement, du grouillement qui donne à son dernier roman quelque chose de rapide et de gai, de l'entrain. Il était bon que cette vivacité se substituât aux lenteurs des psychologues. Oui, cela vit, intensément et même confusément comme une foule méridionale émoustillée. La Camorra est cette étrange association secrète qui fait à Naples la pluie et le beau temps : elle se recrute dans les prisons, elle est composée principalement de malfaiteurs qui combinent de singulière façon les coups de brigandage et les entreprises politiques, conspirateurs et forbans, alliés aux marquis, secondés par des drôlesses, gens de sac et de corde qui tiennent en échec le gouvernement. Des rivalités de prêtres, des histoires d'alcôve, des jalousies de barbons et des sensualités diverses de toute une ville luxurieuse se mêlent aux obscures conspirations des Camorristes; l'intrigue se complique, s'enchevêtre : on s'y perd comme dans les petites ruelles embrouillées des bas quartiers napolitains, « grouillantes, noires, pailletées de lueurs fumantes ». Il me semble que M. Hugues Rebell a bien compris et assez intimement pénétré l'âme inquiétante, un peu pourrie, somptueuse pourtant de la vieille ville et sa particulière corruption. Car c'est bien Naples, ceci, n'est-ce pas? « La nuit bleue et dorée qui venait par la rue de Tolède l'enveloppait d'une volupté délicieuse et canaille, fleurant le jasmin et le poisson, l'huile chaude et l'orage. » Mais qu'est-ce que nous font ces intrigues d'aventuriers et de malandrins ? En quoi nous intéressent ces canailleries de Camorristes? ces turpitudes de prostituées? ces dévergondages séniles ou précoces? N'est-ce pas de l'agitation vaine que ce mouvement? En tous cas, c'est de la vie, ardente, folle, passionnément dépensée sous le soleil, dans l'odeur des populations trop denses; c'est de la fièvre animale, et quelque chose d'humain par conséquent. Mais les romanciers psychologues ont si bien rétréci nos goûts littéraires qu'il nous faut nous raisonner un peu pour nous intéresser à ces aventures brutales et dénuées de subtil raffinement. Et c'est pour cela sans doute que je préfère tellement la *Câlineuse*...

Poèmes et légendes du Moyen Age, par Gaston Paris. (Société d'édition artistique.)

Les austères érudits qui se sont consacrés à quelque étude très spéciale oublient trop souvent qu'ils ont des devoirs envers le public. Le bon public les admire de confiance, les sachant membres d'académies nombreuses et célèbres à l'étranger, mais il les sent inabordables. Il conviendrait pourtant que quelque chose au moins de ces nobles travaux fût révélé parfois aux profanes puisque c'est à la foule en fin de compte que tout doit aboutir et puisque toute œuvre est vaine qui n'ait en vue, fût-ce de loin, l'humanité. Aussi faut-il remercier grandement un savant tel que Gaston Paris, de bien vouloir sortir, de temps en temps, de l'ésotérique *Romania* pour initier un peu les pauvres gens que nous sommes à la vieille poésie française. Ce sont de vieux poèmes et de très anciennes légendes qu'il nous fait connaître dans son nouveau volume, la *Chanson de Roland* et les *Nibelungen*, *Huon de Bordeaux* qu'il traduisait l'année dernière en nouveau langage, *Aucassin et Nicolette*, *Tristan et Iseut*, *Saint Josaphat*, les *Sept enfants de Lara*, — œuvres charmantes ou profondes et qui tirent de leur antiquité même un agrément particulier, presque des contes d'enfants, mais dans lesquels on découvre des significations ingénieuses et comme la trace de lointaines pensées qu'il nous y faut deviner, déchiffrer et comprendre. Ces histoires de jadis, Gaston Paris les raconte avec un charme délicieux, un sens délicat de leur intime poésie, une émotion respectueuse et communicative. De chacune d'elles il sait les mystérieuses origines; il rattache aux légendes germaniques le petit roi de féerie Auberon, aux sources orientales l'aventure d'Aucassin et Nicolette et, suivant les fils ténus qui relient le moyen âge français aux lointaines civilisations de l'Inde, il nous montre en saint Josaphat la descendance directe de Bouddha. Ainsi nous apparaît dans sa continuité, dans son unité, dans sa vie essentielle, la pensée humaine, diversifiée à travers le temps et l'espace, fidèle à elle-même pourtant et organiquement constituée. Des études de ce genre ajoutent à l'attrait de délicieux récits où se révèle l'imagination spontanée des siècles abolis un véritable intérêt philosophique.

Kant, par Théodore Ruyssen. (Alcan.)

M. Ruyssen a prétendu seulement donner dans ce livre un exposé clair et exact de la philosophie kantienne. Il y a parfaitement réussi. Son ouvrage, précis et clair, très érudit mais sans affectation, très minutieux mais sans subtilité, permet d'envisager dans son ensemble une doctrine à laquelle on n'avait consacré jusqu'ici que des études partielles, tant d'études partielles qu'on ne parvenait plus du tout à s'y reconnaître : c'est à ce résultat qu'arrivent le plus souvent les commentateurs. M. Ruyssen analyse successivement les premiers ouvrages de Kant, les tentatives diverses qu'il fit avant d'avoir décidément découvert sa méthode critique, puis la critique de la raison pure spéculative, la morale, l'esthétique et la philosophie religieuse. Mais il ne s'est pas contenté d'un sec résumé ; par des citations de la correspondance, par la connaissance du caractère de Kant, de ses idées et des tendances spontanées de son esprit,

il nous fait comprendre sa doctrine. Le premier chapitre de l'ouvrage, « Kant et son temps », expose avec beaucoup de précision les influences diverses qu'a subies d'abord le philosophe, influences d'éducation, influences surtout des penseurs d'alors, Voltaire, Hume, Rousseau. Une bibliographie très complète et disposée avec méthode est jointe à ce volume excellent.

L'énigme de la main, par Mme de Thèbes. (Juven.)

Sur la couverture, une vignette : un éléphant blanc. Au-dessous, cette légende : « Je ne trompe pas, j'avertis. » Dumas fils eut confiance en Mme de Thèbes. Ne faisons pas les esprits forts et puisque la chiromancie est ici présentée comme une science, voilà de quoi flatter à la fois notre goût du merveilleux et nos prétentions positivistes. Et c'est avec passion, avouons-le, que nous lisons ce livre et que nous comparons notre paume aux figures schématiques très claires dont il est orné, et c'est avec angoisse que nous essayons de ne pas apercevoir dans les plis menus de notre épiderme l'étoile sinistre de la condamnation à mort, et c'est avec fierté que nous nous découvrons une ligne de tête bien creusée, témoignage certain de notre grande intelligence, une ligne de cœur excellente qui nous prédestine au seul grand amour unique, une ligne de vie qui nous est un gage de vieillesse heureuse et probablement respectée. Les affirmations de Mme de Thèbes sont appuyées sur d'innombrables expériences : aucune chiromancienne n'a jamais pratiqué son art si consciencieusement. Ses raisonnements révèlent une très délicate aptitude psychologique. Une seule chose me tourmente : je comprends très bien que nos gestes les plus fréquents aient marqué notre main de plis significatifs et que, nos gestes correspondant à notre caractère, notre caractère puisse donc se lire dans nos paumes. Ces constatations sont très naturelles. Mais la divination de l'avenir me semble moins aisément explicable, s'il est vrai que l'avenir ne dépende pas seulement de notre caractère, mais aussi de circonstances fortuites. Et, sans doute, il est bien certain qu'il n'y a pas de hasard à proprement parler. Mais enfin, la rencontre, dans la vie, de nos paumes avec d'autres paumes contemporaines... En tout cas, le livre de Mme de Thèbes est passionnant; il cite, d'ailleurs, Paracelse et Raymond Lulle.

Le baiser suprême, par Julien Sermet, (Simonis-Empis.)

Lucien Brachel, ex-interne des hôpitaux, est follement aimé par la jeune femme de son vieux maître, le professeur Acobin, et par une amie d'enfance, Alice Collot, fille d'un libraire de Sancerre qui vint à Paris tenter la fortune, fit faillite et mourut. Raymonde Acobin est charmante, jolie, séduisante; elle avoue son amour à Lucien et s'offre à lui sans plus de façons. Lucien la repousse, avec impolitesse, tout en se battant en duel à cause d'elle. Il passe à côté d'Alice sans s'apercevoir qu'il en est aimé; désespérée, la jeune fille tente de se suicider. Lucien se lie avec une ouvrière, et puis rompt avec elle parce qu'elle le trompe par trop. Un beau jour, le professeur Acobin meurt foudroyé par une attaque d'apoplexie en entendant sa femme faire à Lucien une brûlante déclaration. Lucien épousera-t-il la veuve? Non, non, mais il prend pour maîtresse une chanteuse de café-concert du quartier Latin. Enfin, ses yeux s'ouvrent : il comprend l'amour d'Alice. Il va l'épouser. Mais le petit Acobin a le croup; Lucien est appelé au chevet du jeune malade ; il le guérit avec du sérum, mais contracte lui-même la terrible maladie. Il meurt. A son chevet, Alice devient folle et Raymonde vient déposer sur le front glacé un baiser, suprême en effet... Style médiocre, encombré de vains détails. Roman-feuilleton passable, en somme.

Pantalonie, par Camille de Sainte-Croix. (Édition de la *Revue Blanche*.)

La Pantalonie est située sur les deux versants du Mont Pantalon entre lesquels il n'y a pas de communication. D'un côté se trouve la Négocie, dont la capitale, Trucbourg, est le foyer de plusieurs vices. Le président de cette république est un charcutier, mais d'un genre spécial. Son usine fonctionne sans l'aide d'aucun ouvrier. Il suffit à Nathan Gupor d'acheter des pots de cervelas, des os de jambon, des gelées et d'autres détritus, d'enfourner le tout dans ses appareils, d'appuyer sur un bouton électrique : de l'autre côté de la machine sortent des cochons entiers, tout prêts à être transmués en saucisses, boudins et autres charcuteries. Rien n'est plus simple. Même, pour démontrer l'excellence de ses appareils, Nathan Gupor applique un jour sa méthode à la refaçon d'un homme. (Un peu vieux, tout cela?...) Sur l'autre versant du Mont Pantalon et séparé ainsi de ce pays d'activité dévorante, règne sur la terre de Lazulie le roi Phlemmar. C'est dans cette région paisible que débarque, un jour, le savant Rhadinouard; il y met en pratique un système nouveau d'éducation. Plus de famille, suppression des joies de la maternité. Les enfants au berceau sont recueillis et élevés en commun aux frais de l'État qui ne les lâche qu'à vingt et un ans. Auparavant il leur a donné une instruction complète et leur a fait apprendre un métier. En outre, chacun d'eux a fait une année de service... militaire pour les garçons, galant pour les filles. Les amateurs des contes extraordinaires liront avec plaisir ce roman et trouveront

peut-être de l'agrément aux extravagances diverses dont il s'enrichit; ils apprendront les vertus merveilleuses du pain des anges qui rend immortel, et verront les laves du mont Pantalon détruire un jour la Lazulie, etc., etc. M. Camille de Sainte-Croix confesse, dans une courte préface, qu'il eut l'idée de ce livre en 1885 ; il est possible qu'alors cette facile satire politico-sociale eût un air satisfaisant d'actualité, de nouveauté ; de nos jours, tout cela semble un peu démodé, si je ne me trompe...

Le Roman d'un officier, par JEAN SAINT-YVES (Ollendorff).

Tout jeune officier, il a vu mourir sa maîtresse, une femme mariée, dont il a méconnu l'amour profond et qui s'est tuée en s'apercevant qu'elle était enceinte par son fait sans qu'il l'aimât réellement. Hanté par le remords, il quitte la France et prend du service dans le Sud-Algérien. Là-bas, après quelques mois, son cœur renaît à la vie. Nejma (l'Étoile), la fille d'un cheik, lui est apparue dans un pays désert où il est tombé malade. Puis elle s'est sauvée de chez les siens et l'a suivi à Biskra. Ils s'aiment éperdument, et très gentiment. Et puis un jour, pendant une courte absence que dut faire le lieutenant pour son service, Nejma est enlevée par ses parents qui la tuent plutôt que de la laisser au Roumi... L'aventure est simple, mais M. Jean Saint-Yves l'a racontée agréablement ; elle prend en outre un charme délicieux à se dérouler dans le décor d'Afrique et tout le livre est imprégné d'une sorte de volupté triste et savoureuse, et d'une nostalgie intense, la nostalgie qui émane de tout amour et celle aussi de la patrie lointaine et de l'isolement dans les régions d'exotisme. Cette petite œuvre serait tout à fait exquise si parfois elle n'était écrite avec trop de négligence et surtout si, presque toujours, elle n'évoquait le trop proche souvenir de tels livres de Loti qui, tout de même, sont plus beaux.

Un Outre-mer au XVII[e] siècle. Voyages au Canada du baron de la Hontan, publiés par FRANÇOIS DE NION. Plon.

Ce baron de la Hontan naquit à Mont-de-Marsan ou bien aux environs, vers 1666. A seize ans, à peu près ruiné par suite de procès qu'il avait hérités de son père, il s'embarqua dans le Canada. Mille déboires l'attendaient là-bas ; il n'eut pas plus de chance dans le Nouveau Monde que dans l'Ancien. Les créanciers le dépècent en son absence. Il est nommé lieutenant du roi à Terre-Neuve. Des démêlés avec le gouverneur ont pour résultat une fâcheuse accusation de concussion. Il doit s'enfuir et se réfugie en Portugal. Il passa plus tard en Hollande, revint en Béarn, puis gagna l'Espagne, ensuite le Hanovre où il connut Bayle et Leibnitz. Il mourut à quarante-cinq ans après avoir mené la plus aventureuse existence. Les mémoires de La Hontan, ses lettres plutôt, que publie M. François de Nion, ont trait principalement au Canada. Ce livre est amusant, écrit avec une bonne verve gasconne et d'un style très vif qui peint rapidement et divertit. Cette description du Canada d'il y a deux siècles est intéressante et d'utile lecture. Les expéditions hasardeuses contre les Iroquois, les chasses, toutes les aventures de cette vie mouvementée dans un pays neuf encore mais où déjà l'œuvre de Champlain donne ses fruits, les impressions d'un jeune Français du Grand Siècle brusquement transplanté parmi les sauvages, tout cela certes est pittoresque et curieux. Mais j'aime principalement la XXI[e] lettre où le voyageur, de passage en France, raconte sa visite aux ministres du Roi, ses démarches, ses déceptions, et révèle son étonnement naïf lorsque pour la première fois il se trouve en contact avec le fonctionnarisme royal ; un ministère, il y a deux siècles, n'était pas une chose extrêmement différente de ce qu'est un ministère d'aujourd'hui, — mais ce qu'on y voyait suffisait à choquer un homme qui revenait de chez les Iroquois ! M. de Nion a fait cette publication avec le plus grand soin ; on lit avec intérêt l'introduction et les notes très documentées qu'il a jointes au texte de La Hontan...

Le Chariot errant, par CORNÉLIUS PRICE. (Lemerre.)

L'auteur de ce « poème héroï-comique en trois actes » consent à ce que « le lecteur considère son œuvre comme une sorte de suite à la *Florise* de Banville ». Et même cette petite comédie n'est, en vérité, qu'une sorte d'habile pastiche de Théodore de Banville. Très habile sans doute, et très gracieux, et très spirituel, et parfois charmant. C'est merveille de voir comme M. Price attrape heureusement la rime riche munie de sa consonne d'appui, voire de sa syllabe d'appui, jeu subtil ! et comme il réussit dans la trouvaille de la cheville ingénieuse, — et s'il fait un petit peu moins de calembours que son maître, remercions-l'en plutôt. Oui, c'est à cela qu'en fin de compte Banville réduisit l'art du poète. Hélas !... Il faudrait qu'après avoir manifesté par cette œuvrette délicate son très sûr métier, M. Price ne la considérât que comme un utile exercice de versification qu'il a fait, et qu'il appliquât à d'autres sujets, plus personnels et plus profonds, son joli talent...

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Plon, « La Vie Parisienne à travers le XIX[e] siècle », *Paris de 1800 à 1900*, d'après les estampes et les mémoires du temps, publié sous la direction de Charles Simond, intéressant ouvrage, illustré de quatre mille gravures reproduites en fac-similé, d'après les documents des bibliothèques publiques, musées, collections particulières. Tome premier : 1800-1830, le Con-

sulat, le Premier Empire, la Restauration. — Aux bureaux du « Comité Dupleix », *Comment armer nos fils pour la vie?* par Octave Forsant, avec une préface de Gabriel Bonvalot, excellente petite brochure où sont très clairement exposés et démontrés les avantages de l'enseignement primaire supérieur. — Chez Lemerre, les *Gueux d'Afrique*, de généreux poèmes où l'Angleterre est traitée comme elle le mérite par Émile Blémont. (Cet ouvrage est vendu au bénéfice des blessés du Transvaal et de l'Orange.) — Chez Fontemoing, *Antigone* de Sophocle, traduction en vers par Philippe Martinon. — Chez Vanier, *la Puissance du Théâtre en France*, par Édouard Quet.

A. B.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, par G. Maspero. Tome III : *Les Empires* (1 vol in-8° jésus, contenant 379 figures et 3 planches hors texte. Paris. Hachette, 1900).

Avant de retourner en Égypte pour y reprendre la direction du Service des antiquités et des fouilles, M. Maspero a terminé sa grande *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. Ce n'est pas une nouvelle édition, complétée et luxueusement illustrée du manuel qui depuis longtemps fait autorité. C'est un ouvrage entièrement nouveau, par les proportions, par les additions de tout genre et le commentaire critique, même par le plan et l'allure magistrale du récit. Le premier volume traitait des origines, des premiers siècles de l'histoire en Égypte et en Chaldée. Le second nous avait fait assister au développement des grands empires, aux mêlées des peuples. Le troisième et dernier volume, qui vient de paraître, et qui a pour sous-titre *les Empires*, nous introduit dans le véritable Orient classique, plus familier au commun des lecteurs grâce aux récits d'Hérodote ou de la Bible. Par là, ce volume présente un intérêt tout particulier. Avec toutes les ressources d'une immense érudition et d'une critique pénétrante, M. Maspero dégage de la légende la vérité des faits. A l'aide des documents originaux, il reconstitue l'histoire authentique de l'Orient, pendant la longue période, si riche en révolutions et en surprises de toute sorte, qui va de la renaissance de l'Empire assyrien au début du IXe siècle jusqu'à la conquête d'Alexandre. Dans un vaste tableau d'ensemble, où les faits dominants et les grandes figures se détachent en relief, il mène de front l'étude de toutes les civilisations orientales durant ces six siècles. Il place au premier plan, du IXe au VIIe siècle, l'Empire assyrien, qui alors atteint son apogée; puis du VIe au IVe siècle, l'Empire des Mèdes et des Perses. Mais, en même temps, il note les manifestations de la vie nationale dans les autres pays d'Orient, tributaires ou indépendants, en Égypte, en Chaldée, en Phénicie, en Syrie, en Palestine, en Asie Mineure.

Souvent apparaissent dans le récit les Hébreux ou les Grecs, dont on nous compte les victoires ou les malheurs, non plus d'après leur témoignage exclusivement, mais d'après le témoignage parfois contradictoire de leurs ennemis. La surprise est souvent piquante; de ce point de vue nouveau, les choses prennent une autre physionomie. Par exemple, dans le dernier chapitre, rien n'est curieux comme l'histoire des guerres médiques, vue de la Perse. Bien des pages de ce volume, en évoquant l'image de l'Orient vrai, éclairent par contre-coup les Annales de la Grèce. Considéré dans son ensemble, le tableau est aussi complet que possible, et d'autant plus animé. M. Maspero ne se contente pas de marquer les étapes des conquêtes et les péripéties des révolutions. Il étudie encore ces civilisations orientales dans toute leur complexité : organisation des armées, régime administratif, développement des arts, croyances et mœurs, vie de cour et vie populaire. L'Orient tout entier se montre dans ce volume, qui, grâce à une riche illustration documentaire, parle aux yeux comme à l'esprit. Cette histoire si neuve, où l'érudition du savant est mise en valeur par le talent de l'écrivain, initie le public lettré aux principaux résultats des études d'archéologie orientale. Elle est de nature à modifier sur bien des points les idées régnantes. Le vieil Orient sort définitivement de la légende pour entrer dans l'histoire. P. M.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre. — *The Cavalry Rush to Kimberley and in Pursuit of Cronje* : sous ce titre, la revue *Nineteenth Century* publie dans son numéro de juin une quinzaine de pages d'un très réel intérêt. L'auteur en est le capitaine Cecil Boyle. Mr Cecil Boyle fut une des cinquante mille victimes de Mr Joseph Chamberlain.

En manière d'introduction à la narration du capitaine Cecil Boyle, Mr Sydney Buxton a écrit quelques lignes émues et généreusement laudatives. « Un mélancolique intérêt, dit-il, s'attache à cette relation de la grande chevauchée du général French. Elle nous parvient après la mort de son auteur. Demeuré sain et sauf au milieu des violences et des dangers d'une action qui dura quinze jours et qu'il a racontée ici d'une manière fort pittoresque, Cecil Boyle était tué quelques semaines plus tard près de Boshof, dans une rencontre qui fut un succès pour nos armes. Et telle était la fin qu'il eût souhaitée, puisque aussi bien pour lui la mort devait venir si tôt... Écrite sur de méchant papier, à moments perdus, au milieu des difficultés de la campagne, cette relation est le compte rendu simple, pittoresque, à la façon d'un soldat, de ces magnifiques mouvements de cavalerie si heureusement intervenus au moment critique... Quand, le 16 décembre, après les nouvelles de Magersfontein et de Stormberg, fut publié le télégramme annonçant la défaite de Colenso et que le *War Office* fit appel au patriotisme de la Yeomanry pour trouver des volontaires, Cecil Boyle fut des tout premiers à offrir ses services... »

Le capitaine Cecil Boyle débute dans son récit par un superbe éloge à l'adresse du général French. « Rares peut-être, écrit-il, sont en Angleterre les esprits qui, même avec les faits sous les yeux, se rendent un compte exact de ce que la patrie, pour ne pas dire l'Empire, doit à la cavalerie et aux officiers supérieurs de cavalerie. Au-dessus des faiblesses que cette courte campagne a déjà révélées, deux figures émergent, celles du général French et du colonel Douglas Haig. Quand la colonne Methuen eut reçu un choc tel qu'elle

dut se contenter de tenir l'ennemi en respect, quand les revers de Gatacre eurent causé en Angleterre la consternation qu'on sait, quand, enfin, la retraite de Buller à Colenso eut semblé mettre le comble à nos désastres, il y eut par toute l'Afrique du Sud un moment de grave anxiété que, seule, la présence de ces deux hommes French et Douglas Haig réussit à calmer... Avec les maigres ressources qu'ils avaient à leur disposition, ces deux grands chefs sauvèrent la situation à force d'habileté, de courage, d'énergie et de rapidité. . Le commandant en chef avait promis une division entière de cavalerie de 8 500 hommes et chevaux, mais quand nous quittâmes le camp de Modder-River nous n'étions que 4 800, plus sept batteries d'artillerie montée. Connu de peu, le secret de notre concentration au camp de Modder River et de la direction que nous devions prendre par le sud vers Ramdam fut bien gardé jusqu'au dernier moment. Sur le champ de bataille de Modder River, de grandes forces de cavalerie et d'infanterie, plusieurs régiments fraîchement débarqués à Cape Town, avaient été disposés en attendant les instructions... L'immense plaine apparaissait comme une mer couverte de voiles ; l'agitation, les conversations à voix basse, les faces anxieuses et la tenue sérieuse de chacun, tout disait l'action prochaine, mais quelques-uns seulement étaient au courant, savaient le plan. Le but de cette concentration à Modder River était d'induire le général Cronje en erreur, en lui faisant croire que notre intention était de forcer en nombre le défilé de Magersfontein pour secourir Kimberley, — et c'était là exactement le plan que Cronje avait prévu et qu'il s'apprêtait à combattre !... »

Mais il nous est impossible de suivre ici le narrateur dans tous les détails qu'il donne. Le capitaine Cecil Boyle conte avec abondance, et en homme qui sort tout vibrant de la mêlée, la série des savantes opérations qui aboutirent à la capture du redoutable Cronje. Celui-ci refusant de se rendre sans conditions, le cercle se fait de jour en jour plus étroit, qui l'emprisonne lui et ses compagnons. « Son unique chance de salut, écrit le capitaine Cecil Boyle, était la venue d'une colonne de Colesberg ou de Bloemfontein qui eût mis en déroute French ou Roberts. Mais la chose n'était guère possible ; la cavalerie était trop sur ses gardes, trop mobile... »

Le capitaine Cecil Boyle termine en rendant un hommage qu'on sent sincère à la valeur du chef boer et de ses vaillants compagnons : « Sans cesse, et jusque pendant la nuit, dit-il, les obus pleuvaient dru dans le laager, mais toujours ils refusèrent de céder. Une grande leçon d'héroïsme, de splendide résistance dans les conditions les plus désespérées, et l'exemple d'une défense qu'on rappellera quand le siècle aura vieilli, ont ainsi été donnés aux Anglais. »

Hollande. — On sait que, d'un commun accord, toutes les puissances signataires des résolutions votées par leurs délégués à la Conférence de La Haye ont décidé l'établissement, dans la capitale même de la Hollande, d'un bureau international pour servir de greffe à la Cour permanente d'arbitrage.

Il s'agit maintenant d'aviser à l'installation de ce bureau central. Le gouvernement hollandais vient de soumettre aux représentants de la nation une demande de crédits, dans le but de faire face aux premiers frais. Si ce projet était voté, le Trésor hollandais avancerait, dès maintenant, les sommes nécessaires.

D'Amsterdam, on annonce, pour le 24 courant, la réunion dans cette ville d'un important congrès socialiste. Les nombreuses et actives fractions du parti socialiste en Hollande seront toutes représentées à Amsterdam.

Italie. — Dans le dernier numéro de la *Nuova Antologia*, — numéro du 1er juin — la suite des *Souvenirs d'enfance et d'école* de Edmondo de Amicis. C'est surtout par le charme de récit, délicatement ému, singulièrement vivant et coloré, que valent ces pages.

Du chapitre intitulé *Il regno del terrore*, « le règne de la terreur », j'extrais les amusantes lignes que voici : « J'entrai en troisième année de grammaire avec un professeur terrible. C'était un homme à longue figure rasée et blême de Père Inquisiteur dans laquelle luisaient deux yeux clairs et froids. Il ne nous permettait ni de tourner les yeux à droite ou à gauche, ni d'allonger les jambes. Il enseignait comme il eût procédé à une cérémonie funèbre. Il avait la manie des cahiers bien écrits : nous en avions une douzaine à tenir, — pour les phrases italiennes, pour les phrases latines, pour les deux grammaires, pour les sentences morales, pour la mythologie..., c'était une véritable administration... Il ne se mettait jamais en colère, toujours parfaitement maître de lui. Mais combien féroce, le langage qu'il employait de sang-froid. A la moindre faute de grammaire : « Ah ! le vil malfaiteur ! — Vous déshonorez votre famille ! — Vous trahissez la Patrie ! — Vous finirez aux travaux forcés ! — C'est ignominieux... » Après deux mois de ce régime, nous n'étions plus que des esclaves tremblants. Nous étions de vrais martyrs de la *nouvelle méthode*, abrutis par les verbes irréguliers... Comme le grand crucifix collé au mur, au-dessus de la chaire du maître, symbolisait bien l'état de tous !... Le souvenir de trois personnages extraordinaires s'est gravé dans ma mémoire. L'un d'eux était un certain Gatti. Il était le seul d'entre nous qui ne craignît pas Ezzelino (le terrible professeur) et pour cela nous le considérions, admiratifs, comme une âme héroïque : il représentait en face de la tyrannie le secret esprit de révolte de toute la classe. Il nous vengeait courageusement, non pas en répliquant ou en répondant des insolences, mais en affectant constamment une froide insouciance et une volonté bien formelle de ne pas travailler : et rien, ni reproches, ni menaces, ne réussissait à modifier cette attitude. Le professeur le faisait s'agenouiller sur le bord de l'escalier de sa chaire et ce « héros » demeurait à genoux des matinées entières le buste droit et le front haut dans une pose d'ange rebelle à la Grammaire, tandis que [illegible] il nous paraissait grand comme une statue de [illegible]. O âme fière et dédaigneuse ! Où que tu sois, puisse ce tardif salut d'admiration d'un ancien compagnon de chaîne arriver jusqu'à toi ! »

Dans le même fascicule de la *Nuova Antologia*, la suite du grand roman à tendances humanitaires de Mme Dora Melegari : *La Città forte*. Cette nouvelle œuvre de Dora Melegari fait sensation en Italie.

G. CHOISY.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — [illegible] — *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

Le mouvement de réaction sur l'ensemble du marché s'est continué depuis huit jours, avec moins de vivacité toutefois. Il semble qu'on est maintenant bien près des plus bas cours probables.

Les embarras de la place de Bruxelles ont été la principale cause immédiate de la baisse. Cette place avait assumé des engagements considérables en valeurs industrielles russes, et en titres de tramways. Les actions du Métropolitain de Paris avaient été lancées en Belgique. De plus, la spéculation belge avait opéré des achats considérables en actions des Chemins de fer espagnols.

Le jour où il a fallu procéder à des allégements, le volume des transactions à la Bourse de Bruxelles a été tout à fait insuffisant, il a fallu vendre sur le marché plus large de Paris, qui a eu, en outre, à supporter des réalisations considérables pour le compte d'un gros spéculateur bien connu, en actions de Rio-Tinto.

* * *

Les rentes françaises se retrouvent au même cours qu'il y a huit jours, 101,22 le 3 p. 100, 102 francs le 3 1/2.

Les titres des établissements de crédit ont peu varié. A 1160 la Banque de Paris est déjà en reprise sur les cours cotés il y a deux ou trois jours, mais en réaction sur ceux de la semaine précédente. La Banque Internationale a été faible. Il y a eu des réalisations au Comptoir National d'Escompte. Le Crédit Lyonnais s'est raffermi à 1060.

Il s'est produit des offres continues en actions des Chemins français. L'Est a baissé de plus de 20 francs à 1095, le Lyon de 23 à 1825, le Nord de 25 à 2425, l'Orléans de 47 à 1730.

Les Omnibus ont été ramenés à 2100, le Suez et le Gaz se sont maintenus à 1145 et 3555.

Les Tramways sud ont baissé de 410 à 395, la Traction a trouvé à 250 une forte résistance à toute nouvelle dépréciation. Ce sont les ventes belges qui ont surtout fait perdre à cette valeur le cours de 300 où elle s'était tenue si longtemps. L'augmentation de capital de 20 à 30 millions a contribué, pour sa part, à l'abaissement des cours, qui, par conséquent, n'est pas aussi important qu'on pourrait le supposer à la simple comparaison des cotes.

L'Est Parisien a fléchi de 20 francs à 630, l'Omnium Lyonnais s'est rapproché du pair, le Métropolitain a baissé de 510 à 490, au moment même où l'on inaugurait officiellement sa première section, de Charenton à la Bastille. Les cours où ce titre avait été porté à Bruxelles étaient d'une exagération telle que le retour à un niveau plus modéré est absolument normal.

Les Voitures se maintiennent faibles à 425, les tentatives de grève des cochers étant peu faites pour ramener les acheteurs, malgré les bénéfices que peut donner l'exploitation pendant la période de l'Exposition.

Les Naphtes, Métaux, Oural Volga, Électro Métallurgie, ont continué de donner lieu à des offres, auxquelles ne correspond pas toujours une contre-partie suffisante.

* * *

Le gouvernement espagnol ayant obtenu un grand succès avec son emprunt de consolidation de 1200 millions de pesetas, valeur nominale, l'Extérieure a été bien tenue à 73 francs. Le nouveau fonds 5 p. 100 amortissable, soumis à l'impôt de 20 p. 100 et offert à 83 p. 100, a été souscrit 25 fois, et se traite à Madrid à 90, soit avec une prime de 7 p. 100.

Les Andalous, le nord de l'Espagne et le Saragosse ont baissé encore, pour la raison que nous indiquions ci-dessus. Les positions trop lourdes sur ces valeurs en Belgique, se sont allégées, ce qui n'a pu aller sans un mouvement rétrograde. A la première accalmie, ces titres se relèveront sans peine.

Le 4 p. 100 brésilien s'est relevé au-dessus de 67, le 5 p. 100 au-dessus de 75. L'amélioration du change et la diminution progressive de la circulation fiduciaire expliquent cette bonne tenue. Les cours actuels seront vraisemblablement dépassés quand arrivera l'époque fixée, 1er juillet 1901, pour la reprise des paiements en espèces des coupons de la dette extérieure.

* * *

La nouvelle de l'occupation de Pretoria par les troupes anglaises avait provoqué, sous l'influence traditionnelle du fait accompli, des réalisations qui se sont continuées lentement la semaine dernière. Le tassement s'est arrêté et un peu de reprise a déjà eu lieu sur quelques-uns des titres, comme la Rand Mines, la Ferreira et la Chartered.

La réaction s'est également arrêtée sur le Rio-Tinto aux environs de 1280.

* * *

On trouvera ci-dessous deux avis officiels adressés aux porteurs des emprunts des provinces argentines de San Luis et de Catamarca sur les conditions auxquelles il leur sera fait remise des titres du gouvernement national argentin auxquels ils ont droit en vertu des arrangements passés avec les autorités de la République Argentine.

C'est la Banque Parisienne qui a conduit les longues et délicates négociations relatives à ces deux emprunts ; elle a obtenu pour les porteurs d'obligations San Luis et Catamarca des conditions plus avantageuses que celles qui ont été concédées à aucun autre des emprunts provinciaux argentins placés en France.

L'échange des titres aura lieu aux guichets de cet établissement à partir du 15 juin courant, pour les obligations des deux emprunts. Pour chaque obligation San Luis, il sera remis un capital nominal de 450 francs en 4 p. 100 or extérieur de la République Argentine, avec une soulte de 28 francs, et pour chaque obligation Catamarca, un capital nominal de 400 francs du même fonds argentin et une soulte de 9 fr. 50 pour intérêts.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 23 JUIN 1900.

PETER HALKET DE MASHONALAND

Nouvelle.

I

La nuit était sombre ; une brise fraiche soufflait de l'est, pas assez forte pour déranger le feu qu'avait allumé Trooper Peter Halket, mais suffisante pour donner le frisson. Il s'assit auprès, seul, au sommet du kopje.

Autour, ce n'était qu'obscurité profonde ; là-haut, au-dessus de sa tête, pas une étoile ne brillait dans la voûte noire.

Il venait de voyager avec une douzaine d'hommes qui allaient chercher quelques provisions de farine et de riz au camp voisin ; puis, envoyé comme éclaireur le long d'une chaîne de collines, il avait perdu son chemin. Depuis huit heures du matin, il avait erré parmi les hautes herbes, les pierres des kopjes et les buissons rabougris, sans rencontrer d'autre trace de vie humaine que les débris d'un kraal incendié et le sol foulé d'un champ maintenant inculte, où, un mois auparavant, les troupes de la Chartered Company avaient détruit une colonie indigène.

Trois fois dans la journée, il lui était arrivé de retourner à son point de départ ; aussi, ne voulait-il plus trop s'éloigner, sachant que, le soir, après s'être aperçu qu'il n'était pas au camp, ses camarades reviendraient sur leurs pas, pour le chercher là où ils l'avaient perdu de vue.

Trooper Peter Halket était très abattu. De toute la journée, il n'avait rien mangé, se contentant de boire quelques gorgées à la petite bouteille de « brandy » du Cap, qu'il portait sur sa poitrine, et sans savoir quand de nouveau il pourrait la remplir.

Dès qu'il avait vu venir la nuit, il avait choisi pour se reposer le sommet d'un kopje qui se trouvait un peu à l'écart, et isolé des autres, de cette façon, on ne pourrait pas approcher sans qu'il s'en aperçût. Certes, il n'avait aucune crainte des indigènes, leur kraals avaient été détruits, leurs greniers brûlés à trente milles à la ronde, et eux-mêmes s'étaient enfuis ; mais il craignait un peu les lions, qu'il n'avait jamais vus, il est vrai, mais dont il avait entendu parler, et qu'il savait habitués à se blottir dans les hautes herbes et dans les buissons au pied des kopjes ; et sans savoir au juste quoi, il craignait, vaguement, à la pensée d'une première et longue nuit, seul dans le veld (1).

Lors du coucher du soleil, il avait ramassé des racines et des branches et en avait fait un tas sur le sommet du kopje ; puis dès l'obscurité venue, il y avait mis le feu, avec l'intention de l'entretenir toute la nuit. Peut-être ses amis le verraient-ils, et viendraient-ils le chercher de bonne heure le lendemain matin, et puis les bêtes fauves n'oseraient pas s'approcher tant qu'il resterait assis près du feu ; quant aux indigènes, il n'en avait aucune crainte.

Il attisa la flamme, et se demanda s'il lui était possible de veiller toute la nuit. Il était mince et de taille moyenne, avec un front oblique et des yeux bleu pâle, mais la mâchoire était vigoureuse, et les lèvres minces de sa large bouche annonçaient un homme prêt à jouir de la vie matérielle, chaque fois

(1) *Veld*, pleine campagne.

qu'il en trouverait l'occasion. Enfin, à la partie inférieure de son visage étaient clairsemées quelques touffes de blond duvet, signe d'une virilité précoce.

De temps en temps, il écoutait attentivement, cherchant à saisir un son, d'après la distance où il supposait que ses amis étaient campés et pouvaient, à la vue de son feu, tirer leurs canons; ou bien, il écoutait tout près de lui, avec encore plus d'attention; mais tout était silencieux sauf le craquement du bois dans le feu, et le léger sifflement de la brise rasant la crête des rochers sur le kopje. Il plia son grand chapeau, le glissa dans la poche de son manteau, et à la place mit un petit bonnet à deux pointes que sa mère avait fait pour lui, et qui s'ajustait si bien qu'une seule mèche de cheveux blonds en sortait, pendant sur le front. Il releva le col de son manteau pour s'abriter le cou et les oreilles, puis l'ouvrit par devant afin que la flamme du foyer vînt le réchauffer. Souvent il avait connu des nuits plus froides que celle-ci, lorsque, assis avec ses camarades autour des feux du camp, ils parlaient des nègres qu'ils avaient tués, ou des kraals qu'ils avaient détruits, ou encore murmuraient à propos de leurs rations; mais ce soir, le froid semblait ramper dans les os.

L'obscurité de la nuit au-dessus de lui, et le silence du veld tout autour, l'oppressaient. Parfois même il souhaitait entendre le cri d'un chacal ou de quelque autre bête de proie, ou bien il eût voulu que le vent soufflât plus fort au lieu de produire ce sifflement mystérieux rasant la crête des rochers. Il laissa tomber un regard sur son fusil déposé tout armé sur le sol, à ses côtés; de temps en temps aussi il levait le bras automatiquement et maniait les cartouches dans sa ceinture. Puis, il présenta au feu ses mains ouvertes, afin de les chauffer. Il n'était encore que dix heures et demie, et il lui semblait qu'il y avait au moins dix heures qu'il était assis là.

Après quelques instants, il jeta sur le feu deux larges bûches et prit dans sa poche le flacon de brandy. Une première fois il l'examina soigneusement à la lueur de la flamme, pour voir combien il contenait, puis il but une petite gorgée, et de nouveau l'examina pour voir combien il en manquait; enfin il le replaça dans sa poche.

Alors, Trooper Peter Halket se mit à penser. Cela ne lui arrivait pas souvent. En patrouille, ou dans les siestes autour des feux de camp, ce n'était pas le moment pour cela, aussi n'avait-il jamais beaucoup pensé. Du temps qu'il était à l'école, il avait été un garçon insouciant; plus tard, à sa sortie, sa mère paya le pharmacien du village pour lire avec lui, aux veillées, des livres savants d'histoire et de science, mais il n'en avait pas retenu grand'chose.

Comme règle, il n'avait l'habitude de vivre que dans le monde immédiatement autour de lui, se laissait influencer par l'impression du moment, que bientôt il laissait fuir, et cela sans beaucoup de réflexion. Mais ce soir, sur le kopje, il se mit à penser... vraiment, et ses pensées s'enchaînèrent.

Il se demanda d'abord si sa mère avait jamais reçu la lettre qu'il avait mise à la poste la semaine précédente, et si elle la recevrait à son cottage ou si elle devrait aller la chercher à la poste. Ensuite, il se mit à songer au petit village anglais où il était né, et où il avait été élevé. Il vit les jeunes canards blancs et gras de sa mère entrer et sortir en passant sous la porte, puis courir, en se dandinant, vers la petite mare située au fond de la cour; il vit la maison d'école qu'il avait tant détestée, étant enfant, et dont il s'était si souvent échappé pour aller pêcher ou dénicher des oiseaux. Il vit les images sur le mur de l'école, où frappait le soleil, l'après-midi, pendant que lui était retenu à l'intérieur. Jésus de Judée bénissant les enfants; et une autre peinture juste au-dessus de la porte, le représentant pendu, avec ses bras en croix, et le sang coulant de ses pieds. Puis Peter Halket pensa à la tour en ruines où il avait grimpé si souvent pour trouver des œufs, et il voyait sa mère debout à la porte de son cottage, tandis qu'il rentrait vers le soir, et il sentait ses bras autour du cou et la pression de son baiser, mais il sentait aussi ses larmes lui mouiller la joue, parce qu'il avait couru toute la journée, hors de l'école; et il lui faisait des excuses, et lui promettait de ne plus jamais recommencer, si seulement elle voulait cesser de pleurer. Depuis qu'il l'avait quittée il avait souvent pensé à elle, d'abord sur le bateau, puis lorsqu'il cherchait avec les prospecteurs, enfin depuis qu'il avait rejoint les troupes; tout cela d'une façon très vague, sans la voir ni la sentir distinctement. Mais cette nuit il faisait des vœux pour elle, comme il avait coutume de faire lorsqu'il était petit, qu'il couchait dans la chambre voisine de la sienne, et qu'il voyait son ombre à travers la porte quand elle se penchait sur sa cuve à laver, gagnant l'argent nécessaire pour le nourrir et le vêtir. Il se souvenait de la façon dont il l'appelait; alors elle venait, bordait son lit et lui disait: « Petit Simon. » C'était son prénom et aussi celui de son père, et elle ne le prononçait que lorsqu'il était dans son lit, la nuit, ou lorsqu'il s'était fait du mal.

Peter Halket était assis et regardait fixement la flamme. Il prenait la résolution de gagner beaucoup d'argent, afin que sa mère pût vivre avec lui. Il construirait une vaste maison dans le quartier Est de Londres, la plus grande qu'on ait jamais vue, puis une autre à la campagne, et jamais plus ils ne travailleraient.

Il était assis face au feu, semblable à un homme pétrifié. Tous les hommes faisaient de l'argent, en

venant dans le Sud de l'Afrique ; Barney Barnato, Rhodes, — tous, ils tiraient de l'argent du pays, 8 millions, 12 millions, 26 millions, 40 millions, pourquoi n'en ferait-il pas autant?

Soudain, Peter Halket se leva, puis écouta. Mais ce n'était que le vent courant sur le kopje comme une grande bête sifflante : alors il se rassit devant le feu.

Il envisageait ses affaires d'avenir. Quand il aurait fini son temps comme volontaire, on lui donnerait une large pièce de terre, et les Mashonas et les Matabélés se verraient en même temps dépossédés de tout leur pays, et la Chartered Company les forcerait, par une loi, à travailler pour les blancs, et lui Peter Halket les ferait travailler pour lui. Il gagnerait de l'argent.

Alors, il réfléchit à ce qu'il ferait de son terrain, s'il n'était pas bon et si l'on n'en pouvait rien tirer. Dans ce cas, il formerait un syndicat, appelé le « Peter Halket Gold » ou le « *Peter Halket Lion Mining Syndicate* » ou quelque autre nom semblable. Peter Halket ne se rendait pas bien compte comment cela devait être formé, mais il se sentait sûr, lui avec d'autres camarades, d'y prendre part. Ils n'auraient rien à payer pour cela, et ils auraient à Londres quelque puissant banquier qui prendrait leurs actions. Il n'aurait pas besoin de les payer, on les lui donnerait : aussi la compagnie serait formée! Personne n'aurait à payer : on prendrait le nom de « *Peter Halket Gold Mining Company Limited* ». Elle serait cotée à Londres, et ceux qui ne connaissaient pas le pays achèteraient ces actions : bien entendu, ils auraient à payer pour cela, peut-être quinze livres par action, une fois qu'elles seraient lancées. Les yeux de Peter Halket clignotaient, tandis qu'il regardait le feu. Puis ensuite, quand le marché serait haut, lui Peter Halket, vendrait ses actions. S'il en avait seulement six mille, et qu'il les vendit dix livres chaque, cela lui ferait soixante mille livres. Alors il formerait une autre compagnie, puis encore une autre.

Peter Halket se caressa doucement le genou.

C'était le point essentiel, « vendre toujours au bon moment ». Cela lui paraissait très clair, il avait souvent entendu discuter à ce sujet! Distribuer, entre quelques-uns, des actions à nom sonore, puis les vendre ; « les autres peuvent aussi les vendre au bon moment » !

Peter Halket continua de se caresser le genou d'un air rêveur.

Et alors les autres qui ont acheté les actions au comptant? Eh bien, ils peuvent les vendre aussi, ils peuvent tous s'en débarrasser!

Maintenant l'esprit de Peter Halket devenait un peu brumeux. L'opération se présentait trop difficile pour lui ; c'était comme la règle de trois, à l'école, lorsqu'il ne pouvait pas voir la [illegible] qui existait entre les deux premiers termes et le troisième. Et puis, s'ils ne vendaient pas au bon moment, c'était leur faute! Pourquoi ne le faisaient-ils pas? Lui Peter Halket ne se sentait pas responsable pour eux. Chacun savait qu'il devait vendre à temps, eh bien, tant pis!

C'est en vendant ses actions qu'on gagne de l'argent, ce n'est pas en les gardant.

Mais s'ils ne pouvaient pas les vendre?

Ici, Peter Halket hésita. « Eh bien, le Gouvernement anglais les achèterait, si elles étaient si mauvaises que personne n'en voulût ; de cette façon personne ne perdrait ». « Le Gouvernement anglais ne peut pas laisser des actionnaires dans l'embarras! » Il avait assez souvent entendu cette phrase. Le contribuable anglais aurait à payer pour la Chartered Company et aussi pour les soldats, et pour tout le reste si celle-ci ne le pouvait pas : et si cela craquait, il devait prendre les actions; parce que dans l'affaire il y avait des princes, des ducs, et... et pourquoi les contribuables anglais ne paieraient-ils pas aussi pour sa compagnie à lui? Il y mettrait un lord!

Peter Halket regardait le feu, complètement absorbé dans ses calculs. « Peter Halket esq. directeur de la *Peter Halket Gold Mining Company Limited*. Puis quand il aurait des milliers de livres : Peter Halket esq. M. P. (1). Enfin quand il aurait des millions, sir Peter Halket Privy Counsellor (2)!

Il réfléchissait profondément, en fixant la flamme. Si vous avez cinq ou six millions, vous pouvez aller où vous voulez et faire ce que vous voulez. Vous pouvez être reçu à Sandringham (3). Vous pouvez épouser qui vous voulez. Personne ne vous demandera ce qu'a fait votre mère, cela n'importe pas!

Une étrange sensation de bonheur s'abattit sur Peter Halket, et il serra de deux trous son large ceinturon de cuir. « Même si vous avez seulement deux millions, vous pouvez avoir un cuisinier et un valet, qui vous suivent quand vous allez dans le veld ou à la guerre, et vous pouvez avoir autant de champagne et d'autres choses que vous désirez. » En ce moment, cela semblait à Peter Halket plus important que d'être reçu à Sandringham. Il tira son flacon de *Cape Smoke* (4) et en but une petite gorgée.

D'autres hommes étaient venus sans rien en Afrique du Sud, et ils avaient gagné quelque chose! Pourquoi ne ferait-il pas comme eux!

Il mit quelques brindilles sous les deux grosses bûches et une superbe flamme s'éleva. Puis, il se mit à écouter encore, attentivement. Le vent était

(1) *M. P.* : membre du Parlement.
(2) *Privy Counsellor* : [illegible]
(3) *Sandringham* : [illegible]
(4) *Cape Smoke* : [illegible]

tombé, et la nuit devenue très silencieuse. Il était maintenant minuit moins le quart. Il se sentait le dos fatigué, et aurait voulu pouvoir se coucher, mais il craignait de s'endormir. Alors il se pencha en avant, les mains entre les genoux, et se laissa absorber par la lueur du feu.

Peu à peu ses pensées devinrent moins lucides, elles finirent même par n'être plus qu'une suite d'images séparées l'une de l'autre, et qui se présentaient sans ordre à son esprit, au lieu de former une chaîne d'idées. Maintenant, lorsqu'il regardait le feu pétillant, il lui semblait que c'était un des feux qu'ils avaient coutume de faire pour brûler les récoltes des indigènes, et dans lequel on jetait tout ce qu'on ne pouvait pas emporter : puis, il croyait voir les gras canards de sa mère, descendre, en se dandinant, le petit sentier bordé d'herbe verte. D'autres fois, c'étaient les huttes où il vivait avec les prospecteurs entourés des femmes indigènes, et il se demandait ce qu'étaient devenues les femmes. Il voyait aussi le corps d'un vieux Mashona dont le crâne avait sauté et dont les mains remuaient encore, il entendait le cri puissant des femmes et des enfants indigènes, quand on tournait les « Maxim » vers le kraal, et aussi l'explosion de dynamite qui bouleversait un souterrain. Enfin, il conduisait un canon « Maxim » et il lui paraissait semblable à la moissonneuse qu'il avait coutume de conduire en Angleterre; seulement, ce n'étaient pas des épis jaunes qui se trouvaient devant lui, mais des têtes de nègres, et quand il se retournait, il voyait derrière lui des rangées de ces têtes, fauchées comme des gerbes de blé.

Une flamme claire et haute jaillit des bûches dont les fentes laissèrent voir une braise ardente; le pétillement et le bruit des étincelles résonnèrent dans son cerveau comme une décharge de batterie d'artillerie. Soudain il pensa à une négresse qu'il avait prise avec un de ses amis dans un buisson; elle portait un bébé sur le dos, mais elle était encore jeune et belle. Ils ne l'avaient pas tuée! Pourtant une femme noire, ce n'était pas la même chose qu'une blanche! Sa mère ne comprenait pas ces distinctions; les choses d'Angleterre étaient si différentes des choses d'Afrique. On ne peut pas s'attendre à ce que les choses aient le même sort ici et là. Il éprouvait la sensation pénible d'être devant sa mère, essayant de se justifier et ne sachant pas comment faire.

Il se pencha de plus en plus en avant, tellement que la petite mèche de cheveux blonds qui pendait en dehors de son bonnet fut presque roussie par le feu. Ses yeux étaient encore ouverts, mais ses paupières baissaient, et ses mains tombaient de plus en plus bas entre ses genoux. Son cerveau ne gardait plus aucune autre image que l'impression de la lueur des bûches devant lui.

Soudain il eut un tressaillement, puis il se redressa et écouta.

Le vent avait cessé et l'on n'entendait plus rien. Il continua d'écouter avec attention. Deux langues de flamme, rouges et claires, jaillirent dans la nuit calme. Sur l'autre versant du kopje, il perçut un bruit de pieds nus qui montaient lentement.

Alors il sentit les cheveux de son front se raidir. Il ne pensa pas à s'échapper, la peur le paralysait, mais il ramassa son fusil. Un frisson mortel le secoua de la tête aux pieds. Une fois il avait servi un canon Maxim dans un combat où plusieurs centaines d'indigènes étaient tombés tandis qu'un seul blanc avait été blessé, et jamais il n'avait connu la crainte. Mais cette nuit ses doigts restaient raidis sur la platine de son fusil. Il s'agenouilla lentement, et s'approcha un peu du feu, son arme toute prête. Une pierre l'abritait à demi de quiconque pouvait surgir de l'autre côté du kopje et dès qu'une figure apparaîtrait sur la crête, il ferait feu.

Mais, une pensée lui vint; si c'était un de ses camarades venu à sa recherche, et non pas un ennemi aux pieds nus! L'angoisse du doute lui tordait le cœur; pendant un instant il hésita, puis dans la froide agonie de la terreur, il poussa le cri : « Qui est là? »

Et une voix répondit lentement en pur anglais : « Ami. » La réaction fut telle que Peter Halket laissa presque tomber son fusil, et la sueur froide, que l'angoisse avait retenue, jaillit de son front en larges gouttes; mais il continua à rester à genoux, l'arme en main.

— Que voulez-vous? cria-t-il en tremblant.

De l'obscurité une figure émergea au sommet du kopje en pleine lueur du feu.

Peter Halket leva les yeux.

C'était un homme à figure longue, vêtu d'une chemise flottante, en toile, dont les bords étaient serrés autour des membres; sa tête, ses bras et ses pieds étaient nus.

Il ne portait aucune arme, et sur ses épaules pendaient de lourdes boucles de cheveux foncés.

Peter Halket le regarda étonné :

— Êtes-vous seul? demanda-t-il.

— Oui, je suis seul.

Alors il abaissa son fusil et se dressa sur les genoux.

— Perdu votre chemin, sans doute? continua-t-il en tenant encore à moitié son arme.

— Non, je suis venu demander si je pourrais m'asseoir près de votre feu, pour un instant?

— Certainement, certainement, dit Peter en détaillant du regard le costume de l'étranger, et sans abandonner son fusil qu'il tenait d'une main lâche. Je suis rudement heureux d'avoir quelque compa-

gnie, c'est une sale nuit pour quiconque se trouve dehors, tout seul. Il serait impossible de trouver son chemin. Asseyez-vous, asseyez-vous.

Peter regarda encore attentivement l'étranger, puis il plaça son fusil par terre, près de lui.

L'étranger s'assit devant le feu, vis-à-vis.

Sa carnation était foncée, ses pieds et ses bras bronzés, mais ses traits aquilins et son front bombé n'étaient pas ceux d'un Africain du Sud.

— Sans doute un des Soudanais que Rhodes ramena du Nord avec lui? fit Peter en le considérant avec curiosité.

— Non, dit l'étranger, Cecil Rhodes n'a rien à faire avec ma venue ici.

— Oh! dit Peter, il ne vous serait pas arrivé par hasard de rencontrer une troupe aujourd'hui : douze blancs et sept hommes de couleur, avec trois chars de provisions? Nous les conduisions au camp principal quand ce matin je fus séparé de mes camarades, et malgré les recherches que j'ai faites depuis, je n'ai pu les trouver.

L'étranger était en train de se chauffer, lentement, les mains au feu, il leva la tête.

— Ils sont campés cette nuit au pied de ces collines, dit-il en tournant son doigt vers la gauche, dans l'obscurité. Demain, de bonne heure, ils seront ici, avant le lever du soleil.

— Oh! vous les avez rencontrés, vraiment! s'écria Peter tout joyeux, c'est pour cela que vous n'étiez pas surpris de me trouver ici. Buvez un coup!

Il tira de sa poche le petit flacon et le lui présenta :

— Je suis fâché qu'il en reste si peu, mais une goutte suffira pour empêcher le froid de vous pénétrer.

L'étranger inclina la tête, mais refusa en remerciant.

Peter leva le flacon jusqu'à ses lèvres, but une petite gorgée, puis il le remit dans sa poche. L'étranger croisa les bras autour de ses genoux et regarda le feu.

— Êtes-vous juif? demanda soudain Peter, alors que la lueur des flammes éclairait en plein le visage de l'étranger.

— Oui, je suis juif.

— Ah! continua Peter, je ne pouvais pas dire tout d'abord à quelle nation vous apparteniez; ce vêtement... vous savez! Il s'arrêta, puis ajouta : Vous vous occupez d'affaires, je suppose? De quel pays venez-vous? Êtes-vous juif espagnol?

— Je suis juif de Palestine.

— Ah! je n'en ai jamais beaucoup vu de cette contrée. Quand je quittai mon pays, il y en avait une foule à bord; j'ai vu aussi Barnato et Beit, mais comme vous, il n'y en a pas beaucoup : la différence vient sans doute de ce que vous venez de Palestine!

Peter Halket n'avait plus maintenant aucune peur de l'étranger.

— Venez plus près du feu, dit-il, vous devez avoir froid, car vous n'êtes guère couvert. Moi, je frissonne avec ce gros manteau.

Peter éloigna un peu son fusil et jeta une autre bûche dans le feu :

— Je regrette de n'avoir pas quelque chose à vous offrir à manger, mais je n'ai rien mangé moi-même depuis la nuit dernière. C'est salement dégoûtant d'être comme cela dehors, sans rien avoir à se mettre sous la dent. Vous n'auriez pas pensé qu'on puisse se sentir si mal, après seulement un jour de jeûne! Vous est-il jamais arrivé de rester dehors sans rien à manger? dit joyeusement Peter en se chauffant les mains au feu.

— Quarante jours et quarante nuits, répondit l'étranger.

— Quarante! Fichtre! dit Peter. Vous deviez avoir assez à boire, sans cela vous ne l'auriez pas supporté! Quand vous êtes arrivé, je me sentais un peu découragé, mais maintenant, je me sens mieux, j'ai plus chaud!

Il remua les bûches du feu.

— Sans doute, vous êtes employé par la Chartered Company, dit Peter en regardant le feu qu'il venait de refaire.

— Non, dit l'étranger, je n'ai rien de commun avec la Chartered Company.

— Oh! ajouta Peter, alors je ne m'étonne plus que les choses ne vous apparaissent pas sous un beau jour. Pour ceux qui en font partie, il n'y a pas ici trop de bonnes choses; pour les autres, il n'y a rien du tout s'ils ne sont pas des gros bonnets. J'en ai fait l'expérience, lorsque je suis venu ici pour la première fois. J'étais avec un prospecteur qui, d'une manière ou d'une autre, était attaché à la Company, mais je travaillais à mon compte pour le prospecteur, toute la journée. Retenez ce que je vous dis : ce ne sont pas ceux qui travaillent qui gagnent de l'argent, ce sont les gros bonnets qui obtiennent les concessions!

OLIVE SCHREINER (1).

(Traduit de l'anglais par Louis Cuvallier.)

(*A suivre.*)

---

(1) Mme Olive Schreiner, la Cassandre du Cap, comme on l'a baptisée en France, est la sœur de M. Schreiner, hier encore premier ministre au Cap. Elle est l'auteur de plusieurs œuvres fameuses dont l'apparition provoqua en Angleterre un énorme retentissement. L'une des plus célèbres et des plus puissantes par sa haute portée morale est *Trooper Peter Halket of Mashonaland*, nous sommes heureux de pouvoir, avec la permission de l'auteur, l'offrir à nos lecteurs.

GUSTAVE III DE SUÈDE A PARIS

en 1771 et en 1784.

C'est dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, à l'heure des plus grandes dépravations de la monarchie de Louis XV, à l'heure où l'*esprit nouveau* de la philosophie, en vogue sur les bords de la Néva et de la Sprée autant que sur les rives de la Seine, annonçait l'aurore de la Révolution, que Paris reçut le plus de visites de souverains et de princes héritiers. Et aucun ne fut plus fêté que Gustave III de Suède, pendant les deux séjours qu'il y fit, en 1771 et en 1784.

En 1771, Gustave III était prince royal quand il arriva à Paris, et c'est durant son séjour qu'il fut proclamé roi de Suède. Soit comme prince héritier, soit comme souverain, il reçut de Paris et de Versailles l'accueil le plus chaleureux et le plus brillant. Le gouvernement de Louis XV négocia et traita avec lui; les salons les plus en renom lui ouvrirent leurs portes; et les grandes dames, douairières et jeunes femmes, lui ouvrirent leurs cœurs; — il avait vingt-cinq ans! — Paris artistique et intellectuel applaudit à son élégance et à sa grâce; Paris populaire lui fit des ovations.

En 1784, alors qu'après avoir triomphé de ses adversaires du dedans il avait réussi à déjouer les menaces de la Russie et de la Prusse, alors qu'il était dans toute la gloire de souverain heureux, son succès à Paris et à Trianon fut tout aussi considérable. Louis XVI et son peuple apprécièrent en lui un ami de la France et le fêtèrent magnifiquement.

Au lendemain de la visite à Paris du roi Oscar de Suède, il est de quelque actualité historique de rappeler les principaux faits du double séjour de Gustave III à Paris. C'est ce qui nous convie à cette étude (1).

Mais avant de donner un récit raccourci du séjour de Gustave III à Paris en 1771, il importe d'indiquer brièvement les motifs de ce voyage et les circonstances qui lui donnèrent naissance.

(1) [illegible]

I

La Suède a toujours été l'amie de la France et presque toujours son alliée fidèle et dévouée. Pendant plus d'un siècle, de son plein gré, elle fut comme son bras droit, et les Suédois ont pu être appelés les Français du Nord.

Il n'est pas d'époque où la brillante histoire du petit pays scandinave soit plus mêlée à la nôtre que la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Entre Paris et Stockholm il y avait un accord de vues sur presque tous les points et qui s'accrut au fur et à mesure que les relations de la politique devinrent plus étroites.

Il n'est donc pas surprenant que le jeune Gustave III, dont la mère correspondait avec Voltaire, subit cette influence générale. Il fut élevé « *à la française*. » Sa jeunesse fut livrée tour à tour à deux gouverneurs, le comte Tessin et le comte Scheffer, qui avaient été ambassadeurs de Suède à Paris, avaient fréquenté les salons à la mode et s'étaient liés avec les artistes et les écrivains en renom : hommes de cour plus qu'hommes de lettres, et à l'esprit léger et superficiel, mais vraiment épris de la France. Gustave III fut formé à leur image.

Bouillé, qui, dans ses *Mémoires*, parle « de son âme forte et ardente », dit de lui : « Le visage long, le teint fort échauffé; les yeux assez grands et très vifs; une physionomie extrêmement vive et ouverte. » Geffroy a ajouté : « L'œil et l'oreille aux aguets, et nous aurons un exact portrait de ce singulier esprit, ouvert à tous les échos, à toutes les ambitions, à toutes les velléités, à toutes les illusions de son temps, curieux, généreux, hardi, mais incomplet. »

Tel était, au moral et au physique, le jeune prince qui, né le 24 janvier 1746, arrivait à Paris à l'âge de vingt-cinq ans, précédé d'une réputation déjà brillante, et allait devenir un des personnages les plus curieux et les plus dramatiques de cette fin du XVIII[e] siècle si riche en caractères de toute trempe.

C'est au milieu du siècle dernier que la France prêta son appui au fameux parti des *Chapeaux* contre celui des *Bonnets*, lutte déprimante et stérile où se brisèrent, en même temps que l'autorité royale qui supportait impatiemment le joug de la Diète, les forces vives de la nation suédoise.

Mais le duc de Choiseul vit clair dans l'appui que la Suède pouvait nous prêter. Au lieu de perdre ses efforts à soutenir péniblement une des deux factions qui divisaient la Suède, c'est-à-dire de contribuer à son affaiblissement et de faire ainsi le jeu de Frédéric II et de Catherine II entre lesquels il y avait eu déjà entente et traités secrets pour un morcellement éventuel de la Suède à leur profit, Choiseul comprit

que, pour rendre la couronne des Vasa utile à notre politique, il était nécessaire de relever la puissance royale et de constituer autour de la royauté un parti royaliste.

Le duc de Choiseul, que la grande Catherine a appelé « le cocher de l'Europe », n'occupa le pouvoir que de 1758 à 1770. En ce qui concerne la Suède, il ne put qu'ouvrir les voies et préparer les événements. En effet, le roi de Suède, Adolphe-Frédéric, proclamé en 1751, était incapable de réagir contre les événements, et ne pouvait que se plier docilement aux règles de la constitution et aux exigences de la Diète. Et sa femme, la reine Louise-Ulrique, sœur du grand Frédéric, belle, mais fière et dédaigneuse, n'avait pas su gagner les sympathies de son peuple. Avec eux l'entente était donc difficile, et tout effort inutile sinon dangereux : mais Choiseul crut trouver dans leur fils, le jeune prince héritier Gustave, un partisan de ses idées. Il ne se trompa pas.

Le 9 février 1769, le comte de Creutz, ministre de Suède à Paris, écrivait au prince royal : « M. de Choiseul conjure Votre Altesse royale de faire un voyage en France pour voir le roi : Je vous assure, m'a-t-il dit, que cela en vaut la peine ; il en résultera les plus grands avantages pour la Suède. En se voyant, on fera avec la plus grande facilité, dans un seul jour, ce qu'on ne ferait pas à distance en un siècle. Nous travaillerons ensemble au bonheur et à la gloire des deux royaumes ; nous préparerons à la Suède le destin le plus brillant ; mais il n'y a pas de temps à perdre... »

Ainsi naquit le projet d'un voyage en France du prince héritier de Suède. Gustave accepta l'invitation avec enthousiasme. Néanmoins, et malgré le caractère d'urgence que le duc de Choiseul semblait y attacher, ce voyage ne se fit pas tout de suite. Il fallut obtenir de la Diète une autorisation, et ce ne fu pas sans peine.

Gustave ne quitta Stockholm, accompagné de son plus jeune frère, le prince Frédéric, que le 8 novembre 1770. Les deux princes voyagèrent incognito, Gustave se faisant appeler comte de Gothland, et Frédéric comte d'Ohland. Leur suite se composait du comte Scheffer, ancien gouverneur du prince royal et devenu le confident de ses pensées les plus secrètes, du baron Ehrensvard, du baron Taube et de cinq autres personnes. Ils cheminèrent lentement, comme on voyageait au siècle dernier, et s'arrêtèrent notamment à Copenhague, à Hambourg et à Brunswick. Ils arrivèrent à Paris le 4 février 1771, et descendirent à la légation de Suède, située rue de Grenelle-Saint-Germain, près du couvent de Pentemont (1).

(1) Le couvent de Pentemont est devenu aujourd'hui un temple protestant.

Mais le duc de Choiseul avait été renversé le 24 décembre 1770, et quand le comte de Gothland arriva à Paris, c'était le duc de La Vrillière qui faisait l'intérim des Affaires étrangères, en attendant que le duc d'Aiguillon, créature de la Dubarry, lui succédât définitivement.

Cet événement aurait pu être funeste aux projets que nourrissait le prince héritier de Suède. Celui-ci ne se montra pas autrement contrarié de cet accident. Il ne ménagea pas ses hommages à Choiseul, qui, entouré dans sa disgrâce de Chanteloup d'amis puissants, n'en constituait pas moins un parti considérable ; mais son premier soin fut de se montrer assidu vis-à-vis du parti nouveau.

Le comte Scheffer, pendant son ambassade à Paris, avait beaucoup connu la duchesse d'Aiguillon, mère du futur principal ministre. La duchesse fit aux augustes voyageurs l'accueil le plus empressé.

Le prince royal se ménagea aussi un accès auprès de la maîtresse dirigeante du jour ; il obtint la faveur de pouvoir offrir un collier de diamants au petit chien de Mme Dubarry !

On sait ce que furent les pourparlers du prince royal de Suède avec le gouvernement de Louis XV, à quelle entente et à quels résultats ils aboutirent. Il est inutile d'y revenir. Ce voyage fut le premier pas de Gustave III dans cette grande entreprise qui aboutit peu après à son fameux coup d'État du 19 août 1772.

II

En quittant Stockholm, Gustave, faisant allusion au gouvernement de ses père et mère, dit à l'un de ses confidents : « Je ne veux pas remonter au château avant que ce gouvernement de femmes n'ait disparu. » Telles étaient les dispositions du futur souverain qui entreprenait le voyage de Paris, non seulement pour prendre contact avec la société française, mais aussi pour entamer avec notre gouvernement des négociations tendant au relèvement de la Suède et de sa couronne.

Gustave et sa suite firent leur entrée à Paris le lundi soir 4 février 1771. C'était au lendemain de la disgrâce des parlements, et « l'esprit public s'était mis du côté des vaincus ». Il semble donc que l'opinion était mal préparée à faire bon accueil aux idées d'absolutisme que le jeune voyageur avait l'ardent désir de faire triompher en Suède. Le pouvoir absolu était l'objet des invectives générales. « Tels étaient, dit Geffroy, les sentiments dont retentissaient les salons où Gustave allait paraître ; les femmes distinguées qui présidaient à la société polie s'en faisaient elles-mêmes les interprètes avec une incroyable ardeur. » Or, le gouvernement nouveau représentait

les idées rétrogrades du pouvoir absolu. Il y avait là un antagonisme qui pouvait être un écueil pour le prince royal de Suède.

La mère du duc d'Aiguillon « fut la première amitié qui accueillit à Paris les princes suédois ». Dès son arrivée, d'ailleurs, Gustave n'eut qu'à se louer des procédés de la Cour de Versailles et des princes de la famille royale. On lui fit fête autant que son *incognito* le permettait; et Louis XV lui témoigna une bienveillance qui faisait bien augurer du succès des négociations aussitôt entamées.

Le 9 février, Gustave rendit visite à Versailles et soupa avec le roi ; le 12, il y eut bal chez la dauphine Marie-Antoinette ; le 18, chasse à Versailles et spectacle à la Cour; le 13, Gustave, son frère et leur suite avaient été invités à Marly ; le 22, ils le furent à Choisy. Ces fêtes répétées permirent au prince royal d'entrer de suite en contact avec les principaux personnages de la Cour de France.

Mais il n'était pas dans les goûts du prince royal et il n'entrait pas dans ses projets de se tenir confiné dans le monde officiel. Ses 25 ans et son indépendance naturelle avaient d'autres exigences. Il y allait, d'ailleurs, de son intérêt de se montrer dans Paris, et de rechercher les suffrages de la société polie, comme aujourd'hui sont recherchés les applaudissements et les bravos de la foule. « Il fallait paraître, dit Geffroy, au milieu de cette société polie qui prononçait des arrêts par-devant l'Europe. Gustave aspirait à connaître, à partager ses sentiments et ses plaisirs; il voulait être adopté par elle. » Le prince de Suède s'acquitta à merveille de son rôle.

Dès le lendemain de son arrivée, le 5 février, Gustave se montra au bal masqué de l'Opéra. Il s'empressa aussi de visiter la vieille Mme du Deffand, et « il se fit présenter dans les principaux salons parisiens, où se rencontraient, mêlés au grand monde, les hommes de lettres et les philosophes ». Tel celui de Mme Geoffrin, dont le comte de Creutz était un habitué.

Trois semaines après son arrivée à Paris, Gustave III apprit la mort subite de son père. Le 1er mars 1771, tandis qu'il se trouvait à l'Opéra, où l'on jouait *Pyrame et Thisbé*, dans la loge de la comtesse d'Egmont, le comte de Creutz vint lui apporter cette nouvelle. C'est à Paris que Gustave porta le deuil, — un deuil très court ; — et c'est pendant son séjour chez nous qu'il prêta serment de fidélité à sa constitution de 1720.

Ces graves événements ajoutèrent, si l'on peut dire, à l'intérêt qui s'attachait à la personne du jeune prince. Les succès qu'il eut à Paris redoublèrent. Paris et Versailles lui firent fête. Tandis que la Diète, à Stockholm, le proclamait roi de Suède, l'opinion publique, en France, le proclama le roi philosophe. A la Cour, dans les salons, les avances des grandes dames alternèrent avec les hommages des grands seigneurs ; au théâtre et dans la rue, le public lui fit des ovations répétées.

Avant de quitter la Suède, le jeune prince était déjà en commerce littéraire avec Marmontel, qui lui avait envoyé, comme à Frédéric II et à Catherine II, son *Bélisaire*. Il l'en avait complimenté. De plus, quand le duc de La Rochefoucauld était allé à Stockholm, en 1769, il avait désigné Rulhière à la reine Louise-Ulrique, pour écrire l'histoire de Suède. Rulhière, on le sait, était secrétaire d'ambassade à Pétersbourg au moment de la Révolution de 1762, et il avait écrit une histoire détaillée des événements qui avaient valu la couronne à Catherine II. Le manuscrit avait couru les salons de Paris, et la grande Impératrice avait usé de tous les stratagèmes pour qu'il ne fût pas livré à l'impression à cause des révélations indiscrètes ou criminelles qu'il contenait. Grimm, Diderot, l'ambassadeur de Russie avaient été employés à ces négociations, et l'incorruptible Rulhière avait promis de ne pas publier son récit avant la mort de la souveraine. Ce trait de désintéressement avait valu à son auteur une grande faveur dans les salons de Paris, et Rulhière était devenu un des écrivains les plus en vue. On pense bien que Gustave III ne négligea pas un homme pour lequel l'histoire de Russie avait si peu de secrets.

De tous nos hommes de lettres, c'est Marmontel et Rulhière que Gustave III fréquenta le plus pendant son séjour à Paris. Durant le deuil que le jeune souverain fut obligé de passer dans la solitude de l'hôtel de la légation de Suède, il n'admit d'autre société que celle de Marmontel. Et Marmontel, qui y attachait grand prix, ne néglige pas de relater le fait dans ses *Mémoires*. « Le prince royal de Suède désira de me voir souvent et en particulier. Je lui fis ma cour ; et lorsqu'il apprit la mort du roi son père, je fus le seul étranger qu'il reçut dans les premiers moments de sa douleur. Je puis dire avoir vu en lui l'exemple rare d'un jeune homme assez sage pour s'affliger sincèrement et profondément d'être roi. » N'insistons pas trop sur cette affliction d'être roi.

J.-J. Rousseau fut du nombre de ceux qui rendirent visite au jeune roi de Suède. C'est Rulhière qui fut son introducteur.

C'est à Rulhière aussi, que, dès les premiers jours de son arrivée à Paris, Gustave dut de connaître la comtesse d'Egmont, « la célèbre fille du maréchal de Richelieu, qui allait devenir sa plus ardente amie ». Il s'établit, en effet, entre le roi de Suède et la comtesse d'Egmont, qui était « dans tout l'éclat de sa beauté et de sa renommée »[1], un commerce d'es-

1. L. Bonneville de Marsangy : *Le comte de Vergennes ; son ambassade en Suède.*

prit, et l'on sait combien est curieuse cette correspondance sur le mouvement des idées de l'époque.

Il en fut de même, du reste, avec la comtesse de Boufflers, qui faisait les honneurs du Temple chez le prince de Conti, et où Gustave III se rencontra avec nombre d'écrivains et de philosophes. Et aussi, avec Mme de Brionne, de la maison de Lorraine, qui, mieux que toute autre, réussit à capter les bonnes grâces du jeune roi de Suède. Mme de Brionne, comme Mme de Mesmes et quelques autres grandes dames, s'efforça de pousser Gustave III vers le duc de Choiseul et l'opposition parlementaire.

Au contraire, chez la comtesse de La Marck, qui appartenait à la famille de Noailles, Gustave III se rencontra avec une autre opposition, celle de la vieille Cour, qu'on appelait alors « le parti des dévots ».

Certaines de ces voix engageaient le roi de Suède à faire appel aux forces de l'absolutisme; la plupart de ces dames de qualité, au contraire, libérales d'instinct et nourries de philosophie, faisaient appel à ses sentiments de libéralisme et à sa générosité, pour le prémunir « contre l'enivrement de la puissance royale ». Mme d'Egmont lui avait dit : « Contentez-vous, Sire, d'être absolu par la séduction; ne le réclamez jamais comme un droit. »

Gustave III s'amusa de tous ces avis, et ne se laissa circonvenir par aucun, ni griser par les louanges qui les accompagnaient. Impartial, il écouta tous les plaidoyers, et eut le bon goût de ne pas confondre les Parlements de France avec les Diètes suédoises.

Il avait été annoncé que le roi Oscar II de Suède serait reçu par l'Académie française et assisterait à une séance solennelle. Au siècle dernier, plus encore que de nos jours, il était de règle que tout prince ou souverain, ami des Lettres, — et tous l'étaient, — de passage à Paris, se rendît à l'Académie. Gustave III ne manqua pas à cet usage bien fait pour lui attirer les sympathies de l'opinion.

C'est le 6 mars que le roi, après être resté confiné cinq jours dans les appartements de la légation, se rendit, sans appareil ni cortège, à l'Académie des sciences. Le prince Frédéric, encore sous le coup de l'émotion du décès de son père, et indisposé, ne put pas accompagner son frère aîné. D'Alembert ouvrit la séance par un discours où il fit, en termes nobles et mesurés, l'éloge de la Suède et de son nouveau souverain. Les académiciens Macquer, Sage et Lavoisier lurent ensuite des mémoires; la séance se termina par des démonstrations anatomiques de Mlle Biheron. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, après s'être longuement étendu sur les procédés artificiels de Mlle Biheron, dit : « C'est sans difficulté ce qu'il y eut de plus digne de l'attention de Sa Majesté. »

Mais c'est l'Académie française que le roi était surtout tenu de visiter. Il s'y rendit le lendemain, 7 mars, accompagné de son frère. La séance s'ouvrit par un compliment du chancelier, l'abbé de Radonvilliers. Grimm s'exprime ainsi : « Le compliment fut court. L'auteur le composa, sur le grand chemin, en se rendant de Versailles à Paris, pour assister à la séance de l'Académie. Il n'a pas voulu en donner la copie, et il prétend même avoir refusé Sa Majesté Suédoise, qui eut la bonté de lui en demander une. Après ce compliment, M. d'Alembert lut un *Dialogue aux Champs-Élysées entre la reine Christine de Suède et le philosophe Descartes*. M. Marmontel lut ensuite une comédie en deux actes et en vers, intitulée *l'Ami de la Maison* (1), et le duc de Nivernais termina la séance par la lecture de plusieurs fables de sa composition, que le public est accoutumé depuis longtemps à applaudir. On présenta après la séance au roi de Suède un jeton académique en or : il n'y en eut qu'un, et le prince Frédéric fut obligé d'en accepter un ordinaire en argent. Lorsque le roi, en examinant les portraits qui sont dans la salle d'assemblée particulière, eut remarqué celui de la reine Christine, on saisit cette occasion pour demander à Sa Majesté le sien, et elle eut la bonté de le promettre. »

La lecture de d'Alembert était d'un heureux à-propos; en effet, Gustave venait de faire édifier en Suède, et à ses frais, un monument à notre grand penseur du XVIIe siècle (2).

Le 9 mars, Gustave III alla à Marly et à Saint-Germain; en passant il visita la machine de Marly;

(1) Pièce à ariettes à la mode du jour.

(2) A propos de cette séance, il n'est pas inutile de relever une erreur inexplicable des *Mémoires* de Marmontel, — où il pourrait en être découvert bien d'autres. — Marmontel nous dit qu'il se rendit à l'Académie pour la réception de l'archevêque de Toulouse, « assemblée que le roi de Suède devait honorer de sa présence ». Marmontel se trompe. La réception de Brienne, archevêque de Toulouse, avait eu lieu le 6 septembre 1770; et à cette séance, y avait assisté le prince Charles, *second* fils de Leurs Majestés Suédoises, qui avait fait à Paris un séjour de trois semaines. Et c'est dans cette séance, qui s'était terminée par la lecture de quelques fables du duc de Nivernais, que Marmontel avait lu des fragments de son poème en prose : *Les Incas*. Nous savons même par Grimm que cette lecture n'eut qu'un médiocre succès : « Ce fragment a fort ennuyé l'assemblée, et c'est un sinistre présage pour le succès de la totalité de l'ouvrage. L'auteur a lu, d'ailleurs, d'un ton si affectueux, si pathétique, si lamentable, que son épisode n'en a pas paru plus touchant, mais plus ridicule. » Or, Marmontel nous déclare dans ses *Mémoires*, que c'est devant le roi Gustave qu'il lut, en séance académique, quelques morceaux de ses *Incas*. Il a même le soin de dire qu'il fit cette lecture « d'une voix éteinte, sans expression, sans vigueur »; et il ajoute : « néanmoins, j'eus du succès. » La confusion de Marmontel, qui se trouvait en si bons termes avec le roi de Suède, est au moins singulière. Et il est permis de se demander si ce passage des *Mémoires* de l'auteur de *Bélisaire* a bien été écrit par lui.

En réalité, Marmontel eut l'avantage de lire à Gustave III quelques fragments de ses *Incas*, mais ce ne fut pas en séance académique. Et c'est à la suite de cette lecture que le roi de Suède autorisa Marmontel à lui dédier ses *Incas*.

et le soir il s'arrêta à Rueil, où il dîna « chez la duchesse d'Aiguillon, douairière, avec M. le duc d'Aiguillon, son fils, M. le duc de Nivernais et M. le comte de Maurepas, ancien ministre d'État... On ne sait pas ce qu'y dit M. le duc d'Aiguillon, mais Madame sa mère ayant montré au roi de Suède le portrait du cardinal de Richelieu, fit apostropher Sa Majesté par ce ministre célèbre, dans une pièce de vers (1)... » que l'on nous dispensera de donner.

A propos de vers, et malgré toute leur médiocrité, il est préférable de citer ceux que Grimm attribue à Voltaire : Gustave avait nourri le projet de faire un pèlerinage à Ferney, « pour y vénérer face à face le saint que l'Europe révère ». Son deuil le contraignit à renoncer à ce projet. Mais un jour, dans un des nombreux dîners qui lui furent offerts, et en présence de M. d'Argental, ami du patriarche, il eut la générosité de défendre vivement « ce saint contre le maréchal de Broglie, qui s'en prenait à lui de tout le mal arrivé depuis quelques années ». Grimm prétend que Voltaire, prévenu par M. d'Argental, remercia le roi de Suède par ces vers (2) :

On dit que je tombe en jeunesse :
Tâchez de me bien élever.
Ne pourriez-vous pas me trouver
Quelque accès près de son Altesse ?
De vieux héros, de vieux savants,
Prendront de ses leçons peut-être.
Je veux m'instruire : il en est temps ;
C'est à moi de chercher mon maître.

En fait de pèlerinage, Gustave III s'en tint à aller voir dans l'atelier de Pigalle le modèle de la statue qu'on se proposait d'élever au grand écrivain. Il semble que le roi de Suède n'en fut pas très satisfait, car Grimm ajoute : « Ce modèle, sans être achevé, est assez avancé pour donner une idée de ce que sera le marbre ; mais on prétend qu'il n'a pas fait la conquête du roi de Suède, et que Sa Majesté a dit que si elle avait à souscrire, ce serait pour lui acheter un habit et pour couvrir sa nudité. »

C'est chez la comtesse de La Marck que le roi de Suède remarqua une petite statue de *l'Amitié*, exécutée en biscuit de porcelaine de Sèvres, d'après un modèle de Falconet. Gustave III goûta fort ce morceau, et manifesta le désir d'en avoir un semblable. La comtesse de La Marck l'offrit aussitôt au roi de Suède qui voulut bien en accepter l'hommage. La comtesse envoya le lendemain la statuette au roi, avec ces vers d'un Loyseau de Mauléon, procureur général du conseil de M. le comte de Provence :

Gustave, je vous aime : et dix lustres entiers
M'ont bien donné le droit de vous le dire.
Les rois ont cent mille guerriers
Pour assurer le sort de leur empire,
Des généraux pour livrer les combats,
Des courtisans pour chanter la victoire,
Des belles pour joindre à leur gloire
Le doux attrait des plaisirs délicats.
Mais un ami qui librement leur donne
Les sentiments qu'on vend à leur couronne,
Un tendre ami qui vole dans leur bras
Pour les payer des fatigues du trône,
Les infortunés ne l'ont pas.
Vous l'aurez, prince, et l'amitié fidèle
Que je vous offre en est le sûr garant :
Puissiez-vous dire en voyant ce modèle :
Un roi, sans l'amitié, peut sans doute être grand,
Mais il ne peut être heureux que par elle.

C'est également la comtesse de La Marck, à cinquante ans devenue dévote, qui envoya à Sa Majesté suédoise le *Petit Carême* de Massillon, et fit accompagner l'envoi d'un autre morceau de vers de la même fabrique.

Il serait excessif d'énumérer tous les dîners auxquels Gustave III se rendit pendant les quelques semaines de son séjour à Paris, et ceux auxquels il convia ses amis et ses amies (1).

Voici d'ailleurs comment s'exprime Grimm sur le séjour de Gustave III à Paris : « Le séjour du prince royal et du prince Frédéric-Adolphe de Suède n'a pas été célébré par des bals et des opéras-comiques. Jamais le baromètre de Paris ne fut moins à la danse que cet hiver. Mais la nation s'est empressée à payer par des hommages plus flatteurs le tribut qu'elle devait à leur rang, à la réputation de leur auguste mère et à leur propre mérite. Leurs Altesses Royales, de leur côté, ont fait l'accueil le plus flatteur à tous ceux qui ont été à portée de leur faire leur cour, et ont admis à leur table, indistinctement, tout ce qu'il y a de plus illustre en France par la naissance et par le rang, et les artistes et les gens de lettres les plus estimés. »

Malgré le peu d'envie qu'il en avait, Gustave III dut précipiter son départ de France. Il quitta Paris le 24 mars 1771, et arriva dans sa capitale le 30 mai. Outre les plaisirs intellectuels et mondains qu'il avait surabondamment rencontrés à Paris, il y réalisa avec le gouvernement de Louis XV cette entente destinée à préparer le coup d'État qu'il était plus que jamais résolu d'accomplir.

C'est ainsi que Gustave III réussit dans la double mission qu'il s'était donnée en venant à Paris : 1° Resserrer les liens d'amitié qui unissaient la Suède à la France, et recueillir sur le terrain diplo-

(1) [illegible] III et la Cour de France, t. I, p. 279.

(2) [illegible] Tourneux, éditeur de la [illegible] nous nous permettons de douter que l'auteur de Z[illegible] ait [illegible] ces vers qui, d'ailleurs, ne se trouvent pas dans ses Œuvres complètes.

(1) Pour en avoir un aperçu sommaire, il suffit de se reporter à la lettre que Mme du Deffand écrivait le 8 mars 1771 à la duchesse de Choiseul, qui débute ainsi : « Le roi de Suède me prit hier à souper... » et qui a été reproduite par l'historien Geffroy.

matique des subsides et des résultats pratiques. 2° Se constituer un parterre de belles dames, d'intellectuels et d'artistes, de *ce tout Paris* qui formait la société française dont il était réellement épris.

III

Rentré à Stockholm, Gustave III y prépara le coup d'État de 1772 qui surprit l'Europe et excita si fort la colère de la grande impératrice de Russie. Gustave passa dans ses États quelques années laborieuses où, aux prises avec les difficultés intérieures et extérieures, il s'efforça de mériter, par des réformes libérales, les louanges de son peuple et de l'Europe. Écrivain distingué lui-même, il mérita le titre de protecteur des arts et des lettres.

Mais Gustave III regrettait toujours d'avoir, en 1771, quitté Paris si précipitamment; et il n'abandonna jamais le projet d'y retourner.

Ses aimables correspondantes faisaient miroiter à ses yeux les charmes de la société française, et étaient un sûr garant de l'accueil qu'il recevrait de nouveau. Puis, dans les premiers temps de la royauté de Louis XVI, les cours de Versailles et de Stockholm s'observaient quelque peu, sans se livrer à une entière confiance; et le gouvernement de Louis XVI, avait été obligé d'adresser à Gustave III quelques remontrances sur ses dépenses exagérées comme sur son goût pour les vastes desseins et les entreprises dangereuses; il était donc nécessaire de rétablir l'accord parfait qui avait existé sous les dernières années du règne de Louis XV. Enfin, l'empressement que Marie-Antoinette réservait aux Suédois, qui habitaient Paris, était bien fait pour exciter Gustave III à venir visiter Trianon. Marie-Antoinette ne lui avait-elle pas écrit le 15 octobre 1783: « Si, comme je l'espère, les voyages de Votre Majesté l'amènent jusque Versailles, elle ne peut douter de la réception due à un bon et ancien allié de la France. Je vous prie de croire que j'aurai personnellement grand plaisir à vous témoigner combien je suis sensible aux procédés de votre amitié. »

Gustave III avait fait un séjour à Spa en 1780; en 1783 il visita l'Allemagne et l'Italie, et fit de longs arrêts à Florence et à Rome. Le gouvernement de Versailles se rendit compte qu'il était opportun de lui adresser une invitation expresse. M. de Vergennes lui fit même savoir qu'on reprendrait volontiers les pourparlers relatifs à la cession d'une des Antilles que Gustave III convoitait.

Le 7 juin 1784, un peu avant midi, Gustave de Suède, voyageant sous le nom de comte de Haga, arriva à Paris, après s'être arrêté à Turin, Gênes, Toulon, Marseille et Lyon. A Lyon, notamment, il reçut un accueil empressé, et assista, nous dit Métra, au gonflement et au départ d'une montgolfière, « qu'on avait nommée la *Gustave* », et qui s'éleva avec deux aéronautes, dont une jeune artiste lyonnaise, Mme Tible, « désormais immortelle par le courage héroïque dont elle a fait preuve et les compliments qu'elle a reçus du roi (1) ».

A Paris le comte de Haga descendit chez son ambassadeur, le baron de Staël, qui habitait déjà rue du Bac, « la rue au célèbre ruisseau ». Le jour même de son arrivée, le roi se rendit à Versailles, sans être annoncé. Louis XVI chassait à Rambouillet; prévenu par un courrier, il arriva précipitamment, et la hâte de sa toilette fut telle, qu'il parut devant son hôte « avec un soulier à talon rouge et un autre à talon noir, une boucle d'or et une autre d'argent, et ainsi du reste. » Le comte de Haga soupa ce soir-là avec Louis XVI, Marie-Antoinette et une partie de la famille royale dans les petits appartements; puis, au lieu d'accepter le magnifique appartement qui lui avait été préparé au château, il alla loger en ville, chez Touchet, baigneur. Gustave III n'était pas fâché de montrer que, dédaigneux, à ses heures, de l'étiquette officielle, il savait vivre comme un simple bourgeois.

A Paris, Gustave déclara qu'il ne recevrait aucune visite; et nous savons que le lieutenant de police intima l'ordre aux nombreux créanciers de la Suède de s'abstenir de toute réclamation pendant le séjour du roi dans la capitale! Néanmoins le roi alla voir les nombreuses personnes qui s'étaient inscrites chez lui, et il accepta de nombreuses invitations à souper. Nous citerons celles des comtesses de Boufflers et de La Marck, de la duchesse de La Vallière, des princesses de Lamballe et de Croy, de la duchesse d'Aiguillon, etc. Le galant souverain retrouva une bonne partie de son fidèle bataillon d'*amies!*

Le séjour de Gustave III à Paris est connu, et nous n'avons pas le projet d'en tracer ici l'itinéraire. Il nous suffira de citer quelques anecdotes et traits particuliers.

Les premiers moments du séjour de Gustave III furent marqués par un pénible incident, et dont il se montra très affecté. A un bal masqué donné par la Cour, pendant que le roi de Suède offrait le bras à Marie-Antoinette, un gentilhomme de sa suite, le chevalier de Peyron, courut provoquer le comte de La Marck qui l'avait traité de poltron. Une rencontre eut lieu le lendemain au bois de Boulogne; les deux combattants furent blessés, mais le coup que reçut Peyron lui passa dans l'œil, « et ne lui laissa que trois quarts d'heure de vie. Dès le soir on l'enterra à Chaillot (2). » Gustave III, qui aimait le chevalier, fut très affligé de cette perte.

(1) *Correspondance* [illegible], t. XVI.
(2) *Id.*, [illegible] p. 22[illegible]

Le roi de Suède était obligé de se conformer au programme que la coutume et la mode dictaient aux souverains visitant notre capitale. Il s'y conforma scrupuleusement et de bonne grâce.

Parmi ces usages, l'un des premiers était de se montrer au Théâtre-Français, à l'Opéra et à la Comédie-Italienne, où le public lettré et mondain se donnait rendez-vous. Gustave témoigna si bien « de son goût irrésistible pour la scène française » qu'il alla « presque chaque soir à deux ou trois représentations ». A cause de lui, en trois semaines, l'Opéra renouvela son répertoire, et monta huit ou neuf grands ouvrages, parmi lesquels plusieurs de Glück et de Grétry. Et la Comédie-Française fit de même ; elle reprit le *Siège de Calais*, le *Roi Lear* de Ducis, et plusieurs autres pièces. Le *Mariage de Figaro*, qui faisait courir tout Paris, était l'objet des discussions générales ; c'est le 27 mars 1784, en effet, qu'avait été représentée la fameuse pièce, et dès la première représentation elle avait eu un succès prodigieux. Le gouvernement avait fait preuve d'esprit en permettant la représentation ; mais le public n'avait pas été aussi indulgent, et l'on sait que pour bon nombre de gens la pièce passa pour inconvenante. Beaumarchais, qui avait le mot pour rire à la ville comme à la scène, répondait aux malveillants : « Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès. » Gustave III alla deux fois au *Mariage de Figaro*, et il dit de la pièce qu'elle était « encore plus insolente qu'indécente (1) ». La première fois qu'il s'y rendit, il arriva à la fin du premier acte : par une délicate attention, le public ordonna aux comédiens de recommencer la pièce ; ceux-ci s'exécutèrent de bonne grâce, et Grimm dit que « jamais la pièce ne fut mieux jouée, ni plus vivement applaudie ».

C'est pour jouer devant Gustave III que Mme Dugazon, après une longue maladie qu'elle devait, au dire de cette méchante langue de Métra, à un Anglais qu'elle avait trop aimé, reparut pour la première fois dans *Blaise et Babet* ; et la grande artiste recueillit tous les suffrages, y compris ceux du comte de Haga.

Moins docile et moins galant fut Vestris le jeune : Marie-Antoinette, qui l'avait vu gambader dans les coulisses pendant un entr'acte, le pria d'exécuter un pas de fantaisie devant le roi de Suède. Le mime s'inclina devant la reine, mais refusa, prétextant d'un mal... au pied. « Le fameux histrion, dit Métra qui raconte le fait, paya d'un emprisonnement sa haute insolence. »

En 1784 le Parlement jouissait de quelque regain de popularité. Il n'était pas inutile que le roi de Suède s'y montrât. Gustave III assista à plusieurs audiences, et écouta avec intérêt deux plaidoiries d'avocats où il lui fut permis d'entendre un grand éloge de ses vertus, de ses mérites, de la révolution qu'il avait accomplie, et de son peuple.

Gustave III, qui était allé à l'Académie française en 1771, ne pouvait pas ne pas y retourner. La séance à laquelle il assista n'eut rien de bien divertissant. On recevait le marquis de Montesquiou, un des beaux esprits de la petite cour du comte de Provence, et ses titres académiques se réduisaient à un banal ouvrage d'histoire et à quelques bouts-rimés sans esprit. Suard, qui répondit au comte de Montesquiou, sut éviter la banalité des éloges académiques et ne tomba pas dans les lieux communs habituels. La Harpe lut ensuite le second chant de son poème sur les femmes : c'est celui où il célèbre leur goût et leurs talents dans tous les genres. Grimm, dont la critique est volontiers bienveillante, avoue que ce tableau manquait de coloris, et que le brillant auditoire de lettrés qui se pressaient dans l'enceinte académique ne souligna et ne retint que deux vers, celui qui terminait une tirade consacrée à l'éloge de Mme de Genlis :

> Un théâtre d'enfants fut celui de sa gloire.

et un second qui termine le chant :

> Tout le Nord est soumis ou tremblant sous sa loi.

Cette allusion à Catherine II, en présence du roi de Suède, n'était pas heureuse. La Harpe, au surplus, fit sa lecture d'une voix si terne et dolente, et débita si mal ses vers qui manquaient d'éclat, que son ancienne amie, Mme Pourrat, au sortir de la séance, lui dit ces paroles plus ironiques que consolantes : « Qu'aviez-vous donc, Monsieur, pour lire si mal aujourd'hui ? Peut-on faire tomber ainsi les plus beaux vers du monde ? » Et Grimm enregistra de cette façon le succès de La Harpe : « C'est pour la première fois que l'on a vu, à l'Académie française, des vers lus après des discours en prose tomber deux à deux sans obtenir presque un seul signe d'applaudissement. »

La séance académique se termina par l'inévitable lecture de quelques fables du duc de Nivernais. « Ces fables, dit Grimm, ont été reçues avec transport. » Et il ajoute : « M. le comte de Haga a paru prendre à cette lecture le plus vif intérêt ; le public qui croyait lire ce sentiment dans ses yeux, s'est permis plusieurs fois d'en demander encore une ; M. le duc de Nivernais en a lu huit. »

A l'issue de la cérémonie, le roi se rendit dans la salle particulière des académiciens ; il eut un mot aimable pour chacun d'eux, reconnut ceux qui lui avaient été présentés à son précédent voyage, et s'entretint longuement avec plusieurs, surtout avec

(1) Geffroy, t. II, ouvrage déjà cité.

Suard. Grimm put dire de cette séance mémorable : « L'ivresse des transports que la présence de Sa Majesté suédoise avait répandue sur tous ceux qui assistaient à cette séance intéressante, a dû faire croire à ce souverain qu'il était transporté à Stockholm. »

Un souverain philosophe était fait pour s'intéresser à toutes les inventions scientifiques. Gustave III s'en montrait avide. La première expérience des montgolfières ne datait que du mois de juin 1783. Comme Lyon, Versailles voulut donner au comte de Haga le spectacle d'un aérostat. La montgolfière *Marie-Antoinette* s'éleva en son honneur le 23 juin 1784, dans la cour des Ministres. Les aéronautes descendirent à terre près de Chantilly, après un *envolement* de trois quarts d'heure. On trouva généralement qu'ils auraient pu faire mieux :

C'était en Suède et non ailleurs
Qu'il fallait, mes braves Messieurs,
Aller à tire d'ailes
Et porter des nouvelles.

Gustave III se complut à beaucoup d'autres attraits qu'il serait trop long d'énumérer. Il visita la manufacture des Gobelins, celle de Sèvres, la Savonnerie; c'était le moment où le Mesmérisme était dans toute sa vogue : le roi ne manqua pas de s'approcher du fameux baquet. Il fit enfin un pèlerinage à Ermenonville, au monument de Jean-Jacques, et offrit ainsi un nouvel et discret hommage à la philosophie.

Mais c'est Trianon qui le séduisit plus particulièrement. C'est que Marie-Antoinette y donna, en son honneur, une fête où elle déploya toutes ses grâces. « On y joua le *Dormeur éveillé* de Marmontel et Grétry avec grand appareil de décors et de ballet; puis on soupa dans les bosquets, pendant que le jardin anglais était illuminé [1]. Toutes les dames étaient en blanc, et le tableau était si enchanteur que Gustave III s'écria : « C'est une vraie féerie, un coup d'œil digne des Champs-Élysées. » La reine ne se mit pas à table, et affecta de s'entretenir avec son invité et avec les gentilshommes et officiers de sa suite. « La princesse de Lamballe, disent les chroniques, y était charmante... »

De telles réceptions, de tels galas étaient bien faits pour enivrer le brillant roi de Suède. Ses *amies* se surpassèrent, si bien qu'il dut décliner plus d'une invitation : dans le nombre, celle du duc de Biron. « Le jour, nous apprend Métra, que le monarque suédois assista à la revue de son régiment, le duc de Biron avait fait préparer un diner de cent couverts dans l'espoir que Gustave lui ferait la même faveur que tant d'autres souverains, mais il a eu la mortification d'être trompé dans son attente. »

(1) Geffroy, t. II, p. 33, ouvrage déjà cité.

C'est également Métra, dont la curieuse *Correspondance* retrace surtout les petits faits de boudoir et d'alcôve, qui nous apprend cette amusante aventure : « Une des galanteries qui ont le plus flatté le roi de Suède a été celle de la comtesse de Pons, chez laquelle, en se mettant au jeu, il trouva des jetons portant son portrait, et au revers une devise flatteuse. Il n'en a pas été ainsi de la part d'une dame de Montarchet, qui demeure au Temple. Il allait, accompagné d'un seul gentilhomme, visiter Mme de Boufflers qui habite la même maison que cette dame. Le portier lui dit de monter; et dans la persuasion apparemment que toutes les portes devaient être celles de Mme de Boufflers, il ouvre la première qui se présente. Il traverse une antichambre sans laquais, puis un salon, et gagne une chambre à coucher, où Mme de Montarchet était *in naturalibus*, c'est-à-dire fort laide, comme toutes nos femmes à peinture en quittant leurs draps. Furieuse d'être ainsi surprise, elle demande au roi qui il est? Ce qu'il vient faire? Pourquoi il ne s'est pas fait annoncer? Il répond poliment qu'il n'a pas rencontré un seul domestique, et qu'il a toujours gagné terrain, espérant de trouver quelqu'un qui l'annonçât à Mme de Boufflers. Nouveaux reproches de la dame. Elle appelle son portier, lui témoigne son mécontentement et allait lui donner l'ordre d'expulser les indiscrets, si ces Messieurs, qui rougissaient de l'aventure après s'en être amusés, ne se fussent promptement retirés... et en se faisant connaître... »

En effet, « ce qui ravissait sans mélange Gustave III, c'était, nous dit Geffroy, de se mêler à la vraie vie parisienne, d'aller le soir souper, après le théâtre, chez ses bonnes amies les grandes dames, et d'errer, le jour, comme le dernier des bourgeois, dans la ville ». Gustave III, à cet égard, goûta toutes les jouissances. Aussi vers la fin de sa carrière, à l'heure des déboires et des revers, quand il se vit vaincu par les Russes et trahi par les siens, put-il dire plus d'une fois qu'il voulait abdiquer, « après quoi, il achèterait, pour passer gaiement ses vieux jours, un hôtel à Paris, sur les boulevards » !

Au milieu de ces soupers, — à une époque où les soupers étaient si en vogue, — au milieu de ces fêtes qu'il serait trop long de décrire par le menu, Gustave III ne négligea par les intérêts de sa couronne. Il eut, en présence de Louis XVI, des entretiens avec Vergennes, avec de Breteuil, et d'autres avec Calonne. Ces conférences aboutirent à un traité secret et à un pacte d'alliance et de subsides qui furent signés à Versailles en juillet 1784. La cession à la Suède de l'île Saint-Barthélemy date de ce moment.

Dès le lendemain de la signature de ce traité Gustave de Suède regagna ses États. En quittant Paris, il s'arrêta à Chantilly, où le prince de Condé, en son

honneur, donna une magnifique fête. Il était dans l'enchantement, et il parlait triomphant.

Dès son arrivée à Stockholm, le roi de Suède écrivit à Louis XVI pour le remercier chaudement de son accueil et pour l'assurer de son obéissance aux conventions stipulées dans leur pacte d'alliance.

La France avait prodigué une fois de plus à la Suède les preuves de sa vieille amitié.

La France d'aujourd'hui a fait de même. Elle a salué en la personne du roi Oscar, qui, comme Gustave III, est un lettré et un savant distingué, un vrai ami de la France.

Paris n'a pas marchandé les *vivats* au roi de Suède. On n'aurait su mieux faire, et Oscar II emportera de la France un agréable souvenir.

Ch. de Larivière.

LES CONGRÈS DE L'EXPOSITION

La Mutualité.

L'extension de la mutualité constitue un des grands faits du siècle. La pensée révolutionnaire avait désorganisé les cadres politiques et économiques de la monarchie française afin de permettre à la démocratie de se développer librement. Mais elle avait, en même temps, proclamé un individualisme théorique qui, en se traduisant dans la vie pratique et dans les lois, s'opposait à la formation de nouveaux organismes économiques et politiques. Tout l'effort de la démocratie, depuis un siècle, a été de lutter contre l'individualisme funeste de la bourgeoisie victorieuse, de s'organiser en associations cohérentes afin de former un tout homogène composé de parties groupées avec harmonie. Si l'organisation syndicale permit au travailleur de défendre ses intérêts professionnels, l'exercice de la mutualité, en même temps qu'elle lui donnait le goût de l'association et une conscience collective, lui assurait un secours en cas de maladie et lui permettait d'espérer un peu de sécurité dans ses vieux jours.

Certes, la mutualité, si on ne la considère pas autrement qu'un expédient momentané, capable d'atténuer, dans une certaine mesure, l'acuité douloureuse des crises sociales, est un instrument merveilleux entre les mains du prolétariat instruit et conscient. En Belgique, des ouvriers intelligents et disciplinés ont créé, par le moyen de la mutualité, unie à la coopération, de la richesse et du bonheur. Les Français ont beaucoup à apprendre de leurs voisins de Belgique et, aussi, d'outre-Manche. Pour que, dans notre pays, la mutualité suive son cours naturel, il faut qu'elle résolve plusieurs difficultés. En ce moment, le mouvement mutualiste, avant de prendre son plein essor, doit se dégager de l'empreinte des partis politiques, quels qu'ils soient, et de la tutelle de l'État. Cela m'est apparu clairement, au cours des cinq journées pendant lesquelles a été tenu le *Congrès international de la Mutualité*. Tandis que, dans les salles voisines, la lecture des rapports se fait d'une voix monotone et sans amener de discussions vives ni d'interruptions violentes, j'assiste, parmi les mutualistes, aux excès de gestes et de langage des assemblées démocratiques. Ce ne sont pas des hommes graves, qui vont, d'une marche assurée, vers un but qu'ils croient certain. C'est toute une démocratie qui, incertaine encore de sa destinée, hésite sur la route à choisir, sur la valeur et la sincérité des guides qui s'offrent à elle, se confie, se reprend, s'abandonne de nouveau, puis, trompée, se cabre, brise, en un jour, les cadres où elle s'était enfermée, en forme de nouveaux, suit de nouveaux maîtres, se ressaisit encore et, finalement, instruite par ses défaites et la vertu de son effort persévérant, est plus forte et plus consciente pour de nouvelles tentatives.

Le *Congrès international de la Mutualité* m'a donné l'impression d'une foule bouillonnante orientée suivant deux courants différents, qui cependant se confondent parfois et, la plupart du temps, s'opposent sans se nuire : un courant anarchique et un courant étatiste. Certains mutualistes sont partisans des *sociétés de secours mutuels* non autorisées. D'autres en tiennent pour l'approbation de l'État. Les uns et les autres argumentent avec logique. Pour bien comprendre la valeur de cette argumentation, il faut savoir à quel régime se trouvent actuellement soumises les sociétés de secours mutuels. M. Albert Chaufton, docteur en droit, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, nous l'a appris dans son discours consciencieusement documenté sur *les rapports entre la mutualité et l'État*. M. Jules Arboux, secrétaire général *de la Ligue nationale de la Prévoyance et de la Mutualité*, et secrétaire général du Congrès, nous avait, auparavant, fourni d'utiles éléments d'information dans son rapport sur la *situation actuelle de la mutualité dans chaque pays*.

* *

Le rapport de M. Arboux constate que partout où la législation se préoccupe du sort des travailleurs, il n'y a pas de véritable progrès en mutualité. Il en est ainsi en Allemagne, où l'État a organisé l'assurance obligatoire en cas de maladie par la loi du 15 juin 1883 ; en cas d'accident par la loi du 6 juillet 1884 ; en cas d'invalidité, de vieillesse par la loi du 22 juin 1889. L'Autriche, ayant suivi l'empire d'Allemagne

dans son organisation de l'assurance contre la maladie et les accidents, la mutualité autrichienne est, toute entière, comprise dans ces *Bruderladen*, ou caisses fraternelles qui, comme les *Krankencassen* ailleurs, sont dues le plus souvent à la bienveillance des patrons. Nous sommes loin de la véritable mutualité qui consiste en une société créée directement par l'initiative des participants eux-mêmes et comprenant des associations se rattachant à diverses professions. Par contre, la Belgique, la Hollande et la Suisse nous offrent le spectacle d'un remarquable mouvement mutualiste.

En France, lorsque les corporations furent dissoutes, il se forma, sous le premier Empire, un assez grand nombre de sociétés de secours mutuels, dont les éléments essentiels se trouvaient, nous dit M. Arboux, dans les modestes confréries bien connues.

Ces sociétés furent favorisées dans leur développement par la monarchie de Juillet. Il leur fut permis, avant le second Empire, d'obtenir la reconnaissance d'utilité publique : loi du 15 juillet 1850.

Elles vécurent quarante-six ans sous le régime inauguré par le décret-loi du 26 mars 1852. Ce décret concédait des avantages assez nombreux aux sociétés approuvées : locaux, livrets et registres fournis gratuitement, exemptions de droits, faculté de recevoir des dons et legs mobiliers ou de prendre des immeubles à bail, autorisation de verser les capitaux disponibles ou les fonds libres dans les caisses publiques avec bonification d'intérêt à 4 1/2, participation aux subventions, incessibilité et insaisissabilité des pensions de retraites servies dans les conditions que détermine la loi du 20 juillet 1886, admission dans les asiles de convalescence moyennant un prix de faveur, etc.

Par décret du 26 avril 1856, il était permis aux sociétés *approuvées* d'affecter une portion de leur capital à la constitution d'un fonds de retraite ouvert à la caisse des dépôts et consignations et produisant intérêt à 4 1/2 p. 100, les subventions de l'État restant inaliénables.

Une loi du 11 juillet 1868 venait compléter ces mesures. Elle permettait de contracter annuellement des assurances collectives en cas de décès pour un capital maximum de 1 000 francs, et plus tard, un décret du 28 novembre 1890 faisait dépendre les cotisations annuelles d'un coefficient propre à chaque société, déduit de sa mortalité moyenne pendant les cinq dernières années.

Mais, sous le régime de ces lois et décrets, les Sociétés de secours mutuels, si elles avaient des avantages, manquaient de l'atmosphère de la liberté. Elles n'avaient pas même le droit d'élire leur président (c'est par décret du 27 octobre 1870 que le droit de l'élire pour cinq ans leur fut accordé), le nombre de leurs membres était limité. Les unions entre sociétés étaient interdites.

Cela n'empêcha point la mutualité de se développer. En 1789, il y avait, en France, 13 sociétés de secours mutuels. En 1800, 45. En 1848, [illegible]. En 1882, 6 525. En 1895, 10 588. On compte actuellement 2 millions de mutualistes. L'avoir des sociétés est supérieur à 250 millions.

La loi du 1er avril 1898 fixe définitivement les avantages accordés par l'État aux sociétés *approuvées* ou reconnues d'utilité publique. Son intervention dans les sociétés de secours mutuels se manifeste sous la forme de subventions, de protection et de contrôle.

Les subventions accordées par l'État sont de plusieurs sortes : avant toute autre répartition, il est opéré chaque année un prélèvement déterminé par le Conseil supérieur, qui ne pourra dépasser 5 p. 100 de l'actif total, pour venir en aide aux sociétés de secours mutuels qui, par suite d'épidémies ou de toute autre cause de force majeure, seraient momentanément hors d'état de remplir leurs engagements. La plus importante source de subventions est un fonds de dotation constitué en 1852 au capital de 10 millions de francs, lequel fut employé à un achat de rentes 3 p. 100 sur l'État, dont le revenu, qui s'élève aujourd'hui à 510 000 francs, est affecté annuellement, d'après des bases invariables, aux sociétés de secours mutuels approuvées qui opèrent des versements à leurs caisses de pensions viagères de retraites. D'un autre côté, depuis 1882, le Parlement a inscrit au budget du ministère de l'Intérieur, pour subventions aux sociétés de secours mutuels, un crédit qui, après avoir varié pendant plusieurs années, paraît aujourd'hui fixé au chiffre de 810 000 francs. Enfin, depuis 1894, un crédit a été ouvert tous les ans par la loi de finances au budget du ministère de l'Intérieur pour augmenter le taux des pensions liquidées au-dessous de 360 francs. Ce crédit a été porté, pour l'exercice 1895, à 1 200 000 francs. Ajoutons que le budget de 1895 du ministère du Commerce et de l'Industrie fut doté d'une somme de 2 millions sous cette rubrique : *Bonification pour les pensions de retraites des travailleurs*.

Une autre source de revenus pour les sociétés approuvées est encore le maintien de l'intérêt à 4 1/2 p. 100 sur le compte courant disponible et sur le fonds commun de retraites. L'article 21 de la loi de 1898 tranche cette question, une des plus graves qui aient été soumises au législateur. Le décret du 26 mars 1852 attribuait, en effet, aux fonds déposés par les sociétés de secours mutuels à la Caisse des dépôts et consignations un intérêt annuel de 4 1/2 p. 100. Ce taux d'intérêt, à une époque où l'argent rapportait plus de 5 p. 100 ne grevait nullement

l'État. Mais aujourd'hui, par l'effet de la baisse de l'intérêt de l'argent, ce taux de défaveur s'est transformé en taux de faveur.

Enfin, les administrations départementales et communales donnent, de leur côté, des subventions aux sociétés de secours mutuels approuvées.

On serait donc en droit de penser que toutes les sociétés de secours mutuels doivent s'empresser de solliciter l'approbation de l'État. Or, un courant tout différent, courant que j'ai appelé anarchique, sans attacher aucun sens péjoratif à cette épithète, se manifeste au contraire dans la mutualité. Un jeune instituteur de Nîmes, M. Armand Carayon, a soumis au vote de ses collègues le vœu suivant :

« Les membres du Congrès de la mutualité souhaitent que les sociétés de secours mutuels fassent une propagande très active pour que, prochainement, ces sociétés s'affranchissent de la tutelle de l'État et se créent des ressources personnelles par la coopération. »

Ce vœu, après une très vive discussion, fut repoussé. M. Carayon eut contre lui tous les représentants des petites sociétés mutualistes qui vivotent dans l'attente de la manne bienfaisante de l'État. Il avait cependant émis une idée féconde, dont la Belgique nous offre de belles réalisations et qui sera également réalisée en France, si les sociétés de secours mutuels non autorisées orientent leur activité dans le sens indiqué par le jeune instituteur.

Il est bien vrai, en effet, que l'État offre de grands avantages immédiats aux sociétés qui se soumettent à son contrôle, mais, en retour, il exige que les placements de secours mutuels approuvés soient effectués en dépôt aux Caisses d'épargne, à la Caisse des dépôts et consignations en rentes sur l'État, bons du Trésor ou valeurs créées ou garanties par l'État, en obligations des départements et des communes, du Crédit Foncier de France ou des Compagnies françaises de chemins de fer qui ont une garantie d'intérêts de l'État.

Or, ainsi que me le faisait remarquer un mutualiste, quel avenir peut avoir la mutualité, si elle demeure sous la dépendance de l'État ? En mettant nos ressources en valeurs d'État, nous participons à une dépréciation de la rente, dont nous souffrons ensuite, tandis qu'en employant nos capitaux à créer des coopératives de consommation, nous augmentons la richesse générale et la prospérité de nos associations.

L'avenir de la mutualité est donc dans son union avec la coopération. M. Cheysson, l'éminent économiste, préconise cette union, mais, contrairement à M. Carayon, il met, à la base, la coopération. C'est elle qui fournira à la mutualité les ressources qui lui manquent pour assurer une vieillesse heureuse au travailleur. Que le coopérateur soit, en même temps, mutualiste : qu'il verse son boni annuel dans la caisse d'une société de secours mutuels, qui, en échange de cette cotisation, procurera : à lui-même, pendant sa vie, des secours pour les cas de maladie et une retraite pour sa vieillesse ; à sa veuve et à ses enfants, après son décès, une pension ou petit capital. « Coopération et mutualité, dit M. Cheysson, ce sont les deux branches du même tronc ; elles vont l'une et l'autre puiser leur sève et leur vie dans les profondeurs mêmes du sol par leurs racines, qui sont le travail et l'épargne ; elles cherchent toutes deux à former au-dessus de la famille un dôme qui l'abrite contre les coups du sort. »

Il est à craindre que cet abri soit bien éphémère. Il ne convient pas cependant de médire de la mutualité, car elle apprend au travailleur à se grouper, à admettre une discipline conforme à ses besoins individuels et la nécessité d'une conscience collective. Quant à croire que la mutualité résoudra le grand problème du *paupérisme*, sans faire varier la base économique sur laquelle repose la société présente, il n'y a qu'un économiste pour être plein de ce bel optimisme. La mutualité donnera des ressources momentanées à la classe ouvrière. Qu'elle s'empresse de les employer à son organisation économique, mais sans croire qu'elle pourra résoudre, par cet expédient, le problème du chômage, qui est la forme actuelle de la misère.

M. Eugène Rostand, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, nous a lu un très intéressant rapport intitulé : *l'Assurance contre le chômage involontaire dans la mutualité*. Le rapporteur, qui parle un peu précipitamment, avec un léger accent méridional des plus séduisants, croit que l'on peut remédier au chômage par la mutualité. Voici quelles furent, d'ailleurs, ses conclusions : le secours mutuel au chômage involontaire est un service aussi légitime de la société de secours mutuels que de porter remède à la maladie ou à la vieillesse. Elle peut pourvoir à ce service suivant deux modes : 1° par l'organisation de l'assurance proprement dite, qui garantit, contre versement de cotisations périodiques, des allocations certaines et fixes ; 2° par la création de simples branches de secours au chômage, à ressources spécialisées et qui distribuent des subsides facultatifs proportionnés à ces ressources. Pour pratiquer l'assurance contre le chômage involontaire, la société de secours mutuel est dans des conditions plus avantageuses et a de plus grandes facilités que les pouvoirs publics, que l'industrie, que la bienfaisance, et même que l'association professionnelle.

Cependant M. Rostand ne se refuse pas à admettre l'intervention de l'État, pour encourager l'application

de cette assurance. Il peut faire établir, par les offices du travail, les bureaux de statistique, des bases statistiques pour le risque de chômage involontaire, et mettre ces moyens d'organisation méthodique à la disposition des sociétés de secours mutuels. Il peut aussi encourager ou aider, par voie de subventions, les sociétés qui fourniront le secours contre le chômage involontaire.

Les délégués des sociétés de secours mutuels, qu'elles soient protégées ou libres, ne m'ont point paru disposés à se laisser entraîner sur le terrain un peu brûlant du secours de chômage. Ils savent combien sont aiguës les crises industrielles, combien elles sont fréquentes, et ils savent surtout que les ouvriers, qui subissent la loi économique du chômage périodique, sont les parias de l'usine, les manœuvres, ceux dont les salaires sont si infimes qu'ils ne leur permettent même pas de payer les cotisations exigées dans les syndicats. Comment grouper, en des sociétés de secours mutuels, ces travailleurs voués à l'instabilité? Ils profiteraient des avantages de l'association, sans en pouvoir supporter les charges... A moins que M. Eugène Rostand n'ait eu la pensée de rétablir, à leur profit, l'équilibre rompu par le régime capitaliste, en leur faisant compléter par l'État, sous forme de subventions et de secours, dans les temps de chômage, l'intégralité de leur salaire. Mais cet argent, qui servirait à indemniser le sans-travail, il faudrait bien qu'il soit demandé à ceux qui possèdent, aux capitalistes, sous forme d'impôts. M. Rostand avouera que le régime du *laisser faire*, qui est celui qu'il préconise, n'est point la perfection, puisqu'il est amené à le corriger par une intervention arbitraire de l'État dans la répartition des richesses. Le libéralisme de nos libéraux aboutit à la nécessité pour l'État d'intervenir, même sur le terrain économique! Pourquoi ne point chercher à réaliser directement la justice dans l'économie?

Sans doute, les collègues de l'éminent académicien n'ont point envisagé ce côté de la question. Ils ont simplement compris que le projet du rapporteur était impraticable dans l'état actuel des ressources de la mutualité et ils lui ont adressé de telles objections qu'il a dû réserver l'application pratique de son projet, s'attachant seulement à en faire admettre le principe.

Après la lecture, par M. Delibes, d'un rapport sur les *Unions de sociétés*, les mutualistes ont décidé de substituer au particularisme énervant des petites sociétés sans lendemain l'idée féconde de collectivité.

La mutualité entre dans une nouvelle période de croissance. A l'isolement et à la dispersion des forces, elle va substituer leur concentration. C'est la loi fatale à laquelle obéissent tous les organismes humains ou sociaux. La mutualité s'y soumet, comme les autres.

LÉON PARSONS.

QUELQUES SOUVENIRS
SUR LE PRINCE DE JOINVILLE

Lors d'une de mes visites à Yorkhouse chez le comte de Paris en 1869, je rencontrai le prince de Joinville son oncle ; c'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une haute taille, d'une figure sympathique, avec une grande barbe grise et les yeux d'un bleu clair comme toute sa famille ; je déjeunai à côté de lui à la table de son neveu, mais je ne pus converser avec lui que très difficilement à cause de sa surdité. Après le dîner, on passa au salon et là, malgré la présence des dames, tous les hommes se mirent à fumer. Les princes mêmes sortirent leurs pipes.

Après le déjeuner, je pris congé de mon amphitryon et je me rendis à la gare pour retourner à Londres. Là je trouvai le prince de Joinville qui lui aussi allait à Londres. Il m'invita à monter dans son compartiment, me déclarant que nous pourrions causer, car le bruit du train, et la trépidation du wagon faisaient que son oreille devenait moins paresseuse, et qu'il pouvait entretenir une conversation. J'acceptai avec plaisir, et en effet nous pûmes assez facilement causer. Le prince de Joinville me raconta quelques-uns des souvenirs qu'il a ensuite reproduits dans son petit livre si intéressant intitulé : *Vieux Souvenirs* ; par exemple le dîner qu'il fit à l'âge de cinq ans chez le roi Louis XVIII, le premier dimanche de l'année 1823. On sait qu'à cette époque le roi était très mal disposé pour Louis-Philippe, duc d'Orléans ; des journaux parlaient déjà des chances qu'il avait d'arriver au trône, et ses amis ne se gênaient pas pour dire qu'il devait se préparer à prendre la couronne. Le roi n'ignorait pas ces bruits, il refusait obstinément de lui accorder le titre d'Altesse Royale, lequel titre ne lui fut octroyé que plus tard par Charles X.

Louis XVIII exigea même que, lorsque le duc et la duchesse d'Orléans venaient aux Tuileries, le domestique annonçât d'abord : Son Altesse Sérénissime le duc d'Orléans en ouvrant seulement un des battants de la porte, puis ouvrant les deux battants : Son Altesse Royale la duchesse d'Orléans, Marie-Amélie étant une fille du roi de Naples, et ayant le droit de porter le titre d'Altesse Royale.

Marie-Amélie était très préoccupée de ce dîner où on devait, selon l'usage, tirer les rois ; elle craignait

beaucoup que le hasard ne la rendît reine ou que son mari ne fût roi. Elle s'entendit avec le domestique des Tuileries qui devait servir à table, prit à part le jeune prince de Joinville et lui dit que c'est lui *qui aurait la fève* et qu'il devait la porter à la duchesse d'Angoulême. Le petit prince fit observer timidement : « Mais si ce n'est pas moi qui ai la fève ? — Tu l'auras ; lui dit sa mère » ; l'enfant n'osa plus rien ajouter. Les choses se passèrent comme sa mère l'avait prescrit ; de cette façon, on évita que l'assemblée pût crier : Le roi boit ! en s'adressant à Louis-Philippe ou : La reine boit ! en s'adressant à Marie-Amélie.

***

Un autre souvenir, mais qui ne se trouve pas dans son livre, est celui qui se rapporte à l'attentat Fieschi. Le roi était forcé de passer la revue des troupes et de la garde nationale le 28 juillet 1835, pour fêter l'anniversaire de son élévation au trône. La veille, 27 juillet, M. Gisquet, préfet de police, vint prévenir les princes que les indicateurs de la police avaient été prévenus qu'un complot était organisé contre le roi ; ce complot devait avoir lieu pendant la revue : aux alentours de l'Ambigu, on devait tirer sur Sa Majesté de l'une des maisons qui entourent le théâtre ; on avait perquisitionné dans toutes les maisons qui entouraient ce théâtre et on n'avait rien trouvé. Les princes tinrent conseil et décidèrent de ne pas prévenir leur père, espérant, puisque les recherches avaient été sans résultats, que cette indication était fausse, et dans tous les cas de l'entourer de près. Or l'Ambigu-Comique, celui que nous connaissons, boulevard Saint-Martin, avait été ouvert en 1828 ; mais l'ancien Ambigu, celui qu'Audinot avait créé, était situé, avant d'être démoli, boulevard du Temple, nº 76, à la place où furent les Délassements-Comiques, et par conséquent très voisin de la maison de Fieschi qui portait le numéro 50 ; dans le langage populaire on appelait à cette époque Ambigu l'emplacement où jadis avait existé le théâtre d'Audinot.

A neuf heures, le roi quitta les Tuileries avec toute sa suite qui se composait du maréchal Lobau en tête, puis le Roi, entouré du duc d'Orléans, du duc de Nemours et du prince de Joinville, du colonel de Rieussec, puis du maréchal Mortier, duc de Trévise, du général Lachesse, de Vérigny et du reste de l'état-major, ainsi que de deux ministres, MM. Thiers et Victor de Broglie. Le Roi passa devant les troupes massées aux Champs-Elysées, prit ensuite le rue Royale et s'avança au pas sur le boulevard qu'il devait suivre depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille ; la partie droite était occupée par la garde nationale et la partie gauche par la troupe de ligne. La population faisait un accueil enthousiaste, des acclamations nombreuses se faisaient entendre. Les princes n'étaient pas tranquilles : arrivés sur le boulevard Saint-Martin, ils se serraient autour du roi, leur père, ils surveillaient les fenêtres, ils ne commencèrent à respirer plus librement que quand ils eurent complètement traversé le boulevard Saint-Martin. Il était près de midi, lorsqu'ils arrivèrent sur le boulevard du Temple : en passant en face du nº 50, une effroyable explosion se fit entendre, semant la mort dans le cortège, mais n'atteignant ni le roi, ni aucun de ses fils.

***

Le lendemain, j'eus de nouveau le plaisir de rencontrer le prince de Joinville, il me raconta une visite qu'il fit vers 1840 à la reine Victoria. Il commandait à cette époque un vaisseau de guerre qui fut obligé, à cause du mauvais temps, de faire relâche dans un port de guerre anglais.

Il reçut de Paris l'ordre d'aller présenter ses hommages à la reine d'Angleterre ; il se rendit à Londres accompagné d'un aide de camp, qui était un vieux général de l'Empire, connu pour sa franchise et pour la façon très militaire dont il s'exprimait. Arrivés au palais de la reine, et au moment de monter dans les salons, un grand domestique impassible s'approche du général, lui prend délicatement son chapeau sur sa tête, et le dépose sur une banquette, puis toujours silencieusement lui prend la main gauche et lui retire son gant ; il fait de même pour la main droite ; le vieux général très agacé, lui demande : « Eh bien, maintenant, veux-tu ma culotte ? » L'étiquette voulait qu'on n'entrât jamais chez la Reine avec un chapeau et des gants.

Le prince de Joinville aimait beaucoup à raconter ses souvenirs : sa surdité l'obligeait à se contenter de monologues qui étaient toujours très intéressants. Voici encore un des récits que j'ai entendus de sa bouche et qui vaut la peine d'être raconté : — Je me rendais en 1868 sur le continent, dit-il, et bien entendu je ne pouvais y aller que par le bateau de Douvres à Ostende. Je m'étais installé sur le pont ; au bout de deux heures, la mer devint grosse ; notre bateau était très secoué ; nous fûmes rejetés dans la direction de la côte de France près de Dunkerque, le capitaine faisait des efforts pour reprendre la direction de la Belgique. A côté de moi, je vis un monsieur très ému : c'était Victor Hugo. Je lui adressai quelques mots, auxquels il répondit avec courtoisie ; je voyais : il ne me reconnaissait pas. « Si le bateau est forcé d'aborder sur la côte de France, lui dis-je, jamais je ne consentirai à y mettre le pied. — Ni moi, Monsieur, et mon nom vous en dira la rai-

son; je m'appelle Victor Hugo. — Et moi, je m'appelle le prince de Joinville. — Monseigneur, pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnu; vingt années se sont écoulées depuis que nous ne nous sommes vus! » Notre conversation continua très amicale pendant le reste de la traversée.

* * *

En 1871, au mois de février, j'étais venu en Angleterre pour chercher ma famille qui s'y était réfugiée; je descendais Regent Street, lorsque sur le trottoir assez large de cette rue je rencontrai le prince de Joinville. Il m'arrêta et, après un serrement de mains d'autant plus affectueux que nous sortions de terribles événements, il me fit part de ses tribulations pendant la guerre que nous venions de subir.

On sait qu'aussitôt après la déclaration de guerre, les princes d'Orléans, le duc d'Aumale et le prince de Joinville, écrivirent une lettre à l'empereur Napoléon, pour lui demander de combattre pour la France : il ne leur fut rien répondu. Les événements se précipitèrent et, au bout de peu de mois, l'armée impériale était prisonnière et la guerre en province s'organisait sous la direction patriotique de Gambetta. L'empereur était en captivité et la République proclamée; le prince de Joinville ne put s'empêcher, puisque le gouvernement de la Défense nationale faisait appel à toutes les bonnes volontés, de rentrer en France, mais craignant que son nom ne portât ombrage aux chefs du gouvernement, il prit le nom de colonel Lutteroth, sujet américain, chargé de suivre les opérations militaires.

Pendant un certain temps, il fut admis comme simple spectateur; mais voulant jouer un rôle plus actif dans les événements, il se décida à faire une démarche auprès du général Martin des Pallières qu'il avait connu, lorsqu'il était jeune officier d'infanterie de marine.

— Je me présentai chez le général et je lui fis passer ma carte : colonel Lutteroth. « Général, lui dis-je, en 1840, un amiral était sur le point de s'embarquer à Toulon sur la *Belle-Poule* pour aller chercher les cendres de Napoléon; il avait été sollicité par un grand nombre d'officiers désireux de faire partie de cette expédition, qui n'était pas sans danger; il avait enfin arrêté ses choix après des recommandations nombreuses; un jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine put obtenir une audience de l'amiral et le pria instamment de l'admettre parmi les officiers qui allaient partir. L'attitude de ce sous-lieutenant était tellement sympathique, son insistance était basée sur des sentiments tellement patriotiques que l'amiral se laissa fléchir, et le sous-lieutenant fit partie de l'expédition. Le sous-lieutenant, c'était vous; l'amiral, c'était moi! — Monseigneur, je me rappelle très bien ce qui s'est passé en 1840, j'en ai conservé un souvenir reconnaissant.

— Général, je viens vous demander aujourd'hui une faveur analogue à celle que je vous ai accordée autrefois. En présence de la situation terrible dans laquelle se trouve la France, je désire, moi aussi, combattre pour elle; je vous supplie de me donner une place dans votre état-major, comme combattant : je conserverai pour tout le monde mon nom de colonel Lutteroth.

— Monseigneur, c'est avec la plus grande joie que j'accepte l'honneur que vous me faites, mais je ne puis pas ne pas prévenir le général Chanzy : il ne verra aucun inconvénient, j'en suis certain, à la réalisation de votre désir. »

Le général Chanzy fut donc prévenu, il en référa à Gambetta qui fit répondre que M. Ranc, préfet de police, partait pour Orléans et ferait connaître la réponse du gouvernement.

Ranc arriva peu de temps après; il se rendit auprès du colonel Lutteroth et le prévint qu'il avait ordre de l'arrêter et de le conduire à la frontière. Mes rapports, ajouta le prince de Joinville, avec M. Ranc ont été des plus courtois, je n'avais aucune observation à faire et j'obéis le cœur navré. Nous nous rendîmes à Saint-Malo où je m'embarquai pour l'Angleterre!

* * *

Depuis cette époque, je ne vis plus le prince de Joinville que par hasard. La dernière fois ce fut à Versailles, le 24 mai 1873, jour de la séance fameuse où les groupes de droite de l'Assemblée nationale commirent la faute de voter contre M. Thiers, parce que ce dernier avait choisi comme ministres MM. Casimir-Périer, Dufaure, Jules Simon; La droite trouvait ce ministère dangereux pour l'*ordre moral*. Je revenais à Paris après avoir assisté à cette séance; dans la gare, je rencontrai le prince de Joinville, qui, comme on le sait, était député du centre droit. « Je viens, me dit-il, de voter contre M. Thiers, sans enthousiasme; ceux qui peuvent savoir si j'ai eu raison ou si j'ai eu tort sont plus avancés que moi. »

Je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Je crois que vous avez eu tort. »

MERGER.

LES ORPHELINS ARMÉNIENS [1]

Conférence de M. Anatole France.

Mesdames et Messieurs,

L'œuvre de bienfaisance et d'humanité à laquelle vous êtes venus prendre part a été entreprise avec un gracieux concours d'artistes dramatiques, par un patriote arménien, M. Archang Tchobanian, sous le patronage de la Ligue des droits de l'homme, en faveur des orphelins d'Arménie.

Vous m'excuserez si la pensée qui vous a conviés ici, et à laquelle vous avez généreusement répondu, m'oblige à porter dans une fête une parole assombrie. Ne vous attendiez-vous pas à entendre rappeler ici de grands crimes et de vastes douleurs ?

Les malheurs des Arméniens sont aujourd'hui connus du monde entier.

On sait comment l'idée sanglante née au fond d'un palais du Bosphore fut réalisée dans les montagnes du Taurus, à l'Ararat, par des armées de brigands, sous le regard favorable des valis et des pachas, et comment il fut procédé au massacre méthodique de toute une race humaine.

Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas l'ignorer. Il nous importe au contraire de découvrir l'esprit qui a conduit cette monstrueuse entreprise, et qui, peut-être, en poursuit aujourd'hui l'achèvement.

Souvent la connaissance d'un petit fait nous instruit mieux qu'un tableau complet des événements, et c'est parfois un menu détail qui nous permet de découvrir la signification d'un vaste ensemble. C'est pourquoi je vais tout d'abord vous conter l'histoire d'un assassin kurde.

Se trouvant à Erzeroum peu de temps après le massacre des Arméniens, M. le docteur Dillon apprit qu'un Kurde, nommé Mostigo, qui avait assassiné pour sa part un assez grand nombre de chrétiens, venait d'être condamné à être pendu.

Il en fut surpris, sachant que l'usage turc était d'accorder aux meurtriers des chrétiens de grands honneurs civils et militaires et non de les pendre.

Curieux de voir un homme à qui était advenue une aventure aussi extraordinaire, il paya le bachich et pénétra dans la prison où Mostigo était gardé. La fierté du Kurde n'était pas abattue. Il conta au docteur les meurtres par lesquels il s'était sanctifié, en acquérant quelques richesses.

— Nous avons, dit-il, pillé les maisons et emporté l'argent, les tapis, le bétail et les femmes. Nous avons aussi dépouillé des voyageurs.

Et il se glorifia dans son cœur.

— Nos exploits ont été grands et audacieux, et les bouches des hommes en ont été pleines. Nous avons accompli des actions qui étonneraient les douze puissances, si elles les entendaient.

Il souhaitait que sa gloire, établie dans l'Islam, se répandît parmi les infidèles. Et son imagination doublait le nombre des grands États. L'Europe, à son gré, n'avait pas assez d'oreilles pour entendre le récit de ses travaux.

Il dit encore :

— Nous avons attaqué des villages et tué des gens qui nous auraient tués.

Parole subtile ! Mostigo donne à entendre que quiconque frappe s'expose à être frappé et se trouve de ce fait en état de légitime défense. C'est en ce sens que la Sublime Porte put dire que les Arméniens s'étaient révoltés contre les Turcs.

Le docteur Dillon demande au Kurde :

— Les Arméniens vous ont-ils donc résisté, quand vous leur enleviez leur bétail et leurs femmes ?

Mostigo répondit avec autant de sincérité que de finesse :

— Le plus souvent, ils n'ont point fait de résistance. Ces peuples chrétiens n'avaient pas d'armes (il leur était défendu d'en avoir), et ils savaient bien que, s'ils en avaient eu et qu'ils eussent tué quelques-uns des nôtres, cela n'aurait rien valu pour eux. Car les Turcs seraient venus et en auraient tiré vengeance. Ce sont les Turcs qui les haïssent et non pas nous. Les Kurdes ne veulent que de l'argent et du butin ; les Turcs veulent à la fois leurs terres et leur vie.

— Fort bien, répondit le docteur, mais vous en avez trop fait.

Voyant un assassin des Arméniens condamné à être pendu, il en concluait trop tôt que ses crimes étaient la cause de cette peine.

— Vous avez été un peu trop loin avec les Arméniens, poursuivit-il ; vous avez mis à sac trop de villages, vous avez pillé trop de maisons ; vous avez trop tué et trop violé. Et vous avez fini par vous faire prendre. N'est-il pas vrai ?

Mostigo entendit ces paroles avec un sourire de mépris, et répondit en haussant les épaules :

— Ce que vous dites ne se rapporte en rien à mon emprisonnement et à ma condamnation. Je ne suis pas puni pour avoir pillé des Arméniens. Cela, nous le faisons tous. D'ailleurs, j'ai rarement tué, quand on ne me résistait pas.

— Ah ! dit le docteur, les Arméniens ne sont pour rien dans votre affaire ?

[1] M. Anatole France, de l'Académie française, a bien voulu nous autoriser à reproduire la conférence suivante qu'il a faite samedi dernier, au théâtre du Vaudeville, où une matinée était organisée en faveur des orphelins arméniens.

— Ils m'ont dénoncé, répondit le prisonnier, et j'ai été pris. Mais si je suis pendu, ce sera pour avoir attaqué et volé une poste turque et pour avoir violé la femme d'un colonel turc, qui est ici, à Erzeroum. Ce ne sera pas pour avoir tué des Arméniens. Qu'est-ce donc que les Arméniens, pour que je souffre quelque mal à cause d'eux ?

Ces paroles portèrent la lumière dans l'esprit du docteur qui comprit pourquoi Mostigo avait été condamné à être pendu, au lieu de recevoir un cheval et des armes, récompense ordinaire, en Turquie, du meurtre saint.

Vous voyez bien que l'histoire de Mostigo est instructive. Elle fait comprendre ce qui se passa en 1895 dans les villes et les villages de Turquie où 300 000 chrétiens furent massacrés. Tous n'eurent pas la docilité des victimes de Mostigo.

Quelques-uns se défendirent. Je le dis à leur louange. Les Zeïtouniotes, retranchés dans leur ville sur une cime du Taurus, repoussèrent victorieusement une armée turque munie d'artillerie et ne mirent bas les armes qu'après avoir obtenu une capitulation honorable, garantie par les ambassadeurs des six puissances. Mais, dans la plupart des villages, les Arméniens désarmés furent abattus comme un bétail. Les crimes épouvantables que je rappelle sont établis dans une communication collective faite à la Sublime-Porte par les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Russie. On peut donc les remémorer sans craindre de troubler le concert des peuples.

Voici quelques faits qu'on trouve dans la *Note collective des ambassadeurs*, au milieu d'une multitude de faits pareils :

Trebizonde. — Dans la soirée du 4 octobre, 3 000 musulmans en armes, venus des villages voisins, pénètrent dans la ville et attaquent les quartiers chrétiens. Les musulmans de la ville, qui, dans la journée, avaient acheté des armes au bazar, se joignent à eux. Sur un signal donné par un coup de trompette, le massacre commence : 600 Arméniens sont égorgés. La trompette qui avait sonné la charge sonne la retraite.

Erzeroum, 30 octobre. — Le massacre des Arméniens commence à midi. Le pillage des maisons et des boutiques dure jusqu'au soir. 400 chrétiens périssent.

28 novembre. — Le monastère de Hassankalé est pillé et incendié. L'évêque est massacré avec les moines et les fidèles, dont un seul échappe à la mort.

Bitlis, 25 octobre. — Le massacre de 800 chrétiens commence et cesse au signal du clairon.

Kharpout, 10 et 11 novembre. — Les Kurdes et les Turcs attaquent les quartiers arméniens de la ville, et en massacrent les habitants au nombre de 500. Une caravane de 100 Arméniens, partie de Adana, est attaquée par les Kurdes qui en tuent 193. Les gendarmes accourent quand le massacre est accompli, et dépouillent les morts.

Vilayet de Mamouret-ul-Aziz. — Du 4 au 9 novembre, les Kurdes et les Turcs se jettent sur les chrétiens et, en six jours de pillage et de massacres, font 3 000 victimes.

Diarbékir, 1er novembre. — Des massacres étant annoncés, le consul de France en avise le vali de Diarbekir, Aniz-Pacha, qui lui répond de l'ordre. Le lendemain, les Kurdes de la campagne entrent dans la ville et, unis aux musulmans, pillent, incendient le marché, massacrent les chrétiens. Les soldats se joignent à eux. Après trois jours de carnage, le vali, Aniz-Pacha, prend des mesures pour rétablir l'ordre. Il désarme les chrétiens et laisse les musulmans armés. Les massacres recommencent.

Sivas, 12 novembre. — A midi une vive fusillade éclate dans la ville et l'on tue pendant trois jours. Chaque soir, du haut des minarets, les muezzins appelaient les bénédictions d'Allah sur les assassins. 1 500 victimes.

Gurun, 14 novembre. — Les Kurdes font irruption dans la ville et massacrent les Arméniens. Quatorze jours après leur passage 1 200 cadavres gisaient encore dans les rues.

Amasia, 15 novembre. — Les musulmans attaquent les Arméniens, pillent leurs maisons, leurs boutiques, saccagent les moulins, les chantiers, 1 000 chrétiens périssent. Les soldats ont pris part au pillage et au massacre.

Yénidjé-Kalé, 17 novembre. — Un détachement de troupes arrive au hameau de Mudjuk-Déressi, tout près de Yénidjé-Kalé et, au son du clairon, se jette sur les chrétiens, les massacre, pille et incendie les maisons. Le 18 novembre, les soldats envahissent l'hospice de Mudjuk-Déressi et tuent le Père Salvatore. Puis ils se portent sur le Yénidjé-Kalé, où ils brûlent toutes les habitations et le couvent des Franciscains.

Césarée, 30 novembre. — Un massacre préparé par les musulmans depuis plusieurs jours éclate. Les Turcs se précipitent en masse sur les bazars et les maisons des Arméniens. Des familles entières sont massacrées. Les bains sont envahis, les femmes et les enfants outragés, chassés nus dans les rues, égorgés et mutilés : des vieillards sont brûlés vifs.

Et c'est là une faible partie des faits épouvantables qu'on trouve dans les tableaux dressés après enquête, pas les six ambassades de Constantinople.

Si j'ai rappelé ces crimes monstrueux, ce n'est pas, certes, pour inspirer la haine du Turc : les Turcs ne sont pas plus méchants que les autres hommes.

Ils sont capables de bons sentiments. Ce n'est pas eux, c'est leur gouvernement qui est criminel. Un jeune Turc m'écrit ce matin même une lettre où se trouvent de très justes et larges pensées :

« Je serais heureux de vous voir attaquer d'abord les causes qui engendrent et perpétuent le mal, et défendre ensuite, au nom de la civilisation et de l'humanité, le peuple entier de la Turquie, sans distinction de race et de religion. Les Arméniens ne constituent qu'une minime partie de diverses nationalités qui souffrent aujourd'hui de ce régime néfaste et qui sont plongées dans la plus profonde misère. »

Non, ce n'est pas en haine du peuple turc que j'ai rappelé ces crimes. Mais les auteurs de tant d'assassinats sont impunis. Ils sont récompensés. S'ils n'étaient pas dénoncés devant l'Europe, ils recommenceraient. Nous les dénonçons pour qu'ils ne recommencent pas.

Et puis il fallait bien montrer la mort des pères pour vous faire sentir la misère des enfants. L'état actuel des Arméniens, de Turquie est lamentable ; 60 000 orphelins y meurent de faim. J'invoque en leur faveur un témoin qui ne peut être récusé, le Père Charmetant, protonotaire apostolique. Voici ce que dit cet homme de sens droit et de grand cœur :

« Depuis les hécatombes qui ont immolé, en deux ans, plus de 300 000 martyrs, la persécution continue, la misère devient indescriptible et la famine étend de plus en plus ses ravages et dépeuple des provinces entières.

« Oh ! cette famine, il semble bien qu'elle est voulue et qu'elle est organisée, comme l'ont été les massacres : défense est faite aux pauvres Arméniens de quitter leurs villages ruinés et pillés pour aller au loin chercher dans un exil volontaire des moyens d'existence. Ils sont condamnés à mourir de faim et d'inanition, loin des regards de l'étranger ou des consuls qui pourraient renseigner leurs gouvernements sur le sort épouvantable qui est fait à ces populations.

« Dans ces conditions, le nombre des orphelins s'accroît de plus en plus, au point que les pouvoirs publics ont dû s'en préoccuper. Dans une seule province, on a évalué à 40 000 le nombre de ces pauvres enfants des deux sexes qui, sans vêtements, sans pain, sans soutien, expirent de froid et de misère, n'ayant même plus l'horrible perspective d'être vendus pour les sérails, parce que le marché de chair humaine était gorgé. » (Le P. Charmetant, *Œuvre des écoles d'Orient*, n° 234.)

C'est orphelins dont le Père Charmetant parle avec une mâle pitié, c'est à eux que cette matinée parisienne est dédiée. Je crois pouvoir vous assurer que, par leur douceur et leur courage autant que par leur deuil et leur misère, ils sont dignes de l'intérêt que vous leur portez.

L'évangélique miss Stapleton a dit qu'ils étaient les plus graves et les plus doux du monde et qu'on ne pouvait résister à la supplication de leurs pathétiques yeux noirs. (*The Friend of Armenia*, febr. 1900.)

Permettez-moi de vous dire deux ou trois témoignages sur quelques-uns de ces pauvres orphelins recueillis dans des orphelinats presque aussi pauvres qu'eux :

« Deux petits garçons sont venus de Keghi à Kharpout, écrit le docteur Barnum, et ils m'ont prié de les admettre dans l'orphelinat. Ils n'ont ni père ni mère. Ils me regardent anxieusement dans les yeux. L'un d'eux me dit :

« — Prends-moi dans ton orphelinat pendant un an seulement pour que j'apprenne à lire et que je devienne un homme. Je ne serai jamais un homme si je n'apprends pas à lire et à écrire. Je pourrai dans la même année apprendre en même temps à raccommoder des souliers, et j'aurai ainsi le moyen de gagner ma vie.

« Il n'y a plus de place dans notre orphelinat, ajoute le docteur Barnum. Mais est-il possible de renvoyer de petits êtres si pleins de promesses, comme celui-là ? A l'idée de les rejeter à la misère et à la mendicité, le cœur vous manque. »

Un missionnaire américain nous écrit de Karpout :

« Ces petits sont des hommes. Nous rencontrons parmi nos orphelins des gamins de huit ou neuf ans qui semblent avoir un sentiment viril de leur responsabilité. Je citerai l'exemple d'un petit garçon qui se trouvait très heureux dans notre orphelinat, et qui m'avertit qu'il n'y pouvait rester plus longtemps.

« — Il faut, me dit-il, que j'aille travailler pour nourrir ma grand'mère.

« Ce petit homme avait huit ans.

« Des garçons, des filles du même âge ont amené à l'orphelinat leurs frères et leurs sœurs au berceau, et les élèvent avec beaucoup de soin.

« Les enfants de l'orphelinat ont plusieurs fois demandé la permission de ne pas manger pour nourrir des affamés. Et il leur est arrivé de ne toucher qu'une fois par jour, durant toute une semaine, à leur riz et à leur pain, abandonnant le reste à de plus malheureux. »

M. Reynolds écrit de Van :

« Averti que des Arméniens mouraient de faim dans un village, et n'ayant pas le moyen de les secourir, je réunis les 300 orphelins que j'assiste et je leur demandai s'ils voulaient bien se priver de manger pendant un jour afin qu'on pût envoyer leur nourriture aux paysans dont j'avais de si douloureuses nouvelles. Aussitôt trois cents petites mains se levèrent à la fois, en signe de consentement.

« Vous me demandez si le gouvernement turc a fait distribuer du blé aux pays arméniens, comme il l'avait promis. J'ai malheureusement à vous ré-

pondre que non seulement le gouvernement n'a pas envoyé de secours, mais qu'il réclame le payement intégral de l'impôt pour ces trois dernières années. »

Voilà la touchante clientèle pour laquelle j'ai pris aujourd'hui la parole.

L'Europe chrétienne, la France en tête, doit nourrir et vêtir les fils et les filles des chrétiens d'Orient qu'elle n'a point secourus et qui ont été massacrés, à sa honte.

Il y a quarante ans, les Maronites, persécutés comme aujourd'hui les Arméniens, tournèrent leurs regards vers la nation tutélaire. Un vieillard du Liban, assassiné devant sa maison par des cavaliers druses et laissé pour mort, se souleva, fit appeler son jeune fils et, quand l'enfant fut près de lui, lui prit la main et lui dit :

— Youssef, je veux que tu me fasses un grand serment. Quand les chrétiens de France viendront au secours de leurs frères du Liban, tu courras au cimetière ; tu t'agenouilleras sur ma tombe et tu murmureras à mon oreille la bonne nouvelle, pour que moi aussi, sous la terre, je tressaille de la joie du Liban.

Ayant ainsi parlé, il mourut. Et bientôt Youssef Karam put aller dire à son père, couché dans la tombe :

— Père, dors en paix ! Ton espérance n'était pas vaine. Les Français sont venus, et notre peuple est consolé.

Aujourd'hui, des sommets du Taurus aux plateaux de l'Ararat, 300 000 victimes nous crient :

— Vous n'êtes pas venus. Nous sommes morts et nos enfants vont mourir. Pour que nous nous endormions en paix, donnez du pain à nos orphelins.

ANATOLE FRANCE.

LECTURES ÉTRANGÈRES

Le Congrès féministe international de Londres en juin 1899 [1].

Quelques mots sur le Congrès féministe de Londres ne sembleront peut-être pas tout à fait hors de saison au moment où le congrès féministe de 1900 se réunit à Paris. Mon confrère, M. Parsons, dira ici même prochainement ce qu'aura été le Congrès féministe tenu à Paris en juin 1900, et son compte rendu ne manquera certainement pas de souligner de piquante façon de caractéristiques divergences entre le féminisme français et le féminisme anglo-saxon.

Au cours d'une trop rapide enquête sur le *Féminisme en Europe*, parue ici même et qu'on voudra bien me permettre de rappeler, j'avais eu l'occasion [illegible]

Mrs Gladstone, la veuve de l'illustre homme d'État, dirigea longtemps la *Fédération libérale des femmes*, et la comtesse Aberdeen lui succéda à la tête de cette association ; le mari de celle-ci, ancien vice-roi d'Irlande, est actuellement gouverneur du Canada, — et lady Aberdeen, qui réside à Montréal, préside aujourd'hui le *Conseil international des femmes*. Dites, ce moyen pour le Féminisme de raisonnablement ambitionner un plus haut patronage ! Il s'en montre très fier et il a raison : la comtesse Aberdeen met au service de l'idée philanthropique, non seulement le crédit que lui vaut sa situation dans l'aristocratie anglaise, mais encore une vaste activité et toutes les ressources d'une intelligence infiniment avisée... »

Mrs May Wright Sewall a succédé à lady Aberdeen et c'est comme ancienne présidente du *Conseil international* que celle-ci a surveillé la publication des travaux du Congrès féministe réuni à Londres du 26 juin au 5 juillet 1899 et mis son nom au bas des pages qui servent d'introduction à l'ouvrage.

Il y a beaucoup de choses dans ces *sept* volumes, énormément de choses, — tellement de choses qu'en dépit de tout l'ordre qu'on y a voulu ils présentent à première vue quelque confusion et que j'ai d'abord quelque peine à m'y reconnaître. Et devant ces copieux et solides rapports, ces discours serrés et laborieux et tant de propositions, de motions et de résolutions, le misogyne le plus déterminé viendrait à résipiscence, conviendrait enfin du sérieux de l'esprit féminin. Ces quinze ou seize cents pages de compte rendu — texte compact — sont évidemment pour convertir au féminisme les plus affreux sceptiques. Et c'est à Londres, en pleine canicule, que les congressistes délibérèrent ! Tant de conviction désarme l'irrévérence — et vous osez à peine imaginer cette ironie, cependant tentante : l'effroi de quelque jolie évaporée du siècle dernier miraculeusement promenée à travers les beautés de notre temps et qui, par mégarde, se prendrait à feuilleter ce compendium en sept tomes.

Mais il a ses exigences, notre temps. Si elles discoururent si abondamment, c'est que ces dames avaient fort à dire. Si elles mirent dans leurs délibérations une solennité parfois un peu lourde et dans leurs paroles souvent plus d'importance que de grâce, c'est que les idées sont graves, qu'elles agitèrent. Au surplus, pour monumental qu'il soit, le compte rendu du Congrès de Londres ne prétend pas embrasser la question féministe dans tous ses aspects.

De fait, celle-ci touche à tous les ordres de la pensée. Sans sortir des strictes limites de sa définition, le féminisme se peut passionner aux plus vastes, aux plus divers, aux plus complexes problèmes de notre civilisation. L'éducation, qui livre à son maître l'âme flexible et tendre des petits, la politique, la vaste et nécessaire politique qui fait les lois et réalise les

(1) Compte rendu des travaux publié par les soins de la comtesse Aberdeen.

Voir : *Le Féminisme en Europe*, 2e article, *Revue Bleue* du 10 mars 1900.

réformes, la sociologie, pour son souci des réalités et ses audacieuses aspirations vers l'idéale justice, la philosophie et la morale dans leurs plus hautes visées intéressent également l'activité féministe.

Aussi, l'ordonnance était-elle tout indiquée, qui prévalut dans l'organisation du Congrès de Londres, — où, près de l'élégante Mme Stritt, déléguée du *Bund* allemand, on vit siéger la sainte laïque qu'est notre Mme Isabelle Bogelot, où, venue du fond de la Palestine, la somptueuse beauté de Mme von Finkelstein-Mountford rencontra le charme délicat de Mrs Pember Reeves, de la Nouvelle-Zélande, où le féminisme chinois était représenté par Mme Shen, une miniature vivante, et le féminisme indien par les grands yeux si drôlement étonnés de Mme Bhor. On se rangea en comités et sous-comités qui eurent leurs attributions nettement définies. Groupés, les trois, quatre, cinq ou six rapports et les discussions de chacun de ces comités fournissent un volume — et nous avons ainsi une imposante série : *Women in Education, Women in Professions, Women in Politics, Women in Industrial Life.*

D'ailleurs, si vous savez un peu le monde et les choses du féminisme, il vous suffira d'ouvrir l'un après l'autre ces divers recueils pour constater que toute vaine fantaisie fut proscrite de la composition des comités, toute arbitraire classification soigneusement évitée. Si, par exemple, Fräulein Kaethe Schirmacher traite de la situation des femmes devant l'enseignement supérieur, c'est que, *doctor jurist* et agrégée de notre Université, Fräulein Kaethe Schirmacher ne risque pas de parler à l'aveuglette. Mme Emilie Piezinska aborde cette très délicate, très difficile question de la coéducation des sexes : or, savant médecin, psychologue étonnamment clairvoyant, éducatrice de tout premier ordre, Mme Emilie Piezinska, l'écrivain de cette admirable *École de la Pureté* (1), fait autorité ici. Miss Clotilde Brewster est architecte : elle sera à sa place dans la commission chargée d'étudier le problème de l'accession des femmes à toutes les professions. Du ressort de Mrs Fawcett, évidemment, la politique ; fille et femme de politiciens, Mrs Fawcett estime que « tous les actes de parlement qui existent ou qui existeront jamais ne feraient pas trembler le rocher sur lequel sont fondées les lois de la nature » et depuis vingt ans elle poursuit la reconnaissance par la législation anglaise de l'égalité civique des sexes.

Et c'est toujours la même belle logique dans la division du travail. Pour simple, pour naturelle qu'elle paraisse, la chose n'est certes pas sans mérite en un temps où la mode persiste de mettre un danseur là où il faudrait un calculateur. Et de l'exemple de ces dames, une discrète leçon bien sûr se dégage à l'adresse du sexe fort.

A s'en tenir strictement à leurs compétences respectives, les congressistes de Londres ont réalisé une œuvre d'ensemble assez inégalement poussée, mais jamais insignifiante et dont certains fragments présentent une incontestable, une réelle valeur. Ceux-ci demanderaient une attention particulière. La place me manque pour entrer dans le détail. Toutefois, je veux au moins signaler la solide étude de Mme Ryff, de Berne, sur la condition, en Suisse, des enfants employés dans les fabriques (1), celle, non moins consciencieuse, de Miss Ethel Hurlbatt, *principal of Bedford College, London*, sur la position, en Angleterre, des femmes professeurs (2), et, dans une note moins sévère, les deux trop brèves pages où Miss G. Benedicta Stewart répond de façon fort originale à cette amusante question : ***What is desirable in the Education of a Journalist*** (3) ? Il faut mentionner aussi ces deux cent cinquante lignes d'une prose à la fois claire et serrée où Mme Maria Boubnoff réussit ce tour de force de renseigner à fond ses collaboratrices sur la situation que la législation russe fait à la femme mariée (4).

Mais le compte rendu du Congrès de Londres ne constitue pas seulement un précieux répertoire où l'historien de l'émancipation féminine puisera quelque jour à pleines mains. Les solennelles assises de l'an dernier furent vraiment internationales ; par l'entremise de leurs déléguées, les féministes du monde entier collaborèrent en quelque sorte à la rédaction de l'œuvre et, grâce à la part qui y est faite à l'information détaillée, précise, exacte, cette collaboration offre souvent l'intérêt d'un véritable état comparatif des lois et des mœurs.

Ce sont là des mots bien pesants. Je ne l'ignore point. Toutefois, Dieu me garde de l'impertinence qu'il y aurait sans doute à diminuer en l'occurrence l'importance des choses. D'ailleurs, il convient de s'entendre. Ces dames, en bonne logique, n'envisagent jamais la morale et les institutions sociales que du point de vue purement féministe. Dès lors, l'intérêt de cet état comparatif reste et, fût-il encore autrement poussé qu'il n'est, resterait forcément toujours un peu spécial. Il n'en demeure pas moins vrai que du rapprochement de certaines pages, de la juxtaposition de certains passages, le caractère distinctif des diverses législations se dégage ici avec une singulière clarté et que cette juxtaposition souligne, non sans agrément, non même sans profondeur parfois, d'essentielles divergences dans la vie métaphysique des peuples.

La valeur morale d'une nation, a-t-on dit, se peut mesurer à la dignité de ses femmes et, par suite, à la condition qui leur est faite par les lois. Si vous le pensez, vous trouverez dans nombre des rapports lus au Congrès de Londres abondante matière à philosopher, et des déductions de quelque subtilité vous seront aisées. Dans le cas où l'exercice vous tenterait, allez tout droit à la page 112 du tome VI; le chapitre est intitulé « *Civil Disabilities of Women* — de l'incapacité civile des femmes » : MMmes Stritt, Odda Dellon, Marie Popelin,

(1) *The International Congress of Women of 1899.* Edited by the countess of Aberdeen. London, T. Fischer Unwin.

(1) Women in Industrial Life, p. 60.
(2) Women in Professions, p. 89.
(3) Women in Professions, p. 63.
(4) Women in Industrial Life, p. 119.

Wolstenholme Elmy, Armitage, Cedarschiold. A. Augspurg y exposent fort clairement l'économie de la législation quant à la femme mariée (lois sur le mariage, lois sur le divorce, propriété, tutelle...) en Allemagne, en France, en Russie, en Belgique, en Angleterre, en Suède. Le même tome contient encore d'intéressants renseignements, donnés par MM^mes Cauer, Levetus, Annie Hicks, Mary Carty, Florence Kelly, Serghiewna d'Ivanoff, sur la condition des employées et des ouvrières en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, en Russie et aux États-Unis.

Allez, c'est un ouvrage sérieux que celui-ci ! — et solidement documenté. Cependant, il y a plus, il y a mieux encore.

Il y a le ton. Je vous recommande le ton. Il est tour à tour sage, conciliant, grave, un peu amer, incisif, violent, — toute la gamme. Et comme un peu de l'âme de toutes les races palpite ici sous les mots, vous voyez les observations à tout le moins curieuses qu'on y peut cueillir. Quel thème ! — Oh ! je sais bien qu'il faut se garder des généralisations irréfléchies et des jugements arbitraires, qu'au surplus, l'homme est rare, — et combien plus la femme ! — qui ne cesse point d'être lui-même huit jours avant d'aborder la plus modeste tribune et qui, du haut de quatre marches, se montre à ses semblables dans l'absolue sincérité de son être. Cependant, tous les calculs, toutes les prudences, toutes les pudeurs même du monde ne prévalent jamais complètement contre la marque profonde imposée à l'individu par l'hérédité, le milieu et l'éducation. Si de vulgaires politiciens de profession, venus des quatre points cardinaux, eussent composé l'assemblée de Londres, le spectacle eût été joli déjà et il y aurait bien sûr quelque plaisir à suivre à tête reposée leurs pittoresques délibérations. Or, ce sont des femmes, — de « frêles et nerveuses » femmes, comme on disait jadis — ce sont des femmes de haute culture à quelques exceptions près et presque toutes remarquablement intelligentes, que nous voyons ici dire les mots et faire les gestes voulus autour d'un grand problème.

G. CHOISY.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *Iphigénie en Tauride*.

De toutes les belles soirées que nous devons à M. Albert Carré, celle de lundi est, je pense, la plus purement belle, la plus complète, la plus émouvante. Pendant quatre heures, le génie du vieux Gluck nous a tenus soumis et charmés. La hauteur de sa conception et sa parfaite réalisation, son inspiration tragique ou touchante, nous ont subjugués et ravis. Qu'une pareille œuvre ait pu rester plus de trente ans exilée de nos théâtres, qu'elle trouve aujourd'hui seulement une hospitalité digne d'elle (car l'interprétation de la Renaissance, à part Mme Raunay, était par trop insuffisante), que l'Opéra s'obstine à ignorer Gluck, et, négligeant *Alceste*, *Orphée*, *Iphigénie*, adopte seulement *Armide*, qu'elle déclare cependant ne pas pouvoir monter... voilà de quoi stupéfier, de quoi irriter les caractères les plus résignés et les plus pacifiques ! — Ne récriminons plus. Aussi bien conviendrait-il plutôt de se féliciter. M. Gailhard, qui reprend *Patrie* (et je pense, bientôt, la *Dame de Montsoreau* ?) laisse à M. Carré l'honneur de donner *Iphigénie*. C'est affaire à lui. Nous ne pouvons que nous en réjouir. Jamais à l'Opéra le chef-d'œuvre n'aurait été monté comme il l'est à l'Opéra-Comique. Mme Rose Caron a été admirable, admirable de grandeur, de tendresse, admirable par son jeu, admirable par son chant ; la voix est fatiguée, sans doute, elle a peine à atteindre les notes élevées ; mais quelle largeur dans la déclamation, quelle noblesse d'attitudes, quel art incomparable de « poser » la phrase musicale, — la phrase si longue de Gluck ! — et de la mener jusqu'au bout, pure, claire, expressive, de chanter, en un mot, non pas seulement « les notes », mais « la musique » ! Insuffisante dans *Fidelio*, Mme Caron a été admirable dans *Iphigénie* ; je le dis une fois de plus ; on ne le dira jamais assez !

Surtout nous n'aurions pas eu, à l'Opéra, la mise en scène de l'Opéra-Comique. Remercions Apollon, dieu des Arts, de nous avoir épargné Mlle Hirsch et Mlle Sandrini dansant le pas des Scythes !... Et, par mise en scène, je n'entends pas seulement les décors et les costumes. J'entends cet art de traduire aux yeux, de la manière la plus exacte et la plus frappante, l'ouvrage représenté. Mais, pour être ainsi un véritable « collaborateur », il faut avoir pénétré l'ouvrage, et c'est de quoi l'on ne se soucie guère. Je voudrais que nos directeurs voulussent bien étudier le second acte d'*Iphigénie*, la noblesse désolée des attitudes, les mouvements des chœurs, si étroitement liés à l'action, et surtout l'attention passionnée dont ils suivent les lamentations de la prêtresse, la tendresse qui les entraîne vers elle, les amène à joindre leurs larmes aux siennes, et leurs chants à son chant. C'est la pensée même de Gluck, et sa volonté, qui sont vivantes sur la scène. Ainsi compris, ainsi rendu, le chef-d'œuvre prend une incroyable force dramatique. La musique garde sa pure beauté ; elle acquiert une incomparable puissance tragique, qu'elle n'aurait pas eue à elle seule, qu'elle ne pouvait pas avoir. Car si Gluck a écrit « pour le théâtre », c'est, j'imagine, qu'il avait besoin des ressources théâtrales qu'il ne trouvait pas dans la symphonie ou dans l'oratorio.

Et quelle forte leçon se dégage d'une pareille représentation ! Certes, j'ai loué, et il faut louer

M. Carré d'avoir restitué au chef-d'œuvre la substance dramatique qu'il contenait. Mais encore fallait-il que Gluck l'y eût mise. Et s'il l'y a mise, c'est sans doute parce qu'il était Gluck, mais c'est aussi parce qu'il a voulu, exclusivement, faire un ouvrage dramatique.

Vous savez qu'il entendait ne se servir de la musique que pour renforcer l'expression des paroles. Il a fait plus, heureusement. Ou, pour mieux dire, ce n'est pas les paroles seules qu'il a renforcées, mais le drame tout entier. Dans *Iphigénie en Tauride*, — et c'est par là, peut-être, qu'elle est chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, — rien qui ne soit nécessaire, indispensable à l'action. Les romances, les airs, les ariettes sont nombreux ; il n'en est pas, je crois, qu'on puisse retrancher sans qu'il manque ensuite quelque chose au drame. Saurions-nous ce qu'est Pylade sans l'adorable romance du second acte ? Connaîtrions-nous Oreste sans les mélodies poignantes que Gluck met dans sa bouche ? Est-il rien de plus émouvant, de plus tragique, que l'air, — si libre de forme, par ailleurs, — qu'il chante, au second acte, après qu'on l'a séparé de Pylade ?

Déjà l'orchestre a fait entendre les lourds accords qui tout à l'heure accompagneront l'entrée des *Furies* (et, ici encore, il faut remercier M. Carré d'avoir laissé les *Furies* dans l'ombre, et de nous avoir épargné la lutte à main plate entre Oreste et ses persécutrices !) ; un frisson secoue Oreste ; il menace les dieux cruels, appelle leur tonnerre, réclame la mort à grands cris : et l'orchestre frémit, l'orage gronde, les cuivres tonnent, des gammes des cordes montent et descendent éperdument. Tout à coup, sur un simple *decrescendo*, tout s'apaise ; le quatuor soutient par de longs accords le « réveil » apaisé d'Oreste. Son calme, maintenant, sa tranquillité reconquise, s'échappent en effusions. Il chante :

Le calme rentre dans mon cœur !...

Considérez l'air en lui-même. Pas un éclat, pas un cri : à peine si la voix s'élève quand Oreste se rappelle ses crimes ; c'est des phrases calmes, coupées par de longs silences, d'où se dégage une impression de repos ; si j'osais, je dirais qu'il exprime la joie de la convalescence... Mais, sous ces phrases de paix, écoutez l'orchestre. Au premier temps de chaque mesure, les altos font entendre une note, toujours la même, tragique, fatale, dominant un dessin d'orchestre plaintif et obstiné ; le chant s'élève ou s'abaisse, parfois même il module ; la note résonne, sans relâche, sans pitié, accablante !... Et qu'elle est éloquente aussi, et significative ! C'est ici l'un des exemples les plus éclatants du pouvoir « révélateur » de la musique, du rôle nécessaire qu'elle doit remplir dans le Drame. Elle traduit, en quelque sorte, l'arrière-pensée d'Oreste, le remords qui ne lui laisse point de repos ; et elle nous annonce, à nous, que la paix dont il jouit n'est que passagère, et que bientôt l'angoisse et la terreur s'appesantiront sur lui. Musicalement, le dessin d'orchestre est issu des sinistres accords des *Furies* : il les rappelle, il les annonce, il nous oppresse en nous les montrant présentes ; chaque fois que le *la* s'écrase aux altos, il nous semble qu'il va amener le terrible accord de *ré* majeur... Angoisse musicale, angoisse dramatique : jamais l'union intime du drame et de la musique n'a été plus complètement réalisée ; jamais la musique n'a plus profondément ni plus clairement exprimé ce que les mots ne pouvaient dire, ce qu'il fallait savoir, et ce qui ne pouvait être « su » que par elle... Wagner a développé ce « procédé » ; grâce à l'emploi du *leit-motiv*, il lui a fourni des applications infinies. Il a trop bien dit lui-même ce qu'il devait à Gluck, pour qu'on hésite à montrer ici l'origine et la source, — l'une des sources, au moins, — de l'art wagnérien.

Et pourtant l'art de Gluck est aussi différent que possible de l'art de Wagner. Mais leur but était le même, et aussi leur sincérité. Ils ont voulu tous deux, — et l'on reste confondu qu'une telle proposition ait pu être combattue ! — ils ont voulu que le drame en musique fût un drame. Et tous deux, par des moyens aussi dissemblables que possible, ont donné de magnifiques modèles du drame musical.

S'agit-il maintenant d'imiter Gluck après avoir, — si maladroitement ! — imité Wagner ? Ceci est encore moins absurde que cela. Il faut seulement comprendre, et se convaincre, qu'il n'est pas qu'un chemin qui mène à Rome. Il serait absurde, aujourd'hui, de restreindre nos contemporains à l'orchestre réduit de Gluck, dont nos oreilles seraient vite lasses. M. Camille Bellaigue réclamait spirituellement l'autre jour des lois somptuaires au sujet de l'orchestration ; les musiciens n'auraient le droit d'user des « Lois » qu'après avoir écrit quatre ans pour le seul quatuor : quatre ans encore, et on leur permettrait les cuivres ; harpes et timbales viendraient ensuite. Je ne nie point qu'une telle loi, — tout à fait d'accord avec le régime de liberté qu'on nous prépare, — ne pût avoir un effet salutaire. Mais nous passerions quelques années un peu monotones...

Il est donc vraisemblable que le prochain chef-d'œuvre sera, au point de vue symphonique (ou, pour mieux dire, au point de vue orchestral), plus proche de Wagner que de Gluck. Mais l'emploi de la symphonie au théâtre n'est pas limité aux seules méthodes dont usait Wagner. L'on a vu tout à l'heure de quelle utilité elle avait été pour Gluck. Pourquoi nos compatriotes n'en useraient-ils pas à leur manière, qui ne serait pas tout à fait celle de Gluck, qui

ne serait pas non plus celle de Wagner, mais qui « profiterait » du moins des progrès réalisés par ces deux maitres? Pourquoi, tout en gardant à la symphonie son rôle capital et indispensable, ne satisferait-on pas nos instincts de Latins, amoureux de clarté et de netteté, comme de logique, soucieux de la beauté pure et délicate?... La grande erreur de nos contemporains, on ne saurait trop le répéter, a été de ne pas comprendre que si Wagner valait autant par ses chefs-d'œuvre que par ses « principes », il fallait appliquer ceux-ci à notre nature et ne pas chercher à imiter la forme de ceux-là. C'est une idée singulière et fâcheuse que de pasticher le plus personnel et le plus allemand des maitres. Non pour cela seulement qu'il est Allemand, mais parce que des moyens excellents pour un Allemand sont au moins médiocres pour nous. Il y a un nationalisme en musique; et aussi je souhaite le triomphe du nationalisme musical... Mais, pour cela, il faut que nos musiciens, s'ils continuent d'adorer Wagner, — et quel est le musicien qui ne l'adorerait pas? — cherchent aussi des modèles dans un art plus proche de nous. Après les excès antiwagnériens, il était naturel que l'excès contraire eût son tour. Il serait temps peut-être de devenir raisonnable, et de redevenir « de chez nous »...

C'est à ce point de vue que des représentations comme celle d'*Iphigénie en Tauride* peuvent être extrêmement importantes pour l'avenir de notre école musicale. Elles peuvent contribuer, elles contribueront certainement, — sinon chez les musiciens « actuels », du moins chez leurs successeurs, — à supprimer l'état d'anarchie où nous vivons depuis trop longtemps. Et c'est pour cela qu'il faut remercier M. Carré de nous avoir rendu dans toute sa beauté, dans toute sa noblesse et dans toute sa force dramatique, l'éternel chef-d'œuvre du chevalier Gluck.

Jacques du Tillet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The green flag (le Drapeau vert), par Conan Doyle (Tauchnitz éd., Leipzig).

L'auteur de ce recueil de nouvelles est un de ces quelques écrivains anglais qui, par l'intensité de leur imagination et la vigoureuse brièveté de leur facture, réagissent contre l'ancienne fadeur des romans britanniques. Les récits de Conan Doyle ont parfois la puissance et l'éclat qu'on a tant admirés chez Kipling. Les passions auxquelles il s'intéresse sont excessives, surexcitées encore par des ardeurs de batailles ou de sport. L'ambition de soldats ou de matelots pour qui le combat est une ivresse des muscles, l'émulation forcenée de journalistes, de commerçants et de brasseurs d'affaires qui s'acharnent au succès avec une ténacité âpre et un sang-froid de beaux joueurs, l'exaltation folle de la chasse, la joie de poursuivre une proie, ennemi ou gibier, communiquent à la narration une magnifique fureur de vie. Conan Doyle est habile à tenir en éveil l'attention du lecteur; il donne sans trop insister, sans le prolonger outre mesure, le frisson des choses très difficiles, empêchées de mille obstacles et dont, par la suggestion de l'auteur, on désire ardemment la réussite. Certaines de ses inventions sont lugubres. Telle est, par exemple, l'aventure de ce seigneur français du Château Noir, dont le fils a péri dans la guerre allemande et qui, s'étant saisi d'un officier prussien, exerce sur lui son instinct de vengeance forcenée. Il lui raconte le martyre de l'enfant et, accompagnant de gestes les détails du récit, frappe l'ennemi des mêmes soufflets, des mêmes coups de crosse dans la nuque, le cingle des mêmes insultes, des mêmes humiliations. Avec une féroce application d'exactitude, il reconstitue l'histoire de son fils, lui substituant le Prussien, qui personnifie à ses yeux hallucinés tous les bourreaux d'outre-Rhin. Conan Doyle donne encore une plus grande impression d'épouvante en montrant cette sauvagerie de vengeance chez des êtres raffinés par la culture artistique. Burger et Kennedy, deux jeunes archéologues, travaillent ensemble à Rome. Ils sont amis jusqu'à ce que la fatalité les fasse rivaux. Burger découvre de nouvelles catacombes et garde son secret afin de s'en réserver l'honneur. Mais Kennedy le presse de questions. Burger ne parlera que si Kennedy lui donne tous les détails d'une amourette scandaleuse dans laquelle fut ternie la réputation d'une jeune fille. Kennedy consent, et Burger, fidèle à sa promesse, conduit son ami aux catacombes. Mais il l'y abandonne. La jeune fille lâchement compromise était la fiancée de Burger. Deux mois plus tard, celui-ci publie sa découverte scientifique. Les journaux, tout en exaltant son génie d'archéologue, le plaignent d'avoir trouvé enseveli dans les caveaux le cadavre d'un ami qu'il aimait.

Mezzetinte (Demi-teintes), par [illegible] (Bemporad éd., Florence).

Ce sont en effet des demi-teintes, des silhouettes tracées sur un fond uniformément gris, sans traits accentués, sans fortes taches d'ombre ou de lumière. Pris à part, chaque récit laisse un sentiment d'inquiétude. Les faits sont souvent insignifiants, les personnages tristes avec trop peu d'expression. Mais,

dans l'ensemble, ces récits plaisent par leur air de vérité. La sobriété voulue du narrateur, qualité si rare, surtout chez un Italien, l'absence de déclamation charme et repose. Corrado Amerigi a une femme exquise qui ne demanderait qu'à lui donner tout le trésor de son cœur et de son intelligence : il l'aime et l'admire sans la comprendre. Sa cousine Daria, femme ardente et volontaire, le domine et le tient. Il voudrait secouer ce joug, il voudrait rester auprès de la douce Marie, mais il s'effraie, il s'égare dès que Daria semble s'éloigner, et, tout en souffrant parfois de son esclavage, il la supplie lui-même de ne pas rompre leur liaison. Tout le temps il sent le mensonge de ses propres actions et, froidement observateur, continue pourtant cette comédie par routine et lâcheté... Un paysan, trop malheureux et trop pauvre dans son village, où sa jeune femme est morte, s'en va courageusement chercher fortune ailleurs. Il part avec son fils, le petit Miro, et son chien. La longue et pénible route est terminée. Les pèlerins arrivent ; c'est enfin le salut et le travail assuré. Seulement la tête de Miro repose lourde sur l'épaule du père. L'enfant a succombé, et le paysan demeure stupide, sans une plainte, sans un reproche à la destinée. La neige tombe lentement sur le groupe désolé. Ce tableau de solitude, pour être à peine indiqué, n'en est que plus navrant... Les autres récits qui composent ce recueil révèlent chez M. Battara de semblables qualités de finesse et d'émotion.

Tretia Kniga né Skasok (Troisième Livre de Choses vraies), par M. Linew (Tabourno éd., Pétersbourg).

Le livre de M. Linew est courageux et utile. Non qu'il ait une grande valeur littéraire, mais une ardente et infatigable charité l'anime, et par cela seul il est beau. L'auteur a patiemment collectionné dans les journaux et les chroniques judiciaires tous les faits d'abus et d'oppression, les récits de toutes les injustices commises pendant ces dix dernières années à peu près, et il les raconte simplement, sans élégances voulues, avec, au contraire, une affectation de rude franchise. Il veut évidemment que les faits parlent d'eux-mêmes, et si parfois il interrompt son récit d'exclamations indignées, c'est le cri naïf de son cœur, l'exubérance d'un homme très bon que le spectacle de la douleur émeut affreusement. Le livre est uniformément, obstinément triste. Qu'il nous parle de jeunes filles persécutées parce qu'elles sont honnêtes et poussées à la honte par ceux-là mêmes qui devraient les protéger, de paysans qui, trop pauvres pour payer des impôts arriérés, sont battus en dépit de la loi, battus au point d'en mourir ; qu'il nous représente des juges prononçant des verdicts outrageusement faux ou bien laissant s'accumuler des centaines de dossiers sans penser à autre chose qu'à des plaisirs ou des voyages, il conserve toujours la même puissance d'indignation. Les faits si tristes qu'il énumère ont été, de son propre aveu, poursuivis par la justice. Mais ce livre si poignant, si sincère a, me semble-t-il, un évident défaut de perspective. Tous ces traits d'injustice et de cruauté atroce, accumulés sans choix, entassés tous au premier plan, sont par cela même grossis et renforcés. On est las d'une telle continuité d'indignation ; on se fatigue, on cherche enfin pour s'apaiser un récit qui torde moins les nerfs, qui repose un peu le cœur. On n'en trouve pas, et cette chambre d'horreur, à travers laquelle l'auteur nous traîne, finit par importuner. M. Linew est plutôt un apôtre qu'un artiste ; il a surtout un robuste tempérament et des nerfs solides. Admirons-le.

Ivan Strannik.

FRANCE

Les Vierges fortes. Frédérique, par Marcel Prévost (Lemerre).

Quatre cent quatre-vingt-treize pages ! Ah ! c'est long, c'est extrêmement long. On lit cela professionnellement, parce qu'on est consciencieux... Donc, après les *Demi-Vierges*, voici les *Vierges Fortes*, vierges doubles en quelque sorte : une honnête moyenne est ainsi rétablie. Un roman féministe, un roman à idées, un roman philosophique, s'il vous plaît ! Mais si vous me demandez quelles sont les opinions de M. Prévost sur le féminisme, après ces quatre cent quatre-vingt-treize pages, je ne sais pas. En vérité, car si, d'une part... d'autre part... Et c'est apparemment que, la question étant complexe, le philosophe en discerne trop bien la complexité pour la résoudre nettement. C'aurait été joli déjà de la poser nettement. M. Prévost n'y a pas réussi, encore qu'il l'ait singulièrement simplifiée, étriquée même. Il s'excusera, disant qu'un romancier n'est pas un doctrinaire, mais qu'il a voulu seulement représenter un petit coin du monde féministe. L'ennui, c'est que ses personnages ne vivent pas ; réduits presque à des formules, ils semblent des types, mais abstraits. Et des types de quoi ? On ne sait pas trop. Des types en l'air... Je ne veux pas dire que ce roman soit tout à fait mauvais. Pis que cela : il est médiocre. A la rigueur, il ne choquerait pas si le succès qu'il a ne le rendait insupportable. Le succès des *Demi-Vierges* s'expliquait par des raisons spéciales, on le comprenait. Mais en vérité, puisque M. Prévost semble renoncer à ces moyens-là, il conviendrait que son essentielle médiocrité apparût clairement. Idées : vagues. Composition : quatre cent quatre-vingt-treize pages. Style :... Ah ! le style ! A peu près correct en somme, mais complètement dé-

nué de toute espèce d'intérêt. Médiocre. Généralement exempt de prétention, mais terne, lent, long, sirupeux, évocateur de ces guimauves encore molles que le confiseur tire, allonge, allonge sans fin, et qui sont fades sans être mauvaises, fades à presque écœurer par ces jours chauds.

Le Songe de l'Amour, par ANDRÉ RIVOIRE (Lemerre).

Ces poèmes d'amour ont une grâce charmante et qui leur vient principalement d'être tout à fait exempts de romantisme. Ils touchent par leur sincérité, par leur application patiente à ne pas dépasser l'exacte émotion qui les inspire. Pour éviter toute excessive exubérance, ils sont à peine lyriques et tâchent seulement de rendre avec justesse des nuances ténues de sentiment. Leur harmonie est toute simple ; elle n'est pas obtenue par de faciles effets rythmiques, par des sonorités verbales ; mais, discrète, elle semble l'harmonie même de la pensée... Le songe de l'Amour, — oui, plutôt que l'Amour même ; les tendresses dont il s'accompagne, les inquiétudes, les mélancolies vagues et les nostalgies, le trouble qu'il éveille et dans lequel il apparaît, lueur estompée dans une brume, comme un songe en effet. Et plutôt que l'Amour encore, c'en est le regret, l'espérance peu crédule et le désir déçu. Tout cela sans révolte et sans cris. Il semble que la déception ne soit venue qu'à une âme peu confiante déjà, prête à se résigner, non sans souffrir, mais sans s'étonner. Amour sans gaieté, cœur mal prêt pour la joie et qui, dans le bonheur même, s'alarme aisément, soit qu'il en devine la fragilité, soit qu'il s'éprenne trop vite de plus durables et sûres tendresses... Tous ces raffinements douloureux, toutes ces formes variées de l'essentielle tristesse, André Rivoire les exprime avec tant de délicate habileté que l'art s'aperçoit à peine dans ses subtils poèmes et nullement le métier. Son vers, souple et limpide, suit strictement les complications mêmes de l'idée et l'émotion d'une âme charmante s'y révèle avec simplicité.

Joachim du Bellay et la Bretagne angevine, par LÉON SÉCHÉ (Lechevalier).

M. Léon Séché commence avec cette brochure une série de « recherches sur la Pléiade » qui se continueront par des études sur le cardinal du Bellay, sur Ronsard et les Baïf, sur Remy Belleau, Pontus de Thiard, Jodelle, Dorat et les amis de la Pléiade. Il n'y a pas de fatras dans ces quelques pages, mais des faits, des démonstrations et des documents. Les travaux de M. Séché lui ont permis d'éclaircir définitivement certains points obscurs de la vie de Du Bellay. Il s'est attaché principalement à démontrer, au moyen d'une généalogie précise et bien contrôlée, les origines à la fois angevines et bretonnes du poète. Il décrit avec beaucoup de netteté cette région de la « Bretagne angevine » dans laquelle Du Bellay passa les premières années de son existence, reçut de la nature et des gens ses premières et durables impressions et dont le souvenir fut en lui si vivace qu'il en garda toujours la nostalgie. Ainsi l'étude de M. Séché n'est pas seulement un recueil de faits exacts, intéressants par eux-mêmes, elle n'est pas seulement de l'érudition vaine, mais elle commente le talent de Du Bellay, le définit et l'explique. Du moins elle en fait comprendre, mieux qu'on n'a su le faire jusqu'ici, tout ce dont peuvent rendre compte chez un poète les circonstances de temps, de lieu, d'origine. Et si quelque chose d'essentiel échappe sans doute à cette analyse, M. Léon Séché n'y contredit pas : il lui suffit d'avoir précieusement contribué à l'intelligence d'un poète qu'il admire et qu'il aime.

La dernière journée de Sapphô, par AUGUSTE-GABRIEL FAURE (Édition du *Mercure de France*).

C'est le jour des grandes Aphrodisies de Mitylène en la cinquante-troisième Olympiade. Déjà mûre, mais toujours belle, célèbre par le très grand nombre de ceux et de celles qui l'aimèrent (hommes, femmes, enfants, vieillards, comme on dit), Sapphô devait, prêtresse de Vénus, sacrifier à la déesse six jeunes vierges de Lesbos, les sacrifier du moins en tant que vierges. Mais voilà qu'au moment psychologique en quelque sorte, elle reçoit en plein cœur le coup de foudre : elle a vu Phaon. Elle se sauve, laissant la cérémonie en suspens, se cloître chez elle où, sans succès, viennent la relancer ses anciennes favorites. Après avoir vainement tenté d'attendrir Phaon, elle se jette dans la mer. « C'est ainsi que mourut Sapphô, la nuit des premières Aphrodisies de Mitylène, en la cinquante-troisième Olympiade. La légende déforma peu à peu ce récit et fit mourir Sapphô au rocher de Leucade qui est à l'occident de la Grèce, sur la côte d'Épire. » Le petit roman poétique de M. A.-G. Faure est écrit avec soin, d'un assez joli style ; mais ce genre est facile, avouons-le.

L'Angleterre et l'Impérialisme, par VICTOR BÉRARD (Colin).

Ce très intéressant ouvrage explique avec une remarquable précision l'attitude de l'Angleterre lors de Fachoda et dans les affaires sud-africaines par des causes économiques. C'est Chamberlain qui dirige la politique anglaise. Au Parlement il représente Birmingham, le pays du fer où jadis il gagna son premier argent dans les vis avant de spéculer en grand sur les mines d'or. Or, l'industrie métallurgique anglaise, jadis prospère, traverse une crise. Les chiffres sont là : elle périclite. La France, la Russie, les États-Unis se sont mis sous le régime de la protection et

derrière ces murs douaniers des usines se sont élevées. Les Allemands font à l'Angleterre une concurrence ruineuse. Copiant les modèles anglais, ils les livrent à meilleur compte. Même, ils les ont améliorés, ils ont perfectionné surtout le système commercial et n'ont pas eu de mal à souffler aux Anglais un grand nombre de leurs clients éloignés. Tel est le danger contre lequel devait se débattre l'Angleterre. Manchester et le Lancashire, pays de coton, ont su transformer leur production et l'adapter aux besoins nouveaux. Prospère, Manchester désire le maintien de la paix universelle. Mais c'est Birmingham qui est au pouvoir avec Chamberlain. Ses industries sont confinées dans leurs routines : elles appartiennent, d'ailleurs, maintenant à des compagnies *limited*. Puis donc qu'elles ne sauront pas se plier aux exigences des temps et se modifier, Chamberlain et les hommes de son parti ont pensé qu'il fallait simplement trouver de nouveaux débouchés et, pour cela, le protectionnisme fermant les autres nations européennes, travailler à la formation d'une « plus grande Angleterre ». Telle est l'origine de l'Impérialisme anglais. Et voilà pourquoi l'Angleterre tâche d'absorber l'Afrique ; d'où sa colère quand elle vit les Français s'emparer de Fachoda. Le rêve qui anime cette politique serait de constituer une sorte d'immense union douanière où seuls circuleraient les produits britanniques. Ce rêve se réalisera-t-il? Cela est douteux. M. Bérard paraît plus disposé à croire que le progrès économique de l'Allemagne commence et que l'Angleterre a désormais dépassé son point culminant de prospérité.

ANDRÉ BEAUNIER.

Mémento. — Chez Plon, *Souvenirs des Guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire*, par le baron de Comeau, ancien officier de l'armée de Condé, chef d'état-major de la Bavière au grand quartier général de Napoléon. — Chez Gratier (à Grenoble), *Henry Beyle-Stendhal*, par Pierre Brun ; cet élégant petit volume, illustré de nombreuses gravures, contient un assez grand nombre de documents inédits empruntés par l'auteur aux manuscrits de Stendhal, que conserve la Bibliothèque de Grenoble. — Chez Motteroz (Librairies-Imprimeries réunies), *Livre de Gloire*, poésies, par Henry de Braisne. — A la « Société nouvelle de Librairie et d'Édition » (librairie Georges Bellais), *l'Article 7*, par Léon Blum (brochure). — Chez Ollendorff, *les Voluptueux et les Hommes d'Action*, par Achille Segard, études critiques sur Anatole France, Pierre Louys, Jean Lorrain, Brunetière, Barrès et Edmond Picard. — Chez Caillière (à Rennes), *Seule*, poésies, par Wilhelmine de Zutphen.

A. B.

Le Duché d'Auvergne (in-8°, Picard et fils, nombreuses planches, prix : 15 francs.

Le conseiller Casati vient de faire paraître un ouvrage intéressant sur le *Duché d'Auvergne*. Voici en quels termes il en a été rendu compte dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences morales :

M. Arthur Desjardins offre à l'Académie, de la part de l'auteur, un volume intitulé : *Duché d'Auvergne, d'après les manuscrits du chanoine Audigier et du héraut d'armes Revel, avec une étude sur la première époque de l'art français*, par M. Casati de Casatis, conseiller honoraire à la Cour de Paris. Cet ouvrage, édité par Alphonse Picard et fils, a été tiré à trois cents exemplaires numérotés.

L'œuvre d'Audigier, chanoine à Clermont au moment où Massillon fut évêque, est précieusement conservée à notre Bibliothèque nationale. Elle comprend quatorze tomes réunis en huit gros volumes in-4° qui renferment tous les matériaux d'une histoire de l'Auvergne.

M. Casati remarque qu'il faudrait bouleverser tout l'ouvrage pour lui donner une forme régulière définitive. Tel qu'il est, c'est une mine de renseignements précieux, non seulement pour l'histoire particulière de la province, mais aussi pour l'histoire générale.

La Bibliothèque possède un autre manuscrit non moins précieux datant du XVe siècle, celui du héraut d'armes Revel, qui comprend un texte beaucoup moins important, une dédicace au roi Charles VII, les armoiries de toutes les familles nobles de l'Auvergne, du Bourbonnais et du Forez, les vues remarquablement dessinées des principales villes et seigneuries de ces trois provinces.

« Grâce au manuscrit d'Audigier, dit M. Casati, nous voyons se dérouler devant nous tous les éléments de l'histoire d'Auvergne ; grâce au manuscrit de Revel, nous voyons revivre sous nos yeux, comme par une projection lumineuse, presque toute l'Auvergne telle qu'elle était au XVe siècle. Mettre en lumière l'œuvre de ces deux hommes, réunir en quelque sorte et compléter l'un par l'autre ces deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, tel est le but de cette publication.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Angleterre. — Dans le dernier numéro de la revue *Fortnightly Review*, l'auteur de quelques curieuses pages non signées et intitulées *Lord Rosebery and a National Cabinet* prévoit d'imminents changements dans le haut personnel politique et se demande qui succédera à lord Salisbury.

Si la question est de toute première importance pour les Anglais, elle n'est peut-être pas sans intérêt pour l'Europe.

Nos voisins d'outre-Manche procéderont sous peu à de nouvelles élections. Celles-ci ne doivent pas fatalement entraîner le départ du Premier ministre actuellement au pouvoir, mais l'auteur de l'article en question assure d'abord que les prochaines élections seront un triomphe pour le gouvernement et, d'autre part, donne comme absolument certaine la retraite de lord Salisbury, qui quitterait la vie politique pour n'y plus rentrer.

Et alors, qui héritera de sa lourde succession?... Mr Chamberlain est un personnage bien encombrant. Sans [illegible], il s'est poussé, tandis que Mr Balfour s'effaçait et se discréditait un peu... Mr Chamberlain est aujourd'hui le vrai maître et l'orateur du

Cabinet. Mais, après les récents événements, le pays n'est pas disposé à voir Mr Chamberlain premier ministre, ni même Secrétaire d'État aux Affaires étrangères... Sa politique a été maladroite et dans ses rapports avec l'étranger il s'est montré tantôt insolent et vulgaire, tantôt plein d'effusion, d'une effusion déplaisante. Un cabinet présidé par Mr Balfour et dont feraient partie Mr Chamberlain et le duc de Devonshire manquerait d'équilibre et ne tiendrait pas d'un bien grand poids au point de vue diplomatique... »

Tout ceci ressort de l'article de la revue *Fortnightly Review*.

Toutefois, impossible de se passer des services de Mr Chamberlain et la solution de toutes ces difficultés est dans l'arrivée au pouvoir d'un Cabinet où se rencontreraient lord Rosebery, Mr Balfour et enfin Mr Chamberlain. Mr Balfour aurait la présidence, tandis que Mr Chamberlain, « *the strongest defender of the Empire* », le redoutable représentant des visées de l'impérialisme, deviendrait chancelier de l'Échiquier. Quant à lord Rosebery, il est le ministre né des Affaires étrangères. L'auteur de l'article que j'analyse [illegible] d'ailleurs que si la question pouvait être soumise à un plébiscite, lord Rosebery serait certainement porté par l'énorme majorité des suffrages à la tête du gouvernement. Il termine en disant que, seul un Cabinet réunissant ces trois personnalités peut donner de solides espérances à ceux qui souhaitent la prompte réorganisation de l'armée et l'éducation du sentiment national.

The cruel case of the wounded War Horses : c'est le titre d'un plaidoyer de Mr Lawrence W. Pike, paru dans le numéro de juin de la revue *Nineteenth Century*, en faveur des chevaux blessés sur le champ de bataille.

Mr Lawrence W. Pike narre dans le détail les cruautés dont ses intéressants clients ont été souvent victimes au cours de la campagne dans l'Afrique australe et termine son article en proposant : d'abord, la réorganisation dans l'armée anglaise du service vétérinaire qui ne mérite pas moins d'attention que le service médical ; ensuite, l'extension aux hommes qui ont la garde des animaux de la protection établie par la Convention de Genève ; enfin, la destruction, par l'autorité et après examen de tous les animaux hors de service.

Les « amis des bêtes » décerneront un bon point à Mr Lawrence W. Pike.

États-Unis. — Un des plus considérables organes de la presse périodique d'outre-Océan, la *North American Review*, publiait dans son numéro de mars dernier un article dont le titre « *The Responsibility of Cecil Rhodes* » dit assez l'esprit. A cet article, signé « Un officier anglais », la princesse Catherine Radziwill répond aujourd'hui dans cette même *North American Review* (numéro de juin).

Cette réponse est un dithyrambe enflammé — sans vergogne, penseront certains — à la gloire du gigantesque brasseur d'or dont la toute-puissante influence ne fut sans doute pas pour rien dans la mise à feu et à sang de l'Afrique australe, et que l'humanité rangera peut-être bien quelque jour parmi les plus violents génies du mal. Ce dithyrambe est intitulé « *Cecil Rhodes's Future* ».

L'auteur des pages [illegible] un terrible [illegible] Rhodes [illegible] réquisitoire, la princesse Catherine Radziwill prétend ne rien laisser subsister [illegible] de toutes les accusations [illegible]

Je veux citer [illegible] parle des « responsabilités » de Cecil Rhodes. Il peut être sûr d'une chose, c'est que, [illegible] ces responsabilités [illegible] avec le même admirable courage dont il a fait preuve devant les conséquences du raid Jameson. [illegible] comme que Mr Chamberlain s'est réservé [illegible] d'obscures et lointaines machinations... La guerre terminée, la paix et la prospérité une fois rendues à l'Afrique du Sud, la vie politique du pays reprendra son cours normal, le monde verra [illegible] Mr Cecil Rhodes [illegible] gouvernement du nouvel empire [illegible] S. M. la reine Victoria. Par la seule force des circonstances, il dirigera et commandera... Les milliers d'âmes qui croient et plus tard croiront en son génie le porteront au sommet du pouvoir... Tous les petits esprits qui aujourd'hui sont dans la jubilation parce qu'ils peuvent attaquer et rabaisser une grandeur dont ils ne sont même pas capables d'avoir la moindre idée, tous les envieux, tous les jaloux seront depuis longtemps noyés dans l'oubli, tandis que le nom de Cecil Rhodes s'imposera à l'attention de l'univers civilisé... On se souviendra alors que ce géant parmi les hommes était aussi bon, aussi cordial qu'il était fort, aussi courageux que plein de foi dans la mission dont il se vit chargé par le Tout-Puissant. L'Angleterre alors l'acclamera comme un de ses plus purs héros. L'Afrique du Sud le revendiquera avec orgueil comme un des plus grands hommes d'État que le [illegible] produits. Les nations étrangères subiront la maîtrise de son génie. Des souverains s'inclineront devant lui. Alors seulement peut-être, quand [illegible] voie ferrée qu'il aura créée, il jettera un regard sur les années écoulées, il se rendra compte de sa propre grandeur, — sur les années écoulées, sur ces années pleines d'inquiétude et de soucis, sur ces années que les soupçons, la méfiance et la haine de ses nombreux ennemis, que les trahisons de ses prétendus amis auront faites pour lui si amères. Et il se sentira fier d'avoir remporté la victoire dans le difficile combat qu'il aura eu à soutenir contre une foule [illegible] de préjugés et qui fait mentir le vieux dicton latin : *Vox populi, vox Dei*, — car elle n'a de respect [illegible] d'acclamations que pour [illegible] de femmes, elle a besoin de sentir la force aux mains du maître. »

G. L.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

Les événements qui se produisent en Extrême-Orient ont accentué le mouvement de baisse général provoqué par la situation embarrassée du marché de Bruxelles.

Après une velléité éphémère de reprise, les liquidations de positions d'acheteurs ont été poursuivies par les intermédiaires. La contre-partie faisant défaut, d'énormes différences de cours ont été le résultat de négociations de faible importance. La Bourse est en plein désarroi. Les porteurs de titres doivent résister à la tentation de vendre et laisser passer l'orage. Ceux qui ont des capitaux disponibles auront maintes occasions avant peu de faire des placements vraiment avantageux.

***

La rente française 3 p. 100 a détaché le 16 un coupon de 0 fr. 75, ce qui la mettait à environ 100,50. Elle a reculé lundi et mardi jusqu'à 100. Le 3 1/2 s'est tenu à 101,75.

Le marché monétaire est bon, les disponibilités ne font certes pas plus défaut à Londres que sur notre place, mais l'argent met à profit les circonstances extérieures, pour élever ses exigences. Les taux de report ne justifieraient cependant pas les réalisations auxquelles on a vu prendre une telle importance. Les préoccupations politiques expliquent au contraire l'hésitation des acheteurs à prendre, dans les circonstances actuelles, de nouveaux engagements.

La place de Belgique était engorgée de valeurs industrielles de toute espèce, principalement de valeurs russes. Elle avait assumé aussi la charge de stocks considérables d'actions de Compagnies de Tramways à Paris et dans les départements.

La débâcle est venue, soudaine, et les derniers cours sur ces valeurs indiquent quel chemin a déjà pu faire le discrédit jeté brutalement sur un groupe de valeurs que l'on avait eu le tort de faire monter prématurément et d'une façon tout à fait exagérée.

La Thomson Houston a reculé de près de 100 francs à 1 360, la Traction a été ramenée de 240 à 220, l'Est Parisien a valu 560 après 610 il y a huit jours. Les Tramways Sud, l'Omnium lyonnais, la Société Parisienne d'Industrie électrique ont subi des réactions plus ou moins fortes.

***

Le Métropolitain s'est tenu à 450 environ. L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires se réunira le 30 juin courant. Le premier exercice de la Compagnie a eu une période de vingt-neuf mois qui a été exclusivement consacrée à la préparation de la mise en exploitation de la concession. En conséquence, c'est sous la forme d'un état des frais de premier établissement de toute nature et de leurs contre-parties que s'établit le bilan au 31 décembre 1899, qui sera présenté à cette réunion.

Les actions des Chemins français, après s'être relevées samedi dernier, ont de nouveau fléchi avec le reste du marché, et sont ramenées aux plus bas cours de la semaine dernière.

Le Crédit Lyonnais, la Banque de France et la Banque Internationale ont subi de nouvelles dépréciations, tandis que les autres établissemnts ont vu leurs cours se maintenir à peu près sans changement.

Le Suez, le Rio-Tinto, les Chemins espagnols, tout a faibli avec le reste. La Sosnowice a baissé de plus de 100 francs.

L'Oural-Volga a été précipité à 160 francs, en même temps que baissaient d'autres titres analogues, tels que le Haut-Volga, et la Volga-Vichera, les Bryansk, Nikolaïeff, etc.

Les Brésiliens et les Ottomans ont été offerts à un niveau sensiblement au-dessous du cours de la semaine précédente.

Les fonds russes ont baissé. Les emprunts chinois ne pouvaient se tenir immobiles en présence des événements accomplis en Extrême-Orient. Le 5 p. 100, émis il y a un an, pour fournir les fonds nécessaires à la construction de la voie ferrée Pékin-Hankéou, a rétrogradé à 440.

Les sels gemmes et houilles de la Russie méridionale ont été entraînés jusqu'à 770. Les actionnaires sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le mardi 27 juin. Le bénéfice disponible de l'exercice écoulé s'élève à la somme de 1 405 000 francs, contre 361 000 l'année précédente. Le Conseil d'administration proposera à la réunion de fixer le dividende de 1899 à 25 francs par action.

***

Désireuse de faire du vaste territoire qui lui a été concédé une entreprise de colonisation, au vrai sens du mot, la Compagnie du Zambèze, sans négliger les industries extractives, gisements aurifères, etc., a porté toute son attention sur l'agriculture.

Parmi les produits du sol susceptibles de donner les rendements les plus fructueux et dont l'exploitation est le plus facile, il faut compter au premier rang les plantations de cocotiers qui se composent aujourd'hui de 15 200 arbres en pleine production donnant un revenu de 30 400 francs. Mais grâce au soin qu'elle a eu d'établir des pépinières, contenant plus de 250 000 petits plants, la progression sera très rapide. Etant donné qu'il faut huit années pour qu'un arbre soit en pleine production, la Compagnie du Zambèze obtiendra de 1900 à 1908 avec 276 500 arbres un rendement de 553 000 francs.

A partir de 1908, la quantité d'arbres augmentera de 200 000 par an, ce qui assure de ce seul chef un revenu de 1 353 000 francs pour 1910, du seul fait des plantations de cocotiers.

C'est là une richesse qui augmente tous les ans en vertu même des lois naturelles et qui profitera aux actions de la Compagnie du Zambèze, dont le capital n'est que de 10 millions de francs.

***

Les valeurs minières ont été pour la plupart stationnaires. Les titres les plus en vue du groupe transvaalien ont cependant baissé d'une façon à peu près continue, Rand Mines, Goldfield, East Rand, Chartered, etc.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME XIII. 30 JUIN 1900.

UN ESSAI D'EMPIRE LIBÉRAL EN CHINE

Il n'est plus guère question des Boxeurs aujourd'hui, quel qu'ait été leur rôle réel dans la genèse du soulèvement formidable de la Chine du Nord contre les étrangers. Les sociétés secrètes ont fait leur œuvre, mais la question est engagée désormais entre l'Europe, les États-Unis et le Japon d'un côté, le gouvernement chinois de l'autre.

La prise des forts de Takou a été le premier acte de guerre. Actuellement on ne sait pas ce qu'est devenu le petit corps expéditionnaire que l'amiral Seymour conduisait il y a quinze jours vers Pékin. Mais on sait que les troupes régulières de Chine, commandées par le prince Tuan, père de l'héritier présomptif, et grand favori de l'impératrice, ont bombardé les forces étrangères réunies à Tientsin et repoussé les premiers renforts envoyés de Takou par les chefs de la flotte internationale, puis que Tientsin a été enfin délivrée par les alliés.

Quels que soient les incidents de l'heure présente, il n'y a pas de doute sur le dénouement du premier acte de la guerre qui commence entre la vieille civilisation chinoise et la coalition des puissances représentatives de la civilisation occidentale. Dans un mois ou six semaines, trente mille soldats seront rassemblés à Takou. En août ou septembre, les murailles de Pékin s'écrouleront sous les premiers obus de l'artillerie internationale, les puissances alliées seront maîtresses de la capitale.

Que feront-elles alors ? L'accord aisément maintenu jusqu'à la prise de Pékin subsistera-t-il lorsque surgira la question de l'établissement d'un nouveau pouvoir sur les ruines de celui que les canons auront détruit ? Le problème chinois que posera l'entrée des troupes européennes à Pékin comporte bien des solutions. Une entente avec l'impératrice reste encore la plus probable, si étrange que l'assertion puisse paraître. Il en est une autre, qui plairait beaucoup à l'une au moins des puissances alliées, l'Angleterre, mais qui serait singulièrement fragile, la restauration de l'Empereur Kouang-Sou, que le double coup d'État de 1898 et de 1900 a dépouillé de son pouvoir.

Il importe donc de rechercher ce que représente de force possible ou de faiblesse incurable pour cette solution éventuelle, la personnalité de ce jeune empereur de vingt-neuf ans, qui a si peu régné par lui-même, et qui, tout à coup, après un essai éphémère d'établissement d'un empire libéral, a été refoulé dans une ombre si épaisse qu'on ne saurait même dire, avec quelque certitude, s'il est encore de ce monde.

* * *

Ceux qui ont vu Kouang-Sou le représentent comme un jeune homme de petite taille, de complexion chétive, délicate. Le regard est fin, intelligent, mais l'allure est craintive, l'expression mélancolique. La figure, longue et pâle, se termine par le menton étroit, allongé, qui caractérise le plus pur type mandchou.

Kouang-Sou n'a pas été un souverain heureux. Placé sur le trône en 1875 à l'âge de trois ans par

sa tante l'Impératrice douairière Tze-Chi, il a vécu sous sa tutelle jusqu'en 1889. Même après qu'il fut entré, à sa majorité, en possession effective du pouvoir, il n'eut longtemps encore de l'autorité qu'une ombre vaine, sa terrible tante en ayant gardé toute la substance, alors qu'elle affectait le plus de s'effacer. Faible de corps et faible d'esprit, rejeton rachitique d'une race épuisée, plus intelligent que son aspect mélancolique et éteint ne le faisait supposer, mais ignorant tout de la vie et de la politique, élevé dans les plus pures traditions de l'antique sagesse chinoise, il semblait qu'il ne dût jamais avoir d'autre volonté que celle qui avait jusqu'alors gouverné son esprit comme elle gouvernait la Cour et l'Empire.

Son esprit s'ouvrit cependant peu à peu à la connaissance des choses extérieures, après qu'il eut commencé à recevoir les représentants des puissances étrangères. On ne saurait dire qu'il apprit méthodiquement à connaître le monde occidental, mais il entrevit, à la lueur d'éclairs répétés, l'existence d'un monde nouveau, insoupçonné. On prétend qu'il s'exerça à l'étude des langues française et anglaise. Son père, le prince Chun, avait quelques tendances à échapper par certains côtés aux rigides entraves du conservatisme vieux-chinois. Kouang-Sou eut les mêmes velléités, plus fortes, et plus éclairées peut-être. L'adversité contribua aussi à le rendre indocile à la rude discipline où le voulait maintenir la régente. L'événement principal de son règne fut la désastreuse guerre du Japon, suivie du paiement d'une lourde indemnité de guerre et de la conclusion avec les puissances européennes d'une série de traités ruineux et encore plus humiliants (1). Ces puissances, rejetant le masque du désintéressement, n'hésitaient plus à arracher à la détresse impériale des lambeaux du territoire de la Chine.

C'est alors que Kouang-Sou, désespérant du salut de l'empire par les anciennes méthodes, se jeta à corps perdu dans l'entreprise insensée de la réalisation immédiate des réformes les plus hardies et les plus profondes, appela à son aide des hommes jeunes, inexpérimentés, sans attache dans le monde de la Cour, animés du plus profond mépris pour le haut personnel administratif, et qui rêvèrent tout simplement, avec la complicité de l'Empereur, de faire sauter la vieille constitution chinoise.

* * *

Le plus connu de ces jeunes conseillers de Kouang-Sou est Kang-Yu-Wei, qui put s'échapper en 1898, après le coup d'État, et est aujourd'hui l'hôte des Anglais.

Kang-Yu-Wei, né à Canton en 1859, passa dans cette ville ses premiers examens. Vers 1888, il publia ses *Commentaires sur les Doctrines du Confucianisme*, qui lui valurent le surnom de Confucius moderne, mais excitèrent la jalousie ombrageuse des mandarins conservateurs, et l'empêchèrent d'obtenir immédiatement un nouveau succès dans les concours. En 1894 seulement, l'arrivée à Canton d'un chancelier littéraire à tendances libérales lui permit de franchir le second degré des examens. Il se rendit alors à Pékin, où il obtint, au printemps de 1895, le degré final ou *Chin Shih*. Son admission lui donnant *ipso facto* une position dans le monde officiel de la capitale, il fut nommé secrétaire du bureau des Travaux publics. Cette situation lui assurait le droit d'adresser des mémoires à l'Empereur.

A ce moment éclataient les résultats désastreux de la guerre contre le Japon. Le 15 avril 1895 on connut à Pékin les termes du traité de paix de Shimonoseki que venait de signer Li-Hung-Chang.

Les gradés provinciaux étaient encore réunis dans la capitale pour l'examen métropolitain. Kang-Yu-Wei et un de ses amis de Canton, Liang-Chi-Tsao, adressèrent à l'Empereur un mémoire de protestation contre la ratification du traité à Chéfou. Le document, signé par les étudiants des provinces Kouang, fut remis à la Cour des Censeurs, le 22 avril. Ceux-ci, effrayés du ton du mémoire, ne le transmirent pas à l'Empereur. Quelques jours plus tard, le 2 mai, les gradés de provinces signèrent, au nombre de treize cents, un nouveau rapport de Kang-Yu-Wei, très développé, demandant la publication d'un édit qui déclarerait nul le traité de paix, et annoncerait, en même temps que le transfert de la capitale à Si-ngan-fu, la réalisation de réformes radicales.

Le mémoire fut remis comme le premier aux Censeurs, qui n'osèrent pas cette fois retenir le

(1) Dans l'édit impérial qui annonçait au peuple la conclusion de la paix avec le Japon, le Fils du Ciel déclare qu'il a passé des nuits sans sommeil à verser des larmes sur les désastres qui ont frappé ses armées et ses flottes et sur « la grande tempête qui a dévasté les côtes et balayé toutes les fortifications du littoral ». Il a abandonné toute tentative pour rétablir la fortune de la guerre, parce que, si les hostilités avaient recommencé et que la ville de Pékin eût été menacée par les Japonais, l'Impératrice régente aurait dû chercher son salut dans la fuite et s'exposer une fois de plus aux [illegible] d'un long et douloureux voyage. C'est donc [illegible] sa vénérable souveraine, sa tante et mère adoptive, la tristesse et l'humiliation de la fuite que [illegible] s'est décidé à conclure la paix. Comme la piété filiale en Chine est une des plus hautes vertus que l'homme puisse cultiver, l'Empereur « sauvait la face » en alléguant qu'il s'était déterminé pour cette raison majeure et non, par exemple, pour ménager la vie de ses sujets, à cesser les hostilités.

document. D'autre suivirent et Kang eut accès à la Cour. Il devint chef du parti des progressistes, il avait l'appui de Weng-Tung-Ho, tuteur de l'Empereur. Dans l'automne de 1895, il fonda à Pékin, avec l'aide de membres du collège Han-Lin, un journal de propagande pour la réforme de l'enseignement, *Wan Quo Kung Pao*, et organisa un club de la réforme, avec filiales dans les provinces (1).

Les réformateurs devenaient de plus en plus audacieux. En décembre 1895, deux des membres du club demandèrent dans un placet à l'Empereur l'éloignement de l'Impératrice douairière. Les signataires étaient des personnages importants, l'un membre du Tsung-Li-Yamen, l'autre vice-président manchou du Bureau des revenus. Il y eut des scènes violentes dans le palais, à la suite desquelles les deux fonctionnaires furent révoqués. En 1896, l'Impératrice, pour sauver Li-Hung-Chang, dont la situation se trouvait menacée, le fit nommer envoyé spécial à Saint-Pétersbourg.

Il y avait donc deux partis à la Cour, d'un côté l'Empereur avec son tuteur Weng-Tung-Ho, Kang-Yu-Wei et les esprits ardents du groupe de la réforme; de l'autre l'Impératrice, tout le clan conservateur, tout le mandarinat avec Li-Hung-Chang et Hsu-Yung-Yi, qui, après le coup d'Etat, obtint la voix prépondérante dans le Tsung-Li-Yamen.

* * *

La campagne réformiste ne fit que de très lents progrès. Kouang-Sou était toujours soumis à l'influence de l'Impératrice et n'osait point se livrer à l'attrait qui le portait aux idées nouvelles. Mais Kang-Yu-Wei ne cessait d'adresser à l'Empereur pétitions sur pétitions, dans lesquelles, au milieu de divagations étranges sur les religions dépravées des barbares de l'Occident, il rendait cependant hommage à l'œuvre des missionnaires, pressait l'Empereur de purifier l'administration, de régénérer l'instruction publique, de châtier impitoyablement les mandarins prévaricateurs, d'établir un gouvernement constitutionnel, de s'inspirer des exemples de Pierre le Grand!

Kouang-Sou nourrit son esprit des exhortations de son conseiller, et s'affermit dans la résolution d'engager la lutte contre les abus. Ce qui détermina enfin le cours des événements, c'est d'une part la détresse financière dans laquelle se trouva le Trésor impérial après la guerre du Japon, et de l'autre l'occupation de Kiao-Tcheou par les Allemands et de Port-Arthur par les Russes. C'est l'atteinte portée au territoire de l'empire chinois par Guillaume II qui livra Kouang-Sou aux réformateurs et prépara la réaction dont nous voyons aujourd'hui éclater les suites.

En juin 1898, l'Empereur Kouang-Sou publia un long édit sur les circonstances critiques dans lesquelles la Chine se trouvait placée.

« Depuis la guerre avec le Japon, dit-il, il a été reçu à la Cour un grand nombre de mémoires, de fonctionnaires de tous grades, recommandant certaines mesures qui, à leur avis, seraient de nature à fortifier l'Empire et à maintenir son intégrité. Mais lorsque surgit une difficulté d'importance vitale avec les puissances étrangères, ces donneurs si empressés de conseils disparaissent. C'est ce que l'on voit se produire à l'heure présente, où l'Empire est entouré de tous côtés par des voisins puissants et rusés qui s'entendent pour opprimer la Chine et la dépouiller, parce qu'ils voient que les défenses du pays sont négligées, et que la flotte de guerre est insignifiante.

« Il est donc urgent d'opérer des réformes et de réorganiser les défenses du pays. Malheureusement les ressources sont insuffisantes et la pénurie du Trésor est extrême.

« Jadis, lorsque la dynastie actuelle a commencé de régner, les armées étaient levées sur toute la population, et personne n'avait entendu parler de *likin* ni d'autres taxes semblables; cependant l'argent abondait, et les troupes ne manquaient pas à leur devoir.

« Aujourd'hui les taxes se sont multipliées, et cependant les dépenses ordinaires ne peuvent être payées. »

L'Empereur insiste longuement sur la nécessité d'une réforme radicale des errements administratifs. Il faut que la corruption disparaisse de la perception des droits, que toutes les sinécures soient supprimées, que les dépenses soient soumises à un contrôle rigoureux. Il faut que les vice-rois et les gouverneurs s'entr'aident pour servir loyalement l'Empereur dans un temps d'épreuves, et n'essaient pas de se rejeter des uns aux autres les devoirs importants qui leur incombent. Ils doivent conserver le souvenir des faveurs qui leur ont été accordées et faire tous leurs efforts pour aider l'Empereur à atteindre les fins qu'il travaille à obtenir.

Jamais un empereur de Chine n'avait fait un

(1) Ce club ayant été dissous en janvier 1896 sur l'accusation d'un censeur, Kang-Yu-Wei et Liang-Chi-Tsao fondèrent une société demi-secrète pour la Défense nationale (*Pao Quo Hui*), qui en [illegible] 1898, comptait 250 membres. La liste en tomba, [illegible] coup d'Etat, aux mains de l'Impératrice, et se transforma pour la plupart des adhérents en une liste de proscription.

tel aveu public de faiblesse, n'avait poussé devant ses sujets un pareil cri de détresse.

Le 31 août, l'empereur ordonne la suppression de six bureaux dans la capitale, de trois gouvernements provinciaux, de la direction générale de la Rivière-Jaune, d'un grand nombre de préfectures et de sous-préfectures. Un gouverneur est inutile dans les provinces où réside un vice-roi. Il faut aussi que les vice-rois et les gouverneurs suppriment les postes superflus qu'ils ont créés pour caser leurs parents et leurs amis. Il faut éclaircir les rangs de l'armée innombrable des fonctionnaires en expectative.

Cet édit eut un retentissement terrible dans le monde des mandarins. L'attaque contre le népotisme était plus grave encore que l'attaque contre la corruption. Un gouvernement provincial ne doit-il pas fournir les moyens d'acquitter d'anciennes dettes, de préparer le capital pour l'acquisition d'un poste plus élevé, d'assurer une retraite honorable pour le temps du repos, de donner enfin la subsistance à une nuée de parents et d'amis?

La seule suppression des six bureaux métropolitains mettait à pied plus de six mille employés. Un certain nombre pourraient être repris par les départements récemment constitués de l'agriculture, des chemins de fer et des mines, mais les médiocres et ceux que l'âge avait affaiblis devaient être rendus à la vie privée.

De quel fardeau d'inimitiés et de rancunes se chargeait un empereur capable de traiter avec une telle désinvolture la ligue sacro-sainte des intérêts établis, un souverain qui voulait des comptes rigoureusement tenus, parlait d'envoyer des inspecteurs chargés d'examiner les écritures des vice-rois, raillait les beautés de la calligraphie, faisait fi des « méthodes creuses des temps passés » !

Non, vraiment, un mandarin ne pouvait plus ouvrir sans trembler la *Gazette de Pékin*. Le flot des édits impériaux avait commencé de couler au printemps de 1898. Il grossit de volume, de mois en mois, de semaine en semaine, jusqu'au 21 septembre, jour où l'inondation fut arrêtée tout net, l'Impératrice douairière ayant ce jour-là supprimé moralement l'Empereur et repris les rênes du pouvoir.

*
* *

Kouang-Sou multiplia surtout les édits relatifs à l'instruction publique. Dès 1866, le prince Kung et les ministres du Conseil avaient recommandé, dans une série de mémoires, l'introduction des sciences physiques et mathématiques dans les programmes d'études, et la fondation à Pékin d'un collège où des chaires de chimie, d'astronomie, de science militaire et de langues française et anglaise, seraient confiées à des professeurs étrangers. Le collège fut fondé, mais l'institution végéta, faute d'un nombre suffisant d'élèves. En 1887, un conseil présidé par le prince Chun, père de Kouang-Sou, proposa, pour rendre la réforme plus efficace, d'introduire les sciences, non plus seulement dans les programmes d'études, mais dans ceux des concours pour l'obtention des grades conduisant aux fonctions publiques.

La réforme fut appliquée mollement et donna peu de résultats pratiques. Il fallut la secousse de la guerre du Japon pour rappeler l'attention des hommes de progrès, et bientôt éveiller celle de l'empereur, sur cette grave question de la refonte des méthodes et de l'esprit même de l'enseignement. Les Chinois avaient fini par admettre la supériorité militaire des Occidentaux, mais la guerre du Japon fit plus que toutes les expériences antérieures pour éveiller dans la conscience populaire le sentiment qu'il y avait quelque chose de pourri dans la Chine elle-même. D'avoir été battus par les Japonais, si méprisés pendant de longs siècles, convainquit les esprits disposés aux réformes que le temps était venu d'une rénovation profonde, radicale.

C'est aussi dans les derniers temps que s'accuse avec le plus de vivacité, mais aussi avec cette hâte fébrile qui compromettait le succès et réduisait la valeur de si bonnes intentions, la volonté de l'empereur de préparer à la Chine des générations sérieusement instruites.

Le 11 septembre 1898, dix jours avant la crise, Kouang-Sou enjoint la création d'écoles pour la culture de la soie et du thé d'après les meilleures méthodes occidentales et chinoises. Un autre décret sanctionne la création, dans l'Université impériale projetée, d'un département médical, sous la direction de praticiens distingués du monde de l'Occident.

Le 12 septembre, un édit ordonne aux hauts fonctionnaires d'observer strictement la règle qui les oblige à venir une fois au moins tous les trois ans à Pékin et à se présenter à l'Empereur pour qu'il les examine et s'assure de leurs capacités.

Le même jour, le souverain recommande la fondation de journaux et magazines à Pékin et dans tout l'Empire et ordonne aux hauts fonctionnaires de faire savoir aux classes riches et aux nobles que l'Empereur les verra avec plaisir s'engager dans des entreprises de ce genre.

Le 13, est publié un édit très important, aux termes duquel les taotais et préfets pourront désormais adresser directement au trône des mémoires sur des questions relatives à des réformes

dans le gouvernement. Quant aux fonctionnaires inférieurs, aux étudiants, et à tous les sujets de l'Empire sans distinction, ils pourront adresser des mémoires au trône par la voie hiérarchique (1).

Toutes ces nouveautés étaient terrifiantes pour l'état-major de l'énorme et formaliste bureaucratie chinoise. C'était la ruine de la discipline à tous les degrés de la hiérarchie administrative, c'était l'anarchie dans le gouvernement, dans la société, et jusque dans l'éducation, puisque l'on prétendait fermer aux lettrés l'accès aux offices, en les obligeant à passer des examens auxquels rien dans leur passé d'écoliers ne les avait préparés.

***

On a dit que, si étourdi, si brouillon, si dangereux que fût ce mouvement désordonné de réforme par cela même qu'il heurtait dans toutes ses parties la masse concrète du conservatisme, si prématurés que fussent les changements édictés surtout en ce qui concerne les programmes d'examens, si chimérique que fût la tentative de réaliser d'un trait de plume la suppression des emplois inutiles, de cautériser la plaie du népotisme, de déraciner des habitudes de corruption vieilles de plusieurs siècles, l'Empereur pouvait opposer à la coalition des intérêts établis le souci plus élevé du bien-être de populations lésées par ces intérêts, au conservatisme de bureau des ministères et de tout le mandarinat les aspirations d'une génération nouvelle avide de lumière et de liberté. Malheureusement l'esprit directeur de la réforme était trop exalté, trop dégagé de toute préoccupation pratique, trop ignorant des obstacles, trop étranger à toute notion de réalité. Les hommes dont s'entoura l'empereur, comme ce Kang-Yu-Wei et ses camarades d'étude, qui faisaient décréter sérieusement à leur maître la liberté de la presse en Chine « pour éclairer ceux qui sont au pouvoir et déchirer le voile qui cache dans l'obscurité le mauvais gouvernement des fonctionnaires », étaient de trop minces personnages en face de ces puissants mandarins, vice-rois et gouverneurs dans les provinces, chefs des départements ministériels dans la métropole, membres affamés du « clan impérial », tous menacés dans la jouissance de leurs biens présents et dans l'espoir des biens futurs.

L'Impératrice-régente crut peut-être réellement que la dynastie était mise en danger par le mécontentement universel que provoquèrent dans les hautes sphères les intempérances réformistes de Kouang-Sou. Lorsque le grondement des colères conservatrices retentit assez fort à ses oreilles pour ne plus lui laisser une notion suffisamment vive de ce que la Chine, et la dynastie elle-même tout d'abord, pouvait avoir à gagner à se réformer comme avait fait le Japon, elle prit résolument son parti, en femme forte qu'elle avait toujours été et qu'elle était encore malgré ses soixante-quatre ans.

Que se passa-t-il ? On ne le sait que bien vaguement, bien imparfaitement. Agit-elle par la force ou par la persuasion ? Fit-elle comprendre à Kouang-Sou qu'il avait engagé le char impérial sur une voie périlleuse, qu'il n'aurait pas la force de le retenir sur la pente, et qu'il lui fallait remettre les rênes à des mains plus fermes ? Ou bien le traita-t-elle comme un enfant qui a commis des sottises et que l'on corrige jusqu'à ce qu'il se résigne à implorer son pardon et à jurer qu'il « ne le fera plus » ?

Toujours est-il que Kouang-Sou, frappé ou simplement enfermé dans une salle reculée de son palais, disparut du monde des vivants, où il avait passé comme un brillant météore, et que de nouveau la Chine fut gouvernée par cette maîtresse femme, dont on a dit plaisamment qu'elle était le seul homme au milieu d'une cour de magots enjuponnés.

Il reste à montrer ce qu'a été, sous cette main énergique, la réaction contre l'esprit de réforme, et comment, des événements de 1898, ont découlé ceux qui se déroulent aujourd'hui.

Auguste Moireau.

(1) Un secrétaire du bureau des rites profita aussitôt de la permission donnée par cet édit pour adresser à l'Empereur un mémoire dans lequel il dénonçait la paresse de ses chefs et proposait une reconstitution du bureau. Il remit le document à ses supérieurs pour que ceux-ci le fissent parvenir jusqu'au « regard sacré ». Ces supérieurs furent assez naturellement très indignés et refusèrent de transmettre le mémoire. Ils allèrent plus loin et adressèrent eux-mêmes une pétition au trône pour dénoncer les idées révolutionnaires de l'audacieux secrétaire et demander qu'il subît un châtiment sévère qui serait pour les autres un avertissement. L'Empereur, au lieu d'accéder à cette demande, invita le bureau des nominations administratives à dire quel châtiment convenait pour cette « tentative d'empêcher le peuple de présenter des suggestions au trône, contrairement aux édits impériaux ». Les six présidents et vice-présidents du bureau furent destitués pour avoir osé désobéir aux décrets du souverain et opposer des obstacles à son désir de réformer le gouvernement.

PETER HALKET DE MASHONALAND[1]

Nouvelle.

Peter se sentait mis en bonne humeur par la présence de l'étranger. Cet homme désarmé l'avait débarrassé de toute crainte.

Voyant que l'étranger ne renouait pas le fil de la conversation, il reprit quelque temps après : — Ce n'était pas une si mauvaise existence, après tout. Je ne désire qu'une chose, c'est d'être revenu là de nouveau. J'avais deux huttes pour moi seul, et une couple de filles nègres. C'est plus amusant, dit Peter après quelque temps, d'avoir des femmes noires plutôt que des blanches. Les blanches, il vous faut les entretenir, tandis que les noires, ce sont elles qui vous entretiennent! Puis quand vous en avez assez, vous pouvez les mettre dehors. Je suis tout à fait pour les filles nègres. — Peter se mit à rire, mais l'étranger demeura immobile, les bras noués autour des genoux.

— Vous possédez des filles? demanda Peter. Vous vous intéressez aux nègres?

— J'aime toutes les femmes! répondit l'étranger.

— Oh! vraiment... vous les ai...? dit Peter, eh bien! moi, je suis passablement dégoûté d'elles. J'ai été assez ennuyé avec les miennes. — Il dit cela gaiement, en présentant ses mains au feu, puis il croisa les doigts et tourna les paumes vers la flamme, comme quelqu'un qui se prépare à rire à la pensée d'une bonne histoire. — L'une avait seulement quinze ans; je l'achetai à bon compte d'un policeman qui vivait avec elle, celle-ci ne valait pas cher; mais l'autre, ah! jamais je ne vis une négresse comme elle : bien bâtie, je vous dis, et puis aussi droite que cela, — Peter leva un doigt à la lumière du feu; — elle avait bien trente ans! Généralement on n'aime pas les femmes de cet âge, on en préfère de plus jeunes. Le jour que je la vis, je la désirai. Elle appartenait au camarade avec qui j'étais. Il l'avait acquise dans le Nord. Il y eut au sujet de cette acquisition une histoire du diable, elle avait eu un mari et deux enfants et elle refusait de les quitter, quelque histoire comme cela : vous savez comment sont ces nègres! J'essayai de persuader l'autre individu de me la laisser; jamais il ne voulut y consentir. Je n'eus que l'autre fille : elle n'était pas trop à mon goût; ce n'était qu'une enfant. Plus tard j'allai sur la route d'Umtali, où j'achetai une provision de choses à manger et de boissons, puis quand je fus retourné au camp, je trouvai tout le monde altéré. Ils n'avaient pas eu une goutte de liquide au camp depuis dix jours, la saison de pluie s'avançait et l'on ne savait pas quand on en aurait de nouveau. Or j'avais un petit baril de vieux dop (1), haut comme cela, fit-il en désignant un objet de deux pieds d'élévation. Et l'autre camarade voulait me l'acheter. J'en connaissais deux de cette sorte. Je dis que j'en avais besoin pour moi. Il m'offrit ceci, puis cela. A la fin, je dis : Eh bien! pour vous obliger je vous donne le baril, mais vous, donnez-moi la fille. Il fit ce que je demandais. Beaucoup de gens ne se seraient pas épris d'une fille nègre qui avait eu deux enfants; quant à moi, cela m'était égal; elles sont toutes les mêmes pour moi. Et je vous assure qu'elle travailla. Elle organisa un jardin, puis elle y travailla avec l'autre fille; je n'eus pas besoin de dépenser plus de 6 pence pour les nourrir pendant six mois, et de plus je vendis du maïs vert et des potirons à tous ceux d'alentour. *Il n'y avait pas beaucoup de mouches sur elle, je vous assure!* Elle attrapa l'anglais plus vite que je n'attrapai son jargon, bientôt elle se mit à porter une robe et un châle.

L'étranger restait toujours immobile en regardant le feu. Peter Halket s'installa plus confortablement, puis continua : — Une fois, je revins à ma hutte plus tôt, soudainement, pour prendre quelque chose, et qu'est-ce que je trouvai?... Elle, en train de parler avec un nègre, devant la porte de ma hutte. Comme mes ordres étaient stricts et qu'il lui était défendu de parler avec n'importe quel nègre, je lui demandai ce que cela signifiait? Elle me répondit, aussi froidement qu'elle pouvait, que c'était un étranger qui passait sur la route et lui avait demandé à boire un verre d'eau. Naturellement, je lui ordonnai de s'éloigner, sans m'occuper davantage de lui. Mais je me souviens maintenant, je le vis le lendemain se promener dans les environs du camp. Ensuite, elle vint me trouver le jour suivant et me demanda une certaine quantité de cartouches. Jamais, auparavant, elle ne m'avait demandé quelque chose. Alors je lui demandai ce qu'une femme pouvait bien avoir à faire avec des cartouches, et elle me répondit que la vieille négresse qui l'aidait à porter l'eau dans le jardin refusait de rester et de l'aider davantage, si elle n'avait pas quelques cartouches à donner à son fils qui allait partir dans le Nord pour chasser l'éléphant. Elle insista pour que je donnasse les cartouches, en prétextant qu'elle était sur le point d'avoir un marmot et qu'elle ne pourrait pas travailler sans aide. Je me décidai à les lui donner, puis... j'oubliai cela.

Plus tard, quand j'appris que la Compagnie allait avoir une querelle avec les Matabélés, je pensai à m'engager comme volontaire. On disait qu'il y avait beaucoup de butin à prendre, que le pays serait dis-

(1) Voyez la *Revue* du 23 juin.

(1) Dop : *brandy du Cap*.

tribué entre nous, et beaucoup d'autres choses semblables, et je ne pensais pas être absent plus de trois mois. Je me décidai à partir. Je laissai les femmes à la maison, avec une provision de tout ce qu'il y avait dans le jardin, plus du sucre et du riz, et je leur dis de ne pas s'en aller jusqu'à mon retour; en même temps je recommandai à mon camarade de les surveiller. Toutes les deux étaient Mashonas; toujours elles avaient dit que les Mashonas n'aimaient pas les Matabélés, mais, par Dieu, il se trouva qu'elles les aimaient mieux qu'elles ne nous aimaient; elles eurent même l'impertinence de dire que si les Matabélés les faisaient travailler quelquefois, les blancs les forçaient à travailler tout le temps!

Je laissai donc les femmes ici, dit Peter Halket en posant les mains sur ses genoux. Croyez-vous que je les traitai assez bien; jamais je ne leur donnai, ni à l'une ni à l'autre, un seul coup, pendant tout le temps que je les eus. J'étais même la fable de tous les environs, à cause de la façon dont je les traitais. Il n'y avait pas un mois que j'étais parti, quand je reçus une lettre de l'homme avec qui je travaillais, celui de qui j'avais acquis la femme; — aujourd'hui il est mort, pauvre homme! il fut trouvé à la porte de sa hutte, la gorge ouverte — et devinez ce qu'il me disait? J'étais parti seulement depuis six heures que déjà les deux femmes se disposaient à s'en aller; c'était la faute de la grande, que pensez-vous qu'elle fit? Elle prit toutes les balles et les cartouches qu'elle put trouver dans la hutte, mon vieux « martini-henry » et même le couvercle de la boîte à thé qu'elle fit fondre en balle pour le vieux fusil à baguette; puis elle s'en alla, emmenant la jeune avec elle. Le camarade m'écrivit qu'elles n'avaient pas pris autre chose; elles laissèrent les châles et les robes que je leur avais donnés, mirent tout en désordre dans la hutte, et s'enfuirent nues, avec leurs couvertures, et portant leurs munitions sur la tête!

Un nègre qui les rencontra à vingt milles de là dit qu'elles se dirigeaient vers le pays de Lo-Magundi, aussi vite qu'elles pouvaient. Et savez-vous, dit Peter, en se frappant les genoux, et en regardant solennellement l'étranger à travers la flamme, ce dont je suis aussi sûr que je suis assis ici? C'est que ce nègre que je surpris, un jour, devant ma hutte, était son mari. Il était venu pour l'emmener et quand elle vit qu'elle ne pouvait pas s'en aller sans que nous puissions la rattraper, elle demanda des cartouches pour lui? Peter fit solennellement une pause entre les mots : — Et maintenant elle est retournée vers lui; c'est pour lui qu'elle avait pris des munitions!

A travers la flamme, il considéra l'étranger, pour voir quelle impression son histoire avait produite, puis il continua : — J'ajoute ceci; si j'avais su que c'était ce sale nègre, le jour où je le vis devant ma porte, je lui aurais envoyé derrière la tête plus de balles qu'il n'aurait jamais compté en recevoir de moi?

Peter regarda l'étranger d'un air triomphant. C'était là sa seule histoire. il l'avait racontée une vingtaine de fois autour des feux de camp, pour le profit des nouveaux venus, et quand il l'avait finie, un bas murmure d'approbation et de sympathie courait dans tout le groupe: ce soir tout était calme, l'étranger avait ses larges yeux sombres fixés sur le feu, comme s'il n'avait rien entendu.

Après quelque temps, Peter reprit: — Je n'y aurais pas fait tant attention, quoiqu'il ne soit jamais agréable de voir sa femme prise par un autre, mais elle était sur le point d'avoir un marmot dans un mois ou deux, et la petite aussi en avait bien l'air! je crois qu'elles se sont fait avorter; elles n'ont pas de cœur, ces négresses, elles en feraient tout autant pour l'enfant d'un homme blanc. Elles n'ont pas de cœur, elles préfèrent retourner à un noir, même quand vous les avez bien traitées. Lorsque vous les prenez toutes jeunes et que vous les emmenez avec vous au loin, ça va bien; mais quand une fois une femme noire a eu un homme noir et des enfants de lui, autant essayer de retenir le diable; toujours elles s'en retournent. Si jamais je suis tué, il y a des chances pour que ce soit avec mon propre fusil, avec mes propres balles, et elle sera là pour le regarder, pour l'encourager, quoique je ne lui aie jamais donné un coup pendant tout le temps qu'elle fut avec moi. Mais je vous le dis, je viendrai à bout de ce sale nègre, si je le rencontre; à partir de ce jour-là, ses heures seront comptées!

Peter Halket s'interrompit. Il lui semblait que sous les mèches pesantes et bouclées, les yeux de l'étranger regardaient quelque chose en dedans de lui, avec une infinie tristesse, comme s'ils étaient prêts à pleurer.

— Vous semblez horriblement fatigué, dit-il, ne voudriez-vous pas vous étendre et dormir? vous pourriez appuyer votre tête sur cette pierre, et moi je veillerai.

— Je n'ai pas besoin de sommeil! répondit l'étranger, je veillerai comme vous.

— Je vois, dit Peter, en se penchant en avant et en regardant ses pieds, vous avez été aussi à la guerre! Dieu! tous les deux! et de part en part, cela dut être un rude temps pour vous!

— Cela est très lointain!

Peter Halket jeta deux bûches dans le feu. — Savez-vous, dit-il, depuis que vous êtes là, je me suis toujours demandé à qui vous me faisiez penser. C'est à ma mère! Votre visage n'est pas pareil au sien, mais lorsque vos yeux me regardent, il me semble que ce sont les siens. Curieux, n'est-ce pas? Je ne vous connais pas d'Adam, et c'est à peine si vous

m'avez dit un mot depuis que vous êtes venu, et maintenant, je suis comme si je vous avais connu toute ma vie.

Peter se rapprocha davantage de lui. — Tout d'abord quand vous êtes arrivé, j'avais très peur de vous, et même quand je vous eus vu; vous n'êtes pas vêtu comme nous autres, vous savez! Puis dès l'instant où le feu éclaira votre visage, je pensai : Cela lui va très bien! Curieux, n'est-ce pas! Je ne vous connais pas d'Adam, et cependant si vous preniez mon fusil et que vous me visiez, je ne bougerais pas, je m'étendrais volontiers à terre et m'endormirais, la tête à vos pieds; curieux, n'est-ce pas, quand je ne vous connais pas d'Adam? Mon nom est Peter Halket. Quel est le vôtre?

Mais l'étranger était en train d'arranger le feu, les flammes s'élevèrent hautes et claires et le cachèrent presque à la vue de Peter Halket.

— Sapristi! comme il brûle, quand vous le touchez, dit celui-ci.

Pendant quelque temps, ils restèrent tranquillement assis. Puis Peter demanda : — Hier, avez-vous vu des nègres par ici? Moi, je n'en ai pas rencontré un seul.

L'étranger se leva et dit : — Il y a une vieille femme dans une caverne, là-bas, et dans un buisson, à dix milles d'ici, il y a un homme. Il a vécu là six semaines depuis que vous avez détruit le kraal; se nourrissant de racines et d'herbes. Il fut blessé à la cuisse et laissé pour mort. Il attend que vous ayez tous quitté ce coin de pays, alors il sortira, et suivra les siens; maintenant, sa jambe n'est pas assez bien pour qu'il puisse marcher vite.

Peter demanda : — Lui avez-vous parlé?

— Je l'ai conduit là où il y avait un large étang. La berge était trop haute pour qu'il pût descendre seul.

— Vous avez eu de la chance que nos hommes ne vous aient pas surpris, dit Peter; notre capitaine est sévère, il aurait tiré sur vous, sitôt aperçu, s'il vous avait vu rôder alentour avec un nègre blessé. Il est heureux que vous ne vous soyez pas trouvé sur son chemin!

— La nourriture est donnée aux jeunes corbeaux, dit l'étranger en se levant, et les lions n'ont qu'à descendre à la rivière pour boire.

— Ah! oui, répondit Peter, mais c'est parce que nous ne pouvons pas les en empêcher!

De nouveau, ils restèrent silencieux pendant quelque temps, puis voyant que l'étranger n'avait pas l'intention de parler, Peter reprit : — Avez-vous entendu parler de cette distraction qu'ils ont eue sur la route de Buluwayo, lorsqu'ils ont pendu trois nègres pris comme espions? Je n'y étais pas moi-même, mais un camarade qui y était m'a dit qu'ils avaient obligé les nègres de sauter afin qu'ils se pendent eux-mêmes, et comme l'un d'eux se refusait à sauter, ils lui envoyèrent dans le dos une charge de chevrotines; alors il se raccrocha à une branche et il leur fallut tirer sur les mains pour qu'il lâchât. Il n'aimait pas la pendaison, sans doute; je n'y étais pas moi-même, mais un camarade me l'a raconté! Un autre qui était à Buluwayo, mais qui n'assistait pas non plus à la pendaison, a dit que l'on tira sur eux tout de suite après qu'ils eurent sauté, afin de les tuer. Je...

— J'y étais, interrompit l'étranger.

— Oh, vous y étiez! s'exclama Peter. J'ai vu une photographie des nègres pendus, nos camarades étaient assis autour et fumaient, mais je ne vous y ai pas trouvé. Vous veniez de partir, sans doute?

— J'étais à côté des hommes quand ils furent pendus.

— Vraiment, vous y étiez! moi, je ne me soucie pas beaucoup de voir ces sortes de choses. Il y en a qui trouvent que c'est un très grand amusement de voir des nègres gigoter; moi, je ne peux pas rester, cela m'écœure. Ce n'est pas manque de courage, dit rapidement Peter, inquiet de détruire toute mauvaise impression que l'étranger eût pu se former au sujet de son courage. Quand il s'agit de tirer et de se battre, je suis là!... Je parie que j'ai tiré au gîte autant de nègres que personne autre dans notre troupe. Mais quand il s'agit de fouet ou de gibet, je m'en vais. Question d'éducation, n'est-ce pas! Jamais ma mère n'aurait tué ses canards; elle les laissait mourir de vieillesse, nous avions seulement les plumes et les œufs : et toujours elle me serinait : « Ne frappez pas un plus petit que vous-même, ne frappez pas un plus faible que vous-même, ne frappez pas votre semblable, qui ne peut pas vous le rendre. » Quand on vous a toujours répété cela, c'est fini, vous ne pouvez plus vous en débarrasser. Il y avait aussi cet autre nègre qu'ils ont tué. Ils racontent qu'il s'est assis, aussi calme que s'il était en pierre, les bras noués autour des jambes, puis avant qu'on le délie pour tirer dessus, quelques-uns lui donnèrent des coups sur la tête et sur le visage. Eh bien, cela je ne peux pas le faire, je deviens malade. — Peter appuya sa main sur le creux de l'estomac. — Tant qu'ils courent, je puis en tirer autant qu'on veut, mais quand ils sont attachés, non!

— J'étais là quand on tira sur cet homme, dit l'étranger.

— Ah çà! il me semble que vous avez été partout, dit Peter; avez-vous vu Cecil Rhodes?

— Oui, je l'ai vu.

— Aujourd'hui il est la terreur des nègres, reprit Peter Halket en se chauffant les mains au feu; on dit que lorsqu'il était premier ministre des Colonies,

il essaya de faire passer une loi qui donnerait aux maîtres et maîtresses le droit de fouetter leurs domestiques chaque fois qu'ils feraient quelque chose qui ne leur conviendrait pas ; mais les autres Anglais ne voulurent pas laisser passer cette loi. Ici, par exemple, il peut faire ce qu'il veut, c'est pour cette raison que quelques camarades ne désirent pas qu'il s'en aille. Ils disent : Si nous avons ici le gouvernement anglais, il donnera aux nègres le pays afin qu'ils vivent dessus ; puis il leur accordera le droit de vote, les civilisera, les éduquera, un tas de choses comme cela : tandis que Cecil Rhodes, lui, il leur fera tourner la meule : il préfère la terre aux nègres. On dit qu'il va les diviser par bandes, et les faire travailler sur nos terres, que cela leur plaise ou non, absolument comme si on avait des esclaves ; ainsi vous n'avez pas à vous occuper d'eux quand ils sont vieux. Maintenant, je suis ici avec Rhodes, je crois que c'est une très bonne chose ; nous ne venons pas ici pour travailler, cela c'est bon en Angleterre ; nous venons ici pour gagner de l'argent, et comment ferions-nous si nous n'avions pas les nègres pour travailler pour nous ou si nous ne formions pas de syndicat ? Il est la terreur des nègres, Rhodes ! On dit que si nous avions le gouvernement anglais ici et qu'il nous arrivât de frapper un nègre et qu'il mourût, on ferait une enquête ; tandis qu'avec Cecil Rhodes, cela va bien, on peut faire tout ce que l'on veut des nègres, pourvu qu'on ne lui attire pas d'histoires.

L'étranger regarda la flamme claire et haute s'élever dans la nuit calme, puis subitement il se leva.

— Qu'y a-t-il ? demanda Peter ; avez-vous entendu quelque chose ?

— J'entends dans le lointain le bruit des sanglots et des coups ; j'entends des voix d'hommes et de femmes qui appellent au secours !

Peter écouta attentivement. — ... Je n'entends rien, fit-il ; ce doit être dans votre imagination ; quelquefois j'entends aussi des bruits dans la mienne. Il écouta encore : — Non, rien ; tout est silencieux comme la mort !

Ils restèrent sans parler, pendant quelque temps. Soudain l'étranger reprit : — Peter Simon Halket... — Peter sauta, il ne lui avait pas dit son second nom ; — s'il arrive que vous obteniez ces terres que vous avez désirées, que vous ayez des nègres pour les cultiver et que vous fassiez une grande fortune, ou bien que vous créiez cette compagnie (Peter sauta de nouveau) et que des fous achètent vos actions, de telle sorte que vous deveniez le plus riche propriétaire du pays ; ou bien que vous preniez pour vous de larges domaines et que vous y éleviez de grands palais, de telle sorte que les princes et les grands de la terre s'abaissent devant vous, et glissent près de vous leurs mains pour que vous puissiez y mettre de l'or, à quoi cela vous servira-t-il ?

Peter Halket ouvrit de grands yeux. — A quoi ? mais à tout. Qu'est-ce qui fait que Beit, Rhodes et Barnato sont si grands ? Si vous avez huit millions...

L'étranger l'interrompit : — Peter Simon Halket, laquelle de ces âmes que vous avez vues sur la terre vous paraît la plus grande ? Laquelle vous paraît la plus belle ?

— Ah ! reprit Peter, nous ne parlions pas d'âmes, mais d'argent. Sans doute, s'il s'agit d'âmes, il y a celle de ma mère, qui est bien la meilleure personne que j'aie jamais vue. Mais à quoi cela lui sert-il ? Elle passe son temps debout, à laver les draps de ces dindes de belles dames ! Attends que je gagne de l'argent ! Et ce sera autre chose, alors !

— Peter Halket, — reprit de nouveau l'étranger, — lequel est le plus grand, celui qui sert ou celui qui est servi ?

Peter regarda l'étranger ; il crut qu'il était fou : — Oh ! répondit-il, si vous en arrivez là, à quoi sert de posséder quelque chose ? Vous pouvez dire avec autant de raison, vous qui êtes assis là dans votre vieille chemise de toile, que vous êtes aussi grand que Rhodes, Beit, Barnato, ou un roi. Sans doute, au fond, un homme est toujours le même quoi qu'il acquière ou qu'il possède ; mais pour les autres, il n'est pas le même.

— Il y a des rois qui sont nés dans une étable, murmura l'étranger.

Alors Peter s'aperçut qu'il voulait plaisanter, et se mit à rire. — Il doit y avoir longtemps ; aujourd'hui ils ne naissent plus ainsi ! Eh bien ! si le Dieu tout-puissant venait dans ce pays, et qu'il n'ait pas un demi-million de livres en actions, on ne penserait pas grand'chose de lui.

Peter tisonna son feu. Soudain, il sentit que les yeux de l'étranger étaient fixés sur lui. Et celui-ci demanda : — Qui vous a donné votre terre ?

— La mienne ? pourquoi ?... La Chartered Company !

L'étranger regarda en arrière : — ... et qui la lui a donnée ?

— Mais, l'Angleterre, sans doute ! Elle lui a donné le pays jusqu'au Zambèze, afin qu'elle puisse en faire ce qu'elle veut et en tirer autant d'argent qu'elle pourra ; et elle soutiendra la Compagnie !

— Qui a donné le pays aux hommes et aux femmes d'Angleterre ?

— Le diable ! On dit que c'était à eux, et sans doute cela était.

— Et les habitants du pays ? L'Angleterre vous les a-t-elle donnés aussi ?

Peter regarda l'étranger avec hésitation. — Certainement elle nous les a donnés ; quel usage aurions-nous pu faire du pays autrement ?

— Et qui lui a donné la chair et le sang des gens,

pour qu'elle les distribue entre les mains des autres? demanda l'étranger, en se levant.

Peter le considéra et fut presque effrayé. — Mais que pouvait-elle faire d'un troupeau de misérables nègres sinon de nous les donner? Un tas de propres à rien, et qui sont révoltés...

— Qu'est-ce qu'un révolté? fit l'étranger.

— Mon Dieu! vous devez avoir vécu hors du monde si vous ne savez pas ce que c'est qu'un révolté! Un révolté est un homme qui combat son roi et son pays. Les nègres qui sont ici sont des révoltés parce qu'ils nous combattent. Ils ne veulent pas que la Chartered Company les prenne; mais ils y seront forcés! Nous leur donnerons une leçon, ajouta Peter Halket, dont l'esprit de combativité se réveillait, et se raccrochait fermement à cette terre d'Afrique du Sud dont deux ans auparavant il n'avait jamais entendu parler, et qu'il ne connaissait pas huit mois plus tôt, mais qu'il considérait comme sa patrie, comme sa terre natale.

L'étranger surveilla le feu et dit en rêvassant : — J'ai vu une terre loin d'ici. Dans cette terre se trouvent deux races d'hommes qui vivent côte à côte. Il y a environ mille ans, l'une a conquis l'autre; depuis, elles vivent ensemble. Aujourd'hui l'une cherche à rejeter celle qui l'a conquise. Ces gens sont-ils aussi des révoltés?

— Ah! dit Peter, flatté qu'on s'en rapporte à lui, cela dépend qui ils sont!

— Les uns sont les Turcs, les autres les Arméniens!

— Oh! les Arméniens ne sont pas des révoltés : ils sont de notre côté! Les journaux ne parlent que de cela, dit-il, heureux de faire voir son instruction! Ces sales Turcs, de quel droit ont-ils conquis les Arméniens? Qui leur a donné ce pays? Il me plairait aujourd'hui de les combattre!

L'étranger demanda avec douceur : — Pourquoi les Arméniens ne sont-ils pas des révoltés?

— Oh! pouvez-vous poser de telles questions? S'ils n'aiment pas les Turcs, pourquoi ceux-ci les domineraient-ils? Si les Français venaient aujourd'hui et faisaient notre conquête, et que nous essayions de les jeter dehors à la première occasion, est-ce que vous nous appelleriez des révoltés? Pourquoi n'essayeraient-ils pas aussi de jeter dehors ces sales Turcs? Et puis, dit Peter, en se courbant et en parlant comme quelqu'un qui donne un important renseignement, vous savez, si nous n'aidions pas les Arméniens, les Russes le feraient, et, ajouta-t-il en parfait connaisseur, nous avons intérêt à empêcher cela : ils prendraient le pays : or c'est la route des Indes et nous ne les voulons pas là. Peut-être ne connaissez-vous pas beaucoup la politique en Palestine? conclut Peter, d'un air indulgent et protecteur.

L'étranger répliqua : — Si ces hommes préfèrent être libres ou passer sous la domination du gouvernement anglais plutôt que supporter celle de la Chartered Company, pourquoi lorsqu'ils résistent à cette dernière sont-ils plus révoltés que les Arméniens lorsqu'ils résistent aux Turcs? La Chartered Company est-elle un Dieu, que chaque genou doit se plier et chaque tête se courber devant elle? Accepteriez-vous, vous, hommes blancs d'Angleterre, de subir sa règle un seul jour?

— Ah! non, répondit Peter; sans doute nous n'accepterions pas, mais nous sommes des blancs, et les Arméniens aussi, — presque, — Puis il jeta un regard sur la face bronzée de l'étranger et ajouta vivement : — Du moins, ce n'est pas la couleur qui importe, car j'aime autant une face noire, les yeux de ma mère sont bruns. Mais les Arméniens portent les cheveux longs comme nous.

— Alors, ce sont les cheveux qui importent?

— Oh! pas tout à fait, sans doute. Mais c'est une tout autre chose, les Arméniens veulent s'affranchir des Turcs, tandis que ces sales nègres veulent s'affranchir de la Chartered Company! De plus, les Arméniens sont chrétiens, comme nous!

Une violente émotion contracta les traits de l'étranger, il se mit debout, et prononça : — Pensez-vous que vous êtes chrétiens? — Comment, dit Peter, mais sans doute, nous sommes tous chrétiens en Angleterre. Peut-être que vous ne les aimez pas. Je sais que certains Juifs ne les aiment pas, ajouta-t-il avec un regard flatteur.

— Je n'aime ni ne hais les gens pour le nom qu'ils portent, cela importe peu, répondit l'étranger.

Il se rassit auprès du feu, puis il croisa les mains et demanda :

— La Chartered Company est-elle aussi chrétienne?

— Oh oui! certainement.

— Qu'est-ce qu'un chrétien?

— Vraiment, vous me posez d'étranges questions. Un chrétien est un homme qui croit au ciel et à l'enfer, à Dieu et à la Bible, à Jésus-Christ venu sur la terre pour le sauver de l'enfer; et s'il a la foi, il sera sauvé!

— Oui, mais là, dans ce monde, qu'est-ce qu'un chrétien?

— Mais, dit Peter, moi, je suis un chrétien; nous tous nous sommes des chrétiens!

L'étranger regardait le feu et Peter crut qu'il désirait changer de conversation. — C'est curieux comme vous ressemblez à ma mère, je veux dire vos manières. Elle me disait toujours : Ne t'inquiète pas trop de gagner de l'argent. Trop de richesse ne vaut pas mieux que trop de pauvreté. Vous dites comme elle!

Il attendit quelque temps, puis se penchant vers

l'étranger, il reprit : — Si ce n'est pas pour gagner de l'argent, pourquoi vient-on dans ce pays, il n'y a personne qui vienne pour autre chose. Est-ce que vous êtes pour les Portugais ?

— Je ne suis pas davantage pour une race plutôt que pour une autre, le Français n'est pas pour moi plus que l'Anglais, l'Anglais plus que le Cafre, le Cafre plus que le Chinois. J'ai entendu l'enfant nègre crier, tandis qu'il rampait sur le corps de sa mère tombée morte sur la route, et qu'il cherchait son sein. J'ai entendu aussi l'enfant du riche gémir dans un palais. Tous les pleurs je les ai entendus !

Peter le regarda plus attentivement et se pencha près de lui : — Voyons, qui êtes-vous ? dit-il, et que faites-vous ici ?

— J'appartiens à la plus grande compagnie du monde !

Peter se leva saisi d'étonnement. — Oh ! laquelle, laquelle ? de diamants, d'or, de terrains ?

— Nous sommes la plus vaste compagnie du monde, continua l'étranger, et nous allons toujours croissant. Parmi nous se trouvent des gens de tous pays : Esquimaux, Chinois, Turcs, Anglais ; nous avons de tout. Il y en a de toutes les religions, Bouddhistes, Mahométans, disciples de Confucius, libres penseurs, athées, chrétiens, juifs. Peu nous importe le nom qu'ils portent, pourvu qu'ils soient des nôtres.

— Ce doit être difficile pour vous de vous comprendre l'un l'autre, si vous êtes de différentes races ?

— Il y a un signe grâce auquel nous nous reconnaissons entre nous, et grâce auquel le monde entier nous reconnaît !

— Quel est-il ?

L'étranger resta muet.

— Oh ! une sorte de franc-maçonnerie, dit Peter en s'appuyant sur le coude, et en regardant dessous la pointe de son chapeau. Y en a-t-il d'autres que vous dans ce pays ?

L'étranger tourna la main dans l'obscurité : — Il y en a là ! dans une caverne il y avait deux femmes ; lorsque vous l'avez fait sauter, elles se réfugièrent saines et sauves derrière un quartier de roc écroulé ; quand vous avez enlevé tous les grains et brûlé ce que vous ne pouviez pas emporter, il restait encore un panier tout plein, que vous ne connaissiez pas. Les femmes restèrent là, car l'une avait quatre-vingts ans, l'autre était à la veille d'accoucher et elles n'osaient pas sortir pour suivre le reste de leur tribu, car vous étiez dans la plaine au-dessous. Chaque jour, la vieille tirait un peu de grain du panier, et le distribuait, et la nuit elles le faisaient cuire dans leur caverne dont vous ne pouviez pas voir la fumée ; et chaque fois la vieille donnait à la jeune deux poignées, tandis qu'elle n'en gardait qu'une seule pour elle-même ; et elle ajoutait : « C'est pour l'enfant que vous portez. » Et quand l'enfant fut né et la jeune mère rétablie, la vieille femme prit un drap, le remplit de tout le grain resté dans le panier, puis le versa sur la tête de la jeune qui portait son petit sur le dos, et prononça ces paroles : « Va, longe toujours les bords de la rivière, jusqu'à ce que tu arrives au pays où sont les nôtres, et un jour tu pourras envoyer me chercher. » Et la jeune demanda : « Avez-vous assez de blé dans le panier, pour attendre jusqu'à ce que l'on vienne ? — J'en ai assez ! » dit la vieille. Puis elle s'assit à l'entrée de la caverne, et suivit du regard la jeune femme, le long de la rivière, au bas des collines, jusqu'à ce que celle-ci eût disparu derrière un buisson ; alors elle se tourna vers la plaine, en dessous, et elle vit l'endroit où le kraal avait été brûlé, et où elle avait planté du maïs quand elle était jeune...

Olive Schreiner.

Traduit de l'anglais par [illegible].

(*A suivre.*)

SILHOUETTES PARISIENNES

M. Lucien Descaves.

M. Lucien Descaves naquit en 1860 : il commença d'écrire vers 1887 et il disparut l'année suivante. Son nom a été usurpé depuis cette époque par un littérateur, dont la personnalité est totalement inconnue, et qui, autant qu'on en peut juger par ses œuvres, est extrêmement dépourvu de cette sorte de talent rude et fruste qu'on se plaisait à espérer de Lucien Descaves, prématurément enlevé, voilà dix ans, à l'admiration confiante de quelques amis de bonne volonté. Plusieurs personnes pensent aujourd'hui qu'on ne saurait trop déplorer encore la disparition soudaine d'un écrivain qui, sans doute, eût été capable un jour de jeter quelque gloire sur les lettres françaises, et elles s'indignent en constatant que le littérateur qui emprunta le nom de Lucien Descaves ressemble fort peu par le talent, comme par le caractère, et comme par les idées, à celui dont leur piété fervente a conservé la mémoire plus longuement qu'il n'était strictement indispensable pour qu'on pût dire que la postérité s'est montrée juste envers un écrivain arraché trop tôt à la vie littéraire... Mais quelques autres prétendent qu'on avait beaucoup exagéré les promesses de talent dont le livre de *Sous-Offs* donnait à peine quelques-unes, qu'en vérité, il n'y a pas lieu de regretter violemment la mort de l'auteur et que, dans la suite, il n'eût certainement pas composé d'œuvres meilleures que celles écrites par celui qui se substitua étrangement à lui et qui ne fait

assurément rien que de très médiocre. J'estime, quant à moi, qu'il n'est aucune promesse de *Sous-Offs* que n'ait réalisée l'écrivain en qui se prolonge inutilement la personnalité de Lucien Descaves, à tel tel point qu'on peut soutenir que le second Descaves était tout entier enfermé dans le premier et devait tout naturellement sortir de lui : et, que peut-être l'un et l'autre personnage ne sont qu'un seul homme et, à eux deux, ne font même pas un écrivain.

Sans doute, le spectacle est intéressant à regarder d'un romancier hardi, qui, brisant les obstacles traditionnels, entre d'un coup et bruyamment dans la gloire, et, ensuite, par une évolution normale, devient de jour en jour un gagne-petit de la littérature, un fonctionnaire modeste, mais consciencieux et régulier des lettres.

***

Peut-on se rappeler encore le temps déjà lointain où Lucien Descaves faillit avoir du talent? Alors la notoriété impétueusement vint à lui. Elle le prit et le tint si bien que c'est à peine si elle l'a complètement abandonné aujourd'hui.

Lucien Descaves avait écrit *Sous-Offs*. Et d'abord on avait reconnu que le livre était diffus et d'un naturalisme lourdaud et ne pouvait être l'œuvre que d'un esprit et d'une âme vulgaires. Ah! certes, ce livre ne ressemble en rien à *la Débâcle*, par exemple, où la vie prodigieuse circule, où tous les événements et les hommes se haussent, à travers le drame, jusqu'à l'épopée. Non, et c'est un livre morne et plat. Les incidents grossiers s'y succèdent grossièrement. Il n'y a ni grandeur dans la haine, ni puissance dans le pamphlet. N'étant vigoureux et rapide que par intervalles, il se traîne d'ordinaire avec une lenteur débile. C'était un livre médiocre en sa prolixité rugueuse et déclamatoire. Peut-être était-il néanmoins digne de remarque! On l'eût peu distingué, toutefois, des livres innombrables qui chaque jour paraissent. Mais il se trouve toujours des ministres pour faire des choses inutiles. L'un d'eux décida que Lucien Descaves serait poursuivi. Considérez ce jeune écrivain. Un merveilleux hasard le favorise. Il a des adversaires avides de prêter à son œuvre une importance que ses amis eux-mêmes ne lui donneraient pas. La gloire, à l'improviste, fond sur lui. Puisse-t-il obtenir une condamnation terrible qui imposera longuement son nom à l'attention surprise de ses contemporains !...

Lucien Descaves, aimé des dieux, obtint donc le privilège d'être persécuté. Il s'appliqua, dès lors, à garder le bénéfice de ces persécutions, mais ne le conserva point tout entier. En effet, la persécution, pour produire tous ses avantages, impose du moins, à qui la reçoit ou bien la subit, quelques obligations. Il fallait que Descaves, ayant attaqué d'abord les caduques institutions bourgeoises et les décrépites institutions militaires, restât toute sa vie un révolté. Il fallait qu'il devînt un second Jules Vallès. Pour nous, c'était, en vérité, trop d'un. ...

***

Mais ses fureurs originaires se sont fondues depuis dix ans en une larmoyante sensibilité. Il ne s'indigne plus guère. Il attaquait les institutions ; il critique les administrations. Il voulait renouveler le monde ; il veut réformer l'Assistance publique.

Et, une fois par semaine, il compatit aux misères des hommes : et c'est l'apitoiement d'un homme bien portant, bien nourri, qui écrit avec ponctualité des articles lents et lourds. Lucien Descaves est le plus gros des écrivains sensibles. Il est la Séverine de la maison qui est au coin du boulevard. Ajouterai-je qu'il est une Séverine sans excuse et par là je ne veux point suggérer que ce qu'écrit Mme Séverine est insupportable, mais on sent bien que ce serait insupportable assurément, si ce n'était pas Mme Séverine qui l'écrivît, et si c'était, par exemple, M. Lucien Descaves!

Ah! l'interminable succession d'ouvriers honnêtes qui ne vont pas à l'église et qui, d'ailleurs, ne sont pas plus riches pour cela, de boutiquiers lamentables qu'un cruel huissier va saisir, de pauvres gens qui paient difficilement leur terme, de ménages chargés d'enfants et qui mettent leur pendule au Mont-de-Piété ; de jeunes gens ou de jeunes filles qui ont beaucoup de diplômes et qui ne trouvent pas de « position », de domestiques qui se sacrifient pour leurs maîtres avec une humilité grandiose, de gens qui font la charité par orgueil, par vanité, par calcul !... Au reste, il est convenable d'observer que, tandis qu'un grand nombre de prétentieux bavards réclament surtout pour le peuple le droit à la beauté, Descaves, plus pratique, n'est intéressé que par les difficultés d'argent. Lui, au moins, reste terre à terre. Et, dans celui qui s'attriste avec tant de persévérance du mal d'argent dont nul, ici-bas, n'est exempt, il faut reconnaître celui qui s'irritait si fort de l'inclination extrême des sous-offs à voler le « prêt » des soldats. Et il se lamente, je le dis ; et je dis qu'il se désespère, et s'indigne et il souhaite une société meilleure et une Assistance publique mieux administrée ; puis, à la fin de l'année, il réunit ses lamentations en volume.

Pourquoi donc ce prosaïque et méthodique ami des humbles me rappelle-t-il si souvent le chansonnier chéri des petits bourgeois, Béranger, dont on sait la parenté avec Joseph Prudhomme?

* * *

Et pourtant Lucien Descaves fut d'abord l'ennemi personnel de tous les bourgeois.

Il savait dire leur lâcheté monstrueuse, leur effroyable égoïsme, leur sottise et leur méchanceté. Et il écrivait les *Chapons!* Nous sommes en 1870. Des bourgeois de Versailles ont depuis vingt-cinq ans une domestique dont le frère, au début de la guerre, fut tué. Les Allemands entrent à Versailles et nos bourgeois doivent loger trois soldats ennemis. Ils tremblent que la domestique ne venge la mort de son frère. Alors, brusquement, ils chassent cette vieille servante infiniment dévouée qui part, sous la pluie qui fait rage, en pleurant. Elle part, et la lâcheté des bourgeois n'est point dissimulée. Quant à la domestique, elle est sublime avec simplicité. Ce contraste facile, qui convient au théâtre, figure aussi la vie elle-même. Au reste, la pièce est moins l'œuvre d'un dramaturge que l'œuvre d'un justicier. La dédicace vengeresse suffit à dire combien Descaves méprise les bourgeois stupides et couards : « Aux mânes des bourgeois de Calais nous sacrifions ce spécimen de leur pitoyable descendance ! » Ah ! cette dédicace, en avez-vous senti comme moi l'énergie ?

* * *

Tant d'énergie mollit peu à peu et fond en sentimentalisme. Descave déteste toujours l'égoïsme des « gens riches », mais il plaint volontiers les petits bourgeois ruinés. Dans la loge, nous assistons à la mort d'un ménage de bourgeois dont le mari a perdu depuis longtemps sa place, et, malgré son honorabilité, ne trouve plus de « situation »... Ces bourgeois, étant ruinés, ont naturellement toutes les qualités. Au surplus, la concierge de la maison où ils vont mourir ressemble à la domestique des *Chapons*; elle pousse même le dévouement jusqu'à prêter 10 francs à ses locataires. Mais la dure propriétaire, Mme Ledru, réclame avec énergie les trois termes en retard. Quand on doit trois termes et qu'on ne peut les payer, et qu'on est brave, que fait-on ? M. Descaves, qui a beaucoup observé la vie, nous assure qu'on avale du laudanum. Et cependant que les parents commencent à mourir, le fils, bachelier, la fille, qui a ses brevets, dissertent à qui mieux mieux. Ils citent, de mémoire, de longs passages d'une lettre de Frédéric II à d'Alembert, ils citent Montesquieu et d'autres encore, les malheureux ! Le fils en raconte même une bien bonne. Comme il rentrait vers sa demeure, il a rencontré des camelots en détresse, en arrêt devant la boutique d'un marchand de comestibles. Ah ! dit-il, ah ! leur regard inoubliable ! Ceux qui ont pris « la Bastille devaient avoir ces yeux-là » ! Par où il est visible que ce jeune bachelier et M. Descaves ignorent l'histoire et savent bien mal dans quelles circonstances la Bastille fut prise. Mais le mot est charmant ! Ceux qui ont pris « la Bastille devaient avoir ces yeux-là » ! Au reste, les parents meurent, les jeunes gens, qui ont beaucoup discuté, hésitent à les suivre dans la mort ; ils maudissent une dernière fois la société et l'Assistance publique ; puis, ils ouvrent la fenêtre et aspirent avec une ironie sarcastique l'air frais, l'air pur du matin. Telle est la pièce. Vous ai-je dit qu'elle ne vaut rien ? Vous l'aviez certainement deviné. Mais il y a une dédicace ; et cette dédicace est plus qu'une dédicace, elle est une protestation, plus qu'une protestation, un acte : « Aux désespérés, pour qu'ils choisissent ! »

Mais ne redoutez rien des violences de M. Lucien Descaves. La société et l'Assistance publique ellemême résisteront à ses attaques. Admirez plutôt que ce révolté, devenu gras, sache exprimer si bien les sentimentalités des petits bourgeois.

* * *

Il est lui-même un petit bourgeois de lettres. N'ayant rien d'un écrivain, ni profondeur de philosophie, ni observation, ni imagination, ni finesse d'esprit, ni élégance d'âme, ni style, il fait simplement son métier. Il exprime les sentiments qui conviennent au temps où il écrit ; et tantôt ce révolutionnaire s'excite à tout rénover, et tantôt l'auteur de *Sous-Offs* crie, en sourdine : Vive l'armée !

Et il excelle à être bon camarade. Il est aussi attentif à conserver ses amis qu'un petit fonctionnaire l'est à plaire à ses chefs de bureau.

En outre, il est membre de l'Académie des Goncourt : et ce n'est pas là un de ses moindres succès littéraires. Il n'avait d'ailleurs aucun titre à être membre de cette académie ; un seul peut-être, c'est que Goncourt ne l'avait jamais désigné ; mais Descaves pleura, plus longuement que personne, la mort de Goncourt. Les autres, ceux qui étaient déjà académiciens, étaient consolés, se taisaient, Descaves, au contraire, s'il ne portait pas de fleurs sur la tombe, écrivait des articles à chaque anniversaire, des articles attendris et respectueux, plus encore, car ils étaient toujours admiratifs. Quelle récompense ne méritait pas cette admiration si tenace ! On fut sage de choisir Lucien Descaves, puisque la littérature ne pouvait être intéressée dans un choix de cette sorte, et puisque enfin on ne pouvait pas élire la vieille bonne Pélagie.

ZADIG.

LE PANTHÉON

Sa décoration intérieure. — Le culte des grands hommes.

L'église du Sacré-Cœur, dominant Paris au nord, est, depuis 1873, dès avant même sa construction sur la colline de Montmartre, un but de pèlerinage et le foyer d'un culte pour lequel rien n'est épargné : ni les cérémonies rituelles d'une religion vieille bientôt de deux mille ans, ni l'enseignement oral par la prédication, ni la musique du plain-chant avec la puissance ou la suavité de ses pénétrants accords, ni aucune des représentations plastiques de l'effigie humaine ou divine par la pierre et le marbre, en attendant la peinture décorative des murailles. Nulle commémoration n'est oubliée. Récemment encore, on inaugurait, dans la basilique, le buste de Louis Veuillot. Aux jours des grandes fêtes, une cloche plus sonore que le bourdon de Notre-Dame, la « Savoyarde », retentit aux oreilles dans un rayon de plus de quinze lieues autour de Paris. Une croix gigantesque s'élève sur le sommet de l'édifice pour commander toute la vallée de la Seine. A périodes fixes, les foules sont appelées sur ce sommet ; elles y viennent, attirées par le multiple prestige que les choses de l'art peuvent donner aux choses de la foi ; elles s'accumulent dans la basilique, se répandent aux alentours, en pleine et entière liberté, sans qu'aucune loi vienne contrarier cet essor commun vers un même idéal religieux.

En revanche, vers le sud de Paris, sur le sommet de la montagne Sainte-Geneviève, s'élance dans la nue un édifice d'une beauté suprême que la Révolution dédia au culte des grands hommes, le Panthéon de Soufflot. Ce monument, que visitent chaque jour quelques passants clairsemés, semble à peu près désert et abandonné de la foule. A de longs intervalles cependant, et comme par intermittences, elle s'y presse dans quelque grande fête funéraire inattendue qui prouve bien que ce temple de la renommée n'a rien perdu de sa signification et que, tout au fond de l'âme du peuple, il est resté vivant. Mais il faut pour cela un de ces événements où la vie nationale éprouve le besoin de se manifester, soit par une soudaine explosion de justice, soit par un profond sentiment de regret ou d'espérance. Telles furent, par exemple, à l'aurore de la Révolution, la mort de Mirabeau, et au cours du siècle qui finit, la mort de Victor Hugo, puis celle de Carnot, et, tout récemment encore, la célébration solennelle du centenaire de Michelet.

Une tendance prononcée s'accuse, au pouvoir et dans l'opinion, pour imprimer un nouvel essor à ce culte patriotique, pour le systématiser en quelque sorte en lui donnant un caractère de permanence et de continuité. La Chambre fut saisie de plusieurs propositions de loi tendant à décerner des honneurs posthumes à divers grands hommes ; et à cet effet, l'Assemblée législative institua une commission du Panthéon, qui elle-même a désigné comme rapporteur M. Eugène Fournière. Il est donc à propos d'examiner cette question, de rechercher quel est le sens véritable qu'il faut attacher au monument et de voir par quels moyens il convient de mettre en vigueur le décret du 26 mai 1885, qui l'a rendu à sa destination primitive et légale en ordonnant que les restes des grands hommes qui ont mérité la reconnaissance nationale y fussent déposés.

I

Il faut d'abord s'entendre sur la valeur de ces mots : « destination primitive et légale ». Elle résulte du texte même du décret-loi voté le 4 avril 1791 par l'Assemblée nationale qui décida (article 1er) : « Le nouvel édifice de Sainte-Geneviève sera destiné à recevoir les cendres des grands hommes à dater de l'époque de la liberté française. » Le nom de Panthéon ne fut donné que plus tard, le 2 octobre 1793, par décret de la Convention nationale, lorsqu'elle décida que René Descartes avait mérité les honneurs dus aux grands hommes et prescrivit (article 2) : « Le corps de ce philosophe sera transféré au Panthéon français. »

Elle résulte enfin de l'ordonnance du 26 mai 1830 qui, dans l'article 1er, rétablit sur le fronton l'inscription : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante*, et, dans son article 2, dispose qu'il sera pris des mesures pour déterminer à quelles conditions et dans quelles formes ce témoignage de la reconnaissance nationale sera décerné au nom de la patrie.

Voilà les titres juridiques et légaux qui constituent l'affectation du Panthéon. Ainsi, trois fois en moins d'un siècle, en 1791, en 1830, en 1885, cet édifice fut retiré au culte pour recevoir une destination civile. Étranges fluctuations et bien significatives ! « Monument de Janus au double visage, s'écrie Edgar Quinet (1), l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir, il change de nom suivant la différence des temps. Regardez ! Église ou temple, Sainte-Geneviève ou Panthéon, il

(1) *Politique et Religion* : Le Panthéon ».

pourrait à lui seul dire si la Révolution est victorieuse ou vaincue. »

Qu'est-ce donc que le Panthéon ? Un lieu de sépulture nationale. Le monument résume-t-il une époque ? Oui, il date de l' « ère de la liberté française ». Écoutez encore Edgar Quinet : « Quel rapport y avait-il entre le v° siècle et le XVIII° ? entre Attila et Louis XV, entre sainte Geneviève et Mme de Pompadour, entre les Parisiens de Chilpéric et les Parisiens de l'Encyclopédie ? Comment les accorder dans une même pensée ? Était-ce bien le même peuple, la même foi ? Par quel prodige trouver dans l'art une formule assez ample, une courbe assez vaste pour comprendre dans un seul édifice les extrémités opposées des temps ? L'architecture est-elle capable de donner à un peuple l'impression simultanée de son enfance et de sa virilité ?... L'architecte Soufflot ne se préoccupa en rien de ce passé lointain. Il n'a pas bâti son édifice sur la légende. Il a vécu en pleine lumière avec Montesquieu, Buffon, Rousseau, Voltaire, ces quatre colonnes du siècle de l'esprit... Voyez ce péristyle. Est-ce ici le seuil d'une bergère ?... Qu'a-t-elle besoin de cette colonnade dans la nue ? Les voûtes sont-elles faites pour les cantiques d'une gardeuse de brebis ? Elles semblent bien plutôt résonner des derniers chants d'un Tyrtée ou, peut-être encore, d'une *Marseillaise*. »

Cette énigme de pierre resta sans réponse tant que dura l'ancien régime. C'est la Révolution française qui donna à cet édifice son âme et son nom. Elle le convertit en un temple de la Gloire ; et le secret de cette destination avait échappé à l'architecte lui-même : « il avait, conclut Edgar Quinet, construit d'avance la demeure des morts illustres évoqués par une divinité alors inconnue, la Liberté. Dès lors, tout s'explique, tout prend corps et vie. Il s'agit ici, non de l'apothéose d'une bergère, mais de la France, sous la figure des grands hommes qui vont surgir ou qui ont déjà surgi au souffle du monde nouveau. »

C'est en 1866, du fond de l'exil à Veyteaux, en Suisse, que le penseur écrivait ces fortes paroles. Elles étaient prophétiques, car, depuis, la grande pensée de la Révolution s'est réalisée une troisième fois, en 1885, au lendemain même de la mort de Victor Hugo. Le décret, signé Jules Grévy, contresigné René Goblet, Allain-Targé et Sadi Carnot, semble s'inspirer des nobles pages que nous venons de rappeler ; elles peuvent lui servir de commentaire et même, nous ne craignons pas de le dire, présider utilement à son application.

Pour cette application du décret de 1885, qu'a-t-on fait depuis l'époque où il fut édicté ? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

II

La première conclusion à tirer de tout ce qui précède, c'est que, non seulement l'exercice du culte ne saurait coexister avec l'affectation nouvelle du Panthéon, mais encore que l'aspect même du monument doit changer. Si la vieille France est absente de l'édifice élevé par Soufflot, elle doit l'être à plus forte raison de la décoration intérieure qui le complétera. Seuls devraient y apparaître la France de la Révolution, les grands hommes qui ont suivi cette Révolution et ceux qui l'ont faite ou préparée.

Or, en 1874, M. de Chennevière arrêta un projet complet de décoration du Panthéon avec des œuvres de peinture et de sculpture. Cette idée était en grande partie réalisée dès 1885 par une suite de peintures murales ; les statues devaient être en petit nombre, une douzaine seulement. Mais lorsque ce projet fut conçu, le Panthéon était consacré au culte, et la décoration picturale comme la statuaire du monument devaient forcément s'inspirer d'une idée religieuse. C'était, comme point de départ, la légende de sainte Geneviève, et, par voie de conséquence, le développement de l'esprit chrétien à travers notre histoire.

La prise de possession du Panthéon par la France catholique : voilà ce qu'ont entendu affirmer les auteurs de cette décoration qui ont distribué l'œuvre aux peintres et aux sculpteurs. Ils reprirent pour cela l'ancien projet de Chenavard, conçu en 1848, et le remanièrent dans un sens complètement opposé à l'idée maîtresse qui l'avait inspiré.

La pensée de Chenavard était vaste, trop vaste sans doute pour ce monument, étant donné ses origines exclusivement françaises. L'artiste avait dessiné par avance dans des cartons qui sont déposés, je crois, au musée de Lyon, sa ville natale, une apothéose de l'humanité, prise dans son histoire et dans sa légende. La décoration de Chenavard, dans son ensemble et ses détails, se modelait aussi exactement que possible sur les dispositions architectoniques de l'édifice, de manière que la pensée du peintre s'incorporât pour ainsi dire à la pensée du constructeur.

Le Panthéon a la forme d'une croix grecque, dont les quatre bras, mathématiquement égaux, sont représentés par quatre nefs ayant une ordonnance identique de colonnades, surmontées chacune d'un dôme circulaire et chacune éclairée latéralement par en haut au moyen de deux

grandes verrières cintrées qui se font face. Au centre de la croix, se trouve un transept, large cercle circonscrit par quatre gigantesques piliers triangulaires qui soutiennent les pendentifs; et ceux-ci supportent à leur tour la haute coupole circulairement percée de douze fenêtres, au-dessus de laquelle s'élève le dôme central.

Bien que les quatre bras de la croix soient parfaitement égaux dans la symétrique ordonnance de leurs colonnes, ils n'en ont pas moins chacun un léger prolongement. Ainsi, la nef centrale se prolonge au pied par un vestibule sous lequel s'ouvrent les trois portes monumentales; dans cette partie de l'édifice, qui se trouve plongée dans la pénombre, deux larges panneaux de pierre se font face à droite et à gauche de l'entrée. A l'autre extrémité, en tête de la croix, faisant face à l'entrée et formant abside, se trouve un prolongement absolument identique par ses dimensions et son ordonnance, à cette seule différence près que la porte est ici remplacée par un hémicycle, éclairé d'un demi-jour, qui s'élève sur toute la hauteur du monument.

Quant aux bras transversaux de la croix, ils sont, eux aussi, prolongés à leurs deux extrémités, mais seulement par deux retraits quadrangulaires mesurant quatre à cinq pas en profondeur.

Ainsi ces quatre nefs et le transept circulaire qui les réunit sont en pleine lumière. Le jour tombe d'en haut sur toutes les surfaces, sur les lignes harmonieuses et calmes de l'édifice. Rien de la demi-obscurité des cathédrales gothiques. Sur l'étendue entière du pourtour et jusqu'à la hauteur du plafond que soutient la colonnade, des demi-colonnes, engagées dans le mur, forment des encadrements plus hauts que larges que divise en deux parties inégales une doucine placée aux deux tiers de leur élévation, ce qui forme deux panneaux, placés l'un au-dessus de l'autre, dont l'inférieur est le plus grand. On a ainsi, comme surface à décorer, outre les deux grands panneaux de l'entrée et celui que forme l'hémicycle du fond, trente-huit à quarante entre-colonnements.

Chenavard, se conformant à ces dispositions, distribua à droite et à gauche de ce grand arbre de la croix sa légende de l'humanité. D'un côté, il remonta à la formation de l'espèce, depuis le chaos et le déluge, et poursuivit le développement des civilisations antiques jusqu'à l'ère chrétienne. De l'autre, il plaça les civilisations modernes depuis l'ère chrétienne jusqu'à la Révolution française, avec une ouverture mystérieuse sur l'inconnu des temps. Le centre de cette vaste composition était aux branches de la croix où se faisaient face, dans les deux nefs transversales, d'une part la prise de Troie et la prise de Carthage, d'autre part la prise de Rome par Attila et celle de Jérusalem par les croisés : quatre grands faits d'armes qui rappellent la naissance ou la mort des civilisations qui se sont jusqu'ici disputé l'empire du monde. Les statues d'Alexandre et de Charlemagne s'opposaient l'une à l'autre dans le retrait quadrangulaire qui prolonge à leurs extrémités les deux branches de la croix. A droite et à gauche de l'entrée, sur les deux panneaux qui se font face dans le vestibule, Adam et Ève, pris comme ancêtres de la race humaine. Sur les panneaux de l'hémicycle, au fond de l'abside, Jésus, considéré comme apôtre et docteur, et représenté dans deux compositions superposées : l'une retraçant le Sermon sur la Montagne, prêché à tous les peuples de la terre; l'autre, l'entrée triomphale à Jérusalem.

Telle est, dans sa partie essentielle, la conception de Chenavard. Les décorateurs de 1874 lui ont emprunté la disposition générale de son œuvre; mais ils ont totalement transformé la nature des sujets traités. Ils ont tout d'abord agrandi la légende de sainte Geneviève aux proportions de l'histoire de France. Ils ont ensuite réduit l'apothéose de l'humanité à celle du christianisme catholique sur le sol de notre pays.

Adam et Ève, à l'entrée, ont été remplacés par deux compositions représentant, l'une, à droite, la prédication de saint Denys et de ses deux compagnons, saint Rustique et saint Eleuthère; l'autre, à gauche, la décapitation de ces trois premiers apôtres de la foi chrétienne dans les Gaules. A son Jésus primitif, tout philosophique et tout humain, Chenavard a substitué, sur le fond d'or de la coupole hémisphérique qui surmonte l'abside, un Jésus théologique debout entre quatre figures d'anges ou de saintes, dont deux sont droites et deux agenouillées, avec cette devise inscrite en lettres d'or sur la frise demi-circulaire : *Angelum Galliæ custodem Christus Patriæ fata docet.*

Dans les bras de la croix, au lieu des quatre prises de villes qui synthétisaient quarante siècles de l'histoire du monde, ce furent les titres de la royauté française et chrétienne, résumés en quatre sujets : l'apothéose de saint Louis rendant la justice s'oppose à la Jeanne d'Arc faisant sacrer son roi dans la cathédrale de Reims; de l'autre côté, le baptême de Clovis fait face au sacre de Charlemagne, dans Saint-Pierre de Rome, par le pape Léon III. Les quatre autres grandes compositions qui recouvrent les murailles

sont consacrées, on le sait, à la légende de sainte Geneviève.

Aux deux extrémités de la nef transversale, le prolongement quadrangulaire dont nous avons parlé est occupé, à gauche par quatre panneaux représentant la « Prière », le « Travail », le « Patriotisme » et la « Charité »; à droite par quatre toiles religieuses, dont les deux de face reproduisent la châsse de Sainte-Geneviève promenée dans Paris pour obtenir, en 1496, la cessation des pluies, et, en 1130, la guérison du mal des Ardents.

C'est le Panthéon, tel qu'on le voit aujourd'hui. Il n'existe, en réalité, aucun rapport entre cette décoration et la destination actuelle du monument.

III

Que fallait-il donc faire pour affirmer catégoriquement, dès 1885, la reprise de possession du Panthéon par la France laïque ?

Tout simplement ce qui fut proposé plus tard au Sénat, par M. Joseph Fabre, au nom de la commission spéciale dont il était le rapporteur : transporter au rez-de-chaussée du Panthéon, dans le temple visible, en pleine lumière, les deux tombeaux de Voltaire et de Rousseau, reconstruits en marbre sur le modèle des deux sarcophages qui gisent obscurément dans la crypte depuis plus de cent ans.

Une légende, soigneusement accréditée pendant trois quarts de siècle, laissait croire que cette sépulture avait été violée par la Restauration, les restes des deux grands hommes enlevés pendant la nuit et clandestinement enfouis dans un champ. Il n'en est rien. Le 18 décembre 1897, quinze jours avant sa mort, le sénateur Ernest Hamel présidait, dans les caveaux du Panthéon, à l'ouverture des cercueils et constatait, on s'en souvient, la présence de ces restes. La Restauration avait été calomniée. Qu'avait-elle besoin, d'ailleurs, d'une telle profanation ? Ne suffisait-il pas de maintenir sous terre, hors de la vue de tous, les tombeaux provisoires qui recouvraient ces « restes impurs » (1) ? Cette relégation dans les ténèbres ne valait-elle pas l'enfouissement des restes dans le sol ou même la dispersion des cendres à tous les vents ? Ne continuait-elle pas, après leur mort, l'ostracisme dont ces philosophes furent frappés de leur vivant ?

Lorsqu'un étranger visite aujourd'hui les caveaux du Panthéon et qu'on entr'ouvre pour lui, dans les deux coins les plus obscurs de ces catacombes, les portes qui masquent leur pauvre mausolée de bois, il reste frappé d'étonnement. — Comment, s'écrie-t-il, c'est là ce que vous faites des deux grands hommes qui ont le plus honoré votre patrie ? Leurs ouvrages sont entre nos mains : ils nous ont enseigné la haine de l'injustice et l'amour de la liberté : et vous les reléguez dans l'ombre, vous les cachez comme si vous en aviez honte, comme si vous en aviez peur !

Le Sénat de la République a voulu réparer cet oubli. Dans sa séance du 8 mars 1898, il a voté la résolution proposée. Les tombeaux de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau se dresseront à l'« étage noble » du Panthéon. Leur place semble toute désignée, à droite et à gauche de l'axe principal de l'édifice, au centre même de chacune des nefs transversales qui forment les deux bras de la croix, sur la rosace du pavé qui correspond au dôme cintré de la voûte. C'est là place d'honneur qui leur convient. Et ce sera justice, car le temple de la Révolution reste vide et désert sans eux, sans ces athlètes qui ont préparé l'avenir en ébranlant de leurs fortes mains et en renversant le vieil édifice du passé. Ne sont-ils pas les apôtres de la foi nouvelle ?

Dans les premiers temps de l'Église, la ferveur des fidèles élevait partout des basiliques en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Dix-neuf siècles sont passés. Jean-Jacques Rousseau et Voltaire ne sont-ils pas le Pierre et le Paul de la Révolution française, ennemis comme eux pendant leur vie, rapprochés après leur mort et définitivement réconciliés dans la conscience universelle des peuples ?

VICTOR GARIEN.

1) Paroles prononcées par l'abbé de Boulogne, en 1821, dans son sermon d'inauguration officielle de l'église : *Les restes impurs des complices des incrédules.*

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Le président Steyn.

Il y avait une fois, en plein continent noir, un État libre, une petite république modèle dont le plus haut magistrat était également le meilleur et le plus distingué des citoyens. Fils de ses œuvres, il avait travaillé à la terre jusqu'à sa quinzième année, avant d'aller s'asseoir, pendant six ans, dans les hautes écoles européennes. Rentré dans son pays en qualité d'avocat général, nommé bientôt président à la Cour d'assises, il rendit des jugements empreints d'un tel esprit de sagesse et d'équité que pas un seul ne fut cassé en appel. Dans ce coin de terre encore vierge, où les populations blanches étaient clairsemées, ses

fonctions l'appelaient à parcourir le pays dans tous les sens, sur sa charrette à deux roues traînée par quatre mustangs. Après avoir rendu la justice, du haut de son chariot transformé en tribunal, il frappait le soir à la première ferme venue et demandait l'hospitalité avec tant de simplicité cordiale, dans la cuisine où il prenait place à table, que ses hôtes devenaient promptement ses amis. Porté à la présidence de la république par tous ceux dont il avait fait ainsi la connaissance personnelle, c'est-à-dire par la presque-unanimité des citoyens, il se consacrait tout entier à leur culture intellectuelle et morale, lorsque, sur son œuvre naissante, sur le plus heureux des petits États la guerre fondit, qui en effaça même le nom.

Ce n'est point une histoire ancienne, bien que ces souvenirs appartiennent irrévocablement au passé. L'État Libre d'Orange n'existe plus, et le président Steyn, chassé et traqué par l'ennemi, voit l'Anglais bien assis dans sa capitale, cette jolie ville de Bloemfontein, aux rues propres et régulières, que les Américains en passage saluaient du nom de Washington des futurs États-Unis d'Afrique, et dans sa demeure, qu'ils appelaient de même la « Maison Blanche ». Le président aimait à s'asseoir avec ses amis, à la fin de la journée, devant ce cottage d'une architecture aussi simple que de bon goût, où l'air et la lumière entraient à flots par les larges fenêtres et le péristyle Renaissance. On venait à lui sans difficulté, sûr de le trouver, au coucher du soleil, sous les beaux ombrages de son jardin. Tandis que son collègue Kruger, à Pretoria, s'entourait de Burghers armés jusqu'aux dents, pas le moindre agent de police ne montait la garde devant la résidence du premier magistrat de l'État Libre. Une petite bonne annonçait le visiteur au président, confondu dans le groupe de ses amis. Son visage, aux traits si nobles et si réguliers, déconcertait, il est vrai, au premier abord, l'homme des villes, habitué à la mobilité d'expression que donne une vie fiévreuse et sans cesse changeante ; fidèle miroir de la grande monotonie des solitudes africaines, cette belle figure de chef d'État campagnard d'origine hollandaise eût semblé flegmatique à l'observateur superficiel ; mais, si elle était lente à refléter les impressions, ces impressions étaient profondes et durables : Steyn n'oubliait jamais un service reçu, une amitié contractée, une promesse qu'il avait faite. Bien qu'il parlât toujours hollandais avec les siens, il saluait l'étranger dans un anglais si pur et si élégant qu'on l'eût pris pour un gentlemann de la plus haute distinction. Sa conversation n'était pas brillante au sens mondain du mot; elle n'en était que plus captivante, riche d'idées, de faits, d'observations, de souvenirs. Mais il ne se tournait vers le passé que pour en recueillir les leçons : homme d'avenir, homme d'idéal, dirais-je, si son esprit naturellement pondéré n'eût repoussé toute chimère, il était très ambitieux pour son pays; comme tout chef d'État digne de ce nom, sans doute ; mais quel chef d'État, sauf un Washington, s'est jamais proposé un programme politique à la fois aussi précis, aussi élevé, aussi large d'idées que le discours qu'il prononça au Volksraad, en mars 1896, en prenant possession de la présidence?

« L'État Libre d'Orange, dit-il, contient le germe d'une grande nation. Mon devoir, comme mon honneur sera de l'aider, dans la mesure de mes forces, à réaliser ses glorieuses destinées, et le seul moyen est de donner à nos systèmes d'éducation toute l'ampleur de développement qu'ils comportent, sans les découronner de l'idée morale et religieuse, qui seule peut les féconder. »

Cette éducation, dans sa pensée, ne devait pas se limiter à la seule jeunesse ; du reste, même avant sa présidence, l'État Libre était déjà doté d'excellentes écoles : le Collège Grey, à Bloemfontein, où Steyn avait fait ses études secondaires, attirait des élèves même de Pretoria et de la Colonie du Cap. Mais il se considérait lui-même, non seulement comme le premier magistrat, mais comme l'éducateur de sa jeune république : il avait charge d'âmes et d'intelligences. Lui qui était un si formidable abatteur de besogne qu'on le voyait travailler quinze heures de suite dans son bureau, du moins les jours de départ du courrier, il aimait à se promener dans les rues de Bloemfontein, mêlé à la foule, saluant chacun par son nom ; il entrait dans les boutiques, écoutait les plaintes des faibles et des petits, donnait des conseils, s'efforçait de faire pénétrer dans la conversation la plus insignifiante en apparence une idée féconde qui ferait son chemin toute seule, et à laquelle son autorité donnait plus de poids. Quelqu'un l'avertissait un jour que l'homme avec lequel il venait de s'entretenir familièrement dans la rue était fils d'un maçon :

— Et moi, dit gaiement le président, je suis bien fils d'un fabricant de wagons! Et j'en suis fier, car mon père était avant tout un honnête homme.

Petit État continental et essentiellement agricole, l'Orange ne pouvait développer ses institutions et devenir lui-même pour l'Afrique australe un foyer de civilisation qu'en ayant sans cesse les yeux fixés sur l'Europe. Tandis que les Boers d'au delà du Vaal, à l'exemple de leur président Kruger, s'enfermaient jalousement chez eux et faisaient de la défiance de l'étranger le premier principe de leur politique, Steyn, dans le même discours que nous venons de citer, loin de vouloir transformer l'État libre, à l'exemple du Transvaal, en un vaste camp retranché, l'ouvrait tout grand aux souffles civilisateurs traversant les mers :

« C'est un de nos devoirs, disait-il, d'attirer les étrangers, de leur ouvrir nos rangs et de les confondre avec nos frères, pour qu'il sorte de ce mélange un peuple unique. Nous devons leur dire : Venez à nous, soyez nos compagnons et nos frères, vous vivrez de notre vie et grandirez avec nous ; mais ne croyez pas que nous soyons disposés à vous abandonner les destinées de ce pays et à nous laisser asservir... »

Ces dernières paroles, qui frappent par leur accent de dignité fière, font allusion à l'affaire Jameson, que Cronje, quelques mois auparavant, avait tranchée par sa victoire de Krugersdorp. Ce souvenir n'en fait que plus honneur à la modération et au sens politique de Steyn : s'il refusait de faire litière des droits de l'État Libre à des flibustiers dont l'Angleterre se servait tout en les désavouant, il refusait aussi de trouver dans l'équipée de Jameson un motif suffisant pour « allumer dans les cœurs une haine de race », et résistait aux Orangistes qui auraient voulu dès cette époque lier partie avec le Transvaal pour une politique belliqueuse. L'œuvre d'édification intellectuelle et morale qu'il avait entreprise avait besoin de se développer dans la paix et l'harmonie ; ces étrangers contre lesquels on cherchait à l'animer, il voulait en faire des collaborateurs et non des ennemis. Il faisait venir d'Europe tout autre chose que ces formidables canons que la république voisine ne destinait certes pas à l'ornement de ses arsenaux ; le consul de l'État Libre à Paris, M. Charles de Mosenthal, qui m'a très aimablement communiqué une partie de ces détails, lui avait suggéré l'idée de créer, dans une salle du palais du Volksraad, à Bloemfontein, une exposition permanente de tout ce qui se fabriquait, s'inventait, s'écrivait en France et en Europe ; dans un grand casier trouvaient place une foule d'échantillons, de photographies, de brochures, de médailles, qu'on renouvelait tous les quinze jours, à l'arrivée du courrier d'outre-mer. Cette permanente leçon de choses, dont nos colonies auraient aussi besoin que de voies ferrées, offrait, dans la pensée de Steyn, autant de modèles propres à exciter l'émulation de ses burghers. Il prêchait d'exemple en s'inspirant sans cesse des plus récentes publications françaises sur l'agriculture en particulier, pour introduire dans le pays des instruments aratoires, des semences, des engrais, des moyens de culture perfectionnés. Il s'occupait activement de l'amélioration des races bovine, ovine, etc., demandait à son consul, ou plutôt à son ami des modèles d'enclos, lisait avec le plus grand soin les rapports de la ferme modèle de Rambouillet. Il classait tout cela de ses propres mains dans ce petit musée de Bloemfontein dont il faisait les honneurs à tous les fermiers de la contrée.

Il avait surtout la passion de l'horticulture. « Quand je voulais lui faire un grand plaisir, me dit M. de Mosenthal, je lui achetais à Paris, sur les quais, des graines rares destinées à enrichir ses pépinières. Il me rendait régulièrement compte du succès de ses expériences. Il voulait acclimater dans le Sud africain toutes les graines de France. »

Il fut admirablement secondé dans son œuvre par Mme Steyn, qui, après avoir collaboré avec son mari, lorsqu'il était avocat général, en rédigeant elle-même des centaines de documents juridiques, partageait les travaux, les joies, les longs espoirs du président, comme elle partage aujourd'hui ses malheurs. Tandis qu'il préférait les graines potagères et fourragères, elle s'occupait surtout des fleurs : les œillets, les camélias, les roses de France ont passé les mers pour coloniser dans ses jardins, et, sans l'invasion, fleuriraient déjà tout l'État Libre d'Orange.

* * *

Chef d'État accompli, Steyn ne négligeait pas pour autant les devoirs plus spéciaux de premier magistrat de la république. L'amateur des jardins n'étouffait pas en lui l'homme politique aux larges vues. Assurément, la petite politique faite de rancunes, d'intérêts personnels, d'intrigues et de préjugés lui fut toujours étrangère. Ce qui le désigna au choix des électeurs à l'exclusion de tous les candidats à la présidence, c'est qu'il était aimé de tout le monde et se trouvait en dehors, ou plutôt au-dessus des cabales électorales. Mais s'il n'était pas homme de parti, le nouveau président n'en suivait qu'avec plus de fermeté une ligne de conduite nettement tracée. Son programme politique, conçu avec autant de simplicité que de largeur, était en même temps d'une hardiesse qui révèle un esprit de grande envergure. Il poursuivait deux buts, dont le premier ne se dévoila peut-être nettement à ses propres yeux qu'une fois la guerre déclarée à l'Angleterre : il voulait faire de l'État Libre, non seulement le principal foyer de civilisation, mais le noyau des États-Unis de l'Afrique Australe.

« Frères Afrikanders, disait-il aux Boers rassemblés dans le camp de Joubert, devant Ladysmith, le 24 janvier de l'année présente, je me réjouis de tout cœur de vous voir sous les armes pour défendre la cause de l'Afrique du Sud. Car il n'y a plus ici de Transvaaliens ni d'Orangistes : l'Angleterre, en faisant couler le sang mêlé des citoyens des deux républiques, a cimenté elle-même l'édifice de la grande nation sud-africaine, à laquelle se joindront nos frères hollandais de la colonie du Cap. »

Mais ce projet, auquel la guerre devait donner cette forme tranchante et agressive, n'était d'abord dans sa pensée qu'un idéal plus ou moins éloigné.

qu'il ne se flattait pas de réaliser lui-même. Il n'en travaillait qu'avec plus d'ardeur à faire naître et mûrir lentement, dans l'Afrique australe, une future confédération anglo-hollandaise, qui se détacherait à l'heure voulue, et, si possible, sans secousse, de toute suzeraineté étrangère.

Son second but, plus prochain, n'en était pas moins délicat. La constitution de l'État Libre était défectueuse à plusieurs égards ; mais en particulier elle laissait le pouvoir exécutif désarmé vis-à-vis d'un Volksraad à la merci de toutes les influences et de toutes les intrigues. Les députés regardaient le président de la république comme un collègue et presque comme un officier bénévole, chargé de contresigner leurs décrets. Pendant son séjour en Europe, Steyn avait joint à l'étude des *Pandectes* celle beaucoup plus féconde de la constitution politique des grands États modernes. Il connaissait surtout admirablement celle des États-Unis. Aussi pensait-il en appeler au peuple pour empêcher les continuelles incursions du Volksraad sur ses prérogatives :

« Nous pourrions encore nous accorder pour l'administration intérieure, parce que nous nous connaissons tous, disait-il en 1898 à un journaliste américain ; mais, dans le cas d'une guerre avec une puissance européenne, le Volksraad pourrait prendre à la hâte des décisions contraires aux intérêts et à la défense du pays ; et moi, je ne pourrais pas opposer mon *veto !* Je démissionnerais, sans doute, et nous aurions à la fois une guerre et une crise présidentielle. Il ne faut pas, quand l'ennemi est aux portes, que le président soit dans la nécessité de se soumettre ou de se démettre, surtout quand le Volksraad peut ne pas être en communion d'idées avec ses électeurs. »

En cas de guerre ! Malgré ses intentions pacifiques, auxquelles le *raid* de Jameson ne lui avait pas fait renoncer, Steyn voyait, en effet, sa petite république pressée entre deux formidables voisins : un Transvaal tout en armes et une Angleterre qui n'était plus celle de Gladstone. L'impérialisme agressif, cassant, envahisseur, d'un Chamberlain, allait mettre l'État Libre entre l'enclume et le marteau. Dans le conflit dont la menace se dressait sur ses frontières, il était obligé de prendre parti : quand bien même les sympathies de race et de situation ne l'auraient pas jeté dans les bras d'une république sœur, presque aussi faible et aussi petite que lui-même, il comprenait que la neutralité ne lui ferait acheter qu'une paix honteuse et une indépendance menteuse : une fois le Transvaal submergé par l'invasion anglaise, l'État Libre devenait un insignifiant îlot dans l'empire des Rhodes et des Chamberlain, ou plutôt le chemin battu par tous les aventuriers d'Europe, dont le flot sans cesse grossissant menaçait de noyer quelques milliers de Burghers qui n'avaient pas eu le cœur de se défendre. Le *berceau d'une grande nation*, le *foyer de culture et de civilisation* ne serait plus qu'un cabaret de bas étage et une banlieue de Johannesburg ! Non, c'était trop chèrement acheter quelques moments de repos, d'égoïste sécurité. Steyn se hâta de réaliser un projet d'alliance ébauché par son prédécesseur : par le pacte de Potchefstroom, les deux républiques s'engageaient à se prêter mutuellement aide et assistance en cas de guerre.

Cependant les pourparlers entre Londres et Pretoria, au sujet des *uitlanders*, continuaient, péniblement. Pour épuiser toutes les chances d'une solution pacifique, Steijn conseilla encore à son collègue Kruger, avec toute l'autorité d'un ami et d'un allié, les plus extrêmes concessions ; il lui suggéra l'idée d'invoquer un arbitrage. Mais Chamberlain ne voulut rien entendre, et, le 11 octobre 1899, le président du Transvaal lançait son *ultimatum*.

* * *

Le seul regret qu'on était tenté jusque-là d'éprouver, devant cette loyale figure du président Steyn, c'est de n'y pas découvrir un défaut. Tous ceux qui l'ont connu sont, dans leurs louanges, unanimes jusqu'à la monotonie : *modeste, simple, toujours affable, prenant toute chose du bon côté, jamais emporté, plein de cœur, toujours de bon conseil*... Nous nous fatiguions de l'appeler le Juste : à côté du rude géant, du formidable sauvage qui s'appelle Paul Kruger, ce front pur semblait un peu effacé.

Le malheur lui a donné l'éclat qui lui manquait : en le frappant sans l'ébranler, il l'a révélé vraiment grand.

Steyn est entré dans la lutte armé d'une belle espérance, la seule qui, dans cette guerre prodigieusement inégale, pût soutenir le plus faible des deux adversaires : il comptait sur ses frères du Cap : tous les Afrikanders de race hollandaise allaient se dresser contre les Anglais et les pousser à la mer ! Illusion d'un esprit supérieur, qui juge les autres d'après lui-même, illusion de tous les précurseurs, ces martyrs prédestinés. Il la secoua vite : le 24 novembre déjà, il parlait à un journaliste américain, avec une amertume qui tranche sur son habituelle modération, de ces Afrikanders du Cap, dont la coopération consistait en une somme d'argent envoyée aux victimes de la guerre ! Sa seconde espérance reposait dans la grande république sœur : l'Amérique ne laisserait pas égorger ainsi la jeune Afrique. Seconde illusion ! Au moment où il se confessait ainsi, devant son cottage de Bloemfontein, il ouvrait un télégramme lui annonçant la victoire de Modderriver. Les Boers étaient victorieux sur toute la ligne. Au grand étonnement de l'Américain, cette nouvelle laissa le président im-

passible et interrompit à peine une minute son amer réquisitoire :

« Dans le monde, l'idée républicaine est morte », dit-il en guise de conclusion.

Il prévoyait déjà nettement, même dans cette première phase de la guerre, si favorable aux Boers, et deux mois avant l'arrivée de lord Roberts, que « si les Anglais montraient quelque activité, ils débloqueraient sûrement Kimberley ». Il mettait ainsi le doigt, avec la plus rare perspicacité, sur le point vulnérable des deux républiques, où le coup mortel allait les frapper.

Malgré cette confidence murmurée à l'oreille d'un étranger, on le vit se multiplier pour appeler ses burghers à la guerre sainte. Tous les commandos recevaient sa visite, entendaient sa parole chaude et vibrante ; devant Ladysmith, dans le camp de Joubert, les Boers d'au delà et les Boers d'en deçà du Vaal confondaient leurs acclamations pour saluer sa venue et la perspective qu'il leur montrait d'une *Afrique unie*, d'une *Afrique aux Afrikanders*. Beaucoup de burghers de Pretoria le trouvent même plus éloquent que leur « Oncle Paul », trop prêcheur à leur gré, tandis que, selon l'expression d'un correspondant du Transvaal, « le président Steyn dit ce qu'il y a à dire, et rien de plus, et voit mieux le côté pratique des choses. Il a, ajoute le même journaliste, le don de faire vibrer chez ses auditeurs la fibre juste au moment voulu. Personne n'a entendu ses discours sans en être ému et transporté. »

Dans cette lutte à mort, nous retrouvons à ses côtés sa digne compagne, qui sait l'appuyer encore et le seconder. Il n'est plus question de faire fleurir des jardins, et les roses de France se sont effeuillées là-bas dans la tourmente ; mais l'action de Mme Steyn trouve encore le moyen de se revêtir de grâce et de bonté. Au mois de décembre, elle envoyait une circulaire aux dames de l'État Libre pour les inviter à adresser pour les fêtes de l'an, à leurs hommes enfoncés jusqu'aux genoux dans la boue des tranchées et à leurs blessés gémissant dans les ambulances, avec quelques petites douceurs à ajouter à leur nourriture ordinaire, une parole d'affection et d'espérance, la salutation de Noël.

Hélas ! le surlendemain de Noël, lord Roberts débarquait en Afrique. Bientôt, Kimberley était délivrée, Cronjé traqué, cerné et pris, et l'envahisseur en vue de Bloemfontein. Dans la capitale, une locomotive toujours sous pression attendait le président, lorsque les employés de la ligne lui annoncèrent flegmatiquement, avec un accent anglais qui les rendait plus que suspects, que des rails venaient d'être enlevés par une main inconnue. La trahison était partout : les Anglais de Bloemfontein avaient depuis deux mois préparé des drapeaux pour pavoiser à l'arrivée de lord Roberts ; des Orangistes même, des membres du Conseil exécutif, et le propre oncle de Mme Steyn, au moment où le président montait sur une charrette attelée à la hâte, faisaient éclater une joie indécente et s'empressaient d'aller offrir à l'ennemi les clefs de la ville.

Depuis lors, ce président sans capitale et bientôt sans État erre de ville en ville, emportant ses archives, entraînant sur ses pas les débris de son Volksraad et les burghers demeurés fidèles. Leur nombre diminue et leur courage s'abat de jour en jour : ils regagnent leurs fermes, et les commandos fondent comme de la neige au soleil. Steyn répond, le 19 mars, à la proclamation de Roberts par une contre-proclamation, où il met les vaincus en défiance contre les promesses de l'Angleterre : *Soyez fermes, craignez la trahison plus que les armes de l'ennemi*, leur crie-t-il avec insistance. Une seconde proclamation, quelques jours après la première, n'exhorte plus, ne supplie plus, elle menace : « Seront frappés comme traîtres, dit-elle, tous les burghers qui parleront de se rendre. » Il dénonce aux consuls européens de l'Afrique australe l'abus que les Anglais font du drapeau blanc, le pillage et la destruction systématique des fermes, les mauvais traitements que subissent des Afrikanders inoffensifs, jetés en prison sur la dénonciation de Cafres ! Il espère peut-être encore soulever par ces protestations la conscience publique en Europe ; mais non, il ne compte sur personne et n'en est point abattu : il a essayé, en vain, de pousser les siens à défendre la ligne du Zand, celle de Kroonstad, celle du Vaal, devant la marche victorieuse de lord Roberts. Celui-ci est parvenu à Pretoria ; mais dans l'horrible confusion d'une guerre à laquelle nous assistons de si loin, où nous perdons de vue à chaque instant les chefs les plus remarquables, nous apercevons de nouveau Steyn, disparu à nos yeux depuis quelques jours, de retour dans cet État libre qu'on supposait définitivement conquis ! Il est aux côtés de Botha, faisant sans doute le coup de feu, car il est le meilleur tireur de l'Orange ; mais surtout animant ses hommes, qui, après des défaillances passagères, se relèvent à sa voix. C'est ainsi qu'en avril, dans une séance à Kroonstad où il réussit à rassembler les débris du Volksraad, il montra à son peuple abattu les burghers morts pour la patrie, qui, du fond de leur fosse creusée à la hâte sur les champs de bataille, crient aux survivants de ne pas laisser à leurs enfants un héritage de servitude et d'opprobre, de ne pas être lâches et de les venger !

SAMUEL CORNUT.

VARIÉTÉS

La lutte des catholiques contre l'Université (1840 à 1845) (1)

En mai 1840, parut à Paris et à Nancy un libelle intitulé : *Le monopole universitaire dévoilé à la France libérale et à la France catholique, par une société d'ecclésiastiques présidée par l'abbé Rohrbacher*. L'auteur, anonyme, appelait les collèges royaux « des forts construits sur notre sol contre la liberté de conscience » et les accusait de mener leurs élèves au doute et à l'incrédulité. On sut bientôt que l'auteur de ce pamphlet était un aumônier de collège, l'abbé Garot et que sa brochure avait été inspirée par les Jésuites de Nancy ; mais elle était trop mal écrite pour avoir un grand succès. Ce ne fut qu'un pétard avant-coureur de la bataille.

La bataille s'engagea l'année suivante lorsque cinquante-six évêques, l'archevêque de Lyon en tête, forcèrent, par leurs protestations contre l'article 18, le ministère à retirer le projet de loi Villemain (1841). Encouragés par cette retraite, les évêques et les journaux catholiques redoublèrent de violence. Mgr de Bonald, archevêque de Lyon et Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse, accusèrent les professeurs de philosophie des collèges royaux d'enseigner soit le déisme, soit même le panthéisme et le socialisme. Le fougueux évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals, et son collègue de Belley, Mgr Devic, traitèrent tous les établissements de l'Université d' « écoles de pestilence ». Montalembert, à la Chambre des pairs, réclamait de son côté la liberté de l'enseignement (séances du 1er mars et du 6 juin 1842). Enfin, les journaux catholiques, l'*Ami de la Religion*, l'*Univers catholique*, renchérirent sur les attaques des évêques et dénoncèrent dix-huit professeurs, appartenant la plupart à l'enseignement supérieur, comme ennemis de la famille et de la religion. Ces attaques firent une certaine impression sur le ministre, Villemain, qui eut la faiblesse de suspendre le cours de M. Ferrari, professeur à Strasbourg, accusé par les catholiques de l'endroit d'avoir enseigné le communisme. L'enquête, faite après coup, révéla qu'il avait tout simplement exposé les théories sociales de Platon. En 1843, les articles de L. Veuillot, qui avait repris des mains de Lamennais, devenu schismatique, la plume de champion de l'ultramontanisme et les pamphlets des ecclésiastiques redoublèrent de violence. L'abbé Combalot les dépassa tous. Dans son *Mémoire à consulter adressé aux évêques de France*, après avoir stigmatisé l'Université, il conseillait aux évêques, non seulement de retirer les aumôniers de tous les collèges royaux pour les discréditer, mais encore de défendre aux curés d'admettre à la première communion et à la Pâque les élèves catholiques des collèges et, chose incroyable! il se rencontra des évêques, un archevêque même pour approuver un tel langage.

Pour l'honneur du clergé français, un certain nombre des évêques défendirent la cause de la liberté d'enseignement avec plus de mesure ; ainsi, La Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, recommanda à son clergé de [illegible] à des mesures que la véritable sagesse ne dictait pas » (14 janvier 1844). Mgr Affre, dans ses *Observations à propos de la controverse sur la liberté de l'enseignement*, déclina toute solidarité avec des alliés qui avaient une « manière si peu chrétienne de défendre le christianisme », mais, tout en rendant justice à l'Université, il soutint que l'État devait se borner à surveiller l'enseignement et non pas « se substituer au prêtre à qui seul il appartenait d'enseigner la morale. » Enfin, Mgr Parisis, évêque de Langres, dans ses *Examens sur la liberté d'enseignement*, déclara que le clergé ne travaillait pas pour un parti, mais réclamait la liberté pour tous.

Ces voix pacifiques furent couvertes par les cris des énergumènes, jetant l'anathème à l'Université, au nom de la liberté de conscience! Le tout était dominé par les appels du comte de Montalembert, qui, dans sa brochure : *Devoir des catholiques dans la question de la liberté de l'enseignement*, déclarait que « la liberté ne se reçoit pas, mais se conquiert » et conviait les catholiques à former un parti politique ayant ses journaux, ses comités de propagande et à agiter la démocratie. Joignant l'exemple au précepte, et secondé énergiquement par M. de Vatimesnil, ancien ministre de la Restauration, et par l'abbé Dupanloup, vicaire général de l'archevêché de Paris, il provoqua (27 mai 1843) l'envoi de pétitions à la Chambre, en faveur de la liberté d'enseignement et fonda le Comité « catholique pour la liberté religieuse » (décembre 1843).

En présence de ces attaques, que faisait l'Université? Elle était défendue à la Chambre des pairs par Victor Cousin et M. Rossi ; au Palais-Bourbon par Dupin, Isambert, Saint-Marc Girardin. Elle avait pour organes dans la presse : les *Débats*, le *National*, le *Courrier français*, le *Constitutionnel*, et la *Revue des Deux Mondes* mettait au service de sa cause la plume de ses meilleurs collaborateurs : Edgar Quinet, Lerminier, Jules Simon. Les deux premiers ne voyaient dans la querelle qui s'était élevée entre le clergé et l'Université rien d'autre que celle qui partage l'esprit humain depuis des siècles. Le clergé représente la croyance ; l'Université, la science, et ils concluaient qu'il fallait que chacune de ces voies fût suivie jusqu'au bout, sans intolérance, mais aussi sans transactions hypocrites. Jules Simon commençait par réfuter les accusations d'immoralité, de panthéisme lancées par certains évêques contre l'enseignement philosophique de l'Université, mais blâmait ensuite quelques professeurs d'avoir pris des sujets de cours irritants, comme M. Gatien Arnoult, qui à Toulouse traitait de la philosophie de Lamennais. Ce qu'il demandait, c'est la liberté d'examen absolue pour tous les partis.

« Les catholiques, disait-il, ont le droit et le devoir de discuter, de critiquer tel ou tel enseignement philosophique. Il y a deux faits inébranlables : l'Université, qui n'est autre que l'État enseignant et ce fait qu'il n'y a plus de religion d'État. Les professeurs doivent se borner à enseigner des doctrines spiritualistes, ils ne doivent ni enseigner, ni attaquer aucune religion. C'est la tâche des aumôniers d'enseigner les diverses religions. » Et il terminait par ces paroles prophétiques : « Si la liberté de l'enseignement aboutit à la création de collèges catholiques, protestants, israélites, que deviendra l'unité nationale? Cela pourrait aboutir à la révocation de l'édit de Nantes. »

Au milieu de cette mêlée des partis, qu'allait faire le cabinet du 29 octobre 1840, présidé par le maréchal Soult? Les sentiments de M. Guizot, qui en était l'âme, sont

(1) Extrait de l'*Histoire de la liberté de conscience en France, de 1598 à 1870*, par G. Bonet-Maury, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Félix Alcan.

assez connus par la citation faite plus haut. Il était partisan de la libre concurrence entre l'Université et les écoles libres ou confessionnelles. Mais il était gêné par l'opinion de la majorité des députés qui se méfiait toujours des ingérences du clergé dans l'état social et l'instruction populaire. MM. Martin du Nord, ministre des cultes, et Villemain, ministre de l'instruction publique, tout en étant personnellement catholiques, partageaient les préjugés de la Chambre à l'égard du clergé et croyaient nécessaire la haute surveillance de l'enseignement secondaire par l'Université. Il devait sortir de là un projet de transaction.

Tel fut le caractère du nouveau projet de loi présenté le 2 février 1844 à la Chambre des pairs par Villemain. Il accordait en principe le droit de tenir une école secondaire à tout Français, âgé de 30 ans et remplissant certaines conditions de moralité et de capacité; [illegible] à la liberté de conscience. L'article 2 imposait à tout chef d'un établissement privé d'instruction l'obligation d'affirmer par écrit et de signer la déclaration qu'il n'appartenait à aucune association ni congrégation non légalement établie en France. L'article 7 imposait aux petits séminaires certaines restrictions, dans la présentation de leurs élèves au baccalauréat ès lettres, pour lequel on maintenait d'ailleurs le certificat d'études (art. 10).

Le ministre, dans son magistral exposé des motifs, justifia le premier en rappelant une disposition presque identique d'une des ordonnances de 1828 qui, depuis quinze ans, était appliquée aux écoles secondaires ecclésiastiques et le second, par la nécessité d'empêcher les petits séminaires de dévier de leur but en faisant avec privilège concurrence aux collèges.

Chose étrange, la commission nommée pour examiner le projet de loi ne comptait aucun membre de l'Université. Elle élut pour rapporteur le duc de Broglie, et ne pouvait, certes, faire de meilleur choix. C'était à la fois un esprit religieux et un caractère indépendant, ennemi de toute contrainte sociale. Dans son rapport, déposé le 12 avril, il salua le principe de la libre concurrence, proclamé par la charte et rappela qu'il avait été déjà réalisé par la loi de 1833 sur l'instruction primaire. Il acceptait néanmoins les restrictions apportées à la liberté absolue par les articles 2, 16 et 17 et amendait le projet sur deux points : il introduisait des magistrats dans le jury départemental, chargé de décerner les brevets de capacité et confiait la rédaction du programme du baccalauréat au Conseil d'État, au lieu du Conseil royal de l'Université. « Il est bon, disait-il, puisque la liberté des cultes est bonne et nécessaire, d'apprendre aux hommes, dès l'enfance, à vivre en charité mutuelle; il est bon d'apprendre de bonne heure aux jeunes esprits à respecter les uns chez les autres ce qu'il y a au monde de plus respectable, la sincérité des convictions religieuses. Mais un tel régime ne saurait être imposé d'autorité à personne, tous les caractères ne sont pas assez fermes pour le supporter », et il concluait, au nom de la liberté de conscience, au droit des parents de pouvoir choisir entre différentes écoles.

Conformément à ce principe, la commission de la Chambre des pairs adopta un article additionnel, proposé par Pelet de la Lozère et ainsi conçu : « L'instruction religieuse, en ce qui concerne l'enseignement des dogmes et de l'histoire de la religion, est donnée séparément, s'il y a lieu, dans les établissements particuliers ou publics, par un ministre de chaque culte. Les pères de famille pourront faire instruire dans ces établissements leurs enfants par un ecclésiastique de leur culte. »

Le projet Villemain [illegible] durant plus d'un mois (22 avril au 24 mai 1844) [illegible] les droits de l'État et la suprématie de l'Université furent défendus avec [illegible] par Victor Cousin et Villemain; avec plus de réserve, par de Broglie, Portalis et Guizot. Cousin montra que les projets des adversaires du monopole ne tendaient qu'à semer des germes de division dans l'âme de la jeunesse et par suite à compromettre l'unité morale de la France.

En vain, Guizot, comme le duc de Broglie, fit-il appel à la tolérance, disant qu'ils appelaient de tous leurs vœux la réconciliation de l'Église avec la société. Le comte de Montalembert, traitant le projet Villemain de « tyrannique et hypocrite », le repoussa et lui opposa un contre-projet, signé de MM. Beugnot, Gabriac, Barthélemy et Ségur et qui réclamait : 1° le droit pour tout bachelier de fonder une école secondaire, sans autre condition que celle d'un certificat de moralité; 2° l'abolition du certificat d'études; 3° l'institution d'un conseil supérieur de l'enseignement libre; 4° le partage entre ce dernier et le Conseil royal de l'Université du droit de présenter des candidats aux chaires des Facultés. La Chambre des pairs donna raison à la commission en votant le projet de loi du gouvernement, avec des modifications insignifiantes.

Le projet ayant été porté à la Chambre des députés, M. Thiers fut nommé rapporteur et, sous l'influence de l'esprit anticlérical qui régnait autour de lui, fit un rapport, qui accentuait dans un sens plus rigoureux les articles du projet Villemain, relatifs aux petits séminaires et aux congrégations (13 juillet). Un tel rapport faisait prévoir des débats orageux. Sur ces entrefaites, Villemain fut atteint de folie et Guizot profita de cette circonstance pour renvoyer le projet à un moment plus favorable.

Cependant, Montalembert avait repris la campagne des pétitions en faveur de la liberté d'enseignement. M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, essaya d'abord de changer l'esprit du Conseil royal de l'Université par l'adjonction de vingt conseillers chargés de préparer la revision des lois, décrets et ordonnances (7 décembre 1845). Ce fut à l'occasion des débats provoqués par cette mesure que Guizot prononça le discours favorable à l'extension de la liberté d'enseignement secondaire, dont nous avons cité un passage (31 janvier 1846). Enfin, Salvandy fut chargé de présenter à la Chambre des députés un nouveau projet (12 avril 1847). Ce projet, tout en conservant les principales dispositions restrictives de 1844, accordait de grandes facilités pour l'ouverture d'établissements de plein exercice et autorisait tous les élèves des petits séminaires à se présenter au baccalauréat, sans certificat d'études. D'ailleurs, le rapporteur M. Liadières concluait dans le même sens que Thiers. Le comité catholique de la liberté religieuse, sur l'avis de l'abbé Dupanloup, déclara ce projet inacceptable et le fit écarter.

Ainsi la grande bataille, livrée depuis dix ans par l'Église contre l'Université, et dont l'enjeu était la liberté de l'enseignement secondaire, restait indécise à la veille de la révolution de 1848. Elle avait eu d'ailleurs des contre-coups dans l'enseignement supérieur. M. Lenormant, qui avait succédé à Guizot dans la chaire

d'histoire à la Sorbonne et avait écrit un livre pour défendre les associations religieuses catholiques, fut forcé par les manifestations persistantes de la jeunesse libérale à donner sa démission (1845). Dans l'autre camp, les leçons de Quinet et de Michelet sur les Jésuites avaient provoqué de vraies tempêtes au Collège de France; Salvandy, pour apaiser l'effervescence des catholiques, amena le premier à démissionner, et suspendit le cours de Mickiewicz et plus tard celui de Michelet (janvier 1848). C'était une sorte de compensation à la fermeture des collèges des Jésuites, obtenue par Guizot en cour de Rome (juillet 1845).

Cependant, on était inquiet dans le camp universitaire des progrès du parti ultramontain et c'est alors qu'une élite de jeunes philosophes : H. Baudrillart, Bersot, Jacques, Jules Simon, etc., s'associèrent pour fonder une Revue, dont le titre indiquait assez l'objet : *La liberté de penser* (1848). Aujourd'hui, disaient-ils, un demi-siècle après la « Déclaration des droits de l'homme, on voit renaître l'intolérance religieuse au mépris des lois. La révolution de 1830 avait promis la liberté d'enseignement. C'est bien! mais il ne peut livrer au hasard l'éducation et les croyances... L'État, en matière d'éducation, a un double devoir : donner par l'Université un enseignement normal, affranchi de la domination des familles et réprimer, dans les écoles libres, l'avidité et le charlatanisme... D'ailleurs, nous ne voulons pas de persécution contre les croyances. En tout, la liberté de ne pas croire, quand elle n'a pas la liberté de croire pour corollaire, est à nos yeux la pire espèce d'intolérance. »

Liberté de conscience des associations. — Jusqu'en 1841, comme on l'a vu, la monarchie de Juillet avait observé une neutralité bienveillante envers les associations religieuses et les congrégations qui renaissaient de toutes parts, et laissé tomber en désuétude les lois ou décrets qui en interdisaient plusieurs; mais, une fois la lutte engagée par le parti catholique contre l'Université, elle s'inquiéta du progrès des ordres enseignants.

Ainsi lorsque Lacordaire fonda un deuxième couvent des Dominicains à Nancy (1843), puis un troisième à Chalais (Dauphiné) et un quatrième à Paris (1844-45), le ministre des cultes protesta, mais laissa faire. D'ailleurs, par réciprocité, l'éloquent prêcheur s'était montré modéré et avait essayé de calmer ses amis dans leurs attaques contre les collèges de l'État. La campagne devait avoir un contre-coup plus grave pour les Jésuites; en effet, comme l'a dit Guizot, ils étaient aux yeux du public les représentants de la liberté d'enseignement et ce furent eux qui payèrent les frais de la guerre à outrance, déclarée par le comte de Montalembert à l'Université. N'était-ce pas justice, puisque c'étaient eux qui avaient lancé la première fusée, le *Monopole dévoilé?* N'était-ce pas à eux ou à leurs docteurs que les évêques confiaient l'enseignement de la morale et de la philosophie dans les grands séminaires?

Michelet et Quinet, dans des leçons célèbres au Collège de France (mai-juin 1843), Lacretelle dans son cours à la Sorbonne, Libri dans la *Revue des Deux Mondes* et Cuvillier-Fleury dans le *Journal des Débats*, avaient signalé la Société de Jésus comme ayant été toujours l'adversaire déclarée de toutes les libertés, avant tout, de la liberté de conscience, et comme tendant à s'emparer de l'éducation des garçons, comme elle avait déjà fait la direction des femmes, pour les façonner à leur image. Dupin, à la Cour de cassation, et Isambert à la Chambre des députés avaient flétri leur esprit d'intrigue politique. En 1844, parurent deux ouvrages qui donnèrent corps à ces accusations. Fr. Génin, philologue et professeur, dans son livre *les Jésuites et l'Université*, montra quel tort les Jésuites faisaient à la religion catholique par leurs pratiques de dévotion, critiqua leur enseignement de la morale et démasqua leurs agissements contre l'Université. Un pair de France, le comte de Saint-Priest, dans son livre sur l'*Histoire de la suppression de l'ordre des Jésuites* expliqua les causes graves qui au XVIIIe siècle les avaient fait supprimer par les nations les plus catholiques de l'Europe et abolir par le pape Clément XIV. Il rappelait, dans son avant-propos, les paroles prononcées par lui-même, à la Chambre des pairs (23 avril 1844) : « Je n'accuse de rien la société fameuse, si ce n'est d'être incompatible par son institution même avec les principes d'une éducation nationale. Les Jésuites ne peuvent pas enseigner l'amour de la France : ce serait donner un trop violent démenti à leur histoire et à la nôtre! » Peu après, Eugène Sue, s'inspirant de ces travaux, signalait dans son *Juif errant* leurs plus vilains défauts à la haine populaire.

La Société de Jésus ne manqua pas de défenseurs. Outre le comte de Montalembert, M. de Vatimesnil et l'abbé Dupanloup, qui dirigeaient les travaux du comité catholique pour la liberté religieuse, ils obtinrent le concours du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, et de la plupart des évêques de France. L'archevêque de Paris, dans ses *Observations sur les controverses à propos de la liberté d'enseignement* (1843) regrettait qu'ils n'eussent pas une plus grande part dans l'enseignement. Et, chose imprévue, le *Globe* s'était joint aux champions attitrés des intérêts catholiques, l'*Ami de la religion*, l'*Univers religieux*, pour faire campagne en leur faveur.

Mais, si tous ces avocats de la Compagnie de Jésus étaient plus ou moins prudents dans leur zèle en sa faveur, nul n'était aussi autorisé et ne se montra plus habile que le P. de Ravignan. L'abbé, qui, depuis 1837, avait occupé avec talent la chaire de Notre-Dame, était entré dans l'ordre de Saint-Ignace et, suivant l'exemple qui avait si bien réussi à Lacordaire, il crut que la franchise était pour un Jésuite la suprême habileté et il publia son livre *De l'existence et de l'institut des Jésuites* (1844). Dans la préface, il réclamait pour lui et ses confrères le droit de choisir « un genre de vie, qui, à ses yeux, permettait de mieux réaliser la perfection évangélique ». Puis, après avoir exposé l'esprit des *Exercices spirituels de saint Ignace*, ses constitutions et sa doctrine, il demandait la révision du grand et injuste procès, intenté devant le Parlement de Paris, qui avait abouti à l'abolition de leur Société en France en 1764.

Malheureusement la démarche du P. de Ravignan venait à une époque bien autrement agitée que celle où Lacordaire avait adressé son appel en faveur des Dominicains (1839), les esprits étaient encore tout échauffés de la querelle de l'Église avec l'Université, et, à tort ou à raison, on en attribuait l'initiative aux Jésuites. Un incident analogue à celui qui avait attiré sur eux en 1762 les foudres du Parlement de Paris fit éclater l'orage en 1845. Un économe d'un de leurs collèges, le sieur Affnaër, fut arrêté et poursuivi pour cause de vol. Ce procès fournit à Victor Cousin l'occasion de questionner le gouvernement à la Chambre des pairs sur l'exécution des lois et ordonnances qui leur

étaient applicables (mars 1845). Le garde des sceaux parvint à éluder la réponse. Mais quand, le 2 mai 1845, M. Thiers reprit la question et la transforma en interpellation, il ne fut pas possible au ministère de se dérober plus longtemps. L'ancien ministre, s'appuyant sur l'autorité de jurisconsultes consommés, MM. Dupin, Hébert, Isambert, n'eut pas de peine à démontrer que la Société de Jésus avait été formellement et définitivement exclue du royaume de France, par une série de lois et ordonnances toujours en vigueur. Il conclut en déposant un ordre du jour invitant le gouvernement à exécuter les lois de l'État concernant les Jésuites.

En vain M. Berryer mit-il au service des Jésuites les ressources de sa merveilleuse éloquence ! Il était visible que la majorité inclinait à l'opinion de Thiers. Ces débats eurent du retentissement au dehors du parlement. La presse, les écoles, toute la France se partagea en deux camps : les libéraux et Gallicans dans l'un, et dans l'autre les Ultramontains et les amis des Jésuites. — Ce qui était en jeu, en effet, ce n'était pas seulement l'existence d'une congrégation de plus ou de moins ; mais le principe même de la liberté d'association religieuse. De quel droit avait-on laissé les Bénédictins, les Chartreux, les Dominicains rentrer et se développer en paix et voulait-on bannir les Jésuites ? Ce n'était pas la vraie liberté, on revenait donc au régime de l'intolérance, de l'arbitraire. Mais, par contre, si on laissait carte blanche aux Jésuites, n'allaient-ils pas, comme sous la Restauration, accaparer la direction de tous les séminaires petits et grands et, par les idées réactionnaires qu'ils inculqueraient à leurs élèves, jeter dans les futures générations des germes d'intolérance et de guerre civile ?

Tel était le problème, dans toute sa gravité ; il y avait en apparence antagonisme entre la liberté de conscience et les principes de 1789 sur lesquels repose la société française. Ni le maréchal Soult, président du Conseil, ni le garde des sceaux, Martin du Nord, n'étaient de taille à le résoudre. Guizot seul, qui était l'âme du cabinet, avait l'esprit assez élevé, l'âme assez religieuse pour trouver la solution.

Or voici quelle opinion M. Guizot avait exprimée sur les Jésuites, à la Chambre des pairs, dans la séance du 9 mai 1844 :

« Aujourd'hui que ces faits sont, non pas des opinions mais des résultats de l'expérience évidents, la Société de Jésus reconnaît-elle l'expérience ? Admet-elle que le libre examen puisse subsister à côté du pouvoir ? Si oui, qu'ils viennent prendre leur place parmi nous, libres et soumis à la libre concurrence de tous les citoyens ! Sinon, si l'idée de la lutte contre le libre examen et le libre contrôle des pouvoirs publics n'est pas encore sortie de leur esprit, ils apprendront qu'ils se trompent aujourd'hui, comme il y a trois siècles, et ils seront battus de nos jours, comme ils l'ont déjà été ! »

Que les Jésuites reconnussent les libertés modernes, c'était évidemment la meilleure solution, car elle respectait l'indépendance de la conscience et sauvegardait le principe du gouvernement constitutionnel. Mais les Jésuites et leurs organes se tinrent cois et, dès lors, il n'y avait plus qu'à leur appliquer les lois. Le ministre des cultes accepta l'ordre du jour proposé par Thiers, à condition qu'on laissât le cabinet libre de choisir ses moyens et la motion fut votée à une forte majorité.

BONET-MAURY.

THÉATRES

La musique à l'Exposition.

Les Concerts officiels ; la Société chorale et l'Orchestre philharmonique de Vienne.

On sait avec quel dédain du bon sens le plus vulgaire ont été dressés les programmes des concerts dits « officiels » ; et cela même est assez risible, qu'il y ait une musique officielle... Comme il arrive d'ordinaire, la commission nommée semblait offrir aux musiciens d'assez sérieuses garanties ; au moins les noms connus avaient-ils de quoi rassurer ceux à qui la nomination d'une commission inspire une défiance instinctive. Mais, à côté des représentants de la musique, figuraient quelques représentants de l'État ; ils figuraient d'ailleurs assez modestement, en qualité de délégués ou de secrétaires. On y fit à peine attention. Et, comme il arrive toujours, c'est ces délégués ou ces secrétaires qui formèrent la majorité... Je veux le croire, du moins ; car il paraît invraisemblable que des musiciens aient pu « élaborer » un programme aussi paradoxal.

Il s'agissait, on s'en souvient, d'établir la liste des ouvrages « symphoniques » qui seraient exécutés aux concerts du Trocadéro. Or, cette liste se recommande par ceci que pas une symphonie n'y figure. Je ne parle pas seulement des symphonies tout à fait récentes, par où notre jeune école affirma son existence ; même l'admirable symphonie en *ut* mineur, de M. Saint-Saëns, en est exclue.

Peut-être les commissaires, soucieux de faire recette, ont-ils craint que la musique pure n'offrît des joies un peu austères aux habitués des diverses danses du ventre. Le « chant » a plus d'attrait pour la foule. A défaut des symphonies absentes, nous nous serions consolés avec quelques ouvrages de concert, oratorios, légendes ou poèmes symphoniques, qui ne sont pas rares chez nous. Mais, si des œuvres de ce genre sont inscrites sur les programmes, c'est par tout petits fragments, de telle sorte qu'il soit complètement impossible de se rendre compte de leur valeur. Nous les connaissons, dira-t-on ? Mais ce n'est pas, je pense, pour nous seuls que ces concerts ont été institués. Dans ce cas, il eût été parfaitement inutile de nous donner d'insignifiants fragments d'ouvrages que nous connaissons, et apprécions. Et, pour nos hôtes, je les défie bien d'en avoir une idée, même approximative, par ce qu'on leur en fait entendre... C'est ici, comme partout, cette abominable et insupportable méthode qui consiste à contenter le plus de monde possible, tout en ne satisfaisant personne. On confie à une dizaine d'architectes l'édification d'un seul palais. Il semble

que la seule préoccupation de la commission ait été d'aligner le plus grand nombre de noms possible. Elle est arrivée à une vingtaine. Après quoi elle s'est donné congé avec la joie du devoir accompli. En vérité, il eût été préférable de tirer les ouvrages au sort, — comme le prix de vertu dans *Barbe-Bleue;* — le hasard n'aurait pu être plus maladroit!

Mais que contiennent donc ces programmes? Car ils sont longs. Et, si l'on ne joue au Trocadéro ni symphonies, ni oratorios, il faut pourtant qu'on y joue quelque chose?... C'est là la plus mirifique invention de la commission. On y joue des ouvrages de théâtre!... Que dirait-on si, au Grand Palais, les organisateurs avaient remplacé la peinture par des gravures, des dessins ou des cinématographes?... L'absurdité de pareils choix n'a pas besoin d'être soulignée. Bien entendu, d'ailleurs, que, pour ces ouvrages aussi, on se contente de fragments infinitésimaux; et si l'on sait comment sont construits aujourd'hui les « drames lyriques », on devine ce qu'une pareille audition, — conçue exprès, dirait-on, pour faire disparaître les qualités essentielles de l'ouvrage, — on devine ce qu'une pareille audition peut apporter de lumières sur la valeur générale du drame. C'est comme si, pour donner une idée de la Sainte-Chapelle, on exposait l'une des fenêtres le long desquelles s'élève, depuis dix ans, le même échafaudage.

Absurde en théorie, cette méthode devient dans la pratique complètement burlesque. Considérez en effet ce qui se passe.

De ces œuvres théâtrales, se trouvent exclues par la force des choses toutes celles qui ont eu du succès. On ne voit pas M. Charpentier et M. Carré laissant exécuter un acte ou un demi-acte de *Louise,* c'est-à-dire s'enlevant bénévolement quelques centaines de spectateurs. En dehors même de la question pécuniaire, qui tout de même a son intérêt, comment un auteur permettrait-il qu'on fragmentât et qu'on « calomniât » pendant la journée une œuvre qui, le soir, peut être entendue au complet, et dans les seules conditions voulues par lui?... Et ce qui est dit ici des succès présents s'applique également aux succès passés, et, si j'ose dire, futurs. Ira-t-on compromettre les chances d'une reprise ou d'une représentation, en laissant jouer quelques passages qui, — il ne faut pas se lasser de le redire, — ne peuvent donner de l'ouvrage qu'une idée non seulement incomplète, mais radicalement fausse?

Ainsi, il reste, pour nos hôtes, les œuvres tombées. On a ramassé à leur intention, et on leur offre, la liste complète, ou à peu près, des fours les plus mémorables dont s'enorgueillisse notre théâtre musical. Et c'est une idée qui semble assez surprenante... J'entends bien que le succès n'est pas forcément une preuve de valeur, et réciproquement. Si tel ouvrage a été mal jugé, qu'on le reprenne, mais qu'on le reprenne avec les garanties auxquelles l'auteur a droit, c'est-à-dire avec tous les moyens propres à donner l'illusion dramatique cherchée et voulue par lui. Sans quoi ce sera un nouvel échec, et plus injuste encore... D'autre part, il est certain que chacun des ouvrages tombés depuis quinze ans contient des pages remarquables. Qu'on les exécute, qu'on les applaudisse, cela fera-t-il que l'ouvrage soit meilleur, dans son ensemble, et en tant que « pièce de théâtre »?

Et à qui, enfin, compte-t-on faire illusion? Au public? C'est le tromper que de lui travestir un ouvrage... Aux musiciens de profession? Ils connaissent ces ouvrages au moins par la lecture. Alors, pourquoi, ou pour qui?...

Si absurdes que fussent les choix de la commission, tout n'était pas perdu. Des entreprises particulières pouvaient assumer la tâche dédaignée par les « officiels », et combler des vides déplorables. Par exemple, M. Eugène d'Harcourt avait donné une audition de *Mors et Vita;* il annonçait le *Déluge,* de M. Saint-Saëns. Au point de vue de l'oratorio, tout au moins, on aurait eu satisfaction. Une lettre, rendue publique, nous a renseignés sur les incroyables procédés dont M. d'Harcourt avait été victime et qui l'ont contraint et forcé à renoncer à son entreprise. On exigeait de lui des droits formidables, 11 p. 100 de la recette, c'est-à-dire trois fois plus qu'on ne demandait aux « officiels »!... Et qui était-ce? Toujours cet « on » anonyme et divers, qu'on ne peut saisir, contre lequel il n'est point de recours, et qui est le plus haïssable des tyrans, parce qu'il en est le plus hypocrite...

Nous voilà donc réduits aux concerts officiels. Leur programme, on l'a vu par ce qui précède, est à tel point dénué d'intérêt qu'il sera tout à fait inutile de le suivre et d'en rendre compte. Mais il n'était peut-être pas superflu de le dire, — et surtout de dire pourquoi.

*
* *

Une célèbre « compagnie » musicale est venue nous rendre visite cette semaine, *la Société chorale de Vienne,* à laquelle s'était adjoint l'*Orchestre philharmonique,* qui est comme une délégation de l'orchestre de l'*Opéra Impérial et Royal.* On sait que ce dernier fut, pendant de longues années, dirigé par Hans Richter, dont il me paraît inutile d'énumérer les titres à l'admiration et à la reconnaissance des musiciens. Son digne successeur est M. Malher, l'un des premiers symphonistes de la nouvelle école allemande.

La *Société chorale* est, je pense, l'une des plus nombreuses et des plus admirablement disciplinées

de toutes celles que possède l'Allemagne. Son succès, ici, a été considérable. Elle aurait pu continuer ses concerts ; elle aurait, chaque fois, fait salle comble.

En vérité, il n'est qu'un mot qui puisse s'appliquer à son exécution : elle est parfaite. C'est un ensemble presque incroyable, une netteté d'attaques, une sûreté d'intonations, une maîtrise des nuances presque prodigieuses. Les *piano* sont d'une suavité exquise, les passages de vigueur s'enlèvent avec une violence et une ardeur magnifiques ; c'est une union d'une cohésion surprenante, où chaque partie s'entend, se distingue. On « voit au travers », si l'on peut hasarder cette image. Nulle part nous n'avions entendu une telle limpidité, une telle délicatesse de rendu, une sûreté vraiment déconcertante. A l'un des concerts, la *Société chorale* a chanté une chanson en trois couplets ; son chef, M. Édouard Kremser, a eu la coquetterie de renoncer à battre la mesure ; et la chanson s'est déroulée sans un flottement dans le rythme ; bien plus, les attaques des trois couplets ont été de la précision la plus complète !...

J'avouerai, si l'on veut, qu'il y a là un peu de... comment dire... un peu de désir d'étonner ; et je préfère pour ma part une direction visible et rassurante à la crainte d'une erreur toujours possible. Il n'en est pas moins vrai que cela donne une idée de la sûreté impeccable à laquelle sont arrivés les sociétaires. Il n'existe plus de difficultés pour eux ; ils « font tout ce qu'ils veulent ». Ils forment un ensemble si étroitement et si sûrement uni qu'on est tenté de parler d'eux comme d'une seule personne et de les admirer comme le plus étonnant virtuose...

Mais, du virtuose, peut-être n'ont-ils pas seulement la perfection. Il m'a semblé voir chez eux quelque recherche de l'effet pour l'effet. Certaines nuances, rendues avec un art achevé, ne paraissaient pas indispensables à l'expression même du morceau ; par exemple dans le chœur à cinq voix de Schubert, on ne s'explique guère les brusques oppositions du *piano* au *forte*, sinon par le plaisir, très naturel au demeurant, d'accomplir un joli tour de force... Il est vrai que le répertoire de la Société n'est pas uniquement composé de ces chefs-d'œuvre, sur l'interprétation desquels on est forcément d'accord (pourquoi ne pas orner de nuances infinies telle mélodie d'Abt ?). Et cela fait qu'il est assez difficile de savoir qui l'emporte, de la virtuosité ou du respect du texte... Je suis convaincu que c'est le respect. On a pu s'en rendre compte, d'ailleurs, par le chœur des pèlerins de *Tannhäuser*. Il a été merveilleusement chanté ; le passage, notamment, où les ténors et les secondes basses se « divisent », a été rendu avec la netteté la plus savoureuse ; et quel éclat triomphal dans l'*Alleluia* de la fin ! Quelle chaleur et quelle piété à la fois dans la large phrase qu'accompagne le fameux dessin d'orchestre !... Ici, on a vu ce dont était capable la *Société chorale*. On aurait voulu le voir plus souvent, voilà tout. Il semble que certains chœurs de Bach, de Beethoven, de Hændel eussent avantageusement remplacé ceux qu'on nous a chantés... La Société n'échappe pas au sort des virtuoses. On travaille pour elle. Comment serait-elle ingrate au point de repousser des travaux accomplis en son honneur, — et qui, du reste, lui donnent des occasions presque trop nombreuses de montrer sa virtuosité ?

Il n'en reste pas moins que ces chœurs sont admirables et parfaits. S'ils ont des défauts, nous aimerions qu'ils voulussent bien les communiquer un peu à nos choristes à nous !...

Pour l'*Orchestre philharmonique*, la discussion serait plus facile. Les œuvres qu'il nous a données sont classiques et connues de tous ; symphonies de Beethoven, ouvertures de Weber, préludes ou ouvertures de Wagner... A la bonne heure ! On sait à quoi on a affaire !

L'exécution, en soi, est d'une clarté parfaite. L'orchestre (comme tout à l'heure les chœurs) réalise avec une netteté accomplie les intentions de son chef. C'est ces intentions qu'il faudrait discuter en détail. La place me manquerait ; et, du reste, cette question se rattache à une autre, plus générale, et dont nous aurons un jour l'occasion de parler : j'entends le manière dont on interprète depuis quelques années, en Allemagne, la musique symphonique. Pour l'indiquer seulement d'un mot, aujourd'hui, elle se caractérise par une propension singulière et contradictoire à rechercher des effets nouveaux et à atténuer les effets connus... Cette formule, sans doute, est beaucoup trop brutale ; quelques très brèves explications pourront peut-être l'expliquer et l'adoucir.

Prenons, par exemple, le Prélude de *Tristan*. M. Malher l'interprète avec un souci très recommandable de l'effet général ; il adoucit, il enveloppe autant que possible tout le début ; il maintient son orchestre dans les teintes douces (à quel charabia on est réduit quand on doit parler musique !), et dissimule les aspirations répétées du désir inassouvi. Ainsi retardé, le déchirant *crescendo* produit un effet vraiment terrible et d'une puissance que je reconnais très volontiers. Mais est ce bien là la pensée et l'intention de Wagner ? N'a-t-il pas voulu, au contraire, nous peindre les élans successifs, haletants, opiniâtres, toujours répétés, du désir inassouvissable ? Sans doute ce désir, une fois, tente un effort plus désespéré, plus éperdu que les autres. Mais est-ce une raison pour ne mettre en lumière que celui-là seulement, et pour effacer les autres de manière à lui donner plus de force encore ? Ce sentiment, cette « courbe » musicale, conviendraient parfaitement au

Prélude de *Lohengrin*. Il ne semble pas que celui de *Tristan* s'en accommode aussi bien.

En même temps qu'il atténue ces nuances « classiques », M. Malher s'évertue à en faire ressortir d'autres qui, tout bien considéré, paraissent un peu excessives. On ne peut s'empêcher de croire (toujours dans le Prélude de *Tristan*) que le rôle des seconds violons, par exemple, consiste surtout à soutenir, à encadrer, à envelopper la phrase-mère confiée aux premiers violons et aux « bois ». Au contraire, c'est ce dessin des seconds violons que le chef d'orchestre s'attache à faire ressortir. L'effet est inattendu, « nouveau » ; mais est-il bien conforme à l'esprit même de la musique?

Ce sont des questions que je pose; je n'oserais, en ces matières, apporter des affirmations. Il est certain pour moi que si M. Malher agit de la sorte, c'est qu'il a d'excellentes raisons. Je veux dire seulement que ces raisons m'échappent encore.

Ces réserves faites, — il faut encore en ajouter une, relative aux « bois », qui sont d'une dureté pénible, — on n'a plus qu'à admirer la discipline de l'orchestre et la clairvoyante intelligence de son chef. Quelle sûreté d'exécution! Quelle compréhension réciproque du chef et des exécutants! Quelle obéissance souple et pénétrante!... Et quelles cordes!... Quelle unité, quelle ampleur dans le dessin d'une phrase, et quelles délices pour l'oreille!...

Jacques du Tillet.

P. S. — La Comédie-Française a repris l'*Ami des Femmes*, pour les débuts de Mlle Henriette Fouquier. Le rôle de Mlle Hackendorf n'est guère bon, et il contient l'une des plus effroyables tirades du théâtre de Dumas fils; Mlle Fouquier s'en est tirée fort honorablement. Ce qui vaut mieux encore, elle a eu quelques répliques « personnelles », d'une simplicité et d'une justesse charmantes. Ce sont là de très heureux débuts.

J. T.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Madame Hector Malot.

Il y a des romanciers — et ceux-là sont assez nombreux — qui donnent toujours au public le même roman. Ils n'ont qu'une note, mais si cette note, comme dirait Bilboquet, plaît à leurs lecteurs, cela suffit pour leur assurer une clientèle aussi fidèle que complaisante. D'autres au contraire — et ceux-ci sont beaucoup plus clair semés — impriment à chacun de leurs ouvrages un caractère particulier, une physionomie distincte. C'est parmi ces derniers qu'il convient de ranger Mme Hector Malot. Les cinq romans qu'elle a publiés et qui jusqu'à présent constituent son œuvre : *Folie d'amour*, *le Prince*, *la Beauté*, *l'Amour dominateur* et, en dernier lieu, *Sa Fille*, non seulement ne ressemblent pas aux productions ambiantes, ce qui en littérature est le commencement de la sagesse, mais encore ne se ressemblent pas entre eux. Chacun comporte et nous offre une création toute différente.

Est-ce à dire que la personnalité de l'auteur ne se marque point suffisamment dans ses livres? Cela ne serait vrai que de son individualité qui en est soigneusement écartée, mais une personnalité ne se reconnaît pas uniquement à tels détails autobiographiques; elle se révèle également par la tour d'esprit, le ton, la qualité du procédé. Ce que les romans, dont je viens de faire l'énumération, pourraient présenter d'analogue à l'observateur, c'est une abstention et comme un désintéressement des idées générales, *le Prince* ou *la Beauté* sont inspirés par une idée et l'expriment, sans toutefois que cette idée s'étende à un ensemble intellectuel.

Nous sommes en face d'une décision nette, d'une intelligence indépendante, qui ne se prête pas aisément au dogmatisme. L'écrivain a-t-il dérogé à cette disposition dans le nouveau roman intitulé *Sa fille?* J'ai lu dans un journal qu'elle y soutient une thèse, et de prime-saut cela m'a étonné comme un manquement à ses habitudes. En y regardant de près, je ne vois rien de tel.

Dégageons d'abord ce qu'il y a d'énigmatique dans ce titre, *Sa fille*. Irène Cachal est doublement la fille de son père, le savant physiologiste, héritier lui-même d'un nom déjà célèbre. Elle est sa fille par le sang et aussi par les idées qu'il lui a inculquées, ou plutôt qui se sont emparées d'elle dans le milieu où s'est passée sa jeunesse. Ce chimiste, ce médecin, ce biologiste est aussi tout naturellement un libre penseur et, ce qui me paraît non moins naturel, il n'a pu communiquer à Irène que ce qu'il considère comme la vérité. Notez que ce n'est pas un père jaloux ni un maître exclusif. Il se résigne parfaitement à l'idée de se séparer un jour de sa fille. Il la laisse libre dans son choix. Bien entendu, il aimerait mieux qu'elle se mariât à quelqu'un de ses coreligionnaires ou de ses disciples, mais il n'en fait pas une condition absolue.

Seulement l'amour, lequel, selon la locution vulgaire, ne se commande pas, mais qui commande aux plus impérieux et déconcerte les plus sages desseins, en a décidé autrement. De tous les prétendants qui se pressent autour d'Irène, le seul qui lui agrée est justement un spiritualiste, un déiste plus ou moins imbu de christianisme sentimental. Vous voyez d'ici le drame qui, tout intellectuel, n'en est pas moins poignant. Pour devenir la femme de Rivalte, il faudra que la philosophe Irène cesse moralement d'être la fille du libre penseur Cachal. N'admirez-vous pas comment à travers les siècles, en dépit des formes changeantes et des milieux différents, cette même question de l'unité de croyance dans le mariage revient se poser devant l'humanité? Rivalte, au fond, c'est Polyeucte s'écriant :

> Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

tandis qu'Irène répondrait volontiers, comme Pauline avant l'éclair céleste :

> Quittez cette chimère et m'aimez.

L'opposition des deux termes, plutôt encore que des deux personnages, est rendue avec un très grand talent par M[me] Malot. Je ne vois pas que le romancier embrasse plus décidément une cause que l'autre. S'il y a tendance dans un sens, elle est bien faible, et l'impartialité de l'écrivain égalise volontiers les plateaux de la balance. Bien que les pages consacrées à l'amour dans ce livre soient certainement des plus belles, je me permettrai de penser, comme un vulgaire profane, qu'il y a un certain degré d'amour qui prime la logique. Rivalte et Irène raisonnent trop bien pour être réellement passionnés.

Et puis, cette unité de foi que l'on nous prêche dans tous les camps, aussi bien chez Michelet que chez l'abbé Bautain, chez Octave Feuillet que chez George Sand, est-elle si nécessaire au préalable? « La femme croyante justifie le mari incroyant », a dit saint Paul. Pourquoi, dans le cas qui nous occupe, le mari croyant ne conserverait-il pas l'espoir d'amener à sa conviction la femme incroyante; mais pour cela, il faudrait user de circonspection et ne pas poser tout d'abord un ultimatum. Enfin, cette unité si difficile à réaliser, est-elle sans conteste une source de bonheur? Est-il indispensable de s'entendre pour être heureux en ménage, sur les prescriptions du Concile de Trente ou sur les doctrines de Lamarck, car veuillez remarquer, je vous prie, qu'il ne s'agit pas, surtout ici, d'un conflit entre la croyance et l'incrédulité. Ce sont, à parler net, deux croyances qui sont en face l'une de l'autre.

Irène a tout autant de droit à éclairer Rivalte que celui-ci à catéchiser Irène. Le mot *incrédule* n'est donc pas ici à sa légitime place. Au fond, dans notre société plus passionnée qu'elle n'est éclairée, il y a peu d'incrédules, c'est-à-dire de sceptiques, si vous en exceptez les « arrivistes ». C'est précisément la situation d'Irène Cachal.

Elle n'a pas besoin de mettre son point d'honneur à rester la fille de son père. Elle n'est la prisonnière ni d'une obligation sociale ni d'un fanatisme de famille. Cela est si vrai, que son père n'influe en rien sur sa conduite, et que s'il y avait une pression exercée, elle le serait plutôt par la mère de Rivalte, qu'on nous représente comme une stricte croyante.

Tel est ce livre très fort et très suggestif dans sa condensation si lumineuse. Je n'ai pas à insister sur les qualités d'exécution. Elles sont, comme toujours, remarquables.

JULES LEVALLOIS.

Pompéi, **la ville**, **les arts**, **les mœurs**, **par P.** GUSMAN (1 vol. in-4°, contenant 600 gravures et 12 aquarelles hors texte. Paris, Société française d'éditions d'art, 1900).

M. Pierre Gusman est amoureux de Pompéi. A plusieurs reprises, il y a fait de longs séjours. Il en a rapporté une très riche et très curieuse collection de souvenirs et de documents : d'innombrables croquis, de belles aquarelles, notamment des copies de portraits pompéiens ou d'autres peintures. La plupart de ces copies ont été exposées naguère à l'École des Beaux-Arts, avec un grand succès; elles ont été acquises par l'État, et sont conservées actuellement soit à l'École des Beaux-Arts, soit dans les collections archéologiques de la Sorbonne. De ses albums et de ses copies, de ses impressions personnelles, de son enquête patiente et passionnée, M. Gusman a tiré un beau livre, très richement illustré, qui, après tant de publications sur le même sujet, apporte encore du nouveau. L'auteur a encadré ses croquis et ses peintures dans un ouvrage d'ensemble, au courant des dernières découvertes. Il nous parle successivement de la destruction de Pompéi et des fouilles; des tombeaux et des temples; des monuments publics, édifices des deux Forums, basilique, thermes, théâtres; des rues, des boutiques et des industries diverses; des maisons, des œuvres d'art. Le sujet était si vaste, que l'auteur a dû se résigner à bien des sacrifices. N'étant pas archéologue de profession, il passe vite sur les monuments publics, qui d'ailleurs ont été souvent étudiés dans les publications savantes. Au contraire, il s'arrête avec complaisance devant les mille détails de la décoration, de la vie, des mœurs. Il a vu Pompéi en artiste et en curieux, qui flâne dans la ville morte au gré de sa fantaisie, notant et relevant tout ce qui attire l'œil en évoquant l'image d'un passé lointain. Le charme du livre est précisément dans cette sincérité et cette vivacité des impressions.

P. M.

Armées étrangères. — Essais de psychologie militaire, par M. le commandant ÉMILE MANCEAU (E. Fasquelle, éditeur).

Le commandant Émile Manceau, dont plusieurs ouvrages ont été couronnés par l'Institut, vient de faire paraître un livre des plus intéressants, intitulé : *Armées étrangères, Essais de psychologie militaire*. Le titre est modeste, car ces essais sont de véritables études très serrées, très vivantes, qui donnent sur le soldat étranger les renseignements moraux les plus complets. C'est avec raison que l'auteur a laissé de côté tout ce qui touche à l'organisation des armées étrangères pour consacrer tous ses moyens à faire ressortir en pleine lumière l'âme elle-même du soldat, car si le chef se bat avec la tête, le soldat se bat avec son cœur. Ce qui a trait à l'armée allemande, à l'armée italienne est déjà tant soit peu connu de tous ceux qui s'intéressent aux choses militaires, mais combien curieux et révélateurs les détails accumulés à propos de l'existence morale des officiers et soldats de l'armée autrichienne et de l'armée russe! En passant, un jugement fort original et qui porte bien sur Dragomirow et ses écrits, que l'on se croit forcé d'admirer chez nous par snobisme, parce que cela vient de Russie, et qu'au fond on n'y comprend pas grand'chose. Les deux armées américaine et suisse, si différentes de nos armées européennes, et sur lesquelles l'attention générale se trouve tout naturellement attirée en ce moment par la lutte soutenue par un peuple également sans armée permanente, sont l'objet, toujours au point de vue des ressorts moraux qui mettent en mouvement les éléments qui les composent, de chapitres qu'on ne peut s'empêcher de relire avec le plus grand intérêt.

L. PAVIA.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Janvier au 30 Juin 1900.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Janvier au 30 Juin 1900.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 39521.

Le Directeur gérant : HENRY FERRARI.

